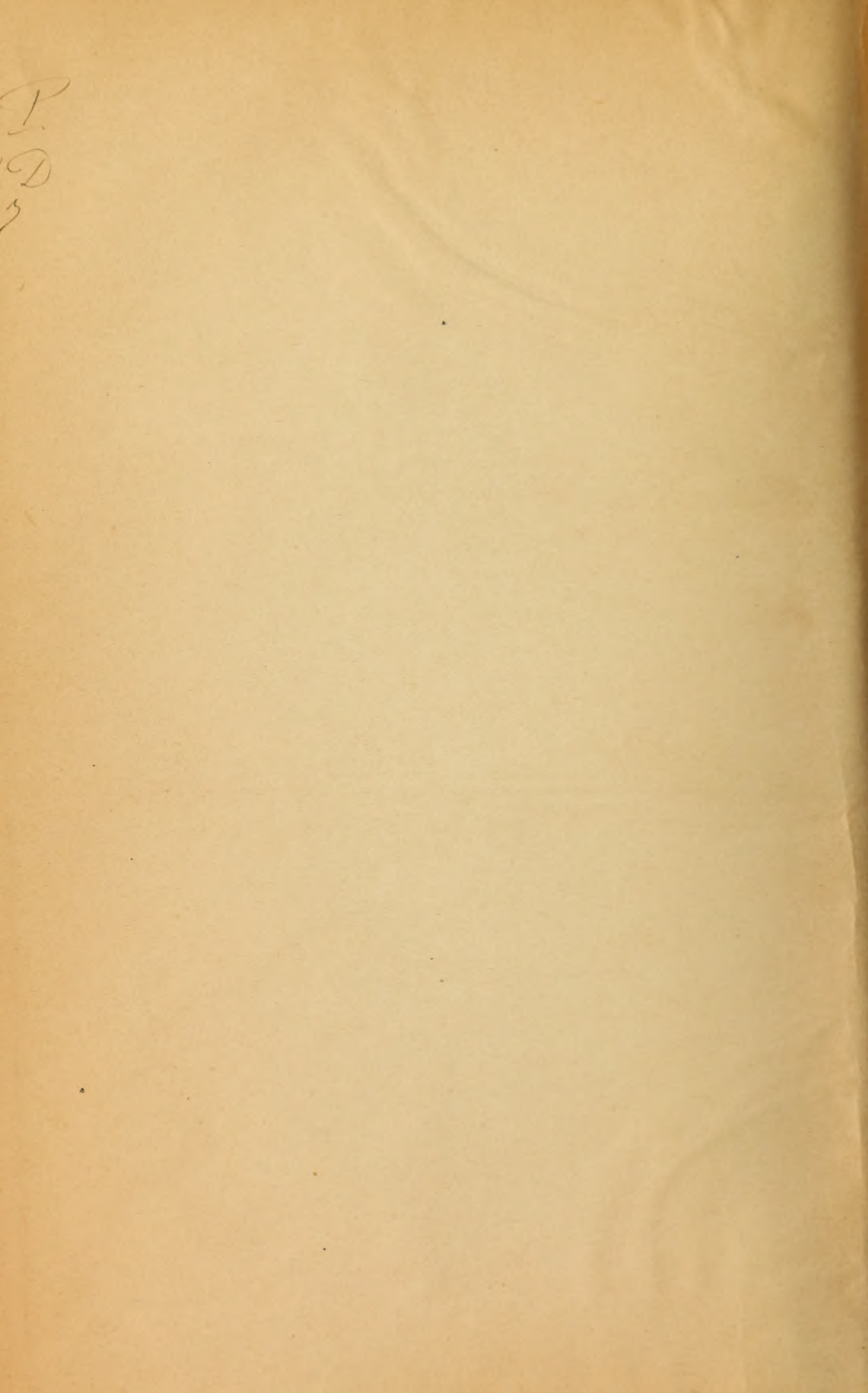






COLLECTION INTÉGRALE ET UNIVERSELLE DES ORATEURS SACRÉS DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON * ;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE*, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME CINQUANTE-SEPTIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES COMPLÈTES DES DEUX NEUVILLE.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1854.

SOMMAIRE

DES MATIERES RENFERMÉES DANS LE CINQUANTE-SEPTIÈME VOLUME.

PIERRE-CLAUDE FREY DE NEUVILLE.

ANNE-JOSEPH-CLAUDE FREY DE NEUVILLE.

Imprimerie de MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR PIERRE-CLAUDE FREY DE NEUVILLE.

Le P. Pierre-Claude Frey de Neuville naquit à Grandville, en 1692, et non à Vitré, comme le prétend la *Biographie* Michaud, qui lui donne le nom de Pierre-Charles. Après un cours d'études aussi solide que brillant, il entra avec son frère au noviciat des Jésuites au mois de septembre 1710. Sorti après deux ans d'épreuves du noviciat, il s'occupa longtemps de l'étude de la théologie qu'il enseigna ensuite plusieurs années avec succès. Il fut aussi employé par ses supérieurs à l'enseignement de la philosophie et des mathématiques jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans. On le mit alors à la tête des principales maisons de la province qu'il gouverna avec tant de sagesse qu'il fut nommé provincial de la province de France, place qu'il remplit avec tant d'honneur, qu'après son temps fini, ayant été trois ans supérieur de la maison professe, il fut chargé une seconde fois du gouvernement général de la même province. Ce fut pendant les courts instants que lui laissaient ses fonctions qu'il put se livrer à la prédication. Après son second provincialat, il se proposait de se retirer au collége de Rennes, pour ne plus s'occuper que de l'éternité et mourir au milieu de sa famille, lorsque la suppression de son ordre vint donner un coup fatal à ses espérances; il se retira alors dans sa famille, vécut encore onze années, malgré de nombreuses infirmités, et mourut au mois d'août 1773. Son neveu, avocat du roi au siége présidial de Rennes, donna au public ses *Sermons* en 2 vol. in-12 (Rouen, Laurent Dumesnil, 1778). Voici comment l'éditeur s'exprime sur le frère de l'orateur éminent dont nous donnons les œuvres complètes dans le présent volume: « Si le P. Frey n'a pas eu des succès aussi éclatants que son frère, le P. de Neuville, c'est parce qu'il n'a pas couru avec autant d'assiduité la même carrière. Il eut autant de talents, et nous pouvons dire, d'après ceux qui les voyant de plus près, furent plus à même d'apprécier le mérite de l'un et de l'autre, que pour la justesse, la solidité, l'étendue de l'esprit, pour la vivacité de la pénétration et des lumières, pour la finesse du discernement, pour la variété des connaissances, et même pour la profondeur du génie, on n'apercevait aucune différence entre les deux frères; on espère que le public pensera de même, après avoir lu le petit nombre de sermons que nous avons pu recueillir, et que nous lui présentons avec plaisir..... Il est aisé de conclure, que ce qui nous reste de ses sermons, ne fut que le fruit des courts instants que le zèle pour le salut des âmes, bien plus que l'envie de paraître, lui fit dérober à ses autres occupations. Ainsi, si on excepte un petit nombre de ses sermons, plus travaillés et mis au net par lui-même, la plupart ne sont qu'une légère ébauche, telle que la jetait à la hâte un esprit facile et constamment nourri par les réflexions les plus solides sur la religion et sur les mœurs..... Plusieurs années avant sa mort, un respectable prélat lui proposa de se charger de les faire imprimer, mais par humilité le P. Frey ne voulut pas y consentir; il ne pensait pas qu'ils fussent dignes de paraître au grand jour; nous avons pensé autrement, nous avons cru rendre service à la religion, à ceux qui l'enseignent, et à tout le peuple fidèle, en mettant entre les mains de tout le monde un ouvrage qui ne peut qu'instruire et édifier. »

SERMONS COMPLETS

DU PÈRE

PIERRE-CLAUDE FREY DE NEUVILLE.

SERMON Ier.

SUR LA PENSÉE DE LA MORT.

Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III, 19.)

Souvenez-vous, homme, que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière.

Telle est, chrétiens, l'importante leçon par où l'Eglise nous ouvre la carrière de la pénitence chrétienne. Le jeûne qu'elle intime, les prières ferventes qu'elle multiplie, l'interdiction, non-seulement, de toutes les joies profanes, mais de la pompe et de l'harmonie, qui animaient ses chants d'allégresse, des ornements dont elle se parait

aux plus beaux jours de sa gloire, tout nous annonce la douleur et la compassion d'une mère attendrie sur le sort de ses enfants, qu'elle voit courir à leur perte; et tandis que le plus grand nombre de ses ministres, occupé à pleurer les péchés du peuple, travaille à suspendre pour un temps la foudre qui gronde sur nos têtes; les autres embouchent la trompette évangélique, et font retentir le lieu saint, tantôt des reproches que méritent nos prévarications, et des menaces d'un Dieu justement irrité, tantôt des invitations tendres d'un père prompt à s'apaiser et des avantages infinis d'une parfaite réconciliation; il n'est rien de si grand, de si sublime dans nos mystères, rien de si pur, de si élevé dans la morale, rien de si terrible dans les trésors de la colère, rien de si consolant dans les trésors de la miséricorde du Dieu que nous servons, qu'ils ne soient chargés de nous remettre devant les yeux. Mais pourquoi l'Eglise, qui abandonne pour l'ordinaire à leurs talents, à leur zèle, à la connaissance qu'ils peuvent avoir de nos besoins, le choix des matières qui leur paraissent les plus intéressantes et les plus utiles; pourquoi l'Eglise leur a-t-elle en quelque sorte déterminé la pensée et le souvenir de la mort pour l'ouverture de leur carrière, et voulu qu'on commençât par vous bien convaincre de l'humiliante, mais inévitable nécessité de rentrer dans la poussière dont nous sommes sortis : *Memento homo quia pulvis es, et in pulverem reverteris?* Pourquoi cela, chrétiens? parce que la seule pensée de la mort bien méditée, bien approfondie, paraît comme le fondement et la base de tout ce que nous avons de plus important à vous dire. Pensée de la mort, pensée salutaire, efficace, décisive, et seule capable, ou de nous fixer pour toujours dans les voies de la justice, ou de nous ramener au plutôt dans les voies de la pénitence. Pour cela que faut-il? envisager la mort sous les deux rapports qui lui sont essentiels; la regarder et comme la fin de cette vie passagère, et comme le commencement d'une vie qui ne finira jamais. Or, je soutiens que la pensée de la mort ainsi envisagée comme le passage du temps à l'éternité, nous fait deux grandes leçons, que je vous prie de bien comprendre, et qui vont faire le partage de ce discours. Pensée de la mort envisagée comme fin de cette vie passagère; leçon persuasive d'indifférence et de mépris pour un monde dont elle découvre tout le néant et la vanité; vous le verrez dans le premier point. Pensée de la mort envisagée comme commencement, et commencement décisif d'une vie qui ne finira jamais; leçon encore plus énergique d'estime et d'empressement pour les seuls biens que la mort ne puisse nous ravir; vous le verrez dans le second point. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il est, nous dit l'Apôtre saint Paul, il est, depuis le péché de notre premier père, un arrêt de mort porté contre tous les hommes, arrêt qui s'est constamment exécuté depuis la naissance du monde, arrêt dont l'exécution change en moins d'un siècle, et souvent plus d'une fois, toute la face de l'univers; arrêt qui, dans un espace de temps beaucoup plus court, nous aurait déjà nous-mêmes réduits à la plus déplorable solitude, si les générations qui se succèdent n'avaient pas rempli le vide qu'ont laissé en mourant le plus grand nombre de ceux que nous avons trouvés sur la terre; arrêt enfin auquel nous souscrivons nous-mêmes, soit de gré, soit de force, puisqu'il n'est personne parmi nous qui porte, qui puisse porter l'aveuglement et la présomption jusqu'à se flatter d'échapper en ce point à la loi commune; aussi l'Ecriture ne nous dit-elle pas : Sachez que vous mourrez, croyez que vous mourrez, mais pensez, mais souvenez-vous que vous mourrez : *Memento quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* L'inévitable nécessité de mourir n'est donc pas une de ces vérités inconnues, dont on prétend nous instruire; encore moins un de ces dogmes obscurs et difficiles à comprendre, qu'on nous ordonne de croire; ce n'est, encore une fois, ni à l'ignorance, ni à l'erreur; ce n'est qu'à l'oubli que l'on en veut, comme à la source la plus ordinaire de nos égarements. Qu'y a-t-il, en effet, de si capable de nous tenter, de nous séduire, de nous perdre, dont la pensée de la mort ne nous découvre le néant et la vanité? Qu'y a-t-il de si important à désirer et à espérer, de si fâcheux à craindre et à éviter de la part d'un monde qui ne sera plus rien pour nous, pour qui nous-mêmes ne serons plus rien, dès que la mort nous aura fermé les yeux? Oui, chrétiens, la mort anéantira le monde par rapport à nous, nous anéantira nous-mêmes par rapport au monde; nous nous agitons cependant, nous nous empressons, souvent nous nous déshonorons, plus souvent encore nous nous perdons, nous nous damnons; mais pourquoi et pour qui? Pourquoi? pour des intérêts frivoles qui s'évanouissent à notre mort; pour qui? pour des hommes qui nous oublieront après notre mort : réflexions solides, mais qui ne nous frapperont jamais plus vivement que lorsque nous nous ferons à nous-mêmes l'application personnelle de l'arrêt de mort porté contre tous les hommes.

Non, chrétiens, pour en profiter, il ne suffit pas de savoir en général que l'on est mortel, de penser que nous mourons tous, de voir mourir les autres, on le voit tous les jours, mais sans attention, sans réflexion, sans retour sur soi-même, on accompagne leurs corps jusqu'à la dernière demeure, on occupe ensuite leurs appartements, on s'empare du fruit de leurs travaux ou de leurs injustices, on succède à leurs emplois, on se pare de leurs dépouilles; à tout le plus on les pleure, on s'attriste, on s'afflige pour un temps, bientôt on se console, et en usant à leur égard comme ils en usèrent avec ceux dont ils prirent la place, on continue de vi-

vre comme ils ont vécu, on meurt enfin, et le plus souvent comme eux; ou si Dieu permet qu'on ait le temps de se reconnaître, on ne commence à s'apercevoir du néant et de la vanité du monde, que lorsqu'il est sur le point de nous échapper. Voulons-nous penser à la mort, mais y penser utilement? pensons-y souvent, pensons-y sérieusement, surtout pensons à notre propre mort, disons-nous souvent à nous-mêmes, non pas je puis mourir, non pas nous mourrons tous, mais je mourrai; le moment de ma mort est peut-être fort proche, il ne peut du moins être fort éloigné; chaque jour qui s'écoule est autant de retranché du nombre des jours que Dieu m'a comptés; chaque pas que je fais m'avance vers le tombeau; je suis homme, c'en est assez : le premier principe de mon être en sera le dernier terme, la cendre dont on vient de me couvrir, en m'obligeant de remonter jusqu'à la poussière de mon origine, m'annonce qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, il me faudra tomber sous les coups de cette main toute-puissante, qui ne m'en a tiré que pour m'y replonger : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Un chrétien, plein de ces idées et accoutumé à les approfondir, fera sans peine une démarche de plus; il se placera d'avance au lit de la mort; il empruntera de la mort même ces lumières dont elle n'est prodigue que lorsqu'il n'est plus temps d'en faire usage. Placé de la sorte entre l'éternité qui s'approche et le temps qui s'enfuit, aura-t-il besoin d'autre leçon que de celle que lui fait l'image d'une mort présente, pour connaître, pour comprendre, pour sentir, mais de la manière la plus vive, tout le vide, tout le faux, tout le néant du monde qui s'éloigne, qui disparaît, qui se perd enfin et s'anéantit pour nous à l'instant de notre mort? La pensée, la vue et, pour ainsi dire, le sentiment de sa propre mort, ne feront-ils pas au moins sur lui ce qu'une conviction vague et générale de la nécessité de mourir a si souvent fait sur des idolâtres, qui n'avaient pour guide que les lumières d'une raison bornée, et de plus, obscurcie par les ténèbres du paganisme? Vous le savez, chrétiens, l'avidité, l'empressement pour ces biens que la fortune met si souvent dans les mains qui le méritent le moins; l'avarice qui entasse, qui accumule, dont les sordides épargnes grossissent chaque jour le trésor destiné pour les besoins d'un avenir qu'on ne verra pas, furent souvent l'objet de leurs invectives et de leurs railleries : l'ambition ne fut pas plus épargnée; les projets les plus vastes, les entreprises les plus hardies et les mieux concertées, les travaux immenses et soutenus des succès les plus propres à fonder, à étendre, à perpétuer les empires, ne leur ont paru que des amusements frivoles pour des hommes qui ne peuvent compter se perpétuer eux-mêmes sur la terre; et pour nous peindre avec les traits les plus énergiques toute l'injustice, tout l'aveuglement, disons mieux, toute la folie, tout le ridicule de cette ambition démesurée, qui ne médite rien moins que la conquête d'un monde entier, ils n'en ont appelé qu'à cet écueil fatal où toute grandeur humaine vient se briser, à ce tombeau dont les bornes étroites renferment aussi aisément les cendres du monarque et du conquérant, que celles des sujets et du peuple le plus obscur : *Unus non sufficit orbis, sarcophago contentus erit.*

Réflexion solide, instructive, dont le vrai se fait si bien sentir, et est tellement à la portée de tous les esprits, qu'il n'est personne parmi nous qui ne l'ait souvent à la bouche; qui, surtout dans la jeunesse, n'en fasse volontiers l'application à ceux qu'il voit, sur le retour de l'âge, aussi ardents, aussi empressés pour les biens, pour les honneurs, que s'ils avaient encore une longue carrière à fournir. On le dit avec amertume, lorsque l'intérêt et la jalousie nous font parler; avec une compassion qui tient du mépris, lorsque la raison seule nous inspire : est-il possible que tel et tel se fatiguent, se consument, s'épuisent encore tous les jours pour s'enrichir, pour figurer, pour se soutenir, pour se pousser dans un monde qui est sur le point d'échapper à toutes leurs poursuites, et même de se dérober pour toujours à leurs regards? Croient-ils donc être immortels? A tout le moins comptent-ils voir les années des patriarches? Un visage qui se ride, une tête qui s'appesantit, un corps qui se courbe, un tempérament qui s'altère, une machine qui se démonte, une maison de boue et d'argile qui s'écroule, tout leur dit inutilement tout ce que le monde entend pour eux; que le jour baisse, que la nuit approche, que les moments sont chers. Non, mes chers auditeurs; ils n'entendent point ce langage; un jour viendra que vous-mêmes ne l'entendrez pas mieux. Jeunes comme vous, ils parlaient, ils pensaient comme vous sur le compte de ceux dont la conduite leur sert aujourd'hui de modèle. Un jour ils vous en serviront à vous-mêmes, si vous ne prévenez ce malheur en vous formant de bonne heure une heureuse habitude de penser à la mort, je dis à votre propre mort; d'admettre la pensée de la mort, et de votre propre mort, à toutes vos délibérations; et de peser dans la balance de la mort, et de votre propre mort, les intérêts, les espérances, les promesses du monde, le monde lui-même, et tout ce qu'elle nous avertit devoir un jour se perdre et s'anéantir pour nous.

On a, je le sais, mille autres moyens de s'instruire du néant et de la vanité de tout ce qui nous attache ici-bas; l'expérience nous ferait seule assez connaître à quelles vicissitudes, à quelles résolutions nous expose l'inconstance de la fortune, ou pour mieux dire, les secrets ressorts d'une Providence qui se plaît à se jouer des conseils des hommes. Vanité des biens de la terre, qu'un esprit volage et superficiel ne connaît guère que lorsqu'il les a perdus; mais vanité connue beaucoup plutôt d'un esprit so-

lide et attentif à réfléchir sur ses propres sentiments. Et que lui dit l'inquiétude, l'agitation, l'activité d'un cœur toujours en mouvement, d'un cœur toujours peu touché de ce qu'il goûte, toujours peu content de ce qu'il possède, toujours plus animé par l'espérance qui le soutient dans la poursuite, que satisfait de la possession qui ne remplit pas son attente? Que lui dit ce cœur si vaste, si immense dans ses désirs; sinon qu'il est fait pour Dieu seul, que Dieu seul est son centre; qu'ainsi que l'a éprouvé le plus sage comme le plus heureux de tous les rois, tout le reste n'est que vanité, que misère et affliction de l'esprit: *Vanitas et afflictio spiritus?* (*Eccli.*, I, 14.) Mais, outre que Dieu ne nous parle pas à tous également par la voix de l'adversité; outre que la scène du monde, cette scène si bizarre, si variée, si féconde en événements qui nous peignent au naturel toute son inconstance, toute sa vanité, n'est, pour la plupart de nous, qu'un spectacle qui ne parle qu'à nos yeux; qui n'instruit ni ne corrige; il faut avouer que l'homme le plus sage et le plus chrétien se trouve quelquefois en butte à des tentations bien délicates: tantôt c'est l'attrait d'une vengeance aisée; tantôt c'est l'appas d'une grande fortune au prix d'un seul crime, et quelquefois d'un crime secret. Religion toute-puissante, hâtez-vous de venir à son secours; le temps presse, le danger croît, il ne s'agit de rien moins que de calmer, et de calmer en un instant une passion vive et déjà presque maîtresse d'un cœur qui ne vous connaît plus qu'à demi, qui se connaît à peine lui-même. Terre, terre, écoute la voix de ton Dieu: *Terra, terra, audi vocem Domini.* (*Isai.* VI, 8.) Cendre et poussière, qu'il a plu au Créateur d'animer de son souffle, souviens-toi que sa justice te replacera bientôt où sa miséricorde t'avait pris: *Memento homo quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* (*Gen.*, III, 19.)

Ce souvenir seul amortira le feu de la passion, rétablira la raison dans ses droits, ranimera la foi chancelante, avilira, dégradera, anéantira d'avance à nos yeux tout l'éclat des biens périssables de leur nature, et qui ne peuvent manquer de périr pour nous à l'instant de notre mort. Des richesses qui ne nous suivent pas, qui, selon l'expression du saint homme Job, n'empêcheront pas que je ne rentre dans le sein de la terre, aussi nu et aussi pauvre que j'en suis sorti (*Job*, I, 21); des hommes qui ne m'accompagneront pas au delà des portes de la mort; des titres fastueux, et qui, du moment que j'aurai cessé de vivre, ne serviront, tout au plus, qu'à décorer le tombeau dans l'intérieur duquel je sais, avec le Prophète-Roi, que la gloire ne descendra pas: qu'y a-t-il à tout cela qui mérite que je hasarde, que je sacrifie mon repos, ma santé, peut-être ma vie, et ce qui doit m'être infiniment plus cher, mon innocence, ma vertu, les espérances de mon baptême? Ainsi ont raisonné les saints; et, sur ce principe seul, ils ont porté l'indifférence et le mépris pour le monde, jusqu'à s'arracher absolument à tout ce qu'il y a de plus grand et de plus capable de tenter. On en est quelquefois surpris; la surprise cesserait, si nous étions comme eux, souvent, sérieusement, uniquement occupés de la pensée de la mort; ce qui nous paraît presque impossible, nous le trouverions aisé; peu contents de les admirer, nous penserions à les suivre, à prévenir par un sacrifice volontaire le sacrifice forcé d'un monde que la mort anéantira bientôt par rapport à nous.

Mais que deviendrons-nous nous-mêmes par rapport au monde? Ce que le monde sera devenu pour nous; un pur néant, et comme si nous n'avions jamais été. On ne pense pas toujours que le monde s'anéantira pour nous, parce qu'on ne pense pas toujours à la mort; on penserait à la mort qu'on ne compterait pas encore devoir s'anéantir par rapport au monde; on prend des mesures, on fait des arrangements pour ce qui doit nous survivre; on se flatte de survivre soi-même dans l'exécution des ordres que l'on donne, dans l'estime de ceux que l'on a connus, dans le cœur de ceux qu'on a aimés; illusion dangereuse, erreur funeste, principe de réprobation pour un grand nombre de chrétiens qu'elle aveugle jusque dans le sein de la lumière. Désabusé de ces faux biens dont l'image d'une mort présente nous découvre le néant et la vanité, pressé par les remords d'une conscience alarmée, on éclaircirait volontiers ses doutes, on approfondirait la nature de ces gains énormes, de ces prêts équivoques; ce que la haine, l'envie, l'esprit d'intérêt nous ont dicté de contraire à l'honneur, à la réputation du prochain, on le désavouerait de la manière la plus précise; on ferait tout cela, quelque chose de plus si on ne craignait. Et que craint-on, grand Dieu? de perdre l'estime des hommes qu'on ne reverra jamais; d'exposer sa mémoire à des reproches qu'on n'entendra pas, d'augmenter l'affliction d'une épouse qui se dit inconsolable et qui sera bientôt consolée; de faire peine à des enfants dont on est idolâtre, et pour la plupart beaucoup moins touchés de ce qu'ils vont perdre, que de ce qu'ils espèrent gagner à votre mort, un vain fantôme de réputation prêt à s'évanouir dès que vous aurez disparu; une tendresse feinte, à tout le plus une tendresse faible, superficielle, mourante et prête à expirer avec vous; des larmes hypocrites et dont la source tarira dès que vous ne serez plus en état de les voir couler; voilà, qui le croirait si une expérience constante ne nous l'avait appris? voilà ce qui aveugle, ce qui perd tous les jours un chrétien jusques entre les bras d'une mort prévue et qui lui a laissé tout le temps de se reconnaître. Pour prévenir ce malheur, plaçons-nous encore une fois, non plus au lit de la mort, mais sur la tombe qui doit nous couvrir jusqu'au moment de la résurrection; et demandons-nous à nous-mêmes, fixé pour toujours dans cette demeure sombre où je

deviendrai la pâture des vers, prendrai-je encore quelque part à tout ce qui se passera dans le monde? qu'on dise du bien, qu'on dise du mal, qu'on garde sur mon compte un silence éternel ; tout n'est-il pas égal pour un peu de poussière désormais absolument insensible?

On sait tout cela, me direz-vous, et si on se livre à l'instinct secret qui nous porte à souhaiter de survivre dans l'estime publique et dans le cœur de ceux que nous aimons, on comprend que cette espèce d'immortalité ne sera rien pour nous, dès que nous-mêmes ne serons plus; mais elle nous plaît, elle nous flatte, elle nous charme, tandis que nous sommes encore; et quel plaisir plus doux pour une âme généreuse et bien née, que d'obliger des amis dont elle compte emporter en mourant l'estime, le respect, l'amitié; mais une estime, un respect, une amitié qui se soutiendront jusqu'à ce que la mort vienne enfin à réunir ceux qu'elle n'a pu séparer qu'avec la plus extrême violence! Qu'une jeune personne qui n a de lumières et d'expérience que ce qu'elle en puise dans ses propres sentiments, et qu'elle croit beaucoup plus solides, beaucoup plus durables qu'elle ne les éprouvera par la suite, se flatte de trouver des amis de ce caractère, je n'en suis point surpris ; ce qui m'étonne, ce que j'ai peine à comprendre,ce que je ne puis assez déplorer, c'est que l'espérance trompeuse qui nous promet de pareils amis, se soutienne contre l'évidence du fait, contre l'expérience la plus constante et la plus universelle; je dis plus, contre la preuve, mais la preuve décisive que notre conduite et les sentiments de notre propre cœur nous fourniront à nous-mêmes. Les maîtres du monde, ces enfants du Très-Haut, et dans le langage de l'Ecriture, ces dieux de la terre, tiennent pendant leur vie tout un grand peuple dans la plus juste et la plus exacte dépendance; on obéit à leurs lois, on les craint, on les respecte, on les révère, ils meurent enfin; on les quitte aussitôt, on court porter ailleurs son encens et ses vœux; et l'on est si accoutumé à voir l'autorité de leurs dernières dispositions expirer avec eux, qu'on a peine à leur pardonner, dirai-je la confiance? ou la présomption avec laquelle ils comptent quelquefois se faire obéir au delà des bornes que le Seigneur a marquées par l'anéantissement de toute grandeur humaine.

Sans sortir de cette sphère infiniment plus bornée où la Providence nous a placés, qu'avons-nous jusqu'à présent, que voyons-nous, qu'entendons-nous, qui avec l'arrêt de notre mort, ne nous annonce un prompt et éternel oubli de la part des hommes? On nous dit, on nous promet tout le contraire; on ajoute les serments aux paroles, on tremble pour nos jours, on perdra tout en nous perdant; s'il est une consolation qu'on puisse goûter, on ne l'attend que de l'excès de sa douleur et de l'espérance qu'on a de nous rejoindre bientôt. Langage, mes chers auditeurs, pour la plupart du temps, langage hypocrite, et dans les cœurs les plus droits, illusion d'une bonté d'âme qui ne consulte ni l'expérience ni la raison. Ainsi parle comme les autres, et peut-être plus éloquemment que les autres, une épouse qui, dans le secret de son cœur, croit faire beaucoup de ne pas hâter par ses souhaits le moment qu'elle regarde comme la fin de son esclavage; et qu'on verra bientôt, ou former de nouveaux liens qui seront plus de son goût, ou chercher dans un train de vie molle, sensuelle, indépendante, à goûter toutes les douceurs, et comme on parle aujourd'hui dans le siècle malheureux où nous vivons, à jouir de toutes les prérogatives d'une prompte viduité. Ainsi, dans une troupe d'enfants, parle souvent le fils le moins aimable et le plus aimé, dont toutes les caresses ne tendent qu'à surprendre la bénédiction temporelle d'un nouvel Isaac; mais dont le père crédule, en l'élevant au-dessus de ses frères, perd également, et le bien qu'il fait à un ingrat, et le tribut de larmes qu'auraient payé à sa cendre des enfants bien nés, s'ils étaient en état de sentir autre chose que l'énormité de son injustice. Ainsi parlent enfin ces âmes généreuses, ces hommes si rares sur qui la nature, l'amitié, la reconnaissance ont plus de pouvoir que l'esprit d'intérêt. Incapables de tromper, la parole n'est pour eux que l'image de la pensée; mais ils se trompent eux-mêmes: la raison, la religion, indépendamment de tout le reste, le temps, oui, le temps seul adoucira, affaiblira, anéantira cette douleur qu'ils croient devoir être éternelle. Ainsi s'exécute, et s'exécute dans toute sa rigueur, l'arrêt porté contre tous les hommes; il faut que tous meurent, et que tous meurent tout entiers; qu'au bout d'un temps, et pour le plus grand nombre, au bout d'un temps fort court, il n'en reste plus ni trace ni vestige; qu'il en soit de nous, comme de tous ceux qui nous ont précédés; et ce qu'il y a de plus terrible, que nous ayons peut-être, comme la plupart d'entr'eux, à nous reprocher pendant toute l'éternité, de n'avoir pas médité, creusé, approfondi les leçons sur le néant et la vanité du monde que pouvait nous fournir la pensée de la mort envisagée comme la fin de cette vie passagère. Mais avançons; à cette indifférence, à ce mépris pour le monde si recommandés dans l'Evangile, et que j'ai tâché de vous inspirer jusqu'à présent, se joindront bientôt l'estime, l'empressement, l'activité pour ces biens que la mort ne peut nous ravir, si nous savons l'envisager comme le commencement d'une vie qui ne finira jamais; c'est ce qui me reste à vous montrer dans mon second point.

SECOND POINT.

C'est de l'instant de notre mort ou, pour mieux dire, de l'état et des dispositions où nous trouvera la mort, que dépend notre sort pour toute une éternité. Peu content d'établir, de répéter, d'inculquer cette importante vérité dans les termes les plus précis, Jésus-Christ lui-même a bien voulu

prendre le soin de nous en développer toutes les conséquences; la nuit approche, nous dit-il, et une nuit si obscure qu'elle nous forcera de rester dans l'inaction : *Venit nox in qua nemo potest operari* (*Joan.*, IX, 4); marchez donc, et marchez à grands pas, tandis qu'il vous reste encore assez de lumière pour vous conduire : *Ambulate dum lumen habetis.* (*Joan.*, XII, 35.) Cet arbre une fois tombé, dès lors incapable de se relever, et dont la chute marque pour toujours la place qu'il doit occuper, soit au midi, soit au septentrion, n'est autre chose que l'homme dont la mort fixe la destinée en lui assignant pour toujours une place, ou parmi les élus dans le ciel, ou parmi les réprouvés dans l'enfer. Travaillez donc, poursuit le Sauveur, négociez utilement; faites valoir le talent qu'on vous a confié, jusqu'à ce que je vienne vous en demander compte : *Negotiamini dum venio.* (*Luc.*, XIX, 13.) Faites-vous un trésor à l'épreuve de la rouille, et même des atteintes de la mort; employez ces richesses d'iniquité, dont elle vous dépouillera sûrement, à vous faire des amis qui puissent un jour vous recevoir dans les tabernacles éternels. De là tant de paraboles qui ne nous représentent les dons de la nature, les biens de la fortune, les trésors de la grâce, que comme un dépôt dont nous sommes comptables, et qui a dû croître et fructifier entre nos mains, dont la dissipation, c'est trop dire, dont l'inutilité seule fondera, pour ceux qui ne l'auront pas mis en œuvre, l'arrêt d'une éternelle réprobation. Veiller, prier, se tenir sur ses gardes, se préparer sans cesse, être toujours prêt à paraître devant Dieu, vivre comme devant mourir sûrement, comme pouvant mourir à chaque instant. Je vous le demande, mes chers auditeurs, est-il rien de plus souvent, de plus clairement, de plus strictement recommandé dans l'Evangile? Qu'il me soit permis de vous le demander en même temps : est-il rien de plus négligé, de plus oublié, et, à juger de nos sentiments par notre conduite, est-il rien de plus ouvertement méprisé dans la morale de Jésus-Christ? Je me trompe, mes chers auditeurs, cette morale divine, on la croit, on la respecte, on la révère sur ce point comme sur tout le reste; mais on n'y pense pas, mais on ne veut pas y penser, mais il n'est rien qu'on craigne tant que d'y penser : on conçoit, il est vrai, que la pensée de la mort peut faire l'occupation et quelquefois la consolation d'un peuple obscur aux prises avec l'indigence la plus cruelle, et qui compte y trouver la fin de ses peines. Mais est-il de pensée plus triste, plus importune, plus accablante, et, comme s'exprime le Sage, en est-il de plus amère pour un homme à qui tout rit dans le monde, et qui ne peut la regarder que comme la fin de ses plaisirs? Pensée triste, importune, accablante, amère tant qu'il vous plaira; si la vie ne nous a été donnée que pour nous préparer à la mort; si la mort doit nous ouvrir une nouvelle carrière, mais une carrière immense, infinie; si du moment de notre mort, et de la manière dont nous mourons, dépend notre sort pour une éternité, que faisons-nous en ce monde, si nous ne nous préparons pas à la mort; et comment s'y préparer sans y penser, et y penser souvent, y penser sérieusement, et ne pas s'y préparer? C'est du moins ce que le Sage n'a pas regardé comme possible, puisque, pour nous préserver du péché, seul capable de nous perdre, il ne nous demande rien autre chose, sinon d'avoir toujours notre dernière heure devant les yeux : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* (*Eccli.*, VII, 40.)

Que nous dit en effet, ou plutôt que ne nous dit pas, surtout par rapport à l'éternité, la pensée de la mort bien méditée, bien approfondie? Elle nous dit que nous mourrons sûrement, que nous mourrons bientôt, que nous mourrons sans l'avoir prévu, et à l'heure que nous y penserons le moins: Pensée de la mort, en ce qu'elle m'avertit d'une mort certaine; principe de courage pour me soutenir dans les voies de la justice. Pensée de la mort, en ce qu'elle m'annonce une mort prompte; principe de ferveur pour avancer dans les voies de la perfection. Pensée de la mort, en ce qu'elle me prédit une mort imprévue; principe d'activité, d'empressement pour entrer au plutôt dans les voies de la pénitence : vérités importantes, et dont l'exposition demanderait un discours entier. Je les renfermerai dans les bornes qui me sont prescrites.

Je dis pensée de la mort, et d'une mort certaine, et d'une mort envisagée comme le passage du temps à l'éternité; principe de courage pour se soutenir dans les voies de la justice. Car, prenez garde, chrétiens, alors ce n'est plus précisément la vanité d'un monde fragile et périssable que l'on offre à notre indifférence et à notre mépris; c'est la séduction, c'est l'enchantement, c'est la tyrannie d'un monde ennemi de Jésus-Christ et de ses maximes, que l'on offre à notre haine. Si nous n'avions ni crainte ni espérance pour une vie future, les mouvements que l'on se donne pour s'établir, pour se fixer, s'il se pouvait, dans une région où la raison seule nous dirait que nous n'avons et que nous ne pouvons avoir de demeure permanente, ne seraient après tout que des mouvements frivoles et inutiles. Ce qui en fait le crime, ce qui en fait le danger, c'est qu'ils partagent, c'est qu'ils épuisent l'attention que nous devrions tout entière, que nous devons du moins par préférence à l'importante affaire, à l'unique affaire, à l'affaire personnelle de notre salut. Mais le plus dangereux de nos ennemis, nous le portons au dedans de nous-mêmes. Rejetons d'une tige, corrompue jusque dans la racine, toujours en butte aux traits de cette concupiscence malheureuse qui empoisonne la vie des hommes jusque dans sa source; la grâce de Jésus-Christ cette grâce toute-puissante, qui peut seule nous mettre en état de vaincre, ne nous épargnera jamais la nécessité de combattre. Guerre cruelle, opiniâtre, et qui ne finira qu'à notre mort.

Heureusement pour nous, guerre dont, avec le secours de la grâce, le succès est entre nos mains; puisque la seule pensée, puisque le seul souvenir de notre fin dernière nous répond de la victoire: *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* Je sais que les décrets d'un Dieu souverain maître, que les bontés d'un père plein d'amour et de tendresse, que tant d'autres motifs que la religion nous suggère, peuvent triompher, et ont souvent triomphé des plus grands obstacles. Je sais en même temps que ces motifs, d'eux-mêmes si puissants, tirent une force toute nouvelle de la pensée de la mort; que la pensée de la mort est de toutes les pensées la plus propre à réveiller notre foi, à ranimer notre espérance, à épurer notre amour; je sais qu'une fréquente, qu'une sérieuse méditation de la mort, toujours si utile aux chrétiens, même les plus parfaits, est absolument nécessaire à ces chrétiens lâches, imparfaits, intéressés, et mercenaires, pour qui, au temps de la tentation, tout est perdu, si la pensée de la mort ne les rappelle aux grands intérêts de l'éternité. Pensées qui les remplira du moins, qui les pénétrera de cette crainte salutaire qui est le commencement de la sagesse; encore une fois, rien de plus propre à nous arrêter au milieu de la course la plus rapide, que de nous montrer à deux pas de nous un précipice affreux dans lequel nous allons nous perdre et nous abîmer pour toujours.

Que les passions et les passions les plus vives se réveillent, qu'elles parlent avec empire; qu'une haine aveugle nous transporte; qu'un feu séditieux s'allume dans nos veines; qu'une volupté brutale ne se présente à vous, que sous l'attrait séduisant du plus doux des plaisirs; Dieu l'a dit, et Dieu ne parle jamais en vain: c'est contre un grain de sable que se perdront les efforts impuissants et que viendront se briser les flots tumultueux de la mer la plus orageuse; la poussière dont nous sommes sortis et dans laquelle nous devons rentrer, n'aura pas un moindre privilége; et son souvenir, seul capable d'apaiser les flots de la passion la plus irritée, ne connaît point d'orage auquel il ne puisse presque à l'instant faire succéder le calme le plus profond. Sur cette seule pensée, je mourrai, oui, je mourrai sûrement; et le moment de ma mort sera pour moi le commencement d'un bonheur ou d'un malheur éternel; il faut donc, au moins aux approches de la mort que je me reproche, que je déteste, et dans toute l'amertume de mon cœur, que j'aie peine à me pardonner à moi-même l'action que je vais commettre; que j'expie par les sentiments de la contrition la plus vive, par des larmes amères, la faute qui est sur le point de m'échapper; que je rende jusqu'à la dernière obole d'un bien dont une injustice secrète, dont une usure palliée, dont une fausse interprétation de la loi va dépouiller le juste et légitime possesseur; et ce repentir si douloureux, ces remords si cuisants, ces réparations si pleines, si authentiques, seront, après avoir péché, tout ce que je pourrai espérer, tout ce que je pourrai souhaiter de plus avantageux. S'il arrive que tous mes vœux soient inutiles, que toutes mes espérances portent à faux, si la mort me prévient; c'en est donc fait, et me voilà perdu pour une éternité; peut-on penser à la mort et ne pas voir du premier coup d'œil toutes ces suites. Peut-on les voir et pécher? Et si on ne pèche pas, court-on aucun risque de péril? *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.*

J'ai dit pensée de la mort, et d'une mort prompte; principe de cette ferveur si nécessaire pour avancer dans les voies de la perfection. La vie de l'homme la plus longue, comparée à l'éternité, n'est, pour ainsi dire, qu'un instant; ce n'est dans le langage de l'Ecriture, ce n'est qu'une ombre, ce n'est qu'une vapeur qui s'élève et qui disparaît aussitôt: *Vapor ad modicum parens.* (*Jac.*, IV, 15.) Le temps est court, disait l'Apôtre à tous les chrétiens de son temps: *Tempus breve est* (I *Cor.*, VII, 29); le jour baisse; la nuit approche, disait Jésus-Christ à tous ses disciples; et c'est à cette pensée que l'Apôtre, que Jésus-Christ lui-même nous rappelle pour nous faire sentir que les biens de la terre ne sont pas, à beaucoup près, ce que la mort nous ravira de plus précieux; que le temps du mérite, que l'occasion du mérite, que le principe du mérite, que tous les moyens que sa providence nous ménage, et dont un saint usage pourrait nous enrichir à jamais; en un mot, que tous les dons de la grâce, anéantis ou désormais inutiles, feront place à l'inévitable nécessité d'en rendre le compte le plus exact et le plus rigoureux: qu'uniquement suivis de nos bonnes œuvres, nous avons tout lieu de craindre que la plus grande partie de nos bonnes œuvres ne se trouve pas de poids dans la balance d'un Dieu, qui ne les estime, qui ne les récompense que sur le pied de la droiture des intentions qui les inspire, de la pureté des motifs qui les relève, de la ferveur d'exécution qui les accompagne; vérités certaines, sensibles, palpables, et auxquelles on se rend de si bonne grâce, qu'on nous épargne volontiers jusqu'à la peine d'entrer en preuve. Mais ce qu'on ne peut s'empêcher de croire, mais ce qu'on voit avec la dernière évidence, on ne vient que trop aisément à bout de l'oublier, de le perdre de vue et de vivre comme si on n'en avait jamais entendu parler. On connaît le prix, on déplore la brièveté du temps, et on le prodigue à des amusements frivoles, comme si on était sûr d'en avoir toujours de reste: l'occasion qui se présente de faire ou de souffrir quelque chose pour Dieu, est peut-être la dernière qui se présentera; on la néglige comme si elle devait toujours se retrouver à nos ordres. On a de la droiture et de la religion tout ce qu'il en faut pour conserver soigneusement le trésor du Père de famille; mais on l'enfouit, on ne sait, ou plutôt on ne veut pas le faire valoir, et on ne craint pas le sort du serviteur infidèle.

Remontons à la source du mal; on vit comme si on devait toujours vivre; on touche au terme qu'on se croit encore au milieu de la carrière; on est mourant, à peine pense-t-on qu'on est mortel. A cela, quel remède? je n'en connais qu'un, mes chers auditeurs; c'est que le danger se manifeste par des signes trop certains pour qu'on puisse s'y méprendre; c'est qu'un ministre du Seigneur chargé de ses ordres, comme autrefois le Prophète, vienne vous déclarer sans ménagement, que vous mourrez, que vous mourrez dans peu : *Morieris tu et non vives.* (IV *Reg.*, XX, 1.) Dans cette supposition, la plus avantageuse qu'on puisse faire pour vous et sur laquelle vous savez combien il serait téméraire de compter, que penserez-vous de la négligence, de la tiédeur, de l'oisiveté de cette vie molle que vous vous pardonnez aujourd'hui? cette vie humble, pénitente, mortifiée que l'on mène dans le cloître, éloignée du tumulte, encore plus éloignée des plaisirs du monde, serait-elle encore l'objet de votre compassion et de vos mépris? Serait-il alors à vos yeux d'autres malheureux, d'autres insensés, que ceux qui s'exposent comme vous aux suites équivoques d'une vie à demi chrétienne: *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam.* (*Sap.*, VI, 4.) Penser de la sorte, c'est enfin devenir sage, quoiqu'un peu tard. Il n'a tenu qu'à vous de le devenir beaucoup plus tôt; et ceux dont alors vous envierez le sort, n'ont eu d'autre avantage sur vous, que celui que leur a donné une fréquente, une sérieuse méditation de la pensée de la mort. Cette lumière tardive, mais aujourd'hui si brillante, et dont le nouvel éclat vous annonce qu'elle est sur le point de s'évanouir pour toujours, éclaira leurs premières démarches, leur traça la route qu'ils devaient suivre; et aux dépens de quelques plaisirs frivoles, qui ne sont des plaisirs que pour ceux qui n'en connaissent ni le vide, ni le danger, leur assurèrent non-seulement une mort sainte, mais une mort douce et tranquille, une mort exempte de ces amertumes, de ces alarmes qui, dans les vues de Dieu sur une âme lâche et imparfaite, sont le dernier trait d'une miséricorde qui la voit à regret sur le point de tomber entre les mains de sa justice. Faisons, mes chers auditeurs, et dès aujourd'hui et pour toujours, ce que nous serons sûremant charmés d'avoir fait lorsqu'il nous faudra mourir; et la mort elle-même aura des charmes pour nous; et la pensée de la mort, en nous inspirant le désir, en nous facilitant la pratique de la perfection la plus sublime, adoucira pour nous jusqu'aux peines inséparables d'une vie chrétienne et fervente, dont elle nous annonce comme prochaine et la fin et la récompense.

J'ai dit enfin pensée de la mort, en ce qu'elle nous prédit une mort imprévue, principe d'activité, d'empressement, pour entrer au plus tôt dans les voies de la pénitence. Etre pécheur, connaître son état, le juger, se condamner soi-même, ne se connaître de ressource contre la colère d'un Dieu justement irrité, que dans une pénitence qui puisse le désarmer; et compter, pour une affaire de cette importance, je ne dis pas sur une longue vie, mais sur un jour, sur une heure, sur un moment; est-ce être chrétien? j'ai pensé le dire, est-ce être homme? Et pourquoi ne le dirais-je pas? puisque la raison et l'expérience, ici d'accord avec la foi, nous apprennent qu'il n'est rien de plus incertain pour nous que le temps et le genre de notre mort; qu'il est de la destinée des hommes de mourir, non pas tous sans y avoir pensé, mais presque tous sans y penser, sans le croire, et, selon l'oracle du Sauveur, qui regarde les justes même, à plus forte raison les pécheurs, à l'heure et au moment qu'ils y penseront le moins : *qua hora non putatis.* (*Luc.* XII, 40.) Oracle terrible, mais oracle dont les enfants de ténèbres, en cela plus prudents que les enfants de lumière, ne perdent jamais de vue, dont ils saisissent, dont ils développent toutes les conséquences.

Les traités de paix, les alliances, les négociations qui doivent régler le sort de l'univers et fixer le destin des empires, roulent toujours sur la supposition d'une mort incertaine. Et malgré cette basse flatterie, qui promet aux maîtres du monde une espèce d'immortalité, forcés par l'évidence de la raison et par la loi supérieure que leur intime une expérience journalière, ces dieux de la terre se traitent mutuellement comme des hommes, et ne travaillent qu'à transmettre à ceux qui les doivent remplacer, une grandeur dont ils savent que la mort les dépouillera sûrement, mais dont ils craignent qu'elle ne vienne les dépouiller à chaque instant. Les traités, les engagements qui règlent des intérêts infiniment plus légers, et les alliances les moins dignes de l'attention publique nous annoncent les mêmes précautions, la même défiance, les mêmes inquiétudes au sujet des surprises de la mort.

Qu'il s'agisse, par exemple, du plus saint et du plus sacré des engagements, qui puisse unir deux personnes, de régler les droits et les prétentions de celui qui pourra survivre; combien de suppositions, de précautions, de clauses, et qui toutes annoncent, non pas précisément la nécessité de mourir, mais l'incertitude du temps, de la situation et du choix de la victime qui doit tomber la première. Et sur quel autre principe le pécheur même, qui vit si tranquillement dans l'état, dans l'habitude du péché, sur quel autre principe travaille-t-il avec tant d'empressement à se faire de nouveaux amis pour remplacer les protecteurs qui peuvent, dit-il, lui manquer d'un jour à l'autre? Disons quelque chose de plus; sur quel autre principe ce pécheur même règle-t-il sa conduite personnelle, quand il s'agit de sa réputation et des intérêts de sa famille? de là cet empressement, cette activité, soit à pousser, soit à terminer par voie d'accommodement certaines affaires épineuses et délicates, et

dont ceux qui le remplaceront auraient peine de se tirer à leur avantage ; de là cet arrangement dans ses affaires, cet ordre dans son commerce et dans le maniement des deniers publics ; enfin de là ces déclamations, ces invectives contre l'imprudence de ceux qui, surpris par la mort, ne laissent à une femme, à des enfants, qu'un pénible chaos à débrouiller et une source de procès capables de ruiner en peu de temps l'ouvrage de bien des années.

Serviteur infidèle, c'est de votre propre bouche que sortira votre condamnation. Quoi ! vous savez si bien qu'on peut mourir à toute heure ; vous le craignez pour les autres ; qu'ils y pensent, qu'ils n'y pensent pas, vous y pensez pour eux ; vous y pensez pour vous-même, quand il s'agit d'un fantôme d'honneur ou d'intérêt périssable, et vous l'oubliez, et vous pensez le contraire, et vous osez nous le dire, quand il y va de tout pour vous, quand il ne s'agit de rien de moins que du salut de votre âme ! Jeune encore, et dans toute la vigueur de votre âge, et en pleine santé, le seul danger d'une mort imprévue met l'ordre dans vos affaires ; cette crainte vous suit partout, vous gouverne partout, vous règle sur tout, et ne disparaît que lorsqu'il s'agit de l'intérêt de l'éternité. J'y pense, me direz-vous, et dans peu d'années ; mais non, et sans attendre si longtemps, la pâque prochaine me verra mettre ordre à ma conscience. Et si cette année est la dernière de vos années ; s'il n'est plus de pâques pour vous ; s'il arrivait enfin que le jour qui vous éclaire présentement, soit le dernier de vos jours ; que deviendrez-vous ? et qu'importe à votre âme que vous ayez voulu, que vous ayez projeté, si vous n'avez rien conclu, rien exécuté de ce qu'il fallait pour la sauver ?

Hâtons-nous donc, mes chers auditeurs ; c'est la conclusion que Jésus-Christ lui-même tirait de toutes les paraboles sous lesquelles il semble avoir pris plaisir à nous peindre les surprises de la mort ; hâtons-nous de mettre la main à l'œuvre. Veillons, prions ; ce que nous pouvons faire dès aujourd'hui, ne le remettons pas à demain. Qui sait, disaient les Ninivites effrayés des menaces du prophète Jonas, qui sait si notre pénitence ne touchera point le cœur d'un Dieu qui nous menace peut-être plutôt pour nous intimider que pour nous perdre : *Quis scit si convertatur et ignoscat.* (*Jonas*, III, 9.) Ce qu'ils ignoraient, nous le savons, mes chers auditeurs ; et grâce à la médiation toute-puissante de Jésus-Christ, nous sommes bien assurés que Dieu ne rebutera jamais ni les vœux ni les larmes d'un cœur contrit et humilié ; ce que nous savons de plus, c'est que le règne de la miséricorde finira sûrement avec notre vie ; que notre vie elle-même finira lorsque nous y penserons le moins ; qu'elle peut finir à toute heure, à tout instant ; qu'ainsi nous ne perdons point de moments, dont la perte ne nous expose à tomber pour toujours entre les mains d'une justice inexorable. Plaise à Dieu de graver dans vos esprits et dans vos cœurs ces importantes vérités ! On ne les met à la tête des instructions qu'on vous doit pendant ce saint temps, que parce qu'on ne connaît rien de plus propre à vous soutenir dans l'exercice d'une pénitence laborieuse, à laquelle vos propres besoins vous condamnent peut-être autant ou plus que les lois de l'Eglise. Puisse la pensée de la mort, ainsi méditée, faire de votre vie une continuelle préparation à la mort. C'est le moyen le plus sûr, c'est presque l'unique moyen que la mort ne soit pour vous qu'un passage à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON II.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI, 27.)

Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté.

Quelle prodigieuse différence, chrétiens auditeurs, entre le premier et le second avénement de Jésus-Christ ! Dans le premier, ce fut un Dieu enfant, un Dieu pauvre et humilié, un Dieu inconnu, obscur, anéanti, pour parler le langage des prophètes, un Dieu caché ; aujourd'hui c'est le Dieu fort, le Tout-Puissant ; l'Eternel est son nom ; à son aspect les astres s'obscurcissent, la terre s'ébranle jusque dans ses fondements ; déjà les cieux ont pris la fuite, et toute grandeur humaine a disparu ; déjà son trône, élevé sur les ruines de l'univers, annonce la puissance et la majesté de celui qui doit le remplir ; enfin il paraît lui-même porté sur une nuée éclatante. Ce fut au milieu du silence et des ombres de la nuit qu'il sortit pour la première fois du sein de sa gloire : *dum medium silentium tenerent omnia* (*Sap.*, XVIII, 14) ; aujourd'hui c'est au bruit des tempêtes, c'est aux acclamations de toute la milice du ciel, qu'il s'annonce pour le Dieu des dieux ; c'est aujourd'hui que sa voix toute-puissante partie d'un pôle à l'autre, et du couchant jusqu'à l'aurore, va rassembler tous les hommes sortis de ses mains : *Deus deorum locutus est, a solis ortu usque ad occasum vocavit terram.* (*Psal.* XLIX, 1.) Opposition encore plus marquée dans les sentiments de l'Homme-Dieu, qui, après avoir prodigué tous les trésors de sa grâce dans son premier avénement, ne paraît dans le second, et n'y déploie toute la puissance de son bras que pour y exercer toute la sévérité de ses vengeances, que pour y épuiser tous les trésors de sa colère.

Evénement terrible que j'entreprends, mes frères, de vous retracer ; et plaise à l'Esprit-Saint d'animer la peinture de ce jugement redoutable, que nous devons tous subir à la fin des siècles. Demandons-le par l'entremise de Marie : *Ave, Maria.*

C'est de l'instant de ma mort, et de ce jugement particulier, où je dois me trouver seul avec Dieu seul, que dépend ma destinée pour une éternité ; je n'ai donc pas de peine

à comprendre qu'il n'est rien de plus terrible pour moi, que l'inévitable nécessité de tomber entre les mains d'un Dieu vivant. Mais une fois sorti de ses mains, pourquoi veut-on que je craigne d'y rentrer? Pourquoi prétend-on m'alarmer par la peinture d'un second jugement, qui ne changera rien à mon sort; d'un jugement où Dieu, tout Dieu qu'il est, où Dieu, parce qu'il est Dieu, ne pourra s'empêcher de confirmer l'arrêt déjà porté? Objection spécieuse, et qui ne tend à rien moins qu'à nous faire envisager le jugement dernier comme une scène hors d'œuvre, comme un spectacle peu intéressant et incapable de nous alarmer. Mais, objection qu'il m'est aisé de tourner en preuve contre vous-même, en vous montrant que la pensée qui vous rassure contre la crainte du jugement dernier, est de toutes les pensées la plus propre à vous glacer d'horreur et d'effroi.

En effet, le jour du jugement est le grand jour, le jour du Seigneur, un jour de colère et de fureur, un jour de larmes et de gémissements pour toutes les tribus de la terre; et Jésus-Christ lui-même nous l'annonce comme un jour infortuné, un jour déplorable; mais pour qui? Pour des hommes déjà jugés, déjà condamnés, déjà réprouvés. Ainsi donc, quand bien même mon arrêt serait déjà prononcé; quand je serais déjà condamné; quand j'aurais déjà brûlé pendant plusieurs siècles avec les démons, je craindrais le jugement dernier; je fuirais le jugement dernier; je ne quitterais l'enfer qu'à regret, pour comparaître au jugement dernier. Ah! mes chers auditeurs, est-il encore des traits qui puissent, je ne dis pas surpasser, mais soutenir l'idée que cette seule pensée nous donne du jugement dernier? Arrêtons-nous y donc; et pour la justifier, regardons le jugement dernier comme le triomphe complet d'un Dieu, qui ne trouve le pécheur, ni assez humilié dans le jugement particulier, ni assez puni dans l'enfer. Essayons, s'il se peut de nous bien pénétrer de ces affreuses, mais importantes vérités; et tâchons de bien comprendre comment le jugement dernier ne servira qu'à couvrir le pécheur, déjà jugé, d'une confusion toute nouvelle, mais la plus accablante pour lui, c'est le sujet de mon premier point. Comment le jugement dernier ne servira qu'à aigrir le désespoir du pécheur déjà réprouvé, et à lui rendre son enfer encore plus insupportable: c'est le sujet de mon second point. Commençons.

PREMIER POINT.

L'humiliation du pécheur, condamné au jugement particulier, fut sans doute de toutes les humiliations la plus profonde; mais après tout, ce fut une humiliation secrète et particulière. Pour y mettre le comble, il ne manquait plus que de la rendre publique et universelle. Il faut pour cela que les siècles s'écoulent, que les générations s'épuisent, que depuis notre premier père, jusqu'au dernier des enfants des hommes, tous aient fourni leur carrière, et payé le tribut à la mort. Quand le temps des hommes sera fini, Dieu saura prendre le sien, et dévoiler enfin aux yeux de l'univers un secret, qu'il n'a gardé si longtemps que pour ménager au pécheur plus de témoins de sa confusion. Mais quelle affreuse, quelle humiliante situation que celle du pécheur à ce moment si redoutable! Se voir déjà condamné au tribunal de Dieu, au tribunal de sa propre conscience; n'avoir pour toute ressource que le tribunal des hommes; ne l'avoir pas même, le craindre, l'éviter, l'éviter en vain; et quand enfin on sera forcé d'y comparaître, le trouver aussi équitable, aussi éclairé que le tribunal d'un Dieu!

Car tel sera le tribunal des hommes au jugement dernier. Le monde, aussi équitable que Dieu, jugera du péché, comme Dieu lui-même en juge; le monde, aussi éclairé que Dieu, connaîtra le pécheur, comme Dieu lui-même le connaît. Parce que le monde jugera du péché, comme Dieu lui-même en juge, il n'y aura point de péché qui ne soit honteux, et qu'on ne voulût pouvoir cacher. Parce que le monde connaîtra le pécheur, comme Dieu le connaît, il n'y aura point de péché qu'on puisse cacher; tout péché sera honteux; tout péché sera découvert.

Est-il bien sûr qu'au jugement dernier il n'y aura point de péché qui ne soit honteux et qu'on ne voulût pouvoir cacher? Oui, mes chers auditeurs, et pour vous en convaincre, je commence par vous faire remarquer qu'il n'est point de sentiment plus naturel à l'homme que la honte qui accompagne et le remords qui suit le péché; qu'il n'est ni préjugé, ni éducation, ni vraie, ni fausse religion, point de libertinage en matière de créance et de mœurs, point de société de débauche, point d'école d'impiété qui ne reconnaisse des vices honteux et des actions déshonorantes; qu'il n'est point d'impie, de libertin, parmi ceux-mêmes qui font trophée de leurs désordres, qui soit à l'épreuve de toutes les impressions de la honte; que les plus hardis et les plus impudents parmi eux ne sont pas ceux qui ne rougissent de rien, mais ceux qui ne rougissent que de la vertu. Le monde et le démon, après avoir lutté en vain contre des sentiments si profondément gravés au fond de nos cœurs, n'ayant point eu d'autre parti à prendre que de tourner contre Dieu ses propres armes, et d'attacher, s'il se pouvait, à la vertu même ce caractère d'opprobre et d'infamie qui, dans les vues de la Providence, devait être un frein à nos passions, étouffer le crime dans sa naissance, du moins en arrêter les progrès et la contagion, l'obliger à marcher toujours dans l'ombre et dans le silence. En vain, le pécheur eût-il voulu se faire un front d'airain et à l'épreuve de toute confusion, si les exemples et les maximes d'un monde corrompu ne fussent venus à bout de mettre le vice en honneur et en crédit. On commença par le souffrir; ensuite on l'aima: bientôt on en vint jusqu'à l'esti-

mer ; enfin, le père du mensonge l'ayant paré de tous les titres, revêtu de toutes les dépouilles de la vertu, osa bien le placer jusque sur les autels. Hélas ! et sans remonter si loin, sans sortir de ce monde qui se dit chrétien, combien de crimes, et de crimes énormes, que ce monde pardonne, que ce monde estime, que ce monde consacre et qu'il adore ! Combien de péchés dont on ne rougit plus aujourd'hui ; combien de péchés, dirai-je ? dont on s'accuse sans peine, ou dont on se vante avec plaisir.

Le vôtre n'est pas de ce nombre, âme faible et imprudente, victime de la passion d'autrui plutôt que de vos propres passions ; le mérite d'une longue et généreuse résistance vient enfin de vous échapper; votre vertu s'est démentie, et, pour la première fois, c'en est assez; au jugement du monde, il ne reste plus pour vous d'asile que dans l'obscurité d'un cloître. Mais pour le séducteur dont les poursuites opiniâtres vous ont perdue, il continuera de marcher tête levée. Les intrigues qui vous ont engagée, les parjures qui vous ont séduite, l'indiscrétion même et la vanité qui vous ont trahie et déshonorée dans le monde, oui, ce monde même qui vous réprouve pour un seul péché, lui passera cet amas de forfaits les plus odieux. Impureté, mauvaise foi, scandale, tout sera souffert, excusé, peut-être applaudi, sous les noms radoucis d'amusement pardonnable, de galanterie et de bonne fortune.

Mais revenons : combien de péchés que l'on ne commet que pour éviter la honte attachée à la vertu contraire? Impiété de parade, et qui n'a pour principe que la crainte de passer pour dévot ? Haine de commande, vengeance de spectacle que nous arrache, surtout dans certains états, la honte qu'un faux point d'honneur attache au plus héroïque pardon des injures. Persévérance fastueuse ; mais persévérance contrainte et forcée dans l'erreur, dans l'injustice, malgré toutes les lumières qui nous ont enfin dessillé les yeux, et auxquelles on rendrait volontiers un hommage public, si on n'était retenu par la crainte des soupçons d'inconstance, de légèreté, d'intérêt. Enfin, combien de péchés que l'on ne commet pas, mais dont on emprunte les dehors trompeurs, et par quelle étrange espèce d'hypocrisie n'affecte-t-on pas de paraître plus méchant et plus vicieux que l'on n'est en effet?

Et voilà peut-être ce qui vous rassure contre la crainte de cette manifestation publique dont je vous menace aujourd'hui. Je conviens donc de bonne foi qu'il y aurait peu à craindre pour vous, si je ne vous citais qu'au tribunal de ce monde facile, qui vous pardonne pour n'être pas obligé de se condamner lui-même, et qui mesure son indulgence pour vos désordres, sur la compassion qu'il exige pour ses propres faiblesses : de ce monde aveugle et entêté de ses fausses maximes ; de ce monde sensuel et intéressé; de ce monde esclave des succès, et idolâtre de tout ce qui brille à ses yeux. Mais, ne vous y trompez pas; le monde qui doit vous juger est un monde sage et éclairé, un monde sans intérêt, sans préjugé, sans passion ; en un mot, ce que vous deviendrez vous-même au jugement particulier, le monde le deviendra pour vous au jugement universel.

C'est à ce grand changement des idées et des jugements des hommes que tendent tous les préparatifs du jugement dernier. Le soleil éclipsé, la lune sanglante, les astres arrachés du firmament, les puissances du ciel ébranlées, la mer en fureur, et ne connaissant plus ses bornes; la terre tremblante, et qui s'entr'ouvre de toutes parts ; l'univers entier sur le penchant de sa ruine; les hommes sortant tous à la fois du sein d'une même poussière, tous réduits, dans cette seconde naissance, à une parfaite égalité; le signe du Fils de l'homme, la croix d'un Dieu Sauveur, toute éclatante de lumière ; le Sauveur s'avançant lui-même avec une grande puissance et une grande majesté : quelle foule d'objets effrayants pour le pécheur ! Mais quel changement dans les idées et dans les vues de tous ceux qui doivent le juger ! Pour vous le rendre sensible, remontons à la source de l'indulgence, de l'estime, du respect même que l'on a pour certains pécheurs et pour certaines espèces de péché. Tandis que la machine du monde se soutiendra sans se démentir; tandis qu'on pourra se ménager ici-bas des établissements considérables ; l'estime que l'on a pour les biens de la terre passera jusqu'aux crimes heureux, et la gloire attachée aux emplois éclatants couvrira la honte des moyens par lesquels on a coutume de s'y pousser. L'inégalité des conditions est, par l'abus que l'on en fait, une seconde source d'erreurs et de préjugés. Le faste, la hauteur, la fierté, la prodigalité qui enrichit les uns aux dépens de ce qu'on doit aux autres, vices odieux, défauts ridicules pour les conditions médiocres : mais vices et défauts, dont l'odieux, dont le ridicule, dont le nom même disparaît par rapport aux grands et aux maîtres du monde, et qui ne s'appelant plus que grandeur d'âme, noblesse de sentiments, humeur bienfaisante et libérale, loin d'avoir besoin d'apologie sont, dit-on quelquefois, le plus riche fonds sur lequel puisse travailler l'orateur chargé de faire leur éloge. Eloges trompeurs et dictés par l'esprit de mensonge; éloges cependant dont on fait retentir la chaire de vérité, pour lesquels on interrompt nos plus augustes mystères ; éloges où l'on ose nous vanter la vie de ces prétendus héros dont la foi ne m'apprend qu'à pleurer la mort, et où l'on prodigue l'encens à ces fausses vertus pour lesquelles je sais qu'il n'y a que des malédictions et des anathèmes. Enfin, le peu d'attention que font la plupart des chrétiens aux plus importantes vérités de la religion, le peu de commerce qu'ils ont avec Dieu ; l'habitude où ils sont de se livrer à l'impression des

objets sensibles, et de ne juger des choses que par le rapport qu'elles peuvent avoir à leurs intérêts ou à leurs plaisirs : voilà ce qui les aveugle pour l'ordinaire sur la malice de certains péchés qui, n'attaquant pas si directement la majesté de Dieu paraissent indifférents, peut-être utiles et avantageux au bien de la société.

Aveuglement monstrueux, mais si répandu que, jusque dans le sein du christianisme, on compte presque pour rien le péché qui n'est que péché. Mais aveuglement qui ne pourra tenir contre les lumières dont nous serons investis, et comme assiégés de toutes parts au jugement dernier. J'ai vu, dit le Prophète, j'ai vu l'impie exalté au-dessus des cèdres du Liban : *Vidi impium exaltatum super cedros Libani.* (*Psal.* XXXVI, 35.) Je l'ai vu ; je n'ai fait que passer ; et déjà l'impie n'était plus : *transivi, et ecce non erat* (*Ibid.*, 36) ; l'impie n'était plus : mais ses richesses, ses honneurs, sa grandeur étaient encore. Au jugement dernier, les richesses, les honneurs, la grandeur de l'impie, tout sera passé : l'impie seul subsistera ; et, parce que l'impie subsistera seul, les hommes, revenus de leurs erreurs, affranchis de leurs préjugés, n'auront plus pour règle de leurs jugements que les lumières les plus pures de la raison, et les principes les plus incontestables de la foi.

Superbes conquérants, monarques redoutés, fameux politiques, héros, demi-dieux, dans le langage de l'Ecriture vous ne fûtes jamais que des hommes ; vous n'êtes plus aujourd'hui que des morts : *Surgite, mortui.* La mort, ce terme fatal où vient aboutir toute grandeur humaine, la mort seule ne vous avait point rappelés à cette égalité parfaite, si nécessaire pour mettre le monde en état de vous juger. Descendus avec pompe et avec éclat jusque dans le tombeau, s'il ne fut pour vous un asile contre la pourriture, contre les vers, du moins votre nom, vos exploits, peut-être vos crimes, érigés en vertu, et gravés sur le marbre et sur l'airain, vous sauvèrent-ils pendant longtemps de l'oubli des hommes. Il ne restait de vous que des cendres : mais c'étaient les cendres d'un roi, d'un grand de la terre, cendres connues pour telles ; et, tandis que dura cette frivole distinction, s'il avait plu à Dieu de les ranimer, vos premiers regards auraient encore vu les hommes tout prêts à tomber à vos genoux. Vous ne les verrez plus, parce que Dieu a pris soin d'effacer jusqu'aux moindres vestiges de votre grandeur passée. Rois sans sceptre et sans diadème, grands du monde dépouillés de toutes les marques de votre dignité, riches qui, après avoir dormi le sommeil de la mort, vous trouvez les mains vides, tous vos titres sont allés se perdre, s'anéantir dans cette humiliante qualité de mort qui vous confond avec la foule la plus obscure : *Surgite, mortui.* Faut-il s'étonner après cela si le monde assemblé n'aura pas d'autres yeux pour vous que pour le reste des hommes, et si les vertus et les vices, dépouillés de tout ce qui leur est étranger, vont enfin reprendre leurs véritables noms ?

Mais après tout c'est dans la connaissance de Dieu qu'il faut chercher une connaissance exacte du péché qui l'outrage ; et Dieu fut-il jamais connu, comme il le sera au jugement dernier? Aujourd'hui les uns l'ignorent ; les autres le combattent. Ceux-ci le révoquent en doute ; ceux-là le croient sans y penser. Alors une lumière propre à éclairer les plus grossiers, à convaincre les plus opiniâtres, à rassurer les plus défiants, à fixer les esprits les plus légers, leur découvrira ce Dieu si longtemps méconnu, ou si mal servi. Dès aujourd'hui, aux yeux de ses serviteurs fidèles, il est le plus grand, le plus sage, le plus aimable de tous les maîtres ; mais alors il sera seul grand, seul sage, seul aimable, seul Maître ; pour tout dire en un mot consacré par l'Ecriture, il sera seul exalté : *Exaltabitur Dominus solus in die illa.* (*Isa.*, II, 11.) De tous les vices, au jugement du monde même, le plus odieux c'est l'ingratitude : et de tous les caractères du péché ce sera le plus marqué dans le jugement dernier. Alors on verra le signe du Fils de l'homme : *Parebit signum Filii hominis.* (*Matth.*, XXIV, 30.) La croix d'un Dieu Sauveur, le sang qu'il a versé pour nous, l'auguste caractère de chrétien dont il nous a revêtus dans le baptême, les grâces qu'il nous prodigue tous les jours, tout ce qu'une foi vive nous fait quelquefois sentir de son amour et de ses bontés pour nous, le monde le verra ; et de quel œil ce monde si équitable, si sévère pour les vices d'un idolâtre, de quel œil verra-t-il les crimes d'un chrétien obligé par tant de titres à aimer et à servir un Dieu qui l'a si tendrement aimé ?

Voulez-vous savoir maintenant quelle sera pour lors la honte attachée à ces péchés que le monde vous pardonne aujourd'hui, à ces péchés qu'excuse un usage presque universel ? Mettez-les à la place de ces péchés si honteux et si universellement décriés, que, loin de pouvoir se résoudre à les découvrir aux autres, on voudrait pouvoir se les cacher à soi-même ; de ces péchés auxquels un monde plus sévère, plus inexorable que Dieu, attache un caractère d'opprobre et d'infamie, que les larmes de la pénitence la plus austère ne peuvent effacer à ses yeux. Voulez-vous savoir avec quelle ardeur, avec quel empressement vous souhaiterez pouvoir cacher au monde les vices mêmes qui sont aujourd'hui pour vous un sujet de vanité ? Rentrez au-dedans de vous-même, et rappelez-vous cette crainte inquiète de l'œil des hommes, qui empoisonne si souvent les plaisirs capables de vous déshonorer ; qui, selon l'expression de Job, vous fait regarder l'aurore comme l'ombre de la mort; qui, malgré l'inégalité des conditions, vous asservit tous les jours aux témoins et aux complices de vos désordres; qui, plus puissante que les remords d'une conscience alarmée, que la grâce d'un Dieu qui vous perd à regret, vous tyrannise jusqu'au

pied des autels, jusqu'entre les bras de la mort, et vous obstine à taire un secret dont l'aveu, fait aux ministres de Jésus-Christ, allait vous sauver. Avec tout cela vous n'aurez qu'une idée fort imparfaite des sentiments que l'Ecriture attribue aux pécheurs forcés de comparaître au jugement dernier.

Arrachés de l'enfer qui commençait à être moins enfer pour eux, parce que c'est un lieu de ténèbres, ils conjureront les montagnes de tomber sur eux, et les collines de les couvrir : *Tunc incipient dicere montibus, cadite super nos, et collibus, operite nos.* (*Luc.* XXIII, 30.) Vœux inutiles, prières perdues. A la voix d'un Dieu qui les appelle au jugement, les montagnes se courbent, les collines s'aplanissent, la terre leur ferme le sein dont ils viennent de sortir. Il faut paraître, le jour est arrivé, le grand jour! ce jour que l'Apôtre nomme le jour de la révélation du juste jugement; ce jour où Dieu remplit sa promesse de révéler la honte et l'ignominie du pécheur, aux peuples et aux royaumes assemblés : *Revelabo gentibus nuditatem, et regnis ignominiam tuam.* (*Nahum*, III, 5.)

Pécheur hardi jusqu'à la fureur, et qui vous faisant honneur des débauches les plus scandaleuses, osâtes si souvent braver le courroux d'un Dieu trop lent à vous punir, qui croirait qu'il fut jamais des crimes honteux pour vous, et des faiblesses humiliantes dans vos propres principes? Et c'est cette honte, cette ignominie, cachée avec tant d'adresse, que Dieu va tirer de la poussière du tombeau, des ombres de la mort, des ténèbres mêmes de l'enfer. C'était, à l'en croire, un de ces esprits hardis, capables de s'élever et de se soutenir contre tous les préjugés du vulgaire. Il se piquait d'un courage mâle, propre à affronter tous les dangers, à courir tous les hasards d'une éternité incertaine. Il se piquait surtout d'une droiture à toute épreuve, d'une équité inviolable, d'une probité naturelle, et seule capable de suppléer à tous les liens de cette religion, qu'il ne croyait faite que pour le peuple. Mais que vois-je? un ami perfide, un parent dénaturé, un serviteur infidèle, qui n'emprunta les dehors d'une vertu morale, que pour décrier avec plus d'autorité les vertus chrétiennes; qui ne préféra si hautement la loi naturelle à la loi de l'Evangile, que pour se mettre en état de secouer impunément le joug de toutes les deux; un esprit faible et volage, qui tournait à tout vent de doctrine, qui ne sut jamais ni croire ni douter; une âme basse et rampante, un génie servile toujours esclave, tantôt de la crainte de Dieu qui le troublait dans tous ses plaisirs; tantôt de la crainte des hommes qui l'emportait sur tous ses remords; un insensé qui ne sut ni vivre heureux, ni mourir en paix; enfin un ingrat jusqu'au dernier moment, tant envers Dieu qui le pressait pour la dernière fois, qu'envers des amis dont la tendresse méritait un aveu sincère et utile de ses sentiments; et que la fausse confidence qu'il leur fit de sa tranquilité a perdu avec lui. Est-ce donc là cet homme d'honneur, cet ami généreux, ce héros prétendu? Oui, chrétiens, le voilà; non pas, peut-être tel qu'il se croit, encore moins tel qu'il veut qu'on le croie : mais tel qu'il est, tel que le verra le monde entier, lorsque Dieu lui révélera la honte de l'impie et du libertin de profession : *Revelabo gentibus nuditatem, et regnis ignominiam tuam.*

Vous, homme vain et ambitieux, dont les vœux presque aussi impies, presque aussi insensés que les vœux de l'ange rebelle, tendent à monter toujours, et, s'il se pouvait à vous rendre semblable au Très-Haut; vous ne rougissez pas d'un vice que le monde révère et qu'il regarde comme la passion des grandes âmes. Mais voudriez-vous que le monde fût instruit des voies obliques et détournées dans lesquelles vous marchez depuis si longtemps; des calomnies qui ont perdu ce concurrent, dont le mérite et le crédit vous faisaient ombrage? Voudriez-vous que le monde vous vît plus petit, plus humilié, plus anéanti devant le maître qui vous emploie, que ne le furent, que ne seront jamais devant vous les hommes les plus empressés à vous plaire? Que dis-je? plus que les chrétiens les plns humbles et les plus fervents ne le sont devant le Dieu qu'ils adorent? Non, sans doute, vous ne le voudriez pas : vous le voudrez encore moins au jour du jugement; mais alors il vous faudra souffrir malgré vous la révélation de cette ignominie cachée jusqu'ici avec tant de soin, et peut-être avec tant de succès : *Revelabo gentibus nuditatem, et regnis ignominiam tuam.*

Femme idolâtre du monde, entêtée de ses maximes, esclave de ses modes, ces airs libres et enjoués, ces manières tendres et engageantes, ces discours malins ou passionnés, qui attirent auprès de vous une cour si nombreuse, loin de vous paraître des crimes dont vous deviez rougir, ne servent qu'à vous rendre plus vaine et plus fière. Mais le seriez-vous autant, si le monde savait que tous ces traits médisants partent d'une basse jalousie, qui vous aigrit contre une rivale dont l'esprit vous efface, ou dont la beauté naissante vous alarme? Oseriez-vous l'instruire de toutes les intrigues que vous avez formées; et surtout lui confier toutes les pensées, tous les désirs, peut-être toutes les actions criminelles et honteuses auxquelles ont abouti ces conversations, ces rendez-vous qu'il vous pardonne, dites-vous, parce qu'il en connaît l'innocence? Peut-être le monde en sait-il plus que vous ne pensez ; car sur ce point, ce que vous croyez un mystère pour vos meilleurs amis, n'en est pas toujours un pour le public. Mais le monde l'ignorât-il aujourd'hui, un jour il le saura ; la honte et l'ignominie que vous y reconnaissez vous-même, sera pour Dieu une raison pressante de le

découvrir à tous les peuples de la terre : *Revelabo gentibus...*

Vous enfin, vous, pécheurs, qui que vous puissiez être; vous, amis lâches et indignes d'un si beau nom, chez qui les plus grands services passés ne balancèrent jamais les moindres espérances pour l'avenir; vous, négociants avides, et toujours prêts à vous enrichir aux dépens d'autrui; vous, économes et serviteurs infidèles; vous, hypocrites, sépulcres blanchis, dont les beaux dehors cachent le fond le plus corrompu; vous impudiques et voluptueux, pour vous faire trembler faut-il vous dire que vous serez connus comme Dieu vous connaît; et n'est-ce point assez de vous avertir que le monde vous connaîtra comme vous vous connaissez vous-mêmes? Ces injustices criantes, ces usures énormes, les parjures, les larcins, les incestes, les adultères, les impuretés abominables de toute espèce paraîtront au grand jour; les circonstances les plus honteuses, les plus humiliantes débauches qu'ait jamais inventées cette passion brutale, trouveront place dans le tableau dans lequel l'univers entier doit vous contempler : *Revelabo gentibus nuditatem, et regnis ignominiam tuam.*

Vous vous flattez maintenant d'avoir pris les mesures les plus justes pour cacher votre honte; vous avez choisi des témoins discrets et en petit nombre; des complices intéressés à se taire, autant ou plus pour eux que pour vous; les bienséances les plus rigoureuses ont été observées avec scrupule; les intrigues ménagées avec tant d'adresse, soutenues avec tant d'artifice, rompues si à propos, que tout semble vous répondre d'un silence éternel, surtout depuis que la mort de ceux qui auraient pu parler a remis votre secret entre vos mains. Oui, dit le Seigneur, vous avez péché en secret : *Fecisti in abscondito.* Mais moi, je veux me venger en public, et sous les yeux de tout Israël : *Ego autem reddam palam, et in conspectu omnis Israel.* Fallût-il pour cela rendre la vie aux témoins et aux complices de vos désordres; obliger les uns à descendre du ciel, aller chercher les autres jusqu'au fond de l'enfer; ne pussent-ils déposer contre vous, sans s'accuser eux-mêmes; dussent-ils partager avec vous la honte et le châtiment de vos crimes, il faudra qu'ils parlent, qu'ils vous accusent, qu'ils vous confondent en présence de tout Israël : *Ego autem reddam palam, et in conspectu omnis Israel.*

Y avez-vous jamais bien pensé? Y pensez-vous encore aujourd'hui, mes chers auditeurs, à cette humiliation profonde, à cette confusion publique et universelle que Dieu vous prépare au jugement dernier? Y pensez-vous, filles sans honneur et sans religion, mais si attentives à prévenir a dissiper les soupçons d'une mère sage et vertueuse, sous les yeux de laquelle vous n'auriez jamais osé vous oublier? Y pensez-vous, épouse infidèle, prête à mourir de mille morts, plutôt que de révéler la flamme dont vous brûlez depuis si longtemps? Y pensez-vous, âme lâche et insensée, à qui les approches de la mort et la vue de l'enfer prêt à s'ouvrir sous vos pas, ne peuvent arracher l'aveu des profanations et des sacriléges que vous commanda l'envie ou le besoin de tromper le ministre de Jésus-Christ? Quelque pénible, quelque humiliant que puisse être pour vous cet aveu de toutes vos misères; vaut-il donc mieux se perdre, se damner, que de subir une confusion si juste et si salutaire? Vous le croyez sans doute, votre conduite au moins semble le dire. Eh bien, perdez-vous donc, j'y consens; et prononçant vous-même votre arrêt, choisissez l'enfer pour votre partage. Mais plutôt, avant un pareil choix, examinez du moins si la perte de votre âme assure un secret qui vous coûte si cher; et, pour me cacher votre honte, n'allez pas la révéler aux yeux de tout l'univers.

Pour vous, âmes encore vertueuses et innocentes, mais faibles, ébranlées, et déjà peut-être au bord du précipice, on vous flatte, on vous rassure, on vous peint les hommes indulgents, discrets, faciles à tromper : on vous trompe vous-mêmes. Mais fussent-ils aujourd'hui tels qu'on vous les dépeint, souvenez-vous qu'un jour ils verront tout ce qu'ils ignorent; ils publieront tout ce qu'ils savent; ils puniront tout ce qu'ils pardonnent. Avançons, et voyons comment le jugement dernier ne servira qu'à aigrir le désespoir du pécheur déjà réprouvé, et à lui rendre son enfer encore plus insupportable : c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

L'anéantissement de toute grandeur humaine, les crimes de tous les hommes, l'indignation de tout l'univers, le bonheur des saints : voilà, chrétiens, voilà ce que verra le réprouvé au jugement dernier; et dans tout cela, rien qui ne lui rende son enfer encore plus insupportable. Mettons-nous d'avance à la place de ce pécheur, et livrons-nous à l'impression que fera sur lui cette scène tragique. Nous n'aurons plus de peine à comprendre comment un Dieu qui a toute l'éternité pour se venger, regarde cependant le jour du jugement dernier comme son jour par excellence, et ne l'appelle point autrement que le jour des vengeances.

La première consolation que cherche un malheureux, c'est au dedans de lui-même; une conscience calme et tranquille, serait seule capable d'adoucir les peines les plus cruelles; et de quelque nature que puissent être nos souffrances, on n'est malheureux qu'à demi, dès qu'on croit n'avoir pas mérité de l'être. Eût-on perdu tout le reste, on veut au moins sauver sa réputation. De là ces retours sur soi-même, et ces apologies si ennuyeuses pour ceux que la bienséance ou la compassion oblige de les écouter. On se rappelle, et on fait valoir les raisons qui ont dû engager à prendre un parti, qui n'a, dit-

on, été condamné que par le succès. On se plaint volontiers des hasards et de la fortune, du crédit et de l'habileté de ses concurrents, de la passion et de la malignité de ses envieux, de la violence et de l'emportement de ses ennemis ; jamais on ne se plaint de soi-même, ou si l'évidence du fait oblige un homme qui souffre à se regarder comme l'artisan de ses malheurs, alors il s'irrite, il s'aigrit, il se désespère, et se trouve souvent moins accablé de la perte de sa fortune, que du souvenir des fautes qui l'ont renversée.

Et voilà pourquoi Dieu se fait un plaisir de mettre sous les yeux du réprouvé tous les objets les plus propres à lui faire sentir le vice et le néant de son attachement pour des créatures également incapables, et de le mériter, et de lui en tenir compte. Je sais que le réprouvé a reconnu ses égarements dès le jugement particulier ; dès lors, il a connu Dieu, il s'est connu lui-même ; il ne lui manquait plus que de connaître le monde et les hommes; et voilà que Dieu les lui donne en spectacle. Il les regardera, dit le saint homme Job, et il s'écriera : J'ai péché : ***Respiciet homines, et dicet : Peccavi.*** (*Job*, XXXIII, 27.)

On lui avait dit pendant sa vie, que ce monde n'est qu'une ombre vaine et une figure qui passe : *Prœterit figura hujus mundi.* (I *Cor.*, VII, 31.) Mais, persuadé qu'il passerait encore plus rapidement que le monde, il trouvait assez solide, assez durable, tout ce qui devait lui survivre. On lui a demandé au jugement particulier où étaient ses dieux : ***Ubi sunt dii tui?*** (***Deut.***, **XXXII, 37.**) Hélas ! ils n'étaient pas capables de le tirer des mains d'un Dieu vivant : mais ils étaient encore, ils auraient pu faire, ils auraient fait son bonheur sur la terre ; à proprement parler, le pécheur en mourant a manqué à ses dieux, plutôt que ses dieux ne lui ont manqué. Au jugement dernier on lui dira : Les voilà ces dieux si longtemps adorés, mais les voilà faibles comme vous, malheureux comme vous. Le pécheur les regardera, mais il ne les verra plus que comme des hommes, et sentira plus vivement que jamais le crime et la folie du culte qu'il leur a rendu : ***Respiciet homines et dicet, peccavi.***

Non-seulement il verra leur faiblesse, mais il verra leur malice et leurs crimes. Ne parlons point de tant de crimes, étrangers en apparence, mais personnels en effet, parce qu'il en fut la cause par ses discours, par ses exemples, par ses conseils ; ils les a connus au jugement particulier, il a commencé à les expier dans l'enfer. Ne parlons que des crimes auxquels il n'eut aucune part, qu'il ne soupçonna jamais, et dont la vue ne servira cependant qu'à le désespérer. Enfants ingrats et dénaturés qui hâtaient sa mort par leurs souhaits, prodigues dissipateurs d'un bien aussi mal employé que mal acquis; amis perfides qui le jouaient, qui le trahissaient, qui lui portaient en secret les coups dont ils le plaignaient en public. Eh quoi dira-t-il alors, c'est pour de tels enfants, pour de pareils amis que je me suis perdu ! La créature la plus aimable ne devait jamais entrer en parallèle avec le Créateur Mais lui préférer les créatures les plus viles, les plus méprisables ; mais me perdre, me damner ! et pour qui ? ***Respiciet homines, et dicet : Peccavi.***

Si peu sage, si peu heureux dans le choix de ses amis, le pécheur fut peut-être encore plus insensé dans l'objet de ses haines. Tel qu'il a traité comme son plus cruel ennemi, l'aimait, le servait, priait, formait des vœux pour lui. Haine encore plus aveugle dans le choix des moyens qu'elle employa pour se satisfaire, et qui n'a travaillé qu'au bonheur de celui dont elle méditait la perte. Le pécheur le verra, cet homme qu'il a persécuté, opprimé. Il ne voulait que le rendre malheureux sur la terre, il en faisait un saint, un heureux pour toute une éternité. Il croyait le perdre, il l'a sauvé ; et, perdu lui-même sans ressource, unique victime de la haine la plus mal entendue, quelle rage, quel désespoir lui doit inspirer le contraste du sort qu'il lui a fait, et du sort qu'il s'est fait à lui-même : ***Respiciet homines, et dicet : Peccavi.***

Un aveu si humiliant dans la bouche d'un malheureux, ne manque presque jamais de toucher, d'attendrir ceux qu'il a pour témoins de sa misère. On le plaint, on l'excuse, on le trompe, du moins on paraît trompé. Les ménagements, les égards, le respect même que l'on a pour ses malheurs, le soutient et le console. Tout le reste vînt-il à nous manquer, un ami, un seul ami, qui pleure avec nous, est une grande ressource. Larmes feintes, larmes stériles, n'importe ; et pour un homme qui souffre, il n'est point de lumières qui puissent lui valoir ce que lui vaut une erreur si consolante. Aussi n'est-il point de malheureux qui ne cherche à se soulager par le récit de ses misères. On aime à se plaindre, encore plus à se faire plaindre ; et les peines qu'on est obligé de renfermer au dedans de soi-même, n'ont peut-être rien de plus triste et de plus accablant que la nécessité de les cacher. Les peines du réprouvé seront connues au jugement dernier; et tous les hommes appliqués à sonder cet abîme de misère où son aveuglement l'a précipité, auront de tous les objets le plus propre, je ne dis pas à satisfaire, à assouvir, mais à étouffer, à éteindre la haine la plus opiniâtre et la plus envenimée. Or, cette compassion, que l'âme la plus dure et la plus insensible ne pourrait lui refuser aujourd'hui, l'âme la plus tendre et la plus généreuse la lui refusera pour lors. Insulté, outragé, en butte aux reproches les plus amers, aux railleries les plus piquantes, le réprouvé ne trouvera dans ses proches, dans ses amis, qu'empressement à faire éclater la joie que leur causera un spectacle qui ne devrait, ce semble, arracher que des larmes au plus cruel de ses ennemis. Ce n'est pas dans l'enfer, et parmi les réprouvés, qu'il faut chercher la compassion. Mais les saints, qui le croirait? oui, les saints même, qui furent ici-bas ani-

mes de la charité la plus tendre, se feront du malheur de leurs frères un sujet de triomphe, et un plaisir de laver leurs mains dans le sang du réprouvé : *Lætabitur justus cum viderit vindictam; et lavabit manus suas in sanguine peccatoris.* (*Psal.* LVII, 11.)

Mère si tendre, si aimable, si attentive à prévenir les moindres besoins, si sensible aux plus légères incommodités, si prête à vous alarmer sur tous les dangers qui menaçaient la fortune ou la santé d'un fille trop aimée; qui vous eut dit qu'un jour elle serait la victime de l'enfer! Que de vœux, que de larmes, que de sang n'eussiez-vous pas donné pour détourner un si funeste présage? Aujourd'hui vous la voyez dans la foule des réprouvés, et loin de la plaindre, vous lui insultez; elle n'est plus à vos yeux qu'un objet d'horreur; et vous seriez au besoin la première à tremper vos mains dans son sang: *Lavabit manus suas in sanguine peccatoris.*

Pasteur si charitable, si zélé pour le salut du troupeau commis à vos soins, qui comme un autre Moïse, vous fussiez offert à être effacé du livre de vie; qui, comme un autre saint Paul, vous fussiez volontiers fait anathème pour vos frères: Anges tutélaires, qui nous avez si longtemps protégés, qui pleuriez si amèrement toutes nos chutes : Vierge sainte, mère de grâce et de miséricorde, qui avez si longtemps suspendu la foudre qui grondait sur nos têtes; persuadé qu'il n'est plus temps d'implorer votre secours, le pécheur, le réprouvé ne vous fatigue point par des vœux inutiles: mais n'est-ce point assez pour vous de l'abandonner à sa malheureuse destinée? Non. Il faut qu'il trouve partout la même haine, la même indignation, la même fureur; il faut que l'univers entier combatte pour Dieu contre les insensés: *Pugnavit pro eo orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.*, V, 21.) Tous les liens qui nous unissaient ici-bas sont rompus: liens du sang et de l'amitié; liens de la grâce et de la charité. Samuel, autrefois inconsolable, et qui porta jusqu'au tombeau la douleur que lui causait la perte de Saül, n'a plus de larmes à donner à ce prince malheureux. David est consolé de la perte d'Absalon. Jésus-Christ même, ce Dieu d'amour et de bonté, qui pleurait la ruine d'une ville infidèle, Jésus-Christ est un Dieu sans miséricorde et sans compassion; il enivre ses flèches de sang; il allume un feu qui va dévorer la terre, et embraser les montagnes jusques dans leurs fondements.

Ames infortunées, et désormais sans ressource, vous voilà humiliées, confondues aux yeux de l'univers; abandonnées, haïes, persécutées de tout l'univers. Qu'attendez-vous pour rentrer dans les abîmes qui doivent être votre éternelle demeure? Mais que vois-je, et pourquoi cet appareil si terrible, au lieu d'un juge sévère, n'offre-t-il plus à mes regards qu'un père plein d'amour et de tendresse? Enfants du royaume, venez, approchez, vous dit-il; venez, les bénis de mon Père, entrez en possession d'un héritage qui vous est préparé dès le commencement du monde. Jouissez en paix de ma conquête et du prix de mon sang.

A ces mots, le ciel s'ouvre, la sainte cité, la nouvelle Jérusalem descend sur la terre, y étale toutes ses richesses, et met, pour ainsi dire, dans un instant toute l'éternité bienheureuse sous les yeux du réprouvé. Ainsi Dieu sait-il mettre à profit, pour le supplice des pécheurs, jusqu'aux moments où sa vengeance paraît suspendue. Peu content, et si je l'ose dire, peu vengé par le sentiment le plus douloureux des maux qu'ils auront à souffrir, il y ajoute l'image la plus vive des biens qu'ils ont perdus.

Hommes naturellement jaloux, et qui auriez voulu être les seuls heureux sur la terre, pour qui la vue d'un mérite supérieur ou d'une place distinguée, n'a que trop souvent empoisonné tous les dons de la nature et de la fortune; hommes avides et insatiables, dont la cupidité toujours mécontente s'irritait à la vue des richesses, que le travail et l'industrie mettaient en d'autres mains que les vôtres; hommes vains et ambitieux, dont l'orgueil croissait toujours avec la faveur, et qui, abaissant à peine vos regards sur ceux qui rampaient à vos pieds, ne les portiez qu'avec amertume et avec dépit sur ceux dont vous auriez voulu pouvoir prendre la place; hommes enfin, qui que vous puissiez être, hommes pécheurs, hommes réprouvés, et dès lors, hommes passionnés, ambition, avarice, jalousie, amour du plaisir, tout ce qui fut autrefois le principe de vos crimes, devient aujourd'hui l'instrument de votre supplice. Ce n'est plus de loin, et comme à travers un vaste chaos qui vous séparait les uns des autres, que vous voyez Lazare tranquille et reposant dans le sein d'Abraham. La vue de tant de pauvres inconnus, méprisés et méprisables selon le monde, devenus riches, heureux et puissants à jamais, est un spectacle que vous devait un Dieu justement irrité; leur gloire, contemplée de si près, fera sans doute les impressions les plus profondes et les plus terribles. Une vue si claire, et une espèce de sentiment de leur bonheur ne vous accompagnera dans l'Enfer que pour y aigrir le sentiment des maux qui sont désormais votre unique partage. Allez donc, maintenant, allez, maudits, au feu éternel : *Ite, maledicti, in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV, 41.)

A l'instant, les abîmes s'ouvrent, les réprouvés y tombent, s'y précipitent, les portes se referment, le temps finit, l'éternité commence: plus de pénitence : plus de miséricorde. Parmi ceux dont vous foulez ici les cendres, permettez-moi de le dire, quoiqu'à regret et en tremblant, parmi ceux même qui leur annoncèrent ce grand jour, peut-être en est-il plus d'un qui ne l'attend, et ne peut désormais l'attendre, que comme un jour désespérant. Un jour, une heure, un moment de ce temps que nous prodiguons à des amusements frivoles, suffirait

pour changer leur destinée; l'univers, frustré de son attente, ne verrait plus en eux ces taches honteuses qu'ils auraient lavées dans le sang de l'agneau, ces crimes qu'ils auraient couverts d'un voile impénétrable, en les confiant aux ministres de Jésus-Christ, sous le sceau d'un secret qu'il s'est lui-même engagé de respecter dans le grand jour de la révélation. Ne perdons point, à les plaindre, un temps qui nous est donné pour nous sauver nous-mêmes; et plus sages, peut-être, hélas! seulement plus heureux qu'ils ne l'ont été, n'abusons pas des grâces et des lumières dont un Dieu, qui nous attend depuis si longtemps, ne fut peut-être pas si prodigue pour eux que pour nous. Dieu nous presse, Dieu nous rappelle, Dieu nous menace; il n'est donc pas encore déterminé à nous perdre. Mais la menace qui nous intimide est assez souvent le dernier trait de sa miséricorde; et tel qui écoute aujourd'hui tranquillement les vérités les plus terribles, n'en entendra jamais parler. Hâtons-nous tous de mettre à profit le peu de jours qui nous reste, et de nous assurer, par une prompte conversion, la sentence favorable qui doit nous ouvrir le séjour de la gloire que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON III.

SUR LES SOUFFRANCES.

Beati qui lugent. (*Matth.*, V, 5.)

Heureux ceux qui pleurent.

Voilà, mes chers auditeurs, en deux mots tout le précis de ce que j'ai à vous dire, pour vous adoucir les peines dont il plaît à Dieu de vous affliger. N'attendez pas de moi que je vous étale ici les consolations impuissantes d'une raison bornée, qui lutte en vain contre les maux qu'elle paraît braver, ou les frivoles ressources d'une politique mondaine, qui nous précipite si souvent dans les piéges dont elle prétend nous garantir. Instruit à l'école de Jésus-Christ, je ne connais de vrais sages, que ceux qui aiment, qui recherchent les souffrances; parce que je ne connais de vrais heureux que ceux qui souffrent: *Beati qui lugent.* Mais aussi ne craignez pas que je m'arrête à établir les droits d'un Dieu souverain maître; à vous faire sentir l'injustice de vos murmures; à vous reprocher les crimes qui ont précédé, qui ont peut-être causé vos disgrâces; à vous menacer de la colère d'un Dieu qui ne vous paraît déjà que trop terrible. Loin d'ajouter peine sur peine, et de vous accabler par des reproches hors de saison, que j'aime la loi qui m'ordonne de compatir à votre faiblesse! Et quel plaisir pour moi de n'avoir rien à vous dire qui ne doive être une source de consolation pour vous! Je ne viens donc, encore une fois, ni pour reprendre, ni pour menacer; je n'apporte que des paroles de consolation et de paix; je viens essuyer vos larmes, adoucir, peut-être même finir vos malheurs, en vous découvrant le prix d'un trésor que vous possédez sans le connaître. Encore une fois, heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent: *Beati qui lugent.* Esprit-Saint, Esprit consolateur, s'il est une vérité qu'on ne puisse apprendre que de vous, c'est sans doute celle que j'annonce aujourd'hui. Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent: voilà ce que j'ai à dire de votre part aux âmes affligées; mais ce n'est point assez de le leur dire, ce n'est pas même assez de le leur faire croire, il faut le leur faire sentir, et voilà ce que vous seul pouvez par l'onction de votre grâce. Nous vous la demandons par l'entremise de Marie: *Ave, Maria.*

Il faut l'avouer, la situation d'un homme qui n'est malheureux que parce qu'il croît l'être, ne laisse pas que d'être bien déplorable. Pauvre dans le sein de l'abondance, triste au milieu des plaisirs, inquiet, soupçonneux, jouet infortuné d'une erreur qui le mine, qui le consume; on le dit, on le croit heureux; on le serait à sa place; il ne l'est pas cependant, puisqu'il ne sait pas connaître son bonheur. Or, tel est le sort de la plupart des chrétiens, lorsqu'il plaît à Dieu de les éprouver par la tribulation; ils se disent, ils se croient malheureux; ils le sont donc en effet; mais ils ne le sont que parce qu'ils ne savent pas se servir de leur foi. A la faveur de ses divines lumières, instruits des desseins et des vues de Dieu sur une âme qu'il afflige; peu contents de respecter et de croire, ils en viendraient bientôt jusqu'à comprendre et goûter cette maxime de Jésus-Christ, heureux ceux qui pleurent: *Beati qui lugent.* Heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent; je dis tous ceux qui souffrent, soit justes, soit pécheurs; heureux les justes qui souffrent, Dieu ne les afflige que parce qu'il craint de les perdre. Heureux les pécheurs qui souffrent, Dieu ne les afflige que parce qu'il veut les regagner. En deux mots, et voici tout le plan de ce discours: les vues de Dieu sur nous, lorsqu'il nous afflige, ne sont sur les justes que des vues d'amour et de tendresse; vous le verrez dans le premier point: sur les pécheurs, que des vues de compassion et de miséricorde; vous le verrez dans le second point. Commençons.

PREMIER POINT.

Chrétiens qui m'écoutez, à plus forte raison, vous, âmes innocentes pour lesquelles je parle maintenant, vous savez sans doute que la raison et la foi vous obligent de remonter jusqu'à Dieu, comme au premier auteur de vos souffrances; que les hommes qui vous persécutent ne sont que les ministres et les instruments de ses desseins sur vous; que vous-mêmes, fussiez-vous l'artisan de vos malheurs, et n'eussent-ils pour cause apparente que votre imprudence ou votre mauvaise conduite, Dieu veut que vous les regardiez comme son ouvrage; en un mot, que dès qu'une fois il n'est plus en votre pouvoir de les prévenir ou de vous en délivrer, peu importe quel en soit le principe, l'occasion, l'instrument; puisque, à la réserve du péché, il n'est point de mal

dont Dieu lui-même ne se déclare l'auteur : *Si est malum in civitate, quod non fecerit Dominus.* (*Amos*, III, 6.) Vous le savez, et loin de me contester cette vérité, peut-être êtes-vous surpris que j'ose vous la remettre devant les yeux. Un Dieu qui m'afflige, qui me persécute, qui m'enlève mes amis, ma santé, ma réputation ; un Dieu ligué avec mes plus cruels ennemis, et si jaloux de la gloire de m'opprimer, qu'il ne veut pas même la partager avec eux; est-ce donc là ce Dieu si bon et si aimable ; ce Dieu dont l'amour tendre et jaloux craint tant de me perdre?

Oui, mon cher auditeur; et si jamais vous en avez douté, j'ose le dire, c'est que jamais vous n'avez connu ni le cœur de Dieu qui vous afflige, ni le prix des souffrances qu'il vous envoie. Je m'explique, et je dis premièrement qu'un chrétien, surtout un juste, qui regarde ses souffrances comme un mal, ne connaît point le cœur de Dieu qui l'afflige; que, malgré les répugnances de la nature et les préjugés de la raison, pour lui persuader que les souffrances sont un bien, il doit lui suffire de savoir que Dieu en est l'auteur. Mais si Dieu m'aime, à quoi tient-il qu'il n'exauce mes vœux ? et s'il refuse de le faire, sûr que je suis de ses lumières et de son pouvoir, de quoi puis-je douter, si ce n'est de son amour? Quoi donc! est-ce un juste, est-ce un chrétien, j'ai pensé le dire, est-ce un homme qui tient ce langage? Et faut-il d'autres lumières que celles de la raison, pour compter autant sur l'amour que sur le pouvoir et sur la sagesse du Dieu que nous adorons? Avez-vous donc oublié qu'il est votre père, et que vous n'êtes que parce que son amour vous a fait? *Nunquid non ipse est pater tuus qui fecit te et creavit te?* (*Deut.*, XXXII, 6.) Mais un père qui, pour mieux exprimer son amour, emprunte souvent dans les saintes lettres le nom et le langage de la mère la plus tendre. Vous souffrez cependant, et vous souffrez sous ses yeux, et vous ne souffrez que par ses ordres; et vous perdez les vœux et les larmes qui lui demandent la fin de vos malheurs. Vous ne lui demandez qu'une parole, et il vous la refuse. Mais vous n'auriez osé lui demander son sang, et il vous le donne. Les biens de la terre ne lui coûteraient rien, et les vœux les plus ardents ne les peuvent obtenir : les biens du ciel lui ont coûté la vie, et pour vous les mériter, il n'a pas même attendu vos souhaits : plaignez vous après cela de sa rigueur, de son indifférence. Pour moi, parût-il épuiser sur vous tous les traits de sa colère, l'Evangile ne m'apprît-il rien du prix et du mérite des souffrances ; tandis que je saurai qu'il est mort pour vous, tandis que je croirai que sa grâce est en vous, jamais je ne pourrai me persuader qu'il veuille détruire son propre ouvrage, perdre le fruit de ses veilles, se priver du prix de son sang; et, mystère pour mystère, je croirai plutôt qu'il aime une âme qu'il afflige, que je ne croirai qu'il hait une âme pour laquelle il meurt. La plus extrême indigence, les douleurs les plus vives, les plus profondes humiliations, la mort même, la mort n'ébranlera pas une persuasion si bien fondée: *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.* (*Job*, XIII, 15.) Ainsi raisonnait autrefois le saint homme Job. Dépouillé de tous ses biens, accablé d'infirmités, vil rebut de la terre, qui semblait le porter à regret, à charge à lui-même, et devenu un objet d'horreur à ses propres yeux, il sait que son rédempteur vit; et cette seule pensée le console, le soutient contre la crainte ou la défiance que pourrait lui inspirer l'image de la mort la plus cruelle : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.* Hé quoi ! peut et doit se dire à lui-même un juste affligé, la main qui me frappe est une main percée de clous pour moi, une main dont les plaies seront à jamais le monument de l'amour le plus héroïque; les yeux qui conduisent les coups ont pleuré mes véritables misères avant que je fusse en état de les connaître; le cœur que mes vœux semblent ne pouvoir attendrir, n'a jamais connu d'autre plaisir que celui de me rendre heureux; le Dieu qui m'afflige m'attend encore aujourd'hui sur les autels pour y être ma nourriture et ma consolation. Que la nature gémisse, que les sens se révoltent, que la raison même se trouble; la foi me rassure et me console : non je ne me résoudrai jamais à redouter les coups que me porte une main si chère; et pour me persuader que les souffrances sont un bien, il me suffit de savoir que c'est mon Dieu qui me condamne à souffrir : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.*

Mais à quoi m'arrêtai-je? et me le pardonnerez-vous, ô mon Dieu ! de prodiguer ainsi à ceux qui souffrent une consolation que je devrais garder pour les riches et les heureux du siècle. Qu'un homme à qui tout réussit au gré de ses désirs, effrayé des anathèmes que le Sauveur a lancés contre les richesses, accablé sous le poids des malédictions dont un Dieu a frappé tout ce qui s'appelle grandeur et fortune; qu'un homme en cet état me fasse part de ses alarmes, je ne puis m'empêcher de les partager avec lui; et ne trouvant rien dans sa condition qui ne me fasse trembler aussi bien que lui, pour le rassurer, je suis obligé de remonter jusqu'au principe ; Dieu l'aime, puisqu'il aime tous les hommes : et il aime tous les hommes, parce qu'il veut le salut de tous les hommes ; je lui fais en même temps remarquer que les grands et les riches sont les plus intéressés à embrasser sur ce point la foi de l'Eglise ; non qu'elle ait besoin de leur appui pour maintenir la vérité; mais parce qu'en renonçant à cette espérance universelle, ils font eux-mêmes leur arrêt ; parce qu'il n'y a que ce dogme qui puisse nous empêcher de prendre à la lettre, et dans toute la rigueur, les anathèmes lancés contre eux ; parce que s'il était permis de croire que Dieu n'aime pas tous les hommes, dès lors on serait en droit, peut-être même en obligation, de les regarder comme l'objet de sa haine. Il n'en est pas ainsi des pauvres

et des affligés; ils ont des promesses spéciales attachées à leur état; le ciel ne fût-il pas ouvert à tous les hommes, il l'est du moins à ceux qui souffrent, à ceux qui pleurent, à ceux qui sont persécutés : *Beati qui lugent, beati qui persecutionem patiuntur, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* (*Matth.*, V, 5.)

Mais avouons-le, chrétiens auditeurs, avouons-le à notre honte, c'est surtout en ce qui regarde les souffrances, que l'esprit et les maximes du monde ont prévalu sur l'esprit et les maximes de Jésus-Christ. Ce n'est pas seulement dans le grand monde, au milieu de ses fêtes et de ses plaisirs, dans les cercles et dans les assemblées profanes, que l'on plaint ceux qui souffrent; les personnes qui font profession de la plus exacte piété, les prêtres et les ministres du Dieu vivant, ceux mêmes qui ont tout quitté pour marcher à la suite d'un Dieu pauvre et humilié, tous, ou presque tous parlent sur ce point; et plaise à Dieu que tous ou presque tous ne pensent pas comme le monde le plus aveugle et le plus corrompu. Le dirai-je? dans les entretiens où on ne cherche qu'à s'édifier, dans les discours où l'on entreprend de vous consoler, dans la chaire de vérité, où toutes nos paroles doivent être pesées au poids du sanctuaire; en parlant de ceux qui souffrent, ne nous est-il point échappé de les appeler malheureux, et de leur donner à la face des autels un nom qui, dans les principes de notre foi, ne convient, n'appartient qu'aux grands et aux heureux selon le monde?

De là naît cette surprise avec laquelle on apprend la disgrâce du juste; ou plutôt cette pente secrète qui nous porte à condamner ceux qui souffrent. On regarde les souffrances comme un mal; on sait que Dieu ne peut faire de mal qu'à ceux qu'il hait; qu'il ne peut haïr que ceux qui l'ont mérité; préjugé dont les amis de Job ne peuvent se défendre : amis tendres, amis généreux, au premier bruit de sa disgrâce, ils accourent la partager avec lui; les jours, les semaines entières se passent dans les larmes; mais plus ils le trouvent à plaindre, moins ils peuvent se résoudre à le croire innocent; en l'accusant, c'est la cause de Dieu qu'ils croient défendre.

Préjugé si universel, qu'à la première nouvelle d'une disgrâce éclatante, on se demande les uns aux autres, comme autrefois les apôtres, à l'occasion de l'aveugle-né: quel est donc le crime de cet homme ou de ses pères, que Dieu punit avec tant de rigueur: *quis peccavit, hic aut parentes ejus?* (*Joan.*, IX, 2.) Pour s'en instruire, on ose sonder tous les replis de son cœur; on fouille dans ses intentions les plus secrètes, et si notre malignité n'y trouve pas son compte, on va remuer les cendres de ses pères, on remonte de génération en génération, jusqu'à ce que l'on ait trouvé un coupable à qui imputer les crimes que Dieu venge sur sa postérité : *quis peccavit, hic aut parentes ejus?* Et moi je demanderais volontiers quel bien a-t-il fait, par où a-t-il mérité une place si distinguée dans le royaume de Jésus-Christ? On le plaint, et la religion tout entière m'apprend à le regarder avec un œil d'envie. Qu'y a-t-il, en effet, dans cette religion sainte, qui ne me parle du prix, du mérite, du bonheur des souffrances? Le Dieu que j'adore est un Dieu souffrant; la loi qu'on m'impose est une loi de pénitence et d'abnégation, qui tend à me rendre par choix, ce que les plus pauvres et les plus affligés sont par nécessité; le ciel est ma patrie, mais je n'y puis arriver que par la voie des tribulations.

Lorsque Assuérus interroge Aman, pour savoir quel est le plus grand honneur qu'un roi puisse faire à un de ses sujets; il faut, lui répond ce ministre ambitieux, il faut que toutes les marques de la dignité royale ornent le triomphe de ce sujet heureux; qu'un des plus grands du royaume, chargé d'instruire de vos desseins et la cour et la ville, publie à haute voix qu'une pareille distinction n'est que pour ceux que le roi prend plaisir à honorer : *Sic honorabitur quemcunque voluerit rex honorare.* (*Esther*, VI, 9.)

Si les espérances de ce politique malheureux furent trompées, du moins ses conseils furent-ils suivis de point en point. Mardochée, ce sujet fidèle, à qui le monarque doit la couronne et la vie, à l'instant revêtu de la pourpre, le sceptre à la main, la couronne sur la tête, est donné en spectacle à tout un peuple prêt à tomber à ses genoux; et, parce qu'Aman est l'interprète ordinaire des volontés du prince, il faut qu'il publie qu'un triomphe pareil à celui de Mardochée est une preuve éclatante de la plus haute faveur à laquelle puisse parvenir un sujet.

Voulons-nous aujourd'hui savoir quels sont les serviteurs fidèles et les favoris du roi que nous servons? N'en doutons point, ce sont ceux qu'il fait asseoir au pied de son trône, qu'il revêt de toutes les marques de sa dignité, auxquels il prodigue les seules richesses qu'il ait aimées et possédées ici-bas. Mais que vois-je? un juste assis au pied du Calvaire, baigné dans son sang, abreuvé de fiel et d'amertume, devenu l'objet de la haine et de l'exécration publique : à ces traits je reconnais le Dieu que j'adore; du moins, voilà son trône, sa couronne, sa pourpre, ses trésors; et si tout cela peut être le partage d'un serviteur zélé, fut-il jamais un homme plus heureux, plus honoré que celui avec qui mon Dieu prend ainsi plaisir à se confondre : *Sic honorabitur quemcunque voluerit rex honorare.*

De toutes les créatures, la plus sainte, la plus aimable, la plus chère à Jésus-Christ, ce fut sans doute son auguste mère. Pauvre, inconnue, méprisée, aussi bien que son Fils, elle marche à sa suite jusque sur le Calvaire; là, ce que la rage des bourreaux attente sur le corps du Fils, l'amour l'exécute sur le cœur de la mère; un jour elle régnera sur les anges et sur les hommes; mais Jésus souffrant et mourant n'a rien de plus précieux à lui donner qu'une place au pied de

sa croix; et le plus grand honneur qu'il puisse lui faire, c'est de l'associer à ses tourments : *Sic honorabitur quemcunque voluerit rex honorare.*

C'est à vous, dit Jésus-Christ, parlant à ses apôtres, c'est à vous qu'il est donné de connaître les mystères du royaume du ciel; assis sur douze trônes, vous jugerez les douze tribus d'Israël; tous les vœux que vous formerez en mon nom seront exaucés; la nature même respectera vos lois, et l'univers surpris vous verra faire des miracles plus grands que les miens. Fut-il jamais une distinction plus glorieuse? Oui, mes chers auditeurs, il en est une sans laquelle toutes les autres ne sont rien; ils seront haïs, persécutés, calomniés; en un mot, ils boiront le calice du Sauveur; comme leur Maître, ils commanderont à la nature, quand il s'agira d'établir la foi; comme leur Maître, ils obéiront aux tyrans, lorsqu'il ne faudra que souffrir et mourir. La profondeur et la sublimité des lumières qu'ils ont puisées dans le sein d'un Dieu, la grandeur des miracles qu'ils opèrent, la rapidité de leurs conquêtes, tout cela n'a rien qui les flatte; ils ne se font honneur que de leurs souffrances, parce qu'ils savent qu'ici-bas leur Maître n'a rien de plus précieux à donner à ceux qu'il aime : *Sic honorabitur quemcunque voluerit rex honorare.*

Cette succession de larmes, recueillie avec tant de soins par les apôtres, est par eux transmise en son entier à l'Eglise naissante : les pauvres et les affligés y entrent en foule; charmés de la préférence qu'on leur donne, comment n'embrasseraient-ils pas une religion qui les venge du mépris que le monde eut toujours pour eux? Les riches et les grands du monde ne regardent qu'avec horreur une loi qui les charge de malédictions; et s'il en est qui l'embrassent, ils ont peine à se croire chrétiens, jusqu'à ce qu'ils se voient marqués au sceau de la souffrance.

Dans ce grand nombre de saints que l'Eglise révère, en est-il un seul que la calomnie ait épargné, un seul que le monde n'ait pas persécuté, un seul que Dieu lui-même n'ait pas éprouvé par les plus grandes tribulations? L'histoire de leur vie n'est le plus souvent presque rien autre chose que l'histoire de leurs persécutions et de leurs traverses; il en est, à la vérité, jusque sur le trône; et nous voyons avec plaisir, dans les fastes de l'Eglise, le nom d'un des plus grands rois qu'ait jamais eu la France; grand aux yeux du monde par l'éclat de ses victoires, plus grand encore aux yeux de Dieu par l'éclat de ses vertus; des peines et des épreuves secrètes eussent pu le sauver; mais parce que Dieu veut qu'on l'honore dans les siècles à venir, il lui doit des disgrâces et des revers que le monde ne puisse ignorer; il faut qu'il passe du trône dans les fers, et que sa captivité lui donne avec son Dieu les traits de cette heureuse ressemblance que l'Eglise ne reconnaîtra jamais dans un roi toujours victorieux, toujours conquérant : *Sic honorabitur quemcunque voluerit rex honorare.*

Où est donc maintenant la foi, je ne dis pas des impies et des libertins, toujours prêts à s'aigrir et à se révolter contre la main qui les frappe, mais la foi des âmes les plus justes et les plus timorées? Oui, mes chers auditeurs, c'est dans les sentiments qui vous paraissent les plus édifiants; c'est dans la conduite dont les personnes vertueuses et affligées se savent le meilleur gré; c'est dans ce qui se passe au pied des autels que je trouve une preuve sensible de votre peu de foi. On vient se consoler avec Dieu; on ne pleure que dans la présence de Dieu; on n'attend que de Dieu la fin de ses peines. Vous vous consolez avec Dieu; mais de quoi vous consolez-vous? de ce qui devrait être l'objet de tous vos souhaits et le fondement de toutes vos espérances. C'est dans la présence et, pour ainsi dire, dans le sein de Dieu même que vous répandez vos larmes; mais que pleurez-vous? le malheur que vous avez de lui ressembler. Tous vos vœux ne s'adressent qu'à Dieu; mais que lui demandez-vous? qu'il partage sa croix avec d'autres, ou qu'il la porte seul. Mais enfin, me direz-vous, il est des justes que Dieu ne traite pas avec tant de rigueur; il en est de riches, il en est que le monde honore; on dirait que les biens de la terre se multiplient entre leurs mains, et que les honneurs les viennent chercher. Je ne vous demande point s'ils sont aussi justes qu'ils vous le paraissent : leur prospérité suffit pour attacher sur eux bien des yeux malins et jaloux, à la pénétration desquels il n'est ni vice véritable ni fausse vertu qui puisse échapper; ils sont grands et heureux selon le monde, et ils passent pour justes : leur vertu est donc bien pure! Je pourrais douter avec plus de fondement s'ils sont aussi heureux que vous le dites; car une grande fortune est souvent une source de grands chagrins; et nous n'ignorons pas qu'un front serein, un air tranquille et content, cache souvent bien des ennuis; mais je suppose qu'ils sont en même temps et justes et heureux selon le monde : qu'en devez-vous conclure? qu'il est des justes dont l'innocence court mille dangers qui ne menacent point la vôtre; des justes qui ne peuvent manquer de se perdre, en cessant d'être justes; ou cesser d'être heureux, pour avoir part à l'héritage qui n'est promis qu'à ceux qui souffrent.

Un juste, je dis un de ces justes dont vous enviez le sort, ne pourrait-il pas vous dire aujourd'hui tout le contraire de ce que dit Jésus-Christ aux filles de Jérusalem, et vous demander par sa prospérité les larmes que vous donnez à vos souffrances? Pauvres, aimés de votre Dieu, souffrants comme votre Dieu, persécutés comme votre Dieu, vous voilà, pourrait-il dire, vous voilà dans l'état qu'il a honoré de ses éloges, qu'il a consacré par ses exemples, auquel seul il a promis ses récompenses. Qu'y a-t-il en tout cela qui puisse nous attendrir et vous faire

pleurer sur vous? Pour moi, comblé de ces faux biens que mon Dieu réprouve, aimé, estimé d'un monde que mon Dieu hait et qu'il méprise, engagé dans une route dans laquelle il n'a jamais laissé entrer, ou dont il a retiré tous ses saints, je ne me crois pas encore perdu, parce que j'espère qu'un jour il me fera part de sa croix; mais en attendant cet heureux moment, qu'y a-t-il dans ma situation qui ne mérite vos larmes et les miennes?

Ainsi parle, ainsi pense un juste plein des maximes de l'Evangile; et quand même l'Evangile se tairait sur ce point, l'expérience et le commerce du monde ne suffisent que trop pour justifier les alarmes que lui donnent les dangers d'une prospérité constante. Ah! mes chers auditeurs, que ne m'est-il permis de vous les peindre ici dans toute leur étendue; mais à peine un discours entier suffirait-il pour vous en donner une juste idée; aveuglement de l'esprit, corruption du cœur, oubli de Dieu, mépris des hommes. Aveuglement de l'esprit : ne dirait-on pas que la fortune commence par nous mettre un bandeau sur les yeux? la vapeur de l'encens, une vaine fumée obscurcit les lumières les plus pures; presque tous ceux que la fortune attache auprès des grands sont autant d'apôtres de l'erreur et du mensonge qui fondent toutes leurs espérances sur le talent qu'ils ont de séduire ceux qu'ils approchent. Corruption du cœur : et comment se défendre des attraits d'un monde enchanteur? On a tant de peine à ne pas l'aimer, lorsqu'il nous hait; comme le haïr lorsqu'il nous aime? C'est dans sa propre maison qu'un grand de la terre trouve ses plus cruels ennemis; uniquement occupés à découvrir, à irriter, à entretenir ses passions, à le promener d'erreur en erreur, de plaisir en plaisir; tous ceux qui le servent semblent travailler de concert à lui aplanir le chemin de l'enfer. Oubli de Dieu, un homme à qui tout réussit sur la terre pense-t-il seulement qu'il est fait pour le ciel? Mépris des hommes : vous vous en plaignez tous les jours; mais est-ce la faute des grands, est-ce la vôtre? ils vous regardent, dites-vous, comme leurs esclaves et non comme leurs frères; ils ont peine à se souvenir qu'ils sont hommes comme vous : mais n'êtes-vous pas les premiers à l'oublier, lorsque vous les traitez comme des dieux? Malheur à eux s'ils acceptent l'encens sacrilége que vous leur offrez! mais ne sont-ils pas bien à plaindre d'être exposés à des tentations si délicates; toujours obligés de lutter contre le torrent qui les entraîne, toujours dans la nécessité de combattre et de vaincre ou de périr?

On se plaint tous les jours de l'aveuglement et du caprice de la fortune dans la distribution de ses faveurs. Ne pourrait-on pas avec autant ou plus de fondement se plaindre du poison qu'elle répand sur ses prétendues faveurs, et lui reprocher encore plus la perte des vertus qu'elle détruit, que le triomphe des vices qu'elle occasionne? Tel, qui dans sa première condition s'était rendu recommandable par sa vertu et par sa probité; tel, que les vœux publics portaient encore plus haut que le choix du prince ne l'a placé, semble quelquefois n'être monté sur un plus grand théâtre que pour démentir tous les suffrages qu'il avait si bien su réunir en sa faveur. Quoi donc! était-ce un hypocrite qui n'eut pour toute vertu que le talent de cacher ses vices? Non, Messieurs; il était tout ce qu'on l'a cru; il méritait tout ce qu'on lui a souhaité. Mais les talents qui suffisent pour mériter les honneurs, ne suffisent pas toujours pour les soutenir; et la plus haute fortune est souvent un écueil pour les vertus dont elle ne devrait être que la récompense.

Justes, qui languissez peut-être depuis longtemps dans l'état obscur où Dieu prend plaisir à vous cacher, ne cherchez point ailleurs la cause de vos disgrâces. Vous êtes justes, mais vous pouvez cesser de l'être; et la vertu qui se perfectionne dans l'infirmité, qui croît dans le silence et dans l'ombre de la retraite, qui se purifie par le feu des tribulations, n'est pas toujours en état de soutenir le grand jour; elle s'affaiblit, elle se relâche, souvent elle s'éteint, elle s'évanouit dans la prospérité. Vous êtes justes; mais le seriez-vous encore si Dieu vous eût moins affligés? C'est sur quoi je n'ose prononcer; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'après avoir soutenu sans se démentir la haine et le mépris le plus opiniâtre du monde, il n'est pas rare qu'on se rende à ses premières caresses. Voulez-vous donc éprouver par vous-mêmes le pouvoir de la prospérité sur un cœur comme le vôtre? Trop heureux si, après une chute déplorable, Dieu vous rend vos premières disgrâces, et s'il vous donne le temps de pleurer les vœux téméraires qui vous auront coûté votre innocence. Mais non; Dieu n'aura point pour vous une si funeste complaisance; et, quoique vous n'en soyez pas maintenant persuadés, le jour viendra, le grand jour où vous verrez que des tribulations passagères qui auront opéré un poids immense de gloire, n'étaient dans les desseins de Dieu qui vous affligeait qu'un gage certain, une preuve sensible de son amour et de sa tendresse pour vous. Mais avançons. Lorsque Dieu nous afflige, il n'a sur les justes que des vues d'amour et de tendresse; vous venez de le voir : il n'a sur les pécheurs que des vues de compassion et de miséricorde; c'est ce qui me reste à vous montrer en peu de mots.

SECOND POINT.

Oui, Messieurs, les vues de Dieu sur les pécheurs qu'il afflige sont des vues de compassion et de miséricorde, soit que les souffrances du pécheur précèdent, soit qu'elles suivent le moment de sa conversion. Les souffrances qui précèdent la conversion du pécheur le ramènent à Dieu; les souffrances qui suivent la conversion du pécheur le retiennent et le fixent dans les voies de la

justice. Dieu ne l'afflige pécheur que pour le regagner; Dieu ne l'afflige pénitent que parce que lui-même a su regagner le cœur de son Dieu; Dieu ne l'afflige pécheur que pour le regagner, nous l'avons déjà dit : il est bien peu de justes qui persévèrent, si Dieu ne les conduit par la voie des tribulations ; mais il est encore moins de pécheurs qui reviennent à Dieu, si l'adversité ne les lui ramène. Ce n'est pas que la raison et la foi ne fournissent à un pécheur heureux bien des motifs puissants de rentrer dans son devoir ; mais que peuvent la raison et la foi sur un homme qui ne les écoute pas, qui ne les croit pas, qui les croirait sans pouvoir se résoudre à se comporter suivant les règles qu'elles prescrivent? Je dis qui ne les écoute pas : un pécheur enflé de ses succès, ébloui de sa prospérité, content de ce qu'il est, encore plus content de ce qu'il espère devenir; tantôt livré à des intrigues qui l'occupent tout entier; tantôt endormi dans le sein des plaisirs, s'arrachera-t-il à mille objets qui l'amusent, qui l'enchantent, qui le passionnent? Et pourquoi? pour écouter la voix importune de la raison qui lui annonce la fin d'une vie qu'il voudrait éternelle; la voix encore plus terrible de la foi qui le menace d'une éternité qu'il voudrait ne pas croire. Un juste heureux ne pense pas toujours à Dieu; mais un pécheur heureux craint presque toujours d'y penser. Ce qu'il refuse de se dire à lui-même, il pourrait l'entendre de la bouche des prêtres et des ministres de Jésus-Christ. Mais outre qu'il a grand soin de les éviter, outre que ceux qui l'approchent sont même plus intéressés que lui à les écarter, les plus éclairés, les plus saints, les plus propres à le toucher et à le convertir ne sont pas les plus empressés à se produire dans le grand monde. Ils y craignent trop pour eux; ils espèrent trop peu pour les autres : à l'exemple de leur divin Maître, ils donnent la préférence à ceux qui souffrent; ils cherchent les pauvres et les affligés, mais ils attendent les riches et les heureux du siècle. Je sais que la bienséance, le devoir, le hasard, disons mieux, la providence de Dieu, qui se sert de tout pour leur ménager quelque ressource de salut, les conduit quelquefois dans nos saintes assemblées, et qu'on n'épargne rien alors pour leur ouvrir les yeux sur la vanité, sur le néant des grandeurs humaines. Mais ne peut-on pas dire des pécheurs heureux ce que disait le prophète Isaïe des Juifs de son temps, qu'ils voient sans voir, et qu'ils entendent sans comprendre? *Videntes non vident, et audientes non intelligunt.* (*Isa.*, XLIV, 9.) Je dis plus; quand ils parviendraient à comprendre et à croire, une caresse, un regard favorable du monde l'emportera sur toutes leurs réflexions et jamais ils ne cesseront d'être pécheurs s'ils ne cessent d'être heureux. Mais le voudrez-vous, ô mon Dieu! le voudrez-vous recevoir alors, ce pécheur qui ne vous apportera que le rebut du monde? Si je le veux? dit le Seigneur, moi qui ai versé jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour lui; moi qui ne cesse de courir après lui, depuis le moment fatal où il m'est échappé! Ah ! que le monde me le renvoie; et, qu'en me rendant un cœur dont il ne veut plus, il insulte à l'empressement que je témoigne pour un bien qu'il ne daigne plus me disputer. Mais si le monde s'obstine à le garder, je saurai bien le lui rendre inutile, et trouver dans les tribulations ce qui a pu manquer à tous les autres moyens que j'ai employés pour en faire ma conquête. Car tel est, mes chers frères, le principe de cette sévérité pleine de miséricorde qu'avait éprouvée saint Augustin, et dont il nous fait de si magnifiques éloges. Après nous avoir parlé en vain, non plus comme autrefois aux Juifs, par la bouche de ses prophètes, mais par la bouche de son propre Fils, Dieu nous parle par les souffrances, et leur voix se fait entendre; et nous y trouvons une source abondante de lumières, une application personnelle des plus importantes vérités de la religion, comme dit un Père de l'Eglise, une seconde parole de Dieu : *supplementum verbi.* Et de là vient que la tribulation porte dans les saintes lettres le nom d'enseignement ou d'instruction. C'est la vexation, dit le prophète, qui éclaire, et, pour ainsi dire, forme l'entendement : *Vexatio dat intellectum*, (*Isa.*, XXVIII, 19.)

On vous l'avait dit, que le monde est un ingrat, moins attentif à récompenser les services qu'on lui a rendus, qu'à mériter les services qu'on peut lui rendre; un perfide, un trompeur, qui promet souvent plus qu'il ne peut, presque toujours plus qu'il ne veut donner; un inconstant, un volage, qui aime sans savoir pourquoi, qui se dégoûte par caprice : on vous l'avait dit, mais en vain. Toujours prêt à faire son apologie, vous le trouviez fidèle dans ses promesses, constant dans ses attaches, libéral et magnifique dans ses récompenses. Pourquoi donc êtes-vous aujourd'hui le premier à vous en plaindre, à déplorer amèrement l'ingratitude, l'inconstance, la mauvaise foi du monde? N'est-il pas aujourd'hui tel qu'il fut toujours, tel qu'on vous l'a toujours dépeint, tel que vous-mêmes l'avez toujours pu connaître pour un grand nombre de vos semblables? Oui, sans doute; mais il ne l'était que pour les autres, et il l'est aujourd'hui pour vous : *Vexatio dat intellectum.*

On vous l'avait bien dit, que cette beauté, dont vous étiez si idolâtre, n'était qu'une fleur passagère; que cette foule d'adorateurs, qui vous composaient une cour si nombreuse, ne tarderait pas à porter ailleurs son encens et ses vœux; que ce monde, qui peut-être avait commencé à vous estimer malgré vous, en viendrait jusqu'à vous reprocher les vains efforts que vous feriez pour lui plaire; on vous l'avait dit : on ne vous le dit plus aujourd'hui, parce que la solitude affreuse à laquelle vous êtes condamné, vous en dit plus que tous nos discours : *Vexatio dat intellectum.*

On vous avait reproché cent et cent fois

un attachement aveugle et facile à des enfants qui, abusant, dirai-je, de votre facilité, ou de votre faiblesse, régnaient avec empire sur ceux dont ils auraient dû prendre des lois; à ces enfants qui n'ont jamais trouvé en vous, ni zèle pour maintenir l'autorité sacrée dont vous étiez dépositaire, ni courage pour venger les droits de Dieu aussi souvent, aussi ouvertement violés que les vôtres : mais leur est-il enfin échappé certains traits d'un mépris trop marqué, pour qu'on puisse s'y méprendre? s'est-il trouvé des occasions délicates, où leur ingratitude a paru dans tout son jour; voilà sans doute pour vous le plus grand des chagrins, et en même temps le moyen le plus propre à vous éclairer sur la vanité et sur le danger de cet attachement excessif qu'on avait jusqu'alors si inutilement combattu : *Vexatio d t intellectum.*

Non-seulement l'affliction détrompe l'esprit, mais elle détache le cœur. La perte d'une partie des biens de la terre suffit pour nous les faire connaître tous; on commence par regretter ceux qu'on n'a plus; on en vient ensuite jusqu'à se dégoûter de ceux qu'on possède encore. A l'empressement outré pour une vaine préférence, pour une distinction frivole que l'on a manquée, succède assez souvent un vrai mépris pour tout ce que le monde a de plus grand; et, l'on ne connaît qu'à demi ce que peut la tr bulation sur le pécheur, si l'on ignore que les peines les plus légères sont quelquefois l'instrument dont Dieu se sert pour opérer les plus grandes conversions.

Il est, à la vérité, des pécheurs plus obstinés, qui ne se rendent qu'à des souffrances proportionnées à leurs crimes; et tel fut cet enfant prodigue, si célèbre dans l'Evangile. Tandis que sa légitime put fournir aux plus criminelles et aux plus folles dépenses, la terre étrangère où sa passion l'avait conduit, lui fut plus chère que sa patrie. Enfin le besoin commence à se faire sentir : *Cœpit egere.* (*Luc.*, XV, 14.) Mais une misère qui commence ne suffit pas pour le faire rentrer en lui-même; il s'attache à un des citoyens du lieu; les fonctions les plus basses, les emplois les plus humiliants deviennent son partage dans la maison de ce nouveau maître; il y vivra cependant; il y vivra, sans se souvenir qu'il a un père, pourvu qu'on lui fasse part de la nourriture des animaux confiés à sa garde. Qu'on les lui refuse, que la faim le presse, que l'image de la mort se présente à ses yeux; alors il se souviendra qu'il est né pour être heureux; il enviera le sort des mercenaires engagés au service de son père; il brisera ses fers; l'excès de sa misère l'oblige à se retracer le souvenir de son crime; le souvenir de son crime enfante la douleur la plus vive; à la douleur succède la confiance; la confiance fait renaître l'amour. Père si bon et si aimable, père si digne de l'être, le voilà donc enfin de retour, cet enfant si chéri; je le vois entre vos bras, où, baigné de vos larmes et des siennes, il a peine à comprendre l'excès de son bonheur; s'il vous fait un aveu sincère de ses égarements, ne vous croirez-vous pas plus obligé à ceux dont la dureté vous l'a rendu, qu'à ceux dont les caresses vous l'avaient enlevé? Et vous, enfant trop aimé, à qui il ne manque pour un bonheur parfait, que de n'avoir jamais offensé le meilleur de tous les pères, voudriez-vous maintenant avoir trouvé un maître doux et facile, qui vous eût asservi pour toujours?

Ah! mes chers auditeurs, combien de prodigues parmi nous, qui ne doivent, ou qui ne devront leur conversion qu'à une pareille violence? Tandis que le pécheur a trouvé dans ses richesses de quoi fournir à ses plaisirs; tandis qu'il a vu réussir les projets qu'il formait pour sa grandeur, et qu'il a trouvé le secret de parvenir aux honneurs par les voies qui auraient dû l'en écarter, cette terre maudite, qui n'est pour nous qu'un lieu d'exil, a eu pour lui plus de charmes que la céleste patrie : une taxe, une calamité publique, la perte d'un procès lui a-t-elle enlevé une partie de ses biens? le bras de chair sur lequel il s'appuyait est-il venu à lui manquer? a-t-il commencé à faire sentir ce que c'est que misère? *Cœpit egere.* On espérait que sa disgrâce le ferait rentrer en lui-même; on s'est trompé : un remède si faible était plus propre à irriter ou à entretenir le mal qu'à le guérir. Il se fait de sa misère naissante une nouvelle raison de multiplier les liens qui l'attachent au monde; moins délicat que jamais sur le choix des moyens qui peuvent l'enrichir, il embrassera ceux que l'honneur et la bienséance lui avaient interdits; jusqu'alors le crime ne lui coûtait presque rien, quand il s'agissait de s'élever; il lui coûtera encore moins quand il s'agira de ne pas tomber; et, parce que souvent les places de faveur ne se donnent, ou plutôt ne se vendent qu'à une obéissance servile, il faudra que cet homme si fier et si orgueilleux rampe dans la poussière, qu'il se prête aux ministères les plus bas; servitude honteuse qui le déshonore, qui le dégrade, qui ne peut jamais lui valoir ce qu'il lui en a coûté; en faut-il davantage pour lui faire regretter l'heureuse liberté des enfants de Dieu? et, s'il tient contre cette épreuve, est-il encore des tribulations qui puissent le convertir. Oui, Seigneur, il en est dans les trésors de votre miséricorde : traitez ce pécheur, comme vous traitiez autrefois ce peuple qui revenait à vous, quand il se voyait sur le point de périr : *Cum occideret eos, quærebant eum et revertebantur.* (*Psal.* LXXVII, 34.) Faites que ce pécheur ne trouve qu'ingratitude, que dureté dans les maîtres, ou plutôt dans les tyrans qu'il se donne; ôtez-lui jusqu'aux espérances trompeuses qui le perdent; mettez un mur de séparation entre le monde et lui; couvrez-le, s'il le faut, couvrez-le d'opprobre et de confusion; voilà le moyen le plus sûr, peut-être l'unique moyen de le rappeler à vous : *Impl*

facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum, Domine. (*Psal.* LXXXII, 17.)

On le dit tous les jours, celui-ci méritait bien que Dieu renversât une fortune fondée sur des intrigues criminelles, sur des usures criantes, sur l'oppression de la veuve et de l'orphelin. Il était bien juste que cet autre vieillît avant le temps et qu'il portât la peine due à ses intempérances et à ses débauches. L'orgueil et la fierté de celle-là ne pouvait être bien punie que par les humiliations que le public lui souhaitait depuis long-temps. Je n'ignore pas combien ces critiques, si hardies et si téméraires, sont souvent injustes; mais en les supposant bien fondées, je raisonnerais tout autrement, et je dirais: Cet avare, engraissé du sang et des larmes du peuple, méritait que Dieu le laissât jouir en paix du fruit de ses crimes. Cet impudique devait passer du sein de la volupté dans les bras de la mort. Cette personne si vaine et si fière méritait tous les honneurs, toutes les distinctions les plus propres à nourrir son orgueil et à flatter sa vanité. Mais ce qu'ils ne méritaient pas, un Dieu sauveur l'a mérité pour eux; la voix de son sang, plus puissante que la voix de leurs crimes, a seule interrompu le cours d'une prospérité qui les eût perdus; Jésus-Christ a obtenu pour eux des disgrâces, qu'un Dieu justement irrité ne leur devait pas, et fait rebuter des vœux que son Père ne pouvait exaucer que dans sa plus grande colère.

Et ne me dites pas qu'il est des pécheurs qui ne tirent aucun profit de leurs souffrances; des pécheurs qu'elles n'empêchent pas de vivre et de mourir dans le péché; des pécheurs qui se font de leurs souffrances une nouvelle matière de péché; car tout ce que cela prouve c'est qu'on peut abuser et qu'on abuse en effet de ce qu'il y a de plus utile et de plus avantageux; c'est que Dieu a perdu les coups qu'il ne portait à une âme rebelle que pour la regagner. Vous les avez frappés, Seigneur, dit un de vos prophètes, vous les avez frappés et il n'en ont pas été plus touchés : *Percussisti eos et non doluerunt* (*Jerem.*, V, 3); ont-ils donc été insensibles à la perte de leurs biens, de leur honneur, de leur santé? Non, sans doute; ils ont éclaté en plaintes et en murmures, peut-être en blasphèmes et en imprécations; mais tout accablés qu'ils étaient, ils n'ont pas voulu se soumettre à la loi : *Attrivisti eos, et* noluerunt *accipere disciplinam* (*Ibid.*); ils se sont endurcis et n'ont pas voulu revenir : *Induraverunt facies suas, et noluerunt reverti.* (*Ibid.*) Voulez-vous savoir quel est le châtiment que Dieu prépare à une telle obstination? Vous croyez peut-être qu'il va de plus en plus appesantir son bras sur eux; leur envoyer calamités sur calamités; que la haine et la fureur d'un Dieu, si longtemps rebuté, ne s'éteindra que dans le sang de ces impies; vous vous trompez, c'est ainsi que se vengent les hommes, c'est ainsi que Dieu pardonne. Pour se venger en Dieu, il leur rendra tous les biens dont la perte les irrite; ils n'éprouveront plus aucun des traits de cet aimable courroux d'un père qui cherche à s'apaiser : *Non irascar amplius.* (*Ezech.*, XVI, 42.) Ils vivront au gré de leurs désirs, et désormais uniquement occupés à engraisser une victime que Dieu réserve pour les flammes de l'enfer, ils jouiront en paix d'une fortune que Dieu leur rend pour punir l'abus qu'ils ont fait de l'adversité qui devait les sauver.

Je ne dis rien ici de ce que peuvent les souffrances pour retenir et pour fixer un pécheur converti dans les voies de la justice; utiles et presque nécessaires pour préserver les justes, on conçoit assez qu'elles doivent l'être encore plus pour soutenir la vertu renaissante des pécheurs à peine revenus à Dieu; mais je ne puis m'empêcher d'insister sur la facilité qu'elles nous donnent d'acquitter les dettes que nous avons contractées par le péché. Combien de pécheurs, las de marcher dans les voies de l'iniquité, et qui tiennent encore au monde et à leurs anciennes habitudes, moins par attachement pour des plaisirs usés pour eux, que par horreur pour cette vie pénitente et mortifiée à laquelle il faudrait se condamner! combien d'âmes faibles, timides; combien d'âmes indolentes, sensuelles, toujours portées à s'attendrir sur elles-mêmes! combien de femmes, surtout de femmes dans le grand monde, qui, malgré les éloges publics qu'elles donnent à la direction la plus sévère, n'en trouvent point dans le particulier d'assez douce et d'assez commode à leur gré! par conséquent, combien de pécheurs qui ne satisferont jamais ici-bas à la justice divine, si Dieu ne leur fait une sainte et heureuse violence! Les peines que Dieu leur envoie, sont des peines forcées, des peines méritées, souvent une suite naturelle et nécessaire de leurs désordres; des peines dont le monde ne leur tiendrait aucun compte; et ce sont ces peines que Dieu accepte en échange des peines éternelles que nous devait sa justice; en échange des satisfactions que sa miséricorde ne pouvait nous épargner. Un pécheur qui souffre est dans l'état ou la pénitence aurait dû le réduire; il y est sans le vouloir, il y est malgré lui, il a fait tout ce qu'il a pu pour n'y pas être : mais enfin, il y est : qu'il souffre avec patience et avec résignation des maux qu'il ne peut éviter; sa pénitence, toute forcée qu'elle est dans son principe, deviendra libre et méritoire par son acceptation; en offrant ses peines à Dieu, il pourra lui dire ce que disait Salomon, en offrant ses richesses : Je n'ai rien à vous offrir, ô mon Dieu! que ce que j'ai reçu de vous; mais enfin, je vous l'offre, je vous le donne : *Quæ de manu tua accepimus, hæc dedimus tibi.* (I *Paral.*, XXIX, 14.)

Ah! mes chers auditeurs, y pensons-nous tous tant que nous sommes? et si nous y pensions, des peines si utiles, si avantageuses, seraient-elles encore des peines pour nous? Il est inutile de se révolter contre la main qui nous frappe; il est téméraire de prétendre lutter contre un Dieu qui peut

nous anéantir; mais faut-il donc avoir recours à son autorité suprême pour nous obliger à souffrir ses bienfaits? Est-ce reconnaître ses faveurs que de ne pas s'en plaindre? Est-ce entrer dans les vues de ce Dieu d'amour et de bonté, que de mettre au rang des châtiments que nous doit sa justice un des plus grands biens que nous donne sa miséricorde? Dieu fût-il également honoré par ces divers sentiments, n'est-ce pas nous priver nous-mêmes de la plus solide, souvent de la seule consolation qui puisse nous adoucir nos peines? Et pourquoi faut-il que, d'intelligence avec nos plus cruels ennemis, nos propres réflexions appesantissent le joug qui nous accable? Pourquoi nos yeux, toujours mouillés de larmes, se refusent-ils aux lumières de la foi qui, seule, peut tarir sa source? Si vous connaissiez le don de Dieu, si vous saviez quels sont les desseins et les vues de celui qui vous afflige! vous avez maintenant peine à croire qu'on puisse vous consoler; alors vous auriez honte d'avoir eu besoin de consolation; vous aimeriez des souffrances dont la foi vous aurait découvert le prix et le mérite; vous aimeriez encore plus la foi qui, seule, pouvait vous les adoucir et vous les rendre utiles; et, vous croyant aussi heureux qu'on peut l'être ici-bas, vous attendriez en paix la consommation d'un bonheur qui n'est promis qu'à ceux qui souffrent. Je vous le souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR LE PARDON DES INJURES.

Dimittite, et dimittemini. (*Luc.*, VI, 37.)

Remettez, et il vous sera remis.

Le croyons-nous, mes chers auditeurs! et si nous en étions bien persuadés, pécheurs, comme nous le sommes tous, en est-il un seul parmi nous qui n'aimât des ennemis, dont l'injustice et la violence nous rendent les maîtres de notre destinée pour une éternité? Quelque naturel que soit à l'homme le désir de la vengeance; quelque pénible que puisse nous paraître le pardon des injures, ne sommes-nous pas trop heureux de pouvoir désarmer à ce prix la colère d'un Dieu justement irrité? Mais aussi ne nous y trompons pas; le pardon que nous lui demandons tous les jours, dépend absolument du pardon que lui-même nous demande pour ceux de nos frères qui nous ont offensés. On nous pardonnera si nous pardonnons; et on nous pardonnera comme nous aurons pardonné; on nous pardonnera si nous pardonnons, voilà la condition: *Dimittite, et dimittemini.* On nous pardonnera comme nous aurons pardonné, voilà la règle: *Dimitte nobis sicut dimittimus.* (*Matth.*, VI, 12.) Le pardon que nous espérons est donc en même temps, et le motif et le modèle du pardon que nous devons accorder. Motif pressant, et qui, bien approfondi, doit nous élever au-dessus de tous les obstacles; modèle parfait et qui, bien étudié, doit dissiper toutes les illusions qui s'opposent à l'entière observation de la loi. Motif nécessaire pour ces chrétiens lâches et timides, qui disent, ou même qui croient ne pouvoir pardonner; modèle peut-être encore plus nécessaire pour ces chrétiens aveugles ou présomptueux, qui se flattent de pardonner lors même qu'ils se vengent. Ne séparons donc point ce que Jésus-Christ a toujours si étroitement uni; et nous en tenant aux termes de ce Dieu Sauveur, tâchons de nous bien persuader qu'il est pour nous d'une indispensable nécessité de pardonner, si nous voulons qu'on nous pardonne; c'est le sujet du premier point. De pardonner comme nous voulons qu'on nous pardonne; c'est le sujet du second point. Esprit-Saint, Esprit d'amour et de paix, que puis-je sans un secours tout particulier, sur des cœurs aigris, envenimés, et dont la haine à toute épreuve s'est peut-être jusqu'à présent soutenue contre toutes les raisons que vous-même avez mises à la bouche des ministres de la sainte parole? Mais la connaissance, mais l'aveu de ma faiblesse sera ma force; moins j'attends de moi, plus j'espère de vous; et dans un sujet où toute l'éloquence des hommes ne peut rien, vous seul aurez toute la gloire d'un succès trop évidemment au-dessus de nos forces, pour flatter la vanité de ceux qui n'en sont que les instruments. Je vous le demande par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'ange: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'extrême faiblesse de la nature, sa corruption presque générale par le péché de notre premier père, le peu de proportion de nos forces avec le poids énorme dont l'Evangile nous charge; tel est, Messieurs, le prétexte le plus ordinaire dont se couvre la lâcheté des chrétiens de nos jours. Excuse peu recevable au tribunal de la foi, qui nous apprend que Dieu ne commande jamais l'impossible; excuse que la raison même n'admettait pas pour certains péchés qu'elle réprouve, et dont une sagesse toute païenne a su se préserver; mais, avouons-le de bonne foi, excuse capable d'éblouir et de séduire, quand il s'agit de la loi qui défend la vengeance, qui commande le pardon des injures, qui nous ordonne l'amour des ennemis.

Je sais qu'il est des haines si évidemment contraires à la raison, et si méprisables aux yeux du monde même, que l'orgueil et l'amour-propre qui les enfante n'ose les produire, ou ne les produit qu'à notre honte. Haines bizarres, et fondées sur une antipathie naturelle, sur une opposition de caractère, sur des défauts qui ne méritent que notre compassion; assez souvent sur des vertus qui ne nous déplaisent que par une opposition trop marquée avec les passions qui nous gouvernent. Haines injustes et qui s'attachent, tantôt à la droiture, à l'intégrité d'un magistrat, dont tout le crime

est d'avoir armé les lois contre vos injustices et vos désordres; tantôt aux talents, au mérite, au crédit d'un concurrent qui vous fait ombrage, et auquel il ne manque pour être aimé de vous, que d'être moins estimé du public; le dirai-je? souvent au zèle et à l'amitié, dont les reproches et les avis salutaires n'ont été payés que par une aversion qui, écartant pour toujours ceux dont la vérité pouvait emprunter l'organe, laisse le champ libre aux flatteurs, qui ne peuvent parler que le langage de l'erreur et du mensonge; haines aveugles, haines outrées; ne craignons point de le dire, haines ridicules, et moins fondées sur la malice de ceux qui se les attirent que sur l'extrême délicatesse de ceux qui les conçoivent; esprits bornés, âmes faibles, cœurs sensibles, que tout blesse, que tout irrite, que tout aigrit; pour qui une raillerie innocente, une parole brusque, échappée au hasard et presque à regret, est une insulte, un outrage, un affront auquel un homme sage ne prodiguerait pas ces noms odieux. Haines opiniâtres, haines infatigables, haines éternelles, que la réparation la plus authentique, que les satisfactions les plus humiliantes, que les larmes les plus sincères ne peuvent désarmer. Haines fougueuses et emportées, dont l'aveugle fureur sacrifie biens, repos, santé, vie même au seul désespoir d'une vengeance incertaine; et qui, dans les premiers transports d'une brutale colère, vous armant quelquefois contre ce que vous avez de plus cher, vous porte à des violences, vous arrache des attentats, dont la raison qui survient, et la nature qui se réveille, vous feront longtemps pleurer les funestes succès. Haines téméraires, haines indiscrètes, haines impuissantes, qui se répandent en déclamations vagues, en invectives grossières, en plaintes inutiles; qui, loin de mettre, comme vous croyez, le public dans vos intérêts, ne servent qu'à lui découvrir toute votre imprudence et votre faiblesse. Enfin, et pour tout dire en un mot, combien de haines que la raison devrait étouffer, que la prudence devrait dissimuler, que l'intérêt et la politique devraient sacrifier; combien de vengeances précipitées, dont la raison devrait réprimer les saillies; de vengeances outrées, dont l'équité devrait modérer les excès; de vengeances basses et perfides, dont la probité devrait interdire les moyens. Dans ce grand nombre de chrétiens qui déshonorent l'auguste nom qu'ils portent, par des haines si solennellement proscrites dans l'Evangile, combien en est-il qui ne trouvent pas dans leur foi les ressources que la raison seule aurait dû leur fournir? Mais après tout, la faiblesse, la prévention, l'ignorance de leurs intérêts selon le monde aura son utilité; pourvu qu'attentifs aux grandes vérités que j'ai à leur mettre devant les yeux, ils sacrifient aux intérêts de l'éternité ces ressentiments, qu'une raison plus éclairée sacrifierait sans peine et sans mérite aux premières réflexions d'une sagesse profane, et aux plus légers intérêts d'une politique mondaine. Et comment des haines, pour la condamnation desquelles je n'aurais besoin que des lumières, des sentiments, des exemples d'un monde idolâtre, pourraient-elles tenir contre un motif qui doit triompher, et qui, à la gloire de notre sainte religion, a si souvent triomphé des haines qui paraissaient les plus fortes et les mieux fondées?

J'appelle haines fortes et qui, à part le langage de la nature, paraissent bien fondées, toutes ces haines qui ont pour principe des traits si piquants, des affronts si marqués, des outrages si sanglants, des injustices si criantes, des persécutions si cruelles; pour dire quelque chose de plus, de si lâches trahisons, de si atroces calomnies; et ce qui met le comble à tout le reste, des ingratitudes si monstrueuses qu'elles flétrissent le cœur, qu'elles révoltent la nature, qu'elles déconcertent la raison. Je ne vous dis point ici que tous ceux qui se plaignent n'ont pas, à beaucoup près, de si justes raisons de se plaindre et des prétextes si plausibles de courir à la vengeance; je ne m'arrête point à examiner si ce que vous appelez injustice, trahison, ingratitude, est en effet tout ce que vous dites; si l'ennemi que votre haine poursuit est l'agresseur et vous a porté les premiers coups; si la douceur et la patience, aussi nécessaires dans le commerce du monde qu'étroitement recommandées dans l'Evangile, n'auraient pas dû arrêter le mal dans son principe et prévenir les injures que vous dites ne pouvoir pardonner. Car, outre qu'en matière de haine, plus qu'en toute autre, la prévention grossit les objets, prête les couleurs les plus odieuses aux actions, empoisonne jusqu'aux intentions de ceux qui ont le malheur de nous déplaire; outre que ceux qui ont les premiers allumé le flambeau de la discorde, sont pour l'ordinaire les derniers à l'éteindre et réclament sans pudeur les droits du sang, de l'amitié, de l'honneur qu'on n'a pas violés à leur égard ou qu'on n'a violés qu'à leur exemple; à Dieu ne plaise que je m'engage dans une discussion si pénible et d'ailleurs absolument inutile pour le but que je me suis proposé; je vous supposerai donc, si vous le voulez, et comme après tout, cela peut être, je vous supposerai outragé, persécuté, déshonoré; je supposerai plus et je conviendrai sans peine que la haine et l'ingratitude ont formé, que la trahison et la perfidie ont conduit, que la fraude et la violence ont exécuté les projets qui vous ont perdu; je vais encore plus loin, et sans faire briller à vos yeux cette gloire qui devrait suivre et ne suit pas toujours le pardon des injures, je serai le premier à gémir sur la tyrannie du monde qui vous ordonne la vengeance comme le moyen le plus propre, souvent comme l'unique moyen de réparer votre honneur; je ne me prévaudrai point des éloges donnés à la clémence des rois et des grands de la terre; l'oubli, le pardon des injures ne leur a fait

tant d'honneur que parce qu'on leur voyait, pour ainsi dire, la vengeance entre les mains; et la bonté, la clémence, qui épargna leurs ennemis, tira tout son lustre de l'autorité qui pouvait les accabler impunément. Je n'insisterai pas même sur les lois qui proscrivent les duels; lois sages et qui ménagent pour la défense de la patrie, un sang qu'un faux point d'honneur prodigue à des querelles frivoles; lois saintes et qui, bien observées, arracheraient au démon de la discorde une infinité de victimes, qui, du champ de bataille où la mort les surprend, ne peuvent tomber qu'entre les mains d'un Dieu terrible et plus inexorable pour eux qu'ils ne l'ont été pour leurs ennemis; lois si nécessaires et dont nos rois ont l'observation si fort à cœur, qu'ils leur ont sacrifié les plus belles prérogatives du trône en se dessaisissant, pour ainsi dire, entre les mains de Dieu même, du droit qu'ils auraient d'en pardonner l'infraction; imitant en cela l'exemple du Roi des rois, qui le premier a donné les mêmes bornes à sa clémence, et qui, malgré le penchant qui le porte à sauver tous les coupables, promet un jugement sans miséricorde à ceux qui n'en auront point eu pour leurs frères. Je laisse à vos réflexions, et peut-être à votre expérience, à vous instruire des peines, des fatigues, des dangers, des événements tragiques auxquels vous exposent la haine et le désir de la vengeance. Haine, passion chagrine, inquiète, importune, qui nous mine, qui nous consume, qui nous épuise par des dépenses, par des efforts inutiles; qui, souvent frustrée de son attente, à la douleur de nous voir perdre et abîmer sans ressource, ajoute le désespoir de n'avoir pas même pu se venger à ce prix. Haine, passion cruelle, tyrannique, barbare, surtout quand elle est soutenue du respect humain et d'un faux point d'honneur qui vous entraîne malgré vous dans des combats dont l'issue ne peut manquer de vous être fatale, ou par une mort qui mette le sceau à votre réprobation, ou par une victoire qui, connue pour ce qu'elle est, et dès lors vous exposant à la rigueur des lois, n'a de ressource que dans un exil perpétuel qui, vous arrachant du sein de la patrie, vous oblige, comme un autre Caïn, à vous éloigner pour toujours de la terre que vous avez arrosée du sang de votre frère.

Raisons solides, motifs pressants, mais dont toute la force ne tient pas contre une haine violente, et qui vous peint la vengeance comme le plus doux des plaisirs, encore moins contre un intérêt délicat d'honneur et de réputation, que le monde oppose avec tant de succès à la loi de Dieu et du prince; intérêt dominant, et sur lequel je ne vois qu'une foi vive, et une persuasion intime des vérités de l'Evangile, qui puisse l'emporter. Mais aussi faut-il avouer qu'il n'est ni répugnance de la nature, ni préjugé de l'éducation, ni intérêt d'honneur et de réputation, qu'un chrétien ne doive sacrifier aux espérances de son baptême; espérances qui portent toutes sur l'exacte observation de la loi du pardon des injures. Vous le savez, mes chers auditeurs, et sans en chercher la preuve ailleurs qu'au fond de nos consciences, nous conviendrons que nous sommes tous pécheurs, que nous avons tous besoin de grâce et de miséricorde. Or, cette miséricorde, elle n'est que pour ceux qui pardonnent, et elle est pour tous ceux qui pardonnent. Cette miséricorde n'est que pour ceux qui pardonnent; motif déterminant, et qui doit nous élever au-dessus de toutes les difficultés de la loi: cette miséricorde est pour tous ceux qui pardonnent; motif consolant, et qui doit nous adoucir toutes les difficultés de la loi.

Non, mes chers auditeurs, il n'est ni miséricorde, ni pardon que pour ceux qui pardonnent; ainsi Jésus-Christ nous l'a-t-il déclaré en termes exprès; et sans entasser ici passage sur passage, autorité sur autorité, en voici la preuve tirée de cette admirable parabole, où le Sauveur nous représente deux serviteurs, dont l'un, après avoir obtenu du père de famille la remise entière de dix mille talents, exige tous ses droits à la rigueur, et emploie les voies les plus violentes pour contraindre l'autre au prompt et entier payement d'une somme infiniment plus légère. Créancier avide, exacteur impitoyable, dont la conduite, rapprochée de celle de son maître, excite l'indignation allume le zèle des autres serviteurs, qui tous, pénétrés d'une tristesse profonde, prêtent leur voix au malheureux, et portent ses plaintes à ce tribunal de miséricorde, que le sujet le plus indigne n'avait pas réclamé en vain. Miséricorde capable de se laisser fléchir pour tout autre crime; mais qui devient à l'instant justice inexorable, et qui force le maître le plus doux et le plus généreux à se repentir de ses dons. Serviteur dur et infidèle, s'écrie le père de famille, quelque énorme que fût la somme que vous me deviez, ne vous l'avais-je pas remise à l'entier? *Serve nequam, nonne debitum dimisi tibi?* (*Matth.*, XVIII, 32.) La joie que vous causait une remise si peu espérée, la facilité qu'elle vous donnait de faire pour autrui ce qu'on venait de faire pour vous; les mêmes raisons que vous m'aviez alléguées, et qu'un danger pareil au vôtre mettait à la bouche de votre frère, n'y eût-il eu que mon exemple, ne deviez-vous pas vous en faire une loi? *Nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui?* (*Ibid.*, 33.) Vous n'avez pas voulu vous régler sur moi; je me réglerai sur vous. Rentrez dans les fers dont je venais de vous tirer; et victime, non pas d'une mauvaise administration que je vous avais pardonnée, mais d'une dureté que jamais je ne pardonne, que votre exemple apprenne à tous ceux qui me servent, que je n'ai ni compassion, ni miséricorde pour ceux qui n'en ont point pour leurs frères. Arrêt juste, qui venge l'opprimé, qui rétablit le calme et la joie dans le cœur de ceux qui l'ont sollicité; mais

arrêt qui règle d'avance la destinée des chrétiens qui ne pardonnent pas à leurs frères, ou qui ne leur pardonnent pas du fond du cœur : *Sic Pater meus faciet vobis, si non dimiseritis unusquisque fratri suo de cordibus vestris.* (*Matth.*, XVIII, 35.) Arrêt encore plus juste et mieux fondé pour le chrétien dont je parle, que pour le serviteur de la parabole ; puisque, outre les raisons qui le condamnent, et qui nous sont toutes communes avec lui, nous en avons de particulières et d'infiniment plus pressantes. Car enfin, dur, austère, impitoyable tant qu'il vous plaira, peut être se fût-il rendu à ces invitations tendres, par lesquelles Dieu nous porte au pardon des injures; à ces magnifiques récompenses qu'il attache à l'observation de cette loi si précise, qui nous ordonne d'aimer nos ennemis, et d'imiter à leur égard la miséricorde du Père céleste pour nous : loin de savoir, peut être ne soupçonnait-il pas que la grâce qu'il venait d'obtenir, dépendait de celle qu'il pouvait faire ; ignorance grossière et criminelle, excuse vaine et frivole ; mais toute vaine, toute frivole qu'est cette excuse, nous ne l'avons pas. Nous savons, et nous savons à n'en pouvoir douter, que le pardon que nous demandons dépend absolument du pardon que nous devons accorder; que Dieu ne se relâche en notre faveur qu'en transportant tous ses droits à ceux de nos frères qui nous ont offensés; en un mot, que si nous les jugeons dans toute la rigueur, il n'est plus pour nous de jugement de miséricorde : *Judicium sine misericordia ei qui non fecit misericordiam.* (*Jac.*, II, 13.)

Oracle soutenu, confirmé, démontré par la conduite de Jésus-Christ, ainsi que par ses discours. Descendu sur la terre, moins pour appeler les justes, que pour gagner les pécheurs, ils les appelle, il les invite, il les attend, il les recherche, il les absout; et si on en excepte l'hypocrisie des pharisiens, la haine est le seul crime, le vindicatif est le seul coupable, qui ne sont connus dans l'Evangile que par les anathèmes lancés contre eux, et qui nous avertissent que la médiation de Jésus-Christ, toute-puissante qu'elle est, ne soustraira jamais à la justice de Dieu que les pécheurs qui auront ici-bas imité sa miséricorde : *Judicium sine misericordia ei qui non fecit misericordiam.* Oracle dont Jésus-Christ a pris soin d'assurer l'exécution, en coupant tous les canaux, ou, pour mieux dire, en tarissant pour le vindicatif la source des grâces qui sauvent les autres pécheurs. Car, prenez garde chrétiens, ces grâces qui sont le prix du sang d'un Dieu, et le premier principe de toute conversion, nous ne pouvons les obtenir, si ce n'est par les sacrifices ou par les prières. Or, Dieu réprouve tous les dons que lui présente une main dévouée à la vengeance, tous les vœux d'un cœur envenimé par la haine. Votre offrande, fût-elle déjà au pied des autels, au souvenir du premier chagrin que votre frère peut avoir contre vous, oubliez tout le reste, arrachez-vous du lieu saint, suspendez le sacrifice, et par une prompte réconciliation avec votre frère, préparez les voies à la réconciliation que vous ménagez avec votre Dieu ; sans cela, vous le fatiguez par des vœux inutiles, et qui ne peuvent que lui déplaire. Je me trompe, mes chers auditeurs, vœux tout-puissants, et qui ne manqueront pas de vous obtenir les anathèmes et les châtiments que vous lui demandez. Oui, Messieurs, c'est la prière du vindicatif qui le juge, qui le condamne, qui le réprouve. En croyant demander grâce, il y renonce de la manière la plus authentique; et ne pouvant se promettre un traitement plus favorable que celui qu'il garde à ses ennemis, sa prière devient une espèce d'imprécation qui le soumet à l'anathème, et qui le dévoue à ce jugement de rigueur prononcé d'avance contre tous ceux qui refusent de pardonner à leurs frères : *Judicium sine misericordia ei qui non fecit misericordiam.*

Qu'on se récrie après cela sur la dureté de la loi ; qu'on exagère la difficulté de pardonner; qu'on nous représente la haine comme la passion la plus vive, la plus impérieuse, la plus universelle, la plus accréditée; qu'on se place, si on veut, dans les occasions les plus délicates, dans les circonstances les plus critiques; qu'on intéresse en faveur de cette passion si chère, et la nature et la raison ; qu'on fasse parler et l'usage qui l'autorise, et la coutume, la bienséance, l'honneur même qui la consacre : pour moi, qui ne sais que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, prêt à convenir avec vous de tout le reste, je n'ai plus qu'à vous demander : Etes-vous chrétiens ? Jésus-Christ est-il votre Sauveur ? le ciel est-il votre patrie ? espérez-vous, souhaitez-vous, voulez-vous obtenir cette miséricorde qui peut seule vous en ouvrir l'entrée ? pardonnez de tout votre cœur, pardonnez à tous ceux qui vous ont offensés; et dussent périr toutes les espérances du siècle, faites-vous de votre miséricorde pour vos frères, un rempart contre la justice de votre Dieu : ou si la haine l'emporte, renoncez à tous les droits que vous lui sacrifiez, et à des espérances désormais chimériques ; et prononçant vous-mêmes votre arrêt, honorez du moins la vérité de votre Dieu, par une persuasion intime qu'il n'est plus de salut pour vous, et par une soumission parfaite à cet article de votre foi qui vous apprend, qu'il n'est ni miséricorde ni pardon pour ceux qui ne pardonnent point : *Judicium sine misericordia ei qui non fecit misericordiam.*

C'en est donc fait, et vous périrez, âme rachetée du sang d'un Dieu, et peut-être âme fidèle à tous les autres devoirs, ornée de mille et mille vertus qui vous assuraient un rang distingué dans la gloire : déjà le ciel s'ouvrait, une haine mal entendue le referme ; c'est, dites-vous quelquefois dans l'amertume de votre cœur, c'est un maître dur et injuste, c'est un ami double et perfide, c'est un enfant ingrat et dénaturé qui vous ravit votre couronne. Vous vous trompez,

mon cher auditeur; votre perte est votre propre ouvrage : plus barbare, plus inhumain pour vous-même, que ne le sont, que ne le peuvent être les plus cruels ennemis, vous seul avez détourné sur vous les châtiments que Dieu gardait à ceux qui vous persécutent; et dans le zèle qui nous presse pour vous, ce n'est point de leur fureur, c'est de votre propre haine que nous avons à vous défendre; et voilà ce qui nous inspire ces projets de paix et de réconciliation, dont il serait à souhaiter que le principe vous fût mieux connu. Qu'on vous parle, qu'on vous presse d'oublier une injure, de pardonner une offense, de revoir un ennemi; le souvenir de l'injure qu'on veut vous faire oublier se retrace plus vivement que jamais; la plaie du cœur se rouvre, et paraît devenir plus profonde; l'animosité, l'aigreur, la haine, la fureur même s'irritent par les efforts qu'on fait pour la calmer; et si, malgré tout ce que la passion vous suggère, on persiste à faire valoir les droits de vos ennemis, à justifier leurs actions, à excuser leurs intentions; la probité la plus reconnue, la réputation de vertu la mieux établie, l'amitié même la plus solide et la plus constante, n'empêchera pas qu'on ne les soupçonne de prévention, de charité mal entendue, peut-être de penchant et d'inclination pour ce ennemi, dont ils paraissent soutenir les intérêts. Comme si la fortune, l'honneur, et la vie même, qui sont après tout les seuls biens que vous puissiez ravir à l'objet de votre haine, pouvaient entrer en parallèle avec la perte de votre âme, que vous sacrifiez au seul espoir d'une vengeance incertaine, quelquefois au seul désir d'une vengeance impossible. Non, se dit peut-être, au fond de son cœur, un de ces hommes, plein des projets que lui dicte la haine, et déjà tout fier des succès qu'il se promet : ma vengeance n'est ni impossible ni incertaine; elle est sûre, elle est aisée; tous les frais en sont faits, les mesures si bien prises, les piéges si bien tendus, les traits si bien aiguisés, que dans peu la victime frappée..... elle ne l'est donc pas encore! Ah! chrétien, puisse le coup demeurer suspendu! puissiez-vous, pour n'avoir pas à pleurer, et peut-être éternellement, sur votre victime! puissiez-vous commencer du moins par bien connaître l'ennemi que votre haine poursuit! C'est moi, vous dit Jésus-Christ, comme autrefois à l'apôtre saint Paul; c'est moi qui souffre, qui languis dans tous mes membres; c'est moi que vous poursuivez, que vous persécutez dans cet ennemi, à qui j'ai transporté tous les droits que j'ai sur votre cœur: *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* (*Act.*, IX, 5.) Car n'est-ce pas là ce que nous disent ces invitations si tendres, ces lois précises, ces promesses magnifiques, l'exemple même de Jésus-Christ mourant sur le Calvaire, qui ne tendent qu'à nous unir les uns aux autres par les liens de cet amour, de cette charité fraternelle, qu'il a choisie pour le sceau de son alliance, et pour le caractère distinctif auquel on devait reconnaître tous ses vrais disciples? Jusqu'à présent, Jésus-Christ n'a vu, et puisque la haine vous domine, il ne voit encore actuellement en vous qu'un rebelle, un ingrat, un pécheur, un ennemi de sa croix : la colère de son père était sur le point de s'allumer, la foudre allait partir; Jésus-Christ l'a suspendue; mon Père, s'est-il écrié, comme autrefois sur le Calvaire, mon Père, pardonnez-lui : *Pater, ignosce* (*Luc.*, XXIII, 34) : si ce Dieu Sauveur vous eût laissé périr, l'objet de votre haine échappait à votre vengeance; et combien a-t-il d'ailleurs de moyens de l'y soustraire? Ce n'est donc pas la grâce de votre ennemi qu'il vous demande, c'est la vôtre qu'il veut remettre entre vos mains : Pardonnez, vous dit-il, pardonnez, et il vous sera pardonné : *Dimittite, et dimittemini.* (*Luc.*, VI, 37.) Votre conduite à l'égard de ceux qui vous ont offensé, réglera la conduite du Père céleste à votre égard : *In qua mensura mensi fueritis remetietur vobis.* (*Matth.*, VII, 2.) Que l'humilité qui est l'âme de la prière, et qui ne vous permet de demander tout le reste que comme une grâce à laquelle vous n'avez aucun droit; que l'humilité même ne vous empêche pas de réclamer, et de faire valoir la remise que vous avez accordée, comme un titre incontestable, et qui vous répond de la remise que vous demandez : *Dimitte nobis, sicut dimittimus.* (*Matth.*, VI, 12.)

Tandis que je ne vous ai parlé qu'au nom d'un Dieu qui commande, qui menace, qui tonne, qui foudroie, pour peu qu'il vous restât de religion et de foi, j'ai bien compté avoir en main de quoi vous faire plier sous l'autorité du souverain maître; et vous demandant le sacrifice de votre haine, comme le plus nécessaire, je l'ai, aussi bien que vous, regardé comme le plus grand, le plus pénible, le plus héroïque des sacrifices; mais, il faut vous l'avouer, mes idées ont bien changé depuis que je vois un Dieu qui vous presse, qui vous prie, qui se présente à vous comme le motif, comme le modèle, comme le rémunérateur du pardon qu'il vous demande. Economes infidèles, prodigues dissipateurs des trésors de la grâce, pécheurs, qui que vous puissiez être, aimez vos ennemis, et Dieu vous aime; pardonnez à vos ennemis, et Dieu vous pardonne. Ah! mes chers auditeurs, sur la foi de cet oracle, s'il est un chrétien que je regarde avec un œil d'envie, c'est un chrétien à qui la Providence ménage une occasion de pardonner. Parents, amis, protecteurs, maîtres du monde, dieux de la terre, que pourriez-vous jamais faire pour lui, qui approche de ce qu'il doit à cet ennemi dont la haine l'a si bien servi? Eût-il jusqu'à présent marché d'un pas égal dans les voies de la justice, qui pourra le délivrer de ces inquiétudes, souvent si affreuses pour les âmes les plus justes et les plus timorées, de ce doute cruel et fondé sur l'oracle du sage, que personne de nous ne sait s'il est digne d'amour ou de haine : *Nemo scit utrum amore an odio dignus scit.* (*Eccli.*, IX, 1.) Fût-il, au con-

traire, de ces pécheurs qui ne savent que trop certainement qu'ils sont dignes de haine, qui pourra rétablir la paix et le calme dans une conscience si justement alarmée? qui le pourra, mon cher auditeur? L'ennemi que vous aimez, l'injure que vous pardonnez. Mais, assuré que vous êtes, et sur le témoignage de Jésus-Christ même, d'une miséricorde pareille à celle que vous avez exercée, qu'il me soit permis de vous le demander, que perdez-vous en sacrifiant votre haine et vos ressentiments ? Vous vous trouverez dédommagé avec usure par le calme et la tranquillité de votre conscience ; et que ce Dieu Sauveur a-t-il épargné de ce qui pouvait vous faciliter et vous adoucir la pratique d'une loi d'ailleurs absolument indispensable? Mais revenons; et voyons de quelle importance il est pour nous de pardonner, comme nous voulons qu'on nous pardonne ; c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Oui, Messieurs, parmi les chrétiens mêmes qui se flattent de pardonner, il en est un grand nombre qui se jugent, qui se condamnent, qui se réprouvent d'avance, en demandant pour eux un pardon semblable à celui qu'ils accordent à leurs ennemis. Ils l'obtiendront sans doute; la parole de Jésus-Christ y est expresse : voilà ce qui les rassure ; et voilà ce qui me fait trembler pour eux. Ils pardonnent, disent-ils; mais le pardon qu'ils accordent est un pardon feint, à tout le plus, un demi-pardon, qui borne plutôt qu'il ne retranche absolument les désirs, les projets, l'exercice même de la vengeance : ils pardonnent, mais le pardon qu'ils accordent est un pardon stérile, oisif, qui se borne à ne pas nuire, et qui ne rétablit ni l'amitié, ni le cours des services et des bienfaits. Où en sommes-nous, mes chers auditeurs, si Dieu nous pardonne de la sorte ; s'il ne nous remet pas les peines éternelles que mérite le péché, s'il ne nous rend pas la grâce et tous les droits à l'héritage céleste, dont nous sommes déchus par le péché?

Qu'est-ce donc que pardonner à nos ennemis, comme nous souhaitons, comme nous demandons, comme nous avons besoin que Dieu nous pardonne? C'est épargner à nos ennemis tout le mal qu'ils nous paraissent mériter; c'est faire à nos ennemis tout le bien qu'ils nous paraissent ne pas mériter : encore quelques moments d'attention.

Je dis premièrement, pardonner à nos ennemis, c'est leur épargner tout le mal qu'ils nous paraissent mériter, et non pas précisément le mal qu'ils méritent en effet. Car, qui ne sait qu'il n'est rien de plus injuste, de plus aveugle, de plus outré que la haine? qu'il est rare, qu'il est presque impossible qu'elle renferme la vengeance dans les bornes que lui prescrivait une raison saine et libre des préjugés qu'enfantent l'aigreur et le ressentiment ? Aussi, le seul amour de l'ordre a-t-il déterminé les législateurs et les maîtres du monde, à désarmer le vindicatif, et à remettre la vengeance en des mains plus tranquilles, qui, pesant tout au poids du sanctuaire, fissent trouver au plus faible, dans la protection des lois, tout ce qu'exigent ses besoins, et rien de ce que demande la haine qui l'anime. La loi qui défend la vengeance, prise en elle-même, n'est donc point cette loi nouvelle que Jésus-Christ nous intime, fondée sur les lumières les plus pures de la raison, sur les intérêts les plus essentiels de la société civile. Sa nécessité connue, peut-être encore plus par expérience que par raisonnement, l'avait seule introduite parmi tous les peuples policés de la terre. Il était réservé à ce Dieu Sauveur de lui donner toute sa perfection, et d'exiger de nous une remise aussi sincère, aussi absolue de tout ce que la haine pourrait exiger à titre de vengeance, que l'est celle que nous attendons du Père céleste, à qui nous ne demandons ni ne pouvons demander rien autre chose, sinon qu'il nous pardonne comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés : *Dimitte nobis, sicut dimittimus.* (*Matth.*, VI, 12.)

C'est à vous, mes chers auditeurs, à vous juger sur le modèle que Jésus-Christ vous présente; supportez-moi, je vous prie, dans un détail simple et peut-être un peu familier; qu'on vous épargnera sans doute quand on cherchera plus à vous plaire qu'à vous instruire; mais qui m'a paru nécessaire pour dissiper toutes les illusions qui vous ont peut-être égarés jusqu'à présent.

Les péchés les plus énormes, les pécheurs les plus indignes, sont également l'objet de la miséricorde de votre Dieu. Point de péché que ce Dieu ne soit prêt à pardonner, point de pécheur avec qui Dieu ne soit disposé à se réconcilier. Point de péché que Dieu ne soit prêt à pardonner; eussiez-vous eu le malheur de profaner tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré ; eussiez-vous, comme les Juifs, demandé la mort du Sauveur; eussiez-vous, comme les bourreaux, trempé vos mains dans le sang de l'Homme-Dieu ; l'eussiez-vous trahi, vendu, livré comme le perfide Judas ; vous vivez, vous respirez encore; avec le secours de la grâce, votre sort est encore entre vos mains; et, le seul attentat que Dieu ne pardonne jamais, c'est l'outrage que le désespoir du pardon fait à son infinie miséricorde. Qu'est-ce que l'homme en comparaison de Dieu? qu'est-ce que l'offense de l'homme en comparaison de l'offense de Dieu? et de quelque nature que soient les injures dont nous nous plaignons, qu'avons-nous à pardonner qui approche de ce que Jésus-Christ a si souvent pardonné, de ce qu'il nous a pardonné à nous-mêmes, de ce que nous avons peut-être besoin qu'il nous pardonne encore actuellement? *Dimitte nobis, sicut dimittimus.*

J'ai pardonné, me direz-vous, et plus d'une fois ; et j'ai vu les injures se multi-

plier. Qui sait même si le pardon le plus chrétien, regardé par mes ennemis comme une preuve de ma faiblesse, n'a pas ajouté le mépris à la haine, et l'espérance de l'impunité ne les enhardira pas à me traiter encore avec moins de ménagement?

Oui, Messieurs, j'avoue que je n'aurai rien à vous répondre s'il est bien certain que Dieu ne pardonne jamais qu'un premier péché; du moins qu'il ne pardonne qu'une fois; qu'après le pardon accordé, les rechutes, je dis les rechutes même fréquentes, nous ferment absolument les entrailles de sa miséricorde; que le pécheur, qu'une confiance présomptueuse et criminelle dans les bontés du Seigneur a porté à pécher plus hardiment, à demeurer plus tranquillement dans l'état, dans l'habitude du péché, a dès lors mis le sceau à sa réprobation. Mais si le pécheur, je dis le pécheur d'habitude, le pécheur de rechute, le pécheur même le plus ingrat et qui s'est le plus souvent armé contre Dieu de ses propres bienfaits, est toujours en droit, que dis-je? s'il est toujours dans l'obligation d'espérer le pardon, dès qu'il saura le demander avec un cœur contrit et humilié; si Dieu nous a peut-être nous-mêmes cent et cent fois pardonnés; si, comme il arrive le plus communément aux chrétiens pour qui je parle, nous avons actuellement besoin d'un nouveau pardon; quand bien même ceux qui nous ont offensés devraient abuser de notre indulgence, est-ce pour eux, n'est-ce pas pour Dieu, n'est-ce pas pour nous-mêmes que nous pardonnons? et qu'importe que l'on tienne à notre égard la conduite que nous avons si souvent tenue avec Dieu, pourvu que nous soyons assurés que Dieu tiendra à notre égard la conduite que nous aurons tenue avec nos ennemis : *Dimitte nobis, sicut dimittimus.*

Ce qui me rend le pardon si difficile, me direz-vous encore, ce n'est pas tant le coup qu'on m'a porté que la main dont il est parti. Qu'un étranger avec qui je n'eus jamais aucune liaison, qu'un homme avec qui j'ai pu avoir quelques démêlés, en usât de la sorte, je me sens assez de force, assez de courage, assez de religion pour en faire le sacrifice : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique* (*Psal.* LIV, 13) ; mais qu'un homme qui me doit toute sa fortune, qu'un ami comblé de mes bienfaits, qu'une épouse qui eut toujours toute ma confiance et toute ma tendresse, qu'un fils dont je fus toujours idolâtre et à l'éducation duquel j'ai sacrifié mon repos, ma santé, peut-être, hélas! peut-être jusqu'à ma conscience, ne me payent que de mépris et d'ingratitude, me rendent la vie amère, en abrégent le cours, et, suivant l'expression du Prophète, me précipitent avec douleur et ignominie dans le tombeau! ici, Messieurs, mon cœur s'attendrit et partage toutes vos peines; ma raison même se trouble; je sens que je suis homme et qu'à votre place j'aurais besoin d'une grâce particulière pour me souvenir que je suis chrétien; mais à ce nom, oui, à ce seul nom de chrétien je comprends que la plainte devrait expirer dans ma bouche. Je suis chrétien, me dirais-je à moi-même, ami, enfant de Dieu, nourri de son corps et de son sang, comblé de ses grâces. Toutes les fois que j'ai péché j'ai rompu des liens plus sacrés que tous ceux que je réclame; et le pardon qu'il me demande pour ceux qui m'ont offensé ne tombera jamais sur des sujets aussi indignes que je le suis moi-même du pardon qu'il veut bien mettre à ce prix : *Dimitte nobis sicut dimittimus.* (*Matth.*, VI, 12.)

Or, je vous le demande, mes chers auditeurs, parmi ceux mêmes qui se flattent de pardonner en est-il beaucoup qui remplissent leurs devoirs dans toute leur étendue, qui même les regardent comme des devoirs? et m'accuserez-vous d'en dire trop si j'avance que, de tous les points de la morale chrétienne, le pardon des injures est celui sur lequel on se forme le plus communément une fausse conscience? L'erreur et l'illusion en ce genre n'aveuglent-elles pas assez souvent jusqu'aux personnes les plus timorées et qu'à cet article près on citerait volontiers comme des modèles de ferveur et de régularité? Dieu veuille que le sanctuaire même n'en soit pas infecté; que des prêtres, que des solitaires, obligés par état et par profession à pleurer entre le vestibule et l'autel sur les péchés du peuple, à fléchir la justice de Dieu, à solliciter la miséricorde pour ceux mêmes qui ne pensent pas à l'implorer, ne soient pas quelquefois les hommes les plus sensibles, les plus délicats, les plus jaloux de leurs droits; et qui, de tous leurs droits, n'oublient que celui que bien des partisans du monde voudraient souvent pouvoir partager avec eux, je veux dire le droit de pardonner impunément et même avec honneur les injures les plus cruelles!

On pardonne; on le dit, on le croit peut-être, parce qu'on vient à bout de se cacher le principe de sa vengeance en se couvrant du prétexte spécieux de zèle pour le bien public, d'amour de l'ordre et de la justice, d'équité, de défense légitime et nécessaire. On s'y trompe, il est vrai, mais on est seul à s'y tromper. Ignore-t-on l'époque et la cause du refroidissement et de la brouillerie? Un zèle si prompt, si amer, si attentif aux moindres défauts d'une personne dont on sait que peu de temps auparavant vous auriez caché, excusé, autorisé peut-être jusqu'aux vices; encore une fois, ce zèle ne nous découvrant aucun changement dans sa conduite en décèle un bien marqué dans vos sentiments. On pardonne, dit-on, et l'on se répand en plaintes, en invectives, et il faut que le monde soit instruit des caprices, du peu de droiture, de l'injustice, de l'ingratitude, du mauvais procédé de nos ennemis. On pardonne, et on applaudit à tout le mal qu'on entend dire de ceux dont on se fait peut-être un point de conscience de n'en pas dire soi-même; on se fait une peine du bien qui leur arrive, et leurs disgrâces nous causent une joie maligne et réfléchie. On

pardonne, dit-on, et on abandonne à Dieu le soin de sa vengeance, et on se soutient, on se console, dans l'espérance qu'un jour Dieu nous vengera. Veut-on donc que Jésus-Christ nous pardonne de la sorte, qu'il remette ses intérêts entre les mains de son Père, et qu'il en attende la vengeance que sa qualité de Sauveur l'empêche de prendre lui-même? *Dimitte nobis sicut dimittimus.*

On pardonne; on le dit, on le croit, parce qu'on n'en vient pas à certains éclats scandaleux et capables de nous déshonorer; parce qu'on ne poursuit pas des vengeances périlleuses et où l'on craint de succomber; parce qu'on n'entre pas dans certains complots, dans certaines intrigues dont un fonds de probité nous inspire de l'horreur; mais on se fait honneur de ce pardon prétendu, mais on étale avec faste et avec pompe cette fausse modération; mais on humilie, on décrédite son ennemi par un pardon méprisant, quelquefois plus cruel que la vengeance. Ombres et fantômes de pardon qui n'aboutissent qu'à mettre le public dans vos intérêts; qu'à vous épargner tous les risques d'une vengeance trop marquée, surtout à nourrir une haine qu'on se dissimule, qu'on se pardonne à soi-même; à vous cacher l'abîme que vous creusez sous vos pas; et, par une conséquence aussi certaine qu'elle est terrible, à vous perdre, à vous damner plus sûrement.

N'outrons rien dans une matière déjà si terrible, et, donnant aux conseils évangéliques toute l'étendue que demande la perfection du christianisme, renfermons le précepte dans les plus justes bornes, et ne dissimulons pas l'objection la plus spécieuse, à quelques égards la plus solide qu'on nous puisse faire.

Quand nous demandons à Dieu le pardon de nos offenses, nous lui demandons, il est vrai, qu'il nous remette les peines éternelles que méritent nos péchés; mais nous ne lui demandons pas, nous n'espérons pas, et, si l'esprit de pénitence nous anime, nous ne souhaitons pas qu'il nous remette les satisfactions temporelles, qu'il nous épargne les exercices d'une pénitence laborieuse; qu'il nous dispense de réparer le tort que nous pourrions avoir fait au prochain dans son honneur ou dans ses biens. Encore avec tout cela, vous-mêmes exigeriez-vous qu'une espèce de profession publique de pénitence et de conversion réparât le scandale des désordres publics. Je puis donc pardonner, et pardonner comme je souhaite que Dieu me pardonne, et poursuivre les droits que la chicane et la mauvaise foi me disputent; faire démasquer et connaître un ennemi dont je ne puis autrement confondre les calomnies; punir un enfant ingrat, rebelle, indocile, que la sévérité seule peut forcer à rentrer dans le devoir. De vous dire que rien de tout cela ne vous soit permis, ne puisse jamais vous être permis, vous ne m'en croiriez pas sur ma parole; j'avoue de plus que vous auriez grande raison de ne m'en pas croire; mais au moins est-il certain que rien de tout cela ne vous peut être permis à titre de haine et de vengeance; qu'il n'est point de matière plus délicate, plus sujette à l'illusion, où vous avez plus de lieu de vous défier de vos lumières, et où il vous convienne moins de vous établir juge dans votre propre cause; qu'alors même au moins faut-il que votre cœur soit, comme le cœur de votre Dieu, un cœur libre de toute haine, exempt de fiel et d'amertume; que dis-je? un cœur rempli d'amour, et d'un amour bienfaisant, généreux, disposé à faire à ceux que vous aimez le moins tout le bien qu'ils vous paraissent ne pas mériter.

Aimez vos ennemis, vous dit Jésus-Christ, et de ce ton d'autorité qui marque assez que c'est une loi qu'il nous impose : *Ego autem dico vobis* (*Matth.*, VI, 22), *diligite inimicos vestros.* (*Ibid.*, 44.) Ceux qui vous persécutent ont, à ce titre même, un droit particulier sur vos prières : *Orate pro persequentibus vos.* (*Ibid.*) Ce n'est point assez pour vous d'aimer ceux qui vous haïssent, il faut le leur prouver par vos bienfaits : *Benefacite iis qui oderunt vos.* (*Ibid.*) Détail utile, peut-être nécessaire, pour des chrétiens peu capables de réfléchir, ou peu soigneux d'approfondir toute l'étendue des devoirs renfermés dans ce peu de paroles, pardonnez-nous comme nous pardonnons : *Dimitte nobis, sicut dimittimus.* (*Matth.*, VI, 12.) Que demandons-nous en effet? qu'on nous pardonne, qu'on nous rétablisse dans tous les droits dont nous sommes déchus par le péché; qu'on nous rende cette innocence précieuse, cette grâce sanctifiante, sans laquelle nous ne sommes rien aux yeux de Dieu; qui, en fermant l'abîme dans lequel nous étions sur le point de tomber, nous rouvre le ciel, que notre malice nous avait fermé; un pardon qui dispose le Seigneur à nous faire tout le bien qu'il nous faisait avant que nous eussions encouru sa disgrâce; mais à nous le faire promptement, abondamment, constamment; promptement, dès la première démarche : *cito proferte stolam* (*Luc.*, XV, 22); à ne pas nous attendre, à nous prévenir, à nous chercher, à nous faire une sainte et douce violence, pour nous forcer, en quelque façon, de revenir à lui; abondamment : Dieu n'épargne rien, il nous prodigue tous ses dons; un pécheur pénitent est un objet de jalousie pour les justes même; constamment : les dons de Dieu sont sans repentir, les bonnes œuvres perdues, et, comme s'exprime l'école, mortifiées par le péché, revivent par la pénitence, mais les péchés effacés par la pénitence ne revivent point par la rechute. Grand exemple pour nous, et qui seul condamne les délais qui précèdent, l'espèce d'avanie qui accompagne, et la légèreté qui suit si souvent, et quelquefois de si près, le pardon que nous comptons avoir accordé.

Les délais; combien de soins, de fatigues, de négociations, pour ménager une réconciliation qui vous est nécessaire? Combien d'années passées dans la haine, avant qu'elle se ralentisse, qu'elle s'affaiblisse, qu'elle s'épuise, qu'elle s'use, pour ainsi dire, et

que le temps fasse ce que la grâce aurait dû faire? Qui pourrait dire combien de bonnes œuvres perdues, prières, aumônes, en un mot, bonnes actions de toute espèce, qui n'ont point été agréables à Dieu, qui n'agrée rien de la part d'un cœur dominé par la haine?

Combien de pénitences, de communions équivoques, et peut-être sacriléges? Enfin, combien de ces réconciliations tardives, dont on perd tout le mérite, en accordant à un intérêt de famille, à une protection puissante, quelquefois à des passions dangereuses et criminelles, ce qu'on a si opiniâtrément refusé à l'amour de Dieu et aux intérêts de son propre salut?

Je dis de plus, avarice dans le pardon; on ne se réconcilie qu'à demi, on renonce à la vengeance, on engage sa parole, on oublie tout, on pardonne, c'est tout ce qu'on peut faire; mais aimer, mais servir, mais rendre les droits sur la bienveillance, sur la charité commune ou particulière, à proportion des droits qu'on y avait avant la brouillerie, c'est ce qu'on ne fera pas; et dès là on consent que Jésus-Christ nous abandonne, qu'il cesse de s'employer pour nous: *Dimitte nobis, sicut dimittimus.*

Mais pourquoi veut on que je revoie cet ennemi? Pour lui rendre ce que son offense lui a fait perdre; pour regagner son amitié; pour lui prouver que vous l'aimez; surtout pour lever le scandale que vous donnez à tout un public qui vous croit toujours ennemis, qui voit avec peine, et peut-être avec indignation, à la même table du Seigneur, ceux qu'il ne voit jamais ailleurs ensemble, ceux qu'il ne croit pas, je dis plus, qu'il ne doit pas croire que Dieu veuille jamais associer, si ce n'est dans l'enfer, pour se tourmenter et se punir de leurs haines mutuelles.

Inconstance et légèreté, la faute est peut-être la faute la plus légère; mais, pour rouvrir une plaie mal fermée, ce serait peu de la sentir vivement, de la punir sévèrement: on fait revivre toutes ces dettes mal éteintes; on rappelle tout le passé; on révoque le pardon; on se livre tout de nouveau à une haine qui n'avait été que suspendue. Ah! mes chers auditeurs, ce n'est pas ainsi que Dieu en use à votre égard; mais c'est ainsi que vous le forcerez d'en user au vôtre, puisque vous ne pouvez espérer, et n'osez lui demander qu'un pardon pareil à celui que vous avez accordé: *Dimitte nobis, sicut dimittimus.*

Finissons: *Qui vestrum sine peccato est, primus in illam lapidem mittat.* (*Joan.*, VIII, 7.) Que celui-là refuse de pardonner, qui n'eut jamais besoin lui-même de pardon; que celui là se venge, qui ne mérita jamais la vengeance du ciel; que celui-là n'oublie jamais les offenses de son frère, qui n'offensa jamais le Père céleste.... Mais plutôt, et si tous, ô mon Dieu! si tous nous avons allumé votre colère, si tous nous avons armé contre nous votre bras vengeur, si tous nous avons péché, mille fois péché, que nous reste-t-il? et quel bonheur pour nous de pouvoir, en étouffant nos ressentiments, désarmer votre colère, nous assurer l'effet de vos promesses; et, par le généreux pardon que nous accordons à nos ennemis, acheter le pardon que vous daignez, à ce prix, nous offrir, et qui sera pour nous le gage du bonheur éternel. Je vous le souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON V.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. (*Matth.*, IV, 10.)

Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui.

Adorer le Seigneur notre Dieu, et l'adorer seul; servir le Seigneur notre Dieu, et le servir non-seulement par préférence, mais à l'exclusion de tout autre maître: telle est la loi que Jésus-Christ nous intime, et dont il sut se faire un rempart contre toutes les attaques de l'esprit tentateur. Ses apôtres après lui s'en servirent avec le même succès, et ainsi pense encore, ainsi s'exprime, ainsi triomphe aujourd'hui toute âme vraiment touchée de l'amour de son Dieu. Mais en est-il beaucoup de ce nombre? et nous du moins, chrétiens, en sommes-nous? Héritiers de la foi des apôtres, avons-nous hérité de leur amour pour Dieu? Ne sommes-nous pas arrivés à ces temps malheureux où la charité de plusieurs devait se refroidir? Le feu de l'amour divin ne s'est-il pas ralenti, ne s'est-il pas éteint dans presque tous les cœurs?

Quelle gloire pour Dieu, quel bonheur pour vous, quelle consolation pour moi, si je pouvais aujourd'hui ranimer cet amour si faible et si languissant. C'est dans cette vue que je viens vous remettre devant les yeux, et les motifs qui doivent vous engager à aimer Dieu, et les prérogatives qui distinguent l'amour de Dieu, et qui l'élèvent au-dessus de toutes les autres vertus. Motifs d'aimer Dieu, motifs les plus pressants; je tâcherai, dans le premier point, de vous en faire sentir toute la force et toute l'énergie. Avantages et prérogatives de l'amour de Dieu sur toutes les autres vertus; je tâcherai, dans le second point, de vous en découvrir toute l'importance.

Esprit-Saint, Esprit d'amour, amour subsistant, unique principe de toute charité, c'est à vous de seconder une entreprise qui n'a pour but que le parfait rétablissement de votre empire dans tous les cœurs. Nous vous en conjurons par l'entremise de Marie: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu. *Diliges Dominum Deum tuum* (*Marc.*, XII, 30): voilà, dit Jésus-Christ, le premier et le plus grand des commandements: *Hoc est primum et maximum mandatum.* (*Ibid.*) Une loi si précise et si formelle ne souffre ni exception, ni adoucissement; et si l'apôtre saint Jean dit anathème à ceux qui n'aimeront pas Jésus-

Christ, à quel anathème ne seraient pas soumis ceux qui oseraient nous faire envisager l'amour de Dieu comme une vertu de conseil? Mais la loi qui commande l'amour, peut-elle être un motif d'aimer? Et n'est-ce pas un principe dans la morale, que le cœur de l'homme ne connaît point de loi; que, libre dans son choix, il dispose à son gré de son amour et de sa haine? Quoi qu'il en soit de la vérité de ces maximes, ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ai pour le présent aucun intérêt de vous les contester, puisqu'en les supposant véritables, je puis encore vous proposer la loi qui commande l'amour de Dieu, comme un des motifs les plus propres à vous l'inspirer, moins à la vérité par l'autorité suprême dont elle est émanée, que par l'infinie bonté qu'elle nous découvre dans son auteur.

Vouloir être aimé, quand on peut se faire craindre, quand on est en état de se faire haïr impunément; compter pour quelque chose le présent d'un cœur qui n'a que lui-même à donner : voilà de toutes les vertus celle qui fut toujours la plus chérie, la plus précieuse aux yeux de l'univers; celle qui, dans les siècles idolâtres, fit les dieux; qui fait encore aujourd'hui les héros et les délices du genre humain.

Qu'un grand du monde, qu'un prince, qu'un roi de la terre, traversant les espaces immenses qui le séparent du reste de ses sujets, dépouillant pour un temps cet air de grandeur et de majesté qui n'imprime que du respect, daigne jeter un regard favorable sur un peuple qui s'empresse à le servir; bientôt, maître de leurs cœurs et de leurs vies, il les verra s'épuiser pour le soutenir ou pour le porter encore plus haut que la naissance ne l'a placé. Ce n'est, le plus souvent, de sa part, qu'une amitié feinte ou stérile; l'ouvrage de la politique ou du tempérament : il ne recherche pas leurs caresses, mais il les souffre; il ne remédie pas toujours à leurs maux, mais il en gémit; pour seconder ses projets, il faudra souffrir, peut-être faudra-t-il périr, n'importe; des peines qu'il verra, une mort qu'il plaindra, n'ont rien qui effraye; le cœur des rois est dans la main de Dieu : mais le cœur des peuples est dans la main d'un roi qui sait en connaître le prix.

Dieu de gloire et de majesté, pour qui la création de l'univers ne fut qu'un jeu, devant qui tous les rois de la terre ne sont que cendre et que poussière; Dieu seul, grand, puissant, sage, heureux par vous-même, oserais-je vous offrir un cœur trop méprisable pour mériter; du moins trop méprisé pour attirer l'attention des hommes que la naissance ou la fortune a placés au-dessus de moi? Un coup d'œil jeté vers le ciel m'annonce, il est vrai, toute votre grandeur; et je ne puis refuser mes hommages à l'Auteur de tant de merveilles; je crains, je respecte, j'adore; j'aimerais, si je croyais qu'un Dieu si grand daignât souffrir mon amour. Il le souffre, chrétiens; c'est trop peu dire, il le souhaite, il l'ordonne; la loi qui commande l'amour est à ses yeux le premier, le plus grand des commandements : *Hoc est primum et maximum mandatum;* fut-il jamais une recherche plus glorieuse pour nous, une estime plus pure et plus désintéressée? Affranchi de tous les besoins qui rapprochent de nous, supérieur à toutes les faiblesses qui nous attachent les dieux de la terre, Dieu ne veut être aimé, que parce qu'il aime le premier; et la loi qui commande l'amour serait seule une preuve de sa tendresse pour nous. Aimons-le donc, mes frères, nous dit l'apôtre saint Jean; aimons, aimons Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier : *Diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos* (I *Joan.*, IV, 10)

Il m'a aimé le premier; l'air que je respire, le jour qui m'éclaire, l'univers que j'habite : naissance, talents, santé, richesses, honneurs, plaisirs, tout ce que j'aime, tout ce que possède, tout ce que je suis, je le tiens de son amour, et d'un amour qui me préparait, ici-bas même, une destinée mille fois plus heureuse, si le péché de notre premier père n'avait pas traversé ses desseins. Péché contagieux, et qui, transmis à sa postérité malheureuse, devait tarir la source des grâces que Dieu préparait à une génération saine : tremblez donc, race coupable, tremblez Dieu va descendre sur la terre; déjà le ciel s'ouvre. Mais que vois-je? un Dieu enfant, un Dieu pauvre et humilié, un Dieu dans la douleur et dans les larmes; une enfance opprimée, et qui ne trouve de sûreté que dans l'exil; trente ans d'une vie pauvre et obscure, trois ans de courses et de fatigues; tout cela couronné par la mort, et quelle mort! Est-ce donc là naître? est-ce vivre et mourir en Dieu? Oui, chrétiens, mais en Dieu qui veut que vous le regardiez, dans sa naissance comme l'ouvrage, pendant sa vie comme l'esclave, à sa mort comme la victime de son amour pour vous. Que n'avait il pas fait jusqu'alors pour s'unir aux hommes par les liens de l'amour le plus tendre? Est-il des grâces et des faveurs qu'il ne leur eût prodiguées du haut de son trône, des moyens qu'il n'eût pris pour contracter avec eux une alliance éternelle sans sortir du sein de sa gloire? Amour avide, amour insatiable; tant de soins inutiles, tant de démarches perdues, tant de grâces rebutées n'ont donc pu remplir tous tes vœux? et n'ayant plus rien à demander, que Dieu ne t'ait déjà donné, tu le condamnes lui-même; il faut que, plaint sous tes lois, il se donne, il se livre, il s'immole : amour impérieux, amour tout-puissant sur un Dieu, ne pourras-tu rien sur le cœur des hommes? Et vous, mes chers auditeurs, vous qui vous piquez d'un cœur sensible et généreux, vous qui aimez si tendrement, dirai-je? ceux qui vous aiment, ou dont vous croyez être aimés, n'aimerez-vous pas un Dieu qui vous a aimés jusqu'à mourir pour vous? *Diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos.*

Mais est-il bien sur que Jésus-Christ soit mort pour moi? suis-je du nombre de ceux

pour qui Jésus-Christ a prié, du nombre de ceux que son père a séparés de la masse réprouvée? Ne suis-je point un de ces vases d'ignominie forgés dans sa colère, et destinés à faire éclater la justice d'un Dieu, dont je voudrais en vain pouvoir chanter les miséricordes? Qu'entends-je, mon cher auditeur? Quoi! vous craignez que saint Paul ne vous ait trompés, lorsqu'il vous assure en termes exprès que Dieu veut le salut de tous les hommes, que Jésus-Christ est mort pour tous les hommes. Et c'est ici, mes chers auditeurs, que je ne puis m'empêcher de faire une réflexion qui n'est pas étrangère à mon sujet. On sait assez qu'au seizième siècle, Luther et Calvin ont décrié la crainte et l'espérance chrétienne; qu'ils ont prétendu réduire toutes les vertus à l'amour de Dieu. Mais on ignore peut-être que dans le plan de religion qu'ils se sont formé, ils semblent avoir travaillé plutôt à nous remplir de la crainte qu'ils réprouvent, qu'à nous inspirer l'amour qu'ils exigent, non pas comme la première, mais comme l'unique vertu. Rien cependant de plus aisé à démontrer d'une manière sensible.

En effet, dans leurs principes, Dieu commande; mais il refuse la grâce nécessaire pour obéir; Dieu récompense et punit à son gré, mais des vertus et des vices dont je ne suis que l'instrument. Il est un séjour heureux où il enivre ses élus d'un torrent de délices; il est un abîme profond, où les réprouvés boiront à jamais dans le calice de sa fureur. Mais tandis que l'opération toute-puissante de la grâce arrache quelques enfants d'Adam à leur malheureuse destinée, le plus grand nombre, esclave d'une cupidité dominante, pousserait des soupirs inutiles vers la céleste patrie dont un Dieu ne lui a pas ouvert l'entrée. La crainte et la terreur les suit jusqu'au pied du Calvaire. Là ces hommes, avares d'un sang que Jésus-Christ prodigue pour nous, osent donner des bornes à la rédemption que saint Paul étend à tous les hommes, et mettent le Sauveur hors d'état de reprocher aux réprouvés l'abus d'un sang qu'il n'a pas versé pour eux. Je ne vous dis point aujourd'hui qu'une telle doctrine est manifestement contraire à l'Écriture sainte, rejetée par la voix unanime des Pères et des docteurs, solennellement frappée des anathèmes de l'Église; qu'elle est aussi injurieuse à Dieu, dans ses principes, que favorable au libertinage dans ses conséquences; mais, me renfermant dans mon sujet, qu'il me soit permis de leur demander lequel est le plus aimable du Dieu qu'ils servent, ou du nôtre? Le Dieu qu'ils adorent est un Dieu grand, puissant, terrible, je le sais; il n'est pas même injuste, je le suppose pour un moment: mais est-il aussi aimable qu'un Dieu plein de tendresse pour tous ses enfants, ne commandant rien que sa grâce ne rende possible, leur destinant à tous les mêmes récompenses; les menaçant pour les intimider plutôt que pour les perdre; ne les perdant qu'à regret et ne punissant jamais que des crimes qu'ils ont pu éviter? Vous ne me parlez, puis-je leur dire, vous ne me parlez que de la nécessité d'aimer Dieu; mais vous offrez à mon amour un Dieu qui, peut-être, me hait de toute éternité, qui m'abandonne dans le temps, qui m'a peut-être déjà condamné à me haïr moi-même pendant toute une éternité. L'Église offre à mon amour un Dieu qui m'a toujours aimé, qui me protége encore aujourd'hui, qu'il ne tient qu'à moi d'aimer et de posséder pendant toute une éternité. Elle m'avertit, aussi bien que vous, de l'aimer. Mais eût-on oublié de m'en avertir, une telle peinture m'en dit plus que tous vos discours. Oui, je l'aime et je l'aimerai toujours, puisqu'il m'a aimé jusqu'à mourir pour moi: *Diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos.*

Jusqu'à présent c'est le Dieu, c'est le Sauveur de tous les hommes qui vous demande ce tribut d'amour que lui doivent tous les cœurs. Mais n'a-t-il point de droits particuliers sur le vôtre? N'a-t-il été, n'est-il encore à présent pour vous que ce qu'il est pour tous les hommes? Ah! mes chers auditeurs, que ne puis-je ici vous remettre devant les yeux tant de grâces, tant de faveurs qui ne sont que pour vous, qui ne sont connues que de vous et peut-être qui ne sont connues que de lui! En est-il un seul parmi nous qui ne dût s'écrier dans les transports de la reconnaissance la plus vive: Non, Dieu n'en a pas usé ainsi avec toutes les nations; il ne leur a pas, comme à nous, manifesté ses jugements? *Non fecit taliter omni nationi, et judicia sua non manifestavit eis.* (*Psal.* CXLVII, 20.)

Justes, qu'une éducation chrétienne, qu'un heureux naturel, qu'une abondance de grâces et de lumières engagea, dès vos plus tendres années, dans les routes de la vertu; justes rares au siècle où nous vivons, justes heureux, ce n'est point à vous qu'il faut vanter la bonté de votre Dieu. Vous ne l'avez pas si constamment aimé, sans savoir jusqu'à quel point il est aimable pour vous. Instructions, exemples domestiques, lumières, sentiments, horreur naturelle pour le mal, penchant pour le bien, périls écartés, piéges découverts, liaisons rompues, quelquefois des succès pour ménager votre faiblesse, plus souvent des disgrâces pour épurer votre vertu; aucun des traits d'une Providence paternelle ne vous est échappé. Vous êtes les premiers à le dire; il est non-seulement des hommes, mais des peuples entiers avec qui Dieu n'en a pas usé comme avec vous: *Non fecit taliter omni nationi.*

Et vous, pécheurs; je dis pécheurs même les plus obstinés, et presque endurcis, voulez-vous aujourd'hui connaître toute l'étendue des obligations particulières que vous avez à la patience d'un Dieu qui vous a si longtemps attendus; à la bonté d'un Dieu qui vous a si opiniâtrément recherchés; à la clémence d'un Dieu encore aujourd'hui tout prêt à vous pardonner? Descendez en esprit dans ces cachots souter-

rains, où règne un Dieu sans miséricorde. A la lueur du flambeau de la foi, parcourez ces réduits obscurs consacrés aux larmes, aux gémissements, au blasphème, au désespoir, à la rage; vous y verrez des légions d'anges, des anges du premier ordre: un péché, un seul péché, un péché de pensée, un désir, libre à la vérité, mais à peine formé: tel est le crime que Dieu punit avec tant de rigueur. Mais il est encore un objet plus intéressant pour vous: quelle multitude d'hommes déjà réunis avec les démons! quelle foule de chrétiens! le sanctuaire même n'est pas épargné: des prêtres, des ministres du Dieu vivant, des vierges folles qui se sont perdues à l'ombre de la croix du Sauveur, et surtout des hommes moins criminels que vous; le compagnon de vos débauches enlevé au milieu de sa course, et sans avoir eu le temps de se reconnaître; le ministre, l'instrument, la victime de vos passions; tel qui ne s'est perdu que pour vous avoir servis, pour vous avoir aimés, pour vous avoir connus. L'enfer, oui, l'enfer ainsi parcouru, deviendra pour vous une école d'amour: vous y trouverez à chaque pas un Dieu terrible, un Dieu vengeur, un Dieu inexorable; mais un Dieu qui ne dut jamais vous paraître plus aimable qu'à la vue de ces flammes dévorantes. Hé quoi! vous direz-vous alors à vous-mêmes, ces anges, ces hommes, qui peut-être n'ont péché qu'une fois, brûlent depuis plusieurs siècles; et moi, coupable des crimes les plus énormes, peut-être de sacriléges réitérés, je vis, je respire encore! plus d'espoir, plus de retour pour eux; ce qu'ils sont aujourd'hui, ils le seront à jamais: et moi, ce que je suis depuis plusieurs années, si je veux, à l'instant je cesse de l'être. Occasion de chute, pierre de scandale, organe, apôtre du démon, combien par mes exemples, par mes discours, par mes caresses, combien ai-je fait de malheureux pour une éternité? Je les ai perdus, et je puis encore me sauver. Victime échappée de l'enfer, objet de jalousie pour tant de réprouvés, n'en suis-je point un pour bien des saints même, pour qui Dieu n'en a point tant fait que pour moi? *Non fecit taliter omni nationi, et judicia...*

Plaignez-vous après cela de la pesanteur du joug que vous impose le Seigneur, en vous ordonnant de l'aimer. Renvoyez la pratique de cette loi si dure aux âmes justes et ferventes, et, vous bornant à des vertus moins pénibles, attendez, comme vous le dites quelquefois, que le temps et la grâce vous élèvent jusqu'à l'amour.

Et quel est donc pour vous ce Dieu qu'il est si difficile d'aimer? Est-ce un maître impérieux, un ennemi, un tyran? Quoi! votre Dieu, votre Père, votre Sauveur; un Dieu haï, outragé, persécuté, à qui tous vos crimes n'ont pu arracher l'arrêt de votre perte! Est-ce dans la crèche où il s'abaisse, où il s'anéantit; est-ce sur la croix où il verse jusqu'à la dernière goutte de son sang; est-ce dans nos tabernacles où il devient votre nourriture; est-ce dans le ciel où il vous prépare une demeure: est-ce dans l'enfer dont il vous dispute et dont il vous ferme l'entrée depuis si longtemps, que vous le trouvez si peu digne de votre amour?

Tendresses, transports, pieux excès, délicieuse ivresse de l'amour divin, flammes pures et dévorantes qui consumâtes une Madeleine, un François d'Assise, une Thérèse, eûtes-vous jamais, et pouviez-vous avoir d'autre aliment que la méditation de ces vérités si intéressantes? Et n'est-ce pas de là, comme d'une source féconde, que coule cette union tendre et affectueuse avec Dieu; ce dégoût sensible de la terre et de tout ce qui pourrait nous y attacher; ces soupirs ardents poussés vers la céleste patrie; ces larmes amères, cette douleur profonde sur la durée de notre exil, douleur qui mine, qui consume, qui dévore ceux qui en sont atteints? Heureux le chrétien dont je viens ici de vous peindre les sentiments, et dont le cœur, peu touché de tout autre désir, ne soupire qu'après le moment qui doit le réunir pour toujours à l'objet de son amour.

Mais en est-il beaucoup de ce nombre? Et par quelle fatalité le siècle le plus éclairé, le plus éloquent, et en apparence le plus zélé pour l'observation du grand précepte de l'amour de Dieu, est-il le plus froid, le plus insensible; et par un scandale qu'on ne peut assez déplorer, le plus dédaigneux pour le langage qui exprime, et pour les sentiments que doit produire cet amour si étroitement commandé? Que doit-on penser surtout de ces prétendus esprits forts, qui, toujours prêts à blasphémer ce qu'ils ignorent, osent compter pour rien tout ce que les saints ont appris de plus sublime dans leurs communications avec Dieu; qui, sous prétexte de réduire tout à une dévotion solide et sensée, voudraient bannir les sentiments, la tendresse, les expressions vives et passionnées, qui, dans la bouche des âmes ferventes et des maîtres de la vie spirituelle, ne leur paraissent qu'autant de pieuses rêveries? Profanes adorateurs d'une beauté fragile et mortelle, vils esclaves de la chair et des sens, il leur sied bien de parler de la sorte! Ne devraient-ils pas être les premiers, sinon à goûter et à comprendre, du moins à croire et à respecter les mystères de l'amour divin? Quoi donc! un amour terrestre et grossier, un amour impur et criminel aura ses sentiments, ses expressions, son langage à part; et le plus pur, et le plus saint de tous les amours, et l'amour de Dieu n'aura ni terme pour se faire entendre, ni mouvement secret pour se faire sentir! Ah! s'il est un amour étonnant, ou pour mieux dire un amour inconcevable, ce n'est point l'amour qui touche, qui attendrit, qui passionne les saints: c'est cet amour froid et insensible, dont se contentent la plupart des chrétiens de nos jours. Aimer, et ne pas s'affliger avec un Dieu qui souffre; aimer, et ne pas pleurer

avec un Dieu qui verse des larmes; aimer, et ne pas se sentir pressé de mêler son sang avec le sang d'un Dieu qui expire : voilà sans doute un amour tout nouveau, un amour, dirai-je, supérieur? ou plutôt contraire à tous les mouvements de la nature, tel que la raison n'en a jamais connu, tel que la reconnaissance ou la passion n'en ont jamais inspiré.

Il faut cependant l'avouer, pour la consolation des âmes timorées, un pareil amour peut absolument être un amour sincère; mais il ne l'est pas dans tous, et rien de plus important que de ne s'y pas méprendre.

Amour insensible, amour qui peut être sincère dans une âme toujours vertueuse, ou du moins rentrée depuis longtemps dans les voies de la justice, qui vient enfin à épuiser ce fonds de sensibilité que la nature a mis en nous, ou que Dieu lui-même, se mettant de la partie, tient dans un état d'aridité et de sécheresse. Tandis que je saurai qu'elle est fidèle à tous ses devoirs, qu'elle gémit sur son indifférence, qu'elle se sait mauvais gré de sa froideur; que, faisant tout ce que pourrait inspirer l'amour le plus sensible, elle craint autant de ne pas aimer que si elle ne faisait rien : alors je verrai dans sa conduite l'amour qu'elle ne sent pas dans son cœur, et trouverai sa défiance aussi mal fondée que la présomption de ceux qui croient toujours aimer assez.

Amour insensible, amour plus équivoque, mais contre lequel je ne crois devoir absolument prononcer, quand il s'agit de ces âmes indolentes et incapables d'attachement, qui n'aiment rien qu'elles, et qui paraissent encore s'aimer médiocrement; qui se sont éloignées de Dieu, moins par empressement pour les plaisirs qu'il condamne, que par dégoût pour le contraire qu'il prescrit. Peut-être pourra-t-elle aimer Dieu, sans éprouver pour lui ce qu'elle n'a jamais senti pour le monde.

Je prononce beaucoup plus hardiment contre votre insensibilité, à vous, pécheurs, qui avez jusqu'à présent vécu dans un profond oubli de Dieu, et pour qui les vérités de la religion doivent avoir toute leur force, toute la grâce de la nouveauté; à vous, dont le cœur vif et ardent eut toujours tant de peine à se défendre des charmes d'une amitié naturelle, peut-être du poison d'un amour détestable. Vous, à peine dégagé de vos fers, encore tout couvert du sang de Jésus-Christ, vous croyez pouvoir aimer Dieu, sans le sentir, et presque sans le savoir : ces yeux qui ont si souvent pleuré des disgrâces étrangères ou imaginaires n'ont point de larmes à donner aux souffrances d'un Dieu mourant pour vous! Cet esprit autrefois si plein de l'objet dont vous étiez épris, que les affaires les plus sérieuses et les plaisirs les plus tumultueux avaient peine à l'en distraire pour quelques moments; cet esprit qui, malgré l'intervalle des temps et la distance des lieux, voyait partout, entretenait partout, adorait partout l'idole qu'il s'était formée, loin de porter le souvenir de son Dieu dans les cercles et les assemblées profanes, apporte les soins, les embarras, les plaisirs du monde jusqu'au pied des autels! ceux qui vous approchent, si intéressés à connaître, et si habiles à découvrir vos inclinations, ne se sont point encore aperçus que vous aimiez Dieu. Pourquoi l'amour de Dieu est-il le seul qui échappe à leurs recherches? Quand vous aimiez ailleurs, ils le voyaient aussitôt; votre secret vous échappait malgré vous; vous le disiez, pensant le taire, un regard, un geste vous trahissait. Vous ne voulez point cacher votre amour pour Dieu, vous le publiez, vous en faites gloire; et l'on ne sait qu'en penser; et l'on a peine à vous croire! et l'on ne vous croit pas! Vous l'aimez cependant, vous le dites du moins : mais avouez en même temps que Dieu est le seul que vous ayez jamais aimé de la sorte; que vous-mêmes ne voudriez pas qu'on vous aimât ainsi. Pour moi, qui sais que le cœur de l'homme est un abîme impénétrable, et dont il n'y a que l'œil d'un Dieu qui puisse sonder toute la profondeur, frappé d'ailleurs de la contradiction de votre conduite et de vos discours, n'osant ni vous croire, ni vous démentir, je compte remplir à votre égard toute l'étendue de mon ministère, en vous avertissant que toutes les apparences sont contre vous, et que, en cette matière le doute seul est quelque chose de bien terrible pour un chrétien, qui ne peut se dispenser, ou d'aimer Dieu dans cette vie, ou d'en être haï pendant toute l'éternité. Mais avançons, et, après avoir vu combien Dieu l'emporte sur tous les autres objets qui pourraient partager notre amour, voyons en quoi l'amour l'emporte sur toutes les autres vertus qui pourraient nous attacher à Dieu : c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Ne craignez pas, chrétiens, que, pour relever l'excellence et les prérogatives de l'amour de Dieu, j'entreprenne d'avilir et de dégrader les vertus qui ont un principe moins noble : Dieu veut qu'on le craigne, puisqu'il menace; Dieu veut qu'on espère, puisqu'il promet. La crainte de Dieu ne rend point l'homme hypocrite, et le pécheur impénitent, comme l'a prétendu Luther. La crainte est un don de Dieu, un mouvement de l'Esprit-Saint; elle nous dispose à recevoir la grâce de la justification dans le sacrement de la pénitence : ainsi l'a défini le saint concile de Trente. Mais je vous dirai que ce que la crainte et l'espérance ne font qu'avec peine, l'amour le fait aisément, et même avec plaisir; que ce que la crainte et l'espérance ne font qu'à demi, l'amour le fait pleinement; que ce que la crainte et l'espérance ne peuvent faire, l'amour le peut et le fait très-souvent. En deux mots, il est des devoirs grands et pénibles, qui étonnent la nature à qui on les commande; il en est de légers, et qui paraissent peu dignes de la majesté de Dieu qui les exige;

il est des vertus dont l'occasion ne se présente pas toujours, et des moyens de salut qui peuvent nous manquer en certaines circonstances. Or, je soutiens qu'il n'est rien de si grand et de si pénible que l'amour de Dieu ne rende aisé; rien de si léger et de si petit que l'amour de Dieu n'ennoblisse et qu'il ne consacre; rien d'impossible, que l'amour de Dieu ne remplace avec usure. L'amour de Dieu, s'il est tel qu'il doit être, facilitera tout, ennoblira tout, suppléera à tout.

Rien de si grand et de si pénible que l'amour de Dieu ne rende aisé. Le monde, je dis le monde même le plus aveugle et le plus corrompu, oserait-il contester à l'amour de Dieu une prérogative qui ne se fait que trop sentir dans l'amour des créatures, et quiconque a jamais su ce que c'est qu'aimer n'applaudira-t-il pas toujours à cette maxime de saint Bernard? Dès que l'on aime, il n'est plus de peines, il n'est plus de travaux : *Ubi amatur, non laboratur.*

Epoux unis par les liens d'une tendresse mutuelle; pères et mères si dignes de l'être et qui vivez moins pour vous que pour vos enfants; enfants dociles et reconnaissants, la joie et la consolation de vos pères; amis que l'amitié seule unit peut-être par des liens plus forts que tous les liens de la nature et du sang, est-il pour vous des peines et des fatigues, dès qu'il s'agit du bonheur de ceux que vous aimez?

Et vous, esclaves de la plus honteuse des passions, quelle force, quel courage! s'il s'agissait d'un amour légitime, je dirais : quelle grandeur d'âme n'épuisez-vous pas dans la passion qui vous asservit? Démarches les plus bizarres, entreprises les plus hardies, projets les plus téméraires et les plus insensés; est-il rien qui vous arrête ou qui vous coûte quand il s'agit de la satisfaire, et capables de tout, excepté de la combattre, connaissez-vous, craignez vous d'autres peines que celle que l'on trouve à lui résister?

Cet homme si décrié par son avarice et par ses usures, devait, ce semble, entasser toujours trésors sur trésors, et transmettre à ses neveux tout le fruit de ses crimes. Mais à peine l'amour a-t-il trouvé entrée dans ce cœur si longtemps insensible, qu'à l'épargne la plus sordide succèdent les plus folles dépenses. Un changement si brusque n'aura rien qui étonne ceux qui en connaissent le principe.

Tel qu'on a toujours vu timide jusqu'au scrupule, jaloux à l'excès de sa réputation, esclave, je ne dis pas des jugements, mais des soupçons et des bruits populaires, brave aujourd'hui la censure de toute une ville. Il y va de son honneur, et de cette réputation autrefois si chère; il le voit, il le sait : mais ivre d'un fol amour, il doit ce sacrifice à la fausse divinité qu'il adore. Intérêts de la fortune, répugnance de la nature, lumière de la raison, tout plie, tout fléchit sous les lois de ce tyran. Amour aveugle, amour insensé, amour détestable; mais amour tout-puissant, qui commande avec empire à toutes les autres passions, qui sait les faire obéir ou les détruire. La honte, le remords, le désespoir, marchent sur ses pas; souvent on le craint, quelquefois même on le voit; mais, tandis qu'il domine, il n'est ni crainte, ni lumière qui ne cède au plaisir de suivre ses lois : *Ubi amatur, non laboratur.*

Faible image de ce que peut, de ce que fait tous les jours l'amour de Dieu dans un cœur qui se livre à toutes ses impressions. Ce n'est qu'à cet amour qu'il appartient de bannir les irrésolutions, les alarmes, les frayeurs qui n'accompagnent que trop souvent les vertus qu'inspire tout autre motif. Et tandis que la voie des commandements paraît pour l'ordinaire trop étroite à ceux que la crainte y retient; la voie des conseils est presque toujours trop spacieuse au gré d'une âme que l'amour y engage. Percée d'un de ces traits qui avait blessé l'Epouse du cantique, et, comme elle, insensible à toute autre douleur qu'à celle que lui cause l'absence de son Bien Aimé, à peine comprend-elle ce qu'on veut lui dire quand on lui parle de la violence qu'il faut se faire pour être toute à Dieu. Tout lui paraît doux, tout lui paraît aisé, dès qu'il peut plaire à l'objet de son amour. Elle souffre avec plaisir; elle travaille sans peine; elle persévère sans dégoût, et cherchant la croix dans la croix même, elle ne se plaint que des consolations qui l'empêchent de la trouver : ou si la source de ces consolations vient à tarir pour un temps, aimant alors jusqu'à l'ennui, le dégoût, la tristesse que son Dieu lui ménage pour l'éprouver, elle ne donnerait pas ses peines pour tous les plaisirs dont elle se voit privée : *Ubi amatur, non laboratur : aut si laboratur, labor amatur.*

Au reste, si je vous parle maintenant une langue étrangère n'en accusez que vous, et craignez tout de votre indifférence pour Dieu. Donnez-moi, puis-je vous dire avec saint Augustin : donnez-moi une âme qui aime, et elle sent ce que je dis : *Da amantem, et sentit quod dico.* Donnez-moi des cœurs comme les cœurs des apôtres et des martyrs; peu contents de souffrir avec cette patience qu'inspire la crainte et l'espérance chrétienne, ils se feront de leurs souffrances même un sujet de joie et de triomphe. Les opprobres, les humiliations, les tourments, la mort, et la mort la plus cruelle, auront des charmes pour eux, et livrés à tout ce que la rage des tyrans peut inventer de supplices les plus affreux, ils étaleront aux yeux d'un monde surpris, non pas l'orgueil et le faste d'un philosophe qui cherche à dissimuler ce qu'il souffre; non pas même cette fermeté de courage qui lutte contre la douleur; mais la paix et toute la tranquillité d'une âme qui repose dans le sein des plaisirs. Donnez-moi des Xaviers, et à la vue des travaux, des combats, des persécutions qui doivent gagner tout un monde à Jésus-Christ, le calice qu'on leur présente ne sera jamais assez amer à leur gré; Dieu leur

paraîtra prodigue de grâces et de faveurs; ils ne le trouveront avare que d'épreuves et de tribulations : encore plus, s'écrieront-ils, encore plus, Seigneur : *Amplius, Domine, amplius*. Donnez-moi des Thérèses, et les peines et les misères de cette vie, qui ne devaient, ce semble, servir qu'à nous en détacher, seront les seuls agréments qui puissent la leur rendre supportable. Ah! Seigneur, diront ces amantes passionnées, ou souffrir, ou mourir : *Aut pati, aut mori*. En un mot, donnez-moi des âmes qui aiment et elles entendent ce que je dis : *Da amantem, et sentit quod dico*. Non-seulement elles sentent ce que je dis; elles sentent ce que je ne dis pas, ce que je ne puis dire, ce qu'elles-mêmes ne pourraient exprimer.

Aimez donc, ajoute saint Augustin; aimez et faites ce que vous voudrez : *Ama, et fac quod vis*. Il ne dit pas, et faites ce que vous devez, et faites ce que vous pouvez : mais, aimez, et faites ce que vous voulez : *Ama, et fac quod vis*. Non que l'amour de Dieu nous affranchisse de ses autres lois; mais, parce que ce qui est pour tout autre, gêne, contrainte, devoir, n'est pour une âme qui aime, que plaisir, inclination, volonté. Celui qui craint agit, parce qu'il doit agir; celui qui aime agirait quand même il ne le devrait pas. Il agit parce qu'il le veut : *Ama, et fac quod vis*.

Ah! mes chers auditeurs, quand l'amour de Dieu n'aurait point d'autre avantage sur la crainte, qui pourrait bien en connaître tout le prix? Car enfin, il faut l'avouer, la religion, séparée de l'amour, a ses peines, et nous expose assez souvent à des épreuves bien terribles pour la nature. Aimer des ennemis qui méritent toute notre haine; dévorer dans le silence un affront, un outrage sanglant; se dévouer à toute la honte dont un monde profane et qui ne voit pas le fond des cœurs, a coutume de punir un pardon qu'il croit politique et forcé; restituer un bien mal acquis, et pour cela descendre du rang où vous a placés l'iniquité de vos pères, et rentrer dans la poussière dont il vaudrait mieux pour vous n'être jamais sortis; rompre avec un ami puissant, avec un protecteur qui tient votre sort entre ses mains, ou, ce qui coûte peut-être encore plus, avec une personne tendrement aimée, dès que son amitié devient, pour vous ou pour elle, une occasion de scandale : ce ne sont là ni les conseils de l'Évangile, ni les voies d'une sublime perfection; ce sont des lois précises, rigoureuses, qui obligent, et qui obligent sous peine d'une éternelle damnation.

Heureuse, et mille fois heureuse, l'âme qui aime, lorsque sa vertu se trouve à de si grandes épreuves! Elle a, dans l'amour de son Dieu, le principe d'une paix inaltérable et la ressource la plus assurée contre toutes les attaques de l'ennemi. Ce qui serait pour tout autre une occasion de chute, du moins un sujet de peine et de trouble, ne sera pour elle que la matière d'un triomphe, et la source de ce plaisir si pur et si délicat que l'on trouve à combattre et à souffrir pour ce que l'on aime.

Si jamais elle est à plaindre, c'est lorsque le défaut d'occasion ou de force l'oblige de renfermer au dedans d'elle-même le feu qui la consume, et la resserre dans un cercle d'observances légères qui lui paraissent peu dignes de la majesté de son Dieu. Encore alors même n'est-elle à plaindre que parce qu'elle croit l'être, et pour être heureuse, il ne lui manque que de mieux connaître son bonheur. Ce qu'elle fait, ce qu'elle souffre lui paraît peu de chose; il l'est en effet : ce n'est presque rien aux yeux des hommes. Mais que ce peu, que ce rien devient grand aux yeux d'un Dieu qui prise les choses, moins par ce qu'elles sont en elles-mêmes que par le motif qui les inspire!

Que les grands de la terre règlent leur estime et leur bienveillance, moins sur l'amour qu'on a pour eux que sur les services qu'on leur rend; c'est pour eux une espèce de nécessité d'en user de la sorte. Hommes comme nous, ils ne voient pas le fond des cœurs; et, quand ils le verraient, sujets à mille besoins, pour les rendre heureux il leur faut autre chose que des cœurs, et ces cœurs si peu connus, si peu estimés, souvent si peu utiles à des maîtres mortels, sont le seul de tous nos biens qui attire les regards, qui mérite l'estime, qui fasse la joie, et, dans un sens, le bonheur même d'un Dieu.

Et, qu'importe, nous dit-il, par l'organe de son apôtre, qu'importe que tout un peuple s'empresse à chanter mes louanges et à m'honorer du bout des lèvres, si son cœur, que je voulais par préférence, échappe à mes recherches et à mes bienfaits? *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me!* (*Matth.*, XV, 8) Peuple ingrat, peuple rebelle et hypocrite, crois-tu donc que je me laisse éblouir par la pompe de tes sacrifices, et que je cherche ailleurs qu'au dedans de toi-même ces vertus dont un monde aveugle prodigue si souvent le nom à de vaines apparences? Immole, immole à ton Dieu un sacrifice de louange, mais d'une louange sincère, et sache que le Très-Haut n'estime de tous les biens que les vœux de ton cœur : *Immola Deo sacrificium laudis, et redde Altissimo vota tua*. (*Psal.* XLIX, 14.)

Vœux capables de plaire à Dieu, ne fussent-ils dictés que par une crainte filiale et par l'espérance des biens éternels; mais vœux qui n'imprimeraient pas alors à toutes nos démarches, à nos moindres efforts, ce caractère de grandeur et de noblesse que leur imprime l'amour. Un chrétien qu'anime, que soutient l'espoir de la récompense, ne sera point trompé; il sert un maître juste et fidèle dans ses promesses; tout jusqu'à ses plus légères souffrances, tout sera compté, tout sera récompensé. Mais il doit s'attendre à en voir d'autres, qui n'auront ni souffert ni travaillé comme lui; qui n'auront pas, comme lui, porté le

poids du jour et de la chaleur, et cependant placés aussi haut, peut-être plus haut que lui dans le royaume du Père céleste. Et s'il en est surpris, surtout s'il ose s'en plaindre : Serviteur fidèle, lui dira Dieu, serviteur fidèle, mais intéressé : mercenaire laborieux, mais enfin mercenaire, de quoi vous plaignez-vous ? votre salaire ne répond-il pas à vos espérances et à vos travaux ? Est-ce vous faire injure que de taxer votre ouvrage sur le prix dont nous sommes convenus : *Nonne ex denario convenisti mecum ?* (*Matth.*, XX, 13) Vous l'avez exigé ; il a fallu vous le promettre ; il est à vous, mais n'en attendez rien de plus : *Tolle quod tuum est, et vade.* (*Ibid.*, 14) Ceux dont vous enviez le sort ont moins travaillé que vous ; je le sais ; mais ils ont travaillé sans convention, sans savoir, du moins sans penser quelle serait leur récompense, trouvant dans le seul plaisir de me servir une récompense présente. Ils ont encore moins souffert qu'ils n'ont paru souffrir ; mais ce qui diminuait leurs peines augmentait leurs mérites ; et tout est grand, tout est digne de moi, dès que je le vois marqué au sceau d'un amour si généreux et si désintéressé.

Et comment l'amour ne rehausserait-il pas le prix des moindres choses que l'on fait, puisqu'il tient lieu, puisqu'il donne le mérite des choses même que l'on ne fait pas.

Un amour qui fait ce qu'il peut, mais contraint et gêné par une impuissance presque absolue, ou par des ordres supérieurs, n'a qu'à donner une libre carrière à ses désirs, et ses désirs lui tiendront lieu d'actions. Avoir voulu, c'est avoir fait, surtout quand c'est l'amour qui veut : *Voluisti, fecisti.* Dans les transports de son amour, Thérèse a voulu souffrir ; on lui refuse l'un et l'autre ; elle ne souffre ni ne meurt ; elle a déjà le mérite de tous les deux. Madeleine est une femme pécheresse que ses désordres condamnent à toutes les rigueurs d'une longue et austère pénitence ; à peine ce qui lui reste de vie suffirait-il pour acquitter les dettes qu'elle a contractées : mais elle a un cœur capable d'aimer ; elle aime son Dieu, elle l'aime beaucoup ; c'en est assez : victime de son amour, elle ne doit plus rien à sa justice. Jeûnes, veilles, austérités, vous ferez désormais les délices d'une pécheresse que vous deviez punir ; et, sûre du pardon que lui accorde à l'instant le Dieu de son cœur, elle vous emploiera moins pour apaiser sa colère que pour reconnaître ses bienfaits.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux moyens de salut, d'ailleurs les plus nécessaires et les plus indispensables, que l'amour de Dieu ne supplée et qu'il ne remplace. Vous le savez, chrétiens, le baptême est cette porte mystérieuse par laquelle on entre dans le royaume de Dieu, le premier titre de notre adoption et le fondement de tous nos droits à l'héritage céleste. Mais il est un baptême de feu, qui dans un besoin pressant, peut suppléer au défaut du baptême de l'eau ; et ce feu n'est autre que le feu de la charité la plus pure. Le sacrement de pénitence est un second baptême ; baptême laborieux, ainsi que le nomme le saint concile de Trente : *Laboriosus quidam baptismus* ; baptême nécessaire à tous ceux qui ont perdu la première innocence : mais on n'a pas toujours dans les moments critiques, à l'instant de la mort, les ministres auxquels seuls Jésus-Christ en a confié l'administration. Qu'un pécheur les souhaite alors avec ardeur, qu'il les demande avec empressement ; que la foi qui se réveille, la crainte qui l'effraye, l'espérance qui le soutient, que tout le dispose à profiter de leur secours ! S'ils paraissent, s'ils parlent, à leur voix, ses chaînes vont se briser, c'est un pénitent, un prédestiné. Mais, si la mort les prévient, ce n'est qu'un pécheur, ce n'est qu'un réprouvé. Il craignait, il espérait, il aimait ; mais il n'aimait pas avec cette charité parfaite et justifiante qui seule pouvait suppléer au défaut de la sentence que les ministres de Jésus-Christ n'ont pas eu le temps de prononcer en sa faveur.

L'amour de Dieu est donc la ressource la plus sûre, ou plutôt l'amour de Dieu est l'unique ressource infaillible contre les surprises de la mort. On est pécheur qu'on ne croit pas l'être ; on meurt à l'heure qu'on y pense le moins ; il n'est pas rare qu'on meure sans autre secours que ceux que la grâce peut nous faire trouver au dedans de nous-mêmes. Or, de tous les sentiments qu'elle peut nous inspirer, l'amour est le seul qui par lui-même et à l'instant, puisse nous réconcilier avec un Dieu qui aime tous ceux dont il est aimé. Il les aime, et jusqu'à quel point ? Quel crédit, quelle autorité, quel empire l'amour ne leur donne-t-il pas sur le cœur de Dieu ? Qu'on le craigne, il exauce nos vœux, il fait notre volonté : *Voluntatem timentium se faciet.* (*Psal.* CXLIV, 19.) Mais qu'on l'aime, il prévient nos désirs, il exauce jusqu'à la préparation de nos cœurs : *Præparationem cordis eorum audivit auris tua.* (*Psal.* X, 7.) Lui même les prépare, il demande, il souhaite pour nous ; et tout ce que nous ménage sa providence ne peut manquer de tourner à notre avantage : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* (*Rom.*, VIII, 28.) L'amitié, dit-on, suppose ou établit l'égalité entre les personnes qui s'aiment : *Amicitia aut invenit aut facit pares.* C'est ce qu'a fait de tout temps, ce que fait encore aujourd'hui l'amour mutuel de Dieu et de l'homme. L'amour de Dieu pour les hommes en a fait un Dieu enfant, un Dieu pauvre ; la faiblesse, la misère même, pour parler le langage des prophètes, l'abjection du peuple et le dernier des hommes. L'amour de l'homme pour son Dieu fait tout le contraire ; il rend l'homme riche, heureux, tout-puissant, et pour tout dire en un mot, l'amour est pour l'homme qui aime, le principe des plus grands mérites, la source des plus grandes consolations, le fondement et le gage des plus grandes récompenses.

Mais à quoi m'arrêtai-je? et serait-il bien possible que notre amour pour Dieu ne dût sa naissance qu'à la considération des avantages particuliers que nous pouvons en retirer? Ce qu'est Dieu, ce qu'il a fait, ce qu'il a souffert pour nous, ne suffit-il pas pour nous attacher à lui par les liens de l'amour le plus tendre? Eh! faut-il d'autres raisons pour aimer Dieu que Dieu même?

Ah! Seigneur, j'ose le dire, et je ne crains point d'être désavoué des âmes généreuses qui m'écoutent; réservez pour l'observation des lois les plus pénibles et les plus contraires aux sentiments d'une nature faible et corrompue, pour la restitution entière et totale, ou des biens ou de la réputation d'autrui, pour le pardon des injures les plus cruelles, ces magnifiques récompenses que vous promettez à l'amour qu'on aura pour vous. Tonnez, menacez, foudroyez, s'il le faut, pour nous forcer à combattre, à vaincre, à détruire tout ce qui s'oppose à l'exécution de vos autres desseins: mais, lorsqu'il ne s'agira que d'obtenir notre amour, reposez-vous-en sur votre amour et sur vos bienfaits. Cachez-nous, s'il se peut, jusqu'à la loi qui commande l'amour. Abandonnés aux mouvements de notre propre cœur, pourrions nous ne pas la remplir, cette loi sans même la connaître? Et pourquoi faut-il que jusque dans le sein du christianisme, on s'arrête à examiner, à discuter, à déterminer les bornes précises de l'obligation d'aimer Dieu? Qu'avons nous à craindre, que d'en faire trop peu, dans une matière où l'on ne peut jamais pécher par excès? En quel temps, en quel nombre, en quel degré doivent aller les actes d'amour de Dieu nécessaires pour remplir le précepte? Disputes oisives, stériles, souvent disputes scandaleuses qui ne partent que d'un esprit contentieux, ou d'un cœur avare de ses sentiments, pour celui qui seul en mérite la plénitude et la continuité. Aimons uniquement un Dieu qui seul mérite d'être aimé. Aimons de toutes nos forces un Dieu qui ne peut jamais être assez aimé. Aimons dans tous les temps un Dieu qui ne cessera jamais d'être aimable; c'est le moyen le plus sûr, c'est l'unique moyen de nous acquitter de ce que nous lui devons. Lui-même, pour récompenser en Dieu l'amour que nous lui aurons porté sur la terre, ne peut rien faire de plus grand, de plus avantageux pour nous, que de le perfectionner, de le perpétuer et de le rassasier dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit il.

SERMON VI.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Simile est regnum cœlorum grano sinapis, quod minimum quidem est omnibus seminibus: cum autem creverit, majus est omnibus oleribus, et fit arbor. (*Matth.*, XIII, 31.)

Le royaume des cieux est semblable au grain de sénevé; c'est le plus petit grain de toutes les semences: mais lorsque ce grain a poussé, il s'élève au-dessus de toutes les autres plantes, et il devient un arbre.

Ce grain si petit, et qui paraît s'ensevelir pour toujours dans le sein de la terre, mais qui trouve, dans sa corruption, dans sa mort même, le principe d'une vie nouvelle et plus avantageuse; qui s'étend, qui se dilate, qui, poussant une tige dont les autres plantes ne peuvent égaler la hauteur, devient un arbre et offre une retraite aux oiseaux du ciel. Le grain de sénevé nous est donné par Jésus Christ lui-même, pour la figure du royaume des cieux ou de la religion chrétienne: *Simile est regnum cœlorum grano sinapis.* Obscure, inconnue, cachée pendant trente ans dans un coin de la Judée, à peine a-t-elle commencé d'attirer les regards et l'attention du public; aussitôt persécutée, souffrante, oserai-je le dire, mourante avec son Auteur, elle paraît s'ensevelir pour toujours avec lui dans le tombeau: mais c'est dans le sein de la mort même qu'elle trouve l'immortalité, c'est du tombeau qu'elle sort triomphante; et ce grain, d'abord si petit, qu'il eût échappé aux regards les plus pénétrants, devient un arbre qui, portant sa tête jusque dans les cieux, pousse des branches d'un pôle à l'autre, et couvre enfin de son ombre tous les peuples de l'univers. Arrêtons nous, chrétiens, à cette idée; et dans cette foule de prodiges, qui tous nous garantissent la vérité de la religion chrétienne, attachons-nous à celui qui les suppose, qui les renferme, qui les efface tous au prodige de son établissement. Loin de rougir de la bassesse apparente de son origine, de ce caractère de haine, d'opprobre et de mépris dont tout le monde a tâché de flétrir sa naissance, ne cherchons point ailleurs la preuve de sa divinité que dans cette sagesse profonde qui se joue des conseils des hommes et qui a seule présidé à l'établissement d'une religion dont toutes les puissances du monde ont, pour ainsi dire, opprimé l'enfance, et que l'univers entier, conjuré contre le Seigneur et contre son Christ, eût voulu opprimer dès le berceau. Au surplus, et je crois devoir m'en déclarer tout d'abord, en défendant la cause de la religion, je ne suis ni assez aveugle, ni assez présomptueux pour venir ici la compromettre et pour vouloir qu'on s'en tienne au peu que je puis en dire. Je m'estimerais heureux si je pouvais ébranler assez un incrédule, pour l'engager à chercher ailleurs une pleine conviction des vérités qu'il y trouvera mises dans un plus grand jour et maniées avec une force, une énergie où mes faibles expressions ne peuvent atteindre. Esprit Saint, un projet si borné montre assez combien je compte peu sur moi-même; mais je n'en ai que plus de droit de compter sur votre concours, quand bien même vous feriez plus que je n'ose vous demander: un impie, un libertin convaincu, persuadé par mon ministère, ne ferait que renouveler le prodige qui a changé la face du monde; ce serait pour moi, ce serait pour tout cet auditoire une preuve

nouvelle et sensible que ce que le monde a de plus faible vous suffit pour dompter et confondre tout ce qu'il y a de plus fort. C'est donc à vous et uniquement à vous que j'ai recours, par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

Que l'orgueil et la vanité d'un philosophe trace le plan d'une religion; que le crédit et l'autorité des maîtres du monde viennent à l'appuyer; que la facilité, que la crédulité, que la timidité même des peuples cèdent enfin, soit à des raisonnements qui l'éblouissent plutôt qu'ils ne l'éclairent, soit à la force qui les contraint plutôt qu'elle ne les persuade; dans tout cela rien que de fort naturel, et si un seul de ces caractères convenait à la religion chrétienne, qui peut douter qu'il ne fût saisi, manié, exagéré par ces impies dont l'esprit, dont les talents, dont les veilles ne semblent avoir pour but que de nous affranchir d'un joug dont au fond de leur cœur ils savent, pour la plupart, qu'ils ont eux-mêmes bien de la peine à se défendre. Mais s'il n'est rien de tout cela, si le seul plan de la religion chrétienne porte le caractère et l'empreinte d'une inspiration divine dans son auteur, si la foi des peuples soumis à la religion chrétienne suppose nécessairement des preuves sensibles, palpables et à l'évidence desquelles un esprit raisonnable ne se puisse refuser, si la résistance la plus unanime et la plus opiniâtre de toutes les puissances de la terre nous oblige de remonter jusqu'au pouvoir suprême d'un Dieu seul capable de rendre tous les efforts inutiles; à quels traits et à quels traits plus marqués le doigt de Dieu peut-il jamais se rendre sensible, et où sera pour nous la voix du Seigneur si nous refusons aujourd'hui de l'entendre? Développons ces trois réflexions, non pas, à la vérité, dans toute leur étendue, mais autant que peuvent me permettre les bornes qui me sont prescrites.

PREMIER POINT.

Oui, chrétiens, le seul plan de la religion chrétienne porte le caractère et l'empreinte d'une inspiration divine dans son auteur. L'incrédule m'arrête dès le premier pas et veut au moins, qu'avant de prononcer, j'examine avec lui de quel poids doit être le témoignage que Jésus-Christ se rend à lui-même, lorsqu'il nous parle au nom de Dieu, lorsqu'il se donne à nous pour l'envoyé de Dieu, pour le Fils de Dieu. Nous savons à quoi nous en tenir, mes chers auditeurs, et dans des temps plus heureux, cette espèce de problème dans la bouche d'un ministre de la sainte parole aurait fait le scandale de tout un auditoire chrétien; alors un petit nombre d'impies, effrayés par la sévérité des lois et gardant pour eux seuls ces sentiments dont la découverte les eût dévoués à la haine et à l'indignation publique, nous épargnaient la triste nécessité de reprendre les armes que les Pères de l'Église ont employées avec tant de succès contre les premiers adversaires du christianisme naissant. Mais aujourd'hui que l'incrédulité marche tête levée, aujourd'hui que la licence de parler, de penser, d'écrire, et, comme on s'exprime, de philosopher sur tout, a trouvé accès dans les palais des grands, a infecté jusqu'au simple peuple, et plaise à Dieu qu'elle n'ait pas pénétré jusque dans le sanctuaire! aujourd'hui que le savant et le philosophe, et, ce qui s'étend plus loin, aujourd'hui que tous ceux qui se piquent de l'être ou qui affectent de le paraître, ont besoin de courage pour se déclarer disciples de Jésus-Christ et enfants de son Église. S'il arrive que les blasphèmes de l'impiété révoltent ici quelques âmes fidèles, encore peu faites à les entendre, puissent-elles conserver à jamais de si heureuses dispositions! mais en même temps qu'elles pardonnent ce détail au besoin du plus grand nombre, qui, déjà trop instruits de ce que les hommes sans religion peuvent nous opposer de plus spécieux, n'ignore pour l'ordinaire que ce qu'on peut, que ce qu'on doit y répondre.

L'auteur de la religion chrétienne a-t-il voulu nous tromper, s'est-il trompé lui-même? C'est nécessairement sur une de ces deux suppositions que roulent tous les doutes de l'incrédule; et si le seul plan de la religion chrétienne en démontre la fausseté, passez-moi ce terme, l'absurdité même, mais avec la dernière évidence, qu'y a-t-il de plus juste, de plus légitime; et puisque nous parlons à des hommes qui font profession de rappeler tout au tribunal de la raison, demandons-leur, avec l'apôtre saint Paul, qu'y a-t-il de plus raisonnable, que l'hommage de notre foi? *Rationabile obsequium fidei.* (*Rom.*, XII, 1.) Avouons-le cependant, mes chers auditeurs, un homme qui n'aurait connu, jusqu'à présent, que l'idolâtrie et le mahométisme, et dont la raison solide, ne trouvant pas où se fixer, aurait peut-être successivement passé de l'un à l'autre, pourrait être arrêté pendant quelque temps par les soupçons que nous opposent les incrédules de nos jours. Accoutumé à ne trouver qu'imposture et mauvaise foi, qu'illusion et fanatisme dans les cultes sacriléges et frivoles, dont il reconnaît le crime et la vanité, l'annonce d'une religion nouvelle, d'une religion sainte et seule digne d'un Dieu, d'une religion seule capable de faire la consolation de l'homme sur la terre et son bonheur dans le ciel, pourra bien lui faire souhaiter que cette religion soit la vraie; mais le souvenir des piéges qu'on lui a tendus, et avec trop de succès, lui dictera des précautions qu'il voudrait avoir prises beaucoup plus tôt; de ce qu'il connaît de fausses religions, il n'en conclura pas avec des esprits superficiels, donc il n'y en a point de véritable; de ce qu'on l'a trompé, il ne conclura pas avec des hommes d'entêtement et de caprice, que désormais il ne peut donc, ni ne veut plus rien croire. On m'a trompé, se dira-t-il à lui-même, ou plutôt je me suis trompé pour m'être livré, soit à des imposteurs qui ont abusé de ma confiance, soit à

des guides aveugles et qui m'ont égaré sur leurs pas; Dieu m'a fait la grâce de le reconnaître, et me voilà bien averti de ne regarder désormais comme envoyé de Dieu, comme parlant au nom de Dieu, que celui dont le témoignage sera marqué au sceau d'une droiture incapable de me tromper et d'une sagesse incapable de se tromper elle-même. Un cœur si droit, un esprit si raisonnable et si judicieux, instruit d'ailleurs de toutes les superstitions de l'idolâtrie et de toutes les rêveries du Koran; de quelle surprise, disons mieux, de quelle admiration ne sera-t-il pas frappé à la première lecture de l'histoire et de la doctrine de Jésus-Christ consignée dans son Evangile! Ne cherchons point à nous prévaloir de l'impression vive et lumineuse que fera sur lui ce premier coup d'œil: aussi bien, plus il méditera, plus il creusera, plus il approfondira le plan et toute l'économie de la religion chrétienne, et plus il verra se multiplier les preuves de la droiture à toute épreuve, et des lumières infinies de son auteur.

Je dis premièrement une droiture à toute épreuve; c'est bien, à la vérité, ce que nous annonce la noble et majestueuse simplicité de l'Evangile. Mais, surtout en matière de religion, il faut des preuves d'un ordre supérieur à tout ce qu'on appelle présomption et vraisemblance; et l'on demandera toujours: l'auteur de la religion chrétienne n'a-t-il pas voulu, du moins n'a-t-il pas pu vouloir nous en imposer? Non, chrétiens, il ne l'a pas voulu; il n'a pas pu le vouloir, et je prétends que le seul plan de la religion chrétienne suffit pour renverser absolument cette supposition. Car enfin, c'est à l'incrédule, c'est à l'impie même que je demande, où veut-il qu'un imposteur déterminé à se jouer de la crédulité des hommes, ait puisé de si saines, de si grandes idées de la puissance, de la bonté, de la justice d'un Dieu, qu'il voulait déshonorer par l'établissement d'un culte superstitieux et sacrilége? Vil esclave de l'ambition la plus démesurée, idolâtre de lui-même, jaloux de se faire adorer, est-il possible que des passions si vives, qui sont le premier mobile de toutes ses démarches, ne lui aient pas dicté ces oracles qui doivent régler la créance de tout un peuple soumis à ses lois? Quoi! ces sages si tranquilles, si maîtres d'eux-mêmes, qui ont paru commander avec empire à leurs passions; ces grands hommes, ces héros, ces saints du paganisme, s'il est permis de parler ainsi, et qui, s'ils eussent daigné le vouloir, ou même le souffrir, auraient augmenté le nombre de ses dieux; ces hommes si sages, si éclairés, se seront tous égarés dans leurs raisonnements, se seront tous évanouis dans leurs pensées, n'auront connu Dieu qu'à demi, se seront encore moins connus eux-mêmes; l'étude la plus opiniâtre, les plus profondes réflexions, leur auront à peine fait entrevoir les véritables idées du vice et de la vertu; leur orgueil, peut-être pour quelques-uns d'eux, le seul vice qui leur restait, leur orgueil mal caché sous les dehors d'une fausse modestie, aura passé dans leurs écrits, infecté leur morale, et dévoilé aux yeux les moins pénétrants le mystère d'une humilité fastueuse, qui sacrifiait la pompe des honneurs à la gloire de les refuser, et qui n'en voulait qu'à l'estime des hommes, lors même qu'elle paraissait dédaigner des autels; et l'on veut que l'homme le plus vain, le plus fourbe, le plus ambitieux, maître de se bâtir une religion au gré de ses désirs, la fonde tout entière sur le décri des vices qu'il ne peut se dissimuler, et sur la ruine des passions qui le tyrannisent! et l'on veut qu'une hypocrisie sans exemple, également soutenue, et dans la conduite et dans ses discours, imite si bien la nature que l'œil le plus critique et le plus malin soit forcé de s'y méprendre! et l'on veut qu'un esprit vain, qu'un cœur double et perfide soit la source d'où coule sans art et sans affectation cette morale si pure qui ne respire que la candeur, la bonne foi, la patience, l'humilité, l'abnégation totale et le renoncement à soi-même! Encore une fois, on veut tout cela; mais on le veut sans preuve, on le hasarde sur la foi d'un peut-être, qu'on ne justifie ni par des raisonnements, ni par des événements; que dis-je? on le hasarde sur la foi d'un peut-être, également démenti et par la raison et par les événements; par la raison, qui ne comprend rien dans cet assemblage mystérieux des lumières les plus pures, les plus brillantes, les plus étendues, avec les passions les plus criminelles, les plus odieuses, les plus insatiables, et qui nous apprend que dans cette guerre intestine qu'allument des qualités si contraires, il faut nécessairement, ou que les lumières de l'esprit modèrent et corrigent, au moins en partie, les vices du cœur, ou que les vices du cœur obscurcissent les lumières de la raison.

Je dis que ce peut-être, l'unique ressource de l'incrédule, n'est pas moins démenti par les événements; puisqu'à la réserve de notre sainte religion, nous n'en voyons aucune qui ne soit marquée au coin des passions qui lui ont donné la naissance, aucune qui flétrie dès sa première origine, et déposant toujours contre elle-même, n'annonce dans tout son culte, et l'aveuglement des esprits, et la corruption des cœurs qui l'ont enfantée. Un imposteur hardi, entreprenant, accrédité, qui fait marcher devant lui la terreur et l'épouvante, estimé, respecté, craint, presque adoré, Mahomet, en un mot, ne pouvait-il pas se livrer en secret à ces vices honteux, et qui font horreur à la nature? Non, chrétiens, il ne le pouvait pas; il n'est point de ténèbres assez profondes pour un chef de secte, encore moins pour le premier auteur d'une religion; l'estime des uns, la malignité des autres, l'attention de tous, saura se faire jour et percer les réduits les plus obscurs, ira lire jusque dans son cœur. Mahomet n'est pas un prophète; il le persuadera cependant à des peuples crédules et grossiers; mais c'est un voluptueux, un impudique, et sur ce point il désespère de

les tromper ; sa politique, en cela plus adroite qu'on ne pense communément, le détermine à excuser, à autoriser, en quelque sorte, à consacrer des vices, qu'il ne peut ni combattre sans prendre trop sur le penchant qui le domine, ni satisfaire avant de les avoir mis en honneur et en crédit, s'il ne veut compromettre sa réputation et hasarder le succès de ses desseins. En quoi Mahomet a servi de modèle à plusieurs des chefs de secte qui depuis longtemps ont fait quelque bruit dans le monde. Ainsi Luther, accablé sous le poids du célibat et des vœux, qui l'obligent à vivre sur la terre comme les anges dans le ciel ; ainsi Luther, peu content qu'on excuse, qu'on tolère sa faiblesse, en a-t-il fait un point capital de sa réforme ; ainsi, plaçant au rang de ses victoires sur l'Église romaine, le scandale et l'impunité de son incontinence, a-t-il donné plus d'une fois lieu de rougir aux plus sages et aux plus modérés de ses sectateurs, qui auraient voulu que ce nouvel apôtre de la faiblesse humaine eût paru plaider une cause étrangère, et ménager pour les autres une liberté dont une raison supérieure et un courage plus héroïque l'eussent mis en état de se passer. Telle fut de tout temps, telle sera toujours la marche des passions ; et si l'auteur de la religion chrétienne est un séducteur, qui ait sacrifié la religion de ses pères à l'envie de se faire un nom, et à l'espérance de s'élever sur les ruines de Moïse, il est jusqu'à présent, et il sera toujours le seul qui ait su couvrir ses vues sacriléges d'un voile impénétrable ; et l'alliance d'un pareil projet avec une vie telle que la sienne, vie unie, simple, modeste, irréprochable en tout genre, sera toujours un événement unique, ou plutôt une espèce de mystère qui demanderait, pour être cru, les preuves les plus solides et les plus incontestables.

C'est ce qu'ont si bien senti quelques incrédules, que, respectant la droiture et la probité de l'auteur de la religion chrétienne, ils ont affecté de ne nous le donner que pour un homme séduit, et le premier trompé, dont l'imagination vive et contagieuse a pu dominer des esprits simples et grossiers. Mais outre que les grands et les sages du monde ont subi ce joug, qu'on dit n'être fait que pour le peuple ; outre que, de l'aveu des impies mêmes qui le sont avec quelque lumière, l'antiquité profane n'a jamais rien produit de si grand, de si sublime, de si pur du moins en genre de morale, que ce qu'on voit dans les discours de Jésus-Christ, et dans les écrits de ses apôtres : charmé de ses découvertes, entêté de ses systèmes, plein de ses idées, à tel point qu'on le suppose, a-t-il pu jamais en venir jusqu'à se persuader qu'il était envoyé de Dieu, Fils de Dieu ? Et, s'il l'a cru de bonne foi, ne faut-il pas qu'il soit effectivement envoyé de Dieu, Fils de Dieu, ou qu'il soit quelque chose de moins qu'un homme ? Allons plus loin, et, nous bornant à des objets encore moins susceptibles d'illusion, a-t-il pu se persuader que sa voix féconde et toute-puissante a multiplié les pains dans le désert ; que la mort docile et soumise à ses ordres lui a plus d'une fois rendu sa proie ; qu'il traîne à sa suite un mort de quatre jours, que sa seule prière a remis au nombre des vivants ; qu'après quarante jours et quarante nuits d'un jeûne continuel, il a vu les anges du ciel occupés à le servir ? L'illusion et le fanatisme poussé jusqu'à ce point, et compatible avec la doctrine la plus pure, avec la conduite la plus sage et la plus judicieuse, et devenue en peu de temps la religion dominante chez les peuples les plus polis et les plus éclairés de la terre ; voilà sans doute un mystère, ou plutôt une absurdité qui se détruit d'elle-même, et dont l'examen ne mérite ni le temps, ni les peines que nous perdons à la réfuter.

L'imposture et la mauvaise foi de l'auteur de la religion chrétienne serait donc après tout la ressource la plus favorable aux incrédules. Mais quelle ressource ! je crois vous l'avoir déjà montré : n'importe ; passons-leur pour un moment que l'étude ou le hasard l'aient conduit au plan de la religion qu'il nous a tracée ; que lui-même n'ait pas été effrayé de l'énorme contradiction des principes qui le font agir avec les leçons d'humilité, d'abnégation, de renoncement qu'il va nous donner ; que l'ambition, que la vanité le dévouent à toutes les suites d'un personnage si critique, si dangereux, dont il voit qu'il peut être, comme effectivement il en a été, la victime ; comment, ce que le seul plan de la religion chrétienne lui suppose de lumières, de sagesse, de connaissance du cœur humain, et de toutes ses misères, ne lui a-t-il pas fait abandonner un projet dont l'exécution devait lui paraître absolument impossible ? Il ne l'a pas abandonné, mes chers auditeurs ; il a espéré de réussir ; il n'a point été trompé dans son attente, et le succès de son entreprise, et la foi des peuples soumis à la religion chrétienne, est pour nous une preuve incontestable de sa divinité. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Rien de plus vain, de plus présomptueux, de plus hardi que l'incrédule, lorsqu'il s'agit de combattre des mystères dont l'obscurité révolte son orgueil : donnant à la puissance du Créateur les mêmes bornes qu'à l'intelligence de la créature, ce sont, à l'entendre, les droits les plus sacrés de la raison dont il entreprend la défense. Mais voulez-vous lui voir trahir tout à coup, abandonner du moins la cause de cette raison dont il se donnait pour le vengeur, et dont il se flatte d'être l'interprète le plus fidèle ; proposez-lui le miracle de la propagation de l'Évangile ; il en sentira toute la force ; et, pour l'éluder, pour en faire disparaître tout le surnaturel, ce flambeau de la raison dont il trouvait les lumières si sûres et si étendues, ne sera plus, à l'en croire, qu'une lueur faible et trompeuse qui s'éteint au plus lé-

ger souffle : en fait de religion surtout, qui ne sait, nous dira-t-il, que la raison de l'homme est faite pour donner dans tous les piéges qu'on lui tend, et pour courir d'elle-même au-devant du joug qu'on lui présente? Essayons à notre tour de venger la raison, et des éloges sacriléges qu'on lui donne, en lui assurant le droit de ne croire que ce qu'elle peut comprendre, et des outrages qu'on lui fait, en lui refusant la lumière nécessaire pour discerner à coup sûr une révélation divine d'avec ce qui ne l'est pas. Où Dieu parle, c'est à la raison de se taire : elle connaît trop son auteur, elle se connaît trop elle-même pour en disconvenir. Mais le respect même qu'elle a pour la parole de son Dieu ne lui permettra pas de croire légèrement et sans preuve; c'est à Dieu de lui en fournir de si sensibles et de si palpables, qu'il ne lui soit pas permis de se refuser à l'évidence morale qui en résulte. Dieu l'a fait, mes chers auditeurs; et, pour vous en convaincre, je n'ai besoin que de ce raisonnement si connu, mais si solide, qu'employait saint Augustin contre les incrédules de son temps. Pour établir une religion telle que la religion chrétienne, il a fallu, leur disait ce saint docteur, il a fallu sans doute des miracles soumis à toutes les épreuves de l'examen le plus sérieux, de la critique la plus sévère, de la défiance la plus outrée. Si cependant vous vous obstinez à nier ou révoquer en doute les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, il m'en restera toujours un à vous opposer; mais un miracle décisif, et peut être le plus grand de tous les miracles; et un miracle si certain, que l'évidence du fait ne vous permettra pas de me le contester : et ce miracle, c'est l'établissement d'une religion où la raison ne trouve dans les mystères qu'obscurité qui la captive; où le cœur ne trouve dans la morale qu'austérité qui le contraint; où l'homme tout entier ne trouva, du moins à la naissance de l'Eglise, que la ruine de tous ses intérêts en ce monde; en un mot, c'est l'établissement d'une religion telle que la religion chrétienne, reçue sans examen et sans preuve.

Dès qu'on affecte de méconnaître ici le chef-d'œuvre d'un Dieu qui tient en sa main et l'esprit et le cœur des hommes, au moins faut-il nous assigner une autre cause probable, apparente, que les monuments de l'histoire, avoués de l'incrédule même, ne contredisent pas, et dont les seules lumières du bon sens ne démontrent pas l'insuffisance. On y a travaillé de tout temps; depuis plus d'un siècle on y travaille avec plus de chaleur que jamais. Je le sais, et peut-être ne le savez-vous que trop, mes chers auditeurs : tantôt la religion chrétienne est, comme les autres religions, l'ouvrage du préjugé; tantôt elle ne doit ses progrès qu'à la simplicité, qu'à la crédulité des peuples; c'est peut être aussi, dit-on, la politique des souverains qui a dû adopter, autoriser, accréditer une religion qui nous tient dans la plus exacte dépendance de ceux que la Providence a placés au-dessus de nos têtes : il ne manquait plus que d'y faire entrer la corruption du cœur, et ces passions honteuses qui ont peut-être enfanté le projet qui eût sûrement favorisé les progrès de l'idolâtrie et du mahométisme. On n'a pas osé le faire dans les siècles passés; n'est-ce pas dire quelque chose de plus? on ne l'ose pas aujourd'hui même. On se tait donc sur ce point, et l'on sent que la pureté, que la sévérité, que la sainteté de la morale évangélique anéantirait seule toutes les autres superstitions. Examinons-les cependant, moins pour confondre l'incrédule que pour le regagner, s'il se peut, ou pour l'obliger à se perdre seul, en le mettant hors d'état de nous séduire.

Il n'est personne, chrétiens, qui se donne pour être plus en garde contre les préjugés que l'incrédule; esclave lui-même du préjugé, il prend pour supériorité de lumières et pour force de raison, ce qui n'est qu'esprit de contradiction et de singularité. Qu'il exalte, qu'il exagère, tant qu'il lui plaira, le pouvoir du préjugé, qu'il en déplore la tyrannie, qu'il fasse une démarche de plus, qu'il tonne, qu'il foudroie contre les préjugés en matière de religion; qu'il n'en connaisse point de plus dangereux, de plus opiniâtres, de plus difficiles à déraciner : il m'a prévenu, chrétiens, et je n'avais moi-même rien de plus fort à vous dire en faveur de l'établissement de la religion chrétienne. Avant de vous reprocher que nous ne croyons que par préjugé de naissance et d'éducation, que nous ne tenons à la religion que parce que nous l'avons héritée de nos pères; que l'incrédule remonte avec moi de génération en génération, et de siècle en siècle, il verra la religion naissante aux prises avec tous les préjugés dominants dans l'univers; il verra tous ces préjugés de religion si dangereux, si opiniâtres, si difficiles à déraciner, se roidir pour un temps, s'affaiblir ensuite, disparaître enfin à la lumière de l'Evangile. Il verra que notre sainte religion ne doit aux préjugés en matière de religion, que la mort de son auteur sacrifié au préjugé du judaïsme; que la mort des apôtres et d'un nombre infini de martyrs, immolés aux préjugés de l'idolâtrie. L'incrédule s'épargnerait la douleur et la honte de se voir ainsi privé de ses propres armes, pour peu qu'il fît une réflexion fort simple et fort naturelle. Cette réflexion, la voici : toute religion, vraie ou fausse, dès qu'elle est nouvelle, ne peut s'élever que sur la ruine, ou des vérités, ou des préjugés qui en autorisent une plus ancienne.

Donnons à l'incrédule un exemple de bonne foi, qu'il imiterait peut-être volontiers, s'il avait une meilleure cause à défendre. Convenons avec lui que la simplicité, que la crédulité des peuples a bien servi l'idolâtrie et le mahométisme; que ce qu'elle a fait, et plus d'une fois de notre aveu, elle a pu le faire en faveur de la religion chrétienne, si le caractère de ceux qui l'ont annoncée, si la nature de la révélation

qu'ils ont proposée, si le génie et la disposition des peuples qui l'ont adoptée, ne renverse pas de fond en comble, et ne détruit pas avec la dernière évidence l'odieux parallèle tant de fois rebattu, aussi souvent confondu, entre les progrès de la religion chrétienne et les progrès du mahométisme.

Convenons donc encore une fois avec l'incrédule qu'un imposteur, à qui on voyait la force en main, dont les premiers disciples pouvaient se promettre de partager la fortune, n'avait pas besoin de miracles pour trouver des sectateurs ; que ce que l'esprit d'intérêt avait commencé, la crainte de la vexation et de la tyrannie a pu le soutenir ; que des hommes simples, grossiers, peu instruits, et qui n'étaient ni juifs ni chrétiens qu'à demi, ont pu se laisser éblouir ; les demi-juifs, par la circoncision, qui leur laissait croire qu'ils tenaient encore à la loi de Moïse, les demi-chrétiens, par les éloges donnés à Jésus-Christ comme au plus grand des prophètes, et qui leur aurait fait, au besoin, regarder le Koran plutôt comme la perfection que comme la destruction du peu qu'ils savaient de l'Évangile. Jusqu'ici l'incrédule ne voit, aussi bien que nous, rien que de fort naturel ; ce qui l'étonnerait, ce qui lui paraîtrait tenir du prodige, ce serait que ces peuples si simples, si grossiers, si pauvres, si faibles, si timides, eussent osé entreprendre, et surtout qu'ils fussent venus à bout de faire échouer tous les projets de Mahomet. Que doit-il donc penser de douze pauvres pêcheurs, hommes grossiers et sans lettres, inconnus, obscurs, que la mort de leur Maître a dispersés, et qui n'ont point de ressource plus assurée que leur obscurité, pour échapper, soit au mépris de ceux qui les regardent comme les dupes, soit à l'indignation de ceux qui les regardent comme les complices d'un séducteur ? Que l'incrédule doit-il, que peut-il penser lorsqu'il les voit paraître au grand jour, annoncer hautement la résurrection de ce Jésus crucifié, se partager la conquête du monde entier avec plus d'assurance que les capitaines d'Alexandre ne partagèrent son empire ; le parcourir à pas de géant, faire entendre leur voix d'un pôle à l'autre, déserter les synagogues, renverser les idoles, mourir à la vérité, victimes de leur zèle ; mais prédire en mourant qu'il en serait de leur mort comme de celle de leur maître, et que leur sang versé pour la cause de Jésus-Christ la servirait encore mieux que n'avaient pu faire tous leurs travaux ?

Encore si le plan de religion qu'ils tracent d'après leur maître se fût borné à quelques dogmes de pure spéculation, à quelques cérémonies de religion peu onéreuses, à quelques lois de morale d'une pratique aisée ; si l'esprit de tolérance, aujourd'hui si vanté, les eût portés à ménager, à respecter même les cultes les plus anciens ; qui sait si le juif, peut-être déjà las du joug des observances légales, si le gentil, peut-être déjà rebuté des extravagances de l'idolâtrie, n'auraient pas volontiers prêté l'oreille à ces nouveaux docteurs ? C'est en effet ce que je ne sais pas, et un de ces peut-être de l'incrédule, sur lequel je n'ai pas besoin de prononcer : mais ce que je sais, à n'en pouvoir douter, et ce que l'incrédule sait aussi bien que moi, c'est que l'esprit de manége, d'intrigue, de ménagement et de tolérance, n'entra pour rien dans la conduite des apôtres ; c'est qu'ils annoncèrent sans détour, ou plutôt qu'ils commandèrent avec empire la foi des mystères les plus obscurs, la pratique des vertus les plus pénibles, le renoncement le plus authentique et le plus solennel à toutes les superstitions ; c'est que tous les dieux des païens ne s'appelèrent jamais, dans leurs écrits et dans leurs discours, que d'impuissantes idoles, dont le culte faisait la honte et l'opprobre de leurs adorateurs. Ce que je sais encore, et ce que l'incrédule ne me contestera pas, c'est que le peuple juif, surtout le parti dominant et qui avait l'autorité en main, ne fut jamais plus attaché à la lettre et à ce que les pharisiens leur faisaient regarder comme l'esprit de la loi de Moïse ; c'est que Rome idolâtre, mais triomphante, et devenue la maîtresse du monde, ne prétendait alors à rien de moins, qu'à donner ses dieux aussi bien que ses lois à tout l'univers.

Épuisons, s'il se peut, la source des conjectures ; et ne dissimulons pas qu'il était alors, dirai-je, un nombre aussi grand, ou un peuple de philosophes aussi nombreux qu'il l'est de nos jours ; hommes accrédités auprès des grands et capables d'en imposer aux peuples ; hommes à qui toute religion était égale, parce qu'ils n'en avaient aucune ; hommes à qui le projet des apôtres ne pouvait manquer de plaire, ne fût-ce que parce qu'il attaquait la religion dominante ; hommes d'ailleurs vains, présomptueux, qu'éblouit, qu'enivre, qu'aveugle, la vapeur de l'encens le plus grossier, et toujours prêts à seconder les révolutions en matière de religion ; parce qu'en leur épargnant les dangers de l'entreprise, on les laisse entrevoir qu'ils partagent la gloire du succès. Mais, que vois-je ! ce peuple philosophe, jusqu'alors si tranquille au sujet de la religion, qui se bornait à enseigner, et, comme il le disait, à pratiquer ce qu'on nommait dès lors les vertus sociales, et seules dignes de l'homme, anime, soulève les peuples contre la religion de Jésus-Christ, prête la main aux idoles chancelantes et sur le point de tomber, porte les plaintes de l'idolâtrie expirante jusqu'au trône des césars. Ainsi l'ont mérité les apôtres, lorsqu'ils ont démasqué ces prétendus sages, lorsqu'ils ont osé les traduire au tribunal du public, comme autant de lâches déserteurs du culte d'un Dieu de gloire et de majesté qu'ils ne pouvaient méconnaître ; surtout, comme autant de victimes des passions les plus honteuses et les plus brutales, dont ce Dieu, si justement irrité, ne pouvait mieux se venger, qu'en les abandonnant à tous les désirs déréglés d'un corps de péché.

Si l'origine et les progrès du christianisme



nous étaient moins connus, les incrédules, qui prétendent en faire honneur à la politique des souverains, auraient pu donner à leur conjecture un grand air de vraisemblance. Une religion qui nous fait envisager l'autorité des souverains, comme une autorité sacrée, et ayant sa source dans l'autorité de Dieu même, à qui seul il appartient de leur demander compte; une religion qui ne recommande rien tant que le respect le plus profond pour leurs personnes, que la soumission la plus parfaite à tous leurs ordres, dès qu'ils ne contiennent rien de contraire à la loi de Dieu; une religion qui nous déclare, en termes exprès, que les transgressions secrètes, qui, échappant à la connaissance, nous déroberaient au courroux du souverain, doivent être condamnées sans miséricorde au tribunal de notre propre conscience: *Non tantum propter iram, sed et propter conscientiam.* Encore une fois, une pareille religion pouvait-elle n'être pas du goût des souverains? Jusqu'ici, chrétiens, je vois avec plaisir, sous le pinceau de l'incrédule, un portrait fidèle du christianisme; et le supposant aussi zélé pour la constitution de la monarchie, qu'il affecte de le paraître, je me crois fondé à lui demander que désormais il garde pour lui tous ses doutes, qu'il ménage le sacerdoce par égard pour l'empire; et qu'il respecte, du moins qu'il paraisse respecter l'autel, ne fût-ce que parce que lui-même le regarde comme un des plus fermes appuis du trône.

A Dieu ne plaise, cependant, que je laisse subsister des doutes capables de perdre une âme rachetée au sang de Jésus-Christ! le temps me presse; et sans entrer dans un détail de raisons qui nous mèneraient trop loin, le fait, et le fait avoué de nos plus grands ennemis, me suffira; la puissance des césars, la sagesse des Grecs, le zèle de la Synagogue, Rome, Athènes, Jérusalem, tout s'est armé, tout s'est réuni pour opprimer la religion naissante; et, c'est bien ici qu'on peut demander avec le Prophète-Roi: Pourquoi le permettez-vous, ô mon Dieu! que les nations s'assemblent, que les peuples se réunissent, que l'univers entier, ligué contre le Seigneur et son Christ, se consume en efforts vains et inutiles: *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania?* (*Psal.* II, 2.) Pourquoi cela, mes chers auditeurs? afin que l'inutilité de leurs projets nous apprenne qu'il est au ciel un Maître plus puissant que toutes les créatures sorties de ses mains; qu'il n'est ni sagesse, ni conseil, ni force, ni violence qui puisse prévaloir contre Dieu; qu'une religion si vivement, si constamment, si universellement persécutée, ne peut-être que son ouvrage. Oui, mes chers auditeurs, où l'auteur de la religion chrétienne me paraît plus grand, plus admirable, oserais-je le dire? où il me paraît plus Dieu, c'est lorsque je vois toute la grandeur et toute la sagesse du monde venir se briser contre ce que le monde a toujours traité de faiblesse et de folie: le monde gouverné par des hommes, qu'il croyait à peine dignes de le servir; éclairé par les plus ignorants, dompté par les plus faibles, obligé de convenir que la défaite n'est qu'un jeu pour un Dieu à qui il avait si longtemps disputé l'empire de l'univers, et qu'il croyait au moins pouvoir forcer à déployer toute la puissance de son bras; voilà ce que j'appelle une victoire éclatante, seule digne d'un Dieu fait homme: *Quæ vincit mundum fides nostra.* (I *Joan.*, V, 4.)

N'attendez pas de moi, chrétiens, que je suive plus loin l'incrédule, dans tous les détours, dans tous les faux-fuyants par où il cherche à vous échapper; ramenons-le toujours au miracle perpétuel et subsistant de la propagation de l'Évangile. S'obstinât-il toujours à s'aveugler jusque dans le sein de la lumière, au moins sommes-nous bien sûrs qu'il ne nous opposera jamais rien de solide, et de capable d'ébranler notre foi. Quand bien même le peu que je viens de vous dire n'aurait servi qu'à nous la rendre plus chère et plus précieuse, qu'à nous prémunir contre tous les dangers qui la menacent, est-il, et peut-il être, dans le siècle où nous vivons, un objet plus important pour les ministres de la sainte parole? Ah! Seigneur, c'est de vous que nous l'avons reçue, cette religion sainte, et qui ne doit aux puissances du monde que les persécutions qui l'ont marquée au sceau de la Divinité. C'est à vous, et à vous seul, que nous sommes redevables de ce don précieux de la foi, qui fait la consolation des justes et la ressource des pécheurs: conservez-la nous, Seigneur, et daignez même l'augmenter à proportion de nos besoins, qui croissent tous les jours: *Domine, adauge nobis fidem.* (*Luc.*, XVII, 5.) Le zèle même que nous aurons pour la conservation, pour la défense de cette religion si vivement attaquée, nous obtiendra toutes les grâces dont nous avons besoin pour en faire la règle de notre conduite. Ajoutez à cette foi qui doit conduire nos esprits, cette charité dont l'ardeur doit seule embraser nos cœurs; et faites qu'après avoir en cette vie cru votre parole, espéré en vos promesses, aimé, comme on peut aimer ici-bas, le Dieu de toute perfection, la foi et l'espérance ne disparaissent dans l'éternité que pour faire place à cette charité qui fera le bonheur des saints dans le ciel, où nous conduise le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

SERMON VII.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Et clamavit dicens: Jesu, Fili David, miserere mei; et qui præibant increpabant eum ut taceret; ipse vero multo magis clamabat: Fili David, miserere mei. (*Luc.*, XVIII, 38.)

Il s'écria: Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi. Ceux qui allaient devant lui disaient rudement de se taire; mais il criait plus fort: Fils de David, ayez pitié de moi

Si l'aveugle de notre évangile eût écouté les conseils d'une prudence timide; s'il se fût condamné au silence qu'on exigeait de lui, ses espérances étaient confondues; mais parce qu'il sut se mettre au-dessus d'une

critique mal fondée, ses cris redoublés attirent sur lui les regards et l'attention de Jésus-Christ, et le courage avec lequel il fit profession de croire dans la suprême puissance du Fils de Dieu lui procura les marques les plus éclatantes de sa bonté.

Ainsi Dieu en use-t-il encore tous les jours à notre égard. Il n'est ni grâces, ni faveurs qu'il ne prodigue aux âmes généreuses qui se déclarent hautement pour lui; mais il n'est rien de plus propre à en tarir la source que cette crainte malheureuse des discours et des jugements des hommes, qui nous fait rougir de l'Évangile: crainte qui précipite les uns dans le désordre par une lâche complaisance, qui y retient les autres par une mauvaise honte, qui borne les projets de l'âme vertueuse par une politique mal entendue, et qui, ne pouvant pas toujours enlever entièrement le cœur à Dieu, ne manque presque jamais d'obtenir les dehors et les apparences pour le monde. A ces traits vous reconnaissez sans doute le respect humain, et si le peu que je viens de vous en dire ne suffit pas pour vous en inspirer toute l'horreur qu'il mérite, du moins a-t-il dû vous disposer à écouter avec attention ce qu'il plaira à Dieu de m'inspirer pour combattre une passion si criminelle et si dangereuse. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

A ne considérer le respect humain que dans ses effets, il paraît de toutes les passions la plus impérieuse, la plus tyrannique, la plus capable de nous perdre; mais si l'on remonte jusqu'au principe du respect humain, on le trouve de toutes les passions la plus faible, la plus méprisable, la moins capable, je ne dis pas d'asservir des chrétiens éclairés des lumières de la foi, mais de tenter des hommes qui se piquent de quelque force de raison. Arrêtons-nous à ces deux pensées, et, pour nous enhardir à secouer le joug du respect humain, envisageons-le comme le joug le plus onéreux et le plus facile à briser. En deux mots: respect humain, passion la plus dangereuse et souvent la plus funeste dans ses suites; il est donc pour nous de la dernière importance de la combattre; vous le verrez dans le premier point. Respect humain, passion la plus méprisable et la plus faible dans ses principes; il doit donc nous être fort aisé de le vaincre: vous le verrez dans le second point. Commençons.

PREMIER POINT.

Respect humain, passion la plus dangereuse et la plus funeste dans ses suites. Je sais qu'il s'en faut bien que ses premières démarches n'annoncent tous ses projets, et que l'on a souvent fourni plus de la moitié de la carrière où cette malheureuse passion nous engage, avant d'entrevoir le terme où elle prétend nous conduire. Mais j'entre en matière par une proposition qui vous surprendra peut-être, et je dis que le respect humain n'eût-il par rapport à vous, exercé sa tyrannie que sur des usages permis et indifférents, n'eût-il même servi qu'à vous garantir des vices que le monde réprouve, il ne laisserait pas de vous rendre coupable, et de quoi? de vous être avili et dégradé vous-même, en subissant un joug pour lequel vous n'étiez pas fait; d'avoir déshonoré, par une servitude honteuse, l'auguste caractère de chrétien dont vous avez été revêtu dans le baptême; d'avoir prostitué au monde un culte et des hommages que nous ne devons qu'à Dieu. Que Dieu parle, dit l'Ecriture, et à l'instant il est obéi; la création de l'univers ne lui a coûté qu'une parole: *Dixit, et facta sunt* (*Psal.* CXLVIII, 5); il se fait entendre par ce qui n'est pas comme par ce qui est: *Vocat ea quæ non sunt, sicut ea quæ sunt.* (*Rom.* IV, 17.) Qu'il appelle les astres, et aussitôt elles répondent: nous voici: *Qui vocat stellas, et responderunt: adsumus.* Autorité souveraine, indépendante, seule digne d'un Dieu; autorité cependant qui ne lui assure que ce que le monde obtient tous les jours des esclaves du respect humain.

Prières importunes, caresses engageantes, promesses magnifiques, menaces terribles; telles sont les armes que le monde emploie contre des âmes généreuses, et dont la conquête lui paraît mériter tous ses efforts. Mais, pour une âme dominée par le respect humain, le monde parle, et à l'instant il est obéi. Que dis-je? le monde parle, souvent le monde se tait; mais il peut parler, fût-on assuré qu'il se taira toujours, du moins il peut penser; la seule crainte des discours ou des jugements du monde tient une âme faible toujours en alarmes; ce n'est point assez pour elle de faire ce que le monde ordonne, il faut de plus étudier ses goûts, deviner ses caprices, abandonner, de peur de le choquer, une entreprise qu'on n'avait formée que pour lui plaire; être prêt à changer de langage et de conduite, selon que ses maximes et ses principes varient; tantôt vous livrer à une intempérance qui vous révolte, et qui d'ailleurs altère votre santé; tantôt faire des dépenses dont vous ne sentez que trop la vanité; sacrifier à une fête étrangère un argent dont la misère qui vous menace vous fera longtemps regretter le frivole emploi; assez souvent mener une vie contrainte, gênée, et quelquefois aussi dure que tout ce que Jésus-Christ prescrit à ceux qui font profession de marcher à sa suite. On s'en plaint, on en gémit en secret; encore, avec tout cela, faut-il affecter un air tranquille et content, emprunter quelquefois les dehors de la joie même la plus vive, si l'on ne veut s'exposer à perdre les bonnes grâces d'un monde qui compte pour peu de vous voir soumis à ses lois, à moins qu'il ne vous entende tous les jours en vanter la douceur.

Est-ce donc là ce monde faible, ce monde impuissant, ce monde vaincu et désarmé par Jésus-Christ? Quel est donc l'éclat ou le fruit d'une victoire qui lui laissa des serviteurs aussi fidèles; des esclaves aussi soumis, des adorateurs aussi religieux qu'à

son vainqueur? Liberté sainte, heureuse indépendance, dont le désir gravé au fond de nos cœurs, par les mains de la nature, nous fait porter à regret le joug le plus aimable! vous n'êtes le partage que des enfants de Dieu, et l'on ne vous trouve que là où règne son esprit: *Ubi spiritus Domini, ibi libertas.* (II *Cor.*, III, 17.) Les prophètes l'avaient promise, les Juifs la désiraient; Jésus-Christ l'apporta, les apôtres la publièrent, la religion naissante ne s'annonça pour ainsi dire, à l'univers surpris, que par un cri de liberté. Peuple choisi, nation sainte, sacerdoce royal, membres, cohéritiers, frères de Jésus-Christ, nous n'avons point reçu l'esprit de servitude et de crainte. L'esprit qui nous anime est un esprit d'adoption, qui nous autorise à nous regarder, moins comme les esclaves que comme les enfants du Père céleste. Qui le croirait? la loi de Moïse, cette loi, si pure dans son culte, si sainte dans ses maximes, si sage dans ses vues; cette loi dont l'Apôtre nous fait de si magnifiques éloges, lui paraît incompatible avec la liberté des enfants de Dieu. Le joug des observances légales porte avec lui un air de contrainte, une ombre de servitude; il n'est donc pas fait pour un chrétien. Quoi donc! Jésus-Christ, en mourant, aura rompu tous les liens qui attachaient son peuple à une loi sainte et consacrée par ses propres exemples, et il aura respecté la tyrannie d'un monde qui fut toujours son ennemi déclaré; d'un monde pour lequel il témoigna, jusqu'au dernier soupir, une haine qu'il transmit à ses apôtres comme l'héritage le plus précieux! Je l'ai dit, je le répète; Jésus-Christ et le monde n'eussent-ils d'ailleurs rien à démêler ensemble, il serait toujours honteux pour ce Dieu sauveur, de vous voir rentrer de vous-mêmes dans les fers dont il vous a tirés. Non, ce ne sont plus simplement des hommes, ce sont des chrétiens, des enfants de Dieu, que le monde gouverne avec empire, et dont il dispose à son gré. Tous les dons de la grâce ne servent qu'à embellir sa conquête, et à lui donner des esclaves plus illustres. Mais il y a plus, et c'est à vous-mêmes que je le demande: est-on chrétien, dès qu'on ne l'est qu'à demi? et peut-on l'être autrement, dès qu'on se laisse dominer par le respect humain?

Maître d'un cœur que vous pouvez cacher au monde, et dont il ne vous tiendrait pas un grand compte, vous lui accorderez au moins les dehors et les apparences. Il est des vertus que le monde souffre; il est des vertus que le monde estime; il est d'heureuses circonstances, où les vertus les plus austères trouvent grâce devant ses yeux. Vous irez alors, et vous irez sans peine jusqu'où l'esprit de Dieu vous porte. Mais ne prétendez-vous pas que votre fidélité sur ces points vous tienne lieu de dispense, ou du moins d'excuse, lorsque vous vous refuserez à la pratique des vertus que le monde méprise ou qu'il réprouve? Il est des temps que le monde ne dispute pas à Dieu, et où le respect humain, loin de vous écarter de nos temples, saurait, au besoin, vous y conduire. Profitez de ces heureux moments, et surtout conjurez le Seigneur de vous laisser à vous lorsque le monde l'ordonne; car il prétend bien avoir son tour, et il serait fort indigné qu'une piété déplacée vînt vous soustraire à ses fêtes et à ses plaisirs. Esclave fait au joug, tremblant à la voix de ce maître sévère, vous obéissez, et peut-être à regret; mais, enfin, vous obéissez, et peut-être vous savez-vous bon gré de pouvoir vous partager de la sorte. Détrompez-vous aujourd'hui, et comprenez toute l'indignité du partage le plus injuste dans le fond, puisque tout appartient à Dieu; le plus outrageant dans la manière, puisque Dieu n'a que le rebut du monde, qui l'emporte sur Jésus-Christ, lors même qu'il pourrait borner toutes ses prétentions à l'égaler.

Je dis que le respect humain abandonne l'intérieur à Dieu, mais qu'il veut les dehors et les apparences pour le monde. Et n'est-ce pas là ce qu'il demande et ce qu'il obtient tous les jours de ces lâches chrétiens, qui ne craignent rien tant que de paraître, dirai-je ce qu'ils sont, ou plutôt ce qu'ils auraient envie d'être? qui, sous prétexte d'être à Dieu sans bruit et sans éclat, redoutent plus l'oreille des hommes, quand il s'agit de faire le bien, que l'œil de Dieu même, quand il s'agit de pécher.

Mais, me direz-vous, Jésus-Christ ne nous a-t-il pas appris à prier dans le secret; à cacher à notre main gauche les aumônes que fait notre main droite? Oui, mon cher auditeur; et, puisque vous êtes si bien instruit, vous savez aussi bien que moi qu'il nous ordonne en même temps de faire briller notre lumière aux yeux des hommes, afin que, témoins de nos bonnes œuvres, ils glorifient le Dieu qui nous les inspire. L'attention avec laquelle on cherche à cacher le bien que l'on fait peut donc avoir pour principe, ou l'humilité la plus profonde, ou l'orgueil le plus mal entendu. Or, rien de plus important, j'ajoute rien de plus aisé, que de ne s'y pas méprendre. S'agit-il de vertus héroïques, de ces vertus que le monde estime et qu'il honore; de ces vertus auxquelles il prodiguerait son encens et ses récompenses? en un mot, ne craignez-vous que de lui plaire et d'en être aimé? Fuyez, fuyez une lumière dangereuse; refusez au monde un spectacle dont il n'est pas digne. Si Dieu se tait lui-même, et vous laisse maître de votre secret, puissiez-vous l'emporter en mourant, et n'être connu pour ce que vous êtes que dans ce grand jour où le monde doit être livré à la honte d'avoir méconnu, peut-être persécuté la vertu la plus pure!

Mais les vertus que vous n'osez produire, sont-elles des vertus communes et propres de votre état? s'agit-il des devoirs ordinaires et indispensables de votre état? En faisant hautement ce que Dieu exige de vous, n'avez-vous à craindre que le mépris et les

railleries du monde? N'en doutez point, c'est l'orgueil qui vous anime, c'est le respect humain qui vous gouverne; ce que vous appelez discrétion et prudence n'est qu'une malheureuse honte qui vous fait rougir de l'Evangile.

Cependant le monde triomphe; il vous voit parler son langage, adopter ses maximes, suivre ses lois, révérer ses caprices. Triomphe vain et imaginaire, dites-vous; si le monde pouvait lire dans mon cœur, il verrait que je l'abhorre, que je le déteste. Le monde le verrait! il ne le voit donc plus? Il ne s'aperçoit donc plus de cette haine que vous lui avez jurée? et vous êtes, dites-vous, à Jésus-Christ! et vous l'aimez! et vous croyez pouvoir en être aimé! Sage politique, heureux tempérament, si propres à concilier les intérêts les plus opposés, à réunir Jésus-Christ et le monde, pourquoi faut-il que vous n'ayez pas été connus de l'Eglise naissante? Moins prodigue du sang de ses enfants, elle leur eût pardonné quelques hommages forcés rendus à des idoles qu'ils détestaient. Sûre de leur esprit et de leur cœur, et contente de son partage, elle eût sacrifié les dehors et les apparences au bien de la paix. Un encens frivole, une ombre de culte, une cérémonie passagère lui eût conservé tant de millions de martyrs immolés à ses scrupules, et lui eût gagné un nombre encore plus grand de politiques et de sages selon la chair, qui d'ailleurs, disposés à se faire chrétiens, ne demandaient, pour toute condition, que de paraître idolâtres. Le monde se trompe, dites-vous, quand il croit régner sur votre cœur. Ah! mon cher auditeur, puisse-t-il être toujours trompé de la sorte! puisse-t-il croire que vous le servez sans savoir, ou du moins sans penser qu'il est un maître plus grand, et seul digne de vos hommages! Instruit de la répugnance avec laquelle vous portez son joug, et de l'attrait qui vous rappelle sans cesse vers Dieu, s'il venait à connaître le prix de ce que vous lui sacrifiez, quel nouvel éclat pour sa victoire? Peut-être croit-il aujourd'hui ne triompher que de vous : il verrait alors qu'il l'emporte sur Jésus-Christ même.

Qu'un esclave du monde rougisse de ses fers; qu'un homme sans honneur et sans probité se pique d'une droiture à toute épreuve; que l'ambition la plus démesurée se cache sous les dehors de l'humilité la plus profonde; que des impuretés abominables se couvrent du voile de la pudeur la plus austère : l'hypocrite se damne, il est vrai; mais le monde et le démon ne triomphent qu'à demi : leur culte demeure toujours marqué d'un caractère d'opprobre et d'infamie qu'ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes. Mais qu'un homme, plein d'horreur et de mépris pour un monde corrompu, ne soit retenu dans les fers que par la crainte de paraître libre; qu'un pécheur, convaincu de la nécessité de revenir à Dieu, demande plus de secret, plus de mystère pour les projets de conversion qu'il médite que pour les désordres qui la rendent nécessaire; qu'une jeune personne rougisse de sa pudeur et de sa modestie; en un mot, que les amis, que les enfants du souverain Maître et du Roi des rois, loin de se faire honneur du rang qu'ils tiennent auprès de lui, s'en fassent un sujet de honte et de confusion; qu'après avoir ainsi profané tous les titres de l'adoption divine, ils en viennent jusqu'à s'applaudir de cette espèce d'apostasie, et qu'ils osent nous la donner pour le chef-d'œuvre de la prudence chrétienne : voilà ce que j'appelle, non plus se partager entre Jésus-Christ et le monde, mais élever l'empire du monde sur les ruines de l'empire de Jésus-Christ.

Oui, mes chers auditeurs, c'est ce maudit respect humain qui accrédite l'erreur, qui fomente le libertinage, qui autorise les scandales. Si les vices les plus honteux marchent aujourd'hui tête levée; si le soleil éclaire des abominations pour lesquelles un idolâtre aurait eu peine à trouver une nuit assez obscure; si l'impie, le libertin, le novateur, débitent hautement leurs maximes empoisonnées; si les uns perdent la foi, les autres la charité; si tous, ou presque tous, se perdent au milieu d'un monde qui porte encore le nom de chrétien; je ne crains point d'attribuer un si étrange et si déplorable renversement de l'empire de Jésus-Christ, moins encore à l'imprudence et à la fureur des ennemis, qui lui font une guerre ouverte, qu'à la politique et à la dissimulation de ces demi-chrétiens qui n'osent prendre sa défense. Que tous ceux qui sont, que tous ceux qui veulent être à Jésus-Christ et à son Eglise se déclarent aussi ouvertement que les partisans de l'erreur et du libertinage; et bientôt ces hommes, qui craignaient de se trouver seuls à combattre les combats du Seigneur, rassurés presque autant par leur nombre que par la bonté de leur cause, feront trembler à son tour un monde, moins redoutable pour eux par sa force que par le talent qu'il a de leur cacher sa faiblesse. Cet ami, dont la crainte vous retient dans le désordre, en serait déjà sorti, s'il ne vous craignait lui-même. Vous le croyez impie et libertin par principe : il ne le fut jamais; du moins il ne l'est plus que par complaisance pour vous, comme vous ne l'êtes que par complaisance pour lui. Un soupir, une parole qui trahirait vos véritables sentiments, l'enhardirait à vous découvrir les siens : heureuse confidence, et de laquelle dépend peut-être votre salut à tous les deux! Et qu'importe après tout à ce monde que vous servez tous deux à regret; qu'importe, dis-je, à ce monde trompeur qu'on l'aime, pourvu qu'on le craigne et qu'on le respecte? c'est trop dire, pourvu qu'on paraisse le craindre et le respecter; puisqu'avec cela seul il vous trompera, il vous épouvantera, il vous damnera l'un par l'autre. Est-il rien, en effet, dont le monde ne vienne à bout, avec le secours du respect humain? Et le respect humain n'est-il pas, de toutes les passions, la plus forte, la plus étendue, la plus maligne? Passion la

plus forte; elle triomphe de tout : la plus étendue; elle tient lieu de toutes les autres passions : la plus maligne; elle corrompt, elle infecte d'un poison particulier les vices les plus honteux par eux-mêmes.

Je dis passion la plus forte, et qui triomphe de tout. Combien de fois le respect humain a-t-il fait ce que l'ambition, ce que la vanité, ce que l'amour du plaisir n'avaient pu faire? Combien de fois une éducation chrétienne, un heureux naturel, un fonds de crainte et d'amour de Dieu, mille vertus naissantes, et déjà éprouvées par des tentations délicates, ont-elles échoué contre cet écueil? On commence par cacher ses vertus, on finit par publier ses vices; on ne craint d'abord que de paraître trop dévot, on craint ensuite de ne paraître pas assez impie. On pèche, parce qu'on a honte de paraître scrupuleux; on persévère dans le péché, parce qu'on a honte de paraître inconstant; on meurt dans le péché, parce qu'on a honte de paraître, aux approches de la mort, plus crédule et plus timide qu'on ne l'a paru en pleine santé.

Respect humain, passion la plus redoutable par son étendue, passion universelle, et qui tient lieu de toutes autres passions. L'ambition est souvent une ressource contre tous les attraits de la volupté; l'avarice l'emporte souvent sur l'indolence et l'amour du repos; toutes les passions ne peuvent pas se trouver dans le même sujet; encore moins peuvent-elles s'y trouver dans un même degré capable de le conduire aux plus grands excès. Le respect humain, oui, le seul respect humain tient lieu de toutes les passions que l'on n'a pas, l'emporte sur toutes les passions que l'on a, oblige de pécher sans attrait, souvent même contre son attrait. Chaste par honneur, par tempérament, par religion, il n'arrive que trop souvent qu'on ne tient pas contre la complaisance et contre le respect humain. Droit, généreux, désintéressé par caractère, on devient injuste par faiblesse, et l'on fait pour autrui ce qu'on n'eût jamais daigné faire pour soi : tel qui a reçu du ciel en naissant, ce que l'Ecriture appelle une bonne âme, un esprit doux et modéré, trouve dans le respect humain un supplément à la haine la plus envenimée. A le voir courir à la vengeance, qui ne croirait que la fureur le transporte? Sourd à la voix de sa raison, de son roi, de son Dieu, il hasarde sa fortune, sa vie, son salut. Le combat qu'il médite, est, dit-il, une vengeance qu'il se doit à lui-même; mais il sait, au fond de son cœur, que ce n'est qu'un spectacle qu'il n'ose refuser au monde. Assez brave pour venger, assez sage pour mépriser, assez chrétien pour pardonner une injure, c'est en lâche, en aveugle, en païen qu'il cède, qu'il s'immole à un faux point d'honneur, et qu'il cherche moins à laver dans le sang ennemi l'affront qu'il a reçu, qu'à prévenir la honte dont il craindrait de se couvrir aux yeux d'un monde qui ne veut pas qu'il pardonne.

Respect humain, passion qui monte jusque sur le trône, pour y asservir à ses lois ceux qui en donnent au reste de la terre. Jean-Baptiste dans les fers ose reprendre Hérode, et lui faire entendre ces paroles, si peu faites pour l'oreille des rois, il ne vous est pas permis : *non licet*. (*Marc.*, VI, 18.) Cette liberté même n'empêche pas que, respecté, redouté, presque aimé du monarque dont il combat les passions, Jean-Baptiste ne brave la rage impuissante d'Hérodias. Il meurt enfin, victime d'une passion plus redoutable, et seule capable de l'opprimer; sa mort est l'ouvrage d'un serment téméraire, d'un respect humain frivole, de la crainte que conçoit Hérode pour des courtisans qui tremblent sous ses lois : *Propter jusjurandum, et simul discumbentes.* (*Ibid.*, 26.)

Respect humain, passion la plus maligne, et capable d'imprimer à tous nos désordres un caractère de malice peut-être plus outrageant pour Jésus-Christ que ne le sont par eux-mêmes les forfaits les plus odieux. Quand le monde met en œuvre les autres passions, alors on pèche souvent sans le savoir, et c'est erreur sans y penser, et c'est imprudence. Alors c'est un monde perfide qui nous trompe, un monde adroit qui nous surprend, un monde complaisant qui nous gagne; surtout un monde politique, et qui, ne voulant pas se compromettre avec Jésus-Christ, borne tous ses soins à nous faire oublier un Dieu, sur lequel il n'ose nous demander une préférence authentique. Mais quand le monde emploie le respect humain, alors c'est un monde sincère, et incapable de vous aveugler sur la faute que vous allez commettre; un monde généreux, qui fait à Jésus-Christ une guerre ouverte; un monde impérieux, qui vous parle, qui vous commande en maître. Que Dieu parle de son côté; que les lumières les plus pures de la foi brillent à vos yeux; que l'onction de la grâce pénètre jusque dans vos cœurs : tel est l'état où le monde vous veut, pour se mesurer avec Jésus-Christ. Un Dieu connu pour ce qu'il est, un Dieu que l'on craint et que l'on respecte, un Dieu qu'on voudrait pouvoir aimer et servir; telle est la victime dont le monde vous demande, et dont le respect humain lui assure le sacrifice. Mais il aura son tour, ce Dieu si lâchement sacrifié; et réglant sa conduite sur la vôtre, la honte qui vous empêche de vous déclarer pour lui devant les hommes, l'empêchera de se déclarer pour vous devant son Père céleste : *Qui erubuerit me coram hominibus, erubescam eum coram Patre meo.* (*Luc.*, IX, 26.) Humiliés, confondus, anéantis aux yeux de l'univers, les esclaves du respect humain retrouveront au centuple la confusion qu'ils auront voulu s'épargner sur la terre. Tous les réprouvés n'auront que de vains prétextes, que des excuses frivoles à opposer aux reproches de Jésus-Christ : et ces prétextes si vains, ces excuses si frivoles, l'esclave du respect humain ne les aura pas. Insensés que nous étions, disent les impies

au livre de la *Sagesse*, nous avons regardé la vie des saints comme une folie; et cela faute de connaître le terme où elle devait les conduire : *Nos insensati, vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore.* (*Sap.*, VI, 4.) Moi, dira l'esclave du respect humain, je le savais, je le croyais, j'y pensais. Monde faux, monde trompeur, diront les autres, par quel charme, par quel enchantement as-tu donc pu nous séduire, et pourquoi faut-il que nous t'ayons connu si tard? Moi, dira l'esclave du respect humain, je connaissais le monde, je le méprisais, je le haïssais; et voilà cependant le monde que vous m'avez préféré, reprendra Jésus-Christ. Mais, Seigneur, vous le savez, ce fut une préférence forcée; je n'obéissais qu'à regret; je ne le voulais pas. Vous ne le vouliez pas, âme lâche et perfide : ah! dites plutôt que votre Dieu ne le voulait pas; que sa grâce ne le voulait pas; qu'il vous a fallu le vouloir doublement pour vous perdre. Mais encore, et pourquoi? Tâchons de nous en instruire, et nous conviendrons sans peine que le respect humain est de toutes les passions la plus faible et la plus méprisable dans ses principes : c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Il faut l'avouer, chrétiens, il est des passions vives et tumultueuses qui troublent la raison, et dont l'attrait impérieux ne peut être balancé que par la considération des plus grandes et des plus terribles vérités de notre sainte religion. Il est des passions plus tranquilles et plus réfléchies; mais qu'anime, qu'enflamme d'un moment à l'autre, la vue d'un intérêt essentiel de fortune ou de réputation. Toujours coupable, parce qu'il peut toujours résister, le chrétien qui succombe est après tout plus ou moins à plaindre, selon qu'il a des ennemis plus ou moins redoutables à combattre.

Mais s'il est une passion triste, chagrine, qui ne conduise ses esclaves que par la voie des tribulations; une passion ingrate, stérile, qui exige beaucoup et qui promette peu, qui ne tienne pas même le peu qu'elle promet; je ne demande pas où est la foi, je demande où est la raison; je demanderais presque où est l'amour-propre de ceux qui se laissent subjuguer par un enemi si faible et si méprisable? Or, tel est le respect humain, passion triste, chagrine, qui empoisonne jusqu'aux plaisirs qu'elle vous permet; passion ingrate, stérile, qui ne vous dédommagera jamais de ce qu'elle vous coûte; passion téméraire, présomptueuse, qui vous promet presque toujours plus qu'elle ne peut. Entrons dans le détail, et voyons s'il y eut jamais rien de plus méprisable, par conséquent de moins à craindre que ce qui fait trembler les esclaves du respect humain : *Ibi trepidaverunt, ubi non erat timor.* (*Psal.* LII, 6.)

Je dis que le respect humain, loin d'adoucir les peines auxquelles il vous condamne, empoisonne jusqu'aux plaisirs qu'il vous permet. Les autres passions portent avec elles leur plaisir; plaisir passager, et qui échappe à l'instant : *Momentaneum quod delectat.* Mais cet instant, cette ombre, cette vapeur de joie n'est pas pour les pécheurs que gouverne le respect humain. Le remords qui suit de près, et qui punit quelquefois si sévèrement les satisfactions criminelles qu'on accorde aux autres passions, accompagne, précède en quelque sorte les crimes que commande le respect humain. Toute la honte, toute l'amertume, tout ce que le souvenir du péché, qu'on a peine à se pardonner, renferme de plus affreux, le respect humain sait le réunir, le présenter, le faire souffrir, dans l'exercice même des péchés qu'il inspire. Ainsi l'éprouva le monarque faible qui sacrifia Jean-Baptiste à cette malheureuse passion; à la vue du crime qu'il va commettre, il se trouble, il s'afflige: *Contristatus est rex.* (*Marc.*, VI, 26.) Jean-Baptiste vit encore; la sentence fatale n'est pas encore portée, et déjà Hérode est en proie à la douleur la plus profonde : *Contristatus est rex.* Enfin, le respect humain dicte l'arrêt; Hérode le prononce, Hérodias est satisfaite, et Jean-Baptiste sacrifié. C'est à Dieu de le venger des fureurs d'une femme qui goûte à longs traits tout le plaisir d'une barbare vengeance. Mais il est déjà tout vengé du monarque, pourvu qu'il porte jusqu'au tombeau toute la tristesse, tous les remords qui ont accompagné, qui ont même prévenu la consommation de son crime.

Il n'est point de pécheur qui, sur le point de paraître devant Dieu, ne reconnaisse la vanité des plaisirs qui l'ont écarté de la voie du salut. Je me trompe, chrétiens; il en est un qui ne connut jamais de plaisir, et c'est l'esclave du respect humain. Toujours abreuvé de fiel et d'absinthe, toutes ses voies ne furent qu'affliction et misère; et c'est de lui qu'on peut dire à la lettre, qu'il n'a jamais connu le chemin de la paix : *Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt.* (*Rom.*, III, 16.) La crainte du monde ne lui ôte pas la crainte de Dieu; l'ayant toujours devant les yeux, ce Dieu terrible, il ne pèche qu'à regret, et presqu'en tremblant. En voulez-vous un exemple sensible dans le saint temps où nous allons entrer? assis à ces tables somptueuses, délicates, et d'autant plus scandaleuses, qu'il n'est aujourd'hui presque personne assez hardi pour en paraître scandalisé; un homme encore assez chrétien, s'il osait se donner pour ce qu'il est, imitera la sensualité, peut-être l'intempérance d'un nombre de libertins de créance et de mœurs, dont il n'osera se distinguer. Complice de leur prévarication, il ne partagera sûrement pas leurs plaisirs, et gardera pour lui tous les remords, qu'il serait à souhaiter qu'il pût partager avec eux.

Mais que vois-je? ce n'est plus à l'Eglise dont on foule aux pieds les plus saintes ordonnances; c'est à Jésus-Christ lui-même

que l'on en veut; c'est Dieu lui-même que l'on attaque jusque sur son trône. Divinité de Jésus-Christ, trinité des personnes en Dieu, immortalité de l'âme, éternité des peines, loi naturelle, loi révélée, tout se tourne en problème, et en problème qu'il faut résoudre au gré d'un petit nombre de demi-savants, qui ne vantent avec tant d'affectation les lumières de notre siècle, que parce qu'ils prétendent en être le principal ornement; et qui cependant n'ont rien à nous dire que nos pères n'aient entendu, que nos pères n'aient méprisé, que les lois de l'Eglise et de l'Etat n'aient également réprouvé. N'importe, et parce que c'est le bel air et le ton du siècle où nous vivons, l'esclave du respect humain ira jusqu'à cacher, peut-être jusqu'à trahir la foi dont il se savait si bon gré; et, livrant sa bouche à des blasphèmes que son cœur désavoue, il abandonnera sa conscience aux troubles, aux alarmes, et trouvera dans ses remords une espèce d'essai de cet enfer, que ses maîtres d'impiété ne connaîtront que lorsqu'il ne sera plus temps de s'en garantir.

Je conçois, après tout, que de grands intérêts pourraient nous faire plier sous un joug si onéreux; et s'il ne s'agissait que de ces situations délicates, où la fortune la plus rapide, et peut-être la plus immense, peut devenir le prix d'un crime; où la faveur d'un maître puissant, et qui tient votre sort entre ses mains, dépend d'une complaisance coupable; où l'innocence opprimée n'a de ressource que dans les lumières et l'intégrité d'un magistrat assez généreux, pour s'exposer à devenir lui-même la victime de son zèle; j'avouerai de bonne foi, que la probité (quoi qu'en puisse dire l'impie qui la vante souvent sans la bien connaître, et presque toujours sans la suivre); j'avouerai que la probité ne soutiendra jamais constamment de si grandes épreuves, si la religion ne vient au secours. Ce qui m'étonne, ce que j'ai peine à comprendre, c'est que la probité ne suffise pas; c'est que la religion même ne réussisse pas toujours, quand il ne s'agit que de combattre un vain fantôme; tout au plus, de s'élever au-dessus d'un intérêt vil et méprisable, tel que nous le propose la plus ingrate et la plus stérile des passions.

Supposons, en effet, que le succès le plus constant de toutes les démarches que vous prescrit le respect humain réponde à vos espérances et à vos désirs; vous dédommagera-t-il jamais de ce qu'il vous coûte? Et ne serai-je pas toujours en droit de vous dire, avec le prophète : vous avez beaucoup semé, et vous avez peu recueilli : *Seminastis multum, et intulistis parum.* (*Agg.*, I, 6.) Votre prudence prétendue, ou, pour mieux dire, votre fausse politique, ne péchant qu'à regret, et dès lors, sans plaisir, ne faisant le bien qu'à demi, et dès lors sans consolation, vous a conduit par des routes bien difficiles et bien épineuses; vous avez beaucoup souffert, beaucoup travaillé, beaucoup semé : *Seminastis multum;* qu'avez vous recueilli? Vous êtes venu à bout de faire taire quelques langues indiscrètes; vous êtes échappé à la censure de quelques esprits superficiels, dont la critique, presque toujours aussi peu judicieuse que peu chrétienne, souvent plus contraire aux droits de la raison qu'aux lois de la charité, n'est pas un moindre scandale pour les sages du monde que pour les disciples de Jésus-Christ. Vous avez été estimé; non, vous ne l'avez pas été de ces hommes qui ont pour vous tout le mépris que vous avez pour eux; mais au moins vous avez été applaudi, et par qui? par des hommes dont un amour-propre judicieux; je dis un amour-propre dont tout païen craindrait plus les éloges que la censure, et mettrait toute son attention à se préserver, ou du malheur d'avoir trouvé, ou de la honte d'avoir mérité de pareils approbateurs. Si jamais les dehors d'une impiété de parade peuvent aplanir la route d'une grande fortune, et tenir lieu de service, ou du mérite nécessaire pour parvenir à des emplois importants; que n'aura-t-on pas à craindre, puisqu'on les emprunte si aisément, pour obtenir, et quoi? un titre aujourd'hui trop commun, ce nom de philosophe, qui, du temps de nos pères, ne fut jamais prodigué, disons-le hardiment, ne fut jamais prostitué comme il l'est de nos jours.

Car prenez garde, mes chers auditeurs, que dans ces temps heureux, où l'on ne parlait, où l'on ne pensait que d'après l'Evangile de Jésus-Christ, un génie vif, hardi, entreprenant, ébloui de la singularité du rôle qu'il allait jouer sur le théâtre du monde, en attaquant une religion révérée de tout l'univers, ait osé se donner pour créateur de systèmes surannées, et dont il croyait la mémoire absolument perdue, ait appelé grandeur d'âme la fureur qui le dévouait à toutes les suites de l'entreprise la plus critique et la plus hasardeuse; qu'il ait travaillé, qu'il ait souffert, qu'il soit mort victime d'une fausse gloire; j'en suis indigné, mais je n'en suis point surpris. Je déteste son impiété; je déplore ses travers, et je regrette peut-être ses talents. Mais cette gloire, toute fausse qu'elle était pour lors, à quel titre peut-on y prétendre en se rangeant du parties des impies; et ce qui fait plus à mon sujet, en affectant de paraître impie, lors même qu'on ne l'est pas; dans un temps où le langage de l'irréligion est le langage à la mode, une espèce de manie commune au plus simple vulgaire; où des railleries malignes, assaisonnées dans leur origine d'un sel assez piquant, ne sont plus qu'un simple effort de mémoire; où l'on a de l'esprit assez, dès qu'on sait douter de tout; de la science plus qu'il n'en faut, dès qu'on fait profession de ne rien croire? Eh! qu'y a-t-il donc tant à gagner en affectant de se distinguer du peuple fidèle, si l'on ne doit être que peuple parmi les impies?

Mais avançons : respect humain, passion non-seulement triste et chagrine, non-seulement ingrate et stérile, mais passion téméraire et présomptueuse, qui promet plus

qu'elle ne peut, et dont toutes les attentions n'aboutiront qu'à changer, et le plus souvent à votre désavantage, l'objet d'une censure à laquelle ni le vice ni la vertu n'échappèrent jamais. Jean-Baptiste est moins un modèle qu'un prodige de pénitence; Jésus-Christ se prête au monde par des vues de charité, et cache, sous des apparences communes, des vertus plus grandes que celles de Jean-Baptiste. L'un et l'autre, avec la différence que la foi nous oblige d'y reconnaître, devaient être l'objet de l'admiration publique; ou si l'estime des hommes, bornée par leurs goûts et par leurs préventions, ne peut embrasser toutes les vertus, ceux que rebutaient l'austérité de Jean-Baptiste devaient être charmés de la douceur de Jésus-Christ. Mais ce monde, incapable de les estimer tous deux, trouve dans sa malignité de quoi les décrier également. A l'en croire, l'affreuse pénitence de Jean-Baptiste est l'ouvrage du démon qui le possède : *Dæmonium habet.* (*Matth.*, XI, 18.) Le commerce de Jésus-Christ avec les publicains et avec les pécheurs n'est qu'une suite de son penchant pour les plaisirs de la table: *Homo vorax, et potator vini.* (*Ibid.*, 19.)

Malignité du monde, qui s'est soutenue dans tous les temps, qui s'attaque indifféremment aux vertus et aux vices, et qui n'expose les âmes les plus généreuses qu'à des discours dont la complaisance et le respect humain ne vous garantiront pas. Si l'on me voit, au sortir du tribunal de la pénitence, rompre des liaisons suspectes, on dira qu'elles étaient criminelles; j'achèverai par là de confirmer les soupçons injurieux que l'on a conçus contre moi. Et si vous continuez à les entretenir, ne dira-t-on rien? le public obstiné à y soupçonner de l'intrigue, ne regardera-t-il pas l'approche des sacrements comme un nouveau scandale? ne publiera-t-il pas avec la même assurance, ou, si vous le voulez, avec la même témérité, que toutes ces apparences de piété ne sont qu'une véritable hypocrisie? Réconciliez vous avec cet ennemi puissant; oubliez l'affront que vous en avez reçu, vous ne serez probablement, aux yeux d'un monde profane, qu'une âme lâche et intéressée, un homme faible et sans courage; le pardon le plus généreux et le plus chrétien ne passera que pour un pardon politique et forcé. Donnez donc un libre cours à votre haine et aux projets d'une vengeance presque impossible; vous allez devenir, aux yeux de ce monde même, un téméraire, un présomptueux : ce qu'on appelait courage, grandeur d'âme, noblesse de sentiment, tandis qu'il a paru vous manquer, ne se nommera plus qu'emportement, haine aveugle, fureur insensée, aussi contraire aux lois de la prudence qu'aux lois de l'Evangile.

Si je prends un air sérieux, si j'affecte une réserve glaçante, si je marque au moins, par un silence morne, que je désapprouve les traits malins que lance la médisance ou la calomnie; que je souffre avec peine des propos libres et licencieux; que je suis encore plus choqué des railleries indécentes, et de ces raisonnements captieux qui attaquent la foi ou les mœurs; je me verrai tout aussitôt réduit au rang de ces esprits faibles ou bornés, qui ne savent ni penser par eux-mêmes, ni souffrir que l'on pense pour eux. Eh! qui parle de la sorte, me direz-vous? Qui parle de la sorte, mes chers auditeurs? Quelquefois une femme, dont on a jusqu'à présent estimé le bon sens et respecté la vertu; que le libertinage et l'impiété ne mettent peut-être à l'épreuve, que pour voir si elle saura se soutenir, et qui n'a qu'à se démentir pour être aussitôt en butte aux railleries amères, dont on punira la faiblesse et la vanité, qui sacrifient la précieuse réputation dont elle jouissait à la frivole réputation de bel esprit, que la complaisance et l'adulation ne lui obtiendront pas. Qui parle de la sorte? souvent un homme en place, un magistrat, un seigneur, dont la naissance, dont le crédit, quelquefois dont les lumières même, devraient en imposer à de prétendus esprits forts, déjà trop honorés qu'il daigne les admettre à sa table et à ses entretiens, mais qui, le prenant par son faible, ne prétendent rien de moins que lui faire honneur à lui-même, en l'initiant à tous leurs mystères, et en lui assignant parmi eux une place qui le dégrade, et qui ne peut que le déshonorer aux yeux de la raison et de la vertu.

Qui parle de la sorte? le dirai-je? Quelquefois un prêtre, un ministre du Dieu vivant, un homme à qui son état ne laisse de réputation à prétendre que la réputation de vertu, de capacité dans la science de la religion, et de zèle pour la défendre; un homme déjà trop peu respecté, dès que l'on ose hasarder en sa présence des discours injurieux à son Maître; un homme enfin à qui on ne pardonnera de se taire pour lors, qu'autant qu'on le jugera incapable de bien parler, et que la charité la plus indulgente aimera toujours mieux donner pour un homme peu instruit, et qui ne peut pas, que pour un lâche prévaricateur, et qui ne veut pas prendre en main une cause pour laquelle il doit être prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Or, si c'est là tout ce qu'on gagne en se laissant dominer par le respect humain, en ai-je assez dit, mes chers auditeurs, lorsque je vous ai menacés avec le Prophète, que la semence la plus abondante ne produirait qu'une très-petite récolte : *Seminastis multum, et intulistis parum?* (*Agg.*, I, 6.) N'aurais-je pas mieux fait de vous dire tout simplement, qu'il n'y a rien à gagner pour vous? Aurais-je même rempli toute l'étendue de mon ministère, si je n'ajoutais qu'il y a plus à perdre qu'à gagner pour vous; qu'il y a même beaucoup à perdre pour vous; qu'il n'est ni dévotion, ni vertu plus exposée aux traits de la satire que celle dont le respect humain gêne les exercices et borne les projets; qu'une vertu mâle, généreuse, intrépide, que rien ne trouble, que rien ne déconcerte, est bien plus propre à

faire taire la censure, à se concilier l'estime de ceux mêmes qui lui refusent leurs éloges, à gagner même cette confiance qu'un homme sans mœurs et sans religion ne donnera jamais à son semblable, et qu'il n'accorderait qu'en tremblant à ces demi-chrétiens que gouverne le respect humain ?

Cette dernière considération est tout humaine, je l'avoue; elle ne peut réveiller que notre orgueil, elle n'intéresse que notre amour-propre ; j'en conviens, mais orgueil pour orgueil, amour-propre pour amour-propre, lequel vaut mieux, de celui qui nous asservit aux lois du monde, ennemi de Jésus-Christ, ou de celui qui, nous rendant à nous-mêmes, nous plaçant où nous devons être, immédiatement au-dessous de Dieu et de ceux qui nous le représentent sur la terre, nous avertit que notre véritable grandeur consiste à ne reconnaître, à ne respecter, à ne craindre d'autorité, que celle qui vient du souverain Maître et du Roi des rois ? Orgueil et amour-propre tant qu'il vous plaira ; combien de fois la grâce, qui met tout en œuvre, et qui sait tirer le bien du mal même, s'en est-elle servie pour nous humilier, pour nous confondre, pour nous faire sentir toute l'imprudence, toute la faiblesse, tranchons le mot, tout le ridicule d'une passion qui sacrifie repos, liberté, conscience même, à l'espérance d'un bien chimérique et à la crainte d'un mal imaginaire ?

Mais ce mal fût-il plus réel, dussions-nous être la fable et la risée des impies et des libertins du monde entier, est-ce donc là ce qui doit alarmer, effrayer, consterner un chrétien ? N'est-ce pas au contraire ce que Jésus-Christ a promis à ses apôtres, à ses enfants, à tous ses vrais disciples ? Laissons, mes chers auditeurs, laissons trembler ceux que le monde aime et qu'il estime, et ne plaignons, dans la vertu, que le malheur qu'elle a quelquefois de lui plaire. Et que m'importe, après tout, que je passe pour un esprit faible ou crédule, pour un génie borné ou peu capable, pour un citoyen peu nécessaire ou même absolument inutile, pourvu que le Dieu que j'adore agrée mes hommages, mon zèle, mes services. Mais s'il nous importe peu d'être estimés ou méprisés du monde ; ce qui importe beaucoup, c'est de rendre méprisable au monde même le vertige, le délire, le fanatisme de l'irréligion; c'est de nous élever avec force, avec énergie contre les titres pompeux dont l'impiété se décore elle-même ; c'est de prévenir une jeunesse imprudente contre la vapeur contagieuse de cet encens que les impies de nos jours se prodiguent les uns aux autres ; c'est de leur disputer, et ce qui n'est pas si difficile qu'on pourrait le croire, de leur ravir cette réputation de génie et de capacité, qui ne sera jamais un objet de jalousie pour quiconque ne veut rien avoir de commun avec eux; mais qui, après avoir perdu les autres par une mauvaise émulation, les endurcit enfin et les perd eux-mêmes par une mauvaise honte : réputation qui, bien ou mal fondée, n'est ni pour eux ni pour le public, que ce que ferait une épée entre les mains d'un furieux, qui ne s'en percerait lui-même qu'après avoir immolé tout ce qui se trouverait à portée de ses coups ; c'est enfin de vous souvenir qu'il est un respect humain qui empêche de faire le bien, comme il est un respect humain qui engage à faire le mal; que l'un et l'autre sont également réprouvés dans l'Evangile ; qu'il est donc pour nous d'une égale nécessité de triompher de l'un et de l'autre, si nous voulons que Jésus-Christ, honoré devant les hommes par une déclaration publique et généreuse de nos sentiments pour lui, nous honore devant son Père et nous ouvre le séjour d'une éternité bienheureuse, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

SUR LA RECHUTE

Stetit Jesus in medio eorum, et dixit eis : Pax vobis. (*Joan.*, XX, 19.)

Jésus parut au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous.

Pourquoi faut-il, mes chers auditeurs, qu'une triste expérience du passé m'empêche de vous féliciter dès aujourd'hui sur le retour de cette heureuse paix que le péché vous avait ravie ? Pénitents et convertis aux yeux des hommes, à vos propres yeux; admis à la table du Seigneur, nourris de son corps et de son sang, vous venez de lui jurer d'être toujours son peuple, et de n'avoir jamais d'autre Dieu que le Dieu de vos pères. Si la célébration de la pâque était une fête nouvelle, et pour vous et pour moi, livré aux premières impressions d'un spectacle si touchant, ministre de paix et de réconciliation, quel plaisir pour moi de n'avoir rien à vous dire, qui ne dût être une source de plaisir pour vous ! Allez, vous dirais-je, allez en paix, le Seigneur est avec vous : *Pax vobis*. Je vous le dirais alors; aujourd'hui je n'ose vous le dire, parce que tout cet appareil de pénitence et de conversion n'est plus une preuve certaine du changement de nos cœurs ; parce qu'il serait téméraire de compter sitôt sur des projets, qui ont coutume de s'évanouir avec la solennité qui les voit naître ; parce que la pâque tant de fois célébrée sans fruit et sans amendement, parce que tant de conversions suivies de promptes et de fréquentes rechutes, me donnent tout lieu de craindre que vous n'ayez fait une fausse pénitence et que vous n'en fassiez jamais une véritable. Car tel est le double malheur de la rechute dans le péché, contre laquelle j'entreprends de vous prémunir aujourd'hui : terrible par les maux qu'elle nous découvre, encore plus terrible par les maux qu'elle produit, la rechute dans le péché rend au moins fort suspecte la pénitence des crimes qui l'ont précédée, et rend presque impossible la pénitence qui doit la suivre. En deux mots : rechute dans le péché, souvent preuve presque certaine d'une fausse pénitence pour le passé ; vous le verrez dans le premier point; encore plus souvent insurmontable à une vraie pénitence pour l'ave-

nir; vous le verrez dans le second point. Implorons les lumières, etc. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il faut l'avouer, chrétiens, toute sorte de rechute n'est point précisément par elle-même une preuve d'une fausse pénitence; faibles, inconstants, fragiles comme nous le sommes, en cessant d'être pécheurs, nous ne devenons pas impeccables; après la pénitence aussi bien qu'après le baptême nous possédons un trésor, mais nous le portons également dans des vases d'argile. Ainsi, quand un pécheur qui retombe ne peut imputer sa rechute qu'à la surprise d'une occasion nouvelle et imprévue; quand alors même, le trouble et le remords dans l'âme, il ne pèche qu'à regret et presque en tremblant; surtout quand, après s'être disputé le plaisir du péché, lors même qu'il péchait, on le voit se livrer sans réserve à la douleur et aux larmes qui le doivent effacer, et ne mettre entre sa rechute et son retour à Dieu, que l'intervalle auquel le condamnent les ministres de Jésus-Christ pour l'éprouver; on peut, on doit les laisser jouir en paix du témoignage qu'il se rend à lui-même sur sa pénitence passée. Les combats qui ont précédé, les remords qui ont accompagné, les regrets qui ont suivi sa rechute, peuvent faire présumer qu'il avait recouvré un bien que les démons ont eu tant de peine à lui ravir. Il est retombé, je le sais; mais il est retombé comme tombent les justes; tout ce que m'apprend sa rechute, c'est qu'il n'est ici-bas, ni pénitence, ni vertu sur laquelle on puisse compter pour toujours; c'est un nouvel exemple de l'inconstance et de la faiblesse humaine que Dieu me remet devant les yeux; et, si je sais en profiter, lorsqu'un pécheur me découvre l'état de son âme, en lui reprochant son crime, je plains son malheur, je déplore sa fragilité, je pense à la mienne, je pleure sur lui et je tremble pour moi.

La rechute dont je parle et que je prétends vous donner aujourd'hui pour preuve presque certaine d'une fausse pénitence, est une rechute prompte, une rechute fréquente, une rechute facile et peu disputée, une rechute tranquille, souvent une rechute hardie; et plût à Dieu qu'une pareille rechute pût vous paraître un de ces fantômes qu'on se forme à plaisir pour les combattre avec avantage; et surtout, plaise à Dieu qu'une voix secrète ne vous dise pas au fond du cœur, qu'en dépeignant une rechute si odieuse avec les couleurs les plus naturelles, je ne fais qu'avancer de quelques jours le spectacle que vous préparez au monde. Je ne parle qu'à ces pécheurs qui retombent presque aussitôt qu'ils se croient relevés; qui se rengagent dans les mêmes occasions; qui succombent aux mêmes tentations, qui pèchent aussi souvent, aussi tranquillement, peut-être plus souvent, plus tranquillement, plus hardiment qu'ils ne péchaient avant leur pénitence. Encore une fois, je ne parle qu'à ces pécheurs, et je ne suis que trop sûr de parler à plusieurs de ceux qui m'écoutent; mais que viens-je leur dire, et quelle surprise, grand Dieu! quel étonnement, quelle frayeur pour eux, si je puis leur découvrir aujourd'hui l'illusion, le crime, le danger d'une pénitence plus funeste que les maux dont elle devait être le remède?

Pour cela, qu'il me soit permis de les rappeler aux premiers éléments de leur religion et de leur retracer ici l'idée que la foi nous donne d'une véritable pénitence. Je n'y ferai point entrer ces pieuses cruautés qu'elle a tant de fois exercées sur un corps de péché, cette douleur profonde, et qui seule pourrait tenir lieu des supplices les plus affreux, ces larmes amères dont rien ne peut tarir la source : tel est cependant le portrait de la pénitence que Dieu lui-même nous a tracée dans les Ecritures; et s'il est une autre pénitence qui suffise pour expier le péché, du moins peut-on dire que voilà la seule qui nous soit annoncée avec éloge dans les saints livres, la seule qui ait jamais trouvé place dans les fastes de l'Eglise. Mais après tout je veux que la douleur d'une âme pénitente ne soit pas toujours une douleur sensible, et qui aille jusqu'à nous faire pleurer le seul mal qui mérite nos larmes; ce qu'il y a de certain c'est qu'elle doit être de toutes les douleurs la plus forte, la plus puissante, la plus efficace; c'est qu'elle doit nous faire envisager le péché comme un mal infiniment plus grand, plus redoutable que tout ce que le monde appelle des disgrâces et des malheurs; c'est qu'elle doit nous inspirer une sainte et généreuse résolution qui nous mette à l'instant les armes à la main contre tous les ennemis de notre salut, et qui nous autorise à répondre que la mort même et la mort la plus cruelle ne serait pas capable de nous séparer de la charité de Jésus-Christ; sans cela tout ce que nous appelons pénitence n'est qu'une ombre, qu'un fantôme de pénitence. Examen sérieux, aveu sincère de nos désordres, jeûnes, prières, aumônes, bonnes œuvres, quelles qu'elles puissent être, ce sont là les fruits de pénitence : mais le fond, l'essence, la nature de la pénitence, ou, pour mieux dire, la pénitence elle-même, c'est cette douleur qui l'emporte sur toutes les autres douleurs, et cette résolution qui nous détermine à tout faire et à tout souffrir plutôt que de retomber.

Or c'est cette douleur et cette résolution que je ne puis allier avec une rechute accompagnée des circonstances que je vous ai déjà marquées : premièrement, avec une rechute prompte, et je vous le demande à vous-même, que doit-on penser d'une douleur qui se dissipe, qui s'exhale, qui s'évanouit presque à l'instant? quel fonds peut-on faire sur des serments qui, loin de rompre, n'ont pas même la force de suspendre vos liaisons avec l'objet d'une passion criminelle? Persuadé, comme vous devez l'être, et comme vous prétendez l'avoir été, qu'il n'est pour vous d'ennemis redoutables

et qui méritent votre haine, que les ennemis de votre salut, est-il possible que la résolution la plus forte de périr ou de les vaincre ne vous engage pas du moins à les combattre? Ne parlons point ici des secours surnaturels et des grâces particulières qu'une âme bien disposée ne peut manquer de puiser dans le sacrement de pénitence, encore plus dans la participation du corps et du sang de Jésus-Christ; grâces dont le propre est de fortifier l'âme et de soutenir au moins pendant un temps considérable ceux qu'elles n'empêchent pas absolument de retomber: comptons pour rien, si vous le voulez, la sainteté particulière des engagements que l'on prend avec Dieu; jugeons de votre douleur sur le pied d'une douleur toute naturelle, et raisonnons des serments qui vous engagent à Dieu comme d'une parole d'honneur qui ne vous engagerait qu'à des hommes.

On conçoit assez que le temps peut amortir le feu des passions, en détruire les objets, affaiblir, effacer les impressions les plus vives, changer les intérêts les plus chers, ébranler les résolutions les plus fortes, leur en substituer de contraires, préparer les événements les plus incroyables et amener les choses au point le plus opposé à ce qu'elles semblaient d'abord promettre; mais il faut du temps et un long temps pour cela, surtout lorsqu'il s'agit de rapprocher des cœurs éloignés, aigris, envenimés, et de faire naître l'estime et l'amitié là où règnent la haine et le mépris : vouloir brusquer une pareille entreprise, c'est, disent les sages du siècle, et la manquer pour le présent et se mettre hors d'état de réussir dans la suite. Il faut, disent-ils encore, laisser faire au temps ce qu'on ne peut attendre que du temps; ensuite on parle, on agit avec succès, on instruit, on touche, on persuade avec des raisons qui, plutôt alléguées, n'auraient servi qu'à aigrir et à révolter. Quoi donc! ces hommes qui ont fait une étude si sérieuse du cœur humain, qui se piquent d'en connaître si bien les autres misères, n'en ignorent-ils que l'inconstance et la légèreté? Ah! mes chers auditeurs, ils la connaissent, ils l'éprouvent dans eux-mêmes, ils l'étudient dans les autres, ils y font même un grand fonds lorsqu'ils se croient assez patients pour attendre, assez habiles pour saisir le moment propre pour la faire servir à leurs desseins; mais ils n'en attendent ni n'en exigent rien d'aussi précipité que la rechute dont nous parlons. Qu'un homme s'engage à eux par les protestations les plus solennelles d'estime, d'amitié, de confiance, et qu'aussitôt après il les insulte, il les outrage, il ne sera point à leurs yeux un inconstant, un volage; il sera un traître, un perfide; ils regarderont ses serments non pas comme des liens impuissants et trop faibles pour le retenir, mais comme des piéges tendus à leur incrédulité, et des preuves indubitables de son peu de religion. En vain une femme désolée et tout en pleurs, à la mort d'un père ou d'un époux, leur aura-t-elle paru prête à succomber sous le poids de sa douleur, si la source de ses larmes tarit trop promptement à leur gré, ils se défieront de celles qu'ils ont vues couler; à les en croire, une personne qui se console si promptement n'a jamais eu grand besoin de consolation; fourbe et hypocrite lorsqu'elle a paru si affligée, imprudente lorsqu'elle a sitôt cessé de le paraître, elle est doublement méprisable et pour avoir voulu et pour n'avoir pas su les tromper; tout cela sur ce principe si universellement reçu, que la perte de ce que l'on aime fait sur une âme sensible et généreuse des impressions bien plus durables; que la plaie d'un cœur véritablement blessé ne se referme pas en si peu de temps; en un mot, qu'une douleur de si courte durée ne peut être qu'une douleur feinte, à tout le plus, une douleur faible et superficielle.

Sur ce même principe, la douleur qui nous a conduits dans le tribunal de la pénitence eût-elle éclaté par des soupirs et par des gémissements; l'abondance de vos larmes eût-elle plus d'une fois interrompu le récit de vos désordres; tout semblât-il d'ailleurs me répondre de la sincérité de votre conversion; pour m'en faire douter, il me suffit d'apprendre que vous avez déjà retrouvé le goût des plaisirs profanes; que votre cœur est déjà prêt à se livrer à toutes les folles joies du monde; que vous aimez, que vous recherchez, ou même que vous n'évitez pas les occasions et les complices de vos chutes passées : doute cruel, doute terrible! mais pour qui? pour vous, sans doute, mon cher auditeur, si vous retombez de la sorte, et pour moi, oui, pour moi comme pour vous, si j'ai eu le malheur d'être le ministre d'une pareille réconciliation.

Que ne puis-je me persuader alors que ce que le pécheur appelle sa rechute est une rechute véritable! elle m'affligerait toujours, ô mon Dieu! mais elle m'affligerait comme un crime étranger et auquel je n'aurais point de part. Il n'en est pas de même de cette pénitence qui me devient si suspecte; je n'en conçois point de soupçons qui ne m'alarment presque autant pour moi que pour le pécheur que je croyais avoir remis en voie de salut. Etait-ce un pécheur hypocrite ou bien un pécheur aveugle! A-t-il voulu me tromper, s'est-il trompé lui-même? Mais moi, n'ai-je pas été trop crédule, trop complaisant, trop facile? ai-je ménagé avec assez de prudence, ai-je soutenu avec assez de force les intérêts du Dieu dont je tenais la place? La sentence par laquelle j'ai prétendu absoudre et délier ce pécheur n'aurait-elle servi qu'à nous lier tous les deux? Admis à la table du Seigneur, peut-être par mes ordres, il me doit le corps et le sang de Jésus-Christ, et, s'il n'était pas véritablement converti, j'aurais donc livré moi-même.... O ciel! ô Dieu d'amour et de bonté! ministère terrible! auras-tu jamais pour moi des consolations qui puissent balancer les inquiétudes affreuses où tu m'as plongé? Peut-

être ai-je pu, peut-être même ai-je dû croire ce pécheur pour la première fois; mais, enfin, je voudrais ne l'avoir pas cru, et désormais inflexible, qu'il prie, qu'il pleure, qu'il promette, prières vaines, larmes stériles, promesses trompeuses ou du moins trop suspectes pour obtenir de moi ce que je ne puis ni ne dois accorder qu'à l'épreuve d'une fidélité plus constante.

Epreuve absolument nécessaire, lorsque la rechute ne suppose ni occasions nouvelles et imprévues qui aient surpris le pécheur, ni tentations plus fortes que celles dont il avait si solennellement promis de triompher. Je m'explique : dire qu'un homme véritablement converti peut retomber promptement, c'est dire qu'il peut passer promptement de la haine la plus forte à l'amour du péché; c'est dire qu'une résolution qui peu de jours auparavant l'eût emporté sur la crainte d'une mort présente, peut se démentir à l'aspect d'un plaisir frivole. Or tel est le prodige de légèreté, d'inconstance que j'ai peine à comprendre : avouons-le cependant, peut-être pourrait-il avoir lieu dans un pécheur qu'une occasion nouvelle, imprévue, inévitable, reporterait sur le bord du précipice dont il vient de s'arracher, et dont la vertu renaissante se trouverait en butte à des tentations capables d'ébranler les colonnes les plus fermes : dans tout cela je ne vois rien qui rende son changement pardonnable; mais je n'ose le croire impossible, et, ne trouvant point de termes assez forts pour lui faire sentir toute l'indignité de sa rechute, j'abandonne sa pénitence au jugement de Dieu qui seul voit le fond des cœurs.

Je prononce plus hardiment, et sans crainte de me tromper, contre une pénitence après laquelle je vois le pécheur assez téméraire pour s'engager dans les mêmes occasions, assez lâche pour succomber aux mêmes tentations; et je ne fais en cela que suivre l'esprit de cette admirable parabole sous laquelle Jésus-Christ semble avoir pris plaisir à nous peindre une rechute véritable. L'esprit immonde, une fois chassé du cœur de l'homme, prend le parti de retourner à sa première demeure : *Revertar in domum meam unde exivi* (*Luc.*, XI, 24); mais, surpris et déconcerté de la trouver ornée de tous les dons de la grâce, il désespère de pouvoir en faire la conquête et n'ose en hasarder l'attaque jusqu'à ce qu'il se voie escorté de sept autres démons; encore faut-il qu'ils soient plus méchants que lui : *Tunc vadit, et assumit septem alios spiritus secum nequiores se.* (*Ibid.*, 26.) Eh ! le moyen qu'un seul démon pût tromper un homme qui connaît toutes ses ruses et dompter un vainqueur contre lequel toutes ses forces n'ont pu tenir? Voilà cependant ce que veulent nous faire accroire ces pécheurs que la même occasion, la même tentation, le même intérêt, le même complice, en un mot, que le même démon fait presqu'aussitôt retomber; ils donnent dans des piéges qui doivent être usés pour eux; ils s'exposent sans défense à des traits dont ils ont déjà ressenti les atteintes mortelles; ils courent se briser contre des écueils déjà fameux par leurs naufrages : parlons sans figure, ils sont tout ce qu'ils étaient; c'est-à-dire qu'ils n'ont jamais voulu cesser, c'est-à-dire qu'ils n'ont jamais véritablement cessé de l'être.

Vous, par exemple, mon cher auditeur, qui avez peut-être déjà recommencé à médire avec toute la liberté, la malignité, disons-le, avec tout l'emportement le plus propre à vous attirer l'indignation des personnes vertueuses et le mépris des sages du monde; est-il possible que, touché d'une sainte horreur à la vue de vos médisances passées, vous ayez souhaité pouvoir les racheter aux dépens de votre propre vie? Quand même je supposerais avec vous que l'occasion présente, le défaut d'attention, la force du penchant et de l'habitude peut l'emporter en si peu de temps sur une douleur véritable et sur une ferme résolution, est-il possible que des traits qui vous échapperaient alors presque malgré vous, et lancés, pour ainsi dire, au hasard, eussent toujours un but certain; que cette humeur critique et maligne dont vous avez, dites-vous, tant de peine à vous défendre, ne s'attachât qu'à cet ennemi qui vous déplaît depuis si longtemps; qu'on vous vît toujours saisir si volontiers l'occasion d'en dire tout le mal que vous savez, peut-être le mal que vous ne savez pas? Allons cependant encore plus loin, et, pour vous forcer dans vos derniers retranchements, supposons tout cela possible; il ne me reste plus qu'à vous demander quelle a été la cause d'une si prompte et si étonnante révolution : cette haine qui a dû expirer au moins dans le tribunal de la pénitence, a-t-elle été ranimée par quelque nouvel outrage? quelqu'une de ces âmes basses qui se font un plaisir et un mérite de semer partout le trouble et la zizanie, est-elle venue vous aigrir par de nouveaux soupçons et vous empoisonner de ses conseils? Le démon que vous comptez avoir chassé de votre cœur, a-t-il eu recours à d'autres démons plus adroits et plus puissants que lui? Quand tout cela serait, je n'oserais compter sur une pénitence qui devait triompher de toutes les puissances de l'enfer : mais s'il n'est rien de tout cela, si l'aigreur, si l'animosité qui vous fait parler a pour unique fondement les mêmes injures que vous dites avoir pardonnées; le monde, je dis le monde même le plus indulgent et le plus disposé à vous flatter, loin de se laisser éblouir par un vain extérieur, qui ne peut désormais en imposer qu'à vous; le monde jugera dans toute la rigueur votre fausse justice, plus indigné contre votre pénitence que contre ce qu'il vous plaît d'appeler votre rechute; au lieu de gémir sur l'inconstance et sur la légèreté avec laquelle vous dites avoir repris vos premiers sentiments, il vous reprochera l'opiniâtreté d'une haine que rien n'a pu étouffer, et l'audace sacrilége avec laquelle vous avez profané nos plus redoutables mystères.

Ce que je dis ici du médisant et du vindicatif, le monde le dira de la pénitence d'un magistrat qu'il verra toujours prêt à faire pencher la balance du même côté; d'un impudique qu'il verra toujours ramper aux pieds de la même idole; d'un négociant qui ne deviendra pas plus délicat, plus scrupuleux sur les moyens de s'enrichir; d'une jeune personne toujours également libre dans ses discours et enjouée dans ses manières; d'une femme aussi passionnée pour le jeu, pour les modes, pour les plaisirs du siècle, toujours aussi bizarre, chagrine, impérieuse, insupportable à son époux, à ses enfants, à ses domestiques; et tandis que tous ces pécheurs croiront édifier le monde par une pénitence qui n'opère aucun changement, le monde croira de son côté faire beaucoup, s'il ne met pas cette pénitence prétendue à la tête de tous les scandales qu'elle aurait dû réparer. Monde téméraire, monde critique et médisant, me direz-vous peut-être? Et moi je dis monde éclairé, monde équitable, monde forcé de prononcer contre vous, dût-il en même temps prononcer contre lui-même. Et quel autre jugement pourrait-il porter d'une conversion, après laquelle il ne voit en vous que ce qu'il y verrait, si vous n'aviez point fait de pénitence, ou même si vous aviez entrepris de lui prouver que vous n'avez fait qu'une fausse pénitence?

Mais si la pénitence, qui ne rend la rechute ni plus rare ni plus difficile, est réprouvée de Dieu et des hommes, comme une pénitence infructueuse et stérile, que devons-nous penser d'une pénitence qui devient elle-même un principe de rechute, et d'une rechute quelquefois plus fréquente, presque toujours plus tranquille et plus hardie? Oui, chrétiens, il est une pénitence dont le souvenir tranquillise, enhardit, rassure le pécheur prêt à retomber; le démon ne lui dit plus, comme à nos premiers pères, vous ne mourrez point: *nequaquam moriemini* (*Gen.*, III, 4); il lui dit, au contraire, vous mourrez; mais, après être mort par le péché, vous renaîtrez par la pénitence: vous l'avez déjà faite, vous la ferez encore; il le dit, on le croit; et, sur la foi de ses promesses, on se livre sans remords à des crimes dont le pardon ne doit coûter que la peine d'une seconde pénitence. Je ne vous dis rien aujourd'hui de cette ingratitude monstrueuse qui s'arme contre Dieu de ses propres bienfaits, de cette aveugle présomption qui compte sur des secours dont elle vous rend indignes: n'eussiez-vous rien autre chose à craindre de Dieu ni de vous-mêmes, il me resterait encore assez de quoi vous menacer, et de quoi donc? de cette pénitence même dont l'espérance vous rassure; d'un repentir dont le nom seul a toujours alarmé les sages; de cette amertume de cœur avec laquelle il vous faudra détester le moment fatal où vous aurez succombé; de ces vœux ardents et empressés par lesquels vous demanderez, mais en vain, que le jour malheureux qui vous aura vu tomber soit rayé du nombre de vos jours: un chrétien plein de ces idées y trouve souvent un frein à ses passions; si la tentation le presse, la crainte le retient; si le plaisir l'attire, la pénitence l'effraye; incertain, irrésolu, il balance, il hésite, il ne sait trop ce qu'il veut; il choisit enfin, et peut-être le péché; mais alors il est le premier à se savoir mauvais gré de son choix, et le moins que puisse faire la vue des chagrins qu'il se prépare, c'est d'empoisonner les plaisirs qu'il se permet.

Voulez-vous donc savoir ce que c'est qu'une pénitence dont l'idée rassure le pécheur et facilite le péché, une pénitence que l'on ne craint pas; que dis-je? une pénitence que l'on espère? c'est une pénitence douce, commode, facile, passagère, qui n'a rien de pénible et de gênant. Si la pénitence que se promet le pécheur n'a rien qui l'effraye, c'est que la pénitence qu'il a déjà faite n'a rien eu qui l'affligeât: j'ai péché, disait autrefois l'impie, tout fier de ses succès, et que m'en est-il arrivé de si fâcheux? *peccavi, et quid mihi accidit triste?* (*Eccli.*, V, 4.) Non-seulement j'ai péché, mais j'ai fait pénitence, dit le pécheur prêt à retomber, et je ne vois pas qu'elle renferme rien de si amer et de si rebutant: *et quid mihi accidit triste?* Impie, aveugle, tu t'applaudis d'une prospérité qui est pour toi le plus terrible des châtiments! Pécheur, encore plus aveugle et plus insensé, tu fondes l'espérance du pardon sur une pénitence qui est le plus grand et le plus énorme de tous les crimes. Voilà cependant ce que n'ont jamais compris tant de pécheurs, qui ne retombent si hardiment, que parce que la pénitence leur a moins coûté que ne leur coûterait la victoire de leurs passions; et que, peine pour peine, ils ont trouvé qu'après tout il est beaucoup plus aisé d'expier le péché que d'y renoncer. En vain leur dirait-on qu'il est téméraire de s'exposer à une éternité de peine pour un moment de plaisir; *momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat;* parce que, renversant la maxime, ils se disent à eux-mêmes, qu'un cercle d'intrigues, d'amusements, de plaisirs qui occupent toute l'année, mérite bien d'être expié par une pénitence de quelques moments. En quoi je conviens de bonne foi qu'ils raisonnent fort conséquemment; et je pense comme eux, qu'une douleur dont on est absolument le maître, une douleur que l'on conçoit quand on veut, et dont on se défait encore plus aisément; des promesses qu'on regarde comme des formules qui expriment ce qu'on doit être, et non comme des engagements à le devenir; un examen superficiel, une accusation vague, une satisfaction légère, sont pour la nature un moindre mal que la contrainte et la violence à laquelle il faudrait la condamner pour se soutenir dans les voies de la justice; et je conçois que la crainte de quelques moments de peines est un faible rempart contre l'attrait d'une année de plaisir.

Mais j'ajoute que ce raisonnement, dans la bouche du pécheur, est un aveu précis et une preuve certaine qu'il n'a jamais fait qu'une fausse pénitence; fausse pénitence du côté de l'esprit, qui n'a jamais regardé le péché comme le plus grand des maux, ou plutôt comme le mal unique et de Dieu et de l'homme; fausse pénitence du côté du cœur, qui n'a jamais senti combien il est dur et amer d'avoir abandonné son Dieu; fausse pénitence du côté de la volonté, qui n'a jamais fortement résolu d'expier, encore moins de quitter son péché; fausse pénitence enfin, et sur laquelle eux-mêmes comptent si peu, que la rechute qui nous alarme et qui nous fait trembler pour eux n'a rien, à les en croire, qui dût nous effrayer ou même nous surprendre.

Ils sont donc encore aujourd'hui redevables de toutes les dettes qu'ils croient avoir acquittées; Dieu, plus irrité que jamais, a de nouveau lié dans le ciel ce que ses ministres ont cru déliés sur la terre; sortis du tribunal de la pénitence, plus coupables qu'ils n'y étaient entrés, on ne les a introduits dans la salle du festin que pour y manger, pour y boire leur jugement, et pour y couronner une scène déjà si tragique pour eux, par la plus énorme et la plus affreuse des profanations; tel m'écoute aujourd'hui tranquillement et se croit pour le présent à couvert des châtiments qu'il méritait ces jours passés, dont la pénitence et la communion viennent de combler la mesure de ses iniquités et de mettre le sceau à sa réprobation. Je l'ai déjà dit, et je le répète : malheur à nous si le défaut d'attention, de lumières, de fermeté, nous rend les auteurs ou les instruments de sa perte; mais aussi malheur à lui si, faute de se connaître, ou de vouloir être connu, il vient nous en imposer par des promesses et par des serments dont la charité qui croit tout, qui espère tout, a tant de peine à se défier; malheur à lui, si, après avoir peut-être invectivé, pendant toute l'année, contre le relâchement de la morale et de la discipline, il ne craint dans ce saint temps, que de la trouver partout trop sévère pour lui; malheur à lui, s'il s'aigrit, s'il se révolte contre la main charitable qui veut sonder la profondeur de ses plaies et appliquer le fer et le feu partout où des remèdes plus doux se tourneraient en poison; enfin malheur à lui s'il cherche, s'il trouve, s'il croit ces guides aveugles qu'il n'a pu choisir sans crimes et auxquels Dieu n'a pu l'abandonner que dans sa plus grande colère. Mais avançons, et voyons comment la rechute est un obstacle presque insurmontable à une vraie pénitence pour l'avenir : c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Quand la rechute ne ferait qu'anéantir la pénitence qui la précède, le pécheur qui retombe ne serait-il pas toujours bien à plaindre? Semblable à ces deux hommes que le sage nous représente, occupés, l'un à bâtir et l'autre à détruire, ne devrait-il pas, comme eux, regretter les peines et les fatigues d'un travail inutile? *Unus ædificans, et unus destruens, quid prodest illis nisi labor?* (*Eccli.*, XXXIV, 28.) Mais il s'en faut bien que le pécheur qui retombe n'en soit quitte pour rentrer dans l'état dont il était sorti par la pénitence, puisque Jésus-Christ nous avertit que sa condition devient encore pire qu'elle n'était auparavant : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* (*Luc.*, XI, 26.) Comprenez maintenant, si vous le pouvez, tout le prix de l'innocence que perd un juste qui pèche pour la première fois; tout le malheur d'une chute, que l'Ecriture semble ne pouvoir jamais déplorer en termes assez forts : tantôt c'est un astre brillant qui s'éclipse, qui s'obscurcit, qui s'éteint au milieu de sa course, qui du plus haut du firmament est précipité dans le plus profond de l'abîme; tantôt c'est une ville superbe et florissante, que le fer et le feu viennent de changer en un désert affreux, et à laquelle il ne reste de sa grandeur passée, qu'un souvenir tout propre à irriter sa douleur. A nous en tenir à la lettre, ici plus terrible que toutes les figures, c'est un enfant de grâce et d'adoption, le temple du Saint-Esprit, le frère et le cohéritier de Jésus-Christ, l'objet de l'amour et des complaisances de l'Eternel, qui devient en un instant l'ennemi de son Dieu, l'esclave du démon; qui, déchu de tout droit à l'héritage céleste, dénué de cette charité divine, sans laquelle toutes les vertus que le péché ne détruit pas ne sont que des vertus mortes, privé d'un trésor de grâces et de mérites, voit quelquefois périr en un instant l'ouvrage d'une longue suite d'années : le ciel en gémit, les anges en pleurent, l'enfer en triomphe, Dieu lui-même en est affligé. Telle est, Chrétiens, telle est l'idée que l'Ecriture nous donne de l'état d'un juste qui perd la grâce de son baptême : fut-il jamais une situation plus triste et plus funeste? Oui, mes chers auditeurs; et c'est la situation d'un pécheur qui profane la grâce de sa pénitence : ***Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.***

Or, de toutes les suites de la rechute, je n'en vois point de plus propre à justifier cet oracle si terrible, que les obstacles presque insurmontables qu'elle oppose à une seconde pénitence : je dis obstacles presque insurmontables; car, à Dieu ne plaise que je vienne ici fermer au pécheur de rechute les entrailles de la charité de Jésus-Christ, et resserrer le temps de la miséricorde dont le règne ne doit finir qu'avec notre vie; règne bien long, disent quelquefois ceux qui n'ont égard qu'à la malice des pécheurs qui en abusent; mais qu'il est court, leur répond un Père de l'Eglise, quand on le compare avec le règne de cette justice inexorable, qui aura l'éternité tout entière pour son partage! après les crimes les plus énormes, après des rechutes sans nombre, on peut donc encore revenir à Dieu; on le peut, on le doit; mais y revient-on? mais

peut-on y revenir, sans des efforts extraordinaires ? mais est-il illusion plus grossière, que celle des pécheurs qui se flattent de ne pas trouver la pénitence plus difficile après la rechute qu'après le premier péché? Ils comptent sans doute, du côté des ministres de Jésus-Christ, sur la même condescendance; du côté de leur volonté, sur les mêmes efforts; du côté de Dieu, sur les mêmes secours. Ne se trompassent-ils que sur un seul de ces points, la rechute ne leur enlevât-elle qu'une partie de ces ressources, il est évident que la pénitence leur deviendrait plus difficile. Or, je soutiens que toutes leurs espérances portent à faux; que la rechute, comme rechute, met des obstacles particuliers, et de grands obstacles à la douceur et à la condescendance des ministres de Jésus-Christ, qu'elle renferme dans des bornes beaucoup plus étroites; aux efforts de leur volonté, qu'elle affaiblit insensiblement; aux grâces de Dieu, qu'elle oblige de se retirer peu à peu.

Oui, chrétiens, la rechute renferme la douceur et la condescendance des ministres de Jésus-Christ dans des bornes beaucoup plus étroites, la discipline de l'Eglise ayant toujours été beaucoup plus sévère pour les pécheurs qui retombent que pour les justes qui pèchent. A la vérité l'Eglise s'est toujours récriée contre l'orgueilleuse et inflexible sévérité des montanistes, qui lui disputaient le pouvoir d'accorder aux pécheurs retombés une seconde pénitence : elle réprouva de tout temps, elle réprouvera toujours une dureté pharisaïque, plus propre à rebuter et à désespérer ses enfants qu'à les ramener dans le sein d'une mère, que rien ne peut consoler de leur perte. Epouse d'un Dieu de douceur et de paix, et se faisant une loi de ses exemples, loin de briser le roseau déjà froissé, loin d'éteindre le lin qui fume encore, elle cherche, avec soin, elle ménage avec art, elle ranime avec succès jusqu'à la moindre étincelle d'un feu divin, que des yeux attentifs et moins perçants que les yeux d'une mère n'auraient jamais découvert dans un cœur froid et presque insensible. Mais cet amour si tendre ne l'empêche pas, que dis-je? cet amour même l'oblige à user d'une plus grande sévérité envers le pénitent retombé qu'envers le juste devenu pécheur : sévérité nécessaire dans les épreuves, parce que la rechute rend la bonne foi du pécheur plus suspecte; dans les satisfactions, parce que la rechute rend les offenses plus grièves; dans les précautions, parce que la rechute rend la persévérance plus incertaine et plus difficile. Un pécheur, qui revient à Dieu pour la première fois, a peut-être quelque droit d'en être cru sur sa parole; la difficulté, la nouveauté même de la démarche qu'il fait, nous portent à présumer en sa faveur; mais après la rechute, surtout après une rechute prompte, après une rechute fréquente, la douleur la plus sincère et la plus vive doit nous être suspecte; le pécheur pourrait avoir désarmé la colère de Dieu, qu'il n'aurait pas rassuré ses ministres; ce n'est plus assez qu'il promette, il faut qu'il exécute, que sa résolution soutienne l'épreuve du temps, que sa constance nous garantisse tout ce qu'il dit, et même tout ce qu'il croit de ses dispositions présentes; encore après tout cela doit-il se condamner, du moins souffrir qu'on le condamne à des satisfactions plus pénibles et plus rigoureuses que celles dont on a puni ses premiers égarements; la rechute, comme rechute, ajoutant aux péchés dans lesquels on retombe une malice, une ingratitude, une perfidie toute particulière: une malice, on pèche avec plus de lumière; une ingratitude, on profane des bienfaits plus signalés; une perfidie, on viole des serments plus solennels; et n'eût-on égard qu'à l'extrême faiblesse que la rechute nous découvre dans le pécheur, peut-on se dispenser de prendre pour l'avenir des précautions qu'on n'a pas crues nécessaires pour le passé, de l'assujettir à un régime de vie dont on commencera à s'apercevoir que dépend absolument sa guérison; d'employer, quoique à regret, ces remèdes violents dont on ne lui a que trop longtemps épargné l'amertume salutaire?

Une âme généreuse, et qui n'aurait à pleurer qu'un premier péché, ne serait point rebutée de tous ces obstacles. Peu sensible à toute autre douleur qu'à celle que lui causerait le souvenir de son infidélité, elle entreprendrait avec joie, elle fournirait avec courage la carrière la plus longue et la plus pénible; mais le courage diminue, mais cette ardeur se ralentit à mesure qu'elle devient plus nécessaire; le premier effet que produit la rechute, c'est d'ôter au pécheur cette confiance qui est l'âme des grandes entreprises, et qui seule pourrait lui adoucir les pratiques d'une pénitence laborieuse; plus il avait compté sur la pénitence qu'il avait déjà faite, moins il compte sur la pénitence qu'il devrait faire. Au lieu de trouver, comme il le devrait, dans sa rechute même, une raison pressante de revenir à Dieu, de s'y attacher par des liens plus fort que ceux qui n'ont pu le retenir, il regrette quelquefois ce que lui a coûté une pénitence que sa rechute vient d'anéantir, et craint, dit-il, au moins pour le présent, d'en faire encore autant avec aussi peu de succès : cependant la passion prend le dessus, l'habitude formée se change en une espèce de nécessité; si quelquefois il rentre en lui-même, il soupire, il gémit, il s'agite par de vains efforts, et qui n'aboutissent qu'à lui faire mieux connaître toute sa faiblesse; il tombe enfin dans cet état déplorable, dont saint Augustin nous fait une peinture si touchante, et se trouve, comme autrefois ce grand saint, captif et accablé sous le poids, non pas d'une chaîne étrangère, mais de la passion qui le domine, de l'habitude qui l'asservit, d'un cœur dur et insensible, et, comme il s'exprime, d'une volonté toute de fer : *Ligatus non ferro alieno, sed ferrea mea mala voluntate.* Je me trompe, mes chers auditeurs: l'état de saint

Augustin était, à la vérité, l'état d'habitude dans le péché; mais d'une habitude qui ne suppose ni pénitence ni conversion qui ait précédé; d'une habitude qui n'a ni profané la source des grâces par l'abus des sacrements, ni sacrifié à ses passions une innocence qu'il n'a pas encore reçue dans le baptême, ni affaibli, et, si j'ose me servir de ce terme, ni usé l'impression que les vérités éternelles font presque toujours sur un esprit peu accoutumé à les méditer : il a de grands obstacles à vaincre, mais il a de grandes ressources de salut; la plaie de son âme est bien profonde, mais les remèdes ont encore toute leur force; il ne faut rien moins qu'un Ambroise pour le convertir; mais un Ambroise le convertira, et, dans le cours ordinaire de la Providence, un Ambroise ne convertira pas un pécheur de rechute; c'est un Augustin si vous le voulez; mais un Augustin instruit, éclairé, persuadé, converti pour un temps; que pourrait-on lui dire aujourd'hui, que ce qu'il savait avant sa rechute?

Quand une âme innocente commence à quitter les sentiers de la justice, elle ne connaît pas toujours le terme fatal où doit aboutir son égarement; victime souvent de son imprudence, plutôt que de sa malice, quelquefois des passions d'autrui, plutôt que de ses propres passions, elle ne voit que les fleurs dont on lui couvre le chemin qui la conduit à la mort; ou si la vue du péril l'intimide, on la flatte, on la rassure, on l'engage insensiblement; à l'erreur qui la trompe se joint bientôt l'attrait du plaisir qui l'enchante; mais en vînt-elle par degré jusqu'à oublier son Dieu, jusqu'à trouver la paix dans le péché, jusqu'à s'endormir de ce sommeil léthargique, le symptôme le plus sûr d'une réprobation éternelle, pour peu que nos cris dissipent ou suspendent son assoupissement, pour peu qu'elle entr'ouvre les yeux à la lumière de l'éternité, quel changement dans son esprit et dans son cœur ne pouvons-nous pas nous promettre de la première impression que fera la vue d'un Dieu souffrant et mourant pour elle; la vue d'un père plein d'amour et de tendresse, à qui tous ses crimes n'ont pu arracher l'arrêt de sa perte; d'un père qui lui tend encore aujourd'hui une main secourable, mais dont la bonté plus longtemps rebutée peut se changer en fureur, et d'un enfer prêt à s'ouvrir sous ses pas! Vérités impérieuses, dont la sainte et douce violence a ramené tant de prodigues dans la maison paternelle, et qui avez peut-être plus d'une fois ému, attendri, alarmé, consterné le pécheur qui vous écoute aujourd'hui si tranquillement, pourquoi n'êtes-vous plus pour lui que des vérités faibles et impuissantes? Pourquoi cette parole, plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants, s'émousse-t-elle pour ainsi dire sur un cœur à l'épreuve de tous ses traits? Ah! mes chers auditeurs! n'en cherchons point la cause ailleurs que dans la rechute du pécheur. Éclairé de toutes les lumières de la foi, ayant déjà goûté toute la douceur du don céleste, il avait, pour persévérer, tous les motifs qui pourraient l'engager à revenir à Dieu; il les a connus, il les a combattus, il en a triomphé : qu'espérer désormais de tous ces discours, où nous ne pouvons lui annoncer un évangile ni plus touchant ni plus terrible que celui dont il a si bien su jusqu'à présent rebuter toutes les invitations et braver tous les anathèmes?

Vous seul, ô mon Dieu! vous seul pouvez être sa ressource; mais la serez-vous? mais peut-il encore se flatter d'obtenir de vous, je ne dis pas ces grâces absolument nécessaires et qui rendent la pénitence possible, mais ces grâces d'élite et de choix qui touchent, qui pénètrent, qui changent les cœurs; qui, sans ôter à l'homme le pouvoir d'y résister, lui aplanissent les voies et lui font aimer jusqu'aux rigueurs de cette vie pénitente et mortifiée dont l'horreur et la crainte le retiennent peut-être depuis longtemps dans le désordre. Ici, chrétiens, tout me trouble, tout me confond; je cherche, et j'avoue que j'ai peine à trouver ce milieu si sage, ce tempérament heureux qui place une crainte mêlée de confiance entre le désespoir et la présomption; qui, par des routes différentes, conduisent au même terme, et dont l'une ou l'autre ne manque presque jamais de devenir le principe de l'impénitence, de l'endurcissement, de la réprobation des pécheurs de rechutes. Ne dirait-on pas cependant, à voir la conduite de Dieu et de son Église, que la présomption est encore pour eux l'écueil le plus redoutable? Si j'ouvre les saints livres, je n'y vois que malédictions et anathèmes, mais malédictions et anathèmes tout particuliers pour les pécheurs retombés. Jérusalem a quitté le Dieu de ses pères pour les idoles des nations; aussitôt la colère de ce Dieu jaloux s'est allumée; la foudre allait partir : un prompt repentir l'a suspendue, et Jérusalem est sauvée; mais, à peine retombée, sa rechute lui ferme le sein de la miséricorde qu'elle vient d'éprouver : ce qui met le comble à la haine, à la fureur, à l'indignation de son Dieu, c'est l'inconstance, la légèreté, la perfidie qui la rengage dans les abominations qu'elle avait connues et détestées : *Nimis odibilis facta es, iterans vias tuas.* (*Jerem.*, II, 36.) Jeûnez, affligez votre chair, expiez vos péchés, rien de plus utile; mais si vous retombez, dit le Sage, à quoi tout cela vous servira-t-il? et de quel œil Dieu regardera-t-il la pénitence et les vœux d'un traître et d'un parjure : *Homo jejunans in peccatis suis, et iterum faciens ea, quid prodest, et orationem ejus quis exaudiet?* (*Eccli.*, XXXIV, 31.) La loi nouvelle est une loi d'amour et de grâce, et peut-être les pécheurs de rechutes sont-ils les seuls pour qui elle ne paraisse qu'une loi de terreur et de crainte. Ce que l'Écriture, prise à la lettre, ne dit peut-être que des Juifs et des gentils convertis à la foi, et qui n'avaient pas de second

baptême à espérer, les Pères de l'Eglise l'ont souvent appliqué aux pécheurs retombés et à l'espérance d'une seconde pénitence; soit, ce que leur disait l'apôtre saint Pierre, que n'ayant plus d'hostie d'expiation pour le péché, leur apostasie ne leur laisserait que l'attente d'un jugement terrible; soit, ce que disait l'apôtre saint Paul, qu'après avoir été éclairés des lumières de la foi, qu'après avoir goûté la douceur du don céleste, il était très-difficile, tranchons le mot, qu'il était impossible qu'ils fussent renouvelés par une seconde pénitence. Oracles soutenus par une conduite de Dieu et de son Eglise, qui forme un de ces préjugés peut-être plus capables de nous frapper que tous les raisonnements. Ouvrons encore une fois les saintes lettres, parcourons les annales de l'Eglise, nous trouverons un Samson voluptueux et impudique, un David adultère et homicide, un Nabuchodonosor impie et sacrilége, un apôtre assez lâche pour renier son maître, une femme pécheresse et décriée par ses scandales, un ennemi déclaré, un persécuteur de Jésus-Christ et de son Eglise; dans la suite, une Thaïs, qui n'a imité la pénitence de Madeleine qu'après avoir imité, peut-être surpassé ses égarements; un Augustin, dont l'esprit et le cœur, presque également corrompus, se refusent comme de concert à la créance des dogmes, à la pratique de la morale de Jésus-Christ; nous y trouverons, en un mot, des pécheurs de toute espèce, de tout âge, de toute condition, dont la pénitence agréable à Dieu, estimée des hommes, canonisée de l'Eglise, a fait des saints reconnus et honorés pour tels. Il n'est qu'une seule espèce de péché, que le péché de rechute, que Dieu peut à la vérité toujours pardonner, qu'il a sans doute quelquefois pardonné, qu'il vous pardonnera sûrement si vous vous hâtez de revenir à lui, et dans toute la droiture de votre cœur; mais, comme si Dieu craignait lui-même que l'exemple d'un tel pardon ne tirât à conséquence, il n'en a jamais laissé de monument authentique; il n'est pas une seule pénitence réitérée que l'Eglise ait placée dans ses fastes, et dont elle ait cru devoir garantir le succès. Ici, mes chers auditeurs, il faut que la foi nous soutienne, que la vue d'un extrême danger ranime une confiance qui ne plaît jamais plus à Dieu, que lorsqu'on espère contre toute espérance. Nous espérons après tout sur les mérites infinis de Jésus-Christ, sur les grâces particulières qu'il accorde aux vœux et aux larmes de tant d'âmes saintes, qui le prient dans ce saint temps; nous espérons, le dirai-je, mais dans un sens dont je compte que vous n'abuserez pas, nous espérons sur l'excès, sur l'énormité, sur l'indignité de nos crimes, qui offrent à un Dieu sauveur les objets les plus propres à émouvoir sa compassion, et qui préparent à sa miséricorde la matière du triomphe le plus éclatant sur les droits de sa justice: *Propitiaberis peccato meo, multum est enim.* (*Psal.*, XXIV, 11.) Mais en espérant tout de Dieu, craignons tout de nous; apprenons au moins de nos rechutes passées à nous connaître et à nous précautionner pour l'avenir. Quoi que puisse nous coûter une conversion plus sincère et plus durable que celles qui l'ont précédée, nous en serons bientôt dédommagés par la paix et par l'onction qui accompagnera le retour de la grâce; notre constance à marcher dans les voies de la justice calmera nos inquiétudes sur la pénitence que nous avons faite, nous épargnera le besoin d'une nouvelle conversion, dont peut-être ne trouverions-nous ni le temps ni les moyens, et nous conduira tranquillement à l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite. *Amen.*

SERMON IX.

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

Christus passus est pro vobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus. (I *Petr.*, II, 21.)

Jésus-Christ a souffert pour vous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas.

Qu'attendez-vous de moi, chrétiens, et que pourrait toute l'éloquence des hommes ajouter aux idées que nous retrace la sainte et lugubre cérémonie qui nous rassemble? Accoutumés à venir, tous les ans, étudier les derniers exemples, entendre les dernières paroles, recueillir les derniers soupirs d'un Dieu sauveur, la peinture la plus vive et la plus animée de la passion de Jésus-Christ répondit-elle jamais à votre attente? Non, chrétiens, et loin de vous reprocher une délicatesse blâmable en tout autre temps, je conviendrai sans peine qu'elle vous sied bien dans ce grand jour, et que plus une âme est généreuse et bien née, plus elle doit s'attendre à voir les ministres de Jésus-Christ succomber sous le poids du triste ministère dont ils se trouvent chargés. Au seul nom d'un Dieu mourant sur la croix, la foi se réveille, la raison admire et se confond, la langue n'a rien à dire où l'esprit ne peut rien comprendre; l'homme tout entier, perdu et abîmé dans la contemplation de cet ineffable mystère, n'a plus d'autre voix que celle d'un cœur pénétré d'amour et de reconnaissance. Que dis-je? le cœur même, interdit, confus, également incapable, et de sentir tout ce qu'il doit, et d'exprimer tout ce qu'il sent, le cœur même est-il en état de parler son langage? Ce qu'il ne trouve pas au dedans de lui-même, il l'attend de nos discours: attente vaine et qui le trompe. Nos faibles expressions ne peuvent atteindre le degré d'onction et de sentiment où l'amour avait porté ses espérances; et jamais on ne le touche, on ne l'attendrit, on ne l'afflige au gré de ses désirs. Heureusement pour vous et pour moi, cette dévotion tendre et affectueuse n'est pas l'unique, n'est pas même le premier et le plus essentiel des fruits que nous devons tirer de notre mystère. Quelques droits qu'ait un Dieu mourant sur la tendresse et sur la compassion de ceux qui doivent se regarder comme les auteurs de sa mort, ce que nous devons nous proposer par préférence à tout le reste, et ce que vous annoncent les pa-

roles de mon texte, c'est une étude sérieuse et une imitation constante des vertus dont il devient aujourd'hui le modèle : *Christus passus est pro vobis, vobis relinquens exemplum.*

Croix adorable de Jésus, aujourd'hui notre unique refuge, aujourd'hui pour nous ce qu'est Marie pendant toute l'année, mère d'un Dieu mourant entre vos bras, puisque vous l'enfantez à la gloire; mère des pécheurs, puisque vous les enfantez à la grâce; nous espérons tous que vous soutiendrez des titres si augustes et si bien mérités; que ce Dieu qui vous a choisie pour être l'instrument du plus grand ouvrage qui soit jamais sorti de ses mains, touché des hommages que nous vous rendons, nous accordera les secours nécessaires pour profiter d'un entretien où votre gloire se trouve si intéressée : *O crux, ave !*

Oui, chrétiens, Jésus-Christ mourant sur la croix est le modèle sur lequel nous devons tous nous former; et parce que les pécheurs ne peuvent absolument se sauver que par la pénitence; et parce qu'il n'est personne parmi nous qui ne soit assez pécheur pour avoir un besoin absolu de pénitence; et parce que les plus justes ne peuvent se préserver du péché qu'en faisant, qu'en souffrant par précaution ce que les pécheurs doivent faire, doivent souffrir par esprit de pénitence; c'est surtout à la pénitence de Jésus-Christ que je vous rappelle, comme au modèle que vous devez suivre. Pénitence de Jésus-Christ, pénitence triste et désolée au jardin des Oliviers ; pénitence humble et ignominieuse dans les tribunaux ; pénitence dure et austère à la colonne et sur le Calvaire. Caractère de tristesse et de désolation, caractère d'humilité et de confusion, caractère d'austérité et de mortification; trois caractères essentiels à la pénitence chrétienne. Caractère de tristesse et de désolation, nécessaire pour punir le cœur et pour venger par ses regrets la bonté d'un Dieu si souvent outragé par nos ingratitudes ; caractère d'humilité et de confusion, nécessaire pour punir l'esprit et pour venger par ses humiliations la grandeur suprême d'un Dieu si souvent déshonoré par nos révoltes ; caractère d'austérité et de mortification, nécessaire pour punir le corps et pour venger par ses douleurs la justice de Dieu, si souvent irritée par nos désordres. Revenons toujours à notre modèle, et suivons Jésus-Christ dans tout le cours de sa passion. Nous apprendrons de la désolation de Jésus-Christ, contrit au jardin des Oliviers, à punir un cœur ingrat et qui conçoit le péché : voilà la condamnation de nos pénitences froides et insensibles, et le sujet de mon premier point. Nous apprendrons de l'humiliation de Jésus-Christ, confondu dans les tribunaux, à punir un esprit rebelle, qui permet ou qui approuve le péché : voilà la condamnation de nos pénitences vaines et orgueilleuses, et le sujet de mon second point. Nous apprendrons de la mortification de Jésus-Christ, souffrant à la colonne et sur le Calvaire, à punir un corps indocile et qui exécute le péché : voilà la condamnation de nos pénitences oisives et stériles, ou même douces et commodes, et le sujet de mon troisième point. Commençons.

PREMIER POINT.

Quoique toutes les puissances de l'homme puissent concourir à une seule et même offense de Dieu; quoiqu'elles ne se trouvent que trop souvent dans une parfaite intelligence, quand il s'agit de transgresser sa sainte loi, si nous voulons cependant remonter jusqu'à la source du mal, nous la trouverons dans les inclinations vicieuses d'un cœur corrompu par le péché de notre premier père. A ne consulter que l'expérience, je dis une expérience personnelle et réfléchie sur ce qui se passe au dedans de nous, qui ne sait que la raison la plus saine et la plus éclairée, la raison même la plus fière et la plus orgueilleuse, n'est le plus souvent que l'esclave du cœur qu'elle devrait conduire; que, lors même qu'uniquement attentive à cacher la honte de ses fers et à sauver une réputation d'autorité dont elle est plus jalouse que de l'autorité même, elle met toute son étude à justifier les penchants d'un cœur qu'elle n'ose contredire; le cœur, libre dans ses désirs, n'a garde de lui disputer une ombre de domination dont il sait tirer avantage; charmé de paraître obéir, pourvu qu'il commande, et se faisant honneur de sa docilité prétendue, il s'appuie volontiers du suffrage d'une raison qui ne parle que d'après ses sentiments. Aussi est-ce dans le cœur que Jésus-Christ, et avant lui les prophètes, ont placé la source et, pour ainsi dire, le siége du péché.

Que les désirs criminels partent du cœur, la chose parle de soi; mais que la main de l'homme devienne l'instrument de l'injustice, de la vengeance, du vol et de l'homicide; que la langue de l'homme se livre à la médisance et au blasphème; que l'homme tout entier se prostitue aux plus infâmes débauches; c'est dans le cœur, qui les conçoit, que Jésus-Christ contemple, que Jésus-Christ déteste, que Jésus-Christ réprouve tout ce que nous appelons péchés du corps : *De corde exeunt furta, adulteria, blasphemiæ.* (*Matth.*, XV, 19.) Qui le croirait? les péchés mêmes qu'une raison bornée appellerait péchés de l'esprit; l'impureté, l'irréligion, l'athéisme, ont pris leur naissance dans le cœur. C'est là que se sont fait entendre les premières paroles qui ont osé attaquer la Divinité : *Dixit impius in corde suo : non est Deus.* (*Psal.* XIII, 1.)

N'est-il donc pas naturel, n'est-il pas juste, n'est-il pas nécessaire que le premier principe de l'égarement soit le premier principe du retour à Dieu; que ce qui a péché le premier soit le premier puni; que ce qui a le plus de part au péché ait le plus de part à la pénitence? Vérité si certaine, si évidente, qu'elle n'est pas contestée de ceux de nos frères que le malheur de la naissance et les préjugés de l'éducation engagent dans d'autres erreurs essentielles au sujet de la pénitence chrétienne. Dire que la conversion du

cœur est la seule pénitence que Dieu exige de nous; erreur insoutenable, que nous reprochons à leurs pères et que nous plaignons dans les enfants. Mais la prévention de ceux-ci ne va point, mais la témérité criminelle de ceux-là n'est jamais allée jusqu'à nier que le cœur dût être puni, affligé, désolé par la contrition. Il ne s'agit plus aujourd'hui que de savoir quelle doit être cette amertume, cette affliction, cette désolation d'un cœur qui déteste le péché. Or, c'est ce que va nous apprendre la tristesse et la désolation de Jésus-Christ au jardin des Oliviers.

Contrition de l'Homme-Dieu, contrition vive, douleur amère qui l'épuise, qui l'accable, qui le réduit à une agonie contre laquelle il ne peut se soutenir que par le secours d'un ange du ciel; et, dans tout cela, rien que les écrivains sacrés ne nous apprennent en termes exprès. A peine entré dans ce jardin, si souvent honoré de sa présence et déjà consacré par les communications les plus intimes avec Dieu, l'ennui, le dégoût, la crainte, la frayeur le saisissent: *Cœpit tædere et pavere* (*Marc.*, XIV, 33); son cœur commence à ressentir les atteintes de la douleur la plus vive: *Cœpit contristari et mœstus esse* (*Matth.*, XXVI, 37.); son âme devient triste, et triste jusqu'à la mort: *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (*Matth.*, XXVI, 38; *Marc.*, XIV, 34.) Il tombe enfin dans une espèce d'agonie: *Factus in agonia.* (*Luc.*, XXII, 43.) Il faut qu'un ange du ciel vienne le soutenir et le fortifier: *Et apparuit angelus de cœlo confortans eum.* (*Ibid.*) Est-ce un Homme-Dieu, chrétiens? Oui, c'est un Dieu; mais un Dieu pénitent, un Dieu contrit. Etudions ce cœur flétri, désolé, noyé dans la douleur. Sondons, s'il se peut, cet abîme d'amertume; mais surtout, suivant le conseil de l'Apôtre, ne cherchons dans la contemplation des peines que souffre le cœur de Jésus, qu'un moyen de nous mettre en état d'en prendre tous les sentiments: *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* (*Philip.*, II, 5.)

Ne semble-t-il pas d'abord que l'image d'une mort présente, que l'appareil des tourments est ce qui le désole, ce qui l'effraye, ce qui le consterne? Cela peut être, chrétiens, et le même amour, qui a soumis un Dieu sauveur à toutes les autres infirmités de la nature humaine, a bien pu ne pas dédaigner une si pénible et si humiliante disposition. Ne servît-elle qu'à consoler, qu'à rassurer tant d'âmes timorées sur l'ennui, sur le dégoût, sur toutes ces révoltes intérieures, inséparables d'une exacte et constante observation de la loi; révoltes qu'elles se reprocheraient comme un crime ou qu'elles déploreraient comme un malheur, si l'épreuve qu'en fait Jésus-Christ ne leur en découvrait l'innocence et l'utilité même, et si elle ne leur apprenait à s'armer à son exemple et d'une foi vive pour prévenir les dangers dont elles nous menacent, et d'une parfaite résignation pour porter les peines dont elles nous affligent.

Mais, après tout, un Homme-Dieu, qui sait qu'il n'est descendu sur la terre que pour y mourir sur la croix; un Homme-Dieu, qui a toujours marqué plus d'empressement que de mépris ou de crainte pour la mort, ne vient point au jardin des Oliviers pour y démentir les sentiments qu'il a si bien soutenus pendant tout le cours de sa vie. Je dis plus; et supposant, si vous le voulez, que les opprobres de la mort la plus honteuse et la plus cruelle lui ont arraché les plaintes et les gémissements que vous venez d'entendre, l'ont plongé dans la tristesse mortelle dont l'Ecrivain sacré nous fait une peinture si touchante; peut-être n'est-il point de supposition plus propre à nous faire sentir l'excès de sa haine et de son horreur pour le péché, dont il va devenir la victime. Car, enfin, effrayé, désolé, rebuté, tant qu'il vous plaira, la mort même, et la mort de la croix, lui paraît un moindre mal que le péché. Plus il a de peine à se résoudre à ce grand sacrifice, plus il doit haïr ce qui le rend nécessaire. Mais non, ce n'est point la nécessité de mourir qui lui fait détester le péché; c'est le péché qui la cause, le péché qui la renouvelle, le péché qui la perpétue, le péché qui la rend inutile; c'est le péché qui empoisonne toutes les douceurs qu'il trouverait d'ailleurs dans une mort si glorieuse à son Père et si utile pour nous.

Ainsi, chrétiens, vous trouverez, dans la contrition de Jésus-Christ, non-seulement le principe, mais l'apologie, mais l'éloge, mais, si j'ose ainsi m'exprimer, la consécration de cet état de faiblesse et de consternation si peu digne d'un Dieu, s'il partait de tout autre motif. Oui, mes chers auditeurs, il est beau, il est digne d'un Homme-Dieu, que le courage, qui va renaître à la vue des tourments, l'abandonne à la vue du péché. Dès qu'une fois je le vois chargé de toutes les iniquités du genre humain, des iniquités des grands et des petits, des peuples et des rois, des vôtres et des miennes, je ne suis plus étonné qu'il plie, qu'il chancelle, qu'il succombe enfin sous ce poids immense et en quelque sorte au-dessus des forces d'un Dieu. Couvert de la lèpre du péché, pécheur universel, et, au sens de l'Apôtre, devenu le péché même; sous ce rapport, il ne peut qu'il ne déplaise à son Père; mais il ne peut qu'il ne se déplaise encore plus à lui-même.

Le mystère qui m'étonne, qui me trouble, que j'ai peine à comprendre, c'est le mystère d'un Dieu, sur qui son Père a mis toutes nos iniquités; d'un Dieu qui regarde nos péchés comme les siens propres; d'un Dieu pénitent et contrit. Mais ce mystère une fois supposé, je m'attends à voir un Dieu triste, un Dieu tremblant, un Dieu désolé; l'ombre, l'apparence même du péché n'est pas un de ces maux qu'il puisse braver. Une tristesse, une crainte, une faiblesse, moindre que les siennes suffiraient sans doute,

pour notre pénitence : mais ce n'est pas aussi la pénitence d'un Dieu. Marquée au même coin que tous les autres ouvrages de la Divinité, la pénitence d'un Dieu doit l'emporter sur toutes les pénitences des hommes. Et, parce que le repentir des hommes doit s'annoncer par des larmes, il faut que le repentir d'un Dieu s'explique par la voix de son sang; que la crainte et la tristesse, portées au delà de tout ce qu'éprouvent, de tout ce que peuvent éprouver les hommes, trahissent la Divinité qu'elles semblent cacher. Ainsi se formera cette contrition prédite par le prophète; contrition vaste comme la mer, et l'unique ressource contre ces torrents d'iniquité dans lesquels un Dieu pénitent se trouve presque abîmé : *Magna est velut mare contritio tua. Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* (*Thren.*, II, 13.)

Grande leçon pour nous, chrétiens auditeurs : modèle qui réprouve d'avance toutes nos contritions froides et insensibles, toutes nos contritions faibles et superficielles : en un mot, toutes ces contritions qui n'alarment point, qui n'affligent point, qui ne désolent point, et dès lors qui ne punissent point; et, par une conséquence encore plus terrible, qui ne changent point le cœur d'un pénitent prétendu. Quoi donc? Le Saint des saints, l'innocence et la justice même, aura pleuré des péchés étrangers avec des larmes de sang, et nos propres péchés ne nous arracheront pas un soupir! La crainte, qui a consterné le cœur d'un Dieu, n'aura pas de quoi troubler un homme! Le poids qui accable, qui épuise le Créateur, ne pourra pas se faire sentir à la plus faible de ses créatures! Ce qui est le plus grand, le plus affreux des tourments pour le Sauveur, ne sera qu'une vaine cérémonie pour les pécheurs qu'il vient sauver! Remontons encore plus haut : ce qui a fait une plaie profonde au cœur même de ce Dieu de gloire et de majesté qui n'est que notre juge : *Tactus dolore cordis intrinsecus* (*Gen.*, VI, 6); ce qui l'a forcé au repentir d'avoir créé l'homme : *Pœnitet me fecisse* hominem (*Ibid.*, 7), pourra-t-il jamais être expié de notre part, sans un repentir amer et douloureux qui blesse le cœur, et qui nous fasse détester le péché comme un mal infiniment plus grand, plus redoutable, que tout ce que le monde appelle des disgrâces et des malheurs?

Où se trouve-t-il, cependant, ce repentir si essentiel à la pénitence chrétienne? où sont aujourd'hui les pécheurs pénétrés de ces regrets, qui attristent, qui affligent, qui resserrent le cœur? Que sont devenus cet ennui, cet accablement, cette frayeur salutaire, qui ne laissaient ni paix, ni repos à ces fameux pénitents dont la conversion doit nous servir de modèle, comme la pénitence de Jésus-Christ leur en a servi? Et sans cela, quel rapport, quelle union, ou, pour mieux dire, quelle opposition plus formelle que celle qui se trouve entre la pénitence de Jésus-Christ et la nôtre?

Dans l'état où la contrition le réduit, le Dieu des anges mêmes a besoin du ministère d'un ange qui le soutienne et qui le fortifie. O vous, ministres de Jésus-Christ, anges de paix et de réconciliation sur la terre, instruits de toutes les vérités les plus consolantes, doués de tous les talents les plus propres à rétablir la paix et le calme dans une conscience alarmée; est-il pour vous de lumières et de talents plus inutiles dans le siècle où nous vivons? Ah plutôt, tonnez, menacez, foudroyez, faites entendre des paroles de mort, qui ébranlent, qui atterrent, qui captivent au moins par ses propres intérêts un cœur inaccessible à tous les traits de l'amour et de la reconnaissance; et qui nous fassent pleurer jusqu'à nos vaines contritions, souvent plus criminelles, toujours plus funestes pour nous que le péché même dont elles devaient être le remède! Au jardin des Oliviers, c'est un Dieu qui s'afflige et qui craint; c'est l'ange du Seigneur qui le console et qui le soutient : au tribunal de la pénitence, c'est l'ange du Seigneur, c'est le ministre de Jésus-Christ qui s'afflige et qui tremble; c'est le pécheur qui l'anime et qui le rassure. Comme si l'assurance et la tranquillité du pécheur n'étaient pas le plus juste fondement de notre affliction et de nos alarmes, si nous étions assez malheureux pour hasarder, sur des apparences si douteuses, une absolution qui nous expose à nous perdre et à nous damner avec lui. Que dis-je? et ne dois-je pas me reprocher à moi-même l'excès d'indulgence qui ne traite que de pénitence douteuse et suspecte ce que j'aurais dû nommer fausse pénitence, impénitence réelle et trop marquée, pour que la charité la plus crédule et la plus facile puisse jamais s'y méprendre?

Mais revenons. La contrition de Jésus, quoique le plus grand et le plus affreux de ses tourments, ne désarme point la justice inflexible qui le condamne à la mort, et à la mort de la croix. Mais, dans l'état de tristesse, de frayeur, d'agonie où nous le voyons réduit, épuisé, presque mourant dès la première entrée, comment pourra-t-il fournir jusqu'au bout une si pénible carrière? Ah! mes chers auditeurs, c'est dans le sein même de la faiblesse qu'il va puiser la force dont il a besoin. La sainte et religieuse horreur qui l'a fait trembler à la vue des péchés dont on le charge, va devenir le principe du courage et de la grandeur d'âme la plus héroïque. Trop faible pour soutenir le poids de sa contrition, il n'en deviendra que plus fort pour combattre, pour vaincre, pour détruire le règne du péché. Levez-vous, dit-il à ses apôtres; allons au-devant du traître qui se dispose à me livrer au pouvoir de mes ennemis : *Surgite, eamus; ecce appropinquavit qui me tradet.* (*Matth.*, XXVI, 46.) C'en est fait, et dès ce moment le trouble se dissipe, la crainte s'évanouit, le courage renaît. Uniquement occupé du mépris, de la haine, des vengeances que mérite le péché, Jésus trouve que ce qui lui reste à souffrir n'est rien en comparaison de ce qu'il a déjà souffert; et

pourvu qu'il perde, qu'il détruise, qu'il anéantisse le seul ennemi de son Dieu, le seul ennemi des hommes qu'il vient sauver, la rage et la fureur la plus industrieuse des ennemis les plus acharnés à sa perte, auront peine à porter les opprobres et les tourments, jusqu'où sa contrition lui a fait porter à lui-même les droits de cette justice inexorable qui exige une satisfaction proportionnée à l'offense. En sommes-nous là, chrétiens? et ces contritions faibles ou insensibles que réprouve la désolation de Jésus-Christ contrit au jardin des Oliviers, ne sont-elles pas, pour l'ordinaire, aussi stériles dans leurs effets, qu'insuffisantes dans leur principe? La contrition d'un Homme-Dieu, la seule des peines qui soit pour son cœur un rude martyre, l'encourage, le fortifie, lui fait aimer les opprobres et les tourments qui peuvent servir à la réparation du péché; votre contrition est de toutes les peines que demande la pénitence, la peine la plus légère pour vous; mais aussi cette contrition, qui ne vous coûte presque rien, n'empêche pas que tout le reste ne vous coûte infiniment, et laisse l'esprit aussi fier et le corps aussi sensuel, que si nous n'avions ni satisfaction à faire pour le passé, ni précautions à prendre pour l'avenir. Avançons donc, et après avoir trouvé dans la désolation de Jésus-Christ au jardin des Oliviers la condamnation de nos pénitences froides et insensibles, que l'humiliation de Jésus-Christ confondu dans les tribunaux nous fournisse la condamnation de nos pénitences vaines et orgueilleuses : c'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

La raison de l'homme, au sortir des mains de son Dieu, se trouvait en état d'exercer un souverain empire sur les passions qui la tyrannisent aujourd'hui. Elle en abusa, chrétiens, et sa première révolte contre l'auteur de son être, punie à l'instant par la révolte d'un corps fait pour la servir et des passions qu'elle n'avait pas su gouverner, la réduisit à ce triste et honteux esclavage, dont les uns ont porté le poids sans le sentir, et dont les autres, plus éclairés, mais en cela même plus à plaindre, n'ont senti l'indignité que pour en rougir, et pour en appesantir, par leurs propres réflexions, le joug dont ils n'étaient plus en état de se défendre. La raison, déchue de ses droits, et devenue l'esclave d'un cœur qu'elle devrait conduire, trouve dans sa dépendance même une espèce d'avantage, en ce qu'elle n'est plus, et en ce qu'elle ne peut presque plus être le premier principe du péché. Mais le péché qu'elle ne conçoit pas la première, elle y concourt; elle le permet, l'approuve, l'autorise : ne fût-elle que le souffrir et se taire, son silence la rend complice d'une prévarication qu'elle devait condamner hautement. Le seul vice qu'on puisse, à proprement parler, regarder comme son vice dominant, et pour ainsi dire comme son péché favori, c'est l'orgueil et la présomption. Les faiblesses humiliantes dont il a plu à Dieu de punir sa révolte, ne l'ont rendue ni plus humble, ni plus docile. Tantôt elle repaît son orgueil d'un empire chimérique sur des passions qu'elle sert sans le savoir, et qui lui dictent en secret les lois qu'elle paraît leur donner en public; tantôt elle nourrit sa vanité de la connaissance des misères mêmes qui devraient la guérir; et dédaignant le reste grossier des hommes peu capables d'une étude si sérieuse et si réfléchie, elle se trouve plus flattée de la gloire de se connaître, qu'humiliée de la nécessité de les éprouver. Souple et docile à la voix des hommes, souvent au delà de ce qu'il faudrait l'être, le courage, la fierté, la hauteur, ou, pour mieux dire, l'audace renaît dès qu'il s'agit d'examiner, de combattre et, s'il se pouvait, d'anéantir les droits de son Dieu. Dieu, de son côté, se fait souvent un plaisir de confondre et, comme il s'exprime, de perdre cette orgueilleuse sagesse. Mais aujourd'hui son amour ne pense qu'à la guérir, en nous apprenant à nous humilier, à nous confondre nous-mêmes; et en nous montrant, dans la personne de Jésus-Christ, le plus parfait modèle de ce cœur contrit et humilié, que Dieu ne peut jamais ni perdre, ni mépriser.

Humiliation de Jésus-Christ dans les tribunaux, humiliation la plus profonde et la plus universelle qui fut jamais; humiliation constante, et qui croissant toujours par degrés, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à son comble, termine enfin la plus belle vie, la vie d'un Homme-Dieu, par le plus humiliant et le plus infâme de tous les supplices. J'ajoute, et c'est ici que je vous rappelle à notre modèle, humiliation libre, volontaire, acceptée, recherchée de Jésus-Christ; humiliation dont il se croit digne, qu'il mérite en effet en qualité de pécheur et de pénitent universel. Entrons dans le détail : appliquons-nous à bien connaître, à déplorer, surtout à réformer nos sentiments sur les sentiments de Jésus-Christ : *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu.* (*Philip*, II, 5.)

Le premier tribunal où parut le Sauveur, ce fut le tribunal des prêtres et des pontifes; et c'est là qu'on le déclare impie et blasphémateur. Eh quoi ! s'écrie le grand prêtre, de ce ton de zèle et d'indignation que la haine et l'envie savent si bien prendre : Qu'avons-nous besoin de témoins? et ne vient-il pas de blasphémer? *Quid adhuc egemus testibus? hic blasphemavit.* (*Matth.*, XXVI, 47.) La calomnie autorisée, en quelque sorte consacrée par le suffrage du grand prêtre, passe, vole de bouche en bouche; on se fait un devoir de la croire et un mérite de la répandre. La réputation d'innocence, de vertu et de sainteté, la mieux établie qui fut jamais, s'évanouit à l'instant; et l'objet de l'amour, de la confiance et de la vénération des peuples, devient l'objet du mépris, de la haine, de l'exécration publique.

Cette réputation d'innocence et de vertu était sans doute la plus précieuse aux yeux du Sauveur; elle fut toujours la plus chère

à ses vrais enfants. Peut-être en jugeait-on ainsi du temps de nos pères; mais de nos jours elle a bien perdu de son prix. La souplesse, l'intrigue, le manége, l'art de cacher ses pensées et de deviner celles des autres; d'employer une fausse confidence pour en surprendre une véritable; d'emprunter les dehors de l'amitié, de la reconnaissance, de la religion même, quand on y trouve l'intérêt de sa fortune ou de ses passions : ce sont là les vertus à la mode. Il n'est pas jusqu'à la mauvaise foi, pourvu que l'esprit la guide, et que le succès la justifie, qui ne vienne à bout de se faire estimer, respecter, presque adorer sous le nom de politique et de talent pour le gouvernement des empires. Avouons-le cependant, mes chers auditeurs; quand ils reviendraient ces heureux temps où la probité, la candeur, la bonne foi, tenaient le premier rang dans l'estime des hommes, la réputation d'esprit, de lumière, de sagesse, ne laisserait pas d'être toujours un bien précieux. Jésus-Christ la perd aujourd'hui; et à quel tribunal? au tribunal qui se pique de connaître à fond cette espèce de mérite, et où, pour l'ordinaire, il est mieux connu que partout ailleurs, au tribunal du prince et de toute sa cour.

Après un accueil favorable, fondé sur la curiosité du monarque, et sur l'espérance de voir un de ces miracles qui ont fait tant de bruit dans la Judée, on conçoit le mépris le plus profond pour ce divin Sauveur. Eût-il formé les projets séditieux qu'on lui impute, Hérode et toute sa cour y trouvent plus d'extravagance que d'ambition. D'abord on s'en divertit, bientôt on s'en lasse, on le renvoie enfin revêtu des livrées de la folie : *Sprevit eum, et remisit indutum veste alba.* (*Luc.*, XXIII, 11.)

De ce moment, devenu la fable et la risée dès la cour et de la ville, produit en roi de théâtre, les railleries les plus amères, les affronts les plus marqués, les outrages les plus sanglants accablent de toutes parts un Homme-Dieu, qu'on ne regarde plus que comme un jouet, abandonné à la discrétion de la plus vile populace; au mépris aussi opiniâtre que la haine qui l'accompagne jusque sur le Calvaire. La compassion, et cette espèce de respect qu'inspire, pour ceux qui le méritent le moins, l'appareil de leur supplice, n'ont point lieu pour Jésus-Christ. Qu'est devenu, lui disent les uns, ce pouvoir de faire des miracles; et pourquoi les prodiguer aux autres, et n'en pas mettre un en réserve pour lui-même? *Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere.* (*Ibid.*, 35.) Tous ces prestiges si vantés, disent les autres, ne tendaient à rien de moins, qu'à lui frayer un chemin au trône d'Israël; un miracle, un seul miracle, peut l'y placer dans le moment, qu'il s'arrache à ce bois infâme, qu'il descende de la croix, un prodige si avéré sera suivi d'une entière confiance en ses paroles, et de la soumission la plus parfaite à toutes ses lois : *Si rex Israel est, descendat de cruce, et credimus ei.* (*Matth.*, XXVII, 42.)

Qu'est devenu ce noble courroux, qui enflamma le Sauveur contre les profanateurs du saint temple? Qu'est devenu ce zèle si vif et si animé, qui tant de fois lança les anathèmes les plus terribles contre l'hypocrisie des pharisiens? Qu'est devenu surtout ce soin de sa propre réputation, qui a si souvent repoussé les traits de la calomnie, qui lui a dicté les apologies les plus triomphantes, l'éloge même d'une conduite contre laquelle il défiait la haine la plus envenimée de former une accusation revêtue de quelque vraisemblance : *Quis ex vobis arguet me de peccato?* (*Joan.*, VIII, 46.) Aujourd'hui qu'il se voit accusé des crimes les plus énormes, en butte aux calomnies les plus atroces et les plus mal concertées, outragé de la manière la plus cruelle, il se tait, il souffre tout, il dévore tout dans le silence! Ne sont-ce donc pas les mêmes ennemis qu'il a si souvent confondus; et jamais eut-il plus besoin, jamais lui dut-il être plus aisé de les confondre?

Oui, chrétiens, ce sont toujours les mêmes ennemis : mais passez-moi ce terme, ce n'est plus le même Jésus. Non, ce n'est plus ce Fils bien-aimé, l'objet des complaisances de l'Eternel, qu'on nous ordonne d'écouter comme notre Maître, et dont toutes les paroles doivent être pour nous autant d'oracles. Ce n'est plus qu'un Jésus victime du péché, l'homme de péché, nous l'avons déjà dit, au sens de l'Apôtre, devenu le péché même. Admirons ici, mes chers auditeurs, admirons la charité surabondante qui le dévoue à tous nos besoins, qui en fait le pécheur et le pénitent universel. Mais ce mystère une fois supposé, son silence, dans tout le temps de sa passion, n'a plus rien qui doive nous étonner. S'il se tait, il ne fait que ce qu'il doit faire, parce qu'il ne souffre que ce qu'il mérite. Chargé de satisfaire pour toutes les impuretés les plus abominables, pour les incestes, les adultères, pour les trahisons, les perfidies, les sacriléges les plus énormes, pour les crimes qui blessent la nature et la raison dans ceux même qui n'ont que la raison et la nature pour principes de conduite, tous les opprobres qu'il endure ne le mettront point, ne peuvent le mettre au-dessus de ce que mérite le péché; et l'humiliation profonde où nous le voyons devant les hommes, n'approche point de l'humiliation intérieure, qui l'anéantit devant la grandeur suprême d'un Dieu si souvent déshonoré par nos révoltes.

Enfants d'un père prévaricateur, et que le démon n'a pu séduire qu'en lui promettant un sort semblable à celui des dieux : *Eritis sicut dii* (*Gen.*, III, 5); hommes vains et superbes, dont l'ambition qui vous dévore a si souvent dit au fond de votre cœur : Je monterai, je m'élèverai, je me rendrai semblable au Très-Haut : *Ascendam et ero similis Altissimo* (*Isa.*, XIV, 14); descendez aujourd'hui, humiliez-vous, confondez-vous, anéantissez-vous, jusqu'à vous rendre semblables à cet Homme-Dieu dont les humiliations profondes, dont les anéantissements voion-

taires seront toujours la condamnation la plus énergique de ce que j'ai appelé vos pénitences vaines et orgueilleuses. Orgueil et vanité que devrait confondre la seule vue de notre première et commune origine; cendre et poussière, voilà ce que nous sommes ; et ce peu que nous sommes, de qui le tenons-nous? *Quid superbis, terra et cinis*? (*Eccli.*, X, 9.) Orgueil et vanité, que condamne encore plus hautement la foi de ce péché contagieux que nous apportons tous en naissant, et qui empoisonne la vie des hommes jusque dans sa source. Orgueil et vanité, dont le poison subtil est tout propre à corrompre les plus grandes vertus, mais contre lequel un esprit judicieux et solide trouverait un préservatif infaillible, ne fût-ce que dans la considération des dangers qui nous menacent, et dans la fragilité de ces vases d'argile qui renferment les trésors de la grâce... Qu'arrive-t-il cependant? on est vain et orgueilleux, quoiqu'on puisse pécher. On est vain et orgueilleux, quoique l'on ait péché. On est quelquefois vain et orgueilleux, parce que l'on a péché ; et ce qui met le comble à tout le reste, on est vain et orgueilleux jusque dans sa pénitence.

Oui, chrétiens ; ce même orgueil qui a si souvent porté le pécheur à détourner ses regards de tout ce qui ne pouvait que l'avilir à ses propres yeux ; qui l'a pendant si longtemps engagé à se distraire, à se fuir, à s'éviter, à s'ignorer, à se méconnaître lui-même ; ce même orgueil s'opiniâtre à le poursuivre et à le dominer jusque dans sa pénitence. Tantôt c'est un orgueil souple, adroit, insinuant, qui se plie et se replie, à qui toutes les raisons sont bonnes, tous les prétextes plausibles, dès qu'ils peuvent justifier, excuser du moins et pallier des fautes, dont une exposition simple et ingénue ne pourrait que l'humilier et le confondre. Tantôt c'est un orgueil présomptueux, qui ne connaît de vices humiliants que ceux dont il a su se préserver. Pharisiens superbes, jusque dans la maison du Seigneur, jusque dans le tribunal de la pénitence, le détail de leurs iniquités ne coûte rien à leur vanité, dont elle ne se dédommage à l'instant que par une déclaration fastueuse de n'avoir pas, comme tant d'autres, à se reprocher des injustices, des violences, des impuretés monstrueuses : *Non sum, sicut cæteri hominum, injusti, raptores, adulteri.* (*Luc.*, XVIII, 11.) C'est après tout, le plus souvent, un orgueil humilié, mortifié, désolé ; on le prendrait pour l'humilité même, s'il se livrait de bonne grâce à la confusion dont le doit couvrir l'aveu de vos infidélités ; mais orgueil qui se trahit, qui se décèle, par les délais qu'il affecte pour reculer, par les expressions ménagées et radoucies qu'il emploie pour diminuer, par les détails qu'il entasse, qu'il multiplie pour ensevelir, s'il se pouvait, sous un amas de circonstances étrangères, la honte inséparable d'une déclaration précise de toutes vos prévarications.

Un orgueil qui dispute si longtemps, qui se rend si difficilement, et qui pour l'ordinaire ne se prête qu'à demi à l'humiliation secrète qu'il ne peut nous épargner, n'a jamais bien connu ce que c'est que le péché, ce que mérite le péché, ce que la miséricorde même, qui le pardonne, exigera toujours pour l'expiation du péché. Que dis-je? les pécheurs même dont la pénitence nous édifie, nous console, l'ont-ils jamais bien connu, l'ont-ils jamais assez approfondi? A les voir touchés du sentiment le plus vif de leurs misères, honteux de toutes leurs faiblesses, détestant leurs ingratitudes, pleins d'horreur et de mépris pour eux-mêmes, que ne pouvons-nous pas espérer de cette humiliation profonde qui fixa jusque sur l'impie, jusque sur le sacrilége Achab, les regards et la complaisance de son Dieu : *Nunquid vidisti Achab humiliatum coram me?* (III *Reg.*, XXI, 29.) La pénitence de Jésus-Christ a déjà commencé de leur servir de modèle; ils n'ont qu'à continuer de le suivre dans la route qu'il leur a tracée. Le suivre! me direz-vous peut-être ; eh ! ne sont-ils donc pas déjà rendus au terme? Ah ! mes chers auditeurs, une disposition si avantageuse et si rare au siècle où nous vivons, n'est, pour ainsi dire, qu'un premier pas dans la carrière : s'ils ont le courage de la fournir jusqu'au bout; s'ils entrent dans tous les sentiments de Jésus-Christ ; s'ils les prennent dans toute leur étendue, peu contents de s'humilier sous la main puissante de Dieu et sous les yeux du ministre qui tient sa place, ils aimeront, ils rechercheront, du moins ils accepteront, ils souffriront tranquillement une humiliation publique et universelle. Fallût-il être traduits de tribunaux en tribunaux, passer dans l'un pour des impies, dans l'autre pour des insensés, s'ils aiment Jésus-Christ, ils souffriront avec joie et s'estimeront heureux de lui ressembler ; s'ils détestent le péché, s'ils se haïssent eux-mêmes, ils souffriront avec patience, et reconnaîtront la justice de Dieu, où l'orgueil et l'amour-propre ne verraient que l'injustice des hommes. A plus forte raison, s'il ne s'agit que d'épreuves ordinaires, que de contradictions passagères, que de procédés mortifiants, que de paroles brusques ou méprisantes, le souvenir de leurs crimes et l'exemple d'un Dieu pénitent sauront-ils réprimer les saillies de l'humeur, abattre les fumées de l'orgueil, étouffer la plainte et le murmure, et les réduire à ce silence humble et modeste que le Sauveur a si constamment gardé dans tout le cours de sa Passion. Souffrir, et souffrir à l'excès, et souffrir sans l'avoir mérité, et quelquefois souffrir pour la justice, et se taire pour lors; et ne vouloir que l'œil de Dieu pour témoin de ses peines, et dérober à la connaissance des hommes, non-seulement sa résignation et sa patience, mais jusqu'au besoin même que l'on a de patience et de résignation : silence admirable! silence héroïque! C'est aux pénitents surtout que Jésus-Christ a prétendu en donner l'exemple ; et s'il est suivi, ce n'est que d'un petit nombre d'âmes ferventes qui

le plus communément, ont toujours marché dans les voies de l'innocence. N'en sera-t-il pas de même de cette pénitence de Jésus-Christ, si dure, si austère à la colonne et sur le Calvaire? Et serai-je assez heureux pour vous y faire trouver la condamnation de vos pénitences oisives, stériles ,ou même douces et commodes? c'est le sujet du troisième point.

TROISIÈME POINT.

Le corps de l'homme qui, dans les premières vues du Créateur, n'était fait que pour suivre les impressions d'un cœur droit et d'une raison supérieure, est devenu par le péché de notre premier père, un maître impérieux, une espèce de tyran pour cette âme immortelle, dont il n'aurait dû être que l'esclave. Ses appétits déréglés, ses révoltes criminelles, ses excès de luxe, de vanité, de mollesse, d'intempérance et d'impureté, demandent une satisfaction proportionnée; et la chair adorable de Jésus-Christ est la seule qui puisse en faire tous les frais. La désolation de Jésus-Christ, contrit au jardin des Oliviers; l'humiliation de Jésus-Christ, anéanti et confondu dans les tribunaux, n'a, pour ainsi dire, qu'ébauché l'ouvrage qui doit se consommer sur le Calvaire. Cette justice inexorable qui poursuit dans sa personne le pécheur, le pénitent universel, ne peut s'apaiser que par la destruction totale de cette grande victime. C'est à la mort, et à la mort de la croix, que son Père l'a condamné; c'est à la mort, et à la mort de la croix, que son obéissance le dévoue; c'est la mort, et la mort de la croix que demandent pour lui les cris séditieux de tout un grand peuple.

Dieu juste! Dieu terrible! si la mort, et la mort de la croix, suffit pour apaiser votre courroux, il ne faut plus que remettre son sort entre les mains d'un Juge, qui soit ou bien un de ces génies bornés à qui la Synagogue puisse en imposer, ou bien un de ces cœurs corrompus, qui ne connaissent rien de si saint et de si sacré, qu'ils ne sacrifient, sans balancer, à la complaisance et à la fortune. Non, j'ose le dire, la mort, et la mort de la croix, ne suffit pas pour déployer toute la sévérité de vos vengeances, puisque vous lui donnez un Juge éclairé de toutes les lumières d'une sagesse profane, et doué de toutes les qualités que le monde appelle des vertus.

Oui, chrétiens, Pilate, dont la sentence qu'on lui arracha enfin contre Jésus-Christ, a si justement consacré le nom à d'éternels opprobres, Pilate fut ce qu'on appelle un sage et honnête homme selon le monde: esprit éclairé, judicieux, pénétrant, qui démêla tout d'abord les intrigues de la Synagogue, la contradiction et l'insuffisance des témoignages, la haine et l'envie qui animaient les prêtres. Esprit fécond en ressources et en expédients, pour se tirer avec honneur d'un pas si délicat, qui plus d'une fois prit les mesures les plus justes pour réussir auprès d'un peuple moins prévenu. Aussi droit, aussi généreux qu'éclairé, Pilate commence par se déclarer hautement en faveur de l'innocence opprimée: il se roidit contre les sollicitations les plus vives et les plus importunes; il brave pendant un temps le danger d'une émeute, d'une sédition, d'une révolte presque générale. Mais parce qu'il n'a qu'une sagesse tout humaine; parce qu'il n'a de probité que ce qu'en peut donner, disons mieux, que ce qu'en peut permettre un monde qui n'a ni crainte ni espérance pour une vie future, il plie, il cède, il se rend enfin au nom de César, au nom peut-être du seul Dieu, et sûrement au nom du plus puissant des dieux qu'il adore: *Non es amicus Cæsaris.* (*Joan.*, XIX, 12.) Nom de César, nom terrible! écueil le plus ordinaire des vertus humaines; et plût à Dieu qu'il ne le fût pas souvent des vertus même qui paraissent les plus solides et les plus chrétiennes!

Qui ne croirait qu'une protection politique et trop faible pour sauver le Juste, adoucira du moins la rigueur de son sort? Pilate le crut, mes chers auditeurs, et il fut le premier trompé; ce fut à pure perte qu'il sacrifia la réputation de Jésus-Christ pour épargner son sang; ce fut à pure perte qu'il le mit en parallèle avec Barabbas, qu'au défaut d'une justification triomphante qu'il n'avait pas le courage de lui accorder, il voulut lui ménager une grâce flétrissante et qui ne pouvait que le décréditer à jamais. Ce fut à pure perte qu'il substitua une flagellation la plus sanglante et la plus cruelle à l'arrêt de mort qu'on lui demandait. Jésus épuisé, impitoyablement déchiré, se soutenant à peine, est dans l'état où Pilate le veut pour le présenter au peuple, qu'un spectacle si touchant, appuyé de son crédit, pourra regagner assez du moins pour épargner les restes d'une vie mourante et déshonorée.

Ici, chrétiens, toute la politique de Pilate se trouve déconcertée, et son exemple seul ne suffirait que trop pour justifier la maxime du Sage qui interdit l'administration de la justice à quiconque ne se sent pas assez de courage, assez de résolution pour heurter de front, et pour renverser tous les projets de l'iniquité: ***Nisi virtute valeas perrumpere iniquitatem, noli fieri judex.*** (*Eccli.*, VII, 6.) Tout ce qu'a fait Pilate pour ménager, pour apaiser la Synagogue, n'a servi qu'à l'enhardir et à la rendre plus intraitable; on a cessé de le craindre, dès qu'on s'est aperçu qu'il craignait lui-même. Qu'il proteste de l'innocence de Jésus, de son innocence propre, tant qu'il lui plaira; on ne lui demande, après tout, qu'un sang que lui-même a déjà commencé à verser. Le tumulte qui augmente, les cris séditieux qui se font entendre, le courroux de César dont on le menace, le conduisent en esclave jusque sur le tribunal et lui dictent l'arrêt qui condamne Jésus-Christ à mourir sur la croix; et parce qu'à défaut de raisons, il lui faut au moins un prétexte, Pilate le choisit en homme habile qui sait tirer parti de tout, et pour

se faire à la cour un mérite du crime qu'il commet à regret, il le couvre du voile spécieux de zèle pour le bien public et pour le repos de l'Etat.

Ce n'est donc point le destructeur du temple, ce n'est point le blasphémateur du saint nom de Dieu; ce n'est qu'un séditieux, un rebelle, un nouveau roi des Juifs qu'il immole et dans le sang duquel il prétend étouffer toutes les semences d'une révolte qui pourrait être préjudiciable aux intérêts de César. C'est à ce titre, et uniquement à ce titre que Pilate le condamne, et ce titre va devenir pour le Sauveur l'occasion d'un nouveau genre de supplice. On le dépouille de ses habits; un manteau, tel que le hasard le présente, lui tient lieu de la pourpre royale; un roseau lui sert de sceptre; pour en faire une ombre, un fantôme de roi, il ne manque plus que la couronne. On conçoit assez qu'une couronne telle qu'elle pût être, aurait également servi à l'amusement de cette troupe insolente et brutale; mais le chef adorable de Jésus fait partie de l'Holocauste; on le charge d'une couronne d'épines, et comme si on craignait que son poids ne la rendît point encore assez douloureuse, le sceptre prétendu, le roseau que tient le Sauveur passe dans les mains des soldats qui l'en frappent et qui la font entrer avec violence.

Dieu de gloire et de majesté, roi des siècles éternels! voilà donc votre pourpre, votre sceptre, votre couronne! et le seul trône que vous attendez, c'est la croix qu'on va ériger sur le Calvaire.

Après les fatigues d'une longue et pénible marche, à peine y est-il arrivé, aussitôt étendu sur ce bois infâme sur lequel il doit consommer son sacrifice, ses pieds et ses mains sont à la discrétion des bourreaux, qui, en les perçant, donnent de nouvelles issues à ce sang précieux qui, selon l'expresion de l'apôtre saint Paul, doit laver toutes nos iniquités. Cependant, la croix s'élève, et dans cette situation, les plaies de ses pieds et de ses mains, encore toutes récentes, et qui porteront seules tout le poids de son corps, feront peut-être le plus rude et le plus insupportable de tous les tourments qu'il endure. Que dis-je, le plus insupportable? il supporte tout, il a prévu tout, il a voulu tout, il a souhaité tout ce qu'il souffre. Revêtu d'une chair semblable à celle du péché, il ne l'a prise que pour la contraindre, pour la mortifier, pour la sacrifier, quoiqu'innocente, quoiqu'unie à la Divinité. Dès qu'il l'envisage comme chargée de répondre pour la nôtre, comme redevable de toutes les dettes de la nôtre, et, dans un sens, comme coupable de tous les excès de la nôtre; la rage de ses ennemis n'ira point, jusqu'où va la haine qu'il a conçue contre l'instrument de tant et de si énormes prévarications.

Et vous, chrétiens, que dis-je? vous, chrétiens, vous pécheurs: ce n'est point encore assez dire; vous, pénitents prétendus, vous aimez, vous flattez, vous ménagez la vôtre; après l'avoir engraissée dans le repos et dans l'oisiveté; après l'avoir parée, idolâtrée, peut-être prostituée aux débauches les plus honteuses, pensez-vous à revenir à Dieu? raisons de bienséance, raisons de santé, raisons d'emploi; tout est raison pour vous dès qu'il s'agit de la soustraire aux rigueurs de la pénitence. Vous l'accusez pourtant, et vous l'accusez volontiers, pour vous excuser vous-mêmes sur la vivacité de vos passions, sur la fougue du tempérament, sur le feu séditieux qu'allume, qu'entretient au dedans de vous une concupiscence malheureuse. Quelquefois vous la calomniez en mettant sur le compte de sa fragilité des excès, où il entre plus de malice que de faiblesse. Mais si vous lui faites injure, en l'accusant de plus qu'elle n'a commis, vous ne tardez pas à l'en dédommager, en mettant tout en œuvre pour lui épargner les peines qu'elle n'a que trop méritées. Ce serait ici le lieu de vous rappeler à notre modèle, et d'opposer encore une fois la pénitence de Jésus-Christ à la vôtre. Et quoi de plus propre que ce parallèle à vous faire sentir le vice et l'insuffisance de ces pénitences oisives, stériles, ou même douces et commodes; où le jeûne, les veilles, toutes les austérités, toutes les mortifications qui pourraient ou punir, ou prévenir les révoltes d'un corps de péché, n'entrent pour rien? Ces pénitences qui ne prennent rien, ou presque rien, sur les dépenses de table, de luxe, de jeu, de tout ce qu'on peut appeler aisance et commodités de la vie, sont dès lors également incapables de vous servir, ou de satisfaction proportionnée pour le passé, ou de précaution suffisante pour l'avenir.

Mais, il faut vous l'avouer, mon cher auditeur; l'état de Jésus-Christ souffrant, agonisant, mourant sur la croix, me rappelle au Calvaire, et m'occupe tout entier. Si jamais je l'ai su, pour le présent, je ne sais plus ni raisonner, ni instruire; je ne sais qu'admirer, aimer, souffrir et me taire. Ah! si du moins il plaisait à Dieu de me prêter pour quelques moments ce que j'envie aujourd'hui pour la première fois, une éloquence douce, persuasive, pénétrante, qui allât jusqu'au fond de vos cœurs, y réveiller tous les sentiments que mérite un Dieu qui meurt victime de son amour pour vous!

En proie aux douleurs les plus aiguës, toujours souffrant, toujours mourant, Jésus-Christ ne meurt point, et ne peut mourir, jusqu'à ce que la plus terrible des épreuves lui annonce que son heure est enfin arrivée. Le coup part d'où notre faible raison l'aurait le moins soupçonné. C'est ce même Dieu, si tendrement aimé, si constamment servi, si ponctuellement obéi; c'est ce même Dieu dont les ordres ont conduit la victime la plus innocente et la plus soumise jusqu'à l'autel, où le feu de la charité la plus pure la consume; c'est ce même Dieu qui se retire, qui l'abandonne, dont les regards sévères paraissent la dédaigner. L'homme grossier et charnel ne le comprendra pas;

le chrétien même le plus prompt à s'attendrir sur les souffrances de Jésus, aura peine à le croire : mais il n'en est pas moins vrai que la désolation intérieure où le plongea cette espèce de réprobation passagère fut, de toutes ses peines, la plus rude et la plus accablante, puisque cet Agneau, dont la voix ne s'était point fait entendre au milieu des tourments, ne la retrouve et ne s'échappe en plaintes, que sur l'extrême rigueur d'un Dieu qui paraît l'avoir abandonné : ***Deus meus*, *Deus meus*, *ut quid dereliquisti me?*** (*Matth.*, XXVII, 46; *Marc.*, XV, 34.)

Plaintes soumises, respectueuses; expression de la douleur la plus vive, et de l'amour le plus tendre : dans la bouche d'un pécheur, elles désarmeraient la colère d'un Dieu justement irrité ; faut-il s'étonner si, dans la bouche de Jésus-Christ, elles apaisent à l'instant le courroux forcé d'un Père qui n'afflige qu'à regret un Fils, le seul objet digne de son amour et de ses complaisances? Je me trompe, mes chers auditeurs : les plaintes de Jésus-Christ annoncent, il est vrai, tout l'excès de sa douleur; mais elles n'ont plus rien à demander : tous les oracles des Prophètes sont remplis; la justice impitoyable qui l'a poursuivi jusqu'à présent est plus que satisfaite ; elle n'a plus de prétention à former ; tout est consommé : *Consummatum est.* (*Joan.*, XIX, 30.) Tout est consommé, puisqu'il ne lui reste plus qu'à mourir.

Il ne lui reste plus qu'à mourir ! Est-ce donc si peu de chose ? Oui, chrétiens, pour qui souffrirait autant et pour qui le souffrirait comme Jésus. Et plus la situation où je le vois sur la croix mérite nos larmes, moins je puis me résoudre à pleurer une mort sainte qui sera dans la suite pour ses fidèles imitateurs comme elle me paraît l'être aujourd'hui pour lui-même, non pas un surcroît de peines et de souffrances, mais la fin d'un long et pénible martyre.

Il meurt enfin, et le soleil éclipsé, la terre tremblante, les sépulcres ouverts, les morts qui ressuscitent, le voile du temple qui se déchire, la nature qui se trouble et qui se déconcerte, offre à l'infidèle, à la sanguinaire Jérusalem, un spectacle tout pareil à celui qui doit effrayer l'univers au jour de ce jugement redoutable que nous devons tous subir à la fin des siècles. N'en soyons pas surpris, mes chers auditeurs, Jérusalem vient d'être jugée ; elle a fait elle-même son arrêt ; elle-même s'est soumise à l'anathème lorsqu'elle s'est dévouée, avec toute sa postérité, aux suites du plus grand et du plus énorme de tous les attentats. C'est à nous, a-t-elle dit, et à nos enfants, de répondre du sang que nous demandons : ***Sanguis ejus super nos et filios nostros.*** (*Matth.*, XXVII, 25.)

Nous n'avons, il est vrai, jamais tenu le même langage : mais, au défaut de nos discours, nos actions n'ont que trop parlé. Toutes les fois que nous avons péché, nous avons de nouveau crucifié le Sauveur : ***Rursum crucifigentes.*** (*Hebr.*, VI, 6.) Serait-il possible que le sang de Jésus-Christ fût un jour pour nous ce qu'il a été pour Jérusalem, et pour le plus grand nombre de ses enfants? l'éternité tout entière nous verra-t-elle occupée à maudire, non pas, comme Job, le jour d'une naissance malheureuse et infectée par le péché : ***Pereat dies in qua natus sum*** (*Job*, III, 3) ; mais le jour où Jésus-Christ nous enfanta sur la croix ; mais le jour où nous fûmes régénérés en Jésus-Christ par le baptême ; mais toutes les grâces qu'il nous a méritées, qu'il nous a ménagées, qu'il nous a prodiguées ?

Hélas ! telle aurait pu être, telle aurait été ma destinée, si la mort eût prévenu l'heureux changement qu'opère dans mon cœur la vue d'un Dieu souffrant et mourant pour moi. Mais je vis, je respire encore, Jésus-Christ est encore à moi ; je puis l'aimer et je l'aime : que l'orage se forme, que la foudre gronde, que l'enfer s'ouvre sous mes pas, à l'ombre de sa croix, réfugié dans ses plaies, tout couvert de son sang, si Jésus-Christ est pour moi, qui sera contre ? et qu'aurais-je désormais à craindre, si je n'étais pas toujours obligé de me craindre moi-même ?

Croix adorable de mon Sauveur, il n'est aujourd'hui personne parmi nous qui ne s'empresse de vous rendre ses hommages. Mais, après la cérémonie édifiante qu'on regarde, pour ainsi dire, comme un tribut annuel, combien de chrétiens qui ne vous reverront, qui ne s'occuperont de vous que dans ces derniers moments où Jésus-Christ, trop longtemps rebuté, n'aura peut-être plus rien à leur dire ; où peut-être eux-mêmes ne seront plus en état de l'entendre? Heureux et mille fois heureux, le chrétien, qui, plus fidèle à ce qu'il vous doit, à ce qu'il se doit à lui-même, aura souvent recours à vous comme à son unique refuge, dans ses peines et dans ses tentations ! Après avoir fait sa sûreté pendant la vie, vous ferez sa consolation à la mort. Après lui avoir ici-bas ménagé les secours de la grâce, vous lui ouvrirez le séjour de la gloire dans l'éternité bienheureuse où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON X.

POUR LA FÊTE DE PAQUES.

Consepulti sumus cum Christo per baptismum in mortem, ut quomodo surrexit Christus, ita et nos in novitate vitæ ambulemus. (*Rom.*, VI, 4.)

Nous avons par le baptême été ensevelis avec Jésus Christ pour mourir, afin que, comme il est ressuscité, nous marchions aussi dans une vie toute nouvelle.

Les larmes de la pénitence ont-elles été pour nous ce que furent pour les premiers chrétiens les eaux salutaires du baptême? et la célébration de la Pâque nous autorise-t-elle à répondre comme répondit l'Apôtre, et pour lui-même et pour les chrétiens de son temps, que le vieil homme, que l'homme de péché est mort et

enseveli avec Jésus-Christ? *Consepulti sumus cum Christo.* Voulons-nous du moins une règle sûre et sur laquelle nous puissions compter? La voici, chrétiens, et c'est l'Apôtre lui-même qui nous la garantit : Si le vieil homme, si l'homme de péché est mort et enseveli par la pénitence, c'est de son tombeau qu'a dû sortir, c'est de ses cendres qu'a dû renaître cet homme nouveau dont toute la vie ne sera désormais qu'une expression vivante et animée de la vie de Jésus-Christ ressuscité. *Ut quomodo surrexit Christus, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* Si vous avez déjà célébré la Pâque, si vous vous disposez à la célébrer au plus tôt, vous vous flattez sans doute ou d'être déjà ressuscités, ou d'être sur le point de ressusciter à la vie de la grâce; mais l'êtes-vous ou le serez-vous véritablement? C'est à moi de vous juger, ou plutôt de vous apprendre à vous juger vous-mêmes sur le modèle que nous présente la résurrection de Jésus-Christ. Résurrection de Jésus-Christ, résurrection vraie, pleine, entière, qui lui rend tout ce que la mort lui avait enlevé. Résurrection de Jésus-Christ, résurrection publique, éclatante, incontestable, qui répare tous les scandales que sa mort avait occasionnés. Telle doit être la résurrection d'un pécheur qui renaît à la vie de la grâce. Par rapport à lui, résurrection pleine et entière, qui lui rend tout ce qu'il a perdu par son péché; vous le verrez dans le premier point. Par rapport au prochain, résurrection publique et incontestable, qui répare tout le scandale de son péché; vous le verrez dans le second point. Implorons les lumières du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie, en lui disant avec l'Eglise : *Regina cœli.*

PREMIER POINT.

Quoique les Pères de l'Eglise aient toujours eu grand soin de nous prévenir contre le crime et le danger de l'illusion, qui nous donnerait les dehors, les apparences, ou tout au plus, les désirs de conversion pour la conversion même, on peut dire cependant qu'ils s'élevèrent avec une toute autre force, avec une toute autre énergie contre ces pécheurs dont l'hypocrisie et la mauvaise foi se faisaient un jeu de tout ce que notre religion a de plus saint et de plus sacré; on peut dire que ce furent ces profanations qu'ils ne crurent jamais pouvoir nous peindre avec des couleurs trop odieuses; que ce fut à ces profanateurs que s'attacha par préférence toute l'autorité de leur zèle; que ce fut sur ces profanateurs que tomba tout le poids de leurs malédictions et de leurs anathèmes. Je sens qu'on pourrait me demander ici pourquoi donc je m'écarte de la route que m'ont tracée tant de saints et de savants maîtres, dont, au défaut des talents, je dois au moins imiter le zèle. Ma réponse pourra vous surprendre; mais j'espère que la surprise même aura son utilité, si elle soutient votre attention. Dans ces temps heureux où la religion, aimée, chérie, révérée des princes et des peuples, des grands et des petits, des plus savants comme des plus simples, n'avait à combattre que les projets ténébreux d'ennemis qui n'osaient se produire, et forçait l'impiété la plus hardie à se masquer, les talents les plus sublimes, soutenus de la plus grande réputation de vertu, n'étaient pas de trop pour arrêter un pécheur que tout portait d'ailleurs à se joindre aux âmes justes ou vraiment pénitentes dans la participation des saints mystères. Intérêts de fortune, intérêts de réputation, reproches de toute une famille, mépris, indignation, scandale du public, que de raisons incapables de justifier, incapables d'excuser, mais, hélas! trop capables de commander une profanation qu'une âme, en proie aux remords d'une conscience alarmée, n'aurait pas manqué de s'épargner, si elle eût pu le faire aussi impunément qu'on le peut et qu'on le fait de nos jours. Coupable, tant qu'il vous plaira, des crimes les plus énormes, esclave des passions les plus honteuses, courbée sous le poids des habitudes les plus invétérées, non, jamais elle n'en fût venue jusqu'à profaner le corps et le sang de son Dieu, si l'on avait pu lui promettre que l'omission de la Pâque ne lui fermerait point les routes de la fortune, ne lui interdirait point le commerce de ce qu'il y avait de plus distingué dans le monde par la naissance, par les talents, par les emplois; ne l'exposerait ni au mépris, ni à l'indignation d'un public, dont ses semblables feraient peut-être le plus grand nombre. Il était réservé au siècle où nous vivons d'anéantir toutes les considérations humaines qui pourraient balancer l'horreur qu'inspire par elle-même une profanation volontaire et réfléchie; il était réservé à notre siècle d'accréditer, d'autoriser, de consacrer, en quelque sorte, l'éloignement volontaire des sacrements, pourvu qu'on sache le couvrir à propos d'un respect hypocrite pour nos plus saints mytères, gémir sur le relâchement de la discipline, regretter la sévérité des anciens canons; et si une conduite trop publiquement, trop universellement décriée vous interdit ce langage, il était réservé à notre siècle de nous ménager une ressource dans cet orgueil philosophe qui dédaigne la célébration de la Pâque comme une observance populaire et un reste de superstition à peine pardonnable à la simplicité de nos pères. Avouons-le de bonne foi, la tyrannie du monde va moins de nos jours à commander les communions indignes qu'à proscrire les bonnes communions.

Ne croyons pas, au surplus, qu'un pareil scandale ne soit à craindre que pour ceux qui s'y laissent entraîner; il a des suites et des suites funestes pour ceux même qui se roidissent contre le torrent. Les vues de la religion étant aujourd'hui, surtout pour un certain monde, les seules vues qui puissent rassembler auprès de l'arche de la nouvelle alliance tous ceux qui n'ont point encore

ployé le genou devant l'idole du libertinage et de l'impiété; la foi, qui seule peut les réunir et qui les réunit, en effet, à la table du Seigneur, par la raison même qu'elle est devenue plus rare, leur paraît devoir tenir lieu de tout le reste; jugeant du Dieu que nous servons comme de ces maîtres mortels que des circonstances critiques et le besoin de leurs affaires obligent souvent à ménager, quelquefois à récompenser des serviteurs, dont le zèle politique n'aboutit qu'à se ménager eux-mêmes et ne pas augmenter le nombre des rebelles. Ils comptent que les rapides progrès de l'incrédulité, que la désertion, qui devient de jour en jour plus générale, obligent le Seigneur, obligent du moins ceux qui tiennent sa place, à élargir la voie, à courber la règle par rapport à ceux qui ont conservé la foi de leurs pères. Le témoignage qu'ils se rendent à eux-mêmes, le témoignage que nous leur rendons volontiers sur un point de cette importance, les rend moins dociles et moins traitables sur ce que nous savons devoir exiger de plus pour nous assurer de la sincérité, de la solidité, et, autant que faire se peut, de la perpétuité de leur conversion.

Heureux jusque dans leur malheur, puisque la perte de leur innocence n'a pas entraîné la perte de leur foi; cette foi qui seule ne les sauvera pas, cette foi qui est toujours le premier et qui ne sera jamais l'unique principe d'une véritable conversion, leur apprendra du moins à se connaître, à se juger, et, s'il en est besoin, à se réformer sur le modèle que leur présente l'Apôtre : *Ut quomodo surrexit Christus, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.*

Résurrection de Jésus-Christ, résurrection vraie, pleine et entière, qui lui rend avec avantage tout ce que la mort lui avait enlevé; résurrection qui ne suspend pas, mais qui éteint, qui anéantit tous les droits que la mort avait usurpés sur lui, qui le dégage de tous les liens de la mort, qui le tire à l'instant du tombeau que la mort lui avait assigné pour son éternelle demeure. Il est ressuscité; *surrexit* (*Marc.*, XVI, 6) : c'en est assez, et ce n'est plus dans le tombeau que vous devez le chercher, *non est hic.* (*Ibid.*) C'est Jésus de Nazareth que vous cherchez, dit l'ange du Seigneur aux femmes que la piété avait conduites au sépulcre, et vous ne trouverez plus que le suaire dans lequel vous l'avez vu ensevelir. Apprenez que ce n'est plus dans le séjour de la mort, que ce n'est plus sous les livrées de la mort qu'il faut chercher le vainqueur de la mort. *Quid quæritis viventem cum mortuis? surrexit, non est hic.* (*Luc.*, XXIV, 5.)

On a souvent demandé pourquoi, de toutes les résurrections dont il est parlé dans les saintes lettres, la résurrection de Jésus-Christ est la seule que l'Esprit-Saint nous ait proposée comme le modèle d'une vraie conversion; et la raison qu'en rendent le plus communément les Pères de l'Eglise ne doit pas vous être inconnue. A Dieu ne plaise, disent-ils, que nous prétendions nous régler sur la résurrection de Samuel évoqué par la Pythonisse! Elle ne fut qu'apparente et ne peut être le symbole que des conversions hypocrites, par la résurrection de Lazare et des autres qui sont ressuscités pour mourir une seconde fois; elle ne peut être que la figure d'une conversion passagère : or, celle du chrétien doit être stable, permanente et réunir des caractères dont l'assemblage parfait ne se trouve que dans la résurrection de Jésus-Christ. A ces raisons si solides et si intéressantes, me sera-t-il permis d'en ajouter une qui pourra d'abord vous paraître nouvelle, mais qui ne le sera bientôt que pour ceux qui ignorent ou qui rejettent les dogmes les plus incontestables de la foi au sujet de la résurrection spirituelle des pécheurs? Ecoutez-moi, je vous prie, avec attention. Quoique la résurrection de Lazare ne fût dans les vues de Dieu qu'une résurrection passagère, elle n'en fut pas moins une véritable résurrection. Dans les vues de Dieu, la résurrection spirituelle des pécheurs doit être une résurrection stable, permanente, qui autorise à dire d'eux comme de Jésus-Christ, qu'une fois ressuscités, ils ne meurent plus : *Christus resurgens jam non moritur* (*Rom.*, VI, 9) : il est cependant certain, il est même de foi qu'une conversion passagère n'est pas toujours une fausse conversion, et que la grâce recouvrée dans le sacrement de pénitence peut se perdre par la rechute, comme la grâce reçue dans le baptême s'est perdue par un premier péché. Mais en quoi la résurrection du Lazare me paraît ne devoir jamais nous être proposée pour modèle, c'est qu'elle ne lui coûte ni efforts ni combats; c'est qu'elle ne suppose de sa part, ni dispositions préliminaires, ni exercices laborieux, ni correspondance libre aux desseins de Dieu; c'est que dans la résurrection de Lazare et dans les autres semblables, Dieu travailla sur la mort comme dans la création il avait travaillé sur le néant, et que, suivant la réflexion de saint Augustin, celui qui nous a créés sans nous, qui nous ressuscitera sans nous, ne nous sauvera pas et par conséquent ne nous convertira pas sans nous : *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te.* La résurrection de Jésus-Christ est donc la seule qui ait été achetée par les souffrances, par une agonie mortelle, par la mort même la plus cruelle et la plus ignominieuse, parce qu'il n'y a que ce que Jésus-Christ a fait, que ce que Jésus-Christ a souffert pour triompher de la mort qui puisse nous apprendre ce que nous devons faire, ce que nous devons souffrir nous-mêmes pour triompher du péché. Je n'ajouterai point que, comme Jésus-Christ s'est ressuscité lui-même et par sa propre vertu, nous devons aussi nous ressusciter nous-mêmes et par nos propres efforts, ce serait un blasphème; j'ajouterai seulement qu'au défaut de ce pouvoir souverain, indépendant, absolu qui ne conve-

nait qu'à l'Homme-Dieu, il est une liberté dépendante, subordonnée, incapable de tout bien surnaturel si elle n'est prévenue, aidée, soutenue du secours de la grâce et capable de tout avec ce même secours, et sans la coopération de laquelle il n'est ni ne peut être de véritable conversion pour nous. Jésus-Christ pouvait tout par lui-même; si de nous-mêmes nous ne pouvons rien, nous pouvons tout en celui qui nous soutient et qui nous fortifie. *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Philip.*, IV, 13.) Nous devons, à l'exemple de Jésus-Christ et avec le secours que nous a mérité Jésus-Christ, mettre la main à l'œuvre et travailler à l'ouvrage de notre résurrection spirituelle. Or il est de foi, et c'est l'Apôtre qui nous le dit en termes exprès, il est de notre foi que nous n'y réussirons, qu'autant que nous saurons mourir au péché comme Jésus-Christ est mort par le péché; qu'autant que la désolation, que l'humiliation, que la mortification de notre pénitence nous rendront trait pour trait cette pénitence de Jésus-Christ dont je vous ai entretenus ces jours passés; que ce que nous appelons, et peut-être avec une espèce de bonne foi, notre résurrection spirituelle, ne sera rien moins qu'une résurrection réelle, solide et semblable à celle de Jésus-Christ, si la haine que nous avons conçue pour le péché, si la douleur et la honte de l'avoir commis, si le désir de l'expier ne font pas de nous autant d'hosties vivantes et marquées au sceau d'un Dieu mourant sur le Calvaire.

Supposons cependant, comme après tout j'aime à le présumer, que vous ayez triomphé du péché comme Jésus-Christ triompha de la mort, supposons qu'on puisse dire de notre résurrection comme de la résurrection de Jésus-Christ, qu'elle est réelle et véritable, *Surrexit vere* (*Luc.*, XXIV, 34), peut-on se promettre qu'elle sera solide et durable comme la résurrection de Jésus-Christ? Oui, mes chers auditeurs, si vous êtes dégagés des liens du péché comme Jésus-Christ se dégagea des liens de la mort, si vous avez quitté le séjour et la demeure du péché comme Jésus-Christ quitta le séjour et la demeure de la mort. Je m'explique : Jésus-Christ, ressuscité par sa propre vertu, n'a pas besoin, comme Lazare, qu'on vienne à son secours; maître de rompre ses liens quand il lui plaira, maître de les porter sans en sentir le poids et l'embarras, il s'en dégage à l'instant et les dépose dans le sépulcre comme le monument de sa victoire; et c'est ici, mon cher auditeur, que je vous rappelle à votre modèle. Vous avez quitté le péché et vous l'avez quitté de bonne foi; un coup d'œil sur le passé vous couvre d'une confusion salutaire; si vos regards se portent dans l'avenir, il n'est ni épreuve ni tribulation qui puisse jamais vous séparer de la charité de Jésus-Christ. Oui, vous êtes ressuscité et véritablement ressuscité; hâtez-vous donc de profiter de cette heureuse disposition pour vous dégager de tous les liens du péché; vous ne serez pas toujours, comme le Sauveur, maître de vous en dégager quand il vous plaira.

J'appelle par rapport à vous liens du péché, ces amitiés sensibles et trop naturelles si propres à rallumer les feux d'une passion mal éteinte; ce fonds d'antipathie, de froideur et d'indifférence qu'on ne distingue de la haine qu'en ce qu'il ne se permet pas le plaisir de nuire ou le désir de la vengeance. J'appelle par rapport à vous liens du péché, cet empressement aujourd'hui si à la mode et qu'inspire souvent la vanité plutôt que la curiosité pour des études vaines, frivoles et dangereuses; cet ascendant que vous avez laissé prendre à de prétendus esprits forts qui ne doivent ce titre qu'à votre faiblesse, et qui, tantôt sérieux et tantôt enjoués, ne savent, après tout, que raisonner contre la religion ou s'égayer aux dépens des bonnes mœurs. J'appelle par rapport à vous liens du péché, cette habitude d'indolence et de mollesse qui ne sait se gêner et se contraindre sur rien, qui n'a ni heures, ni moments destinés à la prière, ni temps marqués pour l'approche des sacrements, et qui, abandonnant tout au gré de l'humeur et de la nature, vous rend également incapable, soit de la pénitence que vous devez pour le passé, soit des précautions que vous auriez à prendre pour l'avenir. J'appelle par rapport à vous liens du péché, ce goût de luxe et de dépense si peu conforme à l'esprit du christianisme, à plus forte raison à l'esprit de pénitence; goût de luxe et de dépense qui nourrit l'orgueil, qui entretient et qui fomente la sensualité; goût de luxe et de dépense, source féconde en injustices, en fraudes, en violences dont les plus criantes et les plus énormes sont moins commandées par le besoin du nécessaire que par l'avide et insatiable cupidité, qui n'a jamais un assez ample superflu.

Vous fussiez-vous déjà, sur tous ces points, interdit tout, ce qui fut, tout ce qui parut être une occasion prochaine de péché, vous fussiez-vous déjà renfermé dans les bornes précises du devoir; bornes beaucoup plus étroites qu'on ne se le figure communément; si vous souhaitez, et qui de nous ne le souhaiterait pas, si vous souhaitez, dis-je, que votre conversion soit solide et durable, persuadez-vous bien qu'une mauvaise habitude qui n'est pas constamment combattue, jusqu'à ce qu'elle soit absolument détruite par une habitude contraire; qu'une liaison dangereuse qui n'est pas absolument rompue; qu'un fond d'indolence, d'oisiveté, de caprice et d'humeur, qui n'est pas absolument assujetti au travail et à la règle, sont autant de liens du péché qui peuvent se réunir, se resserrer, vous enchaîner d'un moment à l'autre; qu'après avoir laissé ralentir la ferveur d'une conversion encore toute récente, vous aurez moins de courage pour entreprendre, moins de force pour exécuter, que vous serez moins en état de remonter jusqu'à la source du mal, d'arracher jusqu'à la racine, d'étouffer jusqu'au germe du péché, toujours prêt à se repro-

duire. Mais avançons. Jésus-Christ vainqueur de la mort, dégagé des liens de la mort, pouvait du moins faire de son tombeau même le théâtre de sa gloire; il le pouvait, mes chers auditeurs, il ne le fit pas. Le sépulcre est le cœur de la terre, dans lequel il a promis de passer jusqu'au troisième jour, et l'instant même qui voit sa promesse accomplie, le voit sortir du tombeau pour n'y jamais rentrer. Pourquoi ce départ si prompt, cet éloignement absolu et sans retour d'un tombeau, que, suivant la prédiction du prophète, sa résurrection doit rendre glorieux dans tous les siècles à venir? pourquoi cela, mes chers auditeurs? Pour nous apprendre qu'après notre conversion nous ne saurions trop promptement, trop absolument nous éloigner du séjour et de la demeure du péché. Mais est-il bien vrai que le péché ait, ainsi que la mort, un séjour et une demeure qui lui soient propres? Oui, mes chers auditeurs, en voici la preuve: c'est à double titre que le tombeau est le séjour de la mort; et parce qu'il ne doit servir qu'à recevoir ses victimes, et parce qu'il ne peut manquer de lui immoler bientôt ceux des vivants que le hasard, que l'ignorance ou la malice d'autrui auraient renfermés dans son sein; si donc il est quelque séjour, quelque demeure qui ne soit le plus communément habitée que par ceux qui ont perdu la vie de la grâce, ou dont l'air empoisonné que l'on y respire ne tarde pas à la faire perdre, qu'est-ce autre chose qu'un tombeau pour nous? et combien en est-il de cette espèce? Ne parlons point ici de ceux que saint Paul nous défend de nommer; il n'est point, je ne dis pas de conversion, mais de projets sérieux de conversion, qui nous permettent d'y penser autrement qu'avec horreur.

Il en coûtera, sans doute, à votre amour-propre, à votre vanité, peut-être à des intérêts plus solides, si cependant il est d'autres solides intérêts que ceux de l'éternité, pour vous bannir vous-mêmes d'une maison d'ailleurs respectable, où la loi du jeûne et de l'abstinence est comptée pour rien, et où vous avez si souvent sacrifié votre conscience à une complaisance malheureuse et à un maudit respect humain. Voilà cependant le tombeau dont vous devez sortir, et sortir pour toujours si vous ne voulez vous exposer à l'anathème lancé contre nos premiers pères au sujet du fruit défendu. Le premier des jours consacrés à la pénitence et la mortification chrétienne, qui vous y verra manger, vous verront frappés d'une mort spirituelle, qui ne vous laissera peut-être ni le temps, ni les moyens d'une nouvelle résurrection: *In quacunque die comederis, morte morieris.* (*Gen.*, III, 5.) J'en dis autant des spectacles publics si justement condamnés, et toujours si fréquentés; qu'on dispute tant qu'on voudra sur le plus ou le moins de danger qu'y court l'innocence; pour moi, je ne crains point d'avancer qu'il en est comme des tombeaux, dont le séjour, qui n'a rien de dangereux pour les morts, ne peut manquer de devenir bientôt funeste pour les vivants; si jusqu'à présent vous n'en avez pas connu le danger, c'est parce que vous ne les avez fréquentés que dans un état de mort. Aujourd'hui que vous avez eu le bonheur de renaître à la vie de la grâce, ne serait-ce pas l'avoir déjà perdue, que de l'exposer dans un séjour où l'on a vu si souvent et si promptement se flétrir, se dessécher, périr enfin la fleur d'une première innocence? Oserai-je appeler séjour et demeure du péché certains lieux d'assemblées dont la première institution parut n'avoir pour but que de réunir ces hommes oisifs et désœuvrés, à qui l'on ne pouvait, ce semble, rien reprocher que la perte d'un temps toujours infiniment précieux par lui-même? Mais si, parmi ces asiles d'abord consacrés à l'amusement, à l'oisiveté, au récit des bruits publics, aux raisonnements superficiels, aux conjectures frivoles d'une politique peu judicieuse et peu sensée, il en est aujourd'hui dont l'impiété se soit emparée, où elle ait érigé une chaire de pestilence; ceux qui pour s'y être trouvés ont fait naufrage dans la foi, ceux qui, pour l'y avoir hasardée ou dissimulée, ont perdu la vie de la grâce, ont-ils jamais habité un séjour qu'on puisse appeler à plus juste titre le séjour du péché, du péché le plus énorme, du péché le plus propre à les conduire à l'impénitence? et m'accuserez-vous d'outrer, si j'ajoute que l'entrée n'en peut jamais être permise qu'à ceux dont le zèle ferme, incapable de se démentir, est d'ailleurs soutenu d'un esprit ou d'une condition propres à confondre ou à faire taire les maîtres du mensonge?

Enfin, et pour tout dire en un mot, toute maison, toute compagnie, toute assemblée, tout rendez-vous où vous avez déjà eu, et peut-être plus d'une fois, le malheur de perdre la vie de la grâce, où vous courez toujours danger de la perdre; voilà le tombeau dont vous devez sortir, et sortir au plus tôt, et sortir avec la plus ferme résolution de n'y jamais rentrer. Ceux qui vous savent ressuscités, n'iront pas sûrement vous chercher parmi les morts; et ceux qui comptent vous y trouver encore, voyant leurs espérances trompées, ne douteront plus de la vérité de votre résurrection; les uns et les autres diront de vous ce que l'ange dit de Jésus-Christ: il est ressuscité, il n'est plus ici: *Surrexit, non est hic.* (*Marc.*, XVI, 6.) Vous le craignez peut-être plus que vous ne le désirez, ce témoignage si avantageux et si unanime, en quoi vous vous trompez, mon cher auditeur; car quelque vraie que puisse être votre résurrection, il lui manquerait encore un trait essentiel de ressemblance avec la résurrection de Jésus-Christ, si elle n'était pas, comme celle du Sauveur, publique, éclatante, incontestable; c'est le sujet du second point

SECOND POINT.

Vous le savez, chrétiens; ce fut tou-

jours au miracle de sa résurrection que le Sauveur en appela, comme à la preuve décisive de sa mission et de sa divinité. Détruisez ce temple, disait-il, en parlant de son corps, et je m'engage à le rebâtir dans trois jours; il n'y a qu'une nation perverse, qui ayant déjà vu les éléments, les maladies, la mort même soumise à mon empire, puisse porter l'obstination et l'incrédulité, jusqu'à demander de nouveaux prodiges : *Generatio* perversa *et adultera signum quærit.* (*Matth.*, XII, 39.) Il n'en est plus qu'un pour elle, et qui décidera de son sort, et c'est le signe du prophète Jonas; ce que fut pour lui le ventre de la baleine, le tombeau le sera pour le Fils de l'homme : ***Et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ.*** (***Ibid.***) Arrive enfin le temps marqué dans les décrets éternels, pour l'accomplissement du sacrifice de la croix. Jésus-Christ mort, Jésus-Christ enseveli, Jésus-Christ enfermé dans le tombeau laisse la Synagogue triomphante, et qui compte bien n'avoir plus rien à craindre que de l'intrigue ou de l'audace des disciples de ce prétendu séducteur; soupçons injustes, odieux et destitués de toute vraisemblance, pour quiconque n'en porterait pas le principe dans ses sentiments et dans sa propre conduite; mais la Synagogue, en les formant, ne prête aux apôtres que les vues qui l'ont animée elle-même, et ne craint que de voir entre leurs mains les mêmes armes que la honte, que le dépit, que l'intérêt, que l'esprit de parti lui ont fournies pour opprimer l'innocence. Qui sait, disaient à Pilate les princes des prêtres, si parmi les disciples qu'a séduits cet imposteur, il ne se trouvera pas des hommes assez entreprenants pour enlever le corps de leur maître, et assez hardis pour publier ensuite qu'il est ressuscité? et en faudrait-il davantage pour replonger le peuple dans une erreur plus dangereuse que celle dont nous avons eu tant de peine à le tirer? ***Et erit novissimus error pejor priore.***(***Matth.***,**XXVII,64.**) Pilate crut peut-être la précaution superflue; peut-être aussi craignit-il de se commettre en se chargeant de l'événement. A qui pouvait-il, après tout, mieux confier ce dépôt, qu'à ceux qui avaient le plus d'intérêt à ne pas se laisser surprendre? La Synagogue autorisée prend les mesures les plus justes, appose le sceau public sur l'entrée du sépulcre, dispose une garde qui en défende l'approche, n'épargne ni soin ni dépense; déjà deux jours se sont écoulés; et si le quatrième voit encore Jésus-Christ au nombre des morts, la victoire de la Synagogue est complète. Réveillez-vous, Seigneur, et après avoir donné au sommeil de la mort le temps que vous lui aviez destiné, levez-vous et jugez votre cause : ***Exsurge, quare obdormis, Domine, exsurge, et judica causam tuam.*** (***Psal.*** **XLIII, 23.**) Rendez tout son lustre, tout son éclat à une religion sainte, et que vos ennemis se flattent d'avoir ensevelie pour toujours dans le tombeau de son auteur; confondez l'orgueil du pharisien déjà tout prêt à s'applaudir du succès de son crime; soutenez la faiblesse du disciple chancelant, et peut-être sur le point de se démentir; rien de tout cela ne se peut, si Jésus-Christ ne ressuscite le troisième jour; mais il ne faut rien moins qu'une résurrection publique, éclatante, incontestable, pour accréditer une religion qui, malgré l'obscurité de ses mystères et la sévérité de sa morale, va devenir la religion dominante dans l'univers; pour fermer la bouche à la Synagogue, dont toute la politique occupée à prévenir le bruit d'une fausse résurrection, n'aboutit qu'à la mettre hors d'état d'en contester une véritable; pour relever le courage et ranimer les espérances des apôtres, destinés à en être d'abord les témoins et ensuite les martyrs.

Or, je vous le demande, fut-il jamais un miracle; je dis plus, fut-il jamais un fait historique annoncé avec plus d'éclat, soutenu avec plus de courage, démontré avec plus d'évidence? Apparitions fréquentes, et quelquefois à des assemblées nombreuses, longs entretiens, condescendance à se soumettre à toutes les épreuves, à se prêter aux besoins, aux souhaits, j'oserais dire aux caprices des esprits les plus défiants et les plus soupçonneux; les apôtres tous réunis, à la réserve d'un seul, ont vu le Sauveur, l'ont entretenu à loisir, se sont assurés par eux-mêmes de la vérité de sa résurrection; loin de partager à son retour la joie de ses collègues, l'apôtre absent refuse de se rendre à leur témoignage unanime, bien déterminé à ne croire que ce qu'il verra de ses propres yeux, si la résurrection n'a respecté l'empreinte des clous dont furent percés les pieds et les mains du Sauveur : témérité, présomption, infidélité; voilà le crime de l'apôtre; en voici le châtiment. Sa curiosité satisfaite, ayant fait place aux remords, il en est quitte pour quelques reproches légers de la part de son Seigneur et de son Dieu, qu'une foi vive, qu'un amour tendre lui découvre dans la personne de Jésus-Christ ressuscité : ***Dominus meus et Deus meus.*** (***Joan.***, **XX, 18.**) Jésus-Christ ressuscité l'annonce à ses apôtres; ses apôtres persuadés l'annoncent à toute la Judée; bientôt ils l'annonceront à toute la terre, réunis ou séparés, au milieu des tourments les plus cruels, jusqu'entre les bras de la mort, leur témoignage toujours constant, uniforme, invariable déposera pour la vérité de la résurrection de Jésus-Christ. Il ne s'agit ici que d'un fait, et d'un fait dont les sens sont les juges naturels, et d'un fait sur lequel à peine un homme seul pourrait-il se tromper, sur lequel il n'est pas possible que plusieurs se trompent, et se trompent constamment. Ce que nous vous annonçons, disent les apôtres, c'est ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, ce que nous avons touché de nos propres mains : ***Quod vidimus et audivimus et contrectaverunt manus nostræ, hoc annuntiamus.*** (**I** ***Joan.*** **I, 1.**) Si ce sont des imposteurs qui, sans autre intérêt, qui contre tout autre intérêt

que celui d'une vanité dont leur condition et leur grossièreté ne permettent pas de les soupçonner, se soient concertés pour venger la mémoire de leur maître, que la Synagogue parle et les confonde. Elle se tait cependant sur cet enlèvement prétendu: loin de craindre le châtiment de leur collusion ou de leur négligence, les gardes qu'elle avait placés auprès du sépulcre lui vendent chèrement leur silence sur un événement dont elle voudrait pouvoir au même prix corrompre tous les témoins, au défaut des raisons, on a recours à l'autorité; de toutes parts la foudre gronde; ce ne sont qu'anathèmes lancés contre les apôtres; on les emprisonne, on les soumet à une flagellation sanglante; on ne veut que les faire taire, ils n'en parlent que plus haut; on les croit, on les suit, le nombre des fidèles augmente; ce que n'a pu la Synagogue, toute la puissance des césars le tente avec aussi peu de succès, et bientôt, dans tout ce vaste empire à peine se trouve-t-il une province où l'on ne connaisse, où l'on ne croie, où l'on ne meure pour persuader, s'il se peut, ou du moins pour ne pas désavouer la résurrection de Jésus-Christ.

Voilà, sans doute, le scandale de la croix réparé avec avantage, la religion de Jésus-Christ établie sur un fondement solide, la Synagogue confondue, les disciples ranimés, fortifiés, devenus d'autres hommes; et tout cela, si j'ose ainsi m'exprimer, non pas précisément par la vérité, mais par la publicité, par l'authenticité, par la démonstration évidente de la résurrection de Jésus-Christ. Or, voilà par proportion ce que doit opérer votre résurrection spirituelle : si elle ne rend pas à Dieu toute la gloire dont vous l'avez privé si longtemps, si elle ne confond pas tous les projets, toutes les espérances de ceux qui vous ont engagés dans les voies de l'iniquité; si elle ne répare pas tout le scandale de vos discours et de vos exemples; et comment fera-t-elle tout cela, si elle n'est pas publique, éclatante, incontestable ? ce n'est point une résurrection telle que nous la demande l'Apôtre. N'outrons rien, et parlons, s'il se peut, avec une exactitude, une précision qui ne laisse rien à désirer pour l'éclaircissement d'une matière si importante et si délicate.

Vous avez péché, et péché souvent; mais une hypocrisie adroite et soutenue, si vous le voulez, une prudence, une circonspection qui n'a rien de blâmable en elle-même, ont jeté un voile impénétrable sur des iniquités qui n'ont eu que l'œil de Dieu pour témoin. Vous êtes de ces pécheurs dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, et qui, tout morts qu'ils sont, passent pour être pleins de vie : ***Nomen habes quod vivas, et mortuus es.*** (***Apoc.***, **III, 1.**) Qui pourra jamais fournir à vos yeux une source de larmes assez abondantes? par quels sentiments d'une contrition assez amère et assez douloureuse, pourrez-vous apaiser la justice, et regagner le cœur de votre Dieu? Mais ces larmes si précieuses, il vous suffira de les verser en la présence et dans le sein d'un Dieu, qui seul en connaît la véritable cause. Votre pénitence, pour être secrète, ne vous en condamnera pas moins à mener désormais une vie plus mortifiée et plus austère; obéissez à la voix qui vous appelle; suivez l'attrait qui vous presse; quand bien même on viendrait à s'apercevoir du goût tout nouveau que vous avez pris pour la retraite, pour la prière, pour la mortification, ne craignez pas le poison d'une estime fondée sur l'ignorance de vos besoins, et souffrez que l'œil des hommes, heureusement trompé, ne voie qu'un renouvellement de ferveur et des vertus de conseil, dans ce qui n'est au vrai, que devoir de justice et obligation indispensable, pour quiconque a, comme vous, eu le malheur d'encourir la haine et l'indignation de son Dieu. Il n'en est pas de même de ces pécheurs dont les désordres ont éclaté, et que la charité la plus ingénieuse à s'aveugler sur les vices d'autrui, n'a pu s'empêcher de mettre au rang des morts; toute résurrection qui ne sera pas aussi connue, aussi publique, aussi incontestable que l'a été leur mort spirituelle, ne vengera point la majesté de Dieu, publiquement déshonorée par leur révolte, ne décréditera point le vice autorisé par leurs exemples, ne raffermira point la vertu chancelante et déconcertée par leurs scandales. Ainsi en jugea l'Eglise dans ces premiers temps, où elle crut devoir opposer aux désordres publics, le frein d'une pénitence publique : nous avons encore entre les mains ses canons pénitentiaux, tous propres à effrayer ceux même qui les réclament le plus hardiment, s'ils voyaient qu'on pensât sérieusement à les remettre en vigueur. Lorsque des raisons, toujours infiniment respectables pour nous, l'ont engagée à tempérer la rigueur de sa discipline, elle n'en a eu que plus d'attention à prévenir l'abus qu'on pouvait faire d'une sage condescendance, et n'a rien de plus instamment recommandé, soit aux pasteurs, soit à leurs coopérateurs dans le saint ministère, que le soin de vous instruire de vos devoirs, par rapport à la réparation du scandale, et de vous intimer sur ce point un précepte naturel et divin, dont l'Église n'eut jamais intention, et dont il n'est pas même en son pouvoir de vous dispenser.

Vérité certaine; mais vérité bien terrible pour tous ces pécheurs qui, après avoir marché tête levée dans les routes de l'iniquité, qui, après avoir osé attaquer, insulter, braver, pour ainsi dire, l'Eternel jusque sur son trône, oubliant tout à coup les éloges qu'ils ont si souvent prodigués à cette noble liberté de parler, de penser, d'agir suivant ses vues et les lumières de sa raison; à ce caractère franc, ouvert, incapable de se farder, et qui ne nous permet de nous donner que pour ce que nous sommes, deviennent timides, politiques, circonspects, dès qu'il s'agit de revenir à Dieu; ne reconnaissent plus alors d'autre vertu, que ce qu'ils appellent discrétion et prudence, et ne préten-

dent rien moins que de nous faire accepter un désaveu secret, comme une réparation suffisante de tous les excès où a pu les porter un libertinage public et décidé.

Vérité certaine; mais vérité bien terrible pour ces pécheurs qu'une naissance illustre, qu'un poste distingué, et ce qui, de nos jours, tient presque lieu de l'un et de l'autre, qu'une fortune immense a placés sur un grand théâtre : la jalousie des uns, la malignité des autres se faisant un amusement, quelquefois une occupation de suivre toutes leurs démarches, d'approfondir toutes leurs vues, de sonder, s'il se pouvait, jusqu'aux plus secrets replis de leurs cœurs, d'y découvrir une passion naissante, d'en étudier les progrès, d'en pénétrer toutes les intrigues; en vain tâchent-ils de sauver les apparences, toutes leurs précautions n'aboutissent qu'à les tromper eux-mêmes; ils se flattent qu'on ne sait rien, parce qu'on ne leur dit rien; et on ne leur dit rien, parce qu'on sent que pour leur plaire, il faut paraître ignorer tout ce que l'on sait. Pour moi, je ne crains point de le dire aux grands de la terre et aux enfants de la fortune, ce qu'ils nous donnent pour un péché secret, est le plus communément un scandale public; dans l'ordre de la grâce, ainsi que dans l'ordre de la nature, il n'est point pour eux de mort obscure et inconnue; par conséquent, point de résurrection qui puisse être secrète, et dont ils ne doivent travailler à répandre les preuves partout où a pénétré le scandale de leurs désordres.

Vérité certaine; mais vérité bien terrible, non-seulement pour les conditions les plus médiocres, mais pour le peuple le plus obscur; absolument ignoré d'un public que lui-même ne connaît pas, et renfermé dans une sphère si étroite, que, par rapport à lui, sa famille, avec quelques voisins, composent en quelque sorte le monde entier; n'eût-il qu'un seul témoin de ses emportements et de ses blasphèmes, qu'un seul complice de ses larcins, de son ivrognerie, de ses impudicités, point de résurrection pour lui, si le témoin unique, si le seul complice n'est instruit de son changement, et aussi édifié de sa pénitence qu'il a pu, qu'il a dû être scandalisé de ses prévarications. Le seul avantage qu'ait eu ici sur les grands de la terre et sur les heureux du siècle cette condition chérie et béatifiée par le Sauveur, c'est qu'ils apportent pour l'ordinaire, au tribunal de la pénitence, plus de docilité, plus de disposition à nous croire; c'est que le plus souvent nous n'avons qu'à commander pour être obéis; c'est que nous n'avons à craindre de leur part, ni la fierté qui se révolte, ni l'esprit qui dispute contre les lois que nous nous croyons obligés de leur prescrire.

Enfin, vérité certaine, mais encore plus terrible pour ces pécheurs qui, d'accord avec nous sur le fond de l'obligation, ne cherchent que des tempéraments pour affaiblir, ou des prétextes pour éluder une loi qu'ils ne peuvent méconnaître. Oui, dit-on quelquefois, je sens qu'il est juste que le monde, instruit de mes égarements, le soit de mon retour à Dieu; et je compte bien l'en instruire, en me présentant à la table du Seigneur avec toute la modestie, avec toute l'édification que demande une action si sainte : mais aussi, que pourrait-on me demander de plus? et où serait la charité, où serait même la justice de ceux qui refuseraient de se rendre à une preuve si décisive? Ah! que béni soit à jamais le Dieu des miséricordes, si l'on ne voit plus à sa table que des justes, ou des pécheurs véritablement convertis; mais fût-il jamais de supposition plus fausse, plus chimérique, et mieux connue de vous pour telle, jusqu'à ce que l'intérêt de votre amour-propre lui ait prêté des couleurs et un air de vraisemblance, capable de vous éblouir? Jusque-là, vous l'avez toujours compris, vous l'avez cent et cent fois entendu dire; le monde le plus indulgent sur tout le reste, n'a pas sur ce point d'autre morale que celle de l'Evangile; toute communion que la réparation du scandale n'a pas précédée, lui paraît à lui-même un nouveau scandale : on vous verra communier, je le veux : et voulez-vous savoir ce qu'il en arrivera? ce qui arriva aux apôtres, dans une des apparitions de Jésus-Christ ressuscité : on sera surpris, on sera effrayé : *conturbati sunt et conterriti* (*Luc.*, XXIII. 37); on craint, ou de s'être mépris, et de n'avoir vu qu'un fantôme : *existimabant se spiritum videre* (*Ibid.*); serez-vous alors en état de vous soumettre à toutes les épreuves, et de leur dire avec Jésus-Christ. Voyez, touchez, et assurez-vous par vous-mêmes de la réalité, de la solidité d'un corps tel que n'en peuvent avoir les esprits : *Palpate et videte quia spiritus carnem et ossa non habet?* (*Luc.*, XXIV, 39.) Si vous vous êtes déjà dessaisi de tout le fruit de vos crimes et de vos injustices, si vous avez commencé par diminuer une dépense que vous n'êtes plus, que peut-être vous n'avez jamais été en état de soutenir; si, au défaut de ressources actuelles et présentes, vous avez au moins pris et annoncé des arrangements solides pour le payement de vos créanciers; si vous avez fait les premiers pas, et recherché cet ennemi dont vous aviez jusqu'ici rebuté toutes les avances; si vous avez rompu, et rompu hautement, et rompu sans retour avec l'objet d'une passion criminelle, vous pouvez le dire; et si la modestie ou l'humilité vous retiennent, je le dirai hardiment pour vous à tous ceux qui ne savent encore trop sur quoi compter : voyez, examinez par vous-même, donnez une libre carrière à vos soupçons et aux plus malignes conjectures; vous avez devant les yeux, vous touchez, pour ainsi dire, du bout du doigt des preuves sensibles, palpables, et telles que n'en présenta jamais un fantôme de conversion : *Palpate et videte quia spiritus carnem et ossa non habet?* Je ne tiendrai sûrement pas le même langage, et ne me hasarderai point à garantir une résurrection,

dont je n'aurai pour preuve que ce que vous dites avoir projeté, que ce que vous dites avoir promis, que ce que vous protestez être bien résolu d'exécuter dans la suite : tout ce qu'on en pourrait conclure, c'est que vous avez projeté, c'est que vous avez promis, c'est que vous vous promettez à vous-même de ressusciter un jour. Projets, promesses, espérances de résurrection pour l'avenir; apparence, ombre, fantôme de résurrection pour le présent, et qui n'est propre qu'à troubler, qu'à effrayer tous les témoins de la hardiesse et de la présomption avec laquelle vous vous présentez à la participation des saints mystères : *Conturbati sunt et conterriti.* (*Luc.*, XXIV, 37) Avec des preuves aussi faibles, aussi équivoques, la résurrection de Jésus-Christ aurait eu peine à trouver un seul témoin, n'aurait jamais trouvé, fait un martyr : confondue avec ces bruits populaires et dont on s'amuse plutôt qu'on ne s'en occupe, elle aurait, pendant un temps, partagé les juifs sans intéresser le reste de l'univers : c'est bien là tout ce que vous pouvez vous promettre d'une résurrection dont vous n'aurez point d'autre garant à nous donner que des paroles assez souvent peu sincères et presque toujours démenties par les effets. On se partagera, on ne saura qu'en penser; le scandale sera certain, la réparation équivoque et douteuse; elle sera nulle et absolument insuffisante au jugement de tous ceux qui savent ce que c'est que religion et pénitences, aussi déterminés et mieux fondés que l'apôtre saint Thomas à ne croire que ce qu'ils auront vu : *Nisi videro, non credam* (*Joan.*, XX, 25); ils vous ont vu mort, ils vous croiront mort, et, qui plus est, ils auront raison de vous croire mort, jusqu'à ce qu'une vie nouvelle et, comme s'exprime l'apôtre, jusqu'à ce que la vie de Jésus se manifeste en vous par des signes certains et indubitables. Où est, disiez-vous, la charité, et même la justice de ceux qui vous jugent de la sorte? Est-ce donc à vous de rallumer des vertus dont votre conversion politique viola ouvertement les droits les plus sacrés? Ah! demandez plutôt où serait la raison, où serait la foi de ceux qui en porteraient un jugement plus favorable; je dis la raison même, qu'on peut regarder comme la source ou la mère des lois, n'aurait-elle donc excepté que Dieu seul de cette loi si générale et si universelle, adoptée de tous les peuples, reçue dans tous les tribunaux, qui ne connaît point de peines secrètes pour des crimes publics, qui ne croit point le bon ordre vengé si elle ne le venge avec éclat; qui ne compte point pouvoir arrêter la contagion des mauvais exemples si elle n'a fait de leurs auteurs autant de victimes qu'elle immole à l'instruction publique? Quoi! vous aurez péché, et péché publiquement, et peut-être fait trophée de vos désordres; et, sans qu'il paraisse vous en avoir coûté autre chose qu'un repentir secret et une promesse vague d'amendement, vous oserez paraître dans l'assemblée des justes avec toute la confiance d'un homme déjà rentré en grâce et à qui il ne manque plus que de recevoir dans l'eucharistie le gage de la réconciliation la plus parfaite! Quel sera désormais le frein capable d'arrêter les pécheurs qui vous en croiront sur votre parole? qui pourra leur faire craindre ce Dieu si juste et si terrible dans sa colère, dès qu'une fois ils croiront que pour l'apaiser il suffit de suivre votre exemple? Mais, je compte avoir encore assez de quoi les faire trembler; et plaise à Dieu que la frayeur qui les arrêtera sur le bord du précipice vous engage vous-même à revenir sur vos pas! C'est au tribunal de la foi que je vous cite avec eux; arrêtez, et jugez-vous : dans les principes de la foi, qu'est-ce qu'un cœur véritablement contrit? Si je vous disais que c'est un cœur affligé, désolé, pénétré de la douleur la plus vive et la plus profonde qui, n'eût-il à pleurer que des infidélités secrètes, aurait peine à commander à ses larmes, j'en dirais trop à votre gré, non pas au gré du Prophète-Roi, de l'apôtre saint Pierre, et de tant d'autres. Le moins que je puisse vous dire, c'est qu'il n'est de cœur véritablement contrit que celui qui hait le péché, qui ne hait rien tant que le péché, qui se hait lui-même à cause de son péché, qui ne voit après le péché rien de plus à craindre que les complices, que les occasions, que les attraits du péché : sans cela point de pénitence, point de conversion, point de résurrection spirituelle; et, si l'on est bien pénétré de ces sentiments, je ne demande pas s'il est permis, je demande seulement s'il est possible de les cacher, de les dissimuler, s'ils peuvent régner dans un cœur et manquer de se produire par des marques certaines; si l'on peut haïr, détester, craindre le péché comme le plus grand des malheurs, et balancer à rompre ouvertement avec tous les complices, et fuir avec éclat toutes les occasions, se refuser impitoyablement toutes les satisfactions qui peuvent nous porter au péché; haïr ses péchés par rapport à Dieu, dont il outrage la majesté suprême, et ne pas lui rendre, par un désaveu public et solennel, toute la gloire dont on l'a si longtemps privé; haïr le scandale de son péché par rapport au prochain, souvent par rapport à ce qu'on a de plus cher au monde, par rapport à ses amis et à ses enfants, et ne pas leur donner un exemple qui les conduise ou qui les ramène dans la bonne voie; haïr son péché par rapport à soi-même et comme le seul ennemi capable de vous perdre, et ne pas lui déclarer une guerre ouverte, et ne pas consommer la rupture avec un éclat qui ôte toute espérance de réconciliation. Abus, chrétiens, illusion déplorable, contradiction manifeste et sur laquelle vous n'avez jusqu'à présent fermé les yeux que par un intérêt secret qui ne vous a pas permis de condamner dans les autres ce que vous souhaitiez pouvoir vous pardonner à vous-mêmes.

On a toujours assez compris qu'il ne suffisait pas de paraître ressuscité, si on ne l'était véritablement; l'hypocrisie, surtout

celle qui réussit, n'a pas besoin de nos instructions; elle connaît peut-être mieux la vertu dont elle emprunte les dehors que ceux qui la pratiquent dans toute la droiture de leur cœur; et de tous les hypocrites celui qui sait le mieux nous tromper c'est sûrement celui qui se rend à lui-même le plus de justice. On a cru devoir plus insister sur la nécessité de paraître converti quand on l'est véritablement. Etre converti et paraître converti : deux obligations différentes, mais également indispensables; c'est ce qu'on nous a dit et redit, surtout dans ce grand jour; et je vous avouerai que ce n'est qu'en travaillant à vous faire sentir la différence de ces deux obligations que je me suis enfin aperçu qu'elles n'en font qu'une absolument indivisible; qu'être converti, et ne le paraître pas, c'est, pour tous les pécheurs connus, ne l'être qu'à demi, ne l'être point du tout; que, pour eux, il ne suffit pas de quitter, d'expier le péché, s'ils n'en réparent et n'en détruisent le scandale; que le scandale ne peut se réparer que par un désaveu public et par une conduite qui annonce, qui prouve la vérité de leur conversion. Quand une âme innocente et qui a toujours marché d'un pas égal dans les voies de la justice, dérobe à nos regards des vertus héroïques dont l'humilité qui nous les cache relève encore le prix aux yeux de son Dieu, elle en use comme en usa quelquefois le Sauveur pendant le cours de sa vie mortelle : les miracles qu'il accordait aux besoins des uns ou à l'instruction de quelques autres, assez souvent il les opéra en secret et avec une espèce de mystère, imposant même le silence à ceux que la reconnaissance ou l'admiration auraient pu faire parler. Mais le miracle de la résurrection étant destiné à réparer le scandale d'une mort ignominieuse qui l'a décrédité, qui a dispersé son troupeau, qui a presque anéanti sa religion, il multiplie, il entasse preuves sur preuves, il anime, il encourage les témoins qu'il a choisis. Vous m'entendez, mes frères; et si votre mort spirituelle a été publique, persuadés que le moyen le plus sûr, que l'unique moyen de vous assurer vous-mêmes de la vérité de votre résurrection, c'est de la rendre publique, éclatante, incontestable ; vous ne vous reprocherez que d'avoir trop longtemps attendu! Hélas! de quelque diligence que vous usiez, la réparation du scandale que vous avez causé viendra peut-être trop tard pour plusieurs de ceux à qui vous avez servi de modèles; déjà perdus sans ressource, ils seront à jamais l'objet des vengeances d'un Dieu dont vous venez d'éprouver les miséricordes. Ici, mes frères, que la loi se taise, que l'amour parle; les intérêts de Dieu, les intérêts du prochain, vos propres intérêts ne pourront être mieux qu'entre vos mains; Dieu sera glorifié, le public sera édifié, l'impiété confondue, le libertinage déconcerté, la religion triomphante, la vertu remise en honneur et en crédit : que de sujets de joie et de consolation pour l'Eglise et pour tous les vrais fidèles, qui vous pleuraient comme un homme déjà perdu, et que des preuves si certaines de votre résurrection à la vie de la grâce disposeront à voir un jour sans surprise votre résurrection à la vie de la gloire! Je vous la souhaite.

SERMON XI.

SUR L'ASCENSION.

Cumque intuerentur in cœlum euntem illum, ecce duo viri astiterunt juxta illos, qui et dixerunt : Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum? (*Act.*, I, 10.)

Comme ils étaient attentifs à le regarder montant au ciel, deux hommes se présentèrent à eux, qui leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel?

Qui le croirait, chrétiens, que les anges pussent reprocher aux apôtres l'attention avec laquelle ils contemplent la route que vient de parcourir leur divin Maître, et ces avides regards qui semblent redemander au ciel le trésor qu'il vient de leur enlever? On les leur reproche cependant, et Dieu lui-même prend soin de leur faire entendre qu'ils doivent à l'imitation des vertus et à l'établissement de l'empire de Jésus-Christ, ces moments qu'ils perdent à regretter son absence. Non, mes chers auditeurs, ce n'est point par de simples regrets, par de stériles désirs, par une oisive méditation des vertus du Sauveur, et de la gloire qui en devient aujourd'hui la récompense, que les apôtres sont eux-mêmes parvenus à celle qui leur était destinée : les travaux, les combats, les souffrances, la mort, et une mort semblable à celle de leur Maître; voilà ce qui leur a frayé le chemin à ces douze trônes sur lesquels nous les verrons un jour prendre place, pour juger avec lui tout l'univers : vie pénitente et mortifiée, à laquelle Jésus-Christ ne pouvait mieux les disposer, qu'en les rassemblant, comme il fait aujourd'hui, sur la sainte montagne, et leur mettant devant les yeux un spectacle dans lequel ils trouvent en même temps, et le commencement des épreuves auxquelles on les condamne, et le principe du courage nécessaire pour les soutenir. Car, prenez garde, chrétiens auditeurs : que fait Jésus-Christ, et que voient aujourd'hui les apôtres? Un Dieu qui les quitte, et dont l'absence va commencer le long et pénible martyre dont il les menace depuis si longtemps; un Dieu qui monte au ciel, et dont la médiation toute-puissante va leur ménager les secours qu'il leur a promis, et dont ils auront besoin pour soutenir l'état d'épreuves dans lequel ils doivent passer le reste de leurs jours : ainsi, par un tempérament admirable, le même mystère qui les afflige par la séparation la plus douloureuse, les soutient et les encourage par la vue du terme où cette séparation même doit les conduire. Voici donc en deux mots tout le plan de ce discours, et, si je ne me trompe, tout le secret de la conduite de Jésus-Christ sur ses apôtres, lorsqu'après leur avoir dit le dernier adieu, il disparaît enfin à leurs regards. Jésus-Christ quitte la terre pour éprouver leur foi; je vous le montrerai dans le pre-

mier point. Jésus monte au ciel pour affermir leur espérance ; je vous le montrerai dans le second point. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

S'il n'est pas d'autre nom qui puisse nous sauver que le nom de Jésus, il n'est pas aussi d'autre voie qui puisse nous conduire au terme, que celle que ce Dieu sauveur nous a tracée. Ce royaume, disait il à ses apôtres, ce royaume dont vous hâtez le rétablissement par vos souhaits, n'est pas ce que vous pensez ; mais tel qu'il est, il ne peut être à vous qu'à titre de conquête, et je n'ai de place à vous y donner, qu'aux mêmes conditions auxquelles je l'ai moi-même reçu de mon Père : *Sicut disposuit mihi Pater meus regnum, ita dispono vobis.* (*Luc.*, XXII, 29.) De là ces prédictions qui n'annoncent aux apôtres qu'une destinée semblable à celle de leur Maître ; de là ce testament qui ne leur lègue qu'une succession de souffrances et de larmes. Humiliés, confondus, vil rebut de la terre, qui paraîtra ne vous porter qu'à regret, devenus l'objet du mépris, de la haine, de l'exécration publique, vous pleurerez, vous serez affligés ; et loin de trouver qui vous console, vous serez en butte aux railleries du monde, qui, nageant dans la joie, se fera de vos peines même un sujet de triomphe : *Plorabitis vos, mundus autem gaudebit.* (*Joan.*, XVI, 10.) Mais puisqu'ils auront tout à souffrir, n'est-il pas au moins naturel que la présence de leur Maître les soutienne dans les épreuves, les anime dans les combats, les console dans les peines qu'il ne peut ni ne doit leur épargner? Non, mes chers auditeurs; il était au contraire de l'intérêt de Jésus-Christ, de l'intérêt de ses apôtres mêmes, que tout se passât hors de sa présence. Quelque affreuse que fût la destinée qui les attendait, la présence, le commerce, l'exemple d'un Maître si aimable et si tendrement aimé l'eût trop adoucie : il fallait une épreuve plus dure, plus pénible, une soustraction totale de tout appui, de toute consolation sensible, pour faire à Jésus-Christ tout l'honneur qu'il pouvait attendre de l'établissement de son empire sur la ruine des idoles des nations, et de tous les cultes impies qui avaient inondé la face de la terre. Mais cette épreuve n'était pas moins nécessaire pour rehausser l'éclat des vertus de ceux qui, se dévouant à l'exécution de ce grand ouvrage, devaient en être les victimes aussi bien que les instruments. Or, cette épreuve ne me paraît commencer, et ne commence en effet que dans le moment où Jésus-Christ, après avoir parcouru à pas de géant l'immense carrière que lui avait ouverte le mystère de son incarnation, termine enfin toutes ses courses, et remonte aux cieux pour y prendre, à la droite de son Père, la place qu'il a si bien méritée. Ainsi le Sauveur l'avait-il fait entendre aux scribes et aux pharisiens, dont le zèle dur et amer insultait quelquefois à la vie douce et tranquille que les apôtres paraissaient mener dans sa compagnie, et, comme on l'insinuait, à l'exemple de leur Maître. Et pourquoi, lui disaient-ils, pourquoi faut-il que les disciples de Jean soient les seuls à porter avec nous tout le poids d'une vie dure et mortifiée? Le jeûne et les autres exercices de pénitence ne sont-ils pas autant et peut-être plus faits pour vos disciples que pour nous? Non, non, reprenait le Sauveur ; non, les amis, les enfants de l'Époux ne peuvent jeûner, encore moins peuvent-ils s'affliger, tandis que l'Époux est avec eux ; mais le jour vient, et ce jour n'est pas loin, où, séparés de l'Époux, ils payeront avec usure le repos et les plaisirs innocents que vous leur disputez aujourd'hui : *Veniet dies cum auferetur ab iis sponsus, et tunc jejunabunt.* (*Matth.*, IX, 15.)

Mais quoi ! ces apôtres si lâches, si faibles, si timides, feront-ils, après avoir perdu l'Époux, ce qu'ils n'ont pas osé entreprendre, ce qu'ils n'ont pu exécuter sous ses yeux ? Oui, mes frères, ils le feront : la prière, qu'ils n'ont pu soutenir pendant une heure avec leur Maître prêt à mourir, deviendra leur unique occupation pendant les dix jours qui suivront sa perte : le mépris, et le mépris le plus profond pour les richesses, pour les honneurs du monde, pour le monde lui-même, va prendre la place de l'estime et de l'empressement dont leur Maître n'a pu les guérir : la croix, dont la seule crainte les a tous dispersés, et qu'aucun d'eux n'a voulu partager avec Jésus-Christ, ils l'accepteront, ils la brigueront, ils la porteront tous; et les vertus qu'on admira dans le Sauveur, toutes retracées dans la conduite de ses disciples, lui feront d'autant plus d'honneur, qu'on pourra moins les soupçonner d'être l'effet d'une amitié naturelle, et de ces impressions sensibles qui gouvernent presque tout le reste des hommes. Car, prenez garde, chrétiens : si les disciples de Jésus-Christ avaient mis toutes ses leçons en pratique pendant sa vie mortelle; si la persuasion, mais la persuasion la plus intime, leur eût fait goûter toutes les vérités qu'ils avaient peine à croire d'une foi vague et de pure spéculation ; si l'attachement le plus fort et le plus généreux les eût portés à le suivre jusque sur le Calvaire, et à vouloir mourir avec lui, Jésus-Christ eût dès lors plus fait que tous les sages du paganisme n'auraient jamais osé tenter : l'esprit le plus critique et le plus avare de ses éloges n'aurait pu lui refuser son admiration ; et s'il eût balancé à le reconnaître pour un Dieu, ce n'eût été que pour attendre à voir si ce grand succès soutiendrait l'épreuve du temps, et si des vertus si sublimes ne disparaîtraient point avec le Maître qui en avait tracé les idées; les leçons, les exemples, les bienfaits mêmes des maîtres mortels n'étant que trop sujets à mourir avec eux, du moins à ne pas leur survivre fort longtemps.

Jésus Christ fait aujourd'hui quelque

chose e plus grand et de plus digne d'un Dieu. L'éloignement, le remède le plus sûr, et souvent l'unique remède contre une passion criminelle ou dangereuse; par le même principe, l'écueil le plus fatal pour l'amitié la plus juste et la plus tendre, l'éloignement, loin de refroidir le zèle des apôtres pour la gloire de leur Maître et pour l'observation de ses lois, devient l'époque d'un changement tout contraire à ce que les sages du monde eussent cru devoir en attendre : leur amour augmente à mesure que l'objet s'éloigne; leur courage redouble, où le courage des autres commence à se démentir; ils croient, ils annoncent, ils persuadent, ils scellent de leur sang des vérités que peu de jours auparavant ils n'étaient pas capables de porter; pour tout dire, en un mot, Jésus-Christ absent, éloigné, comme s'exprime l'Apôtre, Jésus-Christ, désormais inconnu selon la chair, obtient ce que Jésus-Christ vivant, conversant, traitant avec eux, leur avait jusqu'alors inutilement demandé. Ne parlons point ici de ce que le succès a de brillant, et des caractères de divinité qui l'accompagnent; ne parlons pas même des peines, des fatigues, des dangers inséparables de l'entreprise; oublions, si vous le voulez, tout ce que les apôtres font, tout ce que les apôtres souffrent pour changer la face du monde; arrêtons-nous uniquement à ce qu'il leur en coûte pour se changer eux-mêmes, à ce qu'une exacte et constante observation de la loi ne peut manquer d'avoir de pénible et de mortifiant pour la nature : qui peut douter que leur fidélité, leur exactitude, leur constance, ne fasse plus d'honneur à leur Maître, que s'ils avaient toujours été soutenus par sa présence, encouragés par ses discours, animés par ses exemples? Je sais que les apôtres ne peuvent rien d'eux-mêmes; qu'ils ont, comme nous, besoin du secours d'en haut; qu'ils le trouvent dans cet esprit de lumière, de force, d'onction, qui doit et leur enseigner toute vérité, et leur aplanir toutes les voies de la justice; mais la séparation la plus douloureuse d'avec l'objet sensible de leur amour et de leur confiance doit précéder la venue de cet esprit, qui ne descendra point sur la terre, que Jésus-Christ ne soit remonté dans le ciel : *Si non abiero, Paraclitus non veniet ad vos* (*Joan.*, XVI, 7); et pourquoi cela? parce que la retraite de Jésus-Christ va lui assurer toute la gloire du changement de ses apôtres, et marquer au coin de la divinité toutes les merveilles qui vont désormais s'opérer en son nom; parce que le monde le plus aveugle et le plus opiniâtre sera forcé de convenir qu'il n'y a qu'un Homme-Dieu qui, condamnant ses disciples à une vie de pénitence et de larmes, ait le pouvoir de se faire obéir de loin comme de près, de se faire mieux obéir de loin que de près; parce qu'en effet il n'y a qu'une foi vive qui puisse le rendre toujours présent à ceux qui ne le voient point; qu'un amour épuré de tout attachement sensible et trop naturel, qui puisse agir et souffrir comme si on l'avait pour témoin de tout ce qu'on fait et de tout ce qu'on souffre. Circonstance de l'absence, de l'éloignement, de l'invisibilité de Jésus-Christ, dont l'apôtre saint Pierre avait bien compris toute l'importance pour la gloire de son Maître; circonstance qu'il relève, qu'il fait valoir, qu'il ne craint point de nous proposer comme un motif pressant et tout propre à nous adoucir des épreuves qui, soutenues hors de la présence du Sauveur, n'en deviennent que plus pénibles et plus dignes du Dieu que nous servons. Mes frères, disait-il aux chrétiens de son temps, il faut que l'épreuve de votre foi tourne à la louange, à la gloire, à l'honneur de Jésus-Christ: *Probatio vestræ fidei inveniatur in laudem et gloriam et honorem in revelatione Jesu Christi.* (I *Petr.*, I, 7.) Elle y tournera, sans doute, parce que vous l'aimez sans l'avoir vu : *Quem cum non videritis diligitis* (*Ibid.*, 8); puisque la foi qui vous soumet à ses lois n'est point soutenue ni animée par une présence sensible de celui sur la parole de qui vous croyez : *In quem nunc quoque non videntes creditis.* (*Ibid.*)

Or voilà ce que n'ont jamais compris tant d'impies et de libertins, tant de sages selon le monde, qui, se piquant d'une prétendue force d'esprit, qui n'est en effet qu'une véritable faiblesse, mettent toute leur gloire à ne croire que ce qu'ils voient. En vain l'univers entier a-t-il vu des miracles sans nombre, il leur en faut à eux-mêmes. Cette raison si fière, si hardie contre Dieu, s'avilit, se dégrade elle-même par cette espèce de profession publique qu'elle fait de n'être que l'esclave des sens, et de soumettre tout à leur empire. L'obscurité de nos mystères est pour eux une seconde pierre de scandale; leur orgueilleuse et indocile curiosité veut tout voir, tout approfondir, tout comprendre; et donnant à la puissance du Créateur les mêmes bornes qu'à l'intelligence de la créature, elle se fatigue, elle s'épuise, elle se consume en efforts inutiles, pour percer les voiles dont il a plu à Dieu de couvrir une majesté capable d'opprimer quiconque prétend la contempler de trop près. Mais sur quoi veut-on que je croie, si je ne vois moi-même des miracles? Sur quoi! mon cher auditeur; sur un témoignage plus certain que le témoignage de nos propres yeux; sur le témoignage constant et universel de la société la plus nombreuse et la plus répandue; sur le témoignage d'une Église cimentée du sang des apôtres et des martyrs; d'une Église dont l'établissement suppose une infinité de miracles, ou devient lui-même le plus grand de tous les miracles. L'impression que fait sur nous ce témoignage étranger est peut-être un peu moins vive; mais elle n'en est que plus solide, plus durable, plus à l'épreuve de tout soupçon de surprise, d'illusion, d'enchantement. Or, la preuve une fois établie, voulez-vous savoir à quoi sert l'obscurité, l'incompréhensibilité de nos mystères? à honorer Dieu par le sacrifice le plus parfait de nos lu-

mières, de nos préjugés, de notre curiosité; à captiver nos esprits sous le joug d'une foi qui nous conduit plus par autorité que par raisonnement. Il en est des vérités que Dieu nous révèle comme des récompenses qu'il nous promet : plus les unes sont obscures, plus les autres sont éloignées, et plus on fait d'honneur à Dieu sur la parole de qui l'on croit et l'on espère. De là ce mélange d'ombres et de lumières, d'évidence dans les preuves, d'obscurité dans les mystères, qui rend raisonnable jusqu'au sacrifice que nous faisons de notre raison même, en la soumettant sans réserve à tout ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler de plus obscur et de plus incompréhensible.

Au surplus, je ne dis rien ici de la foi des mystères, qui ne convienne également à la foi pratique et à l'observation de la loi. Jésus-Christ, quoique invisible aux yeux de la chair, ne dédaigne pas de visiter ses serviteurs, et de les honorer quelquefois d'une espèce de présence sensible par les opérations de son esprit : il est des moments lumineux, où l'on voit, où l'on sent tout le vide, le faux, le néant de cette figure du monde qui passe ; un avant-goût délicieux de ces joies pures, qui font le bonheur des saints, répand une amertume salutaire sur tous les plaisirs qu'on peut goûter ici-bas : éclairé de ces lumières, pénétré de ces sentiments, on ne marche pas, on court, on vole dans les voies de la justice ; mais à peine le flambeau qui nous guidait commence-t-il à s'obscurcir, à peine le cours des consolations célestes est-il interrompu, à peine la soustraction, je ne dis pas de la grâce, mais de ce qu'il y avait de sensible dans notre grâce, nous laisse-t-il sentir le poids dont nous sommes chargés, on se rebute, on se décourage, on chancèle, on succombe enfin : eût-on assez de résolution pour se roidir contre le torrent, s'obstinât-on à fournir jusqu'au bout une carrière qui devient de jour en jour plus épineuse, du moins on se trouble, on s'afflige, on se plaint, tantôt de Dieu, tantôt de soi-même; l'ennui, le dégoût, la tristesse, portés jusqu'au pied des autels, paraissent dans certains moments le châtiment le plus terrible que Dieu ait dans les trésors de sa colère ; on serait tenté de les regarder comme le présage d'une éternelle réprobation ; ou s'il arrive qu'on se les impute à soi-même, on se les reproche comme autant de crimes, et l'on place les vertus pratiquées avec tant de peine au rang des prévarications qu'on se croirait trop heureux que Dieu voulût bien oublier. On se trompe, mes chers auditeurs, et l'on ne connaît alors, ni ce qu'on peut pour Dieu, ni ce que l'on doit en attendre.

Je dis, ce qu'on peut pour Dieu ; quelle gloire, après tout, pourrait-il donc tirer de la constance et de la fidélité d'une âme qui ne va jamais qu'où la porte un attrait sensible ; qui ne s'écarte de la voie des pécheurs, que parce qu'elle voit s'aplanir devant elle toutes les routes de la vertu ; qui ne fuit le monde que par dégoût ; qui, plutôt entraînée que conduite dans la solitude, y trouvant une paix qui la fuirait partout ailleurs, jouit, tandis que les autres espèrent, et possède dans le temps presque tous les biens qu'on nous réserve pour l'éternité ? Je reconnais à ces traits la grandeur, la bonté, la magnificence du Dieu que j'adore, et je comprends que de si abondantes bénédictions récompensent ou préparent les plus grandes vertus ; mais ces vertus sublimes, héroïques, je ne les cherche point dans un temps où la foi ne coûte rien à la raison, où la grâce ne prend presque rien sur la nature : et pour tout dire, en un mot, j'envie peut-être le bonheur, mais je n'admire point le courage d'une âme qui triomphe sans combattre, et je ne vois point ici d'autre honneur pour Dieu, que celui qu'il se fait à lui-même, par l'infinie bonté qui paye avec tant de profusion, ou qui prépare à si grands frais des sacrifices pénibles et plus dignes de lui être offerts. Dieu vous aime, sans doute, s'il vous prodigue ainsi tous les trésors de sa grâce ; mais l'aimez-vous ? Mais l'aimassiez-vous, un amour tranquille et content lui fera-t-il jamais autant d'honneur que l'amour inquiet d'une âme tremblante, désolée, toujours aux prises avec les plus cruels ennemis, toujours abreuvée de fiel et d'amertume, osant à peine lever les yeux vers le ciel, d'où elle attend, non pas ces consolations dont elle se reconnaît indigne, mais des secours dont elle sent tout le besoin, et qu'un Dieu inflexible paraît ne lui accorder que par poids et par mesure ? Malgré tout cela, son cœur est à vous : c'en est assez, ô mon Dieu ! et vous êtes le Dieu des dieux. Tous ceux que l'on adore sur la terre savent se faire servir aussi bien, et pour le dire à notre honte, ils savent se faire servir mieux que vous, tandis qu'ils ont de quoi nous plaire et nous intéresser ; ils ont des amis constants, ou du moins des esclaves fidèles, tandis qu'ils le sont eux-mêmes à payer nos services. Vous seul, ô mon Dieu, pouvez nous faire rendre, comme vous seul avez le droit d'exiger un service pénible, onéreux, et dans lequel on ne trouve point d'autre récompense présente, que le plaisir même de vous servir ; que dis-je, le plaisir ? en est-il encore pour une âme qui vous aime et qui doute si elle est aimée ? Ce que disait un philosophe de l'antiquité, en parlant du sage aux prises avec la fortune, je le dis à plus juste titre d'un chrétien obligé de lutter contre les passions, contre lui-même, en quelque sorte, contre un Dieu qui ne se montre à lui que dans tout l'appareil de sa justice, et qui, le privant de toute consolation sensible, lui cache jusqu'à la main qui le soutient dans de si grandes épreuves : voilà ce que j'appelle un spectacle digne de l'attention d'un Dieu, des anges et des hommes. Non, ce n'est point en voulant se fixer avec Jésus-Christ sur le Thabor, c'est en le suivant jusque sur le Calvaire qu'on lui prouve son amour. Mais, pour le suivre jusque sur le Calvaire,

ce n'est point assez d'avoir à souffrir de soi-même ou de la part des hommes, il faut que la main de Dieu s'appesantisse; que l'ennui, la tristesse, la frayeur nous fassent trouver dans la prière même une espèce d'agonie semblable à celle qu'éprouva le Sauveur au jardin des Oliviers; la croix même, la croix sur laquelle il expire, est un moindre supplice pour lui que la soustraction de toutes les consolations spirituelles, puisque cet Agneau, dont la voix ne s'était point fait entendre au milieu des tourments, ne la retrouve et ne s'échappe en plaintes, que sur l'extrême rigueur d'un Dieu qui paraît l'avoir abandonné : *Deus, Deus meus, utquid dereliquisti me?* (*Matth.*, XXVII, 46; *Marc.*, XV, 34.)

Ce que Jésus-Christ avait éprouvé de la part de son Père, il le fait éprouver à ses apôtres; il s'éloigne, il se retire, il les prive, il les sèvre, pour ainsi dire, de toutes les consolations dont sa présence eût été seule une source inépuisable, et ce n'est que de leur fidélité dans cette espèce d'abandon, qu'il attend toute la gloire qu'il a lui-même si bien rendue à son Père; mais ce qui fera la gloire du Maître, sera la mesure du mérite de ses apôtres; destinés à remplir les premières places du royaume de Jésus-Christ, il leur faut des vertus qui puissent justifier le choix de l'Homme-Dieu, et mériter un bonheur qu'ils n'obtiendront jamais qu'à titre de récompense; or, quelles vertus plus pures que celles où le penchant, où l'habitude où l'attrait même n'ont point de part? Quelle abnégation plus entière, quel sacrifice plus héroïque, quel holocauste plus parfait que celui d'une âme qui, morte au monde et à elle-même, se dévoue à toutes les rigueurs d'une vie crucifiée, sans obtenir, souvent sans espérer, quelquefois même sans désirer les consolations qui pourraient la lui adoucir : à n'en juger que par les dehors, sa modestie, son recueillement, sa fidélité à tous ses devoirs, n'annoncent que la paix et le calme le plus profond; on lui croit tout facile, parce qu'elle ne manque à rien; on la croit contente, parce qu'elle ne se plaint jamais : vous seul, ô mon Dieu! vous seul savez que tout lui déplaît, que tout lui pèse, que tout la rebute; vous seul, unique témoin, peut-être unique principe de toutes ses larmes, ne serez-vous donc avare que pour elle de ces faveurs, que vous prodiguez si souvent à des âmes encore faibles et imparfaites? Vœux indiscrets et qui ne sont, pour l'ordinaire, que les effets d'une compassion mal entendue sur l'état d'une âme que Dieu épure par le feu de la tribulation, et dont la vertu se perfectionne dans l'infirmité. S'il en est parmi nous à qui Dieu se communique avec plus d'abondance, humilions-nous, confondons-nous, c'est moins une récompense de nos vertus qu'un secours pour notre faiblesse; Dieu l'accorde à notre besoin plutôt qu'à nos mérites et ne le refuse à des âmes plus généreuses que parce qu'il les connaît assez fortes pour s'en passer; le jour vient où le Seigneur saura justifier cette conduite dont elles-mêmes auront ignoré le secret; mais il y saura trouver en même temps de quoi confondre tous ces lâches chrétiens, qui ne reconnaissent de vertus possibles que celles qui sont fondées sur un heureux tempérament, ou sur ces grâces impérieuses qui font taire les passions et qui détruisent, pour ainsi dire, la nature, comme si la révolte des sens, de la raison, de l'homme tout entier, n'était pas la matière du combat, l'occasion de la victoire, la mesure du mérite, le fondement de la récompense. La vivacité du tempérament, la fougue des passions, la légèreté de l'imagination, l'empire de la coutume, la tyrannie de l'habitude, tout vous éloigne de Dieu, le seul projet d'une vie chrétienne vous effraye; il est, dites-vous, au-dessus de vos forces; il faudrait, dites-vous encore, il faudrait se résoudre, se changer entièrement. Eh! depuis quand l'Evangile de Jésus-Christ est-il donc un Evangile de paix avec le monde, avec ses passions? depuis quand le royaume des cieux ne souffre-t-il plus une sainte et heureuse violence? et pourquoi l'enfer serait-il à craindre, si l'on pouvait s'y soustraire à la faveur de cette impuissance prétendue? Nous servons un maître fidèle et qui ne ne permettra jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces; mais la grâce qui nous rend la victoire possible nous laissera toujours des ennemis dangereux à combattre; si de notre côté nous savons y répondre, à quoi aboutiront tous leurs efforts, sinon à embellir notre couronne et à nous assurer une place distinguée dans ce royaume où l'on sera grand, moins encore à proportion de ce qu'on aura fait, qu'à proportion de ce qu'on aura souffert pour s'en ouvrir l'entrée? Quelque pénible, quelque humiliante, quelque affreuse que puisse être, pour la nature, la situation d'une âme à qui tout paraît manquer au besoin, souvenons-nous que ces moments critiques sont les moments les plus propres pour honorer notre Dieu comme il mérite d'être honoré; qu'un nuage impénétrable ne le dérobe, pour ainsi dire, à nos regards, que pour augmenter le prix et le mérite de la foi qui doit nous le rendre toujours présent. Si la vue du péril nous intimide, rassurons-nous comme autrefois les apôtres, et comptons comme eux sur la médiation toute-puissante de Jésus-Christ. Il a quitté la terre pour éprouver notre foi, je viens de vous le montrer; il est monté au ciel pour affermir notre espérance; c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Si vous m'aimiez, disait Jésus-Christ à ses apôtres, loin de vous livrer à des regrets inutiles et à la tristesse mortelle dont je vous vois tous saisis, vous seriez charmés d'apprendre que je retourne dans le sein de mon Père : *Si diligeritis me, gauderetis utique quia vado ad Patrem.* (*Joan.*, XIV, 28.) Les apôtres l'aimaient sans doute, mais ils ne

l'aimaient pas encore de cet amour généreux et désintéressé, qui nous fait trouver notre propre bonheur dans le bonheur de ceux que nous aimons : Jésus-Christ les aimait trop lui-même, pour ne pas s'accommoder à leur faiblesse ; et réservant à l'Esprit qu'il doit leur envoyer toute la gloire d'épurer leur amour, il cherche dans leurs intérêts de quoi leur adoucir cette séparation passagère et soulager une douleur dont il ne peut, après tout, que leur pardonner le principe. Si je remonte au ciel, une des raisons qui m'y rappelle, c'est, leur dit-il, pour vous préparer les places que je vous ai si souvent promises : *Vado præparare vobis locum.* (*Joan.*, XIV, 2.) Je vous quitte, il est vrai, mais je ne tarderai pas à revenir; et bientôt, réunis pour toujours, nous jouirons en paix du prix de mon sang et du fruit de mes travaux : *Veniam, et accipiam vos ad meipsum.* (*Ibid.*, 3.)

A ces magnifiques promesses, le Sauveur ajoute le spectacle d'un triomphe tout propre à leur garantir le succès de sa médiation : la montagne des Oliviers, encore fumante du sang de l'Homme-Dieu, et déjà consacrée par les prémices de sa passion, devient aujourd'hui le théâtre de sa gloire. Les disciples rassemblés, après avoir reçu la dernière bénédition de leur Maître, le voient enfin prendre son essor, et franchir d'une course rapide les vastes intervalles qui séparent cette région de larmes d'avec le séjour de la paix et d'une immortalité bienheureuse; spectacle qui, bien médité, fournit aux apôtres, comme il doit nous fournir à nous-mêmes, les motifs les plus propres à ranimer notre espérance. Comment cela? Le voici, chrétiens auditeurs : l'Ascension glorieuse de Jésus-Christ donne à ses apôtres les plus grandes, les plus sublimes idées, soit du bonheur qu'il leur destine, soit des secours qu'il leur prépare : le bonheur qu'il leur destine réunit et fixe tous leurs désirs ; la protection dont il les assure, bannit toutes leurs inquiétudes et toutes leurs alarmes ; faut-il s'étonner, après cela, s'ils ne trouvent plus rien qu'ils puissent ou désirer ou craindre sur la terre? Toutes leurs vues se tournent vers ce royaume, dont la possession fera le bonheur de tous ceux qui l'auront obtenu, mais dont la conquête n'a rien au-dessus des forces de tous ceux qui voudront le mériter ; et n'est-ce pas la double conclusion que l'apôtre saint Paul tire de notre mystère, lorsqu'il nous propose l'Ascension du Sauveur comme le motif le plus propre à nous inspirer, non-seulement le désir et le goût, mais la poursuite et la recherche du bonheur que nous devons partager avec l'Homme-Dieu ? *Quæ sursum sunt sapite; quæ sursum sunt quærite ; ubi Jesus est, in dextera Dei sedens, sapite.* (*Coloss.*, III, 2.) Souhaitez, mais souhaitez avec ardeur, avec empressement, un bonheur dont l'Ascension de Jésus-Christ nous découvre l'importance et la nécessité : *quærite;* poursuivez, mais poursuivez sans relâche une entreprise dont l'Ascension de Jésus-Christ nous garantit le succès. Encore un moment d'attention.

Il faut l'avouer, chrétiens, l'empressement et la vivacité que témoignèrent les apôtres pour ce royaume éternel dut ses premiers commencements à l'amour tendre qu'ils conservèrent toujours pour leur divin Maître. En perdant Jésus-Christ, la terre avait perdu tout ce qui pouvait les y attacher; aussi de ce moment, étrangers dans leur propre patrie, captifs et trop à l'étroit dans ce vaste univers, soupirant après la dissolution d'un corps qui les séparait de Jésus-Christ, ne souhaitèrent-ils rien avec plus d'ardeur, que ce moment heureux qui devait les réunir pour toujours à l'objet de leur amour; uniquement occupés de cette idée, ils la repassent dans leurs esprits, et commençant enfin à comprendre ce que le Sauveur leur avait si souvent et presque toujours si inutilement annoncé, du prix, de la surabondance, de la perpétuité, de la récompense qui leur est réservée, ils se croiraient heureux de voir Jésus-Christ et de le servir : que sera-ce de régner avec lui, de partager sa gloire, de jouir du même bonheur! Si les premières places du royaume d'Israël ont eu de quoi réveiller l'ambition des enfants de Zébédée, et piquer la jalousie du reste des apôtres, c'était une suite naturelle du préjugé qui bornait la gloire de leur Maître au rétablissement de ce royaume périssable; mais à peine l'ont-ils vu dédaigner le trône de ses pères, s'ouvrir un passage jusque dans les cieux, placer son humanité sainte à la droite du Très-Haut, régner sur les anges et sur les hommes : une grandeur fragile et déjà méprisée par le Sauveur n'a plus rien qui mérite leur estime; ils la souhaiteraient encore, s'ils la regardaient comme un degré pour s'élever à celle qui les attend dans le ciel; ils la souffriraient du moins, s'ils ne la regardaient comme un obstacle à la fortune qu'ils espèrent auprès du souverain Maître et du Roi des rois; peu contents de la dédaigner comme inutile, ils la craignent, ils l'évitent comme dangereuse; si quelque chose les étonne au milieu des persécutions les plus cruelles, ce n'est que le peu de proportion de leurs peines avec la gloire qui doit en être la récompense; la vie la plus longue ne paraît qu'un instant lorsqu'on la compare avec l'éternité; et les plus grandes tribulations ne sont qu'une épreuve légère pour quiconque connaît comme eux le poids immense de gloire qu'elles doivent opérer : *Momentaneum hoc et leve tribulationis æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* (II *Cor.*, IV, 17.)

Que nos vues sont différentes, mes chers auditeurs, et qu'il s'en faut que la foi de nos mystères ait jamais fait sur nous les mêmes impressions que la vue de l'ascension du Sauveur fit sur l'esprit et sur le cœur des apôtres ! Non, nous n'avons jamais compris la grandeur et l'excellence de notre destination ; ce n'est pas assez de l'avoir comprise, me direz-vous peut-être, il faudrait y penser, et c'est moins la foi que l'attention

qui nous manque : et qu'importe d'où proviennent la froideur, l'indifférence, l'insensibilité pour les choses du ciel, si les suites n'en sont ni moins dangereuses ni moins funestes? qu'importe qu'on manque d'attention ou de foi, si l'on vient à perdre un bonheur qu'on perd en effet pour n'y avoir pas pensé, comme pour ne l'avoir pas connu? Vous l'oubliez cependant, ce bonheur, et vous l'oubliez sans peine ; et loin de vous reprocher l'oubli que vous en faites, vous ne regrettez rien ; vous ne regardez comme perdus que les moments d'attention que vous donnez aux ministres de Jésus-Christ occupés à vous en rappeler le souvenir ; et de toutes les ressources que la foi vous ménage pour revenir à Dieu, celle dont on espère le moins, c'est la considération d'un bonheur auquel on ne vous sait que trop disposés à renoncer ; et la crainte d'une réprobation éternelle, et la vue d'un enfer prêt à s'ouvrir sous vos pas, est la seule digue qu'on puisse opposer à vos passions ; et l'alternative qui ne vous laisse de choix qu'entre le paradis et l'enfer est le motif le plus pressant, hélas! souvent l'unique motif qui vous détermine à faire quelques efforts pour mériter le ciel ; encore est-ce peut-être moins dans la vue d'y goûter les plaisirs qu'on vous promet, que dans l'espérance d'y trouver un asile contre des malheurs dont on vous menace. Prodige d'aveuglement et d'insensibilité, peut-être encore plus funeste dans ses suites, qu'il n'est coupable dans son principe : de là naissent, comme d'une source féconde, l'indolence, la lâcheté, la présomption ; l'indolence : recherchera-t-on avec empressement ce qu'on ne désire pas avec ardeur? la lâcheté : défendra-t-on opiniâtrément ce qui paraît à peine mériter les soins d'une tranquille possession? la présomption : craindra-t-on d'exposer ce qu'on ne craint pas de perdre? A cela quel remède? une connaissance, mais une connaissance exacte, et telle que nous la fournit notre mystère, de l'excellence d'un bien infiniment supérieur à tous ces biens frivoles que nous poursuivons avec tant d'empressement, que nous disputons avec tant d'acharnement, que nous possédons avec tant de complaisance, que nous perdons avec tant de regret : à la faveur de ces divines lumières, on verra bientôt renaître l'empressement et le courage ; à cette aveugle présomption, qui n'a que trop souvent hasardé le dépôt d'une grâce aussi fragile que précieuse, succédera la prudence la plus timide, et la plus prompte à s'alarmer sur tous les dangers qui la menacent ; et peut-être Dieu nous fera-t-il payer par des inquiétudes outrées, la fausse et criminelle sécurité dont nous n'avons joui que trop longtemps.

Heureusement pour nous le même mystère qui nous découvre le terme où nous devons tendre nous assure les secours nécessaires pour y parvenir. C'est aujourd'hui que Jésus-Christ prend possession, et, si j'ose me servir de ce terme, c'est aujourd'hui qu'il entre en exercice de cette autorité souveraine et universelle que son Père lui a donnée dans le ciel et sur la terre. La mort a subi le joug. Dès le moment de sa résurrection, sa descente aux enfers a signalé son pouvoir en brisant les chaînes d'une foule de captifs qui languissaient dans l'attente d'un libérateur. Il ne restait plus qu'à forcer ces portes éternelles jusqu'alors impénétrables aux vœux et aux vertus des patriarches et des prophètes ; il les force, ou, pour mieux dire, elles s'ouvrent d'elles-mêmes. Ces légions d'anges, dont le Seigneur ne daigna pas accepter le secours au temps de sa passion, mais dont les uns ont annoncé sa naissance, dont les autres l'ont servi dans le désert, et qui tous ont pleuré sa mort, loin d'être jaloux des hommages et des adorations que le Père céleste exige pour son Fils bien-aimé, s'empressent à exécuter ses ordres dont ils reconnaissent toute la justice, et célèbrent à l'envie ces noces mystérieures de l'Agneau, dont l'apôtre saint Jean nous fait une si magnifique peinture. Aujourd'hui commence, à la gloire du Sauveur, un cantique désormais éternel ; tous les cris de joie dont le ciel retentit, les vœux et les acclamations de la sainte cité, de la nouvelle Jérusalem, lui décernent les honneurs du triomphe, la puissance et la divinité, comme une récompense de sa mort : *Dignus est Agnus qui occisus est, accipere gloriam et divinitatem.* (*Apoc.*, V, 12.)

Or, je vous le demande, pouvons-nous craindre qu'assis à la droite de son Père, assiégeant de si près, ou plutôt partageant le trône où tendent et notre encens et nos vœux, il soit moins, qu'il ne soit pas même plus en état de les faire agréer, qu'il ne l'était sur la terre? Si les larmes de son enfance, si le sang dont il arrose le Calvaire, ont pénétré les cieux et désarmé la colère d'un Dieu justement irrité, que ne pourra point la présence d'un Fils vainqueur de la mort et de toutes les puissances de ténèbres, qui prie, dirai-je avec toute la confiance que lui inspire, ou plutôt avec toute l'autorité que lui donne le zèle avec lequel il s'est dévoué à l'exécution des ordres les plus rigoureux, et le succès avec lequel il a consommé le grand ouvrage dont on l'avait chargé.

Mais, après tout, c'est moins le défaut de crédit et de pouvoir que le défaut de zèle et de constance que l'on soupçonne de la part de ceux qui nous quittent, surtout pour aller à la source des grâces. Parmi ces prétendus amis, à qui on prodigue un si beau nom, qu'il en est peu que l'éloignement ne refroidisse et que la prospérité ne change entièrement! Une estime réciproque, une heureuse sympathie de caractère, des besoins mutuels, souvent des peines et des misères communes, avaient formé les nœuds qui nous unissaient ; on s'aimait tendrement, on comptait de s'aimer toujours ; on s'aimerait encore aujourd'hui, si la différence survenue dans les situations avait pu manquer d'en produire dans les

sentiments; mais ce que l'absence ne tarde pas à commencer, la prospérité l'achève encore plus rapidement, et le moins heureux, se croyant le plus fidèle, réclame pour l'ordinaire, avec amertume, les droits d'une amitié qu'il n'eût peut-être pas mieux soutenue, s'il avait eu les mêmes occasions de se démentir. Le Sauveur lui-même ne paraît-il pas craindre que ses apôtres ne se livrent à des soupçons si odieux, puisqu'il ne dédaigne pas de mettre tout en œuvre pour les prévenir ou pour les détruire? De là cette attention à dissiper le trouble et la crainte dont la première nouvelle de son départ les a remplis : *Non turbetur neque formidet cor vestrum* (*Joan.*, XIV, 27); de là ces assurances réitérées d'une protection constante, et qui, transmise d'âge en âge, doit se perpétuer jusqu'à la consommation des siècles : *Ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII, 20.)

Ce sont, à la vérité, les paroles d'un Homme-Dieu, dont la bouche ne peut jamais exprimer que les sentiments de son cœur. Mais ses apôtres sont peu fermes dans la foi: si les prédictions les plus claires, si les promesses les plus authentiques d'une prompte résurrection n'ont pu soutenir leur espérance jusqu'au temps marqué, ne verra-t-il point bientôt renaître leurs inquiétudes et leurs larmes? Non, mes chers auditeurs, il est un langage qui, sans être plus sûr et plus infaillible, a cependant paru avoir quelque chose de plus sensible et de plus énergique pour des hommes encore terrestres et grossiers. Jésus-Christ en connaît le pouvoir; il en a, pour ainsi dire, fait l'essai, quand il s'est agi de confondre et de guérir l'opiniâtre incrédulité de saint Thomas; il va l'employer avec le même succès pour arracher de tous leurs cœurs jusqu'au germe de cette défiance toujours prête à se reproduire. Ce qui fut pour l'apôtre incrédule une preuve palpable de sa résurrection et de sa divinité, va devenir pour tous un gage sensible de son amour. Déjà tout cet appareil de grandeur et de majesté qui environnait le Sauveur n'offrait plus à leurs regards qu'un corps agile, impassible, glorieux, et qui, s'élevant sans effort vers les cieux, paraissait ne suivre que sa pente naturelle, lorsque ses mains, étendues pour les bénir, laissent voir la trace et l'empreinte des clous dont elles ont été percées; la vertu vivifiante de la divinité, qui a changé, qui a réformé, ayant respecté la cicatrice de ces plaies qui seront à jamais le fondement de notre espérance; et Jésus-Christ lui-même, qui les regarde comme son plus bel ornement au jour de sa gloire, ayant voulu que, dans tous les siècles des siècles, les regards et les complaisances du Très-Haut, fixés sur son humanité, ne pussent y méconnaître le sceau de son amour et de sa tendresse pour nous. Un spectacle si touchant ne pouvait manquer d'exciter de plus en plus la douleur que leur causait déjà la perte d'un si bon maître. Mais, au milieu même de cette épreuve, quel fonds inépuisable de consolations, quelles sources de richesses spirituelles, quel appui, quelle protection ne leur promet pas la vue de ces plaies, qui, après avoir donné passage à tout le sang qu'il a versé pour nous, vont devenir les canaux par où couleront tous les trésors de sa grâce!

Que la plus ferme confiance, que la reconnaissance la plus vive anime les discours, règle désormais la conduite des apôtres; qu'ils n'aient que des malédictions et des anathèmes pour quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus-Christ : *Qui non amat Dominum Jesum Christum, anathema sit* (*Galat.*, I, 8): je n'en suis point surpris : ce qui m'étonne, ce que j'ai peine à comprendre, c'est que l'Eglise ait eu si souvent, c'est que l'Eglise ait encore aujourd'hui besoin de tous ses anathèmes pour nous persuader; hé quoi! que Jésus-Christ nous a tous aimés, qu'il a voulu, qu'il veut encore nous sauver. Hommes si faciles et si crédules sur tout ce qui peut flatter nos désirs et nourrir les espérances les moins fondées; hommes si aisés à prendre par ces faux dehors d'estime et d'amitié, qui ne cachent peut-être qu'à vos yeux seuls le fonds d'indifférence ou de mépris que l'on a pour vous, si vous aimez un Dieu Sauveur, si vous souhaitez d'en être aimés, fût-il jamais de doctrine plus contraire à vos intérêts et aux plus doux penchants de votre cœur que celle qui borne la rédemption de Jésus-Christ et ne le reconnaît pour Sauveur que de ces élus, du nombre desquels vous craignez de ne pas être? Eh! qu'est-il besoin que l'Eglise parle? Hélas! mes chers auditeurs, elle a parlé pour persuader à ses enfants que tous nos vœux sont remplis; que Jésus-Christ a versé son sang pour nous tous; qu'avec le secours de la grâce, qui ne nous manquera jamais, si nous ne sommes les premiers à lui manquer, notre salut est entre nos mains. Et sur quel autre fondement pourrait être appuyée la confiance que l'apôtre saint Paul veut que nous portions jusqu'au pied de ce trône de grâce et de miséricorde qu'on vient d'ériger à Jésus-Christ? *Adeamus cum fiducia thronum gratiæ.* (*Hebr.*, IV, 16.) Mes enfants, disait saint Jean aux chrétiens de son temps, mon intention, en vous écrivant ceci, est de vous inspirer l'éloignement et l'horreur du péché : *Filioli, hæc scribo vobis ut non peccetis.* (*I Joan.*, II, 1.) Mais si quelqu'un de vous a cependant eu le malheur de s'oublier, *sed et si quis peccaverit*, alors même, alors, loin de vous décourager, ah! souvenez-vous que vous avez un Médiateur tout-puissant auprès de Dieu : *Sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Deum.* (*Ibid.*) Ce Médiateur, c'est Jésus-Christ, le Juste par excellence, dont tous les soins ne tendent qu'à ménager notre paix et notre réconciliation : *Jesum Christum justum, qui interpellat pro nobis.* (*Rom.*, VIII, 34.) Etudions-le donc comme notre modèle, suivons-le comme notre guide, aimons-le comme notre Père, adorons-le comme

notre Dieu, honorons-le surtout, et le plus souvent que nous le pourrons, sous le plus aimable et le plus intéressant de tous ses titres, je veux dire en qualité de Médiateur et d'Avocat des pécheurs; ce titre funeste de pécheur et d'ennemi de Dieu, qui commencera dès lors à nous déplaire, nous ne le porterons pas longtemps, et bientôt, rentrés dans les voies dont nous n'aurions jamais dû nous écarter, tranquilles sur la foi d'une paix dont Jésus-Christ lui-même fait son ouvrage, uniquement occupés à bénir ses miséricordes, les honneurs que nous lui rendrons sur la terre nous disposeront à partager avec lui ce royaume éternel, où vous conduise, etc.

SERMON XII.

POUR LA FÊTE DE LA PENTECÔTE.

Expedit vobis ut ego vadam; si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos. (*Joan.*, XVI, 7.)

Il vous est utile que je m'en aille, parce que, si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra point.

Si jamais la foi des apôtres fut mise à une épreuve délicate, ce fut lorsqu'on leur promit un Esprit consolateur qui les dédommagerait avec usure de ce qu'ils allaient perdre dans la personne de Jésus-Christ. Attachés depuis trois ans à ce divin Sauveur, instruits de ses maximes, témoins de ses miracles, comblés de ses bienfaits, le respect, l'intérêt, la reconnaissance, tout conspirait à former des nœuds qui ne pouvaient se rompre qu'avec une extrême violence; l'habitude et une tranquille possession du bien le plus précieux nous rend, à la vérité, moins sensibles à notre bonheur; mais la seule crainte de le perdre, et la première menace d'une séparation peu attendue, ne manque presque jamais d'aller jusqu'au fond de nos cœurs y réveiller toute la vivacité de nos premiers sentiments. Triste et déplorable situation de l'homme, souvent trop aveugle pour goûter les biens qu'il possède, et toujours trop éclairé pour n'en pas sentir la perte; ce n'est, pour ainsi dire, qu'en disparaissant, que l'objet de son bonheur se découvre à ses yeux; et les moments de plaisir que sa présence nous procure ne valent jamais ce que nous coûtent les larmes amères et les regrets inutiles dont sa perte est suivie; et tel est le point de vue sous lequel les apôtres envisagent le Sauveur. A la première nouvelle de son départ, leurs yeux s'ouvrent, leurs cœurs s'attendrissent, leur amour se ranime; consternés, désolés, sans attention, sans curiosité sur la destinée de leur Maître, uniquement occupés de la perte qu'ils vont faire, un morne silence est le seul interprète de la tristesse mortelle dont ils se trouvent saisis; et quelques éloges que le Sauveur donne lui-même à cet Esprit consolateur qu'il leur destine, à ne consulter que leur cœur, ils y renonceraient sans peine, pour ne pas perdre le Maître qu'il doit remplacer. Un amour aveugle, un zèle mal entendu les trompe, mes chers auditeurs, et ce qui se passe dans notre mystère montre assez que la présence même de Jésus était pour eux un moindre bien que la venue de cet Esprit dont nous les voyons remplis. Esprit-Saint, voilà sans doute le plus magnifique éloge qu'on puisse jamais faire de vous et de vos dons : vous remplacez un Dieu Sauveur, vous le remplacez avec avantage pour ceux qui l'ont perdu ; Jésus-Christ nous l'a dit, l'expérience des apôtres l'a confirmé. Puissions-nous enfin éprouver par nous-mêmes ce que peut-être n'avons-nous connu jusqu'à présent que par le récit des merveilles opérées à la naissance de l'Eglise! Nous vous en conjurons par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

Tous les miracles visibles qui accompagnent la descente du Saint-Esprit sur les apôtres n'entrent pour rien dans l'économie de leur sanctification personnelle; ce souffle impétueux d'un vent qui pénètre et qui remplit toute la maison ; ces langues de feu qui se partagent et qui s'arrêtent sur chacun d'eux, ne sont que les symboles des changements invisibles que l'Esprit-Saint opère dans leurs cœurs. C'est là que cet Esprit, qui souffle quand et comme il veut, agite, ébranle, renverse, déracine les inclinations vicieuses, ou du moins imparfaites, nées avec eux, et fortifiées par de longues habitudes; c'est là que cet Esprit, qui, dans le langage des saintes lettres, est un feu dévorant, consume tout ce qu'il trouve d'impur, de terrestre, de grossier, et que, séparant l'or le plus pur de tous les métaux moins précieux, il lui rend un lustre, un éclat que le moindre mélange ne pourrait manquer de ternir ; parlons sans figure : c'est là qu'il leur communique une force, un courage à l'épreuve de tous les obstacles qui les avaient arrêtés jusqu'alors; une paix, une onction qui leur adoucit et leur fait aimer des peines que la présence, que les exemples même de Jésus-Christ n'avaient pu leur rendre supportables. Ce que fit le Saint-Esprit dans les apôtres, il le fera dans nous, si nous apportons de notre part, et les mêmes dispositions à le recevoir, et la même détermination à le suivre : je m'explique, chrétiens, et c'est ici que j'ai besoin de toute votre attention. A la réserve d'un petit nombre d'âmes choisies, le monde n'est rempli que de pécheurs faibles qui paraissent lutter en vain contre le penchant qui les entraîne au mal ; ou de justes, chagrins et mécontents, qui paraissent ne porter qu'à regret le joug du Seigneur. On n'entend que plaintes de la part des pécheurs, sur la faiblesse qui les retient dans les voies de l'iniquité; de la part des justes, sur l'amertume qui les accompagne dans les voies de la justice. Mais les uns et les autres, chacun selon sa situation présente, réclament-ils de bonne foi la force ou l'onction que l'Esprit-Saint répandit dans le cœur des apôtres? Je viens aujourd'hui leur promettre l'un et l'autre, pourvu que, fidèles à suivre l'exemple de ceux dont ils envient le sort, ils ne mettent pas d'obtacles à l'effusion de cet Esprit, qui peut seul les soutenir dans leurs combats et les consoler dans leurs

peines. Et quels obstacles pouvons-nous y y mettre? Ah! mes chers auditeurs, quels obstacles n'y mettons-nous pas tous les jours? Obstacles de la part des pécheurs, qui mettent l'Esprt-Saint hors d'état de se donner à eux; obstacles de la part des justes mêmes, qui ne savent pas se donner à lui. Pécheurs faibles, disposez-vous, comme les apôtres, à recevoir le Saint-Esprit, et bientôt vous en éprouverez toute la force; vous le verrez dans le premier point. Justes imparfaits, et par là même, justes mécontents, donnez-vous à lui sans réserve, comme les apôtres, et bientôt vous en éprouverez toute la douceur; vous le verrez dans le second point. Mais aussi, faute de lui préparer les voies, ou de vous livrer à toutes ses impressions, attendez-vous à ne trouver qu'un esprit avare de ses grâces pour le pécheur qui les dédaigne ou qui les craint; un esprit jaloux et terrible pour le juste qui n'en profite qu'à demi. Commençons.

PREMIER POINT.

Il faut l'avouer, chrétiens, depuis le péché de notre premier père, la faiblesse de l'homme est extrême; nous apportons tous en naissant un fonds de révolte contre la loi, un penchant pour le mal, qui ne se fait que trop sentir dès nos plus tendres années. A peine la raison commence-t-elle à se dégager des nuages qui l'avaient obscurcie; à peine est-elle en état de recevoir les premières idées du vice et de la vertu; déjà prévenue par des passions vives, les vains efforts qu'elle fait pour rentrer dans ses droits deviennent une nouvelle preuve de sa faiblesse; bientôt d'accord elle-même avec des ennemis qu'elle se lasse de combattre, on la voit se replonger dans des ténèbres plus épaisses que celles dont elle vient de sortir. A l'ignorance profonde, qui est le partage de l'enfance, succèdent les folles erreurs qui séduisent la jeunesse; l'âge qui suit n'en est pas plus exempt; vient enfin le temps marqué pour ce qu'on appelle sagesse, mais qui n'est en effet qu'une folie différente, et peut-être encore plus déplorable que celles qui l'ont précédée: cette lumière trop tardive pour éclairer nos premières démarches, trop faible pour percer les voiles que lui oppose un monde enchanteur, jette, à la vérité, pour l'ordinaire, un nouvel éclat, et devient plus brillante sur la fin de la carrière. Après s'être égaré pendant toute sa vie sur la foi des guides trompeurs et infidèles que sa passion lui avait choisis, l'homme, aux portes de l'éternité, reconnaît enfin qu'il s'est trompé; il le reconnaît, il l'avoue, il le déplore; son témoignage, désormais inutile pour lui, devrait au moins servir à détromper ceux qui, marchant sur ses pas, ne peuvent manquer d'aboutir au même terme: il le devrait, il ne le fait pas; on le traite comme il traita dans sa jeunesse les vieux mondains qui lui parlaient le même langage. Les réflexions les plus solides, les aveux les plus humiliants ne passent dans sa bouche que pour les derniers symptômes d'une raison expirante, ou pour les suites d'un chagrin jaloux, et qui envie à tout ce qui l'approche les plaisirs qu'il n'est plus en état de goûter. Eh! comment les paroles d'un homme feraient-elles sur nos cœurs ce que les paroles d'un Homme-Dieu ne firent pas sur le cœur de ses apôtres? Vous le savez, chrétiens; élevés à l'école de Jésus Christ, admis à sa familiarité la plus intime, dépositaires de tous ses secrets, ils l'avaient cent et cent fois entendu lancer les anathèmes les plus terribles contre les richesses, contre les plaisirs, contre les honneurs du monde, foudroyer le monde lui-même, attaquer toutes ses maximes, découvrir toutes ses ruses, réprimer tous ses scandales. La nécessité d'une vie pénitente et mortifiée, d'une abnégation totale, d'un renoncement universel, d'un crucifiement volontaire, était une espèce de premier principe que ce maître attentif ne perdait jamais de vue. L'Evangile tout entier n'était, pour ainsi dire, qu'un cri de guerre, qui, armant l'homme contre l'homme et soufflant partout le feu d'une utile discorde, ne tendait à rien de moins qu'à rétablir l'empire de la raison et de la vertu sur les débris de l'amour-propre, et sur les ruines d'un corps de péché. On conçoit assez qu'une doctrine si contraire aux sens, et si capable d'effrayer la nature, n'aurait fait que des incrédules, si la puissance suprême d'un Dieu, maître de l'univers, n'avait prodigué les miracles pour accréditer les discours de sa sagesse: miracles dont les apôtres furent toujours les témoins, quelquefois les instruments; miracles qui portaient à la vérité dans leurs esprits une conviction vague et générale, que toutes les paroles de Jésus-Christ étaient les paroles de la vie éternelle: *Verba vitæ æternæ* (*Joan.*, VI, 69); miracles cependant qui n'attaquaient, ou pour mieux dire, qui ne détruisaient en particulier aucun de leurs préjugés. A la voix des miracles, Jésus-Christ ajoute la voie des exemples; et il en est de ses exemples comme de ses leçons et de ses miracles. Disciples d'un Dieu pauvre, les apôtres soupirent après les biens de la terre; l'humilité, qui lui fait refuser une couronne, aurait dû étouffer, elle ne modère pas l'ambition des enfants de Zébédée.

Aveugles et passionnés jusqu'à ce point, il n'est pas étonnant que les apôtres soient lâches et timides; que l'un vende son Maître, que l'autre le renie, que tous l'abandonnent; qu'ainsi que l'avait prédit le prophète, la mort du pasteur disperse tout le troupeau; mais qu'après que la résurrection de Jésus-Christ l'a rassemblé, qu'après les peines qu'il se donne et le soin qu'il prend de les former à l'intelligence des divines Ecritures, ils tiennent encore à leurs anciens préjugés, à leurs anciennes inclinations, à leurs anciennes espérances; que presque également éblouis de cette figure du monde qui passe, loin d'élever leurs désirs et leurs regards vers ce royaume céleste dont Jésus-Christ vient de faire sa conquête, ils les

rabattent vers la terre, et ne pensent qu'à s'y ménager une fortune tranquille; que peu contents de s'avilir et de se dégrader eux-mêmes, ils avilissent le sang d'un Dieu, jusqu'à le croire bien payé par le rétablissement du royaume d'Israël : *Si in tempore hoc restitues regnum Israel* (*Act.*, I, 6) : voilà sans doute un excès, un prodige, un mystère d'aveuglement qui nous paraît incompréhensible, que nous trouvons inexcusable, qui l'est en effet au tribunal d'une raison aussi bornée que la nôtre. Jésus-Christ l'excuse cependant; une douceur à toute épreuve soutient jusqu'au bout le commerce de ces hommes si grossiers; une patience opiniâtre et que rien ne rebute supporte toutes leurs faiblesses: si quelquefois il les reprend, plus souvent il les console, il les encourage; et, s'accommodant à leurs dispositions présentes, il leur épargne pour un temps la connaissance des vérités qu'il ne les croit pas encore en état de porter; content, pour ainsi dire, d'avoir ébauché l'ouvrage, il réserve à l'Esprit-Saint la gloire d'y mettre la dernière main. Sa mission se termine à lui préparer les voies; et pourvu que ses apôtres, fidèles à la retraite, au recueillement, à la prière qu'il leur recommande sur le point de les quitter, se disposent à recevoir l'Esprit consolateur; bientôt, charmés de ce nouveau maître, ils comprendront enfin ce qu'ils ont tant de peine à croire, que l'éloignement de Jésus-Christ, loin d'être un mal pour eux, est le principe d'un bien plus grand, plus précieux que tout ce qu'ils pouvaient se promettre de sa présence : *Expedit vobis ut ego vadam; si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos.* (*Joan.*, XVI, 7.)

Et n'est-ce pas ce que nous voyons sensiblement accompli dans notre mystère? A peine le Saint-Esprit est-il descendu sur les apôtres, tous les égards cessent, tous les ménagements ne sont plus de saison; ils deviennent inutiles, ils seraient dangereux, ils déplairaient à ceux mêmes pour qui on paraît les avoir. Un rayon de cette divine lumière que l'Esprit-Saint communique aux apôtres, change en un instant pour eux la face du monde, le charme se rompt, l'illusion se dissipe, le fantôme s'évanouit: les vérités les plus obscures comme les plus évidentes, les vérités les plus cachées comme les plus connues, les vérités les plus austères comme les plus agréables, deviennent à la portée de tous les apôtres; une persuasion la plus intime prend la place de cette ignorance grossière, de ces doutes affectés, de cette foi chancelante, qui avaient jusqu'alors fait si peu d'honneur à leur Maître. Aussi souple, aussi docile que l'esprit, le cœur des apôtres se livre à toutes les impressions de la grâce, ou, pour mieux dire, le Saint-Esprit s'en empare. Cœurs durs, froids, insensibles, l'Esprit-Saint les attendrit, les échauffe, les embrase. Cœurs étroits, resserrés, ne s'occupant que d'eux-mêmes, l'Esprit Saint les dilate, les agrandit, leur inspire un zèle qui ne médite rien de moins que la conquête du monde entier. Cœurs faibles, cœurs lâches et timides, que tout arrête, que tout rebute, que tout effraye, l'Esprit-Saint les enhardit, les fortifie, les remplit d'un courage mâle, et de cette sainte liberté avec laquelle ils annoncent désormais à toute la terre un Evangile dont à peine eussent-ils osé, peu de jours auparavant, faire une profession publique. Aussi peu touchés des menaces du monde que de ses caresses, ils verront du même œil la gloire et l'infamie. Je me trompe, chrétiens: allant d'eux-mêmes au-devant des chaînes qu'on leur prépare, se dévouant d'eux-mêmes à toute la rigueur des supplices dont on les menace, bravant la haine et la rage impuissante du monde, ils ne fuiront que les plaisirs, ils ne craindront que les honneurs: cette patience tranquille et modeste, qui les accompagne sur les roues, sur les chevalets, au milieu des flammes, ne se démentira qu'à l'aspect d'un encens sacrilége; et pleins d'amour et de reconnaissance pour ceux qui les traiteront comme les derniers des hommes, ils garderont leur colère et leur indignation pour ceux qui oseront les traiter comme des dieux.

Or, c'est ici, mes chers auditeurs, que se développe le secret et le mystère de la conduite de Jésus-Christ sur ses apôtres: leur ignorance, leur entêtement, leur prévarication même, trouvent en quelque sorte grâce devant ses yeux, parce qu'il connaît toute la misère de l'homme et la fragilité de l'argile dont il nous a formés. Ce qui eût excité le mépris et l'indignation des sages du paganisme n'est pour un Dieu sauveur que l'objet de son zèle et de sa compassion. Attentif à saisir toutes les occasions, à profiter de tous les moments, à leur mettre les vérités du salut dans le plus grand jour, il ne se promet pas de les persuader, mais il les prépare, il les dispose à la venue du Saint-Esprit: la parole qu'il leur annonce est un germe de vie qui doit éclore dans son temps, un fruit qui mûrira dans sa saison, une semence que la terre qui la reçoit ne manquera pas de reproduire et de multiplier au centuple. Jésus attend, souffre, patiente, parce qu'il sait que ses apôtres ont besoin de l'Esprit-Saint. Après le leur avoir promis, après le leur avoir ménagé, surtout après le leur avoir envoyé, s'ils se fussent obstinés à fermer les yeux à la lumière, s'ils eussent endurci leurs cœurs, n'eussent-ils manqué que de se disposer à le recevoir, qui peut douter que la patience de Jésus-Christ, poussée à bout, n'eût porté ailleurs les dons et les grâces préparés à cette troupe indocile? Et de quel front eussent-ils, dans la suite, osé alléguer une ignorance grossière et affectée qui se refuse à l'instruction; une faiblesse aimée, fomentée, et dont on ne veut pas guérir? De tous les titres sur lesquels eût porté l'arrêt de leur réprobation, en eût-il été un plus incontestable et plus propre à les confondre, que le mépris et l'abus des grâces destinées à les sauver? Dieu ne nous traitera pas sans doute avec la même rigueur, si, nous voyant sujets aux mêmes faiblesses

que les apôtres, il nous refuse les mêmes secours : mais s'il nous les offre, s'il ne tient qu'à nous de recevoir le Saint-Esprit, d'entendre sa voix, de suivre ses impressions; si nous le négligeons, j'ai pensé le dire, si nous le méprisons jusqu'à ne pas daigner lui préparer l'entrée de nos cœurs; si nous le craignons jusqu'à éviter sa présence et ses communications, si nous lui résistons jusqu'à lui faire une guerre ouverte, quel traitement croyez-vous que Dieu puisse garder à cette faiblesse présomptueuse et indolente, qui n'a pas daigné recourir à la source de la force et du courage, à cette faiblesse maligne et réfléchie, qui n'a rien épargné pour se dérober aux poursuites de l'Esprit-Saint; à cette faiblesse opiniâtre et rebelle qui, par mille et mille combats, s'est enfin assurée une funeste victoire sur tous les efforts de la grâce?

Je dis premièrement, à cette faiblesse présomptueuse et indolente: appliquez-vous, chrétiens, vous surtout, pécheurs, toujours prêts à vous retrancher sur votre impuissance, et à vous récrier sur la dureté des lois, sur la pesanteur du joug que l'Evangile vous impose. Je ne vous dirai point ici ce qui, pour l'ordinaire, n'est que trop vrai, que cette faiblesse est votre propre ouvrage, et que vous-mêmes vous forgez les chaînes qui vous accablent : je ne vous reprocherai point que cette faiblesse devient force, courage, grandeur d'âme, quand il s'agit de vous établir, de vous soutenir, de vous pousser dans le monde. J'en conviendrai sans peine avec vous, la faiblesse de l'homme est grande, elle est extrême : éblouis, enchantés, infatués, nous nous laissons prendre aux pompeux dehors, à la brillante figure, aux vaines apparences d'un bonheur chimérique; les maximes, les exemples, les promesses du monde, aveuglent un esprit, corrompent un cœur qu'une pente naturelle porte à aimer l'erreur et le mensonge. Il est des moments où la raison paraît prendre le dessus; on voit alors ce qu'il conviendrait de faire; on le voit, on l'aperçoit : vues stériles et impuissantes! on croit le monde méprisable, et on l'estime; on voudrait le haïr, et on l'aime; on le haïrait, qu'on craindrait encore de lui déplaire : voilà l'homme, chrétiens, surtout l'homme pécheur, non-seulement tel qu'il est, mais tel qu'il se connaît, tel qu'il affecte de se peindre lui-même; bien éloigné de penser que la connaissance, que l'aveu, peut-être que l'exagération de sa faiblesse ne servent qu'à le rendre plus inexcusable. Au reste, ne craignez pas que je vienne ici fonder l'arrêt de sa réprobation sur les droits d'un Dieu souverain maître, ou sur le vice de notre commune origine. La foi m'apprend qu'un Dieu juste ne commande jamais l'impossible, et qu'un crime absolument inévitable cesserait alors d'être un crime à ses yeux; mais aussi m'apprend-elle que la faiblesse n'est point une excuse recevable, si l'on ne met tout en œuvre pour obtenir un esprit de force; que la connaissance, que l'épreuve de notre faiblesse, est une raison pressante de recourir à Dieu, qui ne manquera pas alors de nous soutenir et de nous fortifier. Trop faibles, dites-vous, pour résister à cet ennemi qui vous presse, vous n'avez pas la grâce du combat. On s'y trompe, et ce qu'on ne peut qu'avec peine, on le regarde presque toujours comme impossible. Mais enfin, vous ne l'avez pas, je le veux; du moins avez-vous la grâce de la retraite et de la prière; grâce précieuse, et peut-être la seule que Jésus-Christ, sur le point de les quitter, laisse à ses apôtres comme un gage de son amour. Retirez-vous, leur dit-il, et ne vous commettez point avec les ennemis que je vous laisse à combattre, jusqu'à ce que vous ayez été revêtus de la vertu d'en haut : *Sedete in civitate, donec induamini virtute ex alto.* (*Luc.*, XXIV, 49.) Une retraite oisive leur eût fait retrouver dans la solitude presque tous les dangers que l'on court dans le commerce du monde; ils la consacrent par la prière; et la seule connaissance de leurs besoins suffit pour leur dicter ces vœux empressés et unanimes qui hâtent sur la terre les secours que Jésus-Christ leur ménage dans le ciel : *Erant unanimiter perseverantes in oratione.* (*Act.*, I, 14.) S'il arrive après cela qu'on la leur refuse, une faiblesse prudente et qui fuit les occasions, une faiblesse empressée et qui sollicite le secours, méritera sans doute quelque indulgence. Mais si la faiblesse dont nous nous plaignons est une faiblesse imprudente, et qui courre d'elle-même au-devant de tous les piéges qu'on lui tend; une faiblesse téméraire, et qui s'expose sans défense à tous les traits de l'ennemi; une faiblesse indolente, et qui, loin de chercher le secours, croit faire assez de l'attendre : une faiblesse présomptueuse, et qui ose tracer à l'Esprit-Saint la route qu'il doit suivre, qui prétend l'assujettir à tous ses moments, à tous ses caprices, à tous les nouveaux besoins qu'elle se fait chaque jour; l'injustice et la mauvaise foi, qui règnent dans nos plaintes, n'ont-elles pas quelque chose de plus outrageant pour Dieu, que les désordres mêmes que nous voulons couvrir du voile d'une impuissance prétendue? Etre faible, connaître toute sa faiblesse, sentir par conséquent tout le besoin que l'on a de l'Esprit-Saint, et ne pas le chercher où l'on sait qu'il se trouve; et prétendre le trouver au milieu d'un monde médisant, impie, libertin, dont le commerce n'est propre qu'à nous le faire perdre; et ne pas recourir à la prière qui pourrait nous l'obtenir, c'est être faible, parce qu'on veut bien l'être; ce n'est point assez dire : c'est, le plus souvent, être faible, parce qu'on ne craint rien tant que de ne l'être plus.

Second caractère de la faiblesse des pécheurs : faiblesse maligne et réfléchie, qui met tout en œuvre pour se dérober aux poursuites du Saint-Esprit. Parmi les dons que le Saint-Esprit communique aux apôtres, il en est un qui ne doit se perpétuer que dans la personne des premiers pasteurs mais au vicaire de Jésus-Christ; je veux

dire cette assistance spéciale qui les met en état de régler sûrement notre créance et nos mœurs. Or ce don, le seul que Dieu refuse au reste des fidèles, n'est que trop souvent le seul qu'on recherche, qu'on s'attribue, qu'on se dispute, qu'on s'arrache pour ainsi dire les uns aux autres. Pécheur, et pécheur jusqu'au scandale; libertin de profession et reconnu pour tel; femme d'une conduite suspecte ou même décriée, tous prétendent être les organes, les interprètes de l'Esprit-Saint, pour décider sur les matières de foi les plus abstraites et les plus épineuses. N'en vînt-on pas jusqu'à ces excès, on s'imagine encore entendre la voix du Saint-Esprit, et on l'écoute volontiers comme esprit de zèle, quand il ne s'agit que de réformer des conditions ou plus saintes ou plus distingués que la nôtre, et de l'extirpation des vices qui peuvent nous nuire ou dont nous nous flattons d'être exempts : on lit, on goûte, on admire les leçons de modération et de douceur qu'il donne à ceux de qui nous dépendons; les règles d'équité, de bonne foi, qu'il prescrit à ceux avec qui nous traitons; les lois précises d'une obéissance exacte et d'une inviolable fidélité qu'il impose à tous ceux dont nous payons les services : aveugles et insensés que nous sommes, l'Esprit-Saint n'a-t-il donc rien de plus intéressant à nous dire? Et pourquoi ne fermons-nous les yeux qu'à cette lumière personnelle qui nous tracerait l'idée de nos propres devoirs, et qui, rapprochant ce que nous sommes de ce que nous devons être, nous découvrirait le terme fatal où peuvent aboutir nos égarements. Remontons du moins aujourd'hui jusqu'à la source de cet aveuglement si déplorable, et plaçons-nous de bonne foi parmi ces pécheurs dont parle l'Ecriture, qui ne craignent, qui n'évitent de voir le bien que parce qu'ils craignent d'être obligés à le faire : *Noluit intelligere ut bene ageret.* (*Psal.* XXXV, 4.) On ne le croirait pas à les entendre gémir sur la vivacité de leurs passions ou sur la tyrannie de l'habitude; on les prendrait pour des esclaves forcés qui ne portent leurs chaînes qu'à regret et qui ne soupirent qu'après la sainte liberté des enfants de Dieu. Une charité crédule entre dans leurs peines et se flatte d'y apporter le remède. On leur vante donc l'efficace de la prière, les avantages de la retraite, les talents et le zèle d'un ministre de Jésus-Christ; on ne leur apprend que ce qu'ils savaient d'avance; et c'est quelquefois moins pour avoir ignoré que pour avoir connu, peut-être pour avoir éprouvé par eux-mêmes tout le pouvoir de ces moyens si salutaires qu'ils se garderont bien d'y recourir. Un ministre de la sainte parole les a ébranlés, ils ne l'entendront plus ; un confesseur exact les éclaire de trop près, ils en trouveront un plus commode; l'approche des sacrements les gêne et les contraint, ils s'en éloignent; et sous prétexte d'attendre qu'ils en soient devenus plus dignes, ils se privent du moyen le plus propre, et peut-être de l'unique moyen de le devenir jamais. Faut-il s'étonner après cela si Dieu les abandonne à des erreurs volontaires, à des penchants approuvés, à des passions chéries, à la contagion d'un monde qu'on lui préfère, et si l'Esprit-Saint ne pénètre pas dans un cœur dont on a si bien su lui fermer toutes les avenues? Mais avançons.

Troisième et dernier caractère de la faiblesse des pécheurs, faiblesse rebelle et opiniâtre. Bien différents de ces faux prophètes qui se vantaient de n'annoncer que les oracles de l'Esprit Saint, et qui, lui prêtant leurs propres pensées, publiaient hardiment que le Seigneur avait parlé lorsque le Seigneur n'avait rien dit; les pécheurs de nos jours suppriment tous les oracles de l'Esprit-Saint et publient que le Seigneur ne leur a rien dit lorsque le Seigneur leur a parlé, souvent lorsqu'il leur parle encore; ajoutant ainsi l'ingratitude à la mauvaise foi, et se plaignant du silence du Saint-Esprit dans un temps où tout leur chagrin est de n'avoir encore pu parvenir à étouffer la voix importune qui continue de se faire entendre au fond de leur cœur. Entrons dans le détail et voyons si parmi les pécheurs, je dis parmi les pécheurs même qui paraissent les plus endurcis, il s'en trouve beaucoup qui ne soient pas encore assez souvent éclairés, touchés, et par conséquent dans l'état d'une résistance actuelle au Saint-Esprit. Et quel autre esprit que l'Esprit de Dieu pourrait vous donner ces lumières vives, vous inspirer ces réflexions chagrinantes et qui vous découvrent tout le danger de votre situation présente; ces remords qui viennent vous troubler au milieu de vos plaisirs; ces alarmes, ces retours sur un avenir qu'on voudrait ne pas croire et qu'on ne peut s'empêcher de redouter? Comptez-vous donc pour rien ces exemples de piété, de vertu, que Dieu vous ménage et qu'il a peut-être placés pour votre sanctification jusque dans le sein de votre propre famille; ces victimes qu'il immole à l'instruction publique; ces amis, ces personnes liées avec vous par un commerce de passion, de médisance, de jeu, peut-être d'impiété et de libertinage, dont il abrége la course, qu'il enlève sous vos yeux, sur le sort desquels on ne peut s'alarmer sans être obligé de trembler pour soi-même; ces trahisons, ces perfidies qui vous dégoûtent du monde ou de l'objet d'une passion criminelle? Plaignez-vous après cela de votre faiblesse; pour moi je me crois en droit de vous reprocher cette force ou plutôt cette fureur qui vous met en état de combattre le Saint-Esprit, d'étouffer sa voix, de triompher de toutes ses grâces, et de forcer pour ainsi dire tous les passages de l'enfer dont il vous a si longtemps et si inutilement défendu l'entrée : *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* (*Act.*, VII, 51.) Ainsi parlait saint Etienne aux Juifs de son temps, pour les confondre, et s'il se pouvait pour les sauver; il leur reprochait non pas le silence du Saint-Esprit et la soustraction de ses grâces;

leur orgueil n'aurait pas manqué de saisir avidement un dogme si favorable à nos passions et si propre à mettre sur le compte de Dieu même les prévarications dont on voudrait nous rendre responsables : mais il leur reprochait l'opiniâtreté avec laquelle ils s'obstinaient à combattre contre le Seigneur et les funestes victoires qu'ils remportaient sur son esprit : *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* Malheur à celui qui lui résiste! mais double malheur à celui qui, désormais à couvert de toutes ses poursuites, n'aurait pas même besoin de lui résister! Le premier court à sa perte; l'autre serait déjà perdu sans ressource. Car enfin il aura son tour, cet Esprit si longtemps rebuté : l'eussions-nous réduit à se taire pour toujours en ce monde, il n'en parlera que plus haut et saura bien se faire entendre dans ce grand jour où nous le verrons devenir l'accusateur et le juge de tous ceux qui n'en auront pas voulu pour leur guide et pour leur appui dans les voies du salut. Pensons donc à le rappeler tandis qu'il est encore temps; cherchons-le avec empressement, écoutons-le avec docilité, suivons-le avec générosité comme les apôtres : il sera bientôt pour nous comme il fut pour eux un esprit de force et de courage. Peut-être serons-nous d'abord effrayés à la vue de ce qu'il exige : mais donnons-nous à lui sans réserve, comme les apôtres, et bientôt il sera pour nous, comme il fut pour eux, un Esprit de paix et d'onction ; c'est ce qui me reste à vous montrer dans le second point.

SECOND POINT.

C'était déjà beaucoup pour la gloire du Saint-Esprit, d'avoir dissipé l'ignorance, réprimé les passions, relevé le courage des apôtres, jusqu'à les rendre capables de renoncer à tout ce qu'on peut espérer en ce monde, et de s'exposer à tout ce qu'on peut souffrir; et cela, non point pour quelques jours, et dans les moments d'une ferveur passagère, mais avec une constance à toute épreuve, avec une persévérance qui ne se démentit jamais. Une si prompte et si étonnante révolution paraissait à peine croyable à ceux qui en furent les premiers témoins, lorsqu'un second miracle suivit de près ce premier ; mais un miracle encore plus surprenant, et où toute la vertu du Saint-Esprit se déploie. Ce ne sont plus simplement des hommes prudents et courageux, à qui l'espérance d'un bien à venir fait sacrifier les biens présents; ce sont des hommes déjà contents du trésor qu'ils possèdent, et qui trouvent un bonheur présent dans tout ce qu'il y a de plus contraire à la nature, dans tout ce qu'il y a de plus propre à contrister, à désoler, à désespérer un mondain ambitieux, avare, sensuel et voluptueux. Ce n'est plus seulement le règne de la justice qu'ils veulent établir; c'est le règne de la paix et de la joie qu'inspire le Saint-Esprit : *Regnum Dei est justitia, et pax et gaudium in Spiritu sancto.* (*Rom.*, XIV, 17.) Joie pure, qui adoucit leurs peines, qui leur fait aimer leurs persécuteurs, et qui substitue la reconnaissance la plus vive à cette patience tranquille et soumise, qui seule avait pu leur mériter les éloges et l'admiration de l'univers. Cette paix, cette onction n'est pas, à beaucoup près, si nécessaire, que la force et le courage; l'essentiel est d'être à Dieu, quoi qu'il en puisse coûter; je dis plus : cet état de peine et de trouble, qui, dans le cours ordinaire de la Providence, n'est que le châtiment de nos infidélités, est quelquefois, dans les desseins de Dieu, la preuve des plus grandes vertus. Une âme généreuse, et que Dieu traite avec cette rigueur apparente, est bien éloignée de s'en plaindre ; elle n'en connaît peut-être pas tous les avantages; mais la vue de toutes ses imperfections les plus légères, si cependant il en est de légères à ses yeux, ne suffit que trop pour lui en découvrir la justice, et nous, faibles, imparfaits, accoutumés à nous partager entre Dieu et le monde, comme nous le sommes presque tous, nous nous plaignons, nous sommes surpris et presque révoltés que Dieu nous refuse la paix et l'onction que le Saint-Esprit répandit dans le cœur de ses apôtres. Plaignons-nous moins, et faisons plus : accordons au Saint-Esprit ce qu'il nous demande; livrons-nous à toutes ses impressions, donnons-nous à lui sans réserve, et bientôt il sera pour nous tout ce qu'il fut pour les apôtres; sans cela, nous soupirons en vain après une paix et une onction qu'il doit nous refuser, et par justice, et par amour. Par justice, notre lâcheté nous en rend indignes ; par amour, notre lâcheté nous la rendrait funeste : encore quelques moments d'attention.

Il n'en est pas des attraits qui nous font aimer la vertu, comme des secours qui nous la rendent possible : nous avons tous besoin que l'Esprit de force et de courage nous prévienne, qu'il nous imprime les premières pensées, les premiers désirs de salut. Mais, après ces premières démarches, l'Esprit consolateur attend, et doit attendre nos vertus, avant de nous en donner la récompense. Ainsi les apôtres eux-mêmes l'avaient-ils compris : du moment qu'ils ont reçu le Saint-Esprit, ils ne connaissent plus ces différences si souvent alléguées, encore plus souvent mal entendues, entre les devoirs essentiels et les devoirs de moindre importance; entre les lois les plus précises, les plus rigoureuses, et les conseils de la perfection la plus sublime. Peu contents d'être à Dieu, si tout le monde n'y est, ils vont répandre partout ce feu de la charité que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et causent enfin cet embrasement universel, l'objet de tous les désirs, et le but de la mission du Sauveur. Après cela, je ne m'étonne plus que le Saint-Esprit leur prodigue toutes ses faveurs; que toutes les paroles qu'il leur fait entendre soient des paroles de consolation et de paix. Entrons, mes chers auditeurs, mais entrons sans balancer dans la carrière que les apôtres nous

ont ouverte ; livrons-nous, mais livrons-nous de bonne grâce à cet Esprit qui veut bien nous y servir de guide; mettons à profit, et faisons valoir le talent que Dieu nous confie, et nous ne tarderons pas à voir la paix et le calme le plus profond succéder à ces agitations, à ces alarmes, dont peut-être n'eussions-nous pas été si longtemps les malheureuses victimes, si nous en avions plus tôt connu le principe. Aussi le démon n'épargne-t-il rien pour nous empêcher de remonter à la vraie source de nos peines. Que ne met-il pas en œuvre pour nous faire prendre le change, et pour nous persuader que l'amertume, que l'affliction dont il plaît à Dieu de semer toutes nos voies, ne sont qu'une suite naturelle et nécessaire d'une exactitude trop scrupuleuse, et de l'extrême violence qu'on fait à la nature? Piége grossier, mais piége qui flatte l'amour-propre, et auquel se laissent prendre une infinité de lâches chrétiens. Se trouvant surchargé du peu que l'on fait, on commence par craindre de s'engager plus avant; on s'applique ensuite à se resserrer dans les bornes précises du devoir ; on s'y trouve bientôt encore trop à l'étroit, et ce devoir même devient plus pénible, plus onéreux que ne l'étaient autrefois les conseils : on interprète donc, on adoucit, c'est-à-dire, on anéantit la loi : qu'arrive-t-il enfin? Dieu se retire, la passion prend le dessus; on tombe, on persévère, on meurt dans le péché, parce qu'on y trouve une paix que l'on croit avoir inutilement cherchée dans la pratique de la vertu. Hélas ! on y touchait peut-être, quand on a commencé d'en désespérer : encore un pas, et on était au terme ; un sacrifice de plus, et quel sacrifice? le sacrifice d'une amitié sensible et trop naturelle, d'un reste de froideur et d'indifférence pour le prochain, d'un respect humain frivole, que sais-je? d'une bagatelle, d'un rien, allait calmer vos inquiétudes, finir vos alarmes, ramener la paix, ouvrir votre cœur à ces joies pures dont le Saint-Esprit ne vous a si longtemps paru avare que parce que vous-même n'avez pas su être généreux à son égard. Allez donc encore une fois, allez jusqu'où l'attrait vous porte ; ne refusez rien à cet Esprit, qui ne demande que pour se donner lui-même; ne retranchez rien, ajoutez plutôt à ce fardeau qui vous accable, et bientôt vous le trouverez léger; mais aussi, tandis que vous prétendrez vous partager entre Dieu et le monde, vous borner au simple nécessaire, remplir la loi, mais négliger les conseils, attendez-vous à être toujours pressé, fatigué, troublé par les reproches les plus amers, par les sollicitations les plus vives, par les demandes les plus importunes de cet Esprit avide et insatiable; attendez-vous aux plus cruelles persécutions, à la guerre la plus opiniâtre de la part de cet Esprit jaloux et terrible ; attendez-vous à porter partout le trait qui vous a blessé ; à voir votre cœur partagé, déchiré ; tantôt rebuté de ce qu'il a fait pour Dieu, tantôt honteux et confus de ce qu'il ne fait pas, devenir le jouet et la victime de mille pensées contraires, dont les unes l'accusent, et les autres le défendent : *Cogitationibus invicem accusantibus et defendentibus.* (*Rom.*, II, 15.)

Je sais que la faiblesse et l'amour-propre qui nous attirent un châtiment si redoutable nous portent à y trouver de l'excès, et qu'on croit souvent avoir besoin de toute sa foi pour n'y pas soupçonner de l'injustice. Pour moi, loin de le placer au rang des mystères impénétrables à l'esprit humain, fallût-il aujourd'hui le justifier aux yeux les plus prévenus, je n'en appellerais qu'au tribunal de la raison, à l'exemple du monde, aux sentiments de votre propre cœur. Je dis au tribunal de la raison : car enfin, avare comme vous l'êtes de vos moindres efforts, comment voulez-vous que l'Esprit-Saint vous prodigue des faveurs qu'il vend si chèrement à des âmes ferventes, aux apôtres mêmes? Ame lâche et infidèle, vous ne servez Dieu qu'en esclave : est-il juste, est-il possible que le Saint-Esprit vous traite comme son épouse ? Il vous afflige, il vous persécute, je le veux ; mais affligé lui-même et contristé de vos mépris, comme vous le représente l'Apôtre, que peut-il faire de moins, que de vous rendre peine pour peine, et guerre pour guerre? Et n'est-ce pas ainsi qu'en use avec vous le monde même, que vous ne voulez pas lui sacrifier? L'esprit du monde est-il donc moins avide, moins insatiable, moins jaloux, moins terrible que l'Esprit de Dieu, qui cependant est le seul dont vous osiez vous plaindre? Si la voix du Saint-Esprit se fait entendre et vous trouble au milieu des plaisirs tumultueux et des folles joies du monde, la voix du monde se fait-elle moins entendre jusqu'au pied des autels? et la crainte de lui déplaire ne vient-elle pas vous troubler dans l'exercice des vertus qui vous exposent à sa censure? Ces deux esprits si opposés, si contraires, si accoutumés à se combattre, à se détruire partout ailleurs, se réuniront toujours, quand il s'agira de réprouver et de punir un partage dont ils sont presque également blessés. Uniquement occupés à vous tyranniser tour à tour, ils travailleront comme de concert à justifier la seule maxime de Jésus-Christ que le monde lui-même paraisse avoir adoptée ; je veux dire l'impuissance de servir deux maîtres à la fois. Mais pourquoi chercher ailleurs ce que vous trouvez au dedans de vous-même ? et qu'est-il besoin d'exemples, de raisons, pour autoriser la conduite du Saint-Esprit à votre égard, si vous en portez la justification entière dans vos propres sentiments? Ami solide, ami tendre, généreux, désintéressé, tant qu'il vous plaira ; l'amitié même qui vous rend facile, indulgent sur tout le reste ne sert qu'à vous rendre plus sensible, plus délicat sur le moindre partage ; et ce n'est point assez de vous aimer, il faut n'aimer que vous, aimer tout ce que vous aimez, épouser toutes vos préventions, et peut-être toutes vos haines : heureusement

pour vos amis, et peut-être pour vous, soit adresse de leur part, soit présomption de la vôtre, il arrive assez souvent que vous croyez régner seul où peut-être n'avez-vous pas la première place : mais qu'à l'erreur qui vous enchante succède enfin cette odieuse vérité, qu'un amour-propre inquiet cherche toujours et qu'il voudrait ne jamais trouver; à la vue, je ne dis pas des trahisons, des perfidies, mais de la préférence la plus légère, mais du moindre partage, quelle indifférence, quel mépris, quelle indignation pour des amis dont tout le crime est, après tout, de vous avoir refusé ce qu'ils ne doivent qu'à Dieu, ce que vous-même me refusez à son Esprit ! Accordez-vous du moins avec vous-même ; et déjà coupable pour avoir profané la devise de Jésus-Christ, en vous l'appropriant, en réprouvant comme ennemi tout ce qui n'est pas à vous sans réserve : *Qui non est pro me, contra me est* (*Matth.*, XII, 30) ; ne portez pas l'aveuglement et la présomption jusqu'à contester à l'Esprit-Saint le droit de faire acheter ses faveurs au même prix auquel un orgueil sacrilége a bien osé mettre l'amitié la plus vaine et la plus frivole.

Allons cependant encore plus loin, et supposons, si vous le voulez, que l'Esprit de Dieu, plus facile que l'esprit du monde, que votre propre esprit, ne veuille pas tirer ses droits à la rigueur; appelons du tribunal de sa justice au tribunal de son amour; et partout également humiliés, confondus, nous verrons que la guerre qu'il continue de nous faire est la plus solide, et, ce qui doit nous glacer d'horreur et d'effroi, peut-être la dernière preuve de sa tendresse pour nous. Car dites-moi, je vous prie, quel est et quel peut être le but de toutes ses poursuites? Que demandent ces cris d'une conscience alarmée? A quoi tend l'inquiétude, le trouble, l'agitation presque inséparables d'une vie à demi chrétienne, sinon à vous arracher enfin les démarches que vous lui disputez depuis si longtemps; à vous faire entrer dans la route que l'Esprit-Saint vous a tracée, à mettre du moins un frein à vos passions, à vous arrêter sur le bord du précipice; à prévenir ces chutes déplorables qu'on ne se permet pas à beaucoup près si aisément sous les yeux d'un Dieu qu'on éprouve si attentif à reprocher, et si sévère à punir des fautes infiniment plus légères; à vous préserver du poison de cet orgueil secret, toujours prêt à se glisser dans le peu de bien que vous faites ?

Le pharisien superbe qui vient dans le temple, moins pour solliciter ses besoins que pour étaler ses vertus; qui, non content d'insulter à l'humble publicain, ose se donner à son Dieu pour quelque chose de plus que tout le reste des hommes : *Non sum sicut cœteri hominum* (*Luc.*, XVIII, 11); ce pharisien dont les vœux n'excitent que la colère et l'indignation du Seigneur, n'avait besoin, pour le désarmer, que de la lumière qui vous éclaire encore aujourd'hui. Quel heureux changement n'eût pas produit dans son esprit et dans son cœur une connaissance plus exacte de ses défauts, un sentiment plus vif de toutes ses misères ? Humble, modeste, mécontent de lui-même, loin de vanter ses jeûnes et ses austérités, avec quelle amertume de cœur n'eût-il pas détesté la vaine complaisance qui en a perdu tout le mérite ? Hé quoi ! se fût-il dit à lui-même, vil esclave d'un fol orgueil, adorateur de ma propre excellence, à quelle idole ai-je donc prostitué mes sacrifices ? Une paix trompeuse, un calme perfide, une fausse sécurité l'empêcha de prendre ces sentiments. Si nous en concevons mieux que lui toute l'importance et la nécessité, si nous y entrons sans peine, si nous aurions peine à n'y pas entrer, à qui sommes-nous redevables de cette heureuse disposition ? Ah ! mes chers auditeurs, rendons une bonne fois justice à l'utile persécution que nous avons à essuyer de la part de l'Esprit-Saint. Les éloges d'un monde aveugle et complaisant, les désordres d'un monde impie et corrompu, les retours d'un amour-propre, qui, pour l'ordinaire, n'a des yeux que pour nos vertus et pour les vices d'autrui, tout concourt à former au dedans de nous-mêmes un témoignage flatteur qui nous assure la préférence sur presque tout ce qui nous environne; à nous inspirer cette confiance présomptueuse qui, réglant les droits de Dieu, moins sur ce qu'il mérite que sur ce qu'il obtient du nombre infini de lâches chrétiens, croit mériter son amour dès qu'il ne travaille pas à mériter sa haine, et promet hardiment à la simple exemption des vices grossiers, ce que Dieu n'a jamais préparé que pour les plus grandes vertus. Les hommes paraissent contents, on l'est de soi-même, Dieu seul ne l'est pas, mais on l'ignore, et on l'ignorera toujours, à moins que la voix menaçante du Saint-Esprit ne dissipe cet assoupissement si dangereux. Frappé comme d'une lumière imprévue, éclairé sur des besoins jusqu'alors inconnus, revenu de ces préjugés qui nous donnaient les dehors et les apparences de la vertu pour la vertu même; semblable à ces hommes de richesses dont l'Ecriture déplore la destinée, avec quelle douleur ne se trouve-t-on pas, comme eux, les mains vides à son réveil? On vous croyait riche en vertus, vous-même l'avez cru, et sûr de votre abondance, vous n'avez pensé qu'à jouir en paix du fruit de vos travaux. Apprenez, il en est temps, vous dit l'Esprit de Dieu, apprenez que vous êtes pauvre, et de ces pauvres superbes, et de ces pauvres d'autant plus à plaindre, qu'ils connaissent moins leur indigence : *Scito et vide, quia es pauper et miserabilis.* (*Apoc.*, III, 17.) La voix publique vous annonce en tous lieux comme une de ces âmes qui ne vivent que de la vie de la grâce : *Nomen habes quod vivas.* (*Apoc.*, I, 1.) Que le monde s'y trompe, son erreur, innocente dans le principe, ne peut qu'être utile à l'édification de ceux qui croient vous connaître, le comble du malheur serait que vous-même y fussiez trompé C'est donc à vous, c'est au fond de votre

propre cœur qu'il importe de faire entendre ces foudroyantes paroles, vous mourrez, et vous mourrez bientôt à la vie de la grâce, et vous êtes déjà mort, si désormais insensible au poison qui vous tue, vous restez volontairement dans cet état de langueur et d'infidélité qui mine, qui altère, qui détruit enfin tous les principes de la vie surnaturelle : *Nomen habes quod vivas et mortuus es.* (*Apoc.*, III, 17.) Qui pourrait dire combien d'âmes, et même des plus ferventes, combien de saints, et peut-être des plus grands saints, après avoir pendant un temps délibéré, balancé, disputé comme vous, essuyé comme vous, et soutenu les remontrances, les reproches, les menaces de l'Esprit-Saint, comprirent enfin qu'il n'y avait pour eux ni paix ni repos à espérer, qu'autant qu'ils s'abandonneraient absolument à sa conduite? Plus d'une fois le seul projet de cet abandon total et sans réserve les fit trembler; à peine fut-il sérieusement formé, l'exécution leur en devint aisée, les obstacles disparurent, les difficultés s'aplanirent, le trouble cessa, le calme revint; cet esprit, jusqu'alors si sévère, si inexorable, devenu tout à coup un esprit de paix et de consolation, sut les dédommager avec usure de tout ce qu'il leur avait fait souffrir, les obligea de bénir mille fois la patience avec laquelle il avait supporté leurs délais, et surtout la constance de ces poursuites, qui n'avaient pour but que de les rendre heureux. Une résolution aussi généreuse de notre part nous répond du même succès : ainsi s'est renouvelé dans tous les temps, ainsi se renouvellera dans nous le miracle opéré dans la personne des apôtres; et désormais aussi heureux qu'on peut l'être dans cette vallée de larmes, nous attendrons en paix la consommation du bonheur qui nous est réservé dans l'éternité, où vous conduise le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON XIII.

SUR LA PURIFICATION.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, tulerunt eum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II, 22.)

Le temps de la purgation de Marie étant accompli, ils portèrent l'enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur.

Les plus grandes, les plus sublimes, les plus héroïques vertus cachées sous les apparences les plus simples et les plus communes, voilà, chrétiens, en deux mots, tout le précis de la conduite de Marie dans le mystère que nous célébrons aux yeux de Dieu*: c'est une Vierge toujours pure et sans tache, qui, par respect pour une loi dont elle est exempte, lui sacrifie toute la gloire du plus cher et du plus beau de tous ses priviléges; c'est la mère d'un Homme-Dieu, qui n'apporte son Fils au temple que pour le dévouer à toutes les rigueurs de la mort la plus honteuse et la plus cruelle. Aux yeux des hommes ce n'est qu'une femme qui se purifie après l'enfantement; ce n'est qu'une mère qui vient offrir au Seigneur les prémices de sa fécondité : sa purification passe pour une preuve de ses besoins, la présentation de son Fils pour une religieuse cérémonie, l'un et l'autre pour un devoir indispensable; et tandis que Dieu ne voit rien sur la terre d'aussi grand, d'aussi digne de lui que ce qui se passe dans le cœur de Marie, toute la gloire de Marie, au jugement des hommes, se borne à éviter un scandale qui l'eût déshonorée et soumise à tous les anathèmes lancés contre les prévaricateurs de la loi de Moïse. Profitons, chrétiens, profitons du grand jour que Dieu répand aujourd'hui sur des vertus cachées avec tant de soin, et ne les cherchons point ailleurs que dans un cœur si longtemps impénétrable à des yeux mortels. Esprit Saint, vous l'avez formé, ce cœur que nous venons étudier aujourd'hui, et vous l'avez formé sensible à nos besoins. C'est donc à ce cœur de mère que nous avons recours, et nous n'attendons que de l'intercession de Marie les grâces dont nous avons besoin pour profiter de ses exemples. *Ave Maria.*

Courage héroïque et supérieur à tout, dès qu'il s'agit de plaire à Dieu; prudence timide et prompte à s'alarmer, surtout dès qu'il s'agit de plaire aux hommes; telles sont les vertus que Marie a su réunir dans notre mystère; vertus peu connues, encore moins pratiquées des chrétiens de nos jours, pour la plupart ou trop faibles ou trop lâches pour accorder à Dieu tout ce qu'il exige; ou trop vains et trop imprudents pour ne pas donner au monde la meilleure partie de ce qu'ils croient accorder à Dieu; faiblesse et lâcheté qui se refuse aux vertus pénibles; ostentation et vanité qui perd le mérite du peu que l'on en pratique. Deux vices trop communs que j'entreprends de combattre dans ce discours, où, sans sortir de notre mystère, et vous rappelant toujours à l'exemple de Marie, je me propose de vous montrer combien nous avons tous besoin du courage qui commande les plus grands sacrifices: nous sommes aussi obligés que Marie de les offrir au Seigneur, c'est le sujet du premier point; de la prudence qui cache les plus grands sacrifices: nous sommes encore plus intéressés que Marie à ne pas les découvrir aux hommes, c'est le sujet du second point.

PREMIER POINT.

Lorsque la loi de Dieu se trouve en compromis, soit avec l'attrait d'une passion dominante, soit avec ce que le monde appelle de grands intérêts de fortune et de réputation, surtout lorsqu'elle parle si clairement, que la raison, que la passion même ne peuvent s'y méprendre, quel est le prétexte le plus ordinaire dont se couvre la lâcheté des chrétiens de nos jours? on allègue sa faiblesse, on se récrie sur l'extrême difficulté, on se retranche sur une impossibilité prétendue. Passez-moi, je vous prie, une supposition chimérique à la vérité, mais qui n'en servira pas moins à éclaircir ma pen-

sée, et à vous rendre sensible ce que j'ai de plus important à vous dire. Si la sainte Vierge eût été capable de raisonner de la sorte, nous ne la verrions pas aujourd'hui paraître dans le temple, pour y remplir la loi qui ordonnait l'offrande et le rachat des premiers nés. Qu'y avait-il en effet de plus difficile, et, dans le langage de notre lâcheté, de plus évidemment impossible que la présentation de Jésus, puisqu'elle renfermait le plus grand, le plus pénible, le plus héroïque sacrifice que Dieu puisse jamais exiger d'une pure créature? Marie le fait cependant, et le fait sans balancer, et le soutient sans démentir; vous me demanderez, sans doute, où elle puisa, où nous-mêmes nous devons puiser ce courage capable de tout, et déterminé à tout, dès qu'il s'agit de plaire à Dieu; c'est ce que la suite de ce discours va vous apprendre.

L'ange exterminateur qui frappa de mort tous les premiers nés de l'Egypte épargna les enfants d'Israel; un miracle si intéressant pour toute la nation, ne devait jamais sortir de sa mémoire; et si Moïse eût moins connu le peuple qu'il avait à conduire, il se fût reposé du soin d'en perpétuer le souvenir, sur l'amour et sur la reconnaissance qui devaient l'avoir à jamais gravé dans tous les cœurs; mais sa propre expérience et les lumières que Dieu lui donnait sur un avenir qui ne devait que trop ressembler au passé, l'obligent de se régler sur les besoins d'un peuple inconstant, volage, et presque toujours déterminé par l'impression des objets présents. L'offrande des premiers nés, et la nécessité de les racheter, lui paraît, ou pour mieux dire, lui est prescrite par l'esprit de Dieu, comme un monument authentique et tout propre à transmettre aux générations suivantes le souvenir du miracle opéré en faveur de leurs pères; sainte et religieuse cérémonie, qu'on pourrait regarder encore comme un aveu de la dépendance où sont à l'égard de Dieu tous les hommes sortis de ses mains, comme un hommage rendu à sa grandeur suprême, comme un tribut par lequel tout un peuple apportant dans son temple le premier, pour l'ordinaire le plus désiré, le plus précieux de ses dons, venait reconnaître et bénir la source d'où coulent tous les biens dont on lui consacrait les prémices. La coutume, la bienséance, la crainte des châtiments destinés aux prévaricateurs, ne suffisait que trop pour engager les israélites les moins fervents, ou même les plus impies, à remplir la lettre d'une loi, dont la pratique extérieure n'avait rien de fort onéreux. Le rachat des enfants que l'on offrait au Seigneur, étant fixé par la loi même beaucoup au-dessous de ce que pouvaient les riches, et ne prenant presque rien sur les besoins du pauvre, il était à la vérité de vrais enfants d'Abraham qui entraient dans l'esprit de la loi; mais quelque soumis, quelque généreux que fussent leurs sentiments, ils comptaient après tout d'en être quittes pour des sentiments. A peine le Seigneur avait-il agréé l'offrande, elle rentrait dans les mains qui venaient de la faire; Dieu qui écoute, qui exauce la préparation des cœurs, rendait à l'instant tous les droits dont on venait de se dessaisir; et ces enfants déjà si chers, sortant, pour ainsi dire, des mains de Dieu même, n'en paraissaient que plus aimables à des parents dont la tendresse et la piété concourait à regarder cette espèce de consécration comme un nouveau titre sur une protection spéciale, et un présage presque certain de la plus heureuse destinée. Marie est donc la seule de toutes les mères qui dans ce jour ait honoré le Seigneur par un sacrifice réel et effectif; et par quel sacrifice! Marie est mère, et mère d'un fils unique, et mère d'un Fils-Dieu, et mère d'un fils connu d'elle pour ce qu'il est; il ne s'agit de rien moins que de le dévouer à la mort la plus honteuse et la plus cruelle, et à la mort de la croix. Cette heureuse ignorance de l'avenir, qui laisse le champ libre aux désirs les plus vastes, aux espérances les plus magnifiques, fait place à des lumières capables d'effrayer l'âme la plus généreuse et la plus intrépide; Dieu n'use point avec elle de cette condescendance qui cache pour un temps à des âmes faibles les suites de l'engagement qu'elles prennent au pied des autels, jusqu'à ce que devenues plus fortes et plus généreuses, elles bénissent l'heureuse imprudence, s'il est permis de parler ainsi, qui les a compromises et engagées plus avant qu'elles n'avaient compté. Dieu lui fait au contraire annoncer par son prophète, l'arrêt irrévocable déjà porté contre le Fils et contre la Mère; ne dirait-on pas même que Dieu prend plaisir de lui mettre devant les yeux tout ce qu'il y a de plus propre à ranimer sa tendresse, à irriter son amour, à révolter tous les sentiments de la nature contre le sacrifice qu'il est sur le point d'exiger? Ah! seigneur, s'écrie le saint vieillard Siméon (*Luc.*, II, 29), tous mes vœux sont enfin exaucés; l'enfant que je tiens entre mes bras est le Sauveur que vous nous avez promis, cette lumière qui doit éclairer toutes les nations, et rendre à Israël son ancienne splendeur, mes yeux le voient maintenant, c'en est assez; et désormais, plein de mépris pour tout ce qu'on peut voir sur la terre, je ne demande plus qu'à les fermer pour toujours. Attentive à toutes les paroles du prophète, Marie n'en perd aucune; elle se tait, elle écoute, elle admire, et cette admiration, dont l'écrivain sacré nous la représente saisie, n'est pas, à beaucoup près, le plus vif des sentiments qu'un oracle si flatteur excite dans le cœur de la meilleure et de la plus tendre de toutes les mères, sentiments passagers, et qu'étouffe presque à l'instant la suite du même oracle, qui n'avait, pour ainsi dire, orné, embelli, paré la victime, que pour en rendre le sacrifice plus pénible et plus douloureux; cet enfant, reprend le saint vieillard, Dieu vous l'a donné; mais il vous le redemande; et pourquoi? pour le mettre en butte aux contradictions de tout son peuple; s'il est pour

plusieurs un principe de salut, il sera pour un plus grand nombre une occasion de perte et de réprobation. Vous-même, aujourd'hui la plus heureuse, serez alors la plus affligée de toutes les mères, et votre âme, percée d'un glaive de douleur, ressentira tout ce que la rage des bourreaux attentera sur le corps de ce Fils si aimable et si tendrement aimé.

C'est Dieu qui parle par son prophète, Marie le croit sans hésiter; et cette foi vive qui rapproche les objets les plus éloignés, qui met l'avenir le plus reculé sous le même point de vue que le présent, voit déjà le Sauveur expirant sur le Calvaire, Mais un sacrifice forcé n'a rien qui soit digne de Dieu; et, s'il a respecté la liberté de Marie jusqu'à n'oser, pour ainsi dire, l'élever à la maternité divine avant qu'elle en eût accepté les honneurs, il ne lui enviera pas le mérite de la soumission et de la générosité, disons-le hardiment, d'une magnanimité qui n'eut jamais d'exemple, et digne de servir de modèle à tout ce que le Seigneur aura jamais de vrais adorateurs. Sans égard pour la tendresse la plus vive, la plus juste, la plus sainte qui fût jamais, en demandant, en ordonnant le sacrifice du Fils, Dieu fait entendre à la Mère que c'est de ses propres mains qu'il prétend recevoir la victime. Ici chrétiens, les expressions me manquent, la langue n'a point de termes, l'esprit n'a point de pensées, le cœur même le plus tendre n'a point de sentiments qui puissent, je ne dis pas nous peindre au naturel, mais nous donner quelques idées de ce que souffre le cœur de Marie. Le jeune, l'innocent Isaac attaché sur le bûcher, attend le coup fatal sans plainte et sans murmure; déjà le glaive est tiré, Abraham lève le bras, il va frapper. Situation touchante, s'il en fut jamais; il n'est personne qui ne s'intéresse, qui ne s'afflige, qui ne tremble pour Issac; mais il n'est point de parents, s'ils sont dignes de l'être, qui ne pleurent encore plus volontiers sur le prêtre que sur la victime, et qui, pardonnant à leurs enfants de n'avoir des yeux et des sentiments que pour le sort du fils, n'aillent chercher jusque dans le cœur du père un objet encore plus digne de leur compassion et de leurs larmes. La douleur d'Abraham n'était, après tout, que la douleur d'un père; pardonnez-moi, chrétiens, cette réflexion, que j'aurais peine à me pardonner à moi-même, si Dieu ne nous avait donné la douleur d'une mère qui pleure un fils unique pour le comble de la désolation et de l'amertume : *Virgo filia Sion, fac tibi planctum amarum sicut planctum unigeniti* (*Jerem.* VI, 26); et s'il n'avait choisi par préférence l'amour maternel, comme l'image et comme le vrai symbole de son amour pour nous : *Sicut mater consolatur filios suos, et ego consolabor vos.* (*Isai.*, LXVI, 13.) Pour vous, mères si tendres, et qui me savez peut-être si bon gré de faire valoir ici la préférence que Dieu paraît avoir donnée à vos sentiments, si Dieu vous le demandait aujourd'hui, le sacrifice de ce fils unique, de ce fils bien né d'ailleurs, aimable, sensible, reconnaissant; rassurez-vous, Mesdames, l'ancienne loi n'a vu qu'Abraham, la loi nouvelle ne verra que Marie soumise à une épreuve que Dieu veut bien épargner à votre faiblesse; mais son exemple doit-il au moins nous instruire et nous déterminer à tous les sacrifices nécessaires pour une exacte observation de la loi.

Car, de prétendre alléguer notre faiblesse, et nous retrancher sur une impuissance prétendue, abus, chrétiens, et abus condamné au tribunal de la foi, au tribunal de la raison même, dont les lumières seules conduiraient l'homme. L'autorité de l'Eglise conduit encore plus sûrement le chrétien : dès que Dieu nous parle par sa loi, dit le saint concile de Trente, il nous avertit, et de faire ce que nous pouvons, et de demander ce que nous ne pouvons pas; et, de compter que ce que nous ne pouvons pas, notre prière fera que nous le pourrons : *Admonet facere quod possis, et petere quod non possis, ut adjuvet ut possis.*

Mais sans entrer ici dans une controverse qui n'est pas de mon sujet, et d'ailleurs fort inutile à la plupart de ceux qui m'écoutent; sans m'arrêter à combattre ces impies, aujourd'hui plus communs que jamais, qui affectent de méconnaître l'autorité de la loi, l'Auteur même de la loi; sans entreprendre ces pécheurs scandaleux et déterminés, qui lèvent le masque, et nous disent hautement qu'ils n'obéiront pas, *non serviam* (*Jerem.* II, 20) : essayons de trouver dans notre mystère, de quoi relever le courage, et de quoi ranimer les espérances de ces chrétiens faibles et timides, que tout arrête, que tout rebute, que tout effraie; de ces chrétiens assez fertiles en bons désirs, si l'on peut appeler désirs, une simple velléité, une stérile complaisance, qui meurt et qui s'évanouit dès qu'il s'agit de mettre la main à l'œuvre : que nous opposent-ils le plus communément, lorsque dans la chaire ou dans le tribunal de la pénitence, nous entreprenons de faire valoir les droits d'un Dieu, dont pour lors, nous leur tenons la place? Une morale saine, exacte, peut-être moins sévère que celle qu'ils ont si souvent applaudie lorsqu'elle ne regardait que les autres, ne devient-elle pas tout à coup pour eux une parole trop dure, et au-dessus de leur portée : *Durus est hic sermo, et quis potest eum capere?* (*Joan.*, VI, 61.) Je ne vous dirai point que ce monde si souvent, si justement décrié, mais toujours si attaché, a ses lois, aussi dures, quelquefois plus dures que celles de l'Evangile; qu'on travaille, qu'on souffre, qu'on jeûne, qu'on pardonne, qu'on prie avec assiduité, avec persévérance, avec une espèce de ferveur, les dieux de la terre; qu'on hasarde sa santé pour un intérêt sordide, sa vie pour un vain fantôme de réputation, sa réputation même; et pourquoi? N'en disons pas davantage, et contentons-nous de remarquer que cette faiblesse dont on se fait un rempart contre la loi de Dieu, devient assez souvent force, courage, grandeur d'âme, dès qu'il

s'agit de vous établir, de vous soutenir, de vous pousser dans le monde. Enfants des hommes, pourrais-je m'écrier ici avec le Prophète-Roi, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et le mensonge : *Filii hominum, usquequo diligitis vanitatem et mendacium.* (*Psal.* IV, 3.) Hélas! nous l'aimons, parce que nous sommes les enfants des hommes; et notre aveuglement serait au moins autant à plaindre qu'à blâmer, si la grâce de Jésus-Christ ne nous avait élevés à la dignité d'enfants du Père céleste; mais une fois dégagés de la servitude honteuse où nous avait réduits la prévarication de notre premier père, membres, frères, co-héritiers de Jésus-Christ, ce que Dieu a fait pour nous, n'est-il pas la règle et la mesure de ce que nous devons faire pour lui, et, par une conséquence naturelle, de ce que nous pouvons faire pour lui? C'est dans la maternité divine que Marie a trouvé une raison pressante et décisive de se dévouer à toutes les volontés d'un Dieu, qui a fait de si grandes choses en sa faveur. Destinée à régner un jour sur les anges et sur les hommes, plus sa nouvelle dignité l'approche du trône de l'Eternel, et mieux elle en connaît les droits; fallût-il s'immoler elle-même, pour dire quelque chose de plus, fallût-il immoler ce fils unique, et unique objet de sa tendresse, elle fera le sacrifice et le fera sans balancer. Ce que Marie comprit d'elle-même, les apôtres n'ont rien épargné pour nous le faire comprendre; que ne nous ont-ils pas dit de la grandeur et de l'excellence de notre adoption? Qu'ont-ils connu de plus propre à nous inspirer une patience à toute épreuve, et un courage supérieur à tous les obstacles? A quoi tient-il donc que nous ne puisions le courage dont nous avons si grand besoin, à la même source où Marie elle-même puisa cette grandeur d'âme, que peut être avons-nous jusqu'à présent regardée plus volontiers comme un prodige digne de notre admiration, que comme un modèle sur lequel nous crussions être obligés de nous former.

Il faut l'avouer cependant; jusque dans le siècle où nous vivons, il est encore des chrétiens, et en assez grand nombre, sur qui la foi conserve tous ses droits; ils craignent le Seigneur, ils désirent l'aimer, ils l'aiment par intervalle; et, dans ces heureux moments, le sacrifice le plus pénible n'a rien qui les effraie; mais l'inconstance, la légèreté, la fougue des passions, la force du penchant et de l'habitude, viennent bientôt à bout de reprendre tout ce dont on s'était dessaisi, ou de fuir du moins ce que l'Ecriture déteste, et ce qu'elle appelle une rapine dans l'holocauste; delà le découragement, de là les délais et le dégoût d'une nouvelle pénitence, dont on ne redouterait pas les peines ou l'humiliation, si on croyait pouvoir s'en promettre un succès plus durable; combien d'âmes justes et timorées, toujours fidèles à l'observation de la loi, quelquefois à la pratique des conseils évangéliques, et qui balancent, qui hésitent, qui se raidissent enfin contre l'attrait de la grâce qui les appelle à une perfection plus sublime? Sur cela seul, qui ne les croirait bien passionnés pour les plaisirs, ou bien entêtés des vanités que l'Esprit de Dieu leur dispute? Assez souvent on s'y trompe; rien ne leur coûterait pour le présent, rien ne les arrête que la crainte de l'avenir : on fera tout, on souffrira tout, on se privera de tout, pourvu qu'il ne s'agisse que de faire, que de souffrir, que de se priver pour un temps; mais, l'idée, oui, la seule idée d'un engagement absolu, perpétuel, irrévocable, suffira pour les glacer d'horreur et d'effroi; ne leur demandât-on qu'une démarche publique et d'un certain éclat, qui concerne un plan de réforme, et un nouveau train de vie, dont, au jugement du monde même, il ne conviendra plus de se départir, le goût de l'indépendance et de la liberté l'emportera sur toute autre considération; en donnant le présent, on veut, à quelque prix que ce soit, demeurer maître de l'avenir; encore avec tout cela, trouve-t-on le moyen de se faire illusion à soi-même, et de couvrir sa lâcheté de prétextes si spécieux, qu'il n'est pas jusqu'à des directeurs, d'ailleurs assez fermes et assez éclairés, qui ne s'en laissent éblouir.

Qui sait, dit-on, si la source des grâces qui me presse maintenant, coulera toujours avec la même abondance; si la ferveur qui me soutient, ne viendra point à se ralentir; si le fardeau qui me paraît aujourd'hui doux et léger, ne viendra point à s'appesantir, et peut-être jusqu'à m'accabler? A tout cela je pourrais vous répondre, que Dieu étant le maître de tous les temps, ainsi que de tous les autres biens, la perpétuité d'un sacrifice fait partie d'un holocauste seul digne de son souverain domaine; qu'un cœur généreux et reconnaissant ne doit rien de moins, je ne dis pas à la perpétuité, mais à l'éternité de son amour pour vous; que la grâce qui vous appelle, vous répond de tous les secours nécessaires pour soutenir une entreprise formée sous sa direction; que, faible comme vous l'êtes, et par la raison même que vous êtes faible, vous ne sauriez trop multiplier, trop serrer les liens qui vous attachent au service de Dieu; que, malheur pour malheur, encore vaudrait-il mieux vous exposer à servir Dieu sans attrait, par une espèce de contrainte libre et méritoire dans son principe, que de hasarder plus longtemps le dépôt de la grâce sur la foi d'une liberté, dont peut-être n'avez-vous déjà que trop éprouvé l'inconstance et la fragilité : raisons solides, qui, dès la naissance de l'Eglise, ont peuplé les déserts et les solitudes les plus affreuses; qui, dans la suite des temps, ont rempli les cloîtres d'un nombre presque infini de chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition; raisons solides qui, de nos jours même, trouvent encore jusque dans le sein de l'opulence et de la grandeur, jusque dans l'abîme du vice et du libertinage, des âmes assez dociles et assez généreuses, pour se

déclarer hautement contre les plaisirs, contre les usages, contre les maximes d'un monde que leur rang, leurs emplois, leurs engagements ne leur permettent pas de quitter absolument; outre la réparation du scandale qu'on peut avoir causé au prochain, outre la gloire que ne peut manquer de procurer à Dieu un changement qui annonce le pouvoir de sa grâce, et toute l'étendue de ses miséricordes, je ne crains point de le dire, une pareille démarche est le chef-d'œuvre d'une politique vraiment chrétienne, qui ne trouve de sûreté pour nous, qu'en nous brouillant avec tous les ennemis de notre salut, et cela, de façon à rendre la réconciliation presque absolument impossible; qu'en nous fermant le retour des vanités encore trop capables de nous plaire; qu'en intéressant, en quelque sorte, l'amour-propre même et le respect humain dans les succès de notre persévérance, et nous forçant enfin de soutenir, au moins par honneur, un engagement que nous n'aurons pris que par vertu. La sainte Vierge n'avait pas tous nos besoins; elle n'avait donc pas toutes nos raisons; mais ce que tous nos besoins les mieux connus, ce que les intérêts les plus essentiels de notre éternité, n'obtiennent pas de nous, l'amour et la reconnaissance l'obtinrent de Marie, et la dévouèrent à toutes les rigueurs d'un sacrifice qui n'eut rien de plus terrible pour elle, que sa durée. Ecoutez-moi, chrétiens, instruisez-vous, confondez-vous, et surtout, réformez-vous sur le modèle que nous présente notre mystère.

Vous avez, sans doute, plus d'une fois applaudi à la généreuse résolution du père des croyants, qui, sur le premier ordre du Seigneur, se détermine sans balancer à lui sacrifier l'enfant de la promesse : mais lui avez-vous tenu compte de tout ce que dut lui coûter la durée de son sacrifice ? Depuis l'ordre intimé, trois jours s'écoulent jusqu'au moment de l'exécution ; et quels jours ! En est-il de plus longs et de plus ennuyeux que ceux que l'on passe dans une tristesse mortelle? En est-il de plus courts et de plus rapides que ceux dont la fin doit annoncer le plus grand des malheurs? Mais Isaac, déjà plus d'une fois immolé dans le cœur de son père, a touché le cœur de son Dieu à l'instant décisif. La voix du Seigneur se fait entendre ; le coup demeure suspendu ; le père le plus affligé devient le plus heureux de tous les pères. Il ne l'eût pas été, chrétiens, si Dieu, sans dégager absolument la victime, se fût contenté de reculer le sacrifice. Une épreuve de trois jours couronna la foi du patriarche : une épreuve plus longue eût peut-être lassé sa constance : ainsi du moins l'éprouva-t-on dans les premiers siècles de l'Eglise, voyant des chrétiens lâches, imparfaits, quelquefois pécheurs, dont la foi se réveillait au premier bruit de la persécution, et qui confessaient hautement Jésus-Christ sur la seule espérance d'en être bientôt les martyrs ; mais à peine le feu de la persécution commençait-il à se ralentir, le calme n'était pas encore parfaitement rétabli, qu'ils étaient déjà revenus à leurs mêmes penchants et à leurs anciennes habitudes. Capables de tout faire et de tout souffrir, dès qu'il ne s'agissait que de mourir pour Jésus-Christ, le sacrifice d'Abraham pouvait leur avoir servi de modèle ; mais, aussi bien que nous, ils avaient besoin d'un plus grand exemple pour se dévouer à toutes les rigueurs du long et pénible martyre que renferme assez souvent une exacte persévérance dans les voies de la justice. Mais Dieu pouvait-il jamais nous en ménager un plus illustre, un plus touchant et plus persuasif, que celui que nous offre notre Mystère ? Quelle carrière s'ouvre désormais sous les pas de Marie ? En lui rendant son Fils, on lui fait entendre qu'on ne le lui confie que comme un dépôt dont elle est comptable aux desseins du Seigneur et au salut du monde ; que l'unique objet de son amour et de sa tendresse ne va croître sous ses yeux et profiter de ses soins, que pour finir ses jours par le plus cruel et le plus infâme de tous les supplices. Après cela, que l'Evangéliste m'assure que c'est dans son cœur qu'elle conserve toutes les paroles du prophète, je n'en suis point surpris ; elles y ont fait une plaie trop profonde pour en sortir jamais : *Conservabat omnia verba, conferens in corde suo.* (*Luc.*, II, 19.) Vous-mêmes ne serez pas surpris, chrétiens, que l'Eglise lui mette à la bouche les paroles d'un autre prophète, qui vous la représente condamnée par le Seigneur à passer ses jours dans la désolation et dans l'amertume : *Posuit me desolatam tota die mœrore confectam.* (*Thren.*, I, 13.) Chargée d'une si lourde croix, elle en sentira tout le poids pendant trente-trois ans : partout l'image douloureuse de son Fils expirant sur le Calvaire, la suivra. Caresses, déférence, respects d'un Fils le plus aimable, et d'un Fils qui mérite ses adorations, et d'un Fils qu'elle voit soumis à toutes ses volontés, vous feriez la joie et les délices d'une mère moins instruite ; vous ne servirez qu'à entretenir, qu'à rouvrir, qu'à aigrir la plaie d'un cœur toujours également plein de sa douleur : *Conservabat omnia verba, conferens in corde suo.* (*Luc.*, II, 19.)

Que dans la suite la grandeur des miracles du Sauveur, la sainteté de sa vie, la sagesse et l'éloquence de ses discours, fixent sur lui les regards et l'admiration de la Judée ; que les rives du Jourdain retentissent des acclamations de tout un peuple qui s'empresse à le suivre ; heureuse, s'écria-t-on alors, heureuse la mère qui vous a porté dans son sein ! heureuses les mamelles qui vous ont allaité ! *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti.* (*Luc.*, XI, 27.) Qu'en pensez-vous, mes chers auditeurs, sur ce que je viens de vous en dire, et vous, surtout, Mesdames? S'il fallait qu'une lumière importune vous poursuivît partout, et vous présentât sans cesse l'affreuse destinée qui attend un fils tendrement aimé, en est-il une seule qui voulût être mère à ce

prix? Jouissez, à la bonne heure, de toutes les espérances que vous permet l'ignorance de l'avenir; espérances, après tout, bien fondées, si elles portent sur un heureux naturel, sur la bonne éducation que vous donnez et que vous procurez à vos enfants, encore plus sur une protection spéciale de Dieu, que vous pouvez, que vous devez leur ménager par des prières ferventes, par une conduite exemplaire, surtout par une parfaite résignation à tout ce qu'il lui plaira d'en ordonner; mais en même temps convenons, tous tant que nous sommes, qu'il n'y eut jamais, que jamais il n'y aura d'épreuve semblable à celle que Marie a si généreusement, si continuement, si constamment soutenue.

Ne dissimulons rien, et allons au-devant d'une objection que s'est proposée saint Bernard, ce partisan si zélé de la gloire de Marie. N'avait-elle pas, nous dit ce Père, n'avait-elle pas une source de consolation inépuisable et bien présente dans la vue anticipée de la Résurrection, de l'Ascension de son Fils; de cet empire éternel qu'il devait exercer sur la maison de Jacob, et même sur toutes les nations de l'univers? Oui, sans doute, reprend saint Bernard; mais Jésus-Christ était-il donc moins instruit? et si cependant toutes ces lumières n'ont pas empêché que nous ne l'ayons vu plongé dans une agonie mortelle, et souffrir tout ce qui en a fait l'Homme de douleur par excellence, comment auraient-elles donc pu empêcher le cœur de Marie de partager avec lui les souffrances et les opprobres de la croix? Disons plus, et supposons avec vous, comme il est naturel de le croire, qu'une vue anticipée des grandeurs de Jésus, lui ait adouci l'amertume du calice qu'elle devait partager avec ce Fils bien-aimé; que l'assurance de le posséder pendant toute l'éternité, de partager en quelque sorte son trône, l'ait plus d'une fois soutenue, consolée, encouragée; son exemple en sera-t-il moins une loi pour nous? N'avons-nous pas, au moins par proportion, des motifs aussi capables de nous adoucir des peines qui ne sont rien en comparaison de celles que Marie eut à souffrir? Si Jésus-Christ est son Fils, n'est-il pas notre Dieu, notre Sauveur? le ciel n'est-il pas notre patrie? est-il pour nous d'autre route qui puisse nous y conduire, que celle qu'il nous a tracée? Or, si tous ces motifs nous sont peu connus, si nous n'y pensons pas, si nous craignons même d'y penser, nous sied-il de nous plaindre d'une faiblesse dont nous ne voulons pas guérir, et dont, avec le secours de la grâce, nous avons, pour ainsi dire, le remède entre nos mains? Bâtissons-nous, comme la sainte Vierge, une solitude au-dedans de nous-mêmes; retirons-nous, au moins de temps en temps, du tumulte et des embarras du monde; méditons à loisir les grandes vérités de notre sainte religion: bientôt l'esprit éclairé, le cœur embrasé, trouveront une source abondante de consolation dans ce qui, jusqu'à présent, a fait tout le sujet de nos peines; ou si Dieu, nous destinant une place plus distinguée dans son royaume, paraît s'obstiner à nous conduire par des routes épineuses et difficiles, au moins nous accordera-t-il sûrement un courage à l'épreuve, et capable de triompher des plus grands obstacles. Mais avançons, et apprenons de la conduite de Marie, quel besoin nous avons pour lors de cette prudence timide et soigneuse de cacher les plus grands sacrifices: c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

C'est dans son cœur, nous dit l'Evangéliste, que la sainte Vierge renferme et conserve précieusement toutes les paroles sorties de la bouche du saint vieillard Siméon: *Conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* (*Luc.*, II, 19.) A en juger sur ce qui paraît (et qui pouvait alors en juger autrement?) rien de plus simple et de plus unique que toute la conduite de Marie dans notre mystère. Elle vient au temple se purifier, offre au Seigneur et rachète son premier-né; devoirs communs, aisés à remplir, indispensables d'ailleurs, et qu'on ne pouvait omettre, sans causer un scandale dont on s'exposait à devenir la victime: l'œil des hommes ne voit rien de plus. Attentive à ne laisser rien échapper qui puisse trahir des vertus héroïques, et dont elle ne veut que l'œil de Dieu pour témoin, c'est dans le plus secret de son cœur que Marie consomme le plus grand et le plus pénible de tous les sacrifices; alliant ainsi dans la souveraine perfection, avec ce courage mâle, généreux, intrépide, capable de tout, exempt de crainte lorsqu'il s'agit de plaire à Dieu, la prudence la plus circonspecte, la plus timide, la plus prompte à s'alarmer sur ce qui peut plaire aux hommes. Ce n'est point à vous, pécheurs, que la crainte d'un maître mortel retient dans les voies de l'iniquité; ce n'est pas même à vous, âmes encore justes et fidèles aux devoirs communs et indispensables, mais faibles, imparfaites, languissantes, et à qui tantôt un fonds d'indolence et de paresse, tantôt un respect humain frivole, ne permet de vertus que ce que leur en arrachent les cris d'une conscience alarmée, et la vue d'un enfer prêt à s'ouvrir sous vos pas: non, ce n'est point à vous que la prudence et la circonspection de Marie doit aujourd'hui servir de modèle; je ne le propose qu'à des âmes ferventes, qui se livrent sans balancer à toutes les impressions de la grâce; qu'à ces chrétiens pénétrés d'une foi vive et d'un zèle ardent pour la perfection; qui, travaillant sans relâche, et souffrant sans murmure, avancent à grands pas dans la carrière que leur ouvre l'amour du Dieu le plus généreux et le plus désintéressé. Où sont-ils, les chrétiens de ce caractère, me demandera peut-être d'un air dédaigneux ce philosophe prétendu, et ce qui, à la honte de notre siècle, revient presque toujours au même, cet impie, ce libertin? Je sens que je vais partager avec des minis-

tres de Jésus-Christ infiniment plus éclairés, infiniment plus respectables que moi, l'odieux qu'il répand à pleines mains sur ceux qu'il accuse d'insulter à la crédulité publique; peut-être aussi en serai-je quitte pour le mépris et pour la compassion qu'il réserve à ceux en qui il veut bien ne voir que des hommes eux-mêmes trop crédules : n'importe, répondons-lui, et répondons-lui hardiment; et répondons-lui à la face des autels, et sous les yeux du Dieu de toute vérité. Oui, sans doute, il est des chrétiens tels que je viens de les dépeindre, et en beaucoup plus grand nombre qu'on ne se l'imagine communément. Qu'un homme qui ne croit pas en Dieu, parce qu'il ne le voit pas, qui méprise la religion parce qu'il ne la sait pas, décrie la vertu parce qu'il ne la connaît pas; tout marche de suite, tout se soutient; et malgré la fausseté, malgré l'absurdité de ses principes, au moins faut-il avouer que pour cette fois il agit conséquemment. Si l'impie et si le libertin de créance et de profession ne connaît point les chrétiens dont je parle, c'est qu'eux-mêmes le connaissent trop bien pour vouloir en être connus; c'est que l'entrée de leurs maisons est absolument interdite à sa personne, à ses ouvrages, à ses partisans; c'est enfin que les vertus chrétiennes, surtout les grandes vertus, ne s'annoncent point avec cet orgueil et ce faste, avec cet air de hauteur et d'empire qui tient lieu de mérite et de raison dans les écoles de l'impiété moderne. Ce que l'impie ne croira pas, ce que le commun des chrétiens aura peine à comprendre, si la grâce de Jésus-Christ ne lui en donne pas l'intelligence, les plus grandes vertus, les vertus les plus héroïques, loin de les produire avec cet éclat qui avertirait un monde profane, l'âme solidement humble ne s'occupe que du soin de les couvrir d'un voile impénétrable, et qui en dérobe la connaissance à ceux mêmes qui la voient de plus près. N'outrons rien dans une matière si délicate, et déterminés à faire valoir les anathèmes que Jésus-Christ a lancés contre l'ostentation et la vanité des pharisiens, qui annonçaient leurs aumônes au bruit des trompettes, qui priaient dans les places publiques, et qui auraient regardé leurs jeûnes comme perdus, s'ils n'avaient pas compté qu'un extérieur négligé, et, comme s'exprime le Sauveur, un visage exterminé serait plus que suffisant pour en instruire le public; n'oublions pas l'ordre qu'il nous donne de faire briller notre lumière aux yeux des hommes, afin qu'ils puissent glorifier le Père céleste. On connaît assez que l'opposition entre deux lois, et qui se présente au premier coup d'œil, ne peut être qu'une opposition apparente, puisque toutes deux partent d'une autorité non-seulement souveraine, mais absolument infaillible; la conciliation même n'en est pas fort difficile, et, sans entrer dans un détail de raisons qui nous mènerait trop loin, la seule conduite de Marie la mettra dans le plus grand jour. Ce que la loi commande à toutes les mères, ce qu'elle ne pouvait omettre sans causer un scandale fondé, et bien fondé, sur l'ignorance du miracle opéré en sa faveur, Marie s'en acquitte sous les yeux du public. La modestie même, le recueillement, la ferveur qui l'accompagne dans cette religieuse cérémonie, ne lui paraît qu'une vertu commune, et dont tous les adorateurs du vrai Dieu se doivent l'exemple les uns aux autres; et voilà au juste, chrétiens, quelle est la lumière que nous devons faire briller aux yeux de tous les hommes; dès qu'il ne s'agira que des obligations communes à tous les chrétiens, des commandements de Dieu et de son Eglise, des devoirs propres de notre état et de notre condition, votre fidélité, votre exactitude, votre constance même à les remplir, mais secrètement et avec une espèce de mystère, ne sera qu'une fausse justice, ou tout au plus une demi-justice; Dieu ayant voulu qu'une édification mutuelle nous animât et nous soutînt dans la pratique de sa loi; et il l'a voulu surtout de ceux dont l'exemple a le plus de pouvoir, et nous tient, pour ainsi dire, lieu d'une loi vivante. Ce que nous nous devons tous, en qualité de chrétiens, un père, une mère de famille y sont encore plus obligés par rapport à leurs enfants, à leurs domestiques; un prêtre, un ministre de la sainte parole, un pasteur commis à la garde et à la défense du troupeau, ont sur ce point des obligations encore plus étendues. Jusque dans l'ordre civil et politique, plus l'éminence du poste vous met en vue, et plus la lumière de vos bonnes œuvres doit s'étendre; et malheur à vous si la réputation de financier habile, de magistrat intègre, de guerrier intrépide et fameux pour ses exploits, vous éblouit jusqu'à vous faire compter pour rien, et, ce qui serait le comble du scandale, jusqu'à vous faire craindre la réputation de chrétien soumis aux lois de Dieu et de son Eglise. Mais aussi après avoir donné à l'édification publique ce qu'on a droit d'attendre d'une inviolable fidélité à tous ses devoirs, ou d'une pénitence propre à réparer le scandale de vos anciennes prévarications, si l'esprit de Dieu vous appelle à ce qu'il y a de meilleur et de plus parfait; s'il vous inspire le goût d'une vie dure, austère, mortifiée; si la Providence vous place dans une de ces situations critiques où vous ayez beaucoup à souffrir, mais où un front serein, un air tranquille et content, puisse cacher bien des ennuis; si votre vertu, mise en butte à des tentations capables d'ébranler les colonnes les plus fermes, se soutient contre l'appât d'une grande fortune, d'un emploi de faveur, d'une vengeance aisée, et si elle remporte une victoire aussi sûre de l'approbation des hommes que de l'approbation de Dieu et de ses anges; âmes heureuses, âmes privilégiées, évitez le seul écueil qui soit désormais à craindre pour vous.

La vertu de Marie ne courait pas les dangers qui menacent la nôtre; et cependant

quelle prudence, quelle circonspection, quelle réserve à produire, ou plutôt quelle attention à renfermer dans le fond de son cœur, et toute l'amertume du calice qu'on lui présente, et tout l'héroïsme de sa résignation! Pénétrée de la douleur la plus vive, elle portera partout le trait dont elle est blessée; mais elle saura commander à ses larmes pour ses amis; tous ceux qui vivront avec elle dans le commerce le plus intime, ne verront en elle qu'une Israélite fervente et une mère attentive à l'éducation de son fils. On ne la plaindra donc pas, on ne la consolera pas, on ne l'admirera pas. Ah! chrétiens, m'entendez-vous ici? et puis-je me flatter, comme autrefois l'Apôtre saint Paul, de parler le langage de la sagesse des hommes parfaits? *Loquebar sapientiam inter perfectos?* (I *Cor.*, II, 6.) Ecoutez-moi du moins, vous qui pensez sérieusement à le devenir : évitez les éloges des hommes, appuis trop naturels d'une vertu fragile et chancelante; apprenez de même à les dédaigner, à les craindre, et à ne vouloir que l'œil de Dieu pour témoin d'un sacrifice dont il est à souhaiter pour nous que son amour soit l'unique principe. Mais quoi, me direz-vous, des plaintes soumises, respectueuses, qui ne tiennent rien de l'impatience, du murmure; l'épanchement d'un cœur affligé, qui verse dans le sein d'un ami sage et vertueux une partie de ses peines, est-ce donc-là ce que vous prétendez absolument nous interdire? Vous l'interdire, chrétiens! A Dieu ne plaise que j'usurpe une autorité qui ne m'appartient pas; que je porte les droits d'un Dieu d'amour et de bonté beaucoup au delà de ce qu'il a prétendu lui-même, et que je condamne impitoyablement des consolations toujours innocentes, souvent utiles, quelquefois nécessaires, et dont, ne fût-ce que pour punir l'orgueil ou la dureté d'une décision outrée, Dieu ne tarderait peut-être pas à permettre que ma propre faiblesse me fît sentir tout le besoin. Je m'en suis déjà déclaré; je ne parle présentement que pour ceux qui aspirent à tout ce qu'il y a de meilleur et de plus parfait, et je me crois obligé de leur dire ce que l'Apôtre disait aux chrétiens de son temps sur une matière différente, que ce n'est point une loi que je leur intime, mais un conseil que je leur donne : *Præceptum Domini non habeo, consilium autem do.* (I *Cor.*, VII, 25.) Il en sera de ce conseil, comme du conseil de la virginité; tous ne comprendront pas cette parole : *Non omnes recipiunt verbum hoc;* mais tous ceux à qui il sera donné de la comprendre, animés d'ailleurs par l'exemple de Marie, craindront comme elle que le moindre mélange de consolations sensibles et trop naturelles, n'altère la pureté de leur sacrifice; mais elles craindront de plus ce que Marie n'eut jamais à craindre; je veux dire le poison de cet orgueil secret, toujours prêt à se glisser dans tout ce que nous avons occasion de faire ou de souffrir pour Dieu. Prenez garde, chrétiens; je parle d'un orgueil secret, et capable d'enfanter les plus grandes vertus; non pas d'une ostentation fastueuse, d'un orgueil pharisaïque, si hautement réprouvé dans l'Evangile; non pas d'une vanité réfléchie, qui, n'aimant que les bonnes œuvres d'éclat, qui, ne se prêtant qu'aux vertus de spectacle, a obtenu, nous dit Jésus-Christ, toute sa récompense, dès qu'elle est parvenue à surprendre l'estime des hommes : *Receperunt mercedem suam.* (*Matth.*, VI, 5.) Le piége est trop grossier pour qu'un esprit solide, pour qu'un cœur droit, tel que la religion les trouve ou les forme, s'y laisse jamais prendre.

Mais il est un orgueil plus subtil, et dont le poison, quoique plus lent, ne laisse pas de miner peu à peu, d'altérer insensiblement, quelquefois, hélas! de détruire absolument tous les principes de la vertu. L'orgueil qui en veut à l'estime des hommes, on le reconnaît pour un faible ou pour un vice; on s'en défie, on lui résiste; mais l'orgueil qu'enfante l'estime des hommes, lorsqu'elle nous prévient, et qu'on se flatte quelquefois trop aisément de ne l'avoir pas recherchée, pense-t-on seulement à s'en défendre? et cependant qui pourrait dire combien de vertus, et de grandes vertus, ont échoué contre cet écueil? tandis que cette âme généreuse, fervente, mortifiée, a vécu aussi peu connue du monde, qu'elle était elle-même peu empressée de le connaître; tandis qu'un directeur consommé dans le grand art de la conduite des âmes, n'a rien tant appréhendé que de lui ouvrir les yeux, non pas comme ceux de nos premiers pères, sur sa misère et sur son indigence, mais sur l'abondance de ses richesses spirituelles, et sur un trésor de mérite qui grossissait chaque jour à son insu, rien n'a retardé la rapidité de sa course; déjà elle touchait au terme; et bien éloignée d'attendre de la justice de Dieu, ce qu'elle n'osait se promettre que de sa miséricorde, la place distinguée qu'elle allait occuper dans le ciel, eût au moins excité autant sa surprise que sa reconnaissance. Serait-il possible que si près du port elle vînt à faire naufrage? Il ne l'est que trop, chrétiens, et je crains tout pour elle, depuis que je l'entends vanter ici comme un modèle de pénitence, là comme un prodige de charité. Le monde ne dit rien que de vrai, je le sais; mais ce sont ces vérités qu'il est dangereux pour elle d'entendre, encore plus dangereux de croire. J'ai vu, nous dit le Sauveur, j'ai vu Satan précipité du haut du ciel, et tomber avec toute la rapidité de la foudre : *Vidi Satanam de cœlo cadentem tanquam fulgur.* (*Luc.*, X, 18.) La chute de cette âme qui errait sur la terre, comme les anges dans le ciel, ne sera pas si brusque; mais pour être plus lente, elle n'en sera pas moins déplorable; et que deviendra ce trésor de mérites amassés à si grands frais, si l'humilité, qui en est la sauve-garde, et, pour ainsi dire, le sel des vertus, vient à faire place à ces vaines complaisances, à ces retours d'amour-propre que produit comme naturellement l'estime

des hommes? Vous la soutiendrez, ô mon Dieu, et, j'ose le dire, vous vous devez à vous-même de la soutenir, si c'est vous qui avez voulu la faire connaître pour la gloire de votre saint nom, et pour l'éducation de votre Eglise. Mais s'il faut que les surprises d'un amour-propre, contre lequel on ne s'est pas tenu assez en garde, l'aient fait parler, et aient enfin arraché un secret dont elle avait jusqu'alors si bien connu toute l'importance; ah! Seigneur, ce que vous ne devez plus à ses dispositions présentes, accordez-le au souvenir de ses vertus passées : je me borne après tout, à vous demander pour elle un châtiment où la miséricorde règne sur la justice; rendez-lui sa première obscurité : si ce n'est point assez, faites que méprisée des hommes, dont l'estime commençait à la flatter, elle vienne à concevoir pour elle-même un mépris désormais trop bien fondé, ne portât-il que sur l'imprudence et sur l'indiscrétion qui l'avaient exposée au danger de se perdre pour toujours.

Au surplus, je ne sais que trop jusqu'où vont sur ce point les illusions de l'amour-propre; on n'a, dit-on, rien moins en vue que l'estime et l'approbation des hommes; on ne la cherche pas; et qu'y a-t-il donc tant à craindre, quand on procède en tout avec candeur, avec franchise, avec cette évangélique simplicité qui nous est si recommandée? on le dit, on le croit même avec une espèce de bonne foi : ce langage n'est donc pas toujours le langage d'une hypocrisie qui cherche à nous tromper ; ce n'est le plus souvent que le langage d'une âme prévenue en sa faveur, et qui ne sait pas faire un juste discernement de l'esprit dont elle est animée. Que n'aurais-je point à lui dire? quelle importune lumière ne ferais-je point briller à ses yeux, si le temps me permettait d'entrer dans le détail, et d'approfondir avec elle tous les motifs, et jusqu'aux plus secrets ressorts de sa conduite? Mais accordons-lui ce qu'elle peut exiger de plus; et déjà persuadés de sa sincérité, ne lui disputons pas la vérité du témoignage qu'elle se rend à elle-même. Est-ce donc précisément à cette indifférence pour l'estime des hommes que Jésus-Christ appelle surtout ceux qui font une profession particulière de marcher à sa suite, lorsqu'il leur recommande en termes si exprès, de couvrir d'un voile impénétrable tout ce que l'esprit de pénitence et de mortification leur inspire de jeûnes et d'austérités extraordinaires; de cacher à leur main gauche les aumônes que répand leur main droite; de ne confier qu'aux réduits les plus obscurs, et à la plus profonde solitude, ces longues et fréquentes communications avec Dieu, qu'il ne confiait lui-même qu'aux voiles et au silence de la nuit? Vous nous l'avez dit, ô mon divin Sauveur; ces hommes dont la haine la plus opiniâtre et la plus envenimée ne peut perdre que des corps, que vous saurez nous rendre avec avantage, ne sont point à craindre pour nous; mais vous-même nous avez appris à craindre l'œil de ces hommes, dont l'estime, dont les éloges pourraient empoisonner des vertus sur lesquelles nous ne pouvons compter, qu'autant que nous savons les cacher dans le sein d'un Dieu, qui seul en doit être la récompense. Jésus-Christ n'exige ici rien de nous, que sa sainte Mère n'eût pratiqué d'avance ; et ces leçons ne nous apprennent rien, dont la conduite de Marie ne nous ait déjà tracé le plus parfait modèle. Heureux, et mille fois heureux les chrétiens qui travaillent à le suivre, et dont, suivant l'expression de l'Apôtre, la vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ! *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* (*Coloss.*, III, 3.) Vierge sainte, ce sacrifice héroïque et caché pendant si longtemps sous les apparences les plus simples et les plus communes, est aujourd'hui le fondement de toute la gloire dont vous jouissez dans le ciel, et de tous les honneurs qu'on vous rend sur la terre, et même de cette médiation toute puissante que nous implorons avec confiance, mais dont nous n'attendons rien de plus précieux, que la grâce dont nous avons besoin pour profiter de vos exemples; assurés qu'en marchant sur vos pas, nous ne pouvons manquer d'arriver au même terme, à cette éternité bienheureuse, où nous conduise le Père, etc.

SERMON XIV.

SUR L'ANNONCIATION.

Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. (*Luc.*, I, 38.)

Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

Tel est, Messieurs, le langage de cette humilité profonde, qui a mis la sainte Vierge en état de mériter et de soutenir l'auguste qualité de Mère de Dieu. Moins humble, elle se fût rendue aux premières paroles de l'ange; et l'orgueil, toujours prêt à croire ce qui le flatte, n'eût rien trouvé de si obscur et de si difficile dans le mystère qu'elle a tant de peine à comprendre : mais ce même orgueil, si crédule et si prompt à compter sur tout ce qu'on lui promet, ne l'eût pas été moins à répandre son poison sur la plus haute de toutes les destinées. Humilité de Marie, humilité d'esprit, qui la peint à ses yeux comme également indigne des éloges qu'on lui donne et des honneurs qu'on lui prépare; de là le trouble dont elle se trouve saisie : *Turbata est.* (*Luc.*, I, 29.) Humilité de Marie, humilité de cœur, qui préfère sans balancer l'innocence la plus obscure, à tout ce qui pouvait tant soit peu en altérer la pureté ; de là son inquiétude sur le choix des moyens qui doivent concourir à son élévation : *Quomodo fiet istud?* (*Ibid.*, 34.) Humilité de Marie, humilité pratique et de conduite, qui, sans retour sur les prérogatives de la maternité divine, paraît n'en accepter que les devoirs; de là cette réponse modeste, qui ne l'annonce que pour une humble servante soumise aux ordres de son maître : *Ecce Ancilla Do-*

mini. (*Luc.*, I, 38.) Trois caractères de l'humilité de Marie, qui, partageant comme naturellement notre évangile, seront aussi le partage de ce discours.

Tout notre mystère nous offre, dans la personne de Marie, le plus parfait modèle d'un esprit véritablement humble, d'un cœur solidement humble, d'une conduite constamment humble. Mais ce qu'on n'apercevrait peut-être pas du premier coup d'œil, ce qu'il est pour nous de la dernière importance de bien concevoir, je le renferme dans les trois propositions suivantes; et je dis premièrement que c'est à cet esprit si véritablement humble, que Marie doit la gloire de sa destination : je dis, en second lieu, que c'est à ce cœur si solidement humble, que Marie doit la lumière qui la dirige dans son acceptation : je dis enfin, que c'est à cette conduite si constamment humble, que Marie doit la conservation des vertus qui se soutiennent, qui se perfectionnent même dans son élévation. Implorons les lumières du Saint-Esprit, par l'entremise de Marie elle-même, en lui disant avec l'ange : *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

Quand je vous dirais que toutes les vertus se trouvèrent dans Marie, et qu'elles se trouvèrent dans le degré le plus parfait, le plus sublime, le plus héroïque, je ne vous parlerais que le langage constant et uniforme des Pères de l'Eglise : et voilà pourquoi l'Esprit-Saint a renfermé l'éloge de Marie dans ces courtes, mais énergiques paroles, Marie, de laquelle est né Jésus : ***De qua natus est Jesus.*** (***Matth.***, I, 16.) Les patriarches, les prophètes, les martyrs, tous ces héros de l'un et de l'autre sexe qui occupent une place si distinguée dans les saintes Lettres, eurent sans doute leurs vertus, et de grandes vertus : mais ils n'eurent pas toutes les vertus; du moins ne les eurent-ils pas dans le même degré; mais s'ils n'eurent pas les vices, ils eurent les faiblesses, les fragilités inséparables de l'humanité : mais il n'en est point qui ait rempli toute la mesure de sa grâce, qui ait toujours été tout ce qu'il pouvait, ou même tout ce qu'il devait être; mais une vertu dominante et marquée au coin de l'héroïsme, effaçait dans eux l'éclat des autres vertus qui l'accompagnaient, et remplaça peut-être le mérite des vertus qui ne marchaient pas à la suite. Si la sainteté de Marie avait été comme la leur, une sainteté bornée, elle aurait eu, sans doute, comme eux, ses éloges particuliers; éloges magnifiques, tant qu'il vous plaira, mais toujours éloges bornés. Oserais-je le dire? et, comme vous pensez bien, sans prétendre égaler la créature au Créateur, il en est en quelque sorte des vertus de Marie, comme des perfections de Dieu, toutes réunies, toutes égales, toutes au suprême degré; le seul éloge digne du Dieu de toute perfection, étant presque le seul qui convînt au modèle de toutes les vertus : aussi, le même Dieu qui n'a compté pouvoir se louer en Dieu, qu'en s'annonçant pour celui qui est par excellence : *Ego sum qui sum* (*Exod.*, III, 14), n'a-t-il trouvé d'éloge digne de Marie, que dans le titre qui l'annonce pour mère de Jésus, *de qua natus est Jesus.* (*Matth.*, I, 16.)

Mais si la force, le courage, la grandeur d'âme; si la foi, l'espérance, la charité, la pureté; en un mot, si toutes les autres vertus de Marie ne le cèdent en rien à son humilité, sur quoi peut être fondée la préférence que lui donnent saint Augustin et saint Bernard, en nous assurant que c'est surtout à son humilité qu'elle doit l'auguste qualité de Mère de Dieu : ***Humilitate concepit?*** Sur quoi fondé, mes chers auditeurs? sur la nature même de cette humilité profonde; j'entends toujours cette humilité d'esprit, qui ne se croit capable de rien, qui compte ne mériter rien, qui rapportant à Dieu toute la gloire de ce qu'il fait pour nous, et de ce qu'il nous donne le courage de faire pour lui, ne nous laisse voir en nous et comme de nous, que notre misère, notre bassesse, notre néant. Humilité, vertu la plus propre, disposition la plus prochaine à fixer sur nous les regards et la complaisance d'un Dieu, que l'Ecriture nous représente comme l'ennemi déclaré des hommes superbes; et qui toujours déterminé à déconcerter, à confondre les projets d'un orgueil présomptueux, n'a rien de si précieux dans les trésors de sa grâce, qu'il ne se fasse un plaisir de prodiguer aux âmes vraiment humbles : ***Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.*** (*Jac.*, IV, 6). Ainsi a pensé dans tous les temps, ainsi a toujours dû penser un Dieu Maître et Créateur des hommes; un Dieu qui, comme s'exprime l'Apôtre, ne voit en nous de vie, de mouvement, d'existence même, que ce qu'il nous en communique : ***In ipso vivimus, movemur et sumus*** (*Act.*, XVII, 28); un Dieu qui d'ailleurs, tout Dieu qu'il est, disons mieux, un Dieu qui, parce qu'il est Dieu, ne peut agir que pour sa propre gloire. L'homme superbe ne peut pas, et quelquefois il ne prétend pas lui ravir entièrement cette gloire dont il est si jaloux; mais il en usurpe du moins une partie; et dès qu'il s'enfle, dès qu'il se prévaut, dès qu'il se glorifie de ses talents, de ses services, de ses vertus, s'il n'ignore pas absolument, du moins il ne connaît qu'à demi ce qu'il doit à l'auteur de son être. Moïse et les prophètes, Jésus-Christ même et les apôtres, n'ont rien épargné pour nous faire sentir tout ce que cette usurpation sacrilége renferme d'odieux et de capable d'allumer la colère du Seigneur.

S'il est des chrétiens qui aient encore aujourd'hui peine à le comprendre, ce ne doit sûrement pas être ces maîtres mortels, ces dieux de la terre, qui de tous leurs droits n'en exigent aucun, et pour tout dire, n'en doivent exiger aucun plus à la rigueur, que l'aveu d'une dépendance absolue, universelle, perpétuelle. Le titre sur lequel ils se fondent, ce titre imprescriptible, inaliénable, qu'aucune puissance sur la terre ne peut leur contester; ce titre même n'annonce-t-il

pas de la manière la plus énergique, leur absolue et totale dépendance à l'égard du Maître qu'ils voient seul au-dessus de leur tête? L'autorité dont ils sont revêtus, dans sa source, ils ne la tiennent que de Dieu; dans son exercice, ils n'en sont comptables qu'à Dieu; dans son abus même, ils n'ont à craindre que le jugement de Dieu: qu'on dise, tant qu'on voudra, que toute solide, tout incontestable qu'est cette prérogative du trône, il est dangereux qu'elle ne les éblouisse, qu'elle ne les enivre; pour moi, je ne crains point de le dire, je ne vois rien de plus propre à les éclairer et à les instruire sur le plus essentiel de tous leurs devoirs; et de ce principe si certain, que tout ce qu'ils sont, ils le tiennent de Dieu, et de Dieu seul, je ne vois rien à conclure, sinon qu'ils sont dans une dépendance immédiate de Dieu, et de Dieu seul; que tout ce que la raison et la religion leur donnent de sujets, tout ce que la flatterie même et l'adulation a bien osé nommer leurs créatures, leur doivent moins qu'eux-mêmes ne doivent à Dieu, dépendent infiniment moins d'eux, qu'eux-mêmes ne dépendent de Dieu; que l'état d'abaissement et d'humiliation où paraît, où doit paraître devant eux toute grandeur subalterne, n'est rien en comparaison de l'état d'humiliation et d'anéantissement où ils doivent eux-mêmes paraître devant Dieu.

Ainsi l'avait parfaitement compris cette Vierge auguste, que la foi nous représente aujourd'hui dans un degré d'élévation supérieur à tout ce que nous voyons de plus grand sur la terre: il ne s'agit de rien moins pour elle que de devenir la Mère du Messie, la Mère d'un Homme-Dieu; et, dussent aujourd'hui, comme au temps de Nestorius, en frémir l'hérésie et le libertinage, redisons-le avec complaisance et dans toute la rigueur des termes, il ne s'agit de rien moins pour elle que de devenir la Mère d'un Dieu. Quelle eût été la surprise, le trouble, la frayeur même de cette âme si humble, si on lui eût dévoilé brusquement toute la grandeur de sa destinée? A peine l'ange du Seigneur la lui laisse-t-il entrevoir; il ne lui parle que des trésors de grâce dont elle est remplie: *Ave, gratia plena* (*Luc.*, I, 18); le Seigneur est avec vous: *Dominus tecum* (*Ibid.*); entre toutes les femmes, il n'en est aucune qu'il ait prévenue d'une bénédiction si particulière et si distinguée: *Benedicta tu in mulieribus*. (*Ibid.*) Ce n'est ni de l'éclat de sa naissance, ni du sang des patriarches et des rois, qui coule dans ses veines, et, ce qui fonderait un éloge plus solide, ce n'est pas même de ses vertus qu'on la félicite; encore une fois, on ne lui parle que des faveurs du ciel, et des grâces de son Dieu; mais ce sont des grâces spéciales et des faveurs distinguées; on ne lui dit rien que de vrai; rien dont elle n'ait eu les preuves les plus sensibles et les plus convaincantes, depuis l'instant même de sa conception; rien dont elle n'ait sans doute mille et mille fois béni le Dieu de son cœur; et cependant, à peine paraît-elle comprendre ce qu'on veut lui dire. Ce langage que lui tient l'envoyé du Seigneur, est le langage de l'estime et du respect; c'en est assez pour la troubler: *Quæ cum audisset, turbata est in sermone ejus.* (*Ibid.*, 29.) Est-ce la voix du Seigneur qui daigne lui parler par l'organe de son Ministre? Moins humble, elle serait plus disposée à le croire; et, si le Seigneur ne lui fait pas un honneur, dont elle se reconnaît indigne, que peut-elle penser? que ne doit-elle pas craindre du discours qu'elle vient d'entendre: *Cogitabat qualis esset ista salutatio.* (*Ibid.*) Rassurez-vous, lui dit l'Envoyé de Dieu, et d'un ton à se faire connaître pour ce qu'il est: rassurez-vous, Marie: *Ne timeas, Maria.* (*Ibid.*, 30.) Je vous le redis encore, et c'est de la part du Seigneur que je vous le dis; vous avez trouvé grâce devant ses yeux: *Invenisti gratiam apud Dominum* (*Ibid.*): vous concevrez, et vous mettrez au monde un Fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus: *Concipies et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum.* (*Ibid.*, 31.) Ici, Messieurs, quel magnifique avenir se dévoile aux yeux de Marie! Ce Jésus qui doit naître d'elle, assis sur le trône de David, exercera, jusqu'à la fin des siècles, un empire absolu sur toute la maison de Jacob; il sera nommé le Fils du Très-Haut, et il sera reconnu pour le Fils de Dieu: *Vocabitur Altissimi Filius; vocabitur Filius Dei.* (*Ibid.*, 32.) Le mystère d'un Dieu, qui s'abaisse, qui s'anéantit jusqu'à se revêtir d'une chair mortelle; ce mystère incompréhensible à tous les princes du siècle; ce mystère, l'écueil ou le scandale d'une raison orgueilleuse et déterminée à ne rien croire que ce qu'elle peut comprendre, n'est que l'objet de la foi la plus prompte et la plus soumise pour une vierge éclairée à l'ombre du sanctuaire. Rien ne la trouble, rien ne la déconcerte, rien ne lui paraît plus difficile à comprendre, que ce qu'une âme vaine aurait le plus aisément compris: uniquement occupée du peu de proportion qu'elle trouve entre ce qu'elle est, et ce qu'on veut qu'elle devienne; frappée de la distance infinie qui lui paraît séparer ce qu'elle appelle son néant et sa bassesse, d'avec une dignité qui l'élève au-dessus de tout ce que Dieu a jamais fait, de tout ce que Dieu fera jamais de plus grand dans le ciel et sur la terre: elle a besoin de toute sa foi pour croire, de tout son courage pour obéir; et à l'instant même où sa soumission aux ordres qu'on lui intime, en fait la Mère d'un Dieu, elle ne se souvient, et promet, pour ainsi dire, de ne se souvenir jamais que de la qualité de son humble Servante: *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* (*Ibid.*, 38.)

Telle est, Messieurs, l'idée que l'Evangile nous donne de l'humilité de Marie. Après nous avoir renfermé l'éloge le plus complet et le seul digne d'elle, dans ce peu de paroles: Marie, Mère de Jésus: *De qua natus est Jesus* (*Matth.*, I, 16), son humilité est la seule de ses vertus que l'écrivain sa-

cré ait cru devoir nous peindre avec les couleurs les plus vives et les plus naturelles, et dont il ait pris soin de rassembler tous les traits sous un même point de vue. Toujours attentif, dirai-je, à réunir ou bien à opposer les bas sentiments que Marie a d'elle-même, aux projets de grandeur et d'élévation que le Seigneur a formés sur elle, ne dirait-on pas qu'il a voulu tracer la route qu'ont suivie saint Augustin et saint Bernard? N'importe, et pour justifier la préférence que Dieu donne à l'humilité sur toutes les vertus de Marie, fallût-il une raison tirée de la nature même de l'humilité, je suis en état de vous en fournir, et d'une évidence à laquelle j'espère que vous ne vous refuserez pas. Appliquez-vous, chrétiens, et suivez-moi, je vous prie. Tous ceux que la naissance, que la fortune, que des postes éminents ont mis à portée d'enrichir les uns, d'élever les autres, de distribuer les grâces, de donner des emplois, m'applaudiront sans doute, s'ils m'entendent dire, ce qui d'ailleurs est certain, que de tous les vices, le plus odieux au jugement de Dieu c'est l'ingratitude; et Dieu veuille qu'ils n'aient pas été les premiers à donner l'exemple qu'ils se plaignent de voir si bien suivi; qu'ils n'aient pas abandonné, sacrifié d'anciens amis, à qui ils devaient peut-être leur élévation, pour s'en faire de nouveaux qui pussent la maintenir : je les suppose d'ailleurs trop équitables pour placer au rang des bienfaits cette protection mercenaire qui vend si chèrement ce qu'on donnait du temps de nos pères; ces grâces, pour ainsi dire, mises à l'encan et qu'on n'obtient que faute de concurrents qui puissent ou qui veuillent y mettre l'enchère. Je ne parle que de ce petit nombre d'âmes généreuses, qui aiment à faire plaisir, qui obligent pour obliger; également incapables d'oublier un service qu'on leur a rendu et d'en refuser un qu'elles sont en état de rendre : accoutumées à juger des sentiments d'autrui par leurs propres sentiments, il ne leur faut rien moins qu'une expérience personnelle pour leur apprendre qu'il est des ingrats. Expérience douloureuse, qui blesse le cœur par l'endroit le plus sensible; sensibilité juste, naturelle, bien pardonnable à des hommes, puisque Dieu lui-même n'a pas dédaigné d'en emprunter les dehors et le langage; puisque Dieu lui-même n'a pas compté pouvoir mieux nous peindre toute l'horreur, toute l'indignation que lui cause la vue de nos ingratitudes, qu'en nous la représentant sous le symbole d'une douleur profonde qui lui perce le cœur et qui le force au repentir de ses bienfaits. Si donc il est une vertu dont le caractère propre et particulier puisse lui répondre d'une reconnaissance proportionnée à l'étendue de ses bienfaits, qui peut douter qu'elle ne soit la première et la plus considérée dans la distribution de ses faveurs? Or, je ne crains pas de le dire, dans l'ordre de la grâce et même dans l'ordre civil et politique, par rapport à Dieu et même par rapport aux hommes, la mesure de l'humilité est la mesure de la reconnaissance; et de tous les vices, l'orgueil est celui qui fait le plus communément des ingrats.

Non, mes chers auditeurs, le cœur de l'homme n'est point inaccessible aux traits de l'amitié ni aux sentiments de la reconnaissance. Malgré la corruption presque générale introduite par le péché de notre premier père, aimer ceux qui nous aiment, faire du bien à ceux qui nous en font, ce ne sont pas là, nous dit dit Jésus-Christ, de ces vertus qui puissent caractériser ses disciples et mériter les récompences éternelles; les nations idolâtres les ont connues, estimées, pratiquées, autant et peut-être plus par instinct que par lumière. Mais, comment voulez-vous qu'un homme vain, présomptueux, enflé de son mérite, se tienne obligé d'une distinction qui ne répond pas à l'idée qu'il a de ses talents et de ses services? Cent et cent fois vous l'avez entendu dire, et avec trop de malignité; si on n'admet pas quelques exceptions à la loi, d'ailleurs assez générale, donner un bénéfice, une charge, un emploi, c'est faire un ingrat et bien des mécontents. Ajoutons qu'il ne manquera à la plupart des mécontents que d'avoir obtenu, pour être eux-mêmes des ingrats. Qu'y a-t-il, en effet, qui montre plus clairement un penchant marqué pour l'ingratitude, que l'esprit de plainte et de murmure? esprit qui, bien ou mal fondé, n'a sans doute, et ne peut avoir pour objet qu'une injustice réelle ou prétendue. En vous rendant à l'importunité de ses cris, peut-être viendriez-vous à bout de le faire taire : je dis peut-être, car qui sait, si après un remercîment de pure cérémonie, un homme vain et présomptueux n'ira pas se plaindre ailleurs d'une justice trop tardive, et donner les délais qui ont tant coûté et à son orgueil et à son avidité comme un titre qui le décharge de tout le poids de la reconnaissance? Ils sont rares, ces hommes humbles et modestes, disposés à recevoir comme une grâce, comme une faveur signalée, ce que tout autre à leur place ne regarderait que comme une demi-justice. Peu empressés à se produire, ils ne savent pas arracher, à peine savent-ils demander, mais ils n'en savent que mieux sentir et reconnaître les bienfaits.

N'allons pas plus loin, et sans sortir de notre mystère, supposons qu'à tous les trésors de la grâce, et surtout qu'à toutes les autres vertus que nous admirons dans Marie, il se fût mêlé un grain de vanité, quelque retour d'une complaisance trop naturelle et que je dirai la mieux fondée, si jamais elle pouvait avoir de fondement solide; instruite d'ailleurs que c'est dans la tribu de Juda, dans la famille de David, que Dieu s'est si souvent et si solennellement engagé de choisir la Mère de son Fils unique; elle eût été moins surprise, dès lors moins touchée, dès lors moins reconnaissante d'une distinction dont l'exactitude, la régularité, la ferveur de sa conduite lui

avaient au moins permis quelque espérance, nous n'aurions pas, du moins nous ne l'aurions pas tel que nous l'avons, ce cantique d'actions de grâces que l'Eglise met tous les jours à la bouche de ses ministres. Non, dit Marie, mon âme n'a d'autre occupation que de bénir et d'exalter le Seigneur. Mon esprit surpris, étonné, hors de lui-même, a été transporté de joie à la vue d'un Dieu auteur de mon salut. Expressions vives, tendres, animées, qui ont leur source dans une humilité profonde et qui ne lui permet pas de s'apercevoir que les regards du Seigneur fixés sur elle, y aient découvert rien de plus que la bassesse d'une simple servante : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* (*Luc.*, I 48.) Ce ne sont point ses vertus, ce ne sont point ses mérites : c'est uniquement son bonheur qui doit faire l'entretien de tous les siècles à venir : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* (*Ibid.*) Qu'elle nous parle dans la suite ce langage noble, énergique, majestueux, tel que l'ont parlé les prophètes; qu'elle ne voie rien de plus grand que ce que le Seigneur Dieu tout-puissant fait pour elle; qu'elle nous le représente occupé à déployer en sa faveur toute la puissance de son bras, je n'en suis point surpris; c'est surtout à l'humilité qu'il appartient, ou plutôt il n'appartient qu'à l'humilité seule, de bien connaître, de bien sentir, surtout de bien peindre les bienfaits. Tout ce qu'on mérite, et, ce qui s'étend infiniment plus loin, tout ce qu'on croit mériter, on le met sur le compte de la justice; tout ce que l'ambition a sollicité en secret, et peut-être mendié à titre de grâce, en public l'orgueil et la présomption prétendent n'en jouir qu'à titre de mérite et de récompense : et combien de fois a-t-on vu que tel qui, comblé de biens et d'honneurs, ne vantait que les lumières et l'équité de ceux qui l'avaient mis en place, était cité dans le public comme un exemple sensible de ce que peuvent les caprices du sort et l'aveugle prévention qui préside à la distribution des faveurs.

On n'aura jamais, et jamais il ne sera possible d'avoir rien de pareil à reprocher au Dieu que nous servons. Maître absolu de ses dons, il en fait part à qui il lui plaît; mais il ne donne et ne peut jamais donner qu'à charge d'une reconnaissance proportionnée à ses bienfaits : et où la trouver plus sûrement, plus pleinement, plus constamment cette reconnaissance, que dans une âme humble, modeste, pénétrée de sa bassesse et de son néant? et si de pareils sentiments ont bien pu, s'ils ont en quelque sorte dû assurer à Marie la préférence glorieuse dont nous la félicitons aujourd'hui, quoi de plus efficace pour assurer le salut des enfants, que ce qui a fait toute la grandeur de leur Mère? Je l'ai déjà dit, et je le répète, c'est surtout aux âmes humbles que Dieu se plaît à communiquer tous les trésors de sa grâce : *Humilibus dat gratiam.* (*Jac.*, IV, 6.) Grâces de persévérance pour les justes, dont les chutes déplorables n'ont presque jamais d'autre principe que celui qui causa la chute de l'apôtre saint Pierre; je veux dire l'orgueil et la présomption. Grâces de conversion pour les pécheurs même qui paraissent d'ailleurs les plus désespérés. Oui, mon cher auditeur, eussiez-vous eu le malheur de profaner cent et cent fois la grâce de votre adoption; eussiez-vous vécu dès vos plus jeunes années et vieilli dans le désordre; dès qu'un vif sentiment de vos misères aura fait mourir l'orgueil qui en a été le premier et peut-être l'unique principe; dès que vous saurez, suivant l'expression du Prophète, vous humilier sous la main puissante de votre Dieu; dès qu'à l'exemple de l'enfant prodigue, vous bornerez vos prétentions à rentrer en qualité de serviteur et de mercenaire dans la maison paternelle; dépositaire de vos sentiments, les miens se partageront entre la douleur que me causeront vos anciennes prévarications et l'espèce d'envie que je ne pourrai m'empêcher de porter à vos dispositions présentes. S'humilier, s'anéantir, se confondre à la vue de ses iniquités; soupirer après le pardon, et n'oser presque se le promettre; souhaiter avec empressement, avec ardeur, et ne demander qu'en tremblant une grâce dont on se reconnaît absolument indigne; prière éloquente, efficace, impérieuse, qui suspend la foudre, qui désarme la justice, qui vous ouvre le sein d'une miséricorde toujours prête à s'épancher en bienfaits, dès qu'elle peut les faire tomber sur une âme faible et reconnaissante. Je sais qu'il pourra se trouver des chrétiens exacts, réguliers, scrupuleux même, sur l'observation de la loi, qui jugeront de vous comme le pharisien superbe jugea du publicain de l'Evangile, et qui, tranquilles sur leur propre sort, croiront ne devoir, ne pouvoir même s'alarmer que sur le sort qui vous menace: pour moi, qui ne dois avoir d'autre règle pour juger que celle que Jésus-Christ nous donne, tranquille sur ce qui vous regarde, je ne craindrai que pour eux; je craindrai ce qu'ils ne craignent pas; je craindrai, parce qu'ils ne craignent pas; et plût à Dieu que je pusse les faire craindre eux-mêmes, en leur remettant devant les yeux ce principe si certain dans la morale chrétienne : je vous le propose comme le précis de ce premier point. La persévérance du juste, dont la vertu n'est pas à l'épreuve du poison de cet orgueil que Dieu prend plaisir à confondre, est quelque chose de plus rare, de plus difficile, que la conversion d'un pécheur qui fait parler en sa faveur cette humilité à laquelle Dieu ne peut rien refuser : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* (*Jac.*, IV, 6) Mais avançons. Si Marie doit à un esprit véritablement humble la gloire de sa destination, comme je viens de vous le montrer, elle doit à un cœur solidement humble la lumière qui la dirige

dans son acceptation : c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Qu'un esprit vain, présomptueux, qui se croit digne de tout, prenne l'essor, et donne une libre carrière à ses désirs ; qu'il aspire à tout, qu'il prétende à tout, qu'il éclate en plaintes et en murmures, s'il ne parvient pas à tout ; c'est, dites-vous, une suite naturelle de l'orgueil et de la présomption qui le domine. Un esprit humble, ajoutez-vous encore, du moins un esprit modeste, équitable, qui saurait apprécier au juste ses talents et ses mérites, saurait dès lors borner ses désirs, et régler ses projets sur la connaissance qu'il aurait de lui-même. Permettez-moi de vous le dire, mes chers auditeurs, toute naturelle, toute commune, toute imposante que paraît d'abord cette façon de penser, elle est sujette à bien des mécomptes, si on prétend en faire une règle générale ; car s'il est une fausse modestie, et, comme s'exprime l'Ecriture, une espèce d'humilité pleine de malice : *Est qui nequiter humiliat se* (*Eccli.*, XIX, 23) ; il est aussi, j'ose le dire, un faux orgueil et une espèce de présomption hypocrite. Persuadé que l'on est assez communément, que l'on ne réussit qu'à proportion du talent que l'on a pour se faire valoir, le langage de l'orgueil et de la présomption n'est pas toujours le langage d'un homme aveugle et qui se trompe lui-même ; c'est assez souvent le langage d'un homme adroit, et qui cherche à nous tromper. S'annoncer avec un air de confiance, pour savoir ce que l'on ignore ; se donner pour capable d'un emploi dont on sait bien qu'on ne connaît, et dont au fond on ne souhaite que la décoration et les appointements ; demander hardiment, se plaindre hautement ; ce procédé ne réussit que trop souvent pour le bien des emplois, et même de la république : mais n'eût-il pas d'autre succès, on compte, et, à parler en général, on n'a pas tort de compter, qu'il servira du moins à couvrir une incapacité, quelquefois une indignité qu'on ne peut se dissimuler à soi-même. On peut donc se connaître et s'estimer peu, sans en être moins jaloux de l'estime d'autrui, sans en être moins empressé pour des honneurs, pour des distinctions, dont on serait peut-être moins avide, si on ne les regardait comme une ressource nécessaire contre le discrédit et l'avilissement dans lequel on craint de tomber : c'est-à-dire qu'on peut avoir un esprit modeste, équitable, qui sait se rendre justice en quelque sorte ; un esprit sincèrement humble, sans avoir ce cœur solidement humble, dont notre mystère nous présente le plus parfait modèle. N'en soyons pas surpris, mes chers auditeurs, l'orgueil est le vice de l'esprit, l'ambition le vice du cœur. Or, toutes les lumières de la raison, les lumières même de la foi, ne peuvent rien contre ses penchants, si la grâce médicinale de Jésus-Christ ne nous inspire le goût de cette humilité, qu'il nous assure avoir, pendant sa vie mortelle, fait les délices de son propre cœur : *Mitis sum et humilis corde.* (*Matth.*, XI, 29.)

Humilité de Marie, humilité de cœur, humilité solide. Reprenons la suite de notre Evangile, et tâchons de bien comprendre comment c'est à ce cœur si solidement humble qu'elle doit toutes les lumières qui la dirigent dans son acceptation. Je m'aperçois, Messieurs, qu'on peut m'arrêter ici dès le premier pas ; que non-seulement des sages du monde, mais des chrétiens, et de ces chrétiens spirituels dont parle saint Paul, qui comptent qu'à ce titre il leur appartient de juger de tout, me demanderont s'il faut donc tant de lumières et de délibérations, dès que la volonté de Dieu se manifeste ; si l'obéissance, et l'obéissance la plus prompte, la plus aveugle, n'a pas été de tout temps comme la pierre de touche de la vraie humilité? Objection spécieuse, et, à parler en général, objection si solide, que je serai le premier à l'ériger en maxime, et à vous en faire un principe de conduite, dont il n'est presque jamais permis, dont il est toujours dangereux de s'écarter, dès que la voix du Seigneur ne vous appelle qu'à porter sa croix et à partager ses humiliations. Je sais qu'un cœur ambitieux ne goûtera pas cette restriction ; je sais que s'il n'est pas tenté d'en mettre une toute contraire, au moins voudra-t-il absolument que la règle soit générale, et que, toujours prêt à obéir aux premiers ordres qui l'appelleront au faîte des honneurs, il ne hasardera seulement pas une remontrance, encore moins un refus, s'il ne se croit bien sûr de n'être pas exaucé. Mais je sais aussi que de la part d'un cœur solidement humble, et que sa pente porte à se placer au-dessous de ce qu'il mérite, le Seigneur agréa toujours des remontrances dont le principe ne pouvait que lui plaire ; que Moïse et Jérémie dans l'ancienne loi, dans la loi nouvelle, tant de saints pontifes, tant de grandes lumières de l'Eglise, dont l'humilité ne plia qu'avec peine, et après bien des délais, sous le poids de l'autorité qui les appelait à la conduite des peuples, ne furent punis de cette espèce de résistance, que par une déclaration plus expresse des volontés du Seigneur, et par des assurances réitérées d'une protection constante, dont le garant le plus sûr est cette humilité même qui nous en fait sentir tout le besoin. N'eussions-nous, après tout, d'autres preuves que celle que nous fournit notre mystère, qui peut douter que Dieu n'ait agréé la disposition d'un cœur si solidement, si généreusement, et, passez-moi ce terme, si héroïquement humble, qu'il préfère, sans balancer, l'innocence la plus obscure, à tout ce qui pourrait tant soit peu en altérer la pureté ? Et comment, dit Marie à l'envoyé du Seigneur, comment les grandes choses que vous m'annoncez pourront-elles s'accomplir en moi ? Je suis Vierge, et déterminée à l'être toujours. *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* (*Luc.*, I, 34.) Si la question qu'elle propose n'avait eu pour principe que cette orgueilleuse et indocile curiosité, qui veut tout voir, tout approfondir,

tout comprendre ; ou bien cet empressement inquiet et outré, qui ne compte sur ce qu'il désire avec ardeur, qu'autant que l'examen et la connaissance des moyens lui répond du succès ; une réprimande sévère, à tout le moins un silence dédaigneux, lui aurait annoncé le courroux du Seigneur. Mais un cœur humble, et tel que le cœur de Marie, a bien des priviléges; Dieu ne voit rien en elle de plus grand et de plus digne des honneurs qu'on lui présente, que le sacrifice même qu'elle est prête d'en faire à la conservation d'une vertu jusqu'alors obscure et peu estimée ; la difficulté qui l'arrête ne trouve dans l'envoyé du Seigneur qu'empressement à la faire disparaître ; il se hâte, dirai-je d'accepter la condition qu'exige Marie, ou bien de souscrire à la loi qu'elle impose? Vous serez mère, lui dit-il, et vous le serez sans cesser d'être Vierge ; le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.* (*Ibid.*, 35.)

Mais est-il bien sûr que toutes ces attentions si glorieuses pour Marie, c'est à son humilité qu'on les accorde? que ce ne soit pas autant, et peut-être plus, à cet amour tendre et généreux pour la pureté virginale, dont le Sauveur devait lui-même un jour nous faire de si magnifiques éloges? La résolution de ce problème a partagé les Pères, les docteurs, les ministres de la sainte parole; et parce qu'elle n'intéressait en rien la foi de l'Eglise ni la gloire de Marie, chacun a pu suivre en paix la route que lui traçait un zèle toujours bien sûr de nous faire trouver dans notre mystère de quoi nous inspirer l'estime et le goût d'une des plus grandes vertus du christianisme. S'il est une voie de conciliation qui puisse rapprocher, réunir même les deux sentiments, vous ne l'attendez pas sans doute de moi, Messieurs, puisque dans le plan que je me suis proposé, je vous ai dit jusqu'à présent que je n'ai eu en vue que d'assurer à l'humilité de Marie la préférence sur toutes ses autres vertus, par rapport à ce qui se passe dans notre mystère. Ecoutez-moi cependant, je vous prie, avec toute l'attention, et si vous le voulez, avec toute la précaution que peut inspirer le préjugé d'ailleurs assez légitime, contre un homme qui paraît avoir lui-même déjà préjugé.

Depuis la célèbre prédication du prophète Isaïe, qui annonçait aux Juifs que l'Emmanuel naîtrait d'une Vierge : *Ecce virgo concipiet* (*Isa.*, VII, 14) ; il n'eût pas, sans doute, été surprenant qu'une fille de Juda, bien instruite du sens de la prophétie, eût volontiers consenti à rester toujours vierge, pour avoir l'honneur d'être la mère du Messie ; mais de conserver sa virginité au Seigneur, sans autre espérance que de se rendre plus agréable à ses yeux, c'est une vertu dont il était réservé à Marie de nous donner le premier exemple; mais d'aimer et de chérir cet engagement, jusqu'à le préférer aux honneurs de la maternité divine ; ici, Messieurs, on se tait, on admire, on est forcé de se rendre autant à la raison, qu'à l'autorité de ceux qui ont regardé ce refus si grand, si magnanime, comme le premier, et peut-être comme l'unique fondement de toutes les grandeurs de Marie. Ce n'est plus les contredire, que de faire une démarche de plus, et de remonter jusqu'à la source des lumières qui ont éclairé, dirigé, enfin décidé la sainte Vierge pour un refus si héroïque. Or, voilà précisément à quoi se sont bornés ceux qui, sans rien diminuer du prix et du mérite d'un pareil sacrifice, en ont cherché, et ont compté en trouver le principe dans les dispositions d'un cœur solidement humble. Entrons dans le détail, et sous quelque jour que nous envisagions la réponse de Marie, nous n'y trouverons rien qui ne porte le caractère et l'empreinte de l'humilité la plus héroïque. Contente dans l'état obscur où son Dieu l'a cachée, et pratiquant les plus grandes vertus dans l'ombre et le silence de la retraite, elle n'a pas même soupçonné que ses engagements dussent jamais se trouver en compromis avec les grands desseins qu'on lui annonce aujourd'hui. Pour peu que la surprise et l'éclat imprévu d'une si glorieuse destinée eussent été capables de l'éblouir, combien eût-elle trouvé de raisons propres à colorer, à justifier en quelque sorte, à consacrer son obéissance ? Et quelle autre vertu que l'humilité la plus profonde, a pu conserver à son cœur toute la liberté nécessaire pour examiner, pour peser tout au poids du sanctuaire, pour préférer enfin à tous les honneurs de la maternité divine, et quoi ? une vertu obscure, une vertu à peine connue pour une vertu, disons plus, une vertu qui, sous le voile du mariage qui l'unit avec un époux vierge comme elle, ne lui vaudra, de la part de son peuple, que les opprobres et les humiliations, dont il ne peut manquer de flétrir également une stérilité réelle ou apparente.

Ah! mes chers auditeurs, quand on vous a dit, et d'après Jésus-Christ même, que c'est de ce Dieu Sauveur que vous devez apprendre à être doux et humble de cœur : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde* (*Matth.*, XI, 29), un modèle si parfait vous effraie peut-être plus qu'il ne vous anime. Celui que vous présente aujourd'hui la conduite de Marie, vous paraîtra-t-il beaucoup plus à votre portée? Ce qu'il y a de bien sûr, c'est qu'il n'est point de chrétien qui ne soit indispensablement obligé de suivre l'exemple que lui donne Jésus-Christ, lorsqu'il rejette avec dédain l'offre que lui faisait l'esprit tentateur, de tous les royaumes du monde, pourvu qu'il voulût les acheter au prix d'une adoration sacrilége : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* (*Matth.*, IV, 9.) Mais ce Dieu Sauveur a bien voulu laisser à sa sainte Mère la gloire de servir de modèle aux âmes les plus ferventes, dont l'humilité la plus généreuse et la plus héroïque ne pourra jamais suivre

que de loin l'exemple que leur donne Marie, en sacrifiant ce que Dieu, tout Dieu qu'il est, peut lui offrir de plus grand, à la conservation d'une vertu de conseil. En est-il beaucoup, dans le siècle ou nous vivons, qui soient du moins éprises d'un désir sincère de marcher sur ses pas? et quel est le cœur qui résiste à l'attrait d'une distinction propre à nourrir son orgueil et flatter sa vanité, et à satisfaire son ambition? Dès qu'on voit quelque jour à s'avancer, et, comme on s'exprime communément, à faire son chemin, soit dans la robe, soit dans l'épée, peut-être même dans l'Eglise, examine-t-on avec la même attention, j'oserais presque dire avec le même scrupule que Marie, si les voies sont légitimes et canoniques? commence-t-on comme elle par se déclarer généreusement, pour ne vouloir, pour ne pouvoir entendre à aucune proposition avant de s'être bien assuré si elle ne renferme rien de contraire aux lois de Dieu et de son Eglise, aux vues mêmes de perfection que nous inspire une vocation particulière et personnelle? *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* (*Luc.*, I, 34.) On demande, je le sais, et l'on demande avec autant d'empressement, et l'on demande avec plus d'importunité que Marie, comment cela se fera-t-il: *Quomodo fiet istud?* on veut, comme elle, connaître les moyens; mais comme elle, non pas pour les comparer avec la loi de Dieu, encore moins avec les règles de la perfection chrétienne. Une sagesse profane, une politique toute mondaine présidera seule au jugement que l'on en portera, l'examen ne peut rouler que sur leur rapport et leur proportion avec le succès que l'on en espère; et parce qu'on veut s'élever, parce que l'on veut s'agrandir, à quelque prix que ce soit, la voie la plus courte et la plus sûre, paraîtra toujours assez légitime, au tribunal de l'ambition qui nous gouverne. A cela, Messieurs, quel remède? un cœur humble, modeste, formé sur les cœurs de Jésus et de Marie, qui ne voie rien que de grand, du moins rien de plus grand, que de plaire à Dieu, qui regarde l'honneur de servir Dieu, comme préférable à tous les honneurs, à toutes les distinctions, à tous les empires du monde: *Servire Deo regnare est.* Mais poursuivons.

Dès que la promesse d'une fécondité qui n'avait d'autre principe que l'opération de l'Esprit-Saint a levé la seule difficulté qui pût arrêter la sainte Vierge, son humilité forcée, pour ainsi dire, dans ses derniers retranchements, ne pouvait plus opposer aux volontés du Seigneur qu'une résistance opiniâtre : elle plie à l'instant sous les ordres qu'on lui intime, et la même humilité qui avait dicté son refus lui dicte une réponse unie, simple, modeste, et telle que la pouvait faire un cœur déjà plus occupé de ses devoirs que flatté des honneurs de la maternité divine : Je suis, dit-elle, je suis la servante du Seigneur; et puisqu'il m'en est ainsi ordonné, qu'il me soit fait selon votre parole : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* (*Luc.*, I, 38.) Finissons, mes chers auditeurs; c'est à cet esprit sincèrement humble que Marie doit la gloire de sa destination; c'est à ce cœur si solidement humble que Marie doit la lumière qui la dirige dans son acceptation. Il me resterait à vous montrer que c'est à cette conduite, si constamment humble, qu'elle doit la conservation des vertus qui se soutinrent, qui se perfectionnèrent même dans son élévation. A peine un discours entier suffirait-il pour développer les solides instructions que renferme la conduite de Marie; essayons seulement d'en dire assez pour nous convaincre du besoin que nous avons tous d'une humilité sincère, d'une humilité constante, d'une humilité solide, si nous ne voulons pas nous perdre par l'abus des honneurs mêmes que la providence de Dieu nous ménage; je dis surtout, d'une humilité constante, d'une humilité pratique et de conduite.

C'est là, dit-on quelquefois, que l'on attend cet homme, jusqu'à présent si simple et si modeste, qui a toujours paru si dépris de tout ce qui s'appelle grandeur et fortune; il s'agit de voir si, dans le rang où on vient de l'élever, il soutiendra toute la réputation qui l'y appelait, et peut-être depuis si longtemps; mais s'il vient à la démentir, qui pourra douter que tous ces beaux dehors de modestie et d'humilité ne fussent autant de piéges que nous tendait un orgueil politique et raffiné, pour parvenir plus sûrement à son but? Qui en pourra douter? C'est moi, Messieurs, c'est tout sage, tout chrétien, qui connaît les dangers de l'élévation, le cœur des hommes, son propre cœur. Non, j'ose le dire, rien de plus injuste, rien de plus téméraire, rien de plus aveugle que ces jugements si sévères, qui placent au rang des humilités fourbes et hypocrites toute humilité qui ne se soutient pas dans la grandeur et l'élévation : tel qui vit tranquille et content dans une condition médiocre, qui ne se croit ni les talents, ni les vertus que demandent les grands emplois, qui en craindrait les fatigues encore plus que les dangers; qui, s'y voyant appelé, et peut-être malgré lui, compte bien d'y conserver ses premiers sentiments, les démentira bientôt, s'il n'est toujours en garde contre cette enflure de cœur que lui reprocheront ceux-mêmes dont la bassesse et l'adulation ne travaillera qu'à les faire naître. C'est à cette difficulté que Dieu lui-même paraît avoir eu égard, lorsqu'après nous avoir déclaré qu'il n'est point de vice plus odieux et plus funeste que l'orgueil; que l'orgueil est le premier principe et, comme il s'exprime, la racine de tout péché : *Radix peccati superbia* (*Eccli.*, X, 15); il distingue, après tout, entre orgueil et orgueil, et frappe d'une malédiction particulière l'orgueil du pauvre, comme le plus coupable, du moins en ce qu'il doit être le plus aisé à vaincre : *Pauperem superbum odivit anima mea* (*Eccli.*, XXV, 3, 4)

Oracle terrible pour la plupart de nous, mes chers auditeurs, qui, dans une condi-

tion obscure, médiocre du moins, avons tant de peine à être humbles, lors même que nous ne voyons rien autour de nous qui flatte notre orgueil. Oracle qui devrait en même temps nous apprendre, non pas à justifier, non pas même à excuser, mais à plaindre ceux dont les yeux ne voient presque rien qui conspire à nourrir leur vanité : puissent-ils se plaindre eux-mêmes et connaître le danger qui les menace; danger contre lequel je ne vois point pour eux de préservatif plus infaillible que l'étude sérieuse et une imitation constante du modèle que leur présente notre mystère.

C'est bien aussi en leur présentant ce modèle si parfait, que je pourrais dire aux grands du monde, aux juges de la terre : éclairez-vous, instruisez-vous : *Et nunc intelligite, reges, erudimini qui judicatis terram.* (*Psal.* II, 10.) Que fait la grandeur et l'élévation? elle vous approche de Dieu, qui vous communique son autorité, un rayon de sa gloire; qui veut qu'on vous respecte, qu'on vous obéisse; elle vous éloigne des hommes, vos égaux par nature, vos inférieurs par devoir, par religion; plus votre grandeur vous approche de Dieu, plus vous devez être à portée de le mériter : disposez-vous à le servir, à lui obéir; on fait le contraire; on se fait de la grandeur même un titre d'indépendance, de dispense à l'égard des lois de Dieu, des lois de son Evangile; Marie en jugea bien autrement.

Par rapport aux hommes, on les regarde comme des esclaves, on les compte pour rien : *Humanum paucis vivit genus.* A cela, quel remède? Une humilité formée sur celle de Marie, qu'on vit toujours également attentive à remplir ses devoirs, ceux mêmes qui paraissaient n'être plus des devoirs pour elle, comme la loi de la purification.

Bonté, tendresse pour les hommes. Dieu a mis entre elle et nous une distinction glorieuse pour elle, mais utile pour nous : elle est la mère. nous sommes ses enfants; l'auguste prérogative de la maternité divine, en la plaçant immédiatement au-dessous de Dieu, l'élève infiniment au-dessus de nous; mais son humilité l'en approche. Epouse de Joseph, mère de Jésus, l'œil des hommes ne voit rien de plus, et les plus grandes vertus, et les plus terribles épreuves, et les sacrifices les plus héroïques, aujourd'hui l'objet de notre admiration, n'eurent, pendant sa vie, pour témoin que l'œil de ce Dieu dont l'amour fut l'unique principe. Sensible, généreuse, compatissante, mais toujours humble, modeste, réservée, nous ne connaissons qu'un seul miracle qui soit l'ouvrage de son crédit auprès d'un Fils qui ne pouvait dès lors, comme il ne peut encore à présent, lui rien refuser; nous ne savons si elle partagea, nous avons lieu de présumer qu'elle ne partagea pas les honneurs de l'entrée triomphante que fit le Sauveur dans Jérusalem; mais sur le Calvaire, il n'y a que des opprobres et des humiliations à partager : c'en est assez, nous sommes bien sûrs de la trouver au pied de la croix.

Heureux, et mille fois heureux les grands qui sauront se former sur ce modèle, et pour qui leur grandeur et leur élévation ne sera, comme pour Marie, qu'un titre de plus, qui les obligera à s'humilier, à s'anéantir, à plier sous toutes les lois d'un Dieu qui les a faits tout ce qu'ils sont! Heureux, et mille fois heureux les petits à qui la considération des dangers qui menacent l'élévation fera supporter avec patience, peut-être aimer une condition béatifiée par le Sauveur, et qui fut, pendant tout le cours de leur vie mortelle, la condition de Jésus et de Marie! Heureux et mille fois heureux les uns et les autres, si, pour obtenir les secours dont l'humilité leur fera sentir tout le besoin, ils ont souvent recours à la protection de cette Vierge, aujourd'hui toute-puissante, et qui, après leur avoir tracé ici-bas la route qu'ils doivent suivre, leur obtiendra les moyens de parvenir au terme de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

SUR L'AUMÔNE.

Misereor super turbam, quia ecce jam triduo sustinent me, et non habent quod manducent. (*Marc.*, VIII, 2.)

J'ai pitié de ce peuple qui me suit depuis trois jours, et qui n'a pas de quoi manger.

Jésus-Christ est-il donc aujourd'hui moins sensible à la misère des pauvres qu'il ne le fut aux besoins du peuple qui marchait à sa suite, ou son bras est-il raccourci? Mais si, comme nous n'en pouvons douter, il a toujours eu le même pouvoir et les mêmes sentiments, pourquoi cette voix féconde, qui multiplia les pains dans le désert, ne tire-t-elle pas encore aujourd'hui du sein de la terre de quoi nourrir tant de malheureux? Telle est l'importante question que j'entreprends de résoudre. Et pour vous déclarer tout d'abord ma pensée, je n'en chercherai point la résolution ailleurs que dans l'établissement de la loi qui commande l'aumône. Non, chrétiens, après ce qu'un Dieu Sauveur a fait pour mettre cette loi en vigueur, s'il lui reste encore quelque chose à faire en faveur des pauvres, n'attendons plus un miracle de puissance qui étonne la nature, mais un miracle de grâce qui change le cœur des riches. Vierge sainte, mère commune des riches et des pauvres, la destinée du pauvre dans le temps, la destinée du riche dans l'éternité, dépend peut-être de ce qu'il plaira à votre divin Epoux de m'inspirer aujourd'hui pour le soulagement des uns et pour la conversion des autres. Nous implorons ses lumières par votre entremise, en vous disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

La loi de l'aumône a trois rapports nécessaires : rapport au pauvre qui la réclame, rapport à Dieu qui l'impose, rapport au riche qui doit la remplir; sur quoi j'avance trois propositions que je vous prie de bien comprendre et qui vont faire le partage de ce discours. Je dis donc, premièrement, que la

loi de l'aumône, considérée par rapport au pauvre qui la réclame, est une loi fondée sur les sentiments les plus inviolables de la nature. Je dis, en second lieu, que la loi de l'aumône, considérée par rapport à Dieu qui l'impose, est une loi absolument nécessaire pour justifier sa Providence. Je dis enfin que la loi de l'aumône, considérée par rapport au riche qui doit la remplir, lui est encore infiniment plus avantageuse qu'au pauvre, en faveur de qui elle paraît établie : la nature, la raison, la foi concourent donc également, soit à autoriser, soit à faciliter la pratique de l'aumône. En deux mots, refuser l'aumône au pauvre, c'est pécher contre son frère, pécher contre son Dieu, pécher contre soi-même. Commençons.

PREMIER POINT.

Vous le savez, chrétiens, la nature, en nous formant pour la société, nous a tous unis par des liens qui ne dépendent, ni de la volonté, ni du caprice des hommes. Dans sa première institution, elle donne les mêmes bornes à nos besoins et à nos désirs, afin de pouvoir nous rendre tous heureux; et malgré sa corruption même, nous rappelant sans cesse à notre première origine ; combien lui devons-nous de lumières et de sentiments qui ne tendent qu'à nous faire souvenir que nous sommes tous frères?

Mais c'est surtout en faveur des pauvres et des affligés qu'elle paraît avoir épuisé toute sa tendresse. Grands du monde, rois, dieux de la terre, on vous craint, on vous respecte, on vous adore ; mais, soit orgueil, soit envie ou plutôt un sentiment de votre propre grandeur, on souffre toujours d'une servitude que la noblesse dément, on gémit sous le poids d'un joug d'ailleurs le plus doux; le dirai-je? la vertu même qu'on plaint si volontiers et qu'on admire dans la disgrâce, nous devient souvent odieuse, dès qu'elle est récompensée ; et le crime, après avoir excité nos murmures tandis qu'il prospérait, devient l'objet de notre compassion dès qu'il est puni. Enfin la vue, oui, la seule vue d'un homme qui ne nous est connu que par ses misères, touche, attendrit, afflige une âme bien née; et liant, en quelque sorte, sa destinée à celle du malheureux qu'elle contemple, l'oblige à partager les peines qu'elle ne peut lui épargner.

Or, je le demande, quelles ont pu être les vues de la nature ou plutôt de son Auteur, en nous inspirant ces sentiments? A-t-il prétendu que cette compassion, stérile et inutile pour ceux qui en sont l'objet, ne servît qu'à empoisonner nos plaisirs? n'a-t-il cherché qu'à multiplier les malheurs du genre humain, en nous faisant partager les peines de tous ceux qui souffrent ? n'est-ce pas au contraire une ressource qu'elle a préparée aux malheureux? Je vous le demande, à vous surtout qui vous piquez d'un cœur sensible et généreux, à vous, Mesdames, avec qui la douceur et la miséricorde semblent être nées? Eh! pourquoi chercher ailleurs une loi que vous portez au dedans de vous-mêmes? Non, ce n'est pas votre foi, ce n'est pas même votre raison que je consulte, c'est votre cœur que j'interroge, et vous devez me savoir gré de la confiance avec laquelle j'abandonne la destinée du pauvre à ces réponses. Aimez, disait autrefois saint Augustin, parlant de l'amour de Dieu, et faites ce que vous voudrez : *Ama, et fac quod vis*. Voyez, puis-je vous dire, voyez ce que souffrent les pauvres et faites ensuite ce que votre cœur vous dira : *Vide, et fac quod vis;* descendez dans ces cachots souterrains, où languissent tant d'infortunés débiteurs, victimes peut-être de l'avarice et de la cruauté, peut-être aussi du besoin d'un créancier qui les y retient jusqu'au payement de la dernière obole; un temps plus heureux et un travail constant auraient pu les mettre en état de le satisfaire; mais ce qu'ils n'ont pu jusqu'à présent, ils le pourront encore moins dans la suite ; ils y vieilliront donc, et pleurant la perte d'une liberté qui faisait tout leur trésor, la ruine d'une famille qui a tout perdu en les perdant, ils vivront, ils mourront esclaves; déjà l'ombre de la mort les environne; plus de soleil, presque plus de jour pour eux; l'obscurité et l'infection de leur cachot, image naturelle du tombeau ; l'indifférence, l'oubli des hommes, suite ordinaire de la mort; une aumône, peut-être une aumône médiocre briserait leurs fers, ouvrirait leurs tombeaux, forcerait en quelque sorte la mort même à rendre sa proie : vous le voyez, vous le pouvez, et j'ose le dire, si vous ne consultez que votre cœur, vous le voulez : *Vide, et fac quod vis.*

Voyez ces enfants, également incapables, et de s'expliquer sur leurs besoins et de s'aider eux-mêmes, mais en qui la nature, attentive à conserver son ouvrage, fait parler les douleurs ; des yeux presque éteints, un visage flétri, des membres glacés, quel spectacle pour une mère désolée ! la faim qui la presse, la maladie qui la mine, la mort qui la menace sont à peine des maux dignes de son attention ; uniquement occupée d'un objet plus intéressant, elle pense, elle sent qu'elle est mère ; ce nom si tendre et si doux fait aujourd'hui toute sa douleur; hors d'état de subvenir aux besoins de ses enfants, elle les baigne de ses pleurs, les serre entre des bras languissants et qui ont peine à les soutenir; tâche, mais en vain, d'apaiser par ses caresses des cris et des gémissements dont sa pauvreté ne lui permet pas de tarir la source; ces cris, ces gémissements perdus auprès d'une mère impuissante ne le seront point auprès de vous ; et charmés de pouvoir finir de pareilles misères, vous vous plaindrez et peut-être vous reprocherez-vous de les avoir si longtemps ignorées : *Vide, et fac quod vis.*

Entrez chez cette personne noble et vertueuse, autrefois riche, du moins aisée, aujourd'hui plus pauvre que les pauvres mêmes à qui leur condition permet l'aveu, peut-être l'exagération de leurs besoins; forcée

d'ailleurs par un honneur tyrannique à affecter un air tranquille et content, qui trompe jusqu'à des amis qui la plaindraient, qui la soulageraient, mais dont elle croirait payer trop cher les secours, s'ils lui coûtaient l'aveu de sa misère, elle attend les ombres et le silence de la nuit pour donner un libre cours à sa douleur; percez jusqu'à ce réduit obscur auquel seul elle confie ses inquiétudes et ses larmes; triste souvenir d'une fortune plus heureuse, regrets amers sur les fautes ou sur l'imprudence qui l'ont renversée, plaintes et gémissements sur sa situation présente, inquiétudes affreuses sur un avenir encore plus terrible; plongée, abîmée dans cet océan de douleurs, a-t-elle encore besoin qu'on vous parle, qu'on vous presse en sa faveur? Oui, Mesdames, et je crains pour elle les premiers mouvements d'un cœur trop peu maître de sa compassion : respectez donc sa misère, ne lui enviez pas la triste consolation de croire qu'elle pleure sans témoins; suspendez vos aumônes jusqu'à ce que vous ayez trouvé le secret de lui cacher la main qui les fait; à cela près, faites, faites ce que votre cœur vous dira : *Vide, vide, et fac quod vis.*

Enfin voyez, et quoi? Des misères qu'on ne peut bien connaître sans les voir; des misères dont le récit vous aura peut-être paru peu intéressant, et dont la vue ne suffirait que trop pour vous attendrir et pour vous passionner. Voyez donc encore une fois, mais voyez par vos propres yeux, et sondez vous-même cet abîme de misères; et ce que nos discours, ce que les invitations les plus tendres, ce que les menaces les plus terribles de votre Dieu n'ont pas fait jusqu'à présent, la vue du pauvre le fera. Vous répandrez vos aumônes, plus par instinct que par réflexion; et nous n'aurons plus qu'à rappeler à des vues de religion, une bonne œuvre dont vous alliez perdre le fruit en la donnant tout entière aux mouvements de la nature : *Vide, et fac quod vis.*

Ainsi l'avez-vous éprouvé, vous riches, qui écartez avec tant de soin le pauvre et le protecteur du pauvre. On vous dit, on vous croit insensibles : non, vous ne l'êtes pas. Car, dites-moi, je vous prie, pourquoi le démon de l'intérêt qui vous possède, après vous avoir engraissés peut-être du sang d'un grand nombre de malheureux, a-t-il peine à soutenir la vue de son ouvrage? Avouez-le : peu sûrs de votre propre cœur, vous n'oseriez lui laisser voir des misères que vous ne pourriez l'empêcher de sentir. Vous redoutez l'éloquence avec laquelle la seule vue du pauvre vous solliciterait en sa faveur. Fuyez donc, puisque c'est le seul moyen de conserver vos trésors; mais pensez que cette fuite rend un hommage forcé à la nature, et prépare un témoignage contre vous au jour des vengeances.

Grand Dieu! par quel caprice, ou plutôt par quel aveuglement les dons les plus précieux de la nature se changent-ils en poison pour nous entre nos mains? Quel usage fait-on aujourd'hui de ce fonds de sensibilité qu'elle a mis en nous et qu'elle assaisonne d'un plaisir délicat? On court au théâtre y pleurer des disgrâces imaginaires; on se livre à des lectures frivoles et empoisonnées; l'on se remplit l'esprit et l'imagination de la peinture des passions les plus vives, et qui ne sont jamais plus sûres d'aller au cœur que quand elles ont emprunté le secours des larmes. Larmes précieuses et salutaires, lorsque nous pleurons nos iniquités. Mais si, après avoir désarmé la colère de Dieu, nous aimons encore à en verser d'innocentes, ah! du moins ne les donnons qu'à des objets qui les méritent : et où les trouver ailleurs que sur les pas d'un Pasteur charitable, ou d'un digne coopérateur de son zèle, que l'esprit de Dieu conduit dans les prisons, dans les hôpitaux, sous ces masures qu'habite la portion la plus précieuse de l'héritage de Jésus-Christ? Suivez-le donc, vous surtout, Mesdames, qui avez si fort appréhendé les rapports qu'on voudrait que vous eussiez avec les pauvres. La visite des prisons et des hôpitaux, le soin d'instruire et de consoler les pauvres, est peut-être pour vous d'une obligation plus étroite que vous ne pensez, toujours une œuvre de miséricorde qui tient un des premiers rangs entre les conseils évangéliques. Devoir gênant, dites-vous, pratique pénible et rebutante! Oui, sans doute, si vous n'allez chercher les pauvres que pour voir des misères; si vous n'en rapportez que l'image des malheurs qui vous auront attendries. Mais si vous leur portez les secours qu'ils ont droit d'attendre de vous; si tous vos pas sont, comme ceux du Sauveur, marqués par vos bienfaits, le plaisir, qui accompagne les actions de charité, remplacera seul avec usure les plaisirs profanes et tumultueux auxquels vous destinez le temps et l'argent qu'on vous demande pour les pauvres. Rendre la vie à l'un, à l'autre la santé; briser les fers de celui-ci, sauver l'honneur de celui-là; réunir l'époux à l'épouse qui le pleure depuis si longtemps; rendre un père à des enfants qui ne le connaissent que par les pleurs de leur mère; trouver partout le trouble, le désordre, la confusion; laisser l'union, la paix, la tranquillité; ouvrir au plaisir et à la joie des cœurs qui peut-être n'en ont jamais senti les douces impressions; se voir aimé, chéri, presque adoré de tout un peuple dont on fait les délices : voilà ce que j'appelle un plaisir pur et délicat, mais un plaisir qui naît sans crime, qui occupe sans trouble, qui finit sans remords.

Vous l'avez connu, vous l'avez goûté, ce plaisir, vous rois, si dignes de l'être, qui regrettiez comme perdus tous les moments que vous n'aviez pas signalés par vos bienfaits. Vous l'avez connu, vous peuples, vous nations idolâtres, aussi attentives, plus attentives que nous à subvenir aux besoins des pauvres, n'ayant pour toute loi, dit l'Apôtre, que celle que la nature a gravée dans

tous les cœurs; vous y trouvâtes ce principe si avantageux au pauvre, et au rapport de saint Augustin, si souvent applaudi sur vos théâtres : Je suis homme, tout ce qui intéresse l'homme ne m'est point étranger : *Homo sum, humani nihil a me alienum puto*.

Ce ne sont là, me direz-vous, que des motifs humains et des vues peu dignes d'un chrétien : je le sais; et de pareils motifs ne suffiraient pas pour rendre vos aumônes méritoires : j'en conviens; mais ils devraient suffire pour vous épargner les crimes de votre dureté : mais un jour ils ne suffiront que trop pour justifier l'arrêt de réprobation déjà prononcé contre le riche qui abandonne le pauvre.

Hé quoi ! lorsque la nature et la raison paraissent favoriser vos penchants, excuser vos faiblesses, autoriser vos démarches, vous savez si bien en faire valoir les droits. Ces prétendus droits, si respectables pour vous, lorsqu'ils favorisent vos passions, cessent-ils de l'être à vos yeux dès qu'ils secondent, ou même qu'ils préviennent les lois de votre Dieu ? Sentiment d'une nature faible et corrompue, fausses lumières d'une raison bornée, préjugés et maximes du monde, intérêts les plus chers, craintes les mieux fondées, vous ne prescrirez jamais contre la loi de l'Evangile ; fallût-il pour obéir à Dieu, combattre, vaincre, détruire la nature, il n'est pour vous de salut qu'à ce prix : quel sera donc le sort de ceux qui pèchent sans avoir à soutenir tous ces combats ? à qui, pour pécher, il faut quelquefois lutter autant ou plus contre la nature, que contre la grâce, contre la raison, que contre la foi ; et à quoi doivent-ils s'attendre, sinon à un double enfer.

Aussi Dieu lui-même n'a-t-il pas dédaigné d'emprunter le langage de la nature pour nous attendrir sur les besoins des pauvres. Partagez, nous dit-il, par son prophète, partagez votre pain avec celui que la faim presse : *Frange esurienti panem tuum* (*Isa.*, LVIII, 7) ; que votre maison soit un asile pour l'étranger obligé de traîner de contrée en contrée le spectacle de sa misère : *Et egenos vagosque induc in domum tuam* (*Ibid.*) ; et pourquoi cela ? c'est qu'ils sont hommes comme vous, et que vous ne devez pas mépriser votre propre chair : *Et carnem tuam ne despexeris*. (*Ibid.*) Quoi ! les pauvres ? ces vagabonds ? Oui, ces pauvres qui vous paraissent le rebut de la nature, ces malheureux nés sous un autre ciel, sont des hommes, et dès lors ils sont vos frères : *Et carnem tuam ne despexeris*. En refusant l'aumône au pauvre, on pèche donc contre son frère, mais on pèche aussi contre son Dieu : c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Dieu se doit à lui-même le précepte de l'aumône; il le doit à sa providence dont les pauvres sont l'ouvrage, à la confiance qu'il exige d'eux jusque dans leurs besoins les plus pressants, aux vues et aux desseins de miséricorde qu'il a sur eux. Dieu commande l'aumône; pourquoi ? pour justifier sa providence sur le partage inégal des biens de la terre ; pour dégager la parole sur laquelle est appuyée la confiance du pauvre, souvent pour sauver une âme qui lui a coûté son sang. Voulez-vous donc savoir quel est envers son Dieu le crime du riche insensible aux besoins du pauvre, il anéantit, autant qu'il est en lui, la providence et la fidélité de son Dieu dans ses promesses, la grâce et la rédemption de son Sauveur ; il ne tient pas à lui que son Dieu ne paraisse un Dieu faible ou bizarre, un Dieu perfide et trompeur, avare de ses richesses et prodigue du sang de son Dieu; il compte pour moins ce que l'âme des pauvres a coûté au Sauveur, que ce qu'elle pourrait lui coûter à lui-même. Au reste, ne craignez pas que cet amour tendre pour les pauvres, dont je ne puis ni ne veux me défendre, m'engage à vous peindre le vice que je combats, avec des couleurs trop odieuses. Quelque affreuse que soit l'idée que je viens de vous en donner, je n'ai rien à vous dire qui ne puisse la remplir, ou même la surpasser : attention, s'il vous plaît, aux plus importantes et aux plus terribles vérités que je puisse jamais annoncer aux riches qui m'écoutent.

Toute puissance ordonnée vient de Dieu, nous dit l'Apôtre ; et sous ce nom de puissance sont renfermées toutes les distinctions que la naissance ou la fortune ont établies parmi les hommes. C'est donc à Dieu que l'on doit attribuer ce partage inégal des biens de la terre, qui excite tant de murmures, et qui fait tant d'ingrats ; et, disons-le hardiment, partage qui n'aurait rien de glorieux pour Dieu, si ce qu'il a d'injustice ou de dureté apparente ne se trouvait corrigé par le précepte de l'aumône. En effet, si le riche ne devait rien au pauvre, que pourrait-on penser de la libéralité, et, si j'ose me servir de ce terme, de la profusion avec laquelle Dieu fournirait aux besoins, aux commodités, aux plaisirs ; le dirai-je ? aux crimes et aux débauches des uns, tandis qu'il abandonnerait les autres à toutes les horreurs de la plus extrême indigence ? A quels traits pourrait-on reconnaître cette sagesse profonde, dont le caractère propre est de ne rien faire d'inutile, de ne manquer à rien de nécessaire ; cette sagesse si marquée dans l'arrangement de l'univers et dans la proportion de ses parties ; cette sagesse attentive, aux soins de laquelle un seul de nos cheveux ne doit pas échapper, et qui préside à la conservation des plus vils animaux ; cette sagesse, en un mot, si soutenue dans toutes les autres démarches, se serait-elle démentie dans un point des plus importants ?

Mais le précepte de l'aumône une fois supposé, tout rentre dans l'ordre : le superflu des riches devenant le patrimoine des pauvres, et dès lors cessant d'être superflu, sert à faire adorer la Providence, qui a voulu, dit l'apôtre saint Paul, que l'abondance des

uns suppléât à l'indigence des autres : *Abundantia vestra illorum inopiam suppleat.* (II *Cor.*, VIII, 14.) Et parce que dans tous les temps la Providence a dû être la même, la loi que l'Apôtre nous intime n'est point une loi nouvelle; les prophètes l'ont annoncée avant lui, les patriarches l'ont pratiquée, et je la trouve aussi ancienne que le monde même, et parce que la providence de Dieu doit se rendre sensible à tous les yeux; la loi de l'aumône est une loi universelle gravée dans tous les cœurs par les mains de la nature: née avec tous les hommes, elle croît avec eux; la première vue des misères d'autrui leur en fait sentir la douceur, avant que la raison naissante leur en découvre la justice ; et parce qu'il n'est rien dont Dieu soit si jaloux, que des hommages dus à sa providence, les préjugés de l'éducation, l'intérêt des passions, les ténèbres du paganisme, qui obscurciront, qui affaibliront, qui paraîtront anéantir les autres lois dictées par la nature, ne prescriront jamais contre la loi de l'aumône : toujours pure, toujours inaltérable, elle sera la loi de tous les temps, de tous les peuples, de toutes les religions; des bouches idolâtres s'ouvriront en faveur des pauvres; des plumes vendues à l'iniquité, dévouées à l'éloge des vices, à la satire des vertus, n'exprimeront sur ce point que les sentiments de la nature; leur encens, oui, ce vil encens, prostitué aux crimes les plus énormes, aux débauches les plus honteuses, ne brûlera jamais pour la dureté envers les pauvres; et peut-être est-ce le seul de tous les vices à qui on n'ait jamais érigé des autels.

Des pauvres dénués de tout, et ne manquant jamais du nécessaire, toujours dans le besoin, et toujours secourus à propos, seront seuls une preuve, une démonstration vivante de la Providence. Et de là vient que dans les saintes Lettres, l'oppression, l'abandon même du pauvre est regardé comme une insulte faite à son Créateur : *Qui calumniatur egenum, exprobrat Factori suo.* (*Prov.*, XIV, 31.) C'est insulter Dieu, que de laisser périr son ouvrage; pour parler le langage de l'Écriture, c'est faire à son Créateur les reproches les plus accablants : *Exprobrat Factori suo.* C'est lui reprocher l'estime qu'il fait de ces hommes, dont la conservation ne paraît pas mériter vos soins, l'imprudence avec laquelle il couvre la terre d'un peuple inutile, qu'elle porte à regret, parce qu'elle ne peut le nourrir. C'est lui reprocher ce que ne lui reproche, hélas! que trop souvent un pauvre, à qui votre conduite fait entendre que vous ne connaissez point de loi qui commande l'aumône : *Qui calumniatur egenum exprobrat Factori suo.* C'est lui reprocher surtout, dirai-je l'impudence? ou la mauvaise foi avec laquelle il se joue de la crédulité des pauvres, en leur ordonnant de s'adresser à lui comme au Père commun; en leur défendant toute inquiétude sur un avenir dont il promet d'avoir soin, s'ils commencent par chercher le royaume du ciel : promesses trompeuses, espérances frivoles, prières perdues, si vous ne suppléez par vos aumônes à ce que Dieu n'a pas jugé à propos de faire par lui-même.

C'est sur cette espérance que les pauvres se présentent devant vous, et qu'ils vous demandent ce nécessaire que Dieu n'a pas refusé aux oiseaux du ciel; ce pain de tous les jours qu'il s'est solennellement engagé à leur fournir. Allez, leur dites-vous, comme ces riches dont parle saint Jacques, allez en paix : *Ite in pace* (*Jac.*, II, 16); que Dieu vous assiste, qu'il vous bénisse; je le souhaite et je ne puis rien de plus pour vous : *Calefacimini et saturamini.* (*Ibid.*) Mais c'est Dieu qui nous envoie ; mais vous avez entre les mains les fonds destinés à notre subsistance ; mais ce que vous nous dites, d'autres nous l'ont dit avant vous; cependant la faim nous presse et notre misère augmente. N'importe, allez en paix : *Ite in pace;* si votre misère est si grande, Dieu saura bien y pourvoir : *Calefacimini et saturamini.* Comparaison feinte, vœux hypocrites, qui font le désespoir du pauvre et l'opprobre de la Providence à qui vous le renvoyez. Que le pauvre, comblé de vos largesses, forme des vœux pour vous, sa voix faible et mourante saura pénétrer les cieux. Mais vous, qui tenez son sort entre vos mains; vous qui, dans les vues de la Providence, deviez être le père, et en quelque sorte le Dieu du pauvre; peu content de l'abandonner à sa malheureuse destinée, vous prétendez vous justifier aux dépens d'un Dieu, qu'il ne tient pas à vous qu'il ne regarde comme un Dieu trompeur et sans foi : s'il veut vous en croire, il faut qu'il se soutienne par l'espérance d'un miracle, ou qu'il se repente d'avoir trop compté sur la Providence qui lui manque au besoin : *Qui calumniatur egenum, exprobrat Factori suo.*

Non-seulement c'est le Créateur, c'est encore le Sauveur qu'outrage votre dureté. Car enfin, qui sont ces hommes que vous voulez que Dieu traite avec tant de rigueur? Ce sont des chrétiens, que la même religion, les mêmes sacrements, la même foi vous devraient unir plus étroitement que tous les liens de la nature; des hommes pour qui Jésus-Christ a versé tout son sang; souvent des amis, des enfants de Dieu, qui ne rampent dans la poussière que pour n'avoir pas voulu sacrifier leur conscience à leur fortune; qui d'ailleurs tranquilles et contents dans l'état obscur où Dieu les a cachés, adorent dans un humble silence la main qui les frappe. S'il est des pauvres de cette espèce, combien en est-il, me direz-vous, d'un caractère tout opposé! Combien en voit-on, qui ne peuvent imputer leurs disgrâces qu'à une maudite passion pour le jeu, à leur intempérance et à leurs débauches! Du moins si le bras de Dieu, qui s'appesantit sur eux, les forçait de rentrer en eux-mêmes! mais non : aux premières habitudes, que la pauvreté ne détruit pas, elle ajoute souvent le blasphème, l'impiété, l'irréligion.

A cela je pourrais répondre que l'avarice

et la dureté des riches leur grossit souvent les objets ; qu'elle se fait volontiers un mérite de ne pas contribuer par ses aumônes à entretenir l'oisiveté et le libertinage. Je pourrais ajouter que, s'il est des pauvres vicieux et libertins, il en est aussi de chrétiens et de vertueux; qu'il n'est pas juste que les uns portent la peine due aux autres ; qu'il est aisé de s'y méprendre et de les confondre ; que, dans le doute, il vaut mieux prodiguer ses aumônes au pauvre qui en est indigne, que de refuser le pauvre qui les mérite; que l'abus de vos aumônes est un crime étranger, et dont vous ne répondrez pas : au lieu que le refus est un crime personnel, et qui vous expose à vous perdre vous-mêmes. Ne pourrais-je point encore vous reprocher que vous-mêmes n'agissez pas conséquemment à vos propres principes ; que dans le peu d'aumônes que vous faites, vous avez moins égard au mérite et aux vrais besoins, qu'au caprice et à l'inclination; et que le pauvre le plus importun,ou le mieux recommandé, l'emporte presque toujours sur le pauvre qui n'a pour lui que sa misère et sa vertu. Voilà, encore une fois, ce que je pourrais vous répondre, et sur quoi je ne coule si rapidement, que parce que j'ai quelque chose de plus intéressant à vous dire.

Oui, mes chers auditeurs, il est des pauvres tels qu'on vient de les dépeindre ; mais eussent-ils mérité tous ces noms, qu'on leur prodigue souvent sans autre raison que la bizarrerie ou la mauvaise humeur, ennemis de Dieu, comme vous les supposez, au moins peuvent-ils cesser de l'être; et cet heureux changement peut dépendre d'une aumône placée à propos. Les crimes que vous leur reprochez, les murmures, le blasphème, le désespoir, sont peut-être l'ouvrage de votre dureté. Ce cœur si rebelle à la voix de son Dieu, peut-être le tenez-vous entre vos mains; cette âme rachetée du sang de Jésus-Christ, et que vous voyez sur le bord du précipice, peut-être l'y avez-vous conduite; du moins il ne tient qu'à vous de l'en retirer : écoutez et tremblez, riches avares.

Oui, c'est vous qui faites blasphémer le saint nom de Dieu et qui l'exposez au mépris des nations : ***Propter vos nomen Dei blasphematur inter gentes*** (***Rom.***, II, 24) ; vous, que la reconnaissance pour les biens dont Dieu vous a comblés, devait rendre plus jaloux de la gloire de son nom ; vous, que vos richesses mettaient en état de tout entreprendre et de tout exécuter pour la gloire de ce saint nom ; c'est vous qui le faites blasphémer : ***Per vos blasphematur;*** c'est vous qui décriez une religion sainte, dont le caractère est l'amour et la charité fraternelle ; mais dont les principes ne paraissent qu'une spéculation vague et stérile, lorsqu'on les compare avec votre dureté. Tel qui, dans la suite des temps, s'est rendu fameux par les crimes les plus énormes, les meurtres, les assassinats, le brigandage public, n'en fût jamais venu à ces excès, si, dans un temps où la misère publique suspendit les travaux qui le nourrissaient, il eût trouvé quelque ressource dans la charité de ses frères. Cette jeune personne si sage, si modeste, à qui l'ombre du crime faisait horreur, eût volontiers enseveli tous ses attraits dans l'obscurité d'un cloître : en vain le démon de l'impureté faisait-il briller à ses yeux le superflu le plus propre à nourrir son luxe et à flatter sa vanité ; toujours ferme, toujours inébranlable, tandis qu'elle espéra quelque secours, elle vous fit conjurer de la sauver de sa propre faiblesse, et demanda beaucoup moins pour être à Dieu qu'on ne lui offrait pour l'abandonner. Rebutée de vos délais, ou désespérée par vos refus, elle a enfin succombé ; et cette première faute, si longtemps disputée, a seule allumé des feux qui ne s'éteindront jamais. Un crime que fit commettre le besoin, est suivi de mille crimes qu'inspire la passion. Autrefois l'exemple, aujourd'hui le scandale de toute une ville, peu contente de se perdre elle-même, elle entraîne les autres dans le précipice ; elle se damne et travaille à peupler l'enfer. Vous en êtes indigné, peut-être en gémissez-vous ; mais remontez à la source, et dites-vous à vous-mêmes : l'argent prodigué à des plaisirs de jeu, à des amusements frivoles, à des fêtes mondaines, eût pu sauver cette âme, et avec elle une partie de ses adorateurs.

Cet autre, qui languit depuis plusieurs années sur un lit de douleur, a souffert avec patience, tandis qu'une charité compatissante lui a ménagé les adoucissements convenables à sa situation ; mais aujourd'hui que la mort a enlevé une partie de ses protecteurs, que les autres épuisés se retirent, qu'il ne se trouve personne qui les remplace ; aujourd'hui que tout lui manque, il se manque à lui-même, il s'irrite, il s'aigrit, il se désespère ; et, désormais insensible à tout ce que nous pourrions lui dire, il perd ce fonds précieux de souffrances qui devait opérer un poids immense de gloire; il meurt dans son impiété, dit l'Ecriture : ***Morietur in impietate sua.*** (***Ezech.***, III, 18.) Mais vous, dont les aumônes auraient pu nous donner un accès facile, et faire fructifier dans son cœur la sainte parole qu'il a refusé d'entendre, ou qu'on lui a annoncée en vain, sachez que Dieu vous redemandera son âme : ***Animam illius de manu tua requiram.***

Ministres de Jésus-Christ, pasteurs zélés et charitables, protecteurs des pauvres, que l'on connaît peu toute la sainteté des motifs qui vous intéressent à leur sort ! Leurs besoins vous touchent, leur santé vous est chère, leur vie vous est précieuse; mais, après tout, qu'ils souffrent, c'est le partage du chrétien; qu'ils meurent, ce doit être le commencement de leur bonheur : mais qu'ils vous offensent, ô mon Dieu! mais que des âmes rachetées de votre sang périssent sous nos yeux ! mais que le démon vous les enlève, et cela souvent faute d'un secours assez médiocre ! voilà ce que nous ne pouvons déplorer avec des larmes assez amères. Vous-même, à

quoi seriez-vous sensible, ô mon Dieu! si vous ne l'étiez pas à l'infraction des lois de votre Providence, aux outrages qu'on fait tous les jours à vos créatures, à vos amis, à vos enfants, encore plus à la perte des âmes que le riche laisse périr? Et quel crime plus énorme pourrait-on commettre, à moins de s'attaquer directement à la personne de Jésus-Christ? Que dis-je? n'est-ce pas Jésus-Christ même qui souffre dans la personne des pauvres? et dois-je me pardonner d'avoir employé tant de temps à vous peindre des crimes que l'Homme-Dieu, prêt à vous perdre, ne jugea que trop dignes de son attention? Allez, vous dira-t-il, allez, maudits, au feu éternel : *Ite, maledicti, in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV, 41.) Ce n'est point à des hommes comme vous, ce n'est point à mes créatures, à mes enfants, c'est à moi-même que vous avez refusé à manger : *Esurivi, et non dedistis mihi manducare* (*Ibid.*, 42); vous ne m'avez point connu dans ma misère, je ne vous connais point dans la vôtre : allez donc, allez au feu éternel : *Ite, maledicti in ignem æternum.*

Faut-il donc s'étonner si les Pères de l'Eglise, si les hommes les plus doux, les plus patients, les plus humbles, n'ont jamais eu que des paroles de mort pour le riche impitoyable; si, toujours prêts à foudroyer sa dureté, ils n'ont jamais parlé qu'avec une espèce d'aigreur et d'amertume, d'un vice pour lequel ils savent que Dieu n'a point de miséricorde? Pour parler avec la même force, avec la même autorité, surtout avec le même succès que ces grands hommes, il faudrait être comme eux embrasé de ce feu salutaire que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre; et peut-être, hélas! n'ai-je pas ébranlé ceux qu'ils auraient convertis. Parlez donc vous-même, Seigneur, à ces cœurs insensibles; portez le trouble et l'alarme jusqu'au fond de ces consciences, où règne un calme perfide; éclairez ces pécheurs aveugles, qui, lors même qu'ils se disposent à revenir à vous, et qu'ils se condamnent à toute la honte dont les doit couvrir l'aveu de leurs autres crimes, ne pensent pas à s'accuser, encore moins à se corriger de leur dureté envers les pauvres; faites surtout, faites briller à des yeux intéressés les magnifiques récompenses que vous attachez à la pratique de l'aumône. Aidez-moi du moins à leur faire sentir que refuser l'aumône au pauvre, c'est non-seulement pécher contre son frère, non-seulement pécher contre son Dieu, mais encore pécher contre soi-même : troisième et dernière réflexion.

TROISIÈME POINT.

Heureux, dit le Prophète-Roi, heureux le riche qui sait s'instruire et profiter des leçons que lui fait le pauvre : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.* (*Psal.* XL, 2.) Heureux, pour l'ordinaire, dans le temps, et toujours heureux pour l'éternité. N'eût-il point d'autre principe de conduite que son intérêt propre, pourrait-il ne pas aimer une vertu dont la pratique lui assure les plus grandes et les plus magnifiques récompenses?

Heureux, pour l'ordinaire, dans le temps : quelle fortune mieux établie que celle qui est fondée sur des aumônes abondantes? Ne dirait-on pas quelquefois que l'or et l'argent se multiplient entre les mains d'un riche libéral envers les pauvres? Toujours plein de compassion, toujours occupé des œuvres de miséricorde, jamais il ne s'épuise, dit le Prophète-Roi : *Tota die miseretur et commodat.* (*Psal.* XXXVI, 26.) Non, dit le Sage, celui qui donne au pauvre ne manquera jamais : *Qui dat pauperi, non indigebit.* (*Prov.*, XXVIII, 27.) Il donne moins au pauvre, qu'il ne prête à usure au Seigneur : *Feneratur Domino, qui miseretur pauperis.* (*Prov.*, XIX, 17.) Que les biens et les honneurs entrent en foule dans une maison qui fut de tout temps l'asile des pauvres, je n'en suis point surpris; c'est moins pour le riche que pour le pauvre, encore moins pour le pauvre que pour les intérêts de sa providence que Dieu travaille. C'est un nouveau Joseph, entre les mains de qui tous les blés de l'Egypte seront une ressource contre une famine générale; et les pauvres seront les premiers à bénir la Providence, qui ne pouvait remettre leur destinée en de meilleures mains.

Il n'est, à la vérité, que trop d'autres moyens de s'enrichir; et notre siècle peut se vanter d'avoir trouvé pour cela des moyens absolument inconnus du temps de nos pères. Ce n'est plus à pas lents, et comme par degrés, c'est d'une course, ou plutôt d'un vol rapide que l'on franchit les vastes intervalles qui séparent une condition médiocre d'avec les fortunes les plus immenses. Est-ce pour consoler ceux qui ont parcouru la même carrière, sans pouvoir parvenir au même terme? est-ce pour venger le public, indigné de la fierté, de la hauteur, des scandales de ces nouveaux riches, que Dieu replace leurs enfants dans la situation de leurs aïeux? Pour moi, chrétiens, s'il m'est permis de vous en dire ma pensée, je ne m'étonne point que les torrents si rapides tarissent en aussi peu de temps qu'ils en ont mis à s'enfler. Je serais surpris que la Providence, attentive aux besoins des pauvres, laissât longtemps les fonds destinés à leur subsistance entre les mains d'un dépositaire infidèle. Habile tant qu'il vous plaira dans l'art de faire sa fortune, le riche, insensible aux besoins du pauvre, ignore le secret de la fixer; l'aumône étant le plus sûr, disons mieux, l'unique principe de cette bénédiction constante qu'un père charitable transmet à ses enfants, et qui leur vaut au centuple ce qu'il semblait prendre sur eux pour le donner aux pauvres.

Mais quoi donc? est-ce la vertu d'un chrétiens que j'entreprends de soutenir ou d'animer par l'espérance d'une bénédiction temporelle? Ministre de Jésus-Christ, et de plus engagé par état et par profession à

aimer et à chérir une pauvreté qui me donne au moins ce trait d'une heureuse ressemblance avec Jésus-Christ, ai-je donc oublié, ou voudrais-je vous laisser ignorer les malédictions dont ce Dieu Sauveur semble avoir frappé tout ce qui s'appelle grandeur et fortune? Richesses malheureuses, richesses d'iniquité; richesses, obstacles presque insurmontable dans les voies du salut; oracles certains, oracles indubitables, et après lesquels il semble que nous ne devons plus avoir que des paroles de terreur et de mort à vous annoncer.

Rassurez-vous cependant, oui, rassurez-vous, riches effrayés. Il est des pauvres, Jésus-Christ les aime : vous-mêmes les aimez-vous? êtes-vous riches pour eux? Loin de plaindre votre sort, je serais presque tenté de le regarder avec un œil d'envie. Ces biens frivoles et périssables, toujours près de vous échapper, auxquels vous échapperez vous-mêmes à l'instant de votre mort, vont devenir pour vous, entre les mains du pauvre, l'instrument d'une fortune qui ne périra jamais. Ces richesses d'iniquité, qui pour tant d'autres ne servent qu'à leur aplanir le chemin de l'enfer, vous feront des amis dont la protection vous assure une place dans les tabernacles éternels. C'est du sein des plus grands obstacles de salut que vont sortir les plus grandes ressources de pénitence et de conversion. Eh! le moyen que Jésus-Christ, nourri, revêtu, consolé dans ses membres, puisse jamais se résoudre à perdre un riche qui lui a rendu des services si importants? services d'un si grand prix, que, jusque sur ce tribunal redoutable, où il doit juger les vivants et les morts, il s'empressera de faire éclater sa reconnaissance aux yeux de l'univers : *Venite, benedicti*... (*Matth.*, XXV, 34.) Plus sensible aux secours accordés à son indigence, qu'aux hommages rendus à sa grandeur suprême, il y paraîtra plutôt comme le débiteur que comme le juge du riche dont nous parlons, et lui ouvrira le ciel, moins, ce semble, pour récompenser ses vertus, que pour reconnaître ses bienfaits.

Riches avares, peut-être aussi riches prodigues pour tout autre que pour les pauvres, ah! du moins puissiez-vous aujourd'hui vous attendrir sur vos propres besoins, et et ne vous pas haïr assez vous-mêmes pour rebuter la prière que je vous adresse en finissant ce discours. Ayez pitié, je ne dis pas d'un homme comme vous, et qui réclame en vain les droits de la nature, que vous ne connaissez plus; je ne dis pas d'un chrétien comme vous, et qui vous parle au nom d'un Dieu dont la voix a sur vous si peu d'empire; je ne dis pas d'une âme rachetée du sang de Jésus-Christ; je ne dis pas même de Jésus-Christ languissant, souffrant dans la personne du pauvre; ayez pitié cependant, je vous en conjure : et de qui donc? de vous et de votre âme : *Miserere animæ tuæ*. (*Eccli.*, XXX, 24.)

Pécheur obstiné, pécheur presque endurci, vous n'entendez plus la voix importune d'une conscience que vous avez condamnée au silence. L'Esprit-Saint rebuté commence à se retirer; le flambeau de la foi, prêt à s'éteindre, ne jette plus que des lueurs obscures. Mais, que vois-je? le pauvre, je ne puis trop vous le dire, Jésus-Christ lui-même, dans la personne du pauvre s'abaisse, s'humilie devant vous; il vous conjure de le secourir dans son besoin. Obligé de lui prêter ma voix et d'appuyer ses demandes auprès de vous, je veux bien oublier ses intérêts pour ne penser qu'aux vôtres; ou plutôt, je crois ne pouvoir mieux le servir qu'en vous conjurant de penser à vous, et à vous et à votre âme : *Miserere animæ tuæ*.

C'est, encore une fois, dans la personne du pauvre, un Dieu enfant, un Dieu pauvre, un Dieu captif, que ses besoins obligent à remettre son sort entre vos mains. Voulez-vous n'avoir jamais rien à redouter de sa justice, profitez de son indigence et de sa faiblesse. La victoire de vos passions, le pardon de vos péchés, le secours du ciel, toutes ces grâces que du haut de sa gloire il ne vous accorderait que par poids et par mesure, dans l'état où vous le voyez réduit, il va vous les prodiguer. Après avoir tant fait jusqu'ici pour perdre votre âme, ne lui refusez pas le peu qu'on vous demande pour la sauver : *Miserere animæ tuæ*.

Femme mondaine, idolâtre d'un corps de péché, qui ne plaignez ni soin ni dépense pour le parer au gré de votre vanité, pour le nourrir avec délicatesse, pour prévenir et pour écarter tout ce qui peut lui causer la plus légère incommodité; souffrez que je vous demande pour les besoins de votre âme près de périr, une partie de cette compassion excessive que vous avez pour les besoins imaginaires d'un corps trop flatté : *Miserere animæ tuæ*.

Mais s'il est encore ici quelque riche insensible à tout ce qu'il vient d'entendre, pauvres qui m'écoutez, pauvres si chers au Sauveur et si puissants auprès de Dieu, c'est à vous que je demande son âme; il n'en fut jamais de plus abandonnée. Elevez, je vous en conjure, élevez jusqu'au ciel cette voix toute-puissante, à laquelle Dieu n'a jamais rien refusé. S'il exauce tous les vœux que vous dicte la reconnaissance, que n'accordera-t-il pas à des vœux qui n'auront pour principe que la charité la plus pure? Obligez ce Dieu, qui vous aime si tendrement, à vous donner cette âme rebelle; vous serez les premiers à vous en apercevoir. Prêt à revenir à Dieu, ce pécheur commencera par revenir à vous; ses aumônes achèveront l'ouvrage de sa conversion, que vos prières avaient commencé; et désormais liés les uns aux autres, non-seulement par des devoirs communs, mais par des services mutuels, vous arriverez ensemble à la gloire que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

SUR LE MÊME SUJET.

Alia ceciderunt in terram bonam, et dabant fructum. (*Matth.*, XIII, 8.)

L'autre partie de la semence tomba dans la bonne terre, et elle porta du fruit.

Toute terre n'est pas également propre à faire fructifier la semence qu'on lui confie. Il en est d'absolument ingrate, et que toute l'industrie des hommes ne mettra jamais en état de payer celui qui la cultive. Mais il en est une, pour le chrétien, toujours féconde, toujours fidèle au dépôt qu'elle a reçu, et qui, pour le rendre au centuple, n'exige que l'attention à la remplir. Cette terre, si sûre et si fertile, c'est le sein des pauvres : j'ai tâché de vous le montrer dans le discours précédent. Mais quelque bénédiction qu'il ait plu à Dieu de répandre sur mon travail, il s'en faut bien que ce discours ne m'ait acquitté de tout ce que je dois aux besoins des pauvres et au salut des riches. On sait assez qu'il est une loi qui commande l'aumône, et cependant on la viole tous les jours ; on la viole sans remords : ce n'est point assez dire, lors même qu'on la viole, on ose se promettre les récompenses destinées à ceux qui la remplissent dans toute son étendue, et c'est à la source d'un aveuglement si déplorable qu'il nous faut remonter aujourd'hui. La voici, chrétiens : les uns croient ne pouvoir rien, et dès lors ils transgressent la loi sans remords. Les autres croient donner assez, et dès lors ils s'applaudissent de leur fidélité, lorsqu'ils devraient trembler sur leur prévarication. Montrons aux uns qu'ils peuvent plus qu'ils ne pensent; aux autres, qu'ils doivent plus qu'ils ne donnent. Impuissance chimérique, faux prétexte qui ne dispense pas de la loi ; c'est le sujet de mon premier point. Aumônes insuffisantes, fausse justice qui ne remplit pas toute la loi; c'est le sujet de mon second point. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La loi de l'aumône n'est que pour les riches, et moi je ne le suis pas ; je sais ce que souffrent les pauvres, et ne suis rien moins qu'insensible à leur misère ; mais à peine puis-je subvenir à mes propres besoins et à ceux de mes enfants, tout ce je puis faire pour le pauvre, c'est de le plaindre, de le consoler, de souhaiter que Dieu inspire les mêmes sentiments à ceux qui sont en état de les secourir : tel est le langage d'une compassion hypocrite dont on accompagne ses refus. Langage trompeur, non pas pour le pauvre ou pour le protecteur du pauvre, trop accoutumé à l'entendre pour ne pas savoir ce qu'il veut dire, mais pour le riche avare, qui se plaît à s'aveugler et à s'endurcir lui-même. A cela cependant que puis-je opposer ? Vous dirai-je qu'une impuissance réelle n'est pas une excuse légitime aux yeux de Dieu ? qu'une loi, dont l'observation vous est impossible, n'en est pas moins une loi pour vous ? Par ces maximes d'erreur et de mensonge, que ferais-je, qu'exciter en vous l'indignation et l'horreur ? Vous dirai-je que vous alléguez une impuissance chimérique et imaginaire ; que vous pouvez plus que vous ne dites, plus peut-être que vous ne pensez ; et qu'en un mot, vous vous trompez vous-même, ou que vous cherchez à nous tromper ? Mais il faut l'avouer, je n'ai ni ne puis avoir sur ce point les connaissances nécessaires pour asseoir un jugement sûr et précis, tel que doit l'être surtout un jugement de rigueur. Quoi donc ! vous renverrai-je au tribunal de votre conscience, à ce tribunal dont les décisions, dictées par l'avarice, l'ambition, la volupté, soit pour l'ordinaire des arrêts de mort pour le pauvre que l'on abandonne, et des arrêts de réprobation pour le riche qui meurt dans son péché ?

Non, chrétiens, je ne puis adopter, encore moins garantir de pareilles décisions, et s'il n'est pas en mon pouvoir de les combattre directement, je me flatte du moins de vous les rendre suspectes, en vous proposant les réflexions suivantes. L'enfer est plein de riches qui ont parlé et qui ont pensé comme vous, première réflexion. Point de matière sur laquelle l'illusion soit plus naturelle, et par conséquent, point de matière sur laquelle vous soyez moins en droit de vous juger vous-mêmes, seconde réflexion. Enfin, point de matière sur laquelle votre conduite démente plus souvent vos discours et jusqu'à vos propres pensées, troisième réflexion.

L'enfer est plein de riches qui ont parlé, qui ont pensé comme vous. Je sais à quoi je m'engage en avançant une proposition si propre à vous révolter ; je sais qu'intéressés à ne m'en pas croire, vous en allez peser tous les termes ; qu'il faudra vous prouver, mais avec évidence, que l'enfer est plein de riches ; que ces riches, dont l'enfer est plein, sont réprouvés pour leur dureté envers les pauvres ; que ces riches ont parlé, qu'ils ont pensé comme vous. Qu'un seul de ces points demeure sans preuve, tout le reste, dites-vous, porte à faux, et j'en conviens. Mais convenez aussi que ces propositions, une fois établies sur des principes incontestables, forment un préjugé terrible contre vous.

Oui, l'enfer est plein de riches ; ainsi l'a déclaré Jésus-Christ même ; et que peuvent signifier autre chose tant d'anathèmes affreux lancés contre les riches et les richesses, ces défenses rigoureuses de thésauriser ici-bas, l'opposition formelle que le Sauveur trouve entre les richesses et le royaume du ciel ; opposition qui doit nous faire regarder le salut d'un riche comme un miracle de la droite du Très-Haut ; mais un miracle aussi grand, dans l'ordre de la grâce, que le sont, dans l'ordre de la nature, ces prodiges éclatants qui annoncent la souveraine puissance d'un Dieu maître de l'univers ? Au reste, n'attendez pas de moi que, remontant jusqu'au principe de cette fatale opposition, je vous

peigne ici l'avarice qui désire les richesses; l'injustice, la fraude, la violence qui les amassent ; l'orgueil, la vanité l'amour du plaisir qui les accompagnent ; tant d'autres crimes dont les richesses inspirent le désir, dont elles facilitent l'exécution, dont elles assurent l'impunité, dont elles augmentent le scandale ; ce détail nous mènerait trop loin, et n'est pas de mon sujet. Je parle à des chrétiens qui ne peuvent, sans trahir leur foi, regarder le salut d'un riche que comme un miracle dans l'ordre de la grâce. Ce n'est donc point dans le sein d'Abraham qu'il faut aller chercher le grand nombre des riches ; et l'enfer est leur partage.

Mais est-il bien sûr que l'enfer, considéré par rapport au riche, ne soit établi que pour venger la querelle des pauvres ? Oui, chrétiens, et en voici la preuve tirée d'une des plus grandes et des plus terribles, mais en même temps des plus incontestables vérités de notre foi. Un jour viendra, dit l'Apôtre, où nous paraîtrons tous au tribunal de Jésus-Christ. Transportons-nous en esprit à ce redoutable moment, et contemplons avec les yeux de la foi cette scène tragique, telle que l'Ecriture nous la dépeint : les anges occupés à chasser du royaume de Dieu tous les scandales, à séparer l'ivraie d'avec le bon grain, placent les agneaux à la droite, et les boucs à la gauche ; presque tous les riches, placés à la gauche, attendent l'arrêt d'une réprobation éternelle. Enfin, Jésus-Christ, se tournant vers eux, le leur prononce en ces termes : Allez, maudits, au feu éternel : *Ite, maledicti, in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV, 41.) L'un s'est enrichi aux dépens d'un ami lâchement sacrifié ; l'autre s'est élevé sur les ruines d'un ennemi injustement opprimé: celui-ci s'est engraissé du sang d'un nombre infini de malheureux ; celui-là s'est livré à toutes les voluptés les plus brutales ; et si Dieu avait des yeux de chair, s'il jugeait comme jugent les hommes, il leur trouverait à tous autant de causes de réprobation qu'il y a de passions diverses qui ont contribué à les rendre criminels. Mais parce qu'il voit, parce qu'il juge en Dieu, il est un crime commun à tous les riches réprouvés, un crime que d'autres, plus énormes en apparence, auraient dérobé à notre censure ; un crime cependant plus propre à allumer la colère, à nourrir la haine et la fureur d'un Dieu sans miséricorde ; en un mot, un crime décisif, et sur lequel seul il fonde l'arrêt de leur réprobation : et ce crime, c'est le refus qu'ils ont fait de le secourir dans la personne des pauvres : *Esurivi, et non dedistis mihi manducare.* (*Ibid.*, 42.) Que l'univers entier se hasarde à revoir ses jugements, et à juger ses justices pour réunir tous les suffrages en sa faveur, et pour vaincre, dit le prophète royal, alors même qu'on le juge, il n'en appelle qu'à la dureté que les riches ont eue pour lui dans la personne des pauvres : *Esurivi, et non dedistis mihi manducare.*

L'enfer est donc plein de riches, et de riches réprouvés pour leur dureté envers les pauvres ; l'infraction de la loi qui commande l'aumône est donc un crime bien énorme, mais en même temps un crime bien commun, le crime de presque tous les riches ; ne craignons point de le redire, un crime dont aucun riche ne se préserve sans une espèce de miracle. Et s'il ne faut rien de moins qu'un miracle pour vous en préserver, sur quoi fondé vous flattez-vous que Dieu l'opère en votre faveur? Non, me direz-vous, ce n'est point l'espérance d'un prodige qui me rassure ; mais pourquoi voulez-vous que je redoute des malheurs qui ne sont lancés que contre les riches, du nombre desquels je ne suis pas? Des vérités qui ne sont terribles que pour les riches, loin de m'alarmer, doivent me consoler au contraire et me faire aimer une fortune dont la médiocrité ne m'expose pas aux mêmes dangers.

Ah! mon cher auditeur, ainsi ont parlé, ainsi ont pensé, ainsi ont vécu, ainsi sont morts, ainsi se sont perdus presque tous les riches réprouvés. Non, non, le plus grand nombre ne fut point de ces impies qui contestent l'existence de la loi, ou de ces rebelles qui refusent ouvertement de s'y soumettre. Elevés dans le sein de l'Eglise, ils firent, aussi bien que vous, profession de croire une loi qui commande l'aumône. Mais aussi prévenus, aussi intéressés, aussi habiles à se tromper que vous pouvez l'être, ils regardèrent la loi de l'aumône comme une loi étrangère, faite seulement pour les riches, du nombre desquels ils ne se mirent jamais. Plusieurs d'entre eux, aussi exacts, peut-être plus exacts, plus scrupuleux que vous sur tous les autres articles de la loi, se se formèrent sur ce point seul une fausse conscience, et libres d'un joug qu'ils ne croyaient pas fait pour eux, ils se mirent hors d'état de profiter des leçons qu'on leur faisait sur cette importante matière. Leur dépeignit-on la misère des pauvres avec les couleurs les plus naturelles, émus, attendris, ils donnèrent des larmes à leur malheur; mais ils n'avaient rien de plus à donner. Leur demanda-t-on, au nom et pour les besoins de Jésus-Christ, une partie de leur superflu? A-t-on du superflu quand on croit manquer du nécessaire? Fit-on retentir les menaces d'un Dieu? remit-on sous leurs yeux les châtiments terribles qu'il prépare aux riches impitoyables? Tranquilles sur leur sort, ils s'alarmaient, ils tremblaient pour les autres; ils croyaient voir la foudre prête à partir et à écraser ceux dont ils regardaient la fortune avec un œil d'envie. La mort même, la mort, je dis une mort prévue, et à laquelle ils se condamnaient eux-mêmes; la mort, dont les lumières sont, pour ainsi dire, l'aurore du grand jour de l'éternité; la mort qui déchira le bandeau que les autres passions leur avaient mis sur les yeux, qui les éclaira, qui les instruisit sur tout le reste, ne respecta que cette seule passion. Aussi le démon, sûr de sa proie, vit-il sans trouble et sans alarmes tous les

efforts qu'on fit pour la lui enlever. Ils s'endormirent enfin dans le sommeil de paix; ils moururent de la mort des justes : on le dit, on le crut; ils le croyaient eux-mêmes. Quelle fut donc leur surprise, lorsque, sur le point d'aller jouir des chastes embrassements de l'Epoux, ils s'en virent séparés pour jamais, surtout lorsque forcés de rentrer en eux-mêmes, pour y trouver la cause de leur réprobation, ils comprirent enfin qu'ils s'étaient perdus, moins encore pour avoir refusé l'aumône au pauvre que pour ne s'être pas crus en état de la faire ?

La persuasion qui vous rassure est-elle aussi manifestement fausse, aussi criminelle devant Dieu? aura-t-elle des suites aussi funestes pour vous? C'est sur quoi je n'ose prononcer. Tout ce que je puis dire, ce que je sais à n'en pouvoir douter, c'est que des discours, des sentiments, une conduite pareille à la vôtre, s'est alliée de tout temps, et s'allie de nos jours plus que jamais, avec un pouvoir réel et une obligation indispensable de faire l'aumône; c'est que vous parlez, vous pensez, vous vivez comme presque tous les riches réprouvés; c'est qu'en matière d'aumône et d'impuissance de la faire, ce qui paraît évidence et bonne foi n'est trop souvent qu'erreur et fausse conscience; c'est que cette persuasion, qui paraît avoir peuplé l'enfer, n'a jamais trouvé place dans les fastes de l'Eglise; que dans ce grand nombre de saints que l'Eglise révère, il n'en est pas un qui ait cru n'être ni riche ni pauvre; que tous les saints que la Providence ou l'amour de la pauvreté évangélique n'a pas réduits à demander l'aumône, se sont crus et se sont trouvés en état de la faire.

Rassurez-vous après cela, si vous le voulez, ou plutôt si vous l'osez, sur une persuasion qui en a perdu tant d'autres, et qui ne paraît avoir sauvé personne. Traitez tout ce que je viens de dire, de conjectures et de présomptions qui ne sauraient former une preuve démonstrative contre vous : conjectures et présomptions, tant qu'il vous plaira, est-ce leur donner trop de force et d'autorité, que de vouloir qu'elles vous rendent votre conduite suspecte, qu'elles vous engagent à revenir sur vos pas, à rentrer encore une fois dans l'examen de la cause du pauvre et de la vôtre? Mais, pour ne pas vous tromper dans une décision de laquelle dépend la destinée du pauvre dans le temps, et la vôtre dans l'éternité, apprenez qu'il n'est point de matière sur laquelle vous soyez moins en droit de vous juger vous-mêmes.

On sait assez que le superflu des riches est le patrimoine des pauvres : *Superflua divitum necessaria pauperum.* On sait encore assez que le riche doit le superflu de son état aux besoins ordinaires des pauvres; mais qu'il est obligé de prendre sur le nécessaire même de son état, pour les secourir dans leurs nécessités pressantes. Toute cette doctrine, si incontestable et si universellement reçue, est fondée sur la loi de charité, qui, étant bien ordonnée, commence, dit-on, par soi-même; mais qui ne nous donne la préférence sur nos frères que pour des besoins du même ordre; je m'explique. Je suis en droit de préférer mon âme à l'âme du prochain, ma vie à la vie du prochain. Je ne suis pas obligé à descendre du rang où la Providence m'a placé, pour mettre le prochain en état de soutenir son rang; en un mot, ce que je ne puis faire pour deux, je le puis faire pour moi par préférence. Mais parce que l'âme du prochain est infiniment plus estimable que la conservation de ma vie, si le salut du prochain dépendait de ma mort, il n'y aurait pour moi-même de salut qu'à ce prix; parce que la vie, la santé, quelquefois même l'honneur du prochain, sont des biens d'un ordre supérieur à tout ce qu'on appelle bienséance d'état et nécessité de condition; tout cela doit être compté pour rien, dès qu'il se trouve en compromis avec des besoins si pressants.

Mais qu'est-ce que le superflu ? C'est sur quoi les Pères et les docteurs ne me fournissent rien de bien précis; c'est sur quoi je n'ose prononcer, parce qu'il me faudrait ou hasarder mes conjectures pour des décisions, ou m'en tenir à des expressions vagues et générales qui laisseraient toute la difficulté; ce qui est superflu pour l'un, suffisant à peine aux besoins réels de l'autre; la naissance, les emplois, le nombre d'enfants, la situation des affaires, mille circonstances personnelles qu'on ne peut prévoir ni expliquer en détail, demandant une application différente des principes les plus sûrs : et voilà, pour le dire en passant, voilà ce qui doit suspendre les plaintes criminelles d'un pauvre orgueilleux et impatient, et arrêter les critiques malignes des faux dévots, qui damnent souvent de leur propre autorité, et qui mettent au rang des riches impitoyables un homme qui n'a pour toutes richesses que le talent de cacher ses propres misères.

Mais aussi cela seul doit confondre la témérité des riches, qui prétendent qu'il n'appartient qu'à eux de juger s'ils ont du superflu. Qu'un ministre de Jésus-Christ, encore plus zélé pour le salut de leurs âmes que pour le soulagement des pauvres, veuille sur cet article entrer dans quelque détail, les uns le méprisent comme un homme peu éclairé et qui s'inquiète mal à propos; les autres l'évitent comme un homme trop sévère, et qui porte tout à l'excès. Il en est qui vont jusqu'à le rebuter et à soupçonner que ces apparences de zèle couvrent une vaine curiosité qui cherche à pénétrer dans le secret des familles. Les plus modestes et les plus chrétiens se contentent de le rassurer, en lui protestant qu'ils n'ont rien à se reprocher sur ce point. Tous, également persuadés qu'on doit s'en rapporter au témoignage qu'ils se rendent, fondent cette injuste prétention sur les raisons les plus propres à la détruire. Ils s'étonnent, disent-ils, qu'on veuille les assujettir aux lumières et aux décisions des ministres de Jésus-Christ, dans une matière sur laquelle ils savent qu'on n'a rien de bien précis à leur

dire. Et ce qui m'étonne, moi, c'est de voir que ce que les Pères et les docteurs ont tant de peine à décider, soit si aisément, si promptement, si hardiment décidé au tribunal de l'ambition, de l'avarice, de la volupté. Quoi! parce que les savants, qui ont pâli sur les livres; parce que les docteurs, consommés dans la science des saintes Ecritures; parce que les saints, éclairés des lumières d'en haut, ont peine à vous marquer le point indivisible qui sépare votre nécessaire d'avec le superflu qui appartient au pauvre, ce qui leur coûterait tant de veilles, ce qu'ils ne feraient qu'en tremblant, peut-être ce qu'ils n'oseraient faire; vous, sans autre lumière que celle d'une raison bornée, sans autre science que celle d'un monde aveugle et corrompu, vil esclave de l'intérêt et de la passion qui vous domine, vous le décidez sans peine, et vous croyez quitte de tout, lorsque vous avez prononcé que vous n'avez point ou presque point de superflu!

Mais, me direz-vous, un ministre de Jésus-Christ est-il toujours instruit des maximes du monde, des bienséances de mon état, des engagements d'honneur que j'ai à remplir? et s'il ignore, s'il fait gloire d'ignorer tout cela, peut-il prononcer sur mes besoins, et juger s'il me reste du superflu? Et moi, je vous demande à mon tour : Un riche est-il toujours instruit des principes de sa religion, des maximes de l'Evangile, de ce qu'il doit à Dieu et aux hommes? Et, s'il ignore ces importantes vérités, quel fonds peut-il faire sur les arrêts qu'il prononce lui-même en sa faveur? Il est très-rare, il est presque impossible que le confesseur le plus sévère vous condamne à faire plus d'aumônes que vous n'en devez à la rigueur. Il est très-naturel qu'il n'exige pas tout ce que vous devez, soit que, dans l'exposé le plus sincère de vos richesses et de vos besoins, vous ne manquiez presque jamais de vous flatter, soit que l'embarras et la difficulté de vous donner une décision précise l'oblige d'abandonner quelque chose aux lumières d'une conscience timorée; si sa décision est trop sévère, vous ne risquez qu'à gagner infiniment, en allant au delà de la loi; s'il vous traite avec trop d'indulgence, peut-être votre bonne foi et votre soumission sera-t-elle une excuse recevable au tribunal de Dieu. Mais si vous vous êtes vous-même établi juge dans votre propre cause, dites tant qu'il vous plaira, pensez même que vous n'avez point de superflu, je craindrai toujours que vous ne soyez dans l'erreur, et dans une erreur criminelle, puisqu'elle a pour principe une présomption insoutenable. La vie la plus chrétienne et la plus édifiante d'ailleurs, ne devrait pas vous rassurer contre une crainte si bien fondée. Quelles doivent donc être vos alarmes, si votre conduite dément vos discours, et jusqu'à vos propres pensées?

Car, par un prodige d'aveuglement qu'on aurait peine à croire, si l'expérience ne l'avait rendu sensible, ceux mêmes dont la conduite nous découvre le plus ample superflu, ont peine à se persuader qu'ils ne manquent pas du nécessaire. Qu'il me soit donc permis de vous le demander : appelez-vous nécessaire tout ce que l'avarice et l'ambition peuvent mettre en réserve, pour prévenir les besoins éloignés d'un avenir incertain, ou pour vous élever au-dessus d'une condition dont l'obscurité blesse votre orgueil? Appelez-vous nécessaire tout ce qu'un homme, ivre d'un fol amour, prodigue aux ministres de ses passions infâmes, et à la fausse divinité qu'il adore; tout ce qu'un homme sensuel et voluptueux accorde aux désirs déréglés d'un corps de péché; tout ce qu'une femme vaine et idolâtre d'elle-même emploie en parures et en ajustements; tout ce qu'il lui en coûte pour se soutenir ou pour l'emporter sur les autres, dans un monde où l'on ne brille, où l'on ne se distingue que par sa dépense? Appelez-vous nécessaire tout ce qu'absorbe une table somptueuse et délicate; un jeu opiniâtre et sans bornes; un luxe qui convient si peu à ce que vous êtes, encore moins à ce qu'étaient vos pères; un luxe qui vous attire la haine et les malédictions des pauvres, qui vous voient paré de leurs dépouilles; l'envie de vos égaux, à qui vous paraissez insulter; l'indignation et le mépris de ceux à qui vous prétendez vous égaler? Si c'est là ce que vous appelez nécessaire, vous n'avez pas de superflu, vous n'aurez jamais, vous ne pouvez avoir de superflu; c'est-à-dire que la loi de l'aumône est une loi injuste, qui commande l'impossible; ou plutôt un fantôme de loi qui assigne au pauvre, pour sa subsistance, un fonds imaginaire et chimérique.

Pour moi, j'appelle superflu tout ce qui allume, tout ce qui nourrit des passions dangereuses ou criminelles; tout ce qui vous asservit aux maximes, aux usages d'un monde corrompu et réprouvé de Jésus-Christ: j'appelle superflu tout ce que vous pouvez vous refuser sans intéresser votre honneur ou votre santé, sans déchoir de l'état où Dieu vous a placé, sans vous rendre méprisable aux yeux d'un monde chrétien qui vous observe : j'appelle superflu, toutes les dépenses que vous ne devez pas à des besoins présents et personnels, à l'entretien, à l'éducation de vos enfants, à une bienséance d'état, mais une bienséance étroite et rigoureuse, à laquelle vous ne puissiez manquer sans encourir le mépris des personnes vertueuses et sensées : j'appelle superflu, ce que vous-même appelez tel, non pas à la vérité dans le tribunal de la pénitence, mais partout où vous ne craignez pas qu'on en tire des conséquences favorables au pauvre.

Qu'on vous fasse entendre, par exemple, que le public est surpris de vous voir devenu si riche, et en si peu de temps; que l'on a conçu bien des soupçons contre une fortune si immense et si rapide. Hé quoi! dites-vous, les grands biens que j'ai reçus de mes pères, le commerce florissant que j'ai entretenu, les affaires dans lesquelles

je suis entré, et dont le succès a passé mes espérances; tout cela, soutenu d'une sage économie, ne m'a-t-il pas mis en état de faire de grosses réserves? c'est-à-dire que tout cela vous a procuré un ample superflu, et qu'il demeure constant par votre propre aveu, que si vous n'avez pas envahi le patrimoine des riches, vous avez injustement détenu le patrimoine des pauvres.

J'appelle superflu, ce que vous-même appelez tel, lorsqu'il s'agit de justifier ces dépenses excessives qui paraissent aller bien au delà de vos revenus; de fermer la bouche à ces prophètes de malheur qui vous menacent d'une prochaine décadence, ou de rassurer des amis qui tremblent pour vous et pour vos enfants. C'est à chacun, dites-vous avec hauteur, de connaître ses forces; je suis bien aise qu'on sache que ceux qui me blâment ou qui s'inquiètent si mal à propos n'ont pas compté avec moi; que je suis en état de soutenir et d'augmenter mes dépenses, et que mes enfants un jour pourront en faire autant s'ils ont le même ordre dans leurs affaires et la même économie. Ajoutez, ajoutez, s'ils ont la même dureté envers les pauvres, à qui vous prouvez vous-même que toutes les dépenses qu'on vous reproche ne sont prises que sur le superflu qui leur appartient.

Et si vous vous obstinez à croire que vous n'avez point de superflu, je ne cesserai de vous avertir que vous vous êtes formé une fausse conscience, tandis que je saurai qu'il est pour vous des fêtes mondaines, des parties de jeux, des ajustements frivoles; je vous le dirai surtout dans ces jours malheureux, qu'une coutume païenne a consacrés au triomphe du monde, et à tout ce qu'on appelle les plaisirs de la saison : dans ces jours qui, par un privilége diabolique, font passer pour politesse et pour galanterie ce qui dans un autre temps porterait le nom qu'il mérite, d'effronterie et d'impudence; dans ces jours qu'on appelle, et qui sont en effet des jours de réjouissance pour vous, mais en cela même, des jours de larmes et d'affliction pour l'Eglise, des jours de misère et de désespoir pour le pauvre qui n'est jamais plus abandonné que dans un temps où des passions avides et insatiables, peu contentes du superflu qu'on leur sacrifie, ont peine à respecter votre nécessaire même.

Qu'il s'agisse de revêtir un pauvre, que sa cabane, entr'ouverte de toutes parts, expose à toutes les injures de l'air et des saisons : rien de plus juste, dit-on; mais il faudrait le pouvoir. Vous n'avez donc pas de superflu; vous le dites : mais si vous voulez qu'on le croie, dérobez à mes regards cet amas de meubles précieux, moins faits pour servir que pour être vus, et dont l'étalage ne nous dit autre chose, sinon que vous êtes riche, que vous vous croyez riche, que vous voulez qu'on sache que vous êtes riche.

Que j'entre dans une de ces assemblées de jeu si fréquentes, si nombreuses, où l'or et l'argent roulent à pleines mains : c'est un malheureux qui depuis plusieurs années languit dans les fers; c'est une veuve, ce sont des orphelins réduits à la dernière mendicité; c'est Jésus-Christ même dont je viens plaider la cause; à peine daigne-t-on m'écouter. L'un n'a, dit-il, que ce qu'il lui faut pour soutenir son jeu; l'autre a fait de grosses pertes et il veut les réparer. Si je veux les en croire, le temps, le lieu, l'occasion, tout est mal choisi, et quand je sors les mains vides, je dois savoir bon gré s'ils me pardonnent l'imprudence de venir troubler leurs plaisirs. Quoi donc! le temps de vos plaisirs ne doit-il pas être le temps le plus propre à vous attendrir sur les besoins de votre Sauveur? Où peut-on se promettre des ressources plus abondantes que dans ces assemblées où tout ce qu'il y a de personnes riches et opulentes, se réunissent avec beaucoup plus d'exactitude et de concert que dans nos temples? Quel superflu plus évidemment superflu, qu'un argent que le monde même ne voudrait pas que vous prissiez sur vos besoins et sur le nécessaire de votre famille? qu'un argent que le monde même veut que vous soyez disposé à perdre et à perdre sans regret?

Parcourez ainsi tous les états, toutes les conditions, depuis le monarque assis sur le trône, jusqu'à l'artisan qui gagne son pain à la sueur de son front, vous ne trouverez presque personne qui n'ait du superflu. Oui, mes frères, malgré l'obscurité de votre condition et la médiocrité de votre fortune, votre conduite prouve que vous avez du superflu; si la sensualité et la délicatesse vous fait aujourd'hui dédaigner la nourriture simple et frugale qui faisait autrefois vos délices; si vous commencez à donner dans une espèce de luxe dont le but est d'accoutumer peu à peu le public à oublier ce que vous êtes; si votre famille étant pourvue du nécessaire, vous vous trouvez en état de fréquenter les jeux publics..... tout ce que vous sacrifiez aux jeux de hasard, à l'intempérance, à la débauche, voilà votre superflu. Ce nom de riche que le monde vous refuse, ou que vous ne lui demandez pas, Dieu vous le donnera pour vous envelopper dans la malédiction générale dont il a frappé tous les riches qui abandonnent les pauvres.

Mais enfin, me dira-t-on, n'est-il donc plus de divertissement permis, de jeux innocents, de plaisir purs et légitimes? Non, chrétiens, il n'en est point jusqu'à ce que vous ayez pourvu aux besoins des pauvres. Et sans vous remettre ici devant les yeux la haine que vous avez jurée au monde et à ses pompes, les engagements que vous avez pris avec un Dieu souffrant et humilié, les crimes dont le souvenir devrait seul vous condamner à une vie de pénitence et de larmes, les dangers auxquels vous expose tout ce qui peut rallumer des passions mal éteintes; je veux bien convenir avec vous qu'il ne vous est pas absolument défendu de vous prêter quelquefois à un jeu modéré, à des divertissements réglés par la

bienséance et par la pudeur la plus austère; mais dès que tout cela se trouve en compromis avec les besoins du pauvre, dût-il n'y avoir jamais ni jeu ni plaisir pour vous, il faut que le pauvre soit secouru. N'est-il jamais permis de faire des réserves pour se tirer de la poussière et pour parvenir à des emplois de distinction? C'est sur quoi je n'entreprends pas de prononcer : tout ce que je puis vous dire, c'est que, de quelque nature que soient vos réserves, vous n'en pouvez consacrer à des projets d'élévation et de grandeur que ce que les besoins du pauvres libéralement secouru vous en auront laissé.

Mais revenons : on se trompe tous les jours lorsqu'on ne croit pas être en état de faire l'aumône ; qui de vous peut sagement compter sur une persuasion si sujette à l'erreur? On s'expose à un danger évident de se tromper dès qu'on ne consulte que soi dans une matière si délicate, et où l'illusion est si naturelle. Où sont ceux, je ne dis pas qui ont cherché, mais qui ont voulu sur ce point souffrir d'autres lumières que les leurs? Dès que l'on a de l'argent à donner à ses passions et à ses plaisirs, on a du superflu ; on peut, on doit faire l'aumône. Où sont ceux à qui leur propre conduite ne découvre pas le pouvoir réel et déclare l'obligation de la faire? Impuissance chimérique, faux prétexte, qui ne dispense pas de l'observation de la loi; vous venez de le voir : Aumônes insuffisantes, fausse justice qui ne remplit pas toute la loi ; c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

J'appelle aumônes insuffisantes et fausse justice, toute aumône qui n'a pas une proportion exacte avec les moyens de celui qui la donne et avec les besoins de celui qui la reçoit; toute aumône bornée à un certain nombre, à une certaine espèce de pauvres qui ne sont ni les plus indigents, ni les seuls à qui vous soyez redevable; en un mot, toute aumône qui, dans la manière dont on la fait, et dans le principe qui l'inspire, ne répond pas aux vues que Dieu s'est proposées en se déchargeant sur vous du soin de pourvoir à la subsistance des pauvres. Pour vous faire sentir le vice de ces aumônes, il ne faut que les rapprocher de cette loi fondamentale du christianisme qui vous ordonne d'aimer le prochain comme vous-même. Consultez aujourd'hui cet amour-propre que vous écoutez si souvent aux dépens de la loi ; cet amour-propre, si trompeur et si dangereux, deviendra pour vous un instrument de salut, si vous en faites la règle de votre conduite envers les pauvres. Dès que vous souffrez, il ne doit y avoir ni joie ni plaisir pour ceux qui vous aiment; dès que le moindre besoin vous presse, il faut vous secourir, mais promptement et sans balancer, abondamment et sans rien ménager ; vous épargner la peine et la honte de demander, prévenir et deviner même vos besoins et vos souhaits, étudier jusqu'aux moments auxquels la bienséance ou votre caprice permet de vous obliger. Tandis qu'on s'emploie, qu'on s'épuise pour vous d'égards et de ménagements, plus que si l'on attendait tout de vous ; après vous avoir obligé, si l'on ne veut pas perdre en un instant les services de plusieurs années, loin de vous les reprocher, ou même de vous en rappeler la mémoire, il n'est pas permis de vous laisser entrevoir qu'on s'en souvient. C'est ainsi que vous vous aimez, que vous voulez qu'on vous aime. Des amis de ce caractère sont rares : aussi dit-on tous les jours que l'amitié n'est plus qu'un beau nom, propre à cacher un commerce d'intérêt ou de passion. Mais la corruption, presque générale, qui paraît avoir banni de la terre cette amitié tendre et généreuse, n'en a pas encore effacé les idées, et tout le monde convient que ce véritable ami, qu'on désire plus qu'on ne l'espère, doit être tel que je viens de le dépeindre.

Or, je vous le demande, est-ce ainsi que vous aimez le pauvre ? Il faut qu'il s'abaisse, qu'il s'humilie devant vous; qu'il prie, qu'il pleure, qu'il se fasse un front d'airain ; qu'il vous arrache des secours que vous accordez à son importunité plutôt qu'à sa misère. Et quels secours ? Pour l'ordinaire des aumônes légères et peu proportionnées à ses besoins. Et à quelle condition ? Que, banni pour jamais de votre présence, il ira étaler ailleurs le spectacle d'une misère à laquelle vous promettez d'être désormais insensible. Et si la nécessité lui fait violer des promesses commandées par le besoin, combien de reproches, d'invectives, de menaces, et peut-être de mauvais traitements ! c'est-à-dire, combien de marques d'un mépris et d'une indifférence incompatibles avec cet amour si étroitement commandé !

C'est une maxime de la philosophie même païenne, que l'amitié suppose ou établit l'égalité entre les personnes qui s'aiment : *Amicitia aut invenit aut facit pares*. Tel fut le premier effet de cette charité ardente qui unissait les fidèles à la naissance de l'Eglise: ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum et anima una*. (*Act.*, IV, 32.) Aussi le renoncement volontaire à tous les biens de la terre les réduisait-il à une égalité parfaite ; tous également pauvres, ils se trouvaient tous assez riches : *Neque quisquam erat egens inter illos*. (*Ibid.*, 34.) Cette charité si pure ne pouvait se soutenir longtemps au milieu du tumulte et des embarras du monde ; elle chercha donc bientôt un asile dans la solitude, et, pour y braver à jamais les contradictions de l'enfer, elle commença par y établir cette égalité parfaite, qui est encore aujourd'hui le fondement et la base de toutes les sociétés religieuses. Egalité cependant si juste et si nécessaire, que saint Paul ne cessait d'y rappeler les chrétiens du monde : il faut, disait-il aux riches de son temps, il faut que l'abondance des uns supplée à l'indigence des autres : *Abundantia vestra illorum*

inopiam suppleat. (II *Cor.*, VIII, 14.) Dieu ne prétend pas enrichir votre frère à vos dépens : *Non ut aliis sit remissio, vobis autem tribulatio.* (*Ibid.*, 13.) Tout son dessein est de rétablir entre des enfants qui lui sont également chers, une faible image de cette égalité qui a disparu avec l'innocence de nos premiers pères : *Non ut aliis remissio, vobis autem tribulatio; sed ex æqualitate.* (*Ibid.*) Loi d'égalité, dont le propre est d'imposer toujours de plus grandes obligations à ceux qui sont les plus riches, et de vous obliger tous à augmenter vos aumônes lorsque les besoins des pauvres deviennent plus pressants.

Vous faites des aumônes, et des aumônes réglées, je le veux; mais sont-elles réglées sur le pied de vos autres dépenses? Il vous faut, et vous le dites, de vastes appartements, des meubles superbes, une table somptueuse, une suite, un équipage, et dans tout cela un air de grandeur et d'opulence qui l'emporte sur tous ceux que leur naissance ou leurs emplois ne mettent pas en droit d'aller de pair avec vous? Dirai-je qu'en raisonnant de la sorte, il est bien rare qu'on se rende une justice exacte; que c'est ainsi que l'orgueil et la vanité ont confondu de nos jours toutes les conditions; qu'aujourd'hui, plus que jamais, la suite, l'équipage, les titres mêmes sont le partage de quiconque est assez hardi pour les prendre, et assez riche pour en soutenir la dépense; qu'on examine moins ce que l'on est que ce que l'on peut; qu'on n'examine pas même toujours assez ce que l'on peut? Mais, sans vous contester vos prétentions, c'est au contraire en les supposant fondées que j'en tire une conséquence à laquelle vous n'avez peut-être jamais pensé. Donc vos aumônes doivent l'emporter sur les aumônes de tous ceux que vous prétendez effacer partout ailleurs; donc vos aumônes doivent porter ce caractère de grandeur et de magnificence dont vous êtes si jaloux dans tout le reste.

En vous élevant au-dessus des autres, Dieu vous a pour ainsi dire approchés plus près de son trône; revêtus de son autorité, dépositaires de sa puissance, vous êtes les dieux de la terre; mais c'est surtout en imitant la bonté et la miséricorde du Dieu du ciel, que vous soutiendrez tout l'éclat d'un titre si flatteur; et vous ne pouvez remplir ses desseins qu'en nous montrant par votre conduite que vous êtes encore moins les maîtres et les juges que les protecteurs et les pères d'un peuple soumis à vos lois. Voilà cependant le dernier soin des grands de la terre. Jaloux à l'excès des prérogatives attachées à leur naissance ou à leurs dignités, instruits dans la dernière perfection de ce qu'il faut faire pour les maintenir, exacts jusqu'au scrupule à le pratiquer, ils se souviennent qu'ils sont grands, dans les assemblées publiques, où la première place leur est due; au jeu, où il leur convient, disent-ils, d'être en état de faire et de soutenir les plus grosses pertes; ils s'en souviennent jusque dans nos temples, où toute grandeur humaine devrait s'oublier et s'anéantir; partout ils se souviennent qu'ils sont grands, excepté dans leurs aumônes. Que dis-je? ils s'en souviennent pour le malheur du pauvre qui les approche, et, ne pouvant se résoudre, ni à lui donner ce qu'ils lui doivent, ni à subir la honte dont les couvre une aumône trop légère, ils prennent le parti de le rebuter ouvertement.

Mais enfin ne suffit-il pas, me direz-vous, que j'assiste les pauvres que je connais, et des aumônes proportionnées à leurs besoins ne rempliront-elles pas toute justice? Oui, chrétiens, assistez les pauvres que vous connaissez, et à proportion des besoins que vous leur connaissez : cela peut suffire, et j'en conviendrai; mais à la condition très-essentielle qu'il n'y ait rien de volontaire, rien d'affecté dans l'ignorance des misères que vous ne connaissez pas. Vous assistez les pauvres que vous connaissez; mais vous leur faites acheter si chèrement les moindres secours; les reproches dont vous les accablez sont pour eux plus cruels qu'un refus; la honte et le dépit leur font souvent arroser de leurs larmes un pain que vous paraissez leur avoir donné à regret : de pareilles aumônes, loin de plaire à Dieu, pourront-elles suffire pour expier les outrages que vous faites à ses membres? Et une telle conduite, quand elle ne serait l'effet que du caprice et de l'humeur, n'en écarterait pas moins les pauvres; mais combien de fois sa source est dans une politique encore plus odieuse! Sans cela, dites-vous, on serait surchargé, on serait accablé; je vous entends : vous assistez les pauvres que vous connaissez, mais il ne tient pas à vous que vous n'en connaissiez point, et vous avez trouvé le vrai secret d'en connaître très-peu.

Et vous qui êtes d'un rang à ne pas introduire les pauvres, et qui croyez qu'il est de votre dignité de ne voir leurs misères que par des yeux étrangers, du moins avez-vous soin de vous informer s'ils n'ont point de dureté à essuyer de la part d'un domestique bizarre ou insolent; si les aumônes que vous leur envoyez passent par des mains bien fidèles? Lorsque la Providence a placé près de vous une de ces âmes vertueuses et charitables, toujours prête à vous instruire des besoins des pauvres et à plaider leur cause, est-ce une raison pour vous de vous l'attacher ou de vous en défaire? Vous ne pouvez par vous-même connaître les pauvres les plus abandonnés. Mais un pasteur vigilant et zélé, mais les ministres de Jésus-Christ, associés à ses soins, les connaissent pour vous : ont-ils un libre accès auprès de vous? savent-ils qu'au moins dans les besoins pressants il leur reste chez vous une ressource assurée? Et si l'indifférence, la froideur, si le mépris peut-être que vous leur témoignâtes vous avait délivré de ce que vous appeliez leur importunité, oseriez-vous bien encore vous

rassurer sur une ignorance si criminelle. Celui qui abandonne les pauvres qu'il connaît ne peut manquer de périr, mais Dieu ne réserve pas un traitement plus doux à celui qui refuse de les connaître pour n'être pas obligé de les secourir. Quel serait donc le crime, quel sera le châtiment de celui qui fonderait le refus de ses aumônes sur la connaissance même qu'il a des misères extrêmes du pauvre! Et voilà ce que font ceux qui se retranchent sur la difficulté des temps.

Pauvres, ne vous étonnez pas si je vous renvoie les mains vides; contentez-vous du moins des aumônes que j'ai coutume de vous donner; vous n'ignorez pas que les temps sont mauvais, et que chacun a ses misères. Non, pourraient-ils vous répondre, nous ne l'ignorons pas; et voilà ce qui excuse ces assiduités qui vous paraissent si importunes. Dans un temps plus heureux, il était juste, il était facile de vous ménager; mais à qui voulez-vous que nous ayons recours, dans un temps où, si vous nous abandonnez il ne faut rien de moins qu'un miracle pour nous faire subsister?

Les temps sont mauvais : oui, mes chers auditeurs; ainsi les fait un Dieu las de vos crimes. Ce sont les crimes du riche que Dieu poursuit, et qu'il veut noyer dans ce déluge de maux qui ont inondé la face de la terre. Mais oserais-je, ô mon Dieu! vous le demander? est-il juste que les innocents portent, et qu'ils portent seuls la peine due aux coupables? Vous nous envoyez misères sur misères, calamités sur calamités; c'est le riche qui les attire, et c'est le pauvre qui les souffre. Ne dirait-on pas que les riches se font de leurs trésors un rempart contre votre colère, et qu'ils ne sont point, comme le reste des hommes, sujets au travail et à la correction? *In laboribus hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur.* (*Psal.* LXXII, 5.) Oui, mon Dieu! j'ose le dire; si vous en voulez aux riches, vous perdez vos coups. Je me trompe : Dieu juste, Dieu terrible, vous allez être vengé. Le pauvre souffre, le pauvre languit, le pauvre meurt faute de secours : c'en est fait, le riche criminel n'a plus de protecteur, son arrêt est porté, l'enfer est son partage.

Les temps sont mauvais, et vous n'avez plus de superflu; eussiez-vous le même superflu, il ne suffirait pas aux besoins du pauvre, qui augmentent de jour en jour; c'est-à-dire qu'il faut, ou que le pauvre périsse, ou que, pour le secourir, vous preniez sur le nécessaire de votre état. Or, je soutiens que dans cette alternative les besoins du pauvre doivent l'emporter sur tout ce qu'on appelle nécessité d'état et de condition; qu'après avoir épuisé toutes les ressources d'un superflu, pour l'ordinaire plus grand que vous ne pensez, vous êtes obligé de prendre sur vous, de vous incommoder, de souffrir, en un mot de vous charger d'une partie du fardeau sous lequel le pauvre est près à succomber. Obligation si étroite et si indispensable, qu'au défaut de tout autre secours, il n'est rien de si sacré qu'on ne dût employer au soulagement d'une misère extrême. Ainsi en ont jugé les saints, qui ont dépouillé les autels pour revêtir les pauvres. Qu'un tyran, le fer et le feu à la main, leur demandât les vases sacrés, si souvent teints du sang d'un Dieu, la mort la plus cruelle n'avait rien qui les épouvantât; mais après avoir bravé la rage des tyrans, ils ne pouvaient tenir contre la misère des pauvres : dussent le corps et le sang de Jésus-Christ n'avoir pour demeure que des vases d'argile, ils crurent devoir la préférence à ses temples vivants.

Et s'étonnera-t-on si, n'ayant plus rien à donner, ils se donnèrent eux-mêmes? si les uns, presque aussi pauvres que le Dieu qu'ils adoraient, plus pauvres que les pauvres qu'ils prétendaient secourir, se sont exposés à l'opprobre d'une mendicité publique, pour subvenir à des besoins étrangers et moins pressants que les leurs? si d'autres, à l'exemple d'un Dieu victime de son amour pour nous, se mirent à la place d'un esclave qu'ils ne pouvaient délivrer qu'en se chargeant eux-mêmes de ses fers? et si tous enfin ne cessèrent d'employer toute la véhémence du zèle pour fléchir la dureté du riche avare et impitoyable? Un étonnant succès couronna souvent leurs efforts, et, malgré l'indignité de votre ministre, quel ne sera pas, ô mon Dieu! si vous daignez bénir mes paroles, le fruit de ce discours!

Mais vous qui m'écoutez, pauvres qui savez si bien réclamer les droits que Dieu vous a donnés sur le superflu des riches : pauvres qui, malgré tout ce qu'il a fait pour vous, n'êtes que trop disposés à mettre sur le compte de sa providence tout ce que vous avez à souffrir, apprenez que c'est à vous à seconder ses desseins et notre zèle, et souvenez-vous que ce n'est qu'au pauvre qui commence par chercher le royaume du ciel que Dieu a promis son assistance sur la terre. Vous vous plaignez que le riche méconnaît ou qu'il rebute Jésus-Christ souffrant dans vos personnes. Malheur à lui s'il le méconnaît ou s'il refuse de le secourir. Mais aussi, rendez-vous justice à vous-mêmes. Est-il si étonnant que le riche méconnaisse en vous un Dieu dont vous n'offrez à ses regards qu'un portrait défiguré souvent par des vices grossiers? Une pauvreté orgueilleuse, impatiente, oisive, libertine, est-elle bien propre à lui retracer l'image de la pauvreté de Jésus-Christ? Je sais que des yeux éclairés des lumières de la foi doivent percer le voile que vous leur exposez, et qu'au défaut des vertus on doit toujours reconnaître en vous les besoins d'un Dieu qui vous a mis à sa place. Je sais que tous vos désordres ne seront jamais une excuse légitime pour le riche qui vous abandonne; qu'ils ne sont, si vous voulez, qu'un prétexte dont il colore sa dureté; mais enfin, n'est-ce point à vous à lui ôter ce prétexte? Les défauts qu'il vous reproche, et dont la vue le rend insensible, ne l'empêcheront pas de périr; mais des vertus qui

lui eussent fait une heureuse violence l'auraient sauvé. Non, non, ce n'est point précisément sur le récit et sur la montre de vos misères que vous devez compter; avec moins de misères, et plus de vertus, on est plus sûr de réussir. L'humilité, la patience, la douceur d'un pauvre qui demande, qui reçoit, qui souffre, s'il le faut, les mépris et les rebuts comme Jésus-Christ les aurait soufferts, réveille dans les uns la nature, dans les autres la foi, triomphe de tout, et sauve en même temps par l'aumône et le pauvre qui la demande et le riche qui la donne. Je vous le souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

NOTICE

SUR ANNE-JOSEPH-CLAUDE FREY DE NEUVILLE.

Frey de Neuville (Anne-Joseph-Claude, et non Charles comme le nomment la plupart des Biographies), de la Compagnie de Jésus, frère cadet de l'orateur précédent, naquit le 20 octobre 1693, à Coutances. Peu de temps après sa naissance, ses parents, que des affaires avaient appelés en Normandie, retournèrent à Vitré, lieu de leur résidence habituelle, s'occupèrent de l'éducation d'un enfant qui devait illustrer la chaire française, et l'envoyèrent au collége de Rennes où le jeune de Neuville ne tarda pas à se distinguer, et dès l'entrée de sa carrière littéraire, il fut aisé d'entrevoir qu'il la parcourrait de la manière la plus brillante : beaucoup de pénétration, une heureuse facilité, de la finesse, de la grâce dans la manière de s'exprimer et de rendre tous les sujets qu'il traitait, tout ce qu'on peut désirer du côté de l'esprit; mais ce qui valait encore mieux, un cœur pur, droit et sensible, un goût pour la vertu et pour la piété qu'il savait dès lors concilier avec l'amour du travail, avec une sorte de passion pour la lecture; voilà ce que cet enfant offrit aux soins de ses maîtres, et ce qu'ils réussirent à perfectionner. Il se fit remarquer par son application et par les progrès les plus rapides dans les sciences, il y puisa avec la connaissance des langues savantes, de l'histoire ancienne et de la géographie, ces principes de goût si propres à régler l'imagination et à perfectionner la raison, et ces principes de religion et de piété, si nécessaires pour contenir et enchaîner les passions : frappé même de la vérité, de la beauté des maximes évangéliques, il résolut d'en faire l'unique règle de sa conduite, et pour les pratiquer plus sûrement lui-même, pour les enseigner aux autres avec plus de fruit, il demanda à ses parents, et il en obtint la permission, d'entrer chez les Jésuites.

Il se rendit donc à leur noviciat de Paris au mois de septembre 1720 : il y apporta avec une âme pleine de feu et d'activité, des mœurs innocentes et un cœur qui n'avait senti de vive impression que celle d'une louable émulation : il fallut se plier à une règle dont la plus grande austérité consistait dans un assujettissement, dans une dépendance continuelle; presque pas un moment dans la journée dont l'emploi fût arbitraire, des exercices variés qui se suivaient, qui se coupaient, qui rompaient sans cesse la volonté propre, qui accoutumaient à faire toujours ce qu'on devait, et presque jamais ce qu'on voulait, et dans tout cela pas un instant pour les belles-lettres, pour ce genre d'étude qui orne l'esprit et qui l'amuse; ce sacrifice lui coûta, il le fit cependant de bonne grâce; il a même avoué depuis, que ces deux années qu'on regarde comme perdues, lui avaient été extrêmement utiles, parce que l'habitude de la méditation qu'il y avait contractée lui avait appris à envisager les objets sous leurs faces différentes, à analyser ses idées, à les pénétrer, à les approfondir, à les classer pour ainsi dire dans l'ordre où elles devaient être; qu'obligé de traiter des confrères de son âge avec une sorte de respect, en se défaisant de ces familiarités puériles si ordinaires et quelquefois si dangereuses entre les jeunes gens, il avait mis dans ses manières plus de vraie politesse, plus de décence et de gravité, et dans sa raison plus de maturité et de réflexion; il observait encore, qu'indépendamment de la nécessité d'établir solidement dans la piété des personnes destinées à passer leur jeunesse dans des travaux qui pouvaient les porter à la dissipation; leur interdire alors tout genre d'étude, c'était plutôt enflammer qu'amortir le goût qu'elles en avaient, et qu'au sortir de ce saint asile, on les voyait se jeter sur les livres avec une ardeur qui tenait endormies toutes les autres passions.

Après ce temps d'épreuves, le P. de Neuville passa par tous les exercices en usage dans l'état qu'il avait embrassé; près de dix-huit ans furent consacrés, soit à ses propres études, soit à donner des leçons de belles-lettres et de philosophie; il avait un

talent particulier pour l'enseignement : doux, insinuant, clair et précis, rien ne lui manquait pour se faire aimer et écouter; il crut devoir suivre les anciennes méthodes; la tête des enfants lui paraissait trop faible pour embrasser beaucoup d'objets à la fois, et ce n'était que successivement, par degré, et après leur avoir appris une chose, qu'il les faisait passer à une autre; par ce moyen une connaissance les préparait et leur donnait de la facilité pour acquérir une connaissance nouvelle : rien ne se brouillait, rien ne se confondait dans des cerveaux encore trop étroits, encore trop délicats pour recevoir et contenir ce qu'on y aurait jeté avec une profusion indiscrète.

Pendant sa théologie, le P. de Neuville donna les preuves les plus frappantes de la justesse, de la supériorité et de l'étendue de son esprit, et quand il l'eut finie, l'histoire devint l'objet favori de ses lectures et de ses réflexions; il ne lui refusait aucun des moments libres que lui laissaient ses autres occupations; c'était cette partie de la littérature qu'il se sentait le plus porté à cultiver: il aimait à discuter, à comparer, à éclaircir les faits, à rassembler tout ce qu'il trouvait d'anecdotes sûres et intéressantes, à fouiller dans ces archives malheureusement plus affligeantes qu'honorables pour l'humanité. Une critique saine et judicieuse, un discernement rare, une plume facile et élégante, doivent faire regretter qu'il n'ait pas pu se livrer uniquement à cette branche importante et instructive des connaissances humaines; il avait rassemblé, et mis en état de voir le jour, trois volumes d'observations critiques et historiques : quoiqu'il n'eût cherché que la vérité, quoiqu'il eût présenté les objets avec sagesse et impartialité, la crainte qu'on ne le jugeât avec prévention, qu'on ne lui prêtât des motifs qu'il n'avait pas, qu'on ne trouvât même dans son ouvrage tout autre chose que ce qu'il voulait dire, le détermina à le jeter au feu quelques mois avant sa mort; il ne consulta que lui-même pour cette démarche, elle lui attira les plaintes et les reproches de ses amis; il crut se justifier, en leur répondant qu'il ne voulait pas que, même après sa mort, ceux à qui il aurait confié ses manuscrits fussent inquiétés ou compromis à son occasion.

Quelques sermons détachés qu'il prêcha, pendant qu'il enseignait la philosophie, furent si bien reçus, et annoncèrent un talent si marqué pour ce saint ministère, que ses supérieurs se déterminèrent à l'y appliquer.

Il reçut leurs ordres avec respect, et s'y conforma avec soumission; il se fit alors un nouveau plan d'étude : l'Écriture sainte, les Pères, les dogmes fondamentaux de la religion, l'Histoire ecclésiastique, voilà quel fut l'objet continuel de son travail et de ses méditations : il lisait avec soin et faisait des extraits de ce qui l'avait frappé, de ce qu'il croyait propre à toucher, à instruire ses auditeurs : après avoir rassemblé d'aussi bons matériaux, après s'être lui-même pénétré et convaincu des vérités qu'il allait être chargé d'annoncer, il se permit de parcourir tout ce que dans les temps anciens et modernes les hérétiques et les incrédules ont fait d'objections contre le culte et le dogme; il paraît qu'il lisait leurs ouvrages la plume à la main; j'en ai trouvé dans ses papiers beaucoup d'extraits, et principalement du *Dictionnaire* de Bayle; il y ajoute quelques mots qui indiquent la manière dont il se propose de les réfuter, ou qui expriment sa douleur et son indignation contre l'abus de l'esprit et du raisonnement.

Non content de ce travail préliminaire, lorsque le P. de Neuville s'était décidé à traiter une vérité, il l'étudiait de nouveau, il relisait tout ce qui pouvait servir à l'éclaircir, à la démontrer; il traçait ensuite le plan de son discours, il le portait dans la tête deux ou trois mois, s'en occupait sans cesse, le méditait, l'envisageait sous tous ses différents rapports, et ce n'était qu'après l'avoir assez bien ruminé pour qu'il fût parfaitement digéré, qu'il prenait la plume; tout coulait alors avec une abondance d'idées et de réflexions qui annoncent un homme rempli et maître de son sujet.

On peut dire que, sans trop s'écarter des grands modèles, il a un genre à lui, que sa manière est originale, et que s'il tient aux orateurs du dernier siècle par l'ordre, la méthode, la force et la clarté; il a, je ne dis pas plus de génie, mais plus d'esprit, un coloris plus brillant, quelque chose de plus neuf, de plus hardi dans l'invention, une tournure, en un mot, si ce n'est plus frappante, du moins plus éblouissante; ainsi parut le juger le public, lorsqu'on l'entendit à Paris pour la première fois en 1736; ce fut une espèce de phénomène qui excita la curiosité et fixa l'attention de presque toute la capitale : on accourait à ses sermons avec cet empressement qu'on a, plus qu'ailleurs, pour tout ce qui est nouveau, pour tout ce qui a de la vogue, et la vogue se soutint pour notre orateur : on ne peut aussi disconvenir qu'il n'eût de quoi plaire, et même de quoi étonner par l'abondance et l'éclat de son style, par la profondeur de ses raisonnements, par la belle ordonnance de sa composition, par la justesse et la vérité de son pinceau; mais quand l'admiration, ce sentiment presque toujours involontaire et forcé, eut fait place au désir trop naturel de blâmer et de critiquer, ce fut par ces endroits-là même qu'on l'attaqua: on lui reprocha une symétrie monotone, plus de luxe que de vraie richesse, des portraits trop chargés, de la prétention, de la recherche, un ton plutôt académique que chrétien.

Il ne serait peut-être pas difficile de le justifier sur la plupart de ces articles, mais ce n'est ici ni une apologie, ni une dissertation sur les qualités que doit réunir un prédicateur pour être parfait; s'il n'est pas sans défauts, on peut du moins assurer qu'ils ne lui trouveront pas celui de n'être pas

assez crétien. En effet, quelque sujet que traite le P. de Neuville dans ses *Panégyriques*, dans ses *Oraisons funèbres* même, il ramène tout à la religion ; il est occupé de la faire aimer, de faire respecter ses lois ; il emploie les couleurs les plus touchantes pour peindre la vertu, il poursuit le vice, il tonne sans ménagements contre ses coupables excès ; mais c'est surtout dans les mystères, dans ses sermons de morale, qu'on sent un homme rempli, pénétré des sublimes et saintes vérités de l'Evangile ; ce discours même sur l'humeur, qu'on lui a tant reproché, porte tout entier sur la nécessité de l'abnégation, et c'est une espèce de traité de la perfection que le christianisme demande à ses vrais disciples.

Il ne négligea rien pour faire rendre un culte d'amour et d'adoration à ce Dieu suprême, à ce Dieu rédempteur et médiateur, que tant de prétendus beaux esprits affectent de méconnaître ; il voyait avec douleur les progrès et le danger de la fausse philosophie, et il n'y a presque aucun de ses sermons où il ne s'élève contre ce défaut dominant de son siècle ; tantôt il l'attaque de front et avec l'ascendant que lui donne la bonté de sa cause et celle de son esprit ; il argumente, il raisonne, il discute, il éclaircit les doutes, il répond aux objections, il suit l'incrédulité jusque dans le labyrinthe de sophismes insidieux où les partisans de l'erreur vont malheureusement s'égarer et se perdre : tantôt c'est la religion elle-même dont il sonde avec respect les profondeurs, dont il examine les fondements, dont il fait voir la nécessité et les avantages, dont il démontre la vérité par les oracles qui l'ont annoncée, par les prodiges qui ont servi à l'étendre et à la persuader, par les obstacles qu'elle a eu à surmonter ; et de la nature de ses dogmes, de la condition et du caractère de ses apôtres, de l'austérité de sa morale ; des menaces, des craintes, des espérances qu'elle nous offre tour à tour pour nous détourner du mal et nous exciter au bien ; il tire autant de preuves lumineuses et convaincantes de la divinité de son origine et de l'obligation où nous sommes tous de nous soumettre à ce qu'elle enseigne et de pratiquer ce qu'elle ordonne : tantôt il oppose à l'impiété les inconvénients qu'entraînent les ravages que peuvent causer dans tous les ordres de l'Etat, ces systèmes aussi hardis qu'inconséquents, qui se produisent librement aujourd'hui dans les livres et les conversations ; sans les bonnes mœurs, comme il l'observe, il n'y a ni sûreté, ni bonheur pour la société, et qu'ont-elles gagné à cette licence de tout penser et de tout dire ? On parle encore de bienfaisance et d'humanité, on se pare d'un amour hypocrite pour la vertu ; mais on ose dire que vice et vertu tout est arbitraire ; mais on se livre au pyrrhonisme le plus extravagant ; mais on détruit toute espèce de moralité, en ne reconnaissant pour principe de nos actions que le hasard ou la nécessité ; mais on nous ôte tous les motifs, on brise tous les liens qui pourraient contenir et réprimer les passions ; mais on affecte une indépendance ennemie de toute règle, de toute subordination ; mais, en dédaignant de se soumettre aux lois les plus sacrées, on accoutume les esprits à n'en respecter aucune ; et si ces maximes ne passent pas toujours du cœur dans les actions, si un fond d'honnêteté naturelle empêche quelquefois certaines âmes privilégiées d'être conséquentes ; que n'aurait-on pas à craindre de la multitude, si elle se croyait en droit, comme nos incrédules, d'adopter ces principes pernicieux ? On ne cherche que trop à les répandre, et grâce au zèle funeste de quelques auteurs, on les met à la portée du peuple, on descend jusqu'à lui, on travaille à le corrompre dans des ouvrages grossièrement assaisonnés par le libertinage et l'impiété.

Quoique le P. de Neuville ait excellé dans ces espèces de controverses devenues comme nécessaires dans les circonstances où il prêchait, il paraît s'être surpassé dans la manière de traiter la morale. Personne ne connut mieux le cœur de l'homme et ne le peignit avec plus d'éloquence et de vérité. Il nous le montre tel qu'il est si souvent, le jouet de mille erreurs et de mille passions ; il en dévoile tous les artifices et toutes les faiblesses, moins cependant pour nous humilier et nous confondre, que pour nous offrir dans la prière, dans la vigilance chrétienne, et surtout dans le secours de la grâce, des armes contre nos vices et nos défauts.

Son expression répond à ses pensées ; elle est noble, brillante et même naturelle, car il écrivait comme il parlait ; et ceux qui l'ont connu lui rendront le témoignage que dans la conversation la moins contrainte, la plus familière, on retrouvait l'orateur avec cette abondance, cette facilité, cette justesse, ce choix, cette propriété de termes qui avaient quelque chose d'étonnant sans rien avoir de recherché.

Ce talent si rare de la conversation, il le fit encore servir à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes : obligé de paraître quelquefois dans le monde et dans le monde le plus distingué, il s'y montra toujours en digne ministre de l'Evangile qui connaît les égards qu'il doit au rang et à la naissance, et qui ne s'avilit jamais par de lâches complaisances pour les faiblesses et pour les travers des grands.

Il avait une sorte de gaieté grave et modeste, mais agréable et piquante ; il parlait bien de tout, se prêtait d'abord dans les entretiens à tout ce qui ne blessait ni l'honnêteté ni la décence, et les ramenait adroitement et sans affectation à quelques points solides et instructifs ; en sorte qu'en le quittant, on rapportait des lumières sur ses devoirs et souvent le désir et la résolution d'y être plus fidèle. Cette manière douce et paisible d'instruire, d'avertir et de reprendre dans le particulier, achevait le bien qu'il n'avait fait qu'ébaucher, que pré-

parer dans la chaire; et dans combien de familles n'a-t-il pas rétabli le calme et l'union? combien de haines n'a-t-il point étouffées? combien de vengeances n'a-t-il point arrêtées par ses conseils? (C'était dans les mêmes vues et par le même désir d'être utile au prochain, qu'il se chargea de la fonction importante de la direction des âmes.) Grands et petits, il recevait également tous ceux qui demandaient à se confesser à lui. Plein de l'esprit du christianisme, rappelant tout aux principes de la foi, ferme sans rigueur, indulgent sans mollesse, il voulait surtout, et qu'on remplît ses devoirs, et qu'on aspirât à les remplir parfaitement. Mais son attrait particulier était pour les personnes affligées. S'agissait-il de les consoler, de les secourir, il quittait alors sa solitude avec une espèce d'empressement; il volait partout où il y avait des larmes à essuyer; il prodiguait ses visites et ses soins; il ne se rebutait ni de l'agitation inquiète, ni de la tristesse sombre, ni de l'aigreur, ni de cette espèce d'irritation désespérante que produit trop ordinairement la perte du crédit et de la fortune: par sa constance, par sa douceur insinuante, par sa sensibilité, il gagnait la confiance; et après avoir pleuré lui-même avec les malheureux, il les amenait aux pieds des autels et leur y faisait goûter ces consolations solides et véritables que nous offrent les secours et les espérances de la religion.

Telles furent les occupations du P. de Neuville jusqu'à l'âge de près de soixante et dix ans. Sa vie offre peu d'événements. Elle était simple, retirée, édifiante et convenable à l'état qu'il avait embrassé. De grands succès, des amis, des protecteurs puissants et distingués; beaucoup d'empressement de la part du monde à connaître un homme d'un mérite et d'un esprit si rares; beaucoup d'attention de sa part à ne s'y livrer qu'avec réserve et circonspection; les jours presque entiers consacrés à la prière, à l'étude, aux bonnes œuvres; quelques moments accordés par complaisance aux personnes qui voulaient le voir et le consulter: voilà jusqu'alors ce qui remplit et illustra sa carrière; pour la terminer dans le calme de la solitude, pour ne s'occuper plus que de l'éternité, il pensait à se retirer dans la résidence que les Jésuites avaient à Pontoise. Mais l'orage qui s'éleva contre eux rendit son séjour à Paris plus nécessaire que jamais. Il employa pour conjurer la tempête, ce qu'il avait d'amis, de prudence et de talents. Tout fut inutile il fallut succomber. Il adora les décrets de la Providence, se soumit sans murmurer à ce nouvel ordre de choses, et souffrit patiemment tout ce que cette révolution avait d'affligeant et d'humiliant. Après sept ans d'une vie errante et fugitive, il obtint la permission de se retirer à Saint-Germain; ce fut pour lui une grande consolation de se voir rapproché de quelques amis qui lui étaient plus chers par la constance et par la vivacité de leurs sentiments, que par la considération qu'il devait à leurs vertus, à leur rang et à leur naissance.

Les bienfaits du roi et de son auguste famille le vinrent chercher dans sa retraite et répandirent quelque douceur sur les tristes restes de sa vie. Son cœur s'ouvrit encore à la joie; mais ces moments de bonheur furent courts; et le bref du Pape, donné en 1773, l'accabla d'autant plus, qu'il ne se permit aucune de ces plaintes qui semblent calmer la douleur en l'exhalant. Toujours soumis, toujours chrétien, toujours enfant du Saint-Siége, il ne souffrait point qu'on proférât devant lui la plus légère parole qui ne fût conforme à ses sentiments. En voici une preuve connue: c'est sa lettre à l'un de ses confrères (du 3 septembre 1773); elle est insérée dans la *Gazette de Hollande* du 1er octobre de la même année. Mais nous croyons devoir la rapporter ici, pour que l'on apprenne ses malheurs, et aussi quelle a été alors sa résignation, quels ont été ses vues et ses conseils.

« La société n'est plus; le bref destructif a été porté. Permettez que sur cette tragique révolution, qui fera l'étonnement de la postérité, je vous parle en père, en ami. Pas un mot, un air, un ton de plainte et de murmure. Respect incapable de se démentir à l'égard du siége apostolique et du pontife qui l'occupe. Soumission parfaite aux volontés rigoureuses, mais toujours adorables de la Providence, et à l'autorité qu'elle emploie à l'exécution de ses desseins, dont il ne nous convient pas de sonder les profondeurs. N'épanchons nos regrets, nos gémissements, nos larmes que devant le Seigneur dans son sanctuaire. Que notre douleur ne s'exprime devant les hommes que par un silence de paix, de modestie d'obéissance. N'oublions pas les instructions, ni les exemples de piété dont nous sommes redevables à la société. Montrons par notre conduite qu'elle était digne d'une autre destinée. Que les discours et les procédés des enfants fassent l'apologie de la mère. Cette manière de la justifier sera la plus éloquente, la plus persuasive; elle est la seule convenable, la seule permise et légitime. Nous avons désiré de servir la religion par notre zèle et par nos talents, tâchons de la servir par notre chute même et par nos malheurs. Vous ne doutez pas, mon cher confrère, de la situation pénible de mon esprit et de mon cœur, au spectacle de la destruction humiliante de la société à laquelle, après Dieu, je dois tout, vertus, talents, réputation. Je puis dire qu'à chaque instant je bois le calice d'amertume et d'opprobre, que je l'épuise jusqu'à la lie. Mais en jetant un coup d'œil sur Jésus-Christ crucifié, oserait-on se plaindre? le Dieu des miséricordes qui n'afflige que pour éprouver le juste, pour ramener le pécheur, pour purifier le pénitent, ce Dieu de bonté m'afflige d'un autre chagrin personnel. J'ai perdu mon cher et respectable frère le Père Frey. Une réflexion m'adoucit cette perte: il a rempli de vertus sa longue carrière, et le Seigneur lui a épargné le triste spectacle

de la société écrasée. Je le recommande à vos prières et à celles de nos Pères dispersés. Je suis, » etc.

Il est aisé de conclure, d'après cette lettre, que le chrétien a été supérieur à l'orateur dans le Père de Neuville; ou plutôt que toute sa supériorité est une suite de sa religion.

Dès qu'on le vit fixé à Saint-Germain, on le pressa de profiter de la tranquillité dont il jouissait, pour revoir ses *Sermons*. Il était dans sa soixante et dix-huitième année; il avait un corps usé par les travaux, le chagrin et les infirmités; mais la tête ferme, l'imagination encore brillante, la mémoire sûre; aucune enfin des facultés de son âme ne paraissait se ressentir des outrages du temps. Il céda, quoique avec beaucoup de peine, aux instances de ses amis. Vers la fin de 1771, l'abbé Querbeuf vint à Paris, Neuville voulut bien alors l'associer à son travail; il exigea des remarques, des observations, une critique exacte et sévère.

Le Père de Neuville répétait souvent ce qu'il avait déjà dit à quelques-uns de ses amis, en leur parlant de la difficulté qu'il trouvait à revoir et à corriger ses *Sermons*: que, lorsqu'on voulait aller vite, il était fâcheux d'avoir plus de goût que d'esprit. Il semblait redouter l'impression; il y entrait sans doute de la modestie, et peut-être aussi de la crainte, que ce ne fût pour lui une source de tracasseries et de chagrins. On n'avait mis au net que quinze sermons, lorsqu'il tomba malade au mois de juillet, 1774. Le troisième jour de sa maladie il avait voulu recevoir les sacrements; cette auguste et triste cérémonie attendrit tous les assistants. Il parla avec une force, avec une onction que la grâce seule peut donner, et qu'elle ne donne ordinairement qu'à ceux qui lui ont été constamment fidèles. Il crut pouvoir épancher son cœur, et il s'expliqua dans les termes les plus humbles, les plus chrétiens, les plus convenables aux circonstances où il se trouvait; pas une plainte sur les malheurs et les humiliations qui avaient traversé ses dernières années, seulement quelques tendres regrets d'avoir survécu à la société où il avait été élevé; il protesta qu'il n'y avait reçu que des leçons, qu'on ne lui avait donné que des exemples de la piété la plus fervente, et qu'il mourait, comme il avait vécu, plein d'attachement à la religion, de soumission au Saint-Siége apostolique et à l'autorité de l'épiscopat, de fidélité, de dévoument sincère et tendre à la patrie, à la majesté du trône, à la personne sacrée de notre auguste monarque.

« Les larmes, dit-il, les larmes avec lesquelles je déplore le moment qui a brisé des liens si chers à mon cœur ne se sècheront que dans le tombeau. Plein du souvenir de mon premier état, je demande d'être enterré dans le cimetière du peuple et des pauvres, et que tout dans mes obsèques soit de la plus grande simplicité et parfaitement convenable à un homme qui a passé la plus longue et la plus heureuse portion de sa vie sous les lois de la pauvreté. »

Ces sentiments, qui étaient l'expression de son cœur, il les avait aussi consignés dans un écrit qu'il avait remis à un vertueux et respectable ecclésiastique peu de temps avant sa mort, en le chargeant du soin de ses funérailles et de quelque argent pour des messes et des aumônes. Ce moment si douloureux pour nous ne fut pas imprévu pour lui; il venait de faire une retraite et tous les ans il en faisait une pour s'y préparer. Après qu'il eut reçu les sacrements, qu'il se fut entretenu intérieurement avec le Dieu qui l'avait visité, et qu'il lui eut marqué sa reconnaissance par les sentiments qu'inspire la piété la plus tendre, il demanda à parler en particulier à l'abbé Querbeuf, qui passa plus de deux heures avec lui. Son âme était calme, sa tête libre, et sa conversation aussi facile, aussi suivie qu'à l'ordinaire.

Les espérances qu'il avait données, que sa maladie n'aurait point de suites fâcheuses, ne se soutinrent pas vingt-quatre heures. Dès le jeudi l'oppression et les étouffements augmentèrent, et il expira le samedi 13 juillet, vers sept heures du soir, dans la quatre-vingt-unième année de son âge.

L'abbé Querbeuf et l'abbé Mat, amis de trente ans du P. de Neuville, se chargèrent de débrouiller l'amas confus de papiers pleins de ratures et sans aucun ordre qu'il avait laissés. Parmi les nombreux sermons que nous devons à ce travail intelligent, il s'en trouva quelques-uns dont la première partie seule était achevée, et où l'orateur se contentait d'indiquer le fond et les principaux articles qu'il aurait désiré traiter dans la seconde; les éditeurs n'en ont pas voulu priver le public.

Ses sermons ont été publiés en 8 volumes in-12 (Paris, Merigot, 1776). On a publié en 1783 sa *Morale du Nouveau Testament*, ou *Réflexions chrétiennes* (Paris, 3 vol. in-12). Le respect que nous devions à sa mémoire nous faisait un devoir de les reproduire en entier. On les distingue de la foule des sermons de son époque par la beauté des plans, la vivacité des idées, la singulière abondance d'un style pittoresque et original, la chaleur du sentiment. Dans Bourdaloue, on a admiré la force et la majesté de la raison; dans Massillon, l'élégance et le sentiment; dans le P. de Neuville, les richesses et les ornements de l'esprit. Nous ne pouvons souscrire à l'étrange parallèle que Trublet a cru pouvoir faire de cet orateur à Voltaire: « J'ai trouvé, dit-il, des rapports entre M. Bossuet et Corneille, j'en trouve aussi entre le P. Neuville et Voltaire; et le premier me paraît, à plusieurs égards, dans l'éloquence, ce que le second est dans la poésie. J'espère qu'on ne désapprouve pas des comparaisons où j'ai considéré les talents en eux-mêmes, et indépendamment de l'usage qu'on en fait, usage d'autant plus blâmable lorsqu'il est mauvais, que les talents sont plus grands. »

Nous croyons devoir terminer cette notice par une prédiction remarquable du P. Neu-

ville; dans le *Panégyrique de saint Augustin*, après avoir exposé les erreurs de la philosophie, il entrevoit la révolution et s'exprime ainsi : « O religion sainte! ô trône de nos rois! ô France! ô patrie! ô pudeur! ô bienséance! Ne fût-ce pas comme chrétien, je gémirais comme citoyen, je ne cesserais pas de pleurer les outrages par lesquels on ose vous insulter, et la triste destinée qu'on vous prépare. Qu'ils continuent de s'étendre, de s'affermir, ces affreux systèmes; leur poison dévorant ne tardera pas à consumer les principes, l'appui, le soutien nécessaire et essentiel de l'Etat. Amour du prince et de la patrie, lien de famille et de société, désir de l'estime et de la réputation publique, soldats intrépides, magistrats désintéressés, amis généreux, épouses fidèles, enfants respectueux, riches bienfaisants, ne les espérez point d'un peuple dont le plaisir et l'intérêt seront l'unique dieu, l'unique loi, l'unique vertu, l'unique honneur. Dès lors, dans le plus florissant empire, il faut que tout croule, que tout s'affaisse, que tout s'anéantisse; pour le détruire, il ne sera pas besoin que Dieu déploie sa foudre et son tonnerre; le ciel pourra se reposer sur la terre du soin de la venger et de la punir. Entraîné par le vertige et le délire de la nation, l'État tombera, se précipitera dans un abîme d'anarchie, de confusion, de sommeil, d'inaction, de décadence et de dépérissement. »

SERMONS

COMPLETS

DU P. FREY DE NEUVILLE

(ANNE-JOSEPH-CLAUDE).

—

AVENT.

—

SERMON Ier.

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Vos qui secuti estis me, sedebitis super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel. (*Matth.*, XIX, 28.)

Vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël.

Sire,

La scène du monde toute changeante, toute mobile qu'elle est; cette scène sans cesse agitée par les flots et par les orages de l'inconstance humaine, ne voit point naître de révolutions aussi étonnantes que celle que nous annonce Jésus-Christ. Ces hommes ignorés du monde, ces hommes négligés, méprisés dans le monde, deviennent tout à coup les maîtres, les arbitres du monde; associés au pouvoir et à l'autorité du Dieu suprême, ils tiennent en leurs mains le sort des peuples; les nations tremblantes accourent à leurs pieds pour entendre les oracles qui décideront les destinées éternelles : Dieu lui-même semble ne se montrer sur le trône de sa gloire, que pour embellir le triomphe de ses élus en leur prêtant l'éclat de sa majesté. Il règle ses jugements par leur suffrage, il ne punit que ceux qu'ils offrent à ses vengeances, et pour honorer leurs vertus, il les fait juges des iniquités du monde : *sedebitis judicantes.*

Or ce droit de juger le monde, que les saints recevront à la consommation des siècles, Dieu ne semble-t-il pas les en mettre en possession dès ce jour? et ne peut-on pas dire que le monde est aujourd'hui jugé par les saints : *Nunc judicium est mundi.* (*Joan.*, XII, 32.) Oui, mes chers auditeurs, et voici la plus juste idée que nous puissions nous former de la solennité qui nous rassemble; pressée par le désir de faire renaître ces jours heureux où la terre avait presque autant de saints que de disciples de l'Evangile, touchée de voir parmi nous tant de vices et si peu de vertus, l'Eglise devance l'ordre des temps, elle prévient la suite des siècles, elle ouvre la sainte Sion, elle nous présente la multitude des saints, elle les place sur les trônes qui leur sont préparés. Là, que font-ils? ils font pour l'instruction, pour la sanctification du monde, ce qu'ils feront un jour pour la perte et pour la ré-

probation du monde. Ils jugent le monde, ils condamnent le monde, *Nunc judicium est mundi.*

Jugement, prenez garde à ceci, chrétiens, jugement qui, comme celui du dernier jour, est un jugement qui condamne le monde, et un jugement qui oblige le monde à se condamner lui-même; un jugement que les saints portent contre le monde, et un jugement que le monde porte contre lui-même. Le monde condamné par l'exemple des saints, le monde qui se condamne lui-même par les honneurs qu'il rend aux saints. Le monde condamné par l'exemple des saints, et quel monde? un monde, le jouet de mille faux prétextes, qui n'est pas saint, et qui se persuade qu'il est impossible de le devenir; le monde qui se condamne lui-même par les honneurs qu'il rend aux saints, et quel monde? un monde séduit par ses fausses vertus, qui n'est pas saint, et qui se flatte de l'être. En deux mots : les faux prétextes du monde condamnés par l'exemple des saints. Les fausses vertus du monde condamnées par les honneurs que le monde rend aux saints : *Nunc judicium est mundi.* C'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Jusque dans ce monde d'iniquités et de scandales, il est un monde plus chrétien en apparence, un monde qui convient qu'on doit travailler à devenir saint si l'on peut espérer d'y réussir. Or, parce qu'il ne veut pas se sanctifier, il se persuade qu'il ne le peut pas. Il colore sa lâcheté par de vaines excuses, il la couvre sous de faux prétextes. Prétextes de faiblesse et de passions; on oppose sa fragilité naturelle aux devoirs pénibles de la sainteté. Prétextes d'état et de condition; on oppose ce que l'on doit au monde, aux devoirs de l'Évangile et de la religion. Deux sortes de prétextes hautement et sensiblement confondus par l'exemple des saints.

1° D'abord rien de plus propre que l'exemple des saints à détruire nos vains prétextes de faiblesse et de fragilité. Car raisonnons : que furent-ils ces saints destinés, selon la pensée de saint Ambroise, à instruire, à confondre le monde par le spectacle de leurs vertus? *Virtute, errorem redarguentes.* Ne les considérons pas dans cet état de félicité où affranchis des misères humaines, séparés du monde, vainqueurs de la cupidité dont le feu s'est éteint à l'ombre du tombeau, ils ne connaissent d'autre attrait que celui de la grâce, d'autres plaisirs que ceux de la vertu, d'autre penchant, d'autre amour que celui de la charité. C'est là, dit saint Augustin, la récompense de leur mérite, ce n'est pas leur mérite; c'est là ce qu'on nous promet dans la patrie, ce n'est pas ce qu'on nous demande dans le lieu d'exil et d'épreuves; c'est là ce qui fait les saints du ciel, ce n'est pas ce qui fait les saints de la terre. Ne les considérons pas même à la fin de leur course, dans la perfection, dans la plénitude de leur ferveur; devenus, par tant de combats et de victoires, maîtres de leur cœur et de leurs sens, plus habitants du ciel que de la terre, moins hommes qu'ils n'étaient saints : c'est ainsi que la sainteté finit, ce n'est pas ainsi qu'elle commence.

Considérons-les tels qu'ils furent à l'instant qu'ils entrèrent dans la carrière ; que verrons-nous? des hommes comme nous, par conséquent des hommes faibles et fragiles comme nous, plongés dans les mêmes ténèbres que nous, esclaves des mêmes préjugés, sujets aux mêmes illusions, dominés par les mêmes passions que nous.

Ils étaient tout cela, et il était sans doute convenable que Dieu permît qu'ils le fussent. Convenable pour la gloire de Dieu qui ne pouvait mieux faire éclater l'empire de sa grâce, qu'en élevant sur les ruines du péché l'édifice d'une sainteté si consommée ; en sorte que, selon la remarque de saint Augustin, la vertu des saints est une preuve incontestable d'une grâce surnaturelle qui élève au-dessus des faiblesses de la nature; elle est la preuve d'un Dieu qui agit dans le cœur de l'homme, la preuve d'une religion toute divine qui forme des vertus que la sagesse mondaine ne peut produire.

Convenable pour la gloire des saints, puisque ces combats leur ont procuré des palmes immortelles, puisqu'ils ont été la matière et la source de leurs mérites! Convenable surtout pour nous instruire, pour nous animer, pour nous encourager! Pourquoi? Parce qu'en voyant les saints triompher des faiblesses que j'éprouve, comment pourrai-je désespérer d'acquérir leurs vertus?

De là, l'Apôtre remarque que si Jésus-Christ, en qualité de Maître, de Législateur, de Rédempteur, devait être Dieu, afin que ses lois eussent la plénitude de la sagesse, ses préceptes la plénitude de la force et de l'autorité, sa rédemption la plénitude de la justice; il fallait que Jésus-Christ, en qualité de modèle, fût un homme, et un homme semblable à nous, autant qu'un Homme-Dieu peut être semblable au reste des hommes ; il fallait qu'il fût exposé à toutes les contradictions, à toutes les peines, à tous les ennuis de cette vie mortelle : *Tentatum autem per omnia* (*Hebr.*, IV, 15), afin qu'appuyés sur l'exemple d'un Dieu pauvre, d'un Dieu pénitent, d'un Dieu souffrant et mourant, nous portions avec courage le poids de l'humiliation et de la disgrâce. Mais reprend le Chef des apôtres, dès là que Jésus-Christ a marché dans la voie des tribulations, il ne nous reste, mes frères, que de le suivre, que de marcher après lui. L'amour-propre n'a plus d'excuse, l'homme ne peut rien opposer aux exemples d'un Dieu homme. *Relinquens vobis exemplum ut sequamini vestigia ejus.* (I *Petr.*, II, 21.)

Raisonnement encore plus décisif et plus convaincant contre notre lâcheté, si nous appliquons aux saints ce qui est dit de Jé-

sus-Christ. En effet, permettez-moi de le dire, chrétiens, ce qui ennoblit les exemples de Jésus-Christ, peut en un sens les affaiblir par rapport à nous. Dans Jésus-Christ, il est vrai, le Dieu était homme, mais l'homme était Dieu. Le Dieu parce qu'il était homme a essuyé les misères de l'humanité; mais l'homme, parce qu'il était Dieu, n'a point été sujet à ces désirs corrompus qui nous agitent, à cette action puissante des objets enchanteurs qui, par je ne sais quel charme, bouleverse en un moment notre raison et arme notre cœur contre notre vertu. Jésus-Christ ne connut ni le péché, ni l'attrait du péché.

Dans les saints je trouve des vertus moins pures : ils sont donc un modèle moins accompli; dans les saints je trouve un fond de faiblesse et de fragilité, malheureux héritage qu'un père coupable transmit à sa postérité; ils sont donc un modèle moins noble, moins excellent, modèle par là même plus propre à confondre notre lâcheté.

Rois, monarques, s'écriait Salomon, vous voyez l'univers tremblant adorer vos caprices; éblouis de l'éclat qui vous environne, perdus dans le faste et l'ivresse de votre séduisante grandeur, vous ne savez plus ni ce que vous êtes, ni ce que vous devez être. Du trône où vous êtes assis, jetez les yeux sur le berceau qui vous reçut en naissant, vous vous trouverez confondus avec ces esclaves sur qui vous régnez avec tant d'empire. Dieux de la terre tant qu'il vous plaira pour un peuple adulateur, mais aux yeux du Sage vous n'êtes que des hommes; à travers la pourpre qui vous couvre, il aperçoit la terre, l'argile dont vous fûtes composés : *Nemo ex regibus habuit aliud nativitatis initium.* (*Sap.*, VII, 8.)

Or ce que le Sage faisait pour humilier l'orgueil des grands, ne craignons pas de le faire pour nous instruire. Allons donc, allons jusque sur l'autel où elles sont placées par la main de la religion, allons interroger les cendres des héros de l'Evangile. Que furent d'abord les saints? Ces dépouilles de leur mortalité nous en avertissent. Ils furent l'ouvrage de la nature avant qu'ils fussent sanctifiés par la grâce; ces ossements, le vice les avait pénétrés avant que le souffle du Tout-Puissant les eût purifiés; leur cœur fut le théâtre de mille passions, et peut-être de bien des faiblesses avant que d'être le temple de l'Esprit-Saint: *Nemo enim ex regibus habuit aliud initium.*

Les saints furent hommes avant que d'être saints, par conséquent ils eurent aussi bien que vous, souvent plus que vous, un cœur volage et inconstant à fixer, un cœur lent et paresseux à ébranler et à entraîner, un cœur dur et insensible à attendrir et à amollir, un cœur fier et hautain à humilier, ou un cœur faible et timide à encourager, un cœur indocile à plier, à soumettre, ou un cœur facile et complaisant à défendre, un cœur emporté et vindicatif à calmer, ou un cœur libertin et ennemi de la gêne à contraindre, à captiver: *Nemo habuit aliud initium.*

Disons plus : non-seulement les saints furent hommes, quelquefois ils furent pécheurs avant que d'être justes, et Dieu a voulu que le souvenir de leurs fragilités conservé dans les fastes de l'Eglise, demeure uni au souvenir de leur sainteté, afin que la vue de nos péchés ne nous ôte jamais l'espérance de leurs vertus.

Hommes fiers et ambitieux, ces apôtres qui se dérobent aux éloges et à l'adoration des peuples, et qui regardent un jour d'humiliation comme un jour de triomphe, ce sont ces hommes qui se disputaient avec tant de chaleur les premières places dans le royaume de David; ces hommes qui, en donnant leur cœur à Jésus-Christ, n'avaient pu se résoudre à lui sacrifier leur ambition. De là sont sortis ces prodiges d'humilité qui étonnèrent le ciel et la terre : *Nemo habuit aliud initium.*

Hommes avares, cet évangéliste, ce publicain qui ne connaît plus d'autres richesses que le dénuement le plus parfait, qui répand tous ses biens dans le sein du pauvre, était un de ces hommes qui, avant vous, avaient ravagé la terre par leurs concussions, et qui s'étaient avancés dans ces emplois funestes, où l'on s'enrichit avec trop de vitesse pour le faire sans crime. De là sont sortis ces prodiges de renoncement, que le premier âge du christianisme cessa d'admirer, parce qu'ils ne cessaient point de le reproduire. *Nemo habuit aliud initium.*

Hommes vindicatifs, ces disciples que vous voyez baignés de leur sang, ranimer leur voix mourante, afin de désarmer par leurs derniers soupirs le ciel irrité contre leurs persécuteurs; ce sont ces hommes bouillants, impétueux, qui osèrent demander à Dieu sa foudre et son tonnerre pour réduire en cendres les villes et les provinces. De là sont sortis ces prodiges de douceur et de charité qui, avant Jésus-Christ, n'avaient point eu d'exemple, et qui ont eu tant d'imitateurs : *Nemo habuit aliud initium.*

Hommes faibles et timides, que la plus légère difficulté, qu'un respect humain retient et arrête, qui sont-ils donc ces hommes qui bravent avec tant d'intrépidité la fureur des tyrans? Sont-ce ces hommes dont parlait Job, qui ont un corps de bronze et d'airain? Sont-ce du moins des hommes nourris dans les horreurs de la guerre, accoutumés à voir couler leur sang? Non, ce sont ces fragiles roseaux que l'on vit plier sous l'orage; ce sont ces hommes chancelants et craintifs qui n'osèrent avouer et reconnaître leur Maître dans l'humiliation et dans l'opprobre; ce sont ces hommes qui, dans de moindres périls, ne parurent pas même des hommes. De là sont sortis ces prodiges de courage qui ont effacé la gloire des César et des Alexandre : *Nemo habuit aliud initium.*

Femmes mondaines, quelle est celle que vous voyez les cheveux confusément épars, sans autre ornement que la pudeur et la

modestie, arroser de ses pleurs les pieds de Jésus-Christ, et qui, après avoir tout perdu en perdant son cher Maître, s'exile, à la fleur de ses années, dans une solitude profonde, ne se nourrit que de ses larmes et de ses regrets, efface, détruit ses charmes par les rigueurs d'une austère pénitence, désormais inconnue au monde, ne se consolant point de l'avoir connu, de l'avoir aimé, d'en avoir été aimée, c'est cette Madeleine si longtemps idolâtre et l'idole du monde; au printemps de ses plus beaux jours elle fuit les plaisirs qui la cherchent encore, elle les déteste ces plaisirs que vous continuez de rechercher lorsqu'ils s'obstinent à vous fuir. De là sont sortis ces prodiges de pénitence et de retraite que vous n'osez imiter, que vous pouvez à peine comprendre: *Nemo habuit aliud initium.*

Voilà, chrétiens, ce qu'il faudrait sans cesse méditer et approfondir. Voilà sur quoi vous devriez vous juger, et sur quoi Dieu vous jugera; voilà, si vous aviez un cœur droit et sincère, où vous trouveriez une réponse à toutes les plaintes de l'amour-propre, à toutes les vaines terreurs de la nature, à tous les songes, à tous les fantômes de votre imagination.

Vous vous plaignez de l'empire et de la tyrannie de vos passions. Mais l'Eglise ne vous montre pas seulement dans le ciel ces âmes heureuses dans qui la nature présente moins d'obstacles à la grâce, et dont on dirait presque qu'elles n'eurent point de vices à détruire, qu'elles n'eurent que des vertus à épurer, à perfectionner. Elle vous montre un saint Paul qui gémit captif sous la loi d'une cupidité indocile; un Jérôme qui, au milieu des sables brûlants de la Syrie, exténué par les jeûnes, consumé par les veilles, ne peut réprimer la fougue d'une imagination séditieuse qui lui retrace les coupables délices de Rome; l'Eglise vous montre un million de solitaires qui, jusqu'au dernier soupir, après tant de combats et de victoires, eurent encore à combattre et à vaincre. Vos passions sont-elles plus vives ou plus opiniâtres?

Vous apportez pour excuse la corruption du siècle où vous retiennent les engagements de votre état; mais l'Eglise ne vous montre pas seulement dans le ciel des solitaires qui ont triomphé du monde en le fuyant; elle vous montre des hommes qui, sous ce climat empesté du siècle profane, ont su conserver cette fleur de l'innocence si délicate et si fragile, des hommes qui, au milieu du monde et du plus grand monde, ont pratiqué des vertus dignes du désert; elle vous montre des Antoine, des Paul, des Madeleine pénitentes, non plus dans le silence des bois et des forêts, mais dans l'agitation et les délices du monde. Un saint Louis sur le trône, une Esther sous la pourpre, votre condition est-elle plus relevée ou plus exposée?

Vous prétendez vous justifier par la force d'une habitude nourrie, accrue par la multitude des prévarications; mais l'Eglise ne vous montre pas seulement dans le ciel de ces âmes ferventes qui ignorèrent toujours la séduction du vice; elle offre à vos yeux un Saul persécuteur, un apôtre parjure et infidèle, des Thaïs, des Pélagie, d'abord aussi fameuses par leurs déréglements, qu'elles devinrent célèbres par leur pénitence; un Augustin pendant tant d'années fièrement révolté contre la grâce, ensuite le disciple le plus fidèle, le défenseur le plus intrépide, le docteur le plus éclairé, j'ai pensé dire, le chef-d'œuvre, le miracle de la grâce. Vos égarements ont-ils été plus longs ou plus funestes?

Vous vous autorisez de certaines situations délicates où l'on se trouve quelquefois dans le monde, partagé entre Dieu et César, entre la conscience et la fortune, entre ce que l'on doit et ce que l'on aime. Mais la mère des Machabées conduite à l'autel pour y renoncer à son Dieu ou sacrifier ses enfants; mais Joseph qui ne peut se refuser au crime sans passer pour criminel; mais Moïse placé entre les délices de l'Egypte et les opprobres d'Israël; mais Susanne dans la nécessité de vivre coupable ou de périr innocente. Vous trouvez-vous dans des conjonctures plus critiques?

Vous vous excusez sur votre tempérament, sur votre humeur, sur votre caractère. Mais à la vue de tant de saints que l'Eglise vous donne en spectacle, quel caractère trouverez-vous, que le secours du ciel ne puisse dompter, ne puisse amener à la sainteté? quel naturel qui, sous l'action de la grâce, ne puisse devenir un germe fécond des vertus les plus héroïques? Non, mon cher frère, qui que vous puissiez être, le royaume des cieux ne vous est point fermé. La grâce de Jésus-Christ, permettez-moi cette expression, se prête et se plie à tous les caractères, et le Dieu sanctificateur (*Ezech.*, XXXIII, 28) ne sait pas moins varier ses ouvrages que le Dieu créateur. *Multiformis gratiæ Dei.* (I *Pet.*, IV, 20.)

Un esprit vif, plein de feu, propre à penser, à entreprendre de grandes choses, toujours en mouvement et en action, la grâce en fera un Paul, un Xavier, un apôtre qui volant de régions en régions, tel que le soleil dans sa course rapide, portera la lumière du couchant à l'aurore; elle en fera un conquérant qui enrichira le ciel des dépouilles de la terre.

Un esprit ferme et intrépide, la grâce en fera un Elie chargé d'annoncer des vérités terribles aux grands de la terre, de soutenir la religion chancelante, de raffermir les autels ébranlés; elle en fera un Athanase pour s'opposer aux profanes nouveautés, et arrêter les torrents de l'erreur prêts à inonder les peuples; la grâce en fera un héros qui saura vivre et mourir s'il le faut, pour la défense de la foi; un martyr qui, du lieu de son supplice, fera pâlir les maîtres du monde, qui de son sang arrosera la terre, et la terre qui l'aura reçu enfantera un peuple de martyrs.

Un esprit subtil, pénétrant, avide de sa-

voir, la grâce en fera un Augustin, un Jérôme, le maître, l'oracle des nations. Dans ses savantes veilles il perpétuera les triomphes de la foi, et il sera autour d'Israël comme un mur d'airain contre lequel viendront se briser la science fastueuse et l'audace impuissante des novateurs.

Un esprit tranquille, la grâce en fera un homme de prières; retiré en lui-même, loin du bruit et du tumulte, il servira dans le silence le Dieu de la paix : content d'élever des mains pures vers le ciel, pour en attirer les grâces sur la terre, il donnera aux périls de l'Etat et de la foi le secours de ses vœux et de ses larmes.

Un cœur tendre et sensible, la grâce le livrera au pur amour, à la céleste charité; elle en fera une Madeleine de Pazzi, une Thérèse remplies de ce feu divin; quels soupirs, quelles larmes, quels transports! elles ne vivent plus, c'est Jésus-Christ qui vit en elles; elles ne vivent que du plaisir de l'aimer et de l'espérance de le posséder?

Non, chrétiens, point de caractère qui, rendu souple et docile à la grâce; qui épuré et consacré par la grâce; qui, conduit et guidé par la grâce, n'ait fait des saints et de très-grands saints : *Multiformis gratiæ Dei.*

En vain donc, ô mon Dieu, en vain je prétendrais excuser, justifier ma lâcheté par le prétexte imposteur d'une faiblesse imaginaire. A la vue de cette multitude de saints que vous m'opposez, selon l'expression de l'Ecriture, comme une nuée de témoins prêts à s'élever contre moi, il ne reste que de me confondre, que de me condamner moi-même, que de me dire ce qui fut dit à Augustin; ces saints furent hommes comme je le suis, pourquoi ne serais-je pas saint comme ils l'ont été? *Tu non poteris quod isti et istæ?* Ils furent hommes comme moi; par conséquent ils sont devenus saints avec les mêmes obstacles, souvent malgré des obstacles plus puissants, malgré des passions plus vives, malgré une jeunesse plus fougueuse, des occasions plus critiques, des situations plus délicates; malgré des engagements plus flatteurs à rompre, des intérêts plus chers à sacrifier, des outrages plus cruels à pardonner : *Tu non poteris quod isti et istæ?*

Ils furent hommes comme moi, et, comme eux, j'ai le bonheur de vous appartenir, ô mon Dieu, d'avoir été marqué au sceau de votre adoption, d'avoir été lavé, régénéré dans le sang de Jésus-Christ. Par conséquent je puis, je dois compter comme eux sur vos lumières, sur vos secours, sur vos grâces.

Que dis-je? sans entreprendre de sonder les profondeurs de votre conduite adorable; dans cette multitude de saints, n'y a-t-il pas des justes pour lesquels les sources de la grâce semblent avoir coulé avec moins d'abondance que pour les pécheurs? Pierre n'eut qu'un regard de Jésus-Christ; Judas eut des avertissements, des reproches, des menaces, des invitations tendres et pressantes; Augustin n'entendit qu'une voix céleste; et moi tant de fois éclairé par les lumières les plus vives, tant de fois agité par les remords les plus pénétrants, épouvanté par les terreurs les plus impérieuses, il m'en coûte plus pour me perdre qu'il n'en coûtait à vos saints pour se sauver : *Tu non poteris quod isti et istæ?* Ils furent hommes comme moi, je suis chrétien comme eux; par conséquent s'ils furent saints, si je ne le suis pas, ce n'est point parce qu'ils eurent moins d'obstacles et plus de secours, c'est parce qu'ils savaient ce que je ne veux pas savoir, se plier, céder à la grâce, se défendre contre les passions, se précautionner contre les occasions; c'est parce qu'ils ignoraient ce que je ne sais que trop, l'art de fuir la grâce et de courir au devant des passions, de calmer, de tromper ma conscience par de vains prétextes, prétextes de faiblesse et de passions; prétextes d'état et de conditions. Second prétexte réfuté, confondu par l'exemple des saints.

2° En effet, dans ces saints, objets de notre culte, que voyons-nous? Des saints qui ont rempli les devoirs de leur condition dans le monde; des saints qui ne sont saints que parce qu'ils ont rempli les devoirs de leur condition dans le monde; des saints qui se sont sanctifiés par leur fidélité à remplir les devoirs de leur condition dans le monde; des saints qui ont d'autant mieux rempli les devoirs de leur condition dans le monde, qu'ils étaient saints et des plus grands saints.

Je dis des saints qui ne manquèrent à aucun des devoirs de leur condition dans le monde, à aucune des obligations de justice que le monde impose, à aucune des vertus que le monde exige. Bons citoyens, bons pères, bons maîtres, amis généreux, sujets fidèles, magistrats équitables, époux pleins de douceur, de tendresse, épouses pleines de pudeur et de complaisances; des saints à qui le monde, ce monde censeur et critique, ce monde ennemi des saints, ce monde qui leur impute si souvent des défauts qu'ils n'ont pas, et qui leur pardonne à peine ce qu'ils ont de vertus, des saints à qui le monde n'osa contester de la droiture dans leur conduite, de la sincérité dans leurs discours, de la bonne foi dans leur commerce; de la constance dans leurs amitiés, du courage et de la hardiesse dans leurs entreprises, de l'agrément et de la politesse dans leurs manières, de la grandeur et de l'élévation dans leurs sentiments, de la sagesse et de la prudence dans leurs démarches.

Des saints qui surent obéir avec soumission et commander avec fermeté, respecter l'autorité et la faire respecter, mériter les bienfaits et les reconnaître, punir les coupables et plaindre les malheureux, servir Dieu et le prince, défendre la religion et s'immoler pour la patrie; des saints, l'ornement du siècle aussi bien que du sanctuaire, les héros du monde autant que de l'Evangile; des saints, modèles de l'honnête homme et même du grand homme autant que modèles

de l'homme juste. Un David, modèle des rois conquérants; un Josias, modèle des rois pacifiques; un Moïse, modèle de ceux qui conduisent les peuples; un Josué, modèle des guerriers; un Samuel, modèle des magistrats; un Joseph, modèle de ceux qui manient les deniers publics; un Jonathas, modèle des amis tendres et constants; un Mardochée, modèle du courtisan sans bassesse; un Daniel, modèle des favoris plus dévoués au prince qu'à la fortune; un Onias, modèle de la vigueur et de la fermeté sacerdotale; un Elie, modèle du zèle et de la liberté prophétique; une Susanne, modèle de la pudeur et de la fidélité.

Je dis des saints qui ne sont saints que parce qu'ils ont rempli les devoirs de leur condition dans le monde. Des amis perfides, des sujets rebelles, des maîtres durs et hautains, des pères indolents et dissipateurs, des enfants capricieux et indociles, des magistrats faibles et inappliqués, des génies inquiets et turbulents, des âmes molles et ennemies du travail; ah! vous le voyez! ce n'est point pour des noms si justement flétris dans le monde, pour des noms funestes à la paix et au bonheur du monde que l'encens fume dans nos sanctuaires. Quand il s'agit de décider de la sainteté, l'Eglise juge le prince sur les devoirs du trône, le magistrat sur les obligations du barreau, le sujet sur les lois de la dépendance, le négociant sur les règles de la probité; être saint en roi, en prince, en guerrier, en magistrat, en citoyen; être saint dans l'ordre, dans le plan de son état, voilà la vraie sainteté. Sans cela, eussiez-vous tous les talents, toutes les vertus, la religion vous méconnaît, et elle n'espère votre salut que de la pénitence.

Je dis des saints qui se sont sanctifiés par leur fidélité à remplir les devoirs de leur condition dans le monde, je m'explique, c'est-à-dire, des hommes qui, pour devenir saints, n'eurent besoin que de sanctifier leur état par la religion, n'eurent besoin que d'agir pour Dieu, comme on a coutume d'agir pour le monde, que de faire par les vues de la foi et du christianisme ce que la sagesse profane se vante de faire par honneur et par probité; c'est-à-dire, des hommes qui trouvèrent, dans l'accomplissement des devoirs de leur état, l'occasion et le mérite des vertus les plus héroïques; qui trouvèrent dans les soins et dans les fonctions propres de leur état, le mérite d'une vie d'assujettissement et de travail; dans les contradictions et dans les chagrins de leur état, le mérite d'une vie de pénitence et de mortifications; dans les revers et les disgrâces de leur état, le mérite d'une vie d'épreuve et de patience; dans l'opulence de leur état, le mérite d'une vie de bienfaits et de charité, c'est-à-dire des hommes qui trouvèrent dans leur vigilance à se soutenir contre le tumulte et la dissipation de leur état, le mérite d'une vie de recueillement et de prière; dans leur attention à se défendre contre l'éclat et le faste de leur état, le mérite d'une vie de modestie et d'humilité; dans leur exactitude à garder les bienséances de leur état, le mérite d'une vie de gêne et de contrainte; par conséquent, des hommes qui ne se sont sanctifiés qu'en se servant de leur état, qu'en profitant de leur état; des hommes qui, dans un sens, doivent leur sainteté à leur état.

Je dis des saints qui ont d'autant mieux rempli les devoirs de leur condition dans le monde, qu'ils étaient saints, et des plus grands saints. Parcourez les monuments historiques, dépositaires de leurs actions; combien d'occasions délicates où ils furent eux-mêmes la première victime qu'il fallut immoler à leur devoir, où, pour remplir leur devoir, il fallut commencer par renoncer à eux-mêmes, par se quitter, par se perdre eux-mêmes; or, à quelle école l'avaient-ils appris? N'est-ce pas à l'école de Jésus-Christ? Combien de devoirs qui leur coûtèrent des efforts de courage, des victoires, des sacrifices dont la probité naturelle se vante d'être capable, et dont elle n'est jamais si capable que lorsqu'elle est aidée par la grâce et soutenue par la sainteté?

Combien de devoirs en apparence opposés les uns aux autres, jusqu'à demander dans le même homme plusieurs hommes différents? Or, les saints, parce qu'ils étaient saints, parce que la sainteté s'étend à tout, parce que la sainteté facilite tout, les saints ont trouvé le moyen de concilier tout. L'activité du zèle avec les précautions de la sagesse, l'adresse de la politique avec la candeur de la probité, la complaisance avec la sincérité, la vérité avec la discrétion, la sévérité avec la douceur, la bonté avec la fermeté, la grandeur avec la charité, le courage avec la modération; parce qu'ils ont été saints, ils ont su obéir à Dieu, et commander aux hommes; édifier le monde et le gouverner; lui être utile, et empêcher qu'il ne leur devînt funeste; en remplir tous les devoirs, et en éviter tous les crimes. Voilà ce que le monde, malgré ses préjugés, n'a pu s'empêcher d'admirer mille fois dans les saints qui, par l'union des vertus morales et des vertus chrétiennes, qui, par l'assemblage des qualités qui font l'honnête homme, selon le monde, et des qualités qui font le juste, selon Dieu, réunirent tant de fois en leur faveur l'approbation du ciel et le suffrage de la terre.

D'où viennent donc ces idées bizarres que l'on se forme de la sainteté, comme si la sainteté n'était pas l'ouvrage de cet esprit de sagesse, qui ne renverse point l'ordre, mais qui l'établit, et qui n'a point besoin de troubler le monde pour le sanctifier?

C'est qu'on ne connaît ni le monde, ni l'Evangile, ni l'honnête homme, ni le chrétien. Car, dites-moi, qu'entendez-vous par les devoirs et les bienséances du monde? Comptez-vous parmi les devoirs et les bienséances du monde tout ce que la cupidité

forme de désirs, tout ce que la licence introduit de débauches, tout ce que l'esprit d'intérêt invente de ruses et d'artifices, tout ce que la fraude et l'imposture consacrent de perfidies sous le nom de politique, tout ce que l'ambition se permet d'attentats.

Comptez-vous parmi les devoirs et les bienséances de la jeunesse cette fière indocilité qui ne reconnaît point de maître, cette audace effrénée qui ne respecte point de lois, cette impiété qui n'adore point de Dieu, ce sommeil d'indolence et d'oisiveté trop souvent troublé par le réveil des passions fougueuses, dont la licence et les scandales déshonorent vos premières années, et préparent l'opprobre de vos derniers jours?

Mettez-vous au nombre des devoirs et des bienséances du sexe, ce luxe insensé dans les parures, cette fureur du jeu, cet oubli de la pudeur, ce talent meurtrier de donner et de recevoir des passions coupables?

Regardez-vous comme les devoirs et les bienséances de la profession militaire, cet esprit d'irréligion et de libertinage, cet orgueil farouche, souvent joint à toute la mollesse qu'on reproche au sexe? Assemblage bizarre qui rend le guerrier plus onéreux qu'utile à la patrie, et qui lui fait traîner souvent à sa suite le sordide intérêt, dont les ravages flétrissent la victoire, déshonorent le peuple vainqueur, rendent ses passions plus redoutables que sa valeur, et tournent contre lui-même ses propres succès, par le désespoir et la fureur qu'allument et nourrissent ses insolentes prospérités?

Comptez-vous parmi les devoirs et les bienséances de la grandeur, ces airs de hauteur et de mépris, ces manières de faste et d'empire, cette ostentation de pouvoir et d'autorité qui excite plus de haine qu'elle n'attire d'hommages?

Mettez-vous au rang des devoirs du négociant, ces usures palliées, ces sociétés frauduleuses et simulées, ces monopoles concertés, cet art détestable de se montrer dans tout l'éclat d'une grande fortune, pour attirer dans ses mains les richesses étrangères, et de se montrer aussitôt dans la disgrâce, afin de retenir par une indigence feinte ce que l'on sut enlever par les dehors spécieux d'une opulence affectée?

Comptez-vous parmi les devoirs du courtisan, cet esprit bassement servile et perfide, dont toute l'étude, toute la science se réduit à deviner l'air, à expliquer le maintien, à entendre les regards, à amuser par la médisance, à nuire par la calomnie, à nouer une intrigue, à préparer une imposture, à surprendre la confiance pour en abuser, à former des liaisons sans amitié, à louer sans estimer, à donner sans générosité, à recevoir sans reconnaissance, à promettre sans sincérité, à tromper sans prétextes et sans remords, à se montrer fier sans dignité, présomptueux sans mérite et sans talents, jaloux sans émulation, passionné sans sentiment, dévoué à la fortune pour adorer les heureux, et cependant les haïr?

Regardez-vous comme des devoirs et des bienséances de la magistrature, cette indolence qui fuit le travail, cette science d'immortaliser les procès, qui retient la justice captive dans les détours du barreau, cet amour du plaisir, ces passions honteuses qui ne rougissent pas de faire acheter ses jugements par le sacrifice de la pudeur?

Comptez-vous parmi les devoirs et les bienséances de la vie civile, ces médisances, ces calomnies dont le souffle empesté flétrit tous les jours la vertu la plus pure, ces conversations licencieuses, ces spectacles, école de libertinage et de volupté, ces égarements de l'amour profane, ces dépenses folles, abîmes où périt sans retour la gloire et l'opulence des plus grandes maisons? Ah! si ce sont là les devoirs et les bienséances du monde, comptez donc parmi les devoirs et les bienséances du monde tout ce qui trouble et agite le monde, tout ce qui perd et désole le monde. Vous le savez, et quel siècle le sut jamais mieux que le nôtre!

C'est de là que prennent naissance et que se répandent sur la terre les haines, les divisions, les jalousies, les parjures, les procès, les guerres qui l'inondent de larmes et de sang. C'est là la source empoisonnée d'où coulent ces désordres contagieux qui hâtent la chute et précipitent la ruine des empires, jamais plus voisins de leur décadence qu'au moment où le vice, paré du nom de bienséance, a infecté toutes les conditions.

Il est vrai que la sainteté s'élève contre ces devoirs, contre ces bienséances imaginaires du monde, qu'elle les condamne, qu'elle les déteste; mais le monde, lui-même les réprouve, il s'en plaint, il en gémit; mais la probité païenne avait tenté de les proscrire avant que la sainteté chrétienne eût commencé de paraître; mais l'Evangile ne leur avait pas encore dit anathème dans ses sanctuaires, et déjà les académies de Rome et d'Athènes avaient retenti des invectives de leurs sages contre ces prétendus devoirs du monde : avec un plus grand zèle pour les combattre, que n'avons-nous la force de leur éloquence, et l'énergie de leurs paroles! Mais la sainteté n'est jamais plus d'accord avec le monde, elle n'est jamais plus utile au monde, que lorsqu'elle dit anathème à ces devoirs insensés, à ces damnables bienséances du monde.

Voulez-vous donc savoir, chrétiens, ce qui est opposé à la sainteté? L'exemple des saints vous l'apprendra : ce ne sont point les devoirs de l'état, les bienséances de l'état, ce sont uniquement les désordres de l'état, les abus de l'état, les scandales de l'état. De tout ce qu'on peut nommer obligations de votre état, vertus propres de votre état, il n'en est aucune que l'Evangile condamne, il n'en est aucune que

l'Evangile n'ordonne : je vais plus loin, et, continuant de raisonner sur la preuve que me fournit l'exemple des saints, je soutiens que rien n'est si capable que la sainteté, de former un homme parfait et accompli selon le monde. Pourquoi? parce que ces qualités brillantes qui emportent l'amour et l'admiration des peuples, loin de diminuer leur éclat, la sainteté ne servira qu'à leur donner un nouveau lustre, et à dissiper l'ombre des défauts qui les obscurcissent.

En effet, de ces grands hommes, de ces hommes rares, de ces génies uniques, qui ne reparaissent qu'après des siècles écoulés, faites-en des saints, qu'arrivera-t-il? Leur science n'aura pas des lumières moins vives et moins sûres, elle n'aura ni présomption, ni indocilité; l'esprit n'aura pas moins d'enjouement et de grâces, il n'aura point de critique et de malignité; la valeur n'aura pas moins de sang-froid et d'intrépidité dans le péril, elle n'aura point de fougue, d'impétuosité, de licence; la sagesse n'aura pas des vues moins pénétrantes, des projets moins suivis, elle n'aura point d'imposture et de duplicité; la beauté n'aura pas moins de charmes et d'attraits, elle aura plus de pudeur et de retenue; l'amitié n'aura pas moins de tendresse, elle n'aura point de lâches complaisances; la politesse n'aura pas moins d'attentions et de prévenances, elle n'aura point de masque et d'hypocrisie; la politique n'aura pas moins d'insinuations et de précautions, elle n'aura point de honteuses bassesses, de manéges, de détours odieux. Et, vous dis-je, rien ici qu'il ne soit aisé de justifier par l'histoire des saints. En renonçant à ses égarements, Augustin ne quitte que ses vices; la sainteté lui laisse toute la force, toute l'étendue de son génie, elle ne fait qu'en fixer l'inconstance et en abaisser la hauteur présomptueuse. Elle laisse aux Machabées tout le courage des héros, elle ne fait qu'en retrancher la fierté, la dureté qui déshonore l'homme; elle laisse à Judith toutes ses grâces, elle ne fait que les rehausser par les grâces encore plus touchantes de la timide modestie; elle laisse à Josias toute la majesté d'un roi, elle ne fait que lui donner toute la bonté d'un père; elle laisse à Salomon toute sa sagesse; et s'il fut, dans une vie si belle, des jours de nuage et d'obscurcissement, le sage, le politique ne disparut qu'après l'adorateur du vrai Dieu, son esprit ne périt qu'après son cœur.

Oui, mon cher auditeur, quoi que dise et que pense le monde, une grandeur noble et modeste, une prospérité bienfaisante, une valeur sage et tempérée par l'humanité, une science docile et complaisante, un enjouement guidé par la pudeur et par la discrétion, une politesse naïve et sincère, une amitié pure et désintéressée, pour un exemple que vous en fournira le monde, l'Eglise vous en offrira mille propres à vous convaincre que rien n'est si étroitement lié que les vertus morales et les vertus chrétiennes; que les vertus morales reçoivent de l'éclat, de la solidité des vertus chrétiennes; et que, sans le secours de celles-ci, rarement peut-on compter sur celles-là, même pour le temps.

Reprenons, mon cher auditeur, et concluons. Du côté du cœur et des passions, du côté de l'état et de la condition, les saints furent tout ce que nous sommes; donc pour devenir saints ils n'eurent, du côté du cœur et des passions, ni moins d'obstacles à surmonter, ni moins de désirs à captiver, ni moins de combats à soutenir, ni moins de victoires à remporter : donc ils n'eurent du côté de l'état et de la condition, ni moins de devoirs à remplir, ni moins d'écueils à éviter, ni moins de précautions à prendre, ni moins d'obligations à concilier. Par conséquent, prétexte de faiblesse et de fragilité, prétexte d'état et de condition, vaines et frivoles excuses que réfute l'exemple des saints : *Nunc judicium est mundi.* Premier avantage que nous retirons de la solennité de ce jour. Cependant, que nous servirait de quitter une erreur pour une autre erreur, de sortir des voies du vice, si nous n'entrons dans les voies de la vraie sainteté? J'ajoute donc les fausses vertus du monde condamnées par les honneurs que le monde rend aux saints : *Nunc judicium est mundi.* Second avantage que nous retirons de la solennité de ce jour, et sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je ne parle plus à un monde lâche et timide, qui, loin d'être saint, n'ose aspirer à le devenir; je parle à un monde aveugle et trompé, qui n'est pas saint et qui se flatte de l'être. Ils sont rares, parmi ceux mêmes qui font profession de piété, les hommes assez éclairés pour connaître toute l'étendue de la sainteté évangélique. Naturellement esclave de l'amour-propre et du monde, le cœur n'échappe guère tout entier à leur séduction. On se ménage entre Dieu et soi-même, on se ménage entre Dieu et le monde; on ne donne pas à Dieu tout ce qu'il demande, on donne au monde plus que le monde n'a droit de demander. Illusion d'amour-propre, qui renferme dans des bornes trop étroites ce que l'on doit à Dieu; illusion de sagesse profane, qui étend au-delà des justes bornes ce que l'on doit au monde : deux illusions qui sont chères, qui sont agréables, qui sont commodes, qui sont même très-communes dans le monde; mais illusions que le monde vient condamner par les honneurs qu'il rend aux saints.

Que voyons-nous dans cette solennité? Un monde qui, par les honneurs qu'il rend aux saints, dit anathème à ses vertus, bornées et limitées par l'amour-propre; un monde qui, par les honneurs qu'il rend aux saints, dit anathème à ses vertus, bornées et limitées par les complaisances mondaines.

1° Concevons-le donc bien, mon cher auditeur, et ne l'oublions jamais. Concevons ce que nous faisons aujourd'hui, ce

que nous faisons sans y penser peut-être, sans le vouloir et contre notre volonté même. Nous prétendons payer aux saints le tribut de gloire qui leur est dû. Or, ces honneurs que nous rendons aux saints, que sont-ils autre chose qu'un jugement que nous portons contre nous? Je veux dire un jugement par lequel nous déclarons l'insuffisance et le vide de nos vertus, de ces vertus dont on s'applaudit, de ces vertus sur lesquelles on se repose si tranquillement, de ces vertus qui donnent tant d'espérances et qui laissent si peu de craintes : de ces vertus par lesquelles on se croit saint, et qui, par la sécurité qu'elles inspirent, sont le plus grand obstacle à la sainteté, puisqu'il n'y a point d'illusion si funeste que celle d'une fausse piété qui, en persuadant qu'on est saint, empêche qu'on ne travaille à le devenir.

Ah! chrétiens, il viendra le jour, où seront jugées les justices des hommes : ce jour, dont la vive clarté dissipant les nuages et les ténèbres que la passion répand sur la raison, fera disparaître tant de fantômes de piété, de sainteté prétendue : ce jour où le Dieu scrutateur des cœurs, pesant nos œuvres dans la balance du sanctuaire, nous forcera de rougir de nos vertus presque autant que de nos vices : ce jour auquel développant les mystères d'une âme trompeuse et trompée, Dieu confondra les justes du monde avec les pécheurs de la terre!

Or pour nous humilier, pour nous condamner, que Dieu nous montrera-t-il alors que ce que nous voyons aujourd'hui? Que Dieu nous dira-t-il que ce que nous lui donnons droit de nous dire, que ce que nous lui disons nous-mêmes? Quelles vertus réprouvera-t-il dans le monde que les vertus que le monde réprouve lui-même? Prenez garde, j'appelle des vertus réprouvées par le monde, des vertus que le monde n'ose mettre au nombre des vertus qu'il honore, des vertus toutes différentes des vertus auxquelles le monde rend en ce jour des respects et des hommages.

Sur cela, voici comme je raisonne : dans le monde on se fait un système de sainteté arbitraire; on se fait une loi, un évangile selon ses intérêts, selon ses idées, selon ses penchants; on se borne à certaines vertus pour lesquelles on se sent plus d'attraits ou moins d'opposition; et les vertus qui révoltent l'amour-propre, à peine les regarde-t-on comme des vertus, c'est petitesse de génie, bizarrerie de dévotion mal entendue, tout au plus excès de ferveur. Et parce qu'on voit dans le monde de plus grands pécheurs, on se flatte qu'on est juste; et parce qu'on n'a pas certains vices que l'Evangile défend, on croit avoir toutes les vertus que l'Evangile ordonne; et parce qu'on est fidèle à pratiquer quelques vertus, on se dispense de travailler à acquérir les autres, comme si une vertu que l'on a pouvait suppléer à celles qu'on n'a pas; et parce qu'on est enchanté de ses vertus, on ne voit point mille défauts qui en gâtent, qui en corrompent le mérite, on les voit peut-être et on se les pardonne, on les voit et on croit avoir droit de se les pardonner, comme si la sainteté qui doit les détruire pouvait servir à les justifier, à les autoriser; on les voit et on s'aveugle quelquefois jusqu'à les prendre pour des vertus. Les saillies de son humeur, l'aigreur de ses ressentiments, les hauteurs de son orgueil, les agitations de sa curiosité, le faste de sa vanité, l'ostentation de sa régularité; on se les déguise sous les titres spécieux de zèle, de justice, de fermeté, de soin d'édifier le prochain, d'amour de l'ordre et de l'équité. Or, dans cette situation, on ne se reproche rien et on croit n'avoir rien à se reprocher, on se plaît à soi-même, et on pense qu'on ne déplaît pas à Dieu.

Cependant, qu'arrive-t-il? Par la contradiction la plus étonnante, ces justes, ces élus, ces saints de la terre viennent aujourd'hui dans le sanctuaire nous faire la leçon la plus propre à nous désabuser; ils viennent se faire à eux-mêmes la leçon la plus propre à les détromper de l'idée de leur sainteté.

Car quelles sont les vertus qui attirent ici leurs éloges et leur vénération? Sont-ce des vertus douces et commodes, des vertus bornées et imparfaites? Non, le monde serait scandalisé de la témérité qui offrirait à son culte de pareilles vertus. Qu'honore-t-il donc, que prétend-il honorer dans les saints? Ces vertus rigides et austères, ces vertus pénibles et laborieuses, ces vertus craintives et timides, cette fuite du monde qui pour en éviter la corruption en évite les plaisirs, cette délicatesse de conscience, qui, loin de ne pas voir le péché où il est, va jusqu'à croire le voir où il n'est pas. Cette ferveur qui, pour ne pas manquer au précepte, se fait une loi de suivre le conseil; le monde vient honorer aujourd'hui ce courage qui, loin de pâlir à la vue des sacrifices qu'on exige, s'indigne, s'irrite de ce qu'on ne lui en demande pas davantage; cet amour qui ennoblit ce qu'il donne par le regret de donner si peu; cette humilité qui cache les vertus, et ce zèle qui n'aspire qu'à les communiquer et à les répandre; cette abnégation qui, pour tarir la source des passions coupables, retranche les penchants les plus légitimes; toutes ces précautions, toute cette vigilance, toutes ces vertus que le monde, quand il s'agit de les mettre dans sa conduite, traite de vertus vaines et inutiles, de vertus outrées et poussées au-delà des bornes de la raison et de la religion; toutes ces vertus que le monde ne veut point pour lui-même, il les veut dans les saints; il les veut, et comment les veut-il? Il les veut épurées des défauts qu'il autorise, qu'il justifie dans lui-même; attentions et ménagements de l'amour-propre, retours d'orgueil et de vanité, déguisements et raffinements de la cupidité, esprit d'ambition et d'intérêt, repos de la mollesse et de l'indolence, empire de l'humeur et du tempérament; avec cela, eût-on

d'ailleurs toutes les vertus les plus héroïques, n'importe, pour être placé sur l'autel on n'aura point la voix et le suffrage du monde.

Que d'immortelles actions de grâces vous soient rendues, ô mon Dieu, qui savez tirer la lumière du sein des ténèbres! C'est ce monde accoutumé à parler un langage de mensonge et de séduction, c'est lui qui nous parle aujourd'hui le langage de la vérité. Ce monde qui ne marche que dans les voies de l'iniquité, c'est lui qui nous enseigne les voies de la sainteté. Devenu équitable jusqu'à prononcer contre lui-même, jusqu'à se condamner lui-même, il sépare les vertus solides des vertus apparentes, il démasque la fausse piété, il réprouve d'avance ce que Dieu réprouvera, il juge comme Dieu jugera. Que dis-je, mon cher auditeur, que deviendrons-nous si nous ne trouvons pas plus de grâce au tribunal de Dieu qu'au tribunal du monde? Que nous sommes à plaindre si Dieu ne récompense que les vertus qui sont honorées par le monde!

En effet, suivez ceci, chrétiens; lorsque dans la chaire évangélique ou dans le tribunal de la pénitence, attentifs à sonder les profondeurs du cœur humain, nous passons de l'examen de vos défauts à l'examen de vos vertus; lorsqu'après avoir pesé au poids du sanctuaire cette humilité si hautaine, si altière, si féconde en jalousie, en délicatesse, en sensibilité, et moins empressée à éviter les louanges qu'à fair l'abaissement et le mépris; cette charité dans laquelle se glissent tant d'aversions, tant d'antipathies, tant de railleries, de critiques et de médisances; cette charité si prompte à s'irriter d'un léger outrage et si lente à s'attendrir sur la misère des pauvres, ou si prodigue d'une vaine compassion et si stérile en bienfaits; cette pudeur dont les scrupules ne s'étendent pas jusqu'à retrancher les liaisons tendres, les conversations enjouées, la recherche des parures et le désir de plaire; lorsqu'après avoir pesé au poids du sanctuaire ce zèle pétri d'orgueil, de dureté, d'amertume, de satire; ce zèle dont l'indiscrétion et les éclats n'aboutissent souvent qu'à faire d'un péché secret un scandale public; cette pénitence frivole, superficielle, indolente, craintive, dominée et resserrée par le respect humain, renfermée, dit-on, dans le cœur où elle ne change presque rien et ignorée du monde devant lequel elle ne répare rien; cet amour de Dieu toujours adroitement assorti et concilié avec l'amour propre, toujours en paix avec l'amour-propre; cette piété qui affecte de se montrer si scrupuleuse, si timorée, avec laquelle cependant on trouve le secret de concilier les projets d'élévation et d'ambition, le goût du manége et de l'intrigue, le talent de protéger ou d'écarter au gré de son intérêt personnel, la science de s'insinuer et de régner par les bassesses de l'adulation, l'art de ne prendre de la dévotion que ce qui peut servir à la réputation, d'en laisser ce qui pourroit nuire à la fortune. Que sais-je? lorsque rapprochant de votre conduite les maximes de l'Evangile, nous prononçons après le prophète, qu'avec toutes vos prétendues vertus, qu'avec tout ce que vous croyez être, vous n'êtes rien: *Appensus es in statera et inventus es minus habens* (*Dan.*, V, 27); alors vous nous accusez d'outrer les règles de la morale chrétienne. Eh bien, je quitte la balance, je la remets entre les mains du monde, de ce monde si intéressé à justifier vos fragilités, à relever le mérite de vos vertus. Qu'il prononce! qu'il décide! Ah! mes chers auditeurs, déjà le monde a décidé, déjà le monde vous a réprouvés; car parmi tant de saints qu'il honore, vous n'en trouverez pas un seul qui n'ait eu que vos vertus.

Point d'autre humilité respectée, canonisée par le monde, que cette humilité sincère et naïve, qui n'aspire à rien et ne s'enfle de rien, qui jouit des honneurs sans faste et sans orgueil, qui les perd sans regret et sans murmures, qui fuit les louanges sans affectation, et qui cherche l'obscurité par goût et par attrait, qui voit, qui sent ses défauts, jusqu'à ignorer ses vertus, aussi éloignée de s'estimer elle-même que de mépriser les autres. Au jugement du monde, point d'autre charité propre à faire des saints, qu'une charité circonspecte et réservée dans ses jugements, douce dans ses paroles, aimable dans ses manières, tendre dans ses sentiments, généreuse dans ses bienfaits, indulgente et facile à pardonner, prompte à recevoir, empressée à prévenir ceux qui l'ont offensée.

Au jugement du monde, point d'autre zèle propre à faire des saints, qu'un zèle de paix et de douceur; habile à corriger, sans scandaliser; à reprendre sans aigrir; dont les insinuations puissantes réussissent d'autant plus sûrement à détruire le péché, qu'il donne ses premiers soins à gagner le pécheur; zèle attentif à sauver le pécheur devant Dieu, sans le perdre devant les hommes, et à lui ôter ses vices en ménageant sa réputation.

Au jugement du monde, point d'autre pudeur que cette pudeur sagement timide, qui ne connaît jamais ses forces, parce qu'elle n'expose jamais sa faiblesse: aussi vigilante à conserver le cœur du prochain qu'à défendre son propre cœur, en sorte que, dans la crainte de plaire trop, elle souhaite presque de déplaire.

Au jugement du monde, point d'autre pénitence qui fasse les saints, que la pénitence d'une âme plus hardie à réparer son péché, qu'elle ne le fut à le commettre; appliquée à le faire oublier au monde par sa ferveur, sans l'oublier elle-même, et à continuer de s'en punir après que Dieu le lui a pardonné; point d'autre amour de Dieu, que celui qui n'étudiera les goûts de l'amour-propre, que pour les contrarier; les désirs, que pour les contredire; ses craintes, que pour les dominer; ses murmures, ses plaintes, que pour les dédaigner.

Telles sont, mes chers auditeurs, les ver-

tus que le monde honore dans les saints, les vertus pour lesquelles le monde honore les saints; telles sont les voies que le monde vous trace pour arriver au ciel : en vain vous voudriez vous persuader qu'il y en a de plus spacieuses et de moins pénibles; le monde alors prendrait contre vous le parti de l'Evangile, il ferait rougir votre amour-propre de ses dangereuses et vaines subtilités.

Le moyen de profiter de cette solennité, ce serait donc de nous rendre attentifs à l'instruction solide et touchante que nous donne le monde: ce serait d'approfondir, de nous développer nos propres sentiments; ce serait de nous dire, dans la simplicité d'un cœur disposé à suivre l'attrait de la grâce : Qui sont-ils, et que furent-ils, ces saints à qui j'apporte dans le sanctuaire le tribu de mes vœux? Ce sont des hommes que j'honore, parce qu'ils furent saints; je ne dis point assez, ce sont des hommes que je ne mets au nombre des saints, que parce qu'ils furent saints de cette sainteté vraie et intérieure qui prend sa source dans le cœur, et qui ne se montre au-dehors que parce qu'il est impossible d'être saint, et de ne pas donner l'exemple des vertus. Ils furent saints, de cette sainteté judicieuse et raisonnable, qu'on ne voit ni outrer, ni affaiblir l'Evangile, ni scandaliser le monde par ses relâchements, ni le choquer par une austérité superbe et chagrine, de cette sainteté douce et complaisante, qui donne à Dieu tout ce qu'il demande, et qui ne refuse rien au monde de ce que Dieu permet de lui accorder. Des hommes que je ne mets au nombre des saints, que parce qu'ils furent saints d'une sainteté pleine et entière, d'une sainteté évangélique et surnaturelle; ils furent saints d'une sainteté pleine et entière : parmi tant de saints que j'honore, je ne vois point de vertu établie sur les ruines d'une autre vertu; point de science sans docilité; de zèle, sans douceur; de sagesse, sans sincérité, de mortification sans charité; de dévotion, sans humilité.

Ils furent saints, d'une sainteté évangélique et surnaturelle. Parmi tant de vertus que j'honore, je ne place point des vertus de caprice et d'humeur, des vertus de politique et d'intérêt, des vertus de faste et d'ostentation; je ne place point des vertus hautaines et impérieuses, des vertus critiques et médisantes, des vertus jalouses et inquiètes, des vertus stériles et inefficaces. Or de là que suit-il? il suit que tous ces saints que je révère, je ne les mets au nombre des saints, que parce qu'ils ne furent rien moins que ce que je suis, que parce qu'ils furent ce que je ne suis pas. Vérité terrible, qui seule fera un jour notre condamnation; puisque pour nous perdre, pour nous réprouver, il suffira que Dieu nous juge nous-mêmes par nous-mêmes : il suffira qu'il nous dise : Ces systèmes de piété douce et commode, ces systèmes de raison plus que de foi, d'honnête homme plus que de chrétien, ces systèmes dont l'autorité se borne à éloigner du vice, sans conduire à la vertu; qui n'interdisent au cœur que la licence des passions, sans lui ôter la liberté de ses goûts et de ses penchants; ces systèmes, vous le saviez, n'avaient point fait, ils ne pouvaient pas faire des saints.

Ces vertus auxquelles vous prétendez que j'ouvre le ciel, vous leur auriez fermé le sanctuaire : comment donc voulez-vous que je récompense ce que vous auriez refusé d'honorer? Je juge comme vous avez jugé, je ne rejette que ce que vous avez rejeté, je ne condamne que ce que vous avez condamné. *De ore tuo te judico.* (*Luc.*, XIX, 22.) N'en doutons point, chrétiens, c'est ainsi que dans l'opposition de nos sentiments et de notre conduite, Dieu prendra l'arrêt de notre réprobation : par conséquent, si nous ne voulons pas renoncer à notre salut, travaillons à imiter ce que nous respectons dans les saints; sans cela les honneurs que nous leur rendons se tournent en anathème contre nous : anathème aux vertus bornées et limitées par l'amour-propre : enfin, anathème aux vertus bornées et limitées par les complaisances mondaines.

2° Seconde illusion de fausse piété trop commune dans le monde, surtout dans ce qu'on appelle le grand monde. Je m'explique: parmi ceux qui occupent les grandes places, les grands postes, les grands emplois, rien de plus ordinaire que de renfermer presque tous les devoirs de la religion dans les devoirs prétendus de l'état et de la condition; préjugés dont souvent la séduction va jusqu'à persuader que les règles de la morale chrétienne sont plus ou moins austères, selon la différence des situations où l'on se trouve dans le monde; que par rapport à ceux qui président à la fortune publique, l'Evangile se plie à la nécessité des affaires, à la délicatesse des conjonctures, à l'importance des événements, à la multitude des occupations, que quand il s'agit de former de grands projets, de conduire de grandes entreprises, de préparer, d'assurer de grands succès, on peut sans crime sortir des voies étroites de l'exacte et scrupuleuse vertu; que les hommes destinés à figurer, à représenter dans l'Etat, sont assujettis à des égards, à des attentions, à des ménagements, à des complaisances que la loi n'interdit qu'aux conditions médiocres; en un mot, que, pour se rendre plus utiles ou plus agréables au monde, il leur est permis de se montrer moins chrétiens.

Or je prétends qu'afin de s'instruire et de se détromper sur cet article, le monde n'a point aujourd'hui besoin d'un autre maître que du monde même : car ignorez-vous, mes chers auditeurs, en quoi consiste la véritable sainteté; ignorez-vous ce qu'elle condamne, ce qu'elle permet, et ce qu'elle commande de complaisance pour le monde; venez encore une fois, venez l'apprendre de la sainte Sion; considérez le peuple qui habite ce séjour fortuné; demandez, avec le disciple bien-aimé : Qui sont ces saints que je vois environnés de tant de gloire, et par quelle route sont-ils arrivés au bonheur

qu'ils possèdent? *Qui sunt et unde venerunt?* (*Apoc.*, VII, 13.)

La religion, il est vrai, vous dira qu'ils sont venus du monde, et quelquefois du plus grand monde, et des conditions du monde les plus exposées, et des emplois les plus délicats dans le monde : mais le monde vous répondra qu'ils ne sont point venus du sein des plaisirs et des voluptés du monde; du luxe et des vanités du monde; des jeux et des spectacles du monde; des intrigues et des perfidies du monde; des folles espérances et des douceurs insensées du monde : des scandales et des prévarications du monde.

Qui sunt et unde venerunt? La religion vous dira qu'ils se sont sanctifiés sans quitter le monde, sans renoncer au monde, sans négliger les devoirs de leur condition dans le monde; mais le monde vous répondra qu'ils ont été dans le monde sans prendre l'esprit du monde, sans se gouverner par les fausses maximes du monde, que ce sont des grands qui n'étaient point enivrés de leur grandeur; des riches qui ne tenaient point à leurs richesses; des savants qui n'étaient point enflés de leur science; des hommes qui furent à la cour sans adulation et sans imposture; dans les armées, sans orgueil et sans licence; dans les finances, sans avidité et sans dureté; dans la magistrature, sans indolence et sans fierté; des hommes qui ont été dans le monde, mais, au milieu d'un monde fourbe et imposteur, ils furent vrais et sincères; au milieu d'un monde ambitieux et intéressé, ils furent détachés des honneurs et des richesses; au milieu d'un monde dur et insensible, ils furent tendres et généreux; au milieu d'un monde fier et méprisant, ils furent modestes et prévenants; au milieu d'un monde sensuel et voluptueux, ils furent pénitents et mortifiés. Par conséquent, ce sont des hommes qui ont été dans le monde, mais qui n'ont point été du monde et au monde : *Qui sunt et unde venerunt?* La religion vous dira qu'ils ont été dans le monde pour en occuper les emplois, pour en soutenir les charges, pour en garder les lois, pour en observer les bienséances; par conséquent, qu'ils ont été dans le monde pour être les modèles et les exemples du monde, la gloire et l'ornement du monde, la paix et la félicité du monde; mais le monde vous répondra qu'ils n'ont point été dans le monde pour imiter les égarements du monde, pour emprunter les vices du monde; par conséquent, qu'ils n'ont point été dans le monde pour se rendre les esclaves et les adorateurs du monde.

Le monde vous répondra qu'il ne les respecte, qu'il ne les invoque comme des saints, que parce qu'ils n'eurent pour le monde, ni les ménagements outrés d'une timide politique, ni les souples complaisances d'une lâche faiblesse; que parce qu'ils ne surent pas moins l'humilier, le confondre par leurs vertus, que le servir par leurs talents; se refuser à ses caprices, que s'immoler à son bonheur : le monde vous répondra, que s'ils n'avaient point eu le courage de s'élever au-dessus des préjugés, des modes, des coutumes, des maximes du monde; loin de les respecter, loin de les invoquer, le monde même les rejetterait, les condamnerait, les réprouverait.

Après cela, chrétiens, aimons à nous égarer dans les idées d'une sainteté chimérique! Malgré les illusions de notre esprit et de notre cœur, il restera à décider s'il sera toujours vrai que ces hommes, que le ciel et la terre conspirent à nous présenter pour nos modèles, ne furent des saints qu'autant qu'avec les devoirs de leur condition, ils furent fidèles à remplir les devoirs de leur religion.

Il sera toujours vrai qu'ils n'ont obtenu le suffrage de la religion, que parce qu'ils n'ont point manqué aux devoirs de leur état et de leur condition dans le monde; il ne sera pas moins vrai qu'ils ne reçoivent le culte et les hommages du monde, que parce qu'ils avaient conçu que le premier état est celui de chrétien, que les premiers devoirs sont ceux de religion, les premières bienséances, celles de l'Evangile; que parce que, loin de sacrifier le service de Dieu au service du monde, ils n'ont servi le monde que pour Dieu; c'est-à-dire, qu'en servant le monde ils n'ont voulu que Dieu, ils n'ont cherché que Dieu; et qu'ils seraient à plaindre, finissons par cette réflexion bien capable de vous déterminer à suivre leur exemple, qu'ils seraient à plaindre, si des vues moins pures avaient présidé à leur conduite! Je le veux, et ils auraient été de grands guerriers, de grands politiques, de grands génies, de grands hommes : ah s'ils n'étaient des saints, que leur servirait ce qu'ils auraient été dans le monde? et puisqu'ils sont des saints, que leur importe ce qu'ils n'ont pas été dans le monde? Elus du Seigneur, le monde ne vous connaissait peut-être pas, mais Dieu vous connaît : vous n'avez point possédé la terre, mais vous possédez le ciel. Vos jours ont coulé dans les larmes, mais les larmes ne couleront plus pour vous; que vous êtes heureux! que vous avez été sages! que sont devenus ces hommes qui occupaient la scène avec tant de bruit et de fracas? où sont-ils? que sont-ils? Les différences du temps sont évanouies, l'éternité a formé de nouvelles destinées : *Prima abierunt.* (*Apoc.*, XXI, 4.) Le grand du siècle dédaignait presque de compter le juste, au nombre de ses esclaves; le juste, enseveli dans la poussière, bénissait sa paisible obscurité; tous les deux se croyaient heureux : celui-là de n'avoir plus rien à désirer, celui-ci de n'avoir plus rien à quitter sur la terre : sentiments bien opposés. Ce jour décide qui sont ceux qui sont aujourd'hui grands devant Dieu et même grands devant le monde : ah! je le sais, j'en conviens; dès là qu'ils étaient et parce qu'ils étaient des saints, les justes ne furent point grands dans les intrigues de l'ambition, dans les souplesses de l'adulation, dans les manéges de

l'intérêt, dans les perfidies de la politique, dans les noirceurs et les méchancetés de la haine, dans l'ivresse et les égarements de la volupté; c'est-à-dire qu'ils ne furent point grands dans le plan de ces passions d'où naissent les révolutions cruelles, les scènes tragiques, les désordres affreux qui dégradent l'homme et bouleversent les empires; mais puisqu'ils étaient et parce qu'ils étaient des saints, ils furent grands dans la pratique constante de la vérité, de l'équité, de la charité, de la pudeur, de la modestie, du désintéressement, de la probité; car sans cela, ne l'oubliez point, sans cela ils n'auraient point été des saints; c'est-à-dire, qu'ils furent grands dans l'ordre de ces vertus qui sont le lien de la société, le charme de l'amitié, l'union des familles, la paix de l'Etat. Les saints ne furent point grands dans le plan d'un esprit et d'un cœur bornés aux prospérités fugitives de cet instant rapide que l'on appelle la vie humaine; c'est-à-dire, qu'ils ne furent point grands dans l'ordre de la raison obscurcie et rétrécie par la cupidité; mais ils furent grands dans le plan d'un esprit et d'un cœur instruits à n'avoir des craintes et des espérances que pour l'éternité; c'est-à-dire qu'ils furent grands dans l'ordre de la raison éclairée, ennoblie par la foi; et dans des temps plus heureux, n'aurais-je pas donné la plus sublime idée de leur grandeur, en disant qu'ils furent grands dans l'ordre de la religion. Ils ne sont plus, ces jours si dignes de nos regrets! Religion sainte! qui me donnera assez de larmes pour pleurer vos périls et vos disgrâces....

Tout retentit des discours, tout est inondé des livres corrupteurs que l'enfer destine à votre ruine. Ah! pour rendre ses complots inutiles, il ne faudrait que jeter un coup d'œil sur le caractère des hommes qui vous attaquent! tandis que le chrétien ne peut avoir d'autre motif de cœur pour croire à la religion que l'attrait et l'intérêt des vertus qu'elle commande; l'incrédule ne peut avoir d'autre motif de cœur pour ne pas croire à la religion que l'attrait et l'intérêt des vices qu'elle réprouve. Or, par quelle fatalité l'imposture et l'illusion couleraient-elles de la source de la vertu? la lumière et la vérité de la source du vice? Que nous opposent-ils ces prétendus savants? de misérables sophismes anéantis et écrasés depuis des siècles; des contradictions apparentes dans les dogmes et dans les livres saints, cent fois éclaircies et dissipées; de frivoles objections dignes du mépris, je ne dis pas seulement d'un esprit accoutumé à réfléchir, je dis d'un esprit qui commence à penser; en sorte que si la foi périt parmi nous, le crime de notre siècle devant Dieu sera d'avoir quitté la religion; son opprobre devant la postérité sera de l'avoir abandonnée sans ombre de raison. Prétendus citoyens, leur zèle, aussi funeste à la probité publique qu'à la foi, à l'Etat qu'à la religion, n'intimide et n'affaiblit que les vertus que le monde laisse sans récompense; il n'encourage et n'enhardit que les vices qu'il laisse sans craintes et sans remords. Lâches et perfides séducteurs, ils ne s'érigent souvent en maîtres, en apôtres de l'impiété, que par le désir d'inspirer aux arbitres de leur fortune des faiblesses dont il puissent profiter; ils ne cherchent à éteindre la foi que parce qu'ils redoutent le réveil de la raison et le retour des vertus. Non, bien connus, ils ne tromperont jamais que ceux qui veulent être trompés, et, malgré leur licence effrénée à la combattre, la religion jettera des racines d'autant plus profondes dans les âmes vertueuses qu'elle n'a coutume d'avoir pour ennemis que des hommes à qui l'audacieuse présomption tient lieu d'étude et de science; que des hommes remplis de talents, si vous voulez, mais de talents souvent flétris, avilis, déshonorés par leurs mœurs.

Allez donc maintenant, sages du monde, politiques du monde, vantez-nous vos lumières, votre génie, vos succès: avec toutes vos lumières, tout votre génie, tous vos succès, vous n'êtes grands que pour un moment; ce que vous êtes aujourd'hui d'autres le furent avant vous; le même flot qui les emporta vous entraîne. Or, fut-on jamais véritablement grand quand on ne l'a été que pour un instant?

Etre grand pour l'éternité, être grand dans l'ordre de la religion, voilà, Sire, l'unique grandeur digne de votre âme, la seule qui soit proportionnée à la noblesse, à l'étendue, à l'élévation de votre âme. Ce qu'un Père disait à tout chrétien: *Quid tibi cum mundo, qui major es mundo?* ne vous convient-il pas d'une manière encore plus particulière? que vous importe le monde à vous qui êtes plus grand que le monde? Roi dès le berceau, vous n'avez jamais connu que Dieu au-dessus de vous: assis sur le premier trône de l'univers, vainqueur et pacificateur de l'Europe, le ciel vous a tout accordé: succès de la guerre et prospérité de la paix, confiance de vos peuples, réputation de sagesse et de prudence, esprit pénétrant, dignité, affabilité dans les manières; ces vertus si nécessaires aux rois, la droiture, la justice, l'équité; ces vertus si rares dans les rois, la douceur, la bonté, l'humanité, la générosité bienfaisante; vous avez tout, vous possédez tout. Que peut faire le monde pour votre bonheur, que peut-il ajouter à votre grandeur: ses plaisirs et ses enchantements laisseront toujours dans votre âme le vide, le dégoût, l'ennui; parce que l'immensité de votre cœur vous demandera toujours plus que le monde, plus que les passions ne peuvent vous donner. Pour le peuple, il peut être des apparences de fortune sur la terre; pour les rois il n'en est que dans le ciel: *Quid tibi cum mundo qui major es mundo?* mais, le monde fût-il capable de vous rendre heureux, tout ce que vous avez, tout ce que vous êtes, s'il n'est ennobli, consacré, sanctifié par la religion, que serait-il à ce jour de l'éternité où le roi disparaîtra, où l'homme, le chré-

tien seul restera. O mon Dieu! écoutez, exaucez, dans l'abondance de vos miséricordes les vœux d'un sujet tendrement dévoué à la personne sacrée de son maître; que ce monarque si cher à son auguste famille fasse la félicité d'un vaste empire; qu'il ne soit pas moins le modèle des vertus qui sanctifient les peuples, que le modèle des vertus qui honorent le trône; qu'aussi grand dans l'ordre de la piété et de la sainteté chrétienne que dans l'ordre de la gloire et des prospérités humaines, il rende ses destinées aussi heureuses pour l'éternité qu'elles sont brillantes pour le temps; que la religion protégée, soutenue, défendue par son autorité; commandée, insinuée, persuadée par ses exemples, règne sans aucun nuage qui en obscurcisse l'éclat sur le maître et sur les sujets; sur le prince et sur le courtisan; sur le roi et sur le royaume, afin que tous règnent avec vous dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON II.

POUR LE JOUR DES MORTS.

Venit hora et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei, et qui audierint vivent. (*Joan.*, V, 25.)

L'heure est venue et c'est celle-ci, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront vivront.

C'est ainsi que rien n'échappe à la puissance et aux miséricordes du Dieu Sauveur. Cette voix du Fils de Dieu qui, pendant les années de sa vie mortelle, pénétrait dans les entrailles de la terre pour ranimer dans l'ombre même du tombeau les cendres froides et glacées; cette voix qui chaque jour s'insinue au fond des cœurs pour faire renaître l'homme pécheur à la vie de la grâce; cette voix qui à la consommation des siècles retentira aux quatre parties du monde pour enlever à la mort ses dépouilles, pour réunir dans une même et commune origine tous les peuples et tous les âges; lorsque nous le voudrons, elle se fera entendre dans ces abîmes profonds, séjour de deuil et de larmes, où languissent ces âmes justes que Dieu aime et qu'il punit, qu'il attend et auxquelles il se refuse, objet tout à la fois de son plus tendre amour et de sa plus sévère justice; au premier son de cette voix bienfaisante tombera le mur de division qui les sépare du Dieu qu'elles appellent par leurs regrets; le feu vengeur qui les purifie s'éteindra; les portes de la cité sainte s'ouvriront; sur les ailes de l'amour qui les consume, elles voleront au lieu du repos et des pures délices : *Venit hora et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei, et qui audierint vivent.*

Quelle gloire, quel bonheur pour nous, chrétiens, de briser les fers de l'Israël captif, d'essuyer les pleurs de Juda qui, retenu dans une terre lointaine, soupire pour les fêtes et les solennités de Sion. Elevés au-dessus de l'homme, nous devenons médiateurs, pour ainsi dire, entre la justice et la miséricorde. Ces justes qui bientôt auront droit à notre culte et à nos hommages, Dieu ne leur laisse d'asile et d'appui que dans nos prières; incertain de notre sort, nous ferons leur destinée; du lieu de l'exil, nous les introduirons dans la patrie; devenus leurs protecteurs avant qu'ils soient les nôtres, ce que nous leur demanderons un jour, ils nous le demandent aujourd'hui, et ils n'aideront à notre félicité, qu'après que nous aurons hâté leur bonheur. Appliquons-nous donc à seconder, pour l'avantage de nos frères, les dispositions du Dieu des miséricordes qui nous a mis en état de les réconcilier avec sa justice : mais, en pensant à leurs intérêts, n'oublions pas les nôtres; rien de plus utile pour nous que la foi du purgatoire, rien même de plus instructif, si nous savons en profiter, que l'erreur des sectaires qui combattent la foi du purgatoire. Comment? le voici, et c'est en peu de mots tout mon dessein : l'esprit instruit à l'humble défiance de lui-même par l'égarement des sectaires qui ont combattu la foi du purgatoire, ce sera la première partie. Le cœur porté, excité à la pratique des plus solides vertus par la foi du purgatoire, ce sera la seconde : c'est tout le sujet de ce discours que j'ai cru convenir à votre piété dans une solennité qui, vous appelant au souvenir de votre mortalité, doit attirer l'attention de votre esprit et de votre cœur sur ceux qui vous ont précédés et qui vous attendent dans l'éternité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Non, mes chers auditeurs, il ne fut jamais d'exemple plus capable d'instruire l'esprit à l'humble défiance de lui-même, que l'égarement de ces fameux sectaires qui au commencement du XVI[e] siècle entreprirent de changer la foi et les pratiques de l'Eglise par rapport au purgatoire : deux choses forment l'hérétique et l'hérésie; l'erreur, qui fait méconnaître la vérité; la présomption, qui fait mépriser l'autorité. Or, voulez-vous savoir jusqu'à quel excès d'aveuglement et de ténèbres, jusqu'à quel excès de présomption et d'indocilité peut aller l'esprit humain lorsqu'il s'écarte des voies de la paix, de la simplicité, de l'unité, pour se jeter dans la voie de ses passions et de ses cupidités; examinez avec moi l'erreur des sectaires sur le dogme du purgatoire; je dis leur erreur considérée dans sa source, je dis leur erreur considérée dans son progrès. A la considérer dans sa source, elle vous apprendra combien la raison est faible contre les passions qui attaquent la vérité; à la considérer dans son progrès, elle vous apprendra combien les passions donnent à une raison séduite de force et d'obstination contre l'autorité : de là vous conclurez avec saint Augustin que la véritable foi ne se trouve, qu'elle ne peut se trouver que dans un esprit maître de ses passions et soumis à l'autorité : *Fides est humilium non superborum.*

1° Commençons par remonter à la source de ces disputes fatales, qui voulurent faire au peuple fidèle un crime de sa piété, et

lui ôter la consolation de ne pas verser des pleurs inutiles sur le tombeau de ses pères. Dès le premier pas que nous ferons, quel spectacle se présentera à nous, et qu'il est propre à nous affermir dans l'amour de la soumission évangélique! Car quels furent les auteurs de cette triste révolution de foi et de croyance qui bouleversa l'Europe chrétienne, et réveilla parmi nous cet esprit de schisme et d'indocilité, funeste avant-coureur des guerres intestines qui n'ont pu s'éteindre que dans le sang des peuples et des rois? Ce furent des hommes, remarquez-le, chrétiens, c'est une chose essentielle au sujet que je traite; ce furent des hommes d'un esprit subtil et pénétrant, d'une érudition profonde, d'une vaste et immense littérature, des hommes qui n'auraient rien ignoré s'ils avaient su plier et se soumettre; des hommes de tous les talents, de tous les génies, et que n'en eurent-ils moins! ils n'auraient pas été dans Jacob une pierre de scandale; le poison de l'erreur, préparé par des mains moins habiles, n'aurait pas infecté tant de royaumes et Jérusalem ne continuerait pas de pleurer sur ses enfants qui, depuis tant d'années, errent dans les voies de la schismatique Samarie.

Or ces grands hommes, ces génies rares, quelle raison si puissante, quelle autorité si décisive les détermina à s'élever contre la foi du purgatoire? chrétiens, quand le cœur est dans la paix et le silence, le génie le plus borné porte au dedans de lui-même un fond de droiture et de vérité qui défend contre la séduction des fausses doctrines; dans la tempête de l'orage des passions, le plus grand homme est à peine un homme; ont-elles commencé de parler, c'est un sommeil qui endort l'esprit, c'est un nuage qui l'obscurcit, c'est un voile à travers lequel il ne voit rien, ou plutôt il ne voit que ce que lui montre la cupidité qui le transporte. Depuis quinze siècles, l'Ecriture était entre les mains des Origène, des Cyprien, des Athanase, des Basile, des Ambroise, des Jérôme, des Augustin, et ils n'y voyaient aucun texte qui combattît la prière pour les morts, en usage dans leur siècle, et avant leur siècle, selon l'aveu des protestants; et ces Pères, si capables par eux-mêmes de démêler le vrai sens des Ecritures; ces docteurs qui par une tradition que les protestants reconnaissent n'avoir point été interrompue jusqu'alors, avaient reçu des apôtres l'intelligence des livres saints, y trouvaient plusieurs textes qui appuyaient la foi de l'Eglise sur le purgatoire. Depuis quinze siècles, on adorait les miséricordes infinies du Dieu Sauveur, on connaissait le prix de son sang, la valeur surabondante de ses mérites, la force, l'efficace du sacrifice offert sur le Calvaire, et l'œil le plus attentif n'avait pas entrevu l'ombre de la plus légère contradiction entre ces dogmes importants et le dogme du purgatoire. Ce qui avait échappé aux lumières de tant de docteurs, de tant de siècles, se dévoila-t-il donc tout à coup aux chefs de la secte protestante? la pénétration de leur génie découvrit-elle dans la profondeur et l'abîme des Ecritures quelque texte, découvrit-elle dans les dogmes essentiels à la foi chrétienne quelque vérité qui ne pût s'accorder avec la foi du purgatoire? Non, mes chers auditeurs, je ne crains point de l'avancer, et sur cela je n'ai à redouter ni la prévention, ni la critique de qui n'est pas entièrement étranger dans les écrits de leurs savants; entre tant d'articles qui nous divisent, il n'en est aucun où, pour justifier leur schismatique séparation, ils aient trouvé moins de ressources dans la souplesse de leur génie; aussi nous avons vu les disciples, plus équitables que leurs maîtres, pressés par la force des raisons qui justifient notre foi, se rapprocher, presque revenir à nous, disposés à cesser d'être hérétiques sur ce point, s'ils avaient osé se dire catholiques, et désavouer leurs chefs en avouant que la prière pour les morts n'est point contredite par l'Ecriture et ne contredit point la religion.

Qu'est-ce donc qui entraîna et précipita les premiers sectaires? Ce ne fut point leur esprit, ce fut leur cœur. Luther, nom fameux entre les plus célèbres dans l'histoire des périls et des calamités de l'Eglise; Luther, né avec un génie altier et hautain, avec une imagination bouillante et fougueuse, avec cet assemblage d'esprit et de présomption, de hardiesse à inventer et d'audace à soutenir, avec ce mélange de bonnes et de mauvaises qualités qui concourent à former un chef de parti; Luther, élevé dans les clameurs et les contestations, enflé de cette science aride et farouche, qui n'avait été adoucie ni par la politesse qu'on puise dans le commerce du monde, ni par la politesse, encore plus vraie, plus complaisante, que donne un naturel sage et pacifique, que donne plus sûrement encore la douceur et la charité chrétienne; Luther, maître aussi impérieux que sujet indocile, incapable de haïr avec modération ou de se plaindre avec respect; Luther, autant ennemi de Genève que de Rome, également odieux à l'une et à l'autre, le père, si l'on veut, l'apôtre de la Réforme, mais peu digne d'en être le modèle; Luther, frappé des anathèmes de l'Eglise, dans l'amertume de son dépit, dans les fureurs de son orgueil irrité, pour venger ses premières erreurs flétries et proscrites, enfante une nouvelle erreur. En effet, prenez-y garde, chrétiens, il n'en est pas du dogme du purgatoire comme des autres points contestés entre nous et les protestants; dans ceux-là, ce fut l'entêtement des opinions qui forma l'opposition à l'Eglise; dans celui-ci, ce fut l'opposition à l'Eglise qui forma l'opinion, et si le chef des sectaires reçut sur cette matière de nouvelles lumières, ce ne fut qu'à la lueur des foudres de l'Eglise qui tonnaient de toutes parts contre ses innovations téméraires et schismatiques. Je dis plus, et je ne parle qu'avec lui-même, ce ne fut qu'après bien du temps, qu'après bien des combats qu'il réussit à se cacher une vérité, si clairement

insinuée dans les Ecritures, à s'enhardir contre la disposition unanime de tous les Pères et de tous les siècles : depuis des années il combattait l'Eglise et il en était combattu; il la réprouvait et il en était réprouvé; il tenait encore à l'Eglise par cette foi commune du purgatoire; opposé à lui-même, partagé entre son penchant et ses lumières, il croit, il ne veut pas croire; et parce qu'il ne veut pas croire, il cherche des raisons de ne croire pas. Or, la passion qui porte à les chercher, ne tarde pas à se persuader qu'elle les trouve : il doute, il s'ébranle, il chancelle, il tombe du côté où le précipitent et le désir de rendre anathème pour anathème, et l'intérêt de condamner une Eglise qui le condamne; bientôt sur ses traces, poussés par l'espoir de partager l'attention du monde, de se mettre à la tête des peuples qu'ils voyaient partout en mouvement, un Zwingle, un Calvin entrent dans la carrière, et quoique déterminés à suivre d'autres routes, à s'ouvrir de nouveaux sentiers, à faire un schisme dans le schisme, ils se réunissent dans le dessein de détruire la prière pour les morts.

Or, comment a pu se former tant d'union, tant de concert au milieu de leurs discordes et de leurs antipathies naturelles? La voix d'une passion plus forte fit taire des passions moins vives, une haine commune concilia ce que l'ambition divisait par tant de haines et de jalousies; ils regardaient cet article du purgatoire comme la base et l'appui de la catholicité, comme la pierre fondamentale sur laquelle reposait l'édifice de l'Eglise romaine; ses prières, ses liturgies, ses offices, ses oblations, ses cérémonies, son sacrifice, tout respirait cet esprit de zèle et de charité pour les morts : le purgatoire n'était-il qu'une fable? Ils montraient l'erreur publiquement substituée à la vérité; la doctrine de Jésus-Christ corrompue par le mélange des doctrines humaines, la superstition introduite dans le sanctuaire et placée jusque sur l'autel; leur séparation était pleinement justifiée, ils n'avaient quitté l'Eglise que pour revenir à Jésus-Christ; ils regardaient, ils avaient droit de regarder cet article comme le point décisif de plusieurs controverses; d'un même coup ils anéantissaient les indulgences, l'application des mérites infinis de Jésus-Christ, attachés à la pratique des vertus chrétiennes, la nécessité de la pénitence et de la satisfaction après le péché. Par conséquent les anathèmes de l'Eglise retombaient sur elle-même; elles ne les avait chassés de son sein, que parce qu'elle ne voulait pas y recevoir la vérité.

Mais pour nier la réalité du purgatoire et la sainteté de la prière pour les morts, il fallait éluder le témoignage de plusieurs textes précis de l'Ecriture, d'où coule et d'où suit naturellement le dogme du purgatoire; et si ces textes ont quelque chose d'obscur, le nuage était assez dissipé par le suffrage des Pères, qui les expliquent du purgatoire, par le consentement des docteurs, par l'autorité de la tradition apostolique, par la décision de l'Eglise ancienne, lorsqu'elle a employé les mêmes textes pour confondre l'hérétique Aérius, le premier et jusqu'à leur temps le seul qui eût osé s'élever contre la foi du purgatoire; mais parce que les livres des *Machabées* autorisent la prière pour les morts, il fallait dégrader ces livres saints, nier qu'ils aient été divinement inspirés, quoique ce soit une vérité hautement reconnue dans l'Eglise, une vérité déclarée dès les premiers temps dans le troisième concile de Carthage, décidée dans le canon des Ecritures dressé par les papes Gélase et Innocent, soutenue, défendue par saint Cyprien, saint Augustin, saint Isidore et par le torrent des Pères. Par conséquent, il fallait avancer que ces Pères, que ces docteurs que Dieu choisit pour être, après les apôtres, les dispensateurs de sa parole, les dépositaires de sa doctrine, les colonnes, les appuis de son Eglise, nos maîtres dans la foi, nos modèles dans la piété; il fallait, dis-je, avancer qu'ils ne furent que des maîtres d'erreur et de mensonge, qui ont pris pour le langage de l'Esprit-Saint ce qui n'est que le langage de l'homme. Mais, pour renverser la foi du purgatoire, il fallait détruire la véritable idée, la notion exacte de la justice de Dieu, de cette justice qui, selon la pensée de Tertullien, ne perd jamais ses droits, qui se vengera par elle-même, si elle n'est pas vengée par nous, à laquelle souvent le juste, presque toujours pénitent, porte, après la mort, des péchés qui ont été suffisamment pleurés, qui n'ont pas été suffisamment réparés; des péchés en vertu desquels il n'est pas ennemi de Dieu, puisqu'ils ont été remis et pardonnés; des péchés en vertu desquels il est débiteur de Dieu, parce qu'ils n'ont pas été punis et expiés. Mais, pour attaquer la croyance du purgatoire, il fallait attaquer le mérite des vertus chrétiennes, combattre la nécessité de la satisfaction, après le péché, soutenir que l'application des mérites de Jésus-Christ, que chacun se rend propres par la foi seule, se répand sur le pénitent d'un moment, comme sur le juste; sur le pénitent de plusieurs années, sans lui laisser ni dettes à payer, ni châtiments à craindre. Par conséquent, pour abolir ce dogme du purgatoire, qu'on ne voyait pas, qu'on ne voulait pas voir, assez clairement énoncé dans les Ecritures; il fallait rejeter des vérités formellement contenues dans l'Ecriture; il fallait adopter des erreurs sensiblement réprouvées par l'Ecriture; il fallait diminuer, affaiblir dans l'esprit des peuples l'horreur du péché, la crainte de la justice de Dieu, la terreur de ses jugements; il fallait insulter aux soupirs et aux larmes de la mortification chrétienne, flétrir la mémoire des pénitents de la primitive Eglise; entreprendre, avec les fanatiques de l'Allemagne, de faire passer pour l'asile de la folle superstition les déserts de l'Egypte et de la Thébaïde, consacrés par les vertus, arrosés par les pleurs de tant d'illustres so-

litaires : c'est-à-dire qu'il fallait, à la place de cet Evangile austère qui épouvante l'amour-propre, introduire un Evangile qui ouvre les voies du péché, en élargissant les voies de la pénitence; à la place de cette morale de crainte salutaire, de mortification continuelle, prêchée par saint Paul, il fallait mettre une morale de sécurité indolente, de vertus douces et commodes; à la place de cette Eglise timide, craintive, vigilante, pénitente, il fallait élever une Eglise vaine et présomptueuse, une Eglise moins effrayée à la vue du péché, parce qu'il ne lui en coûtera rien pour le réparer. Ah! que leur importe quelle Eglise ce soit, pourvu que ce ne soit pas l'Eglise romaine! Tout leur plaira, dès qu'il sera opposé à l'Eglise de Rome, qui leur déplaît.

De quelles couleurs au moins sauront-ils parer, déguiser leur audace? Non, mes chers auditeurs, elle ne manifesta jamais d'une manière plus sensible la faiblesse de la raison contre les passions. Ces hommes, si heureux à trouver le vraisemblable au défaut du vrai, à éblouir quand ils ne peuvent convaincre; ces hommes qui réparent quelquefois si bien les désavantages de la cause par la supériorité du génie, qu'on est forcé de les admirer, lors même qu'on est obligé de les condamner, que disent-ils? que nous objectent-ils? Ils prétendent que nous faisons outrage à la miséricorde de Dieu, comme si cette miséricorde n'était pas essentiellement guidée par la sagesse, réglée par la sainteté, resserrée par la justice; comme si la miséricorde de Dieu était, comme si la miséricorde de Dieu pouvait être celle qui enhardirait au péché, en dispensant le pécheur des œuvres d'une pénitence laborieuse. Ils font valoir la plénitude du pardon que Dieu accorde à un cœur contrit et humilié; ils ont donc oublié que l'Esprit-Saint veut que nos pleurs continuent de couler sur un péché remis et pardonné, que David, assuré de n'être plus pécheur, ne cessa point d'être pénitent; ils ont donc oublié qu'il est incontestable, qu'il est décidé dans les Ecritures, par les exemples de David, d'Ezéchias, qu'en remettant le péché, Dieu ne remet pas toujours toute la peine du péché; que quand Dieu pardonne, il pardonne en Dieu, c'est-à-dire en Dieu des miséricordes, qui sauve le pécheur, en Dieu de justice et de sainteté, qui punit le péché: ils s'appuient sur les mérites de Jésus-Christ, qui sont une satisfaction du péché pleine et surabondante; or, les mérites de Jésus-Christ ne seront-ils pas toujours d'une valeur infinie, quoiqu'ils ne nous soient appliqués qu'autant que nous serons fidèles à nous les approprier par nos œuvres? Et puisque nos prières, nos larmes, notre pénitence, n'ont de mérite devant Dieu qu'autant qu'elles sont ennoblies, divinisées en quelque sorte par le sang de Jésus-Christ, ne sera-t-il pas toujours vrai que nous ne sommes justifiés qu'en Jésus-Christ, et par Jésus-Christ? Reconnaissez-vous ici, chrétiens, ces prodiges d'esprit et d'érudition dont je vous ai parlé au commencement de mon discours? Des raisonnements si frivoles ont-ils pu l'emporter dans la balance sur tant de raisons victorieuses sur tant d'autorités augustes et dominantes? Il faut l'avouer, dans de si grands hommes, un si grand égarement est une preuve bien convaincante de l'empire des passions qui maîtrisent la raison jusqu'à l'empêcher de voir, ou jusqu'à l'obstiner contre ce qu'elle voit.

On vous le dit tous les jours, on ne peut trop vous le redire; lorsqu'il s'agit de la religion et des vérités révélées qui composent la religion, défiez-vous de votre esprit: pourquoi? parce que tel est le plan, telle est l'économie des desseins de Dieu, qu'il n'a pas mis sa religion sainte parmi nous pour en faire seulement l'objet de notre étude, mais l'objet de notre foi; pour en approfondir les mystères, mais pour les croire; pour amuser notre orgueil et notre vanité, mais pour éprouver notre obéissance et notre docilité: par conséquent il est de sa sagesse, de sa grandeur, de sa justice, de confondre l'audace présomptueuse qui renverse l'ordre de ses desseins, et d'enlever ses dons à celui qui ne sait pas les respecter; de là, reprend le sage, point d'écueil plus certain que la curiosité d'un esprit superbe, lorsqu'au lieu de soumettre sa raison à la foi, on soumet la foi à ses vains raisonnements; en matière de religion, l'homme n'est jamais plus près de l'erreur que lorsqu'il cherche la vérité avec une confiance téméraire; y a-t-il rien de plus ordinaire que de voir l'esprit de dispute et d'examen devenir un esprit de doute et d'incertitude qui, pour avoir voulu trop approfondir ce qu'il croit, perd tout du côté de la foi, sans gagner rien du côté de la science et des lumières: *Sic qui scrutator est majestatis opprimetur a gloria.* (*Prov.*, XXV, 27.) Défiez-vous donc de votre esprit; j'ajoute, défiez-vous encore davantage de votre cœur: maître de l'erreur comme du vice, le libertin et l'hérétique ne sont pas moins son ouvrage que l'avare et l'ambitieux. Aussi saint Paul ne cherchait point ailleurs que dans ce fonds inépuisable de désirs corrompus qui nous agitent, la source de cette multitude successive d'hérésies qui, d'âge en âge, devaient troubler la paix et faire couler les larmes de l'Eglise. Prenez garde, mes chers frères, l'Apôtre ne disait pas, il y aura des hérésies parce que l'esprit humain est borné dans ses idées et précipité dans ses jugements, parce que notre raison est faible et fragile; il disait, il s'élèvera au milieu de vous des hommes remplis d'amour-propre et de vanité; des hommes pleins d'orgueil et d'indocilité; des hommes animés par l'esprit de faction et de cabale, par l'esprit d'ambition et d'intérêt: *Erunt homines seipsos amantes; cupidi, elati, superbi..... non obedientes.* (II *Tim.*, III, 2.) De là il concluait avec douleur que l'hérésie, ce mal si terri

ble, est un mal inévitable, un mal presque nécessaire : *Oportet et hæreses esse.* (I *Cor.*, XXII, 29.) Il y aura des hommes livrés à leurs passions et à leurs cupidités ; donc il y aura des hommes de schisme et d'hérésie : ***Erunt homines cupidi... oportet et hæreses esse :*** raisonnement de l'Apôtre, qui ne s'est que trop justifié dans la suite des siècles; suivez le cours des monuments ecclésiastiques, peut-être entre tant d'hérésies n'en trouverez-vous pas une qui ait commencé par l'esprit ; ou si l'esprit a été le premier à s'égarer, le cœur a achevé de le perdre; c'est lui qui a inspiré la résistance, l'obstination, l'opiniâtreté; l'erreur est venue de l'esprit, le cœur a fait l'hérésie ; et comme il l'a faite, il la répand, il la perpétue.

En effet, comment et par quelles voies réussirent les chefs de la secte protestante ? Qu'on vante la pénétration et la souplesse de leur génie, la profondeur et l'étendue de leurs connaissances, la finesse et l'art de leurs raisonnements, les grâces et les charmes de leur langage; c'est là peut-être ce qui flatte, ce qui invite, ce qui attire ; ce n'est point ce qui détermine, ce qui engage, ce qui retient; pour un qu'ils surprirent par l'esprit, mille autres qu'ils gagnèrent par le cœur. S'ils n'avaient répandu dans leurs écrits plus d'attraits de cupidité que de subtilités de raisonnement; s'ils n'avaient été maîtres plus habiles à réveiller les passions qu'à endormir la raison, leurs progrès n'auraient été ni si rapides, ni si étendus; peu sont capables de penser et de réfléchir, tous peuvent aimer ou haïr. Employant donc, afin de séduire, ce que l'Apôtre nous apprit, afin de nous préserver de la séduction, ils concluaient avec saint Paul, que pour ôter la foi il ne faut que donner des passions : ***Erunt homines cupidi... oportet et hæreses esse.*** Attentifs à saisir le faible de chaque caractère, adroits à en profiter, on les voyait mettre de leur côté la vanité, par les louanges ; la curiosité, par la nouveauté; l'orgueil, par l'adulation; la malignité, par la satire ; la timidité, par les clameurs et les invectives; la présomption indocile, par la liberté de penser; l'amour-propre, par la licence d'agir ; la politique, par les craintes; l'ambition, par les espérances; la compassion, par les plaintes et les soupirs; la piété peu éclairée, par l'ombre des vertus; ainsi se faisant tout à tous, ils faisaient tous les autres à eux-mêmes; et en réunissant tous les penchants, ils s'assuraient de tous les suffrages : ***Erunt homines cupidi... oportet et hæreses esse.***

De là quelle conclusion? Puissiez-vous, mes chers auditeurs, ne l'oublier jamais ! quoique ce soit dans l'esprit que la foi réside, c'est dans le cœur c'est par le cœur que l'enfer a coutume de l'attaquer; c'est donc dans notre cœur qu'il s'agit de la soutenir, de l'appuyer, de la maintenir : par conséquent, si nous voulons mettre notre foi à l'abri de toute séduction étrangère ou domestique, commençons par fermer notre cœur à la voix des passions, de ces passions surtout dont on se défie moins, parce qu'elles ne sont pas si dangereuses pour les mœurs ; de ces passions dont quelquefois on devrait se défier davantage, parce qu'elles sont plus funestes à la foi ; liaisons mondaines, amitiés trop naturelles, complaisances molles et faciles, antipathies et aversions secrètes ou déclarées ; désir de plaire, de briller, de se distinguer dans le monde ; crainte de déplaire, crainte de se voir oublié, dédaigné, méprisé ; attrait de nouveauté, de réputation, de liberté ; plaisir de connaître, de décider, de juger par soi-même ; respect pour les idées, pour les caprices, pour les modes et les goûts de son siècle ; voilà ce qui dans tous les temps a perdu les âmes d'ailleurs les plus droites, les plus sages, les plus timorées. Ah, mes chers auditeurs, réglons nos penchants par la loi, ne réglons point notre foi par nos penchants ; que notre cœur reçoive la loi, qu'il ne la donne pas; si nous le prenons pour guide, il nous égarera, il se jouera de notre faible raison ; or, après l'avoir écartée de la vérité, n'en doutez pas, il ne réussira que trop à l'enhardir, à l'affermir contre l'autorité.

2° Et pour vous convaincre de tout ce qu'un cœur prévenu, séduit, peut mettre d'obstination et d'indocilité dans l'esprit, il ne faut point sortir du sujet que je traite ; non, je ne sais si toute l'histoire des hérésies nous fournirait un autre exemple aussi marqué de la hauteur indécente que les passions inspirent contre l'autorité. Je ne dis point que les protestants trouvaient l'Eglise universelle en possession de la foi du purgatoire ; tel est, selon la judicieuse remarque de Tertullien, le sort de toute hérésie, d'être aujourd'hui, de n'avoir pas été hier, et de porter dans sa nouveauté le caractère, le sceau de sa réprobation ; telle est, selon saint Hilaire, la destinée de tout hérésiarque et de tout hérétique, qu'il leur faut commencer par l'orgueil insensé de contester à l'Eglise l'autorité que Jésus-Christ lui a donnée, et d'usurper une autorité qu'ils se donnent eux-mêmes. Je vais donc plus avant, et je dis : Les protestants trouvaient l'usage de prier pour les morts établi dans les temps les plus reculés de l'Eglise, et même avant l'Eglise chrétienne, sous la loi de Moïse ; n'entrons point dans la dispute qui s'est émue sur l'authenticité, sur la divinité des livres des ***Machabées ;*** ne les regardons que comme un monument historique, fidèle dépositaire, témoin irréprochable du culte établi, des cérémonies pratiquées en Israël: ces livres nous montrent un sacrifice solennel pour les morts, ordonné par le chef de la nation sainte, offert dans le temple par les prêtres et les lévites, en présence du peuple qui fournissait les victimes. Je ne vous ferai point observer qu'il serait inconcevable que du sang du religieux Mathathias fût sortie la dépravation du culte saint en

Israël; que ces héros suscités de Dieu pour relever les ruines du sanctuaire, pour purifier les vases sacrés, pour exterminer de Sion le peuple incirconcis et les superstitions profanes, que les illustres restaurateurs de Jacob qui combattirent pour le Seigneur, et pour qui le Seigneur Dieu des armées, fixant autour d'eux la victoire, combattit par tant de prodiges; je ne vous ferai pas, dis-je, observer qu'il serait inconcevable qu'ils eussent placé sur l'autel une abomination presque aussi coupable que celle qu'ils en avaient ôtée, et plus dangereuse, parce qu'elle était plus propre à se perpétuer : je ne vous ferai pas remarquer que c'est le comble de la téméraire présomption dans les protestants, de se flatter qu'ils ont plus de lumières, plus de zèle pour la pureté du culte, que ces fameux zélateurs de la loi, que les Pères proposent pour modèles au peuple de l'Evangile; je me contente de dire, cet exemple ne permet pas de douter que la prière et les sacrifices pour les morts n'aient composé avant Jésus-Christ une partie des observances légales.

Or, si c'était une erreur, si c'était un abus, comment Jésus-Christ, qui tonne en tant d'endroits contre les usages récents, contre les traditions intéressées qui avaient altéré la simplicité de la loi primitive, comment n'a-t-il point condamné, n'a-t-il point réprouvé cette pratique superstitieuse? Comment les apôtres, chargés de développer la doctrine de leur Maître, ces apôtres si empressés à hâter la chute de la Synagogue; un saint Paul, si appliqué à montrer le vide et l'insuffisance des cérémonies légales; si attentif à séparer Jésus-Christ de Moïse, à maintenir la liberté du peuple nouveau contre les prétentions du peuple ancien; cet Apôtre spécialement destiné à être l'Apôtre des nations; comment et lui et les autres ont-ils vu d'un œil si tranquille se glisser dans le christianisme ces traces, ces vestiges d'un judaïsme superstitieux, puisque, de l'aveu du second chef des protestants, sous les yeux des apôtres, et sans qu'ils s'y soient opposés, on a prié pour les morts : *Puto apostolos quibusdam indulsisse pro mortuis orare?*

Comment, surtout, cette doctrine destructive de l'Evangile a-t-elle passé si rapidement dans la croyance des fidèles? Comment les premiers d'entre les Pères qui exposèrent à la censure des philosophes les articles de la foi chrétienne, un saint Clément d'Alexandrie, un Origène, ont-ils mis ce dogme parmi ceux qui nous sont venus de Jésus-Christ? comment, dès le temps de Tertullien, l'utilité et la sainteté de la prière pour les morts était-elle regardée comme une partie du dépôt de la foi, et cette pratique comme une loi établie par la coutume? Comment l'Orient et l'Occident, si souvent divisés, s'étaient-ils unis si invariablement, si promptement dans la profession de ce dogme, qu'on le trouve clairement marqué dans les liturgies grecques et latines les plus anciennes? Comment, entre tant de sectes séparées de l'Eglise catholique, ne s'en trouve-t-il aucune qui ait reproché cet usage à l'Eglise, ou à qui l'Eglise l'ait reproché? Comment est-il arrivé que nous n'apercevons que dans la naissance de christianisme l'époque, la date de cette coutume?

Quoi donc, la religion presque dans son berceau aura été défigurée par le mélange des superstitions profanes? ces disciples, ces successeurs des apôtres, qui portèrent dans les climats lointains la lumière de l'Evangile, ne la leur présentèrent qu'obscurcie par le nuage de l'erreur : la terre, encore fumante du sang de Jésus-Christ, aura été tout à coup inondée par les torrents de l'iniquité; le même moment aura vu l'Eglise naître et périr! les cérémonies, les prières publiques, les liturgies, l'auguste sacrifice, tout aura été changé, tout sera tombé dans un amas confus de révélations divines et de fables humaines, et le monde entier aura gardé un timide silence; et ces chrétiens qui donnaient leur vie pour la religion lui auraient refusé le secours de leur voix! ils savaient mourir, ils n'auront osé parler!

Que dis-je, toutes les bouches, et les plus saintes et les plus savantes, se seront ouvertes pour appuyer le dogme ennemi de la foi! Dans l'Eglise grecque, un saint Clément d'Alexandrie, un Origène, un Athanase, un Théodoret, un saint Grégoire de Nazianze, un saint Basile, un saint Chrysostome, un saint Cyrille de Jérusalem : dans l'Eglise latine, Tertullien, saint Cyprien, saint Ambroise, saint Grégoire, saint Jérôme, saint Augustin; je ne cite point ici leurs paroles, les savants de la secte protestante conviennent que la foi du purgatoire fut la foi de tous les Pères, que l'usage de prier pour les morts fut l'usage de tous les temps; Calvin même nous abandonne treize cents ans : il avoue que dans toute l'étendue des siècles, depuis la naissance du christianisme jusqu'à ses jours, il ne voit rien pour lui, que tout ce qu'il voit est contre lui. Grand Dieu! peut-il se faire qu'il ne soit point épouvanté de sa solitude; seul contre tous les Pères, contre tous les docteurs, contre tous les conciles, contre tous les âges, contre tous les peuples du christianisme; seul contre le monde entier, il prétendra donc avoir en lui seul tout le zèle, toutes les lumières, toute la pénétration, toute la capacité, toute l'autorité; il prétendra donc avoir plus de zèle que les premiers fidèles, que ces martyrs de Jésus-Christ, qui auront autorisé par un lâche silence une innovation sacrilége dans le culte et le sacrifice des chrétiens; il prétendra donc avoir lui seul plus de lumières, de capacité, de pénétration, que ces docteurs, que ces Pères, qui confondirent les sages du paganisme, qui humilièrent l'orgueil de tant de sectaires; il aura seul plus d'autorité que l'Eglise, et que toutes les décisions de l'Eglise, et quelle Eglise encore, concevez-le, mes chers auditeurs; vous tremblerez à la vue des excès de folle présomption qu'inspira aux protestants le désir aveugle de détruire la prière pour les morts. Quelle est-

elle cette Eglise dont ils rejettent le suffrage par rapport au purgatoire? est-ce cette Eglise qui, dans leurs principes fanatiques, abandonnée par Jésus-Christ, et condamnée à éprouver le sort des édifices qu'élève une main mortelle, a ressenti l'injure des ans, et qui, en s'éloignant de sa source, s'est chargée des superstitions et des fables de tous les peuples, de toutes les terres où elle s'est répandue? Non, c'est l'Eglise encore dans la pureté de sa foi, dans la ferveur de sa charité; cette Eglise des cinq premiers siècles, qui, selon la décision formelle de Calvin, n'avait souffert aucune altération dans le dépôt de la saine doctrine : or, cette Eglise à laquelle ils appellent pour décider entre eux et l'Eglise des derniers temps sur les autres dogmes contestés; s'agit-il de la prière pour les morts, ils lui reprochent sa crédulité, ils insultent à sa simplicité; ces Pères qu'en tout le reste et sur tout le reste ils citent avec tant d'éloges, dont ils font tant valoir l'autorité, dès qu'ils recommandent la prière pour les morts, ce ne sont plus que des génies faibles et bornés, qui se sont arrêtés aux songes du vulgaire; qui, trop faciles, trop complaisants imitateurs d'un vain peuple, ne surent ni penser selon la raison, ni croire selon l'Ecriture; contradiction grossière, sensible et palpable; elle vous remplit d'étonnement et d'indignation; que penserez-vous donc, mes chers frères, lorsque j'avancerai qu'elle n'a rien qui doive vous étonner; lorsque je soutiendrai qu'il ne fut, qu'il ne sera jamais de novateur qui, par l'enchaînement de ses principes, ne soit réduit à paraître respecter les Pères, à se flatter de les suivre, et à les abandonner; à se couvrir de leur autorité, et à la dédaigner. En effet, point de doctrine en matière de religion, point de doctrine nouvelle qui ne rougisse d'avouer sa nouveauté : par conséquent, point de doctrine nouvelle qui, afin de cacher son origine récente, ne cherche des preuves, des appuis, dans les monuments de l'antiquité la plus reculée; point de doctrine nouvelle qui ne se vante d'avoir pour elle le suffrage et la décision des Pères; or, entre tous les dogmes de la religion, il n'en est aucun qui soit plus formellement énoncé, plus clairement marqué, plus nettement exprimé dans les écrits des Pères, que le dogme de l'autorité de l'Eglise, juge et arbitre suprême des contestations qui s'élèvent sur la foi. De là qu'arrive-t-il? le voici : Lorsqu'il s'agit de défendre, de justifier, de prouver la doctrine, on cite les Pères, on apporte leurs témoignages, on fait valoir leur science, leurs lumières, leurs vertus, leur autorité; mais lorsque les Pères nous avertissent avec saint Cyprien, que l'homme qui n'a point l'Eglise pour mère n'aura point Dieu pour père; lorsqu'ils déclarent avec saint Hilaire, que celui qui est étranger à l'Eglise est étranger à Jésus-Christ; lorsqu'ils enseignent avec saint Chrysostome, qu'on commence à n'être plus du troupeau, aussitôt qu'on cesse d'écouter la voix des pasteurs; lorsqu'ils décident avec saint Augustin, que l'étude ne fait que le savant, que la soumission seule fait le chrétien? alors que devient ce respect tant vanté pour les Pères? maîtres, oracles des nations, tandis qu'ils semblent favoriser une doctrine que l'on aime, dès qu'ils commandent une soumission que l'on n'aime pas, que l'on ne veut pas, hommes et rien que des hommes, on ne se pique ni de les croire, ni de les imiter; c'est-à-dire qu'au gré de ses désirs, on respecte leur suffrage et on le méprise; on adopte leurs sentiments et on les rejette; on leur donne et on leur ôte toute autorité.

Grandes âmes, qui reposez au sein de la paix, du haut du ciel où vous régnez, vous entendîtes les blasphèmes de la secte protestante; ses invectives et ses mépris sont votre gloire; l'Eglise est l'épouse de Jésus-Christ; vous aimâtes toujours sur la terre à partager ses disgrâces; la vapeur de l'encens qui brûle sur l'autel de la schismatique Samarie ne serait qu'abomination pour les défenseurs de Sion; qu'elle porte ailleurs ses louanges et ses honneurs. Un Aérius, implacable ennemi de la divinité de Jésus-Christ, nourri dans les fureurs et les perfidies de la faction arienne, auteur d'une secte étouffée dans son berceau sous les anathèmes du monde entier, voilà le guide, le modèle de la prétendue réforme; voilà le maître pour qui elle dédaigne les Pères et l'Eglise : ainsi s'abaisse une folle présomption, en croyant s'élever; ainsi le Dieu juste vengeait son Eglise, et, pour mieux confondre les projets de l'indocilité, il répandait dans ces âmes altières et superbes l'esprit de sommeil et de vertige : mélange bizarre de hauteur et de bassesse, de fierté et de souplesse, on les voyait se soustraire audacieusement à l'autorité la plus légitime, et plier lâchement sous une autorité usurpée; scandaleusement révoltés contre les maîtres que Dieu leur avait donnés, servilement timides et rampants sous des maîtres que Dieu ne leur donnait pas, se déshonorer également par une indocilité qui détruit la foi, et par une docilité qui fait outrage à la raison, oublier presque entièrement qu'ils étaient hommes et chrétiens.

Que leur exemple nous instruise, mes chers auditeurs; soumettons nos passions à l'empire de la raison; soumettons notre raison à l'autorité de l'Eglise; allons plus loin : après avoir profité de l'erreur des protestants pour régler notre esprit, profitons de notre foi pour régler notre cœur; l'esprit instruit à l'humble défiance de lui-même, par l'égarement des sectaires qui ont combattu la foi du purgatoire, vous l'avez vu dans la première partie; le cœur porté, excité à la pratique des plus solides vertus par la foi du purgatoire, vous le verrez dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Dans l'égarement des sectaires qui ont combattu le dogme du purgatoire, vous avez vu, chrétiens, quel écueil c'est pour la pureté de la foi que l'esprit d'orgueil et de pré-

somption, d'entêtement et d'incrédulité; souvenez-vous qu'il est pour le salut un autre écueil aussi redoutable, contre lequel on ne se précautionne point assez, je veux dire celui d'une foi languissante et inutile, d'une foi stérile et inefficace; or, sans parler de tant d'autres articles de la croyance évangélique qui ne sont que dans notre esprit, sans passer dans notre cœur pour en régler les mouvements et les affections, je soutiens que s'il est un dogme de la religion sur lequel on puisse, on doive nous reprocher une contradiction coupable, entre ce que nous croyons et ce que nous sommes, c'est le dogme du purgatoire; en croyant le purgatoire, que faisons-nous? nous reconnaissons qu'il est un lieu, séjour de douleurs et de larmes, où Dieu exerce les rigueurs de sa plus sévère justice sur des âmes qui lui sont chères, et qui ne peuvent nous être indifférentes; sur des âmes qu'il aime et que nous devons aimer : de là, si nos mœurs répondaient à notre foi, que serions-nous, mes chers frères? Nous serions des hommes de vertu et de sainteté, nous serions des hommes de zèle et de charité : des hommes de vertu et de sainteté, pour éviter ces péchés que Dieu punit si sévèrement dans le purgatoire; des hommes de zèle et de charité, pour soulager ces âmes que Dieu punit si sévèrement dans le purgatoire : deux effets que devraient naturellement produire en nous la foi du purgatoire, et qui m'ont autorisé à avancer que d'elle-même, et par elle-même, la foi du purgatoire porte notre cœur, qu'elle l'excite à la pratique des plus grandes et des plus sublimes vertus.

1° Oui, mes chers auditeurs, pour nous changer en des hommes de vertu et de sainteté, en des hommes de vigilance et d'attention, en des hommes de conscience délicate et timide, il suffirait de profiter, comme nous le devons de ce que la foi nous enseigne du purgatoire. Quelle leçon plus forte, plus touchante; quelle leçon plus instructive et plus persuasive Dieu pouvait-il nous donner de la haine qu'il a, de la haine que nous devons avoir pour le péché? Notre religion, j'en conviens, notre religion entière n'est qu'un enseignement continuel de la malice infinie et des suites funestes du péché; elle n'est, dans ses secours, dans ses grâces que préservatif du péché; dans sa morale et ses conseils, que précaution contre le péché, dans ses dogmes et ses mystères, qu'anathème et malédiction contre le péché; dans ses menaces et ses promesses qu'invitation à fuir, à s'éloigner du péché; par conséquent, dans l'homme qui la professe, elle n'est que reconnaissance publique, que protestation authentique de l'énormité du péché; en sorte que, selon la remarque d'un Père, l'homme véritablement chrétien n'est qu'un homme qui déteste le péché, qui redoute le péché, qui craint le péché jusqu'à n'avoir aucune autre crainte. Cependant (vous allez être surpris, mes chers frères) je prétends que de tous les articles de la foi chrétienne, celui du purgatoire est le plus puissant et le plus efficace pour nous défendre de la séduction du péché; je soutiens que si le dogme d'une éternité malheureuse dans l'enfer a quelque chose de plus frappant au premier coup d'œil, s'il parle davantage aux sens et à l'amour-propre, le dogme du purgatoire a plus de force pour éclairer l'esprit, pour convaincre la raison, pour faire sentir au cœur combien le péché est ennemi de Dieu, combien Dieu est ennemi du péché.

En effet, raisonnons et appliquez-vous à saisir ce point important de votre religion. L'enfer, il est vrai, est le théâtre de la justice de Dieu; c'est là que le Seigneur verse à grands flots la coupe de son indignation et de ses fureurs; c'est là que le Dieu des miséricordes ayant disparu, il ne reste que le Dieu des vengeances; mais dans l'enfer ce sont des hommes aussi opposés à Dieu que Dieu leur est opposé; des hommes que leurs crimes ont rendus malheureux et que leurs malheurs ne rendent pas moins coupables; des hommes qui, accablés sous le poids de leurs disgrâces, ne répondent au Dieu qui les punit que par de nouveaux outrages; des hommes qui, par une affreuse contradiction ne peuvent se consoler ni de n'avoir pas pleuré leur péché, ni de ne pouvoir le continuer, ni de ne point aimer Dieu, ni de le trouver aimable. Je reprends maintenant, et comparant ce que la foi nous enseigne de l'enfer avec ce que la foi nous apprend du purgatoire, je dis : voyez quelles sont les victimes que Dieu immole ici à sa haine pour le péché. Vous êtes étonnés de ce que Dieu ne pardonne jamais dans l'enfer; ah! vous le serez bien davantage de ce que Dieu punit dans le purgatoire : dans l'enfer, ce sont des hommes assujettis, asservis au péché; des hommes dont le cœur, enivré du poison des fatales passions qui firent les charmes et le crime de leur vie mortelle, ne s'ouvre qu'aux fureurs du blasphème, demeure fermé aux regrets de la pénitence et condamne son péché sans cesser de l'aimer. Dans le purgatoire, ce sont des âmes pénitentes pour qui le plus grand malheur du péché est de l'avoir commis; ce sont des âmes soumises sans plaintes, sans murmures; elles baisent avec respect la main qui les frappe; loin de se révolter contre Dieu qui les afflige, elles ne savent que louer, que bénir, qu'adorer le Dieu qui les sauve; ce sont des âmes dont les peines ne diminuent point l'amour et dont l'amour fait la plus grande peine.

Dans l'enfer, ce sont des péchés qui laissent le pécheur sans excuse, des péchés que Dieu ne peut pardonner sans cesser, pour ainsi dire, d'être le Dieu de justice et de sainteté : dans le purgatoire, ce sont des péchés qui ne sont pas tant des péchés que des imperfections, des fautes légères; car, dans un sens, je ne crains point de faire sur le purgatoire la question que le prophète faisait sur la sainte Sion : Seigneur, qui habitera dans votre tabernacle : *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo?* (*Psal.* XXIV,

2) et de répondre avec lui : *Qui ingreditur sine macula et operatur justitiam* (*Ibid.*); que ce séjour n'est ouvert qu'aux âmes fidèles, qu'on n'y arrive que par la voie de la justice et de la sainteté ; je n'entends pas, remarquez-le, chrétiens, je n'entends pas une justice, une sainteté qui n'ait point eu ses taches, ses ombres ; j'entends une justice, une sainteté à laquelle on ne peut reprocher que ce qu'il est bien difficile à l'homme d'éviter; j'entends une sainteté exempte de tout ce qui fait les grands vices et à laquelle il manque peu de ce qui fait les grandes vertus. Ce ne sont point des attachements de crime et de passion, ce ne sont que des amitiés de trop de tendresse et de sentiment ; ce n'est point l'ambition qui usurpe les honneurs, c'est la vanité qui redoute l'humiliation; ce n'est point l'orgueil qui exige des adorations, c'est la délicatesse trop sensible à un outrage ; ce n'est point le respect humain qui, pour plaire à un monde impie, imite ses désordres, c'est la timidité qui, pour ne pas déplaire à un monde critique, craint de lui laisser apercevoir ses vertus ; ce n'est point l'avariee, dont aucune opulence ne peut rassasier les désirs, dont aucune indigence ne peut amollir la dureté, c'est un goût, un entêtement des bienséances mondaines, qui donne moins à la charité, parce qu'il ne refuse point assez au faste et aux caprices du siècle ; ce n'est point haine, vengeance qui irrite et transporte le cœur, c'est antipathie secrète et imperceptible qui le trompe, qui le joue ; ce n'est point calomnie, ce n'est point médisance qui déshonore le prochain, c'est raillerie légère qui le contriste pour un moment; ce n'est point cette ivresse de cupidité qui court après le plaisir, c'est indolence d'amour-propre, qui ne cherche pas la pénitence et la mortification; ce n'est point rébellion, indocilité qui se refuse à la grâce, c'est sommeil, inattention qui se prête à la nature; ce n'est point audace qui franchit les bornes du précepte, c'est découragement et faiblesse qui n'ose entrer dans la voie des conseils ; ce n'est point oubli de ses devoirs jusqu'à négliger les vertus chrétiennes, ce sont, dans les vertus les plus héroïques, des imperfections qui en altèrent le mérite, ce sont quelquefois des vertus outrées, des vertus poussées au delà des justes limites; c'est peut-être trop de vivacité dans le zèle, trop de complaisance dans la charité, trop de politique dans la sagesse, trop de ménagement dans la douceur, trop d'épanchement dans la sincérité ; c'est trop d'austérité dans la droiture, trop d'ostentation dans le soin d'édifier, trop d'entêtement dans la fermeté, trop de mollesse dans l'humilité, trop d'excès dans la dévotion; c'est une vertu qui n'ira pas jusqu'où Dieu veut, ou qui ira au delà de ce que Dieu veut. Ce sont donc des péchés, mais des péchés légers; souvent des péchés de surprise et d'inattention, des péchés passagers et d'un moment, des péchés de faiblesse plus que de volonté, des péchés que l'on ne voit qu'à demi lorsqu'on les commet et dont il reste à peine quelque souvenir lorsqu'on les a commis. Ce sont peut-être des péchés griefs; mais, dans l'enfer, ce sont des péchés qui sont descendus dans le tombeau avec le pécheur pour partager avec lui l'infinité de sa durée, pour être immortels et éternels comme lui; des péchés qui, n'eussent-ils été que des péchés d'un instant, sont devenus des péchés de tous les siècles. Dans le purgatoire, ce sont des péchés détestés et pleurés, des péchés lavés dans le sang de Jésus-Christ et couverts par la grâce de Jésus-Christ; par conséquent, dans le purgatoire ce sont des âmes qui n'ont plus de péchés, sur lesquelles il ne demeure que la trace, que l'ombre du péché; cependant ces péchés pleurés avec tant de larmes, ces péchés remis et pardonnés, ces péchés qui furent et qui ne sont plus, Dieu les punit, et quel Dieu!

Dans l'enfer, ce n'est plus un Dieu père et sauveur, c'est un juge sévère, c'est un maître irrité; il ne veut ni aimer, ni être aimé; sa puissance insultée, sa justice défiée, sa colère bravée, dédaignée, sa sainteté outragée, sa grâce rejetée, sa miséricorde méprisée; tout lui parle contre le pécheur de l'enfer, tout lui parle pour les pénitents du purgatoire : ce sont des justes qui se sont endormis du sommeil de paix ; ce sont des justes dont la grâce et la céleste charité ont formé les derniers soupirs; ce sont des âmes écrites au livre de vie, marquées du sceau de l'élection ; des âmes que le ciel attend, qu'il demande; des âmes que Dieu aime et dont il est aimé. Ah ! tout leur amour et toute sa tendresse ne les sauveront point des rigueurs de sa justice ; leurs péchés ne sont plus, ils ont été ; ce ne furent que des péchés légers, c'étaient des péchés ; le cœur les a détestés, il ne les a pas punis ; la pénitence fut vraie et sincère, elle ne fut pas assez rigide, elle ne fut pas assez austère. Dieu est réconcilié, Dieu n'est pas vengé; les jours, les années, les siècles peut-être couleront dans les larmes, dans les feux dévorants; une haine plus forte l'emporte dans le cœur de Dieu sur son penchant et sur sa tendresse, la haine du péché. Jésus-Christ les aime, il en est aimé; n'importe, il ne les connaîtra point dans l'abondance, dans la plénitude de ses miséricordes, avant que la flamme qui les consume ait effacé jusqu'aux derniers vestiges de leurs anciennes fragilités : *Donec reddas novissimum quadrantem.* (*Matth.*, V, 26.) Chrétiens, n'ai-je pas eu raison de l'avancer, voilà ce qui, bien médité, suffit pour nous apprendre ce que c'est que le péché et ce que Dieu pense du péché; je ne parle pas de ces péchés que l'homme même n'excuse pas dans l'homme; de ces péchés que le monde, aussi bien que l'Evangile, que la pudeur et la probité, autant que la foi et la religion, offrent aux anathèmes du ciel et de la terre; je parle de ces péchés que le monde compte pour rien et que notre piété ne compte pas pour beaucoup ; de ces péchés que l'on commet avec tant de facilité et qu'on se pardonne

avec tant d'indulgence ; je parle de ces péchés que l'on croit réparer assez par le soin de les dire, sans ajouter à ce soin celui de s'en corriger et de s'en punir : voilà, lorsqu'il s'agit de juger de ces péchés, ce qui doit nous instruire combien elle est défectueuse auprès de la balance du sanctuaire, la balance du monde, la balance des passions et de l'amour-propre, la balance du cœur même le plus droit, de l'esprit le plus pénétrant et de la raison la plus exacte. Une saillie passagère, de l'humeur, une plainte qui échappe à l'impatience, un murmure de l'amour-propre, un air de malignité qui applaudit à la satire, des pensées vaines et frivoles qui dissipent l'esprit, qui égarent le cœur; le moindre oubli, la plus légère inattention, ce qu'on fait bien, mais qu'on pouvait, qu'on devait faire mieux ; aux yeux de l'homme, ce sont à peine des péchés ; aux yeux de Dieu, il n'en faut pas davantage pour élever un mur de division entre lui et l'âme la plus fervente ; il voudrait se donner, il est obligé de se refuser ; sa sainteté s'oppose à son amour, sa justice suspend le cours de ses bienfaits : *Donec reddas novissimum quadrantem.*

Principe de la sainteté, de la justice infinie de Dieu ; principe sur lequel raisonnaient les anciens pénitents lorsqu'ils se portaient à ces austérités dont le récit épouvante notre mollesse; principe sur lequel s'appuyait la primitive Église lorsque, dans les canons de ses conciles, elle traçait des voies si pénibles, si laborieuses aux pécheurs qui voulaient revenir à Dieu par la pénitence, persuadée que Dieu punira dans l'homme tout ce qui n'aura pas été puni par l'homme, et que la satisfaction par laquelle nous vengeons Dieu ne peut approcher des châtiments par lesquels Dieu se venge lui-même; principe qui nous adoucirait la vie la plus pénitente et la plus mortifiée. Dès là que j'ai été pécheur, tout ce que je fais contre moi, c'est pour moi que je le fais, puisque plus je m'épargnerais, moins Dieu m'épargnerait; puisque cette délicatesse d'amour-propre, qui se refuserait à l'expiation du péché, serait un nouveau péché qu'il faudrait expier et réparer dans le purgatoire ; conséquence bien dure, bien affligeante pour les passions; conséquence, après tout, qui suit naturellement de notre foi sur le purgatoire. En effet, aussitôt que je reconnais que les plus légères fragilités ne trouvent point de grâce au tribunal de Dieu, dans des âmes saintes et justes, dans des âmes élues et prédestinées, que puis-je faire, si je ne veux aller contre toutes les lumières de ma foi, que de travailler sans relâche à fuir jusqu'à l'ombre du péché, que de travailler sans relâche à satisfaire pour le péché : premier effet que produirait en nous la foi du purgatoire, si nous savions en profiter; elle nous changerait en des hommes de vertu et de sainteté, pour éviter ces péchés que Dieu punit si sévèrement dans le purgatoire : second effet; elle nous changerait en des hommes de zèle et de charité, pour soulager ces âmes que Dieu punit si sévèrement dans le purgatoire.

2° Et à quels malheurs donnerez-vous vos larmes et les empressements de votre charité, si vous les refusez à ces âmes infortunées? ouvrirai-je à vos regards les abîmes ténébreux où elles languissent loin du Dieu qu'elles aiment? vous représenterai-je ce feu vengeur, ces flammes dévorantes ! ah ! j'ai dit qu'elles aiment Dieu ; ce trait seul peint toute l'étendue de leur supplice. Pourquoi tenir ce langage, et qui l'entendra parmi vous? c'est ici que je devrais m'écrier avec saint Augustin : *Da amantem, da desiderantem, da in hac solitudine peregrinantem atque sitientem et scit quid dicam ;* donnez-moi une âme qui, dans ce lieu d'exil, soupire nuit et jour pour la patrie; cette épouse des cantiques, qui, enivrée de son amour, vient confier aux ombres de la nuit ses regrets et ses douleurs; qui cherche sans cesse dans les plaines de Jérusalem, dans les bois et les forêts, la trace de l'époux qui la fuit ; qui fait continuellement retentir les rives du Jourdain de ses soupirs et de ses plaintes ; donnez-moi un David, une Madeleine, un Paul ; sans autre maître que leur amour, ils concevront ce que souffrent ces âmes éloignées du Dieu qu'elles aiment : *Da amantem et scit quid dicam.* Je me trompe, ils n'aiment point ; ils ne peuvent aimer assez pour le concevoir. Ici-bas, dans les âmes les plus ferventes, le bruit et le tumulte du monde, la foule des objets, la suite de tant de soins et de combats, le réveil des passions, le murmure des sens et de la nature, la vigilance même et l'attention nécessaires pour conserver le cœur à la céleste charité, suspendent son activité, amortissent ses transports. L'amour divin, qui règne pendant cette vie mortelle, n'est que les prémices, que l'essai de l'amour qui commence au tombeau ; c'est alors qu'il s'établit en vainqueur sur la ruine de tous les penchants : dans cette solitude profonde, dans ce silence, dans ce vide qui laisse l'âme à elle-même, elle est toute à son amour, et tout son amour est pour Dieu. Qu'elles sont donc vives et impétueuses, les pures, les chastes ardeurs qui consument les âmes du purgatoire ! Emportées vers Dieu par le sentiment le plus violent et le plus rapide, séparées de Dieu par une dure nécessité, ce Dieu qu'elles aiment, elles en sont aimées. Cependant, il voit couler leurs larmes, il ne les essuie pas; elles l'attendent, il ne vient pas ; elles l'appellent, il ne répond pas. De là ces désirs passionnés, ces mouvements, cette agitation, ces transports, ces regrets, ces ennuis désolants dont nous ne pouvons tracer qu'une faible ébauche, parce que l'amour, qui en est la source, n'est pas dans notre cœur : *Da amantem et scit quid dicam.* Or, dans une situation si triste, si pénible, quelle ressource, quel asile leur a ménagé ce Dieu des miséricordes, qui ne les punit qu'à regret? point d'autre que nos

satisfactions et nos prières. Si leurs larmes sont seules à couler, elles couleront en vain, et leur secours n'est point dans le ciel, il est sur la terre. Admirable économie de notre religion sainte, chef-d'œuvre du Dieu de paix et de charité, qui a su unir par des liens si intimes tous les membres dont est composé le corps mystique de Jésus-Christ! Nous sommes placés entre l'Eglise qui règne dans le ciel et l'Eglise qui souffre dans le purgatoire; les justes du ciel présentent nos vœux au Seigneur, et ils sont exaucés; nous lui portons les soupirs des justes du purgatoire, et ils sont écoutés; leur sort est entre nos mains : cette justice sévère, que ne désarment point leur douleur et leurs larmes, elle se laisserait fléchir par nos prières. Nous le savons, chrétiens, nous le croyons; pouvons-nous y penser sans nous reprocher notre cruelle indifférence, sans rougir du triomphe que nous préparons au schisme et à l'hérésie? Zélés pour défendre ce dogme du purgatoire, dont nous avons reçu la foi avec le sang de nos pères, par quelle fatalité, séparés de sentiments, nous réunissons-nous avec les sectaires dans la pratique et la conduite! que sert à nos frères que nous connaissions encore ce qu'ils attendent de nous, ce que nous pouvons pour eux, si, parmi ceux qui le connaissent, ils ne trouvent pas plus de secours que parmi ceux qui l'ignorent?

Que leur manque-t-il donc pour vous attendrir sur leur sort, pour vous intéresser à leurs destinées? Souffrez que, ranimant leurs cendres, je vous fasse entendre tant de voix qui parlent en leur faveur. La voix de la patrie vous dira que ce sont ces magistrats dont la vigilance et l'équité assura votre repos; que ce sont ces guerriers qui s'immolèrent à votre défense, ces égaux qui firent l'agrément de votre vie, ces subalternes, ces domestiques, qui usèrent leurs jours à votre service; elle vous dira que ce sont ces prêtres, ces pontifes, qui présidèrent à votre foi et à vos mœurs; que ce sont ces peuples et ces citoyens qui composèrent avec vous le corps politique de l'Etat. La voix de la reconnaissance vous dira que ce sont ces protecteurs généreux qui vous guidèrent par leurs conseils, qui vous aidèrent par leur crédit, qui vous ouvrirent les routes de la fortune. La voix du sang et de la nature vous dira que c'est ce père, qui peut-être n'a d'autres égarements à se reprocher que les vôtres qu'il toléra par une trop facile complaisance; que c'est cet enfant qui aurait eu plus de vertus si vous aviez eu pour lui moins de folle tendresse; elle vous dira que c'est cet époux qui n'emporta dans le tombeau d'autre regret des choses humaines que celui de vous quitter. La voix de l'amitié vous dira que c'est cet ami fidèle, dont la pure et naïve tendresse donna de nouveaux charmes à votre prospérité, et fut votre appui dans l'adversité. La voix de la générosité vous dira que ce sont des justes et des justes malheureux, dont l'infortune réunit tout ce que l'art enchanteur d'émouvoir les passions imagina jamais de plus capable de remuer, d'agiter et d'amollir le cœur : de grandes vertus et de grandes disgrâces. La voix de la foi vous dira que ce sont vos frères, lavés et baignés comme vous dans le sang du Dieu Sauveur; des âmes que le ciel désire, qu'il vous demande; des âmes que Jésus-Christ vous presse de lui donner. La voix de l'intérêt vous dira que dans leur sort vous voyez le vôtre. Vous méconnaîtriez-vous jusqu'à penser que vous n'avez point à craindre le purgatoire! Que dis-je, le craindre! peut-être votre conduite vous permet à peine de l'espérer. Or, si vous l'oubliez, telles seront les vengeances du Dieu juste, que vous serez oubliés.

Hélas, chrétiens, qu'ils sont dignes de nos regrets! qu'ils faisaient honneur à l'humanité! pourquoi ont-ils passé avec tant de vitesse les jours où l'Apôtre était obligé d'interrompre les fonctions du ministère évangélique pour arrêter les pleurs que les fidèles répandaient sur la cendre de leurs frères? Aujourd'hui plus que jamais on parle d'union sincère et durable. Ames trop faciles, ne vous laissez point surprendre à ce langage de séduction; l'homme s'ignore lorsqu'il se croit capable d'un attachement éternel, il ne sait pas qu'il n'a point assez de force pour résister à l'activité du temps, de ce temps qui pénètre peu à peu au plus intime du cœur pour y consumer les liens dont il a formé le tissu; de ce temps qui nous enlève tôt ou tard ce qu'il nous a donné, et qui ne fait pas moins de révolutions au dedans de nous que hors de nous. Les moments de la séparation sont bien tristes, du moins ils semblent l'être; je ne parle point de ces douleurs feintes et simulées que commande la bienséance, trop souvent on n'est affligé que de la nécessité de le paraître : c'est une scène que l'on donne au monde et que le monde est obligé de donner à son tour : il veut que vous lui paraissiez affligé, il paraît croire que vous l'êtes et il apporte à vous consoler des attentions qui ne sont pas plus vraies que le chagrin dont il vous console; je parle des amitiés les plus tendres : à force de couler, la source des larmes s'épuise, on se console sans le vouloir, sans s'en apercevoir, l'âme ennuyée, fatiguée de sa douleur, s'ouvre insensiblement à des idées moins sombres et plus douces. Peu de David qui pleurent Jonathas après une année, rarement on pense à ceux qui ne sont plus : on y pense pour s'enrichir de leurs dépouilles, pour faire valoir leurs droits, pour réaliser leurs prétentions, pour se parer de leur mérite et de leur gloire, pour justifier la noblesse de son origine; on y pense, je le veux, pour donner un tendre souvenir à leur mémoire, pour les regretter, pour les pleurer. Ah! que leur serviront ces larmes vaines et frivoles? Pensez, pensez, qu'ils ne sont morts qu'à vos yeux, qu'ils vivent dans la plus noble portion d'eux-mêmes, dans cette âme destinée à braver le naufrage des temps,

pensez qu'ils vivent loin de la sainte Sion, dans les regrets, dans la douleur, dans les pleurs : venez donc, si vous les aimez, venez sur ces monuments où reposent les dépouilles de leur mortalité, venez invoquer pour eux le Dieu des miséricordes : *Si ibi fuerit filius pacis, requiescet super illum pax vestra.* (*Luc.*, X, 6.) Père, époux, ami, protecteur, homme, chrétien, ces noms doivent vous être si chers! ne pourront-ils rien sur votre cœur, ou n'obtiendront-ils qu'une stérile compassion? Au lieu de perpétuer une douleur profane, multipliez les efforts afin d'abréger la durée de leur exil; en travaillant pour eux vous travaillerez pour vous-même ; s'ils doivent leur bonheur à votre amour, bientôt vous devrez à leur reconnaissance vos vertus et l'éternelle félicité qui en sera la récompense. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI, 27.)

Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté.

Sire,

Pourquoi cet appareil de puissance et de majesté qui environne Jésus-Christ? D'où vient cette différence entre son premier et son second avénement? Il parut d'abord parmi nous tel qu'un de nous, faible, humilié, anéanti autant que nous et plus que nous; ne respirant que la paix et l'amour; donnant des larmes à nos misères, et impatient de donner son sang pour en arrêter le cours. Avertissez la fille de Sion, disait-il par un des prophètes, que son Roi vient à elle plein de douceur et de bienfaisance : *Dicite filiæ Sion, ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* (*Matth.*, XXI, 5.) A ces traits je reconnais un père, un époux, un sauveur.

Que les temps sont changés! et le Dieu était-il plus caché dans l'homme que nous vîmes, que le Sauveur n'est méconnaissable dans le Dieu que nous voyons? Il s'avance portant en ses mains le feu qui va dévorer la terre. Le ciel tremble, la mer fuit, l'univers, ébranlé jusque dans ses fondements, chancelle, menace ruine et s'ensevelit sous ses débris; de tout ce qui fut, il ne reste que Dieu, l'homme et les ministres de la vengeance céleste. Mais un Dieu irrité, un Dieu vengeur, un Dieu inexorable : mais l'homme pâle, tremblant, éperdu, attendant dans un silence d'effroi et de consternation l'arrêt immuable qui décidera ses destinées éternelles, et Jésus-Christ assis sur son trône ne laisse tomber sur les pécheurs entassés à ses pieds que des regards de colère. C'est que Dieu lui a remis sa vengeance et son tonnerre; c'est qu'il vient en ce jour non pour nous sauver, mais pour nous juger; non pour expier le péché, mais pour le punir; non pour apaiser la justice de son Père, mais pour la faire régner.

Ne règne-t-elle pas déjà cette justice sévère? La foi ne nous enseigne-t-elle pas que le moment qui termine notre vie mortelle nous jette dans l'éternité : que là, seuls avec Dieu seul, justifiés ou condamnés par nos œuvres, nous entendons les paroles terribles qui forment notre sort pour les siècles des siècles? L'enfer a donc déjà ses victimes, le ciel ses élus, le péché son supplice, la vertu sa récompense; qu'est-il donc besoin de recommencer un jugement qui ne peut être réformé, de prononcer un arrêt qui a été exécuté?

Appliquez-vous, chrétiens : je prétends que le jugement que Dieu prononcera, par rapport à chacun de nous à l'instant de la mort, doit être suivi d'un autre jugement que Dieu prononcera en la présence du monde entier. Je soutiens qu'il le doit à la gloire de Jésus-Christ, je soutiens qu'il le doit à la gloire de sa justice. Il faut, pour la gloire de Jésus-Christ, qu'il y ait un jour qui le venge des insultes et des outrages du monde. Il faut, pour la gloire de la justice de Dieu, qu'il y ait un jour qui la venge des plaintes et des reproches du pécheur. Or ce jour est le jour du jugement universel. En effet, quelle idée les Écritures nous donnent-elles du jugement universel? Elles nous montrent le monde au tribunal de Jésus-Christ. Elles nous montrent le pécheur au tribunal du monde. Le monde au tribunal de Jésus-Christ, pourquoi? Pour venger Jésus-Christ des insultes et des outrages du monde, sujet de la première partie. Le pécheur au tribunal du monde, pourquoi? Pour venger la justice de Dieu des plaintes et des reproches du pécheur, sujet de la seconde partie.

En deux mots, qu'est-ce que le jour du jugement universel? C'est le jour de Jésus-Christ glorifié, c'est le jour de la justice de Dieu reconnue.

Esprit-Saint, donnez à mes paroles le ton de grandeur, de majesté, de force et d'énergie digne de la sublimité de ce terrible événement. La trompette fatale dont les sons puissants appelleront et rassembleront les peuples ne les tirera que du sommeil et des abîmes de la mort : j'aspire à un prodige bien plus divin, à retirer le pécheur du sommeil et des abîmes du péché. Ma voix, toute faible qu'elle est, l'opérera, si vous daignez l'animer du souffle de votre grâce : je vous le demande par l'intercession de Marie. En ce jour dévoué à l'implacable justice du Dieu vengeur, elle ne pourra rien pour le pécheur impénitent. Dans les jours présents la source des grâces du Dieu Sauveur coule encore. Marie peut obtenir que les larmes de l'homme pénitent effacent les iniquités de l'homme pécheur. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Elle s'est accomplie la prophétie qui annonçait que Jésus-Christ serait un objet de contradiction. Qu'a-t-il trouvé sur la terre? Des obstacles et des résistances à ses desseins, des insultes et des outrages pour sa personne, des calomnies et des persécutions pour ses élus. N'est-il donc pas dans l'ordre

qu'il y ait un jour où ce Dieu, méprisé dans sa grâce, consomme ses desseins malgré les résistances et l'indocilité du monde; où ce Dieu, méprisé dans sa personne, reçoive les hommages et les adorations du monde; où ce Dieu, méprisé dans ses élus, assure à ses saints les respects et les éloges du monde, sa grâce vengée des résistances et de l'indocilité du monde, sa doctrine et sa divinité vengée des outrages et des insultes du monde, ses élus vengés des calomnies et des persécutions du monde? Telle est la gloire que le jour du jugement universel donnera à Jésus-Christ. Suivez-moi, je vais vous développer ce qu'il y a de plus profond, de plus auguste dans notre religion.

1° Le jour du jugement universel est le jour auquel, venant enfin venger sa grâce des résistances superbes et de la fière indocilité d'un monde rempli de désordre et de passions, Jésus-Christ consommera malgré ce monde et aux dépens de ce monde le grand ouvrage de sa mission sur la terre. Car, pourquoi le Verbe de Dieu a-t-il daigné se revêtir de notre mortalité? Je le sais, c'est pour le salut de ses frères, c'est encore plus pour la gloire de son Père. Il a prétendu nous sauver; il a prétendu encore plus: nous sanctifier, ou plutôt il a prétendu nous sauver en nous sanctifiant, et il n'a voulu faire régner l'homme avec Dieu qu'après avoir fait régner Dieu sur l'homme. En sorte que, dans le plan des miséricordes infinies de ce Sauveur adorable, tout se rapporte à la gloire de Dieu et au salut de l'homme. Cependant ne nous y trompons pas, chrétiens, s'il est vrai que notre salut dépend de notre fidélité à glorifier Dieu, il n'est pas moins vrai, reprend le docteur angélique, que la gloire de Dieu est indépendante de notre salut, et que, dans quelque route que nous entraîne l'égarement de nos désirs, il faut que Jésus-Christ présente à son Père un monde parfaitement assujetti à ses lois.

De là les divines Ecritures nous avertissent que le Très-Haut l'a chargé de faire adorer son nom, d'épurer son culte, de détruire toute hauteur qui s'élève contre Dieu, de briser toutes les idoles, d'anéantir toutes les cupidités. De là, Isaïe, Daniel, Jérémie, nous annoncent qu'il sera envoyé pour être le Maître, le Législateur des peuples, le Conducteur des nations. Les prophètes nous l'annoncent comme celui qui exterminera les pécheurs, qui détruira le règne du péché, qui fera naître et fleurir la justice éternelle. De là l'Apôtre nous enseigne que Jésus-Christ n'aura rempli l'étendue de sa mission que lorsqu'il aura fait plier toute grandeur, toute puissance, sous la puissance et la grandeur de Dieu; que lorsqu'il aura remis entre les mains de son Père l'empire de l'univers : *Finis cum tradiderit regnum Deo et Patri, cum evacuaverit omnem principatum et potestatem.* (*I Cor.*, XXV, 24.)

Or ce règne de Dieu sur les hommes, Jésus-Christ a voulu l'établir par les invitations, par l'attrait de sa grâce; il veut nous devoir en quelque façon à nous-mêmes, nous faire trouver dans les dons de son amour la source de nos mérites; et, en laissant à Dieu tout ce qui peut le glorifier, lui montrer dans l'homme des vertus qu'il puisse récompenser. Cependant, qu'arrive-t-il? Cette douceur, ces ménagements de la grâce, nous nous en servons contre Dieu; ce que nous pouvons ne lui point donner, nous ne craignons pas de le lui refuser. Maîtres de notre cœur, nous le conservons pour nous et pour nos folles cupidités; nous le prodiguons à la bagatelle et à la vanité; nous le prostituons au vice et à la volupté. Ces grandes et sublimes leçons dans lesquelles Jésus-Christ avait su nous peindre avec tant d'énergie la majesté, l'autorité du Dieu suprême, n'ont point été écoutées, ou elles ont été promptement oubliées; la terre, lavée de son sang, s'est souillée par de nouvelles prévarications. Les temps de ferveur et d'innocence ont été d'une courte durée; les siècles de licence se remplacent, se succèdent sans interruption; jusque dans le sein du christianisme règnent les vices de la gentilité; les scandales de Jérusalem passent les abominations de Babylone, la race sainte est devenue la nation la plus profane, et dans aucune terre le Seigneur n'est peut-être plus offensé que dans celle où il est le mieux connu. Point de peuple qui soit moins le peuple de Dieu que celui qui se dit le peuple de Jésus-Christ.

Que fera donc Jésus-Christ, et que doit-il faire? Nation ingrate et volage, disait le Seigneur à Israël, vous avez refusé de me connaître à mes bienfaits, vous me connaîtrez à mes vengeances; vous avez dédaigné d'être mon peuple, empêchez, si vous le pouvez, que je sois votre Dieu : *In manu forti ... et in furore effuso regnabo super vos.* (*Ezech.*, XX, 13.) Déployant la force de son bras, Jésus-Christ établira par la puissance cet empire de Dieu qu'il voulait établir par la douceur. Sa voix retentit de l'orient à l'occident, du midi au septentrion; elle appelle ce qui n'est plus; tout ce qui a été l'entend et lui répond. Les cendres de tant de millions d'hommes, ces cendres confuses, mêlées, éparses en tant de lieux, se raniment tout à coup des entrailles de la terre; des profonds abîmes de la mer sortent les nations : un instant réunit ce que la distance des temps avait séparé; tous les âges se rassemblent dans un seul jour; tous les peuples ne composent qu'un peuple. Quel peuple! un peuple appelé à un spectacle encore plus étonnant que le spectacle qu'il donne.

En effet, sur quelle scène tragique tombent les premiers regards des hommes renaissants, et par quels coups de tonnerre Jésus-Christ leur annonce-t-il le Dieu qu'ils ont voulu ignorer? Il dit : Les astres s'éteignent dans le firmament, le soleil retire sa lumière; autour d'eux tout fond, tout s'évanouit avec la vitesse d'un torrent qui précipite ses flots dans les vallons. Il fuit avec

fracas. Bientôt on ne voit pas même la trace de son passage : *Sicus torrens qui raptim transit in convallibus.* (*Job*, VI, 25.) Le ciel disparaît aussi rapidement qu'échappent aux yeux des figures tracées sur la toile, quand une main habile et légère se hâte de la plier : *Secessit cœlum sicut liber involutus.* (*Apoc.*, VI, 14.) La terre tremble, un souffle l'enlève, le lieu où elle fut demande si elle a été : *Locus non est inventus eis.* (*Apoc.*, XX, 11.) Ah, chrétiens, si pour peindre la grandeur de Dieu, les prophètes l'appellent le Dieu des armées, si pour en concevoir l'idée la plus haute et la plus sublime, il suffit de penser qu'il préside à cette justice sanglante que se font les souverains, qu'il tient en sa main le sort des batailles et les rênes des empires : que penserons-nous lorsque nous le verrons, je ne dis plus briser les sceptres, renverser les trônes : je dis lorsque nous le verrons ensevelir les empires et les monarchies du monde sous les ruines du monde ? se jouer du ciel et de la terre avec autant de facilité que le vent se joue des feuilles qu'il emporte et disperse dans les airs ? Avec quelle majesté ce Dieu vainqueur régnera sur les débris du monde ! le jour et la nuit, le soleil et l'aurore sont son ouvrage, tout parle de lui dans l'univers, cette voix de la nature ne se fait point assez entendre dans le tumulte confus de nos passions ; les astres vont parler un autre langage, et la nuit éternelle dans laquelle ils rentrent nous instruira, et, s'il est permis de parler ainsi, elle nous éclairera mieux que leur lumière.

Job envoyait les amateurs de la sagesse étudier dans les tombeaux l'inutilité, la vanité des choses humaines. Jésus-Christ nous donnera bien un autre maître : le tombeau, le sépulcre du monde entier. Et que ne dira point aux hommes cette solitude, ce silence, ce vide affreux ? La terreur, l'épouvante de Noé, lorsqu'en sortant de l'arche il n'aperçoit sur la terre que les ossements des hommes qui l'avaient habitée ; faible image, légère ébauche de l'impression que produira sur nous le spectacle de l'univers anéanti ! Quelle révolution dans les idées et dans les sentiments ! Que paraîtra le monde ? Que Dieu ne paraîtra-t-il pas ? En ce jour, dit l'Ecriture, l'homme accablé sous le poids de la majesté suprême s'abaissera, se prosternera devant l'auteur de son être : *In die illa, inclinabitur homo ad factorem suum.* (*Isai.*, XXVII, 7.) Tout aura passé ; on concevra que celui-là seul est grand qui le sera toujours.

Je le sais, qu'avant ce jour redoutable, chacun de nous, instruit par son expérience personnelle, aura déjà déploré le délire de ses attachements au monde. L'Apôtre, mon cher auditeur, l'Apôtre le savait, et cependant c'est par la nécessité de rendre à Dieu l'hommage d'une adoration entière et parfaite qu'il prouvait la nécessité du jugement universel. Mes frères, s'écriait-il, nous paraîtrons tous au tribunal de Jésus-Christ ; car il est écrit, tout genou fléchira devant moi : *Omnes enim stabimus ante tribunal Christi... scriptum est enim..... quoniam mihi flectetur omne genu.* (*Rom.*, XIV, 10, 11.) Deux vérités, selon la doctrine de l'Apôtre, essentiellement unies et inséparables. Dieu a marqué un jour où il recevra l'adoration des peuples, et ce jour ne peut être que le jour réservé au jugement universel. Pourquoi ? Parce qu'afin de la connaître, de la sentir autant qu'elle mérite d'être connue et sentie, cette supériorité infinie de Dieu au-dessus de toute puissance, de toute grandeur ; il faut voir l'idole qu'on adorait réduite en poudre devant le Dieu qu'on a refusé d'adorer ; il faut qu'aux yeux du sacrificateur périsse la divinité honorée par l'encens et les victimes du sacrifice : *Cadetis inter ruinas idolorum vestrorum.* (*Levit.*, XXVI, 30.) Parce que Dieu ne paraîtra jamais assez grand, qu'après que toute autre grandeur aura disparu.

Or la mort ne détruit que le grand, elle ne détruit point la grandeur. Les grands passent, ce fantôme de grandeur subsiste toujours ; celui-là quitte la place, celui-ci la remplit ; la chute de l'un fait l'élévation de l'autre. Les riches meurent, les richesses semblent immortelles ; elles ne font que circuler de main en main, de famille en famille ; le monarque tombe, le trône reçoit le successeur. Ainsi ces spectacles de douleur et de larmes que la mort donne sans cesse sur le théâtre du monde nous instruisent de la fragilité de l'homme, sans nous montrer tout le vide de la prospérité mondaine ; souvent ils ne servent qu'à irriter nos désirs en ranimant nos espérances. Illusion, enchantement de bagatelles, songe imposteur, grandeur chimérique, j'en conviens, et plût au ciel que vous en fussiez convaincus ; avec cela, malgré tout cela, il y aurait toujours pour les sens, pour les préjugés, pour les passions, quelque grandeur, quelque ombre de grandeur différente de la grandeur de Dieu. Par conséquent, pour dissiper tous les nuages, pour lever parfaitement tous les voiles, il faut que les sens se trouvent d'accord avec la raison ; il faut que l'arche fasse tomber Dagon à ses pieds ; il faut que, périssant à nos yeux, le monde nous dise lui-même qu'il n'est rien, et que Dieu est tout. Afin que Dieu paraisse dans toute sa grandeur, il faut qu'il soit le seul qui paraisse grand. Or, voilà ce que Jésus-Christ fait au jour du jugement universel. Plus de grandeur que la grandeur de Dieu ; plus de titres, plus de dépendance, plus de subordination parmi les hommes. Le domestique marche d'un pas égal avec son maître ; l'esclave avec son vainqueur ; le peuple avec son roi ; l'homme obscur qui rampait dans la poussière avec l'heureux du siècle qui foulait aux pieds l'or et le marbre. La nouvelle naissance qu'on prend dans le tombeau efface les distinctions de la première origine ; tout homme devient égal à tout homme : plus de différence que de la créature au Créateur, que de l'homme à Dieu.

Ce sera donc alors que se graveront dans tous les esprits et dans tous les cœurs les véritables idées de la gloire, de la puissance, de la majesté du Dieu suprême; alors que l'on verra dans un jour qu'aucune ombre ne pourra obscurcir, qu'il n'y a point d'autre grandeur réelle que la grandeur de Dieu; d'autre sagesse que de travailler pour Dieu, d'autre protection à se ménager que celle de Dieu, d'autre fortune à faire qu'auprès de Dieu, d'autre maître à servir que Dieu; alors que toute grandeur sera humiliée devant Dieu; je ne dis point assez, alors que toute grandeur sera humiliée devant les hommes. Avouons-le, ce qui rend les maîtres du monde si altiers, si impérieux, c'est moins ce qu'ils sont par rapport à nous, que ce que nous sommes par rapport à eux. La fierté que nous leur reprochons est l'ouvrage de notre cupidité plus que de leur orgueil. Ils n'oublient qu'ils sont hommes que parce que nous consentons à ne nous en pas souvenir, et ils ne se montrent hautains et superbes qu'autant que l'intérêt nous rend bas et rampants. La mort, en les humiliant, leur ôte la honte de leur humiliation, et leur obscurité les console de leur misère; pour être malheureux, il faut survivre à son bonheur. Mais après avoir régné avec tant de faste, ne renaître que pour entendre retentir de toutes parts les cris d'insulte et de mépris, le voilà ce prétendu grand! la terre entière tremblait sous ses caprices, il la troublait, il la bouleversait à son gré : *Nunquid iste est vir qui conturbavit terram.* (*Isai.*, XIV, 16.) Elle n'osait élever jusqu'à lui la voix de ses gémissements; elle ne se permettait de l'adorer que par son silence : *Siluit terra in conspectu ejus.* (*Matth.*, I, 2.) Il la jugeait à peine digne de le porter. Vain fantôme de grandeur, il n'était que ce que nous sommes, cendre et poussière : aussi petit que nous par le fond de son être, plus petit que nous par ses vices et son orgueil : *Et tu... nostri similis effectus es.* (*Isai.*, XIV, 10.)

Ah, mon cher auditeur, cette grandeur tant désirée, tant recherchée ici-bas, que sera-t-elle en ce cruel moment, qu'une grandeur funeste qu'on détestera, dont on rougira. Et quels autres hommes que les grands conjureront avec plus de larmes et de désespoir les montagnes d'ouvrir leurs entrailles, de les recevoir, de se refermer sur eux pour les dérober aux regards humiliants des nations : *Tunc incipient dicere montibus.... operite nos.* (*Luc.*, XXIII, 30.)

Enfin ce sera donc alors que le Seigneur sera pleinement et hautement vengé de ces préférences injustes que le respect humain donne si souvent aux dieux de la terre sur le Dieu du ciel. Nous regardons comme le chef-d'œuvre de la force et du courage, nous convenons qu'elle était surnaturelle, la fermeté des prophètes qui osèrent faire retentir dans le palais des rois d'Israël des vérités terribles; un pontife qui ose reprocher le meurtre de Thessalonique au successeur des césars, nous semble au-dessus de l'homme, et nous jugeons qu'il fallut moins de courage dans Théodose pour sortir vainqueur de tant de batailles, qu'il ne fallut d'intrépidité dans Ambroise pour s'exposer à déplaire au maître du monde. Mais à la vue de ces grands humiliés, confondus, ce que nous ne comprendrons point, c'est que nous avons eu la faiblesse de balancer entre Dieu et les hommes. Ainsi, conclut l'Apôtre, en faisant régner sur le monde ce Dieu qu'il voulait faire régner dans le monde, Jésus-Christ achèvera l'ouvrage de sa mission divine, et il remettra entre les mains de son père un monde parfaitement soumis, assujetti à son empire : *Finis, cum tradiderit regnum Deo et patri.* (*I Cor.*, XV, 24.) J'ajoute qu'en ce jour Jésus-Christ ne recevra pas moins de gloire qu'il n'en procurera à son père; après avoir vengé sa grâce des résistances et de l'indocilité du monde, il vengera sa doctrine et sa divinité des outrages et des insultes du monde.

2° Ce qui a trompé l'Israël grossier et terrestre, ce qui lui a fait fermer les yeux à la lumière et rejeter le salut de Jacob, c'est qu'il attendait un libérateur dans la pompe de l'opulence et de la prospérité mondaine. Il n'a point vu, il a refusé de voir que les divines écritures parlent de deux avénements, l'un de souffrances et d'obscurité qui doit précéder, l'autre de gloire et de splendeur qui doit suivre; que le Messie commencera par la faiblesse, qu'il finira par la force, et qu'il instruira l'univers par ses préceptes et par ses exemples, avant que de l'assujettir par sa puissance. Ce Messie, qui parut dans l'indigence, va donc paraître dans l'éclat et la majesté. Ce n'est plus cet homme qu'on dédaignait presque de compter au nombre des hommes, c'est l'homme de la force du Très-Haut; ce n'est plus un Dieu humilié, c'est un Dieu qui vient se dédommager, se récompenser de ses humiliations, un Dieu qui vient humilier à leur tour les auteurs de ses humiliations; un Dieu qui vient relever, consacrer, faire adorer ses humiliations. En ce jour, toute puissance s'exerce par Jésus-Christ; le plus noble, le plus auguste caractère de la divinité, l'autorité de juger les hommes, le pouvoir de faire des heureux pour l'éternité, devient son partage : *Constitutus est a Deo judex vivorum et mortuorum.* (*Act.*, X, 42.) Israël ne voulait qu'un héros, qu'un conquérant qui donnerait des lois à la terre; voici ce qu'il voulait, et plus qu'il ne voulait, un Dieu; et quel Dieu? Le Dieu de lumière et de sagesse qui sonde l'abîme des cœurs, qui développe le mystère des pensées humaines, qui porte le flambeau dans le labyrinthe et la nuit des intentions les plus cachées, qui dissipe toutes les erreurs, qui confond tous les faux prétextes, qui démasque toute hypocrisie.... le Dieu des récompenses et des vengeances, qui tient en main la balance, qui pèse les œuvres, qui juge les justices, qui met le prix aux vertus, qui ouvre et qui ferme les portes de l'abîme; qui donne et qui refuse le ciel; qui con-

damne, et personne alors ne peut absoudre; qui justifie, et personne alors ne peut condamner.... le Dieu de force et d'autorité, qui réforme tous les jugements, qui décide toutes les destinées, qui entend toutes les plaintes, à qui les rois viennent rendre compte du gouvernement de leurs peuples; les grands, de l'abus de leur crédit; les riches de l'emploi de leurs richesses... le Dieu de gloire et de majesté : les nations réunies sont devant lui comme ce qui n'est pas; tout plie, tout cède, tout reconnaît son maître, tout adore son Dieu. Israël dédaignera-t-il encore son Messie? N'est-ce pas là l'héritage des nations qui lui avait été promis? L'énergie des oracles sacrés n'est-elle pas remplie? Et se souviendrait-on qu'il fut un Dieu humilié, s'il ne venait en ce jour humilier à leur tour les auteurs de ses humiliations?

Il fut un temps où tout pouvoir sur le Fils de l'homme semblait avoir été donné au monde. Il fut permis à la calomnie de lui supposer des crimes et de confondre les prodiges de sa puissance avec les prestiges de la séduction : il fut permis à l'impiété de blasphémer contre les mystères augustes de la religion; à l'erreur, d'altérer son évangile par le mélange des fausses doctrines; il fut permis à la cupidité de se révolter contre l'austérité de sa morale. Le lion de Juda s'est réveillé après un long sommeil. Ce monde, qui parut triompher de Jésus-Christ, va trouver que Jésus-Christ est son maître et son vainqueur : *Si arripuerit judicium manus mea, reddam ultionem hostibus meis.* (*Deut.*, XXXII, 41.)

Il viendra donc tomber aux pieds de Jésus-Christ, ce peuple qui n'a pas voulu être son peuple; cet Israël comblé des plus grands bienfaits et chargé des plus grands crimes. Il entendra la voix du sang de Jésus-Christ, qui, s'élevant contre lui, dévoilera à la face de l'univers le tissu de ce noir complot; dans les docteurs, dans les prêtres, dans les pontifes, une ambition jalouse, cachée sous les dehors imposants du zèle et de la religion; dans le peuple, une haine trop aveugle pour connaître le crime, et trop fougueuse pour ne pas l'aimer; dans Pilate, une souple et lâche complaisance, que la crainte de hasarder la faveur et la fortune rend hardie, intrépide à opprimer l'innocence : *Si arripuerit judicium manus mea, reddam ultionem hostibus meis.*

Ils viendront tomber aux pieds de Jésus-Christ, ces fameux tyrans qui conspirèrent contre le Seigneur et contre son Christ. A la vue de ce Dieu qu'ils ont persécuté, ils rougiront de leurs desseins trompés, de leurs projets confondus, de leurs fureurs impuissantes. Pour proportionner le supplice au crime, Jésus-Christ les livrera aux dieux qu'ils adoraient; dieux cruels et perfides qui vengeront, et le Dieu qu'ils les engagèrent à outrager, et le sang qu'ils les engagèrent à verser.

Ils viendront tomber aux pieds de Jésus-Christ, ces peuples idolâtres, qui auront péri assis à l'ombre de la mort. L'extravagance de leurs superstitions, le débordement de leurs passions, l'excès de leurs débauches, les obligeront de prononcer contre eux-mêmes qu'un cœur si audacieusement révolté contre le langage de la raison, qu'un esprit qui méconnaissait le Dieu de la nature, ne mérita jamais que des châtiments, et n'avait aucun droit ni aux connaissances de l'Evangile ni aux bienfaits de la grâce : *Si arripuerit judicium manus mea, reddam ultionem hostibus meis.*

Ils viendront tomber aux pieds de Jésus-Christ, les Arius, les Pélage, les Nestorius; ces artisans de ligues et de complots; ces génies de faction et de cabale, ces auteurs de schisme et d'hérésie, qui de siècle en siècle désolèrent l'Eglise de Jésus-Christ par tant de fausses doctrines, qui l'agitèrent par tant d'orages et de tempêtes, qui la déchirèrent par tant de guerres et de discordes. On verra l'indocilité de leur science, la force et l'empire de leurs préjugés, les transports de leurs haines, la licence de leurs calomnies, le secret de leurs intrigues, les ressorts de leur politique, les vues de leur ambition, le faste de leur feinte modestie; on verra l'erreur enfantée par la présomption, déguisée par l'artifice, accréditée par la ruse, embellie par les grâces de la nouveauté, sanctifiée par l'hypocrisie, applaudie par l'ignorance, écoutée par la curiosité, adoptée par la simplicité, avidement reçue par l'orgueil et par la vanité, appuyée, favorisée par l'intérêt politique du libertinage et des passions; on la verra, comme dans les jours malheureux qui enfantèrent le schisme de Luther et de Calvin, qui donnèrent naissance à l'erreur qui désola la Bohême; on la verra, dis-je, d'abord timide, ne marcher que dans les ténèbres, attentive à se préparer les voies, à ne se développer qu'imperceptiblement, à ne se montrer qu'à demi, à disparaître quelquefois, afin de reparaître dans des temps plus heureux; ensuite fière, audacieuse, se produire au grand jour, s'annoncer par l'éclat de sa révolte, s'enhardir par le succès de ses impostures, monter jusque sur l'autel pour y placer ses idoles, faire retentir le sanctuaire du Dieu de paix et d'humilité des louanges que la multitude séduite prodigue à des vertus superbes et schismatiques, commander à l'Eglise d'inscrire dans ses fastes des noms qu'elle ne connaît point et qui n'ont pas voulu la connaître; on la verra chercher, éblouir, entraîner le peuple par de vains prestiges, et demander à l'enfer les prodiges que le ciel lui refuse; on la verra soutenir à Jésus-Christ que, malgré les oracles de son évangile, il y a des voies de sainteté qui ne sont pas les voies de la soumission et de la docilité. Oublions ces jours de ténèbres; jours funestes qui égarèrent nos pères, puissent-ils ne reparaître jamais! *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum.* (*Luc.*, XXII, 53.) La nuit passe, le jour approche, nos yeux ne sont point assez perçants pour suivre dans l'obscurité la trace de vos pas; rien n'échappe à l'œil de Jésus-

Christ, les intérêts de l'épouse sont entre les mains de l'époux; il la vengera, il se vengera : pour cela il lui suffira de vous montrer tels que vous étiez à ceux qui vous prenaient pour ce que vous n'étiez pas : *Si arripuerit judicium manus mea, reddam ultionem hostibus meis.* (*Deut.*, XXXII, 41.)

Ils viendront tomber aux pieds de Jésus-Christ, ces hommes superbes qui ont secoué le joug de la religion ; ils viendront avouer que leur infidélité fut l'ouvrage du plaisir plus que de l'étude, de l'intérêt plus que de la persuasion ; qu'ils n'ont vanté la force de leur raison que pour cacher le faible de leur cœur, et qu'ils n'ont refusé de croire à l'Evangile que parce qu'ils n'ont pu se résoudre à le pratiquer.

Ils viendront tomber aux pieds de Jésus-Christ, tous les pécheurs de la terre; ils viendront dire anathème aux passions qui les ont écartés de sa doctrine, qui les ont enhardis contre ses lois et endurcis contre sa grâce ; ils viendront s'offrir à ses vengeances, se dévouer à son immortel courroux, lui faire, par leur désespoir, une réparation authentique de ses humiliations : *Si arripuerit judicium manus mea, reddam ultionem hostibus meis.*

Ce serait peu d'effacer, de réparer, de venger ses humiliations ; Jésus-Christ saura les consacrer, les faire respecter, les faire adorer. Loin de rougir de sa croix, l'abrégé, la consommation de ses humiliations, il la fera paraître au jour de sa gloire : or comment paraîtra-t-elle ? Je puis le dire dans un sens différent de celui de l'Apôtre, et avec la même vérité, le scandale de la croix sera parfaitement anéanti : *Evacuatum est scandalum crucis.* (*Gal.*, V, 11.) On ne sera grand, on ne sera heureux qu'autant qu'on aura porté, qu'on aura aimé et désiré la croix de Jésus-Christ ; naissance, crédit, richesses, piété même, tout sera réprouvé s'il n'est marqué au sceau de la croix. Toute vertu qui n'aura pas été abaissée par l'humilité de la croix, épurée par les épreuves de la croix, ennoblie par l'amour de la croix ; vertu vaine pour le ciel, vertu fantastique, vertu stérile et insuffisante, vertu dédaignée et réprouvée. Jésus-Christ vous jugera, chrétiens, et il ne vous jugera que par sa croix ; elle seule sera le salut des justes et la condamnation des pécheurs; tout sera soumis à Jésus-Christ, mais à Jésus-Christ crucifié ; *Qui subjecit sibi omnia.* (*I Cor.*, XV, 28.) Sa doctrine et sa divinité seront pleinement vengées des insultes et des outrages du monde. Il ne lui restera que de venger ses élus des calomnies et des persécutions du monde.

3° La conduite que le monde a tenue à l'égard de Jésus-Christ, il la tient à l'égard des saints. Je ne parle pas de tant de justes faussement accusés et condamnés. Je ne sais s'il est une sagesse assez circonspecte, assez défiante, pour ne rien tenir de l'imprudence humaine, et ne fournir jamais à la malignité des dehors et des inattentions capables de colorer ses imputations. Ce que je sais, c'est qu'il n'est point de vertus si brillantes dont l'enfer ne puisse obscurcir l'éclat et dissiper la lumière ; c'est que le ciel n'envoie pas toujours un Daniel pour sauver la réputation de Susanne ; que Joseph dans les fers, quoique sans crime, passait pour criminel jusqu'au moment où la voix des prodiges fit taire la voix de la calomnie ; et que, pour se justifier auprès de ses amis, parce qu'il était malheureux, Job, tout saint, tout juste qu'il était, eut besoin du témoignage de Dieu même.

Sans parler de ces événements, trop souvent rappelés sur la scène du monde, combien de véritables saints traités d'hypocrites ? combien de vertus sincères et naïves, soupçonnées d'être des vertus contrefaites et simulées ? combien de bonnes œuvres censurées? combien d'intentions droites mal expliquées? combien d'actions saintes empoisonnées? combien de justes qui ne sont point connus, que l'on ne veut pas connaître pour ce qu'ils sont, dont on voit les vertus, et qu'on s'obstine à ne pas croire vertueux ? On regarde leur amour de la solitude comme chagrin ou bizarrerie, leur zèle comme inquiétude ou ambition, leur modération comme timidité, leur douceur comme insensibilité, leur désintéressement comme indolence, leur humilité comme bassesse et petitesse, leur ferveur comme scrupule, leurs austérités comme humeur et tempérament. D'ailleurs les saints les mieux connus sont encore trop ignorés, leur conduite ne présente que les dehors, que la surface de leurs vertus; il n'appartient qu'à Dieu d'en voir la plénitude et la perfection dans la vivacité de leurs désirs, dans la pureté de leurs intentions, dans l'ardeur de leur charité ; il n'appartient qu'à Dieu d'en découvrir le prix et le mérite, dans la multitude et la vivacité de tant de penchants à réprimer, d'inclinations à captiver, de tentations à surmonter, d'intérêts à sacrifier, de désirs à contredire ; enfin, dans les saints les plus connus, la sainteté est-elle assez estimée? Les respects, les déférences, les assiduités, les ménagements, le crédit, la faveur, les éloges, les applaudissements, grands du monde, riches du monde, heureux du monde, le tribut flatteur de complaisance et de vénération est votre partage! les saints ne vous l'envient point. Ces honneurs qu'on leur refuse, ils les refuseraient si l'on venait à les leur offrir. Contents de l'approbation de Dieu, ils méprisent le suffrage des hommes; ils vont plus loin, ils le redoutent, et votre vanité n'est pas aussi avide de parvenir aux honneurs et aux distinctions, que leur humilité a d'empressement et d'activité pour les fuir.

Mais la gloire de Jésus-Christ est liée à la gloire de ses élus : donc il faut pour l'honneur, pour le triomphe de sa grâce, il faut qu'il y ait un jour où, donnant en spectacle leur conduite et leur cœur, Jésus-Christ tire du silence et de l'obscurité qui les couvrent tant de vertus héroïques, tant de victoires difficiles, tant de sacrifices pénibles

et douloureux; les jours passés dans le travail, les nuits consacrées à la prière, l'innocence assurée par la pénitence, la modération dans la prospérité, la patience dans les plus tristes revers; la pudeur timide et délicate, appliquée à se préserver de la contagion des plaisirs coupables, par l'éloignement des plaisirs les moins propres à alarmer la piété; il faut qu'il y ait un jour où Jésus-Christ donne un spectacle d'admiration au monde, l'humilité de ses élus, cette humilité, presque aussi charmée de déplaire aux hommes que de plaire à Dieu; cet amour de Dieu qui ne se pardonnait pas les plus légères fragilités, et cet amour du prochain qui pardonnait, qui oubliait les plus cruels outrages; ce désintéressement qui, loin d'implorer la fraude et l'usure pour accumuler, permettait à la charité de donner et de répandre; la docilité de l'esprit, la pureté du cœur, le renoncement à soi-même, l'abnégation évangélique : car voilà ce qui fait les saints, et sans cela l'on se flatte vainement de l'être. Que sais-je, tout ce que le monde aveugle et passionné n'aperçoit point, ce qu'il craindrait d'apercevoir dans les saints, parce qu'il trouverait dans leurs mœurs une censure trop forte de ses vices, il faut que Jésus-Christ le montre au monde, qu'il oblige le monde de l'avouer, de le reconnaître. Ces vertus que le monde censeur et critique prenait pour travers d'esprit, pour petitesse de cœur, pour pente d'humeur et de tempérament, il faut que le monde les voie nobles et élevées dans leurs vues, fermes dans leurs espérances, sages dans leurs prétentions, courageuses et intrépides dans leurs épreuves, contredites par l'humeur, victorieuses de la nature, inspirées, soutenues par la grâce; enfin ces vertus auxquelles insultait l'homme profane et impie, il faut qu'il les venge des dédains, des mépris du monde.

Jésus-Christ les vengera en ce jour, que les écrivains sacrés nous peignent avec des couleurs si vives, jour singulier et unique, jour pour lequel ont coulé tous les autres jours, jour qui, tenant comme le milieu entre ce qui finit et ce qui n'aura point de fin, n'est déjà plus le temps, et n'est pas encore l'éternité. L'instant qui le commence enfante une révolution dont les bouleversements les plus affreux et les plus célèbres dans les siècles qui l'ont précédé, ne furent qu'une légère ébauche. L'univers de l'ancienne création tremble, s'agite, s'écroule, fond, disparaît; une autre terre, d'autres cieux remplissent le vide qu'il occupait. La multitude infinie des générations qui se pressaient et s'entassaient tumultuairement les unes sur les autres, se démêle, se dégage, se divise, se partage en deux peuples : le peuple juste et le peuple pécheur. La cité de Dieu et la cité du monde, confondues ici-bas, se séparent, se fuient et s'éloignent à des distances immenses : l'une élève ses murs dans la région du soleil et des étoiles; l'autre creuse ses fondements au centre du noir abîme; Jésus-Christ, entouré des guerriers de la milice céleste, pose son trône entre les deux peuples, entre les deux cités.

Dans l'attente de l'événement que prépare et qu'annonce ce majestueux et terrible spectacle, l'étonnement, l'effroi, l'épouvante, la consternation glacent et dessèchent, selon l'expression de l'écriture, ces hommes qui viennent de renaître: *Arescentibus hominibus præ timore et exspectatione quæ supervenient universo orbi.* (*Luc.*, XXI, 26.) Pas un mouvement, pas un souffle, tout se tait et sent à peine qu'il existe, lorsque de la nuit, et, pour ainsi dire, du néant de ce silence inquiet, se fait entendre une voix plus éclatante et plus retentissante que le bruit du tonnerre et de la tempête : c'est la voix de l'arbitre des destinées, qui règle le sort immuable, et fixe les situations qui ne changeront jamais. Peuple digne de m'avoir pour chef et pour maître; apôtres consumés dans les fatigues du zèle; martyrs prodigues du sang, qui cimenta les remparts de Sion; solitaires que cacha dans les déserts, dans les antres sauvages, la crainte de permettre à votre esprit une pensée, à votre cœur un désir qui ne fût pas de Dieu et pour Dieu; chastes épouses de l'Agneau par l'alliance sainte, dont la pudeur la plus craintive, la plus scrupuleuse, forma l'engagement, serra les liens, prescrivit les devoirs, fit les délices; pauvres évangéliques, plus contents d'habiter à l'ombre des cabanes qui reçurent vos derniers soupirs, que de fouler aux pieds l'or et le marbre des palais; fleur tendre et délicate de l'innocence, qui ne ternit aucun souffle empesté du midi; regrets inconsolables, larmes amères de la pénitence; justes de tous les âges, de tous les états, de toutes les conditions, fidèles à mes lois austères de pur et saint amour, de charité, de probité, de désintéressement, de douceur, d'humilité, de mortification, de renoncement et d'abnégation; vainqueurs généreux, triomphateurs magnanimes du monde et de vous-mêmes, à vous seuls appartenaient les noms de héros, de conquérants, d'âmes nobles et élevées, de modèles de sagesse et de prudence; à vous seuls devaient aller l'estime, les respects et la vénération; le vice rampant et intéressé les porta à ses protecteurs; le vice environné d'honneurs et d'opulence osa les usurper. Ivres d'une grandeur qui n'était point en eux, qui n'était point d'eux, ils insultèrent à votre grandeur intérieure, qu'ils ne connaissaient pas, qu'ils ne méritaient pas de connaître; qu'ils se dérobent aujourd'hui, s'ils le peuvent à l'éclat qu'elle jette. Enfants chéris du Dieu sauveur, associés à sa gloire, grands dans le ciel, grands pour l'éternité, vous les voyez sous vos pieds, dégradés, confondus, ces vils acteurs des scènes d'illusions et de prestiges, qu'ils jouèrent, sur le théâtre de ce monde que le néant vient d'engloutir. Maintenant dépouillés des ornements de leur gloire empruntée, vous les voyez gémir de leur nudité, ou plutôt n'avoir pour vêtement que la honte et l'ignominie : *induantur confusione* (*Psal.* CXXXIV, 36), vous les voyez envier vos

vertus et votre sort, pleurer et détester le crime, avouer et se reprocher la folie, le délire, le fanatisme de leurs dédains et de leurs insultes : ***Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam.*** (*Sap.*, V, 4.) Cet hommage, forcé de réflexions trop tardives, suffirait à votre gloire, il ne remplirait pas l'étendue de mes desseins; je veux que les honneurs de mes justes croissent en proportion de leurs humiliations; je veux que l'opprobre des pécheurs croisse en proportion de leur orgueil et de leurs insultes. Dans la Jérusalem opprimée et captive, dans la Babylone maîtresse et triomphante, il y eut des titres d'honneur, des distinctions, des prérogatives et des prééminences de rangs et de places, pour en décorer leurs favoris, leurs grands, leurs héros; qu'elles continuent d'en avoir, j'en réglerai l'ordre et la distribution.

Miracles de ma grâce, prodiges de ferveur, je ne vous donnai, pendant les années de votre vie mortelle, d'autres distinctions, d'autres marques de ma prédilection que les bûchers, les échafauds, les exils, les proscriptions, les misères de l'indigence, la cendre, le cilice et les larmes; je ne vous donnai que la préférence des plus grands combats à soutenir, des plus grandes victoires à remporter, des plus grands sacrifices à offrir, des rebuts les plus humiliants, des dédains les plus insultants à essuyer. J'étais alors le Dieu du Calvaire; je formais, j'épurais les vertus : je suis maintenant le Dieu du ciel qui les couronne; que les distinctions de récompense et de gloire égalent les distinctions d'épreuve et d'abaissement. Les places les plus élevées vous attendent, vous appellent, vous invitent. Montez sur les trônes les plus brillants, sur les trônes les plus voisins du trône du Très-Haut, pour recevoir de plus près et avec plus de plénitude, les rayons de la splendeur qui l'environne, pour vous asseoir à la source du fleuve de délices, où vous puiserez à chaque instant les transports, la sainte ivresse de la félicité la plus pure, de la gloire la plus éclatante. Elus entre les élus, vous serez un objet d'éternelle admiration aux anges et à la multitude des saints qui vous envieraient vos humiliations passées et votre gloire présente, si le séjour de la charité divine était accessible aux désirs de l'amour-propre.

Et vous qui fûtes les grands, les héros de la cité des vices et des passions, monstres de débauche, d'intempérance, d'ambition effrénée, d'intérêt perfide! docteurs de blasphème et d'impiété, de licence et de scandale, de cupidité et de volupté! Adversaires trop célèbres du Calvaire et de ses humbles disciples! Le prince des ténèbres paya votre dévouement sacrilége à ses volontés, de ses prééminences de dignités, d'opulence, de félicités mondaines, d'éloges et d'applaudissements. Le crédit, l'autorité, la réputation vous rendirent plus utiles aux succès de ses complots contre le Seigneur et contre son Christ. La foi, la piété, combattues par vos exemples, ébranlées par vos invitations et vos sophismes, flétries par vos satires et vos dérisions, n'eurent point, il est vrai, la faiblesse de se démentir, mais elles eurent la douleur de gémir, de ramper dans l'oubli et la poussière. Alors j'étais le Dieu de patience; en ce jour je suis le Dieu de justice : je rétablis l'ordre. Les distinctions de puissance, d'autorité, de gloire et d'honneurs, vous quittent, elles passent à mes saints : d'autres distinctions vous sont réservées; le démon que vous m'avez préféré a son empire séparé du mien; il a ses préférences de places, de rangs, de situations; elles vous sont dues : je ne permettrai point qu'il vous les refuse, qu'il vous laisse confondus dans la foule. Vous fûtes ses complices, ses ministres; soyez ses favoris, ses élus; il régna par vous, régnez avec lui. Je veux qu'il se précipite et qu'il vous entraîne à sa suite dans les profondeurs les plus reculées du lac de soufre et de bitume : ***Detraheris in profundum laci.*** (*Isa.*, XIV, 15.) Distinctions, prééminences de gloire et de splendeur pour les vertus les plus humiliées; distinctions, prééminences d'opprobre et d'ignominie pour cet orgueil qui fut l'auteur de leurs humiliations; orgueil d'autant plus confondu, d'autant plus écrasé, qu'il a perdu son dernier appui, sa dernière ressource; car ce jour n'est pas seulement le jour de Jésus-Christ glorifié, il est encore le jour de la justice de Dieu reconnue. Le monde au tribunal de Jésus-Christ, pour venger Jésus-Christ des outrages et des insultes du monde, vous l'avez vu. Voyons le pécheur au tribunal du monde, pour venger la justice de Dieu des plaintes et des reproches du pécheur.

SECONDE PARTIE.

Je l'ai dit, chrétiens, le jour du jugement universel, considéré par rapport à nous, est un jour destiné à venger la justice de Dieu, des plaintes et des reproches de l'homme pécheur; à justifier l'arrêt de réprobation porté contre l'homme pécheur; en sorte qu'à proprement parler, ce n'est point le jour du jugement : c'est, ainsi que l'appelle saint Paul, le jour qui révélera, qui manifestera la justice des jugements du Seigneur: *In die revelationis justi judicii.* (*Rom.*, II, 5.) Et afin de développer la pensée de l'Apôtre, j'avance une proposition qui vous surprendra peut-être. Je prétends que le jugement universel doit être moins regardé comme une action par laquelle Dieu prononcera sur la conduite des hommes, que comme une action dans laquelle Dieu rendra compte aux hommes de sa propre conduite : que dans ce jour, où il jugera les justices des hommes, les hommes à leur tour jugeront les justices de Dieu; et qu'il ne rassemblera pas tant les hommes pour les juger, que pour en être jugé. Ce que je me propose donc de vous mettre devant les yeux, ce n'est point le pécheur au tribunal de Dieu, c'est le pécheur au tribunal du monde; ou plutôt, c'est Dieu lui-même qui ne dédaigne pas de comparaître au tribunal du

monde, pour y plaider sa cause contre le pécheur ; c'est-à-dire, pour défendre la gloire de sa justice contre les déguisements et les dissimulations de l'homme pécheur qui cache son péché ; pour défendre la gloire de sa justice, contre l'amour-propre et les passions de l'homme pécheur qui se plaint que Dieu punit trop sévèrement le péché. La justice de Dieu, vengée de nos déguisements et de nos dissimulations, parce que le monde connaîtra le pécheur, comme Dieu le connaît ; la justice de Dieu, vengée de notre amour-propre et de nos passions, parce que le monde jugera du péché comme Dieu en juge. Donnez-moi, Seigneur, de peindre vivement ces grands objets, et faites que, libre de toute crainte profane, je remplisse votre peuple de la terreur de vos jugements.

1° Le monde connaîtra le pécheur comme Dieu le connaît. Au jour du jugement seront dépliés, à la face de l'univers, les livres qui conservent gravées, en caractères ineffaçables, toutes les actions de tous les hommes, selon ce que saint Jean dit dans l'*Apocalypse :* J'ai vu l'agneau assis sur son trône ; il était environné des nations qui couvrent la terre ; en leur présence, ont été ouverts les livres dépositaires de l'histoire du monde depuis sa première origine jusqu'à son dernier instant ? *Et libri aperti sunt.* (*Apoc.*, XX, 12.) Sacrifice de sa gloire, de sa majesté et de son indépendance que la sagesse de l'être suprême lui demande pour la gloire et les intérêts de sa justice. En effet, si les hommes, témoins de la rigueur du supplice, ignoraient le nombre et l'énormité des prévarications, comment pourraient-ils prononcer que les jugements du Seigneur ne sont que sagesse, raison et équité? *Æquitas judicia tua.* (*Psal* CXVIII, 75.)

Mais les crimes les plus connus ne le furent que des hommes d'une ville, d'une province, d'un royaume, peut-être de quelques nations, de quelques siècles ; et Dieu veut être comptable de la vengeance qu'il exerce contre chaque homme à tous les hommes de toutes les nations et de tous les siècles. Mais pour quelques crimes que le soleil éclaire, combien d'abominations auxquelles la nuit prête son ombre et ses ténèbres? Vous le savez, dans le monde, tout est comédie et personnage ; chacun ignore ce que sont les autres, et ne craint rien davantage que de leur laisser apercevoir ce qu'il est. Toute l'attention va à les deviner et à ne pas se laisser pénétrer ; à les démasquer et à se masquer soi-même ; à saisir leur faible et à leur dérober le sien : l'on se cache, on a intérêt à se cacher, et souvent l'on y réussit. L'homme semble n'être qu'un composé bizarre de défiance insensée et de folle crédulité ; dans ses soupçons, dans ses ombrages, il voit le vice où il n'est pas ; dans l'excès de sa simplicité, il ne le voit point où il est. Certains dehors que l'on affecte, certaines maximes que l'on débite, certain extérieur de sévérité que l'on emprunte, avec cela, l'on jouit en paix du titre d'honnête homme ; pour en avoir la réputation, il suffit d'oser se la donner, de savoir se louer sans pudeur ; et afin de mieux assurer le succès, de savoir critiquer les autres sans ménagement. De là, dans le monde, combien d'hommes adroits à contrefaire la probité, habiles à en prendre l'air, le ton, les manières, mieux que les hommes qui en ont la réalité ? Ils sont maîtres dans la science de joindre tous les plaisirs du vice à tous les honneurs de la vertu. Combien de pécheurs fameux par l'excès de leurs égarements ont fini une vie de licence et de scandales par une fausse pénitence qui trompa le monde et les trompa peut-être eux-mêmes? Dans les pécheurs les plus audacieux à secouer le joug de la pudeur et des bienséances ; dans les héros de l'impiété ; dans les hommes qu'une intrépidité folle, et peut-être hypocrite, qu'une lâche complaisance, que la crainte de déplaire à leurs rivaux dans la science du libertinage, déterminèrent, même en mourant, à braver les anathèmes du ciel et de la terre, combien d'abominations, combien de vices bas et rampants qu'ils auraient rougi de laisser entrevoir? Combien de vertus simulées de raison, d'équité, de désintéressement, de générosité et de bienfaisance de cœur et de sentiment, que leur esprit souple et flexible sut emprunter dans l'occasion, que leur orgueil sut étaler avec tant de faste, que leur vanité sut annoncer et publier avec tant de confiance, et qui semblaient pouvoir les excuser de n'avoir point eu les vertus de la religion?

Oui, mon cher auditeur, à le bien définir, le monde n'est presque qu'un amas d'hommes trompeurs et d'hommes trompés ; d'hommes fourbes qui en imposent, et d'hommes crédules dont on se joue. Point d'homme assez instruit pour savoir tout ; point d'homme assez naïf pour ne dissimuler rien ; point d'esprit si pénétrant qu'il n'y ait encore des mystères qu'il ne perce point ; point de cœur si ouvert qu'il ne recèle encore dans ses profondeurs des détours où le jour n'entre point ; ils sont rares les hommes qui se piquent de ne rougir de rien : il est toujours quelque chose dont ils rougissent : *Omnis enim qui male agit odit lucem.* (*Joan.*, III, 20.) Tous les pécheurs sont hypocrites ; les uns poussent plus loin que les autres la dissimulation ; mais dans l'âme qui cherche le moins à s'envelopper, il y a toujours du jeu, du manége pour couvrir certaines faiblesses plus humiliantes, certains vices que la politique des passions n'eut point encore l'audace d'ériger en vertus : ambition démesurée, basses jalousies, noires perfidies, lâches trahisons, infidélités dans le mariage, usure dans le commerce, injustice dans la magistrature ; certains péchés qui, relativement à votre état, à votre âge, à votre caractère, à la place que vous tenez, à la figure que vous faites dans le monde, vous couvriraient d'un opprobre éternel. Il est toujours quelque chose que l'on veut cacher au public, que l'on voudrait se cacher à soi-même. Non, je ne crains point de l'avancer : nul homme,

quelque vain, quelque entêté qu'il soit de son mérite, qui n'aimât mieux être entièrement ignoré que d'être parfaitement connu. On en impose donc au monde, mais on n'en impose point à Dieu ; et puisqu'on ne peut tromper Dieu, que sert de tromper le monde?

Car voici, dit le Seigneur, que je rassemblerai tous les peuples et tous les siècles : *Congregabo omnes* (*Ezech.*, XVI, 37), et à leurs yeux, je vous arracherai le masque imposteur qui couvre l'opprobre de vos voies : *Et videant turpitudinem.* (*Apoc.*, XVI, 15.) Vous serez vu tel que vous avez été; vous serez connu tel que vous vous connaissez, tel que vous craignez qu'on ne vous connaisse, mieux que vous ne vous connaissez, mieux que vous ne pouviez vous faire connaître. Ce qui était comme anéanti pour vous revivra dans vous : ces fragilités du premier âge, ces crimes commis il y a tant d'années, et dont il ne restait point de traces dans votre mémoire, ces péchés d'un moment, ces pensées fugitives, ces désirs qui passent comme l'éclair, ces complaisances presque ignorées de l'âme qui s'y abandonne, ces rêveries si longues, si flatteuses, si séduisantes, dans lesquelles l'esprit se perd, l'imagination s'allume, le cœur s'agite, s'attendrit, soupire, s'égare, chancelle, tombe, et dont on craint de s'avouer le péché, parce qu'on n'aurait ni la fermeté sacrilége de le taire, ni le courage de le dire; ces paroles qui coulent comme un torrent; ces railleries, ces médisances, ces calomnies, ces discours ennemis de la pudeur ou de la religion, ces actions de galanterie qui partent de l'amour du crime, qui en annoncent le désir, qui le préparent, qui y conduisent; toutes les pensées qui ont occupé l'esprit et tous les mouvements qui ont ébranlé le cœur; tout ce qu'on a dit et tout ce qu'on a entendu; tout ce qu'on a su et tout ce que l'on a ignoré; tous les crimes dont le souvenir demeurait, et tous les crimes dont le souvenir était effacé; tous les péchés de toutes les passions : les hauteurs de l'orgueil et les bassesses du respect humain ; l'audace de la calomnie et les adulations de la complaisance; les fureurs de la haine et les fureurs encore plus violentes de l'amour; les impostures criantes du mensonge et les confidences trop naïves de l'indiscrétion; les emportements d'une vengeance outrée, et les perfidies d'une modération politique : que sais-je? ce trésor d'iniquité grossit chaque jour, chaque instant, depuis tant d'années, dans le cours d'une vie si longue; et tant d'iniquités cachées sous les dehors de la religion, sous les apparences de la pudeur, sous un air de probité, sous un extérieur de piété; tout sera montré, représenté, manifesté : *Videant turpitudinem.*

Et pourquoi tout sera-t-il manifesté? Voici, chrétiens, voici ce qu'il nous importe de méditer, d'approfondir. Nous cherchons, nous travaillons à fuir les yeux du monde. Ah! ce n'est pas contre le monde, c'est contre Dieu qu'il faudrait employer la vigilance et les précautions; ou plutôt, c'est avec Dieu qu'il faudrait nous étudier, nous ménager, nous observer. Rien n'échappe à ses regards, et rien de ce qu'il voit n'échappera à ses vengeances. Vérité terrible en elle-même ; vérité qui devient plus terrible par les conséquences qui en résultent! Car de là que suit-il? Parce que tout sera puni, Dieu veut que tout soit connu ; parce que Dieu ne pardonnera rien, il est nécessaire que le monde n'ignore rien. Par conséquent, il faut qu'il y ait un jour dans lequel l'œil du monde, devenu, si j'ose le dire, aussi perçant, aussi pénétrant que l'œil de Dieu, vous suive dans toutes vos voies, vous aperçoive dans tous vos égarements, vous observe dans tous vos détours, vous démêle à travers toutes vos ruses, vous reconnaisse malgré tous vos déguisements; il faut qu'il y ait un jour où chaque homme, donné en spectacle à tous les hommes, retourne, pour ainsi dire, sur ses pas; rentre dans tous les sentiers qu'il a parcourus depuis le berceau jusqu'au tombeau; reparaisse dans toutes les circonstances, dans toutes les situations, dans toutes les occasions, dans toutes les liaisons, dans tous les emplois, dans tous les plaisirs et les amusements de sa vie; un jour où il soit vrai de dire du monde ce que l'Apôtre dit de Dieu, que tout est pour lui sans nuage et sans voile : *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus.* (*Heb.*, IV, 15.)

Et parce que les vengeances de Dieu ne se borneront pas aux péchés extérieurs, parce qu'elles s'étendront sur les péchés intérieurs, Dieu introduira le monde jusqu'au plus intime de votre âme, jusque dans le fond et l'intérieur de vos passions; il dévoilera leurs projets chimériques, leurs transports fougueux, leurs espérances insensées, leurs craintes frivoles, leurs complaisances serviles, leurs basses jalousies, leurs soupçons inquiets, leurs folles rêveries, leurs songes, leurs fantômes, tout leur crime et tout leur ridicule. Eh! comment soutiendrons-nous le détail de nous-mêmes? Plus d'un homme connu pour vicieux aura peut-être moins à rougir de l'histoire de sa conduite, que le prétendu sage du monde n'aura à rougir de l'histoire de son esprit et de son cœur : *Videant turpitudinem.*

Et parce que vous serez punis des péchés que vous aurez fait commettre autant que des péchés que vous avez commis, il faudra qu'ils paraissent ces péchés d'autrui, qui ne sont pas moins vos péchés que vos péchés propres et personnels ; les péchés des grands dont vous avez servi et irrité les passions; les péchés des domestiques, des subalternes, que vous avez forcés d'acheter la fortune aux dépens de leur conscience ; les péchés de vos amis qui, pour vous plaire, firent de vos vices l'éloge le plus flatteur, celui de les imiter ; les péchés qui furent les suites de vos péchés, ces médisances multipliées qu'enfanta une première médisance ; ces haines, ces aversions que fit naître un rapport indiscret; cette corruption

de cœur, ce goût de volupté qui prépara une parole trop libre; ces égarements de passions insensées qu'enfanta un funeste étalage de luxe et de beauté séduisante; les scandales de toute une ville, quelquefois de tout un peuple, produits par le scandale de vos maximes et de vos mœurs : *Videant turpitudinem.*

Et parce qu'on se sera persuadé, qu'on aura voulu se le persuader, que l'on n'a manqué d'être chrétien de sentiments et de conduite, que pour n'avoir point trouvé, après un examen réfléchi, des motifs suffisants d'être chrétien de croyance et de conviction, il faudra que Dieu montre que cet examen prétendu, ne fut le plus souvent qu'empressement téméraire à écouter; que complaisance aveugle à adopter les décisions hautaines d'hommes corrompus, qui ne dogmatisaient contre l'Evangile que dans le dessein de faire des complices, peut-être des victimes de leur libertinage; que cet examen se borna à insister sur les raisons de ne pas croire sans les rapprocher des raisons de croire, devant lesquelles elles auraient perdu leur force et leur poids; que dans cet examen, uniquement appliqué à se précautionner contre l'empire des premières idées de l'enfance, on ne pensa point à se défendre contre les prestiges de la cupidité, comme si les préjugés des passions n'étaient point un attrait d'erreur plus puissant que les préjugés de l'éducation. Mais Dieu fera voir que vous n'avez commencé d'être flottant et incertain dans la foi, qu'après avoir cessé de marcher dans les voies de l'innocence, de la pudeur, de la modestie, de la douceur et de la charité; par conséquent, que la date, que l'époque seule de vos doutes vous prouvait la religion, puisque vous n'avez pu croire sérieusement qu'il fût réservé au vice de conduire à la vérité. Mais Dieu fera voir que l'opposition imaginaire des dogmes de la religion à la raison ne fut que le prétexte, que l'opposition réelle de ses lois fut l'attrait déterminant de votre indocilité; que vous n'avez été sans religion que pour être sans mœurs, que vous n'avez renoncé aux espérances que l'Evangile offre à la vertu, que pour vous affranchir des remords et des craintes par lesquelles l'Evangile trouble la paix du vice; par conséquent, qu'avec trop peu de force et de courage dans le sentiment pour pratiquer une religion qui gênait les passions; trop peu de noblesse et d'élévation dans l'esprit pour croire une religion qui les condamnait, vous avez également mérité les vengeances du ciel en ne la pratiquant pas, et le mépris de la terre en ne la croyant pas : *Videant turpitudinem.*

Et parce que souvent, moins l'on vit en chrétien, plus on se pique de vivre en honnête homme, avec le masque qui couvre la fausse piété, il faudra qu'il tombe, le masque qui couvre la fausse probité; il faudra qu'on voie dans le barreau, l'éloquence vénale abandonner l'innocence opprimée à ses malheurs, lorsque, contrainte de chercher un asile, un appui, elle ne peut le demander que par ses pleurs, elle ne peut le payer que par sa reconnaissance; il faudra qu'on la voie se prêter, s'asservir aux coupables projets de l'injustice opulente; épuiser en sa faveur les forces, les miracles du génie, embrouiller et confondre la jurisprudence par de subtiles interprétations, se rendre fameuse par le talent de faire parler aux lois un langage qui n'est point celui du législateur, engager dans des procès ruineux par des décisions hasardées, par des espérances trompeuses; les soutenir par la ruse et l'artifice, les rendre intéressants par la multitude, par les invectives et la satire, les éterniser par des manœuvres et des collusions perfides; il faudra qu'on voie dans les tribunaux la justice, victime quelquefois sacrifiée à l'indolence, à l'amusement, au caprice et au préjugé, à la haine et à la vengeance, à la cabale et à l'intrigue, à la faveur et à la politique, à l'attrait et à la séduction des passions; il faudra qu'on voie dans le négoce les emprunts illicites, les prêts usuraires, les monopoles concertés, la simplicité trompée, les dehors de la bonne foi et de l'équité indignement employés à servir de voile pour couvrir les impostures de la cupidité; dans la finance, on verra les abîmes profonds où, par mille canaux différents, viennent s'engloutir les richesses de l'Etat; ces fortunes immenses et rapides promptement dévorées par le faste, le luxe, la volupté, et aussi scandaleusement dissipées qu'injustement acquises : à la cour, on verra les liaisons politiques, les attachements mercenaires, les haines dissimulées, les associations perfides, les adulations rampantes, les soupçons, les médisances, les rapports, les jalousies, les manéges, tous les vices, et passez-moi cette expression, toutes les petitesses des grands; il faudra qu'on voie dans le chrétien cette honteuse opposition de ses mœurs et de sa foi; tant de promesses violées, tant de saints engagements oubliés, tant de serments trahis, de lumières étouffées, de grâces rejetées; on le verra droit et sincère avec les hommes, fourbe et perfide à l'égard de Dieu; dans le libertin, il faudra que l'on voie ces doutes affectées, ces vaines et frivoles subtilités, l'esprit occupé à tromper la raison, le cœur accoutumé à se jouer de l'esprit; pour prétexte d'irréligion, l'on verra des spéculations vagues qu'il ne conçoit pas; pour motif, des passions qu'il n'avoue pas; incrédule sans raison, impie sans conviction, séduit sans résistance, séducteur sans intérêt, scélérat par système, ou vertueux par hasard et sans principes. Que dirai-je? chacun aura été jugé, il aura été condamné sur ce qu'il fut, sur ce qu'il devait être, sur ce qu'il voulut paraître; par conséquent il faut qu'ils soient montrés au monde, ces péchés que l'on cache avec tant de soin au monde, parce qu'ils ne sont pas seulement des péchés contre Dieu, mais encore des péchés contre le monde : *Videant turpitudinem.*

Et parce que vous aurez semblé revenir à Dieu et détester vos péchés par la péni

tence, il faudra que le monde voie ces confessions pleines d'inattentions, d'oubli, de dissimulation, de vaines excuses; ces contritions superficielles et passagères, ces réparations imparfaites et insuffisantes; qu'il vous voie dans vos derniers moments former des projets de conversion sans vous convertir; tranquilliser votre conscience sans la purifier, condamner vos égarements sans les quitter; pleurer par des larmes qu'arrachent le tumulte, l'effroi de l'imagination épouvantée, vos attachements au monde, sans lui ôter votre cœur; craindre Dieu sans l'aimer; vouloir peut-être devenir pénitent et rester pécheur : *Videant turpitudinem.*

Et parce qu'au milieu de tant de vices vous aurez eu l'extérieur de quelques vertus, ces vertus que Dieu ne récompensera pas, ces vertus que Dieu proscrira, il faudra qu'il les montre inspirées par le respect humain, commandées par la bienséance, gâtées par tant de retours de vanité et de cupidité; il faudra qu'il vous montre charitable par ostentation, moins pour soulager la misère du prochain que pour acquérir son estime; généreux par intérêt, ne donner qu'afin de recevoir; complaisant par politique, ne flatter les inclinatiens des autres que pour les asservir à vos projets; doux, modéré par indolence, parce qu'il en aurait plus coûté à la mollesse de concerter, de poursuivre une vengeance, qu'à la haine de dissimuler et de se taire; humble par ambition, afin de surprendre par la modestie ce que les prétentions déclarées n'auraient point obtenu; zélé par dépit, par aversion, moins pour ramener le pécheur que pour le confondre et l'humilier; fidèle à certains devoirs, moins pour gagner la faveur de Dieu, que pour éviter la censure du monde; observateur rigide des lois de probité, de vérité, d'humanité, de sagesse, par orgueil, par l'attrait du plaisir philosophique de vous complaire en vous-même, de vous estimer vous-même; ne connaissant, ne voulant connaître d'autre maître, d'autre législateur, d'autre Dieu, d'autre source de vertu et de bonheur que vous-même; par conséquent vertus coupables, indignes d'être écrites au livre de vie; elles ne méritent que d'être écrites au livre de réprobation et de vengeance : *Videant turpitudinem.*

Et comme ce que vous aimez tant à dire maintenant pour vous rassurer contre les terreurs de l'avenir, vous le diriez alors afin de vous excuser, que vous péchez sans être pécheur, que vos égarements ne sont point l'ouvrage de votre cœur, qu'ils sont l'ouvrage de vos passions trop dominantes, trop impérieuses, il faudra que Dieu montre au monde cette vivacité des passions réprimée, lorsque la fortune et des intérêts périssables l'ont demandé; il faudra que vous soyez vu, doux, humain, pacifique, modeste, sage, retenu, quand le monde l'a voulu, et autant que le monde l'a voulu; il faudra que, remontant à la source de vos égarements, il apprenne au monde que ce sont vos péchés qui ont produit vos passions, plutôt que vos passions qui ont produit vos péchés; que leur fougue, leur impétuosité ne vint que de lectures contagieuses, de ces conversations tendres et animées, capables d'amollir la sagesse la plus austère, de cette vie d'oisiveté et de délices, de mollesse, d'amusements, de spectacles propres à corrompre les âmes les plus fermes, et que d'une étincelle de cupidité votre imprudence en a fait l'incendie qui consuma au dedans de vous tous les principes de pudeur et de raison. Mais Dieu fera voir tant de crimes commis pour ainsi dire de sang-froid; l'indigne complaisance qui vous jeta dans des débauches auxquelles votre cœur se refusait, l'empire tyrannique de l'habitude qui déshonora le déclin de vos jours en lui laissant tous les chagrins, tout l'ennui du vice survivant au plaisir; tant de crimes étrangers en quelque façon au vice de notre origine; ces raffinements de sensualité, cette dureté féroce à l'égard des pauvres, ce dédain insultant des malheureux, ces dépenses folles, ce luxe extravagant, ces discours licencieux, ces dérisions sacriléges de la foi et des mœurs, ces péchés qui n'eurent d'autre attrait que la gloire infernale de se signaler entre les pécheurs par un éloignement et un mépris plus marqués de la vertu.

Mais Dieu fera voir vos passions si longtemps, si fortement combattues par sa grâce, ces remords, ces inquiétudes, ces réflexions sages, ces terreurs salutaires, ces attraits de conversion si vifs, si pressants, si multipliés, que mille fois les sentiers de l'iniquité vous ont été aussi pénibles, aussi douloureux que l'auraient été les voies de la pénitence; et que l'ouvrage de votre salut serait consommé, si vous aviez fait contre vos passions ce que vous avez fait contre la grâce de Jésus-Dhrist : *Videant turpitudinem.*

Vous voilà donc, pécheur, vous voilà devant le monde tel que vous êtes devant Dieu, sans prétextes, sans excuses, chargé de tous vos péchés, dépouillé de toutes vos vertus. Vous vous applaudissiez d'avoir réussi à envelopper vos iniquités : pleurez maintenant, pleurez le trop heureux succès de vos impostures. Les hommes séduits, abusés, vous plaindraient, ils approuveraient vos plaintes; et c'est là ce qui vous perd, dit le Seigneur, vos péchés m'ont forcé de vous réprouver, je me dois, de justifier l'arrêt de votre réprobation, de détromper ceux que vous avez trompés; le jour est venu auquel vous porterez la confusion qui vous appartient, le jour où retomberont sur vous les imprécations et les malédictions que les fureurs de votre désespoir prononçaient contre la sévérité de mes jugements : *Et tu porta confusionem tuam.* (*Ezech.*, XVI, 52.)

Ah, mon cher auditeur, quelle affreuse situation que la situation d'un homme donné avec tous ses crimes en spectacle à tous les hommes! A quoi pensons-nous donc, si nous ne travaillons à effacer par les regrets de la pénitence, jusqu'aux dernières

traces de tant d'iniquités, dont le souvenir ne se présente jamais à nous sans désoler, sans écraser notre orgueil? Nous n'avons pas le courage de nous étudier, de nous approfondir : comment soutiendrons-nous les regards de l'univers? Ne vous direz-vous jamais avec le saint homme Job, et avec plus de justice que lui, que ferai-je, que répondrai-je, quand Dieu viendra développer aux yeux du monde entier le tissu de ma vie? *Quid faciam cum surrexerit ad judicandum Deus, et cum quæsierit, quid respondebo?* (*Job*, XXXI, 14.)

Les soupirs, les larmes d'un véritable repentir enseveliraient vos iniquités dans l'ombre et le silence d'une nuit éternelle, la miséricorde de Dieu commanderait à sa justice de les oublier. Mais si ce moment était le moment de ses vengeances, que verrait-il en vous, que ferait-il voir au monde?

Ah! mon cher auditeur, si tout à coup il paraissait à ma place un prophète, un Ezéchiel envoyé par le Seigneur pour renverser le mur élevé par l'adroite imposture, entre vous et l'œil du monde : *Fode parietem* (*Ezech.*, VIII, 8), chargé de lever, de déchirer le voile de pudeur apparente, de sagesse empruntée, de piété, de régularité affectée, de probité simulée, de zèle, d'attachement et de sentiments joués et contrefaits, épouse infidèle, jeunesse qui ne vous précautionnez point contre la séduction des passions, qui n'en redoutez que l'éclat; magistrat vendu à l'iniquité; courtisan fourbe et lâche; ambitieux qui vous pliez à tant de bassesses; ami perfide, homme avide dont la maison est pleine des dépouilles, et dont la main est dégouttante du sang des peuples; voluptueux noyé dans l'opprobre de la débauche; philosophe applaudi et révéré, parce qu'on ne connaît que votre génie et vos talents, qu'on ignore votre cœur et vos mœurs; déjà vous pâlissez, vous tremblez; la voix de votre conscience tonne et vous annonce la confusion, l'ignominie qui vous attendent. Hypocrites de probité et de religion, qui depuis tant d'années insultez au ciel et à la terre par les dehors trompeurs de l'honnête homme et de l'homme chrétien; enfin le masque tombera, le monde ne vous connaît pas, il vous connaîtra, il est nécessaire qu'il vous connaisse; ce jour est un jour destiné à convaincre l'univers que Dieu est équitable dans ses arrêts; il faut donc que vos péchés soient comptés dans l'assemblée des nations: *Videant turpitudinem* (*Apoc.*, XVI, 15); il faut de plus qu'ils soient pesés, je ne dis pas dans la balance du sanctuaire, je dis dans la balance du monde. La justice de Dieu vengée de nos déguisements et de nos dissimulations, parce que le monde connaîtra le pécheur comme Dieu le connaît; la justice de Dieu vengée de notre amour-propre et de nos passions, parce que le monde jugera du péché comme Dieu en juge. Second triomphe de la justice de Dieu sur le pécheur.

2° Le monde jugera du péché, comme Dieu en juge; car, avec les nuages qui couvrent le pécheur, se dissiperont les nuages qui couvrent le péché, et il arrivera dans l'esprit et le cœur des hommes des révolutions plus étonnantes que celles qu'ils verront dans la nature. Ce qui fait que le péché n'est point si honteux, si odieux dans le monde; ce qui fait qu'on le tolère, qu'on l'excuse, c'est qu'on le voit revêtu de mille circonstances qui l'adoucissent, qui le colorent, qui l'embellissent même et qui le parent. C'est la fragilité naturelle à l'homme; on lui pardonne de suivre un plaisir flatteur qui l'appelle, qui l'invite, plutôt que de courir après une vertu sévère qui semble le fuir. C'est l'intérêt propre; on excuse ceux qui sont pécheurs, parce qu'on l'est soi-même; on fait grâce afin de l'obtenir, et souvent on n'a de l'indulgence qu'à proportion qu'on a de la faiblesse. C'est le rang qu'occupe le pécheur; on souffre, on approuve tout dans les grands, on aime à les voir se confondre avec le peuple par les passions; il en coûterait trop à l'orgueil humain, s'il était obligé d'adorer en même temps leur fortune et leur vertu. C'est le mérite; le brillant de l'esprit éblouit quelquefois les yeux, jusqu'à les empêcher de voir les taches du cœur. C'est l'état, la condition du pécheur qui semble lui faire des vertus de ce qui serait des vices dans une autre situation : la fierté paraît bienséance dans les grands; le plaisir, dans la jeunesse; l'amour-propre et l'oisiveté dans le sexe; la flatterie, dans le courtisan; le manége de duplicité, dans le politique; la vengeance, dans le guerrier. Ce sont les maximes du monde qui ont réussi à flétrir certaines vertus, et qui, aidées par le respect humain, engagent une âme timide à se perdre devant Dieu pour éviter de se perdre devant les hommes. C'est surtout l'ignorance si profonde dans laquelle on vit, de Dieu, de la grandeur de Dieu et des droits de Dieu, ne connaissant point assez ce que c'est que de désobéir à Dieu, que de se révolter contre Dieu.

Il serait de l'intérêt du pécheur que les idées du temps eussent le pouvoir de se perpétuer dans l'éternité; par là il est de l'intérêt de la gloire de Dieu qu'elles soient effacées par des idées plus saines et plus justes. Pour cela, que fera-t-il? Ce qu'il fera, chrétiens? Pour rendre la punition plus amère, il ranimera dans tous les cœurs la droiture primitive; il purifiera, il délivrera tous les esprits des erreurs qui les trompent, des préjugés qui les aveuglent, des fausses maximes qui les séduisent; pour juger le péché, toute raison, si j'ose m'exprimer ainsi, sera la raison de Dieu; toute lumière sera la lumière de Dieu. En ce jour, dit le Prophète, libre, victorieuse des cupidités qui la retenaient captive, la justice inondera les peuples et les nations : *Revelabitur... justitia quasi torrens fortis.* (*Amos*, V, 24.)

Alors le péché ne sera plus aux yeux du

monde que ce qu'il est aux yeux de Dieu, parce que le plaisir qui l'accompagne aura disparu; parce que le respect humain qui le colore sera évanoui; parce que les maximes et les coutumes du monde qui l'autorisent seront anéanties; parce qu'à la place des prétendues bienséances d'état et de condition qui semblent le justifier, il ne restera que les véritables bienséances de raison et de religion qui le condamnent. Alors la naissance, le rang, le mérite, les talents du pécheur, loin d'excuser son péché, ne serviront qu'à l'augmenter, parce qu'il aura péché avec plus de lumières et de connaissances; parce qu'il aura péché avec plus de licence et d'impunité; parce qu'il aura péché avec plus de perfidie et d'ingratitude; parce qu'il aura péché avec plus d'éclat et de scandale. Alors, malgré son intérêt et contre tous ses intérêts, chaque homme condamnera son propre péché dans les péchés des autres hommes. Chacun jugera des passions qui lui furent les plus chères, comme de celles qui lui furent les plus odieuses; parce que ce ne sera plus l'homme de cupidité qui prononcera, ce sera l'homme de raison et de vérité, l'homme de justice et d'équité, l'homme de charité et d'humanité, l'homme de tempérance et de pudeur; parce que ce ne sera plus le cœur qui décidera, ce sera l'esprit sage et éclairé; parce que si c'est le cœur, ce sera le cœur tel que Dieu l'a fait, non le cœur séduit, défiguré, corrompu par la volupté; alors donc, alors, tout prendra son nom véritable; la débauche ne sera plus amusement et galanterie, elle ne sera que prostitution du cœur et avilissement de la raison; la vengeance ne sera plus noblesse de sentiments, elle ne sera qu'une fureur homicide qui immole les droits de la nature et l'autorité des lois à un vain fantôme de réputation; l'ambition ne sera plus le penchant des grandes âmes, elle ne sera que l'agitation d'un esprit inquiet, qui, pour briller aux yeux du peuple par la décoration des titres et des dignités, ne rougit point de se déshonorer par le crime et la perfidie; tout vice paraîtra vice; l'homme ne sera plus homme, il ne jugera plus en homme; asservi à la vérité, dominé par la raison souveraine, il pensera ce que Dieu pense, il réprouvera ce que Dieu réprouve: *Revelabitur... justitia quasi torrens fortis.*

Non-seulement le monde réprouvera ce que Dieu réprouve, il le réprouvera comme Dieu le réprouve, et les jugements du monde contre le péché et le pécheur ne seront ni moins sévères ni moins terribles que les jugements de Dieu; car prenez garde: rempli, inondé, pénétré des lumières qui couleront à torrents du sein de la vérité, ce ne sera plus par les préjugés de l'amour-propre et des passions, par les lueurs d'une téméraire et présomptueuse philosophie, que le monde jugera de la punition que le péché mérite, il en jugera par la connaissance claire et distincte de la grandeur infinie de Dieu, que l'homme pécheur ose oublier et méconnaître; il en jugera par la connaissance claire et distincte de la majesté et de l'autorité infinie de Dieu, contre laquelle l'homme pécheur a l'audace de s'élever, de se révolter; par la connaissance de la sainteté infinie de Dieu, que l'homme pécheur ne craint point de blesser, d'outrager; par la connaissance de la justice infinie de Dieu que l'homme pécheur a l'insolente témérité de braver et de défier; le monde jugera de la punition du péché par la connaissance des bienfaits infinis de Dieu, dont l'homme pécheur a l'ingratitude d'abuser; par la connaissance des grâces et des miséricordes infinies de Dieu, auxquelles l'homme pécheur a, dirai-je la folle intrépidité, dirai-je la méprisable lâcheté de résister; il en jugera par la connaissance du prix infini du sang d'un Dieu que l'homme pécheur a la perfidie sacrilége de profaner. Pécheurs infortunés, quelles affreuses décisions, quelles foudres, quels tonnerres partiront d'un monde qui ne prononcera q.e d'après ces grandes et sublimes idées, d'après ces immuables et éternelles vérités! Non, l'enfer ne lui paraîtra point trop, à peine lui paraîtra-t-il assez pour égaler l'énormité du péché, pour punir les attentats du pécheur, prosterné, anéanti devant la majesté suprême, mesurant l'immensité de la distance qui sépare le Créateur et la créature; ce ne sera point l'homme qu'il verra dans l'enfer, ce ne sera que le pécheur, et plus étonné du crime que de la punition, il souscrira à ce terrible arrêt: *Revelabitur justitia quasi torrens fortis.*

Génies superbes qui osez tracer à la justice divine les bornes de ses droits et de ses vengeances! vous pouvez briller, régner ici-bas, vous ne disputerez que contre des hommes: il s'agira de disputer avec Dieu et contre Dieu sur ce qu'il vous doit, sur ce qu'il se doit à lui-même: *Disputare cum Deo.* (*Job*, XIII, 3.)

Loin d'oser vous faire entendre, votre bouche, selon l'expression de l'Ecriture, s'ensevelira, votre voix s'étouffera dans la poussière: *Ponet in pulvere os suum* (*Thren.*, III, 29); le Créateur des intelligences en est aussi le maître, il les domine, il les captive à son gré: vous voulez, vous prétendez qu'il pense en homme, il apprendra aux hommes à penser comme Dieu pense, à juger ainsi que Dieu juge; vos idées ne deviendront pas les siennes, ses idées deviendront les vôtres, et tous vos raisonnements disparaîtront engloutis dans les flots de la justice éternelle: *Revelabitur... justitia quasi torrens fortis.*

Ah! mon cher auditeur, voilà ce qui me semble le plus terrible! Je serai condamné, ce sera le monde même qui me condamnera; mes excuses seront rejetées, ce sera le monde même qui les rejettera; ces maximes mondaines, ces spéculations philosophiques sur lesquelles je m'appuie, seront réprouvées, ce sera le monde même qui les réprouvera; l'enfer sera mon partage, ce sera le monde

même qui me l'assignera. Objet de haine et de colère aux yeux d'un Dieu offensé, objet de mépris aux yeux d'un monde trop adoré, où sera mon asile? Je n'aurai donc dans ma douleur, ni la satisfaction de me plaindre à Dieu des rebuts et des rigueurs du monde, ni la consolation de trouver dans le monde à qui me plaindre des vengeances de Dieu. Pécheur, j'aurai l'affreux désespoir de ne recevoir que des anathèmes au tribunal d'un monde pécheur autant que moi et plus que moi, d'un monde pour lequel j'ai été pécheur.

Ecoutez donc, reprend le Seigneur, écoutez, pécheur, et tremblez: votre perte ne sera point uniquement mon ouvrage. Homme, vous serez jugé par des hommes comme vous; pécheur, par des pécheurs comme vous; vous serez condamné par des hommes qui ne peuvent vous condamner sans se condamner eux-mêmes; décider contre vous, sans décider contre eux-mêmes; l'abîme de l'enfer vous sera ouvert par les mains qui vous y ont entraîné, par les approbateurs de vos passions, par ceux qui allumèrent dans votre cœur le feu, l'incendie de vos amours profanes: et c'est en cela que consiste le triomphe de la justice de Dieu. Le pécheur, tout pécheur qu'il est, dans le temps qu'il excusera son péché, condamnera le péché des autres; par rapport à vous il ne sera rien moins que pécheur, il sera un prophète, un Elie, consumé, dévoré par zèle de la maison du Seigneur; vous vous élèverez contre le monde, le monde s'élèvera contre vous; vous défendrez ma gloire contre ses plaintes, il la défendra contre vos murmures; vous-même, convaincu par la vérité, pressé par la conscience, dominé par la raison, subjugué par la religion, vous vous écrierez que je suis juste: *Condemnabit te os tuum et non ego* (*Job*, XV, 6); il est vrai que ce moment de droiture passera rapidement; mais enfin, Dieu aura contre chaque pécheur, pour l'éternité, le suffrage du monde entier.

Concluons, mon cher auditeur, le pécheur condamné au tribunal du monde, voilà ce qui met le comble à l'infortune du pécheur déjà condamné au tribunal de Dieu. L'anathème de tous les peuples, voilà ce qui achève de confondre, d'écraser le pécheur déjà chargé des anathèmes de Dieu; ou plutôt ce sont les anathèmes du ciel et de la terre ainsi réunis, qui font en ce jour l'opprobre complet du pécheur, qui feront son désespoir pendant l'éternité. L'anathème du monde séparé de l'anathème de Dieu, ne serait rien; les anathèmes de Dieu, séparés de l'anathème du monde, auraient quelque ombre de consolation. Mais périr pour une éternité et n'entendre que des cris qui applaudissent, qui insultent à notre chute, c'est là ce qui fait de ce séjour de douleur et de larmes, un séjour de discorde et de fureurs sans cesse renaissantes. Chaque homme contre tous les hommes et tous les hommes contre chaque homme, tous se plaignent et aucun n'est plaint.

Ah! chrétiens, je commence à concevoir ce qui est dit dans l'Evangile, de la consternation, des gémissements, des cris du pécheur au jugement universel; je commence à concevoir ce que je ne pouvais comprendre, que, pour un homme dans l'enfer, il est encore des malheurs à craindre; je vois un jour presque aussi funeste que le jour qui le précipita dans les flammes dévorantes; le jour qui le transporte au milieu des peuples assemblés; jour qui lui arrache sa dernière consolation, la triste, je le sais, mais l'unique satisfaction d'assurer qu'il n'est que malheureux, et de se flatter qu'il réussira à persuader qu'il n'est point coupable; jour qui lui imprime le sceau d'une réprobation complète et totale; il n'était réprouvé que de Dieu, il est réprouvé de Dieu et des hommes; il n'était réprouvé que par le ciel, il est réprouvé par le jugement de l'enfer même. Jour qui commence, à proprement parler, son éternité dans l'enfer; ce jour finit tous les jours, l'ange du Seigneur avertit que le temps ne sera plus: *Tempus non erit amplius.* (*Apoc.*, X, 7.) Le chaos, barrière impénétrable entre la région de lumière et la région de ténèbres, va se former pour séparer éternellement la Babylone réprouvée et la sainte Sion; les portes de l'abîme vont être scellées, le pécheur y restera enseveli à jamais avec tout son supplice et tout l'opprobre de ses crimes: *Dabo vos in opprobrium sempiternum.* (*Jerem.*, XXIII, 40.)

Jour terrible, s'écrie l'Eglise! jour de calamité et de misère! jour de larmes et de désespoir! jour dont la seule idée fit trembler les solitaires, les Jérômes sous la cendre et le cilice! Comment arrive-t-il qu'il fasse à peine sur nos esprits une légère impression de crainte passagère? l'Apôtre l'annonçait au tribunal du magistrat romain; Félix, idolâtre, fut épouvanté. Je ne suis pas, j'en conviens, je ne suis pas un Paul, mais vous êtes chrétiens. Malheur à qui n'y pense pas! Quels objets méritent donc mieux de vous occuper? Voyez-vous de plus grandes disgrâces à redouter? Malheur encore plus grand, si nous y pensons sans être touchés, changés, convertis! *Qui non expergescit ad hæc tonitrua, non dormit, sed jam mortuus est.* Il est un sommeil de mort, dit saint Chrysostome, c'est le sommeil qui n'est pas troublé par les coups de tonnerre. Ne nous piquons point ici de force d'esprit, de constance et d'intrépidité; elle ne serait que le scandale de la religion; elle ne serait que la honte de la raison, et que la marque d'une âme lâche et rampante, jusqu'à n'oser voir et croire ce que la cupidité lui commande d'ignorer ou d'oublier. Dieu ne prend point la loi de vos vains caprices; sa parole s'accomplira sur nous malgré nous. Ne pensons qu'à profiter des jours de sa grâce pour prévenir le jour de ses vengeances, et suivant le conseil de l'Apôtre, jugeons-nous selon la justice de Dieu, afin que Dieu nous juge dans sa miséricorde. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR LA NÉCESSITÉ DE RÉPRIMER SON HUMEUR.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum. (*Matth.*, XVI, 24.)

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même.

Voilà, chrétiens, dans une seule maxime de l'Evangile, toutes les maximes évangéliques ; dans un seul précepte, tous les préceptes; dans une seule vertu, l'abondance et la plénitude de toutes les vertus : voilà et le seul moyen de se sanctifier et la consommation de la sainteté : en sorte que cette abnégation est tout à la fois le commencement et la perfection de la justice chrétienne, le premier et le dernier pas dans les voies du salut : elle est tout à la fois ce que la grâce demande à ceux qui commencent, et le chef-d'œuvre de la grâce dans les plus parfaits, la route et le terme, la préparation à la vertu et le fruit de toutes les vertus.

Mais qu'est-ce que renoncer à soi-même, et en quoi consiste cette abnégation intérieure dont la loi nouvelle nous fait un précepte? Les Pères, les docteurs nous apprennent qu'elle consiste à élever l'empire de la grâce sur les ruines de la nature; à former l'homme nouveau des débris du vieil homme; à arracher de notre cœur jusqu'aux dernières racines de la cupidité, afin que n'y restant plus rien qui soit à nous, tout y soit à Dieu. Elle consiste donc à s'armer contre tous ses désirs, à contredire tous ses penchants, à captiver toutes ses inclinations Or, quel moyen de réprimer tant de désirs, de captiver tant de penchants, de détruire tant d'inclinations? Remportons une seule victoire, nous n'aurons plus d'ennemis à vaincre.

En effet, chrétiens, il faut remarquer que chaque homme a son penchant favori, son tour d'esprit, sa manière de penser, la pente et la trempe propre de son cœur. La nature a varié ses ouvrages, ils ont tous quelque ressemblance qui les rapproche, et quelque différence qui les sépare; on dirait qu'autant il y a d'hommes dans le monde, autant il y a dans ce grand univers de mondes conduits par d'autres ressorts, gouvernés par d'autres lois, sujets à d'autres révolutions; chacun a son caractère, son naturel, son tempérament, ce qu'on appelle son faible, son humeur : tous les autres penchants, comme assujettis, comme asservis à cette inclination dominante, naissent et tombent avec elle. Par conséquent c'est surtout dans une attention continuelle à combattre, à dominer son humeur, que consiste le renoncement évangélique.

Je reprends donc, et je dis avec Jésus-Christ : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum.* Ames chrétiennes, qui voulez vous soutenir dans les voies de la justice; âmes ferventes, qui aspirez à marcher dans les voies de la perfection, que votre premier soin soit de réprimer votre humeur : pourquoi? parce que l'humeur, quand elle n'est pas combattue, entraîne et précipite dans les plus grands vices : ce sera le sujet de la première partie. Parce que l'humeur, quand elle n'est pas assujettie, gâte et corrompt les plus grandes vertus : ce sera le sujet de la seconde partie. Il est difficile que celui qui ne domine pas son humeur ne soit un grand pécheur : il est impossible qu'il soit un grand saint. Appliquez-vous. Dans ce discours, tout sera chrétien, tout sera propre à régler les mœurs; rien ne sera étranger à la sainteté du ministère que j'exerce, à la majesté du sanctuaire où je parle. Malheur à moi, si dans la chaire évangélique j'osais parler un autre langage que celui de l'Evangile : j'ose l'ajouter, malheur à vous, si une vaine délicatesse vous rendait moins attentifs à cette instruction : elle renferme ce qu'il y a de plus parfait, de plus sublime, de plus nécessaire dans la morale chrétienne. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je viens donc aujourd'hui, mes chers auditeurs, vous précautionner, et vous apprendre à vous précautionner contre votre humeur : je viens combattre et vous exciter à combattre votre humeur : et afin de vous développer clairement ma pensée, j'entends par l'humeur, une inclination plus forte que les autres inclinations, un penchant plus rapide que les autres penchants, un attrait plus impérieux que les autres attraits, je ne sais quelle pente secrète de l'âme qui la porte, qui l'entraîne vers certains objets qui la frappent, qui l'agitent plus vivement. Ce n'est point la passion dominante, il ne faut pas la confondre ; l'humeur est ordinairement la semence, la racine, le principe de la passion dominante : la passion dominante n'est le plus souvent que l'humeur nourrie par les complaisances réitérées du cœur, accrue, augmentée par une longue habitude à suivre ses impressions La jalousie ne fut d'abord dans Saül qu'une humeur aisée à vaincre, à dompter : dans la suite des années, après qu'il se fut tant de fois livré à ses ombrages, à ses défiances, elle devint une passion fougueuse capable des plus noires fureurs. En un mot, par l'humeur, j'entends le naturel, le tempérament, cette singularité d'idées, de désirs, de penchants, qui distingue un homme des autres hommes, un cœur d'un autre cœur, un esprit d'un autre esprit.

Or, je prétends que sans une attention, sans une vigilance continuelle à maîtriser son humeur, à contrarier son humeur, à réprimer les saillies de son humeur, il est difficile, il est moralement impossible de se tenir dans les bornes de la religion, et de remplir l'étendue des obligations qu'elle impose. Notre religion est une religion de vertu et d'innocence, une religion de paix et de charité, une religion d'ordre et d'équité. Religion de vertu et d'innocence, pour défendre le cœur des hommes contre la corruption du vice; religion de paix et de charité, pour entretenir l'union et la concorde parmi les hommes ; religion d'ordre et d'équité, pour rendre les hommes utiles

aux hommes dans la différence des états et des conditions : devoirs de vertu et d'innocence, par rapport à Dieu ; devoirs de paix et de charité, par rapport aux hommes; devoirs d'ordre et d'équité, par rapport à son état et à sa condition. Disons mieux, devoirs de vertu et d'innocence, par rapport au Dieu de pureté et de sainteté ; devoirs de paix et de charité, par rapport au Dieu de paix et de concorde; devoirs d'état et de condition, par rapport au Dieu de l'ordre et de l'équité: trois sortes de devoirs que ne remplira point l'homme d'humeur, l'homme qui agit au gré de son humeur.

1° D'abord, pour vous convaincre des dangers auxquels l'humeur expose la pureté, l'innocence du cœur, je n'ai qu'à vous faire jeter un regard sur le monde et sur ce qui se passe dans le monde. D'où pensez-vous que viennent tant de désordres, tant de scandales ? Cessons de nous méconnaître; cessons d'attribuer à une force étrangère ce que nous ne devons imputer qu'à nous-mêmes. Pour paraître moins coupables, nous nous figurons le monde plus puissant qu'il ne l'est, nous exagérons la contagion de ses maximes, la licence de ses coutumes, la tyrannie de ses bienséances, le brillant de ses fêtes et de ses spectacles, l'empire de ses modes et de ses caprices ; nous exagérons la terreur de ses railleries et de ses mépris, le pouvoir de ses sollicitations et de ses recherches, l'enchantement de ses plaisirs, le charme des objets qu'il présente, l'attrait des délices qu'il promet. C'est par là que nous prétendons nous justifier, du moins nous excuser. Ce que nous ne disons pas, ce que nous devrions dire, c'est que les objets les plus engageants n'ont de force que celle que leur donne notre humeur; que tout séduisants qu'ils sont en eux-mêmes, ils ne le sont pour nous et par rapport à nous qu'autant que nous négligeons de nous défendre, de nous précautionner, je ne dis pas contre le monde, je dis contre nous-mêmes et contre notre humeur.

Je sais donc que, selon la parole du disciple bien-aimé, le monde et tout ce qui est dans le monde est piége et séduction, cupidité ou amorce de la cupidité, vice ou attraits du vice; mais je sais, et vous le savez aussi bien que moi, qu'à l'égard de chacun de nous tout n'est pas une occasion de chute et de perdition : une humeur avide de gloire jettera un regard tranquille sur le faste et l'opulence; une humeur intéressée ne se laissera point éblouir par l'éclat des honneurs; une humeur molle, indolente, effrayée des agitations, des alarmes que coûte la vengeance, se refusera sans peine aux plaisirs qu'elle promet; ce qui jette les passions de celui-ci dans le mouvement le plus rapide laissera votre cœur dans le calme le plus profond, et ce qui met votre vertu aux plus tristes épreuves ne pourra le faire chanceler. Comment donc l'esprit tentateur réussit-il à nous engager, à nous entraîner dans ses voies? C'est en nous ménageant des tentations conformes à notre humeur, en nous présentant des objets proportionnés à notre humeur.

Telle est, dit saint Augustin, l'abondance des miséricordes de notre Dieu, que pour nous attirer à lui il semble étudier le caractère, la trempe, la situation de notre cœur; il dirige tellement nos penchants, qu'il donne, en quelque façon, plus de force et plus d'attraits à sa grâce : *Vocat quomodo scit congruere.* Il connaît l'argile dont il a composé chacun de nous; entre tous les mouvements, il choisit le mouvement le plus propre à ébranler notre âme; entre toutes ses grâces il sait quelle est la grâce qui éprouvera le moins de résistance. Alors notre cœur s'ouvre comme de lui-même à une grâce qui ne fait sentir que ce qu'elle a d'attrayant : *Si congrua suis mentibus vel audiunt verba vel signa conspiciunt.* Il se prête, il cède volontiers à une impression qui n'est contredite ni par l'humeur ni par les conjonctures. Toute autre grâce aurait trouvé de plus grands obstacles : *Cum eadem res sæpe alio modo dicta moveat, alio modo dicta non moveat, aliumque moveat, alium non moveat.* La même grâce dans un autre cœur n'aurait produit qu'une agitation passagère et inutile. Les reproches de Nathan humilient David; les reproches d'Élie ne servent qu'à irriter Jézabel; l'adversité ramène Manassès, elle ne fait qu'égarer davantage Sédécias. Il ne faut qu'un regard d'amour et de douleur pour jeter le repentir dans un cœur tendre et sensible comme celui de Pierre: un baiser et les larmes de Jésus-Christ n'amollissent point un cœur dur et farouche comme celui de Judas. Que sais-je? la grâce a ses moments; c'est à nous à les étudier, à les saisir, à obéir avec docilité.

Quels reproches n'aurions-nous pas à nous faire si nous ne profitions pas de la bonté miséricordieuse de notre Dieu qui pour nous attirer à lui semble nous ménager nous-mêmes : *Vocat quomodo scit congruere.*

Or, ce que Dieu fait pour nous ramener, pour nous sauver, le démon le fait pour nous égarer, pour nous perdre; dans ses mystères de séduction il imite les mystères de la grâce; il s'applique à découvrir la route de notre âme; il en étudie les penchants, les inclinations; souvent il y connaît ce que nous ne connaissons pas; il se sert de nous contre nous, et il prend dans notre cœur les armes dont il nous blesse. Une âme jalouse, il lui peint avec les couleurs les plus vives la pompe, l'éclat d'une prospérité étrangère; il la rend malheureuse par le bonheur d'autrui; et, du désir d'une opulence qu'elle ne possède pas, il la mène à la haine de ceux qui la possèdent. Une âme délicate et sensible, il lui ménage un affront, une raillerie, une insulte ; il en ranime le souvenir, il en perpétue la mémoire, il rouvre la plaie aussitôt qu'elle commence à se fermer, il l'irrite, il l'aigrit, il l'enflamme, il la rend plus profonde; il ne lui laisse apercevoir la fin de son ennui que dans les

douceurs de la vengeance. Une âme intéressée, il lui montre une grande fortune qui ne demande qu'un grand crime. Une âme vaine et fière, il lui retrace sans cesse combien il est triste de ramper dans la poussière; il lui appesantit le joug de la dépendance, de la subordination; il lui ouvre la carrière des honneurs; il remplit son imagination de mille songes enchanteurs; il lui fait voir ce que Joseph vit autrefois: le soleil et les étoiles tomber à ses pieds et l'adorer. Une âme molle et penchée vers la volupté, il fait naître autour d'elle les plaisirs et les délices; il excite ses désirs en les prévenant. Une âme paresseuse et indolente, il la remplit d'une langueur secrète, il tient ses yeux appesantis sous un sommeil léthargique, il ne lui permet de les ouvrir qu'aux peines de la vertu. Une âme craintive et timide, il entreprend de l'attacher au vice, qu'elle déteste, par la terreur des mépris profanes que lui attirerait la vertu qu'elle aime. Une âme tendre, il la jette dans des liaisons, il l'entraîne dans des engagements, il la place dans ces occasions délicates, l'écueil de la sagesse la plus austère. Une âme facile et complaisante, il lui prépare des exemples, des assiduités, des prières, des sollicitations, des recherches, des amis d'autant plus à éviter qu'ils sont plus aimables, qu'ils savent mieux aimer. On se serait défendu contre ses propres passions, on périt victime des passions d'autrui; sans être vicieux on se prête à tous les vices; et pour plaire à ce qu'on aime on osera se déplaire à soi-même. En un mot, dès qu'il nous connaît un faible, c'est par là qu'il nous attaque, et une malheureuse expérience ne lui a que trop appris combien il est assuré de réussir.

N'est-ce pas à la faveur de cet artifice qu'il a enlevé à la pureté, à l'unité de la foi les fameux auteurs des schismes et des hérésies qui, de siècle en siècle, ont désolé l'héritage de Jésus-Christ. Un Novat, un Tertullien, emportés par leur humeur austère, par un génie dur et amer, ne veulent plus reconnaître l'Eglise épouse de Jésus-Christ, dans cette mère facile et sagement indulgente qui tend les bras, qui ouvre son sein à l'enfant prodigue, et qui se laisse désarmer par les pleurs des pénitents. Une humeur jalouse précipite Arius dans ces cabales et dans ces intrigues qui ébranlèrent le monde chrétien jusque dans ses fondements, et qui auraient fait périr le vaisseau de l'Eglise si Jésus, qui en est le pilote, pouvait oublier ses promesses. Une humeur curieuse et avide de nouveauté enfante le nestorianisme; une humeur hautaine et superbe engage Photius à soutenir un crime par un autre crime, les attentats de l'ambition par les fureurs du schisme, une autorité usurpée par le renversement de l'autorité la plus légitime; une humeur bouillante et fougueuse multiplie les erreurs de Luther, qui ne condamna les dogmes les plus saints de l'Eglise romaine que pour venger ses premières erreurs, flétries et proscrites par le siége de Rome; une humeur de cabale et de faction a formé les égarements d'un Pélage, d'un Calvin; et, il est facile de le reconnaître, chaque secte porte jusque dans ses opinions le caractère de l'humeur qui lui a donné naissance, et les dogmes de l'hérésie annoncent le génie de l'hérésiarque. Vous voyez dans l'arianisme les détours et la perfidie; dans la croyance pélagienne, l'orgueil et la souplesse; dans le nestorianisme, l'inconstance et la politique; dans la doctrine de Photius, l'audace et l'imposture; dans le luthéranisme, la fougue et l'emportement; dans le calvinisme, l'austérité, la sècheresse, la dureté, la bile, l'amertume de son auteur.

N'est-ce pas par le même moyen que les novateurs, d'abord les esclaves, ensuite devenus les ministres de l'enfer, ont infecté les peuples du poison de leurs erreurs : ils ont gagné les âmes pieuses en parlant le langage de la piété; les âmes dures et austères, par les spécieux projets de la réforme qui rappellerait les vertus primitives et ferait reparaître les beaux jours de l'Eglise naissante. Ils ont gagné les âmes tendres et compatissantes par une peinture touchante de leurs disgrâces; les âmes vaines et ambitieuses, par l'espoir d'une grande réputation, par le désir des louanges et de l'encens que prodigue à ses défenseurs l'hérésie, dont le génie fût toujours de n'apercevoir aucun défaut dans ceux qui la soutiennent, de ne trouver aucun mérite dans ceux qui la combattent. Ils ont gagné les âmes indociles par l'attrait de l'indépendance; les âmes présomptueuses, par la licence de composer leur foi au gré de leur raison, de ne croire rien, ou de ne croire qu'à elles-mêmes; les âmes curieuses, par le charme de la nouveauté.

N'est-ce pas sur ce principe que les hommes sont faciles à séduire par tout ce qui se trouve assorti à leurs idées et à leur façon de penser? N'est-ce pas, dis-je, sur ce principe que roule le manége et la politique du monde? On sait qu'il n'est rien dont on ne vienne à bout auprès d'un homme qui se laisse conduire par humeur; de là l'attention des courtisans à pénétrer le caractère du maître. Assurés de le dominer dès qu'ils auront mis de leur côté l'humeur qui le domine, ils le rendront esclave de toutes leurs passions, s'il ne règne sur tous ses penchants. Achab est fier, Jézabel saura l'armer contre le juste et lui ériger en maximes d'état des maximes de meurtre et d'usurpation. Jéroboam est défiant, quoique convaincu de la vanité des idoles, il établira l'idolâtrie; et pour faire oublier à ses peuples la maison de David, il leur fera oublier le Dieu d'Abraham. Assuérus est jaloux de son autorité, le perfide Aman lui arrachera l'ordre cruel qui doit immoler la nation sainte à la sûreté de son trône.

De là les périls de l'élévation et de la prospérité, qui n'est si funeste à la vertu que parce que les grands, les heureux ne sont point contraints par la situation de leur fortune à dompter, à gêner leur hu-

meur; que parce que l'intérêt rassemble autour d'eux une foule avide que le désir de plaire rend ingénieuse à découvrir leur faible, que le désir de s'avancer ne rend que trop habile à en profiter.

De là les égarements insensés de la jeunesse, qui, entre tous les âges, n'est l'âge des vices que parce qu'elle n'a pas encore assez d'expérience pour se connaître, assez d'attention pour s'étudier, assez de réflexion pour se précautionner contre son humeur, assez de vigilance pour la retenir, assez de fermeté pour la contredire.

De là cette maxime des anciens sages que le commencement, non-seulement le commencement, mais la perfection de la sagesse est de se connaître soi-même; de là ces maximes, ces oracles de l'Esprit-Saint, que se haïr est une nécessité à qui veut aimer Dieu, qu'on ne peut vivre à la piété sans mourir à soi-même.

Non, chétiens, il n'est point de vertu, de probité, de sagesse dont on puisse se répondre sous l'empire de l'humeur. Parcourez les fastes du monde, vous verrez l'humeur produire presque tous les désordres qui ont souillé la terre; vous verrez l'humeur avec les jalousies enfanter les fureurs de Caïn contre Abel; les attentats de Saül contre David, les complots des enfants de Jacob contre Joseph; vous la verrez avec son imprudence et sa curiosité enfanter les infortunes de Dina, les faux oracles des prophètes de mensonges, les superstitions des devins et des imposteurs dans Israël et dans Juda; vous la verrez avec ses défiances timides, causer les infidélités de Moïse et d'Aaron, ainsi que les murmures du peuple dans le désert.

Partout vous verrez l'humeur vive, ardente dans ses désirs, violente, fougueuse dans ses transports, se signaler tôt ou tard par les plus grands excès; vous la verrez se changer tout à coup dans une passion impétueuse qui, comme un torrent rapide, renverse les digues qui lui sont opposées; vous verrez cette étincelle devenir un incendie qui, après avoir tout embrasé, tout consumé, ne s'éteint quelquefois qu'à l'ombre du tombeau; vous verrez des hommes, raisonnables sur tout le reste, n'observer ni modération, ni lois, ni bienséances dans tout ce qui touche leur humeur; des hommes d'une sagesse au-dessus de toute sagesse, se démentir, s'oublier profondément à certains moments dans lesquels on ne les connaît pas, dans lesquels ils se méconnaissent eux-mêmes. Quel est donc notre aveuglement! quelle est notre illusion, mes chers auditeurs, lorsque nous renvoyons aux solitaires qui habitent les cloîtres, la pratique du renoncement et de l'abnégation évangélique! Je conviens qu'à raison de la sainteté de leur vocation, qu'à raison de la perfection de leurs engagements, le précepte de renoncer à soi-même, de mourir à soi-même, est d'une obligation plus étroite et plus indispensable pour les âmes religieuses; mais je prétends que ce que la sainteté de l'état exige de ces âmes retirées du monde, les périls de l'état le commandent aux hommes engagés dans le monde. Je vais plus avant; je soutiens qu'à proportion qu'on est élevé dans le monde, riche et puissant dans le monde, on a une obligation plus pressante de travailler sans relâche à se précautionner contre soi-même et contre son humeur.

En effet, s'il était une situation où l'on pût conserver en même temps, et toute sa vertu et tous ses penchants, ce serait sans doute dans ces conditions obscures où les occasions sont moins fréquentes, les tentations moins fortes, les exemples moins contagieux, les passions moins irritées par la présence des objets; cependant il faut l'avouer, le naturel et l'humeur troublent encore la paix, le silence des solitudes les plus profondes, et font quelquefois périr la vertu à l'ombre de la croix de Jésus-Christ! Que sera-ce donc dans le monde et dans ces connitions du monde où tout favorise, où rien ne gêne les penchants, où tout flatte et nourrit l'humeur, où rien ne la contredit et la captive? Que d'occasions dangereuses! que de moments critiques! Et que le passé ne vous ôte point la crainte de l'avenir, un instant fera ce que n'ont pas fait tant d'années. Votre esprit n'avait point été frappé si vivement, votre cœur n'avait point été rempli d'une agitation si tumultueuse, cette force secrète, cet attrait vainqueur, ce charme impérieux qui surprend l'âme, qui l'entraîne à la poursuite des objets assortis à ses inclinations, triomphera de votre vaine sagesse. Vous aviez tout vaincu, vous céderez à votre tour, votre exemple apprendra au monde ce que mille exemples devraient vous avoir appris, que dans les voies de l'humeur tout est piége et précipice; que le monde emprunte de l'humeur toute la séduction de ses objets, l'enfer tout le succès de ses prestiges, le vice tout l'enchantement de ses plaisirs; qu'il est comme impossible que, fidèle au Dieu de pureté et de sainteté, l'homme d'humeur remplisse les devoirs de vertu et d'innocence. Combien est-il encore plus difficile qu'il remplisse les devoirs de paix et de charité que lui impose le Dieu d'union et de concorde!

2° Non, il n'y a que ceux qui n'entreprirent jamais de marcher dans les voies de la paix et de la charité, qui puissent ignorer combien il faut se gêner pour ne point gêner les autres, combien il faut régner sévèrement sur ses inclinations et sur ses penchants les plus chers, pour ne point blesser et irriter les passions des autres; combien il faut être maître de son humeur, pour ne point choquer l'humeur des autres et pour n'en être point choqué. Quel naturel assez heureux pour ne déplaire à personne, et pour que personne ne lui déplaise? Quel cœur assez doux, assez pacifique pour n'inspirer aucune aversion, et pour ne ressentir aucune antipathie? Quel est l'homme pour qui tous les hommes soient faits, et qui soit fait pour tous les hommes? Disons mieux, qu'est-ce que la multitude des hommes, que

l'assemblage d'une infinité d'humeurs contraires et opposées entre elles.

Une humeur sombre et distraite qui éternellement retirée au dedans d'elle-même, plongée dans une rêverie profonde et stérile, occupée de songes, de fantômes qui l'amusent, semble ne rien voir, ne rien entendre, qui est au milieu du monde comme si elle n'y était pas, qui par son indifférence déplaît souvent et ne peut jamais plaire.

Une humeur sauvage et mélancolique qui fuit le commerce des hommes, qui n'aime qu'à nourrir son chagrin dans le silence de la retraite, qui porte partout l'ennui qui la consume, qui s'irrite d'une complaisance, qui s'offense d'une marque d'amitié, qui met tout son plaisir à n'en avoir aucun et à troubler celui des autres.

Une humeur brusque et violente, également fougueuse dans les vivacités de sa tendresse et dans les transports de sa colère, elle ne sait ni céder avec sagesse, ni résister avec modération. Une humeur difficile et critique, elle dédaigne d'avoir la moindre complaisance pour ce qu'elle n'est pas forcée d'estimer, et elle fait consister son honneur à n'estimer rien. Une humeur jalouse, accoutumée à regarder d'un œil triste et inquiet l'éclat d'un mérite étranger, elle vous aimera d'autant moins qu'elle vous trouvera plus aimable. Une humeur défiante et soupçonneuse, livrée en proie à ses ombrages, elle condamne avant que d'avoir examiné, elle n'examine qu'afin de condamner plus sévèrement; tout l'intimide rien ne la rassure; on dirait qu'il ne reste sur la terre aucun vestige de l'ancienne probité. L'amitié lui semble une perfidie, la confiance un piége, la sincérité un raffinement de politique, la vertu le masque hypocrite qui couvre une corruption secrète; plus incommode à ses proches, à ses amis, qu'à ceux qu'elle ne voit presque pas; on ne peut jamais y prendre confiance, parce qu'elle n'en a jamais dans personne.

Humeur réservée et mystérieuse, elle ignore ces tendres épanchements, cette simplicité naïve le plus doux charme de l'amitié, le lien de la société, le nœud qui unit les cœurs; attentive à se cacher, elle ne parle point ou elle ne parle qu'à demi; elle ne confie une partie de son secret qu'afin de couvrir plus sûrement l'autre partie sous le voile de cette confiance simulée.

Humeur curieuse et indiscrète, qui suit d'un œil attentif la trace de vos pas, qui cherche à découvrir tout et qui se plaît à raconter tout; qui ne peut se résoudre à ignorer ce qu'elle ne doit pas savoir ou à taire ce qu'elle ne doit pas dire.

Humeur inquiète de ces génies factieux et turbulents, appliqués à troubler toutes les sociétés, à rompre toutes les liaisons, à détruire toutes les amitiés, ils ne vivent que de confidences et de rapports, de manéges et d'intrigues; nous les voyons régner, dominer dans le monde sans autre talent que celui de se rendre nécessaires aux passions qu'ils savent inspirer, sans autre mérite que leur adresse à s'attirer souvent par le vice, des égards qui ne sont dus qu'à la vertu. Hommes qu'on déteste, parce qu'on les connaît; hommes qu'on ménage parce qu'on les redoute.

Humeur contredisante de ces esprits singuliers qui n'aiment qu'à marcher loin de la foule dans des routes solitaires, pleins d'idées, de goûts bizarres qui ne sont à eux que parce qu'ils ne sont à personne; aussi peu d'accord avec eux-mêmes qu'avec le reste des hommes, ils condamneraient leurs propres sentiments, si ces sentiments devenaient les vôtres.

Humeur fière de ces âmes impérieuses, qui comptent pour rien l'hommage du sentiment, si vous n'ajoutez l'hommage du timide respect, de la souple adulation; si votre raison n'adore toutes leurs idées; si votre cœur ne se plie à tous leurs caprices.

Humeur trop délicate et trop sensible, une inattention, une faute légère, une parole peu mesurée, une bagatelle, un rien, cela suffit pour faire une blessure profonde qui ne se fermera point. Hommes faciles à irriter, difficiles à apaiser, trop attentifs à ce qui peut les blesser, trop peu attentifs à ce qui peut blesser les autres; il faut leur pardonner tout, ils ne pardonnent rien.

Humeur inconstante et volage; on ne vous donne le plaisir de l'amitié que pour vous rendre plus sensible à la peine de l'indifférence et de l'oubli.

Humeur bizarre et capricieuse: dans le même homme, y a-t-il donc plusieurs hommes? On plaît, aussitôt on déplaît; ce qui vous avait donné son amitié attire sa haine; son cœur ne peut être à vous ni contre vous; il vous fuit et il vous recherche; il revient à vous et il s'en éloigne.

Humeur fâcheuse qui ne se nourrit que du chagrin qu'elle donne et du chagrin qu'elle reçoit, pour qui ce serait un sujet de plaintes que de n'avoir aucune occasion de se plaindre.

Humeurs différentes, humeurs contraires, autant d'humeurs opposées qu'il y a d'hommes dans le monde. C'est au milieu de tout cela que vous avez à vivre. Or dans cette opposition d'humeurs, quelle semence d'antipathie, de haines et de divisions! Vous êtes vif, vous ne trouverez que mollesse et qu'indolence; vous êtes sage et modéré, vous ne trouverez que feu et impétuosité; vous êtes naïf et sincère, vous ne trouverez que dissimulation et artifice; vous êtes tendre et complaisant, vous ne trouverez que froideur et dureté; vous êtes délicat et sensible, vous ne trouverez que railleries malignes, que mépris insultants; vous êtes doux et pacifique, vous ne trouverez qu'emportement et vivacité, vous êtes poli, vous ne trouverez que rudesse et grossièreté: vous êtes sérieux, vous ne trouverez qu'enjouement folâtre, que bagatelle et qu'amuse-

ments; vous êtes enjoué, vous ne trouverez qu'un sérieux glaçant; vous êtes discret, vous ne trouverez que curiosité inquiète et qu'imprudence. Que dis-je? Souvent la plus grande peine n'est pas de vivre avec des personnes d'une humeur opposée, c'est de vivre avec des personnes du même caractère. La ressemblance des humeurs sépare plus de cœurs qu'elle n'en unit. On ne souffre pas dans les autres les caprices, les travers qu'on souffre dans soi-même; on les souffre d'autant moins dans les autres, qu'on les entretient dans soi-même.

Délicat et sensible, fier et impérieux, bizarre et emporté, vous rencontrerez des hommes aussi délicats, aussi sensibles, aussi fiers, aussi bizarres et aussi emportés que vous.

Je vous le demande maintenant, dans cette opposition ou dans cette conformité trop grande d'humeurs et de penchants, comment conserver la paix? Il ne dépend pas de vous de plier l'humeur des autres hommes à la vôtre, de la rendre souple, complaisante pour la vôtre. Il ne vous reste donc que de vous accommoder à tous leurs caractères, de ménager toute leur délicatesse, de respecter tous leurs caprices. Or pour cela, combien faut-il être accoutumé à céder, à sacrifier, à oublier, à pardonner? Combien faut-il être instruit dans cette science difficile, et qui ne s'acquiert que par un long usage? Je veux dire la science de ne souhaiter rien pour soi-même avec trop d'ardeur, de ne disputer rien aux autres avec trop de vivacité. Combien est-il nécessaire de n'avoir plus d'humeur, pour supporter, pour ménager toutes les humeurs?

Ah! chrétiens, je commence à concevoir cet oracle de l'Esprit-Saint, que celui qui sait aimer son prochain et s'en faire aimer, que celui qui n'excite aucune haine, et qui ne se livre à aucun ressentiment, que celui-là a accompli toute la loi: *qui enim diligit proximum legem implevit.* (*Rom.*,) XIII, 8.) Pour concilier son humeur avec tant d'humeurs contraires, pour gagner tant d'esprits différents, pour plaire à tant de caractères opposés, il faut s'être élevé au-dessus des faiblesses de l'humanité, il faut ne plus vivre de son esprit, il faut ne vivre que de l'esprit de Jésus-Christ. Sous le règne de l'humeur, les antipathies et les aversions secrètes, les haines et les divisions éclatantes sont ordinaires et elles sont immortelles; les amitiés sont rares et elles sont d'une courte durée. On les voit finir ces liaisons si tendres, qui semblaient devoir durer autant que la vie; le moment vient auquel l'un veut ce que l'autre ne veut pas, ou dans lequel tous les deux veulent ce qui ne peut être qu'à un seul. L'opposition ou la concurrence des penchants forme un mur de division; on se quitte, on ne se retrouve plus.

O charité sainte et parfaite, quand habiterez-vous la terre? Non, ce n'est point dans ce séjour des passions humaines, qu'on peut vous trouver et vous voir sans nuages et sans défaut, nous ne vous posséderons que dans le ciel; l'homme terrestre sera détruit, parce que ce ne sera plus l'homme qui vivra, mais Jésus-Christ, qui sera tout en tous. Ici-bas nous ne pouvons vous acheter que par de grands sacrifices; pour peu que nous nous aimions nous-mêmes, nous ne pouvons presque aimer les autres et nous en faire aimer; pour conserver la paix avec eux, il faut faire une guerre éternelle à notre propre cœur.

En vain la politique et la prudence mondaine s'épuiseront en projets pour réunir ce que l'humeur a séparé. Dieu, qui connaît la cause du mal, nous en a donné le véritable remède: *abneget semetipsum.* Point d'autre moyen de rendre la paix au monde, que d'en bannir l'humeur, que de tarir cette source empoisonnée, cette source malheureusement féconde, d'où coulent sur la terre, les factions qui la troublent, les haines qui la divisent, les procès qui la désolent, les guerres qui la déchirent.

C'est l'humeur qui allume ces impatiences si vives et brusques, si promptes à éclater par des fureurs soudaines et précipitées; les traits qui ne pénètrent point jusqu'à l'endroit sensible du cœur, sont des traits impuissants: on pardonne aisément; il n'est pas nécessaire de pardonner ce qui n'attaque point l'humeur. Mais l'humeur choquée, irritée, n'excuse rien. En vain on se pare d'une indolence stoïque, d'une mollesse, d'un orgueil philosophique qui dédaigne de s'abaisser jusqu'à sentir la révolution de la fortune et les outrages de la licence humaine. Sondez ces cœurs altiers et superbes, mettez à l'épreuve cette sagesse fastueuse, venez à méconnaître les charmes de cette femme vertueuse, mais fière de sa beauté, à contredire cet esprit enflé de son mérite, à mépriser ces sages qui méprisent le monde, le masque tombe et laisse voir que du côté de l'humeur, ces dieux de la terre sont hommes autant que nous et plus que nous.

C'est l'humeur qui, dans le silence, dans le secret de l'âme, enfante le mystère de nos antipathies et de nos aversions; un air trop hardi ou trop timide, trop sauvage ou trop enjoué; trop libre ou trop réservé, trop fier ou trop rampant; un geste, des manières, un son de voix, un rien nous aigrit, nous irrite. On ne connaît pas encore celui qu'on hait, on ne le connaît point, on n'a point de raisons de le haïr, déjà on le fuit, on l'évite, on saisit avidement l'occasion de le brusquer, de le contredire; on se fait un plaisir de lui déplaire autant qu'il déplaît; on ne veut ni l'aimer, ni en être aimé.

C'est l'humeur qui entretient, qui immortalise parmi les peuples ces antipathies mutuelles qui, avec le sang des pères, coulent dans les veines des enfants, pour être quelquefois le flambeau fatal qui allume le feu des guerres les plus violentes. Par l'observation exacte de ses bienséances, un peuple poli fatigue et révolte une nation accoutumée à la candeur, à la simplicité des premiers âges; les vives saillies et l'impétuosi-

té d'une nation bouillante et légère, irritent la sagesse froide et lente d'un peuple plus modéré, plus paisible. Les réserves, les défiances, l'adresse, les ruses d'un peuple souple, insinuant, mystérieux, politique, le rendent odieux à un peuple plus naïf et plus sincère. Aujourd'hui chaque peuple semble naître ennemi d'un autre peuple, et oublier qu'ils sont tous enfants du même père.

C'est l'humeur qui rompt les liens les plus sacrés du sang et de la nature. Des parents capricieux et des enfants indociles, un mari jaloux et une femme trop enjouée, des maîtres difficiles et des domestiques indolents, des supérieurs hautains et superbes, et des sujets durs et intraitables, des amis railleurs et des amis trop sensibles, des humeurs opposées à d'autres humeurs, choquées par d'autres humeurs, mises en mouvement par la rencontre des autres humeurs; de là les divorces qui séparent ce que Dieu avait uni, de là les clameurs dont retentit le barreau, les invectives, les plaintes, le bruit, le tumulte qui troublent le repos, l'union des familles; de là toutes les calamités dont nous sommes la victime, et toutes les dissensions dont nous sommes les auteurs; de là tout ce que nous avons à souffrir des autres, tout ce que les autres ont à souffrir de nous. Il faut donc combattre son humeur; sans cette précaution on ne peut remplir les devoirs de paix et de charité qui ont pour objet le Dieu d'union et de concorde; on ne peut remplir les devoirs d'état et de condition qui se rapportent au Dieu d'ordre et d'équité.

3° Le bon ordre, la félicité, la tranquillité publique dépendent du soin que chacun aura de se tenir dans les bornes de son état, de se captiver sous les lois de son état, de remplir selon son état les devoirs de père, de magistrat, de supérieur, d'inférieur; or je prétends que d'un homme d'humeur on ne fera jamais un bon père, un bon maître, un bon fils, un bon domestique, un bon juge, un bon citoyen. Pourquoi? Parce qu'il n'est aucun de ces états qui ne vous mette dans la nécessité d'avoir des rapports avec les autres hommes, par conséquent, qui ne vous mette dans la nécessité de vous accommoder à l'humeur des autres hommes; parce que tous ces états demandent des égards, des ménagements, des complaisances, auxquelles on ne se fera qu'autant qu'on sera maître de soi et de son humeur; parce que dans chacun de ces états, l'humeur trouve des obstacles qui l'irritent, des contradictions qui la révoltent, des peines et des soins qui la rebutent; parce que en tout état, le premier, le grand mérite, le mérite le plus nécessaire est de savoir se plier à tous les génies, s'accommoder à tous les caractères, prendre et quitter successivement toutes les formes et toutes les figures, céder et résister, reprendre et dissimuler, offrir et refuser; il faut avoir ou se donner autant de sortes d'esprit qu'on a d'hommes à conduire, sans cela on ne fait rien, on ne réussit à rien, et voilà ce que ne fit jamais l'humeur, qui ne sait rien moins que plier et se contraindre. Pourquoi encore? Parce que tous les états exigent une égalité d'âme, un enchaînement de démarches et d'actions, une suite de projets et de vices, un fonds d'attention, d'exactitude, de sagesse, de raison, qui est incompatible avec l'humeur.

Et voici, pour le dire en passant, voici, chrétiens, le grand désordre de notre siècle; pour se déterminer à un état on consulte son humeur, on se décide par son humeur, non pas ainsi qu'on le devrait, afin de se placer dans l'état où l'humeur fera naître le moins de périls, mais pour se fixer à l'état qui s'accommode le mieux à la pente, aux caprices de l'humeur. Une humeur vive et bouillante jette celui-ci dans le tumulte des armes; une humeur paisible et tranquille tourne celui-là du côté de la magistrature ou du sanctuaire. Or, comme l'humeur préside au choix que l'on fait d'un état, elle préside à la conduite qu'on y tient.

De là, qu'arrive-t-il? Un homme est-il en place, pour se conduire, pour conduire les autres il n'a d'autre guide que son humeur. C'est un esprit de fermeté et d'austérité; pour empêcher la licence, il ôte la liberté, il inspire la crainte, il détruit la confiance; on plie sous l'autorité, on déteste celui qui l'exerce. L'obéissance est dans les actions la haine, la révolte sont dans le cœur.

C'est un esprit de complaisance facile, il accorde parce qu'il n'a pas le courage de refuser; il fait du bien sans être bienfaisant; il aime la vertu, et il tolère, il permet le vice; il voit tout, il gémit de tout, il ne remédie à rien.

C'est un esprit de fierté, de hauteur; à ses yeux l'unique talent sera de ramper pour acheter de son orgueil les honneurs qu'il dispense à prix des bassesses et d'opprobres. C'est un esprit de mollesse et de nonchalance, à peine daignera-t-il entr'ouvrir les yeux pour jeter un regard sur la misère publique: aussitôt replongé dans le sein de sa voluptueuse tranquillité, il sacrifiera à l'indolence de son repos, le repos et la sûreté de ceux qui sont confiés à ses soins. Cependant, dans une famille, dans une ville, dans une province, tout est dans le désordre, dans la confusion; on occupe une grande place sans la remplir; on a, je le veux, beaucoup de mérite; quel mérite? Un mérite que l'humeur rend inutile et souvent même funeste.

Car voulez-vous savoir d'où viennent pour l'ordinaire ces décadences qui bouleversent les familles, ces révolutions qui mettent les plus florissantes monarchies sur le penchant de leur ruine? Elles prennent presque toujours leur origine dans l'humeur de ceux qui sont à la tête des affaires ou des familles. L'un téméraire, ne ménage rien, parce qu'il ne craint rien; l'autre timide, perd tout dans la crainte de hasarder quelque chose. Celui ci bouillant, impétueux décide avant que d'avoir pensé; pour ne pas manquer l'occasion, il la prévient, il la devance, sans lui donner le loisir de naître et de se former. Celui-là lent et

tardif pense toujours, il n'agit jamais; il consume en réflexions le temps de l'exécution, il laisse échapper ces moments qui ne reviennent plus et qui emportent avec eux la fortune d'un Etat.

Et nous, ministres de l'Evangile, qu'une charité surabondante, que les engagements de notre vocation dévouent à la conduite des âmes, à l'instruction des peuples, pourquoi notre ministère, tout saint qu'il est en lui-même, est-il si rarement un ministère de salut? C'est qu'oubliant que nous ne sommes plus à nous, que nous sommes aux âmes que la Providence remet en nos mains, nous réglons l'usage de notre pouvoir et de notre autorité selon nos vices, selon nos idées particulières, au lieu que nous devrions le régler sur leurs besoins et sur leur caractère. Toutes ont leur caractère particulier de vertus et de défauts; leur attrait propre de penchants et de grâces. L'une périrait dans la route où l'autre se sauvera. Mais trop peu attentif à étudier, trop peu éclairé pour saisir, pour démêler ces différences délicates et presque imperceptibles, trop peu maître de soi pour se revêtir d'un esprit, d'un génie étranger, ne prenant pour règle de ses décisions et de ses maximes que son goût, que son attrait personnel, on jette toutes les âmes dans la même voie, on les gouverne par les mêmes principes, on leur parle le même langage, on leur prescrit les mêmes pratiques, on les porte aux mêmes vertus par une conduite bien différente de la conduite du grand apôtre, qui se faisait tout à tous afin de les gagner, non à soi, mais à Jésus-Christ. On veut faire tous les autres à son humeur, par là on ne les gagne ni à soi ni à Jésus-Christ; on ne réussit qu'à les rebuter, à les décourager, et avec tant de talent on perd plus d'âmes qu'on n'en sauve. Oui, mes chers auditeurs, en tout état, en toute condition, moins d'esprit, moins de qualités brillantes, plus d'empire sur soi-même, sans cela tout est écueil, précipice pour nous et pour les autres. Ayons donc une attention continuelle à réprimer, à maîtriser notre humeur, parce que l'humeur, quand elle n'est pas combattue, précipite et entraîne dans les plus grands vices; j'ajoute parce que l'humeur, quand elle n'est pas assujettie, gâte et corrompt les plus grandes vertus; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je ne parle plus à ces âmes mondaines, à ces âmes profanes et dissipées que l'on voit errer librement au gré de leurs désirs, et se laisser emporter à tous les caprices de l'humeur; je parle à ces âmes plus sages, plus chrétiennes, qui ont déjà commencé l'ouvrage de l'abnégation évangélique. Je viens leur dire avec l'Apôtre, qu'il faut oublier ce qu'elles ont fait, pour ne s'occuper que de ce qui reste à faire; qu'en vain elles ont eu le courage d'entrer dans la carrière, si elles n'achèvent leur course; qu'on ne parvient à la récompense qu'après être arrivé au terme; que c'est peu d'avoir évité les vices et les scandales de l'humeur, si on se laisse conduire par l'humeur dans la pratique de la vertu. Pourquoi? Parce que l'humeur, quand elle n'est pas assujettie, ne tarde pas à se glisser, à s'introduire dans la piété, à en faire une piété vaine et fausse, une piété d'humeur. Or qu'est-ce qu'une piété d'humeur? C'est une piété qui mêle aux vertus qu'elle pratique bien des défauts qui ne peuvent manquer de déplaire à Dieu; c'est une piété qui ôte aux vertus qu'elle pratique le seul mérite capable de plaire à Dieu. Piété d'humeur, piété pleine de défauts; piété d'humeur, piété vide de mérite.

1° Piété d'humeur, si j'ose m'exprimer ainsi, piété pleine de défauts. Quelle est la faiblesse et la misère de l'homme? Il tâche de s'élever au-dessus de lui-même, et comme entraîné par son propre poids, il retombe, il revient à lui-même; il s'évite d'un côté, il se retrouve de l'autre; l'humeur ne peut le jeter dans l'égarement des grandes passions, elle se rend l'arbitre de ses vertus, elle préside à sa ferveur, elle règle sa piété; bientôt elle lui communique ses défauts, ses imperfections; elle en fait une piété bornée et trop limitée; une piété bisarre et mal entendue; une piété opiniâtre et entêtée; une piété superbe et critique; une piété volage et inconstante; une piété aveugle et trompée; une piété qui, loin d'édifier le monde, le blesse, le scandalise. Reprenons et suivez ce détail d'instruction.

Piété trop bornée, trop limitée dans son étendue. L'humeur n'étant qu'une inclination particulière qui domine, qui assujettit les autres inclinations, elle ne se porte pas à tout, elle n'embrasse pas tout, on se renferme donc dans la pratique des vertus qui sont de son caractère et de son tempérament. On s'exercera dans les œuvres laborieuses de la pénitence, et l'on fuira les abaissements de l'humilité; on se livrera tout entier au tumulte, à l'agitation du zèle, et l'on se refusera au silence de la prière; on aimera la retraite, la solitude, et l'on perdra le mérite du travail et de la charité; actif et laborieux sans modération, sans tranquillité; solitaire et retiré, sans mouvement et sans action; doux et pacifique, sans force et sans courage; ferme et intrépide sans douceur et sans complaisance; sage sans simplicité; simple et naïf sans prudence et sans discrétion : on entendra un jour ce reproche : *Hæc oportuit facere et illa non omittere.* (*Matth.*, XXIII, 23.) On verra que les vertus qu'on a pratiquées ne suppléent point aux vertus qu'on a négligées; que devant Dieu, manquer à quelque chose, c'est manquer à tout. La piété chrétienne est la piété qui se soumet à une partie de l'Evangile sans se soustraire à l'autre. La piété, qui est aussi attentive à n'omettre rien de ce qui est ordonné qu'à ne se permettre rien de ce qui est défendu : *Hæc oportuit facere*....... Les saints, me direz-vous, n'eu-

rent-ils donc pas presque tous leur vertu particulière, leur penchant, leur attrait dominant dans la piété? et ne connaissons-nous pas presque autant d'espèces de sainteté, que nous connaissons de saints? Un David est connu par la modération dans la prospérité; un Job, par la patience dans les disgrâces; une Esther s'est distinguée par sa modestie; une Susanne, par sa pudeur; une Judith, par son goût de la retraite et du silence; une Madeleine, par l'abondance de ses larmes et la vivacité de son amour; un Elie s'est signalé par la divine impétuosité de son zèle; un Antoine, par les profondeurs de sa solitude; un Xavier, par l'étendue de ses conquêtes et la rapidité de ses victoires.

J'en conviens, plusieurs saints eurent une vertu qui parut leur être plus propre, plus personnelle; une vertu, si vous voulez, qui a comme effacé leurs autres vertus, disons tout: une vertu qui semble n'avoir été portée à un degré plus héroïque, que parce qu'elle avait trouvé moins d'obstacles dans les penchants et dans le naturel du cœur. Mais prenez-y garde, si la grâce s'est servie de leur humeur pour les perfectionner dans une espèce particulière de sainteté; leur humeur soumise et docile n'arrêta jamais l'opération de la grâce. Ils ne refusèrent pas les vertus auxquelles la nature aidée, soutenue par la grâce, semblait les porter; ils surent se donner les vertus que la nature leur refusait. D'ailleurs, je ne crains pas de le dire, ce qui dans leur sainteté attire l'admiration des hommes, n'est pas toujours ce qui attire le plus les regards de Dieu : une vertu possédée dans un degré médiocre, mais une vertu opposée à l'humeur; une vertu combattue, contredite par l'humeur; voilà ce qui emporte le suffrage de Dieu, tandis que les hommes trompés par les dehors, éblouis par l'éclat extérieur, applaudissent à des vertus plus brillantes, quoiqu'elles soient de moindres vertus, dès là qu'elles ont demandé moins d'efforts, et qu'elles ont trouvé moins de résistances.

Quoi qu'il en soit, s'ils eurent quelques vertus plus marquées, plus frappantes, ils ne s'attachèrent à aucune vertu au préjudice des autres vertus; ce David, si modéré dans la prospérité, devient un modèle de patience dans les disgrâces; ce Job, si soumis dans l'adversité, se montre fidèle et reconnaissant dans le rétablissement de sa fortune; cette Judith, qui fuit dans la solitude les plaisirs et les délices de Béthulie, quitte la retraite pour voler au secours de son peuple; cette Esther, qui dans le secret foule aux pieds le diadème, le reprend en public, afin de conserver la gloire et la majesté de l'empire; cet Antoine caché, enseveli dans le désert, accourt dans Alexandrie, pour soutenir le courage chancelant des chrétiens persécutés; ce Xavier, que le zèle mène de régions en régions, arrête sa course rapide pour vaquer à la prière. On voit donc dans les saints la vertu qui leur fut la plus chère; on ne voit point de vertus qui leur aient été indifférentes. Après tout, le plus grand saint serait celui qui, plus semblable à Jésus-Christ, modèle de toute sainteté, posséderait la plénitude des vertus, jusqu'à laisser ignorer quelle est sa vertu dominante.

Piété d'humeur, piété mal entendue; l'humeur n'est que caprice, bizarreries, impétuosité : elle ne consulte, elle n'écoute point la raison; les devoirs véritables seront négligés, pour remplir des devoirs prétendus. Une mère, uniquement occupée de Dieu, oubliera ses enfants; un maître se bornera à perfectionner sa propre conduite, sans veiller sur la conduite de ses domestiques; une épouse cherchera à contenter sa ferveur, elle ne craindra point de mécontenter son époux; le solitaire se répandra dans des soins tumultueux; le pasteur se renfermera dans la solitude; le magistrat se donnera à l'étude de la religion; il négligera la science des lois; on se piquera de réformer les autres, on ne pensera point à se réformer soi-même; ce qui n'est que de perfection sera pratiqué préférablement à ce qui est de précepte; beaucoup de prières et peu de charité, beaucoup de zèle, et peu de complaisance; beaucoup de retraite, et peu d'humilité; beaucoup de travail, et peu de mortification intérieure : on fera plus que Dieu ne veut, on ne fera pas ce que Dieu veut; on lui donnera ce qu'il conseille, on lui refusera ce qu'il ordonne.

Piété d'humeur; piété opiniâtre et entêtée, l'humeur qui abonde dans son sens, ne peut former qu'une piété fastueuse et gâtée par la présomption : on veut être saint, on ne veut l'être que selon ses idées et selon ses lumières; que dans le plan de son goût et de ses caprices. Voyez-les, ces hommes d'humeur, une fois attachés à un certain train de vie, entêtés de certaines pratiques de piété; bienséance, politesse, zèle, charité, raison même et religion, rien ne les détournera de la route qu'il leur a plu de se tracer.

Accoutumés à prendre les saillies de l'humeur pour les mouvements de la grâce, ils condamneront tout ce qui les condamne; ils rejetteront tout esprit qui contredit leur esprit; ils seront à eux-mêmes leurs maîtres, leurs pasteurs, leurs oracles; ou, s'ils cherchent un guide dans les voies du salut, ils prendront, je ne dis pas l'homme de plus de talents, de plus de lumières, et le plus propre à les conduire, je dis l'homme de plus de souplesse et de complaisance; le plus facile à se laisser conduire; l'homme enfin qui ne saura que louer et approuver sans savoir contredire et condamner.

Piété d'humeur; piété fière et critique. Comme l'humeur ne pratique que les vertus qui lui plaisent, elle n'estime que les vertus qu'elle pratique. Qu'y a-t-il de plus ordinaire dans le monde, que d'entendre des âmes douces et pacifiques invectiver contre le zèle et la fermeté? des âmes actives et laborieuses, déclamer contre le repos et la paix de la solitude? Quoi de plus ordinaire que de voir des âmes qui ont de l'attrait

pour la prière et le silence, s'élever contre la pieuse agitation et les saints empressements de la charité? des âmes qu'un respect véritable ou prétendu retient éloignées de la participation des augustes mystères, éclater contre l'amour et la confiance qui vient y chercher sa force et sa consolation? Ainsi chacun fait l'éloge de la conduite qu'il tient, par la satire de la conduite qu'il ne tient pas. Ainsi l'on satisfait en même temps la malignité, qui se plaît à dire du mal des autres, et la vanité, qui fait qu'on aime à penser bien de soi-même.

Piété d'humeur; piété inconstante et volage. Faut-il s'en étonner? ils ne suivent que l'humeur : or rien n'est aussi changeant, aussi mobile que l'humeur; accoutumés à prendre tout vivement, à le quitter encore plus aisément; toujours enchantés de ce qu'ils se proposent de faire; on les verra, ces hommes, passer continuellement d'un système à un autre : système de dévotion; d'un projet à un autre projet; commencer tout et n'achever rien, se prêter à toutes les vertus, ne se fixer à aucune; et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cette inconstance affaiblit peu à peu l'amour de la vertu; on s'accoutume à changer; l'habitude de changer et de quitter souvent un bien pour un autre bien, donne insensiblement une malheureuse facilité à quitter le bien pour le mal; et à force de passer d'une vertu à une autre vertu, on ne vient que trop souvent à passer de la vertu au vice.

Piété d'humeur, piété aveugle et trompée. Saint Augustin l'a dit, notre cœur en impose à notre raison, et nos penchants sont ordinairement la règle de nos jugements. *Omne quod volumus sanctum est.* Est-on en place, on se fait un mérite de sa dureté, et on offre à Dieu tout ce qu'on fait souffrir aux hommes; est-on dans la dépendance, on se sait bon gré de ses murmures, de ses cabales, et l'on se flatte d'obéir à Dieu en désobéissant aux hommes qui tiennent la place de Dieu; aime-t-on la prière, on n'a point assez de larmes pour pleurer une distraction; on ne pensera point à pleurer l'indolence de son oisiveté, les amusements de son jeu, le faste de son luxe, les délicatesses et les raffinements de son amour-propre; est-on d'une humeur brusque et chagrine, on se reprochera une légère complaisance, on se pardonnera l'aigreur de ses haines, l'emportement de ses invectives, la licence de ses médisances, l'amertume de ses railleries; telle est l'humeur : les vertus qui la gênent lui paraissent des défauts; les vices qu'elle produit lui semblent des vertus.

Piété d'humeur, piété qui, loin d'édifier le monde, le blesse, le scandalise, et décrie la véritable piété. Vous le savez, d'où viennent ces préjugés du monde, si injurieux à la dévotion? si ce n'est de ce qu'on voit des dévots opiniâtres et entêtés, des dévots bizarres et capricieux, des dévots critiques et médisants, des dévots sombres et mélancoliques, des dévots durs et austères, des dévots jaloux et vindicatifs, des dévots oisifs et inutiles, des dévots curieux et inquiets, des dévots brusques et emportés, c'est-à-dire des dévots dominés par l'humeur, conduits par l'humeur.

Malheur, je le sais, malheur au monde injuste qui, jugeant de la vertu par ceux qui en font profession, de la dévotion par les dévots, lui impute des défauts qu'on apporte à la piété, et que la piété ne donne pas; des défauts qu'elle détruit, ou qui la détruisent : des défauts que l'on a, non parce qu'on est dévot, mais parce qu'on ne l'est pas assez. Malheur au monde critique, qui censure avec tant d'amertume des imperfections souvent pardonnables à la fragilité humaine, que devraient surtout pardonner des hommes dans qui ces défauts seraient presque des vertus. Malheur au monde d'imposture et de duplicité; il n'aperçoit, il ne condamne, il ne poursuit ces défauts que dans les personnes dévouées à la piété; devant lui le véritable crime n'est point ce qu'on a conservé de faiblesses, mais ce qu'on a quitté de vices; et bientôt on regagnerait son estime, si l'on pouvait se résoudre à multiplier ses défauts en renonçant à ses vertus. Malheur au monde d'aveuglement et d'erreur; il ne voit pas, il ne veut pas voir que l'homme le plus saint sera toujours homme, par conséquent toujours fragile; malheur au monde qui ne voit pas, qui ne veut pas voir qu'une vertu pure et sans mélange d'imperfection n'est point de notre condition; que ces défauts que l'on reproche à l'homme de piété, l'homme de piété se les reproche lui-même; il les condamne, il les pleure; par là ces défauts deviennent matière de mérite, et le mènent à la pratique des vertus. Malheur surtout au monde pervers et corrompu, qui cherche dans la piété de quoi s'autoriser dans son impiété; qui mettant en oubli mille exemples de courage propres à le confondre, ne se souvient que d'un exemple de fragilité qui le rassure; malheur au monde pervers, que tout scandalise, que rien n'édifie, qui ne pardonne point les défauts qu'il aperçoit, et ne profite point des vertus qu'on lui montre.

Malheur aussi, malheur à vous par qui la piété s'avilit et se dégrade. Mes frères, puis-je vous dire avec l'apôtre, vous habitez au milieu d'une nation méchante, elle compte vos pas, elle observe vos démarches, elle voit tout, elle n'excuse rien. L'honneur de la religion est entre vos mains : que vos mœurs fassent son éloge et ferment les bouches téméraires qui ont osé s'ouvrir pour blasphémer la sainteté de ses préceptes et la force de sa grâce. *Ut bene facientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.* (I *Petr.*, II, 15.) Sa gloire sera votre mérite; au lieu que si elle tombe dans l'opprobre, Dieu vengera sur vous sa religion déshonorée. Ces défauts d'humeur, de caprice ne fussent-ils rien en eux-mêmes, ils sont tout dans leurs suites, lorsqu'ils exposent la piété aux outrages du monde profa-

ne; et ne comptez pas que les vertus que l'humeur vous inspire l'emportent dans la balance sur les défauts qu'elle vous donne; ces vertus gâtées, corrompues par l'humeur, n'ont aucun mérite devant Dieu. Piété d'humeur, piété pleine de défauts; enfin, piété d'humeur, piété vide de mérite; dernière réflexion.

2° Car, ne nous y trompons pas, chrétiens, Dieu ne juge point ainsi que les hommes par les dehors, par l'apparence; le grand mérite à ses yeux n'est pas le mérite des œuvres, c'est le mérite du cœur; ce qui lui plaît en nous, ce n'est point ce que nous pratiquons de vertus à l'extérieur, c'est ce que nous lui rendons d'obéissance. Je ne dis pas assez: les actions les plus difficiles, les victoires les plus pénibles, les sacrifices les plus héroïques, tout cela ne peut avoir le mérite du salut, qu'autant qu'il coule du principe de la grâce, qu'il est inspiré par la grâce, qu'il est animé, épuré, ennobli, consacré par l'esprit de la grâce; doctrine que saint Paul développe admirablement dans l'*Epître aux Romains*, où il montre l'inutilité de la loi, et la nécessité de la grâce pour la justification; doctrine défendue contre l'orgueil des pélagiens, par saint Augustin et saint Prosper; doctrine confirmée par les décisions du fameux concile d'Orange, et du saint concile de Trente, lorsqu'ils disent anathème à l'homme présomptueux qui osera soutenir que, sans le secours de la grâce, il est possible d'acquérir quelque mérite de salut; pour avoir un mérite de salut, il faut donc que nos vertus viennent de Dieu, et qu'elles retournent à Dieu.

Ce caractère distinctif de la vertu chrétienne et évangélique ne se rencontre point dans les prétendues vertus inspirées par l'humeur. On évite les intrigues de la galanterie par fierté, par orgueil; on évite les dépenses folles du luxe et du jeu par intérêt, par économie; on se refuse à la licence, à la dissipation du monde par chagrin, par dépit; on s'interdit l'éclat des haines et des vengeances par mollesse, par indolence; on est sobre, chaste, retiré, doux, humain, pacifique par naturel, par humeur: ce n'est donc pas la vertu; c'est une inclination qui règne sur les autres inclinations; c'est un penchant qui s'élève au-dessus des autres penchants: l'orgueil, au-dessus du plaisir; le chagrin, au-dessus de l'enjouement et de la dissipation; la malignité, au-dessus de la complaisance; ou si c'est une vertu, c'est une vertu purement humaine; on n'obéit qu'à soi-même, on ne cède qu'à soi-même; on n'est conduit, on n'est retenu que par soi-même; de là n'eût-on aucun vice, on n'a cependant aucune vertu chrétienne; on paraît ne manquer à rien, et on ne fait rien; on a la réputation de servir Dieu, mais sans penser à lui, sans le connaître, et, pour ainsi dire, sans en être connu; on accomplit au-dehors toute justice, et on n'est pas véritablement juste, parce qu'on n'est juste que de cette justice que l'Apôtre appelle la justice de l'homme, on n'est pas juste de la justice de Jésus-Christ; et c'est sur cet article en particulier qu'on ne peut assez déplorer l'aveuglement de notre siècle; de ce siècle qui se vante d'avoir tant de lumières, tant de sagesse, tant de connaissances, et dont souvent toutes les lumières n'aboutissent qu'à l'égarer, toute la sagesse qu'à le tromper, toutes les connaissances, qu'à substituer par une erreur funeste la prudence des enfants du siècle à la prudence des enfants de salut. Jamais tant de systèmes de dévotion; jamais tant de raffinements sur la dévotion, tant de maîtres dans cette science de la dévotion; jamais on ne fut ou l'on ne voulut tant paraître dévot, jamais on ne le fut moins en effet: on a des vertus, quelles vertus? des vertus de goût, d'humeur, d'inclination, des vertus de choix, de prédilection, d'attrait particulier. On a de la piété, quelle piété? une piété qui, à la bien définir, n'est que le naturel tourné du côté de la dévotion; en quittant ses vices, on ne quitte rien de ses penchants, on se sépare du monde, sans se séparer de soi-même, on marche dans une autre route, on suit le même guide, l'humeur avait produit tous les égarements du pécheur, l'humeur règle toute la conduite du pénitent, et comme elle avait fait le caractère des passions, elle fait le caractère de la dévotion.

Une humeur inquiète et défiante, forme la dévotion trop timide, trop scrupuleuse, de ces âmes toujours agitées, qui, se défiant justement d'elles-mêmes, ne comptent pas assez sur Dieu, et qui, à force de craindre le mal, se rendent incapables de faire le bien; une humeur sombre produit ces dévotions dures et chagrines, qui semblent n'établir la piété que sur les ruines de l'humanité, et ne donner le cœur à la pénitence, qu'en l'ôtant à la charité.

D'une humeur présomptueuse, naissent ces dévotions entêtées et opiniâtres, qui ne pratiquent rien moins que l'Evangile, je veux dire, la docilité et l'humilité; une humeur curieuse et indiscrète, source et principe de la vaine dévotion de ces esprits frivoles, dont on dirait qu'ils ne pratiquent la vertu que pour le plaisir d'en parler, une humeur inconstante et volage: elle ne se montre que trop dans ces dévotions changeantes et mobiles qui donnent tour à tour des spectacles si différents. Aujourd'hui dans le silence et la retraite, demain dans l'épanchement et la dissipation; en certains moments, ferventes, scrupuleuses jusqu'à l'excès; aussitôt hardies, inconsidérées jusqu'au scandale; quelquefois à Dieu, sans aucune complaisance pour le monde; ensuite au monde, sans aucun respect pour Dieu... Une humeur molle et indolente, c'est à elle qu'il faut attribuer ces dévotions froides, languissantes, qui ne sacrifient à l'amour de Dieu que ce qui n'est point trop vivement ou souhaité ou regretté par l'amour-propre; une humeur fière, on l'aperçoit dans ces dévotions bassement jalouses d'une préférence, d'une attention, d'une légère distinction; elle se démasque dans ces personnes qui ne

marchent dans les voies de la piété, qu'autant qu'on les y invite en flattant leur vanité; dans ces personnes dont les hauteurs indécentes prétendent donner la loi et régner jusque dans les abaissements et les humiliations de la pénitence; qui s'aigrissent et s'irritent contre tout ministre de Jésus-Christ, qui refuse d'avilir le ministère par de lâches complaisances, et de nourrir, de fomenter des passions que sa vocation l'appelle à confondre et à détruire.

Si Jésus-Christ, dit saint Jérôme, conseille de quitter ses biens, de quitter tout ce qui nous aime et tout ce que nous aimons, ce n'est que pour nous amener à nous quitter nous-mêmes; dans les vues de ce Sauveur adorable, le renoncement au monde n'est que la préparation, n'est que la disposition; le renoncement à soi-même est le but et le terme; le renoncement au monde ne fait que le sage, que le philosophe; le renoncement à soi-même fait le chrétien : *Se ipsum offerre Deo proprium Christianorum est.*

Voulez-vous donc savoir, mes chers auditeurs, en quoi consiste pour chacun de vous, la véritable, la solide piété? Rentrez au fond de votre âme, voyez ce qu'il y reste de penchants, de désirs profanes et trop naturels; c'est à les déraciner, c'est à les détruire, c'est à les combattre, à les assujettir; c'est à vous donner les vertus évangéliques, que la nature ne vous donne pas, c'est à vous déprendre et à vous détacher de vous-même, que la grâce de Jésus-Christ vous appelle.

Femme hautaine et superbe, le christianisme ne consiste donc pas uniquement pour vous à éviter ces commerces, ces intrigues, ces éclats de galanterie qui révoltent votre fierté; il consiste à être moins sensible, moins délicate sur ce qui choque votre vanité, à vous contenter d'être sage, sans affecter tant de le paraître; à aimer la vertu plus que la réputation de la vertu; à défendre votre cœur contre ce même orgueil qui vous défend contre le plaisir.

Femme trop enjouée, trop dissipée, le christianisme ne consiste pas uniquement dans les égards de votre complaisance, dans le charme et la facilité de vos manières, dans les attentions de votre politesse, dans les ménagements de votre douceur et de votre modération; il consiste à vous tenir dans la retraite, à vous chercher, à vous retrouver vous-même dans la solitude, à prier, à méditer dans le silence, à souhaiter moins de plaire, dans la crainte que vous ne veniez à plaire trop.

Homme ambitieux, le christianisme ne consiste pas pour vous dans le seul mépris des richesses, dans la seule fuite des plaisirs, dans le seul amour du travail; il consiste à réprimer ces désirs inquiets, cet amour violent de la grandeur mondaine; il consiste encore à souffrir dans la paix de la charité chrétienne, les intrigues, les succès d'un concurrent, à oser mettre Dieu au-dessus de tout, à craindre un crime heureux plus que vous ne redoutez la disgrâce.

Homme avare et intéressé, le christianisme ne consiste pas uniquement à éviter les profusions de l'intempérance et de la volupté; il consiste à respecter le bien d'autrui selon les lois de la justice, à répandre le vôtre suivant les lois de la charité.

Ame vindicative et orgueilleuse, le christianisme ne consiste pas à rougir d'une bassesse; il consiste à ne point rougir d'une humiliation, à ménager la réputation de vos frères, et s'il le faut, à sacrifier la vôtre, à n'offenser personne, à pardonner quand vous êtes offensé.

Ame dominée par le respect humain, le christianisme ne consiste pas à pratiquer seulement les vertus qui demeurent dans le secret et l'obscurité; il consiste à pratiquer des vertus qui se montrent au grand jour, à édifier le monde, à honorer votre Dieu par une piété qui ne soit ni trop hardie, ni trop timide, ni trop empressée à se montrer, ni trop attentive à se cacher; qui ne cherche ni ne fuie l'œil des hommes, qui ne se propose que de plaire à Dieu, sans craindre de déplaire au monde.

Génie curieux et avide de savoir, le christianisme ne consiste pas même à éviter les seuls vices du cœur; il consiste de plus, à vous préserver des vices de l'esprit : j'entends cette sagesse hautaine et jalouse de l'indépendance qui ne veut croire qu'autant qu'elle parvient à connaître et à comprendre; j'entends cet attrait puissant de la nouveauté, qui fait aux enfants une honte de penser comme leurs pères, cette fière indocilité, toujours déterminée à contredire l'autorité, et qui n'est à l'erreur que parce qu'on lui commande la vérité.

Que vous dirais-je, chrétiens, et qui pourrait vous montrer par combien de ruses et de détours l'enfer et l'amour-propre se jouent de notre vaine piété? Ce que je sais, ce qu'il vous importe de ne point ignorer c'est que, selon la remarque de saint Jérôme, nous n'arriverons à Jésus-Christ que par le renoncement à nous-mêmes; que la vie de Jésus-Christ en nous n'est fondée que sur la mort à nous-mêmes; c'est que, selon la doctrine de saint Paul, la morale de l'Evangile n'est qu'une morale de renoncement à soi-même; l'homme chrétien, qu'un homme mort à lui-même; c'est qu'il n'y a point d'autre voie pour aller à Dieu que d'aller contre soi-même, point d'autre dévotion véritable, que la dévotion dans laquelle tout est de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ.

Apprenez donc, chrétiens, jusqu'à quel point vous devez vous oublier, vous renoncer, vous quitter vous-mêmes, jusque dans la pratique de la piété; sans cela, soins superflus, travaux stériles, vertus inutiles : ce qu'on fait de bien, on le fait mal, l'amour-propre se retrouve dans les choses qui y semblent le plus opposées; ce que la charité avait commencé la cupidité

l'achève, la nature reprend ce que la grâce lui avait ôté; si l'enfer ne peut empêcher vos vertus, il vous en fait perdre le mérite. Vous ferez peut-être ce que Dieu veut, mais dès là que vous ne le ferez pas comme il le veut, et parce qu'il le veut, il dira de vous ce qu'il disait des pharisiens vertueux par ostentation : *receperunt mercedem suam* (*Matth.*, VI, 2), ils ont reçu leur récompense. Car qu'importe qu'on agisse pour contenter les autres, ou pour se contenter soi-même; pour plaire au monde ou pour plaire à soi-même, on a toujours eu sa récompense dans le plaisir de se satisfaire, *receperunt mercedem suam*.

Et devons-nous être surpris que notre Dieu ne récompense pas ce qui n'est point fait pour Dieu ? devons-nous être surpris que Dieu demande ce que le monde exige, et disons-le à notre honte, ce que le monde obtient tous les jours? Vous le savez, auprès des grands il n'est point d'humeur qui ne se captive; la plus fière s'abaisse, la plus hautaine plie et rampe, la plus indocile cède et obéit, la plus farouche s'attendrit, la plus sombre s'humanise et se développe, la plus dissipée se retient et s'observe; la plus vive, la plus emportée se modère, la plus indolente s'agite et s'empresse; on applaudit à ce qu'on méprise, on s'élève, on s'humilie, on parle, on se tait, on approuve et on désapprouve, on fuit et on recherche au gré du maître ou du favori; leur humeur est l'humeur de tout ce qui les environne.

Si ce n'est pas là le vrai mérite, le mérite solide, n'est-ce pas le mérite utile? Dans la magistrature, dans les emplois, à la cour, dans les armées, combien de mérites gâtés, corrompus par l'humeur, détruits, effacés par l'humeur! un caractère hautain et indocile qui ne peut céder et plier à propos; un caractère prompt et ardent, qui ne peut dévorer un chagrin ou attendre une récompense; un caractère dur et austère qui ne peut se commander une complaisance ou dissimuler une faute; un caractère railleur et médisant, qui ne peut se refuser à une saillie piquante, à un bon mot; un caractère volage et ennemi de la contrainte, qui ne peut se faire à une certaine exactitude dans le service; un caractère grossier et impoli, qui ne peut se donner cet extérieur de manières qui supplée souvent au mérite, auquel le mérite supplée encore plus rarement: eût-on avec cela tous les talents, toutes les lumières, toute la probité, tout le courage, toute la sagesse, on n'est propre à rien ou, était propre à tout, on ne parvient à rien.

Aussi, la première maxime de la prudence et de la politique mondaine est que, pour se pousser, pour s'avancer dans le monde, il faut commencer par se dominer, par se posséder soi-même; que pour assurer sa fortune, le grand art est de s'assurer de soi même, et de se défaire de son humeur, afin de se faire à toutes les humeurs.

Or, ce qu'on fait pour le monde par les désirs de la cupidité, faisons-le pour Dieu par les désirs de la charité. Renoncer à soi-même pour le monde, c'est folie, puisque le monde n'a point de récompenses proportionnées à un si grand sacrifice; c'est s'avilir, c'est se dégrader, puisque par là on rend à la créature un hommage qui n'est dû qu'au Créateur. Renoncer à soi-même pour Dieu, c'est justice, puisque nous lui devons également tout ce que nous lui sommes et tout ce que nous avons: c'est religion et sainteté, puisqu'il est digne de ce sacrifice, et que sans ce sacrifice, il n'est rien dans notre conduite qui soit digne de lui; c'est sagesse, puisque si nous nous quittons pour Dieu, nous nous retrouverons en Dieu :*Qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam (Matth.*, XX, 38); puisque mourir à soi-même pour Jésus-Christ, c'est le moyen de vivre avec Jésus-Christ dans l'éternité, où nous conduise, etc.

SERMON V.

SUR L'ÉDUCATION.

Stans autem Jesus, jussit illum adduci ad se. (*Luc.*, XVIII, 40.)

Jésus s'arrêtant, ordonna qu'on le lui amenât.

Tel est l'usage que Jésus fait de sa puissance et de son autorité. Il ne paraît en Israël que pour y répandre les richesses de son amour et la plénitude de ses grâces; sa tendresse bienfaisante est l'asile des malheureux; loin de fuir ceux qui implorent son secours, il prévient leurs désirs et se fait une loi de les rendre heureux. Grands de la terre; rois dans vos empires; magistrats, dans les villes et les provinces; maîtres, parmi vos domestiques, c'est ainsi qu'à l'exemple de celui que vous représentez ici-bas, vous devez vivre, non pour vous, mais pour ceux qui sont soumis à votre pouvoir.

Vous surtout, pères et mères, vous, dont l'autorité est la plus ancienne et la plus pure image de l'autorité suprême; vous que l'Ecriture appelle les dieux visibles de votre famille, voilà votre modèle. En vous communiquant sa puissance, il vous a laissé ses exemples à imiter. Remplacez-le auprès du troupeau qu'il vous a confié; que dans votre tendresse, vos enfants retrouvent son amour. Ils sont à vous, mais vous êtes pour eux. Les former à la piété chrétienne, travailler à l'ouvrage de leur sanctification, c'est le plus important de vos devoirs, devoir fondé sur leur intérêt et sur le vôtre; devoir fondé sur leur intérêt, parce que le bonheur de vos enfants dépend de l'éducation chrétienne que vous leur donnerez. Ce sera le sujet du premier point de ce discours. Devoir fondé sur votre intérêt, parce que votre bonheur à vous-mêmes dépend de l'éducation chrétienne que vous donnerez à vos enfants : ce sera le sujet du second point. Pour développer ce sujet si essentiel de la morale chrétienne, implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

De l'éducation chrétienne que vous donnerez à vos enfants, dépend leur bonheur, et quel bonheur encore!

S'il était permis à un ministre de l'Evangile de considérer les intérêts du temps et les fortunes périssables de la terre, en parcourant l'histoire des âges et des empires, je vous ferais remarquer que les disgrâces éclatantes, ces révolutions terribles qui tant de fois firent l'étonnement des peuples, ont pris leur origine dans la mauvaise éducation de la jeunesse, et que peu d'hommes sont été coupables et malheureux, qui ne pussent reprocher à leurs pères et leurs crimes et leurs malheurs. Il me suffirait même de vous dire : *Respicite, filii, nationes hominum.* (*Eccli.*, II, 11.) Jetez les yeux sur les objets qui vous environnent; considérez les scènes funestes qui se jouent sans cesse sur le théâtre du monde; remontez à la source de tant d'aventures tragiques, qu'apercevez-vous? Des hommes à qui la mauvaise éducation ouvrit les routes du vice, et que le vice a précipités dans un abîme de malheurs; celui-ci élevé dans la mollesse, dans le luxe, dans le faste et les plaisirs, après avoir sacrifié à ses passions gloire, honneur, santé, richesses, devenu la fable, l'opprobre du monde, traîne dans l'infamie les misérables restes d'une vie honteuse et déplorable; celui-là abandonné à lui-même dès la jeunesse, dominé par la fureur du jeu, a vu sortir de ses mains l'héritage de ses ancêtres; rentré dans la poussière, importun à tous les hommes, odieux à lui-même, il ne vit que pour détester la fatale complaisance d'un père et d'une mère qui, par la crainte de troubler le bonheur insensé de ses premières années, ont fait tout le malheur de sa vie; l'un, que des parents fiers et hautains ont accoutumé à s'irriter de tout, à ne souffrir rien, vient de périr à la fleur de ses ans, victime infortunée d'une délicatesse mal entendue qu'il puisa dans leurs exemples et dans leurs maximes; l'autre, qu'un père avare remplit de la soif insatiable des richesses, après avoir ravagé la terre par ses concussions, nouvel Aman, il vient enfin d'être immolé à la haine des peuples. Tant de grands noms précipités dans l'oubli; tant de maisons illustres couvertes d'un opprobre éternel; tant de revers, de révolutions qui bouleversent les familles; tant d'hommes errants et fugitifs sur la face de la terre : pères et mères, voilà ce qui vous apprend à quels affreux périls une mauvaise éducation expose vos enfants. Mais des périls encore plus pressants, des intérêts bien plus solides doivent exciter votre vigilance; je ne vous parle plus du bonheur d'un petit nombre d'années, je vous parle du salut, de leur bonheur éternel attaché à l'éducation qu'ils recevront. Comment? C'est qu'il est difficile qu'ils ne se sauvent pas si vous leur donnez une éducation chrétienne; c'est qu'il est difficile qu'ils ne se perdent pas si vous ne leur donnez une éducation chrétienne. Reprenons.

1° Heureux donc, et mille fois heureux l'enfant que Dieu fit naître dans le sein d'une famille chrétienne. Les premières paroles qu'il entend sont des paroles de vie et de salut; ses yeux à peine ouverts à la lumière du jour, n'aperçoivent que des exemples de vertu; il ne se connaît pas encore, il connaît déjà le Dieu maître et arbitre du monde; sa langue se délie, elle forme des sons confus, elle est instruite à invoquer l'Auteur de la nature; il n'apprend à parler qu'en apprenant à le prier. Représentez-vous-le entre les bras d'une mère vertueuse : combien de fois, en essuyant ses pleurs, elle lui a dit, comme Blanche à saint Louis, que le péché est le seul mal digne de ses larmes; combien de fois, en lui prodiguant les soins et les attentions de l'amour le plus tendre, elle lui a répété avec la mère des Machabées, Dieu seul, ô mon fils, est votre véritable père; sa main compose le tissu de vos jours, tout vient de lui, tout retourne à lui, tout vit par lui, tout doit vivre, et s'il le faut, tout doit mourir pour lui : *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum.* (II *Mac.*, VII, 28.)

La raison, dégagée des nuages de l'enfance, jette ses premières lueurs. Des parents attentifs connaissent le prix de ces instants passagers et rapides qui leur offrent un cœur qui ignore l'ivresse et la séduction des passions; de ces instants précieux où la grâce du baptême dans toute sa pureté, prépare l'homme à recevoir les semences de la vertu. Ils se hâtent de lui peindre, avec les couleurs les plus vives, la majesté infinie du premier être, son autorité suprême, son pouvoir absolu, son immortel empire sur tout ce qui respire ici-bas.

Tantôt on le conduit dans nos temples, on fixe ses regards curieux sur le spectacle de nos augustes cérémonies, on lui en développe les mystères cachés, on l'accoutume à pénétrer au delà de l'écorce et de l'apparence, à voir à travers les voiles qui l'enveloppent, ce Dieu de gloire qui réside dans le lieu saint. Sur cet autel coule chaque jour le sang du Dieu qui vous a racheté; à l'ombre de ce tabernacle se renouvelle le sacrifice d'expiation offert sur le Calvaire; une hostie éternelle y meurt et y renaît sans cesse pour vos péchés; voilà les fonts où sont renfermées les eaux salutaires du baptême; là, vous avez reçu cette robe de l'innocence que Jésus-Christ viendra vous redemander au jour de ses vengeances. Ah! mon cher fils, plutôt perdre tout que de la perdre! Là, par l'organe de notre voix, vous lui avez juré une fidélité éternelle; les anges qui veillent à la garde du sanctuaire entendirent vos serments, ils les ont écrits au livre de vie. Vous serez jugé sur ce que vous avez promis : *teneatur vox tua in libro viventium; præsentibus angelis locutus es.* Voilà la terre qui renferme les cendres de nos pères: encore un moment, nous les rejoindrons dans

la nuit du tombeau : il nous ont tracé la route, nous allons y entrer après eux, vous ne tarderez pas à nous suivre. Aimez donc la vertu, suivez ses leçons ; tout le reste passe, la piété seule ne meurt point.

Tantôt retiré dans l'enceinte de la maison paternelle, on l'instruit dans sa religion ; il en apprend les principes, la sainteté, les lois, les obligations, les promesses, les menaces, les récompenses ; là, on lui peint la grandeur de Dieu, sa justice sévère, son amour tendre et bienfaisant, l'instabilité, le néant des choses humaines, le péril des richesses et de l'élévation, la vanité des plaisirs, la joie pure qui marche à la suite de la vertu, le repos de la conscience, préférable aux joies molles et tumultueuses qui enivrent les sens, qui enfantent les remords cruels et dévorants; la santé, la jeunesse, la vie toujours prête à s'enfuir, l'éternité qui s'avance à grands pas.

Que sera-ce si des parents chrétiens joignent à l'instruction une vigilance attentive? si, les yeux toujours ouverts sur les périls qui menacent une vertu naissante, ils écartent loin de leurs enfants les exemples du vice, les discours impies, les amis corrompus et corrupteurs, l'oisiveté, la mollesse qui donnerait aux passions le loisir de parler leur langage séducteur? Que sera-ce si la vigilance est soutenue par une conduite pleine de vigueur et d'autorité? Car l'expérience de tous les temps et de toutes les circonstances prouve que rien n'est plus vrai que cette maxime : Qui ne sait pas se faire craindre, pourra rarement, ne pourra même jamais se faire aimer. Que sera-ce s'ils savent réprimer les premières saillies de la cupidité, ramener à son devoir un jeune cœur qui commence à s'égarer? Si leur fermeté est tempérée par la douceur, s'ils savent également punir et pardonner à propos, rendre leur maison régulière et aimable; s'ils sont pères aussi tendres que maîtres vigilants et attentifs, alors le cœur s'ouvre de lui-même à leurs instructions. Quelle impression profonde firent sur l'esprit d'un de nos rois les leçons d'une mère qu'il aimait! C'est saint Louis. Jamais elles ne purent s'effacer de son souvenir, ces paroles vives et animées qu'elle lui avait tant de fois répétées dans son enfance. Ah! mon fils, vous savez combien vous m'êtes cher, je ne vis qu'en vous et pour vous; vous remplissez déjà le premier trône du monde, bientôt vous remplirez l'univers du bruit de votre nom : cependant je préférerais (quel spectacle pour une mère comme moi!) je préférerais de vous voir périr à mes yeux, à la douleur de vous voir offenser Dieu mortellement; il me serait moins triste de pleurer sur votre tombeau que de regretter votre innocence perdue. Oui, votre mort, qui dans un fils si cher m'enlèverait tout ce que j'aime, me serait moins amère que le péché qui, en vous séparant de Dieu, vous enlèverait tout ce que vous devez aimer. Le jeune monarque conçut qu'il ne pouvait trop redouter ce qu'une mère si tendre redoutait pour lui plus que la mort; dans le feu de l'âge, dans le tumulte des armes, dans les délices de la cour et du trône, le fils montra des vertus incroyables à qui pourrait ignorer la piété et les soins de la mère. Que sera-ce enfin si les instructions, si la vigilance, si l'autorité, si la tendresse sont appuyés par l'exemple? Enfants trop heureux, ne craignez que de perdre des parents si dignes de votre amour! leur piété me répond de la vôtre; ce qu'ils sont m'annonce ce que vous serez à votre tour. La sagesse n'est pas seulement née avec vous comme avec Salomon, elle était née avant vous, elle vous a reçus dans ses bras, elle a veillé autour de votre berceau, elle vous a nourris de son lait, le plus pur de son sang coule dans vos veines, elle guide vos pas, elle forme votre cœur, elle y fera régner la piété et la justice.

Car, je vous le demande, mes chers auditeurs, un enfant qui n'entend parler du péché que pour le détester ; du plaisir, que pour le craindre; de la religion, que pour la respecter; de Dieu, que pour l'aimer; un enfant qui ne sait que sa religion, que son devoir, que son Dieu, pourra-t-il se refuser à la vertu ? Souvenez-vous combien l'enfant est docile, que c'est une plante encore tendre que l'on plie comme l'on veut, une terre molle et humide propre à recevoir toutes les formes et toutes les figures, un ruisseau voisin de sa source, dont il est aisé de régler le cours ; souvenez-vous que cet âge semble emprunter toutes ses idées, tous ses penchants de ceux qui l'environnent. Comment donc résistera-t-il aux instructions soutenues par l'exemple, aux paroles secondées par les actions, à l'amour aidé par la crainte? Souvenez-vous combien il est facile de séduire les enfants, et pensez-vous qu'il soit impossible de les préserver de la séduction? Non, ce penchant pour le vice, avec lequel nous naissons, n'étouffe pas entièrement les principes de droiture, les sentiments d'honnêteté que Dieu a lui-même gravés dans nos âmes; ne négligez donc rien, veillez sans cesse, priez sur tout : la grâce de Jésus-Christ, plus efficace encore que vos soins et vos leçons, fortifiera le cœur pur et chaste de vos enfants contre la pente de la nature, qui nous entraîne si violemment vers le mal. Dieu secondera les enseignements de salut, il ôtera leur force aux enseignements de perdition, il les rendra inutiles. Vous persuaderiez-vous que vous ne pouvez être aussi bons maîtres de la vertu que du vice, et que vos enfants n'aimeront pas autant se sauver avec vous que périr avec vous?

Il est vrai, me direz-vous, que dans les premières années, il est aisé de les gouverner, de les contenir. Enfin l'âge vient, qui semble les affranchir de nos lois ; la bienséance, la raison, ne permettent plus de les gêner par une sévère contrainte ; alors il est des pas si glissants, des moments si périlleux, des conjonctures si fatales, qu'el-

les évanouissent les espérances du naturel le plus heureux et de l'éducation la plus régulière. Rien de plus ordinaire dans le monde que de voir les vertus de l'enfance effacées par les vices de la jeunesse.

Quoi! mes chers auditeurs, l'éducation la plus régulière ne suffit point à défendre les vertus de l'enfance contre les passions de la jeunesse, que sera-ce donc lorsque ces passions fougueuses, irritées par tant d'objets dangereux, trouveront un esprit plongé dans l'ignorance de la religion, un cœur vide de la crainte et de l'amour du Seigneur? Ah! si l'éducation la plus chrétienne laisse beaucoup à appréhender, une éducation négligée laisse-t-elle quelque chose à espérer?

Je le sais, après une enfance pure et chaste, on peut livrer sa jeunesse aux désirs des passions déréglées; mais je dis qu'un cœur accoutumé depuis longtemps à la piété, qu'un cœur intimement pénétré des grandes vérités de la religion, je dis qu'il ne commettra le péché qu'après bien des combats; qu'après l'avoir commis, il y trouvera une source d'ennui et d'amertume qui l'en dégoûtera. Dieu nous a donné des principes de raison, de probité et de pudeur qui ne s'effacent de l'âme que par la multitude des prévarications, si l'éducation chrétienne a développé ces principes, si elle a fait éclore ces semences de vertu, qu'il en coûte alors pour se déterminer au crime! On hésite, on balance, on flotte, on marche, on revient sur ses pas, on consent, on désavoue son consentement, on ne commet l'offense qu'en tremblant, on ne la commet qu'à demi, on se dispute le plaisir, on se reproche son infidélité, on rougit de sa perfidie: dès que la passion satisfaite languit et se tait, dès que le plaisir est expiré, le repentir s'élève, la douleur se forme, la conscience fait entendre sa voix, voix plaintive, voix funeste au crime, voix de trouble et de terreur; on ne sait plus ni où l'on est, ni ce qu'on est; on rappelle à son souvenir les jours sereins de l'enfance. Hélas! s'écrie-t-on avec le saint homme Job: *quis mihi tribuat ut sim... sicut fui in diebus adolescentiæ meæ?* (*Job*, XXIX, 24.) Qui me rendra la paix douce et pure de mes premières années? *Quando erat omnipotens mecum.* (*Ibid.*, V.) Dieu était à moi, j'étais à lui; il n'avait point de passions honteuses à me reprocher, je n'avais rien à craindre, mon cœur était innocent, mon cœur était tranquille: *quis mihi tribuat?...* Pressé par la douleur, entraîné par le remords, on vient se jeter aux pieds des ministres de Jésus-Christ, on leur annonce sa faiblesse par ses larmes plus que par ses paroles; à mesure que le péché sort de l'âme, on sent renaître la tranquillité, on ne craint plus que de cesser d'être ce que l'on est, que de revenir ce que l'on a été.

Consolez-vous donc, vous, qui, après avoir donné tant de soins à l'éducation d'un fils, le voyez sourd à votre voix, indocile à vos préceptes, voler partout où l'appelle l'espérance de satisfaire ses désirs déréglés. Vous verrez un jour la brebis égarée rentrer dans le bercail; vous verrez l'enfant prodigue baigner de ses pleurs les genoux de son père, vous verrez le disciple parjure expier, par des larmes amères, son infidélité passagère. Ce fils ingrat et fugitif semble avoir oublié vos leçons, elles sont éternellement présentes à son esprit; troublé, inquiet, agité, il porte partout le trait que vous lui avez enfoncé dans l'âme. Le feu de l'âge tombera, la vivacité des passions s'amortira, l'impétuosité, les saillies de la jeunesse feront place aux réflexions d'un âge plus mûr; la raison, la religion vous rendront celui que la passion vous enlève. Consolez-vous: une disgrâce, un revers, le spectacle d'une mort tragique, ranimera ce feu mal éteint, il rallumera ce flambeau qui fume encore.

Consolez-vous; que dis-je? ne vous consolez point que vous ne l'ayez ramené à Dieu. Que vos larmes coulent en la présence du Seigneur, que vos soupirs arrivent jusqu'à son trône: non, ce n'est point seulement à vos soins que Dieu attache le salut de vos enfants, c'est aux désirs de votre cœur, à vos vœux redoublés, à vos prières ferventes. Notre Dieu est un Dieu de bonté, il ne sera point insensible aux gémissements d'une mère en pleurs qui vient lui demander le salut de son fils, il sauvera cet enfant, non à cause de lui, mais à cause de vous: *non peribit filius istarum lacrymarum.* En quel état se trouve Augustin! Quels honteux égarements! que de désordres qu'on ne peut oublier, dont on n'ose presque se souvenir! Chaque jour enfante de nouvelles passions et produit de nouveaux crimes. Bientôt la corruption du cœur est suivie du libertinage de l'esprit, le nombre des erreurs répond au nombre des vices. La foi, la raison, la pudeur, tout a disparu. Ah! je vois Monique en pleurs! larmes puissantes, larmes fécondes, elles rendront à Augustin toutes ses vertus, elles donneront à l'Église le plus grand de ses docteurs: *non peribit filius istarum lacrymarum.* Oui, mes chers auditeurs, il est difficile, il est comme impossible qu'il périsse un enfant que des parents chrétiens s'obstinent à sauver comme malgré lui.

2° Mais n'est-il pas au moins autant à craindre qu'ils périssent, ces enfants que vous négligez de former à la vertu? M'arrêterai-je à vous peindre les périls qui environnent la jeunesse? M'écrierai-je avec saint Augustin: *O juvenes, flos ætatis, periculum mentis;* ô jeunesse, on vous appelle le bel âge, le printemps de la vie, la fleur des années, la saison des plaisirs: trop souvent vous devenez une source malheureuse de regrets et de douleur pour les âges qui suivent; vous n'êtes le temps des plaisirs, que parce que vous êtes le temps des passions et des vices: *o juvenes...* La vieillesse la plus lente, la plus glacée serait préférable à cet âge de feu et de vivacité qui fait naître les dangers sous vos pas. Hélas! tout est pour vous piége et séduction! Le

monde qui vous étale ses charmes trompeurs, et dont vous ignorez la perfidie; la jeunesse qui semble vous montrer, dans la longue suite des années, les plaisirs du vice avec le temps du repentir; les hommes qui flattent, qui irritent vos passions; l'enfer qui se hâte de corrompre l'aimable pureté de vos mœurs, pour s'assurer de vos derniers moments, en saisissant les premiers, des amis libertins, des livres impies, des exemples contagieux : *o juvenes...* Pour résister à tant d'ennemis puissants, il faudrait avoir la crainte de Dieu, l'horreur du péché, les maximes de la religion profondément gravées dans l'âme ; il faudrait s'être accoutumé à mépriser ce que les plaisirs ont d'agréable, à redouter ce qu'ils ont de funeste. Avec tout cela, il est si difficile de se soutenir, avec tout cela, quelquefois on ne se soutient pas. Que deviendra donc un enfant élevé dans une famille qui n'a du christianisme que l'apparence et la profession extérieure ? Que deviendra donc un enfant qui, étranger dans sa religion, connaît à peine le nom de Dieu qu'il adore, un enfant que des parents mondains ont abandonné à tout ce que l'amour du siècle peut inspirer de désirs frivoles? Que deviendra donc un fils qui n'a reçu, pour toute éducation, que les exemples d'un père débauché, intempérant, emporté, fier, hautain, ambitieux, avide de plaisirs ou de richesses? Que deviendra donc une fille à qui l'on n'a inspiré que le désir de plaire, de briller, de régner dans le monde; une fille dont la vanité fut nourrie par de lâches complaisances, par des parures indécentes, par des louanges empoisonnées; dont la raison fragile, chancelante, n'est soutenue ni par l'œil vigilant, ni par les exemples d'une mère chrétienne? Résistera-t-elle longtemps à ses propres passions et aux passions des autres? Que deviendra ce vaisseau livré à la fureur des flots ? au milieu d'une nuit obscure, sur une mer couverte d'écueils et de rochers, jouet des vents et de la tempête, tardera-t-il à faire naufrage ? Or, quelle ressource pour l'avenir dans un cœur qui ignore les doux plaisirs de la vertu, les espérances de la vie future, les biens et les maux de l'éternité ? Pour le maintenir dans l'innocence, il faudrait, de sa part, un prodige de fidélité; pour le retirer de ses égarements, il faudrait de la vôtre, ô mon Dieu, un miracle de votre grâce ! Sa vie ne sera qu'un tissu d'abominations ; les péchés de la jeunesse prépareront les voies aux péchés encore plus honteux de la vieillesse; le crime, selon l'expression de l'Écriture, pénétrera jusqu'à la moelle des os, il croîtra avec le nombre des années, il infectera tous les âges, il l'accompagnera jusques dans le tombeau ; on ne cessera de pécher qu'en cessant de vivre. Suites terribles, suites funestes, suites déplorables, mais suites trop certaines, trop ordinaires de la mauvaise éducation de la jeunesse. Je dis trop ordinaires, car c'est ici, mes chers auditeurs, le péché le plus commun, le péché propre de notre siècle : l'éducation des enfants entièrement négligée.

Et voilà, pères et mères, sur quoi j'ai de la peine à concilier votre conduite, je ne dis pas seulement avec votre foi, je dis avec cette tendresse pour vos enfants que vous leur vantez si souvent afin d'exciter leur reconnaissance, que vous vantez aux autres, afin de vous en faire honneur dans le monde, que vous vantez à vous-mêmes, en vous applaudissant d'avoir un cœur tendre et fidèle à ses devoirs. On dit qu'on aime ses enfants, et, content d'une oisive tendresse, on n'a pour leurs véritables intérêts, pour leur éducation, d'où dépend tout leur bonheur, on n'a qu'un zèle aveugle et sans lumières, un zèle frivole et imaginaire, un zèle tout mondain et tout profane, un zèle indolent et inappliqué, un zèle odieux, et par là dangereux, un zèle trop complaisant et trop timide, un zèle inefficace et stérile, un zèle même contagieux et funeste. J'entre dans un fonds inépuisable d'instructions : suivez-moi.

Zèle aveugle et sans lumière de tant de parents incapables de bien élever leurs enfants parce qu'ils ignorent ou qu'ils veulent ignorer jusqu'aux moyens qu'on doit employer pour réussir dans l'éducation de la jeunesse. Prenez garde, former l'esprit et le cœur des enfants, étendre leur raison et régler leurs désirs, leur donner la connaissance et le goût de la vertu. Quel ouvrage ! Quels talents demande-t-il ? Ou plutôt, quels talents ne demande-t-il pas? Tendresse pour faire naître l'amour; fermeté pour inspirer la crainte, bonté pour attirer la confiance, gravité pour entretenir le respect, autorité pour tenir dans la soumission, facilité pour rendre la dépendance aimable, sévérité qui n'a rien de rebutant, complaisance qui n'a rien de lâche, douceur qui sait punir et reprendre, fermeté qui sait tolérer et pardonner, vigilance à qui rien n'échappe, sagesse qui dissimule, et quelquefois semble ignorer tout, attention infinie à démêler leurs penchants, attention encore plus grande à leur cacher ses propres défauts, discours qui les instruisent, exemples qui les persuadent : les aimer et les punir, les punir et ne les pas irriter; leur laisser la liberté et empêcher la licence, s'accommoder à tous les caractères, se faire à toutes les humeurs; avoir, ou du moins emprunter presque autant de sortes d'esprit et de conduites qu'on a d'enfants à élever : car, comme toutes les plantes ne demandent pas la même culture, ainsi parmi les enfants ce qui serait utile à l'éducation de l'un, devient dangereux et funeste à celle de l'autre. Souvent dans le sein de la même famille se trouvent des génies bien différents; un esprit craintif et timide qu'il faut rassurer et enhardir, un esprit bouillant et impétueux qu'il faut réprimer, un esprit lent et tardif qu'il faut attendre, un esprit heureux, vif et plein de feu qu'il faut prévenir et devancer; un esprit sombre, dissimulé, qu'il faut accoutumer à la confiance; un esprit trop ouvert, trop facile,

qu'il faut rendre plus circonspect; un esprit bas et rampant qu'il faut élever, agrandir; un esprit fier et hautain, qu'il faut dompter et assujettir; un esprit dur, insensible, qu'il faut amollir, attendrir; un esprit jaloux qu'il faut calmer et ménager, un esprit doux qu'il faut conduire par l'amour, par les bienfaits; un esprit rebelle, indocile, qu'il faut retenir par la crainte, captiver par la terreur; que sais-je? tous ont un assemblage de défauts qui leur sont propres, de bonnes qualités qui leur sont personnelles. En vain vous espérez de réussir dans l'éducation de vos enfants, si vous ne savez connaître leur caractère et vous servir de ce qu'ils sont pour les rendre tels qu'ils doivent être; si vous n'êtes maître dans le grand art d'employer leurs bonnes qualités contre leurs défauts, de vous plier, de vous assortir à leurs inclinations afin de dominer leurs penchants. Or où sont-ils les parents qui savent tout cela, qui s'empressent à l'étudier, à le savoir?

On le sait peut-être, on ne le sait, on ne le sent que trop. Ce n'est plus un zèle aveugle et sans lumières, c'est un zèle frivole et imaginaire; on connaît les soins, les attentions, les ménagements, la vigilance que demande une éducation suivie et régulière. Or tant de peines, tant de soins sont incompatibles avec cette vie molle et indolente, avec cette vie d'affaires et d'intrigues, avec cette vie de jeu et de plaisir, avec cette vie mondaine et dissipée, avec cette vie de tranquillité et de repos, disons-le, avec cette vie de piété oisive, de prétendue dévotion qui plaît, qui enchante. On se décharge donc sur d'autres de ce fardeau pénible : sur qui? Sur des domestiques sans éducation, sans probité, sans religion, trop souvent capables de gâter le plus heureux naturel par leurs discours licencieux, par leurs maximes empoisonnées, par leurs exemples funestes, par leurs timides et basses adulations; trop souvent portés par l'intérêt de se rendre agréables, de se rendre nécessaires, à flatter les passions, à approuver les vices, à fomenter le libertinage d'un enfant, sur les débauches duquel ils appuient toutes les espérances de leur fortune. On se repose de ce soin sur des domestiques toujours incapables d'avoir assez de lumières pour les instruire, assez de grandeur d'âme pour leur inspirer des sentiments nobles et généreux, assez d'autorité pour se faire craindre et respecter, assez de tendresse pour vouloir, assez de génie pour pouvoir réussir dans une aussi grande entreprise. On s'en décharge, sur qui? Sur une main étrangère et peut-être inconnue. Livrés au caprice, à l'indifférence, aux passions d'un maître qui ne s'intéresse que faiblement à ce qu'ils doivent être, parce qu'il n'a aucun intérêt à ce qu'ils seront un jour, ces enfants malheureux ne connaissent que le nom de leur père; il n'éprouvent sa tendresse que par le prix qu'il donne pour les tenir éloignés, et par lequel il achète le droit de les oublier. Est-ce donc là ce que vous devez à vos enfants? Comment osez-vous confier leur religion, leur probité, leur esprit, leur cœur, à des hommes à qui vous ne voudriez pas confier leur fortune? Pensez-vous que ce que vous craignez de faire pour vos enfants d'autres le feront? Que l'étranger ne succombera point sous le fardeau dont la pesanteur épouvante et rebute la tendresse d'un père?

Je me trompe, ô mon Dieu! que d'immortelles actions de grâces vous soient rendues d'avoir préparé, d'avoir encore conservé un asile à la jeunesse dans le zèle de ces hommes désintéressés, qu'une charité surabondante dévoue aux besoins publics. Telles sont nos mœurs, que ce qui aurait fait le crime de nos ancêtres, fait maintenant nos vertus, et que le père ne peut mieux prouver son amour qu'en éloignant le fils, tant la maison paternelle est devenue un écueil redoutable à la vertu du premier âge.

On s'applique peut-être à élever ses enfants : zèle tout mondain, tout profane, on ne les élève que pour le monde, on ne les forme que pour le monde. On veut qu'ils n'ignorent ni l'art de se pousser, de s'agrandir dans le monde, ni les lois, les coutumes du monde, ni les usages, les bienséances du monde; la science de la religion, voilà ce qu'on leur permet d'ignorer, voilà sur quoi on les juge toujours assez habiles, assez instruits, souvent, je le dis à la honte des familles chrétiennes, voilà ce que les enfants oublient dans la maison paternelle, après l'avoir appris ailleurs; voilà sur quoi ils sont quelquefois plus savants que leur père, plus propres à lui faire des leçons qu'à en recevoir. Quelle impiété ! s'écrie saint Bernard, en même temps quelle cruauté ! Impiété envers Dieu, cruauté envers les enfants. On pense assez, on ne pense que trop à les établir dans le monde; on court, on s'empresse, on s'agite pour ouvrir à celui-là une brillante carrière dans la voie des armes, pour donner à celui-ci un rang distingué dans la magistrature, pour ménager aux autres de grandes richesses : *Alii militias, alii honores, alii divitias filiis provident.* Qui est-ce qui travaille à les faire entrer dans les voies de la piété, à leur assurer le trésor de la vertu, qui leur assurerait le cœur de Dieu? *Nemo filiis providet Deum.* On ne leur pardonnerait pas une faute légère contre la politesse, contre les lois du monde profane; on leur pardonne sans peine l'oubli de Dieu, le mépris de la religion, le scandale de leurs impiétés. Tous les défauts qui peuvent choquer le monde, déplaire au monde, faire obstacle à leur élévation dans le monde, on se hâte de les corriger, de les détruire; ces défauts qui ne déplaisent qu'à Dieu, qui ne choquent, qui n'irritent que Dieu, on les tolère, on les excuse, disons tout; ces défauts qui sont contre Dieu, dès là qu'ils sont selon le monde; qui déplaisent à Dieu, dès là qu'ils peuvent plaire au monde; qui nuisent au salut, dès là qu'ils peuvent servir à la fortune; on les approuve, on les nourrit, on les fomente : un père au-

bitieux ou avare s'applaudit à la vue d'un fils que le désir des honneurs, que la soif des richesses préparent à marcher sur ses traces, à soutenir la splendeur, à accroître l'opulence de sa maison. Une mère mondaine s'applaudit à la vue d'une fille qui a reçu le dangereux talent de plaire, elle s'admire, elle aime à se reconnaître dans cette beauté naissante; aussi fière des attraits de sa fille qu'elle le fut autrefois de ses propres charmes, elle se fait un plaisir, un honneur criminel de l'introduire dans les cercles, de la produire dans les assemblées, de la précipiter dans le grand monde pour nourrir sa vanité et son orgueil des louanges que sa fille y reçoit : *Nemo filiis providet Deum.*

D'autres, plus sages, plus chrétiens dans les sentiments, presque aussi coupables dans la conduite, travailleront à élever chrétiennement leurs enfants : ils n'y travailleront pas assez : zèle indolent et inappliqué; quelques instructions superficielles, quelques réprimandes légères qui semblent échapper à l'impatience, plus qu'elles ne semblent venir d'un dessein sérieux de les réformer; des avis, des conseils, des enseignements; nulle attention, nulle vigilance; parents amateurs d'un repos doux et tranquille, parents mondains et dissipés, ils savent toutes les nouvelles, toutes les aventures cachées, toutes les intrigues secrètes d'une ville, ils ne savent pas ce qui se passe dans leur propre maison. Je pourrais leur dire avec saint Jérôme : *Aperi aures, audi clamorem totius civitatis :* écoutez les discours de tout un peuple, apprenez de lui ce qu'il ne devrait pas savoir, ce que vous ne devriez pas ignorer. Déjà ce fils que vous croyez si sage, si attaché à son devoir, est connu dans le monde pour un débauché, pour un libertin; déjà on gémit sur l'excès de son dérèglement, on en prévoit les suites funestes, vous ne le savez pas, tout le monde le sait : *Audi clamorem totius civitatis.* Déjà cette fille qui vous paraît pleine de modestie et de pudeur a commencé de prêter l'oreille à des discours empoisonnés; déjà son cœur attendri, presque séduit, a laisé apercevoir la flamme qui le consume; on connaît dans le monde et son amour et celui qui en est l'objet; leur tendresse mutuelle n'est plus un mystère que pour vous; tous le savent, vous ne le savez pas, vous l'apprendrez bientôt par un éclat qui vous couvrira de honte et d'opprobre : *Audi clamorem totius civitatis.* Ah! que sert à vos enfants que vous leur appreniez la vertu, si vous n'en éloignez ceux qui leur apprendraient le vice? Il ne faut qu'un instant pour allumer un incendie qui ne s'éteindra point. A peine le Sauveur a fermé les yeux, que la tempête s'élève, la mer va engloutir le vaisseau qui porte les disciples. Souvenez-vous de cet avis du Sage : *In filia ... firma custodiam, ne inventa occasione utatur se* (*Eccli.*, XVI, 13.) N'abandonnez jamais ce que vous craignez de perdre. Souvenez-vous de l'infortunée Dina : *Egressa est autem Dina* (*Gen.*, XXXIV, 1), elle sort sans être accompagnée; que de larmes coûte à Jacob cette complaisance d'un moment! quels ruisseaux de sang couleront pour effacer l'injure qu'il a reçue!

Ceux-ci vigilants, attentifs verraient leur zèle récompensé par les succès les plus heureux, si leur zèle, trop austère, n'était un zèle trop odieux, s'ils ne rendaient leurs soins, leurs talents inutiles par une sévérité outrée, qui rebute, qui décourage, qui désespère. Leurs plaintes sont des reproches amers, leurs conseils sont des invectives sanglantes, leurs ordres des menaces cruelles. Ils ne savent ni avertir, ni encourager, ni récompenser, ni pardonner aux faiblesses de l'âge, ni se laisser fléchir par les prières et désarmer par les pleurs; leur maison, séjour de deuil et de larmes, retentit éternellement d'une voix d'indignation. Toujours nouvelles tempêtes, toujours nouveaux orages à essuyer. De là un fils est obligé de prendre le parti des armes pour chercher, dans le tumulte de la guerre, la paix qu'il chercherait vainement dans le sein de sa famille. De là une fille se jette dans la solitude, moins pour y trouver Dieu, que pour fuir une maison funeste. Parents durs et cruels, devez-vous être surpris qu'ils oublient que vous êtes leurs pères, lorsque vous paraissez oublier qu'ils sont votre sang? Prenez garde, disait l'Apôtre, de leur inspirer la haine et le désespoir : *Et vos, patres, nolite ad iracundiam provocare filios vestros.* (*Eph.*, VI, 4.) Reprenez-les comme le Seigneur nous reprend, avec douceur, avec patience; *educate filios in disciplina et in correptione Domini.* (*Ibid.*) Si vous aimez le salut de vos enfants, faites qu'ils vous aiment vous-mêmes; soyez maîtres de leur cœur afin de le gouverner à votre gré; prenez leur cœur, afin de le donner à Jésus-Christ; ayez soin de vous l'assurer par vos bienfaits, afin de l'assurer à Dieu par l'amour de la vertu.

Combien de parents qui, par l'amour d'un seul, s'attirent la haine de tous les autres! préférences si souvent injustes. Aujourd'hui plus d'un Esaü, sans autre avantage que celui d'être le premier-né, et sans autre mérite que le caprice d'un père bizarre, l'emporte sur Jacob. Préférences toujours odieuses. Je ne vous dirai point qu'elles sont une source fatale de discorde et de division, je vous dis seulement : si vous voulez le salut de vos enfants, unissez-les à vous, qu'ils soient unis entre eux par les liens d'une tendresse commune; ils sont tous votre sang, ils doivent vous être également chers; pensez que ceux qui sont le moins dignes de votre amour, sont par là même ceux qui ont le plus besoin de votre attention et de vos soins; pensez surtout que ces préférences, quelque justes qu'elles puissent être, n'aboutissent qu'à en perdre un par l'excès, et tous les autres par le défaut d'amour et de tendresse.

Ceux-là les perdent, je ne dis plus en ne les aimant pas assez, je dis en les aimant trop, en les aimant mal. Zèle trop complaisant, trop timide. On les instruit, on les

avertit, on les reprend, on n'ose aller plus loin. On serait ému par leurs plaintes, on ne pourrait soutenir leurs larmes. Ah ! que faites-vous ? Ignorez-vous que la molle indulgence du grand prêtre Héli lui coûta dans un jour sa propre vie et celle de ses enfants trop follement aimés ? Ne savez-vous pas que David, pour avoir pardonné le premier crime de son fils Absalon, vit bientôt le même fils usurpateur et parricide ? Pourquoi Dieu vous a-t-il confié son autorité, si ce n'est pour contenir par la crainte ceux que l'amour ne retient pas ? Avez-vous oublié le rang que vous tenez par rapport à vos enfants ? N'êtes-vous que leur ami ? n'êtes-vous plus leur père ? Vous les aimez : quel ennemi leur serait plus funeste qu'un père qui les aime trop ? *Qui parcit virgæ, odit filium.* (*Prov.*, XIII, 24.) Le père, dit le Sage, le père qui ne sait pas punir, ne sait pas aimer. Pensez à leur épargner, non les larmes de l'enfance, qui tarissent et sèchent bien vite, mais des larmes de réprouvé, qui couleront dans les siècles des siècles. Parce que vous les aimez, pour guérir une plaie profonde, vous voulez qu'on leur applique le fer et le feu, vous n'êtes point alors retenu par leurs cris ; craignez-vous moins pour eux la mort éternelle que la mort temporelle ? Ah ! que leur servira, même dans ce monde, que ce soit votre amour ou votre haine qui les ait perdus, déshonorés ? Ah ! que leur servira, surtout dans l'enfer, que ce soit votre amour et non votre haine qui les y ait précipités ? *Qui parcit virgæ, odit filium.*

D'autres rendront inutiles et l'instruction la plus suivie, et la vigilance la plus exacte, et l'amour le plus tendre, et l'autorité la plus sagement employée, par le défaut du bon exemple. Zèle inefficace ! étrange abus, mes frères, de vous flatter que vos enfants s'en rapporteront plus à vos discours qu'à votre conduite ! Je sais qu'ils doivent écouter vos leçons sans examiner vos mœurs ; je sais que malheur à eux si de vos conseils ils en appellent à vos actions ; je sais que les crimes du père n'excuseront point ceux du fils ; cependant, telle sera la pente et la faiblesse de ce premier âge, naturellement porté à l'imitation, qu'ils prendront la règle de leur conduite dans ce que vous faites, et non dans ce que vous dites.

L'Apôtre voulait que les pasteurs fussent exempts de tout soupçon, parce que sans cela leur zèle serait toujours un zèle stérile, *oportet .. irreprehensibilem esse.* (I *Tim.*, III, 2.) Quels succès peut attendre un père débauché, lorsqu'il conseille à son fils la fuite des plaisirs ? quels succès peut attendre une mère mondaine, lorsqu'elle vante à sa fille les avantages de la modestie, de la retenue et de la solitude ? *Oportet... irreprehensibilem esse.* Vos exemples, dit saint Grégoire, détruisent vos discours ; on aime mieux vous imiter que de vous croire. Qu'ils sont rares, s'écrie Salvien, qu'ils sont rares les enfants d'un père voluptueux, qui, avec l'héritage de ses richesses, ne recueillent pas l'héritage de ses passions, qui ne succèdent pas à ses vices comme à son nom et à son opulence ! *Pene omnes filii parentibus suis non magis in patrimonia quam in vitia succedunt, nec magis facultates paternas sumunt quam pravitates ;* la parole de l'Esprit-Saint y est expresse, continue-t-il ; dans le fils vous reconnaîtrez le père, la mère dans la fille ; *Sicut mater, ita et filia ejus.* (*Ezech.*, XVI, 44.) L'obéissance d'Isaac ne m'étonne point dans un fils d'Abraham ; les tribus captives porteront avec confiance leurs prières et leurs larmes aux pieds du jeune Tobie, sûres de retrouver le cœur du père dans le cœur du fils ; les Machabées se remplaceront les uns les autres pour reproduire tour à tour aux yeux des nations, le courage et le zèle de Mathathias ; les filles de la femme forte seront des modèles de sagesse et de pudeur, *sicut mater, ita et filia ejus ;* mais David adultère verra bientôt un fils incestueux ; David homicide verra bientôt un fils meurtrier de son frère, et à qui il ne manque que l'occasion d'un parricide. Athalie portera dans la maison de Juda les scandales, l'impiété de la maison d'Israël ; le sang de David, une fois corrompu par le sang de Jézabel, n'enfantera guère que des profanateurs, jusqu'à ce que le Dieu vengeur l'ait purifié par le feu qui réduira en cendres le trône où il est assis : le père revit dans le fils : *Mortuus est et quasi non est mortuus ;* ou s'il n'arrive que trop souvent que les enfants des justes deviennent pécheurs, il arrive encore plus rarement que les enfants des pécheurs soient justes : *Sicut mater, ita et filia ejus.* Enfin, voici le mystère d'iniquité trop commun dans notre siècle ; zèle contagieux et funeste ! loin de travailler au salut de ses enfants, on travaille à leur perte. Combien de pères, par leurs railleries libertines, par leurs discours impies, les enhardissent à mépriser la religion, à se jouer des choses les plus saintes ? C'était à vous de former cet enfant à la vertu, et par les scandales d'une vie toute mondaine, toute païenne, vous irritez ses passions, vous le familiarisez avec le vice, vous l'encouragez à secouer le joug de la pudeur et de la foi : vous ne lui parlez que du bonheur et de l'avantage des richesses, que de l'éclat, de la splendeur de la gloire mondaine. Craignez-vous que la cupidité ne lui tienne pas assez tôt ce langage corrupteur ? voulez-vous épargner au démon la peine de le séduire ? O ciel ! on semble n'avoir des enfants que pour leur transmettre l'héritage de ses désordres ; on ne se contente pas, dit saint Bernard, qu'ils soient nés dans le péché, on veut les nourrir du péché, les infecter du péché, les asservir au péché : on ne se contente pas d'être impie, on veut perpétuer son impiété dans une postérité coupable ; on veut du fond de son tombeau continuer ses injustices, ses usures, ses débauches, ses projets d'ambition et de vengeance : on veut offenser Dieu par

ses enfants quand on ne pourra plus l'offenser par soi-même.

Quand le docteur des nations s'écriait avec tant d'énergie : *Si quis autem suorum, maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit* (*I Tim.*, V, 8) : le maître qui néglige le salut de ses domestiques a apostasié dans la foi. Qu'aurait-il dit des pères qui négligent le salut de leurs enfants? qu'aurait-il dit des pères qui travaillent à perdre leurs enfants ? il n'en a point parlé. De pareils crimes ne se trouvaient point dans l'Eglise naissante ; il était réservé à ces derniers jours du monde, penchant vers son déclin, à ces jours de corruption et d'iniquité, de voir de pareils scandales : ce n'est donc point dire assez qu'ils ont apostasié dans la foi, qu'ils sont des déserteurs de l'Evangile ; ennemi de la croix de Jésus-Christ et des âmes qu'il a rachetées par son sang ; vous êtes le ministre et l'organe du démon ; vous servez sa fureur, vous entrez dans ses desseins : vous lui préparez des victimes et ces victimes sont vos propres enfants : *Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis.* (*Psal.* CV, 37.)

Cependant, vous osez dire que vous aimez vos enfants, vous les aimez et vous ne tremblez point sur l'affreux péril auquel leur âme est exposée, et vous creusez vous-mêmes sous leurs pas le précipice où ils périront pour une éternité. Vous les aimez! mais comme les païens aiment leurs enfants, pour le temps et non pour l'éternité ; pour la terre et non pour le ciel; pour le monde et non pour Dieu. Vous les aimez ! oserais-je le dire, et n'en serez-vous point effrayés? Puissiez-vous l'être et ne l'oublier jamais ; vous aimez vos enfants comme le démon les aime, pour les gâter, pour les séduire, pour les corrompre, pour les damner, pour les précipiter dans des malheurs sans fin. Vous aimez vos enfants ! et plût au ciel qu'ils fussent l'objet de votre haine ! Oui, père indigne, quand vous inspirez à ce fils cet esprit d'intérêt, d'ambition, de libertinage qui vous domine ; oui, mère mondaine, quand vous conduisez cette jeune personne à des assemblées où règnent la mollesse et la galanterie ; où elle apprend ce qu'elle ne devrait jamais savoir et ce qu'elle aura tant de peine à oublier ; quand vous cessez d'éclairer sa conduite, de veiller sur ses démarches, de rompre des liaisons dangereuses à sa vertu ; une mort prématurée qui, tranchant le fil de leurs jours, les déroberait à votre funeste tendresse, leur épargnerait bien des crimes et des malheurs. Vous aimez vos enfants ! étrange contradiction ! on les aime jusqu'à leur immoler le repos de sa vie, sa santé, ses plaisirs, sa conscience, le salut de son âme : on ne les aime pas assez pour vouloir, pour oser, pour savoir faire leur véritable bonheur ; on ne les aime donc que pour les perdre, que pour se perdre avec eux ; je dis pour se perdre avec eux, puisque si leur bonheur dépend de l'éducation chrétienne qu'ils recevront, il n'est pas moins vrai que votre véritable bonheur dépend de l'éducation chrétienne que vous leur donnerez.

SECONDE PARTIE.

Votre bonheur dépend de l'éducation chrétienne que vous donnerez à vos enfants : je dis le bonheur de la vie présente ; le bonheur de la vie future.

1° Le bonheur de la vie présente. Souvent, disait Tertullien, notre Dieu ne daigne pas troubler cette prospérité passagère qui enchante l'impie : à ses yeux la vie la plus longue n'est qu'un instant qui fuit avec rapidité ; l'éternité seule peut suffire à sa colère ; il est le Dieu de la patience parce qu'il est le Dieu de tous les siècles : *Patiens quia æternus ;* cependant, il est des crimes qui, par leur énormité, accélèrent les vengeances célestes : tel est en particulier le crime dont les pères se rendent coupables en négligeant l'éducation de leurs enfants ; l'indignation du ciel ne tarde pas à éclater, Dieu se venge ; comment se venge-t-il ? Ah ! mes chers auditeurs, c'est ici que s'accomplit visiblement et à la lettre l'oracle de l'Esprit-Saint : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur* (*Sap.*, XII, 17), ce qui a fait votre crime fera votre supplice ; vous péchez dans vos enfants et par vos enfants; Dieu vous punira en eux et par eux.

Dieu vous punira dans la personne de vos enfants, parents prévaricateurs ; possédés de ce fol amour, enivrés de cette aveugle tendresse qui, selon la remarque du Sage, montra au monde étonné les premières horreurs de la superstition païenne ; vos enfants sont devenus la divinité à qui vous osez sacrifier votre conscience, votre salut, votre religion, votre Dieu ; par combien de soins, de fatigues, de travaux sans cesse renaissants ; sur combien d'injustices peut-être et de crimes vous élevez l'édifice de leur grandeur et de leur fortune : avec quelle joie vos yeux charmés voient chaque jour se développer les grâces de leur enfance, les agréments de leur jeunesse, les richesses de leur esprit, l'éclat de leur beauté, leurs talents pour le monde ? Insensés, vous vous égarez en de vaines espérances ; voilà, dit le Prophète, voilà que ce Dieu qui, dans une paix profonde, considère les démarches des hommes répandus sur la terre, voilà que du haut du ciel il a jeté sur vous ses regards pénétrants : *Ecce vigil et Sanctus de cœlo descendit* (*Dan.*, IV, 10) ; il a fait entendre la voix de sa fureur : *Clamavit fortiter* (*Ibid.*, 11), il a dit : Qu'on le coupe jusque dans ses racines, cet arbre qui commence d'étendre au loin ses branches et son ombre : *Et sic ait, succidite arborem* (*Ibid.*) ; que ses feuilles dispersées servent de jouet aux vents et à l'orage : *Excutiet folia;* qu'il soit arraché, le rejeton que pousse cette tige coupable : *Et dispergite fructus ejus.* (*Ibid.*) Père ingrat, Dieu vous l'a donné cet enfant, objet d'un si tendre amour ; vous ne pensez qu'à le donner au monde, qu'à le pousser, qu'à l'établir, qu'à l'agrandir dans le monde ; vous ne pensez qu'à le

remplir de l'esprit, des principes et des maximes du monde. Dieu saura retirer ses bienfaits et reprendre ses dons : jugement de miséricorde sur ce fils dont la mort prévient les iniquités et assure le bonheur éternel : *Raptus est, ne malitia mutaret intellectum ejus* (*Sap.*, IV, 11), jugement de colère et de justice sur un père infidèle. Sédécias environné d'une nombreuse postérité ne doute point que son sang ne possède pour des siècles le sceptre de Juda : le Seigneur l'a juré, la maison de Sédécias ne sera qu'une affreuse solitude ; le sein de la terre s'ouvre pour ensevelir jusqu'au dernier des enfants de ce prince impie; le glaive ennemi moissonnera dans un seul jour ces fleurs qui ne font que de naître : *In memetipso juravi, dicit Dominus, quia in solitudinem erit domus hæc.* (*Jerem.*, XXII, 5.) Père infortuné, venez pleurer sur le tombeau de ce fils chéri; venez arroser de vos larmes ses cendres froides et glacées; ou plutôt, père trop coupable, ne pleurez que vos crimes. C'est vous, c'est votre mollesse, votre indolence, votre vanité; c'est votre amour profane qui a coupé la trame de ses jours : vous l'auriez enlevé à la grâce de votre Dieu, il l'enlève à votre tendresse : pour confondre un adorateur sacrilége, il a été forcé de réduire en poudre cette idole tant adorée : *In solitudinem erit domus hæc.*

Que dis-je, ô mon Dieu ! votre main n'est plus nécessaire à notre punition ; vous pouvez vous reposer sur nous-mêmes du soin de vous venger ; nos passions vous servent de foudre et de carreaux : *In solitudinem erit domus hæc.* Pères, vous vous pressez de jeter vos enfants dans le monde, vous les abandonnez presqu'en naissant à l'égarement de leurs désirs ; jeunes e inconsidérée, elle avale à longs traits le poison enchanteur de la volupté : hélas ! ce poison contagieux tarit souvent en un moment la source de leurs jours. Nous les voyons tomber au commencement de leur course, tant de familles illustres ; nous les voyons sur leur déclin et au penchant de leur ruine les plus anciennes et les plus augustes maisons ; combien de grands noms qui bientôt ne vivront plus que dans nos histoires? *In solitudinem erit domus hæc.* Grands du monde, riches du monde, effrayés de votre solitude dans vos palais, au milieu de vos trésors, vos regards épouvantés n'apercevront qu'un vide affreux ; vous verrez aussitôt des héritiers presqu'inconnus s'approcher de vous comme pour vous demander votre dépouille; vous entendrez la voix de vos aïeux vous reprocher d'avoir fermé leur tombeau pour toujours : *In solitudinem erit domus hæc;* vous resterez seuls à pleurer et la perte de vos enfants et votre fatale complaisance qui les a perdus : *In solitudinem erit domus hæc;* encore moins à plaindre que tant d'autres que Dieu punit, non plus dans leurs enfants, mais par leurs enfants devenus les ministres de sa vengeance.

Enfants ingrats, fardeau pénible pour un père bienfaisant, pour une mère tendre et passionnée. David, après avoir soutenu dans la paix et le silence mille disgrâces cruelles, fut près de succomber sous celle-ci : un fils méconnaissant fit à son cœur une plaie profonde que les années ne purent fermer.

A Dieu ne plaise que je prétende excuser un vice, l'horreur de la nature, le scandale de la religion, l'objet de tous les anathèmes, de toutes les malédictions du ciel et de la terre. (*Jerem.*, XVII, 21.) Mais, pères et mères, écoutez-moi, reprend le Prophète, de quoi vous plaignez-vous? *Quid dices*, l'ingratitude de vos enfants n'est-elle pas votre ouvrage? N'emploient-ils pas contre vous ce qu'ils ont appris de vous? *Tu enim docuisti eos adversum te.* (*Jerem.*, XIII, 21.) Je ne parle point de ces parents cruels et barbares qui les tenant éternellement plongés dans la douleur et dans les larmes, semblent ne leur avoir donné la vie que pour leur faire mille fois souhaiter la mort ; je ne parle pas de ces parents fiers, hautains, impérieux, qui du titre de père ne font sentir que l'autorité, sans en montrer la tendresse ; de ces parents austères qui leur envient les plaisirs innocents de la jeunesse, et les font gémir dans l'ennui d'une dure captivité : je ne parle point de ces parents avares qui ne savent point accorder, qui ne savent que refuser ; qui par leur dureté outrée les forcent à des emprunts ruineux, à des bassesses flétrissantes, à des commerces également dangereux pour l'innocence, pour la fortune et pour la réputation. Je ne parle point de ces parents bizarres et capricieux qui, dans un grand nombre d'enfants, en choisissent un pour être l'objet de leur tendresse, et condamnent tous les autres à devenir la victime d'une prédilection insensée : préférences injustes et funestes, qui n'ont que trop souvent rappelé sur la scène du monde les malheurs de Joseph avec les fureurs jalouses des fils d'Israël ; je ne parle point de ces parents follement prodigues et dissipateurs, qui ne laissent à des enfants malheureux d'autre héritage que l'exemple de leurs plaisirs, que l'envie et l'impuissance de continuer une vie de faste et de délices à laquelle ils sont accoutumés ; je ne parle pas de ces hommes que je n'ose appeler du nom de père; tyrans d'une famille qui plie à regret sous leur pouvoir odieux, ils font la destinée de leurs enfants sans consulter leur inclination, sans attendre les ordres du ciel ; ils retiendront dans le monde ceux que Dieu appelle à la solitude ; ils contraindront celui-ci de s'exiler à l'ombre du cloître ; on les verra lever un bras sacrilége sur un Isaac, que Dieu ne demande pas et qui ne se donne pas. Une vie qui n'est qu'un tissu de malheurs, est-elle un bienfait si digne de reconnaissance ? et lorsqu'on n'aime pas, doit-on demander de l'amour? je vous parle à vous, parents qui savez aimer, qui êtes si dignes qu'on vous aime : vous n'eûtes que de la tendresse, vous ne trouverez que de l'indifférence ; votre main

ne s'ouvrit qu'aux bienfaits, leur cœur ne s'ouvre qu'au mépris, qu'à l'indocilité : je ne crains cependant pas de vous le dire, *Tu enim docuisti eos adversum te.*

Il fallait, dit le Seigneur, il fallait me donner leur cœur, j'aurais su vous le conserver : entre mes mains, docile à la voix du sang, souple aux ordres de la religion, tendre, reconnaissant, son amour aurait été le prix de votre amour; vous me l'avez ôté, ainsi vous lui avez donné l'exemple de l'ingratitude et de la rébellion ; il l'a imité, il est pour vous tel que vous avez été pour moi : *Tu enim docuisti eos adversum te;* vous me l'avez ôté, à qui l'avez-vous donné? au monde, à ce monde superbe, qui enhardit à secouer le joug de la dépendance ; à ce monde perfide, accoutumé à profiter des bienfaits, et à s'en servir contre le bienfaiteur ; à ce monde ingrat, qui sait demander les grâces, qui ne sait point les reconnaître : *Tu enim docuisti eos adversum te.* Vous me l'avez ôté, à qui l avez-vous donné? à la cupidité : or comment voulez-vous que la tendresse naturelle tienne longtemps contre la fougue et l'impétuosité des passions; votre autorité captive leur orgueil ; votre vigilance gêne leurs plaisirs; vos richesses sont devenues nécessaires à leur luxe, comment votre vie ne leur serait-elle pas importune et odieuse? *Tu enim docuisti eos adversum te :* ne vous plaignez donc que de vous-mêmes ; un fils sage et vertueux est toujours un fils docile et reconnaissant : leur piété aurait fait votre bonheur, leur éducation négligée fait tout le malheur de votre vie ; craignez encore qu'elle ne fasse le malheur de votre éternité.

2° En effet, lorsqu'il sera venu le jour des vengeances, si vous êtes coupables de la perte de vos enfants, quel asile vous dérobera aux anathèmes de Jésus-Christ, aux anathèmes de l'Eglise, aux anathèmes de vos enfants?

Aux anathèmes de Jésus-Christ, prenez garde ; Jésus-Christ est leur père bien plus que vous; il les a rachetés de son sang, ils sont les enfants de sa douleur ; à peine sont-ils nés que vous venez lui en faire hommage, les lui présenter, afin qu'ils renaissent à la vie de la grâce ; il les reçoit de vos mains, il les purifie, il les adopte, il les marque au sceau de la nouvelle alliance ; lavés de leur iniquité, enrichis des dons du Ciel, il vous remet ce dépôt précieux, ce trésor, son unique héritage, cette âme qu'il a acquise par son sang, *quam acquisivit sanguine suo.* (*Act.*, XX, 28.) Il vous dit : comme la fille de Pharaon le disait à la mère de Moïse, en confiant à ses soins l'enfant qu'elle venait d'arracher au naufrage : *Accipe, ait, puerum et nutri mihi;* (*Exod.*, II, 9); conservez-moi cette âme, élevez-la pour moi, apprenez-lui quel est mon amour, combien je suis digne de sa tendresse : *Accipe, ait, puerum et nutri mihi.* Il viendra vous la redemander ; ou est-elle? qu'en avez-vous fait ? rendez-la-moi telle que vous l'avez reçue : la reconnaîtrez-vous, ô mon Sauveur ! c'était le temple de l'Esprit-Saint, elle est habitée par l'esprit impur ; c'était le siége de la candeur et de la vérité; pervertie par le mensonge et l'adulation, elle fuit, elle déteste tout ce qui ne la flatte pas, tout ce qui peut l'éclairer; elle était marquée au sceau de la grâce, elle porte le caractère, l'empreinte du péché ; elle était l'objet de votre amour, on ne vous présente qu'un objet de colère et d'indignation. Ah, père cruel et perfide, Jésus-Christ vous avait associé en quelque façon à sa qualité de rédempteur; il voulait que vous fussiez avec lui le sauveur de vos enfants; vous avez choisi d'être le ministre, le coopérateur du Démon plutôt que de Jésus-Christ ; vous avez choisi d'anéantir sa rédemption, plutôt que de l'achever; vous avez détruit l'efficace de sa croix, la vertu de sa grâce, les mérites de sa passion ; rendez-lui compte du sang de vos enfants et du sang de votre Dieu : *sanguinem vero ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III, 20.) Comment soutiendrez-vous les plaintes, les reproches, les anathèmes de l'Eglise ? je dis de l'Eglise scandalisée par les déréglements de vos enfants, déshonorée par la licence de leurs mœurs, gâtée, corrompue par la contagion de leurs exemples.

Eglise de Jésus-Christ, chère et sainte Sion ! le prophète qui arrosait de ses pleurs les ruines de l'ancienne Jérusalem, trouverait-il assez de larmes pour pleurer votre humiliation et vos malheurs ! Grand Dieu, que sommes-nous, que serons-nous bientôt, si votre main propice n'arrête et ne fixe parmi nous la foi, prête à fuir une terre où elle reçoit chaque jour de mortels outrages ! voyez tant d'hommes impatients de séduire et d'être séduits, courir au-devant du crime, se disputer la gloire de porter les derniers coups à la religion expirante; voyez leurs spectacles devenus plus que jamais des écoles publiques de libertinage et d'impiété; voyez leur jeunesse devenue un âge de délire et d'ivresse, qui met toutes les bienséances à n'en point observer, toute la sagesse à n'être point sage, et à se moquer de la sagesse : voyez leur vieillesse devenue des jours d'amertume et d'ennui qui, changeant la conduite sans changer le cœur, rendent l'homme sage sans mérite, ou le laissent vicieux sans plaisir : leur prudence n'est plus qu'un génie de duplicité et d'imposture : habile à se tracer une science de mensonge, à consacrer par la politique les crimes utiles à la fortune, leur prétendue raison n'est que l'égarement d'une sagesse inquiète et présomptueuse, qui fuit la vérité pour ne pas tomber dans l'erreur; leur probité n'est qu'un vain étalage d'équité mondaine, tous les jours démenti par la corruption secrète du cœur, et par les perfidies éclatantes de la conduite.

Voyez la justice captive dans les détours du barreau, la bonne foi bannie du commerce; la mollesse et l'indolence s'introduisent et viennent quelquefois dormir

jusqu'à l'ombre du sanctuaire ; la volupté marche à la suite du guerrier, la pudeur et la probité, la raison et la religion, la foi et les mœurs, l'honnête homme et le chrétien, tout périt, tout disparaît, tout s'évanouit autour de nous.

Permettez-moi de citer un auteur profane (Quintilien), il parle sur ce sujet avec une force, une énergie qui vous toucheront : il voyait la licence, l'avarice, la volupté introduites dans Rome ; il présageait la chute prochaine de ce grand empire qui, après avoir soumis par la force de ses armes tant de peuples et tant de royaumes, allait tomber sous le poids de ses vices. O Romains, s'écriait-il, vous ne trouverez plus dans vos enfants le courage de vos ancêtres ! quels soins prenez-vous de leur transmettre ce précieux héritage ? qui de vous s'applique à former leur esprit et leurs mœurs ? que dis-je ? plût au ciel que les parents ne fussent pas eux-mêmes les corrupteurs de la jeunesse ! plût au ciel que la vertu des enfants n'eût rien à redouter des vices des pères ! *Utinam liberorum mores ipsi non perderemus.* Nous laissons languir leurs premières années dans le sein des délices, *infantiam statim deliciis solvimus :* quelle pudeur devons-nous attendre d'une fille qu'on accoutume à se parer avant qu'elle se connaisse ; à qui l'on vante la beauté comme l'unique ornement ; le talent de plaire, comme l'unique mérite de son sexe et de son âge ? quelle sera un jour l'avidité insatiable pour l'or et l'argent dans le fils, auquel on loue sans cesse les richesses plus que l'équité, l'opulence plus que la probité, les biens plus que les vertus ?

Malheureux enfants ! ils voient les folles amours, l'intempérance outrée, les haines sanguinaires d'un père impie ; ils entendent les chansons dissolues qui font la joie de nos repas : *convivium obscœnis canticis strepit.* Ils apprennent à être vicieux avant que l'âge ait pu leur apprendre ce que c'est que le vice ; ils s'y accoutument avant de le connaître, et ils le connaissent sans espérance, presque sans pouvoir s'en corriger, après s'y être accoutumés de si bonne heure : *discunt hæc miseri, antequam sciant vitia esse.*

Ensuite Rome demande des juges intègres, des soldats intrépides, des citoyens vertueux ; elle est indignée de ne pas voir renaître les beaux jours de sa gloire et de ses triomphes. Non, ce n'est point ainsi que fut élevée cette vaillante jeunesse qui fonda la puissance romaine sur les débris des nations : que les pères nous retracent les mœurs de Rome naissante, les enfants nous rendront les jours de Rome triomphante ?

Ah, chrétiens ! en faisant le portrait de son siècle, ne représente-t-il pas le nôtre ? Sous le plus grand de nos rois, sous l'immortel Henri, nous vîmes cet empire chancelant près d'être enseveli sous ses ruines, ne trouver que de faibles et impuissants défenseurs dans une jeunesse amollie par les délices !

Pourquoi m'arrêter à citer un écrivain profane, l'Apôtre ne le dit-il pas : *Si radix sancta, et rami sancti* (*Rom.*, XI, 16) ; si la tige était saine, les branches ne seraient point viciées : d'enfants libertins, on ne peut faire que des magistrats vendus à l'iniquité, des maris débauchés, des épouses infidèles, des prêtres scandaleux ; mais écoutez, pères et mères, ce que Dieu vous dit par la bouche du prophète : *Nunquid super his non visitabo ?* (*Jerem.*, V, 9.) Toutes les injustices de ce fils avide et puissant, toutes les débauches de ce fils sensuel et voluptueux, tous les scandales de cet indigne ministre de mes autels, tous les crimes de cette fille mondaine et sans pudeur, tous les outrages faits à ma religion, à mon église, tous ces amas d'iniquités retomberont sur vous ; tous ces péchés deviendront vos péchés propres et personnels, parce que vous avez pu, parce que vous avez dû les prévenir. *Nunquid super his non visitabo ?*

Enfin comment soutiendrez-vous les reproches, les anathèmes de vos enfants, lorsqu'ils diront à Dieu ce que saint Cyprien leur fait dire, *parentes habuimus parricidas ;* ils ne nous ont donné la vie du corps que pour nous ôter la vie de l'âme ; ils nous ont laissé ignorer notre religion ; plus instruits, nous aurions été moins vicieux, leur lâche complaisance, leur molle paresse a laissé un libre cours à nos passions ; le scandale de leurs discours et de leurs exemples nous a enhardis, nous a accoutumés au péché. Vengez-vous, Seigneur, vengez-nous, *et vindicas sanguinem nostrum* (*Apoc.*, VI, 10) ; ils ont oublié votre loi sainte, ils nous en ont inspiré l'oubli fatal ; ils vous ont offensé, ils nous ont appris à vous offenser ; si nous sommes condamnés à vous perdre pour toujours, à languir, à brûler dans des feux éternels, nos crimes et nos malheurs, tout est leur ouvrage : aurions-nous encore le désespoir de les voir heureux ! ils nous ont placés dans l'enfer, ils seraient placés dans le ciel ! où serait votre justice ? vengez votre sang indignement profané, vengez notre sang lâchement vendu à l'enfer : nous périssons par eux, qu'ils périssent avec nous ; leurs crimes nous ont perdus, nos péchés doivent les perdre, *et vindicas sanguinem nostrum.* N'en doutez point, Dieu exaucera leurs cris, vous passerez une éternité entière à pleurer inutilement le salut de vos enfants négligé sur la terre.

Je vous conjure donc de les méditer, ces paroles terribles, *sanguinem ejus de manu tua requiram* (*Ezech.* III, 18) : vous serez responsables de leur conduite autant que de votre propre conduite ; votre vertu est attachée à leur vertu ; vous n'entrerez point dans le ciel si vous n'avez travaillé à les y faire entrer avec vous : en vain vous apporterez au tribunal de Dieu les bonnes œuvres accumulées, les prières ferventes, la patience dans la disgrâce, la modération dans les plaisirs, la fuite du monde, l'abondance des aumônes, cela n'emportera point la balance ; voilà de quoi

sauver le solitaire, il ne suffit point pour sauver un père : si vos enfants périssent par votre faute, votre âme sera la victime de leur âme perdue : vous donnerez vie pour vie, sang pour sang, âme pour âme, éternité pour éternité : *sanguinem ejus de manu tua requiram;* si vous les aimez, si vous vous aimez vous-mêmes, travaillez donc à les sanctifier; faites que Dieu règne sur eux, afin qu'avec eux vous puissiez régner dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

SUR LE SCANDALE.

Quidam autem ex eis dixerunt, in Beelzebuth principe dæmoniorum ejicit dæmonia. (*Luc.*, XI, 15.)

Quelques-uns d'entre eux dirent, il chasse les démons au nom de Béelzébuth prince des démons,

Ces hommes que la prévention, le faux zèle, l'orgueil, et la corruption du cœur; ces hommes que la haine, la jalousie, rendaient si hardis à contredire la doctrine de Jésus-Christ, à décrier ses miracles, à soulever l'esprit du peuple contre le Dieu Sauveur; plût au ciel que nous n'eussions pas la douleur de les voir renaître, et se perpétuer dans ces hommes de scandale, qui, par l'impiété de leurs maximes, par la contagion de leurs exemples, font une guerre continuelle à Jésus-Christ et à son Evangile! péché de scandale, d'autant plus redoutable qu'il n'est pas moins facile de le commettre qu'il est funeste de l'avoir commis. Malheur, disait Jésus-Christ, malheur à l'homme qui donne le scandale! *Væ homini illi per quem scandalum venit!* (*Matth.*, XVIII, 7) et le comble du malheur, ajoutait le Sauveur, c'est que le scandale qui cause tant de ravages, et que suivent des vengeances si terribles, est un mal presque nécessaire dans le monde : *necesse est... ut veniant scandala!* (*Ibid.*) Anathème à l'homme qui scandalise le monde : *væ homini illi per quem scandalum venit.* Anathème au monde, parce que dans le monde tout est scandale : *væ mundo a scandalis.* (*Ibid.*) Deux anathèmes que les ministres de l'Evangile, selon la remarque de saint Chrysostome, ne doivent jamais séparer; l'un ajoute une nouvelle force à l'autre. Quelque énorme que soit le péché de scandale, il serait moins à craindre s'il était plus rare; mais un péché qui attire toutes les malédictions du ciel, et qui est si répandu sur la terre, un péché que la pénitence la plus austère peut à peine réparer, et un péché que la vertu la plus attentive peut à peine éviter, voilà ce qui demande toutes nos précautions, et toute notre vigilance.

Je reviens donc; et renfermant mon discours dans le plan que Jésus-Christ a daigné nous tracer, je dis avec ce Sauveur adorable : Vous, hommes de scandale, tremblez! pourquoi? parce qu'aucun pécheur n'est aussi coupable aux yeux de Dieu, que le pécheur qui est à ses frères une occasion de péché : *Væ homini illi per quem scandalum venit;* vous qui vous flattez d'être exempts du péché de scandale, tremblez! pourquoi? parce que rien n'est si ordinaire dans le monde que d'être à ses frères une occasion de péché : *Væ mundo a scandalis.* Scandale, péché énorme! peu d'hommes en ont une juste idée. Scandale! péché commun! peu d'hommes en sont exempts. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que le scandale, ce péché si commun et si peu connu dans le monde? Pour vous en donner une idée juste et exacte, je le considère par l'opposition essentielle et infinie qui se trouve entre le scandale et la plus grande, la plus noble vertu du christianisme, je veux dire le zèle apostolique. Le zèle, ce chef-d'œuvre de la grâce, ce miracle du pur amour, ce feu céleste qui ne consume que les âmes héroïques : ce que le zèle est dans l'ordre de la grâce et de la vertu, le scandale, permettez-moi cette expression, le scandale l'est dans l'ordre du vice et du péché; en sorte (concevez ma pensée, elle va composer le fond de cette première partie), en sorte que pour connaître le scandale, il ne faut que connaître le zèle, le mérite, les succès, les récompenses du zèle, règle et mesure de la malice, des effets, des châtiments du scandale. Egalité parfaite entre la sainteté du zèle et le péché du scandale, entre les succès du zèle et les effets du scandale, entre les récompenses du zèle et les châtiments du scandale. Suivez-moi, jamais matière plus importante ne mérita votre attention.

1° Oui, mes chers auditeurs, si vous voulez connaître l'homme de scandale, étudiez l'homme de zèle; c'est là, c'est dans le cœur de l'Apôtre que vous trouverez des traits propres à vous peindre l'horreur du scandale; pensez donc à ce que peut avoir de mérite devant Dieu le zèle le plus pur dans son principe, le plus vif et le plus impétueux dans ses transports, le plus intrépide dans les périls, le plus ferme dans les disgrâces.

Rappelez-vous ces prophètes de la loi ancienne, qui, dans les jours de nuage et de prévarication, furent le soutien de la religion chancelante; les Isaïe, les Jérémie, ces hommes que l'Ecriture appelle les hommes du Dieu des armées; qui, loin de se laisser entraîner au torrent de la superstition, faisant sans cesse entendre aux tribus infidèles les menaces du Très-Haut, les forcèrent si souvent à rougir des frivoles divinités qu'elles adoraient, et à honorer par leur crainte et par leurs remords le Dieu qu'elles avaient abandonné.

Voyez surtout ces hommes qui au bruit du tonnerre sortent du milieu de Sion; le feu qui vient de descendre du ciel s'est fixé dans leur cœur; portés sur les ailes de cette flamme rapide, ils franchissent les terres et les mers; ils volent de l'Orient à l'Occident, du Midi au Septentrion; pleins du Dieu qui les anime, ils ne voient point les dangers qui naissent sous leurs pas; ils oublient tout, ils semblent oublier jusqu'à leur propre

salut, pour en laisser le soin au Dieu qu'ils font régner dans le monde.

Vous ne concevez rien, mes chers auditeurs, de si grand, de si noble que cette activité, que ces transports du zèle apostolique; le ciel peut-il rien produire de plus pur, de plus saint? mais l'enfer a ses prodiges qui, par l'excès de leur impiété, imitent les miracles de la grâce. Il enfante des vices qu'il peut opposer aux plus grandes vertus, et l'homme de scandale suffit à le consoler et à le venger de l'homme de zèle. Raisonnons : pourquoi le zèle tient-il le premier rang entre les vertus chrétiennes? c'est, répond saint Thomas, parce que le zèle est une plénitude, une surabondance d'amour, par lequel l'homme apostolique, sans se borner à sa sanctification propre et personnelle, sort de lui-même pour travailler à sanctifier les autres. Or, qu'est-ce que le scandale? le docteur angélique nous l'apprend : c'est une fureur, un emportement de vice et de libertinage qui, du cœur où il règne, cherche à se répandre dans tous les cœurs. De là, que suit-il? le voici, chrétiens : c'est que le scandale est lui-même un zèle, mais un zèle d'erreur et de péché, un zèle de vice et de corruption; un zèle qui, si vous exceptez la sainteté du motif et de l'objet, porte tous les caractères du véritable zèle : l'homme de scandale est l'Apôtre du vice, comme l'homme de zèle est l'Apôtre de la vertu. Il oppose zèle à zèle, ministère à ministère, apostolat à apostolat : le scandaleux et l'Apôtre combattent l'un contre l'autre; je ne dis point assez, c'est surtout dans la ressemblance qui les unit, que consiste l'opposition qui les sépare : l'homme de zèle et l'homme de scandale combattent l'un comme l'autre, dans une carrière différente, ils courent avec une ardeur égale.

Cependant, ne vous y trompez pas, je ne veux rien outrer : je ne prétends pas que la ressemblance entre l'homme de zèle et l'homme de scandale consiste en ce que l'homme de scandale ait toujours pour premier objet la ruine des âmes, ainsi que l'homme de zèle a pour premier objet leur sanctification. Je prétends seulement, avec saint Thomas, que le scandale, considéré dans sa nature, est autant un péché contre la charité, que le zèle est une vertu selon la charité. Le plus ou le moins de corruption dans le cœur, de perversité dans les desseins et les intentions, de connaissance et de lumières dans l'esprit, augmente ou diminue le péché du scandale, comme le plus ou le moins de pureté, de vivacité dans les désirs, de courage et d'activité dans le travail et les périls, relève ou affaiblit le mérite du zèle. De lui-même et par lui-même le scandale est aussi funeste à la religion que le zèle est utile à la piété. De lui-même et par lui-même, l'homme de scandale ne fait pas moins contre Dieu, que l'homme de zèle ne fait pour Dieu ; concevez-le, mes chers auditeurs, et plût au ciel que ce que je vais dire fût étranger à notre siècle! Je l'avoue, dans des jours moins tristes, je craignais que les portraits que je traçais ne parussent être plutôt l'ouvrage du zèle, que le sentiment rend quelquefois trop facile, trop prompt à s'inquiéter, que de la raison instruite par l'expérience. J'ai vu avec douleur ces jours fuir, disparaître, et faire place à des jours plus coupables; et si vous n'ignorez pas les calamités de la religion, vous jugerez que je n'ai point su peindre, avec des couleurs assez vives et assez fortes, la licence de tant d'hommes de scandale, qui ne pensent, ne parlent, n'écrivent, ne dogmatisent, et n'aiment à déployer le génie et les talents, que pour saper les fondements de la foi et des mœurs, que pour répandre dans les esprits le fanatisme de l'incrédulité, et verser dans les cœurs le poison de la volupté : puisse leur orgueil détrompé, rougir des éloges flétrissants qu'ils ne doivent qu'à la reconnaissance des passions dont ils travaillent à étendre l'empire! Puissent-ils se laisser toucher et attendrir par les soupirs, par les pleurs de la religion, dont tout le crime à leurs yeux ne peut être que de demander trop de vertus! Qu'ils voient et qu'ils jugent quelle gloire est la plus pure, la plus noble, et la plus digne d'une grande âme, d'un vrai philosophe, d'un citoyen vertueux; ou la gloire de l'homme de zèle, uniquement occupé à sanctifier la terre, ou la gloire de l'homme de scandale, indignement occupé à la séduire, à la pervertir.

L'homme de zèle ne vit que pour Dieu, que pour maintenir son culte, pour étendre son empire, pour venger, pour défendre sa gloire. Les saints aiment Dieu; l'Apôtre ne se contente pas de l'aimer s'il ne le fait aimer. Or l'homme de scandale est autant au-dessus du pécheur que l'Apôtre est au-dessus du saint : le pécheur viole la loi de Dieu, le scandaleux la détruit; le pécheur ne rend pas à Dieu le tribut d'obéissance qu'il lui doit; le scandaleux, dit Job, soutient contre Dieu une guerre impie et sacrilége : *Contra Omnipotentem roboratus est.* (*Job*, XV, 25.) Tel que ces génies de faction et de cabale dont parle le Sage, qui, par leurs ligues et leurs complots, bouleversent les Etats et foulent aux pieds l'autorité légitime, pour mettre le tyran à la place du maître : *Homines pestilentes dissipant civitatem.* (*Proverb.*, XXIX, 8.) Tel, selon le prophète Isaïe, l'homme de scandale méprisant le Dieu qu'il doit adorer, veut devenir la divinité qu'on adore : *Lingua eorum et adinventiones eorum contra Dominum.* (*Isai.*, III, 8.) Son cœur, ajoute le prophète Jérémie, son cœur a oublié Dieu; il emploie tout son esprit à le faire oublier : *Qui volunt facere ut obliviscatur populus meus nominis mei.* (*Jerem.*, XXIII, 27.) Hommes hardis à se vanter de leurs crimes, et insolents à les produire en public, hommes adroits à parer leurs faiblesses des plus belles couleurs, et à répandre sur la vertu le ridicule et l'opprobre qui devraient être le partage du vice; hommes qui abusent de leur autorité et de votre complaisance pour vous entraîner dans

les voies de leurs cupidités : sous un maître injuste ou voluptueux, des domestiques qu'une conscience d'abord droite et timide, mais faible et chancelante, ensuite gagnée, enhardie par l'intérêt, seront forcés de se prêter aux plus coupables projets, de se charger des plus odieuses confidences, de conduire les plus honteuses intrigues, et de vendre leur éternité pour conserver leur fortune : un grand dans le monde, un ami utile, un protecteur puissant, n'auront pour vous des égards, des attentions, des ménagements, qu'autant que vous cesserez d'en avoir pour Dieu ; si vous voulez leur plaire, osez lui déplaire ; pour arriver à leurs bienfaits, commencez par partager leurs crimes ; des esprits libertins et débauchés tendront sans cesse de nouveaux piéges à la simplicité et à la pudeur; leurs discours ne seront que des leçons d'incrédulité, leurs mœurs que des exemples d'irréligion. Aussi zélés contre Dieu que l'apôtre l'est pour Dieu, ils ne lui laisseront d'adorateurs que ceux qu'ils ne pourront lui enlever : *Qui volunt facere ut obliviscatur populus meus nominis mei.*

L'homme de zèle est le coopérateur et le ministre de Jésus-Christ pour la sanctification des âmes ; l'homme de scandale est le coopérateur et le ministre de l'enfer pour détruire l'efficacité de la croix et de la rédemption de Jésus-Christ ; maîtres d'une morale de licence et de dépravation, qu'ils entreprennent de substituer à l'Evangile du Dieu Sauveur, ces génies corrompus ne rougissent point d'opposer leurs exemples à ses exemples, leurs maximes à ses maximes, leur autorité à son empire, leurs railleries à ses vengeances : venez donc à travers les flots de sang qui arrosent la montagne sainte ; venez jusqu'au pied de la croix les disputer à Jésus-Christ, ces âmes si tendrement aimées, si chèrement achetées, venez les arracher de ses bras, venez offrir aux derniers regards de ce Dieu mourant la scène la plus tragique ; Joseph, Benjamin, enlevés à Jacob; l'audacieux Joab qui se montre à David fumant du meurtre d'Absalon ; un fils plus cher qu'Isaac, périssant sous les yeux d'un père plus tendre qu'Abraham. Ah ! chrétiens, si la religion ne connaît point de plus grand mérite que le mérite de l'Apôtre qui gagne, qui donne les âmes à Jésus-Christ, quel crime plus énorme, que le crime du scandaleux, qui sacrifie à l'impiété les âmes auxquelles Jésus-Christ a sacrifié sa propre vie ? Sur quel autre homme que sur l'homme de scandale coulaient les larmes de saint Paul, lorsqu'il considérait les ravages que causaient déjà dans l'Eglise ces esprits séducteurs qu'il appelait, en pleurant, les ennemis de la croix de Jésus-Christ : *Flens dico, inimicos crucis Christi.* (*Philipp.*, III, 18.)

L'homme de zèle est ici-bas la plus noble image du Dieu des vertus et de la sainteté ; point de vice qu'il n'attaque, point d'abus qu'il ne combatte, point d'erreur qu'il ne confonde : l'élévation du pécheur ne le rend point timide à s'élever contre le péché : le crime sur le trône entend les reproches de Jean-Baptiste; l'homme de scandale est, selon l'expression de saint Paul, l'imitateur de l'esprit de ténèbres et de péché : *Cujus est adventus secundum operationem Satanæ.* (II *Thess.*, II, 9.) Comme lui persécuteur des saints, ennemi de la piété, destructeur de la religion, homicide des âmes, il aura souvent autant et plus d'empressement à les pervertir que l'Apôtre à les sanctifier. Point d'âme simple qu'il ne surprenne, d'âme crédule qu'il ne trompe, d'âme timide qu'il n'épouvante ; point d'âme irrésolue qu'il ne détermine, d'âme sans expérience qu'il ne jette dans le précipice, d'âme faible qu'il ne pousse, qu'il n'entraîne dans l'abîme. L'Apôtre se fait tout à tous pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ ; pour les perdre, le scandaleux prendra toutes les formes, il empruntera toutes les figures ; s'agit-il d'amollir une âme ferme dans le devoir, d'imposer silence à la voix de la conscience et de l'honneur, de triompher de la pudeur et de la raison; que de souplesses, de manéges et d'insinuations ; quelle constance, quelle persévérance à vaincre les obstacles ; combien de fois, aussi désintéressé dans les projets de séduction que l'Apôtre dans les projets de sanctification, sans autre penchant, sans autre attrait que la haine de la vertu, on donne le scandale uniquement afin de le donner ! Je me trompe, il n'appartient qu'au juste de s'oublier, de se renoncer; mais, j'ose le dire, à peine y a-t-il autant de grandeur et de noblesse dans le désintéressement de l'homme de zèle, qu'il y a de crime et d'abomination dans l'audace qui anime l'homme de scandale. Les impies, dit saint Jérôme, ne peuvent souffrir la piété ; ils ne cherchent qu'à l'anéantir, pour ensevelir, s'ils le pouvaient, les remords de leur conscience, et l'opprobre de leurs vices sous les ruines de la vertu. Nous le voyons tous les jours dans le monde ; dès là qu'un homme a secoué le joug de la foi, de disciple, il ne tarde pas à s'ériger en maître du libertinage ; effrayé, épouvanté de sa solitude il cherche à se rassurer par le nombre ; il travaille à persuader les autres, afin de se persuader lui-même : dans l'espérance de dissiper les doutes qui l'agitent par la sécurité qu'il inspirera, il raille la crédulité, il insulte à la docilité par mille saillies d'une imagination que met en mouvement et qu'allume la passion ; il tourne en ridicule l'humble soumission de la sagesse chrétienne, et pouvant dire, avec saint Paul, quoique dans un autre sens, qu'il n'a point de désir plus pressant que d'amener tous les esprits à le suivre dans la route où il marche, il ne sera point tranquille, qu'il n'ait donné à sa faible conviction le secours, l'appui d'une conviction étrangère : *Opto.... omnes.... fieri tales qualis et ego sum.* (*Act.*, XXVI, 29.) A peine une jeune personne est sortie des voies de la pudeur et de la modestie, du recueillement et de la prière, des lectures saintes et de la fréquentation des sacrements, qu'elle s'irrite contre

toute piété, parce qu'elle y voit la censure de sa conduite présente, parce qu'elle lui retrace une image trop fidèle de sa conduite passée. Sollicitations, discours, exemples, critique, satire, rien ne sera épargné pour faire des imitateurs de son inconstance : *Opto.... omnes.... fieri tales qualis ego sum;* ou s'il est quelque âme assez intrépide pour résister à l'orage, elle sera un objet de haine pour les cœurs impies dont on est assuré de perdre l'estime, à mesure qu'on la mérite ; pour les cœurs qui, pleins des fureurs de l'enfer, ne peuvent ni se dégager de leurs vices, ni vous pardonner vos vertus. Hommes dévoués, vendus à l'iniquité, ils comptent pour rien d'être les esclaves du péché, s'ils n'y joignent l'honneur insensé d'en être les modèles; ils ne sont pas seulement pécheurs et grands pécheurs, l'homme de scandale est, à proprement parler, l'homme de péché : *Homo peccati* (II *Thessal.*, II, 3); il en a tous les caractères tracés par saint Paul : l'orgueil insensé, pour contester à Dieu ses droits et son empire : *Qui adversatur et extollitur supra omne quod est Deus.* (*Ibid.*, 4.) L'opposition à la grâce et à la Rédemption de Jésus-Christ à sa doctrine, à ses vertus, à ses miracles, à sa gloire, aux honneurs qu'on lui rend; comme si la haine personnelle, ou l'émulation et la rivalité l'enivraient du désir de renverser ses temples, d'anéantir son culte, de s'asseoir sur son autel, et de régner à sa place dans son sanctuaire, *qui adversatur;* le talent de séduire et de perdre les âmes, *in omni seductione iniquitatis.* (*Ibid.*, 10.) Je dis le talent de perdre les âmes; car tel est le pouvoir, telle est la contagion du scandale, que ses victoires ne sont pas moins rapides, ses conquêtes moins étendues que les triomphes du zèle le plus heureux : second trait d'opposition tout à la fois, et de ressemblance entre l'homme de zèle et l'homme de scandale; égalité parfaite des succès du zèle et des effets du scandale.

2° N'attendez pas, mes chers auditeurs, que je m'arrête à dépeindre les succès du zèle apostolique. Qui de nous ignore que par le ministère des apôtres s'accomplit l'oracle de Jésus-Christ; que du haut de sa croix il appellerait les nations, et que les nations lui répondraient par l'hommage d'une prompte soumission? La terre arrosée de leurs larmes et de leur sang, enfante tout à coup un peuple nouveau; le cœur humain, tiré du sommeil léthargique qui pendant tant de siècles l'avait joué par des songes coupables, rougit en même temps et de ses dieux et de ses passions. Vous représenterai-je les obstacles, les périls que les apôtres trouvèrent à chaque pas dans cette carrière du zèle; les échafauds dressés, les feux allumés, toute la fureur des peuples soutenue de toute la puissance des princes, et le monde devenu chrétien malgré le monde? Vous montrerai-je l'éclat que répandaient sur la religion les mœurs des chrétiens, et la terre presque aussi sainte que le ciel? Jours heureux! jours de paix et d'innocence! jours d'autant plus dignes de nos regrets, que peut-être nous ne les regrettons pas! hélas, sont-ils donc passés pour ne plus revenir? que sommes-nous? qui êtes-vous? j'ai pensé vous appeler chrétiens; j'aurais profané ce nom auguste, que déshonorent des vices et des passions dont ce nom seul ferait une censure que vous ne pourriez soutenir sans rougir de vous-mêmes, sans vous indigner contre vous-mêmes. Quelle terre est plus remplie d'idoles que la terre du Dieu d'Israël? Quel peuple est moins le peuple saint que celui qui en porte le nom? où les haines sont-elles plus violentes, les amitiés plus perfides? où l'ambition est-elle plus vive, l'oisiveté plus molle et plus indolente? où les amours sont-elles plus folles, les débauches plus outrées? où l'intérêt est-il plus avide? où la politique est-elle plus fourbe? où les passions, qui font le plus d'outrage à la raison et à l'humanité, règnent-elles avec plus de licence que dans le sein de l'Evangile? C'est au milieu de nous qu'il devrait paraître, le Prophète à qui la douleur fournit des expressions si touchantes pour gémir sur les infortunes de Sion. Comment des nuages si sombres ont-ils obscurci la gloire de Jacob? *Quomodo obtexit caligine Deus filiam Sion?* (*Thren.*, II, 1.) Comment a péri cette Cité sainte qui avait triomphé de tant de peuples? *Princeps provinciarum facta est sub tributo.* (*Ibid.*) Jérusalem doublement malheureuse d'avoir tant de malheurs à pleurer, et d'avoir à se reprocher tous les malheurs qu'elle pleure. En vain l'univers aurait conjuré la perte de la religion ; accoutumée à se jouer des forces étrangères, elle n'avait à redouter que les scandales domestiques, et le christianisme ne pouvait périr que par les chrétiens.

En effet, de quelle manière s'est formée cette étonnante révolution? Permettez-moi de le dire, mes chers auditeurs; la ferveur et la piété se sont anéanties dans la république chrétienne, comme nous les voyons s'effacer et disparaître peu à peu dans les plus saintes sociétés. Ce qui amène insensiblement la décadence des établissements les plus austères, c'est que chacun introduit dans le désert quelque portion de l'esprit du monde; celui-ci apporte un fonds de mollesse qui fuit le travail pénible, celui-là un amour de lui-même que lassent, que rebutent bientôt les rigueurs de la pénitence. L'un entre avec un génie fier et hautain, qui ne plie qu'à regret sous le joug de l'obéissance ; l'autre, avec un cœur lâche et timide, qu'épouvantent les fatigues et les périls du zèle, de toutes ces passions réunies, de cet amas de fragilités humaines que l'on se communique mutuellement, il se forme imperceptiblement un esprit de mondanité et de désirs profanes, qui l'emporte sur l'esprit de régularité; la ferveur primitive passe rarement jusqu'à la seconde génération : cette postérité recueille avec plus de soin le funeste héritage des relâchements de ceux qui l'ont adopté, que la succession de leurs

vertus; elle l'augmente, elle la transmet au peuple qui lui succède, celui-ci le grossit à son tour; ainsi, à mesure qu'ils coulent, qu'ils s'éloignent de leur source, ces grands fleuves perdent toujours quelque chose de leur beauté.

Image naturelle de l'affaiblissement de la piété dans la société des fidèles, et des ravages qu'y causent les scandales. Plus le nombre des chrétiens s'augmenta, plus on vit diminuer l'esprit du christianisme; les nations en entrant dans le sanctuaire, y apportèrent leurs vices; la Grèce y apporta les perfidies de sa politique, l'enflure de sa vaine sagesse, les clameurs et les raffinements de son orgueilleuse philosophie, les changements, les alternatives de son inconstance. Rome apporte dans le christianisme les désirs inquiets de son ambition, les dédains superbes de son faste, la pompe et l'étalage de son luxe, l'enchantement et l'ivresse de ses plaisirs. Les barbares y apportèrent la licence de leurs débauches, les fureurs sanguinaires de leurs haines, la folie meurtrière de leurs duels; chaque peuple entra avec son génie, chaque homme avec ses penchants; dès lors le bon grain commença d'être étouffé sous l'ivraie; les discours, les modes, les coutumes des chrétiens firent oublier les lois du christianisme; les exemples de vice, loin d'avoir quelqu'attrait, inspiraient de l'horreur dans les païens : on aurait rougi d'imiter la conduite de ces hommes dont on méprisait les dieux; en passant parmi nous, ils acquirent ce qui leur manquait de force et d'autorité pour nous séduire.

Car, prenez garde à ceci, mes chers auditeurs, et à ce nouveau trait de ressemblance entre les succès du zèle et les effets du scandale; ce qui avait confondu les passions à la naissance du christianisme, c'était le spectacle de tant de vertus dans les apôtres et dans leurs premiers disciples, dans des hommes que l'éducation, que les préjugés, que tous les intérêts du plaisir et de la gloire éloignaient de cette religion sévère et impérieuse qu'ils annonçaient avec tant de courage, qu'ils pratiquaient avec tant d'exactitude; dans des hommes qui n'avaient pu venir à la religion qu'en allant contre eux-mêmes, qui n'avaient pu l'adopter qu'en se renonçant eux-mêmes, l'établir qu'en se perdant eux-mêmes. Or, par un effet contraire, quoiqu'il entre dans le plan des sentiments naturels à l'homme, ce qui rendit aux passions leur liberté, ce fut de trouver, jusque dans le sein de la religion, des suffrages pour se rassurer contre les anathèmes de l'Evangile; ce fut de se voir autorisées par tant d'exemples, justifiées par tant de maximes, par tant de raffinements, de subtilités; ce fut de se voir mises en honneur par tant de bienséances prétendues d'âge et de condition, de gloire et de réputation; ce fut de voir que ceux mêmes qui croyaient à l'Evangile ne le pratiquaient pas

Or, vous le savez, ce funeste empire des passions s'étend et se perpétue par les mêmes voies qui l'ont établi : au premier pas que fait dans le monde une jeunesse timide et modeste, mille voix de scandale s'élèvent autour d'elle; des hommes, prophètes de mensonges, maîtres trop habiles dans l'art de corrompre les plus heureux naturels, affecteront d'abord un air de facile indulgence pour la candeur, pour la simplicité de leurs vertus : ils leur passeront leur piété comme un faible de l'âge, que corrigera et emportera la réflexion; après les avoir irrités par ces complaisances dédaigneuses, plus insultantes que les railleries les plus amères, ils leur représenteront que les vertus qui honorent l'enfance, déshonorent la jeunesse; que savoir si bien l'Evangile, marque qu'on ne sait pas encore assez le monde; que la vraie sagesse consiste à être sage selon son état et sa condition, selon les maximes et les principes de sa profession; que dans les armes, il n'y a pas moins de faiblesse à paraître craindre Dieu, qu'à craindre le danger, à se préparer à la mort qu'à la fuir, à montrer tant de délicatesse de conscience, qu'à laisser voir peu de courage; que le courtisan ne connaît de maître que la faveur, ne connaît d'amis que ceux que donne la fortune, ne connaît de sincérité que celle que permet la politique. Dans la carrière de la science, ils établiront que l'esprit paraît à douter et non à croire, ils diront que, pour une jeune personne, le grand talent, le mérite de son âge est de plaire; que la sagesse trop délicate, trop scrupuleuse, qui n'inspire point de passions, est presqu'aussi méprisée dans le grand monde que la faiblesse qui succombe, et qu'il n'y a pas moins de gloire à gagner, à enlever des cœurs qu'à garder, à défendre le sien.

Voilà, chrétiens, je l'ai dit, je ne crains point de le redire, voilà ce qui a perdu, ce qui perd la religion, voilà la tentation à laquelle on résiste le moins, voilà la tentation à laquelle il est plus difficile de résister; la tentation, comme le remarque saint Cyprien, qui, dans l'âme la plus timorée, produit un attrait de vice presque invincible, lorsque le crime est non-seulement excusé, toléré, mais applaudi et consacré, mais justifié, et en quelque façon commandé par les suffrages du monde : *ubi vitiis jam non excusatio datur sed auctoritas.* Tel tiendrait contre tous les penchants, il ne tiendra pas contre l'exemple et les maximes du monde : dépris des honneurs par sagesse et par raison, on en deviendra avide par complaisance pour les bizarres caprices des hommes; sans ambition, on sera ambitieux; des grands, doux et humains par caractère, se montreront fiers et durs par bienséance; naturellement désintéressé, on cherchera les richesses, moins pour goûter les plaisirs qui les accompagnent, que pour jouir des égards et de la considération qu'elles attirent; l'homme d'épée le plus respectueux pour Dieu et pour le prince, sacrifiera les devoirs de chrétien et de sujet, sa fortune et sa conscience, à cette fureur insensée des duels, que la seule coutume soutient contre tous les anathèmes du ciel et de la terre; la pudeur élevée à

l'ombre de l'autel, se familiarisera avec les plaisanteries les plus indécentes, et se faisant peut-être encore une loi de n'y pas répondre, elle se fera un criminel honneur de paraître les entendre, car que ne peut pas faire sur nous la faiblesse humaine, cette vaine terreur de se singulariser, et qu'il est rare qu'on aime la vertu jusqu'à lui sacrifier le désir que l'on a d'être estimé ! *Deplorandus ille status est, ubi vitiis, jam non excusatio datur sed auctoritas.*

Voilà la tentation qui fait la plus grande force des autres tentations. L'homme, selon la réflexion de saint Augustin, l'homme prend moins au dedans de lui que hors de lui sa règle d'agir et de penser; de là vient, continue ce Père, que pour nous réformer, Jésus-Christ a voulu parler en même temps à notre cœur par sa grâce, et à nos yeux par ses exemples, afin de nous adoucir la peine de l'obéissance par le plaisir de l'imitation. Or, que fait le prince des ténèbres, demande Origène ? ne pouvant se manifester par lui-même, il cherche des hommes qui le représentent, des hommes qui parlent pour lui aux autres hommes : *Dæmones quærunt organa per quæ operentur scandala.* Sans cela, sans le secours que lui prêtent les hommes de scandale, le vice le plus flatteur pour la passion, révolterait la raison,les délices qu'il promet seraient payées trop cher par l'opprobre qui le suivrait; pour un homme capable de donner l'exemple du crime, mille ne sont propres qu'à le recevoir; on ne résisterait pas longtemps à la voix de la conscience, appuyée de la voix du monde, et peu d'hommes se pardonneraient leurs désordres, s'ils pouvaient espérer qu'on leur pardonnerait leur piété : *Dæmones quærunt organa per quæ operentur scandala.* Voilà la tentation qui rend inutiles les grâces les plus fortes, voilà l'écueil où viennent échouer les plus beaux projets de conversion : tout pécheurs que nous sommes, destinés à faire des saints, notre parole aura pénétré dans une âme qu'a daigné nous ouvrir la grâce de Jésus-Christ : remuée, agitée, attendrie, ses soupirs, ses larmes, nous annoncent que nous touchons au moment heureux de ramener au troupeau la brebis fugitive : *In modico, suades me christianum fieri* (*Act.*, XXVI, 28) ; mais la crainte d'un protecteur qui tient en ses mains la fortune, un coup d'œil sur ces hommes redoutables, qui sont comme les dispensateurs de la réputation et de la faveur publique, sur ces hommes trop intéressés à accréditer le libertinage, pour ne pas flétrir, pour ne pas humilier la piété, il n'en faut pas davantage; ce cœur nous échappe, il fuit en gémissant, il ne laisse à notre zèle d'autre consolation que les pleurs que nous versons sur une âme qui serait à Jésus-Christ, si l'empire tyrannique du scandale lui permettait d'être à elle-même. Voilà la tentation contre laquelle, tant elle est pressante et terrible, Jésus-Christ ne nous a point marqué d'autre préservatif que la fuite. Les liaisons les plus douces à la vanité, les plus utiles pour l'intérêt, les plus autorisées par la bienséance, les plus commandées par le sang et par la nature, si elles deviennent pour vous une pierre de scandale, sans consulter vos forces, sans compter sur la grâce, fussiez-vous un prophète, un ange, il ne vous reste que d'en rompre les nœuds, et déjà vous êtes vaincu, si vous vous exposez à combattre : *Si oculus tuus scandalizat te, erue eum.* (*Matth.*, XVIII, 9.)

Voilà la tentation qui de nos jours fait un obstacle au salut, du plus puissant moyen de sanctification, je veux dire de la société; l'Apôtre nous apprend qu'elle avait été établie, afin de sanctifier les hommes par les hommes : la pudeur et la modestie de l'épouse fidèle devait gagner à Jésus-Christ l'époux infidèle ; la religion des pères devait couler avec le sang dans les veines des enfants; la sainteté des rois devait faire celle des royaumes; les bons exemples devaient revenir à ceux qui les auraient donnés, par la fidélité de ceux qui les auraient reçus; et la piété des particuliers devait se nourrir, se fortifier par le spectacle de la piété publique; mais depuis que les scandales ont prévalu, l'homme n'a point de plus grand ennemi que l'homme; peu de vertus osent se montrer dans cette terre de licence; la piété la plus pure ne tarde pas à se démentir, et lorsqu'elle revient du commerce du monde, la ferveur ne se retrouve guère tout entière. Aujourd'hui, pour se conserver à Dieu, comme si ce n'était pas assez d'avoir à dompter son propre cœur, il faut combattre le monde entier, il faut que chaque homme demeure vainqueur de tous les hommes.

Ainsi, ce que l'enfer aurait vainement entrepris, l'homme de scandale le fait pour l'enfer ; il renverse, il détruit l'ouvrage du zèle apostolique. D'un monde de crimes, de passions et de superstitions, les apôtres firent un monde de foi et de sainteté, ce monde de foi soumis et docile, le scandale l'a changé dans un monde d'irréligion et d'impiété, dans un monde de schismes et d'hérésies, dans un monde de disputes et de contestations, dans un monde de philosophie présomptueuse et superbe, dans un monde de curiosité qui veut tout savoir et de libertinage qui ne veut rien croire : ce monde de ferveur et de sainteté, le scandale l'a changé dans un monde de débauches et d'intempérance, dans un monde d'injustice et de perfidie, dans un monde d'ambition et d'intérêt, dans un monde, dit saint Cyprien, qui se fait un honneur de ne point connaître Dieu, et qui souvent nous fait un crime de le connaître : *Impune non colitur Deus.* Les apôtres firent naître dans un monde idolâtre des vertus inconnues à l'homme; le scandale a répandu dans un monde chrétien des abominations inconnues aux païens; les apôtres firent régner Jésus-Christ sur les ruines de la superstition ; le scandale a fait davantage, le christianisme survit à sa décadence, et c'est par son peuple que Jésus-Christ est outragé. Les apôtres ont donc triomphé du monde ; l'homme de scandale

triomphe des apôtres : d'autant plus malheureux, qu'il réussit dans ses projets, puisque ses succès seront la mesure de son supplice. Troisième trait d'opposition et de ressemblance entre l'homme de zèle et l'homme de scandale ; égalité parfaite des récompenses du zèle et des châtiments du scandale.

3° L'homme de zèle est doublement l'enfant de la promesse, l'héritier du royaume, parce qu'à la fidélité qui observe la loi, il ajoute le zèle qui la fait pratiquer, *qui autem fecerit et docuerit, magnus vocabitur.* (*Matth.*, V, 19.) L'homme de scandale est doublement le fils de perdition, l'enfant de colère et d'anathème, parce qu'à la cupidité qui se livre au péché, il ajoute l'impiété qui le répand, qui le multiplie. En effet, c'est le raisonnement de saint Chrysostome ; si l'homme faible et fragile, que séduit le péché, ne trouve point de grâce devant Dieu, par quels coups de tonnerre Dieu se vengera-t-il de l'homme séducteur, qui aplanit les sentiers du péché, qui entraîne, qui précipite dans le péché ? Si la force de la tentation n'excuse point une âme surprise et facile, quelle sera l'excuse d'une âme vendue à l'iniquité, qui, faisant ici-bas l'office de l'esprit tentateur, par des railleries profanes, par des mépris sacriléges, par des rebuts insultants, par des maximes corrompues, aura versé dans les cœurs purs et chastes la contagion du péché ? Si pour périr il suffit de n'avoir pas aimé la vertu, que sera-ce de l'avoir persécutée ?

Je vais plus loin, je dis : L'Ecriture nous apprend qu'à la consommation des siècles Dieu versera à grands flots la coupe de sa fureur sur cette Babylone qui s'est baignée dans le sang des martyrs de Jésus ; qu'ils seront donnés en spectacle éternel d'opprobres et de terreur ces fameux tyrans qui entreprirent de faire périr dans son berceau l'Eglise naissante. Or, placé auprès du scandaleux, le tyran cessera de paraître persécuteur : c'est à lui, c'est à l'homme de scandale que convient ce qui est dit dans l'*Apocalypse*, qu'il a reçu le pouvoir de combattre les saints et de les vaincre : *Est datum illi bellum facere cum sanctis et vincere eos.* (*Apoc.*, XXIII, 7.) Les césars idolâtres, remarque saint Augustin, ont défendu leurs dieux par des proscriptions sanglantes ; la religion a triomphé et des dieux et des césars de Rome ; l'homme de scandale a remplacé les hommes de meurtre, et sa séduction a été plus puissante que toute leur autorité. Le glaive des tyrans a établi la foi, le scandale l'a détruit ; le glaive des tyrans a fait les grandes vertus et les grands saints, le scandale produit les grands crimes et les grands pécheurs ; les tyrans ont combattu, ils ont été vaincus ; le scandaleux combat et triomphe : *Est datum illi bellum facere cum sanctis et vincere eos.* Que direz-vous donc, s'écrie le grand évêque de Barcelone ; que répondrez-vous, lorsque devant les peuples assemblés, l'Eglise vous reprochera, non d'avoir fait des martyrs, mais d'avoir fait tant d'apostats ; non de lui avoir enlevé ses saints, mais de lui avoir ôté sa sainteté ? *Excusaberis, cum te Ecclesia dixerit suæ cladis auctorem.* Pensez-vous que Jésus-Christ ne vengera pas l'Eglise son épouse ? Or, comment la vengera-t-il ? Entendez ce Dieu sauveur déclarer qu'il serait à souhaiter pour l'homme qui scandalisera le moindre de ses frères, qu'enseveli aux plus profonds abîmes de la mer, il eût prévenu par sa mort le jour de son péché : *Expedit ei ut... demergatur in profundum maris.* (*Matth.*, XVIII, 6.) Souvenez-vous que c'est un principe incontestable dans la morale chrétienne, le principe avancé par saint Augustin ; que l'homme de scandale sera puni de tous les péchés de tous les hommes qu'il aura rendus pécheurs : *Quantoscunque ad iniqua opera provocaveris, cum tantis et pro tantis perpetua supplicia sustinebis.*

Je n'ai donc point dit assez, lorsque j'ai soutenu que les récompenses de l'homme de zèle seront la mesure des châtiments de l'homme de scandale : l'Apôtre, en quelque façon, sera moins récompensé que le scandaleux ne sera puni ; non que notre Dieu soit plus sévère dans ses vengeances qu'il n'est magnifique dans ses dons, mais parce que les vertus du saint n'appartiennent pas tant à l'Apôtre, que les vices du pécheur appartiennent au scandaleux. Le docteur des nations le reconnaît : l'Apôtre qui parle n'est rien, la grâce qui touche est tout ; il exhorte, il ne persuade pas ; il enseigne la vertu, il ne la donne pas ; il confond les passions, il ne les ôte pas ; le scandaleux forme la connaissance, et inspire l'amour du vice ; il réveille les passions, il les irrite, il les augmente : l'Apôtre n'est donc que le ministre de salut et de grâce ; le scandaleux est l'auteur, le consommateur de la perdition et du péché. Par conséquent, si dans la balance du sanctuaire les vertus de ceux qu'il a sanctifiés, sont ajoutées aux vertus de l'Apôtre, avec les péchés du scandaleux seront comptés et bien plus étroitement unis les péchés de ceux qu'il a pervertis ; ces péchés, qui ne sont pas moins à lui que les péchés qui sont de lui, puisqu'il est certain, selon la décision de saint Cyprien, que les péchés de l'homme qui donne le scandale et les péchés de l'homme qui le reçoit, ne composent qu'un même corps de péché : *Unum faciunt et agentium et aspicientium crimen.*

Quel abîme, chrétiens ! qui pourra donc, sans pâlir, envisager le précipice qu'ont creusé sous leurs pas tant d'hommes malheureusement célèbres par leurs scandales ! Ces auteurs de schisme et d'hérésie, qui ont enlevé à tant de nations l'espérance du ciel, en les enlevant à l'unité de l'Eglise ; ces hommes, dont la naissance sera placée dans les fastes de la religion, pour servir d'époque à la décadence des mœurs et au déclin de la foi ! Le scandale d'un seul homme a quelquefois été funeste à presque tous les peuples, à presque tous les âges, et plût

au ciel que pour peindre la contagion du scandale il me fallût recourir à des temps éloignés, à des exemples étrangers! D'où viennent et comment se sont formés parmi nous ces progrès si rapides du libertinage et de l'athéisme? Il s'est trouvé un homme d'un génie supérieur et dominant, à qui de tous les talents qui font les grands hommes, il n'a manqué que le talent de n'en pas abuser; esprit vaste et étendu, qui n'ignore presque rien de ce qu'on peut savoir, qui ne voulut apprendre que pour rendre douteux et incertain tout ce qu'on sait; esprit habile à tourner la vérité en problème, à étonner, à confondre la raison par le raisonnement, à répandre du jour et des grâces sur les matières les plus sombres et les plus abstraites, à couvrir de nuages et de ténèbres les principes les plus simples; esprit uniquement appliqué à se jouer de l'esprit humain; tantôt occupé à tirer de l'oubli et à rajeunir les anciennes erreurs, comme pour forcer le monde chrétien à reprendre les songes et les superstitions du monde idolâtre; tantôt heureux à saper les fondements des erreurs naissantes. Par une égale facilité à soutenir et à renverser, il ne laisse rien de vrai, parce qu'il donne à tout les mêmes couleurs de la vérité; toujours ennemi de la religion, soit qu'il l'attaque, soit qu'il paraisse la défendre, il ne développe que pour embrouiller, il ne réfute que pour obscurcir, il ne vante la foi que pour dégrader la raison, il ne vante la raison que pour combattre la foi : ainsi, par des routes différentes, il nous mène imperceptiblement au même terme; à ne rien croire, à ne rien savoir, à mépriser l'autorité et à méconnaître la vérité, à ne consulter que la raison et à ne point l'écouter : ouvrages si dangereux pour l'honnête homme et pour l'homme chrétien! que n'ont-ils péri ensevelis dans le tombeau de l'auteur! combien ils causent chaque jour de ravages parmi une jeunesse inconsidérée, que l'attrait d'une curiosité téméraire engage dans ce labyrinthe, dont elle est incapable de démêler les détours, et que les premiers feux des passions naissantes disposent à saisir avidement des principes qui affranchissent l'esprit du joug de la foi et le cœur de l'empire de la raison? ou plutôt, combien sa gloire et sa célébrité ont entraîné sur ses pas d'hommes avides de se signaler, quoique peu capables de le remplacer dans la carrière qu'il eut le malheur d'ouvrir? La différence des temps compense l'inégalité des talents : il connaissait son siècle, siècle de vraies lumières, de la véritable érudition; il connut qu'il ne réussirait que par la subtilité du raisonnement. Revêtu des apparences les plus imposantes, il prit donc le parti de s'ensevelir dans la profondeur des spéculations, dans la nuit du sophisme. Il fallait méditer, réfléchir, pour suivre le fil de ses idées; il fallait du génie. Pour ne pas se laisser séduire, il fallait de l'esprit, même pour s'égarer avec lui. Par là ses écrits, peu accessibles à la multitude, eurent peu de lecteurs, malgré la multitude d'admirateurs que lui gagnèrent des suffrages brillants. En sorte qu'il est moins redoutable, moins funeste par lui-même que par sa réputation, que par l'émulation, que lui ont donnée des rivaux et des successeurs. Ceux-ci, dignes d'un siècle frivole et léger, savent qu'il les dispense de prouver, qu'il ne leur demande que de prononcer et de décider; que sa mollesse et son indolence leur savent gré de ce qu'ils mettent à la place des raisonnements difficiles à discuter des lueurs et des saillies de bel esprit faciles à saisir; ils savent qu'il n'est besoin pour le subjuguer que de répandre une nuance ridicule de mépris, de dérision, sur ce qu'il souhaite de ne croire pas, et de parer, d'embellir à ses yeux ce qu'il désire de croire. Leurs écrits n'exigent que ce que tous sont en état de donner, un coup d'œil prompt et rapide; ils offrent ce que tous aiment et recherchent; ils amusent, ils n'appliquent pas : chacun remportera de leur lecture le souvenir d'une plaisanterie, d'un prétendu bon mot, et, parce qu'il aura été ébloui, il se flattera d'avoir été éclairé et persuadé. Ainsi, ses disciples aidés, favorisés par les circonstances, avancent et travaillent à achever la révolution commencée, préparée par leur maître. Ce n'était qu'un seul homme, dit l'Ecriture, en parlant d'Achas : *Ille erat unus homo* (*Josue*, XXII, 20), et un seul homme a été la ruine de presque tout Israël : *atque utinam solus periisset in scelere suo.* (*Ibid.*)

Je le sais, peu d'hommes ont à se reprocher de pareils scandales; mais les scandales les plus légers ne produisent que trop souvent des effets terribles : ce n'est qu'un conseil qu'a donné la haine trop vive ou l'amitié trop complaisante; mais le premier péché qui en été la suite, de combien de péchés a-t-il été suivi? ce n'est qu'un rapport indiscret; mais quelles discordes quelles antipathies, quels éclats il a occasionnés, et quel incendie est sorti de cette étincelle? ce n'est qu'une médisance passagère et mesurée; mais tant de soupçons qu'elle a enfantés, tant de jugements téméraires, de manières méprisantes, de calomnies, d'insultes, d'outrages, dont elle a été le premier principe et la source : ce n'est qu'une raillerie sur la piété; mais si elle a trouvé une âme timide et facile à s'épouvanter : ce n'est qu'un discours échappé contre la religion; mais s'il a été saisi par un esprit curieux et indocile, par un esprit déjà intéressé à rejeter un Evangile qui le condamne et qui le réprouve : ce n'est qu'un exemple de fragilité; mais si ceux qu'il a faits pécheurs ont donné tant d'exemples de péché : car le scandale est une espèce de péché originel; c'est un feu qui une fois allumé, trouvant dans les passions l'aliment qui le nourrit, se perpétue, atteint à tous les âges, et, à travers l'espace des siècles, consumera quelquefois et dévorera la dernière postérité. Chacun prend ensuite et

donne le scandale; celui que vous avez séduit, à son tour, deviendra séducteur; savant dans cette science qu'il tient de vous, ce que vous lui avez appris, il l'apprendra aux autres : ainsi, par une succession fatale, le scandale d'un moment deviendra le scandale de bien des années. Or, reprend saint Augustin, tous ces péchés viennent de vous, ils retourneront à vous. L'homme de zèle sera récompensé des vertus qu'il a pratiquées et des vertus qu'il a fait pratiquer; l'homme de scandale sera puni des péchés qu'il a commis et des péchés qu'il a fait commettre. Concluons : égalité parfaite entre la sainteté du zèle et le péché de scandale, entre le succès du zèle et les effets du scandale, entre les récompenses du zèle et les châtiments du scandale; péché donc, péché de scandale, péché énorme! vous devez maintenant en avoir une juste idée. J'ajoute péché de scandale, péché commun; peu d'hommes en sont exempts : *Væ mundo a scandalis* (*Matth.*, XVIII, 7.)

SECONDE PARTIE.

On se flatte qu'on est exempt du péché de scandale, parce qu'on n'a point le dessein de scandaliser, parce qu'on veut même ne point scandaliser, parce que, dans sa conduite, on n'aperçoit rien qui puisse scandaliser, parce qu'en effet on ne scandalise point. Moi, je dis : peu d'hommes sont exempts du péché de scandale, parce qu'on peut donner le scandale sans avoir la volonté de le donner; parce qu'on peut donner le scandale, quoiqu'on ait la volonté de ne pas le donner; parce que, plus on vit d'ailleurs d'une manière pieuse et régulière, plus on est exposé à donner le scandale, parce que, pour être coupable de scandale, il n'est pas toujours nécessaire de le donner; souvent il suffit de ne pas s'y opposer : suivez-moi dans ce détail d'instructions.

1° Premier sujet d'inquiétude pour une âme lorsqu'elle pense sérieusement à revenir à Dieu ou à se conserver à lui. On peut donner le scandale sans avoir la volonté de le donner. Distinguons, avec saint Thomas, deux sortes de scandales : scandale direct, scandale indirect. Scandale direct : c'est un scandale de volonté, de dessein, d'intention, lorsque le pécheur se propose de porter les autres au péché. Scandale indirect : c'est un scandale de conduite, de mœurs, d'actions, lorsque, sans le vouloir, le pécheur est aux autres une occasion de péché. Le premier est plus criminel dans son principe, il est plus rare; le second est presque aussi funeste dans ses suites, et il est si commun, si répandu dans le monde, qu'il n'est peut-être point d'homme qui, avec ses propres péchés, n'ait à se reprocher les péchés des autres hommes.

Oui, mes chers auditeurs, à bien examiner la chose, il n'est peut-être point d'homme pécheur qui ne soit homme de scandale; il n'est point de péché, j'entends de péché extérieur et visible, qui ne renferme le péché de scandale. Je ne parle pas seulement de ces péchés par lesquels on offense Dieu et on le fait offenser; de ces trames de l'ambition, tissues par un génie habile à faire concourir à son élévation les passions d'une multitude gagnée par de flatteuses espérances; je ne parle pas de ces complots d'une vengeance adroite, qui emploie plusieurs mains à immoler sa victime; de ces injustices dans le barreau, qui font pencher la balance au gré de la cabale et de l'intrigue; de ces fortunes rapides et immenses dans certains emplois qui demandent le ministère des subalternes, et font plusieurs coupables pour faire un heureux; je ne parle pas de ces monopoles dans le commerce, qui ne sont pas moins une société de crimes et d'usures qu'une société de fortune et d'intérêt; de ces séductions de volupté et d'amour profane, dont le premier soin est d'enflammer à son tour l'objet qui l'a enflammé et de lui rendre toute la passion qu'on en a reçue; je ne parle pas seulement de ces péchés par lesquels on offense Dieu et l'on enseigne à l'offenser; de ces discours ou trop amis de l'irréligion, ou trop ennemis de la pudeur; de ces conversations mondaines, qui affaiblissent l'autorité des maximes évangéliques par le crédit qu'elles donnent à des maximes de cupidité; de ces censures, de ces critiques, dont la dévotion est l'objet sous le nom des dévots, et qui font l'éloge du vice par la satire de la vertu; je parle de ces péchés qui semblent ne pouvoir nuire qu'à vous-mêmes, de ces péchés dont la contagion semble naître et mourir dans le cœur qui les commet. Or, je soutiens qu'à tous ces péchés que l'on connaît et que l'on veut, est joint pour l'ordinaire un autre péché que l'on ignore et que l'on ne veut pas, le péché de scandale.

Concevez-en la raison, elle est de Tertullien; c'est que tout péché que l'on voit est un exemple pour ceux qui le voient : or, tout exemple de péché est péché de scandale, *scandalum, exemplum rei malæ*; c'est que de tous ces péchés particuliers il se forme un péché public et dominant, un règne, un empire de péché qui met le vice en honneur et qui intimide la piété; c'est que, de tous les pécheurs réunis, il résulte un corps, une société de pécheurs, qui l'emporte sur cette société des saints, qui, dans des temps plus heureux, fut la base et l'appui de la religion. Alors ce qui était fort soutenait ce qui était faible et chancelant dans la foi; souvent la constance du martyre a ramené l'apostat et l'a fait courir à la mort avec un courage qui mettait le disciple au-dessus du maître. Aujourd'hui, reprend Tertullien, la multitude des prévarications a substitué à cette communion des saints une communion de pécheurs sur laquelle repose l'édifice du péché : *ædificans ad delictum*. En effet, continue saint Cyprien, qu'est-ce qu'un péché qu'on laisse apercevoir, si ce n'est un péché qu'on enseigne et qui ne tarde pas à trouver des disciples et des imitateurs : *adulterium discitur dum videtur*. Peut-être

que l'exemple d'un seul ne toucherait pas; mais qui aura la force de résister à l'exemple de tous? Le vice paraît vice lorsqu'il n'est que le péché d'un particulier; il paraît presque vertu dès qu'il est devenu le péché de tout un peuple : *cum admittunt singuli, crimen est, virtus est dum publice geritur*. Aussitôt qu'il a passé dans la multitude, on ne rougit plus d'être pécheur, on rougit de ne l'être pas; car que ne peut cet attrait, cette fausse émulation qui entraîne à marcher dans la voie commune? on n'aime point à fixer les regards publics, à paraître si peu accompagné sur la scène; je me trompe, on se fait un honneur de se distinguer par l esprit et les talents, par les emplois, le crédit et la fortune. Quelquefois on cherche à se distinguer par le crime; mais, soit que la corruption naturelle de l'homme ne cherche qu'un prétexte pour se refuser à la vertu, soit que le monde, ennemi de la religion, ne s'irrite que des distinctions qui viennent de la piété, telle est notre faiblesse que chacun ne manque ordinairement d'être chrétien que parce que les autres ne le sont pas, que tous attendent l'exemple, que personne n'ose le donner. Or, ce scandale de mauvais exemple, si puissant, si contagieux, il est composé de tous les péchés réunis et rassemblés; par conséquent chaque péché visible et extérieur est un scandale particulier qui contribue à former le scandale public et universel; par conséquent encore tout péché extérieur et visible renferme le péché de scandale. En sorte que, selon la remarque de saint Chrysostome, comme pour être apôtre il n'est pas toujours besoin d'annoncer la religion, il suffit, en certaines rencontres, de la pratiquer. Aussi, pour être coupable de scandale, il n'est pas toujours nécessaire d'enseigner, de persuader le péché; souvent c'est assez de le commettre. Point de saint qui ne contribue à former d'autres saints; point de pécheur qui ne contribue à former d'autres pécheurs. Tout saint ne prétend pas s'ériger en apôtre; dans un sens, tout saint est apôtre. Tout pécheur ne prétend pas scandaliser; tout pécheur scandalise. On n'a point la volonté de donner le scandale et on le donne; souvent même on le donne, quoiqu'on ait la volonté de ne pas le donner

2° Car, selon la décision du docteur angélique, il y a des actions desquelles toute la droiture, toute la prétendue pureté d'intention ne peut séparer le scandale; il y a des états dans lesquels le péché et le scandale sont si étroitement unis, que presque tout péché est scandale, et tout scandale est un grand péché.

J'appelle actions desquelles toute la droiture, toute la prétendue pureté d'intention ne peut séparer le scandale : ces liaisons, ces assiduités, ces familiarités trop marquées, innocentes peut-être devant Dieu, parce que Dieu voit le cœur, elles ne le sont point, elles ne le seront jamais devant le monde, parce que le monde ne voit que la conduite; parce que les événements et l'expérience ont établi, dans les persuasions du monde, que l'amitié la plus vive, avec tous ses sentiments, avec toute son estime et sa confiance, n'a point dans le langage, dans le ton, dans les manières, dans les empressements et les recherches, ce je ne sais quoi qui caractérise la passion.... Ces maximes, qu'on nomme maximes de piété solide et raisonnable, débitées à une jeunesse imprudente, dans le dessein de l'instruire à distinguer entre le chrétien et le saint, et à se faire des devoirs de bienséances d'âge et de condition, qui ne la mèneront que trop promptement à l'oubli des devoirs et des bienséances de religion... Ces aigreurs, ces satires d'un zèle imaginaire qui éclate contre les plus légères fragilités des justes et détourne les âmes timides des voies de la sainteté, en ne pardonnant aux saints aucun des faibles de l'humanité. Ces saillies de bel esprit, cet étalage dangereux de science et d'érudition, par lequel on s'expose à détruire la religion, sous le prétexte spécieux de l'épurer, lorsqu'en montrant à un esprit peu éclairé le vide des preuves et des motifs sur lesquels il appuie sa croyance, on le conduit à ne rien croire, et on lui ôte la foi en paraissant ne vouloir que lui donner de la raison.... Ces parures, ces ajustements trop étudiés, ces airs d'enjouement et de galanterie, ce mélange de fierté, plus que de pudeur et de modestie, pour commander des hommages, et de complaisances et d'attentions pour les obtenir; sur tout cela, reprend saint Chrysostome, justifiez, autant que vous le pourrez, vos vues, vos desseins, vos intentions; ce scandale que vous vouliez ne point donner on l'a pris; eût-on été assez sage pour ne le pas prendre, vous serez toujours coupable de l'avoir donné : *Et si nullum potuerit vulnerare, dabit tamen supplicia*. Pourquoi? Parce que la sagesse et la piété qui refusent de recevoir le poison, n'excusent point l'imprudence et le crime qui le préparent et le présentent : *Paravit quippe virus, temperavit venenum*.

J'appelle état où presque tout péché est un scandale, et où tout scandale est un grand péché, tout état qui, par la naissance, le rang, les dignités, la fortune, l'autorité, le crédit, les emplois met un homme au-dessus des autres hommes. Il ne convient que trop aux chrétiens, le reproche que Tertullien faisait aux païens, qu'ils respectaient plus les maîtres, les grands de la terre, que leurs dieux : *Majori formidine Cæsarem observatis quam Jovem*. L'idolâtrie excusait en quelque sorte ce délire de la raison par l'extravagance de ses superstitions. Le prince, qui présidait à la fortune publique, méritait mieux d'être leur maître, que des dieux, ouvrages de leurs caprices et de leurs passions; vice honteux dans le chrétien qui adore un Dieu maître et dominateur des princes et des sujets! vice dont la source réside dans l'imagination, toujours vivement frappée des objets extérieurs. Ces

dieux de pompe et de majesté, sans cesse présents à nos regards, font oublier le Dieu qui n'est présent qu'à l'esprit et à la foi. On se fait un honneur d'imiter leurs exemples ; personne ne rougit d'un faible qui se montre dans la splendeur et l'opulence. Fatale complaisance qui porte à marcher sur vos traces, grands du monde, les péchés que vous commettez seront peut-être devant Dieu le moindre de vos crimes, et vous périrez par les vices d'un peuple votre trop fidèle imitateur, autant que par vos vices propres et personnels.

Et vous donc, quels terribles anathèmes vous attendent, vous, vils et rampants adulateurs, politiques détestables, l'écueil souvent et la perte des rois et des royaumes, que la soif des honneurs et des richesses introduit et retient dans les palais des grands. Le sentiment intérieur de la bassesse et de l'ignominie de votre âme vous avertit que vous ne plairiez point à leurs vertus, et que vous ne pouvez espérer leurs regards favorables que du sommeil de leur raison et de l'oubli de leur devoir; l'intérêt, l'esprit de manége et d'intrigue, paré des dehors du dévouement et du zèle, vous appliquent à veiller sans cesse sur leurs pas, à étudier leurs penchants, à pressentir les plus faibles désirs de leur cœur encore flottant, incertain et timide; à chercher, à saisir, à préparer l'occasion, le moment de leur présenter des attraits puissants de séduction. Peu inquiets de leur gloire et de leur bonheur, pourvu que leur bienveillance surprise vous assure le loisir et les moyens de cimenter votre fortune. Les calamités de la religion, les infortunes de la patrie furent souvent les suites d'un conseil perfide, d'une passion adroitement inspirée et lâchement adorée.

Or, puisque la juste colère du Très-Haut écrasera le pécheur qui aura scandalisé le moindre de ses frères, jugez des vengeances réservées aux auteurs de ces grands scandales qui enfantent tant de crimes et de malheurs? N'est-ce pas à eux qu'il convient spécialement cet oracle de Jésus-Christ: qu'il serait à souhaiter, pour de tels coupables, qu'ils eussent été ensevelis dans les abîmes de la mer, ou qu'ils ne fussent jamais sortis de l'abîme du néant : *Expedit ei ut demergatur in profundum.* (*Matth.*, XVIII, 5.)

J'appelle état où presque tout péché est un scandale, et où tout scandale est un grand péché, toute situation de gloire, de célébrité, de réputation, d'estime publique et universelle, à laquelle on parvient par la supériorité reconnue de lumières, de connaissances, de goût, de talents; vous donc que le brillant et l'élévation de votre génie donnent en spectacle d'admiration; je ne dis point votre vanité, je dis votre modestie même ne peut ignorer la force, l'autorité de persuasion que vous avez sur la multitude; vous parlez, on aime à vous croire; vous agissez, on veut vous imiter; vous révérez, on vous respecte; vous dédaignez, on méprise : que vos mœurs donc ne présentent que des exemples de vertu ; que vos ouvrages n'enseignent et n'inspirent que des leçons de foi humble et soumise la religion n'aura presque point besoin d'autres défenseurs; la piété, d'autres maîtres : votre voix mieux écoutée, obtiendra ce que la nôtre obtient rarement : mais, ne l'oubliez point, si vous quittez les sentiers de la piété, si vous enseignez, si vous invitez à les quitter l'incrédulité et la cupidité excitées, encouragées, enhardies par votre suffrage, se répandront sans bornes, sans mesure, se produiront avec licence et sans ménagement, ne connaîtront de faible que les délicatesses de la vertu, et loin de rougir du vice, ne rougiront que du remords; un seul d'entre vous suffit pour faire un peuple d'apostats. Créateurs de ce fatal tissu d'abominations, vous en porterez le poids devant Dieu; il vous écrasera, il écrasera avec vous vos protecteurs, vos admirateurs déclarés, parce que c'est à leurs éloges, c'est à leurs prévenances, à leurs complaisances, c'est à leur estime, à leur confiance et à leurs attentions marquées que vous devez la plus grande partie de votre funeste crédit; parce que leur conduite et la vôtre se réunissent et ne composent qu'un même corps de scandale : *unum faciunt crimen.*

J'appelle état où presque tout péché est scandale, et où tout scandale est un grand péché, l'état de maître dans une maison, de père et de mère dans une famille. Maîtres dans une maison, ils ne peuvent vivre dans le libertinage sans y entraîner leurs domestiques, sans les rendre témoins et souvent complices de leurs désordres, sans en faire les confidents du secret et des mystères de leur iniquité, sans les tenir dans des engagements continuels du péché, en les employant à préparer les voies, à ménager les entrevues, à conduire les intrigues d'une honteuse passion. Pères et mères, ils ne vivront point dans l'oubli de Dieu, sans être à leurs enfants une tentation, une instruction perpétuelle de péché ; car cet âge remarque tout, il voit tout, il entend tout, il se sert, il abuse de tout; en sorte que rien n'est plus rare que la piété dans les enfants des pécheurs.

Enfin j'appelle état où presque tout péché est scandale, et où tout scandale est un grand péché, l'état du ministère sacré, état où presque tout péché est scandale, parce que le désir de trouver dans notre conduite des prétextes pour se refuser à nos enseignements, tient les yeux du monde continuellement ouverts sur nos démarches; parce que ce monde, qui n'ignore presque rien, loin de faire grâce à des fautes considérables, ne nous pardonne rien : tel est le monde, dit saint Jérôme, qu'en nous des vertus médiocres lui semblent des vices, et que le prêtre, le religieux scandalisent dès qu'ils n'édifient pas. État où tout scandale est un grand péché. Non, s'écriait saint Grégoire, ce ne seront pas les mains

profanes qui feront à la religion les blessures les plus mortelles; et lorsque pour se défendre contre les anathèmes de l'Evangile, elles n'auront que le suffrage des mondains, les passions tremblantes et confuses seront toujours prêtes à se condamner et à se réprouver. Mais si elles parvenaient à s'ouvrir la porte du sanctuaire, si l'on voyait l'ambition en usurper les honneurs, l'intérêt s'en approprier les richesses, le jeu en dissiper les revenus, l'indolence y goûter les douceurs de son sommeil, le luxe y étaler sa pompe et son faste, la fierté y déployer ses hauteurs et ses mépris, la haine y nourrir ses divisions et ses vengeances, la mollesse s'y livrer aux raffinements de la sensualité, la dureté, l'insensibilité dédaigner les larmes du pauvre; si l'on voyait les ministres de la religion prendre le ton, le goût de la philosophie moderne, en imiter la légèreté dans ses propos, en afficher l'estime dans ses liaisons, la liberté presque la licence dans sa conduite, l'esprit et les vues dans ses projets; s'ils renaissaient les temps où le prophète n'apercevait aucune différence entre le prêtre et le peuple, où seraient-elles les âmes d'assez de lumière et de fermeté dans l'esprit, d'assez d'équité et de droiture dans le cœur pour séparer la doctrine et les mœurs, pour ne pas s'autoriser de nos exemples contre notre zèle et nos instructions.

Hommes profanes, voilà ce que vous nous dites sans cesse, dans le dessein de rejeter sur nous vos désordres : voilà ce que nous ne pouvons assez nous dire afin de nous assujettir à une vigilance continuelle, aux attentions les plus scrupuleuses. Mais ce que vous ne dites point, ce que mon ministère ne me permet pas de taire, c'est qu'après tout il est encore un plus grand scandale qui vient de vous et qui retombera sur vous; c'est que s'il n'est point de scandale plus terrible que le scandale, qui sort du sanctuaire; par une suite nécessaire, le comble, l'abomination du scandale, ce qui semble menacer parmi nous la foi d'une révolution prochaine et sans retour, c'est l'audace et la licence de notre siècle à décrier les prêtres et les pontifes de Jésus-Christ; une faute que la charité ne permettait que de pleurer dans le silence; une faute presqu'aussitôt réparée qu'échappée à la fragilité humaine; une faute passagère; une faute secrète, la curiosité maligne et inquiète la découvre; l'indiscrétion et la médisance s'empressent de la raconter; la calomnie de l'exagérer; la haine, la jalousie de la répandre d'un royaume à un autre royaume, d'un monde à un autre monde; le libertinage, l'impiété se hâtent d'en triompher; et si le présent n'en fournit point à censurer, à divulguer, on se fera un plaisir, un devoir insensé de parcourir les fastes de tous les siècles, de toutes les nations, pour retirer de l'oubli celles que le cours des ans avait ensevelies dans la nuit du passé; d'une faute cachée, on fait un scandale public; de la faute d'un moment, un scandale de plusieurs années; d'une faute effacée de la mémoire des hommes, on fait le scandale du jour; de la faute d'un seul Lévite, le crime, l'opprobre de toute la tribu sainte. Mondains, qui trop souvent ne pensez à la religion que lorsqu'il s'agit d'insulter à ses disgrâces, ah! votre zèle faux et hypocrite est un plus grand scandale que celui que vous relevez! Le ministre qui a oublié la sainteté de son état, a péché; vous scandalisez : il a occasionné le scandale, vous le donnez. Je reviens : on peut donner le scandale, quoiqu'on ait la volonté de ne le pas donner. J'ajoute que, plus on vit d'une manière pieuse et régulière, plus on est exposé à donner le scandale.

3° Afin de vous en convaincre, je n'ai besoin que de votre expérience. Vous savez de quel œil le monde regarde les saints. Ennemi de tout ce qui lui reproche ses désordres, il répand le fiel de la satire sur leurs démarches les plus sages et les plus innocentes. Lorsqu'il est forcé d'approuver les apparences, juge et interprète du cœur, il prête à la piété des motifs, des desseins; des intérêts, des projets de fortune et d'ambition; pour s'excuser de n'être pas saint, il veut, dit saint Jérôme, que personne ne le soit ou ne passe pour l'être : *nequitiæ suæ remedium arbitrantur, si nemo sit sanctus* Par conséquent, quel triomphe pour lui s'il surprend, dans le juste, quelque faible propre à autoriser, à justifier sa critique et ses soupçons! Scandale injuste, j'en conviens : mais quelque injuste, quelque déraisonnable qu'il soit, scandale qui, suivant le précepte de l'Apôtre, doit vous engager à veiller sur vous-mêmes, afin que l'homme ennemi de la piété soit obligé de la respecter et de se condamner : *ut is qui ex adverso est vereatur nihil habens malum dicere.* (*Tit.*, II, 8.) Un mouvement de dépit et de chagrin, une saillie d'humeur et de vivacité, un air d'ostentation et de fierté; des manières de hauteur et de dureté, un amusement d'indiscrétion et de curiosité, un enjouement de satire et de médisance, un réveil d'orgueil et de vanité, un retour d'amour-propre et de sensibilité, un reste de mondanité et de désir de plaire, des subtilités, des détours apparents de manége et d'intrigue, des dehors d'attachement trop tendre dans vos liaisons les plus saintes; que sais-je? un seul trait de fragilité que vous laisserez échapper, fera quelquefois plus de mal que toute votre régularité ne peut faire de bien. Dieu vous en pardonnerait le péché, vous en pardonnera-t-il le scandale? Et quel mérite aura-t-elle devant lui, une piété qui n'aura servi qu'à affaiblir le respect dû à la religion? Moins saint par vos vertus, que coupable par des crimes étrangers, vous croyez n'avoir à vous reprocher que des fautes légères; vous avez peut-être à pleurer, à réparer le plus grand des péchés, le péché de scandale; et ne vous rassurez point sur ce que votre conduite vous semble exempte de toute occasion de scandale :

pour n'avoir rien à s'imputer en matière de scandale, il ne suffit pas de ne point donner de scandale, il faut s'opposer au scandale.

4° Je ne vous expliquerai point les principes sur lesquels est fondée cette règle de mœurs. L'obligation imposée à tout homme de travailler au salut des autres hommes, dans les bornes de son état et de sa condition, selon la mesure des grâces et des talents qu'il a reçus; la reconnaissance pour Jésus-Christ, que nous n'aimons point assez, si nous n'aimons les âmes qui sont le prix de son sang; ce précepte si souvent reitéré dans les divines Ecritures, de nous élever contre le règne du mensonge et de l'iniquité; cette déclaration si précise que nous fait Jésus-Christ, que ceux qui ne sont pas pour lui, qui ne combattent pas pour lui, il les mettra au rang de ceux qui sont contre lui, qui combattent contre lui : ***Qui non est mecum contra me est.*** (***Matth.***, **XXII, 30.**)

Ce que je vous dis, chrétiens, c'est que ce précepte de s'opposer au scandale, ne fut jamais d'une obligation aussi étroite, aussi rigoureuse que dans notre siècle. Ne semble-t-il pas qu'ils soient venus, les jours où l'homme de péché sortira de l'abîme pour infecter la terre du poison de ses iniquités? Aujourd'hui tout est scandale, tout est morale et attrait de passions. Les discours qui les annoncent, les conversations qui les répandent, les maximes qui les autorisent, les assemblées qui les réunissent, les parties de plaisir qui les irritent, les livres qui les enseignent, les spectacles qui les inspirent, les modes qui les accréditent, la coutume qui les soutient, les richesses qui les nourrissent, la grandeur qui les illustre et les ennoblit, la fortune qui les récompense, l'adulation qui les enhardit, l'intérêt qui les allume, la complaisance qui les excuse, les exemples qui les persuadent, la piété même qui les redoute et les tolère; tous les arts, tous les talents que nous voyons se déployer pour accroître et perpétuer leur empire : la peinture leur prête son pinceau et ses couleurs pour les rendre plus touchantes; la poésie, ses grâces pour les parer; la musique, son harmonie pour augmenter la force de leur séduction; le ciseau, le bronze et le marbre pour les immortaliser; l'esprit leur prête son enjouement et ses subtilités pour les défendre; la philosophie, ses spéculations pour les affranchir de l'inquiétude et du remords. Le comble du scandale, c'est qu'au milieu de tant de scandales, rien n'en porte le nom et le caractère; rien n'étonne et ne surprend; les événements les plus frappants obtiennent à peine les regards d'un moment, et sont promptement effacés par des événements plus singuliers que l'on voit avec une égale indifférence. Le délire, devenu universel, a répandu dans tous les esprits ses songes les plus insensés, ses rêveries les plus meurtrières. La célébrité des attentats distingués et raisonnés a cessé d'être le partage de la cour, des grandes villes, des philosophes, le simple peuple et les campagnes savent leur rendre les exemples qu'ils en reçurent, et leur offrir les mêmes scènes de fanatisme philosophique.

Or, à la vue de tant d'abominations, peut-on rester endormi dans le sein d'une piété molle et indolente? Ne nous flattons point, mes chers auditeurs; les raisonnements intéressés d'une fausse prudence ne justifieraient point, devant le Seigneur, les timidités et le sommeil de notre amour-propre. Responsables de tous les scandales que nous aurons tolérés et encouragés par les égards et les ménagements politiques d'une lâche complaisance, si nous méconnaissons notre Dieu, il nous méconnaîtra; si nous l'abandonnons, il nous abandonnera. Ah! plutôt allons où nous appellent les gémissements, les cris de la religion opprimée; allons combattre les combats du Seigneur; allons soutenir et venger sa gloire par des exemples de foi et de piété aussi publics, aussi éclatants que les scandales qui osent l'outrager; allons nous opposer au torrent et servir de digue pour l'empêcher d'entraîner les restes de Jacob; allons ranimer dans le libertin le souvenir du Dieu qu'il voudrait oublier; allons troubler la paix funeste de l'impie et du pécheur. Ce monde auquel Jésus-Christ déplaît, ne craignons point de lui déplaire : ***Displiceamus his quibus displicet Christus.*** Le sujet fidèle, le citoyen vertueux aime à partager la destinée de son prince et de sa patrie; le chrétien craindrait-il de partager le sort du Dieu qu'il adore? Loin de les rechercher, ne rougirait-il pas de la bassesse flétrissante qu'il y aurait à recevoir les éloges d'un monde ennemi de son Dieu et de sa religion? ***Displiceamus his quibus displicet Christus.*** Qui sait si, faisant marcher devant nous son esprit, le Dieu de grâce ne nous ouvrira point les cœurs? Mais notre zèle, fût-il inutile au salut de nos frères, il est nécessaire à notre propre sanctification; n'eût-il aucun succès sur la terre, il aura sa récompense dans le ciel : après avoir combattu les scandales du monde, nous régnerons sur le monde pendant une éternité de gloire et de bonheur. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

POUR LE JOUR DE NOEL.

Natus est vobis hodie Salvator... et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. (*Luc.*, II, 11, 12.)

Il vous est né un Sauveur, et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.

Les temps sont accomplis, la terre a ouvert son sein; elle a donné cet enfant chéri, le plus pur sang de David, l'espoir de Jacob, le désir des collines éternelles; ce monarque conquérant et victorieux qui, réduisant en poudre les trônes ennemis, va mettre dans la main de la race sainte la dépouille des races profanes, et ne laissera dans l'étendue de l'univers d'autre roi que le Roi de Sion; ce prince de la paix, devant lequel tombera le mur de division qui sépare les nations; tout sera Israël et Juda;

tous les peuples, soumis à la même loi, ne seront plus qu'un peuple; chacun voyant couler ses jours dans un calme profond, bénira son empire; et comme il régnera par les bienfaits, on obéira par amour. Heureux le moment qui commence une vie si utile, si précieuse au monde. Nos pères l'ont souhaité, ils l'ont espéré, nous le voyons : on nous donne le libérateur qui leur fut promis : *Natus est*. Le ciel annonce sa naissance à la terre; les anges nous invitent à venir sur leurs pas lui rendre nos premiers hommages.

Ah, chrétiens! volons au devant de lui, courons nous jeter à ses pieds; mais que vois-je? un antre désert et abandonné; des langes, une crèche, un enfant étranger au milieu de son peuple; un enfant qui vient pour régner, et qui ne trouve pas où naître! Est-ce donc là que devaient se terminer tant d'ombres si brillantes, tant de figures si nobles, si majestueuses, les oracles des prophètes, les vœux des patriarches, l'attente de quarante siècles? Quel œil n'y serait pas trompé! Et qui pourrait reconnaître le Dieu qui nous fut annoncé dans le Dieu que l'on nous montre?

Nous le reconnaîtrons, mes chers auditeurs, malgré cet état; ce sera même à cet état que nous le reconnaîtrons, si nous faisons attention au dessein qui l'engage à venir sur la terre. Il y vient comme sauveur, il y vient comme législateur : comme sauveur, pour délivrer l'homme et le racheter; comme législateur, pour réformer l'homme et l'instruire. Or, je prétends que la naissance du Dieu sauveur, du Dieu législateur, est clairement et nettement caractérisée par cet état de pauvreté et d'humiliation. Jésus-Christ naît dans la pauvreté et l'humiliation; et d'après le plan de rédemption arrêté dans le ciel, c'est ainsi que devait naître le Dieu sauveur, c'est ainsi que devait naître le Dieu législateur. Voici donc mon dessein : état de Jésus-Christ naissant dans l'indigence et l'obscurité, état vraiment digne du Dieu sauveur qui vient pour délivrer l'homme et le racheter : état de Jésus-Christ naissant dans l'indigence et l'obscurité, état vraiment digne du Dieu législateur qui vient pour réformer l'homme et l'instruire.

Vierge sainte, ce fut à votre cœur que parlèrent les premiers soupirs, les premières larmes de ce Dieu naissant! Obtenez que leur voix se fasse entendre à notre cœur, et qu'à votre exemple nous leur répondions par les abaissements de l'adoration la plus profonde, par les transports du plus pur amour. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce reproche que Tertullien faisait aux philosophes de son temps, qu'ils ne combattaient la foi que parce qu'ils ne la connaissaient point, que parce qu'ils ne voulaient point la connaître, ne convient pas moins aux incrédules de notre siècle. Lorsqu'on ne jette sur les vérités saintes qu'un coup d'œil passager et rapide, que des regards distraits et inappliqués, on n'y découvre que nuages et que contradictions. Ne sortons point du mystère de ce jour. Un homme Dieu, pauvre, obscur, méprisé, quel spectacle pour l'esprit vain et dissipé, qui s'arrête à l'écorce, qui ne pénètre point au delà de la surface! au contraire, un esprit sage, attentif, capable de saisir toute l'étendue de la religion, de rapprocher, de réunir les objets, que pensera-t-il de cet état d'indigence et d'obscurité où il aperçoit Jésus naissant? Il prononcera que cet état n'a rien qui ne soit du Dieu sauveur; pourquoi? Parce que c'est un état qu'il a pu, qu'il a voulu prendre, que c'est un état très-convenable à sa qualité de sauveur; parce que c'est un état qui donne l'idée la plus noble, la plus sublime de sa qualité de sauveur; parce que c'est un état dans lequel et par lequel il commence à remplir sa qualité de sauveur. Suivez-moi, et vous reconnaîtrez que ce n'est pas tant la force de la raison que l'ignorance de la religion qui fait aujourd'hui l'incrédule.

1° Etat d'indigence et d'obscurité, état que Jésus a pu, qu'il a voulu prendre; état très-convenable à la qualité de sauveur. Non, ne vous y trompez pas, mes chers auditeurs, ce qui nous étonne, ce qui nous révolte peut-être et nous scandalise dans le mystère de ce jour, n'est pas ce que ce mystère renferme de plus surprenant et de plus incompréhensible. La pauvreté, les larmes d'un Dieu naissant! à cette vue notre orgueil frémit et s'irrite; et comme cet état déplaît à nos passions, il nous semble qu'il déplaît à notre raison; et comme nous le jugeons indigne de nous, nous le croyons indigne de notre Dieu; et prenant pour zèle de sa gloire ce qui n'est que l'enflure de notre cœur, nous sommes tentés de nous écrier avec l'impie Marcion : *Aufer a nobis pannos et dura præsepia*, dérobez à nos regards cette crèche et ces langes! Si un Dieu veut naître, il naîtra en Dieu; le monde ne sera point exposé à méconnaître son auteur; et jusque dans le Dieu qui vient le sauver, il apercevra le Dieu qu'il doit adorer : *Aufer a nobis pannos et dura præsepia.*

Moi je soutiens que dans la naissance de Jésus-Christ il n'y a que cette naissance même qui doive nous étonner. En effet, que le Fils, engendré au sein du Père avant l'aurore, prenne une nouvelle naissance au sein d'une mère; que la suite des siècles amène le moment où commencera d'être celui qui fut avant tous les siècles, celui qui a fait les siècles! qu'un Dieu se fasse homme afin de sauver les hommes, c'est-à-dire, qu'il cesse en quelque façon d'être leur maître, pour se rendre leur médiateur; qu'il cesse en quelque sorte d'être le vengeur de leurs prévarications, pour en devenir la victime: j'ose presque lui dire qu'il a contenté sa charité aux dépens de sa gloire; que son amour est un obstacle à ma foi, et que ma raison, aussi bien que mon cœur, succombe sous les poids de ses bienfaits : *Propter ni-*

miam charitatem suam qua dilexit nos. (*Eph.*, II, 4.)

Mais, concevez-le, chrétiens ; dès qu'un Dieu a consenti d'être sauveur, le premier mystère développe tous les autres mystères ; ce premier abaissement rend les autres abaissements croyables et comme nécessaires. Que Dieu donc, j'en conviens, que Dieu veuille paraître en Dieu, les collines et les montagnes, selon le langage de l'Écriture, s'affaisseront, se précipiteront dans les vallons, pour lui aplanir la route ; les flots enchaînés, les vents dans le silence, respecteront son passage ; la terre et les cieux s'enfuiront devant lui, ne pouvant soutenir la majesté de ses regards ; les peuples tremblants, éperdus baiseront, adoreront sur la poussière la trace de ses pas ; pour un Dieu qui se montre en Dieu, jamais assez de gloire et de splendeur, jamais assez de respects et d'hommages. Ah ! il n'en est pas ainsi d'un Dieu sauveur ; il est un Dieu sauveur, donc il est un Dieu qui, je le répète d'après le plan de la rédemption arrêté dans le ciel, il est un Dieu qui a voulu se charger de réparer, d'expier les péchés du monde ; un Dieu qui s'est dévoué à l'anathème que méritent les péchés du monde ; par conséquent, souffrez cette expression, ce n'est plus un Dieu, ou plutôt il l'est comme s'il ne l'était pas ; il ne l'est plus uniquement pour recevoir des adorations, mais pour en rendre ; il ne l'est plus pour être invoqué et prié, mais pour gémir et supplier. Il est Dieu, et il faut qu'il le soit, afin de diviniser ses humiliations et donner un mérite infini à ses souffrances ; puisqu'il est un Dieu sauveur, il veut lui-même être un Dieu humilié ; en sorte que l'état qui lui conviendrait le moins en qualité de Dieu, est l'état qui lui convient davantage en qualité de sauveur.

En effet, il est sauveur et il vient en qualité de sauveur. Génies altiers et superbes dont la sagesse fastueuse rougit d'un Dieu pauvre et humilié, n'oubliez point, en m'écoutant, que l'homme, que le plus grand homme, que l'homme même divinement inspiré, quand il parle de Dieu, quand il entreprendra de dévoiler le plan, l'enchaînement et le système des voies du Seigneur, sera obligé d'avouer avec le prophète, qu'il n'est qu'un enfant qui sait à peine bégayer : *Ecce nescio loqui quia puer ego sum.* (*Jerem.*, I, 6.) Que ne puis-je du moins mettre dans mes expressions la force, l'énergie de mes sentiments ! vos yeux dessillés par les traits de lumière qui sortent de toutes parts du sein de nos augustes mystères, s'ouvriraient enfin et verraient tout le grand, tout le sublime de cette religion sainte, que vous ne dédaignez que parce qu'avec trop peu d'empire sur votre cœur pour l'assujettir aux soins austères de cette religion divine, vous avez trop peu de courage et d'activité dans l'esprit pour en pénétrer les profondeurs adorables.

Jésus-Christ est sauveur, et il vient en qualité de sauveur. Il ne vient donc pas pour donner aux hommes le spectacle de sa grandeur et de sa gloire ; il vient pour réparer la gloire de son père, pour venger la gloire de son père. Or les lois d'un Dieu violées, son culte aboli ou profané, ses grâces rejetées, ses promesses négligées, ses menaces méprisées ; un Dieu lâchement trahi et abandonné ; un Dieu hautement désavoué et renoncé ; un Dieu indignement sacrifié aux plus honteuses cupidités ; ce torrent de prévarications, cette succession de scandales pressés, entassés les uns sur les autres depuis l'origine des temps jusqu'à leur consommation : voilà les outrages qu'il fallait réparer ; et pour les réparer en Dieu et avec surabondance, cet homme-Dieu, tout Dieu qu'il est, n'a pas cru trop s'abaisser, trop se méconnaître, trop se rendre méconnaissable. Non, pour venger ainsi la gloire de Dieu, ce n'était pas trop que les larmes d'un Dieu enfant, que la crèche et les langes d'un Dieu pauvre. La majesté infinie de Dieu insultée par les hommes, serait-elle dignement vengée par les anéantissements d'un homme qui ne serait pas Dieu ? Vous voyez un Dieu humilié ; pensez à un Dieu offensé. Jésus-Christ semble oublier qu'il est Dieu ; le pécheur se souvient-il qu'il n'est qu'un homme ? Oui, j'ose le dire, et si vous connaissiez le crime et l'énormité du péché, vous seriez moins étonnés des humiliations profondes du Dieu qui le répare, que de l'audace impie de l'homme qui le commet.

Jésus Christ est sauveur, et il vient en qualité de sauveur ; par conséquent ce n'est point sa grandeur propre et personnelle, c'est la grandeur, la majesté, le pouvoir, l'empire absolu de Dieu qu'il vient manifester au monde ; or, ne semble-t-il pas qu'il ne pouvait mieux nous l'apprendre que par l'état où nous le voyons ? Non, mes frères, puis-je vous dire, avec saint Athanase, ce n'est plus dans le cours des astres, dans la révolution des saisons, dans la constante vicissitude des jours et des nuits ; c'est dans la crèche d'un Dieu enfant qu'il faut venir puiser les véritables idées de la divinité. La voix de la nature, le langage de la raison, les dogmes de la sagesse la plus épurée, n'iraient qu'à nous annoncer un Dieu qui a droit au culte et à l'obéissance des hommes. Mais un Dieu dont la majesté est honorée par les hommages et les adorations d'un homme-Dieu ; un Dieu dont l'empire s'étend jusqu'à soumettre à ses lois un homme-Dieu ; un Dieu dont la sainteté, dont la gloire et la justice sont enfin dignement vengées et réparées par les soupirs et les regrets, par les gémissements et les pleurs, par la pénitence et les abaissements d'un homme-Dieu ; voilà le Dieu qu'il était réservé à Jésus naissant dans l'humiliation, de révéler et d'annoncer au monde. Les prophètes ne nous avaient montré clairement que le Dieu des hommes, la crèche nous montre le Dieu d'un homme-Dieu. Ainsi, conclut saint Anselme, la divinité reçut, dans Jésus-Christ humilié un nouvel accroissement de splendeur et de majesté ; non qu'alors Dieu ait commencé d'être ce qu'il

n'était pas, mais parce qu'on a commencé de savoir ce qu'il est: *Divina natura in Christo exaltata, secundum ostensionem qua cœpit sciri id quod erat.* O religion sainte! il s'égare, il se perd dans l'abîme de la petitesse et du néant, l'esprit qui court chercher loin de vous la science de ce qu'il y a de grand et de véritablement sublime; quel spectacle! Jamais Dieu ne parut plus Dieu que lorsqu'un Dieu parut moins qu'un homme: *Divina natura in Christo exaltata, secundum ostensionem qua cœpit sciri id quod erat.*

Jésus-Christ est sauveur, et il vient en qualité de sauveur; il vient donc, il veut venir pour être un Dieu pénitent, qui gémit sur les péchés du monde, qui pleure les péchés du monde, qui satisfait pour les péchés du monde; ses routes seront donc des routes opposées aux voies du péché; c'est-à-dire des routes opposées aux voies de l'orgueil et de l'ambition, aux voies de l'avarice et de la cupidité, aux voies du plaisir et de la volupté; car c'était là que l'homme s'était perdu, c'est là qu'il continue de se perdre; par conséquent, reprend Tertullien, le Dieu sauveur sera un Dieu d'humiliation et d'anéantissement, un Dieu de dénûment et de pauvreté, un Dieu de douleur et de larmes. Un Dieu d'anéantissement et d'humiliation, pourquoi? parce qu'en qualité de sauveur, et comme sauveur, il vient pour expier les attentats de cet orgueil insensé, qui affecte tant d'indépendance; qui se soustrait à tant de lois; qui oppose aux volontés de Dieu tant de bienséances imaginaires; qui enfante parmi les hommes tant de haines et de discordes, tant de ligues et de complots, tant de fourbes et d'imposteurs: en qualité de sauveur, et comme sauveur, il vient pour expier cette folle délicatesse sur le point d'honneur, qui demande tant de ménagements et qui garde si peu de mesures; cette vanité outrée qui inspire tant d'estime de soi-même et tant de mépris pour les autres; cette ambition démesurée qui aspire à tout et que rien ne contente; cette présomption, cette audace impie qui, de l'empire qu'elle exerce sur les hommes, se fait un titre pour méconnaître l'empire de Dieu.

Le Dieu sauveur sera un Dieu de dénûment et de pauvreté, pourquoi? parce qu'en qualité de sauveur, et comme sauveur, il vient pour expier cette soif insatiable des richesses, qui ravage la terre par tant d'exactions, qui la déchire par tant de procès, qui l'épouvante par tant de crimes, qui se cache sous tant de honteux artifices et se produit par tant d'injustices criantes; qui, après avoir acheté la fortune par tant de bassesses et de complaisances, la rend odieuse par tant de hauteur et de dureté. Le Dieu sauveur sera un Dieu de douleur et de larmes, pourquoi? parce qu'en qualité de sauveur, et comme sauveur, il vient pour expier ces raffinements de mollesse et de sensualité, cette indolence de repos et d'oisiveté, ces excès de débauche et d'intempérance, cette ivresse de la volupté qui agite le cœur par tant de désirs, se joue de la raison par tant de songes, qui ensevelit la pudeur sous tant d'abominations.

Enfin Jésus-Christ est sauveur et il vient en sa qualité de sauveur; il fera donc le sacrifice de sa grandeur et de son indépendance, je ne dis plus à la réparation de nos péchés, je dis à l'intérêt de sa propre gloire; car, en se dépouillant de tout l'éclat de sa majesté, que fait-il autre chose, cet Homme-Dieu, que se renfermer dans sa qualité de sauveur, qu'exprimer d'une manière plus marquée son titre et sa qualité de sauveur? S'il paraissait dans sa force et dans sa puissance, je verrais le Dieu grand, le Dieu terrible, le Dieu maître du monde; le Dieu sauveur, le Dieu pénitent, le Dieu qui s'est dévoué à expier les péchés du monde, le Dieu victime de propitiation pour les péchés du monde, où serait-il?

Cessez donc de jeter un regard timide sur Béthléem. Une crèche, des langes! pour tout autre vous pourriez en rougir; mais la gloire du Dieu sauveur consiste à s'humilier, à souffrir. Jésus-Christ est sauveur, donc il veut naître en sauveur; il est sauveur, donc il veut naître, tout Dieu qu'il est, en Homme-Dieu chargé d'expier, de réparer les péchés du monde. Il naîtra donc dans l'obscurité, parce que le monde n'est qu'orgueil et ambition; Jésus-Christ naîtra dans le silence de la nuit, dans un antre écarté, parce que le monde ne cherche que le bruit, que l'éclat, que les éloges et les applaudissements; il naîtra dans la pauvreté, parce que le monde ne soupire que pour les richesses, qu'il ose tout, qu'il sacrifie tout pour les richesses; Jésus-Christ naîtra dans une crèche, parce que le monde n'aime que le faste, le luxe et la magnificence; il naîtra dans la soumission aux princes de la terre, parce que le monde n'affecte que hauteur et indépendance; il naîtra dans la rigueur de la saison la plus rude, parce que le monde n'est que mollesse et sensualité; Jésus-Christ naîtra dans les soupirs et les larmes, parce que le monde n'est ou ne veut être que plaisirs et délices; il naîtra dans la pénitence, parce que le monde n'est et ne veut être que péché. Tout autre état ne répondrait point assez, selon lui, à sa qualité de sauveur, n'annoncerait point aussi clairement son titre et son ministère de sauveur. Moins il paraît Dieu, plus il paraît sauveur, et, par un retour bien juste, plus il paraît sauveur, plus il paraît Dieu; car, si l'état de Jésus naissant dans l'indigence et l'obscurité est un état auquel il s'est assujetti en sa qualité de sauveur, j'ajoute que c'est un état qui donne l'idée la plus noble et la plus sublime de sa qualité de sauveur.

2° Il nous est né un Sauveur, *Natus est Salvator.* Quel Sauveur? et de quoi vient-il nous sauver? Sur cela son état ne nous laisse aucun doute à former. Dans un enfant baigné de ses pleurs je n'aperçois, je ne puis apercevoir qu'un Sauveur pénitent. Pour affranchir Israël du joug d'une domination

étrangère il faut un Moïse qui sème la terreur et l'épouvante autour du trône, qui ensevelisse la clarté des astres dans les horreurs d'une nuit profonde, qui ouvre à son peuple tremblant et fugitif une route sûre au milieu des flots, et montre au jour étonné les abîmes de la mer vides et desséchés; pour introduire Israël dans la terre promise il faudra un Josué devant lequel les remparts des villes tomberont, dont la voix commande au soleil de s'arrêter et le trouve docile à ses ordres. Mais les soupirs et les larmes de l'enfance d'un Dieu sauveur ne sont des armes que contre Dieu, et ne briseront point d'autres chaînes que les chaînes du péché : *Salvum faciet populum suum a peccatis eorum* (*Matth.*, I, 21.)

Rédemption plus importante, plus essentielle à l'homme, puisqu'elle ne se termine pas au bonheur du temps, qu'elle a pour objet le bonheur de l'éternité. Rédemption plus digne d'un Dieu, puisqu'il est plus grand, plus beau, plus au-dessus de l'homme de sanctifier le monde que de l'assujettir, de lui ôter ses vices que de lui imposer des lois, de lui faire aimer la vertu que de lui faire craindre son pouvoir. Rédemption toute divine en elle-même, puisqu'il n'appartient qu'à Dieu de rendre la grâce et de la conserver, d'ouvrir notre cœur à l'innocence et de le tenir fermé au crime.

Quelle est donc cette rédemption que nous découvrent la crèche et les larmes de Jésus naissant? C'est une rédemption que Dieu ne peut opérer que par le ministère d'un Dieu. Quand il lui plaît de se signaler par ces étonnantes révolutions qui transportent la victoire et l'empire d'une nation à une autre nation, il n'emploie que le bras d'un homme; souvent même c'est trop qu'un homme : la main de Judith confondra l'orgueil de l'Assyrie et fera évanouir comme l'ombre les vastes projets d'un conquérant audacieux. Mais il n'appartient qu'aux mérites d'un Homme-Dieu d'effacer les péchés du monde, qu'à la justice d'un Homme-Dieu de couvrir les péchés du monde; il n'y a que les humiliations et la pénitence d'un Homme-Dieu qui puissent expier et réparer les péchés du monde; par conséquent, afin de sauver les hommes de leurs péchés par une satisfaction véritablement digne d'opérer leur rédemption, Dieu même a besoin d'un homme qui soit Dieu.

Or, de là quelle conclusion appliquez-vous, mes chers auditeurs? Un Sauveur humilié, un Sauveur anéanti, un Sauveur pénitent est un Sauveur destiné à nous sauver de nos péchés. Qu'un œil moins attentif se laisse donc tromper par les dehors et les apparences : sous ces langes qui l'enveloppent, dans cette crèche où il repose, ce n'est plus un enfant, c'est un Dieu que je vois. C'est un enfant, mais cet enfant qu'Isaïe nommait *Emmanuel, le Dieu fort, le Dieu admirable* (*Isa.*, VII, 14), c'est cet enfant dont les prophètes ont écrit qu'il apportera sur la terre les richesses du ciel; qu'à l'ombre de son berceau naîtront l'innocence et la paix; que, guidé par sa main, le Soleil de justice se lèvera sur les peuples assis dans la région de la mort; que, maître absolu des cœurs, il rendra aux hommes le cœur de Dieu, à Dieu le cœur des hommes. C'est un enfant, mais, reprend saint Bernard, c'est dans un enfant le chef-d'œuvre de la sagesse éternelle, puisque nous voyons réunies en lui et par lui deux perfections divines dont il n'appartenait qu'à lui seul de concilier les droits opposés en les réunissant dans la gloire d'un triomphe commun; la justice qui punit, et la miséricorde qui pardonne; la justice qui ne peut souffrir des coupables, et la miséricorde qui ne peut voir des malheureux. C'est un enfant obscur, ignoré, pauvre, abandonné, baigné de ses pleurs. Encore une fois, c'est un Sauveur: dès là, tout change de face : ces larmes ne sont plus la voix de l'enfance, elles sont le fleuve de la paix, le torrent de grâces destiné à entraîner les prévarications du monde; ces larmes sont cette pure rosée qui fera fleurir le désert et tirera du sein des rochers les plus arides des fruits de justice et de sainteté; ces soupirs ne sont plus le langage de la douleur, ils sont le feu céleste envoyé afin de consumer les affections profanes et d'allumer dans les cœurs le flambeau de la divine charité; cette crèche est l'autel où est posée la plus noble, la plus illustre victime qui fut jamais; cette caverne est le sanctuaire auguste des desseins et des conseils du Très-Haut.

Si Israël savait méditer et comprendre, qu'il trouverait donc de grandeur dans ces humiliations que son orgueil indigné et révolté opposa si souvent à Jésus comme une raison de le dédaigner et de le méconnaître! combien un Sauveur pénitent lui paraîtrait au-dessus d'un Sauveur victorieux et conquérant! Il cesserait bientôt de nous vanter la gloire et les exploits de ses héros. Après tout, ils n'ont fait que ce que l'homme peut faire : entre les mains de Dieu le dernier des hommes peut devenir le maître et l'arbitre du monde; le plus faible, le plus fragile des roseaux qui rampent sur la terre peut renverser, briser les cèdres du Liban; au lieu, je ne puis trop le redire, au lieu qu'entre les mains de ce Dieu qui peut tout, nul autre homme qu'un Homme-Dieu ne peut devenir un sauveur qui sauve du péché.

O profondeur, ô abîme de la sagesse éternelle, que vos voies sont incompréhensibles à la sagesse humaine! Dans la crèche Jésus paraît à peine un homme; et dans la crèche, par la crèche, il paraît un Dieu. Car, vous le savez, mes chers auditeurs, il ne faut pas tant de pouvoir et d'empire pour commander au ciel et à la terre que pour commander au cœur humain; les tempêtes de la mer sont plus aisées à calmer que les orages des passions; et, pour l'homme qui connaît l'homme, le Dieu de la nature paraît en quelque sorte moins Dieu que le Dieu du salut et de la grâce. Or, la crèche, les soupirs, les larmes de Jésus naissant annoncent

et prouvent un Sauveur qui vient effacer et détruire le péché : donc ils annoncent un Sauveur qui est le Dieu des vertus, le maître du cœur et de la volonté des hommes : donc ils annoncent un Sauveur qui porte le caractère, l'empreinte de la plus grande, de la plus divine des perfections de la divinité suprême; donc, état de Jésus naissant dans l'indigence et l'obscurité, état qui donne l'idée la plus noble, la plus sublime de sa qualité de Sauveur; enfin, état dans lequel et par lequel il commence à remplir sa qualité de Sauveur.

3° Ne croyez pas, dit saint Chrysostome, que Jésus-Christ n'ait été Sauveur, qu'il n'ait agi en Sauveur qu'au Calvaire et sur la croix. Dès la crèche il commence son ministère. Je n'ignore pas que, selon la doctrine de l'Apôtre, notre salut était attaché à la mort de l'Homme-Dieu. Aussi je sais que, selon les divines Ecritures, c'est à son entrée dans le monde que, se chargeant de nos péchés et de la réparation de nos péchés, il s'engage à devenir l'hostie de propitiation que le ciel attend et exige. Elles nous le représentent pressé par l'amour de consacrer les prémices de sa vie à notre salut, adressant ces paroles à son Père : Seigneur, Dieu de gloire et de majesté, les hommes ont pu vous offenser, ils ne peuvent vous apaiser; en vain depuis tant de siècles leurs mains chargent votre autel d'offrandes; en vain leurs supplications, leurs regrets, leurs gémissements se feraient entendre aux pieds de votre trône : leurs larmes et leur sang baigneraient la terre, et la terre qui les recevrait, toujours coupable, ne présenterait à vos yeux que des objets de colère et d'anathème : *Ingrediens mundum dicit... holocaustomata pro peccato non tibi placuerunt* (*Hebr.*, X, 5, 6). Mais le sang qui coule dans mes veines, cette vie nouvelle que je viens de puiser au sein d'une vierge, ce corps que votre main m'a formé seront un sacrifice digne de vous; je ne les ai reçus que pour vous les rendre; je ne suis homme que pour les hommes; parlez, la victime est prête, elle n'attend que vos ordres et l'heure de l'immolation : *Corpus autem aptasti mihi, tunc dixi : Ecce venio* (*Ibid.*, 7).

Ce serait peu pour Jésus naissant de n'être Sauveur que par les désirs et la préparation de son cœur : il gémit en voyant la distance qui sépare Bethléem et le Calvaire, sa crèche et sa croix. Les temps sont marqués; les volontés de son Père forment une barrière qui arrête la vivacité et les saintes impétuosités de cet amour avide de souffrances. Hommes, il ne peut encore mourir pour vous; il pleurera pour vous; en attendant le jour où il lui sera permis de vous donner son sang, il se hâtera de vous donner ses larmes : *Pro peccatis lacrymas fundit, pro quibus et sanguinem fundet.* Non, ne vous y trompez pas, et prenez garde de confondre les larmes de Jésus naissant avec les larmes des autres enfants. Ceux-ci, selon la remarque de saint Bernard, pleurent leur propre misère : Jésus-Christ pleure nos égarements et nos malheurs; ils pleurent sur eux-mêmes : Jésus-Christ pleure sur nous; ils pleurent parce qu'ils sont hommes : Jésus-Christ pleure parce qu'il est Sauveur : *Plorat sed non sicut cœteri, aut saltem non quasi cœteri.* Il pleure ce que nous pleurerions inutilement sans lui : *Pro peccatis lacrymas fundit, pro quibus et sanguinem fundet.*

Larmes précieuses et utiles au monde! s'écriait saint Ambroise dans les transports d'une juste reconnaissance, que la source d'où elles coulent me les rend aimables! c'est l'amour le plus tendre et le moins mérité. Que le miracle qu'elles opèrent me les rend respectables! Tout ce que la terre a d'iniquités, tout ce que le ciel a de colère cède à l'empire de ces larmes puissantes : baigné des pleurs du Dieu enfant, je n'ai plus à redouter le tonnerre, les foudres du Dieu vengeur : *Me illius infantiæ abluunt fletus ; mea illæ lacrymæ delicta laverunt.*

Quels sentiments doivent donc exciter en nous les larmes de Jésus naissant? Saint Bernard nous l'apprend : elles doivent exciter des sentiments de confusion et des sentiments de douleur : *Lacrymæ Christi confusionem mihi pariunt et dolorem.* Sentiments de confusion. Ces péchés que Jésus pleure pour nous, nous ne les pleurons pas avec lui ; nous les pleurons peut-être, mais nous ne les pleurons pas comme lui. Quelles larmes leur donnons-nous? des larmes passagères, elles se sèchent aussitôt; des larmes purement extérieures, elles n'ont point leur source dans le cœur; des larmes stériles, elles ne réforment rien dans les sentiments, elles ne changent rien dans la conduite; des larmes inconstantes, elles dégénèrent tout à coup dans les épanchements criminels d'une joie profane; des larmes perfides, elles promettent tout, elles ne tiennent rien; larmes dangereuses, larmes funestes; elles irritent le ciel, au lieu de l'apaiser; elles augmentent le péché, au lieu de le détruire; elles ne pleurent pas le péché; elles nous empêchent de le pleurer, en nous persuadant faussement que nous l'avons pleuré. Larmes hautement condamnées et réprouvées par les larmes de ce Dieu naissant, qui pleure inutilement nos péchés, si nous ne les pleurons avec lui, si nous ne les pleurons comme lui : *Lacrymæ Christi pudorem mihi pariunt.*

Sentiments de douleur, de la douleur la plus vive, la plus pénétrante : *Lacrymæ Christi mihi pariunt dolorem.* A quoi serons-nous sensibles, si nous ne le sommes pas aux pleurs d'un Dieu enfant, à ces pleurs qui coulent pour nous? Ah! mes chers auditeurs, permettez-moi cette réflexion, bien capable de nous confondre, c'est saint Augustin qui me la fournit, dans la peinture touchante qu'il nous trace des égarements de sa jeunesse. On court au théâtre s'attendrir au récit d'une aventure fabuleuse, et acheter le plaisir de pleurer, avec des larmes véritables, des malheurs imaginaires. Un héros dans la disgrâce; une passion insensée, qui s'exhale en regrets et en soupirs, met en pleurs tout un peuple; chacun ouvre son

âme à la douleur; content, heureux, lorsqu'une tristesse séduisante l'occupe et l'inonde tout entier. Dans ces amusements enchanteurs, les heures coulent avec trop de vitesse, et les larmes ne coulent jamais avec assez d'abondance. Les pleurs n'ont-elles donc de charmes que ceux qu'elles empruntent du mensonge? Un Homme-Dieu, solitaire, obscur, abandonné; un Homme-Dieu comme dégradé, flétri, anéanti, élève vers le ciel la voix de ses soupirs: le ciel ne le connaît plus; le ciel ne voit en lui que la victime dévouée à ses foudres et à ses anathèmes. Il jette les yeux sur la terre: ses regards ne rencontrent qu'un vide affreux; une mère désolée, condamnée à recevoir les pleurs de son fils, sans pouvoir en tarir la source; il perce le nuage qui couvre l'avenir: Israël furieux, acharné à sa perte, prépare ses mains au déicide; une montagne fumante de son sang sacrilégement répandu! Avouons-le, dans une pareille situation, si Jésus n'était qu'un homme, il épuiserait toutes nos larmes: *O duritia cordis mei!* (S. BERNARD) ô étrange insensibilité! ou plutôt, ô fatale corruption d'un cœur que mille amours profanes rendent inaccessible à la flamme de la pure charité! C'est là du moins ce qu'il nous faut pleurer, et ce que nous ne pleurerons jamais assez: un cœur si tendre pour le monde, si difficile à s'attendrir pour Dieu; tant d'indifférence pour un Dieu qui montre tant d'amour: *O duritia cordis mei!*

Reprenons et concluons. Etat d'indigence et d'obscurité où nous apercevons Jésus naissant; état auquel il a voulu s'assujettir en sa qualité de sauveur; état qui donne l'idée la plus noble, la plus sublime de sa qualité de sauveur; état dans lequel et par lequel il commence à remplir sa qualité de sauveur: il n'y avait point d'état plus propre à distinguer, à manifester en Israël la vertu du Dieu sauveur. Cependant, qu'est-il arrivé? Ce qui devait ouvrir les yeux d'Israël pour le conduire à Jésus-Christ a été le voile qui lui a caché le Libérateur promis à ses pères. Il n'a point reconnu son Messie dans la faiblesse et l'humiliation, parce qu'il attendait un Messie dans la force et dans la gloire. Il a rejeté un Sauveur qui venait le délivrer de ses passions, parce qu'il espérait un Sauveur qui viendrait les remplir et les satisfaire. Or, parce que les mêmes passions ont étendu leur empire jusqu'à nous, le scandale d'Israël est devenu le nôtre. Dans les uns, scandale d'esprit et de prétendue raison; dans les autres, scandale de cœur et de pratique.

Scandale d'esprit et de prétendue raison, lorsque, accoutumés à juger de tout par les lumières trompeuses de la sagesse mondaine, nous prononçons qu'un Dieu sauveur n'a point dû paraître dans cet état d'indigence et d'humiliation; scandale qu'il me serait aisé de confondre par un seul mot, en vous disant: Hommes, votre esprit est à peine une étincelle, votre raison à peine une lueur, et vous osez, d'après vos idées, tracer le plan, l'arrangement, la décence de ses voies à l'esprit infini, à la raison infinie. Quel délire! Je consens cependant à me prêter à votre témérité. Consultons, écoutons notre esprit, notre raison: notre esprit sans intérêt d'amour-propre; notre raison sans préjugés d'orgueil, je soutiens qu'ils décideront que non-seulement un Dieu sauveur a pu vouloir pour lui cet état d'indigence et d'humiliation, quoique nous ne le voulions pas pour nous; mais que, parce que nous jugeons cet état indigne de nous, il a dû le juger digne de lui; que, parce que nous le dédaignons, il a pu, puisqu'il est Dieu et parce qu'il est Dieu, le choisir et le préférer à tout autre état.

En effet, suivez-moi, mes chers auditeurs, et ne nous lassons point d'approfondir ce mystère si propre à nous donner l'intelligence des autres mystères. Un Sauveur qui ne serait qu'un homme pourrait se prêter à nos passions; un Sauveur qui est Dieu ne vient, ne veut venir que pour pleurer l'égarement des passions humaines, que pour en réprimer la licence, que pour en arrêter les scandales; il faut donc qu'il vienne dans l'état qui réprouve les passions et qui en est réprouvé; dans l'état qui les condamne et qui en est condamné. Un Sauveur qui est Dieu ne vient, il ne veut venir que pour reprendre, dans le cœur des hommes la place qui lui appartient: or, comment pourrait-il s'en ressaisir, tandis qu'elle serait remplie par l'amour de l'opulence et de la grandeur mondaine? Un Sauveur qui est Dieu ne vient, il ne veut venir que pour amener le règne de la justice et de la sainteté: or, tout Dieu qu'il est, comment parviendrait-il à concilier l'innocence et la vertu avec le désir déréglé des richesses, avec cet attrait du plaisir et des honneurs, source de tant de crimes? Un Sauveur qui est Dieu ne vient, il ne veut venir que pour réparer le péché, que pour détruire le péché; par conséquent, il est convenable qu'il vienne dans l'humiliation et les souffrances, afin d'expier le péché par un état qui soit la pénitence du péché; afin de prévenir le péché, par un état qui nous fasse craindre et haïr la cupidité. Par conséquent, l'état de Jésus naissant caractérise un Sauveur envoyé pour nous délivrer des piéges et de la séduction du monde, des iniquités et de la corruption du monde, des cupidités et des scandales du monde; c'est-à-dire que cet état nous annonce une rédemption pure et sainte, une rédemption toute céleste et toute divine, une rédemption de salut et de bonheur dans l'éternité. Donc il nous annonce un Sauveur qui est Dieu et qui vient nous sauver en Dieu; donc il ne fut, il ne sera jamais scandale que pour l'esprit faux, que pour la raison prétendue.

Scandale de cœur et de pratique, trop commun dans les chrétiens de nos jours; le voici. Dans Jésus-Christ pauvre et humilié, nous reconnaissons un Dieu sauveur; ensuite, par la contradiction la plus étonnante, nous ne redoutons rien tant que de lui appartenir, que de porter la marque et le caractère de sa rédemption. Disciples, imita-

teurs autant que nous le pouvons du Dieu grand, du Dieu puissant, du Dieu d'empire et de majesté, nous lui disputons sa gloire, nous tentons de l'usurper; à peine disciples de nom, et bien éloignés de nous faire les imitateurs du Dieu enfant, du Dieu pauvre, du Dieu anéanti, nous laisserons à Jésus-Christ ses abaissements et ses larmes, nous craindrons, nous fuirons de les partager avec lui. La chute, la réprobation d'Israël est venue, dit saint Augustin, de ce que Israël n'a point voulu adorer dans Jésus-Christ ce qu'il avait toujours méprisé dans les hommes. Nous, par un aveuglement plus déplorable, cet état dont nous ne rougissons point pour notre Dieu, nous en rougissons pour nous; cet état que nous ne jugeons point indigne d'un Dieu, nous le croyons indigne de nous; et, dans le peuple qui se dit le peuple de Jésus-Christ, il n'est point de disgrâce pleurée par autant de larmes que le malheur de ressembler au Dieu que l'on adore. Ah! mes chers auditeurs, puissent-ils renaître, les jours de ferveur, où l'exemple de Jésus naissant dans l'indigence peupla les déserts de pauvres évangéliques! Tous ne comprennent pas cette parole mystérieuse. Ce que tous doivent comprendre, c'est qu'il n'y a point, c'est qu'il ne peut y avoir d'état plus digne des disciples que l'état que le maître ne crut pas indigne de lui. Etat de Jésus-Christ naissant dans l'indigence et l'obscurité; état vraiment digne du Dieu sauveur, qui vient pour délivrer l'homme et le racheter, vous l'avez vu; état vraiment digne du Dieu législateur, qui vient pour réformer l'homme et pour l'instruire: ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'état de Jésus-Christ naissant dans l'indigence et l'obscurité, annonce et publie la morale de son Evangile; il prépare, il assure le succès de son Evangile; il ébauche, il commence les triomphes de l'Evangile. Un moment d'attention à ces trois réflexions importantes. Vous en conclurez que l'état de Jésus-Christ naissant dans l'indigence et l'obscurité était un état vraiment digne du Dieu législateur qui venait pour instruire l'homme et pour le réformer.

1° Oui, mes chers auditeurs, cet état d'humiliation et de souffrances, dans lequel nous apercevons Jésus-Christ naissant, est un état qui nous annonce, qui nous prêche toutes les vérités de son Evangile, qui nous développe tout le plan de son Evangile; en sorte qu'elle s'accomplit dès ce jour, la parole du prophète, que le monde verra le Maître qui doit l'instruire; *Erunt oculi tui videntes præceptorem tuum.* (*Isa.*, XXX, 20.) Il n'est pas encore venu, il ne viendra qu'après bien des années, le temps où les passions consternées entendront ces oracles foudroyants de la sagesse éternelle. Heureux ceux que le monde dédaigne et méprise; encore plus heureux ceux que le monde persécute! Heureux ceux dont l'innocence se soutient dans de grands périls; encore plus heureux ceux dont la vertu est éprouvée par de grandes disgrâces! Heureux celui qui essuie les larmes du pauvre! encore plus heureux le pauvre qui les répand! *Beati pauperes.... beati qui persecutionem patiuntur.* (*Matth.*, V, 10.) Malheur à ceux qui aiment le monde; malheur même à ceux qui en sont aimés! Malheur à l'homme qui se laisse dominer par l'amour des richesses! malheur même à l'homme qui les possède! *Væ vobis divitibus!* (*Luc.*, VI, 24.)

Or, que Jésus-Christ nous dira-t-il alors, qu'il ne nous dise par l'état dans lequel il s'offre à nos regards? En effet, ce Dieu sauveur, qui a choisi pour lui la pauvreté, croirons-nous qu'il choisira pour nous le faste et les douceurs de l'opulence? Un Dieu humilié voudra-t-il à sa suite des disciples vains et superbes? Un Dieu qui commence dans la douleur et les larmes une vie austère et laborieuse, voudra-t-il des disciples amollis par le repos et les délices d'une vie paisible et voluptueuse? La cupidité nous aveuglerait-elle jusqu'à nous persuader que le Dieu qui est notre Sauveur, n'est pas notre modèle, que ses discours affaibliront l'austérité de ses exemples, qu'il aura ouvert la route et qu'il nous permettra de n'y point entrer? Oserions-nous penser qu'après qu'il lui en a tant coûté pour nous sauver, il ne nous en coûtera rien pour être sauvés? que le Dieu qui vient d'expier le péché, sera traité plus durement que le pécheur qui l'a commis et que nous trouverons le salut dans des voies où ne se trouvent pas les vestiges du Dieu Sauveur?

Non, continue saint Bernard, après ce qui se passe à Bethléem, nous n'avons point besoin d'un autre enseignement: fuite du monde, renoncement à soi-même, humilité de cœur, mépris des richesses et des grandeurs, tout ce qu'un Dieu nous dira, tout ce qu'il peut nous dire, l'étable dans laquelle il naît, la crèche dans laquelle il repose, les larmes qu'il répand, nous le disent avec une force, avec une énergie qui ne laissent rien à ajouter: ***Fuge voluptatem, hoc tibi prædicat stabulum, hoc præsepe clamat, hoc lacrymæ et vagitus evangelizant.*** Un coup d'œil sur Jésus naissant: nous savons tout son Evangile et dans un sens, plus que son Evangile. Je n'outre point les objets. Les pleurs du Dieu enfant parlent un langage plus terrible que les leçons du Dieu maître, et ce n'est point dans ses discours, c'est dans sa crèche que Jésus-Christ a mis la plus grande austérité de sa morale. C'est de là, c'est du fond de ce sanctuaire que partent, que tonnent les anathèmes contre les riches et les richesses, contre les grands et les grandeurs de la terre, avec un bruit, avec un éclat bien plus propre à faire pâlir, à faire trembler la cupidité. L'Evangile, il est vrai, nous montrera un Dieu qui soupire, qui gémit à la vue des obstacles qui s'opposent au salut des riches et des grands du monde. La crèche nous présente bien un autre spectacle; un Dieu qui semble

n'être venu sur la terre que pour abaisser, que pour confondre les riches, les grands du monde; un Dieu qui semble n'être venu sur la terre que pour rejeter, que pour réprouver, en quelque façon, les riches, les grands du monde.

Je dis un Dieu qui semble ne venir sur la terre que pour abaisser, que pour confondre les riches et les grands du monde. Vous, riches et grands, si fiers de la préférence que vous donne la providence du Dieu créateur, humiliez-vous à la vue de l'oubli où vous laisse la providence du Dieu sauveur. Ce que dit l'Apôtre, que le Verbe n'a point voulu s'unir aux esprits célestes, que son penchant l'a décidé en faveur de la postérité d'Abraham : ***Nusquam enim angelos apprehendit sed semen Abrahæ*** (***Heb.***, II, 16), je puis ici vous l'appliquer. Les complaisances du Verbe incarné n'ont point été pour vous. Voulant être homme, il a voulu être pauvre parmi les hommes. Or, en choisissant la pauvreté, que fait-il? il la relève, il l'ennoblit, il la consacre, il la divinise dans sa personne, selon l'expression de saint Bernard : ***Sacram in suo corpore dicavit paupertatem.***

Ils sont donc passés, les temps où les avantages de la fortune pouvaient être comptés parmi les faveurs du ciel, ils sont passés, les temps où la prospérité semblait marcher à la suite de la vertu, où les disgrâces semblaient ne venir qu'après les crimes. Sous le règne de la loi, la piété heureuse avait fait les grands rois sur le trône, les conquérants à la tête des armées, elle avait produit la paix et l'abondance dans le sein des familles. Un Job, un Tobie, un Daniel, une Suzanne, les enfants de Babylone, quelques justes éprouvés, avaient été comme l'aurore du jour de l'Evangile. Et ne dirait-on pas même, qu'avant Jésus-Christ, le ciel, attentif à ménager la faiblesse de l'homme, n'avait osé donner à la terre le spectacle d'une vertu toujours malheureuse? Le calme avait succédé promptement à la tempête, de courtes disgrâces avaient été suivies d'une longue prospérité ; les justes du premier testament n'étaient malheureux que pour quelques moments ; ils ne l'étaient que pour recueillir une moisson plus abondante de paix et de félicité semée dans leurs larmes. L'étable de Bethléem nous découvre un autre système d'amour et de prédilection. Aux jours qui virent un David victorieux et triomphant, parce qu'il était fidèle au Dieu de ses pères, succéderont les jours qui verront le plus grand roi du monde, saint Louis, captif, parce qu'il est saint. Depuis que notre Dieu a aimé les souffrances et les humiliations jusqu'à en faire son héritage, il en fera le partage de ceux qu'il aime. Les apôtres, errant de climats en climats, les justes précipités dans les flots de la mer, consumés, dévorés par les flammes, expirant sous le glaive de la persécution, de grandes épreuves, de grandes tribulations, de grands opprobres, de grands outrages : tels seront, tels doivent être les bienfaits d'un Dieu qui naît dans la crèche et dans les larmes : ***Hoc præsepe clamat, hoc lacrymæ evangelizant.***

Pauvres, qui m'entendez, pourquoi donc tant de murmures ? Votre état n'a que les mépris du monde ; n'a-t-il pas l'estime de votre Dieu ? Il est triste et pénible, selon le monde et pour l'instant de cette vie fugitive ; n'est-il pas heureux, selon Dieu et pour la durée immense de l'éternité ? Si cela ne suffit point pour fermer la plaie de votre cœur, portez-lui vos plaintes. Où ? L'oseriez-vous ? A sa crèche. Venez interrompre ses soupirs pour lui faire entendre les vôtres. Venez lui reprocher... Ciel ! que lui reprocheriez-vous? De vous placer dans l'état où il se plaça lui-même ; de vous aimer assez pour se rendre semblable à vous, pour vous rendre semblables à lui. Ah ! si dans la situation où vous le voyez, il est permis à quelqu'un de s'élever contre lui, ce n'est point à vous qui êtes les enfants de la promesse, le peuple chéri, la race préférée ; c'est aux riches, aux grands du monde, à ces riches, à ces grands du monde qu'il néglige, qu'il oublie, qu'il dédaigne ; disons tout, à ces riches, à ces grands du monde qu'il rejette, qu'il réprouve en quelque façon.

Car pour qui sont les premières grâces du Dieu naissant? On le reconnaît déjà, ce Messie dont le Prophète a écrit qu'il a été envoyé pour annoncer son Evangile aux pauvres : *evangelizare pauperibus misit me.* (*Luc.*, IV, 18.) Les grands de Juda, les riches de Jérusalem, les docteurs, les pontifes de la loi, il les laisse plongés dans leur sommeil. Ils ont les livres saints, les oracles des prophètes ; ils ont les grâces communes et ordinaires. Les grâces de faveur, les grâces de prédilection, à qui sont-elles réservées? à de simples bergers. Ils sont les seuls à qui on l'annonce : *evangelizo vobis* (*Luc.*, II, 10); les seuls à qui l'ange donne un signe pour le reconnaître : *hoc vobis signum* (*Ibid.*, 12); les seuls que l'ange conduit à son berceau, et, à s'en tenir à l'expression de l'ange, les seuls pour qui le Sauveur est né : *natus est vobis.* (*Ibid.*, 11.)

Est-ce donc que Jésus-Christ n'est pas le Sauveur de tous les hommes? Voici, chrétiens, voici le grand mystère de la morale évangélique, qu'il vous importe d'approfondir. Je sais que rien n'a échappé aux attentions miséricordieuses de Jésus-Christ ; je sais qu'il est le père autant que le maître, le Sauveur comme le Dieu de tous les hommes ; je sais aussi que, quoiqu'il soit le Sauveur de tous, il est plus directement et d'une façon spéciale le Sauveur des pauvres. Pourquoi ? Parce que leur état est l'état auquel il a destiné et réservé ses grâces les plus abondantes. Dans ces pauvres que vous apercevez à ses pieds, vous voyez l'Isaac, le Jacob, le Benjamin, objet du plus tendre amour. Il les choisit pour en faire les évangélistes de sa naissance ; il les choisira pour en faire les apôtres de sa loi sainte; ils seront la pierre fondamentale sur laquelle s'élèvera l'édifice de sa reli-

gion ; et dans la suite des siècles, il prendra surtout ses élus parmi les pauvres, ou il fera des pauvres évangéliques de tous ceux dont il fera des saints, parce que l'état du pauvre est l'état qui met le moins d'obstacles à sa grâce. Afin de devenir le Sauveur des riches du monde, des grands du monde, il faut que Jésus-Christ les sauve doublement et des faiblesses de l'humanité et des vices de la prospérité, parce que l'état du pauvre est de lui-même et par lui-même un état de salut; pour se sauver, il suffit que le pauvre se tienne dans son état, qu'il se contente de son état, et jamais il ne sera plus saint que lorsqu'il sera parvenu à aimer son état. Au lieu que les riches et les grands ne se sauveront qu'autant qu'ils réussiront à se préserver de la contagion de leur état, à se précautionner contre les périls de leur état, à pratiquer des vertus bien rares, bien difficiles dans leur état, et presque opposées à leur état; à se détacher de leur état, et ils ne seront jamais plus pécheurs que lorsqu'ils seront plus épris, plus charmés de leur état.

Je n'ai donc point dit assez. Non seulement Jésus-Christ est plus spécialement le Sauveur des pauvres; mais, à proprement parler, il n'est le Sauveur que des pauvres. Cette proposition vous étonne, mes chers auditeurs ; vous vous rappelez que ces bergers qui environnent aujourd'hui la crèche de Jésus-Christ, nous les verrons remplacés par des riches, par des grands de la terre. Ah! loin d'affaiblir la vérité que je viens d'avancer, vous lui fournissez une preuve décisive. Car, qui sont-ils? que sont-ils ces riches, ces grands que Bethléem va recevoir? Ce sont des riches qui n'ont rien de la mollesse et de l'indolence des richesses; ce sont des grands qui n'ont rien du faste et de l'orgueil de la grandeur ; des riches, des grands, qui, avec toutes leurs richesses, avec toute leur grandeur, ne sont rien moins que des riches du monde, que des grands du monde.

Voici donc ce que j'appelle la morale de la crèche, et ce que vous devez regarder comme le fonds, la substance de la morale évangélique. Jésus Christ est le Sauveur de tous; cependant il ne donnera le ciel qu'aux pauvres: Jésus-Christ ne donnera pas le ciel à tous les pauvres; cependant il ne réprouvera que les riches. Je m'explique : Jésus-Christ est le Sauveur de tous, dans tous les états, dans toutes les conditions; point d'état, point de condition qui ne lui fournisse des élus. Il y a donc une opulence, il y a donc une grandeur qui ne sera point réprouvée : et quelle est-elle cette opulence? quelle est cette grandeur? Ecoutez, heureux du siècle, et tremblez! Une opulence (et ce que je dis de l'opulence, je le dis de la grandeur) : une opulence semblable à celle des mages : une opulence sans hauteur et sans fierté, sans luxe et sans profusion, sans délicatesse et sans oisiveté, sans rebuts et sans dureté, sans présomption et sans indocilité, sans délices et sans volupté, sans libertinage et sans impiété : une opulence à laquelle il n'en coûtera pas moins de ne s'attacher à rien, qu'il n'en coûterait à l'indigence de ne rien désirer : une opulence qui saura se refuser aux plaisirs qui viennent la chercher ; et appeler par ses vœux les croix et les souffrances qui semblent la fuir ; une opulence attentive à faire passer les richesses de la main qui les possède dans la main qui les demande; c'est-à-dire, une opulence qui aura toute l'humilité, toute la mortification, tout le dégagement de la pauvreté évangélique : donc une opulence dans laquelle et malgré laquelle on sera pauvre d'esprit et de cœur. Par conséquent il est vrai que, même en donnant le ciel aux riches, Jésus-Christ ne sauvera que les pauvres.

Jésus-Christ ne donnera pas le ciel à tous les pauvres. Il y aura donc une indigence réprouvée, Quelle indigence? Ecoutez, pauvres, et instruisez-vous! Une indigence bien différente de celle des bergers de notre évangile, une indigence inquiète et chagrine, une indigence superbe et orgueilleuse, une indigence intempérante et voluptueuse, une indigence pleine de murmures et de révoltes, de jalousies et d'impatiences, de regrets et de désirs ; une indigence qui ne saura ni se consoler de ce qu'elle n'est pas, ni profiter de ce qu'elle est, ni se soumettre à Dieu dans ce qu'elle souffre, ni pardonner aux riches ce qu'ils possèdent; une indigence dans laquelle on sera riche, et on ne le sera pas pour goûter les plaisirs, les délices des richesses : on le sera pour en imiter les crimes, les désordres ; c'est-à-dire une indigence forcée et contrainte; une indigence qui aura toutes les affections et tous les attachements, toutes les passions et toutes les cupidités, tous les vices et tous les scandales de l'opulence mondaine : donc une indigence, dans laquelle et malgré laquelle on sera riche d'esprit et de cœur. Par conséquent il est vrai que, même en refusant le ciel aux pauvres, Jésus-Christ ne réprouvera que les riches. Ainsi la pauvreté évangélique fera tous les saints; l'opulence mondaine fera tous les pécheurs ; ainsi, les pauvres ne se perdront que par le désir des richesses ; les riches ne se sauveront que par l'amour de la pauvreté; ainsi s'accomplira ce qui est tant de fois répété dans l'Evangile, que le ciel n'est ouvert qu'aux pauvres, que le ciel ne'st fermé qu'aux riches : *Beati pauperes...væ vobis divitibus.* (*Luc.*, VI, 20, 24.) Vérité si hautement enseignée par la crèche et par les larmes du Dieu Sauveur, que pour savoir tout l'Evangile, il ne faut que savoir Jésus naissant. Jésus-Christ naît dans l'indigence et l'obscurité; par là il annonce, il publie la morale de son Evangile : il fait davantage, il prépare, il assure les succès de son Evangile.

2° Il faut en convenir, tout notre maître, tout notre sauveur qu'il est, si ce Jésus qui venait nous inviter à la pénitence et à la mortification, qui venait nous commander le détachement et l'humilité, nous vanter l'avantage de la croix et des souffrances; s'il avait paru dans l'éclat et la splendeur, dans la paix et les délices de l'opulence ; si

nous pouvions opposer sa conduite à sa morale, sa vie à son Evangile, quelque injustes qu'elles fussent, quelles conséquences n'en tirerait point notre amour-propre; cet amour-propre si attentif à saisir les prétextes, si habile à couvrir d'un dehors de raison les désirs les moins raisonnables, si ingénieux à se tromper et à nous tromper, si heureux à faire parler à notre esprit le langage de notre cœur? Dans la concurrence, dans l'opposition du Dieu modèle et du Dieu législateur, que nous aurions de pente et de facilité à nous persuader qu'on ne s'égare point sur les traces d'un Dieu sauveur, et qu'en marchant sur ses pas o ne peut aller contre ses volontés!

Que d'immortelles actions de grâces soient rendues au Dieu des miséricordes, s'écrie saint Augustin : les routes du salut sont aplanies; et pour ne pas se sauver, il faut s'obstiner à périr. Tout ce que la cupidité peut inventer de ruses pour se défendre, de prétextes pour se déguiser, d'artifices pour se colorer, est pleinement anéanti par l'exemple d'un Dieu naissant; et c'est avec raison que Tertullien disait de Jésus-Christ dans la crèche, qu'il éclaircit tout, qu'il répond à tout : *Solutio omnis difficultatis Christus est.*

Cet exemple, il est vrai, il n'est que trop vrai, ne nous touche, ne nous détermine pas. Que lui manque-t-il donc, demande saint Jérôme, de l'empire de force et de persuasion nécessaires à nous subjuguer, à nous entraîner? Qu'un Dieu, qui ne parle que par ses préceptes, vienne nous imposer des lois austères, l'orgueil, secondé par l'amour-propre, osera le regarder comme un maître trop sévère, comme un maître jaloux de son pouvoir, qui, mettant notre obéissance à de rudes épreuves, exige de grands sacrifices, sans considérer ce que souffre la victime que ses ordres entraînent à l'autel. Mais un Dieu enfant, qui ne s'exprime que par ses soupirs, qui ne commande que par ses larmes; un Dieu, que les transports de son immense charité précipitent, pour ainsi dire, du ciel sur la terre, qu'ils placent entre nous et le Dieu vengeur, pour attirer sur sa tête les foudres, les anathèmes dus à nos prévarications; qui, dans cette situation, nous trace les routes du salut : penserons-nous qu'il prétend nous sacrifier à son autorité? N'en doutons point, continue saint Jérôme, si nous pouvions, sans nous égarer, sans nous perdre, marcher dans la voie des honneurs et des plaisirs, il ne nous ordonnerait point de le suivre dans les sentiers difficiles de l'abaissement et de la pénitence. Son amour voudrait-il nous tromper? *Credite amori vera dicenti :* il se serait donc trompé le premier; il nous ouvre une carrière pénible; il la parcourut avant nous. Le même amour qui lui composa des jours tristes et douloureux, ne le porterait-il pas à nous ménager des jours heureux et tranquilles? Non, nous ne parviendrons jamais à en douter; il ne nous laissera faire que ce qu'il n'a pu no... épargner : *Credite amori vera dicenti.* Par conséquent, qu'il nous touche ou qu'il ne nous touche pas, cet exemple de Jésus naissant, il ne prépare, il n'assure pas moins les succès de son Evangile, puisque, s'il ne nous rend pas des saints, il nous laisse pécheurs sans excuse et sans prétexte.

Cet exemple ne nous touche pas d'une manière à nous convaincre et à nous persuader, à nous convertir et à nous changer : mais, par un prodige de force et de puissance qui ne convient qu'à l'exemple d'un Dieu, je soutiens qu'indépendamment de nous et malgré nous cet exemple nous touche; qu'il nous touchera toujours assez pour assurer à l'Evangile de Jésus-Christ un succès, un triomphe éternel. Comment? C'est que si l'exemple d'un Dieu naissant dans la pauvreté et dans les larmes ne nous touche pas jusqu'à nous engager à l'imiter, il nous touchera toujours assez pour nous obliger à nous condamner nous-mêmes, pour nous forcer à rougir de nous-mêmes; il nous touchera toujours assez pour nous obliger à nous condamner nous-mêmes, parce que l'exemple de ce Dieu naissant met dans un si grand jour le crime et l'égarement de nos passions, qu'il n'est point, qu'il ne sera point de pécheur hardi et intrépide, jusqu'à jeter un regard tranquille sur la crèche de Jésus-Christ, jusqu'à soutenir sans inquiétude et sans remords l'affreuse opposition qu'il apercevra entre l'état de son Dieu et l'état de son cœur. L'exemple d'un Dieu, naissant dans la pauvreté et dans les larmes, nous touchera toujours assez pour nous forcer à rougir de nous-mêmes, parce que l'exemple de ce Dieu naissant répand sur nos passions un caractère de flétrissure et d'ignominie, qui les rend aussi déshonorantes pour le chrétien qu'elles dominent, que pour le Dieu qu'elles outragent.

Salvien reprochait aux chrétiens de son siècle qu'ils étaient l'opprobre de Jésus-Christ : *In nobis patitur opprobrium Christus.* Combien les plaintes, les invectives de son zèle auraient été plus vives, plus animées, s'il avait vu ce que nous voyons, les chrétiens, après avoir emprunté les vices des idolâtres, les leur rendre, poussés à des excès inconnus parmi d'autres peuples; et peu contents de s'être avilis en se faisant leurs disciples, s'avilir encore plus honteusement en se faisant leurs maîtres! s'il avait vu le christianisme devenu le séjour, le centre, la patrie du faste, de la mollesse, de toutes les passions réunies, de tous les délires de l'esprit et du cœur, être comme l'école à laquelle on vient de toutes parts apprendre ce qu'on n'apprendrait pas si bien ailleurs, les raffinements de la sensualité, les caprices de la mode, les bassesses de l'adulation, les fureurs de la vengeance, les impostures, et les perfidies de la fausse amitié, les détours et les duplicités de la politique les concussions et les ravages de la cupidité, les profusions extravagantes du luxe, les abominations de la volupté, l'oubli des mœurs, le mépris des bienséances, l'intrépidité scandaleuse et les affreux mys-

tères de l'athéisme ; avec quelle force, quelle ardeur ; avec quelle véhémence d'expression il nous aurait reproché que nous ne sommes chrétiens qu'autant qu'il le faut pour déshonorer le christianisme ! *In nobis patitur opprobrium Chistus.*

Ce que je vous dis moi, c'est que le christianisme que vous déshonorez, il vous déshonore à son tour ; que ce Jésus-Christ dont vous faites l'opprobre (je vous conjure avec l'Apôtre de soutenir, de supporter mon zèle : *sed et supportate me* [II *Cor.*, XI, 1]), par une juste vengeance il fait le vôtre. Ambition, cupidité, volupté, pour l'homme, ce sont des crimes ; pour un chrétien c'est sacrilége et profanation, c'est apostasie, par laquelle il se sépare de Jésus-Christ, il fait schisme avec Jésus-Christ ; pour l'homme, c'est passion qui le perd : pour le chrétien, c'est fureur et délire qui en le perdant, le dégrade et l'avilit. Car adorer un Dieu naissant dans la pauvreté ; et, pour accumuler des richesses réprouvées, se plier aux plus honteuses bassesses, s'asservir aux ministères les plus flétrissants, descendre aux plus indignes artifices, employer les ruses les plus odieuses ; adorer un Dieu naissant dans l'obscurité ; et, transporté par l'ambition, courir aux honneurs par la voie de l'intrigue, de la faction, de la cabale, de la trahison et de la perfidie : adorer un Dieu naissant dans la douleur, dans les larmes ; et, avide de plaisirs, se livrer sans pudeur à tout le poison et à toute l'ivresse, à tout l'égarement et à toute la séduction, à toute la servitude et à toute l'ignominie des passions les plus fougueuses, les plus tyranniques : voilà mes chers auditeurs, voilà le mystère de honte et d'opprobre que nous ne pourrons jamais approfondir sans nous irriter contre notre cœur, sans lui reprocher sa mollesse et sa lâcheté ; et voilà par où cet état d'un Dieu naissant dans la crèche prépare et assure une victoire certaine, un triomphe éternel à son Evangile, puisqu'en vertu de cet état, nous ne pourrons jamais nous révolter contre son Evangile, sans nous révolter contre nous-mêmes, sans rendre, par notre trouble, par nos remords, par nos erreurs, un hommage forcé à cet Evangile que nous violons ; en sorte que, lorsque nous serons le plus hautement déclarés contre son Evangile, il régnera sur nous malgré nous. Par conséquent, état de Jésus naissant dans l'indigence et l'obscurité, état qui prépare, qui assure les succès de son Evangile : finissons, état qui ébauche, qui commence les triomphes de son Evangile.

3° Voyez, puis-je vous dire avec saint Ambroise, voyez l'Eglise naissante au berceau de Jésus-Christ : *Videte Ecclesiæ surgentis exordium.* Ces bergers continue-t-il, qui veillaient à la garde de leurs troupeaux, sont l'image des apôtres destinés à la former, à la conduire ; ces rois, accourus des régions lointaines, offrent à nos regards les prémices des nations appelées à composer l'Israël nouveau ; ces enfants, que l'impie Hérode immole à ses soupçons jaloux, sont les prémices des martyrs ; et dans Marie, la plus pure des vierges, nous apercevons ces chastes épouses du Dieu crucifié, que le désir de partager avec leur divin époux sa pauvreté ses humiliations et ses larmes, ensevelit avec lui dans le silence d'une solitude obscure et indigente, *videte Ecclesiæ surgentis exordium.*

Bientôt cette Eglise resserrée dans des limites si étroites n'aura d'autres bornes que celles de l'univers. Cette pierre, détachée du sommet de la colline, va devenir une haute montagne qui couvrira de son ombre tous les peuples. Encore un moment ; cet enfant, qui ne s'exprime que par ses soupirs, élèvera la voix ; elle sera entendue d'une mer à l'autre mer, et les nations qui habitent la terre, de l'Orient à l'Occident, viendront en foule courber la tête sous le joug de l'Evangile. Que dis-je ? Et pour admirer les prodiges du Dieu sauveur, avons-nous besoin des événements que la suite des années amènera ! Déjà s'opèrent les plus grands miracles de la conversion du monde. Des pauvres, ce sont les bergers, tranquilles dans leur indigence, loin de se plaindre et de murmurer, ne savent que respecter la main qui les humilie, et bénir la main qui les sauve. Des riches, des grands, ce sont les mages, se hâtent de déposer aux pieds de Jésus-Christ le faste de l'opulence et de la grandeur mondaine ; des pauvres sans désirs ; des riches, des grands sans orgueil et sans dédain ; des pauvres, enchantés d'imiter leur Dieu et de lui ressembler ; des riches, des grands, qui ne se consolent de la différence des situations, que par la gloire de l'adorer, que par le plaisir de donner, que par le bonheur de l'aimer : *reversi sunt glorificantes...* (*Luc.* II 20) *apertis thesauris* (*Matth.*, II, 11.)

Non, l'Eglise, dans les jours de sa victoire, n'offrira point un plus beau spectacle ; l'empire de Jésus-Christ aura plus d'étendue, il n'aura pas plus de gloire. Alors le monde pliera sous la multitude des prodiges. Ici Jésus-Christ règne ; il triomphe : pour régner, pour triompher, il n'emploie que ses larmes ; à peine elles ont commencé de couler, leur voix éloquente persuade ce détachement des richesses, ce mépris des honneurs, cet amour des souffrances, cette pudeur, ennemie des liaisons les plus innocentes, ces vertus rigides et austères, que le zèle des prophètes n'avait osé essayer d'introduire sur la terre. Les cœurs avaient résisté au Dieu de gloire et de majesté, ils cèdent aux pleurs du Dieu enfant. Bien différent des hommes, trop souvent petits dans la grandeur, le Dieu Sauveur ne fut jamais plus grand que dans ses abaissements.

Sagesse mondaine, venez vous instruire et vous confondre à l'école de Jésus dans la crèche ; reconnaissez combien la faiblesse même d'un Dieu l'emporte sur la force des hommes : *Infirma elegit Deus ut confundat fortia.* (I *Cor.*, I, 27.) Tandis que dans son palais, pressé par les flots tumultueux d'une

cour avide de plaire, environné de ses légions triomphantes, perdu dans le mouvement et l'agitation de ses vastes projets, le maître de l'univers se flatte d'assurer l'immortalité à la gloire des armes et des divinités romaines : dans le calme d'une nuit solitaire, dans le silence d'un antre écarté, Bethléem voit se former les destinées immuables, qui se joueront de la politique la plus raffinée, et de la puissance la plus redoutable. Cet enfant qui vient de naître, auquel on ne pense pas, prépare d'autres temples, un autre culte, d'autres monarchies; cette main si faible frappe les fondements du Capitole, fait chanceler sur leurs autels les dieux des nations, ébranle les remparts de Rome et le trône des Césars, creuse le tombeau dans lequel la Synagogue va tomber ensevelie. C'est un enfant; et pour élever sa religion sur tant de ruines et de débris, des soupirs, des pleurs, voilà ses armes. Tout fuit, tout disparaît, tout naît, tout s'arrange, et son ouvrage est vainqueur des siècles; il ne périra pas même avec le monde. Ce n'est point sur la terre et dans le temps, c'est dans le ciel et dans l'éternité que sont posés ses véritables fondements.

O Jésus naissant, votre empire, vos triomphes ne s'étendront-ils point jusqu'à nous? Notre raison, éclairée par la foi, a percé le nuage que votre situation élève autour de vous. Cet état d'indigence et d'obscurité, loin de le cacher, nous montre le Dieu sauveur qui vient pour délivrer l'homme et pour le racheter, pour instruire l'homme et pour le réformer; il nous montre un Dieu qui est sauveur, un Sauveur qui est Dieu. Dans le fils de Marie, nous reconnaissons le Fils du Très-Haut, et nous l'adorons. Ah! Seigneur, cet hommage d'adoration n'est point l'hommage que vous attendez, et auquel vous aspirez; vous auriez déployé votre puissance pour l'obtenir, et le poids de votre gloire aurait écrasé l'orgueil le plus hautain, le plus rebelle. Un Dieu, qui consent à naître dans la pauvreté, dans la douleur, dans les larmes, a bien d'autres vues, d'autres desseins. Dans cette crèche, baignée de vos pleurs, qu'êtes-vous, que voulez-vous être, qu'un Dieu qui aime et qui veut être aimé? *Sic nasci voluit qui voluit amari.* Du haut du ciel vous nous commandiez de vous aimer; vous ne parliez alors que le langage de l'autorité; ici le sentiment parle au sentiment, le cœur au cœur, l'amour à l'amour qu'il appelle et qu'il invite : *sic nasci voluit, qui voluit amari.* Mais ce langage, il n'appartient qu'à vous, mon Sauveur, de le parler, de l'entendre, d'y répondre; votre cœur et le cœur d'un Dieu; le pur, le véritable amour, l'immensité de la divine charité l'occupent tout entier : notre cœur n'est que le cœur de l'homme, ouvert à mille affections profanes; elles ne se tairont, elles ne céderont qu'à la voix de votre grâce : nous nous offrons à vos bienfaits; daignez exaucer les désirs que vous nous inspirez; tout Dieu que vous êtes, tout infinis que sont les trésors de votre amour, vous ne pouvez nous donner rien de plus grand, de plus précieux que de vous aimer.

Ce que nous vous demandons pour nous, nous vous le demandons pour l'auguste monarque que nous voyons dans le sanctuaire, prosterné aux pieds de votre berceau. Quel peuple dut jamais s'intéresser par autant de vœux à la félicité de son maître que le peuple dont il vous a plu de confier le sort à un prince si digne de notre plus tendre dévouement? assis sur le premier trône du monde, loin de vouloir régner par la terreur, il ne connaît, il ne veut connaître que l'affabilité qui prévient, que la douceur qui rassure, que la bonté noble et facile, qui descend sans s'abaisser, qui tempère la majesté sans l'affaiblir, et qui contient tout dans l'ordre, par la seule crainte qu'on a de lui déplaire.

De ce grand roi, ô mon Dieu, que votre grâce fasse un grand saint; que son nom, certain de l'immortalité dans l'histoire des empires soit écrit au livre de vie. Tels sont, Sire, les souhaits que nous formons en faveur de votre personne sacrée, et la Providence ne nous laisse point l'occasion d'en former d'autres. Des victoires, des conquêtes, des sujets fidèles, une force et une étendue de puissance qui ne permet aucun espoir de réussir à troubler le cours de vos prospérités; une réputation d'équité et de bienfaisance qui n'en permet aucun désir : une reine, modèle de toutes les vertus brillantes et aimables que le trône demande, et modèle de toutes les vertus évangéliques que le trône n'a que trop coutume d ôter : un prince, qui n'a de l'enfance que la vivacité et les grâces. Le ciel a donné à Votre Majesté tout ce qu'il peut donner sur la terre; rien ne manque à l'éclat et au bonheur de votre règne. Tout y manquerait, Sire, si le ciel ne trouvait en vous la reconnaissance, le dévouement, l'amour, le zèle que ses bienfaits méritent. Pratiquer la religion en chrétien, la protéger en roi, sans cela vous ne seriez grand, vous ne seriez heureux que pour le temps; et qu'est-ce que le temps? Une gloire plus brillante, une félicité plus durable vous attendent. Le Dieu que vous aurez fait régner sur votre cœur et sur vos peuples, vous fera régner avec lui dans l'éternité. Ainsi soit-il.

—

CAREME

SERMON Ier.

SUR LA PENSÉE DE LA MORT.

Pulvis es, in pulverem reverteris. (*Gen.*, III, 19.)

Vous êtes poussière et vous retournerez en poussière.

Plût au ciel que ces paroles profondément gravées au plus intime de notre âme, fussent éternellement présentes à notre souvenir! Nous n'aurions nul besoin d'autre maître pour affermir nos pas dans les sentiers de la justice ; les passions les plus fières, les plus indociles viendraient tomber, s'évanouir à la vue de l'instant fatal qui, terminant notre course ici-bas, nous ouvrira la carrière immense de l'éternité. Moment de la mort; ce n'est qu'un moment; et dans sa courte durée il renferme, pour ainsi dire, l'espace infini de tous les siècles! Attachés par des liens si doux à cette vie du temps, nous ne pensons qu'avec douleur au moment qui doit la finir : inquiets, agités sur le sort de cette vie de l'éternité qui nous attend, nous ne pensons qu'avec frayeur au moment qui doit la commencer.

Je ne viens point, chrétiens, combattre des sentiments que la nature inspire, que la raison approuve, que la religion permet et semble nous commander, des sentiments qui, réglés par la sagesse et la foi, seront le principe des vertus les plus pures; je prétends seulement vous montrer que nos craintes, toutes légitimes qu'elles sont, n'excusent point cet oubli volontaire et affecté de la mort, dans lequel nous coulons des jours qui ne nous ont été donnés que pour nous préparer, pour nous disposer à la mort; je soutiens que cette crainte de la mort n'est point une raison de ne pas penser à la mort, qu'elle est même une raison d'y penser souvent, d'y penser s'il se peut, continuellement; pourquoi? parce que la mort n'est à craindre que pour le chrétien qui n'y pense pas.

On peut considérer la mort, ou dans ses effets ou dans ses suites : effets de la mort, elle détruit tout ce que nous sommes dans le temps : suite de la mort, elle décide tout ce que nous serons dans l'éternité. Or, sur cela voici comme je raisonne : vous dites : Nous ne pensons point à la mort, parce que la pensée de la mort, considérée dans ses effets, nous remplit de regrets et de douleur ; parce que la pensée de la mort considérée dans ses suites, nous remplit de frayeurs et d'alarmes. Je dis, pensez à la mort, cette pensée vous détachera de tout ce qui finit à la mort, cette pensée vous rassurera sur tout ce qui commence à la mort. Pensée de la mort, principe de détachement, par conséquent source de paix et de tranquillité : pensée de la mort, principe de vertus, par conséquent source de confiance et d'espérance. En deux mots, la pensée de la mort forme l'homme qui ne tient à rien dans le temps : la pensée de la mort forme l'homme qui a droit d'espérer tout dans l'éternité.

Esprit divin, source des lumières qui dissipent les nuages du préjugé, triomphez des séductions de la cupidité; daignez me guider dans la carrière que vous m'ordonnez de parcourir; parlez avec moi et pour moi; préparez mes auditeurs à ne vouloir, à ne chercher ici que la sanctification de leurs âmes, unique objet de mon zèle et de mes désirs; leurs dispositions et votre grâce me tiendront lieu de talents. Vierge sainte, c'est sous vos auspices, c'est dans un temple consacré à votre nom, dans un sanctuaire dont vous êtes la protectrice, que je vais annoncer les vérités de salut. Ne souffrez pas que la semence évangélique jetée dans une terre qui est votre héritage, demeure stérile ; accordez-nous votre intercession puissante, nous la demandons en vous adressant les paroles de l'ange. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Comment la pensée de la mort formera-t-elle en nous l'homme, qui ne tient à rien, dans le temps? Ce sera en éclairant notre esprit, en touchant notre cœur : en éclairant notre esprit, elle lui découvre la vanité de tout ce que nous pourrions aimer ou craindre dans le monde : en touchant notre cœur, elle lui présente des objets infiniment plus dignes de ses soins et de son attention, que tout ce que nous pouvons désirer ou redouter dans le monde.

1° Premier effet que produit la pensée de la mort, elle éclaire notre esprit, elle lui dévoile le néant et l'imposture des propriétés d'ici-bas. En vain on entreprendra de nous détacher du monde, si l'on ne commence par le dépouiller de ces dehors spécieux qui nous en imposent; si nous ne l'envisageons tel que le voyait Salomon, lorsque fatigué d'une fausse et apparente félicité, il s'écriait que le monde, que tout ce qui est dans le monde n'est que vanité : *Universa vanitas.* (*Eccle.*, I, 14.) Car il faut l'avouer, tandis que nous jugerons que les biens du monde sont des biens réels, un mouvement vif et rapide nous entraînera à leur recherche : de là, dans les hommes qui n'écoutent que le penchant, que l'inclination de la nature, ce plaisir de les posséder, cet empressement de les acquérir, cette vigilance à les conserver, cette ardeur à les accroître, à les augmenter; ces craintes, ces

alarmes désolantes lorsque nous sommes menacés de les perdre; ces épanchements de joie lorsque nous les recevons, ces chagrins, ce désespoir lorsqu'ils fuient et nous échappent : de là, dans les âmes plus dociles à la grâce, ces efforts, ces combats, ces retours imprévus vers le monde, ces mouvements subits de cupidité toujours réprimés, jamais détruits ; et combien de fois le cœur troublé, déchiré, semble-t-il rappeler le monde par ses regrets, le venger par sa douleur du sacrifice qu'il en fait à la religion ; on voudrait, ainsi que s'exprime l'Apôtre, on voudrait se revêtir sans se dépouiller, gagner le ciel sans renoncer à la terre, arriver à Jésus-Christ sans perdre, sans quitter le monde : *Ingemiscimus gravati eo quod nolumus exspoliari.* (II *Cor.*, V, 4.) Par conséquent, le moyen, et le moyen unique de bannir de notre cœur ces attachements profanes qui le partagent, s'ils ne le dominent pas, qui le troublent, qui l'agitent, lorsqu'ils ne vont pas jusqu'à le corrompre, qui le mènent à tant de vices, ou qui lui ôtent tant de vertus, ce serait de démasquer le monde, de percer à travers le faux brillant qui l'environne, jusqu'à la terre, jusqu'à l'argile dont est composée cette idole de fortune et de prospérité mondaine que notre imagination séduite érige en divinité; ce serait de nous remplir, de nous pénétrer d'une conviction forte et intime, que ce qu'on appelle les biens, les honneurs, les plaisirs du monde, n'est qu'un vain fantôme indigne de notre amour. Or, cette conviction, d'où coulerait l'innocence et la paix du cœur, où la puiserons-nous ? Dans la pensée de la mort, dans l'étude, dans la considération de la mort.

Tout nous trompe ici-bas, remarque saint Eucher, tout conspire à nous tromper. Pendant que nous errons dans les sentiers obscurs, dans le labyrinte de cette vie mortelle, rien ne se montre à nous que fardé, déguisé, embelli par des grâces empruntées : *Omnia infidelitatis coloribus lenocinantur.* La mort, ajoute saint Chrysostome, la mort seule, donne à chaque chose ses couleurs vraies et naturelles. Le sage, le philosophe qui, à l'ombre de la solitude, a passé sa vie dans les méditations les plus réfléchies de la vanité du monde, ne la connaît pas si bien, ne la sent pas si vivement que le mondain prêt à le quitter, à s'en séparer par la mort; charmes qui invitent, attraits qui engagent, tout s'efface, tout disparaît; à la place de ce monde flatteur, attentif, empressé à semer sur nos pas les plaisirs et les délices, nous n'apercevons qu'un monde dur, insensible, froid, indifférent, qui fuit, qui se retire, qui nous abandonne seuls en proie à la douleur et aux larmes; qui nous enlève tout ce qu'il nous a donné, et ne nous laisse que le regret de l'avoir aimé : un monde faux et perfide, il nous a séduits par de trompeuses promesses ; nous avons tout fait pour lui, il ne peut rien pour nous, et déjà il ne pense plus à nous. Quel changement ! quelle révolution d'idées et de sentiments ! l'homme doux, modeste, pacifique, désintéressé, s'élève tout à coup sur les ruines de l'homme de passions et de cupidités. Alexandre n'est plus ce conquérant qui, enivré de sa fortune, dédaignait d'être homme ; Jézabel, cette fière ennemie de la loi et des prophètes; Athalie, celle qui insultait au Dieu de Jacob ; Antiochus, celui qui disputait à Dieu son temple et son autel ; Ezéchias, ce roi qui étalait ses trésors avec tant de faste et d'orgueil ; Agrippa, ce prince follement superbe, qui se nourrissait de l'encens et des adorations d'un peuple adulateur; le héros, le monarque, le conquérant, le riche, le grand, l'heureux du siècle ne se retrouvent plus ; il ne reste que l'homme, l'homme enfin éclairé, détrompé, qui se connaît, qui connaît le monde, qui déplore la vanité de ses desseins, la folie de ses espérances, l'illusion de ses prospérités; qui emploie ses derniers soupirs à reprocher au monde son impuissance et sa perfidie.

Or, cette révolution d'idées que la mort produit dans l'homme le plus épris, le plus entêté du monde, la pensée de la mort la forme d'une manière plus lente, mais également sûre et infaillible; ces liens d'affections et de cupidités mondaines que la mort brise avec tant d'effort et de violence, la pensée de la mort les mine, les consume peu à peu. Car, que fais-je lorsque je pense à la mort? Je préviens la suite des années, je devance le temps dans sa course; spectateur attentif de cette dernière scène qu'il me faudra jouer sur le théâtre du monde, je vois le tombeau s'ouvrir, attendre mes cendres, les demander, les recevoir ; après les avoir reçues, se fermer : là, abandonné, ignoré, j'aperçois qu'il ne reste de moi sur la terre, qu'un nom bientôt oublié, des soupirs, des larmes, des regrets de quelques jours, peut-être de quelques moments. Que fais-je donc lorsque je pense à la mort ? Je me mets dans la disposition où elle me mettra; je me donne les sentiments qu'elle me donnera ; je pense du monde ce que j'en penserai ; je juge du monde comme j'en jugerai ; je le vois périssable et passager, inconstant et volage, faux et trompeur comme je le verrai; je me dis, comme je me le dirai, que le monde n'est point fait pour moi, que je ne suis point fait pour le monde, que le monde me survivra et que je survivrai au monde; que si le monde ne me quitte pas, je serai obligé de le quitter : *Necesse est aut ipse per res ipsas transeat, aut res ipsius per illum.*

Je prononce, comme je le prononcerai, que c'est folie, imprudence, de s'inquiéter, de s'agiter pour des titres, des dignités que la mort nous arrachera, pour des honneurs qu'elle détruira, pour des établissements qu'elle renversera, pour des richesses qu'elle enlèvera, pour des objets, pour des desseins qu'elle confondra ; je reconnais, comme je le reconnaîtrai, que dans la nécessité d'abandonner le monde, ou d'en être abandonné, c'est non-seulement folie, imprudence, c'est fureur et délire de courir après de vaines et

frivoles prospérités, qui ne servent qu'à resserrer nos liens, à multiplier nos engagements, à irriter nos désirs, à les tromper; je décide, comme je le déciderai, que l'homme qui s'attache au monde est un homme ennemi de son propre repos, un homme qui ne vit que pour se préparer à mourir avec plus de regret et de douleur.

Que fais-je donc, encore une fois, que fais-je, lorsque je pense à la mort? J'ôte au monde le plus puissant, à proprement parler, l'unique moyen de séduction par lequel il nous engage, il nous retient sous son empire. Je m'explique, et je dis avec saint Jérôme : Ce qui nous jette, ce qui nous précipite dans cet oubli funeste de nos devoirs et de notre éternité, dans lequel on passe si souvent la vie, dans lequel il n'est que trop ordinaire de la finir, c'est que nous ignorons, c'est que nous voulons ignorer les limites si étroites de la vie humaine; c'est que, d'intelligence avec les passions, notre imagination agrandit l'espace qui nous sépare du tombeau : *Nihil tam decipit humanum genus, quam quod dum ignorat spatia vitæ suæ, longiorem sibi sæculi hujus possessionem repromittat.* Toujours nous voyons, ou nous croyons avoir assez de temps pour nous pousser, pour nous élever, pour nous distinguer dans le monde; assez de temps pour nous faire une fortune dans le monde; assez pour l'établir, pour la conserver, pour l'assurer; assez pour en jouir, pour en goûter les douceurs et les agréments; les hommes ne souhaitent, ils ne se passionnent, ils ne travaillent qu'à proportion qu'ils reculent dans l'avenir les bornes de leur vie : ils ne se flattent pas de l'immortalité; ils oublient qu'ils sont mortels. Hommes par les craintes et les faiblesses, ainsi que leur reproche un sage de l'antiquité, ils semblent aspirer à la divinité par l'immensité de leurs désirs et de leurs espérances. Sans cela, sans cette erreur qui les anime, chacun, renfermé dans le devoir, ne donnerait au monde que ce que la loi de Dieu défend de lui refuser. A peine daignerait-on commencer ce qui va finir si promptement : c'est donc à l'oubli, au seul oubli de la mort que le monde doit ses charmes et le succès de ses impostures. Par conséquent, reprend saint Jérôme, pour nous apprendre à la mépriser autant qu'elle mérite d'être méprisée, cette félicité mondaine, qui fait tant de coupables et si peu d'heureux, de quoi s'agit-il? de penser à la mort. En effet, si, par l'oubli de la mort, il arrive que nous pensons, nous voulons, nous vivons comme si nous devions vivre toujours, par une suite naturelle et nécessaire, l'homme qui pense à la mort, veut, juge, raisonne, vit comme s'il allait cesser de vivre. Dès que je pense à la mort, je me compte dans le nombre de ceux qui ont été et qui ne sont plus. La pensée de la mort me transporte d'avance dans le tombeau; elle m'ensevelit dans le séjour et dans les ténèbres de la nuit éternelle. Or, de là, du fond du tombeau, qu'est-ce que le monde et ce que renferme le monde? Venez, mes chers auditeurs, osez m'y suivre; osez être, par raison et par réflexion, ce que vous serez bientôt par une triste et inévitable nécessité, cendre et poussière : *Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris.* Vous y viendrez seuls, vos passions n'oseront vous y suivre.

Homme ambitieux, avide de gloire et d'honneurs, tant de desseins et d'entreprises, de manèges et d'intrigues, de jalousies et de rivalités, de bassesses et de complaisances, de souplesses et d'adulations, de haines et de discordes; tant de trahisons peut-être et de perfidies; tant de crimes et d'attentats, pourquoi? pour embellir, pour illustrer la courte durée d'un moment que vous aviez à passer sur la terre. Une pierre s'est détachée du sommet de la montagne; elle a réduit en poudre ce colosse fastueux de grandeur imaginaire. Que sont devenues ces distinctions, ces prééminences, ce pouvoir, cette autorité? L'idole a été brisée; le temple est désert et abandonné. Ici, dans cette région de la mort, le domestique marche d'un pas égal avec son maître; l'esclave avec son vainqueur; le peuple avec son roi. *Parvus et magnus ibi sunt et servus liber a Domino suo.* (*Job.*, III, 19.) Si le marbre qui vous couvre parle de votre gloire, impuissante ressource d'une vanité humiliée et confondue, elle cherche à sauver quelques débris du naufrage, elle n'y réussit pas; son langage imposteur n'en impose point : m'apprendre ce que vous avez été, c'est me dire ce que vous n'êtes plus. Cendre et poussière, voilà tous vos titres : *Memento, homo, quia pulvis es.*

Homme d'opulence, je ne vous rappelle point ce qu'il vous en a coûté pour acquérir vos richesses : désirs violents qui vous ont passionné, espérances inquiètes qui vous ont troublé; craintes et alarmes qui vous ont désolé; travaux qui vous ont miné, consumé. Je ne vous montrerai point tant d'années employées à les amasser; si peu de jours accordés à les posséder : l'auteur d'une grande fortune est ordinairement celui qui en jouit le moins; il ne connaît que les soins qu'elle demande; les délices qui la suivent sont réservées au peuple qui lui succède : je ne vous parle point de ces regrets, de cette douleur profonde et amère dont l'Ecriture nous assure que sont remplis les derniers moments de l'heureux de la terre. On dit qu'il serait triste de survivre à sa fortune; je ne sais s'il n'est point aussi triste de la quitter que de la perdre, et si la vie du pauvre est plus à plaindre que la mort du riche. Je ne vous représenterai point vos richesses usurpées par l'étranger et l'inconnu, reçues avec les transports d'une joie si vive par l'héritier avide, trop plein de son bonheur pour donner à la reconnaissance des larmes vraies et sincères, consumées par le faste et le luxe.... Que votre fortune périsse ou qu'elle se soutienne, elle n'est plus à vous; elle n'est plus pour vous. Hommes, bâtissez des palais : rassemblez autour de vous la pompe, la ma-

gnificence mondaine, vous rentrerez dans le sein de la terre tels que vous en êtes sortis, cendre et poussière : voilà tout votre héritage. *Memento homo quia pulvis es.*

Homme fier et hautain, ébloui de votre mérite, du rang que vous tenez, de la figure que vous faites, de la place que vous occupez parmi les autres hommes, connaissez votre fragilité propre et personnelle encore plus grande que la fragilité du monde.

L'homme, dit saint Chrysostome, ne s'estime que parce qu'il s'ignore. Il ne se considère que dans les dehors et l'extérieur ; il ne regarde que l'homme que la fortune a distingué, que le courage a élevé, que la politique a poussé et avancé, que la naissance ou le génie a illustré : l'homme ne veut point voir l'homme; qui le montrera donc à lui-même? la mort seule, reprend saint Chrysostome. La mort sépare de l'homme tout ce qui n'est point l'homme. Votre grandeur n'était qu'une grandeur empruntée pour le spectacle et la représentation ; la scène finit, de vous il ne restera que vous, qu'un peu de cendre et de poussière mêlé, confondu avec la terre que vous fouliez à vos pieds : *Memento homo quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Je vous le demande maintenant, mes chers auditeurs, qu'est-ce que le monde, que paraît le monde, que pense-t-on du monde, lorsque c'est à la lueur de ce flambeau de la mort qu'on le considère, lorsque c'est du fond du tombeau qu'on l'étudie, qu'on l'apprécie, qu'on le juge? Non, je ne crains point de l'avancer avec Zénon de Vérone, la cupidité ne nous fait aimer le monde qu'autant que la cupidité nous fait oublier la mort : *Concupiscentia non habet locum ubi mors timetur.* Penser qu'on doit mourir et former des cabales, s'associer à des partis, s'abaisser, ramper, dévorer mille affronts, se couvrir de l'opprobre de mille crimes pour parvenir à des honneurs d'un moment. Penser qu'on doit mourir et user sa santé, consumer ses jours, en faire un tissu de peines et d'inquiétudes ; sacrifier la probité, la conscience, la réputation pour des établissements, pour des fortunes d'un moment. Penser qu'on doit mourir et s'engager dans des intrigues de volupté; se rendre l'esclave, la victime d'un fol et honteux amour pour des plaisirs d'un moment. Ah! s'il est un homme capable d'une si étrange contradiction, ce n'est, ce ne peut être que l'homme de délire et de vertige, substitué par les passions à l'homme de la droite raison et de la simple nature, et surtout à l'homme régénéré par la grâce : *Concupiscentia non habet locum ubi mors timetur.*

Cependant, je le sais, dès le siècle de Salomon, le libertinage avait essayé d'accoutumer les passions à jeter sur le tombeau des regards tranquilles. On l'avait vu se piquer d'une scandaleuse sécurité ; on l'avait entendu s'écrier : hâtons-nous de nous couronner de roses avant que le soleil ait terni le vif éclat de leurs couleurs passagères : *Coronemus nos rosis.* (*Sap.*, II, 8.) Que la courte durée de ces fleurs condamnées à ne voir qu'une aurore nous avertisse de prévenir les ravages du temps et de saisir ces moments de bonheur qui fuient avec tant de vitesse pour ne pas revenir : *Comedamus et bibamus, cras enim moriemur.* (*Isa.*, XXII, 13.) Langage de séduction, plût au ciel qu'il n'eût jamais été entendu que parmi les nations, que chez l'infidèle Israël ! Hélas! il retentit au milieu de nous et jusque dans le sein de l'Evangile. Philosophes désavoués par la raison comme par la religion, les impies de nos jours nous étalent avec faste ces maximes ennemies de toute pudeur et de toute bienséance ; ils en font la morale de leurs conversations, de leurs livres, de leurs théâtres, comme s'ils avaient entrepris d'ériger en école de licence et de volupté ces tombeaux où l'Esprit-Saint nous ordonne d'aller prendre des leçons de sagesse et de vertus. Dehors affectés d'une intrépidité contrefaite et simulée, ils se précipitent dans le plaisir moins pour le goûter que pour se distraire ; ils ne pensent qu'à bannir la crainte en chassant la réflexion. Cette prétendue philosophie, mélange d'audace, d'insensibilité stoïque et de mollesse épicurienne, n'est qu'un effort de l'imagination mise en mouvement par l'intérêt des passions ; qu'un système mal assorti que le sophisme du raisonnement soutient contre la raison et qui vient échouer contre l'expérience. En effet, pourquoi jusque dans nos prétendus sages, ces attentions, cette vigilance à écarter la pensée de la mort? N'est-ce pas parce que nous sentons malgré nous la force, l'efficace de cette pensée de la mort si dominante, si impérieuse ? Parce que nous éprouvons qu'elle jette dans l'âme un vide, une solitude, un silence, des dégoûts qui la dépouillent de toutes les vues, de tous les projets, de tous les désirs tumultueux de la cupidité ? N'est-ce pas parce que nous aimons le monde, parce que nous voulons l'aimer, et parce que nous savons que la pensée de la mort nous préparait à cesser de l'aimer en nous apprenant à le mépriser : *Concupiscentia non habet locum, ubi mors timetur.*

Ce serait peu de détromper notre esprit ; la pensée de la mort détache notre cœur : après avoir montré au chrétien la vanité de ce qu'il pourrait aimer dans le monde, elle lui présente des objets infiniment plus dignes de ses désirs et de ses craintes, que tout ce qu'il pourrait souhaiter ou redouter dans le monde.

2° Prenez garde, dans les folles rêveries de l'impiété la mort finit tout : dans les principes de la raison et de la religion la mort commence tout. L'homme naît pour mourir; mais l'homme ne meurt que pour renaître. Ce corps, substance fragile et grossière, vient de la terre, il retourne à la terre : cette âme, substance spirituelle, vient de Dieu, elle retourne à Dieu. Le monde n'était point le séjour de sa paix et de son repos ; il n'était que le lieu de combat et d'é-

preuve. Elle y fut placée non pour être heureuse, mais pour mériter de l'être : par conséquent, aussitôt que je pense à la mort, quel spectacle s'offre à moi? Dans le même homme j'aperçois deux hommes : l'homme du temps, l'homme de l'éternité ; l'homme du temps qui naît au berceau, l'homme de l'éternité qui naît dans le tombeau ; l'homme du temps que l'Ecriture appelle une fleur, une vapeur, une ombre fugitive ; l'homme de l'éternité pour qui les années coulent sans s'épuiser, pour qui les siècles des siècles ne sont qu'un seul et unique jour qui ne connaît point le retour de la nuit.

Je ne vous demande donc plus, mes chers auditeurs, qu'est-ce que le monde, que paraît le monde lorsqu'on le considère de l'abîme du tombeau ? Je vous demande qu'est-ce que le monde, que paraît le monde lorsqu'on le considère des profondeurs de l'éternité ? Biens, honneurs, titres, dignités, plaisirs, délices ; tout ce que le monde peut donner ; tout ce que le monde peut ôter ; tout ce que la fortune a de faveurs; tout ce que la fortune a de grâces, que l'homme du temps en soit frappé ; d'autres soins, d'autres espérances, d'autres craintes occupent l'homme de l'éternité ; ce qui finit au tombeau n'est, à le bien prendre, que le jeu, l'amusement d'une enfance trop simple, trop crédule ; ce qui commence au tombeau, c'est le sérieux, le solide objet de nos craintes et de nos espérances : là se forment, se développent les grandes, les vraies destinées, les destinées immuables : le bonheur qui ne craint plus de révolutions, les disgrâces qui n'espèrent plus de consolations. Briller sous la pourpre ou ramper dans la poussière ; être tranquille au sein de l'opulence ou désolé dans les pleurs et les larmes ; maître sur le trône ou esclave dans les fers, tout est égal à l'homme qui considère la mort en chrétien : ce qu'il laisse après lui dans le monde ne le touche point ; il ne pense qu'à ce qu'il va trouver dans l'éternité : *Peregrinus est, non pertinet ad illum de talibus, ad patriam tendit.*

En effet, raisonnons avec saint Cyprien, et voyons s'il est possible que le monde et l'amour du monde règnent sur un homme qui ne voit qu'un pas entre lui et le tombeau. D'où vient, tout chrétiens que nous sommes et que nous devons être, d'où vient, tout frivoles que sont les biens du monde, d'où vient qu'ils nous frappent et nous agitent plus vivement que les biens de l'éternité? C'est que les biens du monde sont dans le présent, et que les biens de l'éternité ne sont que dans l'avenir ; c'est que le monde donne, l'éternité ne fait encore que promettre ; c'est que les plus petits objets croissent et augmentent à mesure qu'ils s'approchent, et que les plus grands objets diminuent, s'affaiblissent, disparaissent à mesure qu'ils s'écartent et fuient loin de nos yeux. Or, la pensée de la mort détruit les différences du présent et de l'avenir; disons mieux ; elle les change en des différences entièrement opposées. Le monde ne se montre plus que dans le passé ; l'éternité s'offre dans le présent. Aussitôt que je pense à la mort, le temps est pour moi comme s'il n'était plus; l'éternité comme si elle était déjà. Par conséquent, quoique je sois encore dans le temps, devenu en quelque façon par la pensée de la mort, devenu l'homme de l'éternité ; plein d'une noble et paisible indifférence, je vois couler ce torrent rapide des choses humaines ; je le vois faire et défaire, commencer et finir, ce qu'on appelle les fortunes du monde; ôter de la scène ceux qu'il y avait déplacés ; détruire ses propres ouvrages après avoir tout consumé ; périr, fondre à son tour, et en périssant, accabler de ses ruines ceux qu'il a séduits par l'illusion de ses prestiges. Ah! loin de donner mon cœur, je dédaignerais de le prêter au monde ; loin d'aimer le monde, je rougirais d'y penser : *Qui se recordatur moriturum contemnit præsentia et ad futura festinat.*

Je me trompe, l'homme qui pense à la mort pensera encore au monde; il sera encore occupé du monde. Comment y pensera-t-il ? il n'y pensera que dans les vues de l'éternité, que selon que le monde peut servir ou nuire au bonheur de l'éternité. Par conséquent, il ne pensera, il ne peut penser au monde que pour le craindre et le redouter, que pour le fuir et l'éviter : cette dignité m'élèvera, mais elle m'exposera ; cet emploi assurera ma fortune, mais il hasardera mon salut ; cette complaisance me conservera la faveur utile d'un ami, d'un protecteur, mais elle m'ôtera l'amour et la grâce de Jésus-Christ ; cette liaison, cette intrigue m'amusera, m'enchantera, mais elle me coûtera mon innocence et ma vertu; les richesses feront naître autour de moi l'abondance et les délices, mais elles me donneront encore plus de passions que de plaisirs : le monde m'appelle, il m'invite, il m'offre tous ses biens, toute sa gloire; mais s'il entre dans mon cœur, s'il le gagne, s'il le remplit, je serai d'autant plus coupable, que je serai plus heureux : qu'il fuie, qu'il se retire ce monde corrupteur ; qu'il porte ailleurs ses dons, ses caresses perfides ; s'il aspire à m'en imposer, qu'il me fasse oublier ou le tombeau, ou l'éternité. Le monde ne plaira, le monde ne peut plaire qu'à l'homme imprudent qui ne pense pas que le monde doit finir, ou qu'à l'homme insensé qui se persuade qu'il finira avec le monde. Le chrétien qui pense à la mort ne découvre dans le monde que piéges et qu'écueils ; il y voit le bonheur peut-être d'un petit nombre de jours, le malheur de toute une éternité.

Nouvelles idées, nouveaux sentiments, manière différente de juger des biens du temps et des biens de l'éternité. Admirable et merveilleux changement que produit la pensée de la mort! C'est là, chrétiens, où nous devrions chercher, où nous trouverions le remède à notre faiblesse. Sans nous arrêter à discourir, à raisonner, à philosopher sur la vanité du monde, oublions que nous sommes dans le temps ; pensons que nous sommes

ou que nous serons bientôt dans l'éternité. Quels regrets, quels repentirs vont s'emparer de notre âme ! Insensé, qu'ai-je fait ? tout pour cette vie du temps qui passe si promptement, qu'on peut dire qu'elle est déjà passée ; rien pour cette vie de l'éternité qui ne passera jamais : tout pour l'homme terrestre et périssable, rien pour l'homme spirituel et immortel. Ah ! mes chers auditeurs, j'en appelle à votre expérience, si un retour de raison et de foi, si un mouvement, une touche secrète de la grâce a fait couler jusqu'à vous ces réflexions : dans le moment où vous en fûtes saisis, pénétrés, entendiez-vous encore le langage du monde et de la cupidité. Ne vous aperceviez-vous pas avec Tertullien que la pensée de la mort ne laisse de penchant et d'attrait que pour les biens et les espérances de la foi ? *Per imaginem mortis fidem initiaris, spem meditaris...* Ne prononciez-vous pas, avec le Prophète, que l'homme heureux n'est point celui qui règne sur les peuples, mais celui qui règne sur ses passions; celui qui ouvre son cœur au plaisir, mais celui qui le ferme au crime; celui qui n'a rien a souhaiter dans le monde, mais celui qui n'a rien à se reprocher devant Dieu ; l'homme qui se voit dans l'opulence, mais celui qui meurt dans l'innocence ? *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt, beatus populus cujus Dominus Deus ejus....* (*Psal.* CXLIV, 15.) Ne conceviez-vous pas avec saint Augustin, qu'il n'y a de temps sagement employé que le temps consacré à acquérir du mérite pour l'éternité ? *Inutiliter in hoc tempore vivitur, nisi ad comparandum meritum quo in æternum vivatur.* Ne sentiez-vous pas votre âme élevée, transportée tout à coup dans une nouvelle région, dans un autre ordre de lumières, d'intérêts, de désirs, de craintes, d'espérances, forcée de s'écrier avec le pieux auteur de l'imitation de Jésus-Christ : Grands du monde, riches du monde, heureux du monde, que sont-ils, où sont-ils et que leur sert ce qu'ils ont été ? Au lieu que la gloire, les vertus des saints reposent, selon l'expression de l'Ecriture, et dorment avec eux dans la poussière du tombeau, elles en sortiront avec eux. Les apôtres paraîtront avec les travaux et les triomphes de leur zèle ; les hommes de miséricordes avec leurs bienfaits; les hommes persécutés, calomniés, avec leur douceur et leur patience ; les solitaires avec leurs soupirs et la ferveur de leurs prières; les pénitents avec leurs larmes et leurs austérités ; les justes avec leurs combats et leurs victoires ; les martyrs avec l'empreinte de leur sang répandu pour l'édifice de la foi.

Les éloges, les stériles applaudissements du monde ; les complaisances serviles pour le monde, les regrets dévorants de ce que nous aurions laissé dans le monde, un cœur possédé, enivré de l'amour du monde, un trésor enfin d'anathème et de colère, serait-ce là ce que vous et moi, mes chers auditeurs, serait-ce là ce que nous porterions dans l'éternité ? Ah ! plutôt abandonnons ce qui doit nous abandonner : *Expedit hæc relinquere quam relinqui.* Otons-nous ce que la mort nous ôterait. Beauté, fortune, grandeur, richesses, mettons-les entre les mains de la religion, elle nous conservera ce dépôt. Les donner à Dieu, ce n'est pas les perdre, c'est les centupler, les immortaliser; de tout ce qu'on fait sur terre, rien n'est utile que ce qu'on fait pour le ciel : *Inutiliter in hoc tempore vivitur, nisi ad comparandum meritum quo in æternum vivitur.* Rendre la vie présente utile au bonheur de l'éternité : science trop ignorée, un coup d'œil sur le tombeau suffira donc pour nous l'apprendre. Pensons à la mort, nous ne penserons donc plus au monde que pour nous précautionner contre le monde, que pour affaiblir et diminuer nos engagements avec le monde, que pour nous dérober au tumulte et à la dissipation du monde, que pour sacrifier à Dieu les amusements du monde, que pour prévenir la nécessité d'être abandonnés du monde par le mérite de le quitter : *Expedit hæc relinquere quam relinqui.* L'homme qui pense à la mort ne pense au monde que pour éviter d'être du monde et au monde.

N'est-il donc point à craindre que la pensée de la mort, si réfléchie, si approfondie, ne détache, n'éloigne trop du monde : qu'elle n'inspire une langueur, une insensibilité qui dédaignerait de s'assujettir aux devoirs du monde, de se plier aux bienséances du monde ? Non, mes chers auditeurs, quand on est philosophe en chrétien, on ne peut l'être trop, on ne peut l'être assez. La pensée de la mort, il est vrai me montrera que ce qui n'est pas fait pour Dieu, que ce qui n'est pas conforme à l'ordre qu'il a établi, est perdu pour l'homme; mais la religion m'enseignera qu'on fait pour Dieu tout ce qu'on fait pour le monde, dès là qu'on ne sert le monde que pour Dieu, que dans la vue d'obéir et de plaire à Dieu. Par conséquent les désirs inquiets de l'ambition, les hauteurs de l'orgueil, l'amour du plaisir et de la licence, le le repos de la mollesse et de l'oisiveté, les empressements avides de l'intérêt, les délicatesses jalouses de la vanité, les fureurs du jeu, les profusions du luxe, les perfidies de la politique, les débauches de l'intempérance et de la volupté, ces passions si funestes au monde, voilà ce que la pensée de la mort détruira ; elle n'ôtera ni le travail sage et modéré, ni les complaisances nobles et honnêtes, ni les liaisons vertueuses et solides, ni les amitiés pures et désintéressées, ni les bienséances véritables ; les devoirs de prince, de magistrat, de guerrier, de père, de maître, d'ami, de citoyen, seront remplis avec plus de vigilance et de zèle, parce qu'ils seront remplis par des vues plus pures et plus saintes ; parce qu'ils seront remplis par des motifs plus grands, plus relevés, par des motifs plus propres à soutenir l'âme contre les rebuts et les caprices du monde ; contre les trahisons et les injustices du monde. Ces services que le monde laisse périr dans l'oubli, Dieu les reconnaîtra. Puis-je me plaindre de ce qu'ils ne sont payés dans le temps que de mépris et d'indifférence ? leur récompense en

sera plus abondante dans l'éternité. Avec de pareils sentiments, de quels efforts de courage, de quels sacrifices n'est-on pas capable, et sur quel homme le monde peut-il autant compter que sur l'homme qui pense à la mort, et qui y pense en chrétien?

Je dis qui y pense en chrétien, et c'est ici que se montre dans tout son jour l'avantage de la philosophie de la religion, sur cette philosophie de prétendue raison tant vantée et si peu approfondie dans notre siècle. Car, quel effet la méditation uniquement philosophique de la mort est-elle capable de produire sur l'homme? Elle ne sert qu'à lui rendre la vie plus triste, plus pénible, en même temps plus chère, plus précieuse : à lui rendre la vie plus triste, plus pénible, parce qu'elle lui découvre la fragilité de tout ce qu'il aime et l'inutilité de tout ce qu'il souffre sur la terre : à lui rendre la vie plus chère, plus précieuse, parce que la pensée de la mort, séparée des vues de la foi, ne lui présente point d'autres biens destinés à remplacer les biens du monde; parce que la mort lui ôte tout, elle ne lui donne rien ; parce qu'au delà de cette vie il ne voit que le néant. Religion sainte! quel enchantement funeste arme contre vous les nations et les soustrait à votre aimable empire? La science et l'ignorance, l'orgueil et la mollesse, l'étude et la dissipation, la fausse sagesse et la honteuse volupté ont conjuré de vous effacer du souvenir des peuples. Que veulent-ils? que cherchent-ils, ces hommes aveugles et téméraires? Hors de vous, où trouverons-nous le véritable repos de l'esprit, la paix du cœur, le silence des passions, l'appui de notre courage, le fondement, le soutien de nos vertus? que serions-nous et que deviendrait le monde si nous cessions d'écouter votre voix?

Donnez-moi un de ces infidèles, qui, comme parle l'Apôtre, sont étrangers aux espérances de la vie future : *Spem non habentes* (*Eph.*, II, 12), s'il pense à la mort. Plus il y pense, et plus il faut qu'il devienne faible, incertain, timide à s'exposer, à s'immoler pour le monde; pourquoi? parce que plus il comparera ce que le monde lui demande, avec ce que le monde lui promet, plus il sera tenté de prononcer que le monde n'est point en droit d'exiger des sacrifices, que le monde n'a point le pouvoir de récompenser; parce que la raison le forcera de convenir qu'on achète trop cher le vain honneur de plaire au monde, quand pour lui plaire il s'agit de perdre tout et pour toujours. Au contraire, donnez-moi un homme nourri des principes, des maximes de la foi, c'est dans la pensée de la mort qu'il puisera les ressources d'un courage qui ne connaît le péril que pour le braver : au delà de cette vie, il voit une autre vie ; une vie, ne l'oubliez-point, une vie qui récompensera dans le vrai chrétien, l'honnête homme, le grand homme, le guerrier, le magistrat, l'homme d'état, l'homme de science et d'érudition ; qui récompensera dans le vrai chrétien, non-seulement les martyrs de l'Evangile, mais les martyrs de la probité, du bon cœur, de l'amitié, de la fidélité, de la vérité, de l'équité, de la bienfaisance, du devoir, des lois, de l'humanité. Balancera-t-il à sacrifier sa vie au prince, à l'Etat? en perdant tout, il gagne tout; il paraît mourir, il ne fait que passer à une vie meilleure et plus durable : *Qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam.* (*Matth.*, X, 39.)

Héros du monde, grands hommes pour la scène, pour la représentation, pour le spectacle; ce ne sont que des héros d'ambition, de vanité, d'orgueil, de respect humain : ils ne sont jamais des héros de sang-froid, des héros de réflexion et de raison. Ils s'étourdissent, ils s'enivrent de l'espoir flatteur d'une gloire chimérique, ils sortent hors d'eux-mêmes, ils se perdent dans le bruit, dans le fracas de mille idées tumultueuses. Ce n'est point mépris, c'est oubli de la mort; souvent esclaves du monde et des jugements du monde, une passion l'emporte sur une autre passion; leur courage n'est que faiblesse; ils n'ont l'audace de mourir que parce qu'ils craignent de survivre à leur réputation : ce n'est point le désir d'une mort glorieuse et utile à la patrie, c'est la crainte d'une vie flétrie et déshonorée; magnanimité forcée et contrainte, héroïsme étranger et emprunté, ils ne se soutiennent que par l'attention, par les applaudissements du monde ; écartez la foule, placez-les dans un péril obscur, le héros disparaît dès qu'il est seul à se voir, à s'admirer. Saül avait tant de fois donné à Israël l'exemple de combattre et de vaincre, l'ombre de Samuel lui dit : encore un jour vous serez avec moi : *Cras autem tu et filii tui mecum eritis.* (*I Reg.*, XXVIII, 19.) Saül tombe, son courage l'abandonne; pâle, tremblant, consterné, il porte au glaive des Philistins une victime aisée à immoler : *Statim.... cecidit.... in terram.* (*Ibid.*, 20.) Dans l'agitation, dans le feu du combat, l'homme le plus vulgaire devient quelquefois un héros; moins il fait de réflexions, plus il montre d'intrépidité : au lit de la mort rien de plus ordinaire que de voir ces dieux de la guerre tant vantés, se montrer les plus faibles et les plus timides des hommes.

Voulez-vous un courage de tous les temps, de toutes les situations, cherchez-le dans la pensée chrétienne de la mort? Par elle, détaché des biens de la vie présente, rempli de l'espérance des biens de la vie future, le chrétien ne craint point la mort, il ne peut la craindre, elle ne le sépare que des choses dont il appris à se détacher; elle le met en possession de tout ce qu'il désire. L'oubli de la mort fait donc le courage du mondain; la pensée de la mort fait la constance et la noble assurance du chrétien. Le mondain n'est intrépide qu'autant qu'il se distrait; le chrétien l'est en proportion de ce qu'il médite et réfléchit : l'audace apparente de celui-là n'est que la crainte qui l'entraîne et le précipite : c'est un dé-

lire, une passion qui le transporte et l'enivre; le courage de celui-ci est lumière et raison, sentiment et confiance.

Vous concevez, mes chers auditeurs, que je parle du chrétien fidèle à son Dieu et à sa religion. Le chrétien qui n'en a que le nom sans en avoir les mœurs et les vertus, ne voit dans la pensée de la mort qu'un gouffre, qu'un abîme de malheurs. Mais, dans la pensée de la mort, s'il s'applique sérieusement à l'approfondir, avec la fin de ses égarements il trouvera la fin de ses craintes. La pensée de la mort forme l'homme qui ne tient à rien dans le temps; j'ajoute, la pensée de la mort forme l'homme qui a droit d'espérer tout dans l'éternité.

SECONDE PARTIE.

Ce qu'il y a de terrible dans la mort, considérée comme le passage du temps à l'éternité, ce sont les surprises de la mort qui ne laisse pas le temps de s'y préparer; ce sont les suites de la mort auxquelles il est impossible de remédier. Parlons plus clairement; mon sort pour l'éternité dépend de l'état dans lequel me trouvera le moment de la mort : or, ce moment, il m'est inconnu, il ne dépend point de moi, il est entre les mains de Dieu, qui appelle l'homme quand il lui plaît et comme il lui plaît. Que sais-je s'il me trouvera juste ou pécheur, dans l'amour du crime ou dans les regrets de la pénitence? Ce moment ne peut être pour moi un moment de salut, s'il n'est le moment des grâces de Jésus-Christ les plus fortes, les plus puissantes, surtout le moment de cette grâce de persévérance finale qui met la dernière séparation entre les élus et les réprouvés. Or, ces grâces, quel droit ai-je de me les promettre? quel moyen de les obtenir? Dieu les donne quand il lui plaît et à qui il lui plaît: que sais-je s'il me les accordera? désolante incertitude!

Rassurez-vous, mes chers auditeurs, et apprenez que par sa bonté infinie Dieu vous a laissé un moyen assuré de les obtenir. Pensez à la mort, je soutiens que le moment de la mort vous trouvera dans toutes les dispositions qu'il vous demande; pensez à la mort, je soutiens que vous trouverez au moment de la mort toutes les grâces qui vous sont nécessaires. Deux prodiges qu'opère la pensée de la mort : elle inspire une attention, une vigilance qui précautionne contre les surprises de la mort; elle inspire une piété, une ferveur qui obtient les grâces les plus abondantes à l'heure de la mort. Reprenons.

1° Surprises de la mort : mort soudaine et imprévue, vengeance la plus terrible entre toutes celles qui composent les trésors de la colère d'un Dieu irrité, la première goutte de ce calice de fureur qu'il répand sur les pécheurs, et la dernière empreinte de leur éternelle réprobation. Que l'homme profane appelle du nom de malheur les revers, les révolutions de la fortune, le chrétien ne connaît point de plus cruelle disgrâce que la mort imprévue du pécheur. Seigneur, pour moi, pour ce peuple qui m'entend, tout autre châtiment! il sera d'un Père qui reprend, qui avertit, qui ne veut pas perdre un fils qu'il aime. La mort, dans un moment de fragilité et de péché, ah! c'est le châtiment d'un maître irrité qui écrase sans retour l'esclave rebelle, objet de sa fureur. Or, par quels degrés tombe-t-on dans cet abîme? par l'oubli de la mort. Par quelle voie peut-on l'éviter? par la pensée de la mort.

C'est, selon la réflexion de saint Augustin, pour des raisons bien dignes de sa sagesse et de sa miséricorde, qu'il a plu à Dieu de nous cacher le moment de notre mort. Raisons de sagesse, le Dieu de sainteté a voulu prévenir l'abus que nous pouvions faire de cette connaissance; nous l'aurions fait servir à favoriser, à enhardir la cupidité; elle aurait prêté une nouvelle force à la séduction du monde et des passions, par une certitude de l'avenir qui ôterait à l'homme la crainte du péché, parce qu'elle lui montrerait le temps du repentir. Raison de miséricorde, il a voulu que le dernier jour nous soit inconnu, afin qu'il n'y ait point un seul jour que notre vigilance ne remplisse de vertus; afin qu'au mérite d'une mort chrétienne soit ajouté le mérite d'une vie sainte et fervente : *Latet ultimus dies ut observentur omnes*. Or, que faisons-nous? Par un abus étrange des grâces et des bienfaits de Dieu, nous nous servons pour notre perte de ce que Dieu a établi pour notre sanctification. Parce que nous ignorons les bornes de notre vie, nous vivons comme si elle n'en avait point. Prodige d'aveuglement, d'illusion, qui fait de l'homme un mystère inexplicable à l'homme même! nous mourons à tout moment, chaque instant nous enlève une partie de notre être; le premier pas que je fais dans la vie m'avance vers le tombeau, le repos m'y entraîne avec autant de vitesse que le mouvement le plus rapide. Le corps ne se forme, il ne croît, il ne se développe qu'en recevant dans son sein, qu'en développant avec lui les principes, les semences de la mort; le sommeil qui répare la vie, l'use et la consume. Vous dormez, dit saint Ambroise, le temps veille toujours, il poursuit sa course sans s'arrêter, et vous, sans vous en apercevoir, vous fuyez, vous passez avec lui : *Tu dormis, tempus tuum non dormit*. Vérité triste et affligeante, tout nous en retrace l'image; vicissitudes des jours et des nuits, révolutions des saisons, ces tombeaux qui s'ouvrent chaque jour à nos yeux, nous montrent la place que nous allons occuper, ce que nous avons perdu de parents, d'amis, de protecteurs; autres nous-mêmes, ils sont entrés les premiers dans la route, nous ne tarderons pas à les y suivre.

Fortune, établissements, gloire, réputation, fruit de nos travaux, plus nous avons employé de temps à les acquérir, moins il

nous en reste pour les posséder; les demeures que nous habitons, nos charges, nos emplois, dépouilles du peuple qui nous a précédés, héritage que nous demande déjà ce peuple nouveau qui croît autour de nous. De quelque côté que nous portions nos pas, nous n'apercevons que des monuments de la fragilité humaine; chaque homme, pour ainsi dire, n'est soutenu, ne marche que sur les ruines, sur les débris des autres hommes. Tout nous annonce la mort, tout nous parle de la mort, nous ne voulons point entendre ce langage; on dirait que l'oubli de la mort est l'étude, l'occupation la plus sérieuse, la plus suivie de tous les hommes, de tous les âges.

La jeunesse ne regarde que le passé; parce qu'elle a vécu peu de jours, elle se promet des années et des siècles : parvenu au milieu de sa course ordinaire, on se fixe au présent, qui n'offre que des images riantes et gracieuses : vainqueur de la faiblesse et des écueils des premiers ans, exempt de la caducité des dernières années, on mesure ce qui reste de vie sur ce qui s'en est écoulé : la vieillesse n'envisage que l'avenir, ou si l'on retourne en esprit dans la route qu'on a parcourue, ce n'est que pour s'applaudir d'avoir été composé d'une terre, d'une argile meilleure, qui ne ressent point les outrages du temps. Tranquille tandis qu'on voit quelqu'un entre soi et la mort, la multitude qui tombe à chaque instant ne trouble point les espérances d'une destinée plus heureuse; fût-on seul échappé, ainsi que s'exprime le Prophète, à l'œil, à la main du moissonneur, on oublie ses années; que ne fait-on pas pour se les cacher, et pour les cacher aux autres? On dit, on se persuade que la véritable jeunesse consiste dans la santé, on compte sur la force, sur la bonté du tempérament.

On veut donc se tromper, on y réussit; on veut être trompé, on l'obtient : trop souples adulateurs, des enfants, des domestiques, des amis paraissent ignorer ce que vous prétendez leur cacher; par de meurtrières complaisances ils entretiennent votre erreur, tous voient se précipiter le déclin de vos jours, tous vous promettent un long avenir; ils tremblent, et ils vous rassurent; on ne vous avertit du danger que lorsqu'il n'y a plus d'espérance. De là qu'arrive-t-il? Après une vie étendue au delà de tous les désirs que permettent la raison et l'expérience, la mort est aussi subite, aussi imprévue que si elle vous surprenait dans la première saison de la plus florissante jeunesse. Vos yeux ne s'ouvrent que lorsqu'ils sont prêts de se fermer pour toujours; quelques moments de réflexion qu'il faut saisir rapidement : quelques moments! et pourquoi, grand Dieu! pour changer l'esprit, pour refondre le cœur, pour oublier tout ce qu'on a su, pour apprendre tout ce qu'on a ignoré, pour faire d'un mondain un chrétien rempli de la foi la plus vive, de l'espérance la plus ferme, de la charité la plus pure, de la contrition la plus sincère; pour introduire dans une âme profane toutes les maximes, toutes les vertus de l'Evangile, dont elle ne connaît point la pratique, dont elle connaît à peine le nom. Quelques moments! pour qui? Pour un pécheur gâté, corrompu jusque dans les dernières racines, jusque dans les fibres du cœur les plus délicates; pour un pécheur dont les vices, selon l'expression de l'Ecriture, ont pénétré jusqu'à la moelle des os; pour un pécheur qui a porté jusque dans les neiges, les glaces de la vieillesse, les délires de la plus bouillante jeunesse. Quelques moments! et quand? Lorsque l'esprit enveloppé ne voit qu'à travers mille nuages; lorsque la raison expirante ne jette que des lueurs faibles et incertaines. Quelques moments donc! pourquoi? Pour faire un pénitent, un chrétien de cet homme pécheur qui n'est plus que l'ombre d'un homme. Quelques moments! et combien de fois pas un seul moment! Cette fleur, pour parler le langage de l'Ecriture, cette fleur de la santé, de la jeunesse, développait au soleil naissant ses brillantes couleurs; le souffle contagieux du midi l'a consumée, l'a dévorée en un instant. Tranquille, content, heureux, on étendait dans un long avenir ses vues, ses projets, ses espérances. Hélas! victime dévouée à la mort, on a reçu le coup fatal avant que d'avoir aperçu le glaive et l'autel. Plus d'un Balthazar périt, et il n'a point vu la main qui traçait l'arrêt de sa perte : spectacle tragique qui répand la consternation dans une famille chrétienne et lui présente bien d'autres malheurs à pleurer que la séparation d'un père, d'un époux, d'un ami : spectacle qui se renouvelle sans cesse parmi nous; on dirait qu'ils sont passés les temps où l'on connaissait un milieu entre la vie et la mort. Il semble que la nature a changé ses lois, qu'elle a chargé l'air que nous respirons d'un poison vif et pénétrant qui tarit tout à coup dans nos veines la source de la vie; ou plutôt le Dieu vengeur ne punit-il pas souvent par de nouveaux supplices des crimes inconnus aux siècles qui nous ont précédés, et le ciel ne multiplie-t-il pas ses foudres à mesure que la terre multiplie ses abominations? Au même moment, sans aucun intervalle de réflexion, de préparation, pécheur et mort; c'est-à-dire pécheur et dans l'éternité, pécheur et porté au tribunal de Dieu; pécheur, on n'oserait l'ajouter, mais peut-on se le cacher? pécheur et réprouvé, pécheur et précipité dans l'enfer : voilà où conduit l'oubli de la mort.

La pensée de la mort sera-t-elle donc un asile qui nous mettra à l'abri de ces morts imprévues, semblables à un orage, à une tempête violente dont le premier effort couvre la mer des débris du fragile vaisseau qu'elle vient de briser? N'est-il pas dit pour tous que le Fils de l'homme viendra à l'heure à laquelle on ne l'attend pas? *Qua hora non putatis Filius hominis veniet.* (*Luc.*, XII, 40.) N'est-il pas dit à tous qu'ils ignorent le jour et l'heure? ***Nescitis diem neque horam.*** (***Matth.***, XXV, 13.) Le chrétien qui pense à la mort;

sera donc surpris comme le mondain qui l'oublie? Il le sera, mes chers auditeurs; cependant il ne le sera pas. En effet, il faut raisonner du chrétien qui pense à la mort, comme saint Grégoire raisonne sur le mondain qui n'y pense pas. Quelque longue que soit la vie du mondain voluptueux et dissipé, sa mort, dit ce Père, est une mort subite; comment? Parce qu'une mort imprévue est toujours une mort subite. Or, la mort est toujours imprévue lorsque le moment de la mort prévient le moment de la pénitence? *Quantumcunque sero de hac vita tollantur, subito et repente tolluntur; subitum est enim homini de quo ante non cogitavit.* De même, à quelque âge que soit enlevé le chrétien qui s'occupe de la pensée de la mort, quelque prompt que soit le coup qui tranche le fil de ses jours, sa mort n'est jamais une mort subite, parce qu'il est toujours préparé, disposé à la mort. Le mondain et le chrétien ignorent donc également le nombre de jours qui leur sont destinés sur la terre. Voici la différence : parce que le mondain l'ignore, il s'endort sur la foi des songes qui le jouent, qui l'amusent; l'Epoux arrive, et plongées dans le sommeil, les Vierges folles ne l'entendent point : le maître frappe, le serviteur lâche et paresseux n'ouvre point ; mais parce que saint Paul avertit le chrétien que le jour du Seigneur viendra comme le voleur qui marche dans le silence et les ténèbres de la nuit, il se rend fidèle à suivre le conseil que lui donne l'Apôtre de prévenir par la vigilance ce jour terrible : *Ipse enim diligenter scitis quia dies Domini sicut fur in nocte ita veniet.* (I *Thessal.*, V, 2.) Je puis mourir à tout instant : donc il faut que je passe chaque moment de ma vie comme s'il devait être le moment de ma mort. J'ignore si ce jour sera suivi pour moi d'un autre jour : donc je l'emploierai comme je voudrais avoir employé le jour qui commencera pour moi le jour de l'éternité. Qui peut m'assurer que cette nuit ne me précipitera pas dans la nuit du tombeau? Donc je ne me livrerai point aux douceurs du sommeil avant que d'avoir mis ma conscience dans la paix, dans le repos du Seigneur; la mort est inévitable, le moment de la mort est incertain. La mort est inévitable, donc je ferai tout, comme devant mourir; fortune, établissement, liaisons, conduite, travail, repos, service de Dieu, service du monde, comme il convient à un homme qui doit mourir. Le moment de la mort est incertain; donc je ferai tout comme pouvant mourir à tout moment : cette prière, cette aumône, cette œuvre de zèle ou de charité, cette confession, cette communion, avec autant de préparation, d'attention, de piété, de ferveur, que si elle devait être la dernière action de notre vie. Alors, quelle délicatesse de conscience, quelle douceur, quelle humilité, quelle modestie, quel désintéressement, quelle pudeur ! En coûte-t-il pour pardonner un outrage, pour renoncer à une fortune qu'il faudrait acheter par le crime? L'esprit s'égare-t-il dans de vains projets, le cœur dans de coupables complaisances? Souffre-t-on quelque intervalle entre le péché et la pénitence? Laisse-t-on quelque vide dans un jour après lequel il ne restera plus peut-être d'autre jour? Sans cela, chrétiens, sans cette pensée de la mort si propre à soutenir, à ranimer la ferveur, le feu de la charité la plus vive se ralentit peu à peu ; on fait le bien, on ne le fait qu'à demi ; on marche, aussitôt on s'arrête, on se repose; le jour présent paraît moins précieux lorsqu'on se persuade qu'il amènera d'autres jours; plein de défauts, on se persuade qu'on aura le loisir de s'en corriger; dénué de vertus, on se dit qu'on aura le temps de les acquérir : ainsi la mort surprend le chrétien trompé, dans l'illusion de ses fausses vertus, comme elle surprend le mondain pécheur dans l'abomination de ses crimes : ainsi la mort de l'un et de l'autre est également une mort soudaine, parce que toute mort qui laisse des péchés à pleurer, ou un vide de vertus à remplir, est une mort soudaine et imprévue : *Subitum est enim homini de quo ante non cogitavit.*

Par conséquent, quel est l'homme qui n'a rien à craindre des surprises de la mort? Le chrétien seul appliqué à marcher continuellement dans le souvenir de la mort, dans l'attente de la mort. Sage et importante précaution ! elle n'est, hélas ! connue que du juste. Qui est-ce qui pense à la mort? Le lévite, le prêtre, le pontife cachés à l'ombre de l'autel ; le solitaire, la vierge chrétienne ensevelis dans le désert; l'apôtre, le prophète partagés entre le zèle et la prière; la femme vertueuse retirée dans l'enceinte de sa maison, comme Judith; ou modèle de piété dans le grand monde, comme Esther; le pénitent austère dévoué à arroser de ses larmes la terre marquée pour recevoir ce corps de péché; l'âme fervente, dont la vertu solidement établie semble n'avoir plus à redouter l'orage des passions; c'est-à-dire, que ceux-là pensent à la mort, à qui seuls il paraîtrait qu'il est permis de l'oublier. Qui est-ce, au contraire, qui néglige, qui fuit la pensée de la mort, qui se fait une étude, un art d'oublier la mort? C'est un grand, un riche environné de piéges, de périls, de tentations, dans l'occasion de tous les vices, parce qu'il est à la source de tous les plaisirs ; c'est un homme en place, revêtu d'une grande autorité, chargé de maniements, d'emplois difficiles, obligé d'entrer dans mille affaires délicates, de s'engager, de demeurer dans les situations les plus critiques, responsable de tout le bien qu'il ne fait pas, de tout le mal qu'il n'empêche pas; maître d'oser tout, parce qu'il peut tout, et quoi qu'il ose, sûr d'obtenir les applaudissements de la troupe d'esclaves qui adore sa fortune; c'est un homme dans le négoce, dans la finance, que l'aveugle cupidité fait entrer dans toutes les voies qui conduisent aux richesses. Peu inquiet sur quels fondements il élève l'édifice de son opulence : prêts, billets, emprunts, sociétés, contrats, ruses, manéges, il se

permet tout, hardi à décider ou le docteur le plus éclairé ne prononcerait que timidement.

Qui est-ce qui ne pense point à la mort? C'est un homme dans le barreau, dans la magistrature, autour duquel frémissent toutes les passions intéressées à éblouir sa raison, à obscurcir ses lumières, à surprendre sa religion, à intimider son zèle, à tenter sa probité, à triompher de son équité, et au milieu de tant d'écueils, un esprit sujet à l'erreur, au préjugé, au caprice, à l'obstination; un cœur aisé à gagner, un cœur prompt à s'ouvrir à la voix de la faveur, de l'amitié, de l'intérêt, du plaisir: qu'il est difficile qu'il écoute, qu'il suive toujours les lois de l'austère raison et de l'exacte équité! c'est le courtisan nourri dans la faction, l'intrigue, l'adulation et la complaisance, la hauteur et l'orgueil, les haines et les jalousies, la bagatelle et l'oisiveté; toujours occupé et toujours inutile; toujours enivré de son propre bonheur ou malheureux du bonheur d'autrui: c'est le guerrier si accoutumé à paraître mépriser la mort en philosophie; si peu instruit à la méditer, à s'y préparer en chrétien. Qui est-ce qui ne pense point à la mort? C'est une femme mondaine, distraite, frivole, entêtée du jeu, de luxe, de parures, de spectacles, tout occupée du désir de plaire, et, quelque coupable qu'elle soit par ses propres passions, souvent encore plus coupable par les passions qu'elle inspire: c'est un pécheur en qui l'habitude, la multitude des prévarications ont étouffé la voix de la conscience et de la grâce: c'est un faux pénitent qui a mis le comble à ses crimes par une conversion trompeuse et hypocrite; c'est-à-dire, que la mort n'est si profondément oubliée que par ceux à qui il conviendrait davantage d'y penser; que par ceux que leur état, leur situation exposent le plus aux suprises de la mort, et pour qui les surprises de la mort auraient des suites plus funestes.

Nécessité donc et nécessité plus pressante de penser à la mort, pour qui? Pour ceux à qui il est plus ordinaire de n'y pas penser: pour les riches, les grands, les hommes plus puissants, plus élevés, plus employés dans le monde, parce qu'ils sont exposés à plus de périls et moins en état de prendre des précautions; parce qu'ils commettent plus de péchés et qu'ils les aperçoivent, qu'ils les sentent moins; parce qu'ils sont nécessairement plus occupés du monde, et par là moins occupés de Dieu et de leur religion. Nécessité et nécessité plus pressante de penser à la mort pour ceux qui craignent davantage d'y penser; pour les pécheurs, et à proportion qu'ils sont plus grands pécheurs: parce que dans les voies ordinaires de la Providence, ce n'est que par la pensée de la mort qu'ils commencent à sortir de leur iniquité et à revenir à Dieu; parce que le pécheur, qui néglige ce secours, mérite d'être privé des autres grâces; parce que, selon la doctrine de saint Augustin, la vengeance la plus ordinaire de Dieu sur le pécheur, lorsqu'il évite la pensée de la mort, est de l'abandonner aux surprises de la mort, afin que celui qui a voulu oublier Dieu pendant la vie, ne puisse se souvenir de lui, même à la mort. *Hac animadversione percutitur impius ut moriens obliviscatur sui, qui dum viveret oblitus est Dei.* Nécessité et nécessité infiniment plus pressante de penser à la mort, pour qui? pour vous, hommes à systèmes, ennemis de la religion; je m'explique: avertis par le sentiment intérieur et par des événements souvent renouvelés de la révolution que les derniers moments ont coutume de produire dans la façon de penser, vous craignez que votre exemple, ajouté à tant d'exemples fameux, n'achève d'instruire l'univers que votre persuasion apparente n'a rien de l'intrépidité et de l'immobilité d'une véritable et intime conviction, qu'elle n'est qu'une persuasion contrefaite, simulée; et qu'à l'instant où le masque tombe, le disciple étonné voit le maître désavouer, réprouver ce qu'il enseigna; alarmés du péril de votre gloire et de votre doctrine, que faites-vous? L'apologie précède le changement que vous redoutez, vous vous hâtez de l'attribuer au trouble, au tumulte de l'imagination, à la faiblesse et à l'inaction de l'esprit qui s'appesantit, de la raison qui s'éteint à mesure que les sources de la vie se dessèchent et tarissent.

Sages prétendus, ces précautions vous décèlent, elles vous montrent tels que saint Jérôme vous peignait, esclaves bas et rampants des caprices et de l'opinion publics: *Auræ popularis mancipium;* car, quel parti prendrait un homme digne de ce nom de sage que vous usurpez? Il préviendrait cet état de langueur et de dépérissement, il n'attendrait point les ténèbres de la nuit, il marcherait pendant que la lumière l'éclaire et le guide: *ambulate dum lucem habetis* (*Joan.*, XII, 35), il devancerait le moment redoutable et décisif où il se trouvera comme suspendu entre le temps et l'éternité, assis en esprit au bord du tombeau, sur le rivage de l'éternité: *ad littus æternitatis;* là, appliqué à se rendre compte de lui-même, à se développer ses idées et ses sentiments, il se dirait: si l'évidence démontre à tout esprit qui ne cherche point à l'obscurcir par des conjectures, par des suppositions chimériques, que la pensée essentiellement simple, indivisible, est contradictoirement opposée aux propriétés de la matière: attribuer à Dieu le pouvoir de former une matière pensante, c'est lui attribuer le pouvoir d'unir et d'allier les contradictions. L'être intelligent et l'être étendu ne peuvent donc constituer une même et unique substance: la dissolution de l'un n'entraîne donc pas la destruction de l'autre.

Si la voix de tout ce qui est nous atteste l'existence nécessaire d'un Dieu qui existe par lui-même et par lequel tout existe; si tout ce que notre raison a de droiture et de lumières nous déclare qu'un Dieu soumis à l'empire de la fatalité, qu'un Dieu privé du pouvoir de détruire ou de déranger au

gré de sa sagesse l'ordre qu'il a établi, ne serait qu'un fantôme de divinité, ne serait Dieu que pour ceux qui ne veulent point avoir de Dieu à craindre, à respecter, à adorer; si Dieu a pu nous ordonner de croire sur sa parole des vérités que nous ne voyons pas et qu'il promet de nous manifester; nous commander des vertus que nous ne connaissions pas et qu'il nous promet de récompenser; s'il est vrai que de l'union de ces vérités révélées, de ces vertus commandées, il lui a plu d'en faire la base et l'âme d'un culte saint, d'une adoration d'esprit et de cœur, de former une religion qui porte visiblement l'empreinte auguste de la Divinité; une religion dont il posa les fondements dès la naissance du monde, une religion qu'il voulut préparer, figurer, ébaucher dans toute la suite et la succession des siècles, annoncer par un tissu de prophéties, dont nous connaissons l'époque bien antérieure à l'accomplissement; une religion qu'il voulut illustrer, ennoblir, consacrer par une sublimité de dogmes qu'il ne fut jamais donné aux spéculations les plus hardies d'entrevoir, par une sublimité de vertus dont le cœur humain ne nourrit point le germe; une religion qu'il a prouvée par des miracles qui rencontraient des obstacles si puissants, des barrières si invincibles dans les lois connues de la nature, qu'il n'appartenait de les surmonter, de les renverser, qu'à celui qui en est l'auteur et le maître; par des miracles que le cours des années ne dépouillera point du sceau ineffaçable de la vérité que leur imprima le sang de tant de martyrs, que la défiance la plus inquiète ne soupçonnera, ni de l'imbécile complaisance poussée jusqu'à croire qu'ils voyaient des faits qu'ils ne voyaient pas, ni d'un fanatisme outré jusqu'à mourir pour ce qu'ils ne croyaient pas; or si ces décisions ne contenaient que les oracles de la pure et saine raison, combien serais-je coupable d'avoir osé me retirer des voies de cette religion sainte? D'autant plus coupable que j'aurais vainement cherché à me dissimuler, que je ne suivais que des guides trompeurs, qu'il n'est point réservé à la vanité, à l'orgueil, à l'indépendance, à la volupté d'enseigner la vérité; qu'aucun attrait, aucun intérêt de vertu ne me parlait contre la religion; que tous les attraits, tous les intérêts de vice et de cupidité me parlaient en faveur de l'irréligion; que si je me trompais en croyant, les penchants d'un cœur vertueux excuseraient les méprises d'un esprit trop prompt à respecter, à adorer les plus faibles lueurs de l'autorité Divine, au lieu que je me trompais en ne croyant pas, les vices du cœur rendraient inexcusables les erreurs d'un esprit superbe et présomptueux.

Déjà trop coupable par mon indocilité obstinée à rejeter la religion, combien ne le serais-je pas davantage par la persévérance de mes fureurs à la combattre? Je reprochais, avec justice, aux conquérants d'aimer à se signaler par le meurtre et les dévastations; je leur peignais avec force et énergie le crime et l'opprobre d'une renommée achetée par les larmes et le sang des peuples; ne voyais-je pas que mes anathèmes retombaient sur moi, et que le désir insensé de partager ou de supposer leur odieuse célébrité, me jetait dans une carrière encore plus funeste à l'univers. Saper les fondements de tout culte, de toute religion par le dogme absurde d'une indifférence qui suppose tous les cultes également agréables à Dieu, et confond la religion la plus divine avec les superstitions les plus profanes; tracer une législation de licence pour cette vie, d'impunité dans l'avenir; anéantir avec les lois divines l'autorité des lois même naturelles de bienfaisance, d'équité, d'humanité que je me vantais de protéger en leur ôtant l'appui, l'autorité d'un législateur que son amour essentiel de l'ordre détermine à récompenser la fidélité qui les observe, à punir l'audace qui les viole. Oter à la vertu ses motifs et ses espérances, au vice ses craintes et ses remords, m'immortaliser par la chute et l'extinction de la foi, régner en vainqueur sur les débris des sanctuaires déserts et abandonnés, du sacerdoce décrié et avili, du christianisme condamné à l'oubli, de son Dieu flétri et insulté avec la fougue et les transports d'une haine sans égards et sans ménagements. Tels furent mes projets, et que n'ai-je point employé pour le succès? Toutes les chicanes de la critique, pour affaiblir l'autorité des monuments les plus respectacles; toutes les subtilités du sophisme pour éluder les motifs de croire, pour fortifier les motifs de ne pas croire; toute la fierté du silence le plus dédaigneux pour ne répondre que par le mépris à des preuves auxquelles je ne pouvais répondre par des raisons; toutes les nuances du ridicule pour abaisser la hauteur, la sublimité majestueuse des plus augustes mystères, et les mettre de niveau avec les rêveries humaines; toute la témérité des parallèles les plus indécents pour élever les vertus de la nature au-dessus des vertus de la grâce, et pour persuader que le Dieu, juste estimateur des mérites, doit priver ses élus de toutes préférences d'amour et de récompense, afin de les accorder à ces sages tant vantés, que le délire de la superstition ou les craintes d'une lâche politique engagèrent à offrir un encens sacrilége aux dieux imaginaires de la gentilité, toute la souplesse du génie, tout le coloris de l'expression, pour rajeunir des objections cent fois reproduites et cent fois confondues; tous les appas de la louange pour gagner des prosélytes; tout le fiel, tout l'amertume des invectives pour intimider les défenseurs de la doctrine évangélique et pour arrêter ceux qui seraient tentés de les imiter; tous les prestiges de l'illusion, toutes les grâces du langage, toutes les finesses de la plaisanterie pour amuser un siècle frivole, plus amateur de la lueur qui brille, qui éblouit, que de la lumière qui éclaire, plus propre à s'occuper d'un bon mot qui frappe l'esprit et le distrait, que d'un raisonnement suiv-

qui demande de l'attention et de la réflexion; tout le ton, toute l'autorité tranchante de la décision, pour subjuguer et dominer un siècle accoutumé à ne juger des ouvrages que par le nom de l'auteur, et qui n'a pas le courage de disputer sa soumission à une réputation établie; toutes les séductions d'indépendance, de sécurité, de liberté, pour flatter et fixer un siècle de vanité et de volupté.

Je me suis donc fait tout à tous; à tous les caractères, à tous les penchants, à tous les faibles pour attirer, pour entraîner tout. J'ai réussi: les torrents d'incrédulité n'ont point coulé vainement sous ma plume; ils inondent la terre; la religion ébranlée et comme déracinée par la violence de la tempête, regrette son premier âge et le glaive des tyrans. Cependant, si cette religion, si ses dogmes inaccessibles à la raison humaine, si la rigidité, l'austérité de sa morale émanent du sein de la Divinité; la race présente et les générations futures, enivrées du poison que je leur aurai présenté, leurs erreurs, leurs vices, leurs scandales, leurs blasphèmes seront mon ouvrage. J'invite, j'appelle, je me trace d'avance les idées que la vue du tombeau enfantera, et la scène qu'elle ouvrira à mes regards. J'aperçois cette masse d'impiétés et d'abominations; elle formera un poids qui m'écrasera. Je le vois, je le sens: estime, éloges, applaudissements, admirateurs passionnés, disciples adorateurs, tout fond, tout s'écroule sous mes pas. Il ne va rester de moi que moi et mes égarements; pour moi, que le Dieu vengeur de ma rébellion et de mes attentats. Quelle affreuse destinée m'attend! Que ferai-je? Aurai-je la honteuse faiblesse, ou l'intrépidité féroce d'aller au-devant de l'enfer, afin d'ensevelir dans sa nuit brûlante mes regrets et mes remords? Avoués, ils pourraient encore me sauver; dissimulés, ils me perdent sans retour. Ah! mes chers auditeurs, je vous le demande, quelle imprudence, quel vertige que de remettre aux jours d'assoupissement et de langueur une discussion qui exige, pour être dignement creusée et approfondie, toute la vigueur du génie et de la réflexion! Mais, avouez-le, afin que cette vigueur du génie et de la réflexion se déploie dans toute son étendue, il faut qu'elle ne soit point troublée par le tumulte, amortie par la force et l'activité des passions; il faut que l'homme isolé, concentré en lui-même, ne consulte, n'écoute que la voix de la conscience, que celle de l'Evangile et de la raison. Or, point de moyen plus certain, plus efficace de vous ménager cette paix, ce silence intérieur, que de vous placer dans la situation où ce dernier moment vous placera, lorsque les attraits d'orgueil, de vanité, d'indépendance, de réputation, de célébrité, de plaisir, de cupidité sans objet, sans aliment, ne laisseront dans votre âme que les attraits primitifs de droiture, de vérité, de vertu, d'équité, de raison sage et modeste; lorsque tous les intérêts du temps disparaîtront, s'anéantiront devant l'intérêt unique de l'éternité. Non, après la balance du sanctuaire, point de balance aussi juste, aussi exacte que la balance de la mort; et qui sait, ô mon Dieu! si vous n'avez point voulu que les raisonnements spécieux de quelques incrédules, pesés dans cette balance, ne leur aient paru de vains et coupables sophismes; et que l'ingénuité de leur aveu inspiré, sanctifié par votre grâce, ait effacé le crime de leurs folles rêveries; c'est un miracle que nos philosophes n'ont aucun droit de contester, et qu'ils n'ont aucun droit de se promettre. Revenons: nécessité de penser à la mort; nécessité commune, générale, universelle pour le pécheur, afin qu'il quitte son péché; pour le juste, afin qu'il se soutienne dans la justice; pour le chrétien tiède et imparfait, afin qu'il ranime sa ferveur; pour la jeunesse, parce qu'on meurt à tout âge; pour la vieillesse, parce qu'il lui reste peu de temps à vivre Nécessité d'y penser souvent, parce qu'il n'est point de jour qui ne puisse être le dernier jour, de moment qui ne puisse être le dernier moment. Nécessité d'y penser solidement, sérieusement pour s'y préparer, pour s'y disposer, parce que toute mort, quelque lente qu'elle soit, est une mort soudaine pour le mondain qui n'y pense pas ou qui n'y pense qu'en mondain; parce que toute mort, quelque précipitée qu'elle puisse être, est une mort prévue et sans surprise pour le chrétien qui pense à la mort en chrétien. La pensée de la mort inspire une vigilance, une attention qui précautionne contre les surprises de la mort; enfin, elle inspire une ferveur, une piété qui obtient les grâces les plus puissantes à l'heure de la mort.

2° D'un moment, d'un seul moment, dépend l'éternité: *Ex momento pendet æternitas.* De quelque côté que l'arbre penche, dit l'Ecriture, au nord ou au midi, il y tombe, et ne se relève jamais. Heureux pour toujours, si je meurs de la mort des justes; malheureux pour toujours, si je meurs de la mort des pécheurs. Or, qu'est-ce que mourir de la mort des justes? quel ouvrage! qu'il est grand! qu'il est difficile! c'est mourir pénétré d'une foi soumise et docile, qui fixe l'esprit dans une conviction forte et intime de toutes les vérités de la religion, d'une espérance ferme et immobile, humble et modeste, qui soupire pour les biens éternels, et qui ne les attend que des mérites infinis de Jésus-Christ, sans compter sur ses propres mérites; d'un amour de Dieu qui captive, qui domine, qui surpasse toutes les autres amours; d'une charité du prochain qui oublie toutes les injures, qui pardonne tous les outrages; c'est mourir dans une pureté, une délicatesse de conscience qui n'a point connu le péché, ou dans une ferveur, une austérité de pénitence qui ne laisse aucune faiblesse humiliante à avouer, aucune passion à réprimer, aucun péché à détester, à pleurer, aucun scandale à effacer, aucune injustice à réparer, aucun devoir à remplir. Fleur précieuse de l'innocence; ah! je connais trop mon cœur pour ignorer combien de fois, emporté par l'at-

trait d'un vain plaisir, il a couru dans les sentiers de perdition! Retour à la grâce par la pénitence; ah! mon cœur m'est trop inconnu pour savoir s'il ne désavoue point dans le secret et dans l'intérieur de ses désirs le divorce apparent qu'il a fait avec le monde et les passions! il me trompe peut-être, et il se trompe lui-même; fût-il vrai et sincère, il est inconstant et mobile, il peut m'échapper, et qui sait si le moment de sa chute ne sera pas le moment de sa perte! Qui vous oublie une fois, ô mon Dieu! mérite d'être oublié pour toujours : les fastes de l'Eglise sont pleins du récit de vos terribles et incompréhensibles jugements. Le chrétien intrépide qui avait défié la fureur des tyrans, on l'a vu s'arracher du lieu de son supplice où il allait mourir victime de Jésus-Christ, pour venir tomber, expirer aux pieds de l'idole; un moment retranché de sa vie, il était martyr; un moment ajouté à sa vie, il était peut-être pénitent. Le premier moment lui a été donné, le second lui a été refusé; il n'a pas voulu être martyr, il meurt impénitent, apostat et réprouvé. Grâce de la persévérance finale; grâce de mourir dans la justice; grâce centre et terme de toutes les grâces qui font les élus; grâce qui finit le temps de l'épreuve et du combat, qui donne la victoire et la couronne; grâce dont l'ordre, l'économie, la distribution est un mystère caché dans les plus profonds abîmes de la sagesse de Dieu : tout ce que nous en connaissons, c'est que c'est des dons de Dieu, celui qu'il nous est le plus essentiel d'obtenir, et qu'il ne l'accorde ordinairement qu'à ceux qui pensent à la mort, qui se préparent à la mort par la pratique des vertus, et, s'il le faut, par les plus grands sacrifices.

Ah! mes chers auditeurs, je ne suis point surpris que de si grands objets aient fait trembler le solitaire dans le silence de sa grotte, le pénitent sous la cendre et le cilice; qu'un Paul ait appréhendé qu'après avoir été le vase d'élection pour un monde entier, il ne fût pour lui-même un vase de colère et d'anathème; ce qui me surprend, c'est qu'un chrétien, qui doit regarder ces vérités terribles comme appartenant aux principes les plus simples de sa religion, soit, sur un article si important, dans une paix, une sécurité que ne troublent aucunes craintes.

Quoi donc! cette grâce de la persévérance finale, qui est une grâce purement gratuite, même pour le juste, la donnera-t-il à l'homme profane qui n'a des égards, des attentions, des ménagements, des complaisances que pour le monde, qui ne cherche, qui ne désire, qui ne sollicite que les faveurs, les grâces, les prospérités du monde; qui ne s'épuise, qui ne s'immole, qui ne se sacrifie que pour le monde? La grâce de mourir en chrétien, Dieu l'accordera-t-il à l'homme qui ne veut vivre qu'en mondain? Dieu changera-t-il tout à coup son cœur? Le pécheur lui-même saisira-t-il le moment favorable d'un changement si heureux? Quel homme plus indigne de cette grâce que l'homme dont l'audacieuse et téméraire confiance oserait se le promettre?

Mais cette grâce de la persévérance finale qu'on ne peut mériter, on peut l'obtenir; on ne peut la mériter d'un mérite de droit et de justice; on peut, dit saint Augustin, la mériter d'un mérite de désirs fervents, de prières humbles et soumises; d'un mérite auquel Dieu ne doit rien, auquel cependant Dieu ne refuse rien : *Hoc donum Dei suppliciter emereri potest.* Or, posé ce principe incontestable, je ne vois pour l'homme qui pense à la mort que sujet de confiance, qu'espérances permises et légitimes. En effet, dès qu'il pense à la mort, qu'il y pense en chrétien, il conçoit que tous ses vœux, tous ses désirs pour le temps et pour l'éternité, doivent avoir pour objet cette grâce de la persévérance finale; que tout son bonheur consiste à l'obtenir, tout son malheur à en être privé. Alors donc, point de larmes, de prières, d'attentions, de vigilance, de recueillement, de vertus, de sacrifices qui coûtent; point de voie, quelque dure, quelque étroite, quelque difficile qu'elle soit, dans laquelle il n'entre, il ne marche, il ne se soutienne, pour arriver à cette grâce dont dépendent ses destinées éternelles; et il y arrivera, puisque ce serait faire outrage à votre amour, ô mon Dieu! que de ne pas penser, avec saint Augustin, qu'à l'homme qui, par le secours de votre grâce, fait ce qu'il peut, vous donnez ce qu'il ne peut pas; que lorsqu'il accorde ce que vous demandez, il obtient ce qu'il souhaite.

Il faut donc le reconnaître, mes chers auditeurs, la source, le principe de nos égarements dans cette vie, de notre malheur pour l'éternité, c'est que nous craignons trop la mort, et que nous ne la craignons pas assez; disons mieux, c'est que nous la craignons mal. Dire je crains la mort, et parce que je la crains j'évite d'y penser; et plutôt que de me livrer aux troubles, aux alarmes, aux agitations inquiètes qui suivraient cette pensée de la mort, je préfère de m'exposer à toutes les surprises de la mort, à toutes les suites d'une mort imprévue : crainte folle, insensée, crainte funeste et meurtrière; elle n'a fait, elle ne fera que des pécheurs, des pécheurs impénitents, des pécheurs réprouvés et qui se réprouvent eux-mêmes. Dire je crains la mort, et parce que je crains la mort, je commence, je ne veux point différer à m'y préparer : et parce que ma vie n'a été qu'un mélange de crimes trop véritables et de conversions douteuses et suspectes, je veux descendre au plus intime de ma conscience, en interroger toutes les voies, en écouter tous les reproches, en suivre tous les mouvements, afin qu'il n'y ait aucun péché qui ne soit suffisamment connu, accusé, détesté, pleuré, réparé, puni et vengé; et parce que je connais l'inconstance de mon cœur, qui peut m'échapper à chaque instant; parce que je redoute les surprises de la mort qui peut venir à tout moment, je me

précautionnerai contre les tentations, contre les occasions; je me tiendrai dans la vigilance, dans le recueillement, dans la solitude intérieure; je ne souffrirai point que le péché s'insinue dans mon âme, ou si j'étais assez malheureux pour vous offenser, ô mon Dieu! le moment qui me verra pécheur me verra pénitent : et parce qu'entre toutes les grâces, il est une grâce à qui seule il appartient d'achever le grand ouvrage du salut, de lui imprimer le sceau, le caractère de l'éternelle prédestination, cette grâce que je ne puis rigoureusement mériter, mais que je puis obtenir, je l'appellerai par mes soupirs, je l'inviterai par mes larmes, je la demanderai par mes prières redoublées, par de saintes et fréquentes communions, par l'abondance de mes aumônes, par les abaissements de mon humilité, par les austérités de ma pénitence, par ma prompte et souple docilité à suivre les mouvements intérieurs de l'Esprit-Saint; parce qu'elle est tout, je lui sacrifierai tout; parce que, lorsqu'il la donne, Dieu ne laisse rien à souhaiter; afin qu'il ne me la refuse pas, je ne lui refuserai rien. Voilà, mes chers auditeurs, voilà une crainte sage, la crainte qui a fait, qui fera les saints et les élus.

Essentielle et décisive différence entre la crainte mondaine et la crainte chrétienne de la mort. Dans l'incrédule, ou le pécheur étranger à la foi ou aux vertus de la religion, la crainte de la mort ne sera souvent qu'une crainte lâche, faible, timide; une crainte féconde en attentions, en précautions vaines, frivoles, bizarres : éternellement inquiets, agités, pour prolonger le cours d'une vie de servitude et d'ennui, ils meurent à tout, à tous les agréments, à toutes les douceurs et les liaisons, à tous les devoirs et les bienséances de la société, comme s'ils étaient déjà au nombre de ceux qui ne sont plus; ils s'ensevelissent dans l'obscurité, l'inaction, l'éloignement des plaisirs les plus innocents; on les verra, jusque dans les plus grandes places, ces hommes d'ailleurs si fiers, si délicats, ramper en esclaves sous les caprices, les lois, les conseils de quiconque aura la hardiesse de se dire nécessaire ou utile, et le talent d'entretenir les terreurs de leur imagination pour en profiter. Hommes qui ne savent ni vivre, ni mourir en hommes! Au contraire, qu'est-ce que la crainte de la mort dans le véritable chrétien? Une crainte judicieuse et raisonnable. Soumis, tranquille, il abandonne à la Providence le soin de compter le nombre, de mesurer la durée de ses jours, il se précautionne surtout contre les égarements de son cœur et les surprises de la mort. Une crainte sage et utile; plus il craint la mort, plus il y pense, plus il se fait un devoir de raison et de religion d'y penser, parce que plus il y pensera, plus ses sentiments et ses mœurs deviendront dignes de sa foi. Une crainte noble et généreuse; elle l'élève au-dessus du monde et de tous les intérêts, de toutes les fortunes du monde, au-dessus des passions et de tous les désirs, de toutes les agitations, de toutes les espérances, de toutes les craintes des passions; elle l'élève même au-dessus de ses propres craintes, en le détachant de tout ce qu'on peut aimer dans le temps, en le rassurant contre tout ce qu'on peut craindre dans l'éternité; elle remplit son âme de ce dédain des événements et des révolutions d'ici-bas, que l'orgueil du sage de la sagesse philosophique affecte de contrefaire, et de ce calme, de cette paix, de cette indifférence vertueuse du sage de la sagesse évangélique, qui ne voit dans les prospérités ou les adversités d'ici-bas que la destinée d'un moment, dans la mort du chrétien que la fin de son exil.

Concluons, mes chers auditeurs, et terminons, en reconnaissant la vérité de la proposition que j'ai avancée en commençant ce discours, que la mort n'est à craindre que pour l'homme qui n'y pense pas : par conséquent, que la crainte de la mort, loin d'être une raison de ne pas penser à la mort, est une raison forte, pressante, décisive, d'y penser, d'y penser souvent, d'y penser, s'il se peut, continuellement, surtout d'y penser en chrétien qui ne doit vivre que pour se disposer, pour se préparer à mourir chrétiennement. Encore quelques années, la face de la terre sera renouvelée, le sanctuaire aura d'autres prêtres, d'autres pontifes, les temples, les chaires évangéliques d'autres ministres du culte public et de la parole sainte, les tribunaux d'autres magistrats, la guerre d'autres chefs, cette ville d'autres citoyens; ce grand empire un autre peuple que nous ne connaîtrons point, qui nous ignorera : il sera dans le temps, nous serons dans l'éternité; il entendra peut-être le récit des événements de notre âge, comme un bruit, un murmure propre à le distraire, à amuser sa curiosité, sans affecter, sans intéresser son cœur; une postérité plus éloignée en lira peut-être l'histoire; enfin, le cours des ans en effacera le souvenir, et les noms les plus fameux, après avoir retenti pendant quelque temps, périront oubliés, inconnus, et le peuple qui sera, ne saura point que nous avons été.

Hommes insensés, épuisez donc votre génie : le petit nombre de jours qui vous a été donné afin de mériter le ciel, consumez-le pour élever des édifices d'opulence, de gloire, de réputation, de célébrité; pour en creuser les fondements dans les profondeurs les plus reculées de l'avenir : la terre qui les reçoit n'est qu'un sable mobile prêt à s'écarter, à se dérober; qu'une argile prompte à s'affaisser et à les engloutir. Ah! plutôt, dépris des idées et des projets d'une immortalité chimérique, pensons à nous établir dans la région où tout est stable et permanent; pensons que chaque jour, chaque instant nous approche de cette région; accoutumons-nous à juger de tout comme nous en jugerons au moment qui sépare le temps et l'éternité; vivons en hommes qui ignorent quand ils doivent mourir, en hommes qui savent qu'ils ne doivent mourir que pour renaître à une vie dans laquelle une

seconde mort ne sera ni à craindre pour les heureux, ni à espérer pour les malheureux. Notre vie sera la vie des saints, notre mort la mort des élus, notre récompense l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour le premier vendredi de Carême.

SUR L'IMPORTANCE DU SALUT.

Quicunque enim fecerit voluntatem patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater et soror et mater est. (*Matth.*, XII, 50.)

Celui qui fera la volonté de mon Père est mon frère, ma sœur et ma mère.

Que n'imitons-nous, pour nos propres intérêts, le zèle qui anime Jésus-Christ pour les intérêts de son Père? A des âmes plus ferventes, à un siècle plus chrétien, les ministres de l'Evangile ne parleraient que de ce qu'on doit à Dieu; à peine pouvons-nous nous faire écouter lorsque nous parlons aux hommes de ce qu'ils se doivent à eux-mêmes. Ils sont arrivés les jours tant prédits et tant pleurés par le Sauveur, les jours de ténèbres et de nuit profonde où la foi obscurcie par le nuage des passions, cachée sous le voile des préjugés et des maximes mondaines ne jette, pour tant d'hommes, que des lueurs trop faibles pour leur montrer l'égarement des sentiers où ils marchent entraînés par la séduction de leurs désirs; devenu comme étranger dans sa religion, le chrétien ne vit plus pour le ciel, il ne vit que pour la terre, il n'est plus occupé de l'éternité, il ne s'occupe que du temps; il ne travaille plus à son salut, il ne travaille qu'à sa fortune ou à ses plaisirs. Comment travaillerait-il à son salut? Il ne connaît pas le prix de son âme, il ne croit point l'importance du salut: des chrétiens, parlons plus juste, des hommes qui se vantent d'être chrétiens, presque convaincus de ne l'être pas dans la chose où il leur importe davantage de l'être, dans la foi, dans la persuasion de l'importance du salut!

Voilà, mes chers frères, le grand désordre de notre siècle, source de tous les autres désordres: nos jugements sur l'importance du salut, condamnés par les principes de la foi; ces principes de la foi, sur l'importance du salut, contredits par nos jugements: en un mot, je prétends que notre conduite donne lieu, en quelque sorte, de nous regarder comme des déserteurs de la foi, sur cet article fondamental de la religion. Pourquoi? parce qu'à juger du salut par les principes de la foi, c'est une affaire souverainement importante, première partie: parce qu'à juger de notre foi par tant de lâches et de mauvais chrétiens, on dirait qu'ils ne croient point que le salut soit une affaire souverainement importante, seconde partie: mutuelle opposition de nos idées et des idées de la foi, de nos jugements et des jugements de la foi, du christianisme et des prétendus chrétiens, par rapport à l'importance du salut, c'est le fond de cette instruction; elle ne demande de mon ministère qu'une exposition simple et naturelle; elle demande toute l'attention de votre esprit, toute la docilité de votre cœur. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que le salut et de quoi vous parlons-nous, lorsque nous vous pressons de travailler à l'ouvrage de votre salut? J'entreprendrais vainement de vous l'expliquer; Dieu seul peut vous en donner une juste idée, puisque, selon les principes de la foi, Dieu seul connaît le prix infini des biens destinés à celui qui sauve son âme, et toute l'étendue des malheurs qui attendent celui qui la perd. Quoi donc! il s'agit pour moi dans l'affaire du salut, d'un intérêt si grand, si essentiel, que ma raison tout entière ne suffit point à le concevoir! Déjà mon esprit se trouble, se confond: plaisirs, honneurs, dignités, biens de la terre, revers de fortune, humiliations, maladies, indigence; tout ce que je crains et tout ce que j'espère, tout ce que je recherche et tout ce que j'évite, tout ce qui fait ici-bas ma joie et mes douleurs, tout ce qui met mes passions dans un mouvement si rapide, tout cela n'est donc que l'ombre de ce qui m'est réservé dans la vie future, puisque tout cela ne passe point mes idées, au lieu que tout ce qu'il m'est permis de penser de l'importance du salut, c'est que je ne parviendrai point à la comprendre! Ah!, chrétiens, qu'y a-t-il de plus propre à vous faire sentir l'importance du salut, que cette impuissance même où nous sommes de vous la développer? Tâchons cependant de répandre quelque jour sur cette grande vérité. Conjectures, réflexions, raisonnements humains, disparaissez! Vos couleurs ne sont point assez vives pour peindre un pareil objet, il n'appartient qu'à la religion de lever le voile qui couvre les profondeurs de l'éternité; sur ses pas, hommes faibles et fragiles, osons entrer dans le sanctuaire de la Divinité, sonder l'esprit et le cœur d'un Dieu! Que Dieu pense-t-il de l'importance du salut, lui à qui seul il est donné de la connaître? Dieu, mes chers auditeurs, Dieu nous répond par sa conduite: il a tout fait pour sa gloire et pour notre salut; il a tout sacrifié, tout immolé à la réparation du péché et à notre salut. Tous les ouvrages, toutes les actions d'un Dieu créateur, d'un Dieu sanctificateur, d'un Dieu Sauveur, ont pour but général sa propre gloire, et pour but, pour terme particulier, notre salut.

1° Le salut des hommes est une des fins principales que s'est proposées le Dieu créateur. Je n'étais pas encore, et Dieu pensait à moi dans cette éternité qui n'a point eu de commencement; mais il ne pensait à moi qu'en vue du salut et par rapport au salut; il ne prenait le dessein de me placer sur la terre que pour me conduire au ciel. Dieu ne m'aurait-il créé que pour me faire jouer sur le théâtre du monde une scène bientôt terminée, afin que tantôt je m'enivre à la hâte des douceurs d'une volupté fugitive, tantôt, baigné de mes larmes, triste

jouet de l'inconstance du sort et des caprices des hommes, j'envie la destinée de ceux qui ne sont point, et qu'aussitôt je coure avec eux me replonger dans la nuit éternelle? Que l'impie, dominé par les sens, tâche de se persuader qu'il périra tout entier; homme en même temps ennemi de Dieu qu'il déshonore, lorsqu'il lui attribue un dessein si peu digne de la sagesse éternelle, et ennemi de lui-même jusqu'à s'avilir, se dégrader en se donnant pour fin un léger sentiment qui s'évanouit, un trésor fragile qui lui échappe! Guidé par une raison plus saine, éclairé par la foi, je vois Dieu s'occuper de mon salut depuis l'éternité; arranger, disposer, préparer les événements, les produire, les régler en vue de mon salut, car c'est en partie du désir de me rendre éternellement heureux que prit naissance le désir de former l'univers. Le monde est, parce que Dieu l'a voulu, et Dieu, n'en doutons pas, Dieu ne l'a voulu que parce qu'il voulait et manifester ses attributs et opérer le salut des hommes. Cieux qui nous annoncez la grandeur de Dieu et la puissance immortelle de son bras, vous nous annoncez donc en même temps la grandeur, la noblesse de nos destinées éternelles : l'éclat et la pompe dont vous vous parez à nos yeux, ne vous ont été donnés que pour nous rappeler, par la majesté de cet auguste spectacle, à des pensées plus sublimes, que pour nous avertir des desseins de Dieu sur nous.

Desseins de Dieu qui ne sont pas moins exprimés dans la manière dont il gouverne le monde. Prenez-y garde, chrétiens, tout ce que nous lisons de prodiges et d'événements miraculeux dans l'Ecriture sainte, qui nous a conservé l'histoire des premiers âges du monde, se trouve marqué de l'empreinte et porte le caractère d'un Dieu, qui, constant, invariable dans ses voies, prépare tout, conduit tout en vue du salut. La chute et la naissance, la gloire et la décadence des empires, la succession des monarchies qui se détruisent, qui se remplacent les unes les autres, la loi écrite, ajoutée à la loi de la nature, les patriarches, les prophètes le peuple saint, séparé des autres peuples, ses prospérités et ses disgrâces, tout se rapporte à Jésus-Christ, selon la doctrine de l'Apôtre; or, pouvons-nous ignorer les rapports qu'a notre salut avec la vie, les souffrances, la résurrection de Jésus-Christ? Si Dieu parle aux hommes, ce n'est qu'afin de les rappeler aux soins du salut; s'il leur donne des lois, c'est afin que, dans leur obéissance, ils trouvent le mérite du salut; s'il répand sur eux la gloire et l'abondance, s'il les jette dans l'opprobre, dans l'humiliation, c'est afin que la reconnaissance ou la crainte les ramène dans la route du salut. Tout ce qui est étranger au salut lui semble indigne de son attention. Que le juste languisse dans le sein de l'indigence; que, livré à la douleur sans cesse renaissante, chaque jour lui amène un nouveau sujet de deuil et de pleurs : Dieu l'aime, il l'aime de l'amour le plus tendre, il voit couler ses larmes, il ne les voit point couler sans en être ému, attendri ; il en est touché, mais il ne se presse point de les essuyer; ce que Dieu lui réserve dans l'éternité est si fort au-dessus de ce qu'il pourrait lui donner dans le temps. Hors du salut tous les autres biens lui paraissent si frivoles, qu'il ne peut se résoudre à en faire la récompense de la vertu; il n'y a que le salut qui réponde à l'étendue de sa bienveillance pour les justes. Que tout réussisse à l'impie, qu'il nage dans l'opulence et dans la joie; Dieu dédaigne souvent de troubler cette prospérité passagère qui enchante un cœur coupable ; il lui refusera le salut, c'est lui refuser tout ; est c'est surtout par cette punition terrible qu'il le punit en Dieu. Ecoutez donc, peuples et nations : *Audite hæc, omnes gentes, auribus percipite, omnes qui habitatis orbem* (*Psal.* XLVIII, 2); écoutez, vous principalement qui êtes si épris des biens de la terre, je ne viens point aujourd'hui déchirer le bandeau qui vous cache la vanité du monde; je ne vous dis point que ces plaisirs, qui allument vos désirs, ne sont que des plaisirs faux et trompeurs qui recèlent mille douleurs véritables; que ces richesses, qui excitent votre avare cupidité, ne sont que des richesses fragiles, fruit de mille travaux, source de mille inquiétudes; que ces honneurs, qui irritent votre ambition, ne sont qu'une vaine fumée qui se dissipe, qu'un songe qui vous joue; je ne vous dit point que tout ce qui vous plaît, tout ce qui vous charme ici-bas, n'est qu'une vapeur d'un instant, une ombre incertaine, tout au plus une fleur qui brille le matin, qui le soir se sèche et se fane; et, puisque vous le voulez, continuez de les aimer et de les estimer, ces fantômes imposteurs qui n'ont rien d'aussi réel que votre imprudente facilité à vous en laisser séduire; comptez pour un grand bonheur celui de les posséder, pour un grand malheur celui de les perdre; apprenez du moins de là à connaître le salut : car enfin, ces biens de la cupidité, vous voyez votre Dieu les abandoner en quelque sorte au hasard, au caprice, à l'empire de la fortune, à l'industrie, au travail, à l'audace même, à l'injustice, à l'impiété des hommes; il permet que le démon en fasse l'attrait, quelquefois la récompense du crime; souvent il les refuse au juste qu'il aime, il les laisse entre les mains du pécheur qu'il déteste; souvent ce n'est que dans l'abondance, dans la plénitude de ses miséricordes qu'il les retire, ce n'est que dans sa colère, dans le feu de son indignation qu'il les accorde. Or, si de pareils biens vous paraissent dignes d'être aimés, que sera donc le salut? ce bien que Dieu s'est réservé à lui seul de donner, de distribuer; ce bien, le seul que Dieu destine à récompenser le tendre amour du juste, le seul qu'il ôte à l'impie; ce bien que Dieu n'accorde que dans les plus tendres épanchements de sa charité, qu'il ne refuse que dans l'excès de sa fureur; ce bien, en un mot, auquel il

sacrifie tous les autres biens, pour aplanir à un seul d'entre les élus les voies du salut : les richesses enlevées, les honneurs arrachés, la santé détruite, les sceptres brisés, les trônes renversés, le monde entier, s'il le faut, bouleversé jusque dans ses fondements et caché sous ses débris, Dieu croira n'en avoir point fait trop, il en fait bien davantage ; car, si après avoir vu ce que fait le Dieu créateur pour notre salut, nous passons à ce que fait le Dieu sanctificateur, par quels coups étonnants ne déclare-t-il pas ce qu'il pense de l'importance du salut?

2° Ames justes et vertueuses, voulez-vous savoir ce que c'est que le salut? Voyez ce que l'Esprit-Saint fait en vous et pour vous. Pourquoi cet ordre de la grâce, cet ordre surnaturel si fécond en prodiges et en miracles? Pourquoi cette adoption divine qui, oubliant le crime de votre première origine, vous donne droit de regarder comme votre père ce Dieu qui semblait ne pouvoir être que votre juge et votre maître? Pourquoi les sacrements, source féconde d'où coule ce torrent de grâces qui lave vos iniquités et produit la vertu en vous aidant à l'acquérir? Pourquoi ces lumières pures et vives qui dissipent vos erreurs, qui vous montrent vos égarements, qui vous découvrent les piéges tendus à votre innocence, qui guident vos pas dans les sentiers de la justice? Pourquoi cette force, cette ardeur, cette charité divine qui amortit le feu des passions, qui vous élève au-dessus des faiblesses de la nature, qui ôte leur attrait aux coupables voluptés, qui donne tant de charmes à l'austère et pénible vertu? Pourquoi tout cela? pour votre salut.

Pécheurs, voulez-vous savoir ce que c'est que le salut? Rentrez au dedans de vous-mêmes; rappelez à votre souvenir ce qui s'est passé entre Dieu et vous, depuis tant d'années que sa grâce combat vos passions, et que vos passions résistent à sa grâce; combien il vous en a coûté pour commettre le premier péché, ce péché funeste qui a élevé entre vous et Dieu le mur de division qui vous sépare; combien il vous fallut faire d'efforts pour vous arracher d'entre les bras d'un Dieu qui ne pouvait se résoudre à vous quitter, lorsque vous vous obstiniez à le fuir; rappelez-vous ces craintes, ces inquiétudes, ces terreurs qui agitèrent aussitôt votre âme, cette voix de la conscience que vous ne pouvez ni soutenir ni éviter, voix plaintive, voix terrible qui éclate en reproches et en murmures; ces frayeurs mortelles, ces alarmes de tous les jours, presque de tous les moments ; ces réflexions sombres, désolantes que la grâce fait continuellement passer jusqu'à vous malgré le bruit et le tumulte des passions. Plein d'un ennui secret qui vous mine, qui vous consume, vous portez partout le trait mortel qui vous déchire; la paix et le tranquille sommeil ont fui loin de vous. Quelle main puissante vous arme ainsi vous-mêmes contre vous-mêmes? Quelle main enuemie trouble votre repos, empoisonne vos plus doux plaisirs, répand l'amertume et l'alarme dans vos voies? C'est votre main, ô mon Dieu ! qui me poursuit; c'est votre voix qui me rappelle, c'est la voix de l'Esprit-Saint, de cet esprit d'amour et de charité, qui se plaint, qui gémit, qui s'attendrit sur l'affreux péril auquel je m'expose. Hélas! si en perdant mon salut, je devenais souverainement malheureux, un Dieu, selon le langage de l'Ecriture, un Dieu en serait-il affligé, troublé, contristé? cet esprit de lumières, cet esprit de science, cet esprit de sagesse, les oracles divins peuvent-ils nous le présenter comme le jouet d'une vaine erreur? Mais portons nos regards sur un objet encore plus grand; je ne vous parle plus d'un Dieu créateur qui a tout produit, qui conserve tout, qui gouverne tout en vue du salut; je ne vous parle plus d'un Dieu sanctificateur, qui, par l'action puissante de sa grâce, travaille si puissamment avec nous à l'ouvrage de notre salut; je vous parle d'un Dieu Sauveur, qui descend du ciel sur la terre pour nous mériter le salut, pour nous assurer le salut, pour travailler par lui-même à notre salut. Quel travail encore! puissiez-vous, mes chers auditeurs, ne l'oublier jamais!

3° Rien n'était; Dieu a dit, tout a commencé d'être. Qu'il dise, tout cessera d'être. A sa parole l'univers docile paraît et disparaît; un instant a vu éclore sous sa main féconde la terre et les astres, le jour et la nuit : *Tuus est dies et tua est nox, tu fabricatus es auroram et solem.* (*Psal.* LXXIII, 16.) Sa volonté s'est fait entendre au néant; le néant s'est pressé de donner la lumière et les ténèbres; les étoiles ont couru prendre leur place dans le firmament; la terre s'est posée sur des fondements inébranlables; le soleil a commencé sa course, et depuis six mille ans il nous ôte, il nous rend la lumière au moment une fois déterminé. Si Dieu parle, au premier son de sa voix la terre tremble, le ciel chancelle, les cèdres du Liban se brisent, les empires tombent et renaissent. Ah! quand il a voulu travailler au salut de l'homme, il semblerait que ce n'est plus ce Dieu puissant qui se joue du monde et de ce qu'il y a de plus grand dans le monde. Ne seriez-vous pas tenté de penser que sa puissance, quoique infinie, a trouvé un objet qui la demande tout entière et qui peut l'épuiser? Vous diriez qu'il est prêt à succomber, s'il était possible, sous le poids immense du projet qu'il médite : il prie, il veille, il se consume dans les travaux d'un pénible ministère, il immole sa réputation, sa vie; le salut de l'homme mérite-t-il donc un sacrifice dont un Dieu même serait la victime?

Venez, entrez au jardin des Oliviers, considérez ce qui s'y passe : là dans les sombres horreurs d'une nuit profonde, loin de ses disciples, triste, inquiet, agité par la crainte et par l'amour, Jésus-Christ commande à son esprit de lui peindre, avec les couleurs les plus vives, la suite de cette scène sanglante qui ne s'achèvera que sur le Calvaire : déjà il se voit indignement trahi, lâchement aban-

donné, méconnu de ses apôtres, livré entre les mains d'une troupe séditieuse par une main qu'il aime, traîné de tribunal en tribunal, jouet de la vile populace, victime de l'ambition jalouse des prêtres hypocrites, rassasié d'opprobres, déchiré, nageant dans son sang; expirant sur la croix, seul, délaissé de Dieu et des hommes, sans que personne daigne prendre part à ses douleurs. A ce triste spectacle la force l'abandonne; sa grande âme ne peut plus soutenir le poids de la douleur qui l'accable; il semble qu'il va rompre ses liens et se détacher de son corps : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (*Marc.*, XIV, 34.) Il ne parle point; ses larmes, son silence, sa posture parlent assez pour lui, et annoncent l'ennui mortel qui le dévore; enfin, levant vers le ciel ses yeux presque éteints, d'une voix entrecoupée de soupirs il s'écrie : Ah! mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe loin de moi! Père saint, père juste, ne reconnaissez-vous plus votre Fils bien-aimé? Vous rejetez la prière d'un Dieu qui vous implore; non, ses vœux qui servent à exprimer sa douleur profonde et que sa propre volonté soumet à la vôtre, ses vœux ne seront point exaucés; il le boira jusqu'à la lie, ce calice d'amertume. Quel mal sa mort préviendra-t-elle donc qui ne cède, grand Dieu, à l'horreur de le voir périr à vos yeux? Quel mal sa mort préviendra? La perte de notre salut : or ce mal est si grand, si funeste, que, dans les idées de la sagesse éternelle, le salut de l'homme devient le prix de la mort d'un Dieu.

Un Homme-Dieu sacrifié au salut de l'homme! Pouvons-nous dire quelque chose de plus? Oui, mes chers auditeurs, un Homme-Dieu qui se console de sa mort par le salut de l'homme : l'ange lui montre nos destinées éternelles attachées à sa mort, il faut que l'homme périsse ou qu'un Dieu meure; alors Jésus-Christ cesse de craindre pour lui, il ne craint plus que pour nous; son cœur trouve mille charmes dans les plus affreux supplices; il se lève, il marche à la mort d'un pas ferme et assuré; le temps coule trop lentement, il devance, par ses vœux empressés, l'heure destinée à ses peines; content de voir son sang inonder la terre, pourvu qu'en mourant il voie la gloire de son Père vengée et l'espérance du salut rendue à l'homme, je l'aperçois qui recueille ses forces, qui ranime sa voix pour se donner le plaisir de dire que ce grand ouvrage de la réparation et du salut du monde est consommé; plein de cette idée, il s'endort doucement du sommeil de la mort : *Dixit : consummatum est, et inclinato capite, tradidit spiritum.* (*Joan.*, XIX, 30.)

Y pensons-nous, chrétiens? Un Homme-Dieu immolé à notre salut, un Homme-Dieu qui s'immole à notre salut, un Homme-Dieu qui se console de sa mort par l'espoir de notre salut, son amour ne nous apprendra-t-il point, je ne dis pas à l'aimer, je dis à nous aimer? Ne nous dirons-nous jamais, si je perds mon salut, je me précipite dans des malheurs si grands, si terribles qu'un Dieu-Homme les a redoutés pour moi, qu'un Homme-Dieu en a tremblé pour moi, qu'un Homme-Dieu s'est fait presqu'un devoir de verser tout son sang pour m'en préserver? Ah! pouvait-il mieux m'apprendre ce que je dois penser de l'importance du salut, qu'en mourant afin de me sauver? Ne réussirons-nous donc point à concevoir ce qu'il est en lui-même, ce salut auquel Dieu fait de si grands sacrifices? Que vous dirais-je, chrétiens qui n'affaiblît l'impression qu'a dû faire sur votre esprit et sur votre cœur le spectacle d'un Homme-Dieu posé sur l'autel, victime immolée à votre salut?

Vous avertirai-je, que dans l'affaire du salut, il s'agit, de quoi? de vous, mon cher auditeur, de vous. Seigneur, donnez à ma voix cette force qui animait la voix du grand saint Ambroise, lorsqu'il jetait la terreur et l'épouvante dans tout un peuple, en lui répétant ces paroles : *Attende tibi.* (*Tob.*, IV, 13.) Homme séduit et aveuglé, cessez de vous oublier; commencez de penser à vous : *attende tibi.*

Dans l'immense étendue de ce vaste univers, au milieu du christianisme, aussi bien que parmi les nations infidèles; dans le sanctuaire, comme dans le siècle profane, j'entends dire de toutes parts, que deviendra ce procès dont le succès me donne ou m'enlève une fortune considérable; ce projet qui flétrit ou qui immortalise ma réputation; cette entreprise qui établit ou qui ruine ma maison pour des siècles? mais que deviendrez-vous vous-mêmes? où serez-vous? que ferez-vous? *attende tibi.* Et que vous importera, lorsque vous ne serez que cendre et poussière, que ce soient les vôtres ou les étrangers qui occupent les premières places dans le monde? Que vous importera, lorsque la terre aura reçu les dépouilles de votre mortalité, que votre nom vive ou qu'il périsse dans la mémoire des hommes? Que vous importera d'avoir connu ou d'avoir ignoré les plaisirs du monde? Pensez-vous que le soin de votre fortune ou le souvenir de leur opulence passée agite aujourd'hui vos pères? Venez consulter leurs cendres dans l'ombre et le silence de ces tombeaux où elles attendent les vôtres; froides, glacées, elles reprendraient une vie nouvelle pour vous le dire sans cesse : *attende tibi.* Pensez à vous, ne portez point à des objets étrangers des soins qui vous sont dus. Un père vous dirait : le temps s'écoule, ô mon fils! dans sa course rapide il amène le moment qui doit nous réunir. Vous voyez ce qui me reste de ce que je fus autrefois, vous jouissez de ma dépouille; elle n'est à vous que, comme elle fut à moi, par emprunt, pour la transmettre à la génération qui doit vous succéder; fût-elle à vous, elle n'est point vous; votre fortune mourra pour vous et vous vivrez encore : *attende tibi.* Une mère dirait à cette fille entêtée de sa vaine beauté : Pourquoi tant de soins, tant d'attentions? Vos charmes et ceux qui en sont follement épris vous suivront-ils ici? Votre corps périra, vous vivrez encore : *attende tibi.* In-

sensé, vous vous égarez en de vains projets : honneurs, richesses, dignités, plaisirs, réputation, songes fugitifs, après quelques instants ils ne seront plus pour vous, vous ne serez plus pour eux, tout le reste vous est étranger ; le salut seul est votre affaire propre et personnelle, puisque dans le salut seul sont renfermées les destinées de votre âme, de cette âme immortelle qui est l'homme et tout l'homme : *attende tibi.* Vous dirais-je que dans l'affaire du salut, il s'agit de vous, mon cher auditeur, de vous pour toute une éternité? Au plus léger soupçon d'un revers propre à détruire notre fortune, que d'alarmes, que d'inquiétudes! L'âme pleine de crainte et d'espérance, de désirs et de terreur, ne suffit point à contenir cette foule de mouvements impétueux qui la transportent ; elle ne s'occupe que de l'événement qu'elle attend ; elle s'en retrace l'image dans le bruit et l'agitation du monde, dans le silence de la nuit, dans le repos du sommeil. Une âme immortelle si vivement touchée de ce qui passe si promptement, quelle faiblesse! Une âme immortelle si peu touchée de ce qui ne passera jamais, quelle folle sécurité! Je suis sur le rivage de l'éternité, *ad littus æternitatis;* peut-être le premier pas que je ferai va me précipiter dans les profondeurs terribles de cet abîme où tout entre pour n'en sortir jamais : encore un moment, je serai déjà dans le cours des années éternelles, et je suis tranquille, et je m'endors au bord du précipice, et je m'occupe du temps, comme si le temps ne devait jamais finir, ou comme si je devais finir avec le temps; et je néglige, j'oublie l'éternité, comme si l'éternité ne devait jamais commencer, ou comme si l'éternité pouvait finir! fortune du monde, disgrâce du monde, vous n'êtes que pour le temps, le salut est pour l'éternité.

Vous représenterai-je ce dont il s'agit pour vous dans l'éternité? Ecoutez, mes chers frères, et tremblez. Quel affreux contraste! le ciel ou l'enfer. Livré à l'amour d'un Dieu, objet éternel de ses plus tendres complaisances, ou livré à la colère d'un Dieu, victime dévouée à ses anathèmes et à ses plus terribles vengeances; épuiser, dans les siècles des siècles, les richesses de sa grâce ou les trésors de sa fureur : ce que Dieu, qui peut tout, peut rassembler de félicité pour récompenser en Dieu, ou ce que Dieu, qui peut tout, peut réunir de supplices pour punir en Dieu : un bonheur qui ne laisse rien à souhaiter, ou un malheur qui ne laisse rien à espérer : source inépuisable de plaisirs, torrent de délices, transports enchanteurs sans cesse renaissants, sans vide, sans ennui, sans vicissitude, sans révolutions ; ou feux brûlants, flammes dévorantes, pleurs et lamentations sans fin, sans repos, sans intervalle : le cœur établi à jamais dans la paix la plus profonde, ou le cœur consumé, déchiré, par un désespoir immortel. On se perd, on s'égare dans ses idées effrayantes ; plus on creuse, plus on approfondit, plus on trouve à penser et à réfléchir : mais, si vous êtes chrétien, un mot dira tout; une éternité dans le ciel, ou une éternité dans l'enfer, voilà le sort qui vous attend. Grands et terribles objets! source de réflexions profondes, de mouvements pathétiques! Notre zèle s'empresserait à les manier, à les développer, si la voix de l'homme devait, si la voix de l'homme pouvait se faire entendre, lorsque, du sein de la terre qui l'a reçu, la voix du sang de Jésus-Christ parle avec tant de force et d'énergie. La croix, le Calvaire, ce qu'un pareil maître ne vous apprendra pas, qui pourrait vous le faire comprendre? Un Dieu mourant pour notre salut; là, si on savait méditer, les passions les plus fougueuses, épouvantées, consternées, viendraient se perdre, s'ensevelir dans un timide silence. Que le temps ait des prospérités, que le temps ait des disgrâces pour le peuple qui ignore Jésus-Christ; aux yeux du chrétien le salut est tout : et comment le le salut ne serait-il pas tout pour lui? aux yeux du Dieu qu'il adore, le reste n'est rien.

Nous lisons, dans les saintes Ecritures, qu'un jour Dieu fit entendre sa voix au prophète Isaïe : Allez, prophète, lui dit-il, allez trouver le juste et l'impie; dites au juste qu'il marche dans les voies de la paix et du véritable bonheur : *Dicite justo quoniam bene* (*Isa.*, III, 10) ; dites à l'impie que rien n'est comparable à son malheur : *Væ impio in malum!* (*Ibid.*, XI.) Vous voulez, Seigneur, que je pénètre dans ce palais superbe, que je perce la foule d'adorateurs qui environnent cet heureux du siècle, je le vois tranquille, content ; au sein de l'opulence et des plaisirs tout cède, tout fléchit au gré de son superbe caprice, point de jour qui ne se lève pour lui serein, exempt de nuages et de tempêtes; si quelque chagrin passager vient interrompre le cours de ses prospérités, tout un peuple s'empresse à l'effacer de son souvenir, et à rappeler auprès de lui la joie fugitive ; et je lui dirai qu'il n'est pas heureux, que je donne des larmes à son sort envié du reste des hommes! Me croira-t-il? *Væ impio in malum!* Je descendrai dans ce réduit sombre et obscur où le juste languit dans l'indigence, accablé sous le poids de l'infirmité et des années, ayant à peine de quoi soutenir les faibles restes d'une vie mourante, environné d'une nombreuse famille qui, par ses larmes, par ses cris, lui reproche presque de lui avoir donné le jour. J'oserai interrompre le cours de ses soupirs, lui soutenir qu'il est heureux. Ah! je ne pourrai que pleurer avec lui : *Dicite justo quoniam bene.* Allez parler à l'impie, au pécheur; fût-il au sein de la plus brillante prospérité, il est malheureux ; et le juste, quelles que puissent être ses disgrâces, il va comprendre qu'il est heureux. Le jour de la récompense et des vengeances approche; le temps passe, l'éternité vient : *Retributio enim manuum ejus fiet ei.* (*Ibid.*) Etre heureux dans le temps, lorsqu'on doit être malheureux dans l'éternité, cela s'appelle-t-il être véritablement heureux? Quel bon-

heur, qu'un bonheur qu'on haïra, qu'on détestera, qu'on maudira dans les siècles des siècles ! *Væ impio in malum !* Et qu'importe à l'homme juste que le petit nombre de jours qu'il faut couler sur cette terre étrangère soit troublé par la douleur ? Quand on devient heureux pour une éternité, on ne fut jamais véritablement malheureux : *Dicite justo quoniam bene.* L'homme qui réussit dans l'ouvrage de son salut est heureux en quelque situation que le mette ma providence ; le salut consolerait de la perte des biens du monde entier, les biens du monde entier ne consoleraient pas de la perte du salut. La religion ne connaît qu'un objet digne d'occuper notre esprit et notre cœur : c'est le salut ; le reste n'est que le jeu, que l'amusement de l'enfance ou l'égarement d'une folle cupidité. A juger du salut par les principes de la foi, c'est donc une affaire souverainement importante ; à juger de notre foi par notre conduite, croyons-nous que le salut soit une affaire souverainement importante ? c'est ce que nous allons examiner dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je l'ai dit, chrétiens, et cela n'est que trop vrai, notre conduite est dans une opposition déplorable avec un article essentiel et fondamental de la religion. Esclaves de la cupidité, accoutumés à ne voir que ce qu'elle nous montre, à ne savoir que ce qu'elle nous apprend, à n'estimer que ce qu'elle aime, ce que la foi nous avait enseigné de l'importance du salut s'efface presque entièrement de notre esprit. Ce que nous en croyons nous devient peu à peu si étranger, que c'est, en quelque sorte, ne le plus croire. Que sommes-nous ? qu'est-ce que le monde au milieu duquel nous vivons ? qu'un amas d'hommes qui ne pensent point au salut, qui ne veulent point le salut, ou qui ne veulent point le salut comme on veut une affaire souverainement importante. Suivez-moi, et plaise au ciel que vous ne vous reconnaissiez point dans les portraits que je vais tracer !

1° Le salut est une affaire à laquelle on ne pense point ; car, sans parler de ces hommes hardis jusqu'à la fureur, qui voient, sans pâlir, l'enfer s'ouvrir sous leurs pas, qui, dans la fougue et l'emportement de la passion, courent avec joie immoler leur âme et les espérances de la vie future aux autels de la fortune, de la volupté, de la vengeance ; sans parler, dis-je, de ces hommes follement intrépides, combien d'hommes mondains vivent dans un oubli profond du salut ! entraînés par les objets extérieurs, emportés par le torrent rapide du monde et des passions, sans cesse errants, fugitifs, hors d'eux-mêmes, par conséquent n'entendant jamais cette voix de la foi, de la conscience, qui ne parle qu'au plus secret de l'âme, et qui les rappelle aux soins du salut, ils volent de désir en désir, d'objet en objet, de plaisir en plaisir ; leur vie s'écoule dans une agitation continuelle ; ils sont dans l'éternité avant que d'avoir fait réflexion que l'éternité les attend ; victimes infortunées dont parle le Sage, que le démon couronne de fleurs, qui, les yeux bandés, marchent, sans le savoir, au lieu du sacrifice, et tombent frappées d'un coup imprévu.

Combien d'hommes qui ne pensent au salut que malgré eux, qui ne craignent rien tant que d'être obligés d'y penser ! Cette pensée du salut, si douce, si consolante pour le juste, n'est, pour l'homme pécheur qu'une pensée sombre et affligeante ; il fuit, il évite tout ce qui peut la rappeler ; discours de piété, lectures des livres saints, ministres de l'Evangile, il les fuit, il s'évite lui-même, il n'ose se trouver seul avec sa raison et avec sa foi. Lieux déserts et solitaires, tranquilles retraites, si chères à l'âme pure et fervente, qui vient, loin du bruit et du tumulte, vous confier les chastes soupirs, les transports de son amour, les regrets, les larmes, les douleurs de sa pénitence, doux moments de paix et de silence, dont elle voudrait pouvoir arrêter la course trop précipitée, que vous êtes odieux à l'homme pécheur ! Ah ! pour se dérober aux réflexions qui naissent dans votre sein, avec quelle avidité il saisit tout ce qu'il croit capable de l'emporter loin de lui-même ; il se précipite dans les jeux, dans les cercles, dans les compagnies, dans les spectacles, dans l'agitation et les clameurs du monde, dans l'ivresse de la débauche et des plaisirs ; il ne pense au salut que pour se mettre en état de n'y plus penser, heureux, content, satisfait de lui-même, s'il réussit enfin à oublier son âme et son éternité.

Combien d'hommes, ô ciel ! oserais-je le dire, combien d'hommes, après s'être épuisés en efforts superflus pour éviter cette pensée du salut, qui toujours chassée et bannie revient toujours, qu'ils fuient toujours, et qui les suit toujours, s'enhardissent enfin à la mépriser, et à regarder d'un œil tranquille l'immense étendue de l'éternité ! Pour rassurer leur conscience épouvantée, ils s'élèvent contre leur religion, afin de calmer leurs cœurs ; ils travaillent à changer, à bouleverser leur esprit : de là on prête une oreille attentive à ces maîtres de l'irréligion, à ces apôtres de l'enfer, à ces évangélistes de l'athéisme, qu'il était réservé à ce dernier âge du monde, penchant vers son déclin, de voir marcher la tête levée, et d'entendre dogmatiser à la face du soleil : de là cette fureur de lire tant de livres impies, qui errent de contrée en contrée, portés par le souffle de l'esprit impur pour désoler l'héritage de Jésus-Christ ; on se nourrit de ces lectures fatales, on y passe les jours et les nuits, on en fait ses plus chères délices : la corruption des mœurs, l'intérêt de l'amour-propre, le désir de rencontrer une paix si longtemps cherchée et si vainement attendue, donne de la force aux raisonnements, prête des charmes, des grâces nouvelles au langage : on avale le poison à longs traits, on ouvre son âme à l'erreur, on vole au-

devant de la séduction, la raison affaiblie s'embarrasse, se perd dans les détours incertains d'un raisonnement captieux; elle s'ébranle, elle chancelle, elle tombe du côté où l'entraîne la pente de la cupidité. Afin de ne plus craindre, on prend le parti de ne plus croire; pour commencer à être pécheur tranquille, on cesse d'être chrétien; on se fait une religion selon ses mœurs, parce qu'on désespère de faire ses mœurs à sa religion; on ne condamne l'Evangile que parce qu'on en est condamné; on n'en vient jusqu'à le quitter que parce qu'on n'ose en venir jusqu'à le pratiquer. Fasse le ciel que ce que je viens de dire vous soit inconnu! s'il ne convient pas à ceux devant qui je parle, il ne convient que trop au siècle dans lequel nous vivons.

Entre ceux qui semblent penser au salut, combien d'hommes n'y pensent que faiblement, superficiellement; ils y pensent, aussitôt ils n'y pensent plus; état que saint Augustin décrit admirablement, et dans lequel il fut longtemps avant de se convertir. La lumière, dit-il, vint frapper mes yeux appesantis sous les ombres de la mort, une légère impression de crainte et de terreur commença d'agiter mon âme; mais l'idée des plaisirs effaçait aussitôt l'idée de la vertu, l'amour de la volupté bannissait la crainte des peines; j'étais plongé dans un sommeil léthargique : *Sarcina sæculi velut somno assolet, dulciter premebar.* Les efforts que je faisais pour retourner à vous, ô mon Dieu! ressemblaient aux efforts impuissants d'un homme que presse le sommeil : *Cogitationes quibus in te meditabar similes erant conatibus expergesci volentium :* il entr'ouvre les yeux et il les referme; il se lève et il retombe; il se réveille et il se rendort : *Qui tamen superati soporis altitudine remerguntur.* Une lueur passagère me montrait le devoir, un moment après, ce que j'avais vu, ce que j'avais voulu, ne me paraissait qu'un songe, et je ne pensais pas davantage à mon salut éternel que si jamais je n'y avais pensé. Ah! grand saint, en racontant la malheureuse histoire de vos égarements, vous racontez la nôtre; c'est ainsi que nous ne cessons quelquefois d'oublier le salut que pour l'oublier ensuite plus profondément.

2° Ceux-ci pensent au salut, ils se flattent même de vouloir le salut, et ils le veulent, si c'est le vouloir que de le vouloir d'une volonté vague, indéterminée, qui met des désirs dans le cœur, qui ne met point d'actions dans la conduite. Homme mondain, vous dites, je voudrais me sauver; vous ne dites point je veux me sauver; pour cela je veux fuir une vie de péché et commencer une vie de pénitence; je veux renoncer à ces profits illicites, à ces gains usuraires qui perdent mon âme; je veux restituer ce bien qui ne m'appartient pas, bannir de mon esprit le souvenir de cette injure, en effacer jusqu'aux traces et aux vestiges qui pourraient reproduire le désir de la vengeance; je veux prévenir, selon les règles de la charité chrétienne, celui qui s'est éloigné de moi, ou qui pense que je me suis éloigné de lui, et en pardonnant mériter qu'on me pardonne. Vous dites, je voudrais me sauver; vous ne dites point, je veux me sauver, et pour cela je veux mettre ordre à ma conscience, développer, approfondir une bonne fois le chaos d'iniquités que je n'ai jamais assez débrouillé, revenir sur tant de confessions, tant de communions faites sans fruit, sans préparation; je veux, par la régularité de mes mœurs, ramener à Jésus-Christ ceux que je lui ai enlevés par le scandale de mes exemples, expier mes péchés en les pleurant et en essuyant les larmes du pauvre qui pleure son indigence. Femme mondaine, vous dites, je voudrais me sauver; vous ne dites point, je veux me sauver, et pour cela je veux fuir un certain monde corrompu et corrupteur, renoncer à ces excès du jeu, à ce scandale de parures immodestes, à cet étalage de luxe et de vanité, à cette vie de mollesse, d'oisiveté, qui n'est remplie que de bagatelles, de vains amusements, de discours inutiles, de médisances criminelles, de curiosité inquiète, du soin de tout savoir pour avoir le plaisir de tout dire; à cette vie d'amour-propre et de mondanité, qui fait qu'éternellement occupée de moi-même, je n'ai d'autre idole, je n'adore d'autre divinité que moi-même. Ames peu chrétiennes, plus instruites des maximes du monde que des maximes de l'Evangile, vous dites, je voudrais me sauver; vous ne dites point, je veux me sauver et pour cela je veux entrer dans les voies de la pénitence et de la mortification, dans les voies de la douceur et de l'humilité, dans les voies de la prière et de la vigilance chrétienne, dans cette voie étroite où l'on ne trouve que les vestiges de Jésus-Christ et les traces du petit nombre qui marche à la suite du Dieu crucifié, dans cette voie opposée au chemin large et spacieux où court la multitude qui fuit Jésus-Christ même en se flattant de le suivre, dans cette voie dure et pénible où l'on ne se soutient que par tant d'efforts et de combats, où l'on n'assure sa vertu que par tant de victoires et de sacrifices; ainsi vous voulez le salut, cependant vous ne voulez point donner au salut ce qu'il demande, c'est-à-dire que vous voulez le salut et que vous ne le voulez pas, ou plutôt, c'est-à-dire que vous n'avez ni la volonté de vous sauver, ni la force et la droiture d'avouer que vous ne l'avez pas.

Ceux-là veulent le salut; mais ils ne le veulent que d'une volonté passagère, inconstante, peu durable; que d'une volonté faible que le moindre obstacle arrête; que d'une volonté timide que le moindre péril épouvante et fait retourner sur ses pas; que d'une volonté incertaine qui demeure éternellement flottante entre le désir du salut et la crainte des peines que coûte le salut : on forme à chaque instant des projets de conversion, on conçoit de nouveaux desseins de piété et de régularité; mais une parole, une raillerie, le respect humain, une com-

plaisance pour des amis qu'on aime jusqu'à ne pas s'aimer assez soi-même, une occasion imprévue, un intérêt, un engagement d'honneur mondain ou de fortune, fait tout évanouir; la vie entière se passe à entreprendre et à ne point exécuter, à se reprocher sa faiblesse et à ne la point surmonter, à souhaiter de vouloir et à ne vouloir jamais.

D'autres veulent le salut; ils ne le veulent que d'une volonté qui se porte sur l'avenir sans se fixer au présent : je connais les voies du salut, j'y entrerai : en quel temps? lorsque le feu de l'âge et des passions sera amorti, lorsque le déclin de la vie et le nombre des années amènera de lui-même les réflexions sages et la pensée de l'éternité, lorsque l'établissement de ma fortune m'aura donné le loisir de travailler à mon salut, lorsque n'ayant plus rien à faire pour la terre je pourrai penser à ce qu'il faut faire pour le ciel. Ah! mon cher auditeur, peut-être un jour vous voudrez le salut! Vous ne le voulez pas encore, et qui sait si le temps d'y travailler ne sera point écoulé avant que vous soyez parvenu au moment de le vouloir?

3° Pour moi, me direz-vous, me préserve le ciel de rejeter à un autre temps ce grand ouvrage du salut qui est l'ouvrage de tous les moments, ou de ne vouloir que faiblement et par intervalles ce qu'on ne peut vouloir trop fortement et trop constamment! J'ai considéré le péril, plein d'une terreur salutaire; j'ai posé des bornes au delà desquelles je ne permets point à mes penchants de m'entraîner; la prière, les œuvres de piété, la fréquentation des sacrements entrent dans le plan de ma conduite : je le sais, mon cher auditeur; cependant je doute si vous êtes assez persuadé de l'importance du salut. En effet, parce que dans les idées, dans les principes de la cupidité, les richesses, les honneurs, l'établissement de votre maison, sont une affaire véritablement importante; quoique vous en fassiez trop, vous pensez n'en faire jamais assez; jamais assez d'emplois utiles, de postes avantageux, de titres honorables, il faut toujours croître, toujours monter, toujours s'élever; afin de réussir, n'omettre aucun moyen utile, entre les utiles, choisir le plus utile; entre ceux qui paraissent sûrs s'attacher au plus sûr; et parce qu'il est des écueils cachés contre lesquels vient échouer la sagesse la plus épurée, des jours mauvais qui renversent l'ouvrage de vingt, de trente années, des revers imprévus, des caprices du sort bizarre qui se joue de notre vaine prudence, l'esprit tâchera de percer dans l'avenir, de lever les voiles qui le dérobent à nos regards, et parce qu'on ne sait ce qu'on doit craindre, on craint tout, on veut prévenir tout, on épuise, on consume sa santé, on se console de succomber sous le fardeau par le plaisir de ne pas survivre à sa fortune et d'emporter dans le tombeau la satisfaction d'avoir assuré contre toutes les révolutions l'ouvrage de ses mains et de son industrie; c'est que l'esprit est vivement frappé, le cœur fortement touché; c'est que les préjugés du monde, profondément imprimés dans l'âme, nous ont accoutumés à regarder la prospérité mondaine comme le grand objet, la grande affaire, l'affaire souverainement importante.

S'agit-il du salut? là cessent les précautions, l'activité, l'empressement. Peut-on se sauver en voyant le monde aussi bien qu'en se tenant dans la retraite? Le commerce du monde est plein de périls, il faut une espèce de miracle pour ne pas s'égarer, pour ne pas tomber souvent dans cette route trompeuse et pleine de précipices; pour conserver dans ce climat empesté du siècle profane la fleur de l'innocence si précieuse, mais si délicate et si fragile, il faut une espèce de miracle; on se le promet, on y compte, et parce qu'on y compte avec le naturel le plus vif, avec l'imagination la plus aisée à enflammer, avec le cœur le plus tendre, le plus complaisant, on se tiendra dans le monde, dans le plus grand monde, on y sera sans attention sur soi-même, sans vigilance, et on se répondra d'y conserver une vertu naissante, encore si faible, qu'à peine elle serait en sûreté dans la solitude. Peut-on se trouver à ces assemblées formées par l'oisiveté, parées par la vanité, soutenues, entretenues par le jeu, où s'insinue la licence, ennemie de la pudeur, où règne la médisance opposée à la charité, où la moindre perte que l'on fait est la perte de son temps, et la plus ordinaire la perte de son cœur? Peut-on entrer dans ces conversations, se livrer à ces parties de plaisir, où malgré soi l'on oublie bientôt ce qu'on ne doit point ignorer, où on apprend ce qu'on ne doit pas savoir? Peut-on s'occuper de ces lectures fatales qui, par le récit d'aventures fabuleuses ont coutume d'exciter des passions trop réelles? le peut-on sans renoncer à son salut? Le cœur décide au gré de la passion; la raison n'ose contredire le cœur; on risque tout, on s'expose à tout. Les richesses, l'abondance, la prospérité, sont un poison contagieux qui corrompt les âmes les plus pures. Jésus-Christ nous a déclaré qu'un homme riche et vertueux, qu'un homme qui fait en même temps sa fortune et son salut, est, en quelque sorte, un prodige qui étonne le ciel; n'importe. Un Abraham ne s'est-il pas sanctifié dans les richesses? un David ne s'est-il pas sanctifié sur le trône? Mais mille autres y ont péri; n'importe. Pourvu qu'un seul s'y soit sauvé, pourvu que la route dans laquelle on marche ne soit pas évidemment la route de perdition, on vit tranquille et sans alarmes: délicat, inquiet, attentif, vigilant sur tout le reste, en matière de salut on se renferme dans les bornes de la nécessité la plus indispensable; ce que Dieu demande, mais ce qu'il n'exige pas; ce qu'il conseille, mais ce qu'il n'ordonne pas, on l'oublie, on le néglige, on le dédaigne. Ah! je vois une foule de vierges chrétiennes rompre ces liens si doux qui les attachaient à une fa-

mille tendrement aimée, renoncer aux plaisirs du monde pour se dérober à sa séduction, quitter tout ce qu'elles pouvaient espérer, afin de se mettre dans l'heureuse nécessité de n'avoir plus d'autre trésor que l'espérance du ciel ; je vois des solitaires cachés sous la cendre et le cilice, assurer leur innocence par la pénitence, s'affermir dans la pratique des préceptes par l'observation des conseils évangéliques, perdre leurs corps afin de sauver leur âme : à ces traits je reconnais des hommes intimement persuadés de l'importance du salut ; mais être persuadé de l'importance du salut, et par rapport au salut ne connaître ni attention, ni vigilance, ni précautions, ni sûretés, ni craintes, ni alarmes, ni inquiétudes, je vous laisse, mes chers auditeurs, je vous laisse ce mystère à expliquer.

Mais voici le prétexte le plus commun, l'excuse la plus ordinaire ; on n'ignore pas l'importance du salut, on en sent trop vivement la difficulté, on voudrait gagner sur son cœur de ne s'occuper que du salut : tant de passions s'y opposent, il faut tant se gêner, se captiver, se faire violence, le salut est si difficile, qu'enfin l'âme rebutée s'ouvre à des soins plus faciles. Le salut est difficile ! le croyez-vous, vous qui aspirez à ces richesses, à ces grandeurs, à ces délices, que Jésus-Christ regarde comme un écueil si terrible pour le salut, et vous vous promettez de faire votre salut au milieu de cette abondance si dangereuse ? Comment le trouvez-vous trop difficile dans cette médiocrité de fortune qui vous exempte des piéges, des embûches que l'élévation tend à la vertu ? Ah ! changez de langage, ou changez de conduite ; renoncez aux vaines excuses qui colorent votre lâcheté, ou renoncez à ces projets d'ambition et de fortune, dont le succès ne servirait qu'à augmenter les périls, qu'à multiplier les obstacles. Le salut est difficile ! que faites-vous pour en diminuer la difficulté ? que ne faites-vous pas pour l'augmenter ? où est la fuite du monde, l'abondance des aumônes, la prière, la fréquentation des sacrements, l'éloignement des occasions ? Je vous vois gâter votre esprit, amollir votre cœur par des lectures, des conversations, des spectacles dont la licence pervertirait jusqu'à la vertu la mieux affermie ; par une vie molle, oisive, voluptueuse, qui nourrit, qui allume la cupidité. O ciel ! on se plaint que le salut est difficile ! on s'emploie chaque jour à le rendre moins facile, à fortifier les passions, à s'affaiblir soi-même.

Le salut est difficile ! et comment vous est-il devenu difficile ? Souvenez-vous de votre premier âge, temps heureux où la candeur et l'innocence présidaient à vos mœurs ; que la vertu avait pour vous de charmes et d'attraits ! que votre conscience pure et délicate vous inspirait d'horreur pour le vice ! Ce sont donc vos péchés qui vous ont mis dans cet état de faiblesse, qui vous sert aujourd'hui de prétexte pour demeurer dans l'impénitence ; et si vous n'avez pris l'affreuse résolution de vous perdre pour toujours, quel motif plus pressant de revenir à Dieu, et d'y revenir dès ce jour. Plus vous résisterez à la grâce, plus la grâce trouvera de force et de résistance dans vos passions. Plus vous négligerez le salut, plus vous cesserez d'en sentir l'importance : autrefois vous aviez quelque inquiétude sur l'avenir, aujourd'hui, quoique vous soyez plus coupable, vous êtes plus tranquille ; le péril est plus pressant, vous en êtes moins effrayé ; serait-il donc plus aisé de dégager votre cœur quand il sera plus engagé, de dompter vos passions lorsqu'elles auront acquis plus de pouvoir et d'empire !

Le salut est difficile ! et qu'est-ce qui n'est pas difficile dans le monde ? La voie des honneurs, la voie de la réputation et de l'estime publique, la voie de l'opulence et des richesses, la voie du crédit et de l'autorité ; la voie même du plaisir et des délices a ses obstacles, et la fortune vend ses faveurs plus cher que Dieu ses récompenses. L'homme d'épée qui veut se pousser et se distinguer, le courtisan qui veut gagner la faveur et la conserver, le politique qui veut s'avancer et se soutenir, le savant qui veut briller et s'immortaliser, le négociant qui veut s'enrichir, quels travaux n'ont-ils pas à supporter ? quels contre-temps ? Le solitaire dans son désert ne mène pas une vie si dure, si pénible : or, vous le savez, l'espérance de réussir, espérance toujours incertaine, souvent trompeuse, fait disparaître les obstacles. Pourquoi le salut serait-il la seule affaire qu'on négligeât, parce qu'elle est difficile, quoique le salut soit l'unique affaire dans laquelle le succès dépend de la volonté, et l'unique affaire dans laquelle Dieu nous fait toujours réussir quand nous sommes fidèles à sa grâce ?

Le salut est difficile ! Ah ! mon cher auditeur, il s'agit de tout votre bonheur pour toute une éternité ; les obstacles doivent-ils vous arrêter ? et en enfer vous consolerez-vous, parce qu'il eût été difficile de vous sauver ? Le salut est difficile ! Tant de personnes de votre âge, de votre état, de votre condition marchent dans les voies, et vous tracent la route du salut ; ils peuvent, ils osent vous donner l'exemple, ne pouvez-vous le suivre ? ils sont hommes comme vous, pourquoi ne seriez-vous pas saint comme eux ? *Tu non poteris quod isti et istæ?*

Le salut est difficile ! ne comptez-vous donc que sur vous ? ignorez-vous les richesses de la grâce de Jésus-Christ ? Il vous a tant de fois appelé, il vous appelle encore aujourd'hui ; craignez-vous qu'ensuite il ne vous abandonne ? Celui, dit l'Apôtre, qui vous donne de vouloir, vous donnera d'accomplir ; Jésus-Christ ne vous a pas refusé son sang, jugez s'il vous refusera sa grâce.

Le salut est difficile ! Seigneur, on ne vous connaît point, on ne veut point vous connaître. Il est difficile de se sauver, est-il aussi facile qu'on le pense de se perdre et d'échapper à votre grâce. Le chemin de la

vertu est étroit et pénible, les routes du vice sont-elles semées de tant de fleurs et de plaisirs? Il en coûte à l'homme pour devenir un saint, que n'en coûte-t-il pas au chrétien pour devenir un réprouvé? Non, mon cher auditeur, non, ne vous y trompez pas; pour vous perdre, il faudra vous armer, vous défendre contre toutes les lumières de la foi, contre tous les remords de la conscience, contre les cris, les agitations importunes de votre cœur, qui malgré vous demandera d'être à Dieu, et se plaindra de n'y être pas; il faudra vous armer, vous défendre contre la voix du sang de Jésus-Christ répandu pour vous, contre les tendres recherches, contre les efforts multipliés de sa grâce; il faudra vous armer, vous défendre contre votre Dieu, contre toute l'étendue de ses miséricordes; il faudra les combattre, en triompher; victoire pénible et arrosée de bien des larmes. Malheureux esclave du monde et des passions, dit saint Chrysostome; des heures qui composent le jour et la nuit, dites-moi quelle est l'heure de votre repos; comptez-moi vos inquiétudes, vos chagrins, vos repentirs, vos fureurs, vos désespoirs; je m'engage à compter le sable qui couvre le rivage des mers. Insensé, souvent il vous en coûtera plus pour vous perdre, qu'il ne vous en coûterait pour vous sauver! Voluptueux, vous avez ruiné votre santé, perdu votre réputation et votre fortune, êtes-vous tranquille? Le feu des criminelles passions brûle encore dans vos veines, il vous consume avec autant d'ardeur que jamais! Homme avare, homme ambitieux, si vous aviez donné à votre salut les soins que vous prodiguez depuis tant d'années à l'intérêt d'une fortune fragile et passagère, vous auriez gagné le ciel; votre Dieu serait content : votre passion n'est pas satisfaite.

Le salut est difficile! voilà, chrétiens, voilà ce que je disais; nous ignorons l'importance du salut. Seigneur s'écriait David, j'ai rappelé à mon souvenir l'idée de ce jour de l'éternité qui renferme dans sa durée l'immense étendue de tous les siècles; de ce jour dont la lumière constante et immuable ne sera point effacée par les ombres de la nuit, de ce jour qui a précédé la naissance, et qui éclairera les ruines, les derniers débris du monde : *Cogitavi dies antiquos* (*Psal.* LXXVI, 6); j'ai médité ces années éternelles qui couleront toujours et qui ne passeront point : *Et annos æternos in mente habui* (*Ibid.*); j'ai senti l'épouvante s'élever dans mon âme : *Turbatus sum* (*Ibid.*, 5); plein de mille pensées confuses je n'ai point eu de voix pour les exprimer, et pour soulager par mes paroles le trouble de mon cœur : *Et non sum locutus.* (*Ibid.*) Ce trouble, loin de me jeter dans l'abattement, m'a rempli d'une force secrète; j'ai rompu les liens qui m'attachaient à la terre; j'ai commencé de parcourir la voie de vos commandements avec une démarche prompte et rapide : *Et dixi : Nunc cœpi.* (*Ibid.*, 11.) Tels seraient les sentiments que produirait en nous la pensée du salut, si nous savions l'approfondir : lorsqu'on est vivement pénétré de la grandeur d'un bien, on se sent entraîné à sa poursuite par un penchant impétueux. Donnez-moi un homme avide de gloire, il ne se plaît que dans les périls de la guerre; déjà son sang versé en tant de combats s'est plusieurs fois renouvelé dans ses veines, il ne cherche que l'occasion d'achever le sacrifice qu'il a commencé d'offrir à cette chimère d'honneur et d'immortalité dont il est entêté. Donnez-moi donc, ô mon Dieu! de répandre dans les esprits la vive persuasion de l'importance du salut; à la place de ces hommes faibles que tout lasse et rebute, de ces hommes passionnés que tout séduit, de ces hommes timides que tout épouvante; de ces hommes incertains, irrésolus, qui veulent tout, et qui ne font rien; de ces hommes volages, inconstants, qui commencent toujours, et qui n'achèvent jamais : je vous donnerai des chrétiens ardents et intrépides, des héros magnanimes, tels que les vit l'Eglise dans ses plus beaux jours : *Ecce nova facio omnia.* (*Apoc.*, XXI, 5.) Que le monde cesse de m'étaler ses charmes, de me vanter ses délices; que me servira d'avoir gagné le monde, si je viens à perdre mon âme : *Quid enim prodest homini.* (*Matth.*, XVI, 26.) C'est cette considération qui a fait les saints; ils étaient hommes comme nous, faibles et fragiles comme nous; le monde et les passions, pour les séduire, leur parlèrent le même langage qu'à nous. Mais, reprend l'Apôtre, ils tenaient leurs regards invariablement attachés sur la céleste patrie; et dans l'attente des destinés éternelles, ils méprisaient le temps, avec tous les plaisirs, avec toutes les fortunes du temps. Appliquons-nous, comme eux, à méditer l'importance du salut, nous aurons bientôt leur courage, nous arriverons à leurs vertus, nous obtiendrons leur récompense. Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour le premier dimanche de Carême

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum. (*Matth.*, XXII, 37.)

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.

En quoi consiste le culte, l'adoration que nous devons à notre Dieu? L'étendue de ses dons et l'immensité de ses miséricordes ne nous permettent pas de l'ignorer : il ne règne que par les grâces et les bienfaits; quel hommage peut-il exiger, que l'hommage de la reconnaissance et de l'amour? Non, nous ne connaissons pas notre Dieu, si nous doutons qu'il nous aime; notre Dieu nous méconnaîtra, si nous refusons de l'aimer. Charité sainte, venez donc, et du ciel où vous régnez avec tant d'empire, descendez sur la terre : sans vous, qui pourrait parler de vous? En vain je vous prêterai ma voix, si vous ne formez mes paroles; donnez-vous à moi, je vous donnerai tout un peuple; ou plutôt annoncez-vous

vous-même, apprenez-nous quels droits sacrés et inviolables vous avez sur le cœur de l'homme; mais, nous apprendre vos droits, ne sera-ce point nous apprendre nos ingratitudes et nos perfidies? Nous devons aimer Dieu; peut-être nous ne l'aimons pas. Approfondissons ces deux objets; étudions, mes chers auditeurs, ce que nous devons être et ce que nous sommes, par rapport à l'amour de Dieu : la première réflexion nous instruira de nos obligations; la seconde nous montrera notre cœur et nos sentiments.

Seigneur, si jamais les lèvres du prêtre doivent être pures et sans taches, c'est surtout lorsqu'il s'agit d'annoncer les richesses de votre amour; daignez donc, daignez renouveler en quelque sorte le prodige que vous opérâtes en faveur du prophète; que votre ange parte, qu'il vole, qu'il prenne sur l'autel de la sainte Sion une étincelle de ce feu de la divine charité, que rendent à chaque instant plus vif et plus impétueux les soupirs de vos élus; que cette étincelle s'allume dans mon cœur, qu'elle l'embrase, qu'elle le pénètre, et me fasse digne de devenir l'apôtre du divin amour. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu veut notre cœur; Dieu mérite notre cœur : Dieu veut notre cœur; nous ne pouvons donc le lui refuser sans violer toutes les lois de la dépendance et de la subordination; Dieu mérite notre cœur, nous ne pouvons donc le lui refuser sans violer toutes les lois de la justice et de l'équité. Reprenons.

1° Dieu demande notre cœur; et peut-il ne le pas demander? Non, répond saint Augustin. Puisqu'il est Dieu, et parce qu'il est Dieu, il veut essentiellement être le Dieu de notre cœur. Déjà s'annonce la supériorité infinie de la loi de l'amour de Dieu sur toutes les autres lois? car il n'en est pas du précepte de l'amour de Dieu comme des autres préceptes. Je m'explique : Que Dieu nous commande de croire les vérités révélées, la raison doit plier sous le joug de la foi; que Dieu exige le sacrifice de nos penchants les plus chers, de nos attachements les plus légitimes; Abraham doit oublier qu'il est père, ou ne s'en souvenir que pour rendre à Dieu ce fils qu'il en a reçu. Que Dieu unisse les hommes aux hommes par les liens de la société; dès là des devoirs pour chaque homme par rapport aux autres hommes, des devoirs de prince et de sujet, de maître et de domestique, d'épouse et d'époux, de magistrat et de citoyen. Il est des lois de justice et de charité; des lois de bienséance et de pudeur; des lois de probité et d'amitié; des lois d'état et de condition; lois, j'en conviens, lois nécessaires et naturelles, parce qu'elles naissent, parce qu'elles coulent de la situation dans laquelle il a plu au Souverain Maître de placer son ouvrage; lois cependant libres et arbitraires, parce que Dieu a pu renfermer son ouvrage dans un autre plan, dans un autre système de conduite et de providence. Il pouvait montrer à l'esprit les vérités qu'il lui commande de croire; il pouvait nous placer dans le sein de la félicité qu'il nous ordonne d'espérer; il pouvait épurer notre cœur des penchants de vice et de volupté, et n'y laisser que des penchants d'ordre et de justice; il pouvait rendre tout homme indépendant de tout autre homme : alors il n'y aurait eu ni lois de la foi et de l'espérance, ni lois d'épreuve et de travail, ni lois de combat et de résistance, ni lois de subordination et de société.

Mais la charité est une loi indépendante de tous les états, de toutes les situations; une loi, la loi de l'homme solitaire et retiré du monde, autant que la loi de l'homme engagé dans le monde; la loi de l'âme heureuse qui possède la gloire, autant que la loi de l'âme fervente qui travaille à la mériter; la loi du ciel autant que la loi de la terre; loi que Dieu n'est pas moins obligé de nous imposer que nous ne sommes obligés de l'accomplir : et cette loi est la loi qui nous ôte notre cœur, afin de le donner à Dieu.

En effet, Dieu ne peut agir que pour lui-même; donc Dieu veut nécessairement que tout ce qui est de Dieu soit à Dieu, se rapporte à Dieu; mais, reprend saint Augustin, c'est principalement le cœur qui fait, qui compose l'homme : donc l'homme demeure libre aussi longtemps que son cœur n'est point engagé; donc l'homme ne sera point à Dieu, s'il n'est à Dieu par le cœur : je ne dis point assez : j'ajoute que le cœur de l'homme n'est parfaitement à Dieu que par l'amour de Dieu. Dans la pratique des autres vertus, il se peut faire que l'homme en altère l'excellence par un retour coupable sur lui-même; il peut mêler aux sentiments de la crainte, des désirs secrets du crime qu'il évite; dans l'espérance du bonheur éternel, il peut être lui-même la fin qui l'occupe; l'amour seul ne peut s'allier avec ces dispositions funestes. Ce n'est donc que par l'amour de Dieu qu'il cesse d'être entièrement à lui-même, qu'il commence d'être entièrement à Dieu.

Or, sur ce principe incontestable, voici comment raisonnait saint Augustin, et comment nous devons raisonner avec lui. Dieu ne règne sur l'homme qu'autant que Dieu règne sur le cœur de l'homme; par conséquent le but de toute religion étant d'établir en nous le règne, l'empire de Dieu; la première loi de toute religion est d'aimer Dieu; en sorte qu'une religion qui ne commanderait pas l'amour de Dieu ne serait qu'un vain fantôme de religion : *Pietas, Dei cultus est, nec colitur ille nisi amando.* Allons plus avant. Si toute religion commande d'aimer Dieu, plus une religion sera parfaite dans son culte et sa morale, plus l'obligation qu'elle imposera d'aimer Dieu sera une obligation étroite et pressante : par conséquent la religion chrétienne étant

la religion la plus pure, la plus sainte, la plus auguste, la plus divine, elle doit être par excellence la religion de l'amour de Dieu et du plus parfait amour.

De là appliquez-vous, mes chers auditeurs, et pénétrez avec moi dans les profondeurs adorables de votre religion; de là tous les dogmes, tous les mystères de la foi chrétienne tendent à établir l'empire de l'amour divin. Le Dieu de la colère et des vengeances, le Dieu de puissance et de majesté a presque disparu; il se montre partout à vous comme le Dieu de paix et de silence, comme un Dieu tendre qui vous offre son cœur, qui vous demande le vôtre, qui l'invite par ses dons, qui le sollicite par ses promesses, qui l'attire par ses grâces, qui l'appelle par ses soupirs, qui l'attendrit, qui l'amollit par ses pleurs, qui l'achète de son sang. Le Dieu de l'Évangile est surtout un Dieu qui sut aimer, qui veut être aimé. Pour étendre son empire il n'a que sa croix et ses larmes, ou s'il a des foudres, ce n'est que pour venger son amour méprisé; il est à craindre, mais c'est principalement pour ceux qui refusent de l'aimer : *Ego diligentes me diligo.* (*Prov.*, VIII, 17.)

De là toutes les lois de l'Evangile se rapportent à la loi qui commande d'aimer Dieu. Pourquoi ces préceptes si rigides? Pourquoi cette morale si austère, qui réprouve un désir fugitif, qui dit anathème à une complaisance passagère; qui, sans se borner à prévenir les scandales et les ravages des passions, fait mourir au plus intime de l'âme, jusqu'aux dernières fibres des inclinations corrompues? Pourquoi ces conseils si sublimes, séparation du monde, fuite de soi-même et de ce qu'on aime plus que soi-même? Pourquoi?... C'est afin d'établir en nous l'amour de Dieu. Tous les penchants sont détruits pour faire dominer un seul penchant; tous les amours sont et doivent être subordonnés à un seul amour; tous les préceptes, tous les conseils sont donnés pour servir d'appui au précepte de la charité. La loi de l'Evangile ne parle qu'au cœur, elle ne veut que le cœur; elle ne demande plus rien à celui qui a donné son cœur, parce que celui qui aime vole au-devant de tout ce qui peut plaire au Dieu qu'il aime : *Ama et fac quod vis.*

De là toutes les vertus évangéliques et les vertus les plus héroïques ne sont qu'un moyen d'arriver à la perfection de la charité et de s'y maintenir : principe que saint Augustin développe admirablement. La foi, l'espérance, la crainte sont des vertus, quoiqu'elles ne soient point l'amour de Dieu; mais ces vertus ne sont que des vertus d'un ordre inférieur : l'âme chrétienne doit s'y affermir, mais elle ne doit pas s'arrêter à ces vertus seules; elle ne doit point s'y reposer, il faut qu'elle en sorte pour s'élever à l'amour de Dieu. La crainte agit sur le cœur, pour le détacher des vains plaisirs, afin que, n'étant plus au monde, il soit à Dieu. La foi éclaire l'esprit afin que le cœur aime un Dieu qui se montre si aimable. L'espérance nous présente un Dieu prodigue de bienfaits, afin que du désir du bonheur nous passions à l'amour du Dieu qui veut nous rendre heureux : aussi l'Apôtre nous avertit qu'à la consommation des siècles les autres vertus disparaîtront, la charité seule demeurera; elles ne sont que les vertus du temps, le pur amour est la vertu de l'éternité : *Charitas nunquam excidit.* (I *Cor.*, XXIII, 8.)

De là, dans la loi évangélique, les grâces du ciel ne coulent sur la terre que pour y répandre la charité sainte... grâces extérieures et naturelles; la prospérité, afin que celui à qui il ne reste rien à désirer dans le monde porte ses désirs à Dieu; l'adversité, tout se tourne contre nous, afin que nous soyons obligés de nous tourner vers Dieu; le charme flatteur des liaisons humaines, afin que la douceur passagère de ces amitiés terrestres, que le temps consume et détruit, penche le cœur à rechercher les délices durables de cet amour céleste qui servit à tous les temps; l'inconstance et l'ingratitude des amis, afin que, dégoûtés des attachements volages et perfides, nous sentions que Dieu seul mérite d'être aimé, parce que Dieu seul sait aimer... grâces intérieures et surnaturelles; grâce de la prière qui dans le silence de la nuit et à l'ombre du sanctuaire, écoute l'esprit de l'amour divin, et lui répond; grâce de retraite et de solitude, qui, pour augmenter l'amour de Dieu, engage à fuir tout ce qu'on trouve d'aimable, et ne laisse, pour ainsi dire, que Dieu à aimer, en ne laissant que Dieu à espérer : grâce d'innocence pour conserver l'âme à la charité, en la défendant contre la cupidité; grâce de conversion pour éteindre, dans les larmes de la pénitence, le feu des passions et jeter dans le cœur les premières étincelles d'un feu plus pur. Que sais-je, chrétiens? ces grâces si fortes, si puissantes, si multipliées, l'amour seul en est la source, l'amour seul en est le centre et le terme. Dieu ne les accorde que parce qu'il aime, Dieu ne les accorde que parce qu'il veut être aimé. L'esprit de grâce n'entre dans vos cœurs que pour y mettre l'esprit d'amour et de charité; c'est la doctrine de saint Paul : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris, per Spiritum sanctum qui datus est nobis.* (*Rom.*, V, 5.) Cet esprit n'est lui-même qu'amour et charité, et parce qu'il n'est qu'amour et charité, il ne demande, il n'agit, il ne travaille en nous que pour nous remplir d'amour et de charité : toujours en mouvement, il ne se reposera que lorsqu'il aura tout embrasé, tout consumé par le feu de la charité : *charitas.*

De là la loi évangélique n'aura son accomplissement que dans le ciel, parce que l'amour de Dieu n'aura sa perfection que dans le ciel. L'amour qui consume, qui dévore ici-bas les âmes les plus ferventes; l'amour le plus impétueux dans ses transports, le plus tendre dans ses regrets, le plus noyé dans ses larmes, le plus passionné

dans ses désirs, n'est que l'essai, l'ébauche de l'amour qui donne des lois à la sainte Sion. Parmi nous (remarque saint Augustin, qu'on peut appeler le docteur de la charité autant que le docteur de la grâce), parmi nous le pur amour est contredit, affaibli par mille autres penchants : il règne dans le cœur, il ne s'y trouve pas seul ; il triomphe, il est obligé de combattre ; on n'écoute que la voix de la grâce, la voix de la cupidité se fait entendre. Le cœur voudrait n'être qu'à Dieu, il est distrait par la cupidité ; le grand précepte, qui nous ordonne d'aimer Dieu de tout notre cœur, rencontre donc trop d'obstacles dans cette région d'affections et d'amours profanes ; il ne sera rempli parfaitement que dans une terre meilleure, lorsque tous les voiles seront levés, lorsque la cupidité sera périe, éteinte dans l'ombre du tombeau : *Hoc primum præceptum justitiæ, quo jubemur Deum diligere ex toto corde, in illa vita implebimus cum videbimus facie ad faciem.* Que font les saints dans le ciel? Ils aiment Dieu, ils en sont aimés. L'homme, qui donna plus d'amour sur la terre, en reçoit davantage dans le ciel ; plus il aima, plus il fut saint ; plus il aime, plus il est heureux : *Hoc primum.*

Ainsi, dans la loi de Jésus-Christ, l'amour de Dieu est la voie et le terme, le mérite et la récompense ; il est ce que la religion demande et ce qu'elle offre, il est à la tête de ses préceptes et de ses promesses : c'est par l'amour de Dieu qu'elle fait des saints dans le temps, par l'amour de Dieu qu'elle fera des heureux dans l'éternité. Qu'est-ce donc que le chrétien? Ah ! mes chers auditeurs, concevons-le et ne l'oublions jamais. Qu'est-ce que le chrétien? C'est un homme que tous les engagements de sa foi en Jésus-Christ, que toutes les grâces de sa vocation en Jésus-Christ ont assujetti, dévoué, consacré à l'amour de Dieu ; un homme, dont l'état, la profession, le caractère particulier est d'aimer Dieu, de mourir à tout ; de mourir à l'amour de lui-même, pour ne vivre qu'à l'amour de Dieu, pour ne vivre que de l'amour de Dieu. Qu'est-ce que le chrétien? C'est un homme qui croit, qui craint, qui espère, parce que le chrétien est un homme appelé à la pratique de toutes les vertus ; mais, c'est un homme que sa foi prépare à l'amour de Dieu, que ses craintes disposent à l'amour de Dieu, que ses espérances élèvent à l'amour de Dieu, parce que l'amour de Dieu est la principale et la première vertu du chrétien ; parce que les autres vertus ne sont et ne doivent être dans le chrétien, que des moyens pour arriver à l'amour de Dieu, pour le perfectionner, pour le fixer dans l'amour de Dieu.

Par conséquent encore, qu'est-ce que le chrétien qui n'aime pas Dieu? C'est un homme infidèle aux devoirs, aux engagements, aux grâces de l'Evangile ; c'est un homme qui, dès là qu'il n'aime pas Dieu, est déserteur de la religion par le cœur, comme l'homme qui ne croit pas en est apostat par l'esprit : d'autant plus coupable, que Dieu mérite à plus de titres notre cœur et notre amour.

2° Et c'est ici, mes chers auditeurs, que je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le prophète : Que nos soins sont inutiles auprès de l'ingrate et perfide Sion, ministres de l'Evangile, que nous entreprenions de peindre les vengeances d'un Dieu irrité ! Qu'on vous le représente tenant en main cette coupe de sa fureur, que les réprouvés boiront jusqu'à la lie sans pouvoir l'épuiser ! A cet aspect le pécheur le plus follement intrépide s'épouvante, à peine le juste se rassure et espère. Ah ! ce Dieu que nous faisons craindre, nous ne réussissons pas à le faire aimer : un Dieu enfant, la terre est baignée de ses larmes, bientôt elle sera trempée de son sang. Sainte montagne du Calvaire ! croix adorable où l'amour reçut une si grande victime ! plaintes, derniers soupirs, silence d'un Dieu mourant ! Lorsque nous retraçons dans le sanctuaire ce triste et auguste spectacle, les voûtes du temple sont émues ; l'homme paraît nous entendre, son cœur ne nous répond pas, souvent il ne nous écoute pas ; il s'ouvre, il s'éveille peut-être pour un moment, aussitôt il se referme, il se rendort ; agitation passagère, faible et léger attendrissement, semblable à celui que produit une scène fabuleuse au théâtre, qu'emporte avec lui le discours qui le fit naître, et que l'on reçoit avec plaisir, parce qu'on le quitte sans peine, leurs sentiments fuient avec plus de rapidité que nos paroles : Dieu est encore, pour ainsi dire, présent à leurs yeux, il est déjà absent de leur cœur.

Quel est-il donc le peuple que des objets si propres à le passionner laissent glacé par une froide et dédaigneuse indifférence? Est-ce un peuple philosophe? un peuple de raison sèche et aride, de sagesse austère et farouche? un peuple composé de ces hommes que Job appelait des hommes de bronze et de marbre? Non, c'est un peuple plein de penchants vifs et tumultueux, d'inclinations trop tendres, trop multipliées. Mystère impénétrable ! dans le monde le sentiment fait tout ; c'est lui qui met les hommes en mouvement et qui les retient, qui les réunit et qui les sépare, qui fournit aux plaisirs l'enchantement et les transports de leur ivresse, à la douleur l'amertume de ses plaintes et de ses larmes. Voyez la multitude infinie des hommes, chacun semble marcher dans une route solitaire ; tous courent dans la voie du penchant et de l'inclination. Maître de la destinée, arbitre des événements, le cœur occupe seul et varie à son gré la scène du monde : les révolutions des empires et des familles naissent des révolutions du cœur, l'intérêt qui domine tous les intérêts est l'intérêt du cœur. La raison pense, réfléchit : elle enseigne, elle reprend, elle se plaint, elle s'irrite, le cœur ne contredit point, il se tait, il écoute dans le silence de vains murmures ; il ne parle point et il persuade ; il ne demande rien et il obtient tout. Comment donc et par quelle fatalité arrive-t-il, ô mon Dieu ! que votre amour ne s'in-

sime point dans des âmes si sensibles? N'est-ce pas en vous seul que se réunissent tous les motifs, tous les attraits d'amour et de tendresse?

En effet, prenez garde, mes chers auditeurs, tous nos attachements dérivent de l'un de ces deux penchants primitifs : l'attrait, le goût du grand et du parfait; le goût, l'attrait du bien-être et de la félicité. Or, ces deux attraits trop souvent opposés dans cette vie, je prétends qu'il n'appartient qu'à l'amour de Dieu de les concilier; je prétends que, malgré leurs discordes et leurs rivalités, leur intérêt commun les réunit, pour nous inviter, pour nous appeler à l'amour de Dieu. D'abord, je ne crains point de le dire, ils s'ignorent eux-mêmes ces maîtres, ces docteurs d'avilissement et d'opprobre, que le désir d'une liberté affranchie du joug et des devoirs de la vertu, de la honte et des remords du vice, engage à se confondre, à se perdre dans la masse des ouvrages de la création; que le souffle du Tout-Puissant ne marque point du sceau de la divinité. Quoique dégradés par la prévarication de notre premier père, nous conservons encore des traces, des vestiges de l'empreinte auguste de la main du Très-Haut. Une pente secrète nous entraîne vers tout ce qui porte le caractère de grandeur et de perfection, pourrions-nous ne la pas reconnaître dans l'empire naturel que les maîtres, les puissants de la terre ont sur nous? Leurs paroles s'insinuent et pénètrent jusqu'au plus intime de nôtre âme; notre cœur leur coûte si peu à gagner; de là vient qu'ils sont si peu attentifs à le conserver : ils savent qu'il ne leur échappe jamais tout entier, et que faut-il pour le rappeler? un mot, un coup d'œil qui annonce ou qui promette le retour de la faveur. Sage et aimable Providence, s'écrie saint Augustin, vous ne le permettez pas, qu'ils se servent de leurs avantages; l'illusion de leurs séduisantes caresses tendrait des piéges inévitables à notre vertu; s'ils daignaient être des hommes, ils seraient révérés comme des dieux. Illusion encore plus puissante, plus certaine du succès, lorsque la noblesse des sentiments et des procédés égale les distinctions de la naissance et des dignités : car la vanité de l'homme semble lui composer un mérite propre et personnel du mérite de ce qu'il aime; il croit s'élever, s'agrandir par le goût des qualités héroïques. Non, point d'attachements plus prompts, plus durables, que ceux dont l'estime et l'admiration forment les liens et serrent les nœuds : l'amitié devient transport, enthousiasme, presque adoration.

Or ce goût, cet attrait du grand, du parfait, du noble, du sublime, qu'est-il, que peut-il être? Concevez-le, mes chers auditeurs, c'est un germe que Dieu a déposé au fond de notre cœur, afin que, développé par la foi, fécondé par la grâce, il nous prépare, il nous conduise à l'amour de Dieu, il nous remplisse de l'amour de Dieu; de cet amour (il vous importe de ne point l'oublier) de cet amour dont parle saint Augustin, qui a pour motif, pour attrait, les grandeurs et les perfections infinies de Dieu; qui, touché de la bonté de Dieu, en Dieu aime sa souveraine excellence : *Causa diligendi Deum, Deus est*. De cet amour qui se dépouille de tout amour déréglé, qui craint d'offenser et de déplaire, parce qu'il est jaloux de plaire; de cet amour, par lequel on est sans doute bien éloigné d'aimer d'une manière opposée à la félicité qu'il nous commande de désirer, mais aussi par lequel on aime, non pas pour son seul intérêt, non pas en s'occupant uniquement de soi-même.

Je reviens maintenant : nous portons au dedans de nous l'attrait du grand, du noble, du sublime, du parfait; donc cet attrait nous présente tout ce qui est grand, noble, sublime, parfait, comme étant aimable en lui-même et pour lui-même; donc cet amour, pour s'allumer dans notre cœur, n'attend, ne demande, ne cherche qu'un objet que sa grandeur, son élévation, sa majesté, ses perfections rendent aimable en lui-même et pour lui-même. Sur cela, je dis, votre cœur l'attend-il, le demande-t-il, le cherche-t-il encore? Ah! mes chers auditeurs, vous ignorez, vous voulez donc ignorer votre Dieu : son origine est avant la naissance des siècles; sa durée, l'éternité; son étendue, l'immensité; ses connaissances, l'infini; les bornes de son pouvoir, sa volonté; son action, un désir; le fond dont il tire ses productions, le néant; son empire, tout ce qui existe; sa loi, la sainteté de son être; sa félicité, lui-même; le ciel et les astres, dit l'Ecriture, ne sont que le pavillon sous lequel il repose; la terre et les mers, la base de son trône; l'aile des vents et le bouillonnement des flots impétueux, le soutien, l'appui de ses pas; les feux du soleil et des étoiles, un faible écoulement de sa splendeur; la nuit, l'image des profondeurs impénétrables de sa sagesse et de ses conseils; le jour, l'aurore de la lumière qu'il habite; la foudre et les tonnerres, l'essai de ses vengeances; les prospérités et la décadence des monarchies, le jeu de sa providence; le passé, le présent, l'avenir, un instant indivisible, dont il saisit l'ensemble et les événements d'un simple coup d'œil. Il est seul digne de commander à tout, parce qu'il est l'auteur de tout; seul digne d'être aimé de tous, parce qu'il est le père de tous; seul indépendant de tout, parce que tout ce qu'il est, il l'est de lui-même et par lui-même; seul souverainement libre, parce qu'il donne des lois à tout, sans en excepter les agens les plus libres; seul grand, parce que toute autre grandeur est une grandeur émanée et empruntée de lui; seul puissant, parce que tout ce qui existe n'existe que pour lui, et que tout ce qui n'est pas n'attend que sa voix pour exister; seul juste, parce que seul il voit tout, il pèse tout, et qu'aucune erreur de l'esprit, aucun penchant du cœur, ne peut faire chanceler dans sa main la balance de l'équité; seul bon, parce que, maître de tout, et n'ayant besoin de rien, la bienfaisance est l'unique motif de ses bienfaits;

seul heureux, parce que rien ne peut augmenter ou troubler sa félicité, et parce que rien de ce qui est capable de bonheur ne peut être heureux que par lui ; seul saint et parfait, parce toutes les perfections qui sont en lui sont les propriétés et les attributs de sa nature, parce que toutes les vertus qui sont hors de lui sont les dons et les effets de sa grâce. N'entreprenons point de pénétrer plus avant dans les profondeurs de cet océan immense de gloire, de majesté, de sainteté de grandeur, de perfections. Esprits célestes, vous nous plaignez de nos vains efforts lorsque nous essayons de les peindre. Nous ne faisons, je le sais, nous ne faisons que l'entrevoir et vous le voyez. Cependant, le dirai-je? malgré la différence des situations, vous restez infiniment plus au-dessous de lui que vous n'êtes au-dessus de nous. Vous le voyez ! vous passerez l'éternité entière à l'étudier, à le contempler, vous ne le connaîtrez jamais assez pour le comprendre. Nous ne faisons que l'entrevoir, et nous le connaissons assez pour sentir, pour faire sentir à notre cœur combien il est aimable en lui-même et pour lui-même.

Mais, ô prodige bien propre à nous convaincre de plus en plus de ses droits et de nos obligations ! ce Dieu si grand nous commande de l'aimer; il désire, il souhaite d'être aimé de nous; il le désire, il le souhaite jusqu'à devancer notre amour par son amour : *Prior dilexit nos.* (I *Dan.*, IV, 19.)

Ames nobles et généreuses, l'hommage du sentiment a pour vous des charmes si flatteurs, et ce qu'on vous marque d'amitié supplée si avantageusement à ce qui manque de qualités aimables ! Cependant, je n'ai que trop de droit de vous le reprocher, après saint Bernard : l'amour de Dieu vous environne de toute part, vous ne l'apercevez pas; il vous cherche, il ne vous trouve pas, il s'offre à vous, vous ne l'acceptez pas : *Undique me circumdat amor, et nescio quid sit amor.*

Justes, ce n'est point à vous que je m'adresse en ce moment; vous savez que vous ne devez qu'à son amour le bonheur que vous avez de l'aimer. Ce n'est point à vous, pénitents, vous savez que vous devez à son amour les larmes par lesquelles vous pleurez votre malheur de ne l'avoir pas toujours aimé : c'est à vous, pécheurs. Vous ignorez sans doute combien votre Dieu vous aime; si vous le saviez, vous ne l'offenseriez pas. Voulez-vous le savoir? Et le Calvaire fumant de son sang ne vous l'a-t-il point assez enseigné? écoutez donc les leçons d'un autre maître ; quel maître, grand Dieu ! Et faut-il, hommes ingrats et coupables, que vous m'obligiez de vous conduire dans cette affreuse école? Descendons dans la région de la mort; plaçons-nous sur les bords de l'enfer, vous reculez d'épouvante ! Ah ! suspendez votre fuite ; ayez un moment de courage contre la cupidité, vous en avez tant contre la grâce : oui, c'est à la lueur de cette fournaise embrasée que j'espère allumer dans votre âme le flambeau de la divine charité. Mesurez de l'œil les profondeurs ténébreuses du brûlant abîme ; considérez ce séjour de supplices cruels, de flammes qui ne s'éteindront point, de désespoirs éternels ; écoutez ces regrets, ces cris, ces lamentations sans fin, sans intervalle, sans repos ; contemplez cette multitude de victimes sur lesquelles le Dieu vengeur verse les flots, les torrents de sa colère ; distinguez, parmi ces infortunés, tant d'hommes moins coupables que vous : l'enfer ne se montra, ne s'ouvrit tout à coup que pour les engloutir sans retour; il ne vous étale ses horreurs que pour vous intimider et vous sauver : le tonnerre du Dieu que vous outragez semble vous respecter; il ne murmure, il ne gronde que pour avertir vos larmes de couler et de l'éteindre.

N'entendez-vous pas mille voix de fureurs et d'imprécations jalouses qui sortent, qui s'élèvent du fond de l'étang de feu et de soufre, pour reprocher à Dieu cette distinction, cette prédilection aussi peu méritée par le pécheur auquel il l'accorde, que par le pécheur auquel il la refuse ? Pouvez-vous encore douter de son amour? L'enfer même vous l'atteste. Si vous connaissez son amour, si vous en convenez et si votre cœur ne s'ouvre pas à la plus vive, à la plus tendre reconnaissance, vos propres intérêts ne vous touchent pas, et vous ne savez pas vous aimer vous-mêmes : *Nescio quid sit amor.* Si vos sentiments se bornent à l'amour de simple reconnaissance, vous ne savez que vous aimer vous-mêmes ; vous ne savez pas l'aimer comme il mérite d'être aimé ; vous ne savez pas l'aimer de l'amour que ses bienfaits vous enseignent. Car en vous apprenant combien et comment il vous aime, ne vous apprendra-t-il pas combien et comment vous devez l'aimer? Ne vous apprendra-t-il pas combien il est aimable en lui-même et pour lui-même, ce Dieu qui, de l'immensité de sa splendeur, de sa gloire, de sa majesté, de sa puissance, de sa félicité, de son indépendance, de ses perfections infinies, descend jusqu'à vous pour rechercher votre amour, pour le prévenir, pour le gagner, pour l'acheter, pour ainsi dire, par les richesses et les profusions de son amour? J'ajoute ce Dieu qui n'aspire à votre amour que pour vous élever jusqu'à lui ; vous rendre, en quelque façon, semblable à lui par l'assemblage de vertus et de perfections que son amour a produit dans les âmes qui se livrent à son activité puissante.

Et c'est ici, chrétiens, que la voix de tout ce qu'il y a de grand, de noble, d'élevé dans votre cœur, s'il était consulté et écouté, vous reprocherait que vous le dégradez, que vous l'avilissez, lorsque vous lui donnez un autre maître, un autre guide que votre Dieu. Plaise au ciel qu'une triste expérience ne vous en ait point fourni de preuves trop convaincantes; que l'on ne trouve le plus souvent dans les attachements du monde que vice ou attrait de vice, la cupidité les produit ou ils produisent la cupidité. Je ne parle pas de

ces attachements d'amour profane, écueil trop fameux par le naufrage de l'audace guerrière de plus d'un Samson, de la piété de plus d'un David, de la sagesse de plus d'un Salomon, de l'équité de plus d'un juge en Israël. Je ne parle point de ces liaisons quelquefois d'autant plus dangereuses qu'elles paraissent plus modestes et plus retenues; liaisons adroites et habiles à se parer des motifs les plus saints, et d'autant plus propres à se cacher et à tromper, qu'elles occupent doucement le cœur sans l'agiter vivement, ou qu'elles semblent justifier la vivacité du sentiment par la sagesse et la décence de la conduite : ne fussent-elles pas un grand crime, elles sont toujours un grand obstacle à la vertu. Je parle des amitiés les plus pures, les plus respectables, si l'on ne les rapporte point à Dieu, s'il n'en est pas la dernière fin, quand elles ne feraient qu'amuser l'esprit, que distraire le cœur, quelque peu que l'âme soit à ce qu'elle aime, elle en sera moins au Dieu qu'elle doit aimer. Notre cœur, dit saint Augustin, n'est point immense et infini ; ce qu'une amitié trop naturelle gagne et prend sur lui, l'amour de Dieu le perd, et l'homme qu'elle ne rendrait pas criminel, elle le rend moins juste : *Minus te amat, qui aliquid præter te amat, quod non amat propter te.*

Au contraire, de la source de l'amour divin coulent naturellement les trésors de la plus sublime perfection : vérité dont saint Paul s'appliquait à instruire les premiers chrétiens. Mes frères, leur disait-il, ne vous consumez point à parcourir successivement les divers sentiers de la piété évangélique : pensez à vous établir solidement dans l'amour de Dieu ; cette vertu vous assurera toutes les vertus : *Charitatem habete quod est vinculum perfectionis.* (*Col.*, III, 24.) Aucune espèce de vertus ne manquera au chrétien qui aime véritablement Dieu. Il sera zélé, afin d'ennoblir l'hommage de son cœur en y joignant l'hommage de tous les cœurs; il se plaira dans les rigueurs de la pénitence, parce qu'on ne peut aimer Jésus crucifié sans aimer sa croix ; il pardonnera les persécutions les plus injustes, parce que dans les ennemis qui le haïssent il ne verra que la main vengeresse, mais paternelle du Dieu qu'il aime ; il sera doux et pacifique, parce que nos caprices, nos aigreurs, nos vivacités ne viennent que de l'amour-propre, que l'amour de Dieu réprime et détruit ; il sera ferme et intrépide, parce que notre mollesse et nos trop souples complaisances naissent de la crainte de déplaire à ce qui nous plaît plus que Dieu ; il sera le protecteur des pauvres, parce qu'il ne pourrait voir couler les larmes de ceux pour qui Jésus-Christ a répandu son sang; il sera recueilli, fervent dans la prière, parce que, quand on aime Dieu, on lui parle avec goût, on l'entend avec plaisir : *Charitatem habete, quod est vinculum perfectionis.* Pour avoir le mérite de toutes les vertus, il ne lui manquera que l'occasion de les pratiquer ; sans en avoir l'occasion, il tâchera d'en avoir le mérite par le désir et la volonté : *Voluisti, fecisti.* Dieu ne veut, il n'exige principalement que l'amour de Dieu, il ne demande les autres vertus que comme des dispositions à l'amour de Dieu, des témoignages de l'amour de Dieu, des suites, des effets de l'amour de Dieu ; la Madeleine, le pécheur de plusieurs années, s'il aime davantage, dès le premier moment de sa conversion, il est plus juste, plus saint que le solitaire, le pénitent usé, consumé dans le désert. L'amour de Dieu perfectionne toutes les vertus et les fait pratiquer : *Charitatem habete, quod est vinculum perfectionis.*

Pur et saint amour, charité divine, je me confonds, je m'anéantis devant vous ! Ne craignez point que ma main, qui ne trace qu'en tremblant les premiers traits de votre pouvoir, entreprenne de tirer le voile qui couvre le secret de vos voies intérieures. Je crains de profaner votre gloire ; je sens qu'il n'appartiendrait qu'à l'Apôtre qui aimait, qu'au disciple qui était aimé, à un génie allumé à votre flambeau, embrasé de vos ardeurs, de peindre dignement ce que vous mettez de grand, de sublime, d'héroïque, de divin dans une âme qui se livre à votre empire sans partage, sans réserve ; transports, ravissements, extases, communications intimes avec le Seigneur, oubli de soi-même, dédains du monde, continuité de ferveur et de recueillement que ne troublent, que n'interrompent pas le plus léger murmure de l'amour-propre et des passions ; lumières, connaissances, science de la religion et des augustes mystères que les docteurs espéreraient vainement de leurs veilles laborieuses, s'ils ne sont éclairés du flambeau de la charité ; la foi donne la croyance des vérités saintes; divin amour vous en donnez l'intelligence.

Ah ! mes chers auditeurs, saint Augustin, après avoir peint la félicité de l'amour récompensé dans le ciel, s'écriait : *Da amantem, et sentit quod dico.* Donnez-moi une âme qui aime Dieu, et elle entendra mon langage. N'ai-je pas droit de le dire à mon tour ? *Da amantem, et sentit quod dico.* Donnez-moi une âme qui sache estimer, respecter, aimer ce que le ciel a mis dans son cœur de goût, d'attrait, pour le grand, pour le sublime, le parfait, l'aimable; sa pente la plus rapide ne l'entraînera-t-elle pas au désir, à la recherche de cet amour pur et noble qui l'agrandit, qui l'ennoblit elle-même par l'amour d'un Dieu infiniment grand, infiniment parfait, infiniment aimable en lui-même et pour lui-même; qui l'agrandit, qui l'ennoblit par les trésors de vertu, de mérite, de perfection qui entrent dans son cœur à la suite du divin amour et la rendent digne du Dieu qu'elle aime? *Da amantem, et sentit quod dico.* Elle aimera, elle recherchera d'autant plus cet amour que, par un prodige réservé à lui seul, il concilie l'attrait du bonheur avec l'attrait de la perfection.

En effet, et c'est une excellente remarque de saint Augustin, que si nous étions les maîtres de disposer de nous, le meilleur usage que nous pourrions faire de notre cœur serait de le donner à Dieu ; je ne dis pas seulement pour nous rendre saints et parfaits, je dis, pour nous rendre heureux et tranquilles. J'en conviens, cette terre que nous habitons est un lieu d'exil plus fécond en chagrins qu'en plaisirs; la félicité solide et permanente est réservée pour la patrie. Mais si l'homme peut goûter ici-bas les prémices de la paix et de la satisfaction intérieure, il les trouvera dans l'amour de Dieu. Où les trouverait-il ailleurs? en lui-même? La première voix qui se fait entendre à nous, est celle qui nous avertit de notre misère et de notre indigence. A peine nous nous connaissons, que nous nous hâtons de nous fuir, de nous éviter. En effet, de toutes les situations, la plus pénible, c'est la solitude intérieure. Quelque cruelles que soient les disgrâces qui nous tirent de nous, elles ne sont rien auprès des malheurs qui nous ramènent à nous et le chagrin le plus amer n'a rien d'aussi pénétrant que l'ennui sombre d'une âme qui s'appesantit, qui s'affaisse sur elle-même.

Or, ce cœur infortuné, fragile roseau condamné à ramper, à tomber si vous ne lui prêtez un appui étranger, quel asile le dérobera à sa triste destinée? Le bruit, le tumulte, la dissipation, les amusements du monde? Homme, vous n'êtes pas heureux! Comment feriez-vous des heureux? Vous passez votre vie à essayer les objets; de loin ils semblent traîner à leur suite les délices ; de près, ils ne vous paraissent que vanité et affliction. Pour un moment de plaisirs, que de jours vides et inquiets! et quels plaisirs? Torrent, dit l'Ecriture, qui passe avec vitesse et laisse desséchées les terres qu'il inonde; légère rosée que boivent les premiers rayons du soleil. Plaisirs frivoles! ils ne font que couler sur la surface de l'âme. Quelque vifs, quelque pénétrants qu'ils soient, elle a des profondeurs où ils ne descendent point. Sera-ce le charme flatteur de l'amitié, sans lequel la prospérité la plus brillante n'apporte jamais le sentiment du bonheur? Puisse un miracle de providence le sauver de tant d'amitiés fausses et simulées, jeu de l'esprit et masque de perfidie ; de tant d'amitiés intéressées qui s'arrêtent à la fortune sans aller jusqu'à la personne; de tant d'amitiés et de liaisons imprudentes que le cœur précipite sans attendre le suffrage de la raison, et que la raison se trouve ensuite obligée de soutenir aux dépens du cœur. Ne vous y trompez pas, reprend saint Augustin, quoiqu'échappé à tant d'écueils, votre cœur ne sera point encore à l'abri de la tempête ; le trouble et l'agitation des chagrins et des ennuis ne cesseront de le remplir qu'au moment où il commencera de se reposer dans l'amour de Dieu : *Irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.*

Non, je le soutiens après le saint docteur, il n'est donné qu'à l'amour divin d'établir le calme et la paix dans notre âme. Pourquoi? parce qu'il n'est donné qu'à lui seul de répandre la conviction et la certitude d'être véritablement aimé. Dans le monde rien d'aussi commun que le nom et les dehors de l'amitié, rien d'aussi rare qu'un ami. Or, comment le démêler dans la foule? Le cœur sincère et naïf n'a point de manières, il n'a point de langage que ne sache contrefaire un cœur faux et perfide, ou que le principe convenu de se tromper mutuellement n'ait érigé en bienséance de politesse. Les hommes ont le talent de se cacher, de se déguiser, ajoutons qu'ils n'ont point celui de pénétrer dans notre intérieur : ils ne voient de nos sentiments que ce que les circonstances nous en font mettre dans la conduite, ils n'aperçoivent point ce que le penchant et l'inclination en mettent dans notre âme : ce qui mérite davantage leur reconnaissance, échappe donc à leurs regards, mais auprès de Dieu rien n'est perdu de nos plus tendres sentiments: un désir, un soupir, que nous n'entendons pas, retentit jusqu'à lui. Dieu voit mon cœur, je suis assuré du cœur de Dieu, qui l'aime, en est aimé : *Diligentes me diligo.* Et que n'est-il en mon pouvoir de l'aimer autant qu'il mérite d'être aimé! Mon amour aura toujours des bornes; son amour n'en a point, puisque ce Dieu, tout immense, tout infini qu'il est, n'est qu'amour et charité : *Deus charitas est...... irrequietum est cor,* etc.

Il n'est donné qu'à l'amour de Dieu d'établir le calme et la paix dans notre âme, parce que cet amour est le seul attachement sur lequel le temps, la séparation, les caprices mêmes de la vive sensibilité, n'ont aucun pouvoir. Les attachements profanes ne sont, le plus souvent, que surprise du cœur et sommeil de la raison; des grâces extérieures, des manières douces et insinuantes, le brillant de l'esprit et de l'imagination, plus que tout cela, l'inclination, la sympathie ; je ne sais quelle pente secrète forme des amitiés que l'on se flatte de porter au delà du tombeau, et pour lesquelles la vie la plus courte a coutume d'être trop longue. Lorsque le temps a imperceptiblement assoupi le cœur et réveillé la raison, l'on regrette d'avoir connu si peu ce qu'on croyait connaître le mieux. Dans un commerce soutenu, le détail de la conduite décompose et démasque l'homme le plus adroit à se contrefaire : l'art ne gêne, ne captive pas toujours le naturel. on se montre sans le vouloir. Alors que de petitesses se produisent dans l'homme le plus accompli! Une âme noble et complaisante les dissimule; ce qui fut amitié d'attrait et de penchant se change en attachement d'honneur et de réflexion. Plus on connaît le monde et ce qui est dans le monde, moins on l'aime. Celui qui n'aime pas Dieu, dit saint Jean, ne le connaît pas : *Qui non diligit, non novit Deum.* (I *Joan.*, IV, 8.) Et plus on le connaît, plus on l'aime; en sorte que si Dieu n'est

jamais aimé parfaitement sur la terre, c'est qu'il n'est connu parfaitement que dans le ciel : *Qui non diligit, non novit Deum.*

Ames appliquées à étudier le Seigneur dans l'oraison, l'expérience vous instruit de cette grande vérité; vous éprouvez que le sentiment croît sans cesse avec la connaissance et la lumière. Or, remarquez-le, mes chers auditeurs; parce qu'il ne naît, qu'il ne se développe, qu'il ne s'étend qu'avec la lumière, toujours noble, toujours grand, toujours élevé; plus il devient tendre, délicat, impétueux, loin d'enfanter les noires fureurs de la jalousie, juste punition des égarements et des délires du cœur, il n'enfante que les transports, il n'allume que le feu du zèle. On ne veut ni être seul à aimer, ni être seul aimable et aimé : oui, en tout état, en toute situation de tout homme qui aime Dieu, l'amour divin fera un apôtre. Le Paul, modèle et père des solitaires, sera un apôtre par la ferveur de ses vœux, de ses prières, de ses désirs, ainsi que le Paul docteur des nations le sera par les travaux, les courses, les périls de son ministère. L'apôtre dont les gémissements et les soupirs interrompent à peine le silence de son désert, et l'apôtre dont la voix retentit du couchant à l'aurore, n'aspirent, l'un qu'à obtenir, l'autre qu'à procurer au Dieu qu'ils aiment des adorateurs plus dignes d'en être aimés. Hommes étrangers au royaume de Dieu, vous ne concevez point les transports d'un amour opposé à lui-même, vainqueur de lui-même ! vous ne concevez pas davantage comment un amour de tant de mouvements, d'agitations, de désirs, fait les délices du cœur qu'il consume ! Vous ne connaissez que ce qu'ont de bas, de rampant, d'intéressé, les attachements humains ; vous ne connaissez que les chagrins, les plaintes, les murmures des séparations mondaines. Ces contradictions apparentes de l'amour divin ne sont un mystère que pour celui qui ne les éprouve pas. J'aime Dieu, disait saint Augustin, je suis séparé de Dieu, je le désire, je ne le possède pas. Plus j'aime, plus sa séparation est dure et pénible; mais mon amour contristé, désolé, ne souhaite ici-bas que de parvenir à un amour encore plus impatient dans ses désirs, plus abîmé dans l'amertume de ses regrets, plus noyé dans ses larmes. Le bonheur de l'éternité sera de posséder Dieu dans le calme et la paix, le bonheur du temps consiste à l'aimer dans la douleur et les ennuis de la séparation; et il est des moments où, sans oublier le désir de le posséder, on ne paraît occupé que du plaisir de l'aimer : *irrequietum est*, etc.

Il n'est donné qu'à l'amour de Dieu d'établir le calme et la paix dans notre âme : pourquoi encore ? parce que cet amour est le seul attachement qui ne captive point le cœur. Que sont les liaisons mondaines, qu'une servitude mutuelle ? L'amitié parmi les hommes est toujours aussi fière que tendre. Chacun veut dominer à son tour, et, dans ce commerce d'attentions et de prévenances, celui qui aime davantage devient l'esclave de celui qui aime moins. Pour un cœur sensible, se faire un ami, c'est se donner un maître, et je dirais que la liberté périt avec l'indifférence, si l'Apôtre ne m'apprenait qu'il est un amour qui brise les fers de ceux qu'il assujettit : *Ubi autem Spiritus Domini, ibi libertas...... in libertatem vocati estis.* (II *Cor.*, III, 17; *Gal.*, V, 13.) Dans les voies de l'amour divin, Dieu s'abaisse en quelque sorte à faire les premières démarches; il demande, et il ne cesse de demander; quoique souvent on le refuse, on le rebute, il continue de s'offrir; on le fuit, il ne se lasse point de suivre, de rechercher, et quand une âme cède à la grâce, du côté de Dieu semblent être tous les égards, toutes les complaisances. Parcourez les Ecritures, lisez l'histoire d'un Abraham, d'un Isaac, d'un Jacob, d'un Joseph, d'un Moïse, d'un David, d'une Susanne, d'un Tobie, d'une Esther, les événements ne s'arrangent que sur leur volonté. Si quelquefois Dieu contredit leurs désirs, il ne se prête à faire couler leurs larmes un moment, que parce que son amour généreux et éclairé préfère leur bonheur durable à leur félicité passagère. Vous donc, reprend saint Bernard, que la licence des passions retient dans un honteux esclavage, osez aspirer à la véritable liberté, à la noble indépendance; l'Apôtre vous la présente, elle vous attend, elle vous appelle : *In libertatem vocati estis.* (*Gal.*, V, 13.) Servir Dieu, c'est régner : *Cui servire, regnare est.* Que sera-ce que de l'aimer ? Aimez Dieu, ajoute saint Augustin, aussitôt il vous cédera son empire et ses droits : *Ama, et fac quod vis :* il vous permettra de ne prendre la règle de votre conduite que dans votre cœur, de ne connaître d'autre loi que la loi de votre cœur : *Ama, et fac quod vis.*

Il n'est donné qu'à l'amour de Dieu d'établir le calme et la paix dans notre âme : pourquoi enfin ? parce qu'il n'appartient qu'à ce seul attachement du cœur de n'avoir à craindre ni revers ni révolutions. Les amis du monde sont fiers et délicats, un rien les blesse, les offense; et à la honte de l'humanité, on voit des bagatelles former en un instant le mur de division par lequel sont séparées des âmes unies depuis tant d'années. Les amis du monde sont changeants et volages, leur tendresse s'épuise, leur complaisance s'use et s'affaiblit ; enfin les amis du monde ne sont que des hommes, il faut qu'ils nous quittent, ou que nous les quittions. Dans les voies de l'amour divin, point d'autre écueil à redouter que ma propre inconstance. Je ne puis perdre Dieu, si je ne m'obstine à l'abandonner, et après l'avoir perdu, que faut-il pour le retrouver ? Un mot, une larme, un soupir, inspiré par un sincère repentir; ce Dieu tendre nous aime jusqu'à oublier que nous avons trahi, que nous avons outragé son amour. Et le tombeau, que m'ôtera-t-il ? ou plutôt, que ne me donnera-t-il pas ? C'est là que finissent les enchantements des amitiés humai-

nes, c'est là que commencent les prospérités, le règne, le triomphe de l'amour divin. Dieu est à nous, nous sommes avec Dieu ; il est à nous, nous sommes avec lui pour toujours : *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.*

Quel délire ennemi de notre repos, mes chers auditeurs, enlève donc notre cœur à Dieu et l'asservit au monde ? Hommes séduits et abusés, que vous vous aimez mal, lorsque vous vous déterminez à aimer les choses de la terre ! Quoi ! ce cœur si délicat, si tendre, si sensible, si facile à s'alarmer, si prompt à s'inquiéter; ce cœur si digne d'être aimé, qui sait si bien aimer, qui sait si peu se déprendre de ce qu'il aime, vous le portez au monde, à ce monde bizarre et capricieux, à ce monde hautain et superbe, à ce monde inconstant et volage, à ce monde ingrat et perfide. Malheureux d'aimer, encore plus malheureux si vous êtes aimés. Les charmes d'une amitié fidèle vous préparent au regret de voir périr à vos yeux ce qui vous aimait. Or peut-on, demande saint Augustin, peut-on posséder avec plaisir ce que l'on est assuré de perdre avec tant de regret ? Non, continue le saint docteur, notre cœur ne sera tranquille que lorsqu'il se reposera dans l'amour de l'être immuable et éternel, que rien n'a le pouvoir d'enlever à sa tendresse : *Non poterit labor finiri, nisi hoc quisque diligat quod non possit invita auferri.* Aimons Dieu, n'aimons que Dieu, n'aimons rien que pour lui ; c'est l'ami du temps, c'est l'ami de l'éternité : *Irrequietum est cor nostrum*, etc.

Reprenons. L'obligation d'aimer Dieu dérive de la nature, de l'essence même de l'homme; il n'existe, il ne peut exister qu'en qualité d'être destiné à aimer Dieu. L'obligation d'aimer Dieu dérive de la nature, de l'essence même de toute religion; en sorte que tout culte, qui aurait pour fondement et pour objet un autre amour que l'amour de Dieu, ne serait que sacrilége dans sa morale, dans ses sacrifices, dans ses adorations. Donc l'homme qui n'aime pas Dieu est l'infracteur d'un des devoirs les plus essentiels à l'homme, d'une des lois les plus sacrées de la nature et de la grâce ; un apostat par le sentiment de la religion à laquelle il tient par l'esprit, un chrétien en un mot, sans le véritable esprit du christianisme.

Tout ce que l'amour de Dieu a déposé, tout ce que le vice de notre origine a laissé dans notre âme de goûts et de penchants, de pente pour le grand, le parfait, l'aimable, nous porte à l'amour de Dieu, seul véritablement grand, seul véritablement parfait, seul véritablement aimable en lui-même et pour lui-même. Donc l'homme qui n'aime point Dieu est un homme digne de tous les reproches de son cœur qu'il avilit, qu'il dégrade par l'oubli, le désaveu de ce qu'il a conservé de penchants nobles et vertueux.

Tout ce que notre cœur souhaite de paix, de calme, de félicité dans le ciel et sur la terre, il ne l'obtiendra, il ne peut l'obtenir que par l'amour de Dieu dans le temps, par la possession de Dieu dans l'éternité; donc se refuser à l'amour de Dieu, c'est se dévouer à être malheureux dans le présent, sans espérance de devenir heureux dans l'avenir. Parlons encore plus exactement, plus théologiquement : nous naissons avec l'amour, avec le désir essentiel du bonheur, du bonheur véritable, du bonheur sans limites dans son étendue, sans bornes dans sa durée; donc avec l'amour, avec le désir du bien infini, du bien immuable et éternel. Or, ce bien infini, immuable et éternel, il est, il ne peut être que Dieu, seul capable de remplir parfaitement et pour toujours l'immensité de notre amour et de nos désirs; donc l'amour de Dieu, le désir de Dieu est réellement notre amour, notre désir primitif, naturel, essentiel; donc tous nos autres amours, tous nos autres désirs, ne sont que des désirs, que des amours subordonnés à ce premier amour; que des désirs, que des amours de méprise et d'erreur, lorsqu'ils s'en écartent et qu'ils le contredisent; donc au moment où la mort déchirera le voile de l'illusion, l'amour, le désir de Dieu restera seul dans notre cœur; donc ce désir rempli, satisfait, ne produira que ravissements, que transports enchanteurs et toujours renaissants; donc ce désir rebuté et dédaigné n'éclatera qu'en cris, en regrets, en désespoirs dévorants ; donc l'amour, la possession de Dieu fera tout le paradis des élus; donc le désir et en un sens l'amour de Dieu fera le plus grand tourment des réprouvés dans l'enfer; donc l'homme qui n'aime pas Dieu est un homme perfide à son propre cœur, dont il trahit tous les intérêts ; un homme digne de tous les anathèmes de son cœur, autant que des anathèmes de son Dieu.

Mais on ne voit pas Dieu, comment l'aimer ? On ne voit pas Dieu ! tant de saints qui ne voyaient pas Dieu ont passé leur vie dans des transports que les plus violentes passions ne produisent point; le sommeil les fuit, les désirs vifs et impétueux les consument. Israël ne répandait pas des larmes aussi amères sur les fleuves de Babylone ; l'épouse des cantiques n'appelait pas son bien-aimé par des soupirs plus tendres. Les premiers dons du Dieu d'amour et de charité ont-ils épuisé ses richesses ? Ne verse-t-il plus la rosée du ciel sur les collines de Jacob, dans les plaines de Juda ? Il commence, dit saint Augustin, par mettre dans votre cœur une étincelle du feu sacré ; ne troublez, n'interrompez point l'action de sa grâce ; laissez le souffle de son esprit animer, vivifier cette étincelle, elle ne tardera pas de vous embraser, de vous consumer..... On ne voit pas Dieu ! Mais si l'histoire des temps reculés, si le récit fidèle des événements d'une région lointaine nous peint un homme qui porte la plus légère empreinte de la grandeur, de la majesté, de la sagesse, de l'équité, de la bonté, de la bienfaisance, des perfections de notre Dieu : à cette lecture, à ce récit, notre cœur ému, touché,

entraîné, ne croit-il pas cet homme d'un ordre supérieur à l'humanité? Ne traverse-t-il pas l'espace des siècles, des terres, des mers, pour lui présenter l'hommage de son admiration et ses tendres sentiments? On ne voit pas et on aime.

On ne voit pas Dieu!.... Mais s'il n'est pas présent aux yeux du corps, n'est-il pas présent à l'œil de la foi? et qui sera capable de nous toucher, si les larmes d'un Dieu naissant, le sang d'un Dieu crucifié ne nous touchent pas? mais n'est-il pas présent à notre esprit? Ignorons-nous l'infinité de ses perfections, la multitude de ses bienfaits, les richesses de sa miséricorde, les miracles multipliés de son amour? Mais n'est-il pas présent à notre cœur? Craintes et terreurs, remords et repentirs, retours de raison et de foi, réveil de conscience et de vertu, chagrins et ennuis, trouble et agitation, dégoût du monde et de nous-mêmes, ne sont-ce pas autant de voix qui le rappellent à l'amour de Dieu, qui l'avertissent qu'il ne trouvera sa paix et son repos que dans l'amour de Dieu? Mais tous les attraits capables d'agir sur notre cœur, attraits de respect et d'admiration, attraits de gratitude et de reconnaissance, attraits de mérite et de perfection, attraits de bonheur et de félicité, que sont-ils, que des semences, des germes de l'amour divin, qui ne demeurent stériles que parce que, maîtrisés par les passions indociles à la grâce, nous leur ôtons le loisir et les moyens de se développer?.... Mais tous nos intérêts du temps, tous nos intérêts de l'éternité, ne nous invitent-ils point à l'amour de Dieu? Sans l'amour de Dieu, que ferons-nous dans la vie présente? que ferons-nous surtout dans la vie future?... Mais au dedans de nous et hors de nous, tout nous parle de Dieu, tout nous parle pour Dieu.

Si Dieu nous demande notre cœur, notre cœur nous demande d'être à Dieu. Tout ce qui n'est pas notre cœur est-il digne de Dieu? tout ce qui n'est pas Dieu ou qui ne s'y rapporte pas n'est-il point indigne de notre cœur? Que nous sommes donc coupables envers Dieu, que nous sommes coupables envers nous-mêmes, lorsque nous refusons notre cœur à Dieu! Nous devons aimer Dieu, je me flatte d'avoir mis cette grande vérité dans tout son jour. Aimons-nous Dieu? Nous allons nous étudier, nous juger dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Par quels signes, à quels traits jugerons-nous autant qu'il est possible à l'homme de connaître l'homme, si nous aimons Dieu ou si nous ne l'aimons pas? Notre conduite, répond saint Basile, sera l'interprète de nos sentiments. Cependant ne vous y trompez pas, chrétiens, lorsqu'avec le saint docteur j'en appelle à votre conduite pour prononcer sur votre cœur; je ne prétends pas, et le ciel me préserve de prétendre que par l'obéissance seule aux autres lois de Dieu on accomplisse la loi de l'amour de Dieu : *Diliges Dominum Deum tuum, ex toto corde tuo,.... ex omnibus viribus tuis*, (*Luc.*, X, 27.) Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toutes vos forces. Telle est la loi claire, nette et précise, sans nuage, sans obscurité, loi qui dans un précepte renferme deux préceptes, qui par un seul amour commande deux amours : *Ex toto corde tuo*; amour de cœur et de sentiment, que les théologiens nomment affectif : *Ex omnibus viribus tuis*; amour de pratique et de conduite, appelé par les théologiens amour effectif.

Maintenant je reviens et je dis avec saint Basile : afin de décider si l'amour de Dieu réside dans votre cœur, interrogez vos mœurs et vos actions. L'amour de sentiment et d'affection produit-il dans vous l'amour de pratique et de conduite par lequel vous observez les lois et toutes les lois de Dieu. L'amour de pratique et de conduite par lequel vous observez les lois porte-t-il le caractère et l'empreinte de l'amour de sentiment et d'affection? en un mot, observez-vous les lois de Dieu? les observez-vous comme on les observe quand on aime Dieu? Vaste et immense matière de réflexions! je ne me propose point de les épuiser, je me contenterai de les ébaucher.

1° Non l'amour de sentiment et d'affection n'est point un amour véritable, quand il ne produit pas l'amour de pratique et de conduite; et si vous n'observez toutes les lois de Dieu, vous n'accomplissez point la loi de l'amour de Dieu. Car quel est l'amour que cette loi vous commande? Un amour du cœur et de tout le cœur : *Ex toto corde :* donc un amour qui donne, qui assujettisse tout votre cœur à Dieu : donc un amour qui domine tous les autres amours, qui l'emporte sur tous les autres amours qui sont dans votre cœur : donc un amour qui désire plus que tout et au delà de tout, de conserver la grâce et l'amitié de Dieu; qui craigne plus que tout et au delà de tout, d'être privé de la grâce et de l'amitié de Dieu; en sorte que ce désir soit au-dessus de tout autre désir, cette crainte au-dessus de toute autre crainte : donc un amour déterminé à sacrifier tout plutôt que de sacrifier la grâce et l'amitié de Dieu; par conséquent un amour disposé et décidé à observer toutes les lois, tous les préceptes de Dieu, à les observer au péril de déplaire à tout autre qu'à Dieu, de perdre tout autre bien que Dieu.

Ainsi le concevait le disciple bien-aimé, lorsque, d'après Jésus-Christ lui-même et au nom de Jésus-Christ, il prononçait cet oracle, que l'homme qui aime Dieu accomplit fidèlement la loi de Dieu : *Si diligitis me, mandata mea servate.* (*Joan.*, XIV, 15.) Oracle faux et trompeur; si l'amour de Dieu ne consistait que dans un amour de pure spéculation, dans un hommage de respect et d'admiration rendu à la souveraine perfection de Dieu, cet amour ne serait qu'un amour de l'esprit, il ne serait point un amour du cœur; il peut se trouver, il se trouve jusque dans les réprouvés, jusque dans les

démons infracteurs de la loi et ennemis de la loi.... Oracle faux et trompeur; si l'amour de Dieu ne consistait que dans un mouvement, dans une impression d'amour purement oisif et stérile, cet amour ne serait qu'un amour qui s'offre, qui se présente au cœur, qui invite, qui appelle le cœur; il ne serait point un amour adopté et reçu par le cœur, un amour établi et dominant dans le cœur. Il peut se trouver, il se trouve quelquefois jusque dans les plus grands pécheurs,.... mais oracle d'une vérité incontestable, entendu dans son sens naturel, d'un amour du cœur et de tout le cœur. En effet, je le répète, dès là qu'il est un amour du cœur et de tout le cœur, il est un amour par lequel je préfère le bonheur de posséder la grâce et l'amour de Dieu à tout autre bonheur, par lequel je redoute le malheur de perdre la grâce et l'amour de Dieu plus que tout autre malheur; car qui consentirait à n'être point aimé de Dieu ne l'aimerait pas. Or, je sais que je ne puis violer un seul précepte de Dieu, sans perdre la grâce et l'amour de Dieu : donc autant que j'aime Dieu et que je veux être aimé de Dieu, autant je veux garder chaque précepte et tous les préceptes de Dieu.

L'amour de Dieu renferme donc, dans sa nature et son essence, la disposition véritable, sincère, intime d'accomplir toutes les lois de Dieu; étant aussi impossible d'aimer Dieu, et de ne pas vouloir observer toutes les lois de Dieu, qu'il est impossible d'aimer Dieu et de ne l'aimer pas; de vouloir être aimé de Dieu et de ne le vouloir pas. L'acte par lequel je me dévoue, je me consacre à l'amour de Dieu, est donc dans sa nature et son essence, un acte par lequel je me consacre à l'observation de la loi et de la plénitude de la loi. Par conséquent il est vrai de dire de l'homme qui aime Dieu, que, par un seul acte d'amour de Dieu, sa volonté embrasse toute l'étendue de la loi de Dieu. En vain donc, en vain je prétendrais me rassurer par rapport à l'observation du grand précepte de l'amour de Dieu, sur un fond de pente et d'affection que je conserverais pour Dieu, sur la complaisance avec laquelle je m'occupperais des bienfaits et des perfections infinies de Dieu. Pour m'inspirer quelque confiance, il faut que sur les pas de l'Apôtre j'arrive aux profondeurs les plus reculées de mon cœur, que j'en sonde les dispositions les plus intimes; il faut surtout que, mettant en parallèle l'amour de Dieu avec les autres amours, je m'applique à découvrir, par l'examen de ma conduite, si l'amour que je me flatte d'avoir pour Dieu, est un amour supérieur à tous les autres amours, maître de tous les autres amours, tellement supérieur, tellement maître, que dans la concurrence, dans l'opposition de désirs et d'intérêts, je n'aie jamais balancé à sacrifier les désirs et les intérêts de tous les autres amours, au désir et à l'intérêt de conserver la grâce et l'amour de Dieu. A la cour plutôt que de fléchir le genou devant l'idole, ai-je préféré, comme les enfants de Babylone, de devenir un objet d'anathème et de proscription? Dans le monde, ai-je mieux aimé, à l'exemple de Joseph, m'exposer aux fureurs d'une passion méprisée, que de céder à la voix de la volupté? Dans une place, dans un emploi de confiance, ai-je imité la fermeté de Jean-Baptiste? N'ai-je pas souvent dissimulé des vérités dont pouvaient dépendre les destinées de la religion, du trône, de la patrie, dans la crainte d'armer contre mes jours les passions intéressées à perpétuer le sommeil de l'erreur et de l'illusion? Dans une situation délicate et critique, ai-je été, comme Susanne, attachée aux droits sacrés de la pudeur et de la fidélité, et plutôt que de les trahir, ai-je consenti à périr dans l'opprobre, sans espérance de trouver un Daniel vengeur de l'innocence opprimée? Dans une révolution de fortune, ai-je mieux aimé, à l'exemple de Tobie, rester dans l'indigence, que d'en sortir par l'injustice et l'usurpation? dans le palais des rois, aux pieds du trône, loin de m'offrir, comme Esther, au courroux redoutable du monarque, n'ai-je point abandonné le sort du juste, de l'innocent opprimé, à la haine d'un Aman, sans mœurs et sans religion? Dans le sanctuaire, plutôt que de livrer l'autel aux profanations de l'impiété, ai-je préféré, comme Anias, d'aller loin de Sion, flétri, dégradé, intimider par ma disgrâce le zèle tenté de m'imiter? Dans la magistrature, toujours fidèle à la religion et à l'équité, ai-je bravé, dédaigné l'orgueil et la fierté des grands, les dons et les trésors de l'opulence? n'ai-je pas au contraire acheté le crédit et la faveur par les pleurs du pauvre, et par les calamités du juste? Dans les rivalités que peut produire le désir de parvenir, bien loin d'imiter le tendre Jonathas, n'ai-je jamais méconnu, écarté, sacrifié un ami, des concurrents d'un mérite trop marqué, d'une réputation trop brillante? Ah! mes frères, si dans ces circonstances vous avez manqué à la loi de Dieu, vous avez également manqué à la loi qui vous ordonne de l'aimer : *Si diligitis me, mandata mea servate.* (*Joan.*, XIV, 15.)

Non-seulement observez-les, ces divins commandements, mais que chacun de nous tâche de se répondre avec autant de sincérité et de vérité que l'Apôtre, qu'il n'est point, qu'il ne sera point de prospérité ou d'adversité, de crainte ou d'espérance, d'épreuve dans le présent ou dans l'avenir, de puissance sur la terre ou dans les enfers, capable de nous rendre infidèles à la loi de Dieu : *Certus sum quia neque mors neque vita..... poterit nos separare a charitate Dei.* (*Rom.*, VIII, 39.)

Vous pensez peut-être, mes chers auditeurs, qu'un triomphe si décidé de l'amour de Dieu n'appartient qu'à un Paul. Abus, illusion! dans l'ordre de la charité divine, on distingue, dit saint Thomas, une charité plus ou moins vive, plus ou moins fervente, plus ou moins héroïque : mais, ajoute le Docteur angélique, l'amour le moins vif, le moins fervent, le moins héroïque, s'il est

amour véritable, est essentiellement un amour maître et vainqueur de tous les amours : par cette supériorité de l'amour de Dieu sur les autres amours, l'Apôtre n'était que juste. Ce qui le distingue de la multitude des saints, ce qui en fait un Paul, un vase d'élection, c'est d'avoir eu, au delà de cet amour essentiel, une sublimité, une plénitude, une immensité d'amour et de charité, réservées au petit nombre d'âmes, sur lesquelles et par lesquelles Dieu veut faire éclater le pouvoir et les richesses de sa grâce.

Après cela, malheur à nous, si nous nous y trompons ; l'amour de Dieu dans le cœur, avec des passions dans le cœur condamnées et réprouvées par la loi de Dieu ; l'amour de Dieu législateur de paix et de concorde, avec l'antipathie et l'aversion, la haine et la vengeance, la médisance et la calomnie ; l'amour de Dieu, modèle d'obéissance et de soumission, avec l'esprit d'orgueil et de présomption, d'entêtement et d'indocilité, de schisme et de séparation ; l'amour de Dieu qui commande la charité bienfaisante, avec cette dureté, cette insensibilité que n'attendrissent point les soupirs et les pleurs du pauvre, avec cette soif insatiable des richesses, qui usurpe, qui engloutit l'héritage du pauvre, avec cette avarice ou cette profusion qui retient ou qui dissipe le nécessaire du pauvre ; l'amour de Dieu qui ordonne la modestie et l'humilité, avec cette ambition qui marche aux honneurs par les détours sombres et tortueux de tant de manœuvres et d'intrigues, qui les achète par tant de bassesses et d'adulations, les envahit par tant de crimes et de noirceurs, les possède avec tant de hauteur et de fierté, les conserve par tant de souplesses et de perfidies, les déshonore par tant de scandales et d'exactions ; l'amour de Dieu qui nous déclare que nous ne l'aimons point si nous aimons le monde ; que nous ne sommes point aimés de lui si nous sommes aimés du monde, avec tant de ménagements pour le monde, de flexibilité à nous plier aux usages, aux modes, aux caprices du monde, d'attention à régler, à mesurer nos vertus sur les idées, sur les lois, sur les prétendues bienséances du monde ; l'amour de Dieu qui nous avertit que nous ne pouvons l'aimer, si nous ne renonçons à nous-mêmes, avec cet assujettissement éternel aux fantaisies, aux goûts, aux délicatesses, aux jalousies de notre amour-propre et de notre vanité ; l'amour de Dieu qui ne compte au nombre de ses disciples que ceux qui ne refusent pas de le suivre dans la route sanglante du Calvaire et de la croix, avec une vie de mollesse et de sensualité, de sommeil et d'indolence, d'amusements et de jeu, de fêtes et de spectacles, de délices et de volupté. Quel amour !

Amour, avouons-le à notre honte, amour trop commun, trop répandu dans notre siècle, et presque l'unique amour de Dieu que notre siècle connaisse ; jamais on n'a tant parlé de l'amour de Dieu, tant raisonné, tant subtilisé, tant dogmatisé sur l'amour de Dieu. On ne trouve plus de directeurs assez rigides, de décisions assez sévères, par rapport aux obligations qu'impose le précepte d'aimer Dieu ; chacun à son gré s'érige en prédicateur, en défenseur, en vengeur de l'amour de Dieu. Cet amour, dont on parle tant, que produit-il parmi nous ? Des dissensions, des disputes, des haines, des discordes, des intrigues, des libelles chargés du poison amer de la satire, remplis de déclamations violentes et fougueuses ! hélas ! il produit tout, excepté des mœurs et des vertus. Que produisent dans tous les états, dans toutes les conditions, dans tous les sexes, tant de personnes qui se mêlent de dogmatiser sans étude et sans science, sans titre et sans capacité, sans mission et sans charité ? Ils produisent tout, excepté l'amour dont parlait le prophète ; il habite sur les lèvres, il n'habite point dans le cœur : *Labiis me honorat, cor..... longe est a me.* (*Matth.*, XV, 8.) Amour chimérique et fantastique ; amour, le disciple bien-aimé lui donne son véritable nom, illusion d'une âme séduite qui se trompe, ou perfidie d'une âme hypocrite qui veut tromper : *Qui dicit se nosse eum, et mandata non custodit mendax est.* (I *Joan.*, II, 4.) Point de véritable amour de Dieu, que l'amour qui observe toutes les lois de Dieu. Vous ne les observez pas ; donc vous n'aimez pas : vous les observez ; mais les observez-vous comme on les observe quand on aime ?

2° Afin de résoudre cette seconde question, remarquez qu'autant que la crainte et l'espérance sont différentes de l'amour, autant il y a de différence dans la manière d'observer la loi, entre l'homme qui craint ou qui espère et l'homme qui aime : l'homme de crainte et d'espérance fixe ses regards sur le Dieu vengeur, ou rémunérateur ; la charité s'élève au Dieu, père tendre, à qui nous devons l'adoption divine, qui nous a donné son sang, qui nous donne son amour et sa grâce ; à ce Dieu surtout, immense, infini dans sa bonté, sa justice, sa sagesse, sa grandeur, sa puissance, dans la sublimité ineffable de son être et de ses perfections ; au Dieu souverainement aimable par lui-même et pour lui-même. La crainte et l'espérance sont donc excitées par la vue des châtiments que l'on redoute, ou des récompenses qu'on désire. La charité, cet amour qui mérite principalement le nom d'amour, est l'amour qui se forme en nous par la considération des perfections de Dieu ; cet amour, dont parle saint Augustin, par lequel on aime Dieu pour Dieu : *Ipse propter se, non propter aliud.* Cet amour, dont parle saint Bernard, impatient et empressé de posséder Dieu, parce qu'on ne peut aimer véritablement Dieu sans désirer de le posséder, et dont tous les désirs ne se rapportent à Dieu, que parce que tout le cœur est à Dieu : *Causa diligendi Deum, Deus est.* Or, de cette différence de sentiment et d'affection, combien de différences dans la manière d'observer la loi de Dieu, de servir

Dieu ? Je n'insisterai point, je ne ferai qu'indiquer.

L'homme que dominent la crainte ou l'espérance est mis en mouvement par la crainte des foudres d'un Dieu vengeur, ou par l'espérance des bienfaits d'un Dieu rémunérateur. Au contraire, dans l'homme que domine la divine charité, le cœur embrasé de l'amour divin se porte de lui-même, et s'intéresse à tout ce qui peut plaire au Dieu qu'il aime. De là, ainsi que je l'ai déjà remarqué, l'esprit de zèle. Je vois un David, le sommeil ferme ses yeux pour un moment; son cœur le réveille, il devance les premiers rayons de l'aurore pour bannir de sa cour le libertinage et l'impiété : sa faveur et sa confiance, réservées au juste, ne tombent point sur le pécheur, et il dédaigne presque d'être le roi de ceux dont le Seigneur n'est pas le Dieu : *Oculi mei ad fideles terræ.* (*Psal.* C, 8.) Un Ezéchias, un Josias, destructeurs des profanes superstitions; un Samuel, un Elie, ministres du Très-Haut, intrépides à manifester ses volontés, à annoncer ses vengeances, à tonner contre les scandales du peuple et des grands, à braver l'audace et les complots d'Israël prévaricateur; les Moïse, les Josué, les Mathathias, les Judas Machabée, si ardents à combattre les combats du Seigneur; une Esther descend du trône, quitte la pourpre et le diadème, se cache sous la cendre et le cilice, et préfère aux délices de la cour le plaisir de pleurer en liberté les infortunes de la cité sainte. L'arche du Dieu d'Israël est au pouvoir de l'incirconcis : *Arca Dei capta est.* (*I Reg.*, IV, 11.) L'amour paternel du grand prêtre avait soutenu la nouvelle de la mort tragique de deux fils trop chéris ; l'opprobre et les malheurs de Sion percent son cœur d'une plaie plus profonde : *Arca Dei capta est.* A ces mots il tombe, il expire ; que sais-je, que vous dirais-je, chrétiens ? Ce zèle, père et créateur des prophètes, des apôtres, des martyrs, il n'a pas dans toutes les âmes le même degré de force et d'activité, parce que l'amour de Dieu ne règne pas dans toutes les âmes avec le même empire ; mais que cet amour s'insinue dans le cœur, feu consumant et dévorant, il ne manquera pas d'y allumer le feu du zèle : *ignis consumens.* (*Deut.*, IV, 24.) Or, si l'esprit de zèle est, et il l'est en effet, le caractère propre et distinctif de la charité divine ; divine charité, vous avez donc quitté la terre ! Un zèle, il est vrai, un zèle appliqué à saper les fondements de la foi, des mœurs, des bienséances ; appliqué à proscrire, à humilier les vertus de citoyen, de sujet, de chrétien ; ce zèle se montre, il se produit dans les ouvrages de pestilence et de contagion qu'il ne cesse d'enfanter, dans la licence qu'il se permet, dans l'appui que lui accordent quelquefois des protecteurs surpris ou corrompus, dans l'estime et les louanges qu'on lui prodigue. Le zèle, donc, contre Dieu, ah ! il se répand à grands flots, il se déborde à torrent dans notre siècle, peu inquiet des malheurs qu'il prépare à la postérité ; mais le zèle pour Dieu, ainsi que le demandait la sagesse, je le demande à tous les états, à toutes les conditions ; je le demande au monde, au sanctuaire, à la cour, au désert, à la probité, à la dévotion, au savant ; qu'il en est peu qui puissent me répondre qu'ils le connaissent ; ou si la plupart le connaissent, c'est pour l'outrager ! on le traite de délire, de fanatisme : le zèle, une vertu ? il est aujourd'hui plus qu'un vice, il est un ridicule. Oh ! qu'il aimerait peu, qu'il serait convaincu de ne point aimer, le chrétien qu'intimideraient la critique et les railleries du monde ? L'homme qui aime Dieu ne craint que Dieu, et ce qu'il lui ordonne de craindre. Ses vertus, fermes et profondément enracinées, ignorent les lâchetés de la molle complaisance ; elles ignorent également l'inconstance et la mobilité de tout homme qui ne s'affermit point dans la vertu par l'amour de Dieu, qui en est la source et le modèle.

Que serait-ce si la crainte qui retient sa volonté n'était que bassement servile ? si l'espoir qui le guide n'était qu'un espoir mercenaire ? Il ne formerait que des pas incertains et chancelants dans les voies mêmes d'une piété apparente. Que la conscience et la foi viennent à s'assoupir, ce cœur captivé profite du premier instant de leur sommeil, il échappe et quelquefois il ne revient plus : mais l'homme qui aime Dieu, il n'a pas besoin de conduire son cœur ; son cœur le conduit; nouveau Paul, il osera donc défier le ciel et la terre. En effet, qui pourrait le séparer de la charité de Jésus-Christ? *Quis nos separabit a charitate Christi?* (*Rom.*, VIII, 35.) Serait-ce la rigueur des sacrifices qu'on exige? La charité ne connaît point d'obstacles, la victime se trouve à l'autel avant le sacrificateur, et le Dieu qui donne les lois ne rencontre point de résistances, quand c'est l'amour de Dieu qui les reçoit. Serait-ce le désir de conserver les prospérités du monde? Un cœur qui aime Dieu ne voit rien dans le monde profane qu'il daigne aimer. Allez dans ses disgrâces lui porter des consolations humaines, le juste qui aime rougira de votre faiblesse ; vous donnerez des soupirs à son infortune, il donnera des larmes à votre erreur; vous le plaindrez d'avoir perdu les biens du monde, il vous plaindra de les aimer; vous prierez le ciel de les lui rendre, il le priera de vous en désabuser. Serait-ce la crainte de s'exposer à la fureur, aux vengeances du monde ? Souvenez-vous des apôtres: avant que d'avoir reçu l'Esprit-Saint, ils avaient des vertus, ils n'avaient pas la plénitude de l'amour; leurs vertus les abandonnent dans le péril ; l'esprit de la pure charité s'empare de leur âme ; ce troupeau si faible, si timide, brave la puissance des rois et des royaumes. Aimez autant que les apôtres, vous aurez leur courage; un peuple de charité divine serait un peuple de héros ; héros par la fermeté et la constance de leurs sentiments, héros par la noblesse et la générosité de leurs procédés. Que des

hommes qui ne suivent que les impressions de la crainte ou de l'espérance se bornent à la pratique du précepte dans la balance de charité fervente, le conseil, la perfection ont presque autant de poids et d'autorité que le commandement : précieuse occasion de plaire, l'amour la saisit avidement. On ne verra donc point l'homme soumis à ses lois, étudier, discuter, approfondir, s'adresser aux dépositaires de la science, s'appliquer à reconnaître les limites précises de l'obligation rigoureuse dans la vue de s'y restreindre, dans la crainte d'en trop faire pour son Dieu ; il n'interrogera que son cœur, et son cœur ne le trompera point. L'amour de Dieu, ah, mes chers auditeurs, l'amour de Dieu! voilà le grand directeur, le grand théologien : qu'on le consulte ; les doutes s'évanouiront, les incertitudes disparaîtront, les questions se trouveront décidées. Que doit-on penser de ces parures, de ces spectacles, de ces vivacités, de ces antipathies, de ces railleries, de ces médisances fines et délicates, de ces liaisons mondaines, de ces complaisances de respect humain, de ces désirs de plaire et de briller, de ces manéges d'ambition, de ces hauteurs d'orgueil, de cette indolence d'amour-propre, de ces prières rares, froides et distraites, de cet attachement aux bienséances prétendues de faste et de luxe ; vous ne les regardez que comme de simples fragilités opposées à la perfection, tout au plus comme des fautes légères : dans cette persuasion vous vous les pardonnez sans peine, vous vous les permettez sans scrupule. Chrétiens, vous êtes sourds aux leçons de la divine charité et vous n'aimez pas! Vous laisserais-je oublier, mes frères, que, selon les oracles de l'Evangile, la charité du prochain forme le caractère le plus marqué de la charité divine? Pourquoi? parce que l'homme qui n'est point animé du feu de l'amour divin, est encore trop à lui-même pour n'être point souvent exposé aux saillies de l'humeur, aux dépits de la jalousie, aux murmures de la vanité, aux amusements de la critique, aux rivalités de l'ambition et de l'intérêt, aux dédains et au sommeil de l'indifférence, aux délicatesses excessives et aux besoins imaginaires de l'amour-propre ; or l'amour divin est de sa nature un sentiment qui nous met au-dessus de toutes les faiblesses, de toutes les petitesses de l'amour-propre. Le cœur qui vit sous son heureux empire, ne voit, dans tous les événements, que la main du Dieu qu'il aime; par conséquent il ne sait que se taire, adorer, bénir, remercier, applaudir, se glorifier de porter l'empreinte du Dieu qu'il aime : *Libenter igitur gloriabor*. (II *Cor.*, XII, 9.) Ainsi l'ont éprouvé les saints : plus ils croissaient en amour de Dieu, plus ils devenaient doux et pacifiques, humbles et modestes, généreux et bienfaisants, tendres et compatissants, sensibles aux calamités étrangères et insensibles aux disgrâces personnelles; la charité formait leurs idées, dictait leurs paroles, réglait leurs sentiments, présidait à leur conduite. O charité divine! avez-vous donc changé de nature, ou par quelle fatalité ont-ils été rompus, les liens qui vous unissaient avec l'amour du prochain? Il semble que les hommes qui s'annoncent comme vos plus zélés défenseurs, que beaucoup, même de ceux qui se piquent de dévotion, ne connaissent plus cette union sacrée ; que ce n'est qu'en la blessant qu'ils vous défendent, en l'oubliant qu'ils vous enseignent, sur ses ruines, qu'ils vous établissent; ce n'est plus du sommet du Calvaire, c'est de la cime d'Horeb et de Sinaï qu'ils vous annoncent ; et l'on ne compte presque plus sous les drapeaux de ces fameux zélateurs que des enfants du tonnerre!... Je me tais ; je supprime jusqu'à la voix de mes soupirs et de mes pleurs! Que n'aurais-je point à dire de tant d'autres effets salutaires de cette vertu toute divine? Fuite du monde et de tout ce qui plaît, de tout ce qui fait qu'on plaît au monde : *Mihi mundus crucifixus est et ego mundo*. (*Gal.*, VI, 14.) Goût de la retraite et de la solitude pour écouter dans le silence les instructions de l'Esprit sanctificateur : *Plus te docebunt silvæ, quam libri*. Désirs passionnés d'arriver à Jésus-Christ : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo*. (*Philip.*, I, 23.) Amour de la croix et des souffrances : *Stigmata Domini Jesu, in corpore meo porto*. (*Gal.*, VI, 17.) Sublimités de vertus héroïques, transports, enthousiasmes, ravissements, délices, lumières qui élèvent l'homme au-dessus de l'homme, et d'un citoyen de la terre font presque un citoyen du ciel : ne profanons point les augustes mystères du divin amour. Le mondain, le demi-chrétien n'entendraient point ce langage ; un Paul, un Augustin, un Bernard, un Xavier, une Thérèse l'entendaient. Vous, mes chers auditeurs, ce qu'il vous importe du moins d'entendre et de savoir, c'est que partout où l'amour divin fixe son séjour, il signale son pouvoir, il atteste sa présence par des prodiges plus ou moins éclatants ; ce qu'il vous importe d'entendre et de savoir, c'est que, du cœur où il règne, il se répand dans la conduite, qu'il la marque de son sceau, et que toujours des traits, des caractères sensibles et palpables annoncent son empire.

Les Juifs voient les larmes de Jésus couler sur le tombeau de Lazare; les Juifs s'écrient, c'est ainsi que Jésus l'aimait : *Ecce quomodo amabat*. (*Joan.* XI, 36.) Je vois l'auguste Mère du Dieu Sauveur, marchant au Calvaire sur les traces sanglantes de son fils; la femme pécheresse, en pleurs aux pieds de Jésus-Christ; Madeleine inondée, comme enivrée de sa douleur au sépulcre ; les regrets éternels de Pierre pour la faute d'un moment; les solitaires de l'Egypte, cachés à l'ombre des antres souterrains ; les prophètes, les apôtres, les martyrs, les vierges, les saints de tous les états, de toutes les conditions, se pressent d'arriver à Jésus-Christ à travers les glaives, les feux, les opprobres, par le mépris et le dédain des délices, des honneurs, des prospérités du

monde. Je n'ai pas besoin de sonder, d'interroger leur cœur : leur conduite me répond, le ciel et la terre entendent sa voix et attestent leur amour : *Ecce quomodo amabat.*

Pour vous, chrétien lâche et indolent, un amour sans zèle et sans activité; un amour toujours chancelant et inconstant dans ses voies, un amour qui affecte toujours de se renfermer dans les bornes du précepte; un amour qui ne connaît ni l'attrait de la prière et de l'oraison, ni le goût de la retraite et de la solitude, ni les austérités de la pénitence et de la mortification, ni les empressements et les sacrifices de la ferveur, ni les saintes délicatesses et les respectables timidités de la conscience, ni la modestie et la simplicité substituées aux parures de faste et de luxe, ni les égards et les ménagements de la charité qui croit rarement le mal et ne le dit jamais, ni les générosités et les dons de cette même charité qui ne mesure ses bienfaits que sur les besoins de l'indigence qui l'implore, ni le dégagement et l'éloignement de ces liaisons spirituelles, dont l'amour-propre partage le motif et les agréments avec l'amour de la vertu, ni la candeur, et la bonne foi de cette piété simple et naïve, qui n'aspire qu'à être oubliée, à n'être rien, loin de chercher à se dédommager des distinctions du monde profane par l'empire qu'elle se donnerait sur le monde dévot, dont elle voudrait conduire les guides et diriger les directeurs. Un amour donc qui ne connaît ni le détachement de la vie présente, ni le désir de la vie future, ni les dispositions nécessaires pour parvenir à un plus grand amour : je le sais; voilà votre amour.

Mais si c'est ainsi que l'on aime Dieu, dites-moi ce que c'est que de ne l'aimer pas? Voulez-vous donc vous garantir d'erreur et d'illusion dans une matière sur laquelle il serait infiniment funeste de se tromper? Rappelez-vous les vérités que je viens de développer; souvenez-vous que la loi commande deux amours de Dieu : *ex toto corde* (*Luc.*, X, 27); amour de cœur et de sentiment : *ex omnibus viribus* (*Ibid.*); amour de pratique et de conduite. Souvenez-vous que ces deux amours sont si étroitement, si inséparablement unis, qu'ils ne composent qu'un seul, unique et même amour. Par conséquent, souvenez-vous qu'il n'est qu'un amour chimérique et fantastique, l'amour de cœur et de sentiment, quand il ne produit pas l'amour de pratique et de conduite : *ex omnibus viribus;* qu'il n'est qu'un amour vain et imaginaire, l'amour de pratique et de conduite, quand il ne porte pas le caractère et l'empreinte de l'amour de cœur et de sentiment : *ex toto corde.* En un mot, que vous n'aimez point Dieu, si vous n'observez les lois de Dieu comme on les observe quand on aime Dieu : *ex toto corde, ex omnibus viribus.* De là deux propositions par lesquelles je finis, et dans lesquelles je renferme nos devoirs par rapport au grand précepte de l'amour de Dieu. Renouvelez votre attention pour un moment.

Première proposition. L'amour que Dieu nous commande est un amour de préférence, c'est-à-dire un amour qui domine tous les autres amours, qui l'emporte sur tous les autres amours. Il ne s'agit donc pas d'une tendresse stérile et passagère. Ces sentiments se font jour dans les âmes les plus déréglées. Un discours d'éloquence vive et touchante, une impression secrète de la grâce réveille le cœur, le remue, l'agite, l'attendrit; cet amour s'exhale dans un soupir : on aime, aussitôt on n'aime plus. Parlons plus juste : on croit aimer, on n'aime pas. Il ne s'agit point des épanchements d'une tendresse sensible; ce goût, cet attrait, cette ferveur pénétrante n'est point l'amour commandé, l'amour essentiel et nécessaire : on peut aimer sans cela, et avec cela quelquefois on n'aime pas. Il s'agit d'un amour que le cœur met au-dessus de tout autre amour ; que Dieu soit aimé en Dieu; que rien ne soit aimé autant que Dieu. Une grande place s'offre pour l'ambition, une grande fortune pour l'intérêt, une grande humiliation pour la vanité, un grand mépris pour le respect humain, un grand plaisir pour la cupidité. L'amour, qui succombe dans ces circonstances, n'est plus amour. Ne dites pas que les situations entraînent le cœur; dites qu'elles le dévoilent pour l'ordinaire. L'homme peut changer; il change quelquefois dans l'occasion; le plus souvent il ne fait que se montrer. Ainsi raisonnait saint Cyprien sur les apostats de son temps; la plupart ne cessèrent point d'être chrétiens, ils ne le furent jamais. L'amour de Dieu n'a coutume d'être abandonné le premier dans la conduite que lorsqu'il était le dernier dans le cœur. On n'aime point Dieu, si Dieu n'est préféré à tout ce qu'on peut aimer.

Seconde proposition. La préférence que Dieu nous demande est une préférence d'amour : ce ne serait donc pas accomplir tout ce que Dieu nous ordonne que de préférer le service de Dieu au service du monde, uniquement parce qu'on craint Dieu plus que le monde; que de préférer les volontés de Dieu à ses propres volontés, uniquement parce qu'un moment de plaisir coûterait le bonheur de l'éternité. Sur cela, raisonnons et disons : une âme qui n'a dans le cœur que la crainte et l'espérance, une âme dont la disposition dominante n'est point l'amour de Dieu, cette âme n'a point encore rempli la loi de l'Evangile; pourquoi? en voici la raison : La crainte (encore plus l'espérance), la crainte de Dieu et des jugements de Dieu est bonne et utile; c'est la doctrine de saint Augustin : *Timor ille bonus et utilis.*

La crainte est une grâce que nous recevons de Dieu, et sans cette grâce on ne peut aller à Dieu; c'est la doctrine de saint Bernard : *Prima gratia est timor, et sine hac gratia nullum bonum pullulare potest.* Par la crainte de Dieu on commence à servir Dieu; c'est la doctrine de saint Chrysostome : *Inchoatio culturæ Dei habet timorem Dei.* Que la crainte soit le commencement de la sagesse, qu'elle soit commandée à l'homme,

au chrétien ; c'est la doctrine de l'Esprit-Saint, de Jésus-Christ, des apôtres : *Initium sapientiæ, timor Domini...* (*Psal.* CX, 15) ; *ostendam autem vobis quem timeatis* (*Luc.*, XII, 5) ; *cum timore et tremore.* (II *Cor.* VII, 15.) Que la crainte, loin de disposer le pécheur à la justification, soit un nouveau péché, c'est une erreur que l'Église a condamnée au saint concile de Trente et par ses décisions récentes. Qu'il y ait une crainte qui doit accompagner le juste dans l'état de la plus sublime perfection, et servir d'appui à l'amour le plus fervent, pour le sauver de l'état de la tiédeur ou de la présomption ; c'est la doctrine constante des Pères et des maîtres de la vie spirituelle. Mais saint Augustin déclare que la crainte n'est bonne et utile que parce qu'elle prépare à l'amour de Dieu en détachant de l'amour du monde ; mais saint Bernard décide que la crainte n'est que la grâce qui appelle l'homme, que l'amour est la grâce qui le justifie : *timore vocamur, amore justificamur.* Mais saint Chrysostome reconnaît que, si la crainte ébauche le juste, il n'appartient qu'à l'amour de le former, de le perfectionner : *Inchoatio habet timorem, perfectio charitatem.* Mais le disciple bien-aimé nous apprend que, si la crainte amène l'amour, l'amour chasse la crainte, c'est-à-dire qu'il la domine. En sorte qu'habituellement ce n'est plus par la crainte que le cœur agit, c'est par l'amour : *Timor non est in charitate.* Mais Jésus-Christ nous avertit que le premier, le plus grand commandement que nous ayons reçu de Dieu est un commandement distingué des autres commandements ; que ce précepte nous impose une obligation distinguée des obligations imposées par les autres préceptes ; que cette obligation consiste à honorer, à glorifier Dieu par des hommages, par des actes d'amour de Dieu ; actes plus étroitement, plus spécialement commandés en certaines circonstances marquées par les maîtres et les docteurs de la morale évangélique ; actes, ne l'oubliez point, dont l'obligation n'est point restreinte dans les limites de ces circonstances passagères. Il est vrai qu'aucune règle précise n'a déterminé leur nombre et leurs moments ; il n'est pas moins vrai que tout théologien, instruit à l'école de Jésus-Christ, des Pères, des saints, décidera et doit décider que le chrétien, en qualité de chrétien, est obligé d'exciter, d'entretenir, d'augmenter, de perfectionner l'amour de Dieu dans son cœur par des actes fréquents et réitérés de l'amour de Dieu.

Ne poussons pas plus loin ces discussions, elles sont étrangères à l'homme qui n'aime pas, et elles seraient, en quelque sorte, inutiles pour l'homme qui aime avec ardeur. En effet, serait-il possible, et le concevriez-vous, mes chers auditeurs ? L'amour de Dieu régnerait dans le cœur, il régnerait sur tout le cœur, et il ne s'insinuerait pas dans tous ses désirs, dans tous ses projets, dans toutes ses actions ; et il ne s'épancherait pas dans des mouvements, dans des adorations, dans des hommages d'amour réitérés et multipliés ? et cet amour du cœur, de tout le cœur, ne se ferait pas entendre au cœur ; le cœur ne lui répondrait pas, il n'agirait, il ne s'exprimerait, il ne parlerait pas ? c'est ce qu'il est difficile de se persuader. Une pareille charité ne tient que trop de l'indifférence ; c'est pourquoi l'Apôtre nous détrompe en nous disant que, dans l'ordre des vertus évangéliques, l'homme qui n'a point de charité n'est rien : *Charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest.* (I *Cor.*, XIII, 3.) L'Apôtre balancerait-il à prononcer, et ne prononceriez-vous pas avec l'Apôtre, que, dans l'ordre de la charité divine, l'homme qui n'aurait qu'un pareil amour n'aurait rien : *Nihil prodest.*

Par conséquent, afin de nous former une juste idée de notre situation dans les voies de la charité divine, descendons, pénétrons au plus intime de notre âme, voyons si l'amour que nous donnons à Dieu est un amour de préférence, c'est-à-dire, s'il n'est en nous aucun amour qui l'emporte sur l'amour de Dieu ; voyons si la préférence que nous donnons aux volontés de Dieu sur nos volontés, sur les volontés du monde, est une préférence d'amour, c'est-à-dire si nous observons les lois de Dieu, parce que nous l'aimons ; si nous les observons comme on les observe quand on l'aime et qu'on le regarde comme sa dernière fin ; voyons si le motif qui nous décide habituellement est le désir de lui plaire, la crainte de lui déplaire ; voyons si notre amour cherche à s'épancher dans des sentiments, des mouvements, des actes, des hommages d'amour, propre à affermir, à étendre son empire, à augmenter sa vivacité et son activité : telles sont les bornes du précepte ; seront-elles la règle de notre cœur ? N'écouterons-nous point saint Paul, qui nous ordonne de souhaiter, de rechercher des dons plus précieux : *Æmulamini autem charismata meliora ?* (I *Cor.*, XII, 31.) Oublierons-nous que la véritable mesure de l'amour de Dieu est de l'aimer sans mesure : *Diligendi Deum modus est sine modo diligere ?* Si nous considérons Dieu, l'aimerons-nous jamais autant qu'il mérite d'être aimé ? Si nous nous aimons nous-mêmes, serons-nous jamais plus heureux que lorsque nous aimerons Dieu d'un amour plus vif et plus tendre ? Paix charmante, repos enchanteur, vertus héroïques d'un cœur rempli, pénétré de l'amour de son Dieu, pouvons-nous y penser sans être touchés d'une sainte jalousie ? Libres de soins et d'agitations, exempts des folles et inquiètes passions, assis sur le rivage, dans un calme profond, il contemple les orages, les tempêtes qui bouleversent cette mer du siècle, si féconde en naufrages. Que dis-je ? il les aperçoit à peine au milieu du monde, dans le tumulte du monde ; il ne voit, il n'entend que Dieu : douce et aimable solitude, la langueur, l'ennui ne s'y glissent pas. On est avec Dieu et on l'aime ; les jours coulent avec bien de la vitesse, et ils coulent

trop lentement. Dieu parle au cœur, le cœur lui répond, les jours ne sont que des moments; on aime Dieu, on ne le possède pas; les instants semblent des siècles. Par un prodige, qui n'appartient qu'à l'amour divin, le cœur ne se plaint pas de sa situation, malgré l'impétuosité des désirs et la vivacité des regrets : des épanchements de la joie la plus douce on passe aux larmes les plus amères; mais ces délices ont leurs peines et ces larmes ont leur douceur.

O! charité divine, je finis ce discours, ainsi que je l'ai commencé, par vous invoquer. Vous êtes le feu que Jésus-Christ apporta sur la terre : *Ignem veni mittere in terram.* (*Luc.*, XII, 49.) Dans les premiers jours de l'Eglise, le feu de votre amour régnait en maître, en vainqueur sur une société si sainte; peu à peu les désirs et les affections profanes s'ouvrirent un passage dans le sanctuaire; et la seconde Jérusalem, trop semblable à la première, vit le feu sacré s'affaiblir : puisse-t-elle, coupable de la même perfidie, éprouver les mêmes miséricordes! Que le soleil de justice reprenne son éclat et sa force; qu'à ses rayons embrasés se rallume le flambeau de la céleste charité : *Sol refulsit qui prius erat in nubilo, ignis accensus est.* (II *Machab.*, I, 22.) Esprit, père et créateur de la charité divine, avez-vous daigné écouter ma voix? Il me semble que chacun de nous se prosterne devant vous, Seigneur, et qu'il vous redira sans cesse avec Augustin pénitent : *Sero te amavi.* O mon Dieu! vous me donnez de vous aimer, qui me donnera de vous avoir toujours aimé? Je les pleure, je ne cesserai point de les pleurer tant de jours vides de votre amour; jours coupables, jours infortunés, mes soupirs les rappellent vainement; perdus dans la nuit du passé, ils n'entendent point ma voix, ils ne reviendront pas? je n'aspire qu'à réparer leur crime par l'ardeur et l'immensité de mes sentiments. Mon cœur s'offre à la plénitude de vos grâces; vous avez bien voulu le rechercher quand il vous fuyait, le rejetterez-vous quand il vous implore? je ne vous demande que de vous aimer et d'être aimé de vous. Gloire, succès, prospérités, noms frivoles! celui qui vous aime ne voit au-dessus de lui que l'homme qui vous aime d'un plus grand amour; de plus heureux que lui, que l'homme qui trouve l'occasion de vous prouver son amour par de plus grands sacrifices. Victimes immolées à la divine charité, martyrs de Jésus-Christ, que j'envie votre sort, que mon sang aimerait à se confondre avec le vôtre! Ah, du moins, ô mon Dieu! si je ne meurs pas pour vous, que ma vie du temps devienne l'aurore et l'essai de la vie de vos élus dans l'éternité, dont l'unique occupation sera de vous aimer, l'unique félicité d'être aimé de vous. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour le mardi de la première semaine de Carême.

SUR LA PRIÈRE.

Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis (*Joan.*, XVI, 23.)

Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous le donnera.

Après une promesse aussi authentique, que devons-nous faire? si ce n'est de lever, avec confiance, nos mains vers le ciel, pour obtenir les grâces qui nous sont préparées. Dans notre esprit, que d'erreurs et de ténèbres; dans notre cœur, que d'inconstance et de cupidité; dans nos diverses situations dans le monde, que de piéges et que d'écueils! Cependant, environnés de tant de périls, hommes insensés, nous mettons le comble à nos malheurs par notre indifférence; nous fuyons, nous profanons l'asile que nous ouvre la Providence; nous ne prions point, ou nous prions mal.

Or, afin de remédier à ce double désordre, j'entreprends aujourd'hui de vous exciter à prier, de vous instruire à prier : de vous exciter à prier en vous montrant la nécessité de la prière; de vous instruire à prier en vous traçant l'art et les lois de la prière, ou plutôt, c'est à votre cœur que je vous renvoie; qu'il parle; vous n'avez point besoin d'autre maître. Oui, chrétiens, si vous vous connaissiez, si vous sentiez l'étendue de votre misère, votre cœur vous engagerait à prier, votre cœur vous apprendrait à prier : je dis donc, si vous sentiez votre misère, vous aimeriez à prier; pourquoi? parce que le chrétien n'est faible et fragile qu'autant qu'il ne prie pas : c'est le sujet du premier point. Si vous sentiez votre misère, vous sauriez prier; pourquoi? parce que le chrétien ne prie mal qu'autant qu'il ne sent pas sa faiblesse et sa fragilité : ce sera le sujet du second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme n'est faible et fragile qu'autant qu'il ne prie pas, si les grâces, qui élèveraient l'homme au-dessus de sa faiblesse et de sa fragilité, sont attachées à la prière. Or je dis que la prière est un moyen certain, qu'elle est un moyen en quelque sorte, unique d'arriver à la grâce : moyen certain; Dieu ne refuse point la grâce à la prière; moyen unique; Dieu n'accorde ordinairement la grâce qu'à la prière : je dis plus, moyen si certain que Dieu se doit, en quelque façon, à lui-même de ne point refuser la grâce à la prière; moyen si unique que Dieu, d'après l'ordre qu'il a établi, et cette économie miséricordieuse et admirable qu'il met dans la distribution de ses bienfaits, se doit en quelque façon à lui-même de n'accorder la grâce qu'à la prière.

1° Dieu se doit en quelque façon à lui-même de ne point refuser la grâce à la prière; car, toute grande qu'est la grâce de Jésus-Christ, je soutiens, qu'entre cette

grâce et la prière, qui est-elle même le fruit de son inspiration, il y a une proportion, je ne dis pas de mérite, je dis de bienséance et de convenance. Comment? parce que si la grâce est ce qu'il y a de plus précieux dans les trésors du ciel, la prière est ce qu'il y a de plus pur, de plus saint dans les hommages de la terre; parce que si Dieu n'agit jamais davantage en père, que quand il verse sur nous les richesses de sa grâce, jamais Dieu n'est plus adoré en Dieu que lorsque nous lui offrons le tribut de nos prières.

Vous le savez: ce qui distingue, ce qui caractérise le souverain pouvoir des princes, c'est de rassembler autour d'eux les vœux et les espérances des peuples. Attendre son bonheur de leurs bienfaits, n'est-ce pas, tout hommes qu'ils sont, en faire des dieux? Le roi, que le ciel met en état de distribuer les plus grandes fortunes, est le plus grand roi; et pour déterminer les limites d'un empire, la raison compte, non ce que le monarque a de sujets, mais combien il peut faire d'heureux. Maintenant si la bonté facile à exaucer les désirs timides se trouve jointe au pouvoir de les satisfaire; lorsque nous implorons les grâces du maître, nous ajoutons à l'hommage du respect, l'hommage de la confiance, bien plus touchant, bien plus flatteur, puisqu'il est l'hommage du cœur.

Or ce culte, que les empressements de la cupidité rendent aux dieux de la terre, n'est que l'ombre, que l'image du culte, que les gémissements de l'humble prière rendent au Dieu du ciel: car, par la prière, j'entends une prière sainte et chrétienne; par la prière, que fais-je? j'apporte à Dieu un hommage qui ne peut être présenté qu'à Dieu. Je m'explique: par la confiance qui anime ma prière, j'adore l'amour de Dieu; mais un amour qui ne peut être qu'en Dieu, c'est-à-dire un amour souverainement pur et désintéressé. Les hommes les plus généreux donnent-ils? ils ne savent que payer: si ce n'est pas ce qu'ils ont reçu de services, ou ce qu'ils espèrent de reconnaissance; c'est du moins le soin que l'on prend, le talent qu'on a de leur plaire. Les grâces sont si rarement pour ceux qui n'y ont d'autres droits que leurs malheurs! ah! je sais qu'auprès de Dieu la prière qui demande les grâces tient lieu du mérite nécessaire pour les obtenir.

Par la confiance qui anime ma prière, j'adore l'amour de Dieu; mais un amour qui ne peut être qu'en Dieu, c'est-à-dire un amour véritablement prévenant: dans le monde il en coûte quelquefois davantage pour parvenir à solliciter les grâces que pour les obtenir. On ne perce qu'avec bien des efforts la foule qui se presse dans le temple de la fortune; si une main propice ne vous ouvre la route, toujours loin du sanctuaire, vous perdrez des vœux qui ne vont point jusqu'à la divinité que vous invoquez; la disgrâce est donc sans ressource lorsqu'elle vous laisse sans protecteur: aussi, lorsque vous serez exaucé, comptez que le véritable auteur du bienfait n'est pas plus celui qui l'accorde que celui à qui vous devez d'avoir été admis à le demander. Or, ma confiance rend à Dieu l'hommage d'une confiance plus libre, plus soutenue: une parole, un soupir, le désir le plus léger, un désir dans sa naissance, un désir que nous ne sentons pas encore parfaitement développé dans notre cœur; je n'en doute point, il a déjà passé dans le cœur de Dieu: *Præparationem cordis eorum audivit auris tua.* (*Psal.* X, 17.)

Par la confiance qu'anime ma prière, j'adore l'amour de Dieu, mais un amour qui ne peut être qu'en Dieu, c'est-à-dire un amour constant et de tous les moments. La continuité des vœux fatigue l'homme le moins avare de ses grâces. Pour demander sûrement, il faut demander rarement. Les craintes de déplaire, de rebuter, ces craintes qui font le plus cruel outrage qu'on puisse faire à une âme noble et tendre, elles ne déconcertent point la paix, la sécurité de ma prière. Ah! puis-je l'ignorer? Loin de reprocher qu'il a trop donné, Dieu ne se plaint que de ce qu'on ne demande pas assez: *Qui enim habet, dabitur illi.* (*Marc.*, IV, 25.)

Par l'objet et l'étendue de ma prière, j'adore la puissance de Dieu, mais une puissance qui ne peut convenir qu'à Dieu. En effet, lorsque je prie en chrétien, qu'est-ce que je demande? Je demande ce que tous les hommes réunis sont incapables de donner: les biens solides et intérieurs, la justice, la sagesse, la probité, la pudeur, la foi, la charité, ces biens purs et sans mélange, qui ne sont à redouter ni pour la paix, ni pour l'innocence du cœur; ces biens de raison et de vertu qui commencent notre bonheur dans le temps, qui l'achèveront dans l'éternité.

Par la soumission et la tranquillité qui accompagnent ma prière, j'adore la sagesse de Dieu, mais une sagesse qui ne peut être que la sagesse de Dieu. Les hommes aiment trop où ils n'aiment pas assez, ils outrent l'indulgence ou la sévérité; dans les transports de leur aveugle tendresse, plus jaloux du plaisir de vous plaire que touchés de la satisfaction noble et vertueuse de vous devenir utiles, ils se prêteront à vos caprices les plus déraisonnables, peu inquiets si la suite des événements ne vous forcera point à détester leur fatale complaisance. Bien différent de ces hommes faibles ou perfides, Dieu rejette nos prières pour les mieux exaucer, en substituant aux biens frivoles que lui demande notre folle cupidité, les biens véritables que son amour sage et éclairé lui demande pour nous. Tranquille donc, sans agitation, sans murmure, je lui abandonne ma destinée, persuadé que son amour n'est pas moins amour lorsqu'il refuse que lorsqu'il accorde.

Qu'est-ce donc, encore une fois, qu'est-ce qu'une prière chrétienne? C'est un hommage par lequel Dieu est adoré en Dieu, un hommage par lequel j'adore toutes les perfections de Dieu, sa puissance, sa sagesse, sa justice,

son amour, sa providence, son indépendance, sa grandeur, sa majesté; c'est un hommage qui dans un seul acte de religion réunit toutes les vertus de la religion : il réunit la foi, on étend ses désirs au delà des biens que l'on voit; la charité, on commence d'aimer, et on demande d'aimer davantage; l'espérance, on se repose sur les promesses de Dieu; l'humilité, on avoue son néant et sa faiblesse; la soumission, on fait plier les vivacités de l'amour-propre sous l'autorité du souverain maître qui tient en sa main les moments de donner et de refuser. Qu'est-ce que la prière? C'est un hommage qui, selon la remarque de saint Clément d'Alexandrie, approche de ce qu'il y a de plus excellent dans l'adoration la plus parfaite et dans le sacrifice; car en quoi consiste le prix, le mérite du sacrifice? En ce qu'il est une protestation du souverain domaine de Dieu et de la dépendance de la créature. Or, c'est surtout dans la prière que l'homme prononce qu'il doit tout à Dieu, qu'il espère, qu'il attend tout de Dieu, que Dieu est tout, que l'homme n'est rien. Par conséquent, conclut ce Père, on ne peut contester à la prière d'être un sacrifice, et d'être un des plus saints, des plus nobles sacrifices que l'homme puisse offrir à Dieu, lorsque l'homme n'offre que lui-même : *Deum precibus honoramus et hoc est sanctissimum sacrificium.*

Grand et puissant motif d'espérance! En priant je fais une des choses les plus dignes de Dieu que puisse faire un homme éclairé par la grâce. En priant, tout pécheur que je suis, je rends à Dieu un hommage de tout l'homme, et de tout ce qui est dans l'homme; par conséquent un hommage qui intéresse Dieu, et tout ce qui est en Dieu, à ne pas rejeter mes prières; un hommage en vertu duquel, je le sais, Dieu ne doit rien à ma prière, mais un hommage en vertu duquel Dieu se doit en quelque façon à lui-même de ne refuser rien à ma prière. Après cela, chrétiens, serons-nous surpris, lorsque nous parcourons les monuments sacrés, de n'y lire que l'histoire du pouvoir et des succès de la prière; de voir de siècle en siècle les hommes disposer à leur gré des trésors de la nature et de la grâce : au premier son de leur voix, les astres donnent et retirent leur lumière; le soleil suspend et change sa course; la mer ouvre et referme ses abîmes; les tombeaux reçoivent et rendent les dépouilles de la mort; les tempêtes s'élèvent et se dissipent; la gloire des empires périt et renaît; la victoire abandonne et suit les armées; le ciel toujours souple et docile respecte les ordres de la terre.

Providence de mon Dieu, que vos voies sont sages et qu'elles sont aimables! Si l'homme trouvait tout en lui-même, quel abîme d'orgueil et de présomption; si l'homme était abandonné à lui-même, quelle source d'égarement et de corruption! vous avez su le sauver en même temps des vices de son esprit et des vices de son cœur.

Que l'esprit vain et frivole, que le prétendu philosophe qui ne vous connaît pas, Seigneur, n'ose espérer de la prière tant de prodiges et de miracles. Ah! il juge votre cœur par le sien. Pour nous qui savons que vos dons, vos bienfaits n'attendent que le moment, que l'occasion de s'épancher sur nous; comment douterions-nous de la force et de l'efficace de la prière? L'homme, en priant, vous donne tout ce qu'il peut vous donner; comment n'obtiendrait-il pas par la prière tout ce que vous pouvez accorder? Du sein de sa misère il criera donc vers vous, il priera, et qui résistera à sa prière?

Sera-ce l'arrangement primitif de la nature? A la prière de Moïse, je vois la mer laisser un libre passage aux enfants d'Iraël, et ensevelir dans ses flots la puissance de l'Egypte. A la parole de Josué les remparts de Jéricho tombent, le Jourdain retient ses eaux, le soleil arrête sa course. Je vois Samuel faire gronder dans les airs les tonnerres destinés à le venger des mépris de l'Israël ingrat et volage. Elie parle aux éléments en souverain, écarte et rassemble les nuages, consume la terre par un souffle brûlant, et la ranime par des pluies fécondes.

Sera-ce la puissance des peuples conjurés? Armé de la prière, Ezéchias porte le ravage et la désolation dans l'armée de Sennachérib. Couvert du bouclier de la prière, Israël se joue des projets sanglants d'Antiochus et de Nicanor. Guidé par la prière, Judas Machabée dissipe les ligues fatales de l'Egypte et de la Syrie.

Sera-ce la grandeur, la difficulté des entreprises? La prière pénètre partout, elle obtient tout : elle pénètre dans les entrailles de la terre pour sauver Daniel de la fureur des lions; dans l'abîme de la mer pour préparer un asile à Jonas; dans la fournaise de Babylone pour défendre les adorateurs du vrai Dieu contre l'activité des flammes. Elle pénètre dans le sein des tombeaux, pour rappeler à la vie le fils de la veuve Sarepta; elle pénètre dans les prisons pour rompre les chaînes de Manassès, et le replacer sur le trône de ses pères; elle pénètre dans le cœur des rois pour changer leurs desseins et désarmer leur colère. Esther, craintive et désolée, vient apporter à Dieu des soupirs qu'une loi sévère lui défend de porter aux pieds du trône. Esther parle à Dieu, Dieu parle à Assuérus, et le cruel Aman paye de son sang les projets et les complots sanguinaires qu'il avait formés : elle pénètre dans les tribunaux pour confondre l'imposture et démasquer la calomnie. Susanne est condamnée par tout un peuple, il ne lui reste que son innocence mal connue et ses larmes qu'on daigne à peine apercevoir. Susanne prie, un prophète divinement inspiré déchire le voile que l'adroite perfidie avait jeté sur sa vertu; sa pudeur vengée triomphe et de l'audace qui avait vainement tenté de la séduire, et du mensonge qui n'avait que trop réussi à l'obscurcir. La prière surtout, la prière pénètre jusque dans le cœur de Dieu. Elle parle, elle est exaucée.

Cherchez et vous trouverez; demandez et vous recevrez : *Petite, et dabitur vobis; quærite, et invenietis.* (*Matth.*, VII, 7.)

L'homme, en vous priant, ô mon Dieu, ne fait qu'obéir à votre inspiration : comment n'obtiendrait-il pas ce que vous l'excitez à vous demander? Faibles et dépendants par nous-mêmes, nous devenons à quelques égards maîtres de tout par la prière. Le ciel irrité se prépare-t-il à ouvrir les trésors de sa fureur? Priez. Achab, l'ennemi des prophètes, le persécuteur des saints, ce roi impie, dont l'Ecriture dit que de tous les rois qui furent assis sur le trône d'Israël, aucun ne le déshonora par tant d'abominations. Achab prie; la foudre, prête à tomber sur sa tête criminelle, sera réservée à sa postérité; il en coûtera moins à Dieu de dissimuler l'outrage de tant de scandales, que de résister aux gémissements de l'humble prière. Ninive oppose la voix de ses prières à la voix de ses iniquités; Ninive, condamnée à servir d'exemple des vengeances célestes, devient le monument le plus illustre des miséricordes de Dieu. Etez-vous dans les ténèbres de l'erreur, ou dans les égarements du péché? Priez. Les vœux de Corneille sont montés jusqu'au ciel, et lui ont apporté les lumières de l'Evangile. La femme de Samarie demande au Sauveur cette eau de la grâce qui purifie le cœur, et son cœur renonce aux charmes de la volupté, il n'est plus sensible qu'aux attraits de la vertu.

Commencez-vous à marcher dans les voies de la pénitence? voulez-vous regagner le cœur de Dieu et lui rendre le vôtre? Priez. Le silence de la femme adultère a été entendu de Jésus-Christ; ses péchés sont oubliés; libre de crainte pour le passé, il ne lui reste que de se précautionner contre l'avenir.

Etes-vous agités par les mouvements séditieux d'une cupidité rebelle? Priez avec les disciples; le calme succédera à la tempête; les flots des passions mutinées s'abaisseront, et, dans le silence des sens, votre âme n'entendra que la voix de la grâce.

Votre courage chancelle-t-il dans une occasion délicate? Priez. Judith sent le trouble et la frayeur s'emparer de son âme; Judith invoque le Dieu de ses pères, sa main s'affermit, et sous ses coups tombent, avec la tête d'Holopherne, l'orgueil des Assyriens et les alarmes du peuple saint.

Les fureurs de la Synagogue commencent d'ensanglanter le berceau de l'Eglise; les premiers chrétiens n'osent se promettre de leur faible constance l'audace intrépide qui fait les martyrs; ils la cherchent, ils la trouvent dans leurs prières. Dès qu'ils ont prié, chaque chrétien devient un héros qui fait trembler à son tour la Synagogue, et lui rend plus de craintes qu'il en a reçu.

Etes-vous prêt à succomber sous le poids de vos disgrâces? Priez. La prière guide les pas de Jacob fuyant la colère d'Esaü; la prière défend les jours de David contre la haine jalouse de Saül; la prière sèche les larmes d'Anne par la naissance de Samuel; la prière arrache Lazare aux ombres du tombeau. Que dis-je? Ce ne sont là que les moindres prodiges qu'opère la prière; les miracles qui changent l'ordre de la nature ne sont rien auprès des miracles qui changent la pente et les inclinations du cœur. Priez, tel qu'une Thérèse, un Xavier, la croix de Jésus-Christ fera vos délices : riche dans l'indigence, heureux dans les larmes, homme vous souffrirez, chrétien vous aimerez à souffrir.

Cessons donc, s'écrie saint Chrysostome, cessons d'imputer nos chutes et nos égarements au malheur de notre origine : n'accusons que notre sommeil et notre indolence. Il est vrai que vous ne péchez que parce que vous êtes faible et fragile, mais il n'est pas moins vrai, reprend saint Chrysostome, que vous n'êtes faible et fragile, que parce que vous ne priez pas. Priez : la prière ôtera à la prospérité le poison de la séduction; à l'adversité l'amertume de ses regrets; au monde le charme de son imposture; à l'enfer le succès de ses prestiges; à la volupté la perfidie de ses attraits; à la piété ses ennuis, ses dégoûts, ses sécheresses. Priez, la prière ôtera à votre esprit ses doutes et ses incertitudes; à votre imagination ses songes et ses fantômes; à votre raison ses fausses lueurs et son indocilité; à votre cœur ses variations et son inconstance; à votre humeur ses saillies et ses impétuosités; aux diverses situations, dans lesquelles vous vous trouvez, leurs périls et leurs écueils. Priez : si vous savez prier, vous savez tout; si vous savez prier, vous obtiendrez tout. Non-seulement Dieu vous permet, il vous ordonne de croire qu'il ne vous manquera que ce que vous aurez négligé de demander : *Credite quia accipietis.* (*Marc*, XI, 24.) Priez : Dieu ne refuse point, il se doit en quelque façon à lui-même de ne point refuser la grâce à la prière. Mais Dieu n'accorde, Dieu se doit, pour ainsi dire, à lui-même de n'accorder la grâce qu'à la prière.

2° Oui, chrétiens, il convenait à la dignité, à la majesté du Dieu suprême d'attacher la grâce à la prière. Je le sais, Dieu pouvait répandre sur nous ses bienfaits sans attendre nos vœux et nos désirs, comme il pouvait nous placer dans le ciel sans attendre le mérite de nos œuvres.

Vérité incontestable, remarque saint Augustin, si vous ne considérez Dieu que du côté du pouvoir et de l'indépendance. Alors maître de lui-même et de ses dons, il est libre de disposer, ainsi qu'il lui plaît, et des grâces qui font les justes sur la terre, et des grâces qui font les heureux dans le ciel. Mais, ajoute ce saint docteur, sa sagesse peut tout sur ce pouvoir auquel rien ne résiste; l'action de Dieu ne trouve point d'obstacles; mais de quelque manière que Dieu agisse, Dieu se doit de n'agir qu'en Dieu. Or, qu'est-ce qu'agir en Dieu? C'est imprimer à ses voies le sceau, le caractère

de ses perfections adorables, toutes réunies dans la même action ; en sorte que les prodiges de son amour le plus tendre portent les marques de sa grandeur, de sa justice, de sa sagesse, et que dans les rigueurs de sa colère la plus sévère, on aperçoive au moins l'ombre, le mélange de ses miséricordes ; en sorte que la perfection qui brille avec le plus d'éclat n'efface point les autres perfections : de là, et c'est le plan arrêté dans les décrets de Dieu ; de là, le bonheur qu'il promet comme père, il le fait dépendre de la soumission qu'il exige comme maître; son amour éprouve le nôtre avant que de le récompenser, et ses élus achètent les biens qu'ils espèrent par le sacrifice des biens qu'ils possèdent, afin que leur félicité soit tout à la fois un bienfait qu'ils ne doivent qu'à la bonté de Dieu, et une couronne que la justice de Dieu doit à leur mérite : *Corona justitiæ.* (II *Tim.*, IV, 8.) De là dans l'économie et la dispensation de ses grâces, quelque vif, quelque rapide que soit le penchant qui le porte à les répandre sans mesure, ces grâces que sa miséricorde prodigue à ces hommes qui ne les méritent pas, à ces hommes incapables de les mériter, il est de sa grandeur et de sa sagesse de ne les accorder qu'à des hommes ardents à les souhaiter, empressés à les demander. C'est la décision de saint Augustin : *Deus dare vult, sed non dat nisi petenti, ne det non cupienti.* Sans cela les grâces seraient exposées à tomber; elles tomberaient dans des âmes trop peu éclairées pour en démêler le principe, dans des âmes superbes dont l'orgueilleuse présomption oserait s'attribuer les dons les plus précieux de l'Esprit-Saint. Ainsi, au lieu de faire des hommes reconnaissants, le ciel ne ferait que des ingrats ; la grâce destinée à nous ôter nos vices serait l'écueil de nos vertus, et plus Dieu donnerait, moins il recevrait. Par conséquent, pour rendre la distribution de la grâce glorieuse à Dieu et digne de Dieu, il faut, dit saint Augustin, il faut, d'après le plan général que Dieu s'est fait de montrer sa sagesse, il faut que ces grâces qui devancent tout mérite d'action soient devancées par le mérite de nos prières : *Deus dare vult...*

Est-ce donc que la grâce n'est pas purement gratuite ? A Dieu ne plaise, chrétiens, que j'attaque le fondement solide et inébranlable de notre religion sainte! Je reconnais, vous devez reconnaître avec moi, que le juste doit à la grâce la justice, et les prémices de la justice ; que la grâce produit tous les mérites, et qu'elle n'en suppose aucun. Mais je soutiens, avec saint Augustin, que cette nécessité de la prière, pour obtenir la grâce, n'ôte rien à la gratuité de la grâce. Afin de le concevoir, distinguez avec le saint Docteur, la grâce de la prière, et la grâce qui nous est donnée par la prière. La grâce de prier est une grâce qui prévient le désir, qui forme le désir, qui inspire le désir ; la grâce de faire le bien, de persévérer dans le bien, est une grâce attachée, réservée à nos désirs ; il est donc une grâce qui ne dépend pas de nos prières, c'est la grâce de la prière ; il est une grâce qui dépend de nos prières, c'est la grâce du combat et de la victoire. Dieu nous donne donc d'abord de prier, ensuite il nous accorde ce que nous lui demandons par nos prières : *Constat Deum alia non orantibus, alia non nisi orantibus præparasse.*

Or, de là deux conclusions. Première conclusion : La prière même est une grâce ; donc, pécheurs comme nous sommes, toutes les grâces que nous recevons par la prière sont pleinement et parfaitement gratuites dans leur principe. D'ailleurs Dieu ne doit rien à la prière du pécheur ; ce qu'il peut devoir à la prière du juste n'est que la suite de la justice même qu'il lui a conférée ; c'est donc tout au plus ses propres dons qu'il couronne en exauçant le juste, et, en écoutant la prière du pécheur, c'est sa miséricorde qu'il déploie : donc établir la nécessité de la prière pour arriver à la grâce, ce n'est point affaiblir la gratuité de la grâce. Seconde conclusion : Les grâces sont attachées à la prière ; donc ces grâces que Dieu répand sur des hommes qui ne les méritent pas, il ne les accorde point à des hommes qui ne les demandent pas ; donc ces grâces que Dieu donne en père tendre, il est vrai cependant qu'il ne les donne qu'en maître sage et éclairé ; donc Dieu ne pouvait choisir pour la distribution de sa grâce un ordre, un plan, où fussent mieux réunis tous les droits de sa grandeur, de son indépendance, de sa sagesse, de sa miséricorde, que d'attacher la grâce à la prière. Donc, en quelque état que l'homme fût placé, Dieu se devait en quelque façon à lui-même d'attacher la grâce à la prière. Oserais-je le dire, Dieu se le doit encore davantage, si l'on considère l'homme sous l'économie de l'Evangile.

Ici, mes chers auditeurs, oubliez, si vous le voulez, ce que vous venez d'entendre sur la nécessité de la prière. Il s'agit de remonter aux premières, aux plus profondes sources de la religion ; de vous développer cet abîme des miséricordes du Seigneur, qu'il lui a plu de nous révéler par Jésus-Christ. Appliquez-vous : plus vous entrerez dans les voies de la grâce, plus vous serez convaincus que vos destinées éternelles dépendent de la prière. Le péché d'un seul homme devenu le péché de tous les hommes, c'est la base sur laquelle repose l'édifice de la foi. N'attendez pas que je m'arrête à vous dépeindre les malheurs dont un moment a rempli tous les peuples et tous les âges. Ah ! chrétiens, ce mystère si impénétrable de la chute et de la dégradation de la nature humaine, il vous est presque aussi impossible de l'ignorer que de le comprendre.

De là la nécessité d'une loi pour réparer les ruines, les débris de notre raison, pour rappeler au dedans de nous la vérité fugitive, pour nous guider dans les sentiers

de la vertu devenus trop sombres, trop obscurs.

De là la nécessité encore plus pressante d'une grâce d'attrait; d'une grâce de sentiment pour ranimer la droiture primitive, pour combattre les passions vicieuses par des affections pures et chastes. Car en vain la loi parle à l'esprit, si la grâce ne parle au cœur. La loi, dit saint Augustin, ne donne que la connaissance, la grâce donne le pouvoir; la loi nous montre ce que nous devons être, la grâce nous donne de devenir ce que nous ne sommes pas. De là la nécessité d'un Dieu sauveur, d'un Dieu réparateur, d'un Dieu médiateur, pour nous mériter la grâce, pour nous obtenir la grâce.

Mais quelle est, quelle doit être cette grâce dont nous enrichira le Dieu sauveur? Voici ce qu'il importe de comprendre. Elle est, elle doit être une grâce propre à nous retirer de nos malheurs, sans nous exposer à tomber dans le précipice par cet esprit d'orgueil qui a perdu les enfants en perdant le père. Donc il faut que la grâce du Dieu médiateur soit une grâce qui relève l'homme, et qui l'humilie en le relevant; une grâce qui ôte à l'homme sa faiblesse, et qui la lui fasse sentir; une grâce avec laquelle l'homme puisse tout, et qui lui apprenne que sans elle il ne peut rien dans l'ordre du salut; une grâce qui, tenant l'esprit fermé aux songes d'une folle présomption, et le cœur ouvert à la tendre reconnaissance, force le juste le plus accompli, le Docteur des nations, le vase d'élection, de s'écrier que tout ce qu'il est, il ne l'est que par la grâce : *Gratia autem Dei sum id quod sum.* (I *Cor.*, XV, 10.) Or, pour assurer à sa grâce ce caractère d'une grâce surnaturelle, d'une grâce étrangère à l'homme, qu'a fait Jésus-Christ? Saint Augustin nous l'apprend dans ces paroles qui renferment la substance de la foi chrétienne, par rapport au dogme de la grâce : ***Nous croyons que personne n'arrive au salut, si Dieu ne l'appelle; nous croyons que, après avoir été appelé, personne ne fait ce qui est nécessaire au salut, si Dieu ne l'aide par sa grâce; nous croyons que personne ne doit compter sur la grâce du salut, s'il ne la demande par la prière.*** Remarquez cet enchaînement des voies du Dieu Sauveur. L'homme n'arrive à la vertu que par la grâce, l'homme n'arrive à la grâce que par la prière. Espérer des vertus surnaturelles sans la grâce, c'est attendre de soi-même ce qu'on n'y trouvera pas; espérer des grâces sans la prière, c'est attendre de Dieu ce que, dans le plan ordinaire de sa providence, on ne recevra pas.

Sage et merveilleuse économie de la grâce! Ainsi l'homme aura le mérite de ses vertus, Dieu en aura la gloire. En effet, si pour recevoir la grâce il ne fallait point sortir hors de nous par la prière, nous pourrions nous attribuer nos victoires, confondre ce qui est de Dieu et ce qui est de nous. Mais une grâce qui ne vient point si on ne l'appelle par la prière, qu'est-elle, que peut-elle être, qu'une grâce qui n'est ni de moi ni à moi? Par conséquent qu'est-elle, que peut-elle être, qu'une grâce qui, au moment qu'elle m'enlève au-dessus de moi-même, m'instruit à gémir, à trembler sur moi-même.

Ainsi vous l'avez voulu, ô mon Dieu! qui connaissez la faiblesse orgueilleuse du cœur humain; vous avez voulu que l'aveu même de notre misère devînt le principe de la force et du courage dont nous avons besoin. Dans les projets d'ambition et de fortune, souvent l'audace supplée au génie; le sage qui pense modestement demeure au-dessous de ses talents parce qu'il les ignore. Le présomptueux peut beaucoup, parce qu'il se croit capable de tout : en mille rencontres la persuasion de son mérite lui tient lieu de mérite, et il réussit, parce qu'il a la témérité d'entreprendre. Devant vous, Seigneur, la vertu eût-elle été victorieuse des épreuves les plus difficiles, des combats les plus multipliés; s'il lui arrive de se glorifier de ses triomphes, une triste expérience ne tardera pas à la détromper : de honteux égarements lui apprendront que quand il vous plaît de retirer votre bras, le plus grand saint n'est qu'un homme, quelquefois le plus faible des hommes. Pour l'humble de cœur qui invoque votre nom, ô mon Dieu! il bravera les tempêtes; les cèdres du Liban tomberont autour de lui, il ne sera point entraîné par leur chute; dès qu'il avoue qu'il ne peut rien, de quoi n'est-il pas capable?

Maxime décisive dans l'affaire du salut. Le premier homme l'oublia, il périt. Exposés à nous égarer après lui dans les routes de l'orgueil et de l'ingratitude, afin de nous préserver d'un écueil si funeste, il faut que la grâce du Dieu médiateur porte si clairement l'empreinte d'une grâce qui n'est point de nous et à nous, qu'aux autres vertus elle ajoute nécessairement la reconnaissance et l'humilité.

Or, je le répète, point de grâce en un sens plus marquée au sceau d'une grâce étrangère à l'homme, qu'une grâce que l'homme ne recevra que par la prière : Pourquoi? C'est que par la demande même il reconnaît son besoin. Par conséquent, dans le plan de l'Evangile, non-seulement la prière doit être la grâce commune, la grâce universelle, la grâce source ordinaire des grâces; mais cette grâce commune, cette grâce universelle, doit être, si j'ose le dire, la grâce propre de l'Evangile.

Le prophète l'avait compris, lorsque, pour annoncer les trésors de miséricorde dont le Dieu Sauveur enrichirait la terre, il disait que le médiateur de la nouvelle alliance répandrait l'esprit de grâce et de prières sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem : *Spiritum gratiæ et precum.* (*Zachar.*, XII, 10.) Prophétie qui se vérifia dès les premiers jours de l'Eglise naissante. En devenant chrétien, on devenait homme de prière : *Erant perseverantes unanimiter in oratione.* (*Act.*, I, 14.) Et parce que, loin de regretter le temps qu'ils donnaient à la

prière, les chrétiens ne regrettaient que les moments qu'ils ne pouvaient lui donner, l'amour de la prière ne tarda pas à peupler les déserts. Le silence des bois et des forêts fut troublé par les soupirs de la prière; les antres profonds, les cavernes sauvages couvrirent de leur ombre ces anges de la terre, qui pouvaient dire avec l'Apôtre, que leur esprit et leur cœur habitaient déjà dans le ciel : *Nostra autem conversatio in cœlis est.* (*Philip.*, III, 20.) Et parce que bientôt les déserts les plus vastes ne suffirent point à contenir la foule qui s'y rendait de toutes parts, l'amour de la prière sut se faire des solitudes dans les villes; il ouvrit le sein de la terre, il y jeta les fondements de ces saints asiles, où la ferveur qui se plaît dans le recueillement vit au milieu des hommes et les ignore.

Et parce que la grâce qui appelle les uns à fuir le monde, retient les autres dans le monde, les chrétiens du siècle ne furent pas moins des hommes de prières que les chrétiens du désert. Jusque dans les palais des empereurs et autour du trône, la prière fit entendre sa voix et ses cantiques. La cour des césars eut ses Antoines, ses Hilarions qu'elle pouvait opposer aux solitaires de l'Egypte et de la Thébaïde. Alors donc, elle était vraie dans toute son étendue, la parole de saint Augustin, que la terre entière n'est qu'un temple, qu'une maison d'adoration et de prière : *Omnis locus, oratorium.* Alors tout état, toute condition regardait la prière comme une de ses obligations les plus essentielles. On savait que la prière est un moyen certain, un moyen presque unique d'arriver à la grâce; on savait que par la prière on obtient tout, que sans la prière on ne doit rien attendre; on savait que Dieu se doit, en quelque façon, de ne point refuser la grâce à la prière, de n'accorder la grâce qu'à la prière; on le savait, et pouvons-nous l'ignorer, si nous n'ignorons pas notre religion?

Je reprends donc, et raisonnant sur les principes que je viens d'établir, je dis, nécessité absolue et indispensable de la prière: pourquoi? Parce que l'esprit de l'Evangile de Jésus-Christ est un esprit de prière; la grâce de l'Evangile de Jésus-Christ une grâce de prière. Par conséquent tout chrétien, en qualité de chrétien, est ou doit être un homme de prière. Son engagement au christianisme est un engagement à la prière; sa vocation à la foi, une vocation à la prière : par conséquent encore, négliger la prière, abandonner la prière, c'est, dans la pratique et la conduite, sortir des voies de l'Evangile de Jésus-Christ, se séparer du corps mystique de Jésus-Christ, se retrancher soi-même de l'Eglise de Jésus-Christ, renoncer en quelque façon à être chrétien et à le paraître.

Nécessité de prier : pourquoi? Parce que dans l'ordre constant établi pour la distribution des grâces du Dieu sauveur, hors la grâce de la prière, qui est indépendante de la prière, comme étant, dit saint Prosper, le principe de la prière, il est incontestable que la prière est le moyen efficace et universel par lequel Jésus-Christ a déterminé de nous conduire au salut. Par conséquent, abandonner la prière, c'est, négligeant une seule grâce, se priver de toutes les grâces du salut.

Nécessité de prier : pourquoi? Parce que, non-seulement les autres grâces coulent de la source de la prière, mais la grâce de la prière est quelquefois l'unique grâce que Dieu nous offre. Prenez garde, il est des moments d'épreuves destinées à nous inspirer l'humilité; il est des tentations si violentes, des habitudes devenues si dominantes, si impérieuses; il est des punitions, des situations d'aveuglement et d'endurcissement, qui ne laissent que la force de gémir, de demander, de supplier. Alors la grâce nous manque, et elle ne nous manque pas, nous pouvons résister, et nous ne le pouvons pas; nous ne le pouvons pas, parce que la grâce de combattre et de vaincre n'est pas au dedans de nous : nous le pouvons, parce que nous avons la grâce de la prière qui nous mènerait à la grâce de la résistance et du triomphe. Pécheur, dit saint Augustin, vous cherchez l'excuse de vos péchés dans les profondeurs du mystère de la grâce. Voici ce qui suffit à vous condamner : *Semel accipe et intellige.* Il est vrai que personne ne vient à Jésus-Christ, s'il n'est attiré par la grâce. Or, est-il vrai que la grâce ne vous attire pas? Priez : vos prières attireront la grâce : *Nemo venit, nisi tractus. Non traheris? ora ut traharis.* Profitez de la grâce que vous avez, vous obtiendrez la grâce que vous n'avez pas. Si une grâce vous manque, c'est que vous manquez à une autre grâce. Dieu veut donner, vous ne voulez pas demander : *Non traheris? Ora ut traharis.* Par conséquent négliger alors la prière, c'est nous priver de la seule grâce que Dieu nous donne en ce moment, et de toutes les grâces qu'il nous donnerait.

Nécessité de prier, pourquoi? Parce qu'entre toutes les grâces, il est une grâce, la plus importante de toutes, que nous ne recevrons que par la prière, j'entends la grâce de la persévérance finale. Le concile de Trente l'a décidé, le juste même n'a aucun droit à cette grâce. Cependant, reprend saint Augustin, cette grâce qu'aucunes vertus ne peuvent mériter, la prière peut l'obtenir. Ne cessez donc point, ajoute le saint docteur, ne cessez point de la solliciter par la ferveur de vos prières : *Ipsam debetis quotidianis orationibus poscere.* Souvenez-vous qu'à ce titre seul il vous est permis d'espérer que vous serez associé au peuple des élus : *atque hoc faciendo confidere non vos esse a prædestinationis populo alienos.* Par conséquent, se retirer de la prière, c'est s'ôter toute espérance d'arriver à cette grâce de la persévérance finale, sans laquelle nous nous rendons les autres grâces inutiles et funestes.

Continuons et ne nous lassons point d'approfondir cette instruction si importante. Nécessité de prier, nécessité, pour qui?

Pour tous les hommes ; les grâces de Jésus-Christ nous viennent par la prière. Or, tous les hommes, dit saint Paul, ont besoin de la grâce de Jésus-Christ, car tous les hommes sont faibles, et dans l'homme tout est faible, ses lumières, son esprit, sa raison, ses projets, ses résolutions, sa sagesse, ses vertus, son cœur surtout, son cœur, le centre, la source de toutes ses faiblesses. Par conséquent au dedans et hors de nous, tout nous avertit que, s'il se trouve un homme à qui la prière ne soit point nécessaire, ce ne peut être que l'homme qui aura cessé d'être homme.

Nécessité de prier, pour qui ? Pour le saint, pour le juste : il ne faut qu'un moment pour en faire un pécheur. La cendre, le cilice, les vertus de tant d'années n'ont pas toujours garanti les anges du désert. Malheur à qui oublierait ces fameux exemples de la fragilité humaine : sa piété fastueuse serait bientôt l'écueil de son innocence. Tout est à craindre pour qui ne craint rien. Pierre compta sur son courage, il négligea de prier, il méconnut, il désavoua son maître. Nécessité donc de la prière pour le juste. Par conséquent nécessité encore plus pressante pour le pécheur : si le juste ne se soutient que par la prière, comment le pécheur se convertira-t-il sans la prière? Avouons-le, c'est par l'oubli de la prière que commencent nos égarements ; par l'oubli de la prière que se consomme notre réprobation : on ne prie pas et on tombe ; on ne prie pas et on ne se relève point.

Nécessité de la prière, pour qui? Pour le chrétien, qui n'est chargé que de son propre salut; par conséquent nécessité encore plus pressante pour le lévite, le prêtre, le pontife, le prophète dévoué à l'instruction et à la sanctification des peuples. Le don de changer les âmes n'est point attaché aux efforts de notre faible génie; pour y réussir il faut un plus grand maître que nous. L'homme parle peut-être à l'esprit de l'homme; la grâce seule parle au cœur et le touche : or, la prière attire la grâce. Le véritable apôtre est donc moins celui qui sait parler de Dieu, que celui qui sait parler à Dieu : aussi, selon la pensée de saint Ambroise, est-ce à la prière de saint Etienne que l'Eglise doit saint Paul. Un soupir du martyr mourant fait ce que n'avait pu faire tout son zèle : par la grâce du ministère il n'avait point amolli des cœurs incirconcis; par la grâce de la prière il soumet les peuples et les nations; en donnant Paul à l'Evangile, il lui donne l'univers.

Nécessité de la prière, pour qui? Pour l'homme le plus obscur le plus séparé des hommes. L'esprit tentateur n'ignore point la route du désert. A l'ombre de cette roche aride, Jérôme retrouve tout ce qu'il a fui, le cirque, le théâtre, les délices de Rome, et peut-être ne fut-il jamais moins solitaire que dans les premières années de sa solitude? Nécessité donc de la prière, pour l'homme éloigné du monde, par conséquent, nécessité encore plus pressante pour l'homme du monde, à proportion de ce qu'il est plus engagé, plus élevé, plus puissant dans le monde, parce que les occasions sont plus fréquentes, les tentations plus délicates, les piéges plus multipliés ; parce que les devoirs sont plus importants, les obligations plus étendues, les chutes plus funestes, les vices plus scandaleux; parce que, dans le tumulte des affaires, l'esprit devient plus dissipé, la raison moins attentive, le cœur plus aisé à surprendre, la conscience moins exacte et moins vigilante. Ah! le religieux fervent, la vierge timide et craintive, le lévite, le prêtre enseveli à l'ombre du sanctuaire élèveront sans cesse vers le ciel la voix de leurs soupirs ! Ces saints asiles, où ne pénètre point la contagion du siècle, retentiront des gémissements de l'humble prière! et le mondain, que toutes les richesses de la grâce sauveraient à peine du naufrage, passera ses jours dans le sommeil d'une molle et indolente sécurité, comme s'il n'avait rien à craindre, comme s'il n'avait rien à demander !

Cependant, hommes faux et dissimulés, de ces embarras du siècle, de ces devoirs de l'état, et de la condition qui rendent la prière plus nécessaire, vous en faite un prétexte de ne point prier.

Vous n'avez pas le temps de prier, vous grands du monde! êtes-vous donc plus occupés, êtes-vous moins libres qu'un David et qu'un saint Louis sur le trône! Vous magistrats, vous guerriers, vous hommes publics, vous politiques, avez-vous donc plus d'occupations, plus d'embarras, plus de devoirs à remplir qu'un Samuel, qu'un Josué, qu'un Judas Machabée, qu'un Moïse, législateur et conducteur d'Israël, qu'un Joseph, et qu'un Daniel à la tête des empires? Vous femmes du monde, êtes-vous donc plus occupées qu'une Esther? Vous ouvriers évangéliques, vos soins, vos travaux sont-ils plus pénibles, plus multipliés que ceux d'un Elie, d'un Jérémie, d'un Paul, d'un Xavier? Vous savants, êtes-vous donc plus occupés qu'un Augustin et qu'un Jérôme? Or, ces grands hommes savaient trouver le moment de la prière, sans laisser échapper le moment qui décidait du sort des batailles et des empires, qui assurait la tranquillité et la félicité publique, qui confondait la science fastueuse du novateur et de l'impie.

Vous n'avez pas le temps de prier ; voulez-vous l'avoir? donnez à la prière le temps que vous prodiguez au jeu, aux spectacles, à la parure, à des conversations inutiles, à des amusements frivoles. Donnez à la prière le temps que vous livrez aux crimes et aux passions, à la satire, à la médisance, à des intrigues d'ambition et de volupté, à des projets de haine et de vengeance. Donnez à la prière le temps que vous ne savez ni perdre ni employer. Dans la vie la plus agitée, que de moments dont on cherche, dont on ne réussit point à remplir les vides, dont la durée pèse et fatigue, qui coulent sans occupations et sans plaisir! Ciel! on a le temps de s'égarer, de périr, on n'a pas le temps de se sauver! on a le temps de com-

mettre, de multiplier les péchés, on n'a pas le temps de les pleurer! on a le temps d'augmenter ses vices et ses passions; on n'a pas le temps d'en gémir et d'en demander le remède! on a le temps de se dissiper, de se distraire, le dirai-je? on a le temps de s'ennuyer, on n'a pas le temps de prier. Ensuite plaignez-vous de votre faiblesse et de votre fragilité! langage d'imposture. Si vous sentiez votre misère, vous aimeriez à prier, parce que le chrétien n'est faible et fragile qu'autant qu'il ne prie pas : j'ajoute, si vous sentiez votre misère, vous sauriez prier, parce que le chrétien ne prie mal qu'autant qu'il ne sent pas sa faiblesse et sa fragilité.

SECONDE PARTIE.

Nous prions et nous ne sommes point exaucés, parce que nous prions mal; c'est-à-dire, parce que nous prions sans ordre et sans règle, sans attention et sans recueillement, sans ferveur et sans désirs, sans courage et sans persévérance; parce que nos prières ne sont que des prières mondaines et profanes; que des prières dissipées et pleines de distractions; que des prières tièdes et languissantes; que des prières impatientes et promptes à se rebuter. Voulons-nous éviter tant de défauts qui rendent nos prières inutiles, souvent même funestes et coupables? descendons au fond de notre cœur, appliquons-nous à étudier, à connaître, à sentir notre misère, Je soutiens que ce sentiment mettra dans nos prières de l'ordre et de la règle, de l'attention et du recueillement, de la ferveur et des désirs, du courage et de la persévérance : notre prière deviendra une prière chrétienne et évangélique dans son objet; une prière ferme et constante dans son recueillement; une prière vive et fervente dans ses désirs; une prière humble et courageuse dans ses épreuves.

D'abord, pourquoi les prières évangéliques et surnaturelles, les prières de salut et de grâce sont-elles si rares parmi le peuple de Jésus-Christ? Pourquoi, à la honte et à l'opprobre de la religion, les prières mondaines et profanes, les prières de désirs et d'affections terrestres sont-elles presque les seules prières dont retentit le sanctuaire? Ne cherchons point ailleurs la cause de ce désordre que dans notre ignorance ou notre insensibilité par rapport à notre véritable misère; ou plutôt, reconnaissons qu'il vient de ce qu'il est en nous un fonds de misères dont nous ne sommes point assez touchés. Je m'explique : nous pouvons nous considérer ou dans l'ordre de la nature, ou dans l'ordre de la grâce, ou comme hommes ou comme chrétiens, ou pour le temps ou pour l'éternité. Or, qu'arrive-t-il? Parce que nous sommes trop hommes, nous sommes trop peu chrétiens; parce que les intérêts du temps épuisent notre sensibilité, l'intérêt de l'éternité tombe dans l'indifférence et l'oubli : de là s'agit-il des misères de cette vie mortelle? nous sommes prompts à les sentir, éloquents à les exagérer, timides à nous y exposer, vigilants à les éviter, impatients à les soutenir; de là dans les périls de la santé, de la fortune, ces craintes, ces désirs passionnés, ces mouvements tumultueux; de là, si la terre nous refuse du secours, nous le cherchons dans le ciel, nous prions, nous ne nous lassons point de prier; de là, au contraire, s'agit-il du salut? Toujours paisibles et tranquilles, il semble que nous n'ayons rien à craindre, rien à désirer. Prenez garde et concevez ma pensée; me préserve le ciel de condamner la confiance qui s'adresse au Seigneur dans les calamités de la vie. Je sais que sa miséricorde s'étend à tout, et qu'il n'est pas moins le dispensateur des prospérités du temps que l'arbitre du bonheur de l'éternité. Ce que je condamne, c'est ce renversement de l'ordre par lequel des intérêts moins pressants l'emportent sur des intérêts plus essentiels; car voici comme je raisonne : l'homme, considéré dans l'ordre de la nature, n'est qu'un faible roseau que le moindre souffle déracinerait : jeté comme au hasard dans une terre de tempêtes et d'orages, que deviendra-t-il si une main propice ne le soutient? Mais après tout, les infortunes de l'homme, considéré dans l'ordre de la nature, ne sont que dans le temps et pour le temps; il n'en est pas ainsi de l'homme considéré dans l'ordre de la grâce. Ses chutes et ses malheurs n'ont pour fin et pour terme que l'éternité; par conséquent notre misère réelle et véritable, notre misère intérieure consiste dans la faiblesse de l'homme considéré en vue du salut et par rapport au salut; par conséquent que sera une âme éclairée sur ses véritables intérêts? Les biens de l'éternité attireront ses premiers désirs; les périls de l'éternité produiront ses premières craintes; par conséquent elle mettra dans ses prières la règle que prescrit Jésus-Christ : si elle demande les biens du temps, elle ne les demandera qu'après les biens de l'éternité, que dans la disposition de les sacrifier aux biens de l'éternité; par conséquent encore, fidèle au précepte de Jésus-Christ, elle éprouvera Jésus-Christ fidèle dans ses promesses; elle obtiendra les biens du ciel et les biens de la terre : elle les obtiendra avec cette différence, que les biens du ciel, elle les obtiendra par la vivacité de ses désirs; que les biens de la terre, elle ne les obtiendra que par la modération de ses vœux et la pureté de ses souhaits : *Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* (*Matth.*, VI, 33.)

En effet, d'où vient que nos prières ne nous rapportent ordinairement ni les dons de la grâce, ni les dons de la fortune? c'est que nous demandons trop ceux-ci, nous ne demandons pas assez ceux-là; les biens de la terre on les veut d'une volonté pleine et entière, d'une volonté ferme et constante, d'une volonté déterminée à risquer tout, à tenter tout, afin d'y parvenir; les biens du ciel, on ne les veut qu'à demi, on les craint plus qu'on ne les souhaite. Où est-il le pé-

cheur, qui, comme Augustin, avant sa conversion, ne redoute point des lumières trop vives, des réflexions trop pénétrantes, des remords trop pressants, des terreurs trop impérieuses; une grâce trop prompte, trop rapide dans ses effets? Où est-il le pécheur qui prie souvent, et plutôt pour obtenir que pour se plaindre de n'avoir pas été exaucé? On veut les biens du ciel, on ne les veut qu'avec des choses qui leur sont opposées; l'humilité avec les succès de l'ambition; le détachement avec le faste de l'âme, avec la douceur des liaisons les plus tendres; le recueillement, avec la dissipation des intrigues et des manéges politiques; l'amour de Dieu avec toute la paix, tout le sommeil de l'amour-propre; la charité du prochain avec les amusements de la satire et de la médisance; la ferveur du désert avec les prospérités de la cour: on veut les biens du ciel, on ne les veut que par effort, par réflexion; on se commande de les vouloir plutôt qu'on ne les veut. Dans les prières pour la terre, c'est donc le désir qui s'exprime, c'est le cœur qui parle; dans les prières pour le ciel, c'est l'esprit seul qui souhaite, c'est la raison seule qui prie. Or, le cœur est toujours vif et empressé; la raison froide, sèche et aride: ainsi on ne demande bien que ce que souvent on ne devrait pas demander. A peine le plus grand saint prie avec autant de ferveur pour son salut, que l'homme profane pour sa fortune.

Or, vous flatter, mes chers auditeurs, que Dieu vous accordera les biens de la terre que vous souhaitez avec tant d'ardeur, ou les biens du ciel que vous souhaitez si peu; abus, illusion! Sur quel appui se reposerait une espérance si téméraire? sur l'amour, sur les miséricordes de Dieu? Quoi! de ce Dieu que vous outragez lorsque vous venez lui demander les prospérités du monde, avec une rapidité de penchants, avec une impétuosité de désirs, et les grâces de salut avec une froideur, une indifférence qui annonce que vous ne vous adressez à Dieu que pour en obtenir ce que vous aimez mieux que Dieu, et que vous ne lui demanderiez rien ou presque rien, s'il ne pouvait donner que lui-même. Serait-ce sur les promesses de Dieu? Il n'a promis d'accorder que ce qui serait demandé au nom de Jésus-Christ; par conséquent, voulez-vous obtenir, ne demandez que ce que Jésus-Christ peut et veut demander avec vous: or, Jésus-Christ demanderait-il avec vous qu'elles soient exaucées, des cupidités qu'il vous défend d'écouter. Les désirs qui vous amènent dans le sanctuaire sont-ils des désirs de religion et de piété? Jésus-Christ prie en vous et pour vous: sont-ils des désirs de cupidité et de mondanité? vous parlez contre Jésus-Christ, comment parlerait-il pour vous?

Que dis-je? tremblez, reprend saint Augustin, qu'il ne parle pour vous; ses refus seraient un bien; s'il vous exauce vous êtes perdu. Ce ne sera point son amour, ce sera sa colère qui se joindra à vos vœux insensés: *Iratus, dat amanti quod male amat.* Cette fortune s'augmentera, et le cours de vos prospérités grossira le torrent de vos vices: ce procès se décidera au gré de vos désirs, et ce succès ne servira qu'à vous jeter dans un aveuglement plus profond sur l'injustice de vos prétentions. Vous parviendrez à cette réputation tant souhaitée, à ces honneurs tant recherchés, et le poison de l'orgueil achèvera de consumer dans votre cœur jusqu'aux principes de modestie et d'humanité. Cette santé renaîtra, et son retour ramènera la fougue, rallumera le feu de la cupidité; les routes de la gloire et du plaisir s'ouvriront devant vous, et plus vos passions seront heureuses, plus l'égarement sera long et terrible: *Iratus dat amanti quod male amat.* Doublement coupable et doublement à plaindre, vous recevrez donc ces biens de la fortune que Dieu accorde quelquefois dans sa colère, pour punir des désirs trop passionnés en les exauçant; vous ne recevrez point ces biens de la grâce, que Dieu refuse dans son indignation, pour punir des désirs trop faibles en les rebutant. Deux écueils qu'évitera toute âme que guide le sentiment éclairé de sa misère; si elle demande les biens de la fortune, elle ne les demandera qu'autant qu'ils ne lui ôteront point les biens de la grâce, qu'autant qu'ils ne seront point un obstacle aux biens de la grâce: elle ne les demandera qu'avec modération, parce qu'elle en connaît le vide; qu'avec crainte, parce qu'elle en connaît le danger et la contagion: elle ne les demandera qu'autant que Jésus-Christ les demandera avec elle et pour elle: vive et empressée sur les intérêts de l'éternité; tranquille et soumise sur les intérêts du temps, ses prières, pour la terre, ne seront que des prières de raison et de nécessité; ses prières, pour le ciel, seront des prières de désir, de volonté, d'amour; ce qu'elle demandera d'abord à Dieu, ce sera Dieu lui-même: sa prière sera donc une prière chrétienne et évangélique dans son objet; elle sera encore une prière ferme et constante dans son recueillement.

En effet, donnez-moi un homme appliqué à s'étudier, à se connaître tel qu'il est dans l'ordre du salut et de la grâce. Grand Dieu! dès le premier coup d'œil qu'il jettera sur son cœur, ne s'écriera-t-il pas avec Job, que les flots de la terreur et de l'épouvante ont inondé son âme? s'il est encore dans la fleur de l'innocence et de la justice, combien il voit, pour la conserver, de devoirs à remplir, de périls à fuir, de piéges à éviter, de précautions à prendre, de tentations à surmonter, de penchants à réprimer, de désirs à captiver, de combats à soutenir, de victoires à remporter: or, le juste n'ignore pas, et plus il est juste, moins il l'ignore, que selon la réflexion de saint Augustin, tout homme, quel qu'il soit, quel qu'il puisse être, dès là qu'il est homme, et parce qu'il est homme, est plein de misères et de fragilités: *Quid est quilibet, cum sit homo.*

Il verra donc qu'il ne lui reste que de

crier au Seigneur, du centre de son indigence; et que demandera-t-il? Ciel! que n'aura-t-il point à demander? il demandera que son cœur, ce cœur si aisé à entraîner, à dominer; que son cœur ne se livre ni à la séduction des sens, ni aux délires de l'imagination, ni au torrent de la coutume, ni à la persuasion de l'exemple, ni à la tyrannie du respect humain, ni à l'importunité des sollicitations et des recherches, ni au charme décevant de la fortune, ni à l'attrait enchanteur des plaisirs; qu'il ne se livre point au monde, qu'il ne se livre point à lui-même.

Il aura à lui demander que, pour lui, la prospérité soit sans faste; l'opulence, sans mollesse; les talents, sans orgueil; les lumières, sans entêtement; les succès, sans vanité; les amusements, sans dissipation; les liaisons, sans péril; les sentiments, sans passion; les complaisances, sans faiblesse; la pauvreté, sans plainte et sans murmure; l'humiliation, sans dépit et sans aigreur; l'injustice et la perfidie des hommes, sans ressentiment et sans aversion. Il aura à demander que sa piété vraie et sincère ne soit point produite par le tempérament, dominée par l'humeur, restreinte par le naturel, affaiblie par l'intérêt, guidée par la vanité; que, ferme et courageuse, elle ne se laisse ni intimider par les railleries, ni rebuter par les contradictions, ni vaincre par les dégoûts et les ennuis; que sage et éclairée, elle ne passe point les justes bornes; que le zèle n'ôte rien à la douceur; la charité, à la fermeté; l'humilité, au courage; la mortification, à la complaisance; les pratiques de la religion, aux devoirs de l'état.

Que sais-je? autant de grâces à demander que l'homme porte dans son cœur de faiblesse, d'amour-propre, d'inconstance; autant de grâces à demander que l'homme porte dans son esprit de préjugés, d'illusions, de caprice, d'indocilité; autant de grâces à demander, que la religion commande de devoirs et de vertus, que la religion réprouve de vices et de défauts; autant de grâces à demander que le monde présente de périls, de piéges, d'occasions de chute et de perdition.

Non, chrétiens, je n'examine point si la prière d'une âme juste et fervente, lorsqu'elle voit tant d'écueils à redouter, tant de grâces à implorer, peut être une prière distraite et dissipée; portons nos regards sur un objet malheureusement plus intéressant pour vous, et disons, si le juste a tant de raisons de gémir, de trembler sur sa misère, quel sera l'effroi du pécheur, lorsque du fond de l'abîme, il ne se verra, pour en sortir, d'autre ressource qu'une foi affaiblie, des lumières sombres, des réflexions passagères, des remords sans fruit, des regrets stériles, des résolutions vagues, des projets inefficaces! Déjà tant de fois désabusé sans être détrompé, détrompé sans être convaincu, convaincu sans être changé, croyant être changé et ne l'étant pas : fût-il pécheur devenu pénitent, sera-t-il tranquille dans le péril continuel de voir ses plaies se rouvrir, ses penchants renaître, ses habitudes se réveiller, des impressions fatales se reproduire?

C'est ici, mes chers auditeurs, que je vous le demande : une âme qui se voit percée de blessures si profondes, chargée de chaînes si honteuses, exposée à des risques si affreux, environnée d'ennemis si puissants, obligée de marcher sur les bords de tant de précipices, dans les ténèbres d'une nuit si épaisse, à travers tant de piéges si certains; une âme convaincue, pénétrée, humiliée de son néant et de son impuissance; une âme que les craintes les plus vives, les périls les plus pressants, les regrets les plus amers, la douleur la plus pénétrante, amènent dans le sanctuaire, pour invoquer toutes les richesses de la grâce, est-il à craindre que son esprit s'égare, qu'il la fuie, qu'il la quitte dans la prière?

Nous ne nous connaissons pas, chrétiens, nous ne voulons pas nous connaître; nous accusons la mobilité de notre imagination, et c'est du fond de nos affections intérieures que naissent nos dissipations ou notre recueillement dans la prière. Je me les rappelle sans cesse, ô mon Dieu! disait saint Augustin, ces jours où, éclairé des premiers rayons de votre grâce, je commençai à trembler sur les périls de mon âme! mais j'étais encore plus facile à alarmer sur les intérêts de ma fortune et de ma réputation : j'essayais donc de revenir à vous; aussitôt l'orage des craintes et des espérances mondaines m'emportait loin de moi. Comment vous aurais-je trouvé, je ne me trouvais pas moi-même? *Ego a me dicesseram, nec me inveniebam, quanto minus te!* Qu'il en est bien autrement, continue le saint docteur, d'une âme touchée, d'une âme pénétrée de sa misère : ce sentiment la ramène continuellement à elle-même, et dès qu'elle rentre dans son cœur, elle y trouve Dieu qui l'attend; elle se jette dans son sein, elle lui expose ses périls et ses craintes, elle s'attendrit, elle gémit, elle pleure : *Ecce es tu in corde projicientium se in te, et plorantium in sinu tuo post suas vias difficiles.* Vous, ô mon Dieu, père tendre, vous essuyez ses pleurs : *tu facilis tergens lacrymas eorum.* Ses larmes coulent avec plus d'abondance; quelles larmes! des larmes qui font ses délices : *et magis plorant, et gaudent in fletibus.* Alors s'ennuie-t-on, se dégoûte-t-on de la prière? L'esprit suit naturellement la pente, l'impression du cœur : or le cœur va de lui-même où l'appellent les craintes et les espérances les plus vives : *Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.* (*Luc*, XII, 34.) Par conséquent, si votre cœur est aux craintes et aux espérances de la terre, votre esprit ne tardera pas à vous échapper, pour s'égarer dans des projets de mondanité. Si votre cœur est aux craintes et aux espérances de la religion, votre esprit désirera habiter avec Dieu et

avec lui-même. En quittant le sanctuaire, il ne quittera pas la prière. Une âme froide, indifférente sur les intérêts de l'éternité, pense au monde lorsqu'elle semble parler à Dieu : une âme vivement remuée, une âme attendrie sur les périls du salut, pense à Dieu lorsqu'elle s'entretient avec le monde ; elle n'a point besoin de la solitude extérieure pour être solitaire; elle ne sort d'elle-même que par devoir et par réflexion ; elle y revient par penchant et par attrait : *gignit sibi mentis intentio solitudinem.*

Vous donc, mes chers auditeurs, vous qui vous plaignez que, loin d'être des moments de paix et de silence, les moments de la peine ne sont pour vous que des moments de tumulte et d'agitation, comment votre esprit ne vous parlerait-il pas le langage de votre cœur? comment vos idées ne suivraient-elles pas vos sentiments? comment ne trouveriez-vous pas au pied même des autels ce que vous y apportez ? comment y seriez-vous avec Dieu, demande saint Augustin, vous n'y êtes pas avec vous-mêmes? *Nec me inveniebam, quanto minus te !*

Oserais-je ajouter à la pensée du saint docteur, et avancer une proposition qui servira à la développer, quoiqu'elle semble la contredire? Je soutiens que c'est parce que vous êtes avec vous-mêmes que vous n'êtes pas avec Dieu. Car, qu'est-ce que ce vous-même avec lequel vous êtes? Projets de l'ambition, hauteurs de l'orgueil, adulations de la vanité, dépits de la jalousie, complaisances et délicatesses de l'amour-propre, caprices de l'humeur, manéges politiques, vaine et inquiète curiosité, le désir de plaire, la crainte de déplaire, l'envie de briller, de dominer, de maîtriser, le goût des liaisons frivoles, des amitiés tendres, des conversations intéressantes, des lectures amusantes, du faste, du luxe, des parures; avouez-le, c'est là le fond, l'intérieur, la substance, comme la vie de votre âme.

Par conséquent, qu'est-ce que rentrer en vous-mêmes? Qu'est-ce que revenir à vous-mêmes? C'est vous rapprocher, pour ainsi dire, de vos penchants, de vos inclinations, de vos passions; c'est vous mettre plus à portée d'entendre leur voix, leurs cris, leurs clameurs; c'est présenter de plus près à votre esprit et à votre imagination la matière, la source, l'occasion de la dissipation; c'est leur ouvrir la carrière des idées, des réflexions, des rêveries profanes : ce n'est donc pas éviter la dissipation, c'est la chercher. Les affaires du monde vous trouvent attentifs, parce qu'elles vous tirent hors de vous-mêmes; les moments de la prière vous trouvent distraits, parce qu'ils vous rendent à vous-mêmes : disons mieux, les affaires du monde vous trouvent attentifs, les moments de la prière vous trouvent distraits, parce que le monde est dans votre cœur, et que votre cœur est au monde ; parce que Dieu n'est point dans votre cœur, et que votre cœnr n'est point à Dieu; parce que tout ce qui est dans votre cœur vous parle du monde, et pour le monde ; parce que rien de ce qui est dans votre cœur ne vous parle de Dieu et pour Dieu; parce que ce n'est point l'esprit qui entraîne ou qui fixe le cœur, c'est le cœur qui rappelle ou qui dissipe l'esprit. Si vous étiez touchés, si vous étiez pénétrés de votre misère, votre prière serait donc une prière ferme et constante dans son recueillement; elle serait une prière vive et fervente dans ses désirs, quelquefois d'autant plus fervente dans ses désirs, qu'elle semblerait moins ferme dans son recueillement.

3° Car, je le veux, que dans le commencement de la vie spirituelle et intérieure, la prière soit encore troublée par le réveil des affections mondaines ; je soutiens que, dans une âme déjà touchée de sa misère, cette difficulté qu'elle éprouve de se recueillir parfaitement en Dieu, ne servira quà rendre les désirs plus vifs, les sentiments plus tendres et plus pénétrants.

La voilà donc au pied de l'autel, cette âme désolée, épouvantée de se voir toujours si éloignée de Dieu et d'elle-même ! Je l'entends s'écrier avec l'humble publicain : *Propitius esto mihi peccatori.* (*Luc.*, XVIII, 13.) O mon Dieu, que suis-je et où suis-je? Je cherche mon cœur afin de l'offrir aux dons de votre grâce, je ne le trouve pas ; je le trouve, il me fuit ; je l'appelle, il ne vient pas; il vient, il se retire ; je l'entraîne, il m'échappe ; je le tiens, il s'arrache, il demeure, il ne s'occupe ni de vous ni de moi ; je lui parle, il ne m'écoute pas ; il semble vous parler, il ne s'entend pas, ô mon Dieu, ce cœur d'autant plus infortuné, qu'il ne sent point assez sa triste situation. Que l'excès de son malheur vous touche! Accordez-lui ce qu'il ne sait pas encore désirer et demander. Si vous ne lui donnez pas d'être délivré de sa misère, donnez-lui de s'en humilier, de la pleurer : *Propitius esto mihi peccatori.*

Ah! pouvons-nous dire, avec saint Augustin, qu'elle prie bien, une âme si touchée de prier mal, et que sa douleur est une supplication vive et tendre ! *quia si hoc dolemus, jam oramus.* Car, qu'est-ce que la prière, si ce n'est le cri, le gémissement du cœur? Plusieurs, ajoute saint Augustin, plusieurs prient beaucoup, et ils ne prient jamais, parce que ce qu'ils disent à Dieu, ce n'est pas leur cœur qui le dit. Voulez-vous, continue-t-il, voulez-vous prier et obtenir? sachez que le cœur de Dieu n'exauce que le cœur de l'homme; sachez encore que le cœur de l'homme ne parle au cœur de Dieu que par le sentiment et le désir : *desiderium tuum, vox tua.* Votre cœur a-t-il été sans désirs? quoi qu'il ait dit, il a été dans le silence. Votre cœur a-t-il beaucoup souhaité ? n'eût-il rien dit, il a beaucoup prié : *frigus charitatis, silentium cordis est; flagrantia charitatis, clamor cordis est.*

Vous donc, qui aspirez à vous former dans la science de la prière, vous avez celle que Jésus-Christ a apprise à ses apôtres ; vous avez celles que l'Eglise, son épouse, lui

adresse si souvent; et si à la prière vocale vous voulez joindre l'oraison mentale, point d'art, point d'étude, point trop de ces lois et de ces préceptes qui souvent aident moins qu'ils n'embarrassent; si vous connaissez, si vous sentez votre misère, si tel qu'Israël sur les bords du fleuve de Babylone, vous pleurez les ennuis et les opprobres de votre captivité, si vous savez désirer et soupirer, vous savez prier. Livrez-vous sans bornes, sans mesures, au sentiment qui vous anime; ne craignez que d'en arrêter le cours, que d'en suspendre l'activité par trop d'inquiétude et de contention. Que tout l'homme se taise, que le cœur parle seul, et plaise au ciel que le sentiment soit assez vif pour tenir le cœur même dans une espèce de silence! Madeleine ne prie-t-elle pas par ses larmes, la femme adultère par sa confusion; Zachée par son empressement, la veuve de Naïm par sa douleur? Non, le cœur ne supplie jamais avec tant de force, tant d'énergie que lorsque, perdu dans la vue de sa misère, il ne peut que la sentir et qu'il ne peut l'exprimer. Ainsi, plus on est touché de sa misère, plus la prière est vive et fervente dans ses désirs; enfin plus elle est humble et courageuse dans ses épreuves.

4° Quelque vives, quelque ferventes que soient nos prières, le ciel différera peut-être de les exaucer. Suzanne, victime de l'imposture; Béthulie, prête à devenir la proie d'un vainqueur furieux; les disciples, jouets des vents et des flots, appellent le Seigneur, le Seigneur ne leur répond pas, il semble qu'il ne les entend pas; il ne sort de son sommeil, il ne se montre qu'au moment où leur perte paraît plus prochaine. Or, dans ces délais, une âme froide et indifférente s'ennuie, se lasse, se rebute; mais la prière qui part d'un cœur vivement touché, dit l'Ecriture, ne se retirera point de la présence de Dieu jusqu'à ce que Dieu l'ait regardé. Ah! dans l'indigence et dans les disgrâces mondaines on a tant de persévérance! Les jours, les mois, les années s'écoulent dans des prières toujours rejetées et toujours redoublées. On presse, on importune; enfin, si on ne gagne pas le cœur, on le fatigue; par la constance à demander, on épuise la constance à refuser: on n'obtient pas, on emporte, on arrache; c'est qu'on souhaite, c'est qu'on désire vivement. Donnez donc à la piété la même activité de désirs, elle n'aura pas moins de courage et de persévérance. Que l'âme connaisse, qu'elle sente sa misère, ses prières seront des prières chrétiennes et évangéliques dans leur objet, des prières fermes et constantes dans leur recueillement, des prières vives et ferventes dans leurs désirs, des prières humbles et courageuses dans leurs épreuves.

Reprenons maintenant, et en peu de mots, tout ce discours, afin d'en tirer la règle de notre conduite. L'homme n'est faible et fragile que parce qu'il ne prie pas; l'homme ne prie mal que parce qu'il ne sent pas assez sa faiblesse et sa fragilité. Toute la science du salut se réduit donc, en quelque façon, à la science de la prière, et la science de la prière consiste dans le sentiment de notre misère. Or l'homme ne sentira sa misère qu'autant qu'il la connaîtra. Par conséquent, nécessité de deux sortes de prières pour l'homme chrétien: l'une, que j'appelle prière de l'esprit; l'autre, que j'appelle prière du cœur. Prière de l'esprit, par laquelle l'homme parvient à connaître et à sentir ce qu'il est; prière du cœur, par laquelle l'homme demande et obtient de devenir ce qu'il n'est pas. Prière de l'esprit, qui est une prière de méditation, de réflexion, de retour sur soi-même. Malheur à vous, mes chers auditeurs, si, trompés par le préjugé vulgaire, vous l'abandonnez à la ferveur du désert; elle est la voie la plus sûre par laquelle le pécheur puisse parvenir à cette prière du cœur qui obtient la véritable conversion; elle est comme l'unique voie par laquelle le juste parvient à cette prière du cœur qui soutient et qui perfectionne la véritable piété!

Pécheur, vous n'osez encore entreprendre de donner votre cœur à Dieu! donnez-lui votre esprit; venez méditer dans le silence les sublimes et terribles vérités de la religion. Considérez cette vie, torrent impétueux qui vous reporte avec tant de vitesse dans ce gouffre de l'éternité d'où vous êtes sorti; considérez les suites affreuses d'une mort imprévue, le réveil désespérant d'une âme qui, du sommeil des passions et de la mort passe à la lumière de ce grand jour après lequel il n'y aura plus d'autre jour. Entendez retentir autour de vous les foudres, les tonnerres d'un Dieu vengeur, voyez s'ouvrir les profondeurs ténébreuses de cet abîme de malheurs qui vous attend, qui vous demande, impatient de vous recevoir, de vous engloutir et de se fermer pour toujours. Déjà vous pâlissez, vous tremblez; continuez de méditer, de réfléchir, votre cœur agité, épouvanté, consterné voudra se dégager; plus il trouvera de résistance, plus il connaîtra la profondeur de ses plaies, les ravages de la cupidité, l'excès de sa misère; il se plaindra, il gémira; ses plaintes, ses gémissements toucheront le cœur de Dieu. La connaissance excitera le sentiment, le sentiment amènera la prière, la prière attirera les grâces. Donnez chaque jour quelques moments à cette prière de l'esprit, j'ose vous promettre le changement de votre cœur.

Pour le juste, c'est dans l'oraison seule qu'il interroge son cœur, qu'il en sonde les replis, qu'il en démêle les détours, qu'il aperçoit la naissance et le progrès des penchants, les illusions de l'amour-propre, les retours de la vanité, les déguisements de la cupidité, l'imposture des fausses vertus. Otez cette attention à s'étudier, à réfléchir sur soi-même: on se livre, sans s'en apercevoir, à mille affections profanes qu'on entretient, qu'on augmente toujours, parce qu'on les ignore toujours. Tel que cet homme follement superbe, dont il est parlé dans l'*Apocalypse*, on est riche et dans l'a-

bondance aux yeux de l'amour-propre, qui juge par les apparences; on n'est qu'indigence aux yeux de Dieu, qui juge par le cœur. On se croit juste, parce qu'on semble n'avoir point de vices; on est pécheur parce qu'on n'a point de vertus : *Dicis* • *Dives sum.... et nescis quia tu es miser et miserabilis et pauper, et cæcus et nudus.* (*Apoc.*, III, 17.)

Cependant, tranquille, content de sa situation, on ne voit rien à demander, parce qu'on ne voit rien à réformer. On ne connaît pas sa misère, on ne prie point; ou l'on ne sent pas sa misère, on prie mal. Ah! la source de la vraie prière, dit le prophète, ne tarit point pour les âmes qui se connaissent; de cette connaissance naît le sentiment, du sentiment le désir et le désir est la prière. Ainsi, une prière attire une autre prière; la prière de l'esprit mène à la prière du cœur, la prière de l'esprit instruit et éclaire; la prière du cœur supplie et invoque, la prière de l'esprit apprend ce qu'il faut demander, la prière du cœur demande et obtient.

C'est là, mes chers auditeurs, ce qui a fait les saints. Tous n'ont pas également parcouru la carrière du zèle, tous n'ont pas embrassé la pauvreté évangélique, tous n'ont pas donné leur vie pour Jésus-Christ, tous eurent le goût, l'attrait de la prière, David et Esther, sous la pourpre, comme Antoine dans le désert, l'apôtre comme le solitaire, la mère de famille comme la Vierge, épouse de Jésus-Christ. L'esprit sanctificateur répandu sur la terre pour y former des adorateurs purs et sans tache n'est, selon la doctrine de l'Apôtre, qu'un esprit de gémissements et de prières : les anges, chargés de veiller à maintenir parmi nous l'empire du Dieu de majesté ne nous quittent que pour lui porter nos soupirs et nos prières. Point d'autres offrandes dignes de paraître sur l'autel de la céleste Jérusalem. Les parfums, qui brûlent en ce séjour du pur amour, ne sont que les oraisons des saints : *Ascendit fumus incensorum de orationibus sanctorum coram Deo.* (*Apoc.*, II, 4.) Que dis-je? le peuple qui habite cette cité fortunée, n'est lui-même qu'un peuple de prière et d'oraison. Ce ne sont plus des prières de soupirs et de larmes, ce sont des prières de louange et de reconnaissance; ce ne sont plus les plaintes et les regrets dont Israël captif faisait retentir la terre de son exil, ce sont les acclamations de joie, dont Israël remplissait le sanctuaire dans les jours de fête et de solennité, sous l'heureux empire du pacifique Salomon : un cantique éternel se fait entendre dans les murs de la sainte Sion. Que font les esprits bienheureux? que feront-ils dans les siècles? Ils exalteront, ils glorifieront le Dieu vivant; et dans les enchantements d'une si douce occupation, l'éternité leur semblera toujours être à son premier moment : *et adorabunt viventem in sæcula.* (*Apoc.*, IV, 10.) Ah! mes chers auditeurs, commençons ici-bas, à leur exemple, ce que nous espérons continuer avec eux dans le ciel. Adoucissons les ennuis de l'exil par ce qui fait les délices de la patrie. Prions, ne cessons point de prier. Par la prière, nous obtiendrons tout ce que nous demanderons, tout ce que nous désirerons; par la prière, nous arriverons à cette cité sainte et heureuse, où il ne nous restera rien à demander, rien à désirer. Ainsi soit-il.

SERMON V.

Pour le jeudi de la première semaine du Carême.

SUR LES SOUFFRANCES.

Opera quæ ego feci in nomine Patris mei, hæc testimonium perhibent de me. (*Joan.*, X, 25.)

Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage pour moi.

Dans cette terre où il était attendu depuis tant de siècles, le Dieu Sauveur n'éprouve que des contradictions, que des mépris et des outrages. Il trouve à peine quelques sectateurs fidèles : ses vertus, ses miracles, sa gloire, ne servent qu'à irriter la jalousie et l'orgueil, qu'à mettre en mouvement le mensonge et l'imposture, qu'à irriter et armer contre ses jours les préjugés et la haine de la Synagogue. Disciples de ce Dieu dédaigné, de ce Dieu persécuté, nous devrions, à l'exemple des apôtres et des martyrs, aspirer à marcher sur ses traces, à partager ses opprobres. Hommes profanes, lâches déserteurs de l'Evangile, nous n'entendons point ce langage. Loin d'avoir la noble ambition d'entrer de nous-mêmes dans les sentiers teints de son sang, nous n'avons pas la fermeté de nous y soutenir, lorsque nous y sommes placés par la Providence.

Vases fragiles qui se brisent au feu de la tribulation, l'affliction nous rend coupables par les murmures séditieux qu'elle inspire; elle nous rend malheureux par le trouble et la douleur qui l'accompagnent. Plaintes et murmures qui attaquent la providence de Dieu, chagrins qui désolent le cœur de l'homme! tristes effets de l'adversité, il ne tient qu'à nous de les éviter!

Non, chrétiens, ne l'imputons point à nos disgrâces, ne l'imputons qu'à nous et à l'oubli de notre religion, si la croix de Jésus-Christ, source de paix et de vertus, fait parmi nous un si grand nombre de pécheurs et de malheureux. Appliquez-vous donc, mes chers auditeurs, et apprenez à qui vous devez avoir recours dans vos souffrances, pour en profiter et pour vous en consoler. Jetez-vous entre les bras de la religion, elle vous donnera la soumission et la paix, le mérite de la patience et le repos du cœur. Vous y trouverez tout : ailleurs vous ne trouverez rien. La religion seule peut vous inspirer la soumission dans les souffrances, en justifiant la providence de Dieu; la religion seule peut vous donner la paix et le repos du cœur, en vous consolant dans les souffrances. En deux mots : Nécessité de la religion dans les souffrances pour justifier

la providence de Dieu. Nécessité de la religion pour consoler l'homme dans les souffrances. Ce discours, mes chers auditeurs, fût-il étranger à votre situation présente, ne mérite pas moins votre attention. L'instabilité des choses humaines vous avertit de travailler, selon le conseil du Sage, à remplir votre âme d'un fond de courage propre à la soutenir contre les révolutions encore cachées dans la nuit de l'avenir. Trop souvent entre la prospérité la plus brillante et la plus affligeante disgrâce, il n'y a que l'espace d'un jour, que l'intervalle d'un moment. Esprit-Saint, donnez-moi la force de développer dignement les profondeurs de votre sagesse adorable, qui nous mène au vrai bonheur par la voie des croix et des afflictions. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un Dieu qui aime les hommes, et des hommes qui souffrent : un Père tout-puissant et des enfants malheureux, voilà ce que notre raison ne conçoit point, voilà ce qui révolte, ce qui irrite contre Dieu un esprit aigri par la disgrâce : voilà le grand mystère, l'abîme impénétrable, osons le dire après saint Augustin, voilà le scandale de la Providence, scandale qui fournit à tant de libertins peu accoutumés à réfléchir, l'occasion de leurs déclamations impies; scandale dont tant de justes ont été troublés jusqu'à former presque des doutes, au préjudice de leur foi : scandale que n'ont point réussi à lever tant de systèmes enfantés par l'imagination féconde et hardie des hommes; scandale donc qu'il était réservé à la religion chrétienne de lever et d'ôter ; scandale aussi qu'elle anéantit si pleinement, que dans les plus tristes révolutions, la Providence paraît à des yeux chrétiens toujours aimable et bienfaisante. La religion justifie la Providence dans les souffrances en nous montrant et la source d'où elles viennent, et l'effet auquel elles sont destinées. En nous montrant premièrement quel est celui qui nous afflige : secondement, pourquoi il nous afflige.

1° La religion justifie la Providence, en nous montrant quel est celui qui nous afflige. Est-ce donc que la religion vous dira que Dieu n'a point de part à vos souffrances; que le caprice de la fortune et les passions des hommes injustes sont les seules divinités qui président aux événements d'ici-bas; que la grandeur, la majesté suprême ne peut point s'avilir et se dégrader, jusqu'à s'occuper de nos joies fugitives et de nos douleurs passagères ; que le Dieu éternel règle les destinées éternelles ; qu'il abandonne au hasard les frivoles destinées du temps, et qu'il serait peu digne de lui de troubler le silence auguste, la paix profonde de son immortelle félicité, pour agir, pour se mouvoir au gré de nos vains désirs ?

Vous le savez, mon cher auditeur : c'est ainsi qu'autrefois dans les écoles de quelques philosophes célèbres, c'est ainsi que la raison humaine, cette raison si bornée dans ses lumières, et si peu retenue dans ses décisions, cette raison aussi hardie à juger de tout qu'incapable de voir tout ; c'est ainsi qu'elle justifiait la bonté aux dépens de la sagesse ; c'est ainsi que, pour se conserver un Dieu qui ne fût point l'objet de ses murmures, elle ne se laissait qu'un Dieu qu'elle ne pouvait aimer. La religion chrétienne prend bien une autre route. Sûre d'elle-même et de son Dieu, elle ne craint point de l'offrir à vos plaintes : elle déclare qu'il voit tout, qu'il entend tout, qu'il préside à tout, que vous ne souffrez qu'autant qu'il le veut, que parce qu'il le veut : *Bona et mala..... a Deo sunt.* (*Eccli.*, XI, 14.) Loin de s'en cacher, il semble s'en glorifier : *A Domino factum est istud* (*Psal.* CXVII, 23), vous dit-il lui-même. N'accusez ni la fortune ni les hommes. Les hommes ne sont que les ministres de ma volonté; ce qu'on appelle hasard, fortune, n'est que l'arrangement impénétrable de ma Providence. Ne vous en prenez donc qu'à moi. J'ai ménagé ces revers qui ont interrompu le cours de vos prospérités ; j'ai préparé ces événements funestes qui vous désolent ; je vous ai livré sans défense à l'ennemi qui vous opprime; j'ai emprunté le secours d'une main étrangère pour vous faire cette plaie qui ne se fermera point. Je vous le dis, ne l'oubliez point, plaignez-vous maintenant, et murmurez si vous l'osez.

Si je l'oserai ! Ah ! plutôt, comment pourrais-je ne pas éclater en reproches à la vue d'un Dieu qui m'abandonne à la fureur de ceux qui me persécutent, qui renversent mes projets, qui détruisent mes espérances; d'un Dieu qui s'applaudit presque d'avoir creusé sous mes pas le précipice où je suis venu périr! Fut-il jamais un plus juste sujet de désespoir, que de rencontrer l'ennemi qui m'écrase dans le Dieu que j'adore? Je soulageais ma douleur en me plaignant des hommes; le comble de mon malheur est d'avoir à me plaindre de mon Dieu ! Vous plaindre de votre Dieu ! ah, voilà ce que la religion ne craint point. Vous vous permettriez peut-être de vous élever contre tout autre Dieu. Si vous entrepreniez de le faire contre le Dieu de l'Evangile, votre cœur se déclarerait pour lui. En effet, quel est-il ce Dieu qui vous traite avec tant de rigueur? Souvenez-vous que le Dieu qui vous afflige est le prince de la paix, le roi de Sion; dont les prophètes ont écrit qu'il laissera des vestiges de sa miséricorde partout où sera la trace de ses pas; que doux et pacifique il viendra pour souffrir, se taire, pardonner, mourir et aimer. Souvenez-vous que le Dieu qui vous afflige est ce Dieu qui, facile à s'attendrir, versa tant de larmes sur le tombeau de Lazare ; qui ne put voir Marthe et Madeleine en pleurs, sans être ému, sans être troublé jusqu'au plus intime de l'âme ; qui, touché du triste silence de la veuve de Naïm, commanda à la mort de rendre à cette mère désolée le fils, unique objet de sa douleur ; ce Dieu qui pleura les malheurs de l'ingrate et déicide Jérusalem ; ce Dieu

dont la plus juste colère ne tient pas contre les soupirs amers et sincères du pécheur pénitent.

Souvenez-vous que le Dieu qui vous afflige est le Dieu qui descendit pour vous du ciel sur la terre ; qui pendant les années de sa vie mortelle, s'épuisa, se consuma dans les veilles, dans les courses, dans les travaux d'un pénible ministère : enfin, pour tout dire en un mot, que c'est le Dieu qui a expiré pour vous sur la croix, et qui vous a prouvé sa tendresse par le sacrifice de sa vie. Car tel est le spectacle étonnant que la religion vous met devant les yeux ; un Dieu qui vous frappe, et un Dieu qui vous aime ; un Dieu qui vous afflige, et un Dieu qui s'afflige pour vous ; un Dieu qui fait couler vos larmes, et un Dieu qui verse son sang pour vous. Quel amas de contradictions apparentes ! ô sagesse des conseils de Dieu ! ô grandeur et majesté toute divine de notre religion ! c'est cet amas de contradictions apparentes qui dissipe le nuage. Il fallait, pour arrêter mes plaintes, me rapprocher ces deux vérités, que Dieu permet mes souffrances, et que le Dieu qui permet mes souffrances est un Dieu qui m'aime. Pourquoi ? Parce que si mon Dieu était ce Dieu oisif et indolent des impies, qui dédaigne de veiller sur l'ouvrage de ses mains, je lui reprocherais de ne m'avoir tiré du néant que pour me faire détester le jour qui éclaira ma naissance ; je lui reprocherais de n'avoir pensé une fois à moi, que pour m'oublier pour toujours. S'il me condamnait à souffrir sans m'aimer, je lui reprocherais de prendre un plaisir cruel à jouir de ma douleur.

Mais, concevez-le, chrétiens, si je ne puis douter que dans les desseins de cette sagesse infinie qui voit ce qui n'est pas encore comme ce qui est déjà, les malheurs passagers qui m'affligent sont utiles et nécessaires à mon bonheur éternel, puis-je alors me plaindre de mon Dieu ? et de quoi dois-je m'étonner, si ce n'est de sa bonté, de son amour pour un homme ingrat ! Que fait donc la religion ? Après m'avoir appris que Dieu est le dispensateur, le seul arbitre des destinées, que sa Providence attentive compose le tissu de notre vie, qu'elle arrange la suite des événements, elle me dit : *Vide, o homo, quid sentias de Deo tuo?* Homme, que pensez-vous de votre Dieu ? que devez-vous en penser ? Vous le connaissez pour le témoin, pour l'auteur de vos peines, connaissez-le tout entier. Venez, suivez-moi, montez au Calvaire, approchez de ce Dieu mourant. Voyez ce sang qui coule sur la montagne sainte ; déjà la terre en est inondée, déjà les feux de l'enfer sont éteints, déjà la colère du ciel est apaisée, son amour n'est pas encore satisfait ; cet amour qui le brûle, qui le dévore, ira chercher au fond de ses veines desséchées jusqu'à la dernière goutte de sang pour mieux expier, pour mieux réparer vos iniquités ; afin que trempés, baignés, tout couverts du sang du Fils, vous ne soyez plus aux yeux du Père qu'un objet éternel d'amour et de tendresse : *Vide, o homo, quid sentias de Deo tuo?*

Que pensez-vous maintenant de votre Dieu ? Est-il encore besoin de vous justifier sa conduite ? Ce qu'il a fait pour vous n'explique-t-il point encore assez ce qu'il semble faire aujourd'hui contre vous ? Oseriez-vous imaginer que ce Dieu qui s'immole, qui périt victime de son amour est un Dieu ennemi de votre félicité, un Dieu qui ne vous afflige que pour signaler son pouvoir et son empire par le spectacle de votre douleur et de vos larmes ? Que n'a-t-il pas sacrifié pour vous rendre heureux dans le ciel ? Comment donc voudrait-il, opposé à lui-même, vous rendre malheureux sur la terre ? Non, mon cher frère, non, si Dieu ne voyait des avantages pour vous dans votre situation présente, vous ne seriez point dans la disgrâce. Ne m'en croyez pas, ne l'en croyez pas lui-même, vous en croirez son sang répandu pour vous : *Vide, o homo, quid sentias de Deo tuo?*

Homme aveugle et téméraire, ne vous hâtez donc point de condamner votre Dieu ; vous ignorez les biens cachés sous les dehors de l'adversité, mais il voit ce que vous ne voyez pas, il connaît ce que vous ne connaissez pas ; mais il vous dit ce qu'il disait à saint Pierre : *Quod ego facio, tu nescis modo, scies autem postea* (*Joan.*, XIII, 7.)

Attendez en paix que ces grands mystères se développent ; suis-je obligé de vous rendre compte de mes desseins ? Mon amour ne vous les explique-t-il point assez ? N'osez-vous entrer à ma suite dans une route inconnue ? ne vous suffit-il point de savoir que vous marchez sur mes pas ? Craignez-vous de vous égarer après moi ? doutez-vous de ma sagesse ? doutez-vous de mon amour ? N'en ai-je point fait assez pour mériter votre confiance ? Vous pensez en homme, je pense en Dieu. Je sais ce qui vous est nécessaire, vous ne le savez pas, vous le saurez un jour. Alors vous bénirez ma providence. Ne pouvez-vous pas maintenant la respecter ? *Quod ego facio, tu nescis modo, scies autem postea.*

Quels furent les regrets de Jacob, lorsqu'il aperçut la robe sanglante de Joseph ? La main de Dieu, s'écriait-il, s'est donc appesantie sur moi ! Me serais-je rendu l'objet de sa colère ? Le ciel n'a donc prolongé le cours de ma vie infortunée, que pour remplir de deuil et de gémissements le déclin de mes jours ! O Fils si justement, si tendrement aimé, je cesserai de vivre, plutôt que je ne cesserai de pleurer la cruelle disgrâce qui vous enlève à mon amour ! *Descendam ad filium meum lugens in infernum.* (*Gen.*, XXXVII, 35.) Père trompé par l'amour et par la douleur, de quoi vous plaignez-vous ? Encore un moment, ce fils, objet de tant de larmes, vous le verrez, revêtu de la pourpre, donner des lois à un vaste empire, posséder la faveur et partager la puissance d'un grand monarque. Son malheur prétendu fait son bonheur et le vôtre.

La Providence ne le conduit en Egypte que pour vous préparer un asile dans cette terre étrangère. S'il restait auprès de vous, vous n'auriez que l'affreuse consolation de périr avec lui : *Quod ego facio, tu nescis modo, scies autem postea.*

Moïse est exposé sur le Nil, le cours des eaux entraîne ce dépôt précieux et le dérobe aux regards d'une mère en pleurs. C'est au pied du trône qu'il le porte, le ciel semble l'abandonner, il lui ménage sa protection, il lui ouvre le palais du prince qui l'a condamné à périr, il n'en sortira que pour devenir la terreur, le maître, le vainqueur de l'Egypte; le libérateur, le chef, le législateur de la nation sainte : *Quod ego facio, tu nescis modo, scies autem postea.*

Isaac n'est mis sur le bûcher, placé sous le glaive d'Abraham, que pour s'entendre nommer par le Seigneur, le Père d'une postérité plus nombreuse que les étoiles du ciel et le sable de la mer. Le peuple d'Israël n'est livré à la fureur d'Aman, que pour voir sa liberté renaître et le temple sortir de dessous ses ruines : *Quod ego facio, tu nescis modo, scies autem postea.*

Quel fonds inépuisable de patience et de soumission ! Je sais que le Dieu qui m'afflige est un Dieu d'une sagesse infinie, un Dieu d'un amour infini ; je sais qu'il m'aime, qu'il est touché de mes larmes, qu'il est mon père bien plus que mon maître; rempli, pénétré de la juste confiance que m'inspire son amour, je respecte, j'adore la profondeur de ses voies, je ne lui demande plus pourquoi il m'afflige, il le sait, je le saurai moi-même un jour, *scies postea.* Que dis-je? Je le sais, puisque ce n'est pas seulement en me montrant celui qui m'afflige, que la religion justifie la Providence, c'est encore en m'apprenant pourquoi il m'afflige.

2° Avec quel étonnement le monde profane et amateur des vains plaisirs entendit Jésus-Christ vanter l'avantage des souffrances ! Que ce langage lui était étranger et inconnu ! Heureux ceux qui traînent des jours obscurs et difficiles dans la poussière et dans l'ombre; qui, livrés en proie à la douleur sans cesse renaissante, voient chaque moment leur amener un nouveau sujet de deuil et de pleurs ! Heureux ceux qui souffrent : plus heureux ceux qui souffrent davantage : *Beati qui lugent.* (*Matth.*, V, 4.) Et qu'ils sont à plaindre les hommes qui, enivrés d'une longue et constante prospérité, reposent mollement au sein de l'opulence et des honneurs ? *Væ vobis qui ridetis!* (*Luc* VI, 25.) Dès lors il fut facile de concevoir ce que Jésus-Christ déclara si nettement dans la suite, que les délices de la vie future ne sont pas réservées aux hommes qui s'attachent aux délices de la vie présente ; que ceux qui possèdent la terre, posséderont difficilement le ciel; que l'éternité doit former d'autres destinées, changer le sort des hommes et enrichir le pauvre de la dépouille du riche : *Beati qui lugent........ væ vobis qui ridetis!*

Or, reprenons. Dans les principes de notre religion, le bonheur du ciel est la récompense promise aux disgrâces de cette vie : pour être glorifié avec Jésus-Christ, il faut avoir souffert avec Jésus-Christ. Par conséquent je ne vois dans le Dieu qui me conduit par des sentiers de douleur et de larmes, qu'un Dieu aimable et bienfaisant, qui m'afflige dans le temps, afin de me rendre heureux dans l'éternité. Par conséquent, s'il est permis à quelqu'un de se plaindre de la providence, ce n'est point à l'homme que le Ciel éprouve, c'est à l'homme que la prospérité mondaine expose à perdre l'héritage céleste. O honte! ô opprobre de notre religion! ou plutôt, ô aveuglement et infidélité de notre siècle! Dans ce sanctuaire où nous adorons un Dieu qui fut, selon l'expression de l'Ecriture, rassasié de douleurs et d'opprobres; un Dieu qui commença les jours de sa vie mortelle dans un autre désert et abandonné, qui les coula dans les périls et l'indigence, qui les finit au Calvaire ; un Dieu qui sur cet autel nous retrace, nous renouvelle son immolation sanglante dans son immolation mystique; un Dieu qui, pour nous élever au ciel, ne nous offre que l'appui de sa croix, les ministres de l'Evangile sont obligés de venir travailler à apaiser vos plaintes, vos murmures dans la disgrâce ! Hélas ! ils ne devraient travailler qu'à calmer les inquiétudes des heureux du siècle, et je ne crains pas de le dire, si vous étiez chrétiens de cœur et de sentiment, ce serait la partie de notre ministère la plus difficile à remplir.

Vous l'avez donc voulu, Seigneur, que la terre d'exil n'enfantât ordinairement que des orages, des tempêtes pour vos élus. Mais, oserais-je, cendre et poussière, élever ma voix, interroger votre sagesse et essayer de pénétrer dans la profondeur de vos conseils ! *Loquar ad Dominum meum, cum sim pulvis et cinis.* (*Gen.*, XVIII, 27.) Les souffrances ne nous sont-elles nécessaires, que parce qu'il vous a plu de mettre le ciel à ce prix ; et pour arriver à la patrie, n'y a-t-il que la voie dure et étroite des tribulations ? Ah ! mes chers auditeurs, je ne crains point de l'avancer, puisque j'ai pour garant de ma parole l'amour infini d'un Dieu crucifié. Si la piété chrétienne et la félicité mondaine pouvaient facilement subsister ensemble, Jésus-Christ se serait borné à souffrir pour nous, sans nous appeler à souffrir avec lui. Mais telle est notre faiblesse, tel est le charme corrupteur des situations de paix et de délices, qu'en peu de jours, quelquefois en peu de moments, la ferveur de plusieurs années s'y endort, s'éteint et périt. N'attendez pas qu'afin de vous en convaincre je m'arrête à vous dépeindre cette indolence et cet oubli profond de leur salut où vivent les heureux du siècle. Qui de nous ignore l'ivresse et la séduction de la prospérité toujours si dangereuse à l'innocence? Par quels crimes on est quelquefois obligé de l'acheter et quels crimes elle a coutume de produire! que de vertus elle a fait périr ! combien de noms fameux et respectés dont elle a terni l'éclat par la

tache pe mille faiblesses honteuses? combien de grands hommes auxquels il n'a manqué pour avoir une gloire immortelle, que d'avoir moins de prospérité! combien de fois n'a-t-on pas vu changer les mœurs des hommes en changeant leur condition, leur ôter leur mérite en les récompensant, leur donner plus de défauts qu'elle ne leur prodigue de succès, et avilir par leurs vices ceux qu'elle illustre par ses faveurs.

De là, dans l'ordre politique et civil, ce que nous montre l'expérience des siècles passés, que les royaumes ne sont jamais plus voisins de leur chute, que lorsqu'ils sont arrivés à un certain point de grandeur et d'élévation. Bientôt le poison contagieux de la prospérité infectera tous les membres de l'Etat; il répandra dans toutes les conditions cet esprit de faste et de luxe, de mollesse et d'indolence, de jalousies et de rivalités, de discordes et de dissensions, d'usurpations et de prétentions, d'indépendance et d'anarchie, de licence sous le nom de liberté, de lâche intérêt qui avilit tout, qui confond tout, en mettant dans le peuple toute l'audace, toute la fierté des grands: dans les grands, toutes les bassesses et toutes les perfidies du peuple. Il répandra dans les tribunaux et dans les conseils l'esprit de sommeil, de nonchalance, d'amusements frivoles et de plaisirs qui laissent si peu de moments à l'attention pour discuter les grandes affaires, à l'étude pour acquérir les grandes connaissances, à l'équité pour se guider par les grandes et sérieuses réflexions, à la précaution pour écarter les grands périls, au génie pour enfanter les grands projets et les grandes ressources. Dans les armées il répandra l'esprit de délire et de vertige d'orgueil et de présomption, de la fausse et folle persuasion qu'on voit, qu'on fait sans avoir appris; de confiance téméraire et de fausse sécurité, qui amènent, qui précipitent la chute des plus florissants empires. Conquérants, que l'éclat de vos victoires ne vous éblouisse point: la ruine des mœurs, et l'oubli des bienséances avaient déjà miné les fondements des trônes qui tombent à vos pieds. Ils penchaient, ils chancelaient, la plus légère secousse devait les renverser; ne vous félicitez que d'avoir vu le moment de l'avoir saisi. Non, point de fortune trop brillante qui se défende long-temps contre elle-même. Après avoir surmonté tous les obstacles qu'elle rencontre, elle succombe enfin sous le poids de la licence et des passions qu'elle enfante, et elle n'achève de se signaler que par le bruit et le fracas de sa chute.

De là, dans l'ordre du salut et de la grâce, ce que saint Paul remarquait aux premiers jours du christianisme, que parmi le nom de ses enfants, l'Eglise comptait peu de noms puissants et illustres: *Non multi potentes, non multi nobiles.* (I *Cor.*, I, 26.) Est-ce donc que la voix des apôtres et le bruit des miracles ne s'étaient point fait entendre aux riches et aux grands, comme aux petits et aux pauvres? *Nunquid non audierunt?* (*Rom.*, X, 18.) Cette parole puissante de la prédication évangélique avait retenti du couchant à l'aurore: *Et quidem in omnem terram exivit sonus eorum.* (*Ibid.*) Mais à voir les obstacles que la prospérité mondaine mettait à la conversion des grands, on aurait dit que la religion et les grâces de Jésus-Christ n'étaient que pour le peuple. Après des siècles écoulés, Tertullien n'osait assurer que la cour des césars pût devenir chrétienne: *si Cæsares potuissent esse christiani.* Tiendrait-il à la plupart des grands qu'on en doutât encore aujourd'hui? et saint Paul ne redirait-il pas: *Non multi potentes, non multi nobiles.* (I *Cor.*, I, 26.) Pénétrez dans ce palais qu'habitent les dieux de la terre, dans ces maisons de luxe et d'opulence, où la fortune semble avoir placé son sanctuaire, que verrez-vous? des hommes plongés dans la mollesse, perdus dans les délices, qui trop souvent n'ont de chrétien que le nom, qu'ils déshonorent par leurs scandales et dont le moindre vice est de n'avoir aucune vertu.

Que dis-je, pour oublier le ciel il n'est point nécessaire de n'avoir rien à désirer, il suffit de pouvoir espérer. Où sont, je ne dis plus dans des conditions élevées, dans ces fortunes immenses où tout conspire à séduire, je dis dans les conditions médiocres, dans les fortunes les plus bornées; où sont les chrétiens intimement convaincus du néant et de la vanité des choses humaines? Voyez-les ces hommes de tous les états, de tous les âges, qui s'empressent, qui s'agitent, qui se consument; pensent-ils à la courte durée des biens qu'ils poursuivent avec tant de vivacité? se souviennent-ils que l'éternité les attend, ou, s'ils s'en souviennent, quel est le fruit de ce sou venir? des réflexions stériles, des craintes passagères, des résolutions flottantes et incertaines d'une âme qui veut et qui ne veut pas.

Tonnez, frappez, Seigneur, faites ce que vous me demandez, prenez ce que je n'ose ni vous donner ni vous refuser; épargnez-moi la honte et le crime de tant de projets vertueux échoués, de tant de combats sans victoire; enlevez-nous jusqu'à l'ombre de ces biens séducteurs. Le premier moment sera triste, nous nous plaindrons, nous les regretterons; bientôt désabusés, détrompés, nous ne pleurerons que la faiblesse que nous eûmes de les pleurer: *Confundentur enim ab idolis quibus sacrificaverunt.* (*Isa.*, I, 29.) Une autre fortune amènera d'autres sentiments. Ce monde tant adoré devient l'objet de notre haine. L'adversité le dépouille de ce qui nous le rendait aimable, elle lui ôte ce je ne sais quoi qui enchante au premier coup d'œil, cette fleur d'agrément qui nous cache sa perfidie; elle nous le montre ingrat, volage, inconstant dans ses amitiés, cruel et implacable dans ses haines, dur et insultant dans ses mépris, frivole et faux dans ses promesses. Sommes-nous dans la disgrâce, tout s'écarte et se retire de nous. Nous restons seuls dans les larmes, dans

l'amertume et dans l'ennui : que nous paraît alors le monde? *Confundentur enim ab idolis quibus sacrificaverunt.*

Ce monde que nous avons tant recherché, nous ne pensons qu'à le fuir. Le monde nous évite, nous évitons les regards du monde : ses pompes, ses fêtes, ses spectacles où nous ne pouvons plus briller, où nous ne pouvons plus régner, ne serviraient qu'à nous rappeler un triste souvenir de notre gloire passée, et à nous faire sentir plus vivement notre condition présente; *Confundentur enim ab idolis quibus sacrificaverunt.*

Ces biens éternels qui n'eurent que notre indifférence, attirent tous nos désirs. L'âme affligée entend la foi l'avertir qu'elle est étrangère dans le monde, que le ciel est sa patrie, que la terre n'est point le lieu de son séjour : et comment se résoudrait-elle à regarder comme son héritage une terre où elle ne possède rien. Un cœur affligé se penche de lui-même à recevoir les espérances d'une vie meilleure : on aime à oublier un Dieu qui commande et qui menace, on s'occupe avec plaisir d'un Dieu qui console et qui promet. Le temps et les affaires du temps s'effacent de l'esprit; l'éternité emporte toute l'attention et tous les désirs; on gémit sur la longue durée de l'exil : *Quis mihi dabit pennas.... et volabo et requiescam* (*Psal.* LIV, 7.) Quand finira cette vie, tissu fatal de douleurs sans cesse renaissantes? quand me sera-il-donné, voyageur fatigué d'une course trop pénible, de me reposer à l'ombre de la cité sainte, et d'habiter ce séjour de la paix et de la vertu, que ne troublent point les regrets et les larmes du malheur, que ne déshonorent point les duretés et les mépris de l'insolente prospérité? *Volabo et requiescam.* Monde imposteur, idole vainement et sacrilègement adorée, tes félicités frivoles m'égaraient, elles m'entraînaient dans l'abîme, je n'ai qu'à me féliciter, je n'ai à te remercier que de tes perfidies; elles seules m'ont été utiles, elles ont éclairé mon esprit, elles ont dégagé mon cœur, elles m'ont appris à te connaître, elles m'ont appris à rougir de ma folle estime et de mon dévouement insensé : *Confundentur enim ab idolis quibus sacrificaverunt.*

Est-ce donc que la grâce de Jésus-Christ n'a point d'autres ressources que l'adversité pour préserver une âme de la contagion de la prospérité? Je le sais, Dieu peut tout. Tout est soumis à son empire. Mais, il faut l'avouer, un homme qui sait allier des grandes vertus avec une grande fortune; un homme que le monde recherche, et qui n'aime pas le monde, un pareil homme est un de ces prodiges que le ciel montre à la terre, quand il veut donner au peuple le spectacle d'une vertu héroïque. Il les montre rarement, et il ne tarde pas à les retirer; il faut des siècles pour les reproduire. La prospérité a coutume d'inspirer l'oubli de Dieu, et d'anéantir peu à peu la flamme de la divine charité; et dans le cours ordinaire des événements, il n'appartient qu'à l'adversité de ranimer ce feu céleste. C'est la tempête qui remet Jonas infidèle dans sa route. C'est l'indigence qui rappelle à l'enfant prodigue le souvenir et le désir de la maison paternelle. Ce n'est que sur les fleuves de Babylone, dans une région lointaine, dans les ennuis et les humiliations d'une dure captivité, que Judas soupire pour les fêtes et les solennités de Sion, qu'il dédaignait dans la terre de ses pères : *Super flumina Babylonis illic flevimus cum recordaremur Sion.* (*Psal.* CXXXVI, 1.) Et un chrétien se plaindra, il murmurera dans les souffrances! Homme peu digne d'un si beau nom, regardez-vous, comme Dieu vous regarde, non comme un homme destiné à jouer ici-bas une scène promptement terminée, et qui, après avoir paru quelques moments sur le théâtre du monde, meurt tout entier sans avoir rien à craindre ou à espérer au-delà du tombeau. Regardez-vous comme un homme que le cours des années qui fuient avec tant de vitesse, entraîne rapidement dans les profondeurs immenses de cette éternité, qui donne la naisssance, et qui imprime son caractère d'immobilité à tout ce qui mérite d'être appelé bonheur ou malheur : alors quelque tristes qu'aient été vos disgrâces, vous conviendrez qu'elles sont encore plus avantageuses. Vous aviez tout ce qu'il faut pour plaire au monde, et par une conséquence trop bien fondée, tout ce qu'il faut pour périr dans le monde. La santé détruite, la beauté flétrie, la fortune renversée, vous condamnent à la retraite et à la solitude, vous avez perdu ce qui vous aimait, et tout ce que vous aimiez; c'est-à-dire que Dieu vous a fermé toutes les voies de l'amour-propre et de la cupidité, pour ne vous tenir ouvertes que les voies du salut et de la piété, c'est-à-dire que Dieu en a usé avec vous en père sage, qui ne se laisse point attendrir par les pleurs d'un enfant qui regrette et qui demande ce qui lui est funeste, c'est-à-dire qu'il a aimé en vous, non l'homme terrestre qui passe, mais l'homme immortel qui durera toujours, c'est-à-dire que, ne voulant point vous perdre et voyant que vous ne pouviez vous résoudre à quitter ce qui vous perd, il vous l'a enlevé malgré vous. Lâche et indigne chrétien, vous voudriez qu'écoutant vos désirs insensés, il fût pour vous, non le Dieu du ciel, mais le Dieu de la terre; non le Dieu de l'éternité, mais le Dieu du temps; non le Dieu de la vertu, mais le Dieu du plaisir; non le Dieu de votre salut, mais le Dieu de vos passions; non le Dieu de l'Evangile, mais un Dieu tel que les divinités fabuleuses, qui n'avaient rien de plus grand à donner que les biens de la terre. Si vous renoncez à votre salut, il n'y renonce pas, il vous aime plus, il vous aime mieux que vous ne vous aimez! Plaignez-vous si vous l'osez de sa trop vive tendresse.

Cependant, me direz-vous, depuis long temps je suis dans la disgrâce, et loin d'être meilleur, je deviens plus coupable.

L'adversité n'a point détruit les vices de la prospérité, elle en produit de nouveaux, les plaintes, les murmures, le désespoir.

Vous n'en êtes pas meilleur et vous avez conservé tous les égarements de votre première situation. Permettez-moi d'en douter. Hauteur, présomption, fierté, mollesse, indolence, insensibilité aux misères d'autrui, mille autres passions sont connues pour naître avec la prospérité et pour tomber avec elle, on regagne ordinairement du côté du cœur ce qu'on perd du côté de la fortune; en devenant malheureux, au moins on redevient homme. Montrez-moi celui à qui la prospérité n'a point donné de vices, je croirai que l'adversité ne vous a point donné de vertus.

Vous n'en êtes pas meilleur! c'est parce que vous entrevoyez des ressources, parce que les circonstances font briller à vos yeux leurs lueurs, les apparences d'une nouvelle révolution; parce que votre imagination, féconde en songes et en fantômes, vous distrait par des projets qui nourrissent, qui entretiennent la cupidité. Que le Seigneur frappe une seconde fois, qu'il renverse l'édifice jusque dans les fondements! souvent on ne cesse d'aimer, de désirer, qu'après avoir cessé d'espérer. Quand tout autre appui manque, on se jette du côté de la religion, et pour devenir meilleur, il ne vous manque que d'être plus malheureux.

Vous n'en êtes pas meilleur? vous êtes donc bien coupable? Le monde vous renonce, vous ne pouvez renoncer au monde. Tout le reste vous fuit, vous vous obstinez à fuir un Dieu qui vous appelle et qui vous invite. La cupidité avait donc jeté des racines bien profondes! l'amour du siècle profane avait donc pénétré bien avant? vous étiez donc bien épris, bien entêté de ce monde profane? Connaissez la flamme adultère qui régnait dans votre âme : hâtez-vous de l'éteindre; c'est là le véritable malheur qui demande et mérite vos larmes.

Vous n'en êtes pas meilleur! qu'il a dû vous en coûter pour remporter une victoire si funeste sur votre raison, sur votre religion, sur votre Dieu. Car enfin les moments d'affliction sont les moments de la grâce. A qui le Seigneur se communiquera-t-il, dit le Prophète, qu'aux âmes qui sont dans la tribulation? Il semble attendre pour répandre ses faveurs sur les justes, que l'adversité les ait purifiés. Ce n'est que dans la captivité que sont montrées à Daniel, à Ezéchiel, les révolutions des empires, la gloire du Dieu des armées, la domination éternelle du Messie. Ce n'est qu'au milieu des ruines de Jérusalem, entre les débris du sanctuaire, que sont dévoilés à Isaïe, à Jérémie, les événements réservés aux derniers âges du monde. Ce n'est que dans l'exil, dans le silence d'une île déserte, que le disciple bien-aimé apprend les mystères profonds de son *Apocalypse*. Ce n'est que dans une route baignée de leurs sueurs et de leur sang, dans le dénuement, les veilles, les périls, les contradictions, les persécutions, les humiliations, que les apôtres, les martyrs, les solitaires, les vierges ferventes, ont trouvé l'accroissement, les transports, les délices, le feu, l'incendie du pur et saint amour. Ce n'est qu'à l'ombre de la croix de Jésus-Christ que la fleur tendre et délicate de l'innocence échappe au souffle brûlant et contagieux du démon de la volupté. Ce n'est qu'à l'ombre de la croix de Jésus-Christ, que les regrets et les pleurs de la pénitence ne sont point interrompus par le retour et le réveil des passions. L'adversité a fait tant de saints! Vous dites qu'elle vous laisse pécheur, dites qu'elle augmente votre péché, qu'elle met le comble à votre péché par l'abus d'une grâce qui renferme tant d'autres grâces.

Vous n'en êtes pas meilleur! Que je vous vous plains, reprend saint Augustin, et que vous êtes à plaindre! je ne vous défends plus de vous abandonner à la douleur : pleurez vos disgrâces, pleurez encore plus de ce que vous ne savez pas en profiter : *Contristetur sane quem flagella divina corrigere non possunt*. Quel terrible présage de votre réprobation! Qui vous détrompera, si votre propre expérience ne suffit pas à vous détromper? quand quitterez-vous le monde, si ce n'est lorsque le monde vous quitte? quand penserez-vous à votre salut, si ce n'est lorsqu'il ne vous reste rien à espérer sur la terre? *Contristetur sane quem flagella divina corrigere non possunt.*

Vous n'en êtes pas meilleur! Vous n'auriez donc jamais été bon, juste, vertueux? Si l'adversité vous perd, quels ravages de corruption n'aurait pas signalés la durée de la prospérité? La grâce qui ne fait que de légères impressions sur un affligé, aurait-elle remué un cœur enivré de délices, de gloire et d'honneur? Auriez-vous été plus attentif à la voix de l'Esprit-Saint dans le tumulte enchanteur et la séduisante agitation d'un monde empressé à vous plaire, que vous ne l'êtes dans la solitude? Vous aurait-il été plus facile d'immoler à Dieu vos amusements trop flatteurs, que de lui sacrifier vos murmures? n'en coûte-t-il pas davantage pour se défendre contre le plaisir, que contre la douleur? Eh! que sont, demande saint Ambroise, que sont les périls auxquels la disgrâce vous expose, comparés aux dangers dont elle vous délivre? Pour se soutenir dans la prospérité il faut avoir toutes les vertus; et quelquefois appuyé par toutes les vertus, on ne se soutient pas. Au contraire l'adversité ne demande qu'une seule vertu, elle donne toutes les autres : *Tribulatio unam patientiam probat, prosperitas vero omnes virtutes.*

Vous n'en êtes pas meilleur! Est-ce la faute de vos disgrâces? n'est-ce pas la vôtre? S'il n'est pas plus facile de se sauver loin des plaisirs, des délices du monde, pourquoi ces malheurs que Jésus-Christ annonce aux riches et aux grands? pourquoi semble-t-il regarder leur salut comme si

difficile? pourquoi ces conseils si souvent réitérés de renoncer à tout, de quitter tout, si l'on veut assurer les destinées de son éternité? Pourquoi cette doctrine si constante dans la morale des Pères, qu'une grande prospérité est le plus grand malheur qu'on puisse souhaiter à l'homme chrétien? pourquoi les premiers fidèles dociles à la voix de leur maître, couraient-ils en foule s'ensevelir dans le silence des bois et des forêts, dans des antres sauvages, dans des retraites inaccessibles à l'opulence, aux honneurs, aux plaisirs? pourquoi furent-ils par choix et par amour, ce que vous gémissez d'être par nécessité? pourquoi dans la longue suite de tant d'années, les fastes de l'Eglise se trouvent-ils si peu chargés de noms des heureux du siècle? pourquoi cette voix d'éloges et de surprise qui retentit de contrées en contrées, lorsque nous voyons un homme qui fait en même temps sa fortune et son salut; un grand qui donne autant d'exemples de vertu qu'il reçoit d'hommages; un roi qui, du trône passant sur l'autel, devient l'objet de notre culte, après avoir été sur la terre l'objet de notre soumission et de notre respect? pourquoi le monde même accorde-t-il si peu d'estime, si peu de confiance aux vertus du courtisan qui parvient, ou qui aspire à parvenir? pourquoi la bonne foi, la candeur, la pudeur, la modestie, le désintéressement, la délicatesse de conscience, la ferveur et la piété évangélique, sont-elles si inconnues, si étrangères dans les palais des grands et des riches? pourquoi ont-elles coutume de n'habiter qu'au sein de la médiocrité, que sous la cabane du pauvre, ou à l'ombre du cloître? pourquoi depuis que les dons de la charité généreuse firent couler les richesses dans le sanctuaire et jusque dans le désert, la tribu sainte et l'état religieux ont-ils perdu peu à peu cette gravité, cette décence, cette austérité de mœurs, ces bienséances respectables et toujours respectées de simplicité, ennemie du faste, qui prêchaient mieux, qui prouvaient plus efficacement la religion que la science des docteurs et l'éloquence des prédicateurs? pourquoi l'ivresse de la prospérité égare-t-elle un Salomon, le plus sage des rois, et le fait-elle tomber aux pieds des dieux des nations, au lieu que l'adversité amène Nabuchodonosor au culte, à l'adoration du Dieu véritable? pourquoi Joas élevé au pied des autels et de l'arche, vient-il se perdre dans les délices et la licence du trône, tandis que Manassès, élevé dans l'orgueil et la mollesse de la pourpre, se sanctifie par l'opprobre et l'ignominie des fers? pourquoi surtout, pourquoi, mes chers auditeurs, avons-nous vu la ferveur de la primitive Eglise expirer avec les persécutions? quelle innocence, quelle pudeur, quelle modestie, quelle continuité d'oraison, quels gémissements, quelles larmes de la pénitence, quel noble dédain des plaisirs et des honneurs, des menaces et des vengeances du monde? Je le dis hardiment, j'admire un si beau spectacle, je n'en suis point surpris. L'Eglise naissante vit l'univers conjuré s'armer du glaive homicide pour la faire périr dans son berceau : partout des feux allumés, des échafauds dressés, des ruisseaux de sang, des cris de meurtre et de proscription : odieux, persécutés, errants, fugitifs, qu'est-ce que les premiers chrétiens auraient aimé sur la terre? Ces catacombes où ils s'assemblaient en secret, les ombres de la nuit dans lesquelles ils étaient obligés d'ensevelir leurs saintes et augustes cérémonies, le sang de Jésus-Christ coulant sur un autel dressé à la hâte, les cendres, les ossements des martyrs qu'ils arrosaient de leurs pleurs, et qui leur annonçaient leur destinée, la fureur des tyrans devenus chaque jour plus avides du sang chrétien, tout les avertissait de porter leur âme entre leurs mains, et de se préparer au coup qui les immolerait! Quels projets auraient-ils donc formés pour les délices d'une vie prête à leur échapper? Hélas! à peine quelques années de paix avaient effacé les vestiges des malheurs passés; la licence, la dépravation, la mollesse, l'ambition commencèrent de s'introduire. On oublia le ciel dès qu'il fut permis de s'établir sur la terre : le monde n'eut pas commencé de rechercher les chrétiens, que les chrétiens fidèles furent obligés de se dérober au monde : ceux qui n'avaient point redouté les fureurs de Rome païenne, enivrée du sang des martyrs, coururent chercher un asile dans les déserts, pour mettre leur innocence à l'abri des séductions de Rome chrétienne.

Tant il est vrai que la prospérité est un écueil funeste, contre lequel se brise tôt ou tard la vertu la plus pure, la plus sûre d'elle-même! tant il est vrai que si vous vous perdez dans les souffrances, Dieu n'en a pas moins fait tout ce qu'il faut pour vous sauver! que sont-elles donc vos souffrances, dans les principes de la religion, que l'amour d'un Dieu tendre, qui pour vous rendre heureux dans le ciel, vous ôte sur la terre une félicité temporelle et passagère? Entrez dans les desseins de sa miséricorde, apprenez de la religion à profiter de vos disgrâces, elle vous apprendra encore à vous en consoler. Après vous avoir donné le mérite de la soumission, elle vous donnera la paix, le repos du cœur.

Nécessité de la religion dans les souffrances pour justifier la providence de Dieu. J'ajoute nécessité de la religion pour consoler l'homme dans les souffrances. Sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Seigneur! s'écriait David, exilé, proscrit, objet de haine et de jalousies, environné de piéges et de périls qui me suivent, qui me devancent jusque dans les déserts les plus écartés, j'ai médité votre loi sainte, et j'ai senti la paix rentrer dans mon cœur : *Memor fui judiciorum tuorum a sæculo, Domine, et consolatus sum.* (*Psal.* CXVIII, 52) Religion sainte et divine, foi pure et ai-

mable, don le plus signalé que le ciel puisse répandre sur la terre, régnez sur nous! Je ne dis pas que par vous l'homme élevé au-dessus de la misère et de la bassesse de son origine, a droit de regarder le ciel comme sa patrie, l'immortalité comme son héritage, Dieu comme sa récompense. Je ne vous dirai pas, mes chers frères, aimez la religion, qu'elle soit votre trésor le plus précieux; tout le reste passe, la religion seule ne meurt point! je dis, ne souffrez jamais que le libertinage des impies donne atteinte à la pureté de votre croyance, elle sera votre unique ressource dans les jours d'affliction et de disgrâce : *Memor fui judiciorum tuorum a sæculo, Domine, et consolatus sum.*

Non, je n'ai jamais compris quel vertige, quel délire entraîne et précipite ces hommes fiers et hautains qui s'empressent de bannir de leur esprit la foi qu'ils ont reçue de leurs pères. Ah! dans le système de la religion tout est si doux, si consolant! Pour quelques plaisirs qu'elle réprouve, et quels plaisirs! voluptés honteuses qui révoltent, qui épouvantent la pudeur, voluptés fugitives et qui disparaissent plus promptement que le songe le plus léger; pour des plaisirs si coupables et si frivoles qu'elle enlève à notre cupidité, quelles pures et chastes délices elle offre à notre raison! Mais la foi fût-elle contraire à nos plaisirs, elle doit être chère dès qu'elle peut nous consoler dans nos peines. Les moments de pleine et entière satisfaction sont bien rares, ce sont des moments qui passent comme l'éclair, au lieu que les chagrins et les ennuis, le trouble et les inquiétudes remplissent le long espace des jours et des années.

Notre vie n'est qu'un tissu de peines qui se suivent les unes les autres, telles que des flots. L'homme naît pour les larmes; aussi en naissant ses yeux s'ouvrent aux pleurs; la nature semble lui donner un pressentiment des misères qui l'attendent : il se hâte de déplorer sa destinée. En effet, quelle carrière il va parcourir! les larmes qui arrosent son berceau ne se sècheront que dans la poussière du tombeau. Un corps faible, presque toujours occupé à prévenir ou à chasser la douleur, édifice bâti sur le sable, il ne se défend qu'avec peine contre le cours des années qui le minent, qui le consument, et l'on ne le soutient pour quelques jours qu'en sacrifiant souvent les plaisirs de la vie au soin de la prolonger; une santé, fragile roseau qui se plie au moindre souffle, qui se détruit souvent par les attentions que l'on apporte à la conserver, qui n'est rien tandis qu'on la possède, et qu'il faut perdre pour en connaître le prix. Une âme tyrannisée par mille passions violentes qui s'en disputent l'empire et qui, divisées entre elles, ne se réunissent que pour déchirer notre cœur, théâtre funeste où se jouent tant de scènes tragiques et douloureuses. Au dehors de nous, travaux continuels, revers imprévus, calomnies meurtrières, noires perfidies, lâches trahisons, chagrins pénétrants, dureté dans les pères, ingratitude dans les enfants, hauteur et bizarrerie dans les maîtres, infidélité dans les domestiques, inconstance dans les amis, haine et fureur persévérantes dans les ennemis, caprices et jeux cruels dans la fortune. Retranchez de la vie qui paraît la plus heureuse ce qui s'en est écoulé parmi les regrets du passé, parmi les terreurs de l'avenir, dans les inquiétudes, les agitations et les chagrins du présent, à peine trouverez-vous de quoi composer un jour serein et sans nuage. Quelques-uns souffrent plus, tous souffrent beaucoup, et l'heureux entre les hommes n'est que le moins malheureux. Je sais que la multitude des enfants d'Adam semble ignorer la pesanteur et la dureté du joug qui punit encore dans la postérité la prévarication du père. L'habitude les empêche de s'en apercevoir; le tourbillon des soins, des affaires, des projets, des espérances, des amusements les emporte, les entraîne loin d'eux-mêmes, et l'oubli du malheur leur en dérobe en partie la connaissance et le sentiment. Mais qu'un événement plus marqué nous tire de la foule, qu'il ajoute un malheur personnel aux malheurs attachés à l'humanité, où trouverons-nous quelque consolation? ne l'attendons que de la religion; rien de ce qui n'est pas la religion ne peut nous consoler; la religion peut nous consoler. Suivez ces deux réflexions, vous conviendrez de la nécessité de la religion pour consoler l'homme dans les souffrances.

1° Rien de ce qui n'est pas la religion ne peut nous consoler; hommes faibles et trompés, vous cherchez votre consolation dans le monde; hommes fiers et superbes, vous l'attendez de votre raison : vaines espérances! ni le monde ni la raison n'adouciront vos peines. Vous avez recours au monde : de quelles disgrâces le monde est-il donc propre à nous consoler? et où sont-ils les malheureux qui ne redisent pas à chaque instant comme David persécuté et abandonné : *Sustinui... qui consolaretur, et non inveni* (*Psal.* LXVIII, 21).

Combien de disgrâces qu'il faut cacher au monde : c'est une indigence qui avilirait le sang le plus illustre; c'est un changement subit dans les inclinations du maître; c'est la faveur naissante et encore secrète d'un concurrent prêt à s'élever sur vos ruines; présages d'une décadence prochaine, qui, venant à éclater dans le public, précipiteraient votre chute, avertiraient vos protecteurs de vous quitter, vous ôteraient ces faibles restes de crédit qui, ménagés avec art pourront détourner le malheur qui vous menace. C'est un affront, un outrage, un bouleversement de fortune qui part d'un ennemi puissant : il faut encore baiser la main qui vous frappe; il faut affecter de ne pas sentir le coup qu'elle vous porte : vos reproches ne serviraient qu'à former un nouvel orage, qu'à vous rendre coupable d'un crime qu'un oppresseur injuste, maître de votre destinée n'excuserait point, je veux dire le souvenir et le sentiment de ses

perfidies; il ne vous les pardonnera qu'autant que vos manières l'enhardiront à les oublier, et il ne se réconciliera avec vous qu'après que vous l'aurez réconcilié avec lui-même. Dans le monde. qui ne sait être malheureux verra chaque jour augmenter ses malheurs; on se plaint donc, on gémit tout bas. Observé de trop près, on n'ose donner un libre cours à ses larmes; on ne goûte qu'en tremblant ce triste plaisir. On attend les ombres et le silence de la nuit pour se livrer sans contrainte à sa douleur. Bientôt le jour renaissant impose la nécessité de déguiser son trouble et ses alarmes sous un front serein, et de composer son visage dans la crainte qu'il ne trahisse le secret de l'âme. Dure nécessité ! Souvent il en coûte plus pour cacher son malheur que pour le soutenir. Le chagrin, renfermé dans le cœur, mine, use, consume peu à peu; on ne cesse de souffrir qu'en cessant de vivre : *Sustinui... qui consolaretur, et non inveni.*

Combien de disgrâces auxquelles le monde applaudit parce qu'il est jaloux ! Combien de disgrâces auxquelles le monde insulte parce qu'il est hautain et superbe ! Une grande fortune attire de grandes haines. La chute des favoris fut toujours la consolation du courtisan dédaigné. Le monde aime à voir sur la scène d'autres acteurs, de nouvelles situations. Votre longue prospérité était importune : on se lassait de vous adorer. L'orgueil humain cherche à se dédommager de la bassesse avec laquelle il a rampé sous vos caprices dans le temps de votre autorité par la hauteur et la dureté de ses mépris. Dans le temps de votre humiliation il aime à se venger sur votre personne des respects serviles qu'il rendit à votre fortune; comme on ne trouve plus de Mardochée dont la noble audace refuse de plier le genou et de baiser la poussière devant un favori heureux, aussi ne trouve-t-on plus de David, dont le cœur tendre et généreux pleure avec des larmes sincères la chute d'un seul ennemi : *Sustinui... qui consolaretur, et non inveni.*

Combien de disgrâces que le monde vous impute, parce qu'il est borné dans ses vues, téméraire dans ses jugements, faux dans ses idées, esclave dans sa façon de penser? Vil flatteur, il applaudit à l'heureux scélérat qui vous écrase; son opulence et son crédit font son mérite, votre disgrâce fait votre crime. L'homme que le sort persécute fut rarement innocent aux yeux du peuple; il n'est donné qu'à un petit nombre de sages de savoir réfléchir à l'avantage des malheureux et d'oser justifier ce que la fortune condamne. Joseph, victime d'un crime qu'il n'a point commis; Suzanne, flétrie, proscrite au tribunal du peuple parce que ses accusateurs sont les chefs d'Israël; disons mieux : Joseph n'est malheureux que parce qu'il a refusé d'être coupable, et il paraît coupable parce qu'il est malheureux; Suzanne ne perd sa gloire, sa réputation, que parce qu'elle n'a pu consentir à perdre sa vertu. C'est ainsi que souvent le mérite attire la disgrâce; c'est ainsi que la disgrâce attire le mépris et l'humiliation : *Sustinui... qui consolaretur, et non inveni.*

Combien de disgrâces dans lesquelles, loin de vous plaindre, le monde vous interdit jusqu'à la satisfaction de vous plaindre vous-même ! Né dans l'obscurité d'une condition médiocre, vous gémissez sur les misères de votre état, qui vous condamne à un travail toujours pénible, souvent mal récompensé. Le monde, plein d'orgueil, s'irrite de vos plaintes. Telle est, répondra-t-il, votre destinée; encore êtes-vous trop heureux de pouvoir subvenir à vos besoins les plus pressants en servant à notre molle délicatesse et à nos plaisirs. Monde injuste, ne suis-je donc point malheureux, parce que je ne fus jamais heureux : *Sustinui... qui consolaretur, et non inveni.*

Combien de disgrâces nous viennent de ceux mêmes dont nous devions attendre la paix et la félicité de nos jours ! La terre encore récente abreuvée du sang d'Abel; Joseph, vendu par ses frères; Job, insulté par sa femme; David maudit par Séméi, trahi par ses amis, fugitif devant son propre fils; Samson livré aux Philistins par Dalila; aventures tragiques, monstres d'ingratitude qui épouvanteraient un âge moins corrompu que le nôtre; alors il n'en fallait qu'un exemple pour faire l'opprobre de tout un peuple, de tout un siècle; ils se reproduisent si souvent parmi nous, qu'aujourd'hui c'est presque moins une tache pour le cœur de s'en rendre coupable, qu'une honte, qu'une humiliation pour l'esprit d'en paraître étonné : *Sustinui... qui consolaretur, et non inveni.*

Combien de disgrâces dont la consolation est plus difficile à soutenir que la disgrâce même ! Les frères de Joseph s'empressent et s'agitent pour essuyer les larmes de Jacob; ce sont eux qui les font couler. Hommes perfides ! ils viennent vous plaindre des malheurs dont leur haine industrieuse a tissu la trame et noué l'intrigue; c'est-à-dire qu'ils viennent se repaître de votre douleur, s'assurer par eux-mêmes du succès de leurs noirs complots, et se rendre heureux par le spectacle de votre infortune. Je le sais, c'est surtout parmi les grands que la politique enfante ces mystères d'iniquité; mais, vous le savez, de nos jours les vices des grands sont descendus jusqu'au peuple, et nous remplissons par nos passions toute la distance qui les sépare de nous : *Sustinui... qui consolaretur, et non inveni.*

Combien de disgrâces dont le monde n'oserait entreprendre de vous consoler? Mère trop tendre et trop infortunée, la mort vient de vous ravir un fils unique dans le printemps de ses jours ! Plongée dans le deuil et dans l'ennui. vous fuyez tout ce qui peut vous retracer l'image d'un fils mourant. Si une bouche indiscrète a osé prononcer son nom, quel triste souvenir a ranimé votre douleur ! quel trait mortel a percé votre âme ! vous avez cru le perdre une seconde fois. Le monde est donc obligé de vous abandonner à vos tristes sentiments, dans la crainte

de les irriter. Il vient seulement vous avouer par son silence, son impuissance à vous consoler, et tout le service qu'il peut vous rendre, c'est de vous aider à oublier votre malheur, en paraissant l'ignorer : *Sustinui... qui consolaretur, et non inveni.*

Combien de disgrâces qui éloignent le monde? Amitié sincère, parfaite union des cœurs, tendresse et reconnaissance qui ira au delà du tombeau, et qui fera davantage, qui survivra à la prospérité. Noms vains et stériles! ils ne servent plus qu'à parer nos théâtres et à faire l'agrément d'une scène fabuleuse. Sur les pas de la fortune qui se retire, tout fuit : elles vous abandonnent, ces âmes basses et mercenaires, que l'espérance rassemblait autour de vous et qu'elle appelle ailleurs. On dit aux heureux qu'on les aime : on n'aime que leur bonheur. Adorateur de la fortune, on attend ses ordres pour s'engager ou se dégager, pour se donner ou pour se reprendre. Dès qu'elle fuit, ils volent à sa suite, ces cœurs intéressés; sans s'arrêter à plaindre celui qu'elle quitte, ils courent applaudir à celui qui la reçoit, et si, pour mériter son amitié, il ne faut que vous désavouer et qu'achever même de vous écraser, n'en doutez point, dans cette troupe servile, il aura plus d'un imitateur, ce lâche Amalécite, qui arrache à Saül vaincu un reste de vie, et qui court porter son diadème à David. Parents faibles et craintifs, ils se hâtent d'expier, par leur fuite et par leurs insultes, le crime trop rarement pardonné d'être d'un sang qui a le malheur de déplaire; ou, s'ils parlent en votre faveur, leur adroite politique mettra dans leurs discours des nuances qui feront sentir au protecteur irrité que le sentiment dément le langage dicté par la bienséance, et que leur cœur consent au refus de ce qu'ils demandent. Ames pleines d'une aversion cachée, d'une jalousie secrète qui, libre de la contrainte où la tenait votre pouvoir, s'exhale avec d'autant plus de fureur qu'elle a gardé un plus long silence. C'est en de pareils moments qu'on boit et qu'on épuise le calice d'amertume jusqu'à la lie; et vous sentez votre disgrâce, moins par les chagrins qu'elle vous cause que par la joie qu'elle leur donne. Cœurs ingrats, votre présence importune leur retrace des obligations qu'ils veulent méconnaître; elle leur parle un langage, elle leur fait des leçons qu'ils n'ont ni la force de suivre ni le courage d'entendre. Cœurs lâches et timides, ils sont à vous, ils n'osent se déclarer pour vous. Ils condamnent la fortune, ils craignent de l'irriter. Vous voyez peut-être autour de vous un petit nombre d'amis que les premiers moments de vos disgrâces touchent et attendrissent, mais qui s'accoutument peu à peu à leurs progrès, qui se font à leur continuité; ils se lassent d'abord de vous plaindre, ensuite d'entendre vos plaintes. Après vous avoir donné une vaine ombre de pitié, quelques larmes feintes, commandées par la bienséance ou par l'orgueil d'étaler une amitié qui ne change point au gré des événements, peut-être par le désir politique de plaire aux heureux, en se montrant fidèles à ceux qui ne le sont plus, ils se retirent, ou ils vous avertissent, par leurs manières, de vous retirer. Vous restez seul à pleurer, et la disgrâce qui démasque vos prétendus amis, et la téméraire confiance qui vous rendit la dupe de leur perfide amitié : *Sustinui... qui consolaretur, et non inveni.*

Combien de disgrâces que le monde semble plaindre, et auxquelles il ne veut pas remédier? L'issue funeste d'un procès qui vous ruine; un revers imprévu qui détruit tous vos projets, toutes vos espérances; une affaire fâcheuse qui entraîne la décadence de votre maison. On approuve vos plaintes, on applaudit à vos murmures, on gémit de l'injustice du sort, on vous donne une tendre compassion; mais on ne va point à la source du mal; beaucoup d'amis, peu de protecteurs; plusieurs personnes qui s'attendrissent sur votre fortune, aucune qui s'empresse à la réparer. Tant de mains qui s'offrent à essuyer vos pleurs, point de main qui s'applique à en tarir la source. Connaître encore un ami malheureux, consentir d'en être connu, lui permettre de nous aimer et de dire que nous l'aimons, pousser la générosité jusqu'à laisser tomber sur lui quelques légers bienfaits, plus humiliants souvent qu'ils ne sont utiles; car, à l'égard des malheureux, on quitte promptement, et sans s'en apercevoir, le ton d'ami pour prendre le ton de protecteur, n'importe, à peine notre âge est-il capable d'une vertu si pure; pour trouver quelque chose de plus, il faut remonter jusqu'aux siècles antiques, jusqu'aux temps héroïques : *Sustinui... qui consolaretur, et non inveni.*

N'est-ce pas là le monde, chrétiens? Que dis-je? et à Dieu ne plaise que le pinceau dans ma main ne puisse jamais verser sur les portraits qu'elle trace que le noir coloris de l'invective contre la dépravation du cœur humain. Sans parler de cette source de libéralités et de grâces qui partent continuellement du trône et des environs du trône pour aller porter la vie et la paix dans le sein des familles désolées; sans citer ces monuments précieux de la bienfaisance de nos maîtres, je sais qu'il existe encore parmi nous des âmes grandes, nobles, élevées, supérieures à la loi des événements, incapables de penser et d'agir d'après les caprices de la fortune; des âmes qu'une larme à essuyer ou à prévenir touche davantage que les intérêts les plus chers de l'amour-propre et de la vanité. Mais aussi, ne vous y trompez pas, les âmes de cette trempe sont si rares, qu'il faudrait un miracle de la Providence, pour vous offrir à leur protection généreuse.

Raison humaine, venez donc à notre secours, et faites que l'homme trouve au dedans de lui ce qu'il chercherait vainement hors de lui. Ah! mes chers auditeurs, la raison peut tout pour nous affliger; elle ne peut rien pour nous consoler : c'est la raison qui pénètre dans l'avenir, pour nous désoler par des maux qui ne sont pas encore; c'est la raison qui, dans ses tristes réflexions,

rappelle le passé, pour nous affliger par des maux qui ne sont plus; c'est la raison qui, vivement frappée d'un objet, appliquée à l'étudier, à le creuser, à l'approfondir, envisage, assemble, réunit les causes, les circonstances, les suites du malheur présent: or ce sont ces circonstances, ces suites, ces causes du malheur qui en augmentent le poids. Des enfants ingrats comptent nos tristes années; leur avide impatience ne nous pardonne point de survivre à la saison de leurs plaisirs; ils voient avec peine que le flambeau de nos jours, prêt à s'éteindre, se consume si lentement; ils hâtent notre mort par leurs vœux parricides, par leurs outrages. Que la raison ne peut-elle se taire en ces moments douloureux! On retrace à son souvenir ce que l'on fit pour eux; on le rapproche de ce qu'ils font contre nous; nous comparons notre crédule amour à leur dureté farouche, notre cœur à leur cœur; plus d'un David trahi dit encore aujourd'hui: *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique.* (*Psal.* LIV, 13.)

Oui, c'est la réflexion qui remue, qui attendrit et qui passionne. C'est la réflexion qui porte la douleur au plus intime de l'âme, qui lui ouvre les replis les plus secrets du cœur, qui grave dans la mémoire et des traces et des vestiges que le nombre des ans ne peut effacer: plus on pense, plus on souffre; il n'y a que les chagrins de l'enfance qui fuient, qui s'évanouissent promptement, parce que cet âge bouillant et léger n'a point le triste pouvoir de les fixer par la réflexion.

Vérité si universellement reconnue, que les conseils de l'ami le plus philosophe, appliqué à conosler un ami dans la disgrâce, se réduisent à lui conseiller d'écarter la réflexion. Vains et frivoles consolateurs! ignorez-vous que, dans les plaies profondes de l'âme, les efforts de l'esprit échouent contre la violence du sentiment? Ignorez-vous que quand le cœur est vivement troublé, agité, déchiré par la douleur, il n'est pas moins impossible de le distraire que de le calmer?

Ai-je donc oublié ces leçons de constance et de fermeté tant vantées dans la morale des anciens philosophes? ces ressources de force et de courage que les sages de Rome et d'Athènes entreprirent de nous montrer dans la raison humaine? Stérile étalage d'une orgueilleuse et impuissante sagesse! Amas de maximes fastidieuses, capables d'éblouir l'esprit, incapables de soulager le cœur! On m'exhorte à la constance, on ne me la donne pas; on me montre ce que je devrais être, on me laisse tel que je suis; on me dit qu'il faut me consoler, on ne m'offre aucun motif de consolation; on m'apprend à rougir de mes faiblesses, on ne me présente point d'appui propre à me soutenir; c'est-à-dire, qu'au chagrin que me cause la disgrâce, on ajoute le dépit, la honte de voir que j'en suis trop touché; c'est-à-dire que les spéculations sublimes de cette prétendue philosophie n'aboutissent qu'à me rendre aussi mécontent de moi-même que de ma fortune.

2° Non, il n'appartient qu'au Dieu de l'Evangile de nous dire: *Venite ad me omnes qui laboratis et ego reficiam vos.* (*Matth.*, XI, 28.) Venez à moi, vous tous qui êtes affligés, et je vous consolerai. En effet, pourquoi le monde et la raison nous sont-ils inutiles dans la disgrâce? pourquoi? Prenez garde, mes chers auditeurs; c'est qu'ils n'ont le pouvoir ni de détruire ni d'amortir en nous l'amour et les regrets de la situation passée, ni de nous rendre chers et précieux les avantages de la situation présente. Or cette révolution, plus étonnante, plus miraculeuse que les révolutions qui changent la destinée des rois et des royaumes, le Dieu de l'Evangile l'opère. Comment l'opère-t-il? Apprenez-le, et adorez la divinité de la religion sainte à laquelle il a confié l'empire sur le cœur humain, avec une égale puissance d'ôter à la prospérité ses vices, à l'adversité ses ennuis et ses chagrins.

Tantôt, à la faveur des vives et pures lumières de la foi, nous élevant au-dessus des choses périssables, elle nous transporte d'avance dans les régions de l'éternité: que le temps et ce qui se passe dans le temps nous paraît alors petit et frivole! qu'il nous semble indigne de notre amour ou de nos regrets! En effet, voici la différence essentielle qui sépare le chrétien et le mondain. Le mondain compte le temps pour tout, le chrétien le compte pour rien; le mondain se regarde comme fait pour le temps, le chrétien comme fait pour l'éternité. Or dès que j'envisage l'éternité; dès que je me destine à l'éternité, que je me considère comme l'homme de l'éternité, le temps et les fortunes du temps me deviennent quelque chose d'étranger.

Heureux du siècle! que tout roule au gré de vos désirs; que le plus léger murmure ne trouble pas le sommeil de votre voluptueuse indolence! tout ceci n'est qu'un songe, le réveil approche: *Juxta est dies... et adesse festinant tempora.* (*Deuter.*, XXXII, 35.) Cette vie s'écoule avec la vitesse du torrent le plus rapide; nous touchons au terme. Qu'importe que le peu d'espace qui me reste à parcourir soit couvert de fleurs ou embarrassé de ronces et d'épines? ma douleur et vos plaisirs auront à peine le loisir de naître. Je rougirais de pleurer des disgrâces auxquelles je dois survivre tout entier et pour toujours. Que m'importe un bonheur passager, puisque je suis fait pour un bonheur éternel? Si je sauve mon âme, j'aurai toujours été heureux; si je la perds, j'aurai toujours été malheureux. Par rapport à l'homme chrétien, tout ce qui cessera d'être est comme ce qui n'est pas, comme ce qui n'a jamais été: *Venite, et ego reficiam vos.*

Tantôt, nous dévoilant l'abîme et la profondeur des conseils éternels, il nous fait voir que nos disgrâces entrent dans le plan et l'économie de notre salut: *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans,* (*Jerem.*, XXXI, 3.)

Si je vous avais moins aimé, je vous aurais plus épargné. Je n'ai semé le trouble et l'alarme dans vos voies que pour vous retirer des sentiers égarés des pécheurs; vous m'aviez oublié, et vous m'auriez enfin obligé de vous oublier. Jamais vous n'auriez quitté ce monde séducteur, si vos malheurs ne vous avaient appris sa perfidie; vous auriez perdu votre âme si vous n'aviez perdu ces richesses qui nourrissaient la cupidité, ces honneurs qui fomentaient l'orgueil : *In charitate.....* Vous n'aviez pas les passions qui font les grands pécheurs; vous n'auriez point eu les vertus qui font les justes. Les liens de la prospérité sont bien doux et bien imperceptibles : on ne croit pas aimer le monde, et on l'aime; on ne se laisse pas posséder par les biens de la terre, on les possède avec goût et avec attache; on ne s'y livre pas, on s'en amuse, on attend l'éternité sans la souhaiter, on pense à sa patrie, on ne s'ennuie point de l'exil : plus homme que chrétien, moins ami de la vertu qu'ennemi du vice, vous vous flattiez d'être à moi, vous n'étiez qu'à vous-même. Bénissez le moment qui a brisé vos chaînes : voyez ce que vous auriez perdu en me perdant; ce que je vous ai ôté, le comparez-vous à ce que je vous donne? *In charitate... venite et ego reficiam vos.* (*Matth.*, XI, 28.)

Tantôt il nous dit : tournez les yeux vers les années de votre iniquité, considérez la route que vous avez parcourue, voyez de combien de crimes elle conserve l'empreinte et les vestiges. Ma miséricorde n'a point voulu en remettre la vengeance à cet instant redoutable où elle est obligée de se taire devant ma justice : j'ai avancé le temps de vos peines, afin d'en abréger la durée et d'en adoucir la rigueur : lorsque je punis ici-bas le péché, ce n'est que dans la vue d'épargner le pécheur. Je le reconnais, ô mon Dieu ! je dois au Maître que j'ai offensé un tribut de pleurs qu'il faut payer tôt ou tard; il est juste que des jours mauvais et difficiles expient les jours de mes coupables délices et de ma folle ivresse. Vengez-vous, punissez-moi. Je souhaite que le feu jaloux ne trouve rien à consumer; il me tarde d'être à vous, d'être avec vous. Heureux si la mort, en fermant nos yeux à la lumière, les ferme aux larmes! *Venite et ego reficiam vos.*

Tantôt il nous ouvre le sein de la gloire : il nous montre le torrent de délices qui inonde la cité sainte; il fait retentir à l'oreille de notre cœur ces douces paroles : Encore un moment, *Adhuc modicum.* (*Joan.*, XIV, 19.) Encore un moment, et j'essuierai vos larmes : *Absterget omnem lacrymam.* (*Apoc.*, VII, 17.) Il rassemble sous nos yeux les habitants de la céleste Jérusalem; il nous dit : Voyez, considérez; tous ont marché dans les voies de la tribulation. Les uns s'écrient, avec le saint homme Job : *Posuit me sibi quasi in signum.* (*Job*, XVI, 13.) Tandis que j'ai vécu sur la terre, j'ai été comme le but auquel la douleur adressait toutes ses flèches. Les autres, avec saint Augustin : *Gestamus pectora transfixa vulneribus.* Nous sommes percés de coups, nous avons reçu des blessures profondes; pas un de nous qui n'ait bu dans la coupe amère de l'affliction : *Calicem quidem meum bibetis.* (*Matth.*, XX, 23.) Pas un qui n'ait eu ses combats, ses persécutions à soutenir, ses sacrifices à offrir; sacrifices souvent plus douloureux que ceux dans lesquels la victime tombait immolée par un glaive étranger : *Beati qui persecutionem patiuntur!* (*Matth.*, V, 10.) Mais où serions-nous, si nous avions été plus heureux? Pour entrer ici, il faut être marqué au sceau, il faut avoir reçu l'impression du Dieu qu'on y adore : *Venite et ego reficiam vos.*

Tantôt il se présente lui-même, tel que le vit le jour qui éclaira sa mort, épuisé, anéanti, rassasié d'opprobres, noyé dans la douleur et dans son sang, expirant au Calvaire, abandonné de son Père et de ses disciples, chargé des anathèmes du ciel et de la terre..... Homme ingrat et perfide, rien ne peut arrêter vos plaintes! Plaignez-vous donc, j'y consens, mais plaignez-vous à Jésus crucifié..... En votre présence et sous vos yeux, ô mon Dieu, que pourrais-je dire et penser? que suis-je? que n'êtes-vous pas? et que sont mes peines comparées aux vôtres? Ah! je ne pourrai que pleurer avec vous et sur vous, vos douleurs me feront oublier les miennes; et si je me plains, ce ne sera plus d'avoir à souffrir, ce sera de ne savoir pas souffrir : *Venite et ego reficiam vos.*

Tantôt il répand dans notre âme une force secrète qui nous élève au-dessus des faiblesses de la nature, un sentiment vif et délicieux de l'avantage des souffrances. Il ne m'appartient pas, Seigneur, de pénétrer les mystères et de décrire les opérations puissantes de votre grâce : tout ce que je sais, c'est que le ciel et la terre passeront, votre parole ne passera point. Vous promettez de consoler les âmes affligées; qu'elles viennent vous confier leur douleur, un souffle de votre esprit écartera les ombres du chagrin le plus noir, et introduira le calme dans la mer la plus agitée : *Venite et ego reficiam vos.*

Tout ce que je sais, c'est que j'ai vu des âmes chrétiennes, dans les premiers moments d'une triste révolution, étonnées, épouvantées de leur chute, prêtes à succomber sous le poids de leurs douleurs; elles sont venues au pied de l'autel, elles y ont épanché leur cœur. Quelles paroles de vie et de salut avez-vous fait entendre? Tout s'est passé entre elles et vous. Peut-être elles l'ignorent elles-mêmes; enfin elles sortaient du sanctuaire consolées, tranquilles et souvent heureuses : *Venite et ego reficiam vos.*

Tout ce que je sais, c'est que votre religion sainte a montré au monde un spectacle bien nouveau, des hommes non-seulement paisibles et patients dans les disgrâces, mais avides de souffrances, insatiables de croix et d'afflictions. Je vois vos premiers disci-

ples, pleins du souvenir et de l'amour de leur Dieu crucifié, courir de climats en climats; chercher dans les régions lointaines le glaive des tyrans qui semble les fuir; voler partout où les appelle l'espérance d'une mort sanglante; ne se consoler que leur vie soit échappée à mille dangers, que par le plaisir de l'exposer à d'autres périls; suivre le cours de la persécution, afin de lui offrir, dans les villes où elle entre, la victime qu'elle a refusée de prendre dans les villes qu'elle vient de quitter. Leurs vœux sont exaucés, la nuit des cachots souterrains les sépare de la région des vivants. Ah! je me trompe : depuis qu'ils ont reçu les confesseurs de Jésus-Christ, ils méritent bien un autre nom. Ce ne sont plus ces lieux d'horreur condamnés à d'éternelles ténèbres, voués aux lamentations de la douleur ou au silence du désespoir : c'est la cité sainte; je la reconnais au portrait que le disciple bien-aimé en traçait. Séjour de délices, il n'a point besoin de la lumière du soleil pour l'éclairer! La clarté de l'Agneau y répand un jour qu'aucun nuage n'obscurcit : *Non eget sole.* (*Apoc.*, XXI, 23.) Les regrets, les plaintes, l'ennui, les pleurs n'en approchent point : *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra.* (*Ibid.*, 4.) Il ne retentit que des cantiques et des acclamations, des soupirs et des gémissements qui expriment tour à tour les transports d'un amour impatient d'arriver au Calvaire. Enfin, la voix des fureurs homicides les appelle au supplice : à ses premiers sons, ils courent, dit saint Ambroise, ils se précipitent, ils arrivent à l'autel avant le ministre du sacrifice; à peine laissent-ils le temps au glaive de sortir, aux bûchers de s'allumer, aux lions d'apercevoir leur proie : *Læta successu, gradu festina.* Leur démarche, leurs regards brillent d'une sérénité, d'une liberté, d'une assurance, d'une charité si noble, si modeste, si décente, que l'étonnement et la terreur se répandent dans la multitude accourue pour se repaître de leur sang : *Stupebant autem omnes.* (*Act.*, II, 12.) Peuple avide de ces spectacles inhumains! tu as trouvé tes maîtres; autour d'eux tout tremble, tout pâlit, tout frémit : seuls tranquilles, ils humilient tes fureurs; ton cœur désolé gémit de ne pouvoir qu'admirer, qu'avouer leur victoire, et que souscrire au triomphe du Dieu crucifié, dont les disciples ne lui demandent d'autre récompense de leur foi, d'autre gage de son amour que celui d'être associé à sa destinée : *Venite et ego reficiam vos.* (*Matth.*, XI, 28.)

J'entends le grand apôtre : du côté des talents, des succès, des vertus, il se regarde comme le dernier des apôtres : *Minimus apostolorum.* (*I Cor.*, XV, 9.)

Mais il a essuyé plus de contradictions, plus de périls, plus de disgrâces, plus de persécutions : *In laboribus plurimis, in carceribus abundantius.* (*II Cor.*, XI, 23.)

Mes frères, écrit-il aux chrétiens de Philippes, objets de la prédilection de notre Dieu, connaissez votre bonheur et votre gloire; il ne vous donne pas seulement de croire en lui, il vous donne de souffrir pour lui : *Sed ut etiam pro illo patiamini.* (*Philip.*, I, 29.) Vous n'étiez que ses disciples, il vous rend ses imitateurs. Jamais votre plus vive reconnaissance ne pourra égaler un si grand bienfait : *Venite et ergo reficiam vos.* Et ne croyez pas, mes chers auditeurs, que le règne, le triomphe de cet amour de la croix n'ait été le partage que des beaux jours du christianisme naissant et des vertus qu'enfantait le sang de Jésus-Christ encore fumant sur le Calvaire; je le vois, cet amour de la croix, se perpétuer, se transmettre d'âge en âge. Sainte Thérèse, séparée de Jésus-Christ, se consume dans les désirs et dans les larmes. O Jérusalem! ô cité sainte et fortunée, où règne le Dieu de mon cœur, quand me sera-t-il donné d'entrer dans tes murs? Seigneur, si vous avez résolu de prolonger la durée de mon exil, si vous voulez que j'attende en paix la mort que mes vœux implorent, que je souffre pour vous aussi longtemps que je ne vivrai point avec vous, votre croix me consolera, en quelque façon, de votre absence; ou vous-même, ou votre croix, ou mourir, ou renaître continuellement à de nouvelles peines : *Aut pati, aut mori.*

Montagne du Carmel, notre France vous rend l'éclat et la splendeur de vos premiers jours! La fille de tant de rois, portée sur les ailes du pur amour, se hâte de quitter le palais de ses pères, de s'arracher aux regards et aux larmes de son auguste famille, de s'ouvrir les portes de votre enceinte, de les fermer sur elle, de se dévouer par des vœux irrévocables à vos lois austères de solitude, de silence, de renoncement, de dénûment, de mortification, d'humilité, d'obéissance et d'abnégation. A la cour, elle soutenait, elle remplissait toute la majesté du nom qu'elle vient de quitter. A l'ombre du désert, elle ne soutiendra pas, elle ne remplira pas avec moins de noblesse et de dignité les devoirs, les engagements sacrés du nom qu'elle vient d'adopter. La première Thérèse revivra dans la seconde. Même sublimité de vertus, mêmes transports de ferveur, même héroïsme de courage, mais d'un courage signalé par de plus grands sacrifices. Quoi de plus auguste que la victime qui tombe aux pieds de la croix? Elle s'y attache pour ne s'en séparer jamais, pour mourir à chaque instant, consumée par la flamme de la divine charité.

Je vois un Xavier fixer ses regards sur les immenses solitudes de l'Inde, qu'il arrosera de ses sueurs et de son sang.

De vastes mers, des écueils, des naufrages, partout la faim, la soif, la nudité. *Domine*, plus, Seigneur, encore plus! *Amplius*, Encore plus, *amplius, Domine.* La mort viendra l'arrêter, au milieu de sa course, sur le rivage d'une île déserte. Quelle mort pour l'imitateur des apôtres! Fallait-il me donner leur cœur et me refuser leur destinée? Vous le voulez, Seigneur, j'obéis. Mon sang n'est pas digne de couler pour vous; c'est l'unique regret que j'emporte dans le tombeau : *Amplius Domine.*

Et où courent ces vierges chrétiennes, ces solitaires? Quel transport les anime? Pourquoi ces jeûnes rigoureux, ces veilles continuées; pourquoi le silence; pourquoi la cendre et le cilice? Nous adorons un Dieu crucifié; nous courons nous attacher avec lui à la croix : *Christo confixus sum cruci*. (*Gal.*, II, 19.) Depuis qu'un Dieu a expiré sur la croix, il n'y a plus d'autre félicité, pour qui sait la goûter, que de vivre et de mourir sur la croix : *Christo confixus sum cruci.*

Douterons-nous, chrétiens, qu'une religion qui inspire l'amour des souffrances ait le pouvoir de nous donner la paix et le repos du cœur dans les souffrances? Notre Dieu n'est-il donc pas le Dieu des apôtres et des martyrs; le Dieu des Xavier et des Thérèse? Vous tous qui êtes affligés, il vous appelle, il vous invite : jetez-vous entre ses bras, il ne trompera point votre confiance; il vous recevra, il entendra vos soupirs, il séchera vos larmes, il vous soutiendra, il vous consolera : *Venite et ego reficiam vos.*

Religion sainte, que vous prouvez bien la divinité de votre origine! Admise au conseil du Très-Haut, vous nous révélez ce que vous n'avez pu apprendre que du Fils unique qui habite au sein de son Père, cet accord merveilleux de la sagesse et de la miséricorde, qui justifie le Seigneur et qui console l'homme dans les disgrâces. Les philosophes de notre siècle ont prétendu arriver au même but; ils ont dit tout ce que l'homme peut dire. Ici c'est un Dieu décidé essentiellement, par sa majesté infinie, à ignorer et à dédaigner ce qui se passe sur cet infiniment petit que nous appelons la terre, et tellement au-dessus de l'homme, que nous ne pouvons élever nos regards jusqu'à lui, qu'il ne peut abaisser ses regards jusqu'à nous. Ainsi, on nie la Providence pour la justifier. Là, c'est un Dieu, principe duquel émanent nécessairement tous les êtres et toutes les manières d'être, qui entre dans l'ordre et dans la chaîne des possibles; un Dieu donc, qui produit tout et qui ne préside à rien; par qui tout se fait, et qui ne fait rien : fantôme de Divinité! nom auguste employé à cacher, à masquer ce monstre odieux de la fatalité et de l'aveugle destin! Dieu que l'athée, le libertin, l'impie n'a aucun intérêt de méconnaître, puisqu'il n'aurait aucune obligation de l'aimer ou de le craindre; Dieu, il est vrai, que je ne puis accuser de mes disgrâces, puisqu'il ne peut rien. Ainsi, on ne justifie Dieu qu'en l'anéantissant, et en substituant le nom à la réalité.

Le système enfanté par un des plus puissants génies de la philosophie moderne m'offre une idée plus conforme aux attributs de la Divinité : il me présente un Dieu, mais un Dieu que la force prétendue d'une raison impérieuse oblige et nécessite à un ordre déterminé, et qui, dans le plan de la création, préfère, malgré lui, l'ensemble le plus parfait, sans être retenu par le détail des prospérités et des adversités, des iniquités et des vertus humaines.

J'adorerai, si l'on veut, ce Dieu maître, ce Dieu des sages. Loin même de me plaindre de ce qu'il me laisse malheureux, je serai tenté de le plaindre de ce qu'il ne peut me rendre heureux. Mais serai-je moins malheureux, parce que mes malheurs personnels sont liés si étroitement avec la perfection du tout, que je ne puis les éviter, et que Dieu ne peut me les épargner?

Oui, quand on veut trouver la lumière, il faut revenir à la religion; elle nous montre un Dieu libre dispensateur des événements. J'adore, je plie, je cède; un Dieu père tendre, qui a signé et scellé de son sang l'alliance d'adoption, qui me met au nombre de ses enfants : je respire; je me rassure, j'espère; un Dieu dont la sagesse, mise en mouvement par l'amour, ne m'enlève les biens passagers, source d'iniquité dans le temps, et de regrets inconsolables dans l'éternité, que pour me rendre vertueux sur la terre et heureux dans le ciel; je loue, je bénis; la reconnaissance devient l'unique sentiment, du moins le sentiment dominant de mon âme.

O France! ô ma patrie! ô trône auguste de nos rois! ô pontifes préposés à la garde du sanctuaire! ô magistrats chargés de veiller sur les mœurs publiques, que vos yeux demeurent toujours ouverts pour apercevoir, que vos mains soient toujours promptes à arrêter la licence des opinions téméraires, et l'audacieuse présomption de tant de génies indociles; animez, récompensez leurs talents, quand ils ne sortent point de la région des sciences, de la littérature et des arts. Ils sont ennemis de leur propre gloire, quand ils franchissent les bornes posées par la foi, quand ils entrent dans une carrière semée d'écueils et de précipices! L'astronome, le géomètre, le poëte, l'orateur, l'historien, le philosophe était un oracle révéré; le théologien prétendu est à peine un homme. De fausses lueurs l'éblouissent; il s'égare, il se perd; et plus il s'élance vers les objets qu'il ne peut saisir, plus sa chute est profonde. La foi, la raison, la probité, la pudeur, l'honnêteté gémissent; les passions seules applaudissent, et leurs éloges nous avertissent des périls qui menacent la religion. Sa ruine serait la vôtre : que ne perdriez-vous point en la perdant? Quels services ne rend-elle pas au monde, et quels services lui rendent les spéculations de nos philosophes en matière de dogme et de morale? Leur doctrine ôte toute espérance à la vertu; elle n'en donne aucune à la disgrâce, au lieu que la religion n'inquiète et n'intimide que le vice, elle n'inspire du courage et de la fermeté que contre les passions et la douleur. Leur doctrine produit le sommeil et le repos de la conscience dans le crime; la religion produit le silence et le calme du cœur dans l'infortune. Leur doctrine (la vérité me défend de le taire, la charité ne le prononce que par ses soupirs et ses pleurs), leur doctrine ne fait que la paix des coupables; la religion fait la paix des jus-

tes et des affligés. En un mot, les malheurs inondent la terre, et la religion seule a le pouvoir de consoler les malheureux : jugez combien elle est utile et nécessaire; jugez combien nous devons l'aimer et la chérir! *Venite et ego reficiam vos.*

Pour vous, grands du monde, riches du monde, que vous dirai-je en finissant ce discours? Je n'ai pu montrer aux âmes affligées les avantages de leur état, sans vous montrer les périls de votre situation. Cette religion sainte de Jésus-Christ qui ne leur parle qu'un langage de paix, combien ne doit-elle pas vous donner d'alarmes? Aurais-je osé, prévaricateur du ministère, affaiblir ses oracles sacrés, parce qu'ils doivent troubler votre funeste sécurité? Ah! plutôt quelles actions de grâces ne rendrai-je pas au Seigneur, s'il a daigné se servir de ma voie pour vous remplir de craintes et d'inquiétudes salutaires? Le ciel vous est-il donc fermé? Non : mais que la route qui peut vous y conduire est peu connue des heureux du siècle! qu'elle est ignorée, cette modestie qui ne se prête aux honneurs que par bienséance et par nécessité; cette solitude intérieure, si nécessaire pour rappeler souvent à Dieu une âme si exposée à l'oublier!

Dans le tumulte et l'agitation du monde, pénitence et mortification, pour conserver ou réparer l'innocence par la fuite et le retranchement des vains plaisirs; amour de la religion, pour la défendre par votre autorité, pour l'honorer par vos mœurs, pour la commander et la persuader par vos exemples; tendre compassion, prompte à exaucer les vœux, vigilante à essuyer les pleurs, empressée à prévenir les désirs du pauvre. N'épargner, ne retrancher qu'au faste, au luxe, à la mollesse; ne prodiguer qu'à la charité; ne donner au monde que des dehors conseillés par la foi et par la raison; ne donner votre cœur qu'à Dieu : telles sont les voies du salut que la Providence vous ménage; le bonheur du ciel n'est que pour le pauvre qui souffre, ou pour le riche qui console. L'un porte la croix de Jésus-Christ avec soumission et reconnaissance, l'autre l'adore, il la respecte, il l'aime, il la désire, il sait la faire naître dans le centre de l'opulence et des délices. Puisse cet amour de la croix adoucir toutes les disgrâces, sanctifier toutes les prospérités. Que Jésus crucifié règne partout, afin que tous règnent avec Jésus-Christ glorifié. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

Pour le vendredi de la première semaine du carême.

SUR LA NÉCESSITÉ DE SERVIR DIEU DÈS LA JEUNESSE.

Quis ex vobis arguet me de peccato? (*Joan.*, VIII, 46.)

Qui de vous pourra me convaincre d'aucun péché?

Les pharisiens osaient se vanter d'être les enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, les héritiers des patriarches et des prophètes, tandis qu'ils disputaient au Sauveur d'être le Fils unique du Père céleste. Hommes audacieux et téméraires, leur répond Jésus-Christ, pourquoi vous parer à mes yeux d'un titre faux? Si vous êtes la postérité d'un père saint et juste, retracez-moi ses vertus : *Si filii Abrahæ estis, opera Abrahæ facite.* (*Joan.*, VIII, 39.) En vain le plus pur de son sang coule dans vos veines, si vous le déshonorez par vos vices; lui-même il désavouera une race perverse qui efface la gloire de sa foi par l'opprobre de son infidélité. Je ne reconnais plus en vous les fils d'Abraham; la corruption de vos mœurs vous a donné un autre père; c'est le démon dont vous imitez la rage et la fureur : *Vos ex patre diabolo estis et desideria patris vestri vultis facere.* (*Ibid.*, 44.) Pour moi, je laisse à mes actions d'annoncer et de justifier la noblesse de mon origine; vous refusez de croire à ma parole, interrogez ma conduite : *Operibus credite.* (*Joan.*, X, 38.) Que vos regards malins et jaloux considèrent la route que j'ai parcourue; voyez si vous trouverez la trace de mes pas dans les sentiers des pécheurs, si la vertu la plus austère n'a point réglé toutes mes démarches, si parmi tant d'actions vous trouverez une action que la loi condamne? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* (*Joan.*, VIII, 46.)

Que pouvaient opposer les pharisiens à une preuve si convaincante? Non, il n'appartient qu'au Dieu de la sainteté de ne point se démentir dans la longue suite des années. Une vertu si pure ne peut naître et se soutenir dans cette région infectée par le crime de notre premier père; et ce que parmi les hommes on appelle un saint, ce n'est pas un homme qui ne pèche point, mais un homme qui ne pèche que rarement et légèrement.

Aussi ce ne sont point ces infidélités passagères, ces fautes d'un moment qui échappent à la fragilité de la nature, que je viens aujourd'hui vous reprocher, chrétiens auditeurs; et plût au ciel que l'innocence de vos mœurs n'ouvrît point d'autre carrière à notre zèle! Ce qui fait à Dieu un mortel outrage, ce qui remplit l'Eglise de deuil et de larmes, ce qui nous pénètre d'une vive douleur, c'est, je ne dis pas seulement de voir des hommes audacieux se plonger dans la licence, et couler dans le vice des années entières, mais de voir qu'à la honte du christianisme, il est un temps, une portion de la vie que l'on est en possession de regarder comme un âge dû au péché, comme un âge étranger à la vertu.

Il faut, dit-on, que la jeunesse se passe, et à la faveur de cette damnable maxime, point de loi qu'on ne viole, point de crime qui intimide, point d'excès auquel on ne se porte, point de débauche qu'on autorise : or, c'est contre ce préjugé funeste que je m'élève aujourd'hui, et je prétends vous montrer premièrement la nécessité de servir Dieu dans la jeunesse : secondement, les moyens de vous soutenir au service de Dieu

dans la jeunesse. Voilà le sujet et le partage de ce discours, qui peut être également utile à tous, en fournissant à ceux qui sont jeunes un motif de ferveur, et à ceux qui ne le sont plus un motif de pénitence. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Elles ont donc enfin pu s'introduire et s'établir dans le monde chrétien, ces maximes scandaleuses, qu'il est un âge pour le monde, pour le plaisir, pour les passions; comme un âge pour Dieu, pour la piété, pour le salut : que libre, maître de lui-même, arbitre de son cœur, l'homme dans les premières années doit céder aux doux penchants qui l'entraînent, voler aux plaisirs qui l'appellent, profiter des beaux jours, se plonger dans les délices; qu'elles passeront trop rapidement, ces années charmantes; que la vieillesse importune viendra nous rappeler malgré nous à des réflexions plus sérieuses, et qu'il sera assez temps de penser à l'éternité, lorsque nous serons sur le bord du tombeau.

Car voilà la morale que notre siècle n'a point rougi de substituer à la morale de l'Évangile ; voilà la morale de nos théâtres, la morale de nos livres, la morale de nos conversations ; morale que la passion écoute avec plaisir, que le cœur reçoit avidement, que la nature dépravée oppose à la raison, et dont l'enfer attentif à désoler l'héritage de Jésus-Christ par le ministère de tant d'hommes corrompus et corrupteurs, associés au ministère d'iniquité, se hâte d'infecter les derniers jours du monde penchant vers son déclin.

Morale diabolique et insensée dans ses principes! morale souverainement funeste dans ses effets : pourquoi? Parce que cette résolution de donner sa jeunesse au libertinage fait à Dieu un mortel outrage, vous expose à des malheurs affreux, vous cause des pertes irréparables.

Appliquez-vous à ces trois réflexions.

1° *Lætare, juvenis, in adolescentia tua et ambula in viis cordis tui.* (*Eccle.*, XI, 9.) Allez, dit le Saint-Esprit, au livre de l'*Ecclésiaste*, allez, jeune voluptueux, insensible à l'attrait de ma grâce, et trop sensible à l'attrait des vains plaisirs, indocile à ma voix qui vous rappelle, et trop crédule à la voix de la cupidité qui vous entraîne, allez, courez sacrifier vos beaux jours à l'idole de l'infâme volupté, allez, que nul remords importun ne trouble le cours de vos joies profanes : *Lætare, juvenis.* Ne refusez à vos sens rien de ce qu'ils vous demandent, suivez la corruption de vos désirs, oubliez ma loi sainte pour ne consulter que les mouvements d'un cœur déréglé : *Ambula in viis cordis tui.* Mais ne croyez pas que, témoin de vos désordres, je les approuve par une lâche complaisance ; mes yeux ouverts sur vos égarements vont compter tous les pas que vous ferez dans les voies de l'iniquité; ma main en tracera l'histoire dans ce livre redoutable d'où dépend le sort des humains au jour des vengeances : *Et scito quod pro omnibus his adducet te Deus in judicum.* (*Ibid.*) Peut-être le monde vous les pardonnera, ces désordres de la première jeunesse, il les excusera, il les justifiera. Mais je ne prends point pour juge le caprice d'un vain peuple qui décide au gré de la passion, et non sur les lois de l'Évangile et de la raison. Je suis, je dois et je veux être le Dieu de vos premières années ainsi que de vos derniers jours ; vous me rendrez un compte terrible de l'emploi que vous en aurez fait : *Et scito quod pro omnibus his adducet te Deus in judicium.*

Et pourquoi les crimes de la jeunesse ne seraient-ils point des crimes? L'Évangile connaît-il ces vaines distinctions des premières années et des derniers jours de la vie? En quel endroit est-il déclaré que les préceptes ne regardent que le déclin de l'âge? Que signifient donc ces paroles : *Dicebat autem ad omnes.* (*Luc.*, IX, 23.) Lorsque Jésus-Christ ordonnait de marcher dans la voie étroite, de se faire violence, de renoncer à soi-même, de porter sa croix, de le suivre, de l'imiter, il parlait à tous, sans distinction d'état et de condition, de rang et de fortune, de sexe et d'âge; il parlait aux grands comme aux petits, aux riches comme aux pauvres, aux jeunes comme aux vieux : *Dicebat autem ad omnes.* Pourquoi, si l'âge a des priviléges particuliers qui l'exceptent de la loi commune, pourquoi l'apôtre saint Paul, ce maître des nations, ce docteur des peuples, ce vase d'élection, qui, éclairé d'en haut, avait appris de Jésus-Christ même le sens intime et véritable de la loi, pourquoi écrivait-il à son disciple Timothée, pourquoi lui disait-il : *Juvenes similiter exhortare ut sobrii sint.* (*Tit.*, II, 6.) Exhortez les jeunes gens à vivre avec sobriété et avec retenue ; dites-leur qu'il n'en est pas du Dieu des chrétiens comme des dieux du paganisme, divinités imaginaires et fantastiques qui, favorables aux vices des hommes déréglés, laissent un cours libre à la fougue des passions pendant la jeunesse. Notre Dieu est le Dieu de tous les âges. A ses yeux la jeunesse n'excuse ni les débauches de l'impureté, ni la fureur du blasphème, ni l'emportement des haines et des vengeances, ni les excès de l'intempérance : *Juvenes similiter exhortare ut sobrii sint.*

O jeunesse folle et insensée ! Dieu n'est-il donc pas le Dieu de tous les temps; n'est-il pas le maître de tous les temps; n'est-il pas le dispensateur, l'arbitre, l'auteur de tous les temps? Avons-nous un moment qui ne soit pas un présent de son tendre amour, et comme un effet de son infinie puissance? N'est-ce pas sa main qui compose le tissu entier de nos jours? Est-ce d'une source différente que coulent nos premiers instants et nos derniers moments? N'est-il pas l'âme de la jeunesse ainsi que le soutien de la vieillesse? Et si tout est de lui, pourquoi tout ne sera-t-il point à lui ; si tout vient de Dieu, pourquoi tout ne retournera-t-il point à Dieu? De quel droit osez-

vous attenter à son autorité suprême, lui poser des bornes, fixer le temps auquel commencera son empire? De quel droit, dans une vie que vous devez tout entière à la libéralité de Dieu, prenez-vous vingt et trente années que vous enlevez à Dieu, et dont vous faites le partage du vice et du démon? Et lorsque sur les fonts sacrés du baptême vous vîntes lui jurer une fidélité inviolable, ne lui avez-vous donc engagé que votre vieillesse?

Homme ingrat et perfide, votre vie tout entière est-elle trop pour un Dieu si grand, pour un Dieu de qui vous la tenez tout entière, pour un Dieu à qui vous l'avez promise tout entière? Montrez-moi ce que vous n'avez pas reçu de Dieu, et je vous montrerai ce que vous pouvez lui refuser; dites-moi quand il a commencé de vous aimer, et je vous dirai jusqu'à quel âge il vous est permis de l'offenser; il vous aimait que vous n'étiez pas encore, et vous ne l'aimeriez pas tandis que vous serez?

Jésus-Christ en naissant ouvre ses yeux aux larmes; il se hâte de verser les pleurs qui éteindront la colère de son Père irrité par vos prévarications; il appelle par ses soupirs inquiets et par ses vœux empressés l'heure qui commencera ses douleurs : *Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur.* (*Luc.*, XII, 50.) Hélas! disait-il à ses apôtres, je dois être baptisé dans un baptême de sang, et qu'il tarde à mon amour que ce grand ouvrage s'accomplisse! C'est dans la fleur de ses années, c'est dans le printemps de ses jours qu'il meurt pour vous, et à cet âge vous dédaignez de vivre pour lui.

Obstupescite, cœli, super hoc. (*Jerem.*, II, 12.) Cieux, soyez saisis d'étonnement et d'épouvante! Mon peuple ne se contente pas de me traiter comme les dieux des nations, et de me confondre avec une vaine et impuissante idole : il offre encore à la volupté l'encens le plus pur et les plus belles victimes : *Obstupescite, cœli, super hoc.* Lâche et indigne chrétien, votre Dieu ne vous paraît point assez aimable pour fixer votre amour. Je ne vous reproche point votre aveuglement, votre perfidie, votre ingratitude; que votre cœur inconstant et volage erre d'objet en objet; qu'il porte ses vœux tantôt à Dieu et tantôt au monde; qu'il marque à chacun d'eux les jours qu'il lui destine : mais enfin, si Dieu n'est pas digne de régner seul sur votre cœur, n'est-il pas digne d'y régner le premier? S'il ne mérite pas un attachement durable qui renferme toute la suite des années, est-il indigne de vos plus beaux jours?

S'arrêter librement à cette détermination fixe et méditée d'abandonner Dieu pendant la jeunesse, et de ne revenir à Dieu que dans la vieillesse, peut-on pousser plus loin le mépris et l'outrage? Car qu'est-ce à dire, pendant que je me sentirai du feu et de la force, je veux me livrer au plaisir, et je ne chercherai Dieu que dans le déclin de l'âge? Qu'est-ce à dire? Appliquez-vous à ceci. C'est-à-dire, je ne puis me dispenser d'être à Dieu tôt ou tard, mais je veux y être le plus tard qu'il me sera possible; je ne veux y être que lorsque je serai usé par le plaisir, épuisé par le libertinage, corrompu et ruiné par la débauche; je ne veux y être qu'après m'être dédommagé d'avance des peines salutaires de la vertu par les délices coupables du vice.

C'est-à-dire, j'aime le monde et les plaisirs du monde; j'aime le péché et les plaisirs criminels du péché; je ne renoncerai au monde que lorsque le monde me renoncera; je ne cesserai d'être au monde que lorsque le monde cessera d'être à moi; je ne quitterai les plaisirs que lorsque les plaisirs m'auront quitté; je ne détesterai le péché que lorsque le péché n'aura plus d'attraits pour moi; je ne l'éviterai que lorsqu'il n'aura que l'enfer à me présenter; je ne discontinuerai de l'aimer que lorsque je l'aimerai vainement et sans fruit.

C'est-à-dire, je ne serai à Dieu que lorsqu'il me sera impossible d'être à un autre qu'à Dieu; je ne le chercherai que lorsque tout le reste me fuira; je le destine à remplir le vide que la perte du monde laissera dans mon cœur : je veux bien qu'il me console dans les ennuis de la vieillesse, mais je ne veux point qu'il trouble les plaisirs de ma jeunesse.

C'est-à-dire, les bienfaits de Dieu ne touchent point mon cœur, mais ses vengeances jettent le trouble et l'alarme dans mon âme éperdue; et comme je ne l'aime pas, je l'offenserai tandis que je verrai assez de temps pour l'apaiser, et comme je le crains, je donnerai à l'apaiser quelques-uns des derniers jours, et pourvu que je désarme sa colère, que m'importe de l'avoir offensé? Ce n'est point le péché, ce n'est que la peine du péché que je veux éviter.

C'est-à-dire, dans tout le cours de ma vie je ne ferai rien pour Dieu, je ferai tout pour moi : l'amour-propre et l'intérêt de mon repos présideront à mes égarements et à mon retour, à mes péchés et à ma pénitence : ils commanderont mes amours et mes haines; ils ouvriront mon âme tantôt au plaisir d'offenser Dieu, tantôt à la douleur de l'avoir offensé : d'abord je m'éloignerai de lui, afin de couler ma vie dans le sein de la molle volupté, ensuite je reviendrai à lui, afin d'assurer mes destinées éternelles.

C'est-à-dire, mon cœur est au monde, mon cœur voudrait continuer à goûter les plaisirs du monde, je ne les lui ôterai que malgré moi; mon cœur n'est point à Dieu, je ne le lui donnerai que malgré moi, je ne serai chrétien qu'autant qu'il le faudra pour ne pas me damner; je réglerai ma jeunesse sur les mouvements de mon amour, et ma vieillesse sur les seules impressions de ma crainte. Raisonner, agir ainsi, n'est-ce pas conserver toujours de l'attache pour le péché? N'est-ce pas courir le risque de l'aimer toujours, et par conséquent de ne le quitter jamais? N'est-ce pas se jouer de Dieu; n'est-ce pas s'amuser, se tromper soi-même? Eh! que deviendriez-vous, mes chers auditeurs, si Dieu ne voulait plus être le Dieu de votre vieillesse, comme vous ne voulez pas qu'il

soit le Dieu de votre jeunesse ; s'il refusait les derniers jours de votre vie, comme vous lui en refusez les premiers ; si vous mourez enfin, sans avoir obtenu, sans avoir même demandé la grâce d'une véritable et sincère conversion ? Auriez-vous sujet de vous plaindre ? L'intérêt de sa gloire ne semble-t-il pas exiger qu'après avoir été méprisé, il vous méprise à son tour ? Doit-il respecter nos caprices, tandis que nous méconnaissons son autorité ?

Non, me direz-vous, je ne crains point qu'il rejette mes pleurs, il entendra mes derniers soupirs, ma voix éteinte et mourante pénétrera jusqu'à son trône. N'est-il pas le Dieu des miséricordes, un Dieu facile à s'apaiser ?

Vous savez qu'il est un Dieu facile à s'apaiser, et vous avez la barbarie de l'offenser ! Depuis quand la tendresse du père est-elle devenue pour le fils une raison de l'insulter ? Si vous étiez moins digne de mon amour, je me hâterais de vous aimer : ce qui m'enhardit à vous offenser dans ma jeunesse, c'est l'espérance que vous exaucerez le repentir de ma vieillesse. Si vous aviez posé des bornes à votre tendresse, j'en mettrais à mon ingratitude. Moins indulgent, vous seriez plus aimé ; car n'est-ce pas là ce que vous pensez, puisque c'est ainsi que vous agissez ? Perfide ! peut-on pousser plus loin l'audace et le mépris ? Mais, outre que votre conduite outrage Dieu de la manière la plus cruelle, elle est encore souverainement imprudente, puisque vous hasardez tout pour l'avenir.

2° En effet, lorsque la jeunesse prend la funeste résolution de se plonger dans la licence, elle ne se détermine pas toujours pour cela à se précipiter dans l'enfer. On compte réparer par la régularité d'un âge plus avancé le déréglement des premières années. Le fil de votre vie est-il donc entre vos mains, ou connaissez-vous le nombre des jours que vous avez à couler sur la terre ? Que savez-vous si, condamné à mourir presque en naissant, Dieu n'a point marqué la fin de votre vie près de son commencement ? Que savez-vous si cette fleur de la jeunesse n'aura point le destin des fleurs passagères et fragiles, qui le matin s'épanouissent, et que le soir trouve déjà fanées et languissantes ? Quelle main favorable a levé le voile qui dérobe à vos regards l'incertitude de l'avenir ? J'ignore, et n'ignorez-vous pas les dispositions de cette sagesse profonde qui détermina les limites de votre vie, et traça ces bornes fatales que nous ne passerons point. Tout ce que je sais, c'est que j'ai déjà vu, et que vous n'avez pu manquer de voir bien des jeunes gens, dans la fleur de leur plus belle saison, dans la force de l'âge, frappés par une main invisible, périr tout à coup, rappeler en vain par leurs regrets, par leurs larmes, la jeunesse, la santé, la vie qui, sourdes à leurs cris, s'enfuyaient à pas précipités ; vous les avez entendus dire dans l'amertume de leur cœur, avec ce roi de Juda : *In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.* (*Isa.*, XXXVIII, 10.) La force m'abandonne, mes yeux à peine ouverts à la lumière s'appesantissent sous les ombres de la mort ; je n'ai encore vécu que quelques jours, et je descends dans la nuit du tombeau : *In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.*

Tout ce que je sais, c'est que nul siècle ne fut plus fécond que le nôtre en événements tragiques, en morts subites et imprévues. On dirait que l'énormité de nos crimes a donné de nouvelles lois à la nature ; qu'à mesure que nous nous hâtons d'offenser Dieu, il se hâte de nous punir ; qu'il a destiné de nouveaux supplices à venger ces nouveaux démons d'impureté et d'irréligion presque inconnus à nos pères.

Tout ce que je sais, c'est que de l'histoire des siècles passés, et de l'expérience de notre siècle, il résulte que de tous les hommes qui sont répandus sur la face de la terre, il n'est donné qu'à un très-petit nombre d'atteindre à la vieillesse ; que la mort aime à frapper la jeunesse et à s'immoler ces tendres victimes.

Tout ce que je sais, c'est que la parole de l'Esprit-Saint y est expresse ; que selon les oracles contenus dans les livres sacrés, il n'est que trop ordinaire à l'impie de ne pas atteindre la moitié de sa carrière : *Non dimidiabunt dies suos* (*Psal.* LIV, 24) ; que l'arbre stérile qui occupe inutilement la terre sera arraché, et que le maître n'attendra pas qu'il tombe de lui-même : *Ut quid etiam terram occupat* (*Luc.*, XIII, 7) ; que l'homme pécheur, semblable aux cèdres du Liban, a beau élever jusque dans les nues sa tête orgueilleuse, un instant le fera disparaître, et que la terre qui le portait, ne le reconnaissant plus, demandera s'il a été : *Transivi, et ecce non erat.* (*Psal.* XXXVI, 36.)

Tout ce que je sais, c'est que souvent Dieu doit en quelque sorte à sa miséricorde outragée, à sa justice méprisée, à son Eglise déshonorée, aux fidèles que gâterait la contagion de vos exemples, de vous arrêter au milieu de votre course, d'abréger votre vie pour en finir les scandales, de troubler la fausse sécurité d'une jeunesse téméraire, en lui laissant espérer, à votre exemple, et le temps de goûter les plaisirs du péché, et celui de détester le péché de vos plaisirs.

Et quel sera votre sort, infortuné jeune homme, si, tel que Balthazar, vous voyez tout à coup, dans la fureur de vos joies profanes et licencieuses, une main redoutable tracer l'arrêt de votre mort ? Quel sera votre sort, si du sein de la molle volupté vous êtes subitement porté entre les bras d'un Dieu vengeur, tout couvert de crimes, encore enivré de vos plaisirs impurs, ne respirant que le vice, l'intempérance, la débauche ? Vous comptez sur ces ans éloignés que vous destinez à votre conversion : ah ! combien y en a-t-il que cette folle espérance a perdus ? Si l'enfer s'ouvrait à vos yeux, qu'il y en aurait qui vous diraient : Nous étions jeunes comme vous, pleins de force et de santé ; comme vous nous avons suivi

les conseils imprudents de la passion qui nous séduisait, nous avons erré au gré de nos désirs; nous disions : Nos dernières années couvriront la honte de nos premières. Hélas! nos premières années ont été les dernières! nous donnâmes à la débauche le temps que nous avions, et nous n'eûmes point le temps que nous destinions à la piété. Quelle folie de négliger ce qui dépend de nous, et de fonder l'espoir de notre éternité sur ce qui n'en dépend pas! Est-il donc si doux de vous outrager, ô mon Sauveur! qu'au détestable plaisir de vous avoir offensé, on immole ses intérêts les plus chers. C'est peut-être aujourd'hui qu'on périra, et ce n'est que demain que l'on pensera à prévenir sa perte.

Cependant, je le veux, à travers les hasards et les périls qui menacent la jeunesse, vous arriverez à un âge plus mûr. La fin de la jeunesse sera-t-elle le commencement d'une vie chrétienne? On imitera l'infidèle Israélite qui voulait toujours pour l'avenir, et qui ne voulait jamais pour le présent : *Exspecta, reexspecta.* (*Isa.*, XXVIII, 10.) Attendez, et ne vous lassez pas d'attendre. On ne veut point être à Dieu pendant la jeunesse, parce qu'on ne veut être à Dieu que forcé par la nécessité d'assurer son salut. La jeunesse n'est plus, les bouillons du sang sont apaisés, l'âge commence de le glacer dans les veines; mais ce n'est pas la dernière vieillesse, chaque jour on diffère : *exspecta.* Les amusements de la jeunesse ont fait place à l'avarice et à l'ambition d'un âge plus mûr; on s'était livré au plaisir, on se livre à sa fortune : *reexspecta.* A mesure que l'on avance on recule les bornes que l'on avait posées : on entrevoit devant soi du temps et de l'espace; on se croit assez jeune pour attendre quelques années : *exspecta.* Le temps passé ne semble qu'un instant fugitif; on trouve qu'on a si peu vécu, qu'on espère vivre longtemps. Il vient un moment auquel on se persuade que soixante et dix, quatre-vingts ans ne sont pas l'âge voisin du tombeau, et ce moment est lorsqu'on est soi-même parvenu à cet âge. On ne mesure plus la vieillesse et la jeunesse sur le nombre des années, mais sur la force du tempérament. On se persuade que l'on est jeune, et pour le persuader aux autres, que ne fait-on pas? On ne se lasse point d'espérer, et par conséquent on ne se lasse point de différer : *reexspecta.*

Ah! chrétiens, comptez-vous donc qu'il soit donné à l'homme de tenir son cœur entre ses mains, d'en disposer souverainement, de le plier à son gré, de le donner et de le retirer, de l'engager et de le dégager, de l'abandonner et de le reprendre quand on veut et au temps que l'on veut? O jeunesse; belles, mais fatales années! que ne peuvent-ils être retranchés de nos jours, ces jours de délire et d'ivresse qui nous cachent tant de peines et de combats sous l'appât d'un plaisir trompeur! On ouvre son cœur à l'ambition, à la jalousie, à l'avarice, à l'intempérance; on se flatte de pouvoir éteindre la flamme et d'arrêter ce torrent impétueux. Vaine illusion, espérance chimérique et funeste! On vous trompe, mon cher frère, et l'enfer se joue de votre faible raison. Il ne vous propose pas de passer la vie entière dans le péché : vous n'oseriez marcher sur un tel guide, s'il ne vous montrait une issue pour lui échapper. Il ne vous demande que quelques jours; mais il profitera bien du loisir que vous lui donnez, il minera, il sapera, il ruinera tous les fondements de la vertu et de la foi; il saura si bien établir son empire, qu'il sera chez vous plus fort que vous. Pauvre jeune homme, que je vous plains! s'écrie saint Chrysostome; vous vous endormez aux pieds de l'idole qui vous charme, elle ne vous réveillera qu'après vous avoir enlevé toutes vos forces. Vous cédez aux désirs de l'enfer, parce qu'il vous demande peu en apparence, mais ce peu est tout : *Hoc parum non est parum, imo est totum.*

Et pourquoi est-il tout? C'est que celui qui commet le péché, dit Jésus-Christ, devient l'esclave du péché : *Qui facit peccatum servus est peccati.* (*Joan.*, VIII, 34.) Et que sera-ce donc lorsque le péché aura régné sur vos premières années, lorsqu'il aura infecté toutes vos inclinations jusque dans leur source, qu'à l'aide du grand nombre des années et de la multitude des prévarications, il se sera insinué jusque dans les replis les plus secrets de l'âme, qu'il aura pénétré jusqu'à la moelle des os : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus* (*Job*, XX, 11); qu'il aura affaibli la raison, obscurci la foi, allumé l'imagination, irrité les sens; que vous serez non-seulement un homme pécheur, mais un homme livré au péché, un homme vendu au péché, un homme de péché? En quel état serez-vous pour oser défier le démon au combat? Hélas! tout ce qui est en vous et autour de vous, d'intelligence avec lui, vous trahira. Votre imagination, pleine de fantômes impurs, sera sans cesse occupée à vous retracer le souvenir des voluptés passées, à fournir un nouvel aliment au feu qui vous dévore, à ranimer la passion mourante. Votre cœur accoutumé aux joies molles et tumultueuses, dégoûté des délices pures et tranquilles, vous échappera presque malgré vous, et volera de nouveau aux plaisirs qui firent tout le charme des premières années; les sens, auxquels l'habitude a rendu les plaisirs comme nécessaires, parleront avec empire et domineront votre faible volonté; esclave dans les fers que votre main aura forgés, vous voudrez et vous ne voudrez pas, ou plutôt vous souhaiterez de vouloir, et vous ne voudrez jamais.

Rien n'égale l'impression qu'ont coutume de faire les premières habitudes; elles laissent des vestiges bien durables, des traces bien profondes. Le monde est plein d'hommes qui ont vainement formé le projet de secouer le joug des vices de leur printemps, et qui, après des efforts impuissants et superflus, ont avoué qu'il est trop difficile de détruire les penchants de la jeunesse, tant il

est vrai que, dans le cours ordinaire des choses, les dernières années retracent l'image des premières.

O vous! qui autrefois séduits et trompés, eûtes l'imprudence de vous abandonner au péché, sur l'espérance de revenir à Dieu, instruisez ces jeunes gens; faites que votre malheur leur soit utile : dites-leur quel ravage le péché fait dans une âme; dites-leur depuis combien de temps votre âme est déchirée par des remords que vous rendez toujours stériles, combien de fois, après avoir formé le dessein de vous soustraire à l'empire de vos habitudes, vous en êtes restés plus esclaves que jamais; votre cœur incertain, irrésolu, entre l'amour du plaisir et la crainte de périr, voudrait se détacher du péché, il ne le veut pas véritablement; il voudrait ne le pas aimer, il l'aime encore. Mais, direz-vous, n'en voit-on pas toujours qui deviennent chrétiens, à mesure qu'ils deviennent hommes, et dont les désordres expirent avec leur jeunesse?

On en voit qui deviennent véritablement chrétiens! Et quelle certitude avez-vous qu'après les avoir imités dans leurs égarements, vous aurez le loisir de les imiter dans leur pénitence? Leur exemple vous en enhardit au crime, votre exemple en enhardirait d'autres. Dieu voudra peut-être épouvanter par votre fin tragique quiconque oserait vous ressembler.

On en voit qui deviennent véritablement chrétiens! Et combien en voit-on auxquels l'âge apporte de nouveaux vices, sans emporter les anciens; qui sont sensuel, mondains, voluptueux, emportés dans la débauche, avares, ambitieux, vindicatifs sous les glaces de la vieillesse autant que dans le feu de la jeunesse? Et qui vous peut assurer que vous serez du petit nombre, et que vous ne marcherez pas avec la multitude?

On en a vu qui sont devenus véritablement chrétiens! A Dieu ne plaise que j'insulte à leurs cendres et que j'entreprenne de sonder l'abîme impénétrable du cœur humain! Puissent leurs âmes reposer dans le sommeil de la paix! mais l'enfer n'est presque peuplé que de faux pénitents, qui, par les apparences feintes d'une douleur hypocrite et simulée, ont su tromper le monde et se tromper eux-mêmes. Mais l'Esprit de vérité a prononcé cet oracle foudroyant : *Adolescens juxta viam suam etiam cum senuerit non recedet ab ea.* (*Proverb.*, XX, 6.) Un jeune homme qui entre dans les voies de la perdition continuera d'y marcher et ne les quittera point dans la vieillesse.

Pensez-y, je vous en conjure, et méditez-les, ces paroles terribles, vous qui, encore à la fleur de vos années, balancez entre Dieu et le monde. Deux maîtres bien opposés disputent l'empire de votre cœur : ô faiblesse, ô misère, ô humiliation de l'homme! situé entre deux maîtres si différents, on n'oserait prononcer qu'il sera pour Dieu plutôt que pour le monde! Voyez lequel vous semble mériter vos vœux; mais souvenez-vous que, dans le cours ordinaire des choses, l'engagement que vous allez prendre durera toujours, et que les derniers moments seront probablement à celui qui aura les premiers : *Adolescens juxta viam suam etiam cum senuerit non recedet ab ea.* Les crimes de la jeunesse entrent bien avant dans l'âme, le poison coule et s'insinue rapidement; mais qu'il faut de remèdes violents pour purifier ce qu'il a infecté! Dans un instant le trait vole, mais la plaie sera bien des années à se fermer, et il en restera toujours la trace et la cicatrice : c'est à dire qu'outre que vous hasardez beaucoup pour l'avenir en suivant l'attrait du péché pendant la jeunesse, vous faites encore pour le présent des pertes irréparables.

3° Perte de cette innocence précieuse que nous reçûmes au baptême! vous qui la possédez encore, que vous êtes heureux si vous connaissez toute l'étendue de votre bonheur : aimez votre état; hélas! en est-on une fois déchu, on n'y revient jamais.

Après avoir péché, courez, portés sur les ailes de la foi et de la charité, vous perdre dans les horreurs de la solitude; que vos regrets et vos soupirs troublent le silence des forêts; passez les années entières à pleurer la faute d'un moment, retracez-nous les austérités des pénitents de la primitive Eglise : couverts de la cendre et du cilice, exténués par les jeûnes, minés par les veilles; versez un torrent de pleurs, vos larmes apaiseront la colère de Dieu; il écoutera, il exaucera dans la plénitude de sa miséricorde les gémissements d'un cœur contrit et humilié, ses yeux verront avec plaisir un pécheur pénitent; mais enfin dans la pénitence qui le désarme il voit les traces et les vestiges du péché qui l'a irrité; écoutez comme Jésus-Christ parle aux pénitents de l'Evangile : *Vade in pace* (*Marc.*, V, 34); allez en paix; *jam amplius noli peccare*, et ne péchez plus. *Vade in pace* : le péché est pardonné : *jam amplius noli peccare.* (*Joan*, VIII, 11); mais le péché, vous ne devez jamais l'oublier; et que leur sort était encore digne d'envie! ils savaient que leur péché était pardonné; pour vous, après vingt et trente ans de pleurs, vous aurez toujours lieu de douter si vous l'avez sincèrement pleuré. Vous l'avez voulu, Seigneur, que l'homme qui a eu le malheur de vous abandonner ne puisse jamais s'assurer qu'il vous a retrouvé, afin que cette inquiétude désolante punisse son infidélité : *Vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum.* (*Jerem.*, II, 19.) Le péché est certain, la pénitence est souvent incertaine; quel fonds d'alarmes et d'ennuis pour une conscience tendre et délicate! Je sais que Dieu m'a haï, je ne sais s'il m'aime, je sais que j'ai mérité sa haine, je ne sais si je mérite son amour; je sais que mon crime mérite l'enfer, je ne sais si ma pénitence mérite que je trouve grâce devant le Dieu que j'implore; je sais que j'ai été pécheur, je ne sais si je

suis pénitent : tandis que je serai ici-bas, tout ce que je saurai, c'est que si je n'ai apaisé le Dieu que j'ai offensé, l'enfer est mon héritage ; tout le reste est un mystère obscur et profond, que je ne dois pas chercher à dévoiler, auquel même je ne dois penser que pour exciter ma vigilance, que pour ranimer mon amour et mes espérances dans les miséricordes infinies d'un Dieu aussi indulgent pour le pécheur sincèrement contrit, que sévère pour le pécheur follement présomptueux ; je ne parle point de ce qu'il en coûte pour s'arracher au péché, pour plier son cœur à changer d'objets et d'inclinations, pour rompre des liens que forma la volupté, pour détruire une passion nourrie, accrue, augmentée pendant le cours de plusieurs années. Quelles peines à se degager du vice ! de quelles perplexités on est agité ! quelle horreur de soi-même ! quelle frayeur dans la seule pensée du changement ! quels regrets de ce que l'on va quitter ! quelles craintes de l'avenir ! quelles irrésolutions, quels retours, quelles contrariétés tiennent dans une incertitude cruelle l'esprit flottant entre les nouvelles lumières et les anciennes habitudes ! Que l'on paye alors avec usure ces plaisirs qui flattèrent une jeunesse folle et insensée ! que l'on s'écrie souvent avec le prophète David : Heureux et mille fois heureux celui qui n'a point marché dans les sentiers détournés des pécheurs : *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum et in via peccatorum non stetit.* (*Psal.* I, 1.)

Quelle est notre folie, chrétiens auditeurs ! quel est notre aveuglement ! Nous ne raisonnons point dans l'affaire du salut comme nous raisonnons dans les autres affaires : car voyez ces hommes qui s'empressent, qui s'agitent, qui donnent à un travail outré les belles années de leur vie, qui usent, qui fatiguent, qui consument leur jeunesse par des soins laborieux et pénibles ; demandez-leur quel est l'objet de tant de soins ? le repos et la tranquilité de leurs dernières années ; et ces dernières années que vous voulez couler dans le sein du repos, pourquoi les charger du poids de tant de péchés, du poids des vives alarmes que doit causer une jeunesse passée dans le désordre ? Pourquoi les charger du triste emploi de guérir tant de blessures profondes, de s'immoler par tant de sacrifices douloureux, de verser tant de larmes amères, de pleurer, de réparer, d'expier, de punir tant de péchés ?

Perte irréparable d'un temps infiniment précieux et de tant de mérites que nous pouvions acquérir ! Pensez-vous que Dieu ne vous accorde ces belles années que pour courir comme un insensé de débauches en débauches ; que pour les perdre dans des amusements indignes de vous et de lui, dans les fureurs du jeu, dans l'ivresse de l'intempérance, dans les folles langueurs de l'amour, dans les charmes empoisonnés des discours licencieux, des chansons ennemies de la pudeur, des conversations animées par la médisance et souvent par la calomnie ? O ciel, voilà ce qu'à la honte éternelle de notre siècle on appelle profiter de ses beaux jours ! les perdre, les prostituer, les déshonorer par une licence sans bornes ! A l'heure de la mort, à ce moment redoutable où, la figure du monde ayant disparu, la seule éternité étalera à vos yeux la durée immense de ses espaces infinis, et attirera tous vos regards, quel vif regret de se trouver plein de péchés et vide de bonnes œuvres !

Interrogez vos pères, dit le prophète, consultez ceux qui sont dans la dernière saison : *Interroga patrem tuum, et annuntiabit tibi* (*Deuter.*, XXXII, 7) ; qu'ils regrettent d'avoir consumé vainement un temps si précieux ! Ecoutez les dernières paroles de cet homme heureux selon le monde, que l'intrigue, le manége, la faveur ont tiré peut-être de la poussière pour le placer dans le sein des honneurs et de l'abondance ; sa vie s'est passée dans le soin de ménager, d'accroître, de conserver sa fortune : *interroga.* C'en est fait, me voilà au bout de ma carrière, le temps du travail est passé, je ne puis plus rien faire pour l'autre vie, je ne l'ai pas voulu lorsque je le pouvais. Si j'avais travaillé pour l'éternité comme j'ai travaillé pour le temps, que je m'endormirais tranquillement du sommeil de la mort ! je laisserais moins de richesses périssables sur la terre, et j'en emporterais de plus réelles dans le ciel. O vous qui restez ici-bas, n'aimez que Dieu, ne vous occupez que de Dieu, la religion seule ne meurt point, tout le reste passe et ne peut nous suivre où nous allons : *Interroga patrem tuum,*

Interrogez cet homme de plaisirs qui fut assez heureux selon le monde pour fixer auprès de lui la joie et les délices ; tout cela s'est évanoui plus rapidement que le songe le plus léger. J'ai eu l'imprudence de les souhaiter, de les rechercher, de les aimer, il ne me reste que la dure nécessité de les pleurer, et la cruelle inquiétude où me jette une vie qui ne fut occupée que du temps qui n'est plus et qui ne fit rien pour l'éternité qui sera toujours : *Interroga patrem tuum et annuntiabit tibi.*

Pourquoi personne ne devient-il sage par l'imprudence d'autrui ? Pourquoi les fautes des pères sont-elles perdues pour les enfants ? Leurs larmes coulent en vain, leurs soupirs et leur douleur ne feront point renaître les années qui ne sont plus. Faites ce qu'ils regrettent de n'avoir pas fait ; rendez-vous docile à cet avis du Sage : *Quodcunque potest facere manus tua, instanter operare.* (*Eccle.*, IX, 10.) Que votre main se hâte de faire tout le bien qu'elle peut faire. Aimez-vous mieux pleurer votre jeunesse perdue que de vous réjouir de l'avoir bien employée ? Puisque le cours des années flétrira cet éclat, ces agréments de la jeunesse qui la rendent si vaine et si fière, n'est-il pas plus sage de faire à la pudeur et à la vertu le sacrifice des grâces passagères qui embellissent votre corps, que de les aban-

donner à l'injure des ans et à l'outrage du temps? Puisqu'il faut quitter un jour le monde et les plaisirs du monde, ne vaut-il pas mieux les quitter avec mérite, que d'attendre qu'ils vous quittent? *Expedit hæc relinquere quam relinqui.*

Pour vous qui avez passé ce premier âge et qui l'avez passé peu chrétiennement, que vous dirai-je? De pleurer, dans l'amertume d'un cœur pénitent, les folies de vos premières années, de venir chaque jour aux pieds des autels, dire avec saint Augustin: *Sero te amavi, pulchritudo semper antiqua et nova.* Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, j'ai commencé trop tard de vous aimer, ô mon Dieu! Ce grand saint, à l'âge de trente ans, disait: J'ai commencé trop tard de vous aimer; et moi, qui suis au delà de cet âge, je n'ai pas encore commencé, mais je commence aujourd'hui, et je répéterai continuellement: *Sero te amavi.* Mes larmes et mes soupirs vous le diront sans cesse: *Sero te amavi.* Je ne vous ai aimé que trop tard, et pouvais-je vous aimer, trop tôt? Quand je refusais de vous aimer n'étiez-vous pas aussi aimable que vous l'êtes? N'étiez-vous pas mon Dieu, mon créateur, mon père, l'époux et le sauveur de mon âme? Votre sang n'avait-il pas coulé pour moi? Vos grâces ne m'avaient-elles pas parlé au fond du cœur? Vos bienfaits ne devaient-ils pas être présents à mon souvenir? Ingrat, j'ai résisté à tant de charmes. Oh! que ne peuvent-ils être effacés du nombre de mes jours, les jours que j'ai passés sans vous aimer? *Sero te amavi.* Je les pleurerai toujours, je ne m'en consolerai jamais: *Sero te amavi.*

Pleurez, mes chers auditeurs, cette jeunesse si chère à Dieu, qu'il voulait avoir, qu'il vous demandait, qu'il était digne d'avoir, que vous lui avez refusée si indignement.

Pleurez cette jeunesse dont la corruption a causé la corruption de tous les âges suivants; ces années où la vertu vous aurait été si facile, et dont le déréglement vous a rendu la vertu si difficile.

Pleurez tant de beaux jours donnés au monde; et quelle récompense en avez-vous reçue? Où est le fruit de tant d'instants, de tant d'heures, de tant de jours pénibles, de tant de nuits inquiètes? En quel abîme tout cela s'est-il plongé? Les plaisirs ne sont plus, le crime est encore!

Pleurez l'inutilité de votre jeunesse: hâtez-vous de la réparer; employez le temps que Dieu vous laisse; n'en avez-vous point assez perdu? Vous attendiez la vieillesse, est-elle venue; voulez-vous porter jusque dans le tombeau les égarements de la jeunesse? Pleurez, et que l'abondance de vos pleurs instruise ceux qui commencent à paraître dans le monde de la nécessité de consacrer leur jeunesse à Dieu. Je viens de vous convaincre de cette nécessité dans la première partie. Je vais vous enseigner en peu de mots les moyens de vous soutenir au service de Dieu dans la jeunesse: ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Commencez d'abord par une sage défiance de vous-même, et que le sentiment de votre faiblesse vous inspire une vigilance continuelle; ne comptez pas sur vous, et soyez sans cesse en garde contre tout ce qui vous environne.

1° Ne nous flattons plus d'une force et d'une vigueur pour faire le bien que nous avons perdues par le péché de nos pères. Souvenons-nous que nous portons le trésor de la grâce dans des vases d'argile dont la fragilité doit nous faire trembler; que chaque homme trouve dans son propre fonds des périls qu'il peut vaincre, mais qu'il ne peut fuir. Souvenons-nous qu'outre les périls communs, la jeunesse a ses dangers qui lui sont propres; qu'au dehors tout conspire à la séduire, à la corrompre, à la perdre; qu'au dedans, les passions irritées par le feu de l'âge, par les bouillons du sang, par la force et l'activité de l'imagination, parlent avec bien de l'empire; que le cœur sensible au plaisir, aisé à enflammer, vif et impétueux dans ses premiers désirs, est près de nous trahir à tout heure; souvenez-vous surtout à votre âge, quelque faible que vous soyez, que vous avez moins à redouter de votre faiblesse que de votre présomption. On ne peut rien ou presque rien, on croit pouvoir tout; à cet écueil funeste vient chaque jour se briser la vertu la plus pure; on veut être de tout, entrer dans tout, se trouver à tout, tout voir, tout entendre, tout dire; on entretient des liaisons, on écoute des discours, on prend des libertés dont la licence pervertirait les saints; on abandonne son esprit à des rêveries séduisantes, on permet à l'imagination de s'égarer à la suite de mille fantômes séditieux, on promène ses regards sur des objets qui flattent la cupidité, on s'expose aux occasions les plus délicates, on ouvre les yeux à tous les spectacles qui réveillent la passion, et au milieu de tout cela on se promet de sauver sa vertu. Ah! les antres ténébreux, les solitudes les plus profondes, la cendre, le cilice, la neige et les glaces de la vieillesse n'ont pas toujours pu garantir les anges du désert: on en a vu quelquefois périr à l'ombre du cloître, dans le réduit des cavernes sauvages, au pied de l'autel, et presque entre les bras de Jésus-Christ.

Malheureuse présomption! combien n'a-t-elle point égaré de vierges chrétiennes, de ministres élevés à l'ombre du sanctuaire, d'hommes nourris dans la pratique de la piété? Un regard indiscret, une lecture, une liaison suspecte, une démarche inconsidérée, voilà la source souvent et la première cause de leur perte: et je croirai qu'un jeune cœur, qui n'évite rien, résistera à tout; que le faible roseau ne pliera point sous l'orage qui déracine les cèdres du

Liban. L'innocence est une fleur tendre et délicate, voulez-vous la conserver, efforcez-vous de la tenir à l'abri des vents et des tempêtes; il ne faut qu'un souffle pour la ternir.

O jeunesse imprudente, que vous avez d'écueils à éviter! Si vous ouvrez une fois la carrière à vos passions, n'espérez plus que vous puissiez les retenir. Un désir produit un autre désir; un plaisir invite à un autre plaisir; le feu, une fois allumé, croît, s'augmente, prend de nouvelles forces, embrase et consume tout. Dans les premiers commencements d'une passion naissante, on se flattait de s'en tenir à certaines démarches; on est étonné de se voir emporté plus loin : la raison semblait avoir marqué les bornes; la cupidité les a passées. Le démon est plein de ruses et d'artifices; il ne nous propose pas d'abord l'extrême licence, vous auriez horreur du crime; il vous y mènera peu à peu et comme par degré; il n'exige que quelque pas, mais c'est par une pente si rapide, que vous ne pourrez plus vous retenir, et que vous tomberez jusqu'au plus profond de l'abîme. Le péché dispose au péché; ce qui paraissait trop à la passion naissante ne suffit point à la passion accrue et nourrie par le nombre des péchés. David conçut-il d'abord le projet affreux de baigner la terre du sang de l'infortuné Urie? Salomon, dans ses premières complaisances, érigea-t-il des autels aux dieux des nations? Et vous, malheureux esclaves du vice, que l'emportement de la débauche a menés de crime en crime jusqu'aux derniers excès du libertinage, comptiez-vous passer sans retour les bornes de la pudeur? Voulûtes-vous tout à coup être ce que vous êtes aujourd'hui? Il est plus facile de refuser tout à la passion que d'en arrêter la fougue. Si vous voulez n'avoir rien à craindre, craignez tout, et n'oubliez pas que vous ne serez vertueux qu'autant que vous vous défierez de vous-même.

2° Ce serait peu cependant de vous défier de votre faiblesse, si cette connaissance ne vous engageait à prendre de sages précautions. L'homme est faible, mais Dieu est puissant. S'il est votre bouclier, quels traits pourront vous blesser? *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* (*Rom.*, VIII, 31.) Et à qui tient-il qu'il ne le soit? Non, il ne rejettera point les vœux d'une jeune personne qui, guidée par le désir du salut, vient lui dire avec les apôtres : *Salva nos, perimus.* (*Matth.*, VIII, 25.) Seigneur, prenez vous-même la conduite de ce fragile vaisseau qui s'engage sur une mer semée d'écueils et de rochers. Sans vous, jouet infortuné des vents et des flots, il fera un triste naufrage. Quelles tempêtes, quels orages s'élèvent tout à coup! Un ennemi n'est pas plutôt vaincu qu'un nouvel ennemi s'élève au milieu même des ruines du premier. Le monde, l'enfer, le plaisir, la douleur, la prospérité, l'adversité, tout me nuit, tout conspire à me nuire et à me perdre. Délivrez-moi de tant de périls; délivrez-moi de moi-même. Loin de vous, séparé de vous, je sens quelles ténèbres épaisses doivent obscurcir et troubler ma raison, quelle affreuse corruption doit égarer mon cœur; je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre. Si votre grâce ne m'excite et ne me soutient, je ne serai jamais ce que je devrais être. Donnez à la vertu ces charmes puissants qui ont enlevé tant de cœurs. Que d'autres vous demandent les richesses, les honneurs, la gloire; ainsi que le jeune Salomon, je ne vous demande que la sagesse et la piété : *Salva nos, perimus.*

Des vœux si saints seront exaucés, et Dieu, jaloux d'avoir vos premiers soupirs, ne permettra point qu'un cœur qui veut être à lui devienne la proie de l'enfer.

Enfin, aimez la solitude, la retraite, le travail; ne voyez le monde que par la nécessité de votre devoir, de votre état, de votre profession; fuyez ces assemblées profanes, où tout l'art est mis en usage pour exciter des passions que nul art ne peut amortir; fuyez ces conversations enjouées et trop libres où l'on apprend ce que l'on ne devrait jamais savoir et ce que l'on a tant de peine à oublier; ces divertissements que produit l'oisiveté et qui produisent la passion : on y prend au moins une grande dissipation d'esprit, un éloignement des choses de Dieu, une froideur pour la prière, un amour pour le monde, un oubli du salut qui gâte et amollit la piété la plus solide. En êtes-vous jamais revenu tel que vous y étiez allés? Quelles rêveries vous en avez rapportées! Quelle émotion dans le cœur! quelle agitation dans l'esprit! L'illusion funeste avait fini pour vos yeux, elle durait encore pour votre imagination : les objets avaient disparu à vos regards, ils étaient encore présents à votre esprit. La piété devient ennuyeuse, la conscience moins timide : on s'accoutume au péché par le nombre et par l'exemple de ceux qui le commettent.

Quelle vie! me direz-vous, quel ennui! Pourquoi avancer les chagrins de la vieillesse et perdre ses beaux jours? Il n'y aura donc plus de plaisirs pour nous, et cela pendant tout le long cours de nos années?

Il n'y aura plus de plaisirs pour vous, et cela pendant le long cours de vos années! Et qui vous a dit que votre vie doit s'étendre si loin? Encore quelques pas, et vous serez peut-être dans le tombeau. Combien parmi ceux que renferme ce saint temple, parmi ceux qui m'entendent et qui ne peuvent se résoudre à se tenir si longtemps éloignés des délices du monde, ne verront point un nouveau printemps, une nouvelle année?

Il n'y aura plus de plaisirs pour vous! Et de quels plaisirs parlez-vous? Vous n'aurez plus le plaisir d'entendre déchirer la réputation de vos frères par des médisances cruelles, par de meurtrières calomnies, d'entendre débiter des maximes d'impiété et de libertinage, au scandale de la religion;

d'entendre chanter ces airs passionnés qui sont comme les cantiques du démon d'impureté, qui outragent la pudeur et déshonorent le christianisme. Ah ! si ce sont là des plaisirs pour vous, ne vous flattez pas d'avoir l'âme pure et chaste. Vous ignorez la plaie de votre cœur ; mais il a déjà reçu des atteintes mortelles, et vous n'aimez plus Dieu, si vous aimez de tels plaisirs.

Il n'y aura plus de plaisirs pour vous ! Et quand, pour assurer son salut, il faudrait renoncer à tous les plaisirs, l'éternité ne mérite-t-elle pas des sacrifices encore plus grands ?

Il n'y aura plus de plaisirs pour vous ! Et, depuis quand la vie d'un chrétien est-elle une vie de plaisirs ? Jésus-Christ naît pauvre, obscur, inconnu; baigné de ses larmes, il expire sur une croix. L'Église, épouse de Jésus-Christ, a pris naissance dans le sang de son époux; son berceau fut mille fois ensanglanté par le glaive des tyrans; elle n'a été nourrie que de larmes et de soupirs. Les saints ont traîné des jours difficiles dans l'ombre et la poussière, nous ne régnerons avec eux qu'après avoir souffert et combattu avec eux.

Il n'y aura plus de plaisirs pour vous ! O ciel ! quel outrage vous faites à votre Dieu ! Pensez-vous qu'il ne puisse pas vous dédommager, par les plaisirs que vous trouverez à sa suite, des plaisirs que vous quitterez pour le suivre ? Demandez à cette foule de vierges chrétiennes qui courent s'ensevelir dans les cloîtres; demandez à ces solitaires qui, dès la première fleur de leurs jeunes années, sont venus se perdre dans les déserts, qu'ils vous disent s'ils sont mécontents de leur état, avec quelle ardeur ils marchent dans les voies du salut. Ils ne marchent pas, ils volent portés sur les ailes de la grâce. Quel plaisir ils trouvent à suivre l'attrait qui les guide !

O Dieu d'Israël, Dieu des vertus et des vrais plaisirs, qu'il est doux de parcourir la voie de vos commandements ! s'écrie David : *Quam bonus Israel Deus, his qui recto sunt corde.* (*Psal.* LXXII, 1.) Ni l'éclat de la pourpre, ni la gloire de mes triomphes, ni les délices qui environnent le trône, ni tout un peuple empressé à fixer auprès de moi les plaisirs et la joie fugitive, ne peuvent me rendre heureux. Il n'est donné qu'à la pratique de votre loi sainte de verser dans mon cœur des plaisirs capables de le satisfaire. Rien n'égale la douceur que je trouve à méditer vos jugements et à pleurer en votre présence : *Quam bonus Israel Deus.* Saint Paul est errant, proscrit, persécuté, couvert de plaies et de sang: la joie inonde son cœur; son âme ne suffit point à contenir les doux transports qui l'agitent : *Superabundo gaudio.* (II *Cor.*, VII, 4.) Saint Antoine, enfoncé dans une affreuse solitude depuis plus d'un demi-siècle, passe les jours et les nuits à prier; il se plaint que les heures volent avec trop de vitesse, il se plaint du soleil qui, ramenant une lumière importune, l'arrache aux douceurs de la contemplation; et, presque de nos jours, saint François-Xavier, parcourant les vastes régions de l'Inde qu'il arrose de ses sueurs et de son sang, livré à la faim, à la soif, à la nudité, gémit, et de quoi ? De ce qu'il est trop heureux : Arrêtez, Seigneur, ce torrent de délices qui m'enivre, mon cœur ne résistera point au plaisir qui l'inonde : *Satis est, Domine, satis est.* Enfin, montrez-moi un seul homme véritablement saint, véritablement juste, qui s'ennuie de Dieu et avec Dieu ; qui ne dise comme David, qu'un instant passé sous les yeux et dans la maison du Seigneur vaut mieux que mille ans dans les tabernacles des pécheurs. Faites-en vous-même l'épreuve : *Gustate et videte quoniam suavis Dominus.* (*Psal.* XXXIII, 9.) Servez le Seigneur, et ne le quittez que lorsque vous serez las de le servir. Il a dit : *Jugum enim meum suave est, et onus meum leve.* (*Matth.*, XI, 30.) Mon joug est doux, mon fardeau est léger. Pourquoi le croire infidèle et trompeur dans ses promesses ? Vous croyez ce qu'il vous a révélé de la vie future, pourquoi douter du bonheur qu'on trouve à son service ? N'est-ce pas le même Dieu qui parle ? *Jugum meum suave est.* Oui, mon cher frère, cette vertu qui vous semble si triste et si austère est une source féconde d'où coule sans cesse une joie pure et délicieuse, infiniment préférable à cette joie molle qui empoisonne les sens : celle-ci est une joie passagère et trompeuse qui expire avec le moment qui l'a fait naître, celle-là est une joie durable qui n'a ni vicissitudes, ni variations : celle-ci est une joie de trouble et d'ivresse entrecoupée de passions furieuses et suivie de cuisants remords ; celle-là est une joie de raison, elle ravit l'âme sans la troubler, elle l'enchante sans la passionner, elle fortifie l'esprit au lieu de l'affaiblir, on la possède sans en être possédé, tout est en paix et dans un parfait accord. La raison approuve les désirs du cœur, et le cœur se porte avec plaisir à suivre les lois de la religion et de la raison. Croyez les saints qui parlent de ce qu'ils connaissent, ne croyez pas les impies qui blasphèment ce qu'ils ignorent.

Il n'y aura plus de plaisirs pour nous ! Et quel plaisir trouverez-vous dans le péché ? Ah ! malheureux esclave du démon, dit saint Chrysostome, des vingt-quatre heures qui composent le jour et la nuit, quelle est celle de votre repos ? Comptez-moi vos inquiétudes, vos chagrins, vos douleurs, vos repentirs, vos fureurs, vos désespoirs, vos sombres ennuis, et je m'oblige de vous compter le sable qui couvre le rivage des mers. Quel état d'avoir toujours à craindre, toujours à trembler pour son âme ! Si la mort m'enlève, que deviendrai-je ? Je languirai, je périrai, je brûlerai dans les flammes éternelles : *Impii autem quasi mare fervens* (*Isa.*, LVII, 20.)

Il n'y aura plus de plaisirs pour vous ! Ah ! plutôt que vous vous épargnerez de peines en servant Dieu constamment ! Non, chré-

tiens, nous n'en voulons point à vos plaisirs, nous ne cherchons que votre véritable bonheur. On vous trompe, on vous égare. Il vous en coûtera plus pour vous damner, qu'il ne vous en coûterait pour vous sauver. Voluptueux, vous avez usé votre corps, ruiné votre santé, perdu votre réputation et votre fortune. Du moins, êtes-vous satisfait ? Le feu infernal que vous cachez sous la neige de vos cheveux blancs vous brûle encore et vous consume avec autant d'ardeur que jamais. Depuis le temps que vous employez les sollicitations, les promesses, les prières pour corrompre l'objet qui vous a séduit, vous auriez désarmé la colère et les vengeances de Dieu. Avare, si vous aviez donné à votre salut ces soins, ces fatigues, ce travail que vous avez consacré à l'idole de l'or et de l'argent, vous auriez gagné le ciel, votre Dieu serait content, et votre passion ne l'est pas !

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je m'engage dans ces routes funestes où je vois courir une folle jeunesse. Que le monde cesse de m'étaler ses charmes trompeurs et de me vanter ses délices coupables. Je dois vous aimer, et je vous aime; je suis à vous, et je veux être à vous : ***Quid enim mihi est in cœlo, a te quid volui super terram?*** (***Psal.*** **LXXII, 25.**) Est-il possible qu'il y ait des âmes qui, pour vous aimer, attendent qu'elles n'aient plus qu'un jour à vivre ? Bien différent de ces infidèles, je ne veux vivre que pour vous aimer : ***A te quid volui super terram?*** Mes premiers soupirs iront vers vous, mes premières larmes couleront pour vous, mes premiers désirs vous chercheront; vous serez le premier, le dernier, l'unique objet de mon amour; vous aurez mes premiers et mes derniers vœux. Puis-je vous aimer assez ; puis-je vous aimer assez tôt ? Je vous aime, et je n'aime que vous : ***A te quid volui super terram?*** Je vous aime, et je ne me plais qu'à vous le dire; mon cœur ne brûle point et ne brûlera jamais d'une flamme coupable ; c'est votre grâce qui a allumé dans mon sein cet amour chaste qui fait toutes mes délices ; que le flambeau de mes jours s'éteigne avant le flambeau de la charité : si vous voyez que je doive un jour vous abandonner, tranchez le fil de cette vie infortunée ; je vous aime, faites que je vous aime encore davantage. Mon amour ne demande point d'autre récompense qu'un amour plus grand et plus vif : ***A te quid volui super terram?*** Que je puisse, ô le Dieu de mon cœur, faire ici-bas, par choix et librement, ce que j'espère faire par les charmes invincibles de votre présence, durant l'éternité bienheureuse où nous conduise, etc.

SERMON VII.

Pour le deuxième dimanche du Carême.

SUR LE BONHEUR DU CIEL.

Petrus dixit ad Jesum : Domine, bonum est nos hic esse ; si vis, faciamus hic tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum et Eliæ unum. (*Matth.*, XVII, 4.)

Pierre dit à Jésus : Seigneur nous sommes bien ici ; faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie.

Ils s'approchent, les temps de douleur et d'opprobres, les temps de nuage et d'obscurité, si féconds en disgrâces, en humiliations pour le Maître ; en périls, en scandales pour les disciples. Afin de soutenir la foi faible et chancelante de ses apôtres les plus chéris, Jésus les conduit sur une montagne écartée. Là, les ombres de l'humanité semblent disparaître, et la Divinité se montre avec plus d'éclat. Le ciel s'ouvre, Moïse et Elie viennent rendre leurs hommages au Messie figuré par la loi, annoncé par les prophètes. La majesté de cet auguste spectacle, la présence du Dieu qui se dévoile à leurs regards, je ne sais quelle impression de joie pure, vive, pénétrante, leur donne sur la terre un avant-goût des délices du ciel. Ah ! Seigneur, s'écrie Pierre, ne quittons point cet heureux séjour ! où trouverions-nous ce que nous laisserions ici? Que mon cœur ait autrefois soupiré pour le rétablissement du royaume d'Israël, je désavoue ses aveugles désirs ; à l'ombre de quel trône peuvent naître des plaisirs aussi doux que ceux que vous répandez dans cette charmante solitude? ***Domine, bonum est nos hic esse.*** Pierre parlait : ***adhuc eo loquente,*** lorsqu'il entend retentir une voix qui l'avertit que les moments du repos ne sont point encore arrivés; qu'avant que de partager avec l'Homme-Dieu l'héritage de sa gloire, il faut le mériter par une exacte docilité à suivre ses ordres, à imiter ses exemples : ***Ipsum audite.*** (***Ibid.***, 5.) Maintenant sont les jours du combat, de l'épreuve. Il est vrai qu'ils passeront, qu'ils passent avec tant de vitesse, qu'on peut dire qu'ils sont déjà passés; les jours de la paix viendront et ils ne passeront point.

Pensée bien consolante, bien capable d'affermir nos pas dans les voies de la justice, si le flambeau de la foi n'a point cessé de briller à nos yeux. Mais Israël trompé dédaigne les promesses faites à ses pères; l'enchantement des biens fragiles et périssables ferme notre cœur à l'amour des biens éternels; nous oublions le ciel ou nous ne pensons point à le mériter.

Deux grands désordres de notre siècle par rapport au bonheur du ciel : désordre d'aveuglement et d'insensibilité dans tant de chrétiens froids et indifférents qui ne le désirent pas; désordre de mollesse et d'inaction dans tant de chrétiens lâches et indolents qui ne travaillent pas à s'en rendre dignes : l'un et l'autre condamnés par ces paroles de l'Apôtre : ***Quæ sursum sunt quærite.... quæ sursum sunt sapite.*** (***Col.***, **III, 1, 2.**) Le bonheur du ciel mérite tous vos désirs : ***Quæ sursum sunt sapite.*** Vos désirs ne suffisent pas pour obtenir le bonheur du ciel : ***Quæ sursum sunt quærite.*** En deux mots, insensibilité du chrétien froid et indifférent qui ne désire pas le ciel ; insensibilité la plus inexcusable : ***Quæ sursum sunt sapite;*** lâcheté du chrétien tiède et indolent qui ne donne au ciel que des désirs

stériles : lâcheté la plus coupable : *Quæ sursum sunt quærite.*

Esprit-Saint, esprit d'amour et de charité, source de ce fleuve de délices qui arrose la céleste Sion, il n'appartient qu'à vous de peindre vos dons. Vous les répandez sans mesure dans l'âme de votre épouse, autant distinguée par l'étendue de sa gloire et de son bonheur, qu'elle le fut par le prodige de ses vertus. J'invoque sa protection, afin qu'il vous plaise de mettre dans mes paroles quelqu'un de ces traits de lumière et de sentiment par lesquels vos prophètes, vos saints transportaient d'avance dans le ciel le peuple attentif à leur voix. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Insensibilité du chrétien froid et indifférent par rapport au bonheur du ciel : insensibilité la plus inexcusable, puisque le bonheur du ciel est infiniment supérieur à tous les biens qui sont ici-bas l'objet de nos désirs; puisque le bonheur du ciel est infiniment supérieur à toute l'étendue même de nos désirs. Parlons plus nettement : qu'est-ce que le bonheur du ciel comparé avec les biens du monde? Qu'est-ce que le bonheur du ciel considéré en lui-même? Examinons, voyons, et nous serons forcés de convenir que le bonheur du ciel mérite tous les désirs de notre cœur : *Quæ sursum sunt sapite.*

Bonheur du ciel infiniment supérieur à tous ces biens que l'homme mondain désire avec tant d'ardeur, qu'il recherche avec tant d'empressement, qu'il poursuit avec tant de feu, tant de vivacité. Que vais-je faire? ô mon Dieu! Ces biens frivoles que vous abandonnez au caprice de la fortune, à la licence des passions, à l'audace du crime, ces biens maudits, frappés de tant d'anathèmes, ces biens contagieux, écueil si ordinaire de la raison et de la vertu, ces biens funestes que vous n'accordez souvent que dans votre colère et votre indignation, me pardonnerez-vous d'oser les mettre en parallèle avec les biens que vous destinez à vos élus? Mais le monde ne comprend plus les choses spirituelles; le langage de la foi lui est devenu étranger et inconnu : nous sommes donc obligés de nous servir de ses erreurs pour l'amener à la vérité. Heureux si le monde qui l'a trompé contribue à le détromper, et si son amour pour les biens visibles peut se changer en amour, en désir des biens invisibles! Suivez-moi, mes chers auditeurs, dans un détail où rien ne sera de moi; je ne parlerai que d'après l'Ecriture et les Pères.

Bonheur du ciel : bonheur véritable et solide. La félicité du siècle, dit saint Augustin, n'est pas un bonheur; elle n'en est que l'ombre et l'image : *Non felicitas, sed quasi felicitas est hujus sæculi.* Il faut l'avouer, les biens du monde ont un certain éclat, je ne sais quel brillant qui nous éblouit d'abord; une fleur, une surface d'agréments qui nous enchante au premier coup d'œil. Fantôme imposteur, il doit tout son pouvoir à notre imprudente et téméraire précipitation; un regard plus ferme, plus attentif dissiperait l'illusion, elle ne tient pas contre l'expérience. A mesure qu'on approche de ces biens si grands, si brillants dans l'éloignement, ils diminuent, ils s'évanouissent; de loin ils paraissent tout, de près ils ne sont rien. Quelque difficile qu'il soit de ne les point aimer, de ne les point souhaiter, quand on ne les possède pas, ajoute saint Augustin, il est encore plus difficile de les aimer quand on les possède : *Quæ dum non habeo amo, cum habuero contemno.*

Le monde ne plaît que lorsqu'il se promet; il déplaît dès qu'il se donne. De là vient que la vie humaine n'est qu'une circulation, un reflux continuel de souhaits passionnés et d'espérances trompées, de désirs et de dégoûts; de là vient que nos jours se passent à chercher ce qui nous fuit, à fuir ce que nous avons trouvé; à quitter un projet pour un autre projet; un bien que nous connaissons pour un bien que nous ne connaissons pas.

Toujours entraînés par l'illusion flatteuse d'un bonheur qui se montre dans le lointain, et qui fuit et se dissipe à l'instant où l'on croit le saisir; plus d'un Salomon sur le trône, presque aussi malheureux que Job enseveli dans l'humiliation et dans la douleur, a gémi de sa triste situation : l'un succombait sous le poids des disgrâces et de l'indigence : *Tædet animam meam vitæ meæ* (*Job*, X, 1); l'autre sous les ennuis et les embarras de la prospérité : *Tæduit me vitæ meæ.* (*Eccle.*, II, 17.) Il n'en est pas ainsi, ô mon Dieu, des biens de votre céleste Jérusalem! Quelque idée que nous puissions nous en former, ils sont infiniment au-dessus de ce que nous en pensons : ils ne perdent rien, ils gagnent tout à être connus : chaque jour, chaque moment leur donne des grâces nouvelles; on ne se lasse point de leur ouvrir son cœur, de leur livrer son âme tout entière. Oui, on trouve tout ce qu'on pourrait souhaiter, on trouve au delà de tout ce qu'on avait pu espérer et désirer : *Qui autem biberit..... non sitiet in æternum.* (*Joan.*, IV, 13.) On se plonge dans ces pures délices : on s'y perd, on oublie tout, on s'oublie soi-même, et s'il était permis, ajoute saint Ambroise, d'employer le langage de la terre pour peindre les félicités du ciel, je dirais que l'on ignore tout, que l'on s'ignore soi-même; on sait seulement qu'on est avec Dieu, qu'on est heureux et qu'on le sera toujours.

Bonheur du ciel, duquel on peut dire ce que saint Augustin disait de la perfection, de la beauté infinie de l'Être suprême, qu'il est toujours ancien et qu'il est toujours nouveau! *O pulchritudo semper antiqua et semper nova!* Qu'est-ce que l'homme? Il est plus facile de mesurer la profondeur des mers que de sonder l'abîme impénétrable de ses penchants. Notre cœur est un labyrinthe dont Dieu seul connaît les détours incertains et les routes embarras-

sées. Volage, inconstant, opposé à lui-même, formant des vœux qu'il détruit aussitôt par des vœux contraires, il aime tout, il n'aime rien; ce qui lui plaisait hier lui déplaît aujourd'hui ; l'objet est le même, le cœur est changé. Oui, le monde rassemblerait vainement autour de nous toutes les prospérités, toutes les délices, il ne réussirait pas à nous rendre heureux : notre cœur nous échappe malgré nous ; lorsque rien ne le dégoûte, il se dégoûte lui-même, il n'a qu'un seul amour qui ne change point, l'amour du changement et de la nouveauté ; ou plutôt, n'est-ce pas moins à nous qu'à ce que les félicités mondaines ont de frivole qu'il convient d'imputer les vicissitudes, les variations de notre âme? L'amour du bonheur tient au fond et à l'essence de son être : l'apparence du bonheur se présente, elle y court avec toute la rapidité, toute l'impétuosité de ses penchants, elle y parvient ; le moment qui commence sa félicité la finit. Une ombre vaine, à peine capable de l'amuser, de la distraire, ne remplit point l'immensité de ses sentiments; le vide qu'elle éprouve met le dégoût, les regrets, l'ennui à la place du mouvement, de l'agitation, des transports; les désirs trompés tombent, s'évanouissent; et que servirait de posséder, quand on a cessé de désirer?

Ah! c'est ici, ô mon Dieu, le chef-d'œuvre de votre bienfaisance, un des plus puissants efforts de votre bras en faveur de vos élus. Quoique dans la plénitude de vos dons, les fleuves de délices coulent avec tant d'abondance dans l'âme de vos saints, que leurs flots se répandent, se débordent au delà de leur cœur : *Mensuram .... confertam .... et supereffluentem.* (*Luc.*, VI, 38.) Cependant, loin d'éteindre le feu du pur amour et la flamme de leurs désirs, ils ne font qu'en accroître l'ardeur, en irriter pour ainsi dire la violence. Par un prodige qui n'appartient qu'au ciel, telle est, dit saint Grégoire, la destinée des saints qui l'habitent, que leurs désirs, toujours remplis, ne sont jamais épuisés : *Semper avidi, semper pleni*, qu'ils possèdent tout ce qu'ils désirent, *semper pleni;* qu'ils continuent de désirer ce qu'ils possèdent, *semper avidi;* que les désirs ne naissent point du vide et de l'indigence, et que la jouissance n'amène point le dégoût et l'ennui : *Sitientes satiabimur, satiati sitiemus. Longe ab ista siti necessitas, longe a satietate fastidium.*

Bonheur du ciel, bonheur également vif et durable. Plaisirs de la terre, hommes mondains, vous le dites tous les jours : plaisirs de la terre, vapeur passagère, ombre fugitive; on ne les goûte pas, on ne les possède pas, on en fait seulement à la hâte un léger essai; ils n'avaient pas commencé d'être, que déjà ils ne sont plus; vous diriez qu'ils ne se montrent qu'afin de se faire regretter, et qu'ils nous sont donnés moins pour nous rendre heureux par leur possession que pour nous rendre malheureux par leur perte.

Ainsi, dit le prophète Isaïe, un homme pressé par la soif, si le sommeil vient à fermer ses yeux, s'imagine qu'assis aux bords d'une source pure, il se désaltère; le réveil le détrompe, il se retrouve consumé par les ardeurs d'une soif dévorante : *Sicut somniat sitiens et bibit, postquam fuerit expergefactus lassus adhuc sitit.* (*Isa.*, XXIX, 8.) Il est, je le veux, des plaisirs plus durables. Plaisirs faibles, languissants; ils ne causent à l'âme qu'une légère émotion, ils ne font presque aucune impression sur le cœur. Santé, richesses, naissance, dignités, réputation, crédit, autorité dans le monde, vous avez tout cela. Il serait triste pour vous de ne l'avoir pas, vous seriez sensible au malheur de le perdre. Êtes-vous sensible à l'avantage de le posséder? Votre cœur, accoutumé à la paix de cette douce situation, n'est point agité de ces sentiments vifs et délicieux qui font le bonheur. Votre félicité tant enviée se réduit à vivre endormi dans un certain état de repos, de langueur, d'inaction qui tient comme le milieu entre le plaisir et la douleur. Non, il n'est donné qu'au bonheur des citoyens du ciel de renfermer des sentiments durables et toujours également vifs. Plaisirs pénétrants, dit saint Augustin, ils coulent, ils s'insinuent jusqu'au plus intime de l'âme; ils l'agitent, ils l'embrasent, ils l'arrachent à elle-même. Transports sans cesse renaissants, les siècles des siècles ne semblent qu'un instant; ils volent avec tant de vitesse que, quoiqu'ils ne puissent amener aucune révolution, on serait tenté de leur reprocher leur course trop rapide. En même temps le cœur, plein d'une joie solide et permanente, goûte à longs traits ces délices charmantes; il s'arrête, il se repose, il possède les plaisirs, il en est possédé; son bonheur ne finit jamais et il recommence toujours. Des lueurs de félicité fugitive brillent quelquefois dans le palais des dieux de la terre; la vivacité, la perpétuité des sentiments délicieux, le vrai bonheur n'a fixé son séjour que dans le sanctuaire du Dieu du ciel : *Beati qui habitant in domo tua, Domine.* (*Psal.* LXXXIII, 5.)

Bonheur du ciel complet et total. On n'a pas dans le monde tous les biens réunis ; afin de s'assurer les uns, on est obligé de renoncer aux autres. Homme ambitieux qui courez après cette chimère d'honneur et de gloire dont vous êtes follement épris, fuyez les douceurs du repos et hâtez-vous d'acheter, par une mort précipitée, l'espoir flatteur de vivre dans le souvenir des siècles futurs. Homme avide d'opulence, vous consumerez votre santé et la fleur de vos ans dans les soins inquiets; et au plaisir d'amasser des richesses, il faudra sacrifier le plaisir d'en jouir. Homme amateur d'une vie molle et paisible; obscur, inconnu, ignoré, vous serez dans le monde comme si vous n'y étiez pas, sans crédit, sans distinction, sans réputation. Dans notre cœur règnent plusieurs passions opposées entre elles; ce que l'on donne à l'une on l'enlève à toutes les au-

tres, et l'on parvient rarement à se rendre heureux d'un côté, sans se préparer bien des chagrins et des regrets. Mais gloire pure et véritable, richesses éternelles, repos inaltérable, plaisirs délicieux; tous les biens capables d'allumer nos désirs et tous les biens capables de les satisfaire : voilà le ciel. Notre cœur, il est vrai, notre cœur est immense; aussi son bonheur surpassera tout ce que nous pourrions imaginer; il sera rempli par celui qui remplit tout; il contiendra celui que rien ne peut contenir; et, selon l'oracle de Jésus-Christ, il jouira d'une félicité plus étendue que ses désirs : *Gaudium vestrum sit plenum.* (*Joan.*, XVI, 24.)

Bonheur du ciel, bonheur pur et sans mélange d'aucun mal. Dans le monde, la plus solide félicité est traversée par quelque infortune. Qu'est-ce que l'homme ici-bas, demande Job, et l'homme le plus heureux, qu'une fleur passagère condamnée à périr presque en naissant, et dont la tige, faible, chancelante, plie à chaque instant sous l'effort des tempêtes qui l'agitent sans relâche? *Qui quasi flos egreditur et conteritur.* (*Job*, XIV, 2.) Si vous comptez, continue-t-il, si vous comptez notre vie par le nombre des années, nous ne faisons que passer du berceau au tombeau; si vous la comptez par le nombre des disgrâces et des peines, l'homme ne vit que trop longtemps : *Homo... brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.* (*Ibid.*, 1.) Pour rendre l'homme heureux, ce ne serait pas assez de tous les biens, de tous les plaisirs du monde; pour le rendre malheureux, il ne faut que lui-même. Il existe au fond de son cœur une source trop féconde de misères d'où coulent imperceptiblement mille chagrins désolants. Voyez les passions qui le tyrannisent, l'ambition qui le transporte, l'intérêt qui l'agite, la volupté qui l'enivre, la haine qui l'enflamme, la jalousie qui le dessèche, les craintes insensées qui le troublent, les espérances encore plus folles qui l'entraînent et le passionnent; ces désirs violents et fougueux qui le font sortir hors de lui, et ces dégoûts mortels qui le ramènent à lui-même; cette séduction fatale de passions inquiètes qui nous penche, comme malgré nous, à n'estimer que ce que nous ne sommes pas, et à dédaigner tout ce que nous sommes.

Commerce du monde qui nous fatigue, solitude qui nous ennuie; impolitesse qui nous rebute, bienséances qui nous gênent; dignités qui troublent le repos, obscurité qui révolte l'amour-propre; heureux au dehors, malheureux au dedans; maître dans une ville, dans une province, dans un royaume; esclave dans sa propre maison; toujours quelque chose à souffrir des autres ou de nous-mêmes; toujours quelque moment d'orage dans le jour le plus serein; toujours quelque bien que nous souhaitons sans pouvoir l'obtenir, ou quelque mal que nous fuyons sans pouvoir l'éviter. Ah! mes chers auditeurs, quand le ciel ne ferait que nous affranchir des misères de cette vie, ne serions-nous pas déjà assez heureux de n'être plus malheureux? Vous tous qui êtes affligés (or où est-il, quel est-il celui qui ne l'est pas?), tournez les yeux vers la sainte Sion; aucun cri, aucune plainte ne trouble le silence de ces paisibles lieux : *Mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor.* (*Apoc.*, XXI, 4.) Là, règnent la paix profonde et le tranquille repos : *Amodo jam dicit Spiritus, ut requiescant a laboribus suis.* (*Apoc.*, XIV, 13.) La source des pleurs est fermée, et elle ne se rouvrira point : *Absterget omnem lacrymam.* (*Apoc.*, XXI, 4.) Les corps, devenus comme spirituels, conservent la fleur d'une jeunesse immortelle : *Sunt sicut angeli Dei.* (*Matth.*, XII, 25.) Le cœur, content et satisfait, voit tous les biens accourir à lui et se livrer à ses premiers désirs. L'esprit, fixé dans l'amour et la possession du souverain bien, ne connaît plus ces ennuis secrets, ces retours importuns, ces réflexions désolantes, ces rêveries sombres, ces chagrins bizarres, cette mélancolie pénétrante qui empoisonne les plus doux plaisirs et fait des malheureux au sein même du bonheur. Un jour pur et brillant ne cesse point d'éclairer la céleste Jérusalem; la nuit, dit le disciple bien-aimé, n'y répand jamais ses ombres, et aucun nuage n'obscurcit la clarté de l'astre qui y préside : *Nox enim non erit.* Dans le ciel aucun bien à souhaiter ou à regretter; aucun mal à souffrir ou à craindre.

Bonheur du ciel, bonheur source de paix et de concorde entre les élus qui le possèdent. Prenez garde, chrétiens, parmi nous la félicité des uns fait l'infortune des autres. La Providence n'a répandu sur la terre qu'une certaine mesure de richesses et d'honneurs : ce qu'un seul en saisit, tous les autres le perdent; on ne peut commander, sans que plusieurs obéissent; on ne s'élève qu'en les forçant de descendre; et pour faire le malheur d'un cœur tendre et généreux, il ne faudrait que lui montrer la multitude des victimes sacrifiées à son bonheur. Tous, dit l'Apôtre, tous courent dans la carrière : *Omnes quidem currunt.* (*I Cor.*, IX, 24.) Un seul reçoit la couronne : *Unus accipit bravium.* (*Ibid.*) De là, dans cette carrière de la prospérité mondaine, on s'agite, on se presse, on se pousse, on se heurte, on se traverse, on se supplante, on se détruit mutuellement. De là cette vigilance inquiète à observer les démarches d'un concurrent; cette ardeur empressée à déconcerter ses projets; ces alarmes désolantes quand il paraît s'avancer; cette joie maligne quand il succombe; ce dépit, ces fureurs, ce désespoir quand il parvient. De là ces intrigues, ces impostures, ces perfidies, ces clameurs, ces attentats, ces forfaits bas et odieux, le scandale et le malheur de la terre.

O paix, douce paix, paix aimable, vous que les hommes cherchent au milieu du bruit, dans les cris, dans l'horreur des combats! Paix aimable, nos soupirs vous ap-

pellent, et vous vous refusez à nos vœux. Nous courons après vous, et vous fuyez devant nous. Quand est-ce que tranquilles nous reposerons au sein de la paix? Hélas! nous chercherons le repos, nous l'attendrons vainement dans cette région infortunée; elle ne nous offrira que le spectacle de ses dissensions. Tumulte et cabale, soupçons et défiances, manége et dissimulation, amitiés trahies, haines et vengeances; une foule de rivaux qui frémit autour de nous, qui ne peut nous pardonner d'être heureux, et que notre chute consolerait de ses humiliations et de ses disgrâces. Ah! mes chers auditeurs, tournez vos regards et vos vœux vers une autre cité. Tranquille Sion, la paix veille autour de tes remparts: *Posuit fines tuos pacem.* (*Psal.* CXLVII, 14.) Elle écarte loin de ton enceinte les projets, les prétentions, les motifs et les germes de toute rivalité. Ce peuple nombreux, que tu renfermes dans tes murs, ne connaît ni cette jalousie sombre qui regarde d'un œil triste et inquiet la prospérité étrangère, ni cette défiance craintive qui pâlit à la vue d'un concurrent: *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, et in tabernaculis fiduciæ, et in requie opulenta.* (*Isa.*, XXXII, 18.) L'intérêt personnel ne peut désunir les cœurs; pourquoi? parce que, ainsi que le remarque saint Grégoire, ces deux mots, le tien et le mien, les destructeurs des liaisons les plus cimentées, la glace qui éteint le feu des amitiés les plus vives, n'ont jamais l'occasion de s'y faire entendre: le fleuve du bonheur y coule également pour tous, et plus on y puise, plus il fournit: *Ubi non est frigidum illud verbum, tuum et meum.* Pourquoi encore? parce que, ainsi qu'ajoute saint Augustin, au lieu qu'ici-bas l'opulence du riche n'est souvent que la dépouille du pauvre; une grande fortune, qu'un torrent qui engloutit les peuples, qu'un édifice composé de ruines et de débris: dans le ciel, les richesses sont communiquées sans être partagées et diminuées: *Hæreditas non fit angustior numerositate hæredum.* O charme enchanteur, seul plaisir d'une âme noble et vertueuse, bonheur le plus grand, le plus touchant des bonheurs, on devient donc heureux sans faire des malheureux! Je ne dis point assez: chacun, content de ce qu'il possède, jette un regard de paix et de complaisance sur ce que les autres possèdent; l'amour-propre a péri consumé par les flammes du divin amour, et si quelque étincelle de cet amour réside en vous, chrétiens, afin que votre cœur ne soit plus que désirs et transports, il me suffira de l'avertir que dans le ciel on est presque autant heureux par le bonheur d'autrui que par son propre bonheur.

Bonheur du ciel, bonheur de raison et de vertu. Enfants du Dieu de la félicité sans bornes, de la perfection infinie, nous naissons avec deux amours: l'amour de la félicité, l'amour de la perfection. Or, ces deux amours sont ici dans une guerre et une opposition presque continuelle. L'amour du bonheur fuit la vertu pénible et austère; la vertu timide et délicate s'alarme à la seule idée de plaisirs profanes. Plaisirs séducteurs, écueil ordinaire de la raison et de l'innocence; plaisirs funestes, ils coûteront bien des larmes à l'âme pénitente, ou ils feront le malheur éternel de l'âme impénitente; plaisirs que la vertu réprouve et que la cupidité souhaite; vertu qu'on ne conservera point dans sa pureté, sans réprimer bien des désirs, sans soutenir bien des combats, sans s'immoler par bien des sacrifices. Dure nécessité de porter dans son sein deux peuples ennemis qu'on ne peut ni détruire, ni concilier! De là ces plaintes, ces gémissements du grand Apôtre, de ce docteur des nations, élevé, en quelque façon, au-dessus de l'homme par tant de distinctions dans l'ordre surnaturel de la grâce, lorsqu'il se sentait entraîné, déchiré par deux volontés contraires, dont l'une s'opposait au bien qu'il voulait, l'autre se portait au mal qu'il ne voulait pas. Saints qui régnez dans le ciel, le temps de l'épreuve et des oppositions est passé! *Prima abierunt.* (*Apoc.*, XXI, 4.) Le vieil homme est demeuré enseveli dans l'ombre et la nuit du tombeau; les plaisirs et la vertu, la paix et la justice, le bonheur et la sainteté ont fait en votre faveur une alliance éternelle: *Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatæ sunt.* (*Psal.* LXXXIV, 11.) Fille de Sion, s'écrie le prophète, sortez de la poussière, essuyez vos pleurs, laissez les vêtements de deuil et de tristesse: *Excutere de pulvere Filia Sion.* (*Isa.*, LII, 2.) Suivez sans crainte les penchants, les attraits qui vous invitent, ils n'ont rien de contagieux pour la vertu; vous êtes la cité sainte, le péché n'entrera point dans vos murs: *Quia non adjiciet ultra ut transeat per te incircumcisus.* (*Ibid.*, 1.) Ils n'approcheront jamais de l'air que vous respirez, les souffles empoisonnés, capables d'enivrer l'esprit, d'amollir le cœur, d'enfanter les passions. Délices pures et saintes, tout est d'accord; le cœur se porte de lui-même à suivre les lois de la vertu, et la vertu approuve tous les désirs du cœur! Ah! que n'ai-je à parler à ces âmes saintes qui tremblent à la seule ombre du vice; à ces âmes timides qui craignent tant de commettre le péché, qu'elles craignent toujours de l'avoir commis; à ces âmes ferventes qui pleurent avec tant de larmes; qui expirent, par tant de rigueurs, les fautes les plus légères échappées à la fragilité humaine, le moindre sommeil de la foi et de la piété; à ces âmes courageuses que la délicatesse de leur conscience cache dans le silence des solitudes, dans la nuit des déserts les plus inaccessibles à la cupidité, et engage à fuir tout ce qui peut distraire et amuser, dans la crainte qu'il ne parvienne à amollir et à affaiblir; à ces âmes pures et chastes qui, toujours innocentes, sont toujours pénitentes; à un Paul, à une Thérèse: j'aurai tout dit, en disant que le ciel ne connaît que les triomphes et les récompenses, qu'il ignore les combats de la

vertu ; que le cœur n'a rien à souhaiter et qu'il n'a rien à se reprocher ; que dans le ciel on est heureux sans remords, vertueux sans efforts et sans obstacles.

O stabilité ! ô règne et empire éternel de l'innocence mise à l'abri du péril de se démentir ! O mon Dieu ! jamais ne cesser de vous plaire, de vous aimer, d'être aimé de vous ; jamais d'autres transports, d'autres feux à éprouver que les transports et les ardeurs brûlantes de la divine charité, d'autres pleurs à verser que les larmes d'une joie pure et sainte. O mes chers auditeurs, en faut-il davantage pour faire le paradis de toute âme digne de son origine céleste ? Si ce n'est pas encore posséder parfaitement Dieu, c'est déjà presque lui ressembler.

Bonheur du ciel, bonheur éternel ! Mes frères, dit l'Apôtre, la figure du monde passe rapidement ; le temps est court, les fortunes du temps sont d'une durée encore plus courte : *Prœterit enim figura hujus mundi.* (*I Cor.*, VII, 31.)

Pour peu que l'on vive, on ne tarde pas à être le témoin d'une infinité de révolutions fatales. Combien d'heureux ont vécu trop d'un jour pour leur bonheur et pour leur gloire ? Enfin, si leur félicité ne passe pas avant eux, elle périt avec eux, et le tombeau est l'écueil auquel la plus éclatante prospérité vient se briser tôt ou tard et faire un triste naufrage : *Labitur hoc ab illo qui tenet, vel ipse ab eo quod tenet.* C'est le sort des biens du monde, remarque saint Augustin : ils vous échappent ou vous leur échappez ; ils vous quittent ou vous êtes obligés de les quitter : *Labitur hoc ab illo qui tenet, vel ipse ab eo quod tenet.* Hélas ! tant d'années pour acquérir les biens du monde, un moment pour les posséder. Les titres de votre naissance ou de vos emplois gravés sur la pierre destinée à couvrir vos cendres, rien de plus. Avoir tant travaillé, et tout se termine, non à vivre, mais à mourir dans la splendeur ; non à jouir longtemps, mais à quitter beaucoup. Or, reprend saint Augustin, est-il un bonheur véritable, le bonheur que le même instant voit commencer et finir ? *Beatitudo vera non est de cujus æternitate dubitatur.* Si les élus du ciel, continue-t-il, étaient exposés aux vicissitudes d'ici-bas, le péril de perdre leur félicité les rendrait plus malheureux qu'ils ne sont heureux par le plaisir de la posséder. Mais plus d'orages et de tempêtes à redouter : *Non accedet ad te malum.* (*Psal.* CX, 10.) L'immuable éternité a englouti dans ses profondeurs, le temps, les revers et les révolutions du temps : *Tempus non erit amplius.* (*Apoc.*, X, 6.) Vous m'aimez, ô mon Dieu, et vous m'aimerez toujours ; je vous aime, et je vous aimerai toujours ; je suis à vous, vous êtes à moi, rien ne nous séparera. Plaisirs enchanteurs, pures délices qui inondent mon cœur, vous renaîtrez sans cesse ; les siècles couleront, je n'en ressentirai point l'outrage ; ils passeront, ma félicité ne passera point : *O sancta Sion, ubi totum stat et nihil fluit !* Toujours heureux, toujours tranquille ; n'avoir aucun changement à désirer, aucun changement à craindre, quelle situation ! et quel cœur, si le poison de la cupidité n'a glacé et éteint en lui tout sentiment, ne s'écriera pas avec l'Israel captif : ô Sion, sainte Sion, à votre souvenir nos pleurs ont grossi les eaux des fleuves de Babylone, et rien n'adoucit les ennuis de notre exil, que les soupirs que nous envoyons vers notre chère patrie : *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus, cum recordaremur Sion.* (*Psal.* CXXXVI, 1.)

Reprenons. Bonheur du ciel, bonheur véritable et solide, bonheur toujours ancien et toujours nouveau, bonheur également vif et durable, bonheur complet et total, bonheur pur et sans mélange d'aucun mal, bonheur source de paix et de concorde entre les élus qui le possèdent : bonheur de raison et de vertu, bonheur éternel : à ces traits qui le caractérisent, que vous paraît le bonheur du ciel comparé avec le bonheur du monde ? Mais que ne vous paraîtra-t-il pas si vous le considérez en lui-même.

2° Félicité du ciel, quelles couleurs nous la représenteront ? Nous réussirons plus facilement à dire ce qu'elle n'est pas qu'à dire ce qu'elle est : *Facilius possumus dicere qui non sit, quam quod sit.* C'est saint Augustin qui parle, et c'est presque toujours lui que je copie en ce discours : ce docteur admirable n'a manié aucun sujet avec autant de force que celui-ci ; l'amour semble avoir augmenté les richesses de son génie et le feu de son style. Félicité du ciel, continue-t-il, la grâce peut en allumer le désir dans nos cœurs : *Desiderari potest ;* elle peut devenir l'objet de notre espérance et de nos soupirs : *Concupisci potest, suspirari potest.* Notre esprit ne parviendra point à la concevoir ; nos paroles ne réussiront point à la peindre : après avoir épuisé toutes nos idées, toutes nos expressions, nous n'aurons presque rien pensé, nous n'aurons rien dit : *Digne cogitari et verbis explicari non potest.*

Vous dirai-je avec le Prophète que, dans le ciel, les saints sont si heureux que leur cœur ne suffit point à contenir les doux transports qui l'agitent ? que remplis, inondés des plaisirs qui coulent à torrents dans leur âme, ils éprouvent des ravissements qui ne souffrent aucune interruption ; que placés à la source des délices, ils sont comme enivrés de joie et de volupté ? *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ ; torrente voluptatis tuæ potabis eos.* (*Psal.* XXXI, 9.) Vous ferai-je entendre, avec le docteur des nations, les solitaires accablés sous le poids des austérités de la pénitence, exténués par les jeûnes et par les veilles ; les apôtres consumés dans les courses, dans les travaux, dans les périls d'un pénible ministère ; les martyrs couverts d'opprobres, dévorés par les flammes, noyés dans leur sang, s'écriant à chaque moment, dans l'excès de leur joie, que ce qu'ils ont sacrifié sur la terre n'est rien en comparaison de ce qu'ils reçoivent dans le ciel ! *Momentaneum et leve tribula-*

tionis nostræ... æternum gloriæ pondus operatur. (II *Cor.*, IV, 17.) Vous avertirai-je, avec saint Paul, que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que le cœur le plus vif, le plus passionné ne peut, dans l'ardeur, dans la fougue de ses plus impétueux désirs, se tracer l'image d'une félicité pareille à celle des élus du Seigneur? ***Nec in cor hominis ascendit.*** (I *Cor.*, II, 9.) Courtisans avides de faveur, de crédit, de distinctions, d'honneurs, de places, de domination et d'autorité, rappelez-vous donc les plus doux moments de votre vie: une ambition réduite au désespoir et tout à coup satisfaite par une révolution imprévue, cette paix charmante, ce repos de l'âme, ces transports enchanteurs : instants délicieux ! pourquoi ne furent-ils que des instants ? On ne se lasse point d'y penser ; on ne se lasse point de les regretter : si l'éternité entière n'était qu'un tissu de pareils moments, s'ils ne finissaient que pour recommencer, ou plutôt s'ils recommençaient toujours sans ne finir jamais !..... il ne vous reste rien à souhaiter, il ne me reste rien à dire : cependant, je n'ai rien dit ; tout cela est dans le ciel, mais tout cela n'est point le ciel, et les saints ne deviendraient-ils pas malheureux s'il ne leur restait plus d'autre bonheur? ***Digne cogitari et verbis explicari non potest.***

Vous représenterai-je que, dans le ciel, les saints possèdent Dieu? à présent livrée aux prestiges des sens, l'âme ne conçoit point les délices de l'union avec Dieu ; cependant elle est faite pour vous, Seigneur : ***Tu fecisti nos ad te, Domine.*** En la formant, vous avez gravé dans son cœur l'empreinte de sa destination. De là vient que, pleine d'un trouble, d'une inquiétude dont elle ignore la cause, elle court d'objet en objet; elle vous demande à tout ce qui l'environne; elle vole au-devant de tout ce qui lui présente quelque image de votre beauté, de votre perfection infinie, et même en vous fuyant elle ne cherche que vous.

A la mort, le jour de l'éternité dissipe la nuit et les illusions de cette vie mortelle; les fantômes mensongers disparaissent ; aucune impression étrangère ne la suit dans le vide où elle tombe. Rendue à la pureté et à la vivacité de son attrait naturel, de sa pente primitive, elle vous voit, elle aperçoit en vous l'unique objet capable de remplir l'immensité de ses désirs ; elle s'élance vers vous avec une impétuosité inconcevable, et lorsque ses égarements n'ont point formé des barrières insurmontables, avec quelle rapidité, quelle ardeur elle se précipite dans votre sein ! Quel amour ! quels feux ! quelles délices ! Ah ! mes chers auditeurs, le ciel daigne-t-il exaucer les vœux de mon zèle pour votre instruction ? Il me semble qu'il ordonne à la cité sainte de s'entr'ouvrir ; qu'il me permet de parcourir ce sanctuaire auguste où réside la majesté du Dieu vivant. Je lui demande les élus que lui envoya cette vallée de larmes et de misères : ils sont présents à mes regards ; je ne les reconnais point ; confondus avec les purs esprits, leurs corps dépouillés de ce qu'ils avaient de grossier et de terrestre ne leur sont qu'un vêtement de lumière : *Amictus lumine sicut vestimento* (*Psal.* CIII, 2), et cette lumière est la lumière même de Dieu : ***In lumine tuo videbimus lumen.*** (***Psal.*** XXXV, 10.) La Divinité, qui les reçoit dans son sein, les environne, les presse, les remplit, les pénètre : c'est son souffle qui les anime, sa substance qui les vivifie, son être qui fait leur existence : unis et presque confondus avec elle, est-il étonnant que le disciple bien-aimé, ébloui de l'éclat qui les accompagne, se prosterne devant eux avec l'humilité la plus profonde, tant l'esclave brille de la splendeur qui appartient au maître? Le miracle d'une seconde création substitue aux faiblesses, aux défauts, aux imperfections de la nature humaine, l'imitation et la communication des perfections de la nature divine : ***Divinæ consortes naturæ.*** (II *Petr.*, I, 4.) Plongés, absorbés dans cet océan immense de lumières, l'abîme, les profondeurs, le tissu, l'enchaînement des desseins, des conseils, des œuvres du Très-Haut, se dévoilent à leurs regards ; les mystères de la nature et de la grâce n'ont plus de voiles et de nuages, leur esprit voit tout, il voit Dieu même ; il le voit, il le connaît tel qu'il est : ***Videbimus eum sicuti est.*** (I ***Joan.***, III, 2.) Pressés de toutes parts par cet océan de délices qui les reçoit, les remplit, les pénètre, les inonde, quel bonheur, mes frères ! c'est un bonheur par lequel ils participent à la félicité de Dieu même : ***Intra in gaudium Domini tui.*** (***Matth.***, XXV, 21.) Ainsi, dans la région des élus, tout est en Dieu, tout est à Dieu, tout est de Dieu, tout est associé à la nature de Dieu : ***Divinæ consortes naturæ.*** Et comme ils ne vivent tous que de la vie de Dieu, comme ils ne sont tous heureux que de la félicité de Dieu, ils ne sont tous qu'un esprit et un cœur, parce que Dieu seul pense dans leur esprit, parce que Dieu seul est l'objet de leurs pensées; Dieu seul est le terme de leurs désirs. Ces torrents d'existence, d'inspiration, de béatitude divine qui partent sans cesse du sein de la Divinité, afin de faire leur gloire et leur bonheur, y retournent sans interruption pour lui porter les hommages de leur amour. Toutes leurs voix réunies ne forment qu'un cantique d'adoration et de louanges ; ils ne se parlent, ils ne s'entretiennent que de sa grandeur, de sa puissance, de sa sainteté, de ses bienfaits, de ses perfections infinies ; les transports d'amour, de reconnaissance, de félicité, passent d'un cœur à un autre cœur : dans le ciel, les hommes ne sont plus des hommes ; il ne reste entre eux et le Dieu suprême que la différence essentielle entre le Créateur et la créature. Leur être, élevé, ennobli par l'Etre divin, porte dans son esprit, dans son cœur, dans son bonheur, le caractère et les traits de la vérité, de la charité, de l'immutabilité et de la félicité de la nature divine : *Divinæ consortes naturæ.* Je m'arrête, chrétiens ; je

conviens que mes efforts n'ont pu être que des efforts vains et superflus ; mais je n'ai pu résister au désir de présenter quelques traits nuancés d'un portrait qu'il n'appartient point à une main mortelle de tracer et de finir. Je ne me contenterai point d'ajouter avec saint Augustin : pour entendre ce langage, il faudrait être consumé par les flammes de la divine charité : *Da amantem et sentit quod dico.* Je dirai : Comment l'entendrions-nous? nous n'aimons Dieu que bien imparfaitement ; nous l'aimerons, nous ne mettrons point de bornes à notre amour, et notre amour sera la mesure de notre félicité. Mais enfin, nous n'aimons que faiblement si nous ne possédons pas. Or, il faut le posséder avec les saints pour l'aimer autant qu'ils l'aiment, et il faut avoir tout leur amour pour connaître le bonheur de le posséder : *Digne cogitari et verbis explicari non potest*

Vous avertirai-je que les élus sont plus heureux dans le ciel que les réprouvés ne sont malheureux en enfer ; que Dieu ne déploie pas tant sa justice sur ceux-ci que sa magnificence sur ceux-là ; que les richesses de son amour surpassent les trésors de sa fureur ? *Superexaltat autem misericordia judicium* (*Jac.*, II, 13), s'il est permis de le dire, qu'il récompense encore plus en Dieu qu'il ne punit en Dieu ; en un mot, que le ciel a plus de quoi se faire désirer que l'enfer n'a de quoi se faire craindre. M'écrierai-je : *Vide quanto emit, et sic videbis quid emit?* Voyez un Homme-Dieu mourant, couvert de blessures profondes, baigné de son sang; ce sang qui coule et inonde la terre, le ciel en est le prix : *Vide quanto emit, et sic videbis quid emit.* Quel autre que Dieu parlerait dignement d'un bonheur qu'un Dieu achète par l'effusion de tout son sang? Les saints sont heureux dans le ciel ; ils sentent leur félicité ; ils goûtent les délices de leur situation : Dieu seul connaît, Dieu seul expliquerait dignement une félicité qui est la communication de son propre bonheur : *Digne cogitari et verbis explicari non potest.*

Ah ! du moins nous savons qu'un faible écoulement des délices célestes a pu rendre heureux les saints que Dieu daigna honorer sur la terre des prémices du bonheur réservé à ses élus. Moments fortunés, s'écrie saint Bernard ! Et comment vous en donnerai-je quelque idée ? Une douce agitation s'élève tout à coup dans l'âme ; on ne voit ni d'où elle vient, ni ce qu'elle devient : un rayon, émané du sein de la gloire et de la splendeur éternelle, éclaire l'esprit ; on se trouve environné d'une lumière pure et vive ; la beauté, la perfection infinie se montre presque sans voile et sans nuage : le cœur s'anime; il s'embrase, il s'attendrit, il se passionne, il se plaint, il soupire ; les sens se taisent, l'imagination s'abat et se prosterne, les larmes coulent. Quelles larmes ? fussent-elles des larmes de regrets et de repentir, elles ont plus de douceur et de charmes que les épanchements de la joie mondaine : *Dulciores sunt lacrymæ pœnitentium quam gaudia theatrorum.* La voix de l'Époux se fait entendre, on lui répond par de continuels transports d'amour. Est-on encore sur la terre? est-on déjà dans le ciel, on le sait à peine, Dieu le sait : *Ego nescio, Deus scit.* (II *Cor.*, XII, 2.) Un Paul proscrit, marchant de péril en péril, de tribulations en tribulations, a le cœur inondé de joie : *Superabundo gaudio.* (*Ibid.*, VII, 4.) Presque de nos jours un Xavier, livré à la faim, à la soif, à la nudité, seul dans les sables brûlants de l'Inde qu'il arrose de ses sueurs et de son sang, s'écrie : Arrêtez, suspendez, Seigneur, le cours de vos dons ; l'homme, que le souffle de votre puissance n'a point encore dépouillé de ce corps de terre et d'argile, n'a point la force d'en soutenir le poids : *Satis est, Domine, satis est.*

Or, reprend saint Augustin, si telles sont les consolations de l'exil, quelles seront les délices de la patrie? *Si hæc sunt in exsilio, quid erit in patria?* O Jérusalem, le séjour de la paix et du vrai bonheur ! ô mes frères, puis-je ajouter avec saint Augustin, de quelle joie je vous vois saisis ! Je n'ai que prononcé le nom de la céleste Jérusalem, déjà vos cœurs soupirent pour cette cité sainte. Où est-elle, cette Jérusalem fortunée ? Vous ne la voyez point, cependant vous l'aimez. Comment la désireriez-vous si vous ne l'aimiez pas? Mais comment l'aimez-vous, si vous ne la voyez pas? *Unde clamatis si non amatis? Unde amatis si non videtis?*

Quelque inaccessible qu'elle soit à nos regards, l'œil de la foi peut l'entrevoir. Que vous en dirais-je? Non, nous ne pourrons la célébrer dignement, que lorsque nous la posséderons réellement. Parlez donc vous-même, ô mon Dieu, et montrez-nous les richesses de votre royaume ! Il n'en faudrait pas davantage pour fermer éternellement notre cœur à l'amour des félicités profanes ; on ne se consolerait d'être sur la terre que par l'espérance de n'y être pas longtemps.

Le même saint docteur rapporte, au neuvième livre de ses *Confessions*, que s'entretenant avec sa mère des délices de la vie future, élevés tout à coup en esprit au-dessus des choses mortelles, ils entrevirent pour quelques instants le séjour heureux : *Dum loquimur attigimus eam modice toto ictu cordis.* A cette vue, saisis, immobiles, hors d'eux-mêmes, ils ne se parlaient que par leurs soupirs, *et suspiravimus*, lorsque sainte Monique s'écria : ô mon cher fils, je ne désirais que de vous voir rentrer dans le sein de l'Eglise ; mes vœux sont accomplis, quittons cette région infortunée : que fais-je, que puis-je faire sur la terre, si ce n'est de soupirer pour le ciel : *Quid hic faciam et cur hic sim nescio, jam consumpta spe hujus sæculi !*

Que faisons-nous ici-bas nous-mêmes? quel charme, quel attrait nous y retient ? que cherchez-vous, qu'espérez-vous dans le monde, vous surtout qu'une longue expé-

rience a instruit de la vanité des espérances mondaines? Qu'avez-vous trouvé sur la terre? qu'inconstance, ingratitude, amis volages, ennemis opiniâtres, haines, jalousies, revers de fortune, de plaisirs frivoles, chagrins trop réels. Vous n'avez pas été heureux, le serez-vous, le monde changera-t-il? changerez-vous votre cœur? on a trompé toutes vos espérances, ne vous lasserez-vous point d'espérer? *Quid hic faciam nescio, jam consumpta spe hujus sæculi.*

Etrange aveuglement de l'homme! il passe sa vie entière à se détromper et à se laisser tromper de nouveau; à déplorer ses erreurs et à les continuer; à donner son cœur et à le reprendre; à rompre ses liens et à les renouer; à lui reprocher ses perfidies et à compter sur ses promesses; à se consumer par le désespoir et à s'égarer dans des espérances aussi vaines que les premières.

Audite me, divites, audite me, pauperes. Riches et pauvres, grands et petits, écoutez ma voix : *audite me, pauperes;* vous que la Providence assujettit à traîner une vie obscure et difficile dans la poussière et dans l'ombre, pourquoi, pleins de dépit et d'ennui, passer vos tristes jours à regretter les biens que Dieu vous refuse? Consolez-vous par l'espérance certaine des biens que Dieu vous offre. Bientôt, disait saint Augustin au peuple d'Hippone, qui, assiégé par les Vandales, n'attendait que le moment de sa ruine prochaine, bientôt nous habiterons cette cité immortelle qui ne périra point : *Erimus in quadam civitate.* Laissons l'infidèle, qui n'a d'autre patrie que la terre, s'occuper un moment de ses destinées; mais vous, chrétiens, vous qui savez que le ciel vous attend, que vous importe que le petit nombre de jours que vous avez à couler dans cette région soit troublé par la douleur, pourvu que les jours de votre éternité soient remplis de félicités? Que vous importe que votre nom soit ignoré, méprisé par le monde, s'il est écrit au livre de vie? *Erimus in quadam civitate.* Encore un moment, moins qu'un moment, et si vous le voulez, heureux pour toujours, il ne vous restera rien à souffrir, rien à désirer.

Audite me, divites. Pour vous, grands du monde, riches du monde, on croit que vous êtes heureux; l'êtes-vous? *Respondeat cor vestrum, fratres.* Quoi donc, dans vos palais ainsi que dans la cabane du pauvre, des regrets, des soupirs, des larmes! Je n'en suis point surpris. Un cœur dans le trouble, le tumulte, l'agitation, tandis qu'il ne possède pas ce qu'il désire; un cœur dans le vide, le dégoût, l'ennui, dès qu'il ne voit rien à désirer au delà de ce qu'il possède : voilà, jusque sous la pourpre et le diadème, le cœur de l'homme; le trône ne le change pas. Or, un cœur déchiré par les désirs inquiets ou flétri par le dégoût et l'ennui, ce cœur est-il heureux? Ah! rendez grâces à l'aimable Providence, qui ne permet pas que vous vous endormiez dans l'ivresse d'une frivole et coupable prospérité. Que vous seriez à plaindre si, trop contents, trop heureux ici-bas, vous veniez à oublier que vous êtes faits pour une félicité plus pure et plus durable! *Cognoscentes nos habere meliorem et manentem substantiam.* (*Hebr.*, X, 34.) Le peuple qui ne soupire point pour la terre promise périra dans le désert; l'infidèle Israélite. qui ne gémit point sur la longueur de son exil, ne verra point les fêtes et les solennités de Sion; les portes de la cité sainte demeureront éternellement fermées au chrétien insensible, qui n'aura pas su se les ouvrir par la ferveur de ses désirs : *Qui non gemit ut peregrinus non gaudebit ut civis.* Est-ce donc qu'il suffit de désirer le ciel? Insensibilité du chrétien froid et indifférent, qui ne désire pas le ciel; insensibilité la plus injuste. J'ajoute lâcheté du chrétien tiède et indolent qui ne donne au ciel que des désirs stériles; lâcheté la plus inexcusable. Sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Chrétiens lâches et indolents, vous vous bornez à désirer le ciel; vous ne travaillez point à vous en rendre dignes; apprenez que vous êtes doublement inexcusables. Inexcusables de ne donner que des désirs à un bonheur qui ne sera accordé qu'au mérite; inexcusables de ne pas acquérir un mérite auquel vous pouvez parvenir : *Quæ sursum sunt quærite.* (*Coloss.*, III, 1.)

1° Inexcusables de ne donner que des désirs à un bonheur qui ne sera donné qu'au mérite. Dieu pouvait nous accorder le ciel à titre de pure grâce; il est le maître de ses dons, il a voulu qu'il fût une récompense; par conséquent, il a voulu qu'il fût le prix du travail et des services. En effet, puisque les biens du monde, ces biens faux et trompeurs, ces biens incertains et fragiles, ces biens passagers et corruptibles, puisqu'ils nous coûtent tant de soins et de fatigues; puisque nous croyons ne faire jamais trop pour y arriver, puisque nous jugeons que la peine de les acquérir est suffisamment récompensée par le plaisir de les posséder, est-il juste que les biens de l'éternité ne nous coûtent rien, et oserons-nous nous plaindre si Dieu nous demande pour le ciel ce que nous ne refusons point au monde? *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam* (I *Cor.*, IX, 25.) Il n'a donc point voulu, ce que Dieu auquel seul il appartient de tracer la route qui conduit au ciel, il n'a point voulu en ouvrir d'autre aux adultes que la voie du travail et du mérite. Le serviteur ne partage les biens du maître que parce qu'il a été fidèle à les conserver, vigilant à les accroître : *Quia.... fuisti fidelis.* (*Matth.*, XXV, 21.) Les hommes ne seront récompensés qu'autant qu'ils auront travaillé; en sorte que l'étendue de leur mérite sera la mesure de leur bonheur : *Unusquisque autem propriam mercedem accipiet secundum suum laborem.* (I *Cor.*, III, 8.) Les

fatigues, les périls du combat doivent précéder le repos, la gloire du triomphe : *Non coronatur nisi legitime certaverit.* (II *Tim.*, II, 5.) Le ciel est une couronne de justice : *corona justitiæ* (II *Tim.*, IV, 8), et c'est pour cela qu'il est une couronne de gloire, *corona gloriæ.* (I *Thessal.*, II, 19.) Car, dès là qu'il est une couronne de justice, il n'est donc accordé qu'au mérite; on n'y entre donc que par la voie du mérite; on ne le possède qu'à titre de mérite; il est donc une marque décisive du mérite : *corona gloriæ.*

Grande et essentielle différence entre les honneurs du ciel et les honneurs du monde! Ils ne sont plus, si cependant ils furent jamais, les temps où une fortune éclatante était la preuve sûre d'un mérite supérieur. Honneurs, titres, prééminences, emplois honorables, postes distingués, comment et par quelle route a-t-on coutume d'y parvenir? A Dieu ne plaise qu'oubliant la sainteté, la dignité de mon ministère, je vienne profaner le sanctuaire du Dieu de vérité, du Dieu de charité, par l'aigreur et l'amertume de ces satires indécentes que dictent le dépit d'une ambition trompée dans ses projets, ou les sombres fureurs d'une philosophie sauvage et mélancolique; de ces invectives qu'enfante quelquefois parmi nous le désespoir de l'impiété flétrie et proscrite! Après s'être essayée contre le sacerdoce, elle répand jusque sur les appuis du trône le fiel de ses invectives sacriléges, afin d'enivrer le peuple du poison tout à la fois de sa révolte et de ses erreurs. Génies chagrins et mécontents, déclamateurs éternels contre les abus et les injustices du siècle, déterminés à ne voir point le mérite où ils verront la faveur, et à ne louer jamais d'autres vertus que les vertus oubliées et malheureuses, ce n'est point sur leur suffrage que je décide.

Mais vous le savez aussi bien que moi et mieux que moi; retranchez des honneurs, des dignités du monde, ce que le crédit et l'intrigue en emportent, ce que la hardiesse et l'audace en enlèvent, ce que l'importunité en arrache, ce que la politique et l'hypocrisie en surprennent, ce que la flatterie et la basse adulation en obtiennent, ce que l'on en vend à l'intérêt, ce que l'on en donne à la naissance, ce que la faveur en laisse tomber sans choix et sans discernement, ce que la voix impérieuse de la volupté en soumet à ses caprices, ce que le hasard en distribue, ce que les faibles et les penchants du cœur en prodiguent, vous verrez combien il en restera peu pour le mérite. Tel occupera les premiers postes; il n'aura d'autres vertus, d'autres services, que les services et les vertus de ses pères. Celui-ci devra son élévation à cette fortune bizarre que l'on voit se dérober aux veilles de l'homme le plus laborieux, pour se jeter entre les bras de l'indolence plongée dans son sommeil; et se refuser à celui qui la cherche, pour s'offrir à celui qui ne la cherche pas, qui ne l'attend pas. Celui-là en sera redevable à son méprisable talent de saisir et de copier les faiblesses d'un protecteur puissant, dont il aura su flatter les passions par de lâches complaisances et une servile imitation.

Parcourez les fastes des royaumes et des nations, remontez à la source de ces fortunes immenses qui firent l'étonnement et le prodige de leur siècle, vous en trouverez quelques-unes qui furent l'ouvrage de la vertu ; combien en trouverez-vous qui n'aient pas été l'ouvrage du vice? Pour un Joseph, que la pudeur, l'innocence, la fidélité, l'étendue de sagesse et de lumières approchent du trône et mettent à la tête d'un grand empire, mille ambitieux, sous les pas du sanguinaire Aman, se hâtent de cimenter une grande fortune par de grands crimes. Pour un David, qui attend en paix la chute de celui dont il doit occuper la place, plus d'un Absalon travaille par la faction, l'intrigue, la perfidie, à avancer les moments de son élévation. Pour un Aaron, que le Seigneur place dans le sanctuaire, plus d'un Coré usurpe les honneurs du sacerdoce. Pour une Esther qui plaît par des grâces innocentes, plus d'une Jézabel ne cherche qu'à séduire et à être séduite. Rarement on parvient à la faveur par des voies bien pures et bien droites ; on ne sait quelle route prendre pour y arriver, on ne sait ce qui l'attire et la fixe. Une saillie qui amuse, une complaisance qui flatte l'amour-propre, une louange qui nourrit la vanité, plaça plus d'une fois le courtisan agréable au-dessus du guerrier qui gagne les batailles et sauve l'Etat. Pour s'avancer, le grand mérite est de plaire : or, quelle espèce de mérite est la plus sûre de plaire ? Encore une fois, on ne le sait pas. Je me trompe, et je l'ai dit, on ne le sait que trop. Mérite étranger, mérite extérieur, mérite de dissimulation, mérite de manége et d'intrigue, mérite d'imposture et de perfidie, mérite d'audace et d'impudence, mérite de bassesse et de servitude, mérite de sollicitations et d'importunités, mérite de hasard et de circonstances, mérite de naissance et de richesses, mérite d'assiduités et de complaisances, mérite de bagatelles et d'amusements, mérite de vices souvent et de crimes, tel est le mérite que le monde a coutume d'enrichir de ses bienfaits; en sorte, que plus la fortune est grande et brillante, plus elle laisse souvent à demander si l'homme qui la possède en est digne et à craindre qu'il ne le soit pas.

Ah! que les récompenses du ciel sont bien autrement distribuées! Celui qui ouvre et qui ferme les portes de la céleste Jérusalem, est ce Dieu éclairé qui ne se laisse ni guider par une tendresse aveugle, ni séduire par des dehors affectés, ni désarmer par des repentirs hypocrites et simulés, ni attendrir par des larmes fausses et commandées, ni imposer par des désirs stériles et inefficaces, ni surprendre par des raisonnements captieux, par des excuses concertées, par des nécessités, des impossibilités prétendues. Ce Dieu sage, qui sait si bien distinguer le mérite véritable du mérite apparent, le mé-

rite personnel du mérite étranger, le mérite intérieur et solide d'une vaine surface de mérite; ce Dieu attentif qui sonde les replis les plus secrets du cœur, qui en interroge tous les mouvements, qui en étudie toutes les voies, qui voit tout et qui pèse tout dans la balance du sanctuaire; ce Dieu juste, dont alors l'exacte et inflexible équité ne refuse rien au mérite et n'accorde rien qu'au mérite; ce Dieu sous l'empire duquel on ne verra, après les temps d'épreuve, ni des malheureux sans crime, ni des heureux sans vertu.

Au moment marqué pour décider les destinées éternelles, il fera donc retentir, au milieu des peuples assemblés, ces foudroyantes paroles : *Unicuique secundum meritum operum suorum* (*Eccli.*, XVI, 15); à chacun selon le mérite de ses œuvres. Remarquez, chrétiens : il ne dit pas à chacun selon le mérite de ses penchants, de ses inclinations, de ses vœux, de ses désirs; il dit à chacun selon le mérite de ses œuvres : *secundum meritum operum suorum.* Il ne dit pas même à chacun selon ses œuvres; car, combien d'actions saintes et justes en apparence furent des crimes véritables? Combien d'actions saintes et justes en elles-mêmes que les motifs rendirent coupables? Toutes les intentions seront donc examinées, tous les motifs approfondis, toutes les vues et inclinations développées : rien ne sera perdu, aussi rien alors ne sera pardonné. Aucun mérite sans récompense, mais aucune récompense sans mérite : pour le même degré de gloire, on demandera le même degré de ferveur et de piété, et dans ce que chacun sera, on verra ce qu'il aura été.

Vous l'avez entendu, homme ambitieux, homme avide de plaisirs ou de fortune; où sont vos œuvres, où est le mérite de vos œuvres? Ces haines éclatantes, ces jalousies secrètes, ces noires impostures, ces dissensions scandaleuses, ces vengeances méditées, concertées dans le silence, ces bases et criminelles complaisances, ces débauches et ces voluptés honteuses, cette fierté, cette hauteur, cette dureté pour les pauvres, cette soif insatiable des richesses, des honneurs, des plaisirs, sont-ce là vos titres pour le ciel? Je l'ai déclaré, les hommes coupables de ces forfaits n'entreront point dans mon royaume. Lorsque le temps de l'exil et du voyage sera passé, chaque région aura ses citoyens : l'enfer est la patrie du pécheur, le ciel n'est la patrie que du juste. Et ne prétendez pas m'étaler votre sang versé dans les combats et tant de fois renouvelé dans vos veines, vos vertus morales et d'honnête homme : ventez au monde les sacrifices faits au monde; Dieu ne récompense que ce que l'on fit pour Dieu, le ciel n'est point destiné à payer les services rendus au monde. On vous demande des œuvres qui soient des œuvres de salut et de grâce : *Unicuique secundum meritum operum suorum.*

Paroles terribles pour tant d'âmes aveugles et trompées que l'on voit se reposer dans la paix, dans la sécurité que leur inspire la persuasion qu'elles ne sont point indignes des recompenses célestes! Ames avides de gloire, qui cherchent plus la réputation que le mérite de la dévotion; moins sensibles à la satisfaction d'être justes qu'à l'honneur de le paraître; toujours disposées à préférer une vertu d'éclat, qui attirera les regards du monde, à une vertu obscure qui n'aura pour témoin que l'œil de Dieu, et qui trop souvent, par le dépit et les emportements de leur orgueil blessé et irrité, justifient la critique hardie à leur reprocher que leur piété fastueuse préfère le suffrage de la terre à l'approbation du ciel.... Ames superbes et hautaines qui, fières de leurs progrès prétendus dans les voies de la perfection évangélique, prétendent régner dans le monde et presque dans le sanctuaire, regagner du côté de la vanité ce qu'elles sacrifient du côté du plaisir et se dédommager des hommages qu'elles rendent à Dieu, par cette sorte d'hommage et presque d'adoration qu'elles exigent des hommes.... Ames inquiètes et dissipées, qui ne peuvent habiter un moment en elles-mêmes; sans cesse occupées à remplir leur mémoire et leur imagination des scènes diverses que les circonstances amènent sur le théâtre des passions humaines, elles se font un mérite de savoir tout ce qui se passe, de dire tout se qu'elles savent; éternellement répandues dans le monde, qu'elles scandalisent davantage par leurs intrigues, leur curiosité, leur indiscrétion, qu'elles ne l'édifient par la régularité de leur conduite..... Ames d'un zèle dur et austère, qui, comme s'il leur était permis d'ignorer que le chrétien ne pratique la vraie morale évangélique qu'autant qu'il sait en garder pour lui toute la sévérité, en prendre pour ses frères toute la douceur, tous les ménagements, mettent à la tête de leur plan de dévotion l'oubli de l'amour du prochain, et se vantent d'avoir sanctifié le monde quand elles l'ont rempli de trouble et de discorde..... Ames trop sensibles, trop délicates, qui, se flattant d'avoir toutes les vertus, s'en font un droit de n'avoir ni l'humilité qui s'abaisse, ni la charité qui pardonne.... Ames insensées et opiniâtres, déterminées à ne pratiquer la piété que selon le système et les arrangements de leur attrait personnel, de leurs lumières particulières; elles aimeront mieux renoncer à la dévotion que de n'être pas pieuses à leur mode; et même, en s'immolant pour Dieu, elles ne ne sacrifient qu'à leur goût et leur caprice... Ames froides et indifférentes dont on peut dire qu'elles ne tiennent, pour ainsi dire, ni au ciel, ni à la terre; sans attache à ce qu'elles possèdent, sans empressement pour ce qu'elles ne possèdent pas, elles ne s'occupent ni de la vie présente, ni de la vie future; elles ne sont pas au monde, elles ne sont point à Dieu : si la religion ne trouve dans leur cœur aucun des désirs corrompus qu'elle réprouve, elle n'y trouve aucun des désirs purs et chastes qu'elle commande,

aux yeux des hommes, elles ont toutes les vertus, parce qu'elles n'ont aucun vice; aux yeux de Dieu, qu'il leur sert peu de n'avoir pas de grands vices dès qu'elles n'ont aucunes vertus !... Ames molles et indolentes, dévouées à une piété douce et commune; on mène un certain train de vie, simple et uni, qui, après tout, ne coûte pas beaucoup à l'amour-propre, qui gêne très-peu les inclinations naturelles que l'on doit même au soin de sa réputation et à la bienséance de son état. On évite les excès du jeu, les intrigues de la galanterie, le scandale des parures indécentes, l'animosité des haines déclarées, la licence des calomnies : du reste, vie molle et délicieuse, plaisirs tranquilles et modérés, conversations enjouées et amusantes, médisances fines et délicates, amour de son repos et de sa liberté, désir de plaire, de se distinguer dans le monde, antipathies et aversions secrètes, liaisons tendres qui occupent l'esprit et le cœur, recherche de propreté et de goût dans la table et les ameublements. Ah ! si par ces routes aisées et spacieuses on arrive au ciel, le royaume céleste ne demande donc plus d'efforts et de violences; il ne faut donc plus pour se sauver, se haïr, se quitter, renoncer à soi-même? La vie de l'homme chrétien n'est donc plus une milice laborieuse, un combat pénible, une course difficile? Une vie inutile n'est donc plus une vie criminelle? Le serviteur qui a négligé de faire profiter le talent ne sera donc point précipité dans les ténèbres? La porte ne sera donc point fermée aux vierges folles qui se seront endormies en attendant l'Epoux? L'arbre stérile ne sera point déraciné et jeté dans les flammes? On peut donc régner avec Jésus-Christ sans avoir combattu avec Jésus-Christ; plaire au monde et à soi-même sans déplaire à Dieu; sauver son âme sans perdre son corps; chercher avec empressement les plaisirs de la vie présente sans renoncer aux délices de la vie future; partager le bonheur des saints sans avoir imité leurs exemples? Que le ciel s'ouvre, qu'il nous soit donné de contempler le peuple qui l'habite, que nous présentera-t-il? Des hommes qui ne connurent point le péché, ou qui ne cessèrent point de le pleurer; des hommes qui osèrent mourir ou qui ne surent vivre que pour Dieu; des hommes remplis de modestie et d'humilité, de détachement dans les richesses ou de soumission dans l'indigence; des hommes de renoncement et d'abnégation intérieure, des hommes de paix et de charité, des hommes de courage et de zèle, des hommes de compassion et de bienséance, des hommes de vigilance et de recueillement, des hommes de désirs réprimés, de penchants combattus, d'inclinations dominées et subjuguées, des hommes qui, vainqueurs du monde, de l'amour-propre, de la vanité, ne cherchèrent que Dieu, ne voulurent que Dieu, ne travaillèrent principalement que pour Dieu; des hommes qui, sans se borner à l'observation des préceptes, aspirèrent à la perfection des conseils évangéliques; des hommes dont les jours, loin d'être des jours vides et livrés aux soins terrestres, aux amusements frivoles, ne furent qu'un tissu de vertus et de sacrifices ; des apôtres, des martyrs, des solitaires, des vierges pures et ferventes, des pénitents austères. A cette vue oserons-nous nous présenter, nous avancer pour entrer en possession du royaume céleste ? Oserons-nous nous asseoir auprès d'eux ? Oserons-nous penser que nous avons le mérite qui rend digne du ciel ? Serons-nous surpris que le Dieu, dispensateur des récompenses éternelles, nous déclare que nous ne l'avons point connu, qu'il ne nous connaît pas? Loin d'avoir quelque droit à ses dons, nous n'avons droit qu'à ses anathèmes; et nous sommes d'autant plus inexcusables que, si le ciel ne se donne qu'au mérite, il dépend de nous d'acquérir le mérite que le ciel demande.

2° Il ne dépend pas de nous d'avoir le mérite nécessaire pour arriver aux prospérités mondaines : il faut pour cela des talents que les désirs et l'ambition ne donnent point quand la nature les a refusés. Il faut des occasions, des circonstances heureuses, des emplois assortis aux talents, pour donner lieu au mérite de se développer, de briller aux yeux du monde. Eussiez-vous le mérite qui rend digne des faveurs et des distinctions, il ne dépend pas de vous d'avoir le mérite qui les obtient ; cette espèce de mérite qui conduit si rapidement aux honneurs mondains, et sans lequel on ne marche qu'à pas lents, souvent inutiles et perdus dans les routes de la fortune ; un mérite d'agrément, d'insinuation, de manége, de manières; cet air de politesse, ces grâces extérieures, qui plaisent, qui préviennent, qui engagent, qui enchantent, qui se font sentir au cœur et ne laissent pas à la raison le loisir, la liberté de les peser, d'en dédaigner ce qu'elles ont de frivole; ce mérite dont on dit avec justice qu'il ne rend digne de rien, et dont on se plaint qu'il emporte tout. Souvent quand on le pourrait, on ne voudrait, on ne devrait pas se donner le mérite propre à réussir dans le monde; mérite d'une lâcheté basse et rampante, prompte à s'abaisser, à se déshonorer afin de s'élever, et à adorer servilement la faveur pour la partager; mérite qui n'est souvent que fourbe et imposture, capable de se prêter à ces mystères d'iniquité, à ces complots de méchanceté et de perfidie, toujours si opposés à la religion et à la probité, quelquefois si nécesaires à la fortune. Eussiez-vous un mérite solide et agréable, il ne dépend pas de vous d'avoir un mérite supérieur au mérite de vos concurrents : cependant, que vous serviront vos talents s'ils se trouvent obscurcis, effacés par l'éclat de leurs talents plus brillants que les vôtres? Dès que vous paraîtrez dans la carrière, quelle foule de rivaux se mettra entre vous et la fortune ? Vous aurez à vous défendre contre la malignité de leurs critiques, contre la pénétration de leur jalousie, contre

l'activité de leur politique, contre le manége et les mouvements secrets de leur adresse, contre l'imposture de leurs calomnies, contre la prééminence de leur naissance : leur nom obtiendra ce qu'on devait à vos services, et on donnera au mérite de leurs ancêtres ce que le mérite personnel demandera pour vous : un protecteur puissant leur aplanira les voies de la faveur, et vous serez la première victime immolée à leur bonheur. Vous aurez à vous défendre, à vous précautionner contre votre mérite même; trop connu, trop applaudi, il vous attirera souvent autant de haines qu'il arrachera d'éloges; il vous fera plus d'ennemis que d'admirateurs, et si vous ne savez en amortir, en tempérer l'éclat, et empêcher qu'avant le succès il ne se montre tout entier, la méchanceté ne se fera valoir que pour vous écarter et vous perdre. Enfin, quel que soit votre mérite, il ne dépend pas de vous de mettre dans le monde les lumières pour l'apercevoir, l'équité pour le récompenser. Monde aveugle et sans discernement! il n'a pas en lui-même assez de mérite pour l'apercevoir et l'apprécier dans les autres : monde insensible et indifférent, il voit tout, rien ne le touche : monde capricieux et bizarre, jamais moins content que lorsqu'il doit l'être davantage : monde ingrat, il ne sait que commander et exiger, il ne sait point payer et récompenser : monde inconstant et volage, il s'occupe de vous pendant quelques instants, aussitôt il vous oublie; et si ce moment de ferveur, de bienveillance passagère, n'est point le moment de ses dons, de ses grâces, les années couleront, elles ne le ramèneront pas : monde voluptueux et inappliqué, il ignore, il veut ignorer vos services, et quelque bruit que fasse autour de lui votre réputation, elle ne le tirera point de son sommeil : monde défiant et timide, de vos talents il vous fait des crimes; plus il vous estime, plus il vous craint, et au lieu de vous employer, il ne pense qu'à vous rebuter et à vous écarter. Grands de la terre, arbitres des destinées, dispensateurs des places, des honneurs, des dignités, vous êtes des dieux par le pouvoir et l'autorité, par les lumières vous n'êtes que des hommes, et par le cœur.... (Ah! fasse le ciel que vous puissiez le sauver de la contagion de la prospérité); mais un Roboam ôte sa confiance aux sages d'Israël pour la donner aux jeunes flatteurs de ses passions; un Saül jaloux de la gloire de David; un Nabuchodonosor livre Daniel aux fureurs d'un peuple superstitieux : mais des fortunes sans mérite, des mérites sans fortune; ces deux mots font l'histoire du monde entier, l'histoire de presque tous les peuples et de presque tous les âges.

Que nous serions à plaindre, chrétiens, si la voie qui conduit au ciel n'était plus sûre, plus aisée, plus libre, plus dégagée d'obstacles et d'embarras que la route qui mène aux prospérités mondaines! Il ne tient qu'à moi de mériter les récompenses éternelles : l'ouvrage de mon salut ne demande ni les talents de l'esprit, ni les avantages de la naissance, ni les profondeurs de la politique, ni l'élévation des emplois, ni le concours heureux des circonstances. Le chemin du ciel est ouvert devant moi, on m'invite, on me presse d'y entrer ; la loi, les conseils, les secours, la grâce et le sang de Jésus-Christ, tout est à moi et pour moi; je n'ai rien à craindre pour la possibilité de mon salut, de la situation où je me trouve dans le monde. Un Abraham s'est sanctifié dans les richesses, un Josias sur le trône, un Joseph dans le maniement des finances publiques, un Moïse à la tête d'un grand peuple, un Josué dans les combats et les victoires, un Lazare dans la pauvreté, un Job dans les douleurs et l'humiliation, une Esther sous la pourpre, une Judith dans la retraite, un Elie à la cour des rois, un Samuel à l'ombre du tabernacle : point d'état, point de condition qui n'offre des modèles à ma conduite, qui ne fournisse des exemples et des motifs à mon espérance. Je n'ai rien à craindre de mes péchés passés; le ciel reçoit la pénitence de Madeleine comme l'innocence de Susanne; bien différent du monde qui n'oublie que les services et ne se souvient que des fautes, notre Dieu se laisse désarmer par nos soupirs; les larmes de David ont effacé la trace du sang d'une victime immolée à son coupable amour pour Betsabée; à peine a-t-il commencé de pleurer amèrement son péché, qu'il a cessé d'être pécheur. Je n'ai rien à craindre du mérite et des efforts du peuple saint, que la grâce appelle à marcher avec moi dans la carrière; l'éclat de leurs vertus n'obscurcira point ma piété, et leur bonheur n'empêchera point mon bonheur. Je n'ai rien à craindre du maître qui tient en sa main les destinées de mon éternité. Maître éclairé auquel rien n'échappe, surtout le mérite du cœur, le premier, le plus grand, à proprement parler, l'unique mérite, cependant le plus ignoré, le plus stérile dans le monde; Maître sensible et facile à gagner, il est à vous aussitôt que vous voulez être à lui; non-seulement son cœur attend le vôtre prêt à se donner, à exaucer vos premiers désirs, mais il le recherche, il l'attire, il le décide, et lorsque vous l'aimez, votre amour est un bienfait de sa grâce; Maître attentif et reconnaissant, il considère, il étudie tout, afin de récompenser tout, et loin de négliger ce que vous faites, il vous tient compte de ce que vous voulez faire : *Voluisti... fecisti.* Je n'ai rien à craindre de ma faiblesse : on ne me demande point de grands sacrifices, on ne me demande qu'un grand amour, et pour un grand amour il n'est point de sacrifice au-dessus de son courage et de ses forces : le ciel, dit saint Augustin, est un royaume qu'il faut acheter : *Ecce venale est regnum Dei.* A quel prix? Ah! mon cher frère, que vous êtes heureux! quoiqu'il soit d'une valeur infinie, il ne vaut que ce que vous pouvez donner; donnez ce que vous avez, vous aurez donné tout ce qu'il vaut : *Tantum valet, quantum habes.* Que dis-je? ne

considérez point ce que vous avez, voyez seulement ce que vous êtes : *Noli quærere quod habeas, sed qualis sis.* Donnez-vous, vous aurez donné tout ce qu'on exige : *Res ista, tantum valet, quantum tu es.* Que faut-il pour le gagner ? vous-même, mon cher auditeur, votre cœur, et le ciel est à vous : *Te da, et habebis illum.*

Réjouissez-vous donc, ô Israël, et dites : Non, il n'est point de Dieu semblable à notre Dieu : *Quis Deus magnus sicut Deus noster?* (*Psal.* LXXVI, 14.) Divinités de la terre, maîtres superbes, à quel prix vous mettez vos bienfaits ? Que de services pénibles ! que d'assiduités fatigantes ! que de complaisances difficiles ! que de rebuts à essuyer ! que de chagrins à dévorer ! que d'outrages à dissimuler ! que de caprices à contenter ! que de passions à ménager ! et souvent après avoir tant plié, tant rampé, on ne réussit pas ; la mort vient avant la récompense, et nos travaux périssent, s'ensevelissent dans notre tombeau. Cependant, ô honte, ô aveuglement de l'homme chrétien, l'espoir de ces récompenses vaines et frivoles, de ces récompenses douteuses et incertaines, entraîne et fixe aux pieds de ces divinités mortelles une troupe d'adorateurs avides ; tandis que toutes les richesses de son amour, toute la magnificence de ses dons ne gagnent point notre cœur à Dieu.

Redisons-le donc, mais dans un autre sens et à notre confusion : *Quis Deus magnus sicut Deus noster?* Non, il n'est point de Dieu qui soit traité comme notre Dieu ; de Dieu qui fasse davantage, et pour lequel on fasse moins ; de Dieu si magnifique dans ses récompenses et si peu écouté dans ses promesses : *quis magnus?* Guerrier vieilli dans les travaux militaires, magistrat consumé dans le barreau, savant épuisé par les veilles du cabinet, tant de jours pénibles, tant de nuits inquiètes, en quel abîme tout est-il tombé ? *Seminastis multum et intulistis parum.* (*Agg.*, I, 6.) Je vois le travail, je ne vois point la moisson, ou si je vois la récompense, bientôt elle ne sera plus. Le temps coule, et il entraîne tout dans sa fuite. Ah ! si vous aviez fait pour le ciel ce que vous avez fait pour la terre, vous seriez en état de le disputer aux plus grands saints. Que le Dieu de gloire répande enfin sur vous l'esprit de sagesse : *Deus pater gloriæ det vobis spiritum sapientiæ.* (*Eph.*, I, 17.) Qu'il vous fasse connaître la vanité de vos desseins et les richesses immortelles qui sont l'héritage de ses élus : *Ut sciatis... quæ divitiæ gloriæ hæreditatis ejus in sanctis.* (*Ibid.*, 18.) Vous ne désirerez que le ciel ; vous ne travaillerez que pour le ciel : *Quæ sursum sunt sapite, quæ sursum sunt quærite.* Vous trouverez dans le ciel l'accomplissement de tous vos désirs, la récompense surabondante de tous vos travaux. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

Pour le mardi de la seconde semaine de Carême.

SUR LA GRANDEUR ET LA BONTÉ DE DIEU.

Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies. (*Matth.*, IV, 10.)

Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous le servirez lui seul

Cette vérité primitive et fondamentale que la nature a gravée au dedans de nous en caractères ineffaçables ; cette vérité, la première règle des mœurs, la base, l'appui de la religion naturelle autant que de la religion révélée, de combien de nuages ne cherche-t-on pas à l'environner ? Rien ne devrait être plus connu que Dieu ; mais, hélas ! il n'est que trop oublié, que trop ignoré dans le monde. En vain la nature et la grâce, la raison et la foi publient sa gloire et ses bienfaits ; en vain, selon l'expression du prophète (*Psal.* XVIII, 3), le jour l'annonce au jour et la nuit à la nuit ; en vain le ciel parle sans cesse de lui à la terre, la voix plus puissante de la cupidité ferme notre esprit et notre cœur au langage de la pure vérité : ténèbres fatales qui obscurcissent en nous l'idée, le souvenir de notre Dieu : de là viennent tous nos égarements.

Hommes de passions et de cupidités indociles, qui refusent à Dieu l'hommage et le culte qui lui sont dus ; hommes d'erreurs et de fausse piété, qui, par un culte mal entendu, déshonorent le Dieu qu'ils se flattent d'honorer ; hommes qui ne servent point Dieu ou qui le servent mal, double désordre auquel il importe d'opposer une double connaissance de Dieu : la connaissance de ce que Dieu est en lui-même ; la connaissance de ce que Dieu est par rapport à nous. En lui-même, Dieu n'est que grandeur, que puissance, qu'autorité, que majesté ; par rapport à nous, Dieu n'est que bonté, que tendresse, qu'amour et que miséricorde. Dieu le plus grand, Dieu le plus aimable des maîtres : en deux mots, grandeur infinie de Dieu, elle nous apprend combien il est juste et nécessaire de servir Dieu. Bonté infinie de Dieu, elle nous apprend comment nous devons servir Dieu. C'est tout le sujet et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Grandeur infinie de Dieu qui nous apprend combien il est juste et nécessaire de servir Dieu. Grandeur infinie de Dieu, qui nous découvre la folie de cet esprit d'orgueil et d'indépendance qui nous révolte contre Dieu.

Appliquez-vous : il s'agit de parvenir à bien connaître votre Dieu, ce Dieu que vous n'avez jamais bien connu ; ce Dieu, j'ose le dire, qui n'est si peu respecté, si peu aimé, que parce qu'il est trop ignoré.

Je m'affranchirai dans ce discours de cet ordre trop méthodique, de cette marche trop gênante, qui souvent affaiblit l'éloquence évangélique et devient l'écueil de la persuasion. J'entre d'abord dans les profondeurs de cet abîme immense : par-

donnez si, marchant sur les pas des prophètes, si, essayant après eux de confondre et d'écraser toute hauteur qui s'élève contre Dieu, je m'écartais de la route ordinaire. Un sujet si grand, si sublime, si élevé, entraîne; il jette dans l'âme un feu, une impétuosité qui ne laisse la liberté ni de choisir les couleurs, ni de mesurer l'expression. Oubliez tout, oubliez celui qui parle. Quel bonheur pour vous et pour moi, si vous ne voyez, si vous n'écoutez que le Dieu qui mérite d'occuper seul votre esprit et votre cœur!

Que vais-je donc entreprendre, Seigneur? Ai-je espéré de réussir à lever le voile qui vous dérobe à nos regards? Cendre et poussière, étranger, inconnu à moi-même, me flatterais-je de vous connaître et de pouvoir vous faire connaître? Ce que nous appelons jour dans cette vie mortelle n'est qu'une lueur souvent ténébreuse: il n'est pas venu, il viendra, il vient le jour véritable, le jour de l'éternité qui nous manifestera l'éclat de votre majesté suprême. Maintenant vous êtes un Dieu caché: *Deus absconditus*. (*Isa.*, XLV, 15.) Cependant, prenez-y garde, chrétiens, du sein même des nuages qui enveloppent la Divinité, il sort des rayons de lumière qui, sans nous montrer tout ce qu'elle est, nous apprennent tout ce que nous lui devons.

En effet, si nous concevons que dans la société civile il y a des titres de grandeur, d'élévation, de prééminence, d'autorité, qui donnent aux uns le droit de commander, qui asservissent les autres à la nécessité d'obéir; si nous concevons qu'il y a des liens de subordination légitime, qui assujettissent les peuples à la volonté des grands, des princes, des rois de la terre; si nous concevons qu'il y a des hommes qui, à raison de la place qu'ils occupent dans le monde, doivent être servis et respectés par le reste des hommes, oserons-nous disputer à Dieu le droit d'exiger notre soumission et nos hommages? Car, enfin, que sont-elles, ces grandeurs humaines que le monde respecte et adore? Une faible image, une ombre vaine et passagère de la grandeur de Dieu: *Magnus est enim Deus noster super omnes deos*. (II *Paral.*, II, 5.)

Grandeur de Dieu, grandeur véritable et solide, grandeur propre et intérieure; grandeur de Dieu qui prend sa source, son origine dans Dieu même: les hommes ne sont grands que par autrui. Palais superbes, foule de courtisans, vaste étendue de domination, armées nombreuses, peuples dociles et soumis: voilà ce qui fait la grandeur des dieux de la terre; voilà ce qui les soutient, et avec cela quelquefois ils ne se soutiennent pas. Grandeur extérieure, ôtez cet éclat, cet appareil de faste, de majesté qui éblouit les yeux, qui captive l'imagination; réduisez-les à eux-mêmes, que verrez-vous? des hommes; peut-être moins que des hommes: rarement les vertus, qui font honneur à l'humanité, s'accordent avec les titres qui nourrissent et qui enflent la vanité; le ciel semble les avoir réservées aux conditions médiocres, comme pour les dédommager du côté du cœur de ce qu'il leur refuse du côté de la fortune.

Grandeur chancelante, incertaine; un empire ne s'élève que sur les ruines d'un autre empire: à mesure qu'un peuple étend sa domination, ses succès l'avertissent de sa fragilité; dans le sort des nations qu'il engloutit, il voit sa propre destinée. Multipliez les miracles de valeur, les prodiges de génie pour accroître, pour fixer la fortune d'un royaume; toute la différence de l'état le plus puissant à l'état le plus faible, se réduira enfin à périr un peu plus tard, à laisser après lui de plus grands débris et le souvenir d'une plus grande chute. Grandeur, pour ainsi dire, empruntée; la puissance des rois vient de celle des royaumes; la valeur et la multitude des sujets font la force et l'autorité du prince: le monarque le plus digne de l'être passe et s'évanouit avec le trône; le héros le plus victorieux, le plus conquérant, dès qu'il ne lui restera que son bras pour seconder son courage, verra toute sa gloire tourner contre lui; il verra ses exploits tant vantés, ne servir qu'à accroître sa disgrâce et qu'à remplir de plus d'orgueil l'heureux ennemi que le sort enrichira de ses dépouilles. Grandeur trop souvent funeste à la véritable grandeur, lorsqu'elle ne sert qu'à séduire, qu'à enivrer le grand, qu'à lui ôter ses vertus, qu'à mettre ses vices dans un plus grand jour.

Grandeur toujours étrangère à l'homme qui la possède; par conséquent grandeur qui d'elle-même et par elle-même ne rend point l'homme véritablement grand. Les hommes ne sont grands que par autrui, Dieu est grand par lui-même. Pour être grand, il n'a besoin que de lui-même; véritablement roi, parce qu'il ne doit rien à son peuple, parce que son peuple lui doit tout; dans l'univers qui l'adore, il n'aperçoit que l'ouvrage de ses mains. Seul avant la création, il était tout ce qu'il est; et comme il règne sur le monde, il pouvait commander au néant. Le ciel et la terre ont commencé; le pouvoir et la grandeur de Dieu ont précédé l'origine des siècles. Que l'univers tombe, qu'il s'anéantisse, Dieu verra son empire survivre à la ruine et aux derniers débris du monde: *Magnus est enim Deus noster super omnes deos.*

Grandeur de Dieu, grandeur libre et indépendante, grandeur tranquille et heureuse, grandeur source de repos et de félicité. La grandeur humaine n'est qu'un brillant esclavage, qu'une servitude déguisée. Homme ambitieux, insatiable d'honneurs et de crédit, quel démon ennemi de votre repos guide vos pas dans la carrière pénible où vous marchez? Qu'il vous en coûtera pour parvenir à ces rangs élevés que la cupidité souhaite! Il vous en coûtera bien davantage pour en soutenir le poids. Victime dévouée aux besoins publics, à la conservation de votre fatale grandeur, dans quel tumulte, dans quel agitation coule-

rent vos jours toujours enviés et toujours à plaindre? Vous vous donnez presque autant de maîtres et d'ennemis que vous acquérez de sujets et d'esclaves; ils vous importuneront par leur assiduité; ils vous fatigueront de leurs demandes et de leurs vœux intéressés; ils vous rebuteront par leur indocilité, par leurs caprices; ils vous alarmeront par leurs intrigues: des rivaux et des concurrents à redouter par leurs vices, encore plus à craindre par leur mérite et par leurs talents; des maîtres, des protecteurs que quelquefois on contente d'autant moins qu'on les sert mieux; des courtisans, des flatteurs, dont la feinte amitié, toujours prête à trahir la vôtre, aspire à vos bienfaits et dédaigne votre cœur. Cour des rois, centre de la grandeur mondaine, là règnent cette cupidité insatiable qui, du bonheur d'un seul, fait une infortune publique; les défiances timides qui changent le jour le plus pur, le plus serein, dans un jour de nuage et de tempête; les joies fausses et commandées, plus pénibles, plus douloureuses que les chagrins qu'elles cachent. Autour du trône se rassemblent de toutes parts les soupçons dévorants, les craintes pâles et tremblantes, les espérances inquiètes, les repentirs amers, les ennuis sombres, les haines dissimulées, les amitiés perfides. Pressé par les flots tumultueux de tant de passions qui l'environnent, le grand paye bien cher les hommages qu'il reçoit par les soins qui l'agitent; jusque sur l'autel où cette idole est honorée par tant de sacrifices, elle n'est pas plus tranquille que le sacrificateur et les victimes. Ecouter tout, pourvoir à tout, remédier à tout, prévenir tout, toujours penser, toujours agir, toujours craindre et trembler, c'est ainsi qu'il faut acheter la grandeur aux dépens de son repos, et renoncer à soi-même pour avoir la vaine satisfaction de commander aux autres. Hommes, votre grandeur n'est pas à vous, elle n'est pas pour vous! Dieu seul, dans une paix profonde et inaltérable, jouit de lui-même et de sa grandeur. Action féconde sans travail, providence sans inquiétudes, mouvement sans agitation, gouvernement sans trouble et sans alarmes. Le peuple le plus indocile, dit saint Augustin, ne lui est pas moins assujetti qu'un peuple fidèle; il fait servir à sa gloire les passions mêmes qui violent sa loi; ceux qui méconnaissent l'empire de son amour et de sa grâce ne sortent point de l'empire de son pouvoir et de son autorité. Pécheurs, lorsque vous vous refusez à Dieu, vous ne lui ôtez rien, vous perdez tout: des hommes qui font ce qu'il ne veut pas, il sait en faire ce qu'il veut: *De his qui faciunt quod non vult, facit ipse quod vult*. Jamais il n'est plus maître que lorsqu'on le force à cesser d'être père: *Magnus est enim Deus noster super omnes deos.*

Grandeur de Dieu, grandeur souverainement puissante. Le pouvoir des hommes, quelque vaste qu'il soit, a ses bornes et ses limites. Vous pouvez beaucoup, vous ne pouvez pas tout. Vous pouvez tout contre plusieurs, vous ne pouvez rien contre tous. Et quand vous verriez l'univers tomber à vos genoux, il est enfin un Dieu contre lequel vous ne pouvez rien, qui peut tout contre vous. Dieu de gloire et de puissance, votre empire s'étend sur tout ce qui respire! Maître absolu de nos destinées, vous composez au gré de vos désirs le tissu de nos jours. L'homme audacieux, qui s'élève contre vous, vous le briserez comme un vase d'argile. Si le ciel et la terre osent exciter votre courroux, le souffle de votre colère, dit le Prophète, les dissipera, les enlèvera; le soleil et les astres s'enfuiront, s'évanouiront devant vous, sans qu'il en reste le moindre vestige. Votre main puissante a formé ce vaste univers. Parlez: peuples et rois, ciel et terre, tout disparaîtra et fera place à une affreuse solitude: *Magnus est enim Deus noster super omnes deos.*

Grandeur de Dieu, grandeur pure, sans aucune ombre qui en obscurcisse l'éclat. En vain chercherions-nous parmi les hommes une grandeur entière et complète. Souvent une vertu, digne de briller au premier rang demeure obscure et inconnue; plus souvent encore le manége, l'intrigue, les détours de la politique, les bassesses de l'adulation, l'audace de l'ambition, usurpent les honneurs dus à la vertu; et combien de fois, dans ce qu'on appelle grands, tout a paru petit, excepté leur pouvoir et leurs vices? Inégale distribution des biens de la forune et des dons de la nature! L'un se plaint de n'avoir qu'un mérite ignoré et stérile, l'autre gémit accablé sous le poids de sa grandeur, sans mérite pour la soutenir. Quel mérite, même parmi les hommes, qui ne soit trop souvent l'effet ou l'occasion de quelque défaut! L'esprit, la plupart du temps, ne brille qu'aux dépens du cœur; le cœur ne se contente qu'aux dépens de la raison; la douceur, trop tendre, trop facile, amollit l'âme par d'indignes faiblesses; la politique marche sans la candeur et la simplicité; la naïveté se déshonore par l'indiscrétion, l'injustice dégénère en dureté, la bonté en mollesse, la fermeté en rudesse, la complaisance en lâcheté; la probité est quelquefois farouche; la politesse, souple et flexible, se prête au vice; la libéralité est prodiguée, l'économie est avare, la grandeur de courage devient téméraire, la prudence devient timide. Rarement on s'élève d'un côté sans s'abaisser de l'autre: pour acquérir ce que l'on n'a pas, il faudrait presque renoncer à ce que l'on a. Dites-moi ce qu'un homme a de mérite, j'oserai conjecturer quelle est l'espèce de mérite qui lui manque; ses plus belles qualités me feront entrevoir ses défauts: toujours quelque faible dans le plus grand homme, toujours quelque tache dans les astres les plus brillants. Mais justice qui aime le coupable, bonté qui n'empêche pas de punir le crime dans celui qu'elle aime, sagesse sans lenteur et sans indolence, activité sans inquiétude et sans précipitation, puissance à ia-

quelle tout est soumis, providence à laquelle rien n'échappe, sainteté qu'irrite l'ombre du péché le plus léger, douceur qui pardonne aux plus grands pécheurs, majesté qui n'intimide point par le faste, par les hauteurs de l'orgueil; tendresse qui ne s'abaisse point par les faiblesses d'une complaisance trop facile, indépendance et liberté qui lui fait trouver son bonheur en lui-même, amour et penchant qui le fait sortir hors de lui pour travailler à notre bonheur. Etre en même temps le maître des hommes par son autorité, leur père par sa bonté, leur législateur par sa sagesse, leur modèle par ses perfections; inspirer la crainte et l'amour, faire naître le respect et la confiance, réunir toutes les qualités qui étonnent l'esprit, toutes les qualités qui touchent, qui remuent, qui attendrissent le cœur; posséder toutes les vertus sans mélange du plus léger défaut, tel est, et plus grand encore, notre Dieu; car il est au-dessus de tout ce que l'homme peut dire : ***Magnus est enim Deus noster super omnes deos.***

Grandeur de Dieu, grandeur éternelle. Tout passe, tout périt, tout se détruit, tout se confond ici-bas; rien même ne passe aussi rapidement que la grandeur. Les fortunes les plus éclatantes sont sujettes aux plus tristes et aux plus promptes révolutions : on dirait que, pour rappeler les hommes au souvenir de son autorité suprême, que, pour les convaincre, par d'illustres exemples, de l'instabilité des choses terrestres, Dieu se plaît à détruire les ouvrages de l'industrie et de la vanité humaine, à réduire en poudre ces idoles tant adorées, à marquer tôt ou tard de quelque revers la vie la plus brillante. Je les ai vus, dit David (*Psal.* XXVI, 36), ces grands du monde s'élever comme la fumée, et je les ai vus se dissiper comme elle : j'ai vu croître en un moment ces cèdres qui couvraient de leur ombre les peuples de la terre : j'ai passé, je suis revenu sur mes pas, je n'ai trouvé qu'un tronc aride et desséché, dont les feuilles servaient de jouet aux vents et à l'orage. J'ai vu, dit Job, cette fleur développer le matin ses vives couleurs; le soir je l'ai vue fanée, languissante, en sorte que la terre qui la portait ne la reconnaissait plus. Rien de si ordinaire dans le monde que de voir des grands humiliés, confondus, anéantis, survivre à leur grandeur. Enfin, si elle ne passe pas avant eux, elle passe avec eux. La solitude, l'obscurité, la nuit du tombeau, c'est là que tout vient se briser et faire un triste naufrage, monarques, conquérants, grands politiques, fameux génies, l'étonnement, le prodige de leur siècle. Qu'est-ce que tout cela? Un torrent qui, dans sa course, fait du bruit et du fracas, et dont il ne reste bientôt que la trace de son passage : ces traces mêmes ne tardent pas à être effacées, les plus grands noms rentrent dans l'oubli. Quand les hommes ne sont plus, on ne tarde pas à oublier ce qu'ils ont été, ou si leur gloire vit après eux, elle ne vit plus pour eux : ce bruit de louanges que l'on prodigue à leur mémoire ne se fait point entendre dans le silence du tombeau.

Pour vous, Seigneur, Dieu éternel et immortel, toujours égal, toujours semblable à vous-même, du sein de l'éternité vous voyez couler tous les temps, vous n'en ressentez point l'outrage : *Tu autem idem ipse es.* (*Psal.* CI, 28.) Ce que vous êtes maintenant, vous l'étiez avant la naissance des siècles. Les siècles couleront, ils entraîneront tout dans leur fuite; mais, après les siècles écoulés, ce que vous êtes maintenant, vous le serez encore. Attentif au spectacle des révolutions perpétuelles qui changent la face de la terre, vous voyez tout commencer, tout finir. Pour vous l'éternité fut votre commencement, l'éternité sera votre durée : *Magnus est enim Deus noster super omnes deos.*

Grandeur.... ; je me trompe, je m'égare, ô mon Dieu! Je voulais louer votre saint nom, je crains de lui faire outrage. Parler de la grandeur humaine pour relever la grandeur de Dieu, à peine est-ce un éloge; et se borner à dire que vous êtes au-dessus de l'homme, c'est vous mettre au-dessous de ce que vous êtes. Qu'est-ce donc que Dieu? Tous les jours, dans la fougue, dans l'ivresse de la passion, nous osons le dire avec un roi impie : Qu'est-ce que le Dieu d'Israël, pour que je sois obligé de plier sous ses lois? *Quis est omnipotens, ut serviamus ei?* (*Job*, XXI, 15.) Demandez-le, réplique le saint homme Job, demandez-le au ciel et à la terre, ils vous répondront : *Interroga.... volatilia cœli et indicabunt tibi, loquere terræ et respondebit tibi.* (*Job*, XII, 7, 8.) Toute la nature s'empressera à vous instruire.

Quis est omnipotens ut serviamus ei? C'est le Dieu créateur du monde. Ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, qui, dans leurs courses rapides, observent des proportions si exactes, qui sont si contraints dans leurs vicissitudes, dans leurs révolutions continuelles; ces astres qui président au travail du jour et au repos de la nuit, dont la lumière guide nos pas, dont la chaleur féconde charge les arbres de feuilles et de fruits, couvre la campagne de fleurs et de moissons; ces fleuves, ces ruisseaux qui parcourent nos plaines, pour porter partout l'abondance et la fertilité, ces mers dont la vaste et immense étendue sépare les diverses régions et sert à réunir les peuples séparés; tout ce que le ciel et la terre renferment dans leur enceinte immense; tout ce spectacle enchanteur de la nature, c'est là son ouvrage. Or, comment l'a-t-il fait? Il a dit que le monde soit, le monde a été : *Dixit et facta sunt.* (*Psal.* XXXII, 9.) Il a appelé les étoiles, les étoiles ont couru prendre leur place dans le firmament et ont répondu, nous voici : *Dicent tibi adsumus.* (*Job*, XXXVIII, 35.) L'univers ne lui a coûté qu'une parole; cette parole s'est fait entendre au néant : du sein du néant est

sorti le monde ; et le monde, soumis au Dieu qui l'a formé, n'attend que ses ordres pour disparaître et pour se replonger dans le néant.

Quis est omnipotens ut serviamus ei? C'est le Dieu qui conserve, qui gouverne le monde. D'un seul regard, perçant l'étendue des siècles passés et futurs, parcourant l'espace de ce grand univers, il voit tout, il entend tout, il préside à tout; sa main guide le soleil, conduit les nuages, soutient le poids du ciel et de la terre, soulève et calme les flots, déchaîne les vents et les retient, excite les tempêtes et apaise les orages. Rien ne se fait sans lui. Il a compté, dit le Prophète, les grains de sable qui sont sur le rivage de l'Océan ; aucun ne quittera la place qu'il lui a marquée. Les fleurs des campagnes, les feuilles des arbres attendent ses ordres pour se montrer et disparaître. Il n'y a pas, dit Jésus-Christ, jusqu'aux cheveux de votre tête qui ne tomberont que par la volonté du Père céleste. Depuis six mille ans, la mer, dans la plus folle agitation de ses flots, respectant les bornes que Dieu lui a posées, vient briser l'impétuosité de ses vagues contre le sable qui couvre ses bords : *Huc usque venies... hic confringes tumentes fructus tuos.* (*Job*, XXXVIII, 11.)

Il fait tout en paraissant ne rien faire. Valeur, sagesse, grandes entreprises, projets heureux, qu'est-ce que tout cela ? le jeu, le mystère caché de sa providence. Il a fixé aux empires le jour de leur naissance et le moment de leur chute; c'est lui qui, avant que Cyrus ait vu la lumière, l'appelle par son nom, l'arme de son tonnerre, lui confie la foudre qui réduira Babylone en cendres ; c'est lui qui, pour humilier l'orgueil des Perses, tire Alexandre du sein de la Grèce, dissipe devant lui les armées nombreuses, met en sa main la dépouille des rois et des royaumes; bientôt, et c'est encore une suite de la permission et des arrangements de sa providence, bientôt les aigles romaines traverseront les terres et les mers. Rome, du haut de ses montagnes, verra l'univers devenu romain. Mais ils s'avancent, les peuples que le Seigneur a nommés pour briser les fers des provinces captives ; l'empire et la victoire passent d'une nation à une autre nation ; un peuple vient, à l'instant déterminé, remplacer un autre peuple, occuper à son tour la scène du monde ; et, après avoir accompli sa destinée, il se retire et fuit devant le peuple qui doit lui succéder.

Quis est omnipotens ut serviamus ei? C'est ce Dieu maître du monde qui se joue du monde, et de ce qu'il y a de plus redoutable dans le monde. Peuples, s'écrie le Prophète, unissez vos forces et votre puissance contre la puissance de Dieu : *Congregamini... confortamini* (*Isa.*, VIII, 9); pour vous réduire en poudre il n'a qu'à se montrer : *Congregamini... confortamini et vincemini.* (*Ibid.*) Il a tout fait, il peut tout anéantir. C'est le Dieu des rois et des royaumes ; il élève et il renverse les trônes, il donne et il ôte les couronnes. C'est le Dieu des armées : il préside aux combats et il conduit la victoire ; c'est lui qui verse dans le cœur des soldats, tantôt le courage et la confiance, présages du triomphe, tantôt la terreur et la crainte, avant-coureurs des plus funestes disgrâces. C'est lui qui répand, dans le conseil des rois, tantôt cet esprit de sagesse pour soutenir les Etats chancelants et ébranlés, tantôt cet esprit de vertige et de sommeil pour hâter la chute et précipiter la décadence des plus florissants empires. Il bâtit, et personne ne peut détruire; il renverse, et personne ne peut relever : la mer s'ouvre et laisse un libre passage au peuple qu'il aime; elle se referme et engloutit dans ses abîmes le peuple qu'il veut punir. Le soleil suspend sa course pour prolonger la victoire d'Israël et pour éclairer la punition éclatante d'une nation profane. Avec des insectes, il confond l'orgueil de Pharaon et punit les crimes de l'Egypte ; la main de Judith lui suffit pour dissiper l'armée nombreuse des Assyriens. Les remparts de Jéricho tombent au son des trompettes ; avec douze pauvres pêcheurs, il renverse les autels de la gentilité, il détruit les idoles, il humilie la fierté romaine, il soumet à son empire les césars, et avec eux le monde entier; un faible écoulement de sa puissance, qu'il daigne communiquer à ses élus, les rend les maîtres de la nature. Moïse parle, les eaux sortent à flots précipités du sein des rochers et arrosent le désert; Josué parle, le Jourdain s'arrête et renouvelle les prodiges de la mer Rouge ; Isaïe parle, et le soleil retourne sur ses pas ; Elie parle, et le ciel, devenu de bronze et d'airain, se ferme pendant trois ans ; les élus de Dieu parlent, à leurs voix les démons courent se replonger dans les enfers ; les hommes retrouvent la vie dans le sein de la mort. Or, si tel est le pouvoir des esclaves, quelle est la puissance du maître ?

Quis est omnipotens ut serviamus ei? C'est le Dieu terrible; il s'avance, les collines et les montagnes s'abaissent sous ses pas : *Incurvati sunt colles mundi ab itineribus æternitatis ejus.* (*Habac.*, III, 6.) La terreur, selon l'expression du prophète, marche devant lui, les remparts des villes tombent à son aspect, son tonnerre annonce ses vengeances et remplit tout d'épouvante. S'il fait entendre la voix de sa colère, les cèdres du Liban se brisent, le ciel tremble, la terre chancelle : *Agitabitur terra sicut ebrius.* (*Isa.*, XXIV, 20.) La mer enchaînée, les flots suspendus, les vents dans le silence attendent ses ordres.

Quis est omnipotens ut serviamus ei? C'est le Dieu juste, le Dieu protecteur de la vertu, le Dieu ennemi du crime ; ce Dieu qui, pour effacer la trace des abominations qui souillent la terre, prépare le feu vengeur par lequel elle sera consumée ; ce Dieu qui, la foudre à la main, se faisant justice de nos mépris et de nos outrages, rassemblera les hommes de tous les âges et de tous les peu-

ples pour accabler le pécheur du poids de sa colère à la face de l'univers ; ce Dieu qui, dans la fureur de sa juste indignation, a allumé ces flammes dévorantes qui ne s'éteindront jamais. Pécheurs infortunés, que ferez-vous ? Vos plaisirs n'ont duré qu'un moment, les vengeances de Dieu seront pour l'éternité ! Un moment à goûter vos plaisirs, une éternité à les pleurer !

Est-ce donc là enfin notre Dieu ? Ah ! chrétiens, ce ne sont là, si j'ose m'exprimer de la sorte, que les dehors de la Divinité. Bonté, tendresse, amour, miséricorde, sagesse, providence, gloire, pouvoir, indépendance, autorité, majesté, sainteté ; les expressions seront épuisées, nous n'aurons rien dit. Dieu seul peut parler de Dieu. Nos expressions les plus vives, les plus énergiques, ces expressions audacieuses qui semblent dire au delà de ce qu'on pense, sont pour un pareil sujet trop faibles, trop rampantes ; et l'homme ne peut mettre dans ses paroles assez de dignité, assez de majesté pour les proportionner à la dignité, à la majesté de son Dieu ; pour vous en donner une juste idée, je parcours les saintes Ecritures. Isaïe me dit qu'à l'approche du Seigneur, les chérubins, tremblants d'effroi, se couvrent le visage de leurs ailes, parce qu'ils ne peuvent soutenir le feu de ses regards vifs et pénétrants. Ezéchiel me dit qu'il a aperçu une légère image de la gloire du Dieu vivant ; qu'à cette vue, pénétré d'une horreur religieuse, tout son sang s'est glacé dans ses veines. Moïse me dit que des yeux mortels ne sont point assez forts pour résister à l'impression de la splendeur qui environne Dieu. Saint Jean me dit que les esprits bienheureux, confondus, anéantis devant le Très-Haut, dans des transports de respect sans cesse renaissants, ne peuvent que jeter leurs couronnes à ses pieds et s'écrier continuellement que lui seul est digne de louange et d'honneur. Jésus-Christ me déclare que Dieu n'est parfaitement connu que de Dieu, qu'il n'appartient qu'au Fils unique, qui habite dans le sein du Père, de sonder cet abîme profond de grandeur et de majesté. Les Pères de l'Église les plus versés dans la science de la religion, les docteurs, les maîtres, les oracles des nations, ces génies vastes et hardis qui semblent avoir pénétré les mystères de la nature, développé les dogmes obscurs de la plus sublime théologie ; les saints qui reçurent les lumières les plus pures, les connaissances les plus élevées, m'avertissent que ce qui nous est le plus connu de la grandeur de Dieu, c'est qu'elle est inconcevable ; que notre Dieu est si élevé au-dessus de nous par la sublimité de son être, que nous ne parviendrons point à nous élever jusqu'à lui par nos pensées ; que c'est un Dieu si grand, qu'il cesserait d'être ce qu'il est si, étant ce que nous sommes, nous pouvions le concevoir ; en sorte que, selon la remarque de saint Augustin, l'unique chose que nous comprenons de Dieu, c'est qu'il est incompréhensible : *Tunc vere aliquid de Deo cognoscimus, cum ipsum comprehendere non possumus.*

2° Ne disons donc plus qu'est-ce que Dieu, pour que je sois obligé de lui obéir : *Quis est Omnipotens ut serviamus ei?* Disons, qui suis-je moi pour refuser d'obéir quand Dieu parle ? qui suis-je pour m'opposer à des volontés si respectables, pour résister à une autorité si absolue, pour m'élever contre une majesté si redoutable, pour braver une justice si sévère, pour irriter une colère si terrible ? Car voilà, mes chers auditeurs, voilà un mystère qui, dans un sens, paraît presque aussi inconcevable que le mystère de la grandeur de Dieu, le mystère de nos révoltes contre Dieu ; de voir parmi nous sa religion livrée en proie à la témérité de tant d'esprits superbes qui blasphèment ce qu'ils ignorent ; ses vérités les plus augustes traitées de folie et de scandale, ses lois les plus saintes violées, ses fêtes déshonorées, son culte négligé, son temple et ses autels quelquefois profanés ; de nous voir résister à ses volontés, fouler aux pieds son autorité, nous livrer sans honte et sans remords à tous les désirs d'une cupidité effrénée ; mépriser ses menaces, renoncer à ses promesses, défier les vengeances, les méconnaître, les désavouer jusqu'à rougir d'être à lui, jusqu'à nous faire une gloire insensée d'être déclarés contre lui.

Et quel sommeil, quelle ivresse si profonde peut nous inspirer tant d'audace ? serait-ce la grandeur de notre naissance, l'état de notre fortune, l'élévation du rang et de la place que nous tenons dans le monde ? Hommes fiers et superbes, trop accoutumés à commander, vous ne savez plus obéir ! Quand on ne voit autour de soi que des esclaves soumis et empressés, on oublie facilement un maître qu'on ne voit pas ; apprenez, dit le Seigneur, apprenez à vous connaître, rois, dieux de la terre pour un peuple adulateur ; à mes yeux vous n'êtes que des hommes destinés à descendre dans le tombeau. La terre, qui renferme les cendres du peuple, attend les cendres du monarque, et elle les aura : ***Dixit, dii estis... sicut homines moriemini.*** (*Psal.* LXXXI, 6, 7.) Devant moi tout est égal. Le prince n'est pas moins mon sujet que le peuple ; si je mets quelque différence, c'est que les grands, lorsqu'ils abusent de leur pouvoir, sont réservés à de plus grandes vengeances : *Potentes autem, potenter tormenta patientur.* (*Sap.*, VI, 7.) Un Saül, un Achab, un Sédécias, un Nabuchodonosor, un Balthazar, exemples signalés de mes vengeances, qu'ils apprennent aux dieux de la terre qu'ils ne sont rien devant le Dieu du ciel.

Des hommes contre Dieu ! Et quels hommes ? des hommes instruits à ramper devant les autres hommes ; c'est là ce qui remplit d'indignation le Dieu jaloux ; c'est là ce qui attire, ce qui doit attirer sur nous les malédictions et les anathèmes d'un Dieu qui connaît si bien tout ce qu'il est et le peu que sont les hommes. Ames nées, ce semble, pour la servitude, nous plions sous des maîtres

mortels, nous flattons leurs passions, nous applaudissons à leurs vices, nous nous immolons chaque jour au désir de leur plaire, à la crainte de leur déplaire, trop heureux, trop contents de périr s'ils daignent honorer d'un soupir, de quelques regrets la victime qui tombe au pied de l'autel. Ah! je le pardonnais aux idolâtres de respecter les empereurs de Rome plus que les dieux du Capitole : *Majori formidine Cæsarem observatis quam Jovem.* Leur Jupiter n'avait que des foudres imaginaires ; les césars avaient un pouvoir véritable. Mais votre Dieu, croyez-vous, dit le Prophète, que toutes les puissances du monde, unies pour vous défendre, puissent vous dérober à ses vengeances? Du même coup tomberont l'idole et l'adorateur, et le coupable d'Israël ouvrira les yeux en périssant, il reconnaîtra trop tard qu'il n'est point d'autre Dieu que le Dieu de Jacob.

Des hommes contre Dieu ! ce mot seul dit tout. Car, qu'est-ce que l'homme et le plus grand homme, *quid est homo* (*Psal.* VIII, 5)? un abîme de misère et de bassesse presque aussi inconcevable que cet abîme de gloire et de grandeur que nous venons de découvrir en Dieu. Du côté du corps, un peu de terre et d'argile que daigne animer pour un instant le souffle du Tout-Puissant; un fragile roseau que le moindre orage va déraciner; une fleur passagère que le même moment voit naître et mourir; une ombre qui fuit et disparaît aux premiers rayons du soleil; un ruisseau qui, à deux pas de sa source, rentre et se perd dans le sein de la terre. Qu'est-ce que l'homme du côté des penchants et des inclinations? un cœur inconstant et volage qui veut et qui ne veut pas, qui ne cherche souvent un objet que pour le fuir aussitôt, qui ne le quitte que pour y revenir de nouveau ; que les désirs inquiètent et dévorent quand il ne possède pas, que les dégoûts et les ennuis dessèchent et flétrissent aussitôt qu'il possède ; un cœur qui, éternellement contraire à lui-même, ne peut contenter un désir qu'aux dépens de mille autres désirs, ni se rendre heureux par ce qu'il se permet, sans se rendre malheureux par ce qu'il se refuse; un cœur qui, toujours flottant entre le vice et la vertu, ne voit presque point ici-bas pour lui de plaisirs qui ne lui coûtent des remords, ni de vertus qui ne lui coûtent des sacrifices et des combats.

Du côté des connaissances et des lumières, qu'est-ce que l'homme? un esprit vain et frivole, que les préjugés dominent, que les sens amusent et surprennent, que l'imagination et les passions égarent, qui aspire à connaître tout et qui ne se connaît pas lui-même, qui court sans cesse après la vérité et qui suit si souvent le mensonge, qui craint d'être trompé et qui ne peut souffrir qu'on le détrompe, qui se flatte de savoir beaucoup et qui ignore quelquefois ce qu'il croit savoir le mieux.

Qu'est-ce que l'homme dans l'ordre de votre grâce, de vos bienfaits, de votre amour, ô mon Dieu? S'il est à vous, si vous daignez être à lui, il est tout; mais de lui-même et par lui-même il n'est rien. Or, si tel est l'homme en lui-même, qu'est-ce que l'homme comparé avec Dieu? Qu'est-ce que cet homme de faiblesse et de fragilité comparé avec le Dieu de force et de puissance; cet homme d'humiliation et de servitude avec ce Dieu de gloire et de majesté? Qu'est-ce que cet homme de misère et de larmes comparé avec ce Dieu de paix et de félicité ; cet homme d'erreurs et de ténèbres avec ce Dieu de lumière et de vérité? Qu'est-ce que cet homme de passions et de vices comparé avec ce Dieu des vertus et de la sainteté; cet homme de quelques jours, de quelques moments, avec ce Dieu de l'éternité ? Et si l'homme, rapproché de Dieu, mis en parallèle avec Dieu, n'est qu'une ombre vaine qu'efface le plus faible rayon de cette source de lumières, qu'est-ce que la grandeur humaine rapprochée de la grandeur de Dieu ? qu'est-ce que le plus grand, le plus puissant monarque devant Dieu ? qu'un atome qui règne sur d'autres atomes; qu'un rien qui commande à d'autres riens. Et si tel est l'abîme, l'immense profondeur du néant de l'homme comparé avec Dieu, quel prodige de délire, de vertige et de fanatisme que l'homme opposé à Dieu, que l'homme révolté contre Dieu! Cieux et terre, s'écriait le Prophète, soyez saisis d'horreur et d'effroi : vous voyez cet homme d'erreurs et de ténèbres ; cet homme qui ne sait, qui ne connaît pas l'homme; ivre d'orgueil et de présomption, sacrilégement occupé à raisonner sur les voies de Dieu, à critiquer sa religion, à renverser l'autorité de sa révélation, à s'affranchir de la terreur de ses jugements, à disputer, selon l'expression de saint Augustin, à disputer contre Dieu sur ce que Dieu veut de l'homme et sur ce que l'homme doit à Dieu : *Disputare de Deo contra Deum.* Cet homme, pétri de terre et d'argile, plus faible, dit Job (XIII, 25), que la feuille que le vent emporte dans les airs, d'abord timide à violer les lois du Très-Haut, bientôt hardi à multiplier ses péchés, ensuite attentif à écarter la grâce, à étouffer les cris et les plaintes de la conscience ; enfin plongé, perdu dans un sommeil funeste, victime dévouée aux vengeances divines, qu'il ose attendre dans une sécurité indolente, ou défier avec une folle intrépidité. Cet homme mortel (que dis-je mortel? à peine a-t-il le temps de naître), cet homme mortel se hâte d'entasser crimes sur crimes dans le court espace qui sépare son berceau et son tombeau, comme s'il craignait de laisser échapper le moment d'insulter à Dieu par la licence de ses outrages, d'allumer son tonnerre, de grossir sa foudre et de creuser avec plus de profondeur l'affreux abîme de malheurs et de désespoir où il court s'ensevelir. O fatale séduction du monde, ô poison corrupteur de la cupidité, ô prestiges de l'enfer! avez-vous pu jeter dans notre esprit assez de nuages; avez-vous pu mettre dans notre

cœur assez de dépravation pour nous accoutumer à soutenir sans épouvante le spectacle de l'homme opposé à Dieu, de l'homme révolté contre Dieu?

Voilà, chrétiens, par où nous devrions juger; voilà par où Dieu jugera de nos désobéissances à la loi sainte; voilà pourquoi ces péchés qui ne sont rien ou presque rien dans la balance du monde et des passions, sont tout dans la balance du sanctuaire: voilà pourquoi il a fallu le sang d'un Dieu pour effacer nos péchés. En effet, la malice du péché qui offense est proportionnée à la grandeur du Dieu offensé. Par conséquent, la grandeur de Dieu étant une grandeur infinie; la malice du péché étant une malice au-dessus de tout ce qu'on peut concevoir, elle ne pouvait être réparée que par les mérites infinis d'un Dieu sauveur: voilà, ce qui bien médité, bien approfondi, nous remplirait d'un saint respect, d'une frayeur salutaire; ce qui nous défendrait contre l'activité des passions les plus violentes. Abraham, dans un vif sentiment de la grandeur de Dieu et de sa propre bassesse, s'écriait: Me pardonnerez-vous, Seigneur, si j'ose, moi qui ne suis que cendre et poussière, si j'ose élever la voix pour vous parler? *Loquar ad Dominum meum cum sim pulvis et cinis.* (*Gen.*, XVIII, 27.) Cendre et poussière, j'oserais, je ne dis pas parler à Dieu, je dis parler contre Dieu, résister à Dieu, me soulever contre Dieu! Or, de quel prétexte colorer ma rébellion? Seront-ce les sacrifices pénibles et douloureux qu'il exige? Mais lorsque la voix de Dieu se fait entendre, me convient-il d'écouter la voix de mon cœur et de mes penchants? Mais lorsqu'il enlève un Isaac à la tendresse d'un père, ne sont-ce pas ses bienfaits qu'il reprend? Et que puis-je lui donner qui ne soit à lui? Mais si je refuse à son amour, pourrai-je échapper à ses vengeances? Mais ne serait-il pas plus terrible d'avoir Dieu pour ennemi qu'il ne peut être gênant de l'avoir pour maître? Soumission parfaite, obéissance sans partage et sans réserve: qui peut croire en avoir trop fait, en avoir assez fait pour Dieu? Qui le connaît ne pensera point à lui disputer ses hommages? La grandeur infinie de Dieu nous apprend combien il est juste et nécessaire de servir Dieu. Comment faut-il le servir? La bonté infinie de Dieu va nous l'apprendre.

SECONDE PARTIE.

Je ne viens plus épouvanter des hommes superbes par le récit de la grandeur et de la puissance de notre Dieu; que ces noms imposants du Dieu maître du monde, du Dieu des armées et des combats, du Dieu des rois et des royaumes, du Dieu de la colère et des vengeances, cèdent à des titres qui rassurent notre faiblesse: c'est la tendresse, c'est l'amour, c'est la bonté infinie du Dieu de la paix, du Dieu des miséricordes, que je viens annoncer à tant d'âmes qui se trompent, non plus dans le choix du maître qu'elles doivent servir, mais dans la manière de servir leur véritable maître. On le dit, et cela paraît vrai, que la source des égarements de l'homme est la sensibilité de son cœur trop facile à toucher et à gagner. L'éclat passager d'une beauté profane, les dehors spécieux de la grandeur et de l'opulence, l'attrait d'un vain plaisir qui étale ses charmes trompeurs, mettent ses passions dans un mouvement si rapide, l'agitent par des transports si violents, qu'ému, entraîné hors de lui-même, plein de désirs et d'inquiétude, il vole tout entier à la poursuite de l'objet qui l'a frappé. Je ne prétends point aujourd'hui, chrétiens auditeurs, vous exhorter à captiver votre cœur sous les lois d'une austère et impérieuse raison; je vous conjure seulement de tourner les yeux sur l'objet que j'ai à vous présenter: ensuite laissez agir votre cœur; s'il est tendre, s'il est sensible, s'il est capable d'aimer, il n'aimera que son Dieu; il avouera que Dieu seul est aimable, puisque la bonté seule de Dieu mérite notre amour: *Nemo bonus nisi unus Deus.* (*Marc.*, X, 18.)

Bonté universelle! Parmi les hommes, c'est le caprice, c'est l'inclination, c'est la conformité d'humeurs, de vertus, et même de vices; souvent c'est la cupidité du cœur, c'est la bizarrerie de l'esprit qui forme les amitiés, qui règle les attachements, qui conduit la main qui dispense les bienfaits. On se renferme dans un petit nombre d'amis; tout le reste est étranger, indifférent, quelquefois odieux et importun. Nous n'avons, dit saint Augustin, qu'une certaine mesure de sentiments: ce que nous donnons aux uns, nous l'ôtons aux autres; ceux qui aiment tout n'aiment rien, et l'on convient assez dans le monde que personne ne possède le cœur qui ne se refuse à personne: de là vient que la faveur naissante d'un concurrent auprès du maître que vous servez, vous cause tant d'alarmes; c'est de votre dépouille qu'il s'enrichit; à mesure qu'il entre dans le cœur du maître, vous êtes obligé d'en sortir; vous perdez tout ce qu'il gagne de crédit Hommes insensés et malheureux, au lieu de vous disputer le cœur d'un homme semblable à vous, aspirez à gagner le cœur de Dieu! Il est à vous si vous le voulez; il est à vous tout entier, quoiqu'il soit tout entier aux autres. Ce cœur immense et infini renferme et rassemble dans l'unité de son amour tous les âges et tous les peuples. Tout est l'ouvrage de ses mains; tout est l'objet de sa tendresse: le pauvre comme le riche, le sujet comme le monarque, le petit et le grand, le génie le plus borné et l'esprit le plus sublime, l'homme qui a le plus de défauts et l'homme qui a le plus de grandes qualités. Hommes de tous les caractères, de tous les états, de toutes les conditions; vous, mon frère, qui que vous soyez, votre Dieu vous aime, il aime les autres; ce qu'il a pour eux de tendresse, ne vous ferme point son cœur, quand vous saurez vous en rendre digne par la docilité aux impressions de sa grâce;

sans oublier l'amour qu'il a pour eux, son amour pour vous croîtra avec vos vertus : *Nemo bonus nisi unus Deus.*

Bonté désintéressée! Les hommes rapportent tout à eux-mêmes. Ils aiment en vous, non ce que vous êtes, mais ce que vous pouvez; non votre personne, mais vos services, vos assiduités, votre complaisance, vos empressements, encore plus votre fortune; et s'il est sur la terre quelque amitié qui paraisse plus pure, elle n'est pas libre de tout intérêt. Amitié d'estime, amitié de tendresse, ce n'est qu'un amour de nous-mêmes plus délicat, plus imperceptible. Les hommes aiment en vous l'enjouement de l'humeur, les grâces, l'élévation de l'esprit qui les amuse, qui les enchantent; ils aiment la beauté, la politesse l'agrément des manières, la générosité du cœur. Que cette fleur de la beauté vienne à se flétrir; que ce feu de l'esprit vienne à s'éteindre; que la fortune changée ne laisse rien à ce cœur si généreux que ses sentiments, leur amitié ne survivra guère au moment de votre disgrâce : vous avez perdu tout ce qu'on aimait en vous, il ne reste que vous que l'on n'aimait pas. Dieu nous aime, et il ne nous aime que pour des qualités dont il est l'auteur et qu'il nous a rendues propres et personnelles. Son amour est un penchant de tendresse, une douce inclination qui le fait descendre jusqu'à nous. Hélas! que voit-il en nous qui puisse attirer son amour? Il nous a aimés lorsque nous n'étions pas encore; il nous a aimés lorsque nous ne l'aimions pas encore : *Prior dilexit nos.* (I *Joan.*, IV, 19.) Il nous a aimés lorsque nous étions dignes de toute sa haine; et si aujourd'hui nous méritons son amour, nous devons à ce même amour toutes les vertus qui font notre mérite. Et que gagne-t-il à être aimé de nous? Heureux sans nous, ce n'est point notre reconnaissance qu'il cherche par ses bienfaits; il la reçoit comme un tribut qui lui est dû; il ne la demande pas comme un bien qui lui soit nécessaire : *Nemo bonus nisi unus Deus.*

Bonté vigilante, bonté attentive à tous nos besoins! Les hommes sont durs et insensibles. Leur cœur se rétrécit à mesure que leur pouvoir augmente. Lorsqu'ils peuvent le plus, ne nous disent-ils pas souvent qu'ils ne peuvent rien? Qu'ils sont à plaindre ceux dont le cœur s'ouvre à la tendre compassion! Quel que soit le pouvoir, il n'égale point la volonté; plus ils ont donné, moins ils sont en état de donner; la fortune d'un seul n'empêche pas que plusieurs ne restent dans la disgrâce : et goûte-t-on bien pleinement le plaisir de faire un heureux, quand il faut l'acheter par la douleur de laisser tant de malheureux sans ressource et sans appui? Il n'en est pas ainsi de Dieu, dit l'apôtre; il est riche et libéral pour tous ceux qui l'invoquent : *Dives in omnes qui invocant illum.* (*Rom.*, X, 12.)

Ne craignez point de rebuter sa tendresse par vos vœux intéressés; ne craignez point qu'il épuise ses trésors par ses bienfaits. La source de son amour et de ses richesses est une source féconde qui coule toujours, qui se renouvelle et se reproduit sans cesse : *Dives in omnes qui invocant illum.* Plus il a donné, plus il est disposé à donner; un bienfait prépare à un autre bienfait, une grâce attire une autre grâce; demandez seulement, demandez avec confiance, et tout vous sera accordé : *Petite et dabitur vobis.* (*Luc.*, XI, 9.) Que dis-je? il ne faut que désirer, souvent il prévient nos désirs; et si quelquefois il attend vos prières, ce n'est que pour accorder sa libéralité avec sagesse, et afin qu'au plaisir de posséder le bien que vous avez souhaité, soit ajoutée la satisfaction de l'avoir presque mérité par vos empressements à le demander : *Nemo bonus nisi unus Deus.*

Bonté prévenante! que de peine à gagner l'amitié des hommes et surtout des grands, que de services pénibles, que d'assiduités fatigantes, que de complaisances difficiles, que de rebuts à essuyer, que de chagrin à dévorer, que de contre-temps et d'outrages à dissimuler, que de passions à ménager, que de caprices à contenter! Avec tout cela souvent on ne réussit pas. Ah! mes chers auditeurs, l'amour de votre Dieu vous l'avez si vous le voulez : *Amicus Dei nunc fio, si volo* Il vous offre son cœur, ne le refusez pas. Il vous demande le vôtre : *Præbe, fili, mi cor tuum mihi.* (*Prov.*, XXIII, 26.) Ce cœur rebuté du monde et dont le monde n'est pas digne, je vous conjure de me le donner; je ne le demande que pour le remplir de vertus et de délices. Je vous aime, aimez-moi. Que faut-il faire pour gagner votre amour? que n'ai-je pas fait? Vous me voyez baigné de mon sang; c'est pour vous qu'il a coulé! Je ne vous demande pas toujours de si grands sacrifices : *Ama, et fac quod vis.* Aimez votre Dieu, ensuite ne prenez la loi que de votre cœur et de votre amour : *Nemo bonus nisi unus Deus.*

Bonté durable et constante! On gagne difficilement la faveur des hommes, on la perd encore plus facilement. Une imprudence, un oubli, une faute légère, une bagatelle, un rien, il n'en faut pas davantage pour effacer les services les plus longs et les plus considérables; l'ouvrage de vingt, de trente années; le prix de vos sueurs, de votre sang, un moment fatal vous l'enlève. Amitiés humaines, amitiés passagères, amitiés de hasard et de caprice, qui sont souvent une saillie d'humeur plus qu'un penchant de tendresse; amitiés que vous êtes également étonnés d'avoir et de perdre, formées dans le sommeil du cœur et de la raison, elles se dissipent à leur premier réveil; amitiés de politique et d'intérêt qui naissent avec la fortune, qui tombent avec elle; amitiés de parade et de commande; amitiés de politesse et de bienséance, elles ne cherchent qu'un prétexte pour se changer en froideur et en indifférence; amitiés de passion que la cupidité enfante, que la jalousie trouble, qu'un soupçon, qu'un ombrage change en haine: amitiés humaines qui finissent tôt

ou tard, que le temps détruit et consume, on cesse de s'aimer par la seule raison qu'il y a longtemps qu'on s'aime. Amour de Dieu, au contraire, qui chaque jour devient plus vif et plus tendre! Afin de vous aimer toujours, il prend soin de mettre en vous des vertus qui vous rendent toujours aimables : nous n'avons à craindre que notre inconstance; le cœur de Dieu est comme entre nos mains, il nous recherche lorsque nous le fuyons; comment nous suivrait-il lorsque nous sommes fidèles et reconnaissants? *Nemo bonus nisi unus Deus.*

Bonté consolante! il faut l'avouer, à la honte du cœur humain, la disgrâce est ordinairement l'écueil des amitiés les plus pures; elle rompt les nœuds des attachements les plus tendres; elle brise les liens du sang et de la nature.

Fortune ennemie, quelque durs que soient tes caprices, on ne serait malheureux qu'à demi, si l'inconstance et l'ingratitude des amis perfides ne venaient achever ton ouvrage par des douleurs plus vives et plus pénétrantes! Non, les larmes n'ont point tant d'amertume lorsque, pour les essuyer, elles trouvent la main d'un ami tendre et fidèle; je ne sais si l'opulence et la prospérité ont des plaisirs aussi doux que celui d'épancher son âme et de verser ses ennuis dans un cœur qui nous entend et qui nous répond.

Ah! un plaisir si pur, la terre le donne rarement; il ne vient, pour l'ordinaire, que du ciel. C'est dans les jours de deuil et d'affliction que l'amour de Dieu devient, en quelque sorte, plus attentif. On me fuit, il me recherche; on évite mes larmes, il se presse d'en tarir la source; on me précipite dans la solitude, il vient m'y trouver pour s'entretenir avec moi, pour recevoir mes soupirs, pour essuyer mes pleurs, pour entendre, pour adoucir mes plaintes, pour calmer l'agitation, pour fermer la plaie de mon cœur : *In vinculis non dereliquit illum.* (*Sap.*, X, 14.) Dieu semble alors m'aimer davantage, comme pour me dédommager d'avoir perdu l'amitié de ces hommes volages et ingrats auxquels je l'avais si indignement sacrifié dans l'ivresse de la prospérité : *Nemo bonus nisi unus Deus.*

Bonté tendre! Les hommes parlent avec empire; ils commandent avec fierté; ils règnent avec faste et hauteur. Peu d'amitiés qui, en certains moments, ne prennent le ton d'autorité. Le cœur le plus souple et le plus facile prétend donner des lois à son tour, et se payer des complaisances auxquelles il se plie par les complaisances qu'il exige : *Tu autem dominator virtutis, cum magna reverentia disponis nos.* (*Sap.*, XII, 18.) Dieu semble respecter l'homme; il veut me gagner sans me captiver; il veut aider, secourir, déterminer ma liberté par sa grâce, sans la détruire, sans la gêner. Il demande mon cœur, il souhaite de l'obtenir : pour s'en rendre le maître, il ménage l'occasion, dit saint Augustin; il prépare les moments, il daigne se proportionner presque à mon humeur, à mes penchants, à mon caractère : *Vocat quomodo scit congruere.* Il demande, il souffre que je lui refuse; après mes refus, il continue de demander, il se plaint, il gémit, il soupire, il attend le retour de ce cœur fugitif et égaré, il le suit, il l'appelle, il l'invite : *Sto ad ostium et pulso.* (*Apoc.*, III, 20.) S'il éclate quelquefois en reproches et en menaces, ah! c'est qu'il sait que je ne puis être heureux loin de lui; c'est moins pour se venger et me punir, que pour me sauver : *Nemo bonus nisi unus Deus.*

Bonté patiente! Il faut pardonner aux hommes leurs caprices, leurs injustices, l'emportement de leurs passions, la dureté de leurs manières; il faut leur pardonner leurs vices, et à peine vous pardonneront-ils vos vertus. Qui ne connaît leur délicatesse, leurs soupçons, leurs ombrages? Leur amour faible et orgueilleux s'irrite aisément, et leur amour irrité se tourne en fureur; les haines les plus violentes sont quelquefois réservées à ceux qui furent l'objet de leur plus tendre amour, et leur haine n'éclate souvent que par des coups inouïs, que par des révolutions effrayantes.

Jézabel arrose du sang de Naboth le champ qu'il a refusé de lui vendre. Athalie, digne d'avoir Jézabel pour mère, égorge dans un jour quatre-vingts fils de roi, et veut immoler à sa colère toute la race de David. Le grand prêtre, qui s'est opposé aux profanations de Joas, est massacré dans le temple, son sang rejaillit jusque sur l'autel où sa main versait le sang des victimes. Cependant, ce temple, ce sanctuaire, cet autel les avait vus croître unis par les liens du plus tendre amour. Le plus juste, le plus religieux des césars, Théodose livre au fer et à la flamme une ville entière; il lave, dans des fleuves de sang, l'outrage qu'il a reçu. Que deviendrions-nous, ô mon Dieu, si, plus coupables que ce peuple infortuné, nous trouvions en vous une égale sévérité? Mais de vous-même, vous n'êtes que paix et amour! la colère et l'indignation vous sont étrangères : *de suo bonus, de nostro justus.* Comme le ciel ne lance sur la terre que les foudres dont elles lui a donné la matière, ainsi Dieu ne laisse tomber sur nous que les châtiments que notre impiété arrache à sa justice malgré sa miséricorde; il menace avant que de frapper, il tonne longtemps avant que de faire partir la foudre : et que faut-il pour le désarmer? un mouvement du cœur, des soupirs, des larmes sincères. A peine elles ont commencé de couler, que ce père tendre, lui-même tout en larmes, accourt au-devant de l'enfant prodigue, le baigne de ses pleurs, lui épargne jusqu'à la peine de demander sa grâce : *Nemo bonus nisi unus Deus.*

Que fais-je? pourrez-vous, mes chers auditeurs, devez-vous me pardonner de vous entretenir si longtemps des bontés de votre Dieu? C'est dans d'autres climats, c'est à d'autres régions que convient un pareil discours. Nations assises à l'ombre de la mort et qui n'avez point vu la lumière de l'Evan-

gile, c'est à vous qu'il faut aller raconter les miséricordes d'un Dieu aimable.

Vous, mes chers auditeurs, vous adorez un Dieu qui, pour vous, est descendu du ciel sur la terre; un Dieu enfant qui naît dans la douleur et dans les larmes; un Dieu qui, pour vous, a coulé des jours tristes et difficiles dans la pauvreté, dans l'humiliation; un Dieu qui, à la fleur de ses ans, victime de propitiation pour vos péchés, a inondé la terre du sang qui lave vos iniquités. Vous le voyez attaché à la croix, couvert de blessures profondes; vous l'entendez qui vous dit: Je meurs pour vous, vivez pour moi; vous savez, vous voyez combien je vous ai aimés: en me donnant votre cœur, en me donnant votre amour, vous ne ferez que me rendre le prix de mon sang, et je croirai n'en avoir point trop fait: et ce Dieu, on vient vous prouver qu'il est aimable, on ose vous dire que vous devez l'aimer! Ah! c'est vous faire outrage; j'ai oublié que vous êtes chrétiens, j'ai oublié jusqu'au lieu où je vous parle. Si vous doutiez de l'amour de votre Dieu, la voûte, les murs de ce temple s'élèveraient contre vous: *Lapis de pariete clamabit.* (*Habac.*, II, 11.) Vous y êtes environnés de ses grâces, et comme entourés des monuments de son amour. Ces fonts sacrés du baptême où vous avez puisé la noblesse de l'adoption sainte, les trésors de l'innocence et de la grâce, le germe de l'immortalité, l'espérance du ciel; ces tribunaux de la pénitence, où vous avez dit j'ai péché, et vos péchés vous ont été remis, cette chaire de vérité d'où sont partis tant de mouvements de la grâce qui vous ont remplis d'un trouble salutaire. *Autel, autel* (III, *Reg.*, XIII, 2), s'écriait le prophète, que ce tabernacle s'ouvre, que ce voile tombe; un Dieu humilié pour vous, un Dieu anéanti pour vous, un Dieu qui, à l'ombre de ce sanctuaire, vient chaque jour mourir et renaître pour vous. Seriez-vous des hommes, s'il fallait vous dire que ce Dieu mérite votre amour?

2° Or, de là quelle conclusion? concevez la, mes chers auditeurs, et ne l'oubliez jamais. C'est que le culte que vous devez à Dieu, le culte que Dieu exige de vous, est un culte d'amour et de reconnaissance. En effet, si Dieu n'avait prétendu ne faire dominer dans nos cœurs que les sentiments de la crainte et de l'espérance, il ne fallait point souffrir et mourir pour nous; il ne fallait qu'annoncer sa grandeur par l'éclat de son tonnerre. Ce Dieu qui commandait l'amour au peuple même de la loi, il le commande donc bien davantage au peuple de l'Evangile. Ce n'est plus un Dieu qui tonne, qui foudroie, ce n'est plus un Dieu qui grave sa loi sur le marbre, un Dieu qui arme ses nations pour punir les prévarications de son peuple, c'est un Dieu de paix, un ami fidèle, un sauveur, un libérateur, un père bienfaisant; c'est le plus tendre des époux, c'est un Dieu naissant, un Dieu souffrant et mourant pour nous. Disons-le donc, avec l'Apôtre (I *Cor.*, XVI, 22), anathème à qui n'aime pas le Seigneur! anathème à ces hommes ingrats qui ne savent que craindre les vengeances de leur Dieu, qui ferment leur cœur aux impressions de son amour, qui ne savent point reconnaître ses bienfaits! anathème à ces hommes aveugles qui ne connaissent point Dieu, qui ne veulent point le connaître! Pour le Dieu de gloire et de majesté, il faut un culte d'abaissement et d'adoration; pour le Dieu de force et de puissance, un culte d'obéissance et de soumission; pour le Dieu de lumière et de vérité, un culte de foi et de docilité; pour le Dieu des vengeances et des récompenses, un culte de crainte et d'espérance; pour le Dieu des vertus et de la sainteté, un culte de louanges et d'imitation; pour le Dieu qui aime, qui veut être aimé, qui est souverainement aimable, il faut un culte d'amour et de reconnaissance, un culte de tendresse et de confiance, un culte du cœur et de tout le cœur, un culte d'amour et de charité, une adoration d'amour et de charité. Sans cela vous ne lui donnerez pas tout ce qu'il demande, vous ne lui donnerez pas tout ce qu'il mérite. Sans cela, non-seulement l'amour qu'il a pour vous vous est inutile, il vous devient funeste; non-seulement cet amour ne vous sauvera pas, il vous condamnera, il vous réprouvera.

Car, voulez-vous savoir, chrétiens, comment Dieu nous jugera à la consommation des siècles? Ce ne sera pas seulement par sa justice, ce sera encore par son amour; ce sera sur son amour même qu'il vous jugera. Vérité qui d'abord paraît bien consolante! Après avoir été pendant cette vie l'objet d'un amour si tendre, nous l'aurons pour l'arbitre de nos destinées éternelles: mais vérité, si nous savons l'approfondir, bien capable de nous remplir de frayeur et d'épouvante! Oui, mes chers auditeurs, il serait en un sens moins terrible pour nous d'être jugés au tribunal de la justice de Dieu qu'au tribunal de son amour; pourquoi? parce que, si je puis m'exprimer ainsi, la justice de Dieu s'irrite surtout contre les crimes, et que son amour s'irrite même contre notre froideur et notre indifférence.

Elles seront donc jugées: appliquez-vous, chrétiens, vous surtout qui vous flattez d'être justes, et jugez-vous vous-mêmes; elles seront jugées par cet amour pur et désintéressé, ces âmes basses et mercenaires, toujours attachées au péché, toujours prêtes à le commettre, si la crainte ne retenait leur servile cupidité.

Elles seront jugées par cet amour, ces âmes de tant d'attention à distinguer le conseil du précepte, à distinguer ce que Dieu souhaite de ce qu'il ordonne, ce qui ne fait que lui déplaire de ce qui l'irrite; ces âmes si promptes à saisir avidement les plaisirs lorsqu'ils ne sont pas des crimes; ces âmes qui ne craignent de perdre Dieu que parce qu'en le perdant elles se perdraient elles-mêmes.

Elles seront jugées par cet amour libéral et prodigue de bienfaits, ces âmes qui ren-

ferment leur piété dans des bornes si étroites; ces âmes qui, toujours précautionnées contre l'attrait de la grâce, mettent leur principale étude à ignorer ce que Dieu leur demande, afin de s'épargner et la peine de l'accorder, et le reproche de l'avoir refusé.

Elles seront jugées par cet amour nourri des larmes et du sang d'un Dieu crucifié, ces âmes attachées à elles-mêmes et idolâtres d'elles-mêmes, que nous voyons traîner avec nonchalance leur piété molle et indolente, dans les douceurs du repos, dans le sommeil et l'inaction de l'oisiveté, dans les épanchements de la joie et des plaisirs profanes; ces âmes qui se contentent d'adorer Jésus-Christ sans l'imiter, de s'attendrir sur ses douleurs sans les partager, d'honorer sa croix sans la porter; ces âmes qui se contentent de ne plus se livrer à l'attrait du péché sans penser à le réparer par les gémissements et par les rigueurs de la pénitence.

Elles seront jugées par cet amour généreux et intrépide, ces âmes froides et tranquilles, sans zèle pour la gloire du Seigneur. On voit périr autour de soi la foi, la probité, les mœurs; on voit ces monstres de scandale, ces attentats d'impiété et d'irréligion, ces torrents d'iniquité qui se débordent à grands flots dans l'héritage de Jésus-Christ; on le voit, et, tranquille spectateur des révolutions qui se préparent, on laisse le mensonge outrager la vérité, le vice audacieux se jouer de la timide pudeur; on abandonne à d'autres le soin de venger ce Dieu qu'on se flatte d'aimer, et plaise au ciel, qu'à la mollesse, qui, de son indifférence se fait une vertu, on n'ajoute pas l'aveuglement qui ferait un crime du zèle!

Elles seront jugées par cet amour vrai et sincère, ces âmes dont la piété n'a de la justice chrétienne que l'écorce et que la surface, parce qu'il y entre peu de l'esprit de Dieu et beaucoup de l'esprit de l'homme; parce qu'il y entre tant de vues politiques de fortune et d'intérêt, tant de ménagements de bienséance et de réputation, tant de souplesse et de complaisances inspirées par le respect humain, tant de saillies de caprice et d'humeur, tant de délicatesses, de jalousies et de vanité, tant d'empressements d'orgueil et d'ostentation, tant de retours et de mouvements d'amour-propre, tant de manéges secrets de cupidités et de passions qui éloignent du bien qu'on devrait faire et qui gâtent le bien qu'on fait.

Elles seront jugées par cet amour sage et éclairé, ces âmes d'une dévotion bizarre, qui, pour se former un système de piété, ne consultant que leurs idées particulières, semblent vouloir donner à Dieu la loi plutôt que la recevoir; ces âmes accoutumées à ne pratiquer de l'Evangile que ce qui peut obtenir l'approbation de leur prétendue raison et le suffrage de leur cœur; elles ne comptent, au nombre des vertus, rien de ce qui gêne leurs penchants ou de ce qui choque leur esprit.

Elles seront jugées par cet amour réel et solide, ces âmes dont la piété vaine et frivole se réduit à des discours, à des sentiments, à des désirs, à des pratiques légères propres à contenter la vanité sans contraindre et sans captiver l'amour-propre; ces âmes qui ne savent que parler de Dieu et le prier sans savoir le servir et lui obéir.

Elles seront jugées par cet amour constant et durable, ces âmes volages, qui tantôt sont à Dieu, tantôt au monde profane : la flamme de la charité s'allume, et est aussitôt dissipée par le souffle de l'inconstance et de la légèreté. Comment se persuader qu'elles aimaient Dieu véritablement, puisqu'elles cessent si promptement de l'aimer?

Que vous dirai-je, chrétiens? Dieu jugera nos sentiments sur ses sentiments; notre conduite sur sa conduite, notre cœur sur son cœur : ce divin amour est aujourd'hui notre asile, il sera notre maître, notre juge. Tout pouvoir lui a été donné dans le ciel et sur la terre. Dieu lui a confié pour le temps les richesses de sa grâce qu'il verse sur nous avec tant de profusion : à la fin des siècles, Dieu lui remettra sa vengeance et son tonnerre; alors, s'il ne trouve en nous ses traits et ses caractères, comme il n'aura été qu'un amour méprisé et dédaigné, il ne sera qu'un amour justement irrité; réduits à souhaiter que Dieu nous eût moins aimés, ce sera sous le poids de ses bienfaits que nous succomberons plus que sous le poids de ses vengeances. Ah! qu'il ne s'allume point alors dans sa colère; qu'il s'allume maintenant dans nos cœurs ce feu sacré pour consumer nos vices, pour épurer nos vertus! Que du sanctuaire, où il règne sur un Dieu devenu sa victime, il passe dans nous et nous rende à notre tour victimes de ce Dieu qui s'immole à notre amour.

J'ose vous le dire, pour moi, pour le peuple fidèle; nous vous aimons, ô mon Dieu! nous ne demandons que de vous aimer davantage. Ce désir que vous avez formé dans notre cœur, daignez l'exaucer. Et quel autre sanctuaire est plus digne que vous y fassiez couler vos grâces, que cette Eglise si pure, si sainte, si respectable; cette Eglise si auguste de la capitale du premier royaume du monde chrétien; cette Eglise qui compte au nombre de ses enfants ces puissants et victorieux monarques qui ont rempli l'univers de la gloire de leurs vertus et de leur zèle; cette Eglise qui, depuis la naissance de cet empire, fut toujours composée de ce qu'il y a de plus grand dans le monde par la naissance, par leur rang, par les dignités; cette Eglise qui fut toujours composée de ce qu'il y a de plus distingué dans le sacerdoce par la science de la religion, par la pureté des mœurs, par l'étendue des connaissances, par les talents et la capacité? Dans quel autre sanctuaire la majesté de la religion est-elle mieux soutenue par la décence, par la pompe et la magnificence du culte? Ici, selon l'expression du Prophète (*Psal.* XVIII, 3), le jour vous annonce au jour, et la nuit

à la nuit; le jour entier retentit de vos louanges: le silence de la nuit est interrompu par les sacrés cantiques, presqu'aucun moment qui ne soit un moment d'hommage et d'adoration. Vous l'avez voulu, Seigneur, que ma voix ait été entendue dans ce saint temple. Oubliez combien je suis peu digne d'obtenir les prodiges de conversion que vous accordez au zèle de vos prophètes et de vos apôtres. Ne vous souvenez que de vos miséricordes. Ce que ne feront pas tous mes discours : parlez, un moment de votre grâce va le faire. Remplis, pénétrés, consumés du feu de votre saint amour, que nous ne vivions que pour vous sur la terre, afin de vivre avec vous dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Pour le jeudi de la deuxième semaine de Carême.

Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me. (*Matth.*, XI, 6.)

Heureux est celui qui ne se scandalisera point de moi.

N'ont-ils pas été remplacés par des temps bien différents, les temps où Jésus-Christ n'offrait à partager que ses opprobres? Sa croix, placée sur le trône des césars, en fait le plus bel ornement. Courbés au pied de son autel, les monarques ne paraissent que des hommes, et jamais ils ne sont plus grands que lorsqu'ils savent oublier leur grandeur en sa présence. Pourrions-nous rougir d'un Dieu adoré par nos maîtres? Reste-t-il d'autre scandale à redouter que le scandale d'une piété hypocrite? Et si le bonheur des apôtres devait être de ne point se scandaliser de Jésus-Christ, le nôtre n'est-il pas de vivre dans un siècle qui ne peut se glorifier de Jésus-Christ et en Jesus-Christ.

Non, mes chers auditeurs, une funeste expérience ne nous l'apprend que trop. Cette faiblesse, cette lâcheté, cette délicatesse mal entendue, contre laquelle Jésus-Christ précautionnait ses premiers disciples, nous avons à nous en défendre, à nous la reprocher, peut-être à la pleurer; et du sein de sa gloire, ainsi que du sein de ses humiliations, ce Dieu Sauveur ne cesse point de nous le redire : *Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.* En effet, jusqu'au milieu du christianisme subsiste un monde, qui, loin d'être chrétien, ne pardonne pas de l'être; un monde que Jésus-Christ ne connaît pas et qui ne permet pas de le connaître ; un monde infidèle, et dont, tout fidèles que nous prétendons être, nous craignons la censure, dont nous souhaitons l'approbation, et dont nous achetons le suffrage aux dépens de notre conscience et de notre Dieu.

Respect humain, tyran impérieux, qui dispose de nous malgré nous, qui nous empêche éternellement d'être ce que nous voulons, et nous force d'être ce que nous ne voulons pas. Qui me donnera, mes frères, de vous en inspirer l'horreur qu'il mérite! En détruisant un seul vice, j'aurai préparé les voies à toutes les vertus.

Appliquez-vous, mes chers auditeurs. Ce n'est point ici une instruction qui ne convienne qu'à certaines situations d'état, d'âge, de tempérament, d'occasions, de passions; nul état, nul condition où il ne se trouve des hommes qui ont le pernicieux talent de dominer sur la conscience des autres, et des hommes qui ont la lâcheté de laisser dominer les autres sur leur conscience. Peu d'esprits sont assez fermes pour ne plier jamais sous les caprices du monde; les âmes les plus pieuses le seraient encore davantage, si le monde était moins ennemi de la piété; et ce qu'il y a de déplorable, loin de détester le péché du respect humain, on s'en fait une excuse de ses autres péchés, comme si l'on déplaisait moins à Dieu, parce qu'on ne pèche que pour ne pas déplaire au monde. Voulez-vous vous former une juste idée du respect humain? Pensez que c'est un vice essentiellement opposé à la religion, un vice hautement condamné, réprouvé par la religion. Pourquoi? Parce qu'il est tout à la fois un vice honteux, un vice funeste à la religion; vice honteux à la religion, dont il fait le scandale et l'opprobre; vice funeste à la religion, dont il entraîne la perte et la ruine.

La religion déshonorée et avilie par le respect humain; la religion affaiblie et anéantie par le respect humain; c'est tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

De quelques couleurs que l'illusion et l'égarement de nos passions entreprennent de déguiser le respect humain, cette molle complaisance pour le monde, en matière de religion et par rapport à la religion, est le scandale de la religion lâchement sacrifiée au monde; elle est la honte de la religion rampante, humiliée sous l'orgueil du monde, elle est l'opprobre de la religion vaincue par le monde.

Victoire du monde, prenez-y garde, ce sera le fond de cette première partie; victoire d'autant plus glorieuse au monde, que la religion est vaincue par les mêmes armes qui la rendirent victorieuse du monde, et que le prodige de la séduction du monde, par le respect humain, imite en quelque sorte le miracle de la sanctification du monde par la religion. La gloire de la religion fut de vaincre les puissances du monde par la faiblesse des apôtres; sa gloire, comme le remarque saint Paul, fut de vaincre la sagesse du monde par la folie de la croix; de vaincre les plaisirs, les délices du monde par l'austérité de sa morale. La gloire que le respect humain donne au monde est de vaincre la religion par ce qu'il y a de plus faible, de plus insensé, de plus triste et de plus pénible dans le monde. Le monde vainqueur de la force et de la puissance de la religion par la faiblesse du respect humain; le monde vainqueur de la sagesse et des

plus pures lumières de la religion par la folie du respect humain; le monde vainqueur des grâces et des invitations les plus pressantes de la religion par les peines, par les chagrins du respect humain: trois réflexions qui demandent toute votre attention.

1° Le monde vainqueur de la force et de la puissance de la religion par la faiblesse du respect humain. Force et puissance toute divine de la religion, qui, à l'exemple du Dieu dont elle est l'ouvrage, n'a cherché que dans le néant la matière du monde chrétien qu'elle avait entrepris de substituer au monde idolâtre : *Infirma mundi elegit ut confundat fortia... ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.* (I *Cor.*, I, 27.) Après tant de revers et de révolutions, après tant de persécutions et de disgrâces, vous le voyez dans une paix profonde, régnant sur les ruines de tous les temples et de toutes les passions. Vous cherchez les auteurs d'un changement si imprévu; elle vous montre des femmes, des enfants, des hommes timides et craintifs, des hommes qui sont si peu de chose qu'ils ne sont rien; des hommes si ignorés qu'ils sont comme s'ils n'étaient pas; des hommes qui bientôt ne sont plus, et qui, arrêtés au milieu de leur course, semblent ne devoir emporter avec eux que la honte de leurs projets impuissants et confondus : *Ea quæ non sunt.* Tels sont les guerriers, les héros qu'elle apelle à ses combats, qu'elle destine à lui aplanir les routes de la victoire, qu'elle charge de lui apporter la dépouille des nations; et c'est en les perdant qu'elle gagne l'univers ; c'est par leur chute qu'elle se soutient, qu'elle s'affermit ; c'est dans leur tombeau que jette ses racines, cet arbrisseau d'abord fragile, et qui, en un moment devenu grand cèdre, couvre de son ombre tous les peuples de la terre; afin qu'instruit par la faiblesse de ses vainqueurs, le monde reconnaisse la divinité d'une religion qui, pour faire tout, n'a besoin de rien, et qui, par le ministère de ce qui n'est pas, détruit tout ce qui est : *Ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.*

Prodige de force et de puissance, auquel nous opposons un autre prodige: je veux dire le prodige du respect humain ; prodige qui n'est pas un prodige surnaturel, puisqu'il prend sa source dans le fonds de nos passions et de nos cupidités ; prodige qui, loin d'être un prodige de force, n'est qu'un prodige de faiblesse; et par là même qu'il est un prodige de faiblesse, semble venger le monde et, dans un sens, lui donner le droit de dire à son tour : *Infirma mundi elegit ut confundat fortia... et ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.* Vous le savez, pour l'emporter dans notre cœur sur la religion, qu'emploie-t-il? La terreur d'une ombre vaine, l'illusion d'un songe, un fantôme vide de réalité : *ea quæ non sunt.* En vain la foi tâche de nous fixer dans la piété, tantôt par la crainte d'un Dieu vengeur, tantôt par les bienfaits d'un Dieu rémunérateur ; en vain elle étale successivement à nos yeux ce qu'elle a de plus engageant, de plus terrible. Le monde parle, ou l'on appréhende de faire parler le monde ; dès lors la religion ne parle plus, ou on ne l'écoute plus.

Le monde parle, et que promet-il ? L'appât d'une louange frivole, le bruit d'un applaudissement passager, la fumée d'un encens mille fois refusé au vrai mérite, encore plus souvent prostitué au crime, dont s'irriterait toute sagesse assez éclairée pour connaître l'indignité de la main qui le présente, et qui, n'étant promis qu'au vice, n'est propre qu'à déshonorer celui qui le reçoit. Le monde parle, et de quoi menace-t-il? D'une raillerie légère, d'un air de froideur et d'indifférence, de quelques manières plus glacées, plus contraintes, d'un discours qui s'évanouit, d'une censure qui échappe à la jalousie, d'une parole, d'un rien : *Ea quæ non sunt.*

Le monde parle, et quel monde? Souvent un monde imaginaire et fantastique : car à la réserve d'un petit nombre de libertins que méprisent ceux mêmes qui redoutent d'en être méprisés, ôtez du christianisme ces hommes qui ne sont pas plus hommes que chrétiens, la probité, la pudeur, la religion sont dédommagées par les approbations secrètes de l'oubli public où elles semblent être parmi nous. Mais on ne le sait pas, on ne veut pas le savoir, de cette ignorance affectée vient cette contagion fatale, ce commerce funeste de terreurs insensées qu'on prend et qu'on donne, qu'on reçoit et qu'on inspire ; tous craignent et se font craindre, tous trompent et sont trompés, chacun se masque et il oblige les autres à se masquer; parce qu'on ne les connaît pas tels qu'ils sont, on n'ose se montrer tel que l'on est; peu sont méchants pour eux-mêmes, presque tous le sont par complaisance pour autrui : tyran et victime tout à la fois, on tremble devant ceux que l'on fait trembler, et le monde entier est le jouet d'un monde qui n'est pas : *et ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.*

Cependant, livré à cette terreur, il n'est point de devoirs qu'on ne néglige, point de grâces auxquelles on ne résiste, point de remords contre lesquels on ne s'endurcisse. Avec les penchants les plus vertueux on se plongera dans les plus grands désordres ; avec la pudeur la plus timide, on commencera par ne rougir de rien, ensuite on rougira de la pudeur même ; avec une conscience délicate et timorée qui craint tout, on se parera de cette insensibilité farouche, de cette affreuse intrépidité qui se pique de ne rien craindre, résolu de hasarder tout, de risquer tout, plutôt que de s'exposer à la censure et aux railleries du monde.

Ah ! mes chers auditeurs, le Docteur des nations, calomnié, insulté, ne répondait à la satire, aux invectives, que par le dédain de toute apologie. Que m'importe, disait-il, le monde et les jugements du monde : *Mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer.* (I *Cor.*, IV, 3.) Dieu voit mon cœur et ma conduite : Dieu prononcera ; ses juge-

ments ont seuls le droit de m'intimider et de m'inquiéter : *Qui autem judicat Dominus est.* (*Ibid.*, 4.) A cette sainte et noble fierté, je reconnais un Apôtre ; au lieu que dans la complaisance du respect humain, loin de voir le chrétien, je ne vois pas même l'homme, ou je ne vois que l'homme avili, dégradé, que le désir de se dérober aux prétendus mépris du monde rend méprisable à ses propres yeux. En effet, parce qu'il craint que la soumission à la doctrine, que la fidélité aux lois de l'Evangile ne l'exposent aux anathèmes des héros de l'impiété, et que leurs décisions hautaines ne le confondent dans la foule des âmes subalternes, que leur peu de force, de courage et d'activité condamne à rester captives sous l'empire des préjugés et des opinions vulgaires, il se hâte d'acheter la réputation d'esprit ferme et indépendant, d'esprit capable de voir, de discuter, d'approfondir, de remonter aux sources du vrai. Pour cela que fait-il ? Pour se donner l'air d'indépendance et de liberté, il commence par se jeter dans la dépendance la plus servile, par se précipiter dans l'esclavage le plus flétrissant ; par s'asservir, disciple respectueux, adorateur timide, au plan, au système, aux opinions du jour. Or, renoncer à ses penchants, à ses attraits, à ses lumières, à sa conviction personnelle ; se soumettre à emprunter, à mendier, à recevoir d'une main étrangère ses idées, sa façon de penser, ses persuasions, ses sentiments, ses mœurs; se laisser dominer, maîtriser, jusque dans sa religion, jusque dans ses devoirs les plus sacrés, les mieux connus, jusque dans ses intérêts les plus essentiels, les destinées de son éternité, le repos de sa conscience, la paix de son cœur : si c'est là ce que l'on doit appeler indépendance, liberté, force d'esprit, vigueur, élévation de génie, grandeur et fermeté d'âme, que l'on m'apprenne ce qui mérite le nom de lâcheté, de petitesse, de bassesse, de servitude rampante, de faiblesse déshonorante et indigne de l'homme.

Faiblesse d'autant plus injurieuse à la religion, qu'ordinairement nous n'en sommes susceptibles que par rapport à la religion ; et que ce respect humain, qui nous paraît tout lorsqu'il s'élève contre Dieu, nous savons dire et penser qu'il n'est rien dès là qu'il s'élève contre nos passions.

En effet, que par les ruses et les monopoles de son industrieuse cupidité, jointes à l'ostentation de son luxe ; que par son activité à accumuler, et ses fureurs à répandre, un vexateur avide, également avare et prodigue, devienne la fable et l'exécration du peuple, victime de ses injustices et indigné de l'insolence de son faste ; que l'ambitieux se couvre de l'opprobre des bassesses les plus humiliantes, des détours les plus honteux, des trahisons et des perfidies les plus noires ; que tout un public alarmé de voir ses destinées remises en des mains incapables de soutenir l'autorité des lois, gémisse de l'indolence, de l'inapplication, de l'oisiveté, de l'ignorance d'un juge sans lumières et sans probité ; que par la licence de ses débauches, une jeunesse bouillante et fougueuse imprime au nom le plus illustre un caractère d'ignominie que les vertus d'un autre âge ne pourront effacer ; qu'une femme mondaine réunisse sur elle les regards, les soupçons de toute une ville, par l'étalage odieux d'un luxe que la simplicité chrétienne lui défend et que sa condition ne lui permet pas; qu'elle scandalise le monde par l'éclat de tant d'intrigues, par l'indécence de tant de familiarités, par les apparences de tant de liaisons et d'assiduités : on entend les clameurs du monde, on les méprise ; on voit ses soupçons, ses ombrages, on n'en est point alarmé; on essuie sa censure, on n'en est point intimidé ; on se met alors au-dessus du monde et des discours du monde. Mais s'agit-il de réformer sa conduite ; s'agit-il de rentrer dans les bornes de la modestie, de la simplicité, de la pudeur? Aussitôt le monde reprend son empire ; le fantôme du respect humain se reproduit : on hésite, on balance, on succombe, on cède au monde une victoire bien flétrissante pour la religion, puisque le respect humain n'a de force que contre elle, puisqu'on ne l'écoute que contre elle, et que n'étant rien, il peut tout contre elle : *Ea quæ non sunt ut ea quæ sunt destrueret.* Et ne dites pas que le monde, tout vainqueur qu'il est, est vaincu à son tour; que la religion, dont il triomphe à l'extérieur, triomphe dans l'intérieur ; qu'on est chrétien, quoiqu'on refuse de le paraître. On est chrétien ; qu'importe au monde, pourvu qu'on ne le paraisse pas ! Que lui importent nos sentiments qu'il ne voit pas, pourvu qu'on accommode à ses désirs la conduite qu'il voit? Que dis-je? Il importe au monde que vous soyez chrétien ; sans cela vous ne lui donneriez que vous-même, vous ne lui assujettiriez que vous-même. Or, ce n'est pas sur l'homme, c'est sur le chrétien ; ce n'est pas sur vous, c'est sur votre religion qu'il lui importe de régner. Vous êtes donc chrétien , et pour la gloire du monde il faut que vous le soyez, pour abaisser , pour faire ramper avec vous le christianisme, pour offrir au monde une victime plus grande, plus illustre, pour ennoblir, parce que vous conservez la religion, le sacrifice de ce que vous en quittez. Vous êtes chrétien, et il faut que vous le soyez pour venger le monde, pour le consoler, pour le dédommager de ses anciennes disgrâces, pour effacer la honte dont le couvrait la religion triomphante et victorieuse dans les jours de persécutions.

Car, selon la remarque de saint Cyrille, jamais la religion ne se montra plus brillante que sur le penchant du précipice ; jamais elle ne parut avec plus de pompe que lorsqu'elle semblait plus voisine de sa chute. En effet, continue ce Père, si vous me demandez où elle règne, cette religion fugitive, obligée d'ensevelir son culte dans les ombres de la nuit, dans les entrailles de la terre ? je vous dirai : voyez les bûchers dont le feu dévore ses enfants ; voyez les écha-

fauds inondés de leur sang, voyez les flots de la mer où on les précipite ; ce sont là les temples où elle honore son Dieu, ce sont là les sanctuaires où elle immole ses victimes. Les édits qui la flétrissent ne servent qu'à l'annoncer, les proscriptions qui l'exilent, qu'à la répandre ; les orages, les tempêtes qui l'agitent ne servent qu'à l'affermir ; ses pertes ne font que la multiplier, la terre échauffée par le sang de ses martyrs, lui en rend mille pour un qu'on lui enlève, jusqu'au moment où, confus et fatigué de ses efforts inutiles, le monde a courbé la tête sous le joug de l'Evangile.

Mais aidé par le démon du respect humain, le monde n'a pas tardé à sortir de dessous ses ruines : il a regagné par l'adresse ce qu'il n'avait pu conserver par la force ; il n'avait pas réussi, en faisant de la religion un crime qu'il punissait ; il réussit, en faisant de la piété une faiblesse à laquelle il insulte. Plus puissant par ses paroles que par ses actions, il a trouvé des armes plus sûres de vaincre que le glaive des césars. Quel spectacle pour le monde ! les chrétiens, ces héros magnanimes, qui firent pâlir la pourpre romaine, qui firent trembler sur leur trône les maîtres du monde, il les voit trembler à leur tour, trembler intimidés par un de ses regards. Il les voit, alarmés du péril de lui déplaire, venir par leurs craintes inquiètes se mettre au-dessous de lui, le mettre au-dessus de leur Dieu ; reconnaître en quelque sorte qu'il a des récompenses plus à désirer que le ciel, des vengeances plus à redouter que l'enfer. Ces colonnes qui, sans s'ébranler, avaient porté le poids de la colère et des vengeances du monde, ne sont plus que de fragiles roseaux qui plient sous l'effort d'une frivole menace ; ces murs d'airain où se brisait la puissance des empires, ils sont devenus des vases d'argile que brise et que réduit en poudre le son d'une parole. Est-ce donc là cette religion victorieuse du monde ? ah ! sa gloire ne subsiste plus que dans le souvenir des temps passés, et si elle n'avait à montrer le récit des vertus de nos pères, que serait-elle qu'une religion convaincue de faiblesse et d'impuissance, cette religion qui succombe sous ce qu'il y a de plus faible dans le monde ? le monde vainqueur de la force et de la puissance de la religion par la faiblesse du respect humain ; j'ajoute le monde vainqueur de la sagesse et des plus pures lumières de la religion par la folie du respect humain.

2° Telle a été, dit saint Paul, la profondeur des conseils de notre Dieu, que voulant amener à lui les âmes dociles, il ne leur a donné d'autre guide que la folie de la croix : ***Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes.*** (I *Cor.*, I, 21.) Le monde était rempli de sages superbes et présomptueux qu'il fallait humilier, de sages savants et enflés de leur science qu'il fallait confondre, de sages défiants et attentifs qu'il fallait éclairer et convaincre : Ministre du nouvel Evangile, continue l'Apôtre, nous ne venons point opposer sagesse à sagesse, science à science, lumière à lumière. Dieu n'a point mis sur nos lèvres le charme de la persuasion, et l'attrait vainqueur de l'éloquence humaine : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* (I *Cor.*, II, 4.) Nous savons Jésus crucifié, c'est là toute notre science ; nous annonçons Jésus crucifié, c'est là tout notre ministère. Les maîtres en Israël ont dit anathème au scandale de la croix ; les sages de la Grèce ont insulté à la folie de la croix ; le monde a retenti des plaintes et des murmures de leur orgueil, des cris et des clameurs de leurs contestations ; vagues écumantes d'une mer en courroux, qui se brisent enfin contre le sable, et adorent la trace du doigt puissant qui leur a marqué sur le rivage les bornes qu'elles ne passeront point dans leur plus grande agitation.

Après avoir disputé, contesté, toute hauteur s'est abaissée ; tout esprit a déposé le faste, l'indocilité de la science ; toute sagesse s'est voilée, et dans un humble silence, rendant hommage à la folie de la croix, elle a reconnu qu'en Dieu ce qui semble le moins sage est plus sage que toute la sagesse des hommes : ***Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus.*** (I *Cor.*, I, 25.) Ainsi, concluait l'Apôtre, s'est accompli l'oracle qu'un jour arriverait qui enlèverait aux sages toute leur sagesse : ***Perdam sapientiam sapientum.*** (***Ibid.***, 19.)

Heureuse révolution, qui par une folie apparente substitue la véritable sagesse à une sagesse fausse et fantastique ! révolution bien différente de celle que la faiblesse des chrétiens a commencé d'introduire dans le christianisme, lorsque, par les vues politiques, par les raffinements d'une fausse sagesse, ils se sont laissé conduire à une véritable folie ! car de quel autre nom appeler cette prudence profane et charnelle qu'enfante parmi nous le respect humain ? Epris, entêté du désir de plaire au monde, non-seulement on a perdu de vue ces grands principes, ces maximes sages de religion, que s'il nous importe de plaire à quelqu'un, c'est à Dieu que nous avons surtout intérêt de plaire ; que s'il y a pour nous des jugements à redouter, ce sont principalement les jugements de Dieu ; que les éloges stériles d'un monde, qui en périssant ensevelira avec lui la gloire de ses héros, n'ont pas de quoi piquer l'ambition d'un cœur destiné à survivre au monde : non-seulement le respect humain les fait disparaître, ces principes féconds en vertus, et pleins d'une sagesse si pure, mais il leur substitue des principes entièrement opposés : principes de ne point choquer le monde, quoi qu'il arrive et quoi qu'il en coûte ; de ne point aller contre les idées, contre le goût du monde ; de ne point révolter la délicatesse du monde : pour cela de régler sa religion, de tempérer sa religion, de resserrer sa religion au gré du monde : sagesse criminelle, puisqu'elle consiste à se faire des intérêts opposés aux intérêts de Dieu.

Sagesse réprouvée, puisqu'elle tend à ménager son honneur aux dépens de l'honneur de Dieu.

Sagesse impie, puisqu'elle aboutit à mettre l'idole du monde à la place de Dieu.

Surtout sagesse fausse, sagesse trompeuse, sagesse qui n'est que folie et égarement de la raison : pourquoi ? Parce qu'elle nous fait craindre ce qu'il y a de moins redoutable dans le monde, parce qu'elle nous fait craindre ce que nous n'avons point à redouter du monde, parce que par ses craintes elle nous fait tomber dans le malheur que nous craignons : *Perdam sapientiam sapientum.*

Folie du respect humain, qui nous fait craindre ce qu'il y a de moins redoutable dans le monde : on veut plaire au monde ; à quel monde se propose-t-on de plaire ? à ce qu'il y a de plus corrompu, de plus vicieux dans le monde, de moins estimable, et de moins estimé dans le monde. Qu'à la cour, ou dans une ville, se trouvent cinq ou six prétendus esprits forts, dont toute la science se réduit à insulter par de froides railleries, par de vains sophismes, par des déclamations vagues, à la religion, dont ils n'eurent jamais ni la droiture d'examiner les preuves, ni l'équité de consulter les monuments, ni la capacité de sonder les profondeurs ; qui pour toute étude ne peuvent citer que leur attention à écouter des maîtres d'impiété, et encore plus à écouter leur cœur ; le premier, le grand, et à proprement parler l'unique maître de libertinage.

Qu'à la cour, ou dans une ville, se trouvent cinq ou six femmes mondaines, ennemies de toutes les vertus qu'elles n'ont pas, objet éternel de médisances et éternellement médisantes ; aussi jalouses de la réputation des autres que prodigues de leur propre réputation ; intéressées à couvrir l'irrégularité de leur conduite par la censure de toute conduite plus régulière qui les condamne. Que dans les sociétés les plus saintes il se trouve un petit nombre d'âmes dissipées, qui traitent de scrupule toute délicatesse de conscience qu'elles ne sentent pas : je n'ai pas besoin de le dire, ce sont là les divinités que le respect humain force d'adorer.

Que dira, que pensera ce Dieu qu'on outrage ? que dira, que pensera cette religion sainte qu'on déshonore, cette Eglise de Jésus-Christ qu'on scandalise ? que diront, que penseront ces anges de paix qui pleurent avec des larmes amères les prévarications du peuple chéri ? que dira, que pensera cette multitude de saints qui, avec les prophètes gémissent sur les iniquités de Juda et sur l'opprobre de Sion ? ces prêtres qui, entre le vestibule et l'autel, élèvent vers le ciel la voix de leurs soupirs, afin de l'apaiser sur les scandales de la terre ? que diront, que penseront tant d'hommes sages qui ne voient qu'avec regret s'effacer jusqu'aux derniers vestiges de la probité, de la pudeur ancienne ? que dira-t-on, que pensera-t-on soi-même ? car enfin le respect humain n'étouffe pas toutes les semences de droiture et d'équité. On se connaît, on connaît les autres. Par la bizarrerie la plus étrange, on a assez de raison pour les condamner ; on n'en a pas assez pour consentir à en être condamné : ils déplaisent, et on cherche à leur plaire : on rougit de mériter leurs louanges, on rougirait de s'attirer leur censure ; et telle est la folie de la passion qui transporte, qu'on s'immole au désir d'acquérir une estime dont s'irrite et s'indigne ce qui reste de pudeur et de raison : *Perdam sapientiam sapientum.*

Folie du respect humain, qui nous fait craindre ce que nous n'avons point à redouter du monde. Vous que le respect humain précipite en tant de désordres, souffrez que prenant le parti du monde contre le monde même, je vous demande quels sont donc les vices que le monde consacre par son suffrage ? Sont-ce les débauches de l'intempérance, les excès du jeu, les folles dépenses de la prodigalité, les épargnes sordides de l'avarice, l'animosité des haines, les fureurs de la vengeance, les profusions du luxe, les détours de la mauvaise foi, les impostures de la calomnie, les satires de la médisance, les attentats de l'ambition, les hauteurs de l'orgueil, les bassesses de l'adulation, l'indolence de la mollesse et de l'oisiveté, l'ivresse de la volupté, les scandales de l'impiété ? J'ai nommé tous les vices ; or de ces vices nommez-moi celui qui conduit à l'estime véritable, aux éloges sincères, à la confiance solide du monde ? Nommez-moi celui de ces vices qu'il ne faut pas cacher, qu'il ne faut pas dérober aux regards du monde, quand on veut s'avancer dans le monde ? Sont-ce des hommes chargés du poids de ces vices, que le monde tirera de la foule, que la voix publique appellera à prendre en main les rênes des empires et le maniement des grandes affaires ? Des crimes heureux peuvent approcher du trône un Aman, livrer à Jehu une couronne teinte du sang de ses maîtres, placer à la tête d'Israël des juges corrompus ; alors n'entendra-t-on pas le monde indigné, reprocher à la fortune son injustice ; et la première maxime des politiques, lorsqu'ils aspirent aux honneurs, n'est-ce pas d'ensevelir leurs vices dans les ténèbres d'une profonde dissimulation, et d'attendre du succès de leurs intrigues la liberté de se démasquer ?

Je continue, et je demande dans quel état, dans quelle condition l'estime du monde est attachée au vice ? Est-ce dans le ministère sacré ? Pontifes du Dieu vivant, rendez grâces au monde de l'heureuse nécessité qu'il vous impose de ne prendre aucune part à ses égarements. Il vous interdit jusqu'à ses plaisirs les plus innocents : ce que votre Dieu vous pardonnerait peut-être, le monde ne vous le pardonnera pas. Eussiez-vous tous les talents, pour vous flétrir, il suffit que vous ayez l'ombre d'un défaut. Le ministre peut bien avilir le ministère ; mais la

sainteté du sacerdoce ne sauvera pas le prêtre des mépris, des insultes du monde. Que ma voix, ou plutôt, que la voix de ce monde profane ne peut-elle se faire entendre dans tous les asiles de la piété? Enfants de Lévi, hommes voués à la perfection religieuse, le monde vous dirait : Vous nous ignorez, connaissez-nous. Notre ton, notre air, nos manières, l'étalage de notre luxe dans vos somptueuses demeures; votre table, vos équipages n'attirent de nous que des regards de haine, de jalousie, de cupidité avide de reprendre ce que la ferveur de nos pères vous donna pour d'autres usages. Vous ne vous souvenez point du respect que vous devez à votre caractère; ne vous plaignez point si nous l'oublions; plus vous nous ressemblez, moins nous vous estimons; et malgré la délicatesse', les hauteurs de notre fierté, ennemie de la répréhension, nous vous permettrons plus volontiers de censurer nos mœurs que de les imiter.

Est-ce par rapport aux personnes du sexe? qu'elles ne s'y trompent pas: souvent l'évangile du monde est pour elles plus sévère que l'Evangile de Jésus-Christ. L'œil du monde est souvent plus redoutable et presque aussi perçant que l'œil de Dieu. Il cherche à voir tout, et ses ombrages, ses soupçons s'étendent sur tout ce qu'il ne voit pas. Une faiblesse qu'on lui laisse apercevoir, une intrigue qu'on tâche de lui cacher, il n'en faut pas davantage pour ternir l'éclat de la plus belle réputation.

Est-ce par rapport aux magistrats? Qu'ils ne montent sur les tribunaux que lorsqu'ils y seront invités ou placés par le suffrage des peuples, la vertu y montera avec eux; le monde trop éclairé pour ignorer ses véritables intérêts, ne confiera ses destinées qu'à des mains dont la religion lui répondra. Il sait que le bon droit n'a rien à craindre d'un magistrat qui craint Dieu. Il sait que l'homme qui croit que ses jugements seront un jour pesés dans la balance du sanctuaire, pèse tout dans la balance de l'équité; il sait, il ne sait que trop combien il en coûte peu pour vendre la justice à la faveur, quand on a vendu son âme à l'enfer, et que le droit le plus incontestable a tout à craindre d'un homme qui, n'ayant rien à redouter dans cette vie, a pu se persuader qu'il n'a rien à appréhender dans l'autre.

Est-ce par rapport aux grands? Leur grandeur ne sert qu'à mettre leurs faiblesses dans un plus grand jour. Si quelquefois elle paraît couvrir leurs vices d'un voile qui les dérobe à la censure de leur siècle, la postérité plus sincère, plus hardie, dissipe le nuage de l'adulation et consacre à un affront éternel les Achab, les Sédécias, les Athalie.

Je vais plus avant; je ne crains pas de le demander: à quel âge le vice est-il un titre d'honneur dans le monde? La pudeur de Joseph, la candeur et l'innocence de David, la sagesse de Salomon, la piété de Josias, la modestie d'Esther, prêtent de nouvelles grâces à la fleur de leurs ans et en reçoivent un nouvel éclat. Le monde, il est vrai, semble pardonner à la jeunesse les vives saillies et l'impétuosité de ses désirs. Il ne fait que les pardonner; il les appelle les folies de la jeunesse; il ne lui permet d'être l'âge des passions, que parce qu'il suppose qu'elle n'est pas encore l'âge de la réflexion; et à peine aurez-vous atteint d'autres années, que le monde même se hâtera de vous avertir que la saison des amusements est passée, que les vaines parures ne sont plus un ornement pour Jézabel, qu'il ne sied pas d'être jeune au delà de la jeunesse.

Enfin, je vous le demande, quelles vertus sont un objet de mépris dans le monde? Non, ce que le monde condamne dans les personnes qui font profession de piété, ce n'est point ce qu'elles ont acquis de vertus, c'est ce qui leur reste de défaut. Une fermeté qui ne sera ni dure, ni insensible; une délicatesse de conscience qui ne sera ni scrupuleuse, ni sauvage; une humilité qui ne sera ni basse, ni rampante; une pudeur qui ne sera ni fière ni médisante, voilà des vertus que le monde même canonise. Que la fréquentation des sacrements soit autorisée par les vertus qui y disposent, et justifiée par les vertus qu'elle produit; que la vigilance, attentive à observer les bienséances de la religion, ne mène point à l'oubli des véritables bienséances du monde; que l'économie ne ménage ses richesses que pour les répandre dans le sein des pauvres, et qu'elle ne se refuse beaucoup que pour donner davantage; que le zèle s'occupe des intérêts du ciel et qu'il ne s'occupe point des intérêts de la terre; qu'il venge les injures de la religion et ne s'aperçoive point des injures personnelles; que jusque dans l'impétuosité de ses plus vifs transports, ce zèle n'ignore ni les ménagements de la douceur, ni les empressements et les prévenances de la charité; qu'il n'ignore ni les complaisances raisonnables, ni les lenteurs politiques de la sagesse, ni l'amour de l'union, de la concorde, de la tranquillité publique; que la simplicité, incapable de tromper, ne se laisse point séduire par le langage du mensonge et de l'imposture, et qu'elle ne s'applique pas moins à employer les précautions de la prudence qu'à éviter les ruses, les détours, les duplicités de la politique; en un mot, une dévotion sans orgueil et sans hauteur, sans vanité et sans ostentation, sans mollesse, sans indolence et sans délicatesse d'amour-propre; une dévotion sans humeur et sans caprice, sans dureté et sans méchanceté, sans manéges et sans intrigues, sans prétentions de fortune ou d'ambition, sans esprit de faction et de parti; une dévotion qui édifiera le monde sans le critiquer et sans le troubler; une dévotion qui ne saura ni affaiblir l'Evangile, ni l'outrer; qu'une pareille dévotion se montre au grand jour, je lui réponds du suffrage de la terre, presqu'autant que de l'approbation du ciel; et ils lui en répondront avec moi, ces esprits souples et adroits, ces esprits raffinés et pénétrants, qui connaissent mieux le monde que le monde ne se connaît lui-même; après

avoir étudié, essayé toutes les voies qui conduisent à la faveur, ils n'en trouvèrent point de plus sûre que les apparences de la vertu. Ils lui en répondront avec moi, ces sectaires, de tous temps si habiles à déguiser le poison corrupteur de l'hérétique nouveauté, et à séduire les âmes par les dehors empruntés d'une piété simulée. Vous lui en répondrez avec moi, vous qui affectez d'en douter : car, par la contradiction la plus étonnante, tandis que vous craignez de vous avilir par la piété, on vous entend sans cesse invectiver contre les prestiges et la fourberie de tant d'hommes imposteurs qui se parent des couleurs de la vertu pour gagner la confiance du monde, pour surprendre l'estime et les bienfaits du monde. Hommes de manéges et d'intrigues, dont le monde se plaindra toujours, et dont le monde sera toujours la dupe : tant il est vrai que le respect humain n'est qu'un fantôme que l'enfer nous met devant les yeux pour se jouer de nous et pour nous captiver par la crainte de ce qui n'est point à craindre! *Perdam.....*

Folie du respect humain, qui, par les craintes, nous conduit au malheur que nous craignons, je veux dire aux railleries, aux mépris du monde.

En effet, partagé entre Dieu et le monde, se livrant à l'empire du respect humain, on se détermine ou à suivre toute l'impétuosité de ses passions, ou à garder quelques ménagements, pour ainsi dire avec Dieu. Or, quels seront les égarements de la cupidité, lorsqu'elle ne sera plus retenue par le frein de la religion ? De quels affronts elle marque les plus beaux jours d'une jeunesse inconsidérée! Quels précipices la volupté creuse sous ses pas! Flétris, dégradés, inconnus, ou plutôt trop connus et trop décriés dans le monde par le bruit et l'éclat de leurs débauches; sans crédit, sans considération, sans emplois; par leurs vices ils sont l'opprobre de leur nom, et l'opprobre de leur nom sert d'instruction pour arrêter sur le penchant du vice ceux qui seraient tentés de leur ressembler ; ils craignaient d'être raillés pour leur piété, et ils seront déshonorés pour leurs scandales; et il s'accomplira dans leur personne cet oracle, que le mépris sera le partage de l'insensé qui méprise son Dieu : *Qui autem contemnunt me erunt ignobiles.* (I *Reg.*, II, 30.)

Juste vengeance, dont ne se garantira point, avec ses ruses concertées, la prudence, fière de sa prétendue science dans l'art de concilier Dieu avec le monde. De là qu'arrive-t-il? Par le plan de conduite le plus bizarre, on joint les plus solides pratiques de la piété aux plus frivoles amusements du monde. La prière et le jeu; la fréquentation des sacrements et le luxe des parures; la méditation des choses saintes et l'épanchement des entretiens les plus profanes ; des discours de réforme et une vie de mollesse et de sensualité; la charité qui soulage la misère du prochain, et la médisance qui attaque sa réputation; une délicatesse de conscience que tout intimide, et une délicatesse d'humeur que tout irrite et révolte ; un zèle qui veut changer tout, réformer tout, et un amour-propre qui ne veut point se gêner; une austérité de retraite qui fuit les plaisirs du monde, et un orgueil ambitieux qui court après les éloges, les applaudissements du monde : ainsi, mondain et chrétien tour à tour, de Dieu on revient au monde, du monde on retourne à Dieu; on les quitte successivement l'un pour l'autre, on les reprend l'un après l'autre; on sert deux maîtres, on n'en sert aucun. Objet d'anathème aux yeux du Dieu jaloux, à qui on ne donne rien lorsqu'on lui refuse quelque chose ; objet de mépris aux yeux du monde critique et railleur, qui insulte aux variations honteuses d'un cœur qui ne sait ni éviter le joug, ni le porter, ni choisir, ni se fixer dans son choix, ni se donner, ni se refuser; d'un cœur qui, volage adorateur de Baal et du Dieu d'Israël, porte à tous les autels des hommages partout rebutés. Ainsi on perd l'estime de Dieu sans gagner l'estime du monde. Ainsi le système de piété politique qui devait réunir Dieu et le monde, ne les réunit que dans le mépris qu'ils font également d'une conduite qui n'est pas assez chrétienne pour plaire à Dieu, qui, dans un sens, l'est trop pour ne pas déplaire au monde : *Perdam....*

Ah! mes chers auditeurs, craignons Dieu, ne craignons que Dieu, c'est le commencement et la perfection de la sagesse! Le monde n'est à redouter que pour ceux qui le redoutent, et il ne méprise que ceux qui n'ont pas le courage de le mépriser; il n'estime rien tant qu'une âme assez ferme pour lui refuser ce qu'il n'a pas droit de demander. Plier sous ses caprices, c'est nous avilir, j'ajoute que c'est nous rendre malheureux, puisque les voies du respect humain ne sont que des voies de trouble et d'alarmes. Le monde vainqueur des grâces et des invitations les plus touchantes de la religion par le chagrin et les peines du respect humain. Troisième réflexion.

3° Il ne suffisait pas au monde de nous séduire par le charme de ses plaisirs, par l'éclat de ses honneurs. Son orgueil jaloux dédaignait une victoire que lui rendaient trop facile nos sens corrompus par le vice de notre origine. Audacieux et sacrilége imitateur du Dieu des vertus, il ose dire après lui : Que celui qui veut être à moi se renonce lui-même. Il a dit : à sa voix sont accourus autour de lui des hommes qui prennent le parti du monde contre eux-mêmes; des hommes qui, pour ne pas déplaire au monde, se déplaisent à eux-mêmes; qui, pour n'être pas renoncés du monde, renoncent à eux-mêmes; qui, pour obéir à la tyrannie du monde, se font les tyrans d'eux-mêmes et de leur propre cœur. Je dis les tyrans de leur propre cœur; que ne coûtent pas les péchés de respect humain? Et que les pécheurs peuvent dire avec plus de vérité qu'ils ont marché dans des routes difficiles? *Ambulavimus vias difficiles.* (*Sap.*, V,

7.) On pèche par respect humain : comment pèche-t-on ? on pèche sans attrait qui engage au péché, qui invite au péché, on n'a pour tout attrait du péché que l'attrait du respect humain ; ce n'est point cette séduction flatteuse des autres passions, si habiles à couvrir de fleurs les bords du précipice, à déguiser le poison, à faire entendre au cœur le langage de la persuasion, à l'amollir, à l'attendrir, à le gagner, à ne le vaincre qu'en lui faisant souhaiter d'être vaincu ; il n'a point ce caractere, ce pouvoir du prestige et de l'illusion, qui remplit l'imagination de l'imposture de mille songes enchanteurs, et qui, à l'aide du sommeil et des nuages qu'il répand dans l'esprit, cache le péché et ne montre que le plaisir. Loin d'être un attrait de douceur et de sentiment, l'attrait du respect humain n'est qu'un attrait de terreur et de contrainte ; la séduction fière, impérieuse, hautaine, menaçante, domine, elle ne gagne pas; elle intimide, elle ne persuade pas; elle arrache, elle n'obtient pas ; elle fait une nécessité du crime sans le rendre agréable, et elle le fait commettre sans le faire aimer : *Ambulavimus vias difficiles.*

On pèche contre tous ses attraits, contre tous ses penchants ; on pèche contre les lois qu'on voudrait le moins violer; contre les vertus que le naturel, que l'éducation, que la religion rendent les plus respectables: on dirait que le monde lit au fond de ces cœurs lâches et pusillanimes ; qu'il s'étudie à démêler le secret de leurs inclinations, afin de leur faire jouer le personnage le plus odieux et le plus détesté. On aura les principes de la foi profondément gravés dans l'âme, et tout pécheur que l'on est, on sera encore chrétien ; mais pour ne pas s'attirer le mépris insultant des libertins, il faudra applaudir à leurs railleries sacriléges, il faudra entrer dans l'impiété de leurs systèmes, blasphémer avec eux, non pas ce qu'on ignore, mais ce qu'on sait et qu'on adore..... Le guerrier le plus sage, le plus modéré, descendra dans l'arène ; et vil gladiateur, il viendra démentir la réputation de son intrépidité en avouant qu'il n'a que la fermeté de s'élever au-dessus des discours d'un vain peuple : il abandonne à l'heureuse impétuosité d'une fougueuse jeunesse, et au sort des duels, une vie échappée à tant de hasards ; il expose à la flétrissure des lois, sa gloire achetée par des flots de sang : sage, éclairé, il s'irrite contre la tyrannie des maximes extravagantes et barbares qui ont confondu la valeur héroïque avec une bravoure féroce et sauvage, inconnue aux temps des Alexandre, des César, ces maîtres, j'ai presque osé le dire, ces dieux de la guerre, si vantés, si célèbres encore après tant de siècles. Chrétien, il voit l'enfer s'ouvrir sous ses pas, il pâlit, il gémit de l'affreux sacrifice qu'on lui demande ; mais le monde y attache un honneur insensé : confus, désespéré, il apporte au fer ennemi un cœur déjà percé de mille coups ; couvrant d'une intrépidité affectée le trouble et l'agitation de sa conscience, il court périr, se damner malgré lui, et acheter par un désespoir éternel l'estime meurtrière d'un monde qui ne sera plus rien pour lui : *Ambulavimus.....*

On pèche contre les plus vifs remords de la conscience, contre les plus pures lumières de la foi et de la raison. Le respect humain n'est point une de ces passions bouillantes qui transportent par leur ardeur, qui étourdissent par leur tumulte, qui endorment par leur ivresse ; les pécheurs de respect humain pèchent de sang froid : ils voient dans un jour qu'aucune ombre n'obscurcit, et tout ce qu'ils ont à se reprocher, et tout ce qu'ils ont à craindre. De là ces cruelles perplexités, lorsque le respect humain et la grâce se disputent une âme qui a la crainte de Dieu, qui a encore plus la crainte du monde. On veut et on ne veut pas ; on s'engage et on se dégage ; on se donne et on se prend. C'est là ce cœur dont parle le prophète, semblable à une mer irritée dont les flots poussés par des vents contraires se heurtent, se choquent, se brisent en écumant les uns contre les autres : *Quasi mare fervens.* (*Isa.*, LVII, 20.) De là ces retours tristes et pénibles qui font payer bien cher la courte, la superficielle satisfaction que donnent les applaudissements du monde, quand on vient à penser qu'après tout on sacrifie son salut à une criminelle complaisance, qu'on s'attire la haine immortelle d'un Dieu vengeur, pour se conserver l'inutile, la frivole amitié d'un monde qu'on déteste d'autant plus qu'on se croit plus forcé de le respecter et de le ménager.

De là cette pénitence que l'on fait de son péché, même en péchant ; pénitence douloureuse et amère ! le plus vif repentir n'a rien qui approche des cris d'une conscience plaintive et effrayée. Pénitence sans consolation ; les pleurs des véritables pénitents ont leur douceur; il y a du plaisir à verser des larmes lorsqu'elles effacent le péché : mais pleurer son péché, et le commettre en le pleurant, pénitence affreuse, pénitence des réprouvés dans l'enfer ! le péché plaît et il déplaît, esclave et ennemi du vice, on s'y livre et on le déteste, on a de la religion et on ne peut se tranquilliser dans son péché, on a du faible pour le monde, on ne peut quitter son péché.

Plein de dépit et de fureur contre le monde dont on est tyrannisé ; contre Dieu, qui par ses grâces nous rappelle et nous inquiète ; contre soi-même, qu'on est indigné de trouver si faible ; on ne porte du péché, on ne rapporte du péché qu'un esprit plongé dans les réflexions les plus sombres, les plus désolantes, qu'un cœur flétri, desséché par l'ennui, miné, consumé par le chagrin. Victime sanglante qui palpite au pied de l'autel, percée de blessures profondes, et pour comble de disgrâces, obligée de baiser la main qui lui porte des coups si rudes. Désespéré à la vue d'une santé ruinée par l'insomnie des veilles, par les fatigues du jeu, par les excès de la débauche ; déchiré du souvenir d'une fortune renversée par de folles dépen-

ses, dont on gémit en secret, tandis qu'on s'en fait honneur dans le public; accablé sous le poids d'une conscience chargée d'iniquités, triste et unique fruit de ses complaisances pour le monde, on boit jusqu'à la lie le calice d'amertume, funeste avant-coureur de ce calice de la colère de Dieu, qu'il faudra épuiser dans les siècles des siècles. *Ambulavimus....*

Heureux donc et mille fois heureux qui sait mépriser le monde et les jugements du monde; il s'épargne bien des chagrins, il s'épargne bien des crimes : crimes de scandale, crime d'impiété: de scandale, qui déshonore la religion; d'impiété, qui détruit la religion. La religion déshonorée, avilie par le respect humain, ça été le sujet de la première partie : la religion affaiblie et anéantie par le respect humain, c'est le sujet de la seconde.

SECONDE PARTIE.

Le respect humain avilit et dégrade la religion; il lui fait des plaies encore plus funestes; il l'affaiblit, il l'anéantit peu à peu : car cette religion soumise au monde, asservie au monde, qu'est-elle, que peut-elle être, qu'une ombre vaine, qu'un fantôme de religion? c'est-à-dire, qu'elle est une religion qui n'a plus assez de grandeur et de noblesse dans son culte pour honorer Dieu; une religion qui semble n'avoir plus assez de force et d'efficace dans ses préceptes et ses grâces pour sanctifier l'homme; une religion qui n'a plus assez de puissance et d'autorité pour se maintenir dans l'esprit des peuples; une religion qui n'honore pas Dieu; une religion qui ne sanctifie pas l'homme; une religion qui ne se soutient pas elle-même, qui tombe et qui périt; suivez-moi, vous acheverez de connaître le respect humain.

D'abord, prenez garde, mes chers auditeurs, lorsque j'avance que le respect humain détruit la religion considérée par rapport à Dieu, je ne prétends pas que le crime du respect humain s'étende jusqu'à nous ôter par rapport à Dieu toute vue, toute idée, tout sentiment de religion. Qu'est-ce donc que le respect humain? voici comme je le conçois: c'est une crainte du monde, c'est une complaisance, c'est un ménagement pour le monde, qui renferme dans l'intérieur de l'âme les vues, les idées, les sentiments de la religion, sans leur permettre de se produire au dehors; le respect humain n'empêche pas d'être chrétien, il empêche de le paraître. Je reviens, et malgré tout ce qu'il laisse dans l'âme de vues, d'idées, de sentiments, de germes de foi et de piété, dès là qu'il borne la religion à l'hommage de l'homme intérieur, je soutiens que le respect humain détruit la religion, qu'il anéantit la religion considérée par rapport à Dieu.

En effet, telle est, dit saint Augustin, la nature, l'essence la plus intime de toute religion, qu'elle n'est religion qu'autant qu'elle honore Dieu, qu'autant qu'elle glorifie Dieu; or la religion, continue ce Père, n'honore Dieu, elle ne glorifie Dieu, qu'autant qu'elle fait servir Dieu par des hommes qui mettent leur gloire à le servir; par des hommes qui sont à Dieu, et qui se font honneur d'être à Dieu. Ainsi, reprend saint Thomas, lorsque Dieu a institué notre religion, il n'a point prétendu, il n'a pu prétendre qu'elle demeurât obscure et inconnue dans les ténèbres : elle ne devait, elle ne pouvait être établie que pour la gloire de Dieu; il faut donc qu'elle paraisse au jour, au plus grand jour, afin que par son éclat elle annonce la majesté et la sainteté du Dieu dont elle est l'ouvrage, et qui en est l'objet. De là encore, à bien approfondir le plan et l'économie de notre religion, vous trouverez qu'elle n'est point une religion timide et craintive; que le désir et l'intérêt de se soustraire à l'examen, à la critique, aux contradictions du monde, engagent à se cacher, à s'envelopper des ombres de la nuit : ce n'est pas une religion purement intérieure, destinée à se répandre dans les âmes par voie de simple inspiration et à verser la grâce dans les cœurs par la seule opération de l'esprit sanctificateur : c'est une religion qui, sûre de sa sainteté et de sa vérité, n'appréhende rien tant que de demeurer inconnue, parce que, selon la réflexion de Tertullien, elle ne peut être combattue que par ceux qui ne la connaissent pas. Religion visible, elle doit éclairer l'univers, et appeler tous les peuples à Jésus-Christ par l'abondance de ses lumières et par le spectacle de ses vertus. Religion sensible, par la magnificence de ses cérémonies, par la pompe de son culte, par la solennité de ses fêtes, elle parle d'abord aux yeux et à l'imagination, afin de se faire entendre plus aisément à l'esprit et au cœur. Religion vigilante et attentive, elle veut connaître ceux qui lui appartiennent, et ceux qu'elle ne connaît point ne lui appartiennent pas; et cet extérieur, selon la décision du Docteur angélique, cet extérieur de culte et d'hommage, cette publicité, cette authenticité d'adoration et d'obéissance, constituent si essentiellement le fond, la substance de la religion, qu'une religion qui ne paraîtrait point, n'aurait pas une existence plus réelle qu'une religion qui ne serait pas. Pourquoi? parce qu'une religion qui ne paraît pas, n'est plus une religion de gloire et d'honneur pour Dieu; par conséquent elle n'est plus une religion.

De là encore le premier enseignement que nous donne la foi chrétienne, c'est que nous devons tellement être à Dieu, que nous soyons connus pour être à Dieu; que manquer à se déclarer pour lui, c'est se déclarer contre lui; qu'il rougira devant les anges de ceux qui rougissent de lui devant les hommes. De là ces anathèmes de l'Apôtre contre les philosophes politiques qui avaient connu Dieu sans le faire connaître; de là cette décision si nette, que la foi qui habite au dedans ne justifie pas sans la foi qui se produit au dehors; de là ce qu'avance saint Cyprien, que ne pas parler le langage de la vérité, c'est quelquefois parler le langage du mensonge, et désavouer sa religion, que de ne

pas l'avouer dans l'occasion. De là ce précepte si formel et si précis dans l'Evangile, ce précepte fondamental et primitif de l'Evangile, de faire une profession publique de sa foi, dût-il en coûter la vie, précepte dont les martyrs avaient compris toute la force et toute l'autorité : il ne s'agissait que de dissimuler leur religion, mais ils savaient, ainsi que le remarque Tertullien, que l'homme qui n'est pas chrétien aux yeux du monde, ne l'est point aux yeux de Dieu : ils le savaient, ils ne balançaient pas; la victime montait à l'autel, plus empressée de répandre son sang, qu'on était avide de le verser; et s'ils avaient balancé, si une molle complaisance, si une lâche politique les avait engagés à couvrir leur religion sous le voile de la dissimulation, ils auraient été mis au rang des déserteurs de l'Evangile. Car quel fut le crime de ces apostasies anciennes qui firent la honte et la douleur des premiers temps? Ce ne fut pas toujours de cesser d'être chrétien, souvent ce ne fut que de cesser de le paraître, ou plutôt, l'Eglise jugeait qu'on avait cessé de l'être, quand on avait consenti à ne le paraître pas, puisque dès là on avait cessé d'appartenir à cette religion sainte, qui n'avoue pour ses enfants que ceux dont elle est avouée, et qui méconnaît ceux qui la méconnaissent.

Or, ces scandales de désertion et d'infidélité que la crainte des tyrans enfanta dans les siècles de persécution, vous le savez, la tyrannie du respect humain les renouvelle chaque jour parmi nous. En mille rencontres, pour fermer une bouche téméraire qui blasphème, pour réprimer la licence d'un libertin qui se joue de la foi ; pour inspirer de la retenue, de la modestie à un esprit débauché, qui répand la contagion de ses vices par les maximes de séduction qu'il débite sans pudeur; pour faire rougir l'impie de son impiété, il ne faudrait que ne pas rougir de Dieu et de son Evangile.

On craint de partager avec Dieu les mépris superbes d'un monde profane; on dit donc ce que disait le disciple timide : *Non novi* (*Matth.*, XXVI, 72); on dit qu'on ne fait point sa cause de la cause de Dieu; qu'on peut voir attaquer, offenser son Dieu, sans se croire attaqué, offensé; que les intérêts de Dieu ne sont pas les nôtres : *Non novi*. On le dit par son silence; on le dit par la froideur et l'indifférence, par l'indolence et l'insensibilité qu'on affecte lorsqu'il s'agit de la religion.

Combien de fois même, par une prévarication qui n'en est pas moins criante pour être si commune, combien de fois on approuve l'impiété par son attention, on lui applaudit par son air et ses manières, on l'encourage par ses complaisances, on l'excite, on l'enhardit par ses louanges? Combien de fois, pour lui plaire, on va jusqu'à l'imiter? Ce Dieu que l'on connaît, on affecte de ne le pas connaître; ce Dieu que l'on craint, on se pique de ne le craindre pas; sans être impie, on parle le langage de l'impiété; afin de s'assurer le titre d'esprit fort, on se hâte de quitter le titre de chrétien; et pour se faire une réputation dans le monde, on fait à Dieu les plus mortels outrages. Combien de fois, ce qu'on ne fait pas par ses discours, on le fait par ses mœurs? Combien de fois, par une criminelle complaisance pour le monde, on désavoue Dieu, on le méconnaît, on le renonce dans la pratique et dans la conduite ! J'appelle désavouer, méconnaître Dieu dans la pratique, lorsque, dans la concurrence et l'opposition des lois de Dieu et des lois du monde, des volontés de Dieu et des volontés du monde, des préceptes et des grâces de Dieu, des coutumes et des bienséances du monde, les lois du monde sont observées par préférence aux lois de Dieu; les volontés du monde sont suivies au préjudice des volontés de Dieu; les coutumes, les bienséances du monde sont respectées au mépris des préceptes et des grâces de Dieu. J'appelle désavouer, méconnaître Dieu dans la pratique, lorsque la crainte que l'on a du monde l'emporte sur la crainte que l'on doit avoir de Dieu : on voit la nécessité de mettre fin aux égarements de sa vie; on n'ignore pas les mesures qu'il faudrait prendre pour guérir les plaies de son cœur; on le voudrait, on s'y sent porté par les attraits de la grâce, par les remords de la conscience, par les terreurs de l'avenir ; mais l'œil du monde, ouvert sur nos démarches, observe la trace de nos pas : Dieu parle, mais le monde parlerait; Dieu menace, mais le monde intimide; Dieu nous attire, mais le monde nous retient; Dieu nous recevrait, mais le monde nous rebuterait; si l'on était à soi, l'on serait à Dieu; on est au monde, le monde ne veut pas que l'on soit à Dieu ; le monde est compté pour tout, Dieu pour rien. J'appelle désavouer, méconnaître Dieu dans la pratique, lorsqu'une pénitence timide règle la piété nouvelle sur la crainte de déplaire au monde plus que sur le désir de plaire à Dieu. On veut revenir à Dieu; en revenant à Dieu, on ne veut ni quitter le monde, ni être quitté du monde : de là, dans le plan de réforme que l'on se trace, on ne fera entrer que les vertus que le monde approuve, tout au plus, que les vertus que le monde pardonne; on respectera davantage les lois de la pudeur et de la modestie; on sera plus assidu à la prière; on aura tous les dehors de la piété; mais sans rien perdre des avantages de sa beauté, de l'agrément de ses manières, de l'enjouement de son esprit, des complaisances outrées de sa politesse; on ne perdra rien, on ne voudra rien perdre des saillies de son imagination, de son attention à savoir tout ce qui se passe, de sa liberté à dire tout ce que l'on sait; on ne voudra rien sacrifier de son talent d'embellir et d'orner tout ce qu'on dit, de l'amusement de ses liaisons, du brillant de son luxe, de la délicatesse de sa table, de tout ce qui plaît, de tout ce qui fait qu'on plaît au monde. On se proposera donc de se réformer dans son intérieur; on ne changera rien, ou presque rien dans sa conduite : c'est-à-dire que, dans

ce système de réforme politique et de cette vaine piété, on prétend que Jésus-Christ régnera sur le cœur, on laissera le monde régner sur Jésus-Christ; c'est-à-dire que, divinité subalterne, Jésus-Christ n'aura que les hommages, que les sacrifices qui lui sont cédés, qui lui sont renvoyés par le monde.

Or, reprend Tertullien, qu'est-ce qu'une pareille conduite, si ce n'est une lâche désertion de l'Evangile? *In his omnibus quædam est apostasia fidei.* Apostasie à certains égards aussi criminelle que celle des premiers temps: quand on quitte Dieu, qu'importe pour quelle divinité on le quitte? que ce soit pour l'idole des temples ou pour l'idole du monde; pour l'idole de la superstition païenne, ou pour l'idole du respect humain? qu'importe que ce soit pour échapper aux vengeances du monde, ou pour se conserver l'estime du monde? et s'ils méritèrent le nom infâme d'apostats, ces hommes faibles et timides, lorsqu'ils refusèrent de sacrifier leur vie pour Dieu, quel nom convient à ces hommes bassement et servilement politiques, qui sacrifient leur Dieu à un vain honneur, à un fantôme de réputation mondaine? Qu'importe à ce Dieu jaloux d'être encore dans le cœur, s'il n'est dans le cœur que pour être immolé, que pour être sacrifié au monde; s'il n'est dans le cœur que pour être quitté, trahi, que pour être méconnu et renoncé pour le monde? Qu'importe à cette religion sainte que le respect humain ne la détruise pas sur la terre, s'il ne lui laisse des sanctuaires que pour être profanés, des sacrements que pour être négligés, des lois que pour être violées, un Evangile que pour être contredit, des grâces que pour être méprisées? s'il ne lui laisse qu'un christianisme sans chrétiens, un Dieu sans véritables adorateurs? *In his omnibus quædam est apostasia fidei.*

Je ne pousserai pas plus loin ce parallèle; je me contenterai, mes chers auditeurs, de vous faire observer que la faiblesse inspirée par la crainte des supplices fut moins funeste à la religion que ne l'est parmi nous la lâcheté commandée et arrachée par le respect humain. En effet, rappelez-vous ce que les monuments du premier âge du peuple évangélique nous apprennent de la consternation que la chute d'un chrétien, qui se séparait de Jésus-Christ, répandait dans la multitude des fidèles. On se racontait ce triste événement, plus par ses sanglots et par ses pleurs que par ses paroles. Le nom de parjure, voué à l'apostasie, ne se prononçait qu'avec horreur; le sanctuaire ne retentissait que de soupirs et de gémissements. Or, je vous le demande, le sublime de l'éloquence la plus pathétique, la plus énergique, aurait-il eu autant de pouvoir que le spectacle de la douleur commune, du deuil universel de l'Eglise, pour animer, pour encourager ses enfants, pour les enhardir au dédain du péril? Chacun transporté, élevé au-dessus de lui-même, n'aspirait qu'à effacer l'outrage que la religion venait de recevoir. Les tyrans n'avaient plus assez de glaives, assez de bûchers. La chute d'un seul était pour tous une leçon de force et d'intrépidité. Alors le sang d'un martyr enfantait un peuple de chrétiens, et la prévarication d'un chrétien enfantait une foule de martyrs. Au lieu que telle est la contagion du respect humain, que chaque désertion prépare une nouvelle apostasie; en pliant sous le respect humain, vous augmentez sa force et son empire; plus le monde aura d'adorateurs, plus on redoutera de lui déplaire; point d'homme qui ne serve de règle et de maître à quelque autre homme: vous craignez, vous multipliez le nombre de ceux que l'on croit devoir craindre: votre facilité trouvera des imitateurs qui, à leur tour, seront des modèles et auront des disciples.

Et c'est ici que se dévoile pleinement l'abomination du respect humain. Rien, vous le savez, ne porte dans l'opinion publique un caractère plus odieux, plus méprisable, que la scélératesse de l'hypocrisie à contrefaire la religion et la probité: cependant, je ne crains point de l'avancer, elle n'a rien d'aussi contagieux, d'aussi flétrissant que la lâcheté basse et rampante qui se prête à contrefaire le libertinage et l'incrédulité. L'hypocrite, façonné par l'ambition et l'intérêt, étale les apparences d'une foi, d'une piété qui lui sont étrangères; il jette un voile épais sur les égarements de son esprit, sur les dérèglements de son cœur; il cache donc ses vices, parce qu'il en rougit: il se pare des dehors de la vertu, parce qu'il en connaît le prix et les avantages: son hypocrisie même est donc un hommage qu'il rend à la vertu; hommage qui ne l'absout pas, parce qu'il n'est que mensonge et que perfidie; mais hommage qui peut tourner à l'utilité publique, parce que l'imposture n'en est point connue. Donc, tandis que la Providence permet que la lumière ne perce point les ténèbres, son crime ne perd que lui; son exemple peut édifier et gagner à la vertu ceux qui voient les mœurs et ne voient point son âme. Pour l'hypocrite formé par le respect humain, également fourbe et dissimulé, il évite de se montrer tel qu'il est; il affecte de paraître tel qu'il n'est pas. Mais plus bas et plus rampant, plus nuisible et plus scandaleux, il ne cache que la foi et la piété qu'il révère; il n'étale que le vice et l'impiété dont il rougit et qu'il se reproche. Donc l'hommage intérieur qu'il rend à la vertu ne l'honore et ne l'appuie pas; l'hommage qu'il rend à la licence et à l'incrédulité les enseigne et les accrédite. Ainsi il périt, et, en périssant, il entraîne dans sa ruine ceux qui ne voient que ses mœurs et ne voient pas ses sentiments; ainsi, son crime ne se borne pas à refuser à Dieu le tribut de gloire et d'obéissance que la religion commande, il enhardit les autres à le lui refuser. Le respect humain détruit donc la religion dans sa nature, dans son essence la plus intime; il fait de la religion une religion qui n'honore pas Dieu; il en fait une religion qui ne sanctifie pas l'homme.

2° A ne juger des choses que par le pre-

mier coup d'œil, on aurait de la peine à croire ce que saint Bernard avance, que le respect humain est un obstacle presque insurmontable à la justice chrétienne. Mais pour peu que l'on approfondisse les mystères, que l'on étudie les voies, qu'on sonde l'abîme du cœur humain; pour peu que l'on consulte l'expérience, il sera facile de reconnaître que, de tous les artifices de perdition que l'enfer emploie pour nous égarer, il n'en est point qui nous jette dans des sentiers plus détournés de Dieu, et qui laisse moins de chemins ouverts pour le retour. Je soutiens donc, avec le saint docteur, que de toutes les passions, il n'en est point de plus funeste à l'homme que la passion du respect humain : je dis plus, et je prétends que le respect humain est une passion d'autant plus funeste, qu'elle semble moins vive et plus modérée, en sorte que ce qui rassure le pécheur de respect humain est ce qui doit l'alarmer et l'inquiéter davantage. J'en conviens donc, le respect humain n'a point la violence, l'impétuosité de ces passions fougueuses qui se précipitent tout à coup comme un torrent, et entraînent loin d'elle-même une âme surprise et subjuguée. Il n'est pas même, si vous le voulez, une passion, ce n'est qu'un penchant, qu'une inclination; ce n'est qu'un fond de mollesse, de souplesse, de complaisance; ce n'est qu'une facilité de caractère peu capable de résistance et d'opposition. Mais sans être une passion, le respect humain tient lieu de toutes les passions. Sans rien chercher, il se prête, il se porte à tout. En effet, raisonnons : qu'est-ce qu'un homme dominé par le respect humain, si ce n'est un homme qui n'a à lui ni sentiments, ni désirs, ni idées, ni principes, ni vices, ni vertus? C'est un roseau, dit saint Eucher, qui plie au moindre souffle; c'est une nuée, dit saint Ambroise, qui, emportée çà et là, erre au gré des vents dont elle est le jouet : par conséquent, qu'est-ce qu'un homme de respect humain? c'est un homme qui, avec de la foi et de la religion, est cependant un homme sans foi et sans religion; parce que, quoiqu'il ait de la foi et de la religion, il n'attend que les ordres du monde pour n'en avoir plus : c'est un homme qui, sans aimer le vice, se trouve préparé à tous les vices; voluptueux et débauché, railleur et médisant, fier et hautain, dur et vindicatif, fourbe et perfide, avide et prodigue, quand le monde le voudra, et autant que le monde le voudra. Adam ne fut point séduit par le serpent : s'il avait été seul il aurait été fidèle observateur du précepte; la crainte de déplaire à une épouse trompée lui donna la hardiesse de déplaire à Dieu : *Ne contristaret delicias suas.* Aaron n'adorait que le Dieu d'Abraham; par complaisance pour les caprices du peuple, il lui donne un autre Dieu à adorer. Hérode n'était pas barbare, impie, jusqu'à vouloir tremper ses mains dans le sang de Jean-Baptiste; pour ne pas manquer à un serment imprudemment prononcé, il le garde sacrilégement : *Contristatus propter jusjurandum.* (*Marc.*, VI, 26.) Pilate avait une âme droite et ennemie de l'injustice : il entend retentir autour de son tribunal ces paroles si terribles pour un courtisan politique : *Non es amicus Cæsaris.* (*Joan.*, XIX, 12.) A cette voix, combien auraient plié comme lui et auraient acheté la faveur de César par l'oppression du juste? Sans passion, sans intérêts; contre tous ses penchants, contre tous ses intérêts, on sera tout ce qu'il plaira au monde que l'on soit; et Dieu, si j'ose me servir de cette expression, Dieu aura obligation au monde de tous les outrages qu'on ne lui fera pas. De lui-même et par lui-même l'homme de respect humain est l'homme de tous les vices, parce qu'il n'a de vertus qu'autant que le monde daigne lui en laisser; et pour comble de malheur, ce respect humain qui le remplit d'une si déplorable facilité pour le mal, le rend presque incapable de tout bien.

Bien différent de ces passions de licence et d'excès, hardies à franchir toutes les bornes de la bienséance, à ne se resserrer dans aucunes limites, le respect humain, toujours craintif et timide, s'étudie, il s'observe, il garde des mesures, il n'est que trop instruit à en garder; loin d'endurcir le cœur, il l'amollit, il l'affaiblit, il le jette dans la langueur et l'inaction. Or, pour se donner, encore plus pour se conserver à Dieu, il faut un fond de courage et de fermeté, un fond de vigueur et d'intrépidité, que les plus grands sacrifices n'épouvantent point, ne rebutent point, ne fatiguent et ne dégoûtent point dans leur durée. Or, voilà ce que n'auront presque jamais les âmes asservies au respect humain. Ames chancelantes et incertaines, âmes flottantes et irrésolues, que tout attire, que rien ne fixe; elles veulent, elles ne veulent qu'à demi; capables de souhaiter et de délibérer, incapables de se déterminer et d'agir, elles ne savent que craindre et trembler, elles ne savent point aimer et se décider. L'homme d'ambition, de richesses, de volupté, sera peut-être plus pécheur; l'homme de respect humain est moins propre à devenir saint, d'autant moins propre à devenir saint et à cesser d'être pécheur, que les grâces les plus puissantes contre les autres passions, semblent n'être que faiblesse contre le respect humain.

Sera-ce par ses lumières que la grâce agira? Les autres passions ne règnent qu'à la faveur de la nuit et des ténèbres : aussi dès que la grâce déchire le bandeau, l'âme s'inquiète, s'agite; souvent elle revient sur ses pas et se retire de l'abîme. Secours de lumières, secours bien faible par rapport à l'homme de respect humain, accoutumé à agir contre la lumière, à se reprocher ses coupables complaisances et à les multiplier. Sera-ce par les dégoûts, par les amertumes que la grâce répand sur les objets les plus chers à la cupidité? Je l'ai dit, vous le savez, les pécheurs de respect humain pèchent sans attrait; souvent ils pèchent contre tous leurs attraits, contre tous leurs penchants : par conséquent pour les amener à la vertu,

ce n'est rien que de leur faire haïr le vice.

Sera-ce par des terreurs plus fortes, par des invitations plus touchantes? Non : il n'est point de cœur que la grâce ne puisse rendre à Dieu; mais, il faut l'avouer, la conversion d'un pécheur de respect humain est le chef-d'œuvre de la grâce. L'âme la plus dissipée se déterminerait à fuir le monde pour se retrouver elle-même dans la solitude; l'âme la plus fière, la plus hautaine, donnerait au bien de la paix de plier, de pardonner en certains moments; l'âme la plus voluptueuse prendrait le parti d'éteindre dans les larmes de la pénitence le feu qui la consume: le luxe avec son faste, le jeu avec ses amusements, les attachements de cœur avec leurs délices, n'arrêteraient pas. On sent qu'on ne tient plus à tout cela; on n'y tient plus par le penchant, on y tient par le respect humain, par la terreur des jugements et des discours du monde, on y tiendra toujours: vainqueur de ses désirs, on sera vaincu par ses craintes; maître des autres passions, on se laissera maîtriser par la passion du respect humain. Passion de tous les jours, de tous les moments; on n'est jamais à soi, on est éternellement au monde : passion qu'aucuns succès ne peuvent rassasier, qu'aucunes révolutions ne peuvent rebuter : plus on plaît au monde, plus on craint de lui déplaire; moins il montre d'amour, plus on redoute sa censure : passion de tous les âges; elle ne vieillit point par le déclin des années, elle survit à toutes les autres passions. Combien a-t-on vu de novateurs, de libertins, dans es derniers moments, détrompés sur tout le reste, détachés de tout le reste, prendre en soupirant l'affreux parti de s'ensevelir dans l'enfer plutôt que d'imprimer à leur mémoire la tache prétendue d'un changement, d'une inconstance salutaire; montrer par leur exemple que la passion qui meurt la dernière dans l'homme, qui trop souvent ne meurt qu'avec l'homme, est cette fatale passion du respect humain, qui fait de la religion une religion qui n'honore pas Dieu, une religion qui ne sanctifie pas l'homme; enfin, une religion qui ne se soutient pas elle-même, qui tombe, qui périt : je n'en dis qu'un mot.

3° Et pourquoi m'arrêterais-je à prouver ce que vous ne pouvez ignorer? Qui ne sait que le respect humain est la source empoisonnée, la source malheureusement trop féconde, d'où coulent à grands flots les scandales qui corrompent les mœurs et détruisent la foi ?

Qui ne sait que c'est le respect humain qui forme les premiers égarements de la jeunesse, et qui prépare ainsi les voies à la dépravation de tous les âges? Nous entrons dans le monde sans expérience pour le connaître, sans réflexion pour l'étudier, sans lumières, sans sagesse pour nous précautionner; sans force, sans courage pour résister. Sur quels objets tombent nos regards? De quelles leçons de cupidité retentit cette région nouvelle et inconnue? Une jeune personne à qui on ne cesse de vanter la beauté comme l'unique ornement, le talent de plaire comme l'unique mérite de son âge et de son sexe; un jeune homme à qui on loue éternellement les richesses plus que l'équité, les honneurs plus que la probité, les plaisirs plus que les vertus : qui voit que toutes les adorations sont pour la fortune, tous les éloges, tous les applaudissements, pour les délires du bel esprit, pour ceux qui ne croient que ce qu'ils veulent, pour ceux qui se conduisent au gré de leurs désirs; pour l'audacieuse impiété érigée en liberté de penser, en vigueur et supériorité de génie, en noble dédain des préjugés et des petitesses vulgaires; tous les mépris, tous les ridicules pour la soumission respectueuse aux oracles de la religion; pour les bienséances de la pudeur timide et modeste; pour la délicatesse et la fermeté des vertus évangéliques. Hélas! on épargne à l'enfer la peine de les séduire; le démon peut se reposer sur le monde du soin de les égarer. Leurs idées se changent, leur raison s'obscurcit, tout semble être du même côté; l'intérêt du plaisir, l'intérêt de la gloire : ils se font une prudence de penser comme on pense, un devoir de prendre la loi à un âge où il semble qu'il ne convient point de la donner; ils s'accoutument à estimer ce qu'on estime, à aimer ce qu'on aime; avant que d'être vicieux par penchant, ils le deviennent par complaisance. Ainsi le respect humain perd les hommes par les hommes; et en corrompant la jeunesse, il infecte dans sa source l'honnêteté, la probité publique.

Qui ne sait que c'est par les insinuations puissantes du respect humain qu'il trouve tant d'observateurs, cet évangile de passions et de mondanités, destructif de l'Evangile de Jésus-Christ? qui ne sait que c'est à la faveur du respect humain que se soutiennent ces maximes de sagesse profane, si opposées aux maximes de la sagesse chrétienne, que s'accréditent et règnent les bienséances prétendues de l'état et de la condition; ces priviléges insensés de la grandeur et de l'opulence; ces lois chimériques de l'honneur et de la gloire, si contraires à l'esprit du christianisme? qui ne sait, surtout, que c'est par les complaisances, par la mollesse et l'indolence, par les souplesses et les timidités du respect humain que tombe et s'éteint le zèle qui opposerait des barrières invincibles à l'erreur et à l'impiété? L'irréligion fait chaque jour de rapides progrès et se prépare à envahir, à engloutir l'héritage de Jésus-Christ. Nos yeux épouvantés voient la simplicité, la docilité, la soumission, la probité, la foi et les vertus fugitives se retirer et nous abandonner. Où sont-ils les Mathathias, qui crient aux portes de Juda, que ceux qui sont au Seigneur se joignent à moi? où sont-ils les Isaïe, les Jérémie, qui feront taire les prophètes de mensonge? La religion, chancelante et attaquée de toutes parts, implorera en vain le secours de ses enfants; personne

n'entendra la voix de ses soupirs. Une molle, une indigne politique glacera tous les cœurs. Un sommeil volontaire fermera les yeux les plus intéressés à veiller sur les destinées de la religion, la base, l'appui le plus certain du trône, de l'Etat, des lois et des mœurs. On se fera, jusque dans le sanctuaire peut-être, un principe de ménager tout le monde, de garder des mesures avec tout le monde; et tournant en maximes de sagesse mondaine le précepte de l'Apôtre, de n'être ni à Apollo, ni à Céphas, on se jouera de l'anathème que prononce le même Apôtre contre ceux qui ne sont pas à Jésus-Christ. Et, quoiqu'on dise pour se justifier, pour colorer sa faiblesse, moins ennemi de l'impiété, que de ceux qui la combattent, on ne pardonnera pas au zèle le plus pacifique et le plus modéré de laisser couler ses larmes, d'épancher sa douleur et d'avertir par ses gémissements la patrie et l'Eglise des périls qui les menacent et du sort qui les attend. Ainsi a péri la foi parmi tant de peuples. L'impiété trouve toujours dans elle-même assez de feu, d'activité, d'audace; elle n'a besoin que de notre silence, et l'on fait tout pour elle, dès qu'on se détermine à ne faire rien contre elle. La voix des Elie, des Elisée, ne conserva dans Israël que sept mille adorateurs au Dieu de Jacob. S'ils avaient gardé un timide silence, Dieu n'aurait plus été connu que de ses prophètes.

Si donc vous êtes touchés (et qui ne le serait pas?) à la vue de cette religion sainte qui, après avoir pris naissance dans le sang de son Dieu, portée sur le sang dont ses martyrs ont inondé la terre, semble n'être venue jusqu'à nous à travers tant d'orages et de tempêtes que pour faire un plus triste naufrage dans les jours de paix et de calme, souvenez-vous que c'est le respect humain qui a fait les brèches du sanctuaire; par conséquent, souvenez-vous qu'afin de rallumer ce flambeau sacré de la foi qui ne jette plus que des lueurs si faibles et presque expirantes, il faut commencer par faire briller aux yeux des hommes votre religion et votre piété.

Et quelle honte pour nous qu'on soit obligé de nous précautionner, de nous enhardir contre le monde. Qui êtes-vous donc, puis-je vous dire avec le prophète, pour redouter ce monde périssable? *Quis tu, ut timeres ab homine mortali?* (*Isa.*, LI, 12.) Quoi! un chrétien, cet homme qui, élevé par la foi au-dessus des choses mortelles, doit regarder les fortunes et les prospérités, les revers et les révolutions du monde comme l'amusement ou l'ennui passager d'une scène frivole; comme une représentation aussitôt finie que commencée; comme un songe, comme une vapeur que va dissiper l'aurore de l'éternité! Un chrétien dont l'engagement au christianisme n'est qu'un engagement de séparation et de fuite du monde, de haine pour le monde, de divorce avec le monde! un chrétien que sa vocation appelle à combattre le monde et à en être combattu; à mépriser le monde, et à se faire honneur d'en être méprisé! Nous, dont le mérite consiste à ne pas obtenir l'approbation du monde, puisque Jésus-Christ serait contre nous si le monde était pour nous; nous, destinés à juger le monde, nous redouterions les jugements du monde? Ce monde, que nous devons confondre, il nous confondrait? Ce monde que nous devons faire rougir de ses désordres, il nous ferait rougir de nos vertus? *Quis tu, ut timeres ab homine mortali?* Un chrétien adorerait le monde; un chrétien tremblerait et se prosternerait devant le monde? un chrétien se sacrifierait au monde? Ah! un chrétien est une trop grande victime pour une pareille divinité! Nous avons un Dieu digne de nous: ne pensons qu'à nous rendre dignes de lui par notre zèle à maintenir son empire et les intérêts de sa gloire. Mais comment y réussir?

Ce que nous venons de connaître de la cause qui a produit la décadence de la foi et l'oubli de la vertu, enseigne et trace à notre zèle la route certaine du succès. Tournons contre l'enfer ses ruses et ses artifices, opposons respect humain à respect humain. Je parle surtout à vous, que la grandeur de naissance, d'emploi, d'autorité, de fortune, ou la grandeur aussi imposante d'esprit, de talents, de célébrité rend, en quelque sorte, les arbitres de l'opinion et des mœurs publiques. Nés pour donner l'exemple, quel opprobre suivrait la bassesse qui vous dégraderait jusqu'à consentir à le recevoir et à acheter par des ménagements sacriléges le suffrage de ces prétendus sages, fiers et forts contre vous d'une réputation qu'ils ne doivent qu'à vos éloges et à vos applaudissements. Lorsqu'ils vous voient, vous, les dieux de la terre, ramper à leurs pieds, mendier leurs adulations promptes à dégénérer en satires, les révérer comme des oracles de la vérité, les restaurateurs de la félicité et de la liberté, les vengeurs de l'humanité, les bienfaiteurs de l'univers, vos protecteurs plus que vos protégés, comment se refuseront-ils les titres que vous leur donnez? ne prendront-ils pas la place d'empire et de supériorité que vous leur cédez? alors leur audace ne voit plus de barrières à respecter, plus d'obstacles à redouter; les grands, subjugués, leur soumettent le peuple imitateur. Osez enfin être ce que vous êtes, ce que vous devez être; ils se souviendront de ce qu'ils sont! encouragez par vos exemples la piété faible et craintive; affermissez par votre dévouement à la croyance évangélique la foi timide et flottante entre les mouvements de la persuasion intérieure et l'attrait des complaisances mondaines. Que vos maisons ne s'ouvrent point à des noms que la religion accuse de ses malheurs; que votre faveur ne soit jamais le partage de l'impie; que ses ouvrages ne trouvent auprès de vous que le dédain, que le mépris, que les anathèmes qu'ils méritent; qu'obligé de se soustraire à vos regards, il retombe dans l'obscurité qui lui convient: son orgueil humilié le condamnera au silence; sa voix, du moins, dénuée de votre appui et peu

écoutée, n'aura plus un pouvoir de séduction; que le juste et le fidèle, rassemblés autour de vous, tranquilles à l'ombre de votre estime et de votre confiance, servent en paix le Dieu de leur cœur. La religion essuiera ses larmes, l'Église rassemblera ses enfants dispersés; les solennités de Sion reprendront leur ancien éclat et leur première splendeur. Coopérateurs sous la direction de la grâce de cette sainte et heureuse révolution, attendez d'un Dieu que vous aurez contribué à faire régner sur la terre une couronne, un règne éternels dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON X.

SUR LE MALHEUR DE LA PAIX DANS LE PÉCHÉ.

Pour le vendredi de la deuxième semaine du carême.

Assumpsit eum diabolus in montem excelsum valde et ostendit ei omnia regna mundi et gloriam eorum et dixit ei : hæc omnia tibi dabo si, cadens, adoraveris me. (Matth. IV, 8, 9.)

Le démon porta Jésus sur une montagne fort élevée, et lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire, et il lui dit : Je vous donnerai tout cela si, vous prosternant devant moi, vous m'adorez.

Tel est, mes chers auditeurs, le langage que le démon nous tient au fond du cœur lorsqu'après nous être éloignés de notre devoir, il veut nous entraîner dans les voies de l'iniquité : il irrite nos désirs, tantôt par l'appas des richesses fragiles, tantôt par l'éclat d'une grandeur passagère, tantôt par l'attrait d'une volupté fugitive : *Hæc omnia tibi dabo si cadens adoraveris me.* Il étale à nos yeux les charmes d'une vie coulée dans la paix, dans le repos et dans le sein des doux plaisirs; il nous peint cette félicité trompeuse avec des couleurs si vives, il lui prête des traits si touchants, que l'imagination s'allume, que la cupidité s'enflamme, que l'esprit se perd et s'égare; que l'âme tout entière, séduite et enivrée d'un vain espoir, vole où l'appelle l'image du bonheur promis : *Hæc omnia tibi dabo si cadens adoraveris me.* Ainsi l'enfer se joue de notre faible raison; car ce bonheur, ces plaisirs tant vantés, que sont-ils autre chose qu'une vapeur légère qui se dissipe rapidement, qu'un fantôme imposteur qui échappe à la main qui veut le saisir, qu'un songe qui, après nous avoir amusés quelque temps, disparaît tout à coup, s'évanouit, et nous laisse plongés dans la douleur, déchirés par des remords cruels, agités par des inquiétudes sans cesse renaissantes! Malheureux de ne recueillir qu'épouvante et qu'alarmes où nous espérions trouver le repos de notre âme! encore plus malheureux si nos espérances n'étaient point trompées! Vous ne le concevez pas, homme infidèle et prévaricateur. Hélas! au lieu de pleurer votre péché, vous ne pleurez que le trouble qui l'accompagne, vous ne pensez point à purifier votre conscience, vous tâchez de l'enhardir au crime; vous cherchez, non à vous réconcilier avec Dieu, mais à vous réconcilier avec vous-mêmes; non à apaiser sa colère irritée, mais à éviter l'agitation importune que vous donne la grâce; non à fuir le péché, mais à rappeler auprès de vous la paix qui vous fuit.

Ah! que vous seriez à plaindre si le succès répondait à vos désirs : craignez que Dieu dans sa colère ne vienne à les exaucer! paix dans le péché, tranquillité dans le péché; silence de la conscience dans l'homme pécheur, mal le plus funeste entre ceux dont le courroux du ciel peut accabler l'homme coupable! Je veux tâcher de vous en donner une juste idée, et de vous faire concevoir qu'il n'y a rien de plus à craindre pour un pécheur que de vivre sans crainte et sans alarmes dans l'état du péché.

Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Qu'est-ce que la paix dans le péché? Saint Bernard nous l'apprend au livre II de la *Considération*. Un cœur tranquille dans le péché, un cœur endurci dans le péché est un cœur qui goûte dans la paix la plus profonde les douceurs empoisonnées du crime, toujours ouvert aux voluptés profanes, toujours inaccessible aux regrets de la pénitence : *Cor durum est quod non compunctione scinditur.* Un cœur qui cède à la première impression de la cupidité, et qui résiste aux plus vifs mouvements de la grâce : *Nec pietate mollitur;* qui n'entend plus la voix de Dieu qui le rappelle, ou qui l'entend sans en être touché : *Nec movetur precibus.* Un cœur pour qui le crime a perdu sa honte et son opprobre, pour qui le plus affreux péril n'a rien qui l'étonne et qui l'épouvante : *Inverecundum ad turpia, impavidum ad pericula.* Un cœur qui, endormi dans un sommeil léthargique, perdu dans le tumulte des passions, noyé dans l'ivresse des plaisirs, oubliant, et s'oubliant lui-même, ne pense ni aux abominations du passé, ni aux hasards du présent, ni aux horreurs de l'avenir : *Præterita obliviscens, præsentia negligens, futura non providens.*

Mais comment, et par quel degré arrive-t-on à cet état d'insensibilité? Je sais que les docteurs et les théologiens sont partagés sur cet article : les uns le regardent comme l'ouvrage de l'homme qui résiste à la grâce, les autres comme un châtiment de Dieu qui refuse la grâce. En effet, il me paraît certain que la paix dans le péché est en même temps et l'ouvrage de l'homme et un châtiment de Dieu : ouvrage de l'homme qui s'éloigne de Dieu, châtiment de Dieu qui s'éloigne de l'homme; ouvrage de l'homme qui outrage, qui méconnaît Dieu : châtiment de Dieu qui, à son tour, abandonne et méconnaît l'homme; l'homme s'endurcit contre Dieu, et Dieu s'endurcit contre l'homme; l'homme se rend insensible à la voix de Dieu, et Dieu se rend insensible à la misère de l'homme; enfin, l'homme se donne la paix dans le péché, et Dieu ne daigne plus troubler cette paix malheureuse.

En sorte que la paix dans le péché est tout à la fois un crime et un châtiment : un crime de la part de l'homme qui se la pro-

cure, un châtiment de la part de Dieu qui ne la trouble point.

Or je soutiens, et voici le partage de ce discours, je soutiens que la paix dans le péché est, de la part de l'homme, le plus grand de tous les crimes; qu'elle est de la part de Dieu le plus terrible de tous les maux. En un mot, le crime et le malheur de la paix dans le péché c'est tout le sujet de cette instruction.

PREMIÈRE PARTIE.

Pécheur qui vous applaudissez d'avoir enfin réussi à introduire le calme et le repos dans un cœur corrompu, ah! que vous auriez horreur de vous-même si vous saviez à quel prix vous avez acheté la paix funeste qui vous enchante; levez, si vous le pouvez, levez vos yeux appesantis sous les ombres de la mort; reconnaissez la trace de vos pas, considérez la route que vous avez parcourue : quels affreux sacrifices l'enfer a exigés de vous! la foi, la raison, la conscience, la grâce : vous avez tout immolé. C'était trop peu pour lui : il a demandé une victime plus noble, il a fallu vous armer contre Dieu, le détruire, l'anéantir autant que vous le pouviez, consentir à vous en séparer par un divorce éternel; le renoncer, le désavouer par une sorte d'apostasie plus honteuse en un sens que ces apostasies qui, au temps des persécutions, scandalisèrent le peuple fidèle, déshonorèrent le nom chrétien, et mirent toute l'Eglise en pleurs! votre apostasie est secrète, Dieu seul en est le témoin; mais n'est-elle pas en un sens plus coupable, plus injurieuse à Dieu que ces apostasies publiques tant détestées dans les premiers siècles! n'est-elle pas plus coupable, dis-je, plus injurieuse à Dieu dans son principe, dans sa durée, dans ses effets : trois réflexions qui demandent toute votre attention.

1° Votre apostasie est plus coupable et plus injurieuse à Dieu dans son principe. Voudrais-je donc diminuer ou refroidir dans vos esprits la juste horreur que vous avez conçue de ces indignes chrétiens qui violèrent la foi jurée à Jésus-Christ dans le baptême! lâches et perfides, ils eurent la faiblesse de désavouer leur Sauveur, d'offrir un encens sacrilége aux vaines divinités du paganisme, de blasphémer le saint nom qu'ils avaient invoqué. La flamme était allumée, le bûcher était préparé, le glaive était déjà levé sur leurs têtes! et ne devaient-ils pas chérir l'heureuse occasion de signaler leur foi? Lavés, baignés du sang de Jésus-Christ, ont-ils pu lui refuser le leur? qu'ils sont à plaindre, qu'ils sont coupables!

Mais il est des apostasies cachées dans l'ombre et le silence, qui sont peut-être un outrage plus mortel à votre Dieu! *Fode parietem....... et vides abominationes majores.* (*Ezech.*, VIII, 8, 9.) Levez le voile qui couvre le cœur de tant de perfides humains, et vous verrez des abominations mille fois plus criantes : car quel était le crime de ceux qui, intimidés à la vue des supplices, abjurèrent la religion? ils n'osèrent honorer par un hommage public le Dieu qu'ils adoraient dans le secret de leur âme : *Fode parietem... et vides abominationes majores.* Percez les ténèbres qui enveloppent les crimes de notre siècle, et vous verrez non plus un Dieu que la bouche renonce et que le cœur ne renonce pas, mais un Dieu désavoué, abandonné, renoncé dans la plénitude du cœur; mais une apostasie totale, consommée, avouée par le cœur : *Et vide abominationes majores.* Vous verrez des hommes livrés et vendus au péché, qui non-seulement ne sont point à Dieu, mais qui craignent d'y être; qui non-seulement l'abandonnent, mais qui craignent de revenir à lui, qui prennent des mesures, qui se font un art et une étude d'élever entre eux et Dieu un mur de séparation qui les divise éternellement : *vide abominationes majores.* En effet, pour avoir la paix dans le péché, que fait-on? écoutez ceci, mes chers auditeurs, et puissiez-vous ne pas vous reconnaître à ce portrait.

Parce que la conscience rendue attentive par la grâce, veille sur nos démarches, parce que l'homme infidèle n'est pas plutôt sorti des voies du salut, qu'elle le rappelle par ses frayeurs et par ses craintes, parce que chargée, pour ainsi dire, de nous attacher à l'observation de la loi, elle en punit l'infraction par des reproches et des menaces terribles, parce qu'on ne peut violer des commandements connus, sans être troublé, déchiré par des remords cruels; on cherche à ignorer la loi, à l'oublier, à l'obscurcir, à en perdre le souvenir; on s'ensevelit dans les ténèbres d'une ignorance affectée, on évite la lumière, on craint de s'instruire, on dit comme les impies dans le livre de Job : *Recede a nobis et scientiam viarum tuarum nolumus.* (*Job*, XXI, 14.) Retirez, Seigneur, retirez une connaissance triste et affligeante. Je ne suis pas assez instruit de mes devoirs, et je ne veux pas l'être davantage : j'ignore mes obligations, et je veux les ignorer; mon ignorance me plaît : à cette ignorance est attaché tout le repos de mes jours, retirez vos grâces, il en coûte trop pour les suivre, et il en coûterait même quelquefois trop pour ne les suivre pas : *Recede a nobis, et scientiam viarum tuarum nolumus.* Je veux m'enrichir, et pour cela je veux prendre à toutes mains, je veux entrer dans toutes les affaires, dans tous les partis, dans toutes les diverses sortes de négoce, et pour cela je veux donner dans toutes les manières de prêter et d'emprunter, et pour cela je veux ne me refuser à aucun des moyens de faire valoir mon argent, de le rendre fertile, de m'en dessaisir pour le faire circuler avec profit, et le ramener à sa source grossi et multiplié. Et pour cela, entre tous les moyens de m'enrichir, je veux m'attacher aux moyens les plus sûrs, les plus prompts, à ceux qui conduisent le plus rapidement à une grande fortune; mais on dit que ces moyens si prompts, sont souvent illicites et criminels : on dit qu'il est rare qu'un édifice qui s'élève en si peu de jours ait d'au-

tres fondemens que la fraude, que l'usure, que la concussion et la rapine. On le dit, mais c'est ce que je ne veux point entendre, c'est ce que je ne veux point étudier, examiner, approfondir, si je trouvais que la loi réprouve ce que la passion exige, à quelles inquiétudes ne serais-je point livré? la conscience gênerait la cupidité, la cupidité gênerait, alarmerait la conscience : je n'oserais ni sacrifier mon salut à ma fortune, ni renoncer à ma fortune pour assurer mon salut : *Recede a nobis, et scientiam viarum tuarum nolumus.* Il ne faut pas savoir ce qu'on ne veut pas faire. Je trouverais des confesseurs éclairés, des directeurs habiles, des docteurs instruits, qui me diraient nettement ce que la loi permet et ce que la loi défend; mais comme ce que la loi permet ne suffit point à ma cupidité, et que ma cupidité irait toujours au delà des bornes prescrites par la loi, je ne chercherai point une décision embarrassante qui me révolterait contre moi-même : *Recede a nobis.* En un mot, je veux m'enrichir, m'élever, m'agrandir, me pousser dans le monde, me tirer de la poussière et de l'obscurité, venger un affront qui me déshonore, vivre dans le luxe et dans la mollesse; je le veux, et puisque je le veux, évitons une plus grande connaissance de ce que Dieu veut : *Recede a nobis.*

Et parce qu'il est des devoirs naturellement connus, des lois que l'auteur de notre être a gravées au-dedans de nous avec des caractères si lumineux que nul soin ne peut en dérober la connaissance, si l'on ne peut obscurcir la loi, il faut s'en déguiser l'infraction, se cacher sa perfidie, répandre l'ombre et la nuit la plus ténébreuse sur ses propres actions : celui-ci entretient des liaisons tendres qui, quoiqu'il en dise, occupent plus le cœur qu'elles n'amusent l'esprit. Plein d'un feu secret qu'il ignore, ou qu'il cherche à ignorer, il languit, il brûle, il périt d'un mal qu'il se dissimule à lui-même, percé jusqu'au fond de l'âme, il ne s'occupe que de sa passion; son esprit se perd dans des rêveries séduisantes, se nourrit et se repaît de pensées coupables, s'égare en mille complaisances criminelles; mais il se persuade que ces désirs, ces inquiétudes d'un cœur passionné, ne sont qu'une inclination pure et honnête; que du moins ces désirs, libres et avoués par le cœur, n'ont point passé au delà de l'imagination.

Celui-là respire la haine et la vengeance, il poursuit avec fureur un homme odieux; il médite sa perte, il creuse sous ses pas l'abîme où il veut l'ensevelir, il l'enfonce dans un labyrinthe de procès qui le ruineront, mais il pare sa haine et sa vengeance du spécieux titre de zèle pour le bien public, de justice et d'amour du bon ordre.

Cette jeune personne, dominée par une fausse pudeur, craint d'avouer aux prêtres de Jésus-Christ sa honte et sa faiblesse : hardie contre Dieu seul, elle n'a point redouté les yeux du Seigneur, et elle redoute l'oreille du ministre obligé au silence le plus rigoureux; cependant cet aveu funeste et difficile, la religion le commande. Profaner le sacrement de la pénitence, fouler aux pieds le sang de Jésus-Christ! elle n'oserait s'avouer à elle-même qu'elle est résolue d'en venir à cet excès d'abomination. Elle approche du tribunal sacré, sa bouche timide ne s'ouvre qu'avec peine; elle adoucit, elle excuse, elle diminue, elle ne parle qu'à demi; elle en dit assez pour rougir de ce qu'elle dit, elle ne peut se commander de dire tout; elle se montre, elle se cache, elle surprend une absolution plutôt qu'elle ne l'obtient, elle sort encore plus agitée; elle raisonne, elle délibère, elle flotte incertaine du parti qu'elle doit prendre. Enfin, à force de plier et de replier son esprit, d'interroger son cœur, au lieu de consulter sa foi, elle se calme, elle se rassure, parce qu'elle ne se sent pas le courage d'en faire davantage, elle se dit qu'elle en a fait assez.

Et parce qu'il y a des violations, des infractions de la loi, des péchés qu'on ne peut se dissimuler et sur lesquels on ne peut tromper sa conscience, il faut la pervertir, la séduire et la corrompre; il faut à la place de cette conscience droite et saine que Dieu nous a donnée pour nous retirer de nos égarements, se faire une conscience fausse et perverse qui favorise nos égarements; il faut, sur les débris de cette raison solide et immuable qui, appuyée sur la foi et éclairée par la grâce, nous montre le crime de notre conduite; il faut élever l'empire de la passion, les maximes du monde, cette morale du monde qui justifie notre conduite; il faut s'accoutumer à regarder ces sociétés frauduleuses, ces monopoles infâmes, ces prêts illicites, ces usures palliées, ces détours de la chicane, comme une industrie louable : ce n'est que de la souplesse dans l'esprit, de l'adresse dans le maniement des affaires, c'est entendre ses intérêts, savoir ménager la fortune et saisir l'occasion. Ces vengeances méditées à loisir, ces ressentiments d'abord colorés par une feinte modération, et qui dans la suite éclatent par des coups violents; ces haines impétueuses et diaboliques qui s'arment du fer et du feu, qui ne s'éteignent que dans des flots de sang; cette ambition démesurée qui marche aux honneurs par la voie de la faction, de l'intrigue, de la calomnie et de la trahison; tout cela sera traité de grandeur d'âme, de noble fierté, d'amour de la réputation et de la gloire. Cette vie sensuelle, cette vie de jeu et de plaisirs, ces conversations libres et licencieuses, ces parures indécentes, cette molle oisiveté, cette intempérance dans les repas, n'est plus à des yeux séduits que bienséances d'état, lois de la coutume, train du monde, obligation d'imiter la multitude, de prendre les mœurs de son siècle, de suivre le torrent, de marcher sur les pas de ceux qui nous environnent.

Et parce qu'il y a des crimes que le libertinage du siècle n'a point encore eu l'audace d'ériger en vertus, des crimes sur lesquels le monde prononce comme la conscience,

des crimes que le monde abandonne, que le monde, tout corrompu qu'il est, offre, si j'ose me servir de cette expression, offre et présente à la vengeance de Dieu; certaines injustices criantes, certains excès d'impureté et de débauche, certains emportements de fureur et de vengeance; parce qu'il y a des crimes qu'on ne peut ni cacher à la conscience, ni faire approuver par la conscience, parce que, fût-elle séduite et gâtée sur tout le reste, elle aperçoit encore la turpitude et l'horreur de ces monstres de péchés, qu'elle en trace sans cesse l'image à l'esprit confus, qu'elle lui étale la durée immense de l'éternité, destinée à punir le péché honteux qui a passé comme un songe; l'homme fuit hors de lui, il se craint, il s'évite, il n'ose se trouver seul avec sa raison et avec sa foi. Lieux déserts et solitaires, ombres de la nuit, retraites tranquilles, si chères à l'âme pure et chrétienne, qui vient loin du bruit et du tumulte vous confier ses chastes soupirs, ses tendres ardeurs, ses regrets, ses larmes, les transports de son amour, les douleurs de sa pénitence; doux moments de paix et de silence dont elle souhaiterait arrêter la course rapide, que vous êtes importuns à l'homme pécheur! Sans cesse errant et fugitif, hors de lui-même, il s'abîme dans les affaires, il s'enfonce dans les plaisirs, dans le jeu, dans les cercles, dans les compagnies, dans les spectacles, dans le tumulte et dans l'embarras du monde: il court, il se précipite, il se perd dans les objets extérieurs, saisissant avec avidité tout ce qui peut l'emporter loin de lui, afin que la voix de la conscience, voix plaintive, voix terrible, voix d'épouvante et d'alarmes, ne puisse pénétrer jusqu'à lui, à travers le bruit confus des passions.

Et parce que malgré tous ces soins, la solitude naît quelquefois autour de lui, parce qu'en certains moments la passion lasse et fatiguée, semble s'endormir, et qu'alors la foi ranime la conscience, la détrompe, l'éclaire, prête à sa voix une force, une activité, un feu qui brûle, qui consume les voiles épais qui couvraient l'énormité du crime; il faut, pour éteindre ce feu vengeur, éteindre le flambeau de la foi qui l'a allumé; pour captiver la conscience, il faut détruire la religion; pour calmer son cœur, il faut changer et bouleverser toutes les idées de son esprit. De là on prête une oreille attentive à ces maîtres de l'impiété et de l'irréligion, à ces apôtres de l'enfer, à ces évangélistes de l'athéisme, qu'il était réservé à cet âge de voir marcher la tête levée, et dogmatiser à la face du soleil. De là cette fureur de lire tant de livres impies qui courent de contrées en contrées, portés par le souffle de l'esprit impur, pour infecter l'Europe de ce chaos monstrueux de sentiments inconnus à nos pères sur la divinité et sur le culte qui lui est dû. On se nourrit de ces lectures fatales, on y passe les jours et les nuits, on en fait ses plus chères délices; la corruption des mœurs, l'intérêt de l'amour-propre, le désir de rencontrer enfin une paix cherchée si longtemps et toujours si vainement, donne de la force aux raisonnements, prête des charmes et des grâces nouvelles au langage. On avale le poison à longs traits, on ouvre son âme à l'erreur, on vole au-devant de la séduction, on s'arrête, on s'anime, on se passionne, on se repose à loisir sur les endroits qui sont maniés avec le plus d'art; on les imprime profondément dans sa mémoire, afin d'avoir toujours en main de quoi arrêter les retours de la foi renaissante. La raison affaiblie, corrompue, jetant à peine quelques sombres lueurs, s'embarrasse, s'enveloppe et se perd dans les doutes, dans l'examen, dans les détours incertains d'un sophisme captieux; elle hésite, elle chancelle, elle avance, elle revient, elle se dégage, elle se rengage: enfin épuisée, consumée, accoutumée à suivre les lois de la passion, elle tombe du côté où l'entraîne le poids dominant de la cupidité. L'impie s'applaudit de sa chute, il ne craignait que de ne pas devenir infidèle, et d'avoir toujours à redouter un Dieu qu'il est résolu de toujours outrager.

Et parce que ce Dieu, que l'impie abandonne, aura, si je puis m'exprimer ainsi, de la peine à l'abandonner; parce que la grâce pourrait détruire l'ouvrage du péché; pour tarir autant qu'on le peut la source de la grâce, il faut, par des crimes redoublés, forcer Dieu à la colère et au silence. On court, on se précipite d'égarements en égarements. Que d'excès d'impiété! C'est un torrent qui a rompu ses digues; un crime attire un autre crime comme des flots qui poussent d'autres flots, et qui suivent rapidement leur cours. Le pécheur se fait une étude funeste de ranimer sa passion mourante, de l'irriter par des objets auxquels elle n'est point accoutumée, de chercher un aliment au feu qui le dévore, dans des spectacles, dans des lectures, dans des discours ennemis de la pudeur, dans des raffinements de sensualité et d'intempérance, qui rendent les agréments de la nouveauté à des plaisirs trop souvent goûtés. Il se jette sur la coupe fatale, il se hâte d'y noyer sa raison et d'y ensevelir sa foi: *Inebriati sunt.... de vino prostitutionis ejus.* (*Apoc.*, XVII, 2.) Et s'il était permis de sonder toute la malignité du cœur de l'homme, n'en trouverions-nous pas qui cherchent jusque dans le sacrilége un asile contre leurs remords?

Eh quoi donc! me direz-vous, dans le christianisme se rencontre-t-il de pareils monstres? Fasse le ciel, mes chers auditeurs, que ce que je viens de vous en dire ne subsiste que dans notre imagination, et que le soleil n'éclaire jamais de pareilles abominations! Mais est-il donc si rare de trouver des hommes qui cherchent à ignorer leur devoir, qui cherchent à se déguiser leurs péchés; des hommes qui séduisent et qui corrompent leur conscience, en substituant la fausse morale du monde à la morale de l'Évangile; des hommes qui évitent la solitude, la retraite, la réflexion

pour éviter les reproches de leur conscience, des hommes qui, pour se justifier la dépravation de leur cœur, travaillent à infecter leur esprit du poison de l'impiété et de l'irréligion; des hommes qui se plongent dans le crime et dans la licence pour effacer, par les abominations présentes, le souvenir des abominations passées? Mais est-il rare de trouver des hommes pécheurs qui vivent tranquilles et sans alarmes dans le péché?

Or, l'Esprit-Saint m'apprend que le pécheur ne cesse de craindre et de trembler que lorsqu'il est descendu dans l'abîme, et jusqu'au plus profond de l'abîme: *Impius cum in profundum venerit.... contemnit.* (*Prov.* XVIII, 3.) Tandis qu'il conserve quelques restes de religion, de foi, de probité et de conscience; tandis que la grâce agit sur son cœur; tandis que le Dieu des miséricordes jette sur lui un regard propice; tandis que la foi survit à son innocence, tandis qu'il adore, dans la sincérité de son cœur, un Dieu infiniment juste et infiniment puissant, il ne jettera jamais sur son péché un regard ferme et assuré. L'enfer et une éternité dans l'enfer sont des objets si terribles, qu'à leur aspect s'évanouit l'audace la plus intrépide. Et par conséquent un homme tranquille dans le péché est un homme qui n'a plus de conscience, ou qui n'a plus qu'une conscience séduite et trompée; un homme qui n'a plus de religion, ou qui n'a plus que le dehors ou l'apparence de la religion, un homme dominé par les objets charnels et terrestres, et sur qui la passion règne seule, sans combats, sans résistance et sans attrait opposé: *Impius cum in profundum venerit... contemnit.*

Or, je vous le demande, chrétiens; haïr la lumière qui montre le devoir, se cacher la loi et les prévarications contraires à loi, endormir sa conscience et la corrompre, affecter d'ignorer ses obligations, afin de ne les point remplir, affecter d'ignorer ses égarements, afin de ne les point pleurer, s'efforcer de méconnaître et d'oublier Dieu, afin de l'offenser plus tranquillement, introduire dans son cœur toutes les passions et toute leur fureur, et tous leurs transports, et tous leurs excès, afin d'en éloigner Dieu et sa grâce et ses inspirations, et ses menaces, renoncer à toutes les autres grâces pour obtenir un seul avantage, et quel avantage, grand Dieu! puis-je y penser, puis-je le dire sans frémir? Quel avantage! celui de vous oublier et d'être oublié de vous. Je vous le demande, chrétiens, qu'est-ce que tout cela, si ce n'est dire, mais du fond du cœur, avec les Juifs perfides? *Nolumus hunc regnare super nos.* (*Luc.*, XIX, 14.) Je ne connais plus le Dieu de mes pères, et je ne veux plus le connaître. Je suis à moi, à mes passions, à mon péché, je veux y être et j'y serai toujours. Le Dieu de la sainteté, des vertus, de la justice, de la pudeur n'est plus mon Dieu. Mon Dieu est le Dieu des richesses et de l'opulence, le Dieu de la vengeance et de la haine, de la fourbe et de l'injustice, le Dieu de la gloire et des grandeurs, du plaisir et de la volupté; voilà le Dieu que je veux servir, voilà le Dieu que j'aime et que je redoute, voilà le Dieu que je veux conserver et que je crains de perdre, je n'adore que les divinités de la terre, le Dieu du ciel est devenu pour moi un Dieu étranger: *Nolumus hunc regnare super nos.* Non-seulement je le quitte, mais je le fuis; non-seulement je le fuis, mais je ne veux pas qu'il puisse me rappeler; non-seulement je ne me repens pas de l'avoir abandonné, mais je ne crains que de revenir à lui, que d'en être recherché, que d'être exposé à me rapprocher de lui. Je redoute sa grâce plus que ses vengeances, sa miséricorde plus que sa colère, son amour plus que son indifférence: *Nolumus hunc regnare super nos.* Et comme je connais les charmes puissants de sa voix, j'empêcherai qu'elle ne parvienne jusqu'à moi; et comme je n'ignore point l'instabilité de mon cœur, qui se dégoûte du vice presque aussi aisément que de la vertu, comme je connais la timidité de ma conscience, qui s'épouvante facilement, je travaillerai à endurcir mon cœur, à fixer ma volonté, à captiver à séduire, à corrompre ma conscience, afin que rien dans moi ne tienne le parti de Dieu, que rien ne me parle de Dieu, que rien n'entreprenne de me ramener à Dieu; content, heureux, satisfait si, à force de crimes et d'attentats, je viens à bout de perdre mes remords et d'effacer la mémoire importune du Dieu que j'ai quitté: *Nolumus hunc regnare super nos.*

Tel est le langage de l'homme qui travaille à se donner la paix dans le péché. Peut-être sa bouche timide refuse-t-elle de prononcer ces blasphèmes; mais ses actions parlent, et du fond de son cœur perverti s'élève une voix secrète qui crie: *nolumus hunc regnare super nos.*

Chercher à se procurer la paix dans le péché, c'est prendre des mesures pour ne jamais revenir à Dieu. Apostasie qui n'est point seulement extérieure, comme celle de la plupart des chrétiens qui désavouèrent Jésus-Christ dans les supplices; mais apostasie intérieure, apostasie de cœur, apostasie libre et volontaire, concertée, méditée, sincère, effective, et par là, dans un sens, apostasie plus criminelle dans son principe, j'ajoute plus coupable dans sa durée.

2° En effet, quelles furent ces apostasies pleurées par tant de larmes, expiées par des pénitences si rigides, accablées de tant d'anathèmes? Dieu me préserve de rien dire qui affaiblisse l'horreur qu'elles inspirent! mais encore une fois, que furent-elles ces apostasies? Une action passagère, une parole fugitive, tomber devant une vaine idole, s'abaisser à lui rendre un hommage d'un moment. Echappé à l'œil du tyran, presque tous couraient aussitôt dans les plus sombres réduits y ensevelir leur honte et leur crime, désavouer les dieux qu'ils avaient invoqués, invoquer le Dieu qu'ils avaient désavoué. Mais ici je vois une apostasie sou-

tenue, suivie, continuée, renouvelée pendant le cours de plusieurs années.

Ah! mon cher frère, dans quel état êtes-vous! Je ne vous reproche point le nombre et l'énormité de vos péchés, je ne me plains que de ce que vous ne vous les reprochez pas à vous-même.

Qu'est devenu cet amour de la vertu que Dieu avait gravé dans votre âme? Où sont ces principes de religion, ces vues de l'éternité, cette crainte de l'enfer qui vous agitaient si vivement? Je vous cherche et je ne vous trouve plus. Quelques jours ont-ils pu vous rendre si méconnaissable si différent de vous-même? Ah, qu'il a fallu d'efforts pour faire un changement si prodigieux! vous avez eu à combattre et les penchants naturels de votre cœur, et la force de l'éducation, et les lumières de votre raison, et les remords de votre conscience, et l'empire de votre foi.

Il a fallu combattre tout cela, vaincre tout cela, triompher de tout cela; il a fallu vous armer contre vous-même, plier votre esprit à penser d'une façon nouvelle, changer en quelque sorte la trempe de votre âme; il a fallu, sur les débris de ce que vous étiez, élever un autre homme, une autre raison, un autre cœur, une autre conscience il a fallu, pour ainsi dire, vous anéantir et vous créer de nouveau. Non, ce n'est pas là l'ouvrage d'un jour. Encore si vous n'aviez eu que vous à combattre et à changer. Dieu saint, Dieu juste, Dieu des miséricordes, avez-vous oublié vos anciennes bontés? L'homme marqué au sceau de votre grâce, destiné à habiter la sainte Sion, objet de votre tendre amour, héritier de vos promesses, enfant de l'Eglise votre chaste épouse, maintenant devenu le jouet de ses passions, l'esclave du démon, s'avance vers l'enfer; encore un pas et il est perdu pour toujours! Déchirez le bandeau fatal qui lui cache le précipice, étalez à ses yeux la durée immense de l'éternité, que frappé, réveillé, comme d'un profond sommeil, par l'éclat soudain de ces nouvelles lumières, il recule épouvanté.

Consentirez-vous à sa perte? Souvenez-vous qu'il vous a coûté tant de soupirs et de larmes, tant de courses et de travaux; que c'est l'enfant de votre douleur, que vous l'avez engendré à la grâce sur le lit de la croix; que c'est pour lui que votre sang, coulant par mille plaies, a inondé la montagne sainte; souvenez-vous que, courant après lui dans le dessein de le rappeler de ses égarements, tant de fois lassé et fatigué, vous n'avez semblé prendre de repos que pour recueillir vos forces et recommencer votre course rapide: *Quærens me sedisti lassus.*

Oui, répond le Seigneur, je me suis lassé, fatigué, épuisé à suivre la trace du pécheur fugitif, de la brebis égarée, de l'enfant prodigue. Je me suis lassé jusqu'à perdre mes forces, jusqu'à me rebuter, jusqu'à perdre presque entièrement le désir de le suivre plus longtemps: *Quærens me sedisti lassus.*

Le perfide, quelque prompte que fût sa marche, mille fois je l'ai atteint, je l'ai arrêté; je lui ai dit: Pourquoi me fuyez-vous? Je ne veux point votre perte; je ne crains que de vous perdre; je vous aime plus que vous ne vous aimez: *Ego cogito... cogitationes pacis.* (*Jerem.*, XXIX, 11.) Je ne vous montre la profondeur de vos plaies que pour les guérir; je ne vous trouble, par ma grâce que pour vous délivrer du trouble de vos passions; je ne veux voir couler vos larmes que pour vous purifier et vous laver; je ne peux souffrir que vous m'échappiez; je vous recherche, non parce que j'ai besoin de vous, mais parce que vous avez besoin de moi; loin de vous je serai heureux; loin de moi vous ne trouverez que deuil et que misère: *Ego cogito... cogitationes pacis, et non afflictionis.*

J'ai parlé et l'ingrat a continué de me fuir; je l'ai retenu, et il a fait de nouveaux efforts pour se dérober d'entre mes bras; je l'ai rempli d'inquiétude et d'alarmes, et il a entassé crimes sur crimes pour s'étourdir et pour rappeler la joie fugitive. J'ai ouvert ses yeux à la lumière, et il les a refermés. J'ai pressé, j'ai sollicité, et il m'a conjuré de me taire. Je rentre enfin dans le repos et dans l'espèce d'inaction à laquelle son ingratitude m'a forcé; j'y rentre, et je n'en sortirai pas: *Quærens me sedisti lassus.*

Avouez-le, malheureux pécheur, ce n'est là qu'un faible portrait de ce qui se passe entre Dieu et vous. Qu'une première faute vous attire l'oubli et l'indifférence des hommes je n'en suis point surpris; ils sont bornés dans leurs amours aussi bien que dans leurs connaissances. Mais la tendre bonté de Dieu est si grande et si miséricordieuse, que pour la rebuter il a fallu toute notre perversité et toute notre constance dans le crime. Ce Dieu qui fut prodigue de son sang n'est pas avare de ses grâces. Il ne vous cherche plus, il est donc las de vous chercher: *Quærens me sedisti lassus.* Mais vous n'avez pu le réduire à ce silence que par une longue suite d'abominations, qu'en persévérant dans l'affreux projet de vous séparer de lui, de l'abandonner, de le renoncer. Apostasie criminelle dans son principe, plus criminelle dans sa durée, souverainement criminelle dans son étendue et dans ses effets.

3° Vous voilà donc enfin tel que vouliez être, calme, tranquille, heureux; elle ne parle plus, cette voix de la conscience qui vous a tant inquiété; la grâce a comme éteint son flambeau et ne brille plus pour vous d'une lumière importune; plus de fâcheux retour qui empoisonne vos plaisirs, qui vous empêche de vous livrer à tout ce que le siècle vous inspire de désirs frivoles. Tous les jours se lèvent tranquilles et sereins pour vous; tout respecte vos passions, tout garde devant elles un timide silence. Quel état, quelle affreuse situation: *Quis dabit... oculis meis fontem lacrymarum?* (*Jerem.*, IX, 1.)

Quelles larmes suffiraient à pleurer votre misère et votre crime ? Vous êtes aux yeux de Dieu plus coupable que ces lâches qui renoncèrent autrefois Jésus-Christ. Jamais leur apostasie ne fut si totale ni si complète que la vôtre ; ces paroles de reproche que leur adressaient les Pères, c'est à vous, pécheurs tranquilles dans le péché, qu'elles conviennent à la lettre et dans toute leur étendue : *Ubi est Deus tuus?* (*Psal.* XLI.) Vous n'avez plus de Dieu ; Dieu n'est plus le Dieu de vos actions, qui ne sont qu'un tissu de péché ; il n'est plus le Dieu de votre mémoire qui en a perdu le souvenir ; il n'est plus le Dieu de votre esprit, qui ne le connaît point ou qui n'y pense point, qui ne s'en occupe point ; il n'est plus le Dieu de votre cœur, qui ne l'aime point ; il n'est plus le Dieu de votre conscience, qui ne vous en parle point : *Ubi est Deus tuus?*

Un homme tranquille dans le péché est cet homme dont saint Paul dit, que l'esprit est aveuglé par le Dieu du siècle, et n'en reconnaît point d'autre : *In quibus Deus hujus sæculi excæcavit mentes infidelium.* (II *Cor.*, IV, 4.) C'est un homme dans lequel je ne vois presque plus ni traces ni vestiges de la Divinité. Est-ce donc que tous les hommes ne sont point formés à l'image de Dieu ? ou le péché peut-il effacer dans eux l'empreinte de cette main puissante qui les marque au sceau du premier être ? Ah ! mes frères, pardonnez au zèle que Dieu m'inspire pour votre salut ! Il me défend de taire l'affreuse vérité qui peut vous confondre et vous donner une horreur salutaire de votre état.

Oui, tous les hommes furent créés à l'image de la Divinité ; dans une âme juste, je vois cette image pure, entière, lumineuse, telle qu'elle sortit des mains du Créateur. Dans une âme pénitente, elle se forme comme de nouveau, elle se reproduit, elle reprend peu à peu l'éclat de ses vives couleurs, elle se ranime ; chaque jour lui donne un nouveau trait ; les larmes qui coulent en abondance entraînent les taches qui la souillaient ; les soupirs embrasés la purifient ; la charité l'embellit et la renouvelle : dans une âme pécheresse, mais agitée par les remords du péché, l'image de Dieu est ternie, défigurée, presque effacée ; cependant l'œil attentif l'entrevoit encore ; on aperçoit les fondements sur lesquels l'édifice fut posé, et les ruines mêmes et les débris parlent de la magnificence de l'ouvrage. Mais dans une âme tranquille au milieu du péché, je ne reconnais plus votre image, Dieu puissant, Dieu de la sainteté et des vertus ! Tout est gâté et corrompu ; plus de vie et de sentiment. Je ne vois que l'image du démon, de la débauche brutale et de la plus sale volupté.

Un jour viendra où Dieu, punissant vos outrages et vengeant sa gloire offensée, la reproduira, cette image de la divinité, et elle fera votre supplice. Alors vous serez plus malheureux, plus digne de nos larmes : mais vous serez, dans un sens, moins digne d'horreur. Les démons, les réprouvés dans l'enfer, présentent aux yeux de Dieu un spectacle qui, à quelques égards, et à considérer seulement l'effet de la réprobation sur leur âme, est moins odieux que vous. Je ne vous dirai pas que vous leur ressemblez par l'endroit le plus horrible, puisque comme eux, vous êtes fixe, immuable, constant dans le péché : je dis que vous êtes en quelque façon plus attaché au péché, plus livré au péché, plus soumis au péché, et, comme s'exprime l'Apôtre, plus vendu au péché, *venundatus sub peccato.* (*Rom.* VII, 14.) Plus éloigné de Dieu, plus abominable devant Dieu que le réprouvé même, précisément comme réprouvé, dans l'enfer, dit Jésus-Christ, le ver rongeur est immortel : *Vermis eorum non moritur.* (*Marc.*, IX, 45.) Ce ver rongeur est le remords de la conscience, qui leur fait sentir vivement l'énormité du péché. Or ce remords de la conscience, sans cesse renaissant, venge la sainteté de Dieu offensé. C'est un hommage forcé que l'homme criminel rend à la vertu qu'il a abandonnée. Il aime le péché et il est au désespoir de l'aimer ; il hait la vertu et il voudrait ne la haïr pas : *Vermis eorum non moritur.* Et par conséquent l'homme réprouvé aime encore, en un sens, et Dieu et la vertu ; il les aime assez pour ne pouvoir se pardonner et se consoler de ne les avoir pas toujours aimés autant qu'il le devait ; tandis que l'homme, tranquille dans le péché, est tout entier au péché, et que chez lui tout se réunit pour faire la guerre à Dieu et à la vertu.

Ah, mes chers auditeurs, on nous vante souvent les beaux jours de l'Eglise naissante, et je m'écrierais volontiers avec saint Bernard : Qui me donnera de voir l'Eglise de Jésus-Christ telle qu'elle fut dans son berceau ! heureux ceux qui n'ont point survécu à la ferveur du christianisme ! Pensez-vous que ce premier âge ait été exempt de crimes? L'Eglise de Corinthe était à peine formée, qu'elle pleurait déjà la chute d'un incestueux. Nous voyons par les canons des anciens conciles, qui déterminent la durée et la rigueur des pénitences publiques, que les premiers chrétiens tombaient quelquefois dans les péchés les plus énormes : mais nourris et pénétrés des grandes maximes de la religion, ils s'appliquaient à se former une conscience tendre et délicate : c'était la ressource de leur innocence perdue ; ils venaient aussitôt se jeter aux pieds des prêtres, déposer le fardeau de leurs iniquités, montrer leurs blessures ; en découvrir la profondeur, en demander le remède, versant un torrent de larmes, couchés sur la cendre, couverts d'un affreux cilice, exténués par les jeûnes et par les veilles ; ils obligeaient souvent l'Eglise par les marques sincères de pénitence qu'ils lui donnaient, à tempérer l'austérité de sa discipline. Il était réservé à ces derniers temps de s'exercer, de s'instruire dans l'art funeste d'étouffer les remords par les faux principes d'une morale profane, et par la licence de l'irréli-

gion; par la multitude des crimes, d'accoutumer la conscience à ne s'effrayer de rien; à se parer d'une audace téméraire, à braver l'enfer, à l'envisager d'un œil indifférent : il était réservé à notre siècle d'apaiser la conscience, en irritant Dieu par de nouveaux outrages.

Regardez ce qui se passe sur la terre; voyez ces hommes qui marchent, qui courent, qui s'agitent, qui s'empressent; combien pensez-vous qu'il y en ait dans la disgrâce de Dieu? Qui est-ce qui en est épouvanté? Chacun s'occupe de ses emplois, suit ses desseins et les vains projets de la vie; chacun marche dans la voie où l'entraînent ses plaisirs, son ambition, sa fortune, sans penser à quoi tout cela aboutira. La plupart sont inquiets, mais ce n'est rien moins que leur conscience qui les inquiète. L'un pense à un procès qu'il a entrepris, ou qu'on lui suscite, l'autre à une intrigue dans laquelle il entre, celui-ci à une passion qui le domine; celui-là à une imposture, à une trahison, à une vengeance qu'il médite, à assurer sa fortune ou à la relever, à se faire des amis où à se défaire de ses ennemis. Des affaires on passe au plaisir, du plaisir on revient aux affaires; la vie entière s'écoule partagée entre les fatigues du travail et les amusements de la volupté. Plus d'un David jouit en paix de ses amours adultères, plus d'un Achab possède tranquillement un héritage usurpé par le meurtre. Dieu, l'éternité, l'enfer, le péché; on pense à tout le reste, cela seul est oublié et profondément oublié.

Et vous en particulier, vous, mes chers auditeurs, rentrez au dedans de vous-mêmes, que de péchés vous avez à vous reprocher et que la conscience ne vous reproche pas! Que vous avez de sujets de craindre et que vous êtes tranquilles! Pourquoi? n'êtes-vous pas ce que vous fûtes autrefois? Les moindres fautes vous laissaient dans le trouble et dans la douleur; les plus grands crimes vous laissent froids et insensibles : vous trembliez sur des confessions préparées avec soin, faites avec exactitude; accompagnées d'une vive douleur, et vous vous rassurez aujourd'hui sur les confessions que vous faites sans examen, sans préparation, sans repentir! Est-ce donc que la raison, à mesure qu'elle se développe, nous montre moins d'énormité dans le péché? Est-ce que nos péchés doivent nous causer moins d'alarmes parce qu'ils sont plus nombreux? Est-ce que Dieu n'est pas aussi aimable, aussi puissant, aussi terrible dans ses vengeances qu'il vous le paraissait dans vos premières années? Et s'il est également redoutable, pourquoi le redoutons-nous moins?

Disons avec le prophète : rendez-moi, ô mon Dieu, la sensibilité et la crainte salutaire que j'éprouvai dans ma jeunesse : *Innova dies nostros sicut a principio*. (*Thren.*, V, 21.) Principes de la religion, droiture de conscience, horreur du péché, crainte de l'éternité, j'ai tout oublié, j'ai tout perdu! Quels affreux ravages le démon a faits dans mon âme! Je reconnais l'ouvrage de ses fureurs. A force de connaître le péché, je me suis accoutumé à ne plus le pleurer après l'avoir commis; j'ai endurci ma conscience à force de m'endurcir contre elle; le péché, comme un poison lent, a peu à peu gagné le cœur : *Innova dies nostros sicut a principio.* Rendez-moi à moi-même, Seigneur afin que je me rende à vous. Si je ne suis plus si sensible, si mes larmes ne coulent plus si facilement, du moins je pleurerai mon insensibilité. Et fut-il jamais rien de si digne de mes pleurs? Je n'ai pu parvenir à cette paix funeste qu'en renonçant à mon Dieu de la manière la plus lâche et la plus odieuse; voilà le crime de mon état. Mais Dieu à son tour m'a peut-être renoncé; voilà le malheur de mon état. Matière vaste et ample, que le temps ne me permet que d'effleurer dans le second point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Je vous ferai voir en peu de mots que la paix dans le péché est la punition la plus terrible qui soit dans le trésor des vengeances célestes. Pourquoi cela? parce que la paix dans le péché est un châtiment que Dieu n'envoie que dans sa plus grande colère; parce que la paix dans le péché est la source funeste de mille nouveaux péchés; parce que la paix dans le péché est la marque presque infaillible d'une réprobation certaine. Je vais parcourir rapidement ces trois importantes vérités; mais je vous exhorte à les méditer, à les approfondir avec vous-mêmes et devant Dieu.

La paix dans le péché est un châtiment que Dieu n'envoie que dans sa plus grande colère.

Ecoutez comment il s'en explique lui-même dans les Livres saints. Prophète, dit-il à Jérémie, ce peuple perfide a enfin comblé la mesure de ses impiétés; volage adorateur des dieux étrangers, Israël a oublié le Dieu de ses pères; des temples profanes, des autels sacriléges s'élèvent de toutes parts dans cette terre sainte que j'avais consacrée à la gloire de mon nom; les fêtes abolies, le culte négligé, le sanctuaire abandonné, mes prophètes insultés et outragés, ont allumé le feu de ma colère. Assez et trop longtemps j'ai souffert, j'ai dissimulé; enfin, je vais me rendre justice à moi-même : je médite une punition digne des perfidies de cette nation réprouvée : *Judicabo causam meam et ulciscar ultionem meam.* (*Jerem.*, LI, 36.) Et que ferez-vous, Seigneur? J'enivrerai ce peuple, je le laisserai se plonger dans un sommeil léthargique; ses yeux ne verront plus, ses oreilles n'entendront plus : *Inebriabo populum ut sopiantur* (*Ibid.*, 39); je le verrai tranquillement courir à sa perte, se repaître d'illusions et de mensonge, se reposer dans le sein d'une espérance frivole; comme une victime marche à l'autel et tombe frappée d'un coup imprévu, ainsi je les livrerai sans défense à l'ennemi qui les attaque : *Deducam eos quasi agnos ad victimam.* (*Ibid.*, 40.)

Ce peuple ingrat se plaint, dit-il au prophète Osée; il se plaint que, toujours attentif à ses démarches, ma prompte colère punit chaque prévarication par un nouveau malheur. Hommes insensés et aveugles, ils ne voient pas quel bonheur c'est pour eux d'éprouver ma rigueur! Ils souhaitent que je me retire loin d'eux; leurs désirs seront satisfaits; mais malheur à eux : *Væ eis cum recessero ab eis.* (*Osee*, IX, 12.) L'abîme et le souverain degré de la misère, c'est d'être loin de son Dieu et de n'avoir plus son Dieu auprès de soi : *Væ eis cum recessero ab eis.*

Punition que Dieu n'envoie que dans sa colère, puisqu'elle ne vient qu'à la suite des autres. Non, il n'est jamais le premier à se retirer, à nous abandonner, la religion, la raison, la conscience nous parlent souvent, nous parlent longtemps avant que de se réduire à cet affreux silence. Par des remords salutaires Dieu cherche à nous éloigner du crime, à nous rappeler à la vertu, par les disgrâces de la vie; Dieu nous détache des choses du temps et nous ramène aux biens de l'éternité. Les révolutions, si fréquentes dans le monde, la perte des amis et des protecteurs, la perte des richesses et des honneurs nous avertissent puissamment de leur fragilité et de leur incertitude; mais pour un homme paisible dans son péché tout est inutile. Cette tranquillité funeste est le seul mal qui ne produise aucun bien : tous les autres maux peuvent servir à faire des pénitents; celui-ci ne fait que des réprouvés. Il est en effet la source de mille péchés. C'est à l'égard de l'homme paisible, de l'homme endurci dans le péché que s'accomplissent ces terribles paroles : *Fiat via illorum tenebræ et lubricum.* (*Psal.* XXXIV, 6.) La route dans laquelle il marche est si difficile et si glissante, que tous les pas qu'il y fait sont autant de chutes. Voyez ces malheureux esclaves du vice que le feu de l'âge, le torrent des passions, la force de l'habitude ont enfin asservis au péché : rien ne les arrête, ils avalent l'iniquité comme l'eau; ils bravent tranquillement l'indignation de Dieu et des hommes; chaque jour est marqué par de nouveaux excès, par de nouvelles abominations; le monde même est effrayé de les voir quelquefois jusque dans une vieillesse avancée se livrer aux fureurs et aux emportements des passions les plus fougueuses; il est effrayé, et plût à Dieu qu'il le fût encore davantage! il est effrayé de les voir mourir dédaignant tous les secours de la religion, de les voir affecter, dans ce moment redoutable, une paix funeste et désespérante, qui ne prouve que trop que le calme qu'ils se sont malheureusement procurés est un présage presqu'infaillible d'une réprobation certaine. Oui, Seigneur, en parlant de vos châtiments les plus terribles, nous sommes obligés d'en convenir, vous êtes toujours un Dieu bon, un Dieu plein de miséricordes; que ne faites-vous pas pour prévenir les malheurs dans lesquels nous nous précipitons, toujours malgré vous, toujours malgré les invitations, malgré les avertissements et les reproches que vous ne cessez de nous faire que parce que nous cessons de les écouter. Que d'immortelles actions de grâces vous soient rendues, ô mon Dieu! attentif à nos besoins, vous connaissez l'argile dont vous nous avez composés; vous saviez que l'homme faible et volage se lasserait souvent de marcher dans les sentiers pénibles de la vertu; vous avez considéré, que, enclin au mal dès sa jeunesse, dominé par les sens, entraîné par les objets extérieurs, il se laisserait séduire par cette figure du monde, si trompeuse, si éblouissante; vous avez considéré que les vains plaisirs feraient une impression profonde sur son âme, que indocile à vos préceptes, sourd à votre voix, peu touché de la douceur de votre grâce, il se déroberait à votre tendresse, qu'il vous perdrait, et qu'en vous perdant il se perdrait lui-même. Vous lui avez donné une conscience timide; le plaisir que donne le péché s'écoule, s'enfuit avec vitesse; aussitôt la douleur, le repentir, l'inquiétude, s'élèvent dans son âme éperdue; une joie vaine et fausse produit mille douleurs véritables, et de là naît pour l'ordinaire le salut de l'homme.

Car, on se lasse d'entendre sans cesse retentir à ses oreilles les cris plaintifs d'une conscience effrayée; on se lasse de combattre contre soi-même, de porter, comme Rachel, deux peuples dans son sein; de résister, sans pouvoir se défendre, de sentir une main invincible qui porte des coups inévitables. Toujours trembler, toujours pâlir; dire le matin, en voyant le soleil se lever, peut-être vient-il éclairer ma perte et m'annoncer mon dernier jour? En voyant venir les ombres de la nuit, peut-être mes yeux ne reverront plus la lumière, et je vais me précipiter dans les ténèbres éternelles. Une situation si douloureuse, si inquiétante, peut-elle être longue? On prend le parti de se donner le calme et le repos; on court aux pieds des ministres de Jésus-Christ se délivrer du fardeau sous lequel on succombe; baigné de pleurs, poussant mille soupirs, on leur avoue son infidélité; à mesure que le péché sort du cœur, on sent renaître la tranquillité.

C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous rappelez à vous une pécheresse, et que vous ouvrez son cœur aux gémissements de la pénitence et aux désirs d'une vie nouvelle. David devenu adultère et homicide était perdu pour toujours, si votre prophète, sous les voiles d'une parabole mystérieuse, en lui montrant l'énormité de son crime, n'avait réveillé sa conscience. Vous êtes cet homme injuste et cruel, et je ne crains pas de vous le dire : *Tu es ille vir.* (*II Reg.*, XII, 7.) Ces paroles sont un trait de feu qui lui perce le cœur; il se trouble, il s'agite, il lui semble voir le sang encore fumant qui sort des plaies de l'infortuné Urie; son péché s'élève contre lui : *Peccatum meum contra me est semper.* (*Psal.* L, 5.) Dans le sommeil et le repos de la nuit, il est effrayé par des songes

terribles : *Dormivi conturbatus*. (*Psal.* LVI, 5.) La douleur s'est emparée de son âme, il faut qu'il l'exhale par ses soupirs, qu'il la soulage par ses larmes. Heureux dans son malheur d'avoir eu une conscience docile à la grâce, une conscience si aisée à ébranler et à mettre en mouvement !

Mais lorsque la conscience est insensible, il ne reste plus de ressources; avis salutaires, exemples touchants, discours pathétiques, grâces fortes et pressantes, rien ne réveille l'homme du mortel assoupissement où il est plongé. Jonas fugitif est endormi dans le vaisseau qui le portait : *Dormiebat sopore gravi*. (*Jon.*, I, 5.) Les vents se déchaînent, les flots se soulèvent, la foudre gronde, la mer roule ses vagues irritées avec un bruit effroyable, et au plus fort de l'orage, Jonas dort d'un sommeil paisible : *Dormiebat sopore gravi*. Le trouble, la consternation, le désespoir, s'emparent des plus intrépides; de toutes parts s'élèvent des cris affreux auxquels le Ciel ne répond que par de nouveaux coups de foudre. Jonas est exposé au danger...... Que dis-je ? c'est lui seul que le ciel irrité demande pour victime, et lui seul est tranquille : il va être enseveli dans les flots, et il goûte en repos les douceurs d'un funeste sommeil : *Dormiebat sopore gravi*.

Image trop naïve d'un pécheur paisible dans son péché : la débauche a corrompu sa jeunesse; la dissipation, l'oubli de tous ses devoirs, des lectures dangereuses ont éteint le flambeau de la foi, et peut-être celui de la raison : l'injustice, l'ambition, la fourbe, la calomnie, la vengeance, la haine, l'avarice, l'orgueil, toutes les passions et tous les crimes se sont successivement et rapidement introduits dans son âme. Enfin, une mort criminelle est prête de terminer une vie licencieuse et impie. Tout lui annonce son malheur prochain; autour de lui tout s'inquiète, tout s'empresse et s'alarme; lui seul ne ressent ni trouble ni terreur : *Dormiebat sopore gravi*. Dieu qui compte tous ses pas, et qui voit qu'il a atteint le terme de sa carrière, prépare ses vengeances : les ministres de Jésus-Christ, quand on leur permet d'en approcher, car aujourd'hui que ne fait-on pas pour les éloigner, pour les empêcher de troubler un repos si funeste; les ministres de Jésus-Christ que presse le zèle du salut des âmes, tâchent de ranimer sa foi et sa religion; la grâce lui parle encore : avant que de s'éteindre pour toujours, son flambeau jette les dernières lueurs et le force d'entr'ouvrir les yeux, aussitôt il les referme et se livre tranquillement à toutes les horreurs d'une éternité malheureuse : *Dormiebat sopore gravi*.

N'est-ce pas là, mes frères, comme meurent, dans ces jours mauvais, ces hommes surtout qui ne craignent, qui n'espèrent rien au delà du temps, ces hommes qui regardent comme un obstacle au bonheur public les terreurs salutaires de la conscience et de la religion; qui se vantent d'éclairer le monde en travaillant à éteindre la lumière de la foi et de la raison; qui parlent de mœurs en détruisant tout ce qui peut les régler, qui se piquent de force et de noblesse en nous rabaissant et nous avilissant, en ne faisant de nous que des êtres matériels, qui nous vantent leur sagesse, qui réclament les droits de la liberté et livrent tout à l'empire du hasard ou de la nécessité.

Ah! Seigneur, ne permettez pas que je tombe dans cet aveuglement déplorable; que sais-je si je ne serai point assez infidèle pour vous abandonner? Il me semble que je suis à vous, je veux y être; mais il est des pas si glissants, des conjonctures si périlleuses, qu'un moment suffit à détruire l'ouvrage de plusieurs années. La grâce que je vous demande, ô mon Dieu, c'est de me punir en cette vie si je vous abandonne; si je vous perds, que je m'aperçoive que je vous ai perdu; que je ne sois point en paix avec moi-même tandis que je ne serai point en paix avec vous; ou plutôt, ô mon Dieu, que mon cœur soit toujours à vous; régnez-y dans le temps, afin que je règne avec vous dans l'éternité, je vous le demande, et pour moi, et pour tous ceux qui m'écoutent, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

Pour le troisième dimanche du carême.

SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

Cum videritis abominationem desolationis..... stantem in loco sancto, qui legit, intelligat. (*Matth.*, XXIV, 15.)

Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation placée dans le lieu saint, que celui qui lit comprenne.

Qu'il est triste pour un ministre de l'Evangile d'avoir à reprocher au peuple chrétien les crimes, les scandales qui mirent le sceau à la réprobation du peuple Juif, et qui creusèrent sous ses pas le précipice où il a péri sans retour! Quelle preuve plus sensible de l'affaiblissement de la foi, de la décadence de la religion parmi nous, que cette nécessité où nous met l'impiété de notre siècle, de nous élever contre la profanation du lieu saint! Profanation des temples, péché si commun, qu'à peine le regarde-t-on aujourd'hui comme un péché. Les âmes mêmes qui ne se pardonnent rien dans le reste, ne s'en permettent que trop en cette matière.

Rois de la terre, grands du monde, magistrats qui gouvernez les villes et les provinces, c'est à vous de défendre, de maintenir la majesté du sanctuaire! Malheur à ceux qui doivent veiller à la sainteté de son culte, s'ils négligent ce devoir; il se vengera de vous et sur vous; les péchés du peuple sont les vôtres : si le temple périt, vous serez ensevelis sous ses ruines! Autels sacrés, je n'ai d'autre appui à vous prêter que ma voix; vous ne me reprocherez point un timide silence; parlant avec la liberté que demande mon ministère, je tâcherai de faire entrer dans tous les cœurs le respect profond qui est dû à votre sainteté.

Obligation de respecter les temples; vous ne pouvez la violer sans trahir tout ce que

vous devez à la religion, sans manquer à tout ce que vous vous devez à vous-mêmes. Nous pouvons considérer les temples par rapport à la religion qui les consacre à son sacrifice, à ses sacrements, à son culte, à son Dieu ; nous pouvons considérer les temples par rapport aux hommes, dont ils sont destinés à être la défense, le secours, la consolation, l'asile; d'eux-mêmes et par eux-mêmes les temples sont l'appui, le soutien le plus ferme de la religion ; d'eux-mêmes et par eux-mêmes les temples sont la source féconde de la paix, de la félicité publique. Qu'arrive-t-il? Par un changement, par une révolution déplorable, ces temples profanés deviennent également funestes au christianisme et aux chrétiens. Matière importante! elle m'a paru devoir être un des premiers objets de mon ministère dans ce siècle où la licence à profaner le lieu saint se répand sans bornes et sans mesures. Si elle vous semble moins digne de notre zèle, c'est que vous ne l'avez jamais bien approfondie. Je prétends qu'elle intéresse également la religion et l'Etat. Je dis donc : Qu'est-ce que la profanation des temples, considérée par rapport à la religion? C'est le péché le plus opposé, le plus funeste à la religion: ce sera le sujet de la première partie de ce discours. Qu'est-ce que la profanation des temples, considérée par rapport au bonheur des peuples? C'est le péché qui est le plus opposé, le plus funeste à la félicité publique : ce sera le sujet de la seconde partie. Heureux de parler devant un monarque modèle du respect qu'on doit au sanctuaire. Sur le trône, roi, et grand roi; ici, chrétien et d'autant plus roi, qu'il se montre plus chrétien. Tel que les David, les Josias, les saint Louis, il ne paraît devant nos autels que pour confondre l'impiété par d'augustes exemples. Pour maintenir dans son cœur la la foi et la religion, pour la faire passer dans le cœur de son peuple, j'implore les lumièresde l'Esprit-Saint, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que la profanation des temples, considérée par rapport à la religion? C'est un péché d'audace et d'impiété; il va directement contre la nature, contre la fin de la religion. C'est une sorte d'apostasie et d'infidélité; il renferme une espèce de désaveu public et formel de la religion. C'est un péché de scandale il jette dans le mépris, dans l'opprobre le culte de la religion. C'est un péché de séduction, de contagion fatale ; il précipite rapidement dans tout un peuple la chute de la religion. Reprenons.

Premier caractère d'opposition à la religion : la profanation des temples est un péché d'audace et d'impiété ; il va directement contre la nature, contre la fin de la religion. Telle est, en général, toute religion, tel est en particulier, dit saint Augustin, l'esprit, le caractère de la religion chrétienne, que son culte exige des temples. En effet, continue le saint docteur, toute religion tend essentiellement à honorer Dieu ; or, plus une religion est parfaite, plus son culte est digne de son Dieu; par conséquent, la religion chrétienne étant la religion la plus sainte, la plus pure, la plus sage, il faut que son culte soit proportionné à la majesté infinie du Dieu qu'elle adore. C'est pour cela qu'à peine elle eut commencé de paraître, que tremblante encore, et captive sous le glaive des tyrans, elle se pressa d'ériger des autels, et d'y amener ses enfants.

Prenez garde, chrétiens, qu'une âme juste, en elle-même, loin du bruit et du tumulte, invoque le Seigneur ; ses hommages sont purs, sans doute; mais ils sont renfermés dans le secret de son cœur. Pour l'annoncer dans tout l'éclat de sa gloire, dans toute l'étendue de sa puissance, dans toute l'universalité de son empire, dans toute la majesté de sa grandeur infinie, il faut un culte d'éclat et de splendeur, un culte de pompe et de magnificence, un culte propre à réunir tous les esprits et tous les cœurs dans le culte du maître commun ; un culte qui étant l'assemblage de toutes les adorations, soit une adoration universelle, et en quelque façon une adoration sans bornes.

Or, ce culte si digne de lui, si proportionné à ce qu'il est, où le reçoit-il, où peut-il le recevoir que dans nos temples? C'est là, c'est dans les solennités saintes de notre religion, qu'honoré par les hommages des grands et des petits, des riches et des pauvres, des princes et des sujets, il se montre le Dieu de tous les états, de toutes les conditions, le Dieu des rois et des royaumes, et selon le langage des Ecritures, le Dieu des dieux. C'est là que d'avance il reçoit les prémices de la gloire que lui apportera le dernier jour, lorsque toute grandeur étant effacée, Dieu seul sera grand : *Exaltabitur autem Dominus solus.* (*Isa.*, II, 11.) La sainte Sion voit les esprits bienheureux prosternés devant le Dieu vivant, jeter leurs couronnes à ses pieds; elle les entend s'écrier: Gloire à celui qui est et qui sera dans les siècles des siècles. Aussi les temps d'obscurité, de ténèbres sont passés; une lumière pure et vive éclaire ces beaux lieux, et leur montre à découvert la splendeur, la majesté du Dieu qu'ils adorent. Que Dieu jette les yeux sur de vrais fidèles rassemblés dans le temple; oserai-je le dire? Il y verra le même spectacle, il le verra au milieu de la nuit profonde qui nous enveloppe ; l'Agneau sans tache posé sur l'autel; un Dieu anéanti devant le Dieu de gloire. Les hommes élevés au-dessus des sens et de l'imagination, percent les voiles qui couvrent la Divinité ; ils s'humilient à leur tour devant le Dieu humilié; ils s'immolent avec un Dieu immolé; ils oublient tout, ils s'oublient eux-mêmes pour ne se souvenir que de leur Dieu et de leur religion : les grands déposent le faste de leur grandeur fragile et passagère, pour s'abaisser devant la grandeur suprême; les pauvres donnent, pour exprimer les transports de leur amour, les larmes, les soupirs que la nature semble

leur demander pour déplorer leur indigence. Tous les rangs, tous les états sont mêlés et confondus; Dieu seul est respecté, invoqué, adoré : *exaltabitur.... Dominus solus.*

Je ne dis rien ici que ce que les premiers siècles ont vu. On le voit encore de nos jours, on le voit dans d'autres régions, dans des climats lointains; là, sous une cabane rustique, sur un autel dressé à la hâte, coule le sang de Jésus-Christ. Le sacrificateur est un ministre de l'Evangile blanchi dans les travaux, consumé par les veilles, par les courses d'un apostolat pénible; victime échappée au fer de la persécution, traînant à peine quelques faibles restes d'une vie mourante, dont le zèle a précipité le déclin; autour de l'autel sont courbés jusqu'à terre de fervents néophytes qui viennent puiser dans la vue du sacrifice le désir, le courage du martyre. Leurs autels sont pauvres et simples; la piété des fidèles leur sert d'ornement. On n'y entend point de concerts harmonieux; tout retentit de leurs soupirs et de leurs gémissements. La pompe, la magnificence des cérémonies ne s'y trouvent point; leur foi vive et animée n'a pas besoin de ce secours pour soutenir son attention, pour se défendre contre l'ennui; les heures se précipitent avec trop de vitesse; ils ne s'arrachent qu'à regret de ces lieux si chers à leur amour; c'est là que Dieu trouve sur la terre les hommages du ciel; c'est là que Dieu est adoré en Dieu. Religion sainte, c'est là que vos desseins sont remplis dans toute leur étendue! Hélas! parmi nous, vos espérances sont si souvent trompées!

Car, que fait chaque jour la profanation des temples? Par un abus sacrilége, par un mépris scandaleux de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, elle tourne contre Dieu ce que la religion avait établi pour Dieu. Du haut de ce saint autel où la religion l'a placé, ainsi que sur son trône, il nous rappelle, il nous invite à venir lui rendre nos hommages : *Locus solii mei.* (*Ezech.*, XLIII, 7.) Qui est-ce qui se rend docile à sa voix? à quoi servent-ils ces temples superbes, ces édifices somptueux? à décorer nos villes, à donner un spectacle agréable à la curiosité humaine. On vient admirer la beauté, la magnificence de l'architecture; la grandeur, les exactes proportions de l'édifice; les richesses, la pompe des ornements qui l'embellissent; la hardiesse, la profondeur du génie qui en a tracé le plan, qui a conduit l'ouvrage; on pense à tout, on admire tout, on s'occupe de tout, excepté du Dieu qui y réside. Voyez dans nos plus grandes villes, au milieu d'un peuple si nombreux, les places publiques, les lieux destinés au commerce, le barreau, les académies de jeu, les théâtres ne suffisent point à contenir la multitude qui s'y rend de toutes parts. Dans nos sanctuaires, presque déserts, Dieu semble attendre inutilement des adorateurs. Et sur le frontispice de tant de temples que renferme l'enceinte de nos murs, ne pourrait-on pas graver cette inscription que saint Paul trouva dans Athènes? *Ignoto Deo* (*Act.*, XVII, 23), au Dieu inconnu. Mais, hélas! le silence de ces temples abandonnés n'avertit que trop que leur Dieu n'est qu'un Dieu oublié, négligé.

Que fais-je? Pourquoi reprocher aux chrétiens de notre siècle la solitude des temples? Ces moments de solitude, dit l'Ecriture, sont pour le temple les moments de sa gloire et de son repos. Alors, il est vrai, notre Dieu est un Dieu auquel on ne pense pas. Dans les jours de fête et de solennités, il est un Dieu outragé, déshonoré.

On vient au temple: on n'y vient pas pour Dieu, on y vient, dirai-je, pour marquer au monde qui aurait droit d'en douter, pour lui marquer, par quelques dehors de piété, qu'on est encore chrétien, ou pour l'avertir, par l'éclat scandaleux de son impiété, qu'on ne l'est plus. On y vient, entraîné par la coutume et conduit par la bienséance; on y vient pour éviter la censure du monde, pour s'attirer les regards du monde, pour le voir et pour en être vu; pour amuser son loisir, et pour occuper celui des autres; on y vient, quelle impiété! pour rendre et pour recevoir des adorations sacriléges, pour plaire et pour trouver quelqu'objet qui plaise.

On n'y vient pas pour Dieu; on n'y pense point à Dieu; on y apporte ses projet ses desseins, ses passions, l'animosité de ses haines, l'aigreur de ses ressentiments, les attentions de son amour-propre, les complaisances de sa vanité, les fureurs de son ambition, les inquiétudes de son avarice, le chagrin de ses disgrâces, les agitations, les défiances, les ombrages et les soupçons, les craintes et les espérances, le sombre dépit et les joies folles et licencieuses de ses amours adultères. Telles sont les divinités qu'on invoque. Le Dieu devant lequel on fléchit le genou n'est pas le Dieu que le cœur adore.

Un silence profond, un recueillement modeste, une posture respectueuse, montrent peut-être aux hommes les dehors édifiants d'une piété attentive. Ezéchiel y aurait été trompé; nous le sommes tous les jours : Dieu ne l'est pas; il perce le mur qui cache l'intérieur, qui voile les mystères d'un cœur profane : *Fode parietem.* (*Ezech.*, VIII, 8.) Que voit-il? Il voit parmi nous ce qu'il fit voir au prophète parmi les Juifs: il voit que cet appareil fastueux d'une dévotion simulée, n'est que l'abomination d'une imposture qui se joue tout à la fois du ciel et de la terre, et qui en imposant au monde, insulte à Dieu : *Vide abominationes pessimas quas isti faciunt.* (*Ibid.*, 9.)

Il voit que ce silence, ce recueillement profond n'est que l'égarement d'un cœur appliqué à concerter ses projets, à former le tissu de ses intrigues, à écouter la voix de ces cupidités qui le dérobent à lui-même et à son Dieu; il voit que sans penser au Dieu qui s'immole pour nous, on n'est occupé que des divinités auxquelles on s'immole soi-même. Il voit que ces soupirs

d'un cœur ému, attendri, ne vont pas au Dieu du temple, qu'ils vont à l'idole qu'on a mise à sa place; que ces larmes ne coulent pas afin d'effacer les crimes, d'éteindre l'incendie d'une passion heureuse; qu'elles sont données à pleurer les revers d'une passion méprisée, ou la perte tragique d'un objet trop chéri que l'on continue d'aimer après l'avoir perdu : *Plangentes Adonidem.* (*Ezech.*, VIII, 14.)

Il voit dans le sein de son Eglise tous les crimes qui l'irritèrent contre la Synagogue : *Conversi sunt ad irritandum me.* (*Ibid.*, 17.) Sous le même masque de piété, la même impiété; dans un temple plus saint, des abominations qui ne sont pas moins criantes, qui le sont même davantage! Un reste de pudeur engageait les Israélites infidèles à cacher leur infidélité sous les apparences de la modestie; leurs profanations étaient des profanations secrètes : *Faciunt in tenebris.* (*Ibid.*, 12.) Pour les apercevoir, il fallait l'œil de Dieu ou l'œil du prophète. Aujourd'hui, ce n'est plus dans les ténèbres, c'est à la face du soleil qu'on vient déshonorer son Dieu et honorer son idole. Juda fut un profanateur timide, nous sommes des profanateurs audacieux : son crime fut de n'avoir pas la piété qu'il faisait paraître : le nôtre consiste à montrer toute l'impiété que nous avons. Une irréligion hautaine et superbe a succédé à une dévotion hypocrite, ou plutôt une nouvelle hypocrisie plus détestable a remplacé la première.

Hypocrisie de libertinage : pour plaire à je ne sais quel monde impie, on affecte l'impiété : jeunesse insensée tu te fais un honneur de braver la majesté du Roi des rois, de déployer devant l'autel la hauteur, l'intrépidité affreuse de ton libertinage! que d'outrages publics et éclatants! conversations, discours, entretiens, avec autant de liberté que si l'on était au théâtre, et disons-le à notre honte, le théâtre obtient plus d'attention pour ses spectacles frivoles, que nos mystères augustes n'en peuvent arracher à ces hommes sacriléges.

Sommes-nous donc déjà arrivés aux jours de nuages et de désolation qui doivent précéder immédiatement la chute du monde, lorsque le sacrifice comme détruit, anéanti, sera enseveli dans l'opprobre. Ces hommes sans foi, sans pudeur, préparent les routes de l'homme de péché; ils lui aplanissent les voies; ils commencent son ouvrage, ils ne lui laissent presque plus rien à faire, et nous ne concevons pas quel nouveau genre d'abomination il pourra placer dans le sanctuaire : *Cum videritis...*

Et vous, ministres du Dieu vivant pourquoi retenir captive l'ardeur du zèle qui vous embrase? pourquoi souffrir dans la maison qui vous a été confiée, cette troupe impie que nos temples ne reçoivent qu'à regret, qu'ils ne voient qu'en frémissant dans leur enceinte sacrée? Le caractère dont vous êtes revêtus, ne vous autorise-t-il pas à protéger, à défendre la demeure de votre Dieu contre de pareilles profanations? La fierté de la pourpre romaine, la majesté de l'Empire, pâlit, s'humilia à la vue d'un Ambroise. Vous redoutez le scandale? vous craignez que la vivacité de votre zèle n'irrite la fureur de leur impiété? Oui, le sacerdoce donnerait encore des Ambroises s'il pouvait espérer que le siècle aurait encore des Théodoses. Mais le grand prêtre Onias est obligé de céder à l'audace des sacriléges et d'aller dans la solitude pleurer le sanctuaire profané; il se tait, il fuit, afin d'épargner à Antiochus de nouveaux crimes, et à Dieu de nouveaux outrages. Premier caractère d'opposition : la profanation des temples est un péché d'audace et d'impiété; il va directement contre la nature, contre la fin de la religion. Second caractère d'opposition : c'est une sorte d'apostasie et d'infidélité, il renferme un désaveu public de la religion.

2° Raisonnons et comprenons l'énormité de ces scandales d'irrévérence et de profanations si communs parmi nous. Lorsque nous voyons dans nos temples un homme étranger et inconnu, mais modeste, recueilli, attentif, en faut-il davantage pour nous assurer de sa foi : cet extérieur composé par la piété n'est-il pas une protestation publique et suffisante de sa religion? Si quelqu'un d'entre nous portait aux pieds d'une vaine idole le même culte, la même adoration, nous le regarderions comme un parjure qui a quitté la religion sainte pour se dévouer aux superstitions du paganisme. Qu'est-ce donc que cet extérieur de dissipation et de libertinage, ces airs de langueur et d'ennui, ces distractions, cette inapplication visible? ces postures fières et hautaines, ces conversations tumultueuses qui marquent votre impiété et qui troublent la piété publique; ces ris profanes et insultants, cet orgueil farouche et impie qui dédaigne de fléchir le genou. Qu'est-ce que tout cela? si ce n'est un désaveu public de la religion. Respecter les cérémonies d'une religion, c'est l'adopter, c'est se déclarer pour elle : insulter à son culte, à son sacrifice, c'est donc se déclarer contre elle, c'est y renoncer. Apostasie, concevez-le, chrétiens, apostasie qu'à certains égards on peut dire plus odieuse que ces apostasies anciennes qui mirent toute l'Eglise en pleurs : *Videbitis abominationes majores.* (*Ezech.*, VIII, 15.)

Apostasie plus coupable dans son principe! Quel fut le crime de ceux qui, intimidés à la vue des supplices, abjurèrent la religion? Ils n'osèrent honorer par un hommage public le Dieu qu'ils honoraient dans le secret de l'âme, et vous, par des outrages publics, vous insultez insolemment au Dieu que vous devez adorer : *Videbitis abominationes majores.*

Apostasie plus injurieuse à Dieu dans ses circonstances. Ces lâches et faibles déserteurs de l'Evangile, en renonçant Jésus-Christ, oui, en le renonçant, lui rendaient souvent un témoignage public et éclatant. On les voyait, disent les Pères, pâles, tremblants, éperdus, pleurer détester leur

crime, même avant que de le commettre. On apportait l'autel et l'idole; vous auriez dit qu'ils étaient la victime qu'on allait immoler : leurs yeux ne voyaient plus, leurs pieds chancelants ne formaient que des pas timides et incertains, leur main ne pouvait s'étendre, leur langue glacée ne se déliait qu'avec peine, ne proférait que par des sons confus le blasphème commandé. Lorsque la bouche appelait le nom des faux dieux, on voyait que le cœur leur jurait une haine immortelle et demandait pardon au Dieu qu'il n'osait invoquer. Libres, rendus à eux-mêmes, échappés à l'œil du tyran, ils couraient cacher dans la solitude leur honte et leur ennui. Quels regrets! quelle tristesse profonde! On pouvait leur dire: Malheureux, où est ton Dieu? *Ubi est Deus tuus?* (*Psal.* XLI, 4.) Ce n'est pas cette idole impuissante que tu méprises, ce n'est pas le Dieu que tu abandonnes : *Ubi est Deus tuus?* Quel est donc le Dieu que tu adores? Non, il n'était point besoin de le demander : on voyait assez que le Dieu qu'ils venaient de renoncer était leur Dieu, le Dieu qu'ils adoraient en secret et qu'ils frémissaient de ne pouvoir adorer en public. Ce Dieu était encore le Dieu de leur esprit, le Dieu de leur raison, le Dieu de leur conscience, le Dieu qu'ils avouaient par leur crainte, qu'ils honoraient par leur douleur, qu'ils adoraient, en quelque sorte, par leur désespoir. C'est à vous profanateurs que je le demande : *Ubi est Deus tuus?* Vous faites profession de ne pas reconnaître d'autre dieu que le Dieu des chrétiens, et ce Dieu vous venez chaque jour le désavouer, le renoncer, braver sa colère et ses vengeances, profaner son culte et son sacrifice, d'autant moins excusables dans votre indigne prévarication, que ce n'est point la crainte qui vous rend impies, c'est l'impiété qui vous rend hardis jusqu'à la fureur : *Videbitis abominationes majores.*

Apostasie, dans un sens plus insoutenable devant Dieu, qu'une apostasie totale et entière. Je vous le demande, quel est le plus grand crime, de respecter des cérémonies profanes, ou de profaner des mystères de sainteté? d'adorer des dieux qui sont l'ouvrage de l'homme, ou d'insulter à ce Dieu dont l'homme est l'ouvrage? de se déshonorer soi-même en abandonnant la foi, ou de ne conserver le nom de chrétien que pour le déshonorer. Troisième caractère d'opposition. La profanation des temples est un péché de scandale qui jette dans le mépris, dans l'opprobre le culte de la religion.

3° Dans les temps de troubles et d'alarmes qui composèrent le premier âge de l'Eglise, quelle était la douleur des chrétiens lorsqu'ils voyaient de toutes parts des temples superbes consacrés au culte des faux dieux, pendant que la religion trouvait à peine un asile dans le sombre réduit des cavernes sauvages et solitaires! Qui leur eût dit que sur les ruines des temples dévoués à la superstition païenne, s'élèveraient des édifices somptueux, où la religion libre, victorieuse, déploierait la pompe, la magnificence de son culte? Qu'ils auraient souhaité d'être réservés à ces moments de gloire et de triomphe! Ah! que n'eurent-ils nos temples, ou que n'avons-nous leur piété? Ils ont désiré nos jours, je ne puis m'empêcher de regretter leur siècle. Dieu a des sanctuaires, mais à peine a-t-il quelques adorateurs! La religion n'est plus inconnue, mais elle est déshonorée! C'est maintenant qu'il faut s'écrier avec le Prophète, que les fêtes de Sion sont pour elle des jours d'opprobres, qu'elles sont pour ses ennemis des jours de victoire : *Gloriati sunt qui oderunt te in medio solemnitatis tuæ.* (*Psal.* LXXIII, 4.)

En effet, que paraissons-nous aux peuples que le schisme et l'infidélité séparent de nous? que doivent-ils penser de nous? voient-ils dans nos sanctuaires des marques extérieures d'une piété qui annonce la foi que nous professons?

Ils voient d'un côté ces temples sombres, obscurs, pauvres, négligés, qui tombent en ruine, et dont les débris, rappelant à notre souvenir la piété de nos pères, nous reprochent l'indifférence de notre siècle; de l'autre côté, ils aperçoivent ces hommes de richesses, qui foulent aux pieds l'or et le marbre; qui, pour étonner les peuples par le spectacle de leur grandeur nouvelle, rassemblent dans leurs maisons tous les chefs-d'œuvre, tous les miracles de l'art; ces femmes mondaines, qui, pour fournir à l'excès de leur jeu, au luxe insensé de leur parure, aux délicatesses extravagantes de leur molle sensualité, prodiguent des trésors, peu inquiètes si leur Dieu est dans une demeure indigne de lui, pourvu que rien ne manque aux désirs de leur amour-propre et de leur vanité.

Ils entendent les plaintes, les invectives de ces génies critiques et chagrins, qui trouvent toujours dans le sanctuaire trop de richesses, trop de magnificence. Erigeant en maximes de sagesse épurée, et d'attention au bien de l'Etat, la corruption de leur cœur et l'affaiblissement de leur foi, ils feront un crime à la piété de consacrer à l'ornement du tabernacle une légère portion des dépouilles de l'Egypte. Eternellement disposés à s'écrier avec l'apôtre avare et jaloux : *Ut quid perditio hæc* (*Matth.*, XXVI, 8), ils regardent comme perdu tout ce qu'on donne à Jésus-Christ, et cessent de compter la libéralité au nombre des vertus, dès qu'elle a le culte saint pour objet. Tranquilles spectateurs des dissipations, des ravages du luxe et de la mollesse, de la décoration des théâtres, de la somptuosité des palais; ennemis implacables de la majesté du Dieu saint, ils auraient loué dans Salomon les profusions insensées de la volupté, prodigue à enrichir les idoles de son cœur; ils ne lui pardonneraient pas la piété appliquée à embellir le temple de son Dieu.

Ils entendent les railleries libertines, les déclamations outrées de ces esprits aigris

contre le sacerdoce; qui se font un mérite bizarre, un plaisir impie, de distiller l'amertume de leur fiel, de répandre le poison de leurs satires sur la tribu sainte; qui mettent tout leur zèle pour la religion à décrier ses ministres, tout leur amour pour le sanctuaire à en révéler la honte.

Ils voient nos temples abandonnés au simple peuple : pour les grands, ils renferment dans l'ombre de leurs maisons quelques faibles restes d'une religion expirante; ils dédaignent de se mêler avec la foule, comme s'ils craignaient d'avilir leur rang par leur piété, de ne plus paraître grands dès qu'ils paraîtraient chrétiens, ou comme si la religion était le partage de la troupe obscure, et qu'il fût indigne de ceux qui nous commandent de porter à notre Dieu les hommages qu'ils reçoivent de nous : *Gloriati sunt*. ...

Ils voient des femmes plongées dans la mollesse, perdues dans l'amour d'elles-mêmes, ennemies de tout ce qui gêne leur indolence voluptueuse, après avoir passé des semaines entières dans l'oubli de leur Dieu et de leur religion, se souvenir à peine, en certains jours, qu'elles sont chrétiennes ou qu'elles doivent l'être; ne s'arracher qu'à demi à leur repos et à leur oisiveté; venir dans nos temples, encore pleines de sommeil, dans une négligence, une indécence d'ajustement que le monde ne leur pardonnerait pas, qu'elles ne se pardonneraient pas, s'il s'agissait de paraître dans une assemblée profane et de se montrer à tout autre qu'à leur Dieu.

Ils en voient une autre, idolâtre de sa vaine beauté, entêtée du désir de plaire, se parer pour nos temples, comme s'il s'agissait, dit saint Chrysostome, d'aller dans la maison de prières et d'adoration pour chercher et pour donner des spectacles de plaisir et de vanité : *Saltatura ad ecclesiam pergis, an lasciviæ oblectamenta quæris!* Elle entre ornée avec plus de pompe et de magnificence que l'autel : vous diriez que c'est la divinité du temple. A l'imitation de ce roi impie, à qui l'Écriture reproche d'avoir profané la sainteté de Sion par l'étalage superbe de sa grandeur, tout occupée d'elle-même et du désir d'en occuper les autres, elle ne pense qu'à déployer avec des airs étudiés le faste odieux de son immodestie et de son orgueil; à consulter le goût du public sur une parure, sur une mode nouvelle; à essayer le pouvoir de sa funeste beauté; contente, heureuse, si elle réussit à faire oublier Dieu, à s'attirer les regards, l'attention, et, s'il se peut, les adorations du peuple : *Gloriati sunt*..... (*Psal.* LXXIII, 4.)

Ils voient dans nos temples, tantôt le sacrifice adorable offert avec une précipitation qui donne lieu de douter si le cœur n'est pas plus touché de la crainte de déplaire à un monde impie que du désir de plaire à Dieu; tantôt un peuple impatient, qui craint de rencontrer dans le pontife qui célèbre les augustes mystères plus de religion qu'il n'en apporte lui-même; qui s'ennuie par la seule appréhension de s'ennuyer; qui, par son chagrin, reproche à Jésus-Christ tous les moments qu'il lui donne; qui, comme s'il n'avait rien à dire, à demander à son Dieu, cherche du cœur et des yeux d'autres objets de son attention et de son culte : tantôt, hélas! les ministres du Seigneur, qui quelquefois récitent les psaumes sacrés, qui chantent les divins cantiques, plus par coutume, par nécessité, que par esprit de ferveur et de religion; qui montrent plus d'impatience d'être rendus à leurs amusements, à leur oisiveté, que d'application à honorer Dieu et à se sanctifier eux-mêmes : tantôt un prédicateur de l'Evangile, qui, au lieu de prêcher Jésus-Christ, semble se prêcher, s'annoncer lui-même; qui, au lieu de venir, nouvel Elie, tonner contre les scandales d'Israël, faire retentir autour du pécheur les anathèmes du ciel, vient, orateur profane, par la finesse des pensées, par les grâces du langage, par la justesse et naïve ressemblance des portraits, vient, dis-je, amuser l'esprit, enchanter l'imagination, réussir à renvoyer ses auditeurs aussi pleins d'admiration que vides de piété, et compter parmi les succès du ministère, non ce qu'il aura détruit de vices et d'abus, mais ce que ses talents auront reçu d'éloges et d'applaudissements.

Ils voient des auditeurs, qui, de leur côté, n'apportent à la parole de Dieu qu'une fausse délicatesse que tout rebute, un dégoût mortel que tout ennuie, une insensibilité, une langueur funeste que rien ne réveille, une inapplication que rien ne dissipe, une obstination que rien n'étonne, un esprit volage que rien ne fixe, un cœur passionné que rien n'ébranle et n'épouvante. Encore une fois, à la vue de tant d'abominations dont le sanctuaire est inondé, voulons-nous que les peuples profanes respectent un culte que nous ne respectons pas : ne doivent-ils pas, au contraire, triompher, lorsqu'ils nous voient désavouer, avilir par nos scandales, une religion qui réprouve, qui condamne leurs erreurs : *Gloriati sunt*.

Serions-nous donc réduits à ne pouvoir plus féliciter notre religion sainte de ses anciennes victoires! oserais-je le dire? il y a quelque lieu de douter si l'enfer doit regretter les temples de la gentilité. Par nous, par nos profanations, il règne, il domine dans les temples de Jésus-Christ, il y est honoré par de grands sacrifices : Dieu et la religion sont la victime qu'on lui immole. Non, je ne sais s'il y aurait eu plus de gloire pour le prince des ténèbres à conserver ses sanctuaires qu'à profaner les nôtres; et peut-être son orgueil sacrilége serait-il moins flatté de n'avoir point été vaincu, que de nous voir nous-mêmes insulter à son vainqueur : *Gloriati sunt*.

4° Enfin quatrième et dernier caractère d'opposition. La profanation des temples est un péché contagieux, il précipite dans tout un peuple la chute de la religion : d'abord

par voie d'exemple et d'imitation, ensuite par voie de punition.

Par voie d'exemple et d'imitation : autrefois les assemblées chrétiennes furent une école de vertu : ces pénitents prosternés dans le vestibule du lieu saint, couverts de la cendre et du cilice, exténués par les jeûnes et par les veilles, consumés dans la douleur et dans les larmes du repentir, séparés du peuple fidèle, éloignés de la participation des mystères redoutables, publiaient la sainteté du Dieu qu'on allait adorer, et jetaient dans l'âme une vive horreur du péché ! dans l'intérieur du temple, la troupe nombreuse et fervente des vierges, l'attention, la paix, le recueillement, le silence de tout le peuple, les femmes voilées et n'osant découvrir leur visage en la présence des anges du Seigneur; les césars, les empereurs confondus dans la foule, annonçaient la grandeur, la majesté souveraine de Dieu, devant qui toute grandeur humaine n'est que bassesse et que néant : *Sub quo curvantur qui portant orbem.* (*Job*, IX, 13.)

Les temps sont bien changés, jusque dans nos temples la foi et la piété trouvent aujourd'hui des écueils : c'est dans nos temples que les grands, les riches, viennent étaler leur faste, opprimer le peuple du poids de leur gloire, le remplir d'amertume et de dépit, à la vue d'une opulence dont il ne peut jouir, et qui lui fait sentir plus vivement ce qu'il est, par le spectacle de ce qu'il n'est pas ; l'enivrer de l'amour des titres profanes qui brillent dans le sanctuaire jusqu'à éclipser et la digni é du sacerdoce et la majesté du Dieu vivant.

Jusque dans nos temples des piéges mortels sont quelquefois tendus à la pudeur, une beauté coupable vient servir de flambeau au démon de la volupté, pour allumer dans des cœurs purs et chastes l'incendie d'une passion sacrilége. C'est là quelquefois que commencent, que p ennent leurs cours, ces intrigues d'abord cachées et qui dans la suite éclatent, au scandale de la religion et à la honte des familles. Elus du Seigneur, quel sera votre asile, si l'on périt au pied de l'autel ! fermez les yeux, le crime vous environne de toutes parts, cette modestie que vous deviez autrefois à l'édification publique, vous la devez à présent à la conservation de votre innocence.

C'est dans nos temples qu'à l'exemple d'une jeunesse emportée et libertine, d'un père et d'une mère sans religion, des personnes distinguées dans le monde par leur naissance, affectent de se distinguer dans le sanctuaire par leur impiété ; c'est là que les enfants s'accoutument, s'enhardissent à mépriser ce qu'il y a de plus respectable dans la religion, à vouloir égaler par l'excès de leurs scandales, et par la licence de leurs profanations, ceux dont ils ne peuvent égaler le rang et la fortune. La religion périt par voie de punition? vous le savez, la ruine de la foi est une des vengeances que Dieu réserve à la profanation des temples, *Vides tu quid isti faciunt... ut recedam a sanctuario meo.* (*Ezech*, VIII, 6.) Nous lui disputons ses autels, il nous les abandonne; il transporte à d'autres peuples le dépôt précieux de cette religion sainte qu'il voit inutile et déshonorée parmi nous. Ah ! Chrétiens, puisse la lumière de l'Evangile dissiper les ténèbres qui couvrent tant de régions infortunées ! Hâtons leur bonheur par nos prières, ne l'avançons pas par nos crimes, donnons-leur la foi, ne la perdons pas si nous respectons les temples, Dieu habitera au milieu de nous ; si l'impiété inonde le sanctuaire, il sera obligé de fuir, de se dérober à nos outrages : *Vides tu quid isti faciunt... et ut recedam a sanctuario meo.*

Le voilà donc, ce péché de la profanation des temples, dont la licence de nos jours se fait à peine un scrupule : un péché d'audace sacrilége, il s'introduit jusque dans le sanctuaire, il se place pour ainsi dire sur l'autel, comme pour braver de plus près la majesté du Très-Haut, pour défier son tonnerre par des outrages plus marqués. La terre entière n'est donc point assez étendue pour la licence de nos passions ? Dieu sera-t-il donc le seul qui dans l'univers ne puisse rencontrer un asile où il soit à l'abri de nos attentats ? craignons-nous que la voix de nos péchés ne suffise pas pour nous perdre, si nous ne forçons la voix du sang de Jésus-Christ indignement profané, de s'élever contre nous? Y ajouterons-nous un péché d'apostasie, d'infidélité, qui ose presque contre Dieu, tout ce que les martyrs osèrent pour Dieu ! tels qu'on les vit dans les temples du paganisme marquer leur mépris pour les profanes superstitions, tels nous paraissons dans nos sanctuaires pour insulter à la religion, et notre impiété semble encore moins respecter le Dieu de l'Evangile, que leur zèle ne ménagea les frivoles divinités des Nations? y ajouterons-nous un péché de scandale qui flétrit, qui humilie, qui dégrade la religion, qui ôte à son culte, à son sacrifice, ce caractère de grandeur, de noblesse, de majesté qui est le sceau visible, l'empreinte extérieure de la divinité? un péché qui affaiblissant le respect dû aux choses saintes, ne laisse à la foi aucune ressource pour se maintenir dans l'esprit des peuples. Moins chrétiens dans nos temples dans les assemblées mondaines, là nous oublions notre religion ; au pied des autels nous la perdons, nous la détruisons sans retour.

S'il se trouve donc des hommes qui se fassent un jeu de leurs profanations, hommes sans règles, sans principes, qui mettent l'esprit à ne point écouter la raison ; hommes sans mœurs, sans bienséance, qui ne respectent ni le ciel, ni la terre, ni les lois de l'Evangile, ni les droits de la société ; hommes dont l'audace à se jouer du culte public, insulte également à Dieu, au prince et à l'Etat ! je ne leur dis point que rien ne déshonore autant l'humanité, que des hommes insensés jusqu'à prétendre s'honorer par ces distinctions affreuses de scandale et d'irréligion. Je leur dis qu'ils méri-

tent qu'on les méprise assez pour leur accorder cette estime flétrissante de libertinage et d'impiété dont ils se montrent si jaloux; je leur dis que le Dieu qu'ils dédaignent saura parler en maître, qu'il vengera sa religion sainte.

Qu'est-ce que la profanation des temples considérée par rapport à la religion? vous venez de le voir. Qu'est-ce que la profanation des temples considérée par rapport au bonheur des peuples? c'est de quoi il me reste à vous entretenir.

SECONDE PARTIE.

Rien de plus opposé, de plus funeste au bonheur des peuples que la profanation des temples, puisqu'elle tarit pour nous la source des grâces les plus abondantes, puisqu'elle est pour nous la source des châtiments les plus terribles.

Afin de mieux développer ma pensée, je distingue deux espèces de profanations; l'une commencée, pour ainsi dire, et moins griève; l'autre entière et consommée. Profanation commencée, profanation d'oubli, d'indifférence, de dissipation; elle nous rend les temples inutiles. Profanation consommée, profanation de scandale, d'impiété, de libertinage; elle nous rend les temples funestes. Renouvelez votre attention.

En premier lieu, peut-on concevoir un aveuglement plus déplorable que celui de tant d'hommes que la bagatelle et l'enchantement du monde, que l'amusement des divertissements et des plaisirs, que l'inaction du repos et de l'oisiveté, que le tumulte et la dissipation des affaires, que l'empire et la tyrannie du respect humain, tiennent éloignés de nos sanctuaires; qui ne s'y laissent conduire qu'avec peine; qui n'y sont entraînés que par un reste de pudeur et de religion; qui dans certains jours, à certaines solemnités, ne paraissent dans le temple que pour y paraître, que pour rendre à Dieu l'hommage d'une présence forcée, sans penser à lui rendre l'hommage d'une piété fervente! Ennemis de leur propre bonheur, ils se rendent les temples inutiles, et par là que ne perdent-ils pas?

Notre Dieu, il est vrai, est toujours un père tendre et aimable; tous les moments, tous les lieux le trouvent disposé à exaucer nos désirs; mais c'est surtout dans nos temples qu'il aime à se montrer un Dieu de bonté

Quoique la terre entière soit le séjour de sa gloire, comme dit le Prophète; quoique l'univers, dit saint Augustin, ne soit qu'un vaste temple où son nom est invoqué par la foi, par la charité des peuples, il a voulu que la main des hommes lui érigeât des temples où sa gloire résidât d'une manière plus spéciale, et où il fût honoré par des sacrifices plus augustes, plus solennels; de même, continue le saint docteur, quoique sa miséricorde, répandue d'un bout du monde à l'autre, entende partout la voix de nos soupirs: *omnis locus, oratorium;* qu'elle pénètre dans les entrailles de la terre pour y défendre Daniel; dans les abîmes de la mer, pour y conserver Jonas; dans l'obscurité des prisons, pour y rompre les liens de Joseph: cependant les vœux formés au pied de l'autel sont ceux qui, portés par les anges, arrivent plus promptement au trône de l'immortel et rapportent à la terre les plus abondantes bénédictions. En faisant de nos temples le sanctuaire de sa majesté, Dieu en a fait le sanctuaire de ses miséricordes, et ils ne sont pas plus pour lui un lieu de gloire que pour nous un lieu d'asile. C'est l'amour qui l'a fait descendre dans ces édifices périssables, c'est l'amour qui l'y retient. Si dans le ciel, juge, maître, arbitre du monde, il prépare le tonnerre et le feu vengeur qui dévorera la terre criminelle; dans les temples, soumis au pouvoir de l'amour, il n'ouvre son cœur qu'à des projets de miséricorde. Ailleurs les grâces sont distribuées avec poids et mesure; dans les temples l'amour les répand, il les verse comme à torrents; là, il faut presque les mériter; ici, il suffit presque de les demander.

Salomon l'avait compris, lorsqu'au jour de la dédicace du premier temple, il disait à Dieu: je ne les ai point oubliées, ces paroles de vie et de salut que vous avez fait entendre à votre serviteur; mes yeux seront toujours ouverts sur cette maison, et elle sera les délices de mon cœur: *Erunt oculi mei et cor meum ibi, cunctis diebus.* (III *Reg.*, IX, 3.) Pleins d'une si douce espérance, nous approcherons de ce sanctuaire, nous y apporterons le tribut de nos larmes, sûrs que vous exaucerez dans le temple de votre gloire les vœux qui vous seront adressés dans ce temple terrestre: *Quodcunque oraverint in loco isto.... exaudies... in cœlo... et propitius eris.* (III *Reg.*, VIII, 30.) Si les ennemis de votre peuple désolent la terre que vous lui avez donnée, nous demanderons la victoire, et les plus fiers ennemis disparaîtront devant nous; si le ciel refuse les pluies destinées à fertiliser les campagnes, nous prierons; nos vœux, nos soupirs rassembleront les nuages et feront tomber la pluie qui produira les moissons. Enfin, dans tous nos malheurs, votre temple sera notre asile, nous y demanderons tout, vous ne refuserez rien: *Quodcunque oraverint.... propitius eris.* Dieu l'avait promis à Israël; Israël ne trouva point Dieu infidèle dans ses promesses: autant de temps que les tribus surent respecter la maison du Seigneur, tranquilles à l'ombre du sanctuaire, elles goûtèrent dans un repos profond les charmes de la paix et les délices de l'opulence. Il ne fallut point à leurs villes d'autres remparts; à leurs provinces, d'autre défense; au trône de leurs rois, d'autre appui. Contre cette pierre de Sion, venaient échouer successivement les ligues, les complots des nations jalouses, la puissance et l'orgueil des rois impies, les forces de la Syrie et de l'Egypte. Juda entrait dans le temple; du temple sortaient l'esprit de terreur pour dissiper les armées nombreuses;

l'esprit de vertige et de délire, pour confondre la prudence, pour déconcerter la politique des sages; l'esprit de discorde, pour tourner contre elle-même les mains armées contre Israël; l'Ange exterminateur, pour faire couler le sang ennemi de Juda; l'esprit de confiance et d'intrépidité, qui de chaque soldat faisait un héros, et montrait qu'aucune valeur ne résiste à un courage puisé dans le sanctuaire, et inspiré par le Dieu des combats : *Quodcunque oraverint.... propitius eris.*

Nous ne voyons plus, si vous le voulez, naître et se former dans nos temples les prodiges extérieurs de force et de puissance; ces prodiges d'éclat et de pompe; ces prodiges de terreur et d'épouvante: mais combien chaque jour doit-il s'opérer, dans l'intérieur du sanctuaire et dans le secret des cœurs, de prodiges plus étonnants, plus dignes d'être souhaités par une âme chrétienne; plus dignes d'être accordés par le Dieu de l'Evangile, puisqu'ils ont pour objet non la félicité du temps, mais le bonheur de l'éternité; non l'opulence et la fortune passagère, mais la vertu et les récompenses de la vertu qui ne passeront point?

Ames justes et ferventes, combien de fois attendries, pénétrées, remplies de paix et de consolation, vous avez senti se répandre au dedans de vous une joie pure qui vous a payé avec usure les alarmes de votre conscience délicate et timide, les inquiétudes de votre amour facile à s'attrister, à s'épouvanter; les peines enfin de l'austère et difficile vertu. Transportées d'avance dans la céleste Jérusalem, plongées dans ce torrent de délices qui inonde la cité sainte, vous entendiez la voix de l'Epoux, vous sentiez sa présence, vous croyiez presque le posséder.

Ces doux moments ont passé comme l'éclair qui fuit avec vitesse : en fuyant ils ont laissé je ne sais quelle impression secrète de calme et de tranquillité heureuse qui vous tient dans un repos préférable aux joies fausses et fugitives des mondains. Ames pénitentes, tristes, inquiètes, courbées sous le poids de vos iniquités; pleines d'horreur sur le passé, d'incertitude pour le présent, de crainte pour l'avenir, vous n'osez parler au Seigneur; il a entendu le langage de votre silence, il vous a dit au fond du cœur : *Vade in pace.* (*Marc.*, V, 34.) Allez en paix, vous êtes à moi, je suis à vous; vous pleurez vos péchés, je les oublie. Il a dit : Vos larmes ont continué d'arroser le sanctuaire; elles ont perdu leur amertume, et jamais l'ivresse des plaisirs profanes n'eut rien pour vous d'aussi touchant que les soupirs et les rigueurs de la pénitence.

Ames faibles et fragiles, déjà un nuage sombre commençait d'obscurir votre raison; votre cœur volage, inconstant, allait vous échapper; vous êtes venues dire avec l'apôtre: *Salva nos, perimus.* (*Matth.*, VIII, 25.) Seigneur, je ne puis plus tenir contre la violence de l'orage, jouet infortuné des vents et des flots, je ferai donc un triste naufrage! ah! ce sera du moins sous vos yeux et à l'ombre de votre croix que je périrai, abandonnerez-vous un cœur qui ne peut se résoudre à vous abandonner : *Salva nos, perimus.* Le Seigneur a commandé, le calme succède à la tempête; portées sur les ailes de la grâce, vous avez couru dans les sentiers de la justice, tout s'est aplani sous vos pas, et, sans rien perdre de votre innocence, vous avez retrouvé la paix de votre cœur. Ames obstinées et endurcies dans le péché, une main propice vous a conduites ici; vous ne saviez ni où vous alliez, ni pourquoi vous y veniez. Votre Dieu le savait, il vous y attendait, un mouvement intérieur de la grâce, un mot comme échappé au ministre de l'Evangile, un exemple de piété, que sais-je enfin? un rayon de lumière a brillé à vos yeux. frappé, réveillé d'un profond sommeil, vous avez frémi de vous voir sur le bord du précipice; en vain vous vous fuyez, vous vous évitez vous-mêmes pour vous dérober aux terreurs qui vous agitent, le trait a pénétré trop avant, la blessure est trop profonde, la plaie saignera toujours si la pénitence ne la ferme, et vous ne trouverez la fin de votre trouble que dans la fin de votre péché.

Ames affligées, la foi a guidé vos pas vers ce Dieu de consolation qui réside sur l'autel. Vous avez épanché votre cœur devant lui, vos larmes ont coulé en sa présence; bientôt elles ont cessé de couler : s'il ne vous rend pas le bonheur de vos anciennes prospérités, il fait bien davantage, il vous apprend à être heureux dans l'adversité.

Combien de fois même, des ressources imprévues et ménagées par la Providence, n'ont-elles pas ramené auprès de vous l'abondance et l'éclat de votre première fortune? En effet, quoique rien ne soit si contraire à l'esprit de l'Evangile que cette avare cupidité, qui ne veut du ciel que les biens de la terre, qui ne sollicite auprès du Dieu crucifié d'autre grâce que d'éviter sa croix, et de ne lui pas ressembler, et qui n'a plus de prières à lui faire quand la fortune ne lui laisse plus de souhaits à former : cependant Jésus-Christ s'est engagé d'exaucer tous les désirs de l'homme juste, lorsqu'il les donne à la vertu, et qu'il les rapporte à la gloire de Dieu : *Quærite primum regnum Dei... et hæc omnia adjicientur vobis.* (*Luc.*, XII, 31.) L'Apôtre veut que les fidèles demandent l'union, la concorde des peuples, la paix, la tranquillité des empires, la prospérité des césars, et le bonheur de leurs armes. Dans les périls de l'Etat, nos plus grands monarques ont retrouvé dans le sanctuaire la victoire qui les avait abandonnés à la tête de leurs armées, et ils ont éprouvé par d'heureuses révolutions, qu'on peut dire de nos temples encore plus que du temple de Salomon : *Quodcunque oraverint.... propitius eris.*

Mais que nous servira d'avoir le temple au milieu de nous, si le temple nous est étranger? Que nous servira-t-il que les dons

du Seigneur nous attendent dans le sanctuaire, si nous négligeons de les y chercher; qu'il ait juré de nous y accorder tout, si nous ne lui demandons rien? Que nous servira-t-il de paraître dans les temples, si nous n'y paraissons que pour éblouir les yeux par la montre de notre opulence profane; que pour insulter à Jésus-Christ humilié dans nos tabernacles, par cet appareil de luxe qui semble annoncer au ciel, que la terre trop riche, trop heureuse, n'a pas besoin de ses grâces et de ses bienfaits? Pensons-nous que Dieu nous prodiguera ses faveurs, lorsque nous lui refuserons nos hommages; qu'il se souviendra de ses miséricordes, lorsque nous oublions sa grandeur et que nous contribuons à la faire oublier aux autres : *Hypocritæ! bene prophetavit de vobis Isaias.* (*Matth.* XV, 7.)

Peuple hypocrite, vous dit Jésus-Christ, vous croyez donc que je suis un de ces dieux mortels, qui se contentent de l'hommage extérieur, parce que le secret des pensées et des désirs est pour eux un mystère impénétrable? Les apparences trompeuses d'une fausse piété ne m'en imposent point : *Posuit oculum suum super corda illorum.* (*Eccli.*, XVII, 7.) En vain vous chargez mon autel d'offrandes, si votre cœur ne me parle le langage de vos actions; si ce cœur n'est un autre temple consacré par le chaste amour; si vos soupirs ne sont l'encens; vos passions, la victime; la charité, le feu qui consume l'holocauste. Je sais tirer le voile et suivre, dans l'égarement de leurs voies, ces esprits vides de Dieu et pleins du monde, qui, dans le lieu saint, laissent errer leurs pensées sur des objets profanes; je pénètre dans les replis de ces cœurs idolâtres, qui paraissent invoquer le Dieu de leur salut, lorqu'ils ne s'entretiennent qu'avec le Dieu de leurs passions. Si votre cœur n'est point ici avec vous, je n'y suis point pour vous. En vain vous crierez avec l'infidèle Israël : *Templum Domini, templum Domini* (*Jerem.*, VII, 4) : Le temple du Seigneur, le temple du Seigneur! si vous ne respectez le temple, il ne vous sauvera pas; si vous le profanez, il vous perdra. Profanation d'oubli, d'indifférence, de dissipation, profanation commencée; elle nous rend les temples inutiles; profanation de scandale, d'impiété, de libertinage, profanation consommée; elle nous rend les temples funestes.

2° Non, nous ne savons pas combien Dieu est sensible à l'outrage de nos profanations : dans nos temples tout parle assez pour des cœurs comme les nôtres; il ne parle même que trop, en quelque sorte, des bontés de notre Dieu. Nous n'y apercevons qu'un Dieu Sauveur, un Dieu victime de propitiation : qu'il serait à souhaiter que quelque chose y rappelât à notre souvenir le Dieu vengeur des profanations qui déshonorent le sanctuaire. Un Oza frappé de mort pour avoir prêté à l'arche chancelante l'appui d'une main téméraire; cinquante mille Bethsamites victimes infortunées d'une curiosité peu respectueuse; les fils d'Aaron consumés par le feu du ciel, pour avoir allumé sur l'autel un feu profane; Héliodore, qui arrose de son sang le pavé du temple auquel il a insulté; Manassés renversé du trône et condamné à expier par l'ignominie des fers, l'orgueil, la licence de ses attentats contre le lieu saint; Joas couvert de lèpre, au moment qu'il ose mettre le pied dans le sanctuaire réservé aux prêtres; Balthazar qui n'a pas plutôt commencé de profaner les vases sacrés, qu'il aperçoit une main redoutable tracer sur le mur de son palais l'arrêt de sa mort sanglante; Antiochus qui expire dans les pleurs et dans le désespoir; Israel exilé sur les bords du fleuve de Babylone, proscrit, dispersé dans tous les climats; Jérusalem ensevelie sous les ruines de son temple. Voilà ce qui dans tous les sanctuaires devrait être gravé sur le bronze et sur le marbre, représenté sur la toile avec les couleurs les plus vives, pour l'instruction éternelle de tous les peuples et de tous les âges, afin de faire trembler et pâlir par la destinée de ces fameux profanateurs, ceux qui dans la suite des siècles seraient tentés de leur ressembler. Car, si telles furent les vengeances de Dieu sur les profanateurs de l'ancien temple, quel sera le bruit de son tonnerre, l'éclat de sa foudre, contre l'impiété qui profane nos autels? Ce n'est plus un temple consacré par les mains des pontifes héritiers du sacerdoce d'Aaron, ce sont des sanctuaires consacrés par la main de Jésus-Christ même, à qui nos pontifes ne font que prêter leur ministère visible : *Ipse est qui consecrat.* Ce n'est pas le tabernacle où réside la majesté du Dieu vivant; c'est le Dieu de gloire qui, présent parmi nous, reçoit nos hommages : ce n'est plus la race d'Aaron destinée à un ministère de figures et de sacrifices imparfaits; c'est le sacerdoce éternel qui voit un Dieu prêtre et victime, sacrifice et sacrificateur, immoler et être immolé. Ce n'est plus le sang des troupeaux, c'est le sang d'un Dieu qui arrose, qui inonde l'autel.

C'est donc au milieu de nous, c'est à la porte de nos temples que le prophète devrait venir faire retentir les anathèmes qui jetèrent la terreur et l'épouvante dans Israël : *Audite.... qui ingredimini per portas has ut adoretis Dominum.* (*Jerem.*, VII, 2.) Ecoutez, vous qui apportez ici votre encens et vos prières; voici ce que dit le Seigneur : De cette maison sainte où mon nom fut invoqué, votre impiété en a fait le séjour de la licence et du scandale : *Spelunca latronum facta est domus ista.* (*Ibid.*, 11.) J'ai vu votre cœur, livré aux plus honteuses passions, brûler jusqu'aux pieds des autels du feu de la haine, de la vengeance, de l'ambition, de la volupté : j'ai vu vos irrévérences, vos immodesties, vos profanations et vos sacriléges, je les ai vues et je ne les oublierai point : *Ego sum, ego vidi.* (*Ibid.*) Le feu de mon indignation s'est allumé; il va sortir, il consumera tout, il vous consumera vous-mêmes; et, après avoir tout consumé, il

brûlera encore : *furor meus.... succendetur et non extinguetur.* (*Jerem.*, VII, 20.)

Je me la dois à moi-même cette vengeance, je la dois à la gloire de mon nom : assez et trop longtemps vous m'avez traité de Dieu faible et impuissant ; les nations en voyant et votre audace à m'insulter, et ma bonté trop facile à pardonner, trop lente à punir, m'ont confondu avec leurs divinités imaginaires, qui n'ont ni des yeux pour voir le crime, ni des mains pour le punir. L'Israël aveugle et réprouvé a pensé que le Dieu de l'Évangile est moins puissant que le Dieu de la loi ; le schisme et l'hérésie ont dit que Dieu n'habite pas des temples qu'il ne défend pas ; je vais me montrer tel que je suis, connaissez-moi, et que la foudre en tombant vous ouvre les yeux ! *Ego sum, ego vidi..... furor meus.... succendetur et non extinguetur.*

Je la dois, cette vengeance, à ma sainteté blessée, irritée : je suis le Dieu saint qui déteste le péché, et vous m'avez forcé d'entrer, pour ainsi dire, en société avec le pécheur : l'impiété s'est assise dans mon sanctuaire, elle s'est approchée de mes autels, elle a partagé avec moi mon séjour et ma demeure ; suis-je donc une de ces divinités vicieuses qu'adore la gentilité, qui, favorables aux déréglements des hommes, laissent un cours libre à la fougue de leurs passions, pourvu qu'ils achètent par des sacrifices l'impunité du crime et le droit d'insulter aux dieux qu'ils semblent honorer ! *Ego sum, ego vidi....* Je la dois à Jésus-Christ mon fils bien-aimé. Je le vois sur cet autel, et en quel état je le vois ! obscur, inconnu, humilié, anéanti, réparant sans cesse, par le sacrifice qu'il me fait de sa gloire, les outrages que je reçois dans toutes les parties du monde : à quelles insultes ne l'exposent point ses humiliations volontaires? plus il s'oublie pour moi, moins je dois l'oublier; il répare mes injures, c'est à moi de venger les siennes. J'ai sa gloire et la mienne à défendre; vous connaîtrez mon amour pour lui et mes fureurs contre vous : *Ego sum, ego vidi...*

Dieu se vengera donc, il vengera Jésus-Christ ; écoutez, hommes mondains et tremblez : sa vengeance ne tardera pas à éclater par des coups, par des révolutions terribles ; car c'est surtout à ce péché, selon la doctrine des Pères, que sont réservées les disgrâces du temps, les punitions promptes et sensibles. Pourquoi ? parce que dans les autres péchés, l'impétuosité de la cupidité qui transporte le pécheur attendrit ce Dieu qui connaît la terre et l'argile dont nous sommes composés ; mais le péché qui profane nos temples ne prend point son origine dans le trouble, dans l'agitation des passions humaines ; il naît dans le calme, dans la tranquillité du cœur ; on dirait souvent qu'il n'a pour attrait que le plaisir d'être impie, ou le plaisir en quelque sens plus affreux de le paraître, parce que ce péché renferme un caractère spécial de rébellion et d'audace ; il ne se contente pas d'insulter à la loi de Dieu, il insulte à Dieu même, parce qu'il est plus que tout autre péché, un péché de scandale qui enfante mille autres péchés, et que par une malheureuse fécondité, l'exemple d'une seule profanation suffit quelquefois à faire tout un peuple profanateur; parce que, surtout, c'est un péché qui de lui-même et par lui-même tend à détruire, à anéantir le culte visible, le culte sensible, le culte extérieur; par conséquent il est tout à la fois de la providence de Dieu d'en arrêter le cours, et de sa sagesse de n'y pas enhardir par l'impunité; de sa miséricorde d'en prévenir les ravages ; de sa justice d'en punir l'impiété ; de sa sainteté d'en inspirer l'horreur; de sa fidélité dans ses promesses de veiller à conserver la perpétuité de la religion, en réprimant par des vengeances, tantôt sévères et éclatantes, tantôt secrètes, et alors même plus terribles, la licence qui sape les fondements du culte public. De là nous voyons que sous la loi, la destinée du peuple juif fut liée inséparablement à la destinée du temple. De sa fidélité à le respecter, ou de son audace à le profaner, prirent leur cours presque toutes ses disgrâces et presque toutes ses prospérités; les révolutions du trône suivaient les révolutions du sanctuaire ; la majesté de l'empire tombait, elle renaissait avec la gloire de l'autel, en sorte que l'histoire de la nation entière n'est que l'histoire de son temple.

Disons tout : pour consommer la réprobation de la Synagogue, la profanation du temple semble avoir eu plus de force que le crime d'un déicide, pour attirer la foudre sur cette terre fumante du sang d'un Homme-Dieu ; il fallut mettre le comble à l'attentat qui avait fait périr Jésus-Christ, par l'attentat qui profana le sanctuaire.

Ah ! mes chers auditeurs, nous nous plaignons que les temps deviennent chaque jour plus difficiles et plus corrompus : quel spectacle nous offrent nos campagnes désertes et abandonnées; le commerce languissant et abattu ; la paix achetée par tant de combats, méritée par tant de victoires, toujours incertaine, toujours prête à s'enfuir et à nous échapper ; des discordes, des dissensions fatales, trop difficiles à calmer, trop promptes à renaître : de quelque côté que nous portions nos pas, nous entendons retentir les soupirs, les cris de l'indigence; nous ne rencontrons que de tristes disgrâces ou d'insolentes prospérités, qui sont le comble de l'infortune pour les malheureux.

En même temps, l'esprit de libertinage et d'impiété fait de rapides progrès; il se prépare à envahir l'héritage de Jésus-Christ; et à la honte, à l'opprobre de cette philosophie hautaine et superbe, autant ennemie de la raison que de la religion, la ruine des mœurs accompagne, elle devance le déclin de la foi. Nos yeux épouvantés voient avec douleur s'effacer jusqu'aux derniers vestiges de l'ancienne probité. La mollesse et l'oisiveté osent s'introduire jusque dans les asiles les plus sacrés : le barreau n'est-il pas trop souvent devenu une espèce de labyrinthe

ténébreux dans les détours duquel la justice s'égare à chaque instant? la procédure n'est presque plus que l'art d'immortaliser les procès, la science de dépouiller le riche et d'accabler le pauvre : les emplois de finance, que paraissent-ils autre chose que le théâtre de la concussion, que l'école du faste et de la volupté? on dirait que le négoce n'est qu'un amas d'usures palliées, de monopoles déguisés, de sociétés frauduleuses; il semble que le sexe ne reconnaît plus de bienséances; la jeunesse plus de lois; les maîtres plus de douceur et d'humanité; les domestiques plus de zèle et d'activité; les grands plus de vraie grandeur, de décence, de dignité; le peuple plus de dépendance et de subordination; les égaux, plus de droiture et d'équité; les amis plus de constance et de fidélité; les familles, plus de sentiments et d'union; les nations, plus de serments et de traités; l'esprit, plus d'égards et de modération; le cœur, plus de sagesse et de vertus; le philosophe, plus de Dieu; le chrétien, plus d'Évangile. Tout tombe, tout périt, tout se détruit, tout se confond autour de nous : nous ne suffirions point à compter nos calamités, mais pourrions-nous suffire à nombrer nos irrévérences et nos profanations?

Ce peuple m'accuse d'injustice, disait Dieu au prophète Ézéchiel : montrez-lui le temple, il ne pensera plus à me reprocher ses malheurs, il ne pensera qu'à se reprocher ses crimes : *Ostende domui Israel templum et confundatur.* (*Ezech.*, XLIII, 10.) Vous, mes frères, jetez aussi les yeux sur nos temples, ensuite plaignez-vous, si vous l'osez, de ces torrents de misère qui inondent la terre. Voyez les fonts sacrés du baptême; là vous aviez juré de renoncer au monde, de vivre, et s'il le fallait, de mourir pour Dieu; et ensuite ils vous ont vus parjures, infidèles, venir ici faire profession de mondanité, désavouer vos serments par la pompe criminelle de votre luxe, et par les scandales de votre impiété : *Ostende... et confundantur.* Voyez ces tribunaux de la pénitence : là dominés par une fausse pudeur, vous avez rougi de dire au ministre de Jésus-Christ ce que vous n'avez point rougi de faire devant Dieu; vous avez mis le comble à vos crimes, en les dissimulant par les apparences étudiées d'une douleur feinte et hypocrite; vous avez surpris une absolution qui ne vous était pas due; vous y êtes entrés pécheurs, vous en sortez prévaricateurs; pleins d'inconstance et de mauvaise foi, vous avez paru pleurer le péché que vous aviez commis, et aussitôt vous avez recommencé de commettre les péchés que vous aviez à peine cessé de pleurer : *Ostende, et confundantur.* Voyez cette chaire de vérité : là, par l'organe des prêtres dévoués au ministère du salut, le Seigneur vous annonça ses volontés, il vous a montré vos égarements, il a parlé à votre cœur : indocile à sa grâce, ingrat à son amour, loin de respecter dans l'homme le Dieu qui le fait parler, vous n'avez su que repousser la voix du ministre et insulter au ministère : *Ostende et confundantur.* Voyez cette table eucharistique : là se renouvelent chaque jour les mystères de salut opérés sur le Calvaire; là se renouvelent chaque jour les mystères d'impiété dont frémit la montagne sainte. Jésus est de nouveau immolé, quelle victime! mais quelle profanation du sacrifice! malgré la distance des temps et des lieux, ne retrouvons-nous point à Jérusalem? Des prêtres, je m'arrête... une troupe impie dont le tumulte scandaleux trouble le sacrificateur et insulte au sacrifice : *Moventes capita sua.* (*Matth.*, XXVII, 39.) Des libertins livrés à l'esprit d'erreur et de vertige blasphèment ce qu'ils ignorent, et refusent de reconnaître leur Dieu dans leur Sauveur : *Blasphemabant.* (*Ibid.*) Des femmes hautaines et superbes daignent à peine jeter un regard sur leur Dieu, et lui rendre le court hommage d'un moment. Pour rendre la ressemblance plus exacte, souvent il ne manque qu'un homme fidèle qui ait le courage de se déclarer et de fléchir le genou devant Jésus-Christ : *Ostende et confundantur.* Voyez ce temple, tout ce qu'il renferme s'élève contre vous : ces cendres, ces ossements des martyrs, c'est en leur présence que vous venez faire de mortels outrages à la religion qu'ils défendirent au péril de leur vie; ces anges de paix, tant de fois ils ont été obligés de se couvrir de leurs ailes pour cacher à leurs yeux la honte de vos abominations. Non, continue le Seigneur, il n'en faut pas davantage pour m'endurcir contre ce peuple ingrat et perfide. Prophète, ne priez plus pour Israel, la voix de ses profanations parle contre lui; en vain la voix de vos larmes parlerait pour lui : il n'a été mon peuple que pour me déshonorer, je ne serai son Dieu que pour le punir; il a méprisé ma miséricorde dans mon sanctuaire, il ne lui reste à attendre que les rigueurs de ma justice : *In domo mea fecit scelera... tu ergo noli orare.... quia non exaudiam.* (*Jerem.*, XI, 14, 15.)

Que fais-je, chrétiens? me pardonnerez-vous et devez-vous me pardonner de vous entretenir si longtemps des vengeances réservées à la profanation des temples? ai-je donc oublié, ou ne vous souviendrait-il plus qui vous êtes? le sang de vos ancêtres se serait-il démenti dans vos veines? N'est-ce pas faire outrage à la race de Matathias, que de venir lui recommander les honneurs et la gloire de Sion; et les temples cimentés du sang des pères ont-ils quelque chose à craindre des enfants?

Rappelez-vous le cours funeste des guerres sanglantes qui, pendant tant d'années, ont ravagé la France; l'hérésie de Calvin, sortie du fond de l'abîme, voulait s'établir et régner sur les débris de nos sanctuaires. Quelle longue suite de misères! que de révolutions tragiques! les nations étrangères déchiraient le sein de notre patrie; victorieuses, triomphantes, le fer et la flamme en main, elles menaçaient la religion et l'État de leur chute prochaine.

Nouveaux Machabées, prenez garde, je ne

parle que de ceux qui se montrèrent aussi fidèles à la patrie qu'à l'Eglise, au trône qu'à l'autel ; car des citoyens factieux et inquiets, des sujets indociles et rebelles, loin de les avouer pour ses héros et ses martyrs, la religion refuse de les compter au nombre de ses enfants et de quelque zèle qu'ils colorent leurs attentats, elle ne leur répond que par ses foudres et ses anathèmes. Appelés aux combats du Seigneur par la voix de leur roi, vos ancêtres, alarmés du péril de l'autel, accourent donc à sa défense, prêts à soutenir le temple ou à périr avec lui. Hélas ils voulaient, ils croyaient combattre pour le Seigneur, auraient-ils combattu contre lui? Serait-ce à la religion plus qu'à l'erreur de pleurer leurs victoires! que nos temples n'ont-ils succombé sous les attentats de l'hérésie, s'ils n'ont échappé aux fureurs des sectaires que pour être livrés à nos profanations; et si la piété des Pères n'a fait que les réserver à l'impiété des enfants, rejetons coupables d'une tige si pure et si sainte, voudrions-nous jusque sur leurs tombeaux, jusque sur leurs cendres désavouer leur foi, insulter à leur zèle, les faire repentir de leurs combats et de leurs triomphes? Ah! du sein de la terre nous entendons la voix de leur sang qu'ils répandirent en tant de batailles, gémir, se plaindre, tonner, nous reprocher d'avoir enfin cédé la victoire aux meurtriers de nos aïeux, et se plaindre au ciel de leur avoir donné des enfants indignes de leurs pères, de leur religion, de leur Dieu.

Non, Seigneur, vos yeux n'apercevront plus l'iniquité dans le lieu saint, nous n'y paraîtrons que pour effacer le scandale de nos profanations, par une piété sincère et édifiante ; trop heureux d'employer les jours de cette vie mortelle à célébrer dans le temple de vos miséricordes vos louanges que nous espérons chanter à jamais dans le temple de votre gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XII.

Pour le mardi de la deuxième semaine du Carême.

SUR LA FUITE DE L'OCCASION.

Hæc omnia locutus est Jesus in parabolis ad turbas, et sine parabolis non loquebatur eis (*Matth.*, XIII, 34.)

Jésus dit tout cela au peuple en parabole, et il ne leur parlait point sans parabole.

Cette nuit mystérieuse que Jésus-Christ répandait sur ses discours, n'était voiles et ténèbres que pour les âmes doubles et perfides qui, loin de vouloir s'instruire de sa doctrine et de sa mission divine, ne demandaient que de vains prétextes pour se justifier dans leur indocilité, et qui, paraissant chercher la vérité, ne craignaient rien tant que de la trouver. Droiture et sincérité du cœur, disposition la plus nécessaire pour arriver à Jésus-Christ, disposition encore plus nécessaire pour y revenir lorsqu'on a eu le malheur de s'en éloigner; tous les jours nous sommes le jouet de nos fausses vertus, nous le sommes encore plus souvent de nos fausses conversions; bien des hommes ne sont jamais davantage au péché que lorsqu'ils pensent n'y être plus. Et si dans notre siècle on voit encore des pénitents, n'est-il pas rare d'en voir de véritables? Pénitences trompeuses et hypocrites, pénitences passagères et peu durables; quelle en est la source la plus ordinaire? C'est que lorsqu'on pense, ou plutôt lorsqu'on se flatte de penser sérieusement à quitter le péché, on ne commence point par quitter l'occasion du péché; on se dit que le cœur est changé, on ne change rien dans les mœurs, dans la conduite, dans les liaisons, dans les amusements.

Mais écoutez et instruisez-vous, vous qui, après de longs égarements, vous disposez à rentrer dans les sentiers de la justice et qu vous promettez d'y persévérer; je dis que si vous ne fuyez l'occasion du péché, que si le premier pas que vous faites dans les voies du salut ne vous éloigne et ne vous sépare de l'occasion du péché; je dis que votre pénitence n'est pas sincère et qu'elle ne sera pas durable. Vous n'êtes point encore à Dieu, et c'est en vain que vous vous flattez d'y être revenu ; vous n'êtes point pénitent, et vous serez bientôt aussi grand pécheur que vous l'étiez; votre pénitence est une pénitence douteuse et suspecte, qui ne doit pas vous rassurer sur le passé; c'est une pénitence fragile et inconstante, qui vous laisse tout à craindre pour l'avenir; en un mot, qu'est-ce que la pénitence qui ne s'étend point jusqu'à retrancher, jusqu'à éviter l'occasion du péché? C'est une pénitence que vous devez regarder au moins comme douteuse et suspecte, sur laquelle vous devez trembler; sujet de la première partie. C'est une pénitence fragile et inconstante, sur laquelle vous ne devez pas compter; sujet de la seconde partie. Fuite de l'occasion surtout par rapport à l'homme pénitent, matière importante qui ne vous fut peut-être jamais assez développée; pour vous instruire solidement d'une vérité dont vous ne pouvez être trop instruits, demandons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je soutiens que la pénitence qui ne commence pas par retrancher les occasions du péché, est une pénitence douteuse et suspecte, je n'entends pas seulement les occasions prochaines du péché, c'est-à-dire, ces occasions qui, par elles-mêmes et de leur nature, sont un sujet de chute et une pierre de scandale; ces occasions qui peut-être moins fortes en elles-mêmes, mais qui, fortes de notre faiblesse et de notre fragilité particulière, nous tendent des piéges que nous ne savons point éviter; je n'entends pas seulement ces occasions si dangereuses, si puissantes, qui ont des rapports si intimes avec les penchants et les faibles de notre cœur, qu'il est infiniment difficile, qu'il est comme impossible d'y résister : telles seraient ces liaisons tendres, ces assiduités flatteuses, ces entrevues passionnées avec une personne qui plait et à qui on a le fatal

avantage de plaire; ces spectacles enchanteurs, dont la pompe séduisante jette dans l'âme une flamme dévorante, qui aussitôt court de veine en veine et embrase tout l'homme; la lecture de ces livres pernicieux, qui dans un mot donnent lieu à mille réflexions criminelles, et qui, par le récit d'aventures fabuleuses, excitent des passions trop réelles; ces conversations ennemies de la pudeur, qui apprennent en un moment ce qu'on ne devrait jamais savoir, et ce que l'on a tant de peine à oublier; cet attachement au jeu, cet entêtement de luxe et de mondanité, qui précipitent en tant de folles dépenses, et qui retranchent à la charité pour prodiguer à la vanité; ces places, ces emplois, ces ministères délicats, où l'on ne peut s'avancer que par l'injustice et se soutenir que par de honteuses complaisances.

Tous les théologiens conviennent que ces occasions du péché, si directes, si prochaines, si infaillibles pour l'ordinaire, sont dès là même des péchés; en sorte que c'est un péché, non-seulement d'y succomber, mais de s'y exposer, de s'y engager, d'y demeurer, et par conséquent ce serait l'erreur la plus grossière que de s'imaginer qu'on peut quitter le péché sans quitter ces occasions de péché, puisque ce serait être tout à la fois dans la volonté de ne plus pécher, et dans la volonté de pécher; paraître pénitent et être pécheur; revenir à Dieu en apparence et se tenir séparé de Dieu. Les occasions dont je parle dans ce discours, sont surtout des occasions qui n'ont pas une liaison si directe, si naturelle avec le péché; qui n'y conduisent que lentement et comme par des détours imperceptibles; qui ne produisent pas le péché, mais qui le préparent, qui lui aplanissent les voies. Occasions éloignées, mais qui font naître, qui amènent peu à peu les occasions prochaines.

Je reprends maintenant, et je dis: vous aimez l'occasion du péché, vous aimez donc le péché; vous ne renoncez point à ce que vous connaissez être pour vous une disposition au péché, une préparation au péché; vous ne renoncez donc pas sincèrement et véritablement au péché: votre pénitence n'a donc, et elle ne peut avoir, que les vains dehors, la superficie et l'apparence de la pénitence chrétienne. Vérité terrible que j'appuie sur trois réflexions simples et naturelles, bien propres à vous faire trembler; sur le vide et l'insuffisance, sur le crime peut-être et sur l'hypocrisie sacrilége de ces demi-pénitences, qui se vantent d'être dans les sentiments, et qu'on ne voit point paraître dans les actions. Je soutiens premièrement qu'elles sont plus rares qu'on ne le pense, les pénitences sur lesquelles l'homme pénitent a droit de se rassurer; j'avance en second lieu que de toutes les pénitences qui sont douteuses et suspectes, il n'en est point qui le soit davantage que la pénitence qui ne va pas jusqu'à retrancher l'occasion du péché; enfin je prétends que la pénitence qui ne fuit point l'occasion du péché, porte visiblement les caractères d'une fausse pénitence. Suivez moi.

1° Et remarquez-le d'abord : ce qui désole l'héritage de Jésus-Christ, ce qui met l'Église en deuil et en larmes, ce qui fait à Dieu un mortel outrage, ce qui enlève à Jésus-Christ le prix de son sang, ce qui perd, ce qui damne les hommes, c'est encore plus l'impénitence que le péché.

Pécheurs, revenez sincèrement à Dieu; en pleurant votre péché, vous lui rendrez ce que vous lui avez ôté, et vous regagnerez ce que vous avez perdu. Craignez le péché avant que de le commettre; après l'avoir commis, ne craignez surtout que l'impénitence; c'est l'impénitence qui consomme le malheur et l'excès du péché, et qui perd sans ressource le pécheur. Et quelle impénitence? Prenez-y garde : n'est-ce qu'une impénitence réfléchie, méditée, connue de l'esprit, avouée du cœur? Non, mes chers frères, ils sont rares; ils étonnent du moins encore dans ce siècle pervers et corrompu, ces hommes vendus à l'iniquité, qui se font un plaisir et un honneur diabolique d'emporter avec eux dans la nuit du tombeau toute l'horreur de leurs abominations. Ce qui peuple l'enfer, c'est une impénitence déguisée et cachée sous le voile de la pénitence; une impénitence qui joue et amuse une âme, qui n'a ni l'audace d'être pleinement impénitente, ni la force de devenir véritablement pénitente; une pénitence capable d'en imposer aux autres et de nous éblouir nous-mêmes, incapable de contenter et d'apaiser notre Dieu; ce Dieu, dit Tertullien, qui, perçant ces dehors sombres et austères dans lesquels s'enveloppe une âme qui trompe ou qui est trompée, descend jusqu'aux derniers et aux plus profonds replis du cœur pour discerner la fausse pénitence de celle qui est véritable.

Heureux donc et mille fois heureux, vous qui, toujours fidèles à la grâce, ne permîtes point à votre cœur de s'ouvrir à une joie séduisante, et d'errer au gré de ses désirs dans les voies détournées des pécheurs : *Beatus vir qui.... in via peccatorum non stetit.* (*Psal.* I, 1.) Si vous saviez que de mortelles alarmes entraîne à sa suite un plaisir qui s'échappe et qui s'évanouit avec tant de vitesse, vous ne craindriez rien tant que de vous livrer à ses charmes imposteurs.

Je ne parle point de ce qu'il en coûte pour revenir à Dieu, pour rompre des liens dont le cœur et la volupté formèrent le tissu; pour détruire une habitude nourrie, accrue, augmentée pendant le cours de plusieurs années; pour éteindre dans des larmes véritables une passion qui fit tous les charmes et tous les plaisirs de la vie. Quelles peines à se dégager! de quelles perplexités on est agité! quelle frayeur dans la seule pensée du changement! quelles irrésolutions! quels retours! quelles contrariétés tiennent dans une longue incertitude l'esprit flottant entre les nouvelles lumières et ces anciennes habitudes! il est rare qu'elles

se fassent sincèrement, les pénitences qui se font si aisément. L'homme n'est point assez maître de l'homme pour se plier tout à coup et sans effort à de nouvelles idées et à d'autres penchants. Les nœuds de la cupidité sont si doux, qu'on souffre à les briser; si souvent ils ne semblent aussi doux qu'au moment où l'on travaille à les rompre; nous tenons trop à nous-mêmes pour nous quitter sans nous regretter, et quelqu'obéissante que soit la victime, elle laisse du moins échapper un soupir en montant à l'autel.

Vous l'avez sans doute éprouvé, mes chers auditeurs, si vous avez quitté le péché! mais vous comptez vainement y avoir renoncé, si vous n'avez senti ce qu'il en coûte pour le quitter, et si vous n'avez dit avec le Prophète, et sincèrement comme le Prophète : *Beatus vir qui.... in via peccatorum non stetit.*

Je ne parle point de ce triste souvenir qui demeure éternellement présent à une âme pénitente, j'ai offensé mon Dieu; je suis un ingrat, un perfide, la bonté avec laquelle il me pardonne mon péché m'en découvre encore mieux l'énormité : un Dieu si bon et si aimable, lâchement trahi et abandonné ; plus il oublie mes fautes, moins je dois les oublier. Lui avoir déplu une seule fois, c'est, à qui le connaît, un sujet éternel de pleurs et de regrets; et s'il est un homme qui n'ait rien à souhaiter, ce ne peut être que celui qui n'a rien à se reprocher : *Beatus vir.*

Je ne parle que du danger qu'il y a de revenir jamais sincèrement à Dieu après l'avoir une fois abandonné. Il est, j'en conviens, une espèce de pénitence presqu'aussi glorieuse à Dieu que l'innocence; un soupir amer et profond suffit pour désarmer sa colère et pour réparer la perte de sa grâce; mais il faut que ce soupir, excité par la grâce, parte du plus intime de l'âme; mais l'homme dissipé, étranger, inconnu à lui-même, ignore trop souvent ce qui se passe au dedans de lui; mais rien n'est plus aisé que de se faire illusion sur ses sentiments, que de prendre le désir de la pénitence pour la pénitence; un dessein passager de se convertir pour la conversion; les terreurs de la conscience qui alarment sur les peines réservées au pécheur, pour la haine que l'on doit au péché; les efforts de la grâce qui presse la volonté, pour les efforts de la volonté qui se livre à l'impression de la grâce. Et par conséquent il y a une pénitence propre à me damner, comme mon péché, parce qu'elle l'entretient sous ombre de le guérir; parce qu'elle ne sert qu'à m'empêcher de le pleurer, en me persuadant faussement que je l'ai pleuré.

Que sais-je donc si cette pénitence, sur la foi de laquelle je me repose, n'est point elle-même un nouveau péché qui demande une autre pénitence. J'entends saint Ambroise et avec lui tant de Pères et de docteurs qui m'avertissent que de tant d'hommes qui se sont écartés de Dieu et qui semblent y revenir, il en est plusieurs qui s'en éloignent davantage par leur pénitence apparente qu'ils ne l'avaient fait par leur péché. Je les entends s'écrier qu'il est plus facile de trouver des âmes qui n'ont point connu le péché, que d'en trouver qui l'ont sincèrement quitté; des âmes qui n'ont point d'offenses mortelles à pleurer, que des âmes qui pleurent véritablement ce qu'elles ont à se reprocher; quel sujet d'alarmes et d'inquiétudes pour un cœur tendre qui commencerait à aimer son Dieu et son salut!

Craintes et alarmes que Dieu laisse dans un cœur pénitent pour achever de le purifier et de l'éprouver; craintes et alarmes que la délicatesse de la conscience pousse quelquefois jusqu'au scrupule dans des âmes timides! craintes et alarmes que Dieu tempère quand il le veut dans une âme fervente par l'onction de sa grâce et par la vue de ses miséricordes infinies; craintes et alarmes qui sont souvent le dernier bienfait de sa tendresse expirante pour un faux pénitent; craintes et alarmes toujours trop bien fondées dans une âme qui ne se livre pas sans réserve à la grâce de la pénitence. Or combien y en a-t-il qui peuvent se rendre le doux témoignage d'avoir tout donné et de n'avoir rien refusé au désir de réparer et de prévenir le péché; et, par conséquent, qu'il en est peu de ces conversions assez marquées au sceau de la véritable pénitence, pour mettre dans une âme attentive le repos et la tranquillité? Or je soutiens, et c'est ma seconde proposition, qu'aucune pénitence ne doit paraître plus douteuse et plus suspecte que la pénitence qui ne va point jusqu'à retrancher et éviter l'occasion du péché.

2° Car qu'est-ce que la véritable pénitence? c'est, dit le concile de Trente, une douleur d'avoir commis le péché et une résolution de fuir le péché : *Dolor est de peccato commisso cum proposito non peccandi de cætero.* Mais, disent les Pères et les théologiens, une douleur véritable et sincère fondée sur une connaissance vive et pénétrante des grands avantages que nous perdons par le péché, et des maux infinis qui sont la peine du péché; en sorte que, regardant Dieu comme le souverain bien, regardant le péché comme le souverain mal, et le salut comme la première et la principale affaire qui mérite ses soins, l'homme pénitent n'est touché d'aucun malheur autant que de celui d'offenser Dieu, de commettre le péché et de perdre son âme; mais résolution d'éviter le péché, qui doit l'emporter sur tous les désirs et sur toutes les craintes dont la volonté peut être touchée; en sorte que s'il y avait au dedans de nous un seul désir, une seule crainte qui surpassât ou qui égalât ce propos de fuir le péché, ce ne serait plus ce propos salutaire qui doit précéder nécessairement la grâce de la réconciliation : *dolor est.*

Qu'est-ce donc que l'homme pénitent? concevons-le une fois et ne l'oublions ja-

mais : le vrai pénitent est un homme qui, plein d'amour pour son Dieu et vivement pénétré de la crainte de ses jugements, envisage comme le plus grand mal, comme le souverain mal, celui de déplaire à son Dieu et de l'irriter, de perdre son amour et de s'exposer à ses vengeances ; c'est un homme intimement convaincu qu'une fortune médiocre, que la plus triste indigence même avec la crainte de Dieu, est préférable à toutes les richesses et à tous les plaisirs de la terre ; c'est un homme qui, dans la nécessité de tout sacrifier à son âme, ou de sacrifier son âme à ce qu'il y a de plus brillant et de plus flatteur ici-bas, renoncerait à toutes les espérances du temps plutôt que de risquer les espérances de l'éternité ; c'est un homme qui, ému, agité, attendri sur les pertes que le péché lui a causées, qui, pleurant amèrement les ravages que le péché a faits dans son âme, et se hâtant de les réparer, souhaiterait que le jour qui éclaira son péché fût ôté du nombre de ses jours. C'est un homme qui ne soupire que pour la destruction du péché ; qui déteste le péché comme un monstre cruel qui lui a ravi le vrai bien, le seul objet digne de ses plus tendres désirs ; qui le redoute comme un mal, en comparaison duquel tous les autres maux ne sont que des songes et de vains fantômes, un homme dont les vues, les craintes, les espérances, les inclinations, se rapportent principalement au désir de réparer et d'éviter le péché.

Ne nous arrêtons point ici, mes chers auditeurs, à raisonner et à approfondir : je ne veux point décider ce que vous êtes ; jugez vous-même votre pénitence sur ce caractère du vrai pénitent, vous qui à la faveur des lumières que Dieu a répandues dans votre âme avez reconnu que la source de vos désordres, c'est cet ami mondain sur qui la religion n'a pas assez d'empire, et qui en a trop sur votre cœur ; cette maison où règne le plaisir et la licence ; cette liaison trop étroite avec des personnes qui de vos vertus vous font des crimes, et dont vous ne pouvez ni sacrifier l'amitié, ni soutenir la censure ; ces assemblées profanes où le monde étale le luxe et la vanité de ses pompes, et où l'on respire un air de corruption qui ôte le goût de la piété s'il ne donne pas celui du vice ; ces emplois délicats, ces maniements d'affaires et de finances qui irritent la cupidité par la facilité qu'ils présentent de s'enrichir ; ces parties de plaisir qui en fomentent le goût, qui l'allument, qui le rendent plus impétueux, dont vous remportez toujours une agitation dangereuse, des rêveries importunes, une langueur funeste, un esprit plus profane et un cœur moins chrétien ; cet épanchement et cette dissipation d'une vie répandue dans le monde, toute livrée au tumulte, aux embarras, aux divertissements, aux amusements du monde ; cette nonchalance léthargique d'une âme qui, languissante dans la foi et dans les désirs du salut, néglige de se précautionner contre la surprise des passions, par la vigilance, le recueillement, la retraite, le silence, la prière, la fréquentation des sacrements, la pratique des œuvres saintes ; cette mollesse, cette timidité d'un amour-propre qui, dans la crainte d'en faire trop, conduit si souvent à n'en pas faire assez ; ce train de vie si ordinaire dans le monde et qu'on s'est mis en possession de regarder comme le partage des honnêtes gens du monde, cercle et tissu continuel d'affaires et de plaisir, de travail et de repos, d'occupations et d'amusements, de conversations, de liaisons, de projets, d'intrigues, de complaisances qu'on a pour les autres, et de complaisances qu'on exige pour soi, d'amitiés trop flatteuses et d'antipathies trop marquées, de vivacités, de penchants et de sommeil de conscience ; de hardiesse qui s'expose à tout, et de négligence qui ne se précautionne contre rien. Vous qui ne pouvez ignorer que c'est là ce qui vous a affaiblis, ce qui a formé dans votre âme le déclin imperceptible de la piété et de la religion, ce qui a amolli votre cœur et l'a livré enfin sans défense à la fougue de vos passions ? Vous qui savez que votre âme, naturellement douce et facile s'abandonne à l'exemple, reçoit toutes les passions qu'on veut lui donner, s'ouvre à tous les sentiments qu'on veut lui inspirer ; vous qui savez que votre âme est devenue trop vive et trop prompte à s'enflammer ? il ne lui faut qu'une légère émotion pour la mettre en feu, pour lui faire oublier tout ce qu'elle a pensé et tout ce qu'elle a voulu. Vous, dis-je, instruit par une triste expérience du pouvoir de l'occasion et de votre déplorable fragilité dans l'occasion, et qui refusez cependant de fuir l'occasion, vous serez cet homme vraiment pénitent qui, détrompé des vains plaisirs et des faux biens de la terre, ne conçoit point de malheur plus digne de ses larmes que le péché, qui est prêt à s'immoler mille fois au désir dominant de réparer son péché, et qui ne fuit, qui ne redoute rien autant que le péché !

Ah ! mon cher frère, parce qu'aux yeux de la cupidité qui vous captive, l'opulence mondaine, le crédit, la réputation, les honneurs sont le grand bien, le souverain bien ; parce que cette même cupidité s'étonne et s'épouvante à la seule idée d'une vie obscure et indigente, loin d'exposer votre fortune à un péril certain, vous ne la croyez jamais assez assurée. Oserait-on vous proposer de recommencer un commerce qui vous a paru ruineux, de vous remettre en société avec le négociant dont l'infidélité ou la négligence a dérangé vos affaires, de rentrer dans le parti qui a trompé vos espérances, de confier vos intérêts à cet ami perfide qui vous a trahi : non, l'on sait que l'expérience du passé vous a rendu timide et défiant pour l'avenir ; on sait assez que personne ne risque volontiers ce qu'il aime ; et comment donc pourrait-il se faire que l'occasion du péché, que la cause du péché, que la source du péché fût chère à une âme qui ne soupire que pour la destruc-

tion du péché? Le cœur de l'homme n'est-il pas à cet égard dans l'ordre de la grâce et du salut, ce qu'il est dans l'ordre de la nature et des passions? Change-t-il d'inclinations lorsqu'il change l'objet de ses inclinations? Quel amour de Dieu que celui qui ne craint point le péril de déplaire à Dieu? Quelle haine du péché que celle qui laisse à l'occasion du péché tous les charmes qui nous la rendirent aimable et qui ensuite nous firent aimer le péché? Quelle pénitence que celle qui continue de rechercher tout ce qui conduit au péché, tout ce qui peut reproduire le péché.

Si telle est la véritable pénitence, dites-moi donc ce que c'est qu'une fausse pénitence? N'y a-t-il de faux pénitents que ces hommes audacieux qui viennent de sang-froid profaner le sacrement de Jésus-Christ et mettre par un sacrilége le comble à tous leurs attentats? Effaçons donc des Ecritures tous les anathèmes lancés contre ces hommes follement abusés qui cherchent Dieu et qui ne le cherchent pas de toute leur âme; qui croient le chercher et qui ne le cherchent pas; qui se flattent de l'aimer et qui ne l'aiment pas; qui se persuadent légèrement qu'ils se repentent et qui ne se repentent pas! Effaçons ces oracles de l'Esprit-Saint qui nous déclarent que Dieu seul sonde l'abîme impénétrable du cœur humain; que nous sommes le jouet de nos pensées et de nos désirs, de nos amours prétendus et de nos haines présumées; de nos regrets trompeurs et de nos repentirs hypocrites; qu'un péché pleuré longtemps n'est pas toujours un péché pleuré sincèrement; qu'après avoir versé le sang des victimes, après avoir chargé l'autel d'offrandes, après avoir fait fumer le temple de la vapeur de l'encens, nous devons trembler sur ce péché pleuré par tant de larmes, expié par tant de sacrifices.

Elevons-nous contre la foi de tant d'exemples redoutables : d'un Antiochus qui s'humilie devant le Dieu d'Israël, qui avoue, qui répare en apparence ses iniquités et qui n'est pas pénitent; du peuple d'Israel qui vient en foule inonder le temple, qui invoque le Dieu de ses pères, qui abandonne ses fausses divinités et qui n'est pas pénitent : d'un Esaü qui pousse des cris terribles, qui verse un torrent de pleurs et qui n'est pas pénitent : d'un Pharaon qui s'humilie, qui plie, qui cède et qui n'est pas pénitent : d'un Saül qui gémit, qui pleure aux pieds du prophète Samuel et qui n'est pas pénitent. Osons méconnaître ces vérités annoncées dans l'Église, et dont retentissent chaque jour les chaires évangéliques, que l'impénitence la plus commune est l'impénitence dans laquelle on se précipite par voie d'aveuglement et d'illusion; l'impénitence qui rassure le pécheur sans détruire le péché.

Oui, mes chers auditeurs, pour vous tranquilliser il faut en venir là : s'il y a une fausse pénitence qui trompe les hommes, il y a donc une fausse pénitence qui met dans le cœur quelques désirs de conversion, quelque amour de la vertu, quelque haine du péché, puisque cette pénitence nous trompe et que sans cela elle ne nous tromperait pas. Mais les désirs de cette pénitence sont trop faibles, l'amour en est imparfait; la haine qu'elle paraît avoir du péché est stérile et insuffisante, puisqu'elle ne contribue pas à nous justifier. Or quels désirs du salut plus faibles que ceux qui n'empêchent pas d'exposer le salut? Quel amour de la vertu plus imparfait et plus languissant que cet amour qui ne nous sépare point des occasions dangereuses à la vertu? Quelle haine du péché plus impuissante, plus vaine, plus inefficace que celle qui subsiste et qui s'accorde avec l'amour des occasions du péché? et par conséquent, quelle pénitence plus incertaine et plus suspecte qu'une pareille pénitence! je ne dis point assez; non-seulement de toutes les pénitences qui paraissent douteuses et suspectes, il n'en est point qui doivent le paraître davantage que la pénitence qui ne fuit point l'occasion. J'ajoute que cette pénitence considérée en elle-même porte tous les caractères d'une pénitence réprouvée, parce qu'elle n'a aucune des marques de la vraie pénitence. Troisième réflexion.

3° En effet, revenons à la doctrine du saint concile de Trente : deux qualités sont essentielles à la pénitence chrétienne : la douleur, qui par un repentir sincère et véritable déteste le péché; la résolution ferme et constante d'éviter le péché. Or sur cela voici comme je raisonne et les propositions que j'établis. Si votre douleur était sincère, si votre repentir était véritable; l'occasion du péché n'aurait plus tant de charmes et d'attraits pour gagner et pour entraîner votre cœur, si la résolution de conserver la grâce était une résolution sérieuse et profondément imprimée dans l'âme; plus l'occasion du péché conserve de charmes et d'attraits, plus vous auriez d'empressement à la fuir.

Si votre repentir était sincère, il ôterait à l'occasion du péché ces agréments séducteurs, ce charme impérieux dont votre cœur est si vivement touché. Un véritable repentir est un sentiment bien douloureux.

Dans quel état on se trouve lorsque le flambeau de la foi, rallumé par la grâce, vient à consumer les voiles épais qui cachaient l'horreur du péché! frappé, réveillé comme d'un profond sommeil, par l'éclat soudain de ces nouvelles lumières, on aperçoit l'abîme dans lequel on s'est précipité! avec quelle douleur on se retourne vers Dieu! qu'on est effrayé de se voir si loin de lui! ô ciel, que suis-je? où suis-je? que deviendrais-je? ô péché cruel! ô plaisirs perfides! vous m'avez enlevé mon Dieu, et je ne sais quand et comment je le retrouverai!

Ai-je pu vous oublier, ô mon Dieu et m'oublier jusque-là? je ne mérite pas de vous retrouver, mais je ne me lasserai pas de vous chercher; votre justice doit rejeter

mes pleurs, mais ils ne cesseront point de couler. Partagée entre la crainte et l'espérance, entre la honte et l'amour, se sentant indigne de solliciter sa grâce, pénétrée du désir de la recouvrer, n'osant ni s'approcher ni demeurer, l'âme pénitente ne prend de plaisir qu'aux larmes qu'elle répand; elle aime à en tenir la source toujours ouverte : or, dans cet état, quels attraits peut conserver l'occasion du péché!

Ah! mes chers auditeurs, si vous pleuriez sincèrement les égarements de votre vie passée, tels seraient les mouvements de votre âme à la vue de ce qui vous a séduits. Le voilà cet ami dangereux et perfide, qui m'a tracé la route du crime, qui, par ses leçons et par ses exemples, m'apprit ce que j'aurais dû ignorer éternellement, et qui ne m'aima que pour me perdre! Voilà cette personne qui enlevant mon cœur à Dieu, y alluma le feu d'une passion fatale que peut-être mes larmes ne pourront éteindre! c'est dans ces assemblées, dans ces parties de plaisir que mon cœur prit le goût des voluptés coupables et s'enivra du poison qui l'a corrompu! c'est là que ma faible vertu succomba enfin, après avoir lutté si longtemps contre l'attrait du vice.

Illustres pénitents dont l'Eglise révère la mémoire, je ne suis point surpris que, portés sur les aîles de la charité renaissante, vous ayez couru vous ensevelir dans l'ombre et le silence des forêts! que le monde aurait-il offert à vos yeux que des objets qui, vous rappelant de tristes idées, vous auraient remplis d'un ennui mortel? David pénitent aurait-il pu soutenir le spectacle de la terre baignée du sang d'Urie, sans l'arroser de ses larmes. Prince des apôtres, après avoir eu la faiblesse de désavouer Jésus, vous n'eûtes pas plutôt reconnu votre crime, que l'on vous vit fuir à pas précipités cette maison fatale à votre innocence : *Egressus foras*. (*Matth.*, XXVI, 75.)

Pourquoi donc avons-nous tant de peine à quitter ce que saint Pierre aurait eu encore plus de peine à ne pas fuir? La différence est dans notre cœur; c'est que la douleur du saint apôtre était une douleur véritable et intime; notre douleur n'est qu'une douleur fausse et imaginaire; sa contrition était une contrition intérieure et solide, une contrition de cœur et de sentiments, une contrition profonde et durable, et notre contrition qu'est-elle? Une contrition purement extérieure à laquelle on prête sa voix et à laquelle on refuse son âme; une formule que l'on récite; et on croit s'être assez repenti, parce qu'on a dit à Dieu qu'on se repentait : contrition d'art et d'étude, on n'ignore pas qu'on ne cesse de déplaire à Dieu que quand on a cessé de se plaire dans son péché; on fait donc effort sur soi-même, on se maîtrise, on se domine, on se commande un regret, un soupir; la contrition est dans l'esprit, elle n'est point dans le cœur, on voudrait en quelque sorte se repentir et on ne se repent pas : contrition superficielle, qui frappe le cœur, mais qui n'y entre pas; qui le remue et qui ne l'attendrit pas; qui l'agite et qui ne le pénètre pas; qui le partage et qui ne le remplit pas : contrition froide et indifférente, qui est une détermination apparente d'éviter le péché plus qu'un regret de l'avoir commis; un désir de n'être plus pécheur et non la douleur de l'avoir été : contrition douce et paisible qui se forme et qui se détruit, qui naît et qui meurt dans l'âme sans troubler le repos et la paix du cœur. Il n'en coûte rien pour revenir de la pénitence au péché; il n'en coûte pas davantage pour revenir du péché à la pénitence; on le commet, on le pleure avec la même facilité.

Et ne dites pas que la douleur n'est pas moins sincère et moins réelle, quoiqu'elle ne soit pas si vive et si tendre.

Je vous répondrai avec saint Ambroise que la pénitence qui justifie le pécheur, c'est la pénitence qui pleure le péché; avec saint Augustin, qu'un cœur n'est point assez touché de son péché lorsqu'il peut lui refuser ses larmes; avec saint Chrysostome, qu'on ne doit pas écouter le pécheur qui, pour annoncer sa pénitence, emprunte une autre voix que celle de ses larmes; avec saint Basile, qu'une pénitence qui ne pleure rien ne se repent de rien; avec saint Grégoire, qu'il n'est donné qu'à nos larmes d'effacer nos péchés; avec saint Léon, que les larmes de la pénitence sont le baptême du pécheur; avec le saint concile de Trente, que la pénitence est un baptême de pleurs et de larmes abondantes : *pœnitentia baptismus non sine magnis fletibus*. Je vous dirais surtout avec le même concile, que si la douleur, qui forme l'essence de la pénitence chrétienne, n'est pas toujours une douleur tendre et sensible, qui s'exprime par les soupirs et par les larmes, c'est une douleur pénétrante et profonde qui brise le cœur, qui l'afflige, qui l'inonde, qui l'occupe tout entier, et par conséquent si le malheur d'avoir offensé Dieu vous remplissait d'une douleur véritable et intérieure, vous n'aimeriez pas ce qui vous expose à l'offenser de nouveau. Ah! du moins, ce que l'occasion a de funeste pour la vertu l'emporterait sur ce qu'elle a de flatteur pour la passion; elle vous épouvanterait davantage par les périls qui l'accompagnent qu'elle ne vous plairait par le plaisir qu'elle vous offre; plus même, plus elle paraîtrait aimable, plus vous seriez empressé à la fuir et à l'éviter.

Car, répondez-moi, la résolution que vous avez formée d'éviter le péché est-elle une résolution sincère, ferme, pleine et entière? Vous êtes donc résolu de résister à l'occasion, d'imposer silence aux passions qu'elle ranimera, de réprimer la fougue de la cupidité enflammée à la présence de ces objets puissants et vainqueurs qui bouleversent l'âme par une force secrète et impérieuse, qui l'enchantent, qui la transportent, qui répandent un sommeil de trouble et d'ivresse qui lie en quelque sorte la raison,

qui obscurcit la foi et qui arme tous les penchants contre la vertu. Vous êtes déterminé à tenir ferme dans ces moments périlleux, dans ces conjonctures délicates dont vous avez tant de fois éprouvé le pouvoir; et moi, je soutiens que si vous étiez déterminé à vous commander avec la grâce, la fermeté et la constance nécessaires dans ces rencontres, vous seriez par là même déterminé à vous en éloigner pour vous, pour votre repos, par amour pour vous-même.

Vous espérez la victoire : mais vous savez qu'il faudra combattre, et quels combats? Résister à vos plus doux penchants, enchaîner vos passions irritées et furieuses, arrêter les saillies renaissantes d'une cupidité, qui, après avoir langui quelque temps dans le silence, ne se réveille que par des agitations et des emportements terribles; vous opposer aux progrès rapides d'une flamme séditieuse qui pénétrera jusqu'à la moelle des os; repousser l'enfer acharné à votre perte, et d'autant plus redoutable, qu'il sait le chemin de votre cœur, et que votre cœur, d'intelligence avec lui, ne demandera peut-être qu'à vous trahir. Et ne concevez-vous pas qu'il vous en coûterait moins de fuir que de résister, de ne point réveiller la passion que de la dompter, de demeurer sur le rivage que de lutter contre les flots et les vagues d'une mer en courroux, de ne point rallumer la flamme que d'éteindre l'incendie?

Ah! disait saint Jérôme, qu'est-il nécessaire de demeurer dans les lieux de séduction où il faut sans cesse combattre, si l'on ne veut périr misérablement! Et moi, je dis : Quel agrément trouveriez-vous dans des occasions où, ne voulant jamais être vaincu, vous auriez sans cesse de nouveaux combats à rendre?

Je me trompe, vous ne voulez point combattre : l'homme aime trop son repos pour chercher l'occasion dans le dessein de résister à l'occasion. Hommes perfides, s'écriait le Prophète (*Psal.* IV, 3), aimerez-vous toujours le mensonge et l'imposture? Ne rougirez-vous jamais des affreuses contradictions où vous tombez chaque jour? Lorsque, dans le sacré tribunal de la pénitence, les ministres de Jésus-Christ vous reprochaient votre fragilité, votre mollesse, vos chutes déplorables; hélas, leur disiez-vous, comment ne pas succomber? Nous ne sommes que terre et qu'argile; nous sommes si faibles et les passions sont si fortes; il est si difficile de conserver, dans ce climat du siècle profane, au milieu d'un air si empesté, cette fleur de l'innocence si précieuse, mais si délicate et si fragile; mille objets enchanteurs accourent sous nos pas; leur voix douce et insinuante se coule jusqu'au plus intime de l'âme; bientôt on ne sait plus ni ce qu'on est, ni ce que l'on doit être; dans l'occasion on oublie tout, on s'oublie soi-même.

Vous savez donc que dans l'occasion vous oublierez tout, vous vous oublierez vous-même; que si vous rentrez dans l'occasion vous serez bientôt pécheur; que la fuite de l'occasion est nécessaire à qui veut fuir le péché. Mais on le sait et on ne le sait pas; on le sait lorsqu'il s'agit d'excuser son péché, de pallier son péché, de diminuer son péché, de se rassurer sur son péché, de se tranquilliser dans son péché; on le sait lorsqu'il s'agit de gagner, d'attendrir, de fléchir les ministres de Jésus-Christ, de les surprendre, et, si on le pouvait, de leur en imposer; on ne le sait pas et on affecte de ne pas le savoir lorsqu'il s'agit de se cacher, de se voiler, de se déguiser son impénitence; on l'ignore et on veut l'ignorer lorsqu'il s'agit de remédier à son péché, de se précautionner contre le péché, de couper la racine du péché; on le sait lorsque l'intérêt de la passion demande qu'on ne l'ignore pas, et on l'ignore lorsque l'intérêt de la passion demande qu'on ne le sache pas.

Il est des moments heureux, des instants de lumière qui nous sont ménagés par la grâce de Jésus-Christ; la religion se ranime, la conscience se réveille, on envisage les suites terribles du péché; on pense à réformer ses mœurs, on prend pour cela des mesures, mais qui ne donnent point atteinte à un certain plan de vie qu'on s'est tracé d'après les idées du monde et les conseils de l'amour-propre. L'ambition, la vanité, l'intérêt, l'amour du plaisir règlent tout le détail de la conduite; il faut se montrer dans les assemblées, y briller, y effacer, s'il est possible, le reste du monde, y paraître plus que les autres, et jusqu'à faire oublier et faire presque disparaître les autres, et pour cela il faut emprunter tous les secours que l'art, la coutume, la mode prêtent aux grâces naturelles. Mais on sait que par là on fait naître des passions, et que ces passions que l'on fait naître s'expliquent quelquefois au cœur qui les a produites d'une façon à l'enflammer à son tour. Le désir de plaire sera suivi du plaisir d'avoir plu, le plaisir d'avoir plu sera suivi de la crainte de déplaire, et ce qu'on a acquis par des attraits étudiés, on ne pourra le conserver que par de criminelles complaisances.

Il faut mener une vie douce et paisible, goûter les plaisirs qu'offre la jeunesse et que fournit une fortune opulente, mais cela ne peut se faire sans trouver dans ces voies du plaisir mille occasions de pécher, et, en suivant cette route, on a déjà succombé mille fois. Il faut plaire au monde, et pour cela éviter un certain extérieur de réforme qui lui déplaît; mais pour se conserver à la grâce du sacrement, il serait nécessaire de soutenir sa piété par cet aliment céleste; ce n'est qu'à mesure qu'on s'est éloigné de cette source de la sainteté, qu'on a senti la ferveur se ralentir et les passions croître et s'allumer; mais, pour fermer les plaies d'un cœur gâté et corrompu par le péché, il serait nécessaire de se tenir dans la retraite, de s'accoutumer à chercher Dieu et à se retrouver soi-même dans la solitude; mais, pour rendre les vérités de la foi plus présentes à

l'esprit et au cœur, il serait nécessaire de dissiper les idées profanes par des lectures saintes, d'attendrir la conscience, d'amollir le cœur par des oraisons ferventes.

Il faut mener dans le monde ce qu'on appelle la vie du monde, c'est-à-dire, qu'il faut tout voir, tout entendre, s'accommoder à tout, être de tout; mais cette vie du monde ne fut jusqu'ici qu'une vie d'écueils et d'orages, qu'une vie de chutes et de naufrages.

N'importe, on se promet qu'à l'avenir on aura plus de fermeté et de constance, et pourquoi se le promet-on? Voici, chrétiens, le mystère d'iniquité. On se le promet pour se tromper et se tranquilliser; pour mettre la paix dans son cœur, pour le délivrer des agitations importunes que cause la grâce. On ne veut pas étonner et alarmer la conscience en s'avouant qu'on veut demeurer dans son péché; on ne veut pas contrister la cupidité en lui interdisant les occasions du péché; on tâche d'accorder la conscience et la passion en demeurant dans l'occasion, la conscience en promettant de résister à l'occasion. On donne à la conscience des désirs, des résolutions, des paroles; on laisse à la passion les mouvements et les penchants du cœur, les actions et la conduite. On se joue, on se trompe, mais on ne trompe point Dieu, on ne trompe pas même le monde, qui vous mettra au nombre de ses adorateurs, tandis qu'il vous verra marcher dans ses voies.

Pénitences vaines et chimériques, qui ne subsistent que dans l'imagination; pénitences criminelles, qui font un nouvel outrage à Dieu; pénitences funestes, qui consomment le mystère de la réprobation; pénitences courtes et fragiles; bientôt le masque tombe, d'autres abominations succèdent aux premières.

Si vous aimez l'occasion du péché, vous n'êtes point pénitent, vous ne tarderez pas à retomber dans le crime. Une pénitence, qui ne s'étend point jusqu'à retrancher, à éviter l'occasion du peché, est une pénitence douteuse et suspecte, sur laquelle on doit trembler; vous l'avez vu dans la première partie. C'est une pénitence fragile et inconstante sur laquelle on ne doit pas compter. C'est la seconde partie. Je n'en dirai qu'un mot.

SECONDE PARTIE.

Se flatter que l'on est rentré dans les voies de la justice, tandis que le cœur aime l'occasion du péché, c'est une illusion; se promettre que les occasions auxquelles on s'expose ne détourneront point des voies du salut, dans lesquelles on se croit rentré par la pénitence, c'est une espérance vaine. Sur quoi en effet pourra compter le pénitent qui s'expose à l'occasion du péché? Sera-ce sur lui-même? Hélas! il est si faible, et il en a fait tant de fois la triste expérience; sera-ce sur Dieu? Mais en cherchant le péril qu'il lui ordonne d'éviter, obtiendra-t-il de lui la force de vaincre?

1° N'attendez pas, chrétiens, que je m'arrête à vous dépeindre la force de l'occasion et la faiblesse de l'homme; je ne vous représenterai point qu'affaibli par le vice de son origine il trouve dans son propre fonds des dangers qu'il ne peut fuir, des obstacles à son salut qu'il a bien de la peine à vaincre; que loin de n'avoir rien à redouter des objets qui l'environnent, il ne peut presque se défendre contre la violence de ses penchants. Je ne m'écrierai point, mes frères, opérez votre salut avec crainte et avec tremblement. Les antres ténébreux, les profondes solitudes n'ont pu quelquefois garantir les anachorètes. On en a vu périr à l'ombre même de la croix de Jésus-Christ, et Dieu veut que nous vous rappelions ces tristes exemples pour vous inspirer de la vigilance. Un coup d'œil, un regard indiscret fit de David, ce prince selon le cœur de Dieu, un prince adultère et homicide; les perfides attraits des femmes étrangères ont égaré le plus sage des rois et déshonoré sa vieillesse; le prince des apôtres oublia ses protestations de fidélité à la voix d'une servante et sous les yeux de son maître.

Je ne vous dirai point, qu'est-ce que l'occasion? C'est un écueil funeste auquel vient échouer tôt ou tard la sagesse la plus épurée. Qu'est-ce que l'homme? C'est un vaisseau d'argile, qui se brise souvent au premier choc. Je vous dis, qu'est-ce que l'homme pénitent? C'est une ville prise d'assaut, que l'ennemi vient d'abandonner, et dont on n'a point eu le temps de réparer les brèches. Votre cœur, gâté, amolli, ouvert de toutes parts, est exposé à tous les traits de l'enfer. Outre la fragilité naturelle à l'homme, vous avez la faiblesse que le péché vous a laissée; car voilà par où le péché me paraît surtout à craindre. C'est qu'il semble quelquefois plus difficile de n'y pas retomber que de s'en relever, surtout quand on néglige d'en fuir les occasions. Un instant rallume la flamme que l'on avait cru éteinte. Une âme, accoutumée depuis longtemps à la vertu, nourrie des vérités de la religion, préparée au combat par mille victoires, triompherait peut-être de l'occasion; mais vous, homme de péché, vous dont l'esprit est encore plein du monde, dont le cœur conserve encore le goût des plaisirs du monde, comment résisterez-vous? Pensez-vous que ce qui fit naître le péché ne le fera pas renaître? Pensez-vous que votre pénitence tiendra contre un péril qui, dans tant d'occasions, fit succomber votre vertu et votre innocence. Ah! vous ne pouvez dominer le penchant qui vous entraîne vers l'occasion du péché, et cela lorsque vous vous croyez pénitents : comment dans l'occasion vous rendrez-vous maîtres du penchant qui vous entraînera vers le péché. Celui qui ne peut fuir, pourra-t-il se défendre?

2° Vous comptez que la grâce vous soutiendra. Dieu n'a-t-il donc pas déclaré qu'il abandonnera l'homme présomptueux qui s'expose témérairement. Écoutez, âmes incertaines et chancelantes, écoutez cet oracle

de l'Ecriture : *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum celeste..... et prolapsi sunt, renovari ad pœnitentiam.* (*Hebr.*, VI, 4, 6.) C'est l'Apôtre qui parle, ou plutôt c'est l'Esprit-Saint qui s'explique par l'organe de l'Apôtre. Le ciel et la terre passeront; cette parole immuable ne passera point. Il est donc bien des chrétiens qui font de fausses pénitences ; car combien y en a-t-il qui ne sont pas plutôt relevés, qu'ils retombent, faute de se précautionner contre les occasions du péché. Raisonnons tant qu'il nous plaira, flattons-nous d'espérances chimériques, promettons-nous et des grâces et une force que nous n'aurons point dans le péril que nous aurons cherché, que nous n'aurons point évité. Dieu se rit d'un espoir trompeur, sa parole s'accomplira : *Impossibile est*, etc.

Je sais qu'avec la grâce l'homme peut résister, l'homme peut se relever du profond abîme dans lequel le péché l'a précipité ; je sais que Dieu tient en ses mains notre cœur, et que sa grâce est cette voix puissante qui ébranle les lieux les plus sauvages, qui déracine les cèdres du Liban : *Vox Domini, confringentis cedros, vox Domini concutientis desertum.* (*Psal.* XXVIII, 5, 8.)

Ah! mes frères, ne nous égarons point en de vains raisonnements. Les conseils de Dieu sont impénétrables ; il sait et ce qu'il veut et ce que nous pouvons ; c'est lui qui a mis ces paroles dans la bouche de l'Apôtre des nations ; l'événement les justifiera. Pensez-y, vous êtes aujourd'hui à Dieu ; pensez-y lorsque l'attrait d'un vain plaisir viendra vous solliciter, lorsque l'espoir d'un gain illicite vous tentera, lorsqu'un ami perfide entreprendra de vous entraîner de nouveau dans l'abîme, lorsque la passion recommencera de vous parler son langage séducteur. Où vais-je m'engager, devez-vous dire alors? que vais-je faire? quelle main me retirera de l'occasion? Je me promets la force d'y résister, et Dieu m'annonce que celui qui aime le péril y périra ; je me dis que si je succombe je ne tarderai pas de revenir à Dieu, et Dieu me dit que je cours le plus grand risque de demeurer séparé de lui; malgré mon imprudence, je compte sur mon salut, et Dieu me déclare que j'y compte vainement. Pour que je me sauve il faut que les oracles de l'Esprit-Saint deviennent faux et trompeurs, ou du moins il faudrait que Dieu, m'exemptant de la loi commune, fît en ma faveur des miracles de grâce ; il faudrait que Dieu en fît, et je ne le mérite pas; il faudrait que Dieu en fît; pourquoi? C'est qu'il n'est point de cœur plus difficile à fixer dans le bien, que ces cœurs accoutumés à recevoir successivement l'amour et la haine du péché, le désir de la vertu et le désir du crime. Vous avez une de ces âmes molles, fragiles, légères, que tout touche et que rien ne fixe, que tout attendrit et que rien ne captive, que tout met en mouvement et que rien n'arrête; faible roseau qui plie au moindre vent, que tout agite, que tout remue, que tout entraîne et que rien ne domine : vous avez une de ces âmes qui veulent tout et qui ne veulent rien; qui ne sont jamais pleinement ni au péché ni à la grâce ; qui craignent de se damner sans vouloir véritablement se sauver. Il faut à Dieu des cœurs fermes, constants, généreux, qui ne se laissent ni fléchir, ni entraîner. La vraie pénitence est une détermination assurée, inébranlable, un désir sérieux et efficace; et puis-je croire que ce sont là vos sentiments, quand je vous vois vous exposer sans précautions à tant d'occasions de retomber dans le péché?

Et quand vous pourriez vous assurer de votre volonté d'entrer dans les voies du salut, la grâce, sans laquelle vos résolutions seraient vaines, l'aurez-vous? Dieu vous la donnera-t-il? lui désobéir, n'est-ce pas l'abandonner? ingrat, après cela que devez-vous attendre que d'être abandonné de Dieu dans des occasions où vous vous êtes engagé contre ses ordres? Rappelez-vous ses bienfaits et sentez toute l'indignité de votre conduite. O ciel, dans quel état vous étiez, lorsque le Seigneur a jeté sur vous un regard favorable! Plongé dans le tumulte du monde, perdu dans l'agitation des affaires; enseveli, noyé dans le sommeil et dans l'ivresse du péché, vous couriez d'égarements en égarements ; chaque jour amenait une nouvelle infidélité; sans vues de salut, sans pensées de l'éternité, sans désirs de pénitence, l'enfer demandait sa victime; prêt à vous engloutir, il s'ouvrait sous vos pieds; vous faisiez sans cesse à Dieu de nouveaux outrages, il a tout souffert en silence; que dis-je, les entrailles de sa miséricorde se sont émues, il a fait parler la voix de votre conscience, il a fait briller la lumière de sa grâce ; vous avez vu le péril; épouvanté, vous avez voulu reculer; il vous a tendu les bras, il a touché votre cœur, il y a formé les désirs d'une vie nouvelle; il a donné à vos yeux les larmes de la pénitence; à peine ont-elles commencé à couler, que le feu de sa colère s'est éteint; que peut-on ajouter à son amour? Que pourrait-on ajouter à votre ingratitude, si vous vous échappez aussitôt d'entre ses bras, si vous courez vous exposer à le trahir, à le renoncer, à l'insulter? Vous flattez-vous que de nouveau il courra après vous, qu'il vous suivra dans ces routes détournées où vous avez l'indiscrétion et la témérité de vous engager? Vous ne pouvez lui sacrifier ce que l'occasion a d'aimable, et vous croyez qu'il ôtera à l'occasion ce qu'elle a de dangereux ; vous osez espérer tout de lui, tandis que vous ne faites rien pour lui ; et que voulez-vous qu'il fasse désormais pour vous? Il vous a montré toute l'horreur, toute l'énormité du péché ; vous avez sondé les profondeurs de l'éternité, ces grands objets paraissent avoir perdu pour vous ce qu'à la première vue ils ont d'étonnant et de terrible; les vérités les plus effrayantes de la religion ne font plus sur vous qu'une impression lé-

gère; vous étiez autrefois facile à remuer, aujourd'hui rien ne vous frappe, rien ne paraît capable de vous arrêter, et peut-être qu'insensible au malheur que je vous annonce, vous ne tremblez pas, tandis que je tremble pour vous.

Qu'est-ce donc qui vous rassure? c'est que si vous ne profitez point de la grâce pour ne pas tomber, vous espérez en profiter pour vous relever; c'est que vous comptez réparer, par le nombre de vos confessions, le nombre de vos chutes. Mais à quoi cela sert-il? voulez-vous le savoir? à vous endormir dans l'état du péché, à faire taire la conscience, à fortifier vos passions, à amollir votre cœur, à rendre vos liens plus difficiles à rompre, à nourrir l'habitude, à irriter Dieu par cette conduite téméraire, inconstante et volage, et tarir pour jamais la source des grâces, par l'indigne abus que vous en faites. Qu'un pécheur qui n'a jamais connu les délices de la vertu, qui n'ouvre les oreilles qu'à la voix du plaisir, et qui les tient toujours fermées à la voix de la grâce; qui n'a jamais senti les consolations secrètes que ce maître bon et compatissant a coutume de verser dans une âme pénitente, s'expose indiscrètement au danger de se perdre; son erreur est coupable, mais elle n'a rien qui doive nous étonner; mais vous avez connu par votre propre expérience combien il est doux d'être à Dieu : le repos d'une bonne conscience, soulagée du fardeau de vos péchés, vous paraissait si précieux, vous ne pouviez contenir ces mouvements qui vous agitaient; et c'est après cela que vous retournez à la créature, que vous bravez le péril, et que vous courez les risques d'abandonner votre Dieu et d'en être abandonné.

A quoi cela sert-il? à vous damner par voie d'illusion : le démon, pour vous empêcher d'en faire davantage, cherchera à vous persuader que vous en avez fait assez; que trop de discrétion, trop de vigilance et de timidité rendent les tentations encore plus dangereuses; qu'il faut compter sur soi-même, sur ses résolutions, sur l'efficacité des sacrements, et quand il parle ce langage, qu'il est rare qu'on ne l'écoute pas et qu'on ne périsse pas en l'écoutant!

A quoi cela sert-il? à remplir de troubles et d'alarmes les ministres de Jésus-Christ, qui craignent d'avoir livré le sang de leur Dieu à des hommes qui ne se montraient qu'à demi, qui avouaient les péchés sans en avouer l'habitude, qui cherchaient à cacher les blessures de leur cœur plutôt qu'à les guérir. En effet, que pouvons-nous penser de la sincérité de vos promesses, quand elles ne sont suivies d'aucune précaution pour vous mettre en garde contre les attraits du vice; ah! si votre pénitence a été réelle, devons-nous espérer qu'elle sera constante!

Ce n'est cependant qu'à la persévérance dans le bien que le bonheur du ciel sera accordé; pensez-y, mon cher auditeur, et tremblez sur votre inconstance ainsi que sur votre témérité. Demandez à Dieu cette sagesse, cette prudence qui fuit jusqu'à l'ombre du péché : n'écoutez plus la voix d'un monde profane. Croyez les saints, ils parlent de ce qu'ils connaissent; croyez votre propre expérience, elle a dû vous apprendre combien vous êtes faible : sacrifiez au devoir les plaisirs de la cupidité, vous trouverez dans la vertu une source abondante de plaisirs purs, une paix profonde, un repos doux et inaltérable, qui vous fera sentir sur la terre un avant-goût des délices de l'éternité que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON XIII.

Pour le Jeudi de la troisième semaine de Carême.

SUR LA PROBITÉ ET LA RELIGION.

Noli esse incredulus sed fidelis. (*Joan.*, XX, 27.)

Ne soyez point incrédule, mais soyez fidèle.

Que la foi de Jésus-Christ ressuscité ait trouvé des oppositions dans l'esprit des scribes, des pharisiens, des pontifes, engagés par tant de préjugés, de passions, d'intérêts à obscurcir la gloire, à décrier, à contester, à nier les miracles du Dieu Sauveur, vous n'en êtes point surpris, vous ne devez pas l'être; qu'un apôtre attaché à Jésus-Christ par tant de grâces et de bienfaits, témoin de tant de vertus et de tant de prodiges, instruit, éclairé par la déposition unanime de tous les apôtres, se soit obstiné dans une coupable résistance, nous devrions en être étonnés; nous le serions, si ce qui se passe au milieu de nous ne prouvait ce que nous lisons des doutes téméraires de l'apôtre infidèle : disciples de Jésus-Christ, nourris, élevés dans le sein de l'Eglise, cette religion sainte que nous professons, ne pourrait-on pas dire qu'elle est presque aussi ignorée parmi nous que parmi les peuples à qui elle n'a point été annoncée; ignorance plus coupable, parce qu'elle n'est point une suite de la naissance, de l'éducation, des préjugés; elle est l'ouvrage de la volonté, de l'art, de l'étude; parce qu'elle n'est point une ignorance que nous recevons, elle est une ignorance que nous nous faisons, que nous nous donnons nous-mêmes, un esprit de vaine curiosité, de licence, de libertinage, d'impiété, déguisé sous les apparences de l'esprit de réflexion, de science, de système, qui a jeté tant de nuages sur la religion, que nous semblons oublier ce qu'elle est et ce que nous devons être. Je m'explique.

Vous le voyez, mes chers auditeurs, et s'il reste en vous quelque amour de la foi, vous ne le voyez point sans partager notre douleur et les inquiétudes de notre zèle; sur les ruines de l'Évangile de Jésus-Christ s'élève un évangile de probité mondaine, dans lequel on renferme tous les devoirs de la raison et de la religion : le peuple chrétien, on entreprend de le changer en un

peuple philosophe; le bien public, les bienséances de la vie civile, l'ordre, la paix de la société, on borne là toutes les vertus : on ne connaît plus, on ne veut plus connaître d'autres lois, d'autres principes, d'autre règle de mœurs et de conduite; on se fait honneur de quitter le titre de chrétien, on se pique de mériter le titre, de soutenir le caractère d'honnête homme. De là le triomphe de tant de génies profanes et libertins, qui insultent à la religion comme si elle était inutile au monde, parce qu'ils ne voient pas que la véritable, l'exacte probité, n'a de fondements solides que la religion. De là l'indolence et l'inaction de tant de faux chrétiens peu exacts à remplir ce que leur prescrit la religion, parce qu'ils se persuadent que les devoirs du christianisme ne s'étendent point au delà des devoirs de la probité. Croire que la probité puisse se passer du secours et de l'appui de la religion; croire que les devoirs de la religion se bornent aux devoirs de la probité, deux erreurs auxquelles j'oppose deux propositions qui vont faire le partage de ce discours. Pour avoir toute la perfection de l'honnête homme, selon le monde, il faut avoir de la religion : première proposition et premier point. Pour être véritablement chrétien, il ne suffit pas d'être honnête homme selon le monde : seconde proposition et second point. En un mot, la religion seule fait véritablement l'honnête homme; l'honnête homme seul ne fait pas le chrétien. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, mes chers auditeurs, de tout homme sans religion, on peut, on doit dire, qu'il est étranger à la vraie probité; que sa probité n'est qu'une probité faible et fragile, une probité chancelante et incertaine, une probité presque toute apparente et extérieure; que, quelque sagesse, quelque équité, quelque désintéressement qu'il montre dans sa conduite, il ne sera jamais que l'ébauche, et, passez-moi ce terme, une imitation fortuite et imparfaite de l'honnête homme. Qu'est-ce qui compose l'honnête homme, pris dans toute son étendue? une conviction forte et intime de ce qu'il doit au monde; un attachement invariable à remplir ce qu'il doit au monde, une probité d'esprit et de raison, une probité de cœur et de sentiments; or, je soutiens que ces deux caractères de la vraie, de la parfaite probité, ne se trouvent que dans la probité commandée, soutenue par la religion; pourquoi? parce qu'il n'appartient qu'à la religion de mettre dans l'esprit une probité appuyée sur des principes solides et incontestables, parce qu'il n'appartient qu'à la religion de mettre dans le cœur une probité soutenue par des motifs, par des attraits puissants et efficaces; par conséquent il n'appartient qu'à la religion de former l'honnête homme d'esprit et de raison, l'honnête homme de cœur et de sentiments. Suivez cette importante vérité; j'espère la tirer des ténèbres qui l'ont obscurcie dans les derniers temps, et ôter à l'impiété jusqu'à cette persuasion d'orgueil et de vanité qui lui fait penser qu'on ne l'attaque que parce qu'on ignore ce qu'elle emploie pour se défendre.

1° J'avance d'abord qu'il n'appartient qu'à la religion de former l'honnête homme d'esprit et de raison, de principes solides et incontestables, de conviction forte et intime; appliquez-vous, et afin de répandre plus de jour sur cette matière importante, afin d'éclaircir ce que l'esprit d'erreur a tâché d'embrouiller, d'obscurcir par tant de sophismes captieux, commençons par approfondir ce que les devoirs de la probité trouvent ou ne trouvent pas de secours et d'appui dans la raison séparée de la religion, ce que la raison seule peut ou ne peut pas, pour former l'honnête homme; j'entends l'honnête homme qui pense, qui réfléchit, qui raisonne; qui, loin de se laisser guider par le penchant, par le préjugé, par la coutume, prend sa conduite et ses mœurs dans ses idées et dans ses persuasions.

Je le reconnais donc : sans sortir de nous-mêmes, sans autre maître que nous-mêmes, nous le savons, nous le voyons, que la surbordination, la paix, la concorde, la félicité publique ne peuvent se maintenir qu'autant que la justice, l'équité, l'humanité, ne feront qu'un corps, pour ainsi dire, qu'un seul homme de cette multitude d'hommes que séparent la distance des rangs et des emplois, l'inégalité des conditions et des fortunes, la diversité des génies et des inclinations, et l'opposition des vues et des intérêts; que, pour établir et affermir la société, il est nécessaire qu'on apporte et qu'on trouve dans le commerce une sincérité naïve dans les paroles, une droiture exacte dans la discussion de ses prétentions, une fidélité inviolable à tenir ses promesses, une noble émulation à cultiver ses talents, mise en mouvement par le désir d'être utile; que chaque homme, se faisant un bonheur de celui de tous les hommes, regarde comme un opprobre toute gloire, comme un malheur toute prospérité qui élève, qui illustre un homme aux dépens des autres hommes; par conséquent, que l'honnête homme, considéré comme je le considère ici, par rapport à la société, est celui qui ne connaît ni l'indolence et le sommeil de l'oisiveté, ni les agitations trop tumultueuses de l'intérêt personnel, ni cette dureté, cette insensibilité qui, fermant le cœur à la tendre compassion, ignora toujours le plaisir vertueux de pleurer des disgrâces étrangères, ni cette fierté hautaine dont le faste et les dédains font rougir le subalterne des bienfaits qu'il reçoit, par la honte des bassesses auxquelles il est obligé de descendre; ni cette politique fourbe et perfide dont se sert l'adroite imposture pour tromper par les apparences de la sincérité; ni ces passions funestes d'avarice, d'ambition, de volupté, qui produisent chaque jour sur la scène du monde tant de spec-

tacles de larmes et d'ignominie ; enfin que l'honnête homme est celui qui sera moins à lui-même qu'à son état, qu'à la place qu'il occupe ; moins homme que père, que magistrat, que prince, que sujet, que soldat, que citoyen ; ou plutôt qui sera père, magistrat, roi, citoyen, parce qu'il est homme ; encore une fois, pour tracer ce portrait de l'honnête homme, je n'ai point eu besoin d'emprunter les couleurs de la religion. Les devoirs de la probité coulent de la source de la raison, et la morale des philosophes sur les obligations de la société civile entre dans un détail que la morale chrétienne n'a fait qu'épurer et que perfectionner. Ce que je dis donc, c'est que ces devoirs n'ont de racines profondes que dans une raison qui s'appuie elle-même sur la religion, en sorte que toute doctrine qui rompt les nœuds qui attachent l'homme à Dieu affaiblit et relâche les liens qui unissent l'homme à l'homme.

Je reconnais qu'ils sont condamnables et condamnés au tribunal de la pure raison, ces dogmes dangereux', cette morale de révolte et de perfidie, qui ne connaît d'autre principe d'autorité que la force qui fait les tyrans, et la faiblesse qui fait les esclaves ; ces opinions détestables qui travestissent la voix de l'équité, de la soumission, de la pudeur, de l'amitié, de la reconnaissance, en langage de préjugé, d'éducation, de politique adroite à se jouer de la crédulité, de la simplicité humaine par la spécieuse chimère d'un bien public, dont tous sont la victime, et dont personne ne goûte la douceur et les avantages. Je sais que ces systèmes funestes portent avec eux leur caractère de réprobation ; que les vaines subtilités qui en masquent l'horreur tombent et s'évanouissent à la vue des conséquences affreuses qui en résultent ; que les passions elles-mêmes rougissent de se voir si hautement consacrées, et qu'il y a moins d'opprobre à être vicieux par faiblesse et par penchant, qu'à l'être ainsi par système et par principe. Mais je dis, et cette proposition ne surprendra point quiconque a lu et approfondi ; je dis que ces systèmes si faibles et si impuissants contre une raison qui est aidée par la religion, ne laissent pas d'avoir leur force contre une raison qui est séparée de la religion. Pourquoi ? parce que du fonds même de la raison sembleront sortir des maximes bien propres à renverser les lois de la société aussitôt que la raison cessera de voir un Dieu auteur et protecteur de l'ordre et de la société.

Maximes de liberté et d'indépendance ! que l'homme qui n'a point de Dieu n'a point de maître ; et que, comme il ne se doit qu'à lui-même, il ne doit rien qu'à lui-même ; maxime de convention réciproque et de contrat mutuel entre les membres et le corps de la société ; engagement qui doit sa naissance à l'espérance et au désir de trouver le bonheur particulier dans le bonheur public, et par conséquent engagement qui demande que je sois le soutien de la félicité commune, mais qui ne peut m'obliger d'en devenir la victime. Maximes de prétendue force d'esprit qui, attentif à rejeter tout ce que les vues de la politique, la volonté des législateurs, l'éducation, les préjugés, la coutume, ont introduit dans l'esprit humain d'idées étrangères à l'homme, ne compte parmi ses devoirs que ce qu'il s'imagine trouver parmi ses notions primitives. Or, que deviendra la probité ? de combien d'illusions, de prestiges, de cupidités, elle sera le jouet si chacun, juge et arbitre du droit public, le détermine suivant ses vues et ses idées ? combien de fois l'esprit faible et borné ne verra point ce qu'il doit? combien de fois les passions lui feront-elles ignorer, lui feront-elles du moins oublier ce qu'il fait?

Maximes surtout, maximes de prudence et de sagesse apparente, qui demeure flottante entre la lumière qui montre les devoirs et la nuit profonde qui les couvre ! car ôtez le flambeau de la religion, l'homme n'est plus à l'homme que mystère impénétrable ; et sa raison, à qui il appartient de juger de tout, ignore quelquefois ce qu'il lui faut penser d'elle-même. Située entre deux attraits, deux penchants qui naissent avec lui, et qui ne meurent qu'avec lui ; un attrait de perfection plus pur, plus doux, plus paisible; un attrait de plaisir plus vif, plus violent, plus impétueux; un attrait de vertu qui touche, qui invite, qui engage l'esprit; un attrait de félicité qui remue, qui agit, qui passionne, qui transporte le cœur; l'homme ne peut que rarement suivre ses lumières, sans aller contre ses désirs; il lui faut à chaque moment, ou rougir de ses plaisirs, ou gémir de sa vertu. Mais dans ces occasions délicates qui mettent l'homme entre ce qu'il semble se devoir à lui-même et ce qu'il doit aux autres ? combien de voix s'élèveront et lui représenteront que la nature ne l'a pas plus fait pour être malheureux que pour être vicieux, que les penchants du cœur ne sont pas moins l'ouvrage de la nature que les lumières de l'esprit; alors la raison séduite et timide à prononcer osera-t-elle le condamner à se rendre malheureux, ou l'autoriser à cesser d'être vertueux ? Ces nobles, ces pénibles efforts d'un courage qui s'immole au bien public se produiront sous le titre de bienséance, de grandeur d'âme, d'élévation de sentiments, de vertu héroïque ; mais porteront-ils le caractère de devoirs hautement et incontestablement reconnus ?

Non, mes chers auditeurs, rien n'est si étroitement uni dans notre esprit que les idées de loi et de législateur, de vertus commandées et de religion, de préceptes naturels et d'un Dieu auteur de la nature. De là la philosophie païenne, pour ne pas gâter le cœur avec l'esprit, préféra des dieux, exemple et modèle de quelques vices, à une irréligion qui aurait détruit toutes les vertus; de là ce que d'abord les sages de Rome et d'Athènes, et ensuite les Pères de l'Église, ont reproché avec tant de force à ces philo-

sophes qui répandirent sur la terre le poison de l'athéisme ; que leur doctrine était aussi féconde en crimes qu'en erreurs ; qu'ils n'étaient pas moins ennemis des césars que des dieux, que les coups qu'ils portaient à l'autel retombaient sur le trône, et que, sous le vain prétexte d'affranchir le peuple des contraintes et des terreurs de la religion, ils lui donnaient à craindre les attentats de toutes les passions. De là, dans les différentes parties de l'Europe, les derniers temps ont vu ces hommes si célèbres par leur génie et par leurs égarements, qui sont rentrés dans la carrière de l'athéïsme, plus hardis ou plus sincères que ceux qui les avaient devancés ; certainement plus exacts, plus méthodiques, capables de saisir d'un coup d'œil toute l'étendue du système, insulter également à la probité et à la religion, et se jouer de la simplicité qui continue de croire des devoirs après avoir cessé de croire un Dieu. De là, malgré toutes les ruses de l'impiété intéressée à se masquer, la probité de l'homme sans principes, comme l'est nécessairement le matérialiste, sa probité, dis-je, passe communément pour une probité douteuse et suspecte ; on ne se fiera à sa fidélité, à son amitié qu'autant que l'expérience de la droiture de son caractère aura rassuré contre ses opinions ; qu'autant qu'on sera persuadé que, de ses systèmes, il n'en fait que la règle de sa croyance, sans en faire la règle de sa conduite ; qu'autant qu'on sera convaincu qu'il n'est ni assez philosophe du côté de l'esprit, ni assez corrompu du côté du cœur pour agir comme il pense ; et plaise au ciel que ce qu'il a conservé de raison supplée toujours à ce qu'il en a quitté ! qui peut oublier ce qu'il doit à Dieu, peut aisément méconnaître ce qu'il doit aux hommes.

Les lois de la nature ne nous sont pas plus clairement annoncées que le Dieu dont elle est l'ouvrage ; lorsqu'on veut tant raffiner, tant subtiliser, tout fuit, tout échappe, on tombe dans une espèce de délire ; et parce qu'on sort des bornes de sa raison, plus on raisonne, plus on s'égare, par un enchaînement fatal d'erreurs trop suivies, trop liées, il faut ou ne rien croire, ou se contredire en croyant ce qui n'est pas mieux prouvé que ce qu'on ne croit point. L'homme sans religion pourra donc avoir de la probité ; il aura quelquefois, et dans quelques circonstances, une probité de mœurs, d'action, de conduite ; une probité que souvent il devra à cette religion, dont il reste au dedans de lui, et malgré lui, des traces, des vestiges qu'il ne peut effacer ; une probité commandée par la gloire, l'honneur, les bienséances ; une probité d'éducation, de coutume, d'imitation ; une probité même de penchant, de naturel, de caractère ; c'est-à-dire une probité qui sera en même temps l'éloge de son cœur et la honte de son esprit ; car une probité de lumières pures et vives, de connaissances certaines, de principes solides et suivis, de maximes immuables, il n'appartient qu'à la religion de la donner.

En effet, la raison nous propose les idées d'ordre, de justice, de fidélité, de bien public ; mais ces idées, lorsqu'elle entreprend de les ériger en devoirs, en préceptes, en lois qui obligent l'homme, si elle ne nous montre ni législateur qui ait droit à nos hommages, ni récompenses pour une vertu préférée au bonheur, ni vengeances pour un bonheur acheté aux dépens de la vertu, alors la raison même s'élève contre la raison, elle aide à détruire l'édifice qu'elle veut établir, et souvent celui qui dans ces circonstances attaque la raison paraît aussi raisonnable que celui qui la défend. Que fait la religion ? tirant le voile qui nous cache les mystères de notre être et de notre dépendance, elle nous ouvre la source d'où coulent les devoirs et les lois de la société, elle nous fait entendre dans la voix de la raison le langage du Dieu suprême, qui en caractères ineffaçables a gravé sa volonté au plus intime de l'âme : ce n'est donc plus une raison qui n'est que moi-même, c'est une raison qui, marquée au sceau du Dieu dont elle est l'interprète, est au dedans de moi avec un titre de supériorité qui lui assujettit mes penchants et mes désirs. Ce n'est plus une société d'hommes commencée par le hasard, aidée par l'instinct et par le penchant, cimentée par l'intérêt, maintenue par la politique, c'est une famille nombreuse dont Dieu est le chef et le père, le maître et le protecteur ; partout l'homme s'efface et disparaît, on ne voit que le Dieu auteur et vengeur des lois de la nature.

Grand et sublime spectacle que saint Paul s'appliquait à représenter vivement aux fidèles : mes frères, leur disait-il, les devoirs de l'homme composent les premiers devoirs du chrétien, mais ces devoirs sont gênants et pénibles ; en mille rencontres ils demandent des efforts de vertu que la grâce obtient rarement d'un cœur amolli par tant de vices. L'orgueilleuse sagesse du portique a vainement essayé de trouver un soutien ferme et inébranlable du bonheur et de la paix du monde ; tandis que vous ne verrez que l'homme dans l'homme, les passions ne seront que trop fortes contre la raison, et la raison trop faible contre les passions. Voulez-vous donner à la félicité publique un appui stable et immobile, voyez Dieu principe et origine de toutes choses, jeter sur tous ses ouvrages l'empreinte de la Divinité, et remplir par son immensité la distance de tous les rangs et de toutes les conditions ; être lui seul au-dessus et dans tout ce qui obéit, comme dans tout ce qui commande !

Peuple, continuait l'Apôtre, peuple condamné à la soumission et à la dépendance, ne dégradez pas l'humanité jusqu'à rendre l'homme esclave de l'homme ; c'est Dieu qui règne dans les rois, qui décide dans les magistrats, qui ordonne dans les maîtres, qui gouverne dans les pères ; à lui seul vont tous les hommages, et l'homme ne les reçoit

que pour les lui renvoyer. Grands du monde, dépositaires de la puissance et de l'autorité, ce peuple qui doit respecter en vous ses maîtres doit y trouver ses pères, parce que Dieu, qui reçoit par vous les adorations du peuple, reçoit par le peuple les dons de votre reconnaissance ; ainsi, la douceur, c'est toujours l'Apôtre qui parle, et je n'en fais que réunir les traits répandus dans ses *Epîtres*, la douceur et l'humanité seront assises sur le trône, parce que Dieu entend les soupirs et venge les pleurs du monde ; l'équité présidera dans le barreau, parce que ce sont les droits et les intérêts de Dieu même qui sont pesés dans la balance de la justice ; la paix et la concorde régneront entre l'époux et l'épouse, parce que c'est Dieu qui a formé le lien de leur union ; les pères trouveront la tendre reconnaissance et la respectueuse soumission ; les enfants, la vigilance attentive et l'amour fécond en bienfaits, parce que c'est Dieu qui parle par la voix du sang et de la nature : tous seront sincères dans leurs paroles, parce qu'ils marchent sous les yeux du Dieu de vérité ; fidèles dans leurs promesses, parce que c'est Dieu qui les reçoit et qui les garantit ; sensibles et généreux, parce que Dieu a mis toute la ressource du pauvre dans le cœur et dans la main du riche.

Noblesse de sentiments, qui élève une âme magnanime au-dessus de l'intérêt, et qui du bien qu'on fait ne veut d'autre récompense que de le faire en Dieu et pour Dieu; fermeté et intrépidité de zèle qui ose déplaire afin de servir, et qui ne craint point de se rendre odieux pour devenir utile ; fidélité que l'espérance ne peut séduire, ni la crainte intimider ; reconnaissance des bienfaits qui n'expire point avec le crédit et la fortune du bienfaiteur ; amour de la vérité et de la probité, qui regarde comme une disgrâce plus flétrissante les succès et le triomphe de celui qui s'élève par l'imposture que la chute de celui qui succombe sous la perfidie, et qui pense que ce qu'on souffre n'est rien quand on n'a rien à se reprocher.

Dans le plan de celui qui n'a d'autre maître, d'autre législateur, d'autre fin, et d'autre récompense que lui-même; vains noms, maximes fastueuses, vertus d'orgueil et de vanité, que l'espérance de la gloire soutient contre l'amour du plaisir, et que la raison ne proposerait que timidement à qui n'aurait point de passions ; tout au plus devoirs obscurs, incertains, enveloppés de mille nuages ; dans le plan de la religion, ce sont des obligations étroites et pressantes, parce qu'elles ont pour base et pour fondement l'empire et l'autorité de Dieu ; ce sont des obligations hautement et incontestablement reconnues, parce que la religion met la raison d'accord avec la raison sur la nature et l'étendue de ses devoirs ; elle explique à l'homme le mystère de ses penchants si opposés ; elle lui apprend que les jours de cette vie mortelle et fugitive sont les jours de combats et de mérites, qui seront remplacés par les jours de paix et de calme ; que le Dieu qui éprouve maintenant sera prodigue à récompenser ; que dans l'accomplissement des lois de la société, ce n'est pas un bonheur durable que l'on sacrifie à une vertu stérile et impuissante, mais un plaisir frivole et passager que l'on dédaigne pour les délices qui dureront toujours, et qui ne s'épuiseront jamais. Ainsi la religion dissipe les doutes, elle réfute et confond les prétextes, elle éclaire et elle rassure la raison, elle fixe l'esprit dans la connaissance et la conviction intime de ses devoirs, elle met dans l'homme une probité d'esprit et de raison, elle lui donne de plus une probité de cœur et de sentiments, second caractère de l'honnête homme, qu'il n'appartient qu'à la religion de former et de soutenir.

2° Caractère sans lequel il n'y a point de véritable probité ; et c'est ce qu'il n'a pas vu, ou ce qu'il n'a pas voulu laisser apercevoir, ce génie si pénétrant et si délié, qui, à la honte de la raison, n'a point rougi d'entreprendre contre le monde entier l'apologie de l'athéisme, et de soutenir qu'un peuple d'athées peut être un peuple de vertus morales ; il exagère l'empire de l'éducation, la force des préjugés, la terreur des lois humaines ; il prétend que la probité peut se trouver et se trouve souvent dans la conduite, quoiqu'elle ne soit pas dans les sentiments : et qui doute que l'intérêt ne soit habile à contrefaire la probité ? mais une vertu étrangère à l'homme ne fait point l'homme vertueux, et la probité qui ne réside point dans l'âme ne montre point l'honnête homme : elle ne fait que cacher le scélérat.

Or, ce cœur que la probité doit assujettir à ses lois, combien de passions lui en disputent l'empire ? J'oserais presque le dire : les devoirs particuliers et propres de la religion, n'ont rien de si pénible que les devoirs de la raison. La morale de l'honnête homme est plus austère, en un sens, que la morale du chrétien ; et ce qui coûte le plus dans la pratique de l'Evangile, ce n'est pas ce qu'il demande pour Dieu, c'est ce qu'il demande pour le monde. Un magistrat qui ne prend pour lui que les moments que lui laisse le public; qui ne se croit jamais assez habile dans cette science des lois, plus vaste que le génie le plus étendu ; assez éclairé pour sortir d'un labyrinthe dont les passions multiplient et confondent sans cesse les détours ; qui, partout ailleurs ami tendre, fidèle, complaisant, agissant comme juge, magistrat, ose prononcer contre ce qu'il aime, et imposer silence à son cœur, pour n'entendre et ne faire parler que la justice et l'équité : un négociant, un homme de finances, à qui s'offre le moment décisif d'une fortune prompte et rapide, avec l'espérance, encore plus séduisante, de couvrir et de dérober aux regards publics le mystère de leur subite élévation : un courtisan qui n'apporte à l'autel de la faveur, ni l'encens d'une basse adulation, ni l'hommage d'une lâche complaisance, ni les adorations d'une conscience souple et facile à s'oublier, ni

les soupirs d'une amitié lâchement trahie et abandonnée : dans une grande place, un homme qui veut être l'homme du peuple, qui sent que la grandeur apparente qui l'élève, n'est qu'une servitude pénible qui l'assujettit : esclave de tous ceux dont il semble être le maître, il lui faut continuellement faire des ingrats par ses bienfaits, et des mécontents par sa droiture ; ne pouvoir espérer ni de justice pour ses vertus, ni de grâce pour ses défauts ; représenter éternellement sur le théâtre du monde, le personnage de grand, sans pouvoir se rendre à celui d'homme et d'ami. Que sera-ce si au sacrifice de son repos il faut ajouter le sacrifice des intérêts les plus pressants, des liaisons les plus chères, des penchants les plus vifs et les plus violemment irrités? Dans cet orage et ce tumulte des passions, quel autre asile pour la probité que la religion? elle seule peut fournir des motifs solides et efficaces, des motifs qui s'étendent à toutes les circonstances, à tous les temps, des motifs propres à tous les génies et à tous les caractères.

Je dis des motifs solides et efficaces, des motifs qui touchent le cœur, qui le remuent, qui le pénètrent; des motifs qui contrebalancent l'action et le pouvoir de la cupidité. Qu'on vante tant qu'on voudra les lumières et l'empire de la raison! sa faiblesse n'est ignorée que de ceux qui n'ont point essayé ses forces, et ils ne la croient capable de tant donner, que parce qu'ils ne lui ont rien demandé; raison trop impuissante qui enseigne la vertu et qui ne la persuade pas, qui condamne les passions et qui ne les affaiblit pas.

Aussi les législateurs n'ont osé appuyer la destinée des empires sur un fondement si fragile : ils ont commencé par donner à leurs lois le secours des peines et des récompenses : plus savants dans la connaissance de l'homme que ces philosophes qui se vantaient de l'avoir tant étudié, ils savaient que la raison instruit vainement, lorsqu'elle ne montre rien à espérer ou à craindre. Et ne voyons-nous pas que l'intérêt est le ressort qui met tout en mouvement; que l'autorité publique n'est respectée que parce qu'elle a la force nécessaire pour se faire respecter; qu'un maître qui ne peut ni donner, ni promettre, n'est pas longtemps maître; que pour un ami malheureux il n'est plus d'amis; que les bienfaits précipités d'un père trop tendre lui ferment le cœur de ses enfants; que le moment qui tarit la source de ses dons, épuise et termine, hélas! trop ordinairement leur reconnaissance? tant il est vrai qu'une vertu pure et libre de tout intérêt, est un miracle que nous ne pouvons espérer de notre raison, et par conséquent, de l'aveu même de quelques philosophes modernes, point d'autre moyen de maintenir les lois et les droits de la société contre tant de cupidités qui les attaquent, que de lier notre intérêt à l'intérêt public.

La morale des apôtres n'eût-elle que ce seul avantage, elle l'emporterait sur la morale des sages de l'antiquité; ils appuyèrent leurs dogmes sur le principe de la force de la raison ; les apôtres ont établi leur doctrine sur le principe de la faiblesse et de la dépravation du cœur. Les philosophes ont apporté des préceptes, des idées, des lumières ; les apôtres ont annoncé un Dieu législateur, vengeur, rémunérateur : les sages ne parlaient donc qu'à l'esprit, les apôtres parlent au cœur; ils agissent, ils travaillent sur le cœur, ils mettent dans l'âme des attraits de vertu opposés aux attraits du vice; des passions, pour ainsi dire, d'ordre et de justice, qui combattent les passions de désordre et de prévarications; l'amour-propre et l'intérêt qui troubleraient la société, sont contrebalancés par un autre amour de soi-même, par un intérêt supérieur et dominant.

Non, disait saint Paul, pour être juste, vrai, fidèle, équitable, le chrétien n'a pas besoin des faibles secours que prêtent à la vertu les espérances humaines. Soyez soumis à vos maîtres, quoique fiers, capricieux, ingrats; Dieu récompensera les services qu'ils auront laissés sans récompense! que les ressentiments les plus justes n'altèrent point votre modération; ce Dieu dont vous suivez l'exemple vous prendra pour modèles, et les plus tendres épanchements de son amour vous paieront les égards et les ménagements de votre charité! osez sacrifier votre fortune à la probité, vous en ferez une plus avantageuse; ce que la terre vous aura refusé, le ciel vous le donnera; et parce que la crainte agit plus vivement que l'espérance sur le cœur des hommes, la religion leur montre que les passions qui troublent la paix du monde deviennent tôt ou tard leur propre supplice : la jalousie, après s'être baignée dans le sang d'Abel, déchire Caïn par ses fureurs, et lui fait envier le sort du frère infortuné qui a péri sous ses coups; la rébellion et le murmure creusent sous les pas des séditieux, l'abîme qui les engloutit, et instruit l'univers du respect qu'on doit aux puissances légitimes; du nuage de la calomnie qui avait obscurci la réputation de Susanne, sort la foudre qui écrase ces hommes doublement coupables d'avoir osé attenter à sa vertu et d'oser ensuite la méconnaître. La politique meurtrière de l'audacieux Aman confondue dans ses projets, enrichit de ses dépouilles le juste auquel elle a tendu des piéges; l'amour abominable qui n'a écouté ni la voix de la nature, ni les pleurs de Thamar, livre Ammon au fer d'Absalon, et venge l'inceste par le fratricide; l'ingratitude et l'ambition, après avoir fait chanceler le trône du père, tranchent les jours du fils méconnaissant et rebelle; la tyrannie et l'injustice arrosent du sang d'Achab et de Jésabel l'héritage qu'ils avaient usurpé; l'envie et la haine du courtisan perfide ramènent sur Joab le glaive qu'il avait levé sur Abner; la volupté remplit le palais de David adultère des horreurs de l'inceste, de desseins de meurtre et de

rébellion : Dieu, moins jaloux, ce semble, de sa gloire, qu'attentif à conserver son ouvrage, montre plus d'indulgence pour les passions qui insultent le ciel, que pour celles qui désolent et qui ravagent la terre. Après les années et les siècles, il venge sur les enfants les crimes trop heureux de leurs pères, et s'applique tout entier à maintenir l'homme dans l'observation constante de ce qu'il doit au monde par les leçons et les motifs les plus propres à agir sur son cœur. Motifs solides et efficaces.

Je dis encore, motifs qui s'étendent à tous les temps, à toutes les circonstances : car si dans le détail ordinaire de la vie, la probité trouve tant d'écueils; de quel naufrage n'est-elle point menacée dans mille rencontres délicates? C'est un concurrent à qui un mérite supérieur aplanit et abrége les voies de la fortune. Encore un pas, il est au bout de la carrière, et un soupçon jeté dans l'esprit d'un protecteur défiant et timide va arrêter la rapidité de sa course, et nous laisser libre le chemin de la faveur et des emplois; c'est un ennemi redoutable sur qui le hasard des événements a jeté les apparences du crime; ce qu'on donnera à l'intérêt de la vengeance, on semblera le donner à l'intérêt de l'Etat; et la perte d'un ennemi sera rejetée sur une fatalité qui aurait ôté le pouvoir de sauver un ami; c'est un protecteur dont le crédit chancelle, et qui va nous entraîner dans sa ruine ; il ne s'agit que de prévenir la fortune qui se retire, et dans les services qu'on a rendus on trouve des prétextes pour ne point reconnaître les bienfaits qu'on a reçus. C'est une cabale, une intrigue dont on présage le succès; c'est une complaisance à laquelle on ne peut se refuser sans s'attirer une disgrâce avec la réputation de l'avoir méritée, et sans se couvrir du ridicule que donne dans ce siècle d'adulation et de politique, une probité rigide et inflexible.

Je vous le demande, mes chers auditeurs, dans des conjonctures si critiques, dans un pas si glissant, qui est-ce qui se soutiendra ? L'homme nourri et pénétré des maximes de la religion, l'homme qui croit que la lumière de Dieu perce tous les voiles de l'iniquité, qu'un jour viendra où le tissu de l'intrigue la plus heureusement conduite, développé aux yeux de l'univers, ne passera que pour la prostitution d'un esprit diabolique, qui à l'horreur de la passion qui commet le crime ajoute la noirceur de l'hypocrisie qui le masque et le déguise ; l'homme intimement convaincu que les fortunes du temps ne dédommagent point des pertes de l'éternité. L'homme de religion se soutiendra ; que dis-je? Souvent il plie, il succombe ! et que deviendra donc l'homme sans religion? Quel appui donnera-t-il à sa vertu? La raison? Ah ! chrétiens, dans ces situations, qu'est-ce que la raison ? Que de si grands objets la rendent faible et petite ! quand le cœur est dans un mouvement une agitation si tumultueuse, quand les passions irritées le remplissent de leurs plaintes et de leurs cris, comment entendra-t-il cette voix de la raison, qui n'est le plus souvent qu'un souffle, qu'un léger murmure ?

Vous le savez, vous le dites tous les jours; la cour n'est-elle pas le centre de l'esprit, des lumières, des connaissances? n'est-ce pas à la cour qu'elles se débitent avec plus de faste, les maximes d'honneur, de raison, de probité? Mais parce qu'à la cour, parce qu'autour du trône sont les grands intérêts, n'est-ce pas là que règnent les grandes bassesses, les grandes trahisons, les grandes perfidies, les grands attentats! Tout se réduit à les colorer, à sauver certains dehors, à ne point montrer trop à découvert ce que le monde ne manquera point de pénétrer, mais ce qu'il pardonne à demi dès qu'on lui laisse le soin et le plaisir de le deviner. Perdre tout dans le présent, sans rien espérer dans l'avenir; s'il est un homme qui sauve sa vertu d'une pareille tempête, que, pour l'honneur de la raison, son nom soit écrit dans les fastes du monde, peu d'autres noms le suivront, les motifs de la raison ne sont pas comme ceux de la religion, des motifs proportionnés à tous les génies et à tous les caractères.

Différence essentielle, qui seule confond et renverse les vains sophismes qui dans les derniers temps ont attaqué la nécessité de la religion, et qui n'en n'ont que trop imposé à tant d'esprits frivoles et superficiels. Passons à l'homme sans religion, le prodige de quelques hommes devenus infidèles à leur Dieu, sans cesser d'être fidèles à remplir ce qu'ils doivent au monde ; je prétends cependant que l'intérêt de la félicité publique est inséparable de la religion : pourquoi ? Parce que la paix, le bonheur de la société dépendent des vices ou des vertus du plus grand nombre des hommes; or je soutiens que la raison ne formera point, qu'elle ne peut former un peuple de probité, un peuple de vertus morales. En effet, je vous le demande; ces maximes de raison droite et épurée, ces idées d'ordre, de justice, de goût de vertu et de probité qui ne se fait sentir qu'à ce qu'il y a dans l'esprit de plus fin et de plus délié : ces impressions si douces, si paisibles, si délicates et presque imperceptibles que saisira un génie plus heureux, jetteront-elles dans une âme vulgaire une agitation assez forte pour amortir l'activité des passions? Ce peuple sans éducation, sans vues, sans idées, que la crainte d'un Dieu vengeur, aidée et soutenue par la terreur des lois humaines, peut à peine retenir dans l'ordre et la dépendance, sera-t-il souple et docile à cette voix de la pure raison, qui ne se fait entendre que dans le silence et qui ne parlera jamais assez haut pour passer jusqu'à lui, à travers le tumulte et le fracas dont le remplit le sentiment douloureux de sa servitude, de son indigence, de ses passions et de ses malheurs ? Qu'il y aurait peu de vertus sur la terre, s'il n'y avait que des vertus de pure raison ! que la politique aurait mal pourvu à la sûreté des empires, si, quittant les voies d'instruction et d'enseignement elle n'avait

pris la voie de l'empire et de l'autorité! mais tous sont capables des impressions de la religion, tous peuvent goûter ce qu'elle a d'engageant dans ses promesses, et encore plus ce qu'elle a de terrible dans ses menaces. La politique ne formerait qu'une probité extérieure et simulée, la raison ne formerait qu'une probité de maximes et d'idées qui échappent à un peuple grossier, qu'une probité bornée à un petit nombre de sages; la religion donne une probité vraie et intérieure, la probité publique et universelle, parce qu'elle est fondée sur des principes que l'esprit le moins pénétrant peut saisir, et que l'esprit le plus éclairé ne peut assez approfondir; parce qu'elle agit sur le cœur par des motifs qui touchent l'âme la plus noble et la plus magnanime, qui épouvantent, qui dominent l'âme la plus farouche et la plus indocile.

Est-ce donc que parmi les disciples de la religion la plus sainte et la plus divine, de la religion chrétienne, on ne voit plus se produire les crimes qui dérangent l'ordre de la société? Il faut l'avouer, nos jours ne sont plus les jours heureux où la conduite des chrétiens faisait l'apologie du christianisme; ces jours où pour humilier le faste des philosophes, et faire rougir de ses calomnies l'imposture qui rejetait sur l'Evangile la décadence des mœurs dans l'empire, Tertullien disait aux Césars : *Etudiez ce peuple flétri par tant d'édits, ravagé par tant de proscriptions sanglantes, vous n'apercevrez ni vices à lui reprocher, ni vertus à lui souhaiter! Parmi quelle nation les tributs sont-ils payés si fidèlement, et exigés avec tant de modération? Où les procès sont-ils plus rares, et la justice plus exacte; les femmes plus dignes et moins soigneuses de plaire; le commerce plus suivi dans ses entreprises et plus délicat sur la bonne foi; les soldats plus redoutables à l'ennemi, et plus dévoués au prince? Appuis de votre trône, vous n'avez d'autre crime à nous imputer que celui d'aimer une religion à qui vous devez cette obéissance qui ne sait que respecter vos ordres, plaindre votre erreur, prier et mourir; que celui de fuir et de détester des dieux qui voient chaque jour se former à l'ombre de leurs temples les complots qui mettent en péril le monde et les maîtres du monde.*

Alors l'univers trompé ne condamnait le christianisme que parce qu'il ne connaissait pas les chrétiens : Quel serait aujourd'hui le sort de l'Evangile, si par une autre erreur le monde jugeait le christianisme sur ce qu'il connaît des chrétiens? Combien d'hommes outragent la religion par les vices les plus opposés à la raison? Combien d'hommes n'ont de religion qu'autant que leur intérêt leur permet d'en avoir, et n'en ont peut-être que pour la faire servir à leur intérêt? Ici le libertin triomphe, il insulte aux disgrâces de la religion : oserai-je le dire! son triomphe est presque juste; c'est à son ouvrage qu'il applaudit : comment s'est préparée, comment s'est formée cette chute si rapide des vertus? Suivons le fil de nos histoires, nous verrons que la probité ne s'est retirée que sur les pas de la foi; que l'honnête homme n'a disparu qu'avec le chrétien; que les temps marqués dans nos fastes pour les temps du libertinage dans la croyance, furent toujours les temps de la plus grande dépravation dans les mœurs, et sans remonter aux siècles éloignés, si maintenant on voit si peu de pudeur dans la jeunesse, de bienséance dans le sexe, d'équité dans le barreau, de bonne foi dans le commerce, d'honneur, de désintéressement dans la noblesse; si la vertu timide et fugitive trouve à peine un asile à l'ombre du sanctuaire, n'est-ce pas parce que la jeunesse, le sexe, le guerrier, le courtisan, parce que tout est devenu philosophe, ou se pique de l'être? Si dans le christianisme il reste peu d'hommes délicats sur la probité, n'est-ce pas parce que dans le christianisme il reste peu de chrétiens? S'il est des hommes qui font servir la religion à leurs passions, qui sont-ils, que les hommes qui n'ont point de religion? Où trouverez-vous plus de vertus que dans ceux qui ont échappé à la contagion de cette vaine et intempérante philosophie? Où trouverez-vous plus de vices que parmi ceux qui étalent avec le plus de faste ce nom de sages et de philosophes? voyez-les, ces génies de réflexions si profondes, de littérature si savante, si polie, si brillante, ne peut-on pas dire de plusieurs d'entre eux que, pour humilier leur orgueil, Dieu les a livrés comme les philosophes dont parle saint Paul, aux faiblesses les plus déshonorantes? Basses jalousies, rivalités odieuses, médisances, calomnies, satires sans bienséance, sans ménagements; fourbes, impostures, cabales, intrigues, amitiés perfides, haines violentes, sordide intérêt, goûts singuliers et bizarres; je ne dis pas grandes passions, il n'y en a peut-être pas dans ces âmes rétrécies; je dis, passions petites, puériles, méprisables : leur prétendue raison a passé tout entière dans leur esprit, il n'en reste rien dans leur cœur, dans leur conduite, ils veulent être plus que le chrétien, ils sont moins que l'homme; qu'ils insultent ensuite à la religion, qu'ils la dédaignent, qu'ils la méprisent, ils la vengent par l'opprobre de leurs mœurs; le chrétien le moins digne de l'être, ne peut s'oublier jusqu'à devenir aussi peu sage que ces sages, que ces philosophes du libertinage.

Je reviens : le chrétien, je l'avoue, parce qu'il a des passions, pourra manquer aux lois de la probité; mais, parce qu'il a de la religion, pour manquer à ce qu'il doit au monde, il a des lumières plus pures et plus vives à obscurcir, des maximes plus certaines à combattre; une persuasion plus forte à vaincre; il a plus de remords à étouffer, plus d'oppositions à surmonter, plus de résistance à soutenir. Mais s'il est des vices que le monde peut appréhender d'un homme à qui la religion présente des récompenses si touchantes, des vengeances si sévères, quelles vertus le monde peut-il espé-

ler d'une raison qui ne donne ni craintes ni espérances? mais l'homme de la religion ne peut sacrifier la probité aux passions, qu'il ne s'écarte de ses principes; l'homme sans religion ne peut sacrifier les passions à la probité, qu'il n'abandonne dans la pratique sa doctrine et ses systèmes : conserver sa religion et manquer de probité, manquer de religion et conserver la probité, c'est également se démentir, se contredire; un homme vicieux avec de la religion, un homme vraiment vertueux sans religion, l'un et l'autre ne sont-ils pas inconséquents, l'un et l'autre ne manquent-ils pas à la raison ? d'elle-même et par elle-même la religion est donc la source, l'appui de la probité; d'elle-même et par elle-même l'irréligion est donc ennemie et destructive de la probité : ce n'est donc que dans la religion qu'il faut chercher l'honnête homme, l'honnête homme d'esprit et de raison, l'honnête homme de cœur et de sentiments. Or, afin de ne vous rien laisser à désirer pour votre instruction sur cette matière importante, je conclus cette première partie par deux propositions dignes de toute votre attention. Première proposition : s'il n'appartient qu'à la religion de former la probité, c'est surtout à la religion chrétienne qu'il est donné de former la probité la plus parfaite, la plus accomplie. Seconde proposition : si l'homme sans religion doit être regardé comme un homme étranger à la probité, c'est surtout celui qui a quitté la religion chrétienne.

C'est à la religion chrétienne qu'il appartient de former la probité la plus parfaite, la plus accomplie : je ne vous représenterai point qu'aucune religion n'entre dans un détail si exact, si approfondi des devoirs de la société; n'a des vengeances, des anathèmes si terribles contre les passions qui troublent, qui renversent l'ordre de la société; je ne vous ferai point remarquer qu'une religion ne commande avec tant d'empire, avec tant d'autorité, la douceur, l'humanité, la générosité, la tendre compassion; ces vertus douces, faciles complaisantes, d'où naissent tous les charmes, tous les agréments de la société; qu'aucune religion n'unit les hommes aux hommes par des nœuds si intimes; le sang de Jésus-Christ rapproche tout ce que sépare la distance des fortunes, ce que Jésus-Christ sera dans le ciel pour le bonheur de la sainte Sion, il l'est ici-bas pour le bonheur et la tranquillité de la terre; dans un chrétien, le chrétien ne voit que Jésus-Christ; je ne vous montrerai pas que la morale de la religion révélée est la seule morale qui instruise l'homme à se mépriser lui-même, à se déprendre, à se dépouiller de lui-même, à renoncer, à mourir à lui-même; et par conséquent la seule morale dont l'activité s'étende sur l'homme intérieur, pour le plier aux désirs, aux intérêts, aux penchants, aux inclinations des autres, en lui apprenant à régner sur lui-même; ce que je dis, c'est qu'il n'appartient qu'à une religion, à une foi, à une grâce surnaturelle d'épurer les qualités de l'honnête homme, des imperfections propres à en ternir l'éclat et le lustre, par conséquent de former l'honnête homme parfait et accompli selon le monde.

Pouvons-nous l'ignorer? que telle est la raison humaine, qu'incapable de s'arrêter dans un juste milieu, elle a peu de vertus où la cupidité ne trouve l'occasion de quelques défauts : une valeur douce et modeste, une complaisance sage et noble, une prudence qui ne soit point lente et timide, un courage qui ne soit point bouillant et téméraire, une gravité qui n'outre point les bienséances; un enjouement qui respecte la pudeur et qui ménage la réputation, une sincérité qui n'a point d'épanchement indiscret, une discrétion qui n'a point de détours et de mystères; une candeur qui ne se laisse point jouer par l'imposture; une politique qui ne se déguise point par la fraude et la perfidie; le dirai-je, une vertu qui ne soit accompagnée d'aucun vice; si elle peut naître dans l'homme, ce n'est que dans l'homme chrétien : pourquoi? parce qu'il n'est point de morale plus sévère dans ses préceptes, plus sublime dans ses conseils, plus sage dans ses précautions que la morale évangélique; de morale qui mette dans l'esprit des idées plus nobles, des principes plus étendus, des vues plus pures et plus droites; dans le cœur des motifs plus touchants, des impressions plus profondes, des désirs de perfection plus purs et plus vifs; dans la conscience, plus d'attention, de délicatesse et d'exactitude; dans la conduite, plus de vigilance et de retenue; parce qu'un retour de vanité, une saillie de l'humeur, un mouvement de dépit, un murmure de l'amour-propre, un air de hauteur et de fierté, ce que la raison n'apercevrait pas, ce qu'elle pardonnerait, ce qu'elle excuserait, ce qu'elle pourrait prendre quelquefois pour une vertu, l'Evangile le condamne comme un vice; et de là pour un exemple de vertu dégagée des faiblesses humaines que citera le monde, la religion en fournira mille. Placés auprès des héros de l'Ecriture, que paraîtront les héros de l'histoire profane! Quel roi plus père que Joas; quel conquérant plus religieux, plus équitable que David; quel politique plus sage, plus vertueux que Salomon dans les jours de sa piété; quel magistrat plus vigilant, plus désintéressé que Samuël ; quelle opulence plus généreuse que celle d'Abraham; quel génie plus vaste, plus étendu, plus utile au roi et au royaume que Joseph; quelle pudeur plus sévère que celle de Susanne; quelle beauté plus modeste que celle d'Esther? Dans les fastes du monde, de grandes qualités annoncent toujours de grandes agitations, de grandes révolutions; ces conquérants, ces politiques tant vantés, sont l'admiration de la postérité; furent-ils le bonheur de leur siècle et de leur peuple? ce serait en parcourant les fastes de la religion, en étu-

diant les modèles qu'elle propose, que se formeraient des héros, des hommes remplis de talents tels que Dieu les veut, et tels que le monde les souhaite.

Représentez-vous un peuple véritablement chrétien; quelle paix, quelle union, quelle concorde : maîtres sans hauteur et sans caprice; domestiques sans murmure et sans oisiveté; magistrats libres de penchants et d'intérêts; soldats prodigues de leur vie et ennemis de la licence : amis sincères, et pour tous les temps sujets dociles; rois pères de leurs sujets; peuple heureux : vous n'entendrez ni les cris de l'innocence opprimée, ni les soupirs de l'indigence abandonnée, ni les plaintes de l'amitié trahie; vous ne connaîtrez ni le triomphe du crime, ni les disgrâces de la vertu : la société ne sera qu'un commerce de bienfaits et de reconnaissance; tous seront heureux, et ce qui est le comble du bonheur, tous feront des heureux. Spectacle enchanteur! Ah! s'il n'est pas permis à notre âme de s'ouvrir à des espérances si flatteuses, apprenons du moins, lisons dans cette image de la plus pure félicité, ce que le monde perd, ce qu'il se refuse à lui-même, lorsqu'il se refuse à la religion, à la grâce de Jésus-Christ : c'est à cette religion sainte qu'il appartient de former la probité parfaite et accomplie : enfin c'est entre tous les hommes sans religion, l'homme déserteur de la religion chrétienne, qui doit le plus être regardé comme étranger à la probité : que la probité de l'homme qui n'a jamais connu la religion, soit souvent une probité douteuse et incertaine, une probité chancelante et presque sans principes, et par conséquent sans appui, c'est ce qu'il est facile de prouver; mais sans m'y arrêter, j'avance et je soutiens que l'homme qui a quitté la religion chrétienne peut être convaincu de manquer de vraie probité dans l'affaire la plus importante et la plus essentielle : j'appelle manquer de probité, lorsqu'on désavoue, qu'on rejette, qu'on condamne sa religion, sans l'étude, l'examen, les recherches, les discussions nécessaires pour porter un jugement sage et sensé sur la religion.

J'appelle manquer de probité, lorsqu'on apporte à l'étude de la religion des préventions et des préjugés, des penchants et des passions que l'on connaît et que l'on aime; lorsqu'on examine moins, afin de décider si l'on doit croire, que pour saisir des prétextes, pour se faire des raisons de ne croire pas. J'appelle manquer de probité, lorsqu'on rejette par rapport à la religion des preuves, des autorités, auxquelles on se rend dans tout ce qui n'est point lié à la religion. J'appelle manquer de probité, lorsqu'on néglige, qu'on dédaigne des preuves solides et victorieuses, pour demander des preuves imaginaires que la religion ne peut et ne doit pas donner.

Or sur cela, je ne veux, mes chers auditeurs, que votre témoignage, que celui de l'incrédule qui fut chrétien et qui ne l'est pas. Où sont-ils ceux qui avant que de quitter la religion ont pu, ont voulu la savoir? entre ceux qui l'ont étudiée, où sont-ils ceux qui n'ont point connu les préjugés, qui ont ignoré les passions? où sont-ils ceux qui, dans l'examen de la religion, ne se sont pas bornés à chercher les endroits prétendus faibles, à en exagérer les difficultés? où sont-ils ceux qui ne croient pas des faits moins prouvés que les faits, les prophéties, les miracles qui prouvent la religion? où sont-ils ceux qui ne pouvant ignorer que tout esprit doit l'hommage de la soumission à la voix de Dieu, se sont contentés d'examiner si Dieu a parlé par les prophètes, par les apôtres; ceux qui n'ont pas porté leur licence jusqu'à s'ériger en juges des dogmes, de la doctrine, de la morale, jusqu'à demander des preuves de raisonnement à une religion de faits et de révélation? par conséquent, où sont-ils ceux qui, pour abandonner la religion, n'ont point commencé par abandonner les règles de la bonne foi et de l'exacte probité?

Et si tel est l'homme qui a cessé de croire, que jugerons-nous de l'homme qui attaque, qui combat la religion, qui parle, qui dispute, qui dogmatise, qui écrit contre la religion? quelle fureur, quel délire, quel fanatisme de faux zèle les arme contre le ciel, contre la terre, contre eux-mêmes? quel intérêt les met en mouvement? est-ce l'intérêt personnel? quel obstacle oppose-t-il donc à leur bonheur cet Evangile de paix, de charité, de soumission, de patience? le vrai chrétien est-il celui dont ils ont à craindre l'ambition, les impostures, les intrigues, les perfidies, les attentats? que sa foi soit erreur ou vérité, plus il aura de religion, moins il aura de passions. Il ne peut devenir redoutable à l'impie, s'il ne commence par imiter son impiété! est-ce l'intérêt public? Rois sur le trône, magistrats sur les tribunaux, maîtres dans l'enceinte de vos maisons, parlez, décidez; est-ce à l'irréligion que vous confierez le bon ordre de l'Etat, la subordination des sujets, l'union des familles, l'autorité des lois, les bienséances de la pudeur? et si vous l'avez fait, une expérience funeste ne vous en a-t-elle pas fait repentir? ah! ces incrédules, on les entend tous les jours soutenir que la religion n'est point l'ouvrage de Dieu, qu'elle doit sa naissance à la politique des souverains, attentifs à élever entre le trône et les attentats du peuple un rempart que n'ose franchir la licence des passions! et pourquoi donc ces hommes qui se piquent de tant de zèle pour l'intérêt de la société, pour le bonheur de la patrie; pourquoi viennent-ils détruire le chef-d'œuvre selon eux, de la sagesse humaine, lever le bandeau, déchirer le voile qui couvre le secret d'une illusion nécessaire, ébranler l'Etat par leur audace à saper les fondements sur lesquels il repose? cette erreur prétendue, dont ils veulent désabuser les esprits, n'est-elle pas plus utile au monde que les vérités imaginaires qu'ils veulent lui apprendre? ce serait une erreur dans la spéculation, qui con-

duirait au vrai dans la pratique, puisqu'elle ne tromperait les peuples que pour les contenir, pour les régler, pour les rendre tranquilles et heureux. Enfin, la religion ne leur paraît que mystères de politique, et ils entreprennent d'en convaincre les peuples : grands du monde, magistrats protecteurs des lois, vengeurs et défenseurs de la tranquillité publique, c'est ainsi qu'ils réveillent votre vigilance, qu'ils arment votre zèle contre la séduction de leurs pestilentes doctrines. C'est l'homme sans religion qui vous apprend que si la religion périt, l'Etat ne peut manquer d'être enseveli sous ses ruines ; c'est l'homme sans religion qui vous apprend que vous devez non-seulement à Dieu, que vous devez au prince, à l'État, à la patrie, à votre propre autorité de réprimer la témérité de ces hommes dont l'audace ne veut de maître ni dans le ciel ni sur la terre; c'est l'homme sans religion qui vous apprend que votre premier devoir de chrétien, de magistrat, d'honnête homme, et d'homme politique, est d'arrêter le cours de ces opinions contagieuses qui n'attaquent la religion que pour détruire la probité; qui n affectent tant de délicatesse sur la probité, que pour masquer le crime et l'horreur du libertinage ; c'est enfin l'homme sans religion qui nous apprend par ses maximes, et souvent par sa conduite, qu'il n'appartient qu'à la religion de former la vraie probité. Le chrétien seul fait l'honnête homme, vous venez de le voir : Voyons en peu de mots que l'honnête homme seul ne fait pas le chrétien.

SECONDE PARTIE.

Après l'aveuglement honteux et coupable de l'impiété déclarée, qui cherche hors de la religion la vraie, l'exacte probité, il n'est point d'erreur plus funeste que celle de la fausse piété, qui borne tous les devoirs de la religion aux devoirs de la probité, erreur trop commune dans notre siècle ! Ceux qui au milieu des débris de la foi, attaquée de toutes parts, ont conservé quelques vestiges de leur religion, se persuadent que, pour n'avoir rien à se reprocher, il suffit de connaître Jésus-Christ, de le respecter, de l'adorer, et d'assujettir sa conduite aux lois de la société ; ou s'ils connaissent quelques lois ajoutées par la révélation aux lois primitives de la raison, ils les renferment dans des limites si étroites, que dans leur idée le vrai chrétien n'ajoute rien, ou presque rien, aux qualités de l'honnête homme. Dissipons cette dangereuse illusion, en vous montrant combien les vertus de l'Evangile sont encore au-dessus des vertus de la probité; qu'elles sont des vertus plus sublimes dans leur perfection, des vertus plus vraies, plus intérieures dans leur principes, des vertus plus pleines, plus entières dans leur étendue ; des vertus plus pures, plus désintéressées dans leurs motifs. Reprenons.

1° Des vertus plus sublimes dans leur perfection : il est vrai, la religion donne à l'homme tout le mérite, toutes les qualités de la probité humaine; mais ne nous y trompons pas, suivant le précepte de l'Apôtre, appliquons-nous à connaître l'excellence de la grâce qui nous a appelés en Jésus-Christ : *Videte enim vocationem vestram.* (I *Cor.*, I, 26.) Un bon père, un bon maître, un bon ami, un bon magistrat, un bon citoyen; le chrétien est tout cela : s'il ne va point au delà, il n'a pas encore les vertus du Christianisme : à ces vertus, que le monde demande, l'Evangile ajoute des vertus que le monde ne demande pas, que le monde ne connaît pas ; des vertus bien plus sublimes dans leur perfection, soit qu'on considère le chrétien du côté de la raison, soit qu'on le considère du côté du cœur et de la conduite.

Du côté de la raison, la sagesse de l'honnête homme se réduit à ne prendre ni les préjugés, ni les passions pour règle de ses jugements, à ne prononcer qu'après un examen sérieux, une discussion exacte, à ne croire que ce qu'il voit : la sagesse du chrétien lui apprend à reconnaître une raison supérieure à la raison humaine, à se contenter de voir ses motifs de croire, sans chercher à voir ce qu'il croit : recherche, étude, lumières, connaissances, voilà le sage du monde; candeur, simplicité, obéissance, soumission, humilité, voilà le sage de l'Evangile. Le sage du monde est l'homme sur qui règne la raison; le sage de l'Evangile, l'homme qui fait régner la foi sur la raison, grande et essentielle différence entre l'homme qui n'est qu'homme, et l'homme qui veut être chrétien : ils ne la comprennent point assez, ces esprits plus philosophes que chrétiens, que nous voyons choisir, décider entre dogmes et dogmes, entre mystères et mystères; adopter les uns, rejeter les autres, ne composer leur foi que des articles de la religion qui ne leur semblent point contredire et révolter leur raison : ils ne la comprennent point assez, ces esprits hautains et superbes, que nous voyons, dans les jours de disputes et de contestations, s'ériger en juges, en arbitres des controverses de religion, entre ceux que l'Eglise condamne, et l'Eglise par laquelle ils sont condamnés; ils quittent les sentiers de l'humble soumission, pour entrer dans les voies de la raison présomptueuse; ce ne sont plus des disciples dociles, ce sont des savants appliqués à approfondir, hardis à décider; fussent-ils chrétiens dans les mœurs, ils ne le sont plus par la foi. Non, mes chers auditeurs, point de caractère plus marqué de la loi de Jésus-Christ, plus propre à distinguer l'Evangile de tout ce qui n'est pas l'Evangile, que cette obéissance de l'esprit captivé, comme s'exprime saint Paul, sous le joug de la foi : *Redigentes omnem intellectum in obsequium Christi.* (II *Cor.*, X, 5.) Toutes les autres doctrines se proposent de soumettre les passions à la raison ; la doctrine seule de Jésus-Christ entreprend d'assujettir la raison à la foi; par conséquent, dès l'instant où il devient un homme d'examen, de résistances, d'indocilité, dès l'instant où il sort des routes de l'autorité et de la soumission à l'autorité, je ne vois plus le chrétien, je ne vois

que le philosophe ; ainsi plus rigide, plus austère, plus sublime, la morale de l'Evangile ôte à l'esprit la liberté que lui laissait la morale de la probité : sera-t-elle plus complaisante pour les penchants, les affections et les désirs du cœur?

Ah! mes chers auditeurs, que sont-elles, et paraîtront-elles des vertus, ces vertus de la probité naturelle, auprès des vertus de l'Evangile? L'honnête homme est celui dont l'ambition ne connaît point la basse adulation, la lâche jalousie, les noirceurs de la calomnie, les perfidies de la politique : le chrétien, celui qui n'aspire point de lui-même aux honneurs, qui n'y parvient qu'autant qu'il y est placé par la naissance, conduit par les talents, mené par les conjonctures, appelé par l'autorité; qui redoute plus les écueils qu'on y trouve pour la vertu, qu'il n'est touché de l'éclat qui les accompagne. L'honnête homme ignore le faste, la hauteur, la fierté, la dureté, l'insensibilité de la grandeur et de l'opulence ; le chrétien n'agit en chrétien qu'autant qu'il est humble dans l'élévation, pauvre et détaché au milieu des richesses : l'honnête homme met la vertu au-dessus de la fortune, incapable de se flétrir par le crime, pour prévenir ou réparer une disgrâce ; le chrétien se fait un honneur de porter la croix du Dieu Sauveur : dans une humiliation peu méritée, il adore, il bénit la Providence de salut et de grâce qui le mène à Jésus-Christ, par les voies de Jésus-Christ. L'honnête homme sait commander à sa haine, modérer ses ressentiments ; le chrétien n'a point d'ennemis, la charité tient son cœur fermé à la haine; il aime tout ce qui est aimé de Jésus-Christ ; que vous dirai-je, et pourquoi entrerais-je dans un plus grand détail? humilité, pénitence, abnégation, renoncement à soi-même, amour du silence et de la prière, lectures saintes, fréquentation des sacrements, tant de vertus que le monde ignore; si vous ne les aimez, si vous ne les pratiquez, qu'êtes-vous, que ferez-vous devant Dieu? des sages de la terre, des justes de la terre; des justes du ciel et pour le ciel, vous ne l'êtes point, vous ne le serez jamais : vous avez le nom de chrétien, vous en croyez la doctrine, vous n'en avez point l'esprit ; vous ne connaissez point Jésus-Christ, il ne vous connaît point : que le monde récompense vos vertus, elles sont telles qu'il les demande : l'Evangile demande des vertus plus sublimes dans leur perfection; des vertus plus vraies, plus intérieures dans leur principe.

2° Non, rien de moins semblable aux vertus de l'Evangile que les fausses vertus du monde; ces vertus frivoles et superficielles, ces vertus de montre et de parade, ces vertus d'affectation et de bienséance, ces vertus d'action et de conduite bornées au dehors, et qui composent ordinairement presque tout le mérite de l'honnête homme, dont le monde est content parce qu'il ne voit point le cœur, dont le monde doit être content parce qu'il n'a besoin que de notre conduite, parce que nos sentiments sont étrangers à son bonheur. Je sais que selon les lois de l'Evangile, de l'intérieur la vertu doit passer à l'extérieur; si une âme telle qu'il ne s'en trouve que trop, assez éclairée pour connaître le vice, assez timide pour s'en effrayer, assez droite pour le condamner, assez sincère pour se le reprocher, n'est encore assez vigilante pour l'éviter, assez ferme pour y résister ; ses craintes, ses désirs, ses remords, loin de la justifier, ne serviront qu'à la rendre plus coupable d'avoir résisté à tant de lumières et à tant de grâces; il faut donc que la piété chrétienne se répande au dehors, il faut qu'elle sorte du cœur, qu'elle soit dans le cœur et du cœur ; principe fondamental de notre religion, si souvent développé dans les livres saints, qu'il ne peut être ignoré : ce qu'on ne sait pas, ce que souvent on ne veut point savoir, c'est que rien n'est plus rare que cette piété intérieure ; c'est que de tant d'hommes qui paraissent chrétiens par les mœurs, à peine s'en trouve-t-il un petit nombre qui soit chrétien par le cœur.

En effet, est-elle une piété du cœur, cette piété qui ne change, qui ne réforme, qui ne détruit rien dans le cœur? qui laisse à l'humeur toutes ses saillies, à la vanité tous ses dépits, à l'oisiveté tout son repos, à la fierté toutes ses hauteurs, à l'amour-propre toute sa sensibilité? cette piété qui laisse l'homme dans une inaction continuelle par rapport à Dieu? Une âme vivement touchée est toujours inquiète et timide, toujours vive et empressée; loin de fuir les occasions d'agir, de souffrir pour Jésus-Christ, elle se plaint de ce qu'elles sont trop rares : les plus légères impressions de la grâce la trouvent souple et docile ; les fautes les moins grièves la jettent dans la douleur et dans les larmes : est-elle une piété de cœur, cette piété si facile à se rebuter, si prompte à se dégoûter dans le service de Dieu? S'agit-il d'un intérêt de fortune ou de réputation, tout chrétien que l'on est ou que l'on se pique d'être, que d'empressement et de vivacité, que de tumulte et d'agitation, que de vigilance et d'activité! c'est que le cœur est en mouvement, et, lorsqu'on marche à sa suite, les sentiers les plus étroits s'élargissent, les collines s'abaissent sous les pas, les obstacles fuient et disparaissent. S'agit-il de Dieu? tout devient pénible ; la solitude ennuie, la mortification épouvante, l'humiliation aigrit et révolte ; on ne se prête à rien, ou l'on ne s'y prête qu'à regret; les moments que l'on donne à Dieu sont toujours ceux qui semblent couler plus lentement; on y va avec peine, on en revient avec plaisir, et de là souvent on n'est jamais moins avec Dieu que lorsqu'on est auprès de Dieu ; il parle, on ne l'écoute pas; on lui parle, on ne s'entend pas soi-même.

Est-elle une piété du cœur, cette piété si attentive à distinguer le conseil du précepte, ce qui diminue l'amour de Dieu de ce qui irriterait sa colère? on ne se propose point de plaire à Dieu, on ne craint que de se perdre soi-même ; on a donc de la piété, et quelle piété, voulez-vous le savoir? une

piété de réflexion, d'art, d'étude; une piété de raison qui ose comme tenir la balance entre Dieu et le monde, entre Jésus-Christ et les passions, entre la nature et la grâce; décider des droits de la religion, lui assigner des bornes, déterminer les limites et l'étendue de son empire : les cupidités grossières seront immolées, les inclinations plus délicates, les attraits plus flatteurs; les penchants favoris seront exceptés du sacrifice, pourvu qu'on ait ce qu'on nomme l'essentiel; le solide de la religion, qu'on évite certains péchés dont aucune subtilité ne peut déguiser, ne peut colorer l'énormité, on ne craint rien, on s'imagine n'avoir rien à craindre, c'est une piété d'amour-propre qui ramène tout à lui-même, qui n'agit qu'en vue de lui-même, qui compte pour rien les intérêts de Dieu, lorsqu'ils sont séparés de l'intérêt personnel. Ce sera donc, j'en conviens, une piété qui sera dans le cœur, elle n'y sera que comme esclave pour recevoir la loi de tous les penchants, de toutes les affections du cœur; ce sera le cœur qui réglera la piété, ce ne sera pas la piété qui réglera le cœur : de là, délicat, sévère sur certains articles, on sera relâché sur d'autres points souvent plus essentiels; on se reprochera ce qu'on pourrait se pardonner, on se pardonnera ce qu'on ne devrait pas se permettre : de là les défauts les plus capables d'offenser le ciel et de scandaliser la terre s'érigeront en vertus, passeront pour des vertus aussitôt qu'ils auront le suffrage du cœur. Une âme indocile et présomptueuse se saura bon gré de ses entêtements, de son opiniâtreté; une âme chagrine et inquiète, de ses vivacités et de ses emportements; une âme critique de ses soupçons, de ses rapports, de ses médisances : de là enfin, eût-on toutes les vertus aux yeux du monde, que seront-elles aux yeux de Dieu, qui ne connaît de véritable piété que celle qui domine le cœur, qui assujettit le cœur, qui règne sur le cœur. La vertu évangélique est une vertu plus vraie, plus intérieure que la probité mondaine; c'est encore une vertu moins bornée, plus pleine, plus entière, plus étendue.

3° Et c'est sur cet article en particulier que chacun de nous devrait fonder son cœur et étudier sa conduite; on se donne à Dieu et on s'y refuse, on est chrétien et on ne l'est qu'à demi : actif, mais dissipé; austère et pénitent, mais chagrin et bizarre; complaisant, mais faible, timide, dominé par le respect humain; doux et tendre, mais oisif et indolent; libéral et généreux, mais rempli de faste et d'ostentation; édifiant et régulier, mais vain et superbe; on fait beaucoup, on ne fait pas tout, et parce qu'on manque à quelque chose, souvent tout ce qu'on fait n'est rien; une vertu que l'on néglige ôte le mérite des vertus qu'on possède; une passion à laquelle on se livre tient lieu de toutes celles auxquelles on se refuse : car il n'en est pas de notre Dieu comme du monde, qui fait grâce à des vices que couvrent des qualités brillantes. L'homme chrétien doit être l'homme de toutes les vertus : zèle tempéré par la douceur, douceur animée par le zèle; humilité que relève le courage, courage qu'abaisse l'humilité, crainte ennoblie par l'amour, ferveur rendue plus vive, plus active par la crainte; prière suivie du travail, travail interrompu pour la prière, modestie qui fuit l'approbation des hommes, grandeur d'âme qui dédaigne leurs mépris et leur censure; charité qui se dévoue aux besoins et à la paix du monde, fermeté qui se défend contre la séduction de ses plaisirs. Que sais-je? l'assemblage, l'union des vertus qui semblent les plus difficiles à concilier; telle est la vertu que demande l'Evangile : celui qui foule aux pieds l'autorité de la loi dans un seul article est coupable envers toute la loi : *Qui peccat in uno factus est omnium reus.* (*Jac.*, II, 10.) Cette morale vous paraît outrée; que serait-ce donc, mes chers auditeurs, si je venais approfondir ici l'immense étendue de ce grand précepte par lequel Jésus-Christ nous ordonne de graver dans notre cœur, de mettre dans notre conduite l'image, l'empreinte fidèle de la perfection du Père céleste? Que serait-ce, si, vous développant la morale de saint Paul et l'idée qu'il se formait du chrétien, je venais vous dire avec le Docteur des nations, que nous sommes morts en Jésus-Christ; que la vie de la grâce n'est que la mort aux désirs, aux inclinations perverses de la nature; que celui qui refuse quelque chose à Jésus-Christ ne lui donne pas ce qu'il a droit d'en attendre, que l'homme qui ne se presse pas d'achever l'ouvrage de sa sanctification ne l'a pas commencé; que c'est souvent risquer son salut que de mettre des bornes à sa ferveur.

Est-ce donc que tout chrétien doit être parfait? Non; mais, selon la décision unanime des théologiens et des Pères, tout chrétien doit tendre à la perfection selon sa vocation et la mesure de grâces qu'il a reçues : et qu'est-ce que tendre à la perfection, si ce n'est s'appliquer à lever les obstacles, à combattre les penchants, à déraciner les inclinations qui retardent en nous l'opération de la grâce? Est-ce que la vraie piété ne souffre point de défauts? elle en a, elle n'en souffre point : elle a des défauts qui l'humilient, qui la confondent, qui l'attristent, qui l'affligent; des défauts qu'elle travaille sans cesse à corriger, à retrancher, à détruire. La perfection n'est pas encore dans la conduite, elle est déjà dans les désirs, dans les attentions, dans les précautions, dans la vigilance; on ne possède pas toutes les vertus, on s'offre, on se prépare, on se dispose à toutes les vertus, on les possède par le regret sincère, par la douleur véritable qu'on ressent d'en être si éloigné, par les efforts continuels qu'on redouble pour les acquérir; et à ce zèle de perfection, il ne reste que d'ajouter la pureté, le désintéressement des motifs.

4° Je n'entends pas un désintéressement tel que celui des vertus et de la probité

mondaine, désintéressement trompeur et hypocrite, qui ne se donne en spectacle qu'afin de paraître plus digne de tout par la générosité qui ne prétend à rien ; désintéressement dicté par l'orgueil et la vanité, qui ne fuit la fortune que pour se faire suivre par la gloire ; désintéressement d'amour-propre plus délié et plus délicat, qui ne cherche point les suffrages, l'applaudissement des hommes, qui se repose dans le plaisir et l'applaudissement intérieur par lequel il se récompense lui-même de ses vertus. J'entends un désintéressement vrai et sincère, un désintéressement général universel, un désintéressement libre d'amour-propre autant que d'ambition.

Lorsqu'on agit ou pour le monde ou pour soi-même, lorsqu'on cherche quelque autre chose que Dieu, on ne cherche point Dieu véritablement, et on ne le trouve point. Combien de vertus viennent chaque jour périr à cet écueil ? Le poison pénétrant de la vanité et de l'amour-propre coule, s'insinue imperceptiblement dans les actions les plus saintes ; ce qu'on avait commencé pour Dieu, on le continue, on l'achève pour soi-même ! Combien d'hommes qui semblent devenir fiers et superbes, sensibles et jaloux, vifs et délicats à mesure qu'ils deviennent dévots : parce qu'ils ont renoncé aux plaisirs, ils se croient en droit de prétendre à tout les égards, à toutes les distinctions, à toutes les complaisances, et que leur sert d'avoir quitté le monde pour la fuite de ses amusements, s'ils y retournent par le désir de la gloire ! oublier les hommes et vouloir en être oublié ; hors de là, point de piété. Je veux une vertu qui s'ignore et qui souhaite d'être ignorée, qui ne se montre que parce qu'elle s'échappe, pour ainsi dire, à elle-même : nous pensons trop au monde, si nous voulons que le monde pense à nous ; qui désire d'en être estimé l'aime et l'estime encore.

Heureux, ô mon Dieu ! l'homme obscur, qui marche dans des sentiers écartés où il ne voit que vous, où il n'est aperçu que de vous seul ! qu'ils ont besoin des secours les plus abondants de votre grâce, ceux que vous laissez sur cette mer du monde si féconde en naufrages ! Je ne parle pas de ses plaisirs, de ses scandales, de ses séductions, une vertu commune peut s'en sauver ; je ne parle pas de ses mépris, de ses rebuts, de ses outrages ; souvent ils sont un bienfait de votre amour : par là le monde nous apprend, il nous aide à le quitter, je parle de son estime, de ses louanges, de son approbation ; c'est là pour l'homme chrétien l'orage le plus à craindre : point de plus cruel ennemi qu'un monde flatteur et complaisant, il perdrait par ses caresses, il sauve par sa haine et ses fureurs. Pour une vertu trop éclatante, un nuage qui en couvre la gloire, une calomnie qui en flétrisse l'éclat, une grande disgrâce sera la plus grande de vos faveurs : désabusé du monde, le cœur sera tout à vous, et quel autre bonheur que d'être tout à vous, ici-bas, ô mon Dieu ! afin d'être avec vous éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

SUR LA GRACE.

Pour le vendredi de la troisième semaine du carême.

Respondit Jesus et dixit ei, si scires donum Dei. (*Joan.*, IV, 10.)

Jésus répondit et lui dit : si vous connaissiez le don de Dieu.

Ce don de Dieu, que la femme de Samarie ne connaissait point, que Jésus-Christ lui fait connaître, c'est la grâce. Grâce, source féconde où les justes viennent puiser leur innocence et leur ferveur ; les pénitents, leurs soupirs et leurs larmes ; les apôtres leur zèle et leur courage ; les martyrs leur constance et leur intrépidité. Grâce de Jésus-Christ ! à ce nom de grâce, quelle ardeur, quel empressement, quelle attention s'empare de vous ! Fasse le ciel que ce soit une attention sainte et religieuse, une attention du cœur autant que de l'esprit, une attention inspirée par la grâce et digne de la grâce ! Loin d'ici, loin de vous, mes chers auditeurs cette attention d'orgueil et de présomption pour décider, de vaine et de profane curiosité pour s'amuser, de licence et d'audace pour raisonner, pour disputer ; de critique et de malignité pour censurer, de préjugés et de passions pour s'aigrir, pour s'irriter. Grand Dieu ! quelle épreuve pour les ministres de votre Evangile, si sous vos yeux, à l'ombre de votre croix, au pied de cet autel, où chaque jour vous êtes immolé victime de paix et de charité, ils ont à redouter de pareils scandales ! Disputes fatales qui, dans les siècles passés, après avoir ravagé le sanctuaire, ont agité les peuples, ébranlé les trônes, bouleversé les empires ; ah, que leur flambeau redoutable ne s'allume jamais parmi nous ! Instruits par l'infortune de nos pères, épargnons aux âges qui nous suivront la triste nécessité de donner à nos malheurs les larmes que nous ne pouvons refuser aux temps qui nous ont précédés.

Jamais peut-être on n'a tant travaillé que de nos jours à sonder cet abîme de la grâce, à pénétrer les voies de la grâce, à lever, presque à déchirer le voile qui couvre le secret de la grâce ; mais en a-t-on mieux connu ce qu'il nous importe principalement de savoir du mystère de la grâce ?

Ce n'est plus seulement aux habitants de la schismatique Samarie, à Israël aveugle zélateur de la foi ; c'est au chrétien que l'on pourrait dire *si scires donum Dei*... si vous connaissiez le don de la grâce ! Et que faudrait-il pour le connaître ? humilier, détruire, déraciner votre orgueil ; de là, de là uniquement nos erreurs, nos égarements par rapport à la grâce : orgueil audacieux et téméraire, qui ôte à la grâce la louange et l'honneur de la vertu ; orgueil caché et déguisé, qui rejette sur la grâce la honte et l'opprobre du vice ! Je m'explique : nous connaissons par la foi deux principaux caractères

de la grâce, sa douceur et ses ménagements, sa force et sa puissance. Douceur et ménagements de la grâce; quoiqu'elle puisse tout sur le cœur de l'homme elle ne nous en laisse pas moins notre liberté : force et puissance de la grâce; quoiqu'elle nous laisse notre liberté, elle peut tout sur le cœur de l'homme.

Or qu'arrive-t-il? cette douceur, ces ménagements, ces insinuations de la grâce qui agit quelquefois d'une manière si délicate, qu'elle semble se confondre avec nos lumières, avec nos penchants, avec nos inclinations, le pénitent superbe et présomptueux est tenté d'en abuser pour s'attribuer ses vertus; cette force, cette puissance de la grâce qui se rend quelquefois sensible par des miracles étonnants de conversions, le pécheur hypocrite en abuse pour excuser son péché. Je reprends donc et je dis : *si scires donum Dei*. Pénitent superbe et présomptueux, voulez-vous savoir ce que vous devez de reconnaissance à la douceur et aux ménagements de la grâce? Pécheur hypocrite, voulez-vous savoir ce que vous faites d'outrage à la force et à la puissance de la grâce? Voyez ce que la grâce fait pour cette femme de Samarie, dont parle notre Evangile; voyez ce que cette femme fait avec la grâce. Ce que la grâce fait pour elle vous apprendra qu'à Dieu seul appartient la gloire de la vertu; ce qu'elle fait avec la grâce vous apprendra qu'à l'homme seul appartient le crime du péché. En un mot, la douceur, les ménagements de la grâce ne donnent à l'homme pénitent aucun sujet de se glorifier. La force et la puissance de la grâce ne fournissent à l'homme pécheur aucun prétexte pour s'excuser. Deux vérités importantes que je me propose de développer sans sortir de l'Evangile du jour. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique ce soit de la racine empoisonnée de l'orgueil que naissent, que naîtront toutes les fausses doctrines qui, d'âge en âge, troubleront la paix de l'Église, cependant saint Augustin avait raison de l'avancer, qu'entre toutes les hérésies, l'erreur pélagienne méritait plus que les autres d'être appelée l'hérésie de l'orgueil humain; non-seulement parce qu'il n'appartient qu'à la plus audacieuse présomption de contester à Dieu le principe de tout bien et la gloire des vertus évangéliques, afin de l'attribuer à l'homme, mais parce que entre tous les articles de notre foi il n'en était aucun plus clairement marqué, plus nettement exprimé, plus hautement annoncé que le dogme qu'attaque l'impiété de Pélage. De toutes parts s'élevaient des voix de proscriptions contre sa pernicieuse doctrine. Son baptême, sa foi, ses espérances en Jésus-Christ; les livres saints, les prières publiques, les liturgies, l'auguste sacrifice, tout lui parlait de la nécessité de la grâce, tout lui enseignait la nécessité de la grâce. Afin de s'insinuer, de se maintenir dans l'esprit des peuples, cette secte, il est vrai, aussi souple, aussi adroite, que fière et hautaine, employa toutes les ruses de la politique, toute la pénétration du génie, toutes les richesses de la science, toutes les grâces du langage, tous les charmes de la politesse, tout l'éclat des plus grands noms, toutes les apparences de la piété la plus austère.

Malgré tant d'appuis, elle périt bientôt accablée sous les anathèmes du monde entier. L'erreur passe, la vérité demeure : les sectes ne sont que pour quelques jours, pour quelques années; si vous le voulez, pour quelques siècles; l'Eglise seule ne connaît point l'outrage des temps; elle sera immortelle comme le Dieu dont elle est l'ouvrage.

Or, cette erreur, depuis si longtemps foudroyée, ne revit-elle point trop souvent au fond de notre cœur? Peu accoutumés à réfléchir sur ce qui se passe au plus intime de notre âme, connaissons-nous assez les richesses de la grâce? Cette grâce, dont l'action mesurée, tempérée, amollie, pour ainsi dire, par sa douceur, par ses ménagements, nous conduit par des détours imperceptibles, reçoit-elle toujours l'hommage de louange et d'honneur qu'elle mérite? Appliquez-vous, mes chers auditeurs; je soutiens que cette douceur, ces ménagements de la grâce doivent être le plus grand objet de notre reconnaissance. Etudiez avec moi notre Evangile, vous apprendrez que c'est à la douceur, aux ménagements de la grâce qui l'attend, que le pécheur doit le temps de se convertir; à la douceur, aux ménagements de la grâce qui le prévient, que le pécheur doit les premiers désirs de sa conversion; à la doucenr, aux ménagements de la grâce qui l'invite, qui l'attire, qui le détermine, que le pécheur doit sa conversion. Trois réflexions dont il suit que la douceur et les ménagements de la grâce ne donnent à l'homme pénitent aucun sujet de se glorifier. Reprenons.

1° Douceur de la grâce, qui attend le retour du pécheur; ménagements de la grâce, qui donne au pécheur le temps, le moment du retour; patience de Dieu à soutenir, à supporter le pécheur : ce n'est point encore la grâce qui amollit, qui attendrit le cœur de l'homme, c'est la grâce encore renfermée dans le cœur de Dieu; ce n'est point encore la grâce qui parle au pécheur, c'est la grâce qui s'intéresse pour le pécheur; ce n'est point encore la grâce qui forme le pénitent, c'est la grâce qui prépare la pénitence. Or, cette grâce parce qu'elle est un silence plutôt que la voix de Dieu, parce qu'elle est plutôt un repos et qu'elle n'est point une action de Dieu, nous ne la sentons pas, nous ne l'apercevons pas. Repos, silence de Dieu, qui est déjà un grand bienfait de la médiation de Jésus-Christ; il oblige l'homme pénitent à la plus grande reconnaissance; c'est déjà un titre qui le force d'avouer, avec l'Apôtre, qu'il ne serait rien sans la grâce de Jésus-Christ; que s'il est quelque chose, c'est par la grâce de Jésus-Christ : *gratia autem Dei sum id quod sum.* (*I Cor.*, XV, 10.)

Fatigué d'une longue course, Jésus s'arrête, il attend ; et qu'attend-il? qu'attend-il? une âme infidèle, étrangère à la nation sainte, ennemie du peuple à qui Dieu confia sa loi, son temple, son autel, ses Ecritures, ses oracles, ses promesses! engagée dans les voies d'une schismatique séparation, elle offensait par un culte réprouvé, le Dieu qu'elle adorait. Aussi coupable par ses vices que par ses erreurs, elle ajoutait ses crimes propres et personnels aux crimes de ses pères : l'égarement de l'esprit, la corruption du cœur, la dépravation des mœurs, la présomption, le libertinage, l'indocilité : ce Dieu qu'elle ignore, qu'elle veut ignorer ; ce Dieu que depuis tant d'années elle outrage, qu'elle veut outrager, ce Dieu l'attend. Ah! Seigneur, que nous serions heureux si nous savions imiter votre douceur et votre patience! mais que nous serions à plaindre si vous aviez notre fausse délicatesse, notre sensibilité, cette ardeur à poursuivre, à punir les outrages! plus criminels, parce que c'est un Dieu que nous avons offensé, nous serions bien plus malheureux si celui que nous avons offensé n'était qu'un homme! la Samaritaine rencontrerait un maître sévère, inexorable; elle trouve un père tendre, dont elle n'a pu lasser la patience par ses iniquités.

Non, mes chers auditeurs, nous ne concevons point, nous ne pouvons concevoir les trésors de grâce renfermés dans ce silence, cette paix, ce repos d'un Dieu offensé! Pour s'en former une juste idée, il faudrait comprendre et toute la bassesse de l'homme, et toute la grandeur de Dieu, et tout l'outrage que le péché fait à Dieu, et toute la haine que Dieu a pour le péché ; ce que nous pouvons encore moins concevoir, c'est qu'en multipliant sans mesure les prodiges de son amour, Dieu nous accoutume, pour ainsi dire, à méconnaître le prix de ses bienfaits. Répondez-moi, mes chers auditeurs ; ce que vous admirez aujourd'hui des miséricordes du Dieu sauveur sur cette femme de Samarie, ne l'avez-vous pas éprouvé, ne continuez-vous pas de l'éprouver? Avez-vous moins fait contre Dieu, Dieu a-t-il moins fait pour vous ? L'avez-vous plus respecté, ne vous a-t-il pas encore plus ménagés? elle marchait dans les voies d'une schismatique séparation ; elle y fut jetée par le malheur de sa naissance. Et vous, pourquoi vous livrer à tant de doutes affectés, de raisonnements hasardés, de railleries libertines, de discours impies, de déclamations téméraires, de disputes sacriléges contre cette religion sainte que vous avez reçue avec le sang de vos pères? Chrétiens malgré vous, vous ne conservez de la foi que ce que vous ne pouvez vous en ôter...! On ne reproche à la femme de Samarie qu'une seule passion ; entre toutes les passions, nommez celle qu'on ne peut pas vous reprocher.

Toutes les fureurs de la haine avec l'ivresse des plus folles amours ; la fougueuse ambition avec la molle volupté ; les hauteurs de l'orgueil avec les humiliantes bassesses du sordide intérêt ; les rebuts, les dédains de la fierté la plus farouche avec les souplesses et les timidités de la plus lâche complaisance. Péchés peut-être de toutes les passions ; péchés de tous les jours et de tous les moments ; péchés contre la religion et contre la probité ; péché contre le ciel et contre la terre ; péchés contre la pudeur et contre l'humanité ; péchés commis sans honte et sans remords ; péchés multipliés dans une tranquillité, une sécurité profonde ; péchés étalés avec licence et scandale ; aussi pécheur, plus pécheur que la femme de Samarie, les miséricordes de Dieu ne furent pas moins déployées sur vous, elles le furent bien davantage : ce n'est point de la longueur d'une seule course qu'il est fatigué ; mille fois il est venu jusqu'à vous, vous avez dédaigné de revenir à lui ; il a appelé, vous n'avez point répondu ; vous avez méprisé la voix de sa grâce, il n'a point fait entendre la voix de sa colère ; il se tait, il dissimule, il semble ne pas apercevoir vos prévarications ; il s'arrête, il se repose pour un moment, prêt à recommencer une nouvelle course : *Fatigatus ex itinere sedebat.*

Or, pourquoi tant de douceur, tant de patience? Vous dirai-je, avec saint Augustin, que l'homme précipite ses vengeances parce qu'il craint de perdre le moment, parce qu'il craint de perdre le pouvoir de se venger ; que Dieu les diffère, parce qu'il est le Dieu de tous les jours et de tous les moments ; parce qu'il est le Dieu de force et de puissance ; parce qu'il sait que le pécheur ne peut échapper à sa justice qu'en se jetant entre les bras de sa miséricorde : ***Patiens quia æternus, quia fortis, quia Deus!*** Je vous dis avec l'Apôtre, qu'il ne vous a soutenus, qu'il ne vous soutient, que parce qu'il a voulu, que parce qu'il veut vous retirer de vos péchés, et vous amener à la pénitence : *Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit.* (*Rom.*, II, 4.) Sa grandeur méprisée, sa sainteté outragée, sa justice défiée, sa miséricorde insultée, sa religion déshonorée, son Eglise scandalisée, sa grâce rejetée, demandait, pressait votre perte ; oublié, trahi, son amour a demandé pour vous le temps du repentir, il l'a obtenu ; ce n'est là que l'essai, le commencement de ses bienfaits ; le pécheur pénitent doit à la douceur, aux ménagements de la grâce qui le prévient, les premiers désirs de sa conversion.

2° Assis aux bords de la fontaine de Jacob, Jésus semble se livrer à la douceur d'un repos profond, *sedebat ;* c'est le repos d'un Dieu sauveur, repos plus fécond en prodiges que l'activité laborieuse des hommes : du sein de cette tranquillité apparente il forme les desseins, il concerte les projets, il ébauche l'ouvrage de ses miséricordes sur cette âme marquée de toute éternité pour rendre sensible la conduite intérieure du Dieu de la grâce. La femme de Samarie s'avance : est-ce un heureux

hasard qui la guide vers cette fontaine destinée à devenir pour elle une source de vie et de justice? elle ignore la révolution désirable qui va l'associer au peuple saint, la faire entrer dans l'héritage des élus; elle ignore le bonheur qui l'attend; ce qu'elle ne sait pas, Jésus le sait; ses pas sont comptés, une providence aimable veille sur elle et pour elle; elle obéit à une voix qu'elle n'entend pas; elle suit un attrait qu'elle ne distingue pas, qu'elle ne démêle pas. Providence de la grâce! qu'en penserons-nous, lorsque nous verrons se développer le plan, la suite, le tissu des événements, des situations, des circonstances où nous fûmes successivement placés? Tout semblait prendre la loi des caprices d'une aveugle fortune, tout était réglé par une sagesse profonde! Je vous fuyais, ô mon Dieu, s'écriait saint Augustin, vous me suiviez; je m'éloignais de vous, vous étiez auprès moi; je ne vous cherchais pas, je vous trouvais; semblable à la femme de Samarie, je ne pensais qu'à étancher la soif de mes affections déréglées, de mes vicieuses cupidités; pressé par la soif qu'allume au dedans de vous le pur amour, vous couriez après moi dans les sentiers de mes égarements.

Car, tel est, mes chers auditeurs le prodige de cette douceur, de ces ménagements, de ces attentions de la grâce prévenante, que non-seulement, aussi heureux que la femme de Samarie, nous trouvons la grâce lorsque nous ne la cherchons pas, mais souvent encore la grâce nous trouve lorsque nous la fuyons. Que dis-je? c'est quelquefois par les routes mêmes que nous prenons pour nous en écarter que la grâce vient à nous, que la grâce nous attire à elle. Le monde nous enlève à Dieu, afin de nous rendre à Dieu: que fera la grâce? elle emploiera le monde, ses rebuts, ses hauteurs, ses bizarreries, ses caprices, son inconstance, son ingratitude, ses injustices, ses trahisons, ses perfidies; nous n'apercevons autour de nous que des rivaux, que des concurrents appliqués à nous traverser à nous tendre des piéges, à nous envelopper dans le labyrinthe de leurs ténébreuses intrigues; que des protecteurs fiers, hautains, superbes, intéressés, durs, insensibles! nous ne voyons que des amis faibles, lâches, timides, faciles à se rebuter, prompts à nous abandonner; que des esprits critiques, malins, jaloux, épouvantés à l'aspect d'un mérite supérieur.

Ce sont nos passions qui nous précipitent dans le désordre: afin de nous ramener au devoir, que fera la grâce? elle se servira de nos passions, de leurs désirs inquiets pour nous fatiguer; de leurs craintes, de leurs soupçons pour nous désoler; des revers, des disgrâces qui les accompagnent pour nous rebuter; de la honte, de l'opprobre qui les suit pour nous intimider; de leurs succès, de leurs prospérités pour nous instruire, nous détromper, nous dégoûter: plein de dépit, d'ennui, d'amertume, triste, agité, importun à lui-même, notre cœur cherchera un asile, la grâce le lui présentera; je ne dis point assez, la grâce lui inspirera le désir d'y venir oublier ses infortunes et ses douleurs.

En effet, ne nous y trompons pas, chrétiens, que servirait à la Samaritaine que le Dieu Sauveur eût soutenu ses égarements dans l'abondance, dans la plénitude de ses miséricordes, si à la patience qui l'attend, à la Providence qui la guide, il n'ajoutait la lumière qui l'éclaire, la voix intérieure qui l'appelle, le sentiment, l'attrait qui l'invite? Jésus serait présent à ses yeux, il serait encore absent de son cœur, elle le verrait, elle ne le connaîtrait pas, elle ne l'aimerait pas. En vain donc notre cœur dépris, désabusé des fausses prospérités du monde, des délices trompeuses de la volupté, rougirait de son indigne esclavage: ses liens ne tomberaient pas. Telle est notre misère, remarque saint Bernard, que nous n'irons point à Dieu si Dieu ne vient le premier à nous; que nous ne le chercherons qu'après qu'il nous aura cherchés: *Non quærceres nisi prius quæsita*. Pour me perdre je n'ai besoin que de moi-même; pour me sauver j'ai besoin de Dieu; loin de pouvoir me convertir sans la grâce, le concile d'Orange décide que, sans un mouvement de la grâce, je ne puis désirer, invoquer la grâce de ma conversion: *Ipsam gratiam facere ut a nobis invocetur*. Or, si je ne puis désirer la grâce de me convertir qu'autant que la grâce me prévient, comment, sans être prévenu par la grâce, formerais-je le désir de ma conversion?

Vérité fondamentale de la religion, nous la voyons clairement marquée dans notre Evangile: Jésus est sous les yeux de la femme de Samarie, elle ne le voit pas; elle le voit, elle n'y pense pas; elle y pense, ce n'est que pour hâter sa fuite: élevée dans la haine du temple, de la cité sainte, du culte véritable, elle méprise un fils de Juda, elle s'en croit méprisée: *Non enim coutuntur Judæi Samaritanis*. C'est Jésus qui la prévient, qui l'arrête, qui lui parle, qui commence cet entretien dont sa prompte et sincère conversion fut l'heureux fruit.

Grâce prevenante! sentirons-nous, reconnaîtrons-nous jamais assez un pareil bienfait? Ah! mes chers auditeurs, qu'un père tendre se laisse désarmer par les soupirs de l'enfant prodigue, Joseph par le repentir de ses frères et les prières de Jacob, Assuérus par les pleurs d'Esther, que Jésus-Christ soit touché de la foi de la Chananéenne, du silence de la femme adultère, des larmes de la Madeleine, des regrets et de la pénitence de Pierre; que Dieu soit ému, attendri, gagné par les cris, par la douleur d'un cœur contrit et humilié, je n'en suis point surpris; les prodiges de sa patience à supporter le péché, m'ont annoncé les miracles de sa facile indulgence à recevoir les pécheurs. Rejetterait-il avec dureté celui qu'il voulut attendre avec tant de persévérance? ne promet-il pas le bienfait de la réconciliation

lorsqu'il accorde le temps du repentir ? pourquoi diffère-t-il de se venger, si ce n'est pour avoir lieu de pardonner ?

Mais, que le pasteur abandonné coure après la brebis fugitive, que le maître insulté recherche le serviteur inutile, l'esclave rebelle et obstiné dans sa rébellion ; qu'un Dieu, qui déteste le péché, prévienne le pécheur, qu'il s'abaisse jusqu'à prier, jusqu'à dire, comme il le disait dans notre Évangile, *da mihi*. Donnez-moi votre cœur, ce cœur que je vous demande, ce cœur que vous me refusez depuis tant d'années, ce cœur l'objet de mes désirs, le prix de mon sang, ce cœur que moi seul je mérite, que moi seul je puis rendre heureux : *da mihi ;* donnez-moi ce cœur rebuté du monde et corrompu par le monde ; ce cœur qui dans les voies du monde n'a trouvé que crimes et que disgrâces, toujours coupable et toujours malheureux : *da mihi ;* donnez-moi ce cœur, victime infortunée de tant de passions, ce cœur agité par tant de désirs, alarmé par tant de soupçons, dévoré par tant de jalousies, désespéré par tant de trahisons ; flétri, desséché par tant d'ennuis, miné, consumé par tant de chagrins, déchiré par tant de remords et de repentirs : *da mihi.* Insensés, vous ne savez ni ce que vous cherchez, ni ce que vous fuyez, *si scires donum Dei?* Le monde est-il capable de remplir l'immense étendue de votre cœur ? Vous aurez toujours plus de désirs que le monde ne peut donner de prospérités ; montrez-moi une ambition rassasiée d'honneurs, une vanité satisfaite de louanges, un orgueil content de distinctions, une avarice qui se croie assez de richesses, un courtisan qui n'aspire pas à plus de faveurs qu'il n'en a, un politique qui ne souhaite point de nouveaux et de plus grands succès, une volupté qui n'ait pas toujours soif de plaisirs et de délices ; un homme heureux dans le monde et par le monde, un homme qui ait assez pour ne plus désirer, ou qui ne s'ennuie pas de lui-même lorsqu'il est parvenu au terme de ses désirs ? *Omnis qui bibit ex aqua hac sitiet iterum.* Un autre maître vous invite, éprouvez s'il ne vous fera pas une autre destinée ; vous ne connaissez que la tyrannie des passions, vous ignorez l'aimable empire de ma grâce, le doux silence, le repos profond, le calme enchanteur qu'elle répand dans une âme docile à sa voix : *Qui biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum.* Je ne vous dis donc plus : donnez-moi votre cœur, *da mihi ;* laissez votre cœur à lui-même, il ne tardera pas d'être à moi ; vous ne me l'enlevez que malgré lui, je le rappelle sans cesse par mes grâces, il m'appelle continuellement par ses regrets ; pourquoi vous obstiner contre lui, contre moi ? encore un moment, vous êtes dans le tombeau ; ne vous suffit-il point des malheurs du temps, si vous n'y ajoutez les malheurs de l'éternité ? Un soupir profond effacera vos iniquités, les larmes d'une sincère pénitence éteindront le feu de mon tonnerre ; soyez à moi, je suis à vous ; revenez, j'oublierai que vous m'avez quitté : *da mihi.*

Est-ce un Dieu qui parle, est-ce à l'homme, au pécheur qu'il parle ? Il ne se souvient donc plus de ce qu'il est et de ce que nous sommes, de sa grandeur et de notre misère.

Oui, mes chers auditeurs, c'est un Dieu, ce ne peut être qu'un Dieu ; les hommes ont trop de besoins, trop de passions, pour souhaiter ce qui n'augmente point leur opulence et leur félicité. Il n'appartient qu'à ce Dieu qui se suffit à lui-même, de rechercher ce qui lui est inutile, de donner et de ne point recevoir, c'est donc parce qu'il est Dieu, qu'il fait les premières démarches ; c'est parce que nous ne sommes que des hommes que nous ne les faisons pas : nécessité de la grâce prévenante, preuve du néant et de la faiblesse de l'homme ; grâce prévenante, preuve de la grandeur et de l'indépendance de Dieu, et c'est cette qualité de grâce prévenante qui constitue un des plus beaux caractères de la grâce : car la grâce, remarque saint Augustin, n'est grâce qu'autant qu'elle n'est précédée par aucun mérite, qu'autant qu'elle précède tous les mérites : ***Gratia nisi gratis sit non est gratia.*** Dans toute autre grâce, ajoute le saint docteur, on trouve Dieu avec l'homme, mais dans les premiers mouvements de la grâce prévenante, Dieu est seul, il agit seul ; ailleurs vous voyez le bien que Dieu fait faire à l'homme, ici vous voyez le bien que Dieu fait sans l'homme ? ***Multa Deus facit in homine bona, quæ non facit homo; nulla vero facit homo, quæ non facit Deus ut faciat homo.***

Douceur et ménagements de la grâce prévenante, le pécheur leur doit les premiers désirs de sa conversion ; enfin le pécheur doit sa conversion à la douceur, aux ménagements de la grâce qui l'invite, qui l'attire, qui le détermine.

3° Et c'est ici, mes chers auditeurs, que plus nous avançons dans les voies de la grâce, plus nous serons forcés de nous écrier avec l'Apôtre, que les opérations de la grâce ne sont que mystère impénétrable aux plus heureuses conjectures : ***Investigabiles viæ ejus!*** (***Rom.***, XI, 33.) Mystère de secret, d'obscurité profonde dans les succès, dans les triomphes de la grâce ! qu'est-ce qui entraîne, détermine, change le pécheur ? Souvent il l'ignore lui-même, c'est un mouvement intérieur dont il ne démêle ni le principe, ni le progrès ; mille fois on avait approfondi la même vérité, on n'avait point été détrompé ; on avait senti le même attrait, on n'avait point été pénétré : depuis des années Augustin était pressé, sollicité, convaincu, il était toujours pécheur ; quelques mots prononcés comme sans dessein, un coup d'œil sur les ***Epîtres*** de saint Paul, il est pénitent ; ses larmes coulent, elles emportent ses habitudes et ses passions ; la voix d'Ambroise avait échoué, la voix d'un enfant réussit ; Augustin connaît les grâces auxquelles il a résisté, Augustin ne connaît

pas la grâce à laquelle il a cédé? *Investigabiles viæ ejus!*

Mystère de ménagements, de douceur, d'insinuation dans les opérations si variées de la grâce, dans les formes différentes sous lesquelles elle se produit : tantôt c'est un rayon vif et perçant dont l'impression rapide dissipe tout à coup les nuages les plus sombres; tantôt une lueur d'abord faible, tempérée, qui s'augmente, qui s'épure, qui jette un plus grand éclat à mesure qu'on se rend plus attentif; tantôt un éclair qui consume en un instant le bandeau qu'avaient jeté sur la raison et la foi les enchantements du monde et de la cupidité; tantôt une main propice, qui par une action plus lente, plus concertée, le lève, le soutient peu à peu : ici c'est la voix du Dieu puissant qui ébranle le désert, qui brise les cèdres, qui renverse un Saül persécuteur ; là un souffle léger, un doux murmure de l'esprit de paix et de silence, qui, pour ainsi dire, se fait entendre sans parler; un regard, et Pierre est baigné de ses pleurs. Quelquefois Dieu se montre en Juge sévère, en maître irrité, la foudre à la main, prêt à écraser le pécheur; souvent il paraît en ami fidèle qui avertit, qui reprend, qui persuade; en père tendre, il s'alarme, il s'afflige, il se plaint, il vous plaint, moins touché de vos perfidies, qu'attendri sur vos malheurs : que sais-je, chrétiens? lumières qui éclairent, attraits qui engagent, terreurs qui épouvantent, charmes qui invitent, remords qui troublent, espérances qui attirent, menaces qui intimident, reproches aimables qui attendrissent, craintes qui empoisonnent les plaisirs du péché; amour qui fait disparaître les peines de la vertu, confusion qui humilie, force et courage qui rassurent : point de forme, point de figure que la grâce ne prenne, qu'elle ne quitte successivement; elle s'accommode à tous les génies, à tous les caractères, à toutes les situations; souple, insinuante, elle entre dans l'abîme des erreurs pour les dissiper, des penchants pour les combattre, des passions pour les détruire; elle se sert du péché même contre le pécheur; on dirait presque, que pour dominer le cœur elle se soumet à son empire, qu'elle parvient à donner la loi, en commençant en quelque façon par la recevoir : *investigabiles viæ ejus.*

En voulons-nous une preuve? retournons à notre Evangile : quel triomphe de la grâce porta jamais un caractère plus marqué de douceur et de ménagements? attentif à préparer et à saisir les moments de salut, le Dieu Sauveur a su conduire cette âme infidèle loin du bruit et du tumulte, afin que dans le silence de la solitude elle entende mieux la voix de la grâce et la voix de son propre cœur; un léger service qu'il demande, qu'elle semble vouloir refuser, devient le nœud de sa conversion : elle ne voit dans Jésus qu'un voyageur sorti de Juda, elle lui déclare qu'un mur éternel de division sépare Jérusalem et Samarie : *non enim couluntur Judæi Samaritanis.* Jésus l'avertit qu'elle se trompe, lorsqu'elle confond ce qu'il est avec ce qu'il paraît, que c'est à lui de faire des grâces, non d'en demander; de recevoir des hommages, non d'en rendre; il ne lui découvre pas encore la vérité, il lui montre son erreur : *Si scires, quis est qui dicit tibi, da mihi bibere.* Frappée de ce premier rayon de lumière, elle veut se relever, s'illustrer par la gloire du patriarche qu'elle regarde comme le chef de son peuple : Jésus lui annonce que la gloire, les prospérités, l'opulence des patriarches, ne furent que l'ombre des richesses qu'il vient apporter sur la terre : *Aqua quam ego dabo fiet fons aquæ salientis in vitam æternam.* Ces biens dont Jésus enrichira la terre, elle souhaite de les obtenir, on lui déclare qu'ils sont réservés aux âmes pures et chastes : *voca virum tuum..... non est tuus vir.* Ce seul mot, en lui reprochant ses engagements criminels, lui apprend que rien n'est inconnu à cet homme qu'elle ne connaît pas; que Jésus est un prophète, dont les regards pénétrants percent la distance de tous les temps, de tous les lieux : *Propheta es tu.* Afin de se dérober à une lumière importune, elle se jette dans les controverses de religion, unique asile de la honteuse volupté lorsqu'elle veut se plonger dans un sommeil si profond, qu'elle n'ait point à craindre le réveil de la raison.

Jésus lui montre le crime de sa schismatique séparation; mais ils arrivent, ils sont arrivés les jours où tous les peuples ne seront qu'un peuple, les jours où le culte d'esprit et de vérité remplacera le culte d'ombres et de figures : *Venit hora et nunc est.* Son cœur agité, pressé intérieurement, s'ouvre au désir, à l'espérance du Messie; pour croire à sa parole, pour obéir à sa voix, il ne lui manque que de le connaître : *Cum venerit nobis annuntiabit omnia.* Jésus ne la laisse point dans une longue incertitude : ce Messie promis à vos pères, vous le voyez, vous l'entendez; fidèle, docile, la Samaritaine cède, elle se rend; les préjugés de sa naissance, les erreurs de son cœur, ses vices, ses passions, tout tombe aux pieds de Jésus Christ : *Ego sum.* (*Ibid.*, 26.)

Pardonnez-moi ce détail, mes chers auditeurs; ou plutôt, quel autre tableau que celui qui nous est ici tracé par l'Esprit-Saint, nous rendrait avec tant de fidélité, nous peindrait avec des couleurs si vives les insinuations puissantes, les ménagements vainqueurs de la grâce? Jésus-Christ veut changer une âme infidèle et pécheresse, une âme plongée dans les ténèbres de l'erreur et du vice : voyez comme il daigne lui découvrir ses égarements sans les lui reprocher; lui apprendre ce qu'elle voudrait ignorer, en l'instruisant de ce qu'elle veut savoir; faire servir aux desseins de sa grâce ses refus, ses préjugés, sa vaine curiosité; et c'est en se prêtant en quelque sorte aux caprices d'un esprit indocile qu'il lui ôte ses erreurs, en ménageant la délicatesse de

son amour-propre, qu'il lui fait sentir la honte, l'opprobre de ses iniquités; c'est en marchant après elle dans les sentiers de ses frivoles disputes, qu'il la retire des routes de son infidélité; c'est lorsqu'il semble se laisser conduire, qu'il l'amène au terme heureux de sa conversion.

Là, tout esprit se confond, toute raison s'humilie; ce n'est plus que par son silence qu'elle dit avec l'Apôtre : *Investigabiles viæ ejus.* Nous serions tentés de le demander, pourquoi tant de ménagements? Dieu n'est-il donc pas le maître de notre cœur? A-t-il moins d'empire sur les orages des passions que sur les tempêtes de la mer? Il parle, les vagues mutinées rentrent dans le calme; qu'il parle, les flots de nos plus fougueuses cupidités respecteront, adoreront sa voix. Ah! chrétiens, nous pensons en hommes dont l'esprit n'est point assez vaste, assez étendu pour saisir les rapports des différents objets. L'esprit de Dieu est immense, infini, il réunit tout, il concilie tout; le Dieu sanctificateur n'est point opposé au Dieu créateur : les dons de la grâce, dit saint Augustin, perfectionnent les dons de la nature, ils ne les détruisent pas; Dieu est maître, mais il n'a point fait l'homme esclave; Dieu obtient, il n'arrache pas; il gagne, il ne captive pas; quand il engage le cœur à se donner, il ne lui ôte point le pouvoir de se refuser; mais, reprend saint Augustin, Dieu ne perd rien de ses droits, lorsqu'il ménage les nôtres; d'un cœur libre, il sait en faire un cœur docile; quoiqu'il règne avec douceur, il ne règne pas avec moins d'empire : *Habet humanorum cordium quolibet inclinandorum omnipotentissimam voluntatem.*

Par quelques ménagements qu'il tempère, sous quelque voile qu'il lui plaise de cacher l'onction de la grâce; soit que l'homme se conserve dans l'innocence, soit que l'homme s'arrache au vice, nos vertus et notre pénitence sont également l'ouvrage de la grâce. De quelle grâce? Saint Augustin nous l'apprend : d'une grâce qui ne se borne pas à enseigner la sagesse, qui s'étend jusqu'à la persuader; d'une grâce qui, après avoir éclairé l'esprit, touche le cœur; d'une grâce qui ne donne pas seulement la connaissance de la justice, qui en donne l'amour; en sorte que les lumières et les attraits, la conviction de l'esprit et la persuasion du cœur, la volonté de faire le bien et le bien qu'on fait, tout est de la grâce et à la grâce : *Gratia, qua nec solum revelatur sapientia, verum etiam et amatur, nec suadetur solum omne quod bonum est, verum et persuadetur.*

Concluons, mes chers auditeurs : c'est à la douceur, aux ménagements de la grâce qui l'attend, que le pécheur doit le temps de se convertir; à la douceur, aux ménagements de la grâce qui le prévient, que le pécheur doit les premiers désirs de sa conversion; à la douceur, aux ménagements de la grâce qui l'invite, qui l'attire, qui le change, que le pécheur doit sa conversion; par conséquent, loin de l'affaiblir, de la diminuer, la douceur, les ménagements de la grâce doivent rendre notre reconnaissance plus vive et plus tendre. Dans quel état j'étais, ô mon Dieu! lorsque vos yeux se sont ouverts sur moi! je fuyais votre grâce, elle me suivait; je l'évitais, elle me trouvait; j'insultais à votre patience, je n'ai point épuisé vos miséricordes. Sans vous, que serais-je? un pécheur, un impénitent, un réprouvé : si je commence à vous aimer, si j'ose prétendre à votre amour, ma pénitence, mes regrets, mes larmes, mes vertus, mes espérances, j'en suis redevable à votre grâce; si j'ai pensé à mon salut, elle m'en a donné la pensée; si j'ai voulu mon salut, elle m'en a donné la volonté; si j'ai travaillé à mon salut, elle m'a donné le courage, la force d'y travailler : *Deus est qui operatur in nobis et velle et perficere.* (*Philip.*, II, 13.) Tout ce que j'ai fait, ce n'est point moi qui l'ai fait, c'est votre grâce qui d'abord l'a fait sans moi; qui ensuite l'a fait en moi, avec moi : *Non ego, sed gratia Dei mecum.* (I *Cor.*, XV, 10.) Qu'il se désabuse enfin, l'homme superbe et présomptueux, qui se flatterait que sans vous il est quelque chose devant vous! A Dieu seul toute la louange, tout l'honneur, toute la gloire de la vertu : à l'homme seul tout l'opprobre, toute la honte, tout le crime du péché; la douceur et les ménagements de la grâce ne donnent à l'homme pénitent aucun sujet de se glorifier; j'ajoute, la force et la puissance de la grâce ne fournissent à l'homme pécheur aucun prétexte pour s'excuser.

SECONDE PARTIE.

Ce que j'ai dit avec l'Apôtre, que les voies de la grâce sont un abîme dont il est impossible de sonder la profondeur, nous pouvons, nous devons le dire des voies de notre propre cœur : il s'égare en tant de détours, il se couvre sous tant de voiles, il s'enveloppe dans l'obscurité de tant de nuages, que l'œil le plus attentif ne réussit point à démêler la trace de ses pas. Il n'est aucune de nos cupidités qui, pour nous tromper, ne sache, quand il le faut, emprunter les dehors de la vertu même qu'elle détruit. Humble, souple, rampant afin de s'élever, l'orgueil humain ne cède à la grâce tout le mérite de la vertu que pour rejeter sur la grâce tout l'opprobre du vice.

Séduction d'orgueil masqué, déguisé, fourbe et hypocrite; je ne crains point de l'avancer, séduction plus propre à se répandre, à se perpétuer, que les hauteurs d'un orgueil audacieux! Pourquoi? parce que la voix de son imposture est appuyée du suffrage de toutes les passions qui, à l'ombre de cette fausse humilité, règnent dans une paix profonde; parce que la gloire d'une vertu pénible et austère a moins d'attraits pour la multitude qu'un plaisir autorisé et justifié; parce que, pour l'homme de cupidités, il n'est point de situation aussi douce que la situation dans laquelle il croit qu'il peut se permettre tout sans avoir rien à se reprocher : je n'aurais donc rempli que la

moindre partie de mon ministère, si, après avoir confondu l'orgueil qui abuse de la douceur et des ménagements de la grâce pour s'attribuer ses vertus, je ne vengeais la grâce de l'orgueil, qui abuse de la force et de la puissance de la grâce pour excuser son péché. Pécheurs, connaissez la grâce, connaissez-vous vous-mêmes : vous prétendez que si vous aviez la grâce vous seriez pénitents; que vous n'êtes pécheurs que parce que vous n'avez pas la grâce : moi, je dis : vous n'attribuez à la grâce une force, une puissance qu'elle n'a pas, que parce que vous voulez excuser votre péché ; vous ne demeurez dans votre péché que parce que vous ne profitez pas, que parce que vous ne voulez pas profiter de la force, de la puissance qu'a la grâce; par conséquent, loin que la force et la puissance de la grâce excusent votre péché, vos excuses sont un nouveau péché.

1° Une grâce qui obtienne le consentement de la volonté, en ôtant à la volonté le pouvoir de refuser son consentement;... une grâce qui ne puisse demeurer inutile dans l'homme, par la mollesse, l'indolence, l'obstination, l'indocilité de l'homme;.... une grâce qui n'est jamais dans le pécheur, parce qu'il cesserait nécessairement d'être pécheur, aussitôt qu'il la recevrait; voilà la grâce, la seule grâce que connaît un pécheur qui cherche des excuses à son péché, la seule qu'il cherche à connaître. Or, je soutiens qu'il ne peut puiser cette idée de la grâce que dans le désir, dans l'intérêt de pallier son péché, de justifier son péché, d'excuser son péché : pourquoi? parce que cette idée qu'il se forme de la puissance de la grâce est une erreur réfutée, condamnée par tout ce que nous éprouvons, par tout ce qu'il éprouve lui-même de la force et de la puissance de la grâce.

Reprenons. Erreur qui outrage, qui déshonore la véritable puissance de la grâce. En effet, raisonnons. Vous dites : la grâce peut tout sur le cœur de l'homme; je le dis avec vous : je demande en quoi consiste ce pouvoir de la grâce : vous répondez qu'il consiste dans une supériorité d'attrait, de mouvement, d'impression, qui met l'homme dans la nécessité absolue de se livrer au nouveau penchant par lequel ses anciennes affections sont subjuguées et dominées : ainsi, le cœur ne suit pas, il est entraîné; s'il cède, s'il plie, ce n'est point parce qu'il est souple et docile, c'est parce que, trop faible, il n'a pas réellement le pouvoir de résister. Or, je soutiens qu'en se faisant une pareille idée de la grâce, on enlève à la grâce tous les caractères de grandeur, de noblesse, de majesté, de divinité qui conviennent à l'action d'un Dieu, à la grâce d'un Dieu; j'entends l'indépendance de la grâce, la sagesse de la grâce, la fécondité de la grâce, la puissance divine de la grâce, le mystère même de la grâce. Suivez-moi, et ne craignez point que le nuage d'une discussion trop abstraite enveloppe ces vérités sublimes.

Je reviens donc, et je dis : vous prétendez que la grâce n'est qu'un attrait essentiellement vainqueur ou vaincu, selon qu'il est combattu par un attrait plus faible ou plus fort. Ah ! mes chers auditeurs, reconnaissez-vous la liberté, l'indépendance infinie de la grâce, dans cette grâce toujours et absolument inutile, lorsque la cupidité a plus de pouvoir et d'activité pour la combattre? dans cette grâce qui, lorsqu'elle triomphe, doit moins la victoire à ses propres forces qu'à la faiblesse des passions? C'est-à-dire que l'on n'affranchit la puissance de la grâce des résistances et des oppositions de la liberté, que pour la faire ramper sous les lois de la cupidité : c'est-à-dire que l'homme ne sera jamais libre, et que la grâce sera presque toujours esclave.

Reconnaissez-vous la fécondité infinie de la grâce, dans cette grâce à laquelle on ne laisse plus le droit ni de choisir les moments, ni de ménager les caractères, ni de saisir les situations, ni de préparer les circonstances, ni d'écarter les obstacles; puisque, pour tous les moments, tous les caractères, toutes les situations, toutes les circonstances, tous les obstacles, le sort de la grâce est comme assujetti à des conditions étrangères; qu'elle est toujours ou nécessairement victorieuse ou nécessairement vaincue?

Reconnaissez-vous la puissance infinie de la grâce, dans cette grâce qui ne peut tout sur le cœur que parce que le cœur ne peut rien contre elle? Prenez garde; homme, par conséquent limité dans ma force de résistance, afin de me faire plier sous l'effort d'un mouvement supérieur, il faut être plus que moi; je le sais : mais est-il évident qu'on doive être autant que Dieu? Le dirai-je? On peut se faire une idée d'un pareil triomphe, sans remonter jusqu'au trône de la divinité. Les créatures nous en offrent des exemples; mais enlever notre cœur à ses passions, sans lui ravir sa liberté; en obtenir tout, en lui laissant le pouvoir de refuser tout; c'est là ce qui demande, je ne dis pas seulement des connaissances infinies pour le choix des grâces; je ne dis pas seulement une sagesse infinie dans l'ordre et la distribution des grâces; je dis, c'est là ce qui demande une puissance infinie dans l'auteur de la grâce. J'appelle puissance infinie une puissance qui ne règne pas avec moins d'empire sur ce qui peut résister que sur ce qui ne le peut pas : car commander à ce qui n'oppose aucune résistance, ou ne vaincre qu'en dépouillant du pouvoir de résister, tels sont les triomphes de l'homme; parmi nous le héros n'est vainqueur que quand l'ennemi reste désarmé : mais dominer le cœur sans l'assujettir, en être toujours maître sans qu'il soit jamais esclave ; voilà, je le répète, ce qui n'appartient évidemment qu'à Dieu, ce qui caractérise l'action, la grâce de Dieu. Encore une fois, régner sur un cœur qui ne serait pas libre, là je ne verrais qu'un Dieu plus puissant que l'homme ; régner sur un cœur libre, là j'adore le Dieu tout-puissant : je ne dis

point assez; là j'adore ce chef-d'œuvre, ce prodige, ce miracle de toute-puissance, dont la hauteur et la sublimité épouvantent l'esprit, et ne permettent à la raison que l'hommage de l'humble silence...

Enfin, dans la puissance de cette grâce élevée sur les ruines de la liberté, reconnaissez-vous l'abîme, la profondeur, l'obscurité impénétrable du mystère de la grâce? Une grâce qui peut tout sur un cœur toujours libre; un cœur toujours libre sous l'action d'une grâce qui peut tout, qui opère tout; un cœur que la grâce détermine et qui se détermine avec la grâce; voilà le mystère : je ne vois pas, je ne conçois pas; il faut croire. Mais la liberté sans la grâce, ou la grâce sans la liberté, on voit tout, on conçoit tout; il ne reste rien à croire. Qu'est-ce donc que méconnaître dans l'homme le pouvoir de résister à la grâce? C'est renverser, détruire l'indépendance et la liberté de la grâce, la sagesse et la fécondité de la grâce, la puissance infinie de la grâce, le mystère même de la grâce. Par conséquent qu'est-ce que méconnaître dans l'homme le pouvoir de résister à la grâce? C'est renverser, détruire, anéantir l'empire de la grâce sous le vain prétexte de la mieux établir. Par conséquent encore, en quoi consiste la véritable puissance de la grâce? Elle ne consiste point en ce qu'il n'est aucune grâce à laquelle on résiste : elle consiste en ce qu'il n'est aucune résistance que la grâce ne puisse vaincre; elle ne consiste point en ce qu'il n'est aucune grâce qui ne fasse des saints : elle consiste en ce qu'il n'est aucun homme dont la grâce ne puisse faire un saint, en ce qu'il n'est aucun saint qui ne soit devenu saint par la grâce; tellement devenu saint par la grâce, reprend saint Augustin, qu'il ne fut, qu'il ne sera point de saint dont on ne puisse dire, dont on ne doive dire, aussi bien que de l'Apôtre : ce n'est pas la grâce seule, ce n'est pas l'homme seul; c'est la grâce avec l'homme, c'est l'homme avec la grâce : *non gratia Dei sola, nec ipse solus, sed gratia Dei cum illo.*

Cherchons donc tant qu'il nous plaira dans les conversions les plus éclatantes, dans les conversions les plus éloignées des voies communes de la grâce; cherchons des prétextes, des raisons, ou plutôt des raisonnements propres à nous assurer, à nous tranquilliser dans nos désordres. Sans entreprendre de sonder les profondeurs de la grâce, sans opposer conjectures à conjectures, appuyé sur le principe immuable de la foi, je répondrai que la conversion de ces fameux pécheurs, tout extraordinaire qu'elle parut être, ne fut l'ouvrage ni de la grâce seule, ni de l'homme seul : *non gratia Dei sola, nec ipse solus.*

Bornons-nous à la conversion dont nous louons, dont nous glorifions aujourd'hui la grâce de Jésus-Christ. Je vois la grâce qui attend la femme de Samarie; qui la prévient, qui l'éclaire, qui la reprend, qui l'attire, qui l'invite : en même temps je vois des fuites, des détours, des résistances; une lumière qui se montre, et on ferme les yeux; une voix qui parle, et on ne veut pas entendre; des reproches qui humilient, et on se masque, et on se déguise; des attraits qui pressent, qui ébranlent, et on dispute, on s'écarte, on tâche d'éviter; enfin, on cède, on plie, on se rend : c'est-à-dire que, dans l'économie, la suite et les progrès de cette conversion miraculeuse, j'aperçois tout ce que la grâce fait dans l'homme, toutes les résistances que l'homme fait à la grâce, et tout ce que l'homme fait avec la grâce. Attraits, inspirations, mouvements de la grâce; voilà, dit saint Augustin, le bien que Dieu fait en nous et sans nous, le bien que Dieu fait et que nous ne faisons pas : *multa Deus facit in homine bona quæ non facit homo.* Le consentement à la grâce : voilà, ajoute le Docteur, le bien que fait l'homme, et comment le fait-il? Il le fait avec Dieu; Dieu le fait avec lui : *non gratia Dei sola, nec ipse solus.* Les attraits qui appellent, qui invitent la Samaritaine, ouvrage de Dieu seul; les résistances qu'elle oppose à la grâce, ouvrage de l'homme seul; le consentement qu'elle donne à la grâce, ouvrage de Dieu et de l'homme, de la volonté et de la grâce : *non gratia Dei sola, nec ipse solus, sed gratia Dei cum illo.* Comprenez ma pensée; ouvrage de Dieu et de l'homme, en sorte que toute la gloire est due à Dieu; parce que, comme le remarque saint Augustin, quoique Dieu ait voulu que le consentement à la grâce soit son ouvrage et le nôtre, cependant c'est Dieu qui appelle, l'homme ne fait que répondre; c'est Dieu qui attire, l'homme ne fait que suivre : *ut velimus, suum esse voluit et nostrum, suum vocando, nostrum sequendo.* La docilité même, l'obéissance, le consentement libre de l'homme est un don de la grâce; voilà la gloire de Dieu; la victoire, le triomphe même de la grâce renferme une obéissance libre à la grâce : voilà ce qui donne lieu au mérite de l'homme; deux objets qui ne doivent jamais être séparés dans l'idée qu'on se forme de l'économie de la grâce. Gloire de Dieu; point de justes sur la terre et dans le ciel à qui ne convienne le langage de l'Apôtre : qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu; et si vous l'avez reçu, de quoi vous glorifiez-vous? *Quid habes quod non accepisti; si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis?* (I *Cor.*, IV,7.) Mérite de l'homme; le ciel est un royaume que les saints ont conquis, une récompense accordée à leurs travaux, un prix remporté en courant dans la carrière, une couronne de justice due à leurs combats; leurs vertus sont donc tout à la fois des grâces dont on doit les féliciter et des victoires dont on doit les louer, des bienfaits qu'ils ont reçus et des mérites qu'ils ont acquis.

Union admirable de la gloire de Dieu et des mérites des saints, du pouvoir de la grâce et de la liberté de l'homme, écueil où viendra nécessairement échouer tout esprit qui voudrait essayer d'en développer le nœud caché! que fait donc le philosophe

superbe? Parce qu'il ne veut croire que ce qu'il peut comprendre, il élève la liberté sur les ruines de la grâce, ou il élève la grâce sur les ruines de la liberté. Que fait le pécheur? Parce que plus il se croirait libre, plus il s'avouerait coupable; parce qu'il est persuadé avec saint Augustin, que ce qui nous rendra criminels devant Dieu, ce ne sera point de n'avoir pas reçu la grâce, de n'avoir pas obtenu la grâce, ce sera d'avoir résisté à la grâce : *ex eo quod non accepit nullus est reus.* Loin de reconnaître avec le saint docteur, que Dieu nous laisse le pouvoir de donner ou de refuser notre consentement à la grâce : *in tua potestate est consentire aut non consentire,* il prétend que l'homme ne peut refuser à la grâce ce que la grâce demande, d'où il conclut que la grâce ne lui a jamais demandé ce qu'elle n'a pas encore obtenu.

Abus, illusion, prétention vaine et chimérique, qui ne semble donner plus pleinement à Dieu la gloire des vertus, que pour décharger l'homme de la honte du vice! Point d'autre grâce de Jésus-Christ que la grâce qui tient le juste dans les sentiments de l'humble reconnaissance, qui tient le pécheur dans l'humiliation de son péché : point d'autre doctrine de la grâce que la doctrine dans laquelle on peut dire et on dit que c'est Dieu qui fait le juste, le saint, l'élu; que c'est l'homme qui fait le pécheur, l'infidèle, le réprouvé : point d'autre doctrine de la grâce, que la doctrine qui me montre dans le cœur de Dieu la source de mes vertus et de mon bonheur, dans mon propre cœur la source de mes égarements et de mon malheur; que la doctrine qui m'apprend que je ne dois glorifier que Dieu seul; que je ne puis me plaindre que de moi seul : par conséquent, point d'autre doctrine de la grâce que la doctrine qui n'attribue rien à la liberté au préjudice de la grâce, qui n'attribue rien à la grâce au préjudice de la liberté : ôtez la grâce, plus de louanges et d'honneur pour Dieu; ôtez la liberté, Dieu perd la gloire de sa justice : ôtez la grâce, Dieu ne fait plus les saints de la terre, les heureux du ciel; ôtez la liberté, c'est la nécessité qui fait les pécheurs dans le temps : ce serait Dieu qui ferait les malheureux s'il les punissait dans l'éternité.

Mais n'est-ce point affaiblir la puissance de la grâce, resserrer les droits, l'empire de la grâce, déshonorer la grâce, que de reconnaître dans l'homme le pouvoir de résister à la grâce? Ah! mes chers auditeurs, l'Esprit-Saint ignorait-il le pouvoir de la grâce, lorsqu'il disait par le Sage : J'ai appelé, vous avez refusé de venir : *Vocavi, et renuistis.* (*Prov.*, XI, 24.) Par le prophète Isaïe (LXV, 2) : J'ai tendu les bras à un peuple incrédule et indocile : *Ad populum non credentem et contradicentem.* (*Rom.*, X, 21.) Jésus-Christ ignorait-il le pouvoir de la grâce, déshonorait-il la grâce, lorsqu'il se plaignait qu'il avait voulu rassembler les enfants de Sion, que Sion ne l'avait pas voulu? *Volui..... et noluisti* (*Matth.*, XXIII. 37.) Saint Etienne déshonorait-il la grâce, lorsqu'il reprochait aux Juifs leurs résistances à la grâce? *Spiritui sancto resistitis.* (*Act.*, VII, 51.) Saint Paul déshonorait-il la grâce, lorsqu'il avertissait les premiers chrétiens de ne pas recevoir la grâce en vain, de ne pas éteindre l'esprit de la grâce? *Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis...* (II *Cor.*, VI, 1) : *Spiritum nolite exstinguere.* (I *Thessal.*, V, 19.) Saint Augustin déshonorait-il la grâce, lorsqu'il décidait qu'il dépend de nous de répondre ou de ne pas répondre à la grâce? *Consentire vocationi divinæ, vel ei dissentire, propriæ voluntatis est.*

Saint Prosper déshonorait-il la grâce, lorsqu'il reconnaissait, que rejeter la grâce c'est l'ouvrage de notre indocilité; que consentir à la grâce, c'est l'ouvrage et de la volonté de Dieu, et de la volonté de l'homme? *Quod refutatur, ipsorum nequitiæ est, quod suscipitur et gratiæ est divinæ et humanæ voluntatis.*

Le concile de Trente déshonorait-il la grâce, lorsqu'il prononçait anathème à qui soutiendrait que l'homme ne peut pas refuser son consentement à la grâce : *Si quis dixerit..... non posse dissentire si velit, anathema sit.*

Anathème à qui soutiendrait que la liberté de l'homme a péri par le péché du premier homme : *Si quis liberum hominis arbitrium, post Adæ peccatum, amissum et exstinctum esse dixerit, anathema sit.* (Session. VI, can. 5, *Conc. Trid.*)

Anathème à qui soutiendrait que cette doctrine de la grâce fait outrage à la gloire de Dieu ou aux mérites de Jésus-Christ : *Si quis dixerit per hanc doctrinam gloria Dei, vel meritis Christi derogari; anathema sit.* (*Ibid.*, can. 33.)

Qu'est-ce donc qui déshonore la grâce? voulez-vous le savoir? c'est le pécheur qui emploie la force, la puissance de la grâce pour s'en faire une excuse de ses péchés; c'est le pécheur qui ne s'obstine dans une erreur si injurieuse à la grâce, que parce qu'il veut juger de la nature de la grâce par l'intérêt de ses passions, au lieu de juger de ses passions par les lumières de la grâce; que parce qu'il juge de la grâce sur ce qu'il voudrait en éprouver, au lieu de juger de la grâce sur ce qu'il en éprouve.

Car oubliez, j'y consens, les preuves solides sur lesquelles je viens d'établir la vraie doctrine de la grâce pour dissiper tous les nuages, pour réfuter tous les prétextes, je n'ai besoin que de l'expérience, et je dis : si l'homme ne peut résister, si l'homme ne résiste point à la grâce, pourquoi les justes et les plus saints d'entre les justes, se reprochent-ils, ont-ils toujours à se reprocher tant de combats contre la grâce, tant d'infidélités à la grâce? pourquoi ces exhortations des prophètes, des apôtres, des ministres de l'Evangile, si souvent réitérées, pour nous avertir du danger auquel s'expose une âme qui dispute contre la grâce, qui néglige la grâce, qui abuse de la grâce, qui

laisse échapper, qui perd les moments de la grâce? Pourquoi, dans le sacré tribunal de la pénitence, le pécheur, lorsqu'il se connaît, lorsqu'il veut se faire connaître, s'accuse-t-il de ses délais, de son indocilité, de son obstination, d'avoir rejeté la grâce, de s'être refusé à la grâce, de s'être endurci contre la grâce? Pourquoi s'en accuse-t-il, pourquoi le pleure-t-il, comme le péché qui a mis le comble à tous les autres péchés? pourquoi demeurons-nous alors incertains de ce qui doit nous étonner davantage, ou tant de péchés avec tant de grâces, ou tant de grâces malgré tant de péchés? Alors on parle le langage de la simple et naïve vérité: on n'accuse plus la grâce, on n'accuse que soi-même; on avoue que souvent on n'a point été plus vivement pressé, remué, attendri, agité par la grâce, que dans les instants où l'on rejetait ses égarements sur l'absence de la grâce.

Manége d'imposture, de perfidie, trop commun dans le monde: oui, ces hommes qui se plaignent que la grâce les fuit, ces hommes qui prétendent que la grâce n'entre jamais dans le cœur sans le dominer, ce sont quelquefois entre tous les hommes ceux en faveur de qui la grâce semble avoir épuisé ses trésors; ce sont ceux qui à leur tour ont épuisé toutes les ressources que l'iniquité peut fournir pour se défendre contre les attraits, contre la persuasion de la grâce. Vous, mes chers auditeurs, vous dites donc que vous n'êtes devenus pécheurs que parce que la grâce vous a manqué; que vous cesseriez d'être pécheurs, si vous aviez la grâce: pour vous répondre, votre cœur me suffit: *Respondeat cor vestrum.* La grâce vous a manqué! ah! que le théologien entêté de ses opinions me tienne ce langage, qu'il prétende s'appuyer du suffrage de l'Ecriture et des Pères: je lui répondrai que l'Eglise en sait plus que l'homme qui sait le plus; que c'est à l'Eglise d'enseigner et non d'être enseignée; que sortir de cette voie de la soumission à l'Eglise, c'est ouvrir la carrière, se perdre dans le labyrinthe des disputes interminables; qu'en matière de religion la fausse science embrouille tout, que l'autorité seule termine tout, que l'étude fait le savant, qu'il n'appartient qu'à l'obéissance de faire le chrétien, le catholique.

Je l'avertirai en un mot qu'il n'y a point d'autre doctrine de Jésus-Christ que la doctrine annoncée par l'Eglise de Jésus-Christ; je l'avertirai que ces génies vastes et sublimes, ces docteurs, ces oracles des nations, dont il emprunte l'autorité, n'auraient point été appelés les Pères de l'Eglise, s'ils n'avaient été les enfants, les disciples de l'Eglise; que dans leurs ouvrages rien n'est plus clairement marqué que l'obligation indispensable de se défier de soi-même, de ne se fier qu'à l'Eglise; de ne point croire à soi-même, de ne croire qu'à l'Eglise: je lui représenterai que si les Pères sont nos maîtres, ils sont encore plus nos modèles; qu'en vain on se flatte de suivre leurs sentiments, lorsqu'on s'écarte de leur conduite: que le véritable disciple des Pères est celui qui marche sur leurs traces, non celui qui raisonne, qui subtilise sur leurs écrits; qui ne surent point troubler l'Eglise, agiter l'Eglise, s'élever contre l'Eglise; qu'ils ne surent que la respecter, l'aimer, la défendre. J'en concluerai que sans l'illusion la plus grossière, on ne peut s'imaginer qu'on a pour soi l'autorité des Pères, quand on refuse de se soumettre à l'autorité de l'Eglise: chrétien, catholique, attaché à l'Eglise par les liens les plus sacrés de la religion, de la reconnaissance, de l'amour, je gémirai lorsque j'entendrai retentir le bruit des contestations et des clameurs odieuses.

Citoyen rempli de zèle pour l'union, la concorde et la félicité publique, je conjurerai le Dieu qui tient en sa main le sort des empires, de ne pas souffrir qu'elles jettent dans le monde chrétien de plus profondes racines, ces funestes divisions sur la foi, présage souvent trop certain des plus funestes révolutions, je m'écrierai: Grâce de Jésus-Christ, c'était le feu seul de la plus pure charité qui devait s'allumer à votre flambeau; par quelle fatalité serait-ce le feu de la discorde que l'on verrait s'allumer jusqu'au pied de l'autel? Fasse le ciel qu'il épargne les peuples catholiques! fasse le ciel qu'il s'éteigne et qu'il n'achève pas de consumer le sanctuaire! Ainsi, par mes soupirs, par mes pleurs, je tâcherai de toucher le savant présomptueux, de l'attendrir sur le péril de la religion, de lui rendre l'amour de la patrie, de la paix et de l'unité.

Vous, mon cher auditeur, pour vous convaincre, votre cœur me suffit. La grâce vous a manqué! que furent-ils donc, s'ils ne furent pas les moments de la grâce, ces moments de trouble, d'incertitude, de combats; lorsque, dans les premiers feux de la cupidité naissante, timide, flottant, irrésolu, attiré par le plaisir, retenu par la conscience, il ne vous en coûta pas moins pour vous livrer aux passions, qu'il ne vous en aurait coûté pour leur résister: moments de solitude; seul avec vous, vous n'étiez pas seul; pour éviter la grâce il fallait vous fuir, vous éviter vous-même..... Moments de dégoût, d'ennui: fatigué de vos vains et criminels plaisirs, vous vous reprochiez de devenir chaque jour plus coupable, sans réussir à devenir plus heureux... Moments d'affliction, de disgrâce: humilié, trahi, vous conceviez que Dieu seul mérite d'être aimé; que dans le monde une âme noble et généreuse n'éprouve que trop souvent que la prospérité ne sert qu'à faire des ingrats, et l'adversité qu'à les faire connaître..... Moments d'infirmité et de maladie: vos jours penchaient vers leur déclin, le tombeau s'ouvrait; plein de mépris pour ce qui finit avec le temps, vous n'estimiez que ce qui demeure dans l'éternité..... Moments d'une conscience agitée, plaintive, effrayée: vous commenciez de porter le poids de vos crimes, de faire pour ainsi dire sur la terre l'essai de l'enfer, d'entrer dans des sentiers de dou-

leur et de larmes, ouverts à tous les maux, toujours fermés à l'espérance..... Moments où spectateur d'accidents tragiques, de morts subites : à la vue de ces victimes immolées à votre instruction, vous déploriez leur sort, vous trembliez sur le vôtre... . Moments de réflexions sages; moments de raison et de foi; moments de lumières si vives, si pénétrantes; d'attraits si rapides, si pressants : convaincu, touché, ému, attendri, vos larmes coulaient, vous trouviez à les répandre une douceur que ne donnent point les frivoles plaisirs du monde; vous étiez presque pénitent; encore un pas, vous l'étiez de tout le cœur et pour toujours..... Moments réitérés, multipliés : votre cœur s'est fatigué, s'est épuisé à éviter la grâce, à repousser la grâce, à se dérober, à résister à la grâce; vous avez eu plus de combats à soutenir contre la grâce que le plus grand saint n'en eut peut-être à livrer contre les passions; et la grâce vous a manqué!

La grâce vous a manqué : *Respondeat cor vestrum.* La grâce vous manque, et vous êtes continuellement occupé du soin d'écarter la grâce, de vous précautionner contre la grâce, de fermer votre cœur à la grâce! la grâce vous manque, oserais-je le désirer pour vous? Que ne vous manque-t-elle? avec tant d'indocilité il serait à souhaiter que vous n'eussiez pas tant de grâces : la grâce vous manque! et plongé, perdu dans le tumulte de vos craintes profanes, de vos espérances mondaines, de vos honteuses voluptés, de vos doutes téméraires, des raffinements de votre impiété; êtes-vous en état d'entendre, de distinguer, de démêler la voix de la grâce? vous ignorez si vous avez encore un Dieu, une foi, une religion, une raison; vous ne vous connaissez pas vous-même, comment connaîtrez-vous si vous avez la grâce ou si vous ne l'avez-pas? O ciel! ô scandale! des hommes dont toute la science, toute l'étude, se réduit à l'étude, à la science du monde et des passions; on les entendra dogmatiser sur la grâce, décider qu'on ne peut résister à la grâce; se plaindre, s'humilier de n'avoir point la grâce, d'être abandonnés par la grâce! Ah! c'est qu'il est moins humiliant de gémir sur sa faiblesse que d'avouer son indocilité; de penser que le ciel ne veut pas nous sauver, que d'avouer que nous voulons nous perdre; de raisonner sur la corruption de la nature, que de pleurer la dépravation de ses mœurs; c'est qu'on aime mieux se plaindre de Dieu que de soi-même; de la grâce que de son propre cœur! Hommes faux et perfides, le jour vient où les voies de Dieu seront justifiées; le jour où l'on verra que vous n'attribuez à la grâce une force, une puissance qu'elle n'a point, qu'elle ne doit point avoir, que parce que vous voulez excuser votre péché; où l'on verra que vous ne demeurez dans votre péché que parce que vous ne voulez point profiter de la force, de la puissance qu'a la grâce et qu'elle doit avoir. Je finis.

2° Lorsqu'on vous présente le grand modèle de conversion que nous fournit l'évangile de ce jour; lorsqu'on vous reproproche que la femme de Samarie, après tous ses égarements, est devenue pénitente, et que vous, avec tant d'instructions, de secours, de lumières, de saints mouvements, vous continuez d'être pécheur! vous répondez que si vous n'êtes pas changé comme le fut la femme de Samarie, elle eut une grâce que vous n'avez pas. Or, ce que vous rejetez sur la différence des grâces, ne devez-vous point l'imputer à la différence de conduite; sur cela, sans m'attacher à ce qui n'est que conjecture et opinion, me bornant à ce qui est de dogme dans la matière de la grâce, voyez comme je raisonne : quelle que soit la nature de la grâce qu'elle eut, la femme de Samarie ne serait point devenue pénitente, si elle n'avait tenue par rapport à la grâce une conduite que vous ne tenez pas, et qu'elle ne pouvait pas tenir : quelle que soit la nature de la grâce que vous avez, vous n'êtes pécheur, vous ne parvenez à l'endurcissement dans le péché, que parce que vous ne tenez pas par rapport à la grâce la conduite que tint la femme de Samarie, et que vous pouvez tenir.

Oui, quelle que soit la nature de la grâce dont il plut au Seigneur de prévenir la femme de Samarie; quelque forte, quelque puissante, quelque efficace qu'on suppose cette grâce, si la femme de Samarie avait tenu par rapport à la grâce la conduite que vous tenez, une conduite de vaines excuses, de faux prétextes, de résistances et d'oppositions, de fuite et de négligence, de délais et de retardements affectés; parlons plus juste : si d'abord indocile et présomptueuse, pleine de dissimulation et d'artifice, elle avait persisté à fuir, à se défendre, à quoi lui aurait servi la grâce, qu'à périr avec plus de lumières et de secours? Comment donc cette âme infidèle et pécheresse passa-t-elle de l'erreur à la foi, du péché à la justice? C'est qu'avec le secours de la grâce; elle fut docile à suivre les mouvements de la grâce, attentive à saisir le moment de la grâce, fidèle à reconnaître les bienfaits de la grâce... Docilité aux mouvements de la grâce; elle n'a pas plutôt reçu une connaissance qu'elle aspire à une nouvelle connaissance; d'une vérité, elle passe à une autre; des lumières qui l'éclairent, au désir qui l'anime; du désir des biens que Jésus-Christ lui révèle, à la prière qui les demande. Jésus-Christ lui reproche ses désordres, elle les avoue; il lui enseigne que le salut vient de Juda, elle renonce au schisme de Samarie; il l'avertit qu'un culte plus pur va s'établir, elle ne se soumet à la loi que pour se préparer à l'Evangile; elle ne se donne au peuple de Moïse que pour attendre les jours heureux où naîtra le peuple de Jésus-Christ... Attention à saisir le moment de la grâce, ses doutes sont dissipés; je suis le Messie que vous demandez, lui dit Jésus-Christ. Oui, Seigneur, vous êtes mon maître

et Dieu, vous le serez toujours; trop à plaindre de vous avoir offensé avant que de vous connaître; je vous connais, plus d'autre partage pour moi que de vous adorer, vous aimer, croire à votre parole, obéir à vos lois... Reconnaissance pour la grâce, elle doit tout à la grâce, elle sacrifie tout à la grâce ses préjugés et ses passions, les persuasions de son esprit et les attachements de son cœur; de pécheresse, elle devient pénitente, de pénitente, apôtre.

La conversion de tout un peuple devient le coup d'esai de son zèle : sans cela, chrétiens, sans cette conduite de droiture et de simplicité, de vigilance et d'attention, d'amour et de reconnaissance, loin d'être un monument éternel des richesses de la grâce, je le répète, la femme de Samarie serait un exemple terrible des vengeances réservées aux âmes qui abusent de la grâce.

Concevez-le, mes chers auditeurs, principe décidé par le concile de Trente (Session VI, cap. 57, *De justificatione*), point de grâce de salut dans notre état qui ôte le pouvoir de résister à la grâce : *Quippe qui illam et abjicere potest* : donc point de grâce forte, puissante, efficace, victorieuse, qui, dans son succès, son triomphe le plus marqué, ne renferme un consentement que le cœur donne, que le cœur peut refuser : *Quippe qui illam et abjicere potest.* Donc la femme de Samarie pouvait résister à la grâce comme vous y résistez; donc elle pouvait tenir par rapport à la grâce la conduite que vous tenez; donc, de quelque nature qu'ait été la grâce qu'elle reçut, la femme de Samarie ne serait point devenue pénitente, si elle n'avait tenu par rapport à la grâce une conduite que vous ne tenez pas. Or tandis qu'elle est devenue pénitente, pourquoi donc continuez-vous d'être pécheurs! Sans examiner la nature, les forces, la puissance de la grâce que vous avez, je prétends que vous n'êtes point pénitents, que vous ne pouvez l'être, parce que vous ne tenez pas par rapport à la grâce la conduite que tint la femme de Samarie, et que vous pouvez tenir.

En effet, lorsque la grâce se fait entendre, cette pénitente que vous venez d'admirer est-elle le modèle que vous suivez? Avouons-le, elle l'est et elle ne l'est point; votre impénitence vient également de ce que vous l'imitez et de ce que vous ne l'imitez pas : vous l'imitez en quoi? dans ses résistances; vous l'imitez : jusqu'à quel terme? jusqu'à sa soumission, jusqu'à son obéissance.

La grâce commence d'agiter, d'alarmer : à l'exemple de la femme de Samarie, on fuit, on évite, on dédaigne d'écouter, on se jette, on se précipite dans les plaisirs, les amusements, l'ivresse, les enchantements du monde, peu inquiet en quelle route on marche, pourvu qu'on n'y trouve point sa raison et sa foi, pourvu qu'on se promette d'y être loin de son Dieu et de sa conscience... La grâce rend ses lumières plus vives, ses terreurs plus fortes, ses attraits plus pressants, parce que le pécheur, tandis qu'il sera chrétien, ne verra point d'asile contre les anathèmes de l'Evangile; tel que la femme de Samarie, on dispute, on chicane, on tâche de se faire des systèmes.... Enfin, la grâce parle avec plus d'empire, on entend tonner autour de soi les foudres d'un Dieu maître, d'un Dieu vengeur : *Ego sum qui loquor.* On avait suivi son modèle, ici on l'abandonne; la femme de Samarie cède, elle obéit: on se défend, on résiste, peut-être on ne résiste pas; il en coûterait trop dans ces premiers instants où le torrent de la grâce est si rapide : on n'ose rester pécheur, on ne veut pas devenir pénitent : on cherche, on prend un milieu : on ne se donne point, on ne se refuse point, on se promet, on diffère; comme Augustin pécheur, on s'écrie, encore un moment! *sine modo!* et ce moment devient des jours, des années, la vie entière, *et illud modo, non habebat modum.* Pénitent dans les projets, pécheur dans la conduite, on destine à la grâce un lendemain qui ne vient jamais, on livre le jour présent aux passions, *et illud modo, non habebat modum.*

Or, je reviens au principe du concile de Trente; point de grâce, de salut qui ôte le pouvoir de résister, de se refuser, *abjicere potest;* donc la femme de Samarie pouvait être indocile, rebelle comme vous et autant que vous.

Second principe décidé dans la doctrine de saint Augustin, et adopté par le concile de Trente : point de grâce, quelque faible qu'elle soit, qui ne soit suivie d'une grâce plus forte, dans une âme souple, docile, vraie, sincère, prompte à faire ce qu'elle peut, fervente à demander ce qu'elle ne peut pas. *Non Deus impossibilia jubet, sed jubendo admonet et facere quod possis, et petere quod non possis.* Donc quelque faible que soit la grâce qui vous est donnée, vous pouvez, ainsi que la femme de Samarie, vous servir de la grâce que vous avez pour arriver à la grâce que vous n'avez pas; donc vous pouvez profiter de la grâce comme la femme de Samarie en profita; donc vous pouvez tenir par rapport à la grâce la conduite que tint la femme de Samarie; donc enfin, si elle fut pénitente, si vous continuez d'être pécheur, la différence de grâce ne vous justifie point, la différence de conduite vous condamne; après cela, persistez, si vous l'osez, à vous plaindre de la grâce, à rejeter votre impénitence sur l'absence de la grâce, à dire que vous espérez, que vous attendez la grâce.

Vous attendez la grâce! et quand le pécheur tient-il ce langage? le plus souvent dans les moments où la grâce l'éclaire, le touche, le presse plus vivement; quand il ne faudrait que se laisser conduire, entraîner par la grâce, que ne pas s'opposer à la grâce; que dis-je, lorsque les oppositions marquées et décidées seraient inutiles; lorsque n'ayant pas assez de force pour arrêter, pour dominer son cœur prêt à sui-

vre l'attrait de la grâce, on se trouve réduit à l'amuser, à le tromper par l'illusion des espérances et des projets. Pécheur fourbe et hypocrite, non ce n'est point le moment de la grâce que vous attendez, c'est le retour, le réveil des passions, afin que leur tumulte étouffe la voix importune de la conscience !

Ce que vous attendez, ce que vous souhaitez de la grâce, ce n'est point qu'elle vienne, c'est qu'elle fuie et se retire : ne prévoyez-vous point les suites funestes de vos coupables délais ? encore un pas, vous êtes dans le tombeau ; encore une résistance, vous êtes dans l'enfer. Insensé, vous espérez ce que vous n'aurez pas, vous attendez ce que vous avez déjà.

Vous attendez la grâce ! qu'est-ce que la grâce que vous attendez ? une grâce qui fasse tout et ne laisse rien à faire ; abus, illusion, répond le Docteur de la grâce : non vous ne le croyez pas vous-même, vous ne pouvez pas le croire, que la grâce vous sauvera sans vous : *Non salvabit te sine te.* Que vos passions vous quitteront, si vous avez résolu de ne les point quitter ; que Dieu prendra votre cœur, si vous vous obstinez à le lui disputer, *non salvabit te sine te.* Vous ne paraissez donc attendre une grâce qui ôte au cœur le pouvoir de se refuser, que pour colorer vos résistances à la grâce, qui met dans le cœur le pouvoir de se donner.

Vous attendez la grâce ! quelle grâce ? une grâce plus forte, plus puissante ; mais cette grâce que vous souhaitez, comment l'attendez-vous ? dans la résistance aux grâces que vous recevez ; c'est-à-dire, qu'au lieu d'engager Dieu par votre fidélité à vous accorder les grâces que vous n'avez pas, vous l'obligez par votre indocilité à vous retirer des grâces dont vous ne profitez pas : *et quod habet auferetur ab eo.* (*Matth.*, XIII, 13.)

Vous attendez une grâce plus forte, plus puissante ! ce que vous appelez attendre une grâce plus puissante, est-ce travailler continuellement à la rendre inutile et stérile autant que cela dépend de vous ? Oui, ces hommes qui, pour se convertir, attendent des grâces plus puissantes, vous les verrez chaque jour rendre leur conversion plus difficile, passer continuellement d'un vice à un plus grand vice ; d'une vie profane et dissipée à une vie criminelle, du penchant à la passion, d'une passion timide et cachée à une passion ouverte et déclarée ; d'un engagement d'abord formé avec remords et inquiétude, à un engagement soutenu, suivi avec paix et sécurité ; d'un désordre secret à un scandale public ; de la dépravation du cœur aux déréglements de l'esprit ; de la crainte que la religion ne soit vraie, au désir qu'elle ne le soit pas ; des désirs aux réflexions hasardées, aux conjectures téméraires ; des conjectures, aux doutes et à l'incertitude ; de l'incertitude à une conviction simulée, à une tranquillité affectée. Ah ! pécheurs, qui ne marquez d'autre terme pour votre pénitence que lorsque vous serez las de pécher ; d'autre moment à Dieu que lorsqu'il vous plaira de l'appeler ; ne dites plus que vous attendez la grâce, que vous fuyez la grâce, que vous obligez la grâce de vous fuir : dites que vous ne pouvez être sauvés que par un miracle de la grâce, et que ce miracle vous vous en rendez souverainement indignes et que vous obligez Dieu de vous le refuser dès que vous le rendez nécessaire : dites que loin de pouvoir vous promettre les dons, les bienfaits de la grâce, il ne vous reste à attendre que les vengeances de la grâce, que les anathèmes de la grâce insultée, déshonorée, profanée par tant d'outrages.

Outrage à la sagesse, à l'indépendance de la grâce ; au lieu d'entrer dans les voies de la grâce, vous voulez qu'elle entre dans les vôtres ; la conduire, au lieu de vous laisser conduire ; en régler le temps, en mesurer la force, en déterminer l'action, comme s'il appartenait à vous, cendre et poussière, de commander à la grâce, de régner sur la grâce, de vous ériger en maîtres, en arbitres de la grâce.

Outrage à la sainteté de la grâce que vous faites servir à vos iniquités, en vous faisant de l'espérance de la grâce, de l'attente de la grâce, un fond de paix et de sécurité dans votre péché ; un motif de continuer votre péché, de vous rassurer, de vous tranquilliser dans votre péché.

Outrage à la puissance de la grâce que vous ne craignez point d'avilir, de dégrader, lorsqu'au gré de vos criminels désirs, tantôt vous diminuez, tantôt vous exagérez le pouvoir de la grâce. On vous presse de vous convertir, les passions sont trop fortes, la grâce est trop faible ; on vous reproche de rendre votre conversion plus difficile par vos délais et par l'empire que l'habitude donne à la cupidité ; si j'avais la grâce qu'il me faut, quelque fortes que soient les passions, cette grâce en triompherait ! ainsi toujours la grâce que l'on n'a pas peut tout, la grâce que l'on a ne peut rien.

Ah ! mes chers auditeurs, la puissance de la grâce fait les saints ; la puissance de la grâce n'excuse point le pécheur ? à Dieu seul toute la gloire de la vertu, à l'homme seul toute la honte du vice ! le juste ne se sauve que par le bienfait de la grâce ; le pécheur ne périt que par ses résistances à la grâce. Deux vérités que je me flatte de vous avoir développées dans ce discours ; deux vérités que saint Augustin montre clairement marquées dans la parabole du père de famille : tous ceux qui sont invités ne viennent pas ; tous ceux qui viennent ont été invités : ceux-ci ne peuvent se glorifier, ils ne sont venus que parce qu'ils ont été appelés : *quia vocati venerunt.* Ceux-là ne peuvent se justifier ; ils furent appelés, ils n'ont pas voulu venir, et ils pouvaient le vouloir ; *ut venirent vocati erant in libera voluntate.* Voilà la vraie doctrine de la grâce, voilà ce que la foi nous révèle, ce que l'Église nous enseigne de la puissance de la grâce actuelle

qui fait les justes et les pénitents : ce qui est opposé à cette doctrine n'est qu'erreur, il faut le réprouver ; ce qui est au delà de cette doctrine, quelle nécessité de l'approfondir ? simples dans notre foi, ne raisonnons point sur ce que nous ignorons de la grâce ; sages dans notre conduite, réglons nos mœurs sur ce que nous savons de la grâce : pleins de douleur, de repentir, pleurons l'abus de tant de grâces que nous avons reçues sans en profiter ; pleins de reconnaissance et de vigilance, profitons des grâces que nous recevons : l'Esprit-Saint nous parle encore aujourd'hui, souvenons-nous que c'est aujourd'hui qu'il faut lui répondre : *Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra.* (*Psal.* XCIV, 8.) Nos infidélités n'ont pu le rebuter, cessons de le contrister par d'indignes et criminelles résistances : ainsi dociles à la grâce par laquelle il fait des saints sur la terre, nous arriverons à la grâce par laquelle il fait des heureux dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XV.

Pour le quatrième dimanche de Carême.

SUR L'AUMONE.

Cum sublevasset oculos Jesus et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum, unde ememus panes ut manducent hi ? (*Joan.*, VI, 5.)

Jésus ayant levé les yeux et ayant vu qu'une grande multitude l'avait suivi, dit à Philippe, où achèterons-nous du pain pour rassasier ce peuple ?

Tel est l'usage que Jésus fait de l'empire que son Père lui a donné sur le ciel et sur la terre ; il ne paraît en Israël que pour y répandre les richesses de son amour et la plénitude de ses grâces ; sa tendresse généreuse et bienfaisante est l'asile de tous les malheureux : loin de fuir ceux qui implorent son secours, il prévient les vœux et les prières ; il jette les yeux sur ce peuple qui l'a suivi dans le désert ; plus ils s'oublient pour lui, moins il les oubliera ; il récompensera la grandeur de leur foi par un miracle de sa toute-puissance ; la nature obéit à sa voix ; le pain se multiplie entre les mains des disciples ; l'abondance naît tout à coup dans les lieux stériles et incultes qui ne pouvaient fournir à la nécessité : *Discubuerunt...., impleti sunt...., colligite quæ superaverunt.* (*Joan.*, VI, 11-12.)

Grands du monde, riches du monde, voilà votre modèle ; en vous confiant son pouvoir et son autorité, Jésus vous a laissé ses exemples à imiter : remplacez-le auprès de vos frères affligés, qu'ils retrouvent quelques traces de ses sentiments dans votre cœur. Plût au ciel, mes chers auditeurs, que ce plaisir si noble, si vertueux, si saint, fût le plus cher à vos désirs ! Plût au ciel que la ferveur de l'Eglise naissante, rallumée parmi vous, ne laissât à notre zèle d'autre objet que de vous précautionner avec l'Apôtre contre les profusions indiscrètes d'une charité trop vive, trop impétueuse ! ils ne sont plus ces temps si heureux ! jamais peut-être aucun siècle ne fut aussi fécond que le nôtre en calamités, en revers, en révolutions de la fortune, et jamais les soupirs de l'humble et modeste indigence ne furent moins écoutés ; les richesses de la terre entière sont passées entre les mains d'un petit nombre d'hommes, et loin d'être employées à essuyer les pleurs de la multitude condamnée à ne traîner les faibles restes d'une vie mourante, et à n'arriver au tombeau qu'à travers les horreurs de la misère, elles ne servent qu'à l'irriter par l'image odieuse d'un faste, d'un luxe qui dévorent la substance, l'héritage du pauvre. Je dis la substance, l'héritage du pauvre ; ne vous y trompez pas ; ce que le pauvre vous demande par ses larmes, il est à lui en quelque sorte plus qu'à vous : ce sont ses droits qu'il réclame, droits certains et incontestables ; en vain on réussira à les oublier, à les méconnaître ; en vain on tâchera de les éluder, de les interpréter ; il sera toujours vrai que le riche n'apporte que de faux prétextes pour se dispenser de l'obligation de l'aumône. Voici donc en deux mots mon dessein et le partage de cette instruction sur le grand précepte de l'aumône. Droits du pauvre, droits réels et véritables, sujet de la première partie. Excuses du riche, excuses vaines et frivoles, sujet de la seconde partie.

Vierge sainte que l'Eglise invoque sous le titre de mère de miséricorde, de consolatrice des affligés, obtenez par votre puissante intercession que l'Esprit-Saint, que l'Eglise adore sous le nom de père des pauvres, de consolateur des âmes plongées dans la douleur, donne à ma voix la force d'abaisser la hauteur, d'amollir, d'attendrir, de briser la dureté de ces cèdres, *Vox Domini confringentis cedros* (*Psal.* XXVIII, 5) ; de ces cèdres, dis-je, qui engloutissent, qui absorbent tous les sucs de la terre, afin qu'à leur ombre, devenue bienfaisante et salutaire, ce qui languit, sèche et périt, commence de revivre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'entre d'abord en matière, et j'avance avec saint Augustin que le pauvre a sur les biens du riche un droit véritable et réel, un droit naturel et essentiel : vous êtes riche, il est pauvre ; deux titres contre lesquels rien ne prescrira, par conséquent précepte de l'aumône fondé sur votre qualité, sur votre condition de riche, sur sa situation, sur son état de pauvre. Développons ces deux propositions :

1° Non, pour établir solidement et sans réplique le droit du pauvre, il ne faut que considérer cet état de fortune et d'opulence qui nous environne : je ne parle pas seulement de ces richesses que la générosité chrétienne mit en dépôt dans le sanctuaire, qu'elle confia à la main des prêtres et des lévites, afin de tenir un asile toujours ouvert ; où, à l'ombre de l'autel, la vertu malheureuse vient se consoler de ses disgrâces, de ces richesses sur lesquelles la tribu sainte a moins un droit de possession qu'un droit d'économie et de dispensation. Si nous pouvions l'oublier, le monde nous avertirait

que ce qui vient de la charité doit retourner à la charité ; que les richesses de l'Eglise sont les richesses du peuple ; qu'elles ne doivent que passer dans le sanctuaire ; qu'elles ne doivent pas s'y arrêter : que la pieuse libéralité de nos ancêtres n'eut point pour objet de placer dans le lieu saint le faste, la pompe du siècle profane ; de faire des riches, mais de pourvoir à l'honnête subsistance, à la majesté du culte et au soulagement du pauvre. Je ne parle point de ces richesses acquises par des voies injustes, de ces richesses qui doivent leur odieuse naissance à l'usure : de ces prêts ruineux et meurtriers dont le secours, funeste pour celui qui le reçoit, se réduit à le soutenir, à le relever pendant quelques moments, à l'accabler ensuite, à le faire périr sans retour : de ces richesses qui doivent leur naissance à ces indignes artifices dans le commerce, à ces sociétés simulées, à ces monopoles concertés, à ces mystères d'iniquités, qui sur les ruines de la probité se maintiennent contre tous les anathèmes du ciel et de la terre : à ces vexations dans les finances qu'on regarde comme autorisées par la coutume, par les principes, par les maximes de son état, de sa position, dont cependant on rougit, que l'on n'ose avouer, quoiqu'elles se montrent et se décèlent par ces fortunes trop immenses et trop rapides pour être innocentes : à ces injustices dans la magistrature, à ces lenteurs affectées dans le barreau, à ces chicanes multipliées, à ces collusions perfides qui consument les parties en frais inutiles. A Dieu ne plaise que je demande pour la charité ce qui est dû à la justice : l'emploi des richesses qui sont le fruit du crime ne doit point être commandé par une autre vertu que par la vertu qui le répare : l'homme qui en jouit n'a le droit ni de les retenir, ni les donner à son gré : le pauvre peut représenter, il représente en effet le maître légitime lorsqu'il est impossible de le connaître ; alors ce n'est plus aumône, c'est restitution.

Je parle de ces richesses qu'on peut appeler pures et innocentes, de ces richesses que vous devez au bonheur de votre naissance, aux succès d'un commerce dont la base, la règle sont la bonne foi et l'équité ; au maniement d'un emploi exercé selon les lois les plus rigides de la droiture et de l'humanité : aux sages attentions et à la vigilance d'une industrieuse économie ; or, ces richesses qui portent si hautement le caractère de l'honneur et de l'intégrité, que ni l'œil de l'homme, ni l'œil de Dieu n'y aperçoivent aucune trace d'injustice et d'usurpation : elles sont à vous, j'en conviens ; cependant on pourrait dire dans un sens, qu'elles ne sont pas à vous. Elles sont à vous, car, quoiqu'elles soient chargées de la subsistance du pauvre, Dieu veut que pour l'obtenir, le pauvre dépende de vous, qu'il la reçoive de vous, qu'il la tienne de vous. Elles ne sont pas à vous, car tout riche, dit saint Augustin, parce qu'il est riche, est débiteur du pauvre ; le superflu de l'un est le nécessaire de l'autre : *superflua divitum necessaria pauperum sunt*. Son infortune lui donne un droit réel sur cette portion de vos richesses qui n'est utile qu'à vos plaisirs, et vous usurpez en quelque sorte ce qui ne vous appartient pas lorsque vous retenez ce qui ne vous est pas nécessaire : *Res alienæ retinentur cum superflua possidentur*. Vos richesses sont donc à vous, elles ne sont pas à vous seul ; disons mieux, elles sont à vous, elles ne sont pas pour vous seul.

En effet, puis-je vous demander avec saint Basile, pourquoi vos jours coulent-ils dans la paix et dans le repos, pendant que votre frère traîne une vie obscure et pénible dans la douleur et dans les larmes ? *Cur tu dives, ille pauper?* Est-il donc injuste, est-il asservi aux penchants d'une aveugle préférence, ce Dieu père commun, qui partage avec tant d'inégalité les dons de son amour entre ses enfants ? *Nunquid injustus est Deus qui inæqualiter diviserit?* S'est-il proposé d'ajouter des charmes plus puissants à votre bonheur, par le spectacle de la misère du pauvre, ou d'irriter son malheur, par le spectacle de votre opulence? Des desseins plus dignes de lui ont présidé à sa conduite ; ce n'est que pour l'éternité, qu'en vue de l'éternité, que le Dieu éternel règle les fortunes et les situations du temps. Il a prétendu sanctifier le riche par les richesses, le pauvre, par la pauvreté ; il a fait le pauvre, pour respecter la Providence ; il a fait le riche pour la justifier ; il a destiné le pauvre à honorer l'autorité suprême par sa soumission, il a destiné le riche à imiter la miséricorde infinie par ses bienfaits ; il a voulu donner à l'un le mérite de la patience, à l'autre, le mérite de la charité : *ut tu benignitatis mercedem recipias, ille patientiæ præmiis honoretur*.

Qu'est-ce donc que le riche : ah ! chrétiens ; dans l'idée du monde c'est un homme de fêtes et de spectacles, un homme de faste et de luxe, un homme d'indolence et d'oisiveté, un homme d'amusement et de jeu, un homme de mollesse et de délices, un homme de plaisir et de volupté ; dans les idées, dans les desseins de Dieu, c'est le consolateur et l'appui du pauvre, le tuteur et le père du pauvre, c'est l'homme du pauvre, l'homme destiné à faire des heureux parmi les autres hommes.

Noble et sublime destination : saint Paul nous l'apprenait lorsqu'il avertissait les fidèles que toute puissance, toute distinction, toute prééminence sur la terre vient de Dieu, qu'elle est l'ouvrage de Dieu : *Non est enim potestas nisi a Deo*. (*Rom*., XIII, 1.) En effet, ce que l'Apôtre disait de la supériorité de domination et d'autorité, convient aussi à la supériorité de fortune et d'opulence. Le même Dieu a fait le riche et le grand ; la grandeur est un écoulement, une représentation de sa gloire, de sa majesté, de son empire ; les richesses nous retracent l'image de son indépendance, de sa félicité, de cette abondance, de cette plénitude qui

fait que pour être heureux, Dieu n'a besoin que de lui-même. Dieu communique aux grands le droit de commander aux hommes, d'être honorés par l'hommage de leur respect et de leur obéissance; Dieu communique aux riches le plus beau, le plus auguste privilége de la Divinité, le droit de recevoir le tribut de nos cœurs, de notre confiance, de notre reconnaissance, de notre amour? or c'est un principe décidé dans la morale de la saine raison et de la religion, que le grand, parce qu'il n'est pas grand par lui-même, ne l'est pas pour lui-même; par conséquent, le riche n'étant pas riche par lui-même, il ne peut l'être pour lui-même; par conséquent, encore : autant il abuserait de sa grandeur, ce grand qui ne voudrait être grand que pour lui-même, qui ne se servirait de sa grandeur que pour lui-même, que pour contenter sa vanité, sa fierté, son orgueil, son ambition; autant il abusera de ses richesses, le riche qui se bornera à être riche pour lui-même, qui n'emploiera ses richesses que pour lui-même, que pour nourrir sa mollesse, sa sensualité, sa délicatesse, son amour-propre.

Approfondissons davantage ce raisonnement si capable de faire sentir au riche toute l'étendue de ses obligations; ce que l'homme ne possède pas par lui-même, il ne le possède pas pour lui-même : l'homme ne peut donc être grand ou riche pour lui-même; il ne peut l'être que pour remplir les vues, les desseins de Dieu, source et origine de toute prééminence de grandeur et de richesses. Or, dans quelle vue, pour quel dessein Dieu a-t-il établi sur la terre des grands et des riches? concevez-le, mes chers auditeurs, et ne l'oubliez jamais; Dieu a voulu qu'il y ait des grands et des petits, des hommes qui commandent, et des hommes qui obéissent, parce que la subordination est l'unique moyen d'entretenir la paix, la concorde entre les hommes séparés par tant de penchants, de caractères, d'intérêts opposés, parce que la liberté, l'indépendance totale et universelle serait une source éternelle de haines, de divisions et d'usurpations, parce que la justice et l'équité ne règneraient point avec assez d'empire, si elles ne se reposaient sur l'appui extérieur d'une autorité dominante qui puisse réprimer le crime par la crainte et la terreur. Dieu a voulu qu'il y ait des riches et des pauvres, afin de joindre par le lien le plus intime, tous les membres de la société, afin qu'il n'y ait point d'homme qui soit étranger aux autres hommes, qui puisse se passer des autres hommes.

Prenez garde, dit saint Augustin, rien n'est plus opposé, rien n'est cependant plus étroitement, plus indispensablement uni que le riche et le pauvre : *Dives et pauper duo sunt contraria, duo sunt sibi necessaria.* Oui, mes frères, malgré cet air de liberté et d'indépendance que donnent les richesses, le pauvre est nécessaire au riche, parce que sans le secours, sans le ministère, sans les services du pauvre, le riche ne tirerait aucun avantage de son opulence : le riche est nécessaire au pauvre, parce que sans les bienfaits, sans la libéralité du riche, le pauvre n'aurait point de ressource dans sa misère : s'il était possible qu'il n'y eût que des riches, la terre ne serait qu'inaction et oisiveté, que vices et passions; s'il n'y avait que de l'indigence, la terre ne serait que douleurs et larmes, que plaintes et murmures : s'il n'y avait que des richesses, le riche ne serait point véritablement riche; s'il n'y avait que de l'indigence, le pauvre serait trop pauvre : *Dives et pauper duo sunt contraria, duo sunt sibi necessaria.*

Supériorité de grandeur, supériorité de richesses, elle entre nécessairement dans le plan de société que Dieu a établi; mais quelle grandeur, quelle opulence? Vous me prévenez, chrétiens, une grandeur modeste et attentive au bien public; une opulence libérale et bienfaisante : si l'autorité n'était qu'orgueil et tyrannie, si les richesses n'étaient que dureté et insensibilité, cette inégalité de condition et de fortune qui doit faire la paix et le lien de la société, en deviendrait l'écueil et la ruine. De là que suit-il? le voici, et sans sortir du parallèle que je viens de tracer, je vais vous donner, sur l'article que je traite, l'instruction la plus solide; c'est que comme l'homme n'est grand que pour les petits, maître que pour les domestiques, prince que pour les sujets, père que pour sa famille, roi que pour le royaume, l'homme n'est riche, il ne peut être riche que pour le pauvre : c'est qu'autant le peuple a droit aux soins, à la vigilance, aux attentions de ses princes et de ses magistrats, autant le pauvre a droit à la compassion, aux secours, aux bienfaits des riches : c'est que comme le grand qui ne veillerait pas au bonheur et à la tranquillité des peuples, abuserait des privilèges, des prérogatives, des prééminences de la grandeur, parce qu'il ne se servirait que pour lui-même d'une grandeur qui n'est pas pour lui, qu'il n'a pas reçue pour lui; ainsi le riche qui se refuse aux besoins du pauvre, abuse de ses richesses, parce qu'il n'a reçu que pour donner; par conséquent, dès qu'il manque à remplir cette condition, il est indigne de jouir de sa fortune; cette portion de ses biens, qu'il conserve pour l'avarice, ou qu'il dissipe pour le plaisir, il l'envahit sur le pauvre : aux yeux des hommes il en est le maître, il doit en être regardé comme le maître; aux yeux de Dieu il en est comme l'usurpateur.

Cependant, qu'arrive-t-il? ce qui égare et ce qui perd les grands, ce qui séduit et ce qui trompe les riches, la cupidité fait dans les uns ce que l'orgueil produit dans les autres : le grand s'imagine qu'il n'est en place que pour régner, le riche qu'il ne possède que pour jouir : on oublie que dans la distribution des grandeurs et des fortunes de la terre, la Providence a deux objets : l'objet à qui elles sont données, et l'objet par lequel elles sont données; et parce

qu'on se persuade qu'on est maître, libre et indépendant, on se flatte qu'on n'use que pour soi-même des richesses qu'on prodigue au faste de la vanité, à l'ostentation du luxe, à l'amusement des spectacles, au hasard du jeu, à la délicatesse de la table, au brillant des parures, aux projets de l'ambition, aux désirs de la cupidité. L'on voit peut-être, l'on se reproche le mauvais emploi de ses richesses; ce qu'on ne voit point, ce qu'on ne veut pas voir, c'est qu'au péché d'accorder à ses passions ce qu'on devrait leur refuser, on ajoute le péché de leur accorder ce qu'on n'a aucun droit de leur donner. Oui, mes chers auditeurs, l'usage de vos richesses fût-il d'ailleurs sage et innocent, vous seriez toujours coupables d'employer pour vous ce qui n'est point à vous, vous entendriez toujours la voix des pauvres qui vous dirait, avec saint Bernard, nous sommes les victimes de vos profusions insensées; c'est de nos larmes, c'est de notre sang que vous payez vos plaisirs; dissipateurs cruels d'un bien qui ne vous appartient pas, vous enlevez à nos besoins trop véritables ce que vous prodiguez aux besoins imaginaires de vos folles cupidités. *Nostrum est quod effunditis, nobis crudeliter subtrahitis, quod inaniter expenditis.*

Sur cela, chrétiens, faites-vous tant qu'il vous plaira des principes, des maximes, des décisions; et sur quoi n'en fait-on pas, quand il s'agit de justifier, d'autoriser la cupidité? Malgré tout le principe, toutes les maximes, toutes les décisions de votre prétendue raison, il faudra revenir au système primitif, à l'ordre naturel et essentiel. Abus, illusion, s'écrie saint Chrysostome, de penser que Dieu en vous donnant les richesses ne vous les donna que comme un simple bienfait qui n'impose point d'autre devoir que celui de la reconnaissance envers le bienfaiteur: il ne vous les confia qu'à titre onéreux; il a voulu que ce que vous avez de trop soit la ressource de celui qui n'a pas assez, et s'il vous a placés dans l'opulence, ce n'est point pour vous assurer le plaisir de posséder, c'est pour vous procurer le mérite de donner : *Ad hoc accepisti ut in eleemosynam erogares.* Par conséquent, ajoute saint Grégoire, lorsque le pauvre implore votre secours, ce n'est point un bienfait qu'il demande, et c'est moins une grâce que vous lui faites, qu'une dette de justice que vous acquittez : *Justitiæ debitum potius solvimus, quam misericordiæ opus implemus.*

Le refuser, écoutez riches, s'écrie saint Ambroise, c'est vous rendre coupables du sang de votre frère : vous n'employez ni le fer, ni le poison, votre main n'en tranche pas moins le fil de ses jours: vous fermez, vous empêchez la source de la vie de couler jusqu'à lui ; il périt, il tombe, la terre le reçoit, elle le rendra, afin qu'il vienne à la face des peuples assemblés, attirer sur vous par ses justes plaintes les foudres du Dieu vengeur des lois les plus sacrées de l'humanité et de l'Evangile, indignement sacrifiées aux fureurs meurtrières de l'insatiable cupidité. *Non pavisti, occidisti.*

Il ne s'agit donc plus, mes chers auditeurs, il ne s'agit plus de considérer les richesses telles qu'elles sont dans les idées, dans les principes du monde, dans les préjugés, dans les maximes du monde, dans la pratique, dans les coutumes du monde; il s'agit de voir ce qu'elles sont devant Dieu et dans les idées de Dieu, dans les desseins et les conseils de Dieu, dans l'ordre des intentions et des volontés de Dieu ; par conséquent de les regarder comme un trésor dont vous êtes les dispensateurs, dont vous n'êtes pas les propriétaires; comme un moyen puissant et efficace dont la Providence a voulu se servir, afin de former et de perpétuer les liens de la société, en rendant toujours le pauvre nécessaire au riche, le riche nécessaire au pauvre : *Dives et pauper duo sunt sibi necessaria.* Encore plus, comme un moyen d'établir, de maintenir l'empire de la vertu dans l'univers, en sanctifiant le pauvre par l'humble soumission et la patience évangélique ; le riche par la charité chrétienne, par la compassion active et généreuse : *Ut tu benignitatis mercedem accipias, ille patientiæ præmiis honoretur.* Enfin de les regarder comme un fonds sur lequel Dieu, souverain maître, qui donne à qui il veut et sous quelles conditions il le veut, conserve essentiellement des droits inaliénables : or ces droits, il lui a plu de les transporter au pauvre, afin de recevoir en lui et par lui l'hommage de votre dépendance ; droits du pauvre fondés sur votre qualité, sur votre condition de riche ; ils ne sont pas moins solidement établis sur sa situation, sur son état de pauvre.

2° Et ne vous ferais-je pas le plus cruel outrage si je m'arrêtais à démontrer que le pauvre, parce qu'il est pauvre, a droit à vos bienfaits. Qui de nous n'a pas éprouvé ce que saint Chrysostome remarque, que la compassion est une vertu naturelle à l'homme et la plus digne de l'homme : *Ad commiserationem a natura commovemur omnes, nihilque tam bonum est in humanitate nostra.* Qui ne sait que notre âme ne s'ouvre aussi facilement et aussi volontiers à aucun autre sentiment, qu'au sentiment d'une douleur tendre et vertueuse. Qui ne sait que de tous les titres, il n'en est point pour les hommes véritablement hommes, qui soit plus respecté, qui ait sur nous plus de pouvoir que le titre de malheureux? Grands du monde, on vous craint, on vous adore ; mais combien de fois la fierté indignée des humiliations auxquelles elle est obligée de descendre, se lasse de ramper sous vos caprices, et se venge par des murmures secrets des hommages publics qu'elle rend à votre fortune, tandis que la vue d'un homme qui ne nous est connu que par d'injustes disgrâces, lui assujettit sans contrainte, sans efforts, le cœur qui secoue le joug de votre empire? le dirai-je, la vertu même semble perdre de son lustre et de son mérite, aussitôt qu'elle est récompensée : pour réunir tous les suffrages, il faut qu'elle

soit oubliée et dédaignée par les arbitres des dignités, par les dispensateurs de l'opulence; au lieu que dans le crime puni, à peine voit-on encore le coupable, on ne voit presque plus que le malheureux. Or, ces larmes que nous aimons à répandre, ce sentiment délicieux de douleur et de compassion que nous recevons avec tant de plaisir, que l'on cherche, que l'on saisit si avidement au théâtre, où les heures ne se précipitent jamais avec autant de vitesse, que lorsque l'illusion et les enchantements de son imposture font couler nos pleurs; ces doux mouvements d'une âme émue et attendrie, que sont-ils autre chose qu'un asile que la nature a préparé aux malheureux; qu'un moyen puissant dont elle se sert pour nous engager par le goût, par l'intérêt de notre propre félicité, à réparer les débris de leur fortune? Ne cherchez donc point ailleurs la loi de secourir le pauvre, vous la portez au dedans de vous. Venez, pénétrez dans cette maison dont les ruines vous annoncent en même-temps la splendeur passée et la décadence d'une illustre famille. Là, contemplez de grandes misères cachées sous un grand nom; le nom devenu le comble du malheur, parce qu'il ôte aux malheureux leur plus douce, quelquefois leur unique consolation, la liberté de se plaindre: voyez couler des larmes qui ne craignent rien tant que d'être aperçues; entendez des soupirs que l'on ne confie qu'en tremblant aux ténèbres de la nuit. Considérez ces dehors de paix et de calme, commandés pour tromper l'œil du monde, tranquillité plus difficile à soutenir que les disgrâces qu'elle couvre; voyez-les consumés par l'ennui, dévorés par le chagrin, succomber peu à peu sous le poids de leurs peines, connaître pour la première fois le plaisir, le triste, le funeste plaisir, mais enfin, car c'en est un, le plaisir, dis-je, d'ensevelir dans le tombeau la honte et l'opprobre de leur indigence. Descendez dans cet antre souterrain et ténébreux, séjour fermé à toutes les consolations humaines; jetez les yeux sur des enfants infortunés, qui fatiguent de leurs pleurs et de leurs cris une mère désolée, réduite à ne leur répondre que par ses gémissements et par ses pleurs; une fille sage et modeste, à laquelle l'état de sa fortune ne permet ni de demeurer dans le monde, ni de le quitter, exposée à périr ou à survivre à sa vertu.

Riches barbares et inhumains, vous évitez ces objets, vous empêchez les soupirs du pauvre de parvenir jusqu'à vous; vous redoutez votre cœur, vous n'osez lui laisser apercevoir des disgrâces que vous ne pourriez l'empêcher de sentir et de partager. Ah qu'il soit permis de les fuir à qui ne peut leur offrir que des larmes! Vous le savez, Seigneur: si la pauvreté évangélique que nous avons embrassée a ses peines, ce n'est qu'en de pareilles circonstances; il n'en coûte de vous imiter, que lorsqu'on se trouve dans l'impossibilité de vous soulager; charmé d'être pauvre pour soi-même, on voudrait être riche pour ceux qui souffrent: Qui nous donnera de faire passer nos sentiments dans l'âme de ces hommes de fortune et d'opulence, qui peuvent ce que nous ne pouvons pas! qui nous donnera de leur former un cœur sensible, tendre, généreux! la noble ambition! et qu'il serait digne d'une âme magnanime, le projet de régner par les bienfaits! quelle gloire plus sûre de braver l'injure des ans; s'il s'en est trouvé de ces hommes nés pour la consolation et le soulagement des autres hommes, après des siècles écoulés, les larmes des peuples arrosent encore leur tombeau. Non, mes chers auditeurs, je ne l'ignore pas, une aumône dont le pauvre serait redevable à la vanité du riche n'aurait que les anathèmes du Dieu de l'Evangile: ah! c'est votre dureté qui nous force à chercher dans vos passions ce que nous n'espérons plus trouver dans vos vertus; notre devoir serait de vous apprendre à devenir chrétiens; hélas nous sommes réduits à souhaiter que vous soyez des hommes!

Je dis des hommes, mais quels hommes? O France renommée pendant tant de siècles par la douceur de tes mœurs, les complaisances, les prévenances de la politesse, les attentions, les empressements de ton zèle à accueillir l'inconnu malheureux, à le consoler, à lui faire oublier sa patrie et ses malheurs! France, quel prestige séducteur a pu te conduire à l'opprobre d'entendre, sans frémir, retentir au milieu de ton peuple ces affreuses maximes, que notre état primitif est un état d'opposition et de guerre universelle; que les liens de concorde et d'affection mutuelle ne sont tissus que par les préjugés d'une éducation politique; que les lois de société qui nous unissent ne sont que l'infraction des lois de la nature qui nous divise et qui nous sépare; que l'homme, résultat des combinaisons nécessaires du mouvement et de la matière, naît étranger à tout autre homme; que le fort n'usurpe rien, parce que tout lui appartient; que le faible n'a aucun droit, parce qu'il ne peut rien; que le désintéressement le plus héroïque se réduit, non à faire le bonheur de ses semblables, mais à faire son propre bien avec le moindre mal possible; dogmes, enseignement d'une philosophie féroce, digne d'être sortie de la nuit infernale, séjour de cet esprit destructeur, que l'Ecriture nous assure n'avoir respiré, dès la première origine des choses, que les désastres et la perdition de la race humaine. Venez, accourez à l'école de nos prétendus sages; rois, vous apprendrez que le trône n'a point de sujets; magistrats, que le juste, l'injuste, le crime, la vertu ne sont que de vains noms; pères que vous ne devez à vos familles, ni amour, ni protection; que vos familles ne vous doivent ni soumission, ni reconnaissance; hommes, que l'homme s'avilit et se dégrade, en croyant que le souffle du Très-Haut, créateur de l'âme intelligente et libre, daigna la former à l'image de l'Être suprême, puisque cette persuasion lui mon-

tre un maître et lui commande des hommages : qu'une légère différence d'organisation le distingue des animaux; et que cette espèce d'égalité, loin de l'abaisser, l'élève, l'ennoblit, puisque l'homme n'est véritablement grand qu'autant qu'avec eux, et comme eux, il ne voit ni Dieu à adorer, ni autorité à respecter, ni religion à pratiquer, ni devoirs à remplir. Pour vous, parents, amis, citoyens dans la disgrâce, ne fatiguez point de vos larmes le maître ou le disciple de cette morale follement et scandaleusement applaudie, vous n'éprouveriez que les dédains de sa fière insensibilité; il a étouffé, il a écrasé dans son cœur les germes du sentiment, et quand il parle le langage de la bienfaisance, je n'aperçois dans ses discours que le délire qui se contredit, ou l'imposture qui se masque et se déguise.

Fuyez, fuyez l'homme que l'impiété a forgé dans ses rêves; venez à l'homme que Dieu a fait, apportez-lui vos soupirs, il les écoutera, il les exaucera : en effet, rien n'est aussi naturel à l'homme, remarque saint Ambroise, que d'aider les hommes; et il ignore les premiers éléments de son être, l'homme qui ne connaît pas la loi de charité et de bienfaisance mutuelle : *Nihil tam secundum naturam quam juvare consortem naturæ*. Cette loi est une loi primitive et essentielle; une loi de la nature comme elle est de la grâce; une loi de l'homme autant que du chrétien; une loi du cœur autant que de raison; une loi si profondément imprimée au dedans de nous, que les préjugés, l'éducation, l'intérêt, les passions qui obscurcirent tant d'autres lois n'ont pu ôter à celle-ci son éclat, son évidence. Toujours pure, toujours inaltérable, elle fut la loi de tous les temps, la loi de tous les peuples, la loi de toutes les religions, la loi même de toutes les superstitions. Remontez à ces siècles de nuit profonde, de honteux et scandaleux délire, lorsque la terre adorait dans le ciel autant de modèles de crime qu'elle y comptait de dieux; lorsque l'ambition, l'injustice, la perfidie, la volupté, assises sur l'autel, recevaient l'encens des nations. La dureté pour les pauvres fut le seul vice pour lequel l'enfer ne put obtenir des temples. Dans l'oubli, dans le naufrage des droits les plus sacrés, les plus inviolables, le droit seul du pauvre s'est sauvé des attentats de la licence et de la corruption universelle. Droit saint et sacré, il a reçu de l'Evangile un nouveau degré d'autorité, non-seulement parce que, comme le remarque le grand docteur que je viens de citer, la loi de charité est le fond et l'âme de la loi nouvelle, et la compassion pour les malheureux le caractère le plus marqué de l'homme chrétien : *Nihil tam commendat christianum quam miseratio charitatis* : mais parce que depuis l'Evangile ce n'est plus l'homme, c'est Jésus-Christ qui demande et qui reçoit, en sorte que Salvien a eu raison de soutenir que c'est Jésus-Christ qui est pauvre dans tous les pauvres, et que, pour le chrétien, il n'y a point d'autre pauvre que le Dieu qu'il adore : *Christus est qui in omnium pauperum necessitate mendicat*.

Après cela je ne suis plus étonné de voir l'Eglise naissante, au milieu des tempêtes qui l'agitent, oublier ses propres périls, et ne se souvenir que de la douleur et des larmes du pauvre; de voir les premiers chrétiens se dépouiller de leurs possessions, et acheter, par le sacrifice qu'ils en faisaient à la charité, le double avantage de soulager et de partager l'indigence de leurs frères, de les aider par leurs bienfaits, et de les animer par leurs exemples : les apôtres choisirent parmi les fidèles les modèles les plus accomplis du zèle et de la ferveur évangélique, pour leur confier la destinée des pauvres, et croire avoir assez récompensé leur vertu, en les dévouant au ministère de la charité. Un Paul, ce vase d'élection, chargé d'annoncer Jésus-Christ aux rois et aux peuples de la terre, interrompre sa course, suspendre les fonctions de l'apostolat, afin de porter aux fidèles de Jérusalem les aumônes des fidèles qui habitaient parmi les nations; de voir les prêtres, les lévites préposés à la décence, à la majesté du culte divin, se hâter dans les jours de calamité, d'enrichir le pauvre des trésors du sanctuaire, qu'ils avaient osé défendre au péril de leur vie contre les usurpations sacriléges des persécuteurs : le corps et le sang de Jésus-Christ ne seront reçus que dans des vases d'argile, la pauvreté des autels n'annoncera à des regards profanes que celle de l'Homme-Dieu qu'on y adore; n'importe, pour des yeux éclairés par la foi, un homme dans l'indigence est le premier temple, le plus précieux des sanctuaires confiés à leurs soins, et le dénûment de l'autel, dépouillé en faveur du pauvre, annoncera le Dieu des miséricordes, le Dieu de bienfaisance et de charité, comme la majesté des temples annonce le Dieu de gloire et de puissance. Je ne suis plus surpris que, passant d'âge en âge, cette vertu soit devenue dans tous les siècles la vertu dominante de tous les saints, et que souvent plus pauvres que le pauvre qu'ils soulageaient, lorsqu'il ne leur restait plus rien à donner, ils se soient donnés eux-mêmes, ils aient donné leur liberté et leur vie. Ah! ils savaient ce qui est si souvent déclaré dans l'Evangile, qu'on donne à Jésus-Christ tout ce qu'on donne au pauvre; qu'on refuse à Jésus-Christ, tout ce qu'on refuse au pauvre : *Quandiu fecistis uni de his fratribus meis minimis, mihi fecistis*. (*Matth.*, XXV, 40.) Que n'auraient-ils donc pas fait pour des hommes qui se montraient avec tous les droits que peuvent donner les larmes et le sang d'un Dieu crucifié; ce n'était plus l'homme, c'était Jésus-Christ qu'ils apercevaient dans le pauvre; par conséquent ils ne voyaient dans le pauvre que l'objet de leur respectueuse vénération, de leur tendre amour, de leur juste reconnaissance. Je ne dis point assez, ils y voyaient les maîtres, les arbitres de leurs destinés éternelles; en effet, Jésus-Christ ne s'est pas borné à dé-

fendre les pauvres contre la dureté et l'insensibilité des riches, il a voulu les venger des dédains, des mépris du monde : pour cela qu'a-t-il fait? ce que les riches sont dans l'ordre de la nature, il a voulu que les pauvres le soient dans l'ordre de la grâce ; tel est le plan du Dieu créateur, que ce sont les riches qui distribuent les trésors de l'opulence et de la fortune mondaine ; telles sont les voies du Dieu sanctificateur, que ce sont les pauvres qui distribuent les trésors de la grâce et de la sainteté évangélique.

Ecoutez donc, grands du monde, riches du monde : on se contente de vous dire que vous devez donner au pauvre, moi je dis avec saint Augustin, que vous devez lui demander; que vous n'avez pas moins besoin de lui qu'il a besoin de vous : ***Eget ad te alter, eges ad alterum;*** qu'il peut même beaucoup plus pour vous que vous ne pouvez pour lui; vous ne lui donnerez que la terre, il vous donnera le ciel. Or, il n'est rien, ainsi que le remarque saint Grégoire, par où l'homme approche davantage de la Divinité, que par le pouvoir de contribuer à la félicité des autres hommes : ***Nihil tam divinum habet homo, quam de aliis bene mereri.*** S'il est beau de faire des heureux pour le temps, n'est-il pas encore plus beau, plus désirable de pouvoir faire des heureux pour l'éternité? Comme pauvre, en qualité de pauvre, il tient en ses mains votre cœur et vos vertus, le cœur et les grâces de Jésus-Christ : en mille endroits le Dieu Sauveur vous avertit qu'il rejettera les pleurs de celui qui se sera endurci contre les larmes du pauvre, qu'il ne sera un Dieu de miséricorde que pour les hommes de miséricorde : ***Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur*** (*Matth.*, V, 7); que ce que vous demandez, il ne l'accordera qu'autant que le pauvre le demandera pour vous et avec vous, qu'il ne recevra dans le ciel que ceux qui lui seront présentés par le pauvre : ***Facite vobis amicos.... recipiant vos in æterna tabernacula.*** (*Luc.*, XVI, 9.)

Admirable économie des desseins de Dieu, s'écrie saint Paulin! on dirait presque que dans le cours ordinaire de cette vie tout prend la loi d'un hasard aveugle ; cependant tout est concerté, tout roule dans le plan d'une sagesse infinie. A qui ne considère que la surface des événements, la pauvreté ne paraît qu'un juste sujet de plaintes et de murmure, les richesses ne semblent qu'une source fatale de vice et de corruption ; il ne voit que des riches odieux au pauvre, que des pauvres importuns au riche. Entrez avec le prophète dans le sanctuaire des conseils de l'Eternel, vous verrez que le riche n'est sur la terre que pour le pauvre, le pauvre que pour le riche, que l'un est nécessaire au bonheur de l'autre : ***Creator divitem pauperi, et pauperem diviti præparavit.*** Sans l'appui que lui prête le riche, le pauvre succomberait sous le poids des chagrins, des ennuis, des misères qui accompagnent l'indigence : ***Ut abundans, substantia alimoniæ sit;*** sans les grâces que le pauvre lui obtient, le riche résisterait difficilement aux passions qui naissent dans le sein de l'opulence, ***et opulento inops materia justitiæ.*** Ainsi le précepte de l'aumône aplanit les voies, il explique les mystères de la Providence ; si le Dieu créateur n'avait préparé un asile au pauvre dans les bienfaits du riche, s'il n'avait ménagé une ressource au riche dans les prières du pauvre ; l'un pourrait se plaindre du Dieu qui l'abandonne à tant de disgrâces; l'autre du Dieu qui l'expose à tant de passions : tous les deux sembleraient avoir droit d'accuser la Providence; le riche plus que le pauvre : celui-ci ne serait malheureux que dans l'ordre de la nature, celui-là le serait dans l'ordre de la grâce; le pauvre n'aurait à gémir que de la providence du temps, le riche se plaindrait de la providence qui est pour l'éternité. Mais dès que la Providence a attaché le salut du riche à la pratique de l'aumône, tout change de face ; la pauvreté perd ce qu'elle avait de triste et d'humiliant, les richesses perdent ce qu'elles avaient de si contagieux et de si redoutable ; le riche est le père du pauvre, le pauvre est dans un sens le sauveur du riche. La providence du temps se sert de l'opulence du riche pour consoler le pauvre ; la providence de l'éternité se sert de l'indulgence du pauvre pour sanctifier le riche. Puisse seulement le cœur humain, souple, docile, se laisser conduire par cette providence sage et aimable ; la paix et l'innocence régneront dans l'univers; la terre ne verra que des saints et des heureux, elle ne connaîtra ni les larmes de l'adversité, ni les crimes de la prospérité.

Riches, ne dites donc pas, pourquoi Dieu se repose-t-il sur nous du soin de secourir le pauvre? chargées de cette obligation, les richesses n'auront plus d'attraits et de charmes ; loin de les souhaiter, on les craindra, parce qu'au lieu du repos et des délices qu'elles semblent promettre, elles n'amèneront qu'embarras pénibles, qu'attentions, que recherches, qu'importunités fatigantes. Ah, que le pauvre vienne me demander pourquoi Dieu a mis le sort de tant de familles infortunées entre les mains du riche, si souvent hautain et méprisant, injuste et capricieux, dur et insensible, indolent et inappliqué, sensuel et voluptueux ; du riche qui n'a jamais assez de richesses, parce qu'il a toujours plus de passions que de fortune? Pauvres abandonnés et dédaignés, mes soupirs, mes larmes seront la première réponse de mon cœur ému, attendri : dès que la douleur me permettra d'élever la voix, je vous dirai que Dieu est le maître; qu'il faut plier sous ses lois, adorer dans le silence la profondeur de ses desseins, marcher sans plainte, sans murmure, dans les sentiers difficiles qu'il vous ordonne de parcourir, et ne pas ajouter le malheur d'une coupable et impuissante révolte aux malheurs de votre condition. Prenant ensuite le flambeau de la foi (car je l'avoue, le génie

le plus sublime, s'il n'est éclairé, instruit par la religion, ne sait point penser, ne sait point parler de Dieu d'une manière qui contente la raison; je vous montrerai que Dieu a voulu vous éprouver, vous mettre dans l'état d'humiliation et de dépendance qui ferme l'entrée à tant de vices, qui l'ouvre à tant de vertus; que, pour adoucir les chagrins auxquels votre situation vous expose, il suffit de jeter les yeux sur les périls dont elle vous délivre; que Jésus-Christ a choisi pour vous l'état qu'il a choisi pour lui-même; qu'il a bu le premier dans le calice d'amertume qu'il vous présente; que la sainte Sion ne compte parmi ses habitants que les disciples qui l'ont suivi au Calvaire; que bientôt il viendra le moment auquel vous ne vous consoleriez point d'avoir été plus heureux; que cette Providence que vous êtes tentés de condamner sur la terre, lorsque les voiles seront levés, vous la bénirez pendant l'éternité.

Vous, riche ingrat et injuste, de quoi vous plaignez vous? n'est-ce donc pas pour vous, pour vous seul, qu'il est établi ce précepte de l'aumône? Dieu ne pouvait-il point, sans vous, soutenir et consoler les pauvres? Ne le fait-il pas tous les jours? ne les voyons-nous pas, lorsqu'ils se livrent à l'impression de sa grâce, goûter dans leur état une paix que vous ne cessez point de demander aux plaisirs qui vous environnent et qu'ils ne vous donnent point? Mais si la Providence ne vous avait ménagé dans la pratique de l'aumône une ressource assurée; mais sans la facilité qu'elles vous offrent d'acquérir les mérites de la charité, que seraient-elles vos richesses, qu'un présent funeste! vous montrerai-je la mollesse et l'oisiveté qui les accompagnent, le faste et le luxe qui les suivent, la hauteur et la fierté qu'elles inspirent, l'orgueil et la vanité qu'elles nourrissent, les délices et la volupté qui marchent sur leurs pas, les haines, les divisions qu'elles occasionnent, les soins mondains dont elles remplissent l'âme, et l'oubli profond du salut dans lequel elles l'endorment, les péchés qu'elles produisent, les vertus qu'elles combattent, qu'elles détruisent, l'innocence si rare et la pénitence si difficile. Je vous le demande maintenant, pour échapper à tant de dangers, que faut-il? des miracles de grâces! pour effacer tant de crimes, que faut-il? l'abondance des plus grandes miséricordes de votre Dieu! or, ces prodiges de grâces, cette plénitude des miséricordes, voulez-vous les obtenir? que vos bienfaits essuient les pleurs du pauvre; l'esprit de pénitence et de paix, les grâces de Jésus-Christ sont à vous : *Date et dabitur vobis.* (*Luc.*, VI, 38.) N'oubliez pas le pauvre, vos péchés sont oubliés : *Date eleemosynam et ecce omnia munda sunt vobis.* (*Luc.*, XI, 41.)

Plaignez-vous maintenant de ce que Dieu vous assujettit au précepte de l'aumône! c'est-à-dire, plaignez-vous de ce que Dieu vous rend comme les maîtres et les arbitres des trésors de sa grâce! plaignez-vous de ce que Dieu vous laisse les moyens de fléchir la rigueur de sa justice! plaignez-vous de ce que par une seule vertu vous pouvez acquérir toutes les vertus! plaignez-vous de ce qu'en partageant avec le pauvre les biens du temps, vous parviendrez à partager avec lui les biens de l'éternité! plaignez-vous de ce que, vous préservant du poison corrupteur des richesses, Jésus-Christ a su vous faire un moyen de salut du plus grand, du plus terrible obstacle au salut.

Malheur à vous si la cupidité vous fait méconnaître ces importantes et essentielles vérités; il restera toujours décidé dans les principes de la religion et de la raison, que violer le précepte de l'aumône, c'est aller contre toutes les volontés du Dieu créateur, qui n'a fait les riches que pour les pauvres; c'est attirer sur vous tous les anathèmes, toutes les malédictions du Dieu rédempteur, qui ne sauvera les riches que par les pauvres. Il restera décidé que violer le précepte de l'aumône, c'est sacrifier à de criminelles cupidités, les droits les plus certains, les plus incontestables, droits auxquels on n'oppose que de faux prétextes. Droits du pauvre, droits réels et véritables : j'ajoute, excuses du riche, excuses vaines et frivoles.

SECONDE PARTIE.

Pour se dispenser de la loi de l'aumône, pour rejeter sur les autres l'obligation de l'aumône, que de vaines excuses, que de faux prétextes! prétexte de situation et de fortune, prétexte d'état et de condition; prétexte de sagesse et de prudence. Prétexte de situation et de fortune; le précepte de l'aumône se borne au superflu du riche, et l'on n'a que le nécessaire; prétexte d'état et de condition; ce qui paraît superflu se trouve nécessaire par rapport au rang que l'on tient, à la place qu'on occupe dans le monde; prétexte de sagesse et de prudence; ce qui serait superflu pour le présent, peut et doit être regardé comme nécessaire pour l'avenir: je n'oublie rien de ce que vous opposez à la loi, voyez ce que la loi vous oppose.

1° Prétexte de situation et de fortune. Le précepte de l'aumône se borne au superflu du riche, je n'ai que le nécessaire: que vous dirai-je ici, chrétiens; oserais-je soutenir que vous ignorez ce que vous pouvez, ce que vous ne pouvez pas, que vous n'avez point une juste idée, ou que vous vous faites un faux portrait de votre fortune, que vous vous trompez ou que vous cherchez à tromper? Pour sonder cet abîme, pour démêler les détours et les ruses d'un cœur qu'entraîne et qu'égare la cupidité, il me faudrait un détail de connaissances que je n'ai point, que je ne puis avoir. Vous renverrai-je au tribunal de votre conscience? Que seront-elles, et quelle autorité auront-elles les décisions d'une conscience séduite par l'amour-propre, et dominée par les passions? Que ferai-je donc? je n'entreprendrai point de vous juger, je

vous mettrai en état de vous juger vous-mêmes, en développant, dans une instruction simple et naturelle, un petit nombre de vérités, dont la lumière dissipera les songes et les illusions qui vous jouent.

Première vérité. L'enfer est plein de riches réprouvés, ainsi le déclare Jésus-Christ; et que signifient autre chose ces anathèmes si souvent prononcés dans l'Evangile, contre les riches et les richesses; cette opposition si formelle et presque insurmontable que le Dieu Sauveur nous montre entre la fortune et le salut: n'attendez pas que, remontant à la source de cette contradiction fatale, je vous peigne ici les ravages de la cupidité qui désire les richesses, de la violence et des abus du crédit et du pouvoir qui les usurpe, de l'injustice qui les retient, de l'usure qui les accumule, de l'avarice qui les possède sans en jouir, de l'orgueil qui les étale avec ostentation, du luxe qui les consume, du plaisir qui les dissipe, de la volupté qui les prodigue; n'attendez pas que je vous représente tant de péchés dont elles inspirent le désir, dont elles aplanissent les voies, dont elles assurent l'impunité, dont elles augmentent le scandale! Je parle à des chrétiens qui ne peuvent, sans trahir leur foi, regarder le salut du riche que comme très-difficile dans l'ordre de la grâce.

Seconde vérité. Ces riches réprouvés, c'est leur dureté pour les pauvres qui les a perdus; je ne dis pas seulement que tendres, sensibles, généreux, ils auraient vu naître en leur faveur un autre plan de providence, s'ouvrir une source de grâces victorieuses des piéges, des périls, des écueils de leur opulence, par conséquent que leurs autres iniquités ont en quelque façon leur origine dans le péché de leur insensibilité à la misère du pauvre. Je dis qu'en un sens réel et véritable, ce péché a été la cause principale et comme l'unique cause de leur réprobation L'enfer considéré par rapport au riche n'est destiné qu'à punir, qu'à venger le mépris, l'oubli des pauvres. Que fera Jésus-Christ au jour de sa colère, dit saint Ambroise? Il demandera quelles larmes vous avez essuyées, quels pauvres partagèrent avec vous vos richesses? *Opes cum quibus divisisti?* Voilà sur quoi il vous jugera, sur quoi il décidera; chaque riche aura eu ses faibles, ses vices, ses égarements personnels: le péché commun à tous les riches, le péché pour lequel le riche en qualité de riche sera condamné, réprouvé, sera le crime de la loi sacrée de l'aumône indignement négligée, dédaignée: *Esurivi enim et non dedistis mihi manducare.* (*Matth*, XXV, 42.)

Troisième vérité. Ces riches perdus par leur dureté, leur insensibilité, ces riches parlaient, ils pensaient comme vous; plusieurs avaient de la foi, de la religion: malgré leur foi, leur religion, aussi passionnés, aussi intéressés, aussi ingénieux à se tromper que vous pouvez l'être, ils regardèrent la loi de l'aumône comme une loi qui leur était étrangère, comme une loi faite pour les riches, et ils ne l'étaient pas; pour des hommes qui avaient du superflu, et ils n'en avaient pas; plusieurs aussi raisonnables, peut-être plus délicats, plus scrupuleux que vous sur mille autres articles, se firent sur le précepte de l'aumône de faux principes, de fausses maximes, une fausse conscience. Or la persuasion qui vous rassure n'est-elle point aussi mal fondée que la persuasion qui les trompait? Je ne prétends pas encore l'examiner; ce que je puis, et ce que je dois vous dire, c'est que vous parlez, vous pensez, vous vivez, ainsi que parlèrent, que pensèrent et vécurent tous les riches réprouvés; c'est que ce serait le comble de l'inprudence et de la témérité, que de vous tranquilliser sans avoir un autre motif de sécurité que la confiance par laquelle ils ont péri malheureusement pour une éternité; c'est que dans toute la morale évangélique il n'est point d'article sur lequel il soit plus facile de se méprendre; une seule passion a souvent le pouvoir d'endormir la raison la plus attentive, la plus vigilante, d'en imposer à l'esprit le plus édifiant, le plus éclairé; sous combien de nuages et de voiles ne réussira-t-elle donc point à se cacher, cette passion des richesses à laquelle toutes les autres passions prêtent leur suffrage et leur imposture, parce qu'il n'est presque point de passion qui n'ait besoin des richesses pour parvenir à ce qu'elle désire; ce que je puis, ce que je dois vous dire, c'est qu'il est étonnant que, dans une matière aussi importante et aussi délicate, on décide si promptement, si aisément, si hardiment contre la loi; étonnant qu'à fin de se décider on n'interroge, on ne consulte, on n'écoute que soi-même; que dans ce soi-même on ne consulte qne son ambition, sa vanité, son avarice, son amusement, son plaisir; on ne consulte hors de soi que les idées, les maximes, les coutumes du monde; étonnant que sur la foi de ces guides séducteurs, l'on marche sans scrupule, sans crainte, dans une route au moins suspecte et dangereuse. N'ayons point la folle et criminelle complaisance d'affaiblir la vérité dans une voie que les préjugés les plus légitimes annoncent pour être une voie de réprobation. En voici la preuve.

Quatrième vérité. Ces riches coupables et infortunés, il paraît qu'ils ne furent pas moins autorisés que vous à dire, à penser que la loi de l'aumône ne les obligeait pas; ils se persuadaient que leur fortune était renfermée dans les bornes étroites du nécessaire, qu'à peine elle pouvait fournir au nécessaire: ils le prétendaient comme vous, ils se trompaient; vous le prétendez, ne vous trompez-vous point comme eux; mystère inconcevable du cœur humain, si les passions ne l'expliquaient; ce n'est que lorsqu'il s'agit d'obtenir ou de donner, de solliciter des grâces ou d'en refuser, que l'on se plaint de la médiocrité de sa fortune. En toute autre circonstance on n'aspire, on ne pense qu'à répandre sur sa maison l'air d'une maison aisée et opulente, de là tant

de train, d'équipages, de luxe; de là ces ameublements somptueux, ces parures recherchées, cette délicatesse dans les tables, cette foule de domestiques; on veut passer pour être riche, on ne craint rien tant que de passer pour ne l'être pas; et souvent le délire de la fausse gloire, de la folle émulation ira jusqu'à prendre sur le nécessaire pour éblouir par l'apparence du superflu; mais, remarquez-le bien, si la voix du pauvre se fait entendre, aussitôt un autre genre d'imposture vient au secours de la cupidité; l'indigence feinte prend la place de l'opulence simulée. Ah! mes chers auditeurs, la vanité vous remplit du désir de paraître riches : ne serait-il donc pas plus décent, plus noble de le paraître par l'aumône que par le faste, par des actions moins éloignées de la vertu, que par les scandales, les ridicules du vice; par des libéralités auxquelles il ne manquerait que la pureté du motif pour mériter les applaudissements du ciel et de la terre, que par des profusions dignes du mépris et de l'indignation de Dieu et des hommes; cependant ne vous trompez pas : non, je ne vous demande point ce que vous accordez peut-être à vos passions; elles ne connaissent point de bornes, au lieu que la raison et la religion marchent toujours d'un pas égal entre le trop et le trop peu. Je me souviens que l'Apôtre a déterminé l'étendue du précepte, que la charité ne dépouille point le riche afin d'enrichir le pauvre; qu'elle ne supplée à l'indigence de l'un que par l'abondance de l'autre : *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat.* (II *Cor.*, VIII, 14.) Je reconnais donc avec vous que le droit du pauvre ne s'étend qu'au superflu du riche; vous devez aussi reconnaître qu'il n'est borné que par le nécessaire.

Or, qu'entendez-vous par le nécessaire? appelez-vous nécessaire tout ce que les folles coutumes du siècle, l'empire et la tyrannie des maximes mondaines, les caprices insensés de la mode ont introduit d'usages et d'abus sur la terre? Appelez-vous nécessaire, ce qu'un amour passionné prodigue à ses idoles, la fureur de plaire à ses parures; tout ce qu'un jeu opiniâtre, une table voluptueuse, un luxe effréné engloutissent de richesses? J'en conviens, si tel est le nécessaire, il n'y a point, il n'y aura jamais de superflu; plus un état, un royaume, une maison croîtra en splendeur, en opulence, plus la contagion de la prospérité enfantera de pareilles nécessités; il ne faut donc plus vous retrancher à prétendre que la médiocrité de votre fortune vous dispense de l'obligation de l'aumône; il faut avancer qu'il n'est point de fortune assez immense pour être chargée de cette obligation; il faut soutenir que la loi de l'aumône n'est qu'une loi chimérique, puisqu'elle n'assigne à la subsistance du pauvre que ce que personne n'est en situation de donner.

Cependant la loi de l'aumône est une loi réelle, donc elle a pour objet un fond réel; cet objet n'est point le nécessaire, donc il y a du superflu. J'interroge la religion et la raison, et j'appelle superflu tout ce que vous ne devez pas à l'entretien d'une maison sagement réglée, à l'éducation de vos enfants, aux bienséances de votre condition. J'entends, ainsi que je ne tarderai pas de l'expliquer, des bienséances véritables, que vous ne pouvez négliger sans avilir votre caractère; sans perdre le degré de considération et d'autorité qui appartient à la place que vous occupez.

J'appelle superflu tout ce qui n'est conseillé, inspiré, commandé que par les maximes corrompues, les usages scandaleux, les folles et criminelles bienséances d'un monde sans foi, sans religion, puisque, loin d'être autorisé à le prendre pour l'arbitre et la règle de votre conduite, votre premier droit, en qualité de chrétien, est de confondre, de réprouver, par vos exemples, le scandale de ses maximes, le crime de ses usages, la folie de ses prétendues bienséances... J'appelle superflu tout ce qu'on dépense pour des amusements dangereux, qui vous rendent doublement coupable, d'exposer votre innocence à des périls trop certains, et d'acheter ces périls aux dépens de la charité et des pauvres... J'appelle superflu, tout ce qui n'est nécessaire, utile qu'aux passions, à des parures dont rougit la modestie, à un luxe qui blesse l'humilité, à des repas dont est bannie la tempérance, à une mollesse qui dans les âmes les plus pieuses fait le scandale de l'Evangile, à des spectacles qui jettent, qui développent dans le cœur des germes de contagion qui le préparent à tous les vices.

Ah! on n'est pauvre que dans l'occasion de secourir le pauvre! toujours assez de fortune pour le crime, jamais assez pour la vertu. O scandale! une beauté dans l'indigence, on ne donnera pas pour sauver sa pudeur des écueils, des périls qui l'environnent. On offrira.... je m'arrête, je crains d'avoir oublié la dignité du ministère, lorsque j'ai osé ébaucher cet affreux portrait. Grand Dieu! qu'est-ce que le christianisme, lorsqu'il se trouve parmi les chrétiens des abominations que la bienséance défend à vos prophètes de leur reprocher! Continuons : j'appelle superflu tout ce qui vous appartient moins qu'au pauvre; il ne vous est qu'utile, agréable; il lui est nécessaire; cette nécessité l'emporte sur l'intérêt de votre plaisir, vous ne lui devez pas à titre de superflu, je ne l'examine point; mais ne vous devient-il pas superflu dès qu'il lui est nécessaire.... J'appelle superflu tout ce qui paraîtrait tel à une âme droite, vraie, sincère; qui ne chercherait point à méconnaître, à se dissimuler ses devoirs, qui ne penserait qu'à les remplir; rien ou presque rien ne sera superflu quand on jugera nécessaire tout ce que l'amour-propre et la vanité enfantent de désirs et de prétentions; au contraire : que des richesses à donner, quand on ne se permettra que ce que l'Evangile permet, quand on ne voudra qu'être chrétien et le paraître. Enfin j'appelle superflu tout ce que la charité re-

garderait comme superflu ; le grand mal, le plus funeste effet que les richesses ont coutumes de produire, c'est d'endurcir le cœur. Non, la douceur, la sensibilité, l'humanité n'habitent que rarement le séjour de l'opulence et des honneurs. Nous le voyons chaque jour ; les moins riches se montrent les plus généreux, il n'y a presque que le pauvre qui aide le pauvre, saint Ambroise en apporte la raison : dans les conditions médiocres, la charité ne perd point ses tendres sentiments, parce que la foi conserve sa vivacité et son empire : *Misericordia largior ubi fides est promptior.* Le langage des passions n'a point étouffé la voix de la nature et de la grâce ; ils ont peu, il semble qu'ils aient trop : les riches ont trop, ils n'ont point assez? pourquoi ? parce que, comme le remarque saint Augustin, la cupidité ne trouve jamais le nécessaire, la charité trouve toujours du superflu : *Semper habet unde det, cui plenum est pectus charitatis.*

Ne dites donc plus que la loi de l'aumône ne vous oblige pas, parce que vous n'avez point de superflu ; dites que vous n'avez point de superflu, parce que vous avez beaucoup de passions, parce que vous avez peu de religion ; pour moi, tandis que je saurai qu'il est pour vous tant de fêtes mondaines, tant de parties de jeu, d'ajustements frivoles, d'amusements inutiles, tandis que je vous verrai fixer les regards publics, par ce brillant de pompe, de luxe, de vanité, dont tout l'avantage se réduit à annoncer que vous êtes riche, que vous croyez l'être, que vous prétendez qu'on le croie ; comment me persuaderais-je qu'une fortune qui fournit à tant de passions est trop bornée pour la charité ; n'espérez pas d'en imposer à Dieu, vous ne trompez pas même le monde ; à ses yeux, ainsi qu'aux yeux de Dieu, le prétexte de situation et de fortune ne sera qu'une vaine et coupable excuse, qui, au crime de votre dureté, de votre insensibilité, ajoute le crime du mensonge et de l'imposture.

2° Prétexte d'état et de condition. Ce qui paraît superflu se trouve nécessaire par rapport au rang que je tiens, à la place que j'occupe dans le monde. Malheur à moi, chrétiens, si du précepte de paix et de charité j'en faisais une loi de trouble et de confusion ; l'intérêt même de la félicité publique exige qu'il y ait dans le monde des distinctions de naissance, de dignités, d'emplois, de ministère, et que ces distinctions s'annoncent par certains dehors de grandeur dont l'éclat frappe l'imagination des peuples, et les instruise à respecter l'autorité ; loin de les condamner, la religion les permet, elle les approuve ; cette Esther qui dans le secret foule aux pieds le diadème, le reprend en public pour soutenir la gloire, la majesté de l'empire. La loi n'est point opposée à la loi, l'ordre ne renverse point l'ordre ; le précepte de l'aumône ne prend donc point sur les bienséances de l'état. Par conséquent, dans le cours des événements ordinaires, vous ne devez point au pauvre ce que vous devez à votre état ; prenez garde, je dis dans le cours des événements ordinaires, car dans les situations extrêmes et pressantes, lorsque l'honneur, la vie, le salut du pauvre, ne peuvent être rachetés que par le sacrifice des bienséances de l'état, alors la raison, aussi bien que la foi, décident qu'un si grand intérêt du prochain l'emporte sur l'intérêt du rang, de la dignité, de la condition ; alors des bienséances de l'état sont effacées par des bienséances supérieures et dominantes, par les bienséances primitives et essentielles de la justice de l'humanité, de la charité ; alors le moins nécessaire du riche cède au plus nécessaire du pauvre : je reprends et attentif à développer avec précision ce point important de morale ; j'avoue que le précepte de l'aumône ne touche point ordinairement aux bienséances de l'état, j'ajoute que les bienséances de l'état n'affaiblissent point le précepte de l'aumône : donc il est des bienséances véritables auxquelles le précepte de l'aumône ne donne ordinairement aucune atteinte : donc il est de fausses bienséances qui ne dispensent point du précepte de l'aumône. Maintenant, afin de vous présenter dans un jour que les nuages de la cupidité ne puissent obscurcir, la différence délicate et trop ignorée qui sépare les vraies et les fausses bienséances, je pose ce principe simple et incontestable : les véritables bienséances de la condition ne sont, elles ne peuvent être que les bienséances d'une condition véritablement chrétienne : de là concluez ; donc il faut retrancher des bienséances de l'état tout ce qui est opposé à l'esprit de l'Evangile, de cet Evangile de pudeur et de modestie, de cet Evangile de sobriété et de tempérance, de cet Evangile de sagesse et de modération, de cet Evangile de simplicité et d'humilité, de cet Evangile de renoncement et d'abnégation, de cet Evangile de pénitence et de mortification ; car il n'est point d'état dans lequel il puisse être permis à l'homme chrétien de ne pas vivre en chrétien ; concluez encore : donc il faut retrancher des bienséances de l'état tout ce qui n'est commandé que par un monde plein de hauteur, de fierté, d'orgueil, de mollesse, de délices, de luxe, de profusion ; car il n'est point d'état dans lequel il puisse être permis à l'homme chrétien de vivre en mondain. Or, vous le savez aussi bien que moi et mieux que moi, dès qu'on ne comptera parmi les bienséances de l'état que des bienséances approuvées et autorisées par la religion, que des bienséances soumises et subordonnées à la religion, quels fonds immenses enlevés à la cupidité passeront sous le domaine, sous l'empire de la charité ! j'ose aller plus avant, et vous citer à un autre tribunal, qui vous paraîtra d'abord moins austère que le tribunal de la religion, et poser ce second principe : les véritables bienséances de la condition ne sont, elles ne peuvent être que des bienséances de pure et véritable raison ; concluez : donc il faut retrancher des bienséan-

ces de l'état tout ce qui n'est pas utile à maintenir le bon ordre de la société, tout ce qui n'est pas commandé par l'intérêt de la tranquillité, de la félicité publique; tout ce qui ne contribue point à conserver l'estime solide, la confiance sincère, qui servent d'appui à la grandeur et à l'autorité : toute bienséance prétendue, dès qu'elle sort de ce plan de sagesse et de prudence, loin d'être bienséance de raison, n'est bienséance que de caprices et de passions. Or, en tout état, en toute condition, n'offrez aux yeux du monde que le brillant de représentation nécessaire à la paix, au bonheur du monde, au maintien des lois, de l'ordre, de l'autorité, de la subordination dans le monde; ne comptez parmi les bienséances de la grandeur que les bienséances qui caractérisent, qui annoncent l'homme véritablement grand; que le reste soit le partage de la charité; je me tais, le malheureux n'a plus besoin de mon ministère.

En effet, j'en appelle à votre expérience: que sont-elles ces prétendues bienséances qui vous rendent inutiles au pauvre; elles ne sont que des bienséances de faste, de luxe, de jeu, de modes, de vanité, d'imitation et de rivalité : bienséances frivoles et coupables, la raison en gémit autant qne la religion, et la vraie morale d'état les proscrit autant que la morale de l'Evangile; bienséances imaginaires, elles déshonorent la grandeur au lieu de l'honorer; elles irritent le peuple au lieu de le gagner, et elles déposent dans son cœur un germe de mécontentement toujours prêt à s'exhaler en plaintes, en murmures, et quelquefois source de révolutions funestes; loin de lui inspirer la confiance, elles le remplissent de terreur, lorsqu'il voit sa fortune entre les mains de ces hommes également avides d'acquérir et de prodiguer, auxquels les richesses sont trop nécessaires pour qu'ils soient assez délicats, assez scrupuleux sur les moyens de s'enrichir : bienséances funestes, abîme où périssent chaque jour les maisons les plus illustres, où se sont perdus l'un après l'autre tant de florissants empires; d'abord vainqueurs dans les combats, enfin vaincus par la prospérité; bienséances ennemies et destructives des vraies bienséances, elles confondent tous les rangs, toutes les conditions; bientôt elles ne laisseront, déjà elles semblent ne laisser parmi nous à la grandeur de naissance, de dignités, d'emplois, d'aure moyen que la simplicité pour se distinguer de la multitude; bienséances chimériques, elles ne sont rien moins que nécessaires pour soutenir les prééminences et l'autorité, pour remplir la décence et les engagements des places les plus élevées; non, on ne connaît pas le monde, on ne veut pas le connaître.

Qu'il paraisse un grand véritablement modeste, plein de bonté, d'humanité, de générosité, asile des malheureux; alors le monde, je ne dis pas seulement le monde rempli de foi et de religion, je ne dis pas seulement le monde accoutumé à écouter la raison et la réflexion, je dis le monde livré au libertinage et à ses caprices, ce monde qui ne peut le louer sans se condamner lui-même; le monde applaudira à ce goût, à ce discernement des véritables bienséances; assez éclairé pour abandonner à la fausse grandeur les bienséances fastueuses de luxe, partage naturel des grands qu'a faits le hasard et la fortune, qui par ses dehors de pompe et de magnificence décèlent ce qu'ils prétendent cacher, la trace récente de leur origine, l'étonnement, la surprise, l'ivresse que leur cause le prodige de leur subite élévation. Loin donc que la condition soit un obstacle, je soutiens qu'elle est un engagement à la pratique de l'aumône; engagement d'édification. Grands du monde, vous êtes la règle des peuples, soyez les modèles de la charité chrétienne; les pauvres compteront parmi vos bienfaits ce que vous leur donnerez et ce qu'on leur donnera à votre exemple; engagement de zèle et d'intérêt pour votre salut : l'aumône efface les péchés; or où les péchés sont-ils moins rares, où les péchés sont-ils plus griefs par le scandale qu'il est difficile d'en séparer, que dans les conditions élevées?

L'aumône est la source des grâces : or, où les grâces de choix et de prédilection sont-elles plus nécessaires que dans ces conditions si fécondes en périls et en écueils? et à qui convient-elle autant qu'aux grands, la parole de saint Augustin : qu'il est des hommes si exposés aux piéges des passions, qu'ils ne peuvent espérer leur salut que de l'aumône! *Quidam sine eleemosyna salvari non possunt, ita sunt suis cupiditatibus irretiti.* Engagement d'édification, afin d'éviter le juste reproche que saint Augustin faisait aux grands de son siècle, que, dans leurs projets et leurs desseins, dans leur train et leur maison, dans leurs plaisirs et leurs fêtes, ils se piquaient de primer, de briller; que tout portait le caractère de leur grandeur, excepté les aumônes : *Vincere vultis divitiores, sed in eleemosynis habetur modus.* Engagement d'ordre et d'équité : vous êtes les maîtres du peuple, vous devez être ses pères; vous avez droit à sa soumission, il a droit à vos bienfaits. Engagement d'honneur et de réputation : toute votre gloire devant Dieu et devant les hommes consiste à soutenir dignement le caractère de bonté et d'humanité qui élève le grand au-dessus de la grandeur. Ainsi, je ne dis point : oubliez la condition pour la charité; je dis : souvenez-vous que votre première condition dans l'ordre de la grâce est d'être chrétien et de le paraître; dans l'ordre de la nature, de n'être pas moins les images du Dieu de la paix et des miséricordes que du Dieu de gloire et de majesté, et de le représenter par vos bienfaits autant que par votre autorité : souvenez-vous que la charité est un des premiers devoirs de la religion; la bonté, l'humanité, la générosité, le premier devoir de la grandeur : souvenez-vous que si c'est la naissance, la fortune qui donne les grandes places, ce n'est que le

sentiment, le cœur qui fait les grands hommes.

3° Prétexte de sagesse et de précaution. Ce qui serait superflu pour le présent peut et doit être regardé comme nécessaire pour l'avenir. Ici, l'ambition qui aspire à s'élever, l'avarice qui craint de se détacher, se flattent d'avoir posé entre elles et la loi de l'aumône un rempart assuré : ne portons point le précepte au delà de ses justes bornes, ne diminuons rien de la force et de l'étendue du précepte. L'Evangile ne condamne pas de justes vues d'agrandissement et d'élévation ; il ne condamne pas les précautions de sagesse et de prudence; mais, dans toute la morale évangélique, point de précepte plus net, plus formel, plus précis que le précepte de l'aumône. Sur cela, raisonnons : vous, qui aspirez à un état plus distingué dans le monde, je n'examine pas si votre naissance, vos talents, la bienséance, l'équité, l'amour de la patrie, le zèle pour le bien public, la fin où vous devez tendre comme chrétien, vous permettent et vous autorisent à entrer, à marcher dans la carrière des honneurs; c'est à vous de vous étudier; ensuite de vous décider sur les réponses de la pure raison et de l'exacte religion ; de vous souvenir que s'il n'est pas toujours défendu au chrétien de souhaiter l'élévation, il ne lui fut jamais permis de se livrer à l'ambition et de chercher à être grand uniquement afin de l'être ; c'est à vous de vous étudier avec une attention d'autant plus délicate et plus scrupuleuse, qu'il est rare, qu'il est très-difficile que des projets d'élévation ne soient pas des projets d'ambition. Or, après vous avoir laissé le droit de juger votre cœur, je dis : vos projets d'élévation coulent-ils de la source de l'ambition? Principe incontestable, ce que l'Evangile défend ne dispense point de ce que l'Evangile commande : or, l'Evangile défend l'ambition, l'Evangile commande l'aumône ; concluez donc : se dispenser de l'aumône pour réussir dans ses projets d'ambition, ce serait employer ce que l'Evangile défend, pour se soustraire à ce que l'Evangile ordonne; par conséquent, ce serait porter l'égarement de la cupidité jusqu'à s'imaginer qu'afin d'être exempt de la loi de charité, il suffit d'avoir dans son cœur des passions qui violent la loi d'humilité; jusqu'à penser que le premier péché donne droit à un autre péché : vos projets d'élévation sont-ils purs, libres de toute tache, de tout soupçon d'ambition ? Second principe : ce que l'Evangile permet ne dispense point de ce que l'Evangile commande ; or, l'Evangile permet quelques vues d'agrandissement et d'élévation, j'en conviens; mais l'Evangile commande l'aumône, vous le savez ; concluez donc : se dispenser de l'aumône, afin de réussir dans ses projets d'élévation, ce serait abuser de ce que l'Evangile permet, pour se soustraire à ce que l'Evangile ordonne; par conséquent, vos projets d'élévation ne seront sans crime qu'autant que vous saurez les concilier avec l'observation de la loi de l'aumône. Je dis plus : pensez que si vous sacrifiez les droits du pauvre à votre agrandissement, vous ne vous élèverez que par l'injustice et l'usurpation; pensez que le désir de la grandeur ne donne point des dispenses que la grandeur ne donne pas ; par conséquent, l'aumône étant commandée à l'homme qui est grand, elle ne cesse point d'être commandée à l'homme qui se propose de devenir grand : pensez que, selon les principes de la religion et de la raison, l'aumône doit être proportionnée à la fortune ; par conséquent, puisque votre fortune est au-dessus de votre état, vos aumônes doivent être proportionnées, non-seulement à l'état dont vous jouissez, mais encore à l'état auquel vous prétendez.

Raisonnement victorieux des vains subterfuges de l'ambition; n'en cherchons point d'autres pour confondre l'avarice cachée sous le masque imposteur de la prudence : ainsi, précautions de l'avare cupidité, toujours occupée des craintes, des terreurs de l'avenir ; je leur oppose le premier principe : ce que l'Evangile défend ne dispense pas de ce que l'Evangile commande : or, l'Evangile défend les précautions trop timides, trop inquiètes ; l'Evangile commande l'aumône : donc les opposer au précepte de l'aumône, illusion de fausse sagesse qui s'égare jusqu'à se servir de ce que l'Evangile défend, pour se soustraire à ce que l'Evangile ordonne. D'ailleurs le Seigneur ne vous commande-t-il pas de confier votre destinée à cette main puissante et bienfaisante que vous voyez revêtir les fleurs d'un éclat plus brillant que celui de la pourpre qui couvrait Salomon dans les jours de sa gloire? Par conséquent, vous feriez à votre Dieu le double outrage de dédaigner ses promesses et de violer ses lois. Précautions que l'on pourrait appeler précautions de prudence et de raison ; je leur oppose le second principe : ce que l'Evangile permet ne dispense point de ce que l'Evangile commande : or, l'Evangile permet quelques précautions, l'Evangile commande l'aumône: concluez donc : vous abuseriez de ce que l'Evangile permet, pour vous soustraire à ce que l'Evangile ordonne, si vous vous faisiez de vos précautions un droit de vous dispenser de l'aumône ; donc vos précautions cesseront d'être justes et raisonnables aussitôt que vous cesserez de tenir la balance égale entre les périls et les révolutions possibles de votre fortune dans l'avenir et les besoins présents du pauvre ; par conséquent, précautions de prétendue prudence, vaine excuse, prétexte frivole, d'autant plus frivole que ces craintes de l'avenir ne sont le plus souvent que des craintes trompeuses et hypocrites; le plaisir, la vanité, l'ambition n'y perdent rien : on voit arriver chaque jour tant de révolutions amenées par le jeu ; on voit le luxe, la débauche, la volupté écraser les fortunes les plus brillantes ; loin de les redouter, on s'y expose, on les brave, on les hâte, on les précipite : en sorte qu'au

grand scandale de la raison et de la religion, le grand, le riche ne connaissent les précautions et la sagesse que contre Dieu et contre les pauvres.

Reprenons : prétextes de fortune et de situation, prétextes d'état et de condition, prétextes de prudence et de précautions; me flatterais-je que, confondus par la force des vérités que je viens de développer, ils vont fuir et disparaître tels que s'évanouissent, au retour de la lumière, les songes, les fantômes, ouvrages de la nuit et du sommeil? J'oublierais donc que, dans notre siècle, ce siècle de tant de raisonnement, de si peu de raison, de tant de maximes et de morale philosophique, de si peu de mœurs, de principe et d'humanité, ce qui prouve contre les passions ne paraît jamais assez prouvé. Ainsi, mes chers auditeurs, permettez à mon zèle de s'ouvrir une nouvelle voie de conviction pour y parvenir. Je réunis tout le fonds, toute la substance des deux parties qui ont composé ce discours; je rapproche les droits du pauvre des excuses du riche, et j'espère que du parallèle et de l'opposition il naîtra un jour à la faveur duquel il vous sera donné de connaître vos devoirs, nettement tracés d'après la sagesse évangélique, également éloignée de l'autorité trop rigide qui érige le conseil en précepte, et de la douceur trop compatissante, qui change le précepte en pur et simple conseil. Encore un moment d'attention : Riche, vous opposez aux droits du pauvre la nécessité d'économie que vous commandent la situation de votre fortune dans le présent, les périls de votre fortune dans l'avenir. Mais la nécessité de l'aumône imposée par les devoirs les plus sacrés et les plus imprescriptibles de l'humanité, le cri du sentiment et de la raison, prononcent que l'homme n'est véritablement homme qu'autant que les malheureux trouvent de la compassion dans son cœur, de la bienfaisance dans ses procédés ; donc obligation de l'aumône, qui résulte de l'essence même du droit naturel.

Nécessité de l'aumône, établie et décidée par les lois les plus formelles et comme l'unique loi de l'Évangile. Ayez la charité, vous avez toutes les vertus : *Alter alterius onera portate et sic adimplebitis legem Christi.* (*Gal.*, VI, 2.) Sans la charité, eussiez-vous toutes les vertus, vous n'en avez aucune : *Offendat autem in uno factus est omnium reus.* (*Jac.*, II, 10.) Donc obligation de l'aumône, qui coule de la nature et de l'essence la plus intime de la religion; nécessité de l'aumône, fondée sur votre intérêt propre et personnel. De l'aumône dépendent les grâces nécessaires dans toutes les circonstances, dans toutes les positions : vous êtes justes, grâces de persévérance : n'abandonnez point le pauvre à ses malheurs, le ciel ne vous abandonnera point à votre faiblesse : *Conclude eleemosynam in corde pauperis, et hæc pro te exorabit.* (*Eccli.*, XXIX, 15.) Vous êtes pécheur, grâces de conversion; que la flamme de la charité s'allume au dedans de vous, elle y consumera les vices, elle y produira les vertus : *Frange esurienti panem tuum.... tunc ante ibit faciem tuam justitia tua.* (*Isa.*, LVIII, 7.) Vous êtes pénitent, grâces de rémission ; vos péchés, ensevelis sous la multitude de vos bienfaits, seront comme s'ils n'avaient point été : *Charitas operit multitudinem peccatorum.* (I *Petr.*, IV, 8.) Vous êtes dans la prospérité, grâces de protection; elles passeront comme l'ombre, dit le Sage, les fortunes contre lesquelles s'élèvent les cris de l'indigence : au contraire, Dieu l'a promis, Dieu justifiera ses promesses : l'homme qui donne n'éprouvera pas la nécessité de demander : *Qui dat pauperi non indigebit.* (*Proverb.*, XXVIII, 27.) Vous êtes dans l'adversité, grâces de courage et souvent d'heureuse révolution : soyez le consolateur du pauvre dans les moments de son affliction, Dieu sera votre libérateur dans les jours de votre tribulation : *In die mala liberabit eum Dominus.* (*Psal.* XL, 2.) Donc obligation de l'aumône, qui dérive du zèle que vous devez à vous-même et à vos intérêts les plus essentiels.

Riche, vous opposez aux droits du pauvre la nécessité des dépenses que vous commandent les bienséances d'extérieur et de représentation convenables à votre état, à votre condition; mais bienséance de charité et de générosité commandée par la voix de la raison qui appelle tout homme à se rendre utile aux autres hommes, qui n'a établi les distinctions d'extérieur et de représentation que pour le bien de la société dont elles deviendraient la ruine, si elles autorisaient l'insensibilité et la dureté de l'homme élevé au-dessus des autres hommes. Donc bienséance, passez-moi ce terme, bienséance qui résulte de l'essence même du droit naturel, civil et politique ; bienséance de charité imposée par la religion : la première bienséance du christianisme consiste à se montrer chrétien, et le riche, le grand, ne se montre chrétien qu'autant qu'il sait prendre et épargner sur les délices de l'opulence, sur les dehors de la grandeur, pour soulager la misère du pauvre : donc bienséance qui coule de l'essence même de la religion... Bienséance de charité fondée sur les bienséances primitives de tout état destiné à attirer l'attention, la vénération publique dans le sanctuaire; parce que tout usage des richesses qui confond le prince de l'Église avec les princes du siècle, les revenus de l'autel avec l'héritage et les possessions de famille, attire sur le prêtre, sur le pontife, les anathèmes d'un peuple jaloux, qui pardonne à peine à la tribu de Lévi ses richesses, lors même qu'elle les consacre à la charité ; comment les lui pardonnerait-il, lorsqu'il les verrait prodiguées à la mollesse, à la vanité... Dans l'élévation du rang et des dignités, parce que la grandeur ne brille jamais d'un éclat aussi pur que lorsque le peuple joint à l'hommage du respect l'hommage de l'amour et de la confiance, si doux pour celui qui le rend, si flatteur pour

celui qui le reçoit. Dans la magistrature, parce que le magistrat devenu par son caractère le père, le défenseur du peuple, doit offrir au pauvre autant de ressource dans ses bienfaits, que d'appui au faible dans son autorité... Dans la finance, parce que, dès que le pauvre partagerait les récompenses du travail et du génie, elles cesseraient ces imputations flétrissantes, que les hommes, qui président à la fortune publique, la sacrifient à leur fortune personnelle. Dans la situation d'abondance et de prospérité, parce que l'opulence dure et insensible ne recueille que haine et mépris... Dans la pratique d'une conduite chrétienne et régulière, parce que toute dévotion qui ne porte pas l'empreinte de la charité déshonore la religion au lieu de l'honorer, écarte de la piété loin d'y inviter, et rend la conduite des dévots plus odieuse au peuple que ne le sont les vices des pécheurs... Donc bienséance de charité qui dérive des bienséances primitives et essentielles de toute opulence, de toute grandeur.

Or, posé le développement de ces principes incontestables, vous le concevez, mes chers auditeurs, il ne s'agit plus d'opposer au précepte de l'aumône les termes vagues et indéterminés de nécessaire et de bienséance ; il s'agit d'opposer nécessaire à nécessaire, bienséance à bienséance ; il s'agit de savoir si un nécessaire, si des bienséances de faste, de luxe, de mollesse, de sensualité, de délicatesse, d'amour-propre, de jeu, de spectacles, de parures, de modes, de mondanité, de vanité, d'ambition, de caprices, de vices trop souvent et de scandales, ne doivent pas se taire devant ce nécessaire de charité qui émane du sein même de la Divinité, des sentiments de l'humanité, des lois les plus sacrées, les plus imprescriptibles de la nature et de la grâce ; devant ces bienséances de charité généreuse qui ont leur source dans les principes fondamentaux de tout droit naturel, civil et politique, dans les bienséances essentielles de l'homme et du chrétien, dans les bienséances primitives et dominantes de toute grandeur, de toute opulence ; il s'agit, après avoir reconnu, ainsi que je le reconnais, qu'il peut exister un nécessaire d'économie et de précaution capable d'élever entre vous et le pauvre une barrière, un rempart, que vous ne soyez point obligé de franchir, de renverser pour aller jusqu'à lui, il s'agit de savoir si la raison et la religion ne déclarent point hautement et nettement, que ce nécessaire, ces bienséances, ne restreignent, ne limitent le précepte de l'aumône, qu'autant et dans la proportion qu'il est un nécessaire réel et véritable, qu'autant qu'elles sont des bienséances rigides, et indispensables; nécessaire assez réel, assez véritable; bienséances assez rigides assez indispensables pour devoir l'emporter sur ce nécessaire, sur ces bienséances de charité que l'homme ne peut ignorer ou abandonner sans cesser d'être homme, le chrétien, sans cesser d'agir en chrétien.

Ici, mes chers auditeurs, fasse le ciel que vous quittiez vos préjugés et vos passions ! moi je vous quitte, je vous remets l'autorité de décision ; jugez, prononcez, mais prenez garde que l'intérêt de l'amour-propre, ou le délire des maximes mondaines ne surprennent une décision téméraire et précipitée ; car il viendra, ne l'oubliez point, il vient le jour auquel le Dieu qui doit juger les justices des hommes décidera, prononcera à son tour ; et que ferez-vous, que deviendrez-vous, lorsque vous entendrez retentir ces terribles anathèmes? hommes sans humanité, chrétiens sans foi et sans mœurs, vous avez vu le pauvre tomber, ramper à vos pieds; la religion, la raison, le sentiment, ma grâce, mes larmes, mon sang parlaient en sa faveur ; vous n'avez point été touchés, émus, attendris, l'ivresse de la cupidité endormait votre conscience : allez demander le prix de votre indigne asservissement à l'empire tyrannique des passions, des folles bienséances, des modes scandaleuses ; allez le demander à l'esprit séducteur, il fut votre législateur, votre maître, votre guide; je consens, je veux qu'il continue de régner sur vous, son disciple, son imitateur; suivez-le dans les régions brûlantes et ténébreuses où j'ai posé son trône, autour duquel veillent le désespoir, le crime et les remords inutiles; vous eûtes une âme à lui sacrifier, il a un enfer pour vous récompenser : ***Discedite a me, maledicti.*** (***Matth.***, **XXV, 41.**) Vous m'avez méconnu, je ne vous connais point ; hommes sans compassion, vous éprouverez un Dieu sans miséricorde ; vos dédains superbes renvoyaient le pauvre à ma providence pour l'assister, me voici sur mon tribunal pour le venger ; votre cœur refusa de s'ouvrir à la flamme de charité, le feu de ma colère est allumé, il vous attend, il ne s'éteindra jamais. ***Discedite in ignem.*** (***Ibid.***) Or si telle est la destinée réservée à l'homme que le pauvre aura vainement imploré, quels foudres, quels tonnerres éclateront contre tant d'hommes trop habiles dans l'affreuse science de faire des pauvres, contre les déprédations de la finance et du barreau, contre les associations infernales, et les monopoles concertés entre des monstres avides des dépouilles, des larmes et du sang des infortunés citoyens : assis fastueusement sur les débris des campagnes, des villes, des provinces dévastées, ils contemplent avec une joie féroce la patrie changée en solitude dont le silence n'est troublé que par les cris plaintifs du peuple épouvanté, désolé de voir fondre et s'évanouir tout à coup les fruits, les moissons que le ciel avait daigné accorder à la terre. Siècle de complots parricides, inconnus aux âges qui nous précédèrent, mes mains timides n'ont osé que soulever légèrement le voile qui couvre tes abominations, la main du Tout-Puissant le déchirera ; auteurs des calamités publiques, créateurs de l'indigence universelle, vous verrez les familles, les générations, les nations entières sortir des tombeaux que leur creusèrent vos ruses meurtrières, venir pré-

senter aux vengeances du juste Juge le spectacle de leurs malheurs et de vos crimes, joindre leurs malédictions à ses malédictions, vous dire après lui et avec lui : fuyez, un double enfer vous appelle. Vous ne trouveriez point ailleurs des fureurs dignes des vôtres ; vous lui appartenez, ses leçons formèrent votre cœur, il vous appris à faire des malheureux ; il va vous apprendre à connaître, à sentir, à goûter le poison dévorant du malheur sans ressource, sans espérance : *Discedite.*

O Dieu consolateur, vous ne permettrez pas qu'à la sortie de ce sanctuaire, j'emporte la douleur profonde et amère que nourrirait dans mon âme la triste idée des calamités du pauvre dans le temps, des affreux désespoirs du riche dans l'éternité. Un coup d'œil que je jette sur vous, mes chers auditeurs, me remplit de paix et de confiance ; la voix du pauvre se fera entendre à votre cœur : il vous parlera, ce cœur, du Dieu que vous adorez, que vous aimez : il vous dira que les prières des pauvres sont ses supplications ; leurs gémissements, ses soupirs ; leurs pleurs, ses larmes ; il fera entendre les paroles de ce Dieu prêt à s'immoler sur le Calvaire : mon sang va couler pour vous, que les larmes du pauvre ne coulent pas vainement devant vous ; j'ai vécu pauvre, je continue de vivre et d'exister dans les pauvres, ma main recevra ce que votre main accordera ; j'ai aimé à être pauvre pour vous, refuserez-vous de devenir moins riche pour moi ; je vous ai comblés de mes grâces, j'aspire à vos bienfaits ; j'ai prouvé mes sentiments, montrez les vôtres ; aimez, soulagez ce que j'aime, le ciel et mon amour sont à ce prix : *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis mihi fecistis* (*Matth.*, XXV, 40) ; *venite, benedicti.* (*Ibid.*, 34.) Mais vous que la Providence renferme dans les bornes du simple nécessaire, vous ne répondez peut-être que par vos regrets et vos inquiétudes à ce langage de tendres invitations et d'heureuses promesses. Vous pensez que votre situation vous rend étrangers aux récompenses réservées à la charité évangélique ; vous vous trompez, vous ne pouvez donner au pauvre (que je vous plains, vous ignorez le plus doux des plaisirs), vous pouvez le dédommager ; donnez des larmes à son infortune ; un cœur véritablement ému, pénétré, a ses expressions de sentiment auxquelles un autre cœur ne se méprend jamais : le pauvre ému, pénétré à son tour, respectera votre vertueuse et touchante douleur ; le son de votre voix, le ton même et la persuasion de votre silence modeste et touchant le consoleront, lui feront oublier en ce moment les misères et les humiliations de son indigence ; il vous bénira, il demandera au ciel pour vous plus de fortune, et pour les riches, votre cœur : *Si nihil habes, lacryma magnum est infortunato remedium.* (S. Greg. Naz.)

Devant Dieu, mes chers auditeurs, vous aurez eu la volonté, vous aurez le mérite : placés par vos désirs au nombre des hommes de miséricorde, vous partagerez avec eux la félicité, les délices de la sainte Sion, que les vœux et les prières puissantes du pauvre tiennent ouverte à la charité bienfaisante du riche. Ainsi soit-il.

SERMON XVI.

Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LE SERVICE DE DIEU ET LE SERVICE DU MONDE.

Ego vox clamantis in deserto : dirigite viam Domini. (*Joan.*, I, 23.)

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : préparez la voie du Seigneur.

Etudier les voies du Seigneur, préparer les voies du Seigneur, marcher dans les voies du Seigneur, se soutenir, s'avancer dans les voies du Seigneur, voilà ce que répétait sans cesse Jean-Baptiste aux Israélites, que la curiosité, peut-être autant que le respect et l'admiration, attirait sur les rives du Jourdain. Prophètes du Dieu vivant, qui remplacez le Précurseur dans l'exercice du saint ministère, c'est comme lui sur des bords écartés, dans la solitude, dans le silence et la paix du désert qu'il faut aller parler ce langage, vous y trouverez des âmes avides de l'entendre et fidèles à le suivre : *Ego vox clamantis in deserto: dirigite viam Domini.* Au milieu de Sion, à la cour de Juda, à l'ombre du trône, si vous voulez plaire aux grands, si vous voulez persuader, étudiez les voies du monde, apprenez à briller, à vous distinguer dans les voies du monde, à parvenir, à réussir dans le monde ; voilà la science qu'il faut enseigner, la morale qu'il faut débiter ; voilà tout ce qu'on sait et tout ce qu'on veut savoir. Aujourd'hui plus de vues et de projets que du côté du monde, plus de craintes et d'espérances que par rapport au monde, plus de respects et d'hommages que pour le monde.

Par quel charme enchanteur cette divinité vaine et frivole a-t-elle réussi à remplir son temple de tant d'adorateurs, à couvrir ses autels de tant de victimes ? Que voyons-nous dans notre Dieu qui nous engage à le quitter ? Que voyons-nous dans le monde qui nous invite à le rechercher ? Les passions, je le sais, les passions nous représentent Dieu comme un maître sévère qui commande avec trop d'empire, qui resserre nos désirs dans des bornes trop étroites : le monde semble offrir un empire de paix et de facile complaisance, dont toutes les lois se réduisent presque à n'en point connaître d'autres que la loi de ses propres penchants : c'est là le prestige qui surprend et qui endort la raison : à la suite d'un songe si flatteur, l'âme séduite vole où l'appelle l'amour de l'indépendance et l'amour du plaisir ; l'attrait de la liberté entraîne l'esprit, l'attrait de la licence précipite le cœur. Vaine ombre de liberté, bonheur fantastique et imaginaire ? Non, mes chers auditeurs, ne nous y trompons pas, ce que le monde nous

promet, il n'appartient qu'à Dieu de nous le donner : le monde ne fit, il ne fera presque jamais que des esclaves et des malheureux ; dans les voies de Dieu tout est grandeur et noblesse, tout mène au vrai repos, à la tranquillité de l'âme ; dans les voies de ce monde que réprouve l'Evangile, tout est pour l'ordinaire honteuse servitude ; tout n'est souvent que trouble et que douleur.

Appliquez-vous, chrétiens ; pour vous déprendre et vous détromper du monde, pour vous enlever au monde et vous rendre à Dieu, c'est de vos passions mêmes que je veux me servir contre vos passions ; l'homme aime la gloire ; il aime le plaisir ; il veut être grand et libre, il veut être content, tranquille et heureux ; or je soutiens qu'il ne l'est, qu'il ne peut l'être que dans le service de Dieu, que par le service de Dieu. Je soutiens qu'il s'écarte de la vraie grandeur et du vrai bonheur aussitôt qu'il quitte les voies de Dieu pour se jeter dans les voies du monde. En deux mots, la grandeur de l'homme chrétien opposée à la bassesse de l'homme mondain ; la paix de l'homme chrétien opposée aux malheurs de l'homme mondain, c'est tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria.*

Oui, mes chers auditeurs, j'entreprends aujourd'hui de confondre, de faire disparaître ces préjugés d'orgueil et de fierté, de hauteur indocile et de folle indépendance dont la séduction nous révolte contre l'autorité de Dieu, notre maître légitime, et nous asservit à l'empire tyrannique du monde. Pour réussir dans ce dessein je ne veux que mettre sous vos yeux l'homme chrétien et l'homme mondain comparés dans leurs sentiments et dans leur conduite. Le chrétien n'est que grandeur et élévation dans les sentiments, que noblesse et dignité dans la conduite : l'homme mondain n'est pour l'ordinaire que bassesse et que servitude.

1° Et je commence par l'avouer, à ne juger de la grandeur intérieure que par l'extérieure, peu de choses nous frappent dans le chrétien ; tout nous éblouit, nous transporte dans le mondain ; l'un, souvent solitaire et retiré, toujours paisible et modeste, loin de penser à se donner en spectacle, aime à se perdre dans des sentiers ignorés, à ne laisser sur la terre où il marche aucun vestige de son passage ; l'autre, ennemi d'un repos obscur, dans les mouvements et l'agitation d'une activité laborieuse, dans le feu d'une ambition avide de se signaler, court avec rapidité dans la carrière des événements illustres ; il se hâte de percer, de devancer la foule, de monter sur le théâtre, de devenir l'objet de l'attention de son siècle et, s'il se peut, l'étude des âges qui le suivront.

Ne nous arrêtons point à la surface, pénétrons au delà de l'écorce, arrivons jusqu'à l'homme ; que trouverons-nous, que verrons-nous ? Tout paraît grand dans le mondain : tout y est petit ; grandes agitations, grandes intrigues, grands événements, grands succès, grands talents, grand mérite, grand génie si vous le voulez ; mais que font, que servent à la vraie grandeur des qualités qu'on emploie mal, qu'on laisse quelquefois inutiles ou qu'on se rend funestes ?

Car quelle honteuse et flétrissante prostitution de tant de génie et de talents, que de les borner à poursuivre une ombre fugitive ! Venez, approchez de ce mondain politique, considérez cet air rêveur et distrait, ce profond recueillement d'une âme tout occupée à former le tissu de ses intrigues ; considérez ces efforts et cette contrainte d'un esprit qui se plie et qui se replie sans cesse sur lui-même ; cet abîme de réflexions où il se plonge, ce labyrinthe de démarches où il s'enveloppe ; considérez ces défiances qui l'intimident, ces espérances qui le rassurent, ces soupçons qui le déchirent, ces jalousies qui le dévorent, ces craintes qui le font pâlir, ces joies qui l'enivrent ; que cherche-t-il ? où va-t-il à travers tant d'orages et de tempêtes ? Que lui donneront les plus heureux succès ? le bruit d'un applaudissement passager, un plaisir, une distinction, un honneur de quelques jours.

En effet, vous le savez, mes chers auditeurs, et en vain nous voudrions vous le déguiser, tel est le sort des fortunes du monde, elles ne sont que les fortunes du temps, et de cette légère portion de temps qui coule ici-bas pour chacun de nous ; je ne vous dis point que le bonheur qu'elles donnent n'est qu'un bonheur faux et trompeur, plus propre à irriter les désirs qu'à les satisfaire, plus propre à se faire souhaiter quand on ne les possède pas, qu'à contenter ceux qui les possèdent ; je ne vous dis pas que c'est un bonheur inconstant et peu durable que souvent on perd aussitôt qu'on le trouve, qui se fait attendre pendant bien des années, et qui fuit encore plus promptement qu'il ne vient lentement ; un bonheur d'imagination, dit saint Ambroise, plutôt que de sentiment ; une illusion qui endort le cœur plutôt qu'une félicité qui le remplit ; un songe qui disparaît avec le sommeil qui lui a donné la naissance : *Omnis potentia sæculi somnium est non veritas, evigilas et magnitudo recessit.* Je ne parle point de tant d'hommes abusés par de vaines espérances, et qui trouvent la fortune plus obstinée à les fuir qu'ils ne sont empressés à la rechercher ; je ne vous parle pas de tant de revers et de révolutions qui rendent l'homme doublement malheureux, et par le sentiment de ce qu'il est, et par le souvenir de ce qu'il a été ; de ces révolutions qui l'obligent de regarder ses anciennes prospérités comme sa plus cruelle disgrâce ; je vous dis seulement : comptez le petit nombre de jours qui nous sont destinés, voyez le peu de distance qui sépare notre berceau et notre tombeau : et c'est pour remplir ce court espace qu'on se presse, qu'on s'agite, qu'on s'épuise dans le travail et dans les veilles ; qu'on se divise par tant de haines ; qu'on se réunit par tant de cabales et de factions ; qu'on se déchire par tant de calomnies ; qu'on se traverse et qu'on se supplante par tant de manéges ;

qu'on se perd et se détruit mutuellement par tant de perfidies. Désirs violents qui consument le cœur, craintes et alarmes qui l'épouvantent, jalousies qui l'aigrissent, fureurs qui le transportent, espérances qui le passionnent, repentirs qui le dévorent, précautions qui l'accablent, mouvements qui l'épuisent, regrets et douleurs qui le désolent; et pourquoi? l'Esprit-Saint nous l'apprend : pour une fumée qui se dissipe dans les airs, pour un nuage qu'apportent et remportent avec eux les vents dont il est le jouet; pour la trace d'une ombre fugitive : *Tanquam spuma gracilis quæ a procella dispergitur, tanquam fumus qui a vento diffusus est.* (*Sap.*, V, 15.)

Les voilà donc, s'écrie le Sage, ces génies sublimes, ces esprits pénétrants, ces hommes qui, composés aux yeux de leur orgueil d'une terre meilleure et plus pure, devaient être au-dessus de l'homme! Ce ne sont que des enfants qui se passionnent pour un amusement frivole, et qu'enchante l'éclat peu durable d'une fleur qui ne verra qu'une aurore; l'esprit de vertige et de délire s'est répandu dans ces têtes si fermes et si sensées; la fortune, s'il est permis de s'exprimer ainsi, a mis un bandeau sur ces yeux si clairvoyants; sans rougir de leur égarement, sans le connaître, entraînés par une erreur commune, ils se disputent, ils s'enlèvent, ils s'arrachent un fantôme de gloire et d'opulence qui ne se montre que pour s'évanouir; tant de jours sombres et nébuleux, tant de nuits pénibles et inquiètes, pourquoi, encore une fois? pour illustrer cet instant qu'on appelle la vie humaine, pour embellir une représentation presque aussitôt finie que commencée.

Venez ensuite, hommes mondains, reprend le prophète Isaïe, venez nous vanter vos projets si adroitement concertés, si finement cachés, vos chefs-d'œuvre de ruse et d'adresse, miracles d'héroïsme et d'intrépidité. Plus vous m'étalez de force, de génie et de grandeur d'âme, plus le vide de l'objet qui vous met en mouvement répand sur vos voies un caractère de bassesse et d'égarement; sous ces noms fastueux de sages, de politiques, je ne vois que les illusions d'un esprit assez aveugle pour ne pas apercevoir l'erreur qui le trompe, ou trop faible pour résister au penchant qui l'entraîne : *Non est judicium in gressibus eorum.* (*Isa.*, LIX, 8.) Je ne vois qu'un peuple livré à des terreurs insensées et à des espérances chimériques, agité par des repentirs inutiles, occupé de précautions superflues, possédé de jalousies basses et de joies puériles; je ne vois qu'un amas confus d'hommes qui se craignent et qui se méprisent mutuellement, qui se flattent et qui se détestent, qui se cherchent et qui s'évitent, qui s'unissent les uns avec les autres et qui se défient les uns des autres; je ne vois que des hommes qui, mettant en oubli la grandeur de leur destinée et la noblesse de leur origine, ne s'occupent que du temps, ne travaillent que pour le temps, n'ont de craintes et d'espérances, de plaisirs et de chagrins que par rapport au temps; des hommes dont les vues, les desseins, les réflexions les plus sérieuses, les méditations les plus profondes se renferment dans le temps et dans un de ces instants rapides dont la succession forme le temps; je ne vois que des hommes qui, par des fatigues outrées, précipitent le déclin de leurs années; qui dessèchent, qui tarissent dans leurs veines la source de leurs jours; et tout aboutit, non à vivre, mais à mourir dans la splendeur; non à jouir longtemps, mais à quitter beaucoup; des hommes qui donnent tout, qui se donnent eux-mêmes pour obtenir ce qui n'est rien ou presque rien; enfin des hommes qui avilissent l'homme, qui le dégradent par la vanité de leurs pensées et par la folie de leurs démarches : *Cogitationes eorum, cogitationes inutiles, et non est judicium in gressibus eorum.* (*Isa.*, LIX, 7, 8.)

Voulez-vous donc connaître l'homme qui est véritablement homme : étudiez-le, chrétiens; l'Evangile produit ses sages dans toutes les conditions; pour les former il n'a pas besoin de trouver la force et la fermeté du génie, il ne lui faut qu'une âme capable de sentir; son langage est surtout le langage du cœur que tous entendent; c'est en touchant qu'il éclaire, c'est en remuant qu'il persuade, c'est en donnant des sentiments qu'il répand la lumière. A la lueur du flambeau de la foi, l'âme docile et fidèle voit s'ouvrir devant elle les espaces immenses de l'éternité; elle entend la voix de la religion qui l'avertit que dans l'homme sont renfermés deux hommes : l'homme fragile et périssable, l'homme spirituel et immortel; la voix de la religion l'avertit que ce qui vient de la terre rentre dans le sein de la terre, que ce qui vient de Dieu retourne à Dieu, qu'au tombeau, où finit la vie du temps, commence la vie de l'éternité, cette vie qui ne sera point mesurée par la succession des jours et des nuits, par la révolution des ans et des siècles, cette vie qui coulera toujours et qui ne s'épuisera jamais. Or, je vous le demande, quelle vive et profonde impression ne fait pas et ne doit pas faire un pareil spectacle! quels objets ne sont point effacés par un si grand objet! Plus d'intérêts que ceux qu'inspirent les sentiments avoués par la nature et la religion, que ceux qui commandent le zèle et la charité; plus de désirs opposés à l'éternité, plus de desseins et de résolutions qui ne se rapportent à l'éternité; plus de mouvements et d'efforts que dans la vue de l'éternité; plus de vrai bonheur à souhaiter, plus de malheur véritable à craindre que dans l'éternité. Ah! mes chers auditeurs, que le sage, que le politique, que le conquérant, que le maître du monde vienne s'humilier, se confondre, et rendre hommage au chrétien! L'homme du monde n'est que l'homme du temps : l'homme de l'Evangile est l'homme de l'éternité; l'un se borne à la courte durée d'un moment passager, l'autre s'étend à la durée infinie de tous les siècles.

Immensité de vues et de projets, et de

cette première différence combien naissent d'autres différences qui n'élèvent pas moins le chrétien du côté du cœur que du côté de l'esprit.

De là cette noble fierté, cette paisible et majestueuse indifférence qui dédaigne de se livrer aux craintes et aux espérances mondaines.

Renversement de fortune, revers imprévus, caprices du sort qui transportent d'une famille à une autre famille les honneurs et l'opulence, que sont-ils aux yeux du chrétien? un changement de scène qui, loin de fixer son attention, attire à peine ses regards : du sein de l'éternité qu'il habite déjà par la foi, dit Zénon de Vérone, il considère cette suite successive des siècles qui roulent les uns après les autres; tels que les premiers flots d'un torrent pressés et précipités par ceux qui les suivent, il les voit s'échapper avec tant de vitesse, qu'à peine ils ont commencé d'être, que déjà ils ne sont plus, ils voit la chute de l'univers toucher de si près à sa naissance, qu'il conçoit que dans un si petit espace il ne peut y avoir rien de grand : *In æternam cogitationem excedens, nihil esse reputavi.*

De là cette égalité d'âme que ne troublent point ces vicissitudes, ces alternatives de douleur et de plaisir si ordinaires parmi les mondains; étranger sur la terre, que lui importe quel rang il y tienne, et par quelle route il marche pour arriver à l'éternité? tranquille, il contemple dans un calme profond les orages et les tempêtes qui agitent le peuple livré aux cupidités mondaines; il le verra s'enfler du moindre succès, et s'abattre à la plus légère disgrâce, il le verra s'enivrer d'une vaine louange et se perdre dans le désespoir à l'apparence d'un mépris; il le verra se ranimer à une lueur d'espérance et se glacer, se flétrir à un air d'indifférence et de froideur; il le verra souhaiter tout et se dégoûter de tout, chercher ce qu'il fuyait, et revenir à ce qu'il a quitté, ne savoir ni ôter ses désirs à ce qu'il n'a pas, ni se contenter de ce qu'il a; spectacle de misère qui répandrait de nouveaux charmes sur la paix de l'homme chrétien, si la religion ne mettait autant de charité dans le cœur que d'élévation dans les sentiments.

De là cette fermeté, cette intrépidité dans les périls! Que ceux qui ne connaissent rien au delà du tombeau tremblent à la vue de cet abîme fatal où vient périr sans retour tout ce qu'ils ont et tout ce qu'ils espèrent; quand on travaille à se détacher de tout sur la terre, on finit par n'y rien regretter, par n'y rien craindre que l'oubli de ses devoirs; magnanimité des mondains; magnanimité presque toujours fausse et contrefaite, elle est moins générosité qui dédaigne le danger que faiblesse qui redoute le mépris; magnanimité farouche et sauvage que précipite une aveugle impétuosité, et qui n'est sans crainte que parce qu'elle est sans lumières et sans attention; magnanimité du chrétien, magnanimité vraie et sincère, c'est le calme d'une âme héroïque qui voit tout, et qui commande en maître à tout ce qui peut l'émouvoir; elle ne regarde le tombeau que comme l'heureux asile auquel elle confie pour quelques jours les dépouilles de sa mortalité, afin de se revêtir de l'immortalité. Cette intrépidité, le plus noble, le plus sublime effort des grandes âmes, la religion l'inspire aux âmes les plus vulgaires; le peuple même, dès qu'il est véritablement chrétien, devient en effet plus philosophe que ceux du portique. Des hommes autrefois craintifs et timides, des femmes, des enfants, le monde les vit, aussitôt qu'ils furent chrétiens, oublier leurs craintes, la faiblesse de l'âge, la timidité du sexe, venir étonner par leur courage les maîtres de l'univers, et, prodigues de leur sang, souhaiter plus de supplices qu'on ne pouvait leur en accorder.

De là cette immobilité de vertu qui, appuyée sur les vues de l'éternité, se soutient également dans les enchantements de la prospérité et dans les ennuis de l'adversité; cette sincérité dans les paroles, cette uniformité dans les démarches, cette bonne foi dans le commerce, cette modération dans le pouvoir, ce désintéressement dans les services que l'on rend et dans les conseils que l'on donne; ce caractère d'homme d'honneur, d'honnête homme, que le monde souhaite tant, et souvent si inutilement; ce caractère d'honnête homme que le monde est plus capable de gâter et de corrompre, qu'il n'est propre à l'inspirer, et dont l'Evangile fournit presque autant d'exemple que de préceptes.

De là cette fermeté dans les disgrâces : de quel œil regarde-t-il les malheurs du temps, celui qui espère fermement d'être heureux dans l'éternité? de là surtout les amitiés sincères et naïves, les attachements durables et constants, les liaisons véritables et solides, l'humanité, la générosité, la tendresse, la bonté du cœur; ces qualités aimables, la ressource du pauvre, l'appui du faible, le lien de la société; le plus doux charme de la vie, l'assaisonnement de tous les plaisirs, la consolation dans tous les revers.

Ah! mes chers auditeurs, oubliez, j'y consens, ce que vous avez entendu jusqu'ici : pour bien juger du mondain et du chrétien, c'est par le cœur qu'il faut le considérer : que dis-je? le cœur, les qualités du cœur, le mondain les connaît-il, doit-il les connaître? qu'il serait dangereux et funeste de les porter dans cette terre de trahison et de perfidies! dans quel précipice tomberait dès le premier pas une âme trop franche et trop naïve! de combien de fourbes et d'impostures elle serait le jouet et la victime parmi ces hommes qui mettent toute leur étude, toute leur science à surprendre une amitié véritable par les apparences d'une amitié feinte et simulée. Dans le monde tout est faux pour l'ordinaire; la politesse, les vertus, la joie, la douleur, les plaisirs, les larmes, rien ne se montre tel qu'il est: tous les visages sont masqués, le coloris na-

turel est caché sous un teint d'emprunt : attention continuelle à voir et à n'être pas vu, à étaler les sentiments que l'on n'a pas, à cacher ceux que l'on a, à pénétrer dans le cœur des autres et à rendre le sien impénétrable. Le vil intérêt est l'unique ressort, il est l'âme du monde; on veut des protecteurs et des esclaves ; on ne veut point d'amis, ou si l'on veut en avoir, on ne veut point l'être; on s'offre, on se promet, on se prête peut-être, on ne se donne point. Vous qui comptez sur le monde et sur les amis du monde, pour vous détromper je ne vous montrerai point un Joseph dans les fers, un Job dans l'humiliation, un Tobie dans l'indigence : jetez les yeux sur un homme menacé d'une disgrâce prochaine; à peine le tonnerre a commencé de gronder, avant que la foudre parte, ce palais où se pressaient les flots tumultueux de tant d'adorateurs n'est plus qu'une triste et affreuse solitude que fait peut-être retentir de ses soupirs un cœur qui rappelle en vain la fortune ! s'empresser d'essuyer les larmes de cet homme infortuné; s'exposer à partager sa disgrâce en le plaignant, en lui tendant la main pour le soutenir sur le penchant du précipice, qui l'osera? dans la suite de tant de siècles le monde en vit quelques exemples, dont il aime à retracer l'image et le souvenir sur la scène tragique, comme pour se consoler d'en voir si rarement renaître l'imitation et la réalité; peut-être donc que l'homme le fera, mais sera-ce pour l'ordinaire l'homme mondain, le sage du monde, le politique du monde, trop instruit à ne connaître de vertus que celles qui lui sont utiles.

Le chrétien n'a pour maître que son cœur libre de tout intérêt; il n'a pour guide que sa religion encore plus tendre, plus humaine, plus bienfaisante que le cœur le plus sensible et le plus généreux; son amitié indépendante des caprices du sort survivra à la prospérité de ceux qu'il aime. Vous les verrez, ces hommes supérieurs aux plus tristes événements, qui dans leurs malheurs personnels dédaignent de se soulager par la plainte, qui dédaignent de chercher, dans le récit de leurs infortunes et dans la compassion de leurs amis, un appui contre les coups du sort; vous les verrez partager une disgrâce étrangère, donner à un ami malheureux plus de larmes qu'il n'en répand, ne se consoler que par le soin qu'ils prennent de le consoler, apprendre au monde, par des preuves illustres, qu'il n'est point d'hommes qui aiment mieux que ceux qui s'aiment le moins eux-mêmes, et qu'à l'école de Jésus-Christ l'amitié s'épure et se perfectionne en se dégageant des vues et des intérêts de l'amour-propre.

Le monde ne l'ignore pas, tout ennemi qu'il est de l'Evangile, il rend sur cet article justice à l'homme chrétien; il le connaît, il se connaît lui-même; l'honnête homme, l'ami vrai et sincère, le cœur droit et bon, comment le chercherait-il dans ceux qui sont nourris de ses leçons et formés par ses maximes; il ne compte véritablement que sur le véritable chrétien, c'est sur sa bonne foi qu'il s'appuie sans crainte, sur ses conseils qu'il se règle sans inquiétudes, sur sa probité qu'il se rassure, sur son amitié qu'il se repose tranquillement. Le chrétien n'est pas l'ami pour les temps de débauche et de licence, il l'est pour les jours de périls et de disgrâces; il n'est pas l'ami des vices et des passions, il est l'ami de raison, d'estime et de confiance; le mondain s'amuse avec les mondains, mais c'est principalement sur le chrétien qu'il croit devoir compter.

Et ne dites pas que dans le monde on voit encore des âmes nobles, élevées, capables d'attachement, d'amitié, de constance et de fermeté. Oui, mes chers auditeurs, j'en conviens, mais ce sont des hommes qui sont dans le monde sans être du monde et au monde; des hommes qui n'ont point pris l'esprit et les idées du monde; des hommes dont la vertu a échappé à la contagion des maximes du monde; des hommes qui dédaignent de plier sous les lois, de ramper sous les caprices du monde; mais ce sont des hommes qui ne prétendent ou qui ne doivent prétendre à rien dans le monde et dont l'élévation serait un prodige, si, malgré leur droiture et leur probité, ils venaient à faire une fortune dans le monde; des hommes, qu'un homme qui connaît le monde, qui sait le monde, ne cherchera point, n'espérera point de trouver dans ces conditions, dans ces situations qui sont plus spécialement dévouées au monde ; il est trop persuadé que le courtisan, le politique, l'ambitieux qui veut s'avancer, qui veut se soutenir, ne marche et ne s'arrête, ne se souvient et n'oublie, ne donne et ne refuse, n'ouvre et ne ferme son cœur que selon les diverses impressions qu'il reçoit de son intérêt, et c'est là, je ne crains point de le dire, ce qui montre l'injustice de tant d'invectives, de murmures, de satires, où l'on s'emporte contre les grands du monde : n'entendez-vous pas répéter avec amertume qu'ils ne connaissent point le mérite du cœur, qu'ils n'estiment point le mérite du cœur, qu'ils ne récompensent point le mérite du cœur; mais ce mérite est si rare dans le monde, qu'ils ont droit en quelque sorte de supposer qu'il est étranger au monde, et de quoi vous plaignez-vous? Les grands sont pour vous ce que vous êtes pour eux; l'intérêt personnel règle vos services, l'intérêt personnel distribue leurs bienfaits : tous les jours le monde fait par sa conduite l'apologie de ces grands dont il se plaint, l'ingratitude de ceux qu'ils ont placés ne les défend-elle pas contre les reproches de ceux qu'ils laissent dans la foule.

Concluons : Les vues, les projets, le succès même et les fortunes, les idées et les sentiments, l'esprit et le cœur, presque tout est petit, étroit, borné dans le mondain; saura-t-il du moins se relever par la noblesse, par la dignité de sa conduite? Suivez encore ici d'un œil attentif les pas du mon-

dain et du chrétien, vous reconnaîtrez que les héros du monde sont à peine des hommes devant les héros de l'Evangile.

2° Non, rien n'est tout à la fois si fier et si souple, si haut et si rampant que l'homme du monde; point d'hommages qu'il n'exige, point de bassesses auxquelles il ne descende : maître impérieux, il voudrait imiter la majesté du Dieu suprême? esclave timide, il ne rougira point de se déshonorer par une servitude honteuse ; jouer tous les personnages, prendre et quitter toutes les formes, se dépouiller et se revêtir de toutes les figures, étudier tous les caractères, deviner tous les goûts, prévenir tous les désirs, s'immoler à tous les caprices, captiver tous ses penchants, contraindre toutes ses inclinations, applaudir à ce qu'on condamne, caresser ceux qu'on déteste; tâcher de plaire à ceux qui déplaisent, renfermer dans son cœur ses plaisirs et ses chagrins, ou les mettre dans son air et ses manières lorsqu'ils ne sont plus dans le cœur ; n'oser, ne pouvoir ni penser, ni agir, ni se taire, ni parler, ni fuir, ni rechercher, ni haïr, ni aimer de soi-même et par soi-même, voilà ce qu'il faut faire, voilà ce qu'il faut être pour réussir dans le monde. Ah! si l'homme peut s'oublier, se perdre, se renoncer si totalement, que ce soit pour Dieu : la grandeur du maître ennoblira le service ; mais le monde, l'assemblage confus, tumultueux de toutes les passions qui peuvent agiter le cœur, de tous les goûts insensés qui gâtent l'esprit, de toutes les bizarreries qu'enfante l'imagination, de tous les préjugés qui offusquent et qui aveuglent la raison, de toutes les coutumes folles et les maximes extravagantes que réprouve le bon sens, de tous les penchants vicieux qui épouvantent la vertu ; monde de sommeil et d'indolence, qui n'a ni des yeux pour voir le mérite, ni un cœur pour le sentir; monde d'inconstance, de révolutions perpétuelles dans ses goûts et dans ses idées, qui ne tarde point à prendre pour l'objet de sa censure et de ses mépris ce qui fut l'objet de son amour et de ses éloges ; monde critique et de malignité, qui ne vous étudie que pour découvrir votre faible, et qui ne pardonne rien moins qu'un mérite qui le force au silence; monde de jalousie, tôt où tard il vous fera un crime, et des services que vous lui rendez, et des honneurs que vous en recevez; monde vain et frivole qui dédaigne l'homme utile pour courir après l'homme agréable ; les talents qui le servent auront peut-être son estime, toutes ses faveurs sont reservées à payer les talents qui l'amusent : monde de caprices et de préjugés, auprès duquel le hasard de la naissance l'emporte sur les droits du mérite ; accoutumé à juger de l'homme non sur ce qu'il est, mais sur ce que ses pères ont été ; sur ce qu'il possède de richesses, et non sur ce qu'il a de vertus : monde crédule, jouet éternel de l'orgueil, qui s'exagère son mérite, de la vanité qui le loue, de l'audace qui l'annonce, de l'hypocrisie qui le contrefait, de l'intrigue et de la cabale qui y supplée; monde de crimes et de scandales, auprès duquel on réussit plus promptement, plus sûrement, par des défauts qui sont l'imitation de ses vices que par des vertus qu'il en regarde comme la censure. Hommes fiers et superbes, vous la reconnaissez, c'est là l'indigne idole qui reçoit vos vœux et vos hommages ; c'est sous cette multitude d'erreurs, de vices, de passions, de préjugés, de caprices, qu'il vous faut à chaque moment plier et ramper.

Nécessité de plier et de ramper, pour qui? pour tout homme qui prétend à se pousser, à s'avancer dans le monde : dans quelque rang que la naissance l'ait placé, dès qu'il aspire à relever l'éclat de son origine par celui de la fortune et des emplois, il faut qu'il commence par oublier et par faire oublier la noblesse du sang qui coule dans ses veines, ou qu'il ne s'en souvienne que pour en désavouer la fierté par la profondeur de ses abaissements ; il faut que, confondu dans la foule, sur les pas et à l'exemple d'un peuple de flatteurs, il s'accoutume à dévorer dans le silence les hauteurs d'un maître, les dédains d'un protecteur, les rebuts d'un subalterne ; trop heureux si un inconnu ne sort point tout à coup de la poussière pour le supplanter, sans autre talent que de faire plus naturellement le personnage d esclave, et ne le force point de rougir doublement d'avoir voulu et de n'avoir pu s'élever en se déshonorant.

Nécessité de plier et de ramper, pour qui? pour ceux mêmes qui occupent les premières places, les postes les plus distingués, les emplois les plus considérables ; ils sont tour à tour grands et petits, maîtres et esclaves, adorés et adorateurs : ainsi, grands du monde, qui régnez ailleurs avec tant de hauteur, dès que vous entrez dans le sanctuaire de la fortune, quand vous approchez de l'autel d'où elle distribue ses faveurs, j'ose le dire, vous devenez peuple autant que nous et peut-être plus que nous.

Nécessité de plier et de ramper, pour qui? pour les hommes du mérite le plus distingué, de la capacité la plus éprouvée, du génie le plus supérieur : sont-ils encore, si cependant ils furent jamais, les temps où la faveur volait au-devant du mérite? Aujourd'hui, c'est beaucoup lorsqu'elle ne le fuit pas, et, pour l'atteindre, combien faut-il qu'un mérite brillant cherche de correctif et d'adoucissement? dans combien d'ombres est-il obligé de s'envelopper, et que sera-t-il? qu'un mérite stérile s'il ne réussit à persuader qu'il espère tout de la protection et rien de lui-même.

Ne faut-il pas souvent que ce guerrier si fier, si intrépide dans les combats, paraisse partout ailleurs souple et presque timide? S'il y apporte le faste de ses victoires, s'il y apporte le noble orgueil de ses triomphes, la liberté, la facilité des manières militaires; si le conquérant ne se cache, ne s'éclipse sous le courtisan attentif et servile-

ment respectueux, tout parlera pour lui, son mérite, ses services, le public, le péril de la patrie; mais leur voix n'étant point appuyée du suffrage de la faveur, inutile et dédaigné, ne le laissera-t-on peut-être pas mieux exposer l'État et la vie de ses défenseurs que d'emprunter sa main pour les sauver?

Nécessité de ramper, devant qui? devant tout homme qui peut ouvrir ou fermer le chemin qui conduit à la fortune; devant des hommes sans naissance peut-être, et sans vertus, pur ouvrage du caprice et des injustices de la faveur: un Aman, qui ne s'est approché du trône que par ses forfaits, verra tout un vaste empire adorer ses volontés! Mardochée, issu de tant de rois, sera condamné à expier par un supplice infâme le crime d'avoir refusé de plier le genou; il faudra toute la juste reconnaissance du prince dont il a sauvé les jours pour le garantir des fureurs d'un orgueil outragé.

Nécessité de ramper, devant qui? devant des hommes souvent d'autant plus fiers de la place qu'ils occupent, qu'ils avaient moins de droits d'y prétendre et qu'ils sont moins capables de la remplir; devant des hommes qui, ne trouvant point en eux-mêmes de quoi se concilier le respect, ne pensent qu'à remplacer par la hauteur des manières, et par la dureté du commandement, ce qui leur manque du côté du mérite.

Nécessité de ramper, pour qui et devant qui? pour tous et devant tous; pour tous, parce que tout homme, fût-il un des dieux de la terre, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, tout homme, pour faire ou maintenir sa fortune, dépend des autres hommes : plus d'un David s'est vu réduit à ménager les fiers caprices, l'humeur altière d'un Joab, à sacrifier la bienséance du trône et la majesté de la pourpre à l'intérêt public et à la sûreté de l'Etat : devant tous, parce que, comme il n'est aucune puissance assez assurée pour n'avoir rien à redouter, il n'est aucun homme si méprisé, si méprisable, que l'occasion ne puisse rendre un ennemi dangereux ; parce que les moins capables de servir le sont toujours de nuire, et, par conséquent, que, pour n'avoir rien à craindre, il faut tout ménager.

Le chrétien seul vit affranchi de cette dure et infamante servitude, et il s'accomplit l'oracle de l'Evangile : qu'il n'y a d'hommes véritablement libres que ceux que Jésus-Christ met en liberté : *Si ergo vos filius liberaverit, vere liberi eritis.* (*Joan.*, VIII, 36.) Il a un maître, je le sais, mais un maître, et vous ne l'ignorez pas, un maître si grand, que lui obéir c'est régner : *Cui servire regnare est.* Est-ce donc qu'il n'est pas soumis aux lois humaines, à l'autorité publique, à la volonté des princes et des rois de la terre? Ah! mes chers auditeurs, nous pouvons et nous devons le dire à la gloire de notre religion sainte, qu'elle seule sait bien concilier la grandeur et la soumission, la liberté et la dépendance. Ceux qui servent bien Dieu servent bien le prince; point de soldats plus intrépides, point de magistrats plus appliqués, point de négociants plus exacts, point de pères plus tendres, point d'enfants plus dociles, de femmes plus laborieuses, de filles plus modestes, d'amis plus solides, de sujets plus fidèles, point de citoyens plus dévoués au bien de la patrie, point de ministres plus attentifs au bon ordre et à la félicité de l'Etat; point de courtisan plus attaché à la personne de son maître que ceux qui sont formés par l'Evangile.

Le chrétien obéit donc, mais il obéit en chrétien, c'est-à-dire que son obéissance est une obéissance de raison et de devoir, une obéissance de cœur et de penchant, une obéissance noble dans son principe, épurée dans ses motifs, et par conséquent une obéissance qui sera moins basse sans être moins respectueuse, qui s'abaissera sans se déshonorer, qui cédera sans ramper; une obéissance plus flatteuse pour le maître, parce que par elle on tient à sa personne et non à sa fortune, parce qu'on se borne à remplir ses volontés sans prétendre à ses bienfaits; l'obéissance du chrétien est une obéissance constante et invariable dans sa durée, et à l'épreuve de toute corruption, parce qu'elle est dégagée de tout intérêt. Le mondain et le chrétien obéissent; le chrétien en homme, le mondain en esclave qui n'a rien d'élevé dans ses vues, rien de noble dans ses motifs, rien de généreux dans sa conduite.

Non, mes chers auditeurs, le monde, l'esprit du monde ne formera jamais un grand homme, je dis plus; il ne formera jamais un homme véritablement, solidement et constamment utile au monde. Pourquoi? parce que l'esprit du monde est un esprit d'intérêt propre qui ramène tout à soi-même, qui rapporte tout à soi-même; or, pour bien servir le monde, dans mille rencontres, il faudrait le servir malgré lui; il faudrait, pour aller à ce qu'on lui doit, aller contre ce qu'il veut, et voilà ce que ne fera pas constamment l'homme mondain, accoutumé et instruit par l'esprit du monde à sacrifier le mérite d'être utile à l'intérêt de se rendre agréable. Nos histoires sont pleines du récit des fautes quelquefois décisives pour la fortune d'un Etat, où cette tyrannie des égards et des complaisances qu'exige le monde a entraîné les plus grands génies : combien de fois, dans ces conseils d'où sortent les destinées des empires, la politique mercenaire et intéressée a approuvé des avis funestes; combien de fois, pour ne point s'attirer des haines, par sa liberté à contredire, un esprit éclairé, mais souple et timide, a laissé l'imprudence et l'ignorance risquer et perdre l'Etat? Combien de fois, dans les armées, contre ses propres lumières, contre toutes les règles de la guerre, un général s'est laissé précipiter par les clameurs d'un vulgaire insensé, et a tout perdu pour éviter le vain reproche de n'avoir pas eu le courage de tout hasarder.

Placez dans ces occasions délicates un homme chrétien, sa grande âme élevée au-dessus du monde ne balancera point à lui déplaire afin de le servir. Plein d'un généreux mépris pour ses éloges et pour sa critique, sans s'abaisser à consulter ses caprices, il n'écoutera que le devoir, et accoutumé à n'aimer dans la vertu que la vertu même, il saura également mériter l'estime du monde et s'en passer; tout est bas et rampant dans le mondain, tout est noble et élevé dans le chrétien : vous avez vu la grandeur de l'homme chrétien opposée à la bassesse de l'homme mondain.

Je n'entreprends point de vous montrer la paix de l'homme chrétien, opposée au malheur de l'homme mondain; un si grand sujet me mènerait trop loin, et que pourrais-je vous en dire qui approche de ce que vous en savez? qui de vous ignore ce qu'ont de pénible et de douloureux les sacrifices que le monde exige, le vide et la fragilité des récompenses qu'il donne ou qu'il promet : de quel autre maître avez-vous besoin pour vous instruire, que de votre propre expérience? Qu'avez-vous trouvé la plupart du temps dans le monde, que plaisirs ennuyeux, douleurs pénétrantes, joies fausses, chagrins trop réels? vous n'avez pas été heureux, le serez-vous? le monde changera-t-il? changerez-vous votre cœur?

Etrange faiblesse de l'homme! sa vie entière se passe à se détromper et à se laisser tromper de nouveau; à pleurer ses erreurs, et à les continuer; à donner son cœur, et à le reprendre; à se dégager, et à s'engager plus avant; à s'irriter contre le monde, et à se réconcilier avec le monde; à lui reprocher sa perfidie, et à compter sur ses promesses; à se consumer dans le désespoir, et à s'égarer dans de nouvelles espérances aussi vaines que les premières; à se plaindre du monde, et à l'aimer! Osons enfin être homme, nous ne tarderons pas d'être chrétiens : rompons les liens qui nous attachent à ce monde imposteur; notre cœur, vide alors de ses folles passions, s'ouvrira de lui-même à la grâce : détrompés des vaines illusions qui ont enlevé à nous-mêmes et à notre Dieu la plus belle portion de nos jours, nous ne soupirerons que pour l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XVII.

Pour le jeudi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LES GRANDEURS DE JÉSUS.

Præteriens Jesus, vidit hominem cæcum a nativitate. (*Joan.*, IX, 1.)

Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle dès sa naissance.

Que Jésus fût le fils de David, qu'il fût un homme profond dans la science de la loi et des prophètes, un homme célèbre par la multitude de ses prodiges; la jalousie et la haine ne pouvaient lui contester ces titres de gloire et de supériorité; la divinité de sa mission, sa génération éternelle au sein du Père, furent la pierre de scandale où vint se briser l'indocile Israël : infidélité d'autant plus coupable, que, dans ses vertus et ses miracles, Jésus leur fournissait des preuves décisives de la vérité de sa doctrine : plus droit et plus vrai, l'aveugle de notre Evangile, instruit par les bienfaits de Jésus, vient lui apporter, avec le tribut de sa reconnaissance, l'hommage de sa foi. Jésus lui déclare qu'il est le Fils de Dieu : *Qui loquitur tecum ipse est* (*Joan.*, IX, 37); aussitôt il croit, il adore, il aime Jésus. Heureux qui, pénétré des mêmes sentiments, n'éprouverait ici-bas d'autres plaisirs, d'autres chagrins que ceux qui naissent de l'amour de Jésus! comment aimerions-nous Jésus? nous ne le connaissons pas, nous ne cherchons pas à le connaître : cependant, que sait-il, que peut-il savoir, l'homme qui ne sait pas Jésus? les autres sciences ne sont que du temps et pour le temps; la science de Jésus est la science de l'éternité, et pour l'éternité.

Je viens donc aujourd'hui, mes chers auditeurs (et puis-je dans le cours de cette carrière offrir à votre attention un objet plus digne de la captiver et de la fixer); je viens vous entretenir de la gloire de Jésus, non telle qu'elle est dans le ciel, nos yeux n'en soutiendraient point l'éclat, mais telle qu'elle fut sur la terre, adoucie, tempérée par les ombres de l'humanité.

Rien de ce qui n'est pas Dieu, dit l'évangéliste, n'était encore; le Verbe était déjà : aucun moment de l'éternité qui n'ait trouvé, en un seul et même Dieu, le Père et le Fils; le Verbe était égal à son Père, et éternel comme son Père, parce qu'il est Dieu : *In principio erat Verbun, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.* (*Joan.*, I, 1.)

Au milieu des temps, suivant les dispositions adorables de sa sagesse, le Verbe, sans cesser d'être ce qu'il était, a commencé d'être ce qu'il n'était pas : *Verbum caro factum est.* (*Ibid.*, 14.) Toujours Dieu, il est devenu homme : mais reprend le disciple bien-aimé, tout homme qu'il était, le Dieu ne laissait pas de se montrer, et jusque dans le Fils humilié, on apercevait la gloire du Père : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre.....* (*Ibid.*) Que fut donc Jésus pendant sa vie mortelle? il fut en même temps un Dieu caché et un Dieu révélé; un Dieu inconnu et un Dieu manifesté; un Dieu qu'on ne voyait pas, et un Dieu qu'on ne pouvait ignorer; un Dieu et un homme qui a paru Dieu, autant que les desseins de sa providence lui ont permis de le paraître. En effet, deux perfections semblent composer le principal caractère de la divinité suprême : la grandeur infinie qui exige nos adorations, la miséricorde infinie qui exige notre amour; or je soutiens que ces deux caractères, caractère de grandeur, caractère de miséricorde, se trouvent dans Jésus, avec tout l'éclat qui était digne de l'Homme-Dieu : *Vidimus*, etc. Jésus

digne objet de nos plus respectueux hommages ; Jésus digne objet de notre tendre reconnaissance. Je dis donc, dans Jésus réside toute la plénitude de grandeur et de gloire qu'on peut concevoir dans un Homme-Dieu ; c'est le sujet de la première partie. Dans Jésus réside toute l'abondance de miséricorde et d'amour qui peut convenir à un Homme-Dieu ; ce sera le sujet de la seconde partie. Esprit créateur de l'éloquence chrétienne, allumez dans mon cœur une étincelle du feu qui consumait les prophètes, les apôtres, lorsqu'ils parlaient de Jésus ! Apprenez-moi Jésus, afin que je puisse l'enseigner ; donnez-moi l'amour de Jésus, afin que je puisse l'inspirer. Vierge sainte, vous ne refuserez pas d'intercéder en ma faveur : je vais parler de Jésus, votre unique amour sur la terre, votre gloire et votre félicité dans le ciel. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Grandeur de Jésus, qui efface toute grandeur mortelle ; grandeur la plus propre à marquer, à caractériser un Homme-Dieu, et à le distinguer de tout ce qui n'est qu'homme : je veux dire grandeur d'attente et de préparation, grandeur de force et de puissance, grandeur de sagesse et de connaissance, grandeur d'empire et de majesté, dans les malheurs et les souffrances ; grandeur de vertu et de sainteté, et tous les divers genres de grandeurs portés à un degré d'élévation et de sublimité auquel l'homme sera toujours incapable d'atteindre. Appliquons-nous à les méditer, et nous adorerons dans le Fils unique la gloire et la majesté du Père : *Vidimus*, etc.

1°. Grandeur d'attente et de préparation, la plus noble image de l'éternité et de l'immensité du Dieu suprême, Jésus appartient à tous les âges, il s'étend à tous les peuples ; il est la pierre fondamentale sur laquelle repose l'univers ; il est le lien qui unit tous les temps et toutes les nations : il était avant que de naître, il ne naîtra qu'après des siècles écoulés ; il vit déjà dans les desseins de Dieu, dans l'attente du monde, dans l'histoire des peuples : que l'homme profane n'aperçoive dans les fastes de l'univers, dans les vicissitudes et les révolutions des empires, que le tumulte et les agitations des passions humaines, qu'il n'y découvre que les succès de la politique et de la valeur, que les ravages sanglants de l'ambition, que le jeu et les caprices de la fortune ; le chrétien ne s'arrêtera point à l'écorce et à la surface des événements ; éclairé par le flambeau de la foi, il percera jusqu'à la source, il remontera jusqu'à l'origine des choses ; par tout et en tout il apercevra Jésus, dont il fut écrit, qu'il est le premier et le dernier, le commencement et le terme des voies éternelles ; et qu'ainsi que tout a été fait par lui, tout a été fait pour lui. Appliquez-vous, mes chers auditeurs ; ici la grandeur de Jésus commence à se développer, avec la grandeur de Jésus se développe la majesté auguste de notre religion, qui n'est aujourd'hui si chancelante dans nos esprits, que parce que l'impiété, qui veut juger de tout, ne veut rien approfondir ; que parce que la présomption qui décide avec hauteur marche, dans notre siècle, avec la mollesse et la volupté qui fuit le travail de penser et de réfléchir.

La paix et l'innocence ne firent que se montrer à la terre ; le monde encore récent, et à peine sorti des mains de Dieu, se trouvant tout à coup inondé d'un torrent de misères et d'iniquités, se méconnaissait lui-même, mais le jour de sa perte devient en même temps le jour de son salut : l'instant qui vit couler ses premières larmes les vit essuyées par la promesse d'un libérateur. Cette douce espérance, fidèlement transmise des pères aux enfants, dans la succession des premières générations, allait se perdre dans les ténèbres de l'idolâtrie, lorsque Dieu choisit entre les nations une nation qui serait la dépositaire des oracles sacrés.

Postérité d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, vous serez le peuple de Dieu, vous serez encore plus le peuple de Jésus ; vous n'êtes même le peuple de Dieu, que parce que vous êtes le peuple de Jésus : votre première gloire vient de l'élection que vous confia le dépôt des promesses ; c'est la remarque de saint Paul dans l'*Epître aux Romains* (III, 1, 2) : *Quid ergo amplius Judæo ! primum quidem quia credita sunt illi eloquia Dei.* De là ce peuple séparé des autres peuples. Si Abraham n'avait quitté sa patrie, si les cérémonies légales n'avaient entretenu un mur de division entre la race sainte et les races profanes, dans la confusion des familles, dans le mélange des nations, dans l'uniformité du culte ; l'espérance du Messie peu à peu oubliée, aurait péri dans la mémoire des hommes ; ou la promesse n'étant attachée à aucun peuple particulier, il aurait été trop difficile de reconnaître le Sauveur qui avait été promis à l'univers : de là dans la nation chargée d'enseigner Jésus aux nations, la tribu de Juda préférée aux autres tribus pour posséder le sceptre d'autorité, et enfanter le salut de Sion ; de là, dans la tribu préférée, une famille distinguée des autres familles ; la race de David, marquée pour s'asseoir sur le trône, et pour transmettre à Jésus ses droits sur la maison d'Israël et de Juda. De là dans le peuple consacré à conserver l'espoir des peuples, tout concourt à annoncer Jésus ; on voit partout l'ombre et le type de Jésus : Isaac renaissant, pour ainsi dire, sous le glaive d'Abraham, et nommé sur le bûcher le chef d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et les sables de la mer. Joseph, vendu par ses frères à une nation étrangère, ensuite revêtu de la pourpre, donnant des lois à un vaste empire, et devenu le libérateur de ceux qui ont voulu le perdre. Moïse, sauvé à sa naissance du massacre dans lequel furent enveloppés tant d'enfants d'Israël, et sauvant ensuite le peuple. Jonas, précipité

dans les flots, afin d'apaiser la colère du ciel, trois jours après, sorti des abîmes de la mer, et envoyé pour exercer le ministère de salut auprès d'un peuple qui n'est point l'héritage de Jacob; David, Salomon, Josias, Isaïe, Daniel, figures de Jésus, si claires qu'elles n'ont point de nuages et d'obscurité : de là l'alliance entière avec sa loi ; son temple, son sacerdoce, ses pontifes, ses cérémonies, ses sacrifices, ses expiations, ses fêtes, ses solennités, sa pâque, tout n'était qu'une représentation de Jésus : c'est ce que saint Paul développe admirablement dans l'*Epître aux Hébreux;* et dans la crainte que le peuple n'entende point assez ce langage d'ombres et de figures, Jésus est continuellement dans la bouche des prophètes : ils le peignent avec des traits si ressemblants, que l'on dirait que ce sont moins des prophètes qui le prédisent, que des apôtres qui l'ont vu.

Ici, chrétiens, j'ose défier l'incrédulité la plus hardie de jeter un regard tranquille sur la suite des divines Ecritures : qu'elle parcoure ces monuments dont l'authenticité, l'époque, la date nous sont garanties par la main qui les présente, puisque ces livres qui ont prophétisé Jésus, nous les recevons du peuple le plus ennemi de Jésus ; elle verra Jésus aussi connu des prophètes qui l'ont précédé, que des disciples qui l'ont suivi : ce n'est point la voix d'un seul prophète qui se fait entendre, c'est une suite d'hommes divinement inspirés, qui se remplacent les uns les autres dans l'exercice du ministère prophétique : ce n'est point un trait unique, ce ne sont point quelques événements que le hasard peut avoir dictés, et ensuite justifiés; c'est l'histoire complète de Jésus; c'est son berceau et son tombeau, sa vie et sa mort, ce sont ses discours et ses actions, ses humiliations et sa gloire, ses vertus et ses disgrâces, ses miracles et ses souffrances, les ignominies et le triomphe de sa croix : c'est Jésus tout entier montré dans le premier testament, tel qu'il a paru dans le second. David le voit dans les splendeurs des saints, avant l'aurore, formé au sein du Père ; il voit le fils de Dieu devenu fils de l'homme; il le voit son fils en même temps et son Dieu, son successeur et son maître ; il le voit ignoré de son peuple, trahi par un de ses disciples, abandonné de ses apôtres, rassasié de supplices et d'opprobres ; il voit ses mains, ses pieds percés, ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre ; il voit ses ennemis, avides de son sang, frémir autour de lui, s'applaudir de leur barbare triomphe, insulter à ses vertus, défier sa puissance et sa divinité ; il le voit libre dans la religion des morts, sortir du tombeau sans en avoir éprouvé la corruption, s'asseoir à la droite du Très-Haut, Pontife éternel et unique, vainqueur de la terre et de l'enfer, recueillir l'héritage des nations assujetties à son empire, et se jouer des fureurs du monde vainement conjuré contre lui.... Isaïe prédit la virginité de sa mère; il le voit le dernier des hommes, l'homme de douleurs, victime pour nos péchés, le rebut et le salut du monde, mené au supplice avec les méchants, devenir par sa mort le père d'une postérité immense ; il voit les nations éclairées et sanctifiées, la vengeance du ciel déployée sur Israël incrédule.... Il voit Jésus désavoué, rejeté par le peuple qui le cherchait, qui l'attendait, trouvé, adoré par les peuples qui ne l'attendaient pas, qui ne le cherchaient pas.... Jérémie annonce que par lui une nouvelle alliance sera établie, et l'ancienne rejetée; que les Juifs, teints de son sang sacrilégement répandu, seront errants, sans roi, sans tabernacle, sans autel, sans prophètes, traînant de climat en climat la honte et l'empreinte de leurs crimes, attendant chaque jour leur libérateur, et refusant toujours de le reconnaître.... Zacharie décrit le triomphe modeste du Roi pauvre et pacifique qui entre dans Jérusalem ; il voit le pasteur frappé et les brebis dispersées ; il compte les trente deniers qui, pesés dans la balance de la haine des pharisiens et de la perfidie du disciple, l'emporteront sur l'innocence de Jésus : il va jusqu'à désigner le champ payé du prix auquel la Synagogue achète l'occasion et la liberté d'un déicide.... Daniel perce à travers la nuit des siècles, il suppute le nombre des années qui couleront depuis la permission accordée de rebâtir Jérusalem jusqu'à la venue du Messie : il va plus loin ; il assigne les limites précises du temps que le Christ emploiera à faire entendre sa voix, à instruire son peuple, à opérer la rémission des péchés; il détermine le règne immuable de la justice, l'accomplissement entier des prophéties, et parce que la suite de tant d'années pourrait jeter quelques nuages sur les calculs tracés par le prophète, il les lie à un événement qui, toujours présent aux yeux de l'univers, préviendra tous les doutes, et nous épargnera la nécessité de supputer : il annonce ce que nous voyons, la mort du Saint des saints, suivie de l'abolition entière des sacrifices, de la ruine du temple, de la destruction de Jérusalem tombée sans espoir de se relever, de la désolation du peuple que le Christ renonce à son tour, après en avoir été renoncé : en un mot, pendant la durée de seize siècles, tout ce qui parle au nom du Très-Haut parle de Jésus, peint Jésus avec des traits si ressemblants, qu'il n'y aura que l'aveuglement le plus volontaire qui puisse le méconnaître. L'un vous représente Bethléem, la plus petite ville de Juda, illustrée par la naissance du Messie ; Jésus vient s'y faire reconnaître pour le fils de David, pour ce rejeton de Jessé, sur qui doit reposer l'esprit du Seigneur. L'autre vous peint la douleur et les larmes de Rachel sur ses enfants, victimes immolées aux soupçons d'un roi sanguinaire : ici vous voyez Jésus fugitif dans une terre étrangère, bientôt quitter l'Egypte et se rendre à sa patrie. Là, on vous montre l'ange du Testament, le désiré des nations, qui entre dans le second

temple : un prophète succède à un autre prophète ; ce que le premier avait ébauché, le second le met dans un plus grand jour, toutes les prophéties se retrouvent dans l'Évangile; tout l'Évangile se trouve d'avance dans les prophéties : il s'y trouve si détaillé, si circonstancié, que pour apprendre l'histoire de Jésus, on peut lire également ou les écrits de ses disciples, ou les écrits de ses prophètes.

Peuple heureux ! instruit par seize siècles d'oracles et de figures, hâtez-vous de remplir votre ministère et d'annoncer Jésus au monde qui l'ignore ! Que vois-je, il s'avance ce conquérant redoutable, à qui Dieu a remis sa vengeance et son tonnerre ; les remparts des villes tombent à son aspect, la cité sainte, ravagée, dévorée par les flammes, rappelle vainement par ses cris ses enfants qu'on traîne captifs dans une région lointaine ; le peuple choisi va-t-il périr et ensevelir avec lui les promesses du Très-Haut ? Non, c'est Dieu qui, par des routes inconnues à la sagesse humaine, travaille pour Jésus : il faut qu'Israël, séparé de Juda, reste au bord de l'Euphrate, afin d'instruire ses maîtres, de leur communiquer son espérance, de porter l'attente et le désir de Jésus jusqu'aux extrémités de l'univers. Cependant la cité sainte ne tarde pas à sortir de dessous ses ruines : Dieu a nommé Cyrus avant que ce prince eût vu le jour; il arme son bras pour humilier la fierté des vainqueurs et pour faire payer à Babylone les pleurs de Jérusalem : sous ses auspices Juda vient habiter la terre de ses pères ; c'est Dieu qui le rapproche des régions où vont se former les grandes monarchies qui, soumises à Jésus, vont lui soumettre l'univers : déjà Alexandre entre dans la carrière que Daniel lui avait tracée; emporté par le cours rapide de ses victoires, il ne parcourt tant de provinces et de royaumes, que pour ouvrir le sein de la Grèce et de l'Egypte aux livres et aux oracles des Juifs, que pour les placer sous les yeux du plus politique, du plus bienfaisant de ses successeurs, afin que leurs écritures mises dans la langue que parlent les vainqueurs, les maîtres de l'Orient annoncent aux nations les jours de salut et de grâce. Enfin, sur les débris des trônes réduits en poudre, s'élève la quatrième monarchie, cet empire de fer qui consumera les royaumes de la terre, l'empire de Rome; tantôt amis, tantôt ennemis, à la suite des aigles romaines, dispersés parmi tous les peuples, et néanmoins séparés de tous les peuples, les Juifs attireront les regards du monde entier sur leurs prophéties ; l'univers instruit de leurs espérances attend que l'événement justifie leurs oracles : ainsi les maîtres de l'Egypte et de la Syrie, les rois des Perses et des Mèdes, les héros de Rome et de la Grèce, ces conquérants si fameux dans les fastes des premiers temps, et encore aujourd'hui si vantés après tant de siècles; les Cyrus, les Assuérus, les Alexandre, les César ; tous, sans le savoir, ne faisaient que prêter leurs bras à Jésus, ils ne combattaient que pour faciliter son empire, ils ne triomphaient que pour remplir la terre du bruit de son nom et de l'attente de sa gloire : Jésus n'était pas né, il était le Dieu des batailles, il décidait du sort, il réglait la chute où l'élévation des empires.

Or, qu'est-il, s'il n'est pas Dieu, ce Jésus dont l'histoire commence avec l'histoire du monde ; ce Jésus avec lequel tous les âges, tous les principaux événements qui le précèdent ont un rapport si intime, si essentiel, qu'ils ne montrent que Jésus, qu'ils ne parlent que de Jésus, que si vous les séparez de Jésus, vous leur ôtez leur suite et leur liaison, leur but et leur objet ; vous leur ôtez ce qu'ils ont de grand et d'intéressant, ce qu'ils ont de plus digne que Dieu en ait été l'auteur, que Dieu ait bien voulu en être l'historien ; en sorte qu'il ne voit, qu'il ne conçoit rien dans les saintes Ecritures, celui qui n'y voit pas ce que le disciple bien-aimé voyait, Jésus immolé dès la première origine du monde, Jésus l'objet et la fin de la loi et des Écritures : *Agni qui occisus est ab origine mundi*. (*Apoc.*, XIII, 8.) Aurait-elle à nos yeux les caractères de la sagesse de Dieu, cette sagesse qui n'aurait conduit ainsi tous les siècles et tous les événements qu'en vue d'un homme, que par rapport à un homme ? Quatre mille ans employés à l'annoncer, à le préparer avant qu'il paraisse, grandeur d'attente et de réparation ; lorsqu'il paraît, grandeur de force et de puissance qui n'appartient qu'à un Homme-Dieu.

2° Car, par un prodige qui ne peut convenir qu'à un Homme-Dieu, Jésus a vécu tout à la fois dans la plus grande obscurité et dans le plus grand éclat ; il a paru moins qu'un homme, et autant qu'un Dieu ; d'abord enseveli, perdu, dans le silence d'une solitude profonde, le Messie tant attendu, trompe les yeux du peuple même qui l'attend ; il est au milieu de Juda, Juda le demande encore ; il quitte sa retraite, il appelle Israël, il trouve à peine quelqu'un qui lui réponde ; un peuple, aveuglé par ses propres vices et par les passions de ses pontifes, s'obstine à le méconnaître ; Jésus n'est environné que d'un petit nombre de disciples chancelants et timides. Ah ! c'est que la puissance d'un Homme-Dieu n'est point cette puissance empruntée qui ne se soutient que par le faste de la pompe extérieure, et qui avoue sa fragilité par les appuis qu'elle se donne ; c'est qu'un Homme-Dieu trouve sa grandeur en lui-même, qu'étant au-dessus de tout il est indépendant de tout, et que, au dernier rang des conditions humaines, il sera toujours plus qu'un homme. Jésus naît dans l'indigence, mais une étoile miraculeuse annonce sa naissance ; les anges la publient par leurs concerts, et, accourus à sa suite, ils trouvent la gloire et le bonheur partout où est Jésus. Bethléem dédaigne de reconnaître le fils de David ; mais des rois venus des régions lointaines,

l'adorent dans sa crèche, et ils se croient plus honorés par les hommages qu'ils rendent à Jésus, que par ceux qu'ils reçoivent de leurs sujets ; Jésus fuit devant Hérode, mais en fuyant il fait trembler l'usurpateur, qui sent son trône voisin de sa chute s'ébranler sous lui, et qui, par les attentats que lui dictent les ombrages de sa politique alarmée, avertit Juda que l'héritier de David va paraître, et remplir les hautes destinées que le ciel lui prépare. Jésus demeure solitaire pendant trente ans, mais, du nuage qui l'enveloppe, il sort des traits de lumière qui le décèlent ; il entre dans le temple de Salomon, et par la profondeur de sa doctrine, par l'étendue de ses lumières, il efface la gloire de ce roi si renommé par sa sagesse et par sa science ; la voix du second Elie retentit aux rives du Jourdain, et il renvoie à Jésus les honneurs qu'on lui offre.

Jésus commence de publier sa doctrine ; on le voit seul, ou presque seul, mais, sous ces dehors de faiblesse, la nature reconnaît son maître, et elle l'annonce par les prodiges qu'elle enfante sous la main de Jésus... Miracles infinis dans leur nombre ; pour compter les prodiges de Jésus, il faudrait compter ses pas ; les évangélistes n'ont osé entreprendre d'en ébaucher le détail ; ils se contentent d'avouer que ce qu'ils ont vu est autant au-dessus de ce que l'homme peut faire... Miracles étonnants par leur variété; aucune partie de la nature n'est soustraite à son empire ; le ciel et les enfers, la terre et la mer, le jour et la nuit, les vents et les flots, la santé et les infirmités, la vie et la mort, ce qui est et ce qui n'est pas, tout n'attend que ses ordres pour paraître et pour disparaître, pour commencer et pour finir, pour être et pour n'être plus... Miracles qui par leur nature sont au-dessus de toute imitation, de tout soupçon d'imposture ; les yeux de l'aveugle s'ouvrent à la lumière, le pain se multiplie entre les mains des disciples; les flots de la mer s'affermissent sous ses pas, un souffle de vie pénètre dans les entrailles de la terre, et rend à la lumière les hommes ensevelis dans la nuit du tombeau... Miracles publics et éclatants; sans parler de tant d'autres prodiges opérés à la vue de la multitude ; les pharisiens, les prêtres, les princes du peuple virent Lazare renaître à la voix de Jésus ; miracles certains et incontestables, prouvés par des témoignages qui ne laissent aucun doute ; des apôtres qui n'ont pu se tromper sur des faits qui ne sont point, si on ne les voit pas, et qu'on ne peut voir s'ils ne sont point ; des apôtres qui n'ont pu réussir à tromper, par des fables dont l'imposture n'aurait point échappé à la défiance et aux recherches du monde entier, intéressé à dévoiler le mensonge ; des apôtres qui ont scellé de leur sang la vérité des miracles de Jésus, et qui l'ont confirmée par de nouveaux miracles, qui à leur tour ont eu leurs témoins et leurs martyrs... Miracles dont la manière est plus prodigieuse que le miracle même ; ils semblent lui échapper plutôt qu'il ne les fait : une parole, un désir, un écoulement presque imperceptible de sa puissance suffit pour opérer les plus grands prodiges... Miracles renouvelés par ses disciples : hommes mortels et fragiles, la nature respecte en eux le sceau, l'empreinte de Jésus; son nom les rend les dieux de la terre ; confiée à de si faibles mains, sa puissance ne trouve point d'obstacles capables de l'arrêter, et les disciples vont aussi loin que le Maître : *Majora horum faciet.* (*Joan.*, XIV, 16.) Miracles surtout qu'il fait de lui-même, et par lui-même, il n'invoque point d'autre nom que le sien, il n'en rend point l'hommage, il n'en renvoie point l'honneur à un autre Dieu... Si le Fils s'adresse au Père, c'est en avertissant que tout ce que le Père fait, le Fils le peut faire ; que la puissance de l'un est la puissance de l'autre : *Ego et Pater unum sumus.* (*Joan.*, X, 30.) Ses apôtres n'emploient, pour opérer leurs prodiges, que l'invocation de Jésus, ils ne se servent de leurs prodiges que pour persuader la divinité de Jésus ; or, si Jésus n'était Dieu, si en qualité de Dieu il ne possédait le pouvoir des miracles, Dieu pouvait-il prêter la force et l'efficace de son bras à Jésus et à ses apôtres, pour se dégrader lui-même en cédant sa gloire et son sanctuaire à l'usurpateur de son culte et de ses honneurs. La puissance de Jésus ne fut donc pas une puissance étrangère et empruntée ; Jésus eut donc un pouvoir qui n'appartient qu'à un Homme-Dieu ; l'univers le reconnut, il se hâta de se prosterner et d'adorer : pourquoi les temps d'heureuse et sage docilité ne se sont-ils point étendus jusqu'à nous ? L'orgueil humain, las de ses abaissements et de sa captivité, élève la voix tantôt contre la divinité de l'Evangile, tantôt contre la divinité de Jésus ; or, je soutiens que, pour l'obliger de rentrer dans son ancien silence, il ne faut que réunir, que rapprocher les traits de grandeur, d'empire et de majesté qui caractérisent les miracles de Jésus, et que je viens de vous exposer ; je soutiens que leur tout, leur ensemble, qui ne fut jamais assez approfondi par les adversaires de la religion, et qui ne saurait trop l'être par ses défenseurs, forme une preuve si complète, si victorieuse de la divinité de l'Evangile et de la divinité de Jésus, que tout esprit sera forcé de plier et de se soumettre. En effet, raisonnons : hommes ennemis de la doctrine évangélique, vous aspirez à effacer, à détruire le sceau, les traits de la divinité que les miracles de Jésus impriment sur ses enseignements ; et par quelles voies espérez-vous parvenir au succès que vos passions désirent et qu'elles vous promettent ? aux miracles de Jésus vous opposez les prodiges consignés dans les fastes de la gentilité. Quelle opposition ! quel parallèle ! nous en rougissons pour vous ; prêtez une oreille attentive, vous allez en rougir avec nous, c'est-à-dire que des prodiges nés dans le sein de l'idolâtrie, et de ces abominables superstitions qui n'ont pas moins

vos anathèmes que les nôtres; des prodiges, ouvrages de l'esprit de ténèbres, jaloux de perpétuer le règne de l'impiété et de la cupidité, des prodiges semblables aux prodiges des magiciens en Egypte; prodiges terribles, prodiges funestes, dont, selon la doctrine de saint Augustin, le ciel outragé n'accorde la permission, ne prête le pouvoir à l'enfer, qu'afin de punir l'endurcissement volontaire du cœur par l'aveuglement de l'esprit et de la raison : *Spargens pœnales cæcitates*. De tels prodiges, vous les opposez à des miracles destinés à établir sur les ruines de l'idolâtrie la conviction de l'unité, de l'éternité, de la toute-puissance, de la sagesse, de la providence, de la justice, de la miséricorde, de la sainteté de l'Etre suprême; vous les opposez à des miracles destinés à établir sur les ruines de tous les vices le règne de toutes les vertus; par conséquent vous les opposez à des miracles qui ne peuvent être que l'ouvrage de Dieu, puisque la gloire de Dieu est leur unique objet, c'est-à-dire que des prodiges qui n'eurent pour témoins que l'ombre et le silence de la nuit, que quelque retraite écartée et solitaire, qu'un petit nombre de disciples déjà infatués des opinions, enivrés du fanatisme de leur maître; vous les opposez à des miracles qui eurent pour témoins le soleil dans son midi, les regards curieux et défiants d'une multitude sans préjugés qui la disposassent à les adopter, remplis de préjugés et de passions qui les disposaient à les rejeter... C'est-à-dire que les prodiges, s'ils avaient quelque existence, promptement oubliés, ensuite reproduits dans un livre tissu de fables, que le vulgaire le plus imbécile dédaignerait d'écouter; vous les opposez à des miracles attestés par un enseignement de monuments authentiques, et dont la mémoire, transmise d'âge en âge, a fixé la croyance, a réglé les mœurs des plus grands génies, vos maîtres, vos modèles dans tous les genres, et d'autant plus dignes de l'être qu'ils ignoraient votre science de disputer contre l'évidence, et de ne voir qu'à travers le nuage des passions; c'est-à-dire que des prodiges si peu frappants, que le jour même qui les éclaira semble les ignorer; si peu prouvés, ou si peu capables de prouver, qu'ils ne laissèrent ni trace, ni vestige de leur passage; vous les opposez à des miracles qui eurent le pouvoir d'enfanter la plus étonnante, la plus durable révolution que l'univers ait éprouvée; une révolution plus miraculeuse que les miracles mêmes qui l'opérèrent, je veux dire un monde chrétien, substitué à un monde idolâtre... c'est-à-dire que des prodiges qui, de l'aveu même des écrivains qui nous en ont transmis le récit, furent préparés par l'artifice, aidés par la nature, employés par la politique, applaudis par l'adulation, et que leurs historiens ont pu débiter sans examen, sans critique, sans précautions, parce qu'ils le purent sans crainte et sans péril, vous les opposez à des miracles qui n'ont pu être opérés que par une force victorieuse de toutes les forces de la nature, à des miracles opérés par un mot unique de Jésus, par le simple attouchement de la robe de Jésus, par la seule ombre d'un des apôtres de Jésus; à des miracles garantis par le sang d'une infinité de martyrs intéressés à s'assurer pleinement et entièrement de l'existence et du miraculeux d'un fait pour lequel il fallait mourir... C'est-à-dire que des prodiges, sans objet, sans destination, qui ne furent qu'un rien dans la chaîne des événements, qu'un moment dans la succession des temps, vous les opposez à des miracles sans cesse renouvelés, dont la source, sans se fermer depuis dix-huit siècles, a coulé jusqu'à nous; dont vous voyez l'activité, la fécondité subsistante dans la religion même que vous combattez; elle leur doit sa naissance, son étendue, ses triomphes, sa durée, ils la prouvent, et elle les prouve à son tour... C'est-à-dire que des prodiges qui méritent à peine, qui ne méritent même point le nom de miracles, vous les opposez à un prodige que le nom de miracle n'exprime point assez dignement; j'entends le prodige de Jésus, qui renaît de la région des morts et reprend dans le tombeau la vie qu'il vient de quitter au Calvaire; prodige que l'esprit humain n'a commencé de mettre au nombre des possibles que depuis que la réalité en a donné l'idée; prodige d'une évidence démontrée dans des ouvrages que l'impiété la plus savante, la plus audacieuse, entreprendrait en vain de réfuter.

C'est donc à dire que des miracles obscurs, presque ignorés, incertains, isolés, appuyés sur le mensonge ou favorisant le mensonge; reçus sans discussions, sans examen, indifférents et étrangers à toutes les persuasions et à tous les intérêts de leur siècle, vous les comparez à des miracles publics, éclatants, étudiés, approfondis, avec l'intérêt le plus essentiel de saisir le vrai; adoptés et applaudis, malgré l'intérêt le plus pressant de le rejeter; à des miracles créateurs en quelque façon d'un nouvel univers; à un miracle au-dessus de tout miracle, d'une certitude au-dessus de toute certitude; ou plutôt, c'est-à-dire que dans cet odieux et indécent parallèle, moins trompés que trompeurs, vous opposez des miracles que vous ne croyez pas à des miracles que vous ne voulez pas croire; des miracles que vous sentez trop peu prouvés pour ne pas les dédaigner, à des miracles que vous voyez trop prouvés pour ne les pas craindre : vertige, délire moins propre à excuser, à pallier votre incrédulité, qu'à la flétrir et qu'à la rendre méprisable : *Omnis iniquitas oppilabit os suum* (*Psal.* CVI, 42); et vous sectaires, ennemis de la divinité de Jésus, quoique vous vous vantiez d'être soumis à sa doctrine, vous opposez les miracles des disciples aux miracles du Maître; vous prétendez que les miracles de Jésus ne prouvent pas davantage qu'il est Dieu, que les miracles des apôtres, des martyrs, ne prouvent qu'ils sont plus que des hommes : pour vous confondre et vous instruire je ne dis

point : réfléchissez, étudiez ; je dis : ouvrez les yeux, regardez. En effet, que voyons-nous dans les miracles des apôtres, des martyrs et des saints ? Nous voyons un pouvoir borné à certains moments, à certaines circonstances ; il leur vient et il les quitte ; ils l'eurent hier, et ils ne l'ont point aujourd'hui ; et, sans l'inspiration qui les avertit de sa présence, ils ne tenteraient point de l'employer : nous voyons un pouvoir borné à un certain ordre d'événements miraculeux ; les uns peuvent plus, les autres peuvent moins, et celui qui peut davantage ne peut pas tout ; un pouvoir borné par la nécessité d'invoquer, d'obtenir un pouvoir étranger ; les disciples disent à Jésus : nous avons commandé en votre nom, et les démons se sont retirés ; un pouvoir borné à l'homme qui l'exerce : celui qui fait des miracles ne communique point le pouvoir d'en faire ; un pouvoir au-dessus du pouvoir de l'homme, mais un pouvoir qui n'est point de l'homme, qui n'est point à l'homme ; il nous montre des hommes protégés, favorisés du ciel, mais qui n'agissent qu'en hommes, qui ne sont que des hommes : au contraire, que voyons-nous dans les miracles de Jésus ? nous voyons un pouvoir qui ne connaît ni la révolution des temps, ni la diversité des circonstances ; il peut tout, et il le peut à tous les moments : nous voyons un pouvoir qui ne prend point la loi, qui n'attend point l'influence d'un pouvoir étranger. Jésus appelle Lazare, Lazare sort du tombeau ; il ordonne que le paralytique se lève, il marche : un pouvoir qu'il communique quand il le veut ; il dit aux disciples : allez, prononcez en mon nom, les infirmités disparaîtront, les enfers trembleront ; ils vont, les prodiges naissent sous leurs pas : un pouvoir qu'il étend au delà du cours de sa vie mortelle, qu'il transmet, comme par une succession héréditaire, dans une longue suite d'années et de générations : il promet de communiquer à ceux qui croiront en lui l'universalité de son empire sur le ciel, la terre et les enfers ; et, fidèle à ses promesses, tandis que les miracles sont nécessaires à l'établissement de la foi, il fait de tous ses disciples autant de thaumaturges : l'un tombe et périt, l'autre le remplace et remplit sa carrière des mêmes prodiges : *Signa autem eos, qui crediderint, hæc sequentur.* (*Marc.*, XVI, 17.)

Donc, différence essentielle entre les miracles des saints et les miracles de Jésus : les miracles des saints partent d'un pouvoir limité dans son activité et dans son efficace, d'un pouvoir passager qui a ses instants d'être et de n'être plus, d'un pouvoir étranger, puisque l'homme le reçoit et ne peut le communiquer, ou qu'il ne le communique que par les moyens auxquels Jésus a attaché le don des miracles ; au lieu que les miracles de Jésus partent d'un pouvoir infini dans son énergie, il s'étend à tout ; d'un pouvoir permanent : il est de tous les jours, de tous les moments ; d'un pouvoir qui lui appartient si essentiellement, qu'au gré de ses désirs il le prête et il le reprend, il le donne et il le retire. Concluons : donc les miracles des apôtres et des saints nous montrent, il est vrai, dans l'homme un pouvoir au-dessus de l'homme, mais un pouvoir qui n'est point de l'homme et à l'homme ; donc ils ne nous montrent que des hommes employés par la sagesse de Dieu, simples dépositaires de la puissance de Dieu, par conséquent, des hommes qui, dans leurs miracles même, n'agissent qu'en hommes, ne sont que des hommes, ne paraissent que des hommes ; au lieu que les miracles de Jésus nous montrent dans Jésus un pouvoir au-dessus de l'homme, mais un pouvoir qui est de lui et à lui, un pouvoir dont il est la source et le maître, un pouvoir dont il est le propriétaire ; par conséquent, les miracles de Jésus nous montrent, nous prouvent dans Jésus un homme qui est Dieu, qui agit en Dieu : Jésus eut une puissance au-dessus de toute puissance humaine ; il eut encore une grandeur de sagesse et de connaissances qui ne convient qu'à un Homme-Dieu.

3° Que les divinités des nations prophétisent l'avenir, disait le Seigneur, nous saurons qu'elles sont des dieux : *Annuntiate quæ ventura sunt, sciemus quia dii estis.* (*Isa.*, XLI, 23.) Vous représenterai-je les connaissances de Jésus étendues dans l'avenir ; la ruine de Jérusalem, l'ancien culte aboli, le temple détruit pour ne plus renaître ; le monde armé contre l'Evangile, ensuite soumis à l'Evangile ; les premiers jours de l'Eglise pleins de deuil et de larmes ; les ruisseaux de sang qui arroseront son berceau ; les persécutions qui lui enlèveront ses enfants ; la paix qui la consolera ; les victoires qui l'affermiront ; les schismes qui la diviseront ; les faux prophètes qui la désoleront ; et, au milieu de tant d'orages et de tempêtes, sa perpétuité victorieuse des siècles et des erreurs : toutes les révolutions de tous les âges se développent aux yeux de Jésus, l'avenir ne lui est pas plus obscur que le présent ; et, depuis Jésus jusqu'à nous, les temps semblent n'avoir coulé que pour justifier sa parole et pour amener les événements qu'il a prédits.

Pénétrer l'abîme des pensées humaines, c'est ce qui n'appartient qu'à Dieu, pour qui tout est jour et lumière : *Omnia autem nuda sunt et aperta oculis ejus.* (*Hebr.*, IV, 13.) Vous montrerai-je le cœur humain sans voile et sans nuage aux yeux de Jésus ? les pensées qui naissent au plus intime de l'esprit, les désirs qui agitent le secret de l'âme ; ce que l'homme ne connaît pas dans lui-même, Jésus le connaît : *Sciens cogitationes eorum dixit eis.* (*Matth.*, XII, 25.) D'un regard il démêle le caractère et les penchants, les projets et les volontés de ceux qui l'approchent : *Ipse enim sciebat quid esset in homine.* (*Joan.*, II, 25.) Il lit dans le cœur ce qu'ils sont et ce qu'ils seront ; dans le cœur de Judas, il lit sa trahison et son impénitence, dans le cœur de Pierre, sa désertion et son repentir ; dans le cœur des

disciples, leur fuite et leur retour ; dans le cœur de Madeleine, la vivacité de ses regrets et la constante durée de son amour ; dans le cœur du peuple, son attachement volage et sa perfide obstination ; dans le cœur des pharisiens, l'artifice de leurs demandes, et les complots de leur jalousie : *Quæritis me interficere.* (*Joan.*, VIII, 37.) Ce que l'homme pensera, ce qu'il voudra, il l'a déjà voulu et pensé devant Jésus. Vous parlerai-je de la sublimité de sa doctrine, la grandeur de Dieu, la noblesse de son indépendance, l'immensité de son être, la plénitude de sa puissance, l'éternité de sa durée, l'infinité de sa science, la perfection de sa sainteté, les attentions de sa providence, les rigueurs de sa justice, l'abondance de ses miséricordes, les richesses de sa grâce, la majesté du Dieu créateur, les bienfaits du Dieu Sauveur, les dons du Dieu sanctificateur, les mystères profonds de l'unité et de la Trinité divine ; ce que les génies les plus vastes, les plus pénétrants n'avaient pu conjecturer ; ce que les prophètes n'avaient fait qu'entrevoir ; ce que la loi n'avait montré que sous des nuages et des voiles bien sombres ; ce que Dieu, dans le premier Testament, n'avait annoncé qu'avec réserve, Jésus l'enseigne avec une précision et une exactitude dignes du Fils unique, qui habite au sein du Père, et qui puise à la source des lumières avec cette tranquillité qui ne peut convenir qu'à celui que rien n'émeut et ne transporte, parce qu e rien ne lui est nouveau ; avec cette simplicité qui ne peut convenir qu'à celui pour qui rien n'est trop grand, parce qu'il est lui-même plus grand que tout ce qu'on en peut dire. Que vous dirai-je de son Evangile? Religion toute divine, toute céleste dans son origine, les Juifs avaient raison de s'écrier : *Quænam doctrina hæc nova?* (*Marc.*, I, 27.) Le monde n'avait point entendu le langage que Jésus lui parle : craindre la prospérité et souhaiter la disgrâce, préférer une indigence vertueuse à des richesses même innocentes ; au faîte de la grandeur envier le sort de l'homme obscur qui rampe dans la poussière ; ne point jeter un regard de cupidité jalouse sur ce qu'on ne possède pas, et voir d'un œil indifférent ce qu'on possède ; réserver pour nos vices et nos passions toutes nos haines, et garder pour ceux qui nous haïssent nos complaisances et nos prévenances ; ne se consoler de l'élévation et de l'opulence que par le pouvoir de protéger le faible, de soulager le malheureux ; ne relever que les bonnes qualités du prochain, ne voir surtout que ses propres défauts ; marcher, avancer rapidement dans les routes de la perfection, et se croire toujours au commencement de la carrière ; chercher la vertu et fuir la gloire qui l'accompagne, ne redouter du monde que ses faveurs, n'appréhender que de l'aimer trop et d'en être trop aimé : quels préceptes ! quels conseils ! quelle morale ! nous nous efforcerions vainement de découvrir le germe dans notre cœur, et l'idée dans notre esprit. Rome, Athènes, les brillants génies du Portique et du Lycée ne durent pas être moins étonnés que Jérusalem et la Synagogue : ils ne savaient, ils ne pouvaient savoir et enseigner que d'après les réponses de la sagesse humaine ; Jésus annonçait, il enseignait les oracles de la sagesse éternelle ; grands hommes, ils n'étaient que des hommes ; ils pensaient, ils parlaient en hommes : Jésus est Dieu, il pense, il parle, il fait, il enseigne en Dieu.

Religion sainte ! une parole, une pensée fugitive, un désir qui passe et qui ne revient plus, il n'en faut pas davantage pour attirer les anathèmes de sa religion pure et chaste ; afin de bannir tous les vices, elle assujettit toutes les inclinations, et elle pénètre au plus intime de l'âme pour y sécher, pour y tarir la source des penchants corrompus : le cœur est la première victime qu'elle veut voir sur son autel ; dans le plan de la religion, rien n'est moins à l'homme que l'homme même, et celui qui ne se donne qu'à demi n'est pas moins du nombre des réprouvés que celui qui se refuse tout entier.

Religion aimable ! elle répand dans les cœurs des délices plus vraies, plus touchantes que les plaisirs qu'elle lui enlève ; elle ne l'empêche de s'ouvrir à la séduction flatteuse des passions, que pour le tenir fermé à leur agitation cruelle, et à leurs fureurs meurtrières.

Religion douce et puissante ! elle ne demande à l'homme que ce que l'homme aidé de la grâce peut lui donner : dans les âmes souples et dociles s'allume une flamme vive et pénétrante qui consume les liens des affections terrestres : les sacrifices les plus douloureux ont un charme secret qui invite qui entraîne ; on aime à se nourrir de ses larmes, par un prodige que ne conçoit pas l'homme même qui l'éprouve ; c'est en nous ôtant nos plaisirs que la religion nous rend heureux, et l'Evangile n'a de rigueurs que pour ceux qui veulent en adoucir la sévérité.

Religion sage ! elle n'exige ni trop ni trop peu, autant éloignée d'outrer la vertu que de tolérer le vice, elle n'est ni trop élevée, ni trop rampante, ni trop complaisante, ni trop austère ; elle purifie la terre sans la troubler ; elle règle toutes les conditions sans les confondre ; quel chef-d'œuvre de sagesse que d'avoir su unir d'un nœud si intime la gloire de Dieu et le bonheur de l'homme, les devoirs de la vertu et les bienséances de la société, l'innocence et la paix du cœur, la justice et la félicité des peuples.

O Jésus ! le véritable Maître digne de l'attention et de la reconnaissance des hommes : *Magister vester unus est Christus.* (*Matth.*, XXIII, 8.) Mon zèle entreprendrait-il de vous venger des outrages de l'orgueilleuse présomption : ah ! la morale qu'elle met en parallèle avec votre divine législation, vous venge assez : je ne parlerai point de cette morale séditieuse et voluptueuse, ennemie de l'autel et du trône ; de cette morale ennemie de la bienfaisance et de la reconnaissance, de la pudeur et des bienséances, que

l'athéisme, enhardi par la corruption de nos mœurs à se dévoiler, vient d'offrir aux applaudissements du crime pour le justifier et le mettre dans la sécurité. Partout d'ailleurs de telles maximes n'ont droit qu'à des anathèmes dans le sanctuaire dont elles profaneraient la majesté, elles ne méritent qu'un silence de mépris et d'indignation: je ne penserai point à vous montrer le vide de la brillante et fastueuse morale de nos philosophes adroits à saper le fondement des mœurs publiques sans paraître vouloir l'ébranler; qui ne voit que, posé leur principe chimérique et contradictoire de loi sans législateur; de devoirs à remplir, sans autorité qui les commande; d'obligation de se refuser au bonheur présent, sans espérance et sans crainte pour l'avenir, qui ne voit que leurs leçons sont tout au plus de stériles conseils, qu'elles n'ont point l'efficacité du précepte; que si la raison les écoute peut-être avec plaisir, la cupidité les entend sans terreur; qu'également incapables de gagner ou d'intimider le cœur qu'elles livrent tout entier à l'action des passions sans aucun intérêt qui s'oppose à leur séduction, elles sont moins un attrait de vertu qu'un attrait de vice?.... Je me borne à ce qui appartient plus directement au sujet que je traite, et je dis ce que tout homme versé dans la littérature sainte et dans la littérature profane ne refusera point d'avouer, que dans ce que nos philosophes étalent de maximes plus sages, plus décentes, plus pures, ils n'enseignent que ce qu'ils ont appris de Jésus; que la doctrine d'une raison plus saine et plus exacte ne commença à se former, à se développer, à se répandre que dans les temps où les apôtres et leurs premiers successeurs firent retentir d'une extrémité de l'univers à l'autre la doctrine de Jésus; par conséquent, qu'opposer la morale philosophique à la morale évangélique, ce ne serait tout au plus qu'opposer l'Évangile à l'Évangile, les disciples au maître, les imitateurs au modèle. Quels disciples encore, quels imitateurs, prenez garde mes chers auditeurs, parce que l'œil dont la foi n'assure et n'affermit point les regards s'éblouit, se trouble, ne soutient point le vif éclat de la sainteté et de la majesté des oracles du Très-Haut; l'homme profane, accoutumé à ne marcher qu'à la lueur d'un jour plus sombre, ose porter une main téméraire sur les enseignements de Jésus; il retranche de sa doctine la durée sans bornes d'une vie future, la nécessité de la grâce, la force, l'efficace des sacrements, la médiation d'un Homme-Dieu, l'héroïsme du renoncement intérieur, les austérités de la pénitence, les abaissements de l'humilité: par là que fait-il? il affaiblit, il rompt l'union essentielle entre le Créateur et la créature: il rend l'homme étranger à Dieu qui l'a fait, pour lequel il est fait: Dieu sera le Dieu du ciel, l'homme sera son Dieu sur la terre; il ne demande ses vertus qu'à lui-même, il ne les obtient que de lui-même, il ne se repose qu'en lui-même; jusque dans les plus grands triomphes de sa raison sur son amour-propre; il est tout à la fois la victime qui s'immole, et la Divinité qui reçoit le sacrifice: n'en soyons point étonnés, chrétiens, l'enseignement de ces maîtres n'est que le langage de l'orgueil; les vertus du disciple ne peuvent être que des vertus superbes, mais des vertus défectueuses dans leur origine, basses et rampantes dans leur objet; dans leur motif, dans leurs espérances, des vertus par conséquent indignes du nom de véritables vertus, de vertus qui, lorsqu'elles ne sont pas des vices, ne sont rien.

Il en est bien autrement du disciple de Jésus: transporté par les leçons de son maître dans le sanctuaire de la divinité, élevé au-dessus des prestiges d'un misérable orgueil, il reconnaît que les vertus de l'homme ne peuvent être que les bienfaits de Dieu, il ne les espère que de la grâce et des dons du Dieu sanctificateur; il ne les implore que par la voix du Dieu médiateur, il ne leur attribue des mérites que par les mérites du Dieu Sauveur, il ne les tient que de Dieu, il les rapporte toutes à Dieu, élevé par la grandeur des destinées qui l'attendent dans l'éternité, au-dessus des prospérités et des adversités du temps. Dieu seul est la dernière fin qui attire et qui fixe ses regards; en tout il ne voit, il ne cherche qu'à plaire à Dieu; il ne travaille qu'à établir dans son âme l'empire de Dieu, et comme Dieu ne règne parfaitement sur l'homme que par l'amour de Dieu, l'amour de Dieu est le caractère qui distingue le peuple de Jésus de tout autre peuple. Le disciple du philosophe profane ne veut plaire, il ne craint de déplaire qu'à lui-même; le vrai disciple de Jésus craint Dieu, il espère en Dieu, il aime tout pour Dieu, voyez les Paul, les Thérèse, les Augustin, tant de martyrs, d'apôtres et de confesseurs de Jésus-Christ; cet amour domine et règle tous leurs autres amours, ils n'aiment que selon Dieu, qu'en Dieu, que pour Dieu et l'on pourrait dire que leur cœur ne connaît que les espérances et que les craintes, que les inquiétudes et que les transports de l'amour de Dieu: ils aiment jusqu'à s'affliger, jusqu'à se reprocher de ne pas aimer davantage, jusqu'à souhaiter un plus grand amour, comme la plus grande récompense de leur amour: s'ils soupirent pour le ciel, c'est surtout parce que dans le ciel l'amour de Dieu n'est troublé par le réveil, par les plaintes et les murmures d'aucun autre amour; c'est parce que dans le ciel leur amour pour Dieu sera sans bornes dans son étendue comme dans sa durée: *Vivo autem jam non ego, vivit vero in me Christus.* (*Gal.*, II, 20.) Or, je vous le demande, puisque le disciple est en quelque sorte plus qu'un homme, le maître peut-il être moins que Dieu! l'auteur d'une législation qui enfante des vertus si sublimes, si divines, ne devait rencontrer sur ses pas que des hommages et des adorations, et de la part de la plus grande partie de son peuple,

il n'essuya que des tempêtes et des orages; les circonstances changent, il ne changera point; toujours supérieur aux événements, il ne perdra rien de cet empire, de cette majesté qui n'appartient qu'à un Homme-Dieu.

4° Que Jésus ait des persécutions cruelles, des humiliations flétrissantes à soutenir, qu'il ait marché dans cette douloureuse carrière avec une fermeté, avec une tranquillité, avec une noble et majestueuse indifférence, inconnue à ces héros, à ces demi-dieux que l'antiquité fabuleuse imagina, pour montrer les ressources de courage et d'intrépidité que le ciel sait mettre dans les âmes destinées à instruire, à étonner l'univers; que la constance de Jésus ne se soit pas démentie dans ces situations affreuses d'opprobres et d'ignominies où chancelle nécessairement, où s'affaiblit et succombe toute vertu qui n'est qu'une vertu humaine, à ce titre seul nos hommages de vénération et d'adoration lui seraient dus; mais que la gloire de Jésus n'ait jamais brillé avec autant d'éclat qu'au centre de l'humiliation; qu'il n'ait jamais paru aussi grand que dans un moment qui aurait anéanti toute autre grandeur, qu'il nous ait paru Dieu dans des circonstances mêmes où à peine il devait paraître un homme : là, notre esprit confondu ne peut louer, adorer, s'exprimer que par son silence.

L'adroite imposture des scribes et des pharisiens l'emporte sur l'innocence de Jésus; chargé des anathèmes de son peuple, il va répandre sur la croix le peu de sang qui reste dans ses veines: Jésus meurt! Ciel et terre je vous appelle! dans Jésus mourant où est l'homme? je ne vois que le Dieu : Jésus meurt! en mourant il se montre l'Auteur de la nature; le jour se perd, le soleil retire sa lumière, la terre tremble, les pierres sont brisées, les rochers ouvrent leur sein, le voile du sanctuaire se déchire; la nuit, l'épouvante, la consternation partent du sommet du Calvaire, descendent, se précipitent, inondent la cité déicide, la remplissent d'horreur et d'effroi.... Il se montre le maître des cœurs et des volontés; Pierre, qui l'avait méconnu au commencement de cette scène tragique, l'adore par son repentir et ses larmes; les disciples dispersés se rassemblent à l'ombre de sa croix; les Juifs pénitents lui donnent à sa mort le titre de Fils du Très-Haut, qu'ils lui avaient refusé pendant sa vie; l'apôtre perfide, livré en proie aux plus cruels remords, le venge par son désespoir.... Il se montre le vainqueur de la mort, en faisant paraître dans Jérusalem les justes sortis de leurs tombeaux, en survivant lui-même à son trépas.... Il se montre le dispensateur, l'arbitre des événements; la propitiation du péché s'opère par l'attentat d'un déicide, la Synagogue tombe ensevelie dans le sépulcre du Juste qu'elle immole à ses fureurs. Le roseau qu'on lui met à la main est ce sceptre de fer dont avait parlé le prophète, qui brisera les trônes et les couronnes comme un vase d'argile : c'est avec l'arrêt de sa proscription, ce monument à jamais mémorable de son assujettissement à son roi, vainement désavoué et sacrilégement immolé, qu'Israël, sans le savoir, sans le comprendre, reconnaît Jésus pour le roi des Juifs; ce titre est consigné sur la croix de Jésus : *Rex Judæorum.* (*Joan.*, XIX, 19.)

Que sais-je? Pourquoi le détail de tant de prodiges? Jésus n'est-il pas lui-même le plus grand des miracles, la plus grande preuve de sa divinité?

Considérez-le tel qu'Isaïe le prophétisait; les mains teintes, ses vêtements dégoûtants du sang que la violence des supplices lui arrache, environné de ces lions cruels qui se disputent le féroce honneur de lui arracher un dernier souffle de vie : apôtres, disciples, hommes comblés de ses bienfaits, tous se dérobent à la tempête; que reste-t-il à Jésus? Jésus seul, Jésus se suffit; au milieu de cette nuit de crimes; il règne avec autant de majesté, que lorsque, selon l'expression de l'Ecriture, les astres du matin révèlent sa gloire au soleil chargé de la répandre dans l'univers. Libre dans les fers, il ne lui échappe pas une parole qui ne porte l'empreinte de la divinité, de la vérité, de l'autorité suprême; il ne dit que ce qu'il veut dire, et il le dit en Dieu : d'un mot il sauve ses disciples des complots meurtriers de la Synagogue; d'un mot il confond les impostures de la calomnie; d'un mot il jette la terreur et le désespoir dans cette troupe impie, par l'aveu simple et naïf de sa divinité; d'un mot il écrase l'audace du pontife et des pharisiens; d'un mot il fait pâlir et trembler le dépositaire de la puissance romaine.

Dans ce jour du triomphe de la Synagogue et des humiliations de Jésus, il n'y a de paix et de tranquillité, de sagesse, de noble assurance, de dignité, de grandeur que dans Jésus : le trouble, l'agitation, l'incertitude, la bassesse rampante, la perfidie déshonorante, le fanatisme, l'aveuglement, président à leurs conseils, ils croient qu'ils règlent le sort de Jésus : vils esclaves, ils ne sont que ce que veut leur permettre le Dieu qu'ils outragent; il a marqué au torrent de leur iniquité ainsi qu'aux flots de la mer le grain de sable contre lequel ils viendront se briser : *Usque huc venies.* (*Job*, XXXVIII, 11.) Ils ne marcheront que dans les sentiers qu'il leur a tracés, ils n'omettront rien de ce que Jésus a prédit que lui-même par la bouche de ses prophètes; ils n'y ajouteront rien : les supplices, les opprobres ne viennent à lui qu'autant qu'il veut s'y soumettre, que dans l'ordre et selon la mesure qu'il lui a plu de déterminer; il ne perd pas la vie, il la quitte : *Ego pono animam meam.... a me ipso.* (*Joan.*, X, 17, 18.) Maître de lui-même et du monde, du présent et de l'avenir, de son cœur et de sa vie, il parcourt le livre des décrets divins, et ce n'est qu'après s'être assuré de l'accomplissement entier des oracles sacrés, ce n'est qu'après avoir averti que tout est

consommé, qu'il expire : *Consummatum est..... tradidit spiritum.* (*Joan.*, XIX, 30.) Oui, tout serait consommé pour un homme qui ne serait qu'un homme, tout ne l'est pas pour un homme qui est Dieu; tout ce qu'il devait faire dans sa vie mortelle vient de s'achever : *Consummatum est :* ce qu'il doit faire dans sa vie immortelle va commencer, sa mort n'a fait que déchirer le voile qui couvrait sa divinité. Le monde sort une seconde fois du chaos, d'un chaos plus affreux que l'ancien ; du chaos de ses erreurs et de ses crimes : nouveau culte, nouveaux temples, nouveau sacerdoce, nouveau sacrifice, nouvelles mœurs; la réalité se montre, les ombres se dissipent, les figures disparaissent, les tribus de la nation choisie se confondent, les tables généalogiques se perdent; Israël n'est plus un peuple, il a rempli son ministère, qu'il se retire, ou plutôt un autre ministère l'attend : il sera encore un peuple, mais un peuple errant dans toutes les provinces, dispersé dans tous les climats, pour garantir, pour attester, du couchant à l'aurore, la vérité, la divinité des livres qui ont prophétisé Jésus; pour être tout à la fois un peuple réprouvé par Jésus, et le peuple de Jésus, en servant malgré lui à la gloire de Jésus, en l'annonçant aussi hautement par ses malheurs qu'il l'avait annoncé par ses oracles.

Mais, ô profondeur! ô abîme des conseils de Dieu! les ruines d'Israël deviennent, remarque l'Apôtre, le salut des nations, l'olivier sauvage enté sur l'olivier naturel étend ses branches fécondes d'une mer à une autre mer; Jésus a élevé son étendard sur la montagne sainte; il a été vu depuis les régions où le soleil commence sa course jusqu'aux régions où il la finit : il a été porté, annoncé dans les climats où ne se montra jamais l'aigle romaine, où ne retentit jamais le bruit des victoires, ni le bruit de la chute de l'empire des césars : l'un et l'autre monde tombent aux pieds de Jésus, et les peuples qui avaient méconnu le Dieu créateur adorent le Dieu crucifié : *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* (*Joan.*, XII, 32.) Vous demanderais-je si mourir comme Jésus ce n'est pas mourir en Dieu, j'outragerais votre raison autant que votre foi; l'orgueil philosophique, tout ennemi qu'il est des humiliations de Jésus, a prononcé que si le héros de la sagesse et de la vertu profane mourut en grand homme, Jésus seul mourut en Dieu; grandeur dans les souffrances et les persécutions qui n'appartient qu'à un Homme-Dieu; enfin grandeur de vertu et de sainteté qui ne peut convenir qu'à un Homme-Dieu.

Les plus grands hommes ont leur faible; aussi, et au delà qu'ils sont hommes, il est impossible qu'ils n'en aient pas; or quelle faiblesse s'autoriserait de l'exemple de Jésus? Serait-ce l'amour du repos et des délices; courses, fatigues, emplois laborieux; une enfance pauvre et abandonnée, une vie errante et pénible, une mort d'opprobres et de douleurs; en quelques mots je viens de vous faire l'histoire de Jésus : *In laboribus a juventute mea* (*Psal.* LXXVIII, 16); serait-ce l'ambition? il ne sait que s'offrir à la croix et se refuser au trône, marcher au-devant de ceux qui lui apportent des fers, et se refuser aux empressements d'un peuple qui veut le couronner; l'intérêt? une nudité honteuse, je dirais presque humiliante, une croix où il expire, un tombeau d'emprunt où il repose, voilà ce que je lui connais de richesses, voilà la dépouille du fils de David, après trois ans de miracles. Le désir de la réputation, de la gloire mondaine? le vit-on jamais, pour plaire au peuple, adorer ses idoles et applaudir à ses caprices! eut-il pour les pharisiens ces ménagements politiques d'estime apparente que l'on affecte à l'égard de ceux dont on désire être estimé? *Væ vobis pharisæis.* (*Luc.*, XI, 43.) S'attacha-t-il à ces vertus d'éclat que produit la vanité et qui produisent l'orgueil, qui dédommagent de la peine qu'elles coûtent par la réputation qu'elles donnent : dans sa conduite simple et unie, il ne se distingue que par ses soins à se confondre avec la multitude dans la pratique des vertus communes : *In similitudinem hominum factus.* (*Philip.*, II, 7.) Il ne cherche point la louange, il n'y pense pas même pour la fuir; il la rejette, et il la reçoit; il la souffre, et il s'y oppose; il confond la calomnie, et il semble l'autoriser par son silence; il s'élève et il s'abaisse, il se dit égal à Dieu, il se met au-dessous des hommes; il permet quelquefois à la reconnaissance, mais pour l'ordinaire il lui défend de publier ses bienfaits; il se prête aux honneurs et il se livre aux opprobres avec une indifférence pour sa réputation qui semble cacher jusque sa modestie. Dans le cœur de Jésus règne un seul amour, l'amour de son Père; sa volonté est d'accomplir les volontés de celui qui l'a envoyé : *Non quæro voluntatem meam, sed ejus qui misit me*(*Joan.*, V, 50); l'aimer est l'unique moyen d'être aimé de Jésus : *Quicunque enim fecerit voluntatem Patris mei, ipse meus frater* (*Matth.*, XII, 50).... La joie de son cœur, c'est de parler de Dieu ou de s'entretenir avec Dieu : *Erat pernoctans in oratione Dei.* (*Luc.*, VI, 12.) Jésus a vu le monde, il s'est fait voir au monde? sa vie, donnée en spectacle au peuple, n'eut ni ténèbres, ni mystères : *Ego palam locutus sum mundo.* (*Joan.*, XVIII, 20.) Les pharisiens l'ont observé avec les yeux de la haine et de la jalousie : *Ipsi observabant eum* (*Luc.*, XIV, 1); ils ne lui reprochent que les ménagements de son zèle et la complaisance de sa charité pour les pécheurs : *Quare cum publicanis et peccatoribus manducat* (*Marc.*, II, 16); on ne peut le trouver coupable qu'en lui faisant un crime de ses vertus.

Etudiez donc Jésus, vous ne trouverez pas un vestige des passions humaines : je ne dit point assez, étudiez Jésus, vous verrez des vertus qui n'ont rien de l'homme; malheureux enfants d'un père coupable, dans nos plus grands saints la sainteté a ses

imperfections : qui les imiterait en tout se tromperait en quelque chose ; ce ne sont ni des exemples de toute sortes de vertus, ni des vertus propres de tous les états ; ce qui ferait le mérite du sujet serait un vice dans le monarque ; ce qu'on ne peut assez admirer dans le solitaire appelé au silence et à la retraite, on serait forcé de le condamner dans le pasteur dévoué au zèle et à la charité, et leur sainteté fût-elle sans mélange d'aucun défaut, elle porte nécessairement le caractère et l'empreinte de l'humanité faible et corrompue : je ne sais quel fond d'activité inquiète, de mouvement, d'agitation qui montre ce que coûte la sainteté, qui annonce qu'on se gêne, qu'on se captive, que le cœur est à la vertu, que la vertu n'est point du cœur, que la vertu n'a point son principe, son origine, sa racine dans le cœur ; tout sent la peine, l'effort, le combat, et les soins que l'on se donne pour devenir saint marquent combien on est homme.

Sainteté de Jésus, douce, tranquille, simple, naturelle, elle coule d'une source toujours ouverte ; on voit que les vertus résident au plus intime de l'âme : elles se montrent, et elles se cachent ; elles se suivent, elles se remplacent selon les conjonctures : parfaitement unies, elles s'accompagnent sans se gêner, toujours semblable à lui-même, toujours différent de lui-même, il n'affecte rien, il ne néglige rien ; il passe tranquillement de la pratique d'une vertu à la pratique d'une autre vertu : vous n'en découvrirez aucune qui soit plus parfaite, parce qu'elles nous présentent toutes le plus haut degré de perfection, aucune qui obscurcisse les autres ou qui en soit obscurcie, qui brille moins ou qui brille davantage. Le caractère particulier de la sainteté de Jésus est de n'avoir point de caractère particulier, parce qu'elle réunit tous les caractères : caractère de l'innocence et de la pénitence, de la patience et du courage, de la douceur et de la fermeté, de la complaisance et du zèle, de la retraite et du travail ; vertus de roi et de sujet, de riche et de pauvre, de grand et de petit, de maître et de disciple, d'apôtre et de solitaire, d'homme retiré du monde et d'homme engagé dans le monde : point d'état, point de condition qui ne trouve son modèle dans Jésus, modèle auquel les plus grands saints s'efforceront sans cesse de ressembler, et quoique aidés par les secours les plus puissants de la grâce, il n'y réussiront point, le ciel leur commande d'en approcher autant qu'il leur est possible, le ciel même ne peut leur donner d'y atteindre ; sainteté de Jésus digne de tous les éloges, et dont aucun éloge ne sera digne ; le plus grand génie ne parviendra pas davantage à la louer parfaitement, que le plus grand saint à l'imiter entièrement : sainteté de Jésus, à laquelle ses ennemis mêmes rendent hommage ; leur esprit eut souvent la présomption de penser qu'il tracerait une morale aussi pure que la morale de Jésus ; mais leur cœur n'eut jamais l'audace, dans le délire de son plus fol orgueil, de penser qu'il atteindrait à la sublimité des mœurs et de la conduite de Jésus ; ils ont tenté de contrefaire les miracles de Jésus, ou d'en anéantir l'éclat, en leur opposant d'autres prodiges ; mais ils n'ont point essayé de contrefaire la sainteté de Jésus ou d'en obscurcir la gloire, en lui opposant les vertus des plus renommés d'entre leurs sages : ils ont senti que le parallèle ne servirait qu'à la rehausser : partout ailleurs ils s'obstinent à ne voir que l'homme ; dans sa sainteté ils voient, ils avouent le Dieu ; et cependant qui aurait pu le soupçonner ! au moment même où ils adorent ses vertus ils blasphèment sa doctrine.

Etrange aveuglement après lequel il serait inutile de chercher une autre réfutation de leurs sophismes ; car, je vous le demande, mes chers auditeurs, quel système plus convaincu de vertige que le système qui réunit dans Jésus deux caractères qui se détruisent mutuellement : Jésus prouvé Dieu par ses vertus, Jésus prouvé moins qu'homme par ses enseignements ? Comment, s'il est prouvé Dieu par ses vertus, s'élever contre sa doctrine ? Comment, s'il est prouvé moins que l'homme par sa doctrine souscrire à la divinité de ses vertus ?

Malheur au philosophe que l'indocilité entraîne et égare dans les détours de ce labyrinthe sans issue ; guidé par la foi et par la raison, je suis une route bien différente ; je vois dans Jésus une sainteté si pure, si parfaite, si invariable, qu'elle ne laisse entrevoir aucun mélange de vicissitudes et de fragilités humaines ; une sainteté si universelle, si proportionnée à tous les événements et à toutes les situations ; une sainteté si simple, si naturelle ; une sainteté qu'accompagne et que caractérise tant de grandeur, de sublimité, de dignité, de majesté, qu'elle ne peut être que la sainteté d'un Dieu qui est saint de lui-même et par lui-même : en même temps, j'entends sortir de la bouche de Jésus des dogmes dont la hauteur m'étonne ; dont les contradictions apparentes m'intimident. Que sais-je ? que dois-je faire ? Je rends justice à Jésus, je me la rends à moi-même, j'avoue que je ne suis qu'homme, j'avoue qu'il est Dieu : de là je raisonne, et je dis : Jésus est Dieu ; donc autant que ses vertus sont au-dessus des forces et de la sagesse humaine, autant ses lumières sont au-dessus des lueurs de l'intelligence humaine. Jésus est Dieu ; donc il est autant le Dieu de vérité que le Dieu de sainteté, et il ne peut pas davantage me tromper dans la doctrine que m'égarer par ses exemples. Jésus est Dieu, donc il est le père, l'auteur, la source de toute raison ; donc il peut m'enseigner ce que ma raison ne m'apprend pas, et il ne peut m'enseigner ce que ma raison me commanderait de ne croire pas ; donc ce qui me semble contradiction n'est que profondeur et obscurité, que je vois en effet naître et sortir non de ce que Jésus me révèle, mais

de ce qu'il me cache; non de ce qu'il me dit, mais de ce qu'il ne me dit pas. En un mot, les vertus de Jésus prouvent sa divinité, sa divinité prouve sa doctrine; j'adore et je me soumets. Qu'ensuite le philosophe, du sein de la nuit et des ténèbres dans lesquelles il aime à se perdre, élève sa voix altière et dédaigneuse pour me presser d'un ton insultant de lui expliquer le mystère d'un Dieu qui se fait homme; d'un Dieu qui se fait victime pour les hommes; je le presserai à mon tour de m'expliquer le mystère d'un homme qui n'est qu'un homme et dans lequel on ne voit rien des faiblesses de l'homme, d'un homme qui, n'étant qu'homme, ne parle, n'agit, ne vit, ne meurt qu'en Dieu; je le presserai de m'expliquer le mystère d'un homme prouvé Dieu par ses vertus, par sa vie, par sa mort et par ses miracles, et qui nous paraîtrait moins qu'un homme par ses enseignements et par sa doctrine, tout à la fois digne de nos adorations et indigne de notre créance : mystère pour mystère, le second n'est-il pas aussi inconcevable que le premier, et par où la crédulité qui admet le premier serait-elle plus flétrissante que celle qui admet le second. Néanmoins il faut opter; le choix ne demande que le simple coup d'œil; un Dieu homme, un Dieu mourant pour le salut des hommes n'est que mystère et obscurité ; je ne conçois pas ce que je crois, mais je vois des raisons de croire : au contraire, un homme qui est Dieu et qui ne l'est pas, qui l'est dans sa vie et dans sa mort, et qui ne l'est pas dans sa doctrine et dans ses enseignements, ce n'est pas simplement mystère, c'est contradiction sensible et palpable; on ne voit point de raisons de croire, on ne voit que des raisons de ne croire pas ; ne divisons, ne séparons pas Jésus, en lui tout annonce le Dieu : dans Jésus toute la plénitude de grandeur et de gloire qui est digne d'un Homme-Dieu; j'ajoute toute l'abondance de miséricorde et d'amour qui peut convenir à un Homme-Dieu : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre.* (*Joan.*, I, 14.) Sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE

La bonté, la miséricorde, la perfection qui intéressent le plus notre cœur, entre les perfections qui composent le fond, l'essence de la Divinité, nous en voyons dans Jésus les deux principaux caractères, les dons qu'elle répand : les sentiments qu'elle inspire, la plénitude des grâces coule de ses mains bienfaisantes, l'amour le plus tendre et le plus généreux occupe son cœur : considérons ce que Jésus a fait, considérons ce que Jésus a été pour les hommes; nous ne nous lasserons point de le redire que Jésus eut la ressemblance la plus parfaite que le Fils unique puisse avoir avec le Père des miséricordes : *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre.*

Grâces, bienfaits dont nous sommes redevables à Jésus. Pour s'en former une juste idée, il faudrait avoir bien approfondi tout le malheur de notre première origine dans Adam; toute la noblesse, tous les avantages de notre seconde naissance en Jésus-Christ. Coupables, parce que nous sommes les enfants d'un père pécheur, déchus de l'adoption sainte, marqués du sceau de réprobation et d'iniquité, nos jours infortunés, troublés par la douleur, consumés dans le travail, perdus dans l'égarement des passions, allaient se couler dans les regrets inutiles de l'innocence et du bonheur qui nous avaient échappé avec tant de vitesse : quel fond de corruption, quel affreux héritage de misères nous apportait le sang de nos pères, infecté jusque dans la source ; nuages de l'esprit, obscurcissement de la raison, empire des sens, force de la cupidité, indocilité des penchants ; le Dieu créateur ne pouvait reconnaître son ouvrage ainsi défiguré ; la terre, accablée du poids funeste de ses vices et de ses disgrâces, n'offrait au ciel que des objets de colère et n'apercevait dans le ciel qu'un Dieu vengeur; le présent ne lui montrait qu'une suite, qu'un enchaînement de maux sans cesse renaissants, l'avenir ne la consolait par aucune espérance; elle voyait, elle sentait son malheur, elle ne pouvait que le pleurer.

Qui lui eût dit que ces jours ténébreux feraient place à des jours plus purs et plus sereins que les jours de la première innocence; que les liens intimes d'une alliance plus noble, plus auguste, réuniraient ce qui semblait séparé pour toujours; que les grâces versées avec profusion dans son sein enfanteraient un peuple nouveau, un peuple chéri, objet des plus tendres complaisances du ciel, qui l'envierait et le redemanderait à la terre : avec quels transports elle aurait conjuré les siècles de précipiter leur course, afin de hâter le jour de son salut! avec quel empressement elle aurait couru au-devant de son Libérateur! ce qu'elle n'avait osé espérer, Jésus l'a fait; victime de propitiation, il a réconcilié par sa mort le ciel et la terre : *Interficiens inimicitias in semetipso.* (*Ephes.*, II, 16.) Il a fait disparaître l'anathème et les malédictions prononcées contre le pécheur : *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti....* (*Coloss.*, II, 14.) Il a renversé le mur de la division, il a brisé les chaînes de l'esclavage; aux titres honteux de la servitude ont été substitués les priviléges de l'adoption, et le Seigneur et le Père de ces hommes qui ne méritaient que son courroux : *Jam non est servus, sed filius* (*Gal.*, IV, 7.) Ils sont enfants de l'Immortel, par conséquent héritiers de l'immortalité : *Quod si filius et hæres* (*Ibid.*); les vestiges de l'ancienne prévarication ne subsistent plus, l'abondance du péché est couverte par une surabondance de justice : *Ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia* (*Rom.*, V, 20) : Que d'immortelles actions de grâces soient rendues à notre Dieu, continue l'Apôtre ; il nous a donné

Jésus, et Jésus nous a tout donné : *Cum illo omnia nobis donavit.* (*Ibid.*, VIII, 32.) Comment nous a-t-il donné? en se donnant lui-même : *Semetipsum obtulit immaculatum Deo.* (*Hebr.*, IX, 14.) En effet, par l'efficace et la vertu de cette oblation qu'il a faite de lui-même au Calvaire, le péché ayant été effacé, Dieu n'a plus considéré en nous que le sang de Jésus qui a coulé pour nous : or la voix de ce sang parle plus haut, parle mieux que le sang d'Abel : *Sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel.* (*Hebr.*, XII, 24.) Sa voix nous a ouvert le cœur de Dieu et le trésor de ses miséricordes : Jésus est à nous, tout est à Jésus; nous avons tout par lui, nous n'avons rien que par lui : *per quem omnia.* (*Hebr.*, II, 10.) Hommes profanes, vous n'entendez point ce langage! tandis que je vous peins avec l'Apôtre les richesses de votre adoption en Jésus-Christ, votre esprit se refuse à nos discours, parce qu'ils n'ont rien qui intéresse votre cœur; le faste des honneurs, le bruit de la réputation et de la gloire mondaine, l'éclat et les douceurs de l'opulence, la splendeur d'une grande fortune, d'une haute élévation dans le monde; ces biens fragiles qui échappent si souvent à l'homme qui les possède ou qui meurent bientôt avec lui ; ces biens faux et trompeurs qui ne savent qu'irriter les désirs, qui ne savent point les remplir; ces biens corrompus et corrupteurs que la cupidité achète par tant de crimes et dont la contagion pénétrante consume chaque jour et fait périr tant de vertus ; si Jésus-Christ en faisait le prix, la récompense de vos hommages, vous viendriez tomber à ses genoux et baiser sur la poussière la trace de ses pas ; s'il était le Dieu de la prospérité temporelle il serait le vôtre; ces biens frivoles et funestes dont vous êtes si follement épris, allez les mendier par vos lâches complaisances, allez les acheter par vos serviles adorations auprès des maîtres de la terre; tout cela n'est qu'humain, il peut être donné par des hommes : les richesses de la vertu, les trésors de la grâce, la paix, l'innocence, la pureté du cœur, l'empire sur les passions, le mépris des biens, des honneurs, de la gloire, des prospérités, qui ne sont que du temps et pour le temps l'héritage de l'immortalité, voilà ce qu'il n'appartient qu'à Dieu de donner, ce que Jésus ne ferait que recevoir s'il n'était que le fils de David; ce qu'il ne peut donner que parce qu'il est le Fils du Très-Haut.

Ouvrez donc les yeux, connaissez votre véritable maître, votre protecteur : connaissez votre Père, votre asile, la source de votre bonheur, l'appui de vos espérances : car hélas! qu'est-il, que serait-il, que deviendrait-il, l'homme seul et sans rapport à Jésus-Christ? ténèbres qui l'enveloppent, préjugés qui le dominent, songes qui l'amusent, doutes qui l'agitent, vérité qu'il ne voit qu'à demi et à laquelle il se dérobe, erreurs qui lui plaisent et qui le fixent : orgueil indocile, crédulité basse et rampante; son esprit qui le trompe, sa raison qui l'égare, ses sens qui le surprennent, l'imagination qui le captive, les passions qui le tyrannisent, les plaisirs qui l'enivrent, les chagrins qui le désolent, les désirs qui le transportent, les ennuis qui le consument, les espérances qui le jouent, les craintes qui le déchirent, les concurrents qui le traversent, les ennemis qui le persécutent, les amis qui le trahissent, les honneurs qui l'accablent de soins et d'inquiétudes, l'obscurité qui l'expose à l'insulte et au mépris, les richesses qui le remplissent de vices et de cupidités, la pauvreté qui le livre à la plainte et au murmure, son propre bonheur qui le lasse et le fatigue, le bonheur d'autrui qui l'irrite et augmente ses infortunes, une enfance dans laquelle il n'est pas encore homme, l'âge mûr dans lequel il ne l'est que par les passions, la vieillesse dans laquelle il ne l'est que par le souvenir de ce qu'il fut et par le sentiment de ce qu'il souffre : naître dans la douleur et dans les larmes, vivre dans le trouble et dans l'agitation, mourir dans les regrets du passé, sans espérance pour l'avenir; ne pouvoir jamais être heureux, parce qu'on ne peut l'être que pour un moment, voilà l'homme sans Jésus-Christ.

Mais en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, reprend l'Apôtre, tout change, tout s'ennoblit, tout se perfectionne : sur les ruines de l'homme de faiblesse et de fragilité s'élève l'homme immortel, cet homme qui, grand dans l'humiliation, heureux au sein de la disgrâce, est à l'abri des craintes et des espérances frivoles qui nous agitent, l'homme d'ordre et de justice ; Dieu règne sur l'homme, l'homme règne sur lui-même : un esprit sage et modéré, une raison éclairée et docile, une imagination réglée et soumise, un cœur libre et dégagé, des sens captivés, des plaisirs purs et saints, des amitiés innocentes ; maître sans faste, sans hauteur; esclave sans bassesse, tendre et généreux dans l'opulence, patient, tranquille dans l'indigence, homme sans avoir les faibles de l'homme, appuyé sur Jésus-Christ, cette vie qui s'écoule avec tant de vitesse n'est pour lui que l'essai, la préparation, l'ébauche d'une vie meilleure, dont la durée ne sera point mesurée par la révolution des jours et des ans. A proprement parler; elle n'est pas la vie du chrétien, elle n'est que son épreuve; le tombeau est pour le disciple ce qu'il fut pour le maître, le passage à l'immortalité. Lorsqu'il échappe à nos regards, il ne meurt pas, il naît, il commence de vivre, et, pendant que nous habitons la terre d'exil, du haut du ciel où il nous attend, Jésus-Christ veille sur son peuple. Assis à la droite de Dieu, il lui présente nos vœux et nos prières, nos soupirs et nos larmes : *Christus Jesus qui est ad dexteram Dei, qui etiam interpellat pro nobis* (*Rom.*, VIII, 34); il nous soutient dans nos périls, il nous fortifie dans nos combats, il nous défend contre nos passions, il nous rend vainqueurs du monde et de toutes les séductions du monde :

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides vestra (I *Joan.* V, 4.)

Car, Messieurs, s'écrie saint Paul, malheur à l'âme ingrate et superbe qui croirait se devoir ses mérites : séparée de la grâce de Jésus-Christ, séparée de l'esprit de Jésus-Christ, la force humaine n'est que faiblesse dans l'ordre du salut, la vertu n'est qu'un titre stérile pour la gloire immortelle devant le Dieu rémunérateur. On n'arrive à Dieu que par Jésus : *Per quem et habemus accessum* (*Rom.*, V, 2) : nous ne penserions pas même à entrer dans la voie du salut, s'il ne nous en inspirait le désir : *Non quod sumus sufficientes ex nobis cogitare aliquid.* (II *Cor.*, III, 5.) C'est du sein de ses miséricordes que partent les lumières pures et vives qui guident nos pas dans les sentiers de la justice et nous montrent les écueils où périrait notre innocence : c'est lui qui répand dans une âme qui s'égare et se perd ces remords, ces alarmes, ces inquiétudes, ces craintes de l'avenir, ces dégoûts du présent, qui l'arrachent à ses vices, en troublant, en empoisonnant ses plaisirs : c'est lui qui, par l'opération touchante de sa grâce, donne tant de charmes à l'austère et pénible vertu : c'est de lui que vient cette charité pure, qui se plaît à s'immoler par les sacrifices les plus douloureux, et qui, enivrée de l'amour de son Dieu, se détache avec joie des faux biens de la terre : c'est lui qui fait toute la sainteté, qui fait tous les saints ; lui qui prie dans les solitaires, qui pleure dans les pénitents, qui travaille dans les apôtres, qui combat dans les justes, qui triomphe dans les martyrs ; lui qui nous donne l'espérance du ciel, qui nous en donne le mérite, *per quem omnia.* Comblés de tant de grâces, quand viendra le moment heureux où, fidèles et reconnaissants, nous prendrons sa conduite pour la règle de notre conduite, son cœur pour le modèle de notre cœur ; qu'ai-je dit, mes chers auditeurs? le cœur de Jésus ! quel modèle ! qu'il serait beau ! qu'il serait grand d'aspirer à le suivre, à l'imiter ! c'est de cette source divine et féconde que coule l'immensité de ses dons, c'est surtout par le cœur que Jésus est le Dieu des miséricordes.

2° Cœur de Jésus ! Ici, chrétiens, qui me donnera d'entrer, de vous introduire dans les profondeurs adorables de notre religion sainte? Semblable, en quelque façon, au Dieu dont elle est l'ouvrage, elle a comme lui ses abîmes, ses immensités de grandeur, de gloire et de majesté, que l'esprit humain ne réussira jamais à pénétrer : plus il aura découvert, et plus il saura, plus il sentira combien il lui reste à découvrir, combien il lui reste à apprendre. Ah ! que nos philosophes n'ont-ils le goût du vrai grand, du vrai sublime ! c'est dans l'étude de la religion qu'ils éprouveraient les transports enchanteurs du génie, marchant de connaissances en connaissances, de lumières en lumières, se reposant avec délices dans une vérité qu'il voit, et courant rapidement après une infinité de vérités qu'il commence d'entrevoir, et s'agrandissant lui-même par la noblesse et l'élévation des sentiments qu'il puiserait dans la contemplation des desseins et des voies de cette sagesse qui ne travaille, qui n'agit dans le temps que pour les destinées immuables de l'éternité. Vous, mes chers auditeurs, si jamais je souhaitai votre attention, je vous conjure de me la donner tout entière en ce moment : je me propose de vous développer, autant que mes idées et mes paroles pourront y atteindre, ce qui doit vous frapper, vous toucher davantage dans la personne de Jésus, dans la destination et la mission de Jésus.

La rédemption du monde ne pouvait être une rédemption parfaite, qu'autant que le Sauveur qui expierait les péchés du monde, serait la lumière qui dissiperait les ténèbres du monde. Avant Jésus, la multitude des nations avait oublié son origine : à la place du Dieu suprême que le jour révèle au jour, et la nuit à la nuit, le langage du soleil et des astres, mal interprété par les passions, ne lui enseignait que de frivoles et coupables divinités ; le peuple préservé de l'égarement des nations en vue de Jésus-Christ, et par rapport à Jésus-Christ, connaissait le Dieu qui commande au ciel et à la terre, à la vie et à la mort, à l'être et au néant ; il ne connaissait qu'imparfaitement le Dieu qui aime, qui veut être aimé ; son législateur, il est vrai, lui avait renouvelé le précepte de l'amour divin ; et les grâces de Jésus, futur Médiateur, lui donnaient le pouvoir de l'accomplir : mais ce peuple indocile et rebelle devait être subjugué par la sévérité même de la loi, elle lui offrait partout des menaces et des châtiments : Moïse, le plus doux des hommes, dès qu'il agit par l'esprit de la loi, et en qualité de ministre de la loi, devient un maître redoutable et sévère : dans les transports et l'impétuosité de son zèle, il brise les tables sacrées sur lesquelles le doigt du Très-Haut avait gravé ses volontés, il dit à la terre d'ouvrir et d'engloutir les murmurateurs, il dit au feu de sortir et de dévorer les usurpateurs du sacerdoce. Les oracles de ses prophètes sont des oracles d'anathème, de désolation, de deuil et de larmes : son histoire entière est un tissu de calamités et de désastres, elle présente un flux et un reflux continuel de vengeances déployées, tantôt sur les peuples ennemis, tantôt sur son peuple indocile et rebelle. Dans la plénitude des temps, à l'alliance d'empire et de servitude entre le maître et les esclaves, doit succéder l'alliance d'adoption et de liberté entre le père et les enfants ; à la loi de crainte et de terreur, doit succéder une loi d'amour et de charité, une loi qui invitera les peuples par l'attrait de l'amour, qui les réunira par les liens de l'amour, qui leur commandera principalement l'amour ; une loi qui n'arrosera la terre que des larmes et du sang de son Auteur, de ses apôtres, de ses disciples ; qui allumera sur la terre ce feu du pur et saint amour qui, au lieu de châ-

timents prompts et sensibles, attendra le pécheur, consolera le pénitent, et consumera ses vices et ses erreurs : plus jaloux de se montrer comme le Dieu de miséricorde, il semble avoir oublié qu'il est le Dieu fort, le Dieu puissant; c'est donc le Dieu qui aime et qui veut être aimé qu'il faut annoncer au monde; c'est le cœur bienfaisant de Dieu qu'il faut dévoiler aux yeux du monde; qu'il faut peindre avec des couleurs si vives, représenter par une imitation si parfaite, qu'il se montre tout entier dans le cœur et la conduite de l'instituteur de la loi d'amour et de charité : or ce ministère qui demande nécessairement un Homme-Dieu entreprendrait vainement d'exprimer, de représenter le cœur de Dieu; ce ministère si sublime, si divin, comment Jésus l'a-t-il rempli?

On le reconnaît d'abord à la modestie de ses regards, au son tendre et pénétrant de sa voix, au charme, à la douceur de ses manières : cet homme de paix, de silence, dont il fut écrit qu'il cédera tout, qu'il ne disputera rien, *non contendet* (*Matth.*, XII. 19), qu'il n'ouvrira point sa bouche aux clameurs de l'animosité et de la contestation, *neque clamabit* (*Ibid.*), qu'il se contentera de parler au plus intime du cœur par les impressions secrètes de sa grâce, sans faire retentir une voix d'indignation et de reproches, *neque audiet aliquis in plateis vocem ejus* (*Ibid.*), qu'il n'achevera point de briser le roseau déjà ébranlé et déraciné par la tempête, d'éteindre le flambeau qui fume encore : *Arundinem quassatam non confringet et linum fumigans non exstinguet* (*Ibid.*, 20), que comme un tendre agneau, il se laissera mener au lieu du supplice, et sans se plaindre, tombera frappé du coup mortel : *Sicut ovis ad occisionem ducetur.* (*Isa.*, LIII, 7.) Isaïe n'avait-il pas Jésus devant les yeux, lorsqu'il traçait cette image? et n'est-ce pas ici surtout que nous pouvons dire qu'il est moins un prophète qui prédit l'histoire de Jésus, qu'un évangéliste qui la raconte? Jésus ne trouve presque dans sa patrie que rebuts et contradictions; dans ses reproches, que jalousie secrète et indifférence déclarée; dans ses disciples, qu'inconstance et légèreté; dans son peuple, que persécutions et incrédulité. Tranquille, sans agitation, sans murmure, toujours dans les mêmes empressements de zèle et de charité, il semble ignorer les projets, les mouvements des passions qui ont conjuré sa perte : flétri par d'odieuses impostures, il craint plus de faire rougir le calomniateur, que de succomber sous la calomnie; il aime mieux laisser par son silence un cours libre à l'iniquité du mensonge, que de faire parler la vérité, qui ne sauverait le juste qu'en déshonorant le coupable, *Jesus autem tacebat* (*Matth.*, XXVI, 63); chargé de fers, chancelant sous le poids de sa croix, il se laisse conduire d'opprobres en opprobres, de supplices en supplices, d'un tribunal à un autre tribunal; partout il rencontre les mêmes fureurs, partout il porte la même sérénité de paix et de douceur; l'aveugle Israël ne met point de bornes à ses fureurs, Jésus ne met point de bornes à sa patience; loin d'opposer la résistance, il cède sans effort, il se livre lui-même, il s'offre à la violence de la tempête : *Dabit percutienti se maxillam.* (*Thren.*, III, 30.) Les dernières paroles qu'il entend sont des paroles de haine et d'insulte : *Vah! qui destruis templum Dei.* (*Matth.*, XXVII, 40.) Les dernières paroles qu'il prononce sont des paroles de paix et d'amour; il les excuse, il implore leur pardon : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt* (*Luc.*, XXIII, 34.) Écraser ces hommes perfides, sa gloire l'exige, d'un mot il les réduirait en poudre, les légions de la milice céleste, prêtes à le défendre, attendent ses ordres, il leur commande de retenir le glaive destructeur : ses disciples le pressaient de faire tomber le feu du ciel sur Samarie : Disciples peu dociles, leur répond-il, vous continuez d'ignorer l'esprit de l'alliance à laquelle vous êtes appelés; vous ne connaissez pas Jésus, il en coûterait trop à son cœur de faire des malheureux, il peut souffrir, se taire, pardonner; il ne sait point se venger : *Nescitis cujus spiritus estis* (*Luc.*, IX, 55); est-ce donc qu'on ne l'entendit point s'élever, éclater contre l'hypocrisie et les sacriléges de la Synagogue : *Circumspiciens eos cum ira.* (*Marc.*, III, 5.) Ne vous arrêtez point à ces apparences : ce ton, ces regards, cette hauteur de majesté indignement outragée, ne sont que le langage d'un amour désolé qui s'attriste, qui gémit, à la vue du précipice que ces hommes téméraires et insensés creusent sous leurs pas, qui les rappelle par ses cris, et tâche de les détourner des sentiers de la perdition : *Circumspiciens eos cum ira, contristatus super cæcitate cordis eorum.* (*Ibid.*) Ah! une pareille colère n'est que la colère du Dieu des miséricordes, qui ne tonne qu'afin d'avertir, et dont la foudre, qui ne partirait qu'à regret, désire, demande, sollicite un soupir sincère pour la dissiper, une larme pour l'éteindre : non, il n'appartenait qu'au Fils unique de nous dévoiler le cœur du Père, en montrant au monde dans son propre cœur, les richesses d'un amour admirable dans sa patience et sa douceur, d'un amour encore plus amour dans son indignation et ses reproches, que dans sa paix et son silence, d'un amour que son étendue et son universalité marque d'une nouvelle empreinte de la divinité.

Jésus, cet Homme-Dieu, ne connaît point les délicatesses de rang, de naissance, de fortune, de goût, d'attrait, de sympathie, d'antipathie, qui décèlent dans les plus grands hommes la petitesse humaine : voyez-le, ce fils de David, ce Fils du Très-Haut, s'accommoder à tous les caractères, se proportionner à toutes les conditions : il parle au peuple le langage de l'instruction simple et naïve; il entre avec les docteurs de la loi dans l'abîme profond des Écritures; il dévoile aux prêtres, aux pontifes, le sens caché des prophéties; il se rend aux invitations du pharisien fier de ses vertus : il est assis à la table de l'humble publicain, qui pleure ses

péchés; il mène avec ses disciples une vie pauvre et laborieuse; il honore, il sanctifie par sa présence, il augmente par un miracle qu'il opère en leur faveur, la joie de ceux qui étaient conviés aux noces de Cana; il enseigne la plus sublime perfection de son Evangile à Madeleine, qui l'écoute dans le silence; il éclaire l'esprit, il change le cœur de la femme de Samarie, aussi hardie à décider sur la religion, que peu fidèle et attentive à la pratiquer : s'il montre quelque prédilection, elle est toute pour les pauvres, qu'il n'aime davantage que parce qu'il est le seul qui les aime : *Evangelizare pauperibus misit me.*(*Luc.*, IV, 18.) Son repos, son sommeil, sa prière, ses occupations n'ont d'autre temps, que les moments que son peuple lui laisse : *Volumus Jesum videre.* (*Joan.*, XII, 21.) Il se donne à tous, il ne se refuse à personne : les disciples veulent écarter une troupe importune d'enfants qui se pressent autour de Jésus, il les invite, il les appelle : *Sinite parvulos venire ad me.* (*Marc.*, X, 14.) Il les reçoit entre ses bras, il les comble de caresses et de bénédictions : *Complexans eos... benedicebat.* (*Ibid.*, 16.) Il avait choisi douze apôtres formés, élevés dans l'obscurité des plus viles conditions; il ne les rebute, il ne les méprise pas, il vit au milieu d'eux comme l'un d'eux; confondu avec la multitude sans prétentions qui l'annoncent, sans distinctions qui le séparent de la foule, Jésus met toute sa gloire à remplir par les prévenances de son amour, la distance que l'éclat de ses miracles et de sa réputation met entre lui et le moindre des enfants de Jacob : hommes vous avez trop de faste ou trop peu d'élévation, trop de fausse, et trop peu de véritable grandeur dans l'âme, pour ne pas abandonner le choix de vos liaisons et de vos amitiés aux intérêts de votre vanité, et aux caprices de votre amour-propre.

Jésus, un Homme-Dieu, est égal pour tous, parce qu'il est également au-dessus de tous; tous paraissent à ses yeux dans une égalité parfaite, parce qu'un Homme-Dieu est si grand, que pour lui rien n'est grand et rien n'est petit : je me trompe; pour parvenir à une préférence dans le cœur de Jésus, il ne faut qu'éprouver des malheurs : à ce trait qui ne reconnaîtrait pas un Homme-Dieu, et de quel autre cœur partiraient ces touchantes et tendres invitations dont il fait retentir les villes et les campagnes : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (*Matth.*, XI, 28); vous tous qui êtes affligés, pourquoi vous livrer à la plainte, à la douleur, Jésus n'est-il pas au milieu de vous; vous ne serez malheureux qu'autant que vous voudrez l'être : voyez comme il remplit de ses miséricordes les provinces qu'il parcourt, comme il laisse des vestiges de sa bonté partout où il laisse la trace de ses pas : *Pertransiit benefaciendo* (*Act.*, X, 38); ne craignez point de demander trop; son pouvoir n'a point de bornes, et son amour exaucera vos premiers désirs : *Petite et dabitur vobis, accipietis.* (*Matth.*, VII, 7.) Si d'abord il semble rejeter les prières de la Chananéenne, ce n'est point pour différer le bienfait, c'est pour faire éclater sa foi : *O mulier, magna est fides tua.* (*Matth.*, XV, 28.) Le paralytique de la piscine n'a pas encore imploré le secours de Jésus, il l'a déjà éprouvé; la veuve de Naïm reçoit son fils avant que de l'avoir demandé; *et dedit illum matri suæ.* (*Luc.*, VII, 15.) Les pleurs et le silence de cette mère désolée ont parlé au cœur de Jésus; or un cœur si tendre ne vit jamais de malheurs sans les partager; jusque dans les crimes dont il consent d'être la victime, ce n'est point sa destinée qui le touche, mais celle de tant de pécheurs rebelles et impénitents. Le disciple perfide livre Jésus à la haine sanguinaire des pharisiens; les opprobres de la captivité, la licence d'une nuit d'insultes et d'outrages, les attentats d'un jour auquel le soleil épouvanté refusera sa lumière, ne font point chanceler la constance de Jésus; il n'a des regrets, des plaintes, du trouble, de l'agitation, de l'attendrissement, que sur le sort affreux de l'indigne apôtre que les anathèmes du ciel vont écraser : *Væ autem homini illi : bonum erat ei si natus non fuisset* (*Matth.*, XXVI, 24); il considère Jérusalem, ses pleurs coulent, *flevit* (*Luc.*, XIX, 41); il voit dans cette ville ingrate les supplices qu'elle lui prépare, la croix qu'elle lui destine, il n'en est point ému; il voit dans cette ville infortunée le fer ennemi qui doit la désoler, le feu vengeur qui va la consumer; à ce spectacle son cœur se livre à la tristesse la plus pénétrante; ses yeux s'ouvrent aux larmes les plus amères : *Flevit super illam.... quia venient dies in te* (*Ibid.*, XLI, 43.) Larmes précieuses, la terre n'en avait point reçu de pareilles; la terre n'avait vu que des hommes et des affections humaines; elle voit dans Jésus comment un Homme-Dieu sait aimer; elle voit qu'il aime d'un amour aussi immense, aussi grand dans son activité, que sublime et tendre dans le sentiment, d'un amour qui, du cœur où il règne, cherche à se répandre dans tous les cœurs : en effet, Jésus dévoué au bonheur des hommes, semble n'être venu que pour établir parmi eux l'empire de la divine charité; que pour en être le législateur, l'apôtre, le modèle, le père : pour la faire respecter, il avertit que le commandement d'aimer nos frères est semblable au commandement d'aimer notre Dieu : *Secundum autem simile est huic.* (*Matth.*, XXII, 33.) Pour la faire aimer, il déclare qu'elle est le précepte qu'il nous donne, l'héritage qu'il nous apporte, la reconnaissance qu'il nous demande; *in hoc cognoscent.* (*Joan.*, XIII, 35.) Pour la faciliter, il assure que ce que nous faisons pour nos frères, nous le faisons pour lui-même : *Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (*Matth.*, XXVI, 40); et parce que les passions humaines pourraient l'affaiblir par les haines qu'elles inspirent, il prononce qu'il ne pardonnera qu'autant qu'on aura pardonné : *Dimittite, et dimittemini* (*Luc.*, V, 37); et parce que la charité du riche est l'unique

asile des pauvres, il se met à leur place; ce sont ses pleurs qu'on arrête en essuyant leurs larmes, ses fers que l'on brise en les tirant de l'esclavage : *Nudus.... infirmus, et in carcere.* (*Matth.*, XXVI, 43.) Pauvres, ne vous bornez donc plus à presser les opulents du monde par des sollicitations importunes; apportez dans le sanctuaire votre douleur et vos larmes; parlez à votre Dieu, ne demandez point pour vous, ne demandez que pour les riches; priez, afin que l'esprit de Jésus se répande dans leur cœur; ah, ils viendront aussitôt se disputer la gloire de réparer vos malheurs : ceux que Jésus aime ne peuvent être indifférents à celui qui aime Jésus, et s'il se trouve parmi vous tant de disgrâces sans consolations, c'est que dans le christianisme il y a peu de véritables chrétiens.

O Jésus ! ô Dieu de paix et de charité, quelle heureuse révolution, si tout à coup, dociles à votre voix et aux salutaires impressions de votre grâce, nous devenions un peuple qui fût véritablement votre peuple; plus de ces dissensions fatales, de ces cupidités avides et inhumaines qui ravagent la terre; nous verrions à leur place la charité tendre et généreuse monter sur le trône pour ouvrir la source de la félicité publique; nous la verrions s'asseoir sur les tribunaux, pour défendre le faible contre l'oppresseur injuste; veiller à la porte des maisons, séjour de l'opulence, pour en écarter le faste, le luxe, la volupté, et n'y laisser entrer que le désir et le plaisir de faire des heureux, nous la verrions régner dans le sanctuaire pour empêcher la tribu dépositaire des richesses sacrées de justifier en quelque façon, par le scandale de ses dépenses, peut-être de réveiller, de rallumer la cupidité, qui osa en d'autres royaumes usurper des biens qui, entre les mains de quelques profanes dissipateurs semblaient n'être plus à Dieu, puisqu'ils ne les faisaient plus servir ni au soulagement des pauvres, ni à la décence et à la pompe du culte; nous la verrions, cette divine charité, présider aux conseils pour y faire entendre la voix de l'humanité, et imposer silence aux projets destructeurs; marcher à la tête des légions, les guider dans leur route, les suivre dans l'horreur des combats, pour ôter à la victoire ses fougues, ses impétuosités, et ne lui laisser que le talent de profiter des succès; nous verrions le grand, le riche, pleurer comme des jours perdus, les jours qui ne leur auront point offert de larmes à sécher ou à prévenir; l'homme obscur, et le pauvre, n'envier au grand que le pouvoir de protéger; au riche que le pouvoir de donner; nous verrions l'univers surpris, enchanté, s'écrier : *Beata gens cujus est Dominus Deus ejus.* (*Psal.* XXXII, 12.) Heureux le peuple duquel Jésus est le Dieu.

Que la terre cesse donc d'accuser le ciel de ses calamités et de ses désastres; depuis l'Evangile, ses malheurs ne sont que le fruit de ses crimes, et ne sont que l'oubli de Jésus, que la résistance aux grâces de Jésus.

Ennemis de la loi sainte, livrés à une ignorance présomptueuse, ou à une méchanceté perfide, reprochez maintenant à l'Evangile les torrents de larmes et de sang qui, depuis les jours de Jésus jusque aux nôtres, inondent trop souvent la terre : pour vous confondre, je ne prononce qu'un mot; la religion de Jésus n'est pas plus coupable des égarements et des dissensions de ses disciples, que la vraie philosophie n'est coupable de vos blasphèmes : le factieux se cachait sous le voile de la religion, la religion condamnait la licence de ses attentats sanguinaires : l'impie emprunte, il prend le masque de la raison, la raison réprouve la pestilence et la contagion de ses dogmes corrupteurs. Chrétiens, n'écoutez que la pure et sainte morale de votre religion, vous n'en serez que sujets plus fidèles, que citoyens plus pacifiques; philosophes, n'écoutez que la raison sage et modeste, vous ne tarderez pas d'être chrétiens soumis et vertueux.

L'amour de Jésus ne s'arrêtera-t-il pas, après avoir posé les fondements de la concorde et de la félicité de l'univers? hommes, nous ne connaissons point les voies de Dieu : ainsi que l'ordre merveilleux du monde, ne fut que le jeu de sa sagesse, ce que nous venons d'admirer ne fut que l'essai de son amour. Un homme qui est Dieu, aime en Dieu, il ne se borne point à faire des heureux dans le temps, il travaille à faire des heureux dans l'éternité, l'amour de Jésus n'a donc que commencé à se montrer; il va enfin déployer toute son immensité dans un prodige qui ne peut être opéré que par la toute-puissance d'un Dieu : dans un prodige que le moment auquel Jésus l'opère, achève de marquer au sceau de l'amour d'un Dieu : l'heure approche à laquelle ses ennemis armeront leurs mains sacriléges contre le Saint des saints; ils ont conjuré de le retrancher du nombre des vivants, et d'effacer jusque à la trace et à l'empreinte de ses pas, afin que non seulement il ne soit plus, mais que les âges suivants ignorent qu'il a été; vains et impuissants projets : l'amour de Jésus ne consent point à la séparation qu'ils veulent acheter par tant de crimes; avant que de se livrer à leur haine, il commence par la tromper; il se donne dans l'institution de l'adorable Eucharistie, une nouvelle existence qu'ils ne lui raviront pas, à laquelle ils ne pensent pas; il leur abandonne sa vie, et après avoir succombé sous leurs attentats, il vivra au milieu d'eux, malgré eux; il habitera au plus haut du ciel, et il reposera sur la terre pour y continuer les augustes fonctions de leur Médiateur, pour obtenir, pour faire couler de la source de son amour les traits d'amour qui changeront le cœur du pécheur, qui s. ne.illeront les larmes du pénitent, qui feront les vertus du juste.

Ministres aveugles des décrets que prononce la colère du Dieu terrible, ils se pré-

parent sans le savoir à ensevelir dans le tombeau de Jésus les hosties, les oblations, les sacrifices de leur loi. O triomphe! ô immensité du cœur de Jésus! son amour si cruellement outragé, ne laissera point le nouveau peuple dont les Juifs sont les prémices, sans pontife, sans sacerdoce, sans autel; le sacrifice sanglant que la justice de son Père lui commande, il le perpétue, il l'éternise dans un sacrifice de paix, sacrifice sanglant, sacrifice pacifique, ils ne sont dans la réalité qu'un seul et même sacrifice: ils sont deux sacrifices par les différences qui les caractérisent; le premier eut son autel marqué; chaque instant voit le second s'achever et se renouveler. Dans le premier, Jésus ne meurt que pour renaître; le second a toute la terre pour son autel: que du sein des mers, que de l'ombre des forêts, que de l'obscurité des antres profonds, la voix du prêtre s'élève et appelle la victime, la victime ne manquera point au sacrificateur. Le second n'est dans toutes ses circonstances que le sacrifice du pur amour, le glaive qui l'immole n'est que le glaive de l'amour, le feu qui le consume, que le feu de l'amour, il n'admet pour l'offrir que des mains purifiées par l'amour, pour y participer, que des cœurs remplis, inondés d'amour, pour l'adorer, qu'un silence d'amour, pour le reconnaître, que des soupirs et des pleurs d'amour, pour en profiter, que des préparations qui fassent naître l'amour, que des désirs d'amour, pour l'honorer, le célébrer, que des cris, des cantiques d'amour: tout amour, la foi qui le croit n'est parfaite que par l'amour. Aussi, remarquez-le, ce n'est que depuis le déclin de la charité qu'il a trouvé des adversaires; l'Eglise primitive aimait, elle ne douta point, la foi préparait à l'amour, l'amour augmentait la foi, adorations de foi soumise, transports d'amour reconnaissant: animé du feu de la charité, l'amour des premiers fidèles pour Jésus, ne connaissait point de bornes, ce divin Sauveur passe continuellement d'un prodige à une autre prodige, l'immolation sanglante succède à l'immolation mystique dans la cène, dans le premier sacrifice, victime de l'amour qui purifie les saints, dans le second, victime de l'amour qui satisfait pour le pécheur, sortant du cénacle il marche au Calvaire.

Ici, chrétiens, que vous dirai-je! que vous dirait à ma place un prophète? un apôtre, un Paul? quel génie, fût-il divinement inspiré, atteindrait à la sublimité d'idées, à la force, à l'énergie d'expressions capables de retracer, de faire renaître à vos yeux ce qu'il y a d'étonnant, d'intéressant dans ce triste et auguste spectacle? Des objets si grands, si divins: aucun homme ne peut avoir le don d'en parler dignement à un autre homme: ce n'est qu'en rentrant dans lui-même qu'il peut s'en former une idée. Venez donc, transportez-vous sur le sommet de la montagne sainte: de là considérez Jésus qui s'avance, qui se traîne lentement d'un pas chancelant et affaibli; considérez la route qu'il a parcourue et le terme auquel il arrive; voyez l'antre obscur et désert où commencent ses jours dévoués à expier les iniquités du monde; l'indigence et les humiliations de sa vie cachée, les courses, les travaux de sa vie publique, son zèle avide de tant de souffrances; il appelle par tant de soupirs l'heure destinée à notre réconciliation, il appelle la croix sur laquelle il va finir sa pénible carrière, chargé, pour ainsi dire, des anathèmes de Dieu et des hommes, ignoré, méconnu, désavoué, comme réprouvé par le ciel et par la terre, abandonné de tout, excepté de son amour, qui ne le suit, qui ne l'accompagne que pour présider à cette scène tragique, et qui ne s'arrêtera, que lorsqu'après avoir étanché le peu de sang qui reste dans les veines de Jésus, il aura donné tout ce qu'il peut donner. Voyez, contemplez, méditez en silence, ensuite laissez agir votre cœur; qu'il parle, qu'il décide, qu'il prononce si le cœur qui aime ainsi n'est que le cœur d'un homme, s'il faut aimer davantage pour aimer en Dieu! Serais-je donc assez heureux, ô mon Jésus! pour trouver ici des âmes dont le cœur leur parle de vous et pour vous? Il en est dans ces régions éloignées sur lesquelles commence à s'élever la lumière de l'Evangile: là se forme un peuple nouveau, qui s'unit à nous par la foi; plaise au ciel qu'il en reste éternellement séparé par la pureté des mœurs, troupeau fidèle et docile à l'impression de la grâce, aussitôt qu'ils connaissent le mystère d'un Dieu sauveur; émus, attendris, enivrés des saintes fureurs du pur amour, ils courent sur les traces sanglantes de leur Dieu crucifié, s'offrir au glaive des tyrans; ils croient qu'on n'aime point assez Jésus, lorsqu'on se contente de vivre pour lui, sans souhaiter de mourir avec lui: terre si sainte, si fortunée, continuez de dédommager Jésus de l'indifférence et de l'oubli de tant d'autres chrétiens. Car voici, mes chers auditeurs, le trop juste sujet de notre douleur et de votre confusion; chrétiens aussitôt qu'hommes, la connaissance et l'amour de Jésus ont dû couler dans vos veines avec le sang de vos pères: il n'est point de nations dont il soit le Dieu autant qu'il est le vôtre; hélas, peut-on dire également qu'il n'est point de nation qui soit plus digne d'être son peuple; ne se renouvelle-t-il point parmi nous, le prodige d'ingratitude qui a perdu les Juifs: le Dieu promis, annoncé à Israël est venu; Israël l'a méconnu, il l'a dédaigné: *In propria venit et sui eum non receperunt.* (*Joan.*, I, 11.) Ces sciences vaines et frivoles qui ne servent qu'à polir, qu'à amuser l'esprit; ces sciences funestes et contagieuses qui corrompent, qui débauchent le cœur, on les sait assez, on ne les sait que trop; la science de Jésus, cette science qui faisait toute l'érudition d'un Paul; cette science, l'unique science du salut et des mœurs, elle n'a presque plus ni de maîtres, ni de disciples: le christianisme devenu le centre du goût,

de la politesse, des arts, des connaissances, commence presque à ignorer Jésus, et il est des chrétiens qui se font une gloire de savoir tout, excepté Jésus. Ils le savent, ou plutôt ils se vantent de le savoir, pourquoi? pour l'attaquer, pour le combattre, pour chercher dans ses dogmes et dans ses maximes des impossibilités prétendues, des contradictions apparentes, qui justifient leur indocilité, pour se faire à eux-mêmes et aux autres une pierre de scandale des plus augustes mystères de la foi, défigurés par l'audacieuse imposture de leur vaine philosophie, pour opposer la témérité et les hauteurs de leur orgueilleuse présomption aux caractères ineffaçables de divinité et de vérité dont il lui a plu de marquer sa religion sainte. O opprobre, ô abomination de notre siècle! ce n'est plus du sein de la Synagogue et de la gentilité, c'est du milieu de nous qu'ils sortent, ces ouvrages de pestilence et de contagion, dont les subtilités dangereuses, les sophismes captieux, les spéculations vagues, les doutes outrés, les raisonnements poussés au delà de la raison, forment un labyrinthe et des nuages, dans lesquels se perd et aime à se perdre un esprit que l'intérêt des passions rend avide, impatient de secouer le joug d'une religion qui demande trop de vertus, pour ne pas mettre contre elle les préjugés et les penchants d'un cœur corrompu: ce sont des hommes qui appartiennent à Jésus-Christ, qui se font un mérite, un honneur impie de lui disputer, de lui enlever l'adoration des peuples. Ministres de l'Evangile, quel plus juste sujet de larmes! ce n'est plus contre les idolâtres, contre les Juifs, c'est contre les chrétiens qu'il nous faut défendre Jésus-Christ : le défendre! n'avons-nous point à craindre de nous rendre presque aussi coupables que ceux qui l'attaquent? Ages futurs, ignorez à jamais l'opprobre et le scandale de notre siècle: dégrader, passez-moi le terme, dégrader Jésus de la divinité, le mettre au rang des philosophes profanes, ne fut que l'essai, que le premier égarement de la licence sacrilégement appliquée à le donner, s'il était possible, en spectacle de mépris et de division; critiques, invectives, déclamations fougueuses, expressions indécentes! Ces voûtes sacrées frémiraient d'horreur; le Calvaire n'entendit rien de pareil; l'enfer, à l'heure de son affreux triomphe, n'osa se les permettre. Sont-ils venus, viennent-ils les jours où l'homme ennemi de Jésus, l'adversaire du Très-Haut, entreprendra d'ériger autel contre autel, de se placer, de s'asseoir dans le sanctuaire pour y être adoré par une multitude crédule, comme l'auteur d'une nouvelle religion, comme pour y être adoré par un peuple enivré de ses fureurs, comme le destructeur de toute religion divine? *Qui adversatur et extollitur supra omne quod est Deus.* (II *Thess.*, II, 4.) Ce mes téméraires, il est écrit, il s'accomplira l'oracle, que Jésus est cette pierre destinée à réduire, à soumettre les enfants de la rebelle Babylone! Ce Jésus que vous dédaignez, régnera sur vous malgré vous; vous ne voulez pas qu'il soit pour vous un Dieu sauveur, il sera un Dieu juge, un Dieu maître; il sera un Dieu sauveur, mais un Sauveur insulté, outragé, il vous punira, et de vos péchés, et de ses grâces, et de ce que vous avez fait contre lui, et de ce qu'il a fait pour vous. O Jésus! écartez loin de moi ce triste pressentiment, souvenez-vous que, selon votre parole, les jours de l'économie présente sont nos jours plus que les vôtres, qu'ils ne sont vos jours que pour être les jours de votre miséricorde; dans l'éternité, vous vous vengerez en Dieu de justice sévère et implacable, vous avez coutume de ne vous venger dans le temps, qu'en Dieu de paix et de salut : éclairez leurs ténèbres; que détrompés de leur vaine sagesse et de leur faux zèle, ils renouvellent le triomphe de votre grâce sur Saul persécuteur! qu'à son exemple ils entrent, ils marchent dans la carrière d'un autre apostolat plus digne de la supériorité de leurs talents. Maîtres trop habiles dans la science fatale de dominer, de subjuguer les esprits, jusqu'à persuader à ceux qui ne sont qu'éblouis, qu'ils sont convaincus; ils peuvent tout pour l'erreur, que ne pourraient-ils pas pour la vérité? Elevés, ennoblis, agrandis par la majesté de l'objet, avec quelle sublimité d'idées, quelle force de raisonnement, quelle énergie d'expressions ils développeraient les preuves victorieuses de la divinité de votre doctrine! combien l'éclat de leur nouvelle gloire obscurcirait, effacerait celui de leur première et funeste célébrité; ils éprouveraient, ils reconnaîtraient que le mérite mal employé n'est qu'un demi-mérite, qu'il ne remplit point toute son étendue et ne se montre point avec tout son éclat; la religion applaudirait à leur succès, essuierait ses larmes, se promettrait de réparer promptement ses ruines, et vous remercierait de lui avoir donné de tels défenseurs.

Pour nous, Seigneur, que la voix du Père céleste daigne instruire à reconnaître en vous le Christ, le Fils du Dieu vivant : *Tu es Christus, Filius Dei vivi* (*Matth.*, XVI, 16); ajoutez à ce bienfait le bonheur d'y répondre mieux par nos sentiments et par notre conduite; ce feu du pur amour que vous apportâtes du ciel sur la terre, n'en resterait-il plus aucune étincelle? Il consuma les premiers âges du christianisme; il se nourrissait des pleurs des pénitents, il s'enflammait par les soupirs des solitaires, il s'accroissait par la ferveur des justes, il étendait son empire et son activité par le sang des martyrs; que votre grâce l'allume dans mon cœur, ce cœur, vous me l'avez demandé tant de fois! Insensé, je vous l'ai refusé; je l'ai livré au monde, aux passions, ils vous ont vengé : qu'ai-je trouvé dans leurs voies, que trouble et qu'afflictions, qu'inconstance et perfidie, que regrets amers et ennuis dévorants? Je reviens à vous, ô mon Jésus! ne me rejetez pas; mes gémissements, mes pleurs, vous demanderont sans cesse le pardon de mes égarements, je

n'oserais le demander moi seul et sans m'unir à vous; vos larmes, votre sang me l'obtiendront: je commence de vous aimer, je ne me consolerai point de ne vous avoir pas aimé, je ne désire que de vous aimer toujours, que de vivre de votre amour dans le temps, de vivre de votre amour dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII

Pour le Vendredi de la quatrième semaine du carême.

SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU POUR LE PÉCHEUR.

Dimittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad eam quæ perierat donec inveniat eam. (*Luc.*, XV, 4.)

Il abandonne les quatre-vingt-dix-neuf autres brebis dans le désert, et il va chercher celle qui s'était égarée jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée.

Ce n'est point ici une de ces paraboles sous lesquelles Jésus-Christ enveloppait le plus souvent les dogmes et les maximes de son Evangile; ce n'est point ce voile qui couvrait aux yeux d'Israël charnel et terrestre le secret des voies et des conseils du très-haut, et qui n'était levé que pour le disciple et l'apôtre appelés à l'intelligence des mystères du royaume de Dieu.

Qui de nous s'ignorerait assez lui-même pour ne pas apercevoir la trace de ses pas dans les sentiers égarés où la brebis fugitive et errante se perdait loin du fidèle troupeau? A qui de nous, ce qui se passe dans l'intérieur de son âme serait-il assez étranger, pour qu'il ne reconnût pas les miséricordes infinies de Dieu sur le pécheur, dans les tendres empressements du pasteur aimable qui ne se lasse point de chercher dans le désert la brebis ingrate, qui a osé se dérober à son empire et mépriser son amour? Appliquez-vous, mes chers auditeurs, et pourriez-vous me refuser votre attention dans un sujet si intéressant? C'est de votre Dieu et de vous-mêmes, c'est de son cœur et du vôtre que j'entreprends de vous offrir une fidèle peinture. Malheur à vous si le langage que je vais vous tenir est pour vous un langage nouveau! votre Dieu vous a parlé, auriez-vous dédaigné d'entendre sa voix? Non, vous n'avez point voulu l'écouter dans le silence des passions, puisque vous êtes encore pécheur. Pour rallumer sur la terre le flambeau de cet amour divin qui consumerait en un moment nos cupidités, appliquons-nous surtout à connaître Dieu, les richesses de son amour, les trésors de sa grâce.

Je viens donc aujourd'hui, chrétiens, vous expliquer l'ordre et l'économie de cette grâce puissante qui change et convertit le pécheur; et renfermant mon discours dans le plan le plus simple et le plus naturel, je vous représenterai ce que la grâce fait pour l'homme pécheur qui s'est éloigné de Dieu; ce que la grâce attend de l'homme pénitent qui revient à Dieu, ou plutôt, ce que la grâce fait pour l'homme pécheur doit l'engager à revenir à Dieu; ce que la grâce fait pour l'homme pécheur lui apprend comment il doit revenir à Dieu. En un mot, conduite de la grâce par rapport à l'homme pécheur, motif et attrait de pénitence et sujet de la première partie. Conduite de la grâce par rapport à l'homme pécheur, règle et modèle de pénitence, et sujet de la seconde partie.

Esprit-Saint, c'est d'un de vos plus nobles ouvrages, d'un des plus beaux triomphes de votre grâce que j'entreprends d'entretenir le peuple fidèle! En vain je parlerai de vous, si vous ne parlez avec moi et pour moi! Qu'est-ce que l'homme, et que peut-il sur le cœur des autres hommes? Confondez l'indigne ministre qui, lorsqu'il annonce la parole sainte, oublierait la grandeur et la dignité de son ministère jusqu'à ne pas s'oublier lui-même. Qu'il serait coupable, celui qui ne chercherait pas à convaincre, à instruire et à sanctifier! Mais qu'il est à plaindre celui qui le veut, qui le cherche et qui ne réussit pas! Que gagnons-nous, si nous ne gagnons des âmes à Jésus-Christ? Esprit-saint rendez utile à leur salut le zèle que vous nous inspirez; et tandis que je leur montrerai dans votre grâce le motif le plus puissant et la règle la plus sûre d'une véritable pénitence, que cette grâce les rende attentifs et dociles à votre parole intérieure. Je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que fait la grâce pour le pécheur? Ses voies sont bien marquées et bien caractérisées dans notre évangile. La brebis infidèle s'éloigne du troupeau, le bon pasteur la cherche avec empressement : *vadit ad illam quæ perierat.* Il ne se lasse point de la chercher : *donec inveniat eam.* Il la trouve, il la reçoit avec joie, il la rapporte au troupeau : *imponit in humeros suos gaudens.* (*Luc.*, XV.) Dans ses égarements trop semblables, le pécheur éprouve les mêmes bontés; il se perd, il se précipite dans les détours et le labyrinte de ses passions; plus il marche dans cette route funeste, plus il avance vers l'abîme où il va périr sans retour; il a oublié son Dieu, Dieu ne l'oublie point; il le fuit, et Dieu l'invite, Dieu l'appelle et le gagne; le pécheur s'arrête, il se rend, il cède; dans un Dieu offensé et méprisé, il ne rencontre qu'un père et le plus aimable des pères. Amour tendre qui le prévient, qui le recherche : *vadit ad illam quæ perierat.* Amour constant et durable que rien ne rebute et qui triomphe de ses résistances : *donec inveniat eam.* Amour généreux qui le comble de bienfaits et des dons les plus précieux de sa grâce; *imponit in humeros suos gaudens.* Les empressements et les recherches de la grâce qui prévient le pécheur, les ménagements et la persévérance de la grâce qui change et qui convertit le pécheur; les dons et les bienfaits de la grâce qui reçoit et qui justifie le pécheur; peut-on, mes chers auditeurs, vous proposer des motifs, des attraits de pénitence et de conversion plus forts,

plus puissants, plus capables de toucher une âme noble, sensible et reconnaissante.

1° Prodige et miracle du plus pur et du plus tendre amour dans les empressements et les recherches de la grâce qui prévient le pécheur! Pour le concevoir, il faudrait avoir approfondi tout ce que le péché fait à Dieu d'injure et d'outrage. L'homme, cendre et poussière, qui refuse son culte et ses hommages à ce Dieu de gloire et de majesté, devant qui les peuples et les rois, le ciel et la terre sont comme s'ils n'étaient pas; l'homme né pour la dépendance, trop souple adorateur des divinités mortelles, qui méconnaît l'empire et l'autorité de ce Dieu puissant qui a dit que le monde soit, et le monde a été; l'homme faible et timide, qui brave la colère de ce Dieu terrible qui n'a mis à la durée de ses vengeances d'autres bornes que celle de l'éternité; l'homme, surtout l'homme régénéré en Jésus-Christ, éclairé des lumières de la foi, qui, séduit par l'appas trompeur d'un plaisir frivole, renonce aux avantages de l'adoption divine et à l'héritage du ciel; qui dédaigne également et les promesses et les menaces de son Dieu, qui viole ses lois, qui résiste à ses grâces, qui insulte à sa justice, qui méprise son amour, qui ne veut l'avoir ni pour son maître, ni pour son père, ni pour son Dieu, ni pour son Sauveur. Car, malgré les vains raisonnements et les folles persuasions du monde, voilà le péché, et surtout ce péché auquel le pécheur a l'audace de se porter de propos délibéré; voilà, dis-je, le péché tel qu'il est aux yeux de Dieu et par rapport à Dieu. Révolte qui secoue le joug de l'autorité la plus légitime, témérité qui insulte la puissance et la justice la plus redoutable, perfidie qui trahit les serments les plus sacrés et les plus solennels, ingratitude qui abuse des dons et des bienfaits les plus signalés. Que dis-je? ce ne sont là que les premiers pas de l'homme pécheur. Oserai-je tirer le rideau qui couvre nos attentats et nos prévarications? Ah Seigneur! comment saurions-nous jusqu'où vont les richesses de votre grâce, si nous ignorons combien nous sommes dignes de toute votre colère? Non, ce n'est point dans un cœur fidèle qui vous adore, c'est dans un cœur ingrat et rebelle qui vous offense, qu'il faut venir étudier l'excès de vos bontés; c'est là que vous avez placé le trône, le sanctuaire de vos miséricordes; et oserais-je le dire? ce que vous faites pour le juste, ne nous exprime pas plus votre amour, que ce que vous souffrez du pécheur n'exprime votre clémence.

Si, docile à la première impression de la grâce, le pécheur ne retourne promptement au Dieu qu'il a quitté, ce poison pénétrant du péché va, selon l'expression de l'Ecriture, entrer jusqu'au plus intime de son âme pour y dévorer, pour y consumer toutes les semences de foi, de religion, de pudeur, de reconnaissance, de crainte et de respect. Poison fatal! c'est un esprit de sommeil : *spiritum soporis.* (*Isa.*, XXIX, 10.) Paix profonde tranquille repos, sans regret du passé, sans inquiétude sur l'avenir, on se laisse entraîner au torrent de ses passions, on se console du danger de mourir dans le péché par le plaisir d'y vivre, on n'y pense pas, on ne veut pas y penser, on se défend, on se précautionne contre les retours de la raison et de la foi, qui pourraient rompre l'enchantement d'une illusion si douce; on aime le péché jusqu'à faire et éviter tout ce qui servirait à le rendre moins aimable. C'est un esprit de vertige et de délire : *spiritum vertiginis.* (*Isa.*, XIX, 14.) Un péché succède à un autre péché; chaque jour enfante de nouveaux crimes et de nouvelles passions: sans savoir où l'on va, on se précipite d'égarements en égarements; et, comme si l'on craignait de ne pas périr assez promptement, on se hâte de se fermer toutes les voies de la pénitence en achevant de gâter et de corrompre son cœur. C'est un esprit d'erreur et de mensonge : *somniantes mendacium.* (*Jerem.*, XXIII, 32.) Pour se tranquilliser et s'autoriser dans son péché, point de préceptes qu'on n'imagine; point d'excuses frivoles qu'on ne saisisse; point de vaines subtilités qu'on n'emploie; point de fausses bienséances qu'on ne fasse valoir; point de principes, de systèmes mal concertés qu'on adopte. Afin d'offenser Dieu avec plus de sécurité, on prendra le parti de l'ignorer; et trop faible pour se faire une conduite selon sa religion, on se fera une raison selon ses penchants et ses inclinations. C'est un esprit de fureur et d'audace; un esprit de contagion et de scandale : *contra Omnipotentem roboratus est.* (*Job*, XV, 25.) De disciple on ne tarde pas à s'ériger en maître de l'iniquité; chaque pécheur ne serait pas assez coupable au gré de ses désirs, s'il n'avait à se reprocher que ses péchés propres et personnels. Voyez, dit le prophète, voyez les rois et les royaumes, les princes et les sujets, les peuples et les nations divisés par tant de haines et d'intérêts; une ligue funeste les réunit contre le Seigneur; la terre entière n'envoie au ciel que des cris de révolte et de sédition : *dirumpamus vincula eorum et projiciamus a nobis jugum ipsorum.* (*Psal.* II, 3.)

Tels, continue Flavien, que des guerriers qui ont juré la perte d'une ville ennemie, ils sapent ses remparts, ils ruinent ses défenses, ils marchent, ils se coulent à travers les glaives et les feux, contents de s'ensevelir sous ses ruines et de hâter, par leur mort, le moment de sa chute : *sicut illi qui munitissimas urbes obsident.* Tels les pécheurs, comme lassés, fatigués de l'excès des miséricordes de leur Dieu, pour le forcer enfin à leur rendre guerre pour guerre, haine pour haine, entassent crimes sur crimes, scandales sur scandales : *ita et nos ad expugnandam misericordiam Dei, omni peccatorum genere.... oppugnamus.* Sa religion sainte est livrée à la licence de nos recherches et à la témérité de tant d'esprits frivoles; ses fêtes sont déshonorées; ses plus augustes mystères sont traités de folie et de scandale; son culte presque aboli : son autel

même quelquefois profané ; ses lois les plus saintes violées ; ses grâces rejetées, méprisées ; la justice est vendue à la faveur et à l'intérêt : on voit la grandeur fière et orgueilleuse, l'opulence dure et insensible, la pudeur, la vérité, la charité proscrites et exilées ; tous les crimes nécessaires au plaisir ou à la fortune, justifiés par la politique, autorisés par l'exemple, soutenus et approuvés par des maximes de raison prétendue, consacrés par la coutume et commandés par le respect humain ; on voit l'iniquité souvent assise jusque dans le sanctuaire, l'abomination de la désolation placée dans le lieu saint ; tous les âges, tous les états, tous les rangs, toutes les conditions semblent se disputer la gloire de faire à Dieu les plus mortels outrages.

Levez-vous, Seigneur, que vos yeux s'ouvrent enfin pour voir les scandales et les abominations de la terre : *Exsurge! quare obdormis, Domine?* (*Psal.* XLIII, 24.) Un de vos regards dissipera cette ligue insolente de pécheurs, comme un léger amas de poussière que la tempête enlève et disperse dans les airs ; la terre et la mer entendront encore votre voix et ouvriront leurs abîmes pour ensevelir le pécheur et le péché ; les esprits célestes n'attendent que vos ordres pour arracher et pour jeter au feu l'ivraie qui a osé couvrir le champ arrosé de vos sueurs et de votre sang. Considérez le triomphe insultant du pécheur ; votre silence semble autoriser le langage d'impiété que lui parlent ses passions ; il se persuade qu'un Dieu qui ne punit pas tant de crimes, est un Dieu qui ne les voit pas ; et que l'homme, maître et dieu de la terre, n'a rien à espérer ou à craindre du Dieu du ciel : *Quomodo scit Deus, et si est scientia in excelso.* (*Psal.* LXXII, 2.) Ecoutez les vœux et les soupirs des justes : dévorés par le zèle, ils appellent, ils sollicitent le moment où le peuple ingrat et perfide, qui n'a pas voulu vous connaître à vos bontés, soit du moins forcé de vous reconnaître à vos vengeances salutaires.

Serez-vous seul insensible aux intérêts de votre gloire? *Exsurge! quare obdormis, Domine?*

Ah ! pécheur qui m'entendez, apprenez combien il est digne de votre amour, ce Dieu que vous offensez : et qui vous l'apprendra? ce seront vos péchés même ; je ne veux point d'autre maître ni d'autre guide en quelque sorte, pour vous faire entrer dans les voies de son amour. Ce Dieu, si lâchement abandonné et sacrifié ; ce Dieu, si indignement insulté et outragé ; ce Dieu, si hautement désavoué et renoncé ; ce Dieu, dont vous doutez s'il est votre Dieu ; ce Dieu, dont depuis tant d'années, chaque jour, presque à chaque instant vous bravez le courroux et l'indignation, il laisse reposer son tonnerre : la foudre est dans sa main ; elle ne part point. Vase de colère qui n'est propre qu'à être brisé et réduit en poudre, Dieu vous soutient, il vous supporte dans l'abondance de ses miséricordes ! *Sustinuit in multa patientia, vasa iræ apta in interitum.* (*Rom.*, IX, 22.) Et quel est-il ce Dieu que vos iniquités redoublées ne peuvent arracher à ce sommeil de paix et de patience que le prophète osait presque lui reprocher? C'est un Dieu dont les regards pénétrants comptent tous vos pas, éclairent toutes vos démarches, qui lit dans les secrets de vos pensées, qui entend tous vos désirs, à qui rien de ce que vous êtes n'échappe, et qui voit tous les crimes de votre cœur, ces crimes souvent plus grands que ceux que dévoile votre conduite : c'est un Dieu qui juge que le péché, qu'un seul péché n'est assez puni que par l'enfer, n'est assez pleuré que par les larmes d'un Dieu, assez réparé que par les anéantissements d'un Dieu, assez expié que par le sang d'un Dieu ; c'est un Dieu qui hait, qui déteste le péché, qui cesserait d'être Dieu s'il cessait de détester le péché ; qui n'est Dieu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qu'autant qu'il hait, qu'il déteste le péché, en sorte que sa grandeur et sa puissance infinie sont la juste et la seule mesure de sa haine pour le péché ; c'est un Dieu qui, lorsqu'il se livrera à sa haine pour le péché, poursuivra dans un Homme-Dieu, qui s'est fait caution pour le péché, l'ombre seule du péché, jusqu'à la mort et à la mort de la croix ; c'est un Dieu qui nourrira, du souffle de sa haine sans cesse renaissante, les flammes destinées à le venger dans les siècles des siècles de l'outrage que lui fait le péché ; un Dieu qui, quoiqu'il punisse le péché par l'enfer et par une éternité dans l'enfer, déteste le péché encore plus, s'il est possible, qu'il ne le punit, et qui, dans les trésors de sa fureur, trouve à peine des vengeances qui puissent exprimer toute sa haine.

Or, dans un Dieu si ennemi du péché, tant de constance à supporter le pécheur, quel mystère ! le concevez-vous, chrétiens? Que le même moment voie les anges pécheurs et réprouvés ; que d'un monde vicieux et corrompu les eaux du déluge fassent une vaste solitude, je n'en suis point surpris. Un Dieu offensé et outragé par les pécheurs ; un Dieu saint et le péché, tout cela n'annonce que des anathèmes et des malédictions ; un Dieu qui punit, qui s'élève, qui s'arme contre le péché, ce n'est point là le prodige et le miracle : mais un Dieu qui tolère, qui dissimule ; un Dieu qui souffre, qui supporte le pécheur, un pécheur souvent qui se repose dans son péché, qui aime son péché, qui multiplie son péché, qui s'applaudit, qui se vante, qui se glorifie de son péché, qui s'obstine dans son péché, qui répand par ses scandales la contagion de son péché, qui se sert, qui abuse de la miséricorde de Dieu pour se tranquilliser dans son péché, pour persévérer dans son péché, pour s'endurcir dans son péché : voilà, chrétiens, un mystère qu'on ne saurait expliquer.

Car, quel changement déplorable, quelle triste révolution se fait tout à coup dans une âme qui se livre au péché? D'un état de

justice et de félicité, elle se précipite dans un état d'iniquité et de malheur. Le péché, dit saint Chrysostome, met dans l'homme une grande corruption, il y met une grande misère; or, continue le saint docteur, Dieu, tout offensé qu'il est, est plus touché de votre malheur que de votre crime. Le Prophète, ajoute saint Bernard, le Prophète nous apprend qu'un abîme attire un autre abîme : *abyssus, abyssum invocat.* (*Psal.* XLI, 8.) L'abîme de votre audace et de votre rébellion devrait creuser sous vos pas un abîme de châtiments et de supplices; mais l'abîme de dégradation et d'infortune où vous êtes tombé fait du cœur de Dieu un abîme de miséricorde et d'amour, *abyssus miseriæ, abyssum invocat misericordiæ.* Dans le pécheur rebelle, ce père tendre ne voit que l'ouvrage de ses mains; ému, attendri, ne dirait-on pas qu'il est trop occupé de votre malheur pour se souvenir de votre crime? Il devrait faire retentir une voix d'indignation et d'anathème, il se plaint, il gémit dans le silence; *silui, patiens fui.* (*Isa.*, XLII, 14.) Il devrait vous arrêter au commencement de votre course et s'épargner les outrages que lui prépare votre indocilité; il vous laisse le temps de revenir à vous, de vous rendre à lui; il vous attend, et pour se répandre sur vous, ses anciennes miséricordes ne demandent qu'un cœur qui s'ouvre pour les recevoir : *exspectat Dominus ut misereatur vestri.* (*Isa.*, XXX, 18.) Il se souvient seulement que vous êtes malheureux; il oublie que vous êtes coupables.

Non, il ne l'oublie pas, il le sait, il le voit, il y pense; et pourquoi y pense-t-il? Ici, mes chers auditeurs, j'interromprais mon discours, si la foi et la religion ne vous avaient mis en état d'entendre un langage qui ne peut être goûté et connu que par le chrétien.

La grâce seule peut mettre au dedans de nous quelques principes, une faible et légère ébauche des sentiments que j'ai à vous développer. Hommes, vous vous piquez d'imiter la grandeur, la puissance, la majesté, la justice, la sagesse du Dieu suprême; qui de vous entreprendra d'imiter sa bonté et ses miséricordes? Plus vous êtes grands, plus vous êtes, selon l'expression de l'Écriture, des dieux par le pouvoir et l'autorité, moins vous l'êtes, pour l'ordinaire, par la douceur et par la sensibilité. Ce Dieu dont nous sommes tout l'ouvrage, ne vous a-t-il donc point formés à l'image de son cœur, comme à l'image de son intelligence? Hélas! parce que c'est dans le cœur que se forme principalement le péché, c'est dans le cœur que le péché a fait ses premiers et ses plus tristes ravages; c'est là que la contagion a développé toute sa force et toute son activité, et nous ne connaissons, nous ne sentons presque plus notre cœur, que par les faiblesses et les vices dont il est inondé. Ce qu'il a conservé de la noblesse de sa première origine est si altéré, si corrompu par le mélange des passions que le péché a introduites, que ses plus belles qualités deviennent souvent, par l'abus qu'il en fait, la source de ses plus grands égarements. La bonté, la générosité même du cœur, sont quelquefois un écueil pour l'humanité et pour la charité; l'âme la plus facile à attendrir sur les disgrâces des malheureux, sera souvent la plus aisée à irriter par un léger outrage; la sensibilité du cœur produit plus d'antipathies, plus d'aversions, plus de ressentiments, plus de discordes et de haines, que de liaisons et d'amitiés. Il est des affronts et des insultes qu'on n'oublie point, qu'on croit même qu'il est d'une âme grande et noble de ne point oublier; on les oublie peut-être, mais ce n'est que dans le sanctuaire, qu'à la vue d'un Dieu qui, à la voix de ses larmes, joint la voix de son sang, qu'on peut en perdre le souvenir : un des plus grands sacrifices qu'on puisse faire à la religion, c'est celui de ses ressentiments, et il faut la grâce puissante d'un Dieu pour obtenir de l'homme qu'il pardonne à un autre homme.

Mais que serions-nous? que deviendrions-nous, si Dieu ne nous accordait que ce qu'un homme, aussi coupable envers la terre que nous le sommes envers le ciel, n'oserait demander aux autres hommes, le pardon et l'oubli de nos péchés? Éloignés de Dieu, nous en demeurerions éternellement séparés, si la grâce ne nous rappelait. Car, ne vous y trompez pas, dit saint Prosper il en est de ceux qui reviennent à Jésus-Christ comme de ceux qui y viennent; du pénitent qui l'avait offensé, comme de l'infidèle qui ne le connaissait pas : ils ont été aimés et ils n'ont pas aimé; c'est le Seigneur qui les a cherchés, ils n'ont pas cherché le Seigneur : *dilecti sunt et non dilexerunt, quæsiti sunt et non quæsierunt.* Que toute âme, dit saint Bernard, soit qu'elle quitte l'abîme du péché, soit qu'elle sorte des ténèbres de l'infidélité, se souvienne qu'elle n'a cherché Dieu que parce que Dieu l'a cherchée, qu'elle n'est revenue à Dieu que parce que Dieu est revenu à elle et l'a ramenée : *noverit anima se præventam, nisi quæreretur non quærit, nisi reducatur non revertetur.*

Conduite de Dieu à l'égard de l'âme : conduite bien étonnante, s'écrie saint Chrysostome, et conduite entièrement opposée à tout ce que nous voyons, à tout ce que nous connaissons sur la terre! Dans l'ordre des choses humaines, celui qui a offensé fait et doit faire les premières démarches, dans l'ordre du salut, l'homme est le coupable, Dieu a été offensé, c'est Dieu cependant qui recherche l'homme; lorsqu'il devrait faire des miracles de rigueur et de sévérité pour nous perdre, il fait des miracles de miséricorde pour nous sauver; nous l'avons fui malgré la voix de sa grâce, il nous rappelle aussitôt par la voix de notre conscience; du péché même qui nous éloigne de Dieu, il fait naître le remords qui nous en rapproche; du péché qui satisfait la passion et qui l'a fortifiée en la satisfaisant, il tire les reproches intérieurs, les terreurs, les inquiétudes qui combattent la passion, qui l'affaiblis-

sent, qui font recourir à la grâce qui les surmonte, aux sacrements qui en effacent le crime. En sorte que, par le plus grand et par le plus heureux des prodiges, le péché devient, en quelque façon, la source ou du moins l'occasion des mouvements salutaires qui détruisent le péché et qui sauvent le pécheur.

Sans cela, chrétiens, sans ces amertumes et ces ennuis qui troublent la paix et le plaisir du péché; sans ces alarmes qui nous inquiètent, sans ces terreurs qui nous agitent, sans ces lumières qui nous éclairent, sans ces mouvements de foi et de grâce qui nous touchent et nous attendrissent, un seul péché élèverait entre nous et Dieu un mur de division éternelle; nous l'aurions perdu, nous ne le retrouverions jamais. Et voilà la différence essentielle entre le cœur de Dieu et le cœur des hommes, différence qui devrait nous attacher par des liens intimes au service d'un si bon maître : le monde ne donne ses grâces qu'à ceux qui lui plaisent, qui le servent, qui l'aiment; qu'à ceux qui les demandent, qui les souhaitent, qui les recherchent; qu'à ceux qui les poursuivent, qui les briguent, qui les sollicitent, qu'à ceux qui les lui arrachent par leurs services, par leurs intrigues, par leur importunité : le monde ne donne ses grâces qu'à ceux qui les surprennent par leurs adulations, par leur manége, par leur complaisance; qu'à ceux qui lui sont utiles ou agréables, qu'il aime ou dont il croit être aimé; en sorte que les grâces du monde sont l'effet, le prix, la récompense du mérite qu'elles supposent dans celui qui les reçoit : mérite, je le sais, souvent faux et imaginaire, et tout différent du véritable mérite : cependant, mérite aux yeux du monde et dans l'opinion du monde. Mais dans la conversion du pécheur, reprend saint Prosper, avertissements intérieurs, craintes salutaires, pensées saintes, mouvements qui excitent la volonté, ce sont des grâces purement gratuites, des grâces prévenantes : *gratiam prævenientem volo, suasiones, monitiones, terrores, sanctam cogitationem, quibus voluntas excitatur.*

Grâce prévenante, parce qu'elle forme tous les mérites et n'en suppose aucun; parce qu'elle n'est point une récompense due au mérite, mais un bienfait purement gratuit, qui apporte des vertus surnaturelles et qui n'en trouve pas. Autrement, dit saint Paul, cette grâce ne serait plus une grâce : *alioquin gratia jam non est gratia.* (*Rom.*, XI, 6.) Grâce prévenante, parce qu'elle devance le consentement de la volonté, elle est un mouvement que Dieu produit en nous sans nous, dit saint Anselme; elle est, dit saint Augustin, le bien que Dieu fait en l'homme sans l'homme. Grâce prévenante, parce qu'elle ne dépend point de la disposition et des désirs de la volonté : vérité que saint Augustin a si puissamment établie contre l'orgueil des semi-Pélagiens, et qui a été décidée dans le concile d'Orange, qui nous enseigne que tout, jusqu'au premier commencement du salut, vient de Dieu et non de l'homme; que le désir de la grâce est une grâce. Grâce prévenante, parce qu'elle ne vient et ne peut venir que d'un amour libre et purement gratuit. Que Dieu voit-il dans l'homme pécheur qui puisse attirer ses bienfaits ? Disons davantage, que peut-il espérer et attendre de l'homme pénitent ? Dans le monde on peut rechercher un ennemi puissant par politique, par intérêt; les services qu'on espère l'emportent sur l'injure qu'on a reçue; ce n'est point grandeur d'âme qui pardonne et qui revient à l'amitié, c'est bassesse de sentiments qui rampe et qui se vend à la fortune. Le péché ne nuit qu'au pécheur, tous les avantages de la pénitence sont pour l'homme pénitent. Dieu ne perd rien lorsque nous le quittons, il ne gagne rien lorsque nous revenons à lui : notre retour n'intéresse que sa miséricorde, nous ne lui apportons que le plaisir de nous rendre heureux; impatient, s'il est permis de s'exprimer ainsi, impatient de le goûter, ce plaisir si pur, aux empressements et aux recherches de la grâce qui prévient le pécheur, il ajoute les ménagements et la persévérance de la grâce qui change et qui convertit le pécheur.

2° Je ne vous parle plus du prodige d'un Dieu de paix et de patience qui soutient, qui supporte, qui attend le pécheur; je ne vous parle plus du prodige d'un Dieu de bonté et de miséricorde qui recherche, qui invite, qui appelle le pécheur; du prodige d'un Dieu qui aime l'homme, d'un Dieu offensé qui aime l'homme pécheur. De si grands prodiges s'effacent devant une merveille plus surprenante, et ce qui pourrait épuiser toute notre admiration et toute notre reconnaissance, n'est que le commencement et l'essai des bienfaits de Dieu; je vous parle d'un amour que les mépris et les rebuts rendent en un sens plus vif et plus tendre; d'un amour qui, pour ainsi dire, s'augmente, qui s'enflamme, qui acquiert de nouvelles forces, qui prend une activité plus impétueuse, lorsque le pécheur oppose de plus longues résistances et une plus fière indocilité. L'homme ne se lasse point de fuir, Jésus-Christ ne se lasse point de le chercher : *Donec inveniat eam.* Il est le Dieu des pécheurs, leur Père, leur Sauveur : il est venu principalement pour eux, la voix de son sang parle continuellement en leur faveur. Objet en apparence de la préférence la plus marquée, le pécheur semble l'emporter dans son cœur sur le juste. Tout le troupeau est abandonné pour courir après la brebis fugitive : *Dimittit nonaginta novem.* Vous diriez que ce Dieu Sauveur compte pour rien de perdre ce qu'il possède, pourvu qu'il retrouve ce qu'il a perdu. Il aime le juste, mais d'un amour plus tranquille et plus paisible, parce que c'est un amour content et satisfait; l'amour qu'il a pour le pécheur est, si je l'ose dire, un amour plus inquiet, plus ardent, plus empressé, parce qu'il est un amour agité par la crainte et alarmé par le péril de perdre ce qu'il aime;

impatient de l'arracher au malheur qui le menace, il court, il vole après lui dans les sentiers de son égarement. L'Ecriture nous le représente tantôt fatigué et épuisé d'une si longue course dans des routes difficiles : *fatigatus ex itinere*. (*Joan.*, IV, 6.) Tantôt consumé et dévoré par la soif : *Sitio*. (*Joan.*, XIX, 28.) Tantôt ému de la plus tendre compassion : *misericordia motus* (*Luc.* VII, 13.) Tantôt baigné de ses pleurs : *flevit*. (*Luc.*, XIX, 41.) Quelquefois il se plonge dans un silence plein de douleur et d'ennui, son amour est trop désolé pour pouvoir se soulager par la plainte et par les regrets : *Silui*. (*Isa.*, XLII, 14.) Aussitôt le danger du pécheur lui donne de nouvelles forces, il élève la voix, tout retentit de ses soupirs et de ses plaintes. Il l'appelle : Arrêtez, homme aveugle et infortuné, vous ne savez ni ce que vous fuyez, ni ce que vous cherchez. Je le sais, je le vois, j'en frémis pour vous ; on vous trompe, on vous séduit. Le vain plaisir qui vous enchante ne vous donnera que le bonheur d'un moment, il vous rendra malheureux pour une éternité : *aures tuæ audient verbum ... momentis. Hæc est via, ambulate in ea.* (*Isa.*, XXX, 21.) Le pécheur s'obstine dans sa résistance, Jésus-Christ redouble ses avertissements et ses cris : revenez à moi, revenez à votre Dieu, maison d'Israël, ouvrage de mes mains, âme rachetée de mon sang, pourquoi voulez-vous périr ? Ah ! que ne vous en coûte-t-il autant pour m'offenser, qu'il m'en coûterait pour vous perdre ! Si vous êtes insensible à ma douleur et à mon amour, soyez touchée de votre malheur; si vous me dédaignez, ne vous oubliez pas vous-même : *Convertimini, convertimini, quare moriemini domus Israel.* (*Ezech.*, XXXIII, 11.)

A des invitations si tendres, le pécheur ne répond souvent que par une résistance plus opiniâtre : vous croyez que, fatigué de tant de rebuts injurieux, Jésus-Christ l'abandonnera à ses propres fureurs? Vous jugez du cœur de Dieu par le vôtre : la terre ne connaît que le nom, elle ne possède que l'ombre de la véritable tendresse. Amitiés intéressées qui, lorsqu'elles n'ont pas la fortune pour objet et pour principe, ne sont que la vanité qui s'honore du mérite et des talents de ce qu'elle aime, ou que l'amour-propre flatté par les douceurs et les charmes d'une liaison agréable et amusante. Amitiés volages et inconstantes ; amitiés passagères de quelques jours et de quelques moments; amitiés faibles et frivoles, qui cèdent à la difficulté et aux obstacles; amitiés surtout fières et orgueilleuses, qu'un mépris, un dédain change en haine et en aversion. Si l'homme savait pardonner lorsqu'il a été offensé, l'outrage qu'il ressentirait le plus vivement serait un pardon offert avec sincérité et refusé avec hauteur. Quand il s'abaisse jusqu'à faire les premières démarches, il prétend, il veut qu'on connaisse, qu'on admire la grandeur du sacrifice ; il veut qu'on sache quel empire le bon cœur et la tendresse ont pris sur sa fierté et sur les intérêts de sa gloire. La piété même croit, la piété se persuade qu'elle en fait assez de ne pas fuir un ennemi, de basarder quelques démarches et d'attendre en paix le retour de celui qu'elle a vainement rappelé. Qu'il agit bien autrement, ce Dieu que nous devons prendre pour modèle de notre charité ! Ce n'est point sur sa grandeur et sur sa puissance, c'est sur son amour qu'il règle sa conduite. Dans la résistance du pécheur, il ne voit que les malheurs qui en seront la suite funeste ; il semble ne pas en considérer le crime et l'outrage. Ils sont rares les cœurs dociles qui s'ouvrent et qui cèdent à la première impression de la grâce ; ils sont rares les David qui ne répondent à la voix du Prophète qu'en avouant leur péché en le pleurant ; les Ezéchias, dont la vanité, humiliée sous la main du Seigneur, montre sur le trône un roi pénitent à la place d'un pécheur de pure fragilité ; les saint Pierre, qu'un coup d'œil, qu'un regard du Dieu sauveur fait fondre en larmes : les victoires de Jésus-Christ ont coutume d'être achetées par plus de combats !

Que ne puis-je, chrétiens, le suivre et vous le représenter dans toutes les voies que sa charité l'engage à parcourir? Vous le verriez employer successivement ce que l'amour a de plus tendre et ce que la terreur a de plus puissant, de plus capable d'épouvanter les passions; vous le verriez employer la bonté d'un père, l'autorité d'un maître, les conseils et les persuasions d'un ami, les ordres et les menaces d'un juge, les lumières qui éclairent, les avertissements qui instruisent, la vérité qui détrompe, les reproches qui confondent, les remords qui inquiètent, les ennuis qui dégoûtent, les promesses qui attirent, les espérances qui animent et qui encouragent, les invitations qui gagnent et qui attendrissent, les craintes qui dominent et qui entraînent; vous verriez sa grâce emprunter et prendre tour à tour toutes les formes et toutes les figures : *multiformis gratia.* (*I Petr.*, IV, 10.) Lumières vives qui éblouissent, qui pénètrent ! le charme se dissipe, le bandeau se déchire, le voile tombe, on voit la brièveté de la vie, l'inconstance des honneurs, l'imposture du monde, le vide des plaisirs, les périls qui accompagnent la volupté, le dégoût qui la suit, les malheurs et les disgrâces qui la punissent ; on voit le tombeau qui s'ouvre ; le tombeau, séjour de la nuit et du silence éternel où vont se perdre nos projets, nos espérances : hélas! quelquefois c'est l'unique asile contre la tyrannie des passions qui n'ont fait de notre vie infortunée qu'un tissu fatal de crimes et de chagrins désolants. Frappé, réveillé comme d'un profond sommeil, on s'écrie avec saint Augustin, encore pécheur, mais bientôt pénitent : Insensés, que voulons-nous, que cherchons-nous dans cette carrière de la gloire et de la prospérité mondaine? que nous promet le monde, que peut-il nous donner? que des biens presque toujours faux et trompeurs, fruits de mille travaux, source de mille peines : *Per quot pericula*

pervenitur ad majus periculum! Quelle foli de s'inquiéter, de s'agiter pour des fortunes d'un moment et d'oublier les destinées de l'éternité! Je monde ne sera plus, et nous serons encore! Qu'est-ce que la faveur des grands? que sont les grands eux-mêmes et leur grandeur? qu'est-ce que le monde et ses plaisirs? qu'une ombre qui passe, qui disparaît et qui laisse à peine après elle quelque trace de son passage. Je le sais, ces lumières, ces impressions de la grâce sur la volonté ne changent pas, elles ne convertissent pas toujours; mais elles inquiètent, elles agitent; si elles ne rendent pas meilleur, elles rendent moins tranquille, et elles préparent le retour du pécheur en troublant les plaisirs du péché.

Lumières passagères! c'est un éclair qui brille, qui frappe les yeux et qui échappe; c'est un sentiment, une émotion qui fuit, mais qui, en fuyant, laisse je ne sais quelle impression de dégoût, d'ennui sombre qui ôte aux biens de la terre leur charme séducteur, et qui tourne l'âme vers le désir des biens célestes. Le cœur s'ouvre, et quelquefois il se referme dans le moment; mais le trait y demeure profondément attaché, et une impression qui passe laisse des sentiments qui ne passent point. Lumières fixes et permanentes qui ne nous quittent point, dont Dieu nous favorise malgré nous! En vain on les fuit, en vain on les évite: toujours bannies et chassées, elles reviennent toujours; on n'ose se trouver seul avec sa raison et avec sa foi; on sent que, pour se réconcilier avec soi-même, il faut revenir à Dieu, et qu'on ne trouvera la fin de son trouble que dans la fin de son péché. Ce sont des grâces fortes et puissantes qui consternent, qui épouvantent, qui renversent; pour y résister, il faut toute l'ivresse, toute la funeste intrépidité, toute la fureur des passions les plus violentes, nourries et accrues par une longue habitude. Combien de pécheurs à qui il en coûte plus pour se perdre qu'il ne leur en coûterait pour se sauver? Combien de pécheurs qui seraient des modèles de ferveur et de sainteté, s'ils avaient fait contre leurs passions une partie de ce qu'ils ont fait contre la grâce? Ce sont des grâces plus douces, plus insinuantes, plus déliées dans leur action, plus cachées dans le plan de leur opération; c'est une pluie, une rosée qui ne tombe que goutte à goutte, qui amollit imperceptiblement le sein de la terre: on se trouve dans des dispositions dont on ignore la cause, rien n'est changé pour nous dans le monde, et tout est changé en nous pour le monde. Ce sont des grâces qui parlent avec bruit, qui se font entendre à travers le tumulte des passions les plus fougueuses; elles retentissent continuellement autour de nous, ces paroles de terreur qui furent adressées à Saul sur le chemin de Damas: Pourquoi persécutez-vous un Dieu qui vous offre toutes les richesses de sa grâce, et que vous forcerez enfin de lancer sur vous sa foudre, pour venger son amour méprisé? *Quid me persequeris?* (*Act.*, IX, 4) Ce sont des grâces, ce sont des événements qui agissent sans se montrer, qui préparent, qui facilitent, qui avancent l'ouvrage de la conversion sans qu'on les sente, sans qu'on les aperçoive, pour ainsi dire; ce sont des revers qui détruisent l'édifice de votre fortune, et qui ne laissent plus rien aux passions à vous demander, parce qu'elles n'ont plus rien à vous promettre; des obstacles qui vous arrêtent, des rivaux, des concurrents qui vous supplantent et qui vous dégoûtent d'un monde qui ne sait ni voir le mérite, ni le récompenser; ce sont des maladies, des infirmités; c'est un état de langueur et de faiblesse qui ne vous montre dans la suite des années que bien des peines à essuyer et que les plaisirs des autres à envier et à regretter, ce sont des calomnies qui vous flétrissent et qui vous font mépriser un monde qui ne vous connaît pas et qui vous apprend à le connaître; des amis perfides ou inconstants, qui, en se retirant, mettent dans votre âme un vide, une solitude que Dieu seul peut remplir; c'est une infidélité qui finit votre passion, qui vous dégage, qui vous tire de l'esclavage, et qui vous met en état de vous rendre à Dieu, en vous rendant à vous-même; c'est je ne sais quel fond de chagrin, d'ennui, d'amertume, qui empoisonne les plaisirs. Rien ne manque pour être heureux, et on ne l'est pas, on n'espère plus de le devenir! Comme Salomon, on possède tout ce que le monde peut donner: tant de fois trompé, on ne peut plus se tromper et se faire illusion sur la vanité des biens terrestres; on regrette peut-être une erreur si chère et si flatteuse; on voudrait être moins éclairé, mais on est forcé de convenir que notre cœur n'est point fait pour le monde et qu'il ne trouvera la paix et le repos véritable que lorsqu'il se reposera en Dieu: *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.*

Ainsi, la grâce nous conduit; elle nous mène par mille voies bienfaisantes au terme que nous ne connaissons pas, que nous ne cherchons pas. Et parce que chaque homme a son caractère, ses penchants, ses inclinations qui le séparent, qui le distinguent des autres hommes; parce que les mouvements qui entraîneraient un cœur ne produiraient souvent qu'une faible et légère impression sur un autre cœur, que daigne faire la grâce? elle fait souvent pour nous ce que nous faisons pour le monde et pour les hommes que nous voulons gagner dans le monde; elle se proportionne, dit saint Augustin, à nos idées, à nos inclinations; elle se plie, si je puis m'exprimer ainsi, à notre humeur; elle s'accommode, si j'ose le dire, à notre caractère: *Vocat quomodo scit congruere.* On dirait presque qu'elle prend la loi de notre cœur; pour en triompher, elle semble commencer à lui obéir; pour le déprendre de ses passions, elle lui parle presque le langage de ses penchants. Une âme noble et élevée, elle lui montre le bas, le rampant, la servitude et le honteux esclavage des indignes attachements qui mettent l'homme

au-dessous de l'homme ; une âme intéressée, elle lui découvre le néant et la vanité de ces biens passagers et fugitifs, qui nous quittent ou qu'il faut quitter si promptement ; une âme tendre et reconnaissante, elle lui présente un Dieu mourant, et qui, pour le prix de son sang répandu, ne lui demande que son cœur et d'être aimé comme il aime ; une âme timide et craintive ; une âme sensuelle et voluptueuse, elle lui met devant les yeux un Dieu vengeur et ces feux éternels que n'éteindront point des larmes qui ne cesseront jamais de couler. Que sais-je, chrétiens ? que vous dirai-je ? pour nous insinuer dans la faveur des hommes, nous étudions la route de leur cœur, nous saisissons leur faible, nous cherchons, nous devinons leurs moments ; il semblerait que Dieu attend les nôtres, ou plutôt il les fait naître : aucun secret n'échappe à la grâce, elle saisit les temps, le lieu, l'occasion, les circonstances ; ce qui, dans les transports et l'ivresse du plaisir, n'aurait fait que couler sur la surface de notre âme, nous attendrit, nous pénètre, nous enlève dans un jour de raison, de réflexion, dans un moment de dépit et de disgrâce. Augustin méditait depuis longtemps les *Épîtres* de saint Paul ; il était éclairé, persuadé, il n'était point changé et converti ; le cœur résistait à l'esprit : le moment est venu, ce ne sont que les mêmes vérités ; elles l'entraînent, elles le dominent ; cet Augustin, si longtemps révolté contre la grâce, devient tout à coup une des plus nobles conquêtes, le disciple le plus fidèle, le docteur le plus éclairé, le défenseur le plus intrépide de la grâce ; un instant préparé, choisi par la grâce, fait la différence d'Augustin pécheur et d'Augustin notre maître et notre modèle : *Vocat quomodo scit congruere.*

Et voilà, chrétiens, en quoi consiste le triomphe et la gloire de la grâce dans ses ménagements vainqueurs de nos résistances, dans sa douceur puissante et efficace.

Les hommes triomphent par la force, Dieu par la douceur : ne devraient-ils pas imiter sa bienfaisance et travailler à devenir les images de sa bonté lorsqu'ils le sont de sa puissance ?

C'est en cela même que consiste la véritable puissance de Dieu sur l'homme, de pouvoir tout sur le cœur au moment même qu'il lui laisse la force de résister, d'obtenir tout, quoique le cœur puisse refuser tout. Il semblerait presque à l'homme que c'est lui qui revient : Dieu se cache, il enveloppe, pour ainsi dire, sa grâce sous les lumières de notre raison, sous les remords de notre conscience. C'est ce qui a trompé les pélagiens ; c'est ce qui leur a fait dire que la seule connaissance de la loi était toute la grâce, et que pour agir il ne fallait point d'autre secours.

3° Que la manière dont Dieu reçoit le pécheur est opposée aux réconciliations humaines. Celles-ci sont toujours tardives ; elles laissent toujours un certain froid et je ne sais quel sentiment intérieur d'aliénation. Dieu, au contraire, nous reçoit promptement ; le repentir de nos fautes, la ferme résolution de les éviter, beaucoup d'amour et beaucoup de confiance dans sa bonté, voilà tout ce qu'il exige pour nous pardonner nos égarements, pour les pardonner sans réserve. Le pécheur, dès qu'il a cessé de l'être, dès qu'il a renoncé à ces passions qui l'éloignent de Dieu, devient l'objet de sa complaisance ; il se réjouit dans le ciel de son heureux retour, il lui rend ces dons précieux de la grâce qu'il avait si longtemps dédaignés, il le porte, pour m'exprimer selon la parabole de l'Évangile, il le porte sur ses épaules pour lui épargner les fatigues du chemin ; il aplanit pour lui les voies de la pénitence, il lui fait trouver plus de douceur dans les pleurs que lui arrache le souvenir de ses iniquités qu'il n'en avait trouvé dans ces joies profanes, dans ces fêtes tumultueuses, dans ces plaisirs faux et passagers qui l'avaient égaré, qui l'avaient éloigné de Dieu et de ses devoirs : *Dulciores sunt lacrymæ pœnitentium quam gaudia theatrorum.*

Allez en esprit dans les déserts de la Thébaïde, représentez-vous ces pénitents que la grâce y a conduits : lieux solitaires et sauvages, terre baignée de larmes, vous portiez plus d'hommes véritablement contents et heureux que n'en renferment les villes les plus opulentes et les palais les plus magnifiques. Demandez à Arsène où il a coulé des jours plus purs, plus sereins : est-ce au pied du trône ? n'est-ce pas plutôt à l'ombre des forêts ? Un Dieu juste ne veut point épargner au pécheur les rigueurs de la pénitence. Que fait sa miséricorde ? elle les lui adoucit. Le silence, la prière, l'austérité a des charmes pour l'âme revenue à Dieu. Madeleine renoncerait avec plus de peine à ses larmes qu'elle n'en eut à quitter ses plaisirs !

Que de motifs, chrétiens, pour nous aller jeter dans les bras de Dieu ! motifs de reconnaissance ; il daigne nous attendre, nous rechercher, nous poursuivre ; il ne s'en est pas encore lassé, quoique, depuis bien des années peut-être, je le fuie, je le rebute, je lui résiste : n'est-il pas temps d'ouvrir les yeux sur mon ingratitude et de la réparer ?

Motif de confiance : celui qui m'appelle ne m'abandonnera pas ; il connaît ma faiblesse, il sera mon appui, mon soutien ; il affermira mes pas dans les sentiers de la justice, il dissipera ces terreurs, ces fantômes effrayants qui me représentent la pratique de la vertu comme si ennuyeuse, comme si fatigante ; il sera avec moi, il combattra pour moi, et je triompherai de tout par lui et avec lui.

Motif d'espérance : je regagnerai tout ce que j'ai perdu : *Omnia bona resurgunt,* dit saint Chrysostome ; ces mérites, ces bonnes œuvres, tant de saintes actions, tout ce que j'ai fait pour Dieu dans les jours heureux de mon innocence, je l'avais perdu en perdant la grâce, en me livrant au péché ; mais, en y renonçant, ces biens,

les seuls véritablement précieux, vont reprendre une nouvelle vie, une valeur encore réelle. Nous donnons tant de larmes aux pertes temporelles, hélas! nous ne savons pas que ces larmes sont un trésor que nous prodiguons!

Vous pleurez une santé détruite, un ami que la mort vous a enlevé; vous pleurez votre fortune qu'a renversée le malheur des temps ou la malice des hommes; larmes inutiles : donnez-les à cette âme qui doit vous être si chère; pleurez sa perte, vos pleurs vous la feront retrouver, et avec elle vous ferez revivre les droits que Jésus-Christ nous a donnés à sa gloire.

Oui, mon frère, j'ose l'espérer, vous êtes touché de tout ce qu'a fait pour vous ce Dieu plein de miséricordes; vous voulez enfin vous rendre à ses invitations; la conduite de sa grâce à votre égard vous détermine à ne plus y résister. Apprenez de plus, par cette conduite même, comment vous devez lui obéir; faites-en la règle et le modèle de votre pénitence. Le temps ne me permet pas d'entrer dans le détail immense que demanderait cette seconde partie; je ne ferai que vous en indiquer les points principaux : vos réflexions suppléeront à ce que j'aurais à vous dire sur un objet si important.

SECONDE PARTIE.

Votre pénitence doit être prompte, pour profiter de cette grâce patiente et prévenante qui vous attend et qui vous recherche; elle doit être sincère et constante, pour remplir les desseins de cette grâce qui vous ménage, qui se plie, en quelque sorte, à vos idées, à vos penchants, à votre caractère; elle doit être fervente, pour honorer et reconnaître cette grâce qui vous reçoit et qui vous prodigue ses richesses.

1° Pénitence prompte. N'imitons pas, mes chers auditeurs, ces pécheurs qui, pour se calmer, pour s'étourdir sur des remords qu'ils ne peuvent apaiser, se réduisent à de vains projets. On s'est senti ému, touché; on s'est senti contrit, ébranlé; mais, à ces heureux mouvements de la grâce, on résiste, pour ainsi dire, sans leur résister; les passions arrêtent les désirs du salut, non pour l'obstination qui les combat, mais par l'artifice qui les suspend. On ne donne à la grâce qu'une promesse de lui être fidèle dans la suite; on lui promet sa conversion et on la lui refuse : *Audiemus te de hoc iterum* (*Act.*, XVII, 32); on renonce à son salut et on n'en désespère pas; on donne à Dieu l'avenir, on abuse du présent; on promet ce qu'on n'a pas, on refuse ce qu'on a. Nous nous convertirons dans la vieillesse, quand nous serons lassés du monde et que le monde sera lassé de nous, quand nous n'aurons plus rien à souhaiter ou à espérer, quand notre esprit ne sera plus propre à d'autres vues, quand notre cœur ne sera plus capable d'un autre attachement, quand rien ne nous plaira et que nous ne plairons à personne.

Ne cesserons-nous point d'être méchants parce que Dieu est bon? Nous ferons-nous toujours de ses empressements une raison pour le fuir, pour nous tranquilliser dans notre péché, pour nous rassurer; pour multiplier, pour étendre notre péché, pour nous obstiner, pour nous affermir dans les routes perverses et détournées que nous parcourons? *An oculus tuus nequam est quia ego bonus sum.* (*Matth.*, XX, 15.)

Voilà, encore une fois, le prodige inconcevable qui marque le mieux la corruption de notre cœur. Rien ne devrait tant nous attacher à Dieu que sa bonté prévenante, et souvent on en abuse pour s'en éloigner; on se repose sur l'idée d'un Dieu plein de patience, d'un Dieu toujours prêt à donner sa grâce et à recevoir le pécheur.

Ainsi, nous tournons contre nous sa miséricorde. Elle sauve ceux qui s'en servent; elle perd ceux qui en abusent; elle sauve ceux qui s'en font un motif de conversion, elle perd ceux qui s'en font un motif de ne pas se convertir. Le désespoir ne s'en sert pas, la folle confiance en abuse. Le désespoir ne s'en sert pas pour sortir des voies de l'iniquité, la folle confiance en abuse pour y demeurer. Le désespoir ne reçoit pas la main qui se présente pour le retirer de l'abîme, la folle confiance s'appuie sur elle pour s'y soutenir. Dans le désespoir il y a plus d'aveuglement, dans la folle confiance plus de malice. On laisse donc passer et s'enfuir ces instants de lumière, ces moments précieux, ces grâces de faveur, et peut-être ne reviendront-elles plus. Ce sont des éclairs qui, échappés au fort de la tempête, nous découvrent les rochers où nous allons nous briser; mais dans le tumulte, dans l'agitation des passions, rien ne nous éclaire, rien ne nous remue, parce que notre cœur et notre esprit sont tout entiers au monde.

2° Pénitence sincère et constante. Hélas! mes frères, que d'inconstance, que d'instabilité dans nos voies! Ce Dieu, qui est toujours le même par rapport à nous, ne voit dans notre conduite par rapport à lui que changement, que variations continuelles. Il nous a recherchés, il est revenu à nous; mais qu'il s'en faut bien que nous revenions à lui de tout notre cœur! Quand il s'agit de notre fortune, de nos plaisirs, nous ne craignons jamais d'en trop faire; quand il s'agit de quitter le péché, de renoncer au péché, de faire pénitence du péché, que de réserves alors, que de ménagements! Tout paraît excès, et nos pénitences ne sont-elles pas toujours ou fausses ou bornées? On dirait que nous cherchons à tromper Dieu; mais non, c'est nous-mêmes que nous cherchons à tromper, que nous voulons tranquilliser. Hélas! Dieu ne se donne pas à nous à demi, donnons-nous donc à lui entièrement et sans réserve. Il sonde tous les replis de notre cœur, il y voit ces attachements auxquels nous ne renonçons qu'en apparence, ces haines, ces ressentiments que nous ne faisons que pal-

lier; toutes ces passions que nous ne combattons que faiblement et auxquelles nous en accordons peut-être plus que nous ne leur en refusons. Comment la vérité, la générosité, l'immutabilité par excellence agréerait-elle des hommages aussi peu dignes d'elle?

3° Pénitence fervente. Si la nôtre l'était, elle ne se rebuterait pas aussi aisément: dans les premiers jours de sa conversion, rien ne coûte, parce qu'on aime Dieu, parce qu'on déteste le péché; mais on se relâche peu à peu. Après avoir couru au commencement de la carrière, on marche ensuite d'un pas lent, on s'arrête, on se repose; dès qu'on croit n'être plus pécheur, on se croit dispensé d'être pénitent, on se persuade que des péchés une fois pleurés ne demandent plus de larmes. Mais ces pénitences froides ne sont point les pénitences canonisées; ce ne sont point celles qui édifient ceux que vous avez scandalisés; ce ne sont pas celles qui réparent des maux si difficiles à expier, qui honorent cette grâce tant de fois rebutée, et qui attirent cette grâce qui fixerait notre bonheur pour l'éternité et que je vous souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SERMON XIX.

Pour le cinquième dimanche du carême.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Scriptum est : Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei. (*Matth.*, IV, 4.)

Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui vient de la bouche de Dieu.

Pourquoi cette parole de Dieu qui donne et qui rend la vie de la grâce? Pourquoi cette parole puissante que d'autres siècles virent, si féconde en prodiges, placer l'humilité sur le trône: la pénitence et le détachement au sein de l'opulence et des délices, enrichir le désert des dépouilles du monde; faire naître dans le monde, dans le plus grand monde des vertus dignes du désert? D'où vient qu'aujourd'hui, presque sans force, sans vigueur, loin de renouveler parmi nous ses conquêtes, nous laisse-t-elle à tous nos vices, à tout l'égarement de nos passions? Je n'entreprends point de faire l'apologie de ceux que l'Esprit du Seigneur a séparés pour l'œuvre de sanctification. Il n'appartient qu'au Docteur des nations de prononcer, à la face du ciel et de la terre, qu'il a été fidèle à remplir tous les devoirs, à soutenir toute la dignité du ministère, et que ni l'œil du monde, ni l'œil de Dieu n'ont aperçu dans l'apôtre aucun des faibles de l'homme: il était le vase d'élection, nous ne sommes que des pécheurs; et eussions-nous les vertus qui font les saints, qui de nous oserait se flatter d'avoir les talents qui font l'apôtre?

Cependant prenez garde, mes chers auditeurs, j'avance que ce n'est point à nous, que c'est à vous qu'il faut attribuer la décadence, et si j'ose parler ainsi, l'affaiblissement de la parole de Dieu. Vous prétendez que la parole de Dieu ne vous touche point, parce que vous ne trouvez pas dans le ministre qui l'annonce les qualités que vous avez droit d'y chercher. Je prétends au contraire que la parole de Dieu ne vous touche point, qu'elle ne vous change point, parce que nous trouvons dans le peuple qui l'entend des dispositions qui rendraient inutiles les qualités du ministre le plus accompli: disposition d'un cœur trompeur et hypocrite, disposition d'un cœur mondain et dissipé: cœur trompeur et hypocrite, qui ne voudrait pas trouver dans les ministres de la parole sainte les talents qu'il semble y chercher, cœur mondain et dissipé qui ne profiterait pas des talents qu'il y trouverait.

Vous dites donc : nous souhaiterions de voir renaître dans les ministres de la parole évangélique le mérite et les talents des apôtres, notre cœur n'échapperait point au charme vainqueur de leur persuasion. Moi, je dis, vous n'apportez pas à la parole de Dieu un désir véritable de trouver dans les hommes qui l'annoncent le mérite et les talents des apôtres, vous apportez à la parole de Dieu des dispositions contre lesquelles échoueraient tout le mérite, tous les talents des apôtres. En un mot, vous demandez des apôtres, vous ne les souhaitez pas; vous demandez des apôtres, vous n'en profiteriez pas: deux importantes vérités que je me propose de développer en ce discours. En voyant ce que vous êtes, vous apprendrez ce que vous devez être, afin que la parole de Dieu vous devienne une parole de salut et de grâce.

Esprit-Saint, il n'appartient qu'à vous de dissiper le sommeil de l'esprit de l'homme, et de triompher des cupidités de son cœur; sources de son inattention et de son indocilité à votre parole, daignez bénir le zèle que vous m'inspirez, afin que ce discours assure le succès des instructions qui l'ont précédé et de ceux qui doivent le suivre. Je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

La hardiesse et la liberté dans le zèle, la force et l'énergie dans le discours, la réputation méritée de vertu et de sainteté dans le ministre; à ces traits vous reconnaissez l'apôtre, le prophète; vous regrettez que le ciel n'ait point placé votre naissance dans leurs temps, ou qu'il ne ranime pas la cendre de ces hommes divinement inspirés, pour les reproduire dans ces jours malheureux qui leur offriraient tant de prodiges d'irréligion et de dépravation à combattre. Regrets, je ne dis pas seulement vains et frivoles, je dis faux et trompeurs : Regrets qui sont le langage d'un cœur aveugle qui s'ignore, ou d'un cœur hypocrite qui se masque. En effet, je le soutiens et je me propose de vous en convaincre, que ce zèle, ces talents, ces vertus que vous affectez de souhaiter aux ministres de la parole sainte, vous déplairaient bien plus que les défauts que vous leur reprochez.

Oui, tels que je vous connais, tels que vous devez vous connaître, leur zèle irriterait votre amour-propre; leurs discours rebuteraient votre délicatesse; la réputation de leur vertu exciterait la malignité de votre censure et de votre critique. Amour-propre qui s'irriterait de la hardiesse et de la liberté du zèle apostolique; vaine et fausse délicatesse que rebuterait le discours apostolique; censure et malignité qui chercherait à obscurcir l'éclat de la vertu et de la sainteté apostolique: vous le savez, ô mon Dieu! n'est-ce point là l'image trop ressemblante du peuple auquel vous nous envoyez? N'est-ce point par conséquent un peuple qui ne désire rien moins que de trouver en nous des apôtres?

1° Cessons d'abord de nous faire illusion sur ce que nous pensons du zèle apostolique. Nous le regardons et nous devons le regarder comme le plus noble effort de courage héroïque dont l'homme, dont le plus grand homme soit capable. Lorsque nous voyons dans les divines Ecritures un Samuel enfant faire retentir autour du grand prêtre les anathèmes du ciel, et ouvrir à ses yeux le précipice que creusent sous ses pas les profanations des enfants, et la molle indulgence du père; lorsque nous voyons le même Samuel venir à la tête des tribus assemblées, prononcer à Saül l'arrêt de sa proscription, lui ordonner de remettre le sceptre à des mains plus fidèles, et, intrépide à soutenir la majesté du Dieu qu'il représente, rejeter les prières, les soupirs, les pleurs du monarque réprouvé: Nathan montrer à David la terre fumante du sang d'Urie et le glaive du Seigneur qui demande sa victime: un Elie devant qui les fureurs d'Achab et de Jézabel gardent un timide silence: un Moïse, un Daniel percer les flots tumultueux d'un peuple de flatteurs et remplir d'une voix de terreur et d'épouvante ces palais, où l'on n'entendit jamais que la voix de la servile adulation: un Jean-Baptiste dévoiler à Hérode le crime, l'horreur de son union incestueuse: un Paul libre dans les chaînes faire trembler sur le tribunal où elles sont assises pour le juger, la majesté royale et la pourpre romaine. Qui de nous ne sent pas son âme émue, agitée, enlevée, comme transportée quitter la terre, s'agrandir, s'élever, s'oublier, se quitter elle-même? Le sublime d'un spectacle si divin vous ravit, il vous enchante, mes chers auditeurs; attendez le moment de votre âme rentrée dans le calme et dans la paix; donnez au sentiment le loisir de renaître; qu'il parle! qu'il réponde! Sont-ce là les prédicateurs que vous souhaitez? Dans le lointain, dans la profondeur des temps reculés, ces temps de la foi et de la grâce emportent nos éloges et nos applaudissements; l'esprit seul prononce; le cœur n'a point d'intérêt à faire pencher la balance; mais de près, si vous étiez l'objet de ce zèle; mais si elles étaient employées à dévoiler, à censurer vos passions, ces lumières qui pénètrent tout, et cette liberté qui ne dissimule rien, qui de vous ne s'écrierait pas avec Israël: Seigneur, ne nous parlez pas vous-même? Notre faiblesse ne soutiendrait point la force impérieuse, le feu dévorant de vos paroles? qui de vous ne fuirait pas le prophète, l'apôtre, et ne rappellerait pas l'homme?

Car, ce ne seraient plus nos répréhensions amollies, nos corrections ménagées, nos censures adoucies, des portraits ébauchés tels qu'ils sortent de notre main; ces portraits vagues de la faiblesse et de la fragilité humaine, de la corruption et de la dépravation universelle, qui ne conviennent, pour ainsi dire, à personne, parce qu'ils conviennent à tous; et qui semblent plus propres à excuser nos chutes qu'à nous les reprocher, et à ôter à chaque pécheur la honte de ses vices, en lui donnant l'occasion de penser, le prétexte de soutenir qu'il n'est pécheur que parce qu'il est homme; ces portraits bornés à caractériser les mœurs du siècle, et à représenter nos égarements plus comme le crime de notre temps que comme le crime de notre cœur. Ce ne seraient plus ces portraits tracés par un pinceau que guide et conduit une timide prudence; ces portraits dans lesquels chacun se devine plus qu'il ne se voit, où il ne se reconnaît qu'autant qu'il veut, et où il peut s'assurer de n'être point reconnu: ce seraient des portraits dont l'expression vigoureuse et hardie vous copierait trait pour trait. C'est ainsi que peignent le prophète, l'apôtre inspiré de Dieu; telle est leur manière: des portraits où le pécheur paraîtrait aussi à découvert que le péché; des portraits dans lesquels vous ne pourriez vous méconnaître, et tout le monde vous reconnaîtrait.

Ah! chrétiens, de nos jours la tyrannie des bienséances mondaines a étendu son funeste empire jusque dans le sanctuaire. Ce qu'on appelle prudence, sagesse, nous asservit à tant d'égards, de ménagements, d'attentions, que ces impétuosités, cette noble audace, qui donnent tant d'énergie à l'éloquence profane, semblent interdites à l'éloquence évangélique. A peine nous est-il permis de peindre les vices de notre siècle sous des noms empruntés, dans des exemples étrangers. Un trait plus hardi, une censure plus forte, plus marquée qui nous échappe, quels éclats ne produit-elle pas! quels murmures et quelquefois quels scandales! Que serait-ce donc si une étincelle du feu divin qui consumait les prophètes, les apôtres, venant à s'allumer dans notre cœur, le prédicateur de l'Evangile osait, sans ménager le rang, la naissance, la fortune, la réputation du pécheur, déchirer le bandeau qui couvre tant de mystères d'iniquité dans tous les états, dans toutes les conditions?

Grands de la terre, dans quels transports de colère et d'indignation vous entendriez un ministre de Jésus-Christ, lorsque, sans autre titre d'autorité que sa vocation à l'apostolat, et son courage à le remplir, il vous dirait, avec le prophète: jusqu'à présent

notre voix s'est fait entendre au peuple sans pouvoir pénétrer jusqu'à vous! Ce peuple, peu instruit, ne s'écarte peut-être des voies du Seigneur que parce qu'il ne les connaît pas: *Dixi forsitan pauperes sunt et stulti ignorantes viam Domini.* (*Jerem.*, V, 4) Dans vous ce n'est pas l'esprit qui se trompe, c'est le cœur qui s'égare: *Ibo igitur ad optimates...... ipsi enim cognoverunt viam Domini.* (*Ibid.*, 5) Vous connaissez votre Dieu, vous ne le connaissez que pour insulter plus hautement à son empire; que pour briser avec plus d'éclat les liens de la subordination: *Ecce magis hi confregerunt jugum* (*Ibid.*) Non, il n'est pas juste que le prophète envoyé pour venger la gloire du Seigneur, respecte l'audace qui lui fait tant d'outrages; je vais tirer le voile qui dérobe aux regards publics la honte et l'opprobre de vos folles cupidités. Le monde entier verra la grandeur avilie dans vos personnes par les faibles les plus humiliants, les plus flétrissants. Grands du monde, parlez! ne verrait-il point se renouveler contre lui les complots des courtisans de Sédécias contre Jérémie; les fureurs d'Eudoxie contre Chrysostome? Juges iniques, magistrats dont on aime, dont on respecte si volontiers l'autorité dans ceux qui ne s'en prévalent que pour protéger l'innocence et intimider le crime; s'il paraissait à notre place un prophète, un Isaïe; si après avoir suivi la trace de vos pas dans les détours du barreau, il faisait voir les passions, qui, montant avec vous sur les tribunaux, arrachent de votre main la balance où sont pesés les droits du peuple, dictent à leur gré les arrêts qui décident les destinées de tant de malheureux; s'il donnait en spectacle les préjugés qui obscurcissent vos lumières, l'indolence et la mollesse qui les éteignent, la cabale et la faction qui les intimident et les oppriment; l'adresse, le manége, l'intrigue qui les trompent, les vues politiques qui les asservissent, le respect humain qui les suppriment, les penchants, les cupidités qui les vendent à l'intérêt ou à l'ambition; s'il vous reprochait ces complaisances sourdes et prévenantes, si promptes à s'abaisser devant le grand, le riche, le puissant du siècle, et ces airs de fierté austère qui glacent l'innocence peu protégée; la faveur, le crédit, l'amitié qui trouvent un accès si facile: au lieu qu'ils ne sont écoutés qu'à regret, les soupirs du pauvre, lorsqu'il ne fait parler pour lui que sa misère et ses larmes: *Omnes diligunt munera, sequuntur retributiones, pupillo non judicant et causa viduæ non ingreditur ad eos* (*Isa.*, I, 23, 24.)

Ne la prendriez-vous pas, la liberté de son zèle, pour un attentat à votre autorité?

Que dans des temps bien différents des nôtres, sous un monarque moins renommé par son équité, sa bienfaisance, son talent de connaître et d'employer les talents utiles au bonheur de son peuple, un prédicateur évangélique osât élever sa voix jusqu'à ceux dont la main tient sous les ordres du maître les rênes des empires; que de foudres n'allumerait pas ce zèle qui représenterait naïvement le mérite écarté, la vertu humiliée, le vice protégé, l'incapacité placée et avancée, la perfidie récompensée, les choix de caprices et de hasard, la faveur et les emplois en proie à l'adulation, à l'intrigue, à l'intérêt, à la volupté; la vérité trahie ou dissimulée, les cris de l'innocence et de la misère dédaignés, la raison d'État, le bien de l'État, la paix de l'État, noms sacrés employés à voiler l'audace et l'injustice de leurs projets! Ne deviendrait-il pas un exemple de plus de vengeances que n'en attireraient les blasphèmes du fanatisme contre la divinité de la religion ou contre la majesté du trône?

Que penseraient, que diraient ces hommes nouveaux qu'on a quelquefois vus sortir de la poussière, s'élever rapidement sur nos têtes, parer leur fortune récente de l'éclat usurpé des noms les plus illustres, lorsqu'un discours trop vrai, trop sincère, leur dirait que ces palais superbes ne sont bâtis que sur les débris des villes et des provinces? *Populum meum exactores sui spoliaverunt.* (*Isa.*, III, 12.) Que l'orgueil insensé qui étale leurs trésors avec tant de faste est un nouveau crime ajouté au crime de la cupidité qui les amasse par tant d'injustice; que la pompe, la magnificence odieuse, par laquelle ils insultent à la calamité publique, met le comble au malheur de ceux qu'ils ont rendus malheureux. *Rapina pauperis in domo vestra.* (*Ibid.*, 14.) Un pareil langage ne leur semblerait-il pas une satire fougueuse et indécente? Cependant tel fut le langage des prophètes dans Israël et dans Juda.

A quel prédicateur de l'Evangile le sexe pardonnerait-il de lui reprocher, avec les livres saints, ces airs de fausse modestie; cette affectation de sainte sévérité, démentie par tant d'indignes complaisances; ces désirs de plaire qui séduisent tant de cœurs et qui ne partent que d'un cœur déjà séduit; cette fierté qui exige tant d'hommages avec cet oubli d'elles-mêmes, qui leur attire tant de mépris? *Pro eo elevatæ sunt filiæ Sion... et nutibus oculorum ibant.* (*Ibid.*, 16.) Avec quelle nouvelle, quelle vive indignation l'écouterait-il, si, voulant leur tracer les lois sévères de la pudeur et de la décence, il entrait, avec le prophète Ezéchiel, dans le détail de ces parures, de ces modes qui doivent leur naissance à la vanité, et la donnent à tant d'autres passions? Ne se croirait-on pas autorisé à lui reprocher qu'il ignore ce qu'il ne pourrait trop savoir, les bienséances de la chaire chrétienne; qu'il sait trop, ce qu'il ne peut assez ignorer, les manières et les frivolités du siècle profane?

Que serait-ce si de la censure de l'état et de la condition, passant aux reproches contre la personne, comme quelquefois Dieu l'ordonna à ses prophètes, il offrait à chacun de nous une vive image de son cœur et de sa conduite? Je vous le demande, mes chers auditeurs, son titre d'apôtre, de prophète lui concilierait-il une attention favorable?

Porterions-nous sans murmurer le poids d'une correction si humiliante? Les Isaïe, les Jérémie étaient prophètes; tout prophètes qu'ils étaient, parce qu'ils annonçaient des vérités dures et affligeantes, parce qu'ils ignoraient qu'il leur était enjoint d'ignorer ces adoucissements, ces insinuations, ces ménagements timides qui attaquent le péché sans toucher au pécheur; abandonnés et presque seuls, ils voyaient Israël et Juda courir en foule, prêter une oreille attentive aux prophètes politiques qui achetaient les suffrages de la multitude en flattant ses passions : *qui dicunt... loquimini nobis placentia.* (*Isa.*, XXX, 10.)

Avouons-le donc, mes chers auditeurs, rien ne serait moins dans notre génie, et selon nos véritables penchants, qu'un prédicateur apôtre ou prophète. Cependant, nous voulons du zèle dans les ministres de la parole sainte. Ah! du moins ne nous y trompons pas, quel est ce zèle que nous voulons? Un zèle tout différent du zèle apostolique; c'est-à-dire, un zèle savant dans l'art de se plier aux intérêts, aux faibles de notre amour-propre et de notre vanité; c'est-à-dire, un zèle attentif à nous instruire sans nous humilier, à nous reprendre sans nous confondre; c'est-à-dire, un zèle souple à recevoir la loi des vains caprices d'un siècle corrompu. Car il est aujourd'hui des vices qu'une fausse délicatesse semble mettre à l'abri de notre censure. Cette passion fatale de l'amour impur, dont le feu consume presque tous les âges et toutes les conditions, elle se produit avec licence et impunité dans les livres séducteurs qui la répandent, dans les conversations qui la multiplient, dans les spectacles qui l'irritent, sur les théâtres qui l'enseignent. La scène tragique ne cesse point de la produire ennoblie et presque justifiée par les grands noms dont elle emprunte la splendeur, et à qui elle prête ses faiblesses. Parée des charmes et des grâces de la poésie; animée par des airs dont l'harmonie voluptueuse amollirait la sagesse la plus austère: là vous verrez tout un peuple s'attendrir à ses soupirs, mêler ses larmes à ses pleurs, lui ouvrir son cœur, s'enivrer de ses fureurs : s'agit-il d'en peindre dans la chaire évangélique l'horreur et les ravages, dans la main la plus hardie le pinceau tremble, s'affaiblit, ne jette que des traits ébauchés. Alors chacun se pare d'une pudeur hypocrite : pour n'avoir point à rougir de ses abominations, on a trouvé le moyen de faire rougir le prédicateur de son zèle : la piété même trompée aide aux desseins du libertinage par ses scrupules déplacés; et s'appuyant sur des textes qu'elle n'entend pas, elle nous fait un crime d'imiter les exemples de liberté évangélique que nous donna saint Paul. Nous voulons du zèle dans les prédicateurs, peut-être un zèle apostolique, mais un zèle dont nous ne soyons point l'objet; un zèle qui ne nous parle que de ce que nous voulons entendre. Les maîtres applaudiront au ministre de l'Evangile, lorsqu'il s'élèvera contre l'inaction, l'infidélité, l'indocilité des domestiques: les domestiques, quand il fera souvenir les maîtres des égards de douceur et de charité qu'ils doivent à des hommes plus rapprochés d'eux par la religion qu'il n'en sont séparés par la naissance et la fortune. Qu'il instruise le peuple à aimer la dépendance, à respecter l'autorité, à oublier l'homme, pour ne voir en ceux qui occupent les premières places, que le Dieu dont ils sont l'image, il aura le suffrage des grands; qu'il déclame contre la hauteur et la fierté, contre le luxe et les débauches des grands, un peuple jaloux prodiguera les éloges à la fermeté qui ose braver les dieux de la terre; qu'il tonne contre les subtilités, les raffinements, les obliquités, les détours, la hardiesse, la témérité, la fausseté, le scandale, les suites funestes de ces décisions hasardées qui plient, qui obscurcissent, qui altèrent la loi en faveur de la cupidité, les âmes les moins scrupuleuses, des hommes même sans mœurs et sans conscience, trouveront à peine assez de force et d'énergie dans sa parole; mais qu'il s'applique à développer le plan, l'économie, la nature de notre religion sainte, qu'il représente qu'elle est loi de soumission pour l'esprit comme loi de charité pour le cœur, autant ennemie de l'orgueil qui se soustrait à l'autorité établie contre l'erreur, que de la cupidité qui renverse les barrières élevées contre le vice; qu'elle s'intéresse également au règne de la vérité, et au règne de la vertu, et qu'elle ne réprouve pas moins les restrictions, les équivoques, les probabilités, les dissimulations, les subtilités, les décisions favorables aux préjugés et aux penchants en matière de foi qu'en matière de morale; à peine l'instruction la plus douce, la plus pacifique, échappera-t-elle aux reproches de sédition, pour le moins d'imprudence et de témérité. Que nous disions anathème à un monde de haines et de vengeances, à un monde d'ambition effrénée et d'intérêt perfide, à un monde de grands vices et de grandes passions, nous verrons la piété empressée à encourager notre zèle. Mais ces saillies d'humeur, ces retours de vanité; que sais-je? ces faibles qui diminuent devant Dieu le mérite de la piété, qui lui en laissent si peu devant le monde, si nous entreprenons de les réformer, la piété à son tour semblera oublier que les prédicateurs, selon la remarque de saint Augustin, ne sont établis dans l'Eglise que pour n'épargner aucun péché, aucun pécheur, et qu'ils ne se rendent pas moins prévaricateurs du ministère, quand ils tolèrent les illusions de sa fausse dévotion, que lorsqu'ils dissimulent les excès du libertinage : *Ad hoc constituti sunt in Ecclesia, ut objurgando nemini parcant.* On aime à être spectateur, on n'aime point à être donné en spectacle. Nous applaudissons au ministère évangélique, quand il fait l'éloge des vertus que nous avons, par la critique des défauts que nous n'avons pas. Ce que nous appelons invective quand

il nous touche, nous le nommons zèle quand il intéresse le prochain. Chacun demande donc des apôtres pour humilier, pour confondre les autres, pour démasquer, pour censurer les autres; personne ne veut des apôtres si attentifs à l'instruire, si hardis à le reprendre, notre amour-propre s'irriterait de la liberté du zèle apostolique; le discours apostolique ne rebuterait-il pas notre délicatesse?

2°. En effet, avec quelles dispositions vient-on entendre la parole sainte? avec une délicatesse d'esprit et de goût qui veut être flattée par l'agrément du discours, avec une délicatesse de cœur et de sentiment qui craint d'être troublée, effrayée par la force du discours. Délicatesse d'esprit et de goût! Voyez, dit saint Jérôme, voyez se former dans nos temples un nombreux auditoire : peut-être dans la foule sont cachées quelques âmes plus dévotes, plus saintes, qui viennent s'offrir à la grâce du ministère, et qui trouveront Dieu parce qu'elles ne cherchent que Dieu. Le sanctuaire est inondé d'une multitude que rassemble la curiosité profane; hommes qui s'érigent en juges, en maîtres de l'éloquence chrétienne, ils ramènent tout à leurs idées, à leur manière de penser. Celui-ci, accoutumé à réfléchir profondément, n'aime qu'une raison sèche et aride; celui-là, frivole, superficiel, dédaigne une élévation, une abondance, une force de raisonnement, une sublimité de style à laquelle il ne peut atteindre : l'un, dur et austère, veut qu'on parle à l'esprit; l'autre a reçu une imagination plus douce, plus molle, il n'entend que le langage du cœur et des sentiments. On ne sait pas, on ne veut pas savoir que le grand mérite de l'auditeur consiste à se quitter, à s'oublier pour se livrer tout entier aux diverses impressions que peuvent exciter la voix de l'homme, et surtout la voix de la grâce. On ne sait pas, on ne veut pas savoir, que le grand mérite de l'orateur consisterait à prendre, à quitter tour à tour tous les génies, à manier successivement ce qu'il y a de plus fort dans le raisonnement, ce qu'il y a de plus tendre, de plus délicat dans le sentiment; que le ministre le plus digne d'annoncer l'évangile serait le prédicateur qui, tantôt soutiendrait la grandeur, la majesté de la religion, par la pompe et la magnificence de l'expression; tantôt, plus naïf, plus touchant, instruirait avec simplicité et douceur : ou plutôt on ne sait pas, on ne veut pas savoir, que, comme il n'est donné à aucun esprit de réunir toutes les sortes d'esprit, la raison commande à l'auditeur de sortir de son génie propre et personnel, pour se plier au génie du prédicateur.

Tous sont séparés par le goût; tous se réunissent dans un examen et une critique sévère. Non, chrétiens, je n'entrerai point dans le détail de ces dédains fastueux, de ces inattentions commandées par l'orgueil et la vanité, de ces comparaisons, de ces parallèles où le préjugé et le penchant décident si souvent contre la raison. Je ne parlerai point de cette humeur chagrine et difficile, qui ne sait point approuver sans restriction, qui ne commence par l'éloge que pour finir par la satire, et qui ne nous pardonnerait point la censure de ses vices, si elle ne s'en consolait par la censure de nos défauts. Je ne m'écrierai point avec saint Jérôme : quel scandale! un discours chrétien ne trouve que des auditeurs profanes! Il faut aujourd'hui une autre science que la science de l'évangile, pour parler de Jésus-Christ; ce n'est plus l'apôtre qui instruit le peuple, c'est le peuple qui juge, qui condamne, qui humilie, qui confond l'apôtre; et, l'on prétend qu'oubliant la sainteté du ministère, nous ne pensions qu'à ramper en esclaves sous les caprices de nos auditeurs, lorsque nous ne devons penser qu'à tonner contre leurs scandales : *Ad auditoria concurritur, ut oratio rhetoricæ artis fucata mendacio, prodeat in publicum, non tam auditura populos, quam populi plausum captatura.*

Je dis ces hommes qui ne trouvent jamais assez d'élévation dans les pensées, de dignité dans l'expression, de pureté dans le style, de grâce, de finesse dans les portraits, de douceur et de tendresse dans les sentimens; ces hommes que blesse, que révolte un geste, un son de voix; quel discours aura le don de captiver, de fixer leur attention? Ce sera, je le sais, tout discours borné à l'enseignement profane des maximes et des préceptes d'équité, de probité, de bienséance, de modération mondaine, ce sera lorsque le sanctuaire, changé en académie, leur offrira, à la place d'un Paul qui prêchait la folie de la croix de Jésus-Christ, un philosophe éloquent à débiter les leçons de la sagesse fastueuse du portique, un compilateur de réflexions et de dissertations sur les causes de la décadence et de la chute des empires, du vide et de la dépopulation des Etats, de l'affaiblissement du commerce et des arts, du dépérissement du génie et des talents; qui vient ouvrir, pour ainsi dire, une école de politique à ses auditeurs, et leur faire oublier jusqu'au pied de l'autel qu'ils sont chrétiens, en ne les entretenant que de ce qui intéresse le citoyen. Mais, si un discours, digne de la majesté du lieu saint, dévoile à leurs yeux les terribles et immuables destinées de l'éternité; s'il les transporte au sommet du Calvaire, où coule le sang de la victime immolée pour l'expiation de leurs iniquités, au tribunal d'un Dieu irrité qui, à la face des nations, les accablera de ses anathèmes et de ses malédictions, aux bords de l'enfer qui les attend et se prépare à les recevoir : aussitôt l'amour-propre effrayé, épouvanté, avide de se distraire, impatient de se dérober aux réflexions inquiètes, les jette dans l'examen, les attache à la critique de ce discours qui, semblable à ceux qui excitaient la haine et les fureurs de l'impie Joram, ne leur prophétise que des malheurs : *Non prophetat mihi bonum sed malum.* (II *Paral.*, XVIII, 7.) Ensuite, afin de se justi-

fier soi-même à soi-même, on reprochera peut-être au prédicateur de n'avoir point su s'élever jusqu'à la sublimité des vérités divines; son véritable crime sera d'avoir essayé et tenté, avec quelques succès, d'en approcher. Car, quel motif (je ne parle pas des âmes que leur piété rend faciles à émouvoir, promptes à s'attendrir, impatientes de se livrer au sentiment, et qui pour le recevoir, pour l'entendre, n'ont pas besoin qu'une voix de terreur et d'épouvante le prépare et l'amène à la faveur du silence qu'il impose aux passions : je parle des âmes mondaines, profanes, dissipées, esclaves de la frivolité et de la cupidité, et presque étrangères à la religion). Quel motif leur inspire le prétendu désir de rappeler dans la chaire évangélique ce qu'il leur plaît de nommer la naïveté, la simplicité du langage apostolique? Elles aiment à se tromper, ne nous y trompons pas; c'est que des raisonnements décisifs et convaincants les persuaderaient plus qu'elles ne veulent être persuadées ; c'est que ces réflexions profondes, ces mouvements forts et pathétiques, ces images vives et animées, ces expressions pleines du feu et d'impétuosité les entraîneraient, les domineraient, les assujettiraient malgré leur résistance; c'est que la délicatesse d'esprit et de goût cède à la délicatesse de sentiment et de passions : de là le discours le plus simple aurait la préférence, parce qu'il ne troublerait point le sommeil du cœur.

De là encore les idées fausses et chimériques qu'elles cherchent à se former de la simplicité apostolique. L'éloquence de l'Evangile aime la simplicité, c'est-à-dire, qu'assez ornée par la majesté des objets qui l'occupent, elle dédaigne les ornements étrangers; c'est-à-dire qu'elle n'a rien de cette mollesse affectée, de ces tours étudiés, de ces grâces empruntées que décèlent, soit la vanité de l'orateur avide de plaire, soit la stérilité du sujet, qui n'offre point à l'esprit une carrière assez vaste; mais elle n'a rien de bas et de rampant, rien de faible et d'énervé; mais si la religion rencontre un génie heureux, elle l'élève, elle l'agrandit, elle le porte à un degré d'éloquence qui, sans art, passe tous les efforts de l'art.

Malheur, dit saint Prosper, malheur au ministre de l Evangile, si, en paraissant prêcher Jésus-Christ, il ne prêche que lui-même, s'il ne parle de Dieu que pour faire parler du prédicateur, et s'il se plaît davantage aux acclamations d'un peuple admirateur qu'aux gémissements et aux pleurs d'un peuple pénitent! *Non vocibus delectetur populi acclamantis sibi, sed fletibus.* Malheur aussi, malheur au ministre lâche et indolent, qui ne consacre pas au salut des peuples et à la gloire de l'Evangile, ce qu'il plaît au ciel de lui accorder de talents! Idées nobles et sublimes, vigueur et énergie d'expressions, mouvements rapides d'un cœur ému, passionné, transports, enthousiasme d'un génie élevé au-dessus de lui-même, la religion en est la source la plus abondante; qui saura l'étudier, la goûter, ne sera bientôt plus un homme : et peut-on parler avec trop de dignité, lorsqu'on parle de vous, ô mon Dieu?

Ils ne le croyaient pas, ces Pères de l'Eglise, modèles si accomplis des vertus et des talents que nous devons apporter au ministère. Tous, selon le conseil de l'Apôtre, firent servir à l'Evangile la mesure de grâces qui leur avait été donnée : *Unicuique sicut Dominus dedit.* (I *Cor.*, III, 5.) Un Chrysostome, la beauté de l'expression, les agréments du style, l'abondance des idées, la fertilité de l'esprit. Un saint Grégoire de Nazianze, les richesses du génie, les trésors de l'érudition, la force du raisonnement, les profondeurs de la plus sublime théologie. Un saint Cyprien, un Arnobe, un Lactance, la douceur, la délicatesse, la pureté du langage, qui flattent l'esprit par un charme secret, le disposent à saisir avec avidité ce qu'il entend avec plaisir. Un Tertullien, le feu de l'imagination, la hardiesse des traits, l'audace des figures. Un saint Léon, la majesté, la pompe, la magnificence, l'harmonie du discours. Un saint Grégoire, pape, la clarté, la netteté, la simplicité aimable. Un saint Ambroise, cette justesse, cette profondeur de réflexions, ces pensées fines et délicates, ces tours heureux, cet ordre, cet arrangement, ce choix des expressions qui déterminèrent Augustin à se faire son disciple dans l'art de bien dire, ensuite à le prendre pour maître dans la science de croire et de vivre selon l'Evangile. Un saint Augustin, un saint Bernard, ce langage de douce et insinuante persuasion qui ouvre l'âme, l'agite, l'amollit, l'attendrit et fait au cœur cette violence aimable de laquelle il ne peut pas se défendre : *Unicuique sicut Dominus dedit.*

Et pourquoi parler de l'homme? Que de grandeur, que d'élévation dans Isaïe divinement inspiré! avec quels foudres, quels tonnerres d'une éloquence au-dessus de toute éloquence humaine, il trace la destinée des peuples, il annonce l'empire du Dieu des armées, il creuse le tombeau où s'ensevelissent Babylone, Tyr, Damas, les rois et les royaumes, les conquérants et les conquêtes, poussière que le souffle du Tout-Puissant dissipera! Avec quelle force, quelle impétuosité il renverse, il écrase toute hauteur qui s'élève contre Dieu? Quelle douleur fut jamais plus vive dans ses lamentations, plus touchante, plus passionnée dans ses regrets, plus tendre dans ses plaintes, dans ses soupirs, que la douleur de Jérémie? Lorsqu'on le voit assis sur les ruines du sanctuaire qu'il arrose de ses pleurs; lorsqu'on l'entend gémir, déplorer les infortunes de Sion réduite en cendres, l'on demeure incertain à qui l'on doit ses premières larmes : aux malheurs d'Israël ou à la douleur du prophète? Parcourez les divines écritures, que l'éloquence profane paraît basse, rampante auprès de ces grands modèles! La poésie, dans l'impétuosité de ses

plus fougueux transports, n'enfante point d'expressions assez énergiques pour ne pas affaiblir la hauteur majestueuse et la sublimité des écrivains sacrés. Et ce Paul, qui déclare qu'il n'est point venu pour gagner les âmes par l'attrait des persuasions humaines, lorsqu'il développe les mystères de la grâce; lorsqu'il confond l'orgueil des zélateurs de la loi; lorsqu'il justifie sa vocation à l'apostolat; lorsqu'il reproche aux Galates le coupable et honteux délire de leur assujettissement aux observances mosaïques; quand il tonne contre les scandales de l'Eglise de Corinthe, il n'est plus un homme, ou il est l'homme de tous les talents, de tous les génies; il ne savait que Jésus crucifié, c'est-à-dire qu'il consacrait toute sa science à annoncer la croix de Jésus; il ne savait que Jésus crucifié, mais pour le savoir comme Paul, il faut ne rien ignorer.

Je reviens, et afin de rendre cette instruction également utile aux ministres qui annoncent la parole de Dieu et au peuple qui l'entend, je m'adresse spécialement à vous, jeunes lévites, que le zèle et les engagements de votre vocation disposent à entrer dans les fonctions du saint ministère. Je vous dis : Voulez-vous remplir dignement cette grande et difficile carrière? que les écrivains sacrés soient vos guides, vos modèles. Leur éloquence bien étudiée vous présentera deux caractères à déployer successivement, selon la nature des objets et le besoin des circonstances. Moïse, lorsqu'il parle en législateur; notre divin Sauveur, lorsqu'il annonce les mystères et les lois de la nouvelle alliance; les apôtres, quand ils expliquent et rappellent les oracles et les leçons de leur maître, vous apprendront à puiser, dans une simplicité majestueuse, la clarté, la netteté, la précision nécessaire et essentielle à l'énonciation des dogmes, à l'exposition des préceptes, aux décisions et à la règle des mœurs, au récit des événements miraculeux et au développement des raisonnements qui prouvent la divinité de la religion; en un mot que tout ne soit que jour pur et serein, que lumière douce et tranquille, quand il ne s'agit que d'éclairer ou de détromper, de fixer l'esprit dans le vrai ou de l'y ramener. S'agit-il de troubler le sommeil et la paix du pécheur; de répandre dans son âme les flots de la terreur et de l'épouvante pour dissiper l'ivresse et le délire de ses funestes cupidités: de peindre la gloire et la majesté du Très-Haut sacrilégement insulté par nos prévarications; de représenter la rigueur de ses jugements et de ses vengeances, les trésors de sa grâce et de ses miséricordes; de faire rougir l'impiété et la volupté du scandale de leurs abominations? Qu'alors, à l'exemple des prophètes, des apôtres, d'un Paul, de Jésus-Christ même, votre langage s'élève, qu'il s'anime, qu'il s'échauffe, qu'il s'embrase; que votre éloquence devenue, si vous le pouvez, transport et enthousiasme, n'ait rien que de grand dans ses idées, de sublime dans son style, de profond dans ses raisonnements, d'exact et de ressemblant, de vif et de hardi dans ses portraits, d'énergique ou de tendre et d'insinuant dans ses sentiments; qu'elle ignore cette simplicité, laquelle dans un pareil sujet ne serait que le jouet d'un monde superbe, tandis qu'elle fomenterait la paix et les cris d'un monde sensuel et corrompu; que son feu soit capable de consumer, de dévorer; son torrent de renverser et d'entraîner : et comptez que votre voix, fût-elle aussi tonnante que cette voix qui déracine les cèdres du Liban, pourra rencontrer dans les passions mille obstacles vainqueurs de ses efforts.

Comptez aussi que, fidèles à marcher sur les traces des prophètes et des apôtres, vous aurez leur destinée : ils furent rarement écoutés, plus rarement applaudis; vous éprouverez, comme ils l'ont éprouvé, qu'un esprit vain et frivole, un esprit volage et dissipé, qu'un cœur surtout, un cœur livré à la cupidité, qui aime ses vices et ses faibles jusqu'à se précautionner contre tout ce qui serait capable de l'inquiéter, de l'agiter, de le toucher, de le changer, ne saura que dédaigner et éviter, que censurer et critiquer les discours qui lui présenteraient les vérités de la religion avec assez de force pour réveiller la conscience, pour enfanter les remords.

Ah! donnez-moi des âmes qui connaissent la profondeur de leurs plaies, qui gémissent de leurs désordres, qui s'efforcent de rompre les liens de l'habitude. C'est à ces âmes qu'il est permis de redemander par leurs regrets, de rappeler par leurs soupirs, la force, l'efficace primitive du ministère apostolique; c'est à nous de reconnaître avec humilité que nous n'avons pas succédé aux talents des apôtres ainsi qu'à leur ministère. Mais ces âmes, également attentives à chercher ce qui flatte et amuse l'imagination, à fuir ce qui trouble la paix et intimide les penchants de leur cœur : l'éloquence apostolique, tantôt simple et naïve, tantôt dominante et impérieuse selon les objets qu'elle traite, ne servirait qu'à rebuter, tantôt leur fausse délicatesse d'esprit et de dégoût, tantôt leur coupable délicatesse de sentiment et de passion. Enfin, la sainteté apostolique n'échapperait point à la malignité de leur censure.

3° Ministres de la parole, ne l'oublions jamais ce que saint Paul nous apprend, que nous servons de spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Le droit que nous avons de reprendre toutes les passions soulève toutes les passions contre nous. Sévères dans leurs jugements, elles ne pardonnent rien de ce qu'elles voient; téméraires dans leurs soupçons, elles conjecturent tout ce qu'elles ne voient pas; hardies à s'autoriser de la faute la plus légère, un instant de sommeil dans le prophète amènera des années de prévarication dans le peuple. Il ne suffit pas, continue saint Paul, que l'apôtre n'ait aucun vice, il faut qu'il ne manque d'aucune vertu. Et ce qui serait peut-être

permis à l'homme borné par son état à pratiquer l'Evangile, serait quelquefois un crime, peut-être un scandale dans l'homme chargé de l'annoncer. J'en conviens donc, le premier, le principal talent des apôtres fut leur sainteté. En vain nous aurons leur génie, si nous n'avons leur cœur et leurs vertus.

Cependant, j'ose le soutenir, le plus ordinaire, le plus puissant obstacle à la conversion des âmes, il n'est point en nous, il est en vous : je veux dire, dans cette austérité, dans cette amertume d'une humeur satirique que vous prenez pour zèle, pour amour de l'ordre. Et voyez comme je raisonne! si c'était piété qui cherche des vertus dont on puisse s'édifier; si ce n'était pas malignité impatiente de découvrir des faibles qu'elle ait droit de blâmer, de censurer, on serait plus timide dans ses raisonnements, plus réservé dans ses discours. En effet, parce que notre amour-propre se repose délicieusement dans l'idée avantageuse que nous formons de nous-mêmes; parce que la tendre amitié se fait un plaisir enchanteur de voir son suffrage et ses penchants justifiés, consacrés par l'approbation publique; pour nous, pour ce que nous aimons, nous sommes si habiles à faire valoir le mérite, si ingénieux à dissiper les ombres capables d'en obscurcir l'éclat, si heureux à imaginer des prétextes pour jeter les couleurs de la raison sur les procédés les moins raisonnables!

S'agit-il des ministres de Jésus-Christ? un homme est-il placé dans le sanctuaire avec quelque titre d'autorité? s'annonce-t-il dans l'Eglise avec quelque supériorité de mérite ou de réputation? on compte ses pas, on éclaire ses démarches; les intentions les plus droites seront soupçonnées; les motifs les plus saints seront mal interprétés; la conduite la plus innocente, la plus sage empoisonnée; une inattention, une bagatelle, on se fera un plaisir presqu'un devoir de la relever, de la publier, de la répandre. Or, avec de pareils sentiments, que servirait au succès du ministère la piété la plus vigilante, la plus attentive? Qui fait si peu de grâce à des fautes légères aimerait-il à voir, à louer la vertu? Dans quel mérite l'œil d'un cœur méchant et passionné n'apercevra-t-il point des taches? Saint Paul était un apôtre, un disciple aussi fidèle que maître éclairé de la morale chrétienne; plus d'une fois la calomnie l'obligea de sacrifier sa modestie à l'intérêt de la vérité et à l'honneur de l'Evangile. Les prophètes en Israël virent si souvent leur réputation prête à succomber sous l'imposture; l'univers, trompé par la perfidie arienne, prit si longtemps le zèle d'Athanase pour entêtement indocile et fureur aveugle; Jésus-Christ lui-même, ce Dieu de vérité et de charité, ne fut-il pas traité comme un homme d'erreur et de sédition? Concluons, mes chers auditeurs : si notre zèle était un zèle inspiré, guidé, épuré par la grâce, nous ne verrions point tant de défauts dans les ministres de l'Evangile; les défauts que nous ne pourrions ignorer, nous ne saurions qu'en gémir devant Dieu, les couvrir du voile de la charité, les ensevelir dans le silence. Israël respectait ses prophètes dans les jours de sa fidélité au Dieu de ses pères. Mais au milieu d'un peuple ennemi de la foi, qui cherche à se défendre contre la force des raisons qui la prouvent, par les faibles des hommes qui la soutiennent; dans un siècle philosophe et politique, qui semble avoir conjuré de flétrir, d'humilier la trace d'Aaron, la tribu de Lévi, afin de parvenir à renverser l'arche et le sanctuaire, les vertus les plus pures ne mettraient point les ministres de la parole sainte à l'abri de la censure; devenus des apôtres, ils ne vous plairaient pas davantage, ils vous plairaient moins. Leur zèle irriterait votre amour-propre, leurs discours rebuteraient votre délicatesse, leur piété exciterait votre censure et votre malignité. Vous paraissez donc désirer des apôtres, vous ne les voulez pas. Si le ciel vous les accordait, sauriez-vous les rendre utiles à votre salut? Vous demandez des apôtres, vous ne les souhaitez pas. Vous demandez des apôtres, j'ajoute que vous n'en profiteriez pas.

SECONDE PARTIE.

Oui, mes chers auditeurs, ces apôtres que vous regrettez, le ciel vous les rendrait, ils vous seraient inutiles. Vous ne profitez pas des prédicateurs que Dieu vous donne, donc vous ne profiteriez pas des prédicateurs que vous lui demandez. Je soutiens que la preuve est décisive. Pourquoi? parce que si vous étiez tels que vous devez être, vos dispositions suppléeraient à ce qui nous manque de talents et de mérite; parce qu'étant tels que vous êtes, aucun mérite, aucun talent ne peut suppléer à ce qui vous manque de dispositions.

1° Si vous étiez tels que vous devez être, vos dispositions suppléeraient à ce qui nous manque. Or, que nous manque-t-il? Tout pour nous : rien, si vous le voulez, rien pour vous, mes chers auditeurs. En effet, de ce dogme important que saint Augustin défendit avec tant de force, contre le schisme et l'erreur de Donat, que la grâce du sacrement, par laquelle est sanctifié l'homme qui le reçoit, n'est point attachée à la sainteté du ministère qui le confère; de là suit, en quelque façon, une autre vérité que vous ne pouvez assez approfondir : que, par rapport au salut et à l'instruction des peuples, la force, l'efficace de la parole sainte n'est point assujettie aux talents et au mérite du prédicateur qui l'annonce. Notre vocation à l'apostolat, l'autorité que nous avons reçue d'enseigner et de reprendre, *ad docendum, ad corripiendum*, n'est point fondée sur les dons particuliers de la nature ou de la grâce. Apollo n'avait ni les lumières, ni le génie d'un Paul; cependant il pouvait se glorifier avec lui d'être le ministre, le coopérateur de Jésus-Christ : *Quid igitur est Apollo? quid Paulus? ministri ejus*

cui credidistis. (I *Cor.*, III, 5.) Point d'homme appelé à cultiver le champ du père de famille qui n'ait le droit de dire, avec les premiers apôtres, qu'il est le dispensateur des mystères de Dieu : *Sic nos existimet homo, ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei.* (I *Cor.*, IV, 1.) Point d'ouvrier évangélique qui, associé à l'œuvre de la rédemption, de la sanctification du monde, ne compose avec Jésus-Christ et les apôtres un même corps de ministère.

Ministère, remarquez-le, chrétiens, et apprenez à connaître le plan, l'économie de votre religion; ministère qui, de lui-même et par lui-même, renferme toutes les grâces du salut. Tel a été, dit saint Paul, l'ordre, l'arrangement des conseils de Dieu, qu'il lui a plu de sanctifier les hommes par les hommes. Il pouvait, sans emprunter notre voix, parler seul à l'esprit et au cœur, répandre la foi, et verser la grâce dans les âmes. Il a choisi un autre plan de vocation et de justification. C'est par la main des apôtres que la grâce est distribuée, c'est par leur parole que la foi s'établit : *Fides ex auditu.* (*Rom.*, X, 17.) La lumière de l'Évangile ne s'est levée sur les nations qu'à proportion que les apôtres ont parcouru les différentes régions; et les peuples, qui n'ont point entendu de prédicateurs, n'ont point connu Jésus-Christ : *Quomodo autem audient sine prædicante.* (*Ibid.*, 14.) Corneille se rapproche déjà du chrétien par les mœurs; afin qu'il le devienne par la foi, il faut que Pierre lui porte la lumière de l'Évangile. L'eunuque de Candace médite le texte d'Isaïe; le nuage qui lui en dérobe l'intelligence ne sera dissipé qu'à l'arrivée de Philippe; les lois de la nature seront moins violées par le miracle qui transportera Philippe, que les lois de la grâce n'auraient été renversées par le miracle qui aurait fait un chrétien sans le secours d'un maître visible. Le sceptre de puissance et d'autorité que Juda devait posséder jusqu'à la venue du Messie avait passé en des mains étrangères; mais afin qu'Israël vît ce qu'il voyait, il fallait que le précurseur vînt lui ouvrir les yeux et lui apprendre ce qu'il semble qu'il ne pouvait ignorer. Les Juifs lisaient les prophètes dans toutes les synagogues, le voile qui couvrait les oracles sacrés attendait la main de Pierre et de Paul pour tomber.

Jésus-Christ lui-même n'a pas dédaigné d'entrer dans cet ordre de ministère extérieur et sensible. Sur la terre, il n'agit pas seulement en Dieu, il veut encore agir en apôtre. Attendri à la vue de tant de peuples qui périssent assis à l'ombre de la mort, il avertit les disciples de prier le père de famille, afin qu'il donne à ces climats abandonnés des ouvriers pour cultiver et recueillir la moisson : *Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios.* (*Luc.*, X, 2.)

L'œuvre de l'Évangile a été suivie comme il s'est établi; il se maintient, il se perpétue par la parole. Je le sais, une lecture acheva dans Augustin ce que la voix d'Ambroise avait ébauché; elle a fait, elle peut faire des saints. Un bon exemple, un avis sage, une répréhension animée par le zèle et tempérée par la douceur, le spectacle d'une mort tragique et imprévue, peuvent occasionner, amener des grâces, des grâces puissantes qui touchent, qui convertissent. Mais ce sont des prodiges, des miracles de grâces spéciales et extraordinaires. La grâce commune, la grâce universelle est la grâce de l'instruction, de la prédication évangélique.

Or, une grâce, qui est la grâce de tous les temps et de tous les peuples, la grâce qui renferme toutes les autres grâces, Dieu a pu vouloir, il a voulu que ce fût l'homme qui la portât, qui l'offrît, qui la présentât : mais il n'a point voulu qu'elle tirât son action, sa force, son succès du mérite et des talents humains, afin qu'il fût indubitable que c'est à Dieu et non point à l'homme que le pécheur doit ses remords et sa conversion.

En effet, si l'efficace du ministère dépendait des qualités du ministre, l'homme devrait son salut à l'homme et à la parole de l'homme. Mais ce n'est point à la parole de l'homme, comme parole de l'homme, qu'est attachée la sanctification des âmes, c'est à la parole de l'homme qui parle pour Jésus-Christ et au nom de Jésus-Christ. Différence que saint Paul faisait observer aux premiers chrétiens, lorsqu'il leur déclarait que son ministère n'avait réussi, qu'il ne réussirait auprès d'eux, que parce qu'ils avaient reçu, qu'autant qu'ils recevraient sa parole comme parole de Dieu : *Sicut est vere verbum Dei.* (I *Thess.*, II, 13.)

De là, lorsque l'Esprit-Saint nous fait un éloge si magnifique de la parole de Dieu; lorsqu'il enseigne qu'elle dissipe les nuages, qu'elle apporte la connaissance et l'amour de la loi, qu'elle donne la sagesse et la vertu, qu'elle ébranle le désert, qu'elle renverse, qu'elle brise les cèdres du Liban, il ne fait point de distinction de prophète et de prophète, d'apôtre et d'apôtre. De là ce n'est point à l'industrie de la main qui la répand, c'est uniquement aux qualités de la terre qui la reçoit que Jésus-Christ attribue l'accroissement et la fécondité de la semence évangélique : *Quod autem in bonam terram.* (*Luc.*, VIII, 15.)

De là le docteur des nations avoue que, dans l'œuvre du ministère évangélique, l'homme n'est rien, que Dieu est tout : *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat.* (I *Cor.*, III, 7.) Et si un Paul reconnaît qu'il n'est rien, qui aura la témérité de penser qu'il est quelque chose?

De là encore la différence infinie de l'éloquence chrétienne et de l'éloquence profane. Que celle-ci se vante de dominer par la persuasion, elle a une sorte de droit d'y prétendre. La nature a commencé, elle a ébauché l'ouvrage de l'art; elle a placé dans chaque homme la source de ces mouvements impérieux qui font illusion à la raison la plus saine : une passion, excitée et mise dans une agitation plus rapide, asservit

les autres passions. La vanité flattée; le cri d'un cœur ému, touché, désarmeront la vengeance, feront tomber le glaive des mains du vainqueur. Un intérêt d'état vivement représenté, puissamment soutenu et appuyé, donnera des lois au trône, décidera de la paix et de la guerre : par conséquent, dans les affaires politiques et civiles, on peut dire, en un sens, que l'homme n'entreprend rien qui soit au-dessus des forces de l'homme. Mais nous arracher à tous nos penchants, à toutes nos inclinations; mais nous donner des sentiments auxquels la nature se refuse; mais demander que nous ne soyons plus à nous-mêmes, et l'obtenir, voilà, je le redis avec saint Paul, ce que l'homme, ce que le plus grand homme ne fera jamais; et lorsqu'il semble le faire, ce n'est pas lui, c'est Dieu qui le fait : *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus.*

Maintenant de ce principe incontestable, qu'il était nécessaire de développer, suivent deux vérités également importantes, l'une pour nous, l'autre pour vous. Première vérité, bien propre à nous tenir dans les bornes de la modestie et de l'humilité chrétienne. La force, l'efficace du ministère ne dépend point du mérite et des talents du ministre : donc quelque abondantes que puissent être les bénédictions que le ciel répand sur notre travail, il nous reste à prononcer que nous sommes des serviteurs inutiles; que le succès, nos désirs mêmes de réussir sont uniquement l'ouvrage de Dieu, qui seul donne de vouloir, de pouvoir et de faire. Seconde vérité, bien propre à vous instruire, à vous confondre. Le mérite, les talents du prédicateur ne bornent point la force, l'efficace de la prédication évangélique : donc, quel que soit le ministre, il ne tient qu'à vous de vous rendre le ministère utile, puisque votre cœur n'est point entre les mains de l'homme, qu'il est dans la main du Seigneur, et que votre conversion ne dépend que de sa grâce et de votre docilité.

Approfondissons davantage ce raisonnement. Le plus de talents, s'il n'est secondé par la grâce, ne fait point le succès du ministère : donc nous entreprenons inutilement de donner à la grâce un cœur que la grâce ne nous donne pas, et en vain nous parlerons, si nous sommes seuls à parler : donc nous ne pourrions, sans une témérité sacrilége, nous regarder comme les auteurs des changements dont nous avons quelquefois le bonheur d'être l'occasion.

Mais si le plus de talents ne fait pas le succès du ministère, donc le moins de talents, si la grâce le seconde, n'empêche point le succès du ministère : donc quel que soit l'homme que le Seigneur daignera employer, Dieu parle, il parlera toujours pour ceux qui aiment à l'entendre : donc si la parole sainte rencontre des âmes dociles à ses impressions, l'opération féconde de la grâce fera de tout prédicateur un prophète, un apôtre. Alors, selon l'expression de l'Écriture, l'enfant, qui ne sait pas encore parler, saura persuader; alors le discours le plus dénué de force et de la grâce aura le don de plaire et d'attacher; le plus superficiel, de convaincre et d'éclairer; le plus froid, le plus glacé, de remuer, d'animer; le plus sec, le plus aride, de toucher, d'attendrir. Pour une âme fidèle, point de discours inutile. La voix de l'homme ne sera qu'un bruit qui se perdra dans les airs; la voix de Dieu coulera, s'insinuera au plus intime du cœur, l'Esprit-Saint dira ce que l'homme n'aura point dit, ce que l'homme n'aura pu dire. Le prédicateur ne sera point un prophète, un apôtre; il le sera pour vous, par rapport à vous; sans en avoir le mérite il en aura le succès.

Par conséquent, pour trouver dans la prédication évangél que les secours, les lumières qui vous sont nécessaires, que faudrait-il? donner au prédicateur les qualités que vous lui souhaitez? Non. Il ne faudrait que vous donner les dispositions qu'il demande. Abus, illusion de penser que les talents de l'apôtre font les vertus du peuple : ce sont les dispositions du peuple qui font le mérite, les talents, les succès de l'apôtre. Lorsque nous vous représentons Israël, au retour de la captivité, fondant en pleurs à la lecture de la loi sainte, les lévites obligés d'aller de rang en rang pour arrêter les soupirs et les larmes que lui arrache le souvenir de ses prévarications passées, votre cœur nous dit : soyez des Esdras, nous serons l'Israël pénitent.

Vous vous trompez, chrétiens; pour renouveler ces prodiges, ce n'est point un Esdras qui manque, c'est le même peuple. En effet, les Isaïe, les Jérémie avaient-ils moins d'autorité, moins de zèle, moins de sainteté, moins de talents qu'Esdras? Or, vous le savez, leur voix retentit pendant tant d'années dans Israël; Israël ne répondait que par le dédain, la fuite, le mépris, l'insulte. Mais le joug d'une domination étrangère, soixante et dix années d'exil et de captivité, Jérusalem réduite en cendres, le sanctuaire dévoré par la flamme, leurs campagnes désertes et ravagées, tant de disgrâces avaient humilié l'orgueil de cette nation farouche et indocile : ils étaient assis sur les ruines de la cité sainte, on les assemblait au milieu des débris du temple; leurs regards, errant de toutes parts, n'apercevaient que calamités et désastres : aucun asile, aucune espérance que dans la protection d'un prince éloigné, contre les complots des provinces voisines armées pour achever de les écraser. Ah! pour remuer, pour pénétrer un peuple déjà attendri par l'image et le sentiment de ses malheurs, pour faire couler des larmes dont la douleur tenait la source toujours ouverte, le dernier des lévites pouvait être un Esdras. En un mot, le fait décide, l'éloquence des Isaïe, des Jérémie, de tant d'autres prophètes tonne vainement au milieu d'Israël enivré de ses prospérités; d'Israël instruit, préparé par ses infortunes, la simple lecture de la loi

fait un pe le pénitent. Donc ce n'est point de la différence des mérites dans le prédicateur, c'est de la différence des sentiments dans l'auditeur que naissent les divers succès du ministère : donc si vous étiez tels que vous devez être, vos dispositions suppléeraient à ce qui nous manque de mérite et de talents. Au contraire, étant tels que vous êtes, quels mérites, quels talents pourraient suppléer à ce qui vous manque de dispositions.

2° Prenez garde, mes chers auditeurs, lorsque vous prétendez que d'autres prédicateurs vous changeraient en un autre peuple : vous nous citez la multitude d'infidèles que la prédication des premiers apôtres sut gagner à Jésus-Christ: vous ignorez donc, ou vous voulez ignorer, quelle multitude plus grande elle laissa ensevelie dans l'erreur et la superstition? Lorsque les apôtres quittèrent la terre, la religion ne comptait qu'un petit nombre de disciples. L'idolâtrie, attaquée par tant de prodiges, avait encore le monde entier pour sectateur et pour esclave. Cet Israël, le premier objet de leur ministère ; ce peuple, enfant de la promesse, à qui l'Evangile fut présenté d'abord par préférence à tous les autres peuples, s'obstina dans une incrédulité victorieuse de leur zèle et de leurs miracles. Cette Jérusalem, arrosée des larmes et du sang de Jésus Christ, de jour en jour plus perfide, aima mieux devenir le tombeau de ses habitants, que d'ouvrir son sanctuaire au Dieu qu'elle avait proscrit. Il est vrai que, dans un seul discours, saint Pierre convertit trois mille âmes : exemple illustre de ce que la parole de Dieu peut sur l'homme. Il n'est pas moins vrai que saint Etienne, saint Paul, le même saint Pierre n'éprouvèrent le plus souvent que les fureurs, les attentats d'un peuple fanatique; et qu'ils virent les fureurs les plus violentes, les attentats les plus sanguinaires partir des cœurs les plus instruits en apparence, les plus sages, les plus vertueux : exemple le plus convaincant de ce que peuvent contre la parole de Dieu des passions entêtées et opiniâtres : preuve décisive qu'il peut y avoir dans l'auditeur des résistances, des obstacles : écueil fatal auquel viendra ordinairement échouer l'éloquence apostolique.

En effet, que sert et qu'importe que la parole de Dieu soit annoncée avec zèle et avec force, si l'on fuit, si l'on évite de l'entendre? Or, qui sont ceux qui la négligent? ce ne seront point les âmes pures et ferventes; plus on connaît les voies du Seigneur, plus on veut les connaître ; plus on aime Dieu, plus on aime à entendre parler de Dieu. Ce seront des hommes de jeu et de mondanité, d'amusements et d'études frivoles, qui ont du temps à perdre, à prodiguer, qui n'en ont point à employer; des hommes de manége et d'intrigues : dans la multitude des soins qui les agitent, ils oublient celui qui seul devrait les occuper; des hommes de mollesse et d'indolence : la religion et la grâce de Jésus-Christ, les espérances et les intérêts de l'éternité ont moins d'attraits pour eux que le sommeil de leur voluptueuse tranquillité ; des hommes de plaisir et de débauche, les jours ne leur suffisent pas pour avancer l'œuvre de leur réprobation : ils regretteraient un moment accordé à l'ouvrage de leur salut ; des hommes fiers de leur esprit et de leur condition : ils rougiraient de paraître ignorer quelque chose, quoique souvent ils ne sachent rien moins que ce qu'il leur importe uniquement de savoir; des hommes d'orgueil et de présomption : ils se croient en état de donner des leçons de piété et hors de la nécessité d'en recevoir : des hommes de spectacle ; ils aiment à voir l'image de leurs passions au théâtre qui les flatte et qui les embellit : ils craignent de la voir dans la chaire évangélique qui les peint de leurs couleurs véritables, les humilie et les inquiète ; des hommes trop amateurs de ce qui leur apprend le vice, aussi ennemis de ce qui leur apprendrait la vertu ; des hommes peu instruits et trompés : ils se persuadent que Dieu répandra sur leurs lectures, sur leurs dévotions arbitraires les grâces qu'il lui a plu d'attacher au soin d'honorer le ministère qu'il a établi dans son Eglise; des hommes illustrés par les grandes places, les grands emplois : ils s'applaudissent de faire les destinées de l'Etat, ils abandonnent au hasard les destinées de leur éternité; des hommes de tous les égarements, de toutes les cupidités : ils ne fuient la parole de Dieu, ils n'affectent de la dédaigner, que parce qu'ils sentent combien elle leur est nécessaire, que parce qu'ils appréhendent qu'elle ne leur devienne trop utile.

Que sert et qu'importe que le ciel vous donne des prédicateurs dont la charité pure et désintéressée, sans mélange d'amour-propre et de vanité, ne pense qu'à vous sanctifier, si ce n'est point votre salut que vous cherchez dans leurs discours? Si, à l'exemple des pharisiens, l'on vient moins par religion que par malignité, moins pour profiter de la parole de Dieu que pour censurer la parole de l'homme; moins pour trouver de quoi s'instruire et s'édifier que pour saisir l'occasion de reprendre et de blâmer : *ut caperent eum in sermone.* (*Luc.*, XX, 20.) Si l'on ne vient qu'entraîné par l'orgueil et la vanité pour décider du mérite et des talents, pour s'ériger en juge et en arbitre de la réputation des ministres de Jésus-Christ, pour réformer les jugements du public, ou pour y mettre le sceau par son approbation; si, tel que ce peuple dont se plaint Ezéchiel, conduit par un goût, par un attrait humain, on vient, non parce qu'on aime à entendre parler de Dieu, mais parce qu'on aime à entendre parler l'homme qui parle. Prophète, disait le Seigneur, n'espérez rien d'un pareil peuple. Des applaudissements, des éloges : ah! mon Dieu, ce désir insensé trouverait-il place dans notre cœur? Je ne dis pas, les fatigues sans cesse renaissantes d'un pareil ministère tariraient dans nos

veines la source de la vie; nous verrions les années précipiter leur course et le déclin de nos jours se former quelquefois dès le milieu de la carrière : contents d'emporter avec nous dans le tombeau la frivole satisfaction de laisser après nous une vaine et stérile admiration qui ne peut nous survivre longtemps, si même elle ne meurt et ne périt pas avant nous; je dis sacriléges profanateurs de la parole sainte, nous oserions placer l'orgueil et l'ambition dans cette chaire où nous prêchons l'Evangile de détachement et d'humilité. Ah! mes chers auditeurs, si nous osons nous promettre votre conversion et vos larmes, n'ajoutez pas, à notre malheur de ne les point obtenir, l'outrage de penser qu'elles ne sont pas l'unique objet de nos vœux : vœux trop inutiles, si vos désirs ne répondent à nos désirs, puisque l'esprit de Dieu ne se fait point entendre à ceux qui n'écoutent, qui ne suivent que l'esprit de l'homme.

Que sert et qu'importe que le prédicateur développe solidement les grandes vérités de la foi, si l'imagination court après ses fantômes, si le cœur égaré vole à la suite des songes qui l'amusent, si mille idées profanes, des désirs de mondanité, des projets de fortune et d'ambition emportent l'âme tout entière; si la nonchalance et la mollesse, traînant à leur suite l'ennui, l'inapplication, se refusent au travail, à la gêne de l'attention; si des passions fougueuses et irritées vous remplissent d'un bruit, d'un tumulte qui empêche notre voix d'aller jusqu'à vous? Ah! souvent on paraît nous entendre, on ne nous écoute pas, et dans le plus nombreux auditoire, à peine avons-nous un auditeur.

Que sert et qu'importe que le prédicateur attaque les abus, qu'il s'élève contre les scandales, si, toujours étrangers à nous-mêmes, toujours justes et innocents au tribunal de notre vanité, nous n'apercevons en nous aucun des défauts, aucun des vices qu'il reprend? On ne voit point l'homme que le prédicateur condamne, parce qu'on ne se voit pas, parce qu'on s'ignore. On cherche, on s'imagine apercevoir les autres où ils ne sont pas; on ne se retrouve point où l'on est; souvent celui que tous reconnaissent ne se reconnaît pas : nouveau David, il aurait besoin d'un autre Nathan pour l'avertir que c'est de lui que l'on parle : *Tu es ille vir.* (II *Reg.*, XII, 7.)

Que sert et qu'importe que le prédicateur instruise des obligations, des devoirs de la vie chrétienne, lorsqu'on a su se former des principes opposés aux principes de l'Evangile; lorsque, pour se tranquilliser sur sa conduite, on a imaginé tant de prétextes, perfidement employés à justifier tout ce qu'on veut, tant de raisons, par lesquelles on s'affranchit de tout ce qu'on ne veut pas? Raison de famille et de nécessité, pour se dispenser de l'aumône : raisons d'affaires et d'occupations, pour se dispenser de la prière et de la fréquentation des sacrements : raisons de sagesse et de prudence, pour ne pas se réconcilier avec un ennemi : raisons de bienséance, pour ne pas retrancher le faste et le jeu; raisons d'état et de condition, pour ne pas entrer dans les voies de la pénitence et de la mortification; raisons vaines et frivoles : toutes vaines, toutes frivoles qu'elles sont, elles vous font regarder éternellement ce que le prédicateur dit, comme n'étant pas dit à vous et pour vous.

Que sert et qu'importe que le prédicateur parle d'une manière touchante et persuasive, qu'il vous intimide, qu'il vous attendrisse; si au lieu de vous livrer à la grâce, vous ne pensez qu'à la fuir et à vous délivrer d'une agitation importune; si, aussitôt replongés dans le tumulte du monde, vous vous faites une étude d'oublier tout ce que vous avez entendu? Avec de semblables dispositions, à quoi vous servirait un prophète, un apôtre? Il servirait à vous rendre plus coupables, plus inexcusables devant Dieu; il servirait à faire qu'à tant d'autres prévarications fût ajouté le péché qui mettrait le comble à vos iniquités, le péché d'avoir dédaigné, méprisé la grâce, d'avoir rebuté la grâce, d'avoir abusé de la grâce.

Ensuite, cherchez à colorer, à justifier votre indocilité et votre funeste persévérance à sortir du sanctuaire avec tous les vices que vous y apporterez. Vantez nous les victoires, les triomphes des hommes apostoliques, fameux dans les fastes de l'Eglise par des prodiges, par des miracles de conversions nombreuses et multipliées de climat en climat. Oui, chrétiens, ils touchèrent, ils changèrent, ils ramenèrent les plus grands pécheurs; le bras du Seigneur n'est point raccourci, il peut se servir des instruments les plus faibles et employer notre main à faire couler les grâces de miséricorde sur les pécheurs. Je demande seulement sur quels pécheurs? sur des pécheurs, ne l'oubliez pas, qui, jusque dans leurs désordres, ne seront cependant pas sans un reste de droiture et de bonne foi; sur des hommes vrais et sincères, dont la candeur et l'ingénuité ne connaîtront ni ces duplicités et ces détours, ni ces préjugés et ces fausses maximes, ni ces excuses frivoles et ces vains prétextes, ni ces raffinements et ces dangereuses subtilités, ni cet orgueil et cette présomption, ni cette délicatesse profane et ces ennuis affectés, ni ces bienséances imaginaires d'état et de condition, ni ces lois chimériques d'honneur et de réputation, ni ces devoirs prétendus de prudence et de sagesse mondaines que vous opposez avec trop de succès aux plus puissants efforts de notre zèle. Tels sont les pécheurs qui se rendront, qui céderont à la parole apostolique.

Car des hommes rebelles et indociles; des hommes faux et dissimulés; des hommes qui sont pécheurs et qui veulent l'être; des hommes pécheurs par système et par principe; des hommes dont le cœur n'est que plaisir et que volupté, l'esprit que doute et incertitude; des hommes qui n'écoutent

la parole de Dieu qu'en censeurs qui examinent, en juges qui décident, en philosophes qui méprisent, en mondains qui s'amusent ; il nous est ordonné de souhaiter leur conversion, de la demander, d'y travailler : je dis plus, il nous est permis de l'espérer, parce qu'il est dans les trésors de la grâce des prodiges, des miracles de grâce. Mais il ne nous est permis de l'espérer qu'à titre de prodige et de miracle : Pourquoi? parce que Jésus Christ nous déclare que lorsque la parole de Dieu tombe dans une âme esclave des passions et qui aime son esclavage, elle a coutume d'y mourir, d'y périr stérile et inutile. Et n'est-ce pas ce que nous, ministres de l'Evangile, nous éprouvons chaque jour? Avec le même zèle, les mêmes talents, la même application, les terres différentes que nous parcourons font de nous des hommes bien différents. Dans les campagnes, dans les villes moins opulentes et moins brillantes, où la foi, la probité, la décence semblent avoir fixé leur dernier asile, nous voyons celui qui est entré pécheur sortir quelquefois pénitent, parce que, quoiqu'il soit pécheur, il nous écoute en chrétien. A la cour, dans cette grande ville où se réunissent les richesses, la gloire, la pompe, la magnificence, la majesté d'un vaste empire; à la cour, dans cette ville, source de la politesse, de la science, du goût, des lumières : ici, parce que tout est et veut être vices et passions, parce qu'on n'écoute le discours le plus chrétien qu'en mondain profane et critique, hélas! que gagnons-nous? que faisons-nous? Nous faisons votre volonté, Seigneur ; cela doit nous suffire. Enfin, ailleurs nous servons presque d'apôtres, ici nous ne sommes que des hommes.

Nous ne sommes que des hommes! Ah! un apôtre n'y serait que ce que nous sommes. Qu'y serait-il autre chose un Paul, qu'y ferait-il? voulez-vous le savoir? Voyez-le dans Athènes, lorsqu'à l'ombre du lycée ou du portique, il déploie les richesses de cette éloquence victorieuse qui le fit regarder par d'autres peuples comme le Dieu de la parole : ces sages, ces savants l'écoutent avec plaisir, ils l'écoutent sans fruit : ils voient, ils ne croient pas; ils croient peut-être, ils ne se convertissent pas. Considérez-le au tribunal de Félix : Félix est épouvanté, consterné, il n'est pas changé ; l'intérêt l'emporte sur la conviction : Félix craint le Dieu que Paul annonce, il continuera de servir les dieux que César adore. Tels furent, tels seraient dans une nouvelle Athènes, dans le sein d'une ville savante et voluptueuse, au milieu d'un peuple philosophe, auprès du courtisan politique; tels seraient encore aujourd'hui les succès d'un Paul. Jésus-Christ lui-même ne vit-il pas son ministère presque inutile en Israël? Ce Dieu sauveur ne déclarait-il pas aux Juifs qu'ils ne croiraient pas à sa parole, parce qu'ils étaient un peuple charnel, et qu'il n'y a que l'esprit qui entende le langage de l'esprit? Hommes, ferions-nous ce que ne fit pas notre Dieu? Oui, chrétiens, dans notre religion sainte, marquée au sceau de la divinité par tant de prodiges, si quelque miracle manquait à sa gloire et pouvait mettre le comble à sa gloire, ce serait le miracle d'un prédicateur, apôtre à la cour et pour la cour, apôtre dans cette ville et pour cette ville.

Ministres de l'Evangile, quelle est donc votre destinée? Indignes des sublimes et augustes fonctions de l'apostolat, si l'amour-propre, l'intérêt, l'ambition président à vos travaux et à vos veilles, vous entendrez sortir continuellement, du sein des oracles sacrés que vous expliquez, la voix menaçante du Seigneur qui vous dira, aussi pécheur, et plus pécheur que le peuple, puisque vous ajoutez la duplicité et l'imposture aux autres vices qui vous sont communs avec lui, comment osez-vous vous ériger en défenseurs des lois que vous violez, tonner contre vos propres iniquités, déshonorer mon nom et l'Evangile que vous annoncez, en les faisant servir à vos cupidités : *Quare tu enarras justitias meas, verumtamen servire me fecisti in peccatis tuis.* (*Isa.*, XLIII, 24.) Je saurai tromper vos projets, je répandrai au dedans de vous l'esprit de vertige et de délire : les efforts de votre imagination, égarée par de fausses lueurs de vrai, de beau, de grand, n'aboutiront qu'à changer en solitude les temples où vous paraîtrez, qu'à vous attirer l'oubli, l'abandon, les dédains du public : *Eris... in proverbium ac fabulam.* (*Deuter.*, XXVIII, 37.)

Non, je ne serais point assez vengé. Vous méritez que je vous accorde ces succès de réputation et de fortune auxquels vous me sacrifiez; vous vous endormirez dans l'ivresse de votre vanité, rassasiés d'éloges et d'applaudissements; le sommeil sera doux, mais il sera court, et le réveil sera terrible. Le jour arrive auquel je vous démasquerai; les peuples ne verront plus en vous que le profanateur du saint ministère, que le vil manége, l'hypocrisie insolente jusqu'à se jouer de Dieu et des hommes : le mépris, l'opprobre, la confusion, l'ignominie, gravés sur votre front en caractères ineffaçables, descendront avec vous dans l'enfer, séjour de votre éternel désespoir : *Evigilabunt..... in opprobrium ut videant semper.* (*Dan.*, XII, 2.)

Pour vous, que guide et que conduit l'unique désir de gagner des âmes à Jésus-Christ, elle est bien triste, bien pénible, j'en conviens, la carrière que vous parcourez ici-bas. Que de regrets, que de larmes accompagnent votre persévérance à cultiver une terre qui ne vous promet aucune moisson! La foi soutient votre courage : elle vous apprend que vous marchez sur les pas des prophètes, des apôtres; que votre gloire consiste à éprouver leur sort, et que puisque les mêmes tribulations vous environnent, la même récompense vous attend : à leur exemple, vous ne cesserez point d'avertir, d'instruire, de reprendre, d'inviter, de presser, de menacer, d'épouvanter : *Prædica.. .. in-*

sta.... argue, obsecra, increpa. (II *Tim.*, IV, 2.) Mais plus votre zèle sera pur et saint, plus il vous remplira d'une douleur profonde et amère. Désolés à la vue des paroles de salut dédaignées et évitées, des paroles d'impiété recherchées et applaudies, votre conscience tendre et délicate sera tentée de vous imputer le triomphe de l'irréligion. Rassurez-vous sur cette différence du succès : elle peut, elle doit vous attendrir ; elle n'a rien qui doive vous inquiéter et vous alarmer. Vous parlez contre toutes les passions, toutes les passions parlent contre vous ; il n'appartient qu'à Dieu de leur imposer silence, et l'homme ne tient point en sa main le cœur des hommes. Au contraire, les maîtres, les docteurs d'impiété, assis dans la chaire de pestilence, parlent pour les passions, et les passions parlent avec encore plus d'éloquence et d'énergie pour eux, et elles les servent mieux qu'elles n'en sont servies ; elles leur épargnent la peine de méditer, d'étudier, de discuter, de prouver : un ton de décision hautaine, une objection qui n'étonne que par l'audace à la reproduire, une ébauche de raisonnement à peine commencé, un étalage d'érudition apparente, amas de faits et d'autorités qu'ils supposent ou qu'ils accommodent et plient à leurs opinions, une imagination qui a le don d'amuser par la calomnie, la médisance, la critique, la satire, la raillerie ; d'éblouir par le coloris d'une expression brillante : peuple insensé ! ces hommes superbes vous méprisent assez pour se persuader qu'il n'en faut pas davantage pour vous subjuguer, et vous ne tardez pas à justifier leur mépris ! vous cédez, vous souscrivez, vous adorez ; la vapeur de votre encens les enivre. Du haut, pour ainsi dire, des autels que leur élève votre crédulité, ils déplorent la nuit les ténèbres des siècles qui ont précédé leur naissance ; ils se regardent comme le génie créateur qui a dit, que la lumière soit, et la lumière a été. Ah ! veulent-ils peser leur génie et leurs talents dans la balance de la raison et de la vérité ? qu'ils cessent de les prêter à la volupté et à l'impiété ; qu'ils les dévouent à la pudeur et à la religion : leurs yeux s'ouvriront ; ils verront les éloges, les applaudissements, la réputation les abandonner pour passer à leurs rivaux, à leurs concurrents ; ils reconnaîtront que le prédicateur de la foi et de la vertu n'échoue, que le prédicateur de l'orgueil et du vice ne réussit que parce qu'ils parlent l'un et l'autre à des cœurs corrompus, que parce que ce sont les passions qui écoutent, qui lisent, qui jugent, qui prononcent. Loin de s'infatuer de la gloire, de la célébrité de leurs talents et de leur génie, ils rougiront de la honte et de l'ignominie des succès qu'ils ne doivent qu'à un suffrage qu'il est flatteur et honorable de ne pouvoir mériter, flétrissant et humiliant de savoir obtenir.

Concluons. De tout ce que j'ai avancé et prouvé dans ce discours, il résulte que, dans l'exercice du saint ministère, nous ne pouvons presque rien pour vous, mes chers auditeurs ; vous pouvez tout pour nous, et que ce sont les dispositions de l'auditeur qui font le succès du prédicateur : par conséquent, lorsque vous n'apporterez à la parole de Dieu qu'un esprit de vanité, de curiosité, d'orgueil, de présomption, d'amusement, de dissipation, de critique, de libertinage et peut-être d'infidélité, cette parole sainte que vous rejetez, que vous profanez, vous fût-elle annoncée par un prophète, par un apôtre, loin de vous éclairer, de vous convertir, ne servira qu'à vous aveugler, qu'à vous endurcir. Au contraire, empressement religieux de l'entendre ; désir d'en profiter, s'y préparer par la prière, la respecter par son silence, son recueillement, sa modestie ; se rendre attentif aux reproches de la conscience et à la voix intérieure de l'Esprit-Saint ; un cœur souple et docile, prompt à s'ouvrir pour recevoir la grâce, vigilant et fidèle à la conserver, alors, avec tout ce qui nous manque, malgré tout ce qui nous manque de vertus, de mérite, de talents, se renouvelleront les prodiges qui signalèrent les premiers, les plus beaux jours de la prédication évangélique ; alors tout indignes que nous sommes de l'être, nous deviendrons pour vous des prophètes, des apôtres. Notre parole ne sera plus la nôtre : elle sera la parole de Dieu, une parole de salut et de grâce ; une parole de vie sainte sur la terre, de vie heureuse dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XX.

Pour le mardi de la cinquième semaine de Carême.

SUR L'ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum. (*Joan*, XI, 48.)

Si nous différons de nous opposer à ses succès, tous croiront en lui.

Vaines précautions ; projets confondus par l'événement. Malgré les ruses politiques et les fureurs sanguinaires de la Synagogue, ils ne tarderont pas à s'accomplir, les oracles qui avaient prophétisé les triomphes du Messie. Bientôt, selon l'expression de l'Ecriture, ce ruisseau qui, pendant tant d'années, avait coulé sans bruit, inconnu dans les vallons de Juda, se changea en un fleuve profond et impétueux, dont le cours rapide entraîna les peuples et les nations : *Parvus fons qui crevit in fluvium magnum, et in aquas plurimas redundavit.* (*Esther*, X, 6.)

Etablissement de la religion chrétienne ! quel objet plus noble, plus intéressant puis-je offrir à votre attention ? Triste situation des ministres de l'Evangile en ce siècle de libertinage et d'impiété ! Les discours les plus nécessaires ne sont plus les discours qui apprennent à pratiquer la religion, ce sont les discours qui apprennent à la croire. Mais pour démontrer sa vérité, sa divinité, l'Evangile n'a besoin que de ses succès. La religion chrétienne est la doctrine et l'ouvrage de Dieu, puisqu'elle est devenue

la religion du monde. Sur cela voici mon dessein.

Pour établir la religion chrétienne dans le monde, il ne fallait rien moins qu'un Dieu. Et quel Dieu? le Dieu de sagesse et de lumière; le Dieu des vertus et de la sainteté; le Dieu de force et de puissance. Le Dieu de sagesse et de lumières, qui persuade aux hommes tout ce qu'il veut; le Dieu des vertus et de la sainteté, qui obtient des hommes tout ce qu'il veut; le Dieu de force et de puissance, qui fait, malgré les hommes, tout ce qu'il veut. Je dis donc : établissement de la religion chrétienne, chef-d'œuvre et prodige du Dieu de sagesse et de lumières, qui règne sur l'esprit et sur les jugements des hommes; du Dieu des vertus et de la sainteté, qui commande au cœur et à la volonté des hommes; du Dieu de force et de puissance, qui se joue des projets et de la résistance des hommes.

O mon Dieu! vous voyez les périls de la foi parmi nous! Esprit Saint, Esprit créateur du génie et des talents des apôtres, donnez-moi la force et la solidité de leurs raisonnements; le sublime de leurs idées et de leurs expressions; la divine énergie de leur éloquence pour confondre les fureurs renaissantes de l'enfer aussi conjuré que jamais contre le Seigneur et contre son Christ. J'implore votre secours par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La religion chrétienne trouve dans l'esprit des hommes des obstacles qui ne peuvent avoir qu'un Dieu pour vainqueur; la religion chrétienne emploie pour vaincre ces obstacles des moyens qui ne peuvent avoir qu'un Dieu pour auteur. Suivez ces deux réflexions, elles vous convaincront que l'établissement de la religion est l'ouvrage du Dieu de sagesse qui règne sur l'esprit et sur les jugements des hommes.

1° Quels obstacles la religion trouvait-elle dans l'esprit des hommes, ou plutôt quels obstacles n'y trouvait-elle pas? Prenez garde, mes chers auditeurs, lorsque j'ai entrepris de développer le miracle de l'établissement de la religion, je n'ai point espéré de faire une impression qui répondît à la grandeur de l'événement. Fixés par le bonheur de votre naissance dans le sein de la pure vérité, vos yeux, en s'ouvrant à la lumière du jour, aperçurent la lumière de l'Évangile. Vous ne savez point, vous ne pouvez concevoir par quel enchaînement de révolutions, par quels coups d'une providence supérieure, il a fallu conduire les hommes à embrasser cette religion que vous avez reçue en naissant; c'est là, dans le sujet que je traite, une espèce de désavantage, et il n'est point de ressources de génie qui puissent le réparer. Ce que je ne puis pas pour vous, mes chers auditeurs, vous le pouvez pour moi. Traversez en esprit l'espace des siècles, placez-vous dans le centre de Rome et d'Athènes, vous allez pâlir, trembler à la vue de la distance infinie qui séparait l'homme et le chrétien; effrayés des obstacles qui s'opposaient à la religion, vous direz aux disciples de Jésus ce que le Seigneur disait au prophète : ne parlez point à ce peuple, il ne vous écouterait pas : *Et non audient te.* (*Jerem.*, VII, 27.)

En effet, qu'était-ce que le monde, lorsque les apôtres firent entendre leur voix? Orgueilleuse présomption, venez vous confondre et reconnaître qu'en matière de religion rien n'est moins raisonnable que la raison, lorsqu'elle n'est guidée que par les penchants du cœur; lorsqu'elle n'est éclairée que par les lumières d'un esprit curieux et indocile : on dirait que les eaux qui avaient inondé la terre avaient effacé la trace de la main dont elle est l'ouvrage. Quel mélange confus de superstitions bizarres, de persuasions insensées, de cultes profanes et frivoles! Là, l'idolâtrie triomphante étale sans pudeur l'abomination de ses mystères impurs; ici, l'athéisme, à la faveur du silence et de la nuit, répand peu à peu le poison de ses dogmes licencieux. Quelques-uns semblent ignorer la Divinité, le plus grand nombre l'a multipliée. S'érigeant en arbitres de la religion, les passions donnent des lois; les hommes, à leur gré, rejettent le Dieu qui les condamne, ou adoptent des dieux qui les favorisent; le philosophe les adore dans son cœur; le peuple les place sur l'autel. Quel oubli de la bienséance et des mœurs! Point de crime qui n'eût son excuse et son modèle dans quelque Dieu. La volupté bannie, proscrite par les lois, trouvait un asile dans les temples; l'autorité publique respectait dans le ciel ce qu'elle aurait puni sur la terre. Non, je ne suis plus surpris de ces monstres de débauche, d'intempérance, de perfidie; de ces amours détestables dont saint Paul nous fait un détail si énergique. Les nations qui adoraient de pareilles divinités pouvaient-elles être plus justes et plus chastes? J'ajoute qu'avec tant de vices elles ne devaient point avoir d'autres divinités. Un Jupiter adultère aurait rougi de recevoir les adorations de la pudeur timide et modeste; la volupté ne pouvait apporter ses vœux et son encens qu'à une Vénus impudique; de pareils adorateurs étaient dignes de leurs dieux; les dieux étaient dignes des adorateurs qui les invoquaient. L'idolâtrie, conçue par les passions, enfantée par l'imagination, reçue, applaudie par les sens, accréditée par les préjugés de l'éducation, autorisée par la coutume, soutenue par la politique, embellie par les grâces et les songes de la poésie, régnait assise dans presque tous les sanctuaires. Les nations les plus polies se montraient les plus fécondes en superstitions. Quelques génies en apparence plus forts, dans le fond encore plus faibles, n'avaient échappé à l'erreur commune que pour se précipiter dans un délire plus funeste; la plupart de ceux qui ne croyaient pas aux faux dieux, se piquaient de ne rien croire.

A ce portrait, à ce spectacle, ne vous semble-t-il pas, mes chers auditeurs, que vous

voyez le monde bouleversé rentrer dans l'ancien chaos? Je n'aperçois qu'un abîme enveloppé des nuages les plus sombres : *Tenebræ erant super faciem abyssi*. (*Gen.*, I, 2.) Quel autre que le Dieu auquel rien ne résiste a pu dire que la lumière soit, et la lumière a été? *Fiat lux, et facta est lux*. (*Ibid*, 3.) Les philosophes avaient vainement essayé de déchirer le voile que les passions avaient mis entre Dieu et l'homme. Le monde, amateur de ses vices et de ses fables, n'avait répondu à la voix de leur persuasion que par le meurtre et la proscription ; afin de se dérober à ses vengeances, ils avaient été obligés de partager ses crimes, et ce fut alors que l'on vit le scandale dont saint Paul parle dans l'*Epître aux Romains;* le sage, bassement et sacrilégement politique, se déshonore lui-même avec le Dieu qu'il connaissait en se prosternant devant des dieux qu'il méprisait. Les moments sont arrivés ; d'autres hommes entrent dans la carrière : que sont-ils? Nous l'examinerons dans la suite et nous y trouverons une nouvelle preuve de la vérité de la religion. Plus intrépides que les philosophes, ils attaquent les dieux de tous les peuples ; ils entreprennent de leur substituer un autre Dieu. Or, quel secours, quel appui trouvent-ils dans l'esprit de l'homme pour le déprendre des persuasions qu'ils veulent lui ôter pour l'engager à recevoir les idées qu'ils veulent lui donner? Rien ne parle pour eux ; tout parle contre eux, tout est obstacle et résistance; obstacles si nombreux, si puissants, qu'ils n'ont pu céder qu'à un Dieu. Je ne dis point assez ; voici ce qu'il vous importe de comprendre et ce que l'on ne saurait jamais trop vous développer. Obstacles que la religion n'a pu surmonter sans confondre, sans réfuter d'avance les raisonnements les plus imposants, les plus capables de séduire, que ces derniers temps, trop féconds en raffinements d'impiété, opposent à l'Evangile.

Je m'explique : lorsque, animés par le désir et l'espérance d'humilier l'orgueil insensé du libertinage, trop accoutumé à ne voir de l'esprit et de la raison qu'autant qu'on ne lui montre pas de religion, nous lui présentons tant de vrais chrétiens qui ont lu, médité, réfléchi, approfondi, qui se font honneur de leur foi, et qui font honneur à la foi par la supériorité de leur génie, par l'étendue de leurs talents et de leurs connaissances, autant que par la pureté de leurs mœurs et la sublimité de leurs vertus; il se retranche sur la force de l'éducation, de la coutume, de l'autorité, dont si peu d'hommes, même parmi les plus grands hommes, osent secouer le joug et l'empire. Or, je reprends, et tournant contre les impies leurs propres raisonnements, je leur dis : cette force, cet empire des préjugés, de la coutume, de l'autorité que vous nous opposez, servent de preuve à la vérité, à la divinité de la religion ; pourquoi? parce que la religion ne s'est établie, parce que la religion n'a pu s'établir dans l'esprit des hommes qu'en surmontant ces obstacles, et des obstacles encore plus puissants. Entrons dans le détail.

Obstacle de la naissance, de l'éducation, de ces premières idées de l'enfance, qui font des impressions si profondes, qui laissent des vestiges si durables, qui semblent être la raison même, parce qu'elles se forment, se développent avec la raison et avant la raison : que l'on vante, tant qu'on le voudra, le secours qu'elles prêtent parmi nous à la foi, mais que l'on n'oublie point qu'alors elles avaient plus de pouvoir pour la combattre qu'elles n'en ont maintenant pour la conserver. Chaque peuple, chaque ville, presque chaque famille avait ses divinités, son culte, son sacerdoce, sa religion particulière; portion la plus précieuse, la plus chérie de l'héritage de ses ancêtres. Or, si les préjugés de l'éducation ont assez de force pour assujettir les hommes à la religion chrétienne, à cette religion si impénétrable dans ses dogmes, si sévère dans ses lois, que ne pouvaient ils point pour les retenir dans une religion de licence et de plaisirs, qui permettait à l'esprit de penser selon ses caprices, au cœur de suivre la pente de ses désirs? Si la raison la plus forte, la plus active ne se dégage que rarement et qu'avec peine des nuages du préjugé, quel triomphe plus divin que le triomphe d'une religion qui, parmi tous les peuples, a détruit tous les préjugés dans l'esprit de tous les hommes?

Obstacle de la coutume, de l'antiquité, et pour ainsi dire, de la perpétuité. Un peuple seul, ignoré, pour ainsi dire, de tous les peuples, conservait dans ses fastes le souvenir du Dieu créateur. L'univers entier ne voyait rien de plus ancien que ses superstitions. Les fables qui avaient obscurci l'origine des républiques et des monarchies, lui représentaient l'empire des dieux, établi avant l'empire des premiers législateurs, et l'idolâtrie leur semblait avoir été la religion de tous les temps, comme elle était la religion de presque toutes les nations... Obstacle des sens et de l'imagination : le monde, enchanté par les fictions de l'idolâtrie, par le récit des actions et de l'apothéose de ses anciens héros, par la pompe de ses sacrifices, de ses spectacles; le monde plongé dans un sommeil si doux, amusé par des songes si flatteurs, se réveillera-t-il tout à coup pour écouter et pour adopter une doctrine de foi humble et soumise, d'adoration spirituelle et intérieure; pour mettre un Evangile qui réprouve tous les plaisirs à la place d'une religion qui pouvait à peine, sans se contredire, condamner aucun vice... Obstacle de politique et d'autorité. Jamais l'Etat et la religion ne furent unis d'un lien si intime. La science des auspices, des augures, des expiations, faisait l'étude nécessaire du prince qui gouvernait les peuples, du général qui commandait les armées, de l'orateur, du sénateur, qui présidaient aux délibérations publiques. Le sacerdoce et l'empire, Rome et le Capitole, les dieux et

les césars passaient pour n'avoir qu'un même sort et qu'une destinée commune... Obstacle d'ignorance et de prévention. La haine, la jalousie, habiles à former le tissu de noires calomnies, couvrirent le nom chrétien de l'opprobre des plus coupables attentats. En vain les Justin, les Irénée, les Tertullien firent passer jusqu'au trône des césars les soupirs, les larmes de l'innocence opprimée; l'imposture plus puissante étouffa la voix de la vérité; et lorsque le vice armait contre la religion ceux qui la connaissaient, les cœurs attachés à la vertu, étonnés par la calomnie, effrayés par tant d'imputations atroces, craignaient de connaître, refusaient d'examiner une religion si vivement attaquée.

Obstacle de science et de lumières. Quels siècles plus polis, plus raffinés que les siècles qui composèrent le premier âge de l'Église? Quand le goût fut-il plus pur, plus exact; l'éloquence plus forte et plus gracieuse; les arts plus hardis et plus corrects; les académies plus brillantes; les opinions plus multipliées, plus approfondies? A peine la religion eut commencé de s'annoncer, que l'intérêt commun réunit les sectes les plus opposées. Tout ce qu'on dit aujourd'hui se disait alors. Rien de plus adroit pour colorer le culte des idoles; de plus captieux, de plus éblouissant pour soustraire la raison à l'autorité de la foi; de plus subtil, de plus délié pour développer les prétendues contradictions du christianisme; de plus pressant, de plus imposant pour décrier sa morale et ses dogmes. Non, mes chers auditeurs, ne vous laissez point éblouir par les éloges fastueux que nos prétendus génies créateurs ne cessent point de se donner. Leurs systèmes, tant et si faussement applaudis, ne sont que les anciens systèmes tirés de l'oubli dans lequel la religion les avait précipités; on les reproduit parés des grâces du langage, afin de leur donner l'air, les couleurs de la nouveauté. Ces premiers ennemis de la religion n'eurent ni moins d'attention et de réflexion, ni moins de science et de capacité que leurs successeurs; d'ailleurs, c'étaient les mêmes passions qui les mettaient en mouvement. Or, l'intérêt du cœur, les préjugés du cœur tiennent lieu d'esprit; ils sont plus défiants, plus attentifs, plus actifs, plus indociles, plus difficiles à persuader et à convaincre.

Obstacle surtout, obstacle de présomption, de liberté, d'indépendance. Car, la religion ne se contente pas d'ôter à l'esprit ses persuasions, elle le captive tout entier. L'Évangile n'est point un de ces systèmes auxquels on peut s'attacher par vanité, par caprice et par orgueil; l'Évangile n'est pas un de ces systèmes qui enchantent l'esprit naturellement vif et inquiet, en ouvrant à ses réflexions un champ plus vaste et des régions inconnues: c'est une vérité austère, impérieuse; elle impose à la raison orgueilleuse un silence propre à la rebuter. La religion ne propose point de pénétrer et d'approfondir les mystères, mais de les croire; de disputer, mais de plier et d'adorer dans le silence. De là, quel cris de guerre et de révolte dans tous les esprits? La religion les a tous contre elle. L'esprit vain et frivole auquel elle enlève ses préjugés; l'esprit hardi et pénétrant qu'elle dépouille de ses opinions et de ses systèmes, l'esprit simple et grossier appelé à la conviction intime des dogmes les plus abstraits, les plus profonds; l'esprit curieux et amateur de la nouveauté, à qui elle interdit la licence de ses recherches; l'esprit vif et plein de feu qu'elle renferme dans des bornes si étroites; l'esprit hautain et indocile qu'elle veut contenir dans une soumission si parfaite; l'esprit du sage, du philosophe auquel elle ordonne de croire ce qu'il ne voit pas; auquel elle présente des motifs de croire, mais auquel elle défend de creuser, de chercher à voir les mystères qu'il croit; l'esprit avec tout ce qu'il a de préjugés, de présomption, d'indocilité, s'oppose à la religion, parce qu'il n'est rien de tout cela dans l'esprit que la religion n'entreprenne d'assujettir et de captiver.

Enfin, obstacle le plus redoutable et vainqueur de tous les autres obstacles; je veux dire le respect humain. Nous ne voyons que trop ce qu'il a d'influence sur la religion et contre la religion. Désir de plaire au monde, de briller dans le monde, de se faire dans le monde la réputation d'un esprit capable de penser fortement; de s'arracher aux préjugés et aux opinions vulgaires, de s'ouvrir, dans la carrière du génie et des spéculations profondes, des sentiers inconnus; désir du moins de partager la célébrité des noms signalés par l'audace à renverser les barrières que la raison et la religion avaient mises entre Dieu et l'homme; désir de s'associer à leurs succès, ou crainte de s'attirer leurs dédains, leurs mépris et la tempête de leurs fougueuses invectives, c'est là ce qui fait presque tous nos incrédules. Quelques-uns, parvenus à secouer entièrement le joug de la foi, s'érigent en maîtres, en docteurs, en chefs de l'empiété; la multitude, composée d'esprits faibles et subalternes, les suit d'un pas timide et incertain; et sans avoir cessé de croire, n'aspire qu'à l'honneur infernal de passer pour ne croire pas. Or, ce délire, cette contagion du respect humain, écueil fameux par tant de naufrages dans la foi, quoique, malgré les efforts de ses adversaires, elle conserve encore parmi nous les hommages du trône et les hommages de ce que l'État a de plus grand, de plus respecté, de plus brillant par les distinctions de la naissance et des dignités, par la prééminence des vertus et des talents, par la supériorité des lumières et l'étendue des connaissances, quel obstacle humainement invincible n'opposait-il pas à l'établissement et à la propagation de l'Évangile dans les premiers jours de l'Église naissante, jours de deuil, de larmes et d'humiliation? Alors, vous le savez, le nom de chrétien n'était aux yeux de l'univers qu'un titre d'opprobre. La folie, le scandale, les ignominies de

la croix composaient tout l'héritage de la nation sainte. Et l'oracle, accompli dans le maître, s'accomplissant aussi dans le disciple, le grand, le sage, le philosophe, devenu l'adorateur de Jésus, se trouvait à l'instant comme effacé du nombre des hommes. Objet de la dérision publique, la plus vile populace le foulait aux pieds et daignait à peine s'apercevoir de son existence : *Vermis et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis* (*Psal.*, XXI, 7).

Je reprends donc, et je dis à l'incrédule : cette religion, dont vous assurez qu'elle ne se soutient qu'à la faveur des préjugés, ne se repose point sur des appuis si fragiles, puisqu'elle ne s'est établie, puisqu'elle n'a pu s'établir dans l'esprit des hommes que sur la ruine de tous les préjugés, de toutes les idées, de tous les caprices, de toutes les persuasions, de toutes les résistances et les oppositions de l'esprit humain..... Cette religion, que vous attaquez dans ses dogmes, que vous critiquez dans sa morale, dont vous voulez rendre les miracles douteux et suspects, elle est d'une vérité pleinement et exactement démontrée, puisqu'elle ne s'est établie, puisqu'elle, n'a pu s'établir dans l'esprit des hommes qu'en triomphant des efforts des plus puissants, des plus grands génies qui l'avaient étudiée autant que vous et plus que vous, qui n'avaient ni moins d'intérêt à en examiner les preuves, ni moins de pénétration et de capacité pour en saisir les faibles, pour en relever les difficultés; à qui rien de ce que vous voyez n'a échappé; qui étaient en état d'en juger aussi bien que vous, et mieux que vous, parce qu'ils étaient à la source des événements, parce qu'ils marchaient de plus près sur les traces de cette religion naissante, parce que cette révolution de culte et de croyance se formait, se développait sous leurs yeux..... Cette religion que vous ne voulez pas reconnaître pour l'ouvrage de Dieu, elle n'est point l'ouvrage de l'homme, puisqu'elle ne s'est établie, puisqu'elle n'a pu s'établir dans le monde que malgré les passions, malgré souvent les fausses lumières de l'esprit de l'homme. Les préjugés les plus forts à vaincre, les préventions les plus injurieuses à dissiper, les opinions les plus accréditées à renverser, les sectes les plus savantes à confondre, les raisonnements les plus captieux à réfuter, les dégoûts, les répugnances les plus invincibles à surmonter, les mépris, les outrages les plus humiliants à essuyer, la liberté de penser à sacrifier, tant d'attraits, tant d'intérêts de gloire, tant de distinctions à faire oublier; tels sont les obstacles que la religion trouve dans l'esprit des hommes. Quel autre que Dieu pouvait les surmonter? Or, afin de s'insinuer dans l'esprit des hommes, quels sont les moyens qu'elle emploie?

2° Saint Paul nous les explique, lorsqu'il fait observer aux Corinthiens que, dans le dessein de les amener à la foi, il ne leur a point apporté les richesses de l'éloquence humaine, qu'il leur a apporté les trésors de l'esprit et de la force de Dieu : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis* (*I Cor.*, II, 4). L'Apôtre distingue deux moyens de persuasion. L'un vient de l'homme, il peut réussir entre les mains de l'homme ; l'autre vient de Dieu, il ne peut être qu'un don de Dieu. Persuasion de science et d'éloquence, elle est le partage des systèmes humains ; ils n'ont point l'autorité qui domine; ils ont besoin des grâces qui plaisent, qui invitent, qui attirent ; il faut les orner, les parer, les embellir : à cela seul ils portent l'empreinte de l'homme. Persuasion de prodiges et de miracles, moyen le plus digne du Dieu de sagesse et de bonté ; pourquoi? parce qu'il est à la portée de tous les esprits. Tel est le défaut dominant des opinions de l'homme, qu'elles sont trop élevées ou trop rampantes, trop subtiles ou trop faibles dans leurs preuves ; le peuple ne les comprend point, ou le philosophe les dédaigne ; au lieu que les miracles parlent un langage qui se fait entendre à l'esprit le plus simple, qui subjugue et entraîne l'esprit le plus éclairé, le plus accoutumé à réfléchir. Moyen le plus digne du Dieu de l'Evangile ; pourquoi? parce qu'il est le moyen le plus proportionné au plan et à l'économie de la religion chrétienne qui, selon la remarque de saint Paul, n'est pas moins une obéissance de l'esprit qu'une obéissance du cœur : *In captivitatem redigentes omnem intellectum.* (*II Cor.*, X, 5.) Tous sont savants dans notre religion ; personne ne peut se vanter de l'être : le peuple est en état de prouver sa foi ; le génie le plus sublime ne parviendra point à la pénétrer, à l'approfondir. Moyen décisif; pourquoi? parce que les vrais miracles sont incontestablement l'ouvrage de l'esprit et de la force de Dieu ; par conséquent toute doctrine, justifiée, autorisée par de vrais miracles, est incontestablement marquée au sceau de la Divinité : *in ostensione spiritus et virtutis.*

Rappelez-vous maintenant ce que vous savez de la religion chrétienne ; la profondeur, l'obscurité de ses mystères, l'austérité de ses préceptes et de sa morale ; pensez à tous ces obstacles de naissance, d'éducation, de préjugés, de coutume, de politique, d'orgueil, d'indépendance, de respect humain dont je viens de vous entretenir. Or, à la vue d'une pareille religion, combattue par tant d'obstacles, je raisonne, avec saint Augustin, et je dis : ou la religion a opposé à tant d'obstacles l'autorité dominante des prodiges, et alors la vérité est démontrée ; ou la religion a vaincu ses obstacles sans le secours des prodiges, et alors ce serait un miracle encore plus décisif : *Esset omnibus signis mirabilius.* Je ne dis point assez, non-seulement ce serait le plus grand des miracles, si le monde avait embrassé la doctrine évangélique sans la persuasion de l'autorité des prodiges, ce serait un miracle dans un sens impossible et contradictoire. En effet, ce monde si opposé à la religion n'a pu se rendre qu'à la voix de l'homme,

ou à la voix de Dieu qui parlait par les prodiges. Or je soutiens que la religion n'a employé aucun des moyens par lesquels l'homme peut réussir auprès des hommes: *non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.*

La religion médite; elle entreprend la conquête du monde. Ses évangélistes, ses apôtres où va-t-elle les chercher? Où? dans l'obscurité des plus viles conditions, sur les sables de la mer; des hommes sans naissance, sans réputation : voilà les maîtres qu'elle donne au siècle le plus éclairé, au siècle le plus critique.... Sont-ils donc des hommes dont la vaste et immense érudition puisse éblouir le peuple, effacer, éclipser les savants, préparer les voies au dogme nouveau, en montrant le vide, l'erreur des anciennes opinions? Ce sont des hommes qui ne savent que le Dieu crucifié qu'ils annoncent : par conséquent des hommes également capables de rebuter la délicatesse du monde, parce qu'ils font profession d'ignorer; et d'irriter les cupidités du monde, par ce qu'ils veulent lui apprendre : *nisi Jesum Christum, et hunc quidem crucifixum....* (*I Cor.*, II, 2.) Sont-ils des hommes maîtres dans la science de persuader et de convaincre; attentifs à ne développer leur système que par degrés; à en appuyer les endroits faibles par des raisonnements fins et déliés; à jeter le vraisemblable où ils ne peuvent mettre la vérité; à suppléer la lumière par des lueurs adroitement ménagées? Ce sont des hommes naïfs et sincères; ils n'emploient ni voile, ni déguisement; ils proposent leur doctrine dans toute son étendue; ils commencent par avouer hautement que leur prédication n'est que folie pour la sagesse humaine : *gentibus autem stultitiam.* (*I Cor.*, I, 23.) Ils ne répondent aux difficultés qu'en ordonnant d'adorer l'abîme des conseils de Dieu, et ils commandent de croire ce qu'ils ne peuvent éclaircir et expliquer : *O altitudo!* (*Rom.*, XI, 33.) Sont-ils des hommes à qui les passions tiennent lieu de talents et de génie? Ils n'ont sur la terre d'autre intérêt que l'intérêt de l'Evangile. Assez intrépides pour ne rien craindre dans le monde; assez éclairés, assez instruits pour ne rien espérer, ils savent que, selon l'oracle du Dieu qu'ils adorent, victimes dévouées à la mort, ils touchent à l'heure où l'aveugle fureur d'Israël croira offrir au Seigneur un sacrifice digne de ses regards, en ajoutant le sang des disciples au sang du maître : *cum omnis qui interfecit vos....* (*Joan.*, XVI, 2.) Sont-ce des hommes politiques propres à gagner le peuple par de flatteuses promesses, par l'espoir d'une révolution qui changera son sort? Ils ne promettent que ce qu'on leur a promis, des larmes et des croix; ils n'apprennent aux malheureux qu'à souffrir et à aimer leurs disgrâces : *beati pauperes.... beati qui persecutionem patiuntur....* (*Matth.*, V, 3, 10.) Sont-ce des hommes souples, adroits, insinuants, qui achètent le suffrage, la protection des grands par l'encens qu'ils prodiguent à leurs passions? Saint Paul en appelait au jugement de l'Eglise de Thessalonique; il défiait la calomnie, quoiqu'elle ose tout, d'oser lui imputer le vice de la molle complaisance, de la basse adulation : *Neque enim aliquando fuimus in sermone adulationis.* (*I Thess.*, II, 5.) Pères consolateurs de l'indigence dédaignée, de l'innocence opprimée, ils n'ont que des anathèmes à annoncer aux puissants, aux riches de la terre : *Væ vobis divitibus.... plorate ululantes in miseriis vestris....* (*Luc.*, VI, 24; *Jac.*, V, 1.) Sont-ce des hommes actifs, inquiets, turbulents dont on ménage la fougueuse impétuosité, parce qu'on la redoute? D'abord faibles, timides, fragiles roseaux que l'on vit plier au premier souffle de la tempête, le courage des apôtres ne commença qu'à la mort de Jésus-Christ; et quel courage? Hardis à s'offrir aux persécutions; tranquilles et heureux lorsqu'elles arrivent, ils ne savent que courir au-devant du glaive du tyran, plaindre son erreur, aimer sa personne, prier et mourir... Sont-ce des hommes que le monde, la multitude rend terribles à la prudence politique toujours aisée à alarmer? Chaque peuple n'a pas son apôtre; séparés par tant de terres et de mers, ils ne sont réunis que par la charité, par le zèle et par la pratique uniforme des vertus les plus pacifiques et les plus bienfaisantes.... Sont-ce des hommes de ménagement, de conciliation qui, afin de régner sur tous les esprits, empruntent quelque chose de toutes les opinions? il s'est accompli plus littéralement dans leur personne que dans la personne d'Israel, l'oracle qui annonçait que ce fils d'Abraham serait l'ennemi de tous les peuples, que tous les peuples seraient ses ennemis : *Manus ejus contra omnes, et manus omnium contra eum.* (*Gen.*, XVI, 12.) Le Juif et le gentil, le Grec et le barbare, le Romain et l'étranger, la Synagogue et les nations, les fables de l'Orient et les superstitions de l'Occident, les préjugés du peuple et les systèmes des savants, les subtilités du lycée, les doutes de l'académie, le faste et l'orgueil du portique, les dieux de tous les empires, les persuasions de tous les esprits, les apôtres se déclarent contre tout, tout se déclare contre eux : *Manus ejus contra omnes, et manus omnium contra eum.*

Douze hommes obscurs, inconnus, qui n'ont le don ni de savoir, ni de parler, ni de plaire, ni d'éblouir, ni de gagner, ni d'intimider. Un Pierre, un Paul; douze hommes seuls contre le monde entier! Et ces premiers maîtres du christianisme, promptement moissonnés par les fureurs de l'enfer, et remplacés par un petit nombre de disciples, formés à la même école : et après les réflexions les plus sérieuses, l'examen le plus critique, les résistances les plus opiniâtres, les haines les plus violentes, les mépris les plus insultants, les persécutions les plus sanglantes, dans l'espace de quelques siècles, le monde entier plie; il reçoit une religion de mystères qu'il ne conçoit point; il l'embrasse, il s'y attache jusqu'à

en devenir à son tour l'apôtre et le martyr. Je le dis, et je ne crains point que l'incrédulité, si elle pense, si elle réfléchit, me désavoue dans le secret de la raison et dans le silence du cœur; la foi du monde, ainsi annoncée, ainsi établie, n'est-elle pas un miracle et un grand miracle? Mais que sans prodiges, sans miracles qui attestent sa divinité, la religion ait reçu l'hommage des peuples, c'est un fait, un événement impossible; il ne sera adopté que par l'aveuglement qui ne voit rien, ou par l'audace et l'imposture qui ose nier et méconnaître tout ce qu'elle voit.

Concevez-le, mes chers auditeurs; après tant de résistances, tant d'oppositions, le monde n'a pu passer si universellement d'une persuasion douce, flatteuse, commode, consacrée par l'antiquité, par la politique, par l'intérêt de l'état et du cœur, à une persuasion nouvelle, étrangère, humiliante, gênante, sans quelque motif, sans quelque attrait de croyance: or, les apôtres n'en apportent point d'autre, soit réel, soit fabuleux, soit vrai, soit supposé, que leurs prodiges et leurs miracles: *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis.* Le monde a donc vu, ou le monde a cru voir des miracles, et quels miracles? des miracles assez marqués pour être incontestablement l'ouvrage du Dieu maître et arbitre de la nature; des miracles si certains que les regards les plus perçants n'y découvraient aucun vestige de fourbe et d'imposture, aucune nuance de prestige et d'illusion. Le monde, je le répète, a vu ces miracles, ou le monde a cru les voir: donc le monde les a vus; car de pareils miracles l'homme ne les contrefait point, et Dieu saura toujours donner à ses œuvres un caractère que la main mortelle n'imitera point. Le monde les a vus, car on ne se trompe point sur des faits quand on a tant d'intérêt de ne s'y point tromper; on ne les croit point sans les voir, quand on a tant d' opposition à les croire; on les croit à peine quand on les voit; lorsqu'en les croyant il faut s'arracher à tout ce que l'on aime et se livrer à tout ce que l'on craint; donc le monde ne s'est rendu, le monde n'a pu se rendre qu'à la multitude et à l'évidence des miracles.

Concluons. Préjugés de naissance et d'éducation; préjugés de coutume et d'antiquité; préjugés de politique et d'autorité; préjugés d'opinions et de systèmes; oppositions d'orgueil et de vanité, d'indépendance et de liberté; oppositions du raisonnement, et, en quelque sorte, de la raison, épouvantée par l'obscurité profonde, révoltée par les contradictions apparentes du dogme évangélique; les idées reçues, les persuasions accréditées, les intérêts de l'esprit, s'opposent presque tous à la religion: donc la religion ne s'est établie, la religion n'a pu s'établir dans l'esprit des hommes que parce que l'autorité dominante des prodiges et des miracles a formé une preuve de vérité supérieure à toutes les oppositions, à toutes les résistances, à tous les préjugés, à tous les intérêts de l'esprit. Par conséquent, la religion ne s'est établie, la religion n'a pu s'établir dans l'esprit des hommes, que malgré des obstacles dont Dieu seul pouvait être le vainqueur, que par des moyens dont Dieu seul pouvait être l'auteur: mais peut-être le cœur a gagné l'esprit. Etablissement de la religion, ouvrage du Dieu de sagesse et de lumières qui règne sur l'esprit et sur les jugements des hommes. J'ajoute, établissement de la religion, ouvrage du Dieu des vertus et de la sainteté, qui commande au cœur et à la volonté des hommes.

SECONDE PARTIE.

Pour développer ce nouveau triomphe de Jésus-Christ sur le monde, examinons ce que la morale de l'Evangile demandait au cœur de l'homme, examinons les motifs qui ont déterminé le cœur de l'homme à suivre la morale de l'Evangile, ou plutôt ne considérons que le cœur de l'homme, le cœur dans ses résistances à la religion chrétienne, le cœur dans sa soumission à la religion chrétienne; la force et la grandeur de ses résistances; le motif et les attraits de sa soumission. Ces deux traits de lumière réunis vont nous montrer dans l'établissement de la doctrine évangélique la main puissante, nous peindre la gloire et le triomphe du Dieu qui commande au cœur et à la volonté des hommes.

1° Dans la religion, victorieuse des préjugés et des persuasions que le monde opposait à la croyance des dogmes évangéliques, vous avez reconnu, vous avez dû reconnaître le doigt de Dieu. Cependant, toute grande, toute divine qu'elle vous a paru, cette victoire de notre religion sainte, elle n'est que la moindre partie de sa gloire. Les oppositions de l'esprit ne sont rien auprès des résistances du cœur. Une erreur qui présente le plaisir ou qui le promet paraît quelquefois plus vraie que la vérité même. Si la religion chrétienne n'était qu'une religion de pure et simple spéculation, je ne serais donc pas aussi surpris de la rapidité de ses progrès; l'homme dispute moins fortement l'hommage de sa croyance lorsqu'on lui abandonne l'empire de ses penchants et de sa conduite.

Mais la morale de l'Evangile n'est pas moins au-dessus de l'homme que ses miracles. Et c'est ici, mes chers auditeurs, que je ne crains plus que vous ne soyez pas assez frappés de la grandeur et de la divinité du succès. Je ne parle point à vous, hommes hautains et superbes qui, sans maître, sans guide, errez au gré de vos désirs dans le labyrinthe de vos opinions et de vos systèmes. Plaise au ciel que votre présomption soit le seul obstacle à votre foi et que cette sagesse fastueuse ne soit point le voile que l'imposture jette sur bien des égarements! Je parle à vous, que la religion trouve aussi fidèles à pratiquer ce qu'elle commande qu'à croire ce qu'elle enseigne. Plus vous êtes

chrétiens, plus vous savez ce qu'il en coûte pour l'être. Or si le joug de la morale évangélique se fait encore sentir à des âmes nourries dans les principes, dans les maximes de la religion, accoutumées dès leurs premières années à réprimer leurs désirs, à dominer leurs penchants; à des âmes que la solitude défend de tant de périls, préserve de tant de piéges, met à l'abri de tant d'occasions; si quelquefois même la religion se soutient difficilement en des cœurs que rien, pour ainsi dire, ne lui dispute; s'il est des moments de nuage et d'obscurité où, pour s'affranchir des lois austères qu'elle impose, on serait tenté de douter de sa vérité, ah! que ne dût-elle pas paraître à un monde encore plus dévoué à ses passions qu'à ses dieux.

Car, par un commerce fatal d'erreurs et de vices, l'esprit avait achevé de corrompre le cœur; le cœur avait commencé, il soutenait, il perpétuait la séduction de l'esprit; l'homme n'avait oublié Dieu qu'après s'être oublié lui-même. C'étaient les idoles du cœur qui avaient formé les idoles des temples; la poësie n'avait fait que prêter les ornements de la fable et les grâces de ses songes enchanteurs, pour cacher, sous les noms empruntés de divinités imaginaires, le culte que les passions se rendaient à elles-mêmes. Julien, Celse, Porphyre, défenseurs de la superstition expirante, essayèrent de couvrir la honte et l'opprobre de leurs scandaleuses divinités. Arnobe, Lactance, Eusèbe, saint Augustin, leur montrèrent que l'idolâtrie n'était que la cupidité placée sur l'autel; la haine, la colère, la vengeance, l'imposture, la perfidie, l'ambition, la volupté qui, avec l'empire de la terre, avaient usurpé l'empire du ciel. Or quelles passions auraient-ils rougi de satisfaire, ces hommes qui ne rougissaient pas de les adorer?

N'attendez pas que, suivant le cours rapide de ce torrent d'abominations qui inonde la terre, je vous montre la probité, l'humanité, la pudeur étrangères et presque inconnues en tant de lieux. Le portrait d'un seul peuple vous montrera les excès auxquels ont pu se porter tous les autres peuples. Fixez vos regards sur la ville maîtresse du monde: Rome, le centre de la grandeur, de la puissance, des richesses; Rome a perdu ses vertus en gagnant l'empire de l'univers; esclave de plus de vices qu'elle n'a dompté de royaumes, on dirait que les peuples vaincus ont voulu se venger et préparer la chute du peuple vainqueur en lui donnant leurs passions. Quel affreux détail nous font les auteurs profanes des vices de leur siècle! La licence avec laquelle ils les décrivent annonce la liberté avec laquelle on les commettait. L'adulation la plus basse et la plus rampante, l'orgueil le plus farouche, l'intérêt le plus perfide, les vengeances les plus cruelles, l'ambition poussée jusqu'à la fureur, la volupté outrée jusqu'aux plus infâmes débauches; sur le trône ainsi que sur l'autel étaient assis les modèles des plus grands crimes: les césars imitaient pendant leur vie l'exemple de ces divinités dont, après leur mort, ils partageaient les sanctuaires, et, afin de mieux ressembler à leurs dieux, ils n'avaient rien conservé de l'homme.

Dieu, maître et arbitre des cœurs, jetez un regard propice sur l'ouvrage de vos mains; connaissez, dans l'abondance de vos miséricordes, ce peuple qui ne vous connaît plus; déployez toute l'étendue de votre puissance, toutes les richesses de votre grâce: elles sont ici nécessaires. Que vois-je? quel changement se prépare? Tel que Jonas entra dans Ninive, Pierre et Paul s'avancent vers Rome. Oserons-nous leur demander avec saint Chrysostome, quel dessein les conduit, quelle espérance les anime? Ils se proposent d'annoncer, de faire régner l'Evangile de Jésus-Christ. Quoi donc! dans ce peuple d'orgueil et d'ambition, l'Evangile d'humilité; dans ce peuple de haines et de vengeances, l'Evangile de paix et de charité; dans ce peuple de faste et de luxe, l'Evangile de modestie et de simplicité; dans ce peuple d'avarice et d'intérêt, l'Evangile de dénûment et de pauvreté; dans ce peuple de plaisirs et de volupté, l'Evangile de pénitence et de mortification!

Quelles tempêtes, quels orages vont s'élever? qui pourra les apaiser? Je ne dis pas, Quel autre que le Dieu qui commande aux vents et aux flots, je dis, quel autre que le Dieu tout-puissant qui tient en sa main le cœur des hommes pourra les calmer? J'entends frémir les passions, furieuses et déchaînées: c'est l'ambition à laquelle on ôte ses projets, ses vues, ses desseins, ses fantômes, ses songes si flatteurs; la politique à qui l'on défend ses manéges, ses intrigues, ses détours, ses adulations; l'orgueil à qui l'on arrache son faste, ses hauteurs, ses airs, son ton d'empire et d'autorité; la vanité que l'on dépouille de ses préférences secrètes, des hommages qu'elle rend et qu'elle veut qu'on rende à son mérite; la haine à qui l'on interdit ses dépits, ses aigreurs, ses animosités; la vengeance à qui l'on enlève ses fureurs, ses trahisons, ses perfidies; l'intérêt auquel on fait un crime de ses soins outrés, de ses craintes et de ses précautions inquiètes; l'oisiveté que l'on tire de son indolence, de son repos, de son sommeil; le plaisir que l'on prive de ses fêtes, de son luxe, de ses spectacles; la volupté que l'on force à rougir de la fougue de ses désirs, des transports de ses joies criminelles... C'est l'ambition que l'on condamne à s'abaisser; la politique, à se démasquer; l'orgueil, à s'humilier; la vanité, à se mépriser; la haine, à aimer; la vengeance, à pardonner; l'intérêt, à se dépouiller; l'indolence à travailler; le plaisir à se mortifier; la volupté à se punir par les larmes, par les rigueurs de la pénitence; l'amour-propre à s'oublier, à se renoncer... Ce sont les grands que l'on veut accoutumer à n'être grands que pour le peuple; les riches à n'être riches que pour le pauvre; les petits à estimer leur obscurité, les pauvres à aimer leur indigence, les

rois à ne se regarder que comme des hommes, les sujets à respecter le pouvoir et jusqu'aux caprices de leurs maîtres... C'est la jeunesse qu'on prétend instruire à craindre le plaisir et l'oisiveté, le sexe à fuir le luxe et les parures, le courtisan à mettre Dieu au-dessus de César, le politique à redouter un crime heureux plus que la disgrâce, le négociant à quitter la fortune pour le salut, le guerrier à être plus délicat sur ce qui intéresse la conscience que sur ce qui blesse la gloire et l'honneur... Nouvelles idées, nouvelles connaissances, nouvelles coutumes, nouveaux penchants à introduire, ou plutôt idées opposées à tout ce que l'on pense, connaissances opposées à tout ce que l'on sai, coutumes opposées à tout ce que l'on pratique, penchants opposés à tout ce que l'on aime dans le monde profane, d'autres hommes: un monde nouveau à former.

Ce n'est donc plus seulement l'esprit avec ses préjugés, avec ses doutes, avec ses systèmes : c'est le cœur avec ses désirs, avec ses penchants, avec ses passions, appliqué à étudier la religion, à peser ses preuves, à discuter ses miracles, à relever, à exagérer ses difficultés; c'est le cœur, et le cœur intéressé à rejeter l'Evangile; et, malgré tant d'intérêts contre tant d'intérêts, le cœur cède, il plie, il reçoit la loi. Ah! chrétiens, de quel faible oserait-on soupçonner une religion sortie victorieuse de l'examen, des recherches, des subtilités, des chicanes d'un cœur aigri, passionné, révolté? Quelle religion sera une religion divine, si ce n'est pas une religion qui a sur l'homme plus de pouvoir, plus d'empire que le cœur même de l'homme? Réunissons ce qui ne doit point être séparé: quelle religion sera une religion divine, si ce n'est une religion qui a plus de pouvoir sur l'homme que l'homme même, que son esprit mis en mouvement par le cœur, que son cœur aidé par son esprit? Or, quel motif, quel attrait assez puissant a mis tant de docilité à la place de tant de résistance?

2° Incrédules, qui vous vantez d'être si habiles à sonder les replis du cœur humain; vous qui, pour ne pas voir votre Dieu où il est le plus clairement marqué, imaginez et supposez l'homme où il n'est pas, expliquez-nous ce mystère du monde soumis à la morale de l'Evangile? Rejetterez-vous son obéissance sur quelques-unes des cupidités, des affections, des inclinations naturelles à l'homme? Entre toutes les passions nommez-nous donc celle qui favorise la religion chrétienne ou qui en est favorisée, celle qui ne la combat point ou qui n'en est point combattue? Ah! mes chers auditeurs, on connaît assez, on ne connaît que trop les sources où le libertin puise ses oppositions à l'Evangile. Toujours quelque penchant secret se joue de la raison. Les systèmes les plus rigides, les plus austères, se ménagent le suffrage d'une passion qui leur sert à maîtriser les autres passions : l'orgueil, la vanité, l'amour de l'indépendance. Encore une fois, on connaît le cœur qui fait l'incrédule, mais le cœur qui fait le chrétien; mais cet Evangile qui pénètre au plus intime de l'âme pour y consumer, pour y déraciner ce qu'il y a de plus délicat dans l'homme, de plus cher, de plus précieux à l'homme: l'amour de soi-même, la complaisance, la confiance en soi-même; le cœur qui penche à recevoir cet Evangile, est-ce dans l'homme de cupidités qu'on le trouvera? S'il est un cœur qui mène à Jésus-Christ, ce n'est, ce ne peut être qu'un cœur dans lequel règne la modestie et l'humilité, le détachement, l'abnégation, le désintéressement et la charité, l'amour de la pénitence et de la mortification. Or, qui ne sait que pour se faire un pareil cœur, il faut commencer par renoncer aux penchants déréglés de son propre cœur? Philosophes encore plus trompeurs que trompés, vous ne l'avouez pas, mais vous ne l'ignorez pas : un cœur indocile aux leçons de la vérité, c'est le principe du libertinage; une conviction de la vérité qui triomphe du cœur et de toutes les passions, voilà ce qui seul peut déterminer à se soumettre à l'Evangile.

Est-ce à la force de la raison que vous attribuerez ce changement prodigieux du monde? Quelle raison, grand Dieu, que la raison régnante et applaudie parmi les nations avant l'Evangile! Deux écoles de sagesse et de morale se disputaient l'empire et la gloire de l'enseignement. L'une vous invitait à des vertus d'indolence, d'inaction, de mollesse et de paresse voluptueuse; elle n'offrait au cœur que l'attrait du plaisir; elle n'apprenait à l'esprit que l'art de ménager et de perpétuer le goût du plaisir. L'autre se proposait de vous former à une sagesse dure, inflexible, orgueilleuse, méprisante, intrigante et factieuse. Infatuée du pouvoir chimérique d'un destin maître du ciel et de la terre, des dieux et des hommes, elle offrait plus d'excuses du crime que d'encouragement au bien, parce qu'elle ne montrait dans le vice comme dans la vertu, dans l'adversité comme dans la prospérité, que les jeux bizarres et cruels de l'aveugle fatalité. Or, loin que les dogmes et les leçons d'une pareille philosophie fussent propres à préparer, à ouvrir les voies de l'Evangile, je ne crains point de l'assurer, il était peut-être plus difficile à la religion de triompher des prétendues vertus du monde que de ses vices, des rêveries de sa raison séduite que du délire de ses cupidités.

Direz-vous que la religion rencontra du secours, de l'appui dans le fond de cette raison pure et véritable que les écarts de l'esprit et un cœur n'ont jamais le pouvoir de détruire et qu'ils ne peuvent qu'assoupir et tenir dans le silence? Mais comment s'est-elle réveillée tout à coup cette raison plongée dans un sommeil si profond? Pourquoi ne s'est elle réveillée qu'à la voix de Pierre et de Paul? Comment ces hommes sans crédit, sans pouvoir ont ils répandu chez tous les peuples cette lumière éclatante qui leur a enseigné toutes les vertus? Comment ont-

ils réussi à former, à développer, à faire adopter ce plan de sagesse sublime, de vertus héroïques qui avait échappé aux spéculations des génies les plus éclairés ? Et n'est-ce pas, pour se défendre de reconnaître un miracle, admettre un autre miracle plus prodigieux que celui qu'on rejette, le miracle dont parle saint Ambroise, lorsqu'il dit que la science de ces pêcheurs, qui ne connaissaient que leur barque et leurs filets, a confondu et qu'elle a convaincu de folie la sagesse des philosophes exercés dans les académies de Rome et d'Athènes ? *Scientia piscatorum stultam fecit scientiam philosophorum ?* Mais si la raison a guidé le monde dans l'hommage qu'il a rendu à la morale de l'Evangile, la raison a-t-elle pu abandonner le monde dans la croyance qu'il a donnée aux miracles de l'Évangile ? Concevra-t-on que, dans le même temps, dans le même moment, les mêmes hommes se soient déterminés à agir selon la raison, et à croire contre la raison ; à embrasser une rigidité de vertus contre laquelle s'élevaient tous les penchants de leur cœur, et à croire à des miracles contre lesquels déposaient toutes les lumières de leur raison ? Mais la morale de la religion n'est-elle pas infiniment au-dessus de la morale de la raison ? Le détachement dans les richesses, l'humilité dans la grandeur, la paix dans les disgrâces, la joie dans les larmes, la retraite et la solitude intérieure ; l'amour des ennemis et l'oubli de tout ce que nous avons de passions dans le cœur ; pratiquer toutes les vertus et ignorer qu'on les possède ; ne croire ni à nous-mêmes, ni pour nous-mêmes, mais à Dieu et pour Dieu : avant Jésus-Christ avait-on entendu ce langage ? et depuis l'homme de la raison, quel espace ne reste pas à parcourir avant que d'ariver à l'homme de l'Evangile ?

Prétendrez-vous que cette révolution imprévue fut l'effet de l'inconstance naturelle à l'homme volage, facile à se dégoûter de ses vices aussi bien que de ses vertus ; qu'elle fut l'effet de la nouveauté qui plaît qui entraîne ? Ah ! ils furent inconnus jusqu'alors, et ils ne se reproduisent point, ces heureux changements de hasard et de caprice. On voit l'homme errer de passions en passions, quitter un vice pour un autre vice. Le voit-on sans être déterminé par des réflexions sérieuses, par des mouvements puissants, passer du vice à la vertu, et à des vertus pareilles aux vertus de l'Evangile ? Je vous le demande, mes chers auditeurs, si telle personne que vous connaissez fière, hautaine, ambitieuse, intéressée, entêtée du monde, des plaisirs et des honneurs du monde ; si elle prenait le parti de vivre dans la piété, dans la simplicité, dans la prière et le silence, sans aucun motif de dépit ou de vanité sans aucunes vues de gloire ou de fortune, uniquement appliquée à ignorer le monde et à en être ignorée, ou à l'édifier par ses vertus et à le consoler dans ses malheurs, disons quelque chose qui convienne davantage au sujet que je traite, si quelqu'un de ces sages du libertinage, rempli de tant de doutes, d'opinions et de systèmes, si un de ces philosophes, si fier de sa science et de ses lumières, qu'il en dédaigne avec hauteur la simplicité évangélique, renonçait tout à coup et à cette orgueilleuse sagesse qu'il étale avec tant de faste, et à ces passions humiliantes qu'il cache avec tant de soin ou qu'il montre avec tant d'impudence et de scandale ; si, dis-je, un tel homme commençait à penser, à croire, à vivre en chrétien, qui de vous ne s'écrierait pas que la main seule de Dieu a pu opérer ce changement : *Digitus Dei est hic.* (*Exod.*, VIII, 19.) D'où viendra donc la conversion, la sanctification de tant de peuples et de nations ?

Et ne dites pas que les hommes qui étaient alors chrétiens par la foi ne l'étaient pas tous par les mœurs ! Je répondrais que loin d'affaiblir le prodige de leur foi, vous lui donnez un nouvel éclat. En effet, embrasser une religion qui nous humilie, qui nous condamne, qui nous oblige de nous condamner nous-mêmes ; croire à une religion qui fait sans cesse retentir autour du pécheur impénitent des voix de malédiction et d'anathème ; à une religion qui n'a que des foudres vengeurs et un enfer à leur présenter, n'est-ce pas avouer que l'on ne croit que parce qu'on est forcé de croire, que parce qu'on n'aperçoit aucun motif, aucun prétexte de ne croire pas ? La foi du juste fera donc plus d'honneur à la sainteté ? La foi du pécheur n'en fera-t-elle peut-être pas autant à la vérité de l'Evangile ? Car, quel homme sera moins soupçonné de croire sans raison, que l'homme qui croit contre ses penchants ? Quelle religion sera mieux prouvée qu'une religion que l'on croit avec un intérêt si pressant de ne la croire pas ? Ainsi, je ne sais lequel rendait un témoignage plus décisif en faveur de la religion, ou la foi des pécheurs dont elle condamnait les vices, ou la ferveur des justes fidèles à ses lois. Ce que je sais, c'est que l'égarement des uns ne prouve que la faiblesse humaine, au lieu que la piété des autres demande un courage et des forces qui sont au-dessus de l'homme. En effet, je le répète, si un parfait chrétien nous paraît si digne d'admiration jusque dans le sein du christianisme ; si avec les secours de la naissance, de l'éducation, de la foi, de tant d'instructions, d'exemples, de grâces ; avec la persuasion, malgré la persuasion la plus intime de la vérité de notre religion, il est rare de trouver parmi nous les vertus de l'Evangile, comment, sans un miracle de grâce, pouvaient-elles naître dans un monde que la naissance, l'éducation, les préjugés, l'exemple, l'autorité, que tout éloignait de l'Evangile ? Ce que la foi n'obtient pas d'un monde chrétien, quel autre que Dieu a pu l'obtenir d'un monde idolâtre ? En un mot, toute la morale de l'Evangile est contraire aux passions ; toutes les cupidités du cœur sont con-

traires à la morale de l'Evangile. Par conséquent, Dieu seul a pu du cœur de l'homme faire un cœur chrétien. Mais pour s'établir, la religion n'a-t-elle point eu au dehors des secours, des appuis qu'elle ne trouvait point en elle-même? Etablissement de la religion chrétienne, ouvrage du Dieu de sagesse et de lumières, qui règne sur l'esprit et sur les jugements des hommes; ouvrage du Dieu des vertus et de la sainteté, qui commande au cœur et à la volonté des hommes; enfin, ouvrage du Dieu de force et de puissance, qui se joue des projets et de la résistance des hommes. Sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Aux oppositions de l'esprit, aux résistances du cœur se joignent contre l'Evangile les oppositions et les résistances du crédit, de la force, de l'autorité. Il ne suffit donc pas à la religion d'éclairer l'esprit, de toucher le cœur, il faut combattre le monde; vaincre le pouvoir et les résistances du monde. Suivez la religion dans cette nouvelle carrière, vous adorerez le Dieu qui la guide; ce Dieu qui la fait triompher malgré les résistances du monde; ce Dieu qui la fait triompher par les résistances même du monde.

1° La religion triomphante malgré les résistances du monde. Quelle scène s'ouvre ici à nos regards, et le monde osera-t-il se reconnaître au récit de ses crimes? Le glaive des tyrans semblait attendre l'Eglise, prêt à l'immoler dans son berceau. Dès qu'elle paraît, tous les peuples s'arment contre le peuple naissant. La haine, la jalousie, l'orgueil, le faux zèle de la synagogue se liguent avec les préjugés, les superstitions, les vices, les passions de l'idolâtrie. Afin d'étouffer et d'écraser la religion, on va mettre en mouvement l'imposture des plus noires calomnies, la sévérité des lois, le zèle des magistrats, l'autorité des princes, la fougue et la licence des peuples. Le sénat et les césars se font un principe de politique, une maxime d'état de proscrire, d'abolir le christianisme. Le feu de la persécution s'allume, et que d'années couleront avant qu'il soit éteint! Persécution la plus violente, la plus cruelle. Un des moindres supplices des chrétiens est la mort. Le sort qui leur est réservé, c'est de ne périr qu'après avoir épuisé la colère des tyrans et lassé les bourreaux; tel martyr a passé par tous les genres de martyre, il ne lui a été accordé de mourir qu'après avoir donné successivement tous les spectacles de douleur que peut inventer la haine des hommes, guidée et animée par les fureurs de l'enfer. Le sort qui est réservé aux chrétiens, c'est de mourir sans être soutenus, consolés par ces marques, ces témoignages, ou ce silence sombre de compassion que l'humanité attendrie accorde souvent aux coupables et qu'elle ne refuse point à la vertu malheureuse. Dans un chrétien, le père ne voit plus un fils, l'épouse un époux, le prince un sujet, le magistrat un citoyen, l'homme un homme; ce titre seul rompt les liens les plus sacrés du sang et de la nature : *Veni enim separare... filium adversus matrem* (*Matth.*, X, 34.) Rome, dans ses jeux cruels, dédaigne le sang de ses gladiateurs : elle n'aime à se repaître, à s'enivrer que du sang des disciples de Jésus. La politique, intéressée à mériter ses applaudissements, ne trouve point de moyen plus certain de lui plaire que de produire dans le cirque un chrétien livré à la férocité des lions et des tigres, ou à la flamme dévorante des bûchers. Tout autre spectacle est devenu indigne des regards et des acclamations du peuple vainqueur et maître de l'univers... Le sort qui est réservé aux chrétiens, c'est de mourir et de n'entendre retentir autour d'eux que des malédictions et des anathèmes. Qui dit un chrétien croit dire un perfide, un parjure, un sacrilége, l'ennemi du ciel et de la terre, du prince et de la patrie, de la raison et des mœurs; la qualité de chrétien passe pour une conviction d'impiété, de meurtre, de rébellion; il semble qu'en la prenant on ait quitté toutes les vertus et qu'on se soit dévoué à tous les vices.

Persécution la plus étendue. La faveur, avide d'effacer, de détruire jusqu'aux derniers vestiges de l'Evangile, traverse les mers, pénètre dans les solitudes; voyez-les ces chrétiens qui fuient de toutes parts, et qu'aucun asile ne reçoit. Les cavernes profondes, les entrailles de la terre, point d'autres temples où la religion puisse offrir ses sacrifices, et souvent les ombres de la nuit la plus épaisse, ne la dérobent point à l'œil des tyrans... Persécution la plus universelle; elle n'épargne ni âge, ni sexe, ni rang, ni condition, ni mérite, ni vertus. Persécution soutenue et suivie; le glaive destructeur ne se repose quelquefois que pour sortir avec plus de violence. Trois siècles de périls, de larmes et de supplices.

La religion ne se montrait donc pas, telle que nous la voyons, libre, tranquille sous la protection des lois et à l'ombre du trône. Elle ne se présentait que dans l'exil, dans les fers, dans les cachots, sur les bûchers, sur les échafauds, noyée dans ses pleurs, baignée du sang de ses apôtres et de ses disciples; elle n'invitait, elle n'appelait qu'à venir sur les traces du Dieu crucifié partager ses douleurs et ses humiliations. Par conséquent, qu'était-ce alors que se faire chrétien? voulez-vous le savoir? un mot le dira. C'était s'assujettir, se dévouer à pratiquer les vertus les plus austères, et se condamner en même temps aux supplices et à l'opprobre, à l'ignominie des crimes les plus détestés. N'importe, malgré les efforts du monde conjuré, la doctrine évangélique franchit les digues, renverse les barrières qu'on oppose à ses progrès; chaque jour augmente ses conquêtes, elle ne cesse point de trouver des maîtres, des disciples, de nouvelles victimes pour remplacer ses apôtres et ses premiers martyrs moissonnés par le glaive

de la persécution. Le calme n'avait pas encore succédé à la tempête, déjà ses sectateurs remplissaient la cour, le sénat, les armées, l'Italie, les provinces. En sorte que Tertullien avertissait les césars de craindre que le ciel irrité n'exécutât leurs aveugles désirs, puisque, s'ils réussissaient dans leur projet d'exterminer les chrétiens, ils ne régneraient que sur des régions vides et désertes, le trône n'aurait plus de sujets, la patrie n'aurait plus de citoyens.

Ainsi se justifiait la parole de l'Apôtre, que les jours étaient arrivés où le Dieu dispensateur et arbitre des événements ferait triompher ce qu'il y a de plus faible de ce qu'il y a de plus fort et de plus puissant dans le monde : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.* (I *Cor.*, I, 27.)

De quelle autre source, que de la source de la grâce, pouvaient couler ces dons d'une constance et d'une fermeté que n'égala jamais l'audace guerrière des conquérants les plus renommés? Car, prenez-y garde, l'ambition, la cupidité, le désir de briller, de s'illustrer, l'œil du monde, attentif à les suivre dans la carrière, et prêt à distribuer ses applaudissements et ses mépris, selon qu'il les verrait se précipiter dans les hasards ou les fuir, faisaient le plus souvent tout le courage de ces héros tant vantés: braves, pour ainsi dire, par timidité, la crainte de survivre à leur réputation les élevait au-dessus de la crainte d'un péril moins redouté, l'amour-propre se taisait devant la vanité, et le fol espoir de s'immortaliser dans le souvenir et l'admiration des siècles futurs, les rendait prodigues de leur sang. Au lieu qu'en vain vous descendrez dans l'abîme, en vain vous fouillerez dans les profondeurs les plus reculées du cœur de l'homme livré, abandonné à lui-même, vous n'y découvrirez aucun germe de cette intrépidité sublime des héros de l'Evangile que le devoir seul soutient, et que ne peut intimider l'aspect de deux périls, contre lesquels, quand ils sont réunis, aucune des affections, aucune des craintes naturelles à l'homme, ne lui offre quelque ressource de courage: celui de périr dans les plus affreux supplices, celui de périr dans le mépris, dans l'opprobre, et de ne se survivre que dans un nom flétri par la haine et la malédiction universelle.

Oui, je le répète, philosophie mondaine, parcourez les fastes de vos vertus les plus éclatantes, les plus inflexibles, vous verrez que vos héros sont à peine des hommes auprès de ce que le peuple évangélique eut de plus faible : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.* Ou plutôt, vous nous apprendrez que le prophète Isaïe ne parlait pas moins au philosophe présomptueux qu'à l'Israël indocile, quand il disait : la vérité sera sous leurs yeux, ils ne la verront pas : *Videntes, videbitis et non perspicietis.* (*Act.*, XXVIII, 26.) Loin de la connaître, ils ne rougiront point de lui substituer la fable et le mensonge. Accoutumés à ne point répondre par le raisonnement, à ne répondre que par le dédain, les outrages, les insultes et les déclamations injurieuses, ils prononceront les imputations vagues de délire, de fanatisme, de préjugés, d'entêtement, d'illusion et de séduction.

Délire, fanatisme, c'est-à-dire qu'afin de se défendre contre la preuve victorieuse que fournit à la religion l'évidence d'un prodige de force et de courage, dans lequel tout est de Dieu, parce que tout y est au dessus des forces de l'homme, ils osent lui opposer le fantôme d'un prodige chimérique, puisqu'il ne peut venir ni de Dieu ni de l'homme. J'entends le prodige d'un prétendu fanatisme, lequel, n'étant et ne pouvant être que le transport d'un petit nombre d'âmes naturellement vives et impétueuses, aisées à émouvoir, à échauffer, incapables de penser froidement, de réfléchir sérieusement, aurait cependant été commun à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les conditions; aux âmes les plus lentes, les plus timides et les plus craintives, ainsi qu'aux âmes les plus actives et les plus bouillantes: à la vieillesse la plus glacée et la plus usée, ainsi qu'à la jeunesse la plus inconsidérée et la plus fougueuse; à l'homme distingué par la naissance, par les dignités, les emplois, l'esprit, les connaissances, les talents, comme au vulgaire le plus obscur, le plus imbécile; un transport qui aurait été répandu dans toutes les nations, malgré la distance qui les sépare, malgré les différences de génie, de penchants, d'habitudes, de coutumes, de préjugés, d'opinions qui les caractérisent; un fanatisme qui, au lieu d'être un transport, un feu qui s'allume subitement et s'éteint promptement, aurait été aussi étendu dans sa durée que dans ses progrès; il brave le cours des années, il se perpétue dans la longue suite de trois siècles; le temps, la réflexion, les leçons de l'expérience n'amortissent point sa vivacité; sa persévérance le rend vainqueur de la persécution, qui ne s'arrête que par le désespoir de parvenir à le dissiper, à le détruire... D'ailleurs, qui sont-ils; de quelle trempe d'esprit et de cœur, de quelle conduite et de quelles mœurs sont-ils, ces apôtres, ces martyrs que ce prétendu fanatisme transporte sur les échafauds, place sur les bûchers; ces hommes qui avaient des idées de la divinité si nobles, si sublimes, si divines; qui réprouvaient si hautement, qui combattaient avec tant de force les folles superstitions du paganisme, qui annonçaient, qui pratiquaient une morale si pure, si sainte, qui ne respiraient que la paix et l'union, la soumission à l'autorité et aux lois, la charité et la bienfaisance, la pudeur et la modestie, le désintéressement et l'humilité, ces modèles de toutes les vertus qu'enseigne la raison, et de tant d'autres vertus que la raison seule n'enseigne pas, sont-ils donc tout à la fois plus que des hommes et moins que des hommes; plus sages que les philosophes et moins éclairés que le peuple; défenseurs intrépides du culte qu'on doit au

Dieu véritable, et faibles jusqu'à se laisser séduire par des songes, des fantômes de prétendus miracles qu'on leur promet et qu'on ne leur montre point, maîtres de leur cœur jusqu'à n'avoir plus de passions, et jouets d'une vaine illusion jusqu'à n'avoir plus de raison? Ah! si ces mœurs, cette morale, cette persévérance d'un courage vertueux, qui ne fait braver que le glaive sans cesser de respecter et de chérir la main qui l'emploie, qui ne se venge des oppresseurs que par des soupirs modestes, que par des prières ferventes, des vœux sincères pour leur prospérité; qui ne sait que leur donner son sang quand ils le demandent, et ne se signaler, pendant trois siècles, dans les orages qui s'élèvent contre le trône, que par son zèle et sa fidélité. Si tels sont les traits qui décèlent le délire et le fanatisme, que le philosophe incrédule nous apprenne quels traits forment le caractère et le sceau de la raison calme et tranquille. Réduits à la nécessité d'opter entre les premiers et nos sages modernes, et d'employer la domination flétrissante de délire, de fanatisme, ne serions-nous pas autorisés à la faire tomber sur l'esprit qui imagine ce prodige d'un fanatisme revêtu de tous les traits de la raison, et de soutenir qu'il s'accomplit en eux, le prodige de punition dont l'Ecriture menace les esprits présomptueux; que l'ivresse de l'impiété versera dans leur imagination les songes, les rêveries du délire le plus bizarre et le plus coupable: *Moti sunt sicut ebrius, omnis sapientia eorum devorata est.* (*Psal.* CVI, 27.) Continuons de les suivre dans les voies de leur égarement.

Empire et pouvoir du préjugé. Tertullien répondait, nous ne sommes pas nés, nous sommes devenus chrétiens: *Non nascimur sed fimus christiani.* Le préjugé nous armait contre la doctrine évangélique, lorsque nous avions le malheur de ne la connaître pas: nous la connaissons, nous aimons à vivre sous ses lois, à mourir pour sa défense. Il se renouvela souvent dans l'Eglise naissante l'exemple de Saül, qui de persécuteur devint apôtre, et l'on vit ceux qui avaient fait des martyrs venir joindre leur propre sang au sang qu'ils avaient répandu. Le dédain, le mépris des préjugés était le premier sacrifice que la religion demandait; sacrifice qu'il lui était d'autant plus difficile d'obtenir, qu'il ne se bornait pas à ces préjugés de naissance, d'éducation, de persuasion qui vous y attachaient; qu'il s'étendait à ces préjugés bien plus puissants de penchants, de passions, de cœur, d'indépendance, de liberté, de respect humain qui vous en éloignent; et qu'en vertu de ce premier sacrifice, le chrétien devait se regarder comme une victime que la persécution ne tarderait pas d'appeler et de traîner à l'autel.

Imprudence facile à se laisser séduire par l'illusion des prestiges adroitement ménagés et concertés par les auteurs et les docteurs de la religion chrétienne! Je ne dis qu'un mot des miracles pour lesquels il faut mourir: n'intéressent-ils pas tout l'homme, tout son esprit et tout son cœur à l'examen le plus critique? L'amour-propre épouvanté à l'aspect du péril qu'ils présentent, ne saura-t-il point le plus souvent obscurcir leur évidence, se commander des doutes et passer promptement de l'incertitude qui l'inquiète au dédain et au mépris, ou à l'inattention et à l'oubli qui la rassurent. A peine, et sans les plus grands efforts, se rendra-t-on à l'autorité de pareils miracles, quand leur existence sera la plus sensible, la plus palpable? Mais les adopter quand ils ne brillent que d'une faible lueur de vérité, quand ils ne sont que vaine illusion; j'en appelle à qui connaît le cœur humain: l'homme est-il capable d'un pareil délire? et le philosophe n'insulte-t-il pas autant à la raison qu'à la religion, lorsqu'il prétend nous assujettir à croire que les maîtres de la doctrine évangélique sont morts pour attester des miracles qu'ils se flattaient d'opérer et qu'ils n'opéraient pas; que leurs disciples sont morts pour des miracles qu'ils croyaient voir et qu'ils ne voyaient pas?

Nous opposera-t-on le dévouement, l'attachement à la doctrine, ce qui devient une disposition prochaine à adopter les événements qui tiennent du prodige? Je le sais, tout ce qui semble justifier une secte est avidement reçu par les sectaires. Mais ne perdez point cette réflexion décisive: dans l'économie de la religion chrétienne, ce n'est point le dogme qui a préparé les voies aux miracles, ce sont les miracles qui ont prouvé le dogme. Les apôtres n'ont point cru Jésus ressuscité, parce qu'ils pensaient qu'il était Dieu; ils n'ont prononcé qu'il était Dieu, que parce qu'ils n'ont pu douter qu'il ne fût ressuscité. Donc différence essentielle entre les miracles adoptés par la prévention et les miracles base et fondement de notre religion; loin que la croyance de la doctrine ait précédé et amené les faits, la conviction seule des faits a persuadé la doctrine. Donc aucun attrait, aucune pente n'inclinait les martyrs à adopter les miracles. Donc encore les martyrs meurent victimes de leur persuasion, et de quelle persuasion? De la persuasion la plus forte, la plus intime, puisqu'elle obtient le sacrifice de leur fortune, de leur vie, de leur honneur: de la persuasion la moins sujette à l'erreur, puisqu'elle n'a pour fondement que l'évidence des faits, des événements sur lesquels il est impossible de se tromper, jusqu'à croire qu'on les croit quand on ne les croit pas. Par conséquent leur courage est en même temps le témoignage de leur foi et la preuve de la vérité de leur foi.

2° Mais, ô profondeur des conseils et de la sagesse de Dieu! la violence et la durée des persécutions, au lieu d'entraîner la ruine de la religion, n'ont servi qu'à cimenter et qu'à étendre son empire. Ce que Jésus-Christ avait dit, que sa croix deviendrait le signal qui appellerait et rassemblerait

autour de lui les peuples et les nations : *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum* (*Joan.*, XII, 32), s'est également vérifié dans les apôtres et dans leurs premiers disciples : l'édifice de la foi ne s'est élevé, en quelque sorte, que par la chute des colonnes marquées pour le recevoir et pour le soutenir. Dans l'ordre des choses humaines, les rois font la destinée des royaumes ; le prince apporte et remporte avec lui la destinée de l'Etat; les conquêtes ont coutume de finir et d'expirer avec le conquérant. La religion de Jésus-Christ est toute divine dans son origine, elle n'aura rien d'humain dans ses succès : autant que l'on fait périr de chrétiens, autant le christianisme se répand et se multiplie. Prodige surprenant! Tertullien le faisait remarquer aux césars. En vain, leur disait-il, votre glaive demeure levé sur nos têtes ; plus vous faites couler de sang, plus le champ de l'Eglise devient fertile et se couvre de moissons abondantes : *Quo plures metimur, eo plures efficimur.* Pour un de ses enfants que vous lui enlevez, mille se présentent et se pressent de le remplacer. Tel qui balancerait à se déclarer dans le moment le disciple de Jésus-Christ, saisit avidement la gloire d'en être le martyr : *In christianis crudelitas illecebra sectæ est.*

Or, c'est ici que j'ose défier l'incrédulité la plus hardie, de jeter des regards tranquilles sur un événement qui ne lui laisse aucune ressource. En effet, ce raisonnement décisif que l'on apporte afin de montrer l'existence de Dieu, et que Dieu lui-même n'a pas dédaigné de consacrer dans le livre de Job, lorsqu'il parle ainsi à l'esprit présomptueux; dites, quelle main si habile, si puissante a posé la terre sur ses fondements, a pesé la masse des airs et les eaux de la mer, a mesuré la distance et réglé les révolutions des astres, a allumé les feux du soleil et des étoiles? Plus vous creuserez le mystère de la nature, plus les vastes abîmes s'ouvriront devant vous; et si vous ne voyez votre Dieu dans l'univers, vous n'y verrez rien. Ce raisonnement, dis-je, ne démontre pas avec moins d'évidence la divinité de la religion. On aperçoit la naissance et les progrès successifs des empires de la terre. On connaît les ressorts de politique et de valeur qui ont mis en mouvement, qui ont assujetti les peuples, au lieu que le génie le plus pénétrant ne découvre point l'origine des succès et des triomphes de la religion, et s'il ne remonte à Dieu, il ne verra que des effets sans cause. Voyez les dieux de la gentilité, dans le capitole, le Dieu de l'Evangile sur la croix. Les dieux de la gentilité, adorés par le monde et par les maîtres du monde, soutenus par l'intérêt de la politique et de l'Etat, par l'intérêt encore plus puissant du cœur et des passions : voyez ces Dieux environnés de ces légions triomphantes qui, guidées par la victoire, ont franchi dans leur course les mers et les montagnes, qui portent dans leurs mains le tonnerre dont le feu a consumé tant de trônes, a dévoré tant d'empires : voyez le Dieu de l'Evangile, réprouvé par le peuple qui lui a donné naissance, expirant au Calvaire, jeté dans le tombeau : que les césars entreprennent d'établir son culte et sa doctrine; si une main plus puissante ne leur aplanit les voies, ils lui obtiendront peut-être des hommages arrachés par la terreur, quelques adorations politiques et extérieures ; ils ne lui attireront point des adorateurs de persuasion et de conviction, ils ne lui donneront point des disciples, des martyrs. Or, cet empire de Jésus-Christ qu'ils entreprendraient vainement d'établir, tant les obstacles qu'il rencontrerait dans l'esprit et dans le cœur des hommes sont invincibles à toute puissance humaine; tout le pouvoir des césars, joint à tant d'obstacles insurmontables, échoue dans le projet suivi pendant des siècles, de l'empêcher de se former ; dans le projet de l'écraser, de le détruire dans ses plus faibles commencements. Du haut de sa croix, du fond de son tombeau, Jésus déconcerte leur politique; il brave leurs efforts. Ils se place dans leurs sanctuaires ; il monte sur leurs trônes, pour le marquer, en quelque façon, du sceau de la divinité, pour leur apprendre à imiter sa bienfaisance, pour apprendre à leurs sujets à respecter, dans le pouvoir de leurs maîtres, l'autorité du Dieu suprême, pour les faire régner avec plus de majesté, et pour recevoir leurs adorations ; il commande à tous les peuples, tous les peuples lui obéissent; il dit que le monde soit chétien, et le monde devient chrétien. A quels traits reconnaîtrons-nous la main de Dieu, si nous la méconnaissons dans le plus inconcevable, dans le plus divin de ses prodiges. De là deux réflexions importantes.

Première réflexion ; elle doit servir à entretenir, à affermir votre foi. Je la renferme dans ces paroles de saint Augustin : *Quisquis adhuc ut credat prodigia inquirit, magnum ipse prodigium est qui mundo credente non credit.* L'homme qui, après la conversion du monde, demande et attend encore des miracles pour croire ce que l'univers a cru, est lui-même un prodige plus étonnant que le miracle qu'il demande. Développons la pensée du saint docteur : après la conversion du monde à la foi, l'incrédulité est un prodige.... Prodige d'orgueil de se croire plus d'attention, plus de réflexion, plus de lumières, de capacité, de pénétration que n'en eut le monde entier dans les siècles les plus savants, les plus polis et les plus éclairés ; de se flatter qu'il voit ce que ne virent point les plus grands hommes, et de leur imputer de s'être laissés tromper grossièrement dans l'affaire où il leur importait davantage, dans l'affaire où il leur était le plus facile de ne se pas tromper. Vanité, présomption portée à son comble ; caractère de tous les incrédules : ils auront peut-être quelques vertus, il en est une qui leur manque essentiellement; cette modestie aimable qui ne connaît ni le faste insensé d'un mépris injurieux des autres, ni la hauteur d'une folle

estime de soi-même : *Prodigium est....* Prodige d'indolence, d'inattention à réfléchir, à examiner. Le succès de l'Evangile, rapproché des obstacles, suffit à constater sa vérité : c'est une religion si opposée aux préjugés et aux passions, si écartée des voies ordinaires de la raison et si vivement combattue par l'autorité ; une religion qu'on ne pouvait embrasser qu'au péril de sa vie, et dont il faillait être le martyr aussitôt que le disciple, et si l'évidence des miracles n'a point gravé l'empreinte de la divinité sur la profondeur et l'incompréhensibilité de ses dogmes, sur la rigidité de ses lois, il faudra dire qu'il fut donné à l'erreur, à une erreur sensible, grossière et palpable, de vaincre en même temps, et toutes les lumières de la raison, et toute la force des préjugés, et toutes les résistances de l'esprit, et toutes les oppositions du cœur, et toute l'autorité des lois, et tous les attraits du plaisir, et tous les intérêts de la fortune, et tous les intérêts de la gloire et de l'honneur ; mystère plus inconcevable que tous les mystères de la foi ; miracle plus étonnant que tous les miracles rejetés par l'impie, et qui fera un prodige de tout homme qui ne rougira point d'étaler au jour ces rêveries, qu'excuserait à peine le sommeil de la nuit, et de les consigner dans des ouvrages qu'il destine à illustrer le siècle de lumières, duquel il s'applaudit d'être l'oracle : *prodigium est....* Prodige de témérité à décider, de hardiesse à imaginer, d'audace à former des suppositions arbitraires et chimériques. On se hasarde à expliquer le mystère de la conversion du monde ; on est fécond en vaines conjectures, on s'épuise en subtilités frivoles : efforts impuissants, ils n'aboutiront qu'à mettre dans un plus grand jour la vérité que l'on cherche à obscurcir. Non, le changement du monde idolâtre, en un monde chrétien, n'a pu venir que de la multitude et de l'évidence des miracles dont la voix et l'autorité arracha à l'esprit et au cœur, malgré tant d'obstacles et de résistances, la conviction la plus intime, la plus dominante, la plus impérieuse. En effet, l'incrédule ne le niera pas, les sens, l'imagination, les préjugés, les passions, le respect humain, la hauteur inaccessible des mystères, la sublimité de la morale n'étaient que des obstacles à la foi. Qui gagnera donc les hommes à Jésus-Christ ? L'intérêt ? Ah ! l'Evangile ne donnait que des vertus, il ôtait tout le reste. La politique, l'autorité ? Ce ne sont pas les rois qui ont soumis les royaumes, l'empire fut chrétien avant les empereurs ; Constantin suivit l'exemple, il ne le donna pas. S'il y eut de la politique, elle ne fut point dans le peuple pour plaire au maître ; elle fut dans le maître pour s'attacher le peuple. La religion n'appela les princes qu'après les sujets, afin de montrer que Jésus-Christ ne doit rien au monde, que le monde doit tout à Jésus-Christ, et qu'attribuer à la sagesse humaine les triomphes de l'Evangile, c'est par un prodige d'aveuglement et d'infidélité, ôter à Dieu ce qui lui appartient, pour attribuer à l'homme ce qui ne lui appartient pas : *prodigium est....* Prodige d'imprudence hardie à s'égarer dans des raisonnements plus capables d'établir que de détruire l'empire de la religion : je m'explique. Quand le philosophe, ennemi de la foi, étale avec tant de confiance les prétendues contradictions de la doctrine évangélique ; quand il étale ses doutes, ses soupçons contre les miracles de Jésus-Christ et des apôtres, par quel prodige d'aveuglement ne voit-il pas que non-seulement la conversion du monde répond à tout, mais qu'elle tourne contre lui toute la force de ses raisonnements ? Comment nous offre-t-il l'occasion de le presser par cet argument sans réplique ? Malgré ces contradictions apparentes, malgré ces soupçons et ces doutes, ces chicanes et ces subtilités, que l'intérêt réuni de toutes les affections et de toutes les craintes qui maîtrisent le cœur humain ne manquèrent pas de saisir et de faire valoir, le monde est devenu disciple et adorateur de Jésus-Christ : les hommes qui les opposèrent à la prédication évangélique, ces hommes qui, pour embrasser la religion, eurent à vaincre tout ce que vous avez à combattre pour la quitter ; la naissance, l'éducation, l'exemple, l'autorité, les égards de bienséance dus à la religion du prince et de l'état ; ces hommes qui, pour s'attacher à la religion, eurent à surmonter tout ce qui vous en éloigne, les passions, l'amour de l'indépendance, l'obscurité des mystères, l'austérité de la morale ; ces hommes qui, pour se dévouer à la religion, eurent à sacrifier des intérêts que vous ne hasardez point, la fortune, la vie, la réputation ; après avoir long-temps disputé, balancé, résisté, n'ont pu se défendre contre les preuves victorieuses de la vérité et de la divinité de la religion : donc vos chicanes, vos subtilités, pesées dans la balance de leur raison, intéressée à les adopter, ont été jugées vides, vaines, frivoles, donc pour rendre à la religion l'hommage qu'ils lui ont rendu, pour les imiter, il ne vous manque, il ne peut vous manquer que d'avoir autant de justesse et de pénétration, de suite et de conséquence dans l'esprit, de droiture et de probité dans le cœur, d'empire et d'autorité sur les passions : *prodigium est....* Prodige de mauvaise foi dans les parallèles peu exacts qu'ils opposent au miracle de la conversion du monde. Non, mes chers auditeurs, je ne m'arrêterai point à développer la différence si marquée entre l'établissement de la religion et le règne de l'idolâtrie. Ignorons-nous ce que les passions peuvent contre la vérité ? Ignorons-nous que du fond d'un cœur corrompu sortent des nuages qui obscurcissent l'esprit ; qu'une doctrine, lorsqu'elle a commencé par gagner le suffrage de la cupidité, ne tarde pas à obtenir le suffrage, du moins le silence de la raison ? Je ne vous représenterai point les ménagements politiques de conciliation ; les attraits séducteurs de volupté ; la violence, la terreur des armes qui firent adopter à tant

de peuples, les songes, les impostures de Mahomet; que sa doctrine ne trouvait que de faibles obstacles dans l'esprit; qu'elle ne rencontrait aucune opposition dans les mœurs, dans les coutumes, dans les penchants, dans le cœur des peuples; que tous les périls de la fortune, de la vie, de l'honneur ne menaçaient que les hommes indociles et contradicteurs; que ses apôtres conquérants n'enseignaient que le glaive en main; qu'ils faisaient des martyrs et n'aspiraient point à le devenir; que toujours persécuteurs et jamais persécutés, ils ne posèrent l'autel de leur prophète que sur des ruines et des débris, qu'ils ne le cimentèrent que d'un sang étranger. Voici ce que je me contente de dire, et que je vous conjure de ne point oublier. Si l'on veut affaiblir le miracle de la conversion du monde, par un parallèle, par un événement digne d'une discussion sérieuse, il faudra montrer une doctrine qui, pour s'établir, n'a trouvé aucun secours dans l'éducation et les préjugés, dans les sens et l'imagination, dans les penchants et les passions, dans les vues et les intérêts, dans les craintes et les espérances de ses disciples, dans la science et les talents, dans le pouvoir et l'autorité de ses maîtres. Une doctrine qui combat toutes les opinions reçues et établies; une doctrine qui ne flatte ni la vanité, ni le goût du plaisir, qui ne rend point à l'esprit ce qu'elle ôte au cœur d'indépendance et de liberté, et qui ne dédommage point du joug qu'elle impose à l'esprit par la licence qu'elle promet au cœur; une doctrine qui n'est soutenue ni par le crédit des grands, ni par l'adresse des politiques, ni par la réputation des savants, ni par l'éloquence des orateurs, ni par la puissance des rois, ni par les armes des conquérants; une doctrine éprouvée par les persécutions les plus longues, les plus violentes, scellée du sang d'une multitude de martyrs; martyrs non des dogmes sur lesquels on peut faire illusion à l'esprit, mais martyrs des faits, des événements sensibles qu'on ne peut supposer aux yeux; une doctrine qui s'étende, qui se perpétue sous le glaive des tyrans, et qui malgré le monde, se rende la maîtresse du monde. Or, nos philosophes ne montreront point, ils n'entreprendront point de montrer une doctrine qui, dans son établissement, réunisse ces caractères; ils se flatteront d'en apercevoir quelques traits dans l'idolâtrie, dans le mahométisme, dans les sectes, dans les hérésies qui ont désolé l'Eglise de Jésus-Christ. Mais qui ne sait, et n'est-ce pas par cette règle simple et facile à appliquer qu'il n'est presqu'aucun trait particulier de vérité morale que le faux ne puisse contrefaire? qui ne sait qu'il n'est donné qu'à l'assemblage, à l'union, à la totalité des traits de former le sceau complet, l'empreinte authentique du vrai?

Or, cette réunion, cette totalité ne convient qu'à l'établissement de la religion. Par conséquent, autant que la conversion du monde est un miracle décisif qui prouve la vérité de la religion, autant l'incrédulité du libertin est un prodige qui prouve, ou la faiblesse de sa raison, ou la force de ses passions: *prodigium est*... . Prodige d'entêtement poussé jusqu'à la fureur, jusqu'à se plonger dans l'abîme des plus étonnantes contradictions.

Réunissons en peu de mots tout le fond de ce discours. La religion ne s'est établie (l'incrédulité la plus fière de ses conjectures et de ses découvertes n'ose le nier dans ses libelles les plus injurieux à la foi) la religion ne s'est établie, la religion n'a pu s'établir dans le monde que malgré les préjugés de l'esprit, que malgré les oppositions du cœur, que malgré les obstacles du pouvoir et de l'autorité; par conséquent, elle ne s'est établie, elle n'a pu s'établir que malgré la résistance et les efforts de tous les motifs, de tous les attraits capables de précipiter l'homme dans l'inattention, dans l'erreur et l'illusion. Cependant, l'incrédule prétend qu'elle ne doit point son établissement à des preuves suffisantes de sa vérité et de sa divinité. Sur cela, je lui dis; ouvrez les yeux, voyez l'abîme qui s'ouvre devant vous; et fasse le ciel que vous reculiez épouvanté! Donc la religion se sera établie dans le monde, sans présenter au monde aucun attrait de préjugés ou de raison, de passions ou de lumière, d'autorité ou de conviction, de cœur ou d'esprit, d'intérêt ou de persuasion, d'erreur ou de vérité. Donc la religion se sera établie dans le monde sans offrir au monde aucun des motifs propres à éclairer l'homme ou à le gagner, capables de le conduire au vrai ou de l'en écarter. Donc la religion se sera établie sans le monde sans aucun des motifs qui nous déterminent à la croire, sans aucun des motifs qui nous déterminent à ne la croire pas; c'est-à-dire, sans aucun de ces motifs de préjugé, de ces motifs d'habitude qui, selon vous, font maintenant le chrétien; sans aucun de ces motifs raisonnés et réfléchis qui, selon vous, font l'incrédule; c'est-à-dire, sans aucun de ces motifs d'orgueil et de présomption, de licence et d'impunité qui, selon nous, font l'incrédule; sans aucun de ces motifs de raison sage et modeste, de mœurs pures et décentes qui, selon nous, font le chrétien. Or, un monde qui croit en même temps, et contre tous ses penchants, et contre toute sa raison, et contre tous ses préjugés, et contre toutes ses lumières, et contre tout ce qu'il y a de foible, et contre tout ce qu'il y a de fort dans son esprit, et contre tous ses intérêts de ne se pas tromper, et contre tous ses intérêts d'amour-propre, de fortune, de vie, d'honneur qui pourraient l'égarer. Donc un monde qui croit sans aucun motif de croire et contre tous les motifs de ne croire pas: donc un monde qui croit et qui ne croit point puisqu'il n'est point de croyance sans quelque motif de croire; par conséquent, un monde qui est chrétien et qui ne l'est pas; un monde entier peuplé d'imbéciles

qui sont hommes et qui ne le sont pas. Grand Dieu, votre gloire est vengée; votre religion sainte n'a point besoin de notre zèle; l'incrédule lui donne la plus complète de sa vérité, lorsque pour se défendre contre la foi, il est réduit à s'appuyer sur des raisonnements si manifestement réprouvés par la raison : *Quisquis adhuc prodigia ut credat inquirit, magnum ipse prodigium est qui mundo credente non credit.*

Un pareil égarement; un oubli si profond de la raison, vous étonne, mes chers auditeurs; vous vous affligez d'y reconnaître cet esprit de vertige et de sommeil que le Dieu vengeur de sa puissance et de sa sagesse méconnues et insultées, a coutume de répandre dans les têtes d'ailleurs les plus fermes et les plus sages : *Dominus miscuit in medio ejus spiritum vertiginis. (Isa.* XIX, 14.)

Que serait-ce donc si le temps me permettait d'achever de les confondre par le parallèle de l'établissement de la religion qu'ils tâchent d'avilir et de dégrader, et de l'établissement, des succès de l'irréligion dont ils se glorifient d'être les auteurs? Après qu'un simple coup d'œil vous l'aura fait apercevoir et saisir, je laisse à vos réflexions le soin de le développer, de le mettre dans tout son jour. La religion n'a pu s'établir que malgré la force des préjugés, malgré la résistance des passions, malgré les oppositions du crédit et de l'autorité : donc la religion n'a pu s'établir que par le secours des preuves les plus victorieuses, de la conviction la plus dominante : donc la religion n'a pu s'établir qu'en triomphant de tout ce qui mène à l'erreur, qu'en s'appuyant de tout ce qui mène à la vérité : donc la religion est vraie, si ce n'est qu'il ait été donné à l'erreur d'usurper tous les traits, tous les caractères du vrai, de se dépouiller de tous les traits, de tous les caractères du faux. Rapprochez maintenant le portrait que je viens de tracer; rapprochez-le de l'établissement et des succès de cette philosophie destructive de la foi. Elle a, pour se répandre, pour s'établir, toute la force impérieuse de nos préjugés du bel esprit et du ton de notre siècle; tout le suffrage et toute l'activité des penchants et des cupidités du cœur; tout le crédit et tous les encouragements que produisent les applaudissements et les adorations d'une multitude corrompue qui aspire à la licence des mœurs, à la paix et à la sécurité de ses passions, à la liberté et à l'impunité des vices que la solitude et la nuit dérobent aux regards des hommes : elle a les éloges des savants et des grands, qu'une fausse émulation entraîne à se séparer du vulgaire et à se distinguer par la réputation du génie qui sait voir et penser par lui-même : elle jouit des ménagements et du silence du respect humain, qui quelquefois semble s'être glissé jusque dans le sanctuaire, et qui abandonne la cause de la foi, afin de se soustraire aux insultes et aux outrages de l'impiété : elle ne trouve d'obstacles que dans les droits sacrés d'une religion qui lui demande trop de sacrifices pour être écoutée; que dans la voix d'une raison modeste et sage qui n'est plus consultée; que dans les intérêts de la vertu, qui gémit de se voir livrée aux dédains et aux attentats du vice, enhardi par les spéculations modernes. Donc cette philosophie destructive de la foi ne s'établit, ne s'étend qu'à la faveur de tout ce qui mène à l'erreur; que par le mépris de tout ce qui mène à la vérité. Donc elle n'est que mensonge et illusion, si la vérité n'a pas été condamnée par le ciel à prendre toutes les apparences, à se revêtir de tous les traits, de tous les caractères de l'erreur. Par conséquent, que fait l'incrédule, lorsqu'il remplit successivement l'univers de ses critiques sacriléges contre l'établissement de la religion; lorsqu'il le fait retentir des applaudissements qu'il prodigue à l'établissement et aux progrès de l'irréligion? Il ne fait que substituer un prodige à un autre prodige. Au prodige de la pure et droite raison, de la constance et de la fermeté, des vertus les plus héroïques, triomphantes de tous les préjugés de l'esprit, de toutes les résistances du cœur, de toutes les oppositions de la force et de l'autorité; à un prodige digne de notre éternelle vénération, ouvrage marqué au sceau de Dieu, auquel seul il appartient d'élever l'homme au dessus de l'homme; à ce prodige, l'incrédule ne fait que substituer un prodige d'orgueil et de présomption indociles, de licence et de passions affranchies de toute crainte; un prodige de chicanes et de subtilités érigées en profondeurs de réflexions; un prodige de docteurs hardis à décider sans entreprendre de prouver, et de disciples éblouis, entraînés, subjugués sans être convaincus. A la place du Dieu véritable, libre créateur, maître du monde qu'il a formé et des lois qu'il lui imposa, l'incrédule substitue le prodige d'un Dieu borné dans sa puissance et maîtrisé par la fatalité. Prodige qui ne peut être l'ouvrage que de l'ivresse et du délire dans l'esprit, de l'assoupissement et du sommeil dans la raison, de la méprise et de l'erreur dans le choix des moyens d'arriver à la célébrité, de la fougue et de l'activité des passions, seules capables de l'enfanter, seules capables de le soutenir; prodige qui abaisse les hommes, les plus grands hommes, au dessous de l'homme; prodige digne de nos larmes, qui fait le scandale et fera l'opprobre de notre siècle. Finissons.

Seconde réflexion. Elle doit servir à sanctionner nos mœurs. Le miracle de la conversion du monde prouve la vérité de la religion. Notre religion est vraie. Tout ce que l'Evangile m'annonce de l'importance du salut, de la rigueur des jugements de Dieu, de l'énormité du péché, de l'éternité de l'enfer, est donc vrai. Tout ce que l'Evangile m'annonce du calice de fureur et d'indignation, que le ciel outragé réserve à l'homme sacrilége qui répand le poison de ses vices et de ses erreurs, qui

s'assied dans la chaire de pestilence et de contagion; à l'homme corrupteur qui donne le scandale, à l'homme complaisant qui lui applaudit, qui l'imite, qui l'encourage, qui le protége; à l'homme faible et timide qui dissimule et l'enhardit par son silence: tout ce que l'Evangile m'annonce de la nécessité d'une vie pénitente et mortifiée, d'une vie de prière et de solitude intérieure, d'une vie de modestie et d'humilité, d'une vie de renoncement et d'abnégation, d'une vie de paix et de charité, est donc vrai. Tout ce que l'Evangile m'annonce du danger des richesses, de la grandeur de l'élévation et de la prospérité mondaine est donc vrai. Tout ce que l'Evangile m'annonce du crime d'une vie de faste et de luxe, d'une vie de jeu et de plaisirs, d'une vie d'amusements et de spectacles, d'une vie d'ambition et d'intérêt, d'une vie d'amour-propre et de vanité, d'une vie molle et oisive, d'une vie profane et inutile, d'une vie d'indolence et de sommeil, sans vices, je veux le croire, mais sans vertus, est donc vrai. Tout ce que l'Evangile m'annonce de l'arrivée imprévue du Fils de l'Homme, qui viendra à l'heure à laquelle on ne l'attend pas; de l'imprudence criminelle du pécheur, qui diffère de jour en jour de sortir des voies du péché, et met pour ainsi dire Dieu dans la nécessité de lui refuser le moment de la grâce du repentir, est donc vrai. Quelle est donc ma folie, quel est mon égarement, d'agir sur un autre plan, sur d'autres principes? Que suis-je donc, et que deviendrais-je s'il fallait à ce moment paraître devant Dieu? Et qui sait quand j'y paraîtrai pour être jugé sur cet Evangile? Quelle doit donc être dans la suite ma première, et s'il le faut, mon unique occupation, si ce n'est d'entrer dans les voies de l'Evangile, d'y marcher, de m'y soutenir, et contre toutes les persécutions du monde et contre toutes les révoltes de mes passions? Trop faible pour compter sur moi, je ne m'appuie que sur vous, ô mon Dieu! et sur votre grâce. Cette religion sainte que vous avez rendue victorieuse du monde, faites qu'elle triomphe des résistances de notre esprit, des oppositions de notre cœur; qu'elle soit sur la terre la règle de nos sentiments et de notre conduite; elle sera dans le ciel la source de notre gloire et de notre bonheur. Ainsi soit-il.

SERMON XXI.

Pour le jeudi de la cinquième semaine du carême.

SUR LE PÉCHÉ MORTEL.

Jesus dicit ei: Vis sanus fieri? (*Joan.*, V, 6.)

Jésus lui dit: Voulez-vous être guéri?

Ce paralytique qui, depuis tant d'années, attendait aux bords de la piscine le moment de sa guérison, et auquel la voix puissante de Jésus-Christ rend tout à coup les forces et la santé, est, selon la doctrine des Pères, la figure du pécheur que la grâce prévient, qu'elle appelle, qu'elle éclaire, qu'elle touche, et qui, fidèle à la grâce, se rend à Dieu par une véritable conversion; heureux de revenir à Dieu, bien plus heureux s'il ne l'avait point quitté! L'innocence qui n'a point été flétrie par la contagion du péché, chef-d'œuvre de la grâce de Jésus-Christ et de la fidélité humaine: elle fut un prodige dans tous les temps; quel prodige ne serait-ce pas dans notre siècle?

En trouverions-nous aujourd'hui, de ces âmes toujours pures et vertueuses, qui ne permirent jamais à leur cœur de s'ouvrir aux délices empoisonnés du péché? N'ont-ils pas plutôt commencé de renaître, les jours prévaricateurs tant détestés dans les livres saints, lorsque tout âge, pour ainsi dire tout sexe et presque tout état avait corrompu ses voies? Le vice a inondé la face de la terre; il brille sous l'éclat et la pompe des grandeurs, il rampe dans la poussière, il règne dans le sein de l'opulence et des plaisirs, il se multiplie dans le sein de la misère et de l'indigence, il se montre avec faste et hauteur parmi les grands; il se produit avec licence et impunité parmi les petits; il coule, il se répand à torrents dans le tumulte et l'agitation du siècle profane; il se glisse, il s'insinue jusque dans le sanctuaire et dans le silence des solitudes sacrées; il séduit l'enfance, il corrompt la jeunesse, il déshonore la vieillesse. Hélas! le nombre des pécheurs, à peine peut-on le mesurer autrement que par le nombre des hommes: il ne reste presque plus sur la terre d'autre vertu que des vertus pénitentes; et ce n'est qu'au milieu des regrets et des larmes, dans l'amertume d'un cœur contrit, et pour se reprocher leurs égarements passés, que les âmes ferventes s'écrient avec le prophète pénitent: Heureux l'homme qui ne s'est point laissé séduire par le péché, et qui n'a point marché dans les sentiers détournés des pécheurs! *Beatus vir qui non abiit in concilio impiorum, et in via peccatorum non stetit!* (*Psal.* I, 1.)

Quel charme, quel attrait si puissant nous retient donc captifs sous l'empire du péché? Quel délire, quel vertige nous entraîne dans la folle témérité d'outrager la majesté du Très-Haut; et en l'outrageant, de creuser sous nos pas l'abîme du désespoir éternel? Car voilà, chrétiens, les effets du péché: Dieu insulté et l'homme perdu par le péché. Mais, que fait la passion? elle jette un voile épais sur ces deux vérités; elle nous empêche de considérer ce que le péché a d'injurieux par rapport à Dieu; elle nous peint avec les couleurs les plus vives, avec les traits les plus touchants, ce que le péché a d'engageant par rapport à nous. Double illusion que je voudrais dissiper, en vous montrant ce que c'est que le péché par rapport à Dieu qui en est offensé; ce que c'est que le péché par rapport à l'homme qui le commet: de si grands objets ne peuvent être assez approfondis; un seul discours ne suffirait point pour les mettre dans tout leur jour. Ainsi, je me borne à considérer le péché par rap-

port à Dieu qui en est offensé : matière importante, la base, le fondement de notre religion. Pour vous rendre tant d'âmes que le péché vous enlève, j'ai besoin, Seigneur, de la plénitude de vos lumières, de l'abondance de vos grâces. Je vous les demande par l'intercession de cette Vierge pure e sainte, qui ne connut ni le péché, malheu de notre origine, ni le péché, crime de no tre cœur. *Ave, Maria.*

Quelque grande que soit notre faiblesse, quelque forte que soit la cupidité, l'homme ne se laisserait pas entraîner, avec une complaisance si prompte et si facile, dans les sentiers d'indocilité et de révolte, si l'enfer ne trouvait le moyen de lui cacher le crime de ses désordres, et d'enhardir le pécheur, en excusant le péché; il ne réussit que trop souvent à persuader, que le péché ne fait à Dieu qu,un léger outrage, ou que Dieu est insensible à l'outrage que lui fait le péché, Afin de détruire une erreur si pernicieuse, j'entreprends de montrer que le péché fait à Dieu l'outrage le plus injurieux, et en même temps le plus sensible; j'en trouve la preuve dans le cœur de l'homme, et dans le cœur de Dieu. Voyez comment le péché se forme dans le |cœur de l'homme, voyez les sentiments que le péché met dans le cœur de Dieu. Je dis donc : à considérer ce qui ce passe dans le cœur de l'homme, lorsqu'il se livre au péché, on ne peut douter que le péché ne fasse à Dieu l'outrage le plus injurieux; sujet de la première réflexion : à considérer ce qui se passe dans le cœur de Dieu par rapport à l'homme qui se livre au péché, on ne peut douter que Dieu ne soit infiniment irrité de l'outrage que lui fait le péché, sujet de la seconde réflexion commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, c'est dans le cœur de l'homme pécheur qu'il faut considérer le péché, quand on veut en concevoir la noirceur et la malice. A ne juger du péché que par les maximes et les décisions du monde, que par les préjugés d'une éducation profane et des conversations licencieuses, que par les idées et le suffrage d'une raison qu'aveugle la cupidité; à n'en juger que par les dehors et l'apparence, on pourrait ne le regarder, on ne le regarde en effet que comme une surprise des sens, un moment de faiblesse et de fragilité, un instant d'erreur et d'illusion, un songe passager, un court sommeil de la raison et de la foi, un consentement moins donné qu'échappé à l'inconstance d'une âme naturellement volage, un oubli plutôt qu'une offense de Dieu ;car n'est-ce pas ainsi qu'on s'excuse à soi-même, qu'on prétend s'excuser à Dieu? N'est-ce pas ainsi qu'on travaille, qu'on réussit à se tromper soi-même? Mais on n'en impose point à Dieu; ce que vous affectez de ne pas connaître, Dieu le connaît, il vous le fera connaître un jour pour votre confusion; et tenant aujourd'hui sa place, il est de mon ministère de vous le faire connaître pour votre conversion; et de vous dire ce qu'il vous dirait à la consommation des siècles: *Arguam te, et statuam contra faciem tuam* (*Psal.* XLIX, 21) Pécheur, je vais enfin vous montrer vous-même à vous même, je vais descendre dans votre cœur, dans ce cœur de péché, et vous dévoiler les mystères d'iniquité qu'il recèle dans ses profondeurs : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.*

Qu'est-ce que le péché? c'est, répond saint Augustin. un désir, une parole, une action contre la loi de Dieu : *Dictum, factum, concupitum contra legem Dei.* Appliquez-vous: ces paroles sont simples, dans leur simplicité, elles renferment un fonds inépuisable d'instruction. Le péché, et pour le mieux connaître, considérons-le surtout dans le pécheur qui s'y livre de propos délibéré; le péché, dis-je, suppose essentiellement deux choses, la volonté de Dieu qui commande à l'homme, et la volonté de l'homme opposée à la volonté de Dieu, et une désobéissance de la part de l'homme; un désir dans le cœur de Dieu, et un désir contraire dans le cœur de l'homme. Dieu parle donc, et l'homme se rend indocile à la voix de Dieu. Dieu fait sentir tout le poids et tous les droits de son autorité, et l'homme s'élève contre l'autorité de Dieu. Dieu annonce ses ordres à l'homme par les lumières dont il le remplit, et l'homme, malgré les lumières qui l'éclairent, méconnaît les ordres de Dieu,

Qu'est-ce donc qu'un cœur qui se livre au péché? Ne disons plus que c'est un cœur trop tendre, trop sensible qui cède aisément à l'impression des objets qui l'attirent; un cœur trop facile, trop complaisant, qui ne sait point se refuser et résister, un cœur faible et timide qui se laisse dominer par l'autorité, captiver par la crainte : disons que c'est un cœur dur et insensible qui ne peut être ni amolli par la grâce, ni touché par les reproches, ni attendri par les bienfaits; un cœur dur et rebelle, fier et présomptueux, téméraire et audacieux, que les insinuations, les invitations, les attraits ne gagnent point, que les droits de l'empire et de l'autorité ne subjuguent point, |que les menaces n'intimident point : disons, si vous le voulez, que c'est un cœur tendre et sensible pour le monde, mais dur et insensible pour Dieu; un cœur souple et complaisant à l'égard des hommes, mais superbe, fier et hautain à l'égard de Dieu; un cœur bas et rampant, craintif et timide devant les maîtres de la terre, mais follement intrépide devant Dieu et contre Dieu; disons que c'est un cœur qui, faisant un divorce sacrilége avec son Dieu, se soustrait à son autorité, se dérobe à son empire, trahit ses bienfaits, néglige son amour, renonce à ses récompenses, s'enhardit contre ses menaces; un cœur qui, mettant sa passion à la place de son Dieu, s'écrie avec l'infidèle Israélite : le Seigneur n'est plus mon Dieu; j'ai trouvé une autre divinité qui aura mon encens et mes vœux; je ne connais plus le Dieu qui

m'a fait; je ne connais, je ne veux connaître que le Dieu que j'ai su me faire : *Inveni idolum mihi.* (*Osée*, XII, 8.)

Souvent, je le sais, souvent on voudrait pouvoir se satisfaire sans offenser Dieu, accorder à ses désirs ce qu'ils demandent, et à la loi de Dieu ce qu'elle ordonne; on voudrait pouvoir concilier son devoir et sa passion, son idole et son Dieu. Enfin, dans la nécessité de se déterminer, on conserve quelque ombre de respect pour la loi de Dieu, et on la viole : on condamne sa passion, et on la suit; on voit son devoir, et on le trahit; on désapprouve son péché, et on le commet; on regrette de déplaire à Dieu, et on ne peut se résoudre à lui plaire; on reconnaît son Dieu; on le respecte; on le craint peut-être, on aime son idole, on lui obéit, on l'adore : *inveni idolum mihi.*

Un cœur ambitieux dit, il est triste de languir obscur, inconnu dans le monde; une brillante carrière s'ouvre sous mes pas, la fortune m'appelle aux honneurs; mais afin d'y parvenir, il faudra marcher dans la voie de la faction et de l'intrigue, de la médisance et de la calomnie, de la fourbe et de l'imposture, de la basse adulation et de la coupable complaisance; il faudra écarter tous les prétendants, supplanter tous les rivaux, décrier toutes les vertus des concurrents, imiter tous les vices, flatter toutes les passions d'un protecteur arbitre du crédit et de la faveur; parvenu, il faudra se soutenir par plus de manœuvres, de souplesses, de bassesses, de perfidies, de procédés ténébreux, de profondeurs d'iniquité, qu'il n'en coûta pour arriver. Or puis-je me livrer à cet amas de crimes, sans violer toutes les lois de la vérité, de la charité, de la justice; sans agir contre toutes les maximes de l'Evangile; sans aller contre tous les principes de la probité naturelle? Plût au ciel, que la fortune ne demandât que des vertus! Dans ce siècle pervers et corrompu, ce n'est le plus souvent que par de grands crimes qu'on achète une grande place. Dieu me le défend, l'ambition me l'ordonne; Dieu au dessus de tout le reste, mon ambition au dessus de Dieu : *inveni idolum mihi.*

Un cœur voluptueux et asservi à un amour profane dit, je connais le crime de mes engagements avec cette personne qui me plaît, et à laquelle j'ai le fatal avantage de plaire; mais de jour en jour plus épris de ses attraits séducteurs, loin d'aspirer à rompre mes liens, je ne redoute rien tant que de les voir s'affaiblir et se dénouer. Pour retrouver Dieu, il ne faudrait que la quitter: comment serais-je à Dieu? je ne veux être qu'à l'objet de ma passion, et déjà je ne suis plus à moi-même : *inveni idolum mihi.*

Un cœur avare et intéressé dit, ce contrat est usuraire, ce gain illicite, cette société frauduleuse : un cœur vindicatif dit : je ne puis oublier, je ne puis pardonner l'injure que j'ai reçue; un cœur mondain et amateur de son repos: je ne puis m'assujettir à tant de devoirs pénibles et onéreux, à tant de gêne et de contrainte, à tant de vigilance et de retenue; un cœur lâche et dominé par le respect humain : je ne puis m'exposer à devenir la fable, l'amusement du monde critique et impie, prêt à condamner toute vertu qui condamne ses vices; un cœur voué à l'empire des bienséances de faste, de luxe, de vanité, érigées en bienséances d'état dit: je ne puis, sans déshonorer ma place ou ma naissance, régler ma dépense sur ma fortune, écouter, exaucer les cris du créancier qui réclame les droits de l'équité, du pauvre qui réclame les droits de l'humanité; mais les lâches et odieuses manœuvres de l'avide cupidité n'échappent point aux regards de Dieu, et mes richesses, acquises par des voies injustes, ne seront devant lui qu'un trésor d'anathème et de colère; mais en poursuivant ma vengeance, j'attire sur moi toutes les vengeances du Dieu de paix et de charité; mais ces devoirs pénibles et onéreux, si je néglige de les remplir, je renonce à mon salut, et le bonheur d'un petit nombre de jours fera le malheur de mon éternité; mais pour conserver l'estime de ces hommes frivoles que je n'estime pas, je perds l'estime et l'amitié de Dieu; mais ces cris du créancier et du pauvre que j'évite ou que je dédaigne, me suivront, ils m'accuseront au tribunal de Dieu, d'où partiront les plus terribles arrêts de réprobation et de malédiction, pour venger les véritables bienséances de religion, de raison, d'équité, d'humanité indignement sacrifiées à de folles et coupables bienséances qui n'honoreraient la place qu'en déshonorant l'homme et le chrétien: n'importe, que Dieu parle, qu'il promette, qu'il menace, qu'il tonne, mes richesses, ma vengeance, mon repos, ma réputation, l'honneur de primer, de briller, de représenter, voilà mon Dieu. Peut-être, quand l'attrait du plaisir aura disparu, quand la passion se taira, quand le monde le permettra, reviendrai-je à Dieu. Je compte même d'y revenir lorsque les années auront amené d'autres bienséances, d'autres intérêts, une autre façon de voir et de penser; en ce moment, je ne le connais point, je ne veux point le connaître : *inveni idolum mihi.*

Ne vous y trompez pas, chrétiens, ce ne sont point ici de ces traits trop hardis, qu'enfante quelquefois la vivacité, le feu du zèle apostolique. Reprenons, et raisonnons. Qu'est-ce qu'un cœur qui se livre, qui se détermine au péché? Vous le savez : un cœur qui écoute, qui respecte, qui suit les lois de la cupidité, au préjudice des lois de Dieu : *Dictum, factum, concupitum contra legem Dei.* Par conséquent, un cœur qui de lui-même et de sa passion fait son idole et son Dieu : *inveni idolum mihi.*

Conséquence bien capable de nous inspirer l'horreur du péché! Aussi saint Paul s'appliquait-il à la graver, à l'imprimer profondément dans l'esprit des premiers chrétiens. Mes frères, leur disait-il, vous rendez, vous devez rendre d'immortelles actions de grâces au Dieu des miséricordes et des lumières, qui vous a retirés des ténèbres du

paganisme; prenez donc garde de retomber dans la servitude honteuse dont vous êtes affranchis : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* (*Gal.*, V, 1.) Prenez garde, tout chrétiens que vous êtes, et que vous voulez être, de retourner à vos premiers égarements, et de substituer une nouvelle idolâtrie à votre ancienne superstition, en vous faisant d'autres dieux, à la place des dieux que vous venez de quitter. Car, ne croyez pas, continuait l'Apôtre, qu'il n'y ait d'autres adorateurs des fausses divinités, que ces hommes aveugles et insensés que vous voyez ramper devant les vains simulacres des nations. Qu'importe que ce soit l'idole de leurs temples ou l'idole de votre cœur qui reçoive vos hommages et vos adorations? Qu'importe quel objet vous enlève au Dieu véritable? En serez-vous moins coupables d'une désertion sacrilége? Ce sera une autre idole, ce sera la même idolâtrie. Les dieux de la gentilité sont le bronze et le marbre, l'ouvrage de ses mains. Le dieu de l'avare, son or et son argent : *Avarus, quod est idolorum servitus.* (*Eph.*, V, 5.) Le dieu du voluptueux, le plaisir et la débauche : *Quorum Deus, venter est.* (*Philip.*, III, 19.) Divinité d'autant mieux honorée, qu'au lieu de la vapeur de l'encens on lui offre les désirs, les soupirs du cœur; au lieu de victimes étrangères, on lui offre l'homme même, qui lui sacrifie tout ce qu'il est avec tout ce qu'il possède et tout ce qu'il espère, sa raison, sa foi, sa conscience, son éternité; en sorte, conclut saint Thomas, qu'à bien examiner la nature et les circonstances du péché, on ne peut douter qu'il ne soit l'idolâtrie d'un cœur parjure, qui cesse d'adorer ce qui est Dieu, pour adorer ce qui ne l'est pas : *Aversio a Deo, conversio ad creaturam.*

Et ne dites pas qu'au moment même où vous violez la loi de Dieu vous continuez de le regarder et de le respecter comme votre Dieu. Je soutiendrais, avec saint Augustin, que ce langage est le langage du mensonge et de l'imposture, ou de l'aveuglement et de l'illusion. En effet, demande ce Père, votre Dieu n'est-il pas le Dieu que vous craignez de perdre, d'affliger, de contrister? Votre Dieu peut-il être le Dieu que vous dédaignez, que vous sacrifiez? *Quidquie in dilectionis lance præponderat, Deus est.* Il est peut-être encore le Dieu que vous craignez; il n'est plus le Dieu que vous servez et que vous aimez : il est encore le Dieu de votre esprit et de votre raison, est-il le Dieu de votre cœur et de votre conduite? Il est votre Dieu; mais à en juger par vos actions, ne paraît-il pas que vous voudriez qu'il ne le fût pas ou qu'il devînt un Dieu favorable à vos penchants, soumis à vos volontés, assujetti à vos désirs; un Dieu dont vous fussiez le Dieu? Il est votre Dieu; mais un Dieu auquel vous préférez un autre Dieu. Par conséquent, reprend le saint docteur, il n'est pas votre Dieu. Pourquoi? parce que le Dieu que la volonté préfère est nécessairement et uniquement le Dieu qu'elle adore; parce que, tout bien considéré, notre Dieu véritable ne fut jamais et ne peut jamais être que le Dieu de notre cœur : *Quidquid in dilectionis lance præponderat, Deus est.* Il est encore votre Dieu; ah! si son trône avait besoin de vos hommages, il serait intéressé à ne l'être pas, puisqu'il n'est votre Dieu que pour être un Dieu méprisé, insulté, outragé. Il est encore votre Dieu; vous le reconnaissez encore pour votre Dieu, je cède, je me rends et je ne veux plus d'autre juge entre Dieu et vous que vous-même. Vous savez, vous avouez qu'il est votre Dieu; vous connaissez donc toute l'étendue de son autorité, toute la majesté de son être, tous les bienfaits de son amour, toute la profondeur de sa sainteté! Qu'est-ce donc que votre péché? que peut-il, que doit-il nous paraître? que la révolte la plus injuste dans sa nature; la révolte la plus injurieuse; et passez-moi cette expression, je n'en trouve point une autre propre à rendre ma pensée, la plus humiliante pour Dieu dans ses circonstances; la révolte la plus odieuse dans son ingratitude; la révolte la plus impie dans son audace et ses excès. Suivez-moi, pécheur, et puisque vous connaissez votre Dieu, connaissez votre péché : *Arguam te et statuam contra faciem tuam.* (*Psal.* XLIX, 21.)

Révolte la plus injuste dans sa nature, parce qu'elle est un attentat contre l'autorité la plus sacrée, la plus respectable; disons mieux, parce qu'elle est un attentat contre la seule, l'unique autorité qui règne dans le monde. Ne l'oubliez point, mes frères, disait l'Apôtre; non-seulement, outre ces maîtres de la terre, outre ces dieux visibles qui règnent quelquefois avec tant de fierté, tant de hauteur, dont vous respectez, dont vous devez respecter l'empire, vous avez un maître invisible qui est le maître des maîtres, le Dieu des dieux; mais à proprement parler, vous n'avez qu'un Seigneur, qu'un maître : *Unus Dominus.* (*Ephes.*, IV, 5.) Rois sur le trône, magistrats dans les villes et les provinces, pères dans l'enceinte de leurs familles, ils n'ont point d'autre pouvoir que le pouvoir de Dieu : *Non est enim potestas nisi a Deo.* (*Rom.*, XIII, 1.) D'eux-mêmes, par eux-mêmes, ils ne sont rien, ils ne possèdent pas l'autorité, ils n'en sont que les dépositaires et les ministres; elle n'appartient point à leur personne, elle appartient à la place qu'ils occupent; et ils ne se font les maîtres que parce que Dieu est le maître : *Unus Dominus.* (*Ephes.*, IV, 5.) Ah! chrétiens, nous nous flattons d'aimer l'ordre et la justice; nous nous faisons honneur de notre zèle à maintenir la dépendance, la subordination légitime; nous ne nous rappelons qu'avec épouvante et qu'avec indignation ces aventures tragiques qui tant de fois remplirent les états et les familles de trouble et de confusion; les sujets armés contre leurs princes; les peuples soulevés contre les magistrats et les lois; les enfants conjurés contre leurs pères; le plus saint roi d'Israël fugitif devant un fils rebelle; David

insulte par un sujet audacieux. Nous ne pardonnerions pas à notre propre sang le crime d'une rébellion contre les maîtres qu'il a plu au ciel de nous donner. Puisse cet amour de la subordination, source de la paix et de la félicité publique, régner à jamais dans les cœurs! Puissent le monarque et le pontife, le sacerdoce et l'empire, le trône et l'autel, trouver toujours un peuple docile et soumis! Mais cette justice, cette probité, cette équité, pourquoi l'oublions-nous? Cet amour de l'ordre, que devient-il quand il s'agit de Dieu? Il est juste d'obéir aux hommes qui tiennent la place de Dieu; n'est-il pas encore plus juste d'obéir au Dieu dont ils tiennent la place? Ses droits sont-ils moins inviolables, son empire est-il moins naturel? Ne sommes-nous pas à lui avant que d'être aux princes de la terre? Ne sommes-nous pas hommes avant que d'être leurs sujets, et tout homme n'est-il pas essentiellement soumis à l'empire de Dieu? Ne cesserions-nous pas d'être hommes si nous devenions indépendants? Et Dieu serait-il Dieu s'il n'était pas notre maître? Par conséquent, puisque votre esprit et votre cœur accablent et proscrivent par tant de justes anathèmes l'audace qui méprise dans les princes un faible écoulement de l'autorité suprême, avec combien plus de force et d'éclat doivent-ils s'élever, tonner contre l'insolente témérité qui méconnaît cette autorité et qui la méprise en Dieu où elle réside dans toute sa plénitude et sa majesté? *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.*

Révolte la plus injurieuse, et en un sens la plus humiliante pour Dieu dans ses circonstances. Car, qui sont-ils, que sont-ils ceux qui s'élèvent contre Dieu? Ce sont souvent des grands du monde entêtés de leurs prérogatives et de leurs prééminences, enivrés de leur grandeur, jaloux de leurs droits, délicats sur leur autorité, attentifs et sévères jusqu'à la dureté à exiger toutes les complaisances, toutes les prévenances, tous les hommages que demande leur naissance ou leur fortune, qui ne savent ni oublier, ni permettre qu'on oublie ce qui leur est dû ou ce qu'ils pensent qu'on leur doit; des grands qui ne pardonneraient pas à l'inattention, qui la traiteraient comme ils traitent Dieu. Qui sont ceux qui s'élèvent contre Dieu? des hommes hautains et superbes, que tout irrite, que rien n'apaise. Une raillerie indiscrète, une parole peu mesurée, quels orages! quelles tempêtes! il n'en faut pas davantage pour produire des haines immortelles qui passeront des pères aux enfants et survivront pendant des siècles à leurs premiers auteurs; pour enfanter des désirs de vengeance qui ne pourront s'éteindre que dans le sang de celui qui a fait l'injure ou dans le sang de celui qui l'a reçue. Quel spectacle! quel outrage pour ce Dieu de gloire et de majesté, lorsqu'il voit ces hommes de terre et d'argile d'un côté si sensible aux plus légères insultes, et de l'autre se faire un jeu de lui insulter! lorsqu'il les voit se compter pour tout, le compter pour rien, oublier également qu'ils sont hommes et qu'il est Dieu. Qui sont ceux qui s'élèvent contre Dieu? des hommes qui, jetés par la naissance ou par la fortune aux derniers rangs des conditions humaines, sont regardés, se regardent eux-mêmes comme le rebut du monde; qui n'envisagent qu'avec frayeur et respect l'immensité de la distance qui les sépare des autres hommes; qui, réduits à se venger des dédains du monde par des murmures inutiles, frémiraient à la seule pensée de se révolter contre l'autorité qui les asservit : des hommes que le monde superbe met à peine au nombre des hommes et qui, étant au-dessous de tout, osent se mettre au-dessus de Dieu, comme pour se dédommager des mépris qu'ils éprouvent par le mépris qu'ils font de leur Dieu. Qui sont ceux qui s'élèvent contre Dieu? des hommes, en quelque rang que la Providence les ait placés, toujours pleins d'égards et de complaisances pour les autres hommes; adorateurs souples et timides des idées les plus bizarres, des caprices les plus insensés qui naissent dans l'esprit des autres hommes. Que le monde parle! Point d'intérêt qu'on ne sacrifie, de passion qu'on ne tienne dans le silence, de vertu dont on ne se donne l'apparence, de vice dont on rougisse d'emprunter les dehors : pour plaire à cette idole du monde, on aura le courage de se déplaire à soi-même : pour lui donner ce qu'elle désire, on ne balancera point à se refuser ce qu'on souhaite. Mais Dieu parle, c'est alors que l'indolence nous arrête, que l'amour-propre nous retient, que le plaisir nous entraîne, que le cœur s'aigrit et se révolte, que le joug de la dépendance devient onéreux et insupportable. En vain donc, en vain vous prétendriez vous excuser sur la force et l'empire de la cupidité. Il le sait, il le voit, ce Dieu à qui rien n'échappe, que cette passion, toute violente qu'elle est, se tairait, si le monde l'exigeait. Oui, pécheur, malgré le feu de la cupidité qui vous brûle, qui vous transporte, si vous saviez que cette intrigue de volupté éclatera aux yeux du monde, comme elle est présente aux yeux de Dieu; qu'elle vous déshonorera, qu'elle vous perdra devant le monde comme elle vous perd et vous déshonore devant Dieu : si l'œil du monde, devenu aussi pénétrant que l'œil de Dieu, devait être le spectateur de toutes les bassesses, de toutes les perfidies que vous arrache l'ambition, si, par ce complot d'iniquité, par ce mystère d'injustice, vous étiez aussi assuré de perdre votre fortune que votre salut; si vos tons, vos procédés d'irréligion devaient vous enlever aussi certainement le cœur de tout ce que vous idolâtrez que le cœur de Dieu, on verrait tout à coup la fougue de la passion se ralentir, et vous auriez assez d'empire sur vos penchants pour porter au monde le sacrifice que vous refusez à Dieu. Vous ne la suivez donc cette passion que parce qu'elle n'offense que Dieu, que parce qu'elle ne

pèche que contre Dieu. Vous ne péchez que parce qu'en péchant vous n'outragez que Dieu ; vous ne hasardez, vous ne perdez que Dieu. Vous ne péchez que parce que pour pécher vous n'avez à violer que les lois de Dieu, à vous reprocher que vos perfidies envers Dieu, à profaner que le sang de Dieu, à redouter que les vengeances de Dieu. C'est-à-dire, reprend le Prophète, que que vous n'êtes hardi que contre Dieu, et qu'à l'injure que vous lui faites en le méprisant, vous ajoutez l'outrage de ne mépriser que lui seul : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.*

Révolte la plus odieuse dans son ingratitude. Qu'est-ce que Dieu, demande le pécheur, pour que je lui doive le sacrifice de mes penchants, de mes inclinations? *Qui est omnipotens, ut serviamus ei?* (*Job*, XXI, 15.) Je ne dis plus que c'est le Dieu puissant, le Dieu terrible, le Dieu dont l'empire s'étend sur tout ce qui est, sur tout ce qui n'est pas; je dis que c'est le Dieu de paix et de miséricorde, le Dieu tendre et sensible, le Dieu libéral et bienfaisant, si vous le voulez même, oubliez un moment qu'il est votre maître, souvenez-vous du moins qu'il est votre père, le père qui vous a donné ce sang qui coule dans vos veines; cette âme, la plus noble image de la divinité; cet esprit qui, plus grand, plus vaste que l'univers, parcourt d'un regard l'immense étendue du ciel et de la terre; ce cœur qui cesse, en quelque façon, d'être le cœur étroit et resserré d'un homme, quand il s'élève jusqu'à Dieu, quand il aime Dieu, quand, par son amour, il sert à la gloire, et, pour me servir des expressions de l'Ecriture, il fait les délices de son Dieu : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (*Prov.*, VIII, 31.) C'est votre père. Que ce nom est cher à son amour! il n'en veut point d'autre, il vous aime; l'aimez-vous? Quelle amertume dans son cœur s'il ne rencontrait dans le vôtre que de la froideur et de l'indifférence? De la froideur et de l'indifférence! ah! il n'y trouve qu'oubli et que mépris, qu'éloignement et que perfidie. Ingrat! son amour n'a pu exciter votre reconnaissance. A ce Dieu si aimable, à ce père si tendre, vous avez pu préférer le vil intérêt d'une fortune périssable; le vain éclat d'un honneur frivole, le charme passager d'une volupté honteuse : *Fecisti mala et potuisti.* (*Jerem.*, III, 5.) Ce serait peu de ne pas répondre à ses bienfaits, vous avez osé les tourner contre lui, comme pour le punir de vous avoir trop aimé. Le crédit que vous donnaient dans le monde votre naissance, vos dignités, votre esprit, vos richesses, votre réputation, vous avez pu vous en servir pour ouvrir des voies plus spacieuses à la licence de vos passions, pour déshonorer plus sûrement votre Dieu, en affaiblissant son Evangile, en corrompant les âmes, en les enivrant du poison de vos vices et des délices de votre impiété : *Fecisti mala et potuisti.* Les grâces de la jeunesse et de la beauté, vous avez pu les employer à servir de flambeau au démon de la volupté, pour allumer dans des cœurs purs et chastes l'incendie d'une passion fatale : *Fecisti mala et potuisti.* La beauté, les grâces, la jeunesse, la santé, les talents, la naissance, la fortune, tout était un présent de son amour, tout a été l'instrument de vos perfidies. Les plus grands bienfaits n'ont été reconnus que par de plus grands crimes; l'enfant le plus tendrement aimé s'est montré le plus ingrat, les attentats du peuple chéri ont surpassé les abominations des peuples profanes. Générosité, bonté du cœur, sentiments d'une âme noble et tendre! Reconnaissance, vertu tant vantée parmi nous, la première peut-être que l'on trahit, que l'on quitte dans l'occasion, la dernière dont on veut quitter les apparences; en prenant le parti d'être ingrat, on prend des mesures pour ne le paraître pas ; on se couvre d'une impossibilité prétendue, on affecte d'annoncer d'autant plus de désir de servir qu'on rend moins de services, et de mettre dans ses discours ce qu'on ne met pas dans sa conduite. L'on va quelquefois, par une précaution qui prouve combien ceux qui craignent le moins l'ingratitude en redoutent la réputation ; on va jusqu'à saisir avec joie, jusqu'à se procurer des mécontentements qui donnent le droit d'oublier les bienfaits passés, et, si tous les prétextes manquent, le respect humain tenant lieu de vertu, force le cœur le plus dur, le plus insensible à paraître reconnaissant, tant on est persuadé que l'ingratitude porte un caractère de bassesse, de flétrissure et d'ignominie, que ne pardonne point le monde le plus corrompu, ce monde qui applaudit à tous les autres vices. Or, l'ingratitude n'est-elle donc un crime que de l'homme à un autre homme? Dieu est-il le seul dont les bienfaits ne méritent point de reconnaissance? Ciel! quel vertige dans l'esprit, quelle dégradation, quel opprobre, quelle ignominie dans le cœur du pécheur! Il se pardonne, il se pique souvent et s'applaudit d'être par rapport à Dieu, ce qu'il rougirait d'être par rapport aux hommes : *arguam te, et statuam contra faciem tuam.*

Enfin révolte la plus impie dans ses excès. Tout péché, dit saint Bernard, attaque quelque attribut de Dieu : *Singuli illiciti motus sunt quædam in te, Deus, convicia.* La colère outrage sa douceur, l'imposture sa vérité, la haine sa charité, le plaisir sensuel sa pureté : *Iracundiæ motus in mansuetudinem.* Comme il n'est point de perfection en Dieu qui ne soit opposée à quelque vice, il n'est point de vice qui ne soit opposé à quelqu'une de ses perfections adorables. J'ajoute qu'il n'est point de péché qui n'attaque presque toutes ses perfections divines. Il attaque sa grandeur qu'il méconnaît, son autorité sous laquelle il refuse de plier, sa sainteté qu'il outrage, sa grâce qu'il rejette, ses récompenses auxquelles il renonce, son amour qu'il dédaigne; sa justice à laquelle il insulte, sa miséricorde surtout, sa miséricorde dont le pécheur se fait un motif de pécher, une raison pour se rassurer dans son péché, pour s'obstiner, pour s'endurcir dans son péché.

Et si telle est l'énormité de tout péché, que dirons-nous de tant de péchés qui attaquent Dieu plus directement; péchés néanmoins trop communs dans notre siècle? Péchés de scandale qui offensent Dieu et qui apprennent à l'offenser, péchés de discours impies, de maximes mondaines, qui donnent au vice un nouvel attrait, en lui ôtant sa honte, son opprobre; péchés de railleries libertines, de critiques sacriléges, qui, insultant à la dévotion, en se jouant des dévôts, font quelquefois appréhender la réputation de vertu aux âmes mêmes vertueuses, et détournent de vouloir plaire à Dieu ceux qui n'ont pas encore le courage de s'exposer à déplaire au monde; péchés de mauvais conseils, de persuasions criminelles, pour jeter dans le précipice une âme encore chancelante et incertaine, pour enhardir une âme encore craintive et timide; péchés de médisances, de calomnies, de rapports, qui, par une malheureuse fécondité, enfantent mille autres péchés; péchés d'intempérance et de débauche, où la pudeur périt, où la raison fait naufrage, où l'esprit s'appesantit, s'use, s'affaiblit, et qui, dans le plus grand homme, laissent à peine entrevoir quelques débris, quelques vestiges de l'homme; péchés d'hypocrisie, en tant d'hommes fourbes et imposteurs, qui d'abord couvrent la honte du vice sous les apparences de la vertu, ensuite déshonorent la vertu par l'éclat de leurs vices; péchés de libertinage et de séduction, dans tant de prétendus esprits forts, qui, associée par l'intérêt des passions à l'œuvre de Satan, travaillent à anéantir dans les autres la religion qu'ils ne réussissent toujours point à détruire, à anéantir dans eux-mêmes; péchés de profanation en tant d'âmes sacriléges, qui viennent insulter à Dieu jusque dans son sanctuaire, et vendre à l'enfer le sang de Jésus-Christ; péchés d'une fausse conscience et d'ignorance affectée, lorsque, pour s'épargner les terreurs de l'avenir, on prend le parti d'obscurcir la loi qu'on veut violer, de plier l'Evangile à ses désirs, et de tenir, selon l'expression de l'Apôtre, la vérité captive dans l'injustice; péchés que l'on commet contre les invitations réitérées de la grâce, contre les plus vives lumières de la foi, contre les remords les plus pressants de la conscience; péchés d'habitude avec lesquels on se familiarise, qu'on redouble, qu'on ne cesse point de multiplier; péchés que l'on aime et dont on cherche l'occasion avec autant d'empressement et de vigilance que l'âme la plus vertueuse, la plus timide en apporterait à la fuir; péchés dont on se vante, dont on se fait un mérite devant le monde; péchés que l'on se commande malgré les répugnances, les murmures, les plaintes, les cris de son propre cœur, ou plutôt que le nouveau cœur que l'on est parvenu à se donner, à force d'iniquités, arrache au cœur rempli de pudeur, de probité que Dieu avait donné.

Et si tous ces péchés sont si énormes en tous pécheurs, que sont-ils dans ces pécheurs distingués par le rang, le crédit, l'autorité, auxquels on a tant d'intérêt de plaire, et auxquels il est difficile, il est rare de plaire sans les imiter; dans ces hommes d'esprit, de réputation, de talents, qui ne pèchent, qui ne peuvent presque pécher seuls? Que sont-ils dans des pères et des mères, dont les exemples, quand ils sont des exemples de passions et de vices, composent toujours une portion de l'héritage que recueillent leurs enfants, et souvent la portion la plus durable, la moins sujette aux révolutions, la moins prompte à se dissiper et à les quitter? Que sont-ils dans des chrétiens qui, pour pécher, ont tant de saints engagements à rompre, de serments à trahir, de bienfaits à oublier, de lumières à obscurcir, de grâces à vaincre, de résistances à surmonter? Que sont-ils dans des chrétiens qui ne peuvent introduire le péché dans leur cœur, sans souiller le temple de Dieu vivant, sans profaner le sanctuaire de l'esprit divin, sans placer l'abomination de désolation dans le lieu saint, sans unir, par une alliance monstrueuse et sacrilége, le caractère infâme du pécheur avec le caractère sacré de chrétien, le sceau de réprobation avec la marque de l'adoption, la contagion de l'iniquité avec le sang de Jésus-Christ? Que sont-ils dans ces hommes à qui la sainteté de leur état et la majesté auguste du redoutable ministère permet à peine d'être encore des hommes? N'en disons pas davantage; ce que nous dirions ne vous ferait point assez comprendre combien Dieu est outragé par le péché. Dieu seul le connaît; et comme il en est infiniment offensé, il en est infiniment irrité. A considérer ce qui se passe dans le cœur de l'homme, lorsqu'il se livre au péché, on ne peut douter que le péché ne fasse à Dieu l'outrage le plus injurieux. J'ajoute à considérer ce qui se passe dans le cœur de Dieu par rapport à l'homme qui se livre au péché, on ne peut douter que Dieu ne soit infiniment irrité de l'outrage que lui fait le péché. Sujet de la seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

C'est une erreur aujourd'hui trop commune, en même temps bien pernicieuse à l'homme, de penser que Dieu regarde d'un œil presque indifférent ce qu'on appelle les faiblesses humaines. Erreur commune! elle se répand dans les esprits, à la faveur des passions intéressées à l'accréditer : de la grandeur de Dieu, qui augmente l'énormité, le crime du péché, on attend, on se promet l'impunité de son péché. Il ne convient pas, dit-on, à la majesté du Dieu suprême de s'avilir, de se dégrader jusqu'à compter nos pas et éclairer nos démarches. Infiniment élevé au-dessus de nous, toujours brillant de splendeur, nos hommages et notre culte n'ajoutent rien à sa grandeur; nos infidélités ne peuvent obscurcir sa gloire; toujours heureux au sein des pures délices, il ne perd rien lorsque nous le fuyons; il ne gagne rien lorsque nous revenons à lui. Erreur pernicieuse à l'homme qu'elle entretient dans la licence du crime et qu'elle accoutume à ouvrir son

cœur aux attraits séducteurs des passions, en lui ôtant la crainte d'un Dieu vengeur du péché : erreur qui renverserait tous les fondements de notre religion sainte, par conséquent, erreur qui ne peut s'établir que dans un esprit qui a fait ou qui veut faire naufrage dans la foi. Vous le savez, le plan, l'économie entière de l'Evangile roule sur le principe de la haine de Dieu contre le péché. De là, et par une suite de ce plan, de là la nécessité d'un Dieu médiateur pour réconcilier l'homme pécheur et Dieu offensé par le péché; d'un Dieu sauveur, d'un Dieu rédempteur pour éteindre dans son sang la colère de Dieu irrité par le péché; d'un Dieu sanctificateur pour défendre, par l'opération plus puissante de sa sagesse, le cœur de l homme, devenu, par le vice de son origine, si faible, si fragile contre la séduction du péché : en sorte que notre religion, avec tous ses dogmes, tous ses préceptes, toutes ses grâces, toutes ses récompenses, toutes ses menaces, ne semble établie que pour nous annoncer un Dieu ennemi du péché, un Dieu souverainement et infiniment irrité par le péché.

Erreur qui vient de l'ignorance affectée de Dieu et de ses perfections adorables. La plus noble, la plus sublime idée que nous puissions nous former de Dieu, dit saint Ambroise, c'est de penser qu'il est saint. Sans la sainteté, non-seulement les autres perfections ne seraient rien, elles pourraient être des vices. Otez la sainteté, la puissance pourra n'être que tyrannie et violence, l'autorité que dureté et caprice; la sagesse que fourbe et imposture; la prudence que lenteur et timidité, manœuvre et dissimulation, l'amour que penchant aveugle et égarement des désirs; la douceur que mollesse et indolence; la justice que rigueur et sévérité outrée. Un Dieu qui ne serait pas saint mériterait moins ce nom adorable que l'homme vertueux ; en sorte que le Portique, selon la remarque de saint Augustin, avait droit de placer son sage au-dessus de ses dieux, au-dessus d'un Jupiter incestueux, d'une Vénus adultère. S'il est donc une perfection que l'on conçoive tenir de plus près au fond, à l'essence de la divinité, c'est la sainteté. Or, qu'est-ce que la sainteté, si ce n'est l'amour du bien et la haine du péché : Aussi, ajoute saint Ambroise, Dieu qui seul connaît en quoi consiste la véritable grandeur, la met principalement à haïr, à détester le péché, jamais, si j'ose le dire, il n'est plus Dieu, ou il ne le paraît davantage, que par la haine du péché. Parce qu'il est Dieu, le péché ne lui ôte rien; parce qu'il est Dieu, il ne peut souffrir le désordre que renferme le péché : et comme des projets confondus, des cabales réprimées, étouffées dans leur naissance, des ligues de complots inutiles, attirent sur le rebelle toute la rigueur des lois, toute les vengeances du prince, ainsi la faiblesse, l'impuissance du pécheur n'excuse point le péché au tribunal de Dieu.

Ici, trop célèbres défenseurs, apôtres trop renommés des passions, souffrez que sur une matière qui établit ou qui renverse toute la règle des mœurs, mon zèle imite l'activité du vôtre. Concevez-vous les suites affreuses de vos systèmes? Ne voyez-vous pas que si Dieu est trop grand pour apercevoir et pour punir le vice, il l'est trop pour apercevoir et pour récompenser la vertu ? Ce que je conçois moi, c'est qu'il vous importe peu que la vertu que vous fuyez reste sans espérance, pourvu que le vice que vous aimez règne sans crainte; qu'il vous importe peu quels monstres de dépravation règnent sur la terre, pourvu que les passions, en faveur desquelles vous levez l'étendard de la licence et de l'impunité, vous applaudissent, et que l'enfer vous paye, par l'encens qu'il prodigue à votre vanité, des services que lui rend votre impiété. Avez-vous réfléchi sur le fantôme de divinité que vous substituez au Dieu véritable ? L'idolâtrie, par une inconséquence qui, en déshonorant son esprit, faisait quelque honneur à son cœur, admettait des dieux qui donnaient l'exemple du vice et qui le punissaient : vous, par une inconséquence qui ne révolte pas moins la raison, et qui montre combien votre cœur s'intéresse à l'impunité du vice, vous enseignez un Dieu qui n'est que sainteté, et dont la main dédaigne de s'ouvrir pour faire d'heureuses destinées à la vertu, dont la foudre respecte les fureurs et les attentats du crime. Voudriez-vous à la tête des empire et sur les tribunaux des rois, des magistrats semblables au Dieu que vous imaginez? Voudriez-vous que leur indifférence n'opposât aucune barrière au torrent des cupidités humaines ? Vous désirez, pour la sûreté de votre existence et de votre fortune, que les dominateurs de la terre soient des dieux, dont les yeux toujours ouverts veillent sur les complots de l'iniquité; et vous désirez pour la paix, pour la tranquillité de vos passions, que le Dieu du ciel soit un être faible et facile qui ne sorte jamais du sommeil de son indolence. Non, si vous avez entrepris de vous offrir à l'anathème de ce qui reste de probité et de bienséance dans le monde, vous ne pouviez y réusir plus sûrement que par une contradiction aussi palpable, par une opposition aussi manifeste entre désirs et désirs, entre raisonnements et raisonnements. Elle dévoile toute l'impression que le vice a déjà fait sur votre âme. Nous la voyons, vous ne la voyez pas. Les passions vous persuadent que ce système de licence et d'impunité n'est qu'un système d'adorations respectueuses dues à la divinité. Vous croyez que la distribution des bienfaits mérités par la vertu, des châtiments mérités par le crime, dégraderait sa majesté ou troublerait sa félicité : vous ignorez donc qu'il ne lui faut qu'un regard pour voir tout; qu'un désir pour récompenser, pour punir tout; c'est-à-dire, que vous ignorez que Dieu est Dieu.

Osez ensuite vous vanter d'être les docteurs, les défenseurs de la grandeur infinie du Dieu suprême, les docteurs de ce qu'on n'ignore point, les défenseurs de ce qu'on n'attaque point. Tout chrétien ne sait-il pas,

ne convient-il pas que les passions humaines n'entrent point dans le cœur de Dieu; que ces termes de regret, de repentir, de jalousie, de colère, d'indignation, de vengeance, ne sont employés par l'Esprit-Saint que pour mettre dans l'esprit des hommes quelque idée de la sainteté de Dieu, du crime du péché, des calamités terribles qui attendent le pécheur? Ne sait-il pas, ne convient-il pas qu'autant qu'il est certain que le Dieu que nous adorons n'est point un Dieu indifférent au vice et à la vertu, autant il est vrai qu'il ne récompense point, parce que la vertu du juste le rend plus grand ou plus heureux; qu'il ne punit point parce qu'il est irrité, dégradé ou inquiété par le crime du pécheur; mais qu'il ne récompense que parce qu'il est bon et fidèle à ses promesses; qu'il ne punit que parce qu'il est saint et juste.

Le simple fidèle, aussi philosophe que vous, sait ce que vous savez de la grandeur infinie de Dieu; plus philosophe que vous, il sait de la grandeur infinie de Dieu ce que vous en ignorez, que, dès là qu'elle est une grandeur infinie, elle n'exclut aucun genre de grandeur; par conséquent, qu'elle n'est pas moins une grandeur de justice et de sainteté, qu'une grandeur de pouvoir et de miséricorde; par conséquent encore, qu'un Dieu qui ne serait grand que d'une grandeur de pouvoir et de bonté favorable à la vertu, mais qui exclurait la grandeur d'autorité et d'équité redoutable au vice, ne serait point véritablement Dieu.

Mais ne suivons pas plus loin les protecteurs de la cupidité dans le labyrinthe et les détours de leurs sophismes : la voix de la religion se fait entendre; elle nous ouvre le cœur de Dieu; elle nous parle par des faits qui porteront la lumière et la conviction au plus intime de notre âme.

Que Dieu pense-t-il du péché? Quels sont les sentiments, les mouvements de son cœur à la vue du péché? Permettez-moi, Seigneur, de le dire : je vous cherche; je ne vous trouve plus. Partout, les divines Ecritures m'annoncent un Dieu qui n'a sur son peuple que des pensées de paix, de miséricorde. Tantôt le plus tendre des époux, l'ami le plus constant, le plus fidèle; tantôt un pasteur plein de zèle et de vigilance, il court à travers les ronces et les épines après la brebis égarée; tantôt un père facile et indulgent, il baigne de larmes de joie et d'amour l'enfant prodigue que l'indigence lui ramène, et il ne lui reproche son ingratitude que par de nouveaux bienfaits; tantôt une mère attentive à essuyer les pleurs, à prévenir les désirs de l'enfant qu'elle porte entre ses bras, elle ne vit que du plaisir de l'aimer et d'en être aimée. Quel changement! Je ne vois qu'un Dieu armé de foudres et de tempêtes : le tonnerre gronde; une voix d'indignation et de fureur retentit d'un bout à l'autre de l'univers, le ciel est devenu pour les hommes de bronze et d'airain. Dieu ne se laisse point attendrir par leurs soupirs; il s'endurcit contre leurs larmes; il insulte à leur misère : l'ami, l'époux, le père a disparu; il ne reste qu'un maître sévère et inexorable, un lion avide de meurtre et de carnage : ce sont les expressions de l'Ecriture.

Ah! reprend le Prophète, ne soyez point surpris d'un spectacle si peu attendu. Le péché s'est introduit dans le cœur de l'homme; il n'en faut pas davantage pour changer le cœur de Dieu : *Quoniam non Deus volens iniquitatem tu es, neque habitabit juxta te malignus.* (*Psal.* V, 5, 6.) Entre Dieu et le péché, il y a une opposition infinie; partout où Dieu verra la marque, le caractère, l'empreinte du péché, il se hâtera d'y lancer le feu de son tonnerre, afin d'effacer, de consumer jusqu'aux traces et aux derniers vestiges de l'iniquité; ou s'il diffère de punir, ce ne sera que pour signaler sa colère par des vengeances plus terribles : *Odisti omnes qui operantur iniquitatem; perdes omnes qui loquuntur mendacium.* (*Ibid.*, 7.) L'homme audacieux qui s'élève contre vous, Seigneur, vous le réduirez en poudre; ils seront brisés ces vases d'opprobre et d'ignominie; votre miséricorde n'a pu arrêter la licence de leurs attentats; votre indignation ne tardera pas à éclater : et qui pourra suspendre le cours de vos vengeances? Ce ne seront pas les dons de la nature et de la grâce. Les anges étaient le chef-d'œuvre des mains du Dieu créateur, et le même moment les voit coupables et réprouvés; sa colère, vive et impétueuse dans ses premiers transports, ne leur laisse le temps ni d'un second crime, ni d'un repentir, ni de continuer, ni de pleurer et de désavouer leur rébellion; il aime mieux dépeupler le ciel, pour ainsi dire, que d'y laisser l'ombre du péché : *Odisti.... perdes.* Ce ne sera pas l'élévation du rang. Manassès, chargé de fers, est enseveli dans la nuit d'un cachot souterrain; le premier roi d'Israël, réduit à implorer la mort, pour finir ses disgrâces; Nabuchodonosor, chassé de la cour et de la société des hommes; Balthasar, Sédécias, Jéhu, tant d'autres princes coupables, condamnés à arroser de leur sang le trône où ils furent assis : preuves décisives que l'éclat de la pourpre et du diadème ne couvre point aux yeux de Dieu la tache de l'iniquité, et que les péchés des grands, qui deviennent ordinairement par une contagion fatale les péchés du peuple, sont, en quelque façon semblables à ces hautes montagnes qui semblent appeler, inviter la foudre, et qui en sont plus souvent et plus promptement frappées : *Odisti... perdes.* Ce ne seront pas les vertus qui ont précédé le péché. David, Ezéchias étaient justes de plusieurs années; devenus pécheurs d'un moment, leur prospérité ne survit point à leur innocence. Ce ne sera pas la multitude des prévaricateurs. Les villes réduites en cendres, les provinces désolées, les royaumes bouleversés, les peuples dispersés et détruits, la terre ensevelie sous les eaux et vide d'habitants, c'est ainsi que le nombre des pécheurs ne sert, devant Dieu, qu'à augmenter le nombre des victimes qu'il immole à sa haine contre le

péché. Ce ne sera pas la faiblesse de l'âge, la fragilité de la jeûnesse; sa main s'appesantit sur les enfants qui ont insulté au prophète comme sur les vieillards qui ont calomnié la pudeur de Susanne : *Odisti.... perdes.* Ce ne sera pas la sainteté de l'autel; le sang des victimes; la vapeur de l'encens, ni même toujours l'abondance des larmes. Antiochus élève vers le ciel la voix de ses soupirs et de ses gémissements; Antiochus pécheur n'est point exaucé ; Saül pleure sa désobéissance; Samuel même pleure avec Saül et pour Saül : malgré les pleurs du prophète, Dieu punit le péché du monarque. Oza tombe à côté de l'arche; le grand prêtre Héli, dans le vestibule du lieu saint; Héliodore, au pied de l'autel : en vain Israël coupable inonde la maison où repose l'arche de l'alliance, où réside la majesté du Très-Haut, il n'y trouvera point le Dieu de ses pères; Israël avancera par ses péchés la ruine du temple; la sainteté du temple ne défendra point Israël contre ses péchés : *Odisti... perdes.* Un Homme-Dieu a paru sous la ressemblance du péché. Il s'est rendu caution pour le péché dont il n'avait que l'ombre, et, malgré les prérogatives de sa divinité, il est devenu un Homme-Dieu plongé dans la douleur et dans les larmes; un Homme-Dieu objet de colère et de vengeance; un Homme-Dieu méconnu, désavoué, en quelque sorte; un Homme-Dieu devenu anathème et malédiction : c'est l'apôtre qui parle : *Factus maledictum* (*Gal.*, III, 13); un Homme-Dieu qui n'a été traité en Dieu qu'après avoir effacé de son sang la marque, l'empreinte du péché; qui jusqu'à ce moment, tout Dieu qu'il était, n'a pas été plus épargné que les pécheurs dont il tenait la place.

La colère du ciel a poursuivi le péché jusque dans un Homme-Dieu qui n'avait que l'apparence, que l'extérieur du péché; la colère du ciel poursuit le péché jusque dans les enfants du pécheur. La désobéissance du premier roi d'Israël creuse sous lui l'abîme où s'engloutira sa malheureuse postérité : ses vertus, son innocence, l'amour de tout un peuple, les vœux, les larmes de David ne sauveront point Jonathas : fils de Saül, il faut qu'il apprenne au monde ce que les enfants ont à redouter de l iniquité de leurs pères. Les égarements de Salomon enlèvent à Roboam la plus grande partie de son royaume. Les enfants d'Achab ne feront que passer du berceau au tombeau : *Perdamque omnem domum Achab.* (IV *Reg.*, IX, 8.) Samuel fait entendre cet oracle effrayant au grand prêtre Héli : *Pars magna domus tuæ morietur cum ad virilem ætatem venerit.* (I *Reg.*, II, 33.) Vos fils ne se montreront que pour disparaître; vous n'aurez le plaisir de les voir croître sous vos yeux que pour être plus sensible à la douleur de les voir périr dans la fleur et la force de leurs années; votre race ne se perpétuera que pour immortaliser les vengeances du Seigneur : *Pars magna domus tuæ morietur cum ad virilem ætatem venerit.* La colère du ciel poursuit le péché jusque dans les amis du pécheur. Le saint roi Josaphat trouve à peine dans son zèle un asile qui le mettre à l'abri de l'indignation du Seigneur, méritée par son alliance avec un roi prévaricateur : *Impio præbes auxilium, et his qui oderunt Dominum amicitia jungeris; et idcirco iram quidem Domini merebaris* (II *Paral.*, XIX, 2.) La colère du ciel poursuit le péché jusque dans ceux que le pécheur approche. Un Achan, dans une armée, la livrera en proie à l'ennemi vainqueur. Un Jonas, dans un vaisseau, déchaînera les vents et soulèvera les flots. La colère du ciel poursuit le péché jusque dans ce qui a servi au pécheur. La terre, pour l'avoir soutenu et porté ; les astres et le soleil, pour lui avoir prêté leurs lumières succomberont à la fin des siècles sous le poids du courroux céleste : *Cœli ardentes solventur, et elementa ignis ardore tabescent.* (II *Petr.*, III, 12) Un feu vengeur sera allumé pour purifier l'univers; pour dévorer la terre infectée de nos abominations : *Odisti... perdes.*

Le voilà donc ce Dieu que l'on prétend insensible à l'outrage du péché! Le voilà sans cesse occupé à punir, à détruire le péché! Le voilà, pour le péché, plein d'une horreur que rien n'a le pouvoir d'affaiblir dans son cœur! Le voilà, depuis la naissance des siècles, appliqué à exprimer, à signaler sa haine contre le péché! Le dirai-je? L'histoire du monde entier nous offre les traits les plus évidents et les plus multipliés de ses vengeances. Quelles vengeances! qu'elles sont terribles! et que le prophète a eu raison de dire : *Tu terribilis es, et qui resistet tibi?* (*Psal.* LXXV, 8.)

N'attendez pas que, parcourant les Livres saints, je vous montre d'âge en âge les empires détruits; les plus florissantes monarchies laissant à peine après elles la mémoire de leur grandeur passée; la terre ouvrant ses entrailles pour engloutir des murmurateurs audacieux; la puissance de l'Egypte ensevelie dans les flots de la mer; des armées nombreuses tombant sous un glaive invisible; Juda, la nation chérie, sans prince, sans autel, sans sacrifice, dispersée dans une région lointaine, accablée sous la pesanteur de ses fers, pleurant pendant soixante-dix ans les ennuis et les opprobres d'une dure captivité; tous les éléments conjurés à la perte de l'homme; les hommes eux-mêmes, vengeurs de leurs propres péchés, acharnés à s'entre-détruire; l'univers devenu un théâtre d'horreur, sur lequel se succèdent sans interruption les scènes les plus tragiques.

Hélas! pour connaître les vengeances du ciel, nous n'avons point besoin de sortir de nous-mêmes. Les ténèbres de notre esprit, les incertitudes, et les fausses lueurs de notre raison; les passions de notre cœur; l'attrait séducteur des plaisirs perfides; le poison des chagrins et des ennuis dévorants; les disgrâces qui nous humilient; les trahisons qui nous désespèrent; les maladies qui nous minent, qui nous consument; la mort qui

nous jette dans le tombeau ; tous les crimes et tous les malheurs de notre vie infortunée: un seul péché est la première source d'où coule ce torrent de misères qui ravagent la terre. Depuis six mille ans, ce péché est passé; depuis six mille ans, les effets de ce péché subsistent. Coupables par le vice de notre origine, la colère du ciel passe en nous avec le sang de nos pères; affreux héritage que nous transmettons à la postérité la plus reculée : le dernier âge, le dernier jour, la dernière heure, le dernier instant du monde périssant, trouvera le monde occupé à pleurer, par ses dernières larmes, le premier péché du premier homme.

La haine contre le péché peut-elle aller plus loin? Hommes, instruisez-vous et tremblez! Non, ce n'est point encore là toute la haine de Dieu contre le péché; ces peines renferment elles mêmes des vues de miséricordes sur le pécheur : ce n'est point encore ainsi que Dieu punit irrévocablement le péché; c'est ainsi qu'il veut vous amener à en solliciter le pardon. O terrible, ô affreuse vérité ! Je l'avoue, avec le Prophète, l'épouvante et l'effroi pénètrent jusqu'à la moelle de mes os; mon cœur palpitant ne conserve qu'un soufle de vie et de force expirante : *Emarcui, nec habui quidquam virium.* (*Dan.*, X, 8.) C'est ainsi que Dieu pardonne le péché. Ciel! comment donc est-ce qu'il le punit? Quels sont ces gouffres ténébreux que le soleil de justice n'éclaira jamais de ses rayons ; ces fleuves de feu, ces tourbillons de flammes? Dans ce séjour d'horreur, que de victimes meurent et renaissent continuellement à de nouveaux supplices! Les siècles passeront, leurs peines ne finiront point, leurs larmes ne cesseront point de couler, leurs larmes n'éteindront point le feu qui les dévore. Dieu ne les connaît plus, ou il ne les connaît que dans sa fureur; elles ne connaissent plus Dieu, ou elles ne le connaissent qu'à la rigueur et à la durée de ses vengeances.

Vous croyez, chrétiens, que je vais vous dire que les jugements de Dieu sont équitables; vous pensez que je vais vous rappeler, avec le Prophète, ce jour auquel, vainqueur de nos préjugés et de notre amour-propre, Dieu forcera les nations d'adorer la justice de ses arrêts. Non : je dis seulement, voulez-vous savoir combien Dieu déteste le péché? voyez l'enfer; il ne me reste rien à dire. Je me trompe ; je n'ai rien dit; l'enfer, tout affreux, tout enfer qu'il est, n'exprime point encore assez combien Dieu est irrité par le péché. Mais ces hommes que Dieu méconnaît et qu'il méconnaîtra toujours ; ces hommes que Dieu renoncera toujours, ces hommes que Dieu accable du poids de sa colère et qu'il en accablera toujours, ah! je les vois tous trempés, tous baignés du sang de Jésus-Christ.

Mes frères, renonçons à notre foi, ou ne regardons plus le péché qu'avec horreur et exécration. Un Dieu qui meurt pour sauver les hommes, ensuite qui réprouve ces hommes qu'il aima jusqu'à mourir pour leur salut : ô péché, quel est donc ton funeste pouvoir d'arracher du sein de Dieu ces enfants objets d'un amour si tendre ; d'effacer le sceau de leur adoption, de leur imprimer le caractère d'une éternelle réprobation; d'en faire aux yeux de leur père, et quel père ! un objet d'anathème et de vengeance immortelle ! Non, ce n'est point dans les arrêts d'un juge équitable, c'est dans les fureurs d'un père irrité, qui s'arme contre son propre sang, qu'il faut aller puiser la juste idée d'un crime pour savoir combien Dieu déteste le péché ; souvenez-vous combien Dieu a aimé le pécheur. Jésus-Christ sur la croix, le pécheur dans l'enfer, réunissons le contraste de ces deux étonnants spectacles ; appliquons-nous à les étudier, à les creuser, à les approfondir. Ne craignons point d'en être troublés, consternés; ne craignons que de n'en être point assez touchés.

Un péché, un seul péché mortel, Dieu le punit donc d'une éternité dans l'enfer. Or, quel Dieu le punit ainsi? Ne disons point un Dieu sage et éclairé qui ne peut se tromper dans l'idée qu'il se forme, dans le jugement qu'il porte du péché; ne disons point un Dieu juste qui ne peut punir le pécheur au delà de ce que mérite le péché ; ne disons point un Dieu maître, facile et indulgent, qui récompense par penchant, par inclination ; ne disons point un Dieu de miséricorde et de bonté, qui ne punit qu'à regret : disons un Dieu mourant, un Dieu crucifié, un Dieu père, plus tendre que ne le fut jamais Abraham pour Isaac, que ne le fut Jacob pour Joseph et pour Benjamin; et, malgré toute sa tendresse, ce fils, aimé avec une ardeur si passionnée, recherché avec un zèle si empressé ; ce fils, pleuré par tant de larmes, racheté par tant de sang, dès qu'il meurt dans les liens du péché, il le fuit, il le rejette, il le réprouve, il le rend malheureux pour une éternité.

Pécheur, ne dites donc plus, le péché n'irrite point Dieu ; qu'y perd-il? Ce qu'il y perd ! autant qu'il est en vous, il y perd ses souffrances, ses humiliations, une vie pénible, une mort douloureuse, les richesses de sa grâce, le prix, la récompense de sa croix. Ce qu'il y perd ! il vous perd, mon cher frère ; et ne vous a-t-il pas assez acheté pour être sensible à cette perte! Ah ! que n'en coûte-t-il autant au cœur de l'homme pour commettre le péché qu'il en coûte au cœur de Dieu pour le punir, il n'y aurait que des saints sur la terre. Vous, pécheur infortuné, vous, mon cher auditeur, l'ouvrage de ses mains et le prix de son sang, vous, pendant l'éternité, livré aux anathèmes, aux malédictions de votre Dieu, condamné à épuiser dans les siècles des siècles le calice de sa fureur. Qu'elle est donc vive, dominante, impérieuse, l'opposition au péché, l'horreur du péché, qui met tant de haine où il y eut tant d'amour !

D'un trait je vais donc enfin vous peindre ce que Dieu pense du péché. Jésus fut sur la croix, l'homme est dans l'enfer!

Jésus fut sur la croix, le pécheur est dans l'enfer! Ah! mes chers auditeurs, après vous avoir mis devant les yeux un spectacle qui parle avec plus de force et d'énergie que ne parlerait toute l'éloquence des prophètes et des apôtres, ce n'est plus que par un silence plein d'étonnement et de douleur qu'il convient de vous reprocher les égarements de votre conduite. Ce Dieu tendre et aimable, qui expire au Calvaire, outragé par tant de crimes; ce Dieu redoutable et terrible, qui se venge dans l'enfer, insulté par tant d'abominations. En effet, où est-il? quel est-il parmi vous? je ne dis pas l'homme qui n'a point péché, je dis l'homme qui gémit de son péché, qui pleure son péché, qui rougit, qui s'humilie de son péché, qui pense à réparer son péché, à satisfaire pour son péché; je ne dis pas l'homme qui ne pèche que rarement, qui ne pèche que par surprise, par fragilité; je dis l'homme qui se précautionne contre le péché, qui prend des mesures pour se défendre du péché, qui ne s'expose point au danger du péché, qui n'aime, qui ne cherche point l'occasion du péché, je ne dis pas l'homme qui ne pèche qu'en tremblant, qui, en péchant, se dispute, pour ainsi dire, le plaisir de son péché, se reproche son péché; je dis l'homme qui, au crime de commettre le péché, n'ajoute point le crime de le commettre sans crainte, de le continuer sans alarmes, de le multiplier sans frayeur; au crime d'attirer les vengeances du ciel par sa témérité, le crime de les attendre dans une sécurité profonde, de les défier par son intrépidité; au crime d'être un homme pécheur, le crime de devenir un homme de péché, souvent l'homme de tous les péchés.

Car voilà l'abomination qui caractérise notre siècle, le titre funeste et honteux qui le sépare des âges qui l'ont précédé; et plaise au ciel qu'il le distingue des âges qui le suivront! Les passions, répandues sans bornes et sans mesure, ont confondu parmi nous toutes les conditions, non-seulement par le faste et le luxe, mais encore par les vices et par les crimes. En d'autres temps les prophètes, les Pères de l'Eglise, les ministres de l'Evangile, reprochaient à chaque profession ses abus, ses désordres: chaque état semblait avoir ses péchés propres et particuliers. Aujourd'hui l'orgueil des plus hautes fortunes est descendu jusqu'aux conditions les plus obscures; l'intérêt, avec ses désirs insatiables, ses bassesses, ses perfidies, ses monopoles tant reprochés à la finance et au négoce, s'insinue, se glisse jusque dans les places les plus éminentes, dans les tribunaux les plus respectables, avilit et dégrade souvent les noms qui paraissent avec le plus d'éclat et de splendeur dans nos histoires, et ne permet quelquefois au mérite l'espérance d'obtenir de justice, de protection, de grâces, que ce qu'il peut en acheter; les projets d'ambition occupent l'homme qui n'a rien à prétendre presque autant que l'homme qui a droit d'aspirer à tout; le manége et l'intrigue ne forment pas moins d'orages et de révolutions dans le sein des familles que sur le théâtre de la cour; la débauche et les plaisirs survivent à la jeunesse; les grands ont pris les faiblesses les plus humiliantes du peuple; le peuple emprunte, il imite la licence la plus effrénée des grands. Ne voyons-nous pas la tribu sainte, destinée à confondre le vice par ses vertus autant que par son zèle, donner quelquefois aux tribus profanes des exemples propres à les rassurer contre ses enseignements; le dépositaire des lois, dévoué à maintenir, à perpétuer dans la nation la gravité, la simplicité des mœurs, envier quelquefois, disputer au courtisan le plus frivole, la science des goûts et des modes, de la délicatesse de la table, de l'ornement des palais, de la magnificence des équipages, de l'assiduité aux spectacles, de l'aisance, de la liberté dans les manières, dans les discours, et n'applaudir jamais avec plus de joie à son esprit et à ses talents que lorsqu'il réussit à cacher, à faire oublier le magistrat; le guerrier se déshonorer par une étalage de mollesse, de luxe, de parure, à peine pardonnable à l'amour-propre, à la vanité, à l'oisiveté du sexe; le sexe se faire un fol honneur de substituer à l'aimable et timide modestie une facilité de liaisons, d'assiduités, de familiarités, un dédain des précautions et des bienséances dont la licence même aurait quelquefois à rougir; nos philosophes venger la raison de leurs outrages, et la religion de leurs blasphèmes, par les petitesses de leurs jalousies, par l'ivresse de leur orgueil et de leur présomption, par les déclamations fougueuses et les petits manéges de leurs vengeances, par un délire d'opinions et de morale extravagante que rougirait d'adopter le vulgaire le plus imbécile; la multitude, à son tour, peser audacieusement dans la balance de ses préjugés et de son ignorance les dogmes les plus profonds de la foi; ne savoir rien, et prononcer sur tout avec une hauteur de décision que ne voudrait ou ne devrait pas prendre le génie le plus digne d'être le maître ou l'oracle du monde. Ainsi, par un débordement fatal, qu'aucune digue n'arrête, chaque état rassemble les scandales de tous les états; il n'est plus de péché qu'on ne commette, il n'est plus de péché qu'on soit obligé de voiler ou de dissimuler; le vice triomphant marche la tête levée; la piété ne gémit-elle pas flétrie, dédaignée? n'insulte-t-on point à qui craint Dieu? à peine permet-on de le connaître, et les héros de l'incrédulité ne voudraient-ils pas imposer silence à ceux qui exhortent à l'aimer et enseignent à l'adorer?

Grand Dieu! de quel peuple viens-je de tracer le portrait? Serait-ce celui d'un peuple qui croit le Calvaire et l'enfer? Non, je ne suis plus étonné qu'on cherche, qu'on

travaille, qu'on parvienne peut-être à ne le croire pas. Quel poids accablant pour un pécheur que le poids de l'Evangile ! Comment soutenir cette désolante opposition de ses mœurs et de sa foi ? Comment entendre sans cesse retentir autour de soi les cris d'une conscience plaintive et effrayée ? C'est-là, ne vous y trompez pas, mes chers auditeurs, et ne vous laissez point imposer par le masque sous lequel l'impiété aime à se cacher ; c'est-là ordinairement ce que fait l'incrédule ; une âme trop lâche pour résister à l'attrait du vice, trop faible pour porter les terreurs de la religion. Afin de vivre tranquille, il faut quitter sa foi, quand on ne veut pas quitter ses passions, et renoncer à croire ce que l'on croit, afin de se livrer en paix à ce que l'on aime. Paix vaine et frivole ! elle fuit souvent au moindre réveil de la raison ; ordinairement on n'oublie Dieu qu'à proportion que l'on s'oublie soi-même, et on ne cesse de trembler qu'autant qu'on cesse de penser. Paix trompeuse, paix funeste ! Point de pécheur plus à plaindre que le pécheur qui ne se plaint pas lui-même. Dieu aime encore lorsqu'il menace ; il ne se tait que dans sa colère sans mélange de miséricorde ; son tonnerre grossit quand il laisse reposer sa foudre ; et les péchés qu'il punira le plus sévèrement sont les péchés qu'il semble ne pas apercevoir. Paix folle et insensée ! Nos fausses persuasions ne peuvent rien contre la vérité de la religion, si elle est l'ouvrage de Dieu ; or, qui peut en douter ? que l'homme qui ne connaît pas, qui ne veut pas connaître les voies de Dieu. Quelle folie de vivre dans le péché ! quelle fureur de s'exposer à mourir dans le péché ! Nous sommes faibles, nous sommes fragiles ! Ah ! mes chers auditeurs, dans les moments de péril, avant que le poison de la cupidité ait entièrement gagné le cœur, que son sommeil ait endormi la raison et la foi, montons au Calvaire, descendons dans l'enfer, considérons l'homme d'abord arrosé, baigné du sang de Jésus-Christ, ensuite enseveli par le péché dans ces feux dévorants qu'allume et nourrit la colère immortelle d'un Dieu vengeur ; point de passion qui tienne, qui résiste, qui ne tombe écrasée et anéantie contre l'impression vive et durable que notre âme éprouvera.

Hommes trompeurs ou trompés, ne vous excusez donc plus sur la force, sur l'empire de la cupidité ; vous n'êtes si faibles contre elle que parce que vous voulez l'être ! Aspirez-vous au courage nécessaire pour rentrer, pour vous fixer à jamais dans les voies de la vérité ? fidèles à la grâce qui vous rappelle, descendez au fond de votre âme, cherchez-y les restes précieux de votre foi et de votre raison ; à la lumière de ce flambeau rallumé, considérez les grandes vérités que je viens de vous exposer, ensuite demandez-vous qu'est-ce que le péché, ce péché contre lequel je prends si peu de précautions ; ce péché que je commets malgré mes lumières, malgré mes remords ; ce péché dont, loin de craindre et de fuir le péril, j'aime et j'invite l'occasion ; ce péché auquel je me livre avec tant de facilité, de paix et de sécurité ; ce péché dont je me console, que j'oublie si promptement, que je m'aperçois à peine de l'avoir commis. Qu'est-ce que ce péché ! Dieu seul peut le savoir parfaitement ; par conséquent, Dieu seul peut me l'apprendre. Oserai-je interroger le Très-Haut ? Il a prévenu mes désirs. J'entends retentir la voix foudroyante de la religion, dépositaire de ses oracles ; elle lève, elle déchire le voile ; elle m'annonce, elle me montre qu'il a coulé, le sang d'un Dieu, pour expier le péché ; que pour le punir, il y a un enfer.

Grand Dieu, quelle affreuse perspective ! Pécheur infortuné, il me semble que la main terrible du Tout-Puissant va me saisir, m'enlever, me précipiter dans ce gouffre, dans cet abîme de malédictions, d'anathèmes, de désespoir qui s'ouvre sous mes pieds

Il a coulé le sang d'un Dieu pour expier le péché ; donc pour expier le péché Jésus-Christ a offert une satisfaction, une réparation infinie ; donc le crime du péché est par lui-même d'une grièveté, d'une énormité que nous ne pouvons comprendre, et qui tient, en quelque sorte, de la grandeur infinie du Dieu qu'il offense ; donc aucune punition bornée et finie ne serait une punition suffisante du péché, une punition proportionnée et égale au crime du péché. Or, dans tout instant de l'éternité, la punition, quelque longue, quelque rigoureuse qu'elle ait été, ne sera qu'une punition finie et bornée ; donc dans tout instant de l'éternité, la punition du péché n'aura été qu'une punition insuffisante ; donc en tout instant de l'éternité, il sera vrai que le péché n'a point encore été puni d'une punition égale au crime du péché ; donc pour punir le péché autant qu'il mérite d'être puni, il faut l'enfer, il faut une éternité dans l'enfer ; donc, selon les principes de la religion exactement développés, c'est, en quelque façon, moins Dieu qui condamne que le pécheur qui se dévoue lui-même à une éternité de supplices et de désespoir. Le Dieu qu'il abandonna, l'abandonne à son tour ; la main qui le soutenait suspendu sur l'abîme se retire ; il y tombe entraîné par le poids de ses iniquités ; son péché l'a précipité ; son péché le retient, le fixe dans l'enfer, parce que la succession infinie des siècles n'amènera jamais dans l'éternité le moment où la punition du pécheur ait égalé l'énormité du péché.

O Dieu sacrilégement insulté et outragé ! ô hommes aveugles et insensés ! ô péché ! ô éternité ! ô Calvaire ! ô enfer... ; mes chers auditeurs, quand la religion parle avec tant de force et d'énergie, il ne nous convient que de méditer dans le silence, et de nous livrer à l'action puissante des sublimes et terribles vérités qu'elle nous annonce ! Le langage humain ne servirait qu'à nous distraire et à affaiblir leur impression. Malheur

à moi, malheur à vous, si médiocrement émus et touchés nous étions en état, moi de vous parler, vous de m'écouter! Que la voix seule de nos gémissements et de nos larmes se fasse entendre, pour conjurer le ciel de nous remplir, de nous pénétrer intimement de ces réflexions. D'abord dures et amères, elles deviendront bientôt une source de force et de courage, de paix et de calme. La crainte épouvantera les passions qui font le pécheur; elle préparera, elle amènera l'amour qui fait le juste, le pénitent. Et, dans les transports de la divine charité, nous ne considérerons le Dieu qui punit dans l'enfer le crime, l'énormité du péché, que pour adorer, que pour reconnaître, par les sentiments du plus tendre amour, les miséricordes du Dieu qui l'expie, qui se répare au Calvaire. Ainsi soit-il.

SERMON XXII.

Pour le vendredi de la cinquième semaine du carême.

SUR LE DÉSIR DE LA COMMUNION.

Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in illo. (*Joan.*, VI, 55.)

Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi et je demeure en lui.

Tels sont les effets de la divine Eucharistie. Ce Dieu qui voulut naître et vivre pour nous, prend une nouvelle naissance et une autre vie au-dedans de nous. Sa tendresse, féconde en bienfaits, efface les premiers prodiges par de plus grands miracles. Ne dirait-on pas qu'il ne descend de la croix que pour monter à l'autel; qu'il ne sort du tombeau que pour entrer dans notre cœur? Victime tour à tour de la charité qui l'engage à mourir pour nous, et de la charité qui l'engage à se reproduire pour nous dans le sacrement, avant que de disparaître à nos regards, il forme les liens d'une charité plus étroite et plus intime, dans un sens, que la première alliance. Dans le mystère de l'Incarnation, Dieu était devenu homme; par le mystère de l'Eucharistie, les hommes deviennent, en quelque sorte, participants de la Divinité; ils ne vivent plus de l'esprit et de la vie de l'homme charnel? ils ne vivent que de l'esprit et de la vie de Jésus-Christ: *Qui manducat.*

C'est dans la communion que nous recevons Jésus-Christ; quels désirs ne doit pas inspirer l'amour? C'est Jésus-Christ que nous recevons dans la communion; quelle attention ne doit pas inspirer le respect? Malheur à l'âme froide et indifférente qui ne vient pas chercher à l'autel les bienfaits que nous offre Jésus-Christ! Malheur à l'âme téméraire et présomptueuse qui n'apporte pas à l'autel la sainteté que nous demande Jésus-Christ! Un désir qui respecte la communion; un respect qui désire la communion: deux dispositions également nécessaires.

Comment l'esprit d'erreur a-t-il réussi à répandre des nuages sur une vérité si claire? Dans ce siècle de philosophie superbe et intempérante, où la religion, tournée en problème, sert moins à régler le cœur qu'à exercer l'esprit? où l'évangile produit plus de disputes qu'il ne détruit de passions, chacun semble se partager et décider entre le désir de la communion et le respect pour la communion: on la désire et on ne la respecte pas; on la respecte et on ne la désire pas: désir téméraire et présomptueux; respect lâche et indolent: un désir qui ne s'y dispose pas; un respect qui ne s'en approche pas: routes différentes qui conduisent au même terme!

Voulons-nous donner à ce sacrement d'amour et de grâces ce qu'il exige? Souvenons-nous qu'on ne peut désirer assez la communion, qu'on ne peut assez la respecter; ou plutôt souvenons-nous qu'on peut outrer et le désir et le respect; que l'un n'est rien séparé de l'autre: je dis plus, que l'un n'est point et ne peut être sans l'autre. Le désir de la communion qui ne la respecte pas, n'est qu'un désir faux et trompeur; le respect pour la communion qui ne la désire pas, n'est qu'un respect imaginaire et prétendu: par conséquent nécessité du respect pour guider, pour conduire le désir; nécessité du désir pour animer, pour régler le respect.

Vous le voyez, chrétiens, un seul discours ne pourrait donner une juste étendue à ces deux propositions, qui renferment ce qu'il y a de plus grand, de plus profond dans la morale chrétienne. Remettant donc à un autre jour à vous montrer la nécessité du désir pour animer, pour régler le respect, je me borne aujourd'hui à vous entretenir de la nécessité du respect pour guider, pour conduire le désir de la communion, et je dis: Le désir qui souhaite la communion, séparé du respect, qui se dispose à la communion, qui se prépare à la communion, qui travaille à se rendre digne de la communion; je dis qu'un pareil désir n'est qu'un désir faux et trompeur, un désir plus propre à perdre une âme qu'à la sauver, à ôter la grâce qu'à la donner, à déshonorer le sacrement qu'à l'honorer. En voici la raison en deux mots, qui vont faire le partage de ce discours: c'est que le désir de la communion, séparé du respect pour la communion est un désir qui ne vient point de Jésus-Christ; première partie. C'est un désir qui ne mène point à Jésus-Christ; seconde partie. Il ne vient point de Jésus-Christ; c'est donc un désir profane et coupable dans son principe: il ne mène point à Jésus-Christ; c'est donc un désir dangereux et funeste dans ses suites. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Le désir de la communion, séparé du respect pour la communion, est un désir qui ne vient point de Jésus-Christ. Prenez garde, mes chers auditeurs, et concevez ma pensée! A Dieu ne plaise que j'entreprenne d'affaiblir en vous et de vous rendre suspect le désir de la communion! Ah! plutôt que

ne puis-je rallumer ce feu sacré qui consuma les premiers âges du christianisme, qui fit les vertus de l'Église naissante! Je sais qu'un véritable et sincère désir de la communion est le plus tendre et le plus saint mouvement de la grâce dans une âme pénitente; je sais qu'il est le plus pur, le plus noble ouvrage de la céleste charité dans une âme juste; je sais que si nous suivons d'un œil attentif l'histoire de la décadence des mœurs dans l'Église, nous trouverons que les vertus n'y sont devenues rares qu'à mesure que les communions ont cessé d'être fréquentes; qu'on ne s'est écarté de l'Évangile qu'à proportion qu'on s'est éloigné de l'autel; que les vices qui rendent indigne du sacrement sont venus de l'indolence qui le néglige, et que pour bannir les désirs de la cupidité il ne faudrait que faire renaître parmi nous les vrais désirs de la communion.

Ce que je dis, ce que vous ne devez point oublier, c'est que s'il est des désirs de la communion qu'on ne peut assez entretenir, il en est contre lesquels on ne peut assez se précautionner; c'est que, comme il ne faut pas se fier à toute lumière pour croire, il ne faut pas se fier à tout sentiment pour agir; c'est qu'autant que l'erreur est adroite à se cacher sous le voile de la vérité, autant le vice est ingénieux à se parer des couleurs de la vertu: ce que je dis, c'est que notre cœur est encore plus aisé à égarer que notre raison n'est sujette à se tromper; par conséquent tout saint qu'il paraît être, ce désir de la communion, et plus son objet est respectable, plus nous devons, selon le précepte de l'apôtre saint Jean, nous appliquer à l'étudier, ce désir, à démêler son origine, à reconnaître la source d'où il coule : *probate spiritus si ex Deo sint.* (*Joan.*, IV, 1.)

Or, voulez-vous savoir si ce désir est surnaturel dans son principe, s'il vous est inspiré par l'esprit de Jésus-Christ, s'il est produit et formé par la grâce de Jésus-Christ? Voyez si le désir de recevoir la communion est joint à la crainte d'en abuser, si l'amour qui vous porte à multiplier vos communions vous porte également à multiplier vos vertus; s'il est aussi attentif à se préparer qu'il est vif et empressé à souhaiter; sans cela, sans cet heureux mélange de crainte et d'amour, de respect et de désir, de ferveur et de sagesse, je ne crains point de l'avancer, les désirs qui vous conduisent à la table sainte ont leur racine dans le fond des affections, des inclinations mondaines; ils sont de vous, ils ne sont point de Jésus-Christ.

En effet, que serait-il un désir de la communion qui viendrait de Jésus-Christ, qui aurait pour principe l'esprit et la grâce de Jésus-Christ? Ce serait un désir qui n'aurait d'autres règles que la volonté de Jésus-Christ, qui mettrait dans l'âme les sentiments que demande Jésus-Christ; ce serait donc un désir de la communion, mais un désir qui porterait à s'y préparer autant qu'à la recevoir. Le cœur entendrait la voix du Dieu de miséricorde, qui ordonne de s'approcher; il entendrait la voix du Dieu de sainteté, qui commande de s'éprouver; il se souviendrait de ce que dit Jésus-Christ, qu'une âme qui n'est point arrosée du sang de l'Agneau ne sera qu'une terre stérile qui ne portera aucun fruit de vie et de justice; il n'oublierait point ce que dit l'Apôtre, qu'une âme qui profane le sang de l'alliance sera une terre maudite qui ne portera que des fruits de mort et de péché; il connaîtrait les trésors de grâce qui attendent dans le sanctuaire une âme fidèle, et il désirerait; il connaîtrait le jugement terrible qui attend une âme téméraire, et il s'éprouverait.

Car voilà, reprend saint Augustin, ce qui distingue les mouvements de la grâce des mouvements de la nature : l'esprit de l'homme, quelque vaste qu'il soit, a ses limites; il ne s'étend pas à tout : l'esprit de Dieu est immense et infini, rien ne lui échappe, il réunit ce qui semble le plus opposé. Le désir n'est point amorti par le respect; le respect n'est point affaibli par le désir, la crainte n'ôte rien à l'amour de sa vivacité et de ses transports; l'amour n'ôte rien à la crainte de ses précautions et de sa vigilance, également éloigné de cette indolence mondaine qui glace la piété et de cette impétuosité profane qui la précipite, on ne connaît ni le respect trop timide qui suit Jésus-Christ lorsqu'il appelle, ni l'ardeur trop empressée qui se présente à Jésus-Christ lorsqu'il n'appelle pas; on ne manque point le moment de la grâce, on ne le prévient point; le désir est si vif qu'on soupire après la communion la plus fréquente; souvent le respect est si profond qu'on se dispose à la communion avec une ferveur toujours nouvelle.

Une âme touchée de la grâce voudra donc communier, et parce que c'est la grâce qui lui inspire ce désir, elle s'appliquera à connaître, à respecter la sainteté infinie, la majesté auguste de l'adorable sacrement. A la lueur du flambeau de la foi, perçant les voiles qui l'enveloppent, elle verra que le Dieu qui l'attend à l'autel est ce Dieu grand, devant qui les peuples, les nations ne sont qu'un léger amas de cendre et de poussière, que dissiperait le moindre souffle de sa colère : elle verra que le Dieu qui l'attend à l'autel est ce Dieu puissant qui se joue de la force des rois et des royaumes, comme la tempête brise un fragile roseau; que c'est ce Dieu sévère et terrible qui punit pour une éternité quand il punit en maître irrité; ce Dieu saint qui ne voit quelquefois que des vices où l'œil de l'homme ne découvre que des vertus, et qui fait grâce aux plus grands saints, lorsqu'il ne leur fait point éprouver le poids de sa colère.

Et parce qu'elle sera pénétrée de la grandeur, de la sainteté du Dieu qui se donne à l'âme dans l'eucharistie, elle jugera quelle doit être la pureté de l'âme qui le reçoit; du fond du tabernacle où il repose elle enten-

dra sortir ces paroles de terreur et d'empire que prononçaient les ministres de la primitive Eglise, avant que d'admettre le peuple à la participation des mystères redoutables, et qui jetaient une frayeur salutaire dans les âmes les plus pures, les plus ferventes : *Sancta sanctis;* que le sacrement de sainteté n'est que pour les saints : elle entendra l'anathème de l'Apôtre : que celui qui boit indignement le sang du Seigneur, boit sa propre condamnation ; elle entendra la décision de saint Grégoire : que le crime qui profane le sang de Jésus-Christ à l'autel est égal au crime qui le répandit sur le Calvaire, et que le ciel n'a pas moins de foudres pour un peuple sacrilége que pour un peuple déicide : elle entendra la décision de saint Augustin, que Jésus-Christ ne veut admettre à faire la pâque avec lui que des disciples dignes de l'avoir pour maître.

Et parce qu'elle connaîtra la sainteté qu'exige la participation de l'auguste sacrement, descendant au plus intime de son cœur, elle en interrogera toutes les voies, elle en percera tous les mystères ; elle en sondera toutes les profondeurs : et que deviendra-t-elle, lorsque, perdue dans cet abîme des faiblesses et des fragilités humaines, elle verra tant de défauts cachés sous une vaine surface de piété? Portant ses regards d'elle-même à Jésus-Christ, les rapportant de Jésus-Christ à elle-même ; épouvantée à la vue d'un Dieu si pur et d'un cœur si profane, elle s'écriera avec Israël: qui pourra soutenir la présence de ce Dieu saint? Entraînée par le désir, retenue par la crainte, n'osant ni s'approcher de l'autel, ni s'en éloigner, ni se refuser, ni s'offrir à Jésus-Christ, dans les premiers sentiments qu'excitera la vue de sa misère, elle ne saura qu'adorer le Dieu de l'Eucharistie, l'aimer, soupirer pour lui, gémir et trembler sur elle-même, souhaiter ses bienfaits, s'affliger et se reprocher d'en être indigne.

Et parce que l'humilité qui ne corrige rien n'est pas moins coupable que l'orgueil qui ne voit rien, parce que, selon la remarque de saint Grégoire et de saint François de Sales, le but de l'épreuve ordonnée par l'Apôtre n'est point de tenir l'âme séparée de Jésus-Christ, mais de l'engager à se rapprocher de Jésus-Christ par les vertus, afin qu'elle puisse s'en approcher par la communion, l'âme fidèle ne se bornera point à des gémissements stériles ; elle se hâtera de détruire le mur de division, de préparer les voies du Seigneur, de lui aplanir les sentiers, et pour cela elle se hâtera d'abaisser toutes les hauteurs de la vanité, de faire plier tous les caprices de l'amour-propre, de réparer tous les ravages du péché, de suppléer à l'innocence par la pénitence.

Et parce qu'elle n'ignore pas ce que soutiennent tous les théologiens après saint Bernard, qu'on ne respecte point assez Jésus-Christ lorsqu'on se contente de retrancher les scandales, les abominations de péché qui profanent la sainteté du sacrement, sans retrancher les imperfections volontaires qui s'opposent à l'efficace et à l'action du sacrement ; loin de se borner à la fuite de ces excès de vice et de corruption, qui sont les péchés de la passion, elle ira jusqu'à la fuite de ces faiblesses plus pardonnables, qu'on peut appeler les péchés de ceux qui vivent dans la dévotion ; elle se proposera de retracer dans ses mœurs le Dieu qu'elle prétend recevoir dans son cœur. Le Dieu de l'eucharistie est un Dieu humilié et anéanti ; on renoncera à cet amour de l'estime, de la réputation profane, qui étale avec tant de faste les vertus capables de plaire au monde, et qui cache avec tant de soin les vertus exposées à lui déplaire; qui peut-être, dans le bien qu'il fait, ne cherche pas l'applaudissement des hommes, mais qui trop souvent manque à faire le bien pour ne pas s'attirer leur critique et leur mépris ; à ces dépits de jalousie sombre qui pardonne tout aux autres plus aisément qu'à leur mérite, et qui a moins de peine à se consoler des outrages qu'elle reçoit que des éloges qu'on leur donne. Le Dieu de l'eucharistie est le Dieu de paix et de concorde ; on déracinera ces antipathies qui ne vont point au delà du cœur, mais qui n'en sortent point. Le Dieu de l'eucharistie est un Dieu obscur, inconnu ; on s'accoutumera au silence de la retraite et de la solitude : retenu dans le monde par les devoirs de l'état, on sera séparé du monde par les penchants de la piété; on ne lui donnera que les moments que Dieu défend de lui refuser ; on le verra par nécessité, on le quittera par goût et par attrait. Le Dieu de l'eucharistie est le Dieu de pureté et de sainteté ; on évitera jusqu'a ces liaisons qui n'égarent pas l'esprit, mais qui l'amusent par des charmes trop flatteurs; qui ne passionnent pas le cœur, mais qui l'occupent ; qui n'exposent point aux grandes fautes, mais qui sont un obstacle aux grandes vertus.

Et parce que plus on est saint, moins on croit l'être ; parce que la base de toutes les vertus est l'humilité qui les ignore, l'âme fidèle n'ira point d'elle-même à l'autel; elle s'y laissera conduire : appliquée à se faire connaître aux ministres de Jésus-Christ, sincères, naïve dans le compte qu'on leur rend et de tous les penchants de péché et de tous les attraits de la grâce, elle leur abandonnera le soin de lui ouvrir ou de lui fermer le sanctuaire, d'exciter ou de retenir sa ferveur : ainsi, au mérite du désir, lorsqu'elle communie ; au mérite du respect, lorsqu'elle ne communie pas, elle joindra le mérite, plus grand et plus rare, de quitter sa propre volonté pour trouver et suivre la volonté de Dieu.

Et parce que tel est le sort de l'homme et de tout ce qui est dans l'homme, d'être sujet à des déclins, à des dépérissements imperceptibles; parce qu'il est à craindre que la grâce se retirant à mesure qu'on se retire des voies de la grâce, des désirs trop naturels ne prennent la place d'un désir

surnaturel, pour juger si c'est Dieu qui continue d'inspirer le désir de la communion, elle examinera si ce désir de communier continue d'inspirer le soin respectueux de s'y disposer, car, dès que le respect commencera de s'affaiblir, je vous le dis avec saint Bonaventure, ne doutez point que ce qui venait d'abord du ciel ne vienne de la terre; c'est un désir qui a le même objet, ce n'est plus le même désir. Autrefois le désir de communier vous remplissait du désir de fuir le monde, de renoncer à vous-même, de vous immoler sans réserve à Jésus-Christ; un désir, fécond en tant de désirs, de salut et de grâce, venait et il ne pouvait venir que de la grâce, maintenant il ne vous arrache ni au sommeil de votre indolence, ni à l'amusement de vos plaisirs, ni aux bizarreries de votre humeur, ni à vos complaisances pour le monde, ni à vos aversions pour le prochain, ni à votre indifférence pour Dieu : un désir si peu propre à honorer Jésus-Christ ne vient point de Jésus-Christ.

Et s'il ne vient pas de Jésus-Christ, d'où peut-il venir? chrétiens! quel abîme que notre cœur! de quels songes il est le jouet! Combien de fois, ce qu'il se flatte de faire par les impressions de la charité, il le fait, séduit, entraîné par les illusions de la cupidité!

Pour nous à qui les apparences imposent, nous dont les regards ne percent point les sombres profondeurs d'une âme hypocrite ou aveugle, qui trompe ou qui est trompée, quelles pures et charmantes délices! quels doux transports nous ravissent, nous enchantent, lorsque les saintes et augustes solennités de la religion rassemblent les tribus à l'ombre de l'autel! Le sanctuaire ne suffit point à contenir la foule qui l'inonde; le temple ne fait que rendre et recevoir à chaque instant les flots d'un peuple avide, impatient de s'asseoir à la table eucharistique. Faibles mortels que nous sommes! le sang de Jésus-Christ coule entre nos mains, le sacrifice de propitiation se renouvelle; chacun participe à la victime, le feu qui vient de la dévorer semble s'allumer dans tous les cœurs et les consumer. Quelle paix! quel silence! Le lieu saint ne retentit que du cantique de l'Agneau, de la voix des ministres sacrés, des soupirs échappés aux ferveurs de l'amour ou aux regrets de la pénitence. Jours fortunés! ils passent avec trop de vitesse, et puisqu'ils s'échappent si promptement, pourquoi renaissent-ils si rarement? Quel changement! quelle révolution dans nos idées et nos sentiments! si faisant tomber tout à coup le voile qui couvre les mystères d'iniquité, Dieu nous montrait ce qu'il fit voir au prophète Ezéchiel, tant d'hommes perfides qui, jusqu'au pied de l'autel, n'adorent rien moins que leur Dieu; si Dieu nous montrait, parmi tant d'âmes qui viennent à Jésus-Christ, si peu qui viennent pour Jésus-Christ; pour quelques désirs de foi et de piété, tant de désirs de cupidité et de mondanité.

Désir de bienséance. A certaines fêtes, dominé par la piété publique, par l'exemple, par la coutume, on se présente à la table eucharistique, moins pour obéir aux ordres de l'Église, que pour ne pas choquer, que pour ne pas révolter le monde; et comme ce n'est pas pour Dieu qu'on vient à l'autel, que c'est pour le monde qu'on semble venir à Dieu, on ne s'occupe qu'à concerter l'extérieur, qui est exposé aux regards des hommes; on néglige de régler, de purifier l'intérieur, qui est présent aux regards de Jésus-Christ.

Désir de présomption. Toujours juste et saint au tribunal de son orgueil, un homme superbe, follement persuadé que rien de ce qui lui plaît ne peut déplaire à Dieu, vient insolemment apporter à Jésus Christ l'ivresse, les adulations de son amour-propre coupable d'autant de vices qu'il croit avoir de vertus.

Désir d'ostentation dans une âme avide de gloire, qui pense moins à contenter sa ferveur qu'à nourrir sa vanité, à augmenter sa justice qu'à en emprunter les dehors, à devenir saint qu'à le paraître; dans une âme qui n'approche de l'autel, sous l'extérieur de la simplicité et de la modestie, que pour se produire, avec plus de faste, sur le théâtre du monde, et qui vient, pour ainsi dire, acheter l'applaudissement et l'éloge des hommes, par des hommages qu'elle rend à Jésus-Christ.

Désir d'habitude. On communie par la seule raison qu'on a coutume de communier; les jours marqués, on n'y manque point, quoiqu'on ait manqué à ses devoirs les plus essentiels, on est moins attaché à Dieu, on n'est pas moins souvent à l'autel; parce qu'on ne change rien dans le nombre de ses communions, on se flatte d'être le même, au lieu que, parce qu'on a cessé d'être le même, on devrait tout changer dans ses communions.

Désir d'imitation quelquefois et d'émulation. Peu inquiet de devenir saint, on aspire à copier ceux qui le sont; on veut se distinguer des âmes vulgaires, en marchant sur les traces des âmes privilégiées; servir de modèle à son tour, donner l'exemple qu'on reçoit, et, sans faire attention à la différence des mérites, ôter toute différence d'usages et de pratiques. Ainsi abandonnant le solide de la piété, pour en disputer la gloire, on consentira, sans peine, que les autres soient plus vertueux; on ne souffrira point qu'ils le paraissent davantage, et si on les accompagne dans le sanctuaire, ce n'est pas pour égaler leur ferveur, c'est pour partager leur réputation.

Désir d'humeur entêtée et opiniâtre. On se sent naturellement porté à communier; de là, dans le système de sa piété, on commence par régler ses communions avant que de régler son cœur; ensuite, docile sur le reste, sur l'article de ses communions, on ne s'en rapportera qu'à ses idées; les ministres de Jésus-Christ ne seront point consultés ou ils ne seront point écoutés, on ne

leur permettra pas d'avoir plus d'attention, plus de respect pour Jésus-Christ qu'on ne veut en avoir soi-même.

Que dirai-je encore, chrétiens? Qu'ajouterai-je à ce détail? et que nous importe de quelle source ils coulent ces désirs vains et frivoles, ces désirs faux et trompeurs, ces désirs dangereux et funestes qui amènent à l'autel tant d'âmes profanes et dissipées, tant d'âmes mondaines et charnelles? Nous ne le voyons pas, vous le voyez, ô mon Dieu! nous sommes heureux de l'ignorer; pour qui vous aime, il est doux, en ces rencontres, de n'avoir que l'œil de l'homme, de n'avoir pas celui du prophète, on ne se consolerait point des outrages que vous recevez. Ce que nous savons, ce qu'il nous importe de savoir, c'est qu'un désir qu'il ne respecte pas, qui ne se dispose pas, ne peut être un désir de la grâce : pourquoi? parce que la grâce qui forme le désir de la communion est une opération de cet esprit de sainteté qui purifie la victime avant que de la présenter, et qui n'offrira point au Dieu des vertus un cœur plein de vices et de cupidités; la grâce qui forme le désir de la communion est une opération de cet esprit, amour substantiel, qui unit le père et le fils, trop jaloux de la gloire de Jésus-Christ pour ouvrir à Jésus-Christ un sanctuaire indigne de lui, cette grâce est l'opération de cet esprit d'ordre et de sagesse qui ne sépare point ce que la foi nous promet de ce que la foi nous ordonne, qui ne peut nous conduire au sacrement de Jésus-Christ qu'en nous faisant passer par les voies de l'Evangile de Jésus-Christ. Par conséquent, qu'est-ce qu'un attrait pour la communion produit et inspiré par la grâce? Je l'ai dit, je ne puis le redire assez, c'est un attrait qui porte à communier souvent et qui ne porte pas moins à communier saintement; c'est un attrait qui à toute la vivacité, tout le feu de l'amour le plus tendre, qui a toutes les attentions, toutes les inquiétudes du respect le plus profond.

Par conséquent encore, appliquez vous, mes chers auditeurs, voici en peu de mots le précis, la substance de cette première partie. Par conséquent, si le désir de communier est un désir de la grâce, s'il est l'ouvrage de la grâce, attention sur soi-même, recueillement, ferveur, docilité aux mouvements intérieurs de l'Esprit-Saint, tout sera mis en usage pour se préparer, pour se disposer à la communion; on ne mettra donc pas toute sa dévotion, ou presque toute sa dévotion, à communier souvent; on ne conservera pas, on n'entretiendra pas des défauts incompatibles avec la fréquente communion; on voudra donc faire des communions qui honorent le Dieu qu'on reçoit, qui sanctifient l'âme qui le reçoit; et, pour cela, plus on multipliera ses communions, plus on travaillera à s'avancer dans les voies de la véritable piété; j'entends cette piété qui consiste, non à confesser ses péchés, mais à s'en corriger; non à critiquer les autres mais à les édifier, non à prier beaucoup, mais à prier bien, non à se tenir dans la solitude extérieure qui sépare du commerce des hommes, mais à vivre dans la solitude intérieure qui, seule unit à Dieu, qui seule fait trouver Dieu, non à relever les défauts du prochain par un zèle prétendu, mais à cacher ses propres vertus par une humilité sincère, non à réformer le monde, mais à l'ignorer et à en être ignoré, non-seulement à fuir les plaisirs de tumulte et d'éclat, mais à fuir le plaisir plus intime et plus séducteur de contenter sa vanité, de nourrir sa curiosité, de suivre ses caprices et son humeur; on voudra donc communier et l'on communiera, mais on ne communiera point sans se disposer au bonheur de recevoir Jésus-Christ par le sacrifice de ses passions; afin qu'il entre dans le cœur, on en fera sortir le monde et les affections du monde; on lui portera, je ne dis pas une âme remplie de vertus, je dis du moins une âme lavée dans les eaux de la pénitence; pénétrée de l'esprit de pénitence; une âme remplie du désir d'acquérir toutes les vertus, une âme remplie d'augmenter, de perfectionner sans cesse ses vertus. Pourquoi? parce que le véritable désir de la communion et le désir de la véritable sainteté ne sont qu'un seul et même désir.

De là concluez : ces désirs de la communion qui n'ont pour objet que la communion même; ces désirs stériles, inefficaces, qui se terminent à souhaiter la communion, qui ne s'étendent pas jusqu'à vous y préparer; ces désirs superbes, qui vous placent d'abord dans le sanctuaire auprès du pharisien audacieux à vanter ses vertus, sans vous arrêter dans le vestibule avec le publicain occupé à pleurer ses péchés; ces désirs trop violents, trop impétueux, qui ne se consolent point de quelque temps passé sans communier, qui regretteront quelque temps employé à s'épurer, à se perfectionner; ces désirs lâches et indolents qui ne savent qu'offrir, que promettre le cœur à Jésus-Christ, qui ne savent point le lui donner; ces désirs indociles qui ne prennent la loi que de leurs caprices, et qui, pour venir à Jésus-Christ, commencent par lui désobéir; ces désirs aveugles et imprudents, qui réduisent toute la piété à multiplier les communions, comme si, pour communier saintement et utilement, il ne fallait que communier souvent; ces désirs qui ne changent rien ou presque rien dans le cœur et dans la conduite; ces désirs de la communion, qui ne donnent point, qui n'augmentent point le désir de la perfection, quel qu'en soit le principe, ils ne sont point inspirés par la grâce, ils sont étrangers à l'esprit de la grâce. Désir de la communion, séparé du respect pour la communion, il ne vient point de Jésus-Christ, j'ajoute qu'il ne mène point à Jésus-Christ.

SECONDE PARTIE.

Ne vous y trompez pas, chrétiens, la divine Eucharistie est la source, la plénitude de la grâce; cependant, la grâce du sacre-

ment n'est pas accordée à tous ceux qui reçoivent le sacrement. Dans les principes de notre foi, il faut distinguer, avec saint Augustin, deux sortes de réception de l'eucharistie; l'une qu'on peut appeler purement extérieure, quoique réelle, l'autre autant intérieure qu'extérieure; réception purement extérieure, qui consiste à recevoir le corps de Jésus-Christ; réception intérieure, spirituelle, invisible, qui, avec le corps de Jésus-Christ, donne la grâce de Jésus-Christ. Or, reprend le saint docteur, sans parler de ces scandales d'irrévérence et d'impiété, de ces monstres de profanation clairement connus de l'esprit et avoués du cœur, qui n'outragent jamais Dieu plus indignement que lorsqu'ils semblent l'honorer, qui ne s'éloignent jamais davantage de Jésus-Christ que lorsqu'ils s'en approchent, qui du sacrement de salut et de sanctification font le sceau funeste de leur réprobation : *Tantæ rei sacramentum ad judicium sibi manducat et bibit.* Combien de communions dans lesquelles on reçoit Jésus-Christ sans le recevoir? On le reçoit, puisque la perversité de l'homme ne change point les dispositions adorables de la volonté de Dieu, puisque le pécheur, autant que le juste, trouve son Dieu dans l'eucharistie : le pécheur, un Dieu juge; le juste, un Dieu sauveur : cependant, on ne le reçoit pas dignement, parce que recevoir dignement Jésus-Christ, c'est recevoir l'esprit de Jésus-Christ; parce que pour participer utilement au corps et au sang de Jésus-Christ, il faut que Jésus-Christ demeure en vous, que vous demeuriez en lui; qu'il repose dans votre cœur, que votre cœur se repose en lui : *Signum quia manducavit et bibit, hoc est, si manet et manetur, si habitat et inhabitatur.*

Non, mes chers auditeurs, il ne sont plus, et qui sait s'ils reviendront jamais les jours heureux où les accroissements sensibles de foi, de charité, sans cesse opérés par la communion, annonçaient, d'une manière touchante et comme décisive, la présence réelle de Jésus-Christ au sacrement de l'autel? Attentifs à recueillir ce précieux héritage de grâces, que les enfants n'ont-ils renouvelé de siècle en siècle la ferveur de leurs pères? Leur piété seule aurait épargné à l'Eglise les blessures profondes que lui firent les dernières hérésies; elle aurait prévenu les ravages du sanctuaire. Alors un Zwingle, un Calvin auraient-ils osé blasphémer l'auguste sacrifice? Pour justifier sa foi, pour confondre leur impiété, l'univers leur aurait présenté le spectacle de ses vertus. Un saint Chrysostome leur aurait dit : Vous ne voyez pas votre Dieu dans le sacrement, voyez-le, il se montre tout entier et à découvert dans les effets du sacrement; dès qu'il a bu dans le calice que l'Eglise présente aux fidèles, le chrétien n'est plus un homme, ou ce qui est un miracle plus étonnant, il est homme sans avoir les faiblesses de l'humanité; il est tellement possédé de l'amour de son Dieu, qu'il n'a plus d'autre amour, ou qu'il ne chérit rien tant que l'occasion de sacrifier à Jésus-Christ ce qu'il aime le plus tendrement.

Concevez-vous, leur aurait demandé saint Augustin, un cœur plus dégagé des affections naturelles, un homme plus dégagé de tout ce qui l'empêcherait de se réunir à Dieu, que celui qui méconnaît son père, sa mère, ses enfants, son épouse toute baignée de larmes? Les martyrs les avaient devant les yeux, ils ne les voyaient pas. L'orage, aurait ajouté ce Père avec saint Cyprien, l'orage de la persécution commençait de se faire entendre; ils entraient dans le sanctuaire, timides, chancelants, fragiles arbrisseaux que le souffle le plus léger allait déraciner et enlever. A peine leurs lèvres avaient touché la coupe sacrée, que saisis, enivrés d'une sainte fureur, prodigues de leur vie, ils étonnaient les tyrans par leur constance; ils désiraient plus de supplices qu'on ne pouvait leur en accorder. Ah! le dirai-je? pour enfanter de pareils prodiges, il fallait le Dieu même de la grâce. C'est le Dieu du ciel qui couronne les saints. C'est le Dieu de l'eucharistie qui les fait; et pour attester sa présence, il n'a besoin que du courage et des vertus de son peuple.

Les temps sont bien changés! c'est toujours le même Dieu, c'est un autre peuple. Alors, docile au précepte de l'Apôtre, l'âme la plus fervente dans la crainte salutaire de faire mal ce qu'on ne peut faire trop bien, s'éprouvait avec soin; et qu'est-ce que s'éprouver demande saint Grégoire, si ce n'est travailler sans relâche à détruire l'homme extérieur et charnel, à perfectionner l'homme intérieur et spirituel, à bannir le péché et à introduire la grâce : *Quid probare se, nisi evacuata peccatorum nequitia, se ad Dominicam mensam purum exhibere.*

Alors donc le sang du Dieu sauveur devenait la source féconde des vertus les plus héroïques, parce qu'il coulait sur une terre bien préparée; au contraire, lorsqu'on ne prend pour guide et pour maître que ses désirs précipités, qu'arrive-t-il? ce que nous voyons chaque jour : après avoir passé les années entières dans l'oubli de leur Dieu et de leur religion, des hommes d'occupations et d'intrigues mondaines; des hommes d'amusements et de plaisirs dangereux; des hommes de passions et de cupidités, ne mettront entre leurs péchés et leur communion que l'épreuve d'un moment, et quelle épreuve?

Epreuve vaine et chimérique? Hommes profanes et dissipés, avec une égale facilité à commettre le péché et à l'oublier; comme ils s'y livrent sans résistance, ils n'en conservent aucun souvenir; le péché coûte si peu à leur cœur, qu'il ne fait point de traces profondes dans leur mémoire; tandis que nous ne voyons rien dans leur conduite qui ne nous fasse trembler, ils n'y voient presque rien à se reprocher; aussi embarrassés à se trouver des péchés, que nous le serions à leur trouver des vertus, ils viennent

nous épouvanter au tribunal sacré, par le prodige affreux d'un homme qui, avec beaucoup de passions et d'occasions, avec peu de piété et de religion, se dit moins pécheur que les plus grands saints

Epreuve légère et frivole! On ne se connaît que par la surface; on voit ses péchés, on ne veut point voir au-delà, on ne remonte point à la cause, au principe de ses chutes fatales; on se contente de savoir ce qu'il faut accuser, on craindrait de savoir ce qu'il faut réformer et corriger; on se persuade, ou on paraît persuadé que la pénitence qui efface le péché consiste toute entière dans la pénitence qui le déclare; qu'il ne reste plus rien à faire dès qu'il ne reste plus rien à dire, et que pour être juste, il suffit d'avouer que l'on fut pécheur.

Epreuve stérile et inefficace, qui approfondit tout, qui ne remédie à rien! On ne se précautionne ni contre la faiblesse de la volonté, ni contre la force des habitudes, ni contre la séduction du monde, ni contre le danger des occasions : on se flatte que le cœur est changé, on se trompe, on s'aveugle; plus coupable peut-être par sa pénitence que par ses péchés, ce n'est que par un nouveau crime qu'on se dispose à la communion, en profanant la grâce de Jésus-Christ dans le tribunal de la pénitence: on s'essaye, on s'enhardit à profaner dans le sanctuaire le sang de Jésus-Christ.

Epreuve trop bornée, trop limitée! Que fait une âme qui n'est point assez pénétrée de la sainteté du sacrement? elle ne quitte que les défauts qui la rendraient absolument indigne de la communion; elle ne pense point à acquérir les vertus qui en rendent digne. Elle évite donc ces passions grossières dont il est impossible de méconnaître le crime; elle leur substitue des passions délicates et modérées, passions, en un sens plus dangereuses, parce qu'elles ont la malignité des passions sans en avoir l'apparence; parce qu'elles affaiblissent, qu'elles gâtent le cœur par des progrès insensibles de corruption, sans inquiéter, sans révolter d'abord la conscience par des excès rapides de dépravation et d'iniquité; parce que, tenant comme le milieu entre le vice et la vertu, elles semblent justifier et excuser les péchés qu'elles commettent, par les péchés plus grands qu elles ne commettent pas.

Ce ne seront plus ces haines violentes et fougueuses qui s'annoncent au-dehors par l'éclat de leurs plaintes et de leurs murmures, par l'obstination indocile et les vivacites indécentes de leurs fureurs, par le scandale des séparations; ce seront ces antipathies, ces aversions, ces aigreurs qu'on laisse entrevoir et deviner plus qu'on ne les montre, qui ne parlent que par un silence froid et glacé, qui ne s'expriment que par l'air et les manières, qui n'écartent ceux qui déplaisent que par un excès de politesse, qui ne se vengent qu'en mettant les bienséances respectueuses à la place de la simple et naïve amitié et qui remplissent le cœur de l'illusion flatteuse d'avoir su réussir à se contenter sans mécontenter Dieu, à satisfaire son ressentiment sans blesser la charité.

Ce ne seront plus ces intrigues, ces manéges, ces transports d'une ambition démesurée, ce sera une ostentation de piété qui aime à se donner en spectacle; une singularité de goût et d'idées bizarres qui dédaigne de penser comme le vulgaire; ce sera une hauteur, une indocilité d'humeur qui, par l'inconstance de ses caprices, fatigue l'âme la plus complaisante; par ses airs et son ton d'empire, révolte l'esprit le plus souple, le plus pliant; ce sera une idolâtrie de soi-même, qui prétend s'élever par la supériorité du génie et des lumières.

Ce ne seront plus ces médisances, ces calomnies, dont la licence meurtrière, dont le souffle empesté répand d'odieux soupçons sur la vertu la plus pure; ce seront ces médisances fines, déliées; ces médisances politiques dont la satire commence ou finit toujours par un éloge, et dont les précautions hypocrites n'aboutissent qu'à rendre la critique plus croyable par le panégyrique; ces médisances sages, si j'ose m'exprimer ainsi, réfléchies, mesurées, attentives à séparer ce qu'on se croit obligé de taire de ce qu'on permet de raconter; qui souvent diraient moins, en un sens, si elles disaient davantage; dont la discrétion trop marquée, trop sensible révèle ce qu'elle entreprend de cacher, et nuit davantage au prochain, parce qu'elle en fait penser, que par tout ce qu'elle en pourrait dire.

Ce ne seront plus ces débauches, ces voluptés, ces fureurs de jeu et de luxe qui ne font pas moins de tort à la réputation qu'à la conscience; ce sera une situation de douce tranquillité, de paix indolente, qui ne donne pas tout aux sens, qui leur refuse peu, qui ne se livre point aux plaisirs qui coûteraient un crime, qui n'aspire point aux vertus qui demanderaient des efforts et des combats; qui ne permet pas au cœur de courir après tout ce qu'il désire, qui lui permet de fuir tout ce qui le contriste et l'afflige : une situation où l'on craint, dit-on, de commettre de nouveaux péchés, où l'on ne pense point à effacer les anciens; une vie de raison plus que de religion, d'honnête homme plus que de chrétien; une vie, qui, à la bien définir, n'est qu'une étude d'amour-propre appliqué à se ménager entre la conscience et les passions, entre les intérêts du temps et ceux de l'éternité, entre l'Evangile de Jésus-Christ et l'évangile du monde. Disons mieux, une vie qui n'est que l'illusion, l'égarement d'un amour-propre insensé, jusqu'à se persuader qu'on peut être saint ici-bas sans avoir rien à souffrir, qu'on peut être heureux sans avoir rien à se reprocher.

Or, dans cet état, attendre, espérer la grâce du sacrement, c'est une attente vaine, une espérance chimérique. Je ne parle point de ces communions précipitées par la bienséance, dont les préparatifs se rédui-

sent à un examen sans attention, à une accusation sans douleur, à des résolutions sans sincérité, à des promesses sans effet, vous savez, vous ne pouvez l'ignorer, dit saint Ambroise, que ces sortes de communions, quelque rares qu'elles soient, sont toujours trop fréquentes, puisque si Jésus-Christ entrant dans votre cœur n'y aperçoit son esprit et sa vie, loin d'être un Dieu sauveur qui vous sanctifie, il ne sera qu'un Dieu vengeur qui vous condamne et qui vous réprouve : *Si non mutat vitam, magis occiditur, quam vivificetur.*

Je ne parle point du danger trop inévitable, auquel un état d'imperfection volontaire vous expose, d'outrager Jésus-Christ, de vous perdre par des communions indignes. Vous seul, Seigneur, sondez l'abîme de nos pensées et de nos désirs. Combien de fois, à l'ombre, à la suite de ces péchés légers que l'on aime, coulent et s'insinuent des péchés plus griefs qui séduisent la volonté en surprenant l'esprit? Une âme qui ne craint que de se perdre, qui ne craint point de vous déplaire, est sujette à se pardonner ce que vous ne lui pardonnez pas. Qu'il est facile, à certains moments de nuage, de sommeil, de franchir la distance par laquelle sont séparés le péché qui affaiblit la grâce, et le péché qui l'ôte ! Pour cela, il ne faut qu'un pas; et dans les transports de la passion, le cœur va bien vite : parce qu'on ne voulait que se sauver on périt, et tel qui croit ne venir à l'autel qu'avec des imperfections, y paraît pécheur, se retire sacrilége et profanateur

Je dis seulement que cet état de faiblesse, de fragilité volontaire, est un obstacle qui diminue, qui arrête l'efficace et l'action du sacrement, et voici comme je raisonne avec saint Jérôme : Le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu de miséricorde, il est un Dieu de sagesse : il est un Dieu de miséricorde, ses grâces pour couler n'attendent qu'un cœur disposé à les recevoir; il est un Dieu de sagesse, il ne répand point l'abondance de sa grâce dans un cœur obstiné à la rejeter, à en abuser. Jésus-Christ est sur l'autel, continue ce saint docteur, tel qu'il parut au milieu d'Israël : pour offrir la grâce du sacrement, il ne consulte que les désirs de son amour; pour la donner, il consulte la préparation de notre volonté; il ne vient qu'à ceux qui, en suivant les mouvements de l'Esprit-Saint l'appellent et accourent à lui, il ne guérit que ceux qui veulent être guéris : *Vis sanus fieri?* (*Joan.*, V, 6.)

Or, répondez-moi, est-ce souhaiter la grâce du sacrement, lorsque, loin de penser à la mériter, on ne pense pas même à la demander? Un désir téméraire et imprudent vient dans le sanctuaire sans préparation, il y demeure sans ferveur : communions froides et languissantes ! Jésus-Christ entre dans le cœur, le cœur n'est pas dans lui-même; fugitif à la suite de mille désirs profanes qui l'agitent, qui l'entraînent, il se tait et il est obligé de se taire : à peine on a trouvé son Dieu qu'on le quitte, on le reçoit et on l'abandonne; on ne lui donne rien et on ne lui demande rien; on laisse échapper les moments de salut, on aime à les voir fuir et disparaître, on les appréhende plus qu'on ne les souhaite, on ne veut point être tant éclairé, on ne veut point être si vivement remué et attendri, on craint de voir trop clairement ce que Dieu demande; il en coûterait pour lui refuser, il en coûterait plus pour le lui accorder; et comme on est déterminé à n'avoir pas plus de vertus, on désire de n'avoir pas plus de grâces.

Est-ce souhaiter comme il faut la grâce du sacrement, lorsqu'on se borne à la souhaiter, lorsqu'on ne quitte rien pour la grâce, lorsqu'on ne sacrifie rien à la grâce, lorsqu'on nourrit des affections, des habitudes contraires aux mouvements et aux impressions de la grâce? Abus et illusion, mes frères, de penser que dans le sacrement, Jésus-Christ détruira des faiblesses que vous voulez conserver, qu'il vous ôtera des passions qui vous sont plus chères que son amour, qu'il prendra un cœur qui ne se donne pas !

Non, ne croyez point qu'au gré de vos vains désirs, notre Dieu dérangera l'ordre et l'économie de ses desseins. Il est vrai qu'il n'appartient qu'à la grâce du sacrement de consommer l'ouvrage de votre sanctification, mais il n'est pas moins vrai que vous n'obtiendrez cette grâce qu'autant que vous serez fidèle à une autre grâce qui doit l'ébaucher et le commencer. Car, distinguez deux grâces qui se rapportent également à la communion : l'une que j'appelle la grâce que donne le sacrement, l'autre que j'appelle la grâce donnée pour le sacrement Grâce que donne le sacrement qui, étant le plus pur effet, le chef-d'œuvre de l'amour d'un Dieu, peut consumer jusqu'aux traces, aux vestiges des amours profanes, et ne laisser rien de l'homme dans l'homme. Grâce donnée pour le sacrement, pour nous disposer au sacrement, pour nous préparer à la grâce du sacrement; c'est-à-dire, une grâce qui nous est accordée pour combattre nos penchants, pour réprimer nos passions, pour nous soutenir contre la force des habitudes, pour nous instruire à nous élever au-dessus de nous-mêmes, à nous déprendre, à nous détacher de nous-mêmes. Or, reprend saint Ambroise, la grâce propre du sacrement, la grâce que produit le sacrement, ne nous sera donnée que dans la proportion et selon la mesure de notre fidélité à suivre l'attrait de la grâce qui dispose, qui prépare au sacrement : par conséquent, conclut ce Père, si vous voulez trouver la vie dans le sacrement, faites que le sacrement trouve la vie en vous; si vous aspirez à la grâce qui achève le changement du cœur, livrez-vous à la grâce qui le commence : *Qui vult vitam, mutet vitam !* Vous rejetez la grâce qui combat les penchants de la nature, vous n'obtiendrez point la grâce qui les domine et qui les assujettit

A quoi servent donc ces communions

auxquelles on ne se prépare pas, ou auxquelles on se prépare si peu? Ah! chrétiens, voilà ce qui doit vous faire trembler, vous faire appréhender que vous n'ayez plus à craindre du Dieu qui juge les justices, que du Dieu qui juge les péchés : voilà ce qui occasionne les vives inquiétudes, les trop justes alarmes de notre zèle! Nous voyons des communions, trop souvent nous ne voyons ni les vertus qui disposent au sacrement, ni les vertus que le sacrement peut et doit produire. On sort du sanctuaire, d'entre les bras de Jésus-Christ, avec toutes ses faiblesses, avec toutes ses fragilités. Une seule communion suffirait à donner toutes les vertus, après tant de communions, on n'a pas quitté un seul défaut. Ce cœur tant de fois arrosé, inondé du sang de Jésus-Christ, il est encore aux bagatelles et aux amusements de la dissipation, à l'enflure et aux hauteurs de son orgueil, aux délicatesses et aux jalousies de sa vanité, aux saillies et aux caprices de son humeur : il est encore à l'aigreur et à l'animosité de ses antipathies, aux timidités et aux complaisances de son respect humain, aux ménagements et aux raffinements de son amour-propre : il ne sait encore ni s'abaisser par l'humilité, ni s'attendrir par la charité, ni s'occuper par le zèle, ni se précautionner par la retraite, ni se soutenir par la fermeté, ni se mortifier par la pénitence, ni fuir ce qu'il aime, ni souffrir ce qu'il n'aime pas. Après tant de communions, la cupidité n'a rien perdu de son empire. La grâce n'a point accru le pouvoir qu'elle devait avoir sur notre cœur; elle en a beaucoup moins, parce qu'elle ne tombe que dans une âme faite à la négliger, à la mépriser; hardie à la rebuter, à la contredire. Ainsi, plus on communie, moins on est digne de communier; au lieu de devenir saint, on se rend coupable : coupable de la témérité qui s'approche du sacrement sans s'y disposer, et de l'indolence qui le reçoit sans en profiter; coupable de la présomption qui se croit des vertus qu'elle n'a pas, ou de la lâcheté qui ne corrige point les défauts qu'elle a; coupable de l'outrage qu'on fait à Jésus-Christ par des communions languissantes et sans ferveur, et du scandale qu'on donne aux hommes par des communions inutiles et sans fruit; coupable de présenter à la grâce du sacrement un cœur rempli de passions mondaines, et de rendre au monde un cœur qu'on avait juré de conserver à la grâce du sacrement; coupable des grâces de préparation auxquelles on a résisté, et des grâces de sanctification qu'on a dédaigné d'obtenir : on rendra un compte sévère et de ce qu'on a fait, et de ce qu'on n'a pas fait, et des grâces qu'on a reçues et des grâces qu'on a négligé de recevoir.

Or, quel moyen de prévenir ces suites funestes? Quelle route faut-il tenir pour communier saintement, pour communier utilement? Point d'autre, je le répète, que régler le désir qui souhaite la communion par le respect qui s'y dispose, et pour cela, prendre toutes les précautions de sagesse chrétienne qui coulent naturellement du désir respectueux de la communion, je veux dire, régler ses communions sur sa conduite, régler sa conduite par ses communions. Instruction importante, je vous prie de ne l'oublier jamais

Première précaution : régler ses communions sur sa conduite. Il est aisé de se tromper, l'homme se trompe tous les jours sur ses sentiments, et de tant de choses qu'il ignore, il en est peu qu'il sache moins que son propre cœur; pour se connaître, il est nécessaire de sortir hors de soi-même, d'étudier ses penchants dans ses mœurs, de juger de ce que l'on fait. De là, quelque vifs, quelque pressants que puissent être les attraits qui vous portent à la communion, si la ferveur ne passe des désirs dans les actions, si l'empressement pour la communion n'est justifié par la vigilance à réprimer les passions, je vous avertis, avec saint François de Sales, que vous avez plus à craindre qu'à espérer de la fréquente communion. En effet, remarque ce grand saint, dont les maximes si sages, si précieuses tiennent un milieu entre la sévérité pharisaïque qui outre l'Evangile, et la molle indulgence qui l'affaiblit, ce qui n'empêche pas de communier rarement, peut empêcher de communier souvent. Concevez la raison qu'il en apporte : c'est que l'union que nous contractons avec Jésus-Christ, par la fréquente communion, étant une union plus étroite, plus intime, plus réitérée, plus habituelle, plus durable, dans un sens, et plus permanente, elle exige une plus grande pureté. La fréquente communion est le plus grand moyen de perfection : le désir sincère de la perfection est la préparation nécessaire à la fréquente communion : or, ce désir de la perfection n'est point un désir sincère, s'il ne s'étend à la conduite, s'il ne domine et s'il n'assujettit la conduite.

Etes-vous du nombre de ces âmes ferventes qui s'affermissent dans l'observation du précepte par la pratique habituelle du conseil? Etes-vous de ces âmes qui, afin de se précautionner contre ce qui est défendu, osent souvent se refuser ce qui est permis? Etes-vous de ces âmes que la grâce a coutume de trouver dociles à sa voix et le monde presqu'insensibles à ses charmes? De ces âmes charitables et pacifiques qui s'attendrissent si facilement sur ce que souffrent leurs frères, et qui oublient si promptement ce qu'elles ont à souffrir; qui s'édifient des vertus du prochain sans se scandaliser de ses faiblesses? De ces âmes humbles et modestes qui donnent aux hommes de bons exemples, sans prétendre à leurs louanges, qui ne connaissent point de vertus plus chères et plus aimables que celles que le monde ignore, qui ne se consolent de leurs fautes que par l'humiliation qui les suit, et qui ne craignent de la piété que la gloire qui l'accompagne? Venez, montez à l'autel, votre Dieu vous y attend avec toutes les richesses de son amour.

Est-ce que la fréquente communion ne sera permise et utile qu'à des âmes si pures, si parfaites? Devons-nous prendre, dans toute la rigueur de la lettre, la décision de saint Bonaventure, qu'il ne faut ouvrir que rarement le sanctuaire à ceux qui tombent dans des péchés légers, des imperfections volontaires?

Non, mes chers auditeurs, le saint docteur le reconnaît lui-même après saint Ambroise, saint Basile, saint Grégoire, que tout péché léger n'est pas de lui-même un obstacle à la fréquente communion. Mais quels péchés? des péchés de surprise qui échappent plutôt qu'on ne les commet, qui sont plus dans la conduite que dans la volonté; des péchés passagers qui disparaissent aussitôt, qui ne reviennent que rarement; des péchés d'occasion subite, et comme de hasard, qu'il a été difficile de prévenir, parce qu'il fut presque impossible de les prévoir; des péchés de fragilité, qui ont leur source dans l'inattention de l'esprit, plus que dans la corruption du cœur; des péchers légers, que la tyrannie, l'empire de l'habitude, les dangers, les occasions inséparables de l'état et de la condition, arrachent, pour ainsi dire, à une âme qui fait les premiers pas dans les voies de Dieu et qui selon l'expression de saint Augustin, n'a qu'une volonté bonne et droite, qui n'a pas encore une volonté ferme et constante dans le bien; des péchés promptement détestés, qui ne laissent qu'un court intervalle entre la faiblesse qui les commet et le regret qui les pleure; des péchés réparés, vengés si sévèrement que, par la pénitence qui les expie, on recouvre la sainteté de l'innocence qui les évite; des péchés qui deviennent l'occasion des vertus les plus héroïques, par l'humilité qui s'en confond, par la mortification qui les punit, par la vigilance qui les prévient, par la ferveur qui travaille à en déraciner le penchant. Telles sont, dans la morale des Pères et des théologiens, les imperfections, les fragilités, qui, loin de rendre dangereuse la fréquente communion, la rendent utile ou nécessaire.

Car, s'il s'agit des péchés qui naissent dans l'attention et les réflexions de l'esprit, dans la paix et le silence du cœur; des péchés dont on ne sait pas se défendre dans l'occasion, dont on sait encore moins prévenir, éviter les occasions; des péchés que l'on commet souvent et que l'on se pardonne aisément; des péchés qu'on ne pleure point ou qu'on pleure mal; des péchés que l'on est accoutumé à dire et à ne point quitter, à redire et à renouveler, auxquels on se livre sans scrupule, comme on les avoue sans douleur : alors, comment ose-t-on se flatter que des communions fréquentes soient du moins utiles, si elles ne sont pas des communions indignes et sacriléges? Comment peut-on s'assurer qu'avec la seule exemption de péché mortel, toujours nécessaire pour éviter l'excès du crime, on ne réunit pas le degré d'irrévérence qui nous prive des effets salutaires du sacrement?

Aussi, et ce n'est pas moi qui l'avance, c'est le suffrage unanime des Pères, des maîtres de la vie spirituelle qui le décide, qu'une âme qui conserve, qui nourrit, qui entretient des affections au péché véniel volontaires et habituelles; qu'une âme qui oublie assez son Dieu, qui s'oublie assez elle-même pour communier souvent dans cet état, et pour demeurer dans cet état, quoiqu'elle communie souvent, s'expose au péril trop certain de profaner le sacrement, parce que l'affection libre et volontaire au péché véniel, dont on ne veut pas se déprendre, ne manque guère de conduire par voie d'aveuglement et d'illusion au péché mortel, qu'on se flatte de vouloir éviter; qu'elle blesse la dignité, la majesté de l'auguste sacrement par des communions multipliées, sans l'attention convenable à s'y préparer, sans un désir sincère d'en profiter; qu'elle se rend inutile le plus grand moyen de sanctification, par l'obstacle volontaire qu'elle met à l'action puissante et efficace du sacrement; qu'elle se prive de ces accroissements de ferveur, de courage, d'empire et d'autorité sur ses penchants, qui sont les dons et les effets ordinaires de l'eucharistie; que comme elle n'apporte à Jésus-Christ qu'un cœur froid et indifférent, elle ferme, dans le cœur de Jésus-Christ, la source de l'amour et des miséricordes : par conséquent, loin de se fortifier, elle s'affaiblit dans l'exercice des vertus évangéliques; elle recule, bien loin d'avancer, dans la voie de la perfection. Nécessité donc de régler ses communions sur sa conduite.

Seconde précaution : régler sa conduite par ses communions; et sur cet article, je ne vous ferai point entendre la voix des Pères, des conciles, qui tonnent avec véhémence et énergie contre l'assemblage indécent de tant de communions et de tant de défauts : je ne vous dirai point, que, de même que l'union que nous contractons avec Jésus-Christ par le baptême, marque nos péchés d'un caractère spécial d'abomination; l'union plus intime, qui se forme entre Jésus-Christ et nous par la communion, répand sur nos vices un caractère de flétrissure et d'ignominie, qui doit leur attirer les anathèmes de la terre, autant que les vengeances du ciel. Pour vous instruire, pour vous confondre c'est au monde que je vous renvoie

En effet, des âmes distraites et dissipées qui se précipitent dans l'amusement des bagatelles les plus frivoles, dans l'épanchement des discours les plus enjoués, dans le mouvement des intrigues les plus tumultueuses; des âmes curieuses, indiscrètes, médisantes, qui mettent toute leur piété à tirer le vice de son obscurité, toute leur charité à le critiquer, tout leur zèle à le publier; des âmes orgueilleuses et satiriques, aussi accoutumées à juger mal du prochain, qu'à juger bien d'elles-mêmes, trop peu modestes

pour apercevoir en elles quelque défaut à blâmer, trop jalouses pour voir dans les autres quelque mérite à louer; des âmes vaines qui s'estiment et qui prétendent à être estimées; et qui par la hauteur avec laquelle elles exigent des hommages, paraissent annoncer qu'elles ne vont dans le sanctuaire que pour prendre des leçons de fierté dans cette école du Dieu d'humilité; des âmes livrées à la mollesse, à l'oisiveté; des âmes pleines de délicatesse et d'amour-propre; des âmes remplies de vivacité et d'impatience, de caprice et d'humeur, qui, par leur conduite, n'entretiennent et n'autorisent que trop le monde profane de la fausse persuasion que la dévotion donne plus de travers à l'esprit, qu'elle n'ôte de passions au cœur; qu'il n'est point d'hommes qui s'aiment tant eux-mêmes, que ceux qui se piquent d'aimer Dieu, et qui oublient plus l'Evangile de charité, que ceux qui le prêchent le mieux; des âmes d'une dévotion d'extérieur et d'apparence, de faste et d'ostentation, qui courent après le brillant de la piété et qui en négligent le solide; des âmes d une dévotion féconde en plaintes et en murmures, en soupçons et en jalousies, en railleries et en médisances, en imprudence et en curiosité, en attachement à soi-même et en attachement trop grand pour des personnes qu'il ne faut voir que pour apprendre à se détacher de tout; des âmes qui, de la dévotion, semblent n'avoir que les confessions et les communions; qu'on est également étonné de voir si souvent à la table eucharistique avec tant d'imperfections, et si répandues dans le monde, si pleines de l'esprit du monde, après tant de communions; vous le savez, voilà le scandale de notre siècle. Scandale, j'en conviens, dans lequel il entre bien des préjugés et de fausses idées, bien de l'erreur et de l'aveuglement, bien du caprice et de la malignité; enfin, scandale qui déshonore la religion auprès de tant d'esprits faibles et peu éclairés; scandale qui éloigne de la participation des sacrements tant d'esprits timides qui redoutent les railleries du monde; scandale qui entretient dans leur inaction, dans leur tiédeur tant d'esprits flottants et irrésolus; scandale qui fait la joie, le triomphe de tant d'esprits libertins et gâtés sur la foi; scandale qui fournit des armes au faux zèle pour décrier, pour anéantir, parmi les fidèles, l'usage de la fréquente communion; scandale qui produit et qui enfante tant d'autres scandales, dont tout le poids retombera sur vous, puisque vous avez pu et vous avez dû les prévoir et les arrêter; puisque, pour en arrêter le cours, pour en prévenir les ravages, il ne fallait que joindre, au désir de la communion, un saint respect pour la communion : alors appliqué à vous y disposer, attentif à en profiter, vous auriez honoré la communion par vos vertus, vous auriez édifié le monde par vos communions.

Et quel motif plus propre à nous inspirer la ferveur le recueillement, l'humilité, la modestie, la pratique constante des vertus qui doivent accompagner la communion et qui doivent la suivre, que le désir d'honorer et de faire honorer Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie? A des âmes qui ne connaissent que la crainte timide et l'espérance intéressée, je leur dirais que, dans le sein de cette nuit profonde qui enveloppe nos tabernacles, réside le Dieu des récompenses et des vengeances, le Dieu qui sonde les cœurs, qui mesure ses bienfaits sur nos dispositions, qui demande à proportion de ce qu'il donne, qui ne donne qu'autant qu'il reçoit, et qui n'a que des anathèmes pour ceux qui ne répondent pas à ses grâces. A vous qui brûlez d'un feu plus pur et plus saint, je dis seulement : voyez sur l'autel votre Dieu obscur et inconnu! Il n'est presque plus un Dieu; et que lui importe de le paraître? Il ne cherche ici que des hommages, des adorations de confiance et de tendresse; il n'en veut qu'à votre cœur : pour un Dieu victime de son amour, ce cœur est-il trop? est-il assez? l'aimez-vous, si vous ne travaillez à le faire aimer? Rendez-lui, par votre reconnaissance, la gloire et l'éclat dont son amour, l'a dépouillé. Qu'en vous voyant entrer dans le sanctuaire et en sortir, les peuples apprennent que le Dieu de l'eucharistie est le Dieu des vertus; que par vous il règne dans nos temples, vous régnerez avec lui dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON XXIII.

Pour le dimanche des Rameaux.

SUR LE RESPECT DE LA COMMUNION.

Turbæ quæ præcedebant et quæ sequebantur clamabant dicentes : hosanna filio David. (*Matth.*, XXI, 9.)

Ceux qui précédaient et ceux qui suivaient Jésus-Christ criaient : gloire au fils de David.

Ce peuple qui applaudit au triomphe de Jésus-Christ entrant dans Jérusalem, nous présente une image de la conduite que doit tenir une âme qui veut recevoir Jésus-Christ dans la communion. L'empressement du peuple à suivre, à accompagner Jésus est une espèce de modèle de la ferveur avec laquelle l'âme chrétienne doit désirer la communion; les honneurs que le peuple rend à Jésus sont une espèce de modèle du respect avec lequel l'âme chrétienne doit se préparer à la communion.

Mais en vain la source des grâces nous est ouverte dans le sanctuaire, si nous sommes indociles à la voix qui nous invite. Vous m'avez entendu confondre cet empressement téméraire qui apporte à Jésus-Christ un cœur peu digne de ce Dieu de sainteté; j'entreprends aujourd'hui de combattre la piété aveugle et trompée qui éloigne de Jésus-Christ un cœur que demande ce Dieu d'amour.

Etrange faiblesse de l'esprit humain! l'amour qu'il a pour le vrai lui devient

quelquefois une occasion et un piége d'erreur; il se trompe dans la crainte de se tromper, il ne quitte la voie qui l'avait égaré, que pour s'égarer dans d'autres sentiers. Du même pas il fuit et il suit le mensonge ; il ne se dégage des opinions molles et complaisantes qui flattent le vice, que pour s'asservir à ces opinions rigides et outrées qui épouvantent et qui glacent la piété : afin d'éviter le crime de communier mal, on a mis la vertu des chrétiens à ne plus communier; du désir qui pourrait affaiblir le respect, on a passé au respect qui éteint le désir.

Convaincus que le désir de la communion, séparé du respect pour la communion, n'est qu'un désir faux et trompeur; instruits de la nécessité du respect pour guider et pour conduire le désir, je prétends vous convaincre aujourd'hui de la nécessité du désir pour animer et pour régler le respect; je dis que le respect pour la communion, séparé de l'esprit de piété qui dispose à la communion, qui désire la communion, n'est qu'un respect imaginaire et prétendu. En voulez-vous la preuve? La voici en deux propositions simples et naturelles, qui feront le sujet de votre attention. Le respect pour la communion, séparé d'un saint désir de la communion, est un respect qui tend à déshonorer le sacrement de Jésus-Christ par la froideur et l'indifférence qui l'accompagne : première partie. C'est un respect qui tend à détruire l'usage du sacrement de Jésus-Christ par la nature des dispositions qu'il exige : seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Non, mes chers auditeurs, point d'autre respect qui honore la communion que celui qui laisse dans le cœur toute la vivacité, et qui met dans les mœurs toute l'activité d'un saint et véritable désir. Le respect pour la communion, séparé d'un saint désir de la communion, n'est qu'un respect trompeur et hypocrite, qui déshonore le sacrement de Jésus-Christ par une double indifférence, dont il est le principe trop ordinaire dans notre siècle; je veux dire, par la froideur et l'indifférence qu'il répand dans les sentiments, par la froideur et l'indifférence qu'il jette dans la conduite. Mettons dans tout son jour cet article important de la morale chrétienne, obscurci par tant de vaines subtilités et de faux préjugés.

1° Le respect séparé du désir déshonore le sacrement de l'Eucharistie par la froideur et l'indifférence qu'il répand dans les sentiments. L'avez-vous jamais conçu, mes frères, et combien ne vous importe-t-il pas de le concevoir, quel outrage fait à Jésus-Christ ce respect qui glace le cœur, ou qui n'a de la vivacité que pour craindre et pour fuir, qui n'en a point pour souhaiter et pour rechercher? Sagement et saintement instruits à détester l'audace sacrilége qui profane l'auguste sacrement, nous sommes plus penchés à excuser l'indolence qui le néglige; le crime dont elle évite le péril, nous cache celui qu'elle commet, et son opposition à un attentat qui révolte la religion, lui donne à nos yeux les traits et les couleurs de la piété. Cessons de prendre pour vertu ce qui n'est qu'un moindre vice ; ne nous aveuglons pas, jusqu'à nous persuader, qu'on accorde à la divine eucharistie tout ce qu'elle exige, lorsqu'on ne lui refuse pas le respect qu'elle mérite. Que dis-je? et devons-nous appeler du nom de respect, cette molle langueur, cette froide indifférence qui se rend doublement coupable, et de porter à Jésus-Christ un hommage qu'il ne veut pas, et de lui enlever celui qu'il veut?

Car, quel est le culte, quel est l'hommage que Jésus-Christ attend de nous à l'autel? Ah! chrétiens, Dieu en nous invitant à la communion parle un langage bien différent de celui qui ne doit faire naître que la terreur et l'épouvante. Et que voyons-nous dans l'Eucharistie qui ne nous annonce qu'on la déshonore, si on ne l'honore en effet par la ferveur et l'impatience de ses désirs? C'est le monument éternel de l'amour le plus tendre et le plus généreux : un Dieu qui pour ne pas laisser périr parmi nous la mémoire de son sacrifice, le renouvelle sans cesse au milieu de nous, et qui, pour être toujours présent à notre esprit et à notre cœur, ne cesse point d'être présent à nos yeux. C'est l'ouvrage du pur et du seul amour, il nous rappelle l'étendue de celui que Jésus-Christ nous a marqué dans le sacrifice de la croix; lorsque son sang doit couler sur le Calvaire, son cœur impatient vole et s'avance au devant du coup qui va le percer. C'est une obéissance d'amour, lorsque son sang arrose et inonde le sanctuaire, l'amour aussi le répand; un amour libre, maître de lui-même, qui ne cède qu'à ses penchants. C'est le chef-d'œuvre de l'amour, un Dieu qui, dans l'épanchement et les transports de son impétueuse tendresse, semble oublier ce qu'il est et ce que nous sommes, semble vouloir confondre le Dieu et l'homme et n'arrêter le torrent rapide de ses grâces qu'après en avoir épuisé la source; un Dieu qui fait pour nous presque au delà de ce que nous pouvons croire, et qui, par des bienfaits si multipliés, s'expose, en quelque sorte, à perdre notre reconnaissance, en faisant succomber notre raison sous le poids de ses grâces.

Et dans la crainte que nous n'entendions point assez le langage de l'amour qui le retient dans nos sanctuaires, ce n'est point assez pour Jésus-Christ de nous parler par ses actions : tantôt, afin d'exciter nos désirs, il nous découvre les richesses de salut et de grâces que renferme l'adorable eucharistie, cette union miraculeuse qui abaisse Dieu jusqu'à l'homme et qui élève l'homme jusqu'à Dieu; cette vie surnaturelle, par laquelle nous vivons en Jésus-Christ, gage et prémices de cette vie heureuse qui nous fera vivre avec Jésus-Christ : tantôt, afin de rompre tous les liens qui pourraient nous arrêter, à l'amour qui promet et qui invite

il joint l'amour qui commande et qui menace; il déclare que la grâce fuira celui qui ne la recherche pas dans le sacrement; que son esprit ne se répandra point dans une âme qui n'a aucun empressement de lui ouvrir son cœur, et qu'il ne recevra pas dans le ciel ceux qui auront négligé de le recevoir dans la communion de son corps et de son sang: tantôt, afin de détruire les prétextes de notre indolence, il se représente sous le symbole d'un père de famille, qui déploie toute l'étendue de sa colère sur ces amis perfides qui ont dédaigné ses invitations; qui, sans écouter leurs vaines excuses, n'entend que la voix de son amour irrité, et qui a des vengeances sévères pour ceux qui se refusent à ses bienfaits en même temps que pour ceux qui en abusent.

Et parce que si l'homme apercevait sensiblement le Dieu qu'il reçoit dans la communion, la grandeur de sa majesté souveraine pénétrerait son âme de crainte et de terreur, et ne l'ouvrirait qu'avec peine à la confiance et au désir, Dieu, dans l'Eucharistie, ne se montre pas le Dieu de gloire et de puissance; ce n'est pas même ce Dieu qui, pendant les années de sa vie mortelle, tempéra l'éclat de sa majesté par les ombres de l'humanité, et qui, à travers l'homme, laissait quelquefois entrevoir le Dieu tout puissant. C'est un Dieu plongé, perdu dans les ténèbres d'une nuit épaisse; un Dieu obscur, inconnu; aucun rayon de gloire ne s'échappe qui dissipe le nuage dont il est environné; rien ne l'annonce, tout garde autour de lui un profond silence.

Mais ce silence, avec quelle force, avec quelle énergie ne parle-t-il pas? et par quelle autre voix pouvions nous être mieux instruits de ce que nous devons à la sainte Eucharistie? En effet, et c'est le raisonnement de saint Bernard, si dans l'Eucharistie Jésus-Christ ne nous permettait qu'un culte d'adoration timide et de terreur religieuse, il se serait montré avec toute la majesté d'un Dieu : l'univers tremblant aurait tombé à ses pieds et baiserait, sur la poussière, la trace de ses pas; mais ce n'est pas dans le sanctuaire que Dieu a voulu s'annoncer comme le maître du monde; il s'y dépouille de tout ce qui marque la domination, tout y respire la confiance et la paix, et c'est par excellence un sacrement de charité et d'amour.

Or, reprend ce Père, n est-ce pas contrister un amour si tendre, que de ne lui répondre que par une défiance sombre et scrupuleuse, par des craintes inquiètes, par un respect indolent, par de simples hommages de fuite et de séparation? Et ne dites pas que la foi lève les voiles qui cachent Dieu dans l'Eucharistie, et que la crainte qui imprime le respect l'emporte sur les désirs qu'inspire l'amour.

Je vous répondrais, avec saint Augustin, que de toutes les dispositions qui doivent être dans une âme chrétienne, par rapport à la communion, la disposition d'amour et de désir est la disposition qui a une liaison plus intime avec le sacrement de l'Eucharistie; par conséquent, que toutes les autres dispositions de crainte, de respect doivent être elles-mêmes une préparation à l'Eucharistie, qu'elles doivent être subordonnées au désir de s'unir à Dieu dans ce sacrement, et qu'elles cesseraient d'être des dispositions saintes et utiles, si elles anéantissaient cette première disposition. En sorte, ajoute le saint docteur, que celui qui ne donne pas ses désirs au Dieu de l'Eucharistie ne lui donne pas ce qu'il exige surtout de nos cœurs; et que la foi qui respecte, sans l'ardeur qui souhaite et qui recherche, ne répond pas à ses vues et à son amour: *Panis iste famem interioris hominis requirit.*

Je vous ferais remarquer, avec un grand nombre de théologiens, que ce respect qui produit ou que produit la froideur et l'indifférence est un respect opposé à tous les desseins et aux volontés de Jésus-Christ, qui n'a institué le sacrement de l'Eucharistie que pour satisfaire son amour et pour exciter le nôtre; que ce respect est opposé à la doctrine constante des Pères et des docteurs, qui d'âge en âge ont employé toute la force de leur éloquence et toutes les richesses de leur génie à maintenir et à accroître, parmi les peuples, le désir de la communion. Je vous ferais remarquer qu'un pareil respect est opposé à l'exemple du plus grand nombre des saints et des plus grands saints, qui, trop vertueux pour ne pas ignorer leurs vertus, crurent que le véritable respect pour la sainte Eucharistie consistait à s'humilier, à se confondre, à gémir, à pleurer, à se perfectionner, à se préparer, à se disposer pour la communion, et ne l'étendirent point jusqu'à la négliger et à y renoncer; qu'il est opposé à la discipline la plus commune et la plus autorisée dans les premiers, dans les plus beaux jours du christianisme naissant, où le peuple fidèle, réuni dans le désir de la communion, n'était composé que de justes qui annonçaient leur amour par leur joie et par leur empressement, ou de pénitents qui l'exprimaient par leurs soupirs et par leurs larmes.

J'ajouterais surtout que si, dans l'état de tiédeur et de relâchement où vivent les chrétiens, il n'est que trop d'occasions où le respect doit modérer le désir et le retenir, il n'en est point où le respect doive le détruire ou l'affaiblir. Prenez donc garde, chrétiens, ce que je blâme, ce n'est point ce respect de vigilance et d'attention qui s'étudie, qui s'observe, qui s'applique à déraciner la cupidité d'un cœur où il veut introduire le Dieu de toute sainteté. Puisse un si saint respect guider toujours nos pas! Puisse le sanctuaire demeurer éternellement fermé à la présomption qui ignore ses défauts, et à l'indolence qui les nourrit et qui les entretient! Ce que je condamne, ce n'est point ce respect de sagesse et de précaution qui suspend et qui diffère la communion, lorsqu'il s'aperçoit de l'affaiblissement et du déclin de la piété. Je reconnais, avec saint Bonaventure, qu'un de nos plus importants

devoirs dans l'exercice du ministère sacré est de nous appliquer autant à régler qu'à exciter la ferveur; autant à réprimer le désir stérile en vertus qu'à ranimer le respect vide de désir. Je conviens, selon la maxime de saint François de Sales, que la privation de la communion est non-seulement utile, mais même nécessaire à certaines âmes, pour les éclairer et les instruire, pour les humilier et les confondre, pour dissiper les illusions de leur piété et punir les égarements de leur mondanité, et que souvent la communion, sagement refusée, obtient ce qui avait été refusé à tant de communions multipliées; et qu'ainsi le grand art, la première science dans la conduite des âmes, est de se servir des désirs qu'elles ont pour les conduire aux vertus qu'elles n'ont pas; de rendre les communions moins fréquentes, afin de rendre la charité plus pure et plus vive; d'arrêter leur amour, afin de l'irriter et de les retirer de l'autel, pour les faire marcher avec plus de ferveur dans la voie de l'Evangile.

Mais ce respect de froideur et d'indifférence, qui ne sent ni attrait pour s'approcher de la communion, ni regret d'en être éloigné; ce respect de négligence et d'oubli, qui a besoin des ordres de l'Eglise les plus sévères et les plus pressants pour se souvenir que Jésus-Christ l'attend à l'autel, qui ne se montre à la table eucharistique que lorsqu'il y est conduit, si je puis m'exprimer ainsi, par les bienséances de la religion; et plaise au ciel que ce ne soit pas par les bienséances du monde, à qui, le dirai-je? à qui le Dieu de l'Eucharistie n'est que trop souvent redevable des hommages qu'on paraît lui rendre. Ce respect de crainte et de frayeur inquiète qui ne voit qu'avec peine la suite des temps ramener la solennité de la pâque, qui ne connaît point de jours plus tristes et plus sombres que les jours qui, malgré lui, le rappellent à Jésus-Christ, ni de moments plus tranquilles que les moments qui lui apportent la liberté d'oublier son Dieu; ce respect de paix et d'indolence, que ne troublent ni l'agitation des désirs, ni l'amertume des regrets: voilà le respect que je condamne et que je réprouve; voilà le respect dont je ne crains point d'avancer que, loin de convenir aux âmes justes, il est déplacé, même dans les pécheurs.

Car, ne vous y trompez pas, mes chers auditeurs, le péché, l'état du péché est un obstacle à la communion, il n'est point un obstacle au désir de la communion: je dis plus, l'état du péché oblige à quitter la communion; mais il n'oblige pas à quitter le désir de la communion. Cette proposition vous surprend? concevez-en la preuve: c'est que le désir de la communion rendra l'état du péché plus pénible et plus douloureux à une âme chrétienne; c'est qu'il lui fera sentir plus vivement l'horreur et le danger de persévérer dans l'état du péché; c'est que plus elle aura le goût de la communion, plus elle sera facile à se dégoûter des plaisirs séducteurs et à quitter ses passions pour retrouver son Dieu; c'est que ce désir est un reste de piété et de religion, une préparation, un essai d'amour et de charité, un commencement de retour et de conversion, un tribut de foi et de reconnaissance, qui dispose le cœur à recevoir les grâces de Jésus-Christ, et qui sollicite Jésus-Christ à les accorder.

Je veux donc, encore une fois, chrétiens, je veux qu'il y ait des séparations qui naissent d'un véritable respect. Mais quelles séparations? des séparations qui contristent le cœur, qui l'agitent, qui le flétrissent, qui le remplissent d'amertume et d'ennui, qui lui coûtent à soutenir et l'engagent, pour en abréger la durée, aux œuvres pénibles, aux humiliations, aux sacrifices d'une sincère pénitence. Mais pour quelles âmes sont-elles, ces séparations véritablement dictées par le respect et l'amour? pour des âmes tendres et sensibles, pour des âmes de ferveur et de désirs, pour des âmes qui, en s'éloignant de l'autel, n'en retirent pas leur cœur, et dans qui l'absence de Jésus-Christ laisse une solitude et un vide que rien ne peut remplir. Sans cela, sans cette heureuse vivacité de regrets et de désirs, ce respect n'est rien moins qu'un respect véritable: pourquoi? parce que le respect véritable est celui qui nous met dans des sentiments conformes aux vues et aux desseins de Jésus-Christ, dans les dispositions que le sacrement de Jésus-Christ demande avant toute autre disposition; parce que le véritable respect doit être surtout l'effet de l'amour et conduire à l'amour; parce que la grâce, à qui seule il appartient de former le véritable respect, n'établit point une vertu sur les ruines d'une autre vertu: par conséquent, lorsqu'elle augmente le respect, elle ne diminue point le désir, parce que, s'il est des grâces qui rendent l'âme plus timide et plus circonspecte, il n'en est point qui la rendent froide et indifférente.

Et c'est ce que semblent ne point assez comprendre ceux qui, par une piété mal entendue, font tonner sans cesse auprès du sanctuaire des voix de terreur, qui ne trouvent dans l'Eucharistie qu'un objet de crainte et d'alarme, et mettent leur zèle à en éloigner ceux qu'ils devraient, à l'exemple de Jésus-Christ, se faire une loi d'y inviter et une étude d'y préparer; ils peuvent, sans doute, ils doivent, et nous devons avec eux, peindre des couleurs les plus vives le scandale et l'abomination des communions indignes; ils doivent, et nous devons avec eux, instruire le peuple fidèle de la vigilance attentive, des précautions sages que demande l'usage de la fréquente communion: mais au langage d'autorité et d'empire qui imprime le respect, il ne faut pas joindre le langage de terreur qui épouvante le désir; mais en développant le précepte de saint Paul, qui ordonne de s'éprouver pour la communion, il ne faut pas moins insister sur le précepte de Jésus-Christ, qui ordonne de communier; mais il faut, avec saint Bernard, montrer à l'homme de cupidités et de pas-

sions que si l'on pèche en communiant mal, on pèche en ne communiant jamais; mais avant que d'attaquer la fréquente communion, et, si l'on veut, la communion trop fréquente, il faut accroître et augmenter le désir de la communion; mais avant que de conseiller la séparation, il faut faire sentir tout le danger, tout le malheur d'être trop longtemps séparé: car, quel honneur rendra-t-elle à Jésus-Christ, de quelle ressource sera-t-elle pour la piété, une séparation dont on ne s'afflige point, dont on ne se trouble point, dont on ne s'humilie point?

Jetons les yeux sur ces temps anciens que l'on nous cite quelquefois, où l'Eglise punissait tant de péchés par une séparation de plusieurs années: ah! mes frères, quelles étaient alors les dispositions des fidèles pénitents qu'elle soumettait à l'austérité de ses lois? Etait-ce l'indifférence, la froideur, un acquiescement volontaire à la séperation de la table de Jésus-Christ? Non. Ils se regardaient en quelque sorte comme dégradés du titre de chrétiens; n'osant fixer leurs regards sur cet autel où il n'est plus pour eux, entendez-les l'appeler par leurs soupirs, l'invoquer par leurs regrets, le redemander par leurs gémissements, solliciter les prières et les pleurs du peuple fidèle, fatiguer de leurs vœux redoublés les prêtres et les pontifes, les attendrir par le spectacle de leur douleur, leur arracher autant de larmes qu'ils en répandent eux-mêmes, les forcer par l'austérité de leur pénitence a hâter les moments de leur réconciliation.

Petat lacrymis, petat gemitibus, petat populi totius fletibus, teneat pedes, osculetur, lavet fletibus; cognovi quosdam in pœnitentia sulcasse vultum lacrymis, exarasse continuis fletibus genas.

Que l'Eglise était heureuse, lorsque c'était là un de ses foudres les plus terribles! lorsqu'elle vengeait en effet Jésus-Christ en éloignant de son autel! Aujourd'hui, loin de le craindre, ont court au devant de l'anathème; on est séparé, et on n'y pense pas; le temple est fermé, et auprès des idoles de Samarie on se console sans peine de l'absence du Dieu de Sion; on est séparé, et de cette séparation on se fait un fonds de paix et de liberté, parce qu'alors les passions sont moins contredites et la conscience est moins alarmée: on est séparé, et on ne s'afflige point de cette séparation, on ne s'empresse à la faire cesser ni par le retranchement de ses plaisirs, ni par le renoncement au monde, ni par la ferveur de sa pénitence, ni par la sincérité de ses soupirs, de ses pleurs et de son amour; on est séparé, et l'illusion va quelquefois jusqu'à s'applaudir soi-même de l'insensibilité avec laquelle on souffre cette séparation. Ainsi, voit-on que tandis que l'Eglise ancienne n'avait à se défendre que contre l'empressement de la ferveur, l'Eglise de nos jours ne cesse de gémir sur l'indifférence des chrétiens qu'elle a tant de peine à faire plier sous la loi même de la communion pascha le; et dans une si grande diversité de sentiments, doit-on s'étonner du changement de la discipline de l'Eglise à l'égard des fidèles et de la différence des exhortations qu'elle leur adresse? Guidée par l'esprit de sagesse, cette tendre mère sait toujours proportionner ses usages et le développement de ses instructions aux conjonctures: les premiers siècles furent des jours d'amour et de transports; l'Eglise s'appliquait à modérer le désir et ne craignait pas de l'éteindre; la froideur et l'indolence, parées quelquefois du nom de respect, ont pris la place de la ferveur, et le soin principal de l'Eglise doit être aujourd'hui d'exciter le désir et d'empêcher qu'on ne se fasse du respect même un prétexte pour en détruire les faibles restes: et de là, permettez-moi de le dire en passant, cette différence de langage, quelquefois si marquée entre les premiers Pères et les derniers docteurs de l'Eglise; différence qui, trop peu approfondie, semble mettre leur doctrine en contraste, quoique l'œil attentif y découvre toujours le même esprit. Les Pères plus voisins du berceau de la religion, parlent plus souvent du respect qu'on doit au sacrement de Jésus-Christ; ils voyaient le désir assez établi dans les cœurs: les Pères moins éloignés de nos jours ont parlé plus souvent du désir et de la confiance; ils voyaient les sentiments de respect et de crainte profondément gravés dans les esprits. Réservés à notre âge, à cet âge de tiédeur et d'indolence, les Pères de l'ancienne Eglise n'auraient pensé, avec un saint Charles, un saint François de Sales, une sainte Thérèse, qu'à entretenir les faibles étincelles d'amour et de charité qui restent parmi nous; ils n'auraient pensé qu'à ménager à l'Eglise cette dernière et unique ressource contre la corruption des mœurs et contre la décadence de la religion; ils se seraient surtout appliqués à réveiller cette vivacité et cette impatience de désirs, à qui seule il est donné de faire le mérite de la communion, lorsqu'on s'approche, et que l'on doit toujours conserver, lorsqu'on s'éloigne pour quelque temps.

Malheur à l'homme superbe et présomptueux, qui étudierait ces précieux monuments de l'antiquité en esprit de préjugés et de système, moins pour penser ce que les Pères ont dit, que pour leur faire dire ce qu'il pense lui-même! Heureux celui qui les étudie en esprit sage et modéré, uniquement appliqué à s'édifier, à s'instruire! Dans la diversité apparente de langage, il verra l'unité de doctrine; il verra que ceux qui recommandent le respect n'ôtent rien au désir; que ceux qui animent le désir n'affaiblissent point le respect; il verra que leur vrai but est de rendre parmi les fidèles la communion en même temps et sainte et fréquente; il verra que s'ils ont condamné le désir qui oserait ne pas respecter, ils n'auraient pas combattu avec moins de force le respect sans désir. On essayerait vainement d'ériger en vertus ce prétendu respect; il ne servirait qu'à donner entrée dans nos cœurs au vice et au désordre, suite

funeste du respect séparé du désir; il outrage le sacrement de Jésus-Christ par la froideur et l'indifférence qu'il répand dans les sentiments; il l'outrage bien davantage par la froideur et l'indifférence qu'il jette dans la conduite.

2° Et pour vous convaincre que l'effet le plus ordinaire de ce respect séparé du désir de la communion est de répandre dans l'âme un sommeil et une indolence fatale par rapport à la piété et au salut, je n'ai point besoin d'autre preuve que de l'expérience. Car, qui sont-ils ces hommes qui étalent leur prétendu respect pour le sacrement? Retranchez un petit nombre de personnes, dont je ne puis m'empêcher de plaindre la fausse piété, qui les porte si aisément à s'écarter des voies ordinaires, et qu'il est si difficile d'y faire rentrer; qui, plus attachées à leur propre sens qu'aux sages leçons des guides les plus éclairés, oublient qu'on ne saurait se maintenir dans le service de Dieu, lorsqu'on perd la simplicité évangélique, oublient que l'esprit de docilité est le caractère de la vraie dévotion, et que le goût de la singularité en fut toujours la ruine. Otez ce petit nombre d'âmes, que verrez-vous? des hommes qui, tranquilles à l'abri de ce respect imaginaire, se reposent paisiblement au sein des passions; des hommes qui, de toute la morale de l'Ecriture et des Pères, n'approuvent ou ne suivent que celle par laquelle ils imaginent être autorisés dans leur séparation; des hommes qui, dans toute la religion, ne respectent que les sacrements, et qui ne font pour Dieu et pour leur salut qne de ne point faire de communions.

Ah! donnez-moi un respect animé par le désir; donnez-moi des âmes qui, au premier réveil de la conscience, épouvantées de se voir si éloignées de Jésus-Christ, et dans la triste nécessité de se tenir séparées de la communion, sentent vivement le malheur de leur état, qui s'humilient et qui se confondent de leur état, qui travaillent à se retirer de leur état; des âmes qui disent: Je connais et toute la sainteté du sacrement et tous les excès de mon égarement; je sais que sans ajouter un nouveau crime à ceux que je pleure, mais que je ne pleure point encore assez, je ne puis me présenter à Jésus-Christ : mais me pardonnerais-je de consentir à supporter toujours son absence? Ah! depuis trop longtemps j'en éprouve les tristes effets. Que ferai-je donc? je n'irai point à Jésus-Christ avant que d'avoir quitté mon péché. Mais afin qu'il me soit permis d'aller à Jésus-Christ, je vais sortir de mon péché, détester, effacer, réparer mon péché, renoncer aux occasions, fuir les engagements de péché; je ne mérite pas encore de retrouver Jésus-Christ, mais je ne me lasserai point de le chercher; et afin qu'il se rende à moi, je me hâterai de me rendre à lui; et pour lui faire oublier mon péché, j'en effacerai les traces par l'abondance de mes larmes, je les consumerai par le feu de la pénitence; et pour m'assurer son amour en lui assurant le mien, je fuirai tous les périls de la séduction, je renoncerai aux amusements frivoles et dangereux, qui inspirent le goût du vice en flattant le goût du plaisir; et pour me disposer à la grâce que je souhaite par ma fidélité aux grâces que je reçois, à la place de ces folles cupidités, trop suivies et trop adorées, je mettrai les vertus trop longtemps oubliées et négligées; la piété solitaire et retirée qui fuit le monde corrupteur, et la piété timide et réservée qui fuit le monde amateur de la licence et des joies tumultueuses; l'humilité qui abandonne, quand il le faut, sa propre réputation aux vains discours d'un monde critique, et la charité qui défend la réputation du prochain contre les outrages et la satire d'un monde railleur et médisant; le renoncement à soi même qui n'étudie ses penchants que pour les combattre, et l'attachement tendre et généreux à Jésus-Christ qui, loin de se faire de sa séparation un prétexte de péché, se fait de la vue douloureuse de son péché un motif de ferveur et de préparation.

A ces traits, mes chers auditeurs, je reconnais une séparation de respect; ce n'est pas même une séparation absolue, puisqu'on cherche Jésus-Christ, puisqu'on s'en approche continuellement par les désirs, puisqu'on travaille sans cesse à remplir, par les œuvres de sa pénitence, la distance et l'intervalle qu'on voit entre soi et son Dieu. C'est Israël qui, retenu captif dans une terre lointaine, grossit de ses larmes les eaux des fleuves de Babylone, et qui soupire après les fêtes et les solennités de Sion; c'est l'amante de Jésus-Christ, Madeleine en pleurs qui fait retentir les échos de ses regrets, et qui redemande son cher Maître à tout ce qui l'environne; c'est Pierre, baigné de ses larmes, qui ne s'éloigne de Jésus-Christ que pour le retrouver plus sûrement dans la solitude; c'est Paul, déjà par ses désirs apôtre, confesseur et martyr de Jésus-Christ, avant que d'avoir été mis au nombre de ses disciples : l'homme est séparé de la communion du corps et du sang de Jésus-Christ; le cœur ne l'est pas, il vole au devant de son Dieu, il participe, autant qu'il le peut, à la table sainte par la ferveur et par l'impatience de ses désirs. Le même respect, qui l'éloigne de l'autel, ne manquera pas de l'y préparer et de l'y conduire. Pourquoi? c'est que le respect véritable, est un respect humble et modeste, qui est attentif à expier ses fautes par une digne pénitence, et à se précautionner contre le retour des anciennes habitudes; qui, afin de soutenir sa ferveur et sa piété contre la force des tentations, attend l'heureux moment où il pourra puiser, dans la grâce du sacrement, les forces et le courage qu'il n'ose espérer, qu'il n'ose attendre de lui-même; c'est que le respect véritable est un respect sage et éclairé qui prépare, mais qui ne ferme point les voies du Seigneur, qui n'arrête l'amour que pour l'éprouver, et qui ne l'éprouve que pour l'irriter; c'est que le respect véritable est un respect soumis et

docile, qui se persuade qu'on ne saurait mieux entrer dans les vues de Jésus-Christ qu'en suivant les lois et la pratique de son Eglise; un respect qui reconnaît en même temps et la nécessité d'obéir au précepte de la communion, et la nécessité de l'épreuve pour la communion; un respect qui ne divise point l'Evangile : par conséquent, un respect qui ne va point à Jésus-Christ, avant que d'avoir renoncé au péché, mais qui renonce au péché pour aller à Jésus-Christ

Car dire : Je respecte la communion et s'en tenir là ; dire je suis pécheur, et comme si cet aveu de sa misère composait tout l'hommage que l'on doit à l'adorable Eucharistie, ne travailler ni à se déprendre des vices qui rendent indigne de la communion, ni à acquérir les vertus qui en rendent digne, et ne répondre aux désirs du sanctuaire, à l'empressement des ministres saints, à la voix de l'Eglise, que par un langage d'humilité paresseuse et indolente : je soutiens que c'est au crime des mauvaises mœurs joindre celui de la mauvaise foi, et ajouter l'hypocrisie qui se joue des hommes à l'indifférence qui néglige et qui dédaigne le sacrement de Jésus-Christ.

En effet, si c'était un respect véritable qui vous retînt et qui vous arrêtât, il respecterait le sacrement de Jésus-Christ ; mais ne respecterait-il pas l'Evangile de Jésus-Christ? Vous auriez horreur de l'attentat sacrilége qui profane le corps et le sang d'un Dieu ; mais compteriez-vous pour si peu de chose ces monstres de volupté et de débauche qui font rougir la pudeur par tant d'outrages ; ces manéges d'intérêt et d'ambition qui achètent et qui précipitent les moments de la fortune par tant de crimes ; ces hauteurs de domination impérieuse et ces duretés d'une froide insensibilité qui rendent votre élévation si odieuse au pauvre, et qui lui rendent votre opulence si inutile ; ce sommeil funeste de demi-passions qui laisse couler une vie nonchalante dans une circulation éternelle de désirs frivoles, où s'engloutissent et s'évanouissent toutes les vues et les espérances de la foi? Si c'était un respect de foi et de religion, ne seriez-vous maîtres sévères et réformateurs si zélés que dans cet article de la doctrine et de la discipline évangélique? Vous verrait-on, par la contradiction la plus insoutenable, donner dans les systèmes de morale outrée sur les dispositions nécessaires à la communion, et sur le jeu, le luxe, le faste, le plaisir, l'amour-propre, l'intérêt, l'ambition, par rapport aux préceptes de l'aumône, de la charité, de l'humilité, réunir dans votre conduite, adopter et autoriser, par votre exemple, les décisions les plus relâchées ; vous permettre ce que ne permettraient pas les opinions les plus favorables à la cupidité et, par un contraste bizarre, faire tout à la fois la censure dans vos discours, et, par vos mœurs, l'apologie des docteurs les plus faciles et les plus indulgents? Si c'était un respect de conscience délicate et timorée, il vous porterait, je le sais, à ne point précipiter la communion ; mais ne vous porterait-il pas à ne point différer votre conversion ? Car voilà, mes frères, ce qui démasque ce respect prétendu ; on prend le parti de ne point communier, on ne prend point le parti de se corriger; on se tient éloigné, parce qu'on n'est pas assez disposé : cependant, qu'est-ce qui se dispose? Pour toute préparation, le jeu, les spectacles, les plaisirs ; la pâque vient, elle trouve bien des péchés, elle ne trouve point de pénitence ; alors, plus vrai et plus sincère, on se dépouille de ces dehors empruntés de respect: sans s'étudier et se connaître, sans vouloir être connu, sans réparer le passé, sans prendre des précautions pour l'avenir, on court s'asseoir à la table eucharistique; on disait, on répétait qu'il faut être saint pour communier souvent; on communie sans avoir cessé d'être pécheur; on le fait rarement, on le fait mal ; on se retire coupable contre le sacrement, et de l'avoir négligé et de l'avoir profané

Hommes, qui n'avez que de la crainte pour la communion, et qui êtes si hardis à offenser le Dieu qui vous y invite, allez sur les pas de ce petit nombre de saints que vous prétendez devoir être vos guides et vos conducteurs dans les sentiers d'éloignement et de séparation ; allez vous précipiter avec eux dans les déserts et les antres sauvages ; allez reproduire le spectacle de leur vie austère, épouvanter de nouveau par les saintes rigueurs de votre pénitence, la terre qui fut arrosée de leur sang : alors libres de toute autre inquiétude, notre zèle se bornerait à vous précautionner contre l'écueil de l'illusion qui confond les voies extraordinaires avec les voies ordinaires de la grâce, et qui se retire des routes communes de la sainteté pour suivre la route où elle aperçoit les vestiges de quelques saints que l'Eglise présente à notre culte et à nos hommages sans offrir tout ce que leurs vertus eurent de particulier pour modèle à notre piété; alors notre zèle se bornerait à vous faire remarquer que dans le plan général des opérations de l'esprit sanctificateur, ce n'est qu'au pied de l'autel que naissent et se perfectionnent les vertus chrétiennes, et que la multitude des saints n'a trouvé que dans la sainte Eucharistie l'asile et l'appui de sa ferveur; il se bornerait à vous avertir que la véritable piété consiste, non à se conduire, mais à se laisser conduire ; non à prendre la loi de ses propres désirs, mais à la recevoir de l'Eglise, à s'en rapporter à l'épouse de Jésus-Christ sur les intentions de son divin Epoux, à ne craindre rien d'elle et à craindre tout de soi-même.

Mais tandis que ces saints que vous prétendez être les modèles de votre respect, ne seront point les modèles de votre conduite ; tandis que mettant en oubli les exemples de leur ferveur et de leur pénitence, vous n'imiterez que l'exemple de leur crainte et de leurs terreurs ; tandis que sans aspirer aux vertus par lesquelles ils arrivèrent

à Jésus-Christ, vous vous renfermerez à les imiter dans leur séparation de la table de Jésus-Christ, je soutiendrai que, sous le même nom, ce sont des sentiments bien opposés : déchirant le voile qui dérobe aux regards du monde, et qui vous cache les mystères de votre cœur, je viendrai vous reprocher, à vous âme tiède et languissante, que ce respect, que vous croyez être une vertu nouvelle, n'est que la punition de vos infidélités passées. Rappelez-vous tant de communions froides et indifférentes, tant de communions inutiles et stériles ! Jésus-Christ les punit en laissant éteindre le désir de la communion. Une communion sainte est l'attrait d'une autre communion : ce pain céleste, dit saint Grégoire, apaise la faim et il l'excite; cette eau salutaire étanche la soif et elle l'irrite ; le feu qu'on apporte dans son cœur prend une nouvelle activité de celui qui consume le cœur de Jésus-Christ: plus on reçoit dignement ce Dieu de sainteté, plus on aspire à le recevoir. Mais l'esprit de Dieu ne tarde pas à quitter ceux qui le quittent; une langueur funeste punit des désirs téméraires : vous prenez donc pour l'ouvrage de la grâce ce qui fut l'ouvrage de vos passions; le respect ne s'est élevé que sur les ruines de la charité et vous ne dites que vous avez commencé de respecter que pour cacher que vous avez cessé d'aimer.

Je vous avertirai vous, âme peu éclairée et peu instruite des voies de Dieu, que c'est une épreuve destinée à épurer vos vertus; qu'aux moments de ferveur sensible qui répandent la paix et les pures délices ont coutume de succéder les jours de sécheresses et d'aridité qui exigent une confiance sainte et courageuse; que dans ces situations pénibles on doit se soutenir par la foi; que dans ces situations, des communions, quoique faites avec un attrait moins sensible, ne procurent pas des grâces moins abondantes ; qu'une Thérèse fut redevable de l'héroïsme et des miracles de sa sainteté à la constance qui ne se lassa point de marcher après Jésus-Christ, lorsque Jésus-Christ semblait se retirer, et que malheur à vous si ce qui ferait le plus grand mérite de votre amour en devient l'écueil et la perte.

Je ferai remarquer à tant de demi-chrétiens que ce prétendu respect n'est que mollesse et indolence. Accoutumés aux douceurs d'une vie tranquille, dont la paix n'est troublée ni par les remords qu'excitent les grands vices, ni par les combats que demandent les grandes vertus, ils tremblent à la seule idée de tant de vigilance, de tant d'attentions sur soi-même, de tant de résistances à soi-même, de tant de sacrifices de soi-même, qui sont les préparatifs et les suites de la fréquente communion : leur nonchalance politique donne à la conscience de ne point la révolter par des communions téméraires et hasardées; elle donne à l'amour-propre de lui épargner les soins d'une communion sainte et fervente, et afin de se justifier leur conduite par leurs sentiments, ils se persuadent qu'ils font par respect pour Jésus-Christ ce qu'ils ne font que par complaisance pour eux-mêmes.

Je soutiendrai à tant d'hommes qui se connaissent, mais qui ne veulent point être connus, qu'ils ne s'enveloppent dans cette ombre de respect que pour se conserver quelque réputation de foi et de religion; que pour joindre à tant de péchés l'apparence imposante d'une vertu; qu'afin de paraître honorer dans son sacrement ce Dieu qu'ils déshonorent dans son Evangile; qu'afin d'obtenir auprès du monde quelque grâce pour tant de défauts qui le scandalisent, par un extérieur de religion qui l'édifie.

Je dirai à ces esprits éblouis du merveilleux et de l'extraordinaire qu'il est à craindre que leur respect ne soit que singularité et ostentation. Ce petit nombre de saints que le silence souvent, plus qu'un témoignage précis et formel des monuments ecclésiastiques, nous montre séparés de l'autel, ce sont les modèles qu'ils affectent de suivre peut-être parce qu'ils sont peu suivis, parce que les vertus vulgaires n'ont rien de ce qui les flatte, ou parce qu'elles dégoûtent leur vanité ; leur orgueil ne serait point assez en spectacle dans les voies où marcherait la foule : que les communions deviennent plus rares, vous les verrez se porter à des communions fréquentes ; afin de les attirer à l'autel, il suffirait d'en écarter la multitude.

Que serait-ce si cet éloignement était le fruit de l'indocilité et de l'indépendance? si les enfants rougissaient de penser et d'agir comme leurs pères? Car, ne devons-nous pas l'avouer à notre honte, souvent toute doctrine que nous voyons naître est assurée de notre suffrage? En vain, les opinions modernes se parent d'une antiquité fabuleuse ; l'antiquité ne sert que de prestige pour endormir la raison ; le charme qui persuade et qui les rend victorieuses, est dans leur origine récente ; si l'on paraît aimer à se réunir avec ses ancêtres, ce n'est que parce qu'on aime à se séparer de ses pères : la discipline des premiers âges n'a tant de partisans, que parce qu'elle n'est pas celle de notre siècle ; s'éloigner de la communion par de semblables motifs, ce n'est pas s'en abstenir par l'humilité qui gémit sur ses propres faiblesses, mais par un esprit d'orgueil qui s'érige en maître et en réformateur.

Je dirai surtout, je dirai à tant de faux chrétiens, que c'est imposture et manége des passions, attentives à conserver leur empire, et à éviter tout ce qui serait capable de ranimer la conscience. On voit que si l'on multiplie les confessions et les communions, il faudra modérer et retrancher cet amour du jeu, qui laisse si peu de loisir pour la prière, et si peu de richesses pour la charité ; on voit qu'il faudra retrancher cet étalage de vaines parures qui oblige à s'occuper tant de soi-même, et qu'on des-

tine à en occuper les autres; cette oisiveté qui ne travaille qu'à dissiper et à perdre un temps, dont la perte est irréparable; ces traits de raillerie et de médisance qui rendent si agréable au monde et si coupable devant Dieu; cette inaction de foi et de grâce qui s'arrête à la probité de l'honnête homme, sans aller jusqu'aux vertus du chrétien : on sait que l'usage des sacrements exige cette réforme, qu'il la produit, qu'il l'entretient comme naturellement dans nos cœurs. On sent d'avance quels combats on aurait à soutenir contre la conscience, qui reprocherait ce que l'on est; contre la foi, qui avertirait de ce qu'on doit être; contre la grâce, qui porterait à devenir ce qu'on n'est pas; contre le monde, qui insulterait à la faiblesse d'un cœur qui lui paraîtrait en faire trop ou trop peu; contre ses directeurs dont on blâme l'indulgence et dont on redoute la sévérité; contre Dieu, qui parlerait au plus intime de l'âme un langage bien pénible à entendre pour qu s'obstine à ne point plier et céder; on aime son état jusqu'à redouter ce qui le rendrait moins aimable à son cœur pervers : tel qu'Augustin pécheur, on craint les vertus qu'on semble souhaiter; il en coûterait pour se donner, il en coûterait pour se refuser à Jésus-Christ; on veut s'épargner et la peine de lui accorder et la peine de lui disputer ce qu'il demanderait; et sur cela, on prend le parti de ne point communier : on le prend, parce qu'il entretient la paix des passions, sans augmenter les inquiétudes de la conscience, parce qu'il écarte les périls du péché que l'on redoute, sans détruire les péchés que l'on aime : on le prend, parce que la fréquente communion répandrait un caractère d'indécence et d'opprobre sur les défauts qu'on prétend conserver, tandis que ces mêmes défauts donnent à l'éloignement de la communion l'air et les couleurs de la piété et de la religion.

On prend le parti de ne point communier, parce que ce système de fuite et de séparation, est un système de rigidité apparente qui flatte la vanité, et un système de mollesse et d'indolence qui nourrit l'amour-propre, parce qu'il laisse à un cœur corrompu la liberté de courir au gré de ses désirs dans la voie de ses cupidités, et qu'il semble autoriser un esprit mondain et profane à s'ériger en censeur et en réformateur de ceux qui marchent dans les voies de la piété; on prend donc le parti de ne point communier, mais ce n'est pas parce qu'on respecte le sacrement de Jésus-Christ, c'est parce qu'on ne respecte point assez son Évangile; ce n'est pas parce qu'on connaît sa faiblesse et sa fragilité, parce qu'on gémit sur ses déréglements et sur ses désordres, c'est parce qu'on cherche à suivre, avec moins de honte et de remords, ses penchants déréglés et ses inclinations vicieuses; ce n'est pas parce qu'on trouve dans son état et sa condition trop d'obstacles au recueillement et à la ferveur, c'est parce qu'on entretient dans son cœur trop de passions; ce n'est pas parce qu'on ne se croit point assez de vertus, mais parce qu'on ne veut pas en avoir davantage. Et cependant on dit qu'on respecte la communion! on se vante de respecter la communion! Et pour justifier, pour consacrer, si on le pouvait, ce respect faux et hypocrite, on se retranche sur les dispositions qu'exige la communion, c'est-à-dire, qu'on excuse un égarement par un autre égarement, les vices du cœur, par les erreurs de l'esprit. Nouvel outrage dont on se rend coupable envers Jésus-Christ, sous le faux prétexte de respect pour son sacrement; ce respect, séparé du désir, tend à déshonorer l'Eucharistie par la froideur et l'indifférence qui l'accompagnent, vous venez de le voir dans la première partie. Il tend de plus à en anéantir l'usage par la nature des dispositions qu'il exige; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je ne parle plus de ce respect frivole et prétendu, qui n'est que tiédeur et que dégoût dans des âmes infidèles, que lâcheté et indolence dans des âmes mondaines, qu'ostentation de sévérité et de réforme dans des âmes vaines et superbes, que voile et que déguisement des passions dans des âmes hypocrites et trompeuses; je parle d'un respect plus réel en apparence, et plus véritable, d'un respect qui se vante d'être inspiré par la raison et la religion, d'un respect qui n'est point produit par l'anéantissement du désir, mais qui affaiblit, qui épouvante le désir, et qui, par une suite naturelle, ne peut manquer de détruire et d'anéantir l'usage de la communion, par l'espèce de dispositions qu'il exige. Ce sont des dispositions que le sacrement ne demande pas; des dispositions que celui qui le reçoit, ne peut, et qu'il ne doit pas se flatter de voir et de connaître dans lui-même; des dispositions enfin que l'on n'acquiert que par l'usage du sacrement. Ne vous lassez point de me suivre dans le cours d'une instruction si importante; et, libres de tout préjugé, n'écoutez que la voix de votre piété et de votre raison.

Premier écueil : demander pour la communion des dispositions que la communion ne demande pas.

Je reconnais, chrétiens, et vous ne pouvez assez le reconnaître, que telle est la sainteté de l'adorable Eucharistie, que la piété la plus fervente, l'humilité la plus profonde, l'abnégation la plus totale, la pénitence la plus austère, l'innocence la plus pure, la foi la plus vive, l'amour le plus respectueux, laisseront toujours une distance infinie entre l'âme qui reçoit son Dieu dans la communion, et le Dieu qu'elle reçoit; en sorte que, si l'on voulait déterminer les dispositions de sainteté qui doivent être dans l'âme, par la sainteté du sacrement, le sanctuaire demeurerait éternellement fermé à tout ce qui n'est que l'homme; que les justes de la terre, et même les jus-

tes du ciel, ne seraient point autorisés y à entrer, puisque Dieu seul est digne de Dieu.

Je reconnais, et vous ne pouvez assez le reconnaître, que, quelqu'abondante, que, quelque féconde que soit la source des grâces que renferme l'adorable Eucharistie, ces grâces ne se répandent dans notre cœur, qu'autant que notre cœur s'ouvre à la grâce, qu'à proportion qu'elles trouvent notre cœur détaché du monde, vide du monde, dégagé de l'amour du monde et de l'amour de nous-mêmes; en sorte qu'une âme qui prétend faire des communions saintes, et augmenter sa sainteté par ses communions, ne peut s'y disposer, s'y préparer avec trop d'attention et de vigilance.

En quoi consisterait donc l'abus, l'illusion d'un respect trop timide, si je puis m'exprimer ainsi, et qui ne se ferait du sacrement de nos autels que des idées propres à nous en éloigner? Ce serait de regarder les dispositions qu'une charité plus ardente et plus pure apporte à la table sainte, comme absolument indispensable à tous ceux qui veulent en approcher dignement, de confondre les dispositions qui sont de précepte, pour éviter une profanation sacrilége de l'Eucharistie, et pour participer aux grâces que Jésus-Christ y communique, avec les dispositions que, d'après saint Thomas, on peut appeler de conseil, et qui font trouver, dans le banquet de Jésus-Christ, des grâces plus signalées et plus abondantes. Ce serait de confondre le défaut d'épreuves, qui rend la communion funeste à l'âme impénitente ou téméraire, avec une piété moins tendre, avec des sentiments moins vifs d'humilité et de pénitence. Confondre ces dispositions et les épreuves qui s'y rapportent, c'est ignorer la différence essentielle que les Pères et les théologiens ont remarquée entre la sainteté d'obligation et de précepte, et la sainteté de perfection et de conseil. Sainteté de précepte, qui consiste dans la fuite du péché qui ôte la vie de la grâce, et dans le concours des vertus nécessaires, pour recevoir avec fruit le corps de l'Homme-Dieu; sainteté de conseil, qui s'étend jusqu'à une fuite toujours soutenue des péchés légers qui affaiblissent l'esprit et la vie de la grâce, jusqu'à l'exemption des moindres taches dont seraient obscurcies les vertus qui doivent orner des cœurs jaloux de s'unir à Jésus-Christ; sainteté de conseil, dont parle saint Basile, lorsqu'il nous exhorte à nous préparer pour la communion par une vie fervente qui montre que nous sommes entièrement morts à nous-mêmes, que nous vivons à Dieu seul; sainteté de précepte, dont parlait l'Eglise ancienne, lorsqu'avant la communion elle déclarait, par la voix de ses ministres, que le sacrement de sainteté n'est que pour les saints. Or, confondre ces deux espèces de saintetés, ériger le conseil en précepte, c'est comme l'observe le Docteur Angélique, ignorer la nature et l'essence de la divine Eucharistie, puisque, loin de supposer en nous des vertus accomplies, le sacrement auguste n'a été institué que pour nous en donner la perfection.

Or, posé ces principes incontestables, quelle est la saine, l'exacte morale sur cet article important de la communion? Celle que nous devons vous annoncer, celle à laquelle vos guides spirituels doivent se conformer, celle sur laquelle doit se régler votre conduite, c'est celle qui, également éloignée de demander trop, ou de demander trop peu, n'autorisera point les communions froides et languissantes, afin de conserver les communions fréquentes, qui ne s'exposera point à ôter toutes les communions, afin de ne permettre que les communions plus ferventes. Ames plongées dans le sommeil d'une piété molle et indolente, je vous représenterai donc, et je me flatte d'avoir déjà rempli, par rapport à vous, toute l'étendue de mon ministère; je vous représenterai que cette sainteté, qui n'est que de conseil et de perfection, il est de votre intérêt le plus essentiel de ne la pas négliger, parce qu'en la négligeant, vous pourriez vous exposer au danger de vous présenter à la table eucharistique, sans y apporter la sainteté de précepte, parce qu'en la négligeant, vous vous privez des grâces qui sont le prix d'une communion plus fervente, parce qu'en la négligeant, vous vous rendez souvent coupables, sinon de profaner indignement le corps de Jésus-Christ, du moins de ne le respecter pas autant qu'il doit être respecté. Ames arrêtées par les précautions, les scrupules d'un respect trop timide, je vous représenterai que la sainteté de précepte, d'obligation rigide et essentielle, ne consiste point dans l'exemption entière de ces faiblesses, de ces fragilités, de ces imperfections que vous vous reprochez; que ces faiblesses, ces fragilités, ces imperfections, dès là que vous savez vous les reprocher, que vous savez vous en humilier, vous en confondre; dès là que la grâce vous inspire le désir sincère et la résolution de les combattre, c'est, selon la décision d'un grand pape, dans la communion, que vous devez en chercher le principal remède, et une victoire plus assurée : *Si te profiteris infirmum, quare non curris ad medicum?*

Quelle est donc, encore une fois, la saine, l'exacte morale sur la communion? C'est celle qui réunit dans ce qu'elle nous demande tout ce que nous a demandé Jésus-Christ. Or, le Dieu sauveur, dans l'institution de l'adorable Eucharistie, n'a pas moins exigé les dispositions que l'usage, ni l'usage que les dispositions : donc comme il n'a pas prétendu que l'usage empêche les dispositions, il n'a point voulu, il ne veut point que les dispositions empêchent l'usage, De là, raisonnons : Jésus-Christ n'a point voulu, il ne veut point que les dispositions empêchent l'usage : donc la sainteté infinie du sacrement n'est point une raison de s'éloigner, elle n'est qu'une raison de se préparer; par conséquent

l'âme, pénétrée de l'impression d'un respect trop timide, qui se tient séparée ou qui s'approche trop rarement, manque véritablement aux volontés de Jésus-Christ, comme y manque l'âme imprudente qui s'approche avec une ardeur trop empressée. Jésus-Christ n'a point voulu il ne veut point que les dispositions empêchent l'usage : l'usage que l'Eglise commande à tous, l'usage fréquent auquel elle nous exhorte; donc ce serait troubler, renverser l'ordre de ses desseins, que d'exiger, pour le simple usage, des dispositions qui ne peuvent se former que dans le silence de la solitude, parce que l'usage de la communion ne serait que pour le très-petit nombre des fidèles : donc ce serait troubler et renverser les desseins de Jésus-Christ, que d'exiger des dispositions si parfaites, qu'on ne peut les acquérir que dans la suite d'un grand nombre d'années, parce que la communion serait très-rare, et que le pain eucharistique ne serait plus pour personne, ce qu'il est de lui-même et par lui-même, le pain de tous les jours : donc ce serait troubler et renverser les desseins de Jésus-Christ, que d'exiger des dispositions qu'on ne peut acquérir que par des miracles de grâce, parce que l'usage de la communion ne serait que pour les plus justes d'entre les justes; parce qu'alors la communion ne serait plus la source d'aucune de nos vertus, elle n'en serait que la récompense. Ainsi, l'usage de la communion, resserré dans des limites si étroites, diminué, affaibli, presque détruit et anéanti, ne laisserait au Dieu de l'Eucharistie que des hommages d'adoration toujours craintive et alarmée : Jésus-Christ ne serait dans nos temples que le Dieu qui couronne nos vertus; il ne serait point le Dieu qui les augmente et les perfectionne.

Second écueil du respect séparé du désir. Demander pour la communion des dispositions que l'homme qui s'approche de la communion ne doit pas se flatter de voir et de reconnaître en lui-même, uniquement appliqué à relever la sainteté du sacrement, sans considérer que la faiblesse, la fragilité humaine n'est point capable de marcher toujours d'un pas égal dans les voies de la justice, de se soutenir, de ne pas chanceler quelquefois dans les sentiers pénibles de la perfection évangélique; sans se souvenir que les vertus pures, sans mélange d'imperfection, ne sont point pour la terre, qu'elles ne sont que pour le ciel, sans reconnaître, avec saint Thomas, comme je viens de vous le faire observer, que loin de supposer en nous la perfection de la vertu, le sacrement de l'Eucharistie a été établi pour nous la donner, pour affermir de plus en plus nos âmes contre les assauts de la cupidité, et nous embraser des feux les plus purs de l'amour divin : sans distinguer entre la communion plus fréquente et la communion moins fréquente; entre les communions de choix et d'attrait particulier et les communions de précepte et de nécessité; entre la paix d'une tranquille solitude et les périls d'un monde séducteur, entre les âmes attaquées, vivement combattues par des tentations violentes et des âmes prévenues par les dons de la grâce la plus abondante; entre le juste moins avancé dans la pratique de la perfection et le juste de plusieurs années; dès là que pour tous les hommes, que pour toutes ou presque toutes les communions, on demande, on exige, à titre de préparation nécessaire et commandée, un amour de Dieu très-pur, parfaitement victorieux de tout autre amour, qui non-seulement soit dominant dans le cœur, mais qui ne laisse dans le cœur aucun vestige des complaisances passagères et profanes que des occasions toujours renaissantes arrachent quelquefois à la faiblesse humaine : je soutiens que par les excès de cette rigidité trop austère, on ne réussira qu'à jeter le trouble dans les consciences, à écarter de l'autel les âmes les plus saintes, sous le spécieux prétexte d'en éloigner les âmes trop imparfaites. En effet, quelles voies nous resteront ouvertes pour aller au sacrement de Jésus-Christ, s'il n'en est point d'autre que celle de ces vertus éminentes qu'on ne peut, qu'on ne doit point reconnaître en soi-même?

J'appelle des vertus qu'on ne peut, qu'on ne doit pas reconnaître en soi-même, des vertus sur lesquelles il sera dangereux, mais en même temps nécessaire, de s'étudier aussitôt qu'on les regardera comme des dispositions essentielles à la communion.

Danger pour les âmes vaines et présomptueuses qui, au lieu de jeter les yeux sur la grandeur et le nombre de leurs défauts pour en gémir, s'en humilier, en demander le pardon, s'en assurer le remède, s'occuperaient, avec le pharisien de l'Evangile, à se tracer une image de leur perfection prétendue; qui trop instruites à ne point voir les défauts qu'elles ont, et à voir des vertus qu'elles n'ont pas; trop promptes à décider en leur faveur, à souscrire au témoignage flatteur de l'orgueil, habile à prévenir, à étouffer la voix de la vérité; trop portées, par l'intérêt de leur vanité, à prendre quelques désirs rapides et passagers d'une vertu qui n'est encore qu'en idée et en sentiment, pour une vertu solide et profondément enracinée dans le cœur; plus elles paraîtront s'étudier, moins elles se connaîtront; plus coupables encore par ce qu'elles se croiront être que par ce qu'elles sont, elles n'apporteront au Dieu humilié dans l'Eucharistie que la sécurité, la nonchalance fastueuse d'un orgueil qui s'imagine n'avoir point de grâces à solliciter, parce qu'il ne reste plus de vertus à acquérir.

Danger pour les âmes délicates et timorées qui, trop faciles à prendre les songes, les terreurs du scrupule pour les reproches et les remords de la conscience, n'oseront franchir les bornes qu'on pose à leur amour, et dans la crainte de n'avoir pas les vertus qu'exige le sacrement, se priveront des vertus qu'il donne.

Danger pour les âmes les plus éclairées,

les plus sages : toutes éclairées, toutes sages qu'elles seront, elles ne parviendront jamais à se développer assez les sentiments, et la situation de leur cœur, pour oser se répondre qu'elles ont des vertus si pures et si sublimes. Ainsi, partagées entre la crainte et l'amour, elles ne pourront que balancer, flotter, douter, soupirer, souhaiter de recevoir Jésus-Christ et s'en éloigner : désirer ses grâces et s'y refuser.

Danger surtout pour les âmes accoutumées à ne connaître que le respect, à ignorer le désir ; si le désir de la communion régnait dans leur cœur, elles se hâteraient de quitter les défauts qui en éloignent, et d'acquérir les vertus qui en approchent. Guidées, conduites, inspirées par un respect sans désir, elles ne verront point leurs fragilités avec cette tristesse salutaire, qui fait recourir aux moyens efficaces de s'en délivrer ; elles se tiendront tranquilles dans une séparation, qui leur paraîtra justifiée par leurs imperfections.

J'appelle des vertus qu'on ne peut, qu'on ne doit point reconnaître en soi-même, des vertus qu'on a d'autant moins, qu'on croit les avoir : ce que l'apôtre disait de la charité, je ne crains point de le dire de l'humilité : sans elle la perfection la plus relevée n'est qu'une fausse vertu ; s'il est nécessaire au pécheur de connaître l'énormité de ses crimes, il ne l'est pas moins au juste d'ignorer la perfection de ses vertus.

J'appelle des vertus qu'on ne peut, qu'on ne doit point reconnaître en soi-même, des vertus que l'on croit d'autant moins avoir, qu'on les a dans un degré plus héroïque.

Vous le savez, la grâce de Jésus-Christ jette sur la grandeur des vertus qu'elle produit un voile non moins impénétrable que celui que jette sur ses honteux égarements la passion qui les enfante : plus on possède de vertus, plus on craint d'en manquer ; et la modestie évangélique rougit plus aisément de ses imperfections, que le libertinage ne rougit de ses vices.

Or, de là, que suit-il ? remarquez-le, mes chers auditeurs, il suit que l'humilité croissant en proportion de la piété, les vertus, à qui seules on accorde d'aller à l'autel, seront les plus empressées à s'en retirer : il suit que le sanctuaire qu'on veut fermer à de simples imperfections, ne demeurera ouvert qu'à la vanité, à la présomption. Dès là, que ces dispositions d'amour pur et très-pur, de charité qui, assez vive pour consumer tous les restes de faiblesse humaine, seront mises au nombre des dispositions essentielles et nécessaires à la communion, la piété timide et modeste, troublée par les scrupules, agitée par la crainte, trompée par son humilité, gémira dans les sentiers d'une séparation si pénible, si douloureuse à son amour.

L'humble centurion qui s'avoue indigne de recevoir Jésus-Christ, et qui par là même en est jugé digne par ce Dieu sauveur, cédera la place au pharisien superbe qui croira honorer, par ses dispositions, le sacrement qu'il déshonore par sa fière audace. L'humilité, qui tient lieu de tant de vertus abandonnera le sanctuaire à l'orgueil qui tient lieu de tous les vices.

Car, tels sont quelquefois les effets et la suite de zèle trop rigide, de ces raffinements en matière de dévotion et de spiritualité : une piété fière et méprisante ; une piété hautaine et présomptueuse ; une piété entêtée et opiniâtre ; une piété par laquelle on s'estime soi-même et on méprise les autres ; une piété qui sait tout, excepté s'abaisser, s'humilier ; une piété toujours contente, toujours satisfaite d'elle-même

Est-ce donc que je prétends abandonner la communion et la fréquente communion à la témérité de tant de désirs profanes ? Prêtres, pontifes, qui présidez à la conduite des âmes, soutenez avec zèle, défendez avec vigueur la sainteté, la majesté de l'auguste sacrement, contre l'indiscrétion de ces communions multipliées auxquelles on ne se dispose pas, et dont on ne profite pas ; souvenez-vous que, selon la réflexion de saint Chrysostome, ce qui honore Jésus-Christ, ce qui sanctifie l'homme, ce n'est point de communier souvent, si l'on ne communie saintement. Mais, oserais-je vous le dire, ce que vous savez mieux que moi ? n'oubliez point que dans les principes de la vraie doctrine de l'Église, dans les sentiments des Pères et des docteurs, selon les maximes et l'exemple des saints ; n'oubliez pas que des faiblesses légères, des imperfections, si on les connaît, si on les pleure, si on en gémit, si on les punit, si on les répare, si l'on se précautionne contre elles, n'oubliez point que l'humilité, la componction, la vigilance qu'elles inspirent, réparent avec une sorte d'avantage, les fautes qui leur peuvent échapper ; souvenez-vous que fermer entièrement l'entrée du sanctuaire aux âmes faibles, fragiles, imparfaites, mais sincèrement pénitentes et pénétrées du sentiment de leur misère, ce serait anéantir l'usage du sacrement en demandant pour la communion des dispositions, des vertus qu'on n'acquiert que par la communion.

3° Et je l'avoue, chrétiens, je ne l'ai jamais si bien compris qu'en réfléchissant sur la matière que je traite, combien toute doctrine qui combat la vérité, se combat elle-même et se détruit par les efforts qu'elle fait pour se soutenir. Dans quel siècle, autant que le nôtre, a-t-on parlé de la force, du pouvoir, de l'empire de la grâce ? Quel siècle a retenti de plus de clameurs et d'invectives contre les fragilités, contre les imperfections de la de la piété trop indolente ? Or, pour nous élever à ces vertus sublimes qu'on nous demande, quels secours, quel appui présente-t-on aux fidèles ? On commence par leur retrancher la source des grâces la plus abondante, la plus féconde ; on ne permet la communion qu'à des âmes élevées au plus haut degré de sainteté ; on exige pour dispositions à la communion, une perfection dans

les vertus, qui n'est que l'effet et le fruit de la communion.

Je vous dis donc, vous qui voulez qu'on soit déjà parfait avant que de communier, ignorez-vous qu'il est une grâce qui dispose à la communion et une grâce qui vient de la communion; une sainteté qu'elle demande et une sainteté qu'elle produit; qu'il est des vertus qu'on doit porter à la divine eucharistie et des vertus qu'on doit y chercher?

En effet, le sacrement de l'eucharistie n'est-il pas le plus grand, le plus auguste, et en même temps le plus puissant, le plus efficace entre tous les sacrements que l'on appelle des vivants? Il suppose la vie de la grâce; il augmente la vie de la grâce; il suppose, il demande, il exige la vie de la grâce; donc c'est faire un outrage à la sainteté du sacrement que d'oser le recevoir dans la mort du péché, et de n'y porter aucune vertu; il augmente, il étend, il perfectionne la vie de la grâce, donc c'est faire outrage à la puissance du sacrement que de prétendre, dans les voies ordinaires de la Providence, arriver à la perfection sans le recevoir.

Que fait donc une âme qui se retire de la communion, parce qu'elle n'est pas encore dans l'état de perfection? Concevez-le, mes chers auditeurs, et ne l'oubliez point; ce qu'elle fait : parce qu'elle n'est pas dans l'état de perfection, elle se retranche les secours, les moyens les plus puissants, ne craignons point de le dire, presque l'unique moyen de perfection, elle cherche la grâce où Jésus-Christ ne l'a pas mise; elle semble la dédaigner dans le sanctuaire où il l'a placée. Ce qu'elle fait, saint Cyrille nous l'apprend : elle se prête, sans le savoir, aux desseins de l'ennemi de notre salut, qui, afin de nous affaiblir, ensuite de nous séduire et de nous perdre, commence par nous éloigner de la communion; et, pour nous éloigner, il fixe tous nos regards sur la sainteté, la majesté du sacrement; il les détourne de la force de l'efficace du sacrement, il nous exagère ce que Dieu demande, il nous cache ce que Dieu nous promet.

Et c'est ici, mes chers auditeurs, que je suis obligé de m'humilier, de me confondre, de reconnaître qu'il est des vérités évangéliques qui ne doivent, qui ne peuvent être bien annoncées que par des saints; qu'il est des sujets sur lesquels les vertus du prédicateur font presque tous ses talents : quel autre que celui qui l'a éprouvé vous dira ce qui se passe dans la communion entre Jésus-Christ et l'âme fervente? Je me trompe, plus on le sait, plus on l'éprouve, moins en quelque sorte on est en état de le dire : la grâce a des mouvements, le cœur a des sentiments pour lesquels l'esprit ne trouve point d'expressions. Un Paul avait entendu des paroles qu'une bouche mortelle ne sait point prononcer : *Arcana verba quæ non licet homini loqui.* (II *Cor.*, XII, 4.) C'est alors, c'est dans ces moments fortunés de paix et de silence, que les passions, déjà abattues et réprimées par une vie pénitente, se taisent à l'approche du Dieu des vertus; que les flots et les vagues de la cupidité se calment et s'abaissent sous ses pas : c'est alors que le soleil de justice dissipe le nuage des erreurs et des illusions qui aveuglent l'esprit : c'est alors que s'allume de plus en plus le feu de la divine charité, qui consume dans le cœur le reste des affections terrestres, qui ne laisse rien ou presque rien de l'homme dans l'homme.

Ah! chrétiens, on invective, on déclame sans cesse contre les défauts et les imperfections des personnes qui approchent fréquemment de la communion. Souvent dans les livres, plus souvent encore dans les conversations, on entre avec une sorte de complaisance dans le détail de leurs défauts. Sans prétendre excuser des faiblesses qu'elles pleurent et qu'elles condamnent, pour répondre à la critique et à la médisance, je n'ai besoin que des mœurs et de la conduite de ces censeurs téméraires. Comparés aux vices de ceux qui se séparent de la communion, ces défauts qu'on affecte de révéler dans ceux qui en approchent, ils paraîtront presque des vertus.

Les uns n'ont pas encore cessé d'être hommes, les autres n'ont pas commencé d'être chrétiens. Dans ceux-là je vois des imperfections à corriger; dans ceux-ci je ne trouve point de vertus à louer : les uns pourraient être plus saints; les autres peuvent difficilement devenir plus pécheurs. Là, l'ouvrage du salut n'est pas consommé; ici, il n'est pas ébauché : là, c'est une piété légèrement ternie par l'ombre et le mélange de quelques faiblesses; ici, c'est une hauteur et une intrépidité de libertinage qui n'a point de bornes; ce ne sont point quelques mouvements légers d'antiphatie, des complaisances de vanité, des retours d'amour-propre : c'est la haine avec toutes ses fureurs, c'est l'ambition avec tous ses transports, c'est l'avarice avec ses soins inquiets, c'est l'orgueil avec toutes ses hauteurs, c'est l'irréligion avec tous ses scandales, c'est la volupté avec toutes ses débauches. Monde injuste et imposteur, vous ne parlez que des défauts que conservent quelquefois ceux qui fréquentent la sainte table! Et pourquoi affectez-vous de dissimuler les vices que la communion prévient et qu'elle arrête? Et n'est-ce pas déjà un grand avantage que d'être libre et vainqueur de tant de passions fougueuses? Vous nous montrez des imperfections jointes à la fréquente communion; mais trouveriez-vous beaucoup de vertus solides et chrétiennes séparées de la fréquente communion?

Je vous le demande, mes frères, d'où sortent-elles que du sanctuaire, les âmes qui donnent les plus grands exemples de ferveur? Ces âmes de paix et de concorde, qui réunissent les cœurs séparés par la haine; ces âmes de zèle et d'amour du bon ordre, qui répriment les scandales et qui s'opposent à la contagion du vice et de l'erreur; ces âmes de charité et de miséricorde, qui

essuient les larmes du pauvre et qui préviennent ses désirs; ces âmes d'édification qui animent et qui soutiennent toutes les entreprises de piété et de charité: dans quelles villes, dans quelles paroisses les vices sont-ils plus rares et les vertus plus communes que dans celles où le zèle des pasteurs et la docilité du troupeau maintient l'usage des sacrements?

De là saint Cyrille décide que ceux qui, sous prétexte de piété, refusent de recevoir Jésus-Christ, s'éloignent de la vie éternelle; de là, saint Chrysostome déclare que s'il est dangereux de communier avec tiédeur, c'est se donner la mort que de s abstenir entièrement de la communion; de là saint Ambroise soutient que se retirer de la communion, ce n'est point une piété selon l'esprit et les instructions de Jésus-Christ qui ne nous a pas dit : respectez et retirez-vous, mais respectez et approchez-vous.

De là, et appuyé sur l'expérience de tous les siècles, le saint concile de Trente ne demandait pour rappeler parmi nous la ferveur et l'innocence de la primitive Eglise, que d'y faire renaître le désir et la pratique de la fréquente communion; de là un des plus saints et des plus grands pontifes, que ce dernier âge ait vus sur la chaire de saint Pierre, félicitait les évêques qui avaient rallumé dans leurs diocèses le feu sacré de l'amour de la sainte Eucharistie; de là, saint François de Sales, saint Charles Borromée, et cette multitude de saints que Dieu donna à son Eglise pour la défendre contre la séduction des doctrines nouvelles, déclarent que ceux qui retirent les peuples du saint usage de la communion sont des enfants d'anathème, des disciples d'erreur, des maîtres de mensonge.

Malheur donc, je l'ai dit et je le répète, malheur à ceux qui viennent sans préparation; mais aussi, malheur à ceux qui ne viennent pas! Malheur aux ministres trop faciles et trop indulgents qui ouvrent le sanctuaire à la troupe profane qui porte à l'autel des faiblesses qu'elle ne pleure pas; mais aussi, malheur aux ministres trop durs et trop austères qui ferment le sanctuaire à l'âme qui vient y chercher des vertus qu'elle désire et qu'elle n'a pas! Malheur surtout à la fausse piété qui se pare d'une vaine ombre de respect, pour justifier sa résistance à la voix des pasteurs qui, dans ces jours de salut, l'appellent à la table eucharistique.

Concluons, mes chers auditeurs, et pour nous former une juste idée de nos devoirs par rapport à la communion, reprenons en peu de mots tout ce discours.

Dans l'institution de l'adorable Eucharistie, Jésus-Christ n'a pas moins exigé les dispositions que l'usage; il n'a pas moins demandé l'usage que les dispositions : donc Jésus-Christ n'a point prétendu que l'usage empêche les dispositions, et il n'a point voulu que les dispositions empêchent l'usage : donc la sainteté infinie du sacrement n'est point une raison de s'éloigner, elle n'est qu'une raison de se préparer : donc l'âme, qui se tient séparée par un respect trop timide, manque véritablement aux volontés de Jésus-Christ, comme y manque l'âme qui s'approche avec une ardeur trop empressée : donc le respect n'est rien sans le désir, le désir n'est rien sans le respect.

Par conséquent, quelle est la saine, l'exacte doctrine par rapport à la communion? Ne l'oubliez pas, c'est la doctrine qui réunit dans ce qu'elle demande tout ce que Jésus-Christ nous a demandé; c'est la doctrine qui ne favorise ni le désir qui ne dispose pas, ni le respect qui ne s'approche pas; c'est celle qui n'affaiblit point le respect afin d'exciter le désir, qui n'épouvante point le désir pour augmenter le respect.

Par conséquent encore, quelle est la vraie piété par rapport à la communion? C'est la piété qui réunit dans sa conduite tout ce que Jésus-Christ réunit dans sa loi. Or, Jésus-Christ exige qu'on se dispose, il exige qu'on communie : donc la nécessité de recevoir le sacrement ne dispense pas du précepte de s'y préparer : donc la nécessité de se préparer ne dispense pas du précepte qui ordonne de le recevoir : donc on ne peut trop condamner le désir qui ne s'étend pas jusqu'à se disposer, et on ne peut prodiguer les éloges au respect qui se borne à s'éloigner.

Par conséquent enfin, quelle est en ce saint temps l'âme véritablement chrétienne? C'est l'âme qui ne sépare point deux préceptes dont la solennité de la pâque réunit et rassemble l'obligation : précepte de la préparation, précepte de la communion. Précepte de la préparation : purifier son cœur afin de recevoir Jésus-Christ. Précepte de la communion : recevoir Jésus-Christ après avoir purifié son cœur : donc communier sans avoir quitté son péché, ou ne pas communier, parce qu'on ne veut pas quitter son péché : Seigneur, lorsque de ces deux écueils le moins terrible est cependant si funeste, doit-on trouver, dans la différence des motifs, de quoi se consoler, et de l'outrage qu'on vous fait, et du malheur dans lequel on se précipite?

Que le flambeau de votre grâce se rallume parmi nous, ô mon Dieu! qu'il embrase, qu'il consume tous les cœurs! que le respect le plus profond nous prépare, que l'amour le plus fervent nous conduise à l'autel! que la table eucharistique vous présente un peuple digne de vos bienfaits, arrosé de votre sang, rempli de votre esprit, il sera à vous dans le temps, il méritera d'être avec vous dans l'éternité. Ainsi soit il.

SERMON XXIV.

Pour le vendredi saint.

SUR LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus (*Thren.*, I, 12.)

Considérez et voyez s'il y a une douleur égale à la mienne.

Dans ce jour que l'Eglise consacre à honorer, par un tribut de deuil et de larmes,

la mort sanglante de Jésus-Christ son époux, ne suffirait-il pas d'offrir aux regards des fidèles l'image de leur Dieu crucifié, et de leur dire avec le prophète : *Attendite*, peuple chrétien ; fixez toute l'attention de votre esprit sur ce Dieu mourant : *Videte*, voyez ces yeux éteints et appesantis sous le sommeil de la mort, ce corps couvert de blessures profondes, épuisé de forces, défiguré par les supplices; voyez, ne vous lassez point de voir : *Attendite et videte;* laissez agir votre cœur, écoutez ce qu'il vous dira, livrez-vous aux mouvements qui l'agiteront? Cette vue seule sera plus touchante que nos discours ; un coup d'œil vous parlera avec plus de force que toute l'éloquence humaine : *Attendite et videte.*

En effet, que puis-je vous dire, mes chers auditeurs, et que pouvez-vous espérer de mon faible ministère? Vous voilà au pied de l'autel, disposés à verser un torrent de pleurs sur votre Sauveur expirant; votre cœur vole au-devant de vos paroles, il s'ouvre de lui-même à la douleur, il ne cherche qu'une main capable de l'attendrir, et je me trouve dans l'impuissance de répondre aux désirs de votre piété. Comment peindre, avec des couleurs assez vives les souffrances d'un Dieu crucifié? Ce n'est que par des soupirs, que par des larmes, que par un silence plein de douleur qu'on peut expliquer ce profond mystère.

Si je n'en suis vivement touché, comment vous inspirerai-je des sentiments que je n'éprouve pas? Et si je l'ai bien médité, je ne pourrai que pleurer avec vous.

Osons cependant, dociles à la voix de l'Eglise, suivre les pas de ce Dieu sauveur ; jetons-nous avec lui dans les sentiers difficiles où il entre pour nous, et puisse l'amour qui le conduit nous servir de guide. Jésus sur la croix, voilà le triomphe de l'amour divin ; c'est son ouvrage, c'est lui qui a tout fait; c'est à lui seul d'en parler. N'attendez donc de moi qu'un récit simple et naïf : ce serait profaner un ministère si auguste que de lui prêter la pompe et les vains ornements de l'éloquence mondaine : pour manier un pareil sujet, le grand art est de fuir tout art et toute étude, point d'autre langage qui convienne que le langage du sentiment. Je ne veux que m'oublier et être oublié; que toucher et être touché moi-même. Heureux si l'Esprit-Saint met dans mon cœur des sentiments dignes de passer dans le vôtre !

Croix sainte et adorable, vous animerez ma parole, vous soutiendrez ma faiblesse ; c'est à vous seule, qu'adorateurs d'un Dieu crucifié, nous devons porter en ce jour nos vœux et nos hommages. Hélas ! sur la terre tout fuit, tout abandonne le Dieu que nous aimons ; ses apôtres le trahissent, le renoncent, le méconnaissent : son peuple, ingrat et parjure, ose lui insulter, son père même semble le délaisser et être sourd à ses cris. Vous, le principal espoir qui nous reste, vous êtes le bien, l'héritage qu'il désire. Quel bien, grand Dieu ! quel héritage! Enfin, il est content, il n'en veut point d'autre. Apprenez-moi les douleurs de Jésus crucifié ; aidez-moi à les exprimer; aidez ce peuple fidèle à les sentir. *O crux, ave.*

Mes frères, disait l'Apôtre, c'est un grand mystère que le mystère d'un Dieu souffrant et mourant; mystère qui paraît une folie aux sages du monde; mystère qui est un scandale pour l'Israël grossier et terrestre; mystère qui, à la faveur des lumières que la foi répand dans une âme docile, devient aux élus un mystère de sagesse et le chef-d'œuvre de la force et de la vertu de Dieu. En effet, continue l'Apôtre, en écrivant aux Colossiens, pour un esprit attentif à suivre les voies, à étudier les conseils du Très-Haut, qu'est-ce que le mystère des souffrances et de la mort de l'Homme-Dieu, qu'un mystère de salut et de grâces pour le monde, et par conséquent un mystère de triomphe et de victoire pour Jésus-Christ? Mystère de salut et de grâces pour le monde, puisque Jésus-Christ, attaché à la croix, y attache avec lui et efface de son sang l'arrêt de malédiction et d'anathème porté contre le monde pécheur : *Delens... chirographum decreti... et affigens illud cruci.* (*Col.*, VII, 14.) Mystère de triomphe et de victoire pour Jésus-Christ, puisque sur la croix et par la croix, Jésus-Christ détruit le règne de l'enfer qui captivait le monde assujetti au péché et esclave du péché : *Exspolians principatus..... triumphans illos.....* (*Coloss.*, II, 15.)

Qu'est-ce donc que Jésus-Christ dans ce jour de douleur et d'opprobre? L'Apôtre nous l'apprend : c'est un Dieu sauveur qui s'immole pour les péchés du monde, un Dieu rédempteur, qui s'offre en sacrifice de propitiation pour les péchés du monde, un Dieu pénitent qui souffre et qui meurt pour les péchés du monde. En sorte que nous ne pouvons nous former une idée plus juste, plus naturelle de la passion de l'Homme-Dieu, que de la regarder comme la pénitence publique, la pénitence universelle, la pénitence pleine et entière de tous les péchés de tous les hommes.

Car en quoi consiste la pénitence? Dans un vif regret causé par la vue du péché qui offense la sainteté de Dieu; dans une humiliation profonde qui répare la gloire de Dieu insulté, outragé par le péché ; dans une satisfaction pénible et rigoureuse qui contente la justice de Dieu irrité par le péché. Or, que voyons-nous aujourd'hui dans Jésus-Christ? Un Dieu pleurant le péché dans les sentiments de la plus amère douleur, un Dieu réparant le péché par les abaissements de la plus profonde humiliation, un Dieu satisfaisant pour le péché dans toute l'étendue de la justice la plus sévère et la plus inexorable ; un Dieu contrit, un Dieu humilié, un Dieu souffrant et mourant.

La sainteté de Dieu vengée par un Dieu contrit, la gloire de Dieu réparée par un Dieu humilié, la justice de Dieu satisfaite par un Dieu souffrant et mourant, les péchés du monde pleurés par un Dieu contrit, les péchés du monde réparés par un Dieu

humilié, les péchés du monde expiés par un Dieu souffrant et mourant. Suivez-moi, vous surtout, âmes pénitentes; et dans ce Jésus que vous devez aimer étudiez le modèle que vous devez imiter. Ecoutez, esprits profanes, et jusque dans le Dieu qui vient vous sauver vous reconnaîtrez le Dieu que vous devez adorer.

PREMIÈRE PARTIE.

Premier objet qui demande notre attention : Jésus-Christ revêtu de la personne du pécheur, et comme tel pleurant le péché dans le sentiment de la contrition la plus vive et de la douleur la plus tendre. La voilà qui commence de s'ouvrir devant Jésus la carrière de souffrances qui lui fut tracée dans les Ecritures ; l'heure du sacrifice approche, le bûcher se prépare, le feu s'allume, la victime de propitiation s'avance vers l'autel. Pour y arriver, quelle route il lui faut parcourir! Il ira de supplice en supplice, tous ses pas seront marqués par quelque opprobre; la distance qui sépare le jardin des Oliviers et la montagne du Calvaire ne doit se remplir que de disgrâces toujours nouvelles et sans cesse renaissantes. La première scène n'est pas moins tragique que la dernière, et les prémices de l'immolation sont aussi douloureuses que l'immolation même.

Sciens Jesus quia venit hora. (*Joan.*, XIII, 1.) Sachant qu'ils étaient arrivés les moments déterminés dans le conseil de la Sagesse éternelle, Jésus-Christ se dépouille de l'éclat, de la puissance, de la majesté, de la divinité; la force de Dieu semble disparaître et faire place à la faiblesse de l'homme, et de l'homme marqué du caractère du péché, de l'homme dévoué à la malédiction et à tous les anathèmes que mérite le péché : ***Christus nos redemit de maledicto...... factus pro nobis maledictum.*** (*Gal.*, III, 13.) Accablé de ce poids funeste, triste, inquiet, Jésus marche au milieu de ses disciples; dans l'obscurité d'une nuit profonde il entre au jardin des Oliviers. Lieux solitaires et tranquilles, séjour du repos et du silence, tant de fois Jésus vint, loin du bruit et du tumulte, vous confier les désirs, les ardeurs, les transports de son amour! Quel changement ! quelle révolution fatale!

Cœpit contristari et mæstus esse. (*Matth.*, XXVI, 37.) Une douleur vive et pénétrante s'empare de son âme; la tristesse, la langueur, les peines les plus cruelles déchirent son cœur; il est en proie au plus mortel ennui ; il se retire, il s'enfonce dans la solitude, non pour cacher son trouble, mais pour s'y livrer tout entier ; il gémit, il se plaint, il soupire. Voulant chercher quelque remède à l'abattement où il se trouve, il s'adresse à ses apôtres, comme pour leur demander de la consolation : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (*Ibid.*, 38.) O vous, mes chers disciples, soulagez ma douleur en la partageant! Plongés dans un lâche sommeil, ils ne l'entendent pas; il se retire rapidement comme s'il craignait qu'ils ne l'eussent entendu ; il rejoint ses disciples, et il les quitte encore : de Dieu il revient à ses apôtres, des apôtres il retourne à Dieu ; sa douleur croît, elle augmente, la force l'abandonne, ses yeux se couvrent de ténèbres épaisses; d'une voix entrecoupée de soupirs, il peut à peine prononcer ces tristes paroles : O mon Père! si, dans l'état où je suis, j'ose vous appeler du nom de père; ô mon Père! épargnez-moi de boire ce calice amer! Vous pouvez tout; c'est un fils, c'est un Dieu qui vous implore : ***Pater mi! si possibile est,*** *transeat a me calix iste* (*Ibid.*, 39.)

Ah ! mes chers auditeurs, un Dieu souffrant, un Dieu humilié, un Dieu crucifié ne me surprend point autant qu'un Dieu saisi de crainte et de frayeur : qu'un faible roseau plie sous l'orage; qu'il y ait des tempêtes assez violentes pour déraciner les cèdres du Liban; qu'il y ait des périls dont le seul aspect glace d'effroi le héros le plus intrépide, je n'en suis point surpris. Qu'est-ce que l'homme et le plus grand homme, qu'un édifice de terre et d'argile, toujours ruineux par quelque endroit, prêt à s'ensevelir sous ses débris et à tomber en poudre. Mais un Homme-Dieu tremble, il pâlit, il succombe sous le poids de ses ennuis : voilà ce que nous ne pouvons concevoir.

Prenons garde, chrétiens, de faire outrage à notre Dieu ; respectons et pénétrons, s'il se peut, ce profond mystère. C'est à Jésus-Christ souffrant, encore plus qu'à Jésus-Christ naissant, que conviennent ces admirables paroles de saint Bernard : Ne vous arrêtez point, mon frère, aux apparences qui frappent les sens et qui imposent à l'esprit. Jésus-Christ pleure, il s'afflige, il tremble comme les hommes faibles et timides : ***Plorat ut cæteri.*** Ah! que ces pleurs coulent d'une source bien différente! *Sed non quare cæteri.* Est-ce la vue des supplices qui le trouble et qui l'agite? Je le sais, l'amour qui l'a revêtu de nos autres infirmités n'a pas dédaigné cette épreuve : cependant, toute vive, toute pénétrante qu'elle est, ce n'est point la crainte qui fait à son cœur la plaie la plus sensible et la plus profonde. Depuis tant d'années il appelle par ses vœux empressés l'heure destinée à ses peines : *Baptismo autem habeo baptizari et quomodo coarctor usque dum perficiatur.* (*Luc.*, XII, 50.) Je dois être baptisé dans un baptême de sang, et qu'il tarde à mon amour que ce grand ouvrage s'accomplisse! Que le temps ne hâte-t-il sa course! Ne viendra-t-il point le jour marqué pour éclairer ma mort ! tout mon sang s'agite dans mes veines, il brûle de sortir et d'arroser la terre : mon cœur s'irrite de la lenteur du sacrifice : impatient, plein de feu, je le sens qui m'échappe, qui vole au-devant du coup qui doit le percer : *Quomodo coarctor.* Et nous croirions qu'un instant a pu amortir cette flamme ardente d'un amour impétueux. Entre les mains des bourreaux, attaché à la colonne, cloué sur la croix, il est tranquille; une paix douce et calme règne sur son front. Qu'est-ce donc qui le jette dans la consternation? Il

me faudrait, Seigneur, il me faudrait pouvoir le graver en caractères ineffaçables au plus intime de l'âme de ceux qui m'entendent ; il me faudrait pour cela une étincelle du feu dont vous fûtes consumé. Qu'est-ce qui plonge Jésus dans cet abîme d'amertume? Ce n'est point tant l'état où il sera bientôt, que l'état où il est déjà ; ce ne sont point les fureurs d'un peuple acharné à sa perte, c'est le péché, la seule chose qu'un Homme-Dieu puisse tant craindre et redouter, le malheur le plus capable de consterner un Homme-Dieu, de faire d'un Dieu de gloire et de félicité un Dieu affligé et désolé.

Pour le concevoir, revenons, chrétiens, aux principes de cette sublime théologie que saint Paul nous développe avec tant de force, et dont nous trouvons des traits admirables dans le prophète Isaïe, qui, selon l'expression de saint Jérôme, fût avant l'Evangile l'évangéliste de la passion. Dieu, dit l'Apôtre, Dieu a consommé l'ouvrage de la réconciliation du monde par les souffrances et la passion de Jésus-Christ : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* (*II Cor.*, V, 19.) Or, quel moyen de consommer cet ouvrage d'une manière également digne de sa miséricorde et de sa justice? Dieu, continue l'Apôtre, Dieu cessa d'imputer aux hommes pécheurs leurs propres péchés : *Non reputans illis delicta ipsorum* (*Ibid.*); il en fit porter la peine à Jésus-Christ, qui, en se se dévouant au salut du monde, s'était chargé des péchés du monde; il les transporta sur Jésus-Christ, en sorte que celui qui ne connaissait point le péché devint, en quelque façon, le péché même : *Eum qui non noverat peccatum pro nobis peccatum fecit.* (*Ibid.*, 21.) Il se fit entre Jésus-Christ et les hommes un échange mystérieux : Jésus-Christ se fit caution pour les péchés du monde, et Dieu donna au monde la justice de Jésus-Christ : *Ut efficeremur justitia Dei in ipso.* (*Ibid.*) Ainsi s'accomplit l'oracle d'Isaïe que Dieu mettait en Jésus-Christ toutes les iniquités de tous les hommes : *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.* (*Isa.*, XXXIII, 6.) Or, en vertu de cet échange fait entre Jésus-Christ et les hommes qu'arrive-t-il? Une révolution plus étonnante, plus inconcevable que la révolution qui du Dieu de force et de puissance en fait un Dieu de douleur et de faiblesse; une révolution qui justifie, qui consacre les larmes de Jésus-Christ, qui montre qu'elles sont des larmes dignes d'un Homme-Dieu; je veux dire une révolution qui charge le Dieu des vertus du poids de tous les péchés : *Posuit... in eo iniquitatem omnium nostrum.* Jésus-Christ se trouve tout à coup comme revêtu des prévarications du monde entier. Au premier instant de son entrée dans le jardin des Oliviers, il voit se réunir et tomber sur lui les péchés de tous les peuples et de toutes les nations, les péchés de tous les siècles et de tous les âges, les péchés de toutes les races et de toutes les familles, les péchés de tous les états et de toutes les conditions, les péchés des rois et les péchés des sujets, les péchés des grands et les péchés des petits, les péchés des riches et les péchés des pauvres, les péchés du monde et les péchés du sanctuaire, les péchés du siècle et les péchés du désert, tous les péchés de toutes les passions, tous les péchés de tous les pécheurs : *Posuit..... in eo iniquitatem omnium nostrum.*

Ah! qui me donnera de parler à des âmes qui connaissent Dieu, et toute la sainteté de Dieu, et toute la haine que Dieu a pour le péché? Hommes, que vous seriez heureux, si vous pensiez du péché comme Jésus-Christ en pense ! Que vous êtes aveugles, si vous croyez qu'il en juge comme vous en jugez! Ce n'est rien pour un cœur que transporte le fol amour de la gloire mondaine ; quelle affreuse situation pour le Dieu d'humilité, de paix, de concorde, lorsqu'il se voit responsable de l'envie, de la haine, de la jalousie, des médisances meurtrières, des noires calomnies, des lâches trahisons, des perfidies, des impostures, des indignes complots, des attentats sanguinaires, de l'ambition! Ce n'est rien pour un cœur que brûle et dévore la soif insatiable des richesses; quelle horreur, quel effroi pour le Dieu de justice et d'équité, pour le Dieu de tendresse et de miséricorde, que de se trouver chargé de la dureté, de l'insensibilité, des usures, des concussions, des ravages, des usurpations, des damnables artifices, des manéges diaboliques, d'une avarice sans bornes!

Ce n'est rien pour un cœur qu'enivre la volupté; mais quelle humilation pour le Dieu de pudeur que d'avoir à expier des désirs adultères, des pensées coupables, des abominations cachées, des désordres éclatants, des scandales audacieux de l'impudicité!

Ce n'est rien pour un cœur endurci dans le péché et par le péché; mais quelle douleur amère et profonde pour cet Homme-Dieu, modèle de tous les saints et de toute sainteté, que la vue de tant de maux qu'il s'est chargé de réparer; que d'avoir à réparer les blasphèmes et les railleries sacriléges de l'irréligion, les doutes et les révoltes téméraires de l'incrédulité, les égarements et les profanations de l'impiété!

Ce n'est rien ou presque rien que le péché pour un cœur qui ne connaît pas Dieu, qui ne veut pas le connaître; mais lorsque, jetant les yeux sur lui-même, cet Homme-Dieu se voit, ainsi que l'avait prédit le prophète, environné et comme inondé de ces torrents d'iniquité qui, depuis le premier jusqu'au dernier moment du monde, ont ravagé et ravageront la terre: *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me* (*Psal.* XVII, 5) ; lorsqu'il voit sortir de ces cœurs corrompus qui leur ont donné naissance, ces péchés timides qui ne marchent que dans le silence et à l'ombre de la nuit, et ces péchés audacieux qui se montrent au grand jour; ces péchés de l'esprit qui nourrissent la vanité et l'orgueil, et ces péchés des sens qui outragent la modestie et la pudeur ; ces péchés de la malignité critique et médisante, qui traves

tit en vices les vertus de ceux qui déplaisent, et ces péchés d'une adulation rampante et servile, qui érige en vertus les vices de ceux à qui on a intérêt de plaire ; ces péchés d'une jalousie basse et inquiète, qui fait aux heureux un crime de leur mérite et de leur prospérité, et ces péchés d'une dureté et d'un faste cruel, qui fait aux malheureux un crime de leurs disgrâces ; ces péchés d'une indolente oisiveté qui languit dans un repos inutile, et ces péchés d'une agitation tumultueuse, qui porte partout le trouble et le désordre ; ces péchés d'une austérité superbe et chagrine, qui voit du scandale dans les plaisirs les plus innocents, et ces péchés d'une âme sensuelle et voluptueuse, qui ne craint pas de se déshonorer par les plaisirs les plus honteux ; ces péchés d'une ambition audacieuse qui usurpe les honneurs, et ces péchés d'une ambition souple et insinuante qui les surprend par le manége et l'intrigue ; ces péchés intérieurs qui se forment au plus secret de l'âme, et ces péchés extérieurs et de scandale qui établissent dans le monde le règne du péché ; ces péchés d'un moment qui semblent échapper à la fragilité humaine, et ces péchés de tant d'années qui triomphent de tous les remords de la conscience, et de tous les efforts de la grâce ; ces péchés d'une âme instruite et éclairée, qui connaît le péché et qui s'y porte avec audace, et ces péchés d'une âme séduite et trompée, qui affecte de ne pas connaître le péché afin de s'y livrer avec tranquillité ; ces péchés que l'amour-propre commet pour se satisfaire lui-même, et ces péchés que la complaisance fait commettre pour contenter les autres ; ces péchés d'une impiété déclarée jusqu'à insulter au ciel, en mourant à la terre, par le délire et le fanatisme de ses fausses opinions, et ces péchés d'un respect humain bas et rampant, jusqu'à rougir de sa religion ; ces péchés d'un libertinage insensé, qui se fait une gloire de ses vices, et ces péchés d'une hypocrisie adroite à cacher les vices qu'elle a sous le voile des vertus qu'elle n'a pas ; ces péchés que la honte n'empêche point de commettre, et ces péchés que la honte empêche de dire et d'accuser ; ces péchés qui sont soutenus, consommés par l'impénitence, et ces péchés qui subsistent ignorés à l'ombre d'une fausse pénitence ; tous les péchés qui ont outragé Dieu, et tous les péchés qui l'outrageront : quels peuvent être les sentiments d'un Homme-Dieu, lorsqu'il se voit responsable de ces péchés étrangers ; lorsqu'en se faisant caution pour eux, ils lui deviennent en quelque façon des péchés propres et personnels ; lorsque, selon l'oracle du prophète Isaïe, tous les péchés de tous les hommes commencent de lui être imputés ? *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum.*

Ah ! mes frères, voyons-nous encore des traces du Dieu de sainteté, du Dieu de justice dans cet homme chargé des iniquités du monde entier ? Oui, nous le savons, il est en même temps un Dieu qui n'a point commis le péché, qui n'a point connu le péché, et un Dieu courbé sous le poids du péché ; un Dieu qui ignore le péché, et un Dieu marqué du caractère et de l'empreinte du péché : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.* Il est en même temps tout cela, et il a voulu l'être pour pleurer dignement et suffisamment le péché, non-seulement parce qu'il n'y a que les larmes d'un Homme-Dieu qui puissent pleurer le péché autant que le péché mérite d'être pleuré, que le cœur d'un Homme-Dieu qui puisse avoir pour le péché toute la haine que mérite le péché, que les regrets et l'affliction d'un Homme-Dieu qui puisse égaler la malice du péché, mais encore parce qu'il n'y a qu'un Homme-Dieu qui puisse connaître, qui puisse sentir combien le péché mérite d'être pleuré et détesté.

Car ce qui nous inspire cette insensibilité, cette indifférence funeste pour le péché, c'est que nous ne connaissons point assez la grandeur, la majesté du Dieu suprême, contre lequel s'élève l'homme pécheur ; c'est que nous ignorons la bonté, l'amour, les bienfaits du Dieu tendre et miséricordieux, qui est outragé par le péché ; c'est que nous ne voyons point les blessures, les ravages affreux que le péché fait dans notre âme, et l'abîme des malheurs qu'il creuse sous nos pas. Mais un Homme-Dieu, mais Jésus-Christ connaît toute la grandeur de Dieu et toute l'énormité du péché, et toute la bonté de Dieu et toute l'ingratitude du pécheur, et tout le crime que commet et tout le malheur que s'attire l'homme coupable ; il le sait, il le voit. Qu'on ne demande donc plus si dans ce Jésus pleurant et affligé je reconnais le Dieu que j'adore. Oui, si ces prodiges, ces miracles, qui tant de fois étonnèrent la nature, sont des preuves de sa divinité, je n'en trouve pas de moins éclatantes dans cette douleur profonde qui le consume, dans cette langueur mortelle qui l'abat : il n'appartient qu'au Dieu des vertus d'être si vivement pénétré, si profondément consterné à la seule apparence du péché. Au contraire, si Jésus pouvait jeter un regard indifférent sur l'iniquité, je ne verrais en lui qu'un homme. Ce n'est point dans le cœur d'un Homme-Dieu que le péché trouvera de l'insensibilité. Que partout ailleurs Jésus déploie donc la puissance, la majesté du fils unique qui habite au sein du père ; un Homme-Dieu, dès qu'il veut porter tout le poids du péché, c'est surtout par sa douleur qu'il lui convient d'annoncer ce qu'il est ; et parce que la contrition d'un Homme-Dieu doit l'emporter sur la contrition des hommes, la douleur dont le cœur humain est capable ne sera que l'ébauche de la douleur qui occupe, qui inonde le cœur de Jésus-Christ, et parce que la contrition des hommes s'explique par les soupirs, par les pleurs, la contrition d'un Homme-Dieu s'exprimera par la voix de son sang.

Ce fut donc alors que le péché fut pleuré comme il mérite d'être pleuré, que le péché fut détesté comme il mérite d'être détesté ; ce fut alors que la sainteté de Dieu trouva,

dans la personne de Jésus-Christ, des larmes propres à la venger du péché. Avoir pour Dieu le cœur d'un fils et se voir responsable de tous les péchés qui offensent Dieu; avoir pour les hommes le cœur d'un père et se voir chargé de tous les péchés qui perdent les hommes; un Dieu, objet du plus tendre amour, indignement outragé, quel spectacle pour un Homme-Dieu! Des hommes qui périssent pour une éternité, et quels hommes? des hommes rachetés de son sang, quel spectacle pour un Dieu sauveur!

Ici le prophète nous le représente qui s'écrie, dans les transports de son amour: *In vacuum laboravi.* (*Isa.*, XLIX, 4.) Quoi donc! je vais me consumer dans la douleur, et il renaîtra encore ce péché pleuré par tant de larmes; il sera encore outragé ce Dieu que j'honore par tant d'humiliations; ils périront encore ces hommes que je rachète par un si grand sacrifice. Ah! j'ai vécu dans la pauvreté, dans les veilles, dans les larmes; je meurs dans le mépris, dans l'opprobre, dans les supplices: tout cela pour sauver les hommes, et je ne les sauverai pas; pour les toucher, et je ne les toucherai pas; pour les gagner, et je ne les gagnerai pas: *In vacuum laboravi.*

C'est donc en vain que je m'immole! Hélas! si mes larmes n'éteignent les feux de l'enfer, elles les rendront plus dévorants; si mon sang répandu ne change les hommes, il redoublera contre eux la colère de mon père. Hommes aveugles et infortunés, pour savoir combien je souffre il faudrait savoir combien je vous aime! Que la mort aurait pour moi de charmes, si elle vous était aussi utile qu'elle me sera cruelle. Mourir sans vous sauver; verser mon sang pour vous; pour que, du sein de la terre qui l'aura reçu, mon sang s'élève contre vous!

Il se plonge, il se perd dans cette idée désolante; il demeure immobile, jetant de profonds soupirs; tantôt ses larmes coulent, tantôt elles s'arrêtent: la douleur semble en avoir tari la source; tantôt il recueille ses forces pour remplir l'air de ses plaintes amoureuses; tantôt il reste enseveli dans un silence sombre et désolant; ses mains affaiblies s'élèvent vers le ciel, elles retombent sur la terre; ses yeux s'entr'ouvrent quelquefois à la lumière, aussitôt ils se referment; la douleur s'empare de son âme et de son corps, et quelle impression n'y fait-elle pas? Les veines s'ouvrent, le sang coule, trempe ses habits, baigne, inonde la terre; il demeure épuisé, pâle, sans force, sans couleur; il faut que la main du Tout-Puissant arrête son âme prête à rompre les liens qui l'attachent à son corps: *Factus in agonia.* (*Luc.*, XXII, 44.)

Pécheur, qui que vous soyez, et quelque endurci que vous puissiez être dans votre péché, je vous en conjure, arrêtez un instant votre course rapide; jetez un regard, un seul regard sur cet Homme-Dieu désolé; vous êtes tranquille, un Homme-Dieu en est troublé, consterné; vous vous en consolez, un Homme-Dieu s'en afflige. Que dis-je? Vous ne vous en affligez pas, et il ne s'en console pas! son amour ne vous touche point; qu'il vous instruise: non, ce n'est point pour lui, c'est pour vous que je demande vos larmes. Oubliez ses malheurs, j'y consens; connaissez le vôtre. Cette passion fatale qui vous séduit, elle fait tous les charmes de votre vie, mais elle fait des blessures profondes au cœur de Jésus-Christ; il voit ce que vous ne voyez pas, l'enfer se jouer de vous par l'attrait d'un plaisir perfide, et ne vous rendre heureux pour un moment qu'afin de vous rendre malheureux pour une éternité. Il le voit, il se plaint, il gémit, il soupire; ému, attendri, il succombe sous le poids de la douleur. Ah! ce qui mérite les larmes d'un Dieu ne mérite-t-il pas les vôtres? Et moi, ô mon Jésus! serais-je assez heureux pour n'être point coupable de vos pleurs? Non, je ne puis l'ignorer; entre tous les hommes aucun ne vous a causé une douleur si vive. Vous avez aperçu les égarements insensés de mon cœur, l'inconstance et la fragilité de ma raison, vos bienfaits et mes ingratitudes, vos empressements à me rechercher et mon obstination à vous fuir, mes lâches complaisances pour le monde et mes résistances indociles à votre grâce, mes vices trop véritables et mes fausses vertus, mes prévarications multipliées et mes pénitences vaines et frivoles. Puisque vous daignez les pleurer pour moi, faites que je les pleure avec vous. Mes pleurs séparés de vos larmes seraient inutiles, vos larmes séparées de mes pleurs me deviendraient funestes. Non, chrétiens, ne nous y trompons pas, cet Homme-Dieu ne sera notre sauveur qu'autant qu'il sera notre modèle, c'est-à-dire qu'autant que notre douleur imitera sa douleur, qu'autant que nous pleurerons comme lui. Prenez garde. Cet Homme-Dieu, parce qu'il était un Dieu sauveur, a voulu être un Dieu pénitent; or, parce qu'il était un Dieu pénitent, par une suite nécessaire nous le voyons un Dieu contrit et pleurant. Car, qu'est-ce que la pénitence? Aveu sincère, accusation humiliante, réparation publique, satisfaction pénible; ce ne sont là que les dehors, l'écorce, l'extérieur de la pénitence, la marque, le symbole de la pénitence, les effets, les fruits, les œuvres de la pénitence; mais la pénitence même, ce qui en fait le fond et l'essence; mais l'esprit, l'âme de la pénitence, c'est un vif regret, une détestation sincère du péché.

En effet, dit saint Thomas, c'est dans le cœur que se forme le péché: or, reprend le Docteur angélique, puisque c'est dans le cœur que naît le péché, c'est par conséquent dans le cœur que le péché doit mourir: et comme le péché ne se forme dans le cœur que par l'attrait du plaisir, il ne peut être détruit dans le cœur que par l'amertume, par la vivacité des regrets. Voilà donc pourquoi chacun de nous devrait s'étudier, s'approfondir pour peser sa pénitence dans la balance du sanctuaire. Lorsqu'on se propose de revenir à Dieu, de

quoi s'occupe-t-on? Considérer d'un œil attentif la trace de ses pas, se connaître et réussir à se faire connaître, prendre quelques mesures afin de réprimer ses passions, afin d'écarter les occasions, on y pense peut-être ; mais travailler sur son cœur pour le remuer, l'agiter, l'attendrir, l'amollir, pour l'ouvrir à la douleur, pour le remplir de cette tristesse salutaire qui opère la justice, c'est à quoi souvent ne pensent pas les âmes qui pensent davantage à tout le reste.

Contrition purement extérieure à laquelle on prête sa voix, à laquelle on refuse son cœur; une formule que l'on récite, et l'on croit s'être assez repenti, parce qu'on a dit à Dieu qu'on se repent. Contrition d'art et d'étude : on n'ignore pas qu'on ne cesse de déplaire à Dieu que quand on a cessé de se plaire dans son péché ; on fait donc quelque effort sur soi-même ; on se commande un regret, un soupir ; la contrition est dans l'esprit, elle n'est point dans le cœur ; on voudrait se repentir, on ne se repent pas.

Contrition superficielle: elle agite légèrement le cœur, elle ne le pénètre pas ; elle le partage, elle ne le remplit pas : contrition froide et indifférente ; c'est une détermination apparente de fuir le péché, plus qu'un regret de l'avoir commis : contrition douce et tranquille ; elle se forme et elle se détruit; elle naît et elle meurt dans l'âme sans troubler ni le repos de l'esprit, ni la paix du cœur; il n'en coûte rien pour retourner de la pénitence au péché; il n'en coûte pas davantage pour revenir du péché à la pénitence; on le commet et on le pleure avec la même facilité.

Ah! chrétiens, permettez-moi de le dire, avec la liberté que donne mon ministère, et à laquelle m'autorise l'exemple de ce Dieu pénitent qui pleure pour vous, qui pleure bien autrement que vous : ces contritions qui vous rassurent, sont le sujet le plus ordinaire de nos inquiétudes et de nos alarmes; ce qui nous fait trembler pour vous et pour nous au tribunal de la pénitence, ce ne sont point uniquement vos péchés : nous connaissons les miséricordes infinies de notre Dieu; nous n'ignorons pas la fragilité humaine, et malheur à nous, si notre propre cœur nous est assez étranger pour être étonné de ce qui se passe dans le vôtre. Quelque saint que soit le ministre de Jésus-Christ, il ne pourra que rendre grâces au ciel du courage qu'il vous donne de quitter le péché; il ne pourra que se précautionner lui-même contre la faiblesse qui vous le fit commettre. Ce qui nous intimide, ce n'est donc point de voir le pécheur, c'est de ne pas apercevoir le pénitent. La bouche s'ouvre au récit, le cœur ne s'ouvre point au regret des fautes passées ; on ne sait que dire ses péchés, on ne sait point les pleurer, les détester. Accablé du poids de nos péchés, Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, semble avoir besoin qu'un ange le soutienne.

Prêtres, pontifes du Dieu vivant, qui reçûtes du ciel le don de rétablir le calme dans une conscience alarmée, ce talent n'est-il pas aujourd'hui presque inutile? Ah! qui me donnera d'entendre les soupirs, de voir couler les pleurs d'un véritable pénitent! hélas? nous ne sommes occupés que du soin, souvent vain et stérile, de toucher, d'attendrir le pécheur; nous parlons à son cœur: son cœur ne nous répond pas, peut-être ne nous écoute-t il pas. Au jardin des Olives c'est un Dieu pénitent qui s'afflige, qui gémit; c'est l'ange qui le rassure, qui le console. Au tribunal sacré, les larmes de l'ange de paix sont quelquefois les seules à couler, et l'homme qu'il serait nécessaire de consoler, ce n'est pas le pécheur qui a commis le péché et qui l'accuse, c'est le ministre de réconciliation qui les entend.

Après cela pénitences faibles et imparfaites, pénitences molles et indolentes, pénitences fragiles et passagères, pénitences inconstantes et peu durables, pénitences d'un jour et quelquefois d'un moment. Je n'en suis point surpris; entre le péché et un cœur si peu touché du regret de l'avoir commis il y a trop peu de distance et d'opposition pour les tenir longtemps séparés. Donnez-moi, au contraire, un cœur que pénètrent la haine, le repentir du péché; rien ne lui coûtera pour réparer le péché.

Voyez quelles ressources de courage et de fermeté Jésus puise dans sa douleur. D'abord les écrivains sacrés ne trouvent point de couleurs assez vives pour peindre les sentiments pénibles dont il est inondé. C'est un ennui pénétrant qui le dévore, qui le consume : *Cœpit tædere* (*Marc.*, XIV, 37); c'est une crainte qui le glace d'épouvante et d'effroi : *Cœpit pavere ;* c'est une tristesse profonde et amère, capable de lui donner la mort qu'il redoute : *Tristis... usque ad mortem* (*Ibid.*, 34) ; c'est une douleur timide qui s'épanche en regrets, qui s'exhale en plaintes et en soupirs, qui se soulage par les larmes ; c'est un abattement qui le porte à chercher hors de lui ce qu'il ne trouve point en lui-même, et à s'appuyer sur des hommes encore plus faibles que lui : *Venit ad discipulos.* (*Matth.*, XXVI, 40.) Que vois-je? quelle nouvelle révolution! le Dieu semblait avoir disparu; il se montre avec éclat: l'homme fuit maintenant et s'évanouit. Après avoir entendu la voix de l'ange, qui lui annonce les ordres du ciel, tout à coup, plus grand, plus auguste, plus souverain, en quelque sorte, que lorsqu'il foulait aux pieds les vagues d'une mer irritée, avec le même air d'empire et d'autorité, avec le même fond de tranquillité et d'intrépidité majestueuse, qui, par tant de prodiges, annonçait le maître du ciel et de la terre, il marche au-devant de ceux qui lui apportent des fers, il vient présenter à la haine de la Synagogue la victime jusque-là si vainement souhaitée. Or, qui a pu mettre tant de force, tant de constance, où il y eut tant de trouble et d'abattement? Concevez-le, mes chers auditeurs, c'est du sein même de la douleur qui l'accable que sort

le courage qui le relève. Jésus aperçoit la croix, le Calvaire, mais Jésus voit le péché armer le ciel contre la terre, former entre les mains du Dieu vengeur la foudre et le tonnerre qui doivent consumer le monde coupable; Jésus voit un Dieu offensé, des hommes qui périssent : il ne balance pas, il se lève, il épargne aux soldats la peine de le démêler dans l'obscurité: il donne et il reçoit le baiser de paix sans se plaindre du perfide, il entre avec joie dans la carrière de douleur, il la parcourt avec tant d'ardeur et de vitesse que l'œil ne peut le suivre dans sa course. Voulez-vous, mes chers auditeurs, imiter le Dieu fort et puissant? imitez l'Homme-Dieu contrit et affligé, pleurez le péché comme Jésus l'a pleuré, vous ne penserez qu'à réparer le péché comme Jésus l'a réparé. La sainteté de Dieu vengée par un Dieu contrit, j'ajoute la gloire de Dieu réparée par un Dieu humilié : c'est le sujet du second point.

SECONDE PARTIE.

Le péché étant une révolte contre Dieu, un mépris de sa loi sainte et de son autorité souveraine, la première démarche du pécheur qui entre dans les voies de la pénitence doit être de s'humilier, afin de rendre à Dieu, par ses abaissements, la gloire qu'il lui a ravie par l'audace de sa présomption. Par conséquent Jésus-Christ, s'étant chargé de réparer les péchés du monde par une satisfaction qui répondît à la nature du péché et en surpassât la malice, était un Homme-Dieu dévoué à l'humiliation. Si Jésus-Christ n'était que Dieu, il ne serait susceptible dans sa nature d'aucune humiliation; si Jésus-Christ n'était qu'un homme, ses humiliations ne seraient point dignes de Dieu. Il nous fallait donc, d'après le plan de réparation arrêté dans le ciel, il nous fallait, dis-je, un Dieu qui, étant homme, pourrait s'humilier; il nous fallait un homme qui, étant Dieu, pût honorer Dieu par ses humiliations; il nous fallait un Homme-Dieu qui, se mettant à la place de l'homme pécheur, fît à la gloire de Dieu une réparation pleine et entière de tous les outrages que l'orgueil humain ose faire au Maître des maîtres, au Roi des rois, au Dieu des dieux; or, quels anéantissements plus propres à réparer, à venger la gloire de Dieu que les anéantissements de Jésus-Christ dans sa passion. Humiliation de Jésus-Christ en ce jour, humiliation la plus entière, la plus prompte, la plus sensible, la plus publique, la plus injuste, en même temps la plus libre et la plus volontaire : ***Humiliavit semetipsum.*** (***Philip.***, II, 8.)

Reprenons, ou plutôt ne nous arrêtons point à la surface, entrons dans les profondeurs du mystère. Ciel et terre, puis-je m'écrier avec le Prophète, accourez et contemplez. En ce jour, centre et terme de tous les jours, en ce jour auquel se rapportaient tous les siècles qui l'avaient précédé et tous les siècles qui devaient lui succéder, en ce jour où l'œil de l'homme profane ne voit que les fureurs de l'enfer, victorieuses et triomphantes, insulter à l'innocence de l'Homme-Dieu, l'œil de la foi ne voit que la gloire et la majesté du Dieu suprême annoncées et manifestées à l'univers. Pécheurs, voulez-vous connaître la grandeur du Dieu que vous offensez? étudiez Jésus : lorsque vous saurez Jésus humilié, vous saurez tout. Et vous, génies hautains et indociles, quittez vos idées basses et rampantes, laissez-vous transporter par la foi dans le sublime de la religion. Chaque trait qui caractérise ces humiliations de Jésus qui vous scandalisent va vous présenter la sagesse éternelle appliquée à suivre, pour ainsi dire, pas à pas l'homme pécheur, à marcher sur ses traces, à considérer les noires profondeurs de ses iniquités, afin de régler les abaissements de l'Homme-Dieu sur les attentats de l'homme pécheur. Grand et auguste spectacle! S'il m'est donné de le bien développer, vous respecterez, vous adorerez, et vous ne vous lasserez point de le redire avec l'Apôtre, que l'Homme-Dieu crucifié est le monument le plus authentique de la sagesse de Dieu : *Christum crucifixum... Dei sapientiam.* (*I Cor.*, I, 23, 24.)

En effet, parce que l'orgueil, qui a produit le premier péché, est la source de tous les péchés, de là, pour venger Dieu plus complétement de la fière indocilité de l'homme pécheur, l'Homme-Dieu a voulu éprouver l'humiliation, et l'humiliation la plus entière, la plus universelle : il perd tout ce qu'il avait de réputation, d'estime et de gloire. Jésus fut renommé dans Israël pour sa sagesse : à peine sorti des ombres de l'enfance, à douze ans, il paraît dans le temple de Salomon, il y efface la gloire de ce roi, tant vanté dans Juda pour l'étendue de ses connaissances; il développe les mystères profonds des Ecritures; il dévoile les plus obscures prophéties : les maîtres, les docteurs en Israël, disciples attentifs, ne peuvent que se taire, écouter, apprendre et admirer. Dans le cours de sa passion, un silence timide semble être son unique ressource; on l'accuse, il ne se défend pas; on l'interroge, il ne répond pas; on emploie pour le perdre la calomnie la plus palpable, l'imposture la plus grossière, il ne la réfute pas; on va le condamner sur des témoignages qui se contredisent, il ne s'y oppose pas; au tribunal du magistrat romain il ne faut qu'une parole pour déconcerter les projets de ses ennemis, il ne la dit pas; on le voit comme accablé sous le poids de sa disgrâce, ignorer également et ce qu'on fait pour le perdre et ce qu'il peut pour se sauver.

Jésus fut renommé dans Israël pour sa probité, pour l'innocence de ses mœurs, pour sa modestie exempte de tout faste et de toute ambition. Les pharisiens, dévorés par l'inquiète et défiante jalousie, ont observé tous ses pas, ont compté toutes ses démarches, ont étudié toutes ses actions avec ces yeux de la haine qui ne manquent jamais de voir ce qui est, et qui souvent aperçoivent

ce qui n'est pas; et, malgré leur fureur, ils ont été obligés d'avouer que sa conduite simple et naïve, sans détour, sans artifice, prend sa source dans l'amour invariable de la justice et de la vérité : *Scimus quia verax es et viam Dei in veritate doces.* (*Matth.*, XXII, 16.) Dans le cours de sa passion, le peuple, séduit, ne regarde Jésus que comme un homme qui, guidé par une ambition secrète, marche aux honneurs par la voie de la faction, de l'intrigue et de l'imposture; qui souffle dans Juda l'esprit de révolte et de sédition, pour usurper la souveraine puissance et renverser le trône des césars : il le regarde comme un homme qui, sous les apparences étudiées d'une vertu hypocrite, cache les vues les plus odieuses; comme un impie, un blasphémateur, un ennemi de la loi et des prophètes, qui dispute à Dieu son culte, son autel, son temple; qui n'aspire qu'à détruire le lieu saint, à effacer jusqu'aux traces, jusqu'aux derniers vestiges de la religion de ses pères.

Jésus fut renommé dans Israël pour la profondeur et la sublimité de ses connaissances : il lit dans l'avenir les événements réservés aux derniers âges, il aperçoit les pensées les plus cachées de l'esprit, les désirs secrets qui se forment au fond du cœur. Dans le cours de sa passion est-il devenu une de ces idoles vaines et impuissantes qui ont des oreilles et qui n'entendent pas, des yeux et qui ne voient pas? *Non audis quanta adversum te dicunt testimonia?* (*Matth.*, XXVII, 13.) N'entendez-vous pas les crimes qu'ils vous imputent? Il paraît n'avoir entendu ni les cris de ses ennemis ni la voix de son juge : ***Prophetiza quis est qui te percussit*** (***Luc.***, XXII, 64): devinez quelle main vous a frappé; le bandeau qui couvre ses yeux paraît dérober à son esprit la vue de ce qui se passe.

Jésus fut renommé dans Israël pour sa puissance. Il commande : au son de sa voix la mer calme l'agitation de ses vagues, les yeux condamnés à d'éternelles ténèbres s'ouvrent à la lumière, les cendres froides et glacées se raniment dans le tombeau; la terre et la mer, le ciel et les enfers, les vents et les flots, le jour et la nuit, la santé et les infirmités, la mort et la vie, tout ce qui est et tout ce qui n'est pas entend ses désirs et obéit à ses ordres. Dans le cours de sa passion vous croyez n'apercevoir qu'un homme craintif et timide, sans force, sans pouvoir, fragile roseau que la tempête a brisé, qui sert de jouet au vent et à l'orage. Nous le croyons le Fils du Très-Haut, le maître du monde, l'auteur, l'arbitre de la nature : trompeuse illusion! il n'est plus aux yeux des Juifs qu'un de ces imposteurs habiles dont l'adresse heureuse cause parmi les peuples une séduction courte et passagère; sa faiblesse, son impuissance semblent à leurs yeux marquer ces prodiges tant vantés au sceau du mensonge.

Fut-il jamais une humiliation plus entière, plus universelle dans son étendue? *Humiliavit semetipsum.* Mais l'homme s'est élevé au-dessus de Dieu, l'Homme-Dieu s'abaissera au-dessous de l'homme; l'homme pécheur n'a point adoré d'autre Dieu que lui-même, l'Homme-Dieu paraîtra à peine un homme. Et parce que telle est la funeste pente de l'homme à se préférer à Dieu, que le premier attrait de la cupidité l'entraîne presque sans résistance, de là, pour venger Dieu des trop prompts et trop faciles égarements de l'homme pécheur, l'humiliation de l'Homme-Dieu en ce jour, l'humiliation la plus prompte, la plus rapide dans ses progrès! Estime des hommes, réputation mondaine, qu'êtes-vous? Une vaine fumée que le vent emporte et dissipe dans les airs, une ombre incertaine que le même moment voit naître et s'évanouir! Pour vous acquérir ce n'est pas trop de la vie entière : pour vous perdre il ne faut que la révolution d'un instant! Jésus l'éprouve : sa gloire était fondée sur trente-trois ans de vertus, sur des miracles sans nombre : un jour renverse l'ouvrage de tant d'années; à la vue de ce qu'il est, un peuple changeant et volage oublie tout ce qu'il a été; les murs de Jérusalem achevaient à peine de répéter ses louanges, ils retentissent des cris séditieux qui demandent sa mort. Captif, enchaîné, il traverse les rues encore parées pour son triomphe! On lui prépare une croix où on lui destinait des autels! Une nouvelle Jérusalem s'est-elle élevée à la place de la première Sion? Jésus était hier le Fils de David, l'espoir de Juda, le libérateur d'Israël : Jésus est aujourd'hui l'objet de la haine publique. Quelle disgrâce plus cruelle qu'une disgrâce à laquelle l'âme n'a point le loisir de se préparer, de s'accoutumer successivement et par degrés? Tomber dans l'abîme et se trouver tout à coup enseveli aux profondeurs les plus reculées de l'abîme, c'est là le comble de l'humiliation. Mais pour faire oublier Dieu à l'homme pécheur, il ne faut qu'un instant; pour rendre l'Homme-Dieu méconnaissable à tous les hommes, il ne faudra qu'un moment.

Et parce que, entre toutes les passions, les passions du cœur précipitent dans les égarements les plus profonds et les plus coupables : de là, pour venger Dieu des attachements criminels de l'homme pécheur, l'humiliation de l'Homme-Dieu en ce jour; mais l'humiliation la plus sensible, la plus affligeante, la plus triste, la plus douloureuse! Appliquez-vous, mes chers auditeurs : Jésus ne fût-il qu'un homme, il aurait ici votre compassion et vos larmes; lorsqu'il régnait dans Israël par les charmes de son éloquence, par l'éclat de ses prodiges, sa présence suffisait à peupler les solitudes les plus reculées; attentifs à cacher leur haine sous le voile de l'estime et du dévouement, les hommes qui l'aimaient le moins souhaitaient la réputation d'en être aimés.

A peine la tempête a commencé de se former, au premier coup de tonnerre, le masque tombe et laisse apercevoir la jalousie, sous les dehors trompeurs d'une feinte

amitié ; les cœurs les plus sincères s'étonnent, se troublent, flottent chancelants, se retirent. Ce n'est point assez ; Jésus ne serait malheureux qu'à demi s'il n'avait à supporter que de l'inconstance de ses amis; ses disciples, ses apôtres s'éloignent ; son père même semble l'abandonner. Il vous appelle, Seigneur, vous ne répondez pas; on lui fait un crime d'avoir dit qu'il était votre fils, vous différez à montrer que vous êtes son père.

Jésus eut des disciples, des apôtres associés à son ministère ; troupeau chéri, objet de ses soins et de sa tendre complaisance : c'est un des apôtres qui le trahit ; le dernier souper qu'il fit avec eux le vit ému, agité, saisi d'horreur ! Que ne fait-il point pour réveiller la religion dans le cœur du disciple coupable ? Son amour industrieux trouve le moyen de lui reprocher son crime en ménageant sa réputation. Je sais votre noir complot ; ingrat, vous brûlez du désir de me perdre ; vous me haïssez, je vous aime encore : ce secret affreux demeure entre vous et moi, votre criminelle intrigue n'a point échappé à ma connaissance, votre nom n'échappera point à ma douleur : rendez-vous à moi, j'oublie tout ; la mort me sera douce, si je ne puis en accuser une main si chère ! Ces reproches ne touchent point une âme vendue au démon de l'intérêt ! Sa dure obstination ranime la tendresse de Jésus ; il se jette à ses genoux, il lui lave les pieds ; quels soupirs enflammés partirent du cœur de Jésus et parlèrent au cœur du perfide ! Ses cheveux confusément épars sur son front, ses yeux baignés de larmes, sa posture, son silence annoncent ses inquiétudes ; il lui donne son corps et son sang : le voilà ce sang que vous voulez répandre ! Et lorsqu'il vient consommer son déicide : *Amice.* (*Matth.*, XXVI, 50.) Vous que j'aime, que j'ai toujours aimé, que j'aimerai toujours si vous le voulez, vous avez changé, je ne change point ! *Ad quid venisti ?* (*Ibid.*) Que faites-vous ? Vous ne le savez pas, je le sais ; j'en suis épouvanté, non pour moi, mais pour vous. Plaise au ciel que votre trahison ne soit funeste qu'à celui que vous trahissez ! Vous m'avez perdu, ne vous perdez pas ; mes bras vous seront toujours ouverts ; mon sang va couler par vous, il ne laissera pas de couler pour vous. Revenez, je mourrai content si je vous laisse pénitent ; votre salut me consolera de votre perfidie : *Amice.* Quel amour, quelle tendresse ! Vous le savez, plus nous aimons la main qui nous frappe, plus nous sommes sensibles aux coups qu'elle nous porte ; et vous, l'apôtre préféré à tous les apôtres, vous que Jésus destine à tenir sa place sur la terre, vous avez juré de ne pas survivre à votre maître, vous avez juré de le dédommager de l'infidélité des autres disciples. Pourquoi donc cette démarche si lente et si timide ? Vous n'osez ni le suivre, ni l'abandonner : *Sequebatur eum a longe.* (*Ibid.*, 58.) On vous reconnaît; votre langage, votre trouble, votre douleur mal dissimulée, décèlent votre secret : vous êtes un des disciples de Jésus, aurez-vous l'audace ou la faiblesse de le nier ? Vous ne le connaissez point ! *Non novi hominem.* (*Ibid.*, 72.) Ah ! qu'il est triste, qu'il est humiliant pour Jésus de se voir ainsi méconnu, renoncé. Le peuple accoutumé à juger par les apparences, que peut-il penser d'un homme que ses disciples trahissent, que ses disciples ignorent et désavouent ; d'un homme qui voit tout le monde contre lui, qui ne voit personne pour lui ? Mais le cœur de l'homme pécheur ne fut que plaisir, qu'ivresse et que volupté ; le cœur de l'Homme-Dieu ne sera que douleur et qu'amertume : l'homme pécheur n'a point connu d'autre maître que les idoles de son cœur ; l'Homme-Dieu ne connaîtra point d'autres auteurs de ses disgrâces et de ses opprobres que les hommes les plus chers au sentiment de son cœur.

Et parce que trop souvent le vice se montre au grand jour sans pudeur, sans bienséances ; parce que le torrent des passions, répandues sur la terre, y laisse à peine quelques traces de religion et de raison : de là, pour venger Dieu de la licence effrénée de l'homme pécheur, l'humiliation de l'Homme-Dieu en ce jour ; mais l'humiliation la plus publique, la plus authentique : ce que le siècle a de plus poli, un prince, des courtisans condamnent l'estime qu'on eut pour Jésus par le mépris qu'ils en font ; ce que la Synagogue a de plus révéré, le successeur d'Aaron, les prêtres dévoués à l'autel lui disent anathème ; ce que Jérusalem a de plus accrédité, les scribes, les pharisiens, les docteurs de la loi rejettent ses miracles et réprouvent sa doctrine ; ce que la magistrature a de plus distingué souscrit à l'arrêt de son supplice, Jésus paraît à tous les tribunaux, tous les tribunaux le condamnent : Jésus est jugé sur toutes les lois ; les lois de sa nation, les lois de Rome, toutes les lois sont expliquées contre lui. Les scandales de l'homme pécheur ont insulté audacieusement à tous les droits de la raison et de la religion ; ils ont répandu la contagion du vice dans tous les états, dans toutes les conditions. Le jugement qui flétrit l'Homme-Dieu sera le jugement de tous les peuples et de toutes les nations, le jugement de tous les états et de toutes les conditions, le jugement, pour ainsi dire, du ciel et de la terre ; de la terre qui le proscrit, du ciel qui semble l'abandonner.

Et parce que trop souvent les passions, qu'on peut appeler passions de l'esprit, se prêtent aux passions du cœur pour voiler, pour marquer les plus noirs attentats : de là pour venger Dieu des illusions et des perfidies de la politique de l'irréligion, du faux zèle de l'homme pécheur, l'humiliation de l'Homme-Dieu en ce jour ; ouvrage injuste et odieux, ouvrage de ces passions adroites et trompeuses, ouvrage de la haine et de la jalousie dans les scribes et les pharisiens, dans les prêtres et les pontifes.

Jésus dévoilait aux yeux d'Israël leurs traditions intéressées, substituées à la loi pure et sainte, le faste de leur ambition, les raffinements de leur cupidité. En même temps, par l'éclat de ses vertus et de ses miracles, Jésus gagnait la confiance du peuple. Que faisons-nous, s'écrient-ils, et que ne devons-nous pas faire? Tout Juda va tomber à ses genoux; qu'il disparaisse, qu'il périsse, et périssent ensevelis avec lui dans son tombeau, sa gloire et notre honte : *Cogitaverunt ut interficerent eum.* (*Joan.*, XI, 53.) Mais de quelles couleurs déguiser ce noir complot? Ah! quand la passion a le pouvoir en main, est-il des attentats qu'elle ne sache pallier? Zèle pour la loi de ses pères, amour de la paix et de la tranquillité publique; que vous dirai-je? Jésus a trop de vertus et de réputation, voilà son plus grand crime; les pharisiens ont trop de crédit et d'autorité pour manquer de prétextes : *Expedit unum hominem mori pro populo.* (*Joan.*, XVIII, 14.) Et quelle politique dans Pilate!

Politique éclairée, il voit l'innocence de Jésus et la fourbe de ses accusateurs : politique pleine de bons désirs, il voudrait délivrer Jésus, s'il pouvait le sauver sans se perdre lui-même : politique craintive et timide, dès qu'on lui parle de César, qu'on le met dans la nécessité de choisir entre le devoir et la fortune, entre la conscience et l'intérêt, il délibère, il chancelle, il s'affaiblit, il mollit : politique lâche et honteuse, il déclare hautement que Jésus n'a commis aucun crime; il le traite en criminel; il proteste qu'il ne veut point tremper ses mains dans le sang du juste, il les autorise à le verser : politique barbare, inhumaine, il fait déchirer Jésus par une flagellation cruelle, dans l'espérance frivole que le sang qu'il fait répandre obtiendra grâce pour le sang qu'il veut conserver, et qu'un moindre crime lui épargnera un plus grand crime : politique injuste et impie, après avoir parlé, disputé, contesté, tâché de fléchir et de persuader; après avoir pâli, tremblé, elle devient hardie et intrépide jusqu'à s'obstiner contre les lumières les plus vives de la raison, contre les remords les plus pressants de la conscience, contre les prodiges et les avertissements réitérés du ciel.

Dans Hérode et dans sa cour, c'est une prétendue supériorité de raison, ou plutôt une véritable impiété qui semble justifier la disgrâce de Jésus. Leur vaine et téméraire curiosité attendait des miracles, des miracles de force et de puissance, des miracles d'éclat et de gloire. Jésus leur refuse les miracles qu'ils demandent; Jésus leur donne des miracles qu'ils ne demandent pas; des miracles qui, à le bien prendre, sont plus étonnants, plus divins, plus au-dessus de l'homme; des miracles plus utiles, plus instructifs; des miracles plus ignorés et plus nécessaires à la cour. Jésus montre à cette cour vaine et superbe des miracles de modestie et d'humilité; à cette cour molle et voluptueuse, des miracles de renoncement et d'abnégation; à cette cour délicate et vindicative, des miracles de douceur et de patience; à cette cour profane et politique, des miracles de mépris pour l'estime mondaine, d'indifférence pour la faveur des rois; à cette cour débauchée et corrompue, des miracles de piété et de sainteté. L'homme charnel et terrestre ne connaît point les œuvres de l'esprit : une cour, un roi, ivres d'orgueil et de faste, insultent aux vertus modestes et paisibles de Jésus-Christ; les courtisans, vils adulateurs et sacriléges imitateurs des caprices du maître, s'empressent à charger Jésus d'opprobres; la sagesse éternelle est réputée folie. Revêtu d'une robe d'ignominie, Jésus est rendu à ses ennemis, qui triomphent de voir leur fureur approuvée, comme consacrée par le suffrage des dieux de la terre.

C'est la passion qui achève, qui consomme cet ouvrage de ténèbres si profondes. La conscience épouvantée arrache à la molle, à l'indigne politique de Pilate un dernier effort qui puisse sauver Jésus. Il force les juifs à décider entre Jésus et Barabbas. Quel spectacle! On les met en parallèle, le Dieu de la sainteté et des vertus, et un homme de vices et de crimes; le Dieu de paix et de charité, et un homme de sang et de discorde; le Dieu des bienfaits et des miséricordes, et un homme de sédition et de meurtres. O comble de l'abomination! le peuple ne délibère pas un moment, les vertus de Jésus lui sont plus odieuses que les crimes de Barabbas; ce n'est plus la jalousie seule des pontifes et des pharisiens qui éclate, c'est tout un peuple qui exprime sa fureur par des cris sanguinaires! Jésus l'avait annoncé; puissances de l'enfer, votre heure est venue, votre triomphe est parfait : *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum.* (*Luc.*, XXII, 53.) Toute la nation, toutes les tribus, toutes les familles, tous les rangs, tous les états, toutes les conditions, tous les sexes, tous les âges réunissent leur voix pour ne former contre Jésus qu'une voix d'anathème et de proscription. On veut associer à l'honneur affreux d'avoir fait périr Jésus, les enfants qui ne sont pas encore et qui ne naîtront que dans les derniers jours du monde : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (*Matth.*, XXVII, 25.) Oui, en notre nom et au nom de nos enfants, jusqu'à la postérité la plus reculée, nous voulons éteindre dans son sang la haine qu'il nous inspire. Puisse la marque de ce sang répandu passer sur nous de génération en génération, et nous annoncer aux races futures comme ses ennemis implacables : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Concevons tout ce qu'il peut y avoir de plus affreux dans les plus cruelles disgrâces; de plus capable de flétrir, d'avilir, de déshonorer, nous ne concevrons rien de pareil à cette humiliation de Jésus : *Humiliavit semetipsum.*

Et parce que jusque dans la nuit, jusque dans le sommeil le plus profond des pas-

sions il perce des traits de lumière, de réveils de la conscience, des mouvements de la grâce, de là, pour venger Dieu des résistances réitérées et multipliées de l'homme pécheur, humiliation de l'Homme-Dieu dans ce jour, humiliation la plus libre, la plus volontaire ! Jésus se fit assez connaître dès le commencement de sa passion, lorsque d'une seule parole il renversa les soldats envoyés pour le saisir. Il le fit assez connaître par les prodiges qui accompagnèrent sa mort. Le soleil éclipsé, le voile du temple déchiré, les sépulcres ouverts, les pierres brisées, les âmes justes errantes dans Jérusalem, la nature entière dans le désordre et dans l'effroi ; que ne pouvait-il pas lorsqu'il vivait, ce Jésus qui, sur la croix, qui, du fond de son tombeau, fait trembler le ciel et la terre ? il pouvait commander : les esprits célestes, accourus à la défense du Dieu qu'ils adorent, auraient exterminé ce peuple sacrilége ; il pouvait, ainsi qu'il l'avait fait tant de fois, se dérober à leurs recherches ; il n'alla au jardin des Oliviers que pour les y attendre ; il pouvait, par la force de son discours, par l'empire de sa grâce, toucher les cœurs et changer ce jour d'humiliation en un jour de gloire et d'adoration ; il pouvait, par de nouveaux prodiges, répandre la crainte et la terreur dans leur âme, ranimer la foi du peuple, s'assurer l'appui d'Hérode : ah ! loin de les fuir, il court au-devant des opprobres : ***Humiliavit semetipsum.*** Mais l'homme pécheur ne se perd que parce qu'il s'obstine à se perdre lui-même ; l'Homme-Dieu n'est humilié que parce qu'il veut l'être, que parce qu'il s'humilie lui-même.

Enfin, humiliation soutenue avec la patience la plus héroïque, jusqu'à remplir Pilate d'étonnement et d'admiration. Il n'échappe à Jésus ni plainte, ni murmure, ni reproche ; on l'accuse des crimes les plus odieux, on le flétrit par les impostures les plus criantes, on le déshonore par les outrages les plus sanglants, il garde un tranquille silence : ***Jesus autem tacebat.*** (*Ibid.*, XXVI, 63.) Dans l'homme pécheur tout devient enfin paix et calme funeste ; dans l'Homme-Dieu tout sera soumission paisible et modeste.

Ici, chrétiens, j'entends frémir l'orgueil du libertinage, j'entends la raison altière et superbe insulter à la religion. Ce Dieu sous qui tremblent les colonnes du ciel, qui d'un souffle dissipe la terre et l'enlève, éteint la lumière du soleil et des étoiles, peut replonger l'univers dans les profonds abîmes, dans la nuit éternelle du néant ; ce Dieu de gloire et de majesté, livré à la licence, à la témérité des plus fougueuses passions, donne à tous les peuples un spectacle d'opprobre et d'ignominie. Ah ! si l'on prétend obtenir nos hommages pour ce Dieu inconnu, qu'on commence par nous faire oublier le Dieu que nous connaissons, ou qu'on nous montre que le Dieu de notre raison a pu s'oublier, cesser d'être Dieu jusqu'à devenir le Dieu du Calvaire et de la croix. Audacieuse et folle présomption ; science fausse et imaginaire, ignorance véritable de la grandeur, de la majesté du Dieu suprême ; je ne crains point de le dire, ignorance de la raison autant que de la religion, instruisez-vous : que Dieu ait voulu se faire homme afin de sauver les hommes, voilà le mystère de bonté, d'amour, de miséricorde que je ne puis croire que par la foi ; aussitôt que dans Jésus j'aperçois un Dieu sauveur, tout s'aplanit, tout se développe de lui-même, et ce premier mystère explique tous les autres mystères. Jésus veut sauver l'homme pécheur, Jésus veut donc réparer le péché : Jésus veut réparer le péché, Jésus veut donc se mettre à la place de l'homme pécheur : or, tout Homme-Dieu qu'il est, s'il consent à se mettre à la place de l'homme pécheur ; je le sens, il sera un homme d'opprobre, il sera, ajoute le Prophète, il sera en quelque façon l'opprobre des hommes : ***Opprobrium hominum.*** (*Psal.* XXI, 7.)

En effet, raisonnons : Jésus, il est vrai, n'était point un homme de sédition et de discorde, mais il voulait réparer le crime de nos haines et de nos antipathies, de nos défiances et de nos jalousies, de nos hauteurs et de notre délicatesse, de ces fureurs et de ces vengeances, de ces inimitiés et de ces dissensions qui troublent la terre par tant de plaintes et de murmures, qui la scandalisent par tant d'éclats et d'emportements, qui la remplissent de tant de larmes et de sang.

Jésus n'était point un homme de fourbe et de mensonge, mais il voulait réparer le crime de nos duplicités, de nos détours, de nos dissimulations, de nos calomnies, de l'entêtement de nos préjugés, de l'opiniâtreté de nos erreurs, de notre attachement à des maximes fausses et corrompues, des illusions d'un zèle aveugle et chimérique, des égarements d'une conscience trompeuse et trompée, de l'imposture de tant d'usures palliées, de tant de trahisons secrètes et cachées, de tant de haines dissimulées, de tant d'amitiés perfides, de tant de vertus fausses et contrefaites.

Jésus n'était point un homme avide de gloire et d'honneurs, mais il voulait réparer le crime de cette folle estime de nous-mêmes et de ce mépris insensé des autres, de ce désir outré de plaire qui enfante tant de vices, et de cette crainte lâche de déplaire qui captive, qui empêche tant de vertus, de cet esprit d'indépendance et de révolte qui est ennemi de la soumission, qui se fait un mérite de tout ce qu'on lui défend, et une honte de tout ce qu'on lui ordonne.

Jésus n'était point un homme ennemi de la loi et des prophètes, mais il voulait réparer le crime dont nous rendent coupables devant Dieu la profanation de son culte, l'oubli de ses bienfaits, la résistance à ses grâces ; il voulait réparer le crime de tant de railleries libertines qui insultent à la religion, de tant de conversations licen-

cieuses qui se jouent de la pudeur, de tant de maximes contagieuses qui enseignent, qui autorisent le vice, de tant de modes, de coutumes tyranniques qui, à la honte du christianisme, sont pour les chrétiens un évangile plus respecté que l'évangile de leur Dieu.

Jésus n'était point un homme de blasphèmes et d'iniquité; mais écoutez, libertins, qui dédaignez un Dieu humilié; Jésus voulait réparer le crime de vos doutes téméraires, de votre curiosité superbe, de votre orgueil sacrilége, de vos systèmes impies, de votre indolence à étudier la religion sainte, de votre présomption à la nier, de votre audace à la rejeter, de vos fureurs à l'attaquer, de votre science funeste dans l'art détestable d'obscurcir les lumières de la raison, afin de n'être plus importunés par les lumières de la foi. Or, pour réparer complétement, pour réparer d'une manière surabondante tant de scandales, tant d'abominations, Jésus a voulu s'abaisser, Jésus a voulu s'anéantir.

Jésus, je le sais, Jésus est un Dieu; mais vous, incrédules, libertins, qu'êtes-vous? des hommes. Or, un Homme-Dieu humilié est une victime digne d'être offerte à un Dieu offensé par des hommes? un Dieu humilié, un Dieu offensé, tout se répond; la grandeur de la réparation est proportionnée à la grandeur du crime; et pour se scandaliser des humiliations du Dieu de religion, il faut commencer par oublier la majesté du Dieu de la raison.

Que faisait donc Jésus en ce jour? Ce qu'il faisait, chrétiens: anéanti devant son Père, il prononçait, par cet état d'humiliation volontaire, que tout genou doit fléchir, tout esprit doit céder, s'abaisser, toute volonté se soumettre et obéir quand Dieu parle; il avouait que pour l'homme, c'est non-seulement l'exès de l'audace et de la présomption, mais l'égarement le plus insensé que d'oser se révolter contre Dieu; que loin de s'honorer par cette folle indépendance, tout l'honneur de l'homme consiste à plier sous l'empire et sous l'autorité d'un si grand maître.

Que faisait Jésus-Christ? Par la profondeur de ses anéantissements, il faisait à Dieu une réparation pleine, entière et surabondante de tous les outrages par lesquels l'homme pécheur avait insulté et insulterait à sa majesté infinie. Ce jour d'opprobres pour le Fils était le jour de gloire et de triomphe pour le Père. Un Homme-Dieu humilié lui rendait tout l'honneur que pouvaient lui ravir des hommes pécheurs. Ce jour seul le dédommageait des attentats de tous les peuples et de tous les âges.

Que faisait Jésus-Christ? Il nous apprenait que l'homme qui a eu l'audace de s'élever contre Dieu ne peut trop s'anéantir devant Dieu et devant le monde; qu'il n'est point d'humiliations où il ne doive descendre, d'abaissements qui ne doivent lui plaire; que si l'orgueil est un vice dans l'homme, c'est une abomination dans le pécheur; que si c'est une vertu dans le juste de ne pas craindre, de ne pas fuir ce qui l'humilie, le pénitent doit l'aimer, doit le rechercher.

Grande leçon, et la première que l'Église faisait aux pénitents dans ces jours de ferveur où les chrétiens lui laissaient le soin de guider leur esprit, de régler leur cœur! Couverts de la cendre et du cilice, exclus de la participation des saints mystères, prosternés dans le vestibule du temple, condamnés à ne plus voir l'autel du Dieu qu'ils avaient offensé, comme dépouillés du titre de chrétiens, on leur permettait à peine de se souvenir qu'ils étaient des hommes. Nous, mes chers auditeurs, que sommes-nous donc, que deviendrons-nous au moment redoutable qui décidera nos destinées éternelles, lorsque, dans la balance du sanctuaire, seront pesées, mesurées, jugées sur la pénitence de l'Homme-Dieu, nos pénitences, qui ne retranchent ni les hauteurs de la fierté, ni les dédains de l'orgueil, ni les sensibilités de l'amour-propre, ni les jalousies de la vanité, ni les projets de l'ambition, ni l'étalage et les profusions de l'opulence, ni la pompe et le brillant du luxe; ces pénitences dans lesquelles on se borne à faire disparaître le pécheur sans montrer le pénitent? Sur un article si essentiel, nous pouvons nous tromper et nous séduire; nous pouvons être trompés et séduits. Illusions de l'amour-propre; illusions de l'adulation, elles ne prescriront jamais contre les préceptes et les exemples de l'Homme-Dieu! point de pénitence véritable que la pénitence qui répare le péché par les abaissements de l'humiliation; que la pénitence qui expie le péché par les rigueurs et la sévérité de la mortification. La gloire de Dieu réparée par un Dieu humilié. Achevons et voyons la justice de Dieu satisfaite par un Dieu souffrant et mourant.

TROISIÈME PARTIE.

Un Homme-Dieu souffrant et mourant! quel objet! quel spectacle! Voulez-vous, chrétiens, vous former une juste idée de ce jour et de ce qui se passe dans ce jour? regardez-le comme le jour des vengeances du Dieu terrible: *Dies ultionis Domini.* (*Isa.*, XXXIV, 8.)

C'est aujourd'hui que l'amour de Jésus amène à la justice divine une victime digne de lui; c'est aujourd'hui que la peine du péché venge Dieu de l'outrage que lui fait le péché.

Le monde enseveli sous les eaux, les villes réduites en cendres, la terre baignée du sang des peuples qui l'habitent, ce ne sont là que les malheurs des hommes, et qu'est-ce que l'homme devant Dieu? Mais un Homme-Dieu dans la douleur et dans les larmes, un Homme-Dieu mourant et mourant sur une croix, quelle que soit l'offense, elle est moindre que le prix du sacrifice. Jésus donc, un Homme-Dieu, se livre à la justice de Dieu irritée par le péché; et que devient-il? Oubliant tout le reste, voyez ce qui se passe au prétoire de Pilate.

Non, n'attendez pas, mes chers auditeurs, que j'ouvre à vos yeux une scène si triste, que je vous montre cette auguste victime sous le couteau qui l'immole, que je vous représente avec le prophète ces lions furieux et avides de carnage, qui frémissent autour de Jésus; ces ruisseaux de sang qui coulent, qui inondent la terre : qu'on donne, dit saint Chrysostome, qu'on donne des parioles à la représentation des disgrâces humaines; les souffrances d'un Dieu ne veulent que des larmes! entreprendre de les peindre, ce serait les affaiblir; sur un pareil sujet on n'en dit jamais assez, et l'on en dit toujours trop, dès qu'on s'explique autrement que par le silence et par les pleurs: *Lacrymarum tempus non verborum, luctuum non sermonum.*

Approchons seulement de cette colonne funeste, reconnaissons-nous Jésus? Ah! reprend saint Bernard, je le reconnais à cela même que je ne puis le reconnaître. Parce que je trouve en lui cet homme défiguré, méconnaissable, annoncé par les prophètes : *Non est species ei neque decor* (*Isa.*, LIII, 2); nous l'avons vu, nous n'avons pas cru le voir; il était présent à nos regards, et nous le cherchions encore : *Vidimus eum... et desideravimus eum.* (*Ibid.*) Tout son corps n'est qu'une plaie: des hommes barbares ne trouvent plus où frapper, et ils frappent encore; ils ne mettent fin à ce supplice que pour le réserver à de nouveaux supplices : à peine a-t-il commencé de revivre, qu'ils recommencent à le tourmenter; leur haine et son amour, leur fureur et sa patience sont invincibles : Jésus est le libérateur d'Israël, le roi de Juda, le maître du ciel et de la terre; peu contents d'insulter à son empire, ils veulent l'en punir; ils lui mettent sur la tête une couronne d'épines, ils l'enfoncent avec violence.

En cet état, on le présente au peuple; Pilate dit aux Juifs : *Ecce homo* (*Joan.*, XIX, 5), voilà l'homme, ce prétendu Messie, ce restaurateur de Sion, l'espoir et l'attente de Jacob, ce Fils du Très-Haut; vous voyez ce qu'il conserve de tant de titres magnifiques : tout a disparu, il ne reste que l'homme, et un homme mourant : *Ecce homo.* Ames justes, je n'ai rien à vous dire, vous voyez Jésus couvert de son sang, son amour parle à votre cœur, votre cœur ne répondra que par de nouveaux transports d'amour : *Ecce homo.* Vous que les passions sollicitent au péché, vous qui balancez entre la grâce et la cupidité, tournez les yeux vers ce Dieu mourant, vous consoleriez-vous jamais de l'avoir offensé? Ah! de tous les coups qu'il peut recevoir, votre péché serait le coup qui ferait les bleseures les plus profondes, et porterait à son cœur une plus mortelle atteinte : *Ecce homo.* Pécheur, voilà votre ouvrage; c'est vous qui avez creusé sous les pas de Jésus cet abîme de misère, et vous continuez de vous refuser aux tendres invitations de sa grâce, vous méprisez sa voix qui vous appelle! Ah! c'est la voix mourante, ce sont les derniers soupirs d'un Homme-Dieu prêt à périr victime de son amour. Il vous attend, quand cesserez-vous de le fuir? Il vous donne son sang, quand lui donnerez-vous vos regrets et vos larmes? *Ecce homo.* Ames chrétiennes, en quelque état, en quelque condition que vous ait placées la Providence, je ne dis pas: voilà votre Dieu; je dis, avec l'Apôtre : voilà l'époux à qui vous avez juré une fidélité éternelle. Lorsque la grâce de Jésus-Christ vous a régénérées dans le baptême, quel est le Dieu que vous avez pris pour votre partage? N'est-ce pas ce Dieu de douleurs et d'opprobres? Or, après des serments si solennels, quelle âme serait assez parjure, assez infidèle pour se livrer aux amusements du monde, aux désirs, aux cupidités du monde? Pleurer avec un Dieu qui verse des pleurs, prier dans le silence avec un Dieu solitaire et abandonné, porter sa croix avec un Dieu chancelant sous le poids de sa croix, mourir avec un Dieu mourant, tels sont les devoirs qu'imposent des engagements si saints. Malheur à l'âme chrétienne si elle les méconnaît! *Ecce homo.* Juifs ingrats et perfides, je ne vous dis plus que c'est le Messie, le juste promis à la terre : ah! c'est un homme, un homme de votre peuple, issu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, sorti du sang de vos rois, le fils de David; que dis-je? ce n'est plus un homme, il n'est que l'ombre, le triste reste d'un homme; il conserve à peine un souffle de vie prêt à s'exhaler dans les airs; le flambeau de ses jours s'éteint : lui enviez-vous la triste consolation de périr un peu plus tard, et avec moins de douleur?

Quel démon s'est emparé de Jérusalem, et souffle dans tous les cœurs la haine et la fureur? La sédition augmente, le peuple, impétueux dans ses désirs, s'anime, il s'irrite, il rassure la conscience tremblante de Pilate, il l'enhardit au crime, il le presse de prononcer un arrêt injuste. O promesses faites au peuple chéri! ô Abraham qui demandiez de voir le jour du Messie, et qui, en le voyant dans l'avenir, fûtes rempli d'une joie si pure; ce jour est-il donc le jour qui vous fut montré? O patriarches! ô prophètes! votre peuple, vos enfants demandent la mort de ce libérateur attendu depuis quarante siècles, et, pour comble d'horreur, ils l'obtiennent! *Tradidit eis illum ut crucifigeretur.* (*Ibid.*, 5.)

Jésus marche au Calvaire, on l'attache à la croix! Le voilà donc élevé entre le ciel et la terre, le médiateur de Dieu et des hommes, le pontife qui nous réconcilie et en même temps la victime de réconciliation. Oubliez les disgrâces, les opprobres qui ont marqué les pas de Jésus dans la route qu'il vient de parcourir, ce ne furent que les essais, les préparatifs du sacrifice; en voici la plénitude, la consommation. A cet instant se réunissent toutes les douleurs qu'il éprouva successivement dans le cours de sa passion. Jésus commande à l'avenir de lui ouvrir les profondeurs. Il voit son Evangile rejeté par tant de nations idolâtres

qui s'obstineront à périr dans les ténèbres de leur infidélité ; il le voit contredit, blasphémé par Israël, livré à une incrédulité sacrilége ; il voit son Eglise déchirée par tant de schismes, agitée par tant de factions, défigurée par tant d'erreurs, bouleversée par tant d'hérésies, affligée, déshonorée par tant de crimes ; il voit la licence introduite quelquefois jusque dans le sanctuaire, l'abomination des désolations placée dans le lieu saint ; dans le christianisme peu de véritables chrétiens ; sa croix devenue la pierre de scandale où viendront heurter et se briser ces cœurs sensuels et corrompus ; il voit son sang, le sang d'un Dieu profané ; il voit ce sang, au lieu de demander grâce, forcé de demander vengeance contre les hommes pour lesquels il fut répandu : du haut de sa croix, Jésus laisse tomber ses regards sur la terre ; disciples, apôtres de Jésus, où êtes-vous ? Le laisserez-vous seul en proie à ses douleurs ? Il jette de tous côtés ses yeux mourants, et il n'aperçoit qu'une affreuse solitude ! *Qui juxta me erant, de longe steterunt.* (*Psal.* XXXVII, 12.) Que dis-je ? et qu'il serait à souhaiter pour Jésus que tout l'eut abandonné ! il soutiendrait avec plus de facilité le poids de ses infortunes s'il était seul à le soutenir. Dévoué à expier tous nos égarements, il faut qu'il souffre encore plus de la constance des amis que sa disgrâce lui laisse, que de la perfidie de ceux qu'elle lui enlève.

Un disciple chéri, des femmes saintes qui l'ont suivi au Calvaire, Marie au pied de la croix, une mère en pleurs, un fils baigné de son sang ; quel sacrifice, grand Dieu, vous exigez de l'un et de l'autre ! Vous seul pouvez nous apprendre quel fut l'excès de la douleur du fils et de la désolation de la mère. Que les flammes qui consument ces deux cœurs sont pures et saintes, mais qu'elles sont dévorantes ! Marie ne parle point, il est des situations où le cœur ne peut s'entretenir qu'avec lui-même ; la douleur qui l'inonde est trop impérieuse, et il est trop faible pour pouvoir la répandre au dehors ; quand on commence à se plaindre, on commence à se consoler. Jésus et Marie ne se parlent que par leur silence, et ce silence d'amour et de douleur est troublé par les excès, par les clameurs du peuple, des prêtres et des pontifes, qui insultent à la faiblesse apparente de Jésus.

Jésus élève vers le ciel la voix de ses soupirs, afin d'en obtenir la consolation que la terre lui refuse.

Père saint, père juste, ne connaissez-vous plus votre fils bien-aimé ! Un Oza tombe pour avoir porté sur l'arche une main téméraire, le feu du ciel dévore les enfants qui ont insulté au prophète, Antiochus périt pour avoir profané le sanctuaire, et le Dieu du temple, le Dieu de l'arche et des prophètes, indignement outragé, n'allume pas votre colère ! Le ciel n'a donc plus de foudres et de tonnerres ; la terre peut enfanter sans crainte de nouvelles abominations ? Qu'a-t-elle à redouter d'un père qui semble abandonner son fils, d'un Dieu qui diffère tant à venger l'Homme-Dieu ? Ainsi méconnu, ignoré, Jésus porte pendant trois heures le poids de tous les anathèmes du ciel et de toutes les fureurs de la terre ; enfin il s'écrie : Tout est consommé ! *Consummatum est.* (*Joan.*, XIX, 30.) Me voici au bout de cette affreuse carrière. Amour, amour sévère et inexorable, tu n'as plus rien à me demander, puisque je n'ai plus rien à te donner ; il ne me reste qu'une âme noyée dans la douleur, achève ton ouvrage, ravis ta victime ; il penche la tête, et il meurt ! *Inclinato capite, tradidit spiritum.* (*Ibid.*)

Il est donc consommé le grand ouvrage de la réconciliation du monde ! A quel prix ? Hommes, s'écrie l'Apôtre, instruisez-vous et tremblez. Pour apaiser la justice d'un Dieu, pour satisfaire la justice d'un Dieu, un Homme-Dieu a versé tout son sang ; exemple terrible des vengeances célestes qu'on vous met devant les yeux, afin de lever entre vous et le péché une barrière que vous n'osiez franchir, et passer même dans les transports de la passion la plus fougueuse.

Car, et c'est le raisonnement de l'Apôtre que je continue de vous développer, ce n'est point entrer assez dans les desseins de la sagesse éternelle, que de ne considérer Jésus-Christ sur la croix qu'en qualité de victime de propitiation. Dieu nous fait dans ce mystère une autre leçon ; une leçon, dans un sens, non moins utile, non moins touchante, une leçon qu'il nous importe peut-être davantage d'approfondir. Dieu met Jésus-Chist sur la croix pour être, à la face du monde entier, un monument public et à jamais durable des rigueurs de sa justice : *Quem proposuit Deus propitiationem... in sanguine ipsius ad ostensionem justitiæ.* (*Rom.*, III, 25.)

Monde profane, lorsque nous entreprenons de vous expliquer ce que le péché renferme d'injustice, de perfidie, de révolte, d'outrage envers Dieu, vous nous accusez d'exagérer les choses ! Egarez-vous tant qu'il vous plaira dans la vanité de vos pensées, ce n'est plus l'homme, c'est Dieu qui parle en ce jour. Que fait la passion de Jésus-Christ ? elle vous introduit dans le sanctuaire de la justice divine ; elle vous montre les foudres, les malédictions, les anathèmes que Dieu réserve au péché et à l'homme pécheur. Vous voyez un Homme-Dieu trahi, désavoué, renoncé, humilié, anéanti ; un Homme-Dieu qui prie, un Homme-Dieu qui gémit, qui soupire, qui verse des pleurs, qui verse tout son sang ; un Homme-Dieu que son Père, malgré toute sa tendresse, semble ignorer, dédaigner, réprouver en quelque façon ; ne craignons point de le dire avec l'Apôtre, un Homme-Dieu traité comme un objet de haine et de malédiction : *Factus... maledictum.* (*Gal.*, V, 13.) Pourquoi ? parce qu'il a l'apparence du péché, parce qu'il porte

l'image, la ressemblance du péché, parce qu'il s'est rendu caution pour le péché.

Or, si l'ombre seule du péché a pu faire d'un Homme-Dieu un objet d'anathème, si le ciel a épuisé tous les traits de sa vengeance sur un Homme-Dieu, dès qu'il l'a vu chargé d'expier nos péchés ; si un père a poursuivi jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, dans un fils si tendrement aimé, la tache d'un péché qui lui était étranger, d'un péché imputé, d'un péché transporté sur Jésus-Christ, dois-je trouver étonnant que le pécheur soit condamné à des peines, à des humiliations qui n'auront point de fin? Dois-je trouver étonnant que la colère du ciel éclate, non plus contre l'ombre du péché, mais contre des péchés trop réels, trop véritables ; non plus contre des péchés étrangers et imputés, mais contre des péchés propres et personnels qu'il apercevra ; non plus dans un Homme-Dieu qui s'humilie sous le poids infâme du péché, mais dans un pécheur insensé qui se vante, qui s'applaudit, qui se glorifie de son péché ; non plus dans un Homme-Dieu contrit qui pleure le péché, qui s'offre à tout pour la réparation du péché, mais dans un cœur froid et insensible qui se console aussitôt de son péché, qui oublie son péché, qui vit content et heureux dans son péché; non plus dans un Homme-Dieu qui s'arme contre lui-même, qui se dévoue à tous les supplices, afin d'effacer, de détruire le péché, mais dans une âme indolente qui ne fait de son péché qu'une pénitence superficielle, une pénitence courte et passagère, une pénitence douce et tranquille ; non plus dans le Fils de Dieu égal à son Père, mais dans un homme faible, cendre et poussière, qui, n'étant rien devant Dieu, ose se révolter contre Dieu? Si le ciel tonne, foudroie contre le juste qui n'a que l'extérieur du péché, quel sera le bruit de son tonnerre, l'éclat de sa foudre contre un pécheur, contre un faux pénitent qui n'a que les apparences de la justice? *Si in viridi ligno hæc faciunt, quid fiet in arido.* (*Luc.*, XXIII, 21.) Jésus-Christ eut l'ombre du péché, il fut chargé du poids du péché. Les humiliations, les anéantissements, les supplices, l'abandon de Jésus-Christ sur la croix, nous annoncent donc l'humiliation terrible, les anéantissements affreux, les supplices cruels de la réprobation désespérante de l'homme pécheur? *Si in viridi ligno hæc faciunt, quid fiet in arido.* Feux brûlants, flammes dévorantes, pleurs éternels, fureur, désespoir, tout ce qu'on dit, tout ce qu'on pense, n'est donc rien! la croix, le Calvaire, c'est là qu'il faut venir méditer, creuser les abîmes, les profondeurs terribles de la justice divine ; c'est là qu'il faut venir étudier l'enfer. Jésus-Christ mourant, Jésus-Christ sur la croix, c'est ainsi que Dieu punit, c'est donc ainsi qu'il punira. Tremblez, pécheurs ; vos supplices, par leur rigueur, par leur excès, par leur nombre, par leur durée, rempliront toute la distance qu'il y a de vous à Jésus-Christ, d'un homme pécheur à un Homme-Dieu : *Ad ostensionem justitiæ.*

Grand Dieu! voilà comme d'un seul trait vous savez vous peindre tout entier à nos yeux ! Je ne suis plus surpris de la confiance avec laquelle l'Apôtre soutenait, à la face du ciel et de la terre, que Jésus crucifié est le plus auguste monument de la sagesse et de la force de Dieu : *Christum Dei virtutem et Dei sapientiam.* (*I Cor.*, I, 24.) Voulez-vous, mes chers auditeurs, connaître Dieu? Non, je ne vous inviterai plus à vous transporter sur les pas de Moïse à l'origine et au développement du monde naissant ; je dirai avec le prophète : Venez, suivez-moi, marchons à la montagne de Jacob : *Venite, ascendamus ad montem Domini et ad domum Dei Jacob.* (*Isa.*, II, 3.) C'est là que vous verrez Dieu agir en Dieu, et se montrer dans toute l'immensité de ses perfections adorables : *Docebit vos omnem veritatem.* (*Joan*, XVI, 31.) Esprits superbes, que votre raison livrée à la licence la plus audacieuse se forme au gré de ses désirs un Dieu objet de son culte, que sera-t-il? que paraîtra-t-il auprès du Dieu qu'annonce le Calvaire, auprès du Dieu qu'on apprend à connaître au pied de la croix? quel Dieu plus grand que le Dieu qui n'est dignement adoré que par les hommages, que par les abaissements d'un Homme-Dieu? quel Dieu plus saint que le Dieu qui n'est assez vengé que par les regrets, par les gémissements d'un Homme-Dieu? quel Dieu plus terrible dans ses justices que le Dieu qui n'est apaisé que par les larmes, par le sang d'un Homme-Dieu? quel Dieu plus tendre, plus père que le Dieu qui, tout Dieu qu'il est, s'immole pour le salut des hommes? Allez donc maintenant, et, si vous le pouvez, osez contester à la religion chrétienne les oracles de ses prophètes, la vérité de ses miracles, la divinité de ses succès ; ce que vous serez forcés d'avouer, c'est qu'aucune religion ne donne, ne peut donner des idées de Dieu si grandes, si nobles, si sublimes, si divines, et que ce ne peut être que Dieu qui nous ait appris à parler de Dieu comme elle en parle ; ce que vous serez forcés d'avouer, c'est que si vous vous refusez à la religion chrétienne, ce n'est point, ainsi que vous le prétendez, parce que ses dogmes, ses mystères répandent de sombres nuages sur la gloire de Dieu, mais parce que l'Évangile vous montre un Dieu plus équitable, plus sévère que vous ne voulez; parce que vous ne voulez point un Dieu qui soit si grand, si saint, si juste, si terrible ; parce que vous ne voulez point un Dieu à qui vous deviez tant de reconnaissance, et dont les vengeances seraient si redoutables ; ce que vous serez forcés d'avouer, c'est que si vous rejetez le Dieu crucifié, c'est parce que vous ne voulez point d'un Dieu qui demande des vertus, d'un Dieu qui punisse les vices, parce que vous ne voulez point d'un Dieu qui soit véritablement Dieu.

Ainsi donc, Seigneur, notre perversité tourne contre nous ; vos bienfaits, et vos grâces ne font parmi nous que des ingrats!

Triste situation d'un ministre de l'Évangile, raconter les miséricordes d'un Dieu mourant à des hommes qui en sont l'objet et qui n'en sont pas touchés, qui craignent même de l'être, qui sont déterminés à ne l'être pas! Peindre les attentats dont un Homme-Dieu fut la victime; et, en retraçant l'histoire de ces temps reculés, faire l'histoire de nos mœurs; car, voilà le scandale de ces jours malheureux; voilà... pardonnez, Seigneur, à la vivacité de mon zèle. Convient-il en ce jour de faire entendre une autre voix que la voix de vos miséricordes? Lorsque nous avons le spectacle d'un Dieu mourant à présenter, pour allumer le flambeau de votre amour dans toutes les âmes, que peut-il nous manquer, que des hommes qui aient un cœur et qui daignent nous écouter? Je me trompe, mes chers auditeurs, le ciel nous eût-il donné les richesses du génie le plus fécond, l'énergie de l'éloquence la plus pathétique, en vain nous entreprendrions de retirer de l'abîme du passé ce grand, cet auguste événement, et de lui rendre ce qu'il eut de force pour toucher, pour attendrir au moment de son existence. Il n'appartient qu'à la foi seule de nous faire franchir la distance des temps et des climats; quand c'est elle qui peint, qui exprime, tout revit, tout se reproduit, ce qui n'était plus recommence d'être; qu'elle parle, qu'elle commande à nos cœurs, Sion va sortir de dessous ses ruines; elle va reparaître telle qu'elle fut au jour de son crime. Venez donc et pénétrez à sa lumière dans l'enceinte de ses murs. Ah! vide d'habitants elle ne nous offre qu'une vaste solitude : mais écoutez; n'entendez-vous pas le bruit, l'éclat terrible de mille cris séditieux qui retentissent dans le lointain? Courez où ils vous appellent, c'est là que vous trouverez Jérusalem tout entière; percez la foule, quel spectacle! Jésus se traîne douloureusement sous le poids de sa croix; pressé par les flots tumultueux d'une populace effrénée qui s'applaudit de son affreux triomphe, chacun des pas de Jésus est une chute; suivez-le à la trace de son sang : la victime arrive enfin au lieu du sacrifice, pâle, sanglante, épuisée, déchirée, mourante; on la place, on l'étend sur l'autel. L'enfer déploie sur lui ses dernières fureurs; les scribes, les pharisiens, les prêtres, les pontifes, les citoyens, les étrangers se repaissent avidement de cette scène tragique. Les transports fanatiques de leur haine se répandent en outrages, en blasphèmes; la nature épouvantée frémit, se trouble, se confond, quitte son cours et ses lois ordinaires ; le soleil se refuse à éclairer tant d'abominations; la nuit naît au milieu du jour; la multitude, consternée sans être changée, fuit et se disperse : approche à la lueur faible que les astres presque éteints jettent à regret sur cette terre sacrilége. Cherchez Jésus. Le voici : considérez et contemplez : *Attendite et videte.* (*Jerem.*, I, 12.) Un Homme-Dieu plongé, perdu dans la douleur, baigné de ses larmes et de son sang, seul dans l'obscurité d'une nuit profonde! La voix de ses soupirs se fait entendre au ciel et à la terre : rien ne lui répond; tout garde autour de lui un triste silence; et c'est vous, c'est votre main perfide qui l'a précipité dans cet abîme de malheurs, et, dans cet état, il n'est occupé que de vous; il ne craint, il ne tremble que pour vous; il ne s'attendrit, il ne gémit, il ne pleure que pour vous et sur vous! les opprobres, les supplices, des bourreaux, une croix, ah! il n'y pense pas. Vous, mes chers auditeurs, votre cœur à gagner, vos péchés à réparer, offrir pour eux une satisfaction surabondante, vous aimer, vous sauver, se faire un plaisir de souffrir, de mourir pour vous, c'est tout ce qu'il sait, tout ce qu'il veut savoir.

M'oublier à mon tour, me sacrifier pour vous, ô mon Dieu ! je ne connais, je ne veux plus connaître d'autre science, d'autre bonheur! Que ne sont-ils retranchés du nombre de mes jours, les jours coupables, les jours infortunés que j'ai passés sans vous aimer! Je les pleurerai toujours, je ne m'en consolerai jamais. Sans cesse je viendrai vous le dire avec Augustin pénitent : *Sero te amavi.* O Dieu crucifié, j'ai commencé trop tard à vous aimer; mais je vous aime, je vous aimerai toujours. Croix sainte, croix adorable, le moment viendra auquel tout nous fuira : le monde et les honneurs du monde, et les plaisirs du monde et les amis du monde; au grand, au riche, à l'heureux de la terre, fût-il le maître de l'univers, il ne restera que vous et vous seule : on vous mettra entre nos mains affaiblies; on vous présentera à nos regards errants : quelle consolation pour une âme dont vous aurez réglé le cœur et la conduite! O mon Dieu! je veux vivre à l'ombre de votre croix, je veux y mourir; cette grâce est l'unique objet de mes désirs; daignez me l'accorder et à ce peuple fidèle. Ainsi soit-il.

SERMON XXV.

Pour le jour de Pâques.

SUR LA RÉSURRECTION.

Jesum quæritis Nazarenum crucifixum; surrexit, non est hic. (*Marc.*, XVI, 6.)

Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est pas ici.

Les jours d'opprobres sont passés, le nuage est dissipé, le soleil de justice répand un plus vif éclat que jamais. Jésus n'est plus un Dieu obscur et ignoré, un Dieu que le ciel semble désavouer, méconnaître, puisqu'il l'abandonne à ses disgrâces; Jésus n'est plus un Dieu qui semble justifier lui-même, par sa faiblesse et par son silence, le crime qui le fait périr; c'est le Dieu fort et puissant, le Dieu maître et arbitre des événements, le Dieu vainqueur qui se joue du monde et des fureurs du monde : en le précipitant dans le tombeau, les Juifs l'ont mis sur le trône; en l'attachant à la croix, ils l'ont placé sur l'autel; il n'a plié sous leur haine que pour recevoir de leur main le caractère, le sceau du Messie à qui fut promis l'héritage des nations. Déjà se rassemblent

autour de lui les disciples dispersés par la violence de l'orage : pleins du Dieu qui les anime, ils courent annoncer sa gloire aux régions les plus reculées; la voix de ce Christ renaissant retentit d'un pôle à l'autre! les idoles tremblent et chancellent dans leur sanctuaire; les peuples viennent en foule adorer ce Jésus qui n'a voulu mourir en homme que pour revivre en Dieu. Israël, presque tout Israël refuse de reconnaître son libérateur; la lumière se lève au milieu de Jacob; la Synagogue demeure plongée dans les ténèbres, par un prodige presque aussi inconcevable que le prodige qu'elle rejette : tandis que l'univers entier se rend à ce qu'on lui dit, elle s'obstine contre ce qu'elle voit.

Or, ce n'est pas là le triste spectacle que notre siècle nous présente chaque jour? Le flambeau de l'Evangile s'allume dans des contrées lointaines, il s'éteint parmi nous; on dirait que, prête à nous quitter, la religion n'attend que le moment marqué aux peuples qui se disposent à la recevoir; chacun, auteur et règle de ses persuasions, ne prend sa croyance que dans les préjugés de son esprit, que dans les penchants de son cœur; et dans cet état on s'applaudit de la fermeté, de l'intrépidité de sa raison, on se vante de devenir homme et grand homme à mesure qu'on cesse d'être chrétien.

Voulez-vous connaître le faible, le frivole de ces génies hautains et indociles? Etudiez avec moi la conduite des docteurs de la loi par rapport à la résurrection de Jésus-Christ : ce fut l'infidélité de ces sages, de ces savants de judaïsme? Dans son principe, elle fut la honte et l'opprobre de la raison indignement sacrifiée; dans ses suites, elle fut la gloire, le triomphe de la résurrection de Jésus-Christ vainement contestée : deux caractères de l'infidélité judaïque que je prétends convenir à tout libertinage d'esprit et de croyance. Je dis donc, en quittant la foi, le libertin abandonne cette raison à laquelle il se vante de croire; en quittant la foi, le libertin établit et autorise cette religion à laquelle il ne croit pas ; en un mot, la raison prouve contre l'incrédule, l'incrédule prouve pour la religion : deux vérités importantes que j'espère développer solidement sans sortir du mystère de ce jour. *Regina cœli.*

PREMIÈRE PARTIE.

Non, dit saint Ambroise, l'irréligion n'est rien moins que ce qu'elle se vante d'être; force d'esprit, empire de la raison, fermeté, supériorité d'un génie instruit à dédaigner les erreurs et les fables qui enchantent un vain peuple, tels sont les titres fastueux dont se pare audacieusement une incrédulité superbe qui ne se connaît pas mieux elle-même que la religion qu'elle attaque! Venez, percez ce voile imposteur; dans l'incrédulité la plus fière et la plus défiante qui fut jamais, voyez le faible caché sous ces dehors imposants; je parle de l'incrédulité des scribes, des pharisiens, des docteurs de la loi, par rapport à la résurrection de Jésus-Christ : c'étaient des hommes assis depuis tant d'années sur la chaire d'autorité, des hommes dépositaires des prophéties, interprètes des oracles sacrés; cependant étudiez leurs démarches, que trouverez-vous? Ce qui fait le caractère le plus marqué de tout libertinage d'esprit, l'imprudence et la témérité qui ne consultent point la raison, des préjugés et des passions qui s'obstinent contre la raison. Suivez-moi, vous reconnaîtrez qu'au tribunal même de la raison rien n'est moins raisonnable que l'incrédulité.

Premier caractère d'opposition à la raison : imprudence qui précipite son jugement; témérité qui décide avant que d'avoir examiné. Le triomphe de la Synagogue semble être parfait : ce Jésus, objet de tant de jalousies, victime de leur haine et de ses vertus, de la croix a passé dans le tombeau; là sont ensevelies avec lui sa gloire, sa réputation, ses conquêtes : quelques disciples faibles, craintifs, osent à peine confier au silence de la nuit leurs plaintes et leurs regrets; l'espérance, presque éteinte dans leurs cœurs, ne leur laisse d'autre ressource que les larmes qu'ils donnent au souvenir d'un maître digne d'un sort plus heureux : Madeleine même, cette amante de Jésus-Christ, si intrépide, si tendre, si empressée, après avoir entendu au Calvaire les derniers soupirs de Jésus expirant, ne vient chercher au sépulcre que la triste consolation d'arroser de ses pleurs le corps pâle et sanglant de son cher maître; pleine de son trouble, elle n'ose se flatter qu'elle le trouvera vivant; tout occupée de sa douleur et de ses craintes, il est présent à ses regards; elle le cherche encore : il lui parle, elle le demande à lui-même; la plus grande partie du peuple, jusque-là partagé peut-être entre l'autorité de la Synagogue et la voix de tant de prodiges, ne voit plus dans le crime heureux de ses pontifes qu'un zèle justifié par le succès : et si le cœur humain peut être tranquille lorsqu'il est si coupable, les pharisiens goûtent, dans une paix profonde, le plaisir barbare d'avoir réussi à perdre le juste et à le déshonorer.

Quel coup de tonnerre se fait entendre et trouble ce calme séducteur! Des gardes effrayés remplissent Jérusalem de terreur et d'épouvante : entre les bras de la mort, ce Jésus, qui n'était plus, a repris une vie nouvelle. Plus grand, plus terrible que lorsqu'il forçait les démons de se replonger dans les enfers, la terre tremble sous ses pas; il franchit, sans les renverser, les barrières qui le séparaient de la région des vivants. Les apôtres, dont le courage renaît avec leur maître, méditent déjà la conquête du monde! ce Jésus, rejeté, réprouvé par tout son peuple, ils entreprennent d'en faire le Dieu de tous les peuples.

Vous le concevez, mes chers auditeurs : quel tumulte, quelle agitation dut produire une révolution si imprévue dans les pontifes, dans les scribes, dans les pharisiens, dans ces hommes qui présidaient à la reli-

gion et au gouvernement de l'Etat; dans ces hommes, dont l'intérêt particulier, l'intérêt le plus cher dans ces places éminentes, celui de la gloire, de la réputation, était lié si étroitement avec l'intérêt public. Il s'agit d'un événement le plus étonnant dont le souvenir puisse se perpétuer dans les fastes du monde; d'un événement si singulier, si unique qu'il n'eut point d'exemple dans les siècles qui l'ont précédé, que les âges qui l'ont suivi n'ont pu le renouveler, n'ont pas même osé le contrefaire, ou le supposer: il s'agit d'une résurrection qui décide sans retour pour Jésus-Christ ou contre Jésus-Christ, qui met le sceau de la vérité ou du mensonge à la doctrine et à ses miracles, qui flétrit ou qui justifie l'arrêt de proscription qui l'a condamné à périr: il s'agit d'une résurrection qui assure aux chefs de la nation la gloire d'avoir sauvé le temple et la loi, ou qui les couvre de l'opprobre d'avoir sacrifié à leur haine l'attente de Jacob, le Messie promis par les prophètes: il s'agit d'une résurrection qui termine toutes les contestations, qui laisse les disciples de Jésus sans ressource, ou ses ennemis sans excuse.

Je dis plus: il s'agit d'une résurrection dont ils avaient prévu, dont ils avaient senti les conséquences et les suites. Inquiets sur le changement que causerait dans l'esprit du peuple la plus faible apparence de Jésus ressuscité, ils ont sollicité, ils ont obtenu une garde qui veillerait autour du tombeau. Or, ces hommes, si empressés à se précautionner contre le faux zèle des disciples dont, après tout, ils n'avaient rien à craindre, puisqu'ils ne leur avaient rien laissé à espérer, avec quelle attention ne vont-ils pas remonter à la source d'un bruit qui leur annonce le prodige tant redouté, quoique si peu attendu? Avec quelle attention ne vont-ils point parcourir la suite des Ecritures, peser dans la balance du sanctuaire et de la raison la vérité des faits, les rapprocher des anciens oracles, retourner sur les pas de Jésus, confronter le miracle qu'on leur annonce avec tant de prodiges dont ils furent les spectateurs, et par là se mettre en état ou de connaître la vérité, afin d'effacer la honte de leur égarement par la sincérité de leur retour, ou de démêler le tissu de l'imposture, afin de ramener ceux qu'auraient égarés la prévention et la simplicité? Il est vrai, la justice, la probité, le zèle de la religion, l'amour de l'Etat et de la patrie, le soin de leur propre gloire, tout conspire à leur commander l'examen le plus suivi, les réflexions les plus sérieuses, les précautions les plus sages, les démarches les plus mesurées, les mieux concertées; mais chercher une vérité qui combat à la fois nos idées, nos intérêts, nos préventions et nos jugements, c'est un effort de courage et de vertu, peu d'hommes en sont capables: les pharisiens n'y pensent pas; on les verra s'assembler, consulter, délibérer, s'épuiser en projets, déployer toutes les ruses de leur politique; pourquoi? Pour obscurcir la vérité, pour en arrêter le cours, pour l'engager, pour la condamner à un timide silence: ils ne l'étudieront point; ils ne l'approfondiront point; trop de penchants, trop de préjugés parlent contre elle pour qu'on daigne l'écouter: déterminés à ne point croire, ils ne veulent point savoir, il leur en coûtera moins d'ignorer la vérité que de lui résister: sans discussion, sans examen, ils prononceront que Jésus n'est point ressuscité.

Conduite, je ne dis pas seulement pleine d'injustice, d'entêtement et d'obstination; je dis conduite imprudente, folle et insensée. Ne seriez-vous pas tentés de douter, mes chers auditeurs, si l'esprit humain est capable d'un pareil égarement; ou plutôt que nous serions heureux si la licence de notre siècle se bornait à imiter leur exemple, si elle n'allait pas jusqu'à le surpasser! Car, ce qui n'a cessé de nous étonner que parce que nous y sommes trop accoutumés, c'est de voir des hommes, qui, loin d'être comme les pharisiens, penchés à contredire l'Evangile par les préjugés de la naissance, par des engagements de parti et de cabale, par des vues de politique et d'intérêt; des hommes élevés dans le sein du christianisme, des hommes souvent pendant plusieurs années pénétrés des grands principes de la foi, qui avaient su les goûter, les aimer, les mettre en pratique; qui, à l'ombre de cette religion sainte, avaient trouvé le repos de l'esprit, la tranquillité du cœur, de les voir s'écarter tout à coup de cette voie heureuse, méconnaître, désavouer leur religion, se faire une honte d'avoir été chrétiens, un honneur de ne l'être plus, se former en un moment d'autres idées, une autre persuasion, sans étude, sans examen, sans pouvoir se rendre à eux-mêmes une raison forte et solide de leur changement déplorable: c'est de voir des hommes qui, dans tout le reste, qui sur tout le reste sont des hommes d'attention, de réflexion, des hommes qui pensent, qui croient ne pouvoir trop penser: c'est de les voir ces mêmes hommes, en matière de religion et par rapport à la religion, dans une affaire qui renferme tous les intérêts du temps, et dans tous les intérêts de l'éternité, tantôt, sans autre attrait que celui d'un funeste repos, d'une indolente sécurité, se plonger dans une inaction, dans un sommeil de raison, qui, pour éviter la nécessité de se déterminer, fuit le travail d'examiner; de les voir passer leur vie sans savoir s'ils sont chrétiens où s'ils ne le sont pas; se reposer, se tenir dans une indifférence qui décide sans décider, puisqu'on rejette la religion dès là qu'on ne l'embrasse pas; se livrer souvent à une coupable incertitude, ou à l'audace d'une irréligion déclarée sur le doute le plus léger, sur le raisonnement le plus frivole, sur une objection qui ne paraît victorieuse que parce qu'on n'a pas la capacité d'en démêler le sophisme, et parce qu'on a la vanité de penser que tout esprit succomberait où le nôtre vient d'échouer; sur la

lecture rapide et peu méditée d'un ouvrage qui doit la force de sa séduction au talent qu'eut l'auteur de nous saisir par notre faible; je veux dire par le malheureux penchant qui nous porte à vouloir disposer en maître de notre esprit et de notre cœur: c'est de voir des hommes, d'ailleurs sages et sensés, timides et circonspects, défiants et attentifs, établir, appuyer, sur des principes si ruineux, l'édifice d'une incrédulité dont les suites doivent les faire pâlir et trembler. Voilà, mes chers auditeurs, voilà la honte et le scandale de la raison aussi bien que de la religion.

Je le sais que, selon la réflexion de Tertullien, notre religion apporte des preuves de sa vérité si victorieuses, si dominantes, qu'elle ne sera jamais combattue qu'autant qu'elle sera ignorée: ce que je dis aujourd'hui, c'est que, pour abandonner une religion qui se montre si solidement établie, pour la quitter sans s'avilir, sans se déshonorer, il faudrait au moins l'apparence de raisons plus fortes que les raisons qui déterminent tant d'esprits vains et inappliqués. En effet, ne laissez point échapper le nouveau trait de ressemblance entre l'incrédulité des pharisiens et l'incrédulité de nos jours; ce qui mit le comble à l'imprudence de ces sages prétendus du judaïsme, ce fut leur audace précipitée à rejeter un fait à qui tant d'autres faits préparaient les voies. Point de préjugés légitimes qui ne fussent favorables à la résurrection de Jésus-Christ. Les miracles multipliés de Jésus, la résurrection récente du Lazare ne permettaient point de douter que Jésus ne tînt en ses mains la vie et la mort. Jésus portait des caractères de sainteté si marqués, qu'afin d'oser le traiter en criminel, il avait fallu lui supposer des crimes: il avait succombé sous la haine du peuple; mais Jérusalem, peu accoutumée à se connaître en vertus, avait été plus d'une fois teinte du sang de ses prophètes; mais en succombant, Jésus avait déclaré qu'il ne quittait la vie que pour la reprendre: il en avait appelé à sa résurrection pour juger entre lui et Israël; mais les miracles qui avaient accompagné sa mort répondaient du miracle qu'il avait promis; mais toutes les Ecritures, qui avaient parlé du Messie, prophétisaient qu'il descendrait dans le tombeau et qu'il en sortirait. Or, sur cela voici comme je raisonne: un prodige, précédé, préparé, garanti, attesté par tant d'autres prodiges, pouvait et devait trouver les esprits faciles et disposés à le recevoir; une nouvelle preuve, pourvu qu'elle fût solide, jointe à tant d'autres preuves, suffisait pour dissiper les doutes de l'esprit le plus déterminé à douter; par conséquent, pour attaquer le prodige de la résurrection, pour le combattre, pour le rejeter, pour le réprouver, il ne fallait rien moins que des preuves convaincantes et décisives de l'imposture; il ne fallait rien moins qu'une évidence supérieure à toute évidence; par conséquent encore, l'attaquer, le combattre, le rejeter, le réprouver avec une hauteur de sécurité et de présomption, avec une indolence ou un faste qui dédaigne de s'éclaircir, de s'instruire, n'était-ce pas fouler aux pieds, avec tous les droits de la vérité, toutes les bienséances de la pudeur et de la raison?

Je reprends ce raisonnement, et l'appliquant aux incrédules de notre siècle, je leur demande quelle est-elle cette religion que vous abandonnez? Une religion si sublime dans ses dogmes, si profonde dans ses mystères, si auguste dans son sacrifice, si grande, si majestueuse dans son culte, si exacte dans la proportion des parties qui en composent l'ordre et l'économie, que si elle est l'ouvrage de l'homme, il faut avouer qu'une main mortelle a su parfaitement imiter, contrefaire l'ouvrage de la divinité: une religion si pure dans sa morale, si sainte dans ses lois, qu'on peut, qu'on doit dire qu'elle élève trop l'homme au-dessus de l'homme pour être de l'homme; qu'elle nous mène si sûrement à Dieu, qu'elle ne peut venir que de Dieu: une religion annoncée par les oracles de tant de prophètes, prouvée par tant de miracles, scellé du sang de tant de martyrs, illustrée par les vertus de tant de justes: une religion qui a échappé au glaive de tant de tyrans, qui s'est établie sur la ruine de tant de religions, qui survit à la décadence de tant d'empires. Non, je ne vous dis point encore qu'elle a droit à votre soumission et à vos hommages, mais je prétends qu'une religion qui se produit avec tant de caractères de vérité, de divinité, a droit à des égards, à des attentions, à des ménagements; je soutiens que vous lui devez, que vous vous devez à vous-mêmes de la respecter, même en la quittant; j'entends que vous ne pouvez, sans manquer aux lumières de la pure et droite raison, vous permettre de la quitter qu'après avoir mûrement discuté et approfondi les autorités respectables, les monuments authentiques, les témoignages non suspects, les miracles publics et avérés qui déposent en faveur de sa divinité; je soutiens que vous ne pouvez vous permettre de la quitter qu'après avoir comparé, dans un examen réfléchi, les raisonnements qui la combattent et les raisons qui la prouvent; je soutiens que vous ne devez la quitter (et alors on ne la quitterait pas) que sur un jugement prononcé par un esprit qui soit le maître, non l'esclave du cœur: car une religion si solidement établie, si puissamment défendue, la quitter par caprice, par passion, par légèreté, par inconstance, par humeur; la quitter sur de vaines conjectures, sur des soupçons frivoles, sur des raisonnements hasardés, sur des impossibilités prétendues; la quitter et l'ignorer, n'est-ce pas, pour cesser d'être chrétiens, commencer par n'être plus hommes, et renoncer à sa raison pour se défaire de sa religion?

Cependant, vous le savez, c'est de là, c'est du sein de la mollesse et de l'oisiveté, de l'inattention et de la précipitation, des préjugés et des penchants que sort la foule des

incrédules : s'il en est que la science présomptueuse et indocile enlève à la religion, le grand nombre est de ces esprits frivoles que l'ignorance et la volupté livrent à l'impiété ; quelques-uns abusent de leur raison, plusieurs ne s'en servent pas ; pour un incrédule d'étude et de système, combien d'incrédules de hasard et de caprice? J'appelle incrédules de hasard et de caprice les incrédules qui ne le sont que par esprit de singularité, que parce qu'ils rougiraient de penser, de croire avec le peuple, et dont la religion pourrait espérer le suffrage si elle venait à perdre celui de la multitude ; j'appelle incrédules de hasard et de caprice les incrédules qui ne le sont que pour le paraître, qui ne le sont que par vanité, par ostentation : l'enfer n'a que trop réussi de nos jours à confondre la réputation d'esprit avec le libertinage, comme s'il avait espéré de couvrir la honte de l'un sous la gloire de l'autre ; attrait de séduction si funeste à tant d'hommes inconsidérés, qui, avides de saisir un vain fantôme d'estime mondaine, abandonnent l'esprit vrai et solide afin d'acquérir le titre de bel esprit : nous les voyons renoncer à être raisonnables pour se mettre dans un certain monde sur le pied d'hommes qui pensent et qui raisonnent... J'appelle incrédules de hasard et de caprice les incrédules qui veulent l'être, parce que les autres le sont : le penchant, le dirai-je ? le délire, le fanatisme de notre siècle est cette fureur de disputer, de décider, de dogmatiser en matière de religion ; l'homme qui sait encore plier et se soumettre, quelques talents, quelque érudition qu'il ait, il passe pour ne rien savoir. De là tant d'hommes à qui, pour être chrétiens, il ne manque que d'être d'un autre peuple ou d'un autre temps; ils ne sont sans religion que pour être du goût de leur siècle et de leur nation... J'appelle incrédules de hasard et de caprice tant d'incrédules de basse et servile complaisance : tel homme se sera mis en possession de donner le ton et la loi dans le monde ; disciples rampants et timides, ils viendront prendre de ce maître si respecté la règle de penser ; vous les verrez, ces esprits si fiers tout à la fois et si souples, se déshonorer également par l'orgueil insensé qui s'élève contre Dieu et par la soumission flétrissante qui s'abaisse devant l'homme... J'appelle incrédules de hasard et de caprice tous les incrédules qui le sont par le cœur plus que par l'esprit, par penchant, par préjugés plus que par étude et par réflexion ; qui le sont dans le langage, dans les manières plus que dans la persuasion et dans la conviction.

Or, retranchez du nombre des incrédules ceux que je viens de nommer, vous verrez combien il en restera peu qui puissent donner à leur incrédulité les apparences et les couleurs de la raison. Je vais plus avant : je soutiens que le plus souvent ils ne sont que des incrédules de hasard et de caprice, ces hommes mêmes qui ont l'audace de se donner pour des génies de systèmes si concertés, de réflexions si profondes : ils ont étudié, ils ont examiné la religion ; quelle étude! quel examen ! examen frivole et superficiel ! la lecture de quelques ouvrages, auxquels on ne présente qu'un cœur plein des passions que la religion réprouve, et qu'un esprit ennemi de la docilité, de la soumission qu'elle commande ; souvent dans l'ivresse du plaisir et de la débauche, des discours impies, des entretiens libertins, des systèmes sans principes et sans suite, des raisonnements désavoués par la raison, des doutes hasardés, de vaines subtilités auxquelles l'air de confiance et d'intrépidité dont on les appuie, donne l'empire sur une imagination souple, facile; point d'autre maître, point d'autre étude : vous qui connaissez le monde et ce qui se passe dans le monde, vous le savez, on ne pardonnerait pas au politique de hasarder l'intérêt de l'Etat, au magistrat de prononcer sur une affaire sérieuse; non, on ne pardonnerait pas au savant d'adopter ou de rejeter une conjecture, une opinion philosophique avec la facilité, l'inattention, l'imprudence, la précipitation, avec aussi peu d'examen, de réflexion qu'on en apporte à décider sur la religion et contre la religion. Examen inutile et dangereux : à l'exemple des pharisiens, on n'examine pas afin de former son jugement, on examine afin d'appuyer, de justifier le jugement qu'on a porté; on cesse d'abord d'être chrétien, ensuite on cherche des raisons de ne pas l'être. Examen trompeur et de mauvaise foi : on est déterminé à ne point croire ; de là on n'étudie la religion que dans les livres ennemis de l'Evangile. On veut savoir tout ce qui la combat; on veut ignorer tout ce qui la prouve; on examine : mais si c'est l'esprit qui pense, qui réfléchit, c'est le cœur qui juge, qui décide ; les passions du cœur achèvent l'ouvrage qu'ont commencé l'imprudence et la témérité de l'esprit; passions qui s'obstinent contre la raison : second caractère d'opposition à la raison que nous découvrons dans l'infidélité des scribes et des pharisiens.

2° Personne dans Israël ne dut être si convaincu de la résurrection de Jésus-Christ que ces hommes qui la combattirent avec tant d'ardeur : inquiets, agités sur les suites de la scène tragique qu'ils viennent d'offrir aux regards du monde épouvanté, ils entendent la voix de ce sang qui fume encore au Calvaire, leur annoncer un Dieu vengeur; le Christ qui vient d'expirer les fait trembler dans le cours de leurs plus heureux succès : il a prédit que le troisième jour le verrait reparaître à la lumière; leurs précautions prouvent leur crainte. Sagesse, politique mondaine, s'écrie ici saint Augustin, que vous êtes faible et impuissante contre le Seigneur! Ces soldats, que vous associez à vos fureurs, seront les premiers témoins de la résurrection de Jésus-Christ ; s'ils ne le sont pas pour le peuple, ils le seront pour vous, et ce miracle que vous ne voulez pas qu'on croie, vous le croirez malgré vous.

Cependant je le veux, mes chers auditeurs, que dans la première agitation que devait produire un événement si fatale à la Synagogue, je veux qu'un reste de nuage et d'obscurité, que la prévention et le préjugé, que l'attachement trop vif à la loi de Moïse aient pu soutenir les scribes et les pharisiens contre l'évidence d'un miracle qu'ils se flattaient de voir tomber et se perdre peu à peu dans le silence. Que deviennent-ils, que peuvent-ils devenir, lorsque cette dernière ressource leur échappe, lorsqu'ils entendent les apôtres publier le triomphe de l'Homme-Dieu ressuscité?

Quel moyen de résister à un témoignage si décisif? Diront-ils que les disciples de Jésus sont des hommes trompés? Ne s'agit-il pas d'un fait que les apôtres n'ont pu croire s'ils ne l'ont vu, qu'ils n'ont pu voir s'il n'était pas; d'un fait qu'ils n'appuient point sur l'autorité d'une conviction étrangère, qu'ils appuient sur leur conviction propre et personnelle; d'un fait qui n'a point été montré à un seul, qui fut montré à plusieurs; d'un fait qui n'a point paru rapidement à leurs yeux pour disparaître aussitôt, mais dont ils ont eu une preuve constante, durable et permanente? Ne s'agit-il pas d'un fait qui n'a pu s'établir dans leur esprit que sur la ruine de tous leurs préjugés, de toutes leurs idées? Trop défiants, trop attentifs, quelques-uns d'entre eux portèrent la résistance au delà des justes bornes; tout parle en eux pour Jésus-Christ; leur fuite et leur retour, leurs doutes et leur conviction, leur timidité et leur courage : ils ne quittèrent Jésus-Christ que parce qu'ils étaient flottants et incertains dans la foi; ils n'ont pu revenir à Jésus-Christ que dominés, entraînés par la persuasion la plus intime et la plus solide.

Prétendra-t-on que loin d'être séduits, les disciples de Jésus veulent séduire et tromper? Quel attrait assez puissant les engagerait à se faire les apôtres du mensonge? Est-ce l'intérêt, l'ambition? Le crédit, l'autorité, les richesses, tout est entre les mains de la Synagogue : que peuvent-ils attendre de ce Jésus à qui sa patrie n'a donné qu'un antre désert et solitaire pour commencer ses jours et qu'une croix pour les finir? Que peuvent-ils attendre de ce Jésus qui ne leur a promis que des humiliations et des disgrâces? Et dès le premier pas qu'ils font dans la route du ministère évangélique, ils voient s'accomplir son oracle, briller à leurs yeux le glaive destiné à les immoler, s'allumer le feu des bûchers qui doit les consumer. Est-ce l'espérance d'un succès flatteur à la vanité? Si Jésus n'est pas ressuscité, tout est contre eux; le ciel qu'outrage leur imposture, l'enfer dont ils détruisent le culte et les sacrifices, la terre à laquelle ils veulent ôter ses idoles, la Synagogue qui combat pour sa loi, la gentilité qui défend ses dieux : tout conspire à leur interdire l'espoir d'un succès que la puissance des césars ne pouvait donner à une vérité si opposée aux préjugés et aux cupidités du monde, et que le ciel pouvait encore moins accorder au mensonge. Mais d'ailleurs concevra-t-on que tant d'hommes aient été le jouet d'une même illusion; que dans ces hommes fourbes et imposteurs l'œil de la haine n'ait pu découvrir aucun vestige des passions humaines? Concevra-t-on qu'en établissant le règne du mensonge ils aient établi dans le monde le règne de sa sainteté; que le crime ait mieux servi Dieu que ne l'aurait pu faire la vérité; que les apôtres d'un faux messie aient détruit plus de vices et de superstitions que tout le zèle des prophètes? A quels traits sera-t-il donc accordé de distinguer l'homme droit et sincère de l'homme faux et perfide? Vérité sainte, il ne vous reste donc plus de caractères pour vous faire connaître aux hommes?

La vérité, chrétiens, a ses traits, a ses caractères qui la séparent de l'erreur; des traits qu'une raison pure, libre d'intérêt, ne manque point de saisir et de démêler; elle n'en a point que l'intérêt des passions ne puisse obscurcir, méconnaître et rendre méconnaissables. Quelque pressant, quelque décisif que soit le témoignage des apôtres, parce qu'il combat leur penchants, ces sages, ces savants du Judaïsme ne manqueront point de subterfuges pour en éluder l'autorité; ils verront, ils croiront voir dans les apôtres des desseins, des faiblesses qui n'y sont pas; ils ne verront point dans leur propre cœur la prévention, la haine et la jalousie qui les trompent et qui les égarent.

Aveuglement trop commun dans les prétendus philosophes de notre siècle. Hommes de principes et de système, génies de méthode et de réflexion, ils ne veulent, disent-ils, marcher qu'à la lumière de la pure évidence; rien ne leur prouve la religion : oracles des prophètes, miracles de Jésus-Christ et des apôtres, persuasion et constance des martyrs, sainteté du christianisme et des chrétiens, conversion du monde qui seule est un plus grand prodige que tant de prodiges qu'elle suppose nécessairement; tout leur paraît douteux et suspect; ils se défient des préjugés, de l'autorité des hommes, de la déposition unanime de tant de siècles et de tant de peuples : ah! c'est de vous, c'est de vos passions qu'il faut principalement vous défier; plus modestes, plus équitables, cessez de vous ignorer et d'ignorer les autres. Non, je ne crains point de l'assurer, si la religion n'était qu'une fable, les préjugés extérieurs qui la favorisent ne tiendraient point dans tant d'hommes qui pensent autant que vous et souvent même plus que vous, dans tant d'hommes qui l'ont étudiée aussi bien que vous et mieux que vous; dans tant d'hommes qui, parce qu'ils sont fidèles à la pratiquer, connaissent aussi bien que vous et mieux que vous combien elle captive l'esprit et le cœur : non, les préjugés ne tiendraient point contre le cri de la vérité qui la désavouerait : aidée du suffrage des passions qu'elle condamne, les préjugés ne l'emporteraient point sur la raison réunie avec le

cœur, sur le cœur soutenu, défendu par la raison ; au contraire, qui ne sait, qui peut ignorer qu'un seul penchant, qu'un seul intérêt du cœur suffit pour se jouer de l'esprit le plus éclairé? Avant que de prononcer sur la religion, le premier pas serait donc ou devrait être de quitter vos passions, de commencer par vivre en homme sage et vertueux avant que de décider si vous devez croire en chrétien : sans cela, sans cette précaution, en vain vous comptez sur la force, sur la pénétration de votre esprit; pourquoi? parce qu'en matière de religion, il n'est point, il ne sera jamais de vérité si évidente qu'un cœur intéressé à ne pas croire ne puisse cacher à la raison, contre laquelle il ne puisse révolter, obstiner la raison.

En voulez-vous une preuve convaincante? continuons de suivre dans leur égarement les scribes, les pharisiens; faisons grâce à leurs injustes préjugés contre les disciples de Jésus. Mais le témoignage des apôtres est appuyé du témoignage précis des Ecritures. D'âge en âge un prophète, succédant à un autre prophète, leur a montré le Messie retranché de son peuple; et aussitôt renaissant aux yeux de ce même peuple, on ne leur dit que ce qu'ils ont lu tant de fois. Mais Isaac échappé au glaive de son père et à la flamme du bûcher ; mais Moïse abandonné aux flots du Nil, et donnant des lois à l'Egypte; mais Joseph d'abord dans les fers, ensuite presque sur le trône; tous les justes, tous les héros, tous les sacrifices, tous les événements de la loi n'ont été que des types, des figures du Messie dévoué à une mort sanglante et destiné à une vie nouvelle : mais les apôtres sont eux-mêmes un miracle presque aussi étonnant que le miracle qu'ils annoncent; ce ne sont plus des hommes grossiers et ignorants, ce sont des hommes de tous les talents, de tous les génies ; ils ne savent qu'un langage: ils parlent celui de tous les peuples et de toutes les nations ; ce ne sont plus des hommes faibles et passionnés : ce sont des héros à qui la terre n'offre rien qu'ils daignent craindre ou souhaiter; ce ne sont, pour ainsi dire, que les mêmes noms, ce ne sont plus les mêmes hommes : mais les miracles que les apôtres opèrent continuellement présentent une preuve sans réplique du miracle qu'ils publient ; mais les oracles qui ont prophétisé, qui ont annoncé le Christ, s'accomplissent sous les yeux, et malgré les efforts du pharisien incrédule : les nations entrent dans le sanctuaire, tout s'ébranle dans Jérusalem et dans les contrées voisines; tout présage que les temps sont arrivés, qu'il commence à se former cet empire spirituel du Messie qui régnera sur tous les peuples, sur tous les siècles.

Vous ne concevez point, mes chers auditeurs, que les pharisiens aient pu fermer les yeux à la lumière qui se montrait ainsi de tous côtés. Ah! vous ne voyez que les raisons qu'ils avaient de croire. Venez, descendez avec moi dans leur cœur; voyez les penchants, les intérêts qui les portent à ne croire pas. Intérêt de prévention : si Jésus-Christ est ressuscité, ils doivent adorer comme le Dieu vivant ce Jésus qu'ils ont mis à mort comme le dernier des hommes, et son empire aurait commencé dans le tombeau où finit le pouvoir des plus grands monarques. Intérêt de fureur et de jalousie : d'un homme odieux on ne croit que ce qui peut augmenter la haine ou diminuer l'estime. Intérêt de faux zèle : si Jésus est ressuscité, l'Evangile succède à la loi; en sortant du sépulcre, Jésus aura condamné la Synagogue à venir l'y remplacer. Intérêt de prospérité mondaine : si Jésus est le Messie, le royaume de David n'est qu'un royaume de justice et de sainteté; or, ils soupirent pour un royaume de faste, d'opulence. Intérêt d'orgueil, d'ambition : quitteront-ils la chaire d'autorité pour s'abaisser devant les apôtres de la loi nouvelle? Intérêt de réputation : ils l'ont achetée par trop de crimes, pour lui refuser le nouveau crime qu'elle leur demande; avouer que Jésus fut le Messie promis à la terre ce serait reconnaître qu'ils ont trempé leurs mains dans le sang du juste.

Après cela, chrétiens, ne me demandez plus comment ils ont pu résister aux témoignages des apôtres : ils tiendront contre des motifs bien plus pressants : ils tiendront contre les prodiges qui se multiplient chaque jour dans l'Eglise naissante ; contre l'accomplissement littéral et parfait des oracles qui ont caractérisé le Messie; contre la vocation des gentils et la conversion du monde : ils tiendront contre la confusion des races, des tribus, qui ne permettrait plus de distinguer, de reconnaître le libérateur qu'ils attendent; contre la destruction du second temple où devait paraître l'ange du Testament; contre l'extinction totale de la maison de David dont le sang doit couler dans les veines du Messie : ils tiendront contre tout; ils croiront tout plutôt que de croire à Jésus. Prodige d'obstination, d'entêtement et d'indocilité ! Il n'est prodige que pour l'homme qui ne connaît pas l'homme ; c'est-à-dire que pour l'homme qui ignore combien la raison la plus forte est faible contre des passions qui sont si chères.

Dangereuses et funestes cupidités auxquelles on ne veut pas renoncer ! voilà, comme le remarquait saint Paul, l'écueil où vient se briser et périr la religion de tant d'hommes qui, emportés par la tempête, par l'orage des passions, font un triste naufrage dans la foi : *Bonam conscientiam repellentes circa fidem naufragaverunt.* (I *Tim.*, I, 19.) D'abord on offense Dieu, aussitôt on cherche à l'ignorer ; on commence par le crime, on finit par l'impiété ; on ne quitte la foi qu'après avoir quitté les mœurs : les dogmes de l'Evangile ne paraîtraient point contradictoires si la morale était moins austère, et souvent on serait chrétien, si pour l'être il suffisait de croire ce que l'Evangile

enseigne sans être obligé de pratiquer ce qu'il ordonne : *Bonam conscientiam repellentes circa fidem naufragaverunt.* (*I Tim.*, I, 19.)

Non, mes chers auditeurs, ordinairement on ne quitte la religion que parce qu'on la craint; en vain on me citera des hommes qui semblent faire honneur à l'humanité par leur droiture, leur équité, leur douceur, leur désintéressement et leur éloignement des plaisirs. Je me souviendrai du précepte de l'Apôtre, qui défend à l'homme de juger l'homme : je n'entreprendrai point de défendre la vérité aux dépens de la charité : je ne vous ferai point remarquer qu'un incrédule, libre de tout penchant, d'orgueil ou de volupté, serait un prodige dont à peine tous les siècles réunis fournissent quelque exemple; que rien ne prouve mieux par quel lien trop intime sont jointes la corruption du cœur et l'infidélité de l'esprit, que le faste et le triomphe du libertin à nous vanter ses sages, ses héros, qui rarement sont ses modèles. Laissant donc à Dieu à prononcer sur ce que Dieu seul peut voir et connaître; me bornant à ce que nous voyons, je vous demanderai seulement où sont-ils? qui sont-ils parmi tant d'incrédules, les hommes qu'on doive nommer incrédules de réflexion et de pure raison?

Nommerez-vous incrédules de réflexion et de pure raison ces hommes qui, dans le premier feu de la jeunesse, sans littérature, sans capacité, sans attention, ne vivent que d'amusements et de bagatelles; ces hommes dont l'esprit ignore les réflexions sérieuses, et qui renoncent à être chrétiens avant que d'avoir commencé de penser en hommes?... Nommerez-vous incrédules de réflexion et de pure raison ces personnes de tout âge, de tout sexe, de tout état qui, modestes, timides à prononcer sur le reste, nous étonnent, nous épouvantent par l'audace, la témérité de leurs décisions sur les dogmes les plus profonds? Car, il semble que la religion soit aujourd'hui la seule chose qu'on puisse savoir sans l'apprendre, ou qu'il soit permis de condamner sans la savoir..... Nommerez-vous incrédules de réflexion et de pure raison ces hommes dont les mœurs portent si hautement le caractère de la passion? Que s'ils sont incrédules de réflexion, il faut avouer que tous les efforts de leur raison se sont bornés à rejeter la religion, et qu'ils n'ont su penser que pour cesser de croire... Ces hommes dont les discours, les entretiens, les livres, les ouvrages ne sont qu'enseignement et que morale de cupidité ; ils semblent n'avoir conjuré d'ôter Jésus-Christ de nos sanctuaires que dans le dessein d'y placer l'oisiveté, la mollesse et la volupté : hommes pour qui nous souhaitons que leur cœur soit plus sage que leur esprit, et qu'ils soient plus philosophes dans leur conduite qu'ils ne le sont dans leurs maximes.

Nommerez-vous incrédules de réflexion et de pure raison ces savants de plus de travers, de plus de caprices dans l'esprit, que l'homme vulgaire n'a de cupidités et de passions dans le cœur? ces esprits de contradiction en toute autre matière, aussi bien qu'en matière de religion; pleins de goûts singuliers et uniques, ils craignent moins de penser mal que de penser avec la multitude, et pourvu qu'ils soient séparés de la foule, peu leur importe que ce soit par la vérité ou par l'erreur; ils ne sont à eux que parce qu'ils ne sont à personne.

Nommerez-vous incrédules de réflexion et de pure raison ces esprits fiers et superbes disposés éternellement à s'élever contre ce qu'ils trouvent établi ; appuis de toute erreur abandonnée, ennemis naturels de toute vérité reçue et commandée?

Nommerez-vous incrédules de réflexions et de pure raison ces esprits volages et changeants que l'on voit errer continuellement d'opinions en opinions; protecteurs de systèmes chimériques qu'ils établissent et qu'ils renversent à leur gré : successivement à tous les partis, à toutes les idées, à tous les sentiments; toujours à l'imagination, jamais à la raison? Ces esprits bizarres qui font honneur aux sentiments qu'ils rejettent par les sentiments qu'ils adoptent; ils ont si peu consulté la raison pour s'attacher à ce qu'ils croient, qu'on ne peut se persuader qu'ils l'aient écoutée pour s'écarter de ce qu'ils ne croient pas : ces esprits qui, pleins d'une aigreur, d'une prévention secrète contre la religion, s'imagineront avoir assez réfuté les preuves les plus solides par une conjecture frivole, par une supposition arbitraire; à qui rien ne suffit pour croire, à qui tout suffit pour ne croire pas.

Que vous dirai-je, mes chers auditeurs? étudiez ces sages, ces philosophes de tant de raisons, ou plutôt de tant de raisonnements; vous trouverez toujours dans les penchants de l'âme ou dans la trempe de l'esprit quelque vice, quelque faible qui est le germe et la racine de l'incrédulité; et vous, ministres de l'Evangile, ah! si le ciel, propice aux desseins de votre zèle, les rend attentifs à votre parole, souvenez-vous que pour les conduire à la religion, il faut commencer par les ramener à la raison. J'ose presque vous promettre leur foi, si vous leur ôtez leurs passions : je ne dis pas seulement les passions du cœur, je dis encore celles qu'on peut appeler les passions de l'esprit : sans cela vous leur présenterez la lumière la plus pure, ils ne verront pas ; ils verront peut-être, ils ne croiront pas; ils croiront peut-être, ils ne l'avoueront pas : tel a toujours paru, tel a toujours voulu paraître plus impie qu'il ne l'était; impatient, empressé d'inspirer aux autres une sécurité qu'il n'avait pas; séducteur hypocrite; savant à former des disciples plus persuadés que le maître; moins tranquille parce qu'il était plus éclairé, il ne fut qu'incrédule d'audace apparente; il a fait des incrédules d'entêtement indocile et de zèle fanatique.

Et c'est là ce qu'on appelle force d'esprit et de raison! Force imaginaire, faiblesse

réelle, reprend saint Léon; abaisser les hauteurs d'un esprit présomptueux; borner la curiosité d'un esprit inquiet; fixer l'inconstance d'un esprit volage; soumettre les passions à la raison; faire plier la raison sous l'autorité: voilà ce qui n'appartient qu'à l'âme véritablement noble et grande: *Magnarum hic vigor est mentium.* Le chrétien peut avoir, il n'a que trop souvent des vices; mais tandis qu'il conserve la foi jusque dans les ruines de sa piété, j'aperçois des traces de sa première grandeur; il sait respecter, honorer une vérité qui le reprend, qui l'humilie; il ose croire contre ses intérêts, contre ses penchants, et sauver la religion du naufrage de sa vertu. Pour l'impie tout en lui est petit, tout est faible; l'esprit qui prend la loi du cœur; le cœur qui reçoit la loi des passions: rien n'est grand que l'imprudence, la témérité qui ne consulte point la raison; que les préjugés et les passions qui s'obstinent contre la raison: deux caractères du libertinage d'esprit qui ont dû vous convaincre que la raison prouve contre l'incrédule; j'ajoute que l'incrédule prouve pour la religion.

SECONDE PARTIE.

Oui, chrétiens, je l'ai dit, et rien n'est plus vrai; telle est notre religion sainte, que par un prodige qui achève de la marquer au sceau de Dieu dont elle est l'ouvrage, les efforts de l'impie pour la renverser, pour la détruire, ne servent qu'à lui ajouter un nouveau degré de certitude; en ne la croyant pas, le libertin devient un motif de la croire; l'incrédule prouve pour la religion par l'état où le met son incrédulité; l'incrédule prouve pour la religion par son incrédulité même: ces deux propositions vous surprennent peut-être; elles vont se développer; elles vont s'établir solidement et sans réplique.

1° La religion prouvée par l'état dans lequel tombe nécessairement l'incrédule qui la quitte. Comment? parce que l'état de l'incrédule est un état d'erreurs et de contradictions; parce que l'état de l'incrédule est un état de doute et d'incertitude. Etat d'erreurs et de contradictions, il prouve la vérité, la divinité de la religion, état de doute et d'incertitude, il prouve la sagesse, la nécessité de la religion. Premier hommage que l'incrédule rend à l'Evangile; par ses erreurs, par ses contradictions, il prouve la vérité, la divinité de la religion. Ne sortons point du mystère de ce jour et du plan que nous avons commencé de suivre.

Cet Evangile de la résurrection de Jésus-Christ, dont les pharisiens ont vainement tenté d'arrêter le cours par l'artifice et le mensonge; cet Evangile qu'ils ont inutilement entrepris de faire périr dans son berceau par la violence, cet Evangile s'établit dans le monde avec une rapidité qui lui promet la conquête de tous les peuples.

Pharisiens superbes, zélés défenseurs, derniers appuis de la Synagogue expirante, quelle digue opposerez-vous à ce torrent de la conviction et de la grâce, qui inonde, qui entraîne l'univers? Que votre voix s'élève contre la voix du ciel, qui décide par ses prodiges; contre la voix de la terre, qui applaudit par sa docilité! oui, chrétiens, ils parleront; mais lorsqu'ils parleront, étonnés de ne pas apercevoir les plus légères traces de la raison dans ces oracles de la loi ancienne, le monde entier s'écriera avec saint Paul: Qu'est-il devenu le sage, le savant si fameux par ses recherches, par la profondeur de son génie? *Ubi sapiens? ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi?* (*I Cor.*, I, 20.) Que diront-ils pour justifier, pour colorer leur résistance? Ils ne diront rien qui ne mette dans un plus grand jour la vérité de la résurrection, en montrant qu'on ne peut l'attaquer que par des fables et des suppositions; que par un tissu de contradictions sensibles et palpables: ils diront, ils seront forcés de dire que les apôtres sont des esprits faibles et crédules que séduit une vaine illusion, et en même temps des esprits souples, adroits, politiques, qui séduisent le monde entier; qu'ils n'eurent point assez de lumières, de pénétration pour se défendre de l'erreur, qu'ils en ont assez pour l'établir, pour la persuader; que ces hommes qui n'eurent pas le courage de suivre Jésus dans ses disgrâces, ont la folle intrépidité de se sacrifier pour Jésus dans le tombeau; que, convaincus de l'imposture, ils se font les apôtres, les martyrs de l'imposteur: ils diront, ils seront forcés de dire que des hommes de tous les vices sont les maîtres, les modèles de toutes les vertus; que les apôtres trompés s'imaginent opérer des miracles qu'ils n'opèrent pas, ou que de la main de ces apôtres trompeurs paraissent sortir des miracles qui n'en sortent pas; que les premiers chrétiens croient ces miracles sans les voir, ou qu'ils s'en font la victime sans les croire: ils diront, ils seront forcés de dire que les temps marqués pour l'arrivée du Christ sont écoulés et que le Christ n'est pas arrivé; que l'héritage des nations promis au libérateur d'Israël a passé dans les mains d'un usurpateur; que le sang de David, qui doit couler dans les veines du véritable Messie, a péri dans les veines d'un faux messie. Maintenant, principe décisif, il est de saint Augustin; point de vérité plus certaine, d'une évidence plus démontrée que la vérité qu'on ne peut attaquer que par la contradiction: concluez donc que les pharisiens, forcés, réduits à se jeter dans un abîme de contradictions si sensibles, ne disent, ne peuvent rien dire qui ne serve à prouver la résurrection de Jésus-Christ, qui n'y serve autant, qui, dans un sens, n'y serve davantage que tout le zèle, que tous les prodiges des apôtres; or, ce triomphe de la religion, il s'est renouvelé dans tous les siècles; il se renouvelle chaque jour parmi nous.

En effet, depuis les pharisiens, combien d'hommes de tous les talents, de toutes les

sciences sont rentrés dans la carrière? Leur main, plus heureuse, plus habile, a-t-elle su leur frayer une route nouvelle qui les sauve de l'écueil de tant de contradictions, qui firent la honte et l'opprobre de l'infidélité judaïque? Il s'agit entre nous et les libertins, il s'agit de la même religion, des mêmes faits, des mêmes miracles; ne nous répondent-ils pas, ne sont-ils pas obligés de nous répondre par les mêmes fables d'apôtres trompeurs ou trompés, d'apôtres qui sont persuadés sans avoir vu la vérité, ou qui persuadent, sans la montrer, des miracles qui n'ont point d'existence et qui trouvent des millions de martyrs? Ne nous répondent-ils pas, ne sont-ils pas forcés de nous répondre par la fable absurde d'un monde qui embrasse une religion humiliante pour l'esprit, désolante pour le cœur, sans aucune raison de croire, contre toutes les raisons de ne croire pas? Contradictions encore plus marquées dans les systèmes qu'ils opposent à la religion; systèmes où rien ne se soutient, où tout se dément, se détruit: entrerai-je dans le détail? Systèmes d'athéisme: ce vaste univers sans maître, sans Dieu, un ouvrage sans ouvrier; un ordre, une sagesse infinie sans intelligence, qui ordonne et qui soit sage; un mouvement sans moteur, des lois sans législateur, un monde où tous les êtres ne sont qu'un seul être, c'est-à-dire, un monde qui ne connaît point de Dieu, parce que dans le monde tout est Dieu. Systèmes de déisme: un Dieu qui a pu former le monde sans blesser sa gloire, et qui se déshonorerait, s'il daignait présider à son ouvrage, un Dieu qui aime l'ordre et qui ne sait ni récompenser la vertu qui le respecte, ni punir le crime qui l'outrage, c'est-à-dire, un Dieu qui n'est point Dieu;... une Providence qui souffre, qui permet qu'une religion qui n'est que mensonge, qu'imposture, réunisse tous les caractères de vérité, de divinité: la pureté de la morale, la sublimité des dogmes, l'héroïsme des vertus, l'autorité des miracles, le suffrage des prophètes, une Providence sans providence.

Que serait-ce, si je pouvais, si je devais entrer ici dans les profondeurs ténébreuses de ces systèmes, à qui, depuis tant de siècles, les efforts les plus puissants de l'esprit humain n'ont pu donner qu'une vaine surface de raison? Si je vous en montrais les contradictions palpables et sensibles, les nuages, les obscurités, et passez-moi ce terme, les mystères les plus inconcevables que tous les mystères de notre religion: point de système d'impiété qui aussitôt ne soit réfuté par un autre système; tous habiles, si vous le voulez, habiles à détruire, incapables d'établir, ils ne se réunissent que pour combattre la foi; ou plutôt, sans le vouloir, sans s'en apercevoir, ils ne se réunissent que pour apprendre au monde combien elle est vraie, cette religion contre laquelle les plus grands génies ne trouvent de ressource que dans de frivoles opinions dont rougit la raison, dans des opinions qui ne peuvent obtenir la croyance de l'esprit même qui leur a donné la naissance: peu d'incrédules qui soient d'accord avec les autres incrédules, point d'incrédule qui soit longtemps d'accord avec lui-même: combien de fois il revient malgré lui à cette religion qu'il veut fuir? Combien de fois il sent s'affaiblir et lui échapper ses systèmes les plus réfléchis? Il ne les croira que par moment, par humeur, par caprice.

Parlons plus juste: s'ils pensent, s'ils approfondissent, ils ne croiront rien, ces hommes qui ne veulent pas croire à la religion: trop passionnés pour se rendre à la vérité, trop éclairés pour se reposer tranquillement dans l'erreur, ils ne verront, dit saint Chrysostome, s'ouvrir devant eux aucune route pour sortir du labyrinthe où ils se sont malheureusement engagés: *Talis cogitationum natura, labyrintho cuipiam similis, nullum unquam finem habens;* et de là le second hommage qu'ils rendent à l'Evangile: par les agitations de leur esprit, par leurs incertitudes continuelles, ils prouvent la sagesse et la nécessité de la religion.

Et n'est-ce pas ce qui arrive aux pharisiens? La résurrection de Jésus-Christ levait tous les doutes, elle dissipait pleinement les nuages qui, dans la passion, avaient obscurci la gloire du Dieu sauveur; elle développait le sens des prophéties, en apparence si contraires: les oracles qui annonçaient la domination, l'empire éternel du Messie, se trouvaient parfaitement conciliés avec les oracles qui annonçaient ses humiliations: le Calvaire justifiait ce qu'Isaïe, Daniel, Jérémie avaient prédit de l'homme de douleurs et d'opprobres: la gloire du tombeau justifiait ce qui était écrit du fils de David, vainqueur du monde et des résistances du monde: Jésus ressuscité réunissait tous les caractères opposés du Messie, de ce Messie faible et puissant, vaincu et vainqueur, mortel et immortel, inconnu et manifesté, rejeté et respecté, dédaigné et adoré: un prophète n'était point contredit par un autre prophète, tous avaient vu le Messie; ils l'avaient vu dans des circonstances, dans des situations différentes. Or, tout ce qu'ils avaient vu, on le voyait dans Jésus: sa résurrection était l'éclaircissement et la clef des Ecritures; en rejetant cette résurrection, tout devenait obscurité et ténèbres. Jésus, s'il n'est point sorti du tombeau, n'est point le Messie: si Jésus n'est pas le Messie, qui pourra l'être et le paraître? Plus d'autre parti à prendre que de penser, que de croire au hasard, que de se laisser entraîner par le cours des événements, que d'attendre tout de l'avenir, sans oser rien espérer.

Triste situation! elle sera toujours la situation de l'esprit superbe et présomptueux, qui ose s'ériger en maître et en arbitre de sa religion: voyez-les ces hommes dont nous plaignons l'indocilité, dont nous regrettons le mérite, les talents malheureusement employés à leur perte et à la perte de tant d'autres avec eux, par l'abus qu'ils en

font; semblables, dit saint Chrysostome, à un voyageur que la nuit a surpris dans une vaste forêt, mille routes diverses reçoivent tour à tour ses pas timides, il ne sait ni où il est, ni où il va, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il cherche; il ignore si un terme heureux va finir sa course, ou si un précipice affreux ne va point terminer son égarement. Tel l'incrédule erre au hasard, d'opinions en opinions, de systèmes en systèmes, incertain de ce qu'il doit penser, incertain de ce qu'il pense, je vous dirai ce qu'il ne croit pas; lui-même pourrait-il dire ce qu'il croit?

Oui, chrétiens, pour vous fixer à jamais dans l'amour de votre religion; pour vous inspirer une crainte, une horreur salutaire de ce libertinage d'esprit, qui semble être le vice dominant de notre siècle, il ne faut que le connaître : liberté, indépendance, esprit supérieur aux impressions reçues dans les premières années, aux préjugés de l'éducation, à l'empire de la coutume et de l'autorité, voilà les dehors qui éblouissent : incertitude continuelle, doutes sans cesse renaissants, systèmes mal concertés, persuasions changeantes et mobiles, voilà le fond, l'intérieur, et voilà ce qu'on nous donne pour le chef-d'œuvre de la raison. Quelle raison, grand Dieu, que la raison qui ferait des hommes si peu raisonnables!

Non, mes chers auditeurs, ce n'est point par les routes de la raison que l'on s'écarte de la religion; et pour continuer le parallèle, saisissez encore cette réflexion, elle achèvera de vous convaincre qu'autant que la situation des pharisiens prouvait pour la résurrection, autant l'état des incrédules prouve pour la religion. Le pharisien prétendait justifier son opposition à croire Jésus ressuscité, par l'autorité des Ecritures. Mais tous les livres saints, tous les oracles prophétiques, toutes les figures, tous les événements de la loi déposaient en faveur de l'Homme-Dieu ressuscité. Par conséquent, pour rejeter Jésus-Christ, il fallait commencer par rejeter Moïse, ou se contredire soi-même; or, ce que je dis du pharisien, je le dis de nos incrédules. Ils prétendent justifier leur opposition à l'Evangile par l'autorité de la raison; moi je soutiens que, pour rejeter l'Evangile, il faut qu'ils commencent par se soustraire à l'empire de la raison, ou par se contredire eux-mêmes. Les incrédules se vantent de n'écouter, de ne suivre que la raison : langage imposteur; ils veulent tromper, ou ils se trompent; ils consultent, ils écoutent, ils suivent la raison! Et la raison ne leur dit-elle pas que Dieu peut commander une religion qui renferme l'hommage de l'esprit assujetti à croire ce qu'il ne voit pas, avec l'hommage du cœur captivé sous des lois qui gênent, qui contredisent ses désirs? Et la raison ne leur apprend-elle pas qu'une religion destinée à honorer Dieu par l'hommage d'une foi libre et volontaire, doit avoir nécessairement ses nuages et ses obscurités, comme ses lumières et son évidence, afin qu'il soit sage de croire; ses obscurités, ses nuages, afin qu'il y ait du mérite à croire; que la lumière doit être dans les preuves qui amènent à la foi, l'obscurité dans les dogmes qui sont l'objet de la foi. Par conséquent, que c'est agir contre la raison, que de juger des preuves par les dogmes, au lieu de juger des dogmes par les preuves; comme si la raison n'enseignait pas qu'une religion révélée doit naturellement avoir des preuves de fait, des preuves simples, faciles à saisir; parce qu'une religion commandée à tous ne peut dépendre des réflexions profondes, des recherches pénibles, des discussions savantes, dont tous ne sont pas capables; comme si la raison ne convenait pas qu'entre les preuves de fait, il n'en est point de plus décisive pour attester la divinité d'une religion qu'une suite constante de miracles et de prophéties : de miracles, parce qu'ils ne peuvent avoir pour auteur que le Dieu maître et arbitre de la nature, le Dieu qui peut tout; de prophéties, parce qu'elles ne peuvent avoir pour auteur que le Dieu maître et arbitre des événements, le Dieu qui voit tout; comme si la raison ne les forçait pas d'avouer que les faits qui prouvent notre religion ne sont pas moins prouvés, que tant d'autres faits qu'ils croient avec la persuasion la plus forte, la plus intime; que tant d'autres faits dont la persuasion est le nœud de la société, la base du gouvernement politique; comme si la raison ne prononçait pas qu'il est une prétendue raison, qu'il serait dangereux, téméraire, peu raisonnable de prendre pour guide en matière de religion.

Car, en effet, remarquez avec saint Augustin, qu'il est une raison qui conduit à la religion, et une raison qui éloigne de la religion; une raison sage, docile, humble, modeste; une raison qui cherche la vérité, qui désire la trouver, qui s'arrête aussitôt qu'elle la trouve : cette raison, qui seule mérite le nom de raison, loin de contredire la religion, ou d'en être contredite; de la combattre, ou d'en être combattue, elle est la pierre fondamentale sur laquelle s'élève, repose l'édifice de la foi : *Ratio religionem non deserit.* Une raison curieuse et inquiète : une raison trop hardie et trop téméraire, une raison qui prétend dominer sur la religion, et qui se laisse dominer par les passions; une raison qui ne veut croire que ce qu'elle voit, et qui possède le pernicieux talent de ne voir jamais ce qu'elle ne veut pas croire; une raison qui, au lieu de savoir se fixer à des preuves solides, met toute son étendue à les combattre et à les affaiblir par des raisonnements outrés; une raison qui demande à la religion plus de lumières, plus d'évidence que ne peut, que ne doit en avoir une religion établie pour éprouver la docilité de l'homme. Cette raison, qui n'est que l'esprit et le raisonnement; disons mieux, cette raison, ou plutôt cet abus de l'esprit, l'abus de la raison et du raisonnement, à quoi peut-il servir, qu'à nous perdre et à nous égarer? voilà

la raison qui fait l'incrédule. Or, parce qu'elle n'est pas la vraie raison, elle ne produit point la lumière et la conviction ; parce qu'elle n'est que l'abus de l'esprit et du raisonnement, elle en a tous les égarements, toutes les agitations. Elle en a tous les égarements ; par conséquent, par ses erreurs et ses contradictions, elle prouve la vérité, la divinité de la religion. Elle en a toutes les agitations ; par conséquent, par ses doutes, par ses incertitudes, elle prouve la sagesse et la nécessité de la religion. L'incrédule prouve donc pour la religion, par l'état où le met son incrédulité ; j'ajoute en deux mots qu'il prouve pour la religion, par son incrédulité même : dernier trait de ressemblance entre l'infidélité des pharisiens et l'incrédulité de nos jours.

2° Ici reconnaissons et adorons avec saint Augustin une conduite de Dieu par rapport à notre religion sainte entièrement opposée aux voies de la sagesse humaine ; ce qui devrait être naturellement le plus grand obstacle à la propagation de l'Evangile, est le moyen le plus puissant et le plus victorieux dont Dieu s'est servi pour l'établir. L'infidélité des Juifs formait un préjugé qui s'opposait à la foi des nations : comment pouvait-il devenir le Dieu de tous les peuples, ce Messie rejeté, réprouvé par son peuple? Mais lorsque les apôtres, parcourant les provinces et les empires, faisaient observer que dans les Ecritures dont Israël était le dépositaire, il était clairement annoncé que le libérateur promis à leurs pères serait au milieu d'eux, qu'ils ne le verraient pas ; qu'il leur parlerait, qu'ils ne l'entendraient pas ; qu'ils l'auraient trouvé, qu'ils le chercheraient encore : alors les ténèbres d'Israël devenaient lumière pour les nations. Qu'ont-ils donc fait, ces Juifs aveugles et entêtés dans leur aveuglement? Par leur incrédulité, ils ont donné à ce Jésus qu'ils ont réprouvé, le caractère du Messie le plus marqué, le plus souvent exprimé dans les livres saints ; de ce Messie qui naîtrait d'Abraham, et qui serait étranger à la postérité charnelle d'Abraham ; de ce Messie que n'ont point trouvé ceux qui l'attendaient, ceux qui semblaient le chercher, qui a été trouvé par ceux qui ne l'attendaient pas, qui ne le cherchaient pas ; de ce Messie qui a dit à ceux qui ne le connaissaient point, vous êtes mon peuple : à ceux qui le connaissaient ou qui devaient le connaître : vous n'êtes plus mon peuple. Après les oracles des prophètes, ne perdez point cette réflexion, elle est décisive : après les oracles des prophètes, Jésus ne pouvait être le vrai Messie, il ne pouvait le paraître, s'il n'était, s'il ne paraissait un Messie dédaigné, renoncé par Israël ; eût-il eu en apparence tous les autres caractères, sans celui-ci il n'en avait aucun : donc en renonçant, en rejetant Jésus, les Juifs ont contribué à le prouver : donc, malgré leur incrédulité, ou plutôt par leur incrédulité même, ils se sont rendus les apôtres, les évangélistes de Jésus ; en sorte que, depuis Jésus, ils n'ont subsisté, ils ne subsistent dans tous les climats, que pour garantir, pour attester à l'univers, que Jésus est ce juste dont il fut écrit qu'il sera rejeté de son peuple, et qu'il le rejettera. Par conséquent, les pharisiens ont prouvé pour Jésus par leur incrédulité même.

Religion sainte, ouvrage du Dieu de paix et de charité ; de ce Dieu tendre qui n'a su que tremper de ses larmes et qu'arroser de son sang Jérusalem déicide ; religion sainte, ouvrage de ce Dieu qui ne perd qu'à regret ceux qui s'obstinent à le fuir, pardonnez-nous si, élevés à votre école, nourris de vos principes et de vos maximes, nous troublons, par nos soupirs, par nos pleurs, la joie du triomphe que vous assurent les vains et les criminels efforts de tant d'enfants ingrats et perfides qui osent vous méconnaître : vous les pleurez vous-même : ce ne sont pas là les victoires que vous aimez ; emportés par les passions, ils courent loin de vous dans les sentiers détournés que leur ouvre une vaine et intempérante philosophie ; ils entreprennent de lever le voile qui couvre les augustes mystères, ils tombent ; ils périssent, ils ne conçoivent pas que leur chute déplorable justifie la vérité de vos saints oracles.

Prenez garde, mes chers auditeurs, si vous me donnez un homme de mœurs pures, d'un cœur droit, qui cherche la vérité sans prévention, sans orgueil, sans autre désir que de la découvrir ; un homme qui sollicite auprès de Dieu les lumières qu'il ne trouve pas en lui-même ; si un pareil homme ne croit point, je serai surpris, parce que ma religion semble m'annoncer qu'il croira ; parce que, quoique la foi soit un don du ciel que Dieu ne doit à personne, il l'offre, il l'accorde à tous ceux qui savent le désirer, le demander ; parce que ces désirs mêmes, cette préparation de soumission, de docilité, sont des grâces qui mènent qui conduisent à la grâce de la foi. Au contraire, un homme que dominent l'orgueil, la vanité, dont la science, selon l'expression de saint Paul, loin d'être une science de paix de charité, est une science de faste et de hauteur, une science de disputes et de contestations ; un homme trop ami de l'indépendance pour n'être pas ennemi de l'autorité ; un homme entêté qui chicane, qui subtilise, qui craint de voir ou qui s'obstine contre ce qu'il voit ; un homme de plaisirs et de jeu, d'ambition et d'intérêt, de débauche et de volupté ; un homme de vices, souvent de ces vices qui font outrage à la bienséance et à la pudeur ; un homme qui joint l'indocilité de l'esprit à la corruption du cœur ; un homme qui ne fait valoir la raison que contre la foi, et qui ne sait point défendre la raison contre les passions : dans tous les principes de ma religion, je dis, je dois dire que, sans un miracle de grâce, il ne croira pas ; pourquoi? parce que son infidélité n'est pas moins prédite que l'infidélité des scribes, des pharisiens, à qui Jésus-Christ déclarait qu'ils n'entraient

point, qu'ils ne pouvaient entrer dans les voies de son Evangile, puisqu'ils s'obstinaient à ne point sortir des voies de leur orgueil et de leurs cupidités ; pourquoi encore : parce qu'il est de la gloire, de la majesté, de la sainteté de la religion qu'il ne croie pas, puisqu'une religion qui s'accommoderait à tous les caprices de l'homme, et dont s'accommoderaient toutes les bizarreries, tous les écarts de l'esprit humain, ne serait rien moins qu'une religion divine ; pourquoi enfin ? parce qu'il est pour ainsi dire de la nature, de l'essence de la religion qu'il ne croie pas : toute religion qui vient de Dieu n'est faite que pour les âmes qui veulent aller à Dieu ; pour ces âmes droites, dit saint Augustin, qui aiment à se laisser vaincre par la vérité, qui craignent de lui résister, d'en triompher ; donc tout le plan, tous les principes, toutes les maximes, tous les oracles de ma religion m'annoncent qu'il ne croira pas ; donc son incrédulité est une nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres preuves, qui démontrent la vérité, la divinité de la religion. Par conséquent, l'incrédule prouve pour la religion par son incrédulité même.

Preuve bien triste et bien affligeante pour notre zèle ! Voulez-vous savoir ce qui met le comble à notre douleur ? c'est que, pendant que l'incrédule prouve, malgré lui, pour cette religion qu'il ne croit pas, le chrétien prouve, en quelque façon, contre cette religion qu'il croit. A juger du christianisme par les chrétiens, à juger de l'Evangile par nos mœurs, qui pourrait se persuader que notre religion est l'ouvrage du Dieu de modestie et d'humilité, l'ouvrage du Dieu de paix et de charité, l'ouvrage du Dieu de pureté et de sainteté ? Ne l'oublions point, mes chers auditeurs, que l'Evangile doit ses plus beaux triomphes aux vertus de nos pères ; la vue d'un seul chrétien a quelquefois touché, emporté des cœurs après qu'ils avaient résisté à l'éloquence des apôtres : c'est moins par les talents que par la sainteté de ses disciples que Jésus-Christ a gagné les peuples et les nations.

Cette religion sainte, qui doit nous être si chère, la laisserons-nous périr entre nos mains ? Ah ! plutôt, puisqu'un zèle de libertinage et d'impiété travaille si puissamment à l'affaiblir et à la détruire, animés par un zèle d'amour et de reconnaissance, travaillons à la maintenir et à la perpétuer, du moins prêtons-lui l'appui d'une conduite pure et sans tache. Si vous savez soutenir par vos mœurs la dignité, la majesté de votre foi, à cet aspect l'impie sera obligé de se condamner, de se réprouver : ainsi, cette religion sainte, dont vous aurez été la gloire sur la terre, sera votre bonheur, votre récompense dans le ciel.

Amour de la religion, c'est le devoir du chrétien en tout état, en toute condition ; mais on peut le dire, c'est la loi primitive, l'obligation la plus essentielle des rois, et d'autant plus obligation, qu'ils sont plus puissants ; et qui le fut autant que Votre Majesté, Sire ? Je ne parle point de la force, de l'étendue, des richesses de cet heureux empire, de la valeur, de l'intrépidité héroïque, qui donnent au peuple soumis à vos lois le premier rang parmi les peuples ; je parle de l'union, de la concorde, de la subordination qu'entretiennent parmi nous la sagesse de vos conseils, vos lumières, votre équité, votre fermeté ; je parle de l'attachement sincère et respectueux qu'inspirent à toute la nation, pour votre personne sacrée, votre modération, votre bonté, ces qualités de l'âme qui tempèrent l'autorité sans l'affaiblir. Que d'autres monarques règnent sur plus de provinces, aucun ne règne sur tant de cœurs ; s'ils ont plus d'esclaves, ils ont moins de sujets. Je parle de cet empire que ne bornent point les frontières de votre Etat : les fastes de l'univers sont remplis des exploits de la France conquérante et victorieuse. Combien de fois, dans le cours de ses plus éclatantes prospérités, elle trembla sur des succès si féconds en nouveaux périls ? Obligée de payer sa gloire de son propre sang, elle voyait chaque triomphe enfanter mille combats. Sous votre règne, sans perdre la gloire dont elle jouissait, elle a acquis la gloire qui lui manquait : autant redoutée, plus aimée, la France est devenue le centre où se réunissent les négociations, les intérêts, les craintes, les espérances de l'Europe. Du haut du trône, autrefois objet de tant de jalousies, de tant de cabales et de complots, Votre Majesté tient en main la balance où sont pesées les prétentions des peuples : arbitre, modérateur de la paix et de la guerre, vous régnez jusque sur les nations dont vous n'êtes pas le roi, et, afin que rien ne manque aux merveilles de votre règne, Dieu vous a donné une reine dont le nom seul fait un éloge, un prince dont l'esprit vif et pénétrant saisit toutes les connaissances, un prince dont la raison et la réflexion devancent les années, dont le cœur s'ouvre à toutes les vertus, dont la douceur et les grâces accompagnent tous les pas. Environné de tant de gloire, dans ce que le ciel fait pour Votre Majesté, vous voyez, Sire, ce qu'il vous demande. Les peuples sont aux rois, dit l'Ecriture ; les rois sont à Dieu : *Et reges ut serviant Domino.* (*Psal.* CI, 23.) Dieu soumet les peuples à l'autorité des rois ; l'autorité des rois doit tenir les peuples soumis à Dieu. La religion est l'appui du trône, le trône est l'asile de la religion. La foudre du ciel venge les princes de l'audace qui attenterait à leur puissance : c'est à leur sagesse d'arrêter dans sa marche l'impiété qui oserait méconnaître l'empire du ciel. Nous le savons, l'univers le sait, il n'est point d'intérêts plus chers à Votre Majesté que ceux de la religion. Ce Dieu, qui trop souvent n'est que le Dieu des peuples, il est ici le Dieu des rois : qu'il soit le Dieu du roi et du royaume, le Dieu des sujets et du maître !

que la religion sainte domine tous les esprits ; qu'elle pénètre dans tous les cœurs ; qu'elle soit notre règle, elle sera notre récompense ! Ainsi soit-il !

MYSTERES ET FÊTES.

SERMON Ier.

POUR LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. (*Luc.*, II, 21.)

Au bout de huit jours qu'il fallait circoncire l'enfant, on lui donna le nom de Jésus.

Notre Dieu n'est-il donc venu sur la terre que pour souffrir! quelles seront les suites d'une vie dont les commencements sont si pénibles? Méprisé, rebuté de son peuple, le Fils de David n'a trouvé qu'une étable pour naître, une crèche pour se reposer, que des langes pour se défendre contre l'injure de la saison, que la main d'une mère pauvre et affligée pour essuyer ses pleurs, que les hommages d'un petit nombre de bergers pour reconnaître son empire. A ces premiers jours de douleur et d'obscurité succède bientôt un jour plus triste, plus humiliant ; sous le couteau de la circoncision son sang coule avec ses larmes, sa gloire semble s'effacer, son innocence, sa sainteté disparaissent ; à la place d'un Dieu, je vois un enfant baigné de son sang, comme avili, comme déshonoré par la marque du péché. Mystère d'un Dieu soumis et obéissant à la loi de la circoncision, mystère qui dut être une plus grande occasion de scandale, pour la piété fastueuse du Juif et pour la raison superbe du gentil, que le mystère d'un Dieu souffrant et mourant, puisqu'il y a moins d'opposition entre la puissance du Dieu de gloire et la faiblesse de l'homme qu'entre la sainteté du Dieu des vertus et l'apparence même de l'iniquité ; mystère qui est comme la base, le fondement de notre foi ; mystère sur lequel roule tout le plan de la médiation de Jésus-Christ et de notre justification ; mystère, par conséquent, qu'il nous importe également d'approfondir et pour la gloire de l'Homme-Dieu et pour l'instruction de l'homme chrétien ; je dis pour la gloire de Jésus-Christ et pour notre instruction.

L'Apôtre nous avertit que dans ce mystère sont renfermés deux mystères, le mystère de la circoncision de Jésus-Christ, le mystère de notre circoncision en Jésus-Christ ; nous y voyons une loi que Jésus-Christ accomplit, une loi que Jésus-Christ nous impose : la circoncision extérieure qu'il reçoit et la circoncision intérieure qu'il établit. Or, pourquoi Jésus-Christ s'est-il soumis à la circoncision légale et extérieure ? pourquoi sommes-nous obligés de nous soumettre à la circoncision évangélique et intérieure? Je trouve la raison de l'un et de l'autre dans ces paroles de mon texte : Au bout de huit jours qu'il fallait circoncire l'enfant, on lui donna le nom de Jésus. Prenez garde, mes chers auditeurs ; je prétends que, selon les décrets éternels de la Providence, le nom de Sauveur que l'Homme-Dieu avait consenti de prendre, et qu'il prend en effet au moment de sa circoncision, je prétends qu'il emporte pour lui l'obligation de la circoncision légale ; qu'il emporte pour nous l'obligation de la circoncision évangélique : je soutiens que le nom de Sauveur est un titre d'assujettissement qui le soumet à la circoncision ancienne qu'il reçoit ; que ce nom de Sauveur est un titre d'autorité qui nous soumet à la circoncision nouvelle qu'il établit ; je dis donc : nom de Sauveur, engagement pour l'Homme-Dieu à la circoncision légale et extérieure ; ce sera le sujet de la première partie : nom de Sauveur, engagement pour l'homme chrétien à la circoncision évangélique et intérieure ; ce sera le sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le nom de Sauveur fut pour l'Homme-Dieu un engagement à la circoncision : quel engagement ? un engagement de soumission et d'obéissance, un engagement de zèle et de fidélité, un engagement de gloire, de convenance : engagement de soumission et d'obéissance, parce que la qualité de Sauveur le dépouille des droits qui l'exemptent d'obéir à la loi de la circoncision : engagement de zèle et de fidélité, parce qu'il ne peut se mettre en état de remplir la qualité de Sauveur sans obéir à la loi de la circoncision : engagement de gloire et de convenance, parce que, sans blesser sa gloire, il ne peut prendre la qualité de Sauveur avant que d'avoir obéi à la loi de la circoncision.

D'abord, engagement de soumission et d'obéissance : de lui-même et par lui-même Jésus n'était point soumis à la loi de la circoncision ; il était Dieu : comme Dieu, il ne pouvait que donner des lois, il ne pouvait en recevoir ; il était la justice, la sainteté même : comme juste, comme saint, elle lui était étrangère, une loi dont l'effet principal, selon le sentiment de plusieurs Pères de l'Eglise, était de remettre, d'effacer le péché de notre origine ; il était le Fils unique et véritable du Très-Haut, la vivante image de la puissance, de la majesté suprême : comme Fils, elle lui était inutile

l'observation d'une loi établie pour être le signe de l'adoption, la marque de l'alliance entre la race sainte et le Dieu d'Abraham. Divinité, sainteté, génération ineffable au sein du Père et au sein de Marie par l'opération du Saint-Esprit; que de titres qui l'exemptent de la loi, qui semblent lui défendre de s'assujettir à la loi de la circoncision; loi d'humiliation, de servitude et de dépendance; loi qui suppose la prévarication et le péché.

Jésus est un Homme-Dieu, un homme juste, le Fils unique de l'Eternel; mais, c'est un Dieu qui s'est revêtu des péchés du monde, un Dieu qui veut réparer d'une manière surabondante les péchés du monde; un juste courbé sous le poids des iniquités du monde; un Fils responsable de tous les attentats, de toutes les rébellions du monde; dès là tous ses titres tombent et s'évanouissent, tous ses droits passent et disparaissent; toutes ses prérogatives cessent et s'anéantissent, c'est-à-dire, qu'il ne lui est plus permis de se prévaloir des droits de sa divinité, de se servir des priviléges de sa sainteté, d'opposer à la loi les prééminences de son origine; c'est-à-dire, que, tout Dieu qu'il est, il ne lui reste qu'à obéir en l'homme, et en homme dévoué à réparer tous les péchés de tous les hommes: car voilà, remarque saint Bernard, jusqu'à quel point la qualité de Sauveur anéantit le Verbe incarné: en prenant la nature humaine, il s'est mis au-dessous des anges; en prenant la qualité de Sauveur, il s'est mis, pour ainsi dire, au-dessous des hommes, puisqu'en vertu de cette qualité de Sauveur il s'est chargé de l'expiation de leurs crimes.

Par conséquent qu'a-t-il fait l'Homme-Dieu, lorsqu'il a consenti d'être le Sauveur des hommes? faisant à notre salut le sacrifice de sa gloire, il a donné droit à son Père de ne regarder que l'homme dans le Dieu, de ne voir que nos péchés dans le Saint des saints. Ne demandez donc plus comment un Homme-Dieu peut être soumis à la loi de la circoncision; je demanderais avec saint Ambroise: ne savez-vous pas que cet Homme-Dieu est Sauveur, ou ignorez-vous qu'en qualité de Sauveur, il n'est point de loi si humiliante à laquelle il ne soit assujetti? Vous le verrez un jour attaché à la croix, couvert de mille blessures, insulté, outragé par un peuple furieux, expirer dans l'opprobre; vous chercherez pour quel crime il a mérité les fureurs de la terre et l'indignation du ciel. Levez les yeux, le titre qui est au haut de sa croix vous l'apprendra: on dit qu'il est Sauveur, ce seul mot dit tout: *Imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam.* (*Matth.*, XXVII, 37.) Vous le voyez aujourd'hui sous le glaive de la circoncision qui fait couler les prémices de son sang; vous le voyez confondu dans la foule des pécheurs, déshonoré par une loi de douleur et d'ignominie: *Imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam.* L'ange a déclaré qu'il est le Sauveur qui nous sauvera de nos péchés; je ne suis étonné que de l'amour qui de notre Dieu le fait notre Sauveur: je ne suis point étonné qu'étant notre Sauveur il soit soumis et dépendant; il est Dieu, il est vrai: n'importe; sa sainteté, sa divinité ennobliront sa dépendance; elles feront le prix, le mérite infini de son obéissance; elles ne l'emporteront point sur sa qualité de Sauveur, il en veut remplir toute l'étendue, et ce titre seul aura pour abaisser l'Homme-Dieu plus de pouvoir que n'en ont tant d'autres titres pour le relever, pour le distinguer: *Imposuerunt super caput ejus causam ipsius scriptam.*

Quelle idée, je vous fais concevoir de la qualité de Sauveur? S'accorde-t-elle avec l'idée que nous en donne la sainte Ecriture? Est-ce donc là ce titre plus brillant, plus glorieux que tous les titres inventés par l'adulation pour flatter la vanité, pour nourrir l'orgueil des grands de la terre? ce nom, le prix du sang d'un Dieu, la réparation de ses abaissements, la juste récompense de ses souffrances et de sa croix? ce nom digne d'un Dieu, et dont il n'y a qu'un Dieu qui soit digne: où ce nom peut-il être en même temps un nom de gloire et un nom d'humiliation; un nom de splendeur et un nom d'opprobre; un nom de grandeur et de majesté, et un nom d'anéantissement et de dépendance? Oui, mes chers auditeurs, il peut être, il est en même temps tout cela; un nom de grandeur, d'empire, de majesté en lui-même, et dans le mérite qu'il suppose, et dans les vertus qu'il annonce, et dans les prodiges qu'il opère, et dans l'autorité qu'il donne; un nom de dépendance, d'humiliation, de servitude, dans les effets et dans les lois qu'il impose, et dans les obligations auxquelles il assujettit; un nom qui élève au-dessus de tout celui qui le porte, et un nom qui l'abaisse au-dessous de tout; un nom qui l'élève au-dessus de tout, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse être Sauveur, qu'un Dieu qui puisse mériter le nom de Sauveur, qu'un Dieu qui puisse remplir l'étendue de ce nom de Sauveur, qu'un Dieu à qui puisse convenir dans toute l'énergie de sa signification le nom de Sauveur.

Un nom qui l'abaisse au-dessous de tout, puisqu'en vertu de ce nom de Sauveur et selon la mesure où il veut le remplir, il n'est point d'humiliation si profonde, de dépendance si parfaite, d'anéantissement si total auquel il ne se soumette et qu'il ne s'oblige d'accepter; et c'est ainsi que s'évanouit la difficulté que saint Bernard trouvait à concilier la qualité de Sauveur avec l'assujettissement à la circoncision légale; il avait de la peine à concevoir que le Dieu qui venait pour sauver les hommes obéît à une loi qui n'avait pour objet que les hommes qui ont besoin d'être sauvés! *Circumcisio quippe magis est salvandi quam Salvatoris.* Mais à bien approfondir cette qualité de Sauveur, nous trouverons que, loin d'être un obstacle à l'accomplissement de la loi de la circoncision dans la personne de l'Homme-

Dieu, elle avait une liaison intime avec l'observation de cette loi.

Non-seulement parce que, selon la doctrine de l'Apôtre, la vie du Dieu Sauveur sur la terre ne devait être qu'une obéissance continuelle à la volonté de son Père, et que depuis la crèche jusqu'à la croix, tout devait être dans le Verbe incarné dépendance et soumission : *Factus est obediens usque ad mortem* (*Philip.*, II, 8); non-seulement parce qu'en qualité de Sauveur, c'était à lui de dissiper les ombres, les figures de la première alliance, de faire disparaître la loi ancienne; par conséquent de lui donner sa perfection en l'accomplissant, selon qu'il déclare qu'il est venu, non pour abolir la loi, mais pour la remplir; non pour se décharger de tout ce qu'elle prescrit, mais pour faire tout ce qu'elle commande, pour donner tout ce qu'elle promet : *Legem.... non veni solvere sed adimplere* (*Matth.*, V, 17); mais parce que plus cette loi de la circoncision était pénible et humiliante, parce que plus il avait de titres qui l'affranchissaient de cette loi, plus il était convenable qu'il s'assujettît à l'observer; concevez-le et ne perdez rien d'une instruction si importante.

Pourquoi donc? pourquoi, mes chers auditeurs, un Homme-Dieu soumis à la loi de la circoncision, à une loi qui, par elle-même, ne l'obligeait pas, qui ne pouvait l'obliger? parce qu'en se revêtant de la qualité de Sauveur, il a voulu, par une obéissance exacte aux lois les moins faites pour lui, venger de la manière la plus étendue la gloire de Dieu outragé par notre désobéissance à tant de lois, qui sont pour nous d'une obligation étroite et indispensable : lois de soumission, de fidélité à l'égard de Dieu, lois de tendresse et de charité à l'égard du prochain, lois de justice et d'équité, qui sont la source de la concorde et de la paix entre les hommes; lois de probité et de reconnaissance qui font le lien de la société, le charme de l'amitié; lois d'humanité et de générosité qui font l'appui des faibles, la ressource des pauvres; lois de modération et de douceur qui tempèrent le faste, qui bornent le pouvoir des grands; lois de subordination qui unissent tous les membres du corps politique et ecclésiastique; lois de pudeur et de bienséance qui assurent l'honneur et la réputation des familles; lois de votre état et de votre condition, lois de votre âge et de votre sexe, lois de la grâce et de la nature, lois de pure raison et de bon cœur, lois qu'on ne peut violer sans démentir le caractère d'honnête homme autant que le caractère de chrétien, sans offenser la terre autant que le ciel, sans faire outrage à sa raison ainsi qu'à sa foi; lois cependant sans cesse violées dans le monde pour le plus léger intérêt, au gré de la plus folle passion, par l'espérance du plus frivole plaisir, sur le moindre prétexte, souvent sans prétexte, presque toujours sans honte, sans remords, sans scrupule.

Pourquoi un Homme-Dieu soumis à une loi si douloureuse? parce qu'en qualité de Sauveur il s'était chargé de venger particulièrement notre Dieu, chaque jour indignement sacrifié à cette molle et trop paisible indolence, à cette délicatesse timide et si facile à s'épouvanter, à cet amour de nous-mêmes qui ne sait point se contraindre, se gêner, se captiver; à cet amour de nous-mêmes si attentif à saisir les prétextes, si heureux à les imaginer, si habile à les faire valoir, si ingénieux à justifier tout ce qui lui plaît et à se défendre de tout ce qui ne lui plaît pas; parce qu'en qualité de Sauveur, il devait venger Dieu des infractions continuelles de sa loi, dans lesquelles nous entraîne et nous précipite la licence de nos passions, la fougue de nos penchants, la corruption de notre cœur, cet attrait vainqueur, ce charme impérieux du plaisir et de la volupté, qui semble ne connaître d'autres lois que ses inclinations, d'autres devoirs que son caprice, d'autres bornes que l'impuissance de se satisfaire; qui, à la honte de la religion et de la raison, se signale par tant de crimes, se souille par tant de débauches, se cache par tant d'abominations, et éclate enfin par tant de scandales.

Pourquoi un Homme-Dieu soumis à une loi si humiliante? Parce qu'en qualité de Sauveur il s'était spécialement chargé de dédommager Dieu des outrages que lui fait sans cesse cet esprit d'orgueil et de fierté, cet esprit de hauteur et de présomption, cet esprit de révolte et d'indépendance, cet esprit de libertinage et d'impiété que nous voyons s'élever insolemment contre Dieu et contre la religion, qui blasphème ses mystères, qui méprise ses lois et ses volontés, qui insulte à son temple, à ses autels, qui s'endurcit, qui s'obstine contre sa grâce; hardi, intrépide à lasser sa patience sans redouter sa colère?

Pourquoi un Homme-Dieu, malgré la grandeur, la majesté de son être, réduit à une dépendance, à une servitude si honteuse? Parce qu'en qualité de Sauveur, il s'était proposé de servir de modèle à tous les hommes; à vous surtout qui êtes ou qui vous flattez d'être grands dans le monde; il venait pour confondre par d'illustres exemples le faste de votre vanité, pour vous apprendre, en renonçant aux droits les plus incontestables, à rougir enfin de votre indépendance chimérique, qui n'a pour fondement que l'orgueil qui l'enfante; de ces distinctions prétendues, de ces dispenses imaginaires, de ces priviléges insensés, qu'on cherche dans son rang, dans sa naissance, dans sa fortune, pour refuser d'obéir à Dieu, comme si, en vous mettant au-dessus des hommes, Dieu s'était mis au-dessous de vous; car n'est-ce pas à vous donner ces leçons, ces exemples, qu'il s'était engagé en sa qualité de Sauveur? elle fut donc pour lui un engagement à la loi de la circoncision, engagement d'obéissance et de soumission; j'ajoute engagement de zèle et de fidélité.

2° Engagement de zèle et de fidélité dans

un Homme-Dieu, qui, sans abandonner le ministère de réconciliation qu'il avait accepté, sans tromper les espérances qu'il nous avait données, sans renoncer à être ce qu'il avait promis qu'il serait, le Sauveur, le Médiateur des hommes, ne pouvait se dispenser de la loi de la circoncision, puisqu'il ne devait trouver que dans l'obéissance à cette loi, ce qui lui fallait pour être en état de consommer l'ouvrage de notre sanctification.

Je m'explique : avant la circoncision, indépendamment de la circoncision, Jésus était Dieu, il était saint ; mais ce qui vous surprendra peut-être, sa divinité, sa sainteté paraissent comme un obstacle à ce qu'il voulait faire pour nous sauver; de sorte que sa divinité, sa sainteté étaient en même temps nécessaires à notre salut, et presqu'un obstacle à ce qu'il s'était proposé pour notre salut; elles étaient nécessaires à notre salut, puisque telle est la malice du péché qui offense Dieu, telle est la grandeur de Dieu qui est offensé par le péché, qu'il n'appartient qu'à l'humiliation d'un Homme-Dieu d'effacer le crime de nos révoltes contre Dieu, qu'à l'abaissement, à l'anéantissement d'un Homme-Dieu, de réparer la gloire de Dieu ; qu'à la pénitence et aux larmes d'un Homme-Dieu, de satisfaire surabondamment à la justice de Dieu ; toute autre victime qu'un Dieu de sainteté aurait vainement paru sur l'autel ; tout autre pontife, dit l'Apôtre, qu'un pontife pur et sans tache, aurait inutilement levé les mains vers le ciel, et fait retentir le sanctuaire de ses gémissements et de ses prières; si Jésus était pécheur, il aurait besoin d'être sauvé ; si Jésus n'était qu'un homme, il ne pourrait nous sauver; sa sainteté, sa divinité étaient donc nécessaires à notre salut ; d'un autre côté, elles formaient, pour ainsi dire, un obstacle à notre salut.

En effet, dans le plan, dans les desseins de la sagesse éternelle, notre salut était attaché aux souffrances et à la mort du Dieu Sauveur ; Jésus ne nous sauvera donc point, s'il n'est capable de souffrir et de mourir; ce n'est point assez, selon les dispositions profondes de cette sagesse adorable; les souffrances et la mort du Dieu Sauveur ne doivent opérer notre salut qu'autant qu'elles entreront dans l'ordre d'une satisfaction étroite et rigoureuse, c'est-à-dire, qu'autant qu'elles seront commandées par la justice d'un Dieu appliqué à se venger du péché, à punir le péché, à se satisfaire pour le péché aux dépens de l'homme pécheur; Jésus ne peut donc nous sauver, qu'il ne soit propre à devenir l'objet de la colère et des vengeances, l'objet de l'anathème et des malédictions que mérite le péché : or, un Dieu, un Homme-Dieu, un homme saint et juste, que peut-il être que l'objet des complaisances de Dieu et de son plus tendre amour ; il faut donc pour se mettre en état de nous sauver, il faut que Jésus lève cet obstacle qui arrêtera les desseins de sa miséricorde ; pour cela il faut qu'il prenne, non le péché dont il est incapable, mais la charge et la peine du péché, qui, sans le rendre pécheur, donne droit à son père de le traiter en pécheur : il faut que, sans cesser d'être ce qu'il est, il commence à se revêtir de la personne du pécheur; il faut que, comme médiateur entre Dieu et les hommes, il tienne comme le milieu entre la sainteté et le péché ; il faut que, pour attirer sur lui la colère de Dieu, il se cache sous le voile et sous l'ombre du péché.

Or, ce dehors, cet extérieur de péché, comment le prendra-t-il? en se soumettant à la loi de la circoncision, loi qui, ayant pour but principal d'effacer le péché originel, marque au sceau du péché celui qui l'accomplit; circoncision qui par là même qu'elle est établie afin d'effacer la tache du péché, imprime le caractère apparent du péché sur celui qui est circoncis : c'est donc au moment, ce n'est qu'au moment de sa circoncision, que commencèrent surtout à se vérifier les oracles des prophètes, que le Dieu de sainteté a été mis au nombre des pécheurs, que le Fils est devenu comme méconnaissable aux yeux même du Père ; c'est au moment, ce n'est qu'au moment de sa circoncision que s'accomplit le prodige dont parle si souvent l'Apôtre, lorsque celui qui n'avait point connu le péché même ; lorsque celui en qui les nations devaient être bénies, se rendit malédiction pour elle ; le Dieu juste parut sous les traits et l'image du péché ; c'est au moment, ce n'est en particulier qu'au moment de sa circoncision qu'il reçut du moins de son Père cette cédule du péché ; ainsi que parle saint Paul : *Chirographum peccati* (*Coloss.*, II, 14), qu'il devait attacher à la croix et effacer de son sang : par conséquent c'est au moment, ce n'est surtout qu'au moment de sa circoncision que nous avons commencé d'avoir un Sauveur, un Médiateur, un Redempteur.

Avant ce jour heureux, Dieu ne voyait que trop de pécheurs sur la terre : en vain leurs larmes auraient coulé, la terre en aurait été arrosée, elle n'aurait pas moins continué d'être coupable; il voyait quelques justes, ce n'étaient que des hommes, et qu'est-ce que l'homme devant Dieu? il voyait un Dieu enfant, il ne pouvait que l'aimer et verser sur lui les richesses de sa grâce : ce Dieu enfant s'est courbé sous le joug de la circoncision : que Dieu tonne, qu'il déploye toute la rigueur, toute l'étendue de ses vengeances; il a enfin une victime digne de lui, une victime qui réunit, qui rassemble tout ce qui est nécessaire pour essuyer la colère du ciel et pour l'apaiser; je l'entends, ce divin enfant, qui, dans les transports de sa charité, s'écrie : *Ego in flagella paratus sum.* (*Psal.* XXXVII, 18.) Me voilà dans l'état où j'ai tant souhaité d'être, dans un état de victime et d'immolation; ma divinité seule ne pouvait s'allier à mes souffrances et à mes vues; je vais enfin les remplir, en me dépouillant de l'éclat de ma gloire! qu'elle m'est chère, l'obscurité qui me met en liberté de suivre les mouvements de mon

cœur! Peuples qui habitez la terre, connaissez aujourd'hui votre Dieu! je vous ai promis mon sang, il commence de couler pour vous : que n'est-elle déjà venue, l'heure destinée à consommer le sacrifice! et vous, ô mon Père, frappez, mais que tous vos coups tombent sur moi : *Ego in flagella paratus sum.* Oserais-je élever la voix, et vous parler, Seigneur, moi qui ne suis que cendre et poussière! que vous fait donc le salut des hommes? que gagnerez-vous en nous gagnant? que perdrez-vous à nous perdre? ce qu'il gagnera, chrétiens, tout ce qu'il veut et tout ce qu'il aime; ce qu'il perdrait, tout ce qu'il craint de perdre; l'objet de ses plus impatiens désirs, le prix de son sang, les délices et la joie de son cœur. Non, nous ne connaissons point le cœur de Jésus, nous ne pourrions lui refuser le nôtre; eh qui nous empêche de le connaître; ses sentiments ne sont-ils point assez marqués dans sa conduite : voyez cette sagesse infinie appliquée à concerter les moyens, à lever les obstacles, à aplanir les voies de votre salut; voyez ce Dieu d'amour et de charité commencer aujourd'hui par l'effusion de son sang l'ouvrage de votre salut, s'engager à être immolé pour votre salut, à périr victime de votre salut, dans un Dieu si scandaleusement insulté et outragé, tant d'amour pour des hommes pécheurs; prodige de miséricorde que nous ne pouvons assez admirer! dans des hommes si tendrement aimés, tant d'indifférence pour un Dieu Sauveur; prodige d'ingratitude que nous ne pouvons assez pleurer! le prodige des prodiges, un prodige qui doit nous surprendre, nous effrayer, c'est le prodige de notre insensibilité, je ne dis plus à l'égard de notre Dieu, je dis à l'égard de nous-mêmes et de notre salut.

Avouons-le à notre honte, s'il est dans le cœur humain un mystère impénétrable, c'est celui-ci : nous croyons, nous faisons profession de croire que notre Dieu est descendu du ciel sur la terre pour travailler à notre salut; qu'il ne mène une vie si pénible, si laborieuse, que pour nous mériter le salut; qu'il ne s'est humilié, anéanti, et qu'il n'a expiré sur la croix que pour assurer notre salut; de là par une conséquence bien juste, bien naturelle, nous concluons que l'affaire de notre salut est l'affaire de notre âme, l'affaire de notre éternité, notre grande, notre importante, notre unique affaire; qu'elle est tout, que le reste n'est rien; nous le croyons, nous nous faisons un honneur, une religion de le croire : or, dans la pratique, dans la conduite, dans le détail de la vie, dans les occasions qui se présentent continuellement de montrer, de prouver notre foi par nos actions, croyons-nous, ou paraissons-nous le croire?

Se pousser, s'avancer, se soutenir dans le monde, un emploi à se ménager, un établissement à se procurer, des richesses qu'il faut étendre ou augmenter, un poste auquel on veut parvenir, la réputation, l'estime, la faveur du monde, les plaisirs, les honneurs, les dignités, les prospérités du monde, ce sont là les grands objets, les grandes fortunes, les grands événements, les grands intérêts; c'est sur cela que roulent les grands desseins, les grands projets, les grandes entreprises; c'est par rapport à cela qu'on se jette dans les grands mouvements, dans les grandes agitations, dans les grandes intrigues; c'est de là que coulent les grandes craintes, les grandes espérances, les grandes inquiétudes.

S'agit-il de la fortune? il n'y a point d'obstacles que nous ne soyons déterminés à lever, de liaisons que nous ne soyons prêts à rompre, d'engagements que nous ne soyons disposés à oublier; point de travail qui nous rebute, de périls qui nous épouvantent, de difficultés qui nous arrêtent, de sacrifices qui nous coûtent : et au milieu du tumulte qu'excitent les désirs, les soins, les empressements, l'activité, le feu de la cupidité, que devient le salut? oublié, négligé, on n'y pense pas, on évite d'y penser; on le risque, on l'expose, on le hasarde, on le sacrifie, on le perd, on se console de le perdre, souvent on n'y pense pas assez pour s'apercevoir qu'on l'a perdu.

Vous redirai-je ce qui, depuis saint Bernard, vous a été dit tant de fois? *Aut Christus errat aut mundus fallitur.* Jésus-Christ est dans l'erreur, ou le monde est dans l'aveuglement; Jésus-Christ a trop estimé le salut, ou nous ne l'estimons pas assez; il en a trop fait, ou nous n'en faisons pas assez : condamnons Jésus-Christ, ou condamnons-nous nous-mêmes; ah! plutôt ne condamnons que nous! nous sommes nécessairement dans l'illusion, nous nous trompons dans notre foi, ou nous nous trompons dans nos mœurs; le salut n'est pas ce que nous pensons, ou Dieu nous demande plus que nous ne faisons.

Changeons de croyance ou changeons de conduite; que dis-je? ne quittons point notre foi, elle n'est que sagesse et vérité; quittons nos vices, ils ne sont qu'égarement et perdition; continuons de penser, commençons d'agir en chrétiens; faisons pour être sauvés ce que Jésus-Christ a daigné faire pour nous sauver : remplissons les devoirs que nous impose la qualité de chrétiens, comme il a rempli les obligations qu'il s'est imposées en sa qualité de Sauveur : elle fut pour lui un engagement à la circoncision, engagement de soumission et d'obéissance, engagement de zèle et de fidélité, enfin, engagement de gloire et de convenance.

3° Que dans le monde on ne rougisse point de prendre des titres qu'on n'a point mérités, qu'on ne méritera jamais, Dieu laisse les hommes, emportés au gré de leur aveugle passion, s'évanouir dans les idées d'une grandeur chimérique, s'enfler d'honneurs imaginaires qui ne servent qu'à les déshonorer, se punir eux-mêmes de leur ambition, en donnant tôt ou tard aux peuples désabusés le spectacle humiliant de la faiblesse qui succombe sous le poids de ces titres superbes et de la vanité insensée qui osa les usurper : loin de la sagesse d'un

Homme-Dieu ces égarements, cette ivresse d'un fol orgueil; il commence par mériter les honneurs, le dernier pas qu'il fait c'est de les recevoir.

Le nom de Sauveur lui avait été destiné de toute éternité : *Vocabis nomen ejus Jesum* (*Luc.*, I, 31); cependant, quelque nécessaire qu'il paraisse de faire d'abord connaître à Israël et à Juda que les moments de salut sont arrivés, d'annoncer aux peuples les desseins, le ministère de l'Enfant qui vient de naître; de donner dans le nom qu'il porte une idée de ce qu'il est, il ne recevra le nom de Sauveur qu'en recevant la circoncision : *Vocatum est nomen ejus, Jesus.* Pourquoi? Parce qu'il est de sa gloire de ne le prendre qu'après les œuvres auxquelles il a voulu particulièrement en attacher le mérite; c'est d'abord au moment de la circoncision qu'il l'a attaché, puisqu'il commence surtout dans ce moment à se charger de nos péchés, à se faire anathème pour nos péchés, et à s'obliger à verser le reste de son sang pour nous sauver : dans la crèche, il avait versé des larmes, il avait essuyé les misères que traîne à sa suite une naissance pauvre et obscure; mais ce n'est point à ses larmes, à ses soupirs, à sa pauvreté, à ses humiliations qu'était réservé l'accomplissement de notre salut; il voulait qu'il dépendît de l'effusion de son sang, de ce sang qui, selon la doctrine de saint Paul, devait seul réconcilier le ciel et la terre : *Pacificans per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris sive quæ in cœlo sunt* (*Coloss.*, I, 20); de ce sang dont la voix seule devait obtenir la rémission des péchés : *Sine sanguinis effusione non fit remissio* (*Hebr.*, IX, 22) · or, ce n'est qu'au moment de sa circoncision qu'il commence de verser son sang, par conséquent, ce n'est qu'au moment de sa circoncision qu'il commence surtout d'agir en Sauveur, de souffrir en Sauveur, d'être Sauveur et d'en prendre le nom.

Il est vrai que le peu de sang qu'il verse dans la cérémonie de sa circoncision ne suffit pas pour lui mériter le nom de Sauveur, dans cette étendue avec laquelle il s'est proposé de le devenir : l'Apôtre nous apprend que ce nom, selon les desseins de son amour, il s'est réservé de ne l'acquérir que par sa mort et au prix de tout son sang : *Factus obediens usque ad mortem, propter quod Deus.... donavit illi nomen.* (*Philip.*, II, 8.) Cependant, sans rien avancer de contraire à la doctrine de l'Apôtre, je prétends que le nom de Sauveur qu'il a voulu mériter par le sacrifice même de sa vie, sa circoncision lui en donne dès maintenant tout le mérite. Comment? c'est que le mystère de sa passion et le mystère de sa circoncision, quelque distance qui les sépare, ne sont qu'un même mystère; c'est que le jour de sa mort et le jour de sa circoncision, quelque distance qui les sépare, se réunissent en un seul et même jour; c'est que Jésus circoncis est en quelque façon Jésus déjà souffrant, déjà expirant sur la croix.

Que fut en effet la circoncision par rapport à l'Homme-Dieu? une acceptation solennelle et authentique de la mort, et de la mort de la croix : en s'offrant à la circoncision, l'Homme-Dieu n'ignore aucun des engagements qu'il va prendre avec la justice d'un Dieu vengeur; il se voit déjà pâle, défiguré, épuisé de forces, rassasié d'opprobres, mourant sur la croix; il le voit, il l'accepte : il ne reçoit la circoncision qu'afin de se préparer à fournir cette carrière de douleur : or, si le dessein que le Verbe forma de toute éternité de s'immoler au salut du monde autorise le disciple bien-aimé à prononcer que l'Agneau fût immolé dès la naissance et l'origine des siècles : *Agni... qui occisus est ab origine mundi* (*Apoc.*, XIII, 8); quel droit n'avons-nous pas de regarder son sacrifice comme s'opérant déjà dans cette cérémonie de la circoncision, où il commence de souffrir, où il s'engage à mourir pour nous? Non, en vertu de sa circoncision, il n'est plus qu'un homme destiné à la mort, dévoué à la mort, séparé pour la mort; déjà il s'est ouvert par son sang l'entrée du sanctuaire où il sera présenté en holocauste de propitiation : *Per proprium sânguinem introivit semel in sancta.* (*Hebr.*, IX, 12.) Ce n'est plus qu'une victime déjà frappée et sanglante, qui n'attend que le dernier coup, et dont la vie ne se prolonge que pour en prolonger les douleurs; si nous ne sommes pas encore sauvés, Jésus n'en est donc pas moins notre Sauveur : par conséquent, sans craindre qu'on lui reproche d'avoir précipité le moment de sa gloire, il peut prendre un nom qu'il remplit déjà si dignement.

Je dis plus, je soutiens que l'intérêt de sa gloire demande qu'il ne tarde pas à se mettre en possession de cette qualité auguste; car jamais il ne fut pour l'Homme-Dieu une humiliation aussi grande que celle de ce jour, et les ignominies de sa croix ne sont-elles pas, à certains égards, surpassées par l'humiliation de sa circoncision? Au Calvaire, c'est un peuple furieux qui le traite en criminel; ici, il semble s'avouer, se reconnaître lui-même coupable : la croix à laquelle il est attaché sur le Calvaire peut recevoir des justes, puisque les hommes peuvent se tromper, puisqu'ils se trompent tous les jours; la circoncision est, pour le reste des hommes, la marque, le sceau, l'empreinte du péché : quelle ombre, quel nuage ne demeurerait donc point répandu sur la gloire, sur la sainteté de l'Homme-Dieu, si le nom de Sauveur que le ciel lui donne ne le justifiait aux yeux de l'univers? Merveilleux accord de la circoncision et du nom de Sauveur : l'Homme-Dieu doit en partie le nom de Sauveur aux humiliations de la circoncision, et le nom de Sauveur le dédommage des humiliations de la circoncision : ainsi, la circoncision l'abaisse et elle le relève; elle lui ôte et elle lui rend toute sa gloire; elle imprime et elle efface l'opprobre du péché; elle l'humilie, en lui donnant l'apparence du péché; elle le glorifie, en lui donnant le nom de Sauveur.

Nom de Sauveur! nom le plus auguste, puisqu'il n'y a qu'un Homme-Dieu qui

puisse mériter d'en être honoré, j'ose le dire, puisqu'il concourt à la gloire et à la récompense de l'Homme-Dieu ; nom le plus agréable, le plus cher à la charité, à la miséricorde de l'Homme-Dieu, puisque de tous les noms il est le plus propre à nous exprimer les sentiments intimes de son âme et les tendres épanchements de son amour pour les hommes.

Rois, conquérants, prenez des noms de terreur et d'épouvante ; mettez parmi vos titres les noms des villes réduites en cendres, des provinces ravagées, des empires renversés et détruits, des peuples jetés, dispersés, des pays réduits en solitude : que de crimes peut-être ne vous reprochent point ces noms dont s'enfle et s'applaudit votre orgueil ! L'équité eût-elle toujours guidé votre bras et présidé à vos armes, vous pardonneriez-vous de courir après de cruelles victoires, sans pleurer la triste nécessité où l'on vous mit de combattre et de vaincre ? un cœur tendre pourrait-il soutenir le spectacle de larmes et de sang que retracent les noms trop célèbres de tant de conquérants odieux, qui naquirent pour le malheur des hommes ? Et quel barbare plaisir prenez-vous à éterniser la mémoire de vos fureurs ? Ah ! laissez, laissez oublier à la postérité la triste destinée de ses pères ! Est-il donc si beau de ne devoir un nom fameux qu'aux calamités des peuples ? n'est-il point de triomphes plus dignes de vous que ceux qui sont arrosés de nos pleurs ? Images de Dieu ici-bas, apprenez à régner contre lui par les bienfaits et à gagner des cœurs, au lieu de faire des esclaves ! Il a paru parmi nous, il n'a paru que pour nous enrichir des trésors de sa grâce ; le Dieu grand, le Dieu fort, le Dieu puissant et terrible s'est caché, nous n'avons vu que le Dieu tendre, le Dieu père et sauveur des hommes : *Apparuit enim gratia Dei Salvatoris nostri* (*Tit.*, II, 11) ; le nom qu'il porte ne lui a coûté d'autre sang que le sien.

Nom de Sauveur, nom de Jésus, nom de paix et d'amour, nom de grâce et de bénédiction ! Nom de Jésus, qui dissipe les craintes, qui ranime les espérances, qui apaise le tumulte et l'orage des passions, qui arrête les efforts de l'esprit séducteur, qui console dans les disgrâces, qui rassure dans les périls, qui amortit l'air contagieux de la cupidité, qui nourrit la ferveur, qui allume, qui entretient la flamme de la pure charité ; nom de Jésus, que ce nom nous soit toujours présent, que la langue des enfants se délie pour le prononcer, qu'ils n'apprennent à parler qu'en apprenant à l'invoquer ; que les derniers sons de notre voix mourante fassent entendre le nom de Jésus ; qu'il vive, qu'il règne dans notre cœur pour exciter notre amour, pour immortaliser notre reconnaissance, pour nous presser de remplir les devoirs qu'il nous impose. Nom de Sauveur, il fut pour l'Homme-Dieu un engagement à la circoncision légale et extérieure : vous venez de le voir dans la première partie ; nom de Sauveur, il est pour l'homme chrétien un engagement à la circoncision évangélique et intérieure : vous le verrez dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce serait un abus de ne considérer dans le nom de Sauveur que les obligations que s'est imposées l'Homme-Dieu, et d'oublier l'autorité qu'il lui donne : ce nom mystérieux est un titre d'engagement mutuel et réciproque entre le Dieu qui sauve les hommes et les hommes qui veulent être sauvés ; engagement que l'Homme-Dieu prend avec nous, en vertu duquel il n'est plus à lui, il est à nous, à nos besoins, à nos avantages, à notre bonheur, suivant la parole de Tertullien : *Totus in usus nostros expensus.* Nouvel engagement que nous prenons avec l'Homme-Dieu, en vertu duquel nous ne sommes point à nous, nous sommes à lui, à ses ordres, à ses volontés, à ses lois, à ses préceptes, suivant la parole de saint Paul : *Et non estis vestri.* (I *Cor.*, VI, 29.) Autant donc que le nom de Sauveur fut pour lui un engagement à la circoncision légale et extérieure qu'il reçoit dans ce jour, autant il est pour nous un engagement particulier à la circoncision évangélique et intérieure qu'il établit.

Engagement de vocation et de correspondance, engagement de précaution et de sûreté, engagement d'intérêt et de félicité : engagement de vocation et de correspondance, parce que la grâce, la loi du Dieu sauveur, n'est qu'une grâce, une loi de circoncision intérieure ; engagement de précaution et de sûreté, parce que la circoncision intérieure est le seul moyen de conserver la pureté, l'innocence que nous avons reçue du Dieu sauveur ; engagement d'intérêt et de félicité, parce que la circoncision intérieure est la seule voie qui mène au bonheur que nous a mérité le Dieu sauveur. Reprenons, et suivez-moi.

1° Engagement de vocation et de correspondance fondé sur la nature de la grâce, de la loi du Dieu sauveur, qui est une grâce, une loi de circoncision intérieure ; vérité fondamentale de notre religion, que saint Paul s'appliquait à développer aux premiers chrétiens, surtout à ceux d'Israël, encore entêtés des observances et des cérémonies légales. Mes frères, leur disait-il, ils sont passés les temps d'ombres et de figures ; une alliance spirituelle et intérieure a remplacé l'alliance charnelle et extérieure ; l'offrande du cœur et de l'esprit a succédé aux offrandes dont notre main chargeait l'autel ; la circoncision qui distingue le peuple de Dieu n'est plus cette circoncision dont les traces et les vestiges paraissent sur la chair : c'est une circoncision secrète et invisible, qui n'a que Dieu pour témoin, qui ne se produit au dehors que par les œuvres de justice : le temple du Seigneur n'est plus cette maison de pompe, de gloire sensible bâtie par Salomon ; c'est l'homme même devenu le temple du Dieu vivant, temple où son cœur doit être en même temps et l'autel et le sacrificateur et la victime. Voulez-vous donc,

continuait l'Apôtre, voulez-vous connaître les engagements de votre vocation en Jésus-Christ? Apprenez que, devenus une nouvelle créature en Jésus-Christ, il ne vous est plus permis de conserver les désirs, les penchants, les inclinations de votre première origine; apprenez que le baptême qui vous a régénérés dans le second Adam, est un tombeau mystérieux où doit rester enseveli tout ce que vous avez reçu du premier Adam; apprenez que votre vocation est une vocation de foi et d'espérance : *Vocati estis in una spe* (*Eph.*, IV, 4); une vocation de l'esprit : *Vocati estis in spiritu;* une vocation de l'homme intérieur : *Secundum interiorem hominem.* (*Rom.*, VII, 22.)

De là ce que déclare Jésus-Christ à la femme de Samarie, que son peuple ne sera point un peuple assujetti à des observances extérieures et figuratives; qu'il sera un peuple particulièrement dévoué à un culte intérieur et spirituel, dont les cérémonies anciennes n'étaient que l'ombre : *In spiritu et veritate oportet adorare.* (*Joan.*, IV, 24.) De là Dieu, dans l'Evangile, ne nous dit point ce qui fut dit à Israël dans l'ancienne loi : Le signe, le gage de mon alliance sera dans votre chair : *Eritque pactum meum in carne vestra.* (*Genes.*, XVII, 13.) Il nous dit : La marque, le sceau de votre adoption et de mon empire sera au dedans de vous : *Regnum Dei intra vos est* (*Luc.*, XXVII, 21); il sera dans votre esprit pour le soumettre, dans votre raison pour l'assujettir, dans vos jugements pour les réformer, dans votre cœur pour le captiver, dans votre humeur pour la dompter, dans vos désirs pour les amortir, dans vos penchants pour les contraindre, dans vos inclinations pour les mortifier, dans vos péchés pour les détruire, dans vos vertus pour les régler, les guider et les dominer : *Regnum Dei intra vos est;* il sera dans votre orgueil pour l'humilier, dans votre faste et votre vanité pour l'abaisser, dans votre ambition pour en réprimer la fougue et les transports, dans votre cupidité pour amortir ses désirs et son avare convoitise, dans votre indolence pour l'arracher à son repos et à la nonchalance de son sommeil, dans votre inconstance pour la fixer, dans votre vivacité et votre impétuosité pour en arrêter les saillies, dans votre dureté pour l'amollir, dans vos haines et dans vos aversions pour les déraciner, dans vos inclinations, dans vos amours profanes pour en rompre tous les nœuds, pour en briser tous les liens; dans tout vous-même pour vous détacher et vous déprendre de vous-même, pour vous enlever et vous arracher à vous-même : *Regnum Dei intra vos est.*

De là toute la morale de ce Dieu Sauveur ne va qu'à purifier, à renouveler, à changer l'intérieur : il ne demande pas, pour qu'on puisse se sauver, qu'on quitte les richesses, mais qu'on en évite l'amour; qu'on embrasse la pauvreté, mais qu'on la reçoive sans murmurer; qu'on se sépare du monde, mais qu'on en sépare son esprit; qu'on soit dans l'humiliation, mais qu'on soit humble; qu'on ne possède rien, mais qu'on soit détaché de tout : il veut notre cœur, il ne veut que notre cœur; s'il est à Dieu, l'usage du reste nous est permis : *Omnia enim vestra sunt* (I *Cor.*, III, 22); nous sommes à lui : *Vos autem Christi* (*Ibid.*, 23); or, comme il ne veut que nous, l'offrande du monde entier ne le dédommagerait pas du refus que nous lui ferions de nous-mêmes; la vierge chrétienne, la religieuse solitaire, qui aura quitté les plus douces espérances, la fortune la plus brillante; si au sacrifice de ce qu'elle possède elle n'ajoute le sacrifice de ce qu'elle est, son sacrifice ne sera qu'imparfait et indigne de celui à qui elle l'offre; il attirera sur la victime la foudre d'un Dieu vengeur, irrité par l'hypocrisie d'un cœur perfide et menteur qui se refuse au moment même qu'il semble se donner : celui qui ne s'est pas quitté soi-même n'a fait qu'un abandon stérile; celui qui n'a pas renoncé à ce qu'il a de vicieux dans lui-même n'a pas fait l'abandon essentiel que Dieu lui commande : n'affaiblissons point l'Evangile : il a quitté Jésus-Christ, il a renoncé à Jésus-Christ : malheur à moi si, par des décisions outrées et trop hardies, je vous jette dans un trouble dangereux! aussi, malheur à moi si la crainte de troubler une paix funeste qui vous enchante m'engageait à taire la vérité qui peut vous attrister; mais qui en vous attristant peut vous changer, vous convertir; ce n'est point moi qui parle, c'est l'Apôtre qui décide que celui qui est encore à lui-même, c'est-à-dire à ses cupidités, à ses inclinations perverses, quelque sainteté, quelque justice qu'il paraisse avoir, fût-il un homme à prodiges et à miracles, dès là qu'il est à lui-même, et parce qu'il est à lui-même, il n'est point à Jésus-Christ. En effet, et c'est le raisonnement de l'Apôtre que je continue de vous développer, comme la circoncision extérieure fut le sceau de l'ancienne alliance entre la nation chérie et le Dieu de Jacob, la circoncision intérieure est le sceau de la nouvelle alliance entre le peuple saint et le Dieu de l'Evangile; et ceux qui sont hors de la circoncision intérieure, en vain les liens de la foi les uniraient au corps de l'Eglise, ils sont étrangers à l'esprit qui la vivifie; car, selon la remarque de saint Jérôme, nous ne sommes à Jésus-Christ que par le renoncement à nous-mêmes, et la vie de Jésus-Christ en nous n'est fondée que sur la mort à nous-mêmes : si Jésus-Christ, dit ce docteur, conseille de quitter ses biens, sa famille, tout ce qui nous aime et tout ce que nous aimons, ce n'est que dans le dessein de nous animer à nous quitter nous-mêmes; dans les vues de cet adorable Sauveur, le renoncement au monde n'est que la préparation et la disposition du renoncement à soi-même; le renoncement au monde n'est que le moyen et la voie, le renoncement à soi-même est le but et le terme; le renoncement au monde est de l'Evangile, le renoncement à soi-même est la fin et le but de l'Evangile : circoncision intérieure, mort intérieure, voilà ce qui fait en particu-

lier toute l'excellence, toute la sainteté et toute la sévérité de la morale de l'Evangile. Je dis l'excellence de la morale de l'Evangile : la raison humaine se vantait de former des sages, dépris des richesses, des plaisirs, des grandeurs d'ici-bas ; je ne sais à quel point elle pouvait y réussir : qui abandonne le cœur à lui-même ne l'ouvre-t-il pas à toute la contagion des passions et à toute la séduction des objets qui nous environnent ; en mille occasions on vit cette sagesse fragile démentir ses préceptes, montrer le faible, l'impuissance de sa morale ; et à la honte de cette philosophie austère, les philosophes parurent souvent hommes, autant et plus peut-être que le reste des hommes. Cependant, reprend saint Jérôme, le désintéressement, la douceur, la fuite des honneurs et de la volupté ne furent point des vertus inconnues à la sagesse de Rome et d'Athènes : *Hoc et philosophus fecit ;* mais se dépouiller de soi-même, se séparer de soi-même, mourir à soi-même, la raison ne nous fit jamais de pareilles leçons : comment aurait-elle pu nous apprendre ce qu'elle ignore, nous parler un langage qu'elle a tant de peine à comprendre ! des vertus si sublimes sont trop au-dessus de l'homme pour être de l'homme : excité, soutenu par la grâce, l'homme chrétien les pratique, en cela il s'élève au-dessus de l'homme : *Seipsum offerre Deo proprium christianorum est.*

Je dis la sainteté de la morale de l'Evangile : cette sagesse si fière, si fastueuse, que fut-elle le plus souvent qu'une illusion grossière de l'amour-propre, qui ne détachait l'homme des objets étrangers que pour l'attacher plus étroitement à lui-même ; qu'une idolâtrie secrète qui ne donnait à l'homme d'autre Dieu que lui-même ; qu'un égarement de la vanité, instruite à quitter une passion pour une autre passion, à sacrifier le démon du plaisir au démon de l'orgueil, à s'immoler soi-même à soi-même ; qu'un raffinement d'injustice et de prévarication, qui, au lieu d'offenser Dieu par le vice, l'offensait, l'outrageait par l'apparence hypocrite de la vertu.

Je dis la sévérité de l'Evangile : à ne considérer que les dehors et la surface, combien le joug de la loi ancienne était-il plus pesant que le joug de la loi nouvelle ! combien de sectes, de sociétés errantes, plus austères en apparence que la véritable Eglise ! combien de superstitions plus rigides que l'Evangile ! sévérité fantastique propre à éblouir, à tromper l'œil peu attentif d'un peuple inconsidéré, qui ne pénètre point au delà de l'écorce ; à le bien prendre, point d'autre morale sévère que la morale qui tend à régner sur le cœur, qui assujettit, qui captive le cœur ; point d'autre sacrifice qui coûte à l'amour-propre, que le sacrifice de lui-même : hors de là tout peut être aisé, tout peut être facile, quelquefois doux et agréable.

Parcourez les fastes de l'Eglise, vous verrez quelquefois de ces victimes infortunées de l'esprit d'erreur et de mensonge, qui, infatuées du désir de la gloire prétendue de soutenir, d'appuyer, d'avancer leur secte, se condamnèrent à une vie de solitude et de retraite, à une vie de pénitence et de mortification, à une vie de travail et de fatigues, à une vie de projets et d'intrigues, à une vie de tumulte et d'agitations, à une vie de risques et de périls : depuis Baal, plus d'une idole a eu ses prophètes protecteurs d'un culte sacrilége, qui cherchèrent à égaler pour leurs frivoles divinités le zèle des prophètes du Seigneur pour le Dieu véritable. Presque chaque siècle compte ses Priscilles, ses Montans ; et tout âge a reconnu, par une triste expérience, que l'enfer trouve quelquefois ses apôtres et ses martyrs.

Non, dès qu'on est animé par un intérêt secret, appuyé sur des motifs de cupidité, rien n'est pénible et onéreux : tout ce que nous voulons est juste et innocent, disait saint Augustin, moi je dis, tout ce que nous voulons est facile. Sous l'empire de la propre volonté, les collines, les montagnes semblent s'aplanir, les sentiers les plus étroits semblent s'élargir, les obstacles fuir et disparaître ; le plaisir de faire ce que l'on veut adoucit la peine de tout ce que l'on fait : quoi qu'il en coûte, il faut le faire, il en coûterait encore plus de ne le faire pas.

S'agit-il d'aller contre soi-même, de tenir contre soi-même ? Pour y réussir, l'homme le plus fidèle a besoin des secours les plus puissants de la grâce ; aussi Tertullien remarque que ce renoncement intérieur était le précepte de la loi chrétienne qui empêchait davantage la foule des nations d'entrer dans les voies de l'Evangile : ils se sentaient presque capables de tout le reste ; sur cet article ils rendaient hommage à la dignité, à la noblesse, à la majesté, à la sainteté des maximes évangéliques qui tendent à mettre l'homme au-dessus de l'homme ; mais ils n'osaient espérer d'atteindre à une perfection si pure, si sublime, et plus la morale évangélique charmait leur esprit, plus elle étonnait, elle révoltait leur cœur, en quoi il faut avouer que les infidèles entendaient notre religion mieux que nous ne l'entendons nous-mêmes ; qu'ils l'entendaient mieux que tant de personnes qui, parmi nous, non-seulement se piquent de l'entendre, mais de la pratiquer ; je veux dire ces personnes de piété, et qui, avec leur piété prétendue, sont pleines de désirs inutiles, d'attachement profanes, de liaisons mondaines, de vues secrètes d'intérêt et de vanité, de jalousies et de sensibilité, d'aigreur et d'antipathies, de dissipations et de curiosité ; qui, avec leur piété prétendue, tiennent encore à leur goût, à leurs idées, à leurs caprices, à leurs lumières particulières, au système de dévotion qu'il leur a plu de se tracer, et qui ont tous les vices de l'amour-propre : parce que toutes leurs vertus sont infectées du poison de l'amour-propre ; qu'ils l'entendaient mieux que tant d'hommes qui se piquent non-seulement de la savoir, mais de l'enseigner, non-seulement de la pratiquer, mais de la faire pra

tiquer : hommes qui ne parlent que de sévérité, qui ne prêchent que sévérité, qui ne mettent dans leurs discours, et à ce que je crois dans leur conduite que sévérité, mais qui avec cela ne se font aucun scrupule des ressentiments les plus amers, des aversions les plus invétérées, des persécutions les plus violentes, des vengeances, des médisances et des calomnies, de l'orgueil et de l'indocilité, des déclamations et des invectives, des libelles et des satires, et ils se flattent, ils se vantent quelquefois d'être les colonnes, l'appui de la vérité, les défenseurs, les modèles de la pure et saine morale, les maîtres et les oracles des peuples; mais ils ne sont pas encore disciples dans l'école de Jésus-Christ ; maîtres et modèles d'une sévérité pharisaïque, mais déserteurs, mais destructeurs de la sévérité évangélique, qui consiste tout entière à abaisser l'esprit, à contredire le cœur : fut-il jamais une sévérité plus inflexible, une sévérité plus édifiante à l'extérieur que celle de cette secte ennemie de Jésus ; cependant, vous le savez, il n'en fut jamais de plus directement opposée à la sévérité chrétienne ; l'Evangile ne tarda pas à triompher du plaisir et de la volupté dans les âmes les plus licencieuses, il ne put vaincre les dédains et les rebus de cette sévérité fastueuse dans des âmes austères et farouches, et le monde vit avec étonnement s'accomplir l'oracle de Jésus-Christ, que les vices les plus honteux éloignent moins à certains égards du royaume de Dieu, que les excès d'une vertu sévère commandée et applaudie par l'orgueil: *Publicani et meretrices præcedent vos.* (*Matth.*, XXI, 31.)

Que vous dirai-je, mes frères, l'esprit du christianisme est de renoncer à son propre esprit ; la sagesse de l'Evangile est de se dépouiller de sa propre sagesse ; sans cela vous pourrez avoir les éloges et l'applaudissement du monde ; vous n'aurez point le suffrage et l'approbation de votre Dieu ; vous paraîtrez chrétiens, vous n'en aurez pas l'esprit ; vous aurez la justice qui est selon l'homme, vous n'aurez pas la justice qui est selon Dieu ; vous prophétiserez au nom de Jésus-Christ, et Jésus-Christ ne vous connaîtra point : n'eussiez-vous aucun des vices que défend le christianisme, vous serez rejetés avec ceux qui les ont, parce que vous n'aurez point la vertu qu'il commande ; les vices mêmes, vous les aurez bientôt : la circoncision intérieure étant le seul moyen de conserver la pureté, l'innocence que nous avons reçue du Dieu Sauveur ; second engagement à la circoncision intérieure, engagement de précaution et de sûreté, je n'en dirai qu'un mot.

2° L'homme se connaît bien peu s'il ne connaît pas sa faiblesse ; il est étrangement aveuglé par ses passions, s'il en ignore le pouvoir et l'empire ; qu'il est fragile le vase qui porte la précieuse innocence que nous avons reçue au baptême ! que d'ennemis conjurent à nous l'enlever ! le monde et l'enfer attentifs à notre perte sèment sur nos pas les plaisirs pour nous enivrer, les chagrins pour nous irriter, les honneurs pour nous éblouir, les humiliations pour nous révolter, les richesses pour nous remplir de vices et de passions, la pauvreté pour nous remplir de plaintes et de murmures; ils prodiguent les caresses pour nous amollir, ils étalent les maximes pour nous corrompre, les exemples pour nous persuader, les bienséances pour nous autoriser, les scandales pour nous enhardir : hélas ! autour de nous tout n'est que piége et que séduction! mais pourquoi compter tant d'ennemis ; l'homme, pour ainsi dire, n'a qu'un seul ennemi, c'est l'homme même ; les autres ne sont forts que de sa faiblesse, ils ne règnent sur nous que parce que nous ne savons pas régner sur nous-mêmes : j'ose le dire, chrétiens, méprisez le reste, ne vous défiez que de vous ; si vous me répondez de votre cœur, je vous réponds de votre vertu.

Au contraire, tandis que vous conserverez un seul penchant qui vous sera cher, que vous entretiendrez un seul désir de la cupidité, qu'il demeurera une racine de l'amour-propre, que vous tiendrez au vice par quelque lien, fût-il imperceptible, il n'est point d'excès où vous ne puissiez tomber ; la porte de l'abîme est encore ouverte, vous êtes encore sur le penchant du précipice, et que faut-il pour vous y entraîner ! un objet flatteur et engageant, une occasion délicate et imprévue, un léger égarement de la raison et de la piété, un court sommeil de la vertu et de la foi, un jour mauvais, un instant malheureux : vous tenez encore à l'estime, à la réputation mondaine ; l'homme vous commandera ce que Dieu vous défend, les bienséances du siècle se trouveront opposées aux bienséances de la religion ; il faudra choisir entre l'anathème du monde et l'anathème de Jésus-Christ, abandonner Dieu ou se voir abandonné du monde : vous tenez à vos richesses, à l'établissement, aux avantages de votre famille ; il naîtra une conjoncture critique où il s'agira de prononcer entre l'intérêt du temps et l'intérêt de l'éternité, entre votre Dieu et votre protecteur, entre le salut et la fortune : vous tenez à des liaisons, à des amitiés, à des engagements qui vous plaisent, qui vous amusent ; le moment viendra où cette liaison si tendre sera pour vous une pierre de scandale, le moment de perdre tout ce que vous aimez ou tout ce que vous devez aimer : que ferez-vous ? jusqu'où irez-vous ? jusqu'à quel point vous mènera votre cœur? Dieu le sait, vous ne le savez pas ; ce que nous savons, c'est que ces occasions ne sont point rares dans le monde, et qu'il n'est que trop ordinaire d'y périr : le désir le plus faible, le plus modéré, devient tout à coup une passion violente ; on n'est point accoutumé à résister, à combattre, à vaincre ; on se laisse entraîner, on plie, on cède, on tombe ; un péché prépare à un autre péché, les rechutes forment l'habitude : état d'aveuglement et d'endurcissement dans un cœur corrompu, qui semble n'être plus ni assez fort pour ré-

sister à ses passions, ni assez tendre pour être remué par la grâce : on ne croyait pas qu'on pût venir jusque-là ; on n'y vient pas d'abord, mais enfin on y vient ; David fut surpris de se voir adultère et homicide ; pour qu'il le vît, il fallut un prophète qui, dessillant ses yeux appesantis sous le sommeil et par l'ivresse de la cupidité, le montrât lui-même à lui-même : Salomon, prosterné devant des idoles vaines et impuissantes, fut un prodige incroyable ; Saül et les frères de Joseph ne pensaient point qu'un léger ombrage, qu'un mouvement jaloux les déshonorerait par tant de crimes ; Achab ne trouvait point dans son cœur assez d'injustice pour usurper l'héritage de Naboth, assez d'inhumanité pour l'arroser du sang du légitime possesseur ; exemples mémorables de la fragilité humaine ! qu'ils nous apprennent que la vertu n'a point d'autre asile que le retranchement de toutes les inclinations de la nature corrompue ; que la circoncision intérieure est le seul moyen de conserver la pureté et l'innocence que nous avons reçue du Dieu Sauveur ; elle est encore la seule voie qui mène au bonheur que nous a mérité le Dieu Sauveur. Troisième engagement à la circoncision intérieure, engagement d'intérêt et de félicité.

3° Pour arriver aux récompenses et à la gloire, Jésus-Christ ne nous ouvre point d'autre route que la circoncision intérieure; comme il n'a eu le nom de Sauveur que par la circoncision légale, nous ne serons sauvés que par la circoncision évangélique : Circoncision de cœur, source unique d'où coule le mérite du salut ! que le temps ne me permet-il de traiter à fond ce point important de la morale chrétienne ; il faudrait un discours entier pour le développer ; disons donc seulement que les récompenses que nous a méritées le Dieu Sauveur, étant infiniment au-dessus de la nature, tout ce qui demeure dans l'ordre de la nature, tout ce qui vient de l'impression de la nature, est indigne du bonheur acheté par le sang d'un Dieu, les désirs de la foi et de la grâce, les mouvements de la foi et de la grâce, l'esprit de la foi et de la grâce, la vie de la foi et de la grâce, point d'autres mérites par rapport au salut : eût-on d'ailleurs toutes les vertus qui font l'honnête homme selon le monde, toutes les vertus qui font le chrétien aux yeux du monde, on entendra comme ce roi infortuné : *Appensus es in statera et inventus es minus habens.* (*Dan.*, V, 27.) Vous aviez assez de mérite pour être saint dans l'idée, dans l'opinion du monde, assez pour être saint et juste dans votre idée ; devant Dieu vous êtes un arbre stérile qui sera dévoré, consumé par un feu vengeur ; vos vertus, pesées dans la balance du sanctuaire, ont été trouvées insuffisantes, et tout ce que vous êtes n'est rien pour le salut : *Appensus es in statera et inventus es minus habens.*

Et voilà ce que devraient sans cesse étudier, méditer les chrétiens de nos jours ; voilà ce que je voudrais pouvoir faire entendre et goûter à tous les hommes qui se proposent de marcher dans les voies de la piété ; voilà sur quoi devraient se former pour eux-mêmes et pour les autres tous ceux que les engagements de leur état, ou le zèle et la charité appliquent à la conduite des âmes ; car, sans m'ingérer à donner des leçons à ceux qui exercent le saint ministère, je suis obligé, mes chers auditeurs, de vous dire pour votre instruction, que toutes les maximes d'une piété raffinée, toutes les pratiques d'une dévotion spiritualisée, que tous ces conseils, toutes ces lumières, toute cette science, tous ces talents que l'on souhaite avec tant d'empressement, qu'on recherche avec tant d'ardeur, qu'on trouve ou qu'on s'imagine avec tant de complaisance trouver dans les guides que l'on choisit pour les maîtres de sa conduite, que tout cela ne vous est utile, qu'il ne peut l'être qu'autant qu'il sera employé à vous déprendre de vous-mêmes, qu'autant qu'il vous instruira à vous quitter vous-mêmes, à mourir à vous-mêmes : prétendre vous placer dans les voies de Dieu, et vous inspirer la présomption et l'indocilité, et nourrir votre orgueil et votre vanité, et flatter votre entêtement et votre opiniâtreté, et vous permettre d'abonder dans votre sens et de vous fier à vos lumières ; prétendre vous conduire dans les voies de Dieu, et par un aveuglement qui ne voit rien, ou par une complaisance qui se prête à tout ; souffrir que votre cœur soit encore délicat et sensible, encore vif et impétueux, encore agité par des désirs, et occupé par des liaisons profanes, encore plein de lui-même et attaché à lui-même ; qu'est-ce autre chose que vous égarer et s'égarer avec vous, vous tromper et se tromper avec vous, vous perdre et se perdre avec vous ? mérite de la circoncision, de l'abnégation, de la mortification intérieure, Dieu n'en connaît point d'autre qui puisse vous sauver, et malheur à vous si vous en connaissez d'autre, c'est le seul mérite qui ne soit point sujet à l'illusion : on peut être zélé par cabale, édifiant par vanité, régulier par ostentation, austère par humeur, doux et modéré par naturel, complaisant par mollesse, retiré par mélancolie ; on peut renoncer aux honneurs par indolence, aux richesses par amour du repos, à la vengeance par timidité, aux plaisirs par orgueil et par bienséance ; on ne peut renoncer à soi-même que par la foi, et il n'y a que la vie de la grâce qui puisse nous faire mourir aux désirs de la nature ; c'est le seul mérite qui soit propre de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les jours, de tous les moments : tous ne sont pas destinés à donner des exemples de modération dans la prospérité, ou de fermeté dans la disgrâce ; tous ne sont pas appelés à la retraite et à la solitude ; tous ne sont pas choisis pour les emplois pénibles du zèle et de l'apostolat ; tous ne sont pas en situation de réparer la misère, d'essuyer les larmes du pauvre ; tous ne sont pas marqués pour être des victimes immolées à la pénitence : il est des

conjonctures, des états de langueur et d'infirmité, des devoirs de condition et de nécessité, des obligations de zèle et de charité qui prescrivent sur cela des bornes à la piété la plus fervente; tous sont appelés à mortifier leurs passions, à combattre, à vaincre leurs penchants.

C'est un mérite qu'on ne peut pousser trop loin : d'autres vertus ont leurs limites au delà desquelles elles deviennent des vices; une fermeté qui va jusqu'à la dureté, une complaisance qui va jusqu'à la mollesse, un zèle jusqu'à l'aigreur et l'emportement, une douceur jusqu'à l'insensibilité, une austérité jusqu'à l'indiscrétion : que sais-je, chrétiens, que de choses n'outre-t-on pas, et par là elles cessent d'être des vertus; combien d'hommes dans l'ordre du salut et de la grâce, comme dans l'ordre politique et civil; combien d'hommes ont de très-grands défauts, et n'en ont point d'autres que l'excès, pour ainsi dire, de leurs vertus : dans la circoncision intérieure, ne craignez point d'en faire trop, ne craignez que de n'en pas faire assez; moins il restera de vous-mêmes, plus vous serez à Jésus-Christ.

C'est un mérite essentiellement opposé à tous les vices : l'abnégation extérieure n'est que trop souvent un piége, un écueil pour la vertu; elle rend quelquefois dur pour les autres, autant que pour soi-même, aussi incapable de les ménager que de s'épargner; on est fier, hautain, méprisant, austère, critique, opiniâtre, entêté, rebelle et indocile : dans quel abîme cette austérité chagrine et superbe n'a-t-elle pas conduit un Tertullien, un Montan, un novat, ces déclamateurs injustes contre les abus de leurs siècles, et contre le relâchement de la discipline; hommes qui regrettaient sans cesse les premiers temps, et qui n'en avaient ni la charité, ni la docilité; au contraire, avec la circoncision intérieure, on sera humble, docile, soumis, complaisant, humain, tendre, généreux, fidèle à tous ses devoirs, attentif à toutes les bienséances; on ne se pardonnera rien, on pardonnera tout à ses frères; on applaudira à leurs vertus, on se reprochera ses défauts; on souffrira dans la paix et le silence le mal qu'on ne peut empêcher, on fera tout le bien qu'on peut faire; on gardera pour soi-même toutes les rigueurs du zèle, on aura pour le prochain toutes les attentions, toutes les insinuations, tous les ménagements de la charité; celui qui n'a plus de désirs désordonnés, quels défauts peut-il avoir? ôtez la propre volonté, vous aurez ôté l'enfer, dit saint Bernard, vous aurez banni tous les vices, vous aurez introduit toutes les vertus.

Enfin, chrétiens, et c'est par là que je termine cette instruction; souvenons-nous que le grand précepte de la divine charité qui renferme tous les préceptes, n'a pour base, pour appui, que le renoncement intérieur; moins nous nous aimerons nous-mêmes, plus nous aimerons Dieu; plus nous donnerons à l'amour désordonné de nous-mêmes, moins nous donnerons à l'amour de Dieu; par conséquent c'est l'amour de Dieu qui fait toute la mesure, toute l'étendue de la sainteté; le plus grand saint dans le ciel ne sera point celui qui aura pratiqué en apparence le plus de vertus, ce sera celui qui aura été le moins à lui-même, parce qu'il aura été davantage à Jésus-Christ. Faites-nous goûter, Seigneur, ces maximes si pures, si sublimes; rien de plus difficile que le sacrifice que vous demandez, rien de plus grand que la récompense que vous offrez; si nous mourons à nous-mêmes, nous vivrons avec vous; qu'est-ce que la vie que vous nous ôtez, comparée à la vie que vous nous promettez? un moment de combat, une éternité de gloire et de bonheur : nous ne balançons point, ô mon Dieu! ici-bas vous serez tout en nous, vous vivrez en nous, et nous régnerons avec vous dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purificationis ejus secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino. (*Luc.*, II, 22.)

Les jours de la purification de Marie étant accomplis, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem, afin de le présenter au Seigneur.

Sire,

La mère d'un Dieu, soumise à la loi et docile à la loi; un Homme-Dieu qui, par le ministère de sa mère, se soumet à la loi, voilà le plus noble hommage que reçut jamais la loi de Dieu, voilà le jour de sa gloire : Marie lui donne en un moment un éclat que n'avaient pu lui donner dans la suite de tant de siècles, la piété des justes, le zèle des prophètes, la constance des martyrs. Sur cet autel, où Marie lui paye le tribut de son obéissance, la loi se montre avec plus de pompe et de majesté; elle est plus souveraine, plus auguste que sur le trône des David et des Josias, plus conquérante, plus victorieuse que dans les camps des Josué et des Machabées, plus grande, plus terrible qu'au milieu des foudres et des éclairs de la montagne de Sinaï, plus pure, plus sainte que dans le cœur des Judith et des Esther; elle n'avait régné que sur des hommes, elle règne sur le Dieu qui commande aux hommes.

Qu'est-ce donc que la fête qui nous rassemble? Voulez-vous, chrétiens auditeurs, vous en former une juste idée? regardez-la comme le triomphe de la loi de Dieu : triomphe de la loi, non-seulement parce que la loi ne peut remporter une plus grande victoire que de s'assujettir un Dieu et la mère d'un Dieu; non-seulement parce que l'obéissance d'un Dieu et de la mère d'un Dieu venge la loi de l'outrage que lui fait notre désobéissance; surtout triomphe de la loi, parce qu'en se soumettant, Jésus et Marie soumettent tout à la loi; parce qu'en la faisant régner sur eux, ils nous montrent qu'elle doit régner sur nous et sur les passions qui s'opposent en nous à la loi : passions superbes et audacieuses qui secouent

ouvertement le joug de la loi, passions adroites et trompeuses, qui répandent des nuages, des ténèbres sur la loi ; esprit de libertinage et d'impiété, qui dispute à la loi son autorité ; esprit de ruses et d'artifices, qui met des bornes à l'autorité de la loi : deux principes de nos désobéissances, hautement confondus par l'hommage que Marie rend à la loi pour Jésus-Christ et elle-même : je dis donc, Marie soumet Jésus à la loi ; par là elle fait triompher la loi du libertinage et de l'impiété des passions, qui en méconnaissent l'autorité : Marie se soumet à la loi, par là elle fait triompher la loi de l'illusion et des prétextes des passions qui en bornent l'autorité. En deux mots, l'autorité de la loi, l'étendue de la loi : tels sont les objets qu'offre à notre attention le mystère de ce jour bien approfondi.

Esprit-Saint, daignez me guider dans la carrière que vous m'ordonnez de parcourir ! Que puis-je sans vous ? la parole même d'un Paul ne sera qu'un son qui se perd dans les airs, si vous ne parlez avec lui et pour lui ; mais, de tout homme, du dernier des hommes, vous faites, quand il vous plaît, un prophète, un apôtre ; lorsqu'il est porté sur les ailes de la grâce, le souffle d'un enfant devient, selon l'expression de l'écriture, cette voix puissante qui ébranle le désert, et déracine les cèdres du Liban ; préparez, mes auditeurs à ne vouloir, à ne chercher que la sanctification de leurs âmes, leurs dispositions me tiendront lieu de talents ; qui suis-je, pour que ma voix se fasse entendre dans le sanctuaire ? Vous le voulez, ô mon Dieu ! j'obéis : secondez mes faibles efforts ; que votre parole intérieure s'insinue dans les cœurs, qu'elle les touche, qu'elle les remue, qu'elle les pénètre, qu'on ne pense qu'à vous, qu'on n'écoute que vous, que je ne dise que ce que vous m'aurez dit, que vous disiez ce que je ne dirai pas, que dans l'exercice de mon ministère tout soit de vous, tout soit à vous, tout soit pour vous, que je ne sois rien, que vous soyez tout : cette grâce, unique objet de mes désirs, afin de l'obtenir, j'emploie l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Non, chrétiens, pour confondre la passion la plus hautaine, la plus séditieuse, la passion la plus déterminée à contester à la loi de Dieu son autorité, il ne faut que lui montrer ce qui se passe aujourd'hui dans le temple : en soumettant Jésus à la loi, Marie nous force de convenir que la loi de Dieu a sur nous des droits si saints, si inviolables, un pouvoir si juste, si légitime, un empire si naturel, si essentiel, que nous ne pouvons nous révolter contre la loi de Dieu sans rompre les liens les plus sacrés de la subordination et de l'équité ; ce n'est point assez : pour achever de nous instruire, Marie nous conduit jusqu'à la source de l'autorité qui réside dans la loi de Dieu ; elle nous en découvre le principe et l'origine, elle nous présente les titres de notre assujettissement à la loi, elle nous oblige de les reconnaître dans ce que nous sommes par rapport à Dieu, et dans ce que Dieu est en lui-même ; du côté de l'homme, un fond de dépendance essentielle et nécessaire qui nous soumet à la loi de Dieu ; du côté de Dieu, un fond de grandeur et de gloire qui ennoblit notre soumission à la loi de Dieu, soumission juste et légitime, soumission honorable et glorieuse ; ne perdez rien de cette instruction.

1° Du côté de l'homme, dépendance essentielle et nécessaire ; premier titre d'assujettissement à la loi, qui nous est présenté dans le mystère de ce jour, afin d'abaisser, de détruire toute hauteur qui s'élève contre Dieu et contre la loi de Dieu : ce qui a introduit dans le monde, ce qui entretient dans le monde le règne du péché, c'est ce malheureux esprit de présomption et de fierté qui ne veut céder qu'à lui-même, qui ne veut obéir qu'à lui-même : trop fidèles à la voix du sang d'un père rebelle, nous portons au dedans de nous un fond d'indocilité qui nous révolte contre Dieu dès qu'il nous parle en maître : ce que nous lui donnerions peut-être, s'il ne le demandait pas, il suffit qu'il le demande pour qu'on le lui refuse ; plus d'un objet doit ses charmes à la loi qui en interdit la possession, et telle est la faiblesse orgueilleuse du cœur humain, que pour nous engager à désobéir, le démon emploie peu d'attraits plus puissants que l'attrait de la désobéissance même.

Orgueil qui croît, qui s'augmente, qui devient plus altier, plus farouche, à mesure que nous avons dans le monde quelque distinction de naissance, de fortune, de crédit, d'emplois, de talents, de mérite ; dans ces rangs élevés, on sait commander, sait-on plier et se soumettre ? et les maîtres de la terre se souviennent-ils toujours qu'ils ont un maître dans le ciel ? n'est-ce pas surtout à l'égard de Dieu que s'accomplit cette parole, que les grands bienfaits ne font que de grands ingrats, comme si nous voulions par notre conduite justifier les rigueurs de la Providence contre les plaintes, contre les murmures de ceux qu'elle laisse dans l'obscurité, en montrant à Dieu que plus il nous donne de prospérités, plus la prospérité nous ôte de vertus, et que pour devenir saints il nous est utile d'être éprouvés par les malheurs et les disgrâces.

Orgueil qui subsiste, qui se conserve, qui se nourrit jusque dans les conditions où il est le plus humilié : souple, rampant devant les hommes, adorateur timide de ces idoles de terre et d'argile, on affecte par rapport au Dieu immortel une fière indocilité, jusqu'à violer ses préceptes sans remords et sans scrupule, jusqu'à insulter à ses lois les plus saintes sans pudeur et sans retenue, jusqu'à s'applaudir, se glorifier de ses résistances, de ses oppositions téméraires à la volonté de Dieu ; car, vous le savez, voilà jusqu'à quel excès d'impiété mène peu à peu la présomption de cet orgueil insensé,

qui, après avoir été le péché du premier homme, est devenu par une succession, par une contagion fatale, le péché de tous les hommes.

Or, afin de nous rappeler au souvenir de notre dépendance, afin de nous confondre par un exemple auguste, Dieu nous oppose la soumission de Marie à la loi, et à quelle loi? à une loi dont l'accomplissement dans la personne de Marie, ou plutôt par le ministère de Marie, est une preuve décisive et sans réplique de l'obligation indispensa- où nous sommes de respecter la loi de Dieu : *Sanctifica mihi omne primogenitum* (*Exod.*, XIII, 2); que tous les premiers nés me soient consacrés, avait dit le Seigneur au Législateur des Juifs; les autres enfants naîtront pour être le bien et la possession de leurs pères. ceux-ci pour être la possession particulière de leur Dieu, les autres je les donnerai à Israël pour perpétuer la race sainte; ceux-ci me seront donnés par Israël, pour éterniser la mémoire des bienfaits dont je l'ai comblé, les autres seront destinés à remplir la promesse faite à Abraham, d'une postérité plus nombreuse que les sables qui couvrent le rivage de la mer; ceux-ci seront dévoués d'abord à renouveler d'âge en âge le sacrifice d'Abraham, lorsqu'il leva le bras sur Isaac, et que du plus tendre objet de son amour il fut prêt d'en faire la victime de son obéissance : *Sanctifica mihi omne primogenitum.*

Pourquoi donc cette oblation des premiers nés? Prenez garde à l'esprit, au but de la loi, c'est de là que je prétends tirer l'instruction solide et touchante dont nous avons besoin : tout est au Seigneur, tout doit être pour le Seigneur; tout vit pour lui, tout doit vivre pour lui; mais cette vérité primitive et fondamentale que la nature a écrite au dedans de nous en caractères ineffaçables, la cupidité trouve le moyen de l'obscurcir; entre nous et cette pure lumière elle met tant de préjugés, tant de fausses maximes, qu'elle ne vient à nous qu'altérée par des doutes étudiés, défigurée par de vaines subtilités; on cesse bientôt de voir ce qu'on ne voyait qu'avec peine, et l'esprit ne fait pas longtemps ce que le cœur lui commande d'ignorer; les passions auraient donc facilement réussi à éteindre ce flambeau dans Israël, si Dieu n'eût établi la loi de la consécration des premiers-nés, pour être entre les mains des pontifes un aveu solennel, une protestation authentique du souverain domaine, de l'empire absolu de Dieu; par conséquent, que fait Marie, lorsque, fidèle à la loi, elle remet entre les mains de Dieu ce fils qu'elle en a reçu? Elle vient dans les sentiments d'une profonde humilité, d'un sincère dévouement, elle vient reconnaître que, toute mère de Dieu qu'elle est, elle n'est pas moins obligée à une dépendance totale, à un assujettissement parfait aux volontés du Seigneur, et que si un Dieu est son fils, Dieu n'est pas moins son maître : *Mea enim sunt omnia* (*Num.*, VIII, 17; elle vient avouer pour Jésus-Christ et au nom de Jésus-Christ, que ce fils, tout Dieu qu'il est, dès là qu'il est homme, et parce qu'il est homme, est la possession, l'héritage du Seigneur, qu'il est à Dieu et pour Dieu; que comme homme il n'est point indépendant, qu'il n'est point à lui-même et pour lui-même : *Mea enim sunt omnia.*

Or, à la vue de cet Homme-Dieu qui, par le ministère de Marie, vient avouer sa dépendance, que pouvons-nous penser de cette indépendance prétendue que nous faisons tant valoir au préjudice de la soumission que Dieu nous demande : n'agir que pour soi-même, et ne travailler que pour soi-même, rapporter tout et ramener tout à soi-même, se borner à soi-même et se renfermer dans soi-même; de là pour se contenter, pour se satisfaire, abattre, détruire tout ce qui s'oppose à nos desseins, écarter les concurrents, supplanter les rivaux, prendre et quitter tour à tour toutes les vertus et tous les vices, haïr les heureux, dédaigner et achever de perdre les malheureux, sans égard pour le droit d'autrui, sans respecter le bien public, peser tout dans la balance de son propre intérêt : rougir d'une vertu stérile, s'applaudir d'un attentat justifié par la fortune, suppléer s'il le faut à de grands talents par de grands crimes : voilà je le sais, voilà le train et le manége du monde, la science et la politique du monde, la doctrine et la morale du monde, la loi et comme l'évangile du monde.

Loi du monde, loi de désordre et d'injustice dans le monde ! de là les maîtres durs et insensibles, les domestiques intéressés et infidèles, les négociants sans probité et sans bonne foi, les magistrats sans conscience et sans équité, les hommes en place sans droiture et sans humanité; de là les concussions qui ravagent la terre; dans un emploi où l'on croit n'être que pour soi, on ne pense qu'à soi, et, pour faire son propre bonheur, on ne balance point à faire le malheur des peuples; de là les procès qui divisent, qui désolent les familles; l'intérêt propre veut tout usurper, il ne veut rien céder; à la moindre apparence de droit on forme des prétentions, souvent on se fait un droit de sa science dans l'art funeste de faire valoir les prétentions les plus iniques : de là les amitiés fausses et simulées, les amitiés parjures et perfides, les amitiés inconstantes et volages, les liaisons les plus tendres ne sont qu'un amour-propre voilé sous le nom d'amitié; et parce que dans ses amis on n'aime que soi-même, on cesse de les aimer aussitôt qu'on cesse d'y trouver l'intérêt de son plaisir ou de sa fortune; nous ne les connaissons plus quand leur amitié nous devient inutile, nous les connaissons encore moins lorsque notre amitié leur devient nécessaire; et parce que c'est surtout parmi les grands que règne cette idolâtrie de soi-même, de là autour d'eux tout est masqué, contrefait, rien n'est naïf et sincère, ils ont des flatteurs empressés, des

esclaves mercenaires, ils n'ont point d'amis; on est persuadé qu'ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les sert que pour soi-même : toujours disposé à les trahir, si un protecteur plus puissant, si des espérances plus solides exigent ce sacrifice : mais laissons-là le monde et les intérêts du monde; que dis-je? puisse le monde ouvrir les yeux pour apercevoir le poison contagieux, les suites affreuses des systèmes d'impiété dont l'enfer travaille à l'infecter dans ces derniers jours, et plaise au ciel que, rendu sage par ses disgrâces, le monde connaisse enfin qu'en manquant à Dieu il se manque à lui-même : ce que je dis, ce que le mystère de ce jour m'autorise à dire, c'est que cette loi du monde est une loi d'usurpation : en effet, si un Dieu, dès qu'il eut commencé d'être homme, a cessé en cette qualité d'appartenir à lui-même; si ce Verbe de Dieu, la grandeur, la majesté même, la souveraineté, l'indépendance même, après qu'il s'est fait chair, n'eut plus d'autre partage, à raison de son humanité, que la soumission; à quel titre prétendrons-nous avoir droit de disposer de nous-mêmes? Non, mes frères, ne vous y trompez pas, reprend saint Augustin, rien n'est plus à vous que vous-mêmes, cependant rien n'est moins à vous que vous-mêmes : *Nihil magis tuum quam tu, et quid minus tuum quam tu?* vos biens, vos emplois, votre fortune, tout cela n'est point vous, et quoiqu'il ne soit point vous, il est à vous plus que vous-mêmes, parce qu'il peut être en quelque façon votre ouvrage, parce que dans un sens vous pouvez le tenir de vous-mêmes, le devoir à vous-mêmes; au contraire, rien de ce que vous êtes n'est à vous, parce que rien de ce que vous êtes n'est de vous : *Quid minus tuum quam tu, si id totum quod es alterius est.* Il n'y a que Dieu qui soit à lui-même, parce qu'il n'y a que Dieu qui soit de lui-même; et cette indépendance est si essentiellement le caractère propre et distinctif de la Divinité, qu'elle ne convient pas même à la nature de l'homme unie à celle d'un Dieu.

Le Verbe de Dieu, dit saint Paul, a voulu paraître sous la forme de l'homme; par une suite nécessaire il a paru dans la sujétion et la servitude : *Formam servi accipiens in similitudinem hominum factus.* (*Philip.*, II, 7.) Dieu, continue l'Apôtre, Dieu nous a envoyé son Fils bien-aimé; comment nous l'a-t-il envoyé? soumis à la loi; pourquoi soumis à la loi? parce qu'il était homme : *Misit Deus filium suum factum ex muliere, factum sub lege.* (*Gal.*, IV, 4.) Remarquez, dit saint Chrysostome, la liaison que l'Apôtre met entre ces deux titres : *Factum ex muliere, factum sub lege;* un Dieu homme, un Dieu sujet à la loi : en qualité de Dieu, (c'est le raisonnement du saint docteur que je développe), en qualité de Dieu, le Verbe, maître absolu, souverain, indépendant, ne pouvait que donner des lois, il ne pouvait en recevoir; en qualité d'homme, tout Dieu qu'il est, il entre dans l'ordre d'assujettissement, de subordination commune à tous les hommes, *factum sub lege;* il est homme, et l'homme dans lui ne peut pas agir par lui-même, se gouverner par lui-même, se rapporter à lui-même; il ne peut agir que pour Dieu, que selon les vues, les desseins de Dieu, que dans le plan des lois et des volontés de Dieu; car tout cela est renfermé dans la dépendance que Jésus-Christ reconnaît par le ministère de Marie, *factum sub lege;* sans cela cette dépendance ne serait qu'un vain titre, qu'un nom vide et arbitraire; sans cela, cet aveu de subordination que fait Jésus-Christ, ne serait qu'une cérémonie superficielle et trompeuse; Jésus-Christ serait au Seigneur, et il n'y serait pas, c'est-à-dire, chrétiens, avouons-le à notre honte, c'est-à-dire qu'il serait à Dieu comme nous y sommes : nous reconnaissons un Dieu, mais la loi de Dieu n'est jamais un obstacle à nos désirs; on suit ses projets, on avance ses entreprises, on pousse la fortune, l'ambition nous jette dans la carrière des honneurs, l'avarice court aux richesses, la volupté vole au plaisir; nous nous donnons à tout, nous allons à tout, peu inquiets si la route qui y mène est la voie de Dieu, pourvu qu'elle soit la nôtre : nous reconnaissons un Dieu, mais loin de se régler par la loi de Dieu, cette loi n'est pas même consultée; loin de s'appliquer à la connaître, on met toute son étude à l'oublier, à l'ignorer; point de prétextes qu'on ne cherche pour s'en dispenser, de raisons qu'on ne trouve pour l'éluder, d'adresse dont on ne se serve pour l'amollir, pour la tempérer, de principes, de maximes qu'on ne se fasse pour anéantir l'Evangile en l'expliquant, et pour ôter la loi en ne laissant point de situation dans laquelle la loi oblige : nous reconnaissons un Dieu, mais quand la décision de la loi est trop claire, trop formelle pour qu'on puisse la dissimuler, combien d'autres lois qu'on oppose, qu'on préfère à cette loi sainte? Lois de sagesse et de raison prétendues, lois d'exemple et d'imitation, lois de mode et de coutume, lois de politesse et de bienséance, lois de naissance et de fortune, ou si l'on garde quelque loi de Dieu, ce n'est pas parce qu'elle est la loi de Dieu, c'est parce qu'elle est la loi du monde et des hommes dans le monde à qui nous souhaitons de plaire; ce n'est pas parce qu'elle est la loi de Dieu, c'est parce qu'elle est la nôtre, parce qu'elle est la loi de notre humeur et de nos caprices, la loi de notre naturel et de notre tempérament, la loi de notre état et de notre condition, la loi de notre vanité et de notre fierté, la loi de notre politique et de notre intérêt, la loi de nos penchants et de nos attraits : hors de là, toujours quelque chose que Dieu veut et que nous ne voulons pas, toujours quelque chose que Dieu demande et que nous ne lui donnons pas : dans l'âme qui se pique le plus d'être à Dieu, toujours quelque chose qui n'est pas à Dieu et pour Dieu; nous ne sommes point à Dieu, ou nous n'y

sommes qu'à demi, ensuite nous sommes contents de nous, et nous croyons que Dieu doit l'être, parce que nous l'appelons notre Seigneur et notre maître, nous nous flattons qu'il n'a pas droit d'en exiger davantage.

Ce n'est pas ainsi que l'avait compris cet Homme-Dieu destiné à être notre législateur et notre exemple; parce qu'il est homme, il est à Dieu; parce qu'il est à Dieu, il est tout entier à la loi de Dieu, aux lois les plus dures et les plus austères, aux lois les plus pénibles et les plus humiliantes: attentif à suivre, attentif à ne pas prévenir la loi; pour se livrer à la mort comme pour se signaler par des prodiges, il attend l'heure, les moments de son Père : *Nondum venit hora mea...* (*Joan.*, II, 4.) *Hæc est hora vestra.* (*Luc.*, XXII, 53.) Il veut tout ce que son Père voudra : *Non mea voluntas, sed tua.* (*Ibid.*, 42.) Il vit modèle, il meurt victime de l'obéissance : *Obediens usque ad mortem.* (*Philip.*, II, 8.)

Après un pareil exemple, voulons-nous justifier nos révoltes contre la loi de Dieu? osons méconnaître notre origine, osons dire non-seulement dans notre cœur comme l'impie, osons dire dans notre esprit, si cependant l'esprit peut le dire, qu'il n'y a point de Dieu : sommeil, je le sais, délire, fanatisme de la raison, dont l'opprobre épouvanta les siècles les plus accoutumés à ne rougir d'aucun vice et d'aucune erreur; mais prenez garde, chrétiens, si nous refusons de nous plonger dans cet abîme : plus de prétexte, plus d'excuse pour notre conduite; car, dès là que nous avouons un Dieu, que suit-il? le voici : tout ce que nous sommes nous le tenons de Dieu, donc tout ce que nous sommes il faut que nous le soyons pour Dieu; tout vient de Dieu, donc il faut que tout retourne à Dieu; Dieu est la source de tout, donc il faut que Dieu soit le centre et le terme de tout : principe simple et décisif établi sur les idées les plus pures, sur les notions les plus exactes du Créateur et de la créature, de l'homme et de Dieu; parce que Dieu est de lui même, Dieu se doit tout à lui-même, Dieu ne peut agir que pour lui-même; donc parce que l'homme est de Dieu, l'homme se doit tout à Dieu, l'homme ne peut avoir d'autre fin dernière que Dieu : Dieu cesserait d'être Dieu s'il cessait d'être à lui-même et pour lui-même; donc l'homme ne serait plus homme s'il lui était permis d'être à lui-même et pour lui-même; principe sur lequel Dieu nous jugera, principe sur lequel nous devrions nous juger, je ne dis pas seulement pour maîtriser, pour dominer nos passions, je dis, pour régler, pour épurer nos vertus : on veut être à Dieu, ou plutôt on se flatte qu'on veut être à Dieu; pour cela on fuit peut-être, on quitte le monde, on ne se quitte pas, on ne se fuit point soi-même, on renonce aux plaisirs, aux honneurs, aux amusements du monde; on ne renonce point à soi-même, on tient encore à ses idées, à ses caprices, à ses goûts, à ses penchants, à ses aversions, à ses antipathies, à sa vanité, à sa hauteur, à sa fierté, à ses délicatesses, à ses jalousies, à son humeur; abus, illusion! rester en soi-même, fixé par l'estime de soi-même, entraîné par l'ambition, le plaisir, l'intérêt; pécheur par amour du monde, ou dévot plein d'amour-propre, est-on davantage à Dieu ou pour Dieu? Or, si l'on n'est pas à Dieu, qu'importe à qui l'on soit! qu'importe qu'on soit l'adorateur ou l'idole, qu'on soit au monde ou à soi-même! tout à Dieu, tout pour Dieu, voilà le partage de l'homme! et ne craignons point que cette dépendance nous avilisse! Jésus soumis à la loi par le ministère de Marie, nous montre en Dieu un fond de grandeur et de gloire qui ennoblit notre soumission à la loi de Dieu.

2°. En effet, si parmi vous il se trouvait des hommes semblables à ces impies, qui osèrent s'écrier, qu'est-ce que le Seigneur, pour que nous soyons obligés de plier sous ses lois? *Quis est omnipotens ut serviamus ei.* (*Job*, XXI, 15.) Je ne vous dirais pas que c'est Dieu le créateur de l'univers; d'un désir il a formé le monde, et le monde soumis au Dieu qui l'a formé, n'attend qu'un nouveau désir pour disparaître, pour se replonger dans le néant : je ne vous dirais pas que c'est le Dieu maître de l'univers : s'il fait entendre la voix de son indignation, les plus florissants empires passent et disparoissent, les plus puissants monarques sentent leur trône s'affaiblir et s'évanouir sous eux, les colonnes du ciel s'ébranlent, la terre tremble et chancelle, les cèdres du Liban se brisent.

Grandes et nobles figures, peintures majestueuses, que l'ardeur dévorante, la divine impétuosité d'un zèle consumant, traçaient et suggéraient aux prophètes pour confondre de siècle en siècle les Pharaons de leur temps! Avant Jésus-Christ Dieu n'était connu de la plupart des hommes que par ses ouvrages, et pour s'annoncer à l'univers, le Dieu créateur n'employait que le langage des créatures : ah si les yeux des prophètes avaient vu ce que nous voyons, avec quelle force, quelle énergie d'expression, avec quels foudres, quels tonnerres d'une éloquence toute divine, dans quels transports, quelle agitation, quel feu, quel enthousiasme, d'un génie élevé, ennobli par le plus auguste des spectacles, ils auraient dit : terre, terre! cendre et poussière! voici enfin votre Dieu, un Dieu adoré par un Homme-Dieu, un Dieu qui ne pouvait être dignement adoré que par un Homme-Dieu! un Dieu adoré par un Homme-Dieu : les temps sont accomplis, le rejeton de Jessé et de David, le Désiré des nations, l'ange du Testament, le Dieu d'Israël entre dans son sanctuaire : ne va-t-il pas se renouveler l'appareil de pompe et de splendeur dont le prophète Ézéchiel fut le témoin, lorsqu'à l'approche du Très-Haut, les murs du lieu saint ébranlés jusque dans les fondements, semblèrent vouloir s'entr'ouvrir pour lui laisser un libre passage;

l'autel trembla sous ses pas, les séraphins saisis de crainte et de terreur se couvrirent le visage de leurs ailes! Ah tout garde un triste silence et le temple peut méconnaître son Dieu.

Seul entre les bras d'une vierge timide et modeste, il ne parle que par ses soupirs : Seigneur, depuis tant de siècles, votre nom inconnu ou déshonoré parmi les hommes, n'a presque trouvé que des outrages dans cette terre de mensonges et d'iniquités ! chargé de réparer les prévarications et les scandales du monde, je me hâte de vous consacrer les prémices d'une vie que je n'ai reçue que pour vous la rendre; je sais qu'il n'y a que le Calvaire qui doive vous venger des attentats de Sion; pour couler, mon sang ne veut que vos ordres; en attendant le jour où vous prendrez un Dieu pour victime, recevez un Dieu pour adorateur; ce Fils que vous avez engendré dans les splendeurs des saints avant l'aurore, il ne voit plus en vous uniquement un Père tendre, il voit un maître irrité; je ne viens qu'afin de donner vos lois au monde, avec l'exemple de s'y soumettre; heureux en me dépouillant de l'éclat de ma gloire, de leur apprendre à connaître et à respecter la vôtre : *Deus meus, volui et legem tuam in medio cordis mei.* (*Psal.* XXXIX, 9.)

Un Dieu adoré par un Homme-Dieu, ajoutons, un Dieu qui n'est dignement adoré que par un Homme-Dieu; la loi que Jésus-Christ accomplit, il pouvait seul en remplir l'étendue; en vain l'autel, chargé d'offrandes, présentait sans cesse à l'Immortel les vœux et le tribut d'une légitime reconnaissance; en vain, par l'oblation de ses premiers-nés, un peuple fidèle ajoutait aux autres sacrifices le sacrifice de lui-même; que sont devant Dieu toutes les nations? elles sont, répond le Prophète, comme si elles n'étaient pas; à ses yeux l'univers n'est qu'un atome si imperceptible, qu'il ne l'aperçoit que parce que rien n'échappe à l'immensité de ses connaissances : *Substantia mea tanquam nihilum ante te.* (*Psal.* XXXVIII, 6.) Les sacrifices les plus augustes, les victimes les plus précieuses de Juda et d'Israël, laissaient donc toujours dans son culte un vide infini; en lui donnant tout, on ne lui donnait rien qui fût digne de lui; Marie même, Marie entre les pures créatures, le chef-d'œuvre de ses mains, le plus noble ouvrage de sa magnificence, le miracle de la nature, le prodige de la grâce, Marie ne lui aurait apporté qu'une offrande indigne de lui, si elle n'avait offert qu'elle-même; son sacrifice n'attire les regards de Dieu que par le mérite de l'Homme-Dieu qui en est la victime.

Si nous savons réfléchir, chrétiens, qu'allons-nous penser de notre Dieu? Que le ciel cesse aujourd'hui de l'annoncer à la terre, c'est à la terre de l'annoncer au ciel! Non, ce n'est point seulement dans la Jérusalem céleste, c'est encore dans la Jérusalem terrestre que Dieu paraît, que Dieu règne en Dieu : la sainte Sion voit l'Éternel assis sur son trône, elle voit les esprits bienheureux perdus dans les transports de respect sans cesse renaissants, jeter leurs couronnes à ses pieds; elle les entend s'écrier : gloire à celui qui est et qui sera dans les siècles des siècles; ces hommages, qui expriment leur amour, ne sont pas les seuls qui expriment sa grandeur! d'autres honneurs, de plus grands honneurs l'attendent dans la Sion d'ici-bas! un Homme-Dieu soumis et obéissant, un Homme-Dieu priant et suppliant! qu'est il, ou plutôt que n'est-il pas, le Dieu adoré par un Homme-Dieu, le Dieu qui n'est dignement adoré que par un Homme-Dieu! le Dieu éternel et immortel, le Dieu fort et puissant, le Dieu des rois et des royaumes, le Dieu des armées et des combats, le Dieu du ciel et de la terre, ce que tant de titres magnifiques, ce que tant de noms de gloire et de majesté ne diraient point, un mot le dira, et le Dieu d'un Homme-Dieu, c'est là le Dieu dont je parle, voilà votre Dieu! Que tout genou fléchisse au nom de Jésus, disait l'Apôtre (*Philip.*, II, 10); nous pouvons ajouter, que tout genou fléchisse devant ce Dieu qui voit Jésus courbé, prosterné au pied de son autel!

Je vous le demande maintenant, le Dieu que Jésus adore, un Dieu dont Jésus seul est digne, hommes mondains, est-ce là un Dieu dont vous puissiez rougir, un Dieu qu'il vous soit permis de dédaigner? et si vous n'êtes pas à ce Dieu, à qui donc serez-vous? O ciel! quel est le charme impérieux de la passion qui nous transporte! quel bandeau fatal elle met sur les yeux, pour nous cacher la honte et l'opprobre de nos voies! par une fierté mal entendue, l'homme s'avilit, il se dégrade!

On se fait une gloire de n'être pas à Dieu! A qui se donne-t-on? aux grands de la terre, aux riches, aux heureux de la terre; maîtres superbes, il faut respecter servilement leurs caprices, applaudir à leurs penchants, adorer leurs inclinations, étudier, prévenir leurs désirs, ne refuser rien de ce qu'ils demandent, et par ses empressements leur épargner jusqu'à la peine de le demander; ne faire que ce qu'ils approuvent, et approuver tout ce qu'ils font : on ne leur plaît qu'autant qu'on sait leur persuader qu'ils plaisent, et qui ne leur plaît pas en tout ne leur plaît en rien; un extérieur qui les choque, des manières, des vertus mêmes qui ne sont pas de leur goût, il n'en faut pas davantage; le mérite le plus solide, le plus complet, ne sera qu'un mérite odieux et importun : un rien vous donne leur estime, un rien vous l'enlève : on ne sait ni comment on gagne leur bienveillance, ni comment on la perd; ils l'ignorent eux-mêmes, chaque jour leur amène d'autres idées, de nouveaux sentiments; dévoués à l'empire et aux variations éternelles du caprice, rien n'est plus assuré de leur déplaire demain que ce qui leur plaît aujourd'hui.

Maîtres légers et volages, leur cœur se prête, il ne se donne point : telle est leur inconstance, qu'une faveur trop déclarée est

le présage infaillible d'une disgrâce prochaine ; que l'attachement le plus vif a coutume d'être le moins durable, et qu'épuisant d'abord toute leur tendresse, ils n'aiment que pour un moment ce qu'ils aiment avec tant d'ardeur.

Maîtres ingrats, on se consume, on s'immole, souvent point d'autre récompense que des rebuts injurieux, des dédains fastidieux; quelquefois peut-être un coup d'œil favorable qui semble agréer le sacrifice, encore trop heureux de périr lorsque l'idole accepte la victime ; tout au plus quelques avantages de fortune passagère, quelque frivole distinction d'honneurs et de dignités qu'on se laisse arracher par l'intérêt, d'animer, d'encourager ceux qui servent, plus qu'on ne les donne au désir de récompenser ceux qui ont servi.

On se fait une gloire de n'être pas à Dieu! A qui se donne-t-on ? au monde, monde fourbe et imposteur; monde traître et perfide, il ne vous appelle que pour vous fuir, il ne vous engage que pour vous abandonner, il ne se promet que pour se refuser, il ne vous ôte vos vertus que pour avoir le plaisir d'insulter à vos vices : monde jaloux et hautain, objet de sa haine si vous êtes heureux, objet de ses mépris si vous devenez malheureux, il ne sait ni vous pardonner la prospérité, ni vous plaindre dans la disgrâce : on se fait une gloire de n'être pas à Dieu! à qui se donne-t-on? à soi-même, et c'est là ce qui flatte la vanité; on s'applaudit d'être libre, de ne prendre la loi que de soi-même, de n'avoir d'autre maître, d'autre Dieu que soi-même : liberté fausse, indépendance chimérique! nous croyons être à nous-mêmes, et nous ne distinguons pas de nous-mêmes ce que le péché a introduit en nous de vices et de corruption ; ce que l'ignorance a introduit de ténèbres et d'aveuglement ; le commerce du monde, de préjugés et de fausses maximes ; la cupidité, de faiblesse et de contagion; l'amour-propre, la vanité, l'intérêt, le libertinage, l'impiété, d'opinions vaines et frivoles, de doutes et d'incertitudes, de folles persuasions et de systèmes mal concertés : nous croyons être à nous-mêmes, et ce nous-même auquel nous sommes, n'est souvent que l'amas de nos vices et de nos erreurs, qu'un autre nous-même indignement établi sur les ruines, sur les débris de ce que le ciel avait mis en nous de droiture et de lumières, de ce qu'il avait mis de sagesse dans notre raison et de vertus dans notre cœur.

Nous croyons être à nous-mêmes, et nous sommes au monde, dont les lois et les modes nous gouvernent, dont les coutumes et les exemples nous dominent, dont la critique et les railleries nous intimident, dont les recherches et les sollicitations nous entraînent, dont les plaisirs et les enchantements nous fascinent et nous aveuglent, dont l'empire et les terreurs nous épouvantent et nous captivent! nous croyons être à nous-mêmes, et nous sommes à de vils flatteurs parvenus par les voies détournées de la basse et rampante adulation à régner sur notre esprit, à se jouer de notre raison, à disposer de notre cœur : hommes funestes dont les complaisances politiques, adroitement ménagées, n'ont pour but que de nous asservir à leurs intérêts, en se rendant utiles à nos plaisirs : hommes odieux, qui ne s'estimant pas assez, ou nous méprisant trop pour se persuader qu'ils nous gagneraient par le mérite et les talents, ne se proposent que de plaire à nos vices, et n'espèrent leur fortune que de la honte et l'opprobre de nos égarements!

Nous croyons être à nous-mêmes, et nous sommes à des passions violentes et fougueuses, à des désirs vifs et tumulteux, à des réflexions sombres et inquiètes, à des craintes qui nous troublent, à des chagrins qui nous minent, à des ennuis qui nous consument, à des remords, à des repentirs qui nous désolent, à des retours de raison, à des réveils de foi et de conscience qui nous glacent et qui nous épouvantent, à des fureurs qui nous transportent, à des faiblesses qui nous déshonorent, à des excès qui nous décrient, à des débauches qui nous perdent : un Caïn, un Saül, agités par le démon de la jalousie ; un Jéroboam, un Hérode, par le démon de l'ambition et de la politique ; un Aman, par le démon de l'orgueil et de la vanité ; un Achab, par le démon de l'avarice ; un Salomon, par le démon de la volupté : maîtres du monde tant qu'il vous plaira, jusque sur le trône ils sont esclaves ; esclavage le plus dur! pour un moment de plaisir, que de jours tristes et pénibles! on souhaite avec ardeur, on possède avec dégoût ; on trouve le bien qu'on a cherché, on ne trouve point la satisfaction qu'on espérait; on s'ennuie de tout, on s'ennuie de soi-même, on éprouve la vérité de cet oracle terrible : Parce que vous avez refusé d'obéir au Dieu de la paix, vous servirez des dieux cruels qui ne vous laisseront aucun repos : *Servietis ibi diis alienis, die ac nocte, qui non dabunt requiem.*

Esclavage honteux ! on en rougit soi-même; point de jour où l'on ne sente sa raison se révolter contre son cœur; point de jour où par ses regrets et ses soupirs on ne venge le Dieu qu'on a quitté.

Ah, chrétiens, puisqu'il faut obéir, que ce soit à Dieu : *cui servire, regnare est*, le servir, c'est régner; c'est régner sur le monde, dont on méprise également les promesses et les menaces ; c'est régner sur l'enfer, dont on rend inutiles les ruses et la séduction ; c'est régner sur les passions, dont on dédaigne le mensonge et l'imposture ; c'est régner sur soi-même; on est plus qu'un homme, lorsqu'on est homme sans avoir les faiblesses de l'humanité, et si cette route de la dépendance vous semble encore trop humiliante, je vous dirai avec Tertullien: *Solutio omnis difficultatis, Christus est.* Souvenez-vous que si vous marchez dans les voies de l'obéissance, c'est sur les pas, sur les vestiges d'un Dieu que vous y marchez ; souvenez-vous que, depuis Jésus-Christ, vous sou-

mettre à la loi, ce n'est pas tant honorer un Dieu, que l'imiter, obéir à un Dieu, que lui ressembler : souvenez-vous que si vous avez un maître, c'est un maître si grand, qu'un homme-Dieu le reconnaît pour le sien, un maître qui est le Dieu de Jésus-Christ, le Dieu de cet Homme-Dieu que vous adorez: ***solutio omnis difficultatis, Christus est;*** votre soumission sera non-seulement juste et légitime, elle sera honorable et glorieuse : Marie soumet Jésus à la loi, par là elle fait triompher la loi du libertinage et de l'impiété des passions qui en méconnaissent l'autorité ; j'ajoute, Marie se soumet à la loi, par là elle fait triompher la loi des prétextes et de l'illusion des passions qui en bornent l'autorité : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Pour se soustraire à la loi, pour se dispenser de la loi, la cupidité, féconde en prétextes, n'accorde à la loi qu'une autorité bornée à certains états, à certaines conditions, qu'une autorité bornée à certaines pratiques, à certains sacrifices ; vaine illusion que dissipe l'exemple de Marie ; preuve décisive d'une autorité universelle dans la loi, d'une autorité qui s'étend à tous et n'excepte personne, d'une autorité universelle qui s'étend à tout, et n'excepte rien. Un moment d'attention, j'abrégerai.

1° Autorité universelle : elle s'étend à tous les hommes, elle assujettit tous les états, toutes les conditions ; si nous en doutons, jetons les yeux sur Marie, nous verrons que sa grandeur ne la dispense pas de la loi, que sa grandeur l'assujettit plus étroitement à la loi, que sa grandeur reçoit un nouvel éclat de l'accomplissement de la loi. Que le temps ne permet-il de développer un si riche fonds de morale !

La grandeur de Marie ne la dispense pas de la loi : quelle grandeur ! cependant, grandeur la plus réelle, la plus véritable, puisqu'elle distingue Marie aux yeux de Dieu encore plus qu'aux yeux des hommes ; grandeur la plus solide, la plus intérieure, puisqu'elle suppose et qu'elle produit cette grandeur de vertus et de mérite sans laquelle au sein même de la grandeur on ne serait rien moins que grand ; grandeur la plus souveraine, la plus dominante, puisqu'en donnant pour fils à Marie celui qui n'a que Dieu pour père, elle fait entrer Marie, pour ainsi dire, en partage d'autorité avec un Dieu et sur un Dieu ! cependant dans ce haut faîte de gloire et de grandeur d'où Marie règne en quelque sorte sur un Dieu, la loi règne sur Marie ; il est vrai, remarque saint Thomas, que l'observation de la loi de la purification n'était point nécessaire à la mère d'un Dieu ; il n'est pas moins vrai, ajoute le docteur angélique, que dès là que c'était une loi, il était nécessaire qu'elle fût observée par la mère même d'un Dieu : ***Non propter indigentiam sed propter legis præceptum.*** Dieu avait parlé pour porter la loi, il ne parlait pas pour l'expliquer; disons mieux : Dieu ne parlait pas pour manifester la grâce singulière qui dispensait Marie de la loi, le voile qui couvrait la divinité de Jésus et la virginité de Marie, n'était point encore levé pour Israël, il n'y avait encore que des hommes éclairés par des miracles de grâces, qui eussent pénétré dans la profondeur des conseils de l'Eternel : Marie ne pouvait donc se dispenser de la loi, sans devenir une pierre de scandale dans Juda, alors peu instruit du mystère d'un Dieu homme; par conséquent, le silence de Dieu imposait à Marie l'obligation d'accomplir la loi : ***Non propter indigentiam, sed propter legis præceptum.***

Conduite adorable de Dieu, remarque saint Augustin, il n'a pas voulu que la loi nouvelle commençât par une dispense de la loi ancienne, quelque juste, quelque légitime que fût cette dispense ; conduite de Dieu bien capable de confondre cet orgueil, ce faste des grandeurs mondaines, trop accoutumé à se persuader qu'il est dispensé d'obéir, parce qu'il commande aux hommes, et que quand on donne des lois, on n'est pas obligé d'en recevoir : car quel rang, quel état aura droit à des priviléges que n'eut pas la maternité divine? Marie était la mère d'un Dieu ; vous, grands du monde, reprend le Seigneur, vous qu'êtes-vous devant moi ? vous n'êtes que des hommes fragiles et mortels, des hommes destinés à descendre dans le tombeau ! la terre qui renferme les cendres du peuple attend les vôtres, elle les aura : ***Ego dixi dii estis.... sicut homines moriemini*** (*Psal.* VIII, 5, 6) ; à mes yeux tout est égal, le prince n'est pas moins mon sujet que le peuple, ***non accipit personas principum*** (*Job*, XXXIV, 19) ; si je mets quelque différence, c'est que les grands, lorsqu'ils abusent de leur pouvoir, sont réservés à de plus grandes vengeances : ***potentes autem potenter tormenta patientur.*** (*Sap.*, VI, 7.) Parcourez les monuments sacrés, voyez l'affreuse destinée d'un Saül, d'un Antiochus, d'un Balthazar, d'un Sédécias ; aventures tragiques, punitions éclatantes ! qu'elles instruisent les dieux de la terre du respect qu'ils doivent au Dieu du ciel, qu'elles leur apprennent, que loin d'être un titre de dispense, la grandeur est un titre spécial d'assujettissement à la loi.

Raisonnons : Marie était mère d'un Dieu, de là que concluez-vous, chrétiens ? que Marie était affranchie de la loi ? moi je prétends que parce que Marie était mère d'un Dieu, la loi avait un droit particulier à l'obéissance de Marie ; je prétends que Marie, eût-elle été exempte de la loi comme vierge, Marie était soumise à la loi comme mère de Dieu : en effet, puis-je dire avec saint Bernard, convenait-il à Marie de marcher dans des voies opposées aux voies de Jésus? L'indépendance, d'ailleurs la plus naturelle, la mieux fondée, n'aurait-elle pas été déplacée dans la mère d'un Dieu soumis et obéissant? Une vierge n'était point sujette à la loi de la purification, j'en conviens, mais Dieu était encore moins sujet à la loi de la circonci-

sion : *Non est tibi opus purificatione, o Virgo Mater, sicut nec filio tuo circumcisione.* Par conséquent, depuis que Jésus avait voulu accomplir la loi, la mère de Jésus ne pouvait avec bienséance se dispenser de la loi : *sed esto inter mulieres, sicut filius tuus inter cæteros homines.* La grandeur humiliée anéantie dans un Homme-Dieu, ne devait pas affecter de se montrer libre et indépendante dans la mère de l'Homme Dieu.

A quoi donc servit à Marie sa grandeur voulez vous le savoir, chrétiens? elle lui servit à accomplir la loi d'une manière plus noble, plus parfaite; en se soumettant à la loi et en y soumettant Jésus, Marie offre à Dieu ce qu'elle en a reçu de plus précieux, et le gage de sa reconnaissance est égal au bienfait. Marie a un Dieu pour fils et par le ministère de Marie, Dieu a un Dieu pour offrande et pour victime : à quoi lui servit sa grandeur? à préparer les voies de la soumission et de la docilité évangélique, à faire plier plus facilement les disciples sous le joug que la mère avait porté; par conséquent elle lui servit à remplir les vues, les desseins de Dieu, qui n'a établi les grands sur la terre, que pour réprimer, pour arrêter par leur exemple et par leur autorité le libertinage des peuples, *et reges ut serviant Domino.* (*Psal.* CI, 23.)

Ne pensez pas, disait Mardochée à la vertueuse Esther, que Dieu ne vous ait placée sur le trône de l'Asie que pour donner aux nations un spectacle de pompe et de magnificence mondaine : dans l'ordre de la providence, les peuples sont aux rois, les rois sont encore plus à Dieu, et ils ne règnent que pour le faire régner : *et reges ut serviant Domino.* Comme hommes, le devoir des grands est d'observer la loi, comme grands, leur obligation la plus essentielle est de la faire observer : servir Dieu sans le faire servir, ce ne serait en eux qu'une justice imparfaite, ce ne serait pas même une justice; l'un est inséparable de l'autre, non-seulement parce qu'un amour de Dieu sans aucun zèle pour les intérêts de Dieu, ne serait qu'un vain fantôme d'amour, non-seulement parce que la première loi des grands est de maintenir l'autorité de la loi, mais parce que tel est le pouvoir de l'exemple des grands, que dès lors qu'ils servent Dieu ils le font servir.

Ministres de l'Evangile, cette terre que vous arrosez de vos sueurs, ne porte aucun fruit de grâce et de sainteté; épuisés par les fatigues d'un pénible apostolat, la douleur précipite encore le déclin de vos jours; dans l'amertume de votre âme, vous vous plaignez, avec le prophète, que vous avez appelé, que Sion ne vous a point répondu! ah! ces cœurs qui résistent à la persuasion de votre éloquence, qui se dérobent à l'empressement de vos recherches, qui sont sourds à la voix de vos soupirs, la parole, l'exemple d'un grand, ferait cesser l'illusion qui les séduit, et qui ferme leur âme aux inspirations secrètes de la grâce; quittant les sentiers égarés, la brebis fugitive viendrait se jeter entre vos bras, et tarir par son retour la source de vos larmes.

Grands du monde, que n'avons-nous autant d'empire que vous sur les esprits; ou qu'une étincelle du feu qui consume les apôtres ne s'allume-t-elle au-dedans de vous! si vous étiez saints, qu'il y aurait peu de pécheurs sur la terre! on le dit, et il est vrai, la conduite des grands est la loi des peuples; je ne sais quel fonds d'orgueil et de vanité semble pencher ceux que la Providence retient dans les conditions obscures à vouloir se rapprocher par l'imitation de ceux qui occupent les premières places, comme si la conformité des mœurs remplissait l'intervalle des rangs et des fortunes; comme si on leur devenait égal lorsqu'on leur devient semblable. De là sous les Achab, les Sédécias, les Manassès, en vain les Elie, les Isaïe, les Jérémie tonnent dans Israël; Jézabel l'emporte sur Elie; la superstition d'une reine fait oublier aux dix tribus le Dieu d'Abraham, au lieu que le zèle du prophète conserve à peine quelques adorateurs timides et craintifs, cachés à l'ombre de la solitude, où l'œil seul de Dieu les aperçoit. Les prophètes furent presque inutiles sous les rois apostats, ils n'étaient presque pas nécessaires sous les rois fidèles et religieux; la destinée du temple suivait la destinée du trône. Mais avec un Josaphat, avec un Josias, la religion renaissante voyait disparaître jusqu'aux vestiges des malheurs passés.

Heureux donc les grands, s'ils marchent dans les routes de la justice! leur exemple, fécond en vertus, contribue à la sainteté des peuples, et par un juste retour, la sainteté des peuples fait leur mérite devant Dieu, elle fait même leur gloire devant les hommes; aussi, malheur aux grands s'ils sont infidèles à la loi! leurs péchés dit l'Ecriture, sont des péchés de scandale qui enfantent d'autres péchés; malheur encore plus si, au scandale de leurs exemples, ils ajoutent le scandale de leurs persuasions; si, peu contents d'abandonner la vertu, ils viennent à la persécuter; si, au crime d'aimer le vice, ils ajoutent le crime de le commander; s'ils mettent à ce prix leur faveur; si, afin de leur plaire, il faut déplaire à Dieu, ils pèchent, continue l'Ecriture, ils font pécher Israël; ils seront punis et de leurs propres péchés et des péchés du peuple; Dieu leur demandera un compte terrible de cette grandeur dont ils se sont servis contre Dieu, de cette grandeur qui ne leur avait été donnée que pour établir l'empire de Dieu, de cette grandeur dont ils auraient relevé l'éclat par leur fidélité à la loi de Dieu.

Or, n'est-ce pas ce qui arrive aujourd'hui à Marie? Dans le haut point d'honneur où elle était élevée, il ne pouvait lui manquer qu'une chose, de paraître digne de sa gloire, d'honorer aux yeux de l'univers le choix du Seigneur, de faire dire à tous les peuples et à tous les âges, qu'entre tant de dons du ciel qui ornent Marie, le plus beau, celui qui seul mérite tous les autres, est une âme

plus grande que sa grandeur. Perçons le nuage qui couvre l'intérieur du mystère, quel spectacle! c'est le sacrifice de toute sa gloire, et le sacrifice de tout son amour, le sacrifice d'elle-même, et le sacrifice de son fils, qu'une loi sévère lui commande. Docile à la voix qui l'appelle à l'autel, elle ne répond que par son obéissance : Dieu lui redemande tous ses bienfaits ; autrefois lente, timide à les accepter, maintenant prompte, courageuse à s'en dépouiller, elle semble avoir moins de peine à les quitter qu'elle en eut à les recevoir ; l'ange qui les offrait trouva des oppositions à surmonter, le Dieu qui les reprend ne trouve point de résistance à vaincre Toujours égale, toujours semblable à elle même, elle s'élève au-dessus de ses honneurs, tantôt par l'humilité qui les redoute, tantôt par le courage qui les sacrifie : la noble ambition! et qu'elle serait propre à emporter les désirs d'une âme magnanime; qu'épurée par la religion, elle deviendrait une vertu digne de l'Evangile! qu'alors la splendeur de la naissance et des dignités donnerait de lustre à la piété, et que les vertus ajouteraient de poids à l'autorité!

Grands du monde, et ce que je dis aux grands, je le dis à vous, pères et mères qui régnez, qui devez régner sur vos familles ; à vous, magistrats, qui donnez des lois aux villes et aux provinces ; à vous, maîtres, par rapport à vos domestiques ; à vous, pasteurs, qui conduisez et gouvernez le troupeau de Jésus-Christ, à proportion du rang que vous tenez dans le siècle ou dans le sanctuaire ; grands du monde, que vous entendez peu vos intérêts! que faites-vous en vous élevant contre Dieu, qu'enhardir les hommes à s'élever contre vous? que leur ouvrir les voies de l'indocilité, qu'affaiblir, dénouer, rompre les liens qui les tiennent assujettis à votre empire? car d'où vient-elle cette autorité que vous possédez? Dieu seul en est la source : il n'y a des grands, des maîtres, des rois, dit l'Apôtre, que parce qu'il y a un Dieu : *non est enim potestas nisi a Deo*. (*Rom.*, XIII, 1.) Non, ce qui tient le cœur des peuples dans votre dépendance, ce n'est ni cet éclat imposant d'opulence et de majesté qui vous environne, ni la multitude des courtisans qui vous adorent, ni les armées nombreuses qui exercent vos redoutables vengeances : tout cela donne des esclaves, il ne donne pas de sujets. Et combien de fois de coupables séditions, de criminelles intrigues ont franchi cette barrière, et victorieuses et triomphantes, se sont fait un passage jusqu'au trône, pour ensevelir le monarque sous les ruines de la monarchie! mais nous voyons en vous le sceau, l'empreinte adorable de la divinité ; c'est la foudre même du ciel qui tonne en vos mains ; à cet aspect le cœur s'ouvre à l'obéissance, il cède, il plie, il craint, il respecte, il aime : *non est potestas nisi a Deo* ; appuyée sur tout autre fondement, votre autorité chancelante, incertaine, serait le jouet de la licence et de l'audace des passions humaines

Afin de fixer les peuples sous la nouvelle domination, le premier roi de Samarie entreprend de changer le culte saint établi en Israël. Funeste politique! elle creuse sous ses pas l'abîme où périt sa malheureuse postérité; les tribus rendues infidèles à leur Dieu, se lassèrent bientôt d'être fidèles à leurs princes : Israël vit sa couronne devenir l'attrait et le prix du crime, et continuellement flottante sur la tête de ses maîtres, souvent teinte de leur sang, ne demeurer entre les mains d'un usurpateur, qu'autant de temps qu'il en fallait à une main également cruelle et heureuse pour nouer la trame et préparer le succès de ses tragiques complots; tant il est vrai qu'il n'y a point de rois pour ceux qui n'ont point de Dieu ; qu'il ne manque que l'occasion à qui manque de conscience ; qu'un homme capable de sacrifier le devoir à une complaisance intéressée, le serait encore plus de sacrifier son maître à la fortune ; que les génies les plus souples auprès des grands sont les plus dangereux, et que le courtisan qui ne se refuse à rien, ne balancerait pas à tout entreprendre. Jetez les yeux sur Joab : pour acheter la faveur de David conquérant et victorieux, il trempe ses mains dans le sang d'Urie ; quel esclave parut jamais plus dévoué aux volontés d'un maître? Attendez quelques années, lorsque dans ce maître affaibli par l'âge, il ne verra qu'un roi qui lui semble n'être plus roi, Joab osera porter la main au diadème, et tenter de placer sur le trône l'usurpateur Adonias : non, point d'hommes qui soient véritablement au prince et à l'Etat, que les hommes qui sont sincèrement à Dieu et à la religion ; par conséquent, pour se faire obéir par les peuples, point de voie plus sûre que de donner aux peuples l'exemple d'obéir à Dieu : obéissance dont on ne peut dispenser l'élévation du rang et de la fortune ; puisque la loi de Dieu a une autorité universelle qui s'étend à tous, et n'excepte personne ; elle a de plus une autorité universelle qui s'étend à tout, et n'excepte rien : je n'en dis qu'un mot.

2° Pour confondre les prétextes qu'on oppose si souvent à la loi, qu'elle demande trop, qu'elle exige trop, que me faut-il que l'exemple de Marie? voyez et décidez si la loi est aussi sévère pour vous qu'elle le fut pour Marie ; je ne parle point du sacrifice de sa gloire, elle n'y pense pas, pouvait-elle y penser? Un coup plus sensible frappe son cœur ; un intérêt bien plus cher épuise son attention ; Marie est obligée d'offrir Jésus à Dieu, mais ne l'oubliez point, c'est à un Dieu sévère, à un Dieu juste et terrible, à un Dieu vengeur et irrité, à un Dieu qui dans Jésus ne semble plus voir son fils, et n'y voir que nos péchés et nos crimes. Marie est donc obligée d'apporter Jésus dans le sanctuaire, non afin qu'il y demeure comme Samuel, pour être élevé à l'ombre du tabernacle, mais afin qu'il en sorte victime dévouée à la mort, et qu'on rappellera bientôt à l'autel qu'elle doit arroser de son sang;

ce n'est point au temple que Marie offre Jésus, c'est au Calvaire et à la croix qu'elle le présente.

La mère de Moïse, lorsqu'elle abandonne son fils au Nil, peut se consoler du péril auquel elle l'expose par la vue du danger auquel elle le dérobe: Abraham, au moment qu'il met Isaac sur le bucher, est soutenu contre la crainte par l'espérance; il ne peut douter qu'Isaac, dût-il renaître de ses cendres, ne devienne le père d'un peuple nombreux : pour Marie, on ne lui laisse rien qui diminue l'image des souffrances de son fils; on ne lui permet pas même de se cacher pour un instant le sort de son fils; un prophète, divinement inspiré, vient lui annoncer le glaive de douleur qui percera son cœur; elle pleure déjà tout ce qu'elle aura un jour à pleurer: Jésus vit encore, mais en quelque sorte il ne vit plus pour Marie, il ne vit que pour augmenter, par ses vertus, par son amour, la douleur de le voir avancer à chaque pas vers l'heure de son sacrifice.

Mes frères, disait l'Apôtre, à des chrétiens que les premières fureurs du paganisme contre l'Eglise naissante, faisaient chanceler dans la foi, quand il s'agirait de braver la haine du monde conjuré contre nous, ne sommes-nous pas les enfants, les héritiers des saints? Quoi donc, avant Jésus-Christ, exilés dans les déserts, errants dans les solitudes, consumés par les flammes, les justes du premier testament auront triomphé de la puissance des rois idolâtres? nous disciples d'un Dieu crucifié, nous balancerions à entrer dans la carrière qu'il ouvre devant nous? La loi aurait eu des martyrs, l'Evangile n'en aurait pas? Après que la montagne sainte a fumé du sang d'un Dieu, notre sang craindrait de couler et d'arroser la terre? Ah! on ne demande pas encore votre vie, déjà la crainte trouve place dans votre cœur: *Nondum enim usque ad sanguinem restitistis.* (*Hebr.*, XII, 4.) Reproches que je puis vous faire avec autant de justice, en vous montrant Marie à l'autel; c'est son fils, son Dieu qu'on lui enlève, et l'on ne l'arrache des bras de sa mère, dit saint Bernard, que pour le mettre entre les bras de la croix, *inter brachia crucis;* et il faut, ajoute saint Epiphane, qu'elle le présente elle-même au sacrifice, qu'elle soit tout à la fois, et l'autel qui porte la victime, et le prêtre qui l'immole: *Sacerdos pariter et altare;* et en le lui rendant, on veut que ce soit elle-même qui fasse croître cette victime, qui la conserve, qui l'élève, qui la prépare pour le feu qui doit la dévorer : vous, qu'auriez-vous donc à sacrifier? des passions plus fécondes en chagrins qu'en plaisirs, des attachements qui ne font pas moins tout le malheur que tous les crimes de votre vie, des haines qui vous nuisent plus qu'à celui que vous haïssez, quelque respect humain à vaincre, quelques railleries légères à essuyer, quelques intérêts à abandonner, intérêts souvent si frivoles, qu'on les sacrifierait sans peine à tout autre qu'à son Dieu

Car voilà ce qui met le comble à notre iniquité! la loi de Dieu trouve des obstacles que ne trouverait point toute autre loi: la loi du pardon des injures trouve des ressentiments trop vifs, des sensibilités sur le point d'honneur trop délicates; l'intérêt, la fortune, ne trouvent point d'inimitié, de fierté qui ne leur cèdent, et ce que la religion n'aurait pu réconcilier, la politique le réunit tous les jours : la loi de l'aumône ne trouve point assez de richesses: on en trouve assez pour le luxe, pour le faste, pour le plaisir; on n'a pas de quoi donner, on a de quoi perdre et prodiguer : la loi du jeûne et de l'abstinence ne trouve point assez de santé, on en trouve pour résister à la fatigue d'un jeu outré, à des veilles continuées, à des excès multipliés; on craint de s'incommoder pour Dieu, on aime à périr pour le monde. Oui, toute dure, toute gênante, tout austère qu'elle nous paraît, cette loi de Dieu, qu'elle devienne la loi du monde, les intérêts les plus chers, les liaisons les plus douces, les espérances les plus flatteuses, les craintes les plus inquiètes, tout disparaîtra; l'amour-propre, cet amour-propre si indocile, si rebelle, ne parlera que le langage de la soumission, il volera dans les sentiers les plus difficiles.

Doublement insensés d'avoir tant de complaisance pour le monde, d'en avoir si peu pour Dieu! ne finira-t-il qu'avec nous le sommeil d'ivresse qui nous joue par tant de songes si funestes! que peut le monde pour nous? que peut le monde contre nous? qu'avons-nous à craindre du monde? des discours frivoles, des dédains apparents; car tout vicieux qu'est le monde, il respecte la vertu; ce n'est que par un dépit jaloux qu'il affecte ces dehors de mépris pour une élévation, pour un héroïsme de sentiments qu'il n'a pas le courage d'imiter. Qu'avons-nous à espérer du monde? des récompenses fausses et trompeuses comme lui, des récompenses fragiles et passagères comme lui; les faveurs, les disgrâces du monde ne sont que pour le temps, Dieu tient en sa main les fortunes, les intérêts de l'éternité : des égards donc, des soins, des attentions pour le monde, on peut se les permettre; réservons pour notre Dieu notre crainte, nos espérances, notre amour: observons les lois du monde lorsqu'elles ne sont point opposées à la loi de Dieu; observons la loi de Dieu, malgré toutes les oppositions du monde.

[1757.] Loi sainte, loi pure et divine, vous régnerez toujours sur moi! et quand serai-je parfaitement à vous, Seigneur, si ce n'est dans un lieu, dans des circonstances où tout conspire à me pénétrer de la plus vive reconnaissance : à l'aspect seul de ce palais, ne se retrace-t-il pas à nos esprits, ne saisit-il pas, n'épouvante-t-il pas nos cœurs, le péril affreux que la main du Tout-Puissant a détourné du roi et du royaume

Je vois l'enfer armer du glaive homicide

le monstre qu'il enivre de ses fureurs; Louis s'avance sur les bords de l'abîme que lui creusait une main perfide, le bras parricide se lève, le sang coule, j'entends retentir les cris, les lamentations de la France éplorée, les gémissements d'une reine désolée, d'un fils éperdu, d'une auguste famille plongée dans la consternation, noyée dans les larmes: Louis seul, ferme et intrépide, ne connaît d'autres craintes que les craintes sages, nobles et vertueuses, que commande la religion; dans le monarque presque mourant, l'homme a disparu, on n'aperçoit que le roi, le père, le chrétien: spectacle de magnanimité héroïque; ce qu'il attire d'admiration rend les regrets plus amers, la douleur plus profonde; troublé par le réveil de ces images d'horreur et d'épouvante, on est tenté de s'écrier: Déserts vastes et impénétrables, ouvrez-nous votre sein, cachez-nous dans vos antres souterrains, où ne puisse pénétrer le récit de cet attentat sacrilége contre le meilleur des rois; ou plutôt, ô mon Dieu, par quelles adorations reconnaîtrons-nous jamais assez l'étendue de vos miséricordes: ce monarque si cher à notre amour, vous nous donnez de le voir dans ce sanctuaire aux pieds de votre autel! et pouvons-nous douter qu'il n'y paraisse dans les dispositions les plus capables de vous plaire? Les grandes âmes ne résistent point aux grands bienfaits; or, entre tous les rois, quel roi eut jamais autant de droit de penser qu'il est l'objet de votre prédilection?

Vous montrerai-je la gloire de ses armes, les succès de sa sagesse et de sa politique? bienfait du Dieu qui règne sur les empires: l'Europe étonnée de voir sortir en un instant des flottes nombreuses de nos ports, pendant tant d'années vides et comme solitaires; la nation qui se vantait d'être la maîtresse de la mer, annoncer par ses alarmes et par sa défaite, que pour humilier sa fierté il ne faut qu'un moment, qu'un coup d'œil de Louis; ce regard devant lequel fuient les obstacles, transporte nos bataillons dans l'enceinte des murs ennemis sans les renverser, soumet dans l'espace de quelques heures une forteresse qui aurait insulté aux efforts redoublés des plus braves guerriers, prodige que ne conçoit point encore ni la nation vaincue, ni la nation victorieuse: l'Amérique féconde en triomphes, prouve que partout où préside le nom de Louis, la victoire ne sait point balancer et se refuser; ces deux maisons de Bourbon et d'Autriche, dont les trop fameuses rivalités ébranlèrent si souvent le monde chrétien, se réunissent dans le projet de maintenir la paix des peuples, et de faire partout des heureux!

Non, dans ce jour je ne vois, je ne puis voir que des miracles; miracles de protection par lesquels le ciel s'est intéressé à la conservation de sa personne sacrée: enfant dans le berceau, ses yeux déjà chargés des ombres de la mort, cherchaient vainement la lumière qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir; l'ange du Seigneur répandit dans ses veines l'esprit de vie, et renoua le fil de ses jours; arrêté dans le cours de ses victoires, nouvel Ezéchias, sa vie penchait vers son déclin, le tombeau s'ouvrait: le Seigneur commande, le tombeau se referme. Dans ce jour de crime et d'opprobre que nous voudrions pouvoir effacer par nos larmes du nombre de nos jours, autre Joas, les esprits célestes accourus à sa défense, n'ont permis notre péril et nos craintes que pour nous apprendre quelle main nous a sauvés du naufrage.

Il est donc vrai, Sire, que Dieu vous a donné en quelque façon plus d'une vie; que plus d'un jour a été votre premier jour, et que si les qualités aimables de votre cœur vous ont acquis le titre de roi bien-aimé de vos peuples, les attentions de la Providence peuvent et doivent vous faire nommer, ainsi que Salomon, le roi bien-aimé de votre Dieu: *Vocavit nomen ejus Amabilis Domino, eo quod diligeret eum Dominus.* (II *Reg.*, XII, 25.) Et quelle consolation pour un sujet tendrement dévoué à votre personne sacrée, de n'avoir point à représenter à votre Majesté ce que la sainteté et les obligations de mon ministère ne me permettraient pas de taire; que plus vous avez reçu de Dieu, plus Dieu vous demandera, et que les richesses de son amour, si elles ne vous trouvaient fidèle, se changeraient en trésors de colère: non, rien de pareil à craindre, le ciel ne sera point obligé d'envoyer un Nathan, pour vous reprocher ses bienfaits oubliés et méconnus: tel que le cœur de votre Majesté se montra dans le tumulte et l'agitation de la tempête, tel il se soutiendra sans se démentir dans la paix et le calme! ce que vous avez pensé vous le penserez, ce que vous avez commencé vous l'achèverez, pénétré des mêmes sentiments que le saint roi de Juda, vous le redirez sans cesse: Seigneur, la mort a respecté vos ordres, elle a fui loin de moi, je revis par vous, je ne vivrai que pour vous: *Non moriar sed vivam et narrabo opera Domini.* (*Psal.* CXVII, 17.) Et parce que les grandes âmes impriment à leur conduite leur caractère et leur empreinte, parce qu'elles ignorent cette inconstance, ces variations, ces réserves, ces ménagements qui décèlent les âmes vulgaires, vous servirez Dieu en grand roi, en grand homme, d'une manière digne de lui, digne de vous: notre maître, par les droits de votre naissance! notre père, par la bonté de votre cœur, notre modèle, par l'exemple de vos vertus: vous serez le roi bien-aimé de Dieu, non-seulement parce qu'il vous aimera, mais parce que vous l'aimerez: *Vocavit nomen ejus Amabilis Domino, eo quod diligeret eum Dominus;* Dieu continuera d'être votre protecteur sur la terre, il sera votre récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

—

Compliment au roi Stanislas de Pologne, devant qui ce sermon a été prêché.

Grandeur, élévation d'une âme au-dessus de tout ce que le monde peut donner, de tout ce que le monde peut ôter, parce qu'elle ne craint que Dieu, parce qu'elle ne veut que Dieu; à ces traits, Sire, on connaît d'abord votre Majesté. Que d'autres admirent dans votre personne sacrée ce courage intrépide, cette science dans le grand art de la guerre, qui vous acquit, dès votre première jeunesse, l'estime, la confiance d'un roi qui semblait porter en ses mains les destinées de l'Europe! qu'on se souvienne que ce prince, la terreur, le foudre, l'Alexandre du Nord, à qui rien ne manqua que le succès pour égaler, pour effacer l'Alexandre de la Grèce, plein de ces vastes projets qui ne peuvent être enfantés que par un génie sublime, ne vit dans une nation guerrière que vous seul capable de le suivre dans la carrière de la victoire, de l'imiter et de le remplacer; qu'il jugea que les puissances ennemies de la prospérité de ses armes retrouveraient le héros de la Suède dans le héros de la Pologne, et verraient Charles XII, partout où serait Stanislas! qu'on loue cette constance magnanime d'une âme supérieure aux événements, qui fait également mériter un trône et le remplir, le remplir et le quitter, pour sauver la patrie des fureurs d'une guerre sanglante; ce cœur dévoué à la félicité publique, que ne peut éblouir l'éclat d'une couronne, lorsque pour devenir le roi de son peuple, il faut cesser d'en être le père! Qu'on voie votre Majesté dédaignant le trône que lui préparait la victoire, recevoir des mains de la paix un autre trône; emporter avec elle l'amour, les regrets du peuple qu'elle quitte, faire les délices, le bonheur du peuple sur lequel elle règne! voilà, Sire, ce qui, gravé dans les fastes du monde, passera d'âge en âge jusqu'à la postérité la plus reculée, pour éterniser votre nom parmi les noms les plus fameux dans l'histoire.

Cependant j'ose le dire, si je ne voyais dans Votre Majesté que le grand homme ou le grand roi, ministre de l'Évangile, je laisserais aux éloges de la terre à publier des vertus qu'elle admire : une foi ferme et immobile, une piété exemplaire et édifiante, aimer la religion et la pratiquer, bannir de votre cour le libertinage de l'esprit et la licence des mœurs, instruire votre peuple par de grands exemples, dans son maître lui montrer son modèle, étendre dans l'avenir vos soins, vos attentions pour la sanctification de vos Etats, confier le dépôt précieux de votre zèle à des ouvriers évangéliques, dont le succès n'aura rien de douteux, tandis que les apôtres seront dignes du monarque qui les emploie, apprendre à tout l'univers qu'on peut être chrétien sans cesser d'être roi, apprendre à tous les rois comment on peut, comment on doit être chrétien en roi; c'est là, Sire, cette portion de votre gloire dont nous devons en particulier faire retentir le sanctuaire, monument à jamais durable de votre foi! que la Providence conserve des jours si utiles à la religion; jouissez longtemps, Sire, avec l'auguste reine qui vous est unie par une égalité si parfaite de mérite et de piété, jouissez du plaisir de voir votre sang assis sur le premier trône du monde, l'illustrer par des vertus, et lui donner plus d'éclat qu'il n'en reçoit; ce bonheur passager ne sera que l'ébauche de la félicité que Dieu vous prépare. Ainsi soit-il.

SERMON III.

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION

Quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei. (*Luc.*, I, 35.)

Le saint enfant qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.

Enfin les oracles des prophètes s'accomplissent; le sein de la terre s'ouvre et va enfanter son libérateur. Le ciel, fidèle à ses promesses, rassemble les nuées fécondes d'où coulera la rosée de salut et de grâce; il s'avance, ce juste, ce Messie, ce prince de la paix, attendu depuis tant de siècles, appelé par tant de vœux et de soupirs, figuré par tant d'ombres et de sacrifices. Les collines s'abaissent, les montagnes s'aplanissent sous ses pas, les vallons s'élèvent pour lui faire un libre passage. Le Dieu de Jacob jette un regard propice sur son peuple; il vient essuyer les larmes de Sion, effacer l'opprobre d'Israël, rallumer le flambeau de David, relever les ruines et réparer les débris de Juda. Prêt à quitter les splendeurs des saints qui éclairèrent son origine éternelle, il mérite une seconde naissance parmi les hommes : l'ange, interprète de ses volontés, se fait entendre à la vierge Marie, il lui annonce les grandes destinées que le ciel lui prépare; il lui annonce que d'elle sortira la lumière du monde, l'espoir des peuples, l'attente des nations; qu'elle donnera la vie à celui de qui elle l'a reçue; que le Dieu qu'elle adore sera soumis à ses lois et à son empire; qu'elle aura pour fils celui qui n'a que Dieu pour père : *Quod nascetur ex te factum, vocabitur Filius Dei.*

Vous admirez sans doute ce chef-d'œuvre de la libéralité et de la magnificence de notre Dieu; vous ne contemplez qu'avec respect Marie élevée au plus point de gloire où soit jamais arrivée une pure créature; vos yeux sont éblouis du nouvel éclat qui l'environne; et comme vous concevez que rien n'est si grand que son Fils, vous croyez qu'après lui rien n'est si grand que d'être sa mère. Et moi je prétends qu'en un sens, dans Marie ce qu'il y a de plus grand c'est Marie même; que la gloire de ses actions surpasse celle de ses honneurs; qu'elle montre à l'ange plus de grandeur que l'ange ne lui en promet, et que ce qu'elle fait en ce jour, est en quelque sorte au-dessus de ce qu'elle reçoit. Je prétends, sans rien diminuer du tribut de respect et de vénération qui est dû à son auguste qualité de

mère de Dieu, vous montrer dans Marie une grandeur plus solide, plus réelle, plus véritable, si je puis m'exprimer ainsi, une grandeur plus chère au cœur de Marie, et que Dieu estime plus dans Marie, que les prééminences de sa maternité divine; je veux dire les vertus qu'elle apporte à sa grandeur, et les vertus qu'elle conserve dans sa grandeur; le mérite que sa grandeur trouve en elle, et le mérite que sa grandeur lui laisse. Fonds inépuisable d'instruction pour nous, en quelque état, en quelque situation que nous ait placés la Providence, au premier ou au dernier rang des conditions humaines.

En effet, dans le mystère de ce jour, que nous pouvons regarder comme le mystère de la maternité divine, nous pouvons considérer d'abord les dispositions et les sentiments de Marie par rapport à la maternité divine qui lui est annoncée; ensuite les dispositions et les sentiments de Marie revêtue de la maternité divine qu'elle vient d'accepter. Or je dis que les dispositions et les sentiments de Marie par rapport à la maternité divine qu'on lui offre, nous apprennent en quoi consiste la véritable grandeur : pauvres du monde, hommes obscurs et ignorés dans le monde, voilà de quoi vous détromper et vous consoler, et ce sera le sujet de la première partie. Je dis que les dispositions et les sentiments de Marie dans la maternité divine, dont elle est revêtue, nous apprennent en quoi consiste le bon usage de la grandeur. Riches du monde, grands du monde, voilà de quoi vous instruire et vous confondre, et ce sera le sujet de la seconde partie. En un mot, apprenons de Marie à connaître la nature, le principe de la véritable grandeur, et le véritable usage de la grandeur. Demandons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Désir de la grandeur et de l'élévation mondaine; désir de s'avancer, de se distinguer dans le monde, de devenir quelque chose, et, s'il se peut, de devenir tout dans le monde; telle est la source empoisonnée d'où coulent tant de désirs qui troublent notre cœur, tant d'ennuis qui le désolent, tant d'inquiétudes qui l'alarment, tant de jalousies qui le dessèchent, tant de murmures qui le révoltent, tant de dépits qui l'aigrissent, tant de chagrins qui le désespèrent, tant de désordres qui le corrompent : parce qu'on n'est rien et qu'on voudrait être quelque chose; parce qu'étant déjà quelque chose, on voudrait être davantage; parce que, quoiqu'on soit déjà beaucoup, on voudrait être encore plus, on court, on s'empresse, on s'agite, on se plie à toutes les formes, on prend toutes les figures, on donne dans tous les projets, on se jette dans toutes les intrigues; toujours enchanté de ses vues et de ses espérances; toujours dégoûté de son état et de sa condition; toujours charmé de ce qu'on se propose d'être, et toujours rebuté de ce qu'on est; toujours content de ce que la fortune promet, et toujours mécontent de ce qu'elle donne, on se mine de réflexions sombres, on s'épuise par le travail, on se consume en efforts souvent impuissants et superflus.

Ah! mon cher frère, puis-je vous dire avec le Prophète, jusqu'à quand séduit par une vaine ombre de grandeur, continuerez-vous de courir après un fantôme imposteur qui vous joue, et qui, en vous jouant, vous perd et vous égare? *Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium?* (*Psal.* IV, 3.) Vous portez au dedans de vous ce que vous cherchez hors de vous. Pour trouver la véritable grandeur, pour atteindre à la véritable grandeur, il n'est pas besoin de sortir de votre état, de vous élever au-dessus de votre état. La véritable grandeur ne dépend point de ces distinctions fastueuses de titres, d'emplois, d'honneurs, de dignités, qui amusent la vanité humaine. En quelque état que vous soyez, il ne dépend que de vous d'être véritablement grand, puisque la véritable grandeur n'a de principe que la vertu, toujours indépendante de la différence des rangs et des conditions.

En voulez-vous une preuve sans réplique? ne la cherchons point ailleurs que dans le mystère de ce jour. Marie est déclarée mère de Dieu, nommée mère de Dieu, destinée à être mère de Dieu; elle est revêtue d'une grandeur supérieure à toute grandeur, d'une grandeur qui ne laissant que Dieu au-dessus de Marie, et met au-dessous de Marie tout ce qui n'est pas Dieu; voilà ce que vous admirez, et voici ce qui doit vous instruire : Pour élever Marie à la maternité divine, Dieu n'a principalement égard qu'à la vertu de Marie; donc aux yeux de Dieu il n'y a point de vraie grandeur sans la vertu. Marie elle-même préfère la perfection de la vertu à la maternité divine, dont le comble de la grandeur est de préférer la vertu à tout autre grandeur. Deux leçons importantes que nous fournit ce mystère, et que je vais tâcher de vous développer.

1° Voulant quitter le sein du Père éternel, afin de se renfermer dans le sein d'une mère mortelle, le Verbe de Dieu pense à se choisir une mère digne de lui s'il est possible; et pour cela il faut qu'entre toutes les créatures, qui sont son ouvrage, il faut qu'il choisisse celle qui porte le plus de traits de ressemblance avec le Dieu dont elle est l'ouvrage, celle dont la grandeur personnelle approche le plus de la nouvelle grandeur qu'on lui prépare.

Guidé par les vues de la sagesse, sur qui jette-t-il les yeux? hors de son peuple, dit saint Léon; il voit la gloire et la majesté de la puissance romaine régner du couchant à l'aurore, élever sur les trônes humiliés et réduits en poudre, l'orgueil de son impérieuse domination; il voit cette fière maîtresse du monde, respectueuse esclave des Césars, porter à leurs pieds les vœux qu'elle reçoit, leur faire hommage des hommages qu'on lui rend, et craindre leur colère plus que les nations ne craignent leurs armes; il

voit parmi son peuple des filles qui naissent environnées du luxe et de l'éclat de la magnificence mondaine, de l'opulence des richesses, du faste des honneurs et des dignités ; il le voit, et dédaignant la pourpre romaine, et sans s'arrêter à la pompe dont brillent les filles de Sion, il va chercher dans l'obscurité de la solitude une vierge simple, pauvre, qui ne connaît pas le monde et que le monde ne connaît pas ; qui n'a rien qui puisse attirer les regards du monde et qui attire les regards de Dieu ; qui n'est rien dans le monde et que Dieu préfère à ce qui est tout dans le monde : une vierge qui ne tient aucun rang parmi les hommes, et que Dieu appelle à tenir le premier rang dans l'univers ; à qui la terre n'offre que des rebuts et des mépris, et à qui l'ange annonce les faveurs du ciel ; une vierge que Juda rougit presque de compter au nombre de ses filles, et que Dieu va reconnaître pour sa mère : *Missus est angelus... ad virginem.* (*Luc.*, I, 26.)

Et que Dieu voit-il donc dans Marie qui le détermine à fixer sur elle la préférence d'un choix si glorieux ? Ah ! chrétiens, que n'y voit-il pas ? Il y voit tout ce qu'il aime, tout ce qu'il estime : de l'innocence, de la pudeur, de l'humilité, les vertus les plus rares et la sainteté la plus éminente, les fruits les plus précieux des grâces abondantes dont il a prévenu cette fille de Juda. Voilà ce que Dieu voit dans Marie, et pour le voir il faut l'œil d'un Dieu, tant la modestie de cette vierge solitaire a jeté un voile épais sur l'excellence de ses vertus ! mais il n'y voit point ce que le siècle, infatué de ses illusions, appelle grandeur, ce qui, pesé dans la balance du monde, est le grand mérite, le vrai mérite, l'unique mérite, ou qui du moins donne son plus beau lustre au mérite qu'on a et supplée au mérite qu'on n'a pas, une grande fortune, de grands titres, de grands honneurs.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes, lui dit l'ange, et vous donnerez au monde celui en qui seront bénies toutes les nations : *Benedicta tu in mulieribus.* (*Luc.* I, 19.) Mais vous n'êtes bénie entre toutes les femmes que parce que vous avez une prééminence de vertus qui vous distingue entre toutes les femmes ; le Seigneur n'est qu'avec vous et il ne sera dans vous que parce que vous êtes en lui ; il n'habitera dans votre sein que parce qu'il habite dans votre cœur ; vous ne serez le sanctuaire où reposera le Dieu de gloire et de majesté que parce que vous êtes le temple où réside l'esprit de grâce et de sainteté : *Gratia plena.* (*Ibid.*) Sans cela, Marie, parée de la gloire de Salomon et remontée au rang de ses ancêtres, n'aurait Dieu que pour son maître et ne l'aurait point pour son fils. Avec cela Marie l'emporte et doit l'emporter au jugement d'un Dieu qui ne compte point les titres d'honneur, mais les vertus ; qui n'examine point ce qu'on paraît être, mais qui s'arrête à ce que l'on est ; qui ne fait point un mérite des dons de la fortune, mais qui attache ses faveurs au mérite véritable et solide. Avec cela la pauvreté et l'indigence de Marie n'est point un obstacle à la maternité divine. Avec cela la pauvreté et l'indigence de Marie est une disposition et comme une préparation naturelle à la maternité divine.

Car dans les conseils profonds de sa sagesse adorable, Dieu avait résolu de confondre les passions et d'humilier l'orgueil du monde par les abaissements et l'indigence du Verbe incarné. Ce Dieu pauvre et anéanti voulait donc une mère placée dans l'humiliation et dans le dénûment de cette pauvreté dont il venait donner au monde des leçons et des exemples. Par conséquent l'indigence de Marie, qui convenait aux desseins de Dieu sur son Fils, était pour Marie une espèce de titre à la maternité divine. Mais prenez-y garde, quelle indigence ? Une indigence sans plaintes et sans murmures, sans aigreur et sans dépit, sans orgueil et sans jalousie ; une indigence soumise et docile, tranquille et modérée, juste et équitable, pleine de pudeur et d'innocence. Car une indigence qui se révolte par les murmures, qui se console par les plaintes, qui se soulage par les invectives, qui s'attriste par la défiance ; une indigence qui se soutient par l'orgueil, qui s'abat par le désespoir ; une indigence irritée de son adversité ou jalouse de la prospérité d'autrui, une indigence qui ne peut pardonner à Dieu les maux qu'elle souffre, et aux riches les biens qu'ils possèdent, une indigence qui tâche de parvenir à ce qu'elle voudrait être par le crime et l'injustice, ou d'oublier ce qu'elle est dans l'ivresse des plaisirs les plus honteux. Une pareille indigence ne fut et ne sera jamais qu'un objet d'anathème aux yeux de ce Dieu qui a voulu être pauvre par choix et par préférence, mais qui est saint par la nécessité de son être, de ce Dieu qui ne hait dans l'opulence que ce qu'elle a de dangereux pour la vertu, et qui n'aime dans la pauvreté que ce qu'elle a d'opposition au vice. C'était donc l'union de ces deux qualités, de l'indigence et de la vertu, d'une indigence ennoblie par la piété, d'une piété épurée et consacrée par l'indigence, qui rendait Marie spécialement propre à devenir la mère du Verbe incarné ; une mère pauvre et humiliée convenait à un Dieu pauvre ; une mère sainte devait être la mère du Dieu de sainteté ; en sorte que l'indigence de Marie séparée de ses vertus, ne lui aurait été d'aucun mérite devant Dieu, et que les vertus de Marie dans une autre fortune n'auraient point eu de rapports si intimes avec les desseins de Dieu.

Pensée bien capable de consoler ceux que la naissance ou les revers et les révolutions trop ordinaires dans les choses humaines semblent condamner à être le rebut du monde ; pensée bien capable d'amortir la vivacité de leurs chagrins et d'adoucir la plaie de leur cœur : pensée également capable d'instruire et de ramener aux bornes de la modération tant d'âmes ambitieuses qui se trouvent gênées et trop resserrées

dans les limites étroites d'une condition médiocre, de réprimer les désirs outrés de tant de passions extravagantes, qui n'envisagent qu'avec dédain leur situation, quelque riante, quelque gracieuse qu'elle soit, et qui croient n'avoir rien si elles n'ont tout. Passions funestes au monde dont elles troublent le repos dont elles renversent l'ordre et la subordination, dont elles violent les lois les plus sacrées et les droits les mieux établis; passions trop communes et trop ordinaires dans le monde, puisqu'il n'est point de fortune si étendue qui ne laisse des désirs encore plus vastes, et que les biens qui nourrissent la cupidité, loin de la rassasier, ne servent qu'à l'accroître et qu'à l'irriter.

Car que penserait, que dirait un esprit attentif à se pénétrer des lumières que nous présente le mystère de ce jour? Introduit dans le sanctuaire par Jésus, et instruit à l'école de Marie, combien il verrait de préjugés tomber, de nuages se dissiper, de songes s'évanouir? Que m'importe cette grandeur fragile, qui n'ayant que le temps pour le terme de sa durée, en a toute l'inconstance, toute la mobilité, toute la rapidité dans sa course! C'est une lueur passagère qui brille un moment, qui éblouit, qui amuse, qui fuit aussitôt et va se perdre dans la nuit éternelle. C'est une fleur que le même soleil voit s'élever, croître, languir, se faner et faire demander à la terre qui la portait si elle a été. Grandeur fantastique, qui ne subsiste guère que dans les erreurs d'un vain peuple que persuade et que trompe tout ce qui parle à son imagination, que ne peut instruire et détromper ce qui parle à sa raison. Voulons-nous être grands, aspirons à cette grandeur que le Dieu dont les jugements ne sont que vérité et équité regarde comme la seule véritable grandeur

Pour y parvenir, il n'est besoin ni des ruses de la politique, ni des détours de l'adresse, ni des raffinements de la sagesse, ni du tumulte des projets et des entreprises, ni des bassesses de l'adulation, ni des complaisances de l'intérêt, ni de l'appui des protecteurs, ni de ce qu'on appelle les heureux caprices de la fortune. Pour la trouver, il n'est point nécessaire de sortir de son état. Tout état, toute condition a pour Dieu ses grands, ses héros, ses prodiges, ses miracles.

Pour être grand devant Dieu, l'homme que la grâce excite et soutient se suffit alors à lui-même, et c'est en lui-même et non hors de lui-même que l'homme doit chercher sa grandeur. Le monde décide sur les dehors et la surface qui imposent; Dieu juge par le cœur qui ne trompe point. L'estime du monde, prostituée à la séduction de ces honneurs contagieux, qui souvent sont la récompense du vice et presque toujours l'écueil de la vertu; l'estime du monde n'est qu'une vaine fumée dont se repaissent nos cupidités; l'estime de Dieu ne commence et ne finit qu'avec nos vertus. Incapable de se laisser surprendre par les prestiges de la puissance et de l'autorité Un Aman dans la faveur n'est pour lui que le tyran des peuples qui en sont opprimés, et que la honte du prince qui l'emploie; un Pharaon sur le trône, n'est pour lui qu'une âme vendue à une politique barbare et inique; un Achab, que le meurtrier du juste; un Manassès, que le déserteur infâme de la religion de ses pères; un Ozias, que le profanateur du sanctuaire; un Sédécias, que l'opprobre et la ruine de Juda; un Salomon n'est que l'esclave de la volupté et l'adorateur insensé de toutes les idoles qu'adorent les femmes qu'il idolâtre; une Jézabel, qu'un monstre enivré du sang des prophètes; une Athalie, qu'une victime de ses vengeances destinée à effrayer par l'horreur de sa chute le monde épouvanté par l'horreur de ses forfaits. Le plus puissant monarque, le maître du monde, s'il n'a plus de vertus que de pouvoir, s'il n'a plus d'empire sur son cœur que sur ses peuples, s'il n'est plus roi par la religion que par l'autorité, malgré la pourpre qui le couvre, quelque éloge que lui prodiguent les flatteurs, Dieu ne voit dans lui qu'un homme faible et misérable, qu'un homme le juste objet de son mépris et de sa haine. Mais un Job dans l'affliction, un Jacob dans la servitude et l'exil, un Joseph dans les fers, une Suzanne flétrie par l'imposture, un Moïse errant dans le désert, un David fugitif devant Saül, un Daniel dans la captivité, un Tobie dans l'indigence, une Judith dans les pleurs, ce sont là pour Dieu les grands événements, les spectacles qui attirent ses regards, qui fixent son attention, qui emportent ses éloges. Ce sont là les grandes âmes, les âmes nobles et héroïques, les âmes qui sont dignes de Dieu et dont Dieu seul est digne, les âmes dans lesquelles Dieu se reconnaît, les âmes dont il s'applaudit comme de son chef-d'œuvre, les âmes dont tout Dieu qu'il est, il daigne se vanter, pour ainsi dire, et se glorifier: *Nunquid considerasti servum meum?* (*Job*, I, 7.)

Voilà donc, chrétiens, voilà par où chacun de nous devrait envisager son état, juger de son état, se former une juste idée de son état; on ne le considère qu'avec un esprit rempli des maximes du monde; on ne le considère que du côté du monde et par rapport au monde, et alors il n'offre rien que de triste et d'affligeant, que d'humiliant et de pénible. Mais si on venait à le regarder du côté de Dieu et en vue de Dieu, si l'on s'accoutumait à penser que cet état d'indigence et d'humiliation, loin d'être un obstacle à l'estime et à la faveur de Dieu, comme il est un obstacle à l'estime et à la faveur du monde, loin d'être réprouvé de Dieu comme il est réprouvé du monde, est un état auquel Dieu donne la préférence sur tout autre état, un état que Dieu choisira pour lui-même, afin de le relever, de l'ennoblir, de le consacrer dans sa personne. Si l'on considérait que Dieu voulant aujourd'hui se choisir une mère, la prend dans cet état et à raison de cet état, nous connaîtrions bientôt qu'outre que cet état n'a point d'opposition à la véritable grandeur, il est la voie la plus

sûre pour devenir grand devant Dieu, pour paraître grand devant Dieu, non-seulement parce que rien n'est si grand au jugement de Dieu qu'une vertu éprouvée par les peines de cet état, mais parce que cet état conduit aux vertus qui, dans les idées de Dieu, ont le plus de grandeur.

En effet, quoique toutes les vertus de Marie aient concouru à son élévation, cependant entre ses vertus, les Pères en distinguent deux qui firent son principal mérite, et qui annonçaient ses dispositions les plus propres à la maternité divine; son humilité et sa pureté : *Humilitate placuit, virginitate concepit.* Humilité, disposition la plus essentielle aux dons du ciel, puisque selon la belle remarque de saint Augustin : Afin qu'un cœur se remplisse de Dieu, il faut qu'il soit vide de lui-même, qu'il soit dépris de lui-même, détaché de lui-même, et par conséquent qu'il ne soit renfermé dans lui-même ni par l'enflure de l'orgueil, ni par les hauteurs de la fierté, ni par la présomption de la vanité, ni par l'idolâtrie secrète de l'amour-propre. La pureté, puisque selon la pensée de Tertullien, Dieu n'étant qu'esprit, plus on a d'empire sur ses sens, plus on règne sur ce corps de terre et d'argile, et plus on a de ressemblance avec Dieu. Humilité et pureté dont Marie avait donné des exemples qu'elle n'avait reçus de personne, et que personne n'a pu imiter dans toute leur étendue; humilité qui, en l'abaissant devant Dieu, l'approchait de la maternité divine, puisqu'un Dieu qui naissait pour l'humiliation voulait naître de la plus humble des vierges : *Humilitate placuit.* Pureté qui était pour elle une sorte de préparation à la maternité divine : *Virginitate concepit.* Pourquoi ? saint Bernard nous l'apprend; parce que, dit ce Père, il convenait que Dieu voulant avoir une mère, naquît d'une vierge; qu'il semble que si une vierge peut avoir un fils, il faut qu'elle soit mère d'un Dieu : *Neque enim aut partus alius virginem, aut Deum decuit partus alter.*

Humilité et pureté; vous savez combien elles rencontrent dans la grandeur de pièges à éviter, de périls à fuir, de combats à soutenir, d'ennemis à vaincre, de résistances à surmonter; vous savez combien il est difficile dans l'élévation des hautes fortunes de se défendre contre la fierté qui semble honorer la grandeur, et contre la volupté dont, à la honte de la grandeur, les grands semblent avoir cessé de se faire un déshonneur.

Permettez-moi donc de vous le dire, mes chers auditeurs, les difficultés qui, dans le plan de la religion, peuvent arrêter un esprit sage et judicieux, ce ne sont point ces difficultés à qui les intérêts de la cupidité et la corruption des mœurs donnent tant de poids et prêtent tant de force. Après l'Evangile et depuis l'Evangile, le mystère de la Providence n'est plus que Dieu mette les hommes dans un état d'humiliation et de pauvreté; mais le mystère dont l'obscurité paraît la plus impénétrable, le mystère le plus capable d'alarmer, c'est que Dieu mette les hommes dans un état de grandeur et de félicité où naissent si facilement tous les vices qu'il déteste, où périssent si aisément toutes les vertus qu'il aime; dans un état de grandeur et de félicité dangereuse, qui fait presque autant de malheureux pour l'éternité qu'il fait d'heureux pour le temps; dans un état de grandeur et de félicité si souvent funeste, qui n'élève tant d'hommes que pour les abaisser, qui ne les illustre que pour les avilir, qui ne les enchante que pour les perdre. Le mystère des mystères, c'est qu'après l'Evangile et dans le sein de l'Evangile, c'est qu'au milieu des lumières de l'Evangile et qu'avec la foi de l'Evangile, j'ose reprocher à Dieu de m'avoir placé dans l'état où il s'est placé lui-même, d'avoir choisi pour moi l'état qu'il a choisi pour lui-même; c'est qu'un chrétien se juge déshonoré par un état qui l'honore devant Dieu; qu'un chrétien se plaigne d'un état, rougisse d'un état qui ne lui ôte une fausse et fatale grandeur qu'afin de lui aplanir les voies de la véritable grandeur; c'est qu'un chrétien ne conçoive pas, et qu'il ne veuille pas concevoir, que la véritable grandeur consiste dans la vertu: que le comble de la grandeur est de sacrifier toute autre grandeur à la vertu. Seconde instruction que nous donne Marie.

2° La vertu de Marie l'avait élevée jusqu'à la maternité divine; sa vertu l'élève en un sens au-dessus de la maternité divine. Ne craignez point, lui dit l'ange, vous avez trouvé grâce devant le Seigneur; la race sainte n'avait point montré à ses yeux une vertu si pure; mais si vous aimez beaucoup, vous êtes beaucoup aimée : *Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum.* (*Luc.*, I, 30.) Le monde pervers et corrompu arrête depuis longtemps les miséricordes et les bienfaits de Dieu; comment le juste promis à vos pères viendrait-il dans une terre couverte d'iniquités ? Mais la voix de vos vertus parle plus haut que la voix de ses prévarications; vous aurez un fils, et ce fils sera le sauveur de son peuple : *Paries filium et vocabis nomen ejus Jesum.* (*Ibid.*, 31.)

Ne nous semble-t-il pas que Dieu ne peut rien de plus pour Marie ? Mais, souffrez cette expression qu'excuse la grandeur de mon sujet: Marie peut ajouter une nouvelle gloire à la gloire de la maternité divine, elle peut, par la grandeur des sentiments que Dieu inspire, augmenter la grandeur que l'ange lui annonce. Moi, la mère de mon Dieu ! Il suffisait à ma gloire d'être son esclave; ce Dieu que j'aime et que j'adore, que je serais heureuse de le porter entre mes bras, de veiller à son repos, d'essuyer ses larmes, de partager ses peines, de mêler mes pleurs à son sang, d'oser l'appeler mon fils, et de l'entendre me nommer sa mère ! Mais le Seigneur sait ce que je lui ai juré dans le sanctuaire, et j'aime encore mieux lui plaire que lui commander : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* (*Luc.*, I, 34.)

O vertu! ô sainteté! ô pudeur! quelle plus noble victime fut jamais présentée à vos autels? Il se trouvera dans la religion sainte de Jésus-Christ des âmes qui, élevées par la grâce au-dessus des faiblesses de la nature, s'engageront à imiter, dans des corps pesants et fragiles, la vie des anges, et à pratiquer cette parole qu'il n'est point donné à tous d'entendre. La gloire qu'elles attendent, les défend contre l'attrait de tout ce qu'elles sacrifient; et Marie, par attachement à la vertu la plus parfaite, consent à sacrifier la gloire même qu'on lui offre.

Et qu'il vous est agréable, Seigneur, de connaître combien vous êtes aimé de celle que vous aimez! Que c'est pour vous un spectacle bien doux de voir qu'on vous préfère ainsi vous-même à vous-même, et que la ferveur de Marie trouve plus de charmes à se rendre digne de votre amour qu'à posséder le gage le plus précieux de votre tendresse. Vous voulûtes sans doute la mettre à cette délicate épreuve; vous le voulûtes pour votre gloire, afin de justifier votre choix et de montrer que dans le dessein de prodiguer en faveur d'une créature mortelle les trésors de votre puissance, il n'y en avait point de plus digne de vos grâces que celle qui les reçoit; vous le voulûtes pour la gloire de Marie, afin de faire dire à tous les peuples et à tous les âges, que, de tant de dons du ciel qui ornent Marie, le plus grand et celui qui seul mérite tous les autres, est une âme plus grande que toute la grandeur qui l'environne.

Reconnaissons-le donc avec saint Jérôme, que, dans la mère de notre Dieu, il y a une sorte de grandeur plus élevée, si j'ose le dire que la maternité divine; cet amour de la vertu, qui dans la vertu n'estime que la vertu même, qui, loin de chercher la vertu pour la gloire, fuit la gloire pour la perfection de la vertu, qui lui rend ce qu'elle a promis à Dieu plus cher que les avantages que l'ange lui annonce, qui, préférant à la maternité divine une virginité obscure et cachée sous le voile du mariage, craint presque également et de perdre le mérite de sa vertu et de recevoir les honneurs que sa vertu mérite : *Immobile virginitatis propositum, quod nec angelo filium Deum promittente aliquatenus titubavit.*

Reconnaissons que se mettant en quelque sorte au-dessus de la maternité divine par l'humble opposition qu'elle y marque, Marie se donne une grandeur que la maternité divine ne lui aurait point donnée. L'honneur qu'on lui offre n'est que la gloire de la libéralité et de la magnificence du Seigneur; les vertus qu'elle pratique sont en même temps et les dons de Dieu et la gloire de Marie, sa gloire propre et personnelle, sa gloire solide et intérieure. Véritablement sage, dit saint Cyprien, lorsque la grâce qui la sanctifie l'emporte dans son cœur sur la grâce qui l'agrandit et qui la relève, lorsqu'un état plus parfait attire ses désirs par préférence à un état plus sublime; car toute mère de Dieu qu'elle a été, continue le saint docteur, ses vertus et non ses honneurs ont fait son mérite devant Dieu; et si l'un pouvait être séparé de l'autre, ce que Dieu fait pour Marie lui serait inutile sans ce qu'elle fait pour répondre à la grâce et aux bienfaits de Dieu.

Non, ne nous y trompons pas, chrétiens, ce ne sont point les faveurs de la terre, ce ne sont pas même certaines faveurs du ciel qui composent la véritable grandeur; ces dons célestes seront, si vous le voulez, la grandeur apparente, la grandeur extérieure, la marque, la preuve, la récompense de la grandeur intérieure; mais enfin, ils ne sont point toujours une grandeur réelle et solide, et plaise au ciel qu'ils n'en deviennent pas quelquefois l'écueil et la ruine. Souvent ce que nous admirons dans les plus grands hommes, dans les plus grands saints, n'est point ce qui attire l'estime et le suffrage de Dieu. A nos yeux la gloire d'Abraham est d'avoir été établi le père d'un peuple saint; la gloire de Moïse est d'avoir été comme le Dieu de Pharaon; celle d'Elie, d'ouvrir et de fermer le ciel à son gré, et de parler aux éléments en souverain : à nos yeux la gloire des prophètes est de percer dans l'obscurité des siècles à venir; celle de Paul, d'avoir été ravi au troisième ciel et d'avoir entendu ces paroles mystérieuses qu'il n'est point donné à une bouche mortelle de prononcer. Aux yeux de Dieu, la gloire d'Abraham est d'avoir cru et agi selon sa croyance; celle de Moïse, c'est d'avoir préféré les ignominies d'Israël aux honneurs de l'Egypte; celle d'Elie, c'est d'avoir été consumé, dévoré par le zèle de la maison du Seigneur : aux yeux de Dieu, la gloire des prophètes est de n'avoir point dissimulé aux rois impies des vérités de terreur et d'épouvante; celle de tant de saints est d'avoir lutté contre les puissances de l'enfer et d'avoir épuré leur vertu dans la tribulation. La gloire même de Marie n'est point seulement d'avoir porté Jésus dans son sein, mais de l'avoir conservé dans son cœur, d'avoir su joindre la prééminence des vertus à la prééminence des titres, et honorer par ses vertus la maternité divine qui l'honora par son éclat. Ils se lèveront au dernier jour, ces hommes qui ont prophétisé au nom de Jésus et qui ne l'ont pas servi. Dieu reprendra ses dons; il ne leur laissera que leurs actions; et le Seigneur alors connaîtra-t-il tous ceux par qui il s'est fait connaître? *Quia nunquam novi vos.* (*Matth.*, VII, 23.)

On n'a point de grandeur solide sans la vertu; on n'est véritablement grand que selon la mesure et dans l'étendue de ses vertus : le plus sûr moyen d'être grand est de sacrifier à la vertu toute autre grandeur, et cependant la vertu est la seule grandeur à laquelle n'aspirent point ces hommes qui aspirent à tout. S'agrandir par les charges, par les emplois, par la faveur, par le crédit, par les titres, par les honneurs, par les dignités; s'agrandir par la réputation des armes, de la science, de l'esprit; se faire un

nom dans le monde, faire une grande figure dans le monde, faire une grande fortune dans le monde, on y pense assez, on n'y pense que trop. S'agrandir par la vertu, s'enrichir des trésors de la vertu, se parer de l'état de la vertu, et pour cela étudier les voies de la vertu, se former à la vertu, ménager sa vertu, ne pas risquer, ne pas hasarder, ne pas exposer témérairement sa vertu, qui de nous y pense? Et comment y penserait-on? Oserai-je le dire, et ne rougirons-nous point d'entendre ce que nous ne rougissons pas de faire? La vertu avilie, décriée, méprisée, semble être devenue parmi nous un titre de flétrissure et d'opprobre. Jamais elles ne retentirent avec plus de licence et de scandale que dans notre siècle, ces maximes de prostitution, tant reprochées par le satirique romain à un âge peut-être moins corrompu que le nôtre : *Virtus post nummos.* La vertu après les richesses, après tout le reste, tout le reste avant la vertu. Se tirer de sa première obscurité par le manége de ses intrigues; introduire l'opulence dans une maison étonnée de la splendeur dont elle brille; faire ramper devant soi ceux devant qui on a rampé; à force d'adorer l'idole de la fortune monter enfin sur l'autel et devenir l'idole qui est adorée, voilà le chef-d'œuvre du génie, le miracle de l'adresse et de l'industrie humaine; voilà le mérite qui est au-dessus de tout mérite, le mérite auquel la vertu ne peut presque rien ajouter dans les idées du monde profane, et que le défaut de vertus ne peut guère obscurcir. La fortune tient lieu de vertu, la vertu ne tient jamais lieu de fortune; celui qui n'a rien n'est rien : *Virtus post nummos.* Pour se produire impunément sur le théâtre du monde, il faut que la vertu s'y montre relevée par le faste et ennoblie par l'éclat des honneurs; seule et dénuée de ce secours emprunté, elle ne fait qu'embarrasser la scène; et ce n'est plus de nos jours qu'il peut espérer l'applaudissement et le suffrage des spectateurs, celui qui ne sait jouer de personnage que celui d'homme d'honneur et de probité!

Maximes abominables, maximes impies, maximes dont l'avarice et l'ambition des pères infecte l'esprit d'une jeunesse simple et trop docile aux enseignements de vice et d'iniquité! Maximes honteusement autorisées par les mœurs et les serviles adulations d'un siècle accoutumé à ne louer que ceux qui peuvent payer ses louanges; maximes dont le poison contagieux a corrompu presque tous les membres de l'Etat. De là la pudeur fragile dans le sexe, la subordination renversée dans le domestique, la bonne foi ignorée dans le commerce, la constance inconnue dans les amitiés, la paix troublée dans les familles, la valeur amollie dans les guerriers, les grands vices trop ordinaires dans les grandes places, le monde profane dans le désordre et la confusion, vengeant sur lui-même les outrages qu'il fait à la vertu. Heureux dans son malheur si, détrompé par ses infortunes, il revient aux maximes sages de la raison et de la religion, s'il reconnaît qu'il n'y a de vraie grandeur que dans la vertu, que toute autre grandeur, quand elle n'est pas soutenue par la vertu, n'est qu'un voile trompeur qui cache peut-être aux hommes, et qui ne cache point à Dieu une nudité honteuse, une pauvreté flétrissante : *nescis quia tu es miser et miserabilis et pauper... et nudus.* (*Apoc.*, III, 17.) Heureux s'il reconnaît que toute autre grandeur, quand on lui sacrifie la vertu, n'est qu'une grandeur funeste qui perd l'homme en l'élevant, et creuse sous ses pas un abîme de malheurs où il périt sans retour; qu'une grandeur qui s'achète aux dépens de la vertu, n'est qu'une grandeur qui avilit, qui dégrade quelquefois même aux yeux du monde, que la grandeur n'empêche pas toujours de censurer les grands; un jour viendra où Dieu, arrachant ce masque de grandeur emprunté, donnera ces hommes tant applaudis en spectacle éternel de honte et d'opprobre : *Dabo vos in opprobrium sempiternum et in ignominiam æternam quæ nunquam oblivione delebitur* (*Jerem.*, XXIII, 40.)

Revenons : nous avons appris de Marie en quoi consiste la véritable grandeur, apprenons en quoi consiste le véritable usage de la grandeur. C'est le sujet de la seconde partie; j'abrégerai.

SECONDE PARTIE.

Il est rare dans le monde d'apporter à la grandeur les qualités qu'elle demande; il est encore plus rare de n'y pas prendre les passions que trop souvent elle inspire; car telle semble être la contagion de la prospérité, qu'elle ôte ordinairement plus de grandeur qu'elle n'en donne; qu'ennemie de la vertu, elle la fuit presque toujours, et souvent ne la cherche qu'afin de la détruire plus sûrement. Des années de sagesse ne tiennent point contre un moment d'élévation. Hommes dignes de tout, lorsqu'ils n'étaient rien, sont-ils quelque chose? ils sont pour la plupart indignes de tout, et le public changeant, autrefois surpris de voir leur mérite sans récompense, ne s'irrite-t-il pas de leur voir des honneurs sans mérite? Entêtés de leur grandeur, ils ne sont que hauteur et fierté; corrompus par leur grandeur, ils ne sont que mollesse et indolence. Odieux au monde par leur orgueil, inutiles au monde par leur dissipation, ils s'avilissent dans la grandeur et par la grandeur. Séduction de l'élévation et de la prospérité, vous n'en apercevez pas de vestige dans Marie. La gloire attachée à la maternité divine la laisse humble et modeste; les peines attachées à sa maternité divine la trouvent forte et courageuse. Humilité véritable et solide, courage intrépide et héroïque, deux qualités qui font le bon usage de la grandeur, et qu'il ne tient qu'à nous d'apprendre à l'école de Marie.

1° Humilité, vertu si nécessaire à l'homme chrétien! Sans humilité il ne peut avoir qu'un vain fantôme de justice; ses vertus ne sont que des vertus stériles ou apparen-

tes, et quelquefois des vices réels ; sa piété n'est souvent qu'une illusion capable de plaire à la vanité qui s'en applaudit, et incapable de plaire à Jésus-Christ qui réprouve toute vertu qui se plaît à elle-même. Humilité nécessaire à tous et encore plus nécessaire aux grands de la terre, puisqu'il n'y a que l'humilité, et l'humilité la plus solidement établie, qui puisse les préserver de cette enflure de l'esprit, de ce levain de l'orgueil, dont on peut dire ce que Jésus-Christ disait du luxe et de la mollesse, que leur séjour est autour du trône et à l'ombre de la pourpre : *Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt.* (*Matth.*, XI, 8.)

Assiégé d'une foule de flatteurs qu'instruit et forme l'intérêt, le plus habile maître dans la science de l'adulation, on ne leur laisse ni ignorer leurs bonnes qualités, ni apercevoir leurs défauts ; ils n'ont point de passions qui ne trouvent des apologies et, quand ils le veulent, des panégyriques ; ils n'ont point de penchants et de caprices qui ne soient sûrs d'un éloge ; la timide vérité les fuit et ils ne pensent pas à la chercher. On leur répète sans cesse qu'ils n'ont que des vertus, à force de l'entendre, ils s'accoutument à le croire, à joindre leur suffrage à celui des autres, à se redire quelquefois ce qu'on leur dit éternellement, à s'applaudir du mérite dont on les loue, à juger d'eux-mêmes par le portrait qu'on leur en fait, et respectés et adorés comme des dieux, à oublier qu'ils sont hommes.

Humilité dont, toute nécessaire qu'elle est à l'homme chrétien, nous connaissons à peine le nom, et dont nous ignorons encore plus la pratique. L'orgueil fut le péché du père, il est celui des enfants ; la vanité la plus humiliée, appliquée à se dédommager des éloges qu'on lui refuse par les louanges qu'elle se donne, se venge des mépris des autres par l'estime qu'elle fait d'elle-même, et n'offre que trop de têtes superbes jusque dans le centre de l'abaissement à l'anathème prononcé dans les Livres saints : *Odivit anima mea... pauperem superbum.* (*Eccli.*, XXV, 3, 4.)

Humilité, qui étant spécialement nécessaire aux grands, est surtout inconnue dans la grandeur. Ils la regardent comme une vertu étrangère à leur état, et dont ils sont dispensés par leur état, comme une vertu incompatible avec leur état et impossible dans leur état

Or, que fait aujourd'hui notre Dieu ? Il montre aux grands, dans la personne de Marie, l'humilité la plus propre à confondre les prétextes de leur vanité, pourquoi ? parce que c'est une humilité dans la plus haute et plus sublime élévation.

Si Marie n'avait été humble que dans l'obscurité de sa première fortune, et si en changeant d'état elle avait changé de sentiments, l'exemple de son humilité n'aurait point assez de force pour toucher les grands, l'exemple de sa vanité n'en aurait que trop pour les persuader. Mais celle qui fait aujourd'hui une profession si authentique de se reconnaître pour l'humble servante du Seigneur, de mettre toute sa gloire à s'anéantir, à s'humilier en la présence du Seigneur, ce n'est plus cette vierge ignorée, inconnue, rebutée du monde ; ce n'est plus cette fille de David réduite par l'injustice du sort à traîner des jours pauvres et difficiles dans la terre où ses pères ont régné ; c'est Marie environnée d'honneurs et de gloire ; c'est Marie devenue tout à coup l'ornement de son peuple, la gloire de sa race, la maîtresse du monde, la reine des anges, la fille chérie du Père céleste, l'épouse de l'Esprit-Saint, la mère de son Dieu, qui, loin de se méconnaître, de s'oublier dans sa grandeur, ne sait que s'abaisser et s'humilier, avouer qu'elle n'est rien, ou que si elle est quelque chose, elle ne l'est que par son humilité : *respexit humilitatem ancillæ suæ.* (*Luc.*, I, 48.) C'est la mère d'un Dieu qui proteste à la face du ciel et de la terre que la grandeur, loin d'être un titre de vanité et de présomption, n'est qu'un engagement plus fort et plus indispensable à l'humilité ; que plus elle est élevée au-dessus des hommes, plus elle est obligée de se mettre au-dessous de Dieu, qu'étant sa mère il lui convient plus que jamais d'être sa servante : *Ecce ancilla Domini.* (*Ibid.*, 38.)

Et de là, quelle conclusion ? Appliquons-nous à la bien méditer, et ne perdons rien d'une instruction si touchante.

La mère d'un Dieu est humble dans son élévation, et d'autant plus humble qu'elle est plus élevée. Disons plus, et nous ne dirons rien de trop : la mère d'un Dieu se croit d'autant plus obligée à être humble qu'elle est plus élevée. Que deviennent donc ces priviléges et ces exemptions prétendues que la vanité mondaine cherche et qu'elle se flatte quelquefois de trouver dans son rang et dans son état, comme si dans le christianisme il y avait des conditions où il fût permis de n'être pas chrétien, ou que l'Evangile n'eût commandé l'humilité que dans l'humiliation ; comme si quelque condition pouvait avoir des droits et des titres que n'eût point la maternité divine, comme s'il était des hommes qui ne fussent point assujettis aux lois dont ne fut point exempte la mère d'un Dieu ? Car, et c'est la remarque de saint Bernard, Marie pouvait plaire, et elle avait effectivement trouvé le moyen de plaire à Dieu, indépendamment de la maternité divine ; mais, quoique revêtue de la maternité divine, elle ne pouvait plaire à Dieu que par son humilité. Sans être mère par une fécondité miraculeuse, sans même être vierge, Marie aurait pu trouver place dans le royaume de Dieu ; mais sans être humble elle aurait été étrangère au royaume de Dieu : *potest salvari sine virginitate, sine humilitate non potest.*

Or, Dieu nous le pardonnera-t-il ? Et devrions-nous nous le pardonner à nous-mêmes d'affecter une indépendance que n'eut point la mère de notre Dieu, de rougir d'un joug dont elle fit sa gloire, de vouloir être plus qu'elle, tandis qu'elle est si grande devant

Dieu, et que comparés à elle nous sommes si petits, tandis que, en quelque situation de prospérité et de grandeur que nous soyons placés, nous serons toujours plus au-dessous d'elle que nous ne pourrons être au-dessus du reste des hommes?

Allons plus avant. La mère d'un Dieu a su être humble dans son élévation, et malgré son élévation! Que deviennent donc ces incompatibilités chimériques de l'élévation de son rang et des abaissements de l'humilité chrétienne? Marie a pu être mère de Dieu et être humble; être humble et ne point manquer à la dignité de la maternité divine, et ne point avilir l'auguste qualité de mère de Dieu, et ne rien ôter de sa majesté au sacré caractère de mère de Dieu; ce n'est pas tout, continue saint Chrysostome, non-seulement la mère d'un Dieu a pu être humble sans déshonorer la maternité divine, mais elle n'a jamais paru plus mère de Dieu et plus digne de l'être qu'en paraissant humble; non-seulement l'humilité de Marie n'a point dégradé la maternité divine, mais la maternité divine a été relevée en un sens par l'humilité de Marie. Comment cela? parce qu'alors parurent deux prodiges également incroyables, et dont l'un servit à la gloire de l'autre. Un prodige de grandeur dans l'humilité, un prodige d'humilité dans la grandeur. L'humilité honorée par la maternité divine, et la maternité divine honorée en quelque sorte par l'humilité. L'humilité honorée par la maternité divine, puisque sans l'éclat que lui donne la maternité divine, l'humilité de Marie ne serait qu'une humilité obscure et renfermée dans le secret de son cœur. La maternité divine honorée en quelque sorte par l'humilité, puisque par l'humilité Marie a augmenté le mérite et la grandeur d'âme, la grandeur propre et personnelle de la mère même d'un Dieu. Ainsi l'une prêtant à l'autre les rayons de sa gloire, la maternité divine fait dans Marie l'honneur de son humilité, et l'humilité l'honneur de la maternité divine.

Par conséquent, quelle erreur de regarder la grandeur comme dispensant du devoir de l'humilité, ou l'humilité comme incompatible avec la grandeur? Erreur de regarder la grandeur comme un obstacle à l'humilité, de se figurer dans la grandeur des bienséances d'état qui soient incompatibles avec l'humilité, bienséances fausses, bienséances fantastiques et imaginaires, je ne dis pas seulement au jugement de Dieu, je dis au jugement des hommes; je ne dis pas seulement dans la balance et au tribunal de l'Evangile, je dis dans la balance et au tribunal du monde. Les bienséances de la grandeur ont-elles donc jamais consisté dans l'entêtement des préséances, dans la jalousie de l'autorité, dans le faste de la domination, dans la dureté du commandement, dans les hauteurs de la fierté, dans l'ostentation du pouvoir, dans l'opiniâtreté de la présomption? Ne peut-on être grand et le paraître sans se montrer maître difficile, superbe, dur, impérieux, jaloux, vindicatif, bizarre, aisé à irriter, presque impossible à apaiser, aimant à contredire et ne pouvant souffrir d'être contredit; sans être infatué de soi-même, enivré de soi-même, adorateur de soi-même, plein d'estime pour soi-même et de mépris pour les autres? Ne peut-on être grand sans s'imaginer qu'on est plus qu'un homme, ou que les autres sont moins que des hommes? Encore une fois, est-ce là ce qui fait le grand et la grandeur? Au contraire, ne sont-ce pas ces défauts qui rendent odieuse et insupportable une fortune qui devient fière à mesure qu'elle s'élève? N'est-ce pas cet esprit d'orgueil qui fait détester la grandeur et haïr les grands? N'est-ce pas cette dureté et cette hauteur mal entendue qui déshonore quelquefois les premières places et ceux qui les occupent, et qui fait dire tous les jours que dans certains grands du monde, tout est grand excepté leur personne?

Erreur, de regarder l'humilité comme un obstacle à la grandeur! non, ils n'entendent point leurs véritables intérêts, ces hommes hautains et superbes; et c'est, selon la pensée de saint Augustin, une sage Providence qui permet qu'ils ignorent le pouvoir et les charmes d'une grandeur modeste et bienfaisante. Quand il paraît de ces princes habiles dans l'art d'adoucir l'éclat du diadème et de tempérer la majesté de la pourpre, quel amour! quels transports dans les peuples! pour s'éterniser, leur nom n'a point besoin d'être écrit dans les fastes des empires, d'être confié au bronze et au marbre: l'amour l'a gravé dans le cœur; là il vit, il brave l'injure des ans; la tendresse et la reconnaissance confondent pour eux tous les siècles et toutes les nations, et on parle des Titus, des Louis XII, des Henri IV, comme des bienfaiteurs de l'univers. Qui donne a aux grands la noble ambition de courir dans cette carrière? Qui leur apprendra à redouter le faste et les caprices de l'orgueil, écueil le plus ordinaire où leur gloire fasse naufrage? Et qu'ont-ils à craindre de l'humilité? Peuvent-ils ignorer que telle est la sagesse et le prodige de l'humilité chrétienne, qu'elle sait humilier le grand sans avilir la grandeur, éviter également la hauteur qui excite la haine et les bassesses qui attirent le mépris, ôter à la grandeur sa fierté sans lui ôter son empire, et lui donner ce qui gagne l'amour sans lui enlever ce qui concilie le respect? Comment conserver l'humilité dans la grandeur? Ah! chrétiens, votre humilité ne se trouvera point et elle ne peut se trouver à l'épreuve d'une grandeur semblable à celle de Marie. Quelle élévation plus propre à flatter la vanité et à remplir l'âme d'une haute idée de soi-même? Marie n'a point cherché la gloire, et la gloire l'a cherchée; elle est placée au plus haut rang, et elle y est de la main de Dieu même: sa grandeur est donc la preuve décisive de son mérite; et de quel mérite? d'un mérite au-dessus de tous nos mérites, puisqu'il lui obtient un honneur au-dessus

de tous nos honneurs ; et voulût-elle ne pas s'en souvenir, on ne lui permet point de l'oublier ; on l'avertit qu'en ce jour elle n'est comblée de gloire, que parce qu'elle est comblée de vertus et de grâces : *gratia plena.* (*Luc.*, I, 28.) Tout ce qu'on lui montre au dedans d'elle et au dehors d'elle conspire également à la relever et à l'agrandir : ce qu'elle ne souhaita jamais on l'oblige de l'accepter ; on lui présente le trône et on lui commande de s'y asseoir ; son élévation est le fruit de mille vertus ; et n'étant acceptée que par obéissance, elle devient une nouvelle vertu ; elle est tout à la fois et un mérite et une récompense de son mérite : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* (*Ibid.*, 38.) Savoir être humble en de pareilles circonstances, il faut l'avouer, c'est une science réservée à Marie ; mais pour ne point s'entêter de sa grandeur, et peut-être pour rougir de sa grandeur, que faudrait-il ? Il suffirait de jeter les yeux sur la trace de ses pas et de considérer la route qu'on a tenue pour y parvenir, on verrait, et pour peu qu'il reste de pudeur et d'équité, on ne pourrait le voir sans s'indigner, sans s'irriter contre soi-même, on verrait cette grandeur lâchement mendiée par tant d'assiduités, de complaisances, de prières, de bassesse souvent infamantes ; arrachée par tant de sollicitations et d'importunités ; surprise par l'intrigue, le manége, l'imposture, la vile adulation, l'odieuse supercherie ; achetée par un dévouement servile aux plus criminelles passions de ses protecteurs, par une constante opiniâtreté à essuyer tant de rebuts, à dévorer tant d'affronts, par une honteuse facilité à prendre tous les vices et à quitter toutes les vertus, à se déshonorer par les emplois et par les ministères les plus flétrissants ; on verrait l'honneur acheté par l'opprobre, et une grandeur qui n'a pas tant de quoi éblouir par l'éclat qu'elle donne qu'elle a de quoi humilier par le prix qu'elle coûte ; et néanmoins, le dirai-je, ce sont ces hommes grands par le hasard, grands par l'intrigue et par le manége, grands sans vertus, et quelquefois grands par le vice, qui sont les plus fiers et les plus impérieux, qui dominent avec le plus de hauteur et qui affectent le plus de dominer jusque sur les véritables grands.

Comment conserver l'humilité dans la grandeur ? Afin d'être humble il fallut que Marie parvînt en quelque sorte à s'ignorer et à se méconnaître : et nous autres, pour être humbles, il ne faudrait que nous étudier et nous sonder nous-mêmes ; et je ne crains point de le dire, plus on aura de mérite, plus on s'humiliera de celui qu'on n'a pas : le monde n'a point de maîtres plus indulgents, plus humains, plus faciles que ceux qui sont plus dignes de l'être, et à qui possède les autres vertus devrait-il en coûter tant d'y ajouter l'humilité et la modestie ?

Comment conserver l'humilité dans la grandeur ? Voulez-vous le savoir, chrétiens ? Il suffira de juger de la grandeur par les lumières de l'Evangile ; de la considérer dans le plan de l'Evangile, alors que peut être la grandeur mondaine, qu'une grandeur souvent pernicieuse et funeste, qu'une grandeur maudite et réprouvée dans presque tous ceux qui la possèdent ? Jésus-Christ n'en parle que pour dire anathème à son luxe et à son opulence, à ses fêtes et à ses plaisirs, que pour gémir sur les périls qui l'environnent, que pour pleurer les égarements où elle précipite. Non, ce que la grandeur est aux yeux du monde n'éblouira point un homme qui se souviendra de ce qu'elle est aux yeux de Dieu.

Ce serait peu de conserver l'humilité dans la grandeur, il faut y ajouter la force et le courage, qui ne se laissent point rebuter par les peines et par les devoirs de la grandeur.

2° Quelque idée que s'en forme l'ambition, la grandeur n'est qu'une servitude déguisée, et elle ne peut guère être désirée que par des esprits ou trop peu éclairés pour en connaître les devoirs, ou assez corrompus pour vouloir s'en dispenser et les négliger : quelque sainte, quelque sacrée, quelque céleste que fût la dignité de la maternité divine, elle ne fut pas exempte, pour Marie, des peines auxquelles sont sujettes les dignités mondaines ; et je ne sais s'il lui fallut plus d'humilité pour en refuser les honneurs que de courage pour en supporter les peines.

Il n'est plus pour elle de jours sereins et sans alarmes ; sa destinée sur la terre se confond avec celle de son fils : et quel enchaînement non interrompu de peines, de contradictions et d'outrages !

Je ne parle pas de ces soupçons qui s'élevèrent sur la vertu qu'elle chérissait le plus, elle sut les soutenir dans le silence et attendre sans trouble et sans agitation le moment marqué pour dissiper le nuage qui obscurcissait sa gloire. Heureuse d'avoir à souffrir tandis qu'elle est seule à souffrir ! mais Jésus naît, et dans quel état ? Ce divin enfant n'aperçoit pour lui d'autre héritage sur la terre que les pleurs qu'il répand et les larmes qu'on donne à ses souffrances ; et cet enfant est son fils qu'elle aime ; c'est son Dieu qu'elle adore ! ce fut alors, pour la première fois, qu'il en coûta à Marie d'être pauvre. Une indigence qu'on souffre pour Jésus a ses charmes quand on aime : une indigence dont Jésus souffre a autant de peines que d'amour.

Non, il n'est plus de plaisirs et de repos pour Marie ! La suivrons-nous dans le temple, où elle voit couler les prémices de son sang, où un saint vieillard lui annonce et lui peint d'avance tout ce qu'il essuiera de contradictions. A peine a-t-elle présenté son fils à Dieu son père qu'il faut fuir la fureur d'Hérode et chercher un asile dans une terre étrangère ; elle ne reparaît en Israël que pour y vivre dans une humiliante obscurité ; elle n'entend ensuite parler de ses miracles, de la sagesse de ses leçons, de l'empressement du peuple à le suivre et à l'écouter, que pour voir se former l'orage qui doit préparer et terminer enfin cette

scène horrible et désolante qu'elle a sans cesse présente à son esprit.

Et que devient Marie lorsqu'il se montre à elle, ce digne objet d'un amour si tendre, chancelant sous le poids de sa croix, lorsqu'à la trace de son sang elle le suit au Calvaire, lorsqu'elle entend les derniers sons de sa voix mourante, lorsqu'on lui remet entre les bras ce corps pâle et défiguré, objet méconnaissable à tout autre œil qu'à celui d'une mère! Non, après les souffrances de l'Homme-Dieu, il n'y eut jamais de douleur comparable à celle de Marie, puisque jamais il ne fut un cœur qui sut si bien aimer, ni un fils si digne d'être aimé!

Voilà, chrétiens, ce que valut à Marie sur la terre l'honneur de la maternité divine: elle n'eut pas un moment de plaisir; elle n'eut pas un moment de faiblesse : la force du fils soutient la mère; elle souffre avec lui et avec la proportion qu'il y a toujours entre une créature et son Dieu; elle souffre comme lui : *Stabat juxta crucem.* Comme il n'échappe à Jésus Christ aucune parole qui ne soit digne d'un Dieu, il n'échappera à Marie aucune plainte qui soit indigne de la mère d'un Dieu, donner des pleurs tandis que Jésus donne son sang; adorer l'amour d'un Dieu qui meurt victime de son amour; aimer Jésus et l'imiter, ces deux mots font l'histoire de Marie, celle de sa grandeur et celle de sa conduite

Modèle de grandeur et de conduite que doivent étudier, sur lesquels doivent se régler ceux que la Providence a mis dans les places d'autorité et de commandement : car il n'y a point d'honneurs et d'emplois qui n'imposent des obligations gênantes; plus ils donnent de gloire, plus ils imposent de soins, et en étendant sa puissance, on ne fait que multiplier ses devoirs ; se consacrer à un travail rebutant, se livrer à des fonctions ennuyeuses, se rendre exact à des heures incommodes, renoncer aux délices, prendre sur son repos, intéresser sa santé, être éternellement environné d'hommes qui ont leurs défauts, et il faut les supporter; leurs caprices, et il faut les essuyer; leurs travers, et il faut les dissimuler; leurs passions, et il faut les ménager; leurs prétentions, et il faut les examiner; leur mérite, et il faut le récompenser; leur importunité, et il faut la soutenir, se voir continuellement exposé aux soupçons de la malignité, aux railleries de la médisance, aux impostures de la calomnie, aux intrigues des concurrents, à la haine des subalternes, aux bizarreries des supérieurs, aux plaintes et aux murmures des mécontents; vivre non plus à soi, mais aux autres, non plus pour soi, mais pour les autres, telle est la destinée de tous ceux qui sont dans les charges, qui occupent les emplois, qui remplissent les premiers postes. Que dirai-je de ces occasions délicates, de ces circonstances fâcheuses que toute la prudence ne peut éviter, lorsque voyant d'un côté la justice et de l'autre la faveur, il s'agit d'être le martyr ou le prévaricateur de la probité, il s'agit de sacrifier sa conscience ou sa fortune? Quelle force, quel courage ne faut-il pas pour se soutenir dans des voies si pénibles et si laborieuses, pour ne pas succomber et mollir dans des tentations si pressantes?

Je sais qu'elle n'est pas inconnue, qu'elle n'est même que trop connue dans ce siècle d'ambition et de volupté, la science de ne prendre des charges et des emplois que ce qui flatte la vanité et de laisser ce qui gêne la mollesse et le plaisir; d'être grand quand il s'agit de recevoir les honneurs, les complaisances, les hommages qui sont dus à la grandeur, et de ne l'être plus quand il s'agit d'entrer dans des soins qui fatiguent, dans des détails qui ennuient, dans des attentions qui captivent; d'être grand pour contenter ses passions avec impunité, pour satisfaire ses haines, ses vengeances, ses animosités, son faste, son orgueil, et de ne l'être point pour maintenir l'ordre, pour conserver les lois, pour veiller à la paix et à la félicité publique; de n'être grand que pour sa vanité et pour ses plaisirs, et de ne l'être que pour jouir de sa grandeur et faire dans le temple de la fortune le personnage de ces idoles qui, nourries de la vapeur de l'encens, n'ont ni des yeux pour voir les besoins des peuples, ni des oreilles pour entendre leurs plaintes, ni un cœur pour sentir leur misère, ni des mains pour travailler à leur bonheur.

Science damnable et funeste, science de l'orgueil et de la vanité, science de la mollesse et de l'indolence, science du plaisir et de la volupté, mais qui ne fut jamais la science de l'Evangile, qui n'est pas même et qui ne peut être la science de la raison, la science de la probité et de l'équité. Grands du monde, souvenez-vous que votre grandeur n'est pas tant un titre d'autorité qu'un titre d'assujettissement; un droit de commander aux hommes, qu'une obligation de les servir; qu'ils sont au-dessous de vous, mais que vous êtes à eux; qu'ils vous doivent l'obéissance, mais que vous leur devez vos soins; que le monde n'est pas fait pour les grands, mais que les grands sont faits pour le bonheur du monde : ce n'est pas là le langage de la cupidité, c'est le langage de la religion et de la vérité: vérité qui, bien comprise, arrêterait dans les grands ces airs de hauteur, ces manières fastueuses, ces dédains superbes, ces rebuts outrageants, qui renversant l'ordre font des esclaves de ceux qui ne sont que sujets, et des tyrans de ceux qui doivent être pères; vérité qui, bien comprise, engagerait les grands à se tirer de ce sommeil d'indolence et de volupté qui les rend inutiles au bonheur du monde. Humbles et modestes dans la grandeur, laborieux et appliqués dans la grandeur, ils feraient de leur grandeur une grandeur toute sainte, et par le bon usage de la grandeur passagère ils arriveraient à cette grandeur durable qui leur est promise dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour le jour de la Trinité.

SUR LA FOI.

Euntes ergo docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. (*Matth.*, XXVIII, 9.)

Allez, enseignez toutes les nations, et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Un seul Dieu en trois personnes, un Père qui, dès les profondeurs de l'éternité, engendre un Fils éternel, sage, puissant comme lui, un Esprit d'amour et de sainteté qui prend sa source et son origine dans l'amour qui unit le Père et le Fils; la Divinité subsistant en trois personnes, sans être partagée ou multipliée; trois personnes objet de notre culte et de notre adoration, et cependant un seul et même Dieu que nous devons adorer: telle est la foi que les apôtres sont chargés d'annoncer à tous les peuples et que l'Eglise transmettra d âge en âge jusqu'aux derniers jours du monde: mystère profond et impénétrable, qui par ses apparentes contradictions étonne la raison; mystère sublime, dont un esprit sage n'entreprendra point de sonder les profondeurs, content de le révérer dans un silence religieux; unité de nature, trinité de personnes : *Baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti;* voilà le grand objet de notre foi, voilà ce que nous devons croire et ce que nous ne pouvons vous expliquer.

Les apôtres et ceux qui dans la suite seront appelés au ministère de l'apostolat, les apôtres et leurs successeurs, établis les chefs de l'Eglise, les docteurs des nations, la lumière du monde, les pasteurs du troupeau, les interprètes des Ecritures, les prédicateurs et l'appui de la vérité; voilà la règle de notre foi, que nous ne pouvons trop bien connaître, puisqu'autant qu'il nous importe d'avoir la véritable foi, autant il est nécessaire de ne pas nous méprendre sur la véritable règle de la foi.

Or deux sortes de personnes peuvent être dans l'erreur par rapport à la règle de la foi; les uns qui ne la cherchent pas dans l'Eglise, les autres qui pensent l'avoir trouvée dans une Eglise qui n'est pas la véritable Eglise : montrons aux premiers qu'ils sont obligés d'avoir un esprit soumis à tout ce que l'Eglise juge sur la foi, et ce qui intéresse la pureté de la foi : apprenons aux seconds à connaître l'Eglise, à qui appartient l'autorité de juger sur la foi.

Appliquez-vous à cette instruction importante : si elle n'est pas nécessaire pour vous détromper, elle sera utile afin d'empêcher que dans des temps de nuages vous ne soyez trompés. Malheur à moi si j'avais ici d'autre dessein que celui de vous édifier et de vous instruire, et si dans la vivacité d'un zèle trop impétueux, je laissais échapper des expressions propres à irriter les esprits sensibles et délicats; je sais que la vérité est modeste et paisible, que l'esprit de Jésus-Christ est un esprit d'amour et de charité, qu'on doit attaquer l'erreur sans attaquer les personnes, et détromper le peuple sans le soulever contre ceux qui l'ont trompé; je sais que la sainteté de la chaire évangélique serait profanée par la licence de la satire et par l'amertume des invectives; en disant tout ce qui peut instruire, je ne dirai donc rien qui puisse offenser et je tâcherai de concilier la liberté que demande le ministère avec les ménagements que demande la charité; mais aussi, malheur à vous, si des préjugés coupables vous rendaient odieux les efforts d'un zèle qui ne pense qu'à vous éclairer, qu'à vous fortifier dans la foi; je vous parlerai sans aigreur, écoutez-moi sans prévention; je ne cherche qu'à vous instruire, ne souhaitez que d'être instruits; oubliez quel est celui qui vous parle, et rendez-vous attentifs au langage de la vérité que l'Esprit-Saint vous parlera au fond du cœur: demandons ses lumières par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Obligation étroite et indispensable d'une soumission réelle, d'une soumission entière, d'une soumission sincère et intérieure, d'une soumission d'esprit et de cœur aux jugements que l'Eglise prononce en matière de foi et par rapport à la foi; obligation fondée sur le précepte de Jésus-Christ, sur les promesses de Jésus-Christ, sur la nature de la religion établie par Jésus-Christ, sur les qualités de la foi que demande Jésus-Christ: appliquez-vous, mes chers auditeurs, ceci demande toute votre attention.

1° Obligation fondée sur le précepte de Jésus-Christ. Prêt à retourner au ciel, ce Dieu Sauveur confie à ses apôtres le ministère de la doctrine : Allez, leur dit-il, portez aux peuples les lumières de la foi; que votre voix leur annonce les vérités de ma religion, qu'ils apprennent de vous ce que vous avez appris de moi : *Euntes docete;* obligation d'enseigner et d'instruire, qui des apôtres a passé à leurs successeurs; puisque la prédication de la vérité n'est pas moins nécessaire à l'Eglise que l'administration des sacrements, et que ces deux devoirs sont expliqués dans les mêmes termes : *Euntes docete, baptizantes,* enseignez et baptisez: obligation qui suppose dans ceux qui en sont chargés le pouvoir de marquer aux peuples ce qu'ils doivent croire et ce qu'ils doivent ne pas croire; ce qu'il faut recevoir et adopter, et ce qu'il faut rejeter et réprouver; par conséquent, devoir d'instruction et d'enseignement pour les pasteurs, qui emporte pour le troupeau un devoir de soumission et de docilité.

En effet, disait saint Paul, en développant aux premiers chretiens le plan de subordination et de gouvernement établi par Jésus-Christ dans son Eglise, la dignité de pasteur n'est point une dignité de faste et de pompe mondaine qui se borne à éblouir les yeux par un vain spectacle de grandeur profane, et à laquelle on ne doit plus rien

quand on lui a rendu l'hommage d'un respect extérieur : leur autorité n'est qu'une autorité de ministère, une autorité qui est à eux, mais qui n'est point pour eux : *Pastores et doctores in opus ministerii* (*Ephes.*, IV, 11), une autorité qu'ils ont reçue pour consommer l'ouvrage de la sanctification du monde, ***ad consummationem sanctorum*** (***Ibid.***, 12), pour réunir tous les esprits dans l'unité de la foi, *in unitatem fidei* (*Ibid.*, 13), pour arrêter la curiosité inquiète des génies présomptueux et empêcher la séduction des simples : *ut non simus..... fluctuantes et circumferamur omni vento doctrinæ in nequitia hominum* (*Ibid.*, 14).

Or, vous le voyez assez, chrétiens, et il n'est pas besoin de vous le montrer, que l'unité de la foi ne trouverait qu'un faible secours, que l'audace de l'erreur ne trouverait qu'un obstacle impuissant dans une autorité qu'il serait permis de mépriser, dans une parole qu'on aurait droit de ne pas écouter : pouvoir donc de l'Eglise, pouvoir d'enseigner et d'instruire, pouvoir qui ne sera dans les pasteurs qu'une prééminence imaginaire et une vaine ombre de supériorité, pouvoir qui contre les intentions de Jésus-Christ, expliquées par l'Apôtre, demeurera entre leurs mains stérile et infructueux si nous ne sommes obligés de faire céder nos lumières aux lumières de l'Eglise, nos idées et nos jugements à la parole de l'Eglise, nos raisonnements, nos évidences prétendues à l'autorité de l'Eglise.

Je sais cependant, mes chers auditeurs, je sais qu'à proprement parler nous ne sommes redevables qu'à Dieu de l'hommage de notre foi, que la parole seule de Dieu a droit d'être l'objet de notre foi ; qu'il n'appartient qu'à la révélation de Dieu contetenue dans l'Ecriture ou dans la tradition d'être la règle de notre foi ; mais ce qu'il ne nous importe pas moins de savoir, reprend saint Cyprien, c'est que l'Eglise a été choisie pour conserver le précieux dépôt de la parole de Dieu, pour nous dévoiler le sens caché et les mystères profonds de la révélation de la parole de Dieu, et par conséquent en recevant la parole de l'Eglise que faisons-nous ? nous recevons la parole de Dieu, en obéissant à l'Eglise, nous obéissons à Dieu ; en nous soumettant à l'Eglise, nous nous soumettons à Dieu même ; en sorte que loin d'aller contre les droits de Dieu par l'obéissance que nous rendons à l'Eglise, cette obéissance n'est qu'une suite de celle que nous devons à Dieu, et elle en est une suite nécessaire.

Comment cela ? c'est que Dieu fait dépendre notre soumission à sa parole de notre soumission à la parole de l'Eglise, puisqu'il a dit que toute révolte contre l'Eglise est une révolte contre lui-même : *Qui vos spernit me spernit.* (*Luc.*, X, 16.) Ah ! chrétiens, ne nous semble-t-il pas que Jésus-Christ ne pouvait prendre une voie plus sûre de nous attacher inviolablement à l'Eglise ? il est notre maître et notre père, notre Dieu et notre Sauveur ; une impression comme naturelle de respect et de reconnaissance, de religion et d'amour, nous porte à lui être fidèles ; mais à l'égard de ces hommes mortels et fragiles, de ces hommes sujets à tant de faiblesses et à tant de passions, de ces hommes qui, pour être élevés au-dessus de nous par leurs talents ou par leur condition, n'en sont pas moins hommes que nous ; le joug de la dépendance et de la soumission ne pouvait manquer de nous paraître bien pénible et bien onéreux : que fait-il donc ? il se met à la place de l'Eglise pour recevoir le tribut de notre obéissance, il met l'Eglise à sa place pour l'exiger ; il lui transporte ses droits, il ne sépare point ses intérêts des intérêts de son Eglise ; sa gloire de la gloire de son Eglise ; son autorité de l'autorité de son Eglise : Jésus-Christ ne connaît plus ceux qui ont cessé de la connaître ; il dédaigne en quelque sorte d'être le chef de ceux dont elle n'est pas la mère : *Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus* (*Matth.*, XVIII, 17.) Le peuple qui refuse d'obéir à son Eglise n'est pas plus son peuple que celui qui prodigue son encens aux idoles ; l'un est le peuple des fausses divinités, l'autre n'est pas le peuple de Jésus-Christ, et, quoiqu'il porte le nom de chrétien, il semble l'abjurer par son indocilité : prenez garde à l'admirable raison qu'en donne saint Augustin : On n'est véritablement chrétien, dit ce saint docteur, qu'autant qu'on est membre de Jésus-Christ, et par conséquent qu'on tient au corps de Jésus-Christ : or le corps de Jésus-Christ, c'est l'Eglise : *Habere autem caput Christum nemo poterit, nisi qui in ejus corpore fuerit, quod est Ecclesia.*

Quelle erreur fut donc jamais plus grossière que celle de tant d'hérétiques, qui se vantaient d'être à Jésus-Christ, et qui n'étaient pas à l'Eglise ; qui se faisaient gloire d'appartenir à Jésus-Christ, pendant qu'ils se faisaient un honneur insensé de ne pas appartenir à l'Eglise, de se révolter, et quelquefois de révolter les peuples contre l'Eglise ; qui se flattaient même d'être d'autant plus à Jésus-Christ qu'ils étaient plus déclarés contre l'Eglise, et que l'Eglise était plus déclarée contre eux : non on ne la verra jamais naître parmi nous, cette espèce de fureur et de vertige qui des anathèmes de l'Eglise se fait insolemment un titre pour le ciel, et qui se persuade de ne pouvoir mieux mériter l'amour de Jésus-Christ qu'en méritant d'être repoussé du sein de l'épouse de Jésus-Christ.

Mais voici, chrétiens, une erreur qu'on a plus à redouter, parce qu'on s'en défie moins ; voici sur quoi on se trompe peut-être, et sur quoi l'on souffre peut-être d'être trompé tous les jours ; l'homme ennemi ne propose pas de rompre avec éclat les liens qui nous attachent à l'Eglise, mais il nous en détache imperceptiblement, et il nous jette peu à peu dans les sentiers d'une séparation qui, pour être secrète, n'en est pas moins funeste ; on se flatte d'être véritable-

ment enfant de l'Eglise, parce qu'à l'extérieur on se tient dans l'Eglise, parce qu'on n'érige pas autel contre autel, Eglise contre Eglise, ministère contre ministère ; parce qu'on n'imite pas la désertion publique de l'infidèle Samarie, et qu'on continue de porter ses offrandes et ses victimes au temple de Sion ; mais sous cet extérieur de paix et de concorde, on cache un esprit de division et de trouble, un esprit plein de toutes les idées, entêté des doctrines et des sentiments que l'Eglise réprouve ; on cache un cœur plein d'aigreur contre tous ceux qui soutiennent la cause de l'Eglise, de mépris et de révolte contre les pasteurs qui la gouvernent, de critique et de censure contre les décisions qu'elle prononce, contre les pratiques qu'elle autorise, contre les lois qu'elle porte ; on cache un cœur plein d'attachement et de zèle pour ceux qui en troublent la paix, qui attaquent son autorité, qui combattent sa doctrine ; avec tout cela, malgré tout cela, on se glorifie de l'union qu'on conserve avec l'Eglise ; on se flatte d'être véritablement enfant et membre de l'Eglise, comme si Jésus-Christ ne nous avait demandé pour l'Eglise qu'une soumission désavouée par les sentiments et par la conduite, comme si nous ne devions appartenir à l'Eglise que par l'extérieur du culte, que par la profession d'une partie de ses dogmes, et non, selon la belle remarque de saint Thomas, par une adhésion pleine et intérieure de l'esprit à ce que l'Eglise enseigne : car ne nous y trompons pas, ajoute le Docteur angélique, il n'est donné qu'à la foi seule de nous ouvrir le sein de l'Eglise ; pour être membre vivant de l'Eglise, il faut être animé du même esprit que l'Eglise, et l'unité de l'esprit ne subsiste que par l'unité de croyance : *Unus spiritus,...una fides* (*Ephes.*, IV, 5) ; afin d'être devant Dieu séparé de l'Eglise, il n'est donc pas besoin de faire avec l'Eglise un divorce public et éclatant ; il suffit de ne pas penser comme elle, de ne pas croire comme elle.

De là cette décision de saint Augustin par rapport à certains chrétiens indociles, qui affectaient de se tenir unis à la société des catholiques : Ils n'ont pas levé l'étendard de la rébellion, disait ce grand docteur, et l'Eglise n'a pas encore levé visiblement contre eux le glaive de l'anathème ; ils ne se sont pas séparés, on ne les a pas séparés, mais l'union n'est plus qu'apparente ; en quittant la foi de l'Eglise, ils ont quitté l'Eglise, ils semblent être dans l'Eglise, aux yeux de Dieu ils sont déjà retranchés du corps de l'Eglise : *Antequam visibiliter excommunicatur, quisquis contra veritatem inimicum gestat animum, jam præcisus est.* Vouloir être uni extérieurement à l'Eglise et être intérieurement opposé à l'Eglise, se dire enfant de l'Eglise, et ne pas souscrire aux décisions de l'Eglise, et préférer ses sentiments aux sentiments de l'Eglise, ce serait vouloir allier en même temps les caractères de soumission et de résistance à l'Eglise : *jam præcisus est.* Le schisme de ces hérétiques que reprend saint Augustin, n'était pas public et authentique, il était réel et véritable et entre un schismatique déclaré et un schismatique secret, si vous en exceptez le scandale de la révolte et ses funestes effets, il n'y a que cette différence, que l'un ose paraître ce qu'il est, et que l'autre, affectant de paraître ce qu'il n'est pas, ajoute au crime du premier l'hypocrisie, qui se joue tout ensemble de Dieu et des hommes : *jam præcisus est.*

En vain donc je me parerai au dehors des marques de religion qui distinguent les enfants de l'Eglise ; en vain je semblerai reconnaître les pasteurs qui la gouvernent, je participerai aux sacrements qu'elle administre ; en vain j'assisterai au sacrifice qu'elle offre, je pratiquerai les vertus qui l'édifient : si je n'ai la soumission intérieure à sa parole et à ses enseignements, les hommes, qui ne jugent que par les actions, croiront que j'appartiens véritablement à l'Eglise ; mais devant Dieu qui voit et qui discerne les pensées de l'esprit, *discretor cogitationum* (*Hebr.*, IV, 12), devant lui je suis séparé de l'Eglise, il me regarde comme aussi étranger à l'Eglise que celui qui n'y fut jamais, *sicut ethnicus* (*Matth.*, XVIII, 17) ; sur cela je pourrai me tromper ou me laisser tromper, me faire illusion, ou souffrir qu'on me la fasse ; me rassurer, ou permettre qu'on me rassure ; mais l'intérêt de mes passions et de vaines subtilités ne détruiront point ce précepte de Jésus-Christ qui, en ordonnant à l'Eglise d'enseigner, ordonne au peuple de suivre les enseignements de l'Eglise : *Euntes docete ;* elles ne détruiront pas la déclaration de Jésus-Christ, qui dit qu'en s'élevant contre l'Eglise on s'élève contre lui-même : *Qui vos spernit me spernit ;* elles ne détruiront pas ces paroles de Jésus-Christ, qui déclarent que celui qui n'écoute point l'Eglise n'est point à Jésus-Christ : *Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus.* (*Ibid.*) Obligation de se soumettre aux jugements que l'Eglise prononce sur les matières qui intéressent la foi, obligation fondée sur le précepte de Jésus-Christ : j'ajoute obligation fondée sur les promesses de Jésus-Christ.

2° Promesses d'infaillibilité et de vérité dans tous les jugements de l'Eglise qui auront pour objet la foi et les dogmes qui s'y rapportent : ainsi tout se tient et s'appuie mutuellement dans l'ordre de la religion : le précepte est garant des promesses, et les promesses à leur tour sont la preuve du précepte, le précepte suppose les promesses, car le Dieu de sagesse et de vérité ne peut me commander de prêter une oreille attentive, de donner un esprit soumis et docile au langage d'erreur et de mensonge ; et par conséquent une Eglise que Dieu m'ordonne d'écouter est une Eglise qui ne peut me tromper : les promesses supposent le précepte ; car si la parole de l'Eglise est toujours une parole de vérité, il n'est pas plus permis de s'écarter de l'Eglise que de s'éloigner de la vérité.

Or qui osera contester à l'Eglise l'avan-

tage de ne point errer dans les décisions qui ont rapport à la foi? qui peut ignorer ce que dit saint Paul, que l'Eglise est la colonne de la vérité, *columna et firmamentum veritatis?* (I *Tim.*, III, 13.) Qui ne sait que les portes de l'enfer, c'est-à-dire, que l'esprit d'erreur, que l'artifice du mensonge, que la séduction de l'iniquité ne prévaudront point contre l'Eglise : *Portæ inferi non prævalebunt?* (*Matth.*, XVI, 18.) Qui n'a pas entendu ce que disait Jésus-Christ, que l'Esprit-Saint inspirera les apôtres, et qu'il leur enseignera toute vérité : *Docebit vos omnem veritatem?* (*Joan.*, XVI, 13.) A qui sont-ils inconnus, ces oracles des prophètes, que l'Eglise sera la Sion d'où sortira la loi de vérité et de sagesse : *De Sion exibit lex?* (*Isa.*, II, 3.) La Jérusalem nouvelle, la cité sainte, toujours brillante de la lumière de Dieu : *Jerusalem civitas Dei... luce splendida fulgebis?* (*Tob.*, XIII, 11, 13.) Le tabernacle d'alliance éternelle, qui toujours durable ne ressentira point l'outrage des ans, qu'aucunes tempêtes ne pourront ébranler, qu'aucune puissance ne pourra dissiper et détruire : *Tabernaculum quod nequaquam transferri poterit... et omnes funiculi ejus non rumpentur?* (*Isa.*, XXXIII, 20.) Surtout il ne périra point dans la mémoire des hommes, ce discours de Jésus-Christ, rapporté au chapitre XXVIII (ỳ. 18) de saint Mathieu : Jésus dit à ses apôtres : J'ai reçu toute puissance dans le ciel et sur la terre : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra !* Quelles seront magnifiques les promesses qui vont suivre, s'écrie saint Chrysostome! mais la grandeur du Dieu qui les fait répond de leur stabilité; elles ne pourront être vaines, des promesses fondées sur un pouvoir qui n'a point de bornes dans l'étendue de la terre et dans l'immensité du ciel, *data est mihi omnis potestas;* allez donc, enseignez toutes les nations, vous annoncerez toutes les vérités que je vous ai annoncées; vous irez, votre Dieu sera votre guide; je suis avec vous, j'y serai jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* (*Matth.*, XXVIII, 20.)

C'est ici, mes chers auditeurs, que toute hauteur qui s'élève contre l'Eglise sera forcée de s'humilier et de s'abaisser; c'est ici que les hérétiques des premiers jours, et les novateurs des derniers siècles sont venus se briser et s'anéantir avec tout le faste de leur érudition, avec tout le brillant de leur esprit, avec toute la souplesse de leur génie : ils voulaient (car tel est le caractère de l'erreur, d'aimer à disputer toujours et de ne céder jamais), ils voulaient engager les catholiques dans la discussion des dogmes contestés, on les ramenait sans cesse à cet article particulier de l'infaillibilité de l'Eglise, qui seul décide tous les autres articles, et sans s'égarer, contre la défense de l'Apôtre (II *Tim.*, IV, 15), dans le labyrinthe des disputes qui ne prennent point de fin, on se contentait de leur redire ce que Jésus-Christ a dit : Allez, enseignez toute vérité, je suis avec vous, j'y serai jusqu'à la consommation des siècles : *Docete omnes... ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.*

Sur d'autres objets et aux yeux des personnes moins instruites, ils pouvaient trouver des détours pour s'échapper, des nuages pour se cacher, de vaines subtilités pour en imposer, de fausses lueurs pour éblouir, des raisonnements artificieux pour embarrasser, des textes mêmes de l'Ecriture pour se perdre dans leur obscurité mystérieuse; mais quand les Pères les rappelaient aux promesses de Jésus-Christ, promesses si précises, si formelles, si évidentes; quand saint Augustin leur disait, voilà l'Eglise, la dispute est inutile : *Ecce Ecclesia, quid tergiversaris?* quand, pour dessécher le torrent des hérésies, saint Jérôme, ainsi qu'il s'explique lui-même, allumait le soleil brûlant de l'autorité de l'Eglise : *Poteram omnes propositionum rivulos uno Ecclesiæ sole siccare :* que répondaient-ils? tout, répond saint Augustin, plutôt que de ne répondre rien; mais leurs réponses ne servaient qu'à montrer leur embarras, qu'à confondre l'erreur, et qu'à donner un plus grand jour à la vérité.

Les donatistes prétendaient que les promesses de Jésus-Christ limitées aux apôtres ne s'étendaient point aux évêques successeurs des apôtres, mais saint Augustin leur montrait que Jésus-Christ annonce la perpétuité de sa présence jusqu'à la consommation des siècles, et par conséquent au delà du temps des apôtres, *usque ad consummationem sæculi.*

D'autres, entre les mêmes donatistes, soutenaient que les promesses de Jésus-Christ n'excluaient point des jours de nuages et d'obscurcissement, pendant lesquels l'erreur emprunterait l'éclat et l'autorité de la vérité; mais il était facile de leur répondre que quand Jésus-Christ a dit : Je suis avec vous, il n'a point dit : Je suis avec vous en certains jours, et en d'autres je n'y serai pas; mais je suis avec vous tous les jours : *Omnibus diebus;* que si l'Eglise avait ses moments funestes, ses jours d'erreur et de défection, Jésus-Christ n'aurait pas manqué de les annoncer, de les caractériser de manière à ne pouvoir s'y méprendre, à ne pouvoir confondre les jours où il est ordonné de croire à l'Eglise avec les jours où l'on ne doit pas croire à l'Eglise; que du moins il n'aurait pas donné un précepte d'écouter l'Eglise, qui n'exclut aucun moment, et qui renferme tous les temps. C'est aussi la remarque de saint Augustin, que l'Eglise ne peut être obscurcie et cachée, parce qu'elle ne peut périr, et qu'une Eglise qui ne paraît pas ne subsiste plus : *Nunquid Ecclesia operta est?* Qu'en un mot les promesses de Jésus-Christ sont universelles pour tous les âges comme pour toutes les vérités; *docentes omnes omnibus diebus*, que ces promesses n'ont ni bornes, ni restrictions; qu'on n'y en peut apporter que d'arbitraires qu'on tire des penchants de son cœur et des préjugés de son esprit, et que c'est une témé-

rité, également coupable, soit qu'on ajoute aux promesses de Jésus-Christ, soit qu'on en retranche.

Les pélagiens recouraient à la distinction de l'Eglise réunie en concile, et de l'Eglise dispersée dans le monde chrétien : mais saint Augustin les rappelant aux paroles de Jésus-Christ et à la suite de la tradition, leur montrait que celui qui a promis d'inspirer et de guider l'Eglise n'a point renfermé ses promesses dans les limites étroites du petit nombre de jours qui ont vu ou qui verront des synodes œcuméniques : il leur retraçait les nicolaïtes, les ébionites, les novatiens, les sabelliens, les disciples de Montan et de Paul de Samosate, condamnés et proscrits par l'Eglise dispersée : *Synodi opus erat quasi nulla hæresis nisi synodi congregarentur, damnata sit.* Il leur soutenait que, par rapport à la foi et aux matières qui intéressent la foi, avoir recours à une pareille distinction, ce n'est pas tant se soumettre à l'Eglise assemblée qu'opposer une résistance condamnable à l'Eglise dispersée, que les promesses ont été faites à l'Eglise, qui pour être Eglise n'a pas besoin d'être assemblée ; qu'elles ont été faites au moment où Jésus-Christ ordonnait aux apôtres de se séparer pour aller enseigner toute vérité à tous les peuples de la terre, et qu'il n y en a point de plus fortes et de plus précises pour le moment où ils devaient se réunir ; il leur soutenait que, si l'Eglise n'est sûre d'elle-même et de ses décisions que dans les conciles œcuméniques, le ministère est essentiellement défectueux, puisqu'il laisse pour des siècles l'Eglise livrée à la discorde, puisqu'il laisse la licence de l'erreur sans frein, les pasteurs sans autorité sur le troupeau, le troupeau sans pasteurs, la vérité sans appui, la sainte doctrine sans caractère de distinction, la vraie Eglise sans visibilité, les esprits flottants et chancelants dans la foi sans règle pour se déterminer, et de là le saint docteur concluait invinciblement que cette conduite des pélagiens n'était de leur part que la ruse et l'imposture qui ne réclament un tribunal qui n'est pas, que pour se soustraire à celui qui est, qui ne demandent un concile, que parce qu'elles voient une sorte d'impossibilité de le leur accorder ; qui ne veulent un autre juge, que parce qu'elles ne veulent pas être jugées ; qui ne promettent l'obéissance dans l'avenir, que pour voiler le crime de leur désobéissance présente, et qui cherchent à troubler le monde, pour se consoler de n'avoir pu le séduire : *Orbem catholicum quoniam pervertere nequeunt, commovere conantur.*

Les protestants objectaient la corruption des mœurs et les ténèbres de l'ignorance répandues dans l'Eglise romaine ; on leur faisait sentir que ces désordres, s'ils étaient aussi véritables que l'erreur le disait, car que n'ose-t-elle pas dire ? que ces désordres n'avaient point échappé à l'œil pénétrant de ce Dieu qui lit dans l'avenir ce qui n'est pas encore, comme il voit dans le présent ce qui est déjà, et que ces désordres n'ayant point arrêté la bonté qui a fait les promesses, ils ne seraient point un obstacle à la puissance qui s'est chargée de les accomplir : on leur répétait les paroles de Jésus-Christ qui ordonne de suivre les enseignements des scribes et des pharisiens, au moment même qu'il leur défend de suivre leurs exemples : *Super cathedram... sederunt* (*Matth.*, XXIII, 2) ; que saint Paul se reconnaissait encore sujet aux faiblesses de l'humanité, lorsqu'il écrivait : Si un ange du ciel vous apporte un autre Evangile que celui que je vous ai annoncé, qu'il soit anathème : *Sed licet nos, aut angelus de cœlo evangelizet, anathema sit.* (*Gal.*, I, 3).

Etrange aveuglement ! On se sert, pour affaiblir l'autorité de l'Eglise, de ce qui est le plus propre à en montrer la divinité. Le savant cardinal Baronius remarque que, pour montrer que l'Eglise est l'ouvrage de Dieu, ce Dieu dont les voies ne sont que sagesse, a quelquefois permis la corruption des mœurs dans les pontifes qui la gouvernent. Les royaumes et les monarchies de la terre, ouvrage de la force et de l'industrie des hommes, n'ont pour appui que les vertus et les talents des hommes, la valeur, la sagesse et la politique ; ils empruntent leur gloire et leur stabilité du génie de ceux qui les gouvernent, ils s'élèvent et ils tombent avec eux ; plus d'un grand monarque a emporté et précipité avec lui dans le tombeau la grandeur de son empire, et rarement les royaumes survivent long temps aux vertus des rois : mais ce qui marque l'Eglise au sceau de la divinité, c'est que, indépendante des mœurs et du caractère de ceux qui la gouvernent, elle n'a pu périr lorsque tout semblait concourir à sa ruine, et que, dans une mer couverte d'écueils et de rochers, agité par tant de tempêtes, malgré le sommeil ou la négligence, malgré même, si vous le voulez, la perfidie de ses pilotes, ce vaisseau, guidé par le souffle de l'Esprit-Saint, ne fit aucun naufrage. Qu'est-ce donc que de vouloir faire dépendre l'autorité du ministère de la capacité ou même de la sainteté des ministres, si ce n'est confondre l'ouvrage de Dieu avec l'ouvrage des hommes, ou douter que Jésus-Christ puisse défendre son Eglise contre les assauts de l'enfer ?

Non, chrétiens, ce n'est point de l'Eglise et des passions de ceux qui y président, c'est de nous-mêmes et de nos propres passions qu'il faut nous défier : orgueil de l'esprit et enflure de la science, attrait de la nouveauté et de la curiosité, charme de la liberté et de l'indépendance, amour de la réputation et de la gloire mondaine, penchants et inclinations du cœur, engagement des liaisons et des amitiés humaines, c'est là ce qui peut troubler notre foi, nous enlever la foi, et non les passions de ceux qui sont assis au gouvernail de l'Eglise, parce que Dieu saura indépendamment d'eux, et s'il le faut malgré eux, se servir de leur ministère pour établir et maintenir l'empire de la vérité : *Non aliunde*, dit saint Cyprien, *non aliunde*

in Ecclesia sunt hæreses, quam quod sacerdotibus non obtemperatur. Avec la soumission aux pasteurs, il n'y aura jamais d'hérésies, puisqu'avec la soumission aux pasteurs, on se conformera toujours à la doctrine de Jésus-Christ qui les a envoyés et qu'ils représentent.

La sagesse serait donc de compter sur l'Église et de ne pas compter sur soi-même; de se fier davantage à l'Église, et de se fier moins à soi-même; de ne craindre rien de l'Église, et de craindre tout de soi-même: mais par un renversement déplorable, mais par un orgueil, par une présomption qui ne sont que trop ordinaires, on ne craint, on ne tremble que pour l'Église; on ne se défend, on ne se précautionne que contre l'Église; on n'est inquiet et timide que par rapport à l'Église; c'est sur l'Église que tombent tous les soupçons, tous les ombrages, toutes les défiances; jamais les pasteurs qui la gouvernent ne sont ni assez saints ni assez savants; on pèse dans la balance de ses préjugés leurs talents et leurs vertus, leurs mœurs et leur capacité, leur esprit et leur probité, leurs lumières et leur intégrité; on observe leurs pas, on éclaire leurs démarches, on relève, on exagère leurs faiblesses; le caractère auguste du sacerdoce, la majesté du sanctuaire, la grandeur du Dieu dont ils sont les ministres, leur titre de père, de pasteurs devrait leur servir d'asile: mais quoique pasteurs et parce qu'ils sont pasteurs, on se fait un plaisir criminel et quelquefois un devoir de faux zèle de les donner au peuple en spectacle d'opprobre et d'ignominie; on ne leur pardonne rien, à peine leur pardonne-t-on leurs vertus; on ne se contente pas de leur reprocher ce qu'on voit, on se pique de deviner ce qu'on ne voit pas, on entreprend de sonder l'abîme de leur cœur, on leur prête des vues, des desseins, des intérêts, des motifs secrets; toutes leurs décisions ont été formées par l'ignorance, dictées par la prévention, achetées par l'espérance, vendues à la faveur, arrachées par l'intrigue. Hommes indociles, au lieu de répandre le fiel de vos satires médisantes sur la tribu de Lévi, ah! plutôt rentrez au dedans de vous-mêmes, considérez l'orgueil qui vous enivre, les préjugés qui vous entêtent, les préventions qui vous aigrissent, les cupidités qui vous mènent et qui vous captivent. C'est de là, c'est de cette source empoisonnée, c'est de l'indocilité des peuples et non de la prévarication des pasteurs que couleront toujours les erreurs et les hérésies qui désoleront la terre. Quels que soient les successeurs d'Aaron, il restera dans la tribu sainte assez de science et de sainteté pour nous éclairer et pour vous instruire; leurs actions peuvent être des œuvres de ténèbres, leurs enseignements seront toujours des leçons de lumière et de sagesse; les ministres peuvent se perdre, le ministère ne peut que vous sauver: Dieu laisse agir les pasteurs, mais il les fait parler; comme hommes, ils sont en quelque sorte entre leurs propres mains; comme pasteurs, ils sont entre les mains de Dieu: les promesses ont été faites pour vous, mais ce n'est pas à vous, c'est aux pasteurs qu'elles ont été faites, vous pouvez vous tromper, ils ne vous tromperont jamais.

La vérité demeure, dit le Prophète, les sectes passent, les mensonges s'évanouissent, on voit les hérésies et les fausses doctrines accréditées par l'éloquence de leurs auteurs, appuyées par la faveur des grands du monde, soutenues par l'artifice, avancées par la ruse et l'intrigue, fomentées par la mollesse et la politique, accrues par la faction et la cabale, étendues par la calomnie et l'imposture, triomphantes par la force et la violence, applaudies et adorées par une multitude séduite ou ignorante; on voit leur progrès, on ne tarde pas à voir leur décadence; elles font beaucoup de bruit dans leur passage, et par l'impétuosité de leurs flots, elles emportent ceux qui ne sont pas fortement attachés à l'Église, mais avec la rapidité des torrents, dit saint Jérôme, elles en ont la courte durée: *Feruntur hæreses prono eloquentiæ cursu et præcipites ut quemque obvium et levem invenerint secum trahunt, sed tanquam torrentes velociter transierunt.* L'Église qui les voit s'élever, les voit tomber les unes après les autres, et seule, au milieu de tant de ruines et de débris, elle ne connaît ni les vicissitudes ni les révolutions. Et comment les éprouverait-elle, demande saint Augustin, puisqu'elle est cette cité de David à qui les prophètes qui en ont annoncé la gloire, et le Dieu qui en a posé les fondements, ont promis l'éternité? *Deus fundavit eam in æternum.* (*Psal.* XLVII, 9.)

Que l'on objecte donc à l'Église ses temps difficiles et orageux; que, pour faire à la religion des blessures plus profondes, on aime à rouvrir les plaies qu'elle reçut dans les temps de persécution et de disgrâce; qu'on remplisse les livres des ravages et des triomphes prétendus de l'arianisme vainqueur, lorsque saint Athanase et saint Hilaire, proscrits et fugitifs, étaient, ainsi qu'on le prétend, presque seuls contre le monde entier. Je n'irai point sur les pas de tant d'illustres défenseurs de la foi dont les noms vivront à jamais dans les fastes de l'Église, je n'irai point remonter aux siècles antiques, interroger les monuments des premiers âges; je ne leur montrerai point des milliers d'évêques orthodoxes dont la voix plus forte et plus puissante rendait le témoignage le plus authentique à la vérité, je ne leur parlerai point des violences et des fureurs par lesquelles l'hérésie détruisit son propre ouvrage en avertissant l'univers que le langage qu'il allait entendre ne serait pas celui de l'autorité épiscopale, mais le langage de la faiblesse captive et intimidée; je ne leur ferai point voir les évêques assemblés à Rimini, qui, à peine échappés à l'œil de leurs tyrans, libres et rendus à eux-mêmes, effacent par leurs larmes la fatale souscription qu'ils se crurent permise, souscription d'ailleurs dont le défaut fut de taire la vérité et non d'approuver l'erreur; je ne m'arrêterai point à montrer

la contradiction qui se trouve à recourir d'une part aux conciles, et de l'autre à produire de ces assemblées qu'on prétend œcuméniques, et qui ont été le jouet de l'erreur, à dégrader et à flétrir d'avance l'unique tribunal qu'on semble reconnaître, et à se ménager d'avance des ressources contre un juge qu'on réclame quand il n'est pas, et qu'on serait peu disposé à écouter s'il prononçait : je ne me demanderai point si les temps de Rimini furent tels qu'on nous les représente. Comment, lorsque les donatistes osèrent les premiers s'en prévaloir contre l'Eglise, comment saint Augustin a-t-il osé désavouer et contredire des faits si récents, démentir l'histoire de son siècle, s'inscrire en faux contre le monde entier, trahir la cause de la vérité, et se couvrir lui-même d'un opprobre éternel en répondant aux donatistes que ces exemples recherchés avec tant d'affectation, loin de justifier leur secte, étaient une espèce de blasphème contre la multitude des saints : *His atque hujusmodi exemplis in sanctis Ecclesiæ blasphemare non cessant?* Comment les pélagiens, ces hérétiques si souples, si adroits, si pleins de ruses et d'artifices, lorsque le Docteur de la grâce les accablait du poids des anathèmes du monde entier, ne lui rappelaient-ils point l'exemple du monde devenu arien? Pouvaient-ils ignorer ces bouleversements et ces révolutions étranges de la religion dans l'étendue de l'univers? L'amour de leur gloire et d'un parti soutenu par tant de détours et de calomnies ne les pressaient-ils pas de publier une vérité qui leur était si favorable? Le silence de ces sectaires si attentifs à se justifier, si voisins de ces jours dont nous sommes si éloignés, qu'est-il autre chose qu'une preuve manifeste qu'ils regardaient comme une fable ce que les donatistes avaient donné pour une vérité, et qu'ils ne trouvaient point de réponse capable de réfuter ce que saint Augustin avait avancé?

Comment saint Jérôme, dans le siècle témoin de cette défection prétendue, insultait-il aux lucifériens sur leur solitude et le décri de leur secte? Comment saint Chrysostome, qui touchait à ces temps, ne balançait-il pas d'assurer que la lumière du soleil sera éteinte avant que l'Eglise soit obscurcie et invisible? *Facilius est solem exstingui quam Ecclesiam obscurari.* Comment saint Optat, comme Vincent de Lérins et tous les Pères contemporains ont-ils donné les décisions de l'Eglise pour la règle infaillible de la foi? Comment saint Athanase lui-même, aussitôt après ces révolutions surprenantes, apportait-il en preuve contre l'arianisme la foi de Nicée garantie par l'universalité des suffrages dans l'Eglise? Ne voyait-il pas qu'il était facile de répondre qu'une autorité de décision successivement commune aux deux partis n'en justifie et n'en réprouve aucun?

Convient-il de se flatter qu'on voit dans l'éloignement de tant de siècles ce que tant de grands hommes, qui vivaient dans les jours que l'on cite, n'aperçurent jamais, ce que ne virent pas même tant d'hérétiques si intéressés à le savoir et à le dire?

Mais laissant là ces raisonnements si décisifs et si victorieux, je me contenterai de m'écrier avec saint Augustin : Hommes séduits ou trompeurs, ne voyez-vous pas que ce n'est point contre nous, que c'est contre Dieu même que vous combattez : *Adhuc non intelligitis quoniam quidquid nobis objicitis, sermoni ejus objicitis?* N'est-ce pas lui qui a juré une alliance éternelle avec son Eglise, qui lui a promis que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, qu'elle sera la colonne de la vérité, qu'à sa lumière les nations marcheront dans les voies du salut, que la science habitera sur les lèvres de ses prêtres et de ses prophètes, qu'il ne retirera point son esprit de ses pontifes et de ses pasteurs?

Vous voulez nous persuader que Dieu a manqué à son Eglise, après lui avoir donné la douce espérance qu'il ne lui manquera jamais! Vous avez donc entrepris de le montrer infidèle dans ses promesses, et de convaincre ses oracles de vanité et de mensonge : *Nunquid irritum facies judicium Dei?* (*Job*, IV, 3.) L'Eglise ne peut se tromper dans ses décisions, que Dieu ne soit trompeur dans ses promesses; tout ce que nous disons de son Eglise il l'a dit avant nous : *Quidquid nobis objicitis, sermoni ejus objicitis.* Ah! nous feriez-vous un crime de croire à notre Dieu plutôt qu'à des faits douteux, obscurs, incertains, éloignés, qui trouvèrent à peine croyance dans des esprits intéressés à les croire, et qui furent réprouvés par ces brillantes lumières de l'Eglise dont vous vous vantez de suivre la doctrine! Que l'homme indocile s'égare dans ses discussions et dans ses recherches ténébreuses; le fidèle juge de la vérité des faits par leur accord avec la parole immuable du Dieu de vérité. Dieu promet à son Eglise que son langage sera le langage de la foi : l'Eglise parle, il ne nous reste que de nous soumettre : nécessité de soumission fondée sur les promesses de Jésus-Christ; j'ajoute sur la nature de la religion établie par Jésus-Christ.

3° Car que sont les dogmes de la religion? ce sont des vérités saintes, mais sublimes, qui passent de bien loin les bornes de notre intelligence; des vérités que nous croyons d'autant plus par la foi et avec le mérite de la foi que nous les concevons moins pleinement; des vérités qui s'accordent parfaitement entre elles, mais qui semblent se contredire; lorsque ces contradictions apparentes s'évanouiront, ce ne sera plus cette vie présente, mais la vie future; ce ne sera plus la foi, mais la vision; ce ne sera plus le temps du mérite, mais le temps de la récompense : des vérités surtout qui ne sont que lumières et sagesse pour l'âme docile : *Ipsis autem vocatis .... Dei virtutem et Dei sapientiam* (I *Cor.*, I, 24.); mais qui pour l'âme hautaine et superbe ne sont que scandale et folie : *Scandalum, stultitiam* (*Ibid.*, 23) : des vérités qu'on cesse souvent de croire presque aussitôt qu'on les sonde et

qu'on les approfondit avec témérité ; l'esprit indiscret qui s'enhardit à lever le voile qui les couvre et qui jette dans le sanctuaire un regard de curiosité profane, ne rencontrera que des écueils dans la doctrine chrétienne : pour avoir voulu trop connaître ce qu'il croit, sans trouver les connaissances qu'il cherche, il perdra peut-être la foi qu'il possède ; il s'exposera à faire autant de naufrages qu'il portera de jugements : *Habens..... bonam conscientiam, quam repellentes circa fidem naufragaverunt.* (I *Tim.*, I, 19.)

Et cette religion si impénétrable dans ses mystères, si élevée dans ses dogmes, si difficile en apparence dans la conciliation de sa doctrine : cette foi qu'il est si funeste et si aisé de perdre, quels hommes trouve-t-elle sur la terre ? des hommes qu'une curiosité inquiète précipite dans des examens, dans des discussions téméraires ; des hommes qui, ayant peu de lumières avec beaucoup de présomption, tombent et s'égarent partout, des hommes trop faciles à entraîner lorsqu'ils ne savent rien, et trop difficiles à captiver dès qu'ils savent quelque chose ; des hommes que l'orgueil séduit, et des hommes que la simplicité expose à la séduction. Les premiers, les plus beaux jours du christianisme naissant duraient encore, et saint Paul les voyait déjà s'élever, ces esprits de division et de discorde, qui dans la longue suite des siècles devaient causer tant de malheurs et faire couler les larmes de l'Eglise ; ces esprits idolâtres de leurs propres pensées, déterminés à n'adopter que les sentiments qu'ils trouvent dans eux-mêmes, à n'avoir de religion que celle qu'ils se font à eux-mêmes, et qui s'aiment trop eux-mêmes pour chercher la vérité hors d'eux-mêmes : *Homines seipsos amantes* (II *Tim.*, III, 2) : ces esprits superbes et amateurs de la singularité, qui croiraient s'avilir en croyant avec le peuple, qui dédaignent de se confondre dans la foule par l'unité de la foi, plus touchés du plaisir de penser seuls que de la crainte de penser mal : *Homines.... superbi* (*Ibid.*) : ces esprits enflés d'une folle présomption, qui s'estiment trop eux-mêmes et qui estiment trop peu les autres pour s'ouvrir à des sentiments commandés par l'autorité, qui seraient fidèles si la foi pouvait subsister sans l'humilité, ou si l'orgueil savait s'humilier : *Homines.... elati* (*Ibid.*) : ces esprits, naturellement ennemis de la subordination, dont toute doctrine est assurée d'obtenir le suffrage dès qu'elle sera réprouvée par les pasteurs, qui, dans une opinion flétrie et proscrite, trouvent toujours un grand mérite, celui de sa condamnation ; et dans la révolte un grand attrait, celui de l'indépendance : *Homines.... non obedientes* (*Ibid.*) : ces esprits ambitieux qui, pour se faire un nom dans le monde, troublent la paix du monde : le désir de la gloire les jette dans la carrière de la science ; ils se hâtent de remuer les bornes posées par leurs pères ; d'ouvrir aux peuples des routes inconnues, de leur présenter le charme impérieux de la nouveauté, de les assujettir, de les captiver par l'ombre d'une vaine et dangereuse liberté : applaudis par des disciples passionnés, idoles nourries par la vapeur d'un encens profane, ils aiment à régner jusque sur les débris de la religion : *Homines.... cupidi* (*Ibid.*, 2) : ces esprits turbulents qui ne peuvent souffrir ni leur propre repos, ni le repos public ; que l'amour de la faction et du mouvement précipite dans toutes les intrigues propres à entretenir leur agitation, à occuper leur loisir et à troubler celui des autres : *Homines.... sine pace* (*Ibid.*, 3) : ces esprits adroits qui savent si bien emprunter les dehors de la piété pour lui tendre des piéges plus sûrs, pour aveugler et corrompre l'esprit sous le spécieux prétexte de l'éclairer, et détruire la foi par les apparences de la vertu : *Habentes speciem quidem pietatis.* (*Ibid.*, 5.) Le Docteur des nations voyait toutes ces passions d'orgueil et de superbe, de vanité et de présomption, d'entêtement et d'indocilité, de cupidité et d'ambition, de hauteur et de fierté, de haine et de jalousie, s'armer contre la foi, enfanter des opinions hardies ; il les voyait se signaler par l'audace, se déguiser par l'artifice, s'accréditer par la calomnie, se concilier le respect par une affectation d'austérité et de réforme, enchanter les peuples par la nouveauté, leur plaire par les grâces du langage, les éblouir par une science fastueuse, les embarrasser par la subtilité des raisonnements, les égarer dans la profondeur et la sublimité des questions difficiles.

Il reconnaissait dans ces mêmes peuples un fonds inépuisable de légèreté et d'inconstance, de curiosité et d'ignorance, de présomption et d'aveuglement, de facilité et d'entêtement, de complaisance et d'obstination. Il apercevait tout cela, et il s'écriait avec douleur, que les dissensions, que l'hérésie, ces maux si terribles, étaient des maux presque inévitables : *Oportet et hæreses esse* (I *Cor.*, II, 19) : et il ne pouvait s'empêcher de trembler sur le péril des âmes : *Instabunt tempora periculosa.* (II *Tim.*, III, 1.)

Or quel remède à tout cela ? *Alios autem pastores et doctores.* (*Ephes.*, IV, 11.) Et peut-il y en avoir d'autre que l'autorité des pasteurs et la soumission des peuples ? Pour se déterminer entre les différentes sociétés qui contestent, dont chacune se vante de posséder le trésor de la foi pure et orthodoxe, dont chacune cite en sa faveur les textes de l'Ecriture, l'autorité de la tradition, la doctrine des Pères, les décisions des conciles ; faudra-t-il, à la suite de tant de génies inquiets errer dans les détours des raisonnements tissus avec art, parcourir l'immense océan des Ecritures, suivre le fil de la tradition, approfondir les systèmes, discuter les dogmes et les preuves du dogme ? La voie d'examen, nous le disons aux protestants, la voie d'examen est un moyen dont les simples ne sont pas capables ; or un moyen qui n'est pas à portée de tous,

comment Dieu l'aurait-il établi, lui qui veut que tous parviennent à la vérité? *Omnes vult.... ad agnitionem veritatis venire.* (I *Tim.*, II, 4.) Dieu n'a donc point choisi pour le moyen de terminer les contestations un moyen qui plutôt est capable de nourrir et de fomenter dans les esprits inquiets les passions qui font naître les erreurs et qui immortalisent les disputes. Notre religion est moins une religion de science et de recherche qu'une religion de soumission et d'obéissance : *Redigentes omnem intellectum.* (II *Cor.*, X, 5.) Si les savants capables d'approfondir n'en sont point exclus, elle semble préférer les simples qui ne sont capables que de croire : *Abscondisti hæc a sapientibus.... revelasti ea parvulis.* (*Matth.*, XI, 25.) L'Eglise de Jésus-Christ, Eglise de paix et de silence, n'aime point à retentir du bruit et des clameurs de la dispute : *Si quis autem videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus, neque Ecclesia Dei.* (I *Cor.*, XI, 16.) L'expérience des siècles passés n'a que trop montré la vérité de cet oracle de l'Esprit-Saint, que la voie d'un examen présomptueux met souvent tout en guerre et jamais ne procure une véritable paix; que, s'il n'est guidé par l'humble soumission à l'autorité, il n'a que le funeste avantage de commencer les disputes et qu'il n'a point le don de les finir : *Faciendi plures libros nullus est finis.* (*Eccli.*, XII, 12.) L'expérience n'a que trop montré que livrer la foi aux recherches de tant d'esprits téméraires, c'est en faire un problème et introduire une infinité de fausses religions en détruisant la véritable. Lorsqu'on a commencé d'examiner par un esprit d'orgueil et de présomption, il est rare qu'on tarde à s'égarer, et quand on a une fois commencé à s'égarer, on s'égare sans fin : c'est la remarque de saint Chrysostome : bientôt on ne sait ni ce qu'on doit croire, ni ce que l'on croit; l'examen a commencé par le désir prétendu de parvenir à la véritable religion ; il se termine par n'en avoir aucune. Parcourez toutes les sectes établies sur le fondement de l'examen; ceux qui s'y attachent savent assez quelle doctrine ils rejettent, ils ne savent presque pas quelle doctrine ils suivent : ils ne sont pas catholiques; que sont-ils? on l'ignore souvent; ne l'ignorent-ils pas eux-mêmes? ou s'ils connaissent ce qu'ils sont aujourd'hui, ils ne peuvent répondre de ce qu'ils seront demain.

On le disait aux protestants dès l'origine de leur séparation : ils ne le croyaient pas; ils l'éprouvèrent. Luther vit le calvinisme, l'anabaptisme, mille autres fausses religions s'élever d'abord avec lui contre l'Eglise et ensuite contre lui : une secte enfantait une autre secte : chaque disciple devenait maître et instituteur. Pour compter tous les dogmes nouveaux que ces erreurs ont introduits dans le monde, il faudrait compter presque tous les hommes qu'ils ont enlevés à l'Eglise. Les peuples qu'ils infectèrent de leur poison sont aujourd'hui les peuples de toutes les religions ; c'est-à-dire les peuples de presque toutes les superstitions. : divisés par leurs erreurs, ils ne s'accordent qu'à rejeter la vérité. La prétendue réforme se vit donc obligée d'en revenir aux décisions des pasteurs, aux formulaires de foi, aux anathèmes, aux synodes.

Contradiction entre leurs dogmes et leur conduite : preuve éclatante que pour conserver les peuples à la religion, et pour conserver à la religion sa majesté et son unité, il n'y a point d'autre voie que la voie de la soumission et de l'obéissance aux pasteurs. Contradiction qui fait hommage à la sagesse et à la vérité de l'Eglise qu'ils ont quittée, puisque, après tant de déclamations satiriques et d'invectives, ils sont obligés d'avoir recours à cette autorité de décision et de jugement tant reprochée à l'Eglise romaine, tant décriée comme l'usurpation d'un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu, et comme un joug qui détruit la liberté des enfants de Dieu. Contradiction qui les couvre d'opprobre en convainquant de schisme et de rébellion les auteurs de leur secte : contradiction où l'on ne saurait trop craindre de tomber, lorsque dans des contestations qui naissent en matière de foi, on embrasse le parti réprouvé par le corps des pasteurs unis à leur chef. Prétendrait-on, comme le firent autrefois les pélagiens, que cet accord, que ce concert dans la condamnation de leurs nouveaux dogmes peut n'être qu'une conspiration d'erreur et d'impiété? Vous savez comment saint Augustin dissipe ce songe imposteur : je dis seulement, si le corps des pasteurs uni à son chef n'est pas la preuve décisive de la vérité, il n'est pas non plus la marque essentielle, le caractère distinctif de l'erreur, et par conséquent, pour se déclarer contre le corps des pasteurs, il faudrait examiner la doctrine qu'il annonce ; se rendre juge des jugements qu'il prononce ; se constituer l'arbitre des dogmes qu'il soutient; et pour cela il faudrait consulter les témoignages des Ecritures, la parole des Pères, les monuments de la tradition : il faudrait comparer évidence à évidence, raisons à raisons, doctrine à doctrine, autorité à autorité : il faudrait donc étudier, examiner, lire, approfondir, peser et balancer : il faudrait se déterminer soi-même et par soi-même, et par conséquent, à l'exemple des sectaires, il faudrait entrer et marcher dans les routes d'un examen superbe et présomptueux : il faudrait pendant qu'on voit la contradiction où ils sont tombés en revenant de l'examen à l'autorité qu'ils rejetaient, se contredire soi-même en quittant l'autorité pour l'examen auquel on dit anathème : il faudrait prendre l'erreur qu'ils semblaient avoir abandonnée, et sans vouloir s'éloigner de la sainte Sion, imiter les premiers égarements de Samarie, et s'écarter du plan et de l'économie de cette religion sainte qui a pour fondement et pour base la soumission parfaite aux décisions de l'Eglise : soumission à l'Eglise que demande la nature de la religion établie par

Jésus-Christ : enfin soumission fondée sur les qualités propres de la véritable foi.

4° Non, chrétiens, une foi contredite et réprouvée par l'Église ne porte aucun des caractères de la foi chrétienne et évangélique : elle n'est qu'une foi présomptueuse et imprudente ; une foi terrestre et humaine ; une foi basse et rampante ; une foi inconstante et variable ; une foi de trouble et de divisions ; une foi chancelante et incertaine : ce détail si instructif, si nécessaire, ne sera pas long : suivez-moi, je vous prie, avec attention.

Je dis donc qu'une foi contredite par l'Église, une foi réprouvée par l'Église, n'est qu'une foi présomptueuse et imprudente. En effet, prenez-y garde, mon cher auditeur, dès là que dans les disputes qu'enfantent chaque jour l'orgueil de l'esprit humain et l'amour de la nouveauté trop féconde en systèmes dangereux ; dès là que j'embrasse des dogmes inconnus à l'Église et odieux à l'Église, ma foi n'est plus une foi sage et prudente. Pourquoi ? Parce qu'elle ne se tient plus dans l'arrangement de subordination et de dépendance établi par Jésus-Christ : car, suivant les dispositions adorables de ce Dieu sauveur, c'était à l'Église de régler ma foi et de déterminer ma croyance. Mais que fait-on, qu'ont fait du moins les hérétiques de tous les temps ? Guidé par la présomption, ébloui par de vaines apparences, infatué de l'idée de son mérite, plein de soi-même, et entêté de soi-même, on ose s'asseoir sur la chaire d'autorité ; on cite au tribunal de sa raison et les différents partis qui contestent, et l'Église à laquelle seule il appartient de prononcer sur ces contestations ; on se rend attentif à ses jugements, non pour les suivre, mais pour les critiquer ; non pour s'instruire, mais pour les réformer ; non pour les défendre, mais pour les combattre ; non pour se soumettre à l'Église, mais pour la reprendre, pour la détromper, pour l'humilier, pour la confondre. Or est-ce dire trop d'une pareille conduite, que de dire avec saint Augustin, qu'elle est le comble de la présomption : présomption de s'estimer soi-même jusqu'à se préférer à l'Église, jusqu'à se mettre au-dessus de l'Église, jusqu'à se persuader qu'on a des lumières qu'elle n'a pas ; qu'on voit ce qu'elle ne voit pas ; enfin jusqu'à se compter pour tout, et à ne la compter pour rien. Folie et présomption encore plus grande, lorsqu'avec cela on se flatte d'avoir la véritable foi, comme si la foi pouvait être où se trouve tant de présomption et si peu d'humilité ; comme si on pouvait arriver à la véritable foi par d'autres voies que par celles qu'il a plu à Jésus-Christ de nous marquer et de nous ouvrir.

Une foi contredite et réprouvée par l'Église n'est qu'une foi terrestre et humaine ; car dès là que votre foi est opposée à celle de l'Église, que peut-elle être que la foi de vos préjugés, de vos idées particulières, de votre vanité, de votre curiosité, de votre ambition, de votre orgueil, de votre intérêt ; tout au plus pourriez-vous prétendre qu'elle serait la foi de vos recherches, de vos découvertes, de vos connaissances, de votre esprit, de votre raison : mais elle ne sera point une foi de soumission et d'obéissance à Dieu ; elle sera une foi de science et d'étude ; elle ne sera point un sacrifice fait à Dieu de vos lumières et de votre esprit ; elle sera le triomphe d'un esprit présomptueux, d'une raison superbe qui s'élève au-dessus de l'autorité. En croyant, vous ne céderez qu'à vous-même, vous n'obéirez qu'à vous-même, vous ne rendrez hommage qu'à vous-même : votre foi sera une foi que vous vous donnez, et non une foi que vous recevez : *Fidem ipsi sibi constituunt, non accipiunt :* ce sera la foi de l'homme, ce ne sera point la foi de Jésus-Christ ; ce sera une foi humaine et profane, une foi charnelle et terrestre, et par conséquent une foi stérile et vide de mérite devant Dieu ; une foi même humiliante et flétrissante pour vous ; une foi aussi indigne de l'homme que de Dieu, une foi servile, une foi basse et rampante.

Ce serait un abus, chrétiens, de ne regarder la foi que comme un joug d'esclavage et de servitude. La foi chrétienne est humble et soumise ; mais qu'il y a de sublimité et de noblesse dans sa soumission et dans son humilité ! Qu'elle élève l'homme en l'abaissant ! qu'elle lui donne de véritable grandeur en lui ôtant cette grandeur fausse et imaginaire qui n'est qu'une enflure d'orgueil et de présomption ! Les yeux invariablement attachés sur Dieu, elle n'entend, elle n'écoute que lui. Si les livres saints sont l'objet de son respect, c'est qu'elle y voit empreint le doigt de Dieu ; si sur tant d'objets impénétrables à ses lumières, elle juge que tel est le sens des Écritures, c'est que Dieu même, par le ministère de son Église, lui a déterminé le sens des Écritures. Le véritable fidèle ne fut donc jamais, dans sa croyance, le jouet de ses passions et des passions d'autrui. Libre, indépendant dans ce qui intéresse la foi, il ne fait hommage de sa raison qu'à Dieu seul ; homme, il ne soumet pas son esprit à celui des autres hommes ; il ne cède point à la supériorité de leur génie, à l'étendue de leurs connaissances, à la force de leurs raisonnements ; il ne se rend qu'à l'autorité de Dieu qui les inspire ; il écoute l'homme, et il n'obéit qu'à Dieu. Ainsi en se soumettant, il s'élève, tandis que l'homme présomptueux en s'élevant contre l'Église, s'avilit et se dégrade : c'est ordinairement par vanité, par fierté qu'on prend le parti de se soustraire à l'autorité de l'Église : il paraît beau de ne s'en rapporter qu'à soi-même, de ne croire qu'à soi-même, et c'est là l'écueil le plus dangereux pour la foi, l'attrait de la liberté et de l'indépendance : liberté fausse et imaginaire. Déchirez le voile qui vous cache l'intérieur de ces hommes fiers et hautains : pour un maître qu'ils rejettent, combien de maîtres qui les dominent

et qui les tyrannisent! Tant de songes qui les jouent, de caprices qui les entraînent, de préventions qui les aveuglent, de haines qui les aigrissent, d'ambition qui les transporte; tant de jalousie qui les enflamme, de respect humain qui les asservit, de vues et d'espérances charnelles qui les engagent, d'entêtement et d'opiniâtreté qui les retiennent, de faux raisonnements qui les trompent, de flatterie et d'adulation qui les éblouissent, de cupidités qui les troublent en agitant leur cœur. Esclaves bien plus que nous, ces chefs de parti, ces hommes présomptueux, cesseraient bientôt d'être contre l'Eglise s'ils savaient être à eux-mêmes. Pour les ramener c'est rarement l'esprit qu'il faudrait éclairer et convaincre; c'est presque toujours leur cœur qu'il faudrait épurer et changer : et encore pour un petit nombre d'hommes qui conservent cette ombre vaine de liberté fantastique et apparente, combien qui rampent dans une servitude publique et déclarée? Esclaves, non plus d'eux-mêmes, mais des autres hommes, un peuple séduit méconnaîtra l'autorité la plus légitime, et il pliera lâchement sous une autorité usurpée. Un Calvin, un Luther, un prophète d'erreurs et de mensonges autour duquel fume encore la foudre de l'Eglise qui vient de le frapper, s'érigera en oracle; on adoptera ses rêveries, on s'asservira à ses idées, on se dévouera à soutenir sa querelle, on quittera le nom de catholique pour se revêtir du nom de schisme et de séparation. Ariens, nestoriens, pélagiens : a-t-il donc pu se trouver des chrétiens assez peu jaloux d'un si beau nom pour se charger de ces titres d'ignominie! Oui, c'est ainsi qu'une folle présomption s'abaisse en croyant s'élever, et que par ses hauteurs mal entendues, elle se dégrade aux yeux des siècles futurs. C'est ainsi que le Dieu juste venge l'Eglise son épouse ; et souvent pour mieux confondre les projets de l'indocilité, il répandra dans ces âmes altières et superbes l'esprit de sommeil et de vertige : mélange monstrueux de hauteur et de bassesse, de fierté et de souplesse, d'obstination et de complaisance, de crédulité et d'incrédulité; on les verra combattre les décisions les plus sages, et adopter les systèmes les plus extravagants; s'entêter contre les vérités les plus claires, et prostituer leur croyance à des fables insensées, à des espérances chimériques, à de trompeuses prédictions; étonner successivement l'univers par leur obstination à ne rien croire et par leur facilité encore plus bizarre à croire tout : révoltés contre des maîtres que Dieu leur avait donnés, timides et souples sous des maîtres que Dieu ne leur donne pas; se faire un honneur insensé de se dégrader par la servitude d'une foi basse et rampante, et s'égarer dans les variations d'une foi volage et inconstante.

A-t-elle été une fois rompue par la barrière de la dépendance? on ne trouve plus, dit saint Chrysostome, qu'un champ vaste et sans limites : on y entre sans guide et sans lumière, sans chemin assuré; chacun s'y trace lui-même la voie qu'il veut suivre, et y creuse l'abîme où il va se perdre. Quand la foi est l'ouvrage de la raison humaine, elle en a toute la mobilité et l'inconstance. Le système le mieux concerté vient échouer contre une difficulté qu'on n'avait pas prévue, il faut revenir sur ses pas, prendre une autre route, se former de nouveaux principes et d'autres appuis à sa croyance : appuis aussi fragiles que l'esprit qui les imagina ; il se brisent dans la main qui les manie, et on se voit réduit à en chercher de nouveaux qui ne durent pas plus longtemps. La vie s'écoule dans des agitations et des variations éternelles; toujours opposé à soi-même, jamais assuré de soi-même, on commence et on cesse tout à coup de croire ; on élève et on renverse; on bâtit et on détruit ; on se prête à tous les sentiments et on ne se tient à aucun; sans jamais se fixer, on ne fait qu'errer d'opinions en opinions, et avouer, par ces changements continuels, que l'édifice de la foi, quand il n'est pas élevé sur la pierre fondamentale de l'Eglise, est trop faible pour résister aux orages de l'inconstance humaine : et si l'esprit, quand il a secoué le joug de l'Eglise, n'est pas d'accord avec lui-même, comment s'accorderait-il avec les autres.

Il n'y a que la soumission à l'Eglise qui puisse maintenir l'unité de la foi parmi les peuples : divisés entre eux par les mœurs, par les coutumes, par les lois, par l'opposition des génies et encore plus des intérêts; tandis qu'ils s'en tiendront à l'autorité de l'Eglise, le Scythe et le Parthe, le Grec et le Romain, le Juif et le gentil, l'homme libre et l'esclave parleront le même langage; tous les peuples ne seront qu'un peuple, et malgré l'immense étendue des terres et des mers qui les séparent, l'ancien et le nouveau monde ne seront qu'une cité. Mais elle ne peut s'introduire, la licence de composer sa croyance, de régler sa foi au gré de sa raison, qu'il n'y ait bientôt sur la terre autant de religions qu'il y a d'hommes et d'esprits opposés de caractère et d'humeur. Montrez-moi depuis la naissance du christianisme une secte séparée de l'Eglise qui n'ait vu naître dans son sein le trouble, la division, le schisme. Dans l'arianisme, je vous montrerai des hommes qui disent anathème à Arius : dans la secte pélagienne, des hommes qui insultent à Pélage ; dans la réforme de Luther et de Calvin, des hommes qui réprouvent les dogmes des prétendus réformateurs. Or le royaume de Jésus-Christ est un royaume de paix ; la foi de Jésus-Christ est une foi d'union et de concorde : cette foi de schisme et de division n'est donc point la foi de Jésus-Christ ; c'est une foi que Jésus-Christ ne connaît pas, c'est cet empire de Satan où l'erreur ne domine que pour le diviser et le mettre en guerre avec lui-même : enfin, je dis que la foi contraire à celle de l'Eglise, est une foi

douteuse et incertaine, une foi flottante et chancelante; car, dès lors que sur tant de matières obscures et difficiles, je ne puis m'assurer de ma foi par l'autorité de l'Eglise, quelle sera pour moi la source du repos et de la tranquillité intérieure? Sera-ce l'évidence des Ecritures? Mais d'où sont venues les erreurs des siècles passés? n'est-ce pas des écritures corrompues et altérées par des versions infidèles, détournées à des sens étrangers par des explications fausses et hardies, dépravées par des raisonnements captieux? des Ecritures mal entendues, mal expliquées, mal interprétées? des Ecritures soumises à la raison, prises et entendues selon les décisions de la raison? Quel novateur n'a point appelé de l'Eglise à l'Ecriture, du jugement des pasteurs au jugement de l'Esprit-Saint, de l'autorité à la vérité? Non, chrétiens, disait Tertullien, et n'en a-t-il pas été lui-même une triste preuve? non, je ne crains pas de l'avancer, les écritures selon l'esprit d'indocilité ou de témérité, d'indiscrétion ou de piété qui nous anime, peuvent fournir l'occasion et comme la matière des hérésies: ***Nec periclitor dicere, scripturas sic esse dispositas, ut hæreticis materiam subministrarent.***

Sera-ce sur la science, sur la vertu, sur le mérite de ceux dont on adopte les sentiments? Sera-ce sur la raison, sur ses propres connaissances? Mais dans des mystères si inaccessibles à un esprit borné, la foi ne serait alors appuyée que sur un fondement faible et incertain; mais alors on n'aura que des motifs douteux de croire; tout cela ne peut donc être une règle sûre de la foi.

Ames indociles, écoutez donc la voix de saint Augustin, qui vous crie: *Quo te committis, misera?* Avez-vous considéré de quel avantage vous vous privez en renonçant à l'autorité de l'Eglise? Avez-vous pensé au péril que vous courez dans cette voie de la seule raison et des Ecritures? *Quo te committis?* Combien de personnes plus éclairées que vous se sont perdues dans ces sentiers difficiles et embarrassés? Vous ne voyez dans la route que vous tenez que des débris funestes, que de tristes marques de naufrage? *Quo te committis?* Vous avez tout à craindre; pouvez-vous être tranquilles? Et si vous l'êtes au milieu de tant de sujets d'incertitudes et d'alarmes, cette tranquillité ne peut venir que d'un excès de présomption ou d'une obstination déplorable dans l'erreur; votre foi n'en est pas moins par elle-même une foi chancelante et incertaine, une foi douteuse et flottante, qui ne peut, qui ne doit pas s'assurer d'elle-même: *Quo te committis?* Où allez-vous? vous ne le voyez pas, nous le voyons; vous n'êtes plus dans la soumission, vous n'êtes plus dans la voie du salut.

Nécessité de la soumission aux jugements de l'Eglise sur la foi, vous l'avez vu dans la première partie: caractères propres de l'Eglise, à qui il appartient de juger sur la foi. Ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'antiquité, l'universalité, l'autorité, l'unité, voilà les caractères qui distinguent la véritable Eglise, l'Eglise à qui il appartient de juger sur la foi et à qui nous devons nous soumettre dans tout ce qui regarde la foi.

1° Et d'abord l'antiquité: je ne parle pas de l'antiquité de la doctrine, je parle de l'antiquité, de l'origine et de la perpétuité, de la succession, qui est elle-même la preuve la plus sûre de l'antiquité de la doctrine. En effet, si on me demande comment on peut s'assurer du consentement de tous les siècles dans la doctrine, sans lire beaucoup d'histoires, sans consulter beaucoup de livres, sans suivre le cours de la tradition, il ne faut que se souvenir que Jésus-Christ promet une Eglise où la vérité sera toujours annoncée. Or une Eglise infaillible n'erre point, elle croit donc toujours la même chose; il n'y a donc qu'à jeter un regard sur la foi de la véritable Eglise, et d'un coup d'œil nous apercevrons la foi de tous les siècles: tel est le principe sur lequel raisonnaient saint Cyprien, saint Optat, saint Augustin, lorsqu'ils prouvaient la doctrine ancienne par le témoignage de la véritable Eglise et non la véritable Eglise par l'antiquité de la doctrine; parce que, selon l'ordre que Jésus-Christ a établi, ce n'est pas par la discussion des dogmes qu'on doit chercher l'Eglise, mais par l'Eglise qu'on doit chercher la vérité des dogmes.

Or quelle Eglise est la véritable Eglise, si ce n'est l'Eglise fondée par Jésus-Christ? Et l'Eglise fondée par Jésus-Christ est sans doute, ajoutent ces Pères, celle qui depuis les apôtres montre une suite non interrompue de pasteurs et de chefs; celle qui remontant d'âge en âge ne trouve ses premiers pasteurs, ses auteurs, ses fondateurs, que dans Jésus-Christ et dans les premiers apôtres; celle qui n'aperçoit point d'autre moment de son origine que celui qui éclaira la naissance du christianisme: voilà ce qui appartient à la véritable Eglise.

La secte qui, après la condamnation d'Arius, se joignit à ce prêtre séditieux et forma une Eglise contre l'Eglise, portait partout avec elle le caractère infamant de son schisme et de son erreur dans sa nouveauté même. On pouvait lui dire: Eglise, séparée de cette autre Eglise qui vit naître Arius, et qui le reçut au baptême, vous êtes aujourd'hui, vous n'étiez pas hier. Mais Jésus-Christ, mais l'Eglise de Jésus-Christ était hier et elle sera toujours, et elle a toujours été: *Jesus Christus heri et hodie, et ipse in sæcula.* (*Hebr.*, XIII, 8.) Cette Eglise infortunée de l'Orient, que Photius entraîna dans le schisme, on pouvait lui dire: Hier, dans toute l'étendue de vos provinces, on reconnaissait la primauté du pontife de Rome et la nécessité de communion avec le siége de saint Pierre: vous n'avez donc commencé que de ce jour à être ce que vous êtes; l'Eglise de Jésus-Christ était donc avant vous vous n'êtes

donc pas l'Eglise de Jésus-Christ : *Christus heri et hodie, et in sæcula.*

Ce que je dis d'Arius et de Photius, je le dis, je puis le dire également de toute société qui s'élève contre l'Eglise. Je lui demande si elle continue de regarder l'Eglise romaine comme la véritable Eglise. Elle croit donc que cette Eglise enseigne la vérité, puisque la vérité ne peut être séparée de la véritable Eglise; elle doit donc adopter ce que cette Eglise enseigne ou avouer qu'elle renonce à la vérité. Osera-t-on se persuader que dans la diversité de jugements sur la foi on peut conserver une union véritable avec l'Eglise en se séparant de sa créance? Mais deux partis, dont l'un condamne l autre d'hérésie, ne formeront jamais un même corps. Ce serait détruire le christianisme que de donner cette affreuse idée de l'unité chrétienne; ce serait ôter au royaume de Jésus-Christ ce caractère de paix et de concorde qui le rend éternel; ce serait bannir de l'Eglise toute religion en voulant les y introduire toutes. Qu'elle le publie donc ouvertement ou qu'elle le dissimule avec artifice : toute société divisée de l'Eglise par l'opposition de jugements sur la foi est une société séparée, et dès lors on peut lui dire : on sait votre origine, on voit votre commencement; vous n'étiez pas encore et l'Eglise était déjà : *Christus heri et hodie, et in sæcula.*

C'est ainsi, chrétiens, que rendant inutiles les ruses de l'erreur, Dieu a su conserver à son Eglise un caractère, une prééminence que l'erreur n'imitera point. L'Eglise de Jésus-Christ est aussi ancienne que la religion; elle embrasse tous les temps, elle s'étend à tous les âges, elle est apostolique; la succession, l'autorité primitive lui appartient; tous ceux qui la quittent l'ont premièrement reconnue. Quelque division, quelque séparation qu'il se fasse, elle sera éternellement la tige que les branches détachées laissent en son entier, le fleuve d'où se sont échappés les ruisseaux. Il n'a jamais été possible de lui montrer un autre auteur que Jésus-Christ. Les hérésiarques ont bien pu éblouir les hommes par leur éloquence, les remuer par leurs passions, les engager par leur intérêt; ils ont pu facilement se tromper ou tromper les autres, il n'y a rien là que d'humain. Mais la perpétuité de la succession, l'antiquité de l'origine, c'est là le sceau de la Divinité; une main mortelle ne peut le contrefaire. On ne change point les siècles passés et on ne peut se donner des prédécesseurs. Ariens, pélagiens, nestoriens, titres de schisme et de séparation qui, apprenant que ces sectes n'ont pas toujours été, apprennent ce qu'elles sont, en vain leurs partisans chercheraient-ils à se cacher sous des noms moins odieux; le monde s'obstinera malgré eux à les rappeler au moment de leur naissance, en désignant l'hérésie par le nom de l'hérésiarque. Je n'ai fait ici, mes chers auditeurs, que vous dire en peu de mots ce que vous trouverez plus étendu dans les livres de saint Cyprien et de saint Augustin sur l'unité de l'Eglise.

Second caractère de la véritable Eglise. L'universalité des peuples et des nations, caractère que saint Augustin développe admirablement dans le même ouvrage. La question entre nous et vous, dit-il aux donatistes, consiste à savoir qui de nous ou de vous est dans la véritable Eglise : *Quæstio inter nos versatur, ubi sit Ecclesia, utrum apud nos, an apud illos?* L'Afrique vous donne trois cents évêques; mais au-delà de l'Afrique vous n'en trouvez point. La question est décidée, car il est constant par les témoignages certains des Ecritures que l'Eglise de Jésus-Christ est répandue dans toutes les nations; et comment donc les donatistes osent-ils se glorifier de leur petit nombre et se vanter qu'ils sont le petit troupeau qui a mérité les éloges de Jésus-Christ? *Donatistæ dicunt periisse orbem terrarum, se autem in hac paucitate quam Dominus laudavit, remansisse.*

C'est par ce raisonnement que saint Optat réfutait les hérétiques de son temps : S'il vous est permis de resserrer l'Eglise en des bornes si étroites, où trouverons-nous cet héritage des nations que le Fils de Dieu a mérité?

C'est par ce raisonnement que saint Jérôme foudroyait les disciples du schismatique évêque de Cagliari. Les Ecritures ne sont plus vraies, leur disait-il, si l'Eglise de Jésus-Christ n'est pas répandue par toute la terre.

C'est par ce raisonnement que saint Pacien forçait au silence les sectateurs de Novatien : Montrez-nous que toutes les nations sont remplies de vos disciples.

C'est par ce raisonnement, fortifié de l'autorité de tant de Pères, que les docteurs et les prélats de notre France humilièrent la fierté des églises protestantes.

A quoi n'eurent-elles pas recours pour se justifier? Elles firent revivre dans leurs écrits les temps difficiles et orageux de l'Eglise. Les livres de leurs ministres furent remplis, leurs académies retentirent du récit des progrès et des triomphes de l'arianisme.

Je passe sous silence ce que les savants cardinaux Baronius, Bellarmin, Du Perron, le célèbre Bossuet, ces fameux défenseurs de la foi, répondirent pour dévoiler et confondre l'imposture de la calomnie. Je ne vous demande que de faire avec moi une réflexion, que me fournit le livre de saint Augustin sur l'unité de l'Eglise; elle est simple, et à qui voudra l'approfondir, elle paraîtra décisive. Le saint docteur nous apprend que les donatistes s'appliquaient à se défendre contre le reproche du petit nombre, par des exemples de ce qui s'était passé dans les siècles précédents : *His atque hujusmodi exemplis hæretici suam paucitatem commendare conantur.* C'était donc la croyance de l'Eglise catholique, au temps de saint Augustin, que la vérité ne se trouve point dans le petit nombre, opposé à la plus grande

autorité : on regardait donc alors comme la seule Eglise véritable, celle qui seule était universelle.

Troisième caractère. L'autorité et le ministère. L'Eglise de Jésus-Christ est celle à qui ont été faites les promesses de Jésus-Christ : Or à qui les promesses de Jésus-Christ ont-elles été faites ? à l'Eglise qui renferme les pasteurs, successeurs des apôtres, pasteurs que l'Esprit-Saint a chargés de gouverner l'Eglise : *Vos Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei* (*Act.*, XX, 28); pasteurs qui ont reçu le pouvoir d'instruire : *Euntes docete* (*Matth.*, XXVIII, 19); pasteurs à qui ont été confiées les clefs de la science du salut : *Labia enim sacerdotis custodient scientiam* (*Malach.*, II, 7); pasteurs dépositaires de l'autorité qui lie et qui délie : *Quæcunque alligaveris* (*Matth.*, XVIII, 18); pasteurs qui possèdent le droit de punir par l'anathème, de retrancher du corps de Jésus-Christ les membres corrompus et corrupteurs : *Si autem... non audierit.* (*Matth.*, XVIII, 17.) A qui les promesses ont-elles été faites? à l'Eglise qui a Pierre pour fondement : *Super hanc petram ædificabo... et portæ inferi non prævalebunt* (*Matth.*, XVI, 18); à l'Eglise qui se tient et qui tient tous ses membres dans le plan de subordination que nous décrit l'Apôtre en nous parlant des pasteurs qui enseignent et du troupeau qui est enseigné : *Quosdam apostolos, alios pastores et doctores... in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (*Ephes.*, IV, 11, 13); à cette Eglise qui, possédant la plénitude d'autorité, a le droit d'exiger qu'on la croie sans l'examen de ses dogmes, et qui peut donner ses décisions pour des décisions infaillibles; car une Eglise qui se défie d'elle-même et dont on peut se défier ; une Eglise qui avoue qu'elle peut tromper et se tromper ; une Eglise qui ne peut se glorifier que de la vérité et qui ne peut l'appuyer sur son autorité, renonce par là aux promesses de Jésus-Christ.

Sociétés séparées de l'Eglise universelle, oserez-vous prétendre à l'autorité du ministère? A l'instant que vous avez érigé autel contre autel, n'a-t-on pas eu droit de vous faire cette question que Tertullien veut qu'on fasse à tous les novateurs : *Qui estis vos et unde venistis?* Par quel canal l'autorité serait-elle venue jusqu'à vous? Votre Eglise est nouvelle, et l'autorité fut donnée à l'Eglise apostolique ; votre Eglise a eu son commencement après des siècles écoulés, et l'autorité appartient à l'Eglise dont Jésus-Christ et les apôtres sont le commencement : *Qui estis?* qui êtes-vous? Vous osez vous attribuer ces promesses, mais vous n'êtes pas l'Eglise qui a été bâtie sur Pierre ; vous n'êtes pas l'Eglise qui conserve l'ordre du ministère. Où est parmi vous la totalité du gouvernement ecclésiastique? Où est le chef? Où est l'union et le concert des pasteurs? Où est la distinction de l'Eglise enseignante et de l'Eglise enseignée, de ceux qui sont assis sur la chaire de doctrine et de ceux qui sont soumis à l'autorité de la chaire, des pasteurs qui conduisent le troupeau et du troupeau conduit par les pasteurs? Tous sont parmi vous pasteurs et docteurs ; tous enseignent, personne n'est enseigné ; tous ont un égal droit de commander, et dès lors personne ne commande. Que dis-je! Convaincue de sa faiblesse, votre Eglise se reconnaît pour être étrangère aux promesses de Jésus-Christ, puisqu'elle ne peut subsister qu'en détruisant l'autorité établie par Jésus-Christ.

Et cependant, défaut d'autorité que rien ne peut suppléer. Les novateurs se vantent, dit saint Fulgence, d'avoir pour eux les richesses de l'esprit et l'étendue de la doctrine ; mais il ne s'agit pas, répond-il, de voir où est la science, voyons où se trouve l'autorité des pasteurs et la subordination des peuples. Ce ne sera pas la science, mais la foi qui vous sauvera ; ce n'est point la vivacité et la pénétration de l'esprit, mais la simplicité de la foi qui fait la sûreté de l'homme chrétien ; et ce n'est point parce qu'on dispute contre les savants, mais parce qu'on conteste contre l'Eglise qu'il y a des hérésies. Hélas, sans la présomption de quelques savants, il n'y aurait peut-être point tant d'erreurs ! Une science superbe qui enfle l'esprit, source souvent de la plupart des hérésies ; une science appliquée à maintenir, à propager l'erreur, source des progrès et des ravages que fait l'hérésie : tentation délicate pour un esprit où l'amour de l'Eglise n'a pas jeté de profondes racines ; tentation délicate lorsqu'il voit d'un côté l'Eglise et de l'autre des hommes dont il admire l'érudition et dont il révère la piété.

A cela, mes chers auditeurs, je réponds : Comme on peut vivre mal et penser bien, il n'est pas possible de vivre bien et de penser mal ; on peut être savant et n'être pas catholique, être savant et n'être pas docile : n'est-il pas même fort rare qu'on ait beaucoup de science et beaucoup d'humilité? Et cette espèce de prodige, la grâce seule peut l'opérer! On vante, disait saint Jérôme, on vante le mérite de Tertullien, on m'étale ses vertus, on me loue son érudition : je n'ai rien à répliquer, si ce n'est que Tertullien, tout grand homme qu'il fut, n'a point été l'homme de l'Eglise : *Nihil amplius dico nisi Ecclesiæ hominem non fuisse :* c'est un génie vaste et profond, un esprit cultivé par l'étude, enrichi par l'amas des plus belles connaissances, sachant presque tout et apprenant toujours : *Nihil amplius dico nisi Ecclesiæ hominem non fuisse :* c'est un homme austère dans sa morale, irréprochable dans ses mœurs, édifiant dans sa conduite, régulier, sage, modeste, appliqué à ses devoirs ; avec tant de talents, que n'eût-il celui de les ignorer ! Avec tant de vertus, que n'eût-il l'humilité, qui assure et qui fait le mérite de toutes les autres ! Il est l'homme de tous les talents, et en apparence de toutes les vertus : il n'est pas l'homme de l'Eglise : en disant cela j'ai tout dit : *Nihil amplius dico nisi Ecclesiæ hominem non fuisse.* Fût-il

un ange, l'Apôtre me défend de l'écouter : *Etiamsi angelus de cœlo* (*Gal.*, I, 8) ; et je serai toujours inexcusable si je me laisse entraîner à ces dehors imposants de la science et de la piété.

Car enfin tout cela n'est, ni ne peut être la règle de la foi. En effet, la règle de la foi doit être une règle précise, sûre, infaillible, qui me fasse distinguer d'un simple coup d'œil la vérité et l'erreur. Or dans quelles perplexités me trouverai-je, si je n'ai, pour me déterminer, que les apparences de la science et de la vertu? Esprit pénétrant, lumières, science, dons de la nature et de l'art, avantages humains qui peuvent également se trouver et dans le parti de l'erreur et dans le parti de la vérité. L'éclat des connaissances, les dehors même de la vertu ne sont donc point propres à être la règle de la foi. Ils ne le sont pas en effet; car Jésus-Christ m'a annoncé, d'une part, que les loups, pour ravager la bergerie, paraîtront sous la figure de brebis, et de l'autre il m'a ordonné de suivre les enseignements de ceux qui sont assis sur la chaire d'autorité, lors même que leurs exemples ne sont pas à suivre : il ne m'a donc donné que l'autorité pour règle toujours invariable et constante de ma foi. Je serai donc inexcusable si, quittant la règle qu'il m'a donnée, je m'attache à une règle qui est de mon choix et qui n'est pas celui de Jésus-Christ.

Quatrième et dernier caractère de l'Eglise: L'unité des pasteurs et l'union de tous les membres sous un même chef: caractère que les protestants ont voulu méconnaître; mais toute l'antiquité et toutes les Ecritures se présentaient pour leur dessiller les yeux. Celse, qui reprochait aux chrétiens leurs divisions sur la doctrine, parmi tant d'Eglises schismatiques qui s'élevaient de toutes parts, remarquait une Eglise distinguée des autres, et toujours plus forte, qu'il appelait pour cette raison la grande Eglise : c'était l'Eglise romaine. Eusèbe dit que l'empereur Aurélien, dans le trouble qu'excita Paul de Samosate, n'eut pas de peine à connaître la vraie Eglise chrétienne : il adjugea les temples à ceux qui étaient en communion avec les évêques d'Italie et le pontife de Rome. Saint Cyprien déclare que Pierre a reçu la primauté pour montrer la nécessité de l'unité : *Primatus Petro datur ut unitas monstretur* ; et que celui qui abandonne la chaire de Pierre, fondement de l'Eglise et de l'union qui doit régner entre ses membres, abandonne l'Eglise : *Qui cathedram Petri supra quam fundata est Ecclesia deserit, in Ecclesia esse desinit.*

Par où donc et pourquoi cette unité dans la chaire de Pierre peut-elle être contestée par les protestants? Ah! chrétiens, qu'une autorité qui gène et qui captive l'esprit, qui contredit et qui foudroie les jugements de l'esprit, qu'une autorité odieuse à l'orgueil devient bientôt suspecte! Tout ce qui favorise nos penchants, dit saint Augustin, paraît sacré et inviolable : *Quodcunque volumus sanctum est.* Par la même raison, tout ce qui est contre nous, nous semble impur et profane. Toutes les sectes s'en rapportent à la raison comme à leur principal guide : c'est la raison qui interprète les livres saints, qui explique les oracles des conciles, qui décide sur les monuments de la tradition; les seuls catholiques se sont assujettis à prendre la règle de leurs jugements hors d'eux-mêmes. Il y a des hommes que cette contrainte lasse et qui disent avec Israël indocile : Nous suivrons les pensées de notre cœur ; nous voulons errer comme les autres peuples au gré de nos désirs : *Ibimus post cogitationes cordis nostri.* (*Jer.*, XVIII, 12.) Et ce qu'il y a de plus déplorable, ce sont quelquefois des hommes comme Tertullien, distingués par les lumières et l'austérité de leur vie; ce sont des saints, si la sainteté pouvait être où n'est pas la soumission. Hélas! ne serait-il point à souhaiter qu'ils eussent moins de talents; ils ne feraient pas à l'Eglise des blessures si profondes et elle se consolerait plus aisément de leur perte? Que cela serait même à souhaiter pour eux; ils seraient seuls à s'égarer et ils ne seraient point responsables de ceux que leur exemple et leurs leçons entraînent dans les sentiers d'égarement et de perdition!

Ah! mes chers auditeurs, oserons-nous exposer notre foi et notre salut à de si grands périls? Accordons-nous avec nous-mêmes : n'oublions jamais que toutes ces belles qualités, que vous appelez des vertus, ne sauraient plaire à Dieu sans la foi : *Sine fide autem impossibile est placere Deo.* (*Hebr.*, II, 6.) Notre sang même répandu hors l'unité de l'Eglise ne coulerait point pour notre salut : *Non quærit sanguinem, sed fidem.* Que répondrions-nous au dernier jour, lorsque Jésus-Christ se montrera à nous tel qu'il se fit voir au saint martyr Pierre, patriarche d'Alexandrie, avec sa robe toute déchirée par les mains d'Arius? Ces apôtres, les chefs, les fondateurs de l'Eglise, qu'ils arrosèrent de leurs sueurs et de leur sang; ces martyrs, immolés à la défense de l'Eglise; ces docteurs qui l'ont soutenue par leurs veilles et par leurs travaux ; ces pontifes qui ont gémi sous le poids du ministère, qui l'ont conservée à l'Eglise, qui l'ont accrue par tant de soins et de fatigues; ces millions de saints qu'elle a formés dans son sein, qui lui doivent leurs vertus et leur bonheur, s'élèveront contre nous, ils demanderaient vengeance; et à qui la demanderaient-ils? à ce Jésus, l'époux et le père de l'Eglise, à ce Jésus qui nous montrerait sa robe déchirée par notre funeste séparation.

Seigneur, que je ne sois jamais accusé devant vous par les pleurs de votre Eglise : vous m'avez donné à elle, je ne la quitterai point; je vivrai, je mourrai fidèle à l'Eglise qui est sur la terre, afin d'être associé à l'Eglise qui est dans le ciel. Ainsi soit-il.

—

SERMON V

POUR LA FÊTE DU SAINT SACREMENT.

Congregavit David omnes electos ex Israel et abiit et universus populus ut adducerent arcam (II *Reg.*, VI, 1.)

David rassembla les grands d'Israël, et suivi de tout le peuple, il amena l'arche à Jérusalem.

Assis sur le trône d'Israël, où la main du Seigneur l'a conduit à travers tant de périls; guidé par les mouvements de sa juste reconnaissance, et dans le dessein de faire régner avec lui le Dieu par lequel il règne, David fait transporter l'arche de l'alliance dans la capitale de son empire : le soleil n'avait point encore éclairé une cérémonie si auguste; les successeurs d'Aaron, les prêtres, les lévites précèdent l'arche, revêtus des ornements de leur gloire, les chefs, les magistrats, les anciens du peuple; David, environné d'une cour modeste et religieuse, au milieu de ces braves guerriers, compagnons de ses combats et de ses victoires, dépouillé du diadème, confondu dans la foule, sans conserver de la majesté de la pourpre que le droit de donner de plus grands exemples et de rendre de plus grands hommages; tous les sexes, tous les âges, tous les rangs et toutes les conditions, tout Israël et tout Juda, toutes les tribus, toute cette postérité d'Abraham, aussi nombreuse que les étoiles qui brillent dans le firmament, tous accourent au devant du Seigneur; la vapeur de l'encens et des parfums s'exhale dans les airs; des concerts harmonieux, des cantiques d'allégresse font retentir les vallons et les montagnes; le sang des victimes inonde la terre; la nation entière, remplie de l'esprit du saint roi qui la gouverne, n'est occupée qu'à louer, à bénir, à invoquer le Dieu de ses pères : *Concregavit David*, etc.

Est-ce la religion d'Israël ou la vôtre? Sont-ce les solennités des temps éloignés? N'est-ce pas la pompe de ce jour que je viens de peindre? Et dans les honneurs que Sion rendit à l'arche de l'ancien Testament, ne reconnaissez-vous pas les honneurs que l'Eglise vient de rendre à l'arche de la nouvelle alliance? Heureux si notre piété surpassait autant la ferveur de David et d'Israël, que nos fêtes sont au-dessus des solennités de Juda! Ne nous y trompons pas, chrétiens, toute sainte qu'elle est en elle-même, cette fête que nous célébrons, elle ne sera sainte pour nous et par rapport à nous qu'autant que nous serons attentifs à la célébrer dans un esprit de foi et de religion. Quelles sont donc en ce temps nos obligations? Et de quel esprit devons-nous être animés? C'est ce que je me propose de vous développer. *Ave, Maria.*

Cette fête est la fête du corps de Jésus-Christ : *festum corporis Christi.* Nous devons donc nous appliquer en ce temps à honorer le corps de Jésus-Christ : mais dans quel état l'Eglise honore-t-elle aujourd'hui le corps de Jésus-Christ? Ce n'est point dans l'état de sa gloire, c'est dans l'état de son obscurité; ce n'est point dans le ciel, c'est sur la terre où il est caché et comme anéanti sous les voiles de l'Eucharistie : et il était juste, dit le saint concile de Trente, il était digne de la reconnaissance de l'Eglise de relever par l'éclat d'une solennité particulière les humiliations étonnantes auxquelles l'amour a réduit Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie : *Pie et religiose inductum fuisse hunc morem ut peculiari festo hoc sacramentum celebraretur.* A quoi j'ajoute qu'il était digne de la sagesse et de la charité de l'Eglise d'instituer une solennité dont les fidèles devaient retirer de si grands avantages; en sorte que dans cette fête l'Eglise a deux objets, Jésus-Christ et nous-mêmes; la gloire de son époux et le bonheur de ses enfants.

En effet, selon la doctrine du concile, cette fête se rapporte à Jésus-Christ humilié dans le sacrement de l'Eucharistie. Or distinguons deux sortes d'humiliations de Jésus-Christ sur nos autels; les unes que j'appelle volontaires, qui sont l'effet de son amour et qui nous sont infiniment utiles; les autres que j'appelle involontaires, qui sont l'effet de notre ingratitude et qui nous sont infiniment funestes.

Quel est donc aujourd'hui le dessein de l'Eglise? Guidée par un esprit d'amour et de reconnaissance, l'Eglise veut honorer les humiliations volontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie; guidée par un esprit de zèle et de charité, l'Eglise entreprend de réparer les humiliations involontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie. Ne perdez rien de ceci, mes chers auditeurs, et comprenez ma pensée.

La fête que nous célébrons a pour objet Jésus-Christ humilié, anéanti dans nos tabernacles : mais de ces humiliations, de ces anéantissements, il y en a que Jésus-Christ veut, qu'il aime, qu'il a choisis, qui sont son ouvrage et qui sont pour nous la source des grâces les plus abondantes; l'Eglise devait s'appliquer à les honorer : il y en a que Jésus-Christ ne veut pas, qu'il n'aime pas, qui sont notre ouvrage, et qui ne peuvent manquer d'attirer sur nous les plus terribles anathèmes; l'Eglise devait s'appliquer à les réparer.

Voici donc l'esprit de la solennité qui nous rassemble et le partage de mon discours. Cette fête est une fête de louanges et d'actions de grâces pour les humiliations volontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie; par conséquent elle demande de nous un esprit d'amour et de reconnaissance, première partie : cette fête est une fête de réparation et d'expiation pour les humiliations involontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie; par conséquent, elle demande de nous un esprit de satisfaction et de pénitence; seconde partie : amour reconnaissant, amour pénitent, deux sentiments qui doivent régner dans notre cœur et présider à notre conduite dans le cours de cette solennité sainte. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

J'entends par les humiliations volontaires de Jésus-Christ, cet état d'obscurité et de ténèbres, cet état de mort et d'insensibilité, cet état de victime et d'immolation que Jésus-Christ prend au sacrement de l'Eucharistie. Or, de cet état d'humiliation volontaire, je dis d'abord qu'il demandait toute la reconnaissance que l'Eglise fait éclater dans cette fête; je dis ensuite que l'Eglise ne pouvait mieux le reconnaître que par les honneurs qu'elle rend à Jésus-Christ dans cette fête. Humiliations volontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie, humiliations dignes de toute la reconnaissance de l'Eglise: reconnaissance de l'Eglise en ce jour, reconnaissance proportionnée, autant qu'elle peut l'être, aux humiliations volontaires de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie. Reprenons et instruisons-nous.

1° Non, mes chers auditeurs, l'Eglise ne pouvait en faire trop, elle ne peut en faire assez pour honorer Jésus-Christ humilié dans nos sanctuaires. Vous le savez, tout le plan, toute l'économie de notre religion, roule principalement sur un commerce mutuel d'amour et de reconnaissance; d'amour du côté de Dieu, d'amour et de reconnaissance du côté des hommes; d'amour qui porte Dieu à s'humilier pour les hommes, d'amour et de reconnaissance qui engage les hommes à relever par leurs hommages la majesté d'un Dieu humilié. Or, je soutiens que de tous les états d'abaissement et d'anéantissement auxquels l'amour a réduit Jésus-Christ, il n'en est aucun qui demande une reconnaissance plus marquée et plus éclatante que l'état où Jésus-Christ se trouve dans nos temples. Pourquoi? parce que cet état est l'état de l'humiliation la plus complète: partout ailleurs j'aperçois des traces, des vestiges de sa divinité. Si Jésus-Christ naît dans l'indigence et l'obscurité, une étoile miraculeuse annonce sa naissance: des rois accourus des régions lointaines l'adorent dans sa crèche, et par les hommages qu'ils lui rendent ils le vengent des honneurs que son peuple lui refuse. Errant et fugitif au milieu de Juda, inconnu, dédaigné dans Israël, s'il mène une vie pénible et laborieuse dans le mépris et les contradictions, ces dehors, cet extérieur, reprend le disciple bien-aimé, n'imposent qu'à l'esprit peu attentif: du nuage qui enveloppe la Divinité sortent à chaque instant des traits de lumière qui la décèlent; jusque dans le Verbe anéanti on entrevoit le Fils du Très-Haut. Si Jésus ne paraît pas tout ce qu'il est, on ne peut douter qu'il ne soit plus qu'il ne paraît, et les humiliations ne cachent point assez le Maître du monde, pour qu'on ne le reconnaisse pas à ses miracles: *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre.* (*Joan.*, I, 14.)

Au moment même qu'il périt dans la douleur et l'opprobre, le Dieu faible et languissant se signale par des coups plus étonnants que le Dieu vengeur qui appesantit son bras sur l'Egypte. La vapeur de son sang monte jusqu'au ciel; elle ébranle les voûtes du firmament, elle obscurcit la clarté des astres, la terre tremble et chancelle sous le poids de sa croix, les morts reprennent une vie nouvelle afin de publier sa gloire. Ce Christ qui expire remplit tout d'épouvante. Plus puissant, plus redoutable, plus terrible, lorsqu'il semble n'être plus, il force ses ennemis de pâlir à la vue d'un prodige inouï, le prodige d'un homme qui commence à régner en cessant de vivre. A travers l'homme, et l'homme mourant, on aperçoit le Fils du Très-Haut: *Vere hic homo Filius Dei erat.* (*Matth.*, XXVII, 54.)

Mais ce Dieu, auteur et arbitre de la nature, quel œil assez éclairé pour le voir dans le Dieu de nos temples? Quoi! ce Dieu éternel et immortel, qui par ses splendeurs éclaira les premiers jours de l'éternité, qui fut toujours et qui ne cessera point d'être, vient chaque jour comme mourir et renaître sur l'autel? ce Dieu immense et infini, pour qui la vaste étendue de l'univers a des limites trop étroites, est renfermé dans l'hostie que mes yeux aperçoivent? ce Dieu si grand, libre, maître de lui-même et du monde, qui compose à son gré la destinée des peuples, qui ne connaît d'autres soins que les lois qu'il veut s'imposer, soumis à la volonté de l'homme, se hâte, aussitôt qu'il entend la voix qui l'appelle, de descendre du ciel sur la terre? ce Dieu créateur, qui vit tout à coup éclore sous sa main féconde la terre et les astres, qui se joue du monde et de ce qu'il y a de plus redoutable dans le monde, devant qui les peuples sont comme s'ils n'étaient pas! ce Dieu, dont les anges éperdus ne peuvent soutenir les regards, qui est revêtu de la lumière, qui n'a qu'à se montrer pour effacer l'éclat du soleil et des étoiles! ce Dieu de gloire et de majesté, ce Dieu de grandeur et de puissance, il serait dans nos sanctuaires! Ah! s'écrie saint Chrysostome, le temple et l'autel peuvent ignorer le Dieu qui les habite: s'il est un mystère où l'on pût croire qu'il est pardonnable à l'homme de méconnaître son Dieu, c'est le mystère de l'Eucharistie; et c'est au Dieu de nos sanctuaires, c'est à lui seul qu'elles conviennent, avec une énergie toute particulière, les paroles de l'Apôtre: *Semetipsum exinanivit* (*Philip.*, II, 7); il s'est anéanti. En effet, continue le saint docteur, lorsque dans l'Incarnation le Dieu avait pris les faiblesses de l'homme, l'homme avait reçu la force et la puissance de Dieu; si la crèche et le Calvaire montraient un Dieu qui était homme, ils montraient un homme qui était Dieu; au contraire, dans l'Eucharistie, loin de paraître un Dieu, Jésus ne semble pas même un homme; l'humanité est aussi cachée que la divinité; ce que nos sens nous présentent n'offre à nos regards qu'un pain terrestre: la superstitieuse gentilité, considérant l'objet apparent de notre culte, le confondrait avec les idoles impuissantes qu'elle adore. Vaines et chimériques

divinités, qui ont des yeux et elles ne voient point, des mains et elles n'agissent pas; il paraît être comme elles, sans actions, sans vie, sans mouvement; je me trompe, il agit, il opère les plus étonnants prodiges. Quels prodiges! grand Dieu, quels miracles! L'avez-vous jamais compris, mes chers auditeurs, et réussirai-je à vous le faire comprendre? Des miracles aussi étonnants dans l'ordre même des miracles, que les autres miracles sont étonnants dans l'ordre de la nature: que furent les autres miracles opérés par Jésus pendant les jours de sa mission évangélique? ils étaient des miracles destinés à attester sa divinité, à prouver sa divinité, à dissiper les ombres qui cachaient sa divinité, à faire reconnaître et adorer dans l'homme que l'on voyait, le Dieu qu'on ne voyait pas, au lieu que les miracles opérés par Jésus dans l'auguste sacrement, que sont-ils? des miracles destinés et employés à voiler son humanité, à éclipser sa divinité; des miracles destinés et employés à rendre l'homme et le Dieu également méconnaissables; des miracles qui, loin d'aider et de faciliter la croyance de sa présence réelle, sont le plus grand obstacle que la foi ait à vaincre; des miracles qui, loin d'amener à la foi par leur évidence, semblent en éloigner par leurs contradictions apparentes; des miracles qui, loin de prouver la foi du mystère, sont eux-mêmes le mystère qui demandent le plus de foi. Jésus-Christ agit donc dans l'Eucharistie, et il agit en Dieu; mais, plus il agit en Dieu, moins il le paraît, et il n'agit que pour ne le paraître pas: il dérange, il change, il bouleverse les lois de la nature, par là il impose en quelque manière à nos sens, à notre imagination, à notre esprit, à notre raison; tout ce qu'il faut croire est opposé à tout ce qu'on voit; comme ce que Dieu fait dans ce mystère est le chef-d'œuvre de sa puissance, en donner la foi, c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, le chef-d'œuvre de sa grâce; la recevoir, c'est le chef-d'œuvre de la fidélité, de la docilité humaine, et le plus noble hommage que notre raison puisse rendre à un Dieu humilié et anéanti: *Semetipsum exinanivit.* Humiliations de Jésus-Christ, et voici, mes chers auditeurs, par où surtout elles méritent notre plus tendre reconnaissance; humiliations encore plus inconcevables dans leur principe que dans leur étendue! Quelles furent les vues de ce divin Sauveur lorsqu'il institua le sacrement adorable de l'Eucharistie? Faut-il le demander, répond saint Bernard? De si grandes humiliations ne peuvent être commandées que par un grand amour; et puisque ce mystère est le mystère des abaissements, l'humiliation des humiliations, il est nécessairement le mystère de la plus profonde charité, l'amour des amours: *amor amorum.*

Jésus-Christ voyait que sa mort, par l'abus que nous en ferions, nous rendrait plus coupables; que son sang répandu pour les hommes, ensuite profané par les hommes, ne servirait, pour un si grand nombre, qu'à précipiter les vengeances célestes: que fait-il? Pressé de cette charité immense, qui l'avait engagé à prendre sur lui les péchés du monde, afin de donner au monde la justice des enfants de Dieu, dans le temps qu'il nous quitte, il trouve le moyen de demeurer parmi nous; il se rend à son Père, dit saint Augustin, et il ne se sépare pas de son peuple: *Rediit et nos non deseruit.* En remontant au ciel il reste sur la terre; or, pourquoi y reste-t-il? Ah, mes chers auditeurs, il me faudrait un discours entier pour vous développer les richesses de son amour! il y reste, afin que, parmi tant d'objets de colère, Dieu voie toujours l'objet de ses complaisances, et qu'il le voie dans un état propre à lui inspirer des pensées de paix et de miséricorde; il y reste, afin de continuer son ministère de médiateur et de Sauveur, c'est-à-dire qu'il y reste, afin d'être dans nos temples ce qu'il fut au Calvaire, un Dieu qui ôte les péchés du monde, un Dieu qui répare les péchés du monde, un Dieu qui efface les péchés du monde; en sorte que nous pouvons et que nous devons appliquer à Jésus-Christ sur l'autel ce que l'Apôtre disait de Jésus-Christ sur le Calvaire: *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.* (II *Cor.*, V, 19.)

Jésus-Christ est humilié, anéanti pour les péchés du monde, et Dieu est dans Jésus-Christ humilié, recevant la réparation que Jésus-Christ lui fait des péchés du monde, et en vue de cette réparation, souffrant, dissimulant, tolérant les péchés du monde: *Deus*, etc.

Jésus-Christ est dans nos sanctuaires comme souverain prêtre de la loi de grâce, Pontife éternel, offrant le sacrifice qui durera dans les siècles des siècles. Victime immortelle, qui, sans être jamais détruite, est chaque jour immolée par une immolation mystique et réelle: Jésus-Christ est dans nos sanctuaires où il renouvelle sans effusion de sang le sacrifice sanglant du Calvaire, et Dieu est dans Jésus-Christ, acceptant ce sacrifice en réparation de tous les attentats dont nous rendent coupables devant Dieu nos infractions continuelles de sa loi, notre opposition constante à ses volontés, la profanation de son culte, l'oubli de ses bienfaits, la résistance à ses grâces, l'impiété des railleries libertines qui insultent à la religion, des conversations licencieuses qui se jouent de la pudeur, des maximes corrompues qui enseignent, qui autorisent le vice; des modes et des coutumes tyranniques qui, à la honte du christianisme, sont pour les chrétiens un évangile plus respecté que l'Evangile de leur Dieu; des erreurs en matière de foi et des relâchements en matière de mœurs qui entraînent la chute de la religion, et précipitent le déclin de la vertu parmi les peuples; des scandales funestes, des exemples contagieux, des complaisances criminelles, qui forment dans le monde le règne du péché et qui détruisent le règne de Dieu: *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.*

Jésus-Christ est dans nos sanctuaires seul avec Dieu seul, souvent abandonné, négligé, inconnu et ne pensant point à se faire connaître, oublié et s'oubliant en quelque sorte lui-même, uniquement occupé de son Père et du soin de réparer les injures faites à la majesté suprême, et Dieu est dans Jésus-Christ humilié, se dédommageant par là de tant de crimes que produit cette folle estime de nous-mêmes et ce mépris encore plus insensé des autres, ce désir outré de plaire qui enfante tant de vices, et cette crainte lâche de déplaire qui captive, qui empêche tant de vertus; cet esprit d'ambition, qui aspire à tout et que rien ne contente; cet esprit d'indépendance, qui se pique de ne connaître ni de maître sur la terre, ni de Dieu dans le ciel; cet esprit de révolte qui, ennemi de l'obéissance, se fait un mérite de tout ce qu'on lui défend, une honte de tout ce qu'on lui ordonne: *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.*

Jésus-Christ est dans nos sanctuaires comme un Dieu pénitent qui prie, qui gémit pour les péchés du monde, et Dieu est dans Jésus-Christ vengé, par les vœux et par les soupirs de ce Dieu saint, de tant de péchés que le monde commet et que le monde ne connaît pas, que le monde ne veut pas connaître; de tant de péchés que Dieu punit sévèrement, que le monde compte pour rien; de ces railleries fines et délicates, de ces médisances ingénieuses et modérées, qui nuiraient moins si elles ne cachaient avec art le dessein de nuire, et qui blessent d'autant plus cruellement celui qu'elles attaquent, qu'elles flattent plus agréablement ceux qui les entendent; de ces antipathies, de ces aversions secrètes qui savent peut-être se gêner, et évitent de blesser les bienséances de la politesse, qui ne savent point se plier aux sentiments, aux procédés de la charité.

Jésus-Christ est dans nos sanctuaires comme un Dieu pénitent, et Dieu est dans Jésus-Christ vengé par les vœux et les soupirs de ce Dieu saint, de ce raffinement de délicatesse et de sensualité qu'enseigne un amour-propre habile à ménager le plaisir, et à se précautionner contre la peine; de cette vie molle et indolente, qui ignore également les ferveurs de l'innocence et les rigueurs de la pénitence; de cette vie de bagatelles et d'amusements, aussi inutile pour la terre que pour le ciel; de cette vie du monde et des honnêtes gens dans le monde, qui aux yeux des hommes paraissent ne manquer d'aucune vertu, parce qu'ils semblent s'éloigner de tous les vices, tandis qu'aux yeux de Dieu ils ont peut-être beaucoup de vices, parce qu'ils manquent de beaucoup de vertus: *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi.*

Jésus-Christ est dans nos sanctuaires, opposant un Dieu immolé pour les hommes à un Dieu outragé par les hommes; le renouvellement de son sacrifice adorable, à la profanation de ce même sacrifice; le Dieu de paix et d'amour, au Dieu de la colère et des vengeances: et Dieu est dans Jésus-Christ, oubliant sa justice pour ne se souvenir que de ses miséricordes, et détournant ses regards des hommes pécheurs pour les fixer sur le Dieu de sainteté: *Deus erat in Christo mundum*, etc.

Sans cela, chrétiens, et si nous n'avions en Jésus-Christ une victime de propitiation, Dieu pourrait-il soutenir la vue des désordres qui couvrent la face de la terre? Siècle de libertinage, siècle d'impiété hardie et insolente à se produire, il a poussé si loin la honte et l'opprobre de ses égarements, que la liberté du ministère évangélique ne s'étend plus jusqu'à les lui reprocher! Oserais-je, parcourant les diverses conditions, entreprendre de peindre la licence et les scandales de la grandeur, la mollesse et la fierté de l'opulence? que dis-je? reste-t-il parmi nous des distinctions d'état et des inégalités de fortune? Grands et petits, peuple et magistrats, époux et épouses, citoyens et guerriers, vous les voyez tous réunis, confondus par l'oubli, par le mépris, par le dédain de toutes les bienséances d'âge, de sexe, de naissance, d'état et d'emploi; sans émulation de mérite et de talents, borné à l'unique rivalité de crimes et de passions, on ne cherche à se surpasser les uns les autres que dans les bassesses et les faiblesses de l'intérêt, dans le faste et les profusions du luxe, dans les projets insensés et les jalouses fureurs de la vanité, dans les trahisons et les perfidies de l'ingratitude, dans les emportements et les vengeances de la haine, dans les méchancetés profondes et réfléchies de l'ambition, dans l'avilissement et les débauches de la volupté; hommes qui ne sont chrétiens, qui ne sont hommes que pour déshonorer le christianisme et l'humanité. Epargnons-nous le triste spectacle de leurs vices; ne les considérons que dans ce qui semble leur rester de vertus, ou plutôt dans ce qu'ils appellent leurs vertus.

Qu'est-ce que leur prudence? c'est un génie d'imposture et de duplicité, habile à se former une science de mensonge, à réduire en art les mystères d'iniquité, et à consacrer par la politique les crimes nécessaires à la fortune. Qu'est-ce que leur probité? un étalage trompeur d'équité mondaine, toujours démenti par la corruption secrète du cœur, et souvent désavoué par l'éclat des injustices les plus criantes. Qu'est-ce que leurs amitiés? des liaisons d'amour-propre, dont la durée fragile et incertaine dépend des caprices du sort et des révolutions de l'esprit humain, encore plus changeant, plus mobile que la fortune. Qu'est-ce que leur religion? un amas fortuit d'idées bizarres, d'opinions frivoles, de dogmes arbitraires, chaos ténébreux dont le cœur tire et fait éclore au gré de ses désirs un vain fantôme de divinité, ouvrage de l'amour-propre et de la cupidité; divinité à laquelle on n'attribue, pour toute perfection, qu'une bonté indolente et oisive, qui se réduit à ne

commander aucun culte, à ne punir aucun crime, à ne récompenser aucune vertu, à ne dédommager d'aucune disgrâce.

Ah, mes chers auditeurs, quel siècle! combien sont profondes ses ténèbres! combien sont énormes ses vices et ses crimes! quel siècle que celui dont voilà les lumières, la science et la vertu! Non, ils ne se montraient guère plus féconds en attentats, les jours tant détestés dans les livres saints, lorsque tout âge, tout sexe, tout état avait corrompu ses voies. La terre ne présentait pas beaucoup plus d'abominations à effacer lorsqu'elle fut ensevelie sous les eaux du déluge.

Pourquoi donc Dieu suspend-il sa foudre? Pourquoi dissimule-t-il nos péchés en attendant les jours de notre pénitence? Ah! mes chers auditeurs, c'est qu'au milieu des hommes impies et corrompus, il aperçoit son Fils unique abaissé, anéanti devant lui en réparation de nos désordres; c'est que Dieu l'entend qui lui dit, dans le silence de ces tabernacles : ô mon Père, ne considérez pas les péchés des hommes, ou ne les considérez que pour voir la réparation que je vous en fais; ils s'élèvent contre vous, mais je m'humilie devant vous; ils vous méconnaissent, ils vous oublient, mais je vous adore; ils sont ingrats et perfides, mais je suis soumis et fidèle; leur cœur livré en proie à une flamme adultère ne respire que les molles et criminelles délices, mais le feu de votre amour me consume et me dévore : ***Respice in faciem Christi tui.*** (***Psal.*** **LXXXIII, 10.**)

Voyez en quel état je suis ici; souvenez-vous que c'est pour les hommes que j'y suis; c'est pour eux que je suis mort d'une manière sanglante, et pour eux je meurs tous les jours d'une manière mystique : ce sont les enfants de ma douleur que j'ai engendrés sur la croix et que j'achève de former dans le sanctuaire : ils sont mon peuple et mon héritage; ils quitteront les sentiers égarés du vice; ils rentreront dans les voies de la justice; je leur parlerai au cœur; je les toucherai; ils viendront attendris, pénétrés, changés, vous demander avec moi et par moi le pardon que je vous demande pour eux. M'ôterez-vous cette douce espérance? Oublierez-vous que si ce sont des hommes qui vous outragent, c'est un Dieu qui vous honore; pourront-ils plus pour se perdre que je ne puis pour les sauver? Et serez-vous leur juge plus que je ne suis leur père : ***Respice in faciem Christi tui.***

N'en doutons point, chrétiens, voilà le rempart qui couvre les villes et les provinces, voilà la digue qui arrête le torrent prêt à entraîner les peuples, voilà ce qui retarde le feu vengeur destiné à dévorer la terre et à consumer ses iniquités, voilà la source d'où coulent ces grâces puissantes qui, après de longs égarements, nous remettent dans le chemin du salut; voilà ce qui nous assure le temps de revenir à Dieu et de corriger par une vie nouvelle les déréglements de notre vie passée. Et devons-nous être surpris, ajoute saint Chrysostome, que le ciel respecte la présence d'un Dieu qui habite parmi nous? Si la vue du sang de l'agneau dont les portes des Israélites étaient teintes mettait en fuite l'ange exterminateur, comment les ministres des vengeances célestes oseraient-ils tonner sur une terre non-seulement arrosée, mais trempée, baignée du sang de Jésus-Christ.

Concluons, mes chers auditeurs : humiliations de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie, humiliations les plus profondes, humiliations recherchées par l'amour le plus tendre, humiliations qui font l'appui, la force du peuple fidèle; humiliations auxquelles l'Église doit l'innocence et la ferveur de ses justes, le zèle et les victoires de ses apôtres, le courage et la constance de ses martyrs, le retour et les pleurs de ses pénitents; par conséquent humiliations dignes de toute la reconnaissance de l'Église : reconnaissance de l'Église en ce jour, reconnaissance proportionnée aux humiliations de Jésus-Christ; car, qu'est-ce que cette solennité, si ce n'est le triomphe du Dieu humilié dans l'Eucharistie, triomphe public, triomphe universel, triomphe le plus pompeux, le plus auguste, triomphe qui rend glorieuses à Jésus-Christ ses humiliations mêmes? Suivez ce détail.

Triomphe public, et par là même qu'il est public il efface en quelque sorte les humiliations de Jésus-Christ. Dieu dans l'Eucharistie cesse, surtout aujourd'hui, d'être un Dieu obscur et inconnu; l'Église le tire du sanctuaire où il repose, de l'enceinte des temples qui le renferment; elle le porte dans toutes les rues et les places des villes, à la face du ciel et de la terre; elle l'adore comme son Dieu; elle l'avoue pour son Dieu. Permettez-moi cette expression, peut-être trop hardie, elle servira à vous faire comprendre ma pensée. Jésus-Christ perd, pour ainsi dire, toute sa gloire dans le sacrement de l'Eucharistie, sa grandeur, son infinité, sa puissance, sa majesté : or, tout ce qu'il a perdu, tout ce qu'il a quitté, il le retrouve dans l'aveu public que l'Église fait aujourd'hui de sa divinité; l'hérétique, le libertin, qui ne consultent que les sens, qui n'écoutent que les préjugés de l'imagination, ne peuvent croire que le Dieu de gloire et de majesté réside dans nos temples; instruit par la solennité de ce jour, ils reconnaîtront au moins, ils sauront, ils verront que le Dieu de nos autels est le Dieu qu'adora dans tous les temps l'Église catholique.

Chrétiens indociles, hommes incrédules, ce Dieu humilié n'est pas votre Dieu, il n'est pas le Dieu de votre Église prétendue, de votre Église récente, dont nos pères ont vu l'origine tumultueuse; de votre Église incertaine et chancelante dans la foi, qui compte presqu'autant de doctrines différentes que de docteurs, de sectes que de sectaires, de votre Église renfermée dans des bornes étroites et resserrée dans les limites

de quelques régions; de votre Eglise qui n'a pour chefs, pour pasteurs que des hommes qui sont venus, et on ne les avait point envoyés, des ministres qui n'apportèrent au ministère d'autre vocation que leur hardiesse à l'usurper, et souvent d'autre talent que leur science à profiter des passions ou de l'ignorance des peuples et des grands. Ce Dieu humilié n'est pas votre Dieu, il est le nôtre; il n'est pas le Dieu de votre secte: mais ce jour vous le montre, ce jour vous l'annonce pour le Dieu de cette Eglise ancienne qui a son berceau dans le berceau de la religion, qui fut fondée par les fondateurs du christianisme, qui vit naître toutes les autres Eglises, et dont aucune Eglise n'a vu la naissance; pour le Dieu de cette Eglise de paix et de concorde, qui ne souffre point de division sur la foi, et qu'aucune erreur ne tolère, parce qu'elle ne tolère aucune erreur; de cette Eglise catholique et universelle, qui a les nations pour héritage, pour bornes les limites du monde; pour le Dieu de cette Eglise romaine, la mère et la maîtresse des autres Eglises, qui reconnaît pour son chef et pour pasteurs ceux à qui Jésus-Christ même a confié son troupeau; pour le Dieu de cette Eglise éternelle et immortelle, que tant d'erreurs ont pu attaquer, qu'aucune erreur n'a pu détruire: appuyée sur la croix et sur la parole de Jésus-Christ, elle voit tomber successivement autour d'elle les sectes qu'enfante l'audace des hommes; elle les voit se suivre, se remplacer les unes les autres, telles que des flots qui poussent des flots; toujours combattue, jamais vaincue; les siècles passent, elle ne passe point; les années coulent, elle ne ressent point l'outrage des ans.

Libertins, génies superbes, hommes fiers et hautains, ce Dieu humilié n'est pas votre Dieu; mais, vous le voyez, il est le Dieu de cette religion sainte, marquée au sceau de la Divinité par tant de miracles, annoncée par les oracles de tant de prophètes, scellée du sang de tant de martyrs, illustrée par les vertus de tant de justes; c'est le Dieu de cette religion qui a échappé au glaive de tant de tyrans, qui survit à la ruine de tant d'empires et à la décadence de tant de religions. Or, je vous le demande, n'est-ce pas paraître Dieu véritable? Et peut-on le paraître davantage, qu'en paraissant aux yeux du monde entier le Dieu qu'adore une telle Eglise, le Dieu qu'annonce une telle religion! Que dans les autres jours, dit le saint concile de Trente, que dans les autres jours l'hérésie ose insulter au Dieu de l'Eucharistie; on sait assez, on ne sait que trop quelle nuit épaisse a coutume de répandre dans les esprits le démon de l'erreur aidé du démon de la nouveauté et de l'indocilité: mais en ce jour, tremblante et confuse, elle ne pourra que pâlir à la vue de ce Dieu honoré par tant d'hommages, reconnu par tant de peuples, avoué par une Eglise si pure, si sainte, si ancienne, si nombreuse, si étendue, qui porte si incontestablement les caractères de la véritable Eglise: *ut adversarii in conspectu tanti splendoris vel tabescant vel resipiscant.*

Oui, ce jour remplira le sectaire le plus intrépide de mille réflexions désolantes, s'il ne se joint pas à nous pour honorer Jésus-Christ par une adoration publique; le trouble de son cœur, les remords de sa conscience rendront malgré lui un hommage forcé au Dieu qu'il a quitté, et c'est de quoi nous avons une peinture bien naïve au troisième livre des *Rois*. Nous lisons qu'Adonias, un des fils de David, voulut s'emparer du sceptre destiné à Salomon: *Adonias... elevabatur, dicens: Ego regnabo.* (III *Reg.*, I, 5.)

Suivi de tous les factieux d'Israël et de Juda, il ceint son front du sacré diadème. Une multitude séduite applaudit à l'audace de l'usurpateur: *Dicentibus: Vivat rex Adonias* (*Ibid.*, 25), lorsqu'il s'élève tout à coup un bruit qui répand la terreur dans les esprits: *Quid sibi vult clamor civitatis tumultuantis* (*Ibid.*, 41); d'où vient cette agitation, ce tumulte de Jérusalem? *Salomon sedet super solium regni..... et hæc est vox quam audistis.* (*Ibid.*, 45, 46.) Salomon, consacré par l'onction sainte, accompagné des prophètes, suivi des prêtres et des lévites, retourne au palais de David; les grands, les anciens de Juda, les chefs des armées accourus sur ses pas, se pressent autour de leur jeune monarque et lui rendent leurs premiers hommages. David lui-même a fléchi le genou devant l'héritier de son sceptre: *Et adoravit rex in lectulo suo.* (*Ibid.*, 47.) A cette nouvelle, consternés, effrayés, l'usurpateur Adonias et ses partisans prennent la fuite, ils se cachent, ils se dispersent: *Territi sunt ergo et surrexerunt... et ivit unusquisque in viam suam.* (*Ibid.*, 49.)

Image naturelle de ce qui se passe en ce jour: dans Adonias usurpateur vous reconnaissez ceux qui ont voulu établir leur nouvelle doctrine sur les débris de la foi ancienne, et faire régner leurs opinions à la place de la doctrine de Jésus-Christ: *Elevabatur, dicens: Ego regnabo.* David, qui fait couronner Salomon, c'est l'Eglise qui tire le véritable Salomon de l'ombre du sanctuaire, qui le place sur le trône de son empire, qui le met entre les mains de ses prêtres et de ses prophètes, qui l'adore et qui donne aux peuples l'exemple de l'adorer: *Et adoravit rex.* Quel respect! quel amour! quels hommages! quels transports dans le peuple fidèle! *Salomon sedet super solium regni et hæc est vox quam audistis.* Jésus-Christ règne, il triomphe; l'erreur confondue fuit à pas précipités, et du moins en ce jour elle cède à Jésus-Christ l'empire qu'elle a osé usurper: *Territi surrexerunt et ivit unusquisque in viam suam.* Le triomphe de Jésus-Christ fait le désespoir de l'erreur, et le désespoir de l'erreur augmente le triomphe de Jésus-Christ. Triomphe public, j'ajoute, triomphe universel. Tout sexe, tout âge, tout état, toute condition se réunit dans le culte, dans l'adoration de l'auguste sacrement de l'Eucharistie: ce n'est plus seu-

lement le solitaire qui prie dans le silence; ce ne sont plus seulement les âmes justes et ferventes qui, dans un temple désert et abandonné, viennent s'entretenir avec le Dieu de leur cœur et lui rendre des hommages qui, n'ayant que lui pour objet, n'ont que lui pour témoin, et qui l'honorent sans le faire honorer; c'est tout le peuple animé d'un saint zèle, pénétré de religion, plein d'une foi vive, qui inonde le sanctuaire, qui vient y chercher Jésus-Christ, qui marche sur ses vestiges, qui par ses cantiques applaudit à son triomphe.

Triomphe universel : il n'est point renfermé dans l'enceinte d'une ville, d'une province, d'un royaume : cette fête, c'est la fête de toutes les villes, de toutes les provinces, de tous les royaumes; c'est la fête de tous les peuples. Partout où le soleil porte en ce jour la lumière, il trouve les diverses nations qui habitent l'ancien et le nouveau monde, prosternées aux pieds de Jésus-Christ présent dans la sainte Eucharistie.

Triomphe universel dans sa durée, pendant que l'Eglise durera : or, elle subsistera jusqu'à la consommation des siècles; la suite des temps ramènera chaque année la gloire de Jésus-Christ. Maîtres du monde, conquérants, dieux de la terre, en vain vous travaillez ici-bas à éterniser vos honneurs; en vain, pour dérober votre nom à l'oubli du tombeau et à l'injure du temps, vous le gravez sur le bronze et sur le marbre; ces monuments pompeux de votre orgueil tiennent de la fragilité de la main mortelle qui les élève; ils ne font que passer comme l'ombre; ils céderont tôt ou tard à l'effort des années; et, après ce que vous avez fait pour vivre toujours, à peine on saura que vous avez vécu; au lieu que le soin d'honorer les humiliations de Jésus-Christ passera d'âge en âge jusqu'à la postérité la plus reculée. Nos derniers neveux pourront ignorer l'histoire et les révolutions de notre siècle; ils pourront prendre un autre langage et d'autres mœurs, mais ils sauront par quels respects et par quels hommages notre piété reconnaissante honora Jésus-Christ, humilié dans le sacrement de l'Eucharistie; ils le sauront, et leur piété retracera l'image de la nôtre. A travers l'espace des siècles qui les sépareront de leurs pères, ils se rejoindront à nous afin de ne composer avec nous qu'un seul et même peuple d'adorateurs de Jésus-Christ, anéanti dans le sacrement de l'Eucharistie.

Triomphe le plus brillant et le plus superbe! N'attendez pas que je m'arrête à vous dépeindre la magnificence des cérémonies saintes qui accompagnent cette fête. Vous n'êtes point étranger dans Israël; l'Eglise, qui vous vit naître, accoutuma vos yeux, dès vos premières années, à la pompe de ce grand spectacle : vous n'ignorez pas que ce qu'elle a de plus majestueux dans ses augustes cérémonies, de plus somptueux dans ses trésors, est employé à rehausser l'appareil du triomphe destiné à Jésus-Christ : vous voyez le concours des peuples, la pieuse agitation, le mouvement, le tumulte religieux des villes et des campagnes; c'est aujourd'hui que les filles de Sion consacrent leurs ornements à l'embellissement du tabernacle, que l'opulence de l'Egypte passe entre les mains d'Israël, qu'en faveur de Jésus-Christ la terre se dépouille de ses fleurs, la vanité profane de son luxe et de son faste.

Est-il donc déjà arrivé le jour auquel le Seigneur se montrera seul grand : *Exaltabitur autem solus Dominus in die illa.* (*Isa.*, II, 11.) Toute grandeur disparaît, effacée par l'éclat de la majesté qui environne Jésus-Christ; les magistrats, arbitres des destinées publiques, descendent de leurs tribunaux redoutables pour se prosterner aux pieds de celui qui décidera leurs destinées éternelles; les guerriers le reconnaissent pour le Dieu des combats et de la victoire, les rois quittent le trône, et confondus avec le peuple ils viennent avouer par leurs adorations que grands pour nous ils ne sont devant lui que cendre et poussière : *Exaltabitur autem Dominus solus in die illa.* Aujourd'hui semblent se perdre ces noms de juges, de conquérants, de monarques; il ne reste que le nom de chrétien, de catholique, d'adorateur de Jésus-Christ; et dans tant de royaumes il n'y a aujourd'hui qu'un maître, qu'un roi, c'est Jésus-Christ présent au sacrement de l'Eucharistie : *Exaltabitur autem Dominus solus in die illa.*

Que ce jour vous est glorieux, ô mon Sauveur! et qu'il a de charmes pour un chrétien pénétré des vérités de sa religion! O Jérusalem! ô cité sainte et fortunée où règne le Dieu de mon cœur! quand me sera-t-il donné d'entrer dans vos murs? quand arrivera le moment où, loin de cette région de péchés et de larmes, j'habiterai la sainte et paisible Sion? Quand vous verrai-je, Seigneur, tout brillant de splendeur, recevoir les vœux et les tendres soupirs des esprits bienheureux qui ne vivent que du feu de votre amour? Que les heures couleront rapidement dans les enchantements d'une si douce occupation! les siècles ne sembleront qu'un instant fugitif!

Mais s'il est permis de goûter quelques plaisirs loin de vous, c'est maintenant que je puis oublier les ennuis de mon exil. Cette terre d'exil est devenue l'image de la Jérusalem céleste, les fêtes du ciel sont descendues sur la terre, toutes les langues se délient pour célébrer vos bienfaits, tous les cœurs volent au-devant de vous et préviennent votre passage, l'aurore chante votre gloire, le Midi retentit de votre nom, les plus puissants monarques ne paraissent auprès de vous que des hommes moins rois par les hommages qu'ils reçoivent de nous que par les hommages qu'ils vous rendent; ils consacrent leur grandeur à relever la vôtre; tout est oublié; vous seul vivez, vous régnez : *Exaltabitur autem Dominus solus in die illa.*

Enfin, triomphe qui rend glorieuses à Jésus-Christ ses humiliations. Quel est le Dieu

que nous adorons avec tant de solennité? Ce n'est point Jésus-Christ vainqueur de la mort, assis à la droite du Père, régnant dans le ciel, c'est Jésus-Christ humilié, anéanti dans l'Eucharistie; par conséquent, non-seulement les humiliations de Jésus-Christ sont la source des honneurs qu'on lui rend, mais ses humiliations donnent un nouvel éclat aux honneurs qu'il reçoit. Comment? parce que s'il était moins méconnaissable dans ce mystère, il lui serait en quelque sorte moins glorieux d'y être reconnu et d'y recevoir nos adorations.

Qu'Israël demeure immobile, qu'il soit saisi de crainte et d'épouvante lorsqu'il entend la foudre et les tonnerres gronder sur la montagne de Sinaï; que Salomon et le peuple se prosternent lorsque la majesté du Seigneur remplit le temple, je n'en suis point surpris, tout leur annonce la présence de leur Dieu. Ici, malgré les voiles qui le couvrent, l'Eglise aperçoit Jésus-Christ; sa foi l'avertit de la présence du Dieu Sauveur, son amour l'en assure. Plus éclairée que Madeleine, remplie d'une charité plus vive, plus ardente, elle le reconnaît sous une forme empruntée, elle se jette à ses pieds, elle l'adore, elle s'empresse de le montrer en cet état à tous les peuples, afin de leur apprendre jusqu'où va l'amour de son Dieu pour elle, jusqu'où va son amour pour lui.

Hommes, vous vous parez de la pompe extérieure, vous empruntez l'éclat d'une majesté étrangère afin de frapper l'imagination du vulgaire; vous avez besoin de ce secours! aussi quelquefois ce n'est pas tant le grand que la grandeur qu'on respecte dans vous. Pour attirer vos hommages, Jésus-Christ ne veut que lui-même. La crainte et la terreur ne m'arrêtent point sur ses pas, l'amour seul préside à cette fête: c'est lui qui ôte et qui rend à Jésus-Christ la gloire à laquelle il avait tant de droits sur la terre. Amour bienfaisant qui ensevelit Jésus dans l'obscurité; amour reconnaissant qui apporte à ce Dieu anéanti des honneurs et des adorations dont il veut bien se contenter.

Amour qui prodiguez les grâces! Amour qui savez si bien les reconnaître! Vous qui régnez en maître sur Jésus-Christ et sur l'Eglise, dans le cœur de l'époux et de l'épouse! le cœur des enfants demeurera-t-il éternellement fermé à vos charmes vainqueurs?

Loin de nous cet esprit de légèreté ou de libertinage, qui d'une fête de religion en ferait une fête de dissipation et de curiosité mondaine! cet esprit de foi indolente ou de piété passagère qui, après avoir donné quelques moments à Jésus-Christ, se hâterait de se rendre à ses amusements frivoles! Lectures saintes, prières ferventes, fuite du monde et des vains plaisirs du monde, voilà ce qui doit occuper un chrétien; assister à l'auguste sacrifice, honorer Jésus-Christ et édifier le peuple fidèle par une assiduité constante aux adorations publiques et au culte solennel; consacrer une portion de chaque jour à s'entretenir avec le Dieu solitaire dans nos sanctuaires, telles sont nos obligations en ce saint temps: surtout ne laissez point passer cette octave sainte sans participer, s'il est possible, à l'adorable sacrement, sans vous donner à un Dieu qui vous attend, sans recevoir un Dieu qui s'offre à vous. Si cette communion n'est pas une communion d'obéissance comme la communion pascale, elle n'en aura que des caractères plus marqués d'une communion de reconnaissance et d'amour. L'Eglise ne vous parle point aujourd'hui par son précepte, elle vous invite, elle vous presse par ses désirs. Fidèles à sa voix, ne pensons qu'à rendre amour pour amour! et plût au ciel que notre amour fût un amour qui n'eût qu'à honorer Jésus-Christ qui n'eût rien à se reprocher! Mais, aux humiliations volontaires de Jésus-Christ, que nous devons honorer, combien sont ajoutées d'humiliations involontaires que nous devons pleurer et réparer? De là cette fête est encore une fête de réparation et d'expiation pour les humiliations involontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie! par conséquent elle demande de nous un esprit de satisfaction et de pénitence. A l'amour reconnaissant il faut joindre l'amour pénitent.

SECONDE PARTIE.

Il est donc vrai, chrétiens, et c'est un désordre que nous ne pouvons assez nous reprocher, aux humiliations volontaires de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie, nous en ajoutons d'involontaires; à ces humilations que son amour a voulu choisir, des humiliations qui outragent, qui contristent son amour; à ces humiliations qui apaisent le ciel, des humiliations qui l'irritent, à ces humiliations qui demandent toute notre reconnaissance, des humiliations qui demandent toutes nos larmes.

Quelle douleur pour l'Eglise lorsqu'elle voit le mystère de la plus pure charité devenir pour Jésus-Christ un mystère d'opprobre! le mystère de salut devenir pour les hommes un mystère de perdition! également sensible aux outrages que reçoit son Dieu et aux malheurs que s'attire son peuple, l'Eglise vient se jeter entre Dieu et nous, elle établit cette solennité pour être comme un mur qu'elle élève afin d'arrêter, d'une part, l'indignation de Dieu qui se répand sur les hommes, et de l'autre, le cours de nos prévarications qui allument la colère de Dieu. Une solennité par laquelle l'Eglise reconcilie le ciel et la terre en réparant elle-même nos profanations et en nous les faisant réparer, en les pleurant pour nous et en nous les faisant pleurer avec elle. Deux caractères de cette solennité sainte, considérée par rapport aux humiliations involontaires de Jésus-Christ, qui achèveront de vous instruire de vos devoirs.

Cette fête est une réparation que l'Eglise fait à Jésus-Christ pour ses humiliations involontaires au sacrement de l'Eucharistie; et

parce que inutilement l'Eglise entreprendrait de les réparer pour nous, si elle ne nous engageait à les réparer avec elle, cette fête est un moyen puissant et efficace que l'Eglise emploie pour nous engager à réparer les humiliations involontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie. Encore un moment d'attention.

1° La solennité qui nous rassemble est donc une réparation authentique que l'Eglise fait à Jésus-Christ des outrages qu'il a reçus dans le sacrement de son amour. Ce serait une erreur de ne juger de cette fête que par les apparences; elle ne nous semblerait qu'une fête d'applaudissement et de triomphe; cependant dans l'intention de l'Eglise elle est un jour de pénitence publique, de pénitence solennelle, de pénitence universelle. Les acclamations de joie retentissent dans les places et dans les temples; mais la voix intérieure de l'Eglise est une voix de gémissements et de soupirs, une voix de deuil et de larmes. Disons mieux, cet appareil même de gloire et de magnificence est la réparation de nos impiétés.

Car voulez-vous savoir pourquoi l'Eglise environne Jésus-Christ de pompe et de splendeur? C'est afin de couvrir la multitude de nos irrévérences: elle porte jusqu'au ciel ses cantiques et ses acclamations pour empêcher qu'on n'entende la voix de nos sacriléges; elle rassemble autour de Jésus-Christ les justes, les saints de tous les peuples, afin que l'abondance de leurs vertus présente à Jésus-Christ un spectacle qui lui fasse oublier en quelque sorte nos profanations; elle amène aux pieds de Jésus-Christ des hommes de tous les rangs, de toutes les conditions; elle rend à Jésus-Christ un hommage public et éclatant, un hommage composé des hommages de toutes les nations, une adoration qui est l'adoration de tous les peuples, afin de réparer dans un seul jour, par un seul hommage, par une même adoration, les scandales de tous les siècles et de tous les âges, les attentats de tous les peuples et de toutes les nations.

Fallait-il donc que Jésus-Christ eût été outragé au sacrement de l'Eucharistie pour engager l'Eglise à l'honorer dans ce sacrement? Son zèle, pour être excité, avait-il besoin de notre infidélité? Et ne pense-t-elle à son Dieu que par amour pour ses enfants? Chrétiens, je l'ai dit, je le répète, les humiliations volontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie, considérées seules et séparées des humiliations involontaires qu'ajoute l'impiété du monde, méritaient, demandaient toute la reconnaissance de l'Eglise. Néanmoins, prenez garde à ceci; je prétends que ce sont ces humiliations involontaires, que ce sont nos irrévérences et nos immodesties, nos mépris et nos scandales, nos abus et nos profanations qui ont inspiré, qui ont dû inspirer à l'Eglise le dessein d'instituer, d'établir cette solennité parmi nous.

Rappelez-vous ces jours de ferveur et d'innocence; ces prémices, ces beaux jours du christianisme naissant; jours qui ont passé trop rapidement, et dont l'image ne subsiste plus que dans les monuments de notre religion! jours que l'Eglise redemande sans cesse par ses regrets, et que ses regrets ne font point revivre! jours heureux! quelle fut alors la gloire du Dieu de l'Eucharistie! l'amour appelle les peuples dans le temple; l'amour guide leurs pas; quelle paix profonde! quelle attention! quel recueillement! Sont-ce des hommes? sont-ce des anges qui, dégagés des soins frivoles et périssables, habitent le ciel par l'ardeur de leurs désirs? le silence auguste des sacrés mystères n'est troublé que par les sanglots de la pénitence, ou par les soupirs de la charité; le sanctuaire, fermé à la troupe profane, ne s'ouvre qu'aux prêtres et aux lévites; l'ordre, la décence, la pompe des cérémonies, la sainteté, la gravité majestueuse des pontifes, pleins du Dieu qu'ils invoquent, jettent dans les esprits une respectueuse frayeur, une terreur religieuse: les vierges pures et ferventes, placées à la suite de l'Agneau, comme dans la sainte Sion, annoncent par les transports, par la vivacité de leur foi, qu'elles ne se consolent d'être séparées de Jésus-Christ, que par le plaisir de l'aimer, et par l'espérance de le posséder: les femmes, parées du seul ornement de la pudeur et de la modestie, attentives à ne voir que leur Dieu, jalouses de n'être vues que de lui, ne cèdent aux vierges que par la prééminence de l'état, et les égalent par les ferveurs de la charité: les riches du siècle, les grands de la terre, épouvantés de leur prospérité, osent à peine fixer leurs regards timides sur le Dieu humilié; ils ne pensent qu'à désavouer le faste de leur élévation par les abaissements de la religion.

Ah! Dieu, dans nos temples, n'était point alors un Dieu caché et inconnu; parlons plus juste, il était un Dieu caché à l'œil de la chair, et manifesté à l'œil de la foi; il était un Dieu humilié et un Dieu respecté; un Dieu anéanti et un Dieu adoré; un Dieu inconnu et un Dieu d'autant plus aimé, que l'amour l'avait rendu méconnaissable! Quel triomphe l'Eglise aurait-elle préparé à Jésus-Christ, plus beau, plus digne de lui, que ce spectacle de respect et d'adoration? Mais, depuis que l'iniquité s'est répandue dans le lieu saint, l'Eglise s'est vue obligée de prendre en main la cause de son Dieu, et d'instituer des solennités inconnues aux premiers âges, afin de réparer des scandales ignorés des premiers siècles.

Et c'est par ce raisonnement solide et sans réplique que, d'abord, le concile de Trente, ensuite les écrivains catholiques ont confondu les novateurs ennemis de notre culte. Vous nous demandez, leur disaient-ils, qu'on vous montre dans la primitive Eglise ces fêtes, ces solennités que l'Eglise romaine consacre à honorer, par un triomphe public, le sacrement de l'Eucharistie? mais les temps anciens avaient-ils retenti de ces blasphèmes, avaient-ils rougi

de ces scandales et de ces attentats contre l'auguste mystère dont vous avez donné au monde étonné les premiers exemples ? mais les temps anciens avaient-ils enfanté des hommes assez téméraires pour se faire une piété de désoler le lieu saint, de briser les vases sacrés, de massacrer les prêtres, de faire couler le sang du sacrificateur sur le même autel où avait coulé le sang de la victime offerte en sacrifice de paix, de détruire le culte de l'Eucharistie, et d'ensevelir le Dieu du temple sous la ruine de ses sanctuaires ? La primitive Eglise ignora donc les fêtes de nos jours, parce qu'elle ne connut point les crimes et les fureurs de ces siècles derniers. Temps fortunés, ils n'eurent presque rien à établir, à introduire, parce qu'ils n'eurent presque rien à réparer et à pleurer ! Ce sont les nouveaux attentats qui ont amené les nouvelles solennités ; c'est l'hérésie qui a forcé l'Eglise d'opposer des adorations publiques et solennelles à des profanations publiques et éclatantes. Ces fêtes sont, tout à la fois, l'ouvrage de sa piété, et un monument de notre impiété.

Je dis de notre impiété, car voici, chrétiens, voici ce qui met le comble à la douleur de l'Eglise. Les iniquités de Jérusalem passent les crimes de Samarie, et Juda est plus coupable que le schismatique Israël. Si l'Eglise reproche à l'hérésie d'avoir méconnu son Dieu, que n'a-t-elle point à nous reprocher par rapport à ce Dieu que nous connaissons ; elle le voit parmi nous lâchement oublié, abandonné, négligé ; elle le voit chaque jour blasphémé par tant de railleries impies, renoncé, désavoué par tant de scandales, méprisé par tant de faux sages, déshonoré par tant d'indignes ministres ; elle le voit livré en spectacle d'opprobre par la licence de nos immodesties, par l'impiété de nos irrévérences, par l'audace de nos profanations, par l'horreur de nos sacriléges ; elle sait que, selon l'anathème prononcé par l'Apôtre, les plus grandes, les plus promptes vengeances sont réservées aux siècles d'aveuglement et d'infidelité, qui fouleront aux pieds le sang de l'alliance ; elle sait que, selon l'oracle de de l'Esprit-Saint, si le Médiateur parle contre nous, rien ne parlera pour nous ; elle sait, selon ce qui est dit dans l'*Apocalypse*, que la colère de l'Agneau est la colère à laquelle aucune puissance ne résistera ; elle sait que si le mystère de paix et de propitiation se tourne en mystère de haine et de malédiction, il ne nous restera aucun asile pour nous mettre à couvert des fureurs d'une justice qui aura à se venger et à venger l'amour méprisé ; elle le sait, et, pour nous aider à regagner le cœur de Jésus-Christ, elle a établi cette solennité si propre à nous le rendre propice.

Cinq justes auraient suffi pour servir de rempart à Sodome ; Moïse prie pour Israël, la prière de Moïse arrête la foudre. Comment donc Jésus-Christ, ce Dieu de paix et d'amour, ce Dieu invoqué dans le sacrement de son amour, comment ne serait-il point attendri par les vœux, par les soupirs de tant de religieux pontifes, de ces prêtres, l'honneur et la gloire du sacerdoce, qui pleurent les prévarications de leur peuple : de ces solitaires que la piété arrache à l'ombre de leurs cloîtres pour venir se joindre à la foule chrétienne et lui apprendre à lever vers le ciel des mains suppliantes ; de ces vierges ferventes, qui, retenues par les lois sévères de leur état dans l'enceinte sacrée de leurs murs, volent en esprit et de cœur à la suite de Jésus-Christ triomphant ; de ces âmes choisies et prédestinées qui, dans toutes les conditions du monde, vivent de l'esprit de Dieu, non de l'esprit du monde ? tous se joignent ensemble pour honorer Jésus-Christ et pour le fléchir, pour l'adorer et pour l'apaiser. Ce serait lui faire outrage que de penser qu'insensible à tant de vœux réunis, qu'insensible aux soupirs, aux larmes de l'Eglise son épouse, il refusera le pardon qu'on lui demande, surtout si le changement des cœurs lui montre un peuple pénitent à la place d'un peuple profanateur.

2° Or, quel moyen plus puissant l'Eglise pouvait-elle employer pour nous engager à réparer nous-mêmes les humiliations involontaires de Jésus-Christ au sacrement de l'Eucharistie ? Quel cœur assez endurci ne s'ouvrirait point à des sentiments de religion au milieu d'une solennité si touchante ? Judas Machabée et tout le peuple fondaient en pleurs à la vue du sanctuaire profané. L'Eglise nous conduit au pied de ses autels déshonorés, non, comme le temple de Sion, par une main étrangère, mais par notre impiété. De quelque côté que tombent nos regards, nous y apercevons et les monuments éternels du plus tendre amour et les traces récentes de notre ingratitude. Et parce que c'est surtout l'oubli volontaire, l'ignorance affectée de notre religion, qui est la source de nos profanations ; par ce que c'est notre peu de foi qui nous inspire tant de hardiesse à les commettre, tant d'indolence à les réparer, l'Eglise nous montre notre Dieu dans un appareil de gloire et de majesté, qui ne nous permet plus de le méconnaître. Frappés, réveillés comme d'un profond sommeil par l'éclat de cette nouvelle lumière, nous nous sentirons forcés de dire avec le saint patriarche Jacob : Je ne le savais pas, je ne voulais pas le savoir ; je le sais, je le vois maintenant que ce lieu est le séjour et la demeure du Très-Haut : *Cum evigilasset Jacob de somno, ait : Vere Dominus erat in loco isto, et ego nesciebam.* (*Genes.*, XX, 16.)

C'est mon Dieu qui habite ces temples, et tant de fois je suis venu étaler à ses yeux le luxe insensé de ma profane magnificence, déployer la pompe odieuse de mon orgueil, l'audace de mon impiété, les hauteurs scandaleuses de mon libertinage, la mollesse indolente et voluptueuse de mon amour-propre ! je suis venu lui disputer le culte du peuple, lui enlever les adorations qu'on lui rendait et lui refuser celles que je lui dois ! hardi profanateur de ces solennités

respectables, tandis que les mystères profanes de ces divinités frivoles que l'homme a faites et qui n'ont point fait l'homme, trouvent parmi les nations une attention religieuse! *Vere Dominus erat in loco isto, et ego nesciebam.*

C'est mon Dieu; et tant de fois, dans les fureurs de mon impiété, j'ai osé l'insulter jusqu'au pied de ses autels, défier sa vengeance et son tonnerre, comme s'il était un de ces dieux impuissants dont la foudre imaginaire n'a de force que celle qu'elle emprunte d'un vain peuple.

C'est mon Dieu! qu'ai-je donc fait et que ne dois-je pas faire? Ah! chrétiens! si le flambeau de la foi n'est point entièrement éteint, s'il jette encore quelques lueurs, de quel sentiment de regret, de quelle douleur nous allons être pénétrés! Car si, suivant cet avis de saint Augustin : *Cogita ne sis reus corporis Domini*, chacun de nous rentre au dedans de lui-même, et, dans le silence des passions, veut écouter la voix de la grâce, que n'aurions-nous point à nous reprocher?

Tant de communions peut-être dans la corruption d'un cœur aigri par la haine, dévoré par l'ambition, enflé par l'orgueil, amolli par la prospérité, révolté par la disgrâce, dominé par l'avarice, desséché par la jalousie, tyrannisé par les caprices et par les folles coutumes du siècle, consumé par les ardeurs d'une flamme impure...

Tant de communions commandées par la bienséance, le respect humain, le soin de la réputation, moins pour chercher Dieu que pour éviter la censure ou pour obtenir l'estime du monde.

Tant de communions dans le trouble d'une conscience alarmée par de justes remords, et enfin tranquillisée par de vaines subtilités; dans le silence affreux d'une conscience qui, à force de multiplier les abominations, est parvenue à n'en plus sentir l'horreur; dans les duplicités et les mystères d'une conscience trompeuse, qui se cache, qui se déguise elle-même à elle-même, et qui ne veut rien voir, parce qu'elle ne veut rien changer, rien réformer; dans les erreurs d'une conscience trompée, qui de ses vices se fait des vertus, et croit honorer Dieu par des passions qui le déshonorent; de la timidité sacrilége d'une conscience qui, dominée par une fausse pudeur, ne parle point ou ne parle qu'à demi, et préfère le malheur trop réel de couvrir ses crimes par un plus grand crime, à la honte imaginaire de les découvrir par un aveu salutaire; dans l'aveuglement et la précipitation d'une conscience peu attentive, qui prend un désir passager de la pénitence pour la pénitence, et qui vient à Dieu sans avoir quitté le péché.

Tant de communions lâches, tièdes, sans ferveur, sans préparation, avec un esprit dissipé, avec un cœur froid et indifférent, comme si la communion tenait lieu de toutes les vertus et n'en demandait aucune; tant de communions inutiles, après lesquelles vous n'avez été ni plus, ni moins à vous-même; tant d'éloignement pour la communion, lorsque, par indévotion, par insensibilité, par dégoût, par esprit de mondanité, de mollesse ou d'indolence, vous n'avez voulu faire aucun effort, afin de vous dégager de vos passions; lorsque vous avez négligé de vous rendre à Jésus-Christ pour vous disposer à le recevoir; lorsque, peut-être, par le manége odieux d'une piété hypocrite, vous saviez couvrir votre coupable indifférence sous les dehors affectés d'une humilité de parade et de commande, aimant à dire que vous étiez indigne de vous asseoir à la table eucharistique, et ne travaillant point à vous en rendre digne; exagérant, en quelque sorte, les vertus que demande cet auguste sacrement, et ne vous appliquant point à diminuer vos vices; vous faisant honneur d'un respect faux et simulé, puisqu'il n'aboutit qu'à vous éloigner de Jésus-Christ, et ne pensant point à vous donner le respect véritable qui vous mettrait en état de vous en rapprocher. Or, qu'est-ce qu'une pareille conduite, si ce n'est profaner le corps de Jésus-Christ, ou le mépriser; abuser de son sacrement, ou le négliger; le déshonorer, ou manquer à l'honorer? *Cogita ne sis reus corporis Domini.*

Par conséquent, quelles sont nos obligations dans cette solennité sainte? Nous devons entrer dans l'esprit, dans les vues de l'Eglise; joindre nos larmes et nos soupirs aux soupirs et aux larmes de l'Eglise, nos hommages à ses hommages, nos adorations à ses adorations: ce qu'elle fait par la pompe, par la magnificence extérieures de ces cérémonies, nous devons le faire dans l'intérieur de notre âme par la ferveur de nos désirs.

Dans l'amertume de notre cœur, nous devons venir dire avec Israël pénitent: nous avons péché, Seigneur, nous avons profané l'arche de votre testament; les sacrifices de Sion sont tombés dans l'opprobre, et l'infidélité de votre peuple, hélas! trop connue, a fait blasphémer votre nom parmi les nations qui ne vous connaissent pas. Mais vous avez juré de laisser éteindre le feu de votre colère par nos larmes; elles coulent en votre présence, elles sont sincères, elles ne cesseront point de couler.

Oubliez les prévarications de votre peuple, votre peuple ne les oubliera point; il s'en souviendra pour les pleurer toujours, pour vous en faire une réparation qui, loin de finir avec cette solennité, s'étendra dans toute la durée de notre vie.

N'en doutons point, avec de semblables dispositions, ces jours de triomphe pour Jésus-Christ seront pour nous des jours de salut et de grâce; ce Dieu aimable paye toujours avec usure les honneurs qu'il reçoit, et, si nous lui rendons notre cœur, il ne nous refusera pas le sien.

Jetez, ô mon Dieu! un regard propice sur ce grand empire; les nations voisines, emportées par l'esprit de schisme et d'erreur,

ont renoncé à l'alliance sainte, elles ont abandonné le véritable sacrifice, elle vous ont fermé leurs sanctuaires. Au milieu de cette révolution de foi et de croyance, qui changea la face de l'Europe chrétienne, la France, ferme et invariable dans la religion de ses pères, vous jura un attachement éternel. En vain l'hérésie, fière de ses conquêtes, s'ouvrit un passage dans nos provinces; les peuples qu'elle avait séduits voulaient nous forcer à plier sous le joug de la nouveauté profane. Plus d'une fois cet Etat chancelant se vit sur le penchant de sa ruine; mais la France aurait mieux aimé périr que de vous abandonner. Ils sont écrits au livre de vie les noms des héros chrétiens, qui, fidèles à leur Dieu et à leur roi, défendirent avec une égale ardeur le trône et la religion. Que leur postérité trouve grâce devant vous; éclairez ces peuples séduits, qui ne connaissent plus le Dieu que leurs ancêtres invoquèrent; dissipez le nuage que l'erreur éleva entre eux et nous; qu'ils viennent dans le sanctuaire effacer par leurs larmes les traces de leur coupable désertion; qu'ils viennent partager avec nous vos bienfaits.

Conservez-nous le monarque que vous avez placé sur le trône de cet empire, seul rejeton d'une tige auguste; souvenez-vous que le sang qui coule dans ses veines est le sang de ce grand prince qui travailla tant à étendre votre culte et à ramener ceux qui vous méconnaissaient dans votre sanctuaire. Ce prince, dont le nom, aussi fameux dans les fastes de la religion que dans l'histoire des empires, demeurera toujours gravé dans le cœur de ceux qui aiment l'Etat et l'Eglise; qu'il vive tout entier dans sa postérité. Nous admirons déjà dans le fils la même fermeté à maintenir la pureté de la foi. Répandez sur lui toutes les grâces dont vous récompensâtes le zèle du père.

Renouvelez sans cesse, au milieu de ce peuple fidèle, l'esprit de ferveur qui vient de vous rendre des hommages si purs et si sincères. Que tous vivent ici-bas pour vous et à vous, afin que tous vivent avec vous dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

SUR LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit..... in quo omnes peccaverunt. (*Rom.*, V, 12.)

Le péché est entré dans le monde par un seul homme..... dans lequel tous les hommes ont péché.

Telle est donc notre triste destinée! La source, d'où coule et d'où se répand, selon l'expression de l'Ecriture, le torrent des générations et des races humaines, fut d'abord infectée par le poison de l'iniquité. Nous entrons dans le monde, dit saint Ambroise, tels que des vaisseaux qui ont servi de jouet aux vents et à la tempête, et que les flots jettent sur le rivage de la mer: *Quos naufragos in hanc vitam quidam naturæ fluctus expulit.* Nous ne sommes pas encore, notre péché est déjà, il nous devance, il nous prévient, il nous attend dans la carrière que nous devons parcourir. La colère du ciel est le premier héritage que reçoit de ses ancêtres celui qui naît dans la pourpre et pour le trône. En devenant homme, nous devenons coupables; le titre de pécheur a d'abord convenu aux plus grands saints; toujours porté au mal par de funestes penchants, eussent-ils été fidèles à y résister, ils ont encore un juste sujet de s'humilier, puisque par le péché d'un seul homme tous les hommes sont pécheurs: *Per unum hominem...*

Mère du Dieu de toute sainteté, Marie, seule sauvée du naufrage, Marie seule n'a point à jeter sur elle un regard de honte et de confusion; la grâce et la sainteté ont composé tout le tissu de ses jours. Fille d'Adam, sans être héritière de son crime, elle ne reçoit de lui que le sang et la vie; elle n'en reçoit point le péché. La tige est desséchée, la branche est saine; ce rejeton de David, quoique placé dans une terre mauvaise, n'est humecté que de la rosée du ciel; il ne porte que des fruits de justice, parce qu'il ne s'est point transmis dans Marie, le péché de cet homme en qui tous les hommes ont péché: *Per unum hominem...*

Ainsi, tout régénérés que nous sommes en Jésus-Christ, dans la comparaison que la solennité de ce jour nous donne lieu de faire entre Marie et nous, entre son état et le nôtre, nous apercevons deux différences essentielles. Première différence, que j'appelle différence de sanctification et de justice: la grâce de Marie est une grâce qui la préserve du péché; la grâce de notre état est une grâce qui nous délivre du péché. Seconde différence, que j'appelle différence de secours et de penchants: la grâce de Marie est une grâce qui l'exempte de l'attrait violent qui nous porte au péché; la grâce de notre état est une grâce qui nous est donnée pour résister à l'attrait du péché. Or, cette grâce, qui nous délivre du péché, nous ne l'estimons point assez, parce que nous ne connaissons point le péché. Cette grâce, qui nous est donnée pour résister à l'attrait du péché, nous la trouvons trop faible, parce qu'il nous semble que cette faiblesse excuse notre péché. Sécurité funeste de l'homme pécheur, qui ne connaît pas, qui ne veut pas connaître le péché. Vains prétextes de l'homme pécheur, qui excuse, qui veut excuser son péché; l'un et l'autre détruits, confondus par les leçons que nous fait aujourd'hui Marie. Une vierge, mère de Dieu, préservée du péché par la plénitude de sanctification et de justice qu'elle reçoit au moment de sa conception: mystère qui donne à l'homme pécheur la juste idée du péché. Une vierge, mère de Dieu, appliquée à se précautionner contre le péché dans l'abondance de secours et de grâces qu'elle reçut au moment de sa conception: exemple qui ôte à l'homme pécheur les excuses de son péché. Voici donc mon dessein. Le bonheur et la gloire de Marie, conçue sans péché, vous apprendront à connaître, à craindre le péché: premier point. La conduite et

l'exemple de Marie, conçue sans péché, vous apprendront à condamner le pécheur et les excuses du péché : second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous naissons dans le péché : voilà le malheur de notre origine. Nous vivons, nous aimons à vivre dans le péché : voilà le crime de notre conduite. Notre crime, tout à la fois, et notre malheur, c'est que nous ne savons point, c'est que nous ne voulons point savoir ce que c'est que le péché. Il nous plaît au point que nous craignons qu'il ne vienne à nous déplaire ; de là toute lumière qui découvre l'énormité du péché est une lumière importune que nous fuyons. Mais anathème, dit le Seigneur, anathème au prophète plein de respect humain et de complaisance mondaine, qui entretient dans mon peuple des erreurs qui l'entretiennent dans ses égarements. Je viens donc aujourd'hui, pécheurs, dissiper le nuage qui vous cache le péché. Pour cela il me suffit de développer le mystère que l'Eglise honore : mystère de la conception immaculée de Marie, je dis qu'il est, à proprement parler, le mystère de la sainteté de Dieu ; un monument des plus augustes, des plus authentiques de la haine de Dieu pour le péché ; une des preuves des plus décisives de l'horreur qu'il a, et que nous devons avoir pour le péché. En effet, que voyons-nous dans ce mystère ? Un Dieu qui, voulant se choisir une mère, ne peut consentir que celle qu'il destine à l'honneur de la maternité divine soit conçue dans le péché ; un Dieu qui, voulant aimer toujours sa mère, est obligé de commencer par la préserver du péché ; un Dieu qui, voulant donner à sa mère une marque, un gage de son amour, lui donne pour premier gage de son amour le privilége d'être exempte du péché. Trois réflexions simples et naturelles, qui vous introduiront dans les profondeurs de ce grand mystère.

1° Un Dieu qui, voulant se choisir une mère, ne peut consentir que celle qu'il destine à l'honneur de la maternité divine soit conçue dans le péché. Qui me donnera de vous bien développer ici les voies de votre Dieu, et de vous apprendre à juger des choses comme il en juge ? Ce péché qui, pour s'ouvrir la route de votre cœur, enchante votre imagination par des songes si aimables, endort votre raison par un sommeil si doux, si flatteur ; irrite vos désirs par l'attrait de tant de plaisirs et de délices ; non, toutes ses impostures, toutes ses illusions ne tiendraient point contre un rayon de la lumière éternelle, qui, au lieu de ce qu'il paraît, vous le montrerait tel qu'il est.

Dans ce moment de malheur et de fatale contagion, où nous trouvons le péché et l'anathème du péché, Marie trouve la grâce et la sainteté. Or, d'où vient cette distinction si glorieuse ? Je ne vous dirai point que le Verbe de Dieu ne peut avoir sur Marie que des pensées de paix et de complaisance ; qu'il agit déjà en fils, quoiqu'elle ne soit pas encore sa mère ; que les effets de sa tendresse préviennent les sentiments qui pénétreront le cœur de Marie ; qu'il ne peut rien refuser à Marie, puisqu'il consent à lui devoir sa naissance : je soutiens que, si nous voulons pénétrer le mystère de sa conduite, c'est moins dans son amour pour Marie que dans sa haine pour le péché qu'il faut en rechercher le motif. Il ne serait point, si vous le voulez, il ne serait point assez le Dieu des miséricordes, si une mère ne trouvait en lui les sentiments d'un fils. Mais ne semble-t-il pas qu'il ne serait point assez le Dieu de sainteté, qu'il ne le serait point autant qu'il l'est ; qu'il ne le paraîtrait point autant qu'il veut et autant qu'il doit le paraître, s'il consentait à naître d'une mère esclave du péché, flétrie par la tache, par l'opprobre du péché ? Et voilà, mes chers auditeurs, ce que vous avez surtout à considérer, s'il vous restait quelque doute sur l'auguste prérogative de la conception immaculée de Marie.

Quoi donc ? ce Dieu qui refuse d'habiter par sa grâce dans une âme où habite le péché ; ce Dieu qui fuit de notre cœur aussitôt que nous y laissons entrer le péché ; ce Dieu qui déteste les sacrifices les plus saints, si le sacrificateur et le peuple ne travaillent à devenir aussi purs que la victime ; ce Dieu qui ne répond que par sa foudre et son tonnerre, si la voix de l'iniquité se fait entendre avec la voix de la prière ; ce Dieu qui défend à une bouche profane et criminelle de s'ouvrir pour annoncer sa parole ; ce Dieu qui n'est Dieu qu'autant qu'il est saint ; ce Dieu qui, selon l'expression du Prophète, ne connaît point d'autre gloire que d'être saint : *Magnificus in sanctitate* (*Exod.*, XV, 11) ; ce Dieu ennemi et vengeur du péché viendrait puiser ses jours dans une source corrompue par la contagion du péché ! Non, chrétiens, le sang qui doit couler dans les veines du Dieu de sainteté ne sera jamais assez pur, s'il ne l'a toujours été ; et si l'on refuse à Marie le privilége d'avoir ignoré le péché, par la crainte de lui donner une gloire qui ne lui appartient pas, ne doit-on pas craindre en même temps d'ôter à Dieu lui-même la gloire qui lui appartient ?

Raisonnement si convaincant, si décisif, que saint Augustin, tout occupé qu'il était à défendre contre les pélagiens le dogme du péché originel et la chute universelle des hommes par la chute du premier homme, ne balança point de mettre en faveur de Marie des bornes à ce déluge d'iniquité qui a couvert la face de la terre ; qu'il reconnut, qu'il se fit un devoir de reconnaître que, par honneur pour Jésus-Christ même, il ne comprenait point la mère de l'Homme-Dieu dans la malédiction commune : *Excepta Virgine Maria de qua, propter honorem Domini, nullam prorsus, cum de peccato agitur, haberi volo quæstionem.*

Raisonnement sur lequel se sont appuyés les souverains pontifes et le saint concile de Trente, lorsqu'ils ont interdit les vaines contestations qui troubleraient la paix et le

silence du culte religieux que la piété des fidèles croit devoir à l'immaculée conception de Marie.

Qu'est-ce donc que le mystère de la conception de Marie? Je le répète, nous pouvons l'envisager comme le mystère de la sainteté de Dieu. Concevez ma pensée; c'est le mystère de la sainteté de Dieu, à certains égards, aussi hautement annoncée, aussi clairement exprimée que dans les autres mystères. En effet, qu'un Dieu meure afin d'expier le péché, et de sauver l'homme pécheur; que la mort d'un Dieu soit nécessaire pour réparer le péché; la voix de son sang qui arrose la terre, la grandeur de la réparation m'annoncent la grandeur et la majesté du Dieu qui a été offensé par le péché. Mais, d'un autre côté, un Dieu qui ne peut se résoudre à souffrir, je ne dis pas dans lui, je dis dans sa mère, l'ombre même d'un péché aussitôt effacé et couvert par la grâce; un Dieu qui ne consentira jamais à appeler sa mère, celle dans qui ses yeux auront aperçu pour un moment la flétrissure du péché; un Dieu qui regardera éternellement comme trop peu digne de lui un sanctuaire où n'aura fait que passer la trace, le vestige du péché. A ces traits, je reconnais encore le Dieu de sainteté : ailleurs, je vois le Dieu tendre qui aime les pécheurs: le Dieu juste qui punit le péché; le Dieu terrible, qui se venge du péché: ici je retrouve également ce Dieu saint, qui déteste le péché; ce Dieu saint, appliqué à marquer, à caractériser toute son opposition au péché. Le dirai-je? jusque sur la croix je ne trouve point une haine du péché plus pleine, plus pure, plus entière, plus complète, Dieu immole son propre Fils à la haine qu'il a pour le péché; il l'immole à l'amour qu'il a pour les pécheurs; il se montre le Dieu de sainteté; il se montre le Dieu de paix et de charité : ici la haine du péché ne règne pas moins, tout est son ouvrage; la sanctification de la mère vient de la sainteté du fils, puisque si le Verbe de Dieu ne devait point être conçu dans le sein de Marie, Marie serait conçue dans le péché : à son tour, la sanctification de Marie annonce la sainteté de Jésus; dans ce qu'il fait pour elle, on voit ce qu'il est; on voit un Dieu qui pourra pardonner le péché, effacer le péché, pleurer le péché, se charger de la satisfaction du péché; on voit en même temps un Dieu qui, pour lui-même et par rapport à lui-même, a une opposition si essentielle au péché, une haine du péché si dominante, si impérieuse, qu'un péché, un seul péché, un péché d'un instant, un péché qui n'est point l'effet de la volonté propre de celle qu'il destine à être sa mère, ne pourrait s'accorder avec ses projets et les vues de sa miséricorde. Ajoutons, un Dieu qui, voulant aimer toujours sa mère, est obligé de commencer par la préserver du péché.

2° Que dis-je, et le concevez-vous, mes chers auditeurs, Marie, entre les pures créatures, le chef-d'œuvre de la main du Très-Haut; le plus parfait, le plus noble ouvrage du Créateur; l'ornement, le miracle de l'univers; Marie, cette fille de David, cette lumière d'Israël, cette étoile de Jacob, tant désirée par les patriarches, si souvent annoncée par les prophètes; Marie, cette aurore qui amènera le soleil de justice; cette nuée féconde qui répandra la rosée du ciel dans les campagnes de Juda; cette terre heureuse qui ouvrira son sein pour produire le salut des nations; Marie, qui doit donner au monde l'espoir de la race sainte et l'attente des peuples, disons tout : Marie, destinée à être la fille chérie du Dieu de gloire et de majesté; la mère du Dieu sauveur; l'épouse du Dieu sanctificateur pourrait-elle être un seul moment un objet d'anathème aux yeux de Dieu? de quel Dieu? d'un Dieu qui est son fils.

Ah! chrétiens, que pour nous donner quelque idée de la sainteté de Dieu, les prophètes nous le représentent la foudre à la main, se faisant justice des attentats; qu'ils nous le dépeignent allumant le feu vengeur qui dévorera la terre et consumera ses prévarications; ensevelissant le pécheur et le péché sous les débris des villes et des provinces; guidant, lançant son tonnerre jusque sur le trône et sans égard pour la pourpre; immolant à sa sainteté blessée ces dieux que le monde adore. Oui, c'est encore moins dans le cœur d'un maître que dans le cœur d'un fils qu'il faut venir étudier ce qu'il pense du péché. Rois, monarques, je sais ce que vous êtes pour nous et par rapport à nous; puissiez-vous ne pas ignorer ce que vous êtes devant Dieu; des hommes, et, si vous êtes pécheurs, moins que des hommes. Mais une mère et un fils, des nœuds si étroits, des liens si doux et si sacrés; pour les rompre il ne faut qu'un péché : un péché qui serait un péché d'origine et de nécessité, qui ne serait point un péché de choix et de liberté, mettrait entre le fils et la mère un mur de division par qui seraient séparés ces cœurs qui ne peuvent être trop unis. Ce seul péché l'emporterait sur tous les titres de fille, de mère, d'épouse. Dans Marie, Jésus ne verrait plus sa mère; il ne la verrait plus avec les yeux d'un fils. Malheur donc à nous si nous nous y trompons! On plaît au monde par les charmes de la beauté, par les agréments de l'esprit, par les grâces de la conversation, par l'enjouement des manières, par la douceur du naturel, par la bonté du cœur, par les attentions de la politesse, par les souplesses de la complaisance, par les éloges et les séduisantes impostures de l'adulation. On plaît aux hommes par le seul désir qu'on a de leur plaire, en leur persuadant qu'ils nous plaisent, en les trompant et en se laissant tromper; on leur plaît encore plus sûrement par le pouvoir de les obliger, par les grâces que l'on répand sur eux, souvent par les grâces qu'on leur fait espérer; qui peut se rendre utile ou persuader qu'il le deviendra, ne manque point d'être agréable; on leur plaît sans vertus; quelquefois pour leur plaire il faut des passions et des crimes.

Il n'en est pas ainsi de notre Dieu ; fussiez-vous d'ailleurs tout ce qu'on peut être, si vous n'êtes pas plus grand par votre piété que par vos talents et votre fortune, vous êtes en abomination à ses yeux : assujetti, comme captivé sous les lois de sa sainteté, il recherche et il fuit ; il s'offre et il se refuse ; il se donne et il se reprend, selon qu'il voit des vices ou des vertus.

S'il n'eut pour sa mère aucun moment de haine, c'est qu'elle n'eut aucun moment de péché : Dieu l'aime, non uniquement parce que le Saint des saints naîtra d'elle, mais surtout parce qu'elle est sainte. Sans ce privilége, elle aurait été privée de toutes les autres prérogatives. Pour pouvoir l'aimer toujours, il a fallu que Dieu ait commencé par la préserver du péché, et cet amour si vif, si tendre, comment le lui marque-t-il ? en la préservant du péché.

3° Dieu veut accorder à Marie une grâce qui réponde à la magnificence d'un Dieu et à la tendresse d'un fils ; une grâce digne de la maternité divine à laquelle il la destine, et qui la rende, en quelque façon, digne de l'auguste qualité qui lui est destinée ; une grâce miraculeuse, qu'il n'y ait qu'un Dieu qui puisse la donner, qu'une mère de Dieu qui la reçoive ; une grâce qui fasse dire à tous les peuples, à tous les âges, que Marie est comblée des faveurs et des bienfaits de son Dieu.

Hélas ! Seigneur, je parle à un monde profane, à un monde de désirs et de cupidités terrestres ! Tandis que je me prépare à lui annoncer l'abondance et les prodiges de vos miséricordes, se faisant un Dieu au gré de ses folles passions, il laisse son esprit et son imagination se répandre en projets frivoles. Son cœur s'ouvre, soupire, et souhaite pour Marie ce qu'il souhaite pour lui-même. Il s'attend que vous allez ouvrir à ses yeux la carrière de l'opulence et de la félicité mondaine. Non, répond le Seigneur, mes voies ne sont point les vôtres : *Viæ meæ non sunt viæ vestræ.* (*Isa.*, LV, 8.)

Au jugement de Dieu, et dans les idées de Dieu, point d'autre titre d'honneur et de gloire, que l'innocence ; point d'autres richesses que les trésors de la grâce : tout ce qu'il fera pour Marie sur la terre, ce sera de la préserver du péché, de lui donner la plénitude de ses grâces, et toute mère de Dieu qu'elle est, il croira en avoir fait assez, et tout Dieu qu'il est, il croira ne pouvoir rien faire de plus avantageux pour elle.

Mais Marie, issue de cette longue suite de rois qui donnèrent des lois à Juda dans les jours de sa gloire ; fille de tant de puissants et de victorieux monarques ; obscure, cependant et méprisée dans la terre où ses pères ont régné, ne conserve que des droits oubliés et méconnus ; qu'une noblesse avilie par l'indigence. Que Dieu parle ; on verra cette tige de David qui paraît séchée jusque dans ses racines, se ranimer tout à coup et couvrir encore Jacob de son ombre. Dieu le peut : un fils qui ne serait qu'homme y penserait, il le voudrait ; un fils qui est Dieu n'y pense pas. Pourquoi n'y pense-t-il pas ? Appliquez-vous, mes chers auditeurs ; on ne peut vous présenter d'objet plus solide, plus touchant. Pourquoi à la grâce qui préserve Marie du péché, Dieu n'ajoute-t-il pas la grâce de cette protection extérieure qui la placerait au rang de ses ancêtres.

C'est par un choix également glorieux et avantageux pour elle. Marie fut destinée à confondre par une preuve décisive et sans réplique, nos erreurs et nos illusions, sur ce que nous appelons bonheur et malheur, prospérité et adversité, gloire et humiliation. C'est qu'en les refusant à l'objet de son plus tendre amour, Dieu se proposait de nous faire connaître le vide de ces biens que nous recherchons avec tant d'avidité ; que nous recevons avec tant d'épanchements de joie et de plaisir ; que nous regrettons par tant de soupirs et de larmes. C'est qu'il prétendait nous convaincre qu'ils ne sont que des songes, de vains fantômes ; que nous ne les croyons de grands biens que parce que dans nous tout est petit, les vues, les projets, les lumières, l'attention, l'esprit, la raison, le cœur ; que parce que dans nous rien n'est grand, que notre facilité à nous laisser tromper, et notre obstination à ne vouloir point être détrompés ; que parce que nous ne les voyons pas comme Dieu les voit des profondeurs de l'éternité, où viennent si rapidement se perdre, s'évanouir, disparaître les courtes et frivoles prospérités de ces instants fugitifs que nous appelons la vie humaine. C'est qu'il voulait nous montrer dans l'exemple de sa mère, que les biens intérieurs, les biens de la grâce et de la vertu sont les seuls biens véritables, puisqu'ils sont les seuls que Dieu estime assez pour les donner à ce qu'il aime ; pour les refuser à ceux qui n'ont point de part à son amour. C'est que Jésus-Christ ne peut faire à Marie un plus grand honneur que de l'employer à annoncer d'avance son Evangile.

Or, ces maximes si rigides, si austères ; cette morale si pure, si sublime du Dieu Sauveur ; ces oracles qui devaient canoniser la pauvreté, l'humiliation, les souffrances ; ces anathèmes qui devaient retentir contre les riches et les richesses, contre les grands et les grandeurs de la terre ; Jésus-Christ ne les prononce-t-il pas déjà par sa conduite à l'égard de Marie ? Et que peuvent-ils attendre que des malédictions, ces biens du monde, de la part de celui qui les juge également indignes d'être donnés par un Dieu, et d'être donnés à la mère d'un Dieu ?

Pourquoi encore, pourquoi Dieu n'ajoute-t-il pas les autres biens aux biens de la grâce ? Ecoutez, âmes affligées, et apprenez que le Dieu qui éprouve ne mérite pas moins de reconnaissance ; je le dis avec saint Augustin, qu'il en mérite encore davantage que le Dieu qui console.

Pourquoi avec les biens de la grâce, Dieu ne donne-t-il pas à Marie les autres biens ?

C'est que l'amour d'un Dieu ne consiste

pas tant à les donner qu'à les refuser. En effet, dans la balance du sanctuaire, rien n'est plus grand que la vertu, et il n'est point de vertu aussi grande qu'une vertu abaissée par de grandes humiliations, éprouvée par de grandes disgrâces, exercée par de grandes contradictions, Dieu aime donc Marie, il l'aime en fils. De là que s'ensuit-il? Parce qu'il l'aime en fils pour la préserver d'un moment de péché, il déploiera toute la force de son bras; il mettra en mouvement toute sa puissance; il prodiguera tous les trésors de sa sagesse; il épuisera, si l'on peut s'exprimer ainsi, toutes les richesses de sa grâce; il renversera toutes les lois qui ont remis la destinée des enfants entre les mains du père; il établira pour Marie seule un autre plan, un nouvel ordre de rédemption et de justification. Aussi, parce qu'il l'aime en fils, loin de faire des miracles afin de la relever, de l'agrandir aux yeux du monde, il fera des miracles pour envelopper du nuage le plus épais la gloire et la grandeur de Marie. Prenez garde, j'appelle des miracles, contraindre en quelque sorte ses inclinations, cacher ses sentiments, voiler son amour: j'appelle faire des miracles, aller contre les lois ordinaires de sa providence à l'égard des élus.

Or telle est sa conduite sur Marie. Placés dans un ordre de grandeur supérieure à toute grandeur mondaine, les saints trouvent dans la vertu plus de gloire qu'ils n'en quittent: de ses justes, le Dieu du ciel en fait souvent les maîtres de la terre; sous leur main la nature soumise et docile se bouleverse, elle se dérange, elle donne à leurs désirs les prodiges qu'ils demandent.

Cependant, cet univers, qui rend hommage au serviteur, à l'esclave, semble ignorer la mère. Elle vit obscure, inconnue, oubliée, sans aucun éclat qui attire sur elle les regards des hommes: Dieu ne lui donne sur la terre aucun des priviléges de la maternité divine. Je me trompe, il les lui donne tous; il lui en donne la sainteté; et qu'est-ce que le reste? Des succès, des prodiges, du pouvoir, de l'autorité, un grand nom parmi les peuples: voilà ce que Dieu donne quand il aime en maître, en souverain; voilà ce que Dieu donne quelquefois quand il n'aime pas. Les plus grandes épreuves, les plus grandes disgrâces, les plus grandes humiliations, l'occasion, la matière des plus grands sacrifices: voilà ce que Dieu ne donne que quand il aime en fils ou quand il aime en père; voilà ce que Dieu ne donne que quand il aime de la manière dont il aima Marie.

Marie sera donc plus sainte que tous les saints; et, afin d'épurer, de perfectionner, de porter sa sainteté au degré le plus héroïque; afin de l'élever par la vertu autant qu'elle est élevée par la dignité; afin qu'elle soit sainte en mère de Dieu, en mère du Dieu de sainteté, Dieu la tiendra dans l'obscurité, dans les souffrances. Non, il n'y a qu'un Dieu qui puisse, qui sache aimer de la sorte; il n'y a que la mère d'un Dieu qui mérite d'être l'objet d'un pareil amour. Pour aimer Marie d'un amour qui fût digne d'un Dieu et de la mère d'un Dieu, il fallait donc que Dieu fît consister son amour à la préserver du péché, à lui donner la grâce, et à ne lui donner que la grâce, à remplir ses jours de vertus et de croix, à lui composer une vie également sainte et pénible.

Y pensons-nous, mes chers auditeurs? l'avons-nous jamais compris, le comprenons-nous maintenant, combien Dieu déteste le péché? et si nous le concevons, pouvons-nous ne pas trembler sur cette affreuse opposition de sentiments et d'idées que le mystère de ce jour nous fait apercevoir entre Dieu et nous: un Dieu qui, voulant se choisir une mère, ne peut consentir que celle qu'il destine à l'honneur de la maternité divine soit conçue dans le péché; un Dieu qui, voulant aimer toujours sa mère, est obligé de commencer par la préserver du péché; un Dieu qui, voulant donner à sa mère un gage de son amour, ne lui en donne point de plus grande marque que de la préserver du péché: de quel œil pensons-nous qu'il regarde dans nous, esclaves, rebelles et audacieux, ces péchés qui ne sont point commis par une volonté étrangère, mais des péchés propres et personnels; ces péchés qui ne sont point des péchés d'origine et de nécessité, mais des péchés de choix et de volonté; ces péchés qui ne sont point des péchés d'un moment, mais des péchés de plusieurs jours et de plusieurs années; ces péchés qui ne sont point un malheur qu'on pleure, dont on s'humilie, mais des péchés que l'on aime, et dont on s'applaudit; car, au scandale de la religion et à la honte de la raison, telle est la licence de ce siècle de prévarications, qu'aujourd'hui le péché ne fait pas en quelque sorte le plus grand crime du pécheur.

On pèche, comment pèche-t-on? on pèche sans crainte, sans remords, sans scupule; on pèche avec une malheureuse facilité qui semble dire à Dieu que, dans les péchés qu'on ne commet pas, il ne manque que l'occasion de les commettre. Qu'il s'agisse d'assurer sa fortune aux dépens de son salut; de satisfaire l'attrait du plaisir en résistant à l'attrait de la grâce; d'offenser Dieu pour ne pas offenser les hommes, on n'est pas longtemps à se décider, et on décide toujours contre Dieu; on ne balance point à commettre un péché agréable ou utile; et par la promptitude avec laquelle le cœur se déclare, il donne lieu de douter si, pour se déterminer au péché, il a besoin d'un autre attrait que de l'attrait du péché même.

On pèche, et après avoir péché, on goûte dans une paix profonde le plaisir de son péché; toujours tremblant, toujours timide sur l'état de sa fortune, toujours tranquille sur l'état de sa conscience; au moindre présage d'une disgrâce, d'une révolution propre à déconcerter les projets, les espérances de la cupidité, quels fantômes, quels songes ne se forme-t-on pas? dans quelles rêveries sombres et chagrinantes ne se plonge pas une âme mise en mouvement par l'intérêt des passions? Une ambition trompée,

un orgueil humilié, un amour trahi ou méprisé, une vengeance manquée, une intrigue démasquée, jette dans le plus affreux désespoir. N'a-t-on perdu que Dieu et sa grâce? on est bientôt consolé; souvent on n'est pas assez affligé pour avoir besoin de se consoler; on pèche et on veut pécher et on aime à pécher, et loin de fuir le péché qui vient nous chercher, nous courons pour ainsi dire après le péché qui nous fuit. Rien qu'on ne fasse pour en amener les occasions, pour en préparer les conjonctures, en aplanir les voies; rien qu'on ne fasse pour attendrir, pour amollir son cœur, pour rassurer et pour enhardir sa conscience. Ah! il semble que l'innocence soit un poids funeste qui nous pèse! On dirait que nous craignons, que nous rougissons d'être justes trop longtemps, de commencer trop tard à devenir pécheurs.

On pèche et on s'obstine dans son péché; on résiste à tous les mouvements de la grâce; on s'endurcit contre tous les remords de la conscience, peu inquiet de mourir dans le péché, pourvu qu'on ait le plaisir d'y vivre. On pèche et on veut n'être pas seul à pécher; en tout état, en toute condition le libertinage débite ses maximes de séduction; l'irréligion fait entendre ses blasphèmes; la volupté répand et communique son poison; le crime audacieux insulte à la timide piété; la mode, la coutume, le respect humain dégradent et humilient la vertu, et, comme si chaque pécheur voulait faire de son péché le péché de tous les peuples et de tous les âges, on pèche, et on se vante de son péché, on se glorifie de son péché; on se fait un honneur insensé de ne rien craindre, de ne rien espérer, de ne rougir d'aucun vice, et de ne redouter aucune vengeance. Hommes follement intrépides, ils comptent pour rien d'être pécheurs, s'ils y ajoutent le scandale de le paraître; si à la témérité qui attire la colère du ciel, ils ne joignent l'audace insolente de braver, de défier sa foudre.

Or, voulons-nous ne plus ignorer ce que Dieu pense de ces excès de corruption et d'iniquité? Souvenons-nous que ce Dieu saint n'a pu souffrir dans Marie un péché d'un moment; un péché qu'elle n'aurait point commis, qu'elle n'aurait point aimé, qu'elle n'aurait point voulu par elle-même, aurait livré la mère d'un Dieu aux anathèmes d'un Dieu son fils!

Dans quels transports de colère, dans quelles fureurs de haine et de malédiction, un Dieu juge, un Dieu maître déploiera-t-il donc ses vengeances sur vous, hommes pécheurs, qui, peu contents de blesser sa sainteté par les péchés que vous commettez, lui faites chaque jour de nouveaux outrages par votre facilité à les commettre, par votre tranquillité après les avoir commis, par votre aveuglement à en aimer, par votre empressement à en rechercher les occasions, par votre persévérance à les redoubler, à les multiplier, par votre impiété à en étaler les scandales; sur vous, hommes de péché, dont les maximes ne sont que des enseignements de péché; les discours, que des leçons de péché; les actions, que des exemples de péché: sur vous dont la fortune, les talents, la naissance ne sont que des attraits de péché, des persuasions de péché: sur vous cendre et poussière, vils atomes qui n'avez devant Dieu d'autres titres que le titre d'hommes de péché; d'autre rang que le rang de pécheur; d'autres droits que les droits que votre péché vous donne à sa haine. Il se tait maintenant: il garde le silence: le jour vient, dit le prophète, où il élèvera la voix; la terre et les cieux retentiront du bruit de son tonnerre: *Super ipsos in cœlis tonabit* (I *Reg.*, II, 10); ce moment est encore le moment de la grâce: que savez-vous si le moment qui suit ne sera pas le moment des vengeances? Vous comptez de vous convertir dans la suite; insensé, c'est demain que vous comptez de vous convertir, et c'est peut-être aujourd'hui que vous périrez! Que direz-vous? que répondrez-vous lorsqu'il faudra paraître tout à coup au tribunal de ce Dieu méprisé et irrité? En vain vous prétendrez rejeter votre péché sur le malheur de votre origine, sur votre faiblesse et votre fragilité. Pour détruire ces prétextes frivoles, il ne faut que jeter les yeux sur Marie. Le bonheur et la gloire de Marie conçue sans péché, ont dû vous apprendre à connaître, à craindre le péché: la conduite et l'exemple de Marie conçue sans péché vont vous apprendre à condamner le pécheur et les excuses du péché.

SECONDE PARTIE.

La grâce que Marie reçut au moment de sa conception fut une grâce qui, en la préservant du péché, la préserva de l'attrait qui nous porte vers le péché. A cette première grâce succédèrent dans toute la suite de sa vie des grâces de choix et de prédilection; des grâces qui, en se multipliant elles-mêmes, multiplièrent de jour en jour ses vertus et ses mérites. Notre régénération en Jésus-Christ, quoique parfaite dans la plénitude de l'adoption et de la réconciliation, ne nous donne ni tant de forces ni tant de secours. Nous sommes faibles, et les grâces sont moins abondantes: dans cette inégalité de situation et de condition, nous prétendons trouver de quoi diminuer le prix des vertus de Marie, et de quoi justifier nos péchés, et moi je soutiens qu'il y a entre Marie et nous une autre différence qui nous condamne et qui nous condamnera toujours malgré cette différence de secours et de grâces; j'entends une différence de conduite: je prétends que, si nous tenions la même conduite que Marie, nous aurions et des grâces assez fortes pour n'être point pécheurs, et des grâces assez abondantes pour devenir de grands saints. Avec la vigilance et les précautions de Marie, notre grâce serait assez forte pour éviter le péché; avec le courage et la fidélité de Marie, notre grâce deviendrait assez abon-

dante pour nous élever aux plus grandes vertus.

1° Lorsque j'avance qu'avec la vigilance et les précautions de Marie, la grâce de notre état serait assez forte pour nous défendre contre la cupidité, je n'ignore pas ce que la foi nous apprend des plaies profondes que le péché d'un seul homme a faites à tous les hommes : je reconnais avec saint Paul que par le vice de son origine, l'homme est si corrompu, qu'il ne peut trouver la vertu qu'en sortant hors de lui-même. Tels que ces palais superbes qui ont enfin succombé sous le poids des ans et des siècles, et dont les débris et les ruines qui retiennent quelque chose de noble et d'auguste, parlent encore de leur spendeur antique et de leur première majesté ; l'homme conserve à peine quelques vestiges, de sa grandeur passée. Mais quels vestiges et que ce qu'il est ressemble peu à ce qu'il fut ! Une raison plongée dans d'épaisses ténèbres ; du sein des nuages qui l'enveloppent, ne jetant que des lueurs sombres et fugitives, des lumières stériles et inefficaces qui font entrevoir quelquefois la vertu, et qui ne la persuadent pas, qui en donnent une connaissance légère, sans en donner l'amour ; un goût de l'ordre et de la droiture primitive si faible et si puissamment combattu, qu'il sert plutôt à nous rendre malheureux dans le crime que nous commettons qu'à nous empêcher de le commettre, et avec si peu d'attraits pour le bien, et un penchant si violent pour le mal ; des passions rebelles et indociles, quelquefois vaincues, jamais domptées, leur feu contagieux ne s'éteint que dans le tombeau ; et dans l'âme la plus pure et la plus chaste, il ne faut qu'une étincelle pour allumer un incendie funeste, qui, du plus grand saint, fera tout à coup un grand pécheur. Des passions si douces et si chères à notre cœur ; le langage de leur séduction est si flatteur, c'est un prestige qui enchante, un sommeil qui coule, qui s'insinue, qui endort la raison par l'aimable imposture de mille songes agréables : un charme qui suspend et qui lie la réflexion ; un bandeau qui cache le précipice ; la route est riante et spacieuse, on ne voit que les fleurs dont elle est parsemée, on est trompé, on veut l'être, la vérité nous fuit, et nous la fuyons ; loin d'avoir le courage de résister, nous n'avons pas la force d'en former le projet ; nous craignons plus de vaincre que d'être vaincus, et, dans cet état de faiblesse et de langueur, dans cet état de misère et de corruption, dans cet état où je suis à peine un homme, on me fait un crime d'être pécheur, on m'ordonne d'être saint.

Oui, mes chers auditeurs, on veut que vous le soyez, et si vous ne l'êtes pas, pour vous condamner et vous obliger de vous condamner vous mêmes, il suffira de vous opposer l'exemple de Marie. Il est vrai que renfermée dans un ordre et dans une économie spéciale de grâce et de prédestination, cette Vierge incomparable ne connut point les erreurs qui nous jouent, ces songes qui nous égarent, ces ennuis qui nous abattent, ces difficultés qui nous rebutent, ces désirs de la cupidité qui nous inquiètent et qui nous troublent, ces tempêtes qui nous agitent et qui nous font chanceler, ces orages soudains et violents qui ébranlent souvent jusqu'aux colonnes du ciel et qui déracinent jusqu'aux cèdres du Liban. Marie ne connut ni les nuages de notre raison, ni la fougue de nos cupidités ; en sorte que, selon la belle remarque de Richard de Saint-Victor, si la gloire de nos justes consiste à n'être pas vaincus par leurs passions, la gloire de Marie consiste en ce qu'elle n'en eut point à combattre et à vaincre : *Cæteris sanctis magnificum fuit non expugnari, Mariæ non impugnari.*

Mais appliquez-vous, chrétiens, c'est cette différence même, cette supériorité infinie de secours et de grâces qui rend l'exemple de Marie plus propre à confondre les vains prétextes de faiblesse qui nous rassurent trop souvent et nous tranquillisent dans notre péché ; car dans cette abondance et cette plénitude de grâces qui distingue Marie, quelle est sa conduite ? Voici, mes chers auditeurs, le modèle que nous ne pouvons assez étudier ! Marie n'a rien de notre misère et de notre corruption, et elle emploie toutes les attentions et toutes les précautions que notre fragilité ne nous rend que trop nécessaires. Cette vertu supérieure aux plus grands dangers, redoute les moindres périls ; ce cœur si souple, si docile, qui pour s'ouvrir et pour se fermer, pour se donner et pour se refuser, attend dans la paix et le silence les ordres d'une raison que dirige l'esprit de lumière et de sagesse ; ce cœur que les attraits les plus puissants et les plus impérieux ne séduiraient pas, ne se croit en sûreté que par la fuite des objets les moins séducteurs. Suivez Marie, vous trouverez que ses pas ne sortirent jamais des voies de l'humble défiance. Le temple prête son ombre à sa vertu naissante ; ce monde qu'elle ne connaît pas encore, elle le craint déjà ; pour se mettre dans l'heureuse nécessité de l'ignorer et d'en être ignorée, sa ferveur hardie à lui ouvrir des routes nouvelles, prend avec Dieu des engagements jusqu'alors inconnus dans Israël ; la victime est immolée sur l'autel avant qu'elle ait atteint l'âge de paraître dans le sanctuaire. Dans cet heureux asile, la prière et le travail partagent tous ses moments, la retraite cache et conserve toutes ses vertus. Arrachée à sa chère solitude, elle n'est pas moins solitaire. Accoutumée à ne voir que Dieu, à n'être vue que de Dieu, la présence d'un ange la remplit de trouble et d'alarmes. Devenue la mère d'un Dieu, si elle se montre au monde, ce n'est qu'en marchant sur les vestiges de Jésus ; et elle n'y paraît que pour disparaître aussitôt ; sa tendresse n'obtient que des instants rapides, sa timide modestie dispose des jours et des années, et de toutes les vertus de Marie, presque la seule qui nous soit marquée dans l'Evangile, c'est celle qui tenant toutes les autres

ensevelies dans l'obscurité, les dérobe également et aux éloges et à la séduction du monde.

Or sur cela voici comme je raisonne et sur quoi je prétends que la conduite de Marie réfute pleinement les vaines subtilités de notre amour-propre. Fuite du monde, pénitence austère, travail continuel, prière fervente, retraite et solitude profonde, tant de vigilance, tant de soins et d'attentions paraissent dans l'état de Marie des précautions plus sages que nécessaires, mais elles nous serviraient infiniment dans notre état; sans tout cela, Marie pouvait être sainte, je le veux, mais avec cela nous pourrions être et nous serions des saints : car parlons-nous aujourd'hui comme Dieu nous parlera, jugeons-nous comme Dieu nous jugera; d'où viennent ces égarements funestes qui nous emportent tous les jours au delà des bornes de la religion et de la raison, ces chutes déplorables qui nous perdent devant Dieu et quelquefois devant le monde ? de notre faiblesse, j'en conviens; je demande seulement de quelle faiblesse? est-ce d'une faiblesse humble, modeste et timide qui ne s'expose point aux dangers qu'elle peut fuir, et qui ne compte que sur Dieu pour se soutenir dans les périls qu'elle ne peut éviter? Est-ce d'une faiblesse sage, circonspecte, appliquée à s'observer, à mesurer ses démarches, à veiller sans cesse sur un cœur dont elle connaît la pente volage et la fragilité? Est-ce d'une faiblesse prudente et craintive qui, afin de prévenir le ravage des passions coupables, ne se livre qu'avec réserve au penchant des affections les plus innocentes? Est-ce d'une faiblesse docile qui, dans les lumières d'autrui, cherche un guide éclairé pour la sauver des prestiges de l'amour-propre? d'une faiblesse empressée à solliciter les grâces de Jésus-Christ; fervente à les demander, attentive à en profiter, prompte, courageuse et fidèle à les suivre? Ah! sans entreprendre de sonder l'abîme et la profondeur des voies du Seigneur, je le soutiens, tout faible, tout fragile qu'il est, quelque féconde que soit en tempêtes et en écueils la mer qui le porte, il ne fera point naufrage, le vaisseau guidé par l'esprit de l'humble défiance et de la sage précaution; fallût-il un miracle pour l'arracher aux vents et aux flots, Dieu le fera! Et le plus grand des miracles, le prodige le plus singulier serait de voir périr une âme qui craint tout d'elle-même, et qui espère tout de Dieu! Mais une faiblesse aveugle et imprudente qui a tout à craindre et qui ne craint rien; mais une faiblesse indiscrète et téméraire qui se jette dans toutes les occasions, qui se présente à toutes les tentations, qui court à tous les piéges, qui se précipite dans tous les dangers; mais une faiblesse indolente qui, au lieu de chercher le secours du ciel, se contente de l'attendre, et qui se flatte de l'obtenir sans le demander; mais une faiblesse superbe et présomptueuse qui ose tracer à l'Esprit-Saint la route qu'il doit suivre, qui prétend l'assujettir à ses moments et à ses caprices; le proportionner à tous les nouveaux besoins qu'elle se fait chaque jour; mais une faiblesse trompeuse et hypocrite qu'on ne connaît point lorsqu'il s'agit de s'exposer à l'occasion du péché; de s'engager, de demeurer dans l'occasion du péché, qu'on ne connaît que lorsqu'il s'agit d'excuser son péché, de pallier, de diminuer son péché; une faiblesse qui n'est faiblesse que lorsqu'il faut résister aux passions, et qui se change en force, en intrépidité pour résister à la grâce; voilà la faiblesse qui périt et qui ne peut manquer de périr! La faiblesse qui périt, puisque l'Esprit-Saint nous avertit que celui qui aime le danger y succombera, que celui qui cherche sa perte la trouvera : *qui amat periculum in illo peribit* (*Eccli.*, III, 27); la faiblesse qui ne peut manquer de périr, puisqu'il serait contre l'ordre de la justice, de la sagesse de Dieu, de régler la distribution de sa grâce sur les caprices, sur les bizarreries, sur les déréglements de l'esprit humain. Qu'est-ce donc qui nous perd? Concevons-le, chrétiens, et ne l'oublions jamais. Qu'est-ce qui nous perd? C'est moins notre faiblesse que notre orgueil et notre présomption, que notre mollesse et notre indolence. Qu'est-ce qui nous perd? c'est notre faiblesse; mais c'est moins la faiblesse qui est le malheur de notre naissance, que la faiblesse qui est l'ouvrage de notre témérité. Qu'est-ce qui nous perd? c'est notre cœur; ce n'est point tant le cœur que nous avons reçu, que le cœur que chacun de nous se fait par son imprudente facilité à suivre le premier attrait des passions.

Abus donc, illusion de prétendre que nous ne sommes pécheurs que parce que nous naissons dans un état de misère et de péché. Notre origine serait toute pure, toute sainte, qu'avec une pareille conduite nous ne serions pas justes. Le premier homme n'avait-il pas été créé dans cet état d'innocence et de félicité que nous regrettons? Aussi téméraire que nous, sa témérité le rendit pécheur comme nous, et nous rendit pécheurs avec lui. Je vais plus avant; je ne crains pas de l'ajouter, Marie, oui, Marie elle-même, si elle avait marché dans nos sentiers, n'aurait été d'abord plus heureuse que pour être ensuite plus coupable. Je m'explique. Marie en qualité de mère de Dieu reçut la grâce la plus abondante. Mais ne nous y trompons pas, sur quelle grâce en particulier roula tout le plan de sa prédestination? sur une grâce de fuite et d'éloignement, sur une grâce de vigilance et de précaution.

Grâce de vigilance et de précaution, qui est la grâce ordinaire, la grâce commune et universelle; elles sont plus rares qu'on ne pense les grâces de triomphe, parce qu'il est rare que nous soyons cherchés par d'autres périls que par les périls que nous cherchons ou que nous pouvons éviter.

Grâce puissante et, pour ainsi dire, sûre de son succès, elle ne trouve pas tant d'obstacles, puisqu'il n'est point d'âme à qui il

n'en coûte moins de fuir que de résister: grâce la plus digne de la sagesse qui préside à l'ouvrage de notre salut, puisque ce serait en quelque sorte prodiguer la grâce de vaincre, que de l'offrir lorsqu'il n'est pas nécessaire de combattre, ou que de la donner toujours à celui qui devrait éviter ce combat; grâce la plus proportionnée à notre état, état de misère et de fragilité, état d'abaissement et de dépendance, état dans lequel le Dieu réparateur se propose non-seulement d'expier, d'effacer le péché, mais de tarir, de dessécher cette source empoisonnée de l'orgueil humain, d'où ont coulé tous les péchés; grâce convenable à tout état, nécessaire dans tout état, parce que Dieu ne placera point l'homme dans un état dont la grâce serve à nourrir, à fomenter la vanité, à favoriser l'inaction et la molle sécurité, à enhardir l'imprudence et la témérité; grâce avec laquelle l'homme le plus faible sera toujours assez fort; grâce que l'homme le plus fort ne peut mépriser sans devenir trop faible, parce qu'il est également digne de Dieu de soutenir dans les occasions l'humilité craintive qui les fuit, et d'abandonner la folle présomption qui les cherche.

Par conséquent, que fut-elle, cette grâce signalée de Marie dont nous aimons à nous former des idées propres à nous rassurer contre l'autorité, contre la décision de ses exemples? Je l'ai dit, je le répète; dans son principe, dans son origine, elle fut surtout une grâce d'éloignement et de séparation; une grâce de vigilance et de précaution; par conséquent encore, qu'est-ce qui sanctifia Marie? Ce fut sans doute la force de la grâce mais ce ne fut pas uniquement la grâce, sans son attention à ne point affaiblir la grâce, à ne point risquer, à ne point exposer la grâce; de là entre Marie et nous que de différences qui renversent nos raisonnements sur la différence de secours et de grâces!

Marie s'est conservée dans la fleur de l'innocence et de la justice, parce qu'elle n'a point abusé du bonheur de son état, parce qu'elle n'a point trop compté sur l'élévation, sur la grâce de son état: entraînés par nos passions, nous courons de désordres en désordres, parce que nous allons au delà de la grâce de notre état, parce que nous ne réglons pas notre conduite sur l'avilissement, sur la dégradation de notre état.

Marie a été sainte et le modèle des saints, parce que dans la plénitude des grâces les plus puissantes, elle n'a négligé aucune des précautions que demande la vertu la plus fragile, parce qu'elle a vécu comme si elle avait été placée dans notre état; nous sommes pécheurs et de très-grands pécheurs, parce que nous vivons comme si nous étions placés dans un état aussi heureux que celui de Marie, parce que dans le centre de la faiblesse nous nous exposons à des dangers auxquels succomberait la vertu la plus solide, la plus éprouvée.

S'être tenue sans cesse en garde contre les égarements de notre présomption, quoiqu'elle fût exempte des faiblesses de notre cœur, voilà ce que je regarde dans Marie comme le chef-d'œuvre, le prodige, le miracle de sa sainteté; être faibles, savoir que nous le sommes, et ne prendre aucune mesure, et ne prendre aucuns ménagements; après cela gémir de notre faiblesse, prétendre nous excuser sur notre faiblesse, voilà ce que j'appelle le comble, l'excès, l'abomination de notre péché.

En effet, se plaindre des dangers de son état, de sa condition, et se jeter dans mille projets, dans mille affaires, dans mille embarras, dans mille intrigues qui ne sont point de son état et de sa condition; se plaindre des périls qu'on porte au dedans de soi, et se précipiter dans les périls étrangers, en se livrant sans bornes, sans mesure au monde le plus corrompu et aux objets du monde les plus corrupteurs; se plaindre des tentations qui viennent nous chercher jusque dans la retraite la plus solitaire, jusque dans les moments du recueillement le plus profond, et chercher les tentations nouvelles en se plaçant soi-même dans les emplois les plus délicats, dans les circonstances les plus dangereuses, dans les occasions les plus critiques; se plaindre de ce qu'on a un cœur trop vif et trop tendre, trop facile et trop complaisant, pour qui tout serait à redouter quand il n'aurait à craindre que lui-même, et l'offrir à tout ce que la scène du monde a de plus flatteur, à tout ce que les plaisirs ont de plus contagieux, à tout ce que l'ivresse des délices et de la volupté a de plus capable d'amollir et d'entraîner; n'est ce pas dans un seul péché offenser Dieu tout à la fois et par l'imprudence à s'y exposer, et par la facilité à le commettre, et par l'audace sacrilége à l'excuser?

Non, mes chers auditeurs, non, ce n'est point à vous qu'il peut être permis de se plaindre de son cœur et de ses passions. A qui donc? voulez-vous le savoir? c'est à ces solitaires qui, portés sur les ailes de la foi, coururent dès leurs jeunes ans chercher dans le désert un asile inaccessible à la contagion des siècles; c'est à ces héros de la pénitence évangélique qui voient la cupidité tant de fois vaincue, jamais détruite, subsister au milieu des ruines de ce corps de péché, les suivre dans leurs antres, dans leurs cavernes sauvages, venir troubler le silence de leurs bois et de leurs forêts: ah que j'entende un apôtre, un Paul, courbé sous le poids de ses travaux, épuisé par les fatigues d'un pénible ministère, que je l'entende s'écrier: Malheureux que je suis, qui me délivrera de moi-même? quand s'éteindra dans mes veines ce feu de la cupidité qui se rallumant tout à coup, renaît continuellement de ses cendres? *Quis me liberabit.* (*Rom.* VII, 24.) Que je voie sous cette roche aride un Jérôme se consumer en efforts pour arrêter les saillies, pour réprimer la fougue d'une imagination séditieuse, qui au fond de son désert lui apporte Rome

tout entière ; à ce spectacle je me tais, je gémis, je mêle mes larmes avec les pleurs qu'il répand, je respecte sa douleur, j'admire son courage, je tremble sur moi-même ! Mais vous, hommes de mollesse et d'oisiveté, hommes de fêtes et de spectacles, hommes de plaisirs et d'amusements, hommes de sommeil et de jeu, hommes de tumulte et de dissipation, vous qui travaillez chaque jour à vous faire une nouvelle cupidité, à vous donner plus de passions que vous n'en avez reçu, vous osez vous plaindre de votre faiblesse! Encore une fois, je ne sais lequel est votre plus grand crime, ou les péchés que vous commettez, ou le péché de l'audacieuse imposture par lequel vous prétendez les excuser : ce que je sais, c'est, que condamnés par un exemple illustre, vous serez forcés d'avouer qu'avec la vigilance et les précautions de Marie, les grâces que Dieu nous donne seraient assez fortes pour nous défendre contre le péché. J'ajoute qu'avec le courage et la fidélité de Marie, les grâces que Dieu nous donne seraient assez abondantes pour nous élever aux plus grandes vertus. Je finis en deux mots.

Bien différente de ces âmes molles et indolentes, qui craignent toujours d'en faire trop, et qui ne craignent jamais de n'en pas faire assez, Marie ne met point de bornes à sa ferveur, et par là elle mérite que Dieu ne mette point de bornes à ses grâces. Etudiez Marie, dit saint Ambroise, dans Marie seule vous trouverez et toutes les vertus et toutes les victoires de tous les saints. Humilité qui lui cache et son mérite et sa gloire; Marie ne se souvient plus qu'elle est fille de tant de rois ; elle ne pense point qu'elle est mère d'un Dieu. Je me trompe, elle ne l'ignore que lorsqu'il s'agit de partager les honneurs de son fils ; elle ne l'ignore point lorsque l'occasion se présente de partager ses opprobres et ses humiliations; lorsqu'il instruit les peuples, lors qu'il remplit la Judée du bruit de ses miracles, lorsqu'il entre triomphant dans Jérusalem, Jésus paraît seul ; vous diriez que sa mère le fuit, il la retrouvera au Calvaire : l'humilité de Marie ne lui permet ni de se livrer au spectacle trop flatteur d'un fils dans l'éclat et dans la gloire, ni de se refuser au spectacle douloureux d'un fils dans l'abaissement et dans la disgrâce.

Amour de la pudeur, qui avant la naissance de Jésus-Christ donne au monde étonné le premier exemple de cette pureté angélique dont ce Dieu Sauveur venait donner les premières leçons.

Courage héroïque, qui ne se dément jamais dans les occasions les plus propres à faire trembler et pâlir la vertu la plus intrépide! Que fut Marie sur la terre, qu'une victime toujours mourante et qui semble ne prolonger ses jours que pour prolonger la durée de ses peines? Une plaie n'est pas encore fermée lorsqu'elle reçoit une blessure nouvelle et plus profonde ; à peine elle a quitté l'autel, on l'y rappelle pour un autre sacrifice : je ne parle point des soupçons qui parurent faire à sa gloire un mortel outrage : Marie ne souffre point quand elle est seule à souffrir. Mais son fils et son Dieu, naissant dans l'indigence et dans les pleurs, condamné à chercher un asile dans une terre étrangère, ne trouvant dans son ingrate et perfide patrie que des rebuts et des persécutions, enfin expirant sur la croix ; Marie appelée à recevoir les derniers soupirs de ce Dieu mourant, à voir couler la dernière goutte de son sang! quelle situation, grand Dieu ! oserai-je le dire? Si l'on pouvait oublier la profondeur des mystères de l'Homme-Dieu, ne semblerait-il pas que vous exigez de la mère presque autant que du fils? Voulez-vous de Jésus son sang et sa vie; vous voulez que Marie, témoin d'une scène si tragique, survive à son fils et à sa douleur! Et cependant, plongée, ainsi que l'avait prédit le Prophète, dans cet océan de tristesse et d'ennuis, soumise et fidèle, sans plaintes, sans murmures, Marie boit jusqu'à la lie de ce calice d'amertume; elle passe continuellement d'une vertu à une autre vertu, d'un sacrifice à un autre sacrifice; elle donne tout ce qu'on lui demande; elle prévient tout ce qu'on peut lui demander.

Serons-nous surpris, mes chers auditeurs, que la grâce se répande sans mesure dans un cœur qui la reçoit avec tant de fidélité et qui s'ouvre si pleinement à la grâce? Nous devrions l'être, si Dieu refusait quelque chose à l'âme pure qui ne lui refuse rien.

Telles sont par rapport à toutes les âmes les voies de l'esprit sanctificateur. Il y a des grâces qui préviennent notre fidélité et des grâces qui la suivent, des grâces qui la produisent et des grâces qu'elle obtient, des grâces qui en sont le principe et des grâces qui sont destinées à en être la récompense. Dieu fait le premier pas ; il continue à nous soutenir, à nous exciter par sa grâce; mais il ne la donne avec abondance qu'à proportion qu'il reçoit, il ne se communique sans réserve qu'aux âmes qui se livrent sans restriction et sans partage ; mais qu'arrive-t-il? On donne son cœur, on ne le donne qu'à demi ; on veut et l'on se flatte de vouloir suivre Jésus-Christ; mais on ne veut ni quitter le monde, ni en être quitté; de là tant d'égards, de ménagements, de complaisances, d'attentions aux prétendues bienséances; de là tant de maximes de fausse sagesse et de raison profane, qui ne mettent au nombre des vertus qui plaisent à Dieu que celles qui ne déplaisent pas au monde.

On a de la piété, ou on se flatte d'en avoir ; mais en se donnant à Dieu on n'a pas prétendu renoncer à soi-même ; de là tant de vains plaisirs, tant de liaisons frivoles, tant de raffinements et de déguisements d'une cupidité habile à éloigner de la vertu celle qu'elle ne peut entraîner dans le vice, et à se dédommager de la licence qu'on lui refuse par la liberté et par les amusements qu'on lui accorde. On n'est pas, ou l'on se flatte de n'être pas esclave des passions qui

enfantent les grands crimes : mais parce qu'on appréhende plus d'être pécheur qu'on ne désire d'être saint, on se livre à ses penchants et à ses inclinations, à son humeur et à ses caprices, à ces passions qui ne montrent pas tant de péchés et qui souvent n'en produisent pas moins, et qui nous perdent quelquefois d'autant plus sûrement qu'elles ne gâtent le cœur qu'en se cachant à l'esprit. Après de longs égarements on revient, ou l'on se flatte de revenir à Dieu ; mais parce qu'on cherche moins à contenter Dieu qu'à se contenter soi-même, à régler sa conscience qu'à la tranquilliser ; à peine a-t-on cessé d'être coupable qu'on se flatte d'être juste. On ne pense qu'aux vices qu'on a quittés, on ne pense point aux vertus qui restent à acquérir.

Loin de chercher à connaître ce que Dieu souhaite, on se fait un plaisir et une étude de l'ignorer. On ne veut point être tant éclairé, on ne veut point être si vivement remué et attendri. Il en coûterait trop pour se donner, il en coûterait trop pour se refuser; on s'épargne et la peine de céder et celle de résister. La grâce resserrée et captivée se retire peu à peu ; l'Esprit-Saint contristé et fatigué, se plaint d'abord, il gémit; bientôt il se tait, il suit, il porte ses dons à un peuple fidèle. On reste seul ou presque seul, on se lasse, on s'ennuie, on se rebute, on chancelle, on tombe, on s'endort, on demeure dans une inaction et dans un sommeil qui tient comme le milieu entre le vice et la vertu, et qui ne suffit que trop à nous perdre, parce qu'il ne suffit pas à nous sauver. Souvent on est réveillé par des chutes terribles, les yeux s'ouvrent, on se trouve au fond de l'abîme; et pour n'avoir pas voulu travailler à devenir un grand saint, on devient un grand pécheur.

Oui, mes chers auditeurs, nos projets de demi-piété, nos systèmes de ménagements et de conciliation, voilà ce qui nous perd et ce qui nous perdra toujours. Certains sacrifices que Dieu demande et qu'on refuse, il n'en faut pas davantage pour rompre cette chaîne mystérieuse de grâce qui assurerait l'ouvrage de notre salut : il nous paraît que ce n'est rien et c'est tout : l'esprit du Seigneur souffle où il veut et quand il veut : la pluie de la grâce ne coule pas toujours avec la même abondance; la terre qui lui ferme son sein ne sera peut-être jamais qu'une terre aride et desséchée. Saisissons les moments de salut, ils passent promptement, et quelquefois ils ne reviennent plus. Un instant porte et rapporte avec lui les destinées de l'éternité.

Fidèles, à l'exemple de Marie, souvenons-nous que celui qui ne donne pas tout à Dieu, ne lui donne pas ce qu'il demande et n'a droit de rien espérer. Plus aussi nous lui donnerons, plus nous recevrons, et de grâces dans cette vie, et de gloire dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra. (I *Joan.*, V, 4.)

La victoire qui rend vainqueur du monde c'est notre foi.

Dans ces jours d'aveuglement et de ténèbres qui précédèrent la religion sainte de Jésus-Christ, les hommes ne connaissaient presque point d'autre Dieu que celui que l'Apôtre appelle le dieu de ce siècle : *Deus hujus sæculi.* (II *Cor.*, IV, 4.) A peine le flambeau de la foi fut allumé, qu'ils se dissipèrent, les songes, les fantômes qui, dans l'ombre et le silence de la nuit, avaient rempli la terre du mensonge et de l'illusion de leurs prestiges. Du haut de la croix, un Dieu souffrant et mourant invite les peuples à marcher sur ses traces sanglantes; au premier son de sa voix, frappés, réveillés comme d'un profond sommeil, les hommes ouvrent les yeux; ils rougissent de leur indigne esclavage; ils brisent leurs fers; ils s'arrachent du sein de la molle volupté et des séduisantes délices; ils apportent aux pieds de Jésus-Christ les dépouilles de l'orgueil et de la vanité mondaine ; et tandis qu'ils applaudissent au Dieu vainqueur du monde, le monde oublié, dédaigné, reste seul à pleurer ses honneurs abolis et son empire détruit : *hæc est victoria....* Le monde, il est vrai, n'a pas tardé à sortir de dessous ses ruines et à se faire de nouveaux adorateurs; la cupidité lui a rendu ce que la foi lui avait enlevé ; il règne jusque sur le peuple de Jésus-Christ : chrétiens d'engagement et de profession, mondains de sentiment et de pratique, nous semblons ne connaître d'autres biens que les biens du monde, d'autres lois que les lois du monde, d'autre Évangile que l'évangile du monde.

Est-ce donc que le scandale de la croix a perdu sa force, son efficace ! Non, mes frères, puis-je répondre avec l'Apôtre : *Ergo evacuatum est scandalum crucis ? absit !* (*Gal.*, V, 11.) Au milieu de ce siècle pervers et corrompu, Jésus-Christ continue de remporter sur le monde des victoires qui conservent à la foi tout l'éclat de son premier triomphe et qui nous forcent d'avouer qu'il est encore un Dieu vainqueur du monde : *hæc est victoria.....* Je n'en veux point d'autre preuve que la cérémonie qui nous rassemble. Vous voyez dans ce sanctuaire une vierge chrétienne, que la grâce et la foi

amènent au pied de l'autel; et que vient-elle y chercher? Impatiente de faire avec le monde un divorce éternel, de l'oublier et d'en être oubliée, elle n'aspire qu'au moment qui la mettra dans la nécessité de ne le plus connaître et qui lui assurera le plaisir d'en être inconnue; moment heureux! il vient trop lentement au gré de vos désirs; vous vous plaignez, ma chère sœur, que la victime ne puisse être aussitôt immolée que présentée; il vous tarde que le feu destiné à la dévorer soit allumé sur l'autel; il l'est déjà dans votre cœur. Or, cette fuite du monde, ce renoncement du monde, qu'est-ce autre chose qu'une victoire de Jésus-Christ sur le monde? *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra*; victoire d'autant plus glorieuse à Jésus-Christ, qu'elle est plus avantageuse à l'âme religieuse; qu'en quittant tout pour Jésus-Christ, l'âme fidèle retrouve tout en Jésus-Christ; qu'en renonçant aux biens que le monde peut donner, elle gagne des biens que le monde n'oserait même promettre. C'est donc sous cette double idée d'un triomphe également glorieux à Jésus-Christ et avantageux à l'âme fervente, que je vais vous représenter le sacrifice de l'âme religieuse.

Esprit-Saint donnez-moi ces idées, ces expressions, ces traits d'éloquence forte et victorieuse devant laquelle s'abaisse et tombe toute hauteur qui s'élève contre Dieu, afin que l'exposition du prix et des avantages de l'état religieux venge dignement cette profession sainte des préjugés, des vains sophismes, des déclamations injurieuses que l'esprit prétendu philosophique, secondé par le démon de la nouveauté, applaudi par la fausse politique, encouragé par la piété jalouse ou trompée, avidement écouté par l'ignorance et la crédule simplicité, répand chaque jour dans ses libelles fanatiques. Je vous demande cette grâce par l'intercession de votre épouse, la protectrice et le modèle des vierges consacrées à Jésus-Christ. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, le sacrifice de l'âme religieuse est un triomphe de Jésus-Christ sur le monde; triomphe des plus beaux, des plus nobles, des plus augustes, des plus propres à confondre le monde et à venger notre Dieu des indignes victoires que le monde remporte chaque jour sur la grâce de Jésus-Christ dans tant d'âmes trompées et séduites; sacrifice des plus complets et des plus universels dans son étendue, sacrifice des plus purs et des plus désintéressés dans son motif, sacrifices des plus généreux et des plus héroïques dans ses difficultés; en un mot, sacrifice qui paraît égaler presque tous les autres sacrifices par l'universalité de l'étendue qu'il embrasse, par la pureté du motif qui l'anime, par la grandeur des difficultés qui l'accompagnent. Reprenons.

1° Premier caractère du sacrifice de l'âme religieuse. N'égale-t-il pas tous les autres sacrifices par l'universalité de l'étendue qu'il embrasse? Quelque dévoué que l'on soit au monde; quelqu'épris et entêté que l'on soit du monde, on met à son dévouement des bornes, des limites : on donnera au monde ses soins, son attention, ses égards, ses complaisances; on ne lui sacrifiera point ses biens, sa fortune, ses espérances; ou si quelquefois on paraît pousser jusque-là son attachement, ce n'est que le raffinement adroit d'une politique intéressée, qui ne s'oublie jamais moins que lorsqu'elle semble s'oublier davantage; qui prend une autre route pour arriver plus surement au même terme; qui de sa facilité à céder ce qu'elle prétendait, se fait un droit à des prétentions plus avantageuses. On connaît le monde, on sait que sa puissance ne s'étend point jusqu'à égaler certains services par ses bienfaits; de là on pèse dans la balance de la sagesse et de la prudence humaine ce que l'on hasarde et ce que l'on espère; ce que l'on quitte et ce que l'on cherche; ce que le monde veut et ce qu'il peut; de là, ces précautions d'une cupidité attentive à ne faire ni trop ni trop peu, à compter ses pas, à ne s'engager que timidement : on n'accorde au monde que ce qu'on ne peut lui refuser; ceux qui lui donnent le plus ne lui donnent pas tout; son empire ne va point jusqu'au cœur; en lui sacrifiant le reste, on se conserve, on demeure à soi-même.

Que la conduite de l'âme religieuse avec Dieu est bien différente! Ce n'est plus cette crainte de donner trop qui resserre le cœur, c'est la crainte de ne pas donner assez qui l'étend et qui le dilate; ce n'est plus une attention timide à ne rien hasarder, c'est une attention généreuse à ne se rien réserver; ce n'est plus une âme partagée qui ne se livre qu'à demi, c'est une âme dominée, entraînée par une tendresse impétueuse, qui s'offre toujours entière, qui, au sacrifice de tout ce qu'elle est, ajoute le sacrifice de tout ce qu'elle a, plaisirs, honneurs, richesses, dignités, fortune, repos, tranquillité, liberté, tout ce que le monde donne et tout ce que le monde promet, on quitte tout, on renonce à tout, on se dépouille de tout.

Et comment le quitte-t-on? Ne l'oubliez point, mes chers auditeurs, et concevez l'avantage du sacrifice religieux sur tous les autres sacrifices. Dans le monde, la piété s'immole pour Dieu; le plus souvent ce ne sont que des sacrifices intérieurs; on serait disposé à quitter tout; on aurait la fermeté de renoncer à tout; soumis aux ordres de la providence la plus sévère, on perdrait tout sans perdre la paix, la tranquillité de son cœur; mais on ne renonce à rien, on ne perd rien; on se flatte de ne point aimer ce qu'on possède, on possède tout ce qu'on pourrait aimer. Tel fut Abraham lorsqu'il voyait croître Isaac sous ses yeux; un fils chéri lui était moins cher que son Dieu; cependant ce ne fut qu'après avoir étendu le bras et levé le glaive sur l'objet d'un

amour si tendre, qu'il entendit ces paroles : je connais maintenant que vous aimez le Seigneur votre Dieu. Pourquoi? Parce qu'il en coûte toujours infiniment, répondent les Pères, pour passer du sacrifice intérieur, du sacrifice qui n'est que dans les désirs, dans la préparation de l'âme, jusqu'au sacrifice réel et effectif; c'est à l'instant de porter le coup, que la nature épouvantée se révolte, qu'elle fait entendre ses cris et sa douleur; plus d'un courage chancelle et se dément dans l'occasion, et ce courage fût-il à l'épreuve des conjonctures les plus délicates, le sacrifice fût-il déjà accompli dans le secret de la volonté, c'est un mystère pour le monde, dont les regards ne sont point assez perçants pour pénétrer l'abîme de nos desseins et de nos résolutions. Dieu voyait Isaac immolé dans le cœur d'Abraham avant qu'Isaac fût sur le bucher; le monde ne le voyait pas; un sacrifice purement intérieur vous fait triompher aux yeux de Jésus-Christ; il n'est point un triomphe pour Jésus-Christ aux yeux du monde; par conséquent, pour confondre le faste du monde, pour humilier l'orgueil du monde, pour faire sentir au monde la faiblesse de ses charmes contre les attraits de la grâce de Jésus-Christ : il faut un sacrifice réel et extérieur, un sacrifice visible et sensible.

Or, à quel sacrifice cela convient-il mieux qu'au sacrifice de l'âme religieuse? Sacrifice qui du dessein passe à l'exécution; elle ne se contente pas de n'aimer rien dans le monde, elle ne veut rien conserver dans le monde. Sacrifice public et éclatant, elle ne renferme point dans son cœur ce qu'elle a de haine, de mépris pour le monde; elle veut que le monde soit le témoin de ses sentiments, le spectateur de sa fuite, le dépositaire de ses serments; prête à le quitter, elle le cherche, elle s'en fait accompagner dans le sanctuaire, afin de le convaincre, en lui remettant tout ce qu'elle possède, qu'il ne possède pas son cœur; afin de lui annoncer qu'elle ne pense encore une fois à lui que pour s'assurer qu'il ne pensera jamais à elle.

Sacrifice d'autant plus humiliant pour le monde, que l'âme religieuse ne renonce pas seulement à ce que le monde a de séduisant et de dangereux; elle renonce à ce qu'il peut avoir de permis et d'innocent. Justes du siècle, il est un monde que vous fuyez et un monde que vous ne fuyez pas. Vous renoncez aux maximes corrompues du monde, au scandale de ses impiétés, à l'orgueil de son faste, à l'indécence de son luxe, aux fureurs de sa vengeance, aux impostures de ses intrigues, aux attentats de son ambition, aux abominations de ses plaisirs : vous obéissez ainsi aux préceptes; mais suivez-vous les conseils évangéliques, puisque vous ne renoncez pas aux douceurs de son opulence, à l'amusement de ses conversations, au brillant de ses honneurs, aux charmes de ses amitiés? On veille à ses intérêts, on entretient ses liaisons, on soutient son rang, on ménage son crédit, on conserve sa réputation, on s'occupe, on s'inquiète pour établir sa famille, on est attaché à tout cela; et je le suppose, avec la subordination que Dieu demande, avec la préférence que Dieu mérite; enfin on y est attaché, on aime et on est aimé : Dieu l'emporte sur tout; Dieu n'est pas tout. Ne fussiez-vous plus au monde, le monde est encore à vous; si vous avez le courage de fuir, vous avez le plaisir de voir qu'il vous recherche : vous n'avez donc point entièrement quitté le monde, puisque le monde ne vous quitte pas; ainsi, votre sacrifice n'est qu'un sacrifice commencé, qu'un sacrifice moins parfait. La victoire de Jésus-Christ sur le monde n'est donc pas une victoire pleine et entière.

Par conséquent quand est-ce que le triomphe de Jésus-Christ est un triomphe parfait et achevé? Voyez le sacrifice de l'âme religieuse; plus d'intérêts qui lui soient communs avec le monde profane; plus d'espérances, plus de prétentions du côté du monde; le divorce est mutuel; la fuite, la séparation réciproque; le monde meurt pour elle comme elle meurt pour le monde; il la renonce comme il en est renoncé; il la quitte comme il en est quitté; elle viendrait à oublier ses engagements, le monde ne les oublierait pas; ses désirs rappelleraient le monde, le monde continuerait à la fuir.

Oui, mon Dieu, s'écrie-t-elle dans les transports de sa ferveur, je sais que le glaive que vous me mettez en main est ce glaive de séparation qui tranche ce qu'ont de trop humains et souvent de dangereux les nœuds les plus intimes du sang et de l'amitié : *veni enim separare filiam adversus matrem.* (*Matth.*, X, 35.) Amitiés mondaines, amitiés d'amour-propre et de cupidité, la voix de la nature ne se fait pas entendre longtemps, lorsqu'elle n'est pas aidée par la voix plus puissante de l'intérêt : qui devient inutile aux hommes, leur est bientôt étranger; ce qui devrait attirer leur connaissance tarit en eux la source de la tendresse; enrichis de la dépouille, ils méconnaissent la main qui la leur abandonne; les faire entrer dans ses droits, c'est sortir de leur cœur; c'est n'avoir rien à en espérer que de ne leur laisser rien à désirer; peu d'âmes religieuses qui, comme les filles de Laban, ne puissent dire qu'elles sont ignorées dans la maison de leur père : *quasi alienas reputavit nos.* (*Genes.*, XXXI, 15.) On les connaît peut-être dans les moments de disgrâce; alors on leur apporte ses ennuis à partager, ses pleurs à essuyer; on vient leur demander des sentiments qu'on leur refuse; attendri par l'adversité, on est frère, sœur, parent, ami; le retour de la prospérité rappelle la première indifférence. Puisse, ô mon Dieu, leur exemple, aidé de votre grâce, consumer dans mon cœur jusqu'aux dernières racines des affections profanes! Trop heureux d'être à vous et de ne pouvoir être qu'à vous! Il me semble que c'est aimer encore le monde que de pouvoir

en être aimé, et que je ne l'aurai point quitté, tandis qu'il me sera permis d'y retourner. Qu'une âme que votre grâce n'a point prévenue de l'abondance de ses bénédictions, s'effraye à la pensée d'un engagement éternel : je connais l'inconstance, la mobilité de ce cœur de terre et d'argile; si je l'abandonnais à lui-même, il m'échapperait peut-être malgré moi; les vœux de religion seront une barrière qui l'arrêtera, une digue qui ralentira l'impétuosité de ses désirs. Douce et aimable nécessité de s'attacher à Jésus-Christ; quelle situation plus heureuse que la situation où l'on ne peut être heureux qu'avec Dieu! Et qu'elles sont à plaindre les âmes qui sont contentes où Dieu n'est pas. A qui vous cherche sincèrement, Seigneur, il faut un état où l'on ne puisse trouver que vous.

Or, tel est, tel doit être l'état religieux : une âme qui l'embrasse ne se laisse aucune ressource, elle se ferme toutes les voies du retour, elle s'enlève toutes les espérances d'une autre destinée, elle donne tout, elle le donne pour toujours; sacrifice par conséquent qui égale tous les autres sacrifices par l'universalité de l'étendue qu'il embrasse. Second caractère du sacrifice religieux; il égale encore tous les autres sacrifices par la pureté du motif qui l'anime.

2° Le monde n'a point de véritables adorateurs; il n'a que des esclaves mercenaires : on veut lui plaire; ce n'est point son amitié, ce sont ses bienfaits que l'on cherche; s'oublier, se sacrifier pour vous, grands du monde, qui dispensez les honneurs, distribuez les grâces; ne vous y trompez pas! Ostentation d'un zèle faux et hypocrite, qui tâche de surprendre votre reconnaissance par les dehors d'un dévouement simulé, et d'attirer vos récompenses par des services dont il est le premier et l'unique objet! Cette foule avide qui se presse sur vos pas tient à votre fortune, elle ne tient point à votre personne. Qu'un revers, qu'une disgrâce porte ailleurs votre crédit et vos richesses, qu'une révolution imprévue frappe les fondements de votre pouvoir et de votre autorité, vous n'apercevrez bientôt autour de vous que le vide d'une affreuse solitude, et vous connaîtrez enfin que l'encens qui brûlait sur vos autels était offert à une autre divinité. Sacrifices commandés par la vanité, l'ambition, la cupidité, la nécessité; les dieux de la terre n'en reçoivent point d'autres, et les hommes mondains ne conçoivent point qu'il y en ait de plus purs, de plus désintéressés; ils ne cherchent qu'eux-mêmes, ils ne peuvent croire qu'on cherche autre chose que soi-même. De là, que le monde ait devant ses yeux l'exemple de la conduite la plus régulière, de la vertu la plus édifiante, cette vertu ne sera toujours dans l'idée du monde une vertu douteuse et suspecte; toujours le monde se persuadera, ou il voudra se persuader que ceux qui servent Dieu ont d'autres vues que de le servir, qu'on ne fait pas le bien par le seul motif de plaire à Dieu; qu'il y a du mystère, du manége dans cette scène de piété qu'on donne au public; qu'il y entre de l'intérêt, de l'ambition, de la politique, tout au moins de l'humeur, de la faiblesse, de la petitesse de génie. Erreur qui ôte au monde l'édification, qui ôte à Jésus-Christ l'honneur des sacrifices que lui offre la piété la plus droite, la plus vraie dans ses démarches. Il est donc de la gloire de ce Dieu sanctificateur qu'il y ait dans le monde des sacrifices dont le monde ne puisse ignorer le principe; des vertus qui, au jugement du monde et dans la balance du monde passent pour des vertus réelles et sincères.

Or n'est-ce pas ce que font pour l'honneur et la grâce de Jésus-Christ, ces vierges généreuses qui se consacrent à Dieu par les vœux de la religion? En effet, quelles vues profanes le monde pourrait-il leur imputer? Serait-ce l'intérêt? Loin d'aspirer à ce qu'elles ne possèdent pas, elles se dépouillent de tout ce qu'elles possèdent. L'ambition? les honneurs du monde ne sont plus pour elles; elles peuvent les mépriser, elles ne peuvent les recevoir, et tous les titres de leur gloire se réduisent au titre d'humbles servantes d'un Dieu humilié. La politique? qui n'a rien à espérer du monde n'a rien à ménager avec le monde. La vanité? que leur importe les éloges des hommes? Le bruit des louanges qu'on leur donnerait ne se ferait point entendre dans le silence de leur solitude. L'humeur, le tempérament? le premier pas qu'il faut faire dans la religion c'est de réformer, de détruire ses penchants, et de se quitter soi-même encore plus parfaitement qu'on ne quitte le monde? L'amour du repos, le désir d'une vie douce et tranquille? Qu'est-ce que la vie religieuse, qu'un enchaînement de devoirs pénibles, d'observances gênantes, de souffrances dures et insoutenables pour qui n'aime pas à souffrir? Serait-ce ferveur indiscrète qui a prévenu les réflexions? On ne se charge du joug qu'après l'avoir porté, on ne s'engage à marcher dans ces sentiers difficiles qu'après les avoir parcourus, on ne donne son cœur qu'après s'être assuré de soi-même et de celui à qui on le donne

Le monde et les vues du monde n'ont donc aucune part aux démarches de l'âme religieuse. Je ne dis point assez : non-seulement l'amour qui prépare, qui conduit la victime n'est point un amour de cupidité; c'est un amour de charité : non-seulement les désirs qui commandent le sacrifice ne sont point les désirs de la nature; ce sont les désirs de la grâce; mais c'est l'amour de la charité la plus pure; mais entre tous les désirs de la grâce, ne peut-on pas les mettre au rang des désirs les plus saints, les plus nobles, les plus généreux, les plus héroïques que la grâce puisse inspirer.

Car la vie religieuse n'est point de précepte, elle n'est que de conseil; elle n'appartient point à l'essence de l'Évangile, elle n'est que la perfection du christianisme. Or, de là que suit-il? Entendez-le, ma chère sœur, non afin de vous applaudir de votre

ferveur, mais afin de rendre d'immortelles actions de grâces à ce Dieu des miséricordes, qui vous a donné tout ce que vous lui donnez, et qui a mis en vous un courage qui n'est point de vous. Vous ne l'auriez point cherché, dit saint Bernard, s'il n'avait commencé le premier à vous chercher, vous ne l'auriez point choisi pour votre époux, s'il ne vous avait choisie pour son épouse : ***Non enim quæreres, nisi prius quæsita : non eligeres nisi electa.*** Entendez-vous, hommes mondains, et apprenez qu'il reste sur la terre des étincelles du plus beau feu qui ait consumé les premiers âges du christianisme.

Jésus-Christ parle à cette âme fidèle ; il se montre tel que le vit le jour qui éclaira sa mort, pauvre, humilié, négligé, abandonné par ses amis, renoncé par son peuple, méconnu de ses disciples, délaissé par son Père, pâle, sanglant, couvert de blessures profondes ; il fait entendre ces paroles dites à Abraham : ***Egredere de terra tua et de cognatione tua.*** (*Genes.*, XII, I.) Quittez cette terre qui vous vit naître; venez loin de tout ce que vous aimez, loin de tout ce qui vous aime, vous perdre avec moi dans ce désert, où vous n'aurez pour guide que la trace de mon sang : *Sponsabo te.* (*Osee*, II, 19.) Je prétends m'unir à vous ; mais retraite, silence, solitude profonde, voilà ce que je vous destine. Séparée des plaisirs, inconnue, ignorée des hommes, traîner des jours obscurs et difficiles dans l'ombre du cloître, dans une dépendance pénible et laborieuse, voilà tous les avantages que vous fera Jésus-Christ. Il ne vous offre que sa croix à partager ! Et pour recevoir ce gage de son amour, il faut quitter tout, il faut renoncer à tout. Il demande un grand sacrifice; ne vous y trompez pas, il ne fait que le demander : sa voix n'est point la voix d'un maître qui commande avec empire, qui étale ses droits, qui déploie son autorité; c'est la voix d'un ami, d'un père, d'un époux qui invite, qui appelle : il veut devoir tout à l'amour; il demande, vous pouvez vous refuser aux empressements de sa grâce ; il s'attristera, il gémira, il se plaindra, il vous aimera encore.

Jésus-Christ continuerait de m'aimer, répond l'âme fidèle, et je résisterais à un amour si tendre, si constant ! Il soutiendrait mes refus ! Ah ! je ne pourrais soutenir ses plaintes. Vous m'appelez, Seigneur ! où faut-il aller ? C'est au Calvaire, j'y cours m'immoler avec vous. Vous me laissez à moi-même, je n'en serai que plus sûrement et plus promptement à vous. Ne vous connaîtrais-je pour mon Dieu que lorsque vous vous montrez la foudre à la main? Ah ! vous ne l'êtes pas moins lorsque vous paraissez attaché à la croix. En cet état que peut-on vous refuser ? Vous daignez oublier que vous êtes mon Maître, vous ne me parlez que le langage du pur et divin amour ; vous avez instruit mon cœur à entendre ce langage, il ne vous répond que par ses soupirs et par ses transports, il vole après vous.

O amour, ô charité sainte ! Quelle plus noble victime vous fut jamais présentée ! Non, chrétiens, je ne suis point surpris que les docteurs, sous quelques rapports, semblent donner au sacrifice religieux une espèce de préférence sur le martyre ; je ne dis point que la vie religieuse n'est qu'un martyre continuel, qu'un sacrifice où la victime, après avoir reçu le coup fatal, demeure à l'autel toujours mourante, et ne prolonge ses jours que pour prolonger ses peines; telle qui saurait s'immoler, ne pourrait toujours vivre dans cet état d'immolation ; il en coûterait quelquefois moins, à certains égards, de répandre son sang tout d'un coup, que de le verser ainsi goutte à goutte. Je dis seulement le courage des martyrs était animé, excité par des motifs bien puissants, et s'il est incontestable d'après l'oracle du Dieu de vérité, que l'héroïsme de la charité consiste à donner sa vie pour celui qu'on aime : ***Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis*** (*Joan.*, XV, 13) : ne peut-on pas croire que pour quelques-uns, d'autres motifs purs aussi, mais moins parfaits, ont dû exciter, ont soutenu peut-être cette ardente charité ? Ils voyaient s'allumer la flamme du bûcher prêt à les réduire en cendres ; mais ils voyaient de plus ces flammes qui ne s'éteindront jamais, destinées à punir l'apostasie d'une âme infidèle et parjure; ils voyaient les glaives, les échafauds, un tyran furieux, des bourreaux cruels et barbares ; mais ils voyaient un Dieu irrité, un Dieu vengeur, tenant en main le calice de sa fureur, qu'épuiseront dans les siècles des siècles et que boiront jusqu'à la lie les âmes coupables : ils entendaient les cris séditieux d'un peuple avide de sang, mais ils entendaient retentir au fond de leur cœur cette vérité terrible, qu'il vaut mieux entrer dans le ciel défiguré par les supplices, que de se réserver tout entier aux coups d'une justice inexorable. Il s'agissait de perdre tout dans le temps, il s'agissait aussi de perdre tout dans l'éternité : d'un côté le crime ou la mort; de l'autre côté, le ciel ou l'enfer : on les appelait à un grand sacrifice, ils étaient encouragés par de grands intérêts. Pour vous, ma très-chère sœur, en restant dans le monde vous n'auriez rien de pareil à craindre surtout dans un royaume chrétien et au sein d'une famille dont les exemples sont bien propres à vous animer à la vertu. Cette fermeté donc avec laquelle vous renoncez aux douceurs, aux agréments, aux espérances du monde, ne m'autorisent-t-elle pas à penser que l'amour divin est ce qui préside principalement à cet acte d'immolation? Tout n'y est-il pas de lui et pour lui? Jésus-Christ vous parle, il ne vous commande point; il désire, il n'ordonne point ; pour dompter votre cœur, il n'a sans doute que les charmes de son amour, et votre cœur se rend, il cède, il plie, il se laisse conduire, il aime il ne désire que d'être aimé : l'amour divin est son attrait, l'amour divin sera sa récompense : que ce sacrifice est pur, qu'il est désintéressé dans son motif

Troisième caractère du sacrifice religieux. Il égale tous les autres sacrifices par la grandeur des difficultés qui l'accompagnent. Il faut l'avouer, chrétiens auditeurs, se consacrer à Dieu, par les vœux irrévocables de la religion, c'est une démarche qui doit coûter infiniment à une jeune personne : elle n'a point eu le loisir d'approfondir ce qu'il est, ce monde dont l'écorce et la fleur paraissent si brillantes ; elle n'a point percé au delà de cet éclat extérieur dans lequel il enveloppe ses misères et ses douleurs : elle se figure cette terre fatale qui dévore ses habitants, comme un séjour fortuné, où coulent d'une source inépuisable les plaisirs, les délices et les agréments d'une vie libre et tranquille : l'enfer fait briller à son imagination aisée à s'enflammer mille fausses lueurs de prospérités mondaines ; il jette dans cet esprit, trop peu éclairé sur les perfidies des hommes, une foule de songes agréables ; l'âme, remplie d'idées douces et flatteuses, se répand en désirs, le cœur s'agite, il se passionne ; plein d'espoir, il vole tout entier où l'appelle l'image du bonheur promis ; lorsque la grâce l'arrête et lui dit : *veni, sequere me* (*Matth.*, XIX, 21) ; venez, suivez-moi, laissez-là le monde : il n'est point pour vous, vous n'êtes point pour lui. Paroles de terreur et d'alarmes, le jeune homme de l'Evangile ne put les entendre sans être troublé, consterné : *abiit tristis.* (*Ibid.*) Paroles dures et sévères pour une âme qui déjà connaît assez Dieu pour l'aimer, qui ne connaît pas encore assez le monde pour le mépriser ; incertaine, irrésolue, elle flotte, elle balance entre Dieu et le monde ; elle n'ose ni se donner, ni se refuser. Seigneur, la laisserez-vous longtemps en proie à sa faiblesse et à la séduction du monde ? Aimez-vous à jouir de son inquiétude ? Déchirez le bandeau qui lui couvre la vanité des biens terrestres, vous ne trouverez ni combats à rendre, ni résistance à vaincre. Que nos vues sont éloignées des vues de la sagesse éternelle ! Non ce triomphe ne serait pas aussi digne de Jésus-Christ, s'il ne l'emportait que sur le monde connu tel qu'il est, perfide, inconstant, volage et trompeur.

Donc que fait-il, lorsqu'il conduit dans la religion une âme fidèle ? il ne s'arrête point à la convaincre de l'imposture, de la fragilité du monde ; il lui laisse toutes ses idées, tous ses penchants, de ce que le monde même a d'engageant et de flatteur, il tire des motifs puissants qui le déterminent à quitter le monde. Le monde me promet qu'à sa suite mes jours couleront dans une paix profonde. Le voilà donc ce monde profane tant de fois réprouvé par Jésus-Christ ! Ce monde qui se plongera dans les délices, au lieu que les vrais chrétiens ne se nourriront que de leurs larmes : ***Mundus autem gaudebit, vos autem contristabimini.*** (*Joan.*, XVI, 20.) Voilà cette route semée de fleurs qui conduit au précipice ! cette voie large et spacieuse, dans laquelle erre, au gré de ses désirs, la multitude des nations. Ont-elles été effacées des livres saints, ou venant à nous à travers l'espace de dix huit siècles, ont-elles perdu quelque chose de leur force et de leur autorité, ces paroles qui, au premier âge de l'Eglise, peuplèrent les déserts ? Il faut porter sa croix, renoncer à soi-même, combattre ses plus doux penchants, s'immoler par les plus douloureux sacrifices, si l'on veut parvenir à l'héritage céleste ! (*Matth.*, XVI, 24.) J'ai beau parcourir les différentes demeures de Sion, je n'en trouve pas une seule marquée pour les heureux du siècle. Il ne veut donc ce monde perfide, il ne veut me donner les plaisirs du temps que pour m'enlever les plaisirs de l'éternité ; d'ailleurs, que sont-ils ces plaisirs que le monde promet, et à quel prix il faudrait les acheter ? Le monde se vante d'avoir des délices pures et innocentes. Heureux celui qui, avant que de s'exposer au naufrage, a su se défier de l'inconstance et de la fureur des flots.

Tout ce que je sais, c'est que le monde offre à une vertu, assez fervente pour être timide, beaucoup d'objets qui la blessent. Judith se sépare des assemblées des filles d'Israël et vit solitaire au milieu de Béthulie. Esther se plaint de la dure nécessité qui la force de demeurer assise sur le trône, et se dérobant à une foule importune, elle vient chaque jour baigner de ses pleurs le diadème, tissu fatal qui l'attache au monde. Le jeune Tobie fuit également les faux dieux de la gentilité et les amusements de son âge. J'ai mille fois entendu de vrais fidèles gémir de la rigueur du sort qui les retient captifs dans cette terre profane. Or, si les plaisirs du monde n'alarmaient point leur piété, pourquoi souhaiteraient-ils avec tant d'ardeur de quitter une région qui n'aurait rien de dangereux pour leur vertu ? Tout ce que je sais, c'est que si le crime n'accompagne les plaisirs du monde, il les suit souvent de bien près ; j'ai vu tant d'âmes autrefois tremblantes à la seule ombre du vice ; après quelques jours de commerce avec le monde, elles ont passé sans retour les bornes de l'austère vertu ! mon sort serait-il plus heureux ? conserverais-je longtemps, dans ce climat empesté, la fleur de l'innocence, si précieuse, mais si délicate et si fragile ? Je tomberais dans le précipice, et qui sait si je m'en retirerais ; et quand je reviendrais de mes égarements, me consolerais-je, ô mon Dieu, de vous avoir abandonné ? vous me le pardonneriez dans l'abondance de vos miséricordes, je ne me le pardonnerais pas ; Tout ce que je sais des plaisirs du monde, c'est que, s'ils ne donnent beaucoup de vices, ils ôtent beaucoup de vertus ; ils sont aimables, on les aime, le cœur est partagé, il ne doit être qu'à Jésus-Christ ! après le bonheur de m'unir à lui dans le ciel par les délices d'un amour satisfait et tranquille, je n'en connais point de plus touchant que de m'unir à lui sur la terre, par les désirs impatients d'un amour inquiet, irrité par l'absence : qu'il fuie, qu'il se retire, ce monde séducteur ! il ne réussirait peut-être que trop à sécher, à tarir des pleurs dont je

veux tenir la source toujours ouverte! je n'aspire qu'à lui prouver ma haine, et à mériter la sienne! Je le déteste d'autant plus qu'il paraît plus aimable; s'il avait moins d'attraits, j'aurais moins d'attention de le fuir.

Ah chrétiens! que c'est un spectacle digne de l'admiration des hommes et des anges, que de voir une âme, malgré les fausses idées qui troublent sa raison, s'arracher au monde, pour se jeter entre les bras d'un Dieu crucifié! ne serait-il pas en un sens, moins glorieux à Jésus-Christ de dissiper, de détruire ses préjugés, que d'en vaincre la force et l'impression? le monde n'est pas ce qu'elle pense; elle croit renoncer à bien des plaisirs, souvent elle ne fait que renoncer à bien des chagrins: devant Dieu, reprend saint Grégoire, devant Dieu, elle quitte tout ce qu'elle croit quitter; son erreur fait le plus grand mérite de son sacrifice. Ce serait peu, ce ne serait presque rien de préférer Jésus-Christ au monde tel qu'il est, à un monde rempli d'illusions, de perfidies, de misères; c'est beaucoup, c'est tout, que de préférer Jésus-Christ au monde tel qu'elle se le figure, à un monde livré aux plaisirs et aux délices, à un monde aimable et digne d'être aimé.

Victoire éclatante de Jésus-Christ sur le monde, elle efface les triomphes du monde sur Jésus-Christ. Vous le savez, lorsque le monde enlève des âmes à Jésus-Christ, ce n'est pas le monde réel qui triomphe, ce n'est qu'un monde chimérique, un monde fantastique, un monde qui ne subsiste que dans une imagination séduite, un monde qui n'est point, et tout différent de celui qui est. Victoire dont le monde devrait rougir, puisque, pour vaincre, le monde est obligé de recourir au mensonge; puisque le monde n'aurait point d'adorateurs, si le monde n'avait l'audace de tromper, et si l'homme n'avait la faiblesse de se laisser tromper. Au contraire, quand une âme fervente s'engage à Dieu par les vœux de la religion, Jésus-Christ n'emprunte point des couleurs étrangères pour faire du monde un portrait qui le défigure: que dis-je? sûr de lui-même et de son empire, il dédaigne d'arracher au monde le masque sous lequel il se déguise: il sait inspirer à une âme docile plus de force, plus de courage que le monde n'a d'adresse et de séduction; le triomphe du monde est donc de vaincre par l'imposture! le triomphe de Jésus-Christ est donc de vaincre l'imposture du monde, de l'emporter sur le monde, tel que le monde se peint et se représente lui-même. Concluons: sacrifice de l'âme religieuse; sacrifice qui égale tous les autres sacrifices par l'universalité de l'étendue qu'il embrasse, par la pureté du motif qui l'anime, par la grandeur des difficultés qui l'accompagnent, par conséquent triomphe des plus glorieux à Jésus-Christ. Voyons combien il est avantageux à l'âme religieuse.

SECONDE PARTIE.

La grande, l'essentielle différence qui se trouve entre le service de Dieu et le service du monde, consiste selon la remarque de saint Bernard, en ce que souvent vous faites pour le monde au-delà de ce que le monde peut faire pour vous. Avec Dieu, plus on donne, plus on reçoit: ne pensez point à vous; il y pensera d'autant plus que vous n'y penserez point vous-même. Est-il une âme qui se quitte aussi pleinement, qui se renonce aussi totalement que l'âme religieuse? Cependant à bien approfondir les choses, on dirait que ses démarches ont été concertées par l'amour de soi-même le plus éclairé; en vertu de son sacrifice, en quel état se trouve-t-elle, si ce n'est dans cet état heureux dont le saint roi David marquait à Dieu sa reconnaissance, lorsqu'il lui disait, Seigneur, Dieu des miséricordes, soyez béni, parce que vous m'avez délivré des piéges qui m'étaient tendus, et parce que vous avez essuyé mes larmes. *Eripuit oculos meos a lacrymis, pedes meos a lapsu.* (*Psal.* CXIV, 8.) Deux avantages que l'âme religieuse retire de son sacrifice; en quittant le monde, elle met son salut en assurance, *pedes meos a lapsu;* en quittant le monde elle met son cœur dans la tranquillité: *oculos meos a lacrymis.* Deux avantages qui ne se trouvent réunis que dans l'état religieux: je dis qui ne se trouvent réunis que dans l'état religieux: appliquez-vous, je ne veux rien outrer; en effet, je ne prétends pas qu'avec une vigilance continuelle on ne puisse réussir à faire son salut dans le monde; je ne prétends pas qu'en livrant son cœur à tous les plaisirs, à tous les amusements du monde, on ne puisse goûter quelque bonheur dans le monde; je prétends seulement qu'il n'appartient qu'à l'état religieux de joindre ensemble ces deux avantages, le salut et la tranquillité, l'innocence et la paix. Pour vous en convaincre, j'avance deux propositions: la première, qu'une âme qui n'est pas vivement pénétrée du désir de son salut, ne peut trouver dans le monde que piége et séduction; la seconde, qu'une âme vivement pénétrée du désir de son salut, ne peut trouver dans le monde que trouble et affliction; deux proposions dont il suit que le monde met dans la triste nécessité de perdre son salut ou sa tranquillité, sa vertu ou son repos: au lieu que dans la religion il est facile d'être tout à la fois juste et tranquille, d'être aussi saint et aussi heureux qu'on peut l'être dans cette terre de fragilité et de misères: *Eripuit oculos meos a lacrymis, pedes meos a lapsu.* En deux mots, la sainteté plus facile, la sainteté plus heureuse; moins de risques et de périls, plus de paix et de consolation pour la vertu, deux avantages du chrétien dans la religion, sur le chrétien, dans le monde.

Premier avantage du chrétien dans la religion sur le chrétien dans le monde: la vertu est exposée à moins de risques et de périls; car quels miracles de grâces, quels prodiges de fidélité ne sont point nécessaires pour se soutenir dans le monde: n'attendez pas, mes chers auditeurs, que je ras-

semble ce que les pères et maîtres de la vie spirituelle nous ont dit des scandales, des impiétés, de la contagion du monde. Qu'était-ce que le monde de leur siècle comparé au monde de nos jours?

Jours malheureux, où l'enfer est déchaîné, où sortent continuellement du fond de l'abîme des ennemis inconnus jusqu'ici sur la terre; une sagesse vaine et intempérante; une curiosité superbe et effrénée ne cessent d'enfanter de nouvelles erreurs parmi les ruines de la foi ancienne; ces hommes profanes et téméraires ont osé franchir les bornes que Dieu avait posées à la licence des recherches humaines; les dogmes profonds, les augustes mystères sont livrés en proie aux spéculations vagues et insensées des génies inquiets; ces disputes de religion anéantissent la religion; Dieu même devient inconnu à son ouvrage; à force d'écouter la voix de l'orgueil et de la volupté, on n'entend plus le langage de la nature, qui annonce son auteur. Le crime des siècles qui nous ont précédés consistait à ne pas régler leur conduite sur leur religion; l'opprobre de notre âge est que chacun se fait une religion selon ses penchants, selon ses caprices, et que ces passions sont la règle de la foi autant que de la conduite. Les égarements du cœur avaient préparé la voie aux erreurs de l'esprit; le déclin de la foi a achevé de précipiter la chute des mœurs. Nous avons vu disparaître tout à tout jusqu'aux derniers vestiges de l'ancienne probité. On dirait que le sexe ne reconnaît plus de bienséances; la jeunesse plus de lois, les maîtres plus de douceur et de charité, les domestiques plus de zèle et d'attachement, les égaux plus d'égards et d'attentions, les amis plus de constance et de fidélité; les maris plus de douceur et de complaisance, les épouses plus d'économie, plus de vigilance sur leur famille; le peuple plus de dépendance et de subordination, les riches plus d'humanité et de bienfaisance, les pauvres plus de travail et de respect; les grands plus d'élévation dans les sentiments, de noblesse dans les procédés; les parvenus plus de modestie et de ce juste souvenir de leur origine qui la ferait oublier, la vertu plus de courage et de fermeté, le vice plus de voile et de barrière : vainqueur insolent de la raison et de la religion, il s'est insinué hautement dans tous les états, il a infecté toutes les conditions; qui pourrait compter les fraudes de l'avarice, les fureurs de la vengeance, les impostures de la calomnie, les trahisons de l'ingratitude, les perfidies de l'intérêt, les détours de la duplicité, les injustices du barreau, les monopoles du commerce, les exactions de la finance, les violences de l'épée, les raffinements de la sensualité, les excès de la débauche, les abominations de la volupté, et, pour comble d'horreur, le crime marche la tête levée; il montre au jour épouvanté des mystères de corruption, que les âges les plus débordés, ne confiaient qu'en tremblant aux ténèbres de la nuit; la timide pudeur sert de jouet à la licence, ou si le monde fait grâce à quelques vertus, le monde ne pardonne que les vertus de bienséance et de raison; il insulte aux vertus de foi et de religion; aux yeux d'un certain monde, plus d'autre faible pour l'esprit que de connaître Dieu; plus d'autre faible pour le cœur que de craindre Dieu et le servir. Or qu'est-ce qu'une âme fragile, engagée au milieu de ces torrents d'iniquités, si ce n'est celle que le prophète nous représente sous la figure de l'infortunée Jérusalem, qui voit de toutes parts l'ennemi vainqueur insulter à sa faiblesse, et qui n'évite un danger que pour retomber dans un péril plus certain. Danger du côté des coutumes, des maximes mondaines qui, au scandale de la religion et à la honte de la raison, ont su ériger parmi nous l'ambition en grandeur d'âme; la vengeance en noblesse de sentiments; l'avarice en précaution de sagesse; les profusions extravagantes du luxe en bienséances d'état; la fourberie en manége de politique; l'oisiveté, la mollesse en privilége de la grandeur et de l'opulence; l'intempérance et la débauche en amusements, en saillies de la jeunesse; l'irréligion en force d'esprit; la pudeur en scrupules farouches; la retraite, l'amour de la solitude en caprices d'une humeur sauvage : maximes et coutumes dont la folie, le délire se sont mis en possession de dominer la raison, de boulverser toutes les idées, de répandre sur la piété le ridicule qui ne convient qu'au libertinage. Danger dans la tyrannie du respect humain, qui engage à cacher ses vertus avec autant de soin qu'on devrait en apporter à cacher ses vices; qui fait craindre d'édifier autant qu'il faudrait craindre de scandaliser; qui empêche d'être chrétiens tant d'hommes qui le seraient si on pouvait l'être sans le paraître, ou si on pouvait le paraître sans déplaire à un monde impie, qui pardonne tout excepté de vouloir plaire à Dieu. Danger en tant d'occasions imprévues qu'aucune prudence ne peut éviter, et auquel si peu de vertus peuvent résister. Danger de l'état, de la situation, de la fortune; les richesses amènent le faste, le luxe, le jeu, les plaisirs; l'indigence excite la plainte et le murmure; l'élévation enfle le cœur; l'abaissement l'aigrit et l'irrite; les louanges nourrissent la vanité; les mépris la contristent et la désolent. Dans la retraite une vie morte, pour ainsi dire, des jours, ou plutôt une nuit d'ennui, de sommeil, de langueur, d'inaction, sans vices peut-être, mais sans vertus. Dans le commerce du monde, les germes de cupidités ensevelis au fond de votre âme, développés, nourris, fortifiés, mis en mouvement par le choc et l'activité des passions qui vous environnent. L'oisiveté, source trop féconde d'égarement, la dissipation du travail et des affaires, écueil trop certain des désirs de salut et de grâce; des ennemis perfides à qui il ne faut pas fermer son cœur, et des amis trop tendres à qui il ne faut pas le livrer. Dangers domestiques et intérieurs, qui augmentent le pouvoir des

peines extérieures; tant de préjugés qui vous aveuglent; de désirs vicieux qui vous troublent; de penchants corrompus qui vous entraînent; un esprit si facile à éblouir et à tromper; une raison si aisée à surprendre et à endormir, une imagination si prompte à s'enflammer; un cœur si faible contre les penchants et si fort contre la raison, si jaloux et si prodigue de sa liberté, si impétueux dans ses désirs et si volage dans ses inclinations. Dangers du côté des bonnes qualités, quelquefois aussi grands que du côté des défauts. Avec moins de mérite, Joseph aurait été moins exposé; avec moins de grâces et de beauté, la fille de Jacob aurait conservé sa pudeur.

Je demande maintenant, pour ne pas faire naufrage sur cette mer si orageuse, est-ce trop de tout ce que la foi la plus vive, la conscience la plus timorée peuvent inspirer de sagesse et de précautions, de courage et de fermeté? Hélas! avec les penchants les plus vertueux, il est encore si difficile de se soutenir! quelquefois on ne se soutient pas; dans cette région maudite il s'élève tout à coup des tempêtes, des orages dont l'impétuosité soudaine déracine les cèdres du Liban, ébranle, fait chanceler les colonnes du ciel : un David se cherche, il ne se trouve plus : un Salomon oublie sa sagesse; son cœur s'égare, pour se perdre, pour s'égarer sans remords, le cœur entraîne avec lui la raison. Que deviendra donc une vertu naissante, qui n'a point jeté de profondes racines? Le vice environne et presse de toutes parts; le plaisir se présente, applaudi par les maximes, consacré par les coutumes et par les bienséances du monde: Non, chrétiens, ne soyons point étonnés que l'innocence et la piété soient si rares parmi nous! Celui qui connaîtra le monde ne sera surpris que de voir croître quelque fruit de justice dans cette terre de scandales et de prévarications. Un Mardochée à la cour d'Assuérus, un Daniel dans Babylone, un Tobie dans Samarie, noms fameux, ils ne doivent point échapper de la mémoire des hommes! Le siècle où ils vécurent et la région qu'ils habitèrent fait l'éloge de leurs vertus; ce sont des miracles que la terre doit demander au ciel, des miracles que le ciel lui permet d'espérer, et qu'il accorde rarement.

Heureux donc, et mille fois heureux, si vous savez connaître votre bonheur, vous qui, portés sur les ailes de la foi et de la charité, courutes vous perdre dès vos jeunes ans dans cette aimable obscurité de la solitude, où la vertu la plus faible trouve un rempart assuré contre la tentation des jours mauvais. Là, nul objet contagieux ne vient troubler, alarmer une piété timide. Là, votre vigilance est soutenue par la vigilance de ceux qui vous gouvernent, on compte vos pas, on éclaire vos démarches, et, pour vous écarter du devoir, après avoir trompé, si vous le pouviez, l'œil de Dieu, il vous resterait encore bien des yeux à fermer, à surprendre. Là, l'expérience de ceux qui vous conduisent vous donne le loisir d'attendre en paix l'expérience que vous apportera peu à peu le nombre des années : en quelque route de perfection que vous entriez, vous trouverez plus d'un guide pour vous dire ce que l'ange disait au jeune Tobie : *Novi, et omnia itinera ejus frequenter ambulavi.* (*Tob.*, V, 8.) Pour vous développer le labyrinthe de ces sentiers embarrassés, et pour sauver votre ferveur des illusions et des prestiges de l'esprit de ténèbres. Là, dans le silence du désert, livré aux avertissements et aux reproches de cette conscience qui ne parle qu'au plus intime de l'âme, et que les mondains n'entendent point, parce qu'ils sont sans cesse errants, fugitifs, hors d'eux-mêmes, vous ne pourrez vous cacher ni ce que vous êtes, ni ce que vous devez être; libre, dégagé des soins terrestres, l'esprit recueilli tout entier dans l'unique affaire de l'éternité, ne sera touché que des pertes qu'il pourrait faire pour le siècle futur; conversations, exemples, retraites, exhortations, lectures, prières, fréquentation des sacrements, tout retient dans le devoir ou rappelle au devoir; tout conspire à former cette délicatesse de conscience, le plus beau présent de la grâce de Jésus-Christ, si rare dans le siècle et si ordinaire dans la religion, où l'on pleure avec tant de larmes ce que le monde regarderait presque comme des vertus. Surtout, et c'est là le grand avantage du chrétien dans la religion sur le chrétien dans le monde, là, vous n'avez rien à craindre des coutumes, des principes, des maximes de votre profession : ce qu'on appelle les bienséances de l'état, n'est point opposé aux lois de l'Evangile; elles consistent à être doux, modéré, pacifique, pénitent, humble, mortifié, détaché du monde et attaché à Dieu; le respect humain vient au secours de la religion, j'oserais presque dire que le monde aide à la grâce de Jésus-Christ : ce monde, qui ne peut souffrir que les mondains soient des saints, ne peut souffrir qu'un religieux soit mondain; il insulterait à notre vanité encore plus qu'il n'insulte à leur humilité : pour n'avoir rien ou presque rien à nous reprocher, il suffirait de ne nous permettre que ce que le monde nous permet, de ne nous pardonner ce que le monde nous pardonne; il ne nous respecte qu'autant que nous avons le courage de l'humilier, de le confondre. Non, il ne connaîtrait pas le monde, le religieux que l'on verrait, mettant en oubli la décence de ses engagements, dédaigner de prendre et de recevoir le nom qui les caractérise; s'ériger en disciple, en imitateur des airs, du langage, des procédés, de l'enjouement, des amusements du siècle : pour fruit de sa lâche et sacrilége complaisance, il ne recueillerait que les gémissements de la piété scandalisée; les triomphes de l'irréligion; la joie méchante et perfide de l'esprit profane et critique, charmé de pouvoir insulter au contraste bizarre de l'habit religieux et des manières

mondaines; au ridicule d'un homme qui, religieux malgré lui, ne réussissant parfaitement ni à quitter le ton de son état, ni à prendre le ton du monde, ne se montrerait ni tel qu'il doit être, ni tel qu'il veut paraître. Saintes retraites, berceau des sociétés religieuses, les rois et les peuples forçaient vos barrières sacrées pour venir s'instruire par vos vertus et implorer vos prières dans les périls et les calamités de l'État; par quelle fatalité commencez-vous à tomber? comment tombez vous de ce faîte de gloire et de la splendeur? *Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus?* (*Thren.*, IV, 1.) Ah! vous ne perdez la confiance et la vénération du monde qu'à mesure que vous adoptez son esprit et ses manières! Qu'elle renaisse l'austère gravité de vos mœurs primitives, ces honneurs des pères se renouvelleront dans les enfants. Profession religieuse qui, dans votre origine, voisine des jours où le sang de Jésus-Christ fumait encore sur le Calvaire, enfantiez ces miracles de grâces dont nous ne pouvons lire le récit sans être épouvantés de la distance immense qui sépare notre molle et indolente piété de la ferveur de ces héros de l'Évangile, et sans nous demander s'ils ne furent que des hommes, ou si nous sommes chrétiens; s'ils eurent un autre cœur, ou si nous avons un autre Dieu : profession religieuse, excusez les transports et les tristes présages de mon zèle : *Nunc autem flens dico.* (*Philip.*, III, 18.) Votre décadence et votre ruine ne seront point l'ouvrage des mains étrangères. L'état religieux ne s'avilira, il ne périra que lorsque les religieux enhardiront le monde à mépriser leur état, en les méprisant eux-mêmes. Si le monde semble aimer les religieux qui le cherchent, il n'estime que ceux qui sont fidèles à leur obligation de le fuir; il ne nous respectera qu'autant que nous aurons le courage de l'humilier, de le confondre par notre conduite : et, je ne crains point de l'avancer, afin de sanctifier tout à la fois le monde et les religieux séparés du monde, il ne faudrait qu'une chose; et quoi? ce serait assez que le monde se rendît docile aux instructions que lui donne notre zèle, et que nous fussions fidèles à suivre les leçons que nous fait sa malignité, ou plutôt son équité et son amour des vraies bienséances, tant il est vrai que cet empire du respect humain, si redoutable, si funeste à la piété du chrétien dans le monde, peut devenir une espèce de secours, d'appui, de préservatif pour le chrétien dans la religion.

Cependant, me direz-vous, avec tant d'obstacles on peut se sauver, et on se sauve dans le monde; avec tant de secours on peut se perdre et on se perd dans la religion : j'en conviens, le monde offre quelquefois à nos regards des modèles de piété dignes de nos éloges; vous le savez, ma chère Sœur, vous qu'une providence de salut et de grâce fit naître dans le sein d'une famille chrétienne, où la noblesse du sang, soutenue par la noblesse des sentiments, ne vous a pas donné moins d'exemples que de leçons de vertu : mais il faut l'avouer, si le monde a ses justes, si l'état religieux a ses pécheurs : pour un instant de sommeil et de fragilité dans la solitude, vous verrez dans le monde des années de vice et d'égarement : pour un juste qui se soutient dans le monde, vous trouverez un peuple de saints dans le désert : pour un David, une Ester, que le monde admire d'autant plus qu'il n'ose les imiter; des milliers de solitaires, dont les vertus les plus héroïques n'ont rien qui surprenne, parce qu'elles ont presque autant d'imitateurs que de témoins. Dans la religion on peut s'oublier et se perdre! Que sera-ce donc dans le monde? Si le vice inonde le sanctuaire, respectera-t-il le siècle profane? Si la sainteté de l'état religieux laisse encore tout à craindre, la corruption du monde laisse-t-elle beaucoup à espérer? Dans la religion on peut s'oublier et se perdre! Qui sont-ils, le plus ordinairement, ceux qui s'y perdent? Ce sont ceux qui retournent au monde, qui s'engagent avec le monde, qui voient le monde et qui veulent être vus du monde. Quelle est donc la contagion du monde, puisque avec les secours, les grâces, les préservatifs de l'état le plus saint et le plus propre à sanctifier, il ne faut que voir le monde pour oublier Dieu, pour s'oublier soi-même? Oui, c'est au monde que l'état religieux doit imputer ses disgrâces; et tel est le funeste pouvoir de ses charmes corrupteurs, que tout ce qui périt dans le monde et hors du monde, ne périt que par le monde.

On peut donc, on peut se sauver dans le monde, on peut se perdre dans la religion; mais, pour se sauver dans le monde, il faut se défendre du monde, résister au monde, s'opposer au monde, combattre le monde, triompher du monde : pour se perdre dans la religion, il faudrait s'obstiner à négliger tous les avantages, à mépriser tous les secours, à rejeter, à combattre, à vaincre toutes les grâces de l'état religieux; mais pour se sauver dans le monde, il faut, en certaines circonstances délicates et critiques, aller contre tout ce qu'on appelle les lois, les exemples, les coutumes, les engagements, les maximes, les bienséances du monde; pour se sauver dans la religion, il ne faut que suivre les lois, les exemples, les coutumes, les engagements, les maximes, les bienséances de l'état religieux. Mais dans le monde on se perd par les dangers, par les tentations, par les occasions, si ordinaires dans son état : dans la religion on ne se perd qu'en sortant des bornes de son état, qu'en s'offrant à des périls, à des tentations, à des occasions qui ne sont point de son état. Mais dans le monde on n'est à Dieu qu'autant qu'on n'est point du monde, et au monde, qu'autant qu'on n'a point l'esprit du monde; dans la religion, on ne s'éloigne de Dieu qu'autant qu'on s'écarte des voies de son état, qu'autant qu'on oublie, qu'on perd l'esprit de son état. L'état

religieux est donc par lui-même un état de salut et de sainteté; la vertu y trouve moins de risques et de périls : *Eripuit pedes meos a lapsu;* enfin la vertu y trouve plus de paix et de consolation : *Eripuit oculos meos a lacrymis.* Second avantage du chrétien dans la religion sur le chrétien dans le monde.

2° Prenez garde, mes chers auditeurs, que le monde vante l'éclat de ses honneurs, le brillant de son luxe, l'amusement de ses fêtes, l'enchantement de ses plaisirs et de ses délices : je ne viens point vous donner en spectacle les peines, les chagrins, le tumulte, les agitations, les trahisons, les perfidies, les espérances inquiètes, les craintes douloureuses, les revers, les révolutions, les misères trop réelles qu'il cache sous cette vaine surface de liberté et de tranquillité; ce que je prétends c'est que le monde n'a des agréments que pour la vanité, l'ambition, la mollesse, la volupté; que le monde n'a de la paix et du bonheur que pour les passions, qu'il n'en a point pour la vraie piété : ce que je prétends c'est que le monde ne fait ordinairement des heureux qu'en faisant des coupables, et que le plus souvent il ne donne des plaisirs qu à mesure qu'il ôte des vertus : ce que je prétends surtout c'est que le monde ne tarde pas à déplaire quand il ne peut séduire : c'est que non-seulemement, selon la parole de Jésus-Christ, le monde n aime que ceux qui sont du monde et au monde, mais que le monde, et ce qu'il y a de plus flatteur dans le monde, ne peut paraître aimable à ceux qui veulent aimer Dieu et qui veulent en être aimés.

En effet, ce qu'on regarde dans le monde comme une grande fortune, de grandes places, de grands titres, de grands emplois, de grandes richesses, qu'est-ce devant Dieu que de grands devoirs, de grandes obligations? Par conséquent, pour une âme vivement pénétrée du désir de son salut, qu'est-ce autre chose qu'une source de peines, d'embarras, d'inquiétudes sans cesse renaissantes? Hommes profanes, vous goûtez, dans un repos profond les douceurs de l'opulence et le faste des honneurs, parce que la cupidité vous instruit à ne prendre de vos emplois que ce qui peut flatter la vanité, à fuir ce qui pourrait gêner la mollesse et embarrasser l'oisiveté; mais si un grand dans le monde n'est qu'un homme dévoué à la félicité de la multitude, que le ciel soumet à son autorité et qui doit ses soins à tous ceux dont il reçoit les hommages; si un magistrat n'est que le dépositaire des lois, le vengeur de l'ordre, le protecteur de la tranquillité publique, l'asile, l'appui de l'innocence opprimée; le guerrier, qu'un homme destiné à honorer la patrie dans la paix par l'exacte probité, le noble désintéressement, la grandeur et l'élévation des sentiments, à la soutenir, à la défendre par son courage dans les combats ; si les riches ne sont que les hommes de la Providence, chargés d'essuyer les pleurs, de prévenir les plaintes du pauvre, et de ne connaître d'autre bonheur que le plaisir de faire des heureux ; en un mot, si, dans les principes de la religion, un grand n'est que l'homme du peuple, le magistrat que l'homme des lois, le guerrier que l'homme de la patrie, le riche que l'homme du pauvre, le père, le maître que l'homme de sa famille et de sa maison, le roi que l'homme de son royaume, quelle est l'âme véritablement chrétienne qui ne conviendra que ce que les biens, les honneurs du monde apportent d'agréments n'approche point de ce qu'ils commandent de soins et d'attentions; que ce qu'ils semblent donner d'empire et d'autorité n'est que sujétion et servitude?

Que sera-ce si aux obligations que les biens du monde imposent par rapport au salut on ajoute les périls auxquels ils exposent le salut? Les honneurs qui rendent l'humilité plus nécessaire, en même temps plus difficile; une vie de délices et de liberté, si fatale à l'innocence et si opposée à la pénitence; des richesses qu'il est défendu de prodiguer à l'amour-propre et de refuser à la charité, et dont l'effet le plus ordinaire est de donner à l'homme le goût de la volupté en lui ôtant les sentiments de l'humanité; aux plaisirs les plus purs, les plus légitimes, ne faire que leur prêter son cœur, prendre garde de le leur donner, posséder les biens du monde sans s'y attacher. Or que sont-ils ces biens quand on ne les aime pas?

Ah! ma chère sœur, que les âmes en qui les idées du monde n'ont pas effacé les idées de la religion, considérant le trouble, l'agitation de leurs jours tumultueux, portent envie au repos innocent, à l'aimable tranquillité qui vous attend dans ce sanctuaire! vous aurez vos croix, vos peines : et, en effet, que vous seriez à plaindre si rien ne manquait ici à votre bonheur! Mais que sont vos peines comparées aux peines du monde? Qu'est-ce que votre obéissance comparée à la dépendance servile, aux bassesses rampantes, aux assiduités gênantes, aux complaisances honteuses d'un ambitieux qu'on voit obligé d'acheter les honneurs à prix d'opprobre, essuyer chaque jour tant de rebuts, dévorer tant d'affronts, se laisser paisiblement insulter par tant de superbes mépris, plier sous tant d'indignes caprices? Qu'est-ce que votre pauvreté comparée à cette indigence fière et hautaine qui dévore le sein de tant de familles illustres à qui la fortune arrache jusqu'à la triste consolation de se plaindre de ses rigueurs et qui ne craignent rien tant que d'être soulagées, parce que ce serait pour elles le comble du malheur que d'être connues? Qu'est-ce que l'austérité de votre pénitence comparée aux ennuis pénétrants, aux fureurs jalouses, aux repentirs amers, aux dissentions domestiques, aux désespoirs, aux chagrins cuisants qui consument le cœur des mondains?

Rien de plus brillant que l'extérieur du monde; la religion ne présente que des dehors sombres et tristes : on juge par les apparences; on se trompe; on ne connaît ni

le monde ni la religion. Voyez Salomon dans l'éclat de sa gloire : tranquille possesseur d'un trône illustré par les victoires et par les vertus guerrières du père, encore plus illustré par la sagesse et par les vertus pacifiques du fils, il goûte, il fait goûter à son peuple les douceurs de l'opulence : les plaisirs qui naissent à l'ombre de la pourpre redoublent-ils en sa faveur leurs charmes les plus puissants, en même temps la renommée porte dans les diverses parties du monde la gloire de son nom, de tous les climats que le soleil éclaire on vient admirer une prospérité qui n'eut point d'exemple. Vous croyez Salomon heureux : que lui manque-t-il pour l'être? Suivez-le dans le silence de ces retraites écartées où, loin de la foule, il vient se rendre compte a lui-même de la situation de son âme : triste, inquiet, agité, poussant de profonds soupirs, il s'écrie : J'ai appelé le bonheur, le bonheur m'a fui ; je lui ai ouvert mon cœur, il a refusé d'entrer ; j'ai bu dans la coupe des joies et des délices, je n'ai trouvé que chagrin et amertume : *Gaudio dixi quid frustra deciperis.* (*Eccle.*, II, 2.) Le monde m'a prodigué ses plaisirs frivoles : songes fugitifs qu'emporte avec lui le sommeil qui les fit naître, et qui, en se retirant, ne laisse dans l'âme que le regret d'avoir couru follement après de vains fantômes : *Universa vanitas et afflictio spiritus* (*Eccle.*, I, 14.)

D'un autre côté, voyez, dans les bois de Clairvaux, ce solitaire revêtu d'un rude cilice, épuisé par le travail, exténué par les jeûnes, consumé par les veilles, accablé sous le poids des infirmités, conservant à peine un dernier souffle de vie prêt à s'exhaler dans les airs. Non, Seigneur, vous ne m'avez point trompé, vous m'avez dit que je serais heureux, je le suis! mon bonheur passe vos promesses : vous ne m'aviez annoncé que la paix, j'ai trouvé les délices : *Vera sunt quæ dixisti, Domine Jesu.*

Mais je le veux : que la rosée du ciel ne coule pas toujours avec une égale abondance dans le désert ; que le monde se vante d'avoir des heureux, et qu'il en ait. Voici, ma chère sœur, le véritable, le solide avantage de votre état; pour qui aime Dieu, les plaisirs mêmes du monde sont une source de troubles et d'inquiétudes : pour qui aime Dieu les peines mêmes de la religion sont une source de paix et de consolation. Placez dans le monde une âme fervente, elle ne redoutera point les revers, les révolutions de la fortune : ce sont là les disgrâces de l'homme mondain; elle ne craindra que les faveurs, les prospérités du monde : ce sont là les croix de l'homme chrétien. Un monde aimable et qu'on ne veut pas aimer, que d'efforts pour dominer son cœur! Il est plus aisé de s'en éloigner que de s'en préserver : il en coûte tant au religieux pour le fuir, que n'en coûte-t-il pas au chrétien pour le vaincre, pour en triompher? En un mot, plus vous serez saint, moins vous plairez au monde; plus vous serez saint, moins le monde vous plaira. Au contraire, s'il est des âmes religieuses qui se repentent de leurs engagements, qu'elles n'accusent point leur état : elles n'ont à se plaindre que de leur cœur : elles ne commencèrent à se dégoûter de leur vocation qu'après avoir cessé d'en remplir les devoirs; afin de les calmer, de les consoler, il ne faut que les convertir et les sanctifier. Ne voyons-nous pas que les communautés les plus ferventes sont le séjour de la paix la plus douce? Ah! pour en écarter à jamais l'esprit de plainte et de murmure, loin d'amollir, de tempérer l'austérité de la règle, tout se réduit à veiller contre les relâchements qui pourraient l'affaiblir : les solitudes de l'Egypte et de la Thébaïde firent des heureux aussi longtemps qu'elles eurent des saints.

Je reviens, et je reprends en peu de mots cette seconde partie. Dans le monde, l'âme faible et fragile ne trouve que périls et écueils, qu'orages et tempêtes ; l'âme fervente et timorée, qu'obstacles et oppositions, que nécessité de toujours combattre et toujours vaincre; au lieu que dans la religion l'âme faible et fragile, séparée des sentiers de perdition, ne trouve que secours, appui, encouragement de piété; l'âme fervente et timorée, que sentiers aplanis, qu'occasions, facilité, liberté de se livrer aux attraits de la grâce. Dans le monde, peu de plaisirs purs et innocents, peu de vertus tranquilles et contentes. Dans la religion, la justice et la paix ne se quittent point, et plus on est saint, plus on est heureux : ainsi s'accomplit votre parole, Seigneur, qu'en perdant tout on gagne tout. Par conséquent, le triomphe de Jésus-Christ, vainqueur du monde, brille d'un éclat d'autant plus vif que le sacrifice de l'âme religieuse ne fait pas moins le bonheur de la victime qui s'y immole que la gloire du Dieu qui le reçoit : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.* (*I Joan.*, V, 4.)

Fasse le ciel, ma chère sœur, que ces grandes vérités s'établissent profondément dans votre âme! vous ne cesserez point d'appeler par vos soupirs, de mériter par les accroissements de votre ferveur le moment de vous fixer pour toujours dans cette maison. Afin de marcher avec sûreté et d'avancer rapidement dans la carrière de la perfection, vous n'avez besoin que des exemples et des conseils du peuple saint qui l'habite. Vous verrez ces dignes épouses du Dieu crucifié, guidées par les transports du pur amour, ne connaître d'autre plaisir que celui de lui parler ou de parler de lui; de l'imiter ou de l'enseigner; de le chercher, de le trouver dans la prière ou de le quitter, en quelque façon, pour le former dans le cœur de la jeunesse confiée à leurs soins; apôtres, pour ainsi dire, et solitaires, elles passent tour à tour des mouvements d'une vie de zèle au silence d'une vie cachée, ensevelie en Jésus-Christ; du repos de l'oraison aux soins d'exhorter et d'instruire. Vous n'aspirerez, ma chère sœur, qu'à partager leur mérite. Vous verrez comment, loin des périls et des piéges du monde, leurs jours

coulent dans le sein de l'innocence et de la piété; comment, loin de la vicissitude et de l'inconstance des choses humaines, leurs jours coulent dans le sein du calme et de la paix. Charmée de leur situation et de vos espérances, montrez-vous digne de la main qui vous ouvrit la route du sanctuaire; elle réussira également à vous tracer la route de la perfection; montrez-vous digne du saint pontife qui préside à cette solennité (Monseigneur l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont). La foi, la piété, le zèle, la charité, la magnanimité, toutes les vertus des temps apostoliques réunies dans sa personne relèvent l'éclat de cette cérémonie et achèvent de la marquer au sceau de la religion. La reconnaissance vous fait un devoir de prier pour lui; et vous savez que demander sa conservation, c'est souhaiter les prospérités de l'Eglise.

Puissent la tempête et l'orage n'approcher jamais de l'asile que vous choisissez; et si le sentiment de votre bonheur personnel vous attendrit sur des calamités étrangères, vous prierez pour le ministre de Jésus-Christ qui vient de consacrer les derniers accents de sa voix, affaiblie moins encore par le nombre des ans que par l'amertume des regrets, à célébrer le prix et les avantages d'un état que l'expérience de plus d'un demi-siècle lui a rendu chaque jour plus cher et plus précieux. Demandez que la grâce qui sanctifie tout, qui adoucit tout, nous conduise par les routes diverses qu'elle ouvre sous nos pas au même terme de la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION SUR LE JUBILE

Quodcunque ligaveris super terram erit ligatum et in cœlis, et quodcunque solveris super terram erit solutum et in cœlis. (*Matth.*, XVI, 19.)

Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel.

Nous lisons dans l'Evangile selon saint Jean, que Jésus-Christ, près de quitter la terre pour remonter au ciel, rassemble ses apôtres; qu'après leur avoir déclaré que toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre, il leur dit: Recevez le Saint-Esprit: tous ceux dont vous remettrez les péchés, leurs péchés leur seront remis: *Quorum remiseritis peccata remittuntur eis.*

Nous lisons dans l'Evangile selon saint Mathieu, que Jésus-Christ interroge ses apôtres, qu'il leur demande quelle idée ils ont de sa personne et de sa mission dans Israël; Pierre répond: Nous croyons que vous êtes le Fils du Dieu vivant; vous êtes heureux, réplique le Seigneur, ce n'est point la chair et le sang, c'est mon Père qui est dans les cieux qui vous a révélé ce profond mystère de ma première naissance dans l'éternité, et de ma seconde naissance dans le temps; instruits d'en haut, vous savez ce que je suis, apprenez ce que vous êtes: vous êtes Pierre, sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux, tout ce que vous lierez sur la terre.... *Quodcunque ligaveris...*

Or, c'est dans la réunion de ces deux textes que nous découvrons toute l'étendue du pouvoir accordé aux pasteurs, aux prêtres de l'Eglise pour remettre ou retenir les péchés, pour lier ou pour délier les pécheurs dans le tribunal de la pénitence.

Maintenant, afin d'approfondir le sens et la signification précise de ces deux textes, distinguons avec saint Thomas et tous les théologiens, distinguons deux choses dans le péché, l'une qu'on appelle la coulpe du péché, l'autre qu'on appelle la peine du péché; l'homme connaît la loi de Dieu, il viole cette loi qu'il connaît; cette infraction de la loi le constitue pécheur opposé à Dieu, révolté contre Dieu, objet de haine et d'anathème aux yeux de Dieu; telle est la coulpe du péché: ce n'est pas là tout le malheur du pécheur; par sa rébellion il a outragé la sainteté de Dieu, il a insulté à l'autorité de Dieu: Or, la justice veut et exige que la sainteté outragée soit vengée, que l'autorité méprisée soit dédommagée; voilà la peine du péché: ne confondons point ces deux objets; il est vrai que la peine a sa source, son origine dans la coulpe; il n'en est pas moins vrai que la peine peut subsister et subsiste en effet lorsque la coulpe ne subsiste plus; le pécheur touché de la grâce rentre dans l'ordre: il n'est donc plus pécheur, mais quoiqu'il ne soit plus pécheur, il l'a été, il reste donc toujours redevable à la justice pour ce péché passé, pour ce péché haï, détesté, effacé; de là l'Ecriture nous apprend qu'en remettant la coulpe, Dieu ne remet pas toujours la peine; le prophète Nathan dit à David: Le Seigneur a transporté loin de vous votre péché, la coulpe était donc effacée; cependant le Seigneur punit David pour le péché qu'il lui a pardonné; donc la peine ne lui avait pas été remise, au moins en son entier: de là le saint concile de Trente dit anathème aux sectaires qui soutenaient que la tache, la coulpe, la souillure du péché originel n'est pas entièrement détruite par le baptême; et le même saint concile de Trente prononce l'anathème contre ceux qui soutiendraient que la concupiscence et la mort ne sont pas dans les baptisés les suites, les peines du péché originel. Je reprends,

et je dis : Tout péché renferme essentiellement et la coulpe du péché par laquelle l'homme est véritablement pécheur, et la peine du péché dont non-seulement le pécheur est redevable à la justice divine, mais dont le pénitent peut continuer de l'être après la rémission de la coulpe ; or, en quoi consiste le pouvoir que Jésus-Christ a donné à l'Eglise par rapport au péché et au pécheur ? ce pouvoir s'étend-il jusqu'à remettre la coulpe du péché, jusqu'à effacer la tache du péché, jusqu'à retirer le pécheur de la mort du péché, et le rendre à la vie de la grâce ? ce pouvoir est-il borné à la rémission de la coulpe, ou s'étend-il jusqu'à remettre la peine du péché, jusqu'à délier le pécheur de la nécessité de souffrir les peines dues au péché, jusqu'à le retirer, pour ainsi dire, de l'empire de la justice qui punit même en pardonnant, et le remettre dans les droits de l'innocence, et sous l'empire de la miséricorde qui pardonne sans punir ?

En un mot, voulons-nous connaître ce que l'Eglise a reçu de pouvoir, ce qu'elle a et ce qu'elle n'a pas de droit et d'autorité dans le tribunal de la pénitence; réunissons les deux textes de l'Ecriture; ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis : *Quorum remiseritis peccata....* voilà le pouvoir de l'Eglise par rapport à la coulpe du péché ; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, *Quodcunque ligaveris....* voilà le pouvoir de l'Eglise par rapport à la peine du péché; par conséquent, afin de nous former une idée juste et exacte du pouvoir de l'Eglise, il ne s'agit que de pénétrer le sens des paroles de Jésus-Christ dans l'un et l'autre texte : Jésus-Christ dit à ses apôtres : Recevez le Saint-Esprit ; tous ceux dont vous aurez remis les péchés.... *Accipite spiritum Sanctum quorum....* (*Joan*., XX, 22.)

Luther, Zwingli, Calvin, toutes les sectes protestantes, soulevées contre l'Eglise, prétendent que ce pouvoir de remettre et de retenir les péchés, n'est que le pouvoir de séparer le pécheur scandaleux de la communion des fidèles, et de rétablir dans cette communion le pécheur pénitent. Fut-il jamais, Messieurs, fut-il jamais une prétention moins soutenable? n'est-il pas évident que la rémission dont Jésus-Christ parle, est une rémission des péchés proprement dite ? quel serait le sens de ces paroles de Jésus-Christ, de ces paroles si grandes, si sublimes, si divines : Mon Père m'a donné tout pouvoir dans le ciel et sur la terre, je vous donne tout ce que mon Père m'a donné; je vous envoie comme il m'a envoyé, je vous confie toute la puissance qui m'a été confiée; afin que vous en soyez revêtus, recevez l'Esprit-Saint, en vertu de cette autorité que j'ai reçue de mon Père, et de la consécration que je fais de vous par la communication de l'Esprit-Saint ? qu'aurez-vous en suivant l'interprétation des deux sectaires des derniers siècles? ce pouvoir se bornera à retrancher du corps visible de l'Eglise, ou à y faire rentrer ceux qui en auraient été exclus, c'est-à-dire que ce pouvoir ne ressemblerait point à celui de Jésus-Christ, qui a incontestablement celui de lier ou d'absoudre, et qui déclare qu'il donne à ses apôtres la même puissance qu'il a reçue de son Père.

2° Ces paroles, *quorum remiseritis peccata...* signifient une rémission proprement dite, par laquelle l'homme qui était passé de la justice au péché, retourne du péché à la justice ; la preuve de cette proposition est simple et naturelle : Jésus-Christ dit au paralytique, vos péchés vous sont remis, *remittuntur...* qui doute que Jésus-Christ ne parlât d'une rémission vraie et réelle? les pharisiens n'en doutèrent pas ; quoi donc, s'écrièrent-ils, un homme a-t-il le droit de remettre les péchés ; il devait s'expliquer, et, en s'expliquant, déclarer qu'il ne s'attribuait point le pouvoir d'une rémission véritable, ce pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu seul ; or, loin d'amollir, d'adoucir la signification de ses paroles, loin de chercher à détromper les pharisiens, Jésus-Christ fait un miracle pour les convaincre qu'il avait le droit de remettre véritablement les péchés, qu'il avait ce droit qui n'appartient qu'à Dieu seul, ce droit que les pharisiens lui reprochaient d'usurper; par conséquent, par ces mots *remittuntur...* Jésus-Christ entendait une rémission véritable ; par conséquent encore, lorsque Jésus-Christ disait aux apôtres : *quorum remiseritis peccata...* ceux dont vous aurez remis les péchés... Jésus-Christ entendait une rémission véritable, car, les mêmes paroles dans la bouche du Dieu de vérité ont la même signification; par conséquent ces paroles de Jésus-Christ, *quorum remiseritis peccata*.. renferment le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés ; par conséquent elles ne se bornent pas au seul pouvoir de séparer les pécheurs scandaleux de la société des fidèles, et de rétablir les pécheurs pénitents dans la société des fidèles.

Enfin tous les canons des conciles, l'usage constant et invariable de l'Eglise, le consentement unanime des Pères enseignent que l'Eglise a le pouvoir de remettre véritablement les péchés ; cette discussion serait trop longue, je me borne à une seule remarque, pour prouver la tradition constante et la doctrine unanime de l'Eglise sur la vraie rémission des péchés.

L'Eglise latine et l'Eglise grecque n'ont été que trop agitées par de cruelles divisions presque dès les premiers âges du christianisme, depuis le VIII[e] siècle l'Eglise grecque s'est séparée, par le schisme, de l'Eglise latine. Or, dans les premières divisions, et depuis cette schismatique séparation, jamais l'Eglise latine n'a reproché à l'Eglise grecque, jamais l'Eglise grecque n'a reproché à l'Eglise latine sa doctrine et sa persuasion sur le pouvoir de remettre véritablement les péchés; ces Eglises, divisées sur un grand nombre d'articles, conviennent dans la croyance de ce dogme que l'Eglise a le pouvoir de remettre les péchés; donc la

croyance de ce dogme a précédé les disputes des deux Eglises, donc la croyance de ce dogme était établie dans l'Eglise universelle dès les premiers jours du christianisme, donc la croyance de ce dogme est justifiée par la tradition constante et invariable depuis les apôtres jusqu'à nous.

Aux sectes protestantes qui osèrent restreindre le pouvoir accordé par Jésus-Christ au seul pouvoir de prononcer et de lever l'anathème de l'excommunication, ont succédé des docteurs plus timides, plus réservés; ils ne nient pas que les paroles de Jésus-Christ signifient la rémission des péchés, mais, par le pouvoir de remettre les péchés, ils n'entendent que le pouvoir de déclarer juridiquement que les péchés sont remis; or, pour réfuter ce sentiment, il ne faut qu'approfondir les preuves convaincantes que nous venons d'opposer à la doctrine des protestants.

La signification naturelle des paroles de Jésus-Christ, tous les conciles, tous les Pères, les théologiens, le consentement des deux Eglises grecque et latine prouvent invinciblement que Jésus-Christ a donné le pouvoir de remettre véritablement les péchés; donc le pouvoir accordé par Jésus-Christ n'est pas l'illusoire et chimérique pouvoir de déclarer que les péchés sont remis. A ce raisonnement on peut en ajouter qui sont propres à réfuter plus directement cette doctrine : Jésus-Christ dit, ceux dont vous remettrez les péchés; donc Jésus-Christ n'entend pas une simple déclaration de la rémission des péchés, car on ne peut pas dire du magistrat qu'il accorde la grâce, lorsqu'il déclare que la grâce a été véritablement accordée par le prince; donc on ne peut pas dire du prêtre qu'il remet les péchés, si le ministère du prêtre se borne à déclarer que les péchés sont remis; donc si Jésus-Christ n'avait donné que le pouvoir de déclarer que les péchés sont remis, Jésus-Christ ne devait, ne pouvait pas dire qu'il donnait le pouvoir de remettre les péchés; en second lieu, les partisans de ce sentiment reconnaissent l'autorité du concile de Trente; or, ce concile a décidé que par ces paroles, *quorum remiseritis peccata...* Jésus-Christ a donné aux pontifes et aux prêtres de l'Eglise chrétienne un véritable pouvoir de remettre véritablement les péchés; donc, selon le concile de Trente, le pouvoir des pontifes, des prêtres de l'Eglise de Jésus-Christ, ne se borne pas au pouvoir de déclarer que les péchés sont remis.

En troisième lieu, les paroles de l'absolution sacramentelle désignent le véritable pouvoir d'une vraie rémission, une absolution, non une déclaration... *Ego... auctoritate illius te absolvo.* Le prêtre ne dit pas, je déclare que vous êtes absous, il dit je vous absous; or, si le prêtre n'a que le pouvoir de déclarer que les péchés sont remis, et non le pouvoir de remettre les péchés, on ôtera aux paroles de l'absolution sacramentelle le sens naturel qu'elles présentent, puisque par ces paroles le prêtre ne parle que d'un pouvoir qu'il n'a pas, et ne parle point du pouvoir qu'il a.

Passons à la seconde question : le pouvoir accordé par Jésus-Christ se borne-t-il au pouvoir de remettre la coulpe du péché? s'étend-il jusqu'au pouvoir de remettre la peine du péché?

Rappelez-vous les paroles de Jésus-Christ à saint Pierre, et dans la personne de saint Pierre à tous les apôtres, à tous les pontifes, à tous les prêtres de la religion évangélique: tout ce que vous aurez lié sur la terre, *quodcunque ligaveris super terram...* ce texte exprime deux choses, le pouvoir de lier et le pouvoir de délier : le pouvoir de lier, en vertu duquel le pécheur pénitent est obligé devant Dieu de se soumettre à tout ce que l'Eglise lui impose de satisfaction, de réparation, d'expiation après son péché : *quodcunque ligaveris...* le pouvoir de délier, en vertu duquel le pécheur pénitent profite et jouit devant Dieu de tout ce que l'Eglise lui accorde de relaxation, de rémission, lorsqu'il se repent sincèrement de son péché: *quodcunque solveris...* nécessité dans le pécheur d'accomplir ce que l'Eglise impose de réparation et d'expiation, il serait inutile d'en parler dans les circonstances présentes; pouvoir dans l'Eglise d'adoucir, de diminuer, de relâcher la peine due au péché, c'est ce que les circonstances présentes nous engagent à discuter solidement.

Afin d'y réussir, commençons par nous former une idée encore plus juste et plus précise du pouvoir accordé à l'Eglise, par rapport au pécheur pénitent; le concile de Trente a décidé qu'en vertu de ce pouvoir, le prêtre exerce dans le tribunal de la pénitence le ministère de juge; mais, dans le tribunal de la pénitence, le prêtre n'est pas juge uniquement autorisé à retenir, à lier, à punir, il n'est pas juge uniquement autorisé à remettre, à absoudre, à délier.

Le tribunal de la pénitence est tout à la fois un tribunal de miséricorde et un tribunal de justice. Tribunal de miséricorde; donc il faut que le pécheur, quelque coupable qu'il ait été, obtienne, s'il devient pénitent, et reçoive sa grâce par la rémission de la coulpe. Tribunal de justice; donc il faut que le pécheur, quelque pénitent qu'il paraisse, soit condamné et se soumette à expier son péché par l'imposition d'une pénitence proportionnée à son péché; donc l'on pourrait dire que le tribunal de la pénitence n'est qu'un tribunal de miséricorde par rapport à la coulpe, qu'il n'est qu'un tribunal de justice par rapport à la peine.

Je me trompe; approfondissons davantage, nous trouverons que, soit par rapport à la coulpe, soit par rapport à la peine, le tribunal de la pénitence est tout à la fois un tribunal de miséricorde et un tribunal de justice; par rapport à la coulpe, le pécheur en obtient la rémission pleine et entière, il est donc un tribunal de miséricorde; mais il n'obtient cette rémission qu'autant qu'il commence à expier son péché par le repen-

tir, par la douleur, par les regrets et par la volonté sincère de se dévouer à toutes les œuvres laborieuses qui seront nécessaires pour expier le péché, pour réparer le péché, pour se précautionner contre le péché; donc c'est aussi un tribunal de justice : par rapport à la peine, le pécheur est obligé de satisfaire pour le péché, le prêtre doit lui imposer des satisfactions, des punitions pour son péché, en sorte que la satisfaction du pécheur est une des parties essentielles de la pénitence, ce qui prouve encore que c'est un tribunal de justice; mais, quelque rigoureuses que soient et que puissent être les peines que le prêtre impose au pénitent, elles sont très-légères, si on les compare aux peines dont il délivre le pécheur; c'est donc un tribunal de miséricorde.

Allons encore plus avant, et demandons : jusqu'à quel degré de rigueur et d'indulgence l'Eglise a-t-elle droit de porter son pouvoir de justice ou de miséricorde par rapport à la peine du péché? apprenons-le des propositions suivantes.

1° Il est de foi que, dans le tribunal de la pénitence, l'Eglise, en vertu du pouvoir qu'elle a reçu de Jésus-Christ, délivre le pécheur de l'obligation qu'il avait encourue d'expier son péché par des peines éternelles; cette obligation à des peines éternelles se change par le pouvoir des clefs dans l'obligation d'expier son péché par des peines temporelles : *quodcunque solveris...* jugement de miséricorde.

2° Il est de foi que l'Eglise a le droit d'imposer au pécheur des peines temporelles pour l'expiation de son péché, et que le pénitent est dans l'obligation de se soumettre à cette satisfaction passagère et de la remplir dans toute sa rigueur et toute son étendue, *quodcunque ligaveris...* jugement de justice.

3° De ces deux propositions coulent deux vérités incontestables. Première vérité : dans le sacrement de pénitence l'Eglise, tenant la place du Dieu des miséricordes, délivre le pécheur de l'obligation des peines éternelles : donc quelques rigides que soient les satisfactions qu'elle impose au pécheur, le tribunal de la pénitence est toujours plus un tribunal de miséricorde qu'un tribunal de justice. Seconde vérité : dans le sacrement de pénitence, l'Eglise tenant la place du Dieu de justice, impose, elle doit même imposer au pénitent des satisfactions temporelles, en échange des peines éternelles : donc au moment même que le tribunal de la pénitence est de plus un tribunal de miséricorde, il est cependant un tribunal de justice; mais dans cette union de la justice et de la miséricorde l'Eglise a-t-elle le droit de se prescrire des règles de justice plus rigide ou plus tempérée, de miséricorde plus ou moins étendue par rapport à l'imposition des peines et des expiations du péché dans la vie présente? Pour résoudre cette question, il ne faut que suivre le cours des monuments ecclésiastiques.

4° Je distingue dans la suite des siècles, depuis la naissance de l'Eglise chrétienne jusqu'à nos jours, je distingue quatre âges différents. Le premier âge a duré jusqu'au IVe ou Ve siècle; alors les pénitences imposées étaient moins rigides et moins longues que dans le second âge de l'Eglise; alors, même à raison de leur ferveur, on accordait la communion à des hommes qui avaient le malheur de tomber dans de très-grandes fautes, sans qu'ils eussent fait, sans qu'ils eussent passé par les épreuves pénibles d'une longue pénitence : nous le voyons dans la conduite que saint Paul tint à l'égard de l'incestueux de Corinthe; les moins coupables, on les séparait pour quelque temps de la communion et de l'assistance au sacrifice; on retranchait de la société des fidèles, on excommuniait les pécheurs indociles et contumaces : il paraît encore que dans le premier âge la réconciliation des pénitents était suivie immédiatement de la communion; cet usage de la primitive Eglise est démontré avec la plus palpable évidence dans les ouvrages des savants qui ont le plus exactement approfondi l'histoire des premiers siècles. Dans ce premier âge, l'Eglise avait donc lieu de se servir davantage du pouvoir de délier et de remettre, que du pouvoir de lier et de retenir; le jugement de l'Eglise paraissait plus un jugement de miséricorde qu'un jugement de justice : *Quodcunque solveris.....*

Le second âge a duré depuis le IVe ou Ve siècle, jusque vers le IXe ou Xe siècle; cet âge est celui de la pénitence canonique, ainsi appelé parce qu'elle était réglée par les canons des conciles. On parle, on écrit assez aujourd'hui sur ces matières; personne n'ignore la sévérité et la longue durée des pénitences canoniques; alors l'Eglise semblait employer le pouvoir de punir plus que le pouvoir de remettre, son jugement paraissait plus un jugement de justice qu'un jugement de miséricorde : *Quodcunque ligaveris.....* Les scandales se multipliaient, la crainte du péché s'affaiblissait parmi les chrétiens, l'Eglise crut devoir prévenir les ravages du scandale et réveiller la haine du péché, par ce spectacle de pénitences si longues et si austères.

Le troisième âge de l'Eglise a duré depuis le IXe ou Xe, jusqu'au XIIe ou XIIIe siècle; alors on commença à commuer et à racheter les pénitences canoniques. Commutation : à la pénitence canonique on substitua des pèlerinages, des veilles; la récitation des psaumes, les fatigues et les dangers des croisades. Rachat des pénitences canoniques : elles furent changées dans des libéralités et des aumônes pour la réparation et la construction des temples, ou pour subvenir aux besoins des pauvres; alors pour de justes raisons de condescendance et d'utilité commune, l'Eglise parut encore se servir plutôt du pouvoir de remettre et de délier, que du pouvoir de lier et de retenir; son jugement sembla plus un jugement de rémission et de miséricorde,

qu'un jugement de rigueur et de justice: *Quodcunque solveris.....*

N'oubliez pas, Messieurs, que, selon la doctrine unanime des théologiens catholiques, la pénitence publique et canonique n'était imposée que pour les péchés publics; les péchés secrets n'étaient sujets qu'à la pénitence secrète; or, dans le jugement de la pénitence secrète, le ministre devait suivre l'esprit des canons, qui réglaient et qui déterminaient la rigueur et la durée de la pénitence publique, en observant seulement la proportion qui doit être entre la punition des péchés secrets et la réparation des scandales : remarquez aussi que lorsque le pénitent avait rempli dans toute son étendue la pénitence secrète, réglée, comme nous venons de le dire, par l'esprit et les vues de l'Eglise, on ne peut douter qu'il ne fût aussi véritablement absous, aussi réellement délié devant Dieu, que le pécheur scandaleux qui avait accompli la pénitence publique : *Quodcunque solveris.....*

Le dernier âge de l'Eglise est depuis le XIIe ou XIIIe siècle jusqu'à nous; alors la pénitence publique commença de disparaître, alors aussi commença l'usage plus fréquent, plus public, plus universel des indulgences et du Jubilé; il ne sera pas difficile de l'expliquer et de le comprendre, après ce que nous venons d'établir.

5° Nous avons vu que le pouvoir accordé à l'Eglise par ces paroles : *Quodcunque ligaveris.....* est un pouvoir de lier et un pouvoir de délier : donc le pénitent (nous l'avons déjà remarqué) donc le pénitent est dans l'obligation d'accomplir la satisfaction imposée par l'Eglise, en sorte que si la satisfaction imposée paraissait plus rigide que le péché ne l'a mérité, le pénitent serait cependant obligé de l'accomplir ou d'en obtenir la modération : *Quodcunque ligaveris.....*

Il est un pouvoir de délier : donc le pécheur, lorsqu'il a accompli, dans toute sa rigueur et dans toute son étendue, la satisfaction imposée par l'Eglise, et proportionnée à son péché, en est pleinement absous quant à la coulpe et quant à la peine : *Quodcunque solveris.....*

6° Or, ce pouvoir de délier, considéré par rapport à la peine du péché, l'Eglise l'exerce dans l'article le plus important, lorsque par le sacrement de pénitence elle change la peine éternelle que le pécheur avait encourue par son péché, en une peine temporelle qu'elle impose au pénitent. Ce même pouvoir, elle l'exerce par rapport à la peine temporelle, lorsque tenant la place de Jésus-Christ et au nom de Jésus-Christ, lorsque par l'autorité qu'elle a reçue de Jésus-Christ, et par l'application plus abondante qu'elle fait aux pécheurs des mérites infinis de Jésus-Christ, elle adoucit, elle tempère, elle diminue la peine temporelle, quant à la rigueur et quant à la durée : je dis par l'application plus abondante qu'elle fait au pécheur des mérites infinis de Jésus-Christ; car, selon la doctrine des conciles et des Pères, selon la doctrine constante de l'Eglise, les soupirs, les larmes, les humiliations, les mortifications de l'homme pénitent ne sont, ne deviennent une réparation suffisante et proportionnée à l'outrage que le pécheur a fait à Dieu par son péché, qu'autant que les satisfactions de l'homme, préparé par les sentiments et l'exercice d'une vraie pénitence, sont unies aux satisfactions de l'Homme-Dieu, qu'autant qu'elles tirent leur mérite des mérites de l'Homme-Dieu : or, Jésus-Christ a pu vouloir, il a voulu qu'en certaines occasions les mérites de sa satisfaction fussent si abondamment appliqués à cet homme pénitent, que le péché fût entièrement et totalement effacé, et pour la coulpe et pour la peine; nous en voyons la preuve dans la conduite que tint cet adorable Sauveur à l'égard de la Madeleine et du bon larron : mais ce pouvoir d'appliquer les mérites de Jésus-Christ avec cette plénitude, avec cette abondance qui efface tout, qui remet tout, Jésus-Christ l'a-t-il communiqué à son Eglise? il le pouvait, il le peut; vous n'en doutez pas; l'a-t-il voulu, le veut-il? c'est ici que commence, à proprement parler, l'examen de ce qu'on appelle indulgence et jubilé : quelle est donc la nature, l'efficace, l'étendue du pouvoir que Jésus a accordé et accorde à son Eglise par rapport à la peine du péché? il n'appartient qu'à l'Epouse de nous instruire des desseins et des volontés de l'Epoux; l'Esprit-Saint qui la guide ne peut permettre qu'elle se trompe ou qu'elle nous trompe par l'ignorance d'un pouvoir réel qu'elle aurait, ou par la persuasion d'un pouvoir imaginaire qu'elle n'aurait pas.

7° Vous vous rappelez, Messieurs, que l'audace à dogmatiser contre les indulgences, fut le premier pas que fit Luther dans les voies du schisme et de l'hérésie; de cette étincelle sortit bientôt l'incendie funeste qui ne tarda pas à désoler et à consumer tant de provinces et de royaumes.

8° Je n'entreprendrai point de rassembler et de développer les raisonnements forts et victorieux par lesquels les docteurs catholiques anéantirent les vains sophismes de Luther, de Calvin et de tous leurs partisans; je me borne à deux observations si claires, si décisives, qu'elles ne laisseront aucun doute, aucune incertitude dans votre esprit. Première remarque : les protestants conviennent unanimement que le véritable pénitent est reçu dans le ciel à l'instant même qu'il meurt; donc Dieu lui accorde la rémission entière et totale de la coulpe et de la peine : or, ce que Dieu fait par lui-même, ne peut-il pas le faire par le ministère des prêtres et des pontifes de son Eglise? n'est-ce pas par l'efficace et par la vertu du pouvoir confié à l'Eglise, que le sacrement de baptême efface dans les enfants le péché d'origine, et dans les adultes, avec le péché de leur père, leurs péchés propres et personnels? Or, le pouvoir que Jésus-Christ a donné à son Eglise dans le sacrement de baptême, n'a-t-il pas pu le lui donner dans le sacrement de pénitence? et s'il a pu le lui donner quant à la coulpe, le pouvait-il moins quant à la peine?

donc la doctrine qui admet dans l'Eglise le pouvoir de remettre les péchés quant à la coulpe et quant à la peine, ne contient aucun dogme qui soit injurieux au pouvoir, à la rédemption, aux mérites de Jésus-Christ, ou qui ne s'accorde avec la pureté, avec la sainteté, avec l'économie de la religion évangélique; ajoutez que dans toutes les Ecritures il n'est point de texte plus formel, plus précis pour la force et l'efficace du baptême, que les textes qui établissent la force et l'efficace du sacrement de penitence, pour la rémission complète de la coulpe et de la peine du péché. Quoi de plus formel, de plus énergique, de plus expressif que ces paroles : tous ceux dont vous remettrez..... *quorum remiseritis*.... tout ce que vous aurez lié.... *quodcunque ligaveris*.... Supposons que Jésus-Christ ait voulu accorder à l'Eglise le pouvoir de remettre la coulpe et la peine du péché, Jésus-Christ pouvait-il annoncer sa volonté par des termes plus forts et plus expressifs? or, si l'on n'est entraîné par l'esprit de parti, si l'on conserve les sentiments de la docilité chrétienne et évangélique, osera-t-on penser que Jésus-Christ a dit plus qu'il ne voulait dire, et qu'en instruisant ses apôtres, il a employé des paroles qui semblaient leur donner une puissance qu'il ne leur donnait pas? Donc, non-seulement la doctrine des protestants contre le pouvoir des indulgences n'a aucun fondement dans l'Ecriture, mais elle contredit formellement le sens naturel des Ecritures.

Seconde observation. Luther, Calvin et les sectaires protestants, ont, à proprement parler, avoué et reconnu dans l'Eglise le pouvoir des indulgences; ils l'ont reconnu et avoué par leurs efforts à le combattre et à le détruire; car ils ont vu, ils n'ont pu s'empêcher de voir que s'ils interprétaient dans leur sens naturel ces paroles : *Quorum remiseritis, quodcunque ligaveris*... ils seraient obligés de convenir que les pontifes de l'Eglise chrétienne avaient été établis par Jésus-Christ dans la société des fidèles, avec tout le pouvoir et toute l'autorité de juges pour remettre et retenir la coulpe, pour lier et pour délier. Quant à la peine, ils ont vu et ils n'ont pu s'empêcher de voir que s'ils reconnaissaient dans l'autre vie un purgatoire, un séjour de peines et d'expiations, où les âmes qui n'auraient pas reçu dans cette vie la rémission entière de la peine due à leurs péchés, achèveraient de satisfaire à la justice divine, ils seraient obligés de reconnaître avec toute la tradition de tous les siècles, que les âmes du purgatoire pouvaient être soulagées par les prières, par les aumônes, par les pénitences des fidèles de la terre; or, comment auraient-ils osé reconnaître dans l'Eglise un pouvoir d'accorder aux pénitents une application des mérites surabondants de Jésus-Christ, lorsqu'ils auraient reconnu dans les prières des fidèles le pouvoir d'obtenir cette application surabondante?

Qu'ont-ils donc fait, qu'ont-ils été obligés de faire? Afin d'enlever à l'Eglise le pouvoir des indulgences, ils ont anéanti, ils ont été obligés de nier la réalité du sacrement de pénitence et la vérité du purgatoire : or, je vous le demande, n'est-ce pas reconnaître et avouer malgré soi le pouvoir des indulgences, que de reconnaître et d'avouer qu'on ne peut nier ce dogme des indulgences, qu'en niant la réalité du sacrement de pénitence, si clairement énoncé dans les Ecritures; qu'en niant la vérité du purgatoire, si solidement établie dans la tradition de tous les siècles : par conséquent, n'est-ce pas avouer, n'est-ce pas reconnaître qu'on ne s'est élevé contre le pouvoir des indulgences que par un esprit d'erreur, qui combat également l'Ecriture et la tradition? L'esprit de droiture et de vérité aurait fait dire aux protestants : Le dogme des indulgences n'est point clairement énoncé dans les Ecritures; mais il est clairement énoncé dans les Ecritures que Jésus-Christ a donné aux ministres de son Eglise le pouvoir et l'autorité de juges, pour remettre et pour retenir, pour lier et pour délier; or, le pouvoir des indulgences est évidemment renfermé dans le pouvoir de remettre et de délier; donc nous devons reconnaître et avouer le pouvoir des indulgences, puisqu'il est évidemment renfermé dans le pouvoir de remettre et de délier, que nous voyons clairement énoncé dans les Ecritures.

A ce raisonnement dicté par l'esprit de droiture et de vérité, l'esprit d'erreur a substitué un raisonnement opposé: le pouvoir des indulgences est évidemment renfermé dans le pouvoir véritable de remettre et de délier; or, nous ne voulons point reconnaître le pouvoir des indulgences; donc nous ne reconnaîtrons point dans l'Eglise un pouvoir véritable de remettre et de délier; donc par des interprétations frivoles et arbitraires, nous éluderons le sens propre et naturel des paroles par lesquelles Jésus-Christ a établi le pouvoir de ses ministres dans le sacrement de pénitence; parce que reconnaître ce pouvoir de remettre et de délier, ce serait avouer le pouvoir des indulgences que nous ne voulons pas reconnaître; raisonnement qui ne respire dans ceux qui le faisaient que l'illusion du préjugé; mais raisonnement qui semble donner à la doctrine de ces sectaires plus de suite que n'en a la doctrine de quelques autres théologiens, qui, sans avoir donné dans les mêmes excès, sont en quelque sorte moins conséquents.

9° Ces théologiens tiennent, par rapport à la rémission de la peine, la conduite et le langage qu'ils emploient par rapport à la rémission de la coulpe; ils ne nient pas le pouvoir de l'Eglise pour remettre la coulpe, ils prétendent que ce pouvoir n'est que le pouvoir de déclarer que la coulpe est remise; ils ne nient pas le pouvoir de l'Eglise pour remettre la peine, ils prétendent que ce pouvoir n'est que le pouvoir de dispenser extérieurement des peines imposées pour le péché; ils semblent donc admettre dans l'Eglise un pouvoir qu'ils n'admettent pas réellement : quelques réflexions vous dé-

velopperont en peu de mots le fonds de leurs sentiments et la vérité de notre observation.

10° Rappelez-vous ce que nous avons dit des pénitences canoniques ; selon le nombre et l'énormité des péchés publics et scandaleux, l'Eglise imposait des pénitences publiques plus ou moins rigides, plus ou moins humiliantes, plus ou moins longues ; or, le pouvoir des indulgences ne consiste, dit-on, que dans le pouvoir d'adoucir la rigueur, d'abréger la durée, ou même d'exempter de la pénitence canonique ; or, dit-on, on ne peut nier que l'Eglise n'ait ce pouvoir. S'il s'agissait ici d'entrer dans une discussion approfondie de cette doctrine, je vous ferais remarquer que l'on commence par borner le pouvoir des indulgences, puisqu'on ne l'étend qu'à la pénitence canonique des pécheurs publics et scandaleux, et je demanderais dans quelles sources de l'Ecriture ou de la tradition on a puisé cette idée que le pouvoir de délier, que les paroles de Jésus-Christ accordent par rapport à tous les pécheurs et à tous les péchés, ne peut s'exercer que par rapport aux pécheurs et aux péchés publics ; je vous ferais observer que dès qu'on borne le pouvoir de délier aux pécheurs et aux péchés publics, on achève de persuader à tous ceux qui savent réfléchir, qu'on ne reconnaît point un véritable sacrement de pénitence tel qu'il est reconnu dans l'Eglise, un tribunal de pénitence secrète, dans lequel le pécheur s'accuse et est absous, et dans lequel le prêtre est obligé à garder le secret le plus inviolable de ce qui lui a été confié ; car si la pénitence, la satisfaction canonique est la seule véritable pénitence que l'Eglise ait le droit d'imposer et dont elle ait le pouvoir de délier, les péchés du pénitent deviendront connus et publics par la nature ou par la durée de la pénitence ; donc plus de confession, plus de satisfaction, plus d'absolution secrète ; mais je reviens.

11° Le pouvoir des indulgences est le pouvoir de modérer ou d'abréger la pénitence canonique ; saint Paul abrégea la pénitence imposée à l'incestueux de Corinthe ; nous voyons dans saint Cyprien qu'à la recommandation des martyrs et des confesseurs, on réconciliait les pénitents avant qu'ils eussent achevé le cours de leur pénitence canonique ; nous voyons dans les conciles ces adoucissements, ces modérations, ces commutations, c'est ce qu'on doit appeler indulgences ; de ce principe, il suit que ce qu'on appelle indulgence, n'est qu'une relaxation des pénitences publiques, des satisfactions imposées par les conciles ; relaxation qui n'a de force et d'efficace que par rapport à l'extérieur, c'est-à-dire que le pénitent est reconcilié publiquement, qu'il rentre dans le droit d'assister aux prières, au culte public, au sacrifice, dans le droit de recevoir la communion ; mais devant Dieu, il n'est dispensé d'aucune des peines et des satisfactions qu'il doit à la justice divine, pour expier son péché dans la vie présente ou dans la vie future.

12° Cette doctrine sur la force et la nature des indulgences, ne peut-on pas prouver qu'elle est peu d'accord avec l'Ecriture sainte, avec la pratique de l'Eglise et la décision du concile de Trente ?

Elle est peu d'accord avec l'Ecriture sainte ; Jésus-Christ déclare à ses apôtres que ce qu'ils auront délié sur la terre sera délié dans le ciel ; par conséquent, que la grâce accordée aux pénitents sur la terre, leur sera accordée par Jésus-Christ dans le ciel : or, si la rémission de la peine n'est qu'une relaxation de la pénitence canonique, le pénitent ne sera délié que sur la terre, il ne le sera point dans le ciel ; il ne le sera qu'au tribunal des hommes, il ne le sera point au tribunal de Dieu, puisque cette relaxation des satisfactions imposées par l'Eglise, n'empêchera point qu'il ne soit obligé de satisfaire également pour son péché.

Doctrine peu d'accord avec la pratique de l'Eglise. Supposons que la grâce accordée par saint Paul à l'incestueux de Corinthe, que les réconciliations des pécheurs, accordées aux prières des martyrs et des confesseurs, que la condescendance des conciles à modérer les pénitences canoniques, que les indulgences données par l'Eglise ne sont qu'une pure relaxation extérieure des peines canoniques, alors la condescendance de saint Paul, les prières des martyrs, les ménagements charitables des conciles, les indulgences accordées par l'Eglise, ne seront qu'un bienfait bien au-dessous des idées que nous en donnent l'Ecriture et la tradition, puisque le pénitent ne sera pas moins lié devant Dieu qu'il l'était ; elles ne seront même, dans les temps où nous vivons, qu'un bienfait beaucoup moindre qu'elles ne l'étaient autrefois, puisque dans la diminution des peines canoniques, l'Eglise ne remettrait que des peines beaucoup moins considérables, et nous laisserait par conséquent dans l'obligation de satisfaire dans l'autre vie pour nos péchés, par des expiations infiniment plus terribles : donc, loin que ce qui a été délié sur la terre soit délié dans le ciel, il sera vrai que plus le pécheur pénitent aura trouvé d'indulgence et de rémission dans la vie présente, moins il en trouvera dans la vie future.

Doctrine peu d'accord avec les décisions du concile de Trente ; le saint concile dit généralement anathème à qui osera nier que l'Eglise ait le pouvoir d'accorder des indulgences ; or, si l'on prétend qu'il ne s'agit que du pouvoir d'exiger ou de ne pas exiger des pénitences canoniques et publiques, on dénature l'objet de cet anathème, car le but des protestants ne fut pas tant de nier le pouvoir de l'Eglise pour imposer ou ne pas imposer des pénitences publiques, que de rejeter le pouvoir de remettre des peines satisfactoires au tribunal même de la Justice divine : donc le concile n'aura point foudroyé la doctrine particulièrement soutenue par les partisans de l'erreur. En un mot, le

saint concile dit anathème à ceux qui nieront que l'Eglise ait le pouvoir d'accorder des indulgences qui ne sont pas une simple relaxation de la pénitence canonique, mais qui sont une rémission réelle et véritable de la peine due au péché; interpréter autrement le canon du saint concile, ce serait prétendre que l'Eglise n'a point parlé d'un pouvoir qu'on lui disputait, et que ses décisions sont sans autorité, puisqu'elles seraient en quelque manière sans objet.

Le saint concile de Trente dit encore anathème à ceux qui nieront que la concession des indulgences soit utile et salutaire; or, nous l'avons montré, si les indulgences ne sont qu'une relaxation extérieure pour la vie présente, et si elles n'opèrent rien pour la vie future; si elles ne délient que pour la terre, sans délier pour le ciel, non-seulement les indulgences ne sont ni salutaires ni utiles, elles sont dans un sens nuisibles et funestes; comment? parce que moins le pécheur aura satisfait dans la vie présente, plus il lui restera à satisfaire dans la vie future.

J'ajoute que les conciles de Constance et de Trente recommandent de n'user qu'avec modération du pouvoir d'accorder des indulgences; or, par le pouvoir d'accorder des indulgences, ils n'entendaient pas, ils ne pouvaient pas entendre le seul pouvoir de dispenser des peines canoniques, car on ne dispense point des lois qui ne sont plus en usage; or, la pénitence canonique ne subsistait plus au temps des conciles de Constance et de Trente: donc les conciles de Constance et de Trente n'entendaient point, par le pouvoir d'accorder des indulgences, le pouvoir de dispenser des peines canoniques.

Raisonnons de la même façon sur les bulles des souverains pontifes, reçues et mises en usage par tous les évêques du monde chrétien; ces bulles accordent une indulgence pleine et entière; or, si l'indulgence n'est que la relaxation des peines canoniques, ces bulles, en accordant tout, n'accordent rien, puisqu'elles ne dispensent que de ce qui n'existe point: donc les paroles de Jésus-Christ: *Quodcunque solveris...* tout ce que vous délierez... la pratique constante de l'Eglise, la doctrine unanime des Pères et des docteurs, les décisions des saints conciles, et en particulier du saint concile de Trente, nous apprennent que les indulgences ne sont point une pure relaxation extérieure de la pénitence canonique; qu'elles sont une rémission réelle et véritable de la peine du péché.

13° Une doctrine si solidement et si puissamment établie ne fut et ne sera jamais attaquée que par de vains et frivoles raisonnements; entre tous ceux qui sont employés contre elle, je n'en trouve qu'un seul qui soit capable de faire quelque impression sur un esprit qui serait peu instruit ou peu attentif.

L'Eglise, dit-on, n'entend point par indulgence la rémission réelle et véritable de la peine, car l'Eglise n'accorde l'indulgence qu'au vrai pénitent; or, est-on véritablement pénitent, si l'on n'a pas la volonté de satisfaire, si l'on ne satisfait pas pour ses péchés? L'Eglise n'accorde l'indulgence qu'à condition qu'on s'approchera du sacrement de la pénitence; or, n'est-il pas essentiel à l'administration du sacrement de pénitence d'imposer une satisfaction au pécheur? le souverain Pontife, les évêques, recommandent aux confesseurs d'imposer aux pécheurs des satisfactions convenables et proportionnées au péché: donc l'Eglise, en accordant les indulgences, ne prétend pas dispenser de la nécessité de satisfaire pour le péché; donc l'Eglise ne prétend pas que l'indulgence soit la rémission de la peine du péché.

14. Si cette objection avait de la force et de la solidité, ne s'éloignerait-on pas du sens naturel des paroles de Jésus-Christ, paroles par lesquelles il aurait paru donner à ses apôtres un pouvoir qu'il ne leur donnait pas? Pourrait-on avec confiance suivre la pratique de l'Eglise dans tous les siècles et les décisions des conciles? Si cette objection ne souffrait point de réplique, ne pourrait-on pas dire que l'Eglise est en contradiction avec elle-même, puisqu'elle définirait et déciderait tantôt que l'indulgence est la rémission de la peine, tantôt qu'elle ne l'est pas; il faudrait le dire, et c'est ce que ne disent que trop ces hommes hardis qui se livrent à leurs propres pensées; mais l'esprit de soumission et de docilité dit et même dira toujours qu'il croit tout ce que l'Eglise lui ordonne de croire; qu'il laisse aux savants le soin d'approfondir, et à l'Eglise celui de s'expliquer; qu'il ne craint de l'Eglise ni erreur ni contradiction; qu'il ne sait que croire, que respecter et que se taire.

15. Examinons maintenant le raisonnement en lui-même; quelques mots suffiront pour dissiper le nuage et ramener la lumière.

L'Eglise n'accorde l'indulgence qu'aux vrais pénitents, j'en conviens; or, le vrai pénitent veut satisfaire et satisfait pour son péché, je l'avoue; mais quelle volonté de satisfaire, quelle satisfaction est essentielle au vrai pénitent? la volonté de satisfaire autant que Dieu le demande et que l'Eglise le voudra; la satisfaction telle que l'Eglise la veut; or, il n'est point contradictoire que l'Eglise accorde la rémission de la peine au pénitent qui a le désir sincère de satisfaire autant que l'Eglise le voudra, et qui satisfait dans la mesure et la proportion de la satisfaction que Dieu lui a demandée; donc de ce que l'Eglise n'accorde l'indulgence qu'aux vrais pénitents, il ne suit pas que l'indulgence ne soit point la rémission de la peine.

L'Eglise n'accorde l'indulgence qu'à ceux qui se seront approchés du sacrement de pénitence, j'en conviens: or, il est de l'essence du sacrement de pénitence qu'on impose au pécheur une satisfaction proportionnée au péché.

Ici, il faut peser les mots: il est de l'es-

sence du sacrement de pénitence qu'on impose une satisfaction au pécheur, je l'avoue; mais est-il nécessaire qu'on impose au pécheur une satisfaction tellement proportionnée au péché, qu'en vertu de cette satisfaction, le pécheur ne soit plus redevable à la justice divine? Non, et cette proportion n'est absolument nécessaire ni pour la validité du sacrement, ni pour la sûreté du pénitent, ni pour la conscience du confesseur. Le ministre de l'Eglise doit être un sage dispensateur qui demande plus ou qui demande moins, selon les péchés et les dispositions du pécheur; et lorsque l'Eglise ouvre les trésors de la miséricorde, il lui est permis de donner moins à la justice et plus à la miséricorde.

Reprenons: l'Eglise n'accorde d'indulgence qu'à ceux qui se seront confessés; or, il est essentiel que le ministre impose au pécheur qui se confesse une satisfaction telle que l'exige la validité du sacrement de pénitence, et que cette satisfaction soit réglée d'un côté par l'énormité des péchés, et de l'autre par les circonstances d'un temps de grâce et de rémission.

Or, il n'est point contradictoire que l'Eglise accorde la rémission du surplus, de l'excédent de la peine, au pénitent qui aura accepté et accompli une satisfaction telle que l'exigent et la validité du sacrement, et les circonstances du temps, qui est un temps de grâce et de miséricorde, et les dispositions qui préparent à recevoir les faveurs de l'Eglise: donc, de ce que l'Eglise n'accorde de l'indulgence qu'aux pécheurs qui seront contrits et confessés, il ne s'ensuit pas que l'indulgence ne soit point la rémission de la peine.

Les souverains pontifes et les évêques enjoignent aux confesseurs d'imposer des satisfactions convenables et proportionnées au péché, je l'avoue; mais par ces satisfactions convenables et proportionnées, s'ils désignaient des satisfactions qui, seules et séparées des bienfaits de l'indulgence, opéreraient la rémission entière de la peine, ils seraient en contradiction avec eux-mêmes, puisqu'ils accorderaient une grâce et qu'ils n'en accorderaient pas: donc ils ne désignent pas des satisfactions qui, seules et séparées de l'indulgence, opéreraient la rémission entière de la peine. Or, il n'y a point de contradiction en ce que l'Eglise accorde la rémission entière de la peine, après des satisfactions qui n'opéreraient pas cette plénitude de rémission: donc, de ce que l'Eglise enjoint d'imposer des satisfactions convenables et proportionnées, il ne suit pas que l'indulgence ne soit point la rémission de la peine; donc enfin, l'Ecriture, la tradition, les conciles, tout conspire à établir que l'indulgence n'est point une simple relaxation extérieure de la peine canonique; qu'elle est une rémission réelle et véritable de la peine du péché.

16° Nous avons établi la véritable doctrine, nous avons réfuté les sentiments qui y sont opposés sur la nature des indulgences; après avoir prouvé que l'indulgence est la rémission de la peine, il reste à examiner quelle peut être l'étendue du bienfait de cette indulgence, de cette rémission: sur cet article, les théologiens catholiques sont partagés; les uns prétendent que le bienfait de l'indulgence n'est qu'un supplément à ce qu'on ne peut pas faire de pénitence. Supposons, disent-ils, que le pécheur pénitent soit redevable à la justice divine d'une satisfaction qui consiste en vingt, en trente années de veilles, de jeûnes, d'autres mortifications; la faiblesse de la santé, les devoirs de l'état ne lui permettent pas de se livrer à toutes les austérités d'une vie si pénible, ou bien il entre avec ferveur, il marche avec courage dans cette route d'une pénitence laborieuse, et la mort l'enlève avant qu'il ait fourni la carrière; il a été pénitent autant et aussi longtemps qu'il a pu l'être; malgré son empressement à satisfaire, il est encore redevable, il meurt; alors, disent ces théologiens, le bienfait du jubilé lui est appliqué et lui tient lieu de la satisfaction et de la pénitence qu'il a voulu et qu'il n'a pu faire.

Avouons-le, Messieurs, le premier coup d'œil est favorable à ce sentiment; il reconnaît dans l'Eglise un véritable pouvoir de remettre la peine, et il semble avoir pour but de maintenir la rigidité de la morale et la sévérité de la pénitence: ne nous laissons point éblouir par les apparences; posons ce principe incontestable: l'Esprit-Saint dirige l'Eglise dans toutes ses expressions, dans toutes ses énonciations, soit par rapport à la règle de la foi, soit par rapport à la règle des mœurs; donc l'Eglise, dans ces circonstances, ne dit jamais rien qu'elle ne doive dire, et alors elle dit toujours ce qu'elle doit dire; donc nous devons toujours prendre les expressions et les énonciations de l'Eglise dans la simplicité de leur sens propre et naturel, sans les étendre ou sans les restreindre au gré des opinions particulières et de nos systèmes personnels. Or, l'Eglise annonce qu'elle accorde une indulgence pleine, entière, complète: elle ne désigne, elle ne laisse point entrevoir que dans ses intentions la grâce de l'indulgence ne soit que le supplément des satisfactions qu'on ne peut pas faire; elle marque les conditions auxquelles elle attache la grâce du jubilé, elle déclare positivement qu'elle accorde la rémission pleine et entière de la peine du péché aux pénitents qui auront rempli les conditions qu'elle prescrit, et qui auront mérité par la préparation fervente de leur cœur, d'avoir part à toute l'étendue du jubilé: or, encore une fois, nous devons prendre les paroles de l'Eglise dans la simplicité de leur sens propre et naturel, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher; donc nous devons croire que tout pécheur pénitent, qui avec ces dispositions du cœur accomplit les conditions prescrites par l'Eglise obtient la rémision pleine et entière de la peine du péché. Du même principe coule une autre preuve qui n'est pas moins décisive contre le sentiment

que nous combattons, saint Paul, saint Cyprien, les évêques, les conciles, lorsqu'ayant égard à la ferveur de certains pénitents, ils les dispensaient de la peine canonique, ils n'ont point parlé; l'Eglise, lorsqu'elle accorde la grâce du jubilé, ne parle point de la nécessité de continuer les exercices de la pénitence à raison de l'obligation de satisfaire ; or, si l'indulgence n'est que le supplément de la pénitence qu'on ne peut faire, la nécessité de satisfaire autant qu'on le peut, subsiste après l'indulgence, et si la nécessité de satisfaire autant qu'on le peut, subsiste après l'indulgence, saint Paul, saint Cyprien, les évêques, les conciles devaient, l'Eglise doit avertir de cette obligation aux œuvres de la pénitence toujours subsistante, non-seulement pour mener une vie conforme à l'esprit de l'Evangile, mais même à titre de satisfaction; pourquoi? parce que le silence sur le motif d'une obligation si pressante serait en quelque sorte un piége pour la simplicité des pécheurs réconciliés qui, persuadés que l'indulgence est la rémission pleine et entière de la peine du péché, ne penseraient point à la nécessité où ils sont de continuer à satisfaire : par conséquent le bienfait de l'indulgence n'aurait pas pour eux les avantages que la conduite de l'Eglise les autorise à attendre, puisque l'indulgence ne les dispenserait des peines de la vie présente que pour les réserver aux peines de la vie future. Cependant saint Paul, saint Cyprien, les évêques, les conciles n'ont point averti ; l'Eglise n'avertit pas de cette obligation subsistante après l'indulgence, de satisfaire autant qu'on le peut.

Ici, reprenons notre principe. L'Eglise dirigée par l'Esprit-Saint, dit tout ce qu'elle doit dire ; or, l'Eglise devrait avertir de l'obligation de continuer à satisfaire, si cette obligation subsistait ; donc l'Eglise avertirait de cette obligation si elle subsistait; or, l'Eglise n'en avertit pas, donc elle ne subsiste point; en un mot nous ne devons rien ajouter à ce que dit l'Eglise, rien retrancher de ce qu'elle dit : or, l'Eglise dit que l'indulgence du jubilé est la rémission entière de la peine pour ceux que la préparation fervente de leur cœur rend susceptibles de toute l'étendue de cette grâce ; l'Eglise ne dit point que cette indulgence soit le supplément de la satisfaction qu'on ne peut pas faire ; donc le sentiment de ceux qui soutiennent que l'indulgence du jubilé n'est que le supplément de la satisfaction qu'on ne peut pas faire, ne paraît pas s'accorder assez avec les paroles de l'Eglise, ni avec son silence. D'autres théologiens soutiennent que la grâce de l'indulgence ne tient lieu que de la pénitence canonique : les anciens canons, disent-ils, avaient ordonné, pour un homicide, par exemple, pour un adultère, vingt ou trente années de veilles, de jeûnes, de macérations. L'Eglise accorde la grâce de l'indulgence ; le pénitent qui, après avoir rempli les conditions prescrites par l'Eglise obtient la grâce du jubilé, ce pénitent que nous supposons coupable d'un homicide ou d'un adultère, obtient autant de rémission des peines dues à son péché, qu'il en aurait obtenu par sa pénitence, de vingt ou de trente années.

Il paraît, ajoutent ces théologiens, que l'intention de l'Eglise, lorsqu'elle accorde la grâce du jubilé, n'est que de mettre le pécheur devant Dieu dans le même état dans lequel l'aurait mis le parfait accomplissement de la pénitence canonique.

Cette intention est manifestement déclarée par les termes que l'Eglise a coutume d'employer ; l'Eglise accorde une indulgence de quarante jours, d'une année..... alors l'Eglise dit formellement qu'elle remet quarante jours, une année des pénitences imposées par les canons : *Quadraginta dies de pœnitentiis injunctis*, c'est-à-dire que par l'efficace et l'action de l'indulgence, le pénitent obtient autant de rémission qu'il en aurait obtenu par quarante jours, par une année de pénitence canonique. Avouons d'abord que ce sentiment est une vérité démontrée, lorsqu'il s'agit d'une indulgence de quarante jours, d'un an, d'un temps déterminé : alors elle n'opère que ce qu'aurait opéré la pénitence canonique d'une durée égale au temps déterminé dans la concession de l'indulgence.

S'agit-il d'une indulgence pleine et entière, il sera reçu dans ce sentiment que par l'action et l'efficace de l'indulgence, le pénitent obtiendra autant de rémission qu'il en aurait obtenu par l'accomplissement rigide et littéral de toutes les satisfactions canoniques que méritaient ses péchés.

Maintenant, je raisonne, et je dis : ou l'on suppose que le parfait accomplissement de la pénitence canonique opérait la rémission pleine et entière de tous les péchés, ou bien l'on suppose qu'après le parfait accomplissement de la pénitence canonique le pénitent n'avait pas obtenu la rémission pleine et entière de toute la peine de tous ses péchés; or, si l'on suppose que le parfait accomplissement de la pénitence canonique opérait la rémission pleine et entière, il suit que la grâce de l'indulgence produisant tout ce qu'aurait produit la pénitence canonique, la grâce de l'indulgence opère la rémission pleine et entière de toute la peine : donc ce sentiment ne différera que dans la manière de l'expliquer, du sentiment qui enseigne que la grâce du jubilé opère la rémission pleine et entière de la peine du péché.

Si l'on suppose qu'après le parfait accomplissement de la pénitence canonique, le pénitent n'avait pas reçu la rémission pleine et entière de la peine due au péché; donc après le parfait accomplissement de la pénitence canonique, le pécheur réconcilié restait dans la nécessité de satisfaire dans la vie présente ou dans la vie future; donc puisque la grâce de l'indulgence n'opère que ce qu'aurait opéré la pénitence canonique, il faudrait dire qu'après avoir obtenu le bienfait de l'indulgence, le pécheur pénitent reste

dans l'obligation de satisfaire ou dans la vie présente ou dans la vie future; donc ce sentiment ne différera que dans l'expression du premier sentiment que nous avons déjà réfuté; il est également opposé au sens naturel des paroles de l'Eglise et à sa pratique constante dans tous les siècles. Concluons donc : le seul, l'unique sentiment que nous croyons devoir suivre et adopter, est le sentiment qui, prenant dans leur sens propre et naturel les paroles de l'Eglise, enseigne que tout pénitent fidèle à accomplir les conditions prescrites par l'Eglise, et qui, par la sévérité de sa pénitence et la ferveur de sa charité, s'est disposé à recevoir la plénitude de la grâce de l'indulgence, obtient la rémission pleine et entière de toutes les peines dues à ses péchés.

17° Après avoir remonté jusqu'aux sources de la religion et de la théologie pour vous développer le principe, la nature, les effets, l'étendue et le bienfait inestimable de la grâce du Jubilé, que me reste-t-il, Messieurs, que de vous adresser les paroles de saint Paul aux Galates : *Tantum ne libertatem in occasionem detis carnis* (*Gal.*, V, 13); prenez garde que la liberté que vous avez acquise par le sang et par les mérites de Jésus-Christ, ne vous devienne une occasion, un prétexte de péché.

Rentrons dans les profondeurs de notre conscience, dans l'abîme de notre cœur, dans l'immensité de nos iniquités; assujettis au péché, esclaves du péché, comme vendus et engagés au péché : *venundatus sub peccato* (*Rom.*, VII, 14), eussions-nous obtenu par nos regrets, par nos soupirs, par nos larmes, de rentrer dans les voies de la justice? fussions-nous de pécheurs devenus de vrais pénitents? Jésus Christ eût-il effacé de nouveau, et attaché à sa croix la cédule de péché qui nous dévouait aux vengeances éternelles d'un Dieu si souvent insulté, si souvent outragé? *Delens.... chirographum decreti... affigens illud cruci* (*Coloss.*, II, 14); nous restions toujours redevables des peines temporelles dues au nombre et à l'énormité de nos péchés; la miséricorde nous avait arrachés aux supplices éternels, la justice nous condamnait aux punitions temporelles et passagères; l'Eglise a ouvert ses trésors, elle les offre à notre ferveur et à notre charité, le sang et les mérites de Jésus-Christ ont coulé sur nous avec plus d'abondance; nos iniquités sont effacées, on nous a remis les dettes que nous avions contractées; nous pouvons nous glorifier d'être devenus, ainsi que s'exprime saint Paul, une nouvelle créature en Jésus-Christ. Ah! quelle âme assez infidèle, assez perfide, ne ferait pas de tous les jours, de tous les moments de sa vie, autant de jours, autant de moments de la plus vive, de la plus tendre reconnaissance! qu'elle attirerait sur elle d'anathèmes, l'âme ingrate qui se ferait, de la facilité à obtenir le pardon, un motif de redouter moins, d'éviter moins le péché, de moins entrer dans les voies de pénitence nécessaire pour écarter le péché. Quoi donc! parce que notre Dieu n'est qu'amour et bonté, ne serions-nous que révolte, audace et perversité! *An oculus tuus est nequam, quia ego bonus sum.* (*Matth.* XX, 15.)

Serait-il dit, ô mon Dieu, que vos bienfaits ne serviraient qu'à vous attirer de nouveaux outrages! un maître dur et qui ne se laisserait point attendrir par les pleurs, trouverait peut-être un peuple soumis; vous n'êtes que miséricorde, vous êtes lent à punir, prompt à pardonner; eussiez-vous déjà rassemblé les foudres de votre colère, une larme, un soupir sincère et profond éteint dans vos mains le tonnerre prêt à éclater! la reconnaissance aura-t-elle moins de pouvoir sur nous que la crainte! qu'il serait indigne d'avoir obtenu la grâce de l'indulgence, l'homme insensé pour qui l'immensité de vos miséricordes deviendrait un attrait, pour ainsi dire, de séduction et d'iniquité! que dis-je? l'obtiendrait-il cette grâce?

Vous sondez, vous éprouvez les cœurs, et vous ne rendez la robe brillante de la parfaite innocence à l'enfant prodigue, que lorsqu'il est assez touché de ses égarements pour vouloir vivre et mourir dans la soumission qu'il doit à son maître, dans l'amour qu'il doit à son père.

Loin donc, Messieurs, que la grâce de l'indulgence nous inspire moins de vigilance, de précautions, de ferveur pour l'avenir, qu'elle ne ferme pas entièrement nos yeux sur le passé; ces péchés, dont nous avons obtenu l'entière rémission, qu'ils ne cessent point d'être présents à notre esprit, encore plus à notre cœur, pour nous en humilier, pour les détester, pour les pleurer; je dis même pour les expier et pour les réparer; car, qui peut s'assurer qu'il aura rempli les conditions prescrites et supposées par l'Eglise avec assez de ferveur pour avoir reçu dans toute son étendue le bienfait qu'elle nous offre! je dis plus et c'est par cette réflexion que je termine cette instruction; les novateurs ennemis de l'Eglise répètent éternellement dans leurs ouvrages que les indulgences, les Jubilés sont des grâces funestes qui anéantissent la pénitence dans ces siècles de scandale et de corruption, qui devraient être les plus pénitents, parce qu'ils sont les plus coupables, les plus féconds en attentats.

Déclamation injuste; non, la grâce du Jubilé n'est point l'écueil et la ruine de la pénitence; ne laisse-t-elle pas dans toute sa vigueur la satisfaction qui est essentielle au sacrement de pénitence; le prêtre auquel le pécheur confie le triste récit de ses égarements, n'est-il pas obligé de proportionner les remèdes à la multitude et à la profondeur des plaies, à l'énormité des offenses, à la faiblesse et à la dépravation du cœur, à la force et à l'empire des habitudes? or, quel autre remède qu'une vie pénitente et mortifiée?

La grâce du Jubilé ne laisse-t-elle pas dans toute sa vigueur la pénitence chrétienne et évangélique, que les théologiens appel-

lent la pénitence vertu, cette pénitence dont l'obligation est commune au juste et au pécheur, mais d'une obligation plus étroite pour le pécheur que pour le juste? l'observation, par exemple, des jeûnes et des abstinences que l'Eglise commande, la fuite des plaisirs, du jeu, des spectacles, d'une vie molle et oisive, de tout ce qui flatte la cupidité et nourrit l'amour-propre.

La grâce du jubilé ne laisse-t-elle pas dans toute sa vigueur la pénitence de précaution nécessaire au pécheur pénitent, affaibli par la contagion du péché, qui a régné dans son cœur, affaibli par les rechutes et par les habitudes, le retranchement des plaisirs, la fuite du monde, le dévouement à la retraite, au silence, à la prière; le sacrifice des goûts, des penchants, des amusements, l'abondance des aumônes; mille autres pratiques de piété qui ne seraient que de conseil et de perfection pour le juste, ne sont-elles pas souvent d'obligation et de précepte pour le pénitent?

La grâce du jubilé n'impose-t-elle pas au pécheur l'obligation d'une pénitence de reconnaissance, afin de faire à Dieu autant de sacrifices, s'il est possible, qu'il en a reçu de dons et de bienfaits; d'une pénitence d'édification, afin de réparer les scandales de la vie passée par le dépouillement, le renoncement, la mortification de la vie présente; d'une pénitence de bienséance évangélique et chrétienne, afin qu'il soutienne et remplisse le caractère d'un homme qui ne doit le bienfait de sa réconciliation qu'aux plus grandes miséricordes du Seigneur, et qui ne doit jamais oublier que le pécheur qui a marché si longtemps dans les voies de l'iniquité, ne peut prétendre dans la maison du Père de famille, aux prérogatives et aux distinctions qui appartiennent au juste, dont les pas ne sortirent jamais des voies de la vertu? d'une pénitence enfin de zèle pour l'honneur et pour la gloire de l'Eglise, afin, comme s'exprime l'Apôtre, que les ennemis de l'épouse de Jésus-Christ ne trouvent aucune occasion de s'élever contre elle : *Ut is qui est ex adverso vereatur*..... afin que les esprits enivrés du poison du schisme et de l'erreur, demeurent confondus et dans le silence, en voyant que les bienfaits de la rédemption dispensés par l'Eglise, ne tombent point sur une terre stérile et ingrate.

Tels sont, Messieurs, les sentiments avec lesquels nous devons nous préparer à la grâce du jubilé, si nous ne l'avons pas encore obtenue, et nous appliquer à la reconnaître si nous l'avons reçue; ainsi, libres de craintes sur le passé, remplis de vigilance et de ferveur pour l'avenir, pénétrés d'amour et de reconnaissance dans le présent, par les grâces que nous recevons sur la terre, nous arriverons à la gloire qui nous attend dans le ciel. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUES

PANÉGYRIQUE Ier.

LA SAINTE VIERGE.

Quin immo, beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud. (*Luc.*, XI, 28.)

Dites plutôt qu'ils sont heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent.

La docilité de Marie aux volontés du Seigneur; l'empressement qu'elle a de les connaître; sa fidélité à les remplir dans toute leur étendue; son humilité profonde, son amour du silence et de la retraite, son courage à marcher sur les pas de Jésus dans les sentiers pénibles de l'indigence, des contradictions, des persécutions, c'est là, dit saint Augustin, en expliquant les paroles de mon texte, ce que Dieu veut que nous honorions, que nous admirions par préférence dans Marie; c'est là ce qui devant Dieu et au jugement de Dieu l'emporte sur tout l'éclat de la maternité divine : *Quin immo beati*, etc.

Cependant, il faut l'avouer, instruits de ce que Dieu fit pour elle, nous négligeons d'étudier ce qu'elle fit pour Dieu. Tous savent sa gloire; presque personne ne sait, ne connaît son cœur; et ne peut-on pas dire que l'on n'ignore rien tant dans Marie que Marie même?

Vierge sainte, objet de ma vénération, de ma confiance, de ma reconnaissance; surpris et touché de ce que l'éloquence évangélique vous présente si rarement l'hommage qu'elle a coutume d'offrir à tant de saints, par des discours consacrés uniquement au récit de leurs vertus, permettez que, guidé par le sentiment, j'ose entrer dans une carrière si peu parcourue. J'espère que mon zèle aura des imitateurs qui la rempliront avec plus de succès; il me suffira d'avoir réussi à exciter leur génie et leurs talents.

Je viens donc en ce jour du triomphe de Marie, je viens, mes chers frères, essayer de peindre la véritable grandeur de Marie. Je ne parle pas de la grandeur extérieure, des trésors de gloire que répandit sur elle le Dieu prodigue à l'enrichir de ses dons les plus précieux : j'entends sa grandeur intérieure et personnelle : les trésors de vertu que lui acquit sa constante fidélité à suivre les mouvements et les impressions de la grâce. Je prétends vous montrer dans la mère d'un Dieu, quelque chose de plus sublime en un sens, de plus auguste que la maternité divine; une âme plus grande que sa grandeur, une âme, spectacle en quelque sorte plus noble, plus illustre que

tout le spectacle de splendeur et de majesté dont elle éblouit nos yeux.

La raison et la foi, le monde et l'Evangile, ne nous montrent rien d'aussi grand qu'une âme assez ferme, assez intrépide pour ne se laisser ni séduire par la prospérité, ni abattre par l'adversité : le chef-d'œuvre de la vertu héroïque est la vertu qui ne succombe ni sous le poids des honneurs, ni sous le poids des disgrâces. Savoir être malheureux; encore plus, savoir être heureux, c'est le spectacle merveilleux que nous présente Marie.

Jamais tant d'honneurs et de gloire, jamais tant de disgrâces et d'épreuves si cruelles. Mais dans l'une et l'autre situation, nous admirerons une vertu au-dessus de ces honneurs, un courage au-dessus de ces disgrâces; en deux mots, une âme supérieure à la plus sublime grandeur, une âme supérieure aux plus tristes disgrâces.

Esprit-Saint, donnez-moi des idées et des expressions dignes de votre épouse ; sa gloire est la vôtre; ses vertus sont vos bienfaits; que ce discours laisse mes auditeurs remplis, pénétrés du respect profond, de l'attachement sincère, du culte religieux qu'ils doivent à la mère de l'Homme-Dieu, leur Sauveur et leur Rédempteur. Afin d'obtenir cette grâce, adressons-nous à Marie elle-même. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Devoir sa gloire et ses honneurs à sa vertu; préférer sa vertu à sa gloire et à ses honneurs; employer sa gloire et ses honneurs à l'accroissement et à la perfection de sa vertu; à ces traits qui ne reconnaîtrait une âme supérieure à sa grandeur, qui ne reconnaîtrait Marie? Ce caractère lui convient si parfaitement et si uniquement, qu'on ne peut s'y méprendre. Appliquons-nous à le développer.

1° Premier trait qui caractérise Marie. Devoir sa gloire et ses honneurs à sa vertu : ne nous y trompons pas, la maternité divine n'est point une de ces dignités profanes que la raison et l'équité destinaient à récompenser les services ou à rendre les talents utiles; et que l'intrigue, le manége, l'adroite imposture, l'audacieuse ambition, le vil intérêt enlèvent chaque jour à la vertu pour en faire l'attrait et souvent le prix du vice : ce n'est point une de ces dignités où l'on n'arrive le plus ordinairement que par les voies qui devraient en écarter, auxquelles de grandes qualités font plus d'obstacle qu'elles ne donnent de droits, et qu'il est si rare de voir occupées par des hommes capables de les remplir, qu'elles laissent toujours à demander si celui qui les possède en est digne, et à craindre qu'il ne le soit pas; elle n'est point un de ces jeux de la Providence qui, pour confondre la prudence des sages du siècle, produit tout à coup sur la scène des acteurs qui ne s'attendaient pas eux-mêmes à représenter sur le théâtre du monde, que l'on aperçoit en un moment au bout de la carrière sans pouvoir démêler la trace de leurs pas, et dont l'élévation subite instruit la défiante politique à redouter moins les prétentions annoncées par l'activité inquiète qui court après la fortune, que le sommeil de l'heureuse indolence que la fortune va chercher : elle n'est point une de ces distinctions qui, dispensées par une main sujette à se tromper, ne supposent point d'autres qualités que l'art de surprendre le suffrage d'un monde accoutumé à juger non par l'esprit mais par le cœur, à n'estimer que selon qu'il aime, à n'apercevoir les talents qu'autant qu'ils sont produits et recommandés par le talent de plaire, et à qui il est également facile de plaire avec beaucoup de défauts et de déplaire par trop de mérite : Dieu même n'a pas voulu qu'elle fût au nombre de ces faveurs célestes qu'on doit admirer dans l'homme qui les reçoit, et dont on ne peut louer que le Dieu qui les accorde; c'est une faveur qui est en même temps une préférence d'estime non moins qu'un choix de prédilection; une faveur de laquelle Dieu n'a voulu honorer Marie que parce qu'il a élevé Marie à une vertu qui la demandait pour elle. En effet, dit saint Grégoire, le Verbe de Dieu pense à se choisir une mère; pour cela, que fera-t-il? Entre toutes les filles de Sion il choisira celle dont les vertus ont une liaison de convenance plus naturelle avec la dignité éminente qu'il lui destine; celle qui mérite davantage d'être honorée de la maternité divine et qui, dans un sens, est plus propre à l'honorer; celle, passez-moi cette expression, celle que Dieu peut avec plus de bienséance avouer pour sa mère, qui sera la moins indigne d'appeler un Dieu même son fils. D'après ce principe n'allons point, continue ce grand docteur, n'allons point chercher d'autre preuve de son mérite. Rien n'est égal à Marie, puisque rien n'approche de la mère d'un Dieu; et les anges n'étant que les ministres du Dieu dont elle est la mère, la sainteté des anges n'est que l'ombre de sa sainteté : *Ut conceptionem Verbi pertingeret, meritorum verticem supra omnes angelorum choros evexit.* De là, les évangélistes semblent borner son éloge à la qualité de mère de Jésus : *De qua natus est Jesus* (*Matth.*, I, 16.) Il ne leur reste rien à nous apprendre; ce qu'ils nous diraient serait trop au-dessous de ce qu'ils viennent de dire, et ce serait affaiblir les louanges de la mère que d'ajouter quelque chose au nom du Fils. Pour savoir ce qu'elle eut de vertus il suffit de savoir ce qu'elle a de grandeur et de gloire, puisque jamais elle n'aurait été la mère d'un Dieu, si Dieu lui-même ne l'avait rendue digne de l'être. Par où donc en fut-elle digne, et que Dieu voyait-il dans Marie qui le déterminât à fixer sur elle la préférence d'un choix si glorieux? Ah! chrétiens, que n'y voyait-il pas? Il vit ce qu'il estime, ce qu'il aime, ce Dieu de pureté et de sainteté; une innocence qui n'a point connu le péché et qui le redoute ; une humilité digne des plus grands honneurs et avide des plus grands abaissements; une vertu qui fait l'étonne-

ment du ciel et qui se dérobe aux applaudissements de la terre; un amour de la solitude qui ne lui laisse que Dieu et à qui Dieu suffit; un courage auquel il ne manque que l'occasion de se signaler par les sacrifices les plus héroïques; une soumission parfaite aux ordres de la providence la plus sévère, qui la rend tranquille dans la place qu'elle occupe, et indifférente sur la place qu'elle devrait occuper; un cœur trop noble, trop vaste pour s'abaisser à l'amour des pompes du monde; trop étroit pour contenir l'immensité, les feux, les transports de l'amour divin.

Que fais-je, chrétiens? je loue Marie comme on a coutume de louer les saints que porte cette région de fragilités et de misères; j'aurai dit tout ce qu'ils ont été, à peine aurai-je commencé de dire ce qu'elle fut. Le langage de nos pensées, nos expressions les plus énergiques ne réussissent qu'à peindre des vertus ordinaires. En matière d'éloges, notre esprit n'a pas plus d'étendue que notre cœur, et nous arrivons difficilement par les idées à ce que nous ne pouvons atteindre par l'imitation. Or, je ne crains point de l'ajouter avec saint Grégoire; si Marie n'avait eu que ces vertus communes à tant de grands saints, Dieu ne serait que son maître, il ne serait pas son fils : ***Ut conceptionem Verbi æterni pertingeret, meritorum verticem usque ad solium deitatis evexit.***

Que voyait donc Dieu dans Marie? Il voyait dans elle la plus noble image de la sainteté de son Fils; une sainteté qui ne pouvait avoir sa perfection que dans un Homme-Dieu, mais dont les traits les plus marqués ne se trouvaient que dans la mère de l'Homme-Dieu; une sainteté qui n'est pas celle de Dieu, mais qui est au-dessus de celle des anges et des hommes.

Vous êtes frappés, mes frères, des exemples de vertus que nous ont donnés les saints; et ne pensez pas que pour élever Marie, je cherche à les abaisser. Cependant, si nous en croyons les tristes aveux qu'ils nous ont faits eux-mêmes, qu'est-ce parmi nous que la sainteté la plus pure, la plus fervente? sainteté de nos justes, sainteté pénible et laborieuse; par là, sainteté toujours imparfaite. Corrompus par le vice de notre origine, nous portons au dedans de nous des désirs rebelles et indociles que nous pouvons réprimer et captiver, que nous n'avons point le pouvoir d'éteindre et de déraciner. Eternellement en guerre, jamais en paix, la peine du combat augmente le mérite du triomphe, la nécessité de combattre diminue l'intégrité, la plénitude de la victoire.

Nous quittons le péché, le péché ne nous quitte pas; l'amour du mal est banni, le penchant n'est pas détruit; on n'écoute que la charité, la cupidité se fait entendre; on s'immole à la grâce, hélas! combien de fois ne laisse-t-on pas échapper au moins un coup d'œil sur soi-même? Combien de fois le sacrifice n'est-il pas troublé par les regrets, par les gémissements de la victime? Quoiqu'on ne refuse rien, on ne donne pas tout; un Paul même, lorsqu'il ne voit rien dans sa conduite à se reprocher, aperçoit dans son cœur des sujets de s'humilier. Sainteté de nos justes, sainteté faible et fragile, sainteté chancelante et inconstante. La conscience a ses moments dans le plus grand pécheur; l'amour-propre a ses retours dans le plus grand saint. Les sens en imposent à la raison la plus attentive; le flambeau de la foi ne jette pas toujours des lueurs si vives; on se laisse surprendre; le sommeil est court; enfin le cœur ne veille pas toujours : et de combien de songes et de fantômes il est souvent le jouet! Ce qu'on croit ne donner qu'à Dieu, on le donne à soi-même; on fait le bien, on fait le mal; toutes les actions sont saintes, tous les désirs ne le sont pas; on s'imagine ne marcher que dans les voies de la piété et l'on s'en écarte; en sorte que les saints croient devoir faire pour pleurer l'inconstance et l'imperfection de leurs vertus, la pénitence qu'il serait à souhaiter que les pécheurs fissent pour pleurer leurs vices.

Sainteté de nos justes, sainteté trop bornée, trop limitée. Notre cœur n'est point assez vaste pour fournir à l'étendue de toutes les vertus. Il manque essentiellement beaucoup de perfections à l'âme la plus fervente. C'est que nous ne sommes saints qu'en hommes; Marie est sainte en mère de Dieu.

Sainteté de Marie, sainteté pure et entière. Tout est à la grâce, rien n'est à la cupidité; elle n'a qu'un attrait, qu'un poids, qu'un penchant, qui la porte vers son Dieu; ses désirs ne souffrent aucun partage; sans éprouver nos combats elle a tout le mérite de nos victoires, parce que, sans avoir les faibles de notre cœur, elle s'assujettit à toutes les précautions de notre vigilance. Sainteté de Marie, sainteté constante et invariable. C'est Marie, remarque saint Bernard, que l'Esprit-Saint figurait et annonçait dans le portrait qu'il trace de l'épouse des cantiques, dont l'amour ne connut jamais ni sommeil, ni distraction. Sainteté de Marie, qui s'étend à toutes les vertus et à la perfection de toutes les vertus. Fuite du monde jusqu'à la solitude la plus inaccessible; détachement intérieur jusqu'à l'oubli le plus total de soi-même; soumission à la Providence jusqu'à se plaire dans les situations les plus douloureuses; amour de Dieu sans éprouver aucun sentiment qui ne se rapportât point à lui; vie de pénitence et d'innocence, de lumières et de simplicité, de zèle et de douceur, d'action et d'oraison, de mouvement et de retraite. Suivez, s'écrie saint Bernard, suivez dans l'Evangile la trace de ses pas, vous verrez chaque moment montrer les vertus que les circonstances demandent : vous verrez Marie sans faste, sans inquiétude, sans empressement, ne laissant voir de ses vertus que ce qu'elle ne peut s'empêcher de faire paraître; cacher la sainteté la plus fervente, sous les dehors de la piété la plus ordinaire. Ainsi,

dans sa conduite modeste et simple, Marie présentait au monde les prémices et l'ébauche de cette vie commune de Jésus-Christ dans laquelle rien ne semble prodige, parce que le tout est miracle, et qu'on ne peut louer pour aucune vertu plus marquée, parce qu'elle est l'assemblage de toutes les vertus. Ainsi Marie remplissait le ministère de précurseur d'une manière plus noble, plus sublime que celui qui en porte le titre. Jean-Baptiste annonçait le Dieu de l'Evangile par ses discours; Marie surtout par ses mœurs et par ses actions; Jean-Baptiste préparait les voies de Jésus; Marie marchait déjà dans les voies de Jésus : Jean-Baptiste précédait Jésus dans l'esprit d'Elie; Marie dans la plénitude de la grâce et de l'esprit de Jésus : cette virginité qu'il était réservé à Jésus-Christ d'enseigner au monde, il était réservé à Marie de la pratiquer, de s'y dévouer par un engagement de religion avant qu'elle fût enseignée aux hommes par Jésus-Christ; les sentiers n'étaient point tracés, la route n'était point ouverte, l'amour de Marie lui tiendra lieu de maître, son cœur lui servira de guide : *Unctio Spiritus docebat.* Sans autre maître, sans autre guide que ce cœur excité, animé par la grâce, elle saura se faire connaître par des vertus jusqu'alors inconnues, servir de modèle et s'en passer.

Par là, sans y prétendre, Marie s'avançait vers la maternité divine. Car en vain elle aurait recueilli l'héritage de la piété de ses ancêtres, en vain elle aurait réuni tant de vertus qui, séparées, avaient fait tant de grands hommes : elle n'aurait point été assez sainte pour son Fils. Les vertus du premier testament ne suffisaient point à la mère du Dieu de l'Evangile.

Ce sang, illustré par la foi d'Abraham, par l'obéissance d'Isaac, par l'innocence de Jacob, par la pudeur de Joseph, par la religion de David, par la sagesse de Salomon, par le zèle de Josias, ce sang qui avait coulé dans les veines des patriarches, des pontifes, des prophètes, afin d'être digne de couler dans les veines de l'Homme-Dieu, il fallait que passant dans les veines de Marie, il fallait qu'épuré par la flamme sainte qui dévorait son cœur, il perdît ce qu'il avait de la corruption de la nature.

Placée, pour ainsi dire, entre les deux testaments, comme située entre Moïse et Jésus-Christ, propre à être l'ornement du peuple ancien et le modèle du peuple nouveau, infiniment moins que Dieu, plus que l'homme, je le répète après saint Bernard, Marie seule pouvait être la mère de Jésus, Jésus seul pouvait être le fils de Marie. Marie doit donc sa gloire et ses honneurs à sa vertu. J'ajoute que la vertu lui fut plus chère que sa gloire et ses honneurs. Second trait d'une âme supérieure à sa grandeur.

2° N'aller à la grandeur que par la voie du mérite, ne la solliciter que par ses services, ne la briguer que par ses vertus, porter à la grandeur les qualités qu'elle demande, et donner à la place qu'on occupe plus de lustre qu'on n'en reçoit, regarder la grandeur avec une noble et paisible indifférence, l'attendre sans la chercher, pousser la magnanimité jusqu'à dédaigner la grandeur lorsqu'elle coûterait un crime, aimer mieux être grand par soi-même que par ses titres, et préférer une vertueuse obscurité à des attentats heureux que la fortune semble justifier, quand elle les récompense : voilà les héros du monde.

Craindre dans la grandeur la grandeur même, fuir les honneurs qu'offre la naissance ou la fortune, afin de couler dans l'ombre et la poussière des jours ignorés; n'aspirer qu'à l'oubli, au mépris, aux dédains du monde, et se dévouer à vivre, selon l'expression de l'Apôtre, mort et enseveli avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ : voilà les héros de l'Evangile.

Mais une grandeur toute céleste, toute divine : une grandeur dont la main qui la présente annonce le prix et la sainteté; une grandeur qui, étant l'ouvrage de l'Esprit sanctificateur, sera une source plus féconde de grâces et de mérites, que d'honneurs et de distinctions; une grandeur, en deux mots, qui fera son fils, du Dieu qu'elle adore, et qui lui donnera droit au plus tendre amour du Dieu qu'elle aime; trembler, pâlir à la seule idée de cette grandeur, parce qu'elle croit y entrevoir une ombre d'opposition à la perfection de la piété la plus sublime : voilà ce qui passe les héros mêmes que nous présentent l'Evangile et la grâce : voilà Marie.

Ne craignez point, lui dit l'ange, vous aurez un fils, et ce fils sera le Sauveur de son peuple : *vocabis nomen ejus Jesum.* (*Luc.* I, 31.) Ce Messie annoncé par tant d'oracles, et à qui les oracles annoncent tant de grandeur; ce Messie qui, rassemblant les restes dispersés de Jacob, doit étendre son heureux empire dans tous les climats où le soleil répand sa lumière; briser, comme un vase d'argile, les sceptres et les couronnes qui s'armeront contre lui; la terre et les peuples qui l'habitent seront son héritage, les rois ne régneront que par lui et pour lui. Le flambeau de David va se rallumer, et il ne s'éteindra plus : *dabit illi Dominus sedem David patris ejus.* (*Ibid.*, 32.) Affranchi des révolutions qui changent la scène du monde, son pouvoir n'aura d'autres limites que l'univers, d'autres bornes de sa durée que l'éternité. Du haut de son trône il verra tout changer autour de lui, rien ne changera pour lui : les plus florissantes monarchies s'écrouleront, s'évanouiront : son empire, vainqueur des temps, survivra à la ruine et aux derniers débris du monde : *regnabit in domo Jacob in æternum.* (*Ibid.*)

Que dis-je? ce ne sont là que de faibles commencements de la grandeur annoncée à Marie; il ne s'agit point de devenir la mère d'un fils qui donnera des lois à la terre, mais la mère d'un fils que le ciel adore, de partager avec Dieu la gloire d'avoir un fils qui soit Dieu : *paries filium... et Filius Altissimi vocabitur.* (*Ibid.*, 31, 32.)

N'attendez pas que j'entreprenne de sonder la profondeur de cet abîme immense de gloire. Marie elle-même succombe sous le poids de tant d'honneurs accumulés ; étonnée, presque épouvantée à la vue de sa propre grandeur, elle se cherche, elle ne se trouve, elle ne se reconnaît plus. Inutilement elle tente d'expliquer à la mère du Précurseur, ce qu'elle est devenue par la grâce ; les expressions manquent à ses sentiments ; ce qu'elle peut lui manifester des dons du ciel, se réduit à l'aveu, que le Dieu tout-puissant a opéré en sa faveur des prodiges dignes de lui : *fecit mihi magna qui potens est.* (*Ibid.*, 49.)

Comment développerions-nous ce que Marie n'exprime que par son silence ? Comment pourrions-nous en parler dignement ? C'est un chef-d'œuvre de la sagesse et de la miséricorde de Dieu. Et concevons-nous qu'il pût faire quelque chose de plus pour Marie ?

Je me trompe, il peut, il fait bien davantage. Il lui donne l'occasion, il lui inspire, le courage d'ajouter une nouvelle grandeur à la grandeur de la maternité divine, et d'acquérir en un sens plus d'honneurs qu'on ne lui en offre. Il lui semble voir d'un côté la gloire, de l'autre une vertu chère à son cœur. Elle ne balance point, dit saint Grégoire de Nysse : la grâce qui la sanctifie l'emporte dans son cœur sur la grâce qui l'illustre et la relève; un état plus parfait attire ses désirs par préférence à un état plus sublime ; elle aime mieux dans un sens plaire à Dieu que de lui commander ; renoncer à devenir sa mère que de consentir à cesser d'être son épouse : *Angelus partum nuntiat, illa virginitati inhæret.*

Reconnaissons-le donc, avec saint Jérôme, que dans la mère de l'Homme-Dieu il fut une grandeur plus grande, si j'ose le dire, que la grandeur de la maternité divine. J'entends cette sainteté si pure, si libre, si dégagée de tout intérêt personnel, qu'à la voix et aux promesses de l'ange, elle ne chancela pas un seul instant dans l'observation la plus fidèle, la plus timide, la plus scrupuleuse des lois austères que sa ferveur lui avait imposées : *immobile virginitatis propositum, quod nec angelo Filium Dei promittente aliquatenus titubavit.*

Reconnaissons que, s'élevant en quelque façon au-dessus de la gloire que lui procurerait la maternité divine, par le refus également magnanime et respectueux que lui dictent les transports du pur amour, Marie acquiert une grandeur que la maternité divine ne lui aurait point donnée. Les honneurs que le ciel lui offre sont, à proprement parler, la gloire de la libéralité, de la magnificence du Seigneur; les vertus qu'elle pratique sont en même temps aussi la gloire de Marie : une gloire qui lui est propre et personnelle.

Gloire d'autant plus réelle, d'autant plus solide, que ce n'est point un honneur qu'elle préfère a un autre honneur; la gloire de la virginité à la gloire de la maternité ; la réputation de la vertu à la récompense de la vertu ; le plaisir plus flatteur de refuser une grande place au plaisir vulgaire de l'occuper. Les desseins profonds de la Providence ont engagé Marie dans un état où sa piété, renfermée dans la plus austère solitude, n'aura pour témoin que le Dieu qui en est l'objet. On ne saura en Israël ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle a refusé d'être, ni le sacrifice qu'elle fait à la vertu, ni la vertu à laquelle elle sacrifie tant d'honneurs et de gloire. Ah ! Marie ne veut qu'être sainte; elle n'aspire point à l'honneur de le paraître.

Et si vous doutez de ses sentiments, voyez au jour de sa purification avec quel zèle elle vole au temple pour se purifier et se confondre avec le commun des femmes, ce qui semble couvrir d'un voile et la virginité de la mère et la divinité du fils, jusqu'au temps de la manifestation de Jésus. En un moment Dieu lui redemande tous ses bienfaits. Autrefois lente et timide à les accepter, maintenant prompte et courageuse à s'en dépouiller, elle a moins de peine à les quitter qu'elle n'en eut à les recevoir. L'ange les offrait : il trouva des oppositions à surmonter : Dieu les reprend; il ne trouve point de résistance à vaincre; et la vertu de Marie, s'élevant au-dessus de sa grandeur, elle fait plus qu'être mère de Dieu, elle se montre, s'il est possible, digne de l'être, digne de l'être, puisqu'elle préfère la vertu à l'éclat de la gloire et des honneurs, encore plus digne de l'être, puisqu'elle n'emploie sa gloire et ses honneurs qu'à l'accroissement et à la perfection de sa vertu. Troisième et dernier trait d'une âme supérieure à sa grandeur.

3° Il est rare d'apporter à la grandeur les qualités qu'elle demande ; il est plus rare de n'y pas prendre les passions qu'elle inspire. Telle semble être la contagion de la prospérité, qu'elle ôte plus de grandeur qu'elle n'en donne ; qu'ennemie irréconciliable de la vertu, quand elle ne la fuit pas, elle ne la cherche qu'afin de la détruire plus sûrement. Des années de sagesse ne tiennent point, pour l'ordinaire, contre un moment d'élévation. Hommes dignes de tout, lorsqu'ils n'étaient rien : sont-ils quelque chose ? ils se montrent indignes de tout, et perdant du côté du sentiment plus qu'ils ne gagnent du côté de la fortune, ils s'avilissent dans la grandeur et par la grandeur.

Séduction de la prospérité, vous n'en apercevez pas l'ombre, le vestige dans la conduite de Marie. Maîtresse de sa gloire et de son cœur, elle domine, elle captive sa grandeur jusqu'à se donner, avec le secours de la grâce, les vertus les plus difficiles à acquérir et à conserver dans la grandeur. Je n'en cite que deux : avec la plénitude des grâces les plus puissantes, la vigilance la plus timide; dans le faîte de l'élévation la plus sublime, l'humilité la plus profonde. Reprenons.

Avec la plénitude des grâces les plus puissantes, la vigilance la plus timide ! Vous le savez : fille d'Adam, sans être héritière de

son crime, Marie n'avait reçu de ses pères que la naissance. Préjugés qui nous dominent, illusions qui nous jouent, erreurs qui nous trompent, songes qui nous amusent, fantômes qui nous égarent, penchants qui nous entraînent, cupidités qui nous troublent, ennuis qui nous rebutent, obstacles qui nous épouvantent, inconstance qui se lasse et se dégoûte, attraits de la volupté, enchantement des plaisirs, empire et tyrannie des passions : voilà ce que nous sommes. En le disant, j'ai dit ce que Marie ne fut point, et si vous sentez votre misère, vous connaissez le bonheur de Marie. Les sens, les passions, sont chez elle dans le silence, la vertu se montre pleine de charmes qui invitent, avec cela les sentiers sont aplanis : pour trouver le péril il faudrait le chercher, pour aimer le vice, il faudrait presque s'en commander l'amour.

Cependant (hommes téméraires et imprudents, terre et argile, instruisez-vous), cependant cet édifice bâti sur la terre ferme redoute la tempête ; ce cèdre du Liban, que la violence des orages n'ébranlerait pas, appréhende le sort du fragile roseau qui plie au moindre souffle. Marie n'a rien à craindre, remarque saint Ambroise; Marie craint tout : elle ne connaît pas encore le monde, elle n'ose ni le connaître ni s'en faire connaître. Dès l'âge le plus tendre, elle vient chercher dans le sanctuaire un asile pour mettre sa vertu à l'abri de la contagion des objets profanes, et confier à l'ombre du tabernacle le dépôt précieux de son innocence. En quittant l'autel, elle y laisse son cœur; elle rentre dans le monde sans s'y engager ; elle l'ignore et elle en est ignorée. L'ange, continue saint Ambroise, l'ange qui cherche Marie ne trouve que Marie : *Quam angelus solam reperit.* Elle ne se permet pas, ajoute ce Père, de voir ce qu'elle ne se permettrait pas d'aimer : *Ne quo degeneri depravaretur affectu.*

Et quel motif, quel sentiment lui commande tant de précautions ? Ah ! chrétiens, un amour de Dieu bien tendre sera toujours un amour inquiet et timide : plus on est saint, plus on appréhende de devenir pécheur. Il n'appartient qu'aux hommes d'une sainteté fausse ou imparfaite d'être présomptueux.

Marie ne tombera pas dans ce défaut : à la vigilance la plus circonspecte dans la plénitude des grâces, elle joindra l'humilité la plus profonde au faîte de la plus sublime élévation.

La vie de Marie fut une vie perdue, cachée en Dieu. Inconnue au monde, et ne connaissant pas les trésors de grâces qu'elle renferme au dedans d'elle-même, elle a oublié qu'elle est fille de David, elle n'aspire point à devenir la mère de Jésus. Les mystères de son cœur ne lui sont guère plus manifestés que les mystères de la Providence. L'ange l'appelle pleine de grâces, elle ne se reconnaît point à cet éloge : *Cogitabat qualis esset ista salutatio.* (*Luc.*, I, 29.) La gloire qu'on lui annonce ne la surprend pas davantage que les vertus qu'on lui attribue; sa modestie est presque aussi alarmée que sa pudeur ; elle ne répond aux louanges qu'elle entend que par le trouble qui l'agite : *Turbata est.* (*Ibid.*) L'ange lui parle le langage de la vérité, elle ne cesse point d'écouter la voix de l'humilité. Dans tout ce qu'on lui prédit, elle ne voit point le Dieu de justice qui couronne le mérite, elle ne voit que le Dieu des miséricordes qui prodigue ses grâces : *Beatam me dicent omnes generationes.* (*Ibid.*, 48.)

Ah ! mes frères, s'écriait saint Bernard, pour peindre de pareilles vertus, les couleurs de l'éloquence ne sont point assez vives. Ce n'est point ici simplement modestie, humilité ; c'est le prodige de l'humilité, c'en est en quelque sorte le prodige des prodiges, le miracle des miracles, *miraculum miraculorum.* Marie se trouve élevée au faîte de la gloire. Celui devant qui tout genou fléchit au ciel, sur la terre, dans les enfers, devenu son Fils, honore par son obéissance les augustes prérogatives de sa maternité divine, et son élévation est l'ouvrage de ce Dieu qui, selon la remarque de saint Chrysostome, ne répand ses faveurs que sur ceux qui en sont dignes, ou qui en rend dignes ceux sur lesquels il les répand : *Dignos se faciet aut inveniet;* en sorte que sa grandeur est la preuve décisive de son mérite.

Hommes fiers de votre naissance, de vos emplois, de vos talents, de votre sagesse, de votre dévotion peut-être, qu'ici votre orgueil tombe et se confonde. Environnée de gloire et de vertus, Marie n'aperçoit ni ses honneurs ni son mérite. De tant de titres, elle n'adopte qu'un titre d'humilité, qu'elle emploie à exprimer surtout ce qu'elle souhaite de devenir : *Ecce ancilla Domini* (*Ibid.*, 38.) De tous les droits que lui donne la maternité divine, elle ne se réserve que le droit d'une dépendance plus soumise, d'une obéissance plus parfaite aux lois les plus pénibles et les plus humiliantes, d'une simplicité plus docile, d'une vie plus retirée, plus obscure ; Marie n'aspire qu'à partager les opprobres et les douleurs de son Fils; tranquille et solitaire après l'avoir vu expirer sur une croix, c'est surtout par ses désirs, par ses prières, par ses soupirs et par ses larmes, qu'elle aide au progrès de l'Evangile : repos plus utile au salut des nations que l'activité laborieuse des apôtres. Les apôtres annoncent la loi sainte; Marie attire les grâces de conviction et de soumission : les apôtres sèment, ils plantent : Marie obtient la pluie qui produit l'accroissement et la fécondité. Aussi jalouse de cacher ses vertus qu'avide de les épurer, de les perfectionner, elle donne au ciel un spectacle d'autant plus digne de ses regards, qu'elle sait mieux le dérober aux regards de la terre : le spectacle d'une âme supérieure à la plus sublime grandeur.

L'âme de Marie ne fut pas moins supérieure aux plus tristes disgrâces. Ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'âme de Marie fut-elle aussi supérieure aux disgrâces qu'à la gloire et aux honneurs? Jugeons-en par la manière dont elle soutint les épreuves auxquelles l'a mise son amour pour son Fils, par la manière dont elle soutint les épreuves auxquelles l'a mise l'amour de son Fils pour elle.

1° D'abord, à quelles épreuves ne la mit point son amour pour son Fils! Avant que d'être mère, libre, dégagée des soins tumultueux qui dévorent l'homme profane, tranquille dans sa paisible retraite, seule avec Dieu seul, elle goûtait dans un repos profond les pures et chastes délices qui accompagnent la vertu. A peine elle a prononcé ces mots décisifs : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole*, que d'autres destinées se forment pour elle: plus de jours sereins et sans alarmes; chaque heure, chaque instant lui amène un nouveau sujet de deuil et de pleurs. Marie a un fils, et quel Fils! le désiré des nations, le sauveur de Judas, le libérateur d'Israël, le restaurateur de Sion, l'espoir et l'attente du monde; ce Messie promis depuis tant de siècles, prédit par tant de prophètes, figuré par tant d'ombres et de sacrifices, appelé par tant de soupirs, objet des vœux et des désirs impatients des patriarches. Marie a un fils, et quel Fils! un Fils dont la naissance a précédé la naissance des siècles, un Fils engendré avant l'aurore dans la splendeur des saints; un Fils qui a Dieu pour père, et qui ne dédaigne pas d'avoir Marie pour mère; un Fils, son Fils en même temps et son Dieu. Marie l'aime et de quel amour! l'Esprit-Saint prononce que de tous les amours, le plus tendre, le plus vif est l'amour d'une mère pour son fils unique. Dans Marie, c'est donc l'amour d'une mère. Mais prenez garde, un amour qui n'est point resserré comme il l'est dans les mères les plus tendres, par mille autres amours, par l'amour de sa liberté et de son repos, par l'amour de son plaisir, par l'amour de sa gloire et de sa réputation, par l'amour de sa fortune et de son intérêt; ce n'est point un amour qui, comme celui des autres mères, doive être dominé par la raison, restreint par le devoir, captivé par la religion, tempéré, souvent réprimé par la grâce; c'est un amour qui réunit tous les penchants, qui rassemble toutes les inclinations, qui confond tous les objets dans un seul objet, qui fixe tout l'esprit, qui inonde tout le cœur; c'est un amour composé de tous les amours un amour de sentiment et de raison, un amour d'attrait et de religion, un amour d'inclination et de devoir; un amour le plus violent, le plus impétueux que la nature puisse inspirer, et un amour le plus vif, le plus ardent que la grâce puisse allumer, un amour du penchant le plus rapide, et un amour de la charité la plus pure.

Quel sort, grand Dieu, vous réserviez à un amour si tendre, si légitime! Il est doux de souffrir pour un Dieu que l'on aime. Vous voyez, dit saint Augustin, vous voyez les martyrs s'avancer à travers les glaives et les feux au-devant du coup qui doit les immoler, s'irriter contre la lenteur du sacrifice, implorer la faveur d'un supplice plus cruel, se baigner avec plaisir dans leur sang répandu. N'en soyez point surpris, continue le saint docteur, ils sont comme enivrés de l'amour qui les transporte; la flamme qui consume leur cœur est plus vive, plus pénétrante que le feu des bûchers sur lesquels ils expirent; rien ne m'étonne de leur amour; qui aimerait davantage en ferait encore plus: *Nolite mirari, ebrii erant.*

Ah! que la situation de Marie est bien différente! Cet amour qui console, qui soutient les martyrs, il ne sert qu'à rendre ses peines plus amères, ses plaies plus profondes, ses douleurs plus pénétrantes. Ce Dieu qu'elle aime, ce fils qu'elle adore, elle le voit naître, en quel état! Un enfant qui, en ouvrant les yeux à la lumière, n'aperçoit pour lui d'autre héritage sur la terre que les pleurs qu'il répand et les larmes qu'il fait couler; une caverne sauvage, un antre solitaire, une crèche; voilà ce qui lui reste de l'opulence de ses aïeux, et l'unique degré que Marie ait à lui présenter pour remonter au trône de ses ancêtres. Donnez, pourrais-je m'écrier avec saint Augustin, donnez-moi parmi mes auditeurs un cœur qui aime Jésus, *Da amantem*, il sentira, il comprendra ce que j'entreprendrais vainement d'exprimer, ce qu'un spectacle si touchant jeta de désolation dans le cœur de Marie : *Et sentit quod dico.*

Il est vrai que par elle Jésus est fils de David, qu'il compte parmi ses aïeux tous les héros que Juda compte au nombre de ses princes et de ses maîtres. Seigneur, qui tenez en vos mains les rênes des empires, vous l'avez permis, qu'un peuple ingrat et volage, oubliant les jours de sa gloire, ait transporté à une autre race les honneurs de David; qu'un usurpateur sacrilége, tranquille possesseur d'un trône illustré par tant de vertus, et qu'il déshonore par tant de crimes, jouisse en paix des fruits de sa sanglante usurpation. David est ignoré dans la cité sainte, il est devenu étranger dans Juda, méconnu dans Israël. Issue de tant de rois, Marie n'a recueilli que l'héritage de leur piété; ce n'est qu'à ses vertus que ses pères peuvent la reconnaître pour leur fille. Or qu'est-ce aux yeux d'un vain peuple que la succession de vertus qui ne suit pas l'opulence? Dépouillé de l'éclat que lui prêtait la pourpre, le sang auguste des monarques de Sion n'a plus dans les veines de Marie la majesté de sa source et la noblesse de son origine; ses ancêtres furent rois, elle est confondue, perdue dans la foule du peuple; elle obscurcit leur gloire sans en être illustrée; on ne reconnaîtra point le fils de David dans le fils de Marie. Elle ne l'a donc reçu, ce Fils si cher à son amour, que pour le charger du poids humiliant de ses disgrâces; elle voit son nom devenu pour Jésus un titre d'opprobre et de flétrissure, effacer le

charme de ses discours, l'éclat de ses vertus, la multitude de ses miracles; elle voit l'orgueil pharisaïque jaloux de la gloire de Jésus, se consoler et croire se venger pleinement par le ton de faste et de dédain avec lequel il rappelle au fils le nom de la mère : *Nonne mater ejus dicitur Maria.* (*Matth.* XIII, 55.)

Déjà de plus cruelles inquiétudes ont alarmé sa tendresse. Avec les pleurs du divin enfant, elle voit couler sous le couteau de la circoncision les premières gouttes de ce sang destiné à arroser le Calvaire. Elle voit les fureurs politiques d'un tyran défiant et soupçonneux s'armer contre les jours de Jésus naissant; elle entend un prophète divinement inspiré lui annoncer le glaive de douleur destiné à percer le cœur de la mère, et les supplices marqués pour terminer la vie du fils. Ce n'est plus Jésus qu'on lui rend; c'est une victime déjà blessée et sanglante qu'on la charge de garder et d'élever pour le fatal sacrifice où elle sera immolée.

Dès lors plus de repos, plus de tranquillité pour Marie. Selon l'expression de l'Ecriture, Jésus croît sous ses yeux en âge et en sagesse, elle sait qu'il ne croît que pour le Calvaire, qu'elle ne le dérobe à la fureur d'Hérode que pour le réserver à la fureur des pharisiens ; elle sait qu'elle ne le retire de l'Egypte que pour le rendre à la terre plus barbare qu'il abreuvera de son sang. Sorti de la solitude, Jésus remplit la Judée du bruit de ses miracles; le peuple accourt en foule sur ses pas, chaque jour augmente le nombre de ses disciples; Jérusalem ne s'entretient que de ses vertus et de ses prodiges; elle sait que ce peuple inconstant et perfide l'abandonnera, que ses disciples faibles et timides le méconnaîtront, que cette Jérusalem parjure et déicide demandera sa mort. Cette idée désolante est continuellement présente à son esprit; affligée par des maux qui ne sont pas encore, Marie porte à chaque instant le poids des disgrâces qui doivent se suivre et se remplacer dans le cours de tant d'années.

Or comment le porte-t-elle? Venez, montez au Calvaire, fixez vos regards sur la scène la plus tragique et en même temps la plus héroïque qui fut jamais. Il est des traits dont un seul peint une âme tout entière, et fait un éloge auquel l'art de louer ne peut rien ajouter. Considérez ce corps couvert de plaies, épuisé de forces, défiguré par les supplices ; ces yeux presque éteints et appesantis sous le sommeil de la mort ; ce sang qui par des blessures profondes coule à gros bouillons et arrose la montagne sainte. Ecoutez ces cris insultants, ces clameurs sanguinaires, ces blasphèmes sacriléges d'un peuple tumultueux, enivré des fureurs de l'enfer ; et tout à coup, au milieu d'une nuit sombre, dans des ténèbres pleines de terreur et d'épouvante, dans un affreux silence, entendez les plaintes douloureuses, les sons faibles et languissants de sa voix mourante, les derniers soupirs de cet Homme-Dieu, qui rend dans les tourments une vie pénible et rassasiée d'opprobres.

Ah! chrétiens, après Jésus sur la croix, quoi de plus étonnant que Marie au pied de la croix? Le disciple bien-aimé s'y trouve, il est accompagné de Madeleine; dans le disciple bien-aimé, ce n'est que le cœur d'un apôtre; Madeleine a le cœur d'une amante; avec le cœur de l'apôtre et de l'amante, Marie a le cœur de la mère la plus tendre. Ce fleuve, pour me servir des expressions de l'Ecriture, ce fleuve brûlant du pur amour, qui arrose et qui enflamme les saints, il se répandait presque tout entier dans l'âme de Marie; il l'inondait, il l'embrasait. Les saints aiment, Marie n'était qu'amour. Que vient-elle donc chercher au Calvaire? ce qu'on reprocherait à toute autre mère de ne pas fuir, le spectacle d'un fils mourant, spectacle digne de Marie. Elle est mère ; mais elle est mère d'un Dieu : eh ! qu'elle soutiendra dignement cette grande et auguste qualité ! Ce ne sera point la mère de Moïse qui baigne de ses pleurs le berceau qu'elle abandonne aux flots; ce ne sera point Jacob qui trempe de ses larmes la robe sanglante de Joseph; ce ne sera point Jephté qui condamne par ses regrets l'imprudence de son vœu téméraire ; ce ne sera point David qui veut s'ensevelir dans le tombeau d'Absalon. Au Calvaire tout sera digne du Dieu qui s'immole. Marie aime Jésus comme son fils, elle l'aime encore plus comme son Dieu ; elle l'aime comme il veut être aimé, comme il aime lui-même, et il n'est pas moins le modèle, que l'objet de sa tendresse; plus attentive à considérer sur la croix les vertus dont on lui donne l'exemple, que l'événement funeste qui lui ravit son fils, ce qu'elle souffre avec lui, avec une sorte de proportion, elle le souffre comme lui. Sur le même autel sont posées les deux victimes; c'est le même coup qui les frappe, le même feu qui les consume, la même constance qui les soutient. Dans le courage de la mère, dit saint Ambroise, on reconnaît la divinité du Fils : *Stabat mater non degeneri spectaculo.* S'il n'appartient qu'à un Homme-Dieu de mourir comme Jésus, il n'appartenait qu'à la mère d'un Homme-Dieu de soutenir dans un calme si héroïque le terrible spectacle d'un fils mourant, et d'un tel fils : *Stabat mater non degeneri spectaculo.*

Que Madeleine mêle ses larmes avec le sang de Jésus-Christ ; qu'entraînée par le mouvement rapide de la douleur qui l'inonde, elle coure chercher au tombeau la consolation de pleurer sur le corps du Dieu Sauveur : le cœur n'est ordinairement pas capable d'un amour plus tendre, et dans notre cœur un amour si tendre ne peut être plus tranquille. Marie aime bien davantage ; mais la Mère d'un Dieu aime bien autrement. Son amour est de tous les amours le plus contristé, le plus désolé ; mais c'est un amour plus magnanime qui, épuré, ennobli, élevé par la sainteté, par la majesté de sa source; qui, marqué du sceau et de l'empreinte de la divinité de son Fis, dédai-

gne de se soulager par la plainte, de s'exhaler en gémissements, de se répandre en pleurs. Hommes, nous ne connaissons point cet amour. Dans les âmes les plus ferventes, l'amour le plus pur, le plus vif, a toujours quelque mélange de la faiblesse du cœur où il réside. Nous ne sommes que des hommes pécheurs; Marie était la mère d'un Dieu. Taisons-nous et admirons. Admirons une âme plus grande que les épreuves auxquelles l'a mise son amour pour son Fils, une âme plus grande que les épreuves auxquelles l'a mise l'amour de son Fils pour elle.

2° Jésus aime Marie : comment ne l'aimerait-il pas? Il aime tous ses ouvrages; Marie n'en est-elle pas le chef-d'œuvre? Il aime cette race coupable et infortunée de l'homme pécheur, dans laquelle il ne voit rien d'aimable que ses bienfaits, et il doit la naissance à Marie; il aime ceux dans lesquels habite son esprit, et Marie est le temple le plus auguste, l'épouse la plus pure de l'Esprit-Saint; il aime ceux qui sont dociles à sa parole, et sa mère fut le plus attentif, le plus fidèle de ses disciples; il aime les justes, et après le Dieu saint, Marie est le plus parfait modèle de la sainteté; il aime ceux dont il est aimé. Marie ne vit qu'en lui, ne vit que pour lui. Jésus aime donc Marie, et il n'aime personne autant qu'il aime Marie.

Mais aimer d'un amour qui flatte les penchants, qui satisfait les désirs, qui nourrit la vanité; aimer d'un amour qui passionne, qui affaiblit le cœur, c'est aimer en homme. Aimer d'un amour qui relève, qui ennoblit, qui épure, qui agrandit, qui contrarie les penchants, qui fait gémir la sensibilité, qui travaille à élever l'homme au-dessus de l'homme, c'est aimer en Dieu. Aimer d'un amour attentif à soutenir, à consoler la piété, à dédommager des délices funestes du vice par la paix et le repos qui marchent à la suite de la vertu; aimer d'un amour qui donne sur la terre les prémices de la récompense qu'il prépare dans le ciel, c'est ainsi que nous aime quelquefois un Dieu plein d'indulgence pour notre faiblesse. Aimer d'un amour qui se produit souvent par les disgrâces, qui invite par les croix, qui attire par les rebuts, qui récompense par les humiliations et les opprobres : c'est ainsi qu'aime le Dieu des âmes fortes, et qu'il appelle aux plus éminentes vertus; et plus son amour est tendre, plus il se montre sévère quand il trouve des cœurs capables de soutenir l'activité de ce feu dévorant.

Pourquoi donc Jésus a-t-il sur Marie une conduite d'épreuves et de rigueurs? C'est qu'il lui voit une âme trop grande; trop noble; c'est qu'il lui voit des vertus trop héroïques pour avoir besoin de ces ménagements, de ces appuis, sur lesquels se repose la faiblesse humaine; c'est que Jésus ne connaît point sur la terre d'autre cœur que le cœur de Marie, capable de ne pas plier sous le poids d'un amour si austère; c'est qu'il n'y avait que la mère d'un Dieu qui pût ne point chanceler dans des sentiers si difficiles, et suivre d'un pas toujours égal les impressions rapides de cette grâce céleste qui établit son empire sur les ruines de la nature; c'est qu'il appartenait à la mère du Dieu de l'Évangile de parcourir dans toute son étendue la carrière des vertus évangéliques, de marquer toute la prééminence de la loi nouvelle sur la loi ancienne, de frayer au peuple naissant la route du Calvaire, et d'animer par de grands exemples les âmes que Dieu appelle à de grands sacrifices; c'est qu'il était digne de la mère d'un Dieu crucifié de marcher de plus près sur les traces sanglantes de son fils, de l'imiter dans la pratique des vertus qui demandent les efforts les plus pénibles et la vigueur la plus intrépide du courage héroïque; c'est qu'une sainteté de goût, d'attrait, de paix, de faveurs, est une sainteté moins rare et moins excellente, une sainteté de pure foi, de la charité la plus ardente, une sainteté qui tient continuellement le cœur dans l'État de victime et d'immolation : c'est la sainteté de la Mère de Dieu.

Pourquoi encore? pourquoi Jésus a-t-il sur Marie une conduite d'épreuves et de rigueurs? C'est que l'amour de Marie ne souhaite point un autre amour. Que la gloire du Dieu vainqueur du monde soit entre les mains des apôtres; que les disciples accompagnent le maître au Thabor; que Jésus sortant du tombeau se hâte de sécher les pleurs de Madeleine, et qu'il semble abandonner Marie à sa douleur; Marie n'en est point jalouse; de grandes vertus et une grande obscurité; un grand courage et de grandes disgrâces; un grand mérite et de grandes humiliations; telles sont les faveurs qu'elle souhaite; telles sont les distinctions auxquelles elle aspire à l'exemple de son Fils : ainsi le cœur de Jésus se règle sur le cœur de Marie. S'il fait des miracles, s'il entre triomphant dans Jérusalem, il n'appelle point Marie à ces spectacles de gloire et d'éclat; il sait que sa foi et son amour sauront se passer du secours des prodiges; au contraire, un fils dans l'indigence, dans l'exil, dans les pleurs, dans l'opprobre; un fils proscrit, chargé de chaînes, chancelant sous le poids de sa croix, noyé dans son sang, expirant au Calvaire : ces scènes tragiques sont le triomphe de l'amour le plus pur : il n'y a que lui seul qui puisse en être l'auteur; que lui seul qui mérite d'en être le spectateur : ce sont là les situations dignes d'un Dieu et de la Mère d'un Dieu. Jésus aime trop Marie pour ne pas l'appeler à son sacrifice; Marie aime trop Jésus pour consentir à perdre des moments si précieux. Dans les deux cœurs, c'est le même amour : un amour réciproque anime les deux cœurs : dans le Fils, c'est un amour qui répond aux vertus de la mère; dans la mère, c'est un amour digne en quelque sorte de la sainteté du fils; dans le Fils, un amour appliqué à perfectionner le mérite de la mère; dans la mère, un amour attentif à remplir les desseins du Fils; dans Jésus, un amour dont les saintes rigueurs font l'éloge

de Marie; dans Marie, un amour dont la constance fait la gloire de Jésus.

Des cœurs unis par les liens d'un amour si pur et si saint ne devaient avoir qu'un même sort. Marie passe, ainsi que Jésus, des jours obscurs au centre de l'humiliation et de la douleur; après Jésus, Marie trouve la vie au sein du tombeau; elle ne meurt que pour renaître aussitôt. Placée dans le ciel auprès de Jésus, elle partage sa gloire autant qu'il est donné à une créature de la partager. Les temples dont il est le Dieu, elle en est la protectrice; tous les sanctuaires qui retentissent du nom du Fils, répètent les louanges de la mère. La grâce de Jésus-Christ ne lui gagne point de cœurs qu'il ne donne à Marie; il les reçoit par elle, ou elle les reçoit de lui. La confiance en Marie, l'invocation de Marie est le commencement ou le fruit de la vraie piété; et si l'on peut aimer Marie sans être saint, nous ne connaissons point de sainteté séparée du culte de Marie; culte solide, fondé sur les principes les plus certains, sur les maximes les plus pures de la religion; dévotion consacrée par le suffrage de tant de souverains pontifes; par l'approbation si souvent réitérée de l'Eglise catholique; par la doctrine unanime des Pères; par l'exemple de nos plus grands monarques; par l'exemple de ce que le sacerdoce et l'empire eurent jamais de plus respectable et de plus auguste; par l'exemple de tant de saints dont le nom écrit dans les fastes de l'Eglise, console assez ceux qui marchent sur leurs traces, des mépris profanes de ces hommes frivoles et superficiels, qui mettent la raison à n'avoir point de religion, qui ne croient rien parce que souvent ils ne savent rien; et qui, dans le désespoir de réussir par d'autres voies à se faire une réputation d'esprit, tâchent d'y suppléer par la réputation d'audace et d'impiété: dévotion justifiée, autorisée par tant de miracles publics et avérés, que la licence de notre siècle à les rejeter rendrait peut-être douteux dans les âges suivants, sans le talent réservé à notre siècle de venger les vrais miracles, de la croyance qu'il leur refuse, par sa facilité à adopter, par son audace à vanter de vains prodiges: dévotion qui n'a commencé de tomber qu'à mesure que la foi et les mœurs ont cessé de se soutenir; dévotion qui doit avoir passé dans nos veines avec le sang de nos pères. Rappelez-vous les jours de nuages et de désolation qui virent la France armée contre la France, saper de ses propres mains les fondements de cet empire vainqueur de tant de siècles: l'hérésie, assise sur les débris fumants de nos temples et de nos provinces, bravait insolemment les foudres de l'Eglise et le tonnerre de nos rois. Elle appelait l'étranger à son secours; et pour le récompenser de lui avoir vendu sa foi, elle lui vendait nos vies et nos libertés.

Dans ce péril commun de la religion et du trône, Louis le Juste invoque Marie; Marie parle; les vents et les flots déchaînés dispersent les flottes redoutables qui nous amenaient le ravage et la servitude; les remparts des villes tombent à l'aspect de nos légions triomphantes; la discorde et l'erreur courent reporter dans les régions d'où elles étaient venues, leurs fureurs et leurs attentats sanguinaires. Le monarque reconnaissant vient se prosterner aux pieds de Marie; lui consacrer le roi et le royaume; lui jurer au nom de son auguste postérité et de ses sujets une fidélité éternelle.

Attachés à Marie par tous ces titres réunis de la religion et de la naissance, de la foi et de la patrie, de l'espérance et de la reconnaissance, honorons Marie par les mêmes hommages de zèle, de vénération et de dévouement. La même confiance aura le même succès, elle attirera les mêmes grâces.

Par la même confiance, ne vous y trompez pas, j'entends une confiance digne d'attirer les regards de Marie; digne de toucher le cœur de Marie: par conséquent une confiance qui ne se borne pas à invoquer Marie, qui aspire, qui travaille à imiter Marie. Point d'écueil plus dangereux que les illusions d'une fausse piété! voulez-vous que Marie soit votre protectrice, qu'elle soit votre modèle! Pour cela commencez dès ce jour à former le plan de votre conduite sur l'exemple des vertus que vous devez admirer.

L'âme de Marie fut une âme supérieure à la plus sublime grandeur, parce qu'elle dut sa gloire et ses honneurs à l'accroissement et à la perfection de ses vertus. Concluez: donc la véritable grandeur consiste à la mériter par la vertu, à la sacrifier à la vertu, et à la sanctifier par la vertu. Et ce qui convient à la grandeur de domination et d'autorité, ne convient pas moins à la grandeur d'opulence et de richesses, à la grandeur d'esprit et de talents, à la grandeur d'estime et de réputation: si elle n'a pour base et pour fondement la vertu; si on l'achète au prix et par l'oubli de la vertu; si on ne l'emploie pas à établir le règne et l'empire de la vertu; la grandeur de domination et d'autorité, de titres et de naissance, ne sera qu'un vain éclat, funeste à la véritable gloire, parce qu'elle ne servira quà mettre dans un plus grand jour les faibles et les vices du cœur. La grandeur d'opulence et de richesses ne sera qu'un étalage odieux de faste et de luxe, de dureté et d'insensibilité qui fera la honte et l'opprobre de l'humanité; la grandeur d'esprit et de talents ne fera que ruine et naufrage de la foi et des mœurs; la grandeur d'estime et de réputation ne sera qu'occasion et que source de scandale et de séduction.

Au contraire, la vertu seule et dénuée de toute grandeur extérieure, fera l'homme véritablement grand. Il ne le sera pas, je l'avoue, aux yeux du vulgaire, qui n'estime l'homme que par ce qui est étranger à l'homme; il le sera au tribunal de la raison; il le sera au tribunal de Dieu; il ne le sera pas pour le temps, il le sera pour l'éternité: il sera d'autant plus grand, que sa grandeur, telle que la grandeur de Marie, obs-

cure ici bas et inconnue, ne brillera point aux yeux du monde.

L'âme de Marie se montra une âme supérieure aux plus tristes disgrâces dans les épreuves auxquelles l'a mise son amour pour son Fils, auxquelles l'a mise l'amour de son fils pour elle. Reconnaissez le modèle du courage avec lequel nous devons soutenir les épreuves auxquelles nous dévouera notre amour pour Dieu, l'amour de Dieu pour nous, épreuves auxquelles nous livrera notre amour pour Dieu par les sacrifices qu'il nous demandera. Sacrifice de l'orgueil et de la vanité pour marcher dans les voies de l'humilité, et pour souffrir dans la paix et le silence l'humiliation des dédains et des insultes du monde ; sacrifice du faste et de la mollesse, du jeu et des amusements profanes, pour consacrer nos richesses à soulager l'indigence, à essuyer les pleurs du pauvre ; sacrifice du respect humain, pour ne point rougir d'avouer hautement la simplicité de notre foi dans ce siècle de libertinage et d'irréligion ; pour ne point craindre de déplaire à ces héros du génie moderne à qui tout plaît, excepté Jésus-Christ et son Evangile ; sacrifice de l'indolence et du sommeil, des timidités et des lâchetés de notre amour-propre, pour passer de l'exacte observation du précepte à la pratique généreuse des conseils ; sacrifice de nous-mêmes et de tout nous-mêmes, pour mourir aux penchants corrompus de la nature, et ne vivre que de la vie de la grâce ; épreuves auxquelles voudra nous mettre l'amour de Dieu pour nous.

Quand même elles consisteraient dans ces aridités, ces sécheresses, ces désolations, ces délaissements, ces dégoûts, ces ennuis, ces incertitudes, qui servent à humilier, à exercer, à purifier les âmes que l'Esprit-Saint appelle à parcourir la carrière de la vie intérieure, adorons avec respect et soumission les volontés du souverain maître, lorsqu'il nous place dans les routes de l'affliction : faisons plus, soyons chrétiens ; apprenons, à l'école de Marie, que les rigueurs apparentes du Seigneur sont l'ouvrage de ses plus grandes miséricordes, et qu'il ne refuse dans le temps que pour donner davantage dans l'éternité.

Vierge sainte, obtenez de Jésus que ces importantes et utiles leçons, puisées dans l'étude de vos vertus, deviennent la règle unique de nos idées, de nos sentiments, de notre conduite, afin que guidés par vos exemples, aidés par votre protection, nous parvenions à la félicité que le Seigneur prépare à ceux qui vous invoquent et qui l'adorent en esprit et en vérité. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE II.

SAINT JEAN-BAPTISTE.

Elisabeth pariet tibi filium.... Erit magnus coram Domino. (*Luc.*, I, 13-14.)

Elisabeth vous donnera un fils... Il sera grand devant le Seigneur.

L'Esprit-Saint vient de nous tracer un éloge de Jean-Baptiste auquel l'esprit de l'homme ne peut rien ajouter ; et pour concevoir du saint précurseur l'idée la plus noble, la plus sublime, il ne faut qu'approfondir les paroles de mon texte. Jean-Baptiste naît pour la grandeur : *Erit magnus*. Et quelle est la grandeur que le ciel lui destine ? Etre grand à ses propres yeux ; grandeur folle et insensée ; égarement d'orgueil et de présomption, capable de déparer, d'avilir le mérite le plus brillant, puisque les plus belles qualités n'ont de lustre que celui qu'elles tirent de la modestie qui les ignore ou qui paraît les ignorer... Etre grand aux yeux du monde ; grandeur trop souvent séparée de la véritable grandeur : un grand nom, une grande naissance, de grands titres, de grands emplois, de grandes richesses, quelquefois de grands défauts, ces crimes heureux ; vous le savez, c'est là ce qui fait les hommes que nous voyons primer, régner avec tant de faste dans cette terre d'illusions et de prestiges, où la vertu, toujours timide à se produire, ne forme qu'une grandeur obscure, inconnue, et donne si rarement cette grandeur d'éclat extérieur qui figure, qui représente sur le théâtre du monde... Etre grand aux yeux du monde ; grandeur vaine et frivole, puisqu'elle ne consiste que dans l'estime et l'approbation des hommes ; de ces hommes si petits par l'esprit et par le cœur, de ces hommes dont le suffrage, dédaigné par la raison, n'est précieux qu'à l'ambition ; de ces hommes dont les louanges qu'ils donnent doivent tout leur prix à l'amour-propre et à la vanité de celui qui les reçoit. Etre grand aux yeux du monde ; grandeur incertaine et passagère ; de quoi dépend-elle ? des caprices du sort, où plutôt des révolutions de l'esprit humain, encore plus changeant, plus volage que la fortune.

Que la grandeur promise à Jean-Baptiste est différente de cette grandeur fragile et chimérique ! Il sera grand devant le Seigneur : *Erit magnus coram Domino*. Grand devant ce Dieu, la source et la plénitude de toute grandeur ; grand devant ce Dieu dont le suffrage est la règle, la mesure de toute grandeur réelle et véritable ; grand devant ce Dieu pour qui le monde et ce qu'il y a de plus grand dans le monde est comme s'il n'était pas : *Erit magnus coram Domino*. Non-seulement Jean-Baptiste sera grand devant Dieu, il sera grand parmi ceux mêmes qui sont grands devant le Seigneur. Pourquoi ? parce qu'il entrera dans le plan et l'économie des plus nobles projets de la sagesse éternelle ; parce qu'il sera employé à préparer, à ébaucher un des plus grands ouvrages qu'un Dieu puisse entreprendre et achever, l'ouvrage de la rédemption, de la sanctification du monde ; parce qu'il aura avec le Dieu rédempteur, le Dieu sauveur, les rapports les plus étroits, les plus intimes, les plus essentiels ; disons tout, parce qu'il sera sur la terre l'homme de Jésus-Christ, l'homme de l'Homme-Dieu.

En effet, suivons, étudions les monuments sacrés; que verrons-nous dans Jean-Baptiste? un homme marqué du sceau, de l'empreinte de Jésus, dévoué, consacré à Jésus, séparé pour l'œuvre de Jésus; un homme dont la naissance et la vie, les discours et les actions, la gloire et les vertus se rapportent à Jésus comme à leur source et à leur centre; un homme qui ne fut que pour Jésus-Christ; un homme qui ne fut qu'à Jésus-Christ; en deux mots, tout pour Jésus-Christ, tout à Jésus-Christ : voilà Jean-Baptiste et le partage de mon discours, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tel est donc le premier trait qui caractérise Jean-Baptiste; tout ce qu'il est, il ne ne l'est qu'en vue de Jésus, que par rapport à Jésus : dans Jean-Baptiste tout est pour Jésus, et le ministère qu'on lui confie, et les grâces qu'il reçoit.

Concevez ma pensée, mes chers auditeurs; je sais que tout ce que nous sommes, nous ne le sommes que par Jésus et pour Jésus. Ce que je prétends, c'est qu'aussi nos emplois, nos talents, nos vertus se bornent à former Jésus en nous, à remplir les desseins de Jésus sur nous, à étendre au dehors de nous la gloire de Jésus; ce que je prétends, c'est que par une distinction qui n'appartient qu'à lui, Jean-Baptiste fut destiné à jeter les premiers fondements de l'empire de Jésns sur la terre : je dis donc, l'empire de Jésus, le règne de l'Homme-Dieu sur les hommes, fut la fin, le terme du ministère confié à Jean-Baptiste; ce fut l'objet et le but des grâces accordées à Jean-Baptiste. Mettons ces deux idées dans tout leur jour.

1° L'empire de l'Homme-Dieu à établir parmi les hommes est la fin et le terme du ministère confié à Jean-Baptiste. Car qu'est-ce que Jean-Baptiste, et pourquoi le ciel le donne-t-il à la terre? Au moment de sa naissance, un prophète divinement inspiré, s'écrie : Béni soit le Dieu d'Israël; les jours de sa miséricorde sont arrivés, il a jeté un regard propice sur son peuple; la lumière va s'élever sur Jacob, le flambeau de David va se rallumer : le trône de Juda va recevoir son véritable maître, la postérité d'Abraham va posséder le libérateur promis à ses pères! Enfant trop heureux, c'est par vous que commenceront de couler les jours de salut et de grâce : le Messie marche sur vos pas, pour paraître, il attend que votre voix l'annonce dans Sion; le Soleil de justice n'entrera point dans sa carrière si vous ne réglez, si vous ne guidez sa course : *Præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus.* (*Luc.*, I, 76.)

Appliquez-vous, chrétiens, pénétrez la profondeur de cet oracle : avec la gloire de Jean-Baptiste, vous verrez se développer à vos yeux ce qu'il y a de plus sublime, de plus auguste dans votre religion. A peine la paix et l'innocence avaient quitté le monde, devenu pécheur par le péché d'un seul homme, que le ciel promit à la terre un libérateur qui lui rendrait ses vertus et sa gloire. Aussitôt se forme un nouveau plan de providence qui ramène tout à Jésus, qui conduit tout en vue de Jésus. Chute des royaumes, révolution des empires, succession des monarchies, victoires des conquérants, événements où l'homme ne cherche et n'aperçoit que l'homme, ils sont l'ouvrage d'une providence supérieure, attentive à travailler pour ce Jésus, dont il est écrit qu'il est le premier et le dernier, le commencement et la fin des voies de l'Eternel. Déjà un peuple est séparé de tous les peuples pour être le dépositaire des promesses. Dans ce peuple, une tribu est distinguée de toutes les tribus pour posséder le sceptre d'autorité qu'elle remettra à celui qui a été promis; dans cette tribu, une maison, celle de David, est préférée à toutes les maisons, pour fournir le sang qui, sorti des veines du Messie, arrosera et purifiera la terre : sacrifices, cérémonies, prophètes, patriarches, héros, justes de la loi, tout tend au Messie, tout est pour le Messie, pour l'annoncer, le représenter, le figurer.

Ce n'est point assez, et voici ce qui doit principalement vous attacher dans le sujet que je traite : parce que les oracles qui annoncent le Messie auront leurs profondeurs, où pourrait s'égarer et se perdre l'esprit humain, cet esprit d'autant plus faible que présomptueux et téméraire, il compte trop sur ses lumières et ne se défie point assez de ses passions; parce que les cérémonies, les sacrifices qui figurent le Messie, les types, les images qui le représentent auront leurs voiles et leurs nuages, source ou prétexte d'erreur dans un peuple mal disposé, et par là même peu capable de saisir les mystères de l'esprit, cachés sous l'écorce de la lettre; parce que Dieu prévoyait qu'à ces obscurités, répandues sur les Ecritures pour faire le mérite de sa foi, Israël ajouterait les ténèbres de ses propres cupidités qui en serait l'écueil et la ruine; que fait le Seigneur? Dans l'abondance et la plénitude de ses miséricordes, à tant d'autres moyens de distinguer le libérateur, il ajoute un nouveau moyen, plus simple, plus facile : entre tous les enfants des hommes sera choisi un homme marqué pour précéder le Messie; un homme avant lequel on ne puisse attendre le Messie, après lequel on ne puisse l'espérer; un homme dont l'autorité soit si dominante, si puissamment établie, que sans son témoignage il ne soit point permis de reconnaître le Messie; qu'après son témoignage il ne soit plus permis de le méconnaître : par conséquent, un homme à qui Dieu veut qu'il appartienne d'ôter ou d'imprimer, de donner ou de refuser l'empreinte et le sceau du Messie; un homme dont le Messie, ce Jésus son maître et son Dieu, consente, permettez-moi cette expression, consente à prendre l'aveu, à obtenir le suffrage, à faire reconnaître à son tribunal la vérité de sa doctrine et de ses miracles; à recevoir de lui, non sa mission, mais l'authenticité, la publicité, presque

l'autorité de sa mission ; un homme, comme établi pour juger entre Israel et Jésus ; pour prononcer sur ce que Jésus a de pouvoir et d'empire, sur ce qu'on doit à Jésus de soumission et d'hommage.

Or cet homme, c'est Jean-Baptiste. Ah ! chrétiens, que vous dirai-je, qui n'affaiblisse ce que je viens de vous dire ? Qu'on cherche l'éloge des héros du monde ou de la religion dans la suite de leurs actions et de leur conduite, dans l'enchaînement de leurs projets et de leurs entreprises, dans le brillant de leurs succès et de leurs vertus ! La gloire, la grandeur de Jean-Baptiste ont précédé sa naissance ; il ne viendra que dans la plénitude des temps ; depuis les premiers jours du monde naissant, il partage avec Jésus l'espoir et l'attente des peuples. En effet, prenez garde, mon cher auditeur, depuis qu'ils ont été unis par des liens si intimes dans l'ordre des décrets éternels, ils ne peuvent plus être séparés, Jean-Baptiste et Jésus : celui qui annoncera et celui qui sera annoncé ; celui qui rendra témoignage à la lumière et celui qui sera la lumière : le monde ne recevra son libérateur que de la main de Jean-Baptiste ; il ne le connaîtra que par le ministère de Jean-Baptiste ; de là : par une suite naturelle, Jean-Baptiste devient avec Jésus l'objet des vœux des patriarches et des prophètes, les soupirs qui invitent le Messie, appellent le précurseur ; en vain, les justes, les saints d'Israël, conjureront la rosée du ciel de se répandre dans les campagnes de Juda ; en vain ils arroseront de leurs pleurs, ils amolliront par leurs larmes le sein de la terre destinée à enfanter le salut des nations : la terre ne donnera Jésus qu'après avoir donné Jean-Baptiste.

Mais Jean-Baptiste paraît : à ce moment commence le règne du Messie ; voilà sa date, son époque : jusques-là on disait le Messie viendra ; maintenant il vient ; il est venu : jusqu'à Jean-Baptiste, la loi et les prophètes ; depuis Jean-Baptiste l'accomplissement de la loi et des prophètes ; comme précurseur et en qualité de précurseur il tient le milieu entre les deux alliances ; il est le terme qui les sépare et qui les réunit, il est en même temps à la loi et à l'Evangile ; à la loi qu'il finit, à l'Evangile qu'il commence ; à Moïse, sous lequel il est né, à Jésus-Christ, pour lequel il naît. Parlons plus juste, il n'est qu'à Jésus-Christ et pour Jésus-Christ ; s'il appartient à la loi, ce n'est qu'en qualité d'homme envoyé pour lui marquer sa chute prochaine, pour avertir le premier Israël de se retirer, de fuir devant le second Israël ; il appartient à l'Evangile en qualité d'homme qui vient jeter les fondements sur lesquels reposera l'édifice de la foi ; d'homme utile, d'homme comme nécessaire à Jésus-Christ et à l'Evangile de Jésus-Christ.

Je dis comme nécessaire, car telles étaient (d'après ce nouveau plan de providence), telles étaient les prérogatives, les prééminences de son ministère de précurseur, que l'Evangile devait commencer par lui et ne pouvait commencer que par lui ; que son témoignage seul suffisait à prouver Jésus, et que sans ce témoignage rien ne prouverait Jésus à la Synagogue : le témoignage seul de Jean-Baptiste suffisait à prouver Jésus, parce que aussitôt que Jésus serait reconnu par celui qui était destiné à le faire connaître ; présenté par celui qui devait le montrer, le manifester, il ne resterait à Israel que de plier, de se soumettre, puisque le précurseur suscité, envoyé de Dieu afin de désigner le Messie, ne pouvait se tromper jusqu'à rejeter celui qui serait le Messie ou recevoir celui qui ne serait pas ; sans le témoignage de Jean-Baptiste, rien ne suffirait à prouver Jésus à la Synagogue. Il est vrai, les rois, les héros de Juda l'ont représenté ; les cérémonies, les sacrifices de la loi l'ont figuré ; les patriarches, les prophètes l'ont prédit : mais, suivant même leurs oracles et leurs prédictions, c'était au précurseur d'éclaircir, d'expliquer le sens des prophéties, de décider du but et de l'esprit des figures, du rapport et de la convenance des types, d'en faire au Messie l'application propre et personnelle. Le témoignage du précurseur avait été donné comme la preuve la plus simple, la plus sensible, la plus palpable, la moins sujette à l'illusion, la moins exposée aux disputes, aux subtilités, aux chicanes de l'esprit indocile ; par conséquent ce témoignage était l'arbitre, le juge naturel des autres preuves : loin d'être autorisé à juger de la déposition du précurseur, par le sens prétendu des prophéties, il fallait juger du sens réel et véritable des prophéties par la déposition du précurseur. Que le ciel et la terre parlent donc en faveur de Jésus ; qu'il soit un homme de prodiges et de miracles, ce n'est point assez, si j'ose le dire, et pour qu'il soit celui qui a été prophétisé, il faut, d'après les témoignages des Ecritures, il faut que la voix de Jean-Baptiste se joigne et s'accorde avec la voix des prophètes pour nous désigner le Messie ; il lui est réservé d'introduire le fils de David dans l'héritage de ses ancêtres ; sans lui le Messie ne peut arriver à Israël, Israël ne peut arriver au Messie.

Après cela, chrétiens, je ne suis plus surpris de la supériorité que Jésus-Christ nous fait apercevoir dans le ministère de Jean-Baptiste sur tout autre ministère ; je ne suis plus surpris que ce Dieu Sauveur nous déclare que Jean-Baptiste fut au-dessus des prophètes, *plus quam prophetam* (*Matth.* II, 9) : il a été plus que les prophètes, parce qu'il a montré celui que les prophètes n'avaient fait que promettre ; parce qu'il a mis sous les yeux d'Israël celui que les prophètes n'avaient salué que de loin ; plus que les prophètes, parce qu'il a été prophète et prophétisé, parce qu'il a prédit et a été prédit : il a été plus que le plus grand des prophètes ; Elie, si fameux par la vivacité de son zèle, par l'austérité de sa pénitence, par la multitude de ses prodiges : Elie ne fut que l'ombre, le type de Jean-Baptiste : Elie fut des-

son cœur, ni punir des conseils et des reproches qu'approuvait sa raison.

Mais il est une passion dont le poison pénétrant consume, détruit toutes les vertus; une passion qui enhardit à tous les crimes, et qui sait les faire commettre quand même elle ne réussit pas à les faire aimer : aux sombres et épaisses fumées de son flambeau fatal, s'obscurcissent toutes les lumières; déjà elle a présenté aux yeux du monde épouvanté le spectacle de David fumant du sang d'Urie; de Salomon rampant aux pieds des idoles. Comment donc un Hérode enivré des fureurs d'un amour incestueux, lui refuserait-il le sang de Jean-Baptiste? Victime du zèle et de la pudeur, le saint précurseur tombe immolé aux barbares caprices d'une nouvelle Jézabel; en tombant, il fait trembler le monarque impie, qui, déchiré par ses remords, lorsqu'il entend parler des prodiges de Jésus, croit que Jean-Baptiste, sorti du tombeau, vient lui apporter jusque sur le trône les foudres du Dieu vengeur.

Ainsi par sa mort, par les suites de sa mort, Jean-Baptiste nous offre encore un trait de ressemblance avec Jésus, de la ressemblance à nos yeux la plus exacte qui puisse être entre un homme et un Homme-Dieu. En effet, rassemblons en finissant les divers traits de la vie de Jésus et de la vie de Jean-Baptiste; que verrons-nous? La naissance du précurseur et du Messie annoncée par l'ange Gabriel; la fécondité d'une femme stérile, suivie de la maternité d'une vierge; Jésus, la sainteté même, dans le sein de Marie : Jean-Baptiste sanctifié dans le sein d'Elisabeth; Jésus inconnu à Nazareth; Jean-Baptiste solitaire dans le désert; mêmes contradictions, mêmes ennemis, mêmes succès; mais toujours avec la différence que j'ai indiquée, mêmes succès dans les fonctions du ministère; Jésus et Jean-Baptiste jouets des passions et du libertinage du même Hérode; une mort sanglante, unique récompense de leurs vertus et de leur zèle; Jésus renaissant dans le sépulcre, confond les projets de l'imposture; Jean-Baptiste du fond de son tombeau vit encore dans le cœur du lâche tyran et le punit de son crime par les terreurs dont il le remplit. Après cela, ne nous contentons plus de dire, Jésus annoncé, préparé, manifesté par Jean-Baptiste; disons Jésus ébauché et presque commencé dans Jean-Baptiste, éloge après lequel il n'est plus permis de louer, il ne reste que d'admirer et de s'instruire.

Union, conformité, ressemblance avec Jésus-Christ; elle est le partage, le caractère, l'héritage de tout chrétien; point de chrétien qui, en qualité de chrétien, ne soit obligé de retracer dans sa personne la vie de Jésus-Christ, de marcher sur les pas de Jésus-Christ. Ames vaines et ambitieuses sur les pas d'un Dieu humilié! âmes avides et intéressées sur les pas d'un Dieu pauvre! âmes sensuelles et voluptueuses sur les pas d'un Dieu pénitent, d'un Dieu crucifié! Ah! vous n'entendez point, vous ne voulez point entendre ce langage! Quittez donc absolument le titre de chrétien, avouez que vous n'êtes point, que vous ne voulez point être de ce peuple à qui l'Apôtre déclare que les engagements de sa vocation en Jésus-Christ l'appellent à se dépouiller de soi-même, afin de se revêtir de Jésus-Christ, de mourir à lui-même pour vivre de Jésus-Christ et en Jésus-Christ. Je le sais, cette morale est dure et austère, elle révolte la cupidité, elle fait gémir l'amour-propre, elle intimide, elle épouvante la raison : aussi saint Paul l'appelait la folie de la croix; mais, reprenait le Docteur des nations, c'est par cette folie de la croix qu'il a plu à la sagesse éternelle d'opérer le salut du monde: *Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes.* (I *Cor.*, I, 21.) Sainte et heureuse folie de la croix, devons-nous dire avec l'Apôtre, qui me donnera, ô mon Dieu, de pénétrer, de goûter les mystères de grâce cachés sous cette folie apparente! qui me donnera d'aimer à vivre obscur, retiré, solitaire, pauvre, méprisé, souffrant, affligé avec vous et pour vous! malheur à moi si votre croix ne fait toute ma gloire, toutes les délices de mon cœur! *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* (*Gal.*, VI, 14.) Malheur au chrétien qui, dans la disgrâce, s'arrête à regretter les frivoles, les dangereuses prospérités du monde! Malheur au chrétien qui, dans la prospérité, ne soupire pas pour la croix de Jésus-Christ! la patience dans l'humiliation, ou l'humilité dans la grandeur; la soumission dans la pauvreté, ou le détachement dans l'opulence; la paix dans la douleur et dans les larmes, ou la pénitence dans le séjour des plaisirs et des délices, point d'autres voies pour arriver à Jésus-Christ. C'est à vous, ô mon Dieu! c'est à votre grâce de nous y faire entrer, de nous y soutenir; qu'en nous tout soit pour vous, qu'en nous tout soit à vous : après vous avoir imité sur la terre, nous vous posséderons dans le ciel.

PANÉGYRIQUE III.

SAINT PIERRE.

Petrus dixit : Tu es Christus Filius Dei vivi.... Et ego dico tibi; Quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam. (*Matth.*, XVI, 16, 18.)

Pierre dit : Vous êtes le Christ le Fils du Dieu vivant.... Et Jesus lui dit : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.

Vous venez, Messieurs, d'entendre l'éloge le plus complet et le plus magnifique du prince des apôtres. Pour vous en donner l'idée la plus haute, la plus sublime, il ne faut que développer les paroles de mon texte; vous y trouverez le fondement de tout son mérite devant Dieu, et la source de sa gloire devant les hommes.

Saint Pierre s'élève au-dessus des préjugés du temps et de l'imagination; il aperçoit, il adore dans Jésus pauvre, obscur et persécuté, le Fils du Dieu vivant : *Tu es Christus Filius Dei vivi;* c'est son mérite devant Dieu. Jésus-Christ touché de la foi

lorsqu'il s'agit de la gloire et des intérêts de Jésus-Christ? N'est-ce pas du sein de la l'opulence que sortent les grands vices, les grands scandales, dont la contagion fatale fait périr la religion et la piété des peuples? N'est-ce pas dans le sein de la grandeur et de l'opulence que se trouvent les hommes qui sont le moins à Jésus-Christ, et qui donnent l'exemple de n'y être pas? Abus, profanation de la grandeur! Que le monde trop facile, trop indulgent, l'excuse et le tolère; que le monde lâche et timide adulateur lui prodigue ses éloges; ce ne sera point par les vains jugements du monde que se régleront les jugements de Dieu, qui, selon la doctrine de l'Apôtre, n'a fait l'homme que pour Jésus-Christ, qui ne donne rien à l'homme qu'en vue de Jésus-Christ. Second trait qui caractérise Jean-Baptiste : l'empire de Jésus-Christ à établir parmi les hommes, le but, l'objet unique des grâces qui sont accordées à Jean-Baptiste.

2° Continuons de suivre, d'étudier Jean-Baptiste dans les rapports qu'il eut avec Jésus-Christ; nous trouverons que les grâces qu'il reçut, ne furent que des grâces de ministère et pour le ministère, des grâces nécessaires au succès de son ministère. Jean-Baptiste est chargé de faire reconnaître Jésus pour le Messie. Eh quoi donc! ce peuple rempli de tant d'espérances mondaines; cet Israël perdu dans des songes si flatteurs, enchanté par des illusions si douces à la cupidité, lui présenter un Messie qui n'apporte d'autres richesses que la justice et la piété, d'autre empire que celui de la raison et de la sainteté, d'autres triomphes, d'autres victoires que sur les passions, d'autres récompenses que pour l'éternité! Un Messie qui ne fera des heureux que dans le ciel, qui sur la terre ne fera que des saints; amener Israël aux pieds de ce Messie qu'il n'attend pas, qu'il ne veut pas; de ce Messie si opposé à celui qu'il désire, qu'il espère! Ah! que les apôtres l'entreprennent lorsque les prodiges multipliés de Jésus auront commencé de dissiper le nuage, lorsque le triomphe de la résurrection aura effacé l'obscurité de sa naissance, les humiliations de sa vie mortelle, les ignominies de sa mort sanglante! Que les apôtres l'entreprennent lorsque les oracles des prophètes se montreront clairement expliqués, parfaitement accomplis, exactement conciliés! Que dis-je? alors même nous verrons l'Israël ingrat et perfide fermer les yeux à la lumière; nous verrons les apôtres obligés de porter à d'autres climats la parole de salut, méprisée, dédaignée dans Juda. Quel succès Jean-Baptiste peut-il donc espérer, tandis que Jésus est encore pauvre, obscur, caché, confondu dans la foule. Comment, presque réduit à n'avoir d'autre preuve de son témoignage que son témoignage même, comment pourra-t-il engager Israël à reconnaître le Messie qui lui fut promis, dans un Messie qui n'a rien du Messie qu'il se promet et qu'il souhaite? Il le pourra, mes chers auditeurs, et afin qu'il le puisse, Dieu lui donne une autorité de vocation et de mission capable de dominer, de soumettre tous les esprits, une autorité de grâces et de sainteté capable de toucher, de gagner tous les cœurs.

Autorité de vocation et de mission; j'entends de vocation, de mission si hautement, si noblement caractérisée, qu'elle n'aura point besoin du secours des miracles pour faire respecter son suffrage, pour établir la vérité de ses décisions. Venez, traversez en esprit l'espace des siècles; placez-vous à la porte du temple; joignez-vous à cette troupe fervente qui inonde le vestibule du lieu saint. Déjà le trône de Sion chancelant et déshonoré par une sanglante usurpation; l'étranger assis à la place du maître légitime, avertit Juda que le rejeton de Jessé ne tardera pas à sortir de la cendre de ses pères. A cet instant décisif, Zacharie s'avance vers l'autel; le ciel s'ouvre, il voit, il entend l'ange du Seigneur; on lui déclare que de lui sortira un Fils, la joie de Jacob, les prémices de la félicité du monde : *Multi in nativitate ejus gaudebunt.* (*Luc.*, I, 14.) Partagé entre la crainte et l'espérance, Zacharie s'étonne, il flotte, il hésite : pour se rassurer, il demande un signe; il en reçoit un, où, avec la confirmation de l'oracle, il trouve la punition de sa foi timide et lente à croire. Tandis que ces prodiges s'opèrent dans l'intérieur du temple, remarquez le mouvement tumultueux, les inquiétudes, l'agitation du peuple qui attend avec impatience le retour de Zacharie, trop longtemps différé : *Mirabantur quod tardaret in templo.* (*Ibid.*, 21.) Voyez Zacharie sortir du sanctuaire; son air, son trouble, sa frayeur, son silence, les gestes par lesquels il tâche de faire entendre ce qu'il ne peut dire, annoncent que, nouveau Samuel, il a entendu la voix du Seigneur, que les desseins du Très-Haut lui ont été révélés : *Cognoverunt quod visionem vidisset.* (*Ibid.*, 22.)

Vous le concevez, mes chers auditeurs, quelle impression fit dans Israël un événement dont les exemples ne se retrouvaient plus que dans les monuments sacrés; ce qu'on attendit, ce qu'on dut attendre de l'enfant qu'ensuite on vit naître dans cette maison honorée des faveurs célestes. Naissance illustre! quel sang plus digne de donner le précurseur que celui de cette race privilégiée qui, depuis quinze siècles, fournissait des pontifes au sanctuaire et des prêtres à l'autel?... Naissance heureuse dans le sein d'une famille, modèle de toutes les vertus qui gagnent le cœur de Dieu, qui attirent l'amour et la confiance, qui emportent l'éloge et l'admiration des peuples! *Ambo justi..... sine querela....* (*Ibid.*, 6.) Naissance caractérisée par les circonstances dont devait être accompagnée la naissance du précurseur! l'autorité n'était pas entièrement enlevée à Juda; les temps du Messie révélé et manifesté n'étaient donc point encore arrivés; Juda ne retenait plus qu'une ombre d'autorité flétrie par l'assujettissement à l'usurpateur, qui ne paraissait attachée à la religion de Moïse que pour enva-

hir le trône de David : les temps du Messie n'étaient donc pas éloignés ; par conséquent, on touchait aux jours du précurseur!..... Naissance miraculeuse! Pour donner à son peuple les Joseph, les Samson, les Samuel, Dieu avait choisi des mères stériles; il avait voulu que ces grands hommes fussent des enfants de miracle : Jean-Baptiste, séparé pour un plus noble ministère, ne devait point manquer de cette distinction; il fallait que, tel qu'Isaac, il dût le jour à un père, à une mère avancés en âge; que l'ancienne alliance finît comme elle avait commencé; que celui qui rassemblerait le peuple nouveau fût semblable au peuple ancien; que celui qui serait le précurseur de Jésus ne fût pas moins un don du ciel que celui qui en avait été la figure... Naissance précédée, préparée par les grands prodiges! le précurseur et le Messie, Jésus et Jean-Baptiste sont annoncés par le même ange; et parce que ce n'était point le suffrage de Jésus qui devait autoriser le ministère de Jean-Baptiste, que c'était le suffrage de Jean-Baptiste qui devait servir de preuve à Jésus, l'ange ne se fait entendre à Marie que dans le silence de la solitude; il se montre à Zacharie dans le temple, afin que le peuple soit instruit que le Seigneur va déployer la force et la puissance de son bras... Naissance illustrée par les prodiges qui la suivent! un nom mystérieux lui est donné, un nom étranger dans sa famille, un nom que l'ange a révélé à Zacharie et à Elisabeth; tout à coup Zacharie devient prophète; le livre des décrets divins s'ouvre à ses yeux; sa langue se délie; il chante la gloire du Messie et du précurseur : le bruit de tant d'événements miraculeux se répand dans les contrées voisines; déjà le nom de Jean-Baptiste est connu, respecté dans la terre de Juda; les peuples, préparés à la soumission, à la docilité, n'attendent que sa voix pour croire à sa parole : *Quis putas puer iste erit?* (*Ibid.*, 66.)

Or, je vous le demande, mes chers auditeurs ; par quel autre moyen plus puissant, plus efficace que par cet enchaînement, ce tissu de prodiges si marqués, si publics, si éclatants, Dieu pouvait-il disposer Jean-Baptiste à son ministère, lui concilier l'attention des peuples, lui imprimer le caractère d'autorité nécessaire pour entraîner les esprits, donner au témoignage qu'il rendrait en faveur de Jésus, le titre, le poids d'un suffrage décisif? Qui pouvait disputer à Jean-Baptiste sa qualité de précurseur, assurée, garantie, attestée par tant de miracles? Et s'il était précurseur, qui pouvait prétendre au droit de recevoir un Messie qu'il ne présenterait pas ou de rejeter un Messie qu'il présenterait ? Il eut donc l'autorité de vocation et de mission la plus capable de dominer, de soumettre les esprits.

Mais que sert d'être instruit, éclairé, convaincu, si l'on n'est remué, touché, persuadé! Avouons-le à la honte de cette fière et impuissante raison tant vantée et si peu suivie; ce n'est point dans ses idées, dans ses lumières, c'est dans ses penchants, dans ses affections que l'homme a coutume de puiser ses jugements et la règle de sa conduite. A l'autorité de vocation et de mission, Dieu ajoute donc l'autorité de grâce et de sainteté à laquelle seule il est ordinairement donné de parler au cœur, de se faire entendre du cœur. Guidée par le mouvement intérieur de l'Esprit-Saint, Marie vient voir Elisabeth. Maison fortunée, temple auguste, que de grandeurs, quels trésors de gloire et de grâce sont renfermés dans ce sanctuaire! monde profane, tu les ignores! je vois la valeur et la politique de tes sages remplir l'univers de troubles et d'agitation; je les vois méditer, enfanter ces vastes desseins qui doivent régler le sort et balancer la fortune des Etats. Desseins impuissants, le ciel se joue des projets de la terre! dans le calme de cette paisible retraite, à l'ombre de cette heureuse solitude, Jésus jette les fondements de cet empire, dont le prophète a prédit que, vainqueur du monde et des siècles, il consumera tous les royaumes, il survivra à tous les temps; or par où commence-t-il l'exécution de ses desseins? Il la commence, répond saint Bernard, par l'abondance de grâces qu'il répand sur son précurseur, ce feu de l'Esprit-Saint qui avait formé Jésus dans le sein de Marie, sanctifie Jean-Baptiste dans le sein d'Elisabeth. Prodige digne du Tout-Puissant, s'écrie un Père de l'Eglise! avant que de vivre Jean-Baptiste connaît, il annonce le Messie : *Fervens nuntius, prius gestivit nuntiare quam vivere.* Il est la première conquête de Jésus et son premier adorateur; il lui rend les premiers hommages; il reçoit ses premières grâces.

Grâces que le nombre des années ne fit qu'augmenter; à mesure qu'il avance en âge, on voit croître avec lui sa ferveur et sa sainteté : *Crescebat et confortabatur spiritu.* (*Ibid.*, 80.) Ce n'est point ici que je dois entrer dans le détail de ses vertus; bientôt je vous montrerai qu'il ne fut pas moins à Jésus-Christ que pour Jésus-Christ; je me contente de vous faire remarquer, avec saint Chrysostome, que la sainteté de Jean-Baptiste, et non-seulement sa sainteté, mais l'espèce particulière de sainteté à laquelle il fut appelé, entrait dans l'ordre et l'arrangement de cette providence qui dans Jean-Baptiste ne considérait que Jésus. En effet, d'où vient cette différence extérieure si marquée entre la conduite de Jésus et la conduite de Jean-Baptiste, cette vie commune de Jésus et cette vie de Jean-Baptiste, si solitaire, si retirée, si pénitente, si austère? C'est, reprend le saint docteur, qu'en qualité de Messie venu pour instruire, pour réformer le monde, Jésus devait donner l'exemple de toutes les vertus propres de tous les états, de toutes les conditions : en qualité de précurseur, Jean-Baptiste n'était point envoyé pour devenir l'exemple du monde; il n'était chargé que de conduire les hommes à Jésus-Christ, leur maître et leur

modèle, par conséquent il fallait que sa sainteté fût une sainteté qui, par l'éclat, le singulier, le frappant, le merveilleux dont elle serait accompagnée, attirât les regards des hommes, enlevât leur suffrage et leur admiration; il fallait qu'elle fût une sainteté capable de soumettre, de captiver leur imagination, de subjuguer, de dominer leur esprit, de remuer, de toucher leur cœur; toute autre sainteté n'aurait point été une sainteté proportionnée à son ministère; une sainteté propre à obtenir, à faciliter le succès de son ministère.

Concluons, mes chers auditeurs. Autorité de vocation et de mission, autorité de grâce et de sainteté : c'est ainsi que la Providence prépare Jean-Baptiste à son ministère. Quel fonds d'instruction! Et si le temps me permettait de les approfondir, que d'utiles réflexions s'offriraient à mon zèle! je vous avertirais, avec l'Apôtre, que personne ne doit aspirer aux honneurs, aux dignités, aux emplois, s'il n'y est appelé par la Providence : *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo.* (*Hebr.*, V, 4.) Que tous les désordres du monde, autant dans l'ordre politique et civil que dans l'ordre de la religion, ne viennent que de l'audace, de la témérité de ces hommes inconsidérés, qui montent aux grandes places sans étudier les volontés du Seigneur, sans s'étudier eux-mêmes, sans approfondir si Dieu leur a donné le fonds de lumière, de capacité, de probité, de fermeté nécessaires pour en soutenir le poids, pour en remplir les fonctions; tranquille sur le mérite, on n'examine point comment on réussira, toutes les inquiétudes, les attentions vont à savoir comment on parviendra; on ne se tient dans la médiocrité que par le désespoir d'en sortir : que la route s'ouvre; tel qui ne pensait à rien, osera prétendre à tout, se croire capable de tout; vous diriez que les talents ne manquent à personne, qu'il ne manque que la fortune et l'occasion; et de là qu'arrive-t-il? Pour entrer dans les emplois, on n'est guidé que par les passions; on n'en règle l'usage et l'autorité que sur leurs mouvements, sur leurs caprices; on n'est grand que par elles; on n'est grand que pour elles.

Mais surtout ne l'oublions point, ministres de l'Evangile, que le talent le plus nécessaire au succès du ministère est une piété pure et sans tache; dans les voies ordinaires de la Providence il n'est accordé qu'aux saints de faire des saints : en vain nous reprenons les scandales du monde, si nous les imitons; lorsque dans ses apôtres il ne voit pas ses modèles, du mépris du ministre il passe jusqu'à celui du ministère, comme s'il rougissait de prendre des leçons de régularité de ceux qui ne lui donnent que des exemples de relâchement et de corruption. Voulons-nous donc être pour Jésus-Christ, soyons à Jésus-Christ; c'est là ce qui mit le comble à la gloire, à la grandeur de Jean-Baptiste : en lui tout fut pour Jésus-Christ; j'ajoute que tout fut à Jésus-Christ.

SECONDE PARTIE.

Fidèle à remplir son ministère, Jean-Baptiste n'est que pour Jésus, il n'est qu'à Jésus; uniquement occupé à préparer les voies de Jésus et à marcher dans les voies de Jésus, à l'annoncer et à l'imiter, à lui gagner des cœurs et à lui conserver son propre cœur. Apôtre de Jésus, disciple de Jésus, que fut la vie de Jean-Baptiste? qu'un témoignage continuel qu'il rendit à Jésus par ses discours et ses prédications, qu'un témoignage continuel qu'il rendit à Jésus par sa conduite et ses actions : *ut testimonium perhiberet.* (*Joan.*, I, 8.)

1° La vie de Jean-Baptiste ne fut qu'un témoignage continuel qu'il rendit à Jésus par ses discours et ses prédications; témoignage dicté par un zèle digne de Jésus; zèle le plus pur et le plus saint, zèle le plus sage et le plus éclairé, zèle le plus vigilant et le plus attentif, zèle le plus humble et le plus désintéressé, zèle le plus courageux et le plus intrépide, zèle suivi des succès les plus glorieux. Reprenons.

Zèle le plus pur et le plus saint, je ne dis pas seulement dans son motif, c'est Jésus-Christ et la gloire de Jésus-Christ; je ne dis pas seulement dans sa source et son principe, c'est l'esprit du Seigneur qui a séparé Jean-Baptiste pour la sanctification des âmes; je dis dans les soins que Jean-Baptiste apporte à purifier, à sanctifier son zèle. Dès l'âge le plus tendre, il quitte la maison paternelle; la grâce le conduit dans le désert. Est-ce donc là que se terminent tant de miracles qui ont précédé, accompagné, illustré sa naissance? Le ciel ne l'a-t-il annoncé à la terre avec tant de bruit et d'éclat que pour l'enlever aussitôt à ses regards? Précurseur de Jésus, comment le fera-t-il connaître, si lui-même il demeure inconnu? Ah! répond saint Bernard, ne jugez pas du saint ministère par les ministères profanes! Le conquérant, le héros du monde s'instruit dans les camps et les armées; il combat et il apprend à vaincre; la cour fait le politique, les académies font les savants; les héros de la religion, les guerriers qui combattront les combats du Seigneur, les sages, les savants de l'Evangile ne se forment que dans la retraite : c'est le solitaire qui fait l'apôtre. Vous donc, continue saint Bernard, vous que l'attrait de la grâce invite à marcher sur les traces des prophètes, avant que de les suivre dans la carrière du zèle, venez vous cacher avec eux à l'ombre du désert! Là vous puiserez des lumières, des connaissances que ne vous donneront point toutes les sciences, tous les enseignements du monde : *plus te docebunt silvæ quam libri.* Que sait-il, que peut-il savoir celui qui n'a étudié qu'à l'école du monde? Dans le monde, on apprend à connaître le monde! Plaise au ciel qu'on n'apprenne pas à l'aimer, à l'imiter! On apprend le monde, on désapprend Jésus-Christ! On apprend le monde, on s'oublie soi-même! La solitude vous enseignera ce que vous devez enseigner

au monde : à mépriser ses biens et ses honneurs, à redouter ses piéges et sa séduction, à réprouver ses maximes et ses usages, à détester ses crimes et ses scandales; vous ignorez ce que fait le monde, vous saurez ce que le monde ignore et ce qu'il importe tant au monde de savoir; vous ignorez le monde; moins vous connaîtrez ce monde, plus vous serez propre à convertir, à sanctifier le monde; vous ignorerez le monde : ah ! souvent vous connaîtrez le monde mieux que le monde ne se connaît : le mondain ne considère que les dehors, la surface, les mouvements, les agitations, les révolutions extérieures ; le solitaire remonte à la source, il saisit le principe, il démêle l'intérieur, les ressorts qui font mouvoir le monde ; le mondain voit passer rapidement sous ses yeux la scène du monde : entraîné par la rapidité du tourbillon, il n'a ni le loisir, ni l'habitude de penser ; le solitaire réfléchit, il creuse, il médite; l'un est plus savant dans l'histoire du monde, l'autre est plus profond dans la connaissance du monde ; celui-là vous racontera ce que font les hommes, celui-ci vous dira ce qu'ils sont; et où l'apprendra-t-il? Dans son propre cœur : chaque homme n'est-il pas, pour ainsi dire, tous les hommes? Le juste, le plus grand saint ne trouve-t-il pas au dedans de lui la semence, la racine de tous les faibles, de tous les penchants, de toutes les passions qui font les pécheurs? Oui, l'homme qui saura le mieux les hommes, sera toujours celui qui s'ignorera moins lui-même : *plus te docebunt silvæ quam libri.*

Ne nous y trompons donc pas, mes chers auditeurs, point de moments plus utiles au ministère de Jean-Baptiste que ceux qui semblent avoir été perdus pour son ministère. Que fait-il dans le désert ? Il étudie les volontés du Seigneur, il étudie son propre cœur : dans un commerce intime avec Dieu, il se remplit de la foi, du zèle, des lumières, de la force, du courage, de toutes les vertus dont il doit donner des leçons et des exemples. Que fait-il dans le désert? Par les exercices de la vie la plus pénitente, la plus austère, il s'accoutume aux fatigues, au travail du ministère. Que fait-il dans le désert? Il attend qu'ils soient arrivés, les temps marqués dans le conseil de la sagesse éternelle pour le montrer à Israël : *erat in desertis usque ad diem ostensionis suæ ad Israël.* (*Luc.*, I, 80.) Il ne devance point l'esprit du Seigneur; il ne lui résiste point : aussitôt que la route s'ouvre devant lui, il y entre avec ferveur et empressement.

Ferveur et empressement qui n'ont rien de l'inattention, de la précipitation d'une âme trop impétueuse; zèle le plus sage et le plus éclairé, Jean-Baptiste prévoit que les grandes résistances d'Israël seront plus du côté du cœur que du côté de l'esprit; que leurs préjugés ne tomberont qu'avec leurs passions ; par conséquent qu'il faut introduire les mœurs avant que de tenter de les amener à la foi de l'Evangile ; les rendre de véritables enfants d'Abraham, pour les disposer à devenir les disciples de Jésus ; en faire d'autres hommes, si on veut leur faire recevoir un autre Messie que celui qu'ils attendent : sur ce plan, il règle les prémices, les essais de son apostolat. La voix du Seigneur s'est fait entendre à Jean-Baptiste : *Factum est verbum Domini super Joannem.* (*Luc.*, III, 2.) Il s'avance dans les campagnes du désert, tel qu'Elie avait paru dans les plaines de Samarie : même vêtement, même austérité de pénitence, même ardeur, même intrépidité de zèle. A ce spectacle, le peuple accourt en foule sur les rives du Jourdain. Jean-Baptiste ne pense point encore à montrer, à caractériser, à désigner le Messie ; il ne pense qu'à lui former un peuple digne de le connaître, disposé à le recevoir : *parare Domino plebem perfectam.* (*Luc.*, I, 17.) Il ne parle que de la conversion des mœurs, il prêche, il établit le baptême de la pénitence : *Baptismum pœnitentiæ.* (*Luc.*, III, 1.) Qu'était-ce que ce baptême de la pénitence? Un aveu que faisaient de leurs péchés ceux qui le recevaient; une protestation publique qu'ils se reconnaissaient pécheurs. Or pourquoi cet aveu, cette protestation? Afin de faire sentir à Israël que ses iniquités étaient la vraie servitude; l'innocence, la véritable gloire; la sainteté, les véritables richesses; l'empire sur les passions, la vraie liberté. Pourquoi cet aveu, cette protestation ? Afin de les introduire peu à peu dans l'esprit, dans l'intelligence des oracles sacrés ; afin de leur faire entrevoir, à travers les voiles qui le couvraient, un Messie qui viendrait délivrer son peuple de l'esclavage du péché. Jean-Baptiste ne montrait pas encore Jésus; sans le montrer, sans l'annoncer, il établissait son empire; avant que de nommer le pasteur, il rassemblait le troupeau, il lui soumettait les esprits en lui gagnant les cœurs ; il faisait plus que s'il en avait donné la connaissance; il en inspirait le désir ; et, après les avoir amenés à le souhaiter, il ne diffère pas de le leur montrer.

Zèle vigilant et attentif ! depuis qu'il a connu Jésus, plus d'autres occupations que de le faire connaître ; s'il assemble les peuples, c'est pour leur parler de Jésus; s'il institue un baptême, c'est pour figurer celui de Jésus ; s'il gagne des disciples, c'est pour les donner à Jésus ; s'il forme les cœurs à la vertu, c'est pour les ouvrir à Jésus; s'il reçoit des honneurs, c'est pour les renvoyer à Jésus ; et, dans la crainte que le peuple, trop facile à prendre l'ombre pour la réalité, ne lui apporte des hommages qui ne sont dus qu'à Jésus, il leur dit, il leur répète sans cesse qu'il n'est que le précurseur, que Jésus est le Christ, qu'il n'est que le serviteur et l'esclave, que Jésus est l'époux et le maître, que c'est par lui et non en lui qu'on doit croire, qu'entre son baptême et le baptême de Jésus, il n'y a pas moins de différence qu'entre l'eau, qui ne lave que la surface, et le feu, qui pénètre, qui purifie l'intérieur; et, parce que les regards de ce peuple, peu capable de percer au delà de

l'écorce, ne découvriraient point le Dieu dans Jésus pauvre, humilié, calomnié, persécuté, il s'applique continuellement à leur développer la grandeur, la majesté, la sainteté, le pouvoir, l'autorité suprême de l'Homme-Dieu ; tantôt il leur explique le mystère profond de la génération éternelle ; il les avertit que celui qu'ils ont vu naître dans le temps était avant tous les temps : *Ipse est qui post me venturus est, qui ante me factus est* (*Joan.*, I, 27) ; tantôt il leur montre les trésors de salut et de grâce que va répandre dans Israël ce Messie qui sauvera les hommes, qui les sauvera en Dieu ; en Dieu, parce que, pour vaincre, pour assujettir le monde, il suffit d'être un homme; il faut être un Dieu pour le sacrifier : *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi* (*Ibid.*, 29) ; tantôt il leur apprendra à craindre, à adorer, dans ce Dieu Sauveur, le Dieu juge et maître du monde, qui, laissant aux rois de la terre l'honneur frivole et passager de régler les fortunes du temps, s'est réservé de décider les destinées éternelles : *cujus ventilabrum in manu sua.* (*Matth.*, III, 12; *Luc.*, III, 17.) Il ne se sert de la confiance des peuples que pour les amener à Jésus; de l'autorité que lui donnent ses vertus que pour les soumettre à l'empire de Jésus; il ne règne que pour le faire régner; il ne parle que pour l'enseigner; il ne travaille que pour le persuader ; il ne craint que d'être trop respecté, et que Jésus ne le soit pas assez.

Zèle humble et désintéressé! Vous le montrerai-je confondu, anéanti, lorsque Jésus, mêlé dans la foule, vient se présenter à son baptême? épouvanté d'apercevoir à ses pieds son maître, son Dieu, l'humilité ne cède qu'à l'obéissance; il ne se console de l'honneur qu'il reçoit que par l'hommage de soumission qu'il rend en consentant de le recevoir. Vous peindrai-je le trouble qui agite son cœur, l'amertume qui le contriste, qui le désole, lorsqu'on semble lui offrir le titre, la qualité de Messie? Je ne vous dirai point que ce fut pour la fidélité, pour l'humilité de Jean-Baptiste une occasion critique et délicate; trop saint pour être sensible à une pareille offre, trop sage pour être ébranlé, il n'est, il ne peut être qu'affligé : Moi le Christ, le Messie! Peuple aveugle et inconsidéré, entre Jésus et Jean-Baptiste peut-on se méprendre? Erreur qui me confond et qui le déshonore! Jésus est le Fils du Très-Haut; je ne suis qu'un enfant de la terre! Jean-Baptiste n'est que la voix qui retentit dans le désert; Jésus est cette voix puissante qui brisera les cèdres du Liban, qui renversera les trônes et les empires, qui ébranlera la terre et les cieux : *Ego vox clamantis in deserto.* (*Joan.*, I, XXIII.) Rappellerai-je à votre souvenir les transports, l'indignation de son zèle, lorsque les disciples jaloux viennent se plaindre que les miracles de Jésus entraînent tout Israël sur ses pas? Ah! leur répond-il, vous ne connaissez ni Jésus, ni Jean-Baptiste, ni ses droits, ni mon cœur; il faut que l'éclat de sa réputation brille, que le succès de ses travaux se multiplie, que le bruit de ses miracles se répande, que chaque jour augmente la célébrité de son nom, qu'on cesse de me prendre pour ce que je ne suis pas et d'ignorer ce qu'il est; c'est à lui de régner, à moi de servir; quand le monarque se montre, le sujet s'efface et disparaît : *Illum oportet crescere, me autem minui.* (*Joan.*, III, 30.) Et ne serai-je pas toujours assez grand d'être au-dessous de lui? Toute ma gloire consiste à être connu de Jésus, et à être inconnu pour Jésus; il ne me reste rien à souhaiter, puisqu'on est assez occupé de lui pour m'oublier : *hoc ergo gaudium impletum est.* (*Ibid.*, 29.) Ah! Seigneur, par le zèle que vous daignez m'inspirer pour le salut de votre peuple, pour la gloire de votre saint nom, j'ose vous conjurer de les multiplier dans le sein de l'Église, les ministres propres à soutenir la grandeur, la dignité, la majesté de la religion, à lui concilier le respect des peuples, à la venger des outrages que lui font les dédains fastueux, les mépris injurieux du libertinage et de l'impiété; que chaque jour enfante des prodiges de talents, de génie, de zèle, de succès; que ceux qui nous suivront dans la carrière nous devancent, qu'ils nous laissent loin d'eux, oubliés, méconnus. Qu'il est indigne des succès du ministère, celui qui les souhaite pour lui et non pour vous! Qu'il ne s'insinue, qu'il ne s'allume jamais dans le sanctuaire, le feu de l'ambition et de la jalousie! Qu'on ne voie point dans la race sainte les rivalités, les dépits, les intrigues, les cabales, les guerres des savants du siècle : guerres, rivalités odieuses; elles sont l'opprobre de la littérature, la honte de la raison; elles seraient le scandale de la religion. Pourvu que tous les cœurs soient à vous, qu'importe à celui qui vous aime, ô mon Dieu, quelle main vous choisirez pour les gagner! A l'exemple de Jean-Baptiste, ne connaissons dans le ministère d'autre gloire que celle de l'humilité qui en fait l'éclat, jointe au courage qui en brave les dangers.

Zèle ferme, intrépide, libre des ménagements politiques, des timides précautions d'une prudence charnelle. Les prêtres, les pontifes, les docteurs de la loi, ces hommes qui, dans la suite, réprouveront Jésus et qui en seront réprouvés, se préparent, par le mépris du précurseur, à rejetter le Messie; vains et superbes, parce qu'ils se regardent comme justes, ils négligent le baptême de Jean-Baptiste; jaloux et critiques, ils se scandalisent de l'autorité de sa pénitence; loin de redouter la colère de ces hommes si puissants en Israël, Jean-Baptiste démasque leur hypocrisie; il s'élève contre leur séduction, il peint, avec les couleurs les plus vives, leurs fausses et dangereuses vertus; il détruit la présomptueuse confiance qu'ils avaient, que le fils d'Abraham, le sang dont ils sortaient serait toujours respecté par le ciel; il leur montre la cognée à la racine de l'arbre, leur ville

dévouée à l'anathème, un autre sacerdoce, un temple, un autel nouveau, substitué à celui qu'ils déshonorent par tant de crimes. Et de quel succès est suivi un zèle si pur, si sage, si empressé, si humble, si intrépide?

Succès le plus glorieux! Le peuple que les grandes passions n'aveuglent point, ouvre les yeux à la lumière; les pécheurs dont le cœur est encore droit et sincère, prennent d'autres mœurs. Il est vrai, les Pharisiens, les Saducéens, les docteurs de la loi s'obstinent à ne point sortir des voies de leurs préjugés et de leur orgueil; mais ce partage de peuple, touché, attendri, changé, converti, et de grands, de savants rebelles, opiniâtres, indociles, les anciens prophètes en avaient vu le spectacle douloureux; mais ce partage, il se renouvelle continuellement sous nos yeux; on instruit les simples, on épouvante, on ramène les pécheurs à qui, dans la pureté de leur foi, dans la droiture de leur âme, il reste d'heureuses semences de conversion; on change peu de grands, superbes et voluptueux, encore moins de dévots hypocrites, de savants présomptueux; mais ce partage, il ne fut pas moins marqué, moins sensible dans les prédications de l'Homme-Dieu. Voulez-vous donc savoir quel fut le succès de Jean-Baptiste? Il ne lui échappe de cœurs que ceux qui résisteront à Jésus-Christ. L'Evangéliste le remarque : de ceux qui avaient cru à Jean-Baptiste, aucun ne refusa de croire en Jésus-Christ : *Justificaverunt Deum baptisati baptismo Joannis* (*Luc.*, VII, 29), et le Messie ne fut rejeté que par ceux qui avaient rejeté le précurseur: *Consilium Dei spreverunt non baptisati.* (*Ibid.*, 30.) Ministres de l'Evangile, apprenons à nous soutenir dans les fonctions d'un ministère inutile; Dieu ne veut de nous que le zèle, le courage, la constance; le succes, il le donne quand il lui plaît, et à qui il lui plaît. Lorsque nous paraissons faire davantage, que faisons-nous? Le cœur humain n'est point entre les mains de l'homme, il est entre les mains de Dieu; l'homme, le prophète, l'apôtre parlent; la grâce seule touche et convertit; aussi, lorsque nous faisons le moins pour les autres, nous faisons beaucoup pour nous, puisque, selon la remarque de saint Bernard, Dieu ne vous commande que de vouloir et d'agir; il ne nous ordonne point de réussir; cherchons seulement, comme Jean-Baptiste, à nous dédommager des vertus que nous n'inspirons pas, par les vertus que nous pratiquerons. La vie de Jean-Baptiste ne fut qu'un témoignage continuel qu'il rendit à Jésus par sa conduite et ses actions.

2° Ici, chrétiens, respectons le silence des livres saints : l'Evangile, qui n'a parlé de Jean-Baptiste que selon les rapports de ministère qu'il eut avec Jésus-Christ, ne nous a point transmis le détail de ses vertus; pendant tant d'années, caché dans le désert, quelles furent, dans cette profonde solitude, la vivacité de sa foi, l'ardeur de sa charité, les ferveurs de son oraison, ses communications intimes avec le Seigneur? Je ne prétends point, d'une main téméraire, tirer le voile que Dieu a jeté sur des vertus, d'autant plus admirées du ciel, qu'elles surent être inconnues à la terre. Je soutiens cependant que si nous sommes attentifs à recueillir les traits dont l'Esprit-Saint a voulu éterniser le souvenir dans les fastes évangéliques; je soutiens que Jean-Baptiste ne nous paraîtra pas moins digne de nos hommages par la gloire de ses vertus que par la gloire de son ministère.

En effet, les vertus les plus pures, les plus sublimes, les plus héroïques; ces vertus qui sont si fort au-dessus de l'homme, que loin d'en avoir le désir dans le cœur, on n'en avait pas encore la connaissance dans l'esprit; ces vertus qui sont si fort au dessus du juste même et du saint, qu'elles furent ignorées dans la loi, qu'elles ne sont point commandées dans l'Evangile; cette virginité que l'Apôtre ne propose aux âmes les plus ferventes qu'en qualité de conseil, et non de précepte, ne fut-il pas réservé à Marie et à Jean-Baptiste, à la mère et au précurseur d'en offrir au monde les premiers exemples? Bientôt sur leurs pas on verra des hommes dégagés des faiblesses de l'humanité, imiter dans des corps pesants et fragiles la vie des anges; les vertus du ciel descendre sur la terre; le siècle même aura ses vierges; on en verra jusque sur le trône et sous la pourpre. Mais la gloire de Jean-Baptiste sera toujours d'avoir été avant l'Evangile le modèle de cette vertu la plus noble entre les vertus évangéliques; et, puisqu'il est si beau, si divin de suivre un pareil exemple, combien l'est-il davantage de l'avoir donné.

Jean-Baptiste ne borne point là sa ferveur : chef et modèle des vierges, il est encore le chef, le modèle des pénitents. Abstinence sévère, jeûnes rigoureux, solitude profonde, retraite inaccessible; tout ce que l'Egypte et la Thébaïde admireront dans leurs anachorètes, Israël le vit, il l'admira dans Jean-Baptiste.

Que pouvait-il manquer à une vie si sainte, que d'être couronnée par une mort précieuse devant Dieu et devant les hommes? Hérode régnait dans la Galilée, prince sorti d'une maison dont on dirait que la destinée fut d'enfanter les premiers et les plus grands crimes contre le Seigneur et contre son Christ : né, pour ainsi dire, sans vertus et sans vices, également capable du bien presque comme du mal, souple et facile à se prêter à l'un et l'autre, selon les mouvements successifs qu'imprimaient à son âme incertaine et chancelante les intérêts de ceux qui l'approchaient; il aimait, il craignait Jean-Baptiste. Plus d'une fois le saint précurseur avait fait retentir autour du trône des vérités pures et amères; trop ami de la vertu pour se reposer tranquillement dans le crime; trop esclave de ses passions pour oser devenir vertueux, le faible monarque ne pouvait ni souffrir la liberté d'un zèle qui achevait de troubler la paix de

tiné à soutenir, à défendre le culte ancien; Jean-Baptiste, à préparer, à introduire le culte nouveau : Elie fut l'homme de la loi et du Mont Sinaï : Jean-Baptiste, l'homme de l'Evangile et du Calvaire : Elie, l'homme de Dieu, mais l'homme du Dieu qu'on connaissait dans Israël; Jean-Baptiste, l'homme du Dieu qu'il fallait faire connaître. Non-seulement Jean-Baptiste est au-dessus des prophètes, continue Jésus-Christ, il est un ange; celui dont il a été écrit qu'il marchera devant le Seigneur, qu'il lui ouvrira la route. Homme mortel, il est en un sens au-dessus des anges mêmes, il les surpasse par la dignité de son ministère : employés à porter les ordres du Très-Haut, ces esprits bienheureux tirent leur gloire du choix et de l'autorité du Dieu qui les envoie : *Omnes sunt administratorii Spiritus* (*Hebr.*, II, 14); et je vois un Homme-Dieu qui daigne s'honorer du suffrage de Jean-Baptiste; un Homme-Dieu que Jean-Baptiste met en possession de sa qualité, de son titre de Dieu Médiateur, de Dieu Sauveur.

Avouons-le donc, mes chers auditeurs, et souscrivant à l'oracle de Jésus-Christ, disons que dans toute la suite des siècles, dans la succession des générations humaines, rien n'a paru de si grand que Jean-Baptiste, que jusqu'à Jean-Baptiste aucun homme ne fut élevé aux fonctions d'un ministère si sublime, si auguste, *non surrexit major* (*Matth.*, II, 11) : heureux si cet aveu que nous faisons de la grandeur de Jean-Baptiste, nous détrompant de tant de faux préjugés dont nous remplit la cupidité, il nous apprenait à connaître la véritable grandeur. Je m'explique. Nous concevons que Jean-Baptiste n'a été grand que par les rapports qu'il eut avec Jésus-Christ, qu'il n'a été le plus grand des hommes que parce qu'aucun homme n'eut avec Jésus-Christ des rapports si marqués, si intimes, si étroits : de là, quelle conclusion serait-il naturel de tirer? C'est que nous ne sommes rien qu'autant que nous sommes à Jésus-Christ et pour Jésus-Christ; c'est que nous ne sommes grands qu'autant que nous occupons des places, des emplois, des ministères qui nous rendent plus utiles et dans un sens plus nécessaires à la gloire de Jésus-Christ.

Or si ce principe de morale était profondément gravé dans l'esprit, reçu, goûté du cœur, quelle révolution dans nos idées, quel changement dans notre conduite? L'homme n'est grand qu'autant qu'il est à Jésus-Christ et pour Jésus-Christ : donc dans l'homme rien n'est grand que le chrétien. Grandeur de naissance, d'emplois, de dignités, de fortune, d'esprit, de talents, de réputation; vain fantôme! il ne subsistera qu'autant que dureront les songes, le sommeil de cette vie mortelle : les pensées, les désirs, les projets, les succès de l'homme périront avec cet homme de terre et d'argile. Les vertus seules du chrétien échapperont au naufrage des temps, et seront éternelles comme le Dieu qu'il adore.... L'homme n'est grand qu'autant qu'il est à Jésus-Christ et pour Jésus-Christ : donc toute grandeur apparente n'est qu'une grandeur stérile et inutile, si elle ne sert à former, à perfectionner l'homme chrétien par la pratique des vertus propres du christianisme; c'est-à-dire, si la modestie et l'humilité n'en tempèrent le faste, n'en abaissent l'orgueil; si le zèle ne la consacre à maintenir l'ordre et le règne de la justice; si la charité n'en fait l'appui de l'innocence opprimée, l'asile de la vertu malheureuse; si la solitude intérieure n'en évite le tumulte et la dissipation; si la pénitence n'en ignore l'oisiveté, la mollesse, les délices; si l'innocence ne se préserve de son ivresse, de sa corruption.... L'homme n'est grand qu'autant qu'il est à Jésus-Christ et pour Jésus-Christ : donc toute grandeur n'est qu'une grandeur funeste à la véritable grandeur, lorsqu'elle ne s'établit que sur les ruines de l'homme chrétien : lorsqu'on ne la recherche que par ambition, que l'on n'y parvient que par l'intrigue, qu'on ne la possède qu'avec hauteur et dureté; lorsqu'on l'avilit, qu'on la dégrade jusqu'à mettre les droits, les priviléges de la grandeur dans la licence et l'impunité du crime, dans la hardiesse d'être, dans l'audace de paraître grand pécheur.... L'homme n'est grand qu'autant qu'il est à Jésus-Christ et pour Jésus-Christ : donc rien n'est grand dans la grandeur, que de pouvoir avec plus de succès annoncer Jésus-Christ par ses discours, l'honorer par ses vertus, le persuader par ses exemples, le faire respecter par son autorité.

Ici, mes chers auditeurs, je ne m'arrêterai point à vous faire sentir l'opposition, la contradiction qui se trouve entre nos mœurs et notre foi. Nous croyons, nous devons croire que dans l'homme rien n'est grand que le chrétien; et ce titre de chrétien est toujours le premier, souvent le seul que l'on sacrifie dans l'occasion. Devenir un homme d'opulence et de richesses, un homme de crédit et d'autorité, un homme de prudence et de politique, un homme de valeur et de courage, un homme de talents et de mérite, un homme de succès et de réputation; là se bornent les vœux, les mouvements de notre cœur; sur cela roulent nos craintes, nos espérances, nos projets, nos vivacités, nos délicatesses, nos sensibilités inquiètes : l'homme chrétien, l'homme de Jésus-Christ, qui est-ce qui ne se fait point un honneur de ne l'être pas?.... Dans la grandeur, rien n'est grand que de pouvoir être plus utile aux vues, aux desseins, à l'Evangile de Jésus-Christ. N'est-ce pas parmi les grands et les riches que le plaisir et la dissipation enfantent plus de sommeil et d'oubli? la politique et le respect humain, plus de mollesse et d'inaction; l'affaiblissement de la foi, plus de dureté et d'insensibilité? la corruption du cœur, plus de préjugés d'aigreur et d'aversions? le prétendu zèle pour le bien de l'Etat et la tranquillité publique, plus de lâches ménagements et de froide tolérance, plus de trahison quelquefois et de perfidie,

vive et animée du disciple, l'établit le chef et la pierre fondamentale de son Eglise : *Tu es Petrus ;* c'est sa gloire devant les hommes. Merveilleux accord de la fidélité du disciple et de la libéralité du Maître ! Pierre reconnaît Jésus-Christ pour le Dieu du ciel et de la terre : *Tu es Filius Dei vivi.* Jésus-Christ donne à Pierre un pouvoir spirituel qui s'étend sur le ciel et sur la terre : *Tu es Petrus.* C'est par saint Pierre que l'Eglise commence à paraître et à se former dans le monde; c'est sur saint Pierre que l'Eglise sera fondée ; c'est par saint Pierre que l'Eglise sera gouvernée : *Tu es Christus.... Tu es Petrus.*

Mais prenons garde de nous borner à une vaine et stérile admiration dans un sujet si propre à régler notre conduite.

Ce que saint Pierre fait pour Jésus-Christ, ce que Jésus-Christ fait pour saint Pierre ; l'hommage que saint Pierre rend à Jésus-Christ, et l'honneur que saint Pierre en reçoit; la foi de saint Pierre et la récompense de sa foi, son mérite et sa gloire : tout cela nous présente un fonds inépuisable d'instructions et de lumières. Les paroles de saint Pierre nous offrent un grand exemple à imiter; les paroles de Jésus-Christ nous imposent un grand devoir à remplir : *Tu es Christus;* voilà la foi de saint Pierre, nous devons l'imiter : *Tu es Petrus;* voilà la dignité de saint Pierre que nous devons respecter. En un mot, la foi de saint Pierre, qui fait son mérite devant Dieu et qui demande de nous une imitation fidèle ; ce sera le sujet de la première partie : la dignité de saint Pierre, qui fait sa gloire devant les hommes et qui demande de nous un attachement inviolable, ce sera le sujet de la seconde partie. La foi de saint Pierre nous donne un grand exemple; la dignité de saint Pierre exige de nous un grand attachement Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je vous propose la foi de saint Pierre comme le modèle de votre foi, je ne prétends pas, chrétiens, que la foi de saint Pierre ait toujours été une foi parfaite, exempte de tout défaut et de toute faiblesse. Cet astre, tout brillant qu'il parut d'abord, souffrit dans la suite son éclipse, et ce ne fut qu'après avoir étonné le monde par une chute déplorable, que saint Pierre lui donna le spectacle encore plus étonnant de la foi la plus héroïque. Mais telle est, ô mon Dieu ! la profondeur adorable de vos desseins et la sagesse de vos voies, qu'une âme attentive ne trouve pas une instruction moins solide dans les fragilités passagères de vos élus, que dans leurs vertus les plus pures : les unes lui apprennent ce qu'elle doit faire; les autres lui montrent les écueils qu'elle doit éviter. Retranchez de la vie de Pierre le moment funeste qui lui coûta tant de larmes, sa gloire n'en serait que plus pure ; mais, le dirai-je? il manquerait beaucoup à notre instruction. Je dis donc : foi de saint Pierre, foi toute céleste, toute divine dans son principe, foi cependant qui s'est éclipsée dans les périls; mais aussitôt fervente dans les regrets et dans les ardeurs de la charité, pleine de zèle et de force dans les travaux de son apostolat, courageuse et intrépide dans son martyre, modèle et règle du principe qui doit former notre foi, des précautions de sagesse et d'humilité qui doivent la conserver, de la charité qui doit l'animer, du zèle qui doit l'accompagner, du courage qui doit la maintenir et la défendre. Reprenons et suivez-moi.

1° Foi de saint Pierre, foi toute céleste, toute divine dans son principe, modèle du principe qui doit former notre foi. Vous savez, chrétiens, les éloges que fit le Sauveur de la foi de saint Pierre, les louanges qu'il lui donna, la récompense dont il l'honora : ce qu'il vous importe encore plus de savoir et de ne pas oublier, c'est que la foi de saint Pierre n'attira les louanges de Jésus-Christ, ne mérita les éloges de Jésus-Christ, n'obtint les récompenses de Jésus-Christ, que parce qu'elle fut une foi surnaturelle et divine dans son principe.

Saint Pierre reconnaît dans Jésns-Christ le libérateur promis à Israël : *Tu es Christus.* Il reconnaît le Fils unique et véritable du Très-Haut : *Tu es Filius Dei vivi.* Seigneur, s'écrie-t-il, que les autres n'aperçoivent dans vous qu'un prophète, qu'un homme puissant en œuvre et en paroles, j'y vois le Messie promis par les prophètes, j'y adore le maître, le Dieu même des prophètes : *Tu es Christus Filius Dei vivi.* Vous êtes heureux, lui répond le Sauveur : *Beatus es.* Quel est donc son bonheur et son mérite? Est-ce d'avoir percé les voiles qui couvraient l'éclat et la splendeur de la divinité, d'avoir pénétré un mystère jusques alors si peu connu? Est-ce d'avoir été un des premiers à annoncer hautement la divinité de Jésus-Chrit ? Pierre, comme le remarque saint Chrysostome, devait être un jour, avec les autres disciples l'apôtre du monde : il commence par être l'organe des apôtres, il parle au nom de ceux qui instruiront l'univers; c'est par lui que se forme d'abord cette voix puissante qui se fera entendre à tous les peuples, et qui, passant de régions en régions, retentira jusqu'aux dernières extrémités de la terre. Est-ce d'avoir, pour ainsi dire, jeté les premiers fondements de la religion, et d'avoir préparé des adorateurs à Jésus-Christ ? Les paroles de saint Pierre furent, selon la pensée de saint Augustin, le signal de l'heureuse révolution qui allait substituer le culte du vrai Dieu aux superstitions du paganisme. Tout cela est grand, tout cela est magnifique, et nous remplit d'étonnement et d'admiration. Cependant tout grand, tout magnifique, tout surprenant qu'il peut être, ce n'est point là ce qui attire l'attention et les louanges de Jésus-Christ : *Beatus es.* (*Matth.*, XVI, 17.) Vous êtes heureux : pourquoi donc? Parce que le langage que vous tenez n'est pas le langage de la chair et du sang; parce que cette vérité que vous venez de confesser si généreusement,

vous ne l'avez connue qu'à la faveur d'une lumière céleste qui vous a éclairé : *Quia caro et sanguis non revelavit tibi.* (*Matth.*, XVI,17.) Vous êtes heureux : pourquoi? Parce que ce n'est point le monde qui a été votre maître, votre raison qui a réglé votre foi; ce ne sont pas vos idées, vos préjugés, vos penchants qui ont composé votre croyance, mais c'est le Père céleste qui vous a instruit, et vous l'avez écouté, qui vous a parlé, et vous avez respecté sa parole, qui vous a révélé les mystères profonds de ma génération éternelle, et vous avez cru : *Beatus es quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est.*

En effet, quelle autre autorité que l'autorité de Dieu, quel autre témoignage que le témoignage de Dieu, pouvait persuader à saint Pierre que Jésus-Christ était le Messie, le Fils unique de Dieu, semblable à Dieu, et Dieu lui-même? Trompé par l'amour de l'opulence et de la gloire mondaine, le Juif charnel attendait un libérateur qui, montant d'abord sur le trône de ses pères, rallumerait le flambeau de David, et relèverait les ruines de Sion; un libérateur qui, fondant son heureux empire sur les débris des nations, mettrait dans la main de Juda les dépouilles des rois et des royaumes. Saint Pierre avait reçu, avec le sang qui coulait dans ses veines, ces idées du Messie, si flatteuses et si chères à la cupidité · illusion agréable, dont il ne peut être détrompé qu'après avoir reçu la plénitude de l'Esprit-Saint. Il n'y avait qu'une lumière céleste, qu'un rayon de la lumière éternelle qui pût dissiper le nuage et lui faire apercevoir dans ce Jésus errant et fugitif au milieu de sa propre patrie, dans ce Jésus pauvre et abandonné, le libérateur appelé par tant de soupirs, promis par tant d'oracles, figuré par tant d'ombres et de sacrifices; dans ce Jésus anéanti, le Dieu de gloire et de majesté. Au moment même qu'inspiré d'en haut Pierre reconnaît la divinité de Jésus-Christ, il ne laisse pas d'être scandalisé de ses humiliations. Scandale, remarquez ceci, scandale qui montre que les passions, que les préjugés, que la voie de la chair et du sang s'élevaient encore contre le témoignage qu'il venait de rendre à la souveraine vérité; scandale en même temps qui prouve que sa confession n'avait été inspirée que par le Père céleste, puisqu'elle était encore combattue par les nuages que ses premières idées s'efforçaient de répandre sur l'hommage qu'il venait de rendre au Fils du Très-Haut : *Quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est.*

Tel est le mérite que le Dieu scrutateur des cœurs aperçoit dans la foi de saint Pierre; et sans ce mérite, quelque glorieuse qu'elle fût à Jésus-Christ, la foi de saint Pierre n'aurait pu lui plaire. Car, d'où vient le mérite de la foi chrétienne? elle consiste en ce qu'elle est un acte d'obéissance religieuse, par lequel l'homme soumet ses lumières aux lumières de Dieu, ses connaissances aux connaissances de Dieu; d'où il suit que la foi ne peut avoir de mérite devant Dieu, qu'autant qu'elle a Dieu pour unique objet, pour unique principe : Dieu pour objet, en croyant les vérités que Dieu lui propose; Dieu pour principe, en ne les croyant que par l'autorité de Dieu qui les propose.

Raisonnement décisif et sans réplique, qui seul a confondu les hérétiques de tous les siècles. Ils se vantent que l'Ecriture est la règle de leur foi; qu'ils reçoivent, qu'ils adoptent tous les dogmes révélés dans les Ecritures: leur foi aurait donc Dieu pour objet; mais s'arrogeant le droit de les interpréter à leur gré, mais au fond ne voulant pas y reconnaître tout ce qui condamne et réprouve leurs opinions et leurs systèmes; mais, rejetant l'autorité de l'Eglise, qui peut seule les guider et les instruire, ils jugent, ils décident par eux-mêmes du sens des Ecritures. Leur foi a donc pour principal appui la faible lumière de la raison. Par conséquent leur foi n'est point une foi toute divine, toute surnaturelle dans son principe.

Examen, discussion, recherches laborieuses, découvertes savantes, droiture de raison, profondeur de génie, vivacité d'un esprit subtil et pénétrant, réflexions sages et solides; on peut, si vous le voulez, on peut par cette voie arriver à la vérité; on n'arrivera point à la véritable foi, puisque la foi chrétienne et évangélique est une foi divine, une foi surnaturelle : or, ces principes n'ont rien que de terrestre et d'humain, par conséquent ils ne peuvent produire qu'une foi terrestre et humaine.

Tout homme donc, disait saint Hilaire, tout homme qui dispute, qui raisonne, qui approfondit, qui juge les jugements de l'Eglise, qui décide après les décisions de l'Eglise, qui du tribunal de l'Eglise appelle au tribunal de sa raison et de ses lumières, un pareil homme est convaincu d'avoir fait naufrage dans la foi. Comment cela? Prenez garde à la raison qu'en apporte le saint docteur, parce qu'il ne reçoit pas la foi, il se la donne à lui-même, selon les désirs de son cœur et les préjugés de son esprit : *Fidem ipsi sibi constituunt, non accipiunt.* De là cette règle simple et facile que nous donne le même docteur, afin de nous conduire dans les contestations qui peuvent troubler la paix de l'Eglise et rompre l'unité de la foi. D'un côté on dit : soumettez-vous, et pliez sous l'autorité sainte qui doit vous gouverner; j'entends le langage de la foi souple et docile qui ne sait point disputer, contester, chercher à voir et à connaître, qui ne sait que céder, s'humilier, se taire, obéir et se soumettre. De l'autre côté, on dit: étudiez, examinez, lisez, jugez, décidez. Hommes fiers et hautains, vous serez donc à vous-mêmes vos guides, vos conducteurs, vos maîtres, vos pasteurs, vos oracles. Votre foi ne sera point une foi de soumission, d'obéissance, elle sera une foi de science et d'étude; elle ne sera point un sacrifice de vos lumières et de votre esprit, elle sera le triomphe d'un esprit présomptueux, d'une raison superbe

qui s'élève au-dessus de l'autorité. En croyant, vous ne céderez qu'à vous-mêmes, vous n'obéirez qu'à vous-mêmes, vous ne rendrez hommage qu'à vous-mêmes : *Fidem ipsi sibi constituunt, non accipiunt.*

Ah ! chrétiens, je ne puis m'empêcher de gémir sur le péril, sur le malheur de tant d'hommes, que l'on a vus dans les différents siècles de l'Eglise, quelquefois délicats sur les mœurs jusqu'au scrupule, et si peu délicats sur la foi ; de tant d'hommes qui en matière de morale voudraient qu'on marchât dans les voies les plus pénibles et les plus sûres, dans les voies où les désirs du cœur sont le plus resserrés, le plus captivés, et qui en matière de croyance se permettent de marcher dans les sentiers les plus écartés, dans ces sentiers qui laissent le plus de licence à la curiosité et à l'indocilité d'un esprit inquiet et volage. Montrez-nous vos œuvres, leur dira Dieu. Ils produiront des œuvres de charité et de miséricorde, des œuvres de mortification et de pénitence, des œuvres de douceur et de patience, des œuvres de sobriété et de tempérance, des œuvres de pudeur et de modestie, des œuvres même de zèle et d'amour du bon ordre. Mais quand on ajoutera: *Ostende mihi fidem tuam* (*Jac.*, II, 28); montrez votre foi? Quoi ! cette foi fière et hautaine, cette foi qui fut l'ouvrage d'une raison indocile et impérieuse, d'une science pleine de faste et d'orgueil, d'un esprit présomptueux et entêté, plein d'estime pour lui-même et de confiance en lui-même ! cette foi charnelle et terrestre dont Jésus-Christ n'a été ni le motif, ni le principe ! *Ostende mihi fidem tuam;* montrez votre foi. Oui, c'est votre foi, et non point la mienne; c'est la foi de votre raison et de votre esprit, de vos lumières et de vos connaissances, de vos réflexions et de vos découvertes, de votre étude et de votre examen : *Caro et sanguis... revelavit tibi.* C'est la foi de vos préjugés, de vos idées particulières, de votre vanité, de votre curiosité, de votre ambition, de votre intérêt : *Caro et sanguis... revelavit tibi.* C'est la foi de la chair et du sang. Vous vous êtes rendus aux apparences extérieures, à l'éclat de la réputation, au brillant du mérite, à la supériorité de la science et des talents, aux grâces de l'esprit et du langage, à l'agrément des manières, aux penchants de votre cœur, aux liaisons mondaines, aux dehors de la vertu et de la piété, à ce qui frappe les sens et séduit l'imagination : *Caro et sanguis.... revelavit tibi.* Foi terrestre et profane ; elle a pu vous faire honneur devant les hommes vains et frivoles comme vous, trompés et trompeurs comme vous : devant Dieu et au jugement de Dieu, elle ne sera qu'une foi stérile et inutile, qu'une foi condamnée et réprouvée, parce qu'elle n'est pas une foi divine et surnaturelle dans son principe. Foi de saint Pierre, foi toute céleste, toute divine dans son principe, modèle du principe qui doit former notre foi ; foi de saint Pierre, foi qui s'éclipse dans le péril : elle nous instruit des précautions de sagesse et d'humilité qui doivent conserver la foi.

2° Quel changement, quelle révolution fatale ! l'adorateur de Jésus-Christ, le disciple fidèle, l'apôtre généreux et intrépide, tout a disparu, il ne reste qu'un homme faible, incertain, chancelant, un disciple parjure. Souvenez-vous de cette nuit qui prêta son ombre à tant de crimes ; désavoué, renoncé, insulté par son peuple, abandonné de ses disciples, Jésus est dans les fers, et presque personne ne s'intéresse à ses douleurs et à ses disgrâces.

Mais vous, l'apôtre préféré aux autres apôtres ; vous que Jésus destine à tenir sa place sur la terre ; vous qui avez juré de ne pas survivre, s'il le fallait, à votre maître, et de le consoler de l'infidélité des autres disciples, voilà l'occasion heureuse de lui prouver votre amour et votre reconnaissance. Pourquoi donc cette démarche lente et timide? Vous n'osez ni le suivre, ni ne le pas suivre, ni approcher, ni vous éloigner : *Sequebatur a longe.* (*Luc.*, XXII, 54.) On vous reconnaît : votre langage, votre trouble, votre douleur mal dissimulée, décèlent votre secret ; vous êtes un des disciples de Jésus. Aurez-vous la faiblesse ou l'audace de le nier? Vous ne le connaissez point : *Non novi hominem.* (*Matth.*, XXVI, 72.) Ce maître si cher à votre amour vous est devenu en un moment un homme étranger ; vous avez reconnu en lui le Dieu maître du monde, vous n'y reconnaissez pas l'homme : il n'a point changé, vous avez changé, c'est vous que je ne reconnais plus. Elle a passé trop rapidement, cette ardeur que saint Pierre faisait éclater ; que tous les autres vous abandonnent, moi je ne vous abandonnerai pas : *Et si omnes scandalizati fuerint in te, sed non ego.* (*Marc.*, IV, 29.) Vous avez voulu vivre avec moi, je saurai mourir avec vous, votre sang ne coulera pas seul : je ne crains point les tristes présages que me donnent vos paroles, je connais mon cœur, il est à vous, il ne vous trahira pas : *Et si oportuerit me commori tibi, non te negabo.* (*Ibid.*, 31.) Hélas ! chrétiens, ne cherchez point d'autre cause de sa chute. Tant de présomption, dit saint Chrysostome, méritait d'être confondue par une faiblesse humiliante : Dieu le permit pour nous apprendre, par l'exemple de saint Pierre, que le plus grand homme, dès qu'il compte sur lui-même, dès qu'il s'appuie sur lui-même, n'est que cendre et poussière.

Orgueil, vanité, présomption, écueil dangereux auquel la foi qui se croit la plus pure, la plus sûre d'elle-même, vient chaque jour se briser et faire un triste naufrage.

Parce qu'on compte sur ses forces et sur la droiture de sa raison, on veut tout lire, tout examiner, tout approfondir ; on ose tirer le voile qui couvre les mystères adorables, sonder l'abîme impénétrable de la religion, franchir les bornes que Dieu a posées à la curiosité humaine, se faire le juge de ses juges, le maître de ses maîtres ; on s'engage dans des routes inconnues, sans

guides, sans lumières; on se perd, on s'égare: pour avoir voulu trop connaître ce qu'on croit, sans trouver les connaissances que l'on cherche, on ne réussit qu'à perdre la foi que l'on possédait, et il ne tarde pas à se justifier, l'oracle de l'Ecriture, que cette fausse sagesse dégénère bientôt en véritable folie : *Moti sunt sicut ebrius, et omnis sapientia eorum devorata est.* (*Psal.* CVI, 27.)

Raison humaine, raison faible et fragile que la cupidité obscurcit, que les préjugés aveuglent, que l'éloquence et l'adresse des hommes imposteurs tournent au gré de leurs désirs, qui se laisse égarer par les louanges, surprendre par la flatterie, dominer par l'orgueil, entraîner par l'amitié, imposer par les sens, enchanter par l'attrait de la nouveauté, abuser par les prestiges du mensonge, éblouir par des lueurs passagères et fugitives : raison humaine qui se trompe et qu'on trompe tous les jours! Que de superstitions bizarres, de cérémonies insensées, de dogmes fabuleux ont déshonoré les sages de Rome et d'Athènes, qui permirent à leur raison de tracer un plan de religion! De quelles horreurs cet esprit de confiance téméraire en ses propres lumières n'a-t-il pas épouvanté l'Eglise dans ses plus beaux jours! Qu'ils demeurent ensevelis dans un éternel oubli, ces mystères de ténèbres et d'iniquité! Que notre âge ignore, s'il se peut, l'opprobre des siècles qui l'ont précédé! Ou plutôt que l'histoire n'en est-elle gravée sur le bronze et sur le marbre, pour servir d'instruction à nos derniers neveux, pour réprimer la licence de leurs recherches, pour les faire pâlir et trembler à la vue des égarements honteux où sont tombés quelquefois les premiers génies du monde: *Moti sunt sicut ebrius et omnis sapientia eorum devorata est.*

On les voyait ces génies superbes défigurer la foi sous prétexte de l'épurer, détruire l'Eglise, dans le dessein de la réformer; par leurs fausses interprétations de l'Evangile, donner d'abord leurs erreurs pour la croyance de l'Eglise, et ensuite s'élever contre la croyance de l'Eglise pour maintenir leurs erreurs, méconnaître les vérités les plus incontestables, et adopter des songes, de vains fantômes : on les voyait entrer les uns après les autres, se perdre l'un avec l'autre dans les sentiers de la révolte, se signaler, se surpasser tour à tour par l'excès de leurs délires et de leurs vertiges, et montrer, par leur exemple, qu'il n'y a point d'hommes moins raisonnables en matière de religion, que les hommes qui ne veulent suivre d'autre guide que leur raison : *Moti sunt*, etc.

C'est sur cette expérience des siècles passés que saint Augustin s'appuyait, lorsqu'il avançait que la foi ne peut manquer de périr tôt ou tard dans un esprit superbe : *Non est fides superborum sed humilium.* (I *Cor.*, VIII, 1.) Vaste étendue de génie et d'érudition, présents funestes, si l'humilité n'abaisse encore plus qu'on n'est élevé par les connaissances, et s'il n'y a dans le savant plus de modestie que de lumières. La science, dit l'Apôtre, la science enfle l'esprit : *Scientia inflat.* (*Ibid.*) Or, rien n'est plus opposé à la foi que l'enflure de l'esprit. Adorateur de ses propres pensées, on s'estime trop soi-même, et l'on estime trop peu les autres pour se plier à des sentiments commandés par l'autorité. Parce qu'on a beaucoup de mérite, et plus on a de mérite, plus on est souvent exposé à se perdre, plus on est prop[re] à perdre les autres. Je dis à perdre les autres, car, il faut l'avouer, c'est une tentation délicate pour une âme dans laquelle l'amour de l'obéissance et de la simplicité chrétienne n'a pas jeté de profondes racines, lorsqu'elle voit d'un côté l'Eglise et de l'autre des hommes célèbres par une érudition fastueuse; on a tant de peine à se persuader que l'erreur se trouve où l'on aperçoit les dehors imposants de la science, et que des hommes qui se vantent de ne rien ignorer, ignorent la vérité. Tentation cependant, toute délicate qu'elle est, à laquelle je ne puis succomber sans être inexcusable; pourquoi inexcusable? Parce que la règle que Jésus-Christ m'a donnée pour me déterminer dans les disputes qui troublent la paix et l'unité chrétienne, n'est point la science superbe de ceux qui disputent, mais l'autorité des pasteurs qui enseignent : *Super cathedram.* (*Matth.*, XXIII, 2.) Parce que ce ne sont point les prétendus savants qui contestent, mais l'Eglise qui décide, qu'il m'a ordonné d'écouter : *Si autem Ecclesiam non audierit.* (*Matth.*, XVIII, 17.) Parce que, selon l'excellente remarque de saint Cyprien, ce qui fait l'hérétique, ce n'est pas de résister à la science, mais de résister à l'autorité; ce n'est pas de contredire les savants, mais de contredire les pasteurs : *Non aliunde in Ecclesia sunt hæreses quam quod sacerdotibus non obtemperatur.*

Pourquoi encore inexcusable? Parce que rien ne serait moins sage que de juger de la bonté d'une cause par le mérite prétendu de ceux qui la soutiennent. Et ne voyons-nous pas que ce furent des hommes à grands talents qui causèrent dans l'Eglise les grandes agitations, et des mains quelquefois très-savantes qui lui firent les blessures les plus profondes? Il y a des siècles que l'enfer a épuisé ses détours et ses artifices, il ne pourra tromper désormais que ceux qui veulent être trompés. C'est de tout temps que parmi les sectaires on a compté des hommes distingués par l'esprit et l'érudition. Arius, Nestorius, Pélage, quels hommes! Jugeons-en par les monuments qui nous restent. Maîtres dans l'art si séducteur de persuader et de toucher, de captiver la raison et d'exciter les passions; quelle netteté, quelle finesse, quelle force dans leur manière de raisonner! Discours simple, modeste, naturel, qui sied si bien à la vérité; langage plein de douceur et de grâces, si propre à plaire, à entraîner; on aime à les suivre, à marcher, presque à s'égarer avec eux.

Ce qui rendit les progrès du luthéranisme ou du calvinisme si prompts, si rapides, ne fut-ce pas la haute idée que donnèrent de

leur science les premiers sectaires? Le poison coula, s'insinua partout, à la faveur de leurs ouvrages enchanteurs; à l'ombre de ces noms si fameux dans la république des lettres, on se reposait sans crainte dans la croyance des nouveaux dogmes.

Dieu, je le sais, Dieu ne manqua pas à son Eglise, et les guerriers de Sion effacèrent la gloire des héros de Samarie. Dans tous les temps elle a eu ses défenseurs, et ils n'eurent rien à envier, du côté des talents, à ceux qu'ils s'efforcèrent de ramener à la vérité.

Mais sans comparer les mérites, sans peser les talents, sans entreprendre d'enlever aux novateurs la supériorité qu'ils se donnent; pour les confondre, nous n'aurons jamais besoin que de l'avantage qu'ils nous laissent. Je veux donc qu'ils aient été souvent en état de nous disputer tout le reste, en état même de l'emporter dans tout le reste; il y a une chose qu'ils n'entreprirent jamais de nous contester, la soumission, l'obéissance, la docilité, la simplicité. Loin de nous l'envier, ils nous la reprochent comme une faiblesse. Or, par là que font-ils? Ce qu'ils font, reprennent saint Augustin et saint Chrysostome, ils se marquent eux-mêmes du caractère de l'erreur et ils nous laissent le caractère décisif de la vérité. Concevez la raison qu'en apportent ces deux grands docteurs. C'est que Jésus-Christ ne nous ordonne pas d'examiner pour nous décider par nous-mêmes, mais d'obéir; de disputer, mais de céder; de parler, mais d'écouter; d'être savants, mais d'être humbles; c'est que le troupeau de Jésus-Christ n'est pas celui qui se conduit, mais celui qui se laisse conduire; celui qui élève sa voix, mais celui qui, dans le silence, écoute la voix du pasteur : *Oves vocem audiunt, non discutiunt.* C'est que le catholique n'est pas celui qui sait, mais surtout, mais uniquement celui qui croit; c'est que la science par elle-même ne fait pas la foi, mais l'humilité de la foi fait le mérite de la science; c'est que personne ne périt dans les voies de l'obéissance et de la simplicité, au lieu que sans l'humble soumission, on ne peut que périr avec toute la science qu'on possède et avec tous les savants qu'on admire.

Présomption fatale qui a souvent ébranlé les plus fermes colonnes de l'Eglise! elle entraîna dans le précipice le prince des apôtres. Que sa chute nous inspire les précautions de sagesse et d'humilité qui conservent la foi! sa ferveur et sa charité seront le modèle de la charité qui doit animer la foi.

3° Le caractère particulier de saint Pierre fut un tendre amour pour Jésus-Christ, un sincère attachement à la personne de l'Homme-Dieu. Saint Jean fut le disciple à qui Jésus témoigna extérieurement plus d'amour : *Discipulus ille quem diligebat Jesus.* (*Joan.*, XXI, 7.) Oserais-je le dire, Pierre fut entre tous les autres, et plus que tous les autres, le disciple qui aima le plus Jésus : *Amas me plus his, tu scis quia amo te.* (*Ibid.*, 16.) Croire en Jésus et l'aimer, le voir et le suivre, le connaître et se dévouer inviolablement à lui, lui soumettre son esprit et lui donner son cœur, ce ne fut qu'une même chose pour saint Pierre. La voix de Jésus se fait entendre; cette voix frappe le cœur de Pierre; elle y allume le feu de la divine charité, feu céleste qui consume en un moment les liens qui l'attachaient à la terre : *Ecce nos reliquimus omnia.* (*Matth.*, XVIII, 27.) Un penchant secret l'entraîne sur les pas de Jésus; il mettra un jour son bonheur à souffrir pour Jésus : il le fait déjà consister à n'être heureux qu'avec Jésus et par Jésus : *Secuti estis me.* (*Ibid.*) Amour empressé et attentif : on trouve partout saint Pierre qui accompagne Jésus ou qui l'attend; le nom du disciple suit ou annonce toujours celui du maître. Amour fidèle et constant qui, à l'exception de sa malheureuse chute, ne se laisse affaiblir et rebuter ni par les contradictions, ni par les persécutions, ni par les périls et les peines, ni par l'obscurité des mystères et l'austérité de la morale. Après avoir parlé de l'auguste sacrement de nos autels, Jésus voit les disciples scandalisés se retirer et l'abandonner; il se tourne vers ses apôtres et leur dit : Voulez-vous aussi me quitter : *Et vos vultis abire.* (*Joan.*, VI, 68.) Vous quitter, Seigneur, reprend saint Pierre au nom de tous les autres, où retrouverions-nous ce que nous perdrions en vous perdant? Pourrions-nous vivre loin de vous et sans vous? *Ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes.* (*Ibid.*, 69.) Amour plein de courage et d'ardeur : dès que Jésus paraît, Pierre, tout en feu, agité par des transports violents, oublie tout, il s'oublie lui-même, il vole à Jésus sur la surface des eaux, il se jette dans les flots de la mer : *Petrus cum audisset quia Dominus est..... misit se in mare; alii autem discipuli navigio venerunt.* (*Joan.*, XXI, 7, 8.) Amour vif et impétueux; amour même, si j'ose le dire, trop vif, trop impétueux. Il ne peut entendre Jésus parler de ses opprobres et de ses douleurs sans être troublé, consterné. Malgré les ordres qu'il devait respecter, il s'expose à périr pour le défendre; il n'écoute, ne consulte que les premiers mouvements de son cœur; il se précipite dans les dangers où sa foi succombe. Plus de sagesse et de fermeté l'aurait soutenu, plus d'humilité et de modestie l'aurait empêché de s'y exposer : enfin, l'intérêt qu'il prend au sort de son maître, voilà ce qui l'entraîne; et en pleurant sa chute, nous trouvons quelque chose à louer, même dans ce qui l'occasionna. Amour tendre et sensible : il devient pécheur, mais il ne tarda pas à devenir pénitent. Son cœur avait été tendrement attaché à Jésus-Christ, il ne peut soutenir longtemps le poids de son crime, il le déteste aussitôt qu'il le connaît; et que faut-il pour le lui faire connaître? Jésus-Christ ne gagne la Samaritaine que par un long entretien; pour arrêter saint Paul, il tonne, il se montre la foudre à la main : *Conversus Dominus respexit Petrum.* (*Luc*,

XXII, 61.) Un coup d'œil, un regard, rien qu'un regard: ce regard a pénétré au plus intime de l'âme, il a fait une blessure qui ne se fermera point, il a allumé un incendie que rien ne sera désormais capable d'éteindre, les larmes ne feront que l'irriter: jusque sur sa croix, crucifié avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, Pierre pleurera d'avoir renoncé Jésus-Christ, ses larmes couleront avec son sang, son dernier soupir sera un soupir de regret et de pénitence: *Conversus respexit Petrum, et egressus foras Petrus flevit amare.* (*Ibid.*, 62.)

Tant de fois Dieu a jeté sur nous ce regard vif et pénétrant, nous n'avons point été émus et attendris. Cœurs froids et insensibles, reprend saint Augustin, Pierre n'a été pécheur qu'un moment, il a été pénitent plusieurs années : *Petrus semel negavit, semper flevit.* Nous avons péché mille fois; elle n'a point encore coulé la première larme destinée à effacer la trace de nos crimes: *Sæpe negavimus, nunquam flemus.* Qu'elle fut éloquente la pénitence de Pierre, s'écrie encore saint Ambroise! Par où? par son silence et par ses actions : *Non invenio quid dixerit, invenio quid fecerit.* Il ne parle point, il agit; il ne promet point, il exécute; il ne dit point ce qu'il fera, il fait plus qu'on ne peut dire : *Non invenio quid dixerit, invenio quid fecerit.* Nous savons exprimer notre pénitence par des résolutions, des desseins, des projets, des promesses; et si pour être pénitent il suffit de parler le langage de la pénitence, nous ne sommes plus pécheurs : *Invenio quid dixerit.* Une autre conduite, une nouvelle vie, c'est ce que nous n'entreprendrons point: *Non invenio quid fecerit.*

D'où vient cette différence? Saint Pierre aimait, nous n'aimons pas : *Diligis me plus his.* (*Joan.*, XXI, 15.) Un cœur vraiment touché ne laisse pas d'être fragile : il tombe, mais l'amour ne tarde pas à reprendre ses droits; aussitôt il se relève. Cependant, que nous servira de croire, si nous n'aimons pas; de penser bien, si nous agissons mal; de rendre à Dieu l'hommage de notre raison, si nous lui refusons l'hommage de notre cœur? Conservons la foi, en la perdant nous perdrions la source et le principe de la justification : à la foi joignons la charité; sans la charité nous demeurerions dans la mort, nous perdrions le droit à la couronne du juste. A la charité qui anime la foi ajoutons le zèle qui la défend.

4° La foi de saint Pierre avait trop d'amour pour n'avoir pas de zèle. Je ne parle point ici des prémices de son apostolat pendant la vie de Jésus-Christ sur la terre, de tant de voyages, de courses, de missions évangéliques dans les villes d'Israël et de Juda, dans les campagnes de Samarie; tantôt à la suite de Jésus-Christ, apprenant à l'école de ce divin Maître l'art d'éclairer les esprits et de toucher les cœurs; tantôt seul et sans guide, s'accoutumant à suivre les exemples qu'il avait reçus. Je me hâte de vous le représenter sur un plus grand théâtre, aux yeux du Juif faible et incrédule.

La gloire et la divinité de Jésus-Christ semblent avoir expiré avec lui sur la croix, et être ensevelies dans son tombeau. Les scribes et les pharisiens applaudissent à l'heureux succès de leur crime. Qu'elle tarde à l'amour de saint Pierre, qu'elle vient lentement, l'heure à laquelle il lui sera permis de confondre leur orgueil! L'obéissance qu'il doit à Jésus-Christ peut seule retenir, captiver l'ardeur du zèle qui le dévore : *Sedete in civitate.* (*Luc.*, XXIV, 49.)

Enfin, au bruit de la foudre et du tonnerre, à l'éclat des flammes et des feux du ciel, Pierre s'avance avec toute la majesté et la noble audace d'un homme qui porte en ses mains la vengeance de Jésus-Christ, et les destinées du monde entier. Avec quelle force il développe les mystères profonds des Ecritures, il dévoile les oracles des prophètes, il montre au grand jour la perfidie des séducteurs qui ont abusé le peuple! La synagogue, tremblante et consternée, voit la multitude des nations se presser autour de Pierre. Aux pieds de l'apôtre pénitent le peuple vient détester son erreur. Trois mille hommes, ensuite cinq mille, se joignent aux disciples.

Ce ne sont là que les commencements de son apostolat. Eclairé par une vision céleste, saint Pierre médite la conquête des nations. Instruits, guidés, excités par saint Pierre, les apôtres courent aux climats les plus lointains : déjà le Scythe et le Parthe, le Grec et le Barbare, le Romain et l'étranger, le Juif et le gentil, les peuples jusqu'alors inconnus connaissent et invoquent le nom de Jésus-Christ; les villes et les campagnes, les terres et les mers, les îles et les solitudes les plus reculées voient tout à coup sortir de leur sein d'autres hommes, d'autres mœurs, une autre religion; saint Pierre lui-même, tel que ce géant qui d'un seul pas franchit une carrière immense : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam.* (*Psal.* XVIII, 7) saint Pierre vole de régions en régions : la Judée et la Samarie, la Syrie et la Palestine, l'Asie et l'Afrique, l'Occident et l'Orient, suffisent à peine à son zèle. Les Eglises du Pont, de la Galatie, de Cappadoce, de la Syrie, de l'Egypte, de la Bythinie, de l'Asie, des Gaules, de l'Espagne, de l'Afrique, de la Sicile, de l'Italie, le reconnaissent pour leur fondateur et leur père : monuments éternels de son zèle à étendre l'empire de Jésus-Christ.

Un seul homme peut-il suffire à tant d'entreprises? Ah! chrétiens, nous ne connaissons pas le zèle et les forces qu'il donne, l'activité qu'il inspire, les talents qu'il remplace, et les ressources qu'il ménage.

Loin de le former au dedans de nous, cet esprit de zèle, nous le blâmons souvent, nous le condamnons dans ceux qu'il anime. Pour moi, chrétiens, je ne suis point surpris de voir le zèle consumer ceux qui aiment la maison du Seigneur. Ce qui m'étonne, ce que je ne puis concevoir, c'est que des hommes fidèles, ou qui se piquent de

l'être, voient d'un œil indifférent les périls de la foi.

Quoi! l'athée, le novateur, pour embellir, pour soutenir et accréditer le fantôme que lui forme l'agitation d'un esprit inquiet et indocile, pour déguiser, pour assaisonner le poison corrupteur qu'il prépare, ajoutera les veilles de la nuit au travail du jour; il rassemblera dans son esprit la science de tous les temps et de tous les âges; il fera parler à l'erreur toutes les langues; pour lui concilier du respect, il en saura placer la naissance dans l'obscurité des siècles, et formera avec art le labyrinthe dans les détours duquel s'égarera la multitude; il immolera sa fortune, sa réputation, son repos; il consumera sa santé et la fleur de ses ans par un travail outré; content de voir le flambeau de ses jours s'éteindre dès son commencement, pourvu qu'en mourant il voie le flambeau de la discorde allumé dans le sein de l'Eglise; et nous, plongés dans un lâche sommeil, perdus dans la mollesse, nous serons insensibles à la chute des autels, et à la décadence de la religion! Le démon aura des disciples intrépides, et à peine Jésus-Christ trouvera-t-il quelqu'un qui se dévoue à soutenir sa querelle! Lâches et indolents, écoutez votre Dieu : *Qui non est mecum, contra me est.* (*Matth.*, XII, 30.) Celui qui rougit de se déclarer pour moi, se déclare contre moi. Ne pas défendre sa foi, c'est, dans un sens, la renoncer. Qui peut nous arrêter? Sont-ce les périls qui nous menacent? Foi de saint Pierre courageux, intrépide dans son martyre, modèle du courage qui doit maintenir et défendre la foi.

5° Si jamais les vues de prudence et de politique mondaine durent faire balancer l'homme le plus ferme au moment d'exécuter une grande entreprise, elles devaient arrêter saint Pierre dans le projet qu'il conçut d'annoncer l'Evangile. Représentez-le-vous tel que se le représentait saint Chrysostome sur le chemin de Rome; demandez-lui avec ce père, quel est son dessein? Il se propose, Messieurs, d'anéantir dans cette capitale du monde toutes les superstitions, de renverser tous les autels des faux dieux, de détruire tous leurs temples, de confondre tous les sages, d'humilier tous les grands, de soumettre tous les peuples au joug de la foi. Il se propose de faire retentir dans le palais des césars, asile de la volupté, séjour de l'orgueil et du faste, la voix de la pudeur, de la modestie, de la simplicité; il se propose d'annoncer des vérités terribles à ces maîtres du monde, dont l'univers tremblant redoute le pouvoir et les caprices dans un timide silence; de les faire rougir jusque sur le trône où ils sont assis, et sous la pourpre qui les couvre, de la honte, de l'opprobre de leurs vices. Ces hommes qui, nourris, enivrés de la vapeur de l'encens que leur prodiguent l'adulation et l'intérêt, ont oublié qu'ils sont des hommes; ces hommes aveuglés jusqu'à méconnaître le Dieu véritable, superbes jusqu'à s'élever au-dessus des dieux qu'ils connaissent, il entreprend de les faire tomber aux pieds de Jésus; de leur faire adorer comme leur Dieu celui qu'ils n'ont pas daigné compter au nombre de leurs sujets.

Vous tremblez, vous pâlissez, Messieurs, à l'aspect des nuages qui se rassemblent, des orages, des tempêtes qui se préparent; vous entendez gronder la foudre et les tonnerres qui partent du haut du capitole. Vous voyez les puissances de l'enfer sortir de l'abîme et accourir à la défense de leur empire; l'univers conjuré, rassembler, réunir ses princes, ses magistrats, ses guerriers, pour soutenir, pour venger ses dieux et ses passions : et de quel appui, de quelle ressource saint Pierre peut-il se flatter? Etranger, inconnu, né dans l'obscurité de la plus vile condition, seul, ou presque seul, il n'a, pour soutenir le poids de cette entreprise, qu'un petit nombre d'hommes semblables à lui; et encore, comme le chef de tous, c'est à lui d'entrer le premier dans la carrière, d'ouvrir la route sous leurs pas, d'attirer sur lui les premières haines, d'essuyer les transports des premières fureurs.

Si du moins, pour s'y soustraire, il lui était permis de compter sur le secours du Dieu tout-puissant qui l'envoie : mais ils sont passés les temps où le Seigneur se plaisait à signaler la force de son bras contre les ennemis de son nom. Ce n'est plus Gédéon qui marche avec assurance sous les auspices d'un Dieu qui répand la terreur et l'épouvante. Ce n'est plus Moïse qui commande à la terre et aux astres, qui étonne, qui confond l'Egypte par ses prodiges. Ce n'est plus Jérémie que Dieu a établi dans Israël comme un mur d'airain, contre lequel viendra se briser la force impuissante des rois de Juda. C'est une victime dévouée à la mort, qui reçoit l'ordre de marcher vers le lieu de son sacrifice.

N'importe : saint Pierre voit tout, il s'expose à tout; les périls sont grands, son cœur est encore plus grand : il brave dans Jérusalem l'orgueil et les vengeances de la synagogue; il lui reproche l'héritier de David, l'espoir de Juda, l'attente d'Israël, son maître, son Dieu, attaché à la croix. Les princes du peuple veulent arrêter son zèle, ils tâchent de l'intimider; il répond que rien ne pourra l'empêcher de remplir l'étendue de sa mission, et qu'en respectant l'autorité des hommes, il saura lui préférer l'autorité de Dieu : *Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* (*Act.*, V, 29.) On lui fait souffrir un supplice ignominieux; il s'applaudit d'avoir participé aux opprobres de Jésus-Christ : *Ibant gaudentes.* (*Ibid.*, 41.) Un roi impie le fait jeter dans un sombre cachot; le peuple attend avec impatience le jour destiné à se repaître du spectacle de la mort de ce chef de l'Eglise naissante. Pierre attend le même jour en paix; sa grande âme n'en est point émue; il dort d'un sommeil tranquille : *Erat dormiens.... vinctus.* (*Act.*, XII, 6.)

Que n'eut-il point à souffrir en tant de villes, de provinces, de royaumes qu'il parcourut! Vous avez permis, Seigneur, que le détail de ses triomphes ne soit pas venu jus-

qu'à nous. Ils sont écrits au livre de vie : et pour la gloire de votre apôtre, vous les montrerez aux peuples assemblés. Ce que nous savons, c'est que tant de persécutions et de travaux ne ralentirent point son ardeur, et que, par ces premiers combats, il ne faisait que se disposer à des combats plus difficiles.

L'Esprit-Saint l'appelle à la capitale du monde, afin d'attaquer l'impiété dans son centre. Rome alors gémissait captive sous les caprices de cet empereur si fameux dans l'histoire par de grandes disgrâces, et par des crimes encore plus grands, prince dont la jeunesse effaça les vertus du plus grand des césars, et dont les vices firent bientôt rappeler le règne des plus cruels tyrans : empereur qui parut ne rien avoir de l'homme que les faiblesses et les passions; du prince, que la licence de tout oser et de tout entreprendre; faisant en quelque sorte le mal pour le seul plaisir de l'avoir fait; ne pouvant souffrir que personne fût aussi méchant ou meilleur que lui; pour tout dire en un mot, et le peindre d'un trait, Néron commandait dans Rome, ou plutôt il la désolait par ses fureurs.

Un seul homme avait trouvé grâce devant lui, imposteur célèbre, qui travaillait par ses prestiges à obscurcir les miracles de Jésus-Christ. Saint Pierre voit le péril de la séduction; il ne peut s'y opposer sans irriter la colère de ce lion terrible, mais il y va de l'intérêt de la religion et du salut des peuples : il confond l'imposture et l'imposteur, content, trop heureux d'avoir pu, par une seule action, venger la gloire de Jésus-Christ et s'assurer la gloire de mourir pour Jésus-Christ; il périt enfin, victime de sa foi et de son zèle. Grand exemple ! Aurions-nous le courage de l'imiter ?

Oui, chrétiens, fallût-il tout le sang qui coule dans nos veines, afin de conserver le règne de la foi parmi nous; il ne nous serait pas permis de balancer. Quel sort plus beau que de nous ensevelir sous les ruines des autels, et que la religion ne puisse périr que sur notre tombeau? Anathème à ces âmes molles et timides, qu'un respect humain, une lâche complaisance, un vil intérêt, une fausse sagesse, une crainte indigne, arrêtent quand il s'agit de la religion ! Souvenons-nous que nous sommes les enfants des martyrs et des saints; souvenons-nous que nous devons transmettre à nos descendants le dépôt précieux de la foi que nous avons reçue de nos pères; souvenons-nous que la religion périt plus souvent chez les peuples par la mollesse de ses défenseurs que par l'audace de ses ennemis. Revenons : la foi de saint Pierre nous donne un grand exemple, vous l'avez vu; la dignité de saint Pierre demande de nous un grand attachement : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dignité de saint Pierre, qui, par sa grandeur, demande de nous un attachement de respect et de vénération : par les avantages que nous en retirons, un attachement d'amour et de reconnaissance; par l'autorité qu'elle renferme, un attachement de docilité et de soumission : renouvelez votre attention.

1° Dignité de saint Pierre, qui, par sa grandeur, demande de nous un attachement de respect et de vénération; d'abord, dignité la plus sainte dans son origine, et visiblement marquée au sceau de la divinité. L'Église a frappé d'anathème ceux qui oseraient soutenir que la prééminence d'honneur et de puissance qui appartient aux successeurs de Pierre, n'est pas de droit divin. En effet, il n'y a que l'aveuglement et l'obstination qui puissent méconnaître cette vérité dans les écritures : saint Pierre paraît toujours dans les évangiles avec les prérogatives d'honneur et de supériorité, toujours comme le premier et le chef des apôtres. Jésus-Christ ne donne qu'à lui un nom particulier; il le choisit pour être la pierre fondamentale de son Eglise; il lui confie en particulier le soin de son troupeau; il ne paye le tribut que pour lui. Lorsqu'il interroge les disciples, saint Pierre répond au nom de tous; lorsqu'il leur lave les pieds, il commence par saint Pierre; lorsqu'il sort du tombeau, saint Pierre est le premier des apôtres à qui il se montre; lorsque le temps est venu d'annoncer la loi nouvelle, saint Pierre est le premier qui se met en possession du ministère évangélique : *Stans autem Petrus cum undecim, levavit vocem suam et locutus est* (*Act.*, II, 14); saint Pierre fait le premier miracle au nom de Jésus-Christ; il fait le premier acte d'autorité en reprenant Ananie et Saphire; c'est lui qui ouvre la porte de l'Évangile aux nations, et qui reçoit le premier des gentils dans la personne de Corneille; il ordonne et il conduit l'élection d'un nouvel apôtre; il préside au concile de Jérusalem....

Dans le partage du monde que l'Esprit-Saint fait entre les apôtres; Antioche, la capitale de l'Orient; Alexandrie, la seconde ville de l'univers; Rome, la maîtresse du monde, sont attribuées à saint Pierre; en un mot, dans la suite des divines Écritures vous ne trouverez saint Pierre qu'avec des marques d'honneur qui l'élèvent au-dessus des autres apôtres; il est constamment nommé le premier, et l'évangéliste nous avertit que cette primauté appartient à saint Pierre : *Duodecim autem apostolorum nomina sunt hæc : primus Simon qui dicitur Petrus.* (*Matth.*, X, 2.) Pierre est le premier : d'où vient cet honneur, demande saint Grégoire, si ce n'est de la volonté de Jésus-Christ ? Pierre n'était pas le plus âgé; il n'avait pas été appelé le premier à l'apostolat; il n'était pas le disciple bien-aimé; il n'était pas, ainsi que d'autres, uni à Jésus-Christ par les liens du sang; Pierre est le premier, remarquez encore ceci; mais à qui la seconde place est-elle assignée? Nous ne le voyons point, ou pour mieux dire, il n'y en a point; tantôt c'est saint André, tantôt c'est saint Jean; on n'observe donc point d'or-

dre entre les autres apôtres; aucun n'est le second, ils sont tous égaux; ils sont tous apôtres; Pierre est le chef, le premier des apôtres. Tout est confondu, Pierre seul est distingué : *Duodecim nomina sunt hæc; primus Simon qui dicitur Petrus ;* dignité la plus sublime dans son élévation. Le trône de saint Pierre est plus brillant dans l'ordre de son institution que tous les trônes du monde; sa puissance plus sainte, et par conséquent plus auguste que toutes les puissances du monde; la place qu'il occupe, la première place du monde, parce que c'est celle de Jésus-Christ dont il est le vicaire : *Reges videbunt et consurgent principes et adorabunt propter... sanctum Israel qui elegit te* (*Isa.*, XLIX, 7); chef de la religion, pontife de l'Eglise, pasteur des peuples régénérés en Jésus-Christ; l'Eglise ne reçoit point d'hommes au nombre de ses enfants, qu'elle ne soumette à l'autorité de saint Pierre; rois, monarques, conquérants, dieux de la terre, nous sommes vos sujets, Pierre est votre père; nous rendons de légitimes hommages à votre pouvoir suprême; vous offrez un tribut de respect à sa puissance spirituelle. L'auguste caractère de la royauté vous élève au-dessus de nous; le caractère sacré de chrétien vous soumet à lui : *Reges videbunt et consurgent principes.* Pierre peut avoir des maîtres dans l'ordre politique et civil; ses maîtres seront en même temps ses enfants dans l'ordre de la foi et de la religion ; ceux qui commandent seront obligés de lui obéir; il donnera des lois à ceux qui lui en imposeront; il leur rendra des honneurs; il en recevra des hommages; et aussi longtemps que Jésus-Christ régnera dans les royaumes, Pierre est assuré de régner spirituellement sur les rois : *Reges videbunt et consurgent principes.*

Dignité la plus universelle dans son étendue. Toute autorité sur la terre est circonscrite dans certains lieux; les plus vastes monarchies ont leurs limites. Il est des rois dans le monde; Dieu seul est le roi du monde, et l'universalité de son empire il l'a communiquée à saint Pierre dans l'ordre spirituel. Chef de cette église, qui, comme un grand cèdre, dit le prophète, doit remplir toute la terre de ses racines, couvrir de son ombre toutes les montagnes, pousser ses branches jusqu'aux rivages des mers, Pierre ne voit rien dans l'étendue de l'univers qui ne soit soumis à ses lois; son autorité est connue et respectée dans les climats qui ont ignoré le nom des César et des Alexandre. Les peuples, qui avaient échappé aux armes de Rome victorieuse, sont venus s'offrir d'eux-mêmes au joug de Rome chrétienne et pacifique. Rome, s'écrie saint Léon, Rome, reconnais ton véritable fondateur et l'auteur de ta gloire : en un seul jour, Pierre t'a donné un éclat et une immensité de puissance que douze siècles de triomphes n'avaient fait qu'ébaucher : *Minus est quod tibi labor bellicus subdidit, quam quod pax christiana subjecit.*

C'est pour étendre l'empire de Jésus-Christ que les apôtres ont parcouru tant de régions; que les docteurs de l'Eglise ont déployé les richesses et la force de leur génie; que le sang des martyrs a coulé; que l'Esprit-Saint a répandu ses grâces à torrents; qu'il s'est signalé par tant de miracles; que de nos jours un nouveau monde a trouvé de nouveaux apôtres : or, avec l'empire de Jésus-Christ s'accroît et s'augmente l'empire de saint Pierre, puisque partout où le nom de Jésus-Christ est invoqué avec vérité, le nom de saint Pierre est glorifié. Dignité la plus constante dans sa durée! Qui de nous ignore les revers, les vicissitudes, les révolutions des plus florissantes monarchies? Que reste-t-il de cette grandeur romaine que le prophète avait vue dévorer la grandeur de tant d'autres Etats? Or, la même providence, qui permet la ruine et la chute des trônes les mieux affermis, a promis une stabilité éternelle au trône de saint Pierre. Les siècles passent, et il ne passera point; il verra tout périr, il ne périra point : *Non inclinabitur in sæculum sæculi* (*Psal.* CIII, 3); d'autres empires pourront remplacer ceux que nous voyons; l'empire de saint Pierre survivra à ceux qui naîtront après lui; il paraîtra quelquefois chanceler et s'affaiblir; ce ne sera que pour s'affermir plus solidement. La barque de saint Pierre, dit saint Ambroise, vogue au milieu d'une mer orageuse; les flots irrités, les vents déchaînés l'agiteront sans cesse; elle semblera quelquefois être le jouet des tempêtes et des vagues; mais Jésus est le pilote qui la conduit; son sommeil sera court, il l'empêchera de faire naufrage : *Navicula Petri quæ semper fluctuat et nunquam mergitur.* Jugeons, ajoute saint Chrysostome, jugeons de l'avenir par le passé; que de guerres allumées contre l'Eglise! que de puissances conjurées à sa perte! que de soldats armés pour sa ruine! *Quot bella concitata, quot exercitus, quot arma mota!* Si elle pouvait périr, depuis longtemps elle ne serait plus. Le glaive des tyrans, l'impiété des barbares, l'audace des novateurs, la multitude des peuples séduits, la rage des enfers, n'ont abouti qu'à des efforts impuissants : de nouveaux ennemis ont remplacé les premiers; l'Eglise romaine les a vues tomber les uns après les autres : *Non inclinabitur in sæculum sæculi;* toute impiété, toute erreur viendra heurter contre cette pierre de Sion, destinée à repousser, à confondre les enfants de Babylone. Nous pourrons abandonner l'Eglise romaine, nous perdre en l'abandonnant; nous ne pourrons la perdre et la détruire : tandis que la religion subsistera, saint Pierre subsistera avec elle et par elle, et sa puissance dans le monde ne finira qu'avec le monde : *Non inclinabitur in sæculum sæculi.*

Elle se perpétuera surtout; elle sera immortelle, une autorité si sainte, dans cet empire dévoué d'une façon si particulière à l'Eglise romaine. Dès sa naissance, échappé presque seul à la contagion du schisme et de l'erreur arienne, il fit la joie et la cor-

solation de l'Eglise. Saint Pierre, du haut du ciel, le regarde comme la plus noble portion de son héritage. Ses espérances n'ont point été trompées; nos rois se firent un honneur de prodiguer leurs trésors, de déployer leurs puissance pour étendre sa domination. Le trône, où maintenant sont assis ses successeurs, et les Etats qu'ils possèdent, annonceront d'âge en âge la piété française; nous laisserons donc aux nations que le schisme et l'hérésie ont corrompues; nous laisserons à la licence que s'y permirent la haine et l'injustice, ces invectives, ces déclamations, ces satires, ces libelles consacrés par l'erreur à flétrir la gloire et la doctrine des souverains pontifes, à relever leurs faiblesses, à exagérer leurs chutes prétendues, à rendre leur conduite suspecte: hélas! le fût-elle? Ces cantiques d'outrage et d'opprobre doivent-ils être chantés par ses enfants? Devraient-ils être même dans la bouche de ses ennemis? ***Confundantur et revertantur retrorsum omnes qui oderunt Sion.*** (*Psal.* CXXVIII, 5.) Aurions-nous oublié Cham, maudit pour avoir révélé la honte de son père? Ne nous souviendrait-il plus des anathèmes lancés contre celui qui insulte au chef de la religion? Dignité de saint Pierre, qui par sa grandeur demande de nous un attachement de respect et de vénération. J'ajoute, dignité de saint Pierre, qui, par les avantages que nous en retirons, demande de nous un attachement d'amour et de reconnaissance.

2° Car, que serions-nous, que deviendrions-nous, s'il n'y avait dans l'Eglise un centre d'unité pour réunir tous les esprits et tous les cœurs? Considérez ce qui se passe dans les sectes séparées de l'Église romaine: à peine les novateurs ont abandonné l'unité de croyance dans la communion de cette Eglise principale, qu'on les voit livrés à l'inconstance et à la mobilité de leur fragile raison, ne savoir au juste ni ce qu'ils pensent ni ce ce qu'ils doivent penser; passer d'un dogme à un autre dogme; errer d'opinions en opinions, de systèmes en systèmes; divisés entre eux, ils ne s'accordent qu'à combattre l'Eglise; ils savent quelle est la doctrine qu'ils rejettent: à peine savent-ils quelle est la doctrine qu'ils suivent; ils ne sont pas catholiques, mais que sont-ils? On l'ignore; ils l'ignorent eux-mêmes: variations éternelles; révolutions étonnantes de doctrines et de sentiments, flux et reflux continuel d'opinions qui ne paraissent que pour disparaître aussitôt et pour faire place à d'autres opinions qui passeront aussi rapidement que celles qui les ont précédées.

Et devons-nous en être surpris? Il ne peut être renversé, le plan de gouvernement et de dépendance qui assujettit le troupeau aux pasteurs, qui unit les pasteurs eux-mêmes sous un seul chef, et par cet heureux concert assure la pureté de l'enseignement et de la discipline; il ne peut, dis-je, être renversé ce plan de gouvernement et de dépendance, qu'il n'y ait autant de religions opposées qu'il y a de différents esprits. Mon fils disait l'Ecclésiaste, quand vos pasteurs ont parlé il ne vous reste que de croire et de vous soumettre: *Quæ data sunt a pastore uno, his amplius, fili mi, ne requiras* (*Eccle.* XII, 11, 12). Sans cela tout sera dans le trouble, rien ne sera dans la paix; on dispute sur tout, on ne convient de rien; les écrits se multiplient, un ouvrage produit un autre ouvrage, on ne cesse point d'écrire, on ne cesse point de contester: *Faciendi plures libros nullus est finis.* (*Ibid.*, 12.) Dans ce genre de combat celui qui a le plus d'esprit, d'adresse, d'insinuation, fera les plus grandes conquêtes; il lui en restera cependant beaucoup à faire, et la guerre sera éternelle: ***Faciendi plures libros nullus est finis.*** Montrez-moi une secte séparée de l'Eglise romaine qui n'ait point été troublée par le schisme, par la discorde; et combien de fois ces divisions sur la doctrine ont enfanté les factions et les intrigues qui bouleversent les Etats!

Ah! mes chers auditeurs, de tout temps on entendit des hommes, amateurs prétendus du repos et de la tranquillité publique, se plaindre du zèle trop vif, disent-ils, et trop impétueux de ceux qui se dévouaient à soutenir la cause de l'Eglise; on aimait à se représenter ses plus sages défenseurs comme des esprits inquiets et turbulents, qui soufflaient le feu de la division. Achab, roi impie et protecteur d'un culte sacrilége, reprochait à Elie, qui seul s'opposait ouvertement à la séduction des peuples, qu'il avait mis le trouble dans Israël: *Venitque Achab... et... ait, tu ne es ille qui conturbas Israel?* (III *Reg.*, XVIII, 16, 17, 18.) Non, répond le prophète avec une majestueuse intrépidité, non, ce n'est point moi qui trouble Israël: ***Non ego turbavi Israel.*** Que n'avez-vous laissé la postérité d'Abraham adorer le Dieu de ses pères? Vous seul, en introduisant les superstitions étrangères, vous seul avez jeté dans cette terre infortunée des semences de division et de discorde: ***Sed tu et domus patris tui qui dereliquistis mandata Domini et secuti estis Baalim.*** (*Ibid.*, 18.) Qui sont les auteurs du trouble et du tumulte? Sont-ce des hommes qui ne pensent qu'à contenir les peuples dans la subordination légitime? Ne seraient-ce pas plutôt ceux qui les enhardiraient à mépriser l'autorité? *Non ego turbavi Israel, sed tu et domus patris tui.* L'État n'a rien à redouter d'un peuple docile et soumis: ceux qui aiment l'obéissance aiment la paix, et c'est veiller à la conservation des empires que de travailler à fixer les esprits dans la soumission évangélique. Les fastes de l'Eglise et des royaumes sont pleins du récit des guerres et des révolutions affreuses que le mépris de l'autorité ecclésiastique traîne à sa suite. L'arianisme ébranla le monde entier; il a précipité la chute et la décadence de l'empire romain; il l'a détruit par le bras des nations barbares qu'il avait infectées de son poison et enivrées de ses fureurs. L'Afrique, ravagée par les donatistes, tous les Etats du nord bouleversés, l'Allemagne livrée en proie au fer et à la

flamme, l'Angleterre sans roi et sans royaume, se faisant esclave pour être libre, plongée dans un sommeil d'ivresse, et à son réveil épouvantée de se voir baignée dans le sang du meilleur de ses princes; notre France désolée par des guerres intestines, et inondée du sang français qui fume encore dans nos plaines : ce sont là les suites, les fruits de la subordination méprisée : *Non ego turbavi Israel, sed tu et domus patris tui.* Les Athanase, les Basile, les Hilaire, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin ne furent point regardés comme les auteurs de ces scènes tragiques. Que dis-je? le monde, trompé par les impostures de l'erreur, osa plus d'une fois leur imputer ses disgrâces, et l'adroite hérésie sut se décharger sur eux de l'horreur de ses propres attentats. Le temps a dissipé le nuage de la calomnie : on sait qu'ils prêchaient la soumission, par conséquent qu'ils prêchaient la paix; et trop d'exemples ont appris que c'est du sein des tempêtes qui agitent le sacerdoce que sortent les orages qui font chanceler le trône et mettent l'empire en péril. Autant donc que nous aimons la paix, autant l'autorité de saint Pierre doit nous être chère. Nous ferons pour nous-mêmes tout ce que nous ferons pour elle. Enfin, dignité de saint Pierre qui, par l'autorité qu'elle renferme, demande de nous un attachement de docilité et d'obéissance.

3° Prenez garde, mes chers auditeurs, quand je parle de soumission, d'obéissance, de docilité; fidèle à respecter les bornes posées entre l'autel et le trône, le sacerdoce et l'empire, le pouvoir des clefs et le pouvoir du sceptre, je ne parle de soumission et d'obéissance que dans ce qui intéresse le dépôt de la foi et la règle des mœurs. Quand je parle de pouvoir et d'autorité, je n'entends que l'autorité clairement énoncée dans les Ecritures, incontestablement avouée et déclarée par la tradition, de cette autorité pure et sainte qui n'a été établie sur la terre que pour rendre les sujets plus dévoués au roi, les citoyens plus attachés à la patrie, le troupeau de chaque église plus soumis à son pasteur; que pour rendre les droits du trône plus sacrés, les lois de l'État plus inviolables, les prérogatives de l'épiscopat plus respectées. Je reviens maintenant et je dis : Ne nous y trompons pas, chrétiens, l'autorité, la dignité des pasteurs dans l'Eglise n'est point une dignité de faste et de pompe mondaine, qui se borne à éblouir les yeux par un vain spectacle de grandeur profane et à laquelle on ne doit plus rien lorsqu'on lui a rendu l'hommage d'un respect extérieur. Leur dignité est une dignité de ministère, de gouvernement, d'instruction. L'Apôtre nous avertit que les pasteurs et les pontifes ont été établis sur nous, afin de former en nous l'esprit de Jésus-Christ, afin de travailler à édifier le corps mystique de Jésus-Christ; afin qu'attachés fermement à la doctrine de Jésus-Christ, nous ne soyons pas, comme des enfants, éternellement flottants et emportés à tout vent de doctrine : *Ipse dedit pastores, ut jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ.* (*Eph.*, IV, 14.) Or, ces expressions de l'Apôtre, qui nous montrent la destination et le ministère des pasteurs dans l'Eglise de Jésus-Christ, ne seront que l'image trompeuse d'une autorité qu'ils ne possèdent pas, si, étant obligés de nous enseigner, nous ne sommes point obligés de nous rendre à leurs enseignements; car alors ils ne seront plus les pasteurs, et nous ne serons plus le troupeau; ils ne seront plus les maîtres et les docteurs, nous ne serons plus les disciples; ils n'auront plus qu'une vaine ombre d'autorité, et notre dépendance ne sera qu'une dépendance imaginaire; leur ministère donc sans force, sans pouvoir, sera un ministère inutile; en sorte que, contre l'intention de Jésus-Christ, le peuple, livré à tout l'égarement de son esprit et à toute la licence de ses passions, deviendra le jouet de tous les partis et de toutes les erreurs qui sauront lui plaire : *Ipse dabit pastores ut jam non simus parvuli fluctuantes, et circumferamur omni vento doctrinæ.*

Sur ce principe, qu'il était nécessaire de développer, jugeons maintenant de ce que nous devons à l'Eglise romaine, à la chaire de Pierre, au siége de Pierre; l'erreur ne les effacera point des livres saints, ces paroles décisives : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* (*Matth.*, XVI, 18.) Je me renferme, chrétiens, dans les bornes de mon ministère; et, laissant aux théologiens l'explication plus savante, plus profonde de cet oracle évangélique, je dis : Il est de foi que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise; il est de foi que Pierre est le chef de cette même Eglise, et que toute communion séparée de la chaire de Pierre subsisterait sans le fondement sur lequel Jésus-Christ a établi son Eglise.

Elles subsisteront encore éternellement dans les monuments sacrés ces autres paroles de Jésus-Christ à saint Pierre : Paissez mes agneaux, paissez mes brebis : *Pasce agnos meos, pasce oves meas.* (*Joan.*, XXI, 15, 16, 17.) Autorité qui s'étend à tout le troupeau : *Pasce agnos meos, pasce oves meas.* Autorité qui s'étend aux différents pasteurs. Autorité qui s'étend à tout le troupeau. Les autres pasteurs, remarque saint Bernard, les autres pasteurs sont bornés à des Eglises particulières : le ministère de saint Pierre s'étend à l'Eglise universelle. En lui confiant le troupeau, Jésus-Christ n'excepte rien, puisqu'il ne distingue rien : *Nihil excipitur ubi nihil distinguitur.* Autorité qui s'étend à chacun des pasteurs de ces Eglises. Ce n'est pas seulement, ajoute le même Père, le troupeau figuré par les agneaux, ce sont les brebis, figure des pasteurs que Jésus-Christ soumet à l'autorité de saint Pierre. Les autres sont pasteurs : Pierre seul est le pasteur de chaque pasteur en particulier : *Pastorum tu unus pastor.*

Je vous ai exposé simplement les titres

d'autorité que saint Pierre a reçus de Jésus-Christ. Raisonnons maintenant, et concluons. Je ne vous dirai que ce que les prélats et les docteurs de notre France ont dit mille fois aux sectes protestantes. Saint Pierre est le chef de l'Eglise, la pierre fondamentale de l'Eglise : donc toute société qui, dans ce qui intéresse le dépôt de la foi, réprouve la voix de l'Eglise dont saint Pierre est le chef, ou en est réprouvée, ne peut être la véritable Eglise, épouse de Jésus-Christ, puisqu'elle n'est point appuyée sur le fondement que lui a donné Jésus-Christ, puisqu'elle n'est point dans l'ordre de gouvernement, de ministère, de subordination établi par Jésus-Christ. Ici quel vaste champ de réflexions et d'instructions utiles s'ouvre devant moi!

Mais, ô mon Dieu! serions-nous venus à des temps où la prudence semble exiger de timides précautions? N'oserions-nous plus expliquer à votre peuple les vues de votre sagesse adorable dans le plan de gouvernement que vous avez institué pour votre Eglise, sans nous exposer à blesser des esprits soupçonneux et faciles à irriter? Se trouverait-il parmi nous des hommes qui penseraient qu'on dît contre eux ce qu'on dit pour saint Pierre, et qui prendraient les éloges que lui donne la vérité pour une satire qui offense la charité? Qu'ils seraient à plaindre, et quel sujet pour eux de s'alarmer sur de si tristes dispositions!

Malheur alors à moi, si je venais par des portraits odieux insulter à leur faiblesse! Ce n'est point en aigrissant les cœurs qu'on gagne les esprits. Assis sur les ruines du sanctuaire, je me contenterais de pleurer avec le prophète les infortunes de la cité sainte. Heureux si mes vœux, mes soupirs, mes larmes pouvaient rappeler et fixer la paix, la docilité, la concorde et la soumission. Je me contenterais de dire : Vérité sainte, parlez vous-même, parlez surtout à ces âmes surprises et trompées qui, même en vous fuyant, croiraient ne chercher que vous et se flatteraient peut-être de vous avoir trouvée.

Qu'elles entendent les anathèmes du concile de Constance qui foudroya cette proposition d'un séditieux hérésiarque : *Pour arriver au salut, il n'est pas nécessaire de croire que l'Eglise romaine est la maîtresse des autres Eglises.*

Qu'elles entendent cet oracle du concile de Florence, où les deux Eglises, la latine et la grecque, s'expliquent en ces termes : *Nous décidons que le Pontife de Rome est le véritable vicaire de Jésus-Christ, le chef de toute l'Eglise, le Père et le docteur de tous les chrétiens, et que dans la personne de saint Pierre il a reçu la souveraine puissauce de gouverner l'Eglise universelle.*

Qu'elles entendent ces paroles de saint Irénée : *L'Eglise romaine est la plus grande et la plus ancienne des Eglises; il faut qu'à cause de sa principauté toutes les Eglises particulières s'accordent avec elle.*

De saint Cyprien : *L'Eglise romaine est le centre d'unité auquel toutes les Eglises doivent se réunir. C'est une illusion de croire qu'on ne quitte pas l'Eglise, lorsqu'on quitte la chaire de Pierre sur laquelle l'Eglise est fondée.*

De saint Athanase : *Pour confondre tous les hérétiques et toutes les hérésies, il ne faut que leur montrer la foi de l'Eglise romaine opposée à leurs dogmes.*

De saint Optat, qui, traçant les caractères propres et distinctifs de l'Epouse de Jésus-Christ, compte pour le premier et le principal d'*être dans la communion du siége de Pierre, d'être uni à la chaire de Pierre.* Du même saint, qui *décide qu'on est schismatique, dès là qu'on élève une autre chaire contre la chaire de Pierre.*

De saint Jérôme qui écrit au pape Damase : L'Eglise d'Antioche est divisée en partis, dont chacun s'empresse à s'assurer mon suffrage. Du milieu du bruit et de l'agitation qui m'environnent, j'élève la voix, et je réponds : *Je suis uni à la chaire de Pierre; je ne connais point Vital; j'ignore Paulin; je ne sais qui est Mélèce : je sais que je suis à vous*, successeur de saint Pierre, *et que celui qui n'est point à vous, n'est point à Jésus-Christ; je sais que cette chaire que vous occupez est la pierre fondamentale de l'Eglise. Celui qui mange l'Agneau hors de cette maison sainte, est un profane; celui qui n'est point enfermé dans cette arche mystérieuse, sera enseveli dans les eaux du déluge.*

De saint Augustin, avec Origène, saint Chrysostome, saint Cyrille, saint Thomas : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise, qui est appuyée sur Pierre; ni contre Pierre sur lequel l'Eglise est appuyée.*

Du même saint Augustin : *Les décisions de l'Eglise d'Afrique ont été confirmées par les décrets du Pontife romain. La cause est finie; c'est à l'erreur de finir.*

Qu'elles entendent la voix de l'Eglise gallicane, qui reconnaît *que l'Eglise de Rome est la maîtresse, la colonne, l'appui de la vérité; que toute autre Eglise doit s'accorder avec elle à cause de sa principauté.*

Qu'elles entendent ce grand évêque, la lumière et l'oracle du siècle passé : *Saint Paul étant revenu du troisième ciel, vint voir Pierre, afin de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que, quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre saint Paul, il faut voir Pierre; c'est cette Eglise romaine qui ne connaît point d'hérésie.*

Qu'elles se souviennent que dans toute l'étendue des siècles on ne peut montrer de société séparée de dogme de la chaire de Pierre, qui ait eu en partage le dépôt de la saine doctrine, et que nous trouvons l'erreur partout où nous voyons le schisme et la séparation.

Qu'elles se souviennent que c'est dans l'obéissance de la chaire de Pierre que les martyrs de Jésus-Christ ont répandu leur sang; que les véritables pénitents ont versé leurs larmes; que les vierges sages ont gagné la couronne de la chasteté; que hors de

cette soumission à la chaire de Pierre, les larmes des pénitents n'ont été regardées que comme des larmes hypocrites; la chasteté des vierges, que comme orgueil et vanité; le martyr, que comme opiniâtreté; la vertu la plus austère, que comme illusion funeste. Qu'on s'épuise en subtilités, qu'on raisonne, qu'on dispute, on ne nous ouvrira point une nouvelle route pour arriver au ciel; il sera toujours vrai de dire que l'Eglise chrétienne ne connaît d'autres saints que ceux qui se sont sanctifiés dans la soumission à la chaire de Pierre; il sera toujours vrai que l'Eglise ne place sur l'autel que les apôtres, les martyrs, les vierges, les pénitents qui lui sont présentés par la main de Pierre; que les autres pourront recevoir l'encens de leur parti, mais qu'ils n'auront jamais le culte et les vœux de l'Eglise. Imitons la foi de saint Pierre, respectons la dignité de saint Pierre, suivons l'exemple qu'il nous a donné, soumettons-nous à l'autorité qu'il a reçue; par là nous mériterons, nous obtiendrons la récompense promise à la foi et à la docilité évangéliques. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE IV.

SAINT JACQUES.

Vidit Jacobum Zebedæi et Joannem... et statim vocavit eos. (*Marc.*, I, 19, 20.)

Jésus vit Jacques et Jean, et il les appela.

Voilà, chrétiens, en deux mots le plus brillant et le plus magnifique éloge de l'apôtre dont nous célébrons la mémoire; d'un seul trait l'Esprit-Saint nous en fait un panégyrique auquel l'art de louer ne peut rien ajouter, et depuis tant de siècles que le temple auguste, consacré à sa gloire, retentit du récit de ses honneurs et de ses grandes actions, l'éloquence la plus heureuse à peindre et à mettre dans tout leur jour les vertus héroïques, ne vous a rien dit qui approche de ce que je viens de vous dire.

Ce Dieu de sagesse et de lumières, qui ne donne ses faveurs qu'à ceux qui en sont dignes, ou plutôt qui seul en rend dignes ceux à qui il les donne, l'appelle au plus sublime ministère, et le charge du soin de former et de conduire ce peuple saint, ce peuple nouveau, qu'il s'acquerra lui-même par l'effusion de son sang. Qu'est-ce donc qu'un apôtre? Réunissez dans votre esprit tout ce qui fait les grands hommes aux yeux du monde, et tout ce qui fait les grands saints aux yeux de Dieu. Tout ce que la valeur et la politique ont produit de plus noble et de plus relevé sur la scène du monde, et tout ce que la foi et la religion ont enfanté de plus illustre et de plus divin dans les jours des vertus les plus pures; tout ce qui fait vivre à jamais un nom fameux dans l'histoire des empires et dans les fastes de la religion; tout ce qui attire aux héros de l'ambition les applaudissements d'un peuple profane, et tout ce qui assure aux héros de l'Evangile les hommages d'un peuple chrétien: réunissez tous les prodiges de la nature et tous les miracles de la grâce, de grands talents, de grandes entreprises, de grandes disgrâces, de grands succès, de grandes vertus.

Du côté du cœur, une âme ferme et intrépide qu'aucun projet n'étonne, qu'aucun travail ne fatigue, qu'aucune indocilité ne rebute, qu'aucun revers ne déconcerte, qui brave les dangers, qui vole au-devant des périls, qui ose tout lorsqu'elle n'a rien à espérer, qui ne craint rien lorsqu'elle a tout à redouter, qui, dédaignant également les difficultés de l'entreprise et la gloire du succès, est cependant toujours sûre de réussir, parce qu'elle compte de grandes disgrâces, de grands travaux pour de grands succès.

Du côté de l'esprit, une supériorité de lumières et de raison qui dissipe tous les nuages, qui bannisse tous les préjugés, qui détruise toutes les erreurs, qui impose silence à toutes les passions, qui fasse plier le faste et l'indocilité de toute science, qui domine, qui captive toute raison, qui assujettisse tous les esprits, et qui change toutes les idées.

Du côté de l'emploi et des fonctions, être avec Jésus-Christ, et à la place de Jésus-Christ, le maître, le modèle, l'oracle, l'arbitre et le juge du monde.

Du côté des projets, des disgrâces, des succès, un monde entier à combattre, toutes ses fureurs à essuyer, l'assujettir en succombant sous ses coups, et n'en être la victime que pour en être le vainqueur, ne le soumettre qu'en périssant, et ne périr que pour l'accabler sous sa chute.

Du côté des vertus, les enseigner par ses actions mieux que par ses discours, en donner plus d'exemples que de leçons, plus modèle que maître, être celui que tous imitent, et que personne n'approche; être, je dirais presque, plus qu'homme, plus que héros, plus que saint; sans tout cela on n'est point apôtre.

N'allons donc point chercher ailleurs la matière de l'éloge que nous devons à notre saint. Sa gloire annonce son mérite, ses titres sont la preuve de ses vertus, et pour ce qu'il fut, il suffit de savoir de quel ministère Jésus-Christ l'a chargé.

Je me trompe, chrétiens: quelque noble, quelque divin que soit ce ministère, il ne fait que la moindre partie de sa gloire. En vous disant de beaucoup d'autres qu'ils furent apôtres, j'aurais achevé leur panégyrique, à peine ai-je commencé celui de saint Jacques. Aussi grand par lui-même que par son ministère, il donne à l'apostolat autant de lustre qu'il en reçoit, et il ne l'honore pas moins qu'il n'en est honoré. Il honore l'apostolat par les qualités qu'il apporte au ministère apostolique et par la manière dont il en remplit les devoirs. Les qualités que saint Jacques apporta au ministère apostolique, la manière dont il soutint le ministère apostolique: c'est tout le sujet et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelles sont les qualités que saint Jac-

ques apporte au ministère apostolique ? Celles qui en écartent tous les périls et qui en préparent tous les succès ; celles sans lesquelles le ministère n'est que trop souvent dangereux et funeste pour le ministre; celles sans lesquelles le ministère n'est que trop souvent stérile et inutile pour les peuples : il y apporte la vocation la plus sûre et la mieux marquée; la fidélité la plus prompte et la plus courageuse à suivre la grâce de la vocation ; l'attachement le plus tendre et l'amour le plus sincère pour Jésus-Christ. Il est appelé au ministère par Jésus-Christ ; il se rend docile à la voix du Dieu qui l'appelle ; il donne tout son cœur et tout son amour au Dieu qui l'appelle.

Appliquez-vous, mes chers auditeurs ; marchez avec moi sur les traces de ce grand apôtre ; mon zèle pour sa gloire ne se prêtera point aux fables et à la conjecture ; vous n'entendrez que le langage de la vérité; l'injure des temps nous a ravi le détail de ses combats et de ses victoires; je respecterai les ténèbres que la distance des siècles a répandues sur des actions si dignes d'un souvenir éternel : mais attentif à recueillir les traits précieux qui nous en restent dans les monuments sacrés, si je dis moins, j'aurai l'avantage de ne dire que d'après l'Esprit-Saint, de ne louer que ce qui fut consacré par ses louanges. Ici rien ne sera de l'homme, tout sera de Dieu, et dans cet éloge, vous trouverez de quoi admirer; vous y trouverez de quoi imiter.

1° Premier trait qui caractérise notre saint. Il est apôtre ; mais il apporte au ministère apostolique la vocation la plus sûre et la mieux marquée ; il y est destiné et appelé par Jésus-Christ. Qu'il serait à souhaiter qu'elle fût autant dans notre cœur que dans notre esprit, qu'elle fût aussi autorisée par nos mœurs qu'elle l'est par notre approbation, qu'elle fût aussi incontestablement établie dans la pratique qu'elle est vraie en elle-même cette maxime de saint Paul ! Que l'homme ne se donne point les titres et les honneurs ; qu'il les attend et qu'il les reçoit de la main de Dieu à qui seul il appartient de donner les vertus qui méritent la gloire, et de distribuer la gloire qui est la récompense du mérite : ***Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo.*** (*Heb.*, V, 4.)

On ne verrait pas quelquefois les dignités devenues la proie de la faction, de l'intrigue, de la cabale, de l'imposture, de la perfidie ; devenues le jouet des passions humaines, l'attrait et le prix du vice, être comme le partage et l'héritage de l'ambition, qui n'y apporte d'autre mérite que sa hardiesse à y prétendre et son audace à les usurper ; on ne serait pas exposé à voir tant d'heureux scélérats y parvenir par les voies qui devraient les en éloigner et insulter hautement à la vertu par le succès de leurs crimes ; on ne gémirait pas de voir les postes les plus importants à la félicité des empires et au repos des peuples occupés par ceux qui sont le moins capables de les remplir ; on ne verrait pas se reproduire si souvent ces caprices et ces coups d'un sort bizarre et injuste, qui paraît attentif à tenir éternellement séparées la grandeur et la vertu, et ne remplir le théâtre du monde que de fortunes sans mérite et de mérites sans fortune : il ne serait ni si rare de voir de grandes places honorées par de grandes vertus, ni si ordinaire de les voir déshonorées par de grands vices.

Mais c'est surtout par rapport aux dignités du sanctuaire, par rapport aux honneurs de la religion et du sacerdoce ; par rapport aux titres du ministère et de l'apostolat, que cette licence à s'y introduire sans vocation ferait les ravages les plus certains et les plus funestes, et c'est surtout d'un apôtre qu'il faudrait pouvoir dire : ***Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur a Deo.*** Dans les dignités profanes, le désir seul de réussir suffit quelquefois au succès ; la passion, mise en œuvre par la politique, supplée à la science et aux talents ; en plus d'une occasion le vice même tient lieu de mérite, et l'ambition qui, pour parvenir aux honneurs, n'épargne aucun crime, se plie et se prête au moins à des apparences de vertus pour s'y soutenir.

Dans le ministère apostolique la vocation est presque tout. Le reste n'est rien sans la vocation. Si l'homme y vient de lui-même, il n'y apporte que lui-même ; eût-il d'ailleurs tous les talents, toutes les richesses du génie, tous les trésors de la science ; eût-il tout ce qui fait les plus grands hommes, il n'a point ce qui fait l'apôtre.

L'homme ne tient point en ses mains le cœur de l'homme ; les vertus qu'il possède il les reçoit, il ne les donne pas. Comment les vertus d'autrui feraient-elles son ouvrage ? ***Celui qui plante, celui qui arrose, n'est rien,*** dit saint Paul (I *Cor.*, III, 7), et il ne fait presque rien. Dieu seul donne l'accroissement et la vie ; c'est la pluie de la grâce qui amollit le sein de la terre ; la rosée du ciel qui la fertilise ; le soleil de justice qui l'enrichit des fruits de sainteté, et la main la plus habile, ajoute le prophète, travaille inutilement à relever la maison sainte, si Dieu ne travaille avec elle et pour elle.

Notre Saint l'avait compris ; depuis longtemps il connaissait le Dieu Sauveur et il en était connu ; il l'aimait et il en était aimé; il le cherchait, et, j'ose le dire, il en était recherché ; tout semblait l'inviter à suivre les mouvements de son cœur qui le portait à s'offrir à Jésus-Christ ; tout semblait lui promettre qu'il serait favorablement reçu de ce Dieu de paix et d'amour ; tout concourait à lui aplanir les voies et à ouvrir sous ses pas une carrière si glorieuse.

La promptitude de sa foi ; à peine la voix de Jésus-Christ avait commencé de retentir dans Israël, qu'elle se fit entendre au cœur de saint Jacques, et que se faisant jour à travers tant de préjugés et de passions, qui l'auraient étouffée dans une âme moins souple, elle y trouva une parfaite docilité :

trompé par l'amour de l'opulence et de la gloire mondaine, Israël attendait un libérateur qui, fondant son immortel empire sur les débris des nations, mettrait dans la main de Juda la dépouille des rois et des royaumes.

Saint Jacques avait puisé, pour ainsi dire, dans le sang qui coulait dans ses veines, ces idées du Messie, si flatteuses et si chères à la cupidité; illusion agréable dont il ne put être entièrement détrompé qu'après avoir reçu la plénitude de l'Esprit-Saint! Et cependant au premier son de sa voix, il reconnaît dans ce Jésus, errant et fugitif au milieu de sa propre patrie, dans ce Jésus pauvre et abandonné, le libérateur appelé par tant de soupirs, attendu depuis tant de siècles; il le reconnaît dans un temps où les ténèbres, qui pouvaient le cacher à un œil moins attentif, n'étaient point encore dissipées par l'éclat et la multitude des prodiges. Enfant d'Israël, il n'en a pas l'indocilité; sorti d'un peuple qui s'obstinera contre les preuves les plus décisives, il n'a pas besoin du secours des prodiges.

Sa foi dévance les miracles; donnant un exemple qu'il n'a reçu de personne, et qui ne trouvera que peu d'imitateurs après avoir rendu à Jésus-Christ les premiers hommages, n'avait-il pas lieu d'en espérer les premières faveurs? Et ces faveurs qu'il avait lieu d'espérer avec quelle ardeur ne les souhaitait-il pas? Entraîné, je ne dis point par le penchant de son amour naissant pour Jésus-Christ, je dis par les mouvements impétueux de cette ambition qu'il fit éclater dans la suite et qui aspirait à partager avec Jésus ses travaux et ses combats pour entrer en partage de sa gloire et de son triomphe.

Et ces faveurs, qu'il désirait avec tant d'empressement, Jésus-Christ les lui refusait, mais sans le rebuter, mais en ménageant sa faiblesse pour la guérir, pour dissiper encore plus sûrement l'illusion de ses préjugés. Avec quelle bonté n'était-il pas reçu lorsque sa foi et son amour l'amenaient aux pieds de Jésus-Christ? Combien de fois ce Dieu Sauveur avait-il daigné le prévenir, presque s'associer et présider à son travail, image du ministère auquel il l'avait destiné? Déjà il avait vu Jésus-Christ dans une pêche miraculeuse employer pour lui ce pouvoir qui soumettait la nature à son empire, et, en ouvrant ses mains aux bienfaits, lui montrer que son cœur ne serait point fermé à ses prières. N'importe; tant de titres et de droits, tant de foi et d'amour, tant d'heureux présages, tant de gages d'estime et de prédilection, ne lui inspirent point une confiance téméraire. Content d'avoir donné son cœur à Jésus, aussitôt que Jésus le lui a demandé, pour s'employer à lui gagner le cœur des autres hommes, il attend ses ordres. Il enferme au dedans de lui-même son amour et sa ferveur; il aura le zèle, le courage, le cœur d'un apôtre: pour en prendre le titre, pour en exercer les fonctions, il ne lui faut pas moins que le commandement de son maître. Ce moment fortuné ne viendra jamais assez tôt au gré de ses désirs; ses désirs ne le préviendront point, et il le méritera doublement, et par la vivacité avec laquelle il le souhaite, et par la soumission avec laquelle il l'attend.

Touché d'un amour si vif dans ses sentiments, et si sage dans sa conduite, Jésus-Christ ne tarde pas à en faire un de ses premiers apôtres. Marchant sur les bords de la mer de Galilée, il vit Jacques et Jean, et il les appela: Laissez, leur dit-il, comme il l'avait dit à Pierre, laissez cette barque et ces filets; assez et trop longtemps ces travaux pénibles ont rempli des jours qui vont faire le bonheur du monde; d'autres destinées se forment pour vous; des villes, des provinces, des royaumes à prendre; l'univers à conquérir et à gouverner: voilà votre vocation et votre ministère.

Providence de mon Dieu, ce sont là les guerriers, les héros que vous appelez à vous suivre dans les combats; que vous marquez pour vous aplanir les voies de la victoire; que vous chargez de vous apporter les dépouilles du monde soumis et captif, que vous envoyez planter votre croix sur les débris du Capitole: c'est à de pareilles mains que vous confiez votre gloire et vos projets. Les césars sur le trône; les conquérants à la tête de leurs légions victorieuses; les sages de Rome et d'Athènes; les maîtres en Israël seraient-ils trop? Ils ne seraient pas assez pour soutenir le poids d'une entreprise si difficile! Et par où donc ces hommes inconnus et ignorés du monde, ces hommes méprisés du monde et méprisables, selon le monde, ont-ils attiré vos regards?

Ce fils de Zébédée, demande saint Pierre Chrysologue, que Jésus-Christ choisit pour en faire un de ses premiers apôtres, que voit-on dans lui qui ne demande, qui ne mérite qu'on le dédaigne? Naissance obscure, pauvreté humiliante, profession vile et basse, homme condamné à traîner des jours pénibles dans le travail et dans des veilles, sur une côte déserte, au milieu des flots, parmi les orages et les tempêtes de la mer. Ah! reprend ce Père, c'est là ce que le monde voit: mais ce que Dieu voit et ce que le monde ne voit pas, c'est un homme qui manque des biens de la fortune, mais qui possède les richesses de la grâce; c'est un homme avili par la bassesse de son origine, mais relevé par le mérite et par la perfection de sa sainteté; c'est le dernier des hommes, si vous voulez, par le rang et par la condition; par le cœur et par ses vertus, c'est plus que les maîtres du monde. Ce sont là les talents que Dieu demande dans un apôtre, et moi je dis, pour être apôtre, quels talents peuvent manquer à celui que Dieu y appelle? Entre ses mains, le plus fragile roseau brisera les cèdres du Liban. Un mérite enseveli dans un cachot deviendra le Sauveur de l'Egypte et du monarque qui la gouverne; une Judith dissipera les armées nombreuses et arrosera du sang ennemi les plaines de Béthulie; les

grâces modestes et timides, la douleur et les larmes d'une Esther, éteindront entre les mains du fier Assuérus la foudre prête à consumer et à dévorer la race sainte; un Jérémie, qui sait à peine bégayer des sons confus, fera retentir des oracles de terreur dans le palais de Sédécias; il fera pâlir ce prince sous la pourpre et sur le trône. Pour celui que Dieu envoie à la conquête des âmes, tous les sentiers s'aplaniront, tandis que celui qui n'est guidé que par son esprit, ne trouvera que des écueils et des naufrages.

Oui, mes chers auditeurs, quand même nous aurions la consolation de voir dans l'Eglise de Jésus-Christ plus de génie, plus d'esprit, plus de science que dans les plus beaux âges du christianisme; quand du côté des talents humains le sacerdoce nous montrerait des successeurs des Basile, des Athanase, des Ambroise, des Augustin, des Jérôme; quand le sanctuaire compterait presqu'autant de grands hommes qu'elle compte de ministres, je ne crains pas de le dire, elle n'en aurait pas plus d'apôtres, elle n'en serait ni mieux servie ni mieux défendue, et les hommes les plus savants n'en seront pas plus utiles s'ils n'ont point la grâce de la vocation. Ah! lorsque ce n'est pas l'esprit de la grâce, mais l'esprit de la nature, l'ordre de Dieu, mais le mouvement de la cupidité, le ciel, mais la terre, mais les intérêts de la terre qui mettent les talents en œuvre, le sanctuaire devient une terre profane où l'on entre sans vocation, où l'on se jette sans discernement et sans réflexion, où l'on se pousse par l'intrigue, où l'on s'avance par la cabale, où l'on s'insinue par l'artifice, où, comme dans la cour des rois, on a des vues, des intérêts, des prétentions, où l'on fait valoir les droits de la naissance, des services, de l'adresse, de la faveur, du génie, de la capacité; où, sans examiner si l'on n'est pas indigne de ce que l'on souhaite, on se juge digne de tout ce qu'on peut obtenir; où l'on ne se borne à ce que l'on est que par l'impossibilité de parvenir à ce que l'on voudrait être. Et delà qu'arrive-t-il? Les premières et les plus grandes places, les places les plus saintes et les plus respectables, ce n'est plus Dieu qui les distribue, c'est la cupidité qui les usurpe. Mais ces pasteurs que Dieu ne donne pas, ces prophètes qu'il n'envoie pas, ces ministres qui s'ingèrent dans le ministère, que seront-ils? de grands génies, de grands orateurs, de grands docteurs; les maîtres, si l'on veut, les prophètes, les oracles des nations, l'admiration, l'étonnement, le prodige de leur siècle; ils seront tout, ils ne seront point apôtres. Ils seront des apôtres de pompe et d'éclat, des apôtres de faste et d'ostentation, des apôtres de vanité et de mondanité; ils ne seront point des apôtres de salut et de grâce, des apôtres qui opèrent des changements et des conversions; ils enlèveront tous les suffrages, ils enchanteront l'imagination, ils charmeront l'esprit, ils ne gagneront point le cœur; ils le gagneront à eux-mêmes, ils ne le gagneront point à Jésus-Christ. Comme ils sont apôtres par eux-mêmes, ils ne le seront que pour eux-mêmes: ce qui ne vient point de Dieu, ne mène point à Dieu, et celui qui n'est pas apôtre par Jésus-Christ, ne sera point apôtre de Jésus-Christ. Vocation à l'apostolat, première qualité que saint Jacques apporta au ministère. Il y est destiné et appelé par Jésus-Christ, et fidèle à sa vocation, il se rend docile à la voix qui l'appelle.

2° Autant que notre apôtre avait été paisible et soumis à attendre le moment de la vocation, autant est-il prompt et attentif à le saisir. Il n'est pas rebelle et indocile comme Jonas, il n'est pas timide et craintif comme Ezéchiel, il ne s'excuse pas comme Jérémie, sans examiner ce qu'on lui demande et ce qu'on lui offre, ce qu'il lui faut abandonner et ce qu'il lui faudra souffrir; il ne voit, il n'écoute que son amour. On lui demande beaucoup, mais c'est Jésus-Christ qui le lui demande, il lui faudra beaucoup souffrir, mais c'est avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ qu'il le souffrira; il ne balance pas, il ne délibère pas, il court où on l'appelle; sa foi ne laisse point d'intervalle entre le mouvement de la grâce et la correspondance à la grâce, et il se hâte d'acheter, par le sacrifice de tout ce qu'il possède, le bonheur de vivre et de mourir avec Jésus-Christ: *Relictis omnibus secuti sunt eum.* (*Luc.*, V, 11.)

Sacrifice de saint Jacques! Hommes charnels et mondains, nous n'en connaissons pas le prix. Nous nous arrêtons aux dehors et à l'apparence; nous ne pénétrons point au delà de l'écorce, nous ne voyons qu'une barque et des filets qu'il abandonne, et l'honneur qu'il reçoit, nous ne considérons que la vie dure et pénible à laquelle il renonce, et une vie de gloire et de prodiges qu'il commence sous les yeux de Jésus-Christ. Cependant, je ne crains point de l'avancer après les Pères de l'Eglise, qu'il ne fut presque jamais de sacrifice plus digne de nos regards et de notre admiration; et qu'aux autels du Dieu de l'Evangile, il ne se présenta guère de victime plus noble et plus illustre, soit que nous considérions ce sacrifice dans l'esprit qui l'anime, soit que nous le regardions dans les circonstances qui l'accompagnent, soit que nous l'envisagions dans l'étendue qu'il embrasse.

Sacrifice le plus noble et le plus héroïque dans l'esprit qui l'anime. Jugeons comme Dieu juge, dit saint Grégoire; ce qui fait le prix du sacrifice, ce n'est point la grandeur de la victime, c'est la grandeur de la foi et de l'amour qui la présente, et encore plus le cœur de la victime, quand c'est elle-même qui s'immole. Dieu ne regarde pas ce qu'on donne, il ne regarde que les sentiments et la manière dont on le donne: *Non quantum sed ex quanto.* Or, notre apôtre ne met de bornes à son sacrifice que l'impuissance de sacrifier davantage. Ses désirs vont infiniment au delà de son offrande. Un monde entier à abandonner ne l'arrêterait pas, s'il

est affligé de posséder peu, ce n'est que parce que son indigence lui ôte le plaisir et le mérite de quitter beaucoup; il offre tout ce qu'il a, et pour donner plus, il ne lui manque que d'avoir davantage.

Sacrifice le plus noble et le plus héroïque dans les circonstances qui l'accompagnent! Car, et c'est la réflexion de saint Chrysostome, s'il quitte peu, il trouve encore moins. La grâce ne lui ôte que des filets et une barque, mais elle ne lui présente que des misères à partager, des contradictions à essuyer, des dangers à braver, des persécutions à soutenir; la grâce le sépare d'un père pauvre et obscur dans le monde; mais elle ne lui donne qu'un maître déjà proscrit et presque condamné, chargé de la haine de tout Juda et de tout Israël, un maître moins connu par ses prodiges que par les rebuts du peuple, les dédains des grands, la jalousie des pontifes, les fureurs des scribes et des Pharisiens, un maître qui ne promet à ses disciples d'autre bonheur que d'être malheureux avec lui. Il sort d'une vie difficile et loborieuse, mais paisible et tranquille; mais il en sort pour entrer dans une vie plus pauvre, plus pénitente, plus austère, dans une vie de tumulte et d'agitation, dans une vie de périls et de disgrâces sans cesse renaissants, et par conséquent moins il lui fallut de courage pour quitter ce qu'il possédait, plus il en eut besoin pour accepter ce qu'on lui offrait.

Sacrifice le plus noble et le plus héroïque dans son étendue. Vous ferai-je souvenir que parmi les sacrifices que la grâce exige de saint Jacques, il en est un qui ne coûte jamais tant qu'aux âmes à qui les autres sacrifices coûtent le moins; un sacrifice qui trouve dans le cœur humain de la résistance à proportion qu'il est meilleur et plus digne de Dieu; un sacrifice qu'il est d'un grand cœur de ne pas refuser, et d'un bon cœur de sentir vivement; un sacrifice qui fut d'autant plus douloureux à notre apôtre, que préservé par la médiocrité de sa fortune, de ces passions vives et tumultueuses qui ne naissent que dans la prospérité, rien n'avait altéré et corrompu au-dedans de lui les sentiments de la pure et simple nature; le sacrifice d'un père chéri qu'il laissait seul et sans appui dans le déclin des années, d'une mère tendre qui ne peut se résoudre à quitter ce fils qui semblait la fuir et la méconnaître, et qui, touchée de son exemple, et fidèle à la même grâce, se mit avec lui à la suite de Jésus-Christ? Vous représenterai-je, avec saint Grégoire, qu'au sacrifice de tout ce qu'il possède, il ajoute le sacrifice de tout ce qu'il peut désirer et espérer! Désirs vains et frivoles, espérances trompeuses et chimériques, le plus doux charme de la prospérité, l'appui et la consolation de l'adversité! Point d'hommes si heureux qui ne soit plus enchanté, plus enivré des biens que l'avenir lui promet, que des biens que lui offre le présent. Point d'homme si malheureux, dont les pleurs ne se sèchent et ne tarissent dans une rêverie flatteuse qui lui présente l'image d'une meilleure fortune. Ce n'est qu'un fantôme, qu'une illusion, qu'un songe, ce n'est rien pour la raison, c'est tout pour l'imagination et pour le cœur, et comme il n'est point d'opulence qui ne souhaite plus qu'elle ne possède, il n'est point de sacrifice aussi grand que celui qui détruit et qui abandonne jusqu'aux désirs, jusqu'aux espérances.

Ce que j'ai à vous dire, chrétiens, c'est que le sacrifice de notre apôtre s'étend à lui-même et tout à lui-même, qu'il ne se quitte pas moins lui-même que ses biens et sa famille; qu'il ne renonce pas moins parfaitement à tout ce qu'il est, qu'à tout ce qu'il possède. Il ne vit plus qu'en Jésus-Christ et que pour Jésus-Christ; plus de travail que pour Jésus-Christ, plus de repos qu'en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ, plus de famille que la société de Jésus-Christ, plus de volonté que celle de Jésus-Christ, plus d'autres intérêts à ménager que ceux de Jésus-Christ, plus d'autre gloire à chercher que celle de Jésus-Christ.

Grand exemple pour nous, ministres des autels; aurions-nous le courage de l'imiter? Malheur à nous si nous refusons de le suivre! Car, ne nous y trompons pas, la vocation au sacerdoce est une vocation à bien des sacrifices. Comment cela? C'est que la grâce qui appelle au ministère évangélique, appelle en même temps à tout ce qui est nécessaire pour l'accomplissement et l'utilité du ministère. Or, reconnaissons-le de bonne foi, sans un renoncement entier et total à toutes les vues d'intérêt et de cupidité, à toutes les vues d'ambition et de vanité, à toutes les vues d'amour-propre et d'inclination naturelle, à tout ce qui est hors de l'homme, et à tout ce qui est l'homme; on n'aura, on ne pourra avoir qu'un zèle gâté et corrompu dans son principe, qu'un zèle aveugle dans sa conduite et malheureux dans ses entreprises.

Je dis un zèle gâté et corrompu dans son principe : pourquoi? parce que, dans une âme qui n'est pas morte à elle-même, le zèle le plus pur ne tarde pas à prendre la teinture et le mélange des passions du cœur où il réside : on a des vues d'intérêt et de cupidité; on donnera tous ses soins à ceux qui peuvent les récompenser, et on négligera ces âmes qui n'ont qu'un cœur à offrir à Jésus-Christ; on saura dissimuler et tolérer le péché lorsqu'il y aura quelque chose à craindre ou à espérer du pécheur.

On a des vues de gloire et de réputation; on dédaignera une entreprise obscure, qui ne présentera que de quoi contenter la piété sans promettre de quoi satisfaire la vanité; on aura la bassesse d'offrir aux grands des soins qu'on aura la dureté de refuser aux petits, et, sacrifiant l'utilité solide du ministère à la réputation du ministre, on ne pensera qu'à se faire admirer; on laissera à d'autres le soin de toucher et de convertir.

On a de la mollesse et de l'indolence; on

se rebutera du travail, et l'on sera moins encouragé par le bien qu'on pourrait faire qu'effrayé du mal qu'il faudrait souffrir.

On a de la vivacité et de l'impatience; on voudra prévenir et on dédaignera d'attendre le moment de la grâce : dans la fougue et dans les bouillons de son impétuosité, on ne pourra souffrir d'intervalles entre les projets et le succès, et l'on se refusera à toute âme qui ne commence pas par se donner.

On a de la faiblesse et de la timidité; le moindre péril épouvantera et fera retourner sur ses pas; on consentira à être le ministre du zèle et de la charité, on ne se résoudra point à en être le martyr et la victime. Que sais-je? on n'aura du zèle que selon les circonstances et les conjonctures, que dans certaines occasions et dans certains temps, que pour tels projets et pour telles personnes; tantôt on aura du zèle, tantôt on n'en aura plus; quelquefois on en aura trop, souvent on n'en aura pas assez; on n'aura qu'un zèle d'humeur et de naturel, un zèle d'intérêt et de vanité, un zèle de haine et de jalousie, un zèle de faction et de parti, un zèle d'ambition et d'ostentation, un zèle de cupidité et de passions, un zèle aussi peu capable de gagner et d'édifier les hommes, qu'il est peu propre à attirer les bénédictions du ciel, un zèle enfin gâté et corrompu dans son principe.

J'ajoute un zèle aveugle dans sa conduite et malheureux dans ses entreprises; pourquoi? parce qu'un ouvrier évangélique qui n'a pas renoncé à lui-même voudra que tous les autres se fassent à lui, tandis qu'il ne peut les gagner qu'en se faisant à eux. Il trouvera des âmes vaines et présomptueuses qu'il faut confondre, et des âmes faibles et timides qu'il faut encourager; des âmes dures et austères qu'il faut attendrir et amollir, et des âmes trop douces et trop tendres qu'il faut précautionner; des âmes entêtées et opiniâtres qu'il faut dompter, et des âmes volages et inconstantes qu'il faut fixer; des âmes endurcies qu'il faut inquiéter et alarmer, et des âmes craintives et scrupuleuses qu'il faut calmer et consoler; des âmes froides et lentes qu'il faut animer et entraîner, et des âmes trop ferventes qu'il faut guider et retenir.

Et voilà ce que ne pourront jamais faire des hommes livrés à leur amour-propre, ce qu'ils entreprendraient vainement, ce que même ils n'entreprendront pas. Ramenant tout à eux-mêmes, jugeant de tout, décidant de tout, réglant tout sur leurs propres idées et selon leur goût particulier, sans avoir égard à la différence des génies, des situations, des attraits, des grâces, ils jetteront toutes les âmes dans la même route; ils les gouverneront par les mêmes principes; ils les conduiront aux mêmes vertus; ils les assujettiront aux mêmes pratiques; ministres de beaucoup de zèle et de peu de succès, ils travailleront beaucoup, ils travailleront sans fruits; ils ne négligeront rien, et ils ne feront rien. Pour n'avoir pas voulu suivre dans toute son étendue la grâce de la vocation à l'apostolat, ils n'auront d'apostolique que le nom; ils n'auront pas le mérite de saint Jacques, qui, appelé au ministère par Jésus-Christ, se rend docile à la voix du Dieu qui l'appelle. J'ajoute qu'il donne tout son cœur et tout son amour au Dieu qui l'appelle.

3° A juger de saint Jacques par ce que nous en apprennent les évangélistes, son caractère particulier fut un amour vif et un attachement sincère à la personne de Jésus-Christ. Saint-Jean fut le disciple que Jésus aimait : *Discipulus ille quem diligebat Jesus.* (*Joan.*, XXI, 7.) Saint Pierre parut être, selon la remarque de saint Chrysostome, celui qui aima Jésus d'un amour plus tendre, et c'est en ce sens qu'il ne craignit point de donner à son cœur la préférence sur le cœur des autres apôtres : *Diligis me plus his?.. tu scis quia amo te.* (*Ibid.*, 15.) Mais de tant de disciples de Jésus, entre tous ses apôtres, aucun, continue le saint docteur, ne peut disputer à saint Jacques le mérite et la gloire de l'amour le plus solide, le plus généreux, le plus constant et le plus invariable.

Amour qui d'abord se trouve au plus haut degré de perfection. Croire en Jésus-Christ et l'aimer, le voir et le suivre, le connaître et se dévouer inviolablement à lui; lui soumettre son esprit et lui donner son cœur, ce ne fut pour saint Jacques que la même chose. La voix de Jésus se fait entendre à lui : *Vocavit eos.* (*Matth.*, I, 20.) Cette voix frappe son cœur, elle y allume le feu de la divine charité, feu céleste qui consume en un moment les liens qui l'attachaient à sa famille et aux soins de sa profession : *Relictis omnibus secuti sunt eum.* (*Luc.* V, 11.) A la vérité, son esprit demeure longtemps rempli de l'estime de la prospérité mondaine; mais un penchant plus fort et plus rapide l'entraîne sur les pas de Jésus; et s'il ne met point encore son bonheur à souffrir pour lui, il le fait déjà consister à n'être heureux qu'avec lui et par lui : *Relictis omnibus secuti sunt eum.* Amour généreux et intrépide! Jésus-Christ lui dit : Aurez-vous le courage de boire le calice de douleur et d'opprobre que je dois recevoir de la main de mon père, et qui de ma main doit passer dans la vôtre : *Potestis bibere calicem?* (*Marc*, X, 38.) Vous me connaissez, Seigneur, mon cœur est à vous : parlez; pour couler, mon sang n'attend que vos ordres; il brûle de sortir et d'arroser la terre; trop heureux d'ajouter au plaisir de vivre avec vous la gloire de mourir pour vous : *Possumus* (*Ibid.*, 39.)

Amour vif et impétueux; amour plein d'ardeur! Tout ce qui blesse la gloire et les intérêts de Jésus-Christ fait à son cœur tendre et sensible une plaie profonde. Un peuple follement jaloux, ferme à Jésus-Christ l'enceinte de ses murs. Dans les transports de son amour irrité par l'outrage qu'on fait à son maître, il ne connaît plus

rien, il ne se connaît pas lui-même ; il invite le ciel à lancer sa foudre et son tonnerre ; il ne peut soufrir que dans cette terre, où l'injure faite à un prophète fut punie si sévèrement, le ciel soit si lent à venger le Dieu des prophètes. Et ne pensez pas, dit saint Ambroise, que ce zèle, si bouillant et si impétueux, ait quelque chose de criminel : *Nec discipuli peccant qui legem sequuntur.* Ce zèle n'était sans doute pas assez digne du Dieu de l'Evangile; il était approuvé et justifié par le Dieu de la loi. Si Jésus-Christ le reprend, ce n'est donc pas pour le condamner, mais pour l'épurer ; ou si nous ne pouvons nous empêcher d'y reconnaître quelque faute, nous pouvons encore moins nous empêcher d'en admirer la source et le principe.

Amour récompensé par le plus tendre amour de Jésus-Christ! Ce Dieu pour qui le cœur humain n'a point de voiles et de ténèbres, et qui aime à proportion qu'il est aimé, ne se contente pas d'avoir tiré saint Jacques de la foule du peuple pour le mettre au nombre de ses disciples; il ne se contente pas de l'avoir élevé au-dessus de ses disciples, en le faisant apôtre, il le distingue entre les apôtres mêmes. Il le choisit avec saint Pierre et saint Jean pour être le dépositaire de ses secrets, le compagnon de ses veilles et de sa prière, le témoin de ses plus étonnants prodiges. Ils sont les seuls que Jésus-Christ aime assez pour leur manifester sa gloire au Thabor; ils sont les seuls dont Jésus-Christ se croit assez aimé pour les exposer au spectacle tragique de ses craintes, de ses ennuis, de ses larmes dans le jardin des Olives. Et si vous me demandez la raison d'une distinction si glorieuse pour ces trois apôtres, je vous répondrai, avec saint Chrysostome : Pierre aimait tendrement, Jean était aimé, et saint Jacques, plus que tous les autres, avait un amour intrépide dans les périls, et avide de se signaler par les plus grands sacrifices : ***Petrus*, *quia Christum valide diligeret; Joannes, quia diligebatur; Jacobus, responso quod dedit, possumus hunc calicem bibere, et quia implevit quod dixerat.***

Or, avec tant d'amour, pouvait-il n'avoir pas de zèle? Un disciple si passionné pouvait-il n'être pas un apôtre, un homme de feu, un enfant du tonnerre, ainsi que l'appelle Jésus-Christ, né pour dévorer et pour consumer les scandales et les iniquités de la terre? Pour l'objet d'une passion profane, pour un intérêt de fortune, pour tout ce que nous aimons, nous avons du zèle ; et parce que nous n'aimons rien tant que nous-mêmes, sur tout ce qui nous regarde nous sommes si vifs, si délicats, si sensibles, si faciles à inquiéter, si difficiles à calmer : et pourquoi donc sur les intérêts de Dieu et de la religion tant de froideur et d'indifférence, tant de mollesse et de nonchalance, tant de tranquillité et de sécurité, tant de ménagements et de lâches complaisances, tant de détours et de politique, tant de fausse prudence et de prétendue sagesse? Ah! c'est que nous n'aimons pas. S'il avait commencé de s'allumer au dedans de nous, ce feu sacré de l'amour céleste, que Jésus-Christ apporta sur la terre, et qui consuma les apôtres, nous ne regarderions pas d'un œil si paisible les périls de la religion. Un autre cœur nous donnerait bien d'autres idées et d'autres sentiments. Loin de condamner l'esprit de zèle dans ceux qu'il anime, nous viendrions leur disputer les premières places dans les combats du Seigneur, nous leur envierions la gloire qu'ils ont d'être seuls l'heureux objet des fureurs de l'hérésie et du libertinage.

Hé quoi donc! l'hérétique, le novateur, le démon même aurait des disciples intrépides, et Jésus-Christ ne trouverait personne qui se dévouât à soutenir la querelle! La foi attaquée de toutes parts et prête à succomber implorerait le secours de ses enfants, et personne n'écouterait la voix de ses soupirs.

Sages du monde, politiques du monde, si vous voulez que nous ayons votre souplesse et votre indolence, donnez-nous votre froideur et votre indifférence ; faites-nous oublier ce que nous apprit Tertullien, et ce que notre foi seule nous aurait appris sans autre maître, que, dans la cause de Dieu et de l'église, tout homme est ou doit être soldat ; faites-nous concevoir que votre prudence est une prudence selon l'Evangile, et qu'elle n'est pas cette prudence de la chair que saint Paul déclare être ennemie de Dieu : oui, cette prudence dont vous vous piquez, et dont les faibles se scandalisent, dont les impies se prévalent, ne fait rien pour la vérité, et laisse tout faire à l'erreur ; sous prétexte de modérer le zèle, elle va jusqu'à l'éteindre, et pour ne pas manquer à la charité, elle abandonne, elle trahit lâchement la foi. Qu'ils disparaissent donc des livres saints, ces anathèmes de Jésus-Christ : Celui qui n'est pas pour moi est contre moi, *Qui non est mecum, contra me est.* (*Matth.*, XII, 30.) Paroles, dit saint Augustin, qui condamnent à jamais la sagesse damnable de ces pasteurs qui approuvent tout, de ces complaisants qui tolèrent tout, de ces indifférents qui se prêtent à tout, de ces politiques qui ménagent et qui concilient tout, de ces hommes timides qui gémissent de tout et ne remédient à rien. Donnons à la religion ce qu'elle a droit d'attendre de nous, une soumission parfaite, un amour sincère, un zèle généreux et intrépide, en tout état, en toute condition : nous serons plus que ses enfants, nous serons son appui, sa consolation, ses apôtres.

Ministère apostolique! saint Jacques ne l'honore pas moins par la manière dont il le soutint que par les qualités qu'il y apporta. Les qualités que saint Jacques apporta au ministère apostolique, c'est ce que vous venez de voir; voyons en peu de mots la manière dont il soutint le ministère apostolique.

—

SECONDE PARTIE.

Aux qualités qui font la préparation au ministère, saint Jacques ajoute celles qui forment et qui assurent le succès du ministère. Le zèle qui recherche la conversion des âmes; l'exemple qui persuade et qui gagne les âmes; le courage qui s'expose à tout et qui souffre tout pour le salut des âmes. Encore un moment d'attention.

1° Et quel zèle plus vif, plus agissant, plus pur et plus libre de toutes vues profanes que le zèle de saint Jacques? Je ne parle point des essais de son apostolat pendant la vie de Jésus-Christ sur la terre, de tant de voyages, de courses, de missions évangéliques dans les villes d'Israël et de Juda, dans les campagnes de Samarie; tantôt à la suite de Jésus-Christ, apprenant à l'ecole de ce divin maître l'art d'éclairer les esprits et de toucher les cœurs; tantôt seul et sans guide, s'accoutumant à suivre les exemples qu'il avait reçus. Je me hâte de vous le représenter sur un plus grand théâtre. La gloire et la dignité de Jésus-Christ semblent avoir expiré avec lui sur la croix, elles semblent ensevelies dans son tombeau; les Scribes et les Pharisiens applaudissent à l'heureux succès de leur crime. Qu'elle tarde à l'amour des apôtres, qu'elle vient lentement, l'heure à laquelle il leur sera permis de confondre l'orgueil de cette race perfide! L'obéissance qu'ils doivent à Jésus-Christ peut seule retenir captive l'ardeur du zèle qui les dévore : *Sedete in civitate.* (*Luc.*, XXIV, 49.)

Il arrive enfin, ce moment marqué par le Sauveur! Il envoie son esprit à ses apôtres; une flamme vive et pure les éclaire, les pénètre. Ils sortent du cénacle changés, transformés en des hommes nouveaux; ils parlent, ils tonnent, ils convertissent. En vain les princes de la nation tâchent d'arrêter leur zèle et de les intimider; ils répondent que rien ne pourra les empêcher de remplir l'étendue de leur mission, et qu'en respectant l'autorité des hommes, ils sauront cependant lui préférer l'autorité de Dieu : *Obedire oportet Deo magis quam hominibus.* (*Act.*, V, 29.) On leur fait souffrir un supplice ignominieux, ils s'applaudissent d'avoir participé aux opprobres de Jésus-Christ : *Ibant gaudentes.* (*Ibid.* 41.)

Ces prodiges et ces triomphes de zèle, dont l'Esprit-Saint n'a pas dédaigné de nous tracer l'histoire, ne sont-ils pas de tous les apôtres? Oui, mes chers auditeurs; mais sont-ils moins la gloire de saint Jacques, parce qu'ils contribuent à la gloire des autres? Je vais plus avant, et je dis que nous pouvons, que nous devons lui faire un mérite propre et personnel de ce qui lui est commun avec les autres apôtres. Pourquoi? c'est le raisonnement de saint Chrysostome que je vous développe, parce qu'un disciple, toujours si distingué par son amour pour Jésus-Christ, n'a pu manquer également de se distinguer par son zèle pour les intérêts et pour la gloire de Jésus-Christ; parce que les premières fureurs des Juifs ne se seraient pas allumées contre lui, si, du côté du zèle, il n'avait tenu la première place parmi les apôtres : *Statim ab initio rerum, tanto ardore concaluit ut a persecutoribus statim occisus sit.*

Cependant, j'y consens, ne faisons entrer dans son éloge que ce qui est uniquement de lui et à lui. Voulez-vous concevoir quelle fut l'ardeur, la constance, la pureté de son zèle? Rappelez à votre souvenir quel en fut le principal objet. Les apôtres vont partager entre eux la conquête du monde; quelle terre, quel climat, quel peuple, quelle portion du ministère évangélique attirera les vœux de notre apôtre?

Non, chrétiens, ce n'est plus ce disciple ambitieux qui aspirait aux premières places du royaume de David, c'est le plus parfait imitateur d'un Dieu crucifié. L'apostolat le plus pénible et le plus obscur; la terre qui demande à être arrosée de plus de sueurs, et qui promet une récolte moins abondante; le ministère qui a le plus de quoi contrister l'amour-propre, et qui a le moins de quoi flatter la vanité; le peuple le plus farouche et le plus indocile, cet Israël aveugle, ce Juda sacrilége et déicide, qui, après avoir essayé ses fureurs sur le maître, ne promet guère d'autres espérances aux disciples, que d'augmenter le nombre des victimes que depuis tant de siècles il immole à ses passions.

Pour un cœur comme celui de notre apôtre, telle est la race chérie, tel est le peuple qui l'emporte sur tous les peuples.

Que la cité sainte, Jérusalem, le berceau de la religion, où se rassemblent, à l'ombre de la croix de Jésus-Christ, les prémices de l'Eglise naissante, porte à d'autres ses honneurs et lui offre son trône; que les apôtres courent appeler les nations qui viendront en foule remplacer l'infortuné Israël; qu'ils aillent attirer sur eux les regards et les applaudissements du monde sanctifié; Saint Jacques leur abandonne volontiers ces succès et ces triomphes; mais les plus grands travaux et la plus grande obscurité, la mission la plus féconde en contradictions et la plus stérile en succès : voilà le partage que brigue son zèle, voilà la préférence dont notre apôtre est jaloux; et, pour faire pencher d'un autre côté son amour et ses désirs, il ne faudrait que lui montrer dans une autre terre plus d'espérance de souffrir et moins d'espérance de réussir. Permettez-moi de le dire, mes chers auditeurs, je ne regrette pas ce qui a péri de ses actions dans le naufrage des temps. Il est des traits qui peignent une âme tout entière, et le tissu des événements les plus miraculeux, des faits les plus héroïques, que nous montrerait-il qui soit plus au-dessus de l'homme qu'un zèle qui n'aime que les peines et qui ne redoute que la gloire du ministère?

Ah! que ne viennent-ils se former et s'instruire à cette école, s'il en est de ces hom-

mes avides, que les désirs profanes attachent au ministère sacré, que la cupidité envoie chercher dans le sanctuaire des titres et une opulence qu'ils ne trouveraient point ailleurs, qui donnent à l'Eglise un grand nom pour en obtenir de grands revenus, et qui ne paraissent à l'autel que pour y prendre de quoi reparaître avec plus d'éclat sur le théâtre du monde; s'il en est de ces hommes vains et ambitieux, qui, dans l'exercice du ministère, se refusent à toutes les entreprises où il n'y a que des âmes à gagner, sans réputation à acquérir; de ces hommes dont la paresseuse nonchalance semble autoriser le monde critique et impie à dire que le sanctuaire est devenu l'asile de la mollesse et de l'oisiveté; de ces hommes fiers et hautains qui, par les éclats de leur jalousie, par leur folle délicatesse sur l'honneur et sur la préséance, par les cris et les clameurs de leurs scandaleuses contestations, troublent la paix et le silence du sanctuaire du Dieu de charité et d'humilité.

Ils apprendraient de notre saint que la première vertu de l'homme apostolique est de craindre et de fuir la gloire; son premier droit, celui de s'abaisser et de s'humilier; son premier devoir, celui de tout souffrir et de ne rien désirer; son premier mérite, de s'oublier lui-même, et de ne penser qu'au salut des âmes; son premier, son plus beau talent, celui de donner l'exemple qui persuade et qui gagne les cœurs.

2° Dans le ministère de salut, la sainteté de la vie, la pureté, l'innocence des mœurs tiennent la première place; rien ne peut les suppléer. Il n'en est pas de l'art de gouverner et de conduire les âmes dans les voies de Dieu, comme du gouvernement civil et politique des peuples, qui ne demande que des talents et du génie. Autorité et fermeté qui tiennent dans le respect et la subordination; probité et équité qui inspirent la confiance; modération et désintéressement qui fondent leur pouvoir sur la félicité publique; adresse qui manie les esprits et qui domine les volontés; air engageant, manières aimables qui touchent les cœurs; douceur qui les gagne, libéralité qui les achète; pénétration et profondeur de génie qui se jouent des grandes affaires; politique et manége qui vont au-devant des obstacles, ou qui s'élèvent au-dessus des difficultés; courage qui ne craint point et qui se fait craindre: que faut-il de plus à qui ne veut que soumettre et captiver les hommes? Mais qu'est-ce que tout cela, quand il s'agit de les changer et de les convertir! Non, il n'est donné qu'à la sainteté de faire des saints. La vertu des pasteurs est la source d'où coule la vertu des peuples. En vain on les instruit, si dans leurs maîtres ils ne trouvent leurs modèles. Les apôtres ont sanctifié le monde par leurs actions plus que par leurs discours; de tous les prodiges qu'ils opéraient, celui de leurs vertus fut le plus puissant et le plus efficace, et c'est moins en la prêchant qu'en la pratiquant qu'ils ont établi la religion: *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus et virtutis.* (*I Cor.*, II, 4.)

Or, entre tous ces prodiges de sainteté qui rendent l'univers si docile à la voix des apôtres, quelle sainteté fut aux yeux du monde un spectacle plus surprenant et plus nouveau que celle de notre apôtre? Les vertus les plus pures et les plus sublimes, les vertus les plus austères et les plus difficiles, ces vertus qui sont si fort au-dessus de l'homme, que, loin d'en avoir le désir dans le cœur, l'homme n'en avait pas la connaissance et l'idée dans l'esprit; ces vertus, qui sont si fort au-dessus du juste même et du saint, qu'elles furent ignorées dans la loi, et qu'elles ne sont pas commandées dans l'Evangile; ces vertus, qui sont tout à la fois et le chef-d'œuvre de la grâce dans les âmes les plus chéries de Dieu, et le chef-d'œuvre de la fidélité dans les âmes les plus ferventes; notre saint ne vint-il pas tout à coup en donner le premier exemple au monde étonné? Cette parole mystérieuse, dont Jésus-Christ avait annoncé que tous ceux qui l'entendraient ne la comprendraient pas; cette parole qui n'avait jamais été entendue ni dans Israël, ni dans Juda, ni dans le Portique et les académies de la Grèce; cette virginité dont la loi ancienne, comme le remarque saint Bernard, ne fournissait ni précepte, ni conseil, ni exemple, et que l'Evangile ne fait que conseiller; cette vertu qu'il était réservé à Jésus-Christ de prêcher au monde, il était réservé, dit saint Epiphane, il était réservé à saint Jacques d'être un des premiers avec Jean son frère à la pratiquer, de se faire connaître au monde par une vertu jusqu'alors presque inconnue, de savoir également servir aux autres de modèles et s'en passer: *Jacobus et Joannes in virginitate persistentes certaminis illius gloriam summa cum admiratione reportarunt*

L'exemple que saint Jacques donnait au monde, le monde ne tarda pas à le suivre, continue saint Epiphane; bientôt on vit des hommes dégagés des faiblesses de l'humanité, imiter dans des corps fragiles et pesants la vie des anges. Les vertus du ciel descendirent sur la terre; l'austère pudeur fit sentir ses attraits, le plaisir séduisant perdit tous ses charmes, le désert s'enrichit des dépouilles de la cour; de toutes parts on vint y chercher un asile qui mît à l'abri de la contagion des objets profanes et du souffle de la volupté, cette fleur de la virginité si précieuse, mais si délicate et si fragile: *Secundum quos infinita hominum millia in mundo, in monasteriis, ejusdem certaminis decus adepta sunt.* Avec la grâce d'un Dieu, l'exemple d'un seul homme commença cette étonnante révolution, qui rendra sa mémoire éternellement précieuse à tous les âges du christianisme; car, s'il est si beau et si divin de suivre un pareil exemple, combien l'est-il davantage d'avoir su le donner.

Et cependant saint Jacques ne borna pas là sa ferveur. Il est l'apôtre destiné à tracer la voie des vertus héroïques, à montrer

jusqu'à quel degré de perfection la grâce évangélique peut mener un cœur généreux et magnanime, à ouvrir au peuple saint la carrière des grands combats et des grandes victoires. Chef et modèle des vierges, il devient le chef et le modèle des pénitents : jeûnes rigoureux, veilles continuées, abstinence sévère; tout ce que l'Égypte et la Thébaïde admirèrent dans leurs solitaires, le monde avait été effrayé et presque épouvanté de l'apercevoir dans un apôtre usé et consumé par les courses, par les travaux, par les persécutions. Enfin, mettant le comble à sa gloire et à ses mérites, après avoir donné l'exemple du zèle qui cherche la conversion des âmes, l'exemple de la sainteté qui persuade et qui gagne les âmes, il donne l'exemple du courage qui s'expose à tout, et qui souffre tout pour le salut des âmes.

3° En effet, saint Jacques ne fut pas moins dans un sens le premier et le chef des martyrs, que le premier et le chef des vierges et des pénitents. Je sais qu'avant qu'elle fût arrosée de son sang, la terre avait reçu celui de saint Etienne; mais, outre que ce que saint Etienne avait été pour les lévites, saint Jacques le fut pour les apôtres, donnant par là l'exemple à ceux qui le donnaient au monde : le coup, qui enleva saint Etienne à l'église naissante, ne partit que des mains d'un peuple mutiné, et ne fut pas tant une persécution qu'un orage subit et une tempête passagère. Saint Jacques fut la première victime que l'autorité des lois et la puissance publique sacrifièrent à l'intérêt d'arrêter les progrès de l'Evangile.

Hérode Agrippa régnait sur Israël : après avoir acheté le trône de ses pères, en gagnant la faveur de ses maîtres, roi, monarque en Judée, courtisan et esclave à Rome, il ne pensait qu'à se conserver par la politique ce qu'il avait obtenu par l'adresse; et, pour cela, il se propose de s'attacher le peuple par un grand bienfait.

Et quel bienfait! Un bienfait digne du peuple sacrilége qui le reçoit, et digne du monarque intéressé qui l'accorde! Il voyait, dit saint Chrysostome, que saint Jacques, par la vivacité, par l'ardeur, par les triomphes de son zèle, était devenu la plus ferme colonne de l'Evangile, la terreur et l'effroi du Juif indocile et rebelle. Il saisit rapidement cette occasion de gagner leur amour en servant leur haine. *Sic acer atque gravis Judæis erat, ut magnum munus illis obtulisse, cum eum interfecerit, Herodes visus sit.*

Condamné à périr par le glaive, saint Jacques s'avance vers le lieu du supplice pour donner à ce peuple furieux le spectacle de sa mort tant souhaitée, ou plutôt pour le faire trembler et pâlir au spectacle d'un homme qui, tranquille et paisible, brave en mourant sa colère impuissante; il montre plus d'empressement de donner son sang qu'on n'en a de le répandre; il règne plus sur eux, en dédaignant leurs fureurs, que le faible et timide monarque qui avilit la royauté en se faisant le ministre de leurs passions; il les force à regretter, à détester dans le fond du cœur un crime inutile et même funeste, qui n'aboutit qu'à le couronner d'une nouvelle splendeur.

Et quel monument plus illustre et plus durable pouvaient-ils ériger à sa gloire, et qui apprît mieux aux âges futurs que de tous les apôtres il n'en fut point de plus digne de notre admiration, puisqu'il leur parut le plus digne de leur fureur? Quelle vie jugerons-nous avoir été plus utile et plus glorieuse à la religion, que celle dont leur politique jugea si nécessaire d'arrêter le cours et de couper la trame? Quel éloge plus flatteur en pouvons-nous faire, qui ne soit au-dessous de celui qu'en fait leur haine? Ne nous l'annoncent-ils pas pour le plus grand des apôtres, lorsqu'ils le choisissent pour leur première victime? Pour vous en donner la plus haute idée, ne suffit-il pas de vous redire, avec saint Chrysostome, que l'ambition, intéressée à se maintenir sur le trône, crut avoir assez payé aux Juifs le droit de leur commander, lorsqu'elle leur donna le sang de saint Jacques. *Sic acer atque gravis Judæis erat, ut magnum munus illis obtulisse, cum eum interfecerit, Herodes visus sit.*

Heureux et mille fois heureux qui, comme ce grand apôtre, pourrait s'immoler à la défense de la foi.

Mais s'il n'en est plus au dehors, de ces ennemis qui nous demandent le sacrifice de notre vie, combien n'en portons-nous pas au dedans de nous-mêmes, et ne sont-ils pas souvent plus dangereux, plus sûrs de nous vaincre que le glaive des persécuteurs! On se persuade qu'on résisterait aux menaces, aux fureurs des tyrans, et l'on cède tous les jours à un vil intérêt; on est entraîné, on tombe par vanité, par ambition; le respect humain, l'amour du plaisir, souvent même les passions les moins vives, les moins séduisantes, triomphent de notre fermeté prétendue, et nous font oublier ce que nous devons à Dieu et à sa divine loi. Pouvons-nous nous flatter, après cela, que nous imiterions le courage des martyrs, et que nous aurions comme eux la générosité de confesser notre foi aux dépens de tout ce que nous avons de plus cher? Illusion, mon cher auditeur; ce n'est qu'en obéissant à Dieu qu'on apprend à ne pas rougir de lui; ce n'est qu'en pratiquant ses commandements qu'on acquiert et qu'on obtient la grâce et le courage de s'immoler, s'il le faut, pour lui. Qu'elle captive donc notre esprit, qu'elle assujettisse notre cœur, qu'elle règne sur nous cette religion sainte et divine; qu'elle règne par nous sur la terre, et rien ne nous empêchera de régner éternellement avec elle dans le ciel. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE V.

SAINT AUGUSTIN.

Et ipse dedit quosdam quidem apostolos;..... alios autem pastores et doctores, ut jam non simus parvuli fluc-

tuantes et circumferamur omni vento doctrinæ in nequitia hominum. (*Ephes.*, IV, 11.)

• *Dieu en a fait quelques-uns apôtres, d'autres pasteurs et docteurs, afin que nous n'ayons plus l'esprit flottant comme des enfants, et que nous ne soyons point emportés çà et là, à tout vent, en fait de doctrine, séduits par la malice des hommes.*

C'est la même grâce, Messieurs, qui forme tous les saints; c'est la même foi qui les justifie, c'est le même Dieu qui les couronne. Mais cette grâce varie ses opérations, et Dieu conduit les saints au même terme par des routes différentes

Les uns sont destinés à servir le Dieu de paix, dans le silence et dans la retraite. Là, seuls avec Dieu seul, cachés à l'ombre de la croix de Jésus-Christ, contents de pleurer sur les ruines de la Cité sainte, et de lever des mains pures vers le ciel pour faire tomber ses grâces sur la terre, ils traînent une vie douloureuse et pénitente dans une heureuse obscurité : d'autant plus admirables qu'ils savent mieux dérober leurs vertus à l'admiration publique.

Les autres sont appelés à des travaux éclatants : Dieu semble avoir remis en leurs mains le sort de l'Eglise; il les a choisis pour en faire, selon l'expression de l'Ecriture, comme un mur d'airain autour d'Israël, contre lequel viennent se briser l'audace impuissante et la science fastueuse des hérétiques ; donnés en spectacle à l'univers, ils voient les regards de toutes les nations réunis sur eux, attendre avec confiance le succès de ces combats du Seigneur, qui doivent régler les destinées publiques ; ils rassurent par leurs victoires, l'Eglise alarmée, ils raffermissent les autels ébranlés, ils raniment dans le cœur des peuples la foi chancelante.

Je sais que l'Eglise ne tire pas moins de gloire des saints qui lui donnent de grands exemples, que des saints qui la défendent par de grands combats. Je sais que les uns et les autres doivent leur sainteté à ces grâces dont le trésor est confié à l'Eglise par son divin Epoux. Cependant on peut dire, que les uns doivent tout à l'Eglise dans le sein de laquelle ils ont puisé leurs vertus, et qu'elle doit beaucoup aux autres qui l'ont défendue dans ses périls; qu'elle regarde ceux-ci comme ses pères, et ceux-là comme ses enfants ; qu'elle offre les premiers à Dieu comme une marque de sa fidélité, et que Dieu lui donne les seconds comme un gage de son amour. De là vient que dans les fêtes qu'elle a instituées en leur honneur, elle se propose des fins différentes. Elle veut rendre un tribut d'admiration aux vertus de ceux qu'elle a sacrifiés ; elle veut payer un tribut de reconnaissance au zèle de ceux qui l'ont défendue, ou plutôt à Dieu qui lui a donné de tels défenseurs : *Ipse dedit pastores et doctores.* Or, je dis que jamais l'Eglise ne dût faire éclater une plus vive reconnaissance, que dans ce jour consacré à célébrer l'immortelle mémoire de saint Augustin, puisque ce jour lui rappelle le souvenir du plus beau présent, du bienfait le plus signalé, par lequel Dieu ait jamais exprimé son amour pour l'Eglise.

Augustin doit tout à l'Eglise. L'Eglise doit beaucoup à Augustin. C'est à l'Eglise qu'Augustin doit sa conversion; c'est à Augustin que l'Eglise doit une grande partie de ses triomphes.

Je m'arrête, Messieurs, à cette idée simple et unique qui me paraît donner le vrai caractère de saint Augustin. Dieu, en tirant cette grande âme du trésor de ses miséricordes pour en faire l'appui de la religion dans des jours de troubles et d'alarmes, donna à l'Eglise la marque la plus sûre, la preuve la plus palpable, le témoignage le plus authentique, le gage le plus précieux du tendre amour qui l'intéresse au bien de son Eglise.

Je dis donc, abondance des miséricordes de Dieu sur son Eglise dans la manière dont il lui a donné saint Augustin : ce sera le sujet du premier point. J'ajoute, abondance des miséricordes de Dieu sur son Eglise, dans la grandeur du don qu'il lui a fait, en suscitant saint Augustin pour la défendre vous le verrez dans le second point. Implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Conduite de Dieu sur Augustin, mystère de miséricorde et de sagesse qu'il nous importe d'approfondir, puisque nous y trouverons le témoignage authentique, la preuve sensible d'une Providence qui veille au bien de l'Eglise. Vous le savez, chrétiens, quelles furent les sectes et les erreurs qui troublèrent la religion dans les temps de saint Augustin. L'idolâtrie, l'athéisme, l'irréligion subsistaient dans les philosophes du paganisme, et dans leurs écrits séducteurs, ils survivaient à la ruine des idoles; les manichéens, les donatistes, les pélagiens faisaient des plaies profondes à l'intégrité de la foi; une hérésie séduisait ceux qui avaient échappé à une autre hérésie. L'Eglise attaquée, déchirée, bouleversée par tant d'ennemis conjurés à sa perte, lève les yeux vers le ciel, et lui demande par ses larmes un nouvel Esdras, un autre Judas Machabée qui dissipe cette ligue fatale, qui répare les ruines du sanctuaire. Dieu le lui donne; mais où le prend-il? et comment le lui donne-t-il? Remarquez ceci; car c'est tout le fonds de cette première partie. Où le prend-il? Il va chercher Augustin dans le sein de l'erreur et du vice, et pour le rendre à la foi, pour l'amener à la vertu, quels coups de la grâce! quels efforts redoublés de son bras puissant! Pourquoi donc ce choix d'Augustin plongé dans les ténèbres de l'infidélité? Pourquoi donc ce choix de grâces miraculeuses qui convertirent Augustin? Ah! j'ose le dire, chrétiens, l'un et l'autre étaient également utiles et avantageux à l'Eglise. Augustin toujours fidèle, toujours soumis à l'Eglise la défendrait en un sens avec moins d'avantages contre les philosophes du paganisme et contre les manichéens. Augustin plus facilement, plus promptement vaincu par la grâce nous

paraîtrait moins propre à défendre l'Eglise contre les pélagiens et contre les donatistes. Suivez-moi, vous adorerez l'abondance des miséricordes de Dieu sur son Eglise dans la manière dont il lui a donné saint Augustin.

1° Il est donc vrai qu'Augustin fut d'abord le disciple et le maître de l'erreur; mais il n'est pas moins vrai que ses égarements entraient dans le plan et dans l'économie des desseins éternels de Dieu sur son Eglise.

Les manichéens et les philosophes profanes, quoique divisés entre eux par la croyance des dogmes propres à chaque secte, se réunissaient dans ce principe, source fatale, fondement nécessaire de l'athéisme et de l'hérésie, que la raison de l'homme supérieure à tout, ne reconnaît point d'autorité qui ait droit de lui donner des lois. Tout l'univers retentissait de ces maximes funestes : qu'il n'appartient qu'à des esprits simples et faibles de se laisser conduire dans ces routes ténébreuses de la foi, où l'on ne marche que guidé par une lumière empruntée; que c'est se dégrader, s'avilir, renoncer à la plus noble portion de son être, que de s'assujettir à une décision étrangère; que l'homme sage raisonne, doute, examine, discute, approfondit non-seulement les motifs de croire, mais les objets de sa croyance; que le chrétien élevé dans la foi doit se défier de l'Eglise, doit revenir sur ses pas, et citer au tribunal de sa raison tous les dogmes de sa religion.

Maximes funestes, maximes séduisantes que notre âme reçoit avidement et auxquelles applaudit cet orgueil secret que chacun porte au fond de soi-même.

Maximes séduisantes pour tous, mais encore plus pour ces hommes de génie que le sentiment de leurs forces et de leur supériorité rend presque toujours ennemis de l'humble soumission, et par là même maximes infiniment dangereuses pour tous, parce que les génies, du premier ordre ont coutume d'entraîner les autres sur leurs pas.

Maximes d'autant plus séduisantes que l'apparente pureté de la morale tendait un piége à la droiture du cœur, tandis que l'orgueil et l'attrait de l'indépendance entraînaient l'esprit. Les philosophes étalaient avec faste les préceptes d'une sagesse austère; ils se vantaient d'amortir le feu des passions et de s'élever par la force de leur art au-dessus du penchant violent qui porte les hommes à l'amour du bien sensible; ils osaient opposer les vertus sauvages et orgueilleuses du Portique à l'humble et solide vertu des disciples de Jésus-Christ. Les manichéens, livrés en secret aux plus abominables voluptés, faisaient profession d'une continence étroite; et le peuple qui ne pénètre point au delà de l'écorce, qui ne sait point se défier des apparences trompeuses, courait en foule où l'appelait l'extérieur d'une vertu plus pure. L'Afrique, l'Italie, Rome, presque tout l'Occident était ébranlé; la religion livrée à cette licence de raisonner s'anéantissait peu à peu dans ces malheureuses contrées. Les saints mystères dépouillés de l'autorité que leur prête la révélation qui les annonce, et le suffrage de l'Eglise qui les publie, ne servaient plus que d'amusement à une curiosité téméraire, la troupe profane avait pénétré dans le sanctuaire; la foi s'affaiblissait sensiblement, et l'Eglise regrettait les jours où elle n'avait eu à combattre que les tyrans.

Est-ce donc que parmi tant d'hommes que l'erreur n'avait pu enlever à la foi, il ne s'en trouvait point qui eussent assez de lumières et de fermeté pour s'opposer à la séduction? Il s'en trouvait sans doute, Messieurs, qui ne manquaient ni de zèle ni de science; mais telle était la prévention des peuples, que l'Eglise ne trouvait qu'un faible appui dans ses enfants les plus dociles. On aimait à les peindre comme un amas d'hommes que le hasard avait donnés à la religion, plutôt qu'un choix de réflexion; qui avaient hérité de la foi, plutôt qu'ils ne l'avaient embrassée; dont la soumission était une marque de leur faiblesse, plus qu'un témoignage de leur docilité; qui aimaient mieux s'endormir dans le sein des préjugés, que de troubler leur repos par un examen pénible; qui ne voulaient point dans les autres, d'une liberté qu'ils n'avaient point le courage de se donner : il fallait donc, pour ôter tout prétexte à la prévention ; il fallait trouver un homme qui par raison se décidât pour l'autorité : qui eût étudié, examiné, approfondi, et que l'examen eût amené à la soumission; un homme auquel on ne pût reprocher ni les préjugés de l'enfance ni un génie subalterne, rampant et né pour l'esclavage; un homme propre à marquer les bornes de l'esprit humain, parce qu'il aurait pénétré jusqu'où peut aller l'esprit de l'homme; un homme qui eût percé les ténèbres mystérieuses dans lesquelles toute erreur a soin de s'envelopper, et duquel on ne pût dire qu'il s'élève contre ce qu'il ne connaît pas, ou qu'il ignore ce qu'il croit. Or cet homme, quel est-il? Vous me prévenez, c'est Augustin; mais prenez-y garde, ce n'est pas Augustin toujours inébranlable dans la foi, c'est Augustin revenu à la foi après de longs égarements.

Car, oubliant les talents dont il plut au Ciel de l'enrichir, et cette supériorité si incontestablement reconnue ; je ne dis pas dès que cette raison si pure et si saine avouait sa faiblesse, quel esprit aurait refusé de plier? Je dis, Augustin d'abord fugitif, et puis convaincu par sa raison même qu'il devait céder et croire à la religion faisait, aux peuples une leçon de soumission et de docilité, qui réfutait pleinement les fausses maximes des sectaires.

On voyait un homme qui ne s'élevait contre la licence de raisonner et d'approfondir, qu'après avoir raisonné et approfondi; qui n'avouait la faiblesse de l'esprit humain qu'après en avoir essayé les forces, qui ne s'en défiait que pour s'y être fié trop aveuglément; on l'entendait protester à la face du ciel et de la terre, que cet examen té-

méraire ne servait qu'à jeter dans un abîme de questions inutiles, qui accablent l'esprit au lieu de l'éclairer; qui fatiguent, qui épuisent, qui agitent la raison au lieu de la fixer; que cette vérité tant promise par les sectaires n'est qu'une ombre vaine, un fantôme qui échappe des mains aussitôt qu'on veut le saisir; que dès-là qu'on a abandonné cette règle unique de la révélation assurée et expliquée par l'Eglise, on ne trouve que superstition, qu'incertitude, que doutes sans cesse renaissants, qui déchirent une âme éternellement flottante entre ces diverses opinions; que cette prétendue force d'esprit n'aboutit; qu'à l'irréligion, et à rejeter tout culte, sans pouvoir vous assurer qu'il n'y en a aucun de commandé.

Or, quel est celui qui parle ainsi? Voici, chrétiens, voici ce qui formait un argument sans réplique; c'est un homme qu'on a vu, dans le feu, dans les bouillons d'une jeunesse animée par le désir de savoir, parcourir toutes les sectes, creuser toutes les opinions, voler partout où l'appelait l'espérance de trouver la vérité qu'il fuyait, en se vantant de la chercher; c'est un homme qu'on a entendu mille et mille fois insulter à la foi timide et craintive des catholiques, qui a osé se constituer le juge des dogmes et des mystères qu'il adore, qu'il révère à présent dans le silence.

C'est un homme qui n'a pu revenir à la soumission, qu'entraîné par l'évidence la plus forte. Accoutumé à ces noms si flatteurs de maître, de docteur, de génie brillant, d'homme extraordinaire et unique, accoutumé à régner, à dominer, il fallait descendre dans la poussière, se confondre avec la troupe obscure, se perdre dans l'humiliation d'une foi aveugle et soumise. Ah! quelque difficile qu'il soit de ne pas se tromper, il est bien plus difficile d'avouer qu'on s'est trompé. *Je n'étais plus à l'erreur*, disait-il, *je n'étais pas encore à la vérité; l'Eglise ne me paraissait plus vaincue, je ne pouvais me résoudre à reconnaître qu'elle était victorieuse*. Il préféra longtemps d'ignorer la vérité, à la dure nécessité de la recevoir d'une main étrangère; et le plus grand obstacle à son retour n'était pas dans son esprit, il était dans son cœur, retenu par des liens plus chers à la cupidité, que la liberté de penser n'était agréable à la vanité. Par conséquent s'il avait pu douter: si la lumière d'une conviction pleine et intime ne l'avait pénétré, aurait-il préféré une foi impérieuse et sévère à la licence d'errer d'opinions en opinions, et de plaisirs en plaisirs? Disons-le donc d'Augustin, ce que saint Grégoire disait de l'apôtre incrédule: son incrédulité fut l'appui de la foi.

Tremblez, sectaires audacieux! le Dieu d'Abraham et de Jacob a rejeté enfin un regard propice sur Israël; il arme contre vous ce bras que vous aviez armé contre l'Eglise. Il n'a permis que vous ayez trompé Augustin, qu'afin de s'en servir pour détromper l'univers. Non, je ne sais s'il ne vous est point aussi funeste de l'avoir séduit, qu'il lui est triste de s'être laissé séduire. Vos opinions et vos mœurs lui sont connues; il va tirer le voile qui cachait, aux yeux des simples, le faible des unes et l'abomination des autres. Il montre au jour étonné la vie molle et voluptueuse des élus du manichéisme, la honte de leurs assemblées secrètes, une soif insatiable des richesses déguisée sous les dehors d'un désintéressement affecté; il reproche aux philosophes la vanité de leurs préceptes, l'impuissance de leur morale, leurs vertus aussi frivoles que leurs divinités, une sagesse fastueuse qui n'est que l'échange d'une passion pour une autre passion, que le triomphe d'un vice sur un autre vice, puisqu'elle ne se refuse à l'attrait du plaisir que pour s'immoler au démon de l'orgueil et de la vanité. Il ne dit que ce qu'il a vu, que ce qu'il a éprouvé, que ce qu'il a appris par une fâcheuse, mais utile expérience.

L'Eglise l'a donc enfin trouvé cet homme, entre les mains duquel son autorité devient victorieuse et triomphante; cet homme devant lequel s'anéantit l'orgueil du philosophe et du manichéen; cet homme, qui désabusant et détrompant les peuples, couvre l'erreur d'une confusion méritée, et la force au silence: mais où l'a-t-elle trouvé? C'est dans le sein de l'erreur. O sagesse éternelle qui savez tirer le bien du mal même, que vos vues sont impénétrables! en permettant les égarements d'Augustin, vous lui avez donné de grands avantages pour défendre l'Eglise d'une manière plus victorieuse contre les philosophes du paganisme et contre les manichéens. J'ajoute qu'Augustin plus facilement, plus promptement vaincu par la grâce, nous aurait paru en un sens moins propre à défendre l'Eglise contre les donatistes et les pélagiens.

2° C'est une chose bien digne de notre admiration, que Dieu n'a presque jamais permis qu'une nouvelle erreur ait troublé l'Eglise, qu'il n'ait dévoué d'une façon particulière quelque homme illustre à la défense du dogme contesté. A peine l'impie Arius s'est élevé contre la divinité de Jésus-Christ, qu'Athanase s'élève contre Arius. Le monde chrétien assemblé à Nicée reconnaît celui à qui Jésus-Christ outragé a remis sa vengeance et son tonnerre; l'erreur, pâle et tremblante, frémit à la vue de son vainqueur; les destinées de l'Eglise semblent être liées au sort d'Athanase; ses malheurs personnels deviennent des calamités publiques, et l'on dirait que la foi ne peut être accablée que par la chute de ce grand homme. A l'hérésie de Nestorius fut opposé saint Cyrille; aux faux dogmes d'Eutychès, les grands saint Flavien de Constantinople, et saint Léon, pontife de Rome; saint Jérôme aux erreurs renaissantes d'Origène; saint Maxime à l'impiété des monothélites.

Le partage d'Augustin fut de défendre la grâce, ce précieux trésor que Jésus-Christ a laissé à son Eglise, ce trésor qu'il lui a acquis par son sang, ce germe fécond des

vertus qui embellissent la terre et qui peuplent le ciel, ce dogme important qui est lié à toutes les parties de notre religion. Augustin fut spécialement destiné à être l'homme de l'Eglise contre Pélage; parlons plus nettement, à être l'homme de la grâce, le défenseur, le vengeur de la grâce. Je ne prétends pas nier que la main d'Augustin a porté le coup mortel à la fausse sagesse des philosophes et aux folles rêveries des manichéens: rien n'échappe aux miséricordes de Dieu, et le génie immense d'Augustin suffisait à tous les besoins de l'Eglise. Mais comme l'erreur de Pélage était plus capable de séduire, et plus difficile à renverser, je dis que la conduite de Dieu sur Augustin se rapporte principalement à ce but, de l'attacher à la défense de la grâce par une conviction intime et personnelle de la nécessité de la grâce, et par une reconnaissance pour la grâce qui animât son zèle et qui redoublât son ardeur.

Oserai-je dans ce jour, destiné à célébrer ses vertus, retracer les vices qui déshonorèrent son premier âge? Mais Augustin lui-même désavouerait du haut du ciel les louanges que je lui donne, si, craignant de flétrir sa gloire, j'ensevelissais dans un timide silence les dons et la magnificence du Seigneur.

Né avec un cœur tendre et sensible, il aima le plaisir dans un âge où on le connaît à peine; il ne trouvait de goût qu'à la lecture de ces livres pernicieux qui immortalisent le règne du vice, en versant dans tous les cœurs le poison qui infecta l'esprit et l'imagination d'un auteur coupable: il ne se plaisait qu'aux spectacles du théâtre; partout ailleurs, triste, inquiet, importun à lui-même; là, il ouvre son âme à une joie séduisante: *Rapiebant me spectacula theatrica.* Il aime à s'attendrir au récit d'une aventure fabuleuse; des larmes feintes font couler de ses yeux des pleurs véritables; une passion imaginaire produit au fond de son cœur des passions trop réelles; une funeste langueur s'empare de lui; il sent s'allumer un feu séditieux qui le dévore, qui le consume tout entier. Il tâche en vain de rappeler sa raison fugitive: que dis-je? dans la crainte que sa raison ne lui fasse entendre une voix importune, il se fuit, il s'évite lui-même; il cherche avidement tout ce qui peut augmenter le tumulte et l'agitation de ses passions; il court avec une nouvelle fureur se repaître des spectacles qui les ont irritées; il ne se lasse point de voir l'image de ses faiblesses, et de s'enivrer dans la coupe de la volupté: *Rapiebant me spectacula theatrica plena imaginibus miseriarum mearum et fomitibus ignis mei.* Il s'abandonne à l'impression que les objets enchanteurs peuvent faire sur lui; elle n'est jamais assez forte à son gré; il vole au-devant du trait qui vient le percer; le coup ne pénètre pas assez avant, la blessure n'est point assez profonde; il voit avec douleur que son âme n'est point encore entièrement assujettie: *Nondum amabam, et amare amabam.* Ses vœux sont exaucés.

Il est enfin ce qu'il a voulu être, l'esclave d'un amour insensé: *Rui in amorem quo cupiebam capi.* Le flambeau de la raison s'éteint; le cœur gâté, amolli, ouvert de toute part, reçoit les diverses passions qui entrent en foule les unes à la faveur des autres. L'amour de la gloire se joint à l'amour des plaisirs; le nombre des erreurs répond au nombre des vices; chaque jour enfante de nouvelles passions et produit de nouveaux crimes. Que de défauts, que de désordres qu'on ne peut oublier, et dont on n'ose presque se souvenir! Le laisserez-vous encore longtemps, Seigneur, courir dans les voies de perdition? Avez-vous oublié les desseins éternels de votre miséricorde? Une mère en pleurs vous demande le salut de son fils, serez-vous insensible à ses larmes? Dans un songe mystérieux vous lui avez montré ses désirs accomplis, tromperez-vous une si douce espérance? Vos fidèles ministres l'ont assurée qu'un fils pleuré avec une si grande abondance de larmes ne périrait point; leur donnerez-vous le déplaisir si affligeant d'avoir amusé par de vaines promesses une douleur trop juste? Votre Eglise elle-même compte les moments et hâte par ses soupirs l'exécution de vos projets; l'homme n'est-il pas entre vos mains comme l'argile souple et prompte à recevoir toutes les formes qu'on veut lui donner? Faites partir un de ces traits brûlants qui pénètrent jusqu'au fond du cœur; un regard jeta le trouble et le repentir dans l'âme du disciple qui vous avait renié; une parole changea la femme de Samarie.

Que nos vues sont éloignées des vues de la sagesse éternelle! Nous pensons en hommes, et Dieu pense en Dieu. Ce rapport, cette liaison intime qui unit les actions de Dieu à la fin qu'il se propose, sont des mystères impénétrables à l'intelligence humaine; nous ne les connaissons qu'à mesure que la suite des événements les développe à nos yeux; pendant que cette sagesse profonde, qui perce d'un regard l'immense étendue des siècles à venir, concerte et mesure ses démarches sur le plan qu'elle a voulu se former, et qu'une action plus lente en apparence la conduit rapidement au terme qui échapperait à une opération précipitée au gré de notre faible raison.

Dieu veut la conversion d'Augustin. Appliquez-vous: cette conversion que Dieu veut pour elle-même, il la veut bien davantage par rapport à un des objets les plus essentiels à la gloire et à la prospérité de sa religion sainte; et cette fin que Dieu se propose, c'est d'attacher Augustin à la défense de la grâce par voie de conviction et de reconnaissance. Il faut donc que cette conversion soit marquée incontestablement au sceau de la grâce; il faut par conséquent que tous les pas que fait Augustin pour sortir de l'abîme, que toute l'action de Dieu sur Augustin, portent l'empreinte et le caractère de la grâce; il faut que lui-même il

ne puisse méconnaître l'opération intime de Dieu sur son cœur, la source d'où coulent ces désirs subits qui le partagent, ces terreurs qui l'agitent, ces mouvements qui le transportent; il faut que la force qui se répand dans son âme soit connue pour être une force étrangère; que les efforts qui partent du fond de la volonté paraissent, comme ils le sont en effet, aidés, dirigés, excités par la grâce. Or, une conversion soudaine, un changement imprévu, un mouvement rapide qui, dans un moment, l'élèverait au-dessus de lui-même; une grâce qui ne trouverait point de combats à rendre, de résistance à vaincre, n'aurait peut-être pas eu de signes aussi palpables, aussi évidents d'une action de Dieu, distinguée de l'action de l'homme. Augustin s'y serait peut-être laissé méprendre; il se serait imaginé que c'était un réveil de la raison qui, lasse de gémir dans une honteuse captivité, aurait recueilli toutes ses forces pour se ressaisir d'un empire qui lui appartient; un retour de la droiture primitive, qui aurait commandé aux passions de s'enfuir; un effort de l'âme, qui, rappelant sa première vigueur, aurait brisé ses chaînes.

Je vous le demande maintenant, Augustin, livré à cette illusion, eût-il été capable de remplir le ministère que Dieu voulait lui confier? Dieu a donc voulu lui apprendre, d'une manière plus frappante, ce qu'il prétendait que le monde apprît d'Augustin; la nécessité, la gratuité, la douceur, l'efficacité de la grâce. Pour cela, il lui a comme laissé essayer ses forces, afin de le convaincre de sa faiblesse; il ne l'a retiré du précipice, qu'en le faisant passer successivement par toutes les routes, par toutes les voies de la grâce.

D'abord une lueur passagère vient frapper ses yeux appesantis sous les ombres de la mort; une légère impression de crainte et de terreur commence d'agiter son âme; mais l'idée des plaisirs efface l'idée de la vertu; l'amour de la volupté bannit la crainte des peines. J'étais, dit-il, plongé dans un sommeil léthargique, dans un sommeil d'ivresse : *Sarcina sæculi, velut somno assolet, dulciter premebar.* Les desseins que je formais de retourner à vous, ô mon Dieu! étaient comme les efforts impuissants d'un homme que tourmentent des rêves fatigants : *Cogitationes quibus meditabar in te, similes erant conatibus expergisci volentium.* Il entr'ouvre les yeux, il les referme, il se lève, il retombe, il s'éveille, et il se rendort : *Qui tamen superati soporis altitudine remerguntur.* Bientôt une lumière plus vive, plus pénétrante lui découvre la profondeur de l'abîme où l'entraînent ses passions; il voit, il frémit, il recule épouvanté. O faiblesse de l'homme! ô providence de mon Dieu, qui vouliez donner dans la personne d'Augustin une leçon à tous les hommes. L'orgueilleux Pélage soutiendra que la grâce n'est que la raison que nous apportons avec nous en naissant, et que la connaissance de la loi; il prétendra que l'âme, maîtresse d'elle-même, commande à ses inclinations, qu'elle dispose à son gré de son amour et de sa haine.

Une expérience triste, mais que Dieu lui a rendue utile, arme Augustin contre cette erreur avant qu'elle soit née. Il est persuadé, convaincu; la vérité le pénètre, le domine, le captive; il reconnaît l'imposture des passions, le vide des plaisirs qui l'ont enchanté : *Non se excusabat.* Connaissance stérile! inutile conviction! La lumière l'agite et l'inquiète, mais le sentiment le domine et l'entraîne; il rougit de ses fers, et il ne les brise pas; il condamne ses égarements, et il ne les quitte pas; son esprit cède, et son cœur ne se rend pas : *Recusabat et non se excusabat.*

Que dis-je, messieurs? en éclairant son esprit, Dieu toucha son cœur. Il est vrai que ce ne fut pas d'abord de cette manière dont l'Esprit-Saint connaît seul le mystère et les profondeurs; de cette manière dont le cœur ne se défend point, et qui, par un charme secret, entraîne sûrement la volonté, sans cependant la nécessiter.

Du sein de l'erreur pélagienne, qui élevait le librearbitre sur les ruines de la grâce, allait sortir une erreur opposée, qui élèverait la grâce sur les ruines du libre arbitre. Car, qu'importe au démon du schisme et de l'hérésie par quelles voies on s'écarte de la simplicité et de l'unité de la foi? que ce soit par la présomption d'un esprit follement superbe, qui croit se donner ses vertus et n'avoir pas besoin du secours de la grâce, ou par la perfidie d'un esprit faussement humble et modeste, qui prétend excuser ses vices par l'absence et le défaut de la grâce? Qu'importe à l'enfer comment on outrage Dieu, en s'attribuant le bien qu'on fait, ou en s'en prenant à lui du bien qu'on ne fait pas? Augustin était suscité de Dieu pour venger également la grâce de Jésus-Christ, et de l'orgueil qui en méconnaît la force et l'empire, et de l'aveuglement qui en ignore la douceur et les ménagements. Par conséquent, dans l'économie de sa conversion, il doit éprouver les diverses opérations de cette grâce divine qui aide la liberté sans la gêner, qui assujettit le cœur sans le captiver, qui obtient tout en laissant le pouvoir de refuser tout, qui est capable de vaincre les plus grandes résistances, et qui souffre qu'on lui résiste; qui, assurant à l'esprit sanctificateur l'honneur de la vertu, sans en ôter le mérite au cœur humain, donne à Dieu de quoi récompenser et ne donne point à l'homme de quoi se glorifier.

Ah! Messieurs, pour connaître ce qu'on peut avec la grâce, et ce qu'on peut, pour ainsi dire, contre la grâce, Augustin n'a pas besoin de sortir hors de lui-même. Mille résolutions contraires agitent son âme tour à tour, et aucune n'y est constante. Tantôt il rougit de sa faiblesse; tantôt il prend plaisir à la considérer, pour avoir moins à rougir de ses désordres; tantôt il veut se retirer du péril, tantôt il ne le veut plus;

car le péril lui semble agréable, et il craint plus de vaincre sa folle passion, que d'en être vaincu; il avance, et il revient sur ses pas; quelquefois un généreux transport le saisit, il s'irrite contre sa mollesse : c'en est fait, il va porter le dernier coup, déjà il lève le bras : que vois-je? le glaive lui échappe! encore quelques jours, s'écrie-t il, encore un moment, *modo*, *ecce*, *modo!* Souffrez que je respire; donnez-moi le loisir de me déterminer, de me mettre en mouvement, *sine paululum.* Mais aussi quel terme mettrai-je à mes désordres? *Quandiu, quandiu!* Pourquoi ne pas faire aujourd'hui ce que je veux faire demain, *quare non modo, quare non hac hora?*

Seigneur, délivrez-moi de tant de maux; délivrez-moi de moi même! je ne sais ni vous abandonner, ni vous suivre; vous ne vous lassez point de m'attendre et de m'appeler, ne me lasserai-je point de vous fuir et de vous résister? *quare non modo, quare non hac hora?*

C'est à ce point, Messieurs, que Dieu voulait l'amener. Le moment de la grâce est venu dès qu'Augustin en a reconnu la nécessité; il ne lui reste plus que d'en éprouver la force. Car, coment s'opère cette conversion? La grâce agit quelquefois d'une manière imperceptible; c'est une rosée qui ne tombe que goutte à goutte sur les fleurs; c'est une pluie douce qui amollit insensiblement la terre. Alors, à cause de la délicatesse infinie de son action, on peut confondre le sentiment et le consentement, ce qui vient de Dieu et ce qui vient de l'homme : ici c'est une impression rapide plus singulière, plus prodigieuse dans l'ordre de la grâce, que ne le sont les miracles les plus marqués dans l'ordre de la nature. Un coup d'œil sur ces Epîtres de saint Paul, qu'Augustin méditait depuis si longtemps, détruit l'enchantement. Il devient méconnaissable à ses propres yeux; ses idées, ses désirs, ses inclinations, tout est changé. Cette vertu, qui lui semblait triste et austère, est une source féconde d'où coule sans cesse une joie pure, une paix délicieuse, paix du cœur et de la raison; elle ravit l'âme sans la troubler; elle la transporte sans l'agiter, sans la passionner; elle ne laisse rien à souhaiter sur la terre; elle ne laisse rien à se reprocher : les plaisirs profanes ont perdu leur attrait; un pénitent ne trouve de consolation qu'à les fuir et à les pleurer.

Concluons, mes chers auditeurs : nulle conversion plus évidemment marquée au sceau de la grâce, que la conversion d'Augustin. Dieu pouvait le changer en un moment; il n'opère sa conversion que lentement et comme à diverses reprises, afin que le sentiment intérieur lui montre plus à découvert la nécessité de la grâce et son accord avec la liberté. Quand le jour marqué par les décrets éternels est arrivé, Dieu le change tout d'un coup, afin que l'action puissante de l'impression céleste lui donne une vive idée de la force de la grâce. Or, si Dieu n'avait eu en vue que de ramener Augustin à la piété chrétienne, sa sagesse éternelle, infiniment simple dans ses voies, aurait proportionné son action à ce dessein; nous ne verrions dans la conversion d'Augustin que ce qui était nécessaire pour le convertir; nous n'y verrions point ce détail, cet assemblage, cette liaison de circonstances miraculeuses pour l'instruire; et pourquoi ce soin de l'instruire, si ce n'était pour le préparer à la défense de la grâce par une conviction personnelle, et pour l'y engager par reconnaissance? Je dis par reconnaissance : ce qui animait autrefois saint Paul, ce qui le soutenait dans les fonctions laborieuses de l'apostolat, c'était la pensée qu'il avait persécuté l'Eglise de Dieu; ce que les autres font par zèle, disait-il, je le fais par justice. C'est à moi de dédommager l'Eglise des pertes que je lui ai causées, de ramener à la vérité ceux que j'ai entraînés dans l'erreur, de réparer les brèches que j'ai faites au sanctuaire. Or, cette ardeur que le souvenir de son infidélité passée rendait plus vive dans le cœur de l'apôtre, le souvenir des bienfaits reçus l'excita dans le cœur d'Augustin. Il n'était plus dans cette première et florissante jeunesse qui suffit à un travail outré, il était usé par les austérités d'une vie pénitente, et par les fonctions pénibles d'un long épiscopat. Mais dès qu'il entend qu'on attaque la grâce, son zèle s'enflamme, son feu se rallume et brille du plus grand éclat. Ah! il devait tout à la grâce; plein de cette conviction, pouvait-il demeurer dans le silence? Quand Pélage entreprenait de l'anéantir, de la proscrire, au milieu du bruit des armes, lorsque l'Afrique est en proie aux barbares, cette grande âme oublie ses malheurs particuliers et semble oublier les malheurs de l'empire, pour s'occuper uniquement du soin de soutenir la grâce de Jésus-Christ. On dirait presque qu'il se console de la ruine de sa patrie, par le plaisir de voir l'hérésie pélagienne voisine de sa chute, et hors d'état de lui survivre longtemps.

Cependant ne croyez pas que le bonheur d'avoir trouvé un défenseur de la grâce éclairé et intrépide soit le seul avantage que la conversion d'Augustin apporta à la religion. Cette conversion miraculeuse suffisait encore pour décider entre l'Eglise catholique et l'Eglise schismatique des donatistes. Toute l'Afrique savait l'histoire des prodigieux égarements d'Augustin; tout l'Occident fut instruit des grandes miséricordes de Dieu sur Augustin. Or, pouvait-on penser que Dieu eût déployé toute la force de son bras pour l'amener aux pieds des autels sacriléges, pour l'unir à une société de prévaricateurs, pour en faire l'appui d'une Eglise adultère? Que le temps ne me permet-il d'exposer à vos yeux la conduite de Dieu, considérée sous ce nouveau point de vue? Je le laisse à vos réflexions. Je suis obligé de passer bien des choses, et de courir rapidement sur les événements les plus illustres : il faut se borner dans une matière vaste.

Vous voyez, vous connaissez l'abondance des miséricordes de Dieu sur son Eglise, dans la manière dont il lui a donné saint Augustin. J'ajoute qu'il semble que Dieu dans ses miséricordes ne pouvait presque rien faire de plus utile à son Eglise, que d'engager saint Augustin à soutenir la cause de la religion : c'est le sujet du second point.

SECONDE PARTIE.

Que donna Dieu à son Eglise en lui donnant Augustin ? Jugez-en par la grandeur de ses talents, par la grandeur de son zèle, par la grandeur de ses succès.

1° D'abord, que de talents réunis! quelle force d'esprit! quelle étendue de connaissances! quelle droiture de raison!

Génie facile, aisé, saisissant tout, se rendant maître de tout, perçant d'un seul regard la profondeur du raisonnement le plus artificieux, démêlant dans un moment les détours et les embarras d'un labyrinthe qui a coûté des années de travail; quelques heures dérobées au sommeil de la nuit lui suffisent à résoudre les questions les plus abstraites, à discuter le dogme le plus obscur, à réfuter un ouvrage médité et cent fois retouché ; on dirait qu'il n'a qu'à souhaiter qu'au gré de ses désirs la vérité se montre sans voile; le raisonnement, le tour, les expressions semblent naître sous sa plume rapide; il a presque plus écrit qu'on ne peut lire, ce qui ne l'occupa que pendant un jour nous occupe pendant des mois et des années.

Génie profond et pénétrant, à qui rien n'échappe dans la matière la plus vaste. Quel dogme parmi ceux qu'il a développés avec une certaine application ; quelles preuves, parmi celles qu'il a employées contre tant d'hérésies, ont pu recevoir un nouveau jour, ont pu prendre entre les mains les plus habiles un tour plus pressant que celui qu'il leur donna d'abord. Les erreurs qu'il a combattues ont depuis inutilement employé le grand art de se déguiser; pour les confondre sous une forme empruntée il n'a fallu que reproduire les écrits d'Augustin. Ces brillantes lumières de l'Eglise, Orose, Fulgence, Hilaire, Prosper, ne sont les maîtres des nations que parce qu'ils sont ses disciples; ils avouent qu'aux nouveaux sophismes des sectaires il suffit d'opposer les anciens raisonnements d'Augustin, qu'il a tout vu, tout prévenu ; qu'à ce qu'il a dit, on ne pouvait rien ajouter, rien répliquer.

Génie immense, également capable de toutes les sciences, et enrichi des plus sublimes connaissances. Je ne parle pas de ces études profanes qui furent commandées par l'ambition. Ce que la poésie a de plus noble et de plus gracieux, ce que l'éloquence a de plus fort et de plus touchant, ce que la philosophie a de plus aride et de plus abstrait, ce que les mathématiques avaient alors de plus sombre et de plus profond, ce qui demandait la vie entière et la vie la plus longue, ne fut que l'amusement de son premier âge. Augustin pénitent donna des larmes à la vanité qui l'avait entraîné à la recherche de ces connaissances, moins utiles peut-être au succès du ministère qu'avantageuses à la réputation du ministre. Je ne parle donc que des sciences dont il parle lui-même lorsqu'il écrit à saint Jérôme : *Je n'étudie pas pour devenir savant, j'étudie pour devenir meilleur.* Qui fut plus versé que lui dans la science de la religion? Il en a développé tous les dogmes, prouvé tous les articles, appuyé tous les principes, manié toutes les questions. Dans quelque partie de la théologie que vous entriez, vous trouverez Augustin pour maître et pour guide. L'existence et l'unité de Dieu, la trinité des personnes, la divinité du Verbe, la sagesse de la Providence, la vérité de la foi chrétienne, la force et l'efficace des sacrements, le péché et la justification de l'homme, la nécessité et l'action de la grâce, les maximes et la morale de l'Evangile, l'autorité et le pouvoir de l'Église; tout ce que disent et pensent les docteurs les plus subtils, les plus exacts, Augustin l'avait dit et pensé. Ceux mêmes qui en certains points semblent l'avoir devancé, ne font que marcher sur ses traces. Il ne traite pas toutes les vérités avec la même étendue; il les montre toutes comme de loin. Un mot jeté en passant est un trait de lumière qui découvre des régions immenses, qui annoncent un auteur plus savant que ses ouvrages et qui a tout vu lors même qu'il ne dit pas tout.

Génie heureux, toujours sûr de lui-même, toujours présent à lui-même. Rappelez-vous les conférences fameuses de Carthage avec les donatistes, les controverses imprévues avec les chefs des manichéens. C'est dans ces occasions, où le caprice d'un adversaire vous enlève à ce que vous aviez médité, et vous présente un objet inconnu; c'est alors que l'esprit paraît tel qu'il est en lui-même, dénué du secours de l'art, abandonné à ses propres forces : ce sont ces occasions qui séparent ce qu'il a d'emprunté, de ce qui lui appartient, ce qu'il possède de richesses, de ce qu'il a de son propre fonds. Or, c'est là que le génie d'Augustin brille avec un éclat propre à obscurcir, à éclipser tout autre génie. Expressions claires et lumineuses pour offrir la vérité dans son plus beau jour; raisonnements forts et décisifs pour trancher la difficulté jusque dans la racine ; coup d'œil prompt et perçant qui voit les doutes se former dans les esprits, qui lit dans les yeux ce qu'on peut opposer et ce qu'il faut ajouter.

Génie universel, assemblage de tous les talents, esprit composé de chaque sorte d'esprit, raison ferme et intrépide, appuyée sur la connaissance claire et distincte de la vérité, on ne peut la surprendre ; en vain le pélagianisme s'adoucit, se tempère, se rapproche de la doctrine orthodoxe ! Augustin marque le point précis auquel il faut arriver; il propose le dogme dans toute son

étendue, il voit combien on s'écarte de Pélage, et combien ont est encore éloigné de de l'Eglise. Raison sage et exacte, qui ne va point au delà du vrai. Le manichéen ôte tout au libre arbitre, le pélagien lui donne tout; Augustin saisit le juste milieu, et marchant d'un pas égal entre les deux extrémités, il assigne les véritables bornes de la faiblesse et du pouvoir de l'homme.

Esprit fin et délié, devançant tout autre esprit dans cette pénible carrière du raisonnement. Esprit solide et judicieux, quoique accoutumé à réfléchir profondément, il s'abaisse au niveau de ceux qui ne peuvent s'élever jusqu'à lui, et il ne sait pas moins se faire entendre des plus simples que se faire admirer des plus savants.

S'agit-il de combattre les hérétiques? il répand à pleines mains les richesses du génie, les trésors de l'érudition; c'est un torrent qu'on ne peut suivre dans sa course. S'agit-il d'instruire des peuples grossiers? il se plie à leurs idées, il parle leur langage, il emprunte, pour ainsi dire, leurs mœurs et leurs manières : c'est un ruisseau qui, dans son cours paisible, suit la pente du terrain qu'il arrose. Ainsi Augustin possède un talent au-dessus de tous les talents, celui de les oublier quand il le faut, et de montrer dans un seul homme autant d'hommes différents qu'il a de matières diverses à traiter.

Esprit que la tendre dévotion ne rendit pas moins fort, moins appliqué; à qui l'étude n'enleva rien de sa sensibilité, rien de ce qui agite, de ce qui passione l'âme. Je ne sais par quelle fatalité il arrive quelquefois que les hommes qui ont le plus de religion dans l'esprit semblent en avoir moins dans le cœur; est-ce qu'à force d'approfondir ces vérités sublimes, ils viennent à ne les plus sentir? est-ce que l'âme, dès qu'elle est familiarisée avec ces grands objets, cesse d'y trouver ce qui frappe d'abord et attendrit? Quoi qu'il en soit, les génies les plus propres à s'instruire sont rarement les plus propres à toucher: il n'appartient presque qu'au seul Augustin, du moins dans le degré éminent où il le posséda, il n'appartient presque qu'à lui de réussir également à répandre la lumière et à donner le sentiment. *Confessions, Soliloques, Traité sur l'Evangile de saint Jean, Livres de la Cité de Dieu*, tout y respire la plus vive charité, la plus tendre piété; quel philosophe connut si bien les détours et le labyrinthe, les profondeurs et les replis du cœur; quel maître fut aussi habile à en manier les ressorts? On dirait qu'un seul homme est tous les hommes, que dans son cœur il renferme tous les cœurs. En retraçant l'histoire de ses égarements, il semble raconter la nôtre; en disant ce qu'il pense, il a le don de faire penser ce qu'il dit; il saisit, il entraîne, on se perd et on se retrouve avec lui. C'est une flamme ardente, un tourbillon de feu qui embrase, qui dévore; on n'est plus à soi, on ne voit que ce qu'il fait voir; on reçoit, on éprouve les mouvements qui l'agitent. Ouvrages sûrs de l'immortalité! On les lit chaque jour, on ne les lira jamais assez; ils furent dictés par le cœur, le cœur les entend; la charité les a produits, ils produisent la charité.

Ici, chrétiens, pardonnez mes faibles et vains efforts. Non-seulement pour peindre le génie d'Augustin il faudrait d'autres couleurs, un autre pinceau, une main plus savante; mais telle est sa gloire dans l'esprit des peuples, que l'éloquence de l'orateur le plus heureux ne peut remplir l'attente de l'auditeur; que quand on a dit Augustin, il ne reste rien à dire, et que tout ce qu'on ajoute à son nom ne sert qu'à affaiblir son éloge. Talents rares, talents uniques! Quel appui pour l'Eglise, si le zèle les consacre à la défense de la foi? Or, quel zèle mérita davantage votre admiration que le zèle d'Augustin.

2° Sera-ce un zèle actif, vigilant, laborieux, intrépide? De quelque côté qu'on attaque l'Eglise, Augustin vole à son secours : toutes les sectes, toutes les hérésies tombent sous ses coups redoublés. On dirait qu'il se multiplie, qu'il se reproduit selon les besoins de la religion. Le même jour le trouve occupé à confondre le païen, le donatiste, le manichéen, le tertullianiste, le pélagien, l'arien. Il quitte cent fois un ouvrage pour se donner à un autre ouvrage devenu plus nécessaire; cent fois rendu à lui-même, il se rend à son premier travail. Quelle foule d'occupations pénibles! Il entasse veilles sur veilles, il accumule écrits sur écrits : de toutes les parties du monde, il se fait apporter les libelles des hérétiques; il les examine avec soin, il les réfute avec force. Il est attentif à leurs démarches, il éclaire leurs détours, il étudie leurs mœurs, il s'instruit de leurs progrès, il dévoile leurs artifices, il démasque leur hypocrisie; il réveille le zèle des évêques, il excite leur vigilance, il hâte l'assemblée des conciles; il ranime la piété des césars, il leur fait entendre la voix plaintive de la religion qui implore leur secours. Il sollicite ces lois sages, qui achèvent de déterminer une âme faible qui n'a pas le courage de se rendre à la vérité; il expose le péril de la foi au siége apostolique, il presse les souverains pontifes de mettre le sceau de leur autorité aux définitions des conciles d'Afrique. Que de courses, que de voyages! l'hérésie conjure contre une vie fatale à ses projets; vous donnâtes, Seigneur, aux vœux de votre chaste épouse, de ne point exaucer les vœux d'Augustin. Tout ce qu'il a de sang dans les veines, il brûle de le répandre pour vous; il ne se console d'avoir échappé au péril qui le menaçait, que par le plaisir de s'exposer à de nouveaux dangers.

Son zèle en devient plus vif, sa charité plus tendre; il n'en conçoit que des désirs plus pressants de porter le dernier coup à l'erreur qui aveugle les hommes jusqu'au point de leur inspirer de véritables crimes, par l'attrait d'une fausse piété.

Cherchez-vous un zèle conduit par la sagesse, tempéré par la prudence, adouci par

la charité? vous voyez dans Augustin un homme qui hait l'erreur et qui aime les personnes, il arrache au supplice une troupe de sectaires homicides.

Quelle parole dure ou peu mesurée lui échappa jamais dans l'ardeur de la dispute? Son discours tendre et persuasif ne rend la vérité victorieuse qu'en la rendant aimable: avec quel art il aplanit aux errants les voies du retour! Il prend autant de soin de leur cacher la supériorité de son génie, que de leur montrer la vérité, afin qu'ils aient la gloire de paraître n'avoir pas tant été ramenés à l'Eglise que d'y être revenus d'eux-mêmes; il leur fait assurer le même rang et les mêmes distinctions qu'ils ont dans leur parti; les catholiques offrent de partager les prééminences et l'autorité de l'épiscopat avec les évêques qui renonceront au schisme, en se réunissant à l'Eglise, ils ne perdront que leur erreur.

Voulez-vous un zèle réglé par la raison et par l'amour de l'ordre? Augustin ne sacrifie point un devoir à un autre devoir: évêque, il est le défenseur de l'Eglise universelle; il veille sur les périls du monde chrétien, comme si ses soins n'étaient point dus à un troupeau particulier; il gouverne la portion de l'Eglise qui lui a été confiée avec autant d'application que si l'enceinte de son diocèse devait renfermer tous ses soins. Son Eglise est le modèle des autres Eglises; les abus retranchés, la discorde bannie, l'indigence soulagée, les mœurs corrigées, les superstitions abolies, la foi vive, la charité abondante.

Souhaitez-vous un zèle désintéressé? Quel zèle plus pur, plus libre de toutes vues sur lui-même, que le zèle d'Augustin? Je ne parle pas seulement de cet intérêt grossier, par lequel on aspire aux richesses du siècle ou aux dignités de l'Eglise; je parle de cet intérêt si délicat, si imperceptible, qu'il passe pour désintéressement quand il règne seul dans le cœur; ce raffinement d'amour-propre, d'autant plus ordinaire aux grandes âmes, qu'elles sont seules capables de se refuser à des vues moins nobles; ces désirs secrets de la gloire; ce plaisir d'être applaudi, ce charme si flatteur de lire dans le silence, dans le respect, dans les transports de ceux dont on est environné, ce qu'on a de mérite, ce qu'on a de réputation. Or, qui fut plus exposé qu'Augustin à ces retours dangereux de la vanité? Ses premiers pas dans la carrière furent, pour me servir des termes de l'Ecriture, des pas de géant : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam.* (*Psal.*, XVIII, 6.) Il parle, l'univers se tait devant lui, les peuples prêtent une oreille attentive, les évêques d'Afrique se hâtent de l'associer à l'honneur du ministère, en le faisant leur collègue dans l'épiscopat, ils le reconnaissent pour leur chef dans les guerres du Seigneur, l'Eglise entière se range sous ses drapeaux, les docteurs catholiques viennent en foule faire sous lui l'apprentissage du combat et de la victoire, il est le père et l'âme des conciles, l'oracle du monde, on n'écoute, on ne consulte que lui. Or, régner ainsi souverainement sur les esprits et ne s'en point laisser éblouir, c'est le plus noble effort de la vertu héroïque; être tout cela et travailler à se dégrader, à s'anéantir, à détourner les regards publics et à les porter sur les taches que couvre l'éclat d'un grand nom, l'homme en est-il capable? Augustin l'a fait. Humilité profonde; à peine a-t-il entrevu que les vœux, l'attention, les espérances de l'Eglise se réunissent sur lui, qu'il arme contre sa propre gloire cette main si funeste à l'erreur. Quel nouveau spectacle il prépare au monde étonné! Il épuise la force de son éloquence pour peindre avec les couleurs les plus vives ses déréglements passés, sa folle ambition, la volupté honteuse qui l'a séduit, les passions insensées qui l'ont déshonoré. Il tire du profond oubli où elles sont devant Dieu et devant les hommes, les fautes de trente années d'égarement; non ces fautes qu'on dirait que la politique consacre, que la raison tolère, que la morale pardonne, mais ces fautes, passez-moi cette expression, ces fautes dont le vice même rougit; le sommeil de sa raison, comme l'ivresse de son cœur; son âme esclave du mensonge autant que de la cupidité; et dans la crainte que la haute idée qu'on avait conçue de sa prodigieuse doctrine ne sauve la réputation de ses vertus, il entreprend de lui ôter cet appui; il exerce une critique sévère sur ses livres, sur ses pensées, sur ses expressions; ce qui a coulé imperceptiblement d'une raison autrefois attachée à l'erreur; ce qui a pu échapper dans le feu de l'imagination; ce que la rapidité de la composition a entraîné de moins réfléchi, est désavoué, rejeté, réprouvé; il rassemble les fautes éparses dans la multitude infinie de ses ouvrages, afin que, rapprochées, elles frappent davantage; il les réunit dans un même ouvrage. Monument précieux de sa candeur et de son amour pour le vrai, où son humilité plus ingénieuse à découvrir les méprises de sa raison, que la vanité ne le fut jamais à les cacher, nous montre dans Augustin avec un cœur sans faiblesses et sans passions, avec un esprit sans orgueil et sans présomption, un homme autant au-dessus de l'homme par sa modestie que par l'immensité du génie.

3°. Vous me demanderez, avec tant de talents, avec un zèle si pur et si vif, quels services a-t-il rendus à l'Eglise, quels furent ses succès, qu'a-t-il fait?

Ce qu'il a fait, chrétiens? Tout ce qu'ont fait les docteurs catholiques qui combattirent sous ses auspices; tout ce qu'ont fait les conciles qu'il anima de son esprit; tout ce qu'ont fait les souverains pontifes, dont il alluma, dont il guida la foudre; tout ce qu'ont fait les empereurs, dont il modéra, dont il éclaira, dont il dirigea la puissance à la défense de la vérité : car il faut que tout retourne à sa source.

Qu'a-t-il fait? Tout ce que l'homme peut

faire dans le plan ordinaire de sa providence. Dieu ne donne point des secours qui rendent la séduction impossible; il donne des secours qui la rendent très-libre, très-volontaire; il n'empêche point qu'un esprit téméraire ne se trompe, il empêche que l'âme droite et simple ne soit trompée. Or, saint Augustin porta jusqu'au plus haut degré de la conviction les dogmes qu'il défendit. Dans d'autres temps, pour conserver la foi, il fallut se précautionner contre les prestiges et les vraisemblances de l'erreur; dans les jours d'Augustin, pour se dévouer à l'erreur, il fallut s'obstiner contre l'évidence et fuir la lumière.

Qu'a-t-il fait? Il a détruit les restes de la superstition païenne, échappés à l'éloquence de Tertullien et au zèle de saint Cyprien; il a replongé le manichéisme dans la nuit profonde, dont il n'a osé sortir qu'après des siècles écoulés; il a dissipé cette faction redoutable des donatistes qui avait ébranlé l'Eglise jusque dans ses fondements. Augustin trouva l'Afrique presque toute schismatique, Augustin la laissa toute catholique.

Qu'a-t-il fait? Un mot le dira; qu'a-t-il fait? Tout ce que l'hérésie n'a pas fait. Prenez-garde, aucun jour ne parut devoir être si mortel à la religion, que le jour qui éclaira la naissance de l'hérésie pélagienne. Tout ce qui peut donner l'infaillible présage d'une longue durée et d'une séduction universelle, se trouva réuni dans le parti de Pélage.

Des dogmes que la raison humaine reçoit avidement parce qu'ils semblent nés dans le propre fonds de la raison; un système superbe qui plaît à la vanité, et qu'on croirait cependant moins fait pour flatter l'orgueil de l'homme que pour justifier la conduite de Dieu; un concours de circonstances heureuses. L'Eglise tonnait contre le manichéisme, depuis des siècles elle disputait pour le libre arbitre; or, Pélage annonce qu'il ne pense qu'à expliquer le dogme que l'Eglise soutient, qu'à appuyer la révélation par la raison; son opposition à l'erreur lui donne l'apparence de la vérité. Souvenez-vous des progrès étonnants que fit l'impiété d'Eutychès, et qu'elle ne les dut qu'à la conjoncture favorable des esprits mis en mouvement par le nestorianisme. Des partisans illustres par l'éclat de la naissance; respectés par l'apparence d'une piété austère; redoutables par un génie souple, fin, délié, cultivé : on peut en juger par les monuments qui nous en restent : des chefs et des défenseurs, doués du talent enchanteur de persuader et de toucher, de captiver l'esprit, d'exciter les passions : que de netteté, de précision, de méthode dans leur manière de raisonner! leur doctrine ne se développe qu'imperceptiblement. Vous êtes étonné d'être arrivé à l'erreur en croyant ne faire que passer d'une vérité à une autre vérité. Discours simple, modeste, insinuant; langage plein de douceur et de grâces, si propre à plaire et à entraîner : on aime à les suivre, à marcher, presque à s'égarer avec eux.

Conduite pleine d'artifice. Cette secte a servi de modèle aux sectes qui l'ont suivie, et leur a donné des leçons qu'elle n'avait point reçues des sectes qui l'ont dévancée. Elle employa la première, cet art hypocrite, d'envelopper la doctrine hérétique sous des expressions catholiques; de disparaître tout à coup, afin de se reproduire dans des temps plus heureux; d'imputer à ses ennemis des erreurs qu'ils détestent, pour rendre impuissants les traits qu'ils lancent contre elle; de couvrir sa désobéissance à l'Eglise qui parle, sous le voile d'une obéissance à l'Eglise qui parlera; de se soustraire à l'autorité et de sembler la respecter; de rompre l'unité sans se séparer : à la faveur de tant de ruses et d'artifices, elle se joue du concile de Palestine; elle jette presque dans le sommeil cet œil vigilant de Pierre qui conduit l'Eglise, elle met tout en mouvement dans les Gaules, dans l'Italie, dans l'Afrique, dans l'Orient.

Vous croyez que ce torrent va inonder la terre entière; votre imagination effrayée se rappelle les bouleversements de l'Eglise et de l'Etat, causés par l'hérésie Arienne, moins séduisante dans ses dogmes et moins puissante dans les commencements.

Que dis je sans remonter à des temps trop éloignés de nos jours, pensez que ces questions de la grâce et du libre arbitre, entre les mains de Luther et de Calvin, moins redoutables que les mains de Pélage, de Julien, de Célestin, furent le flambeau fatal qui alluma dans l'Europe un feu dont les restes fument encore. Voyez tant de royaumes asservis à l'erreur, tant de belles provinces arrachées à la foi; pensez en même temps que l'hérésie de Pélage, la plus propre de toutes à corrompre les esprits, écrasée dans son berceau par le bras invincible de saint Augustin, n'a causé qu'une agitation courte et passagère; que son histoire est la moins féconde en événements, qu'elle n'a produit ni revers ni révolutions dans le sacerdoce et dans l'empire; qu'ensevelie, pour ainsi dire, avec ses auteurs, elle ne leur a survécu que dans les écrits obscurs et ignorés, d'un petit nombre de sectaires.

Ah! si tous les âges doivent bénir la mémoire des hommes illustres qui ont mis fin au règne turbulent de l'hérésie, par quels honneurs l'Eglise pourra-t-elle payer ce qu'elle doit à saint Augustin? Ne lui est-il donc pas plus avantageux de conserver la paix que de la recouvrer? N'est-il pas plus glorieux et plus beau d'empêcher les conquêtes de l'erreur que de les lui enlever? de défendre le sanctuaire contre les flammes prêtes à le ravager, que d'en réparer les ruines, de prévenir les larmes de l'Eglise, que de les essuyer? de maintenir les peuples dans la foi, que de les rendre à la religion?

Vous me demandez ce qu'Augustin a fait, et quels services il a rendus à l'Eglise? En

soutenant la foi, il fit fleurir la pureté des mœurs. Ce fut lui qui, le premier, père et modèle de la vie religieuse, établit la vie monastique dans l'Afrique, peupla les déserts, ouvrit une retraite à la timide innocence ; et ces monastères, fondés par saint Augustin, furent la ressource de l'Eglise d'Afrique dans les temps de persécution. De là sortirent ces hommes intrépides qui ne plièrent point sous la fureur des Vandales, et qui, victime de la foi, prodiguèrent leur vie pour empêcher la religion de périr dans ces régions infortunées. Ainsi, du fond de son tombeau, Augustin combattait pour l'Eglise et la faisait triompher.

Je n'en dis point assez; il combat, il triomphe encore aujourd'hui. Car voici, mes chers auditeurs, ce qui m'autorise à penser qu'il est le père, le défenseur, le docteur de l'Eglise d'une manière plus spéciale et plus caractérisée ; c'est que chaque Pere, chaque docteur de l'Eglise n'a réfuté que les erreurs de son siècle : c'est que l'Eglise, en parcourant ses fastes, trouve le temps précis et déterminé qui fut illustré par leurs victoires; au lieu que saint Augustin donné à l'Eglise est un bienfait commun à tous les âges. Comment cela ? Parce que ses écrits, dans lesquels vit et respire la plus noble portion de ce grand homme, sont l'écueil contre lequel viendra nécessairement se briser toute nouveauté profane. En effet, saint Augustin par la force, par la pénétration de son génie, ayant aperçu et saisi dans toute son étendue un principe destructif de toute erreur; ce principe de l'autorité de l'Eglise qui, par sa féconde simplicité, réfute les hérésies qui seront un jour, avec celles qui ont été et qui sont maintenant ; il s'applique à le creuser, à l'approfondir, à en exposer si nettement les conséquences, qu'il a prévenu toutes les ruses, tous les subterfuges, tous les détours de l'adroite hérésie.

Il y aura des sectes qui se vanteront de lire leurs dogmes impies dans les saintes Ecritures, qui opposeront la parole de Dieu à la parole de l'Eglise ; mais saint Augustin leur montre la nécessité d'une règle de foi toujours subsistante; la nécessité d'un juge pour décider sur le sens de l'Ecriture : juge qui ne peut être ni hors de l'Eglise, ni autre que l'Eglise.

Il y aura des sectes qui, reconnaissant l'autorité de l'Eglise, se vanteront d'être la véritable Eglise dépositaire de l'autorité ; mais saint Augustin confond leur orgueilleuse présomption, en établissant les caractères de l'Eglise : il leur montra que l'Eglise de Jésus-Christ est cette Eglise universelle répandue du couchant à l'aurore; dont les membres les plus éloignés se touchent, sont unis par le lien de la même foi, et par leur attachement au chef commun, au Pasteur de tous, le pontife de Rome, le successeur de Pierre.

Il s'élèvera des hommes indociles, des hommes téméraires qui ne voudront reconnaître pour jugement de l'Eglise que ce qui a été décidé dans ces assemblées, où les prélats réunis de toutes les différentes parties du monde portent le témoignage de la foi de toutes les Eglises. Mais saint Augustin prononce cet oracle foudroyant; les rescrit du siége apostolique ont confirmé les définitions de l'Eglise d'Afrique; la cause est finie il est temps que l'erreur finisse; il faut les mépriser, ces hommes vains et inquiets, qui veulent troubler le monde chrétien, pour se consoler de n'avoir pu le séduire.

Ainsi, que l'erreur se pare des couleurs de la vérité; qu'elle cite le témoignage des Ecritures; qu'elle emprunte l'autorité des Peres ; qu'appliquée à se louer et à critiquer les autres, elle se vante de dominer dans la république des lettres; qu'elle étale ses forces, qu'elle canonise ses partisans, qu'elle attaque alternativement tous dogmes, une foi appuyée sur les principes de saint Augustin, nourrie des maximes de saint Augustin, sera toujours une foi ferme et invariable dans la soumission à l'Eglise.

Qu'on ose même abuser de l'autorité de ce grand docteur; qu'on publie, que l'on ne pense, que l'on ne parle que d'après saint Augustin; sans m'engager à sonder cet abîme immense d'érudition, je sais qu'Augustin n'est point pour ceux qui sont contre l'Eglise; je sais que ses maximes éclaircissent ce qu'il pourrait y avoir d'obscur dans ses écrits; je sais que si, comme ils le prétendent vainement, il parut affaiblir ce qu'il avait avancé en faveur du libre arbitre, il n'a jamais pensé à affaiblir ce qu'il avait dit en faveur de l'Eglise; je sais qu'il m'avouera pour son disciple dès que je serai enfant soumis de l'Eglise romaine; je sais qu'il n'a point su contester contre l'Eglise, troubler et agiter l'Eglise : qu'il n'a su que l'écouter, la respecter, la croire, l'aimer et la servir; je sais que, par ses talents, son zèle, ses succès, Augustin fut, dans des temps d'orage et de tempête, le soutien de l'Eglise, le rempart que ne purent renverser les fureurs de l'enfer. O Dieu! n'en est-il plus dans le trésor de vos miséricordes, de ces âmes capables de relever les débris de Sion? Les calamités de nos pères ne furent que l'ombre de nos malheurs; ce n'est plus contre un dogme particulier de la foi chrétienne que s'élève la présomptueuse indocilité; ce n'est plus par des insinuations, par des germes d'incrédulité adroitement semés et peu développés qu'on tend des piéges à la religion. L'impiété jette le masque; elle dédaigne les ménagements politiques de ses anciens apôtres. Nos héros du génie moderne annoncent hautement leur projet, et, afin d'ôter à la religion révélée l'appui que lui prête la religion naturelle, c'est sous les ruines de la raison qu'ils entreprennent d'ensevelir la foi

Peuples et nations, venez, accourez à l'école de nos philosophes ; apprenez de l'auteur du système de la nature et de ses partisans que Dieu et religion, rois et sujets, patrie et citoyens, lois et magistrats

famille et société, justice et probité, mœurs et bienséances, vices et vertus, ne sont que de vains noms inventés par la ruse et l'artifice, adoptés par l'ignorance, consacrés par le préjugé, adorés par la rampante et craintive superstition; apprenez que l'homme n'a sur les animaux, habitants des forêts, qu'une supériorité d'organisation et de hasard; apprenez que l'âme humaine n'est qu'un tissu de fibres délicates, toile préparée par la nature, sur laquelle les objets extérieurs viennent tracer et déposer leurs images; apprenez que l'esprit n'est point esprit : que c'est ce tissu de fibres qui, tout à la fois spectateur et spectacle, œil qui voit et tableau qui est vu, se contemple lui-même, considère, rapproche, sépare, mesure, pense, réfléchit, raisonne, juge, veut, désire, craint, espère. Mystères plus inconcevables que les mystères de l'Evangile! Les mystères de l'Evangile ne sont que profondeur et obscurité; on ne voit pas ce qu'ils sont : ceux-ci sont contradiction sensible et palpable; on voit qu'ils ne peuvent être.

Les voilà donc, grand Dieu! les sublimes, les utiles découvertes qui ont acquis à notre siècle le titre fastueux de siècle de lumières! Ne lui ont-elles pas plus justement mérité le nom de siècle de nuit profonde, de ténèbres épaisses, au travers desquelles brillent tout au plus quelques éclairs, quelques étincelles de prétendu bel esprit? Que sont-ils ces ouvrages tant vantés? Qu'audace à affirmer et faiblesse à prouver. Que dis-je, à prouver? On ne l'entreprend pas, si l'on n'appelle preuve et raisonnement, des chicanes, des conjectures, des suppositions arbitraires, des histoires, des relations, des anecdotes puériles, fabuleuses et indécentes, dont l'assemblage, sans principes et sans suite, présente une doctrine également odieuse par son impiété, et méprisable par son ridicule.

O religion sainte de Jésus-Christ! ô trône de nos rois! ô France! ô patrie! ô pudeur! ô bienséance! ne fût-ce pas comme chrétien, je gémirais comme citoyen; je ne cesserais point de pleurer les outrages par lesquels on ose vous insulter et la triste destinée qu'on vous prépare. Qu'ils continuent de s'étendre, de s'affermir, ces affreux systèmes; leur poison dévorant ne tardera pas à consumer les principes, l'appui, le soutien nécessaire et essentiel de l'Etat. Amour du prince et de la patrie, liens de famille et de société, désir de l'estime et de la réputation publique, soldats intrépides, magistrats désintéressés, amis généreux, épouses fidèles, enfants respectueux, riches bienfaisants, ne les attendez, ne les espérez point d'un peuple dont le plaisir et l'intérêt seront l'unique Dieu, l'unique loi, l'unique vertu, l'unique honneur. Dès lors, dans le plus florissant empire, il faudra que tout croule, que tout s'affaisse, que tout s'anéantisse; pour le détruire, il ne sera point besoin que Dieu déploie sa foudre et son tonnerre : le ciel pourra se reposer sur la terre du soin de le venger et de la punir. Entraîné par le vertige et le délire de la nation, l'Etat tombera, se précipitera dans un abîme d'anarchie, de confusion, de sommeil, d'inaction, de décadence et de dépérissement.

Il n'est pas donné à tous, comme à Augustin, il n'est pas donné à tous, j'en conviens, de prêter l'appui de leurs bras à l'arche chancelante; mais dans le sein de sa famille, dans une conversation, il appartient à tous d'élever la voix contre l'impie qui dogmatise; il appartient à tous de fermer une bouche téméraire qui blasphème; il appartient à tous d'avouer hautement et publiquement la foi qu'on professe; il appartient à tous d'honorer la religion et de confondre le mensonge par la pureté de ses mœurs.

Saint Augustin nous tracerait encore un modèle accompli de cette manière de soutenir la foi. Qui d'entre ceux qui le connurent ne fut point forcé d'avouer qu'une sainteté si pure ne pouvait être établie sur le fondement de l'erreur? Vertus morales et chrétiennes, probité incorruptible et piété tendre; ferveur sans ostentation et sans faiblesse; foi simple et dégagée de superstition, raison soumise et éclairée, bienséances de l'Etat alliées avec l'humilité chrétienne, amour de Dieu : tout ce qu'il avait sentit pour le monde, il le sentit pour Dieu mille fois plus vivement : langueurs secrètes, transports sans cesse renaissants; désirs de se réunir au Dieu qu'il aime; charité tendre et bienfaisante, quelles larmes vit-il couler, dont il ne se pressât d'arrêter le cours? Quelle fut sa douleur, lorsqu'il vit l'Afrique ravagée par les Vandales, sa ville épiscopale assiégée, son troupeau dispersé, craignant la mort et la souhaitant comme la fin de ses misères? Chaque coup qui frappe son peuple perce ce cœur tendre et sensible; la force l'abandonne; ne parlant plus que par ses soupirs et par ses larmes, il demande à Dieu de ne pas survivre à la ruine de son Eglise; il succombe sous le poids de la calamité publique; il meurt consumé par la flamme de la charité!

Tels sont, chrétiens, les routes dans lesquelles il faut marcher : les sentiers de la foi et les voies de la charité. En vain Augustin aurait quitté ses passions, s'il n'avait quitté ses erreurs; et dans l'humble soumission à l'Eglise, avec tant de vertus et de talents, il n'aurait été qu'un grand homme, il ne serait point un grand saint. En vain aussi aurait-il défendu l'Eglise par son zèle, s'il ne l'avait édifiée par ses vertus : si ses mœurs n'avaient été aussi pures que sa foi, il n'aurait que notre reconnaissance, il ne recevrait point l'hommage de notre culte et de nos vœux. Conservons donc la foi, en la perdant nous perdons tout; à la foi joignons la charité; si nous ne l'avons pas, que nous restera-t-il? Soumettons notre esprit à Dieu, donnons-lui notre cœur. Qu'Augustin ne soit pas seulement l'objet de notre admiration, qu'il devienne le modèle de notre conduite.

Aux Dames de Saint-Thomas de Ville-Neuve.

Qui mieux que vous, Mesdames, se montre fidèle à l'imiter? Le père revit dans les enfants, héritiers de ses vertus, comme de sa règle; vous rendez croyables les miracles de son zèle, par les prodiges de votre charité. Dieu et le prochain trouvent dans vos cœurs le cœur d'Augustin; ce cœur sensible et généreux, qui ne connaît d'autres désirs que de plaire à Dieu, d'autre crainte que de lui déplaire; qui se refuse à tous les charmes du monde, et se dévoue à le soulager dans toutes les calamités. Toujours à la suite de Jésus-Christ, vous ne sortez de votre solitude et vous n'y rentrez que sur ses pas. Vous vîntes dès vos plus jeunes ans le chercher à l'ombre du sanctuaire, et vous volez partout où sa grâce vous appelle pour être la consolation et l'appui de l'indigence, offrant tour à tour aux peuples le spectacle édifiant de la retraite la plus fervente et de l'activité la plus laborieuse. Assurez, ô mon Dieu! une durée éternelle à cette société si pure et si sainte; que, malgré l'injure des ans, appuyée sur votre providence, elle donne aux âges les plus éloignés l'exemple qu'elle donne au siècle présent; qu'un peuple nouveau, succédant sans cesse à celui que le temps entraîne avec lui, perpétue dans la suite des générations cet esprit de ferveur qui anime vos chastes épouses; que la soumission évangélique, la foi docile, la concorde, la paix, la charité ne soient jamais bannies de cette terre heureuse, et qu'avec elle nous puissions tous nous réunir dans l'éternité. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE VI.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem.... aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet. (*Matth.*, XIX, 29.)

Celui qui aura quitté pour mon nom sa maison ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses héritages, recevra le centuple.

Entre les maximes évangéliques, la maxime la plus capable de révolter l'orgueil et la mollesse des hommes charnels, c'est ce conseil d'abandonner ce que nous aimons et ce qui nous aime pour marcher seuls sur les pas d'un Dieu pauvre, pénitent, humilié; de sacrifier les biens que nous possédons au désir des biens qu'on nous promet; de renoncer à tout, dans l'espérance que nous ne manquerons de rien, et que plus nous aurons quitté pour Jésus-Christ, plus nous retrouverons à la suite de Jésus-Christ: *Omnis qui reliquerit... centuplum accipiet.* Ceux-ci prétendent que Jésus-Christ demande au delà de ce que l'homme peut donner: ceux là soutiennent que Jésus-Christ ne donne jamais ce qu'il promet. Le cœur, esclave de la cupidité, se plaint de la sévérité du conseil; l'esprit, dominé par les préjugés de la passion, se déclare contre la vérité de la promesse. Or, pour confondre, par une preuve sans réplique, la lâcheté qui se défie de ses forces, et l'infidélité qui se défie de la Providence, je viens vous montrer un homme qui a pratiqué le conseil dans toute sa perfection, et qui a obtenu la récompense dans toute son étendue; un homme qui a fait tout ce que l'Evangile demande, et qui a reçu tout ce que l'Evangile promet: *Omnis qui reliquerit... centuplum accipiet.* C'est, Messieurs, au développement de cette simple et unique idée que je borne le tribut de louanges que nous devons en ce jour à la mémoire immortelle du glorieux patriarche saint François d'Assise. Je vous le représenterai comme un homme singulièrement destiné à justifier la sagesse des maximes évangéliques les plus sublimes et la vérité des promesses les plus magnifiques. Je dis donc, François donne au monde l'exemple du renoncement évangélique le plus parfait: hommes lâches et timides, voilà la condamnation de vos vains prétextes et de vos frivoles excuses. Dieu donne à François la récompense promise au renoncement évangélique: hommes téméraires et incrédules, voilà la condamnation de vos erreurs et de vos préjugés. En deux mots, le conseil suivi dans toute sa perfection, la promesse accomplie dans toute son étendue: *Omnis qui reliquerit... centuplum accipiet. Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Dieu, dit le Prophète, Dieu est admirable dans ses saints: *Mirabilis Deus in sanctis suis.* (*Psal.* LXVII, 36.) La sanctification des hommes est aux yeux de la foi le chef-d'œuvre de sa bonté: pour le connaître, ce n'est point dans l'ordre de la nature, c'est dans l'ordre de la grâce qu'il faut l'étudier; c'est là que jettent leur plus vif éclat ses perfections adorables, sa grandeur et sa bonté, sa justice et ses miséricordes, sa puissance et sa sagesse, sa force et sa douceur; là surtout que se manifeste cette plénitude de pouvoir, cette fécondité merveilleuse que l'on voit toujours semblable à elle-même, et toujours différente d'elle-même, répandre sur ses ouvrages le mélange de ressemblance tout à la fois et de diversité qui réunit, qui rapproche tout, et qui ne confond rien. En effet, quoique le même esprit forme tous les saints: *Operatur unus atque idem Spiritus* (I *Cor.*, XII, 11), tous les saints n'ont pas le même caractère de sainteté: quoique aucune vertu ne manque à aucun saint, chaque saint semble avoir sa vertu particulière; chaque vertu semble avoir son héros: François fut le héros du renoncement évangélique; il en fut le modèle, l'apôtre, la gloire: le modèle, par sa ferveur à le pratiquer; l'apôtre par son zèle à l'établir; la gloire, par les vertus dont il l'honora. Reprenons.

1° Le modèle, par sa ferveur à le pratiquer. Non, chrétiens, je ne porte point au delà de ses justes bornes l'éloge de François, lorsque j'avance qu'entre tous les saints aucun ne parut marcher de si près sur les traces du Dieu pauvre: les fastes de l'Eglise nous montrent des pauvres qui, paisibles,

patients dans leur pauvreté, portèrent avec une soumission religieuse le fardeau pénible de l'indigence ; contents de gémir en la présence de Dieu, ils accordèrent à leur douleur de se soulager par des soupirs innocents, ils ne lui permirent point de se répandre en plaintes et en murmures. Nous apercevons des pauvres que la foi sait consoler de leur situation, dont les pleurs s'arrêtèrent après avoir coulé quelque temps, et qui s'accoutumèrent à être pauvres sans être malheureux ; nous voyons des pauvres qui n'ont été pauvres que parce qu'ils voulurent l'être ; ils sacrifièrent l'éclat et les plaisirs des richesses au désir d'en éviter les écueils et les crimes. Ne découvrant point de milieu facile entre une indigence vertueuse et une prospérité coupable, il semble qu'ils souhaitèrent moins d'être pauvres qu'ils ne craignirent d'être riches ; qu'ils ne pratiquèrent le conseil que pour ne pas manquer au précepte, et qu'ils ne renoncèrent aux biens de la terre que parce qu'il leur parut moins pénible d'en ignorer les délices que d'en fuir la corruption. Nous admirons des pauvres animés par des vues plus nobles encore et plus pures, des hommes dont la piété méprisa l'opulence sans la redouter : ils pouvaient être riches sans cesser d'être vertueux, ils voulurent devenir pauvres afin d'être plus parfaits. Malheur à moi si j'entreprenais de diminuer le prix, d'affaiblir le mérite d'une pauvreté humble et soumise, d'une pauvreté paisible et tranquille, d'une pauvreté de sagesse et de précaution, d'une pauvreté de choix et de préférence ! Aussi, malheur à moi si, donnant à des vertus plus communes les louanges qui leur sont dues, je refusais à une vertu plus héroïque les éloges dont elle est digne ! Car, remarquez-le, chrétiens, quand je parle de François, je ne parle pas seulement d'un homme qui a soutenu sans se plaindre les rigueurs de la pauvreté, qui a estimé la pauvreté, qui a embrassé volontairement la pauvreté ; je ne parle pas seulement d'un homme qui a détesté dans les richesses ce qu'elles ont de funeste à l'innocence ; d'un homme qui a cherché dans la pauvreté l'asile, l'appui, la perfection de ses vertus : je parle d'un homme dont le cœur, plein de haine et de mépris pour le faste des richesses mondaines, ne fut pas moins ennemi de ce qu'elles peuvent avoir de flatteur et d'agréable que de ce qu'elles ont de séduisant et de dangereux : je parle d'un homme qui, dans l'amour qu'il a pour la pauvreté évangélique, n'en aime rien tant que les peines et les misères, que l'obscurité et les humiliations. Je ne vous dirai donc point qu'il quitta, dès sa première jeunesse, un état d'opulence et des espérances encore plus flatteuses. Je ne vous le représenterai point réduit, par son propre choix, à ne vivre que d'un pain acheté par des prières toujours humiliantes, lors même qu'elles sont exaucées. Je passerai tout cela sous silence, parce que j'ai quelque chose de plus grand à vous offrir : le cœur de François, ce cœur où la pauvreté évangélique règne avec tant d'empire et de majesté. Quels sont les motifs qui engagèrent François à embrasser cet état ? quels sont les sentiments de François dans cet état ? pourquoi est-il pauvre ? comment est-il pauvre ? C'est là, chrétiens, ce que je voudrais vous expliquer, parce que c'est là que François se montre tout entier. La conduite ne présente que les dehors, la surface de l'homme ; quelquefois elle l'annonce, elle le peint, souvent elle le masque : l'homme n'existe, il n'agit, il ne vit que dans le cœur de l'homme. Pourquoi François est-il pauvre ? M'arrêterai-je à prouver que la nature et les sentiments de la nature n'eurent point de part à ce changement prodigieux ? Vous savez qu'un si grand détachement ne peut être l'ouvrage que d'une grande vertu. Vous savez que si jamais il fut un cœur dont les penchants fussent opposés à la bassesse apparente de la pauvreté, ce fut le cœur de François ; naturellement avide de gloire, porté au luxe et à la magnificence, aimant à briller, à dominer dans le monde : ce que vous ignorez peut-être, et ce qui caractérise l'âme de François, c'est que, pour assujettir son cœur, la pauvreté évangélique eut à combattre, non-seulement ce qu'il était par la nature, mais en quelque sorte ce qu'il était par la grâce ; je veux dire, ce fond précieux de sensibilité, de charité chrétienne qui, dans les jours de son abondance, fut la ressource de toutes les misères, la consolation de tous les malheureux. Avouez-le, chrétiens, je parle un langage que vous n'entendez pas. Vous ne comprenez point que François ne trouva rien de triste dans la pauvreté, que l'impuissance de soulager les pauvres. Cependant vous le vîtes, Seigneur, si quelque agitation importune troubla la paix du sacrifice auquel vous l'appelez ; si ce sacrifice fut arrosé de quelques larmes : François ne pleura point sur les misères auxquelles il allait se dévouer ; il ne pleura que sur la destinée des pauvres dont il fallait cesser d'être le père pour se rendre leur imitateur. Riches du monde, où en sont réduits, par rapport à vous, les ministres de l'Évangile ? Dans un siècle meilleur et plus chrétien, on vous aurait proposé pour modèle la ferveur de François ; aujourd'hui je me croirais heureux si, n'osant espérer de vous la sublimité de ses vertus, je trouvais en vous ce qu'il appelait ses faibles, ses défauts. Le sort du pauvre est en vos mains : ces enfants infortunés que le Dieu créateur semble ignorer et méconnaître, il laisse à votre main d'essuyer leurs pleurs, à vos bienfaits de tarir la source de leurs larmes, à votre compassion de les venger des outrages de la fortune. Cependant votre âme émue, agitée par tant d'autres sentiments, ne s'ouvre point à cette noble ambition ; les soupirs du pauvre retentissent autour de vous, ils ne se sont point fait entendre à votre cœur : ah ! votre cœur n'est donc pas de la même trempe que le cœur de François ! O spectacle digne de l'admiration des hommes et des anges ! cette grande âme

flotte incertaine, irrésolue entre l'amour des pauvres et l'amour de la pauvreté évangélique. Ces deux amours règnent dans son cœur tour à tour et s'en disputent l'empire: tantôt il lui semble plus doux de consoler ceux qui lui retracent l'image de Jésus-Christ souffrant; tantôt il lui paraît plus beau de souffrir avec Jésus-Christ, entraîné par l'attrait de deux vertus, dont l'une l'engage à conserver ce que l'autre lui commande de quitter; enfin la pratique du renoncement évangélique obtiendra la préférence, l'exercice de la charité chrétienne aura ses regrets. Doublement digne de nos éloges dans son triomphe et dans ses incertitudes, qu'admirerons-nous davantage ou sa victoire ou ses combats? Heureux qui remporterait de pareilles victoires! heureux même qui éprouverait de semblables combats! et vous pauvres, objet de son amour, ne regrettez plus le protecteur que le ciel vous enlève; ses bienfaits seraient moins propres à vous consoler que ses exemples; ouvrez les yeux sur l'avantage de votre état. Comment l'ignoreriez vous, lorsque vous voyez ce cœur humain, tendre, généreux, sacrifier le plaisir de soulager votre indigence à la gloire de la partager, et ne connaître d'autre bonheur que de devenir pauvre autant que vous et plus que vous?

Je dis autant que vous, et plus que vous. François est pauvre; comment l'est-il? Il l'est du cœur et de tout le cœur. Un Homme-Dieu pauvre, et par là devenu, d'une façon spéciale, le Dieu des pauvres, est sans cesse présent à son esprit. Quoi donc, s'écrie-t-il, adorateur d'un Dieu naissant et mourant dans l'indigence, je coulerais mes jours dans le sommeil voluptueux d'une mollesse opulente? O pauvreté sainte! ô trésor précieux d'une âme chrétienne! quand vous posséderai-je? Si quelqu'un vous préfère les richesses mondaines, il ne vous connaît pas comme je vous connais: *Divitias nihil esse duxi in comparatione illius.* (*Sap.*, VII, 8.) Anges de paix, qui portez au trône du Dieu vivant les prières des hommes, trop souvent vous avez été fatigués de nos vœux avares et intéressés; aviez-vous entendu demander le trésor de la pauvreté? Le plus sage des rois, Salomon, avait connu le péril des richesses jusqu'à souhaiter d'en être préservé; il n'avait pas connu les avantages de la pauvreté jusqu'à désirer de les obtenir. Délivrez-moi, Seigneur, disait-il, de l'orgueil des richesses et des murmures de l'indigence, que mon âme tranquille se repose dans une heureuse médiocrité: *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi.* (*Proverb.*, XXX, 8.) François, instruit à l'école de Jésus-Christ, forme d'autres désirs. Aidé de votre grâce, ô mon Dieu! je pourrais me défendre contre les piéges de l'abondance: qu'un cœur moins vivement touché se borne à jouir des richesses sans crime; un amour bien tendre se fait une loi d'y renoncer. Disciple d'un Dieu pauvre, on le craint, on le respecte, quand on l'adore: l'aime-t-on comme François, quand on ne l'imite pas comme lui? *Mendicitatem dederis mihi.* Vous ne concevez point, Messieurs, un amour de la pauvreté évangélique plus généreux dans ses sacrifices, plus empressé dans ses richesses, plus vif dans ses désirs; mais, lorsque les grandes âmes se livrent à l'impression de la grâce, l'esprit de Dieu les élève à un héroïsme de sentiments auquel l'esprit de l'homme ne peut atteindre: ce que vous admirez dans François n'est qu'une légère ébauche de sa gloire et de ses vertus; voulez-vous vous former une juste idée de François? un trait va vous ouvrir, vous développer le plus intime de son cœur. Tel est le délire, le vertige que la contagion des richesses répand dans une âme intéressée, que l'avare, quelque riche qu'il soit, dès qu'il aperçoit un homme plus riche, croit être pauvre. Or, si la cupidité a ses prodiges, apprenez, de l'exemple de François, que la ferveur chrétienne a ses miracles: la Providence offre à ses yeux un homme sur lequel le ciel semble avoir voulu rassembler toutes les misères humaines. A cette vue, attendri, désolé, François pousse de profonds soupirs; il verse un torrent de pleurs. Homme importuné, qu'il vous est doux de trouver une âme si sensible à votre triste destinée! vous pensez que les larmes de François ne sont que des larmes de compassion et de charité; vous vous trompez; vous n'apercevez qu'une faible partie de ce qui se passe au fond de son cœur. Il vous plaint, il se plaint lui-même; ses larmes sont tout à la fois des larmes d'une compassion tendre et des larmes d'une sainte jalousie. Que ne peut-il vous faire un autre sort, et que ne l'a-t-on mis dans votre situation? vous seriez tranquille, et il serait heureux. Pauvreté sainte, le jour de votre triomphe est venu! Vous aviez fait répandre des larmes qui vous étaient injurieuses; des larmes de douleur et de dépit; des larmes de fureur et de désespoir; des larmes de révolte et de scandale. De nouvelles larmes coulent pour vous; des larmes de désir, des larmes d'amour. Telles devaient être les larmes d'un homme séparé, pour donner au monde l'exemple du renoncement évangélique poussé au plus haut degré de perfection, noble et sublime destination! le ciel voulut l'apprendre à la terre, lorsqu'il lui plut de préparer à François naissant une autre crèche, une nouvelle étable de Bethléem. La pauvreté avait présidé à la naissance du maître; elle reçoit le disciple entre ses bras; elle le marque de son sceau; elle lui imprime son caractère: enfant, pour ainsi dire, de la pauvreté évangélique, il ne se contente pas d'en être le modèle par sa ferveur à la pratiquer, il en devient l'apôtre par son zèle à l'établir.

2° Envoyé par Jésus-Christ pour ranimer ce feu céleste dont la flamme vive et pénétrante consume les affections profanes, François parcourt les villes et les campagnes, faisant retentir ces paroles puissantes: Heureux ceux qui n'aiment rien dans la

monde que pour Dieu ! plus heureux ceux qui n'y possèdent rien ! *Beati pauperes.* (*Matth.*, V, 3.) Il dit ; au premier son de sa voix se rassemble autour de lui un peuple de pauvres évangéliques. Ont-ils commencé de couler une seconde fois, les jours de l'Église naissante, lorsque, détrompés de l'enchantement des biens périssables, les fidèles venaient jeter leurs trésors aux pieds des apôtres ? Oserai-je le dire ? l'Église, dans les temps de sa gloire et de sa ferveur, ne vit peut-être rien de plus beau que le spectacle que François lui prépare.

La pauvreté sainte de Jésus-Christ règne sur le corps comme sur les membres de la société qu'il établit, et l'édifice entier n'est appuyé que sur le renoncement le plus rigide, le plus austère, le plus universel ; et voilà ce qui m'a autorisé à avancer que François fut l'évangéliste, l'apôtre de la pauvreté sainte de Jésus-Christ d'une façon singulière, et qui ne convient peut-être qu'à lui depuis les temps apostoliques. Je sais que la pauvreté évangélique est la pierre fondamentale sur laquelle reposent les sociétés religieuses ; mais, ne peut-on pas l'avouer ? ce qui fait la gloire commune des sociétés religieuses, est la gloire propre et spéciale des enfants de François. Comment ? parce qu'il en coûte moins de renoncer à l'agréable, à l'utile, quand ont est soutenu par l'espérance du nécessaire ; la séparation n'est pas si pénible, lorsque le lieu saint offre une partie de ce qu'on laisse dans le siècle profane ; le sacrifice est entier dans la préparation de l'esprit et du cœur, il ne l'est pas dans la réalité ; on quitte tout, puisqu'on ne se réserve rien ; on ne le quitte pas, puisqu'on retrouve une partie de ce qu'on a quitté. A qui donc appartient-il mieux qu'aux enfants de François de dire avec les apôtres, dans l'étendue, dans l'énergie précise de la lettre, qu'ils ont tout abandonné ? *Ecce nos reliquimus omnia.* (*Matth.*, XIX, 27.) Toujours étrangers dans une terre où ils ne possèdent rien, ils n'ont pas plus de part à l'héritage du sanctuaire qu'à l'opulence du siècle ; ils fuient l'abondance de l'Égypte, sans pouvoir compter sur la manne du désert ; à l'ombre de l'autel ils ne trouvent que le silence, la solitude, le vide, le dénûment d'une indigence totale ; et le Dieu auquel ils s'immolent par un si grand sacrifice ne les récompense que par de grandes vertus et par de grandes épreuves.

Épreuves d'autant plus difficiles à soutenir, qu'aux rigueurs de la pauvreté François en ajoute les humiliations. Dans les autres sociétés religieuses (reconnaissons-le à la gloire de la Providence), la pauvreté évangélique a ses douceurs aussi bien que ses peines. Si le monde n'est plus à nous, nous ne sommes plus aux embarras, aux agitations du monde profane. Si, lors même qu'il peut, qu'il doit prétendre à nos services, il ne nous laisse aucun droit à ses biens et à ses honneurs, nous ne lui laissons aucun droit à nos empressements et à nos hommages. Libres dans notre pauvreté, libres par notre pauvreté, sans servitude, parce que nous sommes sans intérêt, ce monde de luxe et de cupidité, qui ne peut rien pour nous, ne peut rien contre nous ; et en nous ôtant l'espérance de ses biens trompeurs, notre état nous sauve de la nécessité de ramper sous ses caprices : mais se trouver dans son état et par son état séparé des biens, des plaisirs, des honneurs du monde, et se trouver dans son état et par son état dévoué à supporter les hauteurs de son orgueil, à essuyer les dédains fastueux de son mépris, à dévorer la dureté de ses refus, quelquefois l'outrage de ses bienfaits, plus insultants que ses refus. Ah ! dans la pratique des autres vertus, la nature semble offrir moins d'obstacles à la grâce. La grandeur de l'âme, l'élévation du courage, la noblesse du sentiment, soutiennent, animent, fortifient ; ici, elles accablent ; et plus l'esprit est fait pour penser, le cœur né pour sentir, moins on trouve en soi-même de force et de ressources : par conséquent des hommes de tout état et de toute condition, des hommes souvent distingués par le mérite et les talents, des hommes incapables par leur caractère de descendre à une bassesse ; les accoutumer à ne point rougir de tant d'humiliations, quelle entreprise, quel projet ! Pour le former, il fallait tout le zèle de François ; pour s'en promettre le succès, toute sa confiance en Dieu ; pour en braver les obstacles, tout son courage ; pour y réussir, tout l'empire que donne une sainteté annoncée par les vertus les plus héroïques et attestée par les plus étonnants prodiges. Avec quelle joie François voit donc naître autour de lui cette nombreuse postérité dévouée à éterniser les honneurs de la pauvreté évangélique ! Avec quelle attention, quelle vigilance il travaille à maintenir, à défendre l'ouvrage de son zèle !

Toujours en garde contre ce qui peut ramener le désir, le goût des richesses, dès qu'il en aperçoit la moindre trace, cet homme de paix et de douceur devient un Élie. Dans les saintes fureurs de son zèle, il invite le ciel à lancer sa foudre et son tonnerre : jusque dans les temples qu'il élève à la gloire de son Dieu, il veut que tout respire la simplicité, la modestie, l'humilité de la pauvreté évangélique. Que plus d'un David rougisse de laisser le Dieu d'Israël sous des tentes et des pavillons, tandis qu'habitant des palais superbes, l'homme foule aux pieds l'or et le marbre ; que d'autres temples, par la vaste étendue de leur enceinte, par les prodiges de leur structure savante, par la magnificence des ornements qui les décorent, publient la gloire du Dieu grand, du Dieu puissant, sous qui plient, comme de faibles roseaux, les dieux que le monde adore ; les temples élevés par la main de François publieront les souffrances, les humiliations, les anéantissements du Dieu pauvre : les autres temples annonceront le Dieu de force et de majesté, le Dieu du ciel et de la terre ; ceux ci l'annoncent comme le Dieu de l'Évangile

le Dieu Sauveur, le Dieu de la crèche et du Calvaire. Que fit donc François lorsqu'il institua le saint ordre qui le reconnaît pour son père? Il établit un monument à jamais durable de son amour pour la pauvreté évangélique. Il voulut que par le moyen d'un peuple nouveau, qui succéderait sans cesse à celui que le temps entraîne avec lui, ce précieux dépôt d'un amour si pur, si saint, confié à une race immortelle, pût braver l'injure des ans, pour venger la pauvreté évangélique du mépris des hommes mondains, en montrant à ces riches tyrannisés par tant de désirs, alarmés par tant de craintes, désolés par tant de regrets, dévorés par tant d'ennuis; à ces riches, esclaves de tant de passions, coupables de tant d'injustices, déshonorés par tant de crimes, en leur montrant des pauvres, contents et heureux; des pauvres qui veulent l'être, et qui ne craignent rien tant que de ne l'être pas; des pauvres, qui dans leur pauvreté goûtent la paix et l'innocence, vertueux et tranquilles, éloignés des passions qui corrompent le cœur, libres des soins qui l'agitent; des pauvres dont la félicité, digne d'être enviée du riche, forcerait les mondains de respecter ce qu'ils n'osent pratiquer. Ainsi, modèle et apôtre du renoncement évangélique, que reste-t-il à François, que d'en être la gloire?

3° Or, je soutiens que si jamais, depuis les temps apostoliques, il fut un homme propre à honorer la pauvreté sainte de Jésus-Christ, à faire la gloire, l'ornement du renoncement évangélique, ce fut François. En effet, parce que ce n'est pas la pauvreté, dit saint Basile, mais l'amour de la pauvreté, qui fait le pauvre évangélique : *Non paupertas, sed paupertatis amor;* parce que l'homme qui ne possède rien n'est que le pauvre du monde; que l'homme qui ne souhaite rien est le pauvre de Jésus-Christ. François désire toujours moins qu'il ne reçoit. Considérez-le au milieu de ses enfants, il ne les anime à la pratique du renoncement évangélique que par l'exemple d'une pauvreté plus austère; la cellule la plus pauvre est la cellule qu'il habite; le vêtement le plus pauvre, celui dont il se couvre; de toute l'autorité que lui donnent sur eux les titres de maître, de supérieur, de père, il ne se réserve que le droit de préférence dans les rigueurs de la pauvreté, que le droit de leur accorder ce qu'il se refuse d'adoucissements, de leur refuser ce qu'il se permet de dénûment et d'humiliations.

Et parce que, selon la remarque de saint Hilaire, la pauvreté n'est une pauvreté chrétienne et évangélique, qu'autant qu'après avoir fermé le cœur à la séduction et aux délices de l'opulence, elle l'ouvre à l'amour de la croix et des souffrances : *Pauperes bene nuntiantur qui crucem suam exceperint.* François, disciple du Dieu pauvre, se montre un parfait imitateur du Dieu crucifié. Jeûnes multipliés, travail, courses, voyages, missions pénibles, injure des saisons, prière continuelle, sommeil de quelques moments; que les sens se plaignent, que l'amour-propre se révolte, que la nature succombe, François ne pense pas à vivre, il ne désire que mourir : *Desiderium habens dissolvi* (*Philip.*, I, 23); ou plutôt, il ne pense qu'à vivre comme Jésus mourant; il ne vit que pour la croix; il ne vit que de l'amour de la croix; et, pour me servir de l'expression de saint Chrysostome, ce n'est plus lui qui vit, c'est la pénitence, la mortification qui vit en lui : *Totus pœnitentia formatus incedebat.* Et parce que cette pauvreté spirituelle et intérieure, canonisée dans l'Evangile, consiste principalement selon la décision de saint Augustin, dans l'esprit d'humilité : *Intelliguntur pauperes spiritu, humiles;* parce que sans l'humilité les vertus dégénèrent et deviennent quelquefois des vices; point de vertu plus chère, plus précieuse à François, que l'humilité. Quoiqu'il marche dans les voies les plus sublimes, on ne le voit point, dans le plan de sa conduite extérieure, s'écarter des routes ordinaires. Au-dessus, pour ainsi dire, des saints, par tant de vertus héroïques, il aime à se confondre avec le peuple par les pratiques de la dévotion vulgaire et commune. Dans sa ferveur rien de cette singularité, de ces idées personnelles, de ces plans méthodiques où règne la vanité masquée sous les dehors de la piété; loin de se glorifier de ses vertus, il ne les voit pas, il ne les connaît pas. Qu'est-il à ses yeux? un profane indigne du sacerdoce de Jésus-Christ; un pécheur que le ciel ne souffre que dans l'abondance de ses miséricordes, que le monde n'estime que séduit par de trompeuses apparences. Cette humilité vous surprend; le dirai-je? elle ne vous étonne, que parce que vous êtes étrangers aux mystères de la grâce. La vanité, l'orgueil, vices peu redoutables pour l'homme qui se connaît, qui s'occupe sans cesse de sa misère et de son néant; non, je ne les craindrai jamais dans un Bernard, dans un Xavier, dans une Thérèse, dans un François. Leur cœur ne les trompe point. L'homme de la cupidité se montre sans cesse à leurs yeux, parce qu'ils sont continuellement occupés à le combattre. Or, avec le sentiment de tant de penchants à réprimer, de tant de résistances à vaincre, ce n'est point l'humilité, ce serait la vanité, que je nommerais un prodige. Mais une dévotion tiède, languissante, dissipée; une dévotion passagère, inconstante, volage; une dévotion inquiète et jalouse; une dévotion molle, oisive, indolente; une dévotion politique, ambitieuse, intéressée; une dévotion d'humeur, de caprices, d'amour-propre; une dévotion à peine commencée : elle ne pense, elle ne réfléchit, elle ne raisonne pas; elle ne s'étudie, elle ne s'interroge, elle ne s'éprouve pas; elle ne se connaît, elle ne se voit, elle ne se sent pas. Comment donc serait-elle modeste, elle ignore ce qui lui reste de défauts, ce qui lui manque de vertus. François fut humble, ne demandez plus s'il fut saint. François fut saint, ne demandez plus comment il fut humble. Et parce que la pauvreté évangélique, toute sainte qu'elle est en elle-même,

ne doit être regardée, ainsi que nous l'apprend saint Jérôme, que comme une préparation à la sainteté, que comme une vertu qui conduit, qui dispose aux autres vertus: François ne se borne pas au désir d'être par excellence l'homme de la pauvreté évangélique, il aspire à devenir, il devient l'homme de toutes les vertus, un homme d'abnégation et de renoncement intérieur, un homme de patience et de courage, un homme de paix et de charité, un homme d'oraison et de contemplation, un homme de travail et de zèle, un homme de mortification et de pénitence. Saint de tous les genres de sainteté, comme il n'accorde rien à la nature, il ne refuse rien à la grâce. Plus riche en mérites qu'il n'est dénué des biens de la fortune, il efface le prodige de son renoncement évangélique par le miracle de ses vertus. Et, parce que les vertus les plus sublimes sont toujours des vertus stériles et trop imparfaites, si elles ne sont épurées par le feu de l'amour divin, dans quelle âme vit-on des désirs plus impatients, des sentiments plus tendres, des transports plus violents? Inquiétudes, mouvements, agitations, regrets, ennuis, pleurs, soupirs, ce langage d'un cœur vivement touché, qui le parla, qui l'entendit mieux que François? Ce n'est plus un homme, c'est un Séraphin, brûlant des ardeurs de la divine charité. Victime sanglante, posée sur l'autel du pur amour, avide de consommer son sacrifice; qui lui rendra les périls et les persécutions de la primitive Église? Il court dans les climats lointains chercher le glaive des tyrans; il vole au delà des mers. L'ange du Seigneur marchait devant lui, et veillait à sa défense. François ne trouve que des hommages, où il s'attendait de trouver des supplices. Son cœur trompé se plaint, il gémit. Ah! le ciel ne lui refuse ce qu'il souhaite qu'afin de lui accorder ce qu'il n'aurait osé espérer. Jésus crucifié se présente à François; des plaies du Sauveur partent des flèches embrasées: François s'avance au-devant du coup; ses pieds, ses mains, son côté transpercés, en font l'image de l'Homme de douleurs. Depuis ce moment il ne traîne qu'une mourante vie; son sang coule goutte à goutte, s'épuise enfin, et laisse à l'amour divin la plus noble de ses dépouilles, à notre piété un objet digne de son culte, à la pauvreté évangélique son plus beau triomphe. François fut le modèle, l'apôtre, la gloire du renoncement évangélique. François a donc pratiqué tout ce que le conseil du renoncement évangélique a de plus parfait et de plus sublime. Vous venez de voir le conseil suivi dans toute sa perfection: *Omnis qui reliquerit.* Voyons la promesse accomplie dans toute son étendue: *Centuplum accipiet.* Sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

A considérer la pauvreté dans l'ordre de la nature, on sera forcé de souscrire à l'oracle du sage, et de convenir que les jours du pauvre ne sont qu'amertume et douleur: *Omnes dies pauperis mali.* (*Proverb.*, XV, 15.) A considérer la pauvreté dans l'ordre de la grâce, quel changement, quelle révolution! La pauvreté mondaine ne connaît qu'indigence pénible, que misères affligeantes, que rebuts et opprobres humiliants: de la pauvreté évangélique coulent la véritable abondance, la paix la plus tranquille, la gloire la plus éclatante. François l'éprouve. Fidèle à suivre l'attrait de la grâce, il trouve un Dieu fidèle à remplir l'étendue de ses promesses. Le dénûment de sa pauvreté lui procure la plénitude et la perpétuité des richesses; les peines de sa pauvreté lui ouvrent la source des pures et véritables délices; les humiliations de sa pauvreté l'élèvent au comble de la gloire et des honneurs. François riche, heureux, grand dans sa pauvreté et par sa pauvreté: *Centuplum accipiet.* Appliquez-vous: 1° Dans le dénûment de la pauvreté la plus rigide, la plus totale, la plus complète, la plus universelle, François trouve l'abondance et la plénitude des richesses. Et voici, mes chers frères, un des miracles les plus sensibles, et peut-être le plus propre à nous convaincre qu'il est une providence spéciale, attentive à veiller sur le peuple chrétien, une providence intéressée à justifier la vérité des oracles évangéliques. Touchés de l'exemple de François, entraînés par la force de sa parole, gagnés par le bruit, par la réputation de ses vertus; de toutes les parties de l'Europe, des disciples fervents viennent se jeter entre les bras du nouveau législateur, se charger du poids de sa règle, partager les travaux de son zèle, s'associer aux austérités de sa pénitence. Père de la famille nombreuse que le ciel confie à ses soins, comment soutiendra-t-il cette société naissante. Ah! Messieurs, nous ignorons les richesses de la Providence et les miséricordes infinies du Dieu qu'il adore. Que Joseph pénètre dans l'avenir; que divinement inspiré il prévienne le ravage des saisons; que sa sagesse profonde prépare une ressource, ouvre un asile à l'Égypte désolée. François n'est point assis aux pieds du trône, comme Joseph: il ne tient point en main les rênes d'un vaste empire; il n'a point étudié les mystères de cette science heureuse à faire mouvoir les ressorts de l'abondance et de la félicité publique. François n'est qu'un pauvre obscur, inconnu, sans crédit, sans autorité. François est pauvre, mais il est pauvre pour Jésus-Christ: sa pauvreté lui tiendra lieu de crédit, d'autorité, de politique, de précautions, parce qu'elle est une pauvreté évangélique; sa pauvreté sera une pauvreté féconde, une pauvreté qui lui fournira un fonds plus assuré, plus étendu que tous les trésors de l'opulence mondaine. On dirait que les villes, les provinces, les royaumes, sont devenus tributaires de ce pauvre évangélique: que Dieu veut faire passer une seconde fois les richesses de l'Égypte entre les mains d'Israël. Les peuples s'empressent à construire les maisons qu'habiteront les enfants de François

on prévient leurs vœux : on ne leur donne pas le temps de demander ; à peine leur laisse-t on le moment de souhaiter. François est plus occupé à refuser qu'à recevoir ; à rejeter l'abondant et le superflu qu'à chercher le nécessaire ; à défendre ses enfants contre l'attrait des richesses qu'on leur offre qu'à adoucir les rigueurs de la pauvreté qu'ils ont embrassée. Le seul péril sur lequel il tremble, c'est qu'avec les richesses du monde les cupidités du siècle ne s'insinuent dans le désert, et qu'en se prêtant à ses bienfaits on ne vienne à prendre ses vices et ses passions. Abus donc et illusion, s'écrie saint Bernard ! Abus, illusion, de penser que la récompense promise aux pauvres évangéliques ne les attend que dans le ciel ; elle commence, elle s'ébauche sur la terre : *Non putent sola possidere cœlestia, possident et terrena.* Les pauvres de Jésus-Christ ne possèdent point les richesses ; ils sont plus riches que ceux qui les possèdent ; d'autant plus riches, plus maîtres, ajoute saint Bernard, que la Providence leur fournit le nécessaire, et que leurs désirs ne s'étendent point au superflu : *Eo magis Domini, quo minus cupidi.* Ce qu'on appelle richesses n'est souvent qu'une opulence imaginaire, une indigence réelle ; au lieu que la pauvreté évangélique n'est qu'une indigence extérieure, une opulence vraie et solide. De là, reprend saint Ambroise, de là, riches du siècle, apprenez combien vous êtes pauvres, combien le pauvre évangélique est riche : *O dives! nescis quam sis pauper.* En effet, l'homme n'est riche qu'autant qu'il jouit de ses richesses. Or, retranchez de l'opulence mondaine le tribut qu'elle est obligée de payer au jeu, au luxe, à des équipages, à des domestiques, à tout cet appareil de pompe profane et de bienséances frivoles ; quel vide tout à coup, et dans quelles bornes étroites se trouve resserrée la fortune la plus immense ! Le riche mondain possède beaucoup, il jouit de peu ; tout est à lui, presque rien n'est personnellement pour lui ; riche pour le public, pauvre pour lui-même. Trop souvent il ne connaît des richesses que les soins inquiets, les agitations tumultueuses qu'elles produisent. Ajoutons, avec le saint docteur, que l'homme n'est riche qu'autant que sa fortune remplit son cœur, qu'autant que ses désirs ne vont point au delà de son opulence. Or, telle est la contagion des richesses mondaines, que plus on a, plus on veut avoir : *Quanto plus habueris, tanto plus requiris.* Le riche du monde est donc pauvre, parce qu'il ne jouit pas de ce qu'il possède, parce qu'il ne possède jamais autant qu'il désire ; le pauvre de Jésus-Christ est riche, parce qu'il jouit de ce qu'il ne possède pas, parce qu'il possède toujours plus qu'il ne désire. Prodige d'indigence dans les richesses ; juste punition de l'avare cupidité, ou des profusions de la volupté. Miracle de richesses dans l'indigence, juste récompense de la pauvreté évangélique ; miracle que notre raison refuserait peut-être de croire, si François ne nous en avait fourni une preuve décisive et sans réplique.

Miracle constant et durable. Ils passent, ils s'évanouissent comme l'ombre ces établissements appuyés sur l'opulence ; un moment d'orage déracine les cèdres du Liban ; un caprice du sort replonge dans la poussière ces dieux de la terre que l'on avait vus, tant adorés, étonner les peuples par le spectacle de leur faste et de leur luxe : au lieu que, depuis des siècles, vainqueur du temps et de l'inconstance des choses humaines, il subsiste l'édifice qu'éleva la main de François. Les soins de la Providence, la piété des fidèles, les promesses de Jésus-Christ composent tout l'héritage que les enfants reçurent de leur père. Précieux héritage, avec lequel, tranquilles et certains de leur destinée, ils ont vu, parmi tant de révolutions soudaines, les fortunes immenses naître et se détruire, les richesses circuler de main en main, sans que le changement, arrivé dans le sein des États et des familles, en ait produit d'autres, par rapport à cette société sainte, que de lui donner de nouveaux protecteurs. Miracle qui, tout grand, tout surprenant qu'il est en lui-même, n'a rien, après tout, qui doive nous étonner dans le plan de la religion ; non-seulement, parce qu'il se souviendra de ses promesses ce Dieu, qui s'est engagé à ne point oublier ceux qui s'oublieront pour lui, et à rendre le centuple de ce qu'il recevra, mais encore ; parce que la destinée des pauvres évangéliques est liée inséparablement au sort de la religion : oui, tandis qu'il sera parmi nous des âmes dociles à l'impression de la grâce, la foi ne cessera point de leur montrer dans les enfants de François le plus noble objet de la charité chrétienne. Du temps de nos pères, il est vrai, l'esprit de schisme souleva les sectes protestantes, contre la sainte confiance qui, renonçant aux ressources de l'industrie humaine, ne se repose que sur la Providence. Mais que pouvaient, pour flétrir la gloire et le mérite de la pauvreté évangélique, les clameurs de ces hommes téméraires, dont le premier pas fut de corrompre l'Évangile en l'expliquant, de détruire la religion sous le spécieux prétexte de l'épurer, de déchirer, de bouleverser l'Église pour la réformer ? La pauvreté évangélique était digne d'avoir de tels ennemis, elle s'honore de leur mépris, et ils ne tardèrent pas eux-mêmes à la justifier par l'opprobre et le délire de leur honteux fanatisme. Comment donc, et par quelle fatalité est-il arrivé que notre siècle n'ait point rougi d'emprunter leurs systèmes, d'adopter l'impiété de leurs raisonnements, de parler leur langage ? On les entend ces génies altiers et superbes, hardis à changer les vices en vertus, et les vertus en vices ; on les entend blasphémer sans pudeur le chef-d'œuvre de la grâce de Jésus-Christ, humilier, dégrader les pauvres évangéliques, par les titres odieux d'hommes oisifs et indolents, d'hommes inutiles. Inutiles à qui ?

grand Dieu, serait-ce à la religion? serait-ce à l'état? Ils auraient été, ils seraient inutiles à la religion les pauvres évangéliques, ces hommes, d'une sainteté édifiante, dont la ferveur, reproduisant les plus beaux jours de l'Eglise naissante, confondait, par d'illustres exemples, les prévarications et les cupidités du monde; inutiles à la religion, ces hommes de pénitence et de mortification, dévoués à laver de leurs larmes, à expier de leur sang les péchés du peuple; inutiles à la religion, ces hommes de prière et d'oraison, qui, tels qu'Onias dans le désert, élèvent vers le ciel la voix de leurs soupirs, afin de l'apaiser sur les scandales de la terre; inutiles à la religion ces anges de paix, ces hommes de sagesse et de conseil, dont la charité tendre et persuasive fut toujours la consolation des malheureux, le lien de la concorde dans les villes et dans les familles; inutiles à la religion ces hommes de courage et d'activité, de renoncement et d'abnégation, continuellement occupés à courir, à voler partout où les appellent la voix des pasteurs et les besoins du peuple; à user, à consumer leur vie dans les travaux les plus pénibles et les plus obscurs; inutiles à la religion ces hommes de zèle, nouveaux Machabées, que l'Eglise ne cessa point de voir intrépides à venger sa querelle, à combattre ses combats, à étendre son empire, s'élever contre toute nouveauté profane, réparer les débris du sanctuaire, porter, allumer le flambeau de la foi dans les régions reculées, donner à Jésus-Christ les rois et les royaumes; inutiles à la religion ces hommes d'un génie vaste et pénétrant, d'une éloquence sublime et touchante, d'une érudition immense, d'une savante littérature, qui d'âge en âge rempliront l'univers de la gloire de leur nom, et honoreront les plus grandes places par des talents encore plus grands: ils auraient été, ils seraient inutiles à l'Etat les pauvres évangéliques! il ne le pensait pas, il ne le croyait pas ce grand monarque, qui ouvrit le sein de notre France aux enfants de François: je parle de saint Louis. Tel sur le trône, que François dans le désert, aussi pauvre dans l'opulence, aussi humble dans la splendeur du pouvoir suprême, aussi pénitent dans le centre des plaisirs, aussi solitaire, aussi recueilli dans le tumulte des armes; ce roi qui sut si bien être roi, et le paraître; prince sage, guerrier victorieux, conquérant, père et maître de ses peuples, prince sans faiblesses comme sans passions, roi modèle des rois autant que des saints; il jugea qu'il ne pouvait assurer à son royaume une protection plus puissante que la ferveur et la piété des pauvres évangéliques. Ils ne le pensaient, ils ne le croyaient pas, ces dignes héritiers de la pourpre et de la gloire des césars, que l'on vit dans les périls de l'empire implorer les prières des solitaires de l'Egypte et de la Thébaïde. Ah! ils savaient que le ciel fait les révolutions de la terre, que les justes peuvent tout pour la prospérité des royaumes, parce qu'ils peuvent tout sur le cœur de Dieu, et que souvent le Josué, qui combat dans la plaine doit sa victoire au Moïse qui prie sur la montagne; ils étaient persuadés que le citoyen vertueux sert l'état en servant Dieu, et que le bonheur de la patrie ne dépend pas moins d'avoir de grands saints que d'avoir de grands rois et de grands guerriers: ils en étaient persuadés! je parle des Constantin, des Théodose. Quels princes! le monde vit-il jamais dans ses maîtres des vertus, des qualités plus dignes du trône. Auprès d'eux l'indigne rival, je parle de l'empereur Julien, que l'impiété moderne ne rougit point de leur opposer; à peine paraîtrait-il un homme, s'il ne se montrait à nos prétendus philosophes avec le titre d'apostat, et si sa lâcheté à abandonner, sa fureur à persécuter la religion, n'effaçaient à leurs yeux le ridicule méprisable de ses caprices, de son fanatisme, de son indécente et sanguinaire superstition.

En vain donc la fausse sagesse entreprendra d'avilir, de décrier les pauvres évangéliques; il sera toujours décidé par l'expérience de tous les âges et de toutes les nations, que la religion est la base et l'appui de l'Etat; que les périls et les ennemis de la religion sont les périls les plus pressants, les ennemis les plus redoutables de l'Etat; que la chute de la religion ne manque point d'entraîner le bouleversement et la décadence de l'Etat. Par conséquent, que tout homme qui est utile à la religion est un homme utile à l'Etat; par conséquent encore, qu'insulter aux maximes et aux vertus de la religion, c'est ignorance des intérêts combinés de la religion et de l'Etat; c'est quelquefois fureur et manœuvre perfide pour préparer par la ruine de la religion le naufrage de l'état: et fasse le ciel, mes chers auditeurs, qu'instruits par l'exemple des siècles passés, nous ne devenions point, par nos malheurs, l'instruction de la postérité, et une triste preuve de cette vérité que nous semblons méconnaître. Il sera toujours décidé au tribunal de la raison, éclairée par la foi, que les pauvres évangéliques ne seront des hommes inutiles à l'Etat que dans les spéculations vagues et insensées d'une politique d'athéisme et d'irréligion, enhardie par le libertinage à ne rien craindre et à ne rien espérer, pour la félicité publique, du Dieu maître, du Dieu protecteur et destructeur des empires, à ne connaître d'autre soutien du trône que la prudence humaine, d'autre dispensateur des événements que la fatalité des destinées, d'autre arbitre des combats et des batailles que le hasard et les caprices de la fortune. Il sera toujours décidé, parmi le peuple fidèle, que les pauvres évangéliques sont une des portions les plus précieuses de l'Eglise; que si tous les pauvres sont à Jésus-Christ, ceux-ci sont d'une manière spéciale les pauvres de Jésus-Christ; des pauvres que les saints engagements de leur vocation autorisent à espérer les soins, les atten-

tions les plus marquées de la Providence, et en quelque sorte, à prétendre, s'il le faut, à des prodiges, à des miracles de Providence; des pauvres pour qui la rosée du ciel ne cesserait de couler qu'autant qu'ils dégageraient, pour ainsi dire, le ciel de sa parole, en cherchant sur la terre des ressources que condamne leur état; des pauvres que leur état rendra respectables au monde le plus profane, lorsque le monde les verra respecter eux-mêmes leur état, aimer leur état, suivre les lois et l'esprit de leur état, observer les devoirs et les bienséances de leur état; en un mot, des pauvres à qui, pendant qu'ils continueront d'être fidèles à leur état, les bienfaits de Jésus-Christ ne peuvent manquer, parce que Jésus-Christ ne peut manquer à ses promesses. Par conséquent, lorsque François les a soumis au joug de la pauvreté évangélique, il a trouvé, en leur donnant pour appui la parole de Jésus-Christ, il a trouvé dans le dénûment de sa pauvreté la plénitude et la perpétuité des richesses : j'ajoute qu'il a trouvé dans les peines de sa pauvreté la source des pures et véritables délices.

2° De quel bonheur fut accompagnée la vertu de François? On conçoit que dans la sainte Sion les élus sont enivrés d'un torrent de délices : là le ciel les récompense, ici le ciel les éprouve; là ils se reposent dans le sein du Dieu de gloire et de félicité; ici ils marchent sur les traces sanglantes du Dieu crucifié : comment donc ferai-je comprendre que François, pauvre, pénitent, humilié, était heureux? Vains préjugés, disparaissez! La croix de Jésus-Christ, dit saint Bernard, ne fait pas seulement des saints, elle peut faire, elle fait des heureux : *Certe et crux habet exsultationem.* Les dehors de l'opulence ne cachent-ils pas souvent des douleurs véritables? Pourquoi la pénitence et la pauvreté ne cacheraient-elles pas la paix, la satisfaction intérieure? Plus d'un Jérôme au fond de son désert, insultant à la prospérité des mondains, ne craint point de leur dire, vous plaignez notre état, nous plaignons, avec bien plus de justice, votre situation : *Tu tales miseros arbitraris, nos te miserabiliorem putamus.* Nous sommes heureux, on ne le croit point, parce qu'on ne voit que notre solitude, on ne voit pas notre cœur. Vous n'êtes point heureux, on croit que vous l'êtes, parce qu'on ne voit pas votre cœur, on ne voit que votre fortune : *Tu tales miseros arbitraris, nos te miserabiliorem putamus.* Pour prouver que François fut heureux, il me suffirait donc de vous ramener à la maxime décisive de Salvien : et de dire avec lui, François est pauvre, il aime la pauvreté; que manque-t-il à son bonheur? *Pauperes sunt pauperie delectantur.* C'est le cœur, ajoute-t-il, qui reçoit et qui fait le plaisir; l'homme est heureux aussitôt qu'il est ce qu'il veut être : *Nulli beatiores sunt quam qui hoc sunt quod volunt.* Or, les richesses n'eurent jamais autant d'attraits pour le cœur le plus avide, que la pauvreté eut de charmes pour le cœur de François. Salomon, dégoûté de ses richesses; François, enchanté de son indigence, lequel est l'heureux? *Nulli beatiores sunt quam qui hoc sunt quod volunt.* Que fais-je? Je m'égare en de vains raisonnements. Venez, suivez François, parcourez ces déserts, dépositaires de tant de prodiges. Avons-nous franchi tout à coup l'immensité de la distance qui nous sépare du séjour des élus, ou le ciel est-il descendu sur la terre? Quels doux transports! quels soupirs enflammés! quelles larmes de joie et d'amour! quels ravissements! quelles extases! Entraîné par l'impétuosité de l'esprit, François s'élève dans les airs, il vole au-devant du Dieu, dont son cœur lui annonce la présence, ce cœur s'embrase, il s'étend, il se dilate; rempli, pressé, inondé de délices, François ne sait ni où il est, ni ce qu'il est; il sait seulement qu'il est heureux; il ne le sait pas, il le sent. Les jours et les nuits ne sont que des moments : de là, ce goût de la retraite et de l'oraison. Dans les fonctions, dans les plus heureux succès de son zèle, une pente secrète le ramène vers la solitude, et dans la solitude il choisit les déserts les plus vastes, les plus incultes, les ombres les plus épaisses, le silence le plus profond. Là tout lui parle de Dieu, il parle de Dieu à tout ce qui l'environne. Vallons, montagnes, rochers, forêts de l'Ombrie, combien de fois vous l'entendîtes célébrer dans ses cantiques la gloire et les bienfaits du Très-Haut! cantiques où tout porte le caractère et l'empreinte auguste de l'esprit qui inpirait David, lorsqu'il annonçait à Israël la grandeur et les miséricordes du Dieu de ses pères : le saint roi et l'humble solitaire ont le même maître. Non, la poésie profane, dans l'ardeur et l'enthousiasme de ses plus audacieux transports, n'enfante point des images si sublimes, des mouvements si tendres, des désirs si passionnées, des expressions si fortes, si énergiques. Toutes fortes, toutes énergiques qu'elles sont, elles ne rendent point les sentiments de François, elles ne rendent ni son amour, ni son bonheur. Arrêtons-nous : craignons de profaner les dons de la grâce; le docteur des nations n'espérait point de les raconter dignement; je demande seulement, François était-il heureux? Que votre cœur prononce. Un roi, le conquérant, le maître de l'univers, François aurait dédaigné son trône : au contraire, qui de vous ne voudrait pas être ce que fut François? *Nulli beatiores sunt quam qui hoc sunt quod volunt.* François trouva donc dans les peines de sa pauvreté la source des pures et véritables délices. Achevons : il trouva dans les humiliations de sa pauvreté le comble de la gloire et des honneurs.

3° Le comble de la gloire et des honneurs! Vous êtes surpris, chrétiens : un antre souterrain, une cabane! Est-ce là que prendraient naissance les projets, les événements, les succès propres à faire l'entretien des âges futurs? Ne me direz-vous pas ce que Jésus-Christ disait aux disciples?

Quid existis in desertum videre. (*Matth.*, XI, 7.) La solitude couvre les grandes vertus, elle ne donne pas les grands spectacles; elle perfectionne les héros de l'Évangile, elle ne les montre pas. Comment la gloire et la splendeur sortiraient-elles du silence et de l'obscurité de ces asiles impénétrables, où à peine se feraient entendre le bruit des batailles et la chute des empires? Qu'ici la sagesse mondaine s'humilie, et qu'elle apprenne de l'Esprit-Saint que le plus grand des hommes est l'homme qui craint le Seigneur : ***Non est major illo qui timet Deum.*** (*Eccli.*, X, 27.) François, enseveli dans son désert, échappe au regard du monde; mais François connaît le ciel, il en est connu; le ciel va le faire connaître à la terre. Cet humble solitaire, ce pauvre évangélique; Dieu l'a choisi pour en faire l'homme de sa droite, l'homme de sa force et de sa puissance. Il parle : les yeux des aveugles s'ouvrent à la lumière, la mort rend les dépouilles dont elle s'était enrichie, les orages s'apaisent, les animaux les plus féroces respectent sa voix; en même temps l'esprit de sagesse descend, il repose sur François, il annonce les événements, il met sous les yeux des pères les révolutions qui attendent leur dernière postérité, il lit au plus intime de l'âme; il voit les pensées, il entend les désirs, il répond à une parole intérieure; le pouvoir de François ne se borne pas à connaître le cœur humain, il va jusqu'à le changer, le réformer. Qui me donnera de peindre, ministres de l'Évangile, qui nous donnera d'imiter l'éloquence de François? cette éloquence de sentiment et de raison, dans laquelle rien ne languit, ne rampe; dans laquelle tout est esprit et vie. Ne les cherchons-nous point où nous ne les trouverons pas, ces mouvements qui ébranlent, qui entraînent, qui attendrissent, qui passionnent; ces traits qui subjuguent, qui maîtrisent, qui enlèvent : ah! l'oraison seule les enfante! Parler souvent à Dieu, point de plus sûr moyen d'apprendre à bien parler de Dieu; moins de livres, d'études, de réflexions, plus de retraite et d'union avec Jésus-Christ; si nous aimons nous toucherons, nous persuaderons; soyons des saints, nous serons des apôtres. Les paroles de François entrent dans le cœur, parce qu'elles sortent du cœur : il parcourt la France, l'Italie, l'Espagne; à sa suite, la paix, l'union, la concorde, la foi, la religion, la piété fugitives et exilées reprennent leur empire; les passions consternées se condamnent à un timide silence. Le pécheur le plus follement intrépide, rempli de trouble et d'agitation, pâlit, se confond et s'il se refuse à la vertu, du moins il lui donne ses désirs et ses regrets. En voulez-vous un exemple illustre? L'Égypte vous l'offrira : là régnait le plus fier, le plus redoutable ennemi qu'eût jamais notre religion. La Palestine ravagée, la cité sainte ensevelie sous ses ruines; nos plus braves légions, tant de fois vaincues, tenaient l'univers, comme prosterné par l'épouvante, devant ce guerrier qui semblait disposer à son gré du sort des combats et des batailles. François perce la garde nombreuse qui l'environne, il lui dévoile l'opprobre de sa secte impure, il lui commande de soumettre à Jésus-Christ l'orgueil de l'empire et le faste de la victoire, il fait retentir une voix de menaces autour de ce trône accoutumé à n'entendre que les rampantes et serviles adulations de la mollesse asiatique. Quel est ici le roi, le conquérant? Si le sceptre, la pourpre, le diadème font le monarque, je le vois dans le sultan; si le respect, l'effroi, la terreur décèlent le sujet, François est le maître, le sultan est l'esclave. Ce lion, j'emprunte l'expression de l'Écriture, ce lion, nourri de sang et de carnage, connaît enfin la crainte : tel que Félix et Agrippa, à la voix d'un autre Paul, le sultan éclairé, détrompé, flotte, délibère, se plaint, soupire, tremble : ***Tremefactus*** (*Act.*, XXIV, 5); chrétien, s'il n'était roi ou s'il régnait sur un autre peuple, la religion de Mahomet ne sera plus que la religion de sa politique, de son ambition, de son intérêt; la religion de Jésus-Christ sera la religion de son esprit, de sa raison, de sa conscience : ***In modico suades me christianum fieri.*** (*Act.*, XXVIII, 28.) Ainsi, un seul homme console et venge l'Europe de ses défaites sanglantes; ainsi, le christianisme vaincu triomphe de son vainqueur. En effet, prenez garde, la religion humiliée, lors qu'elle n'opposait que bataillons à bataillons, richesses à richesses, valeur à valeur, la religion reprend son lustre et sa supériorité, aussitôt qu'elle montre des vertus; les guerriers sont les héros des sectes humaines; les saints sont les héros de l'Évangile. Que l'Asie eût plié sous les armes de l'empire, de l'Angleterre, de la France, cette victoire aurait été la gloire des chrétiens, le triomphe des Frédéric, des Richard, des Philippe-Auguste; mais que le plus puissant monarque de l'Asie mahométane tombe aux pieds du pauvre évangélique, cette victoire est la gloire du christianisme, le triomphe de Jésus-Christ, à qui seul il appartient de faire régner l'homme avec tant d'empire sur l'esprit et sur le cœur de l'homme. Chargé des hommages de l'Orient, François se rend à sa patrie; l'Occident le reçoit avec des transports de joie; le posséder dans l'enceinte de leurs murailles est pour les villes un honneur dont elles éternisent la mémoire par des monuments publics. Les grands du siècle, les princes de l'Église, les souverains pontifes se pressent autour de lui, afin d'étudier ses vertus, d'entendre ses oracles, d'admirer sa sagesse. Une maladie dangereuse attaque ses jours, le péril d'un homme fait, pour ainsi dire, les inquiétudes du monde; et lorsque toute espérance est ôtée de prolonger une vie si chère, si utile à la république chrétienne, les peuples se disputent la gloire de conserver les restes précieux de cet homme saint et respectable; à la gloire qu'il tire de lui-même, ajoutez la gloire que lui donne les succès de son ordre naissant.

Destiné, comme Abraham, à devenir le père d'un grand peuple, il n'est point obligé, comme ce patriarche, d'attendre la suite des siècles pour voir sa postérité égaler le nombre des grains de sable qui couvrent les rivages de l'Océan ; dans l'espace de quelques années l'univers retentit du nom de François. Il voit les terres brûlantes du midi, les neiges du septentrion, l'Europe et l'Asie habitées par ses enfants ; instruites par leurs exemples, sanctifiées par leur zèle, consacrées par leur sang. Ce qu'il eut la consolation de voir n'était que l'ombre, que l'essai de ce qui devait suivre. Semblable à ces fleuves que l'on aperçoit, à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, devenir plus profonds et plus impétueux; le nouvel ordre, en s'avançant dans la succession des temps, accrut chaque jour sa gloire et ses honneurs : les enfants de François furent d'abord l'exemple du monde; sans cesser d'être ses modèles, ils ne tardèrent pas d'être ses maîtres, ses docteurs, ses oracles ; et, par un rare accord de science et de vertu, on vit leurs ouvrages faire l'étude des savants, et leur conduite l'étude des saints. L'Eglise, défendue et augmentée par leur zèle, les force de s'asseoir sur les trônes les plus respectables. La dignité de l'épiscopat, la splendeur, l'éclat de la pourpre romaine, la majesté de la tiare, deviennent le partage de ces pauvres évangéliques, également instruits à fuir les honneurs par leur humilité, à les mériter par leurs vertus, à les illustrer par leurs talents. François, rempli des lumières prophétiques, avait annoncé ce triomphe de la pauvreté évangélique. Sa gloire propre et personnelle ne finit point avec sa vie. Dieu a voulu que son corps ait échappé à la corruption du tombeau. Il a voulu que l'ordre institué par François soit marqué au même sceau de l'immortalité. Si quelquefois il a paru déchoir de son ancienne splendeur et ressentir l'injure des temps, aussitôt des racines de cet arbre fécond est sortie une tige nouvelle, aussi saine, aussi pure, aussi belle que la première. Le ciel n'avait-il pas donné un présage certain que ce saint ordre subsisterait dans toute la suite des temps, lorsqu'il fit voir, au souverain pontife, François soutenant l'Eglise de Latran? O Eglise romaine, chère et sainte Sion! nouvelle Jérusalem, épouse du Dieu vivant, ils disparaîtront l'un après l'autre, ces édifices profanes que l'esprit d'orgueil et d'ambition élève à si grands frais, qu'il a coutume de soutenir par tant de ruses et d'artifices; vous seule régnerez, dans les siècles des siècles! Continuez donc, mes révérends Pères, d'aimer l'Eglise, de la servir, de la défendre. Fidèles aux désirs et aux leçons de votre père, qui, prêt à quitter la terre, ranima sa voix mourante pour vous charger du dépôt précieux de son attachement à l'Eglise romaine, ne cessez point de vous montrer les héritiers de sa foi et de son zèle : c'est votre couronne et votre gloire; ce n'est pas moins votre bonheur et votre sûreté.

Pour vous, mes chers auditeurs, vous venez de voir François, fidèle à la grâce, pratiquer tout ce que le conseil du renoncement évangélique a de plus parfait et de plus sublime : un Dieu, fidèle à sa parole, donner à François tout ce que la récompense promise au renoncement évangélique a de plus grand et de plus magnifique ; le conseil suivi dans toute sa perfection, la promesse accomplie dans toute son étendue : *Omnis qui reliquerit, centuplum accipiet.* Dites-vous ce que disait saint Augustin, que les solennités des martyrs sont une exhortation au martyre, les fêtes des saints un engagement à la sainteté? Vainement nous espérons qu'ils seront nos protecteurs, si nous ne voulons être leurs disciples. Nous nous condamnons, nous nous réprouvons nous-mêmes, lorsque nous les louons sans les imiter. Je conviens que tous ne sont pas appelés à quitter les biens et les honneurs du monde; par conséquent, le dépouillement réel et extérieur n'est pas de précepte pour tous, mais ne l'oubliez point : l'Evangile commande à tous le dénûment, le détachement, le renoncement intérieur.

Dieu veut donc qu'il y ait des riches et des pauvres, mais des pauvres qui sachent se consoler des misères de leur état par les espérances de la religion; se rendre utiles les peines de leur état, par la patience et la soumission; se renfermer dans les bornes de leur état par la dépendance et la subordination; ne point travailler à sortir de leur état par l'injustice et l'usurpation. Mais des riches instruits, par la foi, à trembler sur les périls de leur état, à se précautionner contre les écueils de leur état, à éviter la contagion et les crimes de leur état, à fuir le luxe et la mollesse, la hauteur et la fierté, les délices et la volupté, la dureté et l'insensibilité de leur état : des pauvres qui ne soient point attachés à ce qu'ils ne possèdent pas ; des riches qui soient détachés de ce qu'ils possèdent : des pauvres qui ne connaissent ni la passion des richesses, ni la jalousie contre les riches ; des riches qui connaissent le mérite de la pauvreté et de la charité bienfaisante pour les pauvres : des pauvres qui ne soient pas riches de désir, d'affection et de volonté; des riches qui soient pauvres d'esprit et de cœur.

Sans cela, sans ce détachement intérieur, la pauvreté ne sauvera pas les pauvres, les richesses perdront les riches. La pauvreté ne sauvera pas le pauvre, parce que ce n'est qu'au pauvre qui n'aime pas les richesses que sont promises les récompenses de l'Evangile : *Beati pauperes spiritu* (*Matth.*, V, 3.) Les richesses perdront le riche, parce que c'est au riche, qui aime les richesses, que sont réservés les anathèmes de l'Evangile : *Væ vobis divitibus!* (*Luc.*, VI, 24.) Par conséquent, en tout état, en toute condition, nécessité indispensable du renoncement intérieur. Que votre grâce, ô mon Dieu ! s'insinue dans nos cœurs ; qu'elle nous ôte ce fatal amour des richesses, qui produit tous

les crimes de l'opulence et tous les vices de l'indigence, qui fera la réprobation du riche et la condamnation du pauvre; qu'elle ne nous laisse de désirs que pour les richesses que vous préparez à vos élus dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

PANEGYRIQUES VII.

AINT LOUIS.

Dedit Deus Salomoni latitudinem cordis, quasi arenam quæ est in littore maris. (III *Reg.*, IV, 29.)

Dieu donna à Salomon un cœur aussi immense que sont infinis dans leur nombre les grains de sable qui sont sur le rivage de la mer.

Elle brillait avec le plus vif éclat dans Salomon, cette immensité de cœur et de sentiments, lorsque, roi pacifique, il effaçait la gloire de David conquérant; lorsque, fervent Israélite, il égalait la piété de David, fidèle adorateur du Dieu de ses pères : *Dedit*..... Ils passèrent trop rapidement ces heureux jours; en oubliant son Dieu, Salomon s'oublia lui-même; les dons de la nature périrent avec les dons de la grâce, et le plus renommé des princes se montra le plus faible, le plus petit des hommes.

N'en soyons pas surpris, chrétiens; Salomon marchait dans une carrière, où, pour se soutenir, il ne suffit pas d'avoir l'âme la plus immense, il faut à chaque instant l'employer tout entière. Etre saint, être roi, chacun de ces objets demande tout l'homme et un grand homme. Que serait-il donc, un roi qui, dans toute la suite de sa vie, serait un grand saint, un saint qui serait un grand roi? Il serait au-dessus de l'homme; il serait ce que fut saint Louis.

Fastes de l'Eglise, annales des empires, vous n'êtes plus séparés. Un prince a paru qui, par l'immensité de son esprit et de son cœur, a su réunir tout ce que le monde et la religion ont coutume de louer dans leurs héros. Depuis que Louis a placé les vertus des saints sur le trône, les talents des rois sur l'autel, l'histoire des royaumes est propre à former des saints, l'histoire de l'Eglise est propre à former des rois.

Quelle idée viens-je donc vous donner, mes chers auditeurs, de l'auguste monarque dont nous révérons aujourd'hui la mémoire? Je la prends dans les paroles de mon texte : *Dedit Deus latitudinem*..... Etudiez saint Louis, vous prononcerez que très-peu d'hommes et de grands hommes peuvent lui être comparés. Pourquoi? parce que grand roi, il fut le modèle des saints; parce que grand saint, il fut le modèle des rois. Faites, ô mon Dieu, que mes pensées et mes expressions répondent à la dignité de mon sujet, afin que la philosophie altière et audacieuse de notre siècle, instruite par une preuve si convaincante, soit forcée de reconnaître qu'il n'appartient qu'à votre religion sainte de former des hommes qui méritent d'être appelés de grands hommes : *Dedit*..... *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Louis donne sur le trône l'exemple des vertus évangéliques les plus pures, les plus sublimes. J'entends cet esprit de détachement qui dédaigne les honneurs et les prospérités du monde; cet esprit de ferveur qui rend vainqueur des passions et des séductions du monde; cet esprit de sagesse qui réunit entre elles toutes les vertus évangéliques, et les concilie avec les engagements de sa condition dans le monde. Suivez-moi, mes chers auditeurs, vous conviendrez qu'un roi ne peut être un si grand saint, sans être un grand homme : *Dedit Deus*.....

1° Esprit de détachement, esprit rare dans le sein de l'Evangile : à peine, entre tant de solitaires qui ont tout quitté, le désert en fournirait-il un qui ne tienne à rien. Il ne faut qu'un moment de courage pour sacrifier sa fortune; il faut des années de combat pour se dépouiller de ses désirs. Esprit donc de dénûment universel; que de vertus il suppose dans un chrétien! par conséquent, quel héroïsme de vertus ne demande-t-il pas dans les rois. Grands, jusqu'à faire la grandeur de tout ce qui les environne, l'ambition ne s'agite qu'afin de parvenir à leur offrir de plus près son encens et ses adorations; ce qu'on appelle dans un royaume les grandes places, la récompense des grands services, se réduit à une servitude honorée de leurs regards, et telle est la splendeur que le trône répand sur ce qui en approche, que le courtisan, auquel il est accordé de ramper plus souvent sous l'œil du maître, devient comme roi pour le reste de l'Etat. Elle passe, il est vrai, cette figure du monde; elle passe avec autant de vitesse pour les princes que pour les peuples, et le trône ne la fixe pas : *Præterit enim figura hujus mundi.* (I *Cor.*, VII, 31.) Mais, bien différents de leurs sujets, dont la fortune souvent lente dans ses progrès est toujours incertaine dans sa durée, leur grandeur commence avec eux; elle ne finit qu'avec eux; le temps ne leur donne rien; le temps ne leur ôte rien : rois, ou presque rois dès le berceau, rois jusqu'au tombeau, qu'il est à craindre qu'ils ne viennent à oublier que l'éternité leur présente de plus grandes destinées à espérer ou à redouter! *Cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam.* (*Hebr.*, X, 34.) Ivresse du souverain pouvoir, on la vit égarer le plus sage des rois d'Israël; on a vu le cœur de Louis échapper à la séduction.

Vous aviez vos desseins, Seigneur, sur cette âme choisie, pour apprendre à l'univers la force et l'empire de votre grâce; et malheur à moi si je croyais augmenter sa gloire, en taisant les dons de votre amour! Louis trouve en naissant la sagesse qui le reçoit dans ses bras : je parle de Blanche de Castille, la plus grande reine, et, s'il m'est permis de me servir de cette expression, un des plus grands rois qu'ait eus la France. Savante dans l'art de faire valoir tour à tour les grâces de la persuasion et l'autorité du

sceptre, d'attendre les occasions et de les préparer, d'amener les moments et de les saisir, de prévenir les tempêtes de l'Etat et de les calmer; de plier avec prudence et d'agir avec hauteur et fermeté; Blanche, après une régence toujours agitée et toujours heureuse, laisse à son fils le trône respecté, avec l'exemple de ses vertus pour le remplir. C'était assez pour la gloire d'une reine; c'était trop peu pour le cœur d'une mère. N'aspirant point à devenir nécessaire, ne pensant qu'à se montrer utile, elle se hâte de lui communiquer les affaires, et souvent de lui en remettre la décision.

Louis dans la suite paya Blanche de cette confiance par une confiance constante et sans bornes. Il avait été roi pendant sa régence, elle fut comme régente sous son règne. Certains de leurs talents et de l'estime des peuples, ils n'avaient point à craindre de paraître gouvernés; le mérite incontestablement reconnu n'ôte rien à la dignité quand il donne au sentiment. Tant d'attentions suffisaient aux vues d'une mère tendre; elles ne remplissaient point les projets d'une mère chrétienne. Blanche aimait ses enfants, elle les aima pour le temps, elle les aima pour l'éternité, et par un assemblage de talents dont l'histoire n'offre point un autre exemple, Blanche était également capable de gouverner les royaumes, d'élever les rois et de former des saints.

O vous qui présidez à ces éducations importantes, écoutez la voix de la religion et de la patrie, elle vous dira que le plus beau présent que vous puissiez faire à l'Eglise et à l'Etat, est un roi véritablement roi, et qu'ils ne peuvent l'attendre que du ciel et de vous. Ecoutez la voix du sentiment et de la probité, elle vous dira que le plus grand avantage que vous puissiez procurer à vos augustes élèves est de les affermir solidement dans les pratiques de la piété; et que, si les vertus du roi font le bonheur des sujets, il n'appartient qu'aux vertus du chrétien de faire le bonheur du prince. Ecoutez la voix de votre intérêt; elle vous dira qu'un roi vertueux fut toujours un roi tendre, généreux, reconnaissant. Dans les jours de son innocence, David pleure Jonathas; dans les délires de sa folle passion, il livre au fer ennemi le plus brave des guerriers de Juda. Mais, pour être assuré de réussir, il faudrait avoir le génie de Blanche et trouver le cœur de Louis.

Elles ne périront point dans la mémoire des hommes, les insinuations si vives, si touchantes, par lesquelles cette tendre mère précautionnait le jeune monarque contre l'attrait du vice, lorsqu'elle lui disait : O mon fils, mon roi, ne l'oubliez point; l'événement qui ferait à mon cœur la blessure la plus profonde ne serait point le malheur (quel malheur! je n'y survivrais pas), le malheur qui ferait couler mes larmes sur votre tombeau; ce serait celui qui m'obligerait de pleurer votre innocence flétrie et ravagée par le péché. Vous savez Messieurs, avec quelle force, quelle énergie d'expressions elle lui représentait que les rois tiennent le milieu entre Dieu et le peuple, que s'ils ont des sujets ils ont un maître, et plus d'hommages à rendre qu'à recevoir; qu'ils ne sont qu'une seconde majesté, et qu'ils ne sont dignes de l'être qu'autant qu'ils respectent et qu'ils imitent la première : *Religio secundæ majestatis;* que l'essence de la royauté ne consiste pas tant dans le droit de commander aux hommes, que dans le droit de n'obéir qu'à Dieu : *Ideo magnus quia cælo minor;* que s'ils ne sont des saints, ils ne seront rien à ce moment de la mort où le roi disparaîtra et l'homme seul demeurera : *Transiit sicut visio nocturna.* (*Job*, XX, 8.) Blanche parle, l'âme de Louis s'ouvre à sa parole. Déjà transporté par la foi dans ce nouvel ordre de choses qui suivra l'économie de la vie présente, il s'accoutume à juger du temps et de ce qui fuit avec le temps, comme il en jugera pendant l'éternité.

Tranquille donc, sans agitation, sans inquiétude sur les destinées du roi mortel et périssable, il n'a de l'activité que pour assurer le sort de l'homme immortel. Convaincu que la terre qu'il habite est une terre étrangère, sur laquelle les droits du monarque, aussi bornés que les droits du peuple, se réduisent à lui rendre dans le tombeau ce qu'il en a reçu; il conçoit qu'il ne convient qu'à l'homme qui ignore l'homme, ou qui le dégrade, de prodiguer ses soins aux félicités de cette cité terrestre que le cours des ans mine et consume, et d'oublier que les vraies fortunes sont réservées à cette cité future, dans laquelle les siècles des siècles ne composent qu'un jour unique, sans nuit, sans vicissitudes, sans révolutions; que c'est là qu'il s'agit d'être grand, d'être heureux, d'être roi : *Fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (*Dan.*, XII, 3.)

Instruit, éclairé par ces sublimes principes de la religion, ce que Louis estime, ce qu'il respecte en lui-même, n'est point le titre de monarque, mais le titre de chrétien; le sang de tant de rois qui coule dans ses veines, mais le sang de Jésus-Christ qui l'a sanctifié. De deux villes, dont l'une l'a fait, pour ainsi dire roi, l'autre l'a fait chrétien; que la première reçoive l'hommage des peuples, elle a commencé leur gloire et leur bonheur; la seconde aura l'amour et la reconnaissance de Louis; il lui doit sa véritable grandeur, la seule grandeur qu'il désire de conserver, la seule qu'il appréhende de perdre.

En effet, de tous les malheurs qui peuvent approcher du trône, le péché est l'unique malheur qu'il redoute. Ce prince, si fier dans les combats, ce prince d'une fermeté de courage que la chute de l'univers n'ébranlerait pas, l'ombre de la plus légère faute l'intimide. Ah! mes chers auditeurs, qu'il est beau, qu'il est noble de craindre Dieu, quand on n'a point d'autre crainte. Ne vous y méprenez pas; de la lâcheté seule naissent les raisonnements de l'impie pour mé-

connaître Dieu; les dissipations affectées du pécheur pour l'oublier, un Dieu qu'on veut outrager : l'un n'ose le croire, l'autre n'ose y penser.

Loin d'éviter cette idée d'un Dieu juge et arbitre des rois, Louis ne se console de la splendeur qui l'environne que par les occasions qu'elle lui offre d'honorer Dieu par des hommages plus éclatants. Vous dirai-je que, rempli de la même foi que Moïse, il préfère l'opprobre de Jésus-Christ aux richesses de l'Égypte? plus content, plus heureux d'avoir obtenu la couronne d'épines du Dieu Sauveur, que d'avoir ajouté des provinces à son royaume; que pénétré de respect pour tout ce qui porte l'empreinte de la religion, il se fait un devoir d'humilier la majesté royale devant les restes précieux de ses soldats, marqués au sceau de Jésus-Christ par leur mort dans les guerres saintes, devant les pauvres qui lui représentent Jésus-Christ; d'autant plus roi, qu'il distingue mieux les temps de se souvenir de sa dignité et de l'oublier; se montrant, par ce noble détachement, le maître du trône dont les princes séduits par la vanité ne sont que les esclaves.

Vous dirai-je que, dans son palais, tel qu'Esther dans le palais d'Assuérus, il vient chaque jour déposer devant Dieu l'orgueil du diadème et gémir de la nécessité que son rang lui impose de cacher sous la pourpre le disciple d'un Dieu crucifié? Je dis que la gloire du trône lui pèse et l'importune. Les jours de représentation, les jours où il faut soutenir le personnage de roi, sont les jours de sa raison et de son obéissance. Ces jours obscurs que, dans la solitude de Royaumont, il consacre à l'oraison et à la pénitence, voilà les jours de son attrait et de son penchant, les jours de son cœur, de la joie et des délices de son cœur. Jours fortunés, ils ne sont que des instants; ils renaissent trop rarement! Loin du trône ils se succéderaient sans interruption. Louis ne vivrait qu'avec Dieu et pour Dieu. Son âme s'ouvre à l'espérance d'une situation si heureuse, il conçoit le dessein de quitter la couronne.

Ah! si Louis n'avait paru dans le monde qu'en disciple de la sagesse profane, ce trait seul suffirait à son éloge; il a paru en maître de la sagesse évangélique; puisse-t-il n'avoir pas besoin d'apologie! Cependant, que fut le détachement tant applaudi de ces rois philosophes que l'on vit descendre du trône? Faiblesse et lâcheté, s'ils ont redouté le poids du sceptre; aveu de leur médiocrité, s'ils se sont jugés incapables de le soutenir; perfidie, si, certains de leurs talents, ils ont préféré l'indolence d'un honteux loisir au plaisir vertueux de faire le bonheur de leurs peuples; orgueil aveugle et insensé, s'ils se sont enfermés en eux-mêmes; un prince fier de sa dignité, un prince qui la quitte par prétendue philosophie; l'un est enivré de ses titres, l'autre de son mérite; erreur substituée à une autre erreur; c'est sentir le néant des grandeurs humaines, et ne pas apercevoir le néant de l'homme. Rien de pareil dans la résolution de Louis. Actif et laborieux, il ne redoute point les embarras du trône, il n'en fuit que les délices; ferme et invariable: il n'est point déterminé par le dégoût, la lassitude, l'ennui, par les revers de la fortune. Il passa du trône dans ses plus beaux jours comme dans le déclin de ses années; vainqueur en Europe, comme captif dans l'Orient. Sceptre, diadème, victoires, conquêtes, il ne les dédaigne que parce que dans la balance de sa raison, éclairée par la religion, rien n'est grand que la vertu et l'espérance du ciel.

Ce prodige de renoncement vous surprend, mes chers auditeurs; il épuise votre admiration; réservez-la pour un prodige plus étonnant. Prêt à se dépouiller de la pourpre, Louis voit couler les pleurs; il entend les cris de l'État et de la religion qui rappellent leur père, leur appui, leur protecteur. Louis s'arrête; il consulte, il délibère, aussi détaché de lui-même que du monde, aussi maître de ses vertus que de ses passions, il sacrifie les penchants de son cœur et les attraits de sa piété à l'intérêt de la félicité publique. Mais, il faut l'avouer, aucun autre sacrifice ne lui demanda tant d'efforts de courage; il lui fallut plus de magnanimité pour abandonner son projet que pour le former; pour continuer que pour cesser d'être roi. Un prince, si détaché des grandeurs du monde, avait-il à redouter les périls et les écueils du monde?

2° Non: Louis n'avait rien à craindre, si la vertu la plus pure pouvait se répandre d'elle-même dans une terre de séduction si puissante, et de piéges si certains. On admire que le feu ait respecté les trois héros d'Israël; j'admirerais bien davantage, disait saint Chrysostome, un prince dont l'innocence aurait échappé aux dangers du pouvoir suprême; si les flammes s'élevaient quinze coudées au-dessus de la fournaise, le trône est encore plus enveloppé par le feu de la cupidité; et tant d'hommes s'empressent à l'allumer! triste situation des grands! souvent ils périssent moins par les passions qu'ils ont reçues en naissant, que par les passions qu'on leur inspire: l'intérêt travaille sans cesse à creuser autour d'eux de nouveaux précipices. Un maître sans faiblesses ne laisserait le chemin ouvert qu'aux talents et qu'aux services, et si peu de courtisans sont capables de parvenir par le mérite; au lieu que tous sont propres à donner des passions et à les flatter. Or, reprend le saint docteur, quand on n'a que son propre cœur à combattre, il est si difficile de n'être pas vaincu: quel moyen donc de résister, lorsqu'aux prestiges de la cupidité se joignent les ruses et les insinuations de l'adulation? De là dans la nation sainte, les fastes des rois ne présentent presque qu'une suite de pécheurs; les vengeances du ciel déployées sur les crimes d'un monarque ne répriment pas la licence et les scandales du successeur. Jéhu punit

les impiétés d'Achab, et les imite. Entre tant de princes, David, Ezéchias, Josias seuls se montrèrent digne de régner sur le peuple de Dieu : *Præter David, Ezechiam et Josiam omnes reliquerunt legem Altissimi et contempserunt timorem Dei.* (*Eccle.*, XLIX, 6.)

Ces princes mêmes, fidèles et religieux, si la contagion, pour me servir des expressions de saint Ambroise, si la contagion des vapeurs pestilentes qui s'exhalent autour du trône n'alla point jusqu'à les corrompre, il en sortit par intervalles des nuages qui obscurcirent leurs vertus, et ces astres si brillants eurent des taches passagères. La piété de saint Louis n'eut aucun moment de sommeil. Dès son enfance la plus tendre il commença à chercher le Dieu de ses pères : *Cum adhuc esset puer cœpit quærere Deum patris sui* (II *Paral.*, XXXIV, 3), et sa vie entière ne fut qu'un tissu non interrompu de la candeur, de la modestie, de la pudeur de ses premières années : *Adhæsit Domino et non recessit a vestigiis ejus.* (IV *Reg.*, XVIII, 6.)

Qu'on loue donc, et peut-on les louer assez, les princes qui ne se sont pas fixés dans la voie des pécheurs ? *Beatus... qui non stetit...* (*Psal.*, I, 1.) Mais, s'il est si glorieux d'en sortir, quel éloge ferons-nous de celui qui n'y entra jamais ? Dans le feu de l'âge et des passions, malgré les périls et les écueils du souverain pouvoir, jeune et roi, Louis conserva son innocence. Que me reste-t-il à dire, grand Dieu ? que de vertus il faut avoir sur le trône, pour n'avoir point de vices !

Cependant cette pureté, cette parfaite innocence de mœurs, plus digne, selon la pensée de saint Bernard, d'un citoyen du ciel que d'un habitant de la terre, elle n'est que le commencement, que le premier degré de la sainteté de Louis. Ames ferventes, qui aspirez à la perfection évangélique, désirez-vous un maître, un guide, suivez-moi. Vous pensez que je vais vous transporter dans les solitudes de l'Egypte et de la Thébaïde, vous vous trompez ; c'est dans le palais des rois que je vous conduis, c'est sur le trône que votre modèle vous attend.

Votre piété naissante demande-t-elle les précautions de la vigilance ? Fuite des objets capables de séduire, capables même de distraire et d'amuser ; attention continuelle à amuser ses démarches, à sonder les replis les plus intimes de son cœur, à écraser dans leur premier germe les semences de la cupidité, à réprimer les saillies, à démêler les détours, à rendre vaines les embûches de l'amour-propre, à marcher perpétuellement en la présence du Seigneur, ne voyant que lui, n'écoutant que lui, ne s'entretenant intérieurement qu'avec lui, cet esprit de prière qui n'habite pas toujours les déserts, qui ne le quitte point au milieu du bruit des armes, dans le tumulte de la cour ; tout ce que la piété la plus faible exige de soins et de ménagements, la piété de Louis, aussi humble et aussi modeste après mille victoires qu'après le premier combat, vous en donnera l'exemple.

La grâce vous appelle-t-elle à vous consumer dans les austérités de la vie pénitente ? Ah ! ce n'est point de Louis qu'il a été prononcé que la mollesse et les délices habitent le séjour des rois : *Ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt.* (*Matth.*, XII, 8.) Les plus affreux déserts ne donnèrent point de plus grands spectacles de mortification, que n'en présenta le Louvre dans les jours de Louis. Non, ces laures fameuses, décrites par Jean Climaque, ne retentirent point de plus de soupirs, ne furent point arrosées de plus de pleurs et de sang. Cilices, chaînes de fer, larmes amères, jeûnes rigoureux, veilles continues. O Jésus crucifié ! quelle victime sacrifiée au pur amour retraça mieux vos douleurs? Que David se couvre de la cendre et du cilice, la terre fumante du sang d'Urie lâchement immolé à l'intérêt de couvrir un crime par un plus grand crime, lui offre un sujet éternel de pleurs et de regrets : *Peccatum meum contra me est semper.* (*Psal.* L, 4.) Louis ne peut se reprocher que les plus légères fragilités des plus grands saints, et il se dévoue à tout ce que méritent les plus grands pécheurs. Un roi toujours fervent et toujours pénitent, Louis n'en avait point de modèle ; aura-t-il des imitateurs ? L'Esprit-Saint vous prépare-t-il aux dons de la vie intérieure ? Qui vous enseignera mieux que Louis la route pour y parvenir ? Recueillement profond, mort entière au monde et à soi-même, silence des sens et des passions? Vertus timides et craintives, qui semblez ne pouvoir éclore et vous conserver que dans l'obscurité, le palais s'ouvre pour vous, la pourpre va vous couvrir, à son ombre vos couleurs seront aussi vives ; vous n'aurez pas plus à redouter le souffle meurtrier de l'aquilon et du midi, qu'à l'ombre du désert. Ce que les habitants de la sainte Sion, qui puisent à la source de la divine charité, sont dans le ciel, Louis l'est sur la terre. Ici, au pied de l'autel ; là, dans le silence de ces nuits ténébreuses, où il épanche son âme devant le Seigneur, plongé, perdu, anéanti en Dieu, il s'attendrit, il s'anime, il s'embrase, il soupire ; l'amour qui le dévore se répand en désirs ; il se soulage par les larmes.

Nouveau Paul, il entend ces paroles mystérieuses qu'il n'est pas donné à l'homme de redire. Thérèse, Jean de la Croix, âmes si sublimes, si privilégiées, accourez, vous trouverez dans un roi à admirer, à apprendre, à imiter.

Le ciel vous borne-t-il à vous sanctifier dans la simplicité d'une vie commune, ennoblie par les motifs de la religion? Quel exemple plus instructif que l'exemple de Louis? Prendre les armes et les quitter, punir et pardonner, accorder ou refuser, approcher ou écarter de sa personne, confier les emplois ou les retirer, dissimuler ou éclater, toutes les actions de Louis, toutes les vertus de roi, de guerrier, de politique, sont des vertus chrétiennes, parce que tout

ce qu'il fait il le fait en chrétien, il le fait en vue de Dieu et pour Dieu.

Que sais-je? Innocence et pénitence, mortification intérieure et extérieure, dons d'oraison et de contemplation, vivacité du zèle et délicatesse de la conscience, modération dans la prospérité et courage dans l'adversité, humilité la plus profonde et piété la plus édifiante; ces vertus si rares, si difficiles à acquérir, si difficiles à conserver dans la retraite la plus solitaire, Louis les place, il nous les montre sur le trône, et je ne crains point de le demander: qu'aurait-il pu ajouter à sa ferveur s'il n'avait pas été roi?

Qu'aurait-il ajouté à sa ferveur s'il n'avait pas été roi? Il n'aurait pas fait davantage, et il l'aurait fait avec moins de mérite; car, en multipliant les obtacles, le trône n'a-t-il pas augmenté le prix de ses vertus? la séduction du trône, le mérite de son innocence? les délices du trône, le mérite de sa pénitence? les honneurs du trône, le mérite de son humilité? la dissipation du trône, le mérite de son recueillement? les soins, les embarras du trône, le mérite de son zèle? Tant d'innocence dans un jeune roi, de pénitence dans un roi environné de plaisirs, d'humilité dans un roi comblé de gloire, de prières et de recueillement dans un roi accablé d'occupations, de zèle pour la religion dans un roi si appliqué au bien de l'Etat, tant de vertus réunies seraient un prodige dans la paix et le calme des conditions les moins exposées à la contagion du vice : quel nom, mes chers auditeurs, quel nom leur donnerez-vous dans un si grand roi?

Qu'aurait-il ajouté à sa ferveur s'il n'avait pas été roi? Il n'aurait pas fait davantage; il l'aurait fait avec moins d'honneur pour la religion. Ciel et terre, pourrais-je m'écrier, soyez attentifs à ma voix, je vous présente un des plus grands spectacles que la grâce ait donnés au monde. Dans le même homme un Josias par l'innocence, un David par la pénitence, un Antoine par l'amour de la solitude, une Thérèse par le don d'oraison, un Elie par le zèle; et non-seulement c'est d'un roi que je parle; mais le roi dont je parle n'est point un roi faible, timide, superstitieux: c'est un roi guerrier, sage, magnanime : ce n'est point un roi inappliqué, sans mouvement, sans action, un de ces rois dont la main mal assurée laisse flotter au hasard les rênes du gouvernement: c'est un roi devenu par sa valeur et sa sagesse l'arbitre des rois, l'admiration de l'Europe, l'inquiétude de l'Asie, la terreur de l'Afrique. Ah! chrétiens, une sainteté moins singulière, moins unique, on pourrait la louer: ici on est forcé de se taire, réduit à admirer, d'autant plus qu'à l'esprit de ferveur Louis ajoute l'esprit de sagesse pour concilier toutes les vertus évangéliques entre elles et avec les engagements de sa condition dans le monde.

3° Vous rappellerai-je que parmi ses vertus évangéliques aucune vertu ne fut établie sur les ruines d'une autre vertu? L'austérité de la pénitence ne prend point sur les sentiments de la charité; l'amour de la retraite sur les empressements du zèle; la modestie qui s'ensevelit dans le secret pour se dérober aux éloges des hommes sur la piété qui se produit au dehors pour l'édification des peuples; la fermeté qui ne souffre aucun scandale sur la bonté propre à s'attendrir sur toutes les calamités; la ferveur de Louis, sans excès aussi bien que sans défaut, ne néglige rien, elle n'outre rien; elle évite également de donner trop ou trop peu, et elle réunit si parfaitement les divers genres de sainteté, qu'il serait difficile de décider par quelle vertu Louis fut le plus saint.

Vous ferai-je souvenir que la sévérité des vertus évangéliques n'ôta rien à l'agrément des vertus douces et sociales, la délicatesse de la conscience aux grâces de l'esprit, la mortification à la complaisance, l'empire sur les désirs de l'amour-propre et de la vanité aux attentions et aux prévenances de l'amitié? Ce pénitent si rigide, si austère, c'est le meilleur, le plus tendre des fils, des pères, des frères, des amis. Cet homme d'oraison, ce contemplatif si profond, nos histoires ne se lassent point de parler de la noble simplicité, de l'aimable liberté qui régnait dans sa cour, des charmes de sa conversation, de la douceur de ses manières; en sorte que pour se rendre habile dans la science de s'insinuer, de gagner, de plaire, le courtisan n'avait besoin que d'étudier le maître et de l'imiter.

Chef-d'œuvre de sagesse et de génie d'autant plus admirable, que Louis ne se borne pas à concilier les devoirs de la religion avec les devoirs de la raison; qu'il réussit à concilier les bienséances les plus rigides de la sainteté la plus fervente avec les bienséances les plus délicates de la plus haute élévation; que le roi n'effaça jamais le grand saint; que le saint n'obscurcit jamais le grand roi. Je ne cite que quelques traits; le détail exact serait infini. Vous savez que Louis ne se laissa jamais éblouir par l'éclat de la couronne; mais s'il n'oublie point que devant Dieu le roi n'est qu'un homme, il se souvient que dans le roi tout l'Etat doit respecter son souverain; que les plus grands seigneurs, que les princes de son sang ne sont distingués que par l'honneur d'être les premiers de ses sujets. Le comte d'Anjou, son frère, affecte des procédés d'indépendance : Louis l'arrête dès les premiers pas; il oblige la fierté de ce génie altier et hautain à plier sous les lois, à révérer l'autorité du sceptre; et par la fermeté avec laquelle il règne sur un prince si voisin du trône, il annonce, il fait sentir à la France qu'elle n'a qu'un maître, qui veut et qui saura l'être. Voilà comment pense, parle, agit en roi ce saint si détaché du trône.

Vous savez combien Louis fut ennemi du faste et du ton d'empire. Mais si aucun chrétien ne remplit plus parfaitement les devoirs de la modestie et de la simplicité évangéli-

que, aucun monarque ne déploya plus hautement la juste fierté et le noble orgueil du diadème. Des complots adroitement tramés éclatent tout à coup; il se trouve enveloppé par une armée que chaque instant va rendre plus nombreuse; bassesse d'une trop souple complaisance, détours d'une lente négociation, perfidie de promesses trompeuses, ressources d'un courage vulgaire, Louis les dédaigne, persuadé que l'on se fait sentir et respecter autant que l'on se sent, que l'on se respecte soi-même; et que quand le prince se souvient de ce qu'il est, il faut bien du temps et des efforts aux sujets pour l'oublier; il sort, il s'avance, il se montre: les rebelles ne peuvent soutenir le feu de ses regards et la majesté impérieuse de ses paroles; leurs bataillons s'ouvrent et lui laissent un libre passage. Voilà comment il n'a besoin ni de la pompe du trône, ni de la force des armes; comment il n'a besoin que de lui-même pour être roi, pour se faire obéir en roi, ce saint de tant d'abnégation, de modestie et d'humilité.

Vous savez que Louis ne fut que paix et silence, que douceur et bonté : or avec quelle intrépidité ne brave-t-il pas l'audace insolente des ministres d'un prince sanguinaire? avec quelle hauteur il les écrase du poids de sa grandeur, et les méprise en roi qui n'a que le ciel à craindre! Ils fuient épouvantés; la terreur les suit au delà des mers; elle se communique à leur maître; il s'écrie qu'enfin il a trouvé un roi qui est roi, et Louis voit ramper au pied de son trône cet homme de sang et de meurtres dont les fureurs avaient rendu ses tributaires les plus puissants monarques : c'est qu'ils n'étaient rois que par l'étendue de leurs Etats; Louis l'est par le cœur et le sentiment, avantages que la pourpre ne donne pas toujours. Voilà comment il est plus roi que les plus grands rois, ce saint de tant de paix et de silence, de tant de douceur et de bonté!

Vous savez que fidèle imitateur du Dieu crucifié, Louis trouve dans les chagrins qu'on lui suscite deux plaisirs : celui de souffrir, celui de pardonner : ce qui n'intéresse que sa personne n'allume point la foudre, mais elle est prompte à partir contre ce qui intéresse la gloire du sceptre ou la tranquillité des peuples. Ces grands coupables, les ducs de Bourgogne, les comtes de Toulouse, de la Marche, de Coucy, ne désarment sa justice que par la plus profonde soumission; Louis ne leur accorde l'oubli d'une première faute qu'en les réduisant à l'impuissance d'en commettre une seconde. Voilà comme ce saint, avide de souffrances, lors même qu'il pardonne en chrétien, ne pardonne cependant qu'en roi les crimes commis ou projetés contre l'Etat.

Vous savez quel fut l'amour de Louis pour la religion, son respect pour les ministres du Dieu vivant; mais sa religion fut une religion éclairée, son respect un respect sage et digne d'un roi. Trop instruit pour ne pas connaître la puissance qu'il avait reçue, aucun prince ne distingua mieux entre les usages et les abus, les droits et les usurpations, l'autorité établie par Jésus-Christ et les prétentions formées par les hommes. La puissance ecclésiastique sort-elle des limites que le ciel lui a marquées, Louis sert à la puissance temporelle de rempart et de défenseur : la puissance temporelle entreprend-elle d'opprimer le sanctuaire, la puissance ecclésiastique rencontre dans Louis un protecteur. Dans ces divisions fatales qui agitèrent le sacerdoce et l'empire, Louis, également respecté et redouté par l'un et par l'autre, ne se déclare ni pour le pontife qui semble vouloir envahir le trône des césars, ni pour le monarque qui semble vouloir usurper l'autorité des pontifes. Appliqué à maintenir les augustes prérogatives de la couronne, il proteste hautement que, par rapport à son gouvernement politique et civil, la France ne connaît point d'autres maîtres que son Dieu et son roi : *Dei cujus solius ditioni regnum nostrum semper subjectum fuit.* Je me flatte, Messieurs, que comme bons Français, vous prêtez une attention favorable à ce récit, et que vous pensez avec plaisir que cet éloge d'un roi si jaloux de l'indépendance de sa couronne, est cependant l'éloge d'un grand saint. Je me persuade aussi que comme vrais chrétiens et zélés catholiques, vous vous souvenez volontiers que Louis fut l'appui de l'Eglise, le défenseur de son autorité spirituelle, le vengeur de la soumission due à ses décisions, et que vous pensez avec le même plaisir que cet éloge d'un saint si dévoué à l'Eglise, est cependant l'éloge d'un grand roi.

Enfin, rapprochez les vertus de saint et les vertus de roi, qui semblent porter un caractère plus marqué d'opposition, vous les verrez réunies, conciliées, habiter, pour ainsi dire, l'âme de Louis dans une paix profonde. Or ces hommes les plus habiles dans la science de l'homme, j'oserais les défier d'imaginer ce qu'il faut avoir d'élévation dans l'âme, de délicatesse dans le sentiment, d'étendue dans le génie, de sagacité dans le discernement, de courage et d'activité dans le cœur, de souplesse et de flexibilité dans l'humeur, d'empire sur ses penchants, et jusque sur les mouvements que paraît inspirer la piété, pour poser les bornes, fixer les limites, distinguer les temps, déterminer le point précis de chaque vertu, pour tenir toutes les vertus rassemblées au fond de son cœur, et comme sous sa main, afin qu'à l'instant elles agissent et suspendent leur activité, qu'elles paraissent et disparaissent, qu'elles attendent leur place et qu'elles la remplissent; afin qu'elles ne se montrent que dans l'étendue où elles sont des vertus, et qu'elles se retirent aussitôt qu'elles commenceraient d'être un défaut. Je les défierais de décider jusqu'à quel degré de supériorité il faut l'emporter sur les autres hommes, pour se montrer, selon la diversité des conjectures et des événe-

ments, tantôt un grand roi, tantôt un grand saint, ou plutôt pour se montrer toujours saint en grand roi, toujours roi en grand saint. Le dirai je? si Louis n'avait point paru, je prononcerais qu'un pareil homme serait un homme que l'esprit pourrait entrevoir, que le cœur pourrait désirer, que la raison ne permettrait point d'espérer. Que penserez-vous donc, Messieurs, lorsque j'ajouterai que tel est le caractère de noblesse, de dignité, de majesté qu'il imprime à ses actions, que plus il devient saint, plus en quelque façon il devient roi. A son retour d'Egypte, où il n'avait trouvé que de grandes disgrâces, d'où il ne rapportait que de grandes vertus; plein de ce souvenir si doux, qu'il avait été le prisonnier de Jésus-Christ, *vinctus Christi* (*Ephes.*, III, 1); rempli du désir d'en être le martyr, il marche avec plus de rapidité dans la carrière de la perfection évangélique. Jamais il n'avait été si saint. Or nos histoires le déposent, que jamais il ne fut si roi, et que les jours de sa piété la plus fervente furent les jours de sa plus grande autorité. A vous seul, ô mon Dieu, la gloire, la louange, l'honneur : ce que nous révérons dans Louis est votre ouvrage; il ne tient que des bienfaits de votre grâce, ce caractère de grand homme, d'homme supérieur aux autres hommes, qui dans un grand roi nous a présenté le modèle des saints, qui dans un grand saint va nous présenter le modèle des rois : *Dedit Deus latitudinem cordis...* (III *Reg.*, IV, 29.)

SECONDE PARTIE.

Le bonheur et la tranquillité des peuples, la gloire et l'autorité du maître, quelle heureuse réunion! elle forme l'éclat des règnes les plus brillants; elle est souvent l'objet de nos désirs et rarement celui de notre admiration. Mais une âme telle que celle de Louis suffit à tout, elle s'étend à tout, parce que Louis est un grand homme : avec la sainteté la plus fervente, il sera le modèle le plus accompli des talents qui font le bonheur et la tranquillité des peuples, des talents qui font la gloire et l'autorité du maître : *Dedit Deus latitudinem cordis....*

1° A considérer Louis par rapport au bonheur de son peuple, non-seulement son dévouement si vif, si tendre, si parfait à la religion, ne lui ôte aucune des qualités qui contribuent à la félicité de l'Etat; mais c'est dans la religion qu'il prend la véritable idée de ce qu'il doit au bonheur de son peuple, le courage de remplir ce qu'il doit au bonheur de son peuple, le désir de procurer à son peuple un bonheur qu'on ne pense point à lui ménager, quand on n'est pas conduit, guidé par la religion.

Connaissance des devoirs qu'impose la couronne, Louis la reçoit de la religion, et dans quelle autre source l'aurait-il puisée? Qu'un seul, ou par lui-même, ou représenté par plusieurs, doive être le maître, afin que tous n'aspirent pas à l'être, la raison nous l'apprend. Au delà de cette première vérité, ses spéculations jettent plus d'ombre que de lumières. Ne considérez que la nécessité de la subordination, vous livrez le peuple aux caprices du despotisme; n'envisagez que la liberté et l'égalité primitives, vous livrez le roi à la licence populaire : cherchez un milieu, vous établirez un combat éternel entre les mouvements de l'autorité pour s'étendre, et les résistances de la liberté pour s'affranchir; et de ce combat mutuel il ne sortira que des maîtres durs et impérieux qui régneront sur des esclaves, ou des sujets factieux et indociles qui régneront sur leurs maîtres.

La philosophie de nos jours a cru dissiper le nuage, en prononçant que le sceptre ne peut être qu'un don arbitraire des peuples. Système rempli de contradictions; il rend en même temps le roi maître du peuple, le peuple maître du roi. Système fécond en doutes et en obscurités; le peuple n'aura que son orgueil et son intérêt pour règle de ce qu'il doit de soumission, le prince que ses préjugés et sa cupidité pour déterminer ce qu'il a d'autorité. Système funeste à la tranquillité publique, propre à répandre, à nourrir ces germes de rébellion qui, développés par les passions, ont enfanté tant de révolutions tragiques. Système qui, au premier coup d'œil, enchante la multitude, parce qu'il lui montre ses sujets dans ses maîtres, et qu'il lui attribue des droits essentiels sur le prince, au lieu que le prince n'a sur elle que des droits empruntés : mais système, à le bien approfondir, encore plus ennemi de la félicité du peuple que du pouvoir du maître, puisqu'il mène le prince à opprimer, dans la crainte d'être opprimé, et à l'abus de l'autorité pour la conserver. Système donc en vertu duquel la licence sera sans frein pour l'arrêter, l'autorité sans digue, sans barrière pour la contenir. Le peuple croira pouvoir oser tout contre un prince faible, le roi contre un peuple désarmé. L'un aspirera au despotisme qui asservit, qui engloutit tout; l'autre à l'anarchie qui brouille, qui confond tout : par conséquent système auquel conviennent les paroles du Sage, tissu de vains mots, occasion de disputes inutiles et sans cesse renaissantes : *Verba sunt plurima, multamque in disputando habentia vanitatem.* (*Eccle.*, VI, 11.)

Laissons la présomptueuse et faible raison s'égarer dans ses recherches, nous avons un autre guide : à sa suite nous ne trouverons que jour et lumière. Peuples, le ciel vous permit de vous tracer une forme de gouvernement; mais les décrets de la Providence avaient prévenu les arrangements de votre sagesse. Libres tout à la fois et dociles, vous choisissiez le maître qu'il vous avait destiné; il attendait votre suffrage pour le revêtir de son autorité; aussitôt il l'a marqué au sceau de la divinité. Ce n'est plus le roi que vous vous êtes fait, c'est le roi que le ciel vous a donné; vous êtes l'occasion, vous n'êtes pas la source de son pouvoir : *Non est enim potestas nisi a Deo.* (*Rom.*, XIII, 1.) Ce n'est pas sur le trône que votre main lui a élevé, c'est sur le

trône même de Dieu qu'il est assis : *Deus.... qui voluit te ordinare super thronum suum.* (II *Paral.*, IX, 8.)

Religion sainte, n'eussiez-vous point d'autre preuve de vérité que la sublimité de vos enseignements, vous êtes l'ouvrage de Dieu. L'homme discute, il croit approfondir ; après les raisonnements entassés, il doute quelquefois plus savamment, il ne sait pas davantage ; votre voix appelle la lumière, l'obscurité suit ; l'ordre de l'univers se dévoile à nos regards, la puissance des rois n'est que la puissance de Dieu, leur trône que le trône de Dieu : donc ce n'est plus l'homme, c'est Dieu que le peuple voit dans son roi ; donc ce ne sont plus ses sujets, ce sont les sujets de Dieu que le roi voit dans son peuple ; principes d'où coulent également les prérogatives et les lois du trône. Le prince ne tient son pouvoir que de Dieu seul : *Non est potestas nisi a Deo.* Donc rien de plus faux que le principe qui rend le prince comptable à ses sujets de l'usage de son pouvoir. Voilà l'élévation et l'autorité du trône. Ce n'est point sur un trône qui lui appartienne, c'est sur le trône de Dieu que le roi est assis : *Deus qui voluit te ordinare super thronum suum.* Donc le prince ne règne pas pour être roi, il ne règne que pour être le ministre du règne de Dieu, que pour être auprès de ses peuples le substitut, le dispensateur, le représentant de la providence de Dieu : *Dei enim minister est.* (*Rom.*, XIII, 4.) Voilà les devoirs, les obligations du trône ; la religion les apprendra à Louis, la religion lui inspire le courage nécessaire pour les remplir. En effet, cette divine Providence que les rois sont chargés de représenter, quels traits la caractérisent que nous ne retrouvions dans la conduite de Louis, autant qu'il est donné à l'homme d'imiter la conduite de Dieu ? Sera-ce cette noble indépendance marquée dans le prophète, lorsqu'il dit que rien n'est nécessaire au Seigneur, et que, dans ce qu'il fait pour l'univers, il ne cherche point sa propre félicité ? Formé sur cet auguste modèle, Louis ne vit que pour son peuple : loin de se faire quelque intérêt personnel, séparé de l'intérêt public, l'intérêt le plus cher à une âme si élevée, l'intérêt de la gloire, il l'immole sans balancer au repos de son peuple. Vainqueur, conquérant, il rentre dans le calme dès que l'avantage du royaume l'y rappelle, et il consent que ses jours coulent ignorés s'ils deviennent plus utiles. Princes guerriers par goût, par penchant, par ambition, l'Etat est votre victime, Louis se fait la victime de l'Etat ; vous aspirez à être de grands rois, Louis veut être un bon roi. Ne vous trompez-vous point ? le meilleur des rois n'est-il pas le plus grand ? *Dei enim minister est.*

Sera-ce cette activité de la Providence, à laquelle rien n'échappe dans l'immensité de l'univers ? Louis, dans son royaume, voit tout, il entend tout, il préside à tout, il reçoit toutes les plaintes, il écoute toutes les demandes, il prononce sur tous les intérêts. Point de préférence du courtisan sur le peuple ; il est à tous, parce qu'il est le roi de tous. Point de distinction entre moment et moment ; il est toujours à son peuple parce qu'il est toujours son roi. Point de différence de séjour à séjour ; à l'ombre d'une forêt, comme dans son palais, partout il règle, il décide, parce que partout il est roi. Vous diriez qu'il est cet œil, dont parle le prophète Daniel, que le sommeil n'appesantit jamais : *Ecce vigil.* (*Dan.*, IV, 10.) Ses regards suivent le magistrat dans l'administration de la justice, le militaire dans le gouvernement des troupes, le financier dans le maniement des deniers publics, le courtisan dans les détours de sa politique, le peuple dans ses vices ou ses vertus : *Ecce vigil.* Vous concevez, Messieurs, ce qu'une vigilance si exacte entraîne de soins et d'attention ; il en coûte moins d'être conquérant que d'être roi. Souvent ce n'est que pour se dérober au travail et à l'ennui de l'un, qu'on se livre à la dissipation et qu'on aspire à la gloire de l'autre. Parce qu'il est un grand saint, parce qu'il est un grand homme, Louis a le courage de n'être que roi : *Dei minister est.*

Sera-ce cette attention de la Providence à maintenir l'ordre et l'harmonie de l'univers ? Le génie puissant de Louis a ramené ces jours de la gloire de Sion, lorsque tout Israël n'était qu'un cœur et qu'une âme. Ce royaume, composé de tant de peuples, gouverné par tant de princes, sous le règne de Louis n'a qu'un maître ; et c'est la loi. Instruit que le glaive de la guerre lui est moins essentiel que le glaive de la justice, puisqu'il n'a reçu l'un que pour des occasions, qu'il a reçu l'autre pour tous les moments, Louis est le premier comme l'unique juge de son royaume. Ses magistrats jugent son peuple ; image de la Divinité par la force et l'empire de ce coup d'œil du maître, devant lequel fuient la violence et l'oppression, Louis juge les justices de ses magistrats : *Rex qui sedet in solio judicii dissipat omne malum.* (*Proverb.*, XX, 8.) Les abus sont corrigés, les vexations prévenues ou punies ; les injustices réparées ; les coutumes de la nation fixées, les tribunaux inaccessibles à la faveur ; les grands contenus, mais respectés ; le peuple tranquille, mais soumis ; l'innocence sans crainte ; le crime sans impunité. N'est-ce point ici un portrait tracé par l'imagination, sur les désirs du cœur ? Non, c'est le règne de Louis, tel que nous l'offrent les anciens monuments. Monuments précieux ! la simplicité, la naïveté de leurs récits, donnent de ce grand roi une idée qui perdrait trop de sa force si on essayait de la rehausser par les couleurs de l'éloquence. Pour louer des rois semblables à Louis, il faut se borner à raconter leurs actions : *Dei minister est.*

Sera-ce la bonté du Dieu prodigue de bienfaits ? Chargé par son titre de représentant, de substitut de la Providence ; chargé de la protection du pauvre, *tibi direlictus est pauper* (*Psal.* IX, 34), on voit Louis,

comme s'il ne régnait que pour les malheureux, ouvrir chaque jour de nouveaux asiles à l'indigence; faire couler l'abondance dans les provinces désolées; étudier tous les besoins; essuyer toutes les larmes; tâcher de prévenir tous les désirs; enhardir à demander par la manière d'accorder; ne laisser dans son royaume de malheurs sans consolation que les malheurs qu'il ignore, et n'ignorer de disgrâces que celles qui échappent aux recherches de la vigilance la plus attentive : *Dei minister est.*

Sera-ce cette sagesse profonde qui établit, sur des fondements inébranlables, la paix et la prospérité des empires? Les guerres parculières réprimées; la licence des troupes arrêtée ; l'usure proscrite ; la police établie et maintenue; l'agriculture favorisée; les arts encouragés; les ports assurés; la navigation protégée; le commerce aidé et soutenu ; les villes décorées; la noblesse honorée; le peuple ménagé; le sacerdoce et l'empire intimement unis; la juste et invariable proportion dans les monnaies: ses lois, ses règlements, ses ordonnances attesteront à tous les peuples, à tous les âges, que Louis n'eut pas moins l'universalité des talents de roi que des vertus de saint; et qu'à son école, le monarque citoyen, le politique vertueux apprendront autant que le chrétien : *Dei minister est.*

Sera-ce cet hommage d'amour et de reconnaissance que l'univers rend sans cesse à son auteur? Quel roi régna jamais autant que Louis sur le cœur de ses sujets? Sentiment qui ne se borna point à son siècle : dans les règnes suivants, afin de ramener la splendeur et l'opulence de l'Etat, les grands et le peuple ne proposaient que de rappeler les coutumes et les usages du règne de saint Louis. Sentiment qui, de son peuple, s'étendit aux autres peuples. La France, maintenue dans une paix profonde, gouvernée avec douceur et équité, enrichie par le commerce, devenue d'abord l'objet de la jalousie et bientôt la patrie des nations voisines, la réputation du prince lui attirait des sujets ; ce n'était point la France qu'on venait chercher, c'était Louis ; un roi qui ne régnait que pour le bonheur de ses peuples, qui ne régnait que pour leur procurer un bonheur qu'on ne pense point à leur ménager, quand on n'est pas conduit, guidé par la religion.

Que ces âmes rétrécies par les passions avilissent la majesté du trône! s'écriait saint Augustin ; elles croient que le prince en a rempli les obligations, lorsqu'il a signalé son règne par la magnificence des palais, par la somptuosité des théâtres, par l'abondance des richesses, sans penser à prévenir le ravage que causent dans les mœurs les séductions de la cupidité et l'audace de l'impiété : *Felices res humanas putant, cum theatrorum moles exstruuntur et effodiuntur firmamenta virtutum.*

Ministre et représentant du Dieu des vertus, plus que du Dieu de puissance et d'autorité, le prince est roi pour faire des heureux ; il l'est bien d'avantage pour faire des saints. Fidèle à ce grand devoir, tels que parurent dans Juda les Ezéchias, les Josias, empressés à exterminer du milieu de Sion les superstitions profanes ; à imposer silence aux prophètes de mensonge ; tel, consumé, dévoré par le zèle de la maison du Seigneur : *Zelo zelatus sum* (III *Reg.*, XIX, 10), Louis saura punir le scandale, flétrir et intimider le vice, déraciner la fureur des duels ; épouvanter l'impiété sacrilége du blasphème ; encourager la piété, la dégager, l'affranchir de la servitude du respect humain; exciter à la vertu, à la pratique des devoirs, par l'espérance de la faveur du maître. Il saura frapper, subjuguer l'esprit des peuples, par la pompe du culte extérieur ; décorer les autels, enrichir le sanctuaire, ménager des asiles à la ferveur qui se plaît dans le silence du désert, établir dans son royaume des sociétés religieuses dévouées à combattre le vice et l'erreur, dissiper les restes de cette sanguinaire hérésie des Albigeois qui avait échappé au zèle et à la vigilance de Philippe-Auguste, maintenir le respect dû à la tribu sainte et l'engager à se respecter elle-même. Louis saura agir, gouverner en roi, justement persuadé que les vertus sont la vraie prospérité de l'état, les intérêts de l'éternité, le grand intérêt du peuple : *Dei minister est.*

Ne vous semble-t-il point, mes chers auditeurs, que ces soins de l'apôtre dégradent le monarque? Ah! de quelle douleur profonde et amère il aurait été pénétré, ce grand roi, s'il avait prévu qu'il viendrait un temps où son peuple rougirait presque pour lui de son zèle et de sa religion? Permettez-moi de l'avouer, Messieurs, je vois ce que nous avons perdu pour le ciel à cette révolution d'idées et de sentiments ; je ne vois pas ce que nous avons gagné pour la terre ; je ne vois pas par quelle vertu morale on remplace les vertus évangéliques, ni ce qui pourrait me consoler, comme citoyen, de ce que je regrette comme chrétien. Quand l'Etat aura moins de saint, aura-t-il plus de grands hommes? Apercevons-nous qu'à mesure que la foi disparaît, l'équité, la gravité, la décence, l'étude des lois se perfectionnent dans le sanctuaire de la justice ; l'application, la capacité, le désintéressement, la fuite du luxe et de la mollesse dans l'état militaire ; la pudeur, la modestie, la bienséance dans le sein des familles ; l'amour du peuple dans ceux qui président à la fortune publique ; l'amour du bien public dans les particuliers? Ne voyons-nous pas au contraire la religion hautement vengée de nos outrages par l'opprobre de nos mœurs? Ah! ne nous y trompons pas, Messieurs, ce sont les mœurs qui soutiennent ou qui détruisent les empires. Fiers des lumières que se vante de répandre parmi nous cet esprit philosophique, dont on étale avec tant de faste les progrès et les découvertes, nous insultons à la simplicité des temps et du peuple de saint Louis. Ils n'avaient, j'en conviens, ils n'avaient que les talents de

probité, de vérité, de valeur, de désintéressement, de magnanimité, de bon cœur, d'amour de la religion et de la patrie. Ils ne savaient que vivre et mourir pour leur Dieu et pour leur roi. Nous avons les talents de spéculation, de discussion, de système ; celui de penser avec finesse, de nous exprimer avec grâce, de disputer, de raisonner, de subtiliser sur tout, de mépriser tout, excepté notre siècle et notre mérite personnel. C'est-à-dire, qu'ils avaient les talents qui préparent, qui font naître la gloire des empires. C'est-à-dire, que nous avons les talents qui, dans tous les temps et parmi toutes les nations, furent d'abord la suite, bientôt l'écueil et la ruine des prospérités de l'Etat. Ces talents, par lesquels un peuple brille pour quelques moments ; par lesquels ils ne tarde pas à se corrompre, il tombe, il ne se relève jamais. Rome (je me refuse à ce triste présage), Rome avait la candeur et la simplicité du siècle de saint Louis, lorsqu'elle touchait aux jours de sa splendeur; Rome n'eut pas longtemps le génie de notre siècle, sans perdre ses vertus, et, avec ses vertus, l'empire de l'univers. Qu'on disserte tant qu'on le voudra sur la cause de cet enchaînement fatal, l'expérience de tous les âges décide que ce prétendu esprit philosophique ne devient point l'esprit dominant d'une nation, sans affaiblir, dans toutes les conditions, l'esprit de citoyen ; il ne donne, presque toujours, à l'Etat que de mauvais sujets ; quels rois donnerait-il aux peuples ? Je veux l'ignorer. Je sais quels rois forme la religion de saint Louis ; modèles des talents qui font le bonheur et la tranquillité du peuple ; modèles aussi accomplis des talents qui font la gloire et l'autorité du maître.

2° Occupé par un saint, le trône ne perdra rien de sa gloire. Oui, Messieurs, et aucun de nos monarques n'en a mieux soutenu la dignité. Louis fut autant qu'eux maître et roi, et il le fut dans des temps où il était bien plus difficile de l'être. Alors le prince naissait pour être roi ; il ne le devenait que par les talents. Le trône donnait le droit à l'autorité, le mérite seul en donnait la possession. La couronne avait beaucoup de vassaux, elle avait peu de sujets. Ce n'était point sur des peuples qu'il s'agissait de régner, c'était sur des rois d'Angleterre, de Navarre, sur des ducs de Bourgogne et de Bretagne, sur des comtes de Flandre, de Champagne, de Toulouse et de Provence, sur des princes aussi puissants que leur roi. A la tête d'un pareil empire, un monarque d'un génie médiocre pouvait conserver ce que la naissance lui avait apporté, le titre de roi. Il recevait des hommages, il ne régnait pas. Le plus grand prince n'était roi, que parce qu'il combattait sans cesse pour l'être. Louis change la destinée du trône : si les commencements de son règne sont troublés par les révoltes, à travers la tempête et les orages il marche d'un pas ferme et assuré, il détruit les factions, il rompt les complots, il dissipe les armées. Ces vassaux si redoutables rentrent dans la soumission et ils n'en sortent plus. Depuis Louis, pour être véritablement roi, il n'a fallu que naître dans la pourpre : il ne fut pas seulement roi pour lui-même, il le fut pour sa postérité ; il ne fut pas seulement roi, il le fut avec un éclat qui égale, qui efface peut-être la gloire des plus grands rois.

L'histoire nous présente des rois célèbres par leur valeur. Ah ! ce roi si fervent, si solitaire, ne troublez pas son repos. Au pied de l'autel il prend les foudres et les tonnerres ; le Dieu des batailles le devance, la victoire le suit ; c'est un Judas Machabée terrible au sortir de la prière. Oublions tant d'actions mémorables, ne rappelons que la journée de Taillebourg, lorsqu'on le vit presque seul soutenir les efforts d'une armée entière, et tel qu'un torrent, après avoir franchi les digues qui arrêtaient l'impétuosité de ses flots, entraîner, renverser, écraser les bataillons ennemis, humilier la fierté anglaise, et par un combat unique poser, établir sur les débris d'une ligue formidable, les fondements assurés de l'autorité de nos rois et de la tranquillité de l'Etat. Heureux présages, brillantes prémices de cette audace héroïque devant laquelle on verra tomber les remparts de Damiette, la mer d'Egypte reculer, pour ainsi dire, épouvantée; l'Afrique et l'Asie courir ensevelir leur consternation et l'opprobre de leur fuite dans les sables de leurs déserts.

Nous admirons ces monarques que la profondeur de leur politique rend redoutables sans armées, conquérants sans combats et sans victoires. Louis n'honore pas moins le trône par sa sagesse que par sa valeur. Avec quel art il dissipe les factions par des alliances, par des promesses, par des menaces ! avec quelle activité il prévient les tempêtes de l'Etat, ne laissant point aux nuages le temps de se rassembler, de grossir, de former l'orage ! avec quels sages ménagements il écarte de la France l'incendie qui dévorait l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie. L'Europe n'est que sang et carnage, que pleurs et désolations : à l'ombre du trône de Louis repose la paix, et la France ne connaît les ravages de la guerre que par le récit des malheurs étrangers. Avec quelle dextérité il amène, il saisit l'occasion de faire rentrer dans la maison de France les couronnes de Naples et de Sicile, les comtés de Provence et de Toulouse. On lui reproche une paix trop avantageuse à l'Angleterre : ce que je sais, c'est que Sparte dans la vigueur de son ancienne discipline, que Rome dans la fleur de ses premières vertus, aurait fait cette paix tant reprochée à saint Louis. Ce que je sais, c'est que la délicatesse de conscience qu'inspire la religion, n'obtint alors de Louis que ce que demandait la délicatesse de conscience inspirée par la probité, et que si cette paix fut une faute, elle ne fut pas plus la faute du saint que de l'honnête homme.

La reconnaissance immortalise la mémoire

des princes protecteurs des arts et des sciences. Louis les aima, il les cultiva : il fut le premier de nos rois depuis Charlemagne qui les approcha du trône. Il en inspira l'amour à ses sujets, il leur en facilita l'étude par une bibliothèque publique, il les encouragea par sa bienveillance, il les anima par ses libéralités. Louis n'ignorait pas que s'il n'appartient qu'à Dieu de donner les talents, il peut appartenir aux rois de les développer, et que le prince devient le second créateur du mérite, quand il le récompense; ainsi que le soleil fait les moissons et les richesses de la terre, que l'hiver tenait captives et empêchait d'éclore.

Nous louons dans chacun de nos grands rois quelque qualité plus brillante qui fait son caractère personnel. Or laquelle de ces qualités ne s'offre pas dans saint Louis? Quel prince respecta plus religieusement les richesses publiques? Il ne prend sur l'Etat que pour l'Etat; et s'il veut contenter la générosité de son cœur, il ne prend que sur les revenus de son domaine. Quel roi plus sage dans ses bienfaits? il donne, il ne prodigue pas; il récompense les services et les vertus, il n'enrichit point l'oisiveté, la perfidie, les bassesses du courtisan avide et inutile. Quel esprit plus habile à concilier le bonheur de la nation avec l'autorité de la couronne? Telle fut la France sous l'empire de Louis, qu'une république n'aurait pas été plus libre, et qu'un peuple assujetti au pouvoir despotique, n'aurait pas été plus soumis. Quel monarque plus ennemi de l'adulation? Il ose chercher la vérité, que si peu de rois ont le courage d'attendre et de ne pas fuir; et mettant à ce prix sa bienveillance, il force le courtisan à devenir par politique naïf et sincère.

Quel génie plus puissant à régir, à gouverner par lui-même? Il communique son autorité, il ne s'en dépouille pas; il eut des ministres, il n'eut point de favoris; il consultait, mais il décidait.

En un mot, Messieurs, je parcours le règne de saint Louis, je vois les périls affrontés, des batailles gagnées, les puissances ennemies humiliées et désarmées : qu'aurait fait de plus un roi guerrier et conquérant? Le vainqueur s'arrête au milieu de sa course, et sacrifie la gloire du prince au repos de l'Etat : qu'aurait fait de plus un roi pacifique? Des traités avantageux, des alliances utiles, des provinces ajoutées à son royaume par d'adroites et délicates négociations : qu'aurait fait de plus un roi politique? L'indépendance de la couronne affermie, les grands vassaux contenus, les peuples dans la soumission : qu'aurait fait de plus un roi jaloux de son autorité? Les arts mis en honneur, les sciences cultivées, les talents récompensés : qu'aurait fait de plus un roi savant et philosophe? Le droit public, les usages des provinces réglés par des lois exactes et précises : qu'aurait fait de plus un roi législateur? Le commerce florissant, les richesses étrangères attirées dans le sein de l'Etat, le peuple ménagé par les grands, les grands respectés par le peuple, l'innocence tranquille, à l'abri des lois, le vice proscrit et intimidé : qu'aurait fait de plus le chef vertueux d'une république? Les nations voisines déposer au pied de son trône leurs jalousies et leurs haines, lui remettre la décision de leurs plus chers intérêts, les droits du souverain et les prétentions du peuple : qu'aurait fait de plus un Salomon, l'admiration de l'univers, par la réputation de sa sagesse et de son équité?

Ici l'éloge des princes les plus dignes de servir de modèles aux autres princes, ne serait-il pas achevé? Il le serait, et l'éloge de Louis est à peine commencé. Mais ce prince si guerrier, si conquérant, si politique, si laborieux, si bienfaisant, si respecté, si redouté, si maître, si roi, souvenez-vous que c'est un homme de paix et de douceur, un homme de modestie et d'humilité, un homme de prière et de silence, un homme de conscience timide et délicate, un homme d'oraison et de contemplation, un homme de gémissements et de larmes, un pénitent caché sous la cendre et le cilice; mais réfléchissez ce qu'il faut avoir de force, d'étendue, d'immensité dans l'esprit et dans le cœur pour déployer tous les talents de la guerre sans ambition, toute la science de la politique sans manége et sans duplicité, toute la dignité, toute la majesté du trône sans faste et sans hauteur, toute la fermeté du gouvernement sans dureté, toutes les attentions généreuses d'un cœur bienfaisant sans imprudence et sans profusion, toute l'activité d'un génie laborieux et appliqué sans passion et sans intérêt personnel, toute la modération d'une âme pacifique sans mollesse et sans indolence; pour déployer toutes les qualités nécessaires au bonheur des peuples et à la gloire du maître, sans s'écarter des voies de l'humilité la plus profonde, de l'abnégation la plus entière, de la piété la plus craintive, de la charité la plus tendre, du recueillement le plus parfait, de l'oraison la plus continuelle, de la mortification la plus austère. Mais pensez combien il faut être au-dessus de l'homme pour être un si grand roi, quand on est un si grand saint, alors vous aurez quelque idée de Louis.

Quelque idée! car, malgré tant de talents, de vertus, de succès, le grand homme, ce caractère d'homme au-dessus de l'homme, n'aurait point paru avec assez d'éclat, si de grandes disgrâces ne lui avaient pas donné l'occasion de se montrer, de se développer dans toute son étendue.

Vous me prévenez, mes chers auditeurs; vous vous rappelez les tristes événements de la guerre sainte : non, on ne m'entendra point, lâche et rampant adorateur des décisions hautaines du bel esprit moderne, qui ne pense, qui ne raisonne que contre la religion, déshonorer le sanctuaire par la timide apologie d'une guerre consacrée à la gloire et à la défense du nom chrétien. Je ne dirai point que ces guerres saintes étaient

alors la plus noble carrière ouverte aux rois et aux peuples pour signaler leur valeur; que la froide et philosophique indifférence sur le sort de tant de fidèles, victimes de la cruauté et de la perfidie, aurait fait l'opprobre du prince et de la nation? que chaque siècle amène sa façon de penser? que les âges qui nous suivront ne respecteront pas plus nos idées que nous ne respectons les idées des âges qui nous ont précédés, et qu'il nous conviendrait d'avoir pour nos ancêtres une indulgence dont nous n'aurons que trop de besoin auprès de la postérité. Je ne vous avertirai point qu'au lieu de déployer l'amertume de notre critique contre ce que nous appelons, par un reste de décence, le fanatisme héroïque des croisades, il nous siérait davantage de tonner contre le fanatisme sacrilége des apôtres de l'athéisme insolemment dévoilé ou perfidement déguisé, et que les héros de l'Evangile méritent pour le moins autant d'indulgence pour ce qu'il pouvait y avoir d'outré dans leur zèle, que les héros de l'impiété pour les délires de leurs blasphèmes..... Je n'observerai pas qu'après avoir mesuré, calculé, pesé dans la balance de l'impartialité les avantages et les désavantages, la saine politique convient que les croisades ont préparé et amené l'accroissement du domaine et de l'autorité de nos rois, l'affaiblissement de la puissance des grands feudataires, l'unité de trône et de législation dans le royaume, l'extinction des guerres entre le souverain et les vassaux, entre les provinces et les provinces; qu'ainsi, sans entrer dans les motifs, à ne juger que par l'événement, les croisades ont épargné à la nation plus de sang qu'elles n'en ont fait répandre; qu'elles ont posé la base et les fondements de la tranquillité intérieure de l'Etat. Je ne vous ferai point remarquer que l'entreprise de Louis n'offrait point d'obstacles capables de ralentir son courage et d'alarmer sa sagesse; qu'on avait vu Godefroy de Bouillon, avec les débris d'une armée, amas fortuit de diverses nations, élever dans Jérusalem un trône qui, vainqueur des musulmans, n'a péri que par les divisions et les perfidies des chrétiens. Je n'ajouterai point que Chypre, Constantinople, soumis à des princes de la communion latine, donnaient à Louis des facilités que n'eut point Godefroy de Bouillon.

N'importe, tout ce qui offre l'empreinte du zèle n'est point du goût de notre siècle. grandes âmes! les Frédéric en Allemagne, les Richard en Angleterre, les Philippe-Auguste en France, que les fougueuses déclamations de nos philosophes ne vous alarment point pour votre gloire. Malgré leurs vaines clameurs, vos noms demeureront chers, votre souvenir sera précieux à la postérité. L'audace même de ces génies critiques semble vous respecter. Il est vrai que vous ne vous offrez point à leurs yeux avec la tache qui semble flétrir la gloire de Louis. Dans une guerre sainte vous portiez des passions, il n'y porta que des vertus. On vous pardonne d'avoir combattu pour Dieu, parce que vous ne le serviez pas avec autant de zèle et de ferveur. Louis ne se montra pas moins que vous, soldat et capitaine; mais il était saint, voilà son crime: on ne lui pardonne ni d'avoir entrepris, ni d'avoir échoué comme vous. Je me trompe: vous avez échoué, Louis a réussi. Soyons chrétiens, entrons dans les profondeurs adorables de la religion. Que nos idées vont s'étendre et s'ennoblir! Le célèbre abbé de Clairvaux les déplorait avec des larmes amères, les jours où par une inconséquence dont le cœur humain n'est que trop capable, on vit les princes et les peuples déshonorer par leurs vices la religion qu'ils s'empressaient de défendre par leurs armes. Le Seigneur se propose d'effacer la trace de leurs scandales, d'instruire les nations, et de leur apprendre à distinguer entre le christianisme et les chrétiens. Il se propose de leur prouver la divinité de sa religion par un héroïsme de vertus que sa grâce seule puisse produire. Il sépare Louis pour ce ministère. Une guérison miraculeuse atteste sa vocation: il part, il arrive; les armées ennemies se dissipent à son aspect comme la poussière que le vent emporte dans les airs. L'Orient épouvanté prépare ses hommages et attend son maître. O Dieu! que vos voies sont impénétrables! la terreur ne marche devant Louis, la victoire ne l'annonce avec tant de fracas que pour rendre l'univers plus attentif au bruit de sa chute. Qu'est-elle devenue cette armée conquérante? Empruntons le langage du prophète, un jour a dévoré ses forces et sa gloire. La voix du Dieu des combats a retenti d'un bout à l'autre de l'Egypte; elle a rappelé les vaincus, elle a ranimé leur audace. Ils accourent, guidés par la fureur. Déjà ils ne sont séparés de leur proie que par un faible retranchement. Enfermé entre le Nil et leurs bataillons, Louis n'aperçoit sous ses drapeaux qu'un petit nombre de soldats, restes infortunés de la sanglante journée de la Massoure.

Plaine de Tunis, montagne de Sinaï, mer d'Égypte, vous comptez les moments, vous vous rappelez votre gloire ancienne, lorsque vous fûtes consacrées par tant de miracles. Vous vous attendez que la nuit va prendre la place du jour; qu'entre vos flots suspendus l'Israël nouveau va trouver un libre passage. Vous savez que le Dieu de Louis n'est pas moins puissant que le Dieu de Moïse. Il n'est pas moins puissant, c'est le même Dieu, mais il a bien d'autres desseins. Le Dieu de Moïse se signale par des prodiges de terreur et d'épouvante, parce qu'il veut se montrer le Dieu de force et prouver à Pharaon l'impuissance de ses frivoles divinités; le Dieu de Louis veut se montrer le Dieu des vertus, et prouver au musulman l'imposture de sa profane superstition. Or, puisqu'il veut se montrer le Dieu des vertus, il n'étend, il ne veut étendre son bras que pour porter des coups plus rudes. Il commande donc à la peste et à la faim de secon-

der par leurs ravages les fureurs de la guerre. Le camp ne renferme que des morts et des mourants, le fleuve ne roule à la mer que des cadavres, le ciel et la terre combattent contre Louis. Il plie, il succombe, il est dans les fers. Mais, qui l'aurait prévu? c'est des profondeurs ténébreuses de l'abîme où Louis tombe que sort le plus beau triomphe de la religion.

En effet si les suites avaient répondu aux premiers événements de la guerre, qu'auraient admiré les infidèles dans Louis que ce qu'ils avaient admiré tant de fois dans leurs princes? de la bravoure, de la capacité, de la fortune. Par conséquent, afin de les dompter, de les humilier, afin de leur faire sentir la divinité de l'Evangile, que faut-il? Il faut leur présenter dans un adorateur de Jésus-Christ une immensité de force et de courage dont leurs plus grands héros n'avaient donné aucun exemple; il faut leur présenter des vertus qu'ils n'aient point vues, des vertus dont ils n'aient point d'idée, des vertus qu'ils ne puissent point espérer d'imiter: or voilà ce que fait Louis. Fiers Sarrasins, venez jouir du sort heureux des combats; préparez-vous à vous rassasier, ainsi que le Philistin, des opprobres de Samson désarmé, ou plutôt venez étudier ce qu'est un chrétien digne de porter ce nom auguste et capable d'en soutenir la majesté. Ils entrent, ils inondent la tente de Louis avec le bruit des flots d'une mer irritée. A peine Louis semble les apercevoir: la paix, le calme, une noble et modeste fierté, son air, son maintien, la sérénité de ses regards: tout annonce le roi, rien ne montre le captif. En vain ils cherchent quelques vestiges de leur victoire; Louis en a saisi les honneurs, il leur en a enlevé la gloire. Cette intrépidité si douce, si tranquille, si naturelle, sans efforts, sans ostentation, efface leur triomphe et leur apprend que pour être leur maître Louis n'a pas besoin d'être leur vainqueur.

Que le sectateur de Mahomet déploie maintenant ses fastes, il nous montrera l'Asie, l'Afrique, l'Europe englouties par ses conquérants, et le trône de ses califes élevé sur les ruines de l'univers; il nous montrera donc ce courage qu'enfantent les passions et qui ne se soutient que par la prospérité; il ne nous montrera point cette fermeté de raison et de réflexion, cette magnanimité qui survit au bonheur, qui dompte et maîtrise l'adversité. Le plus illustre de ses sultans, Bajazet, nommé le foudre de guerre, éprouve dans la Natolie le sort de Louis en Egypte. Epargnons à la mémoire de ce prince infortuné le récit de sa douleur, de ses fureurs, de son désespoir. Quelle différence de Louis à Bajazet! Non, la différence n'est pas tant de prince à prince que de religion à religion. Bajazet était tout ce qu'un grand homme peut être quand il n'est pas chrétien. Il est réservé à la grâce et aux vertus évangéliques d'enfanter ce sublime du courage héroïque qui ne sait descendre et s'abaisser que dans le succès, s'agrandir et s'élever que dans la disgrâce. Instruit à leur école; dans le Louvre, sur le trône, au sein de la victoire paisible et modeste citoyen; dans les fers monarque fier et impérieux autour duquel tonne la foudre et qu'environne la terreur, Louis régnera sans sceptre, sans sujets; il régnera jusque sur des peuples dont il dédaigne d'être le roi. Les Sarrasins lui offrent le diadème teint du sang de leur maître; Louis fait trembler d'un coup d'œil ces lions accoutumés au carnage: ils révèrent dans leur captif la majesté qu'ils viennent d'outrager dans leur soudan victorieux.

Rejetés, rebutés, ils lui proposent de fixer le prix de sa rançon. Louis répond qu'un roi ne se rachète qu'en roi: par des villes et des provinces. Ils acceptent, ils souscrivent. On dirait qu'ils ne lui rendent pas la liberté: qu'ils la reçoivent.

Concluons. A ne considérer la guerre sainte que comme une guerre de nation à nation, Louis a échoué. A la considérer, pour parler ainsi, comme une guerre de religion à religion, Louis a réussi. Si vous le voulez, Louis est vaincu, le Dieu de Louis est vainqueur. Les soldats de Mahomet triomphent, leur prophète succombe. Les vertus de Louis ont déployé dans ces contrées profanes toute la grandeur, toute la divinité de sa religion. Les desseins de la Providence sont donc remplis. Aussi, remarquez-le, aussi la carrière des guerres saintes va se fermer, et, après Louis, elle ne s'ouvrira plus; ou si du feu qui vient de s'éteindre il sort encore quelque étincelle faible et à peine aperçue, elle s'évanouira sans laisser aucune trace de son passage.

Louis avait appris à l'univers comment les héros de l'Evangile soutiennent la disgrâce; il va leur montrer comment ils meurent. La Providence le conduit devant les remparts de Tunis. Le glaive se lève pour la seconde fois, et il ne se retirera qu'après avoir immolé la victime. Louis voit partir le coup; comment le voit-il? Il le voit en grand roi, en grand saint. En grand roi, dont le zèle pour la félicité de ses sujets ne se borne point au petit nombre de jours pendant lesquels il fut leur roi. Il trace à ses successeurs les lois d'un gouvernement propre à prévenir toutes les révolutions, à réparer toutes les disgrâces, à rendre la France victorieuse de tous les ravages du temps, de tous les complots des nations jalouses. Prêt à quitter le sceptre, il s'occupe de l'intérêt de l'Etat, non en monarque que le trône fuit, mais en prince que le trône attendait et se préparait à recevoir. En grand saint: abaissement de l'humilité, larmes de la pénitence, gémissement de la prière, extase et ravissement de la contemplation, lumière et enthousiasme prophétiques, ardeur et impétuosité du zèle, désir et soif du martyre, feux, flammes, incendies du pur amour. Entraîné (j'emprunte les expressions des livres saints), entraîné par les flots, par le torrent de la divine charité, il s'élance, il se précipite dans le sein du Dieu qui l'appelle.

Pressés, entassés autour du monarque

expirant, l'héritier de la couronne, les seigneurs de sa cour, ces vieux capitaines, ces braves guerriers, compagnons de ses combats et de ses victoires, contemplent dans un religieux silence le plus beau spectacle que le ciel puisse offrir à la terre : un grand saint, qui a vécu, qui meurt en grand roi; un grand roi, qui a vécu, qui meurt en grand saint : *Dedit Deus latitudinem cordis, quasi arenam quæ est in littore maris.* (III *Reg.* IV, 29)Louis disparaît à leurs regards; le camp n'est que douleur, consternation, et aucun roi ne fut pleuré avec autant de larmes.

Mais, mes chers auditeurs, un roi saint on le pleure bien autrement que les autres rois. Ceux-ci, on pleure sur eux plus que sur soi-même; on perd beaucoup; on voit qu'ils ont peut-être tout perdu, et que, dans cette région nouvelle qu'ils habitent, loin de pouvoir contribuer à notre félicité, ils auront longtemps besoin que notre reconnaissance s'intéresse à leur bonheur par ses vœux et ses prières. Les larmes que la mort de Louis fait répandre coulent d'une source bien plus glorieuse à sa mémoire. La France sait qu'à cet instant commence le véritable règne de son vertueux monarque, et qu'en perdant un père elle gagne un protecteur. Elle trempe donc de ses pleurs les cendres de Louis, et elle les honore; elle le regrette et elle l'invoque; elle se rappelle ses bienfaits, et elle le conjure de les lui continuer; elle souhaite des rois qui lui ressemblent, et elle s'adresse à lui pour les obtenir du ciel : les plaintes, les cris, les gémissements de son amour désolé le suivent, l'accompagnent dans le tombeau; son culte l'attend sur l'autel, et elle le croit plus son maître, son roi, que lorsqu'il occupait le trône.

Que dis-je ? il l'occupe encore, et il s'accomplit, l'oracle qu'un roi saint régnera dans la postérité pendant une longue suite de siècles : *Thronus ejus firmabitur.* (*Prov.*, XXIX, 14.) Qui sont-elles, où sont-elles les maisons de Souabe, d'Autriche, de Navarre, d'Aragon, de Castille, d'Angleterre qui régnaient dans les jours de Louis? Le temps a tout entraîné et consumé; d'autres races augustes sont entrées dans leurs droits, elles ont recueilli leur héritage; et par leurs vertus, elles consolent l'Europe de tant de pertes ; au lieu que la source du sang de Louis ne tarit point. De cette tige féconde sortent sans cesse de nouveaux rejetons, et son trône n'a reçu, il ne recevra, nous l'espérons, que ses descendants : *Thronus ejus in æternum firmabitur.*

O chef et père de l'auguste maison des Bourbons, avec quels transports de joie votre France vous voit renaître dans un prince (1) qui, par la piété la plus hautement, la plus invariablement décidée, par l'étendue du génie, les grâces de l'esprit, la supériorité des talents, la noblesse et l'élévation des sentiments; la bonté, la générosité du cœur, l'application constante à s'instruire dans la science des rois, promet de vous rendre tout entier à la gloire de la religion, à la félicité de la nation, à l'admiration de l'univers! Avec quelle complaisance vous contemplez du haut du ciel votre trône environné d'autant de vertus qu'il le fut dans les jours de votre règne; votre royale famille renaître, se reproduire dans la mère, dans l'épouse, dans les sœurs de ce grand prince, et nous présenter après tant de siècles des Blanches de Castille, des Isabelles de France, sans autre différence que celle des noms et des temps!

O Dieu de saint Louis, ne nous retirez point des bienfaits si précieux! *Sit Dominus Deus noster nobiscum, sicut fuit cum patribus nostris.... sed inclinet corda nostra ut ambulemus in universis viis ejus.* (III. *Reg.*, VIII 57, 58.)

Que l'œil de votre providence, ouvert sur la France, guide tous les pas du monarque que vous lui avez donné dans l'abondance de vos miséricordes, et que vous lui avez conservé par tant de miracles. Ecoutez, exaucez les vœux que forme notre tendre dévouement pour sa personne sacrée. Ordonnez que ses jours s'étendent dans un long avenir, qu'aucun souffle n'en trouble le calme, qu'aucun nuage n'en obscurcisse la sérénité; et qu'ils lui soient aussi utiles pour le ciel, qu'ils sont chers et nécessaires à la terre : *Sit Dominus Deus noster nobiscum, sicut fuit cum patribus nostris..... sed inclinet corda nostra ut ambulemus in universis viis ejus.* Soyez notre Dieu, ainsi que vous fûtes celui de nos pères. Que nos princes se montrent toujours le digne sang de saint Louis; que nous soyons toujours dignes d'être son peuple, afin qu'après avoir imité ses exemples, selon notre état et notre condition, nous arrivions au bonheur dont il jouit. Ainsi soit-il.

[Lorsque ce discours fut prononcé à l'Académie française, on lisait après ces mots : *Thronus ejus firmabitur.*]

O Dieu de saint Louis, continuez les heureux présages que le passé nous offre pour l'avenir : *Sit Dominus Deus noster nobiscum, sicut fuit cum patribus nostris, et inclinet corda nostra ut ambulemus in viis ejus.* Soyez notre Dieu, tel que vous avez été le Dieu de nos ancêtres; et afin de mettre le comble à vos faveurs, versez dans nos cœurs le sentiment d'une reconnaissance proportionnée à l'immensité de vos miséricordes.

Qui peut mieux que vous, Messieurs, remplir ce devoir? Vous avez vu dans l'éloge de votre saint et auguste protecteur, les secours que la religion trouve dans le zèle des princes : or il est un autre empire qui naît de la supériorité du génie; empire de persuasion et d'insinuation, aussi puissant, souvent plus efficace que l'empire de domination et d'autorité, et cet empire, il est dans vos mains. Vos ouvrages sont avec ce qui nous reste d'Athènes et de Rome,

(1) Mgr le Dauphin, fils du roi.

la source où l'on puise la justesse et la finesse du goût; le sublime et le pathétique de la mâle et vigoureuse éloquence; la clarté, la précision, l'enchaînement des idées, le don enchanteur de toucher, d'émouvoir, d'attendrir, d'employer tour à tour selon la diversité des sujets, la délicatesse et les grâces, la simplicité et la naïveté, l'urbanité et l'aménité, la douceur et la noblesse, la force et l'énergie, le feu et l'impétuosité, la dignité et la majesté de l'expression. Devenus l'étude et l'admiration de l'Europe, tout ce qui veut briller (et dans ce siècle, quel est celui qui ne le veut pas)? tous aspirent à écrire, à parler comme vous.

Profitez, Messieurs, de cette pente à vous imiter; prêtez l'appui de votre génie et de votre réputation à la religion audacieusement attaquée: qu'elle ne lise jamais dans vos fastes des noms qu'elle réprouve. Souvenez-vous que tant de grands hommes, les créateurs de votre première gloire, se firent plus d'honneur de leur soumission à la divinité des oracles évangéliques, que de la splendeur de leur naissance et de l'éclat de leurs succès littéraires. Ne consentez point à leur désigner des successeurs qu'ils ne verraient point appelés à remplir leurs places sans les désavouer, sans élever contre vous une voix de plaintes et de reproches.

N'adoptez qu'une postérité digne de vos pères et de vous. Apprenez-lui, par vos exemples et par vos leçons, le dédain, le mépris, les anathèmes dus au projet coupable de se rendre fameux par la ruine des mœurs et par les calamités de la religion; qu'il n'appartient de rechercher cette flétrissante célébrité qu'au délire du prétendu bel esprit, qui préfère le mérite frivole et bizarre de penser singulièrement, au mérite solide de penser sagement et utilement, ou à des cœurs foncièrement corrompus, que guident le désir et l'espérance de s'accoutumer à ne point rougir du vice.

Loin de donner à craindre que vos plumes puissent s'avilir jusqu'à se dévouer à l'impiété et à la volupté, faites que, rassurées par l'estime, la vénération, la confiance publiques, la foi la plus craintive, la piété la plus timide, ne se croient point obligées de détourner leurs regards de vos ouvrages; que dans vos écrits tout respire la pudeur, la bienséance, le respect pour l'autel et pour le trône, les vertus de chrétien, de sujet, de citoyen. Ainsi, bienfaiteurs de votre siècle et des âges futurs, également chers à la religion et à l'État, vous remplirez votre devise : *Immortalitati*, à l'immortalité. Non-seulement à l'immortalité qui périra avec le temps, mais à l'immortalité, dans l'éternité, qui ne finira point; vous recevrez les applaudissements de la terre, et vous obtiendrez les récompenses du ciel. Ainsi soit-il.

—

PANÉGYRIQUE VIII.

SAINT FRANÇOIS DE PAULE

Ipse quasi signum in dextera manu. (*Eccli.*, XLIX, 13.)

Il fut comme un prodige entre les mains du Seigneur.

Comment nous est-il représenté ce fameux restaurateur de Sion, qui sut enfin relever les ruines de la cité sainte, et réparer les débris du temple; qui, après une longue captivité, rassembla les tribus fugitives et dispersées, à l'ombre d'un nouveau sanctuaire? L'Esprit-Saint nous en a tracé le plus magnifique éloge, lorsqu'il a dit qu'il parut, dans la main du Seigneur, tel qu'un prodige destiné à répandre, du couchant à l'aurore, la gloire du Dieu de Jacob : *Ipse quasi signum in dextera manu.*

A ces traits, qui vous représentent le conducteur, le chef d'Israël, vous reconnaissez, Messieurs, le père d'un peuple encore plus saint et plus juste, l'incomparable François de Paule, le thaumaturge des derniers siècles! Il fut du nombre de ces grandes âmes, que Dieu, au temps marqué dans les conseils de sa sagesse éternelle, tire du trésor de ses miséricordes, afin de donner aux peuples l'utile spectacle de sa puissance, communiquée à des hommes mortels, et afin, pour me servir de l'expression de l'Écriture, de leur apprendre, par les œuvres de ces dieux visibles, la grandeur et l'empire absolu du Dieu invisible : *Ipse...*

Que dis-je? il fut lui-même un miracle encore plus grand que tous les miracles qu'il opéra. Oublions, s'il se peut, cette multitude de prodiges surprenants, dont le souvenir demeurera à jamais gravé dans la mémoire des hommes; considéré seul en lui-même, il a de quoi épuiser notre admiration; pour le regarder comme un prodige et un miracle, nous n'avons pas besoin de ce qu'il a fait, il suffit de savoir ce qu'il a été : *Ipse, ipse...*

Ou plutôt ne séparons point ce qu'il a plu à Dieu de réunir. Considérons en même temps et ce qu'il a fait et ce qu'il a été, et ses vertus et ses miracles; l'un donne à l'autre un nouvel éclat, et il en reçoit une nouvelle gloire. Je dis donc, et voici mon dessein, je dis que sa sainteté a donné une plus grande autorité et un plus grand éclat à ses miracles; je dis que sa sainteté doit une des principales parties de son mérite à ses miracles. Sa sainteté a donné une plus grande autorité et un plus grand éclat à ses miracles, pourquoi? Parce que sa sainteté rend ses miracles encore plus croyables; ce sera le sujet de la première partie. Sa sainteté doit une des principales parties de son mérite à ses miracles, pourquoi? Parce que ses miracles furent pour lui l'occasion d'une grande sainteté; ce sera le sujet de la seconde partie. Les miracles de François de Paule justifiés et prouvés par la sainteté; les miracles de François de Paule contribuant à l'accroissement, à la perfection de sa sainteté : c'est tout le sujet de votre attention. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La sainteté de François de Paule autorise la croyance de ses miracles, et de quels miracles? c'est ce qu'il nous importe d'abord de bien approfondir, puisque c'est la base et le fondement de tout ce discours. François de Paule fut, dans ces derniers temps, un homme de prodiges, l'homme de la force et de la puissance du Seigneur; c'est là son caractère propre et personnel, qui le distingue des autres saints ; en effet, si de nos jours nous remontons jusqu'aux siècles les plus reculés, à peine, dans cet espace immense, trouverons-nous rien de pareil à François de Paule. Nous verrons des justes à qui Dieu daigna prêter la puissance de son bras, mais avec plus de mesure, mais pour certains jours, pour certains moments, tandis qu'il semble l'avoir communiquée à François de Paule presque sans réserve; elle commence pour ainsi dire avec lui, elle ne finit qu'avec lui, elle descend avec lui dans le tombeau, et du sein de la terre qui le renferme, ne dirait-on pas qu'il commande à la nature, docile et soumise à ses ordres?

Quel spectacle! Est-ce le Dieu des dieux qui parle par la bouche de François de Paule? Il commande, tout entend la voix de ses désirs et se hâte de donner les miracles qu'il demande; suivez la trace de ses pas, vous verrez tous les instants de sa vie, tous les royaumes qu'il parcourut, tous les lieux qu'il habita, devenus célèbres et respectables aux âges futurs par des prodiges sans cesse renaissants. Sur ces campagnes desséchées il fit tomber la pluie, qui les rendit fécondes. Du sein de ce rocher aride il fit couler les eaux qui arrosèrent son désert. Là, où vous apercevez ces plaines si vastes et si étendues, étaient des collines, des montagnes escarpées : il a dit; les collines se sont aplanies, les montagnes ont fui avec rapidité, et ont occupé d'autres terres. Ici, où cet édifice s'élève jusqu'aux nues, la terre s'ouvrit d'elle-même pour recevoir les pierres sur lesquelles repose cette masse superbe. A sa parole, ces tombeaux, déjà fermés, ont été obligés de rendre à la lumière du jour ceux que la mort avait jetés dans les horreurs d'une nuit profonde. Cette mer agitée par tant d'orages, fameuse par tant de naufrages, fut pour lui une route aisée et facile, les flots s'affermissent sous ses pas, les vents, enchaînés et dans le silence, respectent son passage. Ce conquérant redoutable, le vainqueur de l'Asie, la terreur de l'Europe, à qui Dieu, ainsi qu'à un autre Nabuchodonosor, semble avoir remis sa vengeance et son tonnerre, menace l'Italie tremblante d'une désolation prochaine; ses bataillons nombreux couvrent la face de la terre; tout plie, tout fuit, tout est en deuil et en larmes; François, du fond de son désert, élève la voix, et de cette armée formidable, il ne reste que le lieu où elle fut, le souvenir de la crainte qu'elle a inspirée, et de la terreur qui l'a dissipée.

Ai-je donc entrepris de vous donner ici un récit exact de ses miracles? Non, mes chers auditeurs, je sais que pour faire l'histoire de ses prodiges il faudrait faire l'histoire de sa vie entière; ce que je prétends vous montrer, c'est que ces miracles, tout étonnants, tout surprenants qu'ils sont en eux-mêmes, n'ont rien qui doive vous étonner et vous surprendre dans François de Paule; car, sans m'arrêter à confondre, à renverser cette hauteur fastueuse, cette incrédulité superbe de tant de prétendus esprits forts qui se font un mérite bizarre, une gloire insensée de ne se rendre à aucun témoignage, de ne céder à aucune autorité, comme s'il n'y avait pas autant de faiblesse à rejeter ce qui est vrai qu'à adopter ce qui est faux, et à ne croire rien qu'à croire tout; sans m'élever contre cette folle délicatesse d'un siècle frivole et capricieux, qui refuse aux prodiges des derniers jours la croyance qu'il donne aux prodiges des premiers âges, comme si notre Dieu n'était pas celui de nos pères; sans m'arrêter donc à dissiper les vains soupçons et les ombrages timides d'une défiance outrée; pour justifier les miracles de François de Paule, je n'ai besoin que de ses vertus, et dans sa sainteté je trouve la preuve de ses prodiges, une preuve décisive et sans réplique. Concevez-la : je dis sainteté de François de Paule, preuve de ses miracles, parce que la sainteté de François de Paule fut une sainteté proportionnée à ses miracles, et, passez-moi ce terme, digne en quelque façon de ses miracles; parce que la sainteté de François de Paule fut, entre autres, cette espèce de sainteté à laquelle est attaché le don des miracles; parce que la sainteté de François de Paule fut elle-même un miracle de la grâce, plus grand que tous les autres miracles. Suivez-moi, chrétiens; saisissez le véritable caractère d'un saint qui ne peut être assez connu.

1° Je soutiens donc que ces miracles de François de Paule, si étonnants par leur nombre, par leur variété, par leur singularité, qu'ils sont presque au-dessus de toute croyance, ne furent point cependant au-dessus de ses vertus; que François de Paule, étant ce qu'il était, il fut, si j'ose m'exprimer ainsi, il fut comme naturel qu'il fît tout ce qu'il a fait; que dans le plan et l'ordre de la providence de Dieu sur ses élus, l'abondance et la plénitude des miracles devaient être accordées à cette plénitude de sainteté qui se trouva dans François de Paule : car, vous le savez, Dieu s'est engagé à faire la volonté de ceux qui font la sienne, et à exaucer les désirs d'un cœur fidèle à suivre les désirs de son esprit et de sa grâce : *Voluntatem timentium se faciet.* (*Psal.*, CXLIV, 19.) Or, d'après cet oracle de la vérité éternelle, ce qui doit nous surprendre le plus, ce n'est pas que François de Paule ait été l'homme de tant de miracles, mais qu'il ait été l'homme de tant de vertus : d'abord étonné par les œuvres de cette puissance que Dieu lui a communiquée, aussitôt rassuré par les œuvres

de sa piété, ce que je sais de sa sainteté me rend docile à ce qu'on me dit de ses prodiges. En effet, si la vie de François de Paule n'est qu'un enchaînement d'actions éclatantes, elle n'est qu'un tissu d'actions héroïques ; s'il opéra les prodiges qui ont illustré les plus grands hommes, il eut les vertus qui ont signalé les plus grands saints ; et je ne puis vous en donner une plus juste idée, qu'en vous rapportant les paroles d'un grand pape : *Vir iste spiritu justorum omnium plenus fuit.* Dans François de Paule s'est montrée la sainteté de tous les saints ; sa vertu fut l'assemblage de toutes leurs vertus ; et ce qui suffit à leur éloge n'est qu'une partie des ses louanges : *Vir iste spiritu justorum omnium plenus fuit.*

Vous admirez dans certaines âmes cette promptitude de ferveur qui sanctifia les prémices de leur vie, quel cœur ignora davantage la séduction du vice, et fut plus prompt à suivre l'attrait de la grâce que celui de François de Paule ? il fut un enfant de larmes et de prières ; sa mère, affligée par une longue stérilité, demande un fils, et afin de l'obtenir elle emploie le crédit du grand saint François d'Assise ; et n'était-il pas juste que le père de tant de saints fût l'enfant des saints ; que le fondateur d'un ordre pauvre et pénitent fût uni par les liens de la reconnaissance au modèle de l'austérité religieuse et du dénûment évangélique ? il fallait que François de Paule appartînt à François d'Assise en qualité de fils, puisqu'il ne devait point lui appartenir en qualité de disciple ; qu'il dût la vie à celui dont il allait perpétuer l'esprit, et renouveler les exemples. Une naissance si pure et si sainte est le présage de ses vertus, et bientôt ses vertus remplissent le présage d'une si noble origine. L'enfance des autres saints entre rarement dans leur éloge, et content d'admirer le cours majestueux de ces grands fleuves, on ne remorque point à leur source. dans François de Paule la sainteté devance les années : son cœur tendre et docile à l'impression de la grâce, se tourne d'abord vers vous, ô mon Dieu ; ses premiers soupirs vous appellent, ses premières larmes coulent pour vous, le premier usage qu'il fait de son cœur est de vous le donner ; il ne connaît presque pas la pénitence, il est déjà pénitent. Le monde profane n'était pas digne de voir croître dans son sein une vertu si pure ; c'est dans une terre meilleure, à l'abri du souffle contagieux des vanités et des cupidités du siècle, dans le sanctuaire, à l'ombre du tabernacle, que cette fleur naissante, nourrie du suc de la piété, arrosée de la pluie de la grâce, développera ses brillantes couleurs : comme Samuel, des bras d'une mère vertueuse, passant entre les mains des prêtres et des lévites, imitant les exemples qu'on lui donne, et donnant des exemples qu'on peut à peine imiter ; il étonne les plus fervents par le prodige d'une vie qui commence par où l'on serait heureux de finir ; qui ne laisse plus rien à désirer, et qui cependant offre beaucoup à espérer d'une vie qui ne compte que quelques jours, et qui est déjà pleine de mérites : *Vir iste spiritu justorum omnium plenus fuit.*

Vous admirez dans les grandes âmes, dans les âmes héroïques, ce désir avide de la perfection, qui croit n'avoir rien fait lorsqu'il lui reste quelque chose à faire ; et ne posséder aucune vertu, s'il en est une dont on ne possède pas la plénitude : et dans qui fut-il jamais plus vif que dans François de Paule, ce désir de la perfection ? sa vertu est un spectacle d'admiration pour les hommes et pour les anges ; elle n'est pour lui qu'un sujet de pleurs et de confusion. Inquiet, agité, par le désir d'arriver à une sainteté plus sublime, je le vois qui, sorti de la maison paternelle, parcourt les provinces de l'Italie, cherchant des modèles et des exemples de perfection ; tantôt errant dans les lieux consacrés par la pénitence du grand saint François d'Asie, il se remplit de l'esprit d'abnégation et de renoncement évangélique ; tantôt à Rome sur le tombeau des apôtres et dans les catacombes où reposent les ossements des martyrs, restes précieux échappés au glaive et à la fureur des tyrans, il puise dans cette vue touchante l'amour du martyre et la haine des molles délices ; tantôt en voyant la caverne où saint Benoît s'est enseveli à la fleur de ses plus belles années, il se reproche d'avoir tardé à rompre les liens qui l'attachent au siècle, afin de vivre avec Dieu seul comme il veut vivre pour Dieu seul ; tantôt retraçant à son souvenir les actions des plus grands saints, leurs combats, leurs victoires, il sent s'allumer au dedans de lui un feu qui le dévore, une ardeur qui le transporte : il entre après eux dans la carrière, il marche sur toutes leurs traces ; il se jette dans toutes leurs voies, il s'immole par tous leurs sacrifices ; rien ne peut étancher la soif qui le consume ; plus il a de vertus, moins il croit en avoir ; plus il est proche du terme, plus il redouble l'impétuosité de sa course ; l'ouvrage de sa perfection est consommé, il se reproche de ne l'avoir pas commencé ; et avec toute la sainteté des saints, il s'impute tous les vices des pécheurs : *Vir iste*, etc.

Vous admirez dans ces âmes détachées du monde et mortes au monde, cet amour de la retraite, qui veut ne connaître que Dieu, et n'être connu que de Dieu : il n'est point pour François de Paule de solitude assez ignorée, de retraite assez inaccessible : dans le royaume de Naples s'élèvent des montagnes incultes et stériles, couvertes de rochers escarpés ; entre ces montagnes sont des vallées profondes que le soleil n'éclaira jamais de ses rayons, et dont le silence n'est troublé que par la violence des orages et le bruit des vagues de la mer qui en est voisine ; François de Paule entre dans ces déserts affreux, et que vient-il y chercher ? est-ce un de ces solitaires dont parle l'Apôtre, qui fuyaient encore plus les terreurs que les amours du monde ; qui s'ensevelissaient dans les entrailles de la terre pour se dérober

à la vengeance des rois impies? François de Paule ne quitterait pas le monde si le monde avait encore des tyrans; l'espérance d'y mourir pour Jésus-Christ le consolerait de la peine d'y vivre. Est-ce un pécheur pénitent qui vient comme les Thaïs et les Pélagie, déplorer ses égarements, guérir la plaie de son cœur dans le repos de la solitude, et faire un divorce éternel avec le monde, pour se punir de l'avoir trop aimé? François de Paule ne peut se reprocher que ces fautes que l'homme le plus saint ne peut éviter, parce qu'il est homme : si ses larmes arrosent le désert, l'amour seul les fait couler et en tient la source ouverte. Est-ce une âme faible et timide qui cherche un asile contre la séduction, loin des hommes trompeurs et des plaisirs perfides? Ah! pour une vertu aussi ferme, aussi intrépide que celle de François de Paule, ne pourrait-on pas dire que ces tempêtes violentes qui nous agitent, qui nous font chanceler et nous abattent, n'auraient été qu'un souffle léger? Que vient-il donc chercher dans la solitude? Ah! chrétiens! c'est la solitude même; Dieu l'a blessé des flèches de son amour : *Vulneravit me charitate.* La solitude seule peut plaire à un cœur aussi vivement touché que le sien; le bruit et le tumulte de Babylone dissipent ceux que ses délices empoisonnées ne peuvent corrompre : François de Paule se trouverait dans la nécessité de penser au monde, ne fût-ce que pour s'en défendre et pour s'empêcher d'y penser; la solitude mettra son amour en liberté; le silence des bois et des forêts nourrira son amour; il ne verra, il n'entendra que le Dieu de son cœur : il n'est solitaire que parce qu'il aime; il ne veut l'être qu'afin d'aimer davantage; il porte dans le désert les vertus qu'on vient y chercher, et jamais on ne vit plus d'attention à fuir le monde avec moins de sujet de le craindre : *Vir iste spiritu justorum omnium plenus fuit.*

Vous admirez dans ces âmes détachées d'elles-mêmes, et mortes à elles-mêmes, cette vie d'esprit intérieur et de pur amour, qui se produit, dans les unes, par les rigueurs de leur mortification; dans les autres, par le renoncement et l'abnégation; dans celles-ci, par la vivacité de leur foi; dans celles-là par l'ardeur de leur charité : jetez les yeux sur François de Paule; dans le même saint vous verrez presque tous les différents caractères de sainteté : mortification sévère; exténué par les jeûnes, consumé par les veilles, noyé dans les larmes, revêtu d'un habit grossier, moins propre à le défendre contre l'injure des saisons, qu'à exprimer son parfait amour pour la pauvreté de Jésus-Christ; couvert d'un rude cilice, les herbes qui croissent entre les rochers font toute sa nourriture; il ne prolonge ses jours que pour prolonger ses peines, et il ne veut vivre que pour souffrir.

Amour de Dieu, tendre, sensible, vif, impétueux! combien de fois cette grotte sauvage qu'il habite, l'entendit, comme l'épouse des *Cantiques*, dans les ardeurs de son amour, demander le Dieu de son cœur à tout ce qui l'environne! il ne vit que de l'espérance de le trouver, et du plaisir de le chercher.

Abnégation la plus parfaite, renoncement à lui-même le plus entier et le plus universel; dégagé de ces retours d'amour-propre, qui ne sont que trop ordinaires aux âmes qui font profession d'aspirer à la plus haute perfection, et qui sont si funestes à leur vertu, François de Paule ne veut, n'agit que par l'impression de la grâce; s'exiler dans l'obscurité du désert et reparaître à la lumière du jour; quitter le travail et le reprendre; éviter le monde et le recevoir, le fuir et le chercher; s'arracher aux douceurs de la contemplation, et s'y livrer sans réserve; s'oublier lui-même pour ne s'occuper que des autres; oublier les autres pour ne penser qu'à lui-même; commander et obéir, écouter et instruire, céder et résister, punir et pardonner, la grâce lui fait prendre et quitter successivement toutes les formes et toutes les figures; toutes les vertus règnent en lui, il règne sur toutes les vertus; son cœur ne change jamais, sa conduite change sans cesse, selon la différence des conjectures. Que dirai-je de cette foi simple et soumise, qui se contente de croire, sans vouloir témérairement approfondir l'objet de sa croyance, de cette foi vive et animée qui semble voir tout ce qu'elle croit; de cette innocence qui ne connaît presque pas le péché; de cette délicatesse de conscience qui pleure jusqu'à l'ombre d'une faute, jusqu'à ses vertus mêmes, qu'il ne trouve jamais assez parfaites; de cette charité du prochain qui se livre à tous les besoins des hommes, et de ce désintéressement qui se refuse à tous leurs bienfaits? que sais-je? toutes les vertus chrétiennes, toutes les vertus que l'Evangile demande, toutes les vertus que l'Evangile conseille; François de Paule les réunit dans lui, et pour vous faire le portrait de sa sainteté, il faudrait en quelque sorte vous peindre tous les saints : *Vir iste...*

Et de là quelle conclusion? concevez-la, mes chers auditeurs; il a possédé les vertus de tous les saints : je ne dois donc point être surpris qu'il ait opéré les miracles qui ont illustré les justes de l'un et de l'autre testament : comme Moïse il a parlé, et la mer lui laisse un libre passage, et les eaux coulent du sein des rochers, et le peuple trouve dans le désert une nourriture miraculeuse; mais il a eu la sagesse, la douceur, la patience de Moïse; comme Josué; il commande aux astres : il dissipe d'un seul regard les nations ennemies, mais il eut le courage et la fidélité de Josué : comme à la voix d'Elie le ciel s'ouvre et se ferme à sa parole, les cendres froides et glacées se raniment à l'ombre du tombeau; mais il eut l'intrépidité et l'ardeur du zèle qui consuma le prophète : comme Samson, il soutient sans peine des fardeaux qui font plier les plus robustes; mais il a imité et surpassé

l'abstinence tant vantée de ce fameux Israélite; comme les enfants de Babylone, il a bravé l'impétueuse activité des flammes, mais il eut l'innocence de leurs mœurs; comme les prophètes, il a vu les revers et les révolutions qui devaient changer la scène du monde, mais il imita la fidélité des prophètes dans la pratique de la loi sainte, et cette fermeté avec laquelle ils annoncèrent les volontés du Seigneur aux peuples et aux rois de la terre; comme le grand thaumaturge Grégoire, il transporte les montagnes, mais il eut toute la vivacité de sa foi, et toute la sécurité de sa confiance en Dieu : *Vir iste spiritu justorum omnium plenus fuit.* A mesure que vous me citerez des miracles, je vous citerai des vertus; et quelle que soit votre prévention, vous serez moins frappés de l'éclat de ses prodiges que de la perfection de sa sainteté. La sainteté de François de Paule fut une sainteté proportionnée à ses miracles; et en quelque façon digne de ses miracles; il n'est donc point étonnant que Dieu lui ait accordé le don des miracles; il semble même que selon les règles de sa providence, Dieu ne pouvait le lui refuser, puisque la sainteté de François de Paule fut singulièrement cette espèce de sainteté à laquelle est attaché le don des miracles.

2° Ayez la foi de Dieu, disait Jésus-Christ, vous ordonnerez à cette montagne de se précipiter dans la mer et ensevelie au plus profond de l'abîme, elle disparaîtra à vos regards. Observez, reprend saint Augustin, que Jésus-Christ ne dit pas simplement, ayez la foi; il dit : ayez la foi de Dieu : *Habete fidem Dei.* (*Marc.*, XI, 22.) Il y a une foi présomptueuse qui s'appuie sur ses propres forces; une foi audacieuse, qui ose tout et qui se promet tout; une foi intéressée, qui n'agit qu'en vue d'elle-même, qui rapporte tout à elle-même; une foi orgueilleuse et superbe, qui s'applaudit de ses œuvres; une foi avide de gloire et de réputation, qui ne pense qu'à s'attirer l'admiration des hommes; une foi faible et facile à séduire, qui se laisse éblouir par l'éclat extérieur des prodiges, qui se laisse enivrer par la vapeur de l'encens qu'on lui prodigue, qui prête une oreille attentive au murmure de louanges qu'elle excite. Or, continue ce Père, il n'est point dans l'ordre de la sagesse que Dieu communique sa puissance à des âmes fières et hautaines, qui nourrissent leur folle vanité d'une gloire qui doit retourner à Dieu toute pure et tout entière; et par conséquent, cette foi n'est point la foi divine qui a droit aux promesses de Jésus-Christ. Mais donnez-moi une foi simple, paisible, modeste, ennemie du faste et de l'éclat, retirée en elle-même; qui ne se plaît que dans le silence; qui croit et se tient toujours à l'ombre de la croix de Jésus-Christ; qui rend à Dieu tout ce qu'elle en reçoit; qui, à la vue de ce qu'elle fait, n'oublie point ce qu'elle est; telle est la foi pure et sainte, la foi céleste et divine que Jésus-Christ rendra la maîtresse du monde et l'arbitre de la nature : suivant cet oracle de l'Esprit-Saint, la gloire sera le partage de l'esprit humble et modeste : *Humilem spiritu suscipiet gloria.* (*Prov.*, XXIX, 23.)

Humilité, vertu puissante! en la nommant j'ai nommé François de Paule. Dès qu'il s'aperçoit que les prodiges de son enfance commencent à fixer sur lui l'attention des peuples, il se dérobe à sa réputation naissante : fuyant dans le désert, il met entre lui et les hommes des montagnes sauvages, des rochers affreux, afin d'empêcher leurs regards de venir jusqu'à lui. Quelles furent, en ces lieux écartés, les rigueurs de sa pénitence, les larmes de son oraison, les feux et les flammes de son amour, les extases et les ravissements de sa contemplation, les tendres épanchements de son cœur devant Dieu; les mystères profonds qui lui furent révélés, les combats, les sacrifices qui furent l'épreuve de sa vertu et les faveurs célestes qui en furent la récompense? Dieu le sait, tout cela est écrit au livre de vie : tout ce que nous en savons, c'est que, entre toutes les vertus chrétiennes, François de Paule chérit plus particulièrement celle qui augmente leur mérite, en les dépouillant de tout leur éclat; c'est que nous l'aurions éternellement ignoré, si Dieu n'avait levé le voile qui cachait à la terre des vertus qui faisaient l'admiration du ciel.

Car c'est alors que Dieu, intéressé à se montrer fidèle dans ses promesses, commence de justifier ses oracles, que la gloire relèvera celui qu'abaisse l'humilité : *Humilem spiritu suscipiet gloria.* François de Paule cherche les demeures écartées, les solitudes profondes, des retraites inaccessibles, et Dieu le tirera de sa solitude pour le donner en spectacle à l'univers, pour l'élever au-dessus des grands de la terre, des maîtres du monde, pour faire trembler devant lui l'orgueil et le faste des enfants du siècle. François de Paule s'est enseveli dans le désert afin que sa vertu demeure inconnue, et sa vertu fera connaître son désert. Montagnes, rochers, vallons, autrefois ignorés, vous ne pouvez contenir la foule qui vous inonde. Les peuples accourent de toutes parts et se pressent autour du maître qui les instruit, du directeur qui les guide, du père qui les console, de l'homme de prodiges qui exauce leurs désirs. Ils ont passé trop rapidement les jours si chers à son humilité, les jours d'obscurité, où, seul avec Dieu seul, le monde était mort pour lui autant pu'il était mort pour le monde. Jours heureux! jours tranquilles! jours de repos et de silence! que ne peut-il les faire renaître! Il erre dans cette solitude pleurant sa gloire importune; que ne fait-il point pour en arrêter le cours? Tantôt il enveloppe, sous les apparences étudiées d'une simplicité méprisable, cette sagesse profonde qu'il a puisée dans l'étude de Jésus-Christ; tantôt, par des artifices industrieux, son humilité ingénieuse tâche d'obscurcir l'éclat de ses prodiges et de lui

en ôter la gloire. Vains et inutiles efforts! Plus François de Paule cherche les ténèbres, plus Dieu se plaît à répandre autour de lui la lumière et la splendeur; mais plus Dieu le glorifie, plus il s'abaisse.

Tranquille, sans trouble, sans agitation, attaché à la vue de son néant, ce que tout le monde pense, lui seul il ne le pense pas, ce que tout le monde voit, lui seul il ne le voit pas; on dirait qu'il ne s'aperçoit ni de sa vertu ni de sa réputation; que ce bruit de louanges qu'on lui donne ne va pas jusqu'à lui. Son humilité n'est point cette humilité de parade et de commande qui travaille avec bruit et avec ostentation à cacher les autres vertus, afin de se montrer elle-même dans un plus grand jour: cette humilité qui, quoique sincère, se produit aux yeux du monde par son empressement trop marqué à fuir les honneurs: cette humilité passagère et peu durable qui se dément dans l'occasion; un mépris, un outrage fait tomber le masque; l'homme humble disparaît et laisse voir un orgueil jaloux et irrité: cette humilité, purement extérieure, qui consent à être ignorée du monde, mais qui veut jouir du plaisir plus intime et plus séducteur de se connaître et de s'applaudir dans le secret. Humilité de François de Paule; humilité sincère et naïve, humilité intérieure et profondément imprimée dans l'âme; il ne se croit que misère et fragilité, il ne connaît ni les vertus que couvre son humilité, ni l'humilité qui les couvre; humilité vigilante et attentive, qui sait se déguiser par une tranquillité apparente au milieu des honneurs qu'elle redoute, il évite la gloire, parce qu'il est humble; lorsqu'elle vient malgré lui, il la reçoit en paix, il la soutient sans embarras, parce qu'il craint autant de paraître humble que de ne l'être pas.

Humilité constante et durable! qui pourra représenter les mouvements de sa joie et les délices de son cœur, lorsque, dominés par la jalousie, des hommes mondains traitaient ses extases d'illusions et de songes trompeurs, son austérité d'hypocrisie, ses miracles de prestiges, la confiance des peuples de superstition insensée. Arrêtez, hommes aveugles! que faites-vous? Vous croyez combattre contre François de Paule, et vous combattez pour lui! Votre imposture ne peut lui enlever ses vertus; si elle réussit à lui en ôter la réputation, vous aurez donné à ses désirs l'unique bien qu'ils demandent: content si la terre ignore ce qu'il fait pour le ciel, doublement heureux s'il lui était accordé de plaire à Dieu et de déplaire aux hommes. Depuis longtemps son humilité gémit accablée sous le poids d'une trop grande réputation: rendez-lui sa première obscurité, vous aurez tari la source de ses larmes; ou, si vous aimez à les voir couler, déguisez votre jalouse fureur sous les apparences de l'estime et de l'admiration. Dans François de Paule il n'y a que l'homme humble et modeste qui soit délicat et sensible: on ne peut l'affliger que par des louanges, se venger de lui que par un éloge, et, s'il a besoin de charité, c'est pour pardonner l'estime importune, et les honneurs indiscrets qui blessent son humilité.

Ç'aurait été peu pour François de Paule d'avoir établi dans son propre cœur le règne et l'empire de l'humilité; il travaille à l'étendre et à le perpétuer: il confie le dépôt de cette vertu chérie à un grand Ordre qui, malgré l'injure des ans, conservant toute la ferveur primitive, immortalisera les victoires et les triomphes de l'humilité, comme n'étant composé que d'hommes dévoués et consacrés à l'humilité. Car, dans les vues de François de Paule, qu'est-ce que le nouvel Ordre dont il enrichit l'Eglise? Le séjour et l'asile de l'humilité, le temple et le sanctuaire de l'humilité de Jésus-Christ. François de Paule voit les différentes vertus partagées, pour ainsi dire, entre les différentes sociétés religieuses. Là, loin du bruit et du tumulte, de fervents solitaires n'ont pour toute occupation que celle de fuir le monde et d'invoquer dans le silence le Dieu de la paix: ici sont des hommes destinés à combattre les combats du Seigneur, à rassurer les autels ébranlés, à soutenir l'Eglise chancelante, à conserver et à défendre la foi parmi les peuples; les uns, victimes dévouées à la pénitence, ne se nourrisent que de leurs soupirs et arrosent de leurs larmes les autels d'un Dieu crucifié; les autres, imitateurs d'un Dieu naissant dans l'indigence, mettent tout leur bonheur à être pauvres, et toute leur gloire à le paraître. François de Paule réunit dans son institut, et la retraite des solitaires, et le zèle des apôtres, et la mortification des pénitents, et le renoncement des pauvres évangéliques; mais il veut que l'humilité soit le caractère propre et distinctif de son institut; que ses disciples soient de fervents solitaires, des apôtres pleins de zèle, des pénitents austères, des pauvres évangéliques; si avec tout cela et plus que tout cela ils ne sont humbles, ils ne seront point les imitateurs, les héritiers de François de Paule.

Disons plus: éclairé d'en haut, François de Paule voit les destinées futures de sa congrégation naissante; il la voit composée d'hommes qui, par leur science et leur érudition, par l'activité de leur foi, par la sublimité de leurs vertus, seront, dans tous les temps, la joie et la consolation de l'Eglise; il voit déjà croître sous ses yeux et se multiplier, par des progrès rapides, cette race sainte; les villes lui ouvrent l'enceinte de leurs murs, les provinces l'invitent, les peuples l'appellent; on les souhaite d'abord par rapport à lui; on les retient et on les conserve bientôt pour eux-mêmes: il reçoit d'eux la gloire qu'il leur a donnée, il voit ce grand Ordre s'étendre et se perpétuer dans la suite des siècles sans en ressentir l'outrage, s'éloigner de sa source sans en perdre la pureté; un peuple nouveau, succédant sans cesse à celui que le temps entraîne avec lui, trans-

mettre à ceux qui le suivront toutes les vertus de ceux qui l'ont précédé ; il les voit estimés des grands, chéris des rois et des puissances de la terre. Quels périls pour l'humilité ! Il veut donc que le titre de distinction qu'ils auront dans l'Eglise de Jésus-Christ leur retrace continuellement l'engagement qu'ils ont contracté d'être humbles. Dans ces précautions pour assurer l'humilité des enfants, vous reconnaissez celle du père : il fut le disciple fidèle de cette vertu sainte; il en fut le modèle accompli, l'apôtre et l'évangéliste le plus zélé ; il fut l'homme humble par excellence, l'homme de miracles : *humilem spiritu suscipiet gloria.* Et sa sainteté ne fut-elle pas elle-même un prodige ? Troisième preuve de ses miracles ; une sainteté, prodige aussi étonnant que ses miracles !

3° Prodige dans sa durée. Rappelez-vous ce que vous avez vu des vertus de son enfance. A quatorze ans il retrace dans le désert la ferveur des Antoine et des Hilarion : à peine parvenu à la première jeunesse, il est déjà le patriarche, le fondateur d'un nouvel Ordre religieux dans l'Eglise de Jésus-Christ; il enseigne la plus sublime perfection à un âge où les autres ne sont pas capables d'entendre ce langage. Les vieillards de Juda, les maîtres, les docteurs en Israël viennent admirer la sagesse de Salomon presque enfant, et ne rougissent point d'être ses disciples ; ils ont plus d'années de vie, il a plus d'années de vertus. Dans François de Paule, l'homme est plus jeune, le solitaire, le pénitent, le contemplatif est plus ancien, ou, si quelques-uns ont commencé de marcher avant lui dans la voie étroite de l'Evangile, sa course prompte et rapide les a devancés ; il les fortifie par ses conseils, il les guide par sa sagesse, il les soutient et il les anime par ses exemples; il leur montre toutes les vertus qu'il leur demande : quoique jeune, il a toute la prudence, la discrétion, la constance des plus parfaits : après un siècle presque écoulé, il conserve toute la ferveur, l'exactitude scrupuleuse, l'attention délicate, le courage actif et empressé des commençants ; l'âge ne lui a rien apporté, il ne lui a rien ôté ; c'est un soleil qui, à son levant et à son couchant, eut toute l'ardeur de son midi. A dix-neuf ans, le père, le conducteur, le législateur, le modèle d'un peuple de saints ; à quatre-vingt-onze ans, la piété tendre, la dévotion sensible, la conscience timide, la mortification austère d'un novice qui entre dans la carrière : du premier pas il est arrivé au terme, et il continue toujours de marcher.

Prodige dans l'union des vertus qui semblent les plus difficiles à s'allier. Je n'en citerai que quelques-unes ; il faut se borner dans une matière si vaste..... Pénitence et innocence. Que David quitte la pourpre pour se revêtir du cilice, David est coupable; il doit être pénitent : *peccatum meum contra me est semper.* (*Psal.* L., 5.) Que Madeleine arrose de ses pleurs les pieds de Jésus-Christ, elle est consumée par la flamme du saint amour; mais son cœur a brûlé des feux d'un amour profane. Dans François de Paule, pourquoi cette sévère abstinence, ces veilles continues, ces saintes rigueurs de la mortification ? Une âme si pure demandait-elle une vie si pénitente ? A peine le monde pouvait-il se persuader qu'on aurait le courage de soutenir le poids de l'observance austère qu'il proposait à ses enfants ; et cependant, après avoir rempli toute l'étendue de sa règle, il reste encore un grand espace à parcourir avant que d'avoir atteint à ses exemples.....

Amour de la solitude et zèle des âmes. La solitude inspire peu à peu l'oubli des hommes : le doux repos, auquel elle accoutume une âme perdue en Dieu, la rend peu propre aux soins et à l'agitation du ministère évangélique. D'un autre côté, le tumulte et les travaux de l'apostolat, qui obligent l'âme de se répandre au dehors, la dégoûtent insensiblement de la solitude. François de Paule fut en même temps solitaire et apôtre, sortant sans cesse de lui-même pour gagner des âmes à Jésus-Christ, et y rentrant aussitôt pour recueillir son âme en Jésus-Christ. Dans les fonctions du ministère, voyez avec quelle ardeur il se livre au peuple que la Providence lui amène dans le désert, avec quelle bonté il les console, avec quelle attention il les instruit, avec quelle force il les reprend. Ce n'est plus l'anachorète, le solitaire ; c'est un apôtre entraîné et précipité par un zèle impétueux ; un moment après, libre, rendu à lui-même, abîmé dans les profondeurs d'une sublime contemplation, il ne tient plus à la terre, il oublie tout, il oublie jusqu'à son zèle ; comme si dans ce vaste univers il ne restait que Dieu et François de Paule : ainsi, dans un seul homme, se montraient tour à tour deux hommes bien différents, l'apôtre, qui paraît ne vivre que pour les autres, et le solitaire, qui semble ne vivre que pour lui-même. Mortification sévère et douceur aimable ! Il n'est que trop ordinaire d'en voir, de ces hommes qu'une vie austère rend difficiles et intraitables, et dont on dirait qu'en renonçant à l'amour-propre ils ont renoncé à la charité. Très-différent de ces génies durs et amers, François de Paule, cet homme élevé dans le silence des bois et des forêts, dans les larmes et les rigueurs de la pénitence, n'est que douceur et charité, il aime également à souffrir et à consoler ceux qui souffrent ; la puissance qu'il a reçue du ciel, il ne l'emploie qu'à faire des heureux, ce n'est point le Dieu terrible ! c'est le Dieu tendre et miséricordieux qu'il représente sur la terre : des soldats envoyés pour le saisir ne trouvent plus un Elie qui fait tomber le feu du ciel et les réduit en cendre ; ils trouvent un homme pacifique, qui ne sait ni fuir, ni se défendre, ni se plaindre ; qui ne sait que s'offrir à leurs recherches, les aimer, s'en faire aimer, et désarmer leur bras en gagnant leur cœur : ses paroles douces, aimables, insinuantes, ravissent, enchantent ; avec lui les jours ne paraissent qu'un moment, le cœur s'attendrit, les passions profanes tom-

bent et se retirent, la terre semble disparaître et le ciel s'ouvrir. Tout à coup tiré de sa chère solitude, on le produit sur le théâtre du monde et du plus grand monde : au milieu des cours les plus florissantes et les plus polies de l'Europe, une noble simplicité, une modestie touchante, une conversation pleine de charmes lui concilient d'abord tous les suffrages; on ne croirait point qu'il habite une terre étrangère; on lui trouve toutes les vertus que la solitude peut donner, et cet air prévenant et facile qu'on puise dans le commerce du monde; savoir, plaire sans adulation et reprendre sans déplaire, dire avec courage la vérité la plus odieuse, et la rendre aimable par la manière de la dire; respecter l'autorité des grands sans flatter leurs passions, et s'élever contre leurs vices sans choquer leur autorité; liberté sans rudesse ; complaisance sans bassesse, prudence sans dissimulation, fermeté sans dureté, enjouement sans dissipation, vertu délicate sans scrupule; François de Paule est l'homme de toutes les vertus, l'homme de tous les talents et de tous les génies, et il fallait qu'il le fût, afin que sa sainteté fût un nouveau prodige.

Prodige dans l'éclat et le triomphe de sa vertu incontestablement reconnue à la cour. Cour des rois, vous le savez, où la politique déguise tout, où la jalousie invente tout, où la médisance relève tout, où la calomnie empoisonne tout, où la fausse pénétration imagine tout : dans ce séjour d'ombrages, de défiance, de malignité, de haines, d'imposture, la sainteté de François de Paule, hautement avouée et publiquement respectée, est aussi exempte de soupçon qu'elle le fut dans le désert. A qui connaît la cour, en faut-il davantage pour le convaincre que la sainteté de François de Paule fut un prodige et un prodige, en un sens, supérieur à tous les miracles qui ont illustré sa vie, puisque c'est de sa sainteté que ses miracles ont tiré leur éclat et leur autorité; puisque sa sainteté a servi à rendre ses miracles plus croyables? Vous venez de le voir dans la première partie. J'ajoute que ses miracles servirent à l'accroissement, à la perfection de sa sainteté, qu'ils furent pour lui la source, l'occasion d'une plus grande sainteté : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Distinguons deux choses dans les miracles de saint François de Paule : ce qu'ils eurent de frappant et d'imposant par rapport aux peuples; ce qu'ils pouvaient avoir de dangereux et de séduisant par rapport à lui-même, l'autorité qu'ils lui donnèrent sur les hommes et le péril auquel ils pouvaient exposer sa vertu. Or, je dis que, considérés sous ses deux rapports différents, les miracles de François de Paule furent pour lui le principe et la source d'une sainteté encore plus sublime et plus héroïque, parce qu'il se servit admirablement, pour la gloire de Dieu, de ce que ses miracles lui donnèrent d'autorité sur les hommes; parce qu'il sut préserver sa vertu du péril auquel pouvaient l'exposer ses miracles. Suivez encore ces deux réflexions.

1° Ce que ses miracles lui donnèrent d'autorité sur les hommes, ce que ses miracles eurent nécessairement de frappant et d'imposant par rapport aux hommes, il s'en servit à procurer la gloire de Dieu. Remarquez d'abord que ces miracles en eux-mêmes ne pouvaient manquer de procurer à Dieu une gloire abondante, car qu'étaient-ils autre chose, ces miracles de François de Paule, si étonnants, si nombreux, si publics, si avérés, si incontestablement reconnus, qu'une voix puissante qui, se faisant entendre d'un bout à l'autre de l'univers, retirait les peuples de ce sommeil léthargique, de cet assoupissement profond, où leurs passions les retenaient comme ensevelis, et qui les rappelait au souvenir de la grandeur, de la puissance, de la majesté, de l'empire absolu du Dieu maître du monde? Qu'étaient-ils qu'une preuve sensible et convaincante de la vérité du christianisme? Ils parlaient aux yeux des peuples, et ils leur montraient à découvert la divinité de cette religion sainte; ils leur apprenaient donc la nécessité d'en respecter tous les oracles, d'en croire tous les mystères, d'en suivre toutes les lois, d'en craindre toutes les menaces, d'en mériter toutes les récompenses. Mais surtout qu'étaient-ils les miracles de François de Paule, que la gloire de l'Eglise romaine, qui voyait tant de miracles s'opérer par le ministère d'un de ses enfants les plus dociles et les plus soumis? qu'étaient-ils, qu'un témoignage évident de la sainteté, de la foi pure et saine de cette Eglise? témoignage qui imprimait le caractère flétrissant de l'erreur et du mensonge sur les sectes qui s'étaient séparées ou qui allaient se séparer de l'Eglise romaine : je dis qui allaient se séparer.

Car, prenez-y garde, chrétiens; il semble, suivant la remarque d'un des plus habiles défenseurs de la foi, qu'en donnant François de Paule à la terre Dieu eut en vue les périls et les malheurs qui menaçaient son Eglise : déjà l'hérésie préparait le poison séducteur qui allait bientôt corrompre une partie des peuples de la terre; des esprits inquiets et turbulents commençaient à semer la zizanie dans le champ du Seigneur; des hommes qui, par les ressorts d'une noire et séditieuse politique, armaient la crédulité des peuples en faveur de leurs intérêts, en paraissant ne les exciter qu'à la défense de la religion. Tels étaient les funestes avant-coureurs de l'horrible tempête qui désola le christianisme; ils aplanissaient les voies à ces deux hérésiarques, Luther et Calvin, devenus si fameux par ces révolutions de foi et de mœurs qui ont changé la face de tant d'Etats, et inondé l'Europe d'un déluge de sang. Dieu voyait les dangers auxquels la foi des peuples serait exposée dans ces jours de ténèbres, des savants qui éblouiraient les simples par l'éclat de leur

érudition, et qui, répandant les grâces et les charmes de la parole dans leurs ouvrages, donneraient à l'erreur toutes les couleurs de la vérité; des hommes artificieux et entreprenants, qui souffriraient tout dans le silence, jusqu'au moment préparé par leurs intrigues, où ils oseraient tout, où ils feraient tout par la violence; des hommes imposteurs, qui sauraient emprunter tous les dehors de la vertu, et parler le langage de la piété, pour détruire plus sûrement la foi, en paraissant ne s'occuper qu'à détruire le vice. Or, à tous ces attraits de séduction, Dieu opposa François de Paule, pour être autour d'Israël comme un mur d'airain auquel viendront se briser la science fastueuse, la piété hypocrite, les raisonnements trompeurs des sectaires : on leur disait, et on avait droit de leur dire, que la véritable Eglise, épouse de Jésus-Christ, est incontestablement l'Eglise dépositaire de la puissance et de la doctrine de Jésus-Christ; que c'était dans l'union avec l'Eglise romaine, dans l'obéissance et la soumission à l'Eglise romaine que François de Paule s'était signalé par tant de miracles publics et authentiques, par tant de miracles faits au grand jour et à la vue des peuples, par tant de miracles qui avaient eu pour témoin le monde entier, par tant de miracles qui ne laissaient ni doute, ni soupçon, ni défiance : on le leur disait, et il n'en fallait pas davantage pour confondre les nouvelles sectes.

De là, le déchaînement de l'hérésie contre François de Paule; de là ce crime que le soleil n'éclaira qu'à regret, lorsque, victorieuse dans notre France, l'erreur porta ses mains sacriléges sur le corps de ce grand saint, qui, jusques dans l'ombre et le silence du tombeau, faisait encore triompher la foi; assez furieuse pour ne pas respecter ce que la mort avait respecté; assez insensée pour ne pas voir qu'elle se couvrait d'un opprobre éternel, et qu'un si noir attentat, en apprenant aux races futures leur haine contre l'homme de miracles, dévoilerait l'illusion ou l'imposture de leur fausse piété. Ah! mes chers auditeurs, aimez la religion, aimez la docilité, l'obéissance, la paix, l'unité : voyez dans quel excès précipite le torrent des opinions humaines! Ces peuples, accoutumés à bénir la mémoire de François de Paule, à implorer et à ressentir le pouvoir de sa protection puissante; ces peuples, qui voyaient le doigt de Dieu empreint sur les restes de ce grand homme, osent profaner ses cendres marquées au sceau de l'immortalité, et s'élever contre Dieu même, en détruisant un si noble ouvrage de ses miséricordes. N'en soyez pas surpris, le vin de l'erreur enivre les plus sages, et conduit à des excès qui ressemblent au délire, et dont une raison plus calme et plus saine rougit enfin, mais trop tard.

Pardonnez-moi, chrétiens, de m'être laissé emporter si loin : un si grand objet m'a paru digne de votre attention. Je reviens, et, oubliant que ces miracles furent entre les mains de Dieu, je ne parle plus que de ce qu'ils furent entre les mains de François de Paule, et de l'usage qu'il en fit pour la gloire de son Maître. Dès qu'il vit les peuples, attirés par le bruit de ses prodiges, accourir au désert, son zèle et son humilité le firent aussitôt apôtre; son humilité, afin de tourner vers Dieu les regards des peuples trop attachés sur lui; son zèle, qui lui inspira le désir de substituer à une admiration stérile des pensées plus solides et plus utiles : il prenait donc occasion des prodiges que le Seigneur opérait par son serviteur, afin de leur annoncer la puissance et les tendres miséricordes de leur Dieu : eh! que la conjoncture était heureuse! Combien les esprits et les cœurs étaient disposés à suivre les impressions de la grâce! Je m'imagine voir Moïse qui explique la loi sainte sur le rivage de la mer, dont les flots viennent d'engloutir la puissance de l'Egypte; Josué qui, foulant aux pieds les ruines de Jéricho; Isaïe qui, au milieu du camp où nagent dans leur sang les Assyriens tombés sous le glaive de l'ange exterminateur, ranime la piété et la religion d'Israël. Tel François de Paule paraît dans ces vastes plaines annonçant la parole sainte; autour de lui sont des hommes, les uns qu'il vient de retirer du tombeau, les autres qui lui doivent de voir la lumière du jour. Dans les premiers transports de leur joie et de leur reconnaissance, que refuseraient-ils à un homme qui leur a tout donné, et qui ne leur demande d'autre prix de ses bienfaits que d'aimer et de servir le Dieu qui lui a donné tout ce qu'ils ont reçu? Et quelles sont les dispositions du peuple, témoin de tant de miracles? Que François de Paule leur dira-t-il qu'il ne leur ait déjà persuadé par ses prodiges? Il leur annoncera la grandeur et la puissance de Dieu, qu'il est l'auteur de la vie et de la mort, qu'il tient en ses mains nos destinées et le fil de nos jours. Tout ce qu'ils voyaient leur parlait le même langage. Il leur vante les avantages de la vertu, la gloire et les récompenses que Dieu réserve à ses élus; mais il en était lui-même une preuve convaincante et sans réplique. La terreur, l'admiration, le respect, la surprise, la joie, tous les mouvements qui agitent leur cœur, les rendent souples et dociles sous la main de François de Paule.

De là ce changement des mœurs, ces conversions éclatantes, ce retour de la foi et de la piété dans les provinces de l'Italie, qui, attachées à la religion par les miracles, les discours, les exemples de François de Paule, furent presque les seules que l'attrait de la nouveauté ne put entraîner lorsque l'hérésie se répandit dans toutes les parties de l'Europe. François de Paule parlait avec succès, parce que, comme l'Apôtre des gentils, il parlait par ses prodiges plus que par ses discours : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione Spiritus et virtutis* (*I Cor.*, II, 4), parce qu'il parlait avec l'autorité d'un homme revêtu de la force et de la puissance de Dieu : *quasi*

potestatem habens (*Marc.*, I, 22). Ce qui aurait été impossible cette autorité le lui rendait aisé et facile; ce qui dans les autres aurait été imprudence et témérité, n'était dans François de Paule que sagesse et prudence. On le regardait comme une des plus nobles images de la Divinité, comme un homme que Dieu avait suscité pour régner sur les rois et sur les royaumes. Cette pénétration des esprits lui permettait de tout entreprendre, et son zèle ne lui permettait pas de manquer une conjoncture si favorable.

Avec quelle liberté, avec quelle sainte intrépidité il reproche au roi de Naples ses violentes exactions et le sang des peuples sacrifié à son avare convoitise!

Le trône de notre France était alors rempli par ce roi si fameux dans les histoires par de grands talents et de grands défauts; prince, si l'on en croit les historiens, prince dont le véritable caractère fut de n'en avoir aucun, et de les avoir tous par l'assemblage de mille qualités différentes, qui ne se trouvèrent jamais réunies que dans lui : génie vaste et inquiet, entreprenant et timide, constant dans ses haines, et inconstant dans ses amitiés, magnifique et intéressé, avare et libéral, populaire et hautain, scrupuleux et peu dévot, donnant à la religion plus qu'elle n'exige, et lui refusant ce qu'elle ordonne, méprisant tout et craignant tout, ne pouvant souffrir ni la paix ni la guerre, en certains moments hardi jusqu'à la témérité, en d'autres circonspect jusqu'à la faiblesse, employant dans les plus petites intrigues les raffinements de la politique la plus profonde, et quelquefois, dans les occasions décisives, manquant aux règles de la prudence la plus commune, capable de réussir dans les plus grandes entreprises et de commettre les plus grandes fautes; également propre à tout rétablir et à tout perdre, roi plus politique que roi, plus habile à étendre les limites de l'empire qu'à soutenir la majesté du trône, aussi jaloux des droits que peu attentif à conserver les bienséances de la couronne; mais roi qui savait faire respecter la puissance du prince lors même qu'il semblait en avilir la personne, roi dans qui les bonnes et les mauvaises qualités, les talents et les défauts, les vertus et les vices, n'eurent rien de médiocre; roi, surtout, avide de régner et de vivre, qui redoutait la mort sans s'y disposer, plus occupé du soin inutile de prolonger sa vie que de celui de la sanctifier, il ne lui reste d'espérance que dans les prodiges de François de Paule. Par combien d'honneurs, de promesses, de prières, de larmes, il tâche de s'assurer son intercession puissante! mais l'heure du monarque est arrivée : le prophète pouvait sans crainte dire au roi de Juda : *Dispone domui tuæ*. (*Isa.*, XXXVIII, 1.) Ezéchias est un prince soumis aux ordres du ciel, victime obéissante, il attendra le moment du sacrifice, et ses larmes feront seules connaître sa douleur; mais annoncer cet oracle effrayant à un roi qui tient à la vie par tant de liens, à un roi d'autant plus irrité de voir ses espérances trompées qu'il a espéré avec plus de confiance, à un roi terrible dans sa colère! n'importe, François de Paule, plein de confiance dans le Dieu qui l'inspire, montre à ce fier monarque le tombeau qui s'ouvre et qui demande ses cendres; il lui ordonne de s'humilier sous la main puissante du Dieu suprême devant qui les dieux du monde sont comme s'ils n'étaient pas; il prend en ce moment cet air de grandeur et de majesté qui convenait au prophète, au ministre du Dieu vivant : le roi, le grand politique n'est plus qu'un pénitent qui pleure dans l'amertume de son cœur les égarements de sa vie passée; qui, sans trouble et sans agitation, voit le trône recevoir son successeur; qui, d'un œil tranquille, aperçoit et reconnaît un autre roi dans son royaume; qui, détrompé de ses erreurs, cesse de craindre la mort, et ne pense qu'à s'y préparer. C'est ainsi que Dieu faisant tomber aux pieds de François de Paule les grands de la terre, le couronnait de gloire, mais c'est ainsi que François de Paule, apprenant aux grands de la terre à s'humilier devant Dieu, employait à glorifier le Seigneur ce que ses miracles lui donnaient d'autorité sur les hommes; il ne fut pas moins attentif à défendre sa vertu du péril auquel pouvaient l'exposer ses miracles.

2° Péril de la dissipation dans la foule des peuples que ses miracles attiraient sur ses pas. Dans le grand monde, à la cour, où le conduisent les ordres et les desseins de la Providence, vous avez admiré François de Paule quittant le monde et cherchant Dieu dans la solitude; vous admirerez bien davantage François de Paule aussi solitaire dans le monde, et n'y trouvant pas moins Dieu que dans son désert, tranquille au milieu de l'agitation, dans le silence malgré le bruit confus et les clameurs de la multitude, le faste et la pompe séduisante du siècle s'offrent à ses regards, et sans attirer son attention, son âme est si remplie de Dieu que le monde ne peut plus s'y insinuer, il ne pense qu'à Dieu, il ne soupire que pour Dieu, il n'entend que Dieu, il n'a fait que changer le lieu de sa solitude, il la porte, elle le suit partout, selon l'expression de saint Bernard : *Solitudinem cordis sibi efficiens et secum solitudinem circumferens ubique solus erat.* Le tumulte qui l'environne n'ôte rien à la continuité de son oraison, à la ferveur de sa prière, à la vigilance de sa piété, à la vivacité de son amour, à la profondeur de son recueillement; il s'unit à Dieu, et Dieu se communique à lui avec les mêmes épanchements. Avoir été solitaire loin du monde, c'est ce qui fait la gloire de plusieurs saints : avoir été solitaire dans le monde, solitaire dans le plus grand monde, solitaire à la cour, et jusque dans le palais des rois, cette gloire était réservée à François de Paule.

Péril pour le renoncement et l'abnégation évangélique. François de Paule se

trouve tout à coup placé à la source de l'opulence et des délices; la faveur des rois se présente à lui avec toutes les espérances flatteuses qui l'accompagnent, un seul désir obtiendra tout, on ne lui donne pas même le loisir de souhaiter, à peine veut-on lui laisser la liberté de ne pas recevoir; mais la pauvreté de Jésus-Christ est son unique trésor, et le seul héritage qu'il veut laisser à ses enfants. Cette terre de désirs arides et intéressés qui semblent n'adorer d'autre divinité que la fortune, la cour voit avec étonnement un homme qui craint plus de cesser d'être pauvre que les autres ne craignent de le devenir; qui redoute la libéralité du prince plus que son indifférence, qui ne sollicite auprès du souverain que la grâce d'en être oublié, et que la permission de se refuser à ses bienfaits, un homme qui n'approche du trône que par obéissance, qui s'en éloigne par inclination, un homme qui sortant de la cour remporte toute sa vertu, et qui n'en remporte que sa vertu seule.

Péril pour la mortification religieuse: les rois de Naples et de France s'empressent à lui inspirer le goût d'une vie moins austère; ses enfants qui voient avec douleur que les rigeurs de sa pénitence précipitent le moment fatal qui, d'un père si saint ne leur laissera que les exemples à imiter et les cendres à arroser de leurs pleurs, le conjurent de ménager une vie si utile au monde, et si chère à leur amour: sans être séduit par l'attrait des plaisirs qu'on lui présente, sans être attendri par les larmes qu'il voit couler, il ne suit, il n'écoute que le transport qui l'anime. Voyez cette pauvre cabane placée à l'ombre du trône; là François de Paule courbé sous le poids des années se hâte de purifier par la pénitence la victime tant de fois immolée: il ne se justifie que trop, par la délicatesse des hommes mondains et sensuels, l'oracle de Jésus-Christ, que la cour est le séjour de la mollesse et des délices: *ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt* (*Matth.*, XI, 8); il fallait un François de Paule pour y transporter l'austérité des déserts. Fameuses solitudes de l'Egypte et de la Thébaïde, votre gloire a-t-elle quelque chose de plus éclatant à nous présenter! François de Paule fut dans le palais de nos monarques un pénitent comparable aux Antoine, aux Paul, aux Arsène.

Enfin péril pour l'humilité. La suite des siècles ne nous montre aucun saint dont la vie ait été environnée de tant d'honneurs; je n'entreprendrai point de vous les décrire; ce que le sacerdoce a de plus respectable et de plus sacré, les prélats, les souverains pontifes, ce que le monde a de plus grand et de plus auguste; les princes et les rois rendent à sa vertu des hommages publics, hommages qui ne servent qu'à l'humilier et à le confondre! du jugement des hommes François de Paule appelle au jugement de sa conscience; de sa réputation à ses défauts; de ce qu'on pense de lui à ce qu'il est, ou pour mieux dire, à ce qu'il croit être: il plaint l'aveuglement des hommes obstinés à lui prodiguer des louanges qu'il ne mérite pas; il se reproche de n'avoir pas les vertus qu'on loue en lui: il se dédommage, il se console des honneurs qu'on lui rend par les humiliations qu'il se procure.

Représentez-vous cet homme puissant en œuvres et en paroles, devenu l'étude et l'admiration des peuples: fameux dans toutes les cours de l'Europe, recherché des grands, appelé et invité par les rois; l'ornement et la gloire de la religion; le défenseur et l'appui de l'Eglise; le conservateur de l'Italie; l'ange tutélaire du monde chrétien; la terreur des infidèles: ce patriarche, père d'une postérité nombreuse; ce prophète, qui annonce aux nations leurs destinées futures; ce thaumaturge, qui commande à la nature; ce juste, à qui la piété du monde destine déjà des autels, et prépare des temples; si vous lui demandez ce qu'il pense de lui, il n'est qu'un pécheur, digne d'être le rebut du monde, indigne d'aspirer au sacerdoce de Jésus-Christ: si vous considérez ses actions, elles ne sont qu'un tissu d'humiliations et d'abaissement: voyez-le fuyant la splendeur de la cour: voyez-le au milieu de ses enfants; ce sont ses disciples; il les regarde, il les respecte comme ses maîtres; ils ne peuvent l'imiter, il se les propose pour modèles; il oublie son autorité, il ne voit qu'avec peine qu'ils s'en souviennent: je me trompe, il ne l'oublie pas; il s'en sert; mais à quoi? à choisir la demeure la plus pauvre; à se charger des ministères les plus pénibles; à se réserver les emplois les plus humiliants, à forcer leur modestie de recevoir les services que sa charité encore plus modeste et plus humble aime à leur rendre: de tous ses titres de père, de maître, de supérieur, de législateur; de toute sa gloire, il ne se réserve que le droit de s'humilier et de s'oublier. Est-ce donc là l'effet qu'ont produit sur François de Paule les honneurs qui l'environnent? Oui, chrétiens, ils n'ont servi qu'à épurer et à perfectionner sa vertu.

Les miracles de François de Paule durent leur plus grande gloire à sa sainteté; sa sainteté dut son plus grand mérite à ses miracles; la sainteté de François de Paule fut la preuve de ses miracles, parce qu'elle fut une sainteté proportionnée à ses miracles; parce qu'elle fut cette espèce de sainteté à laquelle est attaché le don des miracles; parce qu'elle fut elle-même un prodige étonnant et singulier comme ses miracles; les miracles de François de Paule furent la perfection de sa sainteté, parce qu'il fut également attentif à se servir pour la gloire de Dieu, de l'autorité que ses miracles lui donnaient sur les hommes, et à préserver sa vertu du péril auquel pouvaient l'exposer ses miracles; ainsi ses vertus seules suffisent pour marquer ses miracles au sceau de la vérité, et ses miracles ont achevé d'imprimer sur ses vertus le sceau de la sainteté la plus héroïque. Ainsi, pour le peindre d'un seul trait, et renfermer son éloge dans les paro-

les de mon texte, François de Paule, cet homme de prodiges et de miracles, fut lui-même un grand prodige, un grand miracle : *Ipse quasi signum in dextera manu.*

Grand saint, ce royaume a été le théâtre où vos vertus ont paru avec le plus d'éclat ; la naissance vous avait donné à l'Italie ; l'ordre de la Providence, la piété de nos rois, le penchant de votre cœur vous donnèrent à la France : du ciel où vous régnez, jetez donc un regard propice sur ce grand empire ; reconnaissez le successeur de ces monarques victorieux, qui crurent ne pouvoir mieux s'honorer eux-mêmes que par les honneurs qu'ils vous rendirent ; vous voyez renaître en lui toute leur puissance, toutes leurs victoires, toute leur sagesse, toute leur piété ; veillez sur les jours de ce jeune prince; qu'il ne règne que pour faire régner Jésus-Christ ; que votre main si féconde en miracles s'intéresse à nous conserver une espèce de prodige ; la vertu sur le trône, la religion sous la pourpre; que notre roi donne plus d'exemples de piété que nous ne pouvons en donner de leçons ; que le maître soit saint, que ses sujets marchent sur ses traces, et que notre zèle n'ait à souhaiter que de voir le royaume semblable à son roi. N'oubliez pas un peuple fidèle, qui conserve un tendre souvenir de l'heureuse préférence que votre cœur lui accorda sur tous les peuples de la terre; que la paix, l'union, la concorde, la foi soumise et docile, la charité douce et pacifique fixent à jamais leur séjour dans cette terre que vous avez habitée, et faites éclater votre sainteté en nous obtenant les grâces qui nous sanctifieront et qui nous conduiront au bonheur éternel.

PANEGYRIQUE IX.

SAINT IGNACE.

Ministerium tuum imple. (II *Tim.* IV, 5.)
Remplissez votre ministère.

L'ordre de la grâce, aussi bien que l'ordre de la nature, a ses différences d'états, d'emplois, de ministères. Le même Dieu qui règle le sort des empires préside à la paix, à l'unité, à la perpétuité de l'Eglise ; et comme, pour maintenir le corps politique, il a établi des rois, des magistrats, des guerriers, aussi il lui a plu d'appuyer sa religion sainte sur l'autorité de ses pontifes, sur la science de ses docteurs, sur le zèle de ses apôtres. Or, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce, les premiers devoirs sont les devoirs de l'état; le vrai mérite, le mérite propre de l'état : *Ministerium tuum imple.* Que le prince soutienne le poids du sceptre et la majesté du trône ; que le magistrat protége l'innocence ; que le guerrier s'immole à la patrie ; que le pontife soit le père et le modèle de son troupeau ; que le solitaire prie pour le peuple, que l'apôtre et le docteur combattent les combats du Seigneur! sans cela leurs qualités les plus rares ne brilleront que d'un faux éclat ; et avec tout leur génie, avec toute leur piété, ces héros, ces justes prétendus, ne seront ni de grands hommes, ni de grands saints, parce qu'ils ne seront ni grands ni saints dans l'ordre de grandeur et de sainteté que demande leur état : *Ministerium.....*

Attachons-nous, Messieurs, à cette règle sûre et infaillible; et afin de décider du tribut de louanges que mérite l'illustre patriarche dont nous révérons la mémoire, ne l'étudions que par rapport à son ministère : *Ministerium...*

Que fut Ignace dans les vues et les desseins de la Providence? l'Eglise nous l'apprend. Ce fut un homme destiné à former une société qui se dévoue uniquement à la gloire, aux intérêts, aux périls de la religion : en donnant Ignace à l'Eglise, ce ne fut point un homme seul que le ciel voulut lui donner, ce fut le secours d'un peuple d'ouvriers évangéliques : *Qui novo per beatum Ignatium subsidio militantem Ecclesiam roborasti.*

Or, afin de réussir dans un ministère si important, que fallait-il? de grandes vertus et de grands talents. Les vertus, pour préparer le succès du ministère ; les talents, pour assurer le succès du ministère. A ces traits ne connaissez-vous pas Ignace? Non, je n'ai point dit assez; ajoutons que telles furent ses vertus, que tels furent ses talents, que dans Ignace tout fut marqué au sceau, tout porta l'empreinte de sa destination ; en sorte que ses vertus annonçaient et présageaient son ministère; en sorte que ses talents furent les talents les plus proportionnés et les mieux assortis à son ministère. En deux mots, sa vocation annoncée et caractérisée par ses vertus; sa vocation soutenue et remplie par ses talents : *ministerium tuum imple* : voilà le plan de ce discours. Fasse le ciel que les préjugés contre les enfants ne vous rendent pas moins favorables à l'éloge du père ; ce que nous aurions de défauts ne peut nuire à ce qu'il eut de vertus ; et, si nous ne méritons pas pour lui les sentiments de votre reconnaissance, le suffrage de l'Eglise doit lui assurer l'hommage de votre respect. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

A ne considérer Ignace qu'en lui-même et sans rapport à la société qu'il institua, nous apercevons dans Ignace, d'abord le pénitent, bientôt l'apôtre. Or, je prétends que sa ferveur et son zèle, que ses vertus de pénitent et ses vertus d'apôtre, portent un caractère qui ne laisse, qui ne peut laisser aucun doute sur le ministère que le ciel a résolu de lui confier : *Ministerium...*

1° Quand je soutiens que chacun des événements de la vie d'Ignace offre des traces sensibles des desseins de la Providence, vous pensez, Messieurs, à ces qualités heureuses, qui formèrent son caractère : à cet esprit vif et pénétrant, juste et solide ; à cette noble audace, à ce cœur au-dessus du péril et de l'intérêt, à ce fonds de prudence et de réflexion, qui ont coutume de distin-

guer les hommes nés pour l'utilité publique. Tant de brillantes qualités promettaient un sage, un guerrier; l'appui du trône par ses conseils, le défenseur et la gloire de la patrie, par son courage; promesses si souvent vaines et trompeuses. Dans le monde, un mérite supérieur établit moins de fortunes qu'il n'en renverse; remplissant de terreurs jalouses tout ce qu'il menace d'obscurcir et d'effacer; autant il donne d'espérance à l'Etat, autant il enfante, pour sa propre ruine, de ligues et de complots. Avec son mérite, et par son mérite même, Ignace pouvait donc éprouver le sort de ces hommes de génie et de talents que la défiance a coutume d'opprimer et d'écarter, parce qu'elle les redoute; il n'en est pas ainsi sous la conduite particulière de la grâce, rien n'est perdu, tout est employé.

Ignace paraît à la cour d'Espagne. Là régnait sur les royaumes de Castille et d'Aragon, enfin réunis, un monarque guerrier et politique, ce Ferdinand, si célèbre dans les fastes des nations pour ses vastes projets, longtemps médités, profondément dissimulés, adroitement concertés, sagement préparés, suivis avec ordre et méthode; quelquefois suspendus et différés, selon les conjonctures, et jamais abandonnés; presque toujours justifiés par l'événement, qu'il savait corriger et assujettir à ses vues, quand il ne répondait pas à ses désirs. Prince qui n'eut que des vertus, si la morale de l'austère probité permet tout ce que la morale d'Etat semble autoriser; ou plutôt, prince que la raison et l'équité défendent de juger, ou sur le portrait, peut-être trop critique, qu'en traça, pour se venger, le dépit de ses ennemis humiliés; ou sur le portrait, peut-être trop flatté, qu'en fit la reconnaissance de sa nation victorieuse et agrandie. Ferdinand est surpris de trouver dans Ignace, jeune courtisan, ce don de l'insinuation et de la persuasion, cet art de connaître les hommes et de les gagner, que le nombre des années donne rarement aux courtisans vieillis à l'ombre du trône. A l'estime et à la bienveillance du maître Ignace se hâte d'ajouter la gloire des armes; il se montre, dès le premier moment, soldat et capitaine. Ignace a ses projets, la grâce a ses desseins; il compte s'avancer rapidement dans la carrière des honneurs, une autre route l'attend. Le guerrier, le courtisan disparaît; à leur place, naît un Antoine, un Paul, un solitaire, un pénitent.

Mais comment s'opère ce changement? Il importe de l'observer. Un reproche de Nathan fait couler les pleurs de David; une voix de terreur enlève Paul à la Synagogue et le soumet à l'Evangile; un regard de Jésus ranime le courage et la foi de Pierre; un attrait vif et rapide fixe Augustin, si longtemps flottant et irrésolu. Ici, c'est une conversion méditée, c'est le fruit de longues et de profondes réflexions inspirées par la grâce. La vue d'une mort prochaine, des apparitions célestes, une guérison miraculeuse, n'avaient servi qu'à ébranler Ignace. Agité par deux mouvements contraires, tantôt entraîné par l'un, tantôt dominé par l'autre; vainqueur et vaincu tour à tour; las, fatigué de tant de combats sans défaite et sans triomphe, il a presque cessé d'être pécheur, il n'a pas commencé d'être pénitent. C'est que le ciel ne se propose pas seulement de convertir Ignace; il se propose de former, par le ministère d'Ignace, des hommes destinés à étendre l'empire de la foi et de la grâce. Par conséquent, dans un examen suivi, Ignace comparera les attraits de la cupidité et les attraits de la grâce, les biens du temps et les biens de l'éternité, les héros de l'ambition et les héros de l'Evangile, tout ce qui fait les pécheurs et tout ce qui fait les pénitents; il étudiera de son propre cœur, il démêlera l'abîme et le labyrinthe du cœur humain; il sentira comme éclore et se développer successivement, au plus intime de son âme, toutes les diverses impressions de la grâce et toutes les semences, tous les germes des résistances et des oppositions à la grâce. Pourquoi? afin qu'Ignace apprenne mieux, par sa propre expérience, ce qu'Ignace doit enseigner à ses enfants pour l'instruction et la sanctification du monde.

Dessein de la Providence d'autant plus caractérisé que la conversion d'Ignace ne lui ôte que les penchants funestes à sa vertu, qu'elle lui donne les penchants qui le rendront plus propre à remplir sa vocation. En effet, la grâce, en présentant un autre objet à ses premières idées, ne les détruit pas, elle ne les affaiblit point. Détrompé des prospérités de la terre, il trouve plus de grandeur à les dédaigner qu'à les mériter. Mais la grâce ne le retire de la carrière où courent les héros de la réputation et de la gloire mondaine que pour le faire entrer dans l'ordre de ces âmes plus héroïques qui, franchissant par leurs désirs les bornes trop étroites d'une vie passagère, ne méditent des combats, n'aspirent à des victoires et à des conquêtes que pour l'éternité. Sans le savoir, Ignace se prépare à imiter les triomphes des forts de Juda; et chaque démarche qu'il fait l'avance dans une route dont il ignore encore le terme. Ce qu'Ignace ne voit pas, on le voit dans Ignace. Pendant que, humilié devant l'ange du Seigneur, il découvre au prêtre les blessures trop profondes de son cœur, les destinées du jeune David n'échappent point aux regards de Samuel. Ce sage directeur lit les desseins de la grâce dans le caractère d'Ignace et dans l'économie de sa conversion; il prédit que, grossi par l'assemblage des eaux qu'il va recevoir, ce ruisseau qui commence de couler obscur et inconnu dans les rochers des Pyrénées, se changera en un fleuve profond et impétueux, destiné à arroser et à fertiliser le champ de l'Eglise: *Parvus fons qui crevit in fluvium... et in aquas plurimas redundavit.* (*Esther*, V, 6.)

Cependant, l'Esprit de Dieu se plaît-il à se cacher toujours à notre faible vue? Ne laisse-t-il point échapper des traces de ses des-

seins? Ce flambeau, allumé pour dissiper la nuit des nations, s'éteint dans les entrailles de la terre. O solitude! ô douce et aimable obscurité! ô mère des saints et des apôtres! heureux et mille fois heureux l'ouvrier évangélique que vous couvrez souvent de votre ombre, soit qu'il veuille se préparer aux travaux, soit qu'il cherche à se recueillir après les dissipations du ministère! Loin du monde, il se remplit des vertus qu'il doit enseigner et répandre. Dans le commerce du monde, il n'est que trop exposé à la contagion des vices qu'il doit combattre; et rarement sera-t-il utile, s'il ne fut longtemps inconnu. D'où sont-ils sortis? que du désert: Moïse, pour donner des lois à Israël; Elie, pour confondre le schisme et renverser les idoles de Samarie; Jean-Baptiste, pour annoncer la pénitence sur les bords du Jourdain; Jésus-Christ lui-même, pour rassembler ses élus. Par conséquent, loin de le cacher, la solitude me montre dans Ignace le prophète, l'apôtre, le législateur.

Approfondissons ceci davantage. Quel est le but de la Providence, lorsqu'elle conduit Ignace dans le désert? Elle se propose, j'en conviens, de donner à sa piété naissante le loisir de jeter des racines plus fortes, afin qu'elle résiste mieux à la violence des tempêtes et des orages qui l'attendent. La grâce veut faire d'Ignace un modèle des vertus les plus pures, les plus parfaites; mais entre toutes les vertus, de quelle vertu? Ne laissez point échapper cette réflexion. Vous le savez, et la parole de l'Evangile y est expresse: si le grain de froment ne meurt dans le sein de la terre, il demeure seul et il ne se multiplie jamais: *Nisi granum frumenti*. (*Joan.*, XII, 24.) Par conséquent, la route de l'abnégation de soi-même, de la mort à soi-même, est la route par laquelle la grâce conduit les hommes qu'elle sépare pour les plus grands travaux et pour les plus grands succès du ministère. Or, cette vertu du dépouillement de soi-même, du renoncement à soi-même, ne devient-elle pas la première vertu, comme la vertu propre et personnelle d'Ignace solitaire?

Si vous en doutez, venez, suivez-le dans l'asile auquel il confia sa pénitence. Quel désert retentit jamais de plus de soupirs, fut arrosé de plus de larmes, fut témoin d'un divorce plus entier avec le monde, de jeûnes plus rigoureux, de veilles plus continuées, d'un silence, d'un recueillement plus austère? Ignace, comme l'Apôtre, Ignace ne vit pas, il meurt à chaque instant: *Quotidie morior.* (I *Cor.*, V, 31.) Il ne vit que pour détruire, pour anéantir ce corps de péché.

Et parce qu'il conçoit que le crucifiement évangélique ne consiste pas tant à captiver l'homme extérieur, qu'à maîtriser, à dominer l'homme intérieur, Ignace n'écoute les penchants de la nature que pour les réprimer; l'amour-propre, que pour le contredire; le vieil homme qui fut dans Adam, que pour l'assujettir aux lois et à l'empire de l'homme nouveau, qui est en Jésus-Christ.

Et parce que l'unique moyen de s'assurer de son cœur, c'est de l'attaquer dans ce qu'il a de plus cher; parce que cette fierté, cet orgueil, le faible de ce qu'on appelle les grandes âmes, et souvent l'écueil de ce qui paraît les grandes vertus, fut la pente dominante d'Ignace, les abaissements de sa pénitence en égalent les austérités.

Pensez à ce que la vanité la plus ingénieuse emploie d'artifices à déguiser ses défauts, à annoncer son mérite, à produire ses talents, vous n'aurez qu'une légère image de ce que l'humilité d'Ignace consacre de soins et d'attentions à cacher la splendeur de sa naissance, les grâces de sa politesse, les lumières de son esprit, sous des habits grossiers, sous un extérieur négligé, sous une stupidité affectée. Retiré dans l'hôpital de Manrèse, il n'y reste que pour se livrer aux ministères les plus humiliants; il n'en sort que pour recueillir les mépris et les insultes du peuple. Sagesse adorable de la croix, vous n'êtes que folie devant l'homme de peu de foi, qui dédaigne ce que l'Evangile estime; devant le chrétien de peu de vertus, qui craint de se condamner en estimant ce qu'il ne pratique pas. Plus Ignace vous redouta, plus il vous recherche; le pénitent vous venge des outrages du guerrier et du courtisan.

Et parce que la vertu ne tarde pas à percer les nuages dans lesquels elle aime à s'envelopper; parce que la douceur, la charité, le recueillement de l'humble pénitent commencent d'attirer les regards et l'admiration du peuple, Ignace se dérobe à sa réputation, il s'ensevelit dans l'obscurité d'un autre désert et abandonné, afin de s'y consoler de n'être plus méprisé des hommes, par le plaisir d'en être ignoré. Dans le silence de cette caverne ténébreuse, où rien ne distrait son esprit et son cœur, il se livre tout entier à la pure charité. Consumé, dévoré par l'activité de cette flamme pénétrante, l'homme profane achève de périr. Les faveurs que Dieu prodigue à ses saints sur la terre, ressembleraient-elles donc aux récompenses qu'il leur destine dans le ciel? Ignace entend ces paroles secrètes, qu'il n'est point donné à une bouche mortelle de prononcer; cette âme, autrefois si vivement agitée par les espérances et les craintes mondaines, jouit d'elle-même et de son Dieu dans le sein de la paix et du calme.

La paix, le calme! Ai-je donc oublié sa constance exercée par tant d'épreuves? La rosée du ciel ne coule plus; son âme est une terre aride, nue, stérile, couverte, ainsi que la terre d'Egypte, d'une nuit sombre, de ténèbres d'horreur et d'épouvante. Seul, sans appui, sans guide, il marche comme au hasard. Incertain de la route qu'il tient, il ignore si ce qu'il approuve n'est point un vice, si ce qu'il pleure n'est point une vertu; il chancelle, il va succomber sous le poids des ennuis, des craintes, des défiances inquiètes et timides.

Grand Dieu, c'est ainsi que vous caractérisez, que vous annoncez les desseins de votre grâce sur vos élus! car, reprenons,

mes chers auditeurs, et raisonnons. Pourquoi cette conversion d'Ignace préparée, amenée, achevée par tant de réflexions, par un examen si suivi, par un parallèle si approfondi de l'esprit de Dieu et de l'esprit de l'homme, des mouvements de la grâce et des mouvements de la cupidité; des divers attraits capables d'égarer le cœur ou de le ramener, de l'entraîner dans le vice ou de le rendre à la vertu? Pourquoi? si ce n'est, je l'ai dit, afin de remplir Ignace des lumières et des connaissances qu'il transmettra aux ouvriers évangéliques qu'il doit rassembler. Pourquoi cette retraite austère, cette solitude profonde, si ce n'est parce qu'elle n'a coutume de ne former qu'à l'ombre des déserts les hommes entièrement morts à eux-mêmes, que la grâce destine à servir de fondement aux édifices qu'elle élève pour la sanctification des peuples? Pourquoi ce caractère si marqué de sagesse et de prudence, de courage et de noble audace; de génie supérieur aux circonstances et aux événements? Pourquoi cette abnégation si parfaite, cette pénitence si austère cette humilité si profonde, cette charité si bienfaisante, cet abandon si total à la Providence, cette soif insatiable des souffrances et des opprobres, cet amour de Dieu si vif et si tendre, ces désirs si vastes, si immenses de la plus grande gloire de Dieu? si ce n'est parce que ces qualités de l'esprit et du cœur, présent du souverain auteur de tout bien; parce que ces vertus chrétiennes et évangéliques, ouvrage du Dieu sanctificateur, quelque nécessaires qu'elles soient aux ministres de la religion, le sont encore davantage au père, au conducteur, au modèle qui doit guider et animer leur zèle?

Pourquoi, surtout, pourquoi la grâce a-t-elle conduit Ignace si rapidement dans les voies de la vie intérieure? Pourquoi a-t-il éprouvé, comme dans un moment, tout ce qu'elle a de rigueurs et de consolations, trouble et repos, paix et combats, lumières et ténèbres, onction et sécheresse, présence et abandon de l'Epoux, larmes de douleur et larmes de joie, scrupules, défiances, incertitudes et transports, ravissements, extases? Pourquoi a-t-il franchi, presque d'un seul pas, cette carrière que les Jean de la Croix et les Thérèse ne parcoururent qu'en plusieurs années, si ce n'est parce que les profondeurs de la vie intérieure ne pouvaient être trop promptement connues d'un homme destiné à devenir le père et le maître d'un peuple d'ouvriers évangéliques? Rien donc, dans les vertus d'Ignace, où l'œil attentif ne démêle l'empreinte de sa vocation. Je ne parle pas seulement des vertus du pénitent, je parle des vertus de l'apôtre.

2° Pour vous en convaincre, je n'emploie que cette réflexion décisive. Dieu donne à Ignace toutes les qualités d'un apôtre; et avec tant de qualités, Dieu n'accorde presque point d'autres succès à Ignace que les succès qui le préparent, qui le conduisent à rassembler, à former un peuple d'ouvriers évangéliques

Non, messieurs; s'il est permis de juger des fruits de l'apostolat, par le mérite de l'apôtre, dans le temps où Dieu suscita Ignace pour la défense de l'Eglise, aucun ouvrier évangélique ne dut autant qu'Ignace remplir l'Eglise de grandes et flatteuses espérances. En effet, quel zèle eut jamais des désirs plus vifs et plus impétueux? Dans les premiers moments de sa vie pénitente, Ignace ne pense qu'à réparer les débris de son innocence; qu'à élever entre son cœur, trop facile à séduire, et le monde séducteur, un rempart inaccessible à la contagion du siècle. Bientôt des vues plus pures s'emparent de son âme; il ne respire que la gloire de Dieu; que la gloire de Dieu à réparer; la gloire de Dieu à venger; la gloire, la plus grande gloire de Dieu à procurer, à établir, à perpétuer; *ad majorem Dei gloriam.* Animé par des visions célestes, dont il ne recevra l'intelligence que dans les temps marqués, déjà, du fond de sa grotte, ce solitaire embrasse l'univers par l'immensité de ses désirs.

Quelle prudence fut plus attentive à écarter les obstacles qui s'opposaient aux succès de son zèle? Loin d'Ignace les entêtements de la piété indocile; ces dehors sombres et rebutants qu'il avait empruntés, afin d'éloigner de lui les hommes, il s'en dépouille, afin de les amener à Jésus-Christ; il conserve l'intérieur de la pénitence, il en adoucit l'extérieur; les vertus, craintives et austères, sont remplacées par les vertus douces et sociales. Je me trompe, une vertu ne succède point, elle se joint à une autre vertu; l'apôtre cache le pénitent, il ne le détruit pas. Quel génie fut plus puissant à manier, à maîtriser les esprits, à entraîner et à dominer les volontés? Les princes du siècle et de l'Eglise avouèrent souvent que la sagesse d'Ignace était cette sagesse dont l'Ecriture dit: que sûre de son empire, elle n'éprouvera que de vaines et impuissantes contradictions; qu'on pourra combattre et contredire, qu'on finira par approuver et adopter: *sapientiam cui non poterunt resistere.* (*Luc.*, II, 15.) Quel orateur chrétien sut mieux qu'Ignace, conserver aux vérités évangéliques leur vigueur, leur énergie, leur lumière, leur onction; les rendre dans leur simplicité, sans en avilir la majesté! L'Espagne, l'Italie, Rome, virent ses discours emporter également les suffrages du peuple et l'admiration des savants; obtenir cet éloge, le seul qui soit digne du prédicateur, les larmes et la conversion des auditeurs. Par quel désintéressement le ministère fut-il plus ennobli? Paul se reconnaîtrait dans Ignace. Lorsqu'il reçoit ce n'est que pour répandre; s'il presse, s'il sollicite, ce n'est que pour donner. Partagé entre l'humilité et la charité, vous le voyez content par rapport à lui-même, quand l'abaissement de la demande est suivi de l'opprobre du refus; vous le voyez content, par rapport à ses frères, quand le secours qu'il leur obtient le dédommage de l'humiliation qu'il a perdue. Libre de tout intérêt person-

nel, il n'aspire ni aux bienfaits du riche, ni à la reconnaissance du pauvre; il ne veut remporter de la cabane de l'un que la consolation d'avoir adouci son indigence; du palais de l'autre, que la satisfaction de l'avoir instruit à sanctifier son opulence.

Quel courage plus intrépide à braver les périls? Oubliez, j'y consens, combien de fois on vit Ignace, parmi les dédains, les rebuts, les insultes, les outrages, marcher d'un pas ferme et assuré sur les traces des premiers apôtres; victime immolée au désespoir des passions, dont il avait arrêté la licence et borné les coupables succès; voyez-le baigné de son sang, recueillir, ranimer ses forces, afin de maintenir et de perfectionner l'ouvrage de son zèle : oubliez tant d'actions dignes d'un éternel souvenir. Un trait vous montrera l'âme d'Ignace toute entière. Considérez-le dans les cachots d'Alcala : quel changement! quelle révolution! je cherche ce pénitent si humble, si modeste. Ignace a-t-il repris la fierté de sa naissance, et l'audace de la profession militaire? sa situation le remplit d'un noble orgueil; elle donne à ses paroles une force, un empire, une majesté qui enlève, qui transporte : autour de lui, tout est dans le silence et le respect. Conquérants, monarques, c'est du haut du trône, à la tête de vos bataillons, que vous régnez, que vous tonnez. Apôtres, guerriers, conquérants de Jésus-Christ, les prisons sont vos palais; les liens, votre pourpre et votre diadème; les chaînes, votre sceptre et votre glaive. On accourt en foule dans cet entre souterrain; on admire, on sort saisi d'une terreur religieuse; on a vu Paul dans les fers, Paul heureux, glorieux d'être le prisonnier de Jésus-Christ, *vinctus Christi* (*Eph.*, III, 1); Paul désolé, humilié de n'en être pas le martyr.!

Quelle charité plus savante dans l'art de se plier aux situations, de se proportionner aux conditions? Peut-être, depuis le docteur des nations, il ne convint à personne, autant qu'à Ignace, de prononcer qu'il fût tout à tous : *omnibus omnia*. (I *Cor.*, IX, 22.) Selon la diversité des circonstances, il prend la lenteur de la prudence ou la vivacité du zèle; il emploie l'invitation ou les menaces, la complaisance ou l'autorité, la prière humble et soumise pour attendrir, pour obtenir, ou la sainte hauteur, la généreuse liberté du ministère, pour épouvanter, pour commander, pour arracher : *omnibus omnia*. Là, du fond des eaux glacées, il fait retentir aux oreilles d'un homme scandaleux les anathèmes du ciel, et, en lui montrant ce que la charité peut oser pour ramener et convertir le pécheur, il lui apprend ce que la justice divine fera pour punir le péché. Ici il voit l'abomination de la désolation placée dans le lieu saint : fidèle au respect que l'on ne cesse point de devoir à l'état, quand même on condamne les mœurs, il n'exhorte, il ne reprend que par son silence, par ses larmes, par son recueillement, par sa modestie. Ce langage touche, il persuade; le feu sacré se rallume sur l'autel, et le sanctuaire n'entend plus d'autres soupirs que les gémissements de la pénitence : *omnibus omnia*. Le génie d'Ignace semble réunir toutes les espèces de génie; son esprit, rassembler toutes les sortes d'esprits. Il tonne, il foudroie avec Elie; il pleure, il s'attendrit avec Jérémie; c'est un Samuel : pour annoncer les ordres et les vengeances du ciel; un Nathan, pour dissiper le sommeil et la funeste sécurité du pécheur; un Onias, dont les prières sont le mur et le bouclier d'Israël; un Daniel et un Jean-Baptiste, dont la voix épouvante le scandale et l'impiété. C'est un maître, un guide, un serviteur, un ami, un père; ce sont tous les hommes dans un seul homme : *omnibus omnia*.

Que vous dirai-je? Désirs ardents et impétueux, sagesse et prudence, noblesse et désintéressement, courage et fermeté, ménagement et complaisance, réputation décidée de sainteté et de miracles qui suppléerait aux talents, et que les talents ne peuvent jamais remplacer parfaitement; toute la plénitude, toutes les richesses d'un zèle vraiment apostolique, se réunissent dans Ignace. Comment donc tant d'ouvriers évangéliques l'ont-ils surpassé par la rapidité de leurs victoires, par l'étendue de leurs conquêtes? Ah! mes chers auditeurs, la grâce appelle Ignace aux combats les plus multipliés; elle le destine aux triomphes les plus heureux; mais ce n'est point par lui-même, c'est par son peuple qu'il doit vaincre et triompher. De là, à quel usage la grâce emploiera-t-elle le zèle d'Ignace? à acquérir les connaissances proportionnées à son ministère, à jeter les fondements de son ministère, à former des projets que la Providence ne fera échouer que pour faciliter et assurer les succès de son ministère.

Je dis à acquérir des connaissances proportionnées à son ministère, au lieu que Paul n'avait pensé, n'avait parlé en enfant, que pendant les jours de son enfance spirituelle; ce n'est qu'après être parvenu à la plénitude de l'âge de l'homme à la plénitude même de l'âge de Jésus-Christ, qu'Ignace, déjà contemplatif profond, se dévoue à ces études pénibles et obscures qui sont le partage des premières années. Or, croirons-nous que la grâce ne veut qu'ajouter, par le secours de la science, plus d'éclat et de force au zèle d'Ignace? Le croirons-nous, lorsque nous voyons que presque tous les succès de son zèle précédèrent ses études, et que, dans un sens, depuis qu'il fut savant, il a moins fourni la carrière d'un apôtre? Le croirons-nous, lorsque nous voyons que le plus beau monument qui nous reste des connaissances et du génie d'Ignace; que cet ouvrage si exact, si précis dans l'exposition des dogmes et dans la règle des mœurs; que ce livre, trop connu pour qu'il soit nécessaire, trop au-dessus des louanges pour qu'il soit possible d'en faire l'éloge : croirons-nous que pour le composer, Ignace n'apporta d'autre étude que l'oraison, ne

fréquenta d'autre académie que le désert, n'écouta, ne consulta d'autre maître que le maître de ce Paul, qui ne devait rien à l'homme, qui devait tout à Dieu? *Neque enim ego ab homine accepi.* (*Gal.*, I, 12.) Qu'Ignace parcoure donc l'ordre et l'enchaînement des sciences humaines! il le faut, afin qu'il remplisse avec dignité, avec autorité la place que le ciel lui réserve, de chef d'une société d'ouvriers évangéliques, appelés à instruire, à enseigner. Mais parce que la grâce ne le destine point à être savant pour lui-même, sa science sera une science réglée sur les projets, mesurée sur les desseins de la grâce. Arraché tout à coup à ses études, il n'aura que le loisir de saisir le fond, la substance intime des dogmes de la religion; et afin d'y réussir, il ne fallait presque qu'un regard de cet esprit si vif, si perçant, si pénétrant.

Que ses premiers compagnons prodiguent dans les écoles et dans les chaires les trésors de l'érudition; qu'ils vengent la foi des outrages de l'hérésie; qu'ils humilient le faste insolent du novateur! Je reconnais le mérite propre du subalterne à qui le chef confie l'exécution de ses projets. Pour Ignace, il sera savant de la science qui convient au législateur, au fondateur, je veux dire l'intelligence des grands principes et des saines maximes, la connaissance du vrai et le goût du parfait dans tous les genres de doctrines et de littérature, je veux dire cette science que l'étude, sans le génie, ne donne point, et qui caractérise les hommes nés pour la gloire de l'Eglise ou de l'Etat. Savant donc, comme il doit l'être; propre à servir de modèle et de guide à un peuple savant, il aura rempli les vues de la grâce, dont toute les opérations sur lui ne tendent qu'à le disposer à son ministère.

N'est-ce pas afin de jeter les premiers fondements de l'ouvrage qu'elle attend de son zèle, qu'elle le conduit en tant de fameuses universités? Ignace espérait qu'en étudiant les sciences humaines, il enseignerait la science des saints. O Dieu, le Seigneur des sciences! *Scientiarum Dominus*, sauvez-nous des écueils qui couvrent cette mer, heureusement parcourue par tant de grands hommes, mais malheureusement célèbre par beaucoup de naufrages! L'étude, les sciences ont leurs dangers, *scientia inflat* (I *Cor.*, VIII, 1); et d'après l'Apôtre, ne puis-je pas vous le représenter? Je ne parle point de la curiosité téméraire, de la présomption indocile, de l'orgueil opiniâtre, sources, hélas! trop fécondes de schismes et d'hérésies. Je dis qu'il est quelquefois à craindre que l'âme se familiarisant imperceptiblement avec les augustes vérités de la foi, elles ne sortent du cœur à mesure qu'elles entrent dans l'esprit; qu'on ne les sente d'autant moins qu'on les approfondit davantage; qu'on ne s'accoutume à les étudier plus en philosophe qu'en chrétien; plus pour les savoir que pour les goûter, et qu'ainsi on n'oublie la religion en paraissant l'apprendre! Ignace ne trouva point une terre aussi disposée qu'il l'espérait à recevoir la semence évangélique; il pleura son attente trompée: ses conquêtes peu nombreuses ne répondirent point à ses désirs, elles remplirent les desseins de la grâce. Le ciel ne l'avait point amené pour recueillir la moisson; il ne l'avait conduit dans ces florissantes académies que pour choisir, pour gagner, pour rassembler les ouvriers qui, sous ses ordres cultiveraient le champ du Père de famille. Et quel présage plus certain de bonheur, de gloire, de succès que d'en avoir pris l'élite dans la capitale de notre France, dans le sein de cette Faculté, depuis tant de siècles l'admiration et l'oracle de l'Europe catholique; qui constamment fidèle à Dieu et au roi, à l'autel et au trône; à la religion et à la patrie; à l'église et à l'état, n'inspire à ses élèves que les sentiments du zèle le plus vif à maintenir la pureté et l'intégrité de la foi; de la sagesse la plus attentive à conserver la paix et la tranquillité du royaume. Le monde chrétien doit son estime aux lumières et aux vertus de cette illustre Faculté; nous devons notre reconnaissance à ses bienfaits: parmi ses disciples, Ignace trouva Xavier.

Déjà donc naissent autour d'Ignace les prémices de cette société de ministres évangéliques. Afin de les unir par des liens vainqueurs du temps et des variations de l'esprit humain, que fait la grâce? elle se sert du zèle d'Ignace pour lui inspirer des projets qu'elle ne lui permet pas de remplir, et qu'elle ne fait échouer que pour préparer et faciliter l'exécution de ses desseins. Entraîné par le pur et saint amour, Ignace arrive dans cette contrée consacrée par la présence, et arrosée du sang du Dieu Sauveur. Chère et auguste Sion, quel prophète déplorerait dignement vos malheurs! sous le même maître le tombeau de l'imposteur reçoit les adorations des peuples séduits, et le tombeau de l'Homme-Dieu est indignement profané! est-ce que par cette différence de destinées le ciel veut caractériser l'esprit des deux religions, et annoncer que l'une est pour le temps et l'autre pour l'éternité; l'une, pour flatter la cupidité, l'autre pour la détruire; celle-là pour les succès et les prospérités, celle-ci pour les épreuves et les vertus; l'erreur mahométane pour faire des guerriers et des conquérants, la vérité évangélique pour enfanter des saints et des martyrs. Quoi qu'il en soit, des vues impénétrables de la Providence, Ignace conçoit le désir de porter la lumière de la foi dans la cité sainte, de l'affranchir des outrages de l'aveugle superstition: il rassemble des disciples; il leur communique l'ardeur et les projets de son zèle: ils volent à sa suite. Quel obstacle imprévu les arrête? la mer, jusque-là libre, se ferme et se refuse à leur passage: providence de mon Dieu, n'avez-vous mis dans le cœur d'Ignace des desseins si vertueux que pour les renverser et les détruire! ah! je reconnais, j'adore la suite et l'enchaînement de vos voies. Ignace ne se destine qu'à une contrée, vous le destinez

à l'univers : vous voulez que, sans quitter la capitale du monde chrétien, il soit partout, il combatte, il triomphe partout : le zèle que vous lui inspirez pour effacer l'opprobre de la cité sainte, n'est qu'un attrait pour rassembler et fixer ses disciples; il n'est presque aucun événement de sa vie qui ne porte l'empreinte et le sceau des desseins de votre grâce. La vocation d'Ignace annoncée et caractérisée par ses vertus, première partie : la vocation d'Ignace soutenue et remplie par ses talents : *ministerium imple*, seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Des austérités de sa pénitence, des profondeurs de sa solitude, des fonctions bornées de son zèle, Ignace passe au jour, au plus grand jour : on le voit le chef, le guide, le père d'un peuple d'ouvriers évangéliques. Or, quels talents exige ce ministère. Les talents dont parle l'Ecriture, lorsqu'elle nous offre dans Salomon le modèle des hommes destinés à gouverner les autres hommes ; un esprit sage et éclairé, un cœur généreux et magnanime : *Prudentiam multam nimis.... et latitudinem cordis.* (III *Reg.*, IV, 29.) J'ai nommé les talents qu'Ignace devait avoir ; j'ai dit les talents qu'il eut : un fonds inépuisable de sagesse et de lumières, un fonds inépuisable de sentiments généreux et magnanimes, *prudentiam....* ou plutôt ne séparons point ce que nous voyons si essentiellement uni dans toutes les démarches d'Ignace : jugeons de sa sagesse et de ses sentiments, jugeons son esprit et son cœur par l'étendue des projets qu'il forme, par le caractère des hommes qu'il associe à ses projets, par les moyens qu'il leur fournit pour parvenir à l'exécution de ses projets, par la manière dont il les guide et les conduit dans l'application des moyens, par le succès de ses projets, *ministerium tuum imple.*

Suivez-moi dans ce détail : j'en sens toute la délicatesse, j'en aperçois tous les écueils; n'appréhendez point que l'amour-propre et la complaisance m'arrachent des adulations indécentes, ou que, rampant et timide esclave des préjugés qu'enfante la malignité, le respect humain et une fausse modestie m'engagent à supprimer des louanges véritables. Ignace est notre gloire, puissions-nous être la sienne : si nous sommes infidèles à ses soins et à ses exemples, son éloge servira à nous instruire et à nous confondre. J'oublie donc en ce moment ma profession, et je ne m'en souviendrai ni pour louer ceux qui composent la Société, parce que je suis leur frère, ni pour diminuer les louanges du père, parce que j'ai l'honneur d'être au nombre de ses enfants ; je me dois tout au vrai : je le dirai dans sa simplicité, persuadé qu'on le trahit également quand on l'exagère et quand on l'affaiblit. Je reviens.

1° Projet vaste et immense. Remontez aux temps d'Ignace, temps d'orage et de tempête : ils sont venus les jours auxquels, selon la parole du prophète Ezéchiel, l'ange rival du Saint des saints élèvera son trône du côté de l'aquilon. Sa voix retentit, il appelle sa milice, il rassemble ses guerriers, il leur inspire son audace et ses fureurs. A travers les débris des temples réduits en cendre, des sanctuaires profanés, des augustes mystères sacrilégement insultés ; ils marchent, ils s'avancent les ennemis conjurés à la ruine de l'Eglise, comme s'il était écrit dans les décrets de la Providence que le Nord enfantera toutes les disgrâces du nom romain; des mêmes régions d'où partirent les peuples destructeurs de la Rome des césars, sortent les hommes dont les mains audacieuses ébranleront et entreprendront de saper les remparts de la Rome de Jésus-Christ. Que de révolutions fatales ! que de scènes tragiques ! l'esprit de vertige a répandu la contagion de son souffle empesté sur la face de la terre : les pasteurs du troupeau fanatique n'ont presque d'autre lien de leur confédération, qu'une ambition féconde en rivalités et en discordes : les peuples séduits imitent et surpassent leurs modèles. L'autorité des lois et des magistrats, les droits sacrés du pontife et du monarque servent de jouet à la licence populaire : là, les richesses du sanctuaire, l'attrait et le prix d'une infâme désertion, deviennent la proie de l'usurpateur : ici, sont des républiques où furent des royaumes ; ces divisions sur la foi ont bouleversé le système politique de l'Europe : on ne parle que de guerres de religion, que de paix de religion, que d'intérêts de religion ; jamais ce nom sacré ne servit de voile à tant d'attentats, et je ne sais s'il ne fut point aussi triste à la religion d'en être le prétexte, que d'en être la victime : les fastes des empires, les monuments les plus authentiques, peuvent à peine nous rendre croyable le délire de nos ancêtres : des grands zélés par cabale, dévots sans conscience, soumis à l'Eglise pour régner dans l'Etat, ou disciples sectaires pour dominer dans la faction. Le solitaire, la vierge chrétienne, arrachés à l'autel, courent loin de Sion, recevoir la récompense de leur apostasie ; la schismatique Samarie prodigue des louanges aux serments trahis et à la pudeur oubliée. Tous les principes sont ignorés, toutes les conditions confondues ; le soldat dogmatise ; le libertin, l'incrédule se passionnent jusqu'au fanatisme : la femme prophétise et décide ; les uns semblent disputer aux autres le triste avantage de porter le dernier coup à la foi, soit par la témérité de leur doctrine, soit par l'opprobre de leurs mœurs : hérésie, voilà tes ravages; les vapeurs pestilentes du vin que tu présentes enivrent ceux mêmes qui refusent de boire dans ta coupe maudite ; et si jamais, par un zèle aveugle et que la religion réprouve, on employa pour te détruire les noirceurs du crime et de la perfidie, ces horreurs ne furent pas moins ton ouvrage que les forfaits qui furent commis pour te soutenir.

Europe, terre autrefois si sainte et si chérie du ciel, va-t-il s'accomplir sur tes malheureuses contrées, l'oracle de l'Evangile : le royaume de Dieu vous sera enlevé et il

sera donné à des nations qui sauront en profiter : *Auferetur.... et dabitur.* (*Matth.*, XXI, 43.) Un monde périt, un monde se hâte de naître et d'éclore : tant de siècles avaient coulé depuis la séparation de ces deux branches sorties d'une tige commune qu'elles s'ignoraient mutuellement : l'Europe et l'Amérique sont étonnées de se voir, l'une abandonne presque la foi, l'autre se montre pour l'appeler et l'inviter. C'est en ce moment qu'Ignace paraît ; les cris de la religion opprimée se sont fait entendre dans sa solitude : il se lève, il sort, il s'arrête, il regarde ; d'un coup d'œil il mesure la terre ; l'ancien monde ne lui présente que les ravages de l'hérésie et du libertinage ; le nouveau monde ne lui offre que les superstitions et les débauches du paganisme ; un monde qui déshonore Jésus-Christ, et un monde qui l'ignore ; des chrétiens trop indignes du Dieu qu'ils invoquent, des idolâtres trop semblables aux divinités qu'ils adorent ; un monde à réformer, un monde à instruire. Ignace voit tout, il entreprend de réparer tout, de remédier à tout. Comparez, messieurs, les héros profanes tant vantés, comparez leur cœur avec le cœur d'Ignace, leurs desseins avec ses desseins ; vous avouerez que le feu de l'ambition n'a point l'activité du feu que la grâce allume dans ses saints.

2° Il n'en a point la vivacité, il n'en a point la lumière : vous connaissez le projet d'Ignace, quels hommes demande-t-il? vous me prévenez ; des hommes d'une vertu assez édifiante et assez affermie pour persuader par leur conduite ce qu'ils enseigneront par leurs discours, pour voir le monde avec succès et sans péril, pour le gagner sans s'y perdre. Des hommes d'une piété douce et insinuante, attentive aux bienséances, heureux à concilier les devoirs, à ménager les esprits, à saisir les circonstances et les moments ; capables d'instruire sans hauteur, de reprendre sans dureté, de combattre sans aigreur, de vaincre sans orgueil : des hommes d'un zèle pur dans son principe, désintéressé dans ses vues, hardi dans ses entreprises, prudent dans ses démarches, constant dans ses épreuves, intrépide dans ses disgrâces, grand dans ses humiliations et modeste dans ses succès : des hommes insatiables de travail, avides de périls ; prêts à voler partout où les appellera l'espérance de quelque bien à faire, ou de quelque mal à souffrir : des hommes profonds dans la connaissance de l'Écriture et des langues, des mystères et des dogmes de la foi, des ouvrages et des monuments de l'antiquité, de la discipline et des usages de l'Église, de la littérature et des sciences profanes, de la politesse et des grâces du discours, par conséquent des hommes de presque tous les talents, de presque toutes les vertus

Or, de pareils hommes, Ignace penserait-il à les chercher? oserait-il les espérer? Oui, chrétiens, Ignace les cherche, il les espère de la bonté de Dieu ; il travaille à former sur ce modèle ceux qu'il a rassemblés. Les desseins de l'ambition manquent souvent de secours et d'appui. La grâce les prodigue aux desseins dont elle veut assurer le succès. D'ailleurs, le seul talent peut-être qui soit rare dans l'Église et dans l'État, celui d'apercevoir les talents et de les employer ; ce talent qui caractérise les hommes uniques et les tire de l'ordre même de ce qu'on appelle les grands hommes ; et dans quelle âme le ciel le versa-t-il avec plus de profusion que dans l'âme d'Ignace?

Un Xavier! Quelles nobles et sublimes images se présentent à votre esprit! Les peuples et les rois soumis à Jésus-Christ ; la croix révérée, adorée d'un pôle à l'autre ; la ferveur de la primitive Église renouvelée, et les miracles des temps apostoliques reproduits dans les derniers jours du monde ; le conquérant, encore plus admirable que les conquêtes, et son cœur au-dessus de ses succès. Xavier! Ce mot ne laisse rien à ajouter ; l'éloge ne répondrait point à l'idée qu'il excite ; et ne vous semble-t-il pas même qu'en nommant le fils, j'ai obscurci la gloire du père?

Non, je ne viens point, prenant en main la balance, m'ingérer à peser les mérites, vous représenter le génie de Xavier plus vif, plus ardent, plus impétueux ; le génie d'Ignace plus réfléchi, plus mesuré, plus profond ; l'un plus propre à livrer des combats et à se signaler par des exploits éclatants ; l'autre plus capable de concerter, de suivre un projet, de faire croître la moisson de gloire et de triomphe dont il abandonnera la récolte aux mains façonnées et instruites par ses soins ; vous montrer le zèle de Xavier semblable à un incendie, à un torrent, vainqueur et destructeur rapide des obstacles ; le zèle d'Ignace tel qu'un feu tempéré qui use, qui consume peu à peu et arrive à son terme, sans annoncer sa marche et ses progrès. Je ne peindrai point Xavier égal à Ignace, Ignace égal à Xavier, dans les austérités de la pénitence, dans les transports de l'amour divin, dans le désintéressement et la pureté du zèle, dans le désir des humiliations et des souffrances, dans les ferveurs de l'oraison, dans les profondeurs de la contemplation : je ne vous dirai point, après avoir rapproché ce qu'ils eurent de ressemblances et de différences, décidez entre la main qui porte le glaive et la tête qui le conduit ; entre les talents, pardonnez-moi cette comparaison, entre les talents qui feraient un grand guerrier et les talents qui feraient un grand homme d'État ; entre les succès d'un apostolat plus brillant et les succès d'un apostolat plus étendu ; d'un zèle qui sanctifia plusieurs nations et d'un zèle qui fournit des ouvriers évangéliques à tant de peuples : je dis, rendons hommage au génie puissant d'Ignace ; par le choix d'un seul homme, il fit la destinée de tout un monde. J'ajoute, si le zèle des autres ouvriers évangéliques qu'il sut gagner et rassembler ne se signala point par des prodiges aussi marqués, l'Espagne, le Portugal, l'Allemagne, l'Italie, témoins de leurs combats et de leurs vic-

toires, les reconnurent dignes d'avoir Ignace pour père, d'avoir Xavier pour frère.

3° Heureux dans le discernement des hommes, Ignace ne l'est pas moins dans le choix des moyens. Ces hommes qu'il vient d'associer à son projet, il faut commencer par allumer dans leur cœur le feu du zèle le plus pur, le plus généreux, le plus magnanime. Que fait-il? C'est sur la montagne sainte, à l'ombre de laquelle reposent les premiers martyrs de la France, qu'il reçoit leurs engagements ; dans cette basilique auguste, qui conserve les ossements sacrés de Pierre et de Paul, qu'il les conduit pour renouveler leurs serments. Apôtres, martyrs, cette religion, que vous avez scellée de votre sang, elle était agitée par une tempête violente; et si le vaisseau de l'Eglise pouvait périr, il n'aurait point échappé à la fureur des vents et des flots : c'est de vos cendres que sortiront toujours ses défenseurs ; il n'appartient de vous remplacer qu'aux hommes qui auront appris de vous à penser, à parler, à vivre, à mourir comme vous. Par quel spectacle plus touchant Ignace aurait-il donc intéressé ses premiers compagnons à soutenir le poids immense des travaux auxquels il les appelait? Du fond du sanctuaire qu'ils habitent, ces apôtres, ces martyrs semblent dire à tous ceux qui travaillent dans le champ du Père de famille, vous entrez dans la route que nous avons parcourue; notre exemple vous instruit du sort qui vous attend. C'est au mépris, à la haine, aux tribulations que vous êtes dévoués ; imitez nos vertus, vous éprouverez notre destinée.

Remplis, pénétrés de cet esprit, les disciples attendent l'ordre du maître. Ignace leur ouvre la carrière. Missions dans les régions les plus barbares et les plus lointaines, dans les villes et les campagnes, controverses avec les hérétiques; ouvrages médités et approfondis, destinés à la défense de la foi ; ouvrages pleins de sentiments et d'onction, consacrés à rétablir et à perfectionner la piété; retraites, direction des âmes, instruction de la jeunesse, service des pauvres, visites des prisons : que sais-je? Les siècles qui l'ont précédé n'ont presque rien trouvé dans la science de gagner les âmes qui ne soit employé par Ignace ; les siècles qui l'ont suivi n'ont presque rien trouvé qu'on pût ajouter à ce qu'il a prescrit.

Ses projets ne s'étendent pas seulement à tous les peuples ; ils embrassent tous les siècles. Que lui servirait-il donc d'avoir sagement réglé le zèle et appliqué le génie de ses premiers disciples, s'il ne leur préparait des successeurs, héritiers de leurs talents et imitateurs de leurs vertus? Que le temps ne me permet-il de vous exposer le plan, l'ordre, l'enchaînement des lois qu'il leur a retracées. Sans entrer dans une discussion peu faite pour la chaire ; sans prendre le ton de l'apologie ou de la contradiction, que ne puis-je vous exposer l'arrangement et l'économie du grand édifice qu'il avait entrepris d'élever; vous rendriez justice à la sagesse des vues qui l'animèrent, à la sainteté, à la pureté de ses motifs, et vous ne trouveriez dans son cœur et dans son esprit que la matière de vos éloges et de votre admiration.

Vous verriez Ignace réunir l'oraison et l'action, la retraite et le travail ; rassembler, concilier, par un mélange si parfait, la vie intérieure et la vie extérieure, que l'homme fidèle à ses lois, solitaire et apôtre, aurait la piété timide et délicate de l'un, le zèle actif et laborieux de l'autre; que sans indolence et sans agitation, sa vertu ne serait exposée ni à s'endormir et à languir dans la paix et le calme du désert, ni à s'affaiblir et à se dissiper par les soins et les occupations du ministère.

Vous considéreriez dans ces réglements, tracés pour le choix des sujets, les fondements solides sur lesquels Ignace établit leur piété. Deux années consacrées uniquement au silence, à l'oraison, à la mortification; loin de toute étude qui ferait des savants, et qui ne se borne pas à faire des saints; comment il sait mettre à profit le feu de leurs premières années, et les prémices de leur zèle, dans l'éducation de la jeunesse. Alors disciples, aussi bien que maîtres, ils apprennent en enseignant; et en cultivant leur esprit, ils rendent, sans bruit, sans éclat, à la religion et à l'Etat, des services que pourraient envier l'apôtre et le politique ; comment, afin de ranimer la ferveur primitive, sujette à se dessécher dans les spéculations arides et abstraites, il les rappelle de l'école des hommes à l'école de l'Esprit-Saint. On rentre dans l'enfance de la vie spirituelle ; même solitude, même oubli des études, mêmes pratiques d'abnégation et d'humilité. Ignace veut des apôtres, il veut encore davantage des saints; disons mieux, il veut des saints, parce qu'il veut des apôtres.

Vous remarqueriez des intentions également droites et pures dans cette lenteur, qui ne reçoit le dernier engagement des sujets qu'après environ dix-sept années d'épreuve et d'examen, temps marqué pour essayer la trempe de leur esprit et de leur cœur; pour se refuser ou pour céder à leurs désirs, selon ce qu'ils donnent de craintes ou d'espérances. Vous verriez qu'il n'a usé de tant de précautions que pour assurer la sainteté et la stabilité du vœu solennel ; que c'est pour cela qu'il exige un désintéressement qui ne laisse aucune ressource à la cupidité, par ce vœu de renoncer aux dignités ecclésiastiques, qui ne permet aucune espérance à l'ambition ; par cette uniformité de la vie intérieure et domestique qui, ne rappelant à personne l'idée de ses talents ou de ses emplois, n'accorde aucune satisfaction à la vanité; par cette dépendance, vraiment évangélique, qui ôte à l'amour-propre la consolation de regarder quelque terre comme séjour, quelque emploi, comme le but et le terme de ses travaux; par cette forme de gouvernement qui, rendant un

seul homme maître de tous, instruit de tout, présent à tout et supérieur de tous, enlève à l'esprit le pouvoir de former des projets d'indépendance et de liberté.

J'entrerais dans le détail des ressorts et des lois, dont le but était d'entretenir l'harmonie de ce grand corps : lois si variées, que chaque emploi, chaque homme, chaque esprit, pour ainsi dire, a ses réglements particuliers : lois si bien concertées que la diversité infinie des occupations n'enfante aucune confusion ; l'émulation des talents aucune discorde; la multiplicité des réglements, aucun embarras : lois sur lesquelles les instituteurs plus récents ont tracé le plan de tant de congrégations séculières ou régulières; de sorte que la Société n'est pas la seule qui doive honorer Ignace, le respecter, l'aimer, comme son législateur et son père.

Enfin, je peindrais la vie d'un parfait disciple d'Ignace, comme la vie la plus unie et la plus agitée, la plus retirée et la plus laborieuse; la moins austère en apparence, et la plus dure peut-être ; la moins chargée d'observances extérieures et la plus soumise, la plus dépendante : une vie qui demande beaucoup de talents et qui les captive, dévouée à servir le monde dans tous les âges, dans toutes les conditions, et à n'aspirer à aucune des récompenses que promet le monde; une vie si ennemie de l'amour-propre et de la vanité, en même temps si douce, si aimable à l'homme vertueux et raisonnable, qu'on ne peut s'y soutenir que par beaucoup de piété ; qu'on ne peut la quitter sans lui conserver son estime et lui donner ses regrets. Je finirais ce tableau, en m'humiliant d'avoir pris si peu de zèle et de vertus à cette école d'un grand saint, et j'ajouterais : lorsque je vous ai montré ce que serait un digne enfant d'Ignace, je n'ai point prétendu, mes chers auditeurs, je n'ai point prétendu dire, voilà ce que nous sommes, j'ai dit, voilà ce que saint Ignace voulut faire de nous; voilà ce que saint Ignace a fait pour nous.

4° Les disciples d'Ignace sont rassemblés, il leur a mis en main les moyens les plus capables d'assurer le succès de ses projets : il a donc rempli le ministère de père, de législateur. Quel autre remplirait aussi dignement les fonctions de chef et de modérateur? Je ne vous fatiguerai point par le détail des faits, un moment de réflexion sur les grandes qualités d'Ignace; sur ce don d'intelligence : un homme qu'Ignace voit, est un homme qu'Ignace connaît; il pénètre, il saisit en un instant l'étendue de son esprit et la pente de son cœur, à quels sujets sa compagnie sera utile, et quels sujets lui seraient inutiles ou funestes. Sur cette sagesse, si habile à mettre un accord parfait entre les qualités et les occupations; chaque place à l'homme qu'elle exige; chaque homme à la place qui lui convient. Si quelquefois il resserre le génie le plus brillant dans des fonctions obscures, Ignace ne semble oublier le mérite, qu'afin de l'épurer; dès qu'on sera parvenu aux vertus qui manquent, on sera rendu aux emplois que demandent les talents. Sur cette vigilance, à laquelle rien n'échappe, de Rome, où il a fixé son séjour, il préside aux travaux de ses enfants dans toutes les contrées de l'univers ; quelque région qu'ils habitent, Ignace semble les avoir suivis, afin de les guider et de les conduire. Sur sa fermeté à maintenir l'ordre et la piété; ce docteur célèbre, ce prodige d'érudition, si habile dans les langues, si versé dans la connaissance de l'antiquité, Postel étale vainement aux yeux d'Ignace sa science et sa réputation; Ignace dédaigne un mérite fastueux et hautain, présomptueux et indocile ; il ôte du milieu de ses enfants ce scandale domestique, dans son estime, les talents ne sont rien sans les vertus. Sur cette charité bienfaisante ; toutes les peines trouvent dans Ignace un consolateur; toutes les incertitudes, un conseil; toutes les infirmités, une tendre et généreuse compassion ; toutes les prières un cœur prompt à exaucer : il accorde avec tant de joie qu'on sent presque plus vivement le plaisir qu'on lui donne que la grâce qu'on obtient; il lui en coûte tant de refuser qu'on se pardonne difficilement de lui avoir demandé ce qu'il ne devait pas accorder. On lui obéit comme à un maître, on l'aime comme un père, et ont l'étudie comme un modèle. Dernier trait qui caractérise le gouvernement d'Ignace Aussi pénitent qu'à Manrèse, aussi recueilli dans sa caverne, son oraison n'a pas moins de ferveur; ses larmes moins d'abondance ; sa mortification moins d'austérité ; son amour de Dieu moins de transports et de vivacité; son humilité moins d'empressement à fuir les honneurs. Il donne à ses disciples l'exemple de toutes les vertus dont il leur trace les lois : ses règles ne furent que l'expression de sa conduite ; et, pour n'ignorer rien de leurs obligations, il suffisait aux enfants de n'ignorer rien de leur père.

5° Le ciel pouvait-il refuser de répandre ses plus abondantes bénédictions sur les travaux de cet homme juste? De quels succès fut donc suivi son zèle! J'appelle les succès d'Ignace, tant de vices bannis, de vertus rappelées ou perfectionnées, de querelles et de discordes éteintes par la sagesse de ses conseils, par l'autorité persuasive de ses exemples, par le charme vainqueur et l'énergie puissante de ses paroles. Rien ne résistait aux grands traits, aux idées sublimes, aux mouvements forts et pathétiques que fournissaient à son zèle ses désirs si vifs, si passionnés de la plus grande gloire de Dieu : et c'est dans la personne d'Ignace qu'on a vu se manifester d'une manière bien sensible cette vérité, qu'on ne prêche efficacement la vertu qu'autant qu'on la pratique, que les discours dictés par l'esprit, lorsque l'esprit n'est pas mis en mouvement par le zèle et la ferveur, ne parlent qu'à l'esprit, qu'il n'y a que ce qui sort du cœur qui aille au cœur, et qu'il n'appartient qu'aux saints de faire des saints.

J'appelle les succès d'Ignace, les fruits infinis qu'ont produits et que ne cesseront point de produire les exercices spirituels de saint Ignace : n'est-ce pas à cette école que se sont formés les Xavier, les Borgia, les Stanislas, les Louis de Gonzague, les François Régis, les Charles Borromée, les François de Sales, les Vincent de Paul? N'est-ce pas dans cette source que les lévites viennent puiser chaque jour l'eprit du sacerdoce; les solitaires, l'esprit de retraite; les vierges consacrées à Dieu, l'esprit de prière et d'oraison; les apôtres, l'esprit de zèle; les pécheurs, l'esprit de pénitence; les justes, l'esprit de ferveur? N'est-ce point par cet ouvrage qu'Ignace s'est rendu en quelque sorte le premier instituteur de tant de congrégations et de communautés, le premier directeur de tant de séminaires, le père de tant de prêtres et de pontifes, l'ornement du sanctuaire? par là, que la gloire et les vertus de presque tous les saints qui l'ont suivi peuvent être regardées comme les vertus et la gloire d'Ignace.

J'appelle les succès d'Ignace, les services que rendirent à l'Eglise ses premiers disciples. Marqué pour être le père d'un grand peuple, il vit cette tige, à peine sortie du sein de la terre, jeter de profondes racines dans les diverses parties du monde; il vit sa compagnie naissante par des travaux utiles à la religion, en faire revivre les lois et les observances parmi ceux qui la connaissaient, l'annoncer à ceux qui l'ignoraient, la défendre contre ceux qui l'attaquaient; et quelle autre gloire et quel autre plaisir aurait touché aussi vivement l'âme d'Ignace? ses yeux, avant que de se fermer, ses yeux virent, parmi ses enfants, des apôtres et des martyrs.

J'appelle les succès d'Ignace, tout ce que firent les successeurs de ses premiers disciples. Prenez garde : un orateur étranger vous le montrerait, suivant, pour ainsi dire, le soleil dans sa course, portant la lumière de la foi depuis les lieux où il naît jusqu'aux contrées qu'il éclaire de ses derniers rayons; renversant les barrières élevées entre les peuples, par la nature, ou par la politique, pénétrant dans des terres et parmi des nations dont le nom n'avait point été entendu par les maîtres de l'ancien monde, et était encore ignoré par les conquérants du nouveau monde! il vous offrirait le spectacle des fausses divinités jusque-là sacrilégement adorées, condamnées à l'oubli et à l'opprobre; il vous parlerait de leur silence, de leur réputation; mais un fils à qui le cœur du père est mieux connu, un fils vous dira : Voyez-les arroser de leurs sueurs les sables embrasés de l'Inde, errer dans les forêts, dans les neiges et les glaces de l'Amérique septentrionale; voyez-les sur les bûchers du Canada, dans les eaux brûlantes du Japon; voyez leur sang couler sous le glaive des bourreaux; voyez-les servir de pâture à des peuples féroces! ce sont-là les prospérités, les triomphes qui piquèrent l'ambition d'Ignace; il demanda pour ses enfants de grandes vertus et un grand zèle; un zèle qui mît les épreuves et les humiliations au rang des récompenses, qui s'empressât à rendre des services, quoiqu'ils dussent être oubliés et dédaignés, et qui ne regardât pas moins comme des succès ce qu'il souffrirait que ce qu'il ferait pour la religion.

J'appelle les succès d'Ignace, ce que tant d'autres sociétés, tant de sages directeurs, de prêtres vertueux et éclairés, de missionnaires zélés et fervents, font pour le bien de l'Eglise, à l'exemple et sur le plan d'Ignace. Combien d'établissements utiles lui doivent leur naissance? je parle de ces maisons d'orphelins où la charité rend à des enfants malheureux les pères que le ciel leur a enlevés; de ces maisons de pénitentes, où la vertu trop fragile trouve un asile; de ces maisons destinées à l'éducation de la jeunesse, où, à l'abri des écueils de la maison paternelle, on la forme dans les sciences et la piété; de ces séminaires où se conserve le précieux dépôt de l'esprit sacerdotal; de ces pieuses associations, où, sous les auspices de Marie, des anges et des saints, on s'instruit à une dévotion plus fervente : je parle de ces retraites, de cette méthode de l'examen particulier, si nécessaire pour connaître son cœur et pour le réformer; de la coutume d'enseigner publiquement les principes de la religion aux enfants; de réveiller, de ranimer la piété publique par des missions fréquentes : ah! chrétiens, que le ciel redouble le zèle et le succès des ouvriers évangéliques, qui soutiennent, qui perpétuent si dignemeent ces saintes pratiques! que tous soient prophètes! *Quis tribuat ut omnis populus prophetet* (*Num.*, XI, 29); qu'ils nous devancent, s'il le faut même; qu'ils nous remplacent dans la route ouverte et tracée par notre saint législateur! nous applaudissons à leurs triomphes, nous n'envions que leurs vertus; mais il faut que tout retourne à sa source; ce que l'Eglise leur doit, ils le doivent à saint Ignace, et même en surpassant la gloire des enfants, ils contribueront à illustrer la gloire du père.

Enfin j'appelle les succès d'Ignace, l'heureuse consommation de sa course et de ses travaux : plein de mérites, il voit s'approcher le grand jour de l'éternité; il entend la voix du maître qui appelle le serviteur, il achève de se purifier dans les larmes de la pénitence et dans le sang de l'Agneau : il s'endort du sommeil des justes; le suffrage des peuples l'appelle sur l'autel; l'Eglise le place dans ses sanctuaires; la religion applaudit à son triomphe; et, le dirai-je? afin que rien ne manque à sa gloire, le libertinage et l'hérésie ne rougissent point d'insulter à sa mémoire : je pourrais même, en quelque sorte, terminer son éloge par ces paroles de saint Jérôme à saint Augustin : *Catholici te conditorem antiquæ rursum fidei venerantur atque suscipiunt; et quod signum majoris gloriæ est, omnes hæretici detestantur et persequuntur.* Les catholiques le révèrent comme un des principaux ins-

truments dont Dieu s'est servi pour arracher au naufrage la foi ancienne; les hérétiques le détestent et le persécutent comme celui qui a porté des coups mortels au schisme et à l'erreur.

C'était à ce ministère que la grâce avait appelé Ignace; Ignace ne fut point infidèle à la grâce. Nous avons suivi ses pas : qu'avons-nous vu? sa vocation annoncée et caractérisée par ses vertus, sa vocation soutenue et remplie par ses talents: *ministerium tuum imple.* Ne nous y trompons pas, mes chers frères, telles sont les routes de la vraie sainteté : que chacun, dit l'Apôtre, se sanctifie dans l'ordre de sa vocation ; que chacun ait les vertus propres de sa vocation: les vertus de père, de maître, de domestique, de prince, de sujet, de magistrat, de guerrier, de citoyen, de prêtre, de pontife, de solitaire, d'apôtre, selon son état et sa situation. Souvenons-nous donc, que toute piété qui ne commencera point par l'exactitude à remplir les devoirs de l'état ne sera qu'aveuglement de l'esprit, ou égarement du cœur. Aussi souvenons-nous qu'il est une vocation commune à tous les états, à toutes les conditions; la vocation à la sainteté chrétienne et évangélique, c'est-à-dire, qu'à l'accomplissement des devoirs de l'état on ajoute la fidélité aux devoirs de la religion, c'est-à-dire, qu'on ne connaisse point dans son état des devoirs et des bienséances contraires aux devoirs et aux bienséances de la religion; c'est-à-dire, qu'on remplisse les devoirs et les bienséances de son état, par les vues et les motifs de la religion : par conséquent anathème à la piété fausse et chimérique qui néglige les devoirs de l'état; anathème à la piété profane et mondaine qui se borne aux devoirs extérieurs de l'état. Soyons chrétiens selon notre état, et soyons chrétiens dans notre état, nous aurons rempli ce ministère que Dieu nous a confié : *ministerium tuum imple;* nous obtiendrons la récompense que Dieu nous prépare. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE X.

SAINT JEAN DE LA CROIX.

Dixit Elisæus : Obsecro ut fiat in me spiritus tuus duplex; qui respondit : Rem difficilem postulasti. (IV *Reg.*, II, 9, 10.)

Elisée dit : Je demande que votre double esprit passe en moi : Elie répondit : Vous demandez une chose difficile.

Elie avait paru dans Israël, donnant tour à tour aux peuples étonnés des spectacles bien différents : tantôt fuyant le commerce des hommes, errant dans les solitudes, abîmé dans les profondeurs d'une sublime contemplation, il ne tenait plus à la terre; il oubliait tout, il oubliait jusqu'à son zèle, comme si dans ce vaste univers il ne fût resté que Dieu et son prophète : et tout à coup accourant à la défense de la religion chancelante et opprimée, il faisait entendre sa voix aux tribus infidèles, il reprochait à Samarie le crime de ses abominations, il renversait les temples profanes, il immolait les prêtres de Baal sur leurs autels sacrilèges; à la cour des rois, bravant l'orgueil de la pourpre et la majesté du diadème, il faisait pâlir l'impiété jusque sur le trône : réunissant deux esprits, deux caractères de grâce et de sainteté qui semblent entièrement opposés; l'esprit d'une vie intérieure, cachée et perdue en Dieu; l'esprit d'une vie de mouvement et d'action qui travaille sans cesse pour Dieu : ainsi, dans un seul homme, paraissaient deux hommes : l'homme de prière, qui ne vit qu'en Dieu ; l'homme de zèle, qui ne vit que pour Dieu. Prodige inconnu aux âges qui l'avaient précédé, il ne pouvait se renouveler dans Elisée, que par un effort du bras tout-puissant : *Dixit Elisæus : Obsecro ut fiat in me spiritus duplex; qui respondit : Rem difficilem postulasti.*

Or, ce double esprit de contemplation et de zèle, qui, après avoir quitté la terre avec les prophètes, parut dans les apôtres aux premiers jours de l'Eglise naissante, Dieu, dans ces derniers temps du monde penchant vers son déclin, a voulu le faire renaître dans le saint dont nous célébrons le triomphe. Ames pures et ferventes, qui travaillez à vous perfectionner dans les voies de la vie intérieure! ministres du Dieu vivant, qui travaillez au salut et à la perfection des âmes! écoutez, voici votre modèle : *Sapientiam autem loquimur inter perfectos* (I *Cor.*, II, 6); un discours consacré à l'éloge d'un si grand saint ne convient qu'aux âmes qui aspirent à la plus haute sainteté. Tous les saints sont propres à servir de modèles à tous les chrétiens ; celui-ci, permettez-moi cette expression, peut servir de modèle aux justes mêmes : en deux mots, nous admirerons dans saint Jean de la Croix le modèle des âmes appelées à marcher dans les voies de la vie intérieure ; le modèle des ouvriers évangéliques, appelés à travailler au salut des âmes. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Trois choses composent la vie intérieure : les vertus par lesquelles l'âme se dispose aux faveurs de Dieu ; les faveurs de Dieu, qui sont la récompense des vertus; la perfection, la plénitude des vertus, qui est l'effet que doivent produire, et le but auquel se rapportent les faveurs de Dieu. Suivons saint Jean de la Croix dans ces trois différents états ; voyons comment il a mérité les faveurs du ciel, combien il en a reçu, le profit qu'il en a retiré; ainsi nous trouverons des exemples propres à ranimer notre ferveur, à soutenir notre espérance, à régler notre reconnaissance.

1° L'esprit du Seigneur souffle où il veut ; la pluie du ciel tombe sur les sablons stériles comme sur les terres les mieux préparées ; la grâce produit tous les mérites, et elle n'en suppose aucun : cependant il est dans la vie intérieure des dons réservés pour récompenser la vertu la plus pure, en sorte qu'ils ne sont pas moins une preuve de fidélité dans l'homme qui les reçoit.

qu'un prodige de miséricorde dans le Dieu qui les répand.

Or, quel saint fut jamais plus digne des faveurs du ciel que saint Jean de la Croix? conscience tendre et délicate, qui, loin de se tranquilliser dans ses fautes, tremble sur ses vertus ; austérité de penitence, qui d'un grand pécheur aurait fait un grand saint ; qui, dans un grand saint, est un miracle de sainteté; continuité d'oraison, qui se perfectionne dans le silence de la solitude, sans s'affaiblir par le tumulte du monde. Zèle également capable d'entreprendre, et avide de souffrir; toujours sûr de réussir, parce qu'il compte de grands périls et de grandes disgrâces pour de grands succès; charité du prochain, douce, active, désintéressée, patiente; amour de Dieu, qui captive, qui éteint tous les autres amours; humilité pure et sincère, qui redoute la louange autant que la vanité redoute le mépris; les jours passés dans le travail, les nuits données à la prière; silence éternel, solitude impénétrable, fuite entière du monde, parfait détachement de soi-même; que sais-je, chrétiens, j'ai nommé les vertus qui composent l'éloge de plusieurs saints, et si vous avez étudié l'histoire de sa vie, vous ne l'ignorez pas, à peine ai-je commencé l'éloge de Jean de la Croix.

Né dans le sein d'une famille déchue de son ancienne opulence, ses yeux, en s'ouvrant à la lumière du jour, n'aperçurent pour lui d'autre héritage sur la terre que l'espérance du ciel. Précieux héritage! il n'en souhaita jamais d'autre. Dès qu'il connut son état, il l'aima, et s'il fut affligé de posséder peu, ce ne fut que parce que son indigence lui ôtait le plaisir de quitter beaucoup.

Elevée au-dessus du monde et des biens que renferme le monde, sa grande âme ne peut s'abaisser à des emplois profanes : capable de tout quand il s'agit de Dieu, incapable de tout quand il ne s'agit que de sa fortune, son esprit et sa main se refusent successivement à tous les arts, parce que son cœur n'aime qu'un seul art, celui du salut et de la piété : docile à la voix de la grâce qui l'appelle, il rompt les liens de la chair et du sang, il fuit la maison paternelle. Ses jours s'écoulent partagés entre la prière et le service des pauvres; toujours à la suite de Jésus-Christ, tantôt il vient le chercher dans le sanctuaire, et répandre son âme en sa présence, tantôt il va le chercher et le consoler dans ses frères malheureux. Sans cesse occupé à pleurer ses péchés, ou à essuyer les larmes de ceux qui pleurent leur misère, pour le rendre heureux, il faut ou le laisser seul avec Dieu, ou lui présenter l'occasion de travailler pour Dieu.

Le monde n'était pas digne de posséder plus longtemps une vertu si pure : les moments allaient arriver où le Carmel devait être environné d'une nouvelle splendeur. L'ange qui veille à la conservation et à la gloire de cette sainte montagne, hâtait par ses vœux empressés l'heure marquée pour lui donner l'héritier des vertus de tant de prophètes, et le père d'un peuple saint. Ses vœux sont exaucés, et avec quelle joie cette chaste colombe quitte une terre profane pour habiter une région sainte.

Il va parcourir une nouvelle route; les premiers pas qu'il y fera seront des pas de géant. Déjà passant de bien loin les bornes communes, il devance ceux qui étaient entrés avant lui dans la carrière de la ferveur religieuse. On dirait qu'il n'est pas venu dans la solitude pour être instruit, mais pour instruire; pour se perfectionner, mais pour perfectionner les autres : il n'apporte dans le désert aucune des passions qu'on vient y combattre, aucun des défauts qu'on vient y corriger. Il y apporte toutes les vertus qu'on vient y chercher. Ses maîtres deviennent ses disciples; ce qu'ils lui enseignent par leurs discours, il le leur enseigne encore mieux par ses actions; sa conduite leur donne une idée de perfection que toutes leurs leçons n'ont pu lui donner; il se rend docile à leurs conseils, et ils étudient ses exemples, forcés d'avouer qu'ils apprennent plus en le voyant qu'il ne peut apprendre en les écoutant.

En effet, chrétiens, représentez-le-vous tel qu'il parut dès les premiers jours de sa vie religieuse, et tel qu'il continua d'être jusqu'aux derniers moments. Voyez ce parfait imitateur du Dieu pauvre, choisissant pour sa demeure une cellule sombre, étroite, obscure : disons mieux, un tombeau où règnent les horreurs d'une nuit profonde, revêtu d'un habit grossier, moins propre à le défendre contre les injures des saisons qu'à exprimer son parfait amour pour le renoncement évangélique. Hommes avides et intéressés, les plus grandes richesses ne suffisent point aux désirs insatiables de votre cupidité effrénée. Que de soins, que de travaux, que de crimes ne vous arrache point cette fureur insensée d'amasser, cette licence de prodiguer et de répandre? voici un homme qui redoute plus les richesses que vous ne les souhaitez; vous croyez n'avoir jamais assez, il croit toujours avoir trop. La pauvreté de Jésus-Christ est son trésor, et il appréhende plus d'en sortir que vous n'appréhendez d'y tomber. Hommes durs et insensibles qui, tranquilles au sein des délices, voyez couler les pleurs de vos frères, sans daigner en tarir la source ; vous qui pouvez tout pour eux et ne faites rien! voici un homme à qui la charité tient lieu de richesses. La pauvreté évangélique a tous ses désirs, les pauvres ont toute sa tendresse : il les anime par ses exemples, il les console par ses discours, il les soutient par ses aumônes. Ils le virent dans des temps difficiles ne mettre aux profusions de sa charité d'autres bornes que leurs besoins, ne craindre de malheur que l'impuissance de les soulager ; heureux, en leur donnant tout, de satisfaire en même temps son amour pour la pauvreté et son amour pour les pauvres.

Si facile à s'attendrir sur des misères

étrangères, il n'a que de la dureté pour lui-même, impatient de souffrir et de retracer dans la personne l'image de Jésus-Christ souffrant, il regrette un moment de repos accordé à la faiblesse de la nature. Des veilles continuées, des jeûnes sans relâche, un cilice affreux, la terre toujours baignée de ses larmes, et quelquefois trempée de son sang. Le corps va succomber sous le poids des macérations, il se presse, ce semble, d'en avancer la ruine : l'obéissance seule peut modérer son amour pour la pénitence ; mais rien ne peut éteindre l'ardeur qui le dévore : plus il souffre, plus il veut souffrir; Dieu lui demande quelle récompense il souhaite de ses travaux et de ses vertus; il ne dit point comme saint Thomas, de vous posséder toujours, Seigneur : *Nullam aliam nisi te.* Il ne dit pas même comme sainte Thérèse; ou vous-même, ô mon Dieu! ou votre croix ; ou vivre avec vous, ou souffrir pour vous : *Aut pati, aut mori.* Votre croix, ô Jésus crucifié, votre croix sur la terre, mon cœur n'aura plus de désirs que pour le ciel : *Pati et contemni pro te.* Possédé, comme enivré de l'amour de la croix, il ne trouve de douceur qu'à souffrir pour Jésus-Christ, en attendant qu'il puisse régner avec lui : *Pati et contemni pro te.*

Et ne pensez pas, chrétiens, que sa mortification se borne aux macérations extérieures : que ne puis-je vous offrir son cœur, et vous introduire dans le sanctuaire de cette âme, l'une des plus pures et des plus ferventes qui fut sur la terre, ainsi que s'exprimait sainte Thérèse : vous y verriez la croix de Jésus-Christ élevée sur la ruine de tous les désirs, de tous les penchants, de toutes les inclinations de la nature : vous verriez un homme qui, comme l'Apôtre, peut dire : Je vis encore, mais à proprement parler, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus.* (*Gal.*, II, 20.) Détaché du monde, combien de fois il souhaita de pouvoir s'exiler dans une solitude inaccessible, pour y passer une vie inconnue aux hommes, et connue de Dieu seul? Conserva-t-il pour ses proches ces restes de tendresse inquiète et d'affections humaines qui ne survivent que trop souvent dans un cœur mort à tout le reste? Son père, c'était Jésus-Christ ; sa famille, la société religieuse qui l'avait adopté..... Je me trompe, il eut un frère, il l'aima, il le vit, il se fit un plaisir, comme un devoir de le tenir toujours auprès de lui ! Ah ! chrétiens, l'indigence de son frère annonçait la bassesse de son origine, voilà ce qui le rendit aimable à saint Jean de la Croix : il espéra de faire oublier ce qu'il était, en rappelant le souvenir de ce qu'il avait été, et de cacher l'éclat de ses vertus sous l'obscurité de sa naissance : son frère, dans une fortune opulente, aurait eu moins de part à sa tendresse.

Vous qui aspirez aux dons sublimes de la vie intérieure, je viens vous tracer la route qui conduit à ce terme heureux. Qu'elles sont à plaindre, ces âmes fantastiquement dévotes, qui croient avoir trouvé Dieu, quoiqu'elles n'aient pas commencé de le chercher ; qui s'imaginent avoir reçu les faveurs célestes sans avoir pris soin de les mériter : devenues le jouet de l'orgueil qui les séduit, elles se flattent d'être remplies de l'Esprit-Saint ; elles ne sont pleines que de l'esprit d'erreur et de présomption.

Ames pénitentes, humbles, mortifiées, charitables, âmes retirées en vous-mêmes, paisibles, dociles à l'attrait de la grâce, osez aspirer aux faveurs du ciel, elles sont pour vous ; les vertus de saint Jean de la Croix ont réglé votre conduite, que la récompense de ses vertus anime votre espérance.

2° Que vais-je faire, ô mon Dieu ? Oserai-je sonder l'abîme de vos voies, et entrer dans les profondeurs de votre conduite adorable! Que les opérations de la grâce sur une âme véritablement intérieure sont un mystère impénétrable de sagesse et d'amour ! Quel mélange de douceurs et de rigueurs ! des larmes amères, et aussitôt des extases de joie, des tentations qui alarment, une langueur funeste qui abat, un ennui pénétrant qui désole, des scrupules qui portent le trouble et presque le désespoir au plus intime de l'âme, ensuite une paix profonde, la vertu pleine de charmes et d'attraits ; on ne marche pas, on court, on vole, on est porté sur les ailes de la grâce et de la charité : il est des moments où l'âme se voit comme rejetée et rebutée de Dieu ; elle l'appelle, et il ne répond pas ; elle ne l'appelle plus, il fait entendre sa voix ; elle l'attend, il ne vient pas ; elle ne l'attend presque plus, elle ne l'espère presque plus, il accourt au devant d'elle. Un Dieu sans cesse appliqué sur cette âme prédestinée pour l'éprouver, pour la consoler, pour lui laisser le mérite de le chercher, et pour lui donner le plaisir de l'avoir trouvé. Une âme sans cesse appliquée à Dieu, occupée à le souhaiter, à le goûter, à l'espérer, à le regretter, à l'aimer quand elle le possède, à l'aimer encore plus, pour ainsi dire, quand il semble s'éloigner d'elle ! Du côté de Dieu, un amour tantôt plein de tendresse, tantôt plein de rigueurs, toujours un amour sans bornes et sans mesure : du côté de l'âme, un amour tantôt satisfait et heureux, tantôt inquiet et noyé dans les larmes, toujours un amour violent et impétueux. A ces traits reconnaissez saint Jean de la Croix ; il fut d'abord nourri de ce lait mystérieux dont parle l'Apôtre, et qui convient à la faiblesse de l'enfance spirituelle. Calme profond, paix aimable, doux repos d'une conscience pure et innocente, silence des sens et des passions, attraits pour la prière et pour la solitude, espérance ferme et tranquille des biens à venir ; heureuse situation ! c'est un vaisseau que le cours des eaux entraîne doucement, et qu'un vent favorable conduit au port.

Quelle vicissitude, quelle révolution subite ! le travail l'accable, la pénitence l'effraye, la solitude l'ennuie, la prière le rebute ; sa

raison embarrassée ne jette que des lueurs sombres et fugitives; il ne voit qu'à travers des nuages épais; Dieu s'est retiré; l'homme seul reste, l'homme faible, timide, irrésolu, accablé de remords, déchiré par les scrupules; en vain il élève vers le ciel sa voix entrecoupée de soupirs, le ciel est devenu pour lui de bronze et d'airain, la rosée de la grâce ne coule plus, son cœur est une terre desséchée qui ne porte que des ronces et des épines. Quelle nouvelle guerre, s'écrie-t-il, dans quelle carrière inconnue entrons-nous? qui me rendra mes premières années, lorsque le Tout-Puissant habitait avec moi! *Quis mihi dabit ut sim juxta menses pristinos..... quando omnipotens erat mecum!* (*Job*, XXIX, 2.) Ces beaux jours sont-ils passés pour ne plus revenir? quel mur de division s'est élevé entre mon Dieu et moi? Je ne le vois plus, je ne l'entends plus, et que sais-je s'il entend la voix de mes soupirs et de mes larmes? *Tulerunt Dominum meum et nescio ubi posuerunt eum.* (*Joan.*, XX, 13.) Vous me fuyez, ô le Dieu de mon cœur! je vous suivrai toujours, je marcherai après vous dans les routes ténébreuses où vous m'avez engagé; je ne mérite pas de vous retrouver, mais vous méritez bien qu'on ne se lasse point de vous chercher.

Quel spectacle, chrétiens; un cœur si fidèle et si tendre, abandonné à de si pénibles épreuves! Osons murmurer et nous plaindre, nous qui, brûlant peut-être encore du feu de nos passions, et pleins du souvenir de nos voluptés coupables, voudrions sentir dès les premiers pas les plaisirs de la vertu, pour nous dédommager des plaisirs du vice. Ah! Seigneur, vos coups tombent sur nous, nous les avons mérités; mais ce serviteur fidèle, pourquoi n'est-il pas l'objet de votre tendresse? Vous fûtes toujours l'objet de son amour! vous voyez avec quelle soumission il soutient depuis tant d'années le poids de vos épreuves; vous le frappez, il baise en pleurant la main qui le frappe; sa foi ne s'est point démentie, son courage n'a point chancelé; il n'a point oublié ses premières ferveurs, ne reprendrez-vous point vos anciennes miséricordes?

Oui, Messieurs, Dieu commence de se rapprocher : prenez garde, ce n'est point encore pour consoler son amour, ce n'est que pour en augmenter la force et l'activité. Destiné à devenir le père d'un peuple d'oraison et de contemplation, il faut que Jean de la Croix parcoure successivement les divers sentiers de la vie intérieure; il ne marche donc plus dans les ténèbres d'une nuit obscure; un jour pur et serein lui découvre les richesses de la sainte Sion; la voix de l'Epoux se fait entendre, mais il ne l'entend que de loin. Or quels mouvements, quelle agitation produit cette voix puissante? Saint Jean de la Croix nous l'apprend; quel autre que lui pouvait nous l'apprendre? Ces visites sont plus pour blesser que pour guérir, pour irriter les désirs que pour les satisfaire; ce n'est point afin que l'âme se repose en elle-même, c'est afin qu'elle en sorte, pour courir après ce Dieu qui se montre et se retire, qui vient et qui fuit; qui semble s'offrir et qui ne se donne pas. Consumé, dévoré par les ardeurs de la divine charité, le cœur de Jean de la Croix s'épuise en regrets et en plaintes; il s'écrie continuellement avec l'épouse des cantiques : Anges de paix, esprits bienheureux, qui habitez à l'ombre du trône du Dieu vivant, portez-lui mes soupirs et mes pleurs; annoncez-lui mon amour et ma douleur : *Adjuro vos... ut nuntietis ei quia amore langueo.* (*Cant.*, V, 8.)

Enfin Dieu l'a éprouvé comme on éprouve l'or dans la fournaise; il l'a trouvé digne de lui : elles vont se répandre sans mesure ces faveurs dont le cours fut longtemps interrompu. Tout ce que l'oraison a de douceurs, tout ce que la plus sublime contemplation a de connaissances, tout ce que l'union avec l'Epoux céleste a de délices sur la terre sera son partage. Quelles vives lumières éclairent son esprit! Les mystères profonds, les dogmes les plus obscurs semblent lui avoir été révélés; on dirait que la foi n'a presque plus de ténèbres pour lui et qu'il a vu tout ce qu'il croit. En même temps la joie inonde son cœur! Quels ravissements! Quelles extases! Quelle sainte ivresse! Moments fortunés, comment les représenterai-je? Une douce agitation s'élève tout à coup dans son âme; il ne sait ni d'où elle vient ni ce qu'elle devient. Un rayon échappé de la nue vient frapper ses yeux, la beauté éternelle paraît se montrer dans tout son jour. Son cœur s'anime, il s'embrase, il se passionne, il s'attendrit, il se plaint, il soupire, il ne connaît plus rien, il ne se connaît pas lui-même; il a un avant-goût de ce fleuve de paix qui arrose la Jérusalem céleste et son âme en est comme inondée; il puise, il boit à la source de ce torrent de délices qui enivre les saints; il entend les paroles mystérieuses qu'il n'est point donné à une bouche mortelle de pouvoir prononcer. Est-il encore sur la terre? cette faible image du bonheur du ciel l'en fait presque douter.

Avouez-le, chrétiens, je vous parle ici une langue étrangère; je sais que toutes les âmes ne sont pas appelées à ces dons excellents : aussi combien d'âmes y sont appelées, et elles ne sont pas attentives à la voix qui les appelle! Combien d'âmes que la mollesse, l'indolence, une vicieuse timidité, les funestes conseils d'une direction peu éclairée retiennent malgré l'attrait de la grâce dans les voies communes! Combien d'âmes manquent à Dieu, à qui Dieu ne manquerait pas! Notre Dieu n'est-il donc plus tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps? Sa puissance est-elle renfermée dans des bornes plus étroites? Son amour ne cherche-t-il plus à répandre ses bienfaits? Ah! du moins, disposés à nous contenter de ce que Dieu nous donnera, osons, suivant le conseil de l'Apôtre, souhaiter et mériter en quelque façon tout ce que Dieu peut nous donner : *Æmulamini autem charismata meliora.* (*I Cor.*, XII, 31.) Si le ciel n'opère plus les mêmes miracles de grâce, c'est qu'il ne voit plus sur la terre les

mêmes prodiges de vertu. Imitez saint Jean de la Croix dans sa préparation aux dons de la vie intérieure; vous les posséderez avec lui, il ne vous restera que d'en savoir profiter comme lui.

3° Saint Jean de la Croix avait apporté aux faveurs du ciel une charité bien pure : qu'était-elle en comparaison de celle qui se forma, qui s'accrut, qui se perfectionna dans ce commerce intime avec Dieu! je le vois autant élevé au-dessus de lui-même qu'il avait été élevé au-dessus des autres hommes.

Amour tendre, amour dominant et impérieux; ce n'est point un amour faible, languissant, qui laisse aux autres objets leur force et leurs premiers attraits: ce n'est point, si j'ose me servir de ce terme, un amour de raison et de foi, qui commande les actions, qui réprime les désirs, qui gêne, qui captive les inclinations; c'est l'impression d'un mouvement rapide qui l'emporte vers Dieu, c'est un penchant violent qui l'entraîne; c'est un sentiment vif et délicieux qui jette dans son âme tout ce que son cœur est capable d'éprouver et de recevoir : agitation, trouble, transports sans cesse renaissants; cette attention éternelle à plaire, cette crainte inquiète d'avoir déplu, cette activité, cette immensité de désirs, cette soif, cette ardeur dévorante que les gémissements et les pleurs ne font qu'irriter; les jours, les années coulent trop lentement. Que le temps ne hâte-t-il sa course! quand sera-t-il uni pour toujours avec son Dieu! hélas, il ne vit que de l'espérance de le posséder et du plaisir de l'aimer : Dieu l'a blessé des flèches de son amour. *Vulneravit me charitate.*

Il porte partout le trait qui l'a percé : dans le tumulte du monde, dans les soins et les embarras de la vie apostolique, dans le sommeil et les ténèbres de la nuit; tout lui rappelle, tout retrace l'image de son Dieu. En vain la voix des hommes retentit autour de lui; plongé, perdu, abîmé en Dieu, il ne voit, il n'entend que Dieu : c'est moins un homme qu'un séraphin brûlant de charité.

Déserts écartés et ignorés, combien de fois il vint vous confier les ardeurs de son amour! Dans le monde trop d'objets venaient s'offrir à son esprit et le distraire. La solitude seule peut plaire à un cœur vivement touché; il a trop à souffrir quand il faut se priver des communications du Dieu qu'il aime, et supporter la présence d'un monde qu'il n'aime pas.

Amour généreux, amour impatient et avide de se signaler par de grands sacrifices. A la vue d'un Dieu naissant dans une étable, remplissant l'air de ses cris, versant des larmes; à la vue d'un Dieu qui expire sur la croix, quels nouveaux feux s'allument dans son âme! Tout son sang s'agite dans ses veines; il brûle de sortir et d'arroser la terre. Qui lui donnera d'avoir été placé aux jours de l'Eglise souffrante et persécutée? Combien il regrette le glaive des tyrans? Il tâche de se consoler en substituant l'image du martyre au martyre qu'il ne peut espérer. Vains et inutiles efforts! cette image d'un bien refusé ne sert qu'à augmenter sa douleur. Il passera sa vie entière à pleurer de n'avoir pu la sacrifier à Jésus-Christ, et de n'avoir pu ajouter le plaisir de mourir au mérite de vivre pour son Dieu!

Pouvons-nous dire quelque chose de plus? Oui, mes chers auditeurs; quoi donc? c'est qu'il ne fut ébloui ni de tant de grâces, ni de tant de vertus. Humble défiance de soi-même, la dernière science des âmes les plus sages, elle fut la première de notre saint. Il ne s'exposa jamais aux périls de perdre son innocence, parce qu'il les craignit avant de les connaître, et il ne compta jamais assez sur lui-même pour cesser de les craindre. Le dirai-je? la réputation d'une Thérèse ne rassure point sa vertu timide et modeste. Pour l'engager à former les premiers nœuds d'une amitié si sainte et si utile à l'Eglise, il faut que la volonté de Dieu, déclarée par la voix de son supérieur, fasse céder à l'obéissance les précautions de son humilité : tandis que les prodiges d'une vie si fervente et si austère lui attirent le respect et la confiance des peuples, seul à s'ignorer, il ne voit en lui qu'un pécheur que les efforts continuels de la grâce arrêtent sur le penchant du précipice, et cette idée qu'il a de la fragilité, il n'aspire qu'à la répandre; presque aussi attentif à cacher ses vertus qu'à les perfectionner, il laisse quelque sujet de douter s'il en souhaite plus le mérite qu'il n'en appréhende la réputation. Opprobres, humiliations, oubli des hommes, vous fûtes les plus chères délices de son cœur! Jamais au gré de ses désirs il ne sera assez inconnu, assez méprisé. De là, si vous voulez le faire pâlir et trembler, menacez-le d'un éloge. On admire toujours dans Jean de la Croix cette bonté facile qui souffre tout, qui excuse tout. Mais une louange à soutenir, c'est un sacrifice qui semble passer la mesure de son courage. De là, s'il parut avoir quelque penchant, quelque attrait, un fonds de prédilection marquée, sur qui tomba cette heureuse préférence? sur ceux que nous croyons aimer assez, lorsque nous obtenons de ne les point haïr. Hommes injustes et perfides; hommes jaloux et calomniateurs, vous achetez ses bienfaits par vos outrages, et moins vous l'aimez, plus vous êtes sûrs d'en être aimés.

Est-ce notre cœur que je viens de peindre, chrétiens? Est-ce ainsi que les bienfaits du Seigneur nous trouvent sensibles et généreux à les reconnaître? Comptons les grâces que nous avons reçues; comptons nos infidélités et nos ingratitudes; voyons nos vertus si peu dignes de plaire à Dieu et qui plaisent tant à notre vanité. Les dons du ciel ne serviront-ils qu'à nourrir un orgueil insensé et à nous rendre plus coupables? Ah! plutôt, à l'exemple de Jean de la Croix, ne pensons qu'à attirer, à obtenir les grâces que nous désirons, par notre fidélité aux grâces que nous recevons; et si, à la ferveur d'une véritable piété, nous voulons ajouter le travail et les succès du zèle; après avoir admiré dans saint Jean de la Croix le modèle des

âmes appelées à marcher dans les voies de la vie intérieure, étudions dans saint Jean de la Croix le modèle des ouvriers évangéliques appelés à travailler au salut des âmes.

SECONDE PARTIE.

Ministres de l'Evangile, vous que Dieu a séparés pour la sanctification des âmes, je viens aujourd'hui vous présenter un modèle accompli des qualités et des vertus propres de votre état. Je n'ai point, je le sais, je n'ai point à vous mettre devant les yeux un nouveau monde enfanté à Jésus-Christ; des peuples entiers donnés à l'Eglise; les grands desseins, les vastes entreprises, les succès étonnants, les conquêtes rapides des premiers apôtres; j'ai quelque chose d'aussi noble à vous montrer, tous les talents et tout le cœur d'un apôtre. Les talents que saint Jean de la Croix apporta au ministère évangélique; le courage avec lequel il soutint, il avança l'œuvre du ministère évangélique : suivez-moi et instruisez-vous.

1° D'abord rappelez-vous les anathèmes prononcés par l'Esprit-Saint contre les faux prophètes qui disaient : Le Seigneur nous a envoyés, et le Seigneur ne les avaient point envoyés. Ambition, vanité, folle présomption, zèle inquiet, vues d'intérêt, projets de la cupidité, espérances mondaines, trop souvent au scandale de l'Eglise et à l'opprobre de la religion, vous avez peuplé le sanctuaire d'indignes ministres, qui n'apportèrent au ministère d'autre vocation que leur audace sacrilége à l'usurper; d'autres talents que leur funeste science d'en profiter; si des motifs plus purs, plus puissants n'avaient arraché saint Jean de la Croix à sa solitude, ses jours, utiles à lui seul, se seraient écoulés dans le silence et dans l'obscurité de la retraite. Elevé sur la montagne avec Moïse, uniquement occupé de Dieu et de son salut, il ne se souvenait des hommes que dans la ferveur de sa prière, lorsque Dieu lui dit : Descendez dans la plaine; voyez les crimes d'Israël; allez, annoncez-lui mes jugements. Saint Jean de la Croix obéit sans se plaindre, sans s'excuser; il quitte sa solitude; mais avec quel regret il la quitte! Il est vrai qu'à la vue de son Dieu déshonoré et de ses frères qui périssent, le zèle et la charité le précipitent dans les soins pénibles de l'apostolat; cependant, au milieu du tumulte, des embarras, des consolations même et des succès de son zèle, ils sont continuellement présents à son souvenir, ces jours heureux, où seul avec Dieu, son partage fut de gémir sur les ruines de la cité sainte; ces jours où il n'était obligé de donner aux calamités de l'Eglise que le secours de ses prières et de ses larmes. L'amour de la solitude n'ôte rien à la vivacité de son zèle; la vivacité de son zèle n'affaiblit point l'amour de la solitude; on le voit toujours prêt à la quitter par obéissance, à y rentrer par goût et par attrait; ne s'engager dans la carrière de l'apostolat que parce que Dieu le veut; n'y demeurer qu'autant que Dieu le veut; peut-on, avec cela, y chercher autre chose que Dieu? et lorsqu'on n'y cherche que Dieu, quelle noblesse, quel indépendance, quelle liberté, quelle autorité, quelle gravité, quelle décence dans l'exercice du ministère? En vain l'homme que des motifs moins purs dévouent à la prédication évangélique tâchera de masquer, de voiler ses vues profanes; son cœur se déclarera, tantôt par cet esprit de lâche politique, de molle et servile complaisance, instruite à ignorer, à dissimuler le péché, lorsqu'elle a quelque chose à craindre ou à espérer du pécheur; tantôt par cet esprit d'intérêt, prodigue d'attentions pour les hommes que leur situation met en état de les récompenser. Plongé dans le sommeil et l'indolence, ce cœur n'écoute qu'avec regret et qu'avec effort la voix du devoir et de la bienséance, quand elle ne parle qu'en faveur du vulgaire, condamné par l'indigence à ne pouvoir payer les enseignements de sanctification qu'il reçoit que par l'hommage de sa docilité, les larmes de sa pénitence, les transports de sa ferveur : ici, par cet esprit de vanité, de fierté, que nous voyons trop souvent s'avilir par la bassesse rampante avec laquelle il offre aux grands des soins qu'il a la dureté de refuser aux petits, et dédaigner tout ce qui n'a pas d'autre noblesse que l'adoption divine, d'autre titre que le titre de chrétien, d'autre fortune que l'espérance du ciel, d'autre splendeur que l'éclat du sang de Jésus-Christ répandu sur lui : là, par cet esprit de bagatelle, de dissipation, qui cherche moins à édifier le monde qu'à le connaître, à le sanctifier qu'à s'y produire, à le porter à Dieu qu'à le gagner, à l'attirer à soi, à l'instruire des maximes évangéliques, qu'à remplir le vide d'un loisir ennuyeux : souvent par cet esprit de jalousie, accoutumé à regarder d'un œil triste et inquiet, sombre et critique, les succès d'un ministère étranger, et qui pardonnerait plus aisément à ses coopérateurs, dans la culture de la vigne du père de famille, leurs fautes et leur oisiveté, que leurs talents et leur réputation; presque toujours par cet esprit d'ambition, avide de briller, de se distinguer, de parvenir aux applaudissements, et qui, content de se faire admirer, laisse aux autres le soin de toucher, de convertir.

Ah! que le zèle de saint Jean de la Croix porte bien un autre caractère! Ferme et intrépide, il attaque tous les vices, il s'élève contre tous les abus. Respect humain, complaisance mondaine, espérances profanes, terreur de l'amour-propre, menaces et outrages, vous viendrez vous briser contre ce mur d'airain, et vous éprouverez que l'homme qui craint, qui aime véritablement Dieu, n'a point d'autre crainte, d'autre amour..... Vigilant, actif, laborieux, aucun projet ne l'étonne, aucun travail ne le fatigue, aucun revers ne le déconcerte... Grave, décent, digne de la majesté de son origine, ce zèle ne se refuse à rien de nécessaire, il ne se permet rien d'inutile; il préfère la sanctification du monde au repos de la solitude; il préférera toujours le repos de la solitude aux conversations, aux amusements frivoles

du monde; il aimera à employer son temps, il craint de le perdre... Droit, simple, pacifique, il ne sait qu'applaudir sincèrement aux succès d'autrui et s'affliger, par humilité, de ses propres succès..... Vaste, général, universel, il ignore ces distinctions odieuses que l'on met entre âme et âme, ou s'il donne quelque préférence, elle est toute pour l'homme pauvre et obscur..... Humble et modeste, son discours, dénué d'ornements, n'a d'autres grâces que la simplicité évangélique; en parlant, il ne se propose que de faire penser à Dieu et de se faire oublier lui-même... Pur et désintéressé, il se montre également vif à rechercher le travail et à fuir la récompense. La règle de sa conduite fut toujours cette maxime, qu'il répétait souvent : Je ne veux point être payé par les hommes de ce que je tâche de faire pour Dieu. Cependant les hommes payèrent avec abondance ses soins et son empressement : souples, dociles à ses instructions, ils avaient coutume de lui apporter l'unique hommage de reconnaissance qui soit digne des regards et du cœur d'un apôtre, des mœurs plus chrétiennes, des cœurs attendris et changés, les larmes amères d'un véritable repentir.

En effet, comment aurait-on résisté aux charmes puissants et impérieux de son éloquence? Ses paroles sont des rayons vifs et perçants qui dissipent les nuages, des traits de feu qui embrasent l'âme. L'esprit éclairé et convaincu se soumet; l'imagination s'abat et se prosterne; la conscience, pleine de trouble et d'agitation, se replie douloureusement sur ses erreurs et ses égarements; l'homme tout entier, soumis et subjugué, ne sait plus que trembler, gémir, pleurer, se convertir. Talent rare, le plus grand, le premier des talents que demande le ministère apostolique, savoir parler de Dieu! talent que saint Jean de la Croix posséda parfaitement. On ne peut, disait sainte Thérèse, on ne peut parler de Dieu avec Jean de la Croix, qu'aussitôt ému, passionné, il n'entre dans ces transports et ces divines fureurs de l'enthousiasme sacré qui faisait l'éloquence d'un Paul. Au seul nom de Dieu, son amour devenu plus violent, plus impétueux, l'entraîne, et il entraîne tout avec lui. Pensées sublimes, grandes et nobles idées, mouvements pathétiques, expressions touchantes, la source en est dans son cœur. Aimons comme lui, nous parlerons comme lui.

J'ajoute, quand on aurait pu résister à sa parole, quelle dure obstination n'aurait point cédé à l'autorité d'un discours appuyé par des exemples si persuasifs? C'est un homme crucifié, qui vient prêcher la croix de Jésus-Christ : *Crucifixus, crucifixum prædicat*. Voyez-le sortir de ce premier monastère, qui fut le berceau de son ordre naissant, pour aller annoncer la parole sainte dans les villages d'alentour; marchant pieds nus à travers les neiges et les glaces; traversant, au péril de ses jours, les torrents enflés par la pluie; traînant à peine dans des sentiers impraticables son corps épuisé par la fatigue, exténué par les jeûnes, consumé par les veilles; ses yeux presque éteints, son visage pâle et défiguré, sa voix faible et languissante : il n'a pas encore parlé, on est déjà touché, presque changé; sa présence laisse peu de choses à faire à ses discours; le cœur s'ouvre de lui-même aux sentiments qu'il veut inspirer, et vole au-devant de ses paroles: pour obtenir la conversion des plus grands pécheurs, il ne lui coûtera que de la demander : *Crucifixus, crucifixum prædicat*. Ses supérieurs l'appellent dans une ville éloignée. On aurait redouté pour la santé la plus robuste les fatigues d'un si long voyage, dans une saison si rude. Les austérités de la pénitence ne lui ont laissé qu'un souffle de vie. Ses enfants, qui ne pensent qu'en tremblant au moment funeste qui ne leur laissera à imiter que les exemples d'un père si saint, et ses cendres à arroser de leurs larmes, veulent l'arrêter. Ah! mes chers enfants, leur dit-il, comment oserais-je vous prêcher l'obéissance, si je refuse d'obéir? *Cruifixus, crucifixum prædicat*.

Ministres de l'Evangile, nous qui montrons la route et qui n'y marchons point; je ne dis pas seulement, que nous servira devant Dieu d'avoir sanctifié les peuples, si nous ne nous sanctifions nous-mêmes? Espérons-nous nous sauver par des mérites étrangers, au défaut des mérites personnels? comptons-nous que la piété que nous inspirons suppléera à la piété que nous n'avons pas? Je dis : que serviront à nos frères des leçons de vertu que nous démentons par nos exemples? Le monde nous entend, il est effrayé, agité; le monde nous voit, il se calme, il se rassure, il applaudit peut-être à nos discours et il imite notre conduite. Non, il n'appartient qu'aux saints de faire des saints; et, il faut l'avouer, trop souvent les faiblesses du ministre contribuent à entretenir, à perpétuer les égarements du peuple. Je sais que nos exemples ne justifieront point son indocilité : aussi ne nous y trompons pas, ce qui ne suffira pas pour l'excuser suffira pour nous condamner : nos mœurs auront été le prétexte et l'occasion des égarements du peuple, nous serons punis de ses péchés et des nôtres, au lieu que ce fidèle disciple d'un Dieu crucifié sera récompensé des vertus qu'il a pratiquées et des vertus qu'il a fait pratiquer: *Crucifixus, crucifixum prædicat*.

Bientôt il est appelé à un ministère plus difficile. C'est alors que ses grandes qualités se développent dans toute leur étendue. Direction des âmes, ministère qui seul demande presque toutes les vertus et tous les talents : toutes les vertus, afin de ne s'y pas perdre soi-même; tous les talents, afin d'y sauver les autres. Oserai-je donc tirer le voile qui couvre les écueils du sanctuaire? Vous le dirai-je, hommes téméraires et imprudents: vous vous souvenez si volontiers de la dignité de votre état, prenez garde d'en oublier les périls : et combien il est à craindre que ce zèle, si utile à la perfection des au-

tres, ne devienne funeste à la vôtre; qu'il ne vous arrive de vous égarer sur les traces des pécheurs après lesquels vous courez, dans le dessein de les retirer des sentiers de leur iniquité, et que peut-être, par un échange fatal, en leur donnant des vertus, vous ne veniez à prendre leurs vices? Vous ferai-je, avec les maîtres de la vie spirituelle, le détail de ces attachements trop humains, de ces complaisances mondaines, de ces attentions profanes, de ces liaisons suivies, de ces sensibilités, de ces affections mutuelles et réciproques qui se glissent imperceptiblement et s'insinuent peu à peu dans un cœur qui, facile à gagner, donne bientôt autant de confiance qu'il en reçoit? Vous avertirai-je, avec l'Apôtre, que si le ministère est divin, le ministre n'est qu'un homme, et que la flamme de la plus pure charité... Je m'arrête. La malignité d'un siècle pervers et corrompu, porté à se scandaliser de tout, à s'autoriser de tout, nous interdit une liberté de pinceau, une naïveté de morale, que la candeur et l'innocence des premiers âges du christianisme permettait au zèle de nos pères et de nos maîtres. Mais ce que la prudence nous oblige de taire, elle vous oblige encore bien davantage de le craindre.

Périls trop certains! hélas, il n'y a que les saints qui les redoutent! Modestie, recueillement, fréquent retour sur l'état de son âme; oraison continuelle; vigilance prompte et sévère à écarter, à écraser tout sentiment que la grâce n'avoue pas, que l'Esprit-Saint n'inspire pas. Fuir toute liaison mondaine, tout langage de complaisances et d'amusements frivoles avec les personnes que le ciel a mises sous sa conduite; ne leur parler, ne leur laisser parler que de Dieu; mériter leur confiance et éviter leur familiarité; imprimer à la douceur même la plus pacifique, la plus propre à les fixer, un caractère de gravité sainte et majestueuse, la plus capable de concilier et d'entretenir le respect. A peine saint Jean de la Croix crut son innocence en sûreté, à l'abri de tant de précautions.

Aux précautions capables d'assurer la vertu du ministre, il joint les vertus propres à rendre le ministère utile. Patience pour supporter et attendre le pécheur, fermeté pour détruire le péché et les racines du péché, sévérité sans amertume et sans dureté, complaisance sans faiblesse et sans lâcheté, vigilance et attention pour ne souffrir rien d'imparfait; prudence et sagesse pour ne rien demander d'impossible, discernement des esprits heureux à pénétrer les mystères de l'amour-propre et de la fausse dévotion, à ne prendre jamais les désirs de la vanité pour les attraits de la grâce et les illusions de l'esprit de ténèbres pour les opérations saintes de l'esprit de lumières: connaissance parfaite des secrets de la vie intérieure; jugeons-en par l'estime qu'en faisait sainte Thérèse: Je cherche, disait-elle, je cherche la lumière, des avis sages, des décisions sûres, et je trouve dans Jean de la Croix tout ce que je cherche. Or, quel docteur plus éclairé, plus profond dans la science de la perfection évangélique, qu'un homme digne d'être le conseil, le maître, le guide d'une Thérèse! Jugeons-en par les monuments qui nous restent. Ouvrages dignes de faire l'étude éternelle des ministres du sanctuaire; ouvrages dans lesquels, afin d'empêcher qu'ils ne soient le jouet d'une âme qui trompe ou qui est trompée, ce guide si éclairé, ce maître si profond des voies et des secrets de la vie intérieure, leur dévoile toutes les impostures de l'hypocrisie, tous les prestiges du démon, tous les égarements de l'esprit, tous les songes de l'imagination, toutes les folles rêveries de l'orgueil, toutes les erreurs d'une simplicité crédule; ouvrages où, pour empêcher que des directeurs peu éclairés ne retiennent dans les voies communes l'âme que Dieu destine à un état plus élevé, il leur développe l'économie des opérations divines, les premiers mouvements de la grâce, les inspirations, les attraits qui annoncent les desseins de Dieu, les sécheresses, les désolations qui éprouvent l'âme, les scrupules qui l'inquiètent, les dégoûts qui la rebutent, les terreurs qui l'épouvantent, la paix qui la console, les délices qui l'inondent, l'amour qui la brûle et la transporte.

Ouvrages que l'Eglise met au nombre de ses plus riches trésors. Souvenez-vous, chrétiens, des contestations qui s'élevèrent au siècle passé, et qui furent terminées par une décision solennelle. Deux prélats, dont un seul aurait suffi pour faire la gloire de notre France, disputaient du véritable esprit de la vie mystique. Divisés presque sur tout le reste, ils se réunissent en ce point, que les sentiments de saint Jean de la Croix doivent être la règle de leurs sentiments, qu'on ne peut rien ajouter à ce qu'il a su, qu'on ne peut rien reprendre dans ce qu'il a dit. Heureux l'ouvrier évangélique qui apporte au ministère tant de vertus et de talents; doublement heureux s'il marche, s'il se soutient avec courage dans les voies pénibles du zèle de l'apostolat.

2° L'Eglise de Jésus-Christ a pris naissance dans le sang de son Epoux; son berceau fut mille fois ensanglanté par le glaive des tyrans: elle doit son accroissement et son étendue au sang de ses martyrs. Depuis ce temps il semble être de la destinée de ceux qui forment de grandes entreprises pour le bien de la même Eglise, d'être exposés à de grandes tribulations.

Dieu avait suscité en Espagne une vierge chrétienne, l'ornement de l'Eglise et l'honneur de son siècle; esprit aisé, facile, poli, disant tout avec naïveté et avec grâce; maître dans l'art de persuader, lors même qu'il ne peut convaincre, d'obtenir ce qu'on croit devoir lui refuser, de se faire jour, de s'insinuer à travers les passions qui s'opposent à ses desseins, et de faire taire les préjugés en faisant parler le cœur et le sentiment; esprit solide et judicieux, qui donne ses soins aux grandes choses, sans négliger les

petites, mais qui ne balance point à sacrifier les petits succès aux grands événements; esprit ferme, marchant d'un pas toujours égal dans la poursuite de ses entreprises : rien ne l'étonne, parce qu'il a tout prévu; rien ne le déconcerte, parce qu'il est au-dessus de tout : esprit qui joint la prudence à la simplicité évangélique; qui sait, selon les circonstances, s'avancer et retourner sur ses pas, se cacher et se découvrir, céder et résister, interrompre un projet afin d'en assurer le succès, changer de conduite sans changer de dessein, et prendre une autre route afin d'arriver au même terme... Un cœur noble, généreux, intrépide, qui aime le travail, brave les périls, méprise la disgrâce, ose tout lorsqu'il n'a presque rien à espérer, et ne se montre jamais plus tranquille que lorsqu'il a tout à craindre... Vertus chrétiennes, dons de la grâce, infiniment supérieurs aux dons de la nature; amour de Dieu le plus tendre et le plus héroïque, zèle le plus pur et le plus vif, désir insatiable de l'humiliation et des souffrances, connaissances sublimes, extases fréquentes, il faudrait un discours entier, je ne dis pas pour louer, je dis pour nommer ses vertus. Je me trompe, un mot suffit à son éloge, et telle est sa gloire parmi les peuples, que quand on a dit sainte Thérèse, il ne reste rien à dire.

Elle était destinée à répandre sur le Carmel une nouvelle splendeur : elle a besoin d'un ministre fidèle pour lui aider à porter le poids d'une entreprise si difficile. Elle voit saint Jean de la Croix; disposée à recevoir celui que le ciel lui donnera, elle ne peut s'empêcher de souhaiter que le ciel lui donne celui que'elle voit : elle le demande, elle l'obtient. Sainte montagne du Carmel, avec combien de joie vous vîtes ce peuple nouveau que vous n'attendiez pas, et qui, sans être nécessaire à votre gloire, lui donna tant de lustre et d'éclat! Car malheur à moi, si par un zèle indiscret pour la gloire d'un saint qui n'a pas besoin de faux éloges, je refusais à la vérité l'hommage qui lui est dû! Les souverains pontifes, attentifs aux besoins du monde chrétien, avaient tiré de leur retraite les religieux du mont Carmel, et tempéré l'austérité de la règle; austérité bien remplacée par les fatigues de la vie apostolique à laquelle on les appelait : devenus moins solitaires et plus dévoués à une vie saintement active, ils conservaient dans toute sa vigueur l'esprit de leur seconde vocation; édifiant le monde par leurs vertus, et le sanctifiant par leurs travaux, lorsque l'esprit intérieur commande à saint Jean de la Croix de rendre des observateurs à la règle primitive; l'Église ne refuse point d'ajouter ce second héritage à sa première possession; elle acquérait de nouvelles richesses sans perdre les anciennes; on lui rendait le bien qu'elle avait eu autrefois, sans lui enlever le bien dont elle jouissait; elle gagnait beaucoup à la naissance du second ordre; elle aurait beaucoup perdu en perdant le premier; elle ne voyait rien dans celui-ci qu'elle voulût changer et réformer, elle ne vit rien dans celui-là qui ne pût lui plaire et l'édifier. Qu'ils subsistent dans la longue suite des années, ces deux ordres si saints, si respectables, dont l'un compte saint Jean de la Croix au nombre de ses enfants, et l'autre le regarde comme son père : tous deux différents, tous deux cependant assez semblables pour qu'on reconnaisse qu'ils n'ont qu'une origine : que les derniers siècles respectent en eux ce que nous y admirons; dans celui-ci une retraite sévère, dans celui-là une activité laborieuse; dans l'un autant de zèle et de travail qu'en permet l'austérité d'une vie pénitente, dans l'autre autant de solitude et d'austérité qu'en permet de travail d'une vie apostolique : puisse leur zèle et leurs travaux faire toujours la joie de l'Église, leur vie pure et sans tache, l'édification du monde; et que les peuples bénissent à jamais la mémoire d'un si grand saint dont Dieu s'est servi pour multiplier la gloire et les richesses d'Israël. Il ne fut pas seulement l'auteur de cette entreprise, il en fut la victime : on l'arrête au milieu de sa course, on lui commande de détruire son ouvrage; la fermeté de ses refus est traitée d'opiniâtreté. Captivité étroite, reproches amers, sollicitations importunes, conseils fatigants, invectives odieuses, privations des saints mystères; les jours, les mois s'écoulent dans cet enchaînement de peines dont il ne prévoit la fin qu'avec celle de sa vie.

Ne demanderons-nous point ici ce que demandèrent les disciples en voyant l'aveugle-né? *Quis peccavit hic aut parentes ejus* (*Joan.*, IX, 2)? quelle est la cause de cette disgrâce? le péché du fils, ou le péché du père? Pouvons-nous louer celui qui souffre la persécution, sans condamner ceux qui le persécutent? Son innocence ne ferait-elle pas leur crime, ou peut-il n'être point coupable s'ils ne le sont eux-mêmes : *Quis peccavit hic, aut parentes ejus?* (*Ibid.*) J'ose répondre ce que le Sauveur répondit : *Neque hic peccavit, neque parentes ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illo.* (*Ibid.*, 3.) Admirons la fermeté qui résiste à la violence de l'orage; n'accusons pas la main qui l'excite : Dieu se plaît quelquefois à conduire ses saints par des voies extraordinaires; et, les exceptant de la loi commune, il leur fait entendre ses volontés par lui-même, tandis que les hommes pour qui les secrets arrangements de la Providence sont des mystères impénétrables, agissent selon les règles de la prudence ordinaire. De là il arrive que ce qui aux yeux de Dieu n'est que zèle et vertu, paraît à la raison humaine caprice et entêtement, jusqu'au moment où Dieu vient justifier ses élus, et mettre le sceau de l'inspiration divine à leurs entreprises : *Neque hic peccavit, neque parentes ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illo.* Dieu le permit donc pour épurer la vertu de son serviteur, et pour nous donner l'exemple d'un courage que rien ne peut

ébranler; il permit que la piété s'armât contre la piété, le zèle contre le zèle, l'autorité contre l'autorité ; que saint Jean de la Croix vît contre lui toutes les apparences, qu'il n'eût pour lui que sa conscience. Bientôt même cette consolation lui est enlevée, l'esprit intérieur ne lui parle plus; incertain, flottant, il ignore ce qu'il doit penser de lui-même et de ses frères : doit-il plaindre leur aveuglement, ou se reprocher son illusion? Sa fermeté est-elle une constance que Dieu approuve, ou un entêtement que Dieu condamne? cette incertitude fait sa plus grande peine : dès que la lumière a reparu et lui a montré les volontés du Seigneur, il attend en paix l'ange qui doit briser ses chaînes.

Le désir de recouvrer sa liberté ne le rendit point infidèle, le souvenir de sa captivité ne le rendit point timide : on dirait que l'édifice entier n'est appuyé que sur Jean de la Croix : c'est lui qui par ses exemples expose aux yeux de ses frères la sainteté de leur vocation; c'est lui qui par ses discours allume dans les cœurs l'amour de l'observance régulière; c'est lui qui par sa prudence et par ses conseils aide à tracer le plan d'un gouvernement; c'est lui qui dans les places les plus distinguées apprend en même temps aux inférieurs comment ils doivent obéir, et aux supérieurs comment ils doivent commander. C'est à lui que l'on confie le soin difficile de former les novices à la piété religieuse; et quels étaient leurs progrès sous la main d'un maître si habile? Souvent il les conduit dans les campagnes écartées, dans les bois et les forêts : là chacun se livre aux transports du saint amour : le silence de ces lieux solitaires est bientôt troublé par leurs soupirs. Déserts de l'Egypte et de la Thébaïde, consacrés par les prières de tant d'anachorètes, donnâtes-vous un plus beau spectacle? c'est Antoine au milieu de ses disciples, qui revit après tant de siècles, et qui se montre dans d'autres régions. Je vois les mêmes vertus, je vois les mêmes miracles; les flammes fuient un édifice qu'elles allaient consumer; la santé, la force, la vigueur de la première jeunesse rentrent dans les corps abattus et languissants, les démons courent se replonger dans les enfers; il lit dans l'avenir les événements réservés à un autre âge; il entend les pensées les plus cachées de l'esprit, les désirs les plus secrets du cœur! mais ses vertus et ses miracles blessent des esprits jaloux, ennemis de ce qui les obscurcit et les efface. La calomnie forme un tissu d'impostures : des soupçons injurieux répandus avec artifice enfantent une foule de persécuteurs. Flétri, dégradé, il rencontre à peine un asile dans les maisons, ouvrage de son zèle et de ses mains; obligé d'obéir où il a commandé, et de plier sous l'autorité de ceux dont il fut le père et le maître, il faut que Jacob tombe aux genoux de Joseph, et loin de trouver dans son cœur la reconnaissance d'un fils, il n'y trouve pas l'équité d'un maître. La main de Dieu se joint à la main des hommes, son corps est en proie aux plus mortelles douleurs, son âme pleine de trouble et d'alarmes. L'avez-vous donc abandonné, Seigneur? non, vous achevez de purifier la victime; enfin elle est dans un état digne de vous. La nuit de cette vie mortelle va finir : l'aurore qui amène le jour de l'éternité jette ses premières lueurs et dissipe les ténèbres. Tranquille, plein d'une douce espérance, il voit arriver la fin de son exil, il prédit l'heure de sa mort; l'événement justifie sa parole, il s'endort du sommeil de paix : le ciel s'ouvre, reçoit sa grande âme, et annonce sa gloire par mille prodiges.

Dieu de la terre, le tombeau est l'écueil auquel votre vaine grandeur vient enfin se briser et faire un triste naufrage; c'est là que vous finissez, c'est là que les saints commencent.

Jean de la Croix, ignoré, inconnu, humilié, coulait des jours obscurs dans l'ombre et dans la poussière : un des plus sages monarques qui aient gouverné les Espagnes, Philippe II occupait un trône fondé sur les débris de tant d'empires. Sa profonde politique, plus redoutée que les armes des conquérants, remplissait l'Europe de trouble et d'agitation, et tenait les yeux de l'univers attachés sur lui; le tombeau s'ouvre pour l'un et pour l'autre. Que reste-t-il de ce roi puissant et heureux? un corps livré à la pourriture, des cendres que le peuple foule aux pieds, tout au plus un souvenir stérile de sa gloire passée, le récit de ses projets, de son opulence, de ses succès, confié à l'histoire pour servir d'amusement à la curiosité humaine, ou plutôt pour instruire la postérité par un exemple illustre de la vanité et du néant des plus brillantes fortunes; et dans ce même empire, où le monarque a commencé d'être oublié aussitôt qu'il a cessé de vivre, le corps de saint Jean de la Croix, affranchi de la corruption, attire le respect et la vénération des peuples. Les villes et les provinces se disputent un dépôt si précieux; les enfants, les successeurs du monarque viennent peut-être pleurer sur les cendres de leur père; ils viennent se prosterner devant les restes de l'humble solitaire, baiser la poussière de son tombeau, adorer la trace de ses pas : *Venient ad te curvi Filii eorum qui humiliaverunt te, et adorabunt vestigia pedum tuorum.* (*Isa.*, VI, 14.) Son nom écrit dans les fastes de l'Eglise vivra autant que la religion; toutes les années ramèneront le jour destiné à célébrer son triomphe, et cette gloire qu'il reçoit sur la terre n'est qu'une faible image de la gloire dont il jouit dans le ciel.

Pouvons-nous ne pas envier son bonheur! mais que nous serviront des désirs stériles? nous ne partagerons avec lui les richesses et les honneurs de la sainte Sion, qu'autant que nous aurons été fidèles à suivre la route dans laquelle il a marché.

Grand saint, en ce jour consacré au souvenir et à l'éloge de vos vertus, portez nos

vœux et nos désirs au trône du Dieu de grâce et de miséricorde, qui fait et qui couronne les justes. Je ne vous parle point de ces vierges chrétiennes, qui, à l'ombre de la croix de Jésus-Christ, cachent des vertus d'autant plus admirables, qu'elles savent mieux les dérober à l'admiration publique ; vous êtes leur père, elles sont vos filles, et des filles dignes de vous. Le temps qui consume tout a respecté leur faveur, toujours semblables à elles-mêmes, après des siècles écoulés, vous les voyez telles que vous les vîtes aux plus beaux jours de leur congrégation naissante. On dirait que les premières filles de Thérèse vivent encore aujourd'hui, et que ces saints asiles sont habités par un peuple immortel qui ne périt jamais. Le cours des années n'a rien changé parmi elles, il n'aura pas changé votre cœur pour elles. C'est en notre faveur que j'implore votre secours, nous n'avons d'autre droit à votre protection que nos besoins, notre confiance et votre immense charité. Vous nous instruisez par vos exemples, aidez-nous par vos prières ; faites éclater votre pouvoir auprès de Dieu, en obtenant les grâces de conversion et de sanctification qui conduisent au bonheur éternel dont vous jouissez. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XI.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram. (*Marc.*, V, 4.)

Heureux ceux qui ont de la douceur, parce qu'ils posséderont la terre.

Il s'est accompli dans toute la suite des siècles, cet oracle de Jésus-Christ, que les hommes doux et pacifiques posséderont la terre. Les monarques la tiennent soumise, assujettie à leur main savante dans l'art difficile de manier ces ressorts puissants qui font la destinée des rois et des royaumes, change sans cesse la face de la terre, la trouble et lui rend le calme, la soulève et l'apaise au gré de leurs désirs ; les grands génies, ces génies vastes et sublimes, que le ciel donne quelquefois à la terre pour lui servir d'ornement et pour l'instruire, la remplissent d'étonnement et d'admiration : les conquérants la voient tremblante, captive, tomber à leurs genoux ; leur bras plus redouté que le tonnerre, répand de toutes parts la terreur et l'effroi. Hélas, la terre ne regarde qu'avec horreur ces plaines inondées de sang, ses campagnes désolées, ses villes ensevelies sous leurs débris ! le jour de leur triomphe est pour elle un jour de deuil et de tristesse ; l'hommage qu'elle rend à leur valeur n'est qu'un hommage forcé que le cœur désavoue ; et lorsqu'elle paraît applaudir à la victoire, elle déteste le vainqueur.

Hommes doux et pacifiques, hommes de bonté et de miséricorde ! la terre et les nations qui l'habitent sont votre héritage : attachés à vous par les liens de l'amour et de la reconnaissance, les hommes comptent leur bonheur du moment de votre naissance, ils ne voient qu'avec peine s'écouler vos jours, utiles et précieux au monde ; vos moindres disgrâces sont une calamité publique, votre mort est un événement funeste qui met les peuples en larmes, leurs pleurs coulent sur votre tombeau et arrosent vos cendres ; votre mémoire brave l'injure des ans : elle passe d'âge en âge ; elle atteint à la postérité la plus reculée, et les siècles qui vous suivent portent envie au siècle qui vous posséda : *Beati mites.*

Telle fut, Messieurs, telle fut ici-bas la gloire de saint François de Sales : rempli de cet esprit de paix et de douceur qui gagne les cœurs, presque adoré des peuples, chéri des grands, aimé des rois, les grands et les petits, les rois et les peuples, la France et la Savoie, les nations étrangères et sa patrie, la sainte Sion dont il répara les ruines, et la profane Samarie dont il renversa les idoles ; les catholiques et les hérétiques, Rome et Genève, l'univers entier se réunit pour l'honorer pendant sa vie, pour pleurer sa mort, pour bénir sa mémoire : *Beati mites.*

Attachons-nous, chrétiens, à cette idée qui nous donne celle du véritables caractère de saint François de Sales : oublions le saint, le pontife, l'apôtre, pour ne penser qu'à l'homme doux et pacifique ; ou plutôt en faisant l'éloge de l'homme doux et pacifique, nous loueront le saint, le pontife et l'apôtre, puisqu'il doit à sa douceur, et son plus grand mérite devant Dieu, et les plus grands succès de son zèle devant les hommes. En deux mots : François de Sales sanctifié par sa douceur ; l'Eglise victorieuse et triomphante par la douceur de François de Sales. C'est tout mon dessein et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je dis, chrétiens, que la douceur de François de Sales l'a sanctifié devant Dieu, qu'elle a été pour lui la source d'un grand mérite devant Dieu ; vous devez entendre le mérite le plus capable de plaire à Dieu, le mérite le plus propre à gagner le cœur de Dieu ; le mérite qui dans un sens a le plus de rapport, le plus de conformité avec celui qui est en Dieu ; car ce n'est point assez connaître Dieu, que le connaître seulement comme le Dieu juste, comme le Dieu terrible ; ce n'est point la même l'idée principale que vous devez vous former de notre Dieu, puisque, selon la pensée de Tertullien, la colère et la justice lui sont étrangères : de lui-même, par lui-même, il n'est que douceur et bonté : *de nostro justus, de suo bonus.* Je ne suis donc point surpris que, par une distinction bien glorieuse, les hommes pacifiques soient appelés d'une manière spéciale les enfants de Dieu. Il se voit, il se reconnaît avec plaisir dans ces vives images de sa tendresse et de sa miséricorde : *Pacifici, filii Dei vocabuntur.* (*Matth.*, V, 9.)

Or, cette douceur si chère, si précieuse aux yeux de Dieu, dans quel homme parut-elle jamais avec plus d'éclat que dans saint

François de Sales? quelle douceur fut plus grande dans son étendue, plus sainte dans son principe, plus sage dans ses précautions, plus parfaite dans son accord avec les autres vertus? douceur, vertu que saint François de Sales posséda dans un degré héroïque, en voilà l'étendue : douceur qui fut l'ouvrage de la vertu et de la grâce, en voilà le principe; douceur qui ne fut jamais funeste à la vertu, en voilà la sagesse ; douceur dont le mérite fut joint aux vertus qui semblent s'allier moins facilement avec la douceur, en voilà le chef-d'œuvre, le prodige, le miracle! Appliquez-vous.

1° Douceur, vertu que saint François de Sales posséda dans un degré héroïque : que vous dirai-je sur cela que vous n'ayez entendu mille fois! et qu'a-t-on pu dire qui exprime dignement ce que vous en pensez? depuis tant d'années que les chaires chrétiennes retentissent des éloges donnés à cet homme pacifique, devenu par sa douceur l'amour et l'admiration des peuples; l'éloquence la plus heureuse a-t-elle su remplir votre attente, est-elle parvenue à le peindre tel que vous le concevez? Faut-il s'étonner si l'esprit humain ne peut suivre les démarches rapides de l'esprit céleste; si la perfection de vos ouvrages, ô mon Dieu! est au-dessus de nos expressions, si nous ne pouvons dire tout ce que votre grâce peut faire, et si nous sommes obligés de laisser presque sans éloges une vertu dont on trouve si peu d'exemples parmi les hommes.

Avant François de Sales, je l'avoue, il fut des hommes doux et pacifiques, mais il était réservé à François de Sales d'être comme par excellence l'homme doux et pacifique, d'en mériter la réputation, d'en porter le titre par le suffrage unanime des peuples. En effet, une Madeleine est-elle plus connue dans le monde par l'abondance de ses larmes; une Thérèse, par ses extases et par ses révélations ; un Athanase, par ses combats contre l'erreur; un Ambroise, par sa vigueur sacerdotale; un Augustin, par les profondeurs de son génie ; un François d'Assise, par l'amour de la pauvreté; un Xavier, par la conquête d'un monde entier, que François de Sales, par sa douceur, par la bonté de son cœur? Je n'en dis point assez, ajoutons que telle fut l'impression que sa douceur fit sur les esprits, qu'il n'est presque connu que par sa douceur ; est-ce donc qu'il n'eût point d'autres vertus? Ah! chrétiens, ceux qui ont étudié l'histoire de sa vie ne l'ignorent pas, et vous le verrez dans la suite de ce discours. Il eut mille vertus, et quelles vertus! un amour de Dieu si vif dans le désir de plaire, qu'il craignait éternellement d'avoir déplu ; une délicatesse de conscience qui, loin de se tranquilliser dans ses fautes, tremblait sur ses vertus; une innocence et une pureté de conduite, dans laquelle la malignité ne trouvait rien à reprendre, et à laquelle sa ferveur trouvait tous les jours le moyen d'ajouter quelque chose; une austérité de pénitence qui d'un grand pécheur aurait fait un grand saint; qui dans un si grand saint est un prodige de sainteté; une continuité d'oraison qui se perfectionnait dans le silence de la solitude, sans s'affaiblir par le tumulte du monde; un zèle également capable d'entreprendre et avide de souffrir; une humilité d'autant plus heureuse à cacher les autres vertus, qu'elle fut plus attentive à se cacher elle-même. Que sais-je? toutes les vertus chrétiennes, les vertus les plus sublimes, et ces vertus si sublimes, poussées à un si haut degré de perfection que, séparées du miracle de sa douceur, elles auraient fait de François de Sales un des plus grands saints dont le nom soit écrit dans les fastes de l'Eglise. Il eut même ces qualités naturelles et acquises, cette étendue du génie, ce feu de l'imagination, ces richesses de la science et de l'érudition, ce don enchanteur de la parole, cette force impérieuse de l'éloquence, cette adresse à manier les esprits, à dominer les volontés, tous ces talents humains qui donnent de la réputation dans le monde et qui lui auraient assuré une place distinguée parmi les plus grands hommes de son siècle.

Je vous le demande maintenant, avec quel éclat a-t-il fallu que parût une vertu qui a brillé jusqu'à effacer tant de talents? ou plutôt, comment n'aurait-elle pas attiré tous les regards, cette douceur de François de Sales, presque inconnue aux siècles qui l'avaient précédé?

Représentez-vous, Messieurs, un homme facile, complaisant, humain, tendre, compatissant, généreux jusqu'à ne connaître d'autre ambition que d'être utile ; d'autre plaisir que de faire le bonheur des peuples qui lui sont confiés; d'autre malheur que l'impuissance de soulager les malheureux. Un homme toujours prêt à immoler son propre repos à un repos étranger; plus heureux du bonheur d'autrui que de sa propre félicité, dont tous les désirs sont remplis quand les vôtres sont satisfaits, et qui croit n'avoir rien s'il vous manque quelque chose ; un homme sensible à toutes les misères qui affligent ses frères, encore plus insensible à tous les outrages qui peuvent l'offenser; un homme qui semble ne conserver ni penchants, ni inclinations, ni humeur qui lui soient propres. Il parle tous les langages, il s'accommode à tous les caractères, il se proportionne à toutes les conditions, il se plie à tous les génies, il sait s'élever jusqu'aux grands par la noblesse de ses manières, et descendre jusqu'aux petits par une douce familiarité; il sait charmer ceux-là par sa politesse, enchanter ceux-ci par sa bonté. On dirait qu'il est fait pour tous les hommes, que tous les hommes sont faits pour lui; tous le trouve tel qu'ils peuvent le souhaiter; il les trouve tous tels qu'il les veut : disons mieux, il ne les veut que tels qu'il les trouve. En un mot, un homme si aimable qu'il ne déplut presque jamais à personne; un homme si doux, si pacifique, que jamais personne ne

put lui déplaire. Il n'est pas besoin d'ajouter son nom. Ce caractère convient trop bien à François de Sales pour qu'on s'y méprenne. Il fut tout ce que je viens de vous dire; heureux si je pouvais vous dire tout ce qu'il fût!

Quels nouveaux sentiments de respect, d'admiration, d'amour s'élèveraient en vous, s'il m'était donné de vous développer les richesses immenses de bonté qu'enferma cette grande âme! on pourrait, en un sens, lui appliquer ce que dit le prophète de Jésus Christ même : l'esprit de paix avait reposé sur lui : *Requiescet super illum spiritus Domini..... spiritus scientiæ et pietatis.* (*Isa.*, XI, 2.) Il avait pénétré son cœur, il y régnait avec empire.

Cœur tendre, qui ne jeta point un regard oisif et indolent sur le spectacle des misères humaines! Voyez-le entrer dans ces réduits sombres qu'habitent l'indigence, et où la charité conduit ses pas. Hommes infortunés, condamnés par une Providence sévère à traîner des jours difficiles dans le deuil et dans l'ennui, voici l'ange consolateur que vos soupirs ont demandé! vos besoins lui arrachent plus de larmes qu'ils ne vous en ont fait répandre; il souffre en un moment ce que vous avez souffert durant le cours de tant d'années. Accablé du poid de votre douleur, triste, inquiet, importun à lui-même, on dirait que c'est moins pour réparer les ruines de votre fortune, que pour guérir la plaie de son cœur, qu'il répand autour de vous l'abondance et les richesses; il vous en coûterait moins de soutenir vos malheurs qu'il n'en coûterait à son cœur de vous voir malheureux : *requiescet....*

Cœur indulgent, facile à fléchir, à apaiser. Chargé d'un ministère, qui est en même temps un ministère de paix et un ministère d'autorité, il était père, il était juge. Que fallait-il pour désarmer sa justice? une parole, une larme, un soupir. Ce langage se fait entendre à son cœur, et son cœur ému, agité, plein de trouble et de douleur, ne peut que pleurer sur l'enfant prodigue; il ne voit plus ses fautes; il ne voit que ses disgrâces; à ses yeux on cesse d'être coupable dès qu'on commence d'être malheureux; afin qu'un crime soit puni, il faut que le devoir le plus indispensable mette François de Sales dans l'impossibilité de le pardonner : *requiescet....*

Cœur libéral et généreux. Bien différent de ces hommes intéressés que nous voyons borner leur vaine compassion à des regrets, à des souhaits stériles, l'amour qui ouvre le cœur de François pour sentir la peine de ses frères, ouvre sa main pour donner et pour répandre. Il ne trouve dans la possession des richesses d'autre plaisir que de s'en dépouiller en faveur des pauvres; elles déplairaient à son détachement, si elles ne servaient à sa charité. Que dis-je? Ces deux vertus s'accordent parfaitement dans son cœur. En donnant tout, il a le mérite de la charité chrétienne, il y joint le mérite du renoncement évangélique : *requiescet* ..

Cœur prévenant et attentif. Loin de fuir ceux qui le cherchent, il cherche ceux qui semblent le fuir et l'éviter. Ces hommes doublement malheureux d'être pauvres et de n'oser le paraître, François de Sales respecte leur situation; il sait donner des plaisirs purs; il sait consoler la vertu affligée, sans la forcer à rougir de ses disgrâces; faire couler dans le sein des familles désolées des bienfaits qui ne laissent aucune trace de leur passage; et pour ménager leur gloire, se dérober à leur reconnaissance. Ah! que pourraient-ils craindre? Sa piété est encore plus intéressée à cacher le bien qu'il fait, que leur vanité à cacher le mal qu'ils souffrent. Quels moments plus délicieux pour lui que les moments qui satisfont l'homme charitable sans blesser la délicatesse de l'homme humble et modeste! *requiescet...*

Cœur hardi et intrépide, qui méprise les dangers, qui brave les périls; les peuples qui habitent les lieux les plus déserts des Alpes viennent implorer son secours. En quelque endroit qu'ils puissent être ils sont ses enfants; il traverse leurs montagnes couvertes d'une glace aussi ancienne que le monde, il passe des torrents enflés par les pluies et par les neiges : tout est facile à la charité; les collines s'abaissent sous ses pas, les rochers s'entr'ouvrent pour lui laisser un libre passage. François voit la désolation de leurs vallées sauvages, il mêle ses pleurs avec leurs larmes, il partage leur nourriture grossière, il s'enferme avec eux dans leurs masures à demi ruinées, il parcourt leurs cabanes, il porte partout la paix et le repos. Quelle joie pour lui de souffrir et de consoler ceux qui souffrent! Leurs pleurs s'arrêtent, je me trompe, leurs pleurs coulent avec plus d'abondance, mais que la source en est différente! Tandis que le saint prélat donne à leur infortune des larmes de tristesse et de compassion, ils donnent à sa charité des larmes d'amour et de reconnaissance : *requiescet.....*

Cœur pacifique. Toujours ferme et comme inaccessible aux plus légères émotions de la colère, ne retrouvons-nous pas dans François de Sales le fidèle imitateur du Dieu de paix annoncé par les prophètes, et dont il est écrit qu'il n'ouvrira point la bouche à la plainte et au murmure? *Sic non aperuit os suum.* (*Act.*, VIII, 32.) Pendant trois ans il souffre dans le silence toutes les horreurs d'une calomnie qui flétrit sa réputation; il attend en paix le moment marqué par le Seigneur, il n'ose même le hâter par ses vœux : il craint plus la perte de l'imposteur que la honte de l'imposture. Chaste Susanne, un prophète divinement inspiré vint dissiper le nuage et montrer votre innocence. ici, pour démêler l'imposture, il ne faut que jeter un regard sur François de Sales. Non, il n'appartient qu'au juste de soutenir un pareil outrage dans une paix si profonde : qui sait si bien le pardonner ne peut l'avoir mérité! *Non aperuit os suum.*

Tant de fois insulté, se rendit-il difficile

à accorder le pardon qu'on demandait? Fallait-il même le demander? Son cœur trop tendre s'imputait à lui-même les fautes par lesquelles on l'avait offensé, et il n'était point tranquille qu'on n'eût oublié l'outrage qu'il avait reçu. Honneur, gloire, réputation, fortune, intérêt, il sacrifie tout à la paix, il ne vit que pour la faire régner dans lui-même et dans les autres, que pour en être le disciple et le maître, le modèle et l'apôtre, souvent le martyr et la victime : *Requiescet super illum spiritus Domini*.... Son esprit est un esprit de douceur. Quelle douceur? une douceur véritablement évangélique, vertu que François de Sales posséda dans un degré héroïque, telle en fut l'étendue; douceur qui fut l'ouvrage de la vertu et de la grâce, en voici le principe.

2° Que le siècle profane fasse retentir les académies des éloges qu'il prodigue à ses héros : la chaire de l'Évangile ne souffre que le récit des vertus évangéliques. La douceur de François de Sales ne serait point louée dans le sanctuaire du Dieu vivant, si elle n'avait eu ce même Dieu pour fin et pour principe.

La nature, il est vrai, la nature avait été prodigue envers François de Sales ; elle avait répandu sur lui des grâces simples et naïves, une modestie touchante, une noble pudeur, de l'agrément dans les manières, du brillant dans l'esprit et dans l'imagination : or, tout cela n'était-il pas un puissant obstacle à la douceur? Les hommes, qui des mains de la nature sortent enrichis des qualités les plus aimables, ne sont-ils pas souvent ceux qui portent et trouvent dans la société civile le moins d'agréments? Éblouis, enivrés de leur propre mérite, fiers, hautains, méprisants, comme ils n'aiment qu'eux-mêmes, ils ne sont aimés que d'eux-mêmes. Pour parvenir à la douceur, François de Sales eut donc à se défendre contre le poison corrupteur d'un mérite trop brillant, trop applaudi dans le monde, ajoutez l'éclat de la naissance qui inspire l'orgueil, la grandeur du courage, l'élévation des sentiments, qui dédaigne de se plier, de s'abaisser sous ceux qui prétendent donner la loi ; la délicatesse de l'esprit et de l'imagination que tout frappe vivement ; l'amour des bienséances et de la politesse, qui pardonne d'autant moins les fautes grossières qu'il ne se pardonne pas à lui-même les fautes les plus légères; la bonté même du cœur, plus aisé à blesser, parce qu'il est plus tendre, plus sensible, un caractere ardent et plein de feu. Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur ses écrits, où règne une certaine impétuosité qui, en nous montrant ce que saint François de Sales fut par le naturel et le tempérament, nous fait admirer davantage ce qu'il devint par l'étude, par la réflexion, et surtout par l'opération divine. Il fut donc doux et pacifique, parce qu'il voulut l'être : la nature, si vous voulez, avait ébauché l'ouvrage, mais la nature avait laissé beaucoup à faire à la grâce, elle lui avait même laissé tout à faire pour que sa douceur fût digne de Dieu. Pour un penchant plus conforme aux desseins de l'Esprit sanctificateur, combien de penchants qui s'y opposaient! Que fais-je? chrétiens, et afin de justifier les éloges que je donne à François de Sales, qu'est-il besoin de sonder les replis les plus secrets de son cœur? qu'est-il besoin de chercher dans cet abîme des pensées humaines la source, l'origine de sa douceur incomparable? N'est-ce pas faire outrage à notre Dieu, à ce Dieu dont les ouvrages, marqués au sceau de la main puissante qui les produit, se distinguent par eux-mêmes des vertus fausses et contrefaites qui sont l'ouvrage de la sagesse fastueuse ou de l'adroite dissimulation des hommes?

Non, de quelques couleurs qu'on entreprenne de déguiser la vanité audacieuse à se donner des louanges, ou l'adulation toujours prête à les répandre, la douceur mondaine n'imitera jamais la noble et majestueuse simplicité, la candeur, l'ingénuité, la vérité de la douceur évangélique. Toujours quelque trait échappé décélera le vide, le frivole, le faux de ces qualités profanes qui souvent, au crime d'être des vices, ajoutent l'imposture de se dire des vertus.

Douceur mondaine, qui vient de la faiblesse de l'esprit plus que de la force de la raison; de la dureté plus que de la bonté du cœur: on excuse tout, parce qu'on ne voit rien ou qu'on ne sent rien.... Douceur mondaine, douceur de mollesse et d'indolence: on tolère, parce qu'il en coûterait plus pour réparer l'outrage que pour le souffrir; parce qu'on ne peut troubler le repos des autres sans troubler cette tranquillité voluptueuse dans laquelle on aime à demeurer endormi... Douceur mondaine, douceur affectée, douceur de parade et de commande, elle dissimule tout, elle ne pardonne rien; elle se montre sur le visage, elle n'est point dans le cœur... Douceur mondaine, douceur politique, douceur cruelle et perfide : on diffère la vengeance, afin de se venger plus sûrement; on en cache le désir, pour en assurer le succès. Celui qui fut offensé paraît oublier ses ressentiments; l'auteur de l'offense perd le souvenir de sa faute; il ne pense point à se défendre, lorsqu'il est persuadé qu'on ne pense point à l'attaquer; ainsi, par un raffinement meurtrier de douceur hypocrite, on lui ôte sa vigilance et ses précautions, en lui ôtant ses craintes, et l'on ne lui montre de l'amitié que pour l'immoler plus sûrement à la haine... Douceur mondaine, douceur forcée et contrainte: on affecte une insensibilité que commandent le crédit, la faveur d'un ennemi trop redouté ; on ne se pare, aux yeux du public, d'une fausse générosité que pour cacher son impuissance... Douceur mondaine, douceur intéressée : on cherche à plaire, parce qu'on cherche à se pousser, à s'élever, à s'agrandir ; or, pour réussir, il faut avoir des amis qui aident à la fortune, et n'avoir point d'ennemis qui s'y opposent... Douceur mon-

daine, douceur superbe et orgueilleuse : on trouve plus noble de punir par le mépris que par la vengeance; on craint d'honorer son ennemi en faisant éclater sa haine, de se déshonorer soi-même en avouant le faible de son cœur... Douceur mondaine, douceur oisive et stérile, qui ne fait aucun mal, qui ne fait aucun bien ; également incapable de plaire ou de déplaire, d'obliger ou de désobliger, de servir ou de nuire; sommeil léthargique d'une âme sans mouvement, sans action, que les plus grands outrages laissent sans ressentiment, comme les plus grands bienfaits sans reconnaissance... Douceur mondaine, douceur de pure bienséance, de vaine ostentation, empressée à paraître, quand il s'agit de se donner en spectacle; accoutumée à se soutenir dans le public, à se démentir dans le particulier; on use toutes ses complaisances auprès de l'étranger, de l'inconnu, on se dédommage dans le domestique sur une famille d'autant plus à plaindre que ses plaintes seraient condamnées par le monde, qui ne voit, passez-moi cette expression, qui ne voit que l'homme de politesse et d'ostentation, qui ne voit pas l'homme d'humeur et de caprices... Douceur mondaine, de quelque principe qu'elle vienne, douceur toujours bornée, limitée à certains objets, à certaines occasions; mille fois le masque tombe et laisse apercevoir un cœur agité, mécontent, plein d'aigreur et de dépit.

Monde profane, voilà tes héros! voici les héros de la grâce.

Douceur de saint François de Sales, douceur simple et naïve, qui se produit d'elle-même sans art, sans affectation; jamais contrainte que dans les moments où elle est obligée de se cacher ou de se taire, afin de contenir par l'autorité ceux qui refusent de se rendre à sa tendre bonté; douceur de François de Sales, douceur véritable, sincère; il renonce à la vengeance la plus facile, il ne s'applaudit d'avoir entre les mains la destinée d'un ennemi que pour en faire un ami par les bienfaits...

Douceur de François de Sales, douceur pure et désintéressée: elle se montre d'autant plus vive, plus tendre, qu'elle n'a rien à espérer, qu'elle a beaucoup à craindre.

Douceur de François de Sales, douceur humble et prévenante: il ne rougit point de faire les premières démarches, de rechercher par la charité ceux qui se sont éloignés par caprice, et de solliciter auprès d'eux une réconciliation qu'ils ne mériteraient pas d'obtenir.

Douceur surtout, douceur constante et inaltérable dans les épreuves les plus rudes, dans les conjonctures les plus touchantes, dans les situations les plus pénibles: toujours égal, toujours semblable à lui-même, François de Sales voit tout changer, s'agiter, se bouleverser autour de lui, sans que rien trouble la paix, la tranquillité de son cœur. Tantôt, dans une terre ennemie, hautement et publiquement insulté par les ministres de l'erreur; prêt, chaque jour, à succomber sous les fureurs de l'hérésie, qui, armée du fer et du poison, emploie le crime pour se défendre contre la vérité; tantôt enveloppé dans le nuage d'une imposture tissue avec art, voyant chanceler, s'épouvanter, presque douter de sa vertu ceux qui craignaient davantage de le trouver coupable; tantôt exposé aux ombrages d'un prince défiant, dont la malignité du courtisan perfide nourrit les soupçons jaloux; tantôt au milieu de son peuple, dans le sein de son troupeau, outragé par toutes les passions, parce qu'il attaque tous les vices, s'il fait entendre sa voix, ce n'est point pour porter aux pieds du trône ses plaintes et son apologie, c'est pour désarmer la juste sévérité des lois, lorsqu'elle se prépare à venger son innocence reconnue; c'est pour attirer sur les coupables auteurs de tant de tempêtes et d'orages toutes les faveurs du ciel avec les prospérités de la terre.

Avouons-le donc, Messieurs, ou la véritable sainteté n'a rien qui la distingue d'une qualité profane, ou la douceur de François de Sales fut une douceur évangélique et chrétienne. En de pareilles rencontres, quelque sage, quelque philosophe qu'on soit, on redevient homme, le cœur parle plus haut que la raison, et le sentiment prévient la réflexion. Douceur de François de Sales: elle fut donc l'ouvrage de la vertu et de la grâce; mais ne fut-elle jamais funeste à sa vertu? Non, mes chers auditeurs, et c'est ici que vous admirerez sa douceur.

3° La douceur expose l'innocence à de grands périls: on a le cœur tendre, et qu'un cœur tendre est aisé à séduire! Les passions parlent un langage si flatteur! trop souvent l'âme la plus rigide, la plus austère se laisse amollir et entraîner. On a le cœur facile, complaisant: un cœur de cette trempe se livre bientôt à ceux qui l'appellent, qui l'invitent, puisqu'il ne peut se refuser à ceux qui le rebutent! On a le dangereux talent de plaire et d'être aimé: hélas! il est difficile de ne pas rechercher le monde quand il nous fuit, comment donc le fuir quand il nous recherche? Que d'immortelles actions de grâces soient rendues au Dieu de la paix, qui, pour l'instruction de tous les siècles, nous a donné, dans saint François de Sales, le spectacle d'une douceur aussi sainte, aussi sage qu'elle fut sensible et complaisante!

Vous le montrerai-je naissant dans le sein de la foi et de la piété? Peut-être ne fut-il jamais de sang plus pur que le sang qui coule dans ses veines. Ferme et immobile dans la religion de ses pères, cette maison noble et ancienne avait vu l'hérésie inonder sa patrie; mais loin de se laisser emporter par le torrent de l'erreur, elle soutenait par son zèle et par sa charité les restes de Jacob, en attendant ce fils destiné à réparer les brèches du sanctuaire.

Vous représenterai-je sa mère qui, dans une cérémonie sainte, à la vue des marques sanglantes de l'amour d'un Dieu pour les hommes, adresse ses vœux au ciel, non,

comme la mère de Samuel, pour obtenir un fils, mais pour offrir celui qu'elle a reçu. Ses désirs ont été exaucés : cet enfant sera le partage du Seigneur; l'esprit de grâce et de sainteté devance en lui les années; ses premiers plaisirs sont de parler à Dieu ou d'entendre parler de Dieu; ses premiers soins, de fermer son âme à la voix des passions, qui l'appellent à de vains amusements; de l'ouvrir à la voix de la charité, qui lui parle en faveur des pauvres. Envoyé dans la capitale de notre France, il porte dans un climat étranger la retenue de la maison paternelle; il donne son esprit aux sciences, et il conserve son cœur à la piété.

Vous étiez déjà le maître de ce cœur, ô mon Dieu ! et la flamme du saint amour avait commencé de le consumer. Ils sont écrits au livre de vie, les instants tristes et douloureux qui lui firent éprouver de si cruelles inquiétudes ! il entend retentir au fond de son âme une voix foudroyante qui lui annonce qu'un mur éternel de division s'élèvera entre vous et lui, qu'il deviendra l'objet de votre colère, que vous cesserez d'être l'objet de son amour ! Je le vois qui, d'un pas timide, entre dans le sanctuaire; il tombe au pied de l'autel, versant un torrent de larmes : *Ah ! Seigneur*, s'écrie-t-il, pour repousser la tentation désolante qui l'agite, *Seigneur, si mes soupirs, si mes pleurs ont trouvé grâce devant vous, écoutez la voix de votre serviteur qui vous implore ! Je crains, je tremble d'être condamné à passer les années éternelles sans vous aimer; mais que je vous aime pendant les années de cette vie mortelle ! Faites, faites que le flambeau de la divine charité ne s'éteigne point avant le flambeau de mes jours ! Faites que mes terreurs s'évanouissent; ranimez, excitez de plus en plus ma confiance dans votre miséricorde.* Anges du lieu saint, aviez-vous jamais entendu la piété s'exprimer par des transports plus vifs et plus propres à toucher le cœur de Dieu ? Quelles seront les suites d'une vie dont les commencements sont si purs et si saints ?

Que le temps ne me permet-il de suivre la trace de ses pas ! Je vous dirais : ici, dans ce temple où l'on invoque Marie, il se dévoue à la chasteté par un vœu irrévocable ; là, nouveau Joseph, il fuit les piéges tendus à sa pudeur, et il s'expose à toutes les fureurs d'une passion méprisée. Dans le silence d'une nuit ténébreuse, libre, rendu à lui-même, tantôt il épanche son âme devant Dieu, dans les ferveurs d'une ardente contemplation ; tantôt il descend au fond de son cœur, il en étudie tous les mouvements, il en réprime tous les désirs, et mettant la grâce à la place de la nature, il détruit tout ce qui n'est que de l'homme, afin que tout soit de Dieu. Jetez les yeux sur cette terre trempée de son sang : c'est ainsi qu'il s'immole à la pénitence ; ce corps usé par le travail, il le couvre d'un rude cilice, il l'épuise par des veilles, par des macérations continuelles; c'est dans ces catacombes que, prosterné devant les ossements des martyrs, restes précieux échappés à la fureur des tyrans, il se remplit de l'esprit de l'apostolat et du désir du martyre ; c'est sur ces autels qu'il célébrait les saints mystères dans des ravissements, dans des transports sans cesse renaissants, et que le feu qui brillait sur son visage annonçait la flamme qui consumait son cœur !

Partout nous trouverions d'illustres monuments de sa piété. Partout vous reconnaîtriez un cœur qui aime Dieu, qui n'aime rien que pour Dieu et en Dieu, qui aime Dieu jusqu'à se reprocher, jusqu'à ne pouvoir se consoler de ne pas l'aimer davantage ; un cœur, à la vérité, tendre pour le prochain, encore plus tendre pour Jésus-Christ, qui sacrifie à ses frères tous ses intérêts, sans leur sacrifier son devoir; un homme sensible à toutes leurs disgrâces, insensible à tous leurs plaisirs; toujours prêt à les instruire, à les consoler; toujours attentif à ne pas s'en laisser séduire ; aussi incapable d'aimer le monde que propre à s'en faire aimer; qui sait gagner tous les cœurs, qui ne sait pas moins garder, défendre son propre cœur; c'est-à-dire un homme doux et pacifique, mais qui règne sur sa douceur jusqu'à n'avoir aucun des vices qui lui paraissent les moins opposés ; j'ajoute, un homme doux et pacifique, mais qui règne sur sa douceur jusqu'à posséder toutes les vertus qui semblent s'allier le plus difficilement avec elle : c'est là ce que j'appelle le chef-d'œuvre, le prodige de la douceur.

4° Qu'elle est humiliante et fâcheuse, la misère de l'homme ! Il ne sait point tenir le juste milieu; on voit ses vertus mêmes se changer en écueil pour son mérite; et souvent les plus belles qualités deviennent l'effet ou le principe de quelque défaut ! Dans les âmes communes et vulgaires, qu'est-ce que la douceur ? mollesse, indolence qui fuit le travail ; complaisance faible et timide qui ne s'oppose à rien, qui ne remédie à rien; pour se rendre aimable, on se rend inutile ; une douceur active et vigilante, ferme, intrépide, pleine de force et de courage ; une pareille douceur est le miracle de la grâce : ce fut la douceur de François de Sales.

Averti par un des plus grands hommes de son siècle que Dieu l'avait choisi pour rappeler les tribus fugitives au sein de la véritable Sion, pour arracher des mains des nations cette coupe empoisonnée de la nouveauté profane, il comprit qu'il fallait ôter aux sectaires cet avantage presque exclusif de l'érudition, dont l'éclat éblouit les yeux de la multitude, et l'entraîne dans le précipice à la suite d'un guide imposteur. Il se dévoua donc à l'étude de la religion; et quels progrès n'y fit-il pas ? Science profonde de l'Ecriture et des langues ; connaissance exacte et précise des dogmes de la foi, des ouvrages, des monuments de l'antiquité la plus reculée. De là cette supériorité qu'il acquit d'abord, qu'il conserva toujours sur les ministres de la nouvelle secte, qui, quoique pressés par l'intérêt de soute-

nir leur Eglise chancelante ; quoiqu'ils fussent hommes à oser tout, n'osèrent s'exposer à conférer en public avec François de Sales. De là ces succès de son zèle, qu'on ne peut attribuer à la seule douceur; la douceur dispose à recevoir les lumières, elle ne les donne pas ; elle touche le cœur, elle n'éclaire pas l'esprit ; elle prépare, elle ébauche peut-être l'ouvrage de la conviction, elle ne l'achève pas; ce serait peu de savoir, il faut rendre la science utile par les empressements du zèle. C'est ici que saint François de Sales me paraît plus digne d'admiration. On en voit de ces hommes inquiets, marcher toujours sans avancer; agir sans cesse et ne rien faire ; prodige d'une agitation oisive et stérile ! Dans François de Sales vous admirerez le prodige d'un repos laborieux, d'une tranquillité féconde ! tel que le soleil, dérobant à nos yeux la rapidité de son mouvement, parcourt les espaces immenses du ciel, et dans sa course anime et vivifie toute la nature ; tel François de Sales, paisible, sans bruit, sans tumulte, ordonne, arrange, prévient, corrige, entreprend, réussit dans le vaste diocèse confié à ses soins. Rien n'échappe à sa vigilance; il voit tout, il entend tout, il préside à tout : confessions, prédications sans nombre, voyages continuels, lettres qu'on lui écrit de toutes parts ! il suffit à tout, il étend la foi, règle les mœurs, éteint les abus, retranche les superstitions; à peine le génie le plus ardent, le plus impétueux aurait le loisir de former les projets qu'exécute cet homme pacifique ! Il fait tout en paraissant ne rien faire.

Que dirai je maintenant de sa fermeté inflexible à maintenir l'ordre dans son diocèse, à réprimer la licence des peuples, à retenir ceux qui les conduisent sous ses ordres dans la subordination légitime ; à défendre les droits de l'Eglise contre les usurpations, à conserver dans toute leur étendue les prérogatives augustes de l'épiscopat, à rejeter les demandes injustes : à donner à son troupeau des leçons et des exemples de fidélité, d obéissance à ses maîtres? Sa douceur ne lui ôta ni cette vivacité qui forme les projets, ni ce feu nécessaire pour les pousser et les soutenir, ni cette constance qui se roidit contre les obstacles, ni cette autorité qui se fait craindre et respecter.

A quoi donc lui servait sa douceur? Voulez-vous le savoir, mes chers auditeurs : à rehausser l'éclat de son mérite, à lui donner le genre de mérite que ne donne point la supériorité des talents.

La science orgueilleuse, méprisante dans les uns, sombre, farouche dans les autres, parut également affable et modeste dans saint François de Sales. Aussi grand maître que les savants dans l'art de raisonner; plus maître qu'eux dans l'art des bienséances, il réunit cette étendue de connaissances, ce fond de capacité, qu'on ne trouve point dans les conversations superficielles, dans le commerce amusant d'un monde frivole, avec ces grâces de la politesse, avec ces charmes du discours, qu'on ne puise point dans le silence d'une retraite laborieuse, d'une étude pénible. Souple, insinuant; n'ayant rien de ce génie altier et impérieux qui, en soutenant la vérité, trouve moyen de la faire haïr, il attaque l'erreur sans blesser la charité : aimable où souvent les autres sont à peine supportables, il détrompe et il plaît, il reprend et il n'irrite pas; jamais plus éloquent que lorsqu'il ne répond aux outrages que par un silence plein de modestie; il charme en parlant, il persuade en se taisant.

A quoi lui servit sa douceur? à assurer la succès de ses desseins; dans les cours de France et de Savoie, les vues de la politique s'opposent aux vues de son zèle; les hommes les plus consommés dans le maniement des affaires sont épouvantés de la hardiesse de ses projets. François de Sales n'entreprend point de convaincre leur esprit, il parle à leur cœur; sans changer d'idées, ils changeront de conduite ; d'abord déterminés à refuser ce qu'il demande, bientôt ils accorderont au delà de ce qu'il souhaite.

A quoi lui servit sa douceur? à essuyer toutes les larmes, à prévenir tous les besoins, à soulager toutes les misères, à pardonner toutes les injures, à soutenir toutes les contradictions.

A quoi lui servit sa douceur? A faire goûter ses conseils, à tempérer son autorité, à adoucir ses refus, à rendre sa sévérité même aimable, à lui gagner le cœur des hommes, et surtout à lui gagner le cœur de Dieu, à le sanctifier lui-même et à servir l'Eglise. Je dis à servir l'Eglise. François de Sales sanctifié par sa douceur, vous venez de le voir : voyons l'Eglise victorieuse et triomphante par la douceur de saint François de Sales.

SECONDE PARTIE.

Vous avez sans doute été surpris, chrétiens auditeurs, lorsque je vous ai annoncé l'Eglise victorieuse par la douceur de François de Sales. Les combats, les triomphes sont-ils donc le partage de l'homme pacifique ? Ecoutez-moi ; vous allez convenir que la douceur de François de Sales fut avantageuse à l'Eglise, je dirais presque autant que l'ardeur, que le feu de ses apôtres; elle a fait l'honneur de l'Eglise; elle a étendu l'empire de l'Eglise; elle a augmenté les richesses de l'Eglise. Reprenons.

1° La douceur de François de Sales fit l'ornement, la gloire de l'Eglise, devant qui ? devant ceux de qui il importe le plus à l'Eglise d'être bien connue, devant ce monde profane, qui aime à se persuader que les devoirs de la vertu chrétienne sont incompatibles avec les devoirs et les bienséances de la vie civile, devant ces hérétiques séducteurs ou séduits, qui ne voulaient plus reconnaître dans l'Eglise romaine l'esprit et la morale de Jésus-Christ.

D'abord, quelle vertu plus propre à con-

fondre les erreurs et les faux préjugés du monde, que cette vertu de François de Sales, douce et pacifique; aimable et complaisante; simple et naturelle; paisible et modeste; dégagée de cette singularité affectée, de cette tristesse sombre et scrupuleuse, de ces dehors austères, sans lesquels on peut plaire à Dieu, avec lesquels on rebute le monde? Rien de plus sublime que la vie intérieure de François de Sales; rien de plus simple, de plus aisé que sa vie extérieure. Dans une conduite presque entièrement conforme aux usages permis du siècle, une ferveur digne des premiers âges du christianisme; une complaisance sans bornes jointe avec une délicatesse de conscience sans exemple: toutes les vertus que l'Evangile demande, et ces qualités brillantes que le monde admire; tous les sentiments qui font l'homme juste selon Dieu, et tous les sentiments, toutes les manières qui font l'honnête homme, l'homme aimable selon le monde.

Quel fils plus respectueux, plus reconnaissant? Ceux qui lui donnèrent le jour eurent sur lui toute l'autorité que Dieu leur laissa; il eut pour eux toute la complaisance que Dieu lui permit. Lorsque la grâce lui ouvre des routes opposées aux voies qu'ils s'applaudissaient de lui avoir ouvertes pour son élévation dans le monde, il ne leur parle que par ses soupirs; il ne les contredit que par ses larmes; il ne les persuade que par sa douleur; il leur montre un cœur qui se donne au Seigneur avec joie, qui les quitte avec peine; un cœur qui serait tout entier à leurs désirs, à leurs volontés, s'il n'était pas ordonné de renoncer à soi-même. Quel ami plus tendre, plus solide? Sensible aux douceurs d'une liaison innocente, où trouva-t-on un attachement plus vrai, plus sincère; une complaisance plus étendue, des conseils plus sages et plus désintéressés, des secours plus abondants et donnés avec plus de joie, des sollicitations plus vives et mieux soutenues, jusqu'à porter au pied du trône les plaintes, les disgrâces de ses amis; jusqu'à braver la faveur et le crédit des hommes les plus puissants dans l'Etat, jusqu'à demander, lui qui ne fuyait rien tant que de recevoir?

Quel homme sut mieux que lui, dans l'enceinte de sa maison, faire respecter son autorité et faire aimer sa personne, regarder ses domestiques comme ses enfants, sans cesser d'en être regardé comme leur maître?

Quel sujet plus fidèle à son prince? quel citoyen plus dévoué à sa patrie? ne cherchant point à contenter son zèle aux dépens de la tranquillité publique; mais par sa capacité profonde, habile à disposer, heureux à conduire les événements d'une manière à servir la religion sans nuire à l'Etat?

De qui fut-il jamais mieux connu que de François de Sales, le grand art d'allier la retenue d'une piété tendre et délicate avec les agréments d'une société commode et aisée; les bienséances du monde avec la sainteté du caractère, la dignité, l'autorité de l'épiscopat avec l'humilité chrétienne; aimable, enjoué dans la conversation, faisant les délices de tous ceux qui connaissent des plaisirs innocents; poli de cette politesse d'autant plus pleine de charmes et de grâces, qu'elle n'est ni l'ouvrage de la vanité qui aspire à briller, ni le manége de la politique intéressée à tromper; qu'elle coule naturellement d'un fond inépuisable de sagesse, de douceur, d'égards et de prévenances? François de Sales réunissait deux talents, jusqu'à lui rarement unis, le talent d'édifier, le talent de plaire.

Voyez-le paraître à la cour de France! là régnait, dans une tranquillité profonde, après tant de disgrâces et de révolutions, un monarque que la valeur et les droits du sang avaient enfin placé sur le trône de ses pères, Henri IV, conquérant victorieux, la terreur de l'Europe, les délices de ses peuples, qu'il avait forcé de l'aimer, de se consoler de leurs défaites sanglantes, d'applaudir à l'heureuse nécessité de l'avoir pour maître; roi humain, bon, sensible aux pleurs des malheureux, qui aima ses sujets, qui voulut en être chéri; roi plus père que roi. Un siècle écoulé depuis sa mort n'a point séché les larmes de la France: sa mémoire lui est d'autant plus chère, que les vertus de ses successeurs la lui rappellent chaque jour. Il vit François de Sales, il l'aima; et, ce qu'on aurait de la peine à concevoir de tout autre que de François de Sales, la foule des courtisans vit naître sa faveur sans inquiétude! Cour des rois, mer orageuse, sans cesse agitée par les soupçons, les ombrages, les défiances! Cour des rois où vous ne pouvez gagner le cœur d'un seul, surtout le cœur du maître, sans irriter tous les cœurs; où, pour n'avoir point d'ennemis, il faudrait se montrer sans crédit et sans talents; prodige jusqu'alors inouï, François de Sales y enlève tous les suffrages! Sans se laisser corrompre par la faveur, sans avoir allumé la haine ou la jalousie, il sort de la cour emportant et toute sa vertu et tous les cœurs: celui du monarque et celui des peuples: celui des hommes chrétiens et celui des hommes politiques: celui des catholiques, celui même des hérétiques! Je dis des hérétiques; ils haïssent sa religion, ils ne pouvaient s'empêcher d'aimer sa personne; ils sentaient même, en le voyant, expirer leur haine contre l'Eglise romaine. Comment? C'est que sa présence seule réfutait les impostures que les auteurs de la nouvelle hérésie répandaient contre les prélats et les pasteurs de cette Eglise.

Ils leur imputaient l'esprit d'intérêt et d'ambition: or on ne pouvait dire que François de Sales fût un de ces hommes avides, que les désirs de la cupidité profane attachent au ministère sacré, que le monde envoie chercher dans le sanctuaire des titres ou l'opulence qu'il leur refuse, qui donnent à l'Eglise un grand nom pour en

obtenir un grand revenu, qui ne paraissent à l'autel que pour y prendre de quoi reparaître avec plus d'éclat sur le théâtre du monde.

Dans le dessein de s'associer à la tribu sainte, François de Sales eut à sacrifier une grande fortune, de grandes espérances, de grandes dignités; et lorsqu'il fut dans le ministère, on vit ce cœur tendre et généreux ne recevoir que pour donner, ne connaître d'autres profusions que celles de la charité, d'autres richesses que la pauvreté évangélique.

Ils reprochaient aux pasteurs de l'Eglise romaine cet esprit de faste, de domination qui imite la majesté des rois de la terre, qui règne avec hauteur et empire : or on voyait dans François de Sales un homme modeste, prévenant, populaire, qui ne se souvenait qu'il était évêque que pour ne pas oublier qu'il devait être père; on voyait ce grand génie, après avoir rempli du bruit de son nom la France et l'Italie, annoncer l'Evangile dans les solitudes des Alpes; parcourir à pied les bourgades de son diocèse; instruisant le simple peuple et les enfants; on voyait un homme qui ne fuyait que la splendeur et l'éclat; qui n'avait accepté que par obéissance le pouvoir de commander; élevé à l'épiscopat avec toutes les craintes, toute l'humilité des plus grands saints, ainsi qu'avec tout le génie et tous les talents des plus grands hommes; et quel était cet épiscopat? Prince sans sujets, évêque sans église, pasteur sans troupeau, presque étranger dans son propre diocèse; un pareil épiscopat aurait été souhaité par les disciples des apôtres!

En vain le plus grand des rois lui offrit les premières places de l'Eglise de France; pour une âme comme celle de François de Sales, l'Eglise de Genève avait trop de charmes, trop d'attraits; il y trouvait beaucoup de bien à faire, beaucoup de mal à souffrir; l'univers n'aurait pas rompu des liens si doux, si chers à son cœur! Ainsi par sa conduite pleine de paix, de modestie, de charité, de douceur, d'humilité, François de Sales faisait la gloire de l'Eglise romaine; ainsi François de Sales préparait les triomphes qui étendirent l'empire de l'Eglise.

2° Vous voyez, Messieurs, que je veux parler du Chablais et d'une grande partie du diocèse de Genève qu'il rendit à la foi catholique. Ne jugez pas du mérite et de l'importance de cette conquête par la multitude des peuples soumis à l'Eglise : c'est par la difficulté de réussir que l'esprit sage mesure la gloire du succès.

Ah! Seigneur, ne permettez pas que l'esprit d'erreur et de séduction s'empare jamais de ce royaume florissant! je ne parle point des affreux ravages, des révolutions funestes qui marchent à la suite de l'hérésie; le sein de la France déchiré en tant de batailles par la main de ses propres enfants; nos villes livrées au fer et à la flamme; nos richesses devenues la proie des nations étrangères; le trône de nos rois ébranlé jusque dans ses fondements, et inondé de leur sang; nos autels profanés; nos temples détruits, et qui ont tant de peines à sortir de dessous leurs ruines, parlent encore à nos yeux des maux qu'entraîne l'hérésie, pour nous montrer que la religion est le plus ferme appui des empires. Je dis seulement : lorsqu'on a quitté la foi ancienne, il est bien difficile d'y revenir; les ténèbres de l'idolâtrie sont plus aisées à dissiper que cette nuit profonde que l'adroite hérésie répand dans les esprits. De là, après le docteur des gentils, plusieurs ont rempli avec succès l'apostolat des nations : être l'apôtre des régions désolées par l'hérésie, ce fut le partage de François de Sales; partage d'autant plus glorieux que si, de tous les hommes, l'hérétique est celui qui oppose le plus d'obstacles à sa conversion, entre tous les hérétiques, ceux que François de Sales a ramenés au sein de l'Eglise en étaient les plus éloignés.

Il entreprend de convertir tout un peuple, et quel peuple! Ce n'est pas seulement un peuple entêté de ses erreurs, c'est un peuple défiant, soupçonneux, jaloux de son indépendance; or ce peuple trompé regarde les ministres de l'Eglise comme les ministres d'un prince qui ne veut introduire sa religion que pour établir son autorité, qui ne cherche à leur ôter leur croyance que pour leur ravir leur liberté. Ce n'est pas un peuple poli, éclairé, capable de penser, de réfléchir, d'approfondir, de sentir, de saisir les différences de l'erreur qu'il a embrassée et de la vérité qu'il a abandonnée; c'est un peuple grossier que son ignorance rend indocile; il veut d'autant moins vous entendre qu'il est moins en état de vous répondre. Ce n'est point un peuple chaste, tempérant, qui, dans la délicatesse de sa conscience, laisse une ressource à la foi; c'est un peuple corrompu, qui n'a secoué le joug de la religion que pour secouer le joug des mœurs; plus amateur de la licence que des dogmes de la nouvelle secte, moins irrité contre la croyance que contre les lois de l'Eglise, moins disposé à pratiquer ce qu'elle ordonne qu'à croire ce qu'elle enseigne; moins chrétien encore qu'il n'est catholique; un peuple que l'impiété avait préparé à l'hérésie et que l'hérésie a rendu plus impie. Ce n'est point un peuple abandonné à lui-même, c'est un peuple conduit par les faux pasteurs qui l'ont égaré; gouverné par des chefs de parti, par des grands qui doivent toute leur autorité à la séduction des peuples, et qui n'ont quitté Rome que pour dominer dans Genève. Ce n'est point un peuple doux, modéré, paisible, dont il n'y avait rien à craindre s'il n'y avait rien à espérer; c'est un peuple aussi sauvage que les lieux qu'il habite, façonné par l'hérésie, accoutumé par la révolte aux plus sanglants forfaits. Tous ces motifs, si capables d'épouvanter le zèle le plus intrépide, ne font qu'augmenter celui de François! En vain l'autorité d'un père, les larmes d'une mère, les pleurs de tout un peuple tâchent de l'arrêter. Ses frères périssent : il n'écoute que le langage de son amour et de sa douleur.

Je le vois qui s'avance dans cette région infortunée: il entre dans une ville hérétique. Peuple endurci, vous rejetez l'ange de paix qui nous apporte les trésors de la grâce; pendant des mois entiers, dans cette grande ville François se trouve aussi solitaire que dans un désert: personne qui daigne l'entendre ou le recevoir; plus ils s'obstinent à le fuir, plus il s'empresse à les rechercher. Chaque jour, avant le lever du soleil, au milieu des neiges, des glaces, des pluies de l'hiver, il fait une longue course, et, après avoir passé le jour entier à les attendre inutilement, il revient le jour suivant leur montrer l'exemple touchant de sa persévérance. Le voyant errer et traverser les rochers et les bois des Alpes, si on lui demande ce qu'il cherche, il répondra, comme Joseph: *Fratres meos quæro* (*Gen.*, XXXVII, 16): ce que je cherche, ah! ce sont mes frères! ils veulent se perdre, je veux les sauver; mon amour sera plus constant que leur haine. Je leur donnerai ou la foi ou mon sang. Heureux si mon sang répandu par leurs mains est le dernier de leurs crimes. Du sein de la terre qui l'aura reçu, la voix de mon sang s'élèvera pour hâter le jour de leur salut: *Fratres meos quæro.*

Ils vont enfin paraître, les moments marqués pour faire croître la moisson arrosée de tant de larmes. Ces peuples ne peuvent s'empêcher d'être touchés d'une tendresse si vive, si constante. Ils ne le cherchent pas encore: déjà ils ont cessé de le fuir. François parle: ses discours tendres, qui ne respirent que la paix et la charité, commencent d'agiter, d'amollir leur cœur: je ne sais quel air de candeur, d'ingénuité, de vertu, peint sur son visage les rend attentifs à sa parole.

Quel spectacle! Les temples relevés, la croix de Jésus-Christ arborée et triomphante, les ministres de l'erreur proscrits et chassés, annoncent aux contrées voisines le retour de la foi. Un autre peuple est donc venu tout à coup habiter cette terre? Dans l'Eglise renaissante de Chablais j'aperçois les vertus de l'Eglise primitive; partout de fervents néophites pleurent jour et nuit leurs égarements passés. Quels soupirs, quels regrets, lorsqu'ils travaillaient à rebâtir les temples, lorsque sous les débris des autels ils trouvaient les reliques des premiers martyrs honorées par leurs ancêtres et déshonorées par l'hérésie; les ossements des catholiques qu'ils avaient égorgés en haine de cette religion sainte qu'ils venaient de reprendre, les pierres du sanctuaire teintes du sang des prêtres et des lévites cruellement massacrés, les cendres de leurs pères dont ils avaient quitté la croyance; ah! ils croyaient naître une seconde fois et ne commencer que de ce moment à être leurs véritables enfants!

Quel jour plus beau pour l'Eglise, plus glorieux à François de Sales que le jour qui, dans la capitale d'une province depuis soixante-dix ans révoltée contre l'auguste sacrifice, contre l'autorité des pasteurs légitimes, contre la puissance de son souverain, éclaira le triomphe de l'Eucharistie! Le légat du Saint-Siége et le duc de Savoie à la suite de Jésus-Christ porté avec toute la pompe que demandait une si grande fête, lui rendaient leurs hommages et recevaient celui des peuples; les peuples, par leurs acclamations, par leur joie, par leurs transports, juraient une fidélité éternelle à leur Dieu, à l'Eglise, à leur prince.

Douceur de François de Sales: elle étend l'empire de l'Eglise, elle augmente les richesses de l'Eglise.

3° Richesses spirituelles de l'Eglies: elles consistent dans le nombre des justes accru par la douceur de François de Sales. Qui pourrait compter le nombre des âmes que les charmes vainqueurs de son éloquence enlevèrent au vice et donnèrent à la pénitence? Dès qu'il paraît dans la chaire de l'Evangile, la douceur et la modestie de ses regards, le feu vif et pénétrant de ses yeux, le son tendre et touchant de sa voix lui ouvrent d'abord tous les cœurs: son éloquence n'est point un torrent impétueux qui roule avec bruit ses flots agités, c'est un fleuve paisible qui pénètre peu à peu le sein de la terre et fertilise les campagnes voisines de ses bords; ce n'est point la foudre qui épouvante, qui consterne: c'est un feu qui répand une pure lumière, qui croît par degrés, qui agit sans efforts, qui consume imperceptiblement les liens des anciennes habitudes, et qui change tout sans rien détruire; son langage n'est point ce langage de la terreur qui jette dans l'âme une agitation tumultueuse que le même moment voit naître et s'évanouir, que l'esprit cherche aussitôt à dissiper parce qu'il en est inquiété, contristé: c'est ce langage de l'onction, de la douce persuasion, qui coule, qui s'insinue au plus intime de l'âme, qui saisit le cœur et que le cœur reçoit volontiers, qui fait cette violence aimable de laquelle on ne peut, on ne veut pas se défendre: il peint avec des couleurs si vives, il représente avec des traits si touchants la tyrannie des passions, le repos, la joie d'une bonne conscience, les pures et chastes délices de la vertu, les espérances de la vie future, les miséricordes infinies d'un Dieu sauveur, les tendres épanchements de son amour, que les regrets de la vie passée et les désirs d'une vie nouvelle s'emparent de tous les cœurs. Combien de fois il eut la consolation de voir des pécheurs émus, attendris, baignés de leurs larmes, pouvant à peine s'expliquer autrement que par leurs soupirs, venir chercher à ses pieds la fin du trouble dont il les avait remplis! Alors il perfectionnait dans le secret du tribunal sacré l'ouvrage que les discours publics avaient ébauché. Directeur attentif à sonder les replis du cœur, à démêler le labyrinthe des misères, des fragilités humaines, à débrouiller le chaos d'une conscience embarrassée, inconnue, presque étrangère à elle-même, à remarquer et toute l'étendue du péché, et tout l'empire des passions, et toute la force des habitudes; directeur ferme pour propor-

tionner la satisfaction aux fautes, les remèdes salutaires aux penchants corrompus, les précautions de la pénitence à la faiblesse de la volonté; directeur sage, qui étudie à loisir et le caractère de l'esprit, et la trempe du cœur, et l'attrait de la grâce, afin de placer chacun dans la route que Dieu lui a marquée, afin de demander tout ce qu'il peut, de ne point exiger ce qu'il ne peut pas; directeur éclairé, habile, consommé dans cette science, aujourd'hui trop négligée et cependant si nécessaire, de se détacher de toutes liaisons mondaines, d'amortir les désirs profanes, de réprimer la sensibilité, les vivacités inquiètes de la nature, d'élever les âmes à la plus sublime perfection par la pratique des vertus communes, de leur donner ce mérite du cœur qui n'a que Dieu pour témoin, qui ne peut avoir que Dieu pour récompense; surtout, et ce fut là son grand talent, le talent qui fit, qui assura le succès de tous ses talents; directeur patient, doux, pacifique; il n'eut point ce zèle amer qui perd plus d'âmes qu'il n'en sauve, qui rebute plus de pécheurs qu'il ne détruit de péchés, qui ne chasse les autres passions que pour mettre à la place le désespoir. Quand il le fallut, et à l'exemple de Nathan, il ose dire aux grands de la terre : *Tu es ille vir*. (II *Reg*, XII, 7.) Mais ordinairement c'est Samuël qui s'attendrit sur Saül, c'est Jérémie qui pleure sur les ruines de la cité sainte, c'est Joseph dont le cœur est ému lorsqu'il entend ses frères raconter leurs infortunes : il tend les bras, il ouvre son sein au pécheur, il lui apprend à pleurer ses péchés en les pleurant lui-même, il l'anime, il le soutient, il le console, et, sans lui rien épargner des rigueurs de la pénitence, il le renvoie pénitent, tranquille, heureux et content.

Il vit encore pour le bien, pour l'avantage de l'Eglise, ce digne ministre de l'Evangile, ce sage directeur des âmes; il vit tout entier dans ses ouvrages, ouvrages qui nous le représentent tel qu'il fut. La délicatesse, la politesse, les richesses infinies de son esprit; la fertilité, l'abondance, le feu de son imagination; la douceur et les tendres sentiments de son cœur; ces grâces naturelles, cette simplicité aimable et touchante que toute la souplesse, tous les raffinements de l'art ne savent ni égaler, ni imiter, ni contrefaire; tout y respire la paix, la vertu, l'innocence, la céleste charité : ouvrages dont je n'entreprends point de vous tracer le plan; grâce au ciel, ils sont si répandus dans le monde qu'ils ne sont étrangers à personne.

C'est par la lecture de ces livres que commencent les âmes spirituelles qui se destinent à la perfection évangélique; c'est par la lecture de ces livres qu'après avoir étudié tous les autres finissent les âmes les plus parfaites. Ainsi, du fond de son tombeau, par les charmes de sa douceur, François de Sales continue d'instruire le monde, tandis qu'il continue de l'édifier par les vertus dont le précieux héritage subsiste dans le saint ordre qui le reconnaît pour père.

Ce fut sa douceur qui lui inspira le projet d'un établissement si utile. L'Eglise avait beaucoup d'asiles ouverts à l'innocence et à la pénitence. Mais l'austérité de la règle bannissait de ces saintes retraites tant de vierges chrétiennes, dans qui la faiblesse du corps ne peut suivre la faiblesse de l'esprit. Retenues dans le monde par l'impossibilité de le quitter, les filles de Sion étaient obligées de chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangère; captives, désolées au milieu de la profane Babylone, elles voyaient les murs de Jérusalem fermés pour elles. Touché de leur douleur, François de Sales pense à les rassembler dans un nouveau sanctuaire; sa douceur en forme le projet, bientôt elle en jette les fondements.

Dans une de nos provinces Dieu lui préparait une personne capable de soutenir avec lui le poids d'une entreprise si difficile. Un esprit éclairé pour prévoir les obstacles, vigilant pour les prévenir et les écarter, adroit pour les lever, intrépide pour les mépriser, courageux pour les surmonter; le cœur du monde le plus tendre et en même temps le plus généreux, qui sent vivement ce que coûte un sacrifice et qui fait hardiment les sacrifices qui lui coûtent le plus. Un caractère de vertu tel que le demandait le nouvel établissement; politesse qui s'insinue et qui gagne les cœurs; autorité qui domine et qui assujettit les esprits; piété qui donne l'exemple; fermeté qui le fait imiter; prudence qui ne se permet aucun excès; zèle qui ne souffre aucun relâchement. Docile à suivre les ordres qu'elle reçoit; attentive à faire exécuter ceux qu'elle donne; également propre à prendre l'esprit de François de Sales et à le communiquer, à l'établir et à le maintenir, à imiter ses vertus et à seconder ses projets, et dont on peut dire qu'elle ne fut pas moins nécessaire à saint François de Sales pour l'exécution de ses desseins, que saint François de Sales lui fut nécessaire à elle-même pour sa propre perfection. Vous voyez que je parle de la sainte et vertueuse Françoise de Chantal : sortie d'une maison illustre, elle en avait porté toutes les vertus et toutes les richesses dans une maison presque aussi ancienne que le royaume, et connue dès les premiers jours de l'empire français. D'abord, le modèle des vierges par sa modestie et sa pudeur, ensuite le modèle des épouses chrétiennes, par sa complaisance et sa piété; un accident tragique lui enlève, à la fleur de ses ans, un époux tendrement chéri. Dieu qui avait de grands desseins sur cette grande âme, lui ôtait ainsi une partie de ce qu'elle aimait pour la préparer à n'aimer que lui, et lui laissait le reste pour lui donner occasion de faire un sacrifice digne de son amour. Retenue dans le monde et détachée du monde, fuyant tous les vices, et n'ayant d'autre défaut que de chercher la vertu avec une vivacité trop inquiète, elle sent s'élever dans son cœur des mouvements confus qu'elle ne peut s'expliquer à elle-même.

Elle voit François de Sales; enchantée de sa douceur, elle se livre à sa conduite; il lui développe le mystère de son cœur et le secret de la grâce. Quelles victimes on lui demande! La douleur d'un père, qui ne vit plus que dans cette fille, reste unique d'une maison si ancienne; un fils, et quel fils! L'image de cet époux, l'objet d'un amour si tendre! Quitter le fils, c'est perdre le père une seconde fois et rouvrir toutes les blessures de son cœur! Mais qui pourrait résister à la parole de François de Sales et aux charmes de sa persuasion? Elle abandonne et son père et son fils pour se donner tout entière à la nouvelle postérité qu'elle doit former en Jésus-Christ, et est la première pierre sur laquelle repose ce vaste édifice. La douceur de François de Sales en avait jeté les fondements; elle en trace le plan et les proportions.

Règles, constitutions, coutumes, gouvernement; tout y porte le caractère, l'empreinte de cette vertu aimable. L'observance régulière, facile, aisée, ne demande que les qualités du cœur. L'esprit de la règle est sublime; la ferveur la plus pure peut à peine en remplir toute l'étendue; la lettre en est douce et simple; la santé la plus délicate, la plus fragile peut en remplir tous les devoirs. Mélange prodigieux de douceur et de rigueur, ou plutôt chef-d'œuvre de cette douceur sage et évangélique de François de Sales; il paraît n'exiger rien; il obtient tout: renoncement entier à soi-même, dépendance continuelle; tous les moments sont à la règle, toutes les actions sont à l'obéissance; détachement parfait, on a tout, on ne possède rien; des vertus solides et purement intérieures; ces vertus qui ne s'annoncent point au dehors par leur singularité, par leur éclat, qui naissent, qui demeurent cachées à l'ombre de la croix de Jésus-Christ, qui coupent, qui déracinent l'amour du plaisir et de la liberté, que la vanité ne peut produire et qui ne peuvent produire ni l'orgueil, ni la vanité.

En un mot, règle si douce et en même temps si parfaite, qu'elle ne demande que ce que toutes les âmes peuvent donner, et que les âmes les plus ferventes ne peuvent rien donner au delà de ce qu'elle demande.

Enfin, douceur de François de Sales, qui consomme ce projet avantageux à tant d'âmes. Les nouveaux établissements souffrent bien des contradictions. A quoi donc devons-nous attribuer les succès si prompts, si étonnants de celui-ci, si ce n'est à la douceur de François de Sales, qui, après l'avoir rendu maître de tous les cœurs, aplanit toutes les difficultés? Les souverains pontifes, les rois, les provinces, les villes s'empressent à préparer des demeures aux filles de François de Sales. Il vous plut, Seigneur, de répandre vos plus abondantes bénédictions sur la postérité d'un père saint et juste: *Plantasti radices ejus.* (*Psal.* LXXIX, 9.) Vous dîtes, et le sein de la terre s'ouvrit avec joie pour recevoir cette nouvelle tige, qui, bientôt devenue un grand arbre, couvrit de son ombre tous les peuples de la terre, et passa la hauteur des cèdres du Liban: *Operuit montes umbra ejus, et arbusta ejus cedros.* (*Ibid.*, 11.) En peu d'années elle a étendu ses branches d'une mer à l'autre; elle a occupé les villes les plus florissantes: *Extendit palmites suos usque ad mare.* (*Ibid.*, 12.) Daignez, Seigneur, jeter un regard propice sur votre ouvrage: *Respice de cœlo et vide et visita vineam istam... quam plantavit dextera tua.* (*Ibid.*, 15, 16.) Faites couler vos grâces, surtout dans cette maison sainte; vos yeux y aperçoivent encore cette paix, cette douceur, cette charité sincère qui unissaient les cœurs aux premiers jours de leur congrégation naissante; cette ardeur du saint amour, qui ne jette des regards sur le monde que pour se féliciter de vous en avoir fait le généreux sacrifice; cet esprit de prière qui, dans le silence du sanctuaire, vous invoque par des vœux purs et sincères; cet esprit de foi soumise, qui gémit sur les périls de la religion et appelle la paix par ses soupirs et par ses larmes; cet esprit de zèle qui répand sur la jeunesse confiée à ses soins toutes les qualités qui font réussir dans le monde et toutes les vertus qui peuvent l'édifier.

Heureuse la terre qui est habitée par un peuple si saint; heureux ce peuple, si fidèle à marcher sur les traces de son père, de ce père qui, dans sa douceur évangélique, trouva non-seulement le mérite et les avantages de sa sanctification personnelle, mais encore tous les talents et tous les succès de son apostolat.

Tel est le spectacle instructif que l'Eglise vous présente, à vous surtout, ministres de l'Evangile, qu'elle appelle aux honneurs du sacerdoce; à vous qui, sur les pas des prophètes, des apôtres, vous préparez à combattre les combats du Seigneur, à devenir l'appui d'Israël, les vengeurs de Sion, la lumière, le salut des nations.

Apprenez de ce grand saint que la patience, la douceur est le premier des talents dans un homme dévoué à l'utilité publique et séparé pour la sanctification des âmes. Apprenez que si c'est à l'école des passions tumultueuses, dans le bruit et le fracas des armes que se forment les guerriers, les conquérants du siècle, c'est à l'école du Dieu de paix et de silence que se forment les guerriers, les conquérants de la religion. Apprenez que si le feu qui anime les héros du monde est le feu de l'ambition qui désole les villes, qui embrase les provinces, qui consume les trônes, qui dévore les empires; le feu qui transporte les héros de l'Evangile est le feu de la charité sainte qui pénètre les cœurs, qui les amollit, qui les attendrit, qui les gagne, qui les assujettit. Apprenez que si un Elie, qui s'avance dans les plaines de Samarie la foudre à la main, fut l'homme du Dieu de la loi, *vir Dei*, il n'appartient qu'à un Paul, qui s'afflige quand on s'afflige, qui mêle ses pleurs avec les larmes qu'on répand, d'être l'homme du

Dieu de l'Evangile : *Segregatus in Evangelium Dei*. (*Rom.*, I, 1.)

Et vous, chrétiens, ne l'oubliez point ; comme la charité seule fait l'apôtre, il n'est donné qu'à la charité seule de faire les saints. Esprit de douceur patiente à souffrir, prompte à excuser, indulgente à tolérer, timide à juger, lente à prononcer, réservée à blâmer, prudente à dissimuler, discrète à se taire, facile à fléchir, à apaiser, empressée à obliger, attentive à prévenir, modeste dans les honneurs, bienfaisante dans l'autorité, aimable dans les répréhensions, tendre dans les reproches, libérale et généreuse dans l'opulence, tranquille et soumise dans l'indigence; sans faste, sans hauteur dans la prospérité; sans murmures, sans jalousies dans l'adversité; sans caprice, sans dureté dans la pratique de la vertu; sans fiel, sans amertume dans les mouvements du zèle. Esprit de paix, d'union, de concorde, de douceur, de charité; voilà le fond, l'essence du christianisme; non-seulement parce que c'est la vertu qui nous rend plus semblables à Jésus-Christ, modèle de toutes les vertus; non-seulement parce que c'est la vertu qui distingue la piété évangélique de la dévotion pharisaïque; non-seulement parce que c'est la vertu qui fit la gloire de la réligion naissante; une fausse philosophie ne formait alors que dans le monde le règne du libertinage et des vertus dures et inquiètes, que des vertus orgueilleuses et méprisantes ; le monde étonné vit l'Evangile former des vertus humbles et modestes, des vertus douces et pacifiques : non-seulement parce que c'est la vertu dont l'usage est le plus étendu ; les autres vertus ont leurs moments, leurs occasions ; la douceur est la vertu de tous les instants, de toutes les situations, la vertu de tous les âges, de toutes les conditions ; non-seulement parce que les autres vertus ne sont rien sans la charité qui aime Dieu, sans la charité qui aime le prochain; mais parce que cette vertu est la perfection de toutes les vertus, parce qu'elle suppose, parce qu'elle demande nécessairement toutes les vertus.

En effet, quel moyen d'arriver à la douceur évangélique ? Point d'autre que le renoncement à tous les intérêts, à toutes les passions, à tout soi-même.

Renoncement à tous les intérêts, à tous les désirs, à tous les projets de la cupidité. Si vous souhaitez les prospérités du monde, si vous redoutez les disgrâces du monde, un rival vous inquiète, un concurrent vous blesse, un obstacle vous chagrine, un délai vous impatiente, une intrigue vous désole, une injustice vous irrite, une perfidie vous révolte, une révolution vous désespère.

Renoncement à toutes les passions, à tous les penchants. Vous êtes fier ; vous ne sauriez souffrir une contradiction, un mépris, un outrage ; vous êtes sensible : pour vous aigrir il ne faut qu'un oubli, un air de froideur et d'indifférence ; vous êtes délicat : une raillerie, une parole, un geste vous met hors de vous-même ; vous êtes jaloux : un mérite qui brille, un talent qui s'annonce, un succès qui vous efface, jette votre cœur dans la plainte, le dépit, le murmure.

Renoncement à soi-même. Une idée qu'on n'adopte pas, un goût qu'on refuse de suivre, un caprice sous lequel on dédaigne de plier, que sais-je, mes chers auditeurs ; on rougirait d'entrer dans le détail des bagatelles que nous voyons chaque jour rompre les liens des amitiés les plus tendres, à la honte de l'humanité et au scandale de la religion !

Je dis au scandale de la religion. Prenez garde ; au lieu que la douceur de François de Sales fut l'apologie de la piété chrétienne contre les faux préjugés du monde ; aujourd'hui, vous le savez, par les vivacités inquiètes, par les sensibilités déplacées, par les hauteurs bizarres, par l'austérité sombre et chagrine, par les antipathies et les aversions mal dissimulées, par les querelles, les haines, les animosités déclarées des personnes d'ailleurs vertueuses et timorées, la piété tombe dans le mépris, et les faibles des dévots ont avili la dévotion.

Ajouterai-je en finissant : Au lieu que la piété douce et pacifique de François de Sales étendit l'empire de l'Eglise, ce qui accrédite l'irréligion, ce sont nos tristes divisions. Nous oublions que l'Eglise est cette Eglise de paix et de silence, dont le disciple bien-aimé disait qu'elle ignore les éclats, les clameurs de la dispute; nous en faisons le Lycée, le Portique d'Athènes, où chacun vient essayer les forces de son esprit, étaler les richesses de sa science et de son érudition, déployer les subtilités et les chicanes de sa raison. Tous veulent être maîtres, instruire et décider ; personne ne veut être disciple, écouter et se soumettre. Le feu répandu sur la terre n'est plus le feu de la charité ; c'est le feu de la discorde. Dissensions fatales ! A leur flambeau a coutume de s'allumer celui des guerres les plus sanglantes ! Combien de fois après avior ravagé le sanctuaire et divisé le sacerdoce, elles ont ébranlé le trône et précipité la ruine des empires ! Ah ! ne préparons pas à notre postérité les tempêtes, les orages qui agitèrent nos aïeux ! Si nous aimons l'Etat, si nous aimons la religion, si nous sommes citoyens, si nous sommes chrétiens, devenons un peuple d'union et de concorde, ne cessons de marcher dans les voies de la douceur évangélique : voies sûres, voies libres de tout piége et de tout écueil pour la vertu; elles nous conduiront à cette ville sainte et fortunée, où, selon l'expression de saint Augustin, tout ne sera que paix et félicité, parce que tout ne sera qu'amour et charité. Ainsi soit-il.

ORAISONS FUNEBRES.

I. ORAISON FUNEBRE

DE S. E. MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE FLEURY, MINISTRE D'ÉTAT, ETC.

Beatus homo qui invenit sapientiam... longitudo dierum in dextera ejus, et in sinistra illius divitiæ, et gloria. Viæ ejus, viæ pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ (*Prov.*, III, 16).

Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse... elle a la longueur des jours dans sa droite, et dans sa gauche les richesses et la gloire. Ses voies sont belles, tous ses sentiers sont pleins de paix.

C'est ainsi que le plus sage des rois nous représente la sagesse, comme la source féconde d'où coulent le repos de l'esprit, la tranquilité de l'âme, la douceur et les agréments de la vie, tous les biens dignes d'obtenir l'estime de la raison et d'emporter les désirs du cœur. Heureux, s'écrie-t-il, l'homme qui a trouvé la sagesse! *Beatus homo qui invenit sapientiam.* Libre, maître de lui-même, dans un calme profond, il voit ses jours purs et sereins, exempts de nuages et de tempêtes, se multiplier, se reproduire, pour lui faire goûter sur la terre les prémices de l'immortalité qui l'attend dans le ciel: *Longitudo dierum in dextera ejus.* Les trésors de l'opulence et de la gloire préviennent ses vœux et ne les excitent pas; il les reçoit, il ne les cherche pas. Riche sans opulence, respecté sans titres et sans dignités; la plus sombre obscurité n'affaiblirait pas l'éclat de son nom, et au faîte de la plus sublime élévation, il se montrera plus grand que sa grandeur: *In sinistra illius divitiæ et gloria.* Dans quelque route qu'il marche, les siècles les plus éloignés viendront y étudier la trace de ses pas; il y viendront apprendre que ce ne sont point les événements, mais l'esprit et le cœur qui font le grand homme: que pour s'attirer l'attention et l'hommage des peuples, la vertu se suffit, et n'a point besoin de la fortune: *Viæ ejus, viæ pulchræ.* Ennemi du tumulte et des agitations inquiètes, il n'aime de victoires, que les triomphes de la persuasion de l'équité; de conquêtes, que le cœur et la confiance des nations; de récompenses, de félicité, que le plaisir de cimenter, de perpétuer l'empire de la paix; de réussir et de travailler au bonheur du monde: *Omnes semitæ illius pacificæ.*

Chrétiens, l'avenir s'était-il dévoilé aux yeux de Salomon? Dans ce portrait du sage, qu'il vient de tracer, ne reconnaissez-vous pas le sage que nous regrettons, ses desseins pacifiques, ses titres, ses dignités, ses honneurs, la longue durée et la constante prospérité de ses jours? *Longitudo dierum... gloria et divitiæ... viæ pulchræ .. semitæ pacificæ.*

Si je ne paraissais dans le temple que pour payer à la mémoire de ce sage ministre un tribut de louanges, que me resterait-il donc à dire, après ce que j'ai dit? Son éloge, à peine commencé, ne vous semblerait-il pas achevé? mais un autre dessein m'anime; je viens moins pour louer que pour instruire: ou plutôt, je viens joindre l'instruction à l'éloge, et, par les louanges du sage, vous porter à l'amour de la sagesse.

J'entends cette sagesse véritable, cette sagesse solide et réelle, qui proportionne les vues, les mouvements, les démarches à la variété des conjonctures, à l'importance des emplois, à la différence des situations, à la multiplicité des obligations. J'entends cette sagesse qui ne connaît ni les talents déplacés, ni les projets vastes, ni les vertus outrées; cette sagesse qui imprime à toute la conduite ce caractère d'ordre, de décence, de bienséance, sans lequel les talents deviennent des défauts, les vertus ne sont souvent que des vices, les titres, les dignités n'honorent pas l'homme, l'homme déshonore les dignités et les titres.

Les temples, les académies retentissent chaque jour des leçons propres à l'enseigner cette sagesse; qu'ils sont rares les exemples capables de la persuader! La Providence nous en a fourni un modèle accompli dans la personne de très-haut et très-puissant seigneur André-Hercule de Fleury, ancien évêque de Fréjus, précepteur du roi, cardinal de la sainte Eglise romaine, ministre d'Etat. Arrêtons-nous à cette idée: laissons le peuple vain et inconsidéré juger d'un ministre par les événements du ministère, décider du mérite et des talents par la fortune, et par le succès. Etudions l'homme dans l'homme même. Oublions ce qu'il a fait pour le bien et pour l'avantage de l'Etat. Que dis-je? Souvenons-nous que les grands, que les importants, que les essentiels services qu'il rendit à l'Etat, consistent dans les exemples immortels de sa sagesse, de sa prudence et de sa modération.

Car j'appelle servir l'Etat, et le servir pour la suite des siècles, confondre, proscrire, décrier à jamais, dans l'esprit d'une nation, la basse et rampante ambition, qui marche aux honneurs par des voies dont rougit la vertu; l'indolente ou présomptueuse ambition, qui se repose dans les honneurs, sans zèle ou sans capacité pour en soutenir le poids; la coupable et funeste ambition, qui ne se sert des honneurs que pour se livrer avec impunité à la licence des passions. Or quel exemple plus capable que l'exemple du cardinal de Fleury, d'exciter, de répandre dans l'Etat une noble émulation de services, de

talents et de vertus? Le cardinal de Fleury, toujours guidé, toujours conduit et animé par la sagesse, arrive aux honneurs par la voie du mérite et des services; il rend ses honneurs utiles à la patrie par ses talents et par l'usage de ses talents; il ajoute un nouveau lustre à ses honneurs par l'éclat de ses vertus; en un mot, la faveur, la confiance du prince, obtenue par le mérite et les services, soutenue par les talents, illustrée par les vertus. Ce caractère si singulier, peut-être si unique, appliquons-nous à le développer, pour votre instruction, pour la gloire de ce sage ministre et pour l'honneur de l'humanité.

Vous demanderai-je, Messieurs, une attention favorable? Je sais que, dans les âmes vulgaires, l'éloge a coutume de blesser la jalouse délicatesse de l'amour-propre, autant humilié par le récit des vertus qu'il n'a pas que par la censure des défauts qu'il a. Je sais que, par rapport à ces hommes qui furent les dépositaires des grâces, l'orgueil cherche à se dédommager, à se venger sur la personne des hommages serviles qu'il prodigua tant de fois à la fortune; que plus il a rampé avec bassesse, plus il s'élève avec fureur, sans s'apercevoir qu'après être déshonoré par les louanges mercenaires et intéressées, il se déshonore encore plus honteusement par le fiel et l'amertume de la satire; sans s'apercevoir que ce qu'il appelle retour de raison et de réflexion n'est que la flétrissure d'un second vice, ajoutée à l'opprobe du premier. La noblesse, l'élévation de vos sentiments, vous défend contre l'outrage d'un soupçon si injurieux. Vous verrez avec plaisir le mérite et les services arriver aux honneurs, les talents s'y développer, les vertus y briller; vous verrez partout le citoyen et le chrétien, le ministre et l'évêque se signaler par des traits marqués de sagesse et de religion.

PREMIÈRE PARTIE.

L'orsqu'il plaît à la Providence de donner au monde le spectacle d'un homme, qui, parvenu aux plus éminentes dignités de l'Eglise et de l'Etat, possède tout ce que le sacerdoce et l'empire peuvent donner de titres et d'honneurs; aussitôt l'ambition, avide de se proposer un modèle facile à imiter; la jalousie, impatiente de se consoler de son obscurité, et intéressée à se persuader que la fortune ne se refuse à ses vœux, que parce que la fortune a coutume de fuir le mérite; la curiosité maligne et pénétrante; les préjugés de l'esprit; les passions du cœur réunissent leurs soupçons, leurs conjectures, leurs réflexions critiques, leurs lumières, leurs découvertes prétendues; et parce que l'histoire des monarchies présente, pour un Joseph, plus d'un Aman; pour un David, plus d'un Absalon; pour un Judas Machabée, plus d'un Joab; on veut qu'aucune fortune n'ait été innocente: ou si l'on ne découvre point de crime et de perfidie, on se fait un système arbitraire de manéges politiques, de protections mendiées, de cabales adroitement poussées: ressources que se ménage la vanité, afin que, si elle perd le plaisir de blâmer et de censurer, elle échappe à la triste nécessité de louer et d'applaudir. Suivez le cardinal de Fleury: étudiez le commencement, les progrès successifs de son élévation, vous lui appliquerez ces paroles des livres saints: Tous les biens me sont venus avec la sagesse, et je lui dois toute ma gloire: *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius.* (*Sap.*, VII, 11.)

En effet, fut-il un de ces hommes qu'une heureuse occasion, qu'une circonstance imprévue, que l'activité de l'ambition empressée et hardie à précipiter le moment de la fortune, place tout à coup à la tête de l'Empire, étonné de les voir franchir d'un seul pas l'immensité de la distance, et paraître au bout de la carrière, avant que de l'avoir parcourue; un autre prodige a frappé l'Europe dans l'élévation du cardinal de Fleury. S'il marche aux premiers emplois de l'Etat, il y marche avec tant de lenteur, qu'il n'y arrive enfin que porté, qu'entraîné par le cours des événements. Il ne cherche point les dignités, il se contente de les attendre; ils les attend moins qu'il n'en est attendu; il va moins aux honneurs que les honneurs ne viennent à lui: *Qui venire ad dignitatem detrectaverat, ad ipsum dignitas venit.*

Prétendra-t-on qu'il fut un de ces hommes dont l'ambition profonde et dissimulée forme le tissu, noue le fil de ses intrigues à l'ombre et dans le silence, s'enveloppe dans un cercle de projets obscurs et de manœuvres ignorées; fuit les yeux des concurrents, se dérobe à leur pénétration, et n'annonce ses desseins que par l'éclat du succès? Dans l'élévation du cardinal de Fleury, point de voiles, point de nuages, point de mystères. On voit un emploi amener un autre emploi; une dignité préparer à une autre dignité: on voit son élévation croître par degrés, avertir la jalousie, lui donner le temps de se précautionner, et lui ôter l'espérance de réussir.

Regardera-t-on son élévation comme un effet du hasard? Le hasard, mot vide, inventé par l'ignorance pour cacher sa honte, adopté par l'impiété pour se défendre contre la raison, employé par la malignité timide et politique pour censurer sans péril le choix du prince. Le hasard n'est rien, il ne peut rien: tout a sa cause, son principe. Le principe de l'élévation du cardinal de Fleury fut le mérite, un mérite connu, estimé, éprouvé, un mérite qui ne s'élève à des emplois plus distingués qu'en se montrant supérieur aux places qu'il occupe.

Je dis un mérite connu, estimé, éprouvé. Après avoir acquis les richesses de la littérature, après avoir puisé dans leur source les grâces du langage de Rome et d'Athènes; après avoir percé les profondeurs respectables de la religion, l'abbé de Fleury, paraît à la cour avec cette physionomie heureuse que Dieu imprime sur le front des hommes qu'il prépare aux hautes

destinées. Là, sur ce théâtre changeant et mobile, où la scène varie à chaque instant, où, sous les apparences du repos, règne le mouvement le plus rapide; dans cette région d'intrigues cachées, de perfidies ténébreuses, de méchanceté profonde et réfléchie; dans cette région où l'on respecte sans estimer, où l'on applaudit sans approuver, où l'on sert sans aimer, où l'on nuit sans haïr; où l'on s'offre par vanité, où l'on se promet par politique, où l'on se donne par intérêt, où l'on s'engage sans sincérité, où l'on se retire, où l'on abandonne sans bienséance et sans pudeur : dans ce labyrinthe de détours tortueux, où la prudence marche au hasard, où la route de la prospérité mène si souvent à la disgrâce, où les qualités nécessaires pour s'avancer sont souvent un obstacle qui empêche de parvenir; où vous n'évitez le mépris que pour tomber dans la haine; où le mérite modeste est oublié, parce qu'il ne s'annonce pas; où le mérite qui se produit est écarté, opprimé, parce qu'on le redoute; où les heureux n'ont point d'amis, puisqu'il n'en reste point aux malheureux. Là, dès le premier pas que l'abbé de Fleury fait dans ces sentiers embarrassés, on croirait qu'il les a parcourus mille fois. Le peuple qui les habite depuis l'enfance ne les connaît pas si bien : c'est que l'expérience, c'est que l'étude et l'art ne sont nécessaires qu'aux hommes médiocres; les grands génies naissent tout ce qu'ils seront : le temps les montre, il les développe, il ne les forme pas. D'un coup d'œil, l'abbé de Fleury perce le mystère de toutes les cabales, il saisit le nœud de toutes les intrigues, il démêle la concurrence et l'opposition de tous les intérêts. Il apporte à la cour les talents qu'on vient y chercher; il n'y prend aucun des vices qu'elle a coutume de donner. Heureux à joindre la souplesse et la dextérité du courtisan avec la probité de l'honnête homme, il a le don de plaire sans empressement, de respecter sans bassesse, de louer sans adulation, de s'attacher au mérite et d'en montrer, de gagner des amis et de les conserver. Les sociétés du goût le plus fin, le plus délicat et le plus difficile le reçoivent, l'appellent et l'invitent. Les maisons des grands, les palais des princes, le cabinet des ministres s'ouvrent à l'abbé de Fleury; il y trouve l'estime, l'amitié, la confiance. Les cabales opposées se démasquent à ses yeux, sans craindre ni les imprudences de l'indiscrétion, ni les perfidies de l'intérêt; il se concilie tous les esprits; il obtient tous les suffrages.

Quels projets n'aurait pas conçus, de quels songes, de quels fantômes de crédit et de prospérités ne se serait pas enivré un esprit vain et ambitieux! Le sage se borne à remplir son devoir; il laisse au ciel le soin de régler sa fortune. Est-il élevé à l'épiscopat, je vois cet homme savant, poli, doux, insinuant; cet homme, les délices de la cour, je le vois s'ensevelir dans les montagnes de la Provence. Je le vois uniquement occupé à maintenir l'ordre dans son diocèse; à remplir de l'esprit du sacerdoce les jeunes élèves, l'espérance du sanctuaire; à éprouver leur vocation; à veiller sur leurs mœurs et sur leurs études; à pénétrer le secret de leurs penchants et de leurs inclinations; à encourager leurs talents, et à les employer; à s'instruire des abus, et à les retrancher. Je le vois occupé à prévenir les périls de la foi, et à les écarter; à connaître les besoins de son peuple et à les soulager; à déraciner les scandales, et à les corriger; à réunir les familles divisées, à les sanctifier; à rétablir la décence, la majesté du culte public, et à l'augmenter; à guider la ferveur cachée à l'ombre du désert, et à la perfectionner. Père, pasteur, il remplit ces noms par sa tendresse et par sa vigilance. Naïf dans ses manières, simple dans ses expressions; vous diriez qu'il n'a point vu d'autre peuple; que ces montagnes furent son berceau; qu'il ne sait que ce qu'elles ont pu lui apprendre. Ses talents lui deviennent inutiles, il les oublie, il les ignore; l'occasion les demande, il les retrouve.

Le duc de Savoie, après avoir vu sa capitale prête à tomber sous nos armes, devenir, par une révolution imprévue, le terme fatal de nos triomphes, pénètre dans nos provinces. Entraîné par le cours de nos disgrâces et de ses prospérités, comment l'Évêque de Fréjus se comportera-t-il dans une position si délicate? Ne craignez ni les imprudences d'une fermeté trop austère, ni les bassesses d'une rampante et timide politique. Guidé par la sagesse, il portera au duc de Savoie le tribut de vénération et de complaisance que l'on doit à tous les trônes : fidèle à son maître, il ne déshonorera point le nom français par de lâches hommages rendus à la fortune. Ses attentions respectueuses lui attirent les regards et les bontés du prince, une noble liberté lui concilie son estime : il refuse de se dire sujet, et il n'est point traité en ennemi : il désarme la victoire sans se soumettre au vainqueur, par une conduite de ménagements que Versailles approuve, par une conduite de fermeté, à laquelle Turin applaudit; il signale son zèle pour son roi, et sauve son peuple des fureurs de la guerre.

Peuple heureux et digne de l'être, vous avez voulu que la mémoire de ce bienfait ne périsse point parmi vous; vous avez voulu qu'à travers l'espace des siècles elle arrive à votre dernière postérité, et que chaque année ramène le jour consacré à votre reconnaissance. Vos vœux les plus doux auraient été remplis, si le ciel vous avait conservé votre protecteur. Une carrière plus vaste était due à tant de talents; le moment arrivait où ce mérite, si modeste, devait se développer aux yeux de l'univers, et par tous les services qu'un sujet peut rendre à son roi devait se montrer digne de tout ce qu'un roi peut faire pour son sujet.

Louis XIV, ce monarque, la gloire de son peuple et de son siècle, la gloire de la religion et de l'État; plus héros dans le dé-

clin des années et de la prospérité que dans le brillant de sa jeunesse et de ses victoires ; ce roi, dont la vertu éprouvée par la disgrâce força enfin la fortune à rougir de son inconstance, lui fit sentir sa faiblesse, lui apprit qu'il ne lui appartient, ni de donner, ni d'ôter la véritable grandeur : Louis XIV avait vu passer, comme l'ombre, sa nombreuse postérité : seul dans ses palais immenses, il semble se survivre à lui-même : ses yeux, prêts à se fermer pour toujours, n'aperçoivent à la place de tant de fleurs moissonnées dans leur printemps, qu'une fleur à peine éclose, faible, chancelante, presque dévorée par le souffle qui avait séché, qui avait consumé tant de tiges si florissantes. C'est un nouveau Joas, unique reste du sang de David, arraché aux débris de son auguste maison, ayant peine à se faire jour à travers les ruines sous lesquelles il parut enseveli. Dans cet enfant se réunissent les mouvements de son cœur et les vues de son esprit, les tendresses d'un père et les projets d'un roi. Oh ! si du moins il pouvait, par ses leçons et par ses exemples, le former dans le grand art de régner ! Mais le temps coule ; le tombeau s'ouvre devant le monarque ; le tombeau l'attend et le demande : il pense donc à se remplacer auprès de son successeur. Or sur qui tombera le choix de ce prince vieilli dans l'étude et dans la connaissance des hommes ; de ce prince, dont le choix des Bossuet et des Fénelon, avait prouvé et honoré les lumières ? Il appelle l'évêque de Fréjus : il lui remet les destinées de son sang et de son royaume.

Ici, ne devrais-je pas terminer mon discours ? Le suffrage du père et les vertus du fils, Louis XIV et Louis XV. Avoir mérité la confiance de ce roi qui fit la gloire de la France ; avoir élevé à la France ce roi qui en fait le bonheur : entreprendre d'ajouter à cet éloge, ne serait-ce pas l'affaiblir ? En effet, si le plus noble, si le plus heureux effort de l'esprit humain est de former, de développer un autre esprit, que sera-ce d'élever un prince né pour le trône ?

Qu'est-ce qu'élever un prince né pour le trône ? C'est, en qualité de chrétien, imprimer profondément dans l'esprit et établir dans le cœur d'un jeune prince ces grandes et sublimes maximes, que saint Augustin développe avec tant de force dans les livres de la Cité de Dieu : que la grandeur des rois consiste à se souvenir que, rois pour le peuple, devant Dieu ils ne sont que des hommes : *Si se homines meminerint* : que leur grandeur consiste à maintenir les droits de la religion avec autant de fermeté que les intérêts de la couronne : *Si suam potestatem ad Dei cultum, majestati ejus famulam faciant* ; que le roi véritablement roi n'est point le prince qui étend sa domination, mais celui qui multiplie ses vertus ; le prince qui commande à l'univers, mais celui qui commande à ses passions ; le prince qui laisse son nom dans les fastes du monde, mais celui dont le nom sera écrit dans le livre de vie ; le prince dont la fortune remplit et prévient les désirs, mais celui qui ne veut que Dieu, qui ne cherche que Dieu, qui n'est roi que pour Dieu : *Si Deum timent, diligunt, colunt, si malunt cupiditatibus quam gentibus imperare, tales imperatores felices dicimus.*

Qu'est-ce qu'élever un prince né pour le trône ? C'est, en qualité de citoyen vertueux, graver au plus intime de son âme ces principes immuables d'ordre et d'équité d'où tirent leur stabilité, leur invariabilité, les engagements réciproques d'empire et d'obéissance, d'autorité et de fidélité, de prince et de sujet ; ces principes immuables d'ordre et d'équité qui décident que les peuples sont aux rois, que les rois sont pour le peuple ; que le prince n'est pas moins né pour obéir à la raison que pour commander aux hommes ; qu'un maître sans modération et sans équité ne violerait pas moins les droits de la société qu'un peuple sans soumission et sans fidélité.

Qu'est-ce qu'élever un prince né pour le trône ? C'est, en sujet fidèle, lui tracer les routes de la véritable gloire ; lui dire ce qu'on ne lui redira jamais : que la pourpre, que le diadème empruntent leur plus beau lustre de l'éclat des vertus ; que le mérite seul attire l'applaudissement ; que la dignité n'arrache que l'adulation, plus flétrissante pour le prince qui l'aime que pour le courtisan qui la prodigue.

Qu'est-ce qu'élever un prince né pour le trône ? C'est lui former un mérite composé de toutes les sortes de mérites. Un roi a toutes les espèces de devoirs à remplir ; il a besoin de tous les genres de talents et de vertus unis, rapprochés, confondus dans un mélange si parfait, que la majesté n'ôte point la confiance ; que l'affabilité ne diminue point le respect ; que l'autorité ne gêne point la liberté ; que la bonté n'affaiblisse point la vigueur du commandement ; que la justice ne captive point la clémence ; que la douceur n'enhardisse point à l'espérance de l'impunité ; que la valeur ne trouble point le repos du monde ; que l'amour de la paix ne laisse point périr les intérêts et la réputation de l'Etat ; que la vivacité ne précipite point l'exécution des projets ; que la sagesse ne perde point les moments rapides qui décident le sort des empires. Que sais-je ? Pour régner il faut toutes les qualités de l'esprit et du cœur. En faut-il moins pour instruire un prince à régner ? Je n'oserais le dire ; il est peut-être aussi difficile de former un grand roi que de l'être.

Et s'il est si difficile d'élever un prince né pour le trône, qu'est-ce qu'élever un prince déjà roi ? Théodose rendait les Arcadius, les Honorius souples aux leçons d'Arsène. Une parole, un regard de Louis XIV, ce roi, autant roi dans sa famille que dans son royaume, secondait le génie des Bossuet et des Fénelon. Un enfant que le trône attend n'ignore pas qu'il a un maître : un enfant qui occupe le trône ignore-t-il qu'il est roi ? Je ne sais quel cri du cœur et des passions l'avertit de sa grandeur ; il a

sent avant que de la connaître. Trop prompte élévation d'un prince, à quels périls n'exposez-vous pas sa vertu ? Quel esprit réunira assez de lumières, de sagesse, de prudence, de circonspection et de dextérité, pour reprendre son roi sans lui déplaire, pour le contredire sans l'irriter, pour concilier la fermeté avec la complaisance, l'autorité avec le respect, le ton de maître avec la soumission de sujet?

Tandis que je trace ce portrait, chacun de vous nomme l'évêque de Fréjus. Vous le voyez tel qu'on le vit auprès de notre jeune monarque. Ce ne fut point cette éducation faible, timide, qui amollit, qui énerve l'âme, qui livre le cœur à ses désirs, l'humeur à ses saillies, l'imagination à ses délires, l'esprit à son inconstance; qui, uniquement attentif à plaire, n'ose ni montrer la raison, ni persuader le devoir, et ne rougit pas d'acheter la ferveur d'un auguste élève au prix de ses vertus et de son mérite. Vous vous souvenez des acclamations dont retentit l'Europe, à la vue du roi dans la plus tendre jeunesse, dans les prémices et comme l'essai de son règne. Déjà modèle de piété, de douceur, de discrétion, de ce mérite que l'Ecriture regarde comme le mérite propre des rois ; ce fond de sagesse et de prudence, mérite de l'esprit; ce fond de bonté et d'humanité, mérite du cœur : *Prudentiam multam nimis et latitudinem cordis.* (III *Reg.*, IV, 29.)

Ce ne fut point cette éducation sombre, farouche, austère, dont les pesantes et chagrines leçons éteignent le feu de l'imagination, flétrissent les grâces de l'esprit, irritent l'activité des passions. Ce fut ce talent inimitable d'ôter aux préceptes leur sécheresse et leur aridité; d'occuper l'esprit sans le fatiguer, de le fixer sans le contraindre, de l'inviter par l'attrait du plaisir, de l'attirer par le goût de la nouveauté, de le remplir du désir de savoir ce qu'on veut lui apprendre, d'insinuer plutôt que d'enseigner : de donner à ses discours, de l'âme, de la vie, du sentiment.

Ce ne fut point cette éducation de sagesse mondaine et profane qui ne laisse rien ignorer à un prince, excepté ce qu'il lui importe davantage de savoir : les maximes et les principes de sa religion. Dirai-je que l'évêque de Fréjus était intimement pénétré, était intimement convaincu de la vérité, de la divinité, de la sainteté de la foi chrétienne ? Grand Dieu, à quels temps nous avez-vous réservés, si ce sont là des traits qui doivent entrer dans son éloge! Il eut mille vertus qui firent honneur à son siècle : qu'il est triste que les vices et la perversité de son siècle augmentent le prix et le mérite de ses vertus! siècle malheureux où l'ignorance et l'orgueil boivent à l'envi le poison de l'impiété dans la coupe de séduction que leur présentent les passions et la volupté ! siècle d'aveuglement et de ténèbres fatales où l'esprit, entraîné par l'appât impérieux et trop enchanteur d'une fausse liberté, aime à se plonger dans l'abîme sans fond des spéculations vagues et téméraires; à s'égarer dans un labyrinthe de sophismes captieux où il veut se perdre et ne se retrouver jamais! L'évêque de Fréjus en redouta le péril et la contagion. Il savait que les intérêts, que les cupidités de la cour conjurent contre les vertus et contre la religion du prince. Avec quel soin ne s'appliqua-t-il donc pas à lui peindre l'irréligion avec ses véritables couleurs? à la lui montrer telle qu'elle est : inquiétude dans l'esprit, indocilité dans la raison, attrait de libertinage dans le cœur, désir de l'impunité dans les passions ; favorable au vice qu'elle rend libre de crainte ; triste pour la probité qu'elle laisse sans espérance : amas bizarre d'opinions flottantes et incertaines que l'honnête homme ne peut adopter sans se mettre dans la nécessité de rougir bientôt, ou de son cœur corrompu par ses persuasions, ou de ses vertus contredites par son système ! Combien de fois lui représenta-t-il que la religion est le plus ferme appui de l'autorité, le soutien des lois, l'âme de l'Etat; que pour assurer la félicité commune, il suffirait de donner aux peuples des maîtres ; de donner aux princes des peuples formés à l'école de la religion?.... Que d'immortelles actions de grâces soient rendues à la Providence! Nous avons un roi qui aime la religion, comme chrétien ; qui aime la religion, comme roi. Mise dans tout son jour par une main si habile, la religion plut au jeune monarque; il lui ouvrit son âme. La religion donne les qualités du cœur ; avec la religion entrèrent la reconnaissance, la confiance, l'amitié.

L'amitié ! et je parle d'un roi ! jusqu'à nos jours, le trône trop ouvert aux passions avait paru inaccessible à ce sentiment. On plaignait la condition des princes : environnés de gloire et d'opulence, ils pouvaient, ils devaient envier le sort de l'homme obscur, condamné à ramper dans la poussière. Si celui-ci goûte les douceurs de la pure et naïve amitié, n'est-il pas assez vengé des outrages de la fortune? au lieu que le plus grand monarque, sans amis, vivra sans plaisirs. Que les princes n'accusent plus leur rang ni leur dignité; ils n'ont à se plaindre que de leur cœur. Il était réservé à Louis d'apprendre aux rois que l'amitié n'est point une vertu qui les avilisse; qu'elle n'est point un bonheur que le ciel leur refuse. Il était réservé à l'évêque de Fréjus d'apprendre aux peuples qu'un sujet peut aspirer à gagner le cœur de son maître.

Noble et illustre récompense ! Elle remplissait les vœux de l'évêque de Fréjus ; elle ne suffisait pas à la reconnaissance du monarque. Appelé au conseil, honoré de la pourpre romaine, chargé de veiller sous les ordres du prince au bonheur de l'Etat ; pour comble de prospérités, le cardinal de Fleury ne doit l'estime, la confiance du roi qu'à son mérite et à ses vertus; il ne doit son élévation qu'à l'estime et qu'à la confiance du roi ; de ce roi profond dans ses desseins, impénétrable dans ses projets, constant dans ses résolutions; de ce roi dont l'esprit

juste, sage, ferme, actif, pénétrant, soutient sans embarras le poids des affaires, préside sans trouble et sans agitation au détail immense d'un grand empire; de ce roi que nous voyons braver, dédaigner les efforts de l'Europe conjurée ; aussi éloigné de craindre la guerre par mollesse que de l'aimer par ambition. Ah ! que d'autres règnes aient emprunté leur gloire du génie des hommes appelés à l'administration des affaires publiques : ici ce sont les qualités du monarque qui font la gloire du ministre. Le mérite du maître annonce le mérite du sujet. Moins le cardinal de Fleury fut nécessaire, plus il lui sera beau qu'un si grand roi l'ait cru utile au bien de son royaume.

Retournez donc, Messieurs, retournez maintenant sur les pas du cardinal de Fleury. Je viens d'ouvrir à vos yeux les sentiers dans lesquels il a marché. Loin d'y apercevoir les mouvements, les manéges et les intrigues de l'ambition avide et inquiète, vous n'y verrez que le mérite éprouvé dans les emplois les plus délicats, signalé par les services les plus importants; modeste, paisible et tranquille, vous le verrez content de ce qu'il est, sans empressement pour parvenir à ce qu'il n'est pas, s'élever à une fortune, ouvrage de la seule vertu; marquée de l'empreinte et du sceau de la sagesse : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius.* (*Sap.*, VII, 11.) Instruits de la route que tient le sage pour arriver aux honneurs, apprenez de l'exemple du cardinal Fleury comment le sage rend ses honneurs utiles à la patrie par ses talents et par l'usage de ses talents.

SECONDE PARTIE.

Quelque difficile qu'il soit d'arriver aux premiers emplois avec l'estime et l'applaudissement des peuples, il est encore plus difficile d'y soutenir que d'y apporter une grande réputation. Honoré de la confiance du roi, le cardinal de Fleury ne tarde pas à justifier le choix du prince par ses talents ; par les talents les plus utiles, les plus nécessaires au bonheur et à la prospérité de l'État.

Tels que paraissent dans l'ordre de la littérature ces génies autant au-dessus de l'homme d'esprit que l'homme d'esprit est au-dessus du peuple; ces hommes dont l'imagination vive, féconde, élevée, enfante sans peine ces tours heureux, ces réflexions fines et déliées, ces traits hardis, ce grand, ce touchant, ce sublime qui ravit, qui passionne, qui transporte, qui enchante; les grâces de leur style, grâces simples et naïves, grâces nobles et élevées, ont toute la parure, tous les ornements de l'art, elles n'en ont point la contrainte et la servitude; rien ne sent l'effort, le travail. Tel dans l'ordre des intelligences destinées à manier les ressorts des États, tel parut le cardinal de Fleury. Les projets se présentent à lui discutés, pour ainsi dire, et concertés ; les affaires débrouillées et développées, les difficultés éclaircies et surmontées. On l'a vu sans étude, sans préparation, dicter les dépêches les plus importantes, avec une abondance, une succession si rapide d'idées ; avec une précision et une justesse d'expression ; avec un enchaînement, un tissu si serré de faits et de raisonnements, qu'il semblait lire une dépêche approfondie, châtiée, mesurée dans le loisir de l'attention la plus réfléchie. Un événement imprévu l'interrompt-il dans le cours de son ouvrage? Il se prête à un nouvel objet, sans quitter le premier; son esprit s'étend selon la nécessité des conjectures; les idées se multiplient sans se confondre; ou plutôt il abandonne les premières idées; il ne pense point à les fixer parce qu'il ne craint point de les perdre : rendu à lui-même, il rentre dans la route sans être obligé de retourner sur ses pas, sans être exposé au péril de redire ce qu'il a dit ou d'omettre ce qu'il n'a pas dit.

Ce qui coule avec tant d'impétuosité ne fuira-t-il point avec la même vitesse? Non, Messieurs; rien ne coûte au cardinal de Fleury, rien ne lui échappe. Sa mémoire souple, prompte à recevoir les traces, fidèle à les conserver, exacte à les représenter, ignore les différences du présent et du passé ; il voit encore ce qu'il a vu, il entend ce qu'il a entendu, il répond ce qu'il a répondu ; ce qui dans votre souvenir aura péri, de vos prétentions, de vos intérêts, de vos motifs, de vos démarches, vous le retrouverez dans l'esprit du cardinal de Fleury : ce qu'il a su une fois, il sera toujours en état de l'apprendre au maître qui le lui a enseigné.

De là cette paix, ce calme, cette tranquillité, dont l'impression riante, douce, aimable, se répandait au dehors. Des projets formés, arrangés par une lente et sombre méditation, laissent dans l'air, dans les manières, la trace et comme le contre-coup des efforts pénibles dont ils sont le fruit. L'âme épuisée retombe sur elle-même, n'ayant plus assez de force, assez de mouvement et de vie pour sortir de l'abîme de ses rêveries profondes. Vit-on dans le cardinal de Fleury cet air de recueillement triste et farouche, de distractions inquiètes, d'attention chagrine et laborieuse, partage des hommes bornés qui sont toujours à leurs pensées, parce qu'ils ne pensent jamais avec assez de force et de netteté? A quelque instant que vous approchiez du cardinal de Fleury, si vous ne cherchez que l'ami, que le citoyen; le ministre, l'homme d'État a disparu : tranquille, il se prêtera à l'enjouement de la conversation, aux amusements de la littérature, au détail des nouvelles, des événements publics et particuliers, comme s'il avait à prévenir l'ennui ou à remplir les vides d'une vie inutile et désoccupée.

De là cette force, cette vigueur constante et inaltérable de l'esprit et de la santé. Dans ces places élevées, on succombe promptement : *Omnis potentatus brevis vita.* (*Eccli.*, X, 11.) Situés au sommet de la montagne,

ces arbres, sans cesse agités par l'orage et la tempête, bientôt déracinés, couvrent la terre de leurs débris; l'effort continuel mine, consume et tarit dans les veines la source de la vie. Maître dans le grand art de se donner successivement au travail et au repos, de prendre et de quitter, au gré de ses désirs, le sérieux des projets et des affaires; le cardinal de Fleury éprouvait la vérité de ces paroles de l'Ecriture, que le sommeil de l'homme, consommé dans la sagesse, est un sommeil doux, paisible; qu'il est un sommeil de l'âme autant que du corps; un sommeil qui, avec le sang, ranime et renouvelle l'esprit : *Quiesces, et suavis erit somnus tuus.* (*Prov.*, III, 24.) Aussi l'avons-nous vu porter, jusque dans l'âge le plus avancé, le feu de la jeunesse, les saillies de l'imagination, les fleurs du printemps au delà de l'automne : *Animus gaudens ætatem floridam facit.* (*Prov.*, XXVII, 22.) Pour lui, le temps coulait, sans laisser de vestiges de son passage; chaque jour semblait lui rendre et lui rapporter ce que lui avait enlevé le jour qui avait précédé. Il nous avait presque accoutumés à douter, s'il n'était point excepté de la loi commune; et après une vie si longue, sa mort a eu tout le surprenant d'un prodige : *Mortuus est in senectute bona.* (*Genes.*, V, 8.)

De là ce secret impénétrable. Trop souvent les hommes d'Etat les plus défiants, les plus attentifs, se laissent deviner, s'ils ne se montrent pas; ils indiquent leur secret, s'ils ne le révèlent pas; on lit leurs projets, leurs craintes, leurs espérances dans leurs regards, jusque dans leur silence; ils ne disent rien, et ils ne cachent rien. En vain vous chercherez sur le visage du cardinal de Fleury le secret de l'Etat. A juger de la situation du vaisseau par la manœuvre du pilote, il vogue sur une mer que ne trouble pas le souffle le plus léger; il est entraîné doucement par le cours d'un fleuve qui roule ses eaux avec un mouvement uniforme. Ce que le cardinal de Fleury veut dérober aux soupçons, aux conjectures de la curiosité, il l'oublie sans l'oublier : sa mémoire s'ouvre pour le recevoir; elle se referme, pour ne le rendre que lorsqu'il le demandera. Ainsi déchargé du poids du secret, il n'éprouve ni le péril de le dire, ni l'embarras de le taire.

De là cette étendue, cette variété infinie de connaissances. Commerce, finances, guerre, marine, justice, religion, fonctions et prérogatives des charges, droits du prince et du peuple, il était obligé de veiller sur tout; il le savait, comme il convient de le savoir dans ces premières places, où l'esprit de détail cesse d'être esprit et raison; il le savait par les grands principes, par les vues générales. Ce qu'il lui importait davantage de savoir, qui le sut autant et si bien que lui? Peser les forces respectives des Etats, discuter les intérêts des princes, étudier leurs prétentions, démêler leurs rivalités et leurs jalousies, percer les voiles dont ils couvrent leurs ambitieuses démarches; posséder à fond les mœurs, les penchants, le caractère, le génie des nations, jusqu'aux noms, aux talents, à la capacité des particuliers distingués dans chaque Etat. On dirait du cardinal de Fleury qu'il habita toutes les parties de l'Europe, qu'il fut élevé dans toutes les cours, qu'il a traité avec tous les ministres, qu'il a entretenu tous les savants, qu'il a assisté à tous les conseils. L'ambassadeur arrivé à Versailles, doute, en quelque façon, s'il a quitté Rome, Vienne, Londres, Madrid; s'il parle à un des ministres de son prince, ou au ministre du roi auprès duquel on l'envoie. Et cette science la plus nécessaire, cependant si rare dans ceux qui savent le plus la science des hommes, ne fut-elle pas la science du cardinal de Fleury? Un moment de conversation, conversation, en apparence, vague, indifférente, il a percé les replis les plus secrets de votre cœur : *Sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri : sed homo sapiens exhauriet illud.* (*Prov.*, XX, 5.) Egalement habile à cacher ses projets et à pénétrer vos desseins; il n'y eut peut-être point d'homme moins connu que le cardinal de Fleury; point d'homme qui connût mieux les autres hommes.

A tant de talents de l'esprit et du génie, ajoutez les talents de raison pure et éclairée, de vraie et de saine politique; ce talent sans lequel les talents ne sont rien, celui de les employer et de les rendre utiles à la patrie. Quel ministre se montra jamais si dévoué à la félicité publique? A peine le roi a déclaré qu'il veut gouverner lui-même son royaume par les conseils de l'évêque de Fréjus; l'esprit de douceur, de modération préside à la destinée de l'empire et à la fortune du citoyen. Les dettes de l'Etat, dettes les plus anciennes, dettes souvent rebutées, enfin oubliées, sont acquittées avec le scrupule de la plus exacte religion. La confiance renaît, l'argent circule. Que de projets imaginés et exécutés pour libérer les fonds publics, sans prendre sur le particulier? Nulle variation dans les monnaies; cet article si délicat, l'objet de tant de remontrances, de vœux, de désirs, qu'on avait presque cessé de souhaiter, parce qu'on n'osait l'espérer, dans le cours de tant d'années, dans des conjonctures si critiques, ne souffre aucune atteinte. Le commerce se repose sur une base, sur un appui immobile; la fraude n'a plus d'espérances, la bonne foi n'a plus de craintes et de terreurs. L'officier, le soldat ne sont plus fatigués par les lenteurs d'un paiement trop différé : les différents corps de l'Etat maintenus dans leurs droits et dans leurs prérogatives, renfermés dans leurs bornes et dans leurs limites, sont unis par les liens de la concorde. Si quelque agitation imprévue menace de troubler l'harmonie, de déranger l'équilibre, entre les mains du cardinal de Fleury le tonnerre gronde, il s'annonce par des lueurs faibles et fugitives; aussitôt il se tait. Le cardinal de Fleury ne cède pas, il ne plie pas; il prend une autre route pour arriver au même terme; il n'emploie que la persuasion, et il réussit. Le

mouvement de l'autorité est si doux, si imperceptible, qu'on ne le sent pas; il est si fort, si puissant, qu'on ne résiste pas.

Pour peindre et caractériser le génie et les talents d'un homme d'Etat, n'ai-je donc à vous présenter que la sombre uniformité d'une administration si paisible? Ah! Messieurs, le cardinal de Fleury n'enviera point à des ministres, avides de réputation, l'avantage de se signaler par des projets tumultueux, par des desseins hardis, par de vastes entreprises; il n'ambitionnera pas de mettre sur le théâtre du monde des scènes intéressantes, dont ils seront les acteurs et les auteurs; il ne cherchera pas à imiter ces torrents, ces incendies, qui laissent le souvenir de leur passage dans les débris et les ruines des empires. On l'a dit : heureuse la nation dont les fastes n'amuseront point la postérité par le récit de sanglantes révolutions! J'ajoute : véritablement grand et digne d'un amour éternel, le ministre dont l'histoire ne formera les politiques que dans l'art de rendre les peuples heureux! Il faut l'avouer, l'entretien d'une longue paix n'attire point les acclamations, les applaudissements populaires; la nation jouit de son bonheur sans l'apercevoir : la paix est la santé de l'Etat; on n'y pense que dans la triste nécessité de la regretter après l'avoir perdue. Le cardinal de Fleury ne connaît point cet amour de la fausse gloire, le faible, disons mieux, la petitesse des grands hommes. Que lui importe que ses talents soient ignorés? Il souhaite que le bonheur de l'Etat les rendent inutiles.

Loin d'être inutiles, combien n'étaient-ils pas nécessaires? Cette longue paix qui les obscurcit aux yeux du vulgaire, combien les relève-t-elle aux yeux du sage? En effet, prenez garde : ce grand, ce puissant génie, que l'équitable postérité regardera comme le premier auteur de nos victoires et de nos conquêtes, qui sait s'il ne lui en aurait point coûté davantage de conserver nos prospérités que de les préparer? Dès que vous vous élevez sur les ruines d'une puissance trop redoutée, vous devenez l'objet des terreurs, vous succédez aux haines qu'elle inspirait. L'intérêt politique sépare ce qu'il avait uni; il avait armé les nations en votre faveur, afin d'empêcher votre chute; il les arme contre vous, afin de prévenir vos desseins. De là, dans tous les siècles, ce flux et ce reflux de monarchies, élevées et abaissées, maintenues et bouleversées, par les efforts des peuples réunis, d'abord pour les défendre, ensuite pour les détruire. De là, la solution de ce problème de politique, que les empires commencent de toucher à leur ruine, dès qu'ils arrivent à une prospérité trop brillante, et que l'instant de leur gloire amène le moment de leur décadence. Or, sous Louis XIII, la maison d'Autriche menaçait l'Europe d'une servitude prochaine; sous Louis XIV, l'ambition féconde en imposture, afin de parvenir à la réalité d'un pouvoir funeste à l'Europe, nous en prêtait le fantôme odieux : je vous demande maintenant où se déploie-t-elle davantage, la force, l'activité, la sublimité de l'intelligence et du génie? à ménager des ligues, ou à les empêcher; à rassembler les nuages et les vapeurs pour en former l'orage, ou à les dissiper; à exciter les défiances, ou à les prévenir; à allumer les jalousies, ou à les éteindre; à soulever l'Europe contre les héritiers de Philippe II, ou à lui faire oublier le succès de Louis XIV, et aimer la puissance de Louis XV.

Parcourez, messieurs, parcourez en esprit les annales de la monarchie; que d'époques glorieuses à la France! en trouverez-vous une qui égale la pompe, la splendeur du spectacle que nous offrit le congrès de Soissons? Rome en vit un pareil; elle mit ce jour au nombre de ses plus beaux jours : mais Rome s'attirait, par la crainte, l'hommage forcé des nations épouvantées et tremblantes sur le péril trop prochain de devenir la proie de ses violentes et tyranniques usurpations. Les ambassadeurs des puissances de l'Europe accourent en France; un autre attrait les guide, l'attrait de l'estime et de la confiance. Plus de ces jalousies, de ces délicatesses de préséance. Le cardinal de Fleury semble moins assister à cette auguste assemblée, comme ambassadeur plénipotentiaire de France, qu'y présider comme chef du sénat de l'Europe. Plus de ces défiances ennemies de l'union et de la concorde entre les peuples. Chaque nation lui confie le secret de ses vues, de ses desseins, de ses craintes, de ses espérances. Le roi l'appelle auprès de sa personne : les ministres étrangers le suivent. Quel nouveau genre de gloire pour la France! Toujours redoutée, il ne lui manquait que d'être aimée. Les voilà donc les ambassadeurs de tant d'Etats, les voilà réunis à l'ombre de ce trône, dont, au commencement du siècle, ils avaient conjuré, ils avaient presque espéré la ruine; ils y sont réunis, non plus pour pénétrer ses vues, pour se précautionner contre ses desseins, pour répandre dans leur patrie la haine et la terreur du nom français; mais pour recevoir de plus près des conseils vrais et désintéressés; pour annoncer à l'univers que le ciel a donné à la France un roi né pour le bonheur de tous les royaumes; que le ciel a donné à la France un ministre digne de son roi. Trop heureuse la terre si elle avait toujours de semblables rois, si elle avait de pareils ministres! La terre saurait-elle jouir de son bonheur? saurait-elle le conserver? Est-il des digues que ne franchissent la licence et l'audace des passions? Parlons un langage plus vrai : la Providence se joue des projets des hommes; et pour nous apprendre qu'en vain les forts de Juda veillent autour de Sion, si le Seigneur ne veille avec eux et pour eux, elle permet que la paix enfante tout à coup les fureurs de la guerre.

Ce prince magnanime, que nous avons vu s'élever au trône par son mérite, l'illustrer par ses vertus, le quitter, le dédaigner lorsque, pour continuer d'être le roi de son

peuple, il aurait fallu cesser d'en être le père; ce prince, uni à la France par les liens les plus sacrés, les vœux de sa patrie l'appellent : des cabales, des factions intestines ménagées, fomentées, soutenues, enhardies..... Oublions des événements vengés par le succès de la guerre, réparés par les avantages de la paix.

Louis ordonne, le cardinal de Fleury met en mouvement les forces du royaume. Déjà le Rhin et le Pô coulent sous nos lois; deux batailles gagnées en Italie, les barrières de l'Allemagne renversées, le prince Eugène spectateur oisif de nos conquêtes, l'empire ouvert et sans défense annoncent et préparent de nouveaux triomphes. Mais la contagion de la prospérité ne peut rien sur le sage. La nécessité lui commandera quelquefois la guerre; ses désirs, dit saint Augustin, seront éternellement pour la paix : *Pacem debet habere voluntas, bellum necessitas.* La modération du vainqueur suspend, arrête la victoire dans son cours le plus rapide; l'Europe pacifiée rentre dans le calme et le silence. Avec la paix reviennent les douceurs, les avantages de la paix; fidèle à sa parole, le monarque ne permet point aux malheurs de la guerre de s'étendre au delà de la guerre. Les impôts disparaissent; la France oublierait qu'elle fut obligée de combattre, si la gloire et le fruit de ses victoires ne lui en rappelaient le souvenir.

Que ne puis-je ici, Messieurs, par des expressions dignes de l'événement, transmettre aux siècles à venir ce que nous avons vu, ce que peut-être nous n'admirons point assez, parce que nous l'avons vu? La maison d'Autriche allait périr avant son chef; ses armées sans soldats, sans officiers; ses Etats sans finances, sans conseils, en proie à la discorde ouvraient à l'Ottoman une carrière plus aisée que les Bajazet, les Soliman, les Sélim n'avaient réussi à se l'ouvrir par tant de combats et de victoires; sous les ordres, sous les auspices du roi, le cardinal de Fleury prête son génie au salut de l'Europe chrétienne; l'un et l'autre empire lui remettent leurs intérêts : il pose les bornes que l'audace du peuple vainqueur n'osera franchir; il dicte un traité que le peuple, qui fut moins heureux, accepte avec plaisir et sans honte : les conditions sont réglées avec tant de sagesse, que l'un y trouve le prix de ses travaux et de ses triomphes, que l'autre trouve dans la paix des avantages propres à le consoler des disgrâces de la guerre.

Dieu juste, ces traits de zèle magnanime et désintéressé sont gravés dans le livre où vous écrivez la destinée des empires! La haine, la jalousie, les ombrages, les soupçons, les injustes défiances, mille intérêts particuliers, couverts du prétexte de l'intérêt commun, remplissent l'Europe de trouble et de confusion. Vous voyez cette maison échappée au naufrage, encouragée par quelques succès, entreprendre de nous forcer à regretter notre générosité, à nous repentir de l'avoir mise en état d'oublier nos bienfaits. Je ne dirai pas : confondez, punissez.... Mon cœur forme des vœux plus dignes d'être entendus dans le sanctuaire... Seigneur, commandez aux vents et aux flots; le calme succédera à la tempête! Que les puissances ennemies se souviennent que dans leurs malheurs la France fut leur ressource, ou plutôt commandez qu'elles l'oublient! Le souvenir des disgrâces passées irrite l'orgueil, et la jalousie ne pardonne point les services, lorsqu'ils montrent tant de force et de pouvoir.

Un ministre, guidé par ces grandes vues de politique sage et vertueuse, n'aurait-il pas démenti tous ses principes, s'il avait négligé les intérêts de la religion affligée parmi nous par tant de divisions fatales? Jours de présomption et d'indocilité, où, par un raffinement de souplesse et de dissimulation profonde, l'erreur, vaste et hardie dans ses projets, timide et mesurée dans ses démarches, condamne l'Eglise et ne la quitte pas; reconnaît l'autorité, et ne plie pas; dédaigne le joug de la subordination, et ne le secoue pas; respecte les pasteurs, et ne les suit pas; dénoue imperceptiblement les liens de l'unité, et ne les rompt pas; sans paix et sans guerre, sans révolte et sans obéissance.

Je m'arrête. Religion sainte, vous le savez, content de gémir dans le silence sur les infortunes de Sion; de rappeler, par mes vœux, par mes soupirs, la paix, l'union, la concorde, la simplicité fugitives; je ne prête qu'en tremblant et avec regret ma voix à raconter vos périls et vos malheurs! Loin d'en perpétuer le souvenir, j'aimerais à les ensevelir dans un oubli éternel, s'il m'était permis de dérober à mes auditeurs cette portion de la gloire du cardinal de Fleury, qui fut moins sa gloire que la vôtre.

Par quels exemples de docilité ne signala-t-il pas la pureté, l'intégrité de sa foi? Avec quelle force d'expression il peint, dans l'écrit où il a tracé ses dernières volontés, sa soumission parfaite aux décisions récentes de l'Eglise, sa reconnaissance vive et tendre de la grâce que lui fit le ciel de le préserver, dès ses plus jeunes années, de tout attrait de nouveauté! De quel respect profond ne fut-il pas pénétré pour le chef de l'Eglise? Combien de fois on l'entendit avouer, reconnaître que l'Eglise de Jésus-Christ est l'Eglise bâtie sur Pierre, que les routes de séparation ne sont que des routes d'erreur et de mensonge, que la branche ne vit qu'autant qu'elle demeure jointe à la tige, que le raisonnement est l'amusement du philosophe, que l'obéissance est et doit être le partage du chrétien? Honoré de la confiance du roi, oublia-t-il la décision de saint Augustin : que si le citoyen ne doit souvent à la religion que son exemple, les rois, les ministres des rois lui doivent leur zèle?

Route du zèle, de combien d'écueils et de précipices elle est semée! qu'il est difficile de marcher toujours d'un pas égal entre les deux extrémités d'un zèle qui agit avec trop d'impétuosité, et d'un zèle qui souffre avec

trop d'indulgence! On hasarde à irriter les esprits, on perd tout à ne les pas contenir. Que ne peut-on point espérer du temps; que ne doit-on pas en craindre? Un zèle de vigueur et d'autorité prévient les progrès de la séduction, et épouvante la témérité du séducteur; un zèle de douceur et de ménagement gagne, touche, ramène à la raison les esprits déjà séduits.

Quel fut le zèle du cardinal de Fleury? Nous ignorons ce que lui commandèrent en mille rencontres les intérêts réunis, les intérêts inséparables de l'Eglise et de l'Etat. Ce que nous savons, c'est qu'il aima la religion, c'est qu'il aima la paix; que ce qu'il mit dans son zèle d'empressement et d'activité n'eut pour objet que de maintenir, que de defendre la religion; que ce qu'il mit dans son zèle de douceur et de ménagement, n'eut pour objet que de conserver, que d'entretenir la paix. Ce que nous savons, c'est que ce qu'il montra de vigueur et de fermeté ne vint souvent que de son amour pour la paix; il punissait, afin de s'épargner par un commencement de sévérité la nécessité de punir plus sévèrement; que ce qu'il montra de douceur et de ménagement prit souvent sa source dans l'amour de sa religion: il croyait la servir mieux en paraissant la servir moins. Ce que nous savons, c'est que ses intentions furent pures et droites; que la trempe, que le caractère de son âme fut la paix, la douceur, la charité; par conséquent, que s'il s'était glissé quelque imperfection dans son zèle, il n'aurait eu quelques légers défauts, que parce qu'il avait de grandes vertus, et son cœur suffirait pour justifier sa conduite.

Ce que nous savons, c'est que, sous le ministère du cardinal de Fleury, les plaies de l'Eglise ont commencé de se fermer, le calme de renaître, l'épiscopat de se réunir, le clergé de rentrer dans l'ordre et la subordination, le troupeau d'écouter la voix des pasteurs, les attraits de la séduction de s'affaiblir, les vains prodiges de disparaître, les universités savantes de plier sous l'autorité, l'éducation de la jeunesse d'être confiée à des hommes de pure et saine doctrine, les communautés distinguées par les vertus et les talents, de donner l'exemple de la soumission, les esprits de fuir les aigreurs, les animosités de la dispute, les cœurs de reprendre l'amour de la paix et de l'unité. Ce que nous savons, c'est que quelques services qu'il ait rendus à la religion, ils ne remplirent point l'étendue de son zèle et de ses désirs.

Avouez-le, Messieurs, tant de travaux pour établir, pour conserver, pour augmenter la paix, la tranquillité, le bonheur de l'Eglise et de l'Etat, auraient épuisé les talents, auraient borné l'activité de tout autre génie. Le plus grand empire n'est point assez vaste pour l'esprit et pour le cœur du cardinal de Fleuy: vigilant, empressé pour étouffer dans leur naissance, pour écraser dans leur germe les semences de discorde; il porte ses soins partout où l'appellent les cris plaintifs de la paix troublée par de funestes dissensions, ou alarmée par des mouvements tumultueux, présages et prémices de la guerre! Destiné à être le lien des nations, le pacificateur de l'Europe, l'autorité que son roi lui donne sur un peuple, il la consacre au bonheur de tous les peuples. Aussi tous les peuples n'ont qu'un langage. Là, les temples retentissent des prières pour obtenir la vie et la santé; ici les académies retentissent d'éloges pour immortaliser les vertus de ce sage ministre: *Fama nominis ejus per ora populorum volitabat.* (*Esther*, IX, 4.)

Et je ne crains point de le dire: à mesure qu'il s'avancera, à mesure qu'il s'éloignera dans l'ordre et la succession des temps, chaque jour augmentera la gloire de son nom: *Fama nominis ejus crescebat quotidie.* (*Ibid.*) Au moment qui nous les enlève, ces grands hommes frappent nos yeux de trop près. Il en est comme de ces statues destinées à orner les édifices publics, à décorer les frontispices des temples et des palais; leurs grâces, leurs traits, la justesse des proportions ne se développent, ne brillent que dans le lointain. Voulons-nous donc, en finissant cette seconde partie, porter un jugement équitable du génie, des talents, des succès du cardinal de Fleury? Oublions que nous l'avons vu, que, pour ainsi dire, nous le voyons encore: effaçons de notre souvenir ce qui périra englouti dans l'abîme du temps; osons être la postérité désintéressée, sans préjugés et sans passions. Après avoir mis la distance de quelques siècles entre nous et le cardinal de Fleury, placés à ce point de vue, considérons, sous son ministère, la France au dedans paisible, tranquille, soumise, ignorant les révolutions et les calamités domestiques; au dehors plus connue par ses bienfaits qu'elle ne le fut autrefois par ses victoires, tenant en main la balance de la justice, présidant aux mouvements de l'Europe; notre roi, roi d'un peuple, père et modérateur de tous les peuples, assoupit leurs querelles, concilie leurs intérêts; ici il bannit les partialités d'une république alliée; là, il remet aux légitimes souverains l'île de Corse, soumise par la force de ses armes, pacifiée par la sagesse de ses conseils; Vienne et Constantinople, l'Orient et l'Occident ne veulent que lui pour arbitre de leurs différends, pour garants de leurs traités. Un grand roi est placé par la main de la paix sur un trône, récompense et dédommagement de celui qu'il a sacrifié au désir de la paix; la Lorraine est ajoutée à notre empire; le sang d'Anjou, enfin assis sur le trône de Naples et de Sicile, console les Nemours et les Lautrec, venge Louis XII et François Ier des injustices de la fortune; les princes de l'empire à qui, de leurs droits, il ne restait que le frivole avantage de colorer leur servitude par un suffrage commandé, et de nommer un maître qu'ils n'osaient refuser, sont remis dans la liberté de choisir à leur gré le chef de l'empire; le nom de Louis XV, plus puissant que les bataillons de Louis XIV,

donne à Charles-Quint un successeur qui n'est point de son sang.

Voyons ces grands coups d'État, ces chefs-d'œuvre de génie et de polique ; voyons-les du même œil dont la postérité les verra ! Ah ! si le cardinal de Fleury eut quelques défauts, et il en avait, il était homme ; si par une destinée commune à nos plus grands ministres et à nos plus grands rois, on compta parmi ses jours quelques jours moins heureux ; ces légères taches, consumées imperceptiblement par le temps, ou couvertes par l'amas de tant de succès et de prospérités, échapperont aux regards les plus pénétrants. Le nom du cardinal de Fleury paraîtra auprès des grands noms des Amboise, des Richelieu, des Mazarin, et il n'en sera point effacé ; ce sage ministre vivra à jamais dans nos fastes, d'autant plus respecté, qu'à l'exemple des honneurs obtenus par le mérite et par les services, des honneurs soutenus par les talents, il ajouta l'exemple des honneurs illustrés par la vertu, troisième et dernier caractère du sage supérieur à la fortune.

TROISIÈME PARTIE.

Qu'elle disparaisse, qu'elle soit enfin humiliée et confondue, l'injuste persuasion que la vertu soutient mal les honneurs et les dignités, ou qu'elle ne s'y soutient pas elle-même. Vous avez vu le génie, les talents, les services du cardinal de Fleury ; étudiez ses vertus. Ses mœurs, ses manières changèrent-elles avec sa fortune ? La faveur, ordinairement si fière, si méprisante, ne perdit-elle pas avec lui ses hauteurs, son faste et son empire ?

Je ne sais par quelle fatalité il arrive que l'orgueil se glisse plus aisément dans l'âme des hommes qui deviennent, que dans l'âme des hommes qui naissent les maîtres, les arbitres de la destinée publique. Est-ce qu'après avoir été obligés de ramper afin de s'élever, ils aiment à se payer des hommages qu'ils rendirent, par les hommages qu'ils reçoivent, et à vendre la faveur aussi cher qu'elle leur a coûté ? Est-ce que leur élévation leur présente un spectacle plus flatteur ? Les hommes qui succèdent aux titres et aux emplois de leurs ancêtres ne voient dans leur grandeur que le bonheur de leur naissance ; les hommes qui l'ont acquise y lisent le succès, le triomphe de leur mérite et de leurs talents. Est-ce que les yeux des hommes nés dans la splendeur sont moins exposés à se laisser éblouir par un éclat sur lequel ont tombé leurs premiers regards ; que l'habitude, passez-moi cette expression, que l'habitude d'être grands les familiarise avec la grandeur ; qu'il n'est donné qu'à la nouveauté de remuer, de passionner le cœur, et que, pour réfléchir sur son état, il faut être déplacé ? Quoi qu'il en soit, ces illusions de l'amour-propre et de la vanité ne répandirent point leur poison dans l'âme du cardinal de Fleury ; il n'avait acheté la fortune par aucune bassesse, il la soutint sans orgueil et sans fierté.

Doux, modeste, prévenant, qu'eut-il de commun avec ces ministres impérieux, imitateurs du faste et de la hauteur asiatique, séparés de la foule par des remparts que l'assiduité, la persévérance ne pénètrent qu'après mille efforts redoublés ; dont les cabinets, ainsi que le trône d'Assuérus, environnés de barrières qu'on ne franchit qu'avec danger, sont un sanctuaire d'où la divinité qui les habite exclut le peuple profane, n'admet qu'un petit nombre d'adorateurs, souvent exposés à ne remporter, pour fruit de leurs empressements, que la triste distinction d'avoir lu, sur ces visages sombres et hautains, l'ennui que causait leur présence importune ? Pour arriver au cardinal de Fleury, eut-on à essuyer les rebuts d'une foule dédaigneuse de subalternes qui, placés à la porte du temple de la fortune, en ouvrent, en ferment l'entrée à leur gré, et qui, fiers à proportion de l'élévation du maître qu'ils servent, rendent les grâces plus difficiles à demander qu'à obtenir ?

Accès faciles ; audiences promises avec plaisir, accordées sans lenteur et sans délai, prolongées sans chagrin et sans ennui ; liberté d'exposer ses droits, de soutenir ses prétentions, d'expliquer ses vues, ses projets, de presser, d'insister, de contredire même et de se plaindre. La timide modestie était aussitôt rassurée ; s'il restait quelque crainte, on n'appréhendait que l'erreur ; on avait cherché le ministre, on trouvait le citoyen simple, aisé dans ses manières : on demeurait flottant, incertain, au contraste inouï du crédit sans faste, de l'élévation sans hauteur, de l'autorité sans rebut, sans dédains, sans cet air imposant d'empire et de domination, qui rend quelquefois le courtisan plus timide devant le ministre que devant le monarque. Personne ne pratiqua plus à la lettre que le cardinal Fleury cette maxime de l'Ecriture : Vous êtes au-dessus d'eux ; soyez comme l'un d'entre eux : *Rectorem te posuerunt ; noli extolli ; esto in illis quasi unus ex ipsis.* (*Eccli.*, XXXII, 1.)

Quels charmes, quel agrément ne répandaient pas dans son commerce cet esprit doux, souple, liant ; ces manières civiles, humaines, officieuses ; ce tour de penser, ce don de s'exprimer, ce talent de peindre, de raconter ; cette connaissance délicate et profonde des bienséances, à laquelle seule il appartient de conserver, d'entretenir, dans la société, l'assortiment enchanteur du respect et de la liberté, des prévenances et des déférences mutuelles ; cette étude réfléchie du caractère, de l'humeur, des liaisons, des intérêts, qui faisait qu'on n'avait jamais à soutenir auprès du cardinal de Fleury le personnage embarrassant d'étranger ou d'inconnu : il parlait à chacun son langage, il mettait chacun en situation de sentir, de partager l'amusement de la conversation. Modèle du courtisan parfait, en le voyant, on aurait pensé qu'il avait intérêt de plaire à tous ; on n'aurait point soupçonné qu'il était l'homme à qui tous avaient intérêt de

plaire : *Vir amabilis ad societatem.* (*Prov.*, XVIII, 24.)

Que dirai-je de cette égalité d'humeur, si parfaite, si constante, si inaltérable ? Bien différent de ces hommes capricieux qui, se réservant toutes les douceurs, tous les avantages de l'autorité, se vengent sur vous des soins et des embarras qu'elle traîne à sa suite; hommes dont il faut étudier les moments, auprès desquels on paye mille fois le bienfait avant que de l'avoir reçu : le cardinal de Fleury ne vous fatigue ni de sa joie, ni de ses peines, ni de ses succès, ni de ses inquiétudes. Toujours il parle avec la même politesse, il écoute avec la même patience, il répond avec la même douceur, il décide avec la même tranquillité. *Responsio mollis... lingua placabilis* (*Prov.*, XV, 1)... *dulcis eloquio.* (*Prov.*, XVI, 21.) Le citoyen, le sage, le philosophe, dans le calme et la paix d'une vie solitaire et retirée, éprouvent sans cesse les révolutions bizarres et l'empire de l'humeur : dans le tumulte, dans l'agitation du ministère, la vie presque entière du cardinal de Fleury ne fut qu'un jour sans nuages et sans tempêtes.

Ce serait peu d'avoir évité l'écueil de la hauteur et de la dureté; il ne se montre pas moins libre d'intérêt et de cupidité. Nouveau Samuel, il défierait les tribus assemblées de lui reprocher des richesses usurpées; le royaume élèverait la voix pour applaudir à sa vertu : *Et dixerunt : Neque oppressisti, neque tulisti de manu alicujus quippiam.* (I. *Reg.*, XII, 4.) Dispensateur des grâces, distributeur des emplois, il donne sans recevoir, il dispose sans retenir; les richesses de l'Etat coulent entre ses mains sans s'y arrêter. Après tant d'années de faveur, il ne voit rien dans ce vaste empire qui soit à lui. Comme étranger dans sa patrie, sans demeure, sans maison, sans possession, sans héritage, il néglige de profiter des bienfaits; il ne pense point à se précautionner contre les révolutions de la fortune. Si un ministre de tant de vertus et de talents avait pu mériter une disgrâce; si un roi de tant de sagesse et de lumières, avait été capable d'un caprice, un instant laissait le cardinal de Fleury illustré par plus de titres; mais par ses titres et par ses honneurs, moins riche que lorsqu'il parut à la cour.

Ce désintéressement, Messieurs, vous paraît le chef-d'œuvre de l'âme grande, noble, magnanime; vous n'en voyez que l'écorce et la surface; en voici l'intérieur et le principe. Ce n'est point seulement équité qui respecte les richesses publiques : alors ce serait moins une vertu pratiquée qu'un vice évité; ce ne serait une vertu digne de nos éloges que parce qu'elle est rare; et ce qu'elle ferait d'honneur à l'homme tournerait à la honte de l'humanité. C'est noble et généreux mépris de l'opulence. Comment jetterait-il des regards avides sur les richesses publiques ? Il se dépouille de ses propres richesses. Il renonce à ce qui lui appartient; comment serait-il tenté de s'approprier ce qui ne lui appartient pas ? C'est attachement aux bienséances les plus austères de son état. Il était évêque, dévoué à un ministère de modestie et de simplicité; il était honoré de la confiance du roi, appelé à un ministère de domination et d'autorité. Instruit, éclairé par la religion, il conçoit que cet extérieur de pompe et de splendeur, qui serait peut-être sagesse et raison dans un ministre borné au maniement des affaires politiques, n'est point commandé à un ministre partagé entre le trône et l'autel. Persuadé que la modestie n'avilit point l'autorité, et qu'elle honore l'épiscopat; il donne dans son train, dans ses équipages, dans ses meubles, dans ses appartements et dans sa table, des exemples de simplicité dignes d'être imités par les prélats les plus fervents. Or, quand on est sans désirs d'amour-propre et de vanité, quel attrait auraient les richesses? Le cardinal de Fleury dédaigne trop de les employer pour être exposé à les souhaiter.

Je me trompe: il fut des moments, des situations où il souhaita d'être riche. Facile à s'attendrir sur le sort des malheureux, il sent toutes les misères dont il entend le récit ; son cœur s'ouvre à la douleur, sa main s'ouvre pour les bienfaits. Dans les terres de ses bénéfices, il ne reçoit que pour donner; ce n'est point un maître qui recueille, c'est un père qui répand. Dans l'étendue du royaume, que de familles arrachées à l'indigence et au désespoir? Que de négociants soutenus sur le penchant de l'abîme? Que de communautés rétablies, ou préservées de leur chute? Que de villes, que de provinces conserveront des monuments éternels de ses pieuses libéralités ? Alors donc, alors les richesses acquéraient du prix à ses yeux. La fortune la plus médiocre suffit à ses désirs; l'opulence la plus immense ne suffirait pas à sa charité; toujours trop pour lui-même, jamais assez pour les pauvres. Quand ses fonds sont épuisés, un intérêt plus noble, plus respectable que le désintéressement, s'empare de son âme ; il apporte au pied du trône les soupirs, les pleurs du peuple. Quel spectacle! le ministre si empressé à demander, le roi si facile, si prompt à accorder; la charité forme les vœux, la charité les exauce ; elle fait parler le cœur du sujet, et elle parle au cœur du maître. Qu'admirerons-nous davantage dans le cardinal de Fleury ? son dédain ou son empressement pour les richesses? son indifférence pour l'opulence personnelle, ou son activité pour soulager les misères étrangères? Un désintéressement si fécond en bienfaits! est-il dans les qualités du cœur un mérite au-dessus de ce mérite ? Oui, Messieurs, c'est le mérite des bienfaits renfermés dans les bornes de la raison et de l'équité.

Je m'explique. Quand on se trouve placé à la source de l'opulence publique, point de tentation plus délicate, plus propre à séduire la vertu même, que la gloire d'acquérir parmi les grands la réputation de générosité, de libéralité. Eloge imposteur! ce que l'adulation appelle bonté, sensibilité du cœur, la vérité le nomme amour-propre,

faible et rampant, que fatiguent les assiduités, qu'intimident les plaintes et les reproches, que contriste et ennuie le sérieux des visages mécontents. Ces hommes tant applaudis, et si peu dignes de l'être, les misères publiques ne les touchent point, parce qu'elles ne sont pas sous leurs yeux; ils dédaignent de travailler à un bonheur qu'ils ne partagent pas; d'en être les auteurs, s'ils n'en sont les spectateurs : ils ne donnent donc pas pour faire des heureux, ils donnent pour racheter leur repos troublé par les sollicitations importunes de ceux qui se disent malheureux. Que leur importent les soupirs obscurs, les pleurs ignorés du peuple ? Autour d'eux retentissent les acclamations de la cour, dont les hommages politiques servent de spectacle à leur vanité, et payent une fausse générosité par une fausse reconnaissance : mais préférer la satisfaction vertueuse de mériter les louanges, au plaisir flatteur de les obtenir; se livrer aux murmures, aux chagrins du courtisan, afin de ne pas appesantir le fardeau sur un peuple si peu éclairé qu'il ne sent que le mal qu'on lui fait, sans tenir compte du mal qu'on lui épargne : à ces traits, je reconnais l'âme supérieure à tous les faibles de l'amour-propre et de la vanité; je reconnais le cardinal de Fleury.

Serons-nous donc surpris qu'il n'ait point éprouvé l'inconstance et les variétés de la fortune? Dans tous les empires combien de ministres plus fameux par leurs disgrâces que par leur élévation ? Combien, sans perdre de leurs emplois, perdirent le cœur et la confiance du maître ? Toujours utile et toujours agréable, le cardinal de Fleury n'a cessé ni de plaire ni de servir. Dans une carrière si longue, si périlleuse, il n'a point trouvé d'obstacles. L'ange du Seigneur, selon l'expression de l'Ecriture, marchait devant lui, pour ôter de sa route jusqu'au moindre grain de sable qui aurait pu, non-seulement occasionner sa chute, mais rendre sa démarche moins ferme et moins assurée. *Ne forte offendas ad lapidem.* (*Psal.* XC, 12.) Je ne dirai point que le ciel semblait devoir au prodige d'une faveur sans vices et sans passions le prodige d'une faveur sans revers et sans révolutions. Je dirai que le véritable prodige est sa vertu conservée dans la séduction d'une si grande fortune. Je dirai que le comble du prodige est que la faveur ait respecté sa religion, autant que sa raison.

En effet, Dieu fut-il servi avec moins de fidélité que César? Citoyen et chrétien, le cardinal de Fleury ne remplit-il pas toute l'étendue de ses obligations, sans sacrifier un devoir à un autre devoir, sans qu'une vertu fût un obstacle à une autre vertu ? Jamais la piété ne servit de prétexte à l'indolence pour jeter le ministre, l'homme d'Etat dans le sommeil et l'inaction. Jamais les affaires importantes, les conjonctures délicates; jamais les événements imprévus, la fuite si prompte des moments décisifs, n'interrompirent sa religieuse coutume d'assister chaque jour à l'auguste sacrifice, de porter au Seigneur le tribut de louanges et d'invocation commandé par les engagements et la loi du sacerdoce. La place qu'il occupe dans le royaume n'efface point le souvenir de la place qu'il occupe dans le sanctuaire; le soin de la félicité publique n'affaiblit point le soin de la sanctification personnelle.

Que le temps ne me permet-il de suivre la trace de ses pas! Vous le verriez là, ministre intelligent et laborieux, percer, pénétrer les projets dissimulés, les détours obliques, les engagements trompeurs, les avances insidieuses de la politique la plus adroite à se masquer; ici, chrétien timide, descendre au plus intime de sa conscience, en étudier les mouvements, en sonder les profondeurs, se juger, s'accuser, se purifier dans le tribunal de la pénitence. Vous le verriez avec les ministres des puissances étrangères, déployer ce que la sagacité de l'esprit a de plus fin et de plus délié; ce que le raisonnement a de plus fort et de plus imposant; ensuite, à l'autel, soutenir la dignité, la majesté de la religion, par les bienséances du recueillement le plus intime; dans le sanctuaire, par d'utiles et trop nécessaires exemples, confondre le libertinage de la cour, accoutumée à ne respecter d'autre temple que celui de la fortune, à ne croire d'autre maître que celui que l'on voit, à ne révérer d'autre autel que le trône, à n'invoquer, à n'adorer d'autre Dieu que celui qui distribue les titres profanes et l'opulence mondaine. Vous le verriez dans les audiences pubiques, dans la société domestique, plaire, ravir, enchanter par les grâces de la conversation, et tantôt, dans la récitation de l'office divin, s'arrêter, se reposer, pour pénétrer à loisir le sens sublime des psaumes sacrés, pour se remplir de leur esprit; tantôt nourrir, ranimer sa piété par la lecture de l'Evangile, de l'*Imitation de Jésus-Christ;* de ces livres qui ne sont que lumière et sentiment, qui ne parlent qu'à la raison et au cœur, qui n'apprennent qu'à connaître Dieu et à se connaître soi-même, qu'à voir ses défauts et qu'à s'en humilier. Là, vous le verriez sage de cette sagesse circonspecte et mesurée qui attend les moments, qui les prépare, qui les amène, qui donne tout à la prudence et n'abandonne rien au hasard : ici, sage de cette sagesse évangélique, hardie à dédaigner les attentions de l'amour-propre dans l'âge le plus avancé; épuisé, accablé sous le poids de tant de projets, de travaux, d'occupations pénibles; exact observateur des lois de l'Eglise se refuser les plus légers adoucissements. Il ne veut point solliciter de dispense, il ne veut point en recevoir. Il oublie son âge, ses occupations, sa santé; il se souvient seulement qu'il importe peu au chrétien de vivre ou de mourir; qu'il ne lui importe que de vivre de la vie des justes, que de mourir de la mort des justes.

Mourir de la mort des justes! que de grâces sont renfermées dans cette grâce! tout nous persuade, ô mon Dieu, que vous avez daigné l'accorder à ce sage ministre. Il en-

tend retentir au fond de son cœur ces paroles de l'Ecriture : J'approche, dit le Seigneur, je viens, j'apporte avec moi mes récompenses et mes vengeances. Que le juste se hâte de se rendre plus juste : *Qui justus est, justificetur adhuc.* (*Apoc.*, XXII, 11.) Fidèle à suivre cette leçon, il se ménage une solitude. Là, le ministre, l'homme d'Etat n'obtient que des instants; les heures, les jours sont pour le chrétien; il repasse ses années dans l'amertume d'une âme contrite et humiliée ; il se rend compte de ses actions, de ses vues, de ses désirs; il travaille à se connaître, comme Dieu le connaît; à se juger, comme Dieu le jugera; il cherche, il aime la vérité qui le reprend, qui le confond ; il renouvelle, il épure sa vertu : le glaive ne paraît pas encore, déjà la victime est prête; il voit s'élever l'autel où elle sera immolée; il le voit d'un œil tranquille : philosophe pour le monde; chrétien pour l'éternité, il dédaigne ce qui va finir: il n'a d'attention que pour ce qui va commencer; il puise avec ferveur et humilité dans les sources de la grâce ; il se lave, il se purifie dans le sang de l'Agneau.

S'il tient encore à la terre par quelques liens, ces liens sont consacrés par le devoir et par la religion. Son maître, son roi vient lui donner les dernières marques de son estime. Respectons par notre silence une situation, dont l'éloquence la plus vive, la plus animée, la plus heureuse dans ses peintures, ne rendrait qu'imparfaitement le grand et le touchant. Ce ministre à qui fut confiée son enfance : sujet le plus respectueux et le plus tendrement dévoué, prêt à descendre dans le tombeau; ce prince, objet de tant de soins et de tant d'amour, baigné de ses pleurs! France, juge de ta perte et de ton bonheur! connais le prix de ce que le ciel t'enlève, et de ce que le ciel te conserve! Ces larmes font la gloire du monarque et l'éloge du ministre! Quel roi plus digne de notre amour, qu'un roi qui montre tant de sentiments? Quel ministre plus digne de notre éternelle vénération qu'un ministre qui a su les mériter?

A la vue de ce jeune prince, les délices du peuple et l'espérance du trône, avec quel empressement il saisit l'occasion de rendre ses derniers moments utiles à la religion et au royaume! *Prince*, lui dit-il, *vous voyez un triste spectacle; apprenez à connaître l'inévitable et commune destinée des hommes! Ainsi périt la fortune des sujets; ainsi périra la fortune des plus puissants monarques! Ne vous laissez point surprendre par le vain éclat de ce qui finit au tombeau, ne vous attachez qu'à celui-là seul qui est immortel.*

Après avoir rempli ce qu'il doit au zèle et à la reconnaissance, son cœur, dégagé des soins d'ici-bas, n'a plus de mouvement que pour l'éternité. On le voit souple aux volontés du ciel, espérer sans présomption, craindre sans faiblesse, se préparer sans trouble ; se soumettre sans effort, sans contrainte ; souffrir sans plaintes, sans murmure ; invoquer, prier le Seigneur de multiplier les douleurs et d'augmenter la charité, de punir dans le temps et de sauver dans l'éternité. On le voit, tranquille jusqu'au dernier soupir, achever son sacrifice, s'endormir doucement du sommeil de paix.

Il n'est donc plus, ce ministre si puissant, si respecté! il est encore : il n'est plus parmi nous; il est dans les profondeurs de l'éternité! La terre a reçu la terre; l'esprit était venu de Dieu, il est retourné à Dieu : *Revertatur pulvis ad terram suam, unde erat, spiritus redeat ad Deum qui fecit illum.* (*Eccle.*, XII, 7.)

Nous avons suivi le cardinal de Fleury dans les divers événements dont fut composé le tissu de sa vie sur la terre, continuons de marcher sur ses pas. Osons le suivre, lorsqu'il entre dans les profondeurs de l'éternité. Le voilà seul avec Dieu seul! quelle révolution soudaine d'idées et de sentiments! Exemple rare des prospérités humaines, qu'il ait possédé une faveur sans vicissitudes, sans déclin; que sa mémoire soit honorée par les regrets de son maître; que les héritiers de son nom, élevés aux premières dignités de l'Etat, jouissent des bontés et de l'estime du monarque, plus précieuses que ses bienfaits. Ah! que lui importe ce qu'il fut et ce qui se passe sur la terre! L'immense étendue de l'éternité qui s'ouvre à ses yeux, l'attente terrible des jugements de Dieu, la destinée, le sort immuable d'une vie nouvelle qui commence pour ne finir jamais; concevez, si vous le pouvez, l'impression profonde des craintes pénétrantes, d'agitations tumultueuses et rapides, que de pareils objets font dans son âme épouvantée et consternée! La religion avait appris au cardinal de Fleury que les fortunes, les disgrâces du temps ne sont que des songes frivoles; qu'il n'y a de vrai bonheur, de véritable malheur que dans l'éternité; la religion le lui avait appris, il le croyait; le voile est déchiré: il le voit, il le sent, il l'éprouve.

Bientôt, Messieurs, nous le verrons, nous l'éprouverons comme lui. Quelques jours, quelques années peut-être termineront notre course ici-bas. Le ciel nous eût-il compté, nous eût-il préparé des siècles, ignorons-nous que la vie la plus longue n'est qu'un instant. Mesurée sur l'éternité, la durée du cèdre du Liban ne sera pas moins courte que la durée du fragile arbrisseau qui croît à son ombre. Je ne vois pour l'homme que naître et mourir; l'espace qui sépare ces deux termes est si peu de chose qu'il n'est rien. Esprit, talents, opulence, crédit, autorité, réputation; ces dons, ces trésors de la nature ou de la fortune, souvenons-nous qu'ils sont renfermés dans un vase d'argile: il tombe, il se brise, il n'en reste que des ruines et des débris. Accoutumons-nous à penser comme nous penserons dans l'éternité; à juger comme nous jugerons dans l'éternité. Nous laisserons l'homme profane s'égarer dans des espérances et des félicités trompeuses; loin d'envier ses prospérités,

nous déplorerons son illusion funeste. Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (*Matth.*, XVI, 26.)

Heureux donc, et mille fois heureux, ce ministre véritablement sage, d'avoir conçu que Dieu est le premier maître, la religion la première loi, le bonheur de l'éternité l'unique fortune qui mérite d'intéresser le cœur. Il ne nous appartient pas, Seigneur, de pénétrer dans l'abîme de vos jugements! Nous croyons, avec saint Grégoire, que quelques vertus que l'homme puisse avoir, il ne sera sauvé que par le bienfait de vos grandes et très-grandes miséricordes. *Quia si quem, remota pietate, judicaveris, non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.* Nous les implorons pour lui, ces miséricordes infinies. Placez dans le séjour de la paix cet homme pacifique! Accordez à cet homme doux et modeste un héritage dans la terre des vivants! Que votre cœur s'ouvre à la compassion pour cet homme de charité bienfaisante, dont le cœur ne se ferma point aux soupirs, aux larmes du pauvre! Jugez, dans l'abondance de vos miséricordes, cet homme qui a jugé votre peuple avec bonté et humanité! Rendez-vous propice aux vœux d'un grand roi et d'un grand royaume, de l'Eglise et de l'Etat, de la religion et de la patrie! Récompensez des services qu'ils ne peuvent plus reconnaître que par leurs désirs et par leurs prières! Souvenez-vous de ses regrets, de ses gémissements, de sa foi, de sa charité, de son humble confiance dans les derniers moments! Vous avez promis que des péchés sincèrement pleurés seront des péchés oubliés! s'il lui reste quelque trace de ses fragilités, écoutez la voix du sang de Jésus-Christ qui va couler sur cet autel; les portes de la sainte Sion respecteront l'empire de cette voix puissante; il entrera dans le repos de vos élus; il bénira, il louera votre nom adorable, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

II. ORAISON FUNEBRE

DE CHARLES-LOUIS-AUGUSTE FOUQUET DE BELLE-ISLE, DUC DE GISORS, PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE, etc.

Melius est ire ad domum luctus quam ad domum convivii; in illa enim finis cunctorum admonetur hominum, et vivens cogitat quid futurum sit. (*Eccle.*, VII, 3.)

Il est plus utile d'aller dans une maison de deuil et de larmes que dans une maison de festin et d'opulence; car la première nous avertit de la fin qui attend tous les hommes, et celui qui vit, pense à ce qui arrivera.

Monseigneur (2),

Vous venez, Messieurs, d'entendre dans quelle vue l'Eglise ouvre son sanctuaire et la chaire évangélique aux derniers honneurs et à l'éloge des hommes illustres qui méritèrent la reconnaissance de la patrie. Elle ne vous invite à cet appareil de triste magnificence et de pompe lugubre; elle ne permet que les voûtes du temple retentissent du récit de leurs exploits, que pour nous montrer de plus près et d'une manière plus sensible, l'abîme où viennent périr et s'engloutir les prospérités, qui ne rendent l'homme heureux que pendant les jours qu'il est étranger sur la terre, et durant le temps de sa vie fugitive, qui passe comme l'ombre: *In vita sua numero dierum peregrinationis suæ, et tempore quod velut umbra præterit.* (*Eccle.*, VII, 1.)

Guidés par l'esprit qui anime l'Eglise, jetons un coup d'œil sur le monument qu'elle offre à nos regards. Duc de Gisors, pair et maréchal de France, prince du saint Empire, ministre et secrétaire d'Etat ayant le département de la guerre, chevalier des ordres du roi et de la Toison d'or, gouverneur général des évêchés de Metz et de Verdun, gouverneur particulier des ville et citadelle de Metz, lieutenant général des duchés de Lorraine et de Bar, commandant en chef dans les trois évêchés, pays de la Sarre, frontières de Champagne, et sur les côtes maritimes de l'Océan, l'un des quarante de l'Académie française, très-haut et très-puissant seigneur, Monseigneur Charles-Louis-Auguste Fouquet de Belle-Isle, eut tout ce qu'un sujet peut avoir d'illustration et d'élévation dans le monde.

Que fut toute sa grandeur? Vous le voyez. Que furent ses titres et ses dignités? Une représentation aussi vide et passagère que ce mausolée, ouvrage de plusieurs jours, spectacle d'un moment. Que sont et sa gloire et sa réputation? Un bruit qui, avec la voix de l'orateur, ira se perdre dans les airs et se plonger tôt ou tard dans la nuit de l'oubli.

Mais ce n'était point seulement à sa mort, ainsi que les autres grands de la terre, c'était autant et plus encore pendant sa vie, que le maréchal de Belle-Isle devait donner l'exemple le plus instructif du néant et de la vanité des félicités mondaines. Oui, Messieurs, voulez-vous connaître tout le frivole, toute l'imposture et la perfidie de ce qu'on appelle fortune? étudiez cet homme aussi singulier et aussi unique par la diversité des événements qui composèrent le tissu de ses jours, que par l'assemblage des talents qui caractérisèrent son génie. Rappelez-vous ce que la fortune lui a coûté, et ce qu'elle lui a donné; considérez-le dans la route et au terme, vous avouerez qu'entre tous les hommes qui marchèrent dans la même carrière, aucun ne fut plus digne de parvenir et ne rencontra des obstacles plus puissants et plus difficiles à surmonter; aucun ne fut plus digne de jouir et n'éprouva des chagrins plus amers et plus difficiles à soutenir. De là vous tirerez cette conclusion naturelle: que c'est folie et délire que de tant s'agiter pour saisir un fantôme de gloire et de bonheur qui se vend si cher aux espérances de l'ambition, et qui les trompe si cruellement.

(2) Mgr l'archevêque de Paris, officiant.

Daignez, Seigneur, donner à ma parole l'efficace de la persuasion évangélique : loin de me flatter que le désir d'honorer une cendre qui m'est si chère rallume quelque étincelle de son premier feu dans mon esprit usé par le travail et consumé par les ans, je crains qu'occupé de ma juste douleur, je ne remplisse point en ce jour les fonctions du sacré ministère avec assez de zèle et de force. Que votre grâce, ô mon Dieu, se fasse entendre au cœur de mes auditeurs, pour leur apprendre, par la fragile et dure destinée des félicités humaines, à ne point oublier la fin qui les attend, et à s'occuper de ce qui doit leur arriver : *Melius est ire ad domum luctus quam ad domum convivii*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Première et importante leçon ! Ce que le monde donne, ce que le monde peut donner, n'approche point de ce que le monde exige de ceux qui aspirent à ses faveurs et à ses bienfaits. La raison nous le dit : nous ne l'écoutons pas ; l'expérience nous le prouve, nous ne nous y rendons pas ; la religion nous l'enseigne, nous n'en profitons pas. Ah ! l'illusion durera toujours, si ce jour ne la détruit point. Voici les tristes restes, l'ombre d'un des hommes dont l'élévation a jeté le plus d'éclat, et peut-être enfanté le plus de jalousies. Ne prévenons point la scène tragique de cette apparente félicité, troublée par des événements si funestes : contentons-nous de la mettre dans la balance, et de la peser avec ce qu'elle lui coûta : appellerons-nous bonheur une fortune achetée au prix de tant de travaux, de chagrins et de servitude ? En effet, que fut sa vie entière, qu'un combat éternel entre le mérite et les obstacles ? obstacles d'autant plus puissants et plus redoutables qu'ils l'avaient devancé, qu'ils se présentèrent à lui dès le premier pas pour l'écarter, pour lui fermer la route, et l'empêcher d'entrer.

Le maréchal de Belle-Isle, il est vrai, avait reçu en naissant ces dons du ciel par lesquels la Providence semble désigner et annoncer les hommes qu'elle destine à jouer les rôles les plus intéressants sur le théâtre du monde. Cette taille haute, libre, aisée, dégagée, que Samuel faisait admirer dans le premier roi d'Israël. Dans l'air et les manières, ce caractère et cette empreinte de dignité, d'autorité, de fermeté qu'on peut nommer les dehors, l'extérieur du mérite, et le présage de l'élévation. Dans la conversation, la force, l'énergie d'expression toujours sûre d'occuper et de fixer, parce qu'elle peignait toujours en grand. Un génie composé de ces deux espèces de génie, par lesquels Mathathias différenciait ses deux fils Simon et Judas Machabées, après lui la gloire de Sion. Génie de la guerre, heureux mélange de sage impétuosité et de lenteur active, de feu et de vivacité dans les préparatifs, de flegme et de sang-froid dans l'action ; également propre à brusquer les événements et à chicaner le terrain, à étonner par l'audace et à déconcerter par la prudence, à prévoir et à prévenir autant que l'homme le plus timide, et à hasarder, à risquer autant que l'homme le plus téméraire : courage de jeune soldat jusque dans ses dernières années, pour dédaigner le péril ; prudence de vieux général dès sa jeunesse, pour n'abandonner rien à la fortune de ce que les précautions pouvaient lui ôter : *Judas fortis..... a juventute sua, sit vobis princeps militiæ.* (*I Mach.*, II, 66.) Génie des affaires, habile et supérieur dans l'art de prévoir les circonstances et d'en profiter, de préparer les moments et de les saisir, de faire oublier les anciennes prétentions, en présentant de nouveaux intérêts, de réunir les puissances et de les diviser, de suspendre le jeu des ressorts politiques et de l'accélérer : *Simon.... vir consilii est ; ipsum audite.* (*Ibid.*, 65.) Avec ce fonds de génie, une imagination vive et ardente, quoique souple et flexible, avide du vaste dans les projets, sans dédaigner le détail des mesures et des précautions. Le même instant qui le trouvera occupé d'une négociation, d'une bataille qui va décider de sa gloire et de la fortune de l'Etat, le verra attentif, sans se distraire, à régler la subsistance d'un escadron, le logement d'un bataillon. Rien d'assez grand pour éblouir ses regards, rien d'assez petit pour leur échapper.

Doué de tant de qualités utiles à la patrie, vous croyez qu'il ne manque au comte de Belle-Isle que de se montrer à la fortune, qu'elle l'attend pour l'employer et le récompenser. Vous oubliez donc que le sang qui coule dans ses veines est le sang du surintendant, de cet homme si célèbre par son élévation et par sa chute. Le malheur du surintendant aurait pu aplanir les routes de la fortune au comte de Belle-Isle dans les républiques, où les factions, tantôt opprimées, tantôt relevées au gré du génie populaire, reportent au faîte des honneurs celui qu'elles avaient précipité dans la poussière ; il l'aurait pu dans ces monarchies mixtes, où le peuple maître du trône qu'il respecte, mais qu'il domine, donne au roi ses ministres, et les lui ôte, les lui arrache, et l'oblige à les reprendre. Les vrais monarchies ont d'autres mœurs, d'autres coutumes. Un père suspect et noirci à la cour imprime sur sa postérité une tache que les services aidés du bienfait du temps n'effacent que lentement. Je vous le demande donc, Messieurs, lorsque la foudre qui avait frappé le surintendant fumait encore autour du comte de Belle-Isle, je vous le demande, pour couvrir d'honneurs, de titres, de dignités, un nom marqué au sceau d'une disgrâce si récente, pour le placer en quelque sorte à la tête du royaume, à la tête même de l'Europe, dans cette fameuse diète qui le vit présider à un sénat composé de tant de souverains ; en un mot, pour parvenir de Pignerol à Francfort, combien de préjugés, de résistances, d'oppositions à vaincre ! vous en êtes épouvantés ; le comte de Belle-Isle ne le fut point ; il voit que plus les obstacles se montrent nom-

breux et puissants, plus le triomphe aura de gloire et d'éclat.

Désir de la gloire, reste précieux de notre grandeur primitive, échappé au naufrage des dons du Dieu créateur, c'est à toi seul qu'il appartient d'allumer dans les âmes nobles et sublimes le feu qui forme les héros défenseurs de la patrie dans ses périls, et sa ressource dans ses disgrâces! qu'elle disparaisse donc, qu'elle fuie loin de nous la philosophie de mollesse et de volupté, aujourd'hui trop féconde en maîtres et en disciples, scandaleusement appliquée à amortir et éteindre un feu si pur dans le sein de la France? elle se vante de ramener l'homme aux penchants et aux lois de sa première origine; elle ne le ramène qu'aux faibles introduits dans l'homme par le péché, à l'amour du plaisir et de l'intérêt personnel. Bientôt, par ses leçons perfides, l'Etat, destitué de l'esprit de vie qui l'anime, ne serait qu'un amas confus d'êtres bas et rampants, isolés et divisés, sans idées, sans goût de famille et de société, d'utilité commune et de prospérité publique, il ne tarderait pas à dégénérer en une masse informe que dévorerait promptement le poison des viles passions; et devenu une autre Babylone, il en éprouverait le sort décrit dans le Prophète; il tomberait d'une chute d'opprobre et d'ignominie, qu'accompagneraient le mépris et les insultes des nations, autrefois jalouses de son éclat. Chrétien, je demande, ô mon Dieu, que ma patrie ne vous offre que des vertus dignes de vous : citoyen, je souhaite que le désir de la gloire soit l'unique faible que vous ayez à lui reprocher, quand il ne fait pas les grands saints, il fait les grands hommes, et du grand homme au grand saint, le passage est si facile! les autres passions n'enfantent que vices et corruption; il faut les quitter et les déraciner, la passion de la gloire inspire le grand, l'héroïque; il ne faut que la régler et la modérer. Quelque vive qu'elle fût dans le comte de Belle-Isle, il sut la faire plier sous les lois de la religion et de la raison; elle ne lui arracha ni bassesses ni perfidies; et il ne voulut tenir son élévation que de ses sevices et de ses talents.

Je ne vous fatiguerai point, Messieurs, par le récit de sa vie militaire. Je ne vous le représenterai point en tant de siéges, de combats, de batailles, ferme et intrépide, actif et vigilant, sage et éclairé, offrir au soldat l'exemple de combattre, et faciliter aux généraux les moyens de vaincre. Je ne le suivrai point à la trace de son sang sur les bords du Rhin, de l'Escaut, du Danube, du Pô; à travers les Alpes et les Pyrénées; en Flandre, en Allemagne, en Italie, en Espagne; dans tous les climats, dans toutes les saisons, partout où l'appelle l'espérance d'un péril à braver ou d'un service à rendre. Je ne vous le montrerai point s'attirant les regards, l'estime, la confiance des Vendôme, des Villars, des Berwick, des Boufflers, charmés de se voir renaître dans ce jeune guerrier, et de lire dans les essais de ses talents militaires que la gloire des armes françaises ne périra point avec eux, et qu'en travaillant à l'avancer ils travaillent à se ménager un successeur capable de les remplacer.

Je me borne à vous faire remarquer que les degrés successifs de son élévation furent exactement déterminés par ses services. Les plus grands périls essuyés à la canonnade de Huningue, ses blessures au siége de Kel, à la bataille de Frindelingue, et à la première bataille d'Hochstedt, sont les titres pour son premier régiment de dragons; son intrépidité et son activité au siége de Vérue, aux batailles de Calcinate et de Cassano, à la garde des postes de Valégio et du cours de l'Adige; les tentatives réitérées du prince Eugène pour jeter un pont sur l'Adda rendues inutiles; les troupes impériales deux fois battues dans la plaine de Vérone; l'arrière-garde de notre armée malheureuse à Turin, et dérobée à la fureur de l'ennemi vainqueur, si l'exemple de la bravoure et de l'audace la plus héroïque pouvait sauver le soldat des ravages de l'épouvante et de l'effroi; la célèbre défense du chemin couvert de Lille, attaqué par l'élite de troupes alliées sous les ordres du fameux Malboroug, sous les yeux du roi Auguste de Pologne, et de plusieurs souverains accourus à ce grand et terrible spectacle, et son sang répandu dans cette mémorable journée, voilà sa recommandation pour le grade de brigadier, et pour la charge de Maître-de-camp général des dragons. Lorsqu'il fut nommé maréchal de camp, il avait défait l'arrière-garde de l'armée ennemie à son passage du Rhin. Son zèle pour l'auguste maison de Bourbon l'avait transporté de l'Asace, où la campagne venait de finir, sur les bords du Ter pour le secours de Gironne; il l'avait ramené aux bords du Rhin pour l'ouverture de la campagne en Allemagne, et il l'avait exposé à mille dangers au siége de Landau. Par ses services aux siéges de Fontarabie et de Saint-Sébastien, et par le premier développement de son génie politique dans les dispositions du traité qui devait réunir Madrid et Versailles, il devient lieutenant-général. La prise de Traerbach, et sa vigilance heureuse à faire échouer les projets de l'armée impériale; ses occupations de la paix aussi laborieuses et utiles que les occupations de guerre, et le bien de l'Etat intéressé à illustrer l'ambassadeur plénipotentiaire de France auprès des princes de l'empire, lui obtiennent le comble des honneurs militaires. Le succès de ses négociations, et l'éclat de nos armes en Allemagne, l'élèvent au faîte des dignités du royaume. Les ressources puissantes de son génie dans sa campagne de Provence, et la juste confiance dans la supériorité de sa sagesse et de ses lumières lui ouvrent l'entrée des conseils et le placent dans le ministère. Aucune distinction à la cour, dans les armées, dans le royaume, qui n'ait été précédée et suivie par des actions dignes de l'attention du maître, et de la

reconnaissance de la patrie. Son élévation et ses services marchent d'un pas égal ; rien n'est faveur, tout est récompense.

Amateurs de la véritable gloire, vous applaudissez au triomphe du mérite sur les obstacles. Ne vous y trompez pas ; ce triomphe ne fut jamais un triomphe complet. Les obstacles vaincus continuent de combattre ; écartés, ils reparaissent ; détruits, ils renaissent et se reproduisent. Le génie du comte de Belle-Isle avait pu effacer l'empreinte de la disgrâce, dissiper les nuages du préjugé, et acquérir l'estime et la confiance publique. Il avait pu inspirer à Louis XIV l'attendrissement, les regrets, quelques inquiétudes sur le passé, et le désir de réparer (je répète les paroles de ce monarque, plus grand, plus roi dans la magnanime simplicité d'un pareil aveu, que dans les plus brillants événements de son règne), le désir de réparer dans le fils les infortunes du père. Le génie du comte de Belle-Isle pouvait tout, excepté de vaincre ce que l'ignorance et la superstition appelleraient l'étoile du surintendant.

Dévouée à instruire les peuples de l'inconstance et de la vicissitude des choses humaines, cette maison ne sortira point du plan que la Providence a tracé; elle ne parviendra point à la paix et au calme ; le Seigneur leur a ordonné de fuir devant elle; et les rejetons ne cesseront point d'éprouver les orages sous lesquels la tige fut condamnée à plier et (à succomber : *Non est consilium contra Dominum.* (*Proverb.*, XXI, 30.)

Notre auguste monarque régnait ; sa main ne tenait pas encore le rênes de l'empire ; il lui avait plu de les confier à un prince de son sang, aussi respectable par le mérite personnel que par la gloire de ses ancêtres. Cour des princes, que ne faut-il pas pour y réussir ! Et que faut-il, grand Dieu , pour y périr? L'on y bâtit sur un sable que la faction, la cabale, l'intrigue ne se lassent point de remuer. Quel édifice résistera donc à leurs efforts, lorque la jalousie leur prêtera le secours de ses pefidies et de ses fureurs? Jalousies et rivalités; le mérite les produit, le premier succès les fait éclore , la récompense les développe et les fortifie, l'ombre d'un mécontentement les change en haine, la moindre faute semble les justifier et les consacrer par le spécieux prétexte de zèle pour l'Etat. Ah ! le mérite modeste et ennemi de l'ostentation échappe rarement à leurs complots ; aucun asile ne sauvera l'homme qui par cet air de liberté, d'indépendance, de fierté qu'a coutume d'inspirer le sentiment de ses forces et de sa supériorité; qui, par la naïveté avec laquelle il laisse entrevoir ce qu'il pense de lui-même, et trop deviner ce qu'il pense des autres, blesse leur amour-prpre et humilie leur vanité. L'homme qui dédaigne de s'abaisser audessous des présomptueux sans talents, et d'obtenir de leur orgueil par les prévenances politiques d'une feinte estime, la permission de les surpasser et d'être un grand homme ; il est tout, il sait tout, je le veux , l'expérience lui apprendra qu'il n'est rien, puisqu'il ne sait pas être courtisan ; qu'il ignore tout, puisqu'il ignore l'art de flatter et de ramper. Que vous dirai-je ? le choc de deux factions opposées, dont l'une prétend enlever à l'autre le comte de Belle-Isle, en le gagnant ou en l'écrasant ; le mérite, les talents, les succès, les manières, les défauts peut-être du comte de Belle-Isle, car il en avait, il était homme, mettent en mouvement tout ce que le génie de la cour, ce grand maître dans la science de nuire et de perdre, enseigne de manœuvres et d'intrigues : on surprend la religion du prince que le souverain avait placé entre le trône et les sujets.

Le comte de Belle-Isle ne se dissimule point ses périls. La justice ne se montre à lui que le bandeau sur les yeux, le glaive à la main, et semble avoir oublié la balance. N'importe, il envisage sans frayeur; il entre dans le séjour de la nuit et de la captivité; il y porte un cœur exempt de trouble et d'inquiétude : le crime seul intimide une grande âme ; la crainte n'en approche point lorsque la vertu ne la quitte point. Au feu vif et animé de ses regards, on reconnaît le guerrier, le héros qui, dans les siéges et les batailles, commanda tant de fois à la victoire, l'appela et la fixa sous nos drapeaux. Ce lion, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, rempli d'une noble et mâle confiance, inspire plus de terreur qu'il n'en reçoit : *Justus .... quasi leo confidens absque terrore erit.* (*Prov.*, II, 1.) La chicane s'épuise en ruses et en détours pour l'entraîner dans le labyrinthe des procédures, pour lui arracher un mot capable de servir de prétexte à sa perte, ou de justifier sa détention; il ne lui oppose que le langage de l'exacte vérité et de la franchise militaire : indigné à l'aspect du mensonge, il ne répond que par cet air de candeur et d'ingénuité modeste qui sied si bien à l'innocence persécutée, et qui la prouve; ensuite il se tait : l'imposture confondue par la hauteur de ce silence dont elle ne peut soutenir la voix et les dédains, se trouve réduite à respecter, à admirer, à se condamner et à rendre le comte de Belle-Isle aux vœux et aux cris du public vertueux et éclairé.

Une victoire si éclatante semblait annoncer que les obstacles n'oseraient plus se montrer devant le génie puissant du comte de Belle-Isle. La plus brillante des carrières s'ouvre à ses talents ; les obstacles, Messieurs, les obstacles y entreront avec lui, et renouvelleront plus puissamment leurs oppositions à sa gloire et à sa tranquillité.

Le roi conçoit le dessein de porter dans une autre maison la dignité impériale, fixée depuis plus de trois siècles dans la maison d'Autriche. Quel changement ! Quel bouleversement à introduire dans le système politique de l'Europe, qui ne roulait que sur l'équilibre de force et de pouvoir entre les deux premiers trônes du monde chrétien ! Quelle es-

pérance, quel moyen de vaincre ou de faire taire l'opposition de tant de potentats, à un plan qui doit nécessairement amener dans leurs conseils un autre plan de sûretés, de précautions et d'alliances!

Avouez-le, Messieurs, un aussi grand projet ne pouvait naître que dans l'esprit d'un grand roi, et il aurait épouvanté le génie des plus grands ministres qui aient manié les ressorts de la monarchie française. La sagacité du roi, qui connaît mieux sa cour que le courtisan ne se connaît lui-même, avait démêlé dans le comte de Belle-Isle, homme de guerre, le mérite d'un homme d'Etat. Il le choisit, il l'envoie. Le maréchal de Belle-Isle part, portant en ses mains les nouvelles destinées de l'Europe; il se rend dans les cours des princes de l'empire, il raisonne, il discute et il persuade; parce que sa manière de traiter, franche, droite, ouverte, ne se jette point dans les lenteurs d'une négociation timide et enveloppée que l'on déconcerte, ou que l'on suspend en opposant l'esprit à l'esprit, la ruse à la ruse, le mystère au mystère, et dans laquelle on emploie plus de temps à se deviner qu'à se parler; parce que la noble simplicité, seul langage qui convienne au représentant d'un si grand roi, réduit la négociation à l'exposition nette et précise des avantages du consentement, et des hasards du refus; parce que dépositaire des intentions de notre auguste monarque, il déclare que son maître, content de régner sur l'empire français, ne veut, à l'exemple du père de la nation sainte, que la paix de son peuple, la prospérité de ses alliés, et la tranquillité commune : *Non accipiam ex omnibus, exceptis partibus virorum qui venerunt mecum.* (*Genes.*, XIV, 23.)

L'éloquence victorieuse du maréchal de Belle-Isle lui avait concilié l'attention favorable des princes. Le corps germanique se met en mouvement; il entre dans Francfort suivi ou attendu de l'Europe entière. Or, dans ces assemblées nombreuses, dans le concours de tant de puissances, dans l'opposition de tant de vues et d'intérêts, l'espace qui reste à parcourir entre les suffrages promis et les suffrages accordés, entre les engagements contractés et les engagements remplis, est celui où se rencontrent les écueils les plus redoutables.

La délicatesse des circonstances redouble la vigilance et l'activité du maréchal, il se multiplie; il est présent à tout, il voit tout, il entend tout, il répond à tout, il prévient tout; il gagne ou il intimide, il ébranle ou il rassure, il menace ou il promet. Son génie, agrandi par les transports du zèle, l'élève au-dessus de sa condition. Ce n'est plus le ministre, l'ambassadeur, le plénipotentiaire, c'est la majesté royale qui s'explique elle-même avec le ton d'un maître qui consent d'obtenir ce qu'il peut commander, qui demande, mais qui demande en roi. Ses discours, pour me servir des termes de l'Ecriture, ne sont point des discours de persuasion et d'insinuation; ils sont des discours d'empire et d'autorité : *Sermo illius potestate plenus est.* (*Eccle.*, VIII, 4.)

Enfin il se lève sur Francfort, ce jour dont le souvenir ne périra point dans la mémoire des peuples; le jour qui donne à Charles-Quint un successeur qui n'est point de son sang. Le génie politique du maréchal avait opéré cette étonnante révolution; son génie militaire devait la soutenir et la cimenter. Sanctuaire du Dieu de paix et de charité, je ne troublerai point votre auguste silence par le récit d'exploits, à la honte de l'humanité, trop admirés et trop applaudis. Les ennemis, après tout, sont des hommes. Qu'est-ce que l'univers, qu'une nombreuse famille? Qu'offre donc au vainqueur le champ de bataille après la victoire, qu'un objet de larmes? Des frères massacrés par des frères; le sang de l'étranger payé par le sang du citoyen. Les hommes savants dans la science meurtrière de saccager et de dépeupler la terre, raconteront les siéges des villes et le sort des batailles; les bienséances du ministère évangélique ne me permettent de louer dans le maréchal que son talent de mettre dans la guerre tout ce qu'elle peut recevoir d'attentions et de ménagements d'humanité, d'en écarter tout ce que la licence militaire a coutume d'y mettre de dureté et de férocité.

L'Allemagne voit avec admiration et avec reconnaissance les troupes françaises sous les auspices du maréchal de Belle-Isle, telles que le peuple saint sous la conduite de Moïse, offrir aux siècles futurs un modèle accompli d'ordre et de discipline; elle les voit traverser ses provinces avec aussi peu de bruit et de fracas, qu'un voyageur sage et modeste qu'aucun caprice ne détourne de sa route, qu'appelle et invite l'étranger qu'il enrichit; *Non declinabimus neque ad dexteram neque ad sinistram; alimenta pretio vende nobis ut vescamur.* (*Deut.*, II, 28.) Leur marche n'a rien de la marche d'un torrent qui dévaste les campagnes, et laisse des traces funestes de l'impétuosité de ses flots; elle imite le cours paisible et majestueux d'un fleuve qui porte l'abondance et la fertilité dans les terres qu'il arrose et qu'il baigne de ses eaux salutaires. Les peuples accourent au-devant de notre armée, et se disputent le bienfait de son passage; le citoyen la reçoit sans crainte dans ses murs; des bords du Rhin jusque sous les remparts de Vienne, tout est soumis ou ami. Un royaume ajouté à la Bavière assure au nouveau César la couronne impériale, et le met en état d'en soutenir la majesté. Notre auguste monarque, vive image du Dieu qui dispose des sceptres et des couronnes, voit la terre tremblante se taire devant lui : *Siluit terra* (I *Matth.*, I, 3), et la gloire du maréchal de Belle-Isle brille de tout l'éclat qu'il a répandu sur le trône de son maître.

Attendez quelques moments; des obstacles, des événements imprévus produiront une nouvelle révolution. On se flatte qu'il tombera pour les siècles futurs, le voile sous lequel demeure caché le principe destructif

des projets du maréchal de Belle-Isle. Je n'ai point été admis dans les secrets des rois, il ne m'a point été donné de pénétrer dans le sanctuaire de leur politique, ni de percer les nuages qui couvrent ces mystères; mais les divines Ecritures m'ont introduit dans les conseils du Très-Haut; elles m'apprennent qu'à son gré les trônes s'élèvent et s'abaissent, les empires naissent et meurent; qu'à ses ordres volent dans les armées tantôt l'esprit de terreur, pour glacer le courage des forts de Juda; tantôt l'esprit d'audace intrépide, pour faire un héros du soldat le plus timide, et d'un jeune berger le vainqueur sous les coups duquel tombe Goliath et s'efface l'opprobre des camps d'Israël. Elles m'enseignent que la prudence humaine n'est qu'une prudence flottante, incertaine, aveugle; réflexion d'enfant dont se joue la sagesse divine; elle marche, elle ne voit que la route; n'aperçoit ni la main qui la guide, ni le terme où on la conduit: Dieu le connaît; l'événement le fera connaître aux hommes; nous le connaissons, nous le voyons.

Il était arrivé, un de ces jours dont parle le prophète, un jour marqué pour faire plier toute puissance et toute sagesse des hommes sous la sagesse et la puissance du Dieu des armées: ***Dies Domini exercituum..... super omnes colles elevatos..... humiliabitur altitudo virorum et elevabitur Dominus solus in die illa.*** (*Isa.*, II, 12, 17.) Des siècles avaient coulé depuis l'instant où la rivalité des augustes maisons de France et d'Autriche avait commencé d'enfanter les calamités de l'Europe et leurs propres malheurs. Elles ne semaient que trouble et que division; elles ne recueillaient que terreur et qu'épouvante. La France avait tiré du Nord le grand Gustave: par les mains de ce guerrier redoutable, et de nos généraux dignes rivaux de sa gloire, elle avait ebranlé et presque renversé le trône de l'Empire. La branche royale de la maison d'Autriche avait arboré ses drapeaux dans Paris, et osé disputer aux Bourbons l'héritage des Valois. La branche impériale avait insulté aux larmes de la France expirante, et ne l'avait sauvée de l'affront d'une paix implorée aux conditions les plus flétrissantes, que par le refus altier et dédaigneux qui lui laissa le temps de réparer ses pertes. Par ce flux et ce reflux de disgrâces alternatives que l'Europe, inondée de larmes et de sang, voyait se déborder de de la France sur l'Empire, et de l'Empire revenir sur la France, le Seigneur préparait ses desseins: il annonçait qu'il ne sera point donné à l'une des maisons rivales de prévaloir contre l'autre, que ces deux grands arbres, à l'ombre desquels la Seine et le Danube roulent leurs flots, ***Dies Domini... super cedro Libani*** (*Isa.*, II, 13), pourront plier tour à tour sous la violence des ouragans déchaînés; que leurs racines fortes et profondes les soutiendront (ils ne pourraient tomber sans écraser, par leur chute, trop de provinces et de royaumes); et que ce n'est point sur l'équilibre imaginaire de leur puissance, mais sur leur concorde, que doivent reposer, avec la félicité publique, leur prééminence et leur sûreté communes.

Pour achever de les amener à la paix et à la concorde, la Providence s'applique à les désabuser de leurs projets et de leurs espérances dans un nouvel essai de leurs forces. Elle veut d'abord que les premiers ans du précieux rejeton de la maison d'Autriche soient aussi pénibles et aussi agités que le furent les derniers ans du plus grand des Bourbons, et que Versailles rende à Vienne les alarmes qu'il en a reçues. La fille, l'héritière de tant de rois et d'empereurs, est obligée de quitter la capitale de ses Etats, et de chercher un asile dans les provinces où n'a point pénétré la terreur des armes françaises. La maison d'Autriche va-t-elle périr? Non: le ciel ne se propose que de l'instruire; sa voix se fait entendre aux princes et aux peuples, et sa voix ne trouve point de résistance. Une princesse, déjà l'admiration de l'Europe par son courage héroïque, par sa sagesse et sa prudence, fruits du génie qui n'avaient point attendu le nombre des années et les leçons de l'expérience; une princesse que la réputation de sa piété fervente et éclairée, également digne de la religion et du trône; que les qualités de son âme noble, généreuse et bienfaisante; que son talent de gagner et de captiver les esprits par les charmes de l'insinuation et de la persuasion, rendaient si chère, je ne dis pas seulement à ses sujets, je dis aux peuples ligués contre elle; une princesse que la France (pressentiment de la réunion prochaine), que la France enchantée de vaincre s'affligeait de la nécessité de combattre; une si grande princesse n'avait presque besoin que de ses vertus et de ses périls pour intéresser tous les cœurs à sa défense. Les nations éloignées viennent se ranger sous ses étendards, et le Seigneur leur prête la victoire. Bravoure, capacité, génie, tout va plier et succomber. Ce jour n'est point le jour des soldats et des généraux, il est le jour du Dieu des armées: ***Dies Domini exercituum.*** (*Isa.*, II, 12.) Nos troupes pressées, resserrées, cèdent au torrent qui menace de les envelopper; elles se retirent dans Prague.

L'Europe frappée d'étonnement attend le dénouement de cette scène si peu prévue: elle ne l'attend point; elle croit le voir, elle l'annonce. En effet, que peut le maréchal enfermé dans une ville immense, dénuée de fortifications, de remparts, de subsistances, et habitée par autant d'ennemis du nom français qu'elle compte de citoyens? Il peut retarder sa perte: peut-il l'éviter? Il entend les armées autrichiennes assurer que leur proie ne leur échappera point; il les entend insulter la France par les clameurs dont les nations conjurées à la ruine de l'Assyrie remplissaient les airs. Puissance si fière, cessez de vanter vos triomphes! Cachez-vous dans l'obscurité; l'humiliation qui les efface nous console et nous venge!

On ne vous appellera plus la puissance qui distribue les trônes et les couronnes : *Sede tacens et intra in tenebras, quia non vocaberis ultra domina regnorum.* (*Isa.*, XLVII, 6.) Le maréchal les entend, ces dérisions amères; il va les changer en cris de douleur et de confusion. En une seule nuit, notre armée entière, infanterie, cavalerie, chariots chargés des provisions de guerre et de bouche, que son génie et ses talents avaient su introduire dans la place, armes, canons, bagages, tout sort. On dirait qu'en sortant le maréchal a scellé les portes de Prague. Aucun avis n'interrompt le sommeil des troupes ennemies; il traverse leurs quartiers avec autant d'ordre et de silence que si tout Israël n'eût été qu'un homme. A leur réveil, insruites de son audace, elles le suivent. Il brave leurs efforts; il leur en impose par une fausse route. Tout à coup il traverse les défilés que la hauteur des montagnes, que les neiges et les glaces faisaient regarder comme impénétrables : il arrive, n'ayant laissé dans la ville abandonnée que la terreur de son nom, que l'admiration de sa capacité, et l'hommage de reconnaissance dû à sa fermeté pour contenir les troupes, et protéger le citoyen. Vous savez, Messieurs, vous savez la guerre, vous savez l'histoire. Dites si les guerres anciennes et modernes présentent une retraite plus savante, si elle n'aurait pas honoré Turenne et Condé ?

La santé du maréchal, affaiblie par tant de fatigues, commençait de renaître : le roi le charge d'une négociation importante : il rentre dans l'empire; il arrive en Bavière. A sa vue, les craintes qui environnaient le trône impérial se dissipent, l'espérance renaît ; on forme des plans et des arrangements : l'exécution demande le concours des puissances intéressées au succès de la cause commune; les princes confédérés appellent le maréchal de Belle-Isle ; vous diriez que les obstacles et les périls ont entendu leur voix, ou qu'ils ont été avertis et commandés par la Providence : ils préviennent le maréchal; ils l'attendent sur la route. La vigilance et les précautions ne peuvent rien contre les volontés du Seigneur : *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* (*Psal.* CXXVI, 1.) Cet homme, entre tous les hommes, le plus fidèle à suivre le conseil du Sage : Que vos yeux ne se ferment point quand vous marchez, et que vos regards précèdent vos pas : *Palpebræ tuæ præcedant gressus tuos* (*Proverb.*, IV, 25), rencontre dans les plaines de l'Allemagne l'écueil qu'il avait évité dans Prague ; écueil de sa liberté, non de sa gloire. Un peuple amateur et avide des grandes révolutions, respecte dans la disgrâce cet homme célèbre qui mit en mouvement tant de nations, et qui ébranla tant de trônes; il lui prodigue les distinctions : à peine la majesté royale aurait-elle reçu plus d'honneurs. L'Angleterre oublie l'ennemi, pour ne considérer dans le maréchal que le génie puissant et créateur, pour ainsi dire, d'une nouvelle Europe substituée à l'ancienne. Non, elle n'oublie pas l'ennemi; et en ne l'oubliant point, elle rend au maréchal un hommage plus flatteur que l'hommage des honneurs et des distinctions : elle refuse d'accomplir le traité convenu pour la rançon des prisonniers de guerre; elle n'ose le rendre à sa patrie avant que le trône impérial soit rempli par le prince qu'elle destine à l'occuper. Quel tribut d'estime plus flatteur, et que reste-t-il au maréchal à souhaiter pour sa gloire, après un refus qui lui donne droit de dire aux Anglais ce que le restaurateur de la France, Duguesclin, disait à leur héros, le fameux prince de Galles : *Vous ne me retenez que parce que vous me redoutez !*

Cependant le moment est venu où le Seigneur donnera à la maison d'Autriche la leçon de paix et de concorde qu'il vient de donner à la maison de Bourbon. L'armée impériale entre dans la Provence; elle y voit les vestiges de Charles-Quint : elle ne se souvient pas que la victoire refusa d'accompagner ce grand empereur, et que la France a, dans le maréchal de Belle-Isle, un connétable de Montmorency. Sa présence rassure nos provinces méridionales; il rend les villes principales inaccessibles à l'ennemi; des plans de défenses, il passe rapidement aux plans d'attaques : il s'ébranle; la terreur le devance; elle oblige les troupes impériales d'abandonner les remparts de Gênes, et assure la liberté de cette république, à laquelle elles préparaient la servitude. Il marche ; l'ennemi ne l'attend pas, et la victoire ne nous quitte plus.

Rebutés de ces vicissitudes de succès et de disgrâces, les deux puissances conçoivent enfin que la maison de Bourbon s'épuiserait vainement pour anéantir la maison d'Autriche, et l'aigle romaine pour dévorer les lis de France. La paix succède à la guerre, et la paix amène l'alliance et la confédération des deux maisons. Puisse le concours des ans respecter et n'affaiblir jamais leur union ! Puissent-elles n'écouter jamais les conseils de l'inquiète ambition, toujours attentive à semer autour des trônes les jalousies et les défiances ! L'histoire de nos jours réfute et confond d'avance les systèmes que leur présenterait dans l'avenir la fausse politique. Elles voient l'Angleterre, après avoir réussi, à la faveur des armes autrichiennes, à partager l'empire de la Méditerranée, et à procurer à ses vaisseaux un passage sans crainte et sans danger dans le détroit de la Manche; la Prusse, après être parvenue, à la faveur des armes françaises et des concessions impériales, à former dans le sein de l'Allemagne une puissance formidable; elles les voient tourner contre les deux maisons réunies leurs bienfaits, entreprendre de leur donner la loi ; et jusqu'à ce moment le Dieu des batailles n'a point encore entièrement confondu leurs espérances, afin d'apprendre mieux à la France et à l'Autriche que l'une n'achète les périls de l'autre que par ses propres périls; qu'elle n'affaiblit un rival que pour se préparer un maître, et que dans leurs dissensions, les

malheurs de la guerre seront pour elles, les fruits de la victoire pour leurs alliés politiques et intéressés.

Le maréchal de Belle-Isle n'avait point d'autre règle que le bien de l'Etat et que la volonté du maître. Le traité d'alliance change ses vues, ses idées, ses projets. Il travaille sur le nouveau plan avec l'assiduité, la vigilance, avec le zèle et le feu de ses premières années, et on peut à juste titre lui appliquer la parole de l'Ecriture : que la vieillesse, quand elle ne s'endort point dans l'oisiveté, est une couronne de gloire plus respectable que les titres et les dignités : *Corona dignitatis senectus quæ in viis justitiæ reperitur.* (*Prov.*, XVI, 31.) Comblé de tous les honneurs par lesquels un roi juste et bienfaisant récompense les talents d'un sujet utile, ce grand homme (car ainsi l'appelleront les siècles futurs, qui, dédaignant la critique des petits défauts, le jugeront par l'ensemble du mérite et des services; ainsi l'appelaient, dès son vivant, les nations étrangères, qui font déjà la postérité à l'égard des hommes illustres), ce grand homme ne pouvait-il point se flatter de goûter dans le calme et la paix le fruit de tant de soins et de travaux? Le terme ne sera pas plus heureux que la route. Aucun homme ne fut digne de parvenir, et ne rencontra des obstacles plus puissants et plus difficiles à surmonter : aucun homme ne fut plus digne de jouir, et n'éprouva des chagrins plus amers et plus difficiles à soutenir.

SECONDE PARTIE.

Non, Messieurs, aucune fortune n'aboutit à des chagrins aussi amers, à des douleurs aussi inconsolables, et ne mérita cependant une paix plus profonde, une stabilité plus permanente que la fortune du maréchal de Belle-Isle.

Le maréchal de Belle-Isle eut une religion, un roi, une patrie, des concitoyens, des amis, une famille. Droits sacrés de la religion, du trône, de la patrie, de la société et de l'amitié, du sang et de la famille, quelle âme vous fut plus intimement dévouée, et à l'abri de tant de vertus, quelle âme devait être plus heureuse!

Religion sainte! si le maréchal ne vous avait connue et respectée, je ne me prêterais point à son éloge. Je craindrais d'entendre la voix du Dieu qui repose sur cet autel, s'élever, tonner, me reprocher la profanation sacrilége du ministère évangélique, avili par les louanges d'un mérite profane; je me bornerais à déplorer dans le silence les infortunes de ce grand homme, plus désolantes, plus terribles que la ruine et la décadence de sa maison. Mais dans les enseignements et les exemples d'une famille vertueuse et instruite à l'école de la disgrâce il avait puisé les semences et les principes de la religion. Le désir de la gloire, qui vient absorber tous les autres désirs, votre grâce, ô mon Dieu, se sert de tout), cimenta l'ouvrage de l'éducation; car de la coupe seule de la volupté ont coutume de s'exhaler les vapeurs enivrantes qui font chanceler le chrétien, et qui l'égarent dans les sentiers de l'apostasie et de l'impiété : point d'autres passions, écueil ordinaire de la foi, que les passions propres à déshonorer l'homme et à le dégrader. Pour un incrédule accusé, par les hauteurs ridicules de son orgueilleuse présomption, d'avoir pris les motifs de son incrédulité dans les travers de son esprit et les délires de sa vanité, mille impies convaincus, par l'opprobre connu de leurs mœurs, d'avoir puisé leur impiété dans les vices et la corruption de leur cœur.

Ce que le jeune comte de Belle-Isle avait de solide et de judicieux dans les idées, ce qu'il avait d'élevé dans les sentiments, le préservèrent de ces excès : ses pas ne s'écartèrent point des routes de la religion et de la vertu. A l'instant qui nous l'a enlevé, j'ai reçu la plus douce, la plus touchante des consolations. J'ai entendu une Maison (3), séjour des vertus religieuses, se rappeler le souvenir de tant d'années, dans lesquelles, et plusieurs fois chaque année, le comte et la comtesse de Belle-Isle venaient lui offrir le spectacle de la foi la plus vive et de la piété la plus édifiante. J'ai entendu les regrets du pasteur et du troupeau (4) qui se plaignaient d'avoir perdu un grand exemple de religion.

Dans le commandement des armées, dans le ministère, la religion lui devient plus chère, parce qu'il voit de plus près, qu'à mesure qu'on ébranle les bornes posées aux vagues et aux folles spéculations des génies inquiets, on sape les fondements de l'Etat, par le déclin de la décence, de l'honnêteté, de la probité, par l'affaiblissement de l'autorité, par le goût de l'indépendance, par le mépris des lois, par les bassesses rampantes et avides de l'intérêt. Le maréchal ne se lasse point de déplorer ces suites funestes de l'impiété; il la confond par la hauteur avec laquelle il lui souhaite l'anathème et la proscription. Il ne rougit ni d'être chrétien, ni de le paraître. Ciel! est-ce donc la matière d'un éloge! du temps de nos pères on ne l'aurait pas nommé une vertu. O honte et opprobre de leur postérité! il est presque l'héroïsme des vertus! faut-il affronter les bataillons ennemis, le fer et le feu? le soldat est encore capable de ce courage; pour l'avoir, il suffit d'être Français. Dans l'occasion de braver les dédains de la fastueuse et insolente impiété, le guerrier intrépide recule épouvanté. Qu'ai-je dit, intrépide! l'homme qui n'ose avouer sa religion, de quelque nom que l'appelle le vulgaire, il n'est qu'un lâche et un insensé : lâche dans sa vile complaisance pour le monde; insensé dans le délire de son audace contre Dieu.

Le maréchal de Belle-Isle met le courage à sa véritable place : il craint Dieu : et qui

(3) La maison du Noviciat des Jésuites.

(4) La paroisse de Saint-Sulpice.

le craint véritablement n'a point d'autre crainte : grande vérité que le maréchal n'oublia jamais! de là son attention à maintenir dans les armées qu'il commandait les secours de religion que la piété de nos rois procure à la piété des soldats. Ah! s'ils arrivaient jamais, les temps où la contagion pestilente des sophismes de l'impiété pénétrerait jusque sous les tentes et les pavillons de Jacob! les temps où l'on semblerait craindre d'affaiblir et d'intimider le courage de la milice d'Israël, par l'attention à veiller sur ses mœurs et à lui faire entendre la voix de la religion; généraux, commandants, chefs des légions de Juda, je ne vous dirais pas seulement : pensez que nos augustes monarques, en vous remettant le tonnerre et les foudres de leur redoutable vengeance, ne vous confient pas moins le salut que la vie de leurs soldats, et que, chargés d'un dépôt si précieux, vous êtes plus cruels et plus perfides lorsque vous perdez leurs âmes que lorsque vous prodiguez leur sang. Traitez cette morale de simplicité et d'imbécilité de cloître, ou de déclamation de prédicateur; vos mépris ne m'humilient point. Je pleure d'avance pour vous ce que vous pleurerez dans l'éternité : ce ne sont point mes idées qui passeront, ce sont les vôtres. J'ajouterais : malheur au prince et à l'Etat que vous dépouillez de la protection du Dieu des combats et de la victoire! malheur aux soldats, dont vous ne payez les services que par une affreuse récompense, la licence du crime, et les horreurs de l'enfer! malheur même à votre gloire! elle ne sera jamais plus en sûreté qu'entre les mains de l'officier, du soldat chrétien et vertueux. Vous vous laissez tromper par les faibles lueurs d'une fausse et misérable politique : non, la religion n'énerve point la bravoure militaire; j'en atteste les Charlemagne, les Philippe-Auguste, les Louis XII, les Henri IV; j'en atteste les Duguesclin, les Clisson, les Richemont, les Gaston de Foix, les Bayard, les Montmorency, les Condé, les Turenne, et les braves Français qui, sous leurs ordres, portèrent si haut la réputation de nos armes. Dédaignez, si vous le voulez, le suffrage d'un solitaire; mais disputez, si vous l'osez, contre ces grands maîtres; et, pour le faire avec quelque bienséance, achetez par des exploits qui effacent leur gloire le droit de les contredire. Revenons.

Le maréchal de Belle-Isle respectait, il croyait, il aimait la religion. S'il est vrai (car que n'invente point la calomnie? que n'adopte point la crédulité de la haine et de la jalousie?), s'il est vrai que le tourbillon des affaires, que les piéges semés par l'intérêt autour des grands, et que les prestiges de la cupidité parurent assoupir quelquefois sa piété, le réveil de la foi et de la conscience ne tardait pas à ramener cette âme droite et vraie. Il n'imita point l'indolence des demi-chrétiens déserteurs de l'Evangile dans leur conduite, et étrangers aux augustes mystères de la religion. Aucun ministre de Jésus-Christ ne sait s'ils appartiennent à l'Eglise; et dans leur dernier moment, le zèle alarmé pour leur salut ne peut leur offrir que le secours d'une voix qu'ils ne connaissent pas, d'un langage qu'ils n'entendent pas. Le maréchal, averti du péril qui menace ses jours, appelle le dépositaire de sa conscience : sa foi se ranime, sa piété reprend son feu et sa vivacité. Vous entendîtes, Seigneur, les gémissements de son cœur; vous vîtes sa confiance dans vos miséricordes. Lavé dans les eaux de la pénitence, arrosé du sang de Jésus-Christ, il vous présenta une âme dont le fond fut toujours à vous et pour vous : *Tamen non negavit, sed credidit.* Vous l'avez promis; or le ciel et la terre passeront, votre parole ne passera point : il n'a point rougi de vous devant les hommes, vous ne rougirez point de lui devant les anges.

Quand on part des enseignements de la religion, on ne voit dans son roi que l'image du Dieu suprême. Aucun sujet ne saisit et ne goûta si parfaitement ce principe que le maréchal de Belle-Isle : naturellement amateur de l'ordre, il n'agissait, il ne voulait en quelque façon, et il ne pensait qu'au gré du maître : convaincu que la plus légère altération dans la constitution de la monarchie française troublerait l'harmonie, et amènerait la ruine de cet empire, que la soumission des sujets aux lois et aux désirs du prince a rendu vainqueur de tant de siècles et de nations; tout intérêt personnel et particulier disparaissait à ses yeux devant l'intérêt du roi; tout intérêt public, il travaillait à le concilier avec la volonté du roi; toute opposition cédait au nom du roi.

Loin du maréchal de Belle-Isle, le soupçon d'avoir imité ces génies fiers et altiers qui, dans le ministre, n'emploieraient le nom et le pouvoir du maître qu'à tenir le peuple servilement assujetti à l'empire despotique et aux caprices du ministre, et ne feraient adorer le sceptre que pour se faire adorer eux-mêmes. Le maréchal de Belle-Isle, courtisan aussi souple, aussi respectueux que ministre ferme et attentif, ne connut de bornes, ni dans son courage à défendre la majesté du trône, ni dans son empressement à donner l'exemple de la vénération qui lui est due. S'agit-il de représenter la personne sacrée du roi, d'annoncer les ordres du roi, de maintenir l'autorité du roi, le zèle lui fournit l'énergie de l'éloquence la plus mâle, la plus vigoureuse, la plus dominante, le ton le plus tranchant de la décision militaire. De là, suivez-le au pied du trône, vous le verrez chargé d'ans, d'honneurs et de gloire, s'approcher avec la soumission d'un sujet qui s'offrirait pour la première fois aux regards du souverain, et qui ferait le premier pas vers la fortune.

Cet hommage était encore plus de sentiment que de devoir, plus pour le roi que pour le trône. Avec quels transports de joie avec quelles délices le maréchal nous retraçait ce que la confiance dont il était honoré

l'avait mis à portée de mieux approfondir, de la droiture et de l'équité, des lumières et de la pénétration, de la prudence et de la sagesse de notre auguste monarque ; de cette douceur, de cette affabilité, de cette bonté qui tempèrent le trop vif éclat de la majesté, sans l'amortir, et obtiennent le respect sans le commander! dans ces conversations, simple et naïf épanchement du cœur, langage de l'homme, non du courtisan, ce serviteur tendre et passionné s'exprimait avec tant de force que ses sentiments passaient de son âme dans l'âme de ceux qui l'entendaient.

Que ne puis-je, sans rouvrir les plaies de la France, vous parler de ce jour, ou plutôt de cette nuit affreuse, de cette nuit d'épouvante, de deuil et de larmes, qui de Metz se répandit sur la capitale et sur les provinces! quelles furent la douleur et la consternation du maréchal à la vue de son roi, arraché du sein de la victoire, prêt à descendre dans le tombeau! Je cours rapidement sur une époque de la vie du maréchal qui semble devoir fournir tant de traits à son éloge. De pareilles situations perdent ce qu'elles ont de frappant sous le pinceau qui entreprend de les peindre : la véritable éloquence rappelle l'événement; après l'avoir présenté, elle laisse au cœur de l'auditeur le soin de parler et d'achever. On voyait le maréchal pâlir au souvenir de ce moment funeste. Que ne fut donc point pour lui la réalité? Il ne concevait pas où il avait puisé les ressources de courage et d'activité nécessaires pour seconder le zèle et les vues du monarque qui, mourant, ne tremblait que sur les périls de l'Etat.

Il les avait prises dans son amour de la patrie. Qu'aucun Français n'ait été plus citoyen que le maréchal de Belle-Isle, la persuasion en est si établie qu'elle n'a point besoin de ma voix pour l'autoriser. Qui ne sait que dans le silence du cabinet, que malgré le tumulte et les embarras du ministère, qu'au milieu des fatigues et des dangers de la guerre, il veillait continuellement sur toutes les parties de l'Etat? Qui ne sait que des correspondances soigneusement entretenues le rendaient comme présent dans toutes les cours des princes étrangers, l'introduisaient dans les conseils de tous leurs ministres; et que, tel dans l'Europe que Joseph dans l'Egypte, aucun plan, aucun système, aucune démarche propre à intéresser la France, ne se dérobaient à ses regards? Qui ne sait que son imagination féconde ne tarissait point en vues et en arrangements pour le bien public? Aucun projet dédaigné, quand il portait l'apparence, et offrait l'espérance de l'utile. Qui ne sait son empressement à découvrir le mérite et les talents ; son attention à les développer par l'emploi, à les animer par l'espérance, à les encourager par les distinctions, à les faire récompenser par la fortune et par les honneurs? Qui ne sait combien la vie du citoyen fut précieuse et respectable à ce vrai patriote? prodigue de son sang en tant de siéges et de batailles, il fut avare du sang du soldat; général et ministre de la guerre, il employa principalement son génie et son autorité à ménager les troupes, à ne les exposer que dans la nécessité, à pourvoir à leur subsistance, à maintenir l'austérité de l'ancienne discipline, afin d'écarter la licence et le pillage, qui les perdent et qui les détruisent. Qui ne sait les heureux succès de son zèle à faciliter le service par l'augmentation des fonds destinés à l'entretien de l'officier et du soldat; à l'illustrer par les sages réglements qui assurent à la noblesse ses justes prétentions à la préférence ; à l'encourager par sa fermeté à renverser la loi de la coutume, qui condamnait tant de talents à vieillir négligés et inutiles dans des commandements subalternes ; à enlever aux richesses et à la protection l'espérance de parvenir sans expérience et sans capacité ; à obliger de faire la guerre pour l'apprendre ; à ne point permettre d'oublier que les camps et les armées sont l'unique école, que le temps est le vrai maître de cette science de la guerre, et qu'il n'appartient qu'aux actions éclatantes qui décèlent un génie supérieur d'abréger la route des grades et des honneurs militaires? Je ne fais, Messieurs, je ne fais qu'indiquer ; l'histoire racontera.

Le cœur de citoyen est un cœur fait pour l'amitié et pour la société. Le maréchal de Belle-Isle eut des amis, il méritait d'en avoir, car il savait l'être. Il eut des amis qui furent utiles à sa fortune : de quelle reconnaissance ne paya-t-il point leur affection? Loin de les désavouer dans les jours de leurs périls, il leur montrait un attachement plus déclaré que dans les jours de leur tranquille prospérité. On n'ignore point que sa constance dans l'amitié produisit ses plus éclatantes disgrâces : loin d'en être oubliés après leur mort, ses amis ne cessaient point de vivre dans son cœur; et les enfants apprenaient, par son zèle à les obliger, les services qu'il avait reçus de leurs pères : *Omni tempore diligit qui amicus est.* (*Prov.*, XVII, 17.) Il eut des amis que sa fortune le mit en état de servir : la cour, les armées, Paris, la France, m'épargnent le soin de vous retracer ses empressements, son activité, sa persévérance : et cette cérémonie même ne le dit-elle pas, que le maréchal savait aimer et placer son amitié?

Le temps ne me permet pas d'insister sur ce que mettaient de grâces et d'agréments dans la société ses mœurs douces et simples, ses manières aisées et prévenantes, sa complaisance pour se prêter aux vues, aux desseins, aux idées, aux prétentions de ceux qui parvenaient à sa familiarité.

Cette facilité de caractère a-t-elle occasionné quelques fautes? Dans un homme d'un esprit supérieur, elles feraient la gloire et l'honneur du cœur. Noble, sans faste et sans ostentation; avec un air de dignité modeste, qui semblait permettre, et qui empêchait d'oublier son mérite et son élévation, personne qui ne fût aussi libre,

aussi maître dans la maison du maréchal que dans sa propre maison; personne qui n'eût droit de lui parler le langage de la vérité : il écoutait, il répondait, et il n'était pas plus difficile de l'engager à la dire qu'à l'entendre. Il jetait un voile impénétrable sur les projets qui, pour mûrir et se développer, avaient besoin de l'ombre et du silence, mais il ne cachait que ce que l'intérêt de l'Etat lui défendait de découvrir. Souple et heureux à prendre tous les tons, du récit des négociations et des batailles, on le voyait descendre aux amusements les plus simples de la société; y entrer, s'en occuper avec une joie aussi vive et aussi naïve que son imagination avait eu besoin de ces bagatelles, de ces riens, pour dissiper le sommeil inquiet, et pour remplir les vides d'un ennuyeux loisir. On le voyait s'intéresser à l'embellissement de ses fontaines, de ses jardins, de son parc, avec le même sérieux, la même activité qui caractérisaient son génie dans les négociations et dans les guerres. Lorsque les ordres du roi l'appelèrent en Provence, il nous retraça ce dictateur que Rome, dans les périls de la république, enleva à la culture de ses terres. Il ne balança point; mais le sacrifice lui coûta. Le général d'armée, le ministre attirait et fixait l'admiration du peuple; l'ami solide et généreux, le citoyen doux et sociable, l'homme, quand on le connaissait, effaçait la gloire du politique et du guerrier.

Le maréchal de Belle-Isle parfaitement semblable au portrait que je viens de vous en tracer avec les couleurs de la pure et simple vérité, le maréchal de Belle-Isle, chrétiens, rempli de respect et de zèle pour la religion, sujet honoré et digne de la confiance de son roi, citoyen dévoué et précieux à la patrie, ami solide et constant, protecteur du mérite à la cour, et des malheureux dans ses gouvernements et dans ses terres, où il a laissé des monuments durables de sa généroslté bienfaisante : le maréchal de Belle-Isle ne pouvait-il point se promettre de couler, à l'abri de tant de vertus, des jours sereins et tranquilles?

Sa grande âme me désavouerait si je mettais au nombre de ses malheurs les travaux et les fatigues inséparables des emplois brillants, la vigilance et les précautions nécessaires pour ne pas périr sur cette mer orageuse de la cour, semée de tant d'écueils cachés, et où l'on ne touche jamais de plus près au naufrage que quand aucun nuage n'annonce la tempête; les plaintes, les murmures, les mécontentements que le crédit excite et multiplie en proportion de ce qu'il a de grâces à distribuer; les critiques et les déclamations injurieuses dont la durée s'étend au delà du règne de l'adulation, qui finit avec la vie des grands, parce qu'elle ne voit plus rien à espérer, au lieu que la satire exhale ses fureurs avec plus de licence après leur mort, parce qu'elle ne voit plus rien à craindre. Le maréchal de Belle-Isle se serait cru heureux, et il l'aurait été autant qu'on peut l'être dans la région qu'il habitait, s'il n'avait eu à soutenir que les désagréments qui détrempèrent d'amertume les prospérités de plus d'un ambitieux rassasié et ennuyé d'honneurs. Mais dans le maréchal de Belle-Isle, tout devait être singulier, unique; et ses malheurs, assortis aux autres événements de sa vie, devaient concourir à le distinguer, à le séparer de la multitude des hommes.

Vous me prévenez, Messieurs, par les louanges et par les larmes que vous donnez au meilleur, au plus tendre, et par l'excès même de son bonheur, au plus infortuné des frères, des époux et des pères. Pardonnez les soupirs et les regrets que m'arrache un souvenir si triste. Il me semble que ce jour ranime des cendres si chères. Je crois les voir renaître : frère, épouse, fils, père, se rejoindre, se réunir, et frappés du même coup, périr sous mes yeux; et ma main achèvera de fermer sur eux leur tombeau, qui n'a plus d'autres dépouilles à attendre. O mon Dieu, je renouvelle mes vœux et mes prières: ne permettez pas que trop ému, que trop attendri, je trahisse les devoirs sacrés de l'amitié et de la religion. Ne permettez pas que ma douleur enlève à cette maison éteinte et détruite le tribut de pleurs que demandent ses infortunes; ne souffrez pas qu'elle prive mes auditeurs de l'instruction du plus grand exemple que vous ayez donné de l'instabilité et du néant des prospérités mondaines.

Sur quelle maison le ciel versa-t-il jamais plus de distinctions éclatantes, plus de félicité domestique et intérieure? Quel cèdre du Liban éleva sa tête plus haut dans les airs, et jeta des racines plus profondes dans le sein de la terre? Quel appui dans le présent, quelle espérance pour l'avenir n'offrait point au maréchal de Belle-Isle, un frère digne de devenir le chef d'une seconde maison, qui aurait égalé les honneurs et la réputation de la première! La trempe de leur génie n'était ni opposée ni semblable. Dans le comte, plus d'esprit, de littérature, une valeur plus audacieuse à chercher le péril, à s'applaudir de l'avoir trouvé, à le braver, à l'affronter avec plus que de l'intrépidité; une fermeté de décision plus invariable, une autorité dans le commandement plus tranchante et plus vigoureuse, une amitié plus ardente; et si son cœur s'y fût ouvert, une haine plus redoutable. Ce que la diversité des caractères aurait pu séparer, le sentiment l'unissait, et de ces deux grands hommes ne faisait qu'un homme. Ils pouvaient disputer sur un plan, sur un projet : était-il arrêté, vous auriez douté lequel l'avait tracé. Celui-ci prenait le travail où celui-là l'avait laissé; les opérations de la veille réglaient les opérations du jour présent; le tissu n'était point interrompu, et les nuances s'accordaient si parfaitement, que l'on n'apercevait qu'un esprit et qu'une main. Le maréchal n'aspirait qu'à la gloire et qu'à l'élévation du comte; le comte ne se croyait grand que par le mérite, et illustré que par les honneurs du

maréchal : leur tendre amitié rendait à notre siècle les deux Scipions si renommés dans l'histoire des vertus romaines. Le comte de Belle-Isle, appelé au commandement des armées, touche au moment d'être fait maréchal de France, il périt : le maréchal peut retrouver des amis, il ne retrouvera point un ami qui soit son frère, parfaitement associé à toutes ses vues, à toutes ses idées, à tous ses intérêts, un ami qui soit proprement et exactement un autre lui-même.

Il l'avait, il le conservait dans une tendre et vertueuse épouse. Nommer la maréchale de Belle-Isle, c'est nommer tous les dons de la nature et de la grâce, loués par l'Esprit-Saint dans la femme qu'il propose comme l'exemple des qualités qui font le mérite et la gloire du sexe : un esprit capable des plus grandes affaires et source des meilleurs conseils; un cœur rempli de courage, de noble assurance et de cette liberté magnanime souvent ignorée par les guerriers qui, héros à la tête des armées, tremblent devant les ministres, se prosternent et rampent à la cour. Ambassadeur plénipotentiaire à Francfort, sans en avoir le titre, elle achevait par les charmes de l'insinuation ce que l'éloquence militaire du maréchal avait ébauché. Tendrement attachée à son illustre époux, ses yeux toujours ouverts ne se lassaient point de veiller sur le danger des positions du maréchal; elle désirait qu'il parvînt; elle désirait bien davantage qu'il ne marchât que dans les sentiers de l'honneur, et qu'il n'eût point à rougir de sa fortune. Douce, polie, prévenante, elle lui gagnait des amis et lui réconciliait des ennemis qui, prévenus contre le maréchal, ne pouvaient s'obstiner à haïr l'époux de la maréchale. Véritablement chrétienne, modèle de pudeur, de modestie, de régularité, de piété, de charité, ressource de tous les pauvres, appui et consolation de tous les malheureux, quelle douleur n'aurait point été adoucie par une épouse si chère et si respectable? Elle avait presque séché les pleurs qu'avait fait couler la mort d'un frère. Hélas ! elle était destinée à faire répandre de nouvelles larmes, des larmes encore plus amères.

Le maréchal de Belle-Isle fut frère, il fut époux; il n'est plus que père. La solitude qui commence de naître autour de lui, l'afflige et l'épouvante. Un fils lui reste, unique objet de sa tendresse et de ses inquiétudes. Son amour, sage et éclairé, n'eut point de faible et molle complaisance ; il s'était épuisé en attentions et en précautions, pour le rendre capable de soutenir dignement la gloire de son nom, et de servir utilement la patrie; il l'oblige de marcher, dès son enfance, sur les traces des héros que du temps de nos pères, une éducation dure et austère préparait aux travaux de la guerre. Il choisit des mains savantes et vertueuses, il leur confie ce dépôt précieux; et dans la crainte que, malgré leur vigilance, ce jeune cœur ne s'ouvre à la séduction de la vanité et au goût des plaisirs, il lui cherche un asile inaccessible à la contagion de l'orgueil et des délices; un asile où il n'entendra que la voix de la religion et de la raison; où tous les rangs confondus, toutes les distinctions inconnues et proscrites, instruisent à être citoyen, forment aux devoirs et aux bienséances de la société, accoutument à la simplicité, à l'égalité, à la frugalité des mœurs antiques; nous n'attribuons la préférence qu'il plut au maréchal de nous accorder qu'à ses sentiments de bienveillance héréditaire. Le comte de Gisors trouva dans notre maison les bienfaits de ses ancêtres ; il y trouva notre reconnaissance empressée à seconder les soins de ses maîtres, et à encourager ses vertus naissantes

Oserais-je dire avec quel plaisir, lorsque sa confiance l'amenait dans ma solitude, je voyais croître dans le jeune comte de Gisors l'esprit fin, délié, délicat, la discrétion, la politesse, les grâces, la piété de la mère ; le courage, l'étendue de génie, l'application et la volonté, les talents et les qualités héroïques de l'oncle et du père : j'augurais sa gloire et ses succès ; j'oubliais que les fleurs du coloris le plus vif et le plus brillant sont les fleurs que flétrit et dévore plus promptement le souffle meurtrier de l'aquilon. Je ne prévoyais pas que bientôt je l'entendrais s'écrier avec Jonathas : Mes jours n'ont été qu'une aurore, je n'ai fait qu'essayer la vie, je ne l'ai pas goûtée ; à peine j'avais commencé d'être, je ne suis plus : *Gustans gustavi..... paululum mellis, et ecce ego morior.* (I *Reg.*, XIV, 43.)

Déjà ses campagnes avaient annoncé et signalé ses talents militaires. Déjà une union formée par le pur attrait de l'estime mutuelle (5), l'avait placé dans le temple de la piété, de la religion, de la raison, de la probité, de l'esprit, des lettres, de la décence, de l'urbanité, de toutes les vertus et de tous les genres de mérite. Déjà, pour se donner la science des intérêts et des mœurs de l'Europe, il avait parcouru l'Allemagne et le Nord, y laissant empreintes les traces d'une sagesse, d'une modestie, d'une bienséance que l'on ne se promet pas toujours d'un jeune Français. Déjà l'éclat de son mérite avait fait oublier le petit nombre de ses années; et la prudence du roi n'avait point craint de lui confier la sûreté de la frontière, et d'un des plus forts remparts du royaume. Déjà le maréchal de Belle-Isle lui avait obtenu une place distinguée dans le militaire. O espérances des hommes, espérances frivoles et trompeuses ! La tendresse du maréchal, les dons de la fortune, les bienfaits du roi ne faisaient que parer et orner la victime. Le glaive l'attend, il l'immole, et le coup funeste retentit d'un bout à l'autre de l'Europe. A un âge auquel, sans une espèce de prodige, on ne parvient point à la considération, le comte de Gisors avait une réputation. La religion et l'Etat, la patrie et les nations étrangères,

(5) Il avait épousé en 1753 Hélène-Rosalie de Nevers, fille aînée de M. le duc de Nivernais.

la France et notre auguste monarque pleurent sur son tombeau ; et quoiqu'il n'eût point encore, ainsi que Judas Machabée, mené la victoire sous ses drapeaux, Israël ne donna pas plus de larmes à son défenseur que la France à son jeune héros : *Cecidit et fleverunt eum omnis populus Israel planctu magno.* (*Mach.*, IX, 20.) Ces témoignages flatteurs de l'estime et de la vénération publique adouciraient la plaie du maréchal, si elle n'était une de ces blessures que le prophète appelle des blessures sans remède, *plaga insanabili.* (*Isa.*, XIV, 6.) Le maréchal soutint ce cruel revers avec fermeté ; avec tant de fermeté, que l'on n'a pas rougi de la traiter d'insensibilité. Vertus de Sparte et de Rome idolâtre, vous êtes donc au-dessus de nous et de notre religion ! la France et l'Evangile n'ont donc point le pouvoir d'enfanter des héros ? Par quel aveu flétrissant de notre misère, par quelle avidité d'opprobre et d'ignominie refusons-nous de croire de notre âge et de notre nation, ce que nous croyons des siècles et des peuples qui nous ont précédés ? Basse jalousie ! audacieuse calomnie ! reportez avec vous dans les noirs abîmes vos fureurs de vertige et de délire : pour déshonorer un grand homme, vous lui imputez des vices qu'il n'a pas ; aussitôt, pour l'outrager, vous lui ôtez les vices que vous veniez de lui imputer. Vous prétendiez que l'ambition était l'unique idole de son cœur. Parlez donc et apprenez-nous comment il fut insensible ? *Mentita est iniquitas sibi.* (*Psal.* XXVI, 12.) Ne fut-il point père tendre ? Ne fut-il que père ambitieux ? Ne se voit-il pas anéanti par la destruction la plus entière et la plus totale ? Le surintendant pouvait se consoler par l'espoir que, dans quelqu'un de sa race, renaîtrait la splendeur de sa première fortune : l'espérance fuit devant le maréchal, et elle ne reviendra point. Seul, isolé, il boit d'avance le calice de l'heure fatale. Sans mourir, il cesse d'exister. Le voilà condamné à ne marcher et à ne traîner le déclin de ses jours que sur les ruines de sa maison, qui a commencé par lui, et qui a fini avant lui.

Cependant, loin de s'affaisser, pressée en quelque sorte par le poids de l'infortune, son âme se roidit et s'élève : à l'exemple des grands hommes vantés dans l'antiquité, (et puissent des vues plus pures avoir ranimé son courage !) il ne cherche que dans les occupations de son zèle à servir le trône et la patrie, quelque consolation, disons mieux, quelque distraction à sa douleur. Elle était hélas ! trop pénétrante, ses flots amers ont inondé tout le cœur ; un mot, un rien l'irrite. Tant de fois nous l'avons vu, aussi vivement attendri que Joseph, et également maître de lui-même, se hâter de venir répandre avec nous les larmes que la dure bienséance avait empêchées de couler, lorsque le sentiment les demandait. Le citoyen, le ministre étaient pour le public ; les soupirs, les regrets, les pleurs, le père désolé, pour la solitude et pour les amis : *Introiens cubiculum flevit, rursumque lota facie egressus, continuit se.* (*Gen.*, XLIII, 30.) Miné, consumé, détruit par les ans, par le travail, par la douleur, par les efforts pour la cacher, enfin il succombe, il meurt : et s'il n'était mort en chrétien, ah ! Messieurs, que serait-il, où serait-il, et que lui servirait tout ce qu'il a été ? Voulez-vous le savoir ? Ecoutez.

Quelle voix forte et éloquente sort du fond de ce mausolée ! Quel prophète, quel apôtre plus énergique que cette pompe funèbre, et plus capable de vous instruire à ne vous occuper que du grand avenir de l'éternité ! *Melius est ire ad domum luctus...* (*Eccli.*, VII, 3.) Cet homme qui a joué un rôle si brillant sur la scène du monde, qui occupera une place si distinguée dans les fastes du monde, il n'a donc tant acquis et obtenu que pour perdre et regretter davantage ? il n'a monté au comble de l'opulence et des honneurs, que pour laisser après lui de plus grands débris ; que pour enrichir par de plus grandes dépouilles de places et d'emplois, des noms étrangers à sa race et à son sang. La faible lumière de ces flambeaux est l'unique jour qui luit pour lui, et il ne la voit pas ; ces voiles lugubres sont l'unique décoration qui l'annonce, et il ne les aperçoit pas ; ce discours est l'unique et dernier retentissement du bruit qu'il a fait dans le monde, et il ne l'entend pas ; le tombeau, l'unique asile que lui prête la terre ; le marbre qui le couvrira, l'unique reste de son opulence ; ces deux mots : *Hic jacet*, l'unique monument de ses titres et de ses dignités, ou plutôt l'histoire de ses malheurs, histoire trop abrégée, si l'on n'ajoute qu'ils disent plus qu'ils n'ont coutume de dire ; si l'on n'avertit qu'ils signifient que, par un événement qui n'eut point d'exemple, sous ce marbre repose, avec le maréchal de Belle-Isle, sa maison tout entière qui était venue l'attendre dans ce séjour de la nuit éternelle, et qui n'a pas laissé sur la terre plus de vestiges de son existence, que n'en laisse de son passage l'ombre d'un nuage fugitif : *Tanquam vestigium nubis.* (*Sap.*, II, 3.) Et c'est à un pareil sort, braves guerriers, c'est à ce rien que vous courez à travers tant de hasards. A Dieu ne plaise que par ces réflexions je prétende amortir votre courage ! Je ne veux que le rendre digne de vous et de votre religion. Fidèles au sang de l'ancienne et véritable noblesse française, n'oubliez point que l'ambition qui, parmi vos ancêtres, fit des héros et de grands hommes, consiste dans la magnanime émulation de vertus, de talents, de services qui les éleva au-dessus des faveurs et des revers de la fortune ; non dans une jalouse avidité d'honneurs et de richesses qui vous entraînerait à ses autels, adorateurs humiliés et déshonorés, esclaves mercenaires et intéressés, flétris par des titres et des emplois mendiés lâchement et achetés à prix de bassesses et d'opprobres. Fidèles à votre religion, souvenez-vous de respecter, de ne point dégrader un caractère si auguste. Dans les liens qui vous assujétissent au prince,

qui vous attachent à la patrie, adorez le Dieu qui règne dans les rois, et qui préside au sort des batailles; qu'il soit votre motif et votre espérance : alors périssez, s'il le faut, victimes du devoir. Il récompensera ce que le guerrier chrétien aura fait pour le trône et pour l'Etat, comme il récompense ce que le prophète et l'apôtre font pour la religion.

Enflammés par un feu si pur, partez : le Dieu des armées vous appelle. Les ennemis qui vous redoutent n'osaient vous attendre; ils préviennent la saison; ils comptent sur la surprise, sur le nombre et la valeur de leurs troupes; le secret et le mystère de leur marche, le système médité et concerté de leurs attaques, tout leur annonce le succès, et le bonheur de leurs premiers efforts accroît leurs espérances. Mais quand la Providence remet la destinée des combats à la bravoure humaine, rien ne résiste à des soldats français sous un général qui a leur confiance. Les commandants ennemis, arrêtés, repoussés, battus, se retirent; leur retraite remplit de tristes présages les provinces qui à leur passage avaient retenti d'acclamations de triomphe, et leur capacité connue met le comble à la gloire de leur vainqueur : avec vous, Messieurs, il pourra tout oser, tout entreprendre sans craindre le reproche d'imprudence et de témérité.

Le ministre qui vous transmettra les ordres du roi, achèvera de vous applanir les routes de la victoire. Que la France et les nations étrangères applaudissent à ce génie, qui d'un coup d'œil voit tout, dans un moment saisit tout, d'un mot règle et décide tout : qu'elles rendent hommage à l'empire naturel que lui donnent le brillant de l'esprit, les grâces de l'expression, les charmes de la politesse; le roi par son suffrage en fait un éloge bien plus flatteur; il lui confie deux ministères jusqu'à ce jour séparés, et comme opposés, le ministère de la guerre, le ministère des négociations politiques; il connaît l'étendue de ses talents, et il sait que la gloire du trône et l'intérêt de l'Etat régleront tous ses projets et toutes ses démarches; que le désir de la paix ne ralentira point son activité à faciliter les prospérités de la guerre, et que l'attrait enchanteur des prospérités militaires n'amortira point le désir de la paix. Le succès a promptement consacré le choix de notre auguste monarque : nous avons vu la guerre et la paix illustrer les prémices du nouveau plan de ministère, et se réunir, l'une pour présager aux nations ennemies, avant l'ouverture de la campagne, les triomphes de la France, l'autre pour promettre à l'Europe la fin de ses calamités et de ses larmes. Sous les auspices d'un si grand roi, sous la direction d'un ministre si éclairé, qui n'aspire à vaincre que pour pacifier, vous irez, Messieurs, vous renouvellerez dans l'Allemagne les prodiges de la valeur française; et la paix rentrera, sur vos pas, dans le sein de la patrie.

Vous, pontife (6), la gloire et l'ornement du sacerdoce, qui présidez à cette triste cérémonie, si les événements de la région du temps percent et arrivent à la région de l'éternité, le maréchal de Belle-Isle voit avec reconnaissance cette marque publique de votre affection! Il vous respectait, il vous aimait, et il fut aimé de vous. Mourant, il se réveilla, il se ranima à votre voix, il écouta vos sages conseils, et il les suivit : continuez de vous intéresser à son bonheur. Retournez dans le sanctuaire : que vos soupirs s'élèvent vers le ciel! La foi, la charité, le zèle, la piété qui ne vous quittent jamais, et qui veillent autour de vous pour recueillir vos vœux et vos prières, les porteront au trône du Très-Haut. Il n'en entend point qu'il se plaise davantage à exaucer. Que le sang de Jésus-Christ qui dans vos mains va couler sur l'autel, obtienne du Dieu des miséricordes qu'il ouvre le séjour de paix et de félicité à cet homme illustre, que la religion regrette comme un de ses plus zélés défenseurs, le trône comme un de ses plus fidèles, de ses plus utiles sujets, la guerre et la politique comme un de leurs plus habiles maîtres, l'Etat comme un de ses plus fermes appuis, la patrie comme un de ses plus vertueux citoyens, l'Europe comme un de ses plus grands hommes! Nous, mes chers auditeurs, apprenons de son exemple que la vraie sagesse consiste à vivre en chrétien, le vrai bonheur à mourir en chrétien. *Melius est ire ad domum luctus quam ad domum convivii; in illa enim finis cunctorum admonetur hominum, et vivens cogitat quid futurum sit.* (*Eccle.*, VII, 3.) N'oublions pas la fin qui nous attend, et pensons à ce qui doit nous arriver.

(6) Christophe de Beaumont, archevêque de Paris.

RETRAITE SPIRITUELLE DE NEUF JOURS.

MÉDITATION

POUR L'OUVERTURE DE LA RETRAITE.

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus (*Osee*, II, 14.)

Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur.

C'est de l'âme chrétienne, devenue infidèle à son Dieu, que le prophète parle sous le nom de Jérusalem : quand le Seigneur, attendri sur les malheurs qui suivront son infidélité, prend le dessein de la retirer de la voie égarée des pécheurs, il la conduit dans la solitude, et là, seul avec elle seule, il lui parle au cœur, il lui fait entendre sa

voix; il la trouble, il l'agite, il la presse, il la conjure de se rendre à lui.

Commençons cette méditation par nous prosterner en esprit devant Dieu, et par lui rendre mille actions de grâces du dessein qu'il nous a inspiré de venir dans cette solitude chercher les bienfaits de sa miséricorde qui nous y attendent. Qu'avez-vous affaire de moi, ô mon Dieu? je me suis obstiné à vous fuir comme si je pouvais être heureux sans vous; vous êtes constant à me suivre comme si vous ne pouviez être heureux sans moi. Entraîné par mes passions, j'allais me perdre loin de vous; vous me rappelez. Vous m'avez conduit ici pour exécuter sur moi les projets de miséricorde que votre amour vous inspire. Je m'abandonne à vous, ô mon Dieu! je me livre sans réserve à l'empire de votre grâce; vous daignerez me parler, je veux vous écouter et n'écouter que vous seul.

Telles sont les dispositions dans lesquelles vous devez commencer cette retraite. Malheur à vous, si la bienséance, le respect humain, la coutume, peut-être une curiosité profane, étaient ce qui vous a conduits ici. Malheur à qui chercherait autre chose que Dieu, et malheur aussi à qui ne le chercherait pas bien!

Commençons par apprendre combien il nous importe de profiter de cette retraite, et ce que nous devons faire pour en profiter. C'est ici une méditation fondamentale, et d'où dépend le fruit de la retraite.

Nous considérerons dans le premier point la nécessité de bien faire la retraite; dans le second point, les dispositions nécessaires pour bien faire la retraite. Je vous conjure, ô mon Dieu! par le sang adorable que vous avez répandu pour les âmes chrétiennes à qui je parle, de les rendre dociles à votre parole.

PREMIER POINT.

Ce qui nous perd devant Dieu, ce qui nous rend infiniment coupables, ce qui consomme le terrible ouvrage de notre réprobation, j'ose le dire, ce ne sont pas tant les péchés que l'on croit avoir le plus à se reprocher, que l'abus des grâces que nous recevons de Dieu. En quelques désordres que nous ayons eu le malheur de tomber, si nous savions suivre l'impression de la grâce qui nous rappelle, nos fautes mêmes pourraient, à quelques égards, nous devenir utiles. Mais notre cœur, dur et insensible, fuit la voix de Dieu, et Dieu enfin rebuté nous abandonne à l'esprit de mensonge et de péché. Craignons donc de laisser la grâce de Jésus-Christ inutile, et craignons d'autant plus que ces grâces sont plus grandes.

Il n'en est point de plus grande que la grâce de la retraite. Une retraite inutile nous serait bien funeste. Nécessité de bien faire la retraite, fondée sur trois raisons: premièrement, sur le besoin que nous avons de la bien faire; secondement, sur la facilité que nous trouvons dans la retraite de nous convertir véritablement à Dieu; troisièmement, sur le peu d'espérance qu'il y a de nous convertir jamais, si nous ne le faisons pendant cette retraite. Appliquez-vous.

1° Besoin, nécessité véritable et trop véritable de bien faire cette retraite; besoin qui n'est pas le même pour tous, mais qui est assez grand en tous pour obliger chacun de nous à ne rien négliger pour revenir sincèrement à Dieu pendant cette retraite. Les uns n'ont jamais été bien pénétrés des grandes vérités de la religion, ils n'ont jamais été véritablement à Dieu; les autres y ont été, mais ils n'y sont plus; enfin quelques-uns, plus fidèles, plus heureux, semblent avoir vécu dans l'innocence et dans la vertu, et n'avoir rien de considérable à se reprocher devant Dieu. Or je dis qu'il importe extrêmement à tous de bien faire cette retraite.

Nécessité absolue pour ceux qui n'ont jamais été à Dieu comme ils devaient y être; pour ces personnes qui se disent chrétiennes, et qui, n'ayant point assez étudié la religion, assez réfléchi sur les devoirs que commande la religion, n'ont point mené une vie chrétienne.

Que le nombre en est grand! Je ne dis pas seulement dans le monde, je dis dans les demeures les plus saintes; je ne dis pas seulement parmi ces personnes en quelque sorte dévouées au libertinage et livrées à leurs passions, je dis parmi les personnes dont la conduite paraît édifiante. On vit comme au hasard, on n'a qu'une surface de religion; vie toute inutile, vertus de bienséance, probité mondaine, un cœur vide de l'amour de Dieu et plein de l'amour de lui-même!

De là cette vie molle, sensuelle, délicate dans ceux qui ont une fortune opulente; de là ces plaintes, ces mumures, ces impatiences dans ceux qui souffrent; de là tant d'animosités, d'antipathies, d'aversions secrètes, de liaisons trop tendres, d'amitiés profanes, de respects humains, de médisance, de curiosité; de là ce défaut de modestie, de recueillement, de charité, d'humilité, de patience. Hélas! à peine connaît-on le nom de ces vertus.

Sondez les cœurs qui vous paraissent les plus vertueux, ouvrez le vôtre, voyez ce qui s'y passe; quelle foule d'attachements, de désirs, de craintes, d'espérances, de passions qui l'agitent tour à tour et qui le déchirent! Pourquoi sommes-nous sur la terre? d'où venons-nous? où allons-nous? qui est-ce qui y pense? qui est-ce qui s'en occupe? La mort, le jugement, une éternité, les obligations et les devoirs du christianisme, voilà ce qu'on n'a peut-être jamais bien su; voilà ce qu'on néglige, ce qu'on oublie. Suis-je dans l'état de perfection où Dieu m'appelle? Ai-je les mérites, les vertus nécessaires pour entrer dans le ciel?

De là enfin tant de grâces rejetées, tant d'inspirations méprisées, tant de devoirs négligés, tant de confessions faites presque

sans préparation, sans examen, sans douleur; tant de communions qui n'ont peut-être servi qu'à déshonorer Dieu et à nous rendre plus coupables. En un mot, on ne sait ni ce qu'on est, ni ce qu'on doit être; et qu'il est triste, qu'il est affreux de ne l'avoir jamais su! Mourir, entrer dans l'éternité, sans avoir jamais approndi ce que l'on doit faire, ce que l'on doit éviter pour n'être pas éternellement malheureux, sans avoir jamais soigneusement débrouillé le chaos de sa conscience, sans avoir jamais fait une confession dont on puisse raisonnablement s'assurer. Est-ce trop de huit jours pour s'instruire à fond de ces vérités terribles qu'on ne peut jamais trop étudier, trop savoir?

Besoin de faire la retraite pour plusieurs qui ont été à Dieu et qui n'y sont plus, qui ont servi Dieu, mais qui ne le servent plus, qui ont connu leur devoir, mais qui ne le pratiquent pas.

Comment arrive-t-il, ô mon Dieu! que la raison semble ne croître et ne s'élever que sur les ruines de l'innocence et de la piété? Plus on vous connaît, plus on devrait vous aimer; plus on a reçu de grâces, plus on devrait être fidèle. Hélas! plus on avance en âge, plus on s'éloigne de vous. A mesure que l'on commence à devenir homme, on cesse souvent d'être chrétien, et plus on a reçu de bienfaits, moins on a de vertus!

Rappelons-nous ce que nous fûmes dans nos premières années: quelle délicatesse de conscience, quelle horreur du péché, quelle crainte des moindres fautes, quels remords, quelles inquiétudes! Que de vives alarmes dans les premiers dérangements! Nous ne pouvions calmer notre cœur et retrouver la paix; à peine avions-nous péché, que, baignés de larmes, nous venions demander au ministre de Jésus-Christ la grâce de sa réconciliation: nos confessions ne nous paraissaient point assez exactes, notre douleur assez vive, notre repentir assez sincère, notre pénitence assez rigoureuse; on n'avait de peine qu'à nous rassurer: aujourd'hui, accoutumés à pécher, nos jours coupables s'écoulent dans un repos funeste; nous traitons tout de bagatelle, de scrupules, de dévotions d'enfance. L'exemple nous a séduits; nous avons voulu vivre comme vivent les autres; le commerce, ou nécessaire ou recherché, avec des personnes peu vertueuses nous a fait prendre leurs manières de penser, de parler et d'agir; le respect humain nous a entraînés; nous avons rougi de paraître ce que nous étions, ou d'être ce que nous n'osions paraître; les passions se sont allumées, multipliées, et quels ont été leurs ravages! Il ne reste plus de vestiges de notre ancienne exactitude; elle a passé comme un songe. Ai-je donc pu vous oublier ainsi, mon Dieu? ai-je pu m'oublier moi-même? Je me cherche, et je ne me trouve plus. Où sont ces vertus de mon premier âge? A leur place, que de vices, que de péchés, que de mauvaises habitudes! quelle négligence pour mon salut, quelle tiédeur! Dieu le sait, je commence à l'entrevoir moi-même, je me connais bien coupable, peut-être le suis-je mille fois plus que je ne le connais! Avec des passions bien vives et le secret de se faire une fausse conscience, de quoi n'est-on pas capable? Quand on a quitté Dieu, on se précipite aveuglément de péchés en péchés, de crimes en crimes. N'est-il pas temps de revenir?

Besoin enfin pour ceux mêmes qui sont les plus vertueux. Je le veux, et fasse le ciel que cela soit vrai! vous n'avez point de grandes faiblesses, vous avez peu de vices; mais avez-vous assez de vertus? Ne nous y trompons pas, pour être véritablement chrétien il ne suffit pas de n'être pas un grand pécheur, il faut travailler à devenir saint; il ne suffit pas d'éviter le mal, il faut faire le bien; c'est mériter l'enfer que de ne pas mériter le ciel. Que chacun de nous rentre en lui-même, qu'il se juge comme Dieu le jugera un jour. Quelles sont nos vertus? Peut-être quelque exactitude à prier, l'horreur et l'éloignement de certaines fautes considérables. Mais cette humilité qui ne craint point le mépris et qui fuit la vanité; cette charité qui pense toujours le bien et ne dit jamais le mal: qui souffre tout et ne donne rien à souffrir; qui entretient la paix, la concorde, l'union entre tous les hommes, qui sait ne se plaindre qu'à Dieu et pardonner aux hommes; ce zèle de la gloire de Dieu qui ne cherche qu'à établir dans le monde le règne de la piété; ces vertus solides qui font la justice chrétienne, les avons-nous? Nous, sensuels et délicats jusqu'à la mollesse, fiers et impérieux, vindicatifs et médisants, sommes-nous devant Dieu ce que nous devons être?

S'il fallait mourir aujourd'hui, serions-nous tranquilles et sans inquiétude? Quelle folie cependant d'oser vivre dans un état dans lequel nous n'oserions mourir! Avouons-le donc, dans la sincérité de notre cœur: il n'en est point parmi nous qui n'ait besoin d'une véritable et sincère conversion. Il faut donc y travailler et y travailler sérieusement; Dieu nous en donne, par son infinie miséricorde, un moyen puissant dans cette retraite. Il faut donc nous appliquer à la faire de notre mieux: ne la regardons point comme une œuvre de surérogation; regardons-la comme une chose absolument nécessaire; commençons-la, continuons-la dans cet esprit. Mais qu'est-ce que faire une retraite? C'est donner tous ses soins, toute l'attention de son esprit, tous les mouvements de son cœur à s'étudier, à s'examiner, à se juger, à se réformer, à se corriger devant Dieu. Dans l'état où je suis, puis-je y penser trop sérieusement et trop longtemps? La retraite nous est donc nécessaire pour notre conversion: mais notre conversion est facile dans cette retraite: seconde raison qui nous montre la nécessité de la bien faire.

2° Oui, j'ose l'assurer, une retraite est un des plus puissants moyens de salut. Quels changements miraculeux, quelles conver-

sions, quels prodiges de grâce n'ont point opérés ces saints exercices ! Ne peut-on pas dire qu'ils ont réformé le monde? L'Eglise ne leur doit-elle pas presque tous les saints qui l'ont illustrée depuis deux ou trois siècles? Les Charles Borromée, les François de Sales, les Xavier, les Thérèse se sont formés à cette école : on les vit sortir de la solitude tels que les apôtres au sortir du cénacle, embrasés du feu céleste et devenus tout à coup d'autres hommes.

Nous avons péché ; de plus grands pécheurs que nous y ont été convertis; la grâce n'est pas moins puissante qu'elle l'était alors : Dieu nous appelle comme il les a appelés ; il nous aidera comme il les a aidés; et si nous sommes aussi fidèles à la voix du Seigneur, il nous convertira comme il les a convertis.

D'ailleurs, quel cœur assez endurci pourrait résister à la suite des grandes et terribles vérités que nous devons méditer pendant cette retraite? C'est de l'oubli de la religion que naissent tous les désordres qui inondent la terre. Si j'étais vivement appliqué à considérer ce que la mort, le jugement de Dieu, l'enfer et une éternité dans l'enfer ont de vrai et d'effrayant, pénétré, agité, alarmé, pourrais-je ne pas m'occuper sérieusement de mon salut?

Or voilà ce que fait la retraite ; elle vous présentera tour à tour les objets les plus capables de vous faire trembler sur le péril auquel vous exposez votre salut ; tantôt elle vous ouvrira le tombeau où vous devez entrer; tantôt elle vous portera au tribunal du Dieu vivant qui doit vous juger dans la sévérité de sa colère; tantôt elle vous conduira aux bords de ces étangs de feu et de soufre, où des flammes éternelles vengeront un péché d'un moment.

Non, à cette vue il n'y a point de pécheur qui ne tremble et qui ne palisse. Déterminons-nous à envisager ces objets terribles, à les étudier, à nous pénétrer d'une sainte frayeur ; ne craignons que de ne pas craindre assez : cette crainte salutaire opérera notre salut. Mon cœur serait-il assez endurci dans le crime pour soutenir tranquillement des vérités si effrayantes? Ce serait le présage affreux de ma réprobation. Ne vous retirez pas de moi, ô mon Dieu ! répandez dans mon âme votre grâce pour la toucher, pour l'amollir: que je sois, comme le saint roi David, pénétré de l'appréhension de vos jugements ; je ne viens ici que pour cela ; je le jure aux pieds de vos autels, je ne veux que me réconcilier avec vous ; aidez ces désirs que vous m'inspirez ; ne permettez pas que je sorte d'ici tel que j'y suis entré. Si je ne me convertis pas maintenant, quand me convertirai-je? Troisième raison qui achèvera de nous convaincre de l'importance de cette retraite.

3° Le peu d'espérance qu'il y a de nous convertir si nous ne nous convertissons pas pendant cette retraite. En effet, quand nous convertirons-nous? Les verrons-nous, ces jours éloignés sur lesquels nous comptons? Nous voici rassemblés dans le saint temple, n'y en a-t-il point parmi nous pour qui cette année est la dernière année, cette retraite, la dernière retraite? Que nous serions insensés de hasarder notre salut sur une espérance si incertaine! Combien y en a-t-il dans l'enfer que cette espérance a trompés? Si ces abîmes s'ouvraient à nos yeux, combien nous diraient : nous fûmes comme vous appelés à la solitude et à la retraite; nous y vînmes comme vous, mais nous y apportâmes un esprit de distraction, de négligence, d'indocilité, qui nous rendit la retraite inutile. Nous nous en consolions, dans l'espérance de faire cette conversion ou hors de la retraite, ou dans une autre retraite : nous avions manqué à la grâce, le temps nous a manqué ; nous sommes perdus sans retour. Quel affreux désespoir pendant toute l'éternité, si quelqu'un de nous, pour avoir négligé sa conversion pendant ce saint temps, vient à mourir sans s'être converti!

Mais qui est-ce qui nous convertira si la retraite ne nous convertit pas? Si les plus grandes vérités de la religion nous trouvent insensibles, de quoi serons-nous touchés ? Si nous n'entendons pas la voix de Dieu dans la solitude, l'entendrons-nous dans le bruit et le tumulte du monde? Si nos passions sont déjà assez fortes pour nous endurcir contre Dieu, le temps et l'habitude ne leur donneront-ils pas une nouvelle force? Pourrons-nous dans un an d'ici ce que nous ne pouvons pas aujourd'hui?

Je dis plus, si cette retraite ne nous sanctifie pas, elle servira, en un sens, à nous perdre; les vérités de la religion, que nous aurons méditées sans profit, perdront pour nous leur force : que nous dira Dieu qu'il ne nous ait pas dit? que verrons-nous que nous n'ayons déjà vu? Mais encore par quel secours nous convertirons-nous? Notre conversion, Seigneur, ne peut être l'ouvrage que de votre grâce; si je la refuse aujourd'hui, ne la refuserai-je pas encore dans un autre moment?

Ah! je vous en conjure, méditez attentivement ces paroles de l'Esprit-Saint : Si vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas votre cœur. Dieu ne se lassera-t-il pas, ne se rebutera, ne se retirera-t-il pas? Et si vous vous éloignez de moi, ô mon Dieu! que deviendrai-je? Vous me parlez, c'est peut-être pour la dernière fois. Ces lumières qui m'éclairent ne sont-elles pas les dernières lueurs du flambeau de la grâce prêt à s'éteindre? Dieu, qui connaît le nombre de vos jours, sait que votre course va finir; il voit vos crimes, il prévoit vos malheurs; sa tendresse s'est ranimée : il vous offre sa grâce pour vous retirer de l'abîme ; si vous la rejetez, il n'y a peut-être plus de salut pour vous. Oui, je ne crains pas de l'assurer, il y en a ici dont la retraite va faire la prédestination ou la réprobation : *Hora est de somno surgere...* (*Rom.* XIII, 11.) C'est l'apôtre saint Paul qui parle. Il est temps, il est plus que temps de quitter ce sommeil de trouble et d'ivresse dans lequel

vos passions vous ont retenu plongés. Qu'avez-vous fait jusqu'ici? Que de songes, que de criminelles et humiliantes rêveries! Occupés du monde et de vous-mêmes, vous n'avez pensé qu'à satisfaire votre vanité, votre mollesse, votre sensualité, votre indolence, toutes vos passions; et que vous en reste-t-il? Vos plaisirs sont passés, beaucoup de péchés à pleurer, une sévère pénitence à faire; voilà tout votre trésor.

Qu'il finisse ce sommeil dangereux; qu'il a été long, qu'il a été funeste! Que Dieu tonne, qu'il foudroie, s'il le faut, pour nous rappeler au soin de notre salut. Voudrais-je mourir dans l'état où je suis, avec les passions qui sont dans mon cœur, sans vertus, sans mérites, sans œuvres de salut? Il y va de tout pour moi: cette retraite sera donc ma grande, ma seule occupation; je quitte tout, je renonce à tout; je ne veux penser qu'à Dieu et à moi en vue de Dieu. Neuf jours pour se préparer à l'éternité est-ce trop? est-ce même assez?

Mais comment faut-il se conduire pour bien faire cette retraite? C'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

Les dispositions nécessaires pour profiter de cette retraite sont une grande confiance en Dieu, un généreux effort sur nous-mêmes, une fidélité inviolable à ne s'occuper que de Dieu pendant la retraite et à en pratiquer tous les exercices.

1° Confiance en Dieu. Il est naturel de se décourager en voyant combien il y a de choses à réformer en nous: tant de péchés à réparer, tant de passions à détruire, tant de vertus à mettre dans son cœur; on compare ce qu'on est et ce qu'on doit être; on se voit si éloigné de Dieu; il y a tant d'efforts, tant de chemin à faire pour s'en approcher; non, est-on tenté de dire, non, je n'arriverai jamais jusque-là. On entend, comme saint Augustin, on entend le monde et les passions qui nous disent: quoi! vous voulez nous abandonner? vous ne goûterez plus ces plaisirs, vous n'entretiendrez plus ces liaisons, vous ne donnerez plus rien au penchant de votre cœur? Que cette vie sera triste et sombre! Vous ne pourrez jamais la soutenir. Le respect humain vient encore nous arrêter; on s'étonne, on désespère de rompre les liens qui attachent au péché; il est vrai que qui ne compterait que sur soi en verrait plus qu'il ne faut pour se décourager. Mais comptons sur Dieu; il peut ce que nous ne pouvons pas. Disons avec saint Augustin: ces saints, dont j'admire les vertus, est-ce par leur force, n'est-ce pas par le secours de Dieu qu'ils ont été ce que je veux être? Ne craignez point que Dieu vous abandonne; celui qui vous invite à venir à lui ne vous rejettera pas; ne craignons que nous-mêmes, ne désespérons que de nous-mêmes: nous ne sommes rien et que pouvons-nous? Mais de Dieu attendons tout. Il veut votre salut; il veut votre conversion: vous n'en pouvez douter; le dessein qu'il vous a inspiré de faire cette retraite en est une preuve; il sait ce qu'il vous faut de secours; il vous les donnera, soyez-y fidèle, il fera le reste. Celui qui vous a donné son sang ne vous refusera pas sa grâce.

Jetez-vous entre ses bras, dites-lui avec le Prophète: Mon Dieu, vous êtes ma force, mon appui, mon refuge; j'oublie ce que je suis, je pense à ce que je vous dois; je ne puis aller à vous, mais je vous appellerai par mes soupirs et par mes larmes. Venez, Seigneur Jésus, et ne tardez pas; je vous ouvre mon cœur... daignez y entrer.

2° Seconde disposition: effort généreux sur nous-mêmes. Il nous en coûtera sans doute pour nous convertir; mais, 1. ce sont des difficultés que nous nous sommes faites à nous-mêmes. Si nos passions nous tyrannisent, c'est que nous avons consenti à les laisser dominer dans notre cœur. La première pénitence que nous devons faire, c'est de vaincre ces difficultés. 2. Ces difficultés ne dureront pas; la première démarche, les premiers efforts les font souvent disparaître. 3. Ces difficultés ont leur consolation: *Quam mihi dulce fuit carere suavitatibus hujus sæculi!* Les passions, quand on les attaque sérieusement et courageusement, perdent presque tout ce qu'elles ont d'attrait et de douceur. 4. La chose est si importante, que les difficultés ne doivent point nous arrêter. En enfer, nous consolerions-nous par la difficulté qu'il y aurait eu à nous sauver. 5. Enfin, Dieu saura les applanir, ces obstacles, si nous sommes fidèles: il ne se laisse point vaincre en libéralité; soyons-en convaincus, et marquons-lui en notre reconnaissance par notre exactitude à le chercher et à ne négliger aucun des moyens que nous avons de revenir à lui.

3° Recueillement. Tenons-nous toujours autant que nous pourrons en la présence de Dieu: *Deus non irridetur.* (*Gal.*, VI, 7.) On ne se joue point de lui impunément. Ne faisons point la retraite si nous ne voulons la faire sérieusement: laissons-là le monde et les soins du monde; il ne faut qu'une distraction volontaire pour tout perdre. Le silence: si nous voulons que Dieu nous parle, écoutons-le, et ne prêtons point l'oreille aux discours de la créature. Il faut faire ses méditations avec soin, et choisir pour ses lectures ce qui s'accorde le mieux avec le sujet qu'on aura médité. Ces choses paraissent petites, mais de là dépend tout; d'ailleurs plus elles sont petites, plus on serait blâmable de les avoir négligées: *si rem grandem dixisset tibi.* (IV *Reg.*, V, 13.) Ne comptez pas que la retraite vous sanctifie si vous n'êtes fidèles à donner à Dieu cette preuve et de votre obéissance et de votre véritable désir d'en profiter.

Oui, mon Dieu, je vous proteste en ce saint temple, devant les anges qui vous y adorent, que je ne cherche que vous, et que je vous cherche de tout mon cœur. J'ai péché, je vous ai offensé; je ne puis plus soutenir la vue de mes crimes; je ne suis pas

encore à vous, je veux y être; je ne vous demande que cette grâce.

Nécessité, utilité de la retraite; dispositions nécessaires pour en profiter : appliquez-vous à les bien méditer, et j'espère que, malgré l'indignité du ministre qui vous annonce la parole de salut, elle sera pour vous une parole de vie et de grâce. Ainsi soit-il.

PREMIER JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SUR LA FIN DE L'HOMME.

Je commence, ô mon Dieu ! par vous rendre grâces du dessein que vous m'inspirez de faire cette retraite. Les désirs que j'ai de vous aimer sont l'ouvrage de votre amour; si vous ne pensiez pas à moi, je ne pourrais penser à vous : je puis vous quitter et vous fuir, je ne puis revenir à vous si vous ne me rappelez. Et pourquoi, ô mon Dieu ! ce tendre empressement? vous suis-je nécessaire? que gagnerez-vous en me gagnant? qu'avez-vous perdu en me perdant? Vous m'aimez plus que je ne m'aime moi-même : tout ce que je parais faire pour vous, c'est pour moi que je le fais. J'adore le mystère de vos miséricordes, je cède à l'attrait de votre grâce : vous m'invitez à la solitude, j'y viens oublier tout pour ne me souvenir que de vous ; faites taire mes passions, que votre voix seule se fasse entendre à mon cœur; que mon cœur y réponde par ses soupirs et son amour ; que cette retraite me soit utile, elle ne m'est que trop nécessaire. En quel état je me trouve! Tant de passions qui me dominent, tant de vivacité pour le monde et tant de langueur pour mon Dieu; tant d'amour de moi-même et si peu d'amour pour Dieu, tant de goût pour le plaisir et de répugnance pour le devoir; un esprit si rempli, si occupé, si enchanté du monde; un cœur trop complaisant, trop facile; tant de péchés et si peu de vertus! Suis-je tel que vous me voulez? N'est-il pas temps de commencer à le devenir? Qu'il serait triste de mourir avant que d'avoir assuré mon salut et changé mon cœur! Verrai-je les années éloignées que je me promets? Votre grâce, rebutée de mes infidélités, ne se lassera-t-elle point de m'avertir, de me solliciter?

Oui, Seigneur, je vous le dis dans la simplicité de mon âme, je vais commencer, je commence aujourd'hui. Monde, amis, penchants, inclinations, que tout se taise; je ne veux parler qu'à Dieu, et je veux que Dieu seul me parle. Esprit de paix et de tranquillité, qui ne vous plaisez point dans le bruit et le tumulte, c'est vous et vous seul que je viens chercher dans cette solitude. Si vous m'aimez, ô mon Dieu! que dis-je? vous m'aimez, et je serais bien aveugle si j'en doutais au moment même où vous m'inspirez de recourir à vous. Puisque vous m'aimez, apprenez-moi à vous aimer; touchez mon cœur : qu'il soit ému, attendri, pénétré des grandes vérités que vous allez lui enseigner; et d'abord apprenez-moi pourquoi je suis sur la terre, quelle est ma fin, ma destination, le but auquel je dois tendre.

PREMIER POINT.

Nous appartenons à Dieu par obligation.

Je suis sur la terre, je n'y ai pas toujours été : une éternité entière s'était écoulée avant moi; dans quelle source ai-je puisé cette vie mortelle? Dans votre sein, ô mon Dieu! votre main seule a composé le tissu de nos jours; vous êtes notre véritable père, je viens de vous, je retourne à vous.

Mais à quel dessein Dieu a-t-il voulu que je reçusse la vie? L'Ecriture me l'apprend, que tout ce que Dieu a fait il l'a fait pour lui-même; et, en effet, Dieu ne m'aurait-il tiré du néant que pour me faire paraître pendant quelques jours sur le théâtre du monde, pour que j'y vive au gré de mes désirs, que je m'abandonne à mes passions, que je ne pense qu'à moi, que je ne m'occupe que de moi? Ce dessein serait indigne d'un Dieu sage. D'ailleurs, Dieu mérite tout; il est donc juste que tout soit à Dieu, et Dieu veut tout ce qui est juste : Dieu veut donc que je sois à lui, il ne m'a donc donné la vie qu'afin que je vive pour lui, il ne m'a donné un esprit que pour le connaître, un cœur que pour l'aimer, des forces que pour le servir; je suis de Dieu, je suis donc à Dieu; je viens de Dieu, j'appartiens donc à Dieu.

Je suis ici pour Dieu, j'appartiens à Dieu, Dieu est mon maître. Quel fonds de grandeur et de noblesse pour moi! Voudrais-je appartenir aux hommes, être l'esclave du monde, m'assujétir au monde, me livrer aux caprices du monde? Voudrais-je n'être sur la terre que pour amasser des richesses fragiles et périssables, pour acquérir une vaine réputation qui se dissipe comme la fumée, pour goûter des plaisirs frivoles qui passent comme l'ombre, pour entretenir des amitiés terrestres, des attachements passagers, des passions funestes?

On se fait honneur d'appartenir aux rois de la terre, qui ne sont devant Dieu que cendre et poussière. Fierté, vanité, amour de la gloire, délicatesse du rang et de la condition, combien de fois j'en ai senti les mouvements! Que ne suis-je donc jaloux de conserver ma véritable grandeur? Pourquoi m'abaisser devant le monde, servir le

monde, m'étudier à plaire au monde? Est-il donc mon maître et mon Dieu ? Je suis à Dieu ; je suis donc au-dessus du monde, et lorsque je me laisse conduire par les caprices et les coutumes bizarres et criminelles du monde, je me déshonore moi-même en même temps que j'offense Dieu.

Revenons. Je suis de Dieu, je suis donc à Dieu, mais je suis de Dieu seul; je lui dois tout et je ne dois rien aux autres qu'en vue de lui ; je tiens tout de lui, et qu'est-ce que je tiens du monde et de moi-même? Je suis entièrement de Dieu : esprit, talents, santé, richesses ; en comptant tout ce que je possède, je ne compterai que ses bienfaits. Je suis toujours de Dieu et à tous les moments; qu'il retire son bras, je ne serai plus : il me rend la vie à tous les instants, parce qu'à tous les instants il me la conserve et qu'à tous les instants il est le maître de me l'ôter. Je suis de Dieu par choix et par amour, il m'a donné la vie qu'il n'a point donné à tant d'autres aussi susceptibles que moi de l'existence ; et de là, quelles conclusions ? Je suis de Dieu seul, je ne dois donc vivre que pour Dieu seul; je suis entièrement de Dieu, tout ce que je possède, je dois donc l'employer pour Dieu. Je suis de Dieu à tous les moments, je ne dois donc pas vivre un moment sans vivre à Dieu ; je suis de Dieu par choix et par amour, je dois donc être à Dieu par préférence et par amour. Ne nous lassons point d'approfondir cette grande vérité, elle est le fondement de la religion et du grand précepte de l'amour de Dieu. Je suis pour Dieu seul, et par conséquent tout ce que je donne d'amour et d'attachement, de complaisance au monde, à mes amis, à moi-même, et qui ne se rapporte point à Dieu, qui est la dernière fin de toutes choses est une entreprise sur les droits de Dieu. Je suis entièrement pour Dieu, et par conséquent tout usage que je fais de mon esprit, de mon cœur, de mes talents, de mes forces, de ma santé, sans me conformer aux vues et à la loi de Dieu, est un usage désordonné ; un cœur partagé entre le créateur et la créature, entre Dieu et le monde, entre son devoir et son plaisir, est un cœur infidèle ; ces amitiés trop humaines, ces complaisances, ces égards affectés, ces attentions, ces craintes excessives, tout cela est une usurpation des droits de Dieu. Je suis pour Dieu à tous les moments, et par conséquent tout instant que je donne à des soins profanes, à des amusements frivoles, à des occupations purement terrestres, est un instant dérobé à Dieu à qui je le dois. Je suis de Dieu par choix et par amour, et par conséquent si je ne fais que le respecter et le craindre, si je ne l'aime pas, je ne suis point encore à lui autant et de la façon que je dois y être.

Ah ! Seigneur, que suis-je, et où suis-je ? Je croyais n'avoir rien à craindre que mes péchés, je m'imaginais faire assez pour vous que de ne rien faire contre vous, je me flattais d'avoir assez de vertu lorsque je me trouvais peu de vices; je ne concevais point pourquoi une vie inutile était une vie criminelle, pourquoi vous maudissiez l'arbre stérile, pourquoi la porte avait été fermée aux vierges folles qui s'étaient endormies en attendant l'époux; je ne concevais point ces inquiétudes, ces alarmes, ces frayeurs des saints lorsqu'ils pensaient à vos jugements ; je le conçois à présent : ils voyaient des moments qui n'avaient point été à vous, des moments vides de ces œuvres qui se rapportent à vous; ils savaient que vous demanderiez compte de tout : et quel sera donc mon effroi lorsque je les entendrai, ces terribles paroles : *Rendez compte de votre administration?* (*Luc.*, XVI, 2.)

Je suis pour vous, j'ose y penser, j'ose me le dire : quel triste souvenir, quel anathème pour moi ! Je suis pour vous seul, ô mon Dieu, et il n'y a que vous à qui je n'ai point été ! J'ai été à moi, à mes amis, à mes penchants, à mes inclinations, à mes plaisirs, à ma vanité, à mes joies, à mes chagrins ; je leur ai donné mes soins, ma complaisance, mes réflexions : que vous ai-je donné, ou plutôt que ne vous ai-je point refusé? Je suis entièrement pour vous : j'ai été presque entièrement contre vous ; l'esprit rempli de l'esprit du monde, des maximes du monde, des vanités du monde, le cœur plein de passions, d'aigreur, d'impatience, de mollesse, d'indolence, de délicatesse, de respect humain ; livré à l'égarement de mes désirs, à la séduction de mes plaisirs, au chagrin de mes disgrâces, à la tyrannie de mes habitudes. En quel état suis-je encore maintenant? Que mon esprit connaît-il? que mon cœur aime-t-il? Je suis pour vous à tous les moments : l'enfance s'est écoulée sans vous connaître, la jeunesse sans vous servir : que de moments contre vous ! quels moments pour vous? Un instant de prière, une réflexion passagère, un mouvement d'amour aussitôt fini que commencé, tout le reste à qui l'ai-je donné? Tant d'années, tant de jours, tant d'heures ! quel compte à rendre ! Si je suis de vous par choix et par amour, vous m'avez préféré à tant d'autres, et que ne vous ai-je point préféré ? Lorsque votre volonté s'est trouvée en concurrence avec la mienne, vos intérêts avec les miens, vos désirs avec mes désirs, vos lois avec les lois du monde, souvent je n'ai pas balancé, toujours je vous ai abandonné. Oui, quand mes péchés seraient effacés de votre souvenir, je sens que ma seule inutilité mérite votre colère. Je suis de vous et de vous seul, de vous toujours, de vous par préférence, et j'ai été contre vous seul, contre vous toujours, contre vous à tous les moments, contre vous par préférence : changez-moi, ô mon Dieu ! éclairez-moi, convertissez-moi, arrachez-moi à tout ce qui n'est point vous, que je n'aime que vous, que je n'aime rien qu'en vous et pour vous.

—

SECOND POINT.

Nous devons être à Dieu par reconnaissance et par engagement.

Vous considérerez que quand il dépendrait de vous d'appartenir à Dieu ou de ne lui appartenir pas, vous ne pourriez vous refuser à lui, et que la reconnaissance seule vous imposerait l'obligation de le servir.

Méditez les paroles de l'Apôtre : *Vous n'êtes plus à vous, mais à Jésus-Christ qui vous a rachetés d'un grand prix.* (I *Cor.*, VI, 20.) Souvenez-vous de l'état où vous avait mis le péché : enfant de colère, vous n'aviez plus de droit à l'héritage céleste. Jésus-Christ s'est donné afin de vous racheter; il a donné sa vie, tout son sang. Cœur trop tendre et trop reconnaissant pour les hommes, serez-vous insensible pour Dieu? Représentez-vous Jésus naissant, Jésus vivant et mourant pour vous. Dieu vous demande une reconnaissance proportionnée à un si grand bienfait. Vous refusez de vivre pour celui qui est mort pour vous; il vous a donné son sang, vous ne lui donneriez pas votre cœur? Et cette première grâce, de combien d'autres grâces n'a-t-elle point été suivie? Rappelez-vous tant de saints désirs, de mouvements, de craintes, de réflexions, d'inspirations. Un Dieu qui, sans se lasser de vos infidélités, vous suit dans toutes vos voies, vous presse, vous invite, vous encourage, vous attire. *Qu'a-t-il pu faire qu'il n'ait pas fait?* (*Isai.*, V, 4) Quand je pense à votre bonté, ô mon Dieu! quels sentiments m'agitent! quel plaisir de voir dans vous tant d'amour! quel regret de trouver dans moi tant d'ingratitude! Quel cœur est donc le mien? Est-ce ce cœur de pierre que vous reprochiez aux Juifs endurcis contre vous? Ce n'est point ce cœur de chair, ce cœur tendre que la loi nouvelle devait former dans vos enfants. Et cependant je l'ai juré dans mon baptême que je serais à vous. Moment heureux, où, lavé dans le sang de mon Dieu, je commençai à pouvoir l'appeler mon père! Son Esprit se répandit sur moi, il me combla de tous les dons de son amour, il se donna à moi, je m'engageai à lui. Anges du ciel, vous entendîtes mes serments : mille fois je les ai réitérés au pied des autels; ingrat, parjure, mille fois je les ai violés : les garderai-je dans la suite? Malheur à moi, si une conduite nouvelle ne répare l'iniquité des années passées. Les bienfaits de mon Dieu et mes serments voilà sur quoi on me jugera. Oubliez, Seigneur, mes anciens égarements, et ne permettez pas que je les oublie. Je connais mon devoir, je m'y livre de tout mon cœur; je suis à vous et à vous seul; je suis à vous dans ce moment et pour toujours. Ainsi soit-il.

SECONDE MÉDITATION.

SUR LE SALUT.

Vous prendrez pour sujet de cette méditation ces paroles de Jésus-Christ : *Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son âme?* (*Matth.*, XVI, 26.) Vous n'êtes sur la terre que pour Dieu, mais, en un sens, vous y êtes aussi pour vous-même; en travaillant à sa gloire, vous travaillez à votre bonheur : si le devoir, la reconnaissance, les promesses les plus magnifiques ne suffisent pas pour vous attacher à son service, ayez soin de vos propres intérêts, de l'intérêt de votre âme, de l'intérêt de votre éternité, de votre salut. Qu'est-ce que le salut? L'avez-vous jamais bien conçu? Voulez-vous enfin le concevoir?

PREMIER POINT.

Ce que pensent du salut ceux qui en connaissent l'importance.

Considérez d'abord ce que Dieu pense du salut, lui à qui seul il est donné de connaître le véritable prix des choses, et qui pèse tout dans la balance de la justice et de la sagesse.

Je n'étais pas encore, et je ne devais être qu'après une éternité entière. Dieu pensait à moi, et il pensait à moi en vue du salut et par rapport au salut; il m'a tiré du néant, il m'a placé sur la terre pour me conduire au salut. Les saintes Ecritures nous assurent que Dieu a créé le monde pour sa gloire, pour le bonheur des créatures intelligentes, parce qu'il voulait se faire connaître aux hommes, parce qu'il voulait sanctifier et sauver les hommes. Tous les miracles qu'il opère, toutes les lois qu'il impose, tous les avertissements qu'il donne, toutes les grâces qu'il répand, toutes les menaces qu'il fait n'ont-elles pas sa gloire et notre salut pour but et pour terme? Dans le gouvernement du monde, il semble à l'homme profane qu'il abandonne tout le reste au hasard et aux passions des hommes. Que les justes soient dans l'adversité et les impies dans la prospérité, il paraît ne pas s'en apercevoir : mais qui pourrait douter qu'il ne s'occupe de sa gloire et de notre salut? Et si quelquefois il nous semble que tout le reste lui est comme étranger et en quelque sorte indifférent, n'est-il pas au moins évident que, lorsqu'il s'agit du salut, il n'est rien qu'il ne fasse? Qu'ai-je besoin de sortir de moi-même pour connaître combien Dieu estime le salut? Ces lumières vives et pures qui tant de fois me montrèrent mes égarements; ces grâces fortes et puissantes qui m'élèvent au-dessus des faiblesses de la nature; ces attraits qui me font entrer dans les voies de la justice, ces peines et ces combats intérieurs que j'éprouve lorsque je veux livrer mon cœur au péché; ces remords de la conscience, ces frayeurs, ce trouble, ces alarmes, ces inquiétudes qui agitent mon âme lorsque j'ai quitté la route du salut, qu'est-ce que tout cela que la voix de Dieu qui se plaint au dedans de moi, qui s'attriste, qui s'afflige, qui gémit, qui s'attendrit sur le péril auquel j'expose mon salut? Si la perte du salut n'était pour nous le plus grand des malheurs, l'Esprit-Saint en paraîtrait-il troublé, affligé, désolé?

Mais surtout pourquoi Jésus-Christ est-il descendu du ciel? pourquoi a-t-il habité la

terre? Pourquoi cette vie pauvre, obscure, humiliée? pourquoi ces travaux, ces courses, ces veilles, ces larmes? pourquoi ces opprobres, ces douleurs, ce sang de mon Dieu qui coule et arrose la terre? C'est pour réparer l'outrage fait à son Père par le péché; c'est pour l'expier, et c'est, en l'expiant, pour assurer mon salut.

Représentez-vous Jésus-Christ au jardin des Olives : il voit d'avance toute la suite de sa passion; il se voit trahi et renoncé, abandonné, traîné de tribunaux en tribunaux, insulté par le peuple, condamné par les prêtres, déchiré de coups, attaché à la colonne, expirant sur la croix. A cette vue, pénétré de douleur, il tombe, il reste prosterné contre terre : baigné d'une sueur de sang, il implore le secours de son Père; il lui demande d'être délivré, s'il est possible, de ce calice amer : un Dieu homme qui prie, qui gémit, qui tremble; mais un Dieu homme qui consent à la mort qu'il redoute, parce que sa mort peut seule, selon les desseins de la sagesse éternelle, assurer le salut des hommes, un Dieu immolé au salut, sacrifié au salut, victime de notre salut!

Ah! qu'ils sont grands les avantages du salut, qu'ils sont terribles les malheurs de l'homme qui ne se sauve pas, puisque Dieu veut que le salut des hommes soit le prix des soupirs, des prières, des larmes, du sang, de la vie d'un Homme-Dieu!

Ah! c'est ici qu'il faut le dire : ou le monde se trompe, ou Dieu est dans l'erreur; ou le monde n'estime pas assez le salut, ou Dieu l'estime trop. Ne parlons point du monde, ne parlons que de nous-mêmes. Ce salut que Dieu estime jusqu'à lui sacrifier son Fils, je l'ai négligé jusqu'à le sacrifier à mes passions. Quelle opposition entre les jugements de mon Dieu et les miens, entre la conduite de mon Dieu et ma conduite! Dieu attache le plus grand prix à mon salut; il pense à mon salut, il veut mon salut. Quels biens ont eu jusqu'ici l'estime de mon esprit et les désirs de mon cœur? Plaire au monde, être considéré dans le monde, me faire des amis dans le monde, me conserver une réputation dans le monde; plaisirs, honneurs, fortune, agréments du monde, n'es-ce pas ce qui règne dans mon âme, ce qui l'emporte sur tous les désirs du salut? Tant de fois j'ai souhaité la vaine opulence et les distinctions du monde; tant de fois j'ai été touché, inquiété, désolé par les disgrâces du monde : un mépris, un air d'indifférence, un manque d'attention et de complaisance, une parole dure, un léger outrage de la part du monde, j'avais de la peine à m'en consoler : une fausse démarche dans les voies du salut, un péché qui m'enlève le salut, des fautes, des habitudes, des attachements qui mettent mon salut en danger, j'ai de la peine à m'en repentir, à m'en affliger.

Un Dieu s'est immolé; il a tout donné pour mon salut : quels sacrifices ai-je faits? que pouvait faire Dieu de plus? ne peut-on rien ajouter à ce que je fais pour me sauver? Je veux mon salut, ou je me flatte de le vouloir; mais je ne le veux que faiblement. Après les plus belles résolutions, il ne faut qu'une raillerie, un chagrin, un respect humain pour renverser tout. Je ne le veux que par intervalles et en certains moments; aujourd'hui pénétré de saints désirs, et demain plein de langueur et d'indolence : je ne le veux qu'imparfaitement, sans prendre les moyens les plus sûrs. La retraite, le travail, le silence, la patience, l'humiliation, les disgrâces, les mépris du monde, l'assiduité à la prière, la fuite des plaisirs, je sais que ce sont là des moyens infaillibles de salut : mais la retraite, le travail, le silence captivent un esprit naturellement volage et dissipé; l'humiliation, le mépris, la raillerie blessent la délicatesse d'une âme fière et superbe; les plaisirs sont bien doux à un cœur tendre et sensible, la prière porte l'ennui dans une personne lâche, paresseuse et livrée totalement aux objets extérieurs. Ainsi, ces moyens de salut, tout sûrs qu'ils sont, je les néglige, je les prends peut-être pour quelques moments, et aussitôt je les abandonne. Preuve trop certaine que je ne pense pas du salut comme Dieu en pense; que je ne l'estime pas comme Dieu l'estime, que je ne le veux pas comme il le veut. Quel aveuglement de ne pas conformer mes jugements et ma conduite aux jugements et à la conduite de mon Dieu!

Que pensent du salut les saints qui sont dans le ciel? Sur la terre ils montrèrent leurs sentiments par leurs actions. Voyez ces solitaires de la Thébaïde, ensevelis dans les cavernes, errants dans les déserts, exténués par les jeûnes, consumés par les veilles; voyez ces martyrs déchirés par le glaive, dévorés par les flammes, noyés dans leur sang; en ont-ils trop fait pour le salut? Oui, ils en ont fait trop, si j'en fais assez; mais si leur conduite a été pleine de sagesse, la mienne n'est que folie et aveuglement. Maintenant qu'ils sont dans le ciel, pensent-ils qu'ils en firent trop? S'ils ont quelque regret, c'est de n'en avoir pas fait davantage. Qu'ils ont pitié de mon erreur, lorsqu'ils me voient m'agiter pour un plaisir frivole, m'enfler pour un honneur passager, m'attrister d'une courte et légère disgrâce! Qu'ils bénissent l'heureux moment où ils prirent le parti de travailler uniquement à l'unique affaire du salut!

Que pensent du salut les réprouvés dans l'enfer? Ils passeront l'éternité à regretter d'avoir estimé autre chose plus que le salut. Oh! si Dieu leur donnait mes années; s'il répandait sur eux les grâces qu'il répand sur moi; s'il leur mettait le salut entre les mains, comme il met mon salut entre les miennes, seraient-ils aussi lâches, aussi tièdes, aussi indolents que je le suis? C'est là, c'est surtout dans l'enfer qu'on connaît le prix du salut.

Et ne le connaîtrai-je pas moi-même à la mort, à ce moment où toutes les idées changent, où de nouveaux sentiments effacent les premiers? De quel œil regarderai-je alors

tout ce que je prise maintenant? Liaisons humaines, amis du temps, estime des hommes, amusements des plaisirs, louanges qui flattent la vanité, distinctions qui plaisent à l'orgueil, mépris qui humilient, railleries qui déconcertent, indifférence qui désole, disgrâces qui désespèrent, honneurs et humiliations, richesse et pauvreté, santé et maladie ; tout ce que je crains, tout ce que j'espère, tout ce que je recherche, et tout ce que j'évite, de quel œil regarderai-je tout cela? Que j'y trouverai un vide affreux! que j'aurai de peine à concevoir que jaie pu m'en amuser! Mais vous, mortification des passions, assujétissement des désirs, moments de solitude, de recueillement, de prière, de ferveur, de patience, de charité; que je souhaiterai que ma vie n'eût été composée que de pareils moments! Salut de mon âme, éternité, je m'occuperai de vous; je vous préférerai à tout le reste. Que je pense aujourd'hui ce que je penserai alors; que je fasse ce que je voudrai avoir fait; que vos lumières, Seigneur, deviennent mes lumières, et vos pensées mes pensées ; que je regrette tant de jours donnés à la bagatelle! J'ai déjà vécu longtemps, je n'ai point encore vécu pour vous, pour ce qu'il y a de plus utile. L'ouvrage de mes plaisirs, l'ouvrage de ma vanité, l'ouvrage de mes passions, je ne l'ai que trop avancé; l'ouvrage de mon salut, je ne l'ai peut-être pas commencé.

SECOND POINT.

Ce que nous devons penser de l'importance du salut.

Considérons maintenant le salut en lui-même. Qu'est-ce que le salut, et de quoi s'agit-il pour vous dans l'affaire du salut? Il s'agit de vous-même, de votre âme, de cette âme immortelle qui vivra encore après les ruines de tout le reste. Santé, richesses, réputation, plaisirs, tout passe; et qu'il passe rapidement, ce monde dont je crains les railleries, dont je redoute la censure, dont je brigue le suffrage! Ce monde, je n'y serai bientôt plus, et bientôt il ne sera plus pour moi. Cendre et poussière dans le tombeau, je n'entendrai ni les louanges, ni les regrets des hommes; je n'entendrai le bruit ni de leurs éloges, ni de leurs satires. J'habiterai une autre région, et je l'habiterai pour toujours. Ces parents, ces amis, cet époux, ces enfants, je les quitterai ou ils me quitteront; leur tendresse me deviendra inutile, et ne me consolera point de ce que j'aurai perdu en les aimant trop; ce corps que je ménage tant, dont je contente les désirs, dont je flatte la délicatesse, est un édifice de terre et d'argile, qui va tomber en poudre; tout cela ne sera plus, et je serai encore : pourquoi donc tant m'inquiéter, tant m'agiter, tant travailler pour le monde, pour mes amis, pour ma fortune, pour mes plaisirs, pour ma santé? Mon âme, le bonheur de mon âme, le salut de mon âme, voilà la grande affaire, l'unique affaire, puisque mon âme seule demeurera après que tout aura disparu.

Il s'agit de vous pour une éternité entière. Une affaire où il va du bonheur de toute la vie, on croit ne pouvoir trop y penser, trop y réfléchir; on croit ne pouvoir prendre assez de mesures et de précautions. Je suis sur le bord de l'éternité, encore quelques pas je serai dans l'éternité; et je m'endors au bord du précipice, et je m'occupe du temps, comme si le temps ne devait jamais finir ; et je néglige l'éternité, comme si elle ne devait jamais commencer!

Et de quoi s'agit-il pour vous dans l'éternité? d'un bonheur ou d'un malheur si grand, que l'esprit de l'homme ne peut le concevoir. Etre toujours heureux ou toujours malheureux ; une éternité dans le ciel, une éternité dans l'enfer! Disons-le mille fois à notre honte et dans l'amertume de notre cœur : insensé, qui ose risquer son éternité, qui néglige son éternité, qui pense à autre chose plus qu'à son éternité, qui agit pour autre chose plus vivement que pour le salut et dans d'autres vues que celles du salut.

SECOND JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SUR LA PENSÉE DE L'ÉTERNITÉ.

Il faut s'accoutumer à penser selon l'Evangile ; à mettre les idées du christianisme à la place des idées du monde. D'où viennent tous nos péchés et toutes nos imperfections ; d'où viennent nos peines et nos chagrins; d'où viennent même les peines et les difficultés que nous sentons dans la pratique de la vertu, sinon de ce que nous sommes trop peu frappés des objets que nous ne voyons pas? Le temps est dans le présent; l'éternité n'est pour nous que dans l'avenir. De là vient que les plaisirs et les disgrâces du temps font une si vive impression sur notre cœur, tandis que le bonheur et le malheur d'une éternité ne le touchent que faiblement. Rapprochons, par la méditation, les objets éloignés. Malheur à ces âmes qui craignent de troubler leur repos et de s'effrayer par la vue de ces grandes vérités! Ne nous livrons point à une délicatesse mal entendue; ce qu'il y a de triste, ce n'est pas de penser à l'éternité, mais de n'y point penser. D'ailleurs, une vertu qui n'est point fondée sur la persuasion intime, sur un sentiment vif des vérités principales, sera cet édifice dont Jésus-Christ dit qu'il est bâti sur le sable, et que le premier orage suffira à renverser.

Les saints les plus parfaits nourrissaient leur âme de la méditation de ces vérités sublimes. Peut-être serez-vous d'abord dans l'inquiétude; mais c'est cette inquiétude que saint Paul souhaitait aux premiers pénitents, et qui est si propre à opérer le salut : vous ne tarderez pas a y goûter de la consolation. Et qu'importe d'ailleurs, ô mon Dieu! que je sois inquiété et troublé? ce qui m'importe, c'est d'être saint : le reste est un songe et une bagatelle.

PREMIER POINT.

Je suis pour l'éternité.

J'ai commencé mais je ne finirai point; je n'ai pas toujours été, mais je serai toujours; j'habite une terre périssable, mais j'habiterai une région qui ne périra point. Terre, mer, soleil, tout finira un jour, tout disparaîtra pour moi, tout rentrera dans le néant d'où il est sorti, tout passera, je ne passerai point; les années et les siècles s'écouleront, mes années ne finiront point. Je ne fais que me montrer et m'arrêter ici-bas pour quelques instants; ma demeure est dans le sein de Dieu. La terre n'est donc qu'un lieu de passage; je ne suis donc sur la terre que comme un voyageur : le monde et les biens du monde ne sont pour moi que comme une maison d'emprunt; chaque pas que je fais m'avance vers mon terme. Soit que je coure, soit que je me repose, je marche et je suis entraîné vers l'éternité. Cette vie n'est qu'un pèlerinage; on arrive le soir, on part le lendemain. Les patriarches l'avaient conçue, cette vérité, eux qui n'habitaient que sous des tentes et ne croyaient pas qu'il fût sage de s'arrêter à bâtir des maisons dans une terre qu'ils allaient quitter; eux qui ne s'appelaient que des hôtes et des voyageurs, et qui, selon la parole de l'Apôtre, fixaient tous leurs regards sur cette cité permanente qui durera dans les siècles des siècles.

Et que m'importe donc ici-bas d'être riche ou pauvre, dans le mépris ou dans l'honneur, dans la prospérité ou l'adversité? Tout cela va finir; je suis né pour quelque chose de plus grand que tout ce que le monde peut donner ou ôter. Le temps et tout ce qui se passe dans le temps mérite-t-il mes soins? L'éternité m'attend : portons là toute notre attention; ne jugeons des choses que par le rapport qu'elles ont à l'éternité; ne fuyons que ce qui peut faire le malheur de l'éternité; n'aimons que ce qui peut nous rendre heureux dans l'éternité. Lorsqu'un plaisir vient solliciter notre cœur, lorsqu'un chagrin vient le troubler, lorsqu'un respect humain vient le captiver, disons-nous : à quoi cela me servira-t-il pour l'éternité? et que m'importe donc d'être heureux dans le temps, si je ne l'étais pas dans l'éternité? Remplissons les devoirs de la société dans toutes les obligations de la vie présente; mais que ce soit en vue de l'éternité. Oh! si l'on était pénétré de ces importantes vérités, qu'on serait heureux, même dans le temps! Quelle vertu, quel courage, quelle tranquillité, quel mépris des choses terrestres

Le temps a eu mon estime; il a emporté toutes mes affections; il a été l'objet de tous mes désirs : à quoi me sert tout ce que j'ai fait? Mes plaisirs ont passé; mes peines et mes chagrins ne sont plus : l'éternité ne passera point; l'éternité sera toujours. Malheur à qui néglige de s'en occuper, pour s'occuper d'autre chose!

SECOND POINT.

Je suis à la porte de l'éternité.

La vie s'écoule bien vite; il n'est point de torrent si rapide dont la course égale celle du temps. Ceux qui ignorent l'histoire du monde en placent le commencement à une distance infinie : mais qu'il y a peu de générations à traverser pour arriver jusqu'au temps de son berceau et jusqu'au moment de sa naissance! Que la vie la plus longue, comparée à l'éternité, est d'une courte durée! c'est une fleur que le matin voit éclore, et que le soir trouve déjà fanée et languissante; une ombre fugitive qui paraît et disparaît presqu'au même moment; un fleuve dont les eaux viennent à deux pas de leur source se perdre dans la mer. Que de grands hommes, que de héros et de conquérants ont déjà vogué sur cette mer orageuse de la vie humaine! Je suis sur le rivage attendant à toute heure le moment de mon passage; il va arriver demain, peut-être aujourd'hui. Cela tardera-t-il bien des années? Que sont les années et les siècles comparés à l'éternité? mille ans, dix mille ans sont aux yeux de Dieu comme le jour d'hier. Cela est déjà passé, et tout cela passe bien vite. Ce que j'ai déjà vécu ne me paraît qu'un jour, qu'un songe; il me semble que je ne fais que naître; le reste fuira avec la même impétuosité : je vais donc entrer dans l'éternité, j'y entre; elle vient, elle est presque déjà venue. Monde, qui m'a enchanté, qui m'échappe chaque jour, vous ne me ferez plus d'illusion. Tant d'empressement, tant d'inquiétude pour une vie incertaine, pour une vie certainement si courte. Amis, richesses, plaisirs, vous ne sauriez me suivre où je vais; vous me quitterez bientôt; je vous quitte dès à présent : à la porte de l'éternité m'occuperai-je du temps?

TROISIÈME POINT.

Je suis maître de mon éternité.

Eternellement heureux, éternellement malheureux, une éternité de bonheur, une éternité de malheur, cela dépend de moi. Si Dieu eût voulu que mon salut dépendît de lui seul, je serais assuré de mon salut; si cela dépendait de moi seul, je ne trouverais point au dedans de moi assez de force pour vaincre mes passions. Cela dépend de Dieu et de moi, de sa volonté et de ma volonté, de sa grâce et de ma fidélité : que ne puis-je compter sur moi, ô mon Dieu, autant que je dois compter sur vous! Je puis me sauver, puisque vous m'aimez; je puis me perdre, parce que je puis ne pas vous aimer. Je puis me sauver, mais je ne le puis sans y travailler; et le travail doit-il tant coûter,

lorsqu'en travaillant on gagne une éternité? Eternité, durée immense, mer sans bornes, abîme impénétrable! que cela sera désespérant, s'il faut souffrir autant que durera l'éternité! Eternité de bonheur, éternité de malheur : à ce mot, je m'égare, ou plutôt, je m'égarerais en n'y pensant pas, et je me retrouve à cette pensée. J'ai risqué mon éternité, je l'ai abandonnée au hasard : quelle folie! Je ne connais plus trop de vigilance, trop de précaution. Mon Dieu, mon Dieu, vous voyez les sentiments de mon cœur, que votre grâce les rende constants et durables! Ainsi soit-il.

SECONDE MEDITATION.

SUR LE PÉCHÉ MORTEL.

Prenez pour sujet de cette méditation ces paroles de l'Esprit-Saint : *Mon fils, prenez garde de commettre un seul péché dans toute votre vie.* (*Tob.*, IV, 6.) Que je serais heureux, ô mon Dieu! si, docile à la voix de votre grâce, j'avais toujours marché dans les sentiers de la justice! Robe de l'innocence que je reçus autrefois dans mon baptême; don précieux qu'on peut perdre et qu'on ne peut regagner entièrement, qu'on ne connaît bien, qu'on n'estime assez que quand on ne le possède plus, hélas! j'ai eu le malheur de le sacrifier, ce trésor, à mes plaisirs et aux désirs criminels de mon cœur. Que mes larmes ne cessent point de couler, elles répareront mon péché, elles engageront Dieu à me pardonner mon péché, mais elles n'effaceront point entièrement la trace de mon péché : il sera toujours vrai que j'ai été parjure et infidèle; encore, heureux dans mon malheur, si je le connais assez pour le pleurer toujours et ne m'en consoler jamais.

Qu'est-ce que le péché? on le commet si facilement, on le commet si souvent, on est si tranquille après l'avoir commis! et cependant, quel mal est-il, ou, pour mieux dire, quel mal n'est-il pas? Dieu de justice, Dieu de sainteté, Dieu de pureté, Dieu des vertus, que mes yeux commencent à voir ce qu'ils ne virent jamais assez, l'horreur du péché; que je le haïsse comme vous le haïssez; que je le déteste comme vous le détestez.

PREMIER POINT.

Combien le péché est injurieux à Dieu qu'il offense.

Que mon esprit cesse d'entendre le langage du monde et des passions; lorsque j'ouvrais mon cœur au péché, je m'excusais moi-même, en me disant que le péché n'est qu'une faiblesse, une fragilité, un moment de surprise : vaine illusion! elle se dissipe à la lumière de l'Evangile. Dieu parle; il dit : Je défends ou j'ordonne de faire une telle action; comme ton roi, ton maître, ton créateur et ton Dieu, je te demande cette preuve de ton obéissance; comme ton ami, ton père, ton époux, ton rédempteur, ton sauveur, je veux ce gage de ta reconnaissance et de ton amour; je mets à ce prix mon amour, mes bienfaits, ma tendresse, ton salut, le bonheur de ton éternité. Le sacrifice est léger : ce que je demande, donne-le moi ou ne me le donne pas, il s'échappe, il s'enfuit; ce plaisir n'entrera dans ton cœur que pour y porter la honte, le remords, l'inquiétude. Choisis entre ma haine et mon amour, ma colère et mes bienfaits; le plaisir de m'outrager et celui de me posséder, la peine de m'obéir et celle de te perdre et de te damner. Dieu dit. L'homme répond en quelque sorte par sa conduite : Je n'obéirai pas, je méprise vos ordres, j'oublie vos bienfaits, je brave votre colère, je défie votre haine, j'aime mieux périr en vous offensant que de manquer l'occasion de me satisfaire; l'enfer, une éternité dans l'enfer, plutôt que de plier sous votre autorité! Je frémis, Seigneur, de prononcer ces blasphèmes : mais ce que je rougis de dire, combien de fois n'ai-je pas osé le faire? J'ai entendu votre voix, et je l'ai méprisée; j'ai connu votre loi, et je l'ai violée; j'ai senti votre grâce, et j'y ai résisté; j'ai connu votre amour, et j'y ai été insensible; j'ai vu l'enfer s'ouvrir sous mes pas, et je n'ai pas balancé à vous offenser.

Révolte du pécheur contre Dieu, révolte la plus injuste. Car s'il est juste d'obéir aux rois et aux maîtres du monde; si, comme on n'en peut douter, c'est un crime à un sujet de s'élever contre son prince, à un fils contre son père, quel attentat quand on se révolte contre Dieu! Que sont tous les rois, tous les hommes devant Dieu, qu'un amas de cendre et de poussière? L'homme révolté contre Dieu, armé contre Dieu, endurci et obstiné contre Dieu : si je ne l'avais fait, je ne comprendrais pas qu'on puisse le faire, moi, si fier et si délicat, si sensible, si attentif à exiger tous les égards que je pense m'être dus. Indocilité dans les enfants, désobéissance et inattention dans les domestiques, dureté et mauvaise humeur dans un époux, hauteur et indifférence dans les parents, impolitesse dans une compagnie, paroles de raillerie dans une conversation, froideur et ingratitude dans des amis, une préférence qu'on me refuse ou qu'on accorde à d'autres, un hommage d'estime, d'amour, de reconnaissance qu'on manquera de payer à mes talents, à mes manières, à mes bienfaits, à mon amitié, à ma complaisance, à ma condition, disons mieux, à ma vanité, je sens tout cela si vivement, mon cœur en est ému, aigri, irrité : il y pense, il s'en occupe sans cesse; terre et cendre, je suis si délicat sur mes droits prétendus, si jaloux de mon autorité, et les lois, la volonté de mon Dieu, j'en ferais le jouet de mes caprices, de mes penchants, de mes inclinations, de mes plaisirs; je voudrais être traité comme une divinité, et traiter mon Dieu comme une idole fabuleuse! Un Dieu qui commande et l'homme qui désobéit! L'enfer ne nous est inconcevable que parce que nous ne pouvons concevoir la grandeur de Dieu.

Révolte du pécheur la plus injurieuse pour Dieu. Considérons-en toute l'énormité dans ces péchés qu'on nomme plus particu-

lièrement de propos délibéré. Dans ces péchés, on compare, ce semble, son devoir et sa passion, la loi sainte et sa cupidité, les récompenses du ciel et les plaisirs du crime, les peines de l'enfer et les difficultés de la vertu, son Dieu et son penchant; on les compare, on les met dans la balance, et on décide pour son penchant contre Dieu. Disons plus, nous ne dirons rien de trop: le démon, par l'attrait du vice, sollicite notre cœur, Dieu le demande et le touche par l'attrait de la grâce, Dieu n'est pas écouté. C'est ainsi qu'Israël, oubliant le Dieu qui l'avait tiré d'Egypte, porta son encens au veau d'or.

Et n'ai-je donc pas souvent entendu ce Dieu si aimable, qui me disait au fond de l'âme: *A qui me comparez-vous? qui me préférez-vous?* (*Thren.*, II, 13.) Avez-vous oublié la perfidie de l'esprit de ténèbres? avez-vous oublié ma tendresse? Quels sont les desseins du tentateur? *Souvenez-vous que ce ne sont que des desseins de meurtre et de perdition.* Que vous donnera-t-il? que des plaisirs faux et trompeurs comme lui, corrompus et corrupteurs comme lui; des plaisirs honteux et coupables comme lui; des plaisirs vains et fugitifs. La douceur empoisonnée d'une volupté coupable; les délices cruelles d'une haine, d'une animosité, d'une vengeance funeste; la satisfaction frivole d'une médisance perfide, d'une curiosité indiscrète, d'un orgueil insensé, d'un vain amour de vous-même: et pourquoi vous la donnera-t-il, cette satisfaction? pour vous perdre comme lui et avec lui. Les bords de la coupe nous offrent une douceur attrayante, elle ne contient qu'un poison contagieux. O vous que j'aime! ne me fuyez pas, je suis votre Père, et c'est votre ennemi qui vous parle et qui cherche à vous séduire. Oui, je l'entendais, ma conscience faisait retentir ces cris plaintifs de mon Dieu. Rien ne pouvait m'arrêter, et j'ai fait triompher l'enfer de mon Dieu, je lui ai donné une pleine victoire.

Révolte, si l'on peut ainsi parler, la plus humiliante pour Dieu; car si le monde avait exigé de moi les sacrifices que Dieu me demandait, le monde les aurait obtenus. Oui, si j'avais été assuré, en livrant mon esprit à ces pensées de vices, en ouvrant mon cœur à ces désirs défendus, en suivant la hauteur de mon orgueil, la sensibilité de mon amour-propre, l'impétuosité de ma vengeance, l'aigreur de ma haine; si j'avais été assuré de déplaire autant au monde qu'à Dieu, d'offenser le monde autant que Dieu, de nuire à mon honneur, à ma santé, à mes plaisirs, à ma fortune, autant qu'à mon innocence, j'aurais su me captiver, me commander: je ne pèche donc que parce qu'en péchant je n'offense que Dieu, je ne déplais qu'à Dieu, je n'irrite que Dieu: je pèche, parce que pour pécher je n'ai à violer que la loi de Dieu, à mépriser que la grâce de Dieu, à perdre que l'amour et l'estime de Dieu, à redouter que les vengeances de Dieu.

Non, Seigneur, après un outrage si sanglant, je n'ai point de peine à croire que vous punissiez le péché; j'ai de la peine à concevoir que vous le pardonniez. L'enfer, une éternité dans l'enfer suffisent-ils à venger ce mépris qu'on fait de vous? Et votre miséricorde pour l'homme pécheur n'est-elle pas le plus grand de tous les mystères?

Révolte la plus odieuse dans son ingratitude. Quel est le Dieu que vous offensez? Pécheur, je ne vous dis plus que c'est votre Dieu, votre créateur, votre roi, votre maître; je vous dis: n'est-ce pas votre père par qui vous êtes tout ce que vous êtes, qui vous aime, et qui mérite tout votre amour?

C'est votre père; que ce nom est cher à sa tendresse! il n'en veut point d'autre; il l'a acheté au prix de tout son sang. Oubliez pour un moment ses droits, sa grandeur, sa majesté, il vous permet de l'oublier; souvenez-vous seulement qu'il est votre père; dans son cœur, vous ne trouverez que de l'amour pour vous: qu'il serait affligé, s'il ne trouvait dans le vôtre que de la froideur et de l'indifférence! Hélas! il n'y trouve que mépris, ingratitude, aversion peut-être. Vous l'avez offensé, et vous avez pu l'offenser! A ce père si tendre, si aimable, vous avez pu préférer un moment de plaisir, l'idole d'une passion! Oserai-je le dire? ce serait peu de l'offenser; pour l'offenser, vous avez pu vous servir de ses bienfaits: cet esprit, ce cœur, ce corps, cette santé, ces richesses, tout était un présent de son amour; tout a été l'instrument de vos perfidies. *O mon peuple, que vous ai-je fait?* (*Mich.*, VI, 3.) Sont-ce mes dons qui excitent votre haine? Voyez l'étable où je pris naissance, la terre que j'arrosai de mes sueurs et de mes larmes; ma pauvreté, mes humiliations, mes douleurs, ma croix, mon sang: pour laquelle de toutes ces actions me déclarez-vous la guerre? Joseph disait: je ne puis trahir un maître qui m'a confié tous ses biens; je vous ai donné tous ceux que vous avez: parlez, si vous n'êtes pas contents, je suis prêt à vous en faire davantage. Vous, en particulier, que vous ai-je fait? Naissance dans une condition et une fortune opulente, éducation chrétienne, famille aimable, époux tendre et complaisant, droiture d'esprit, bonté de cœur, sentiments de vertu: tant de fois vous m'avez offensé, et je vous ai pardonné; vous m'avez abandonné, et je vous ai recherché; mes grâces, mes sacrements, mon corps et mon sang, tout a été à vous. Que vous ai-je donc fait qui vous porte à m'offenser? Ce que vous m'avez fait, ô mon Dieu! vous m'avez comblé de vos grâces; si j'en avais moins reçu je serais moins coupable. Hélas! à en juger par ma conduite, vous m'avez trop aimé: moins aimé, mon ingratitude serait plus excusable; vous m'avez pardonné trop souvent: si votre foudre avait puni le premier péché, que vous vous seriez épargné d'outrages! Voilà ce que vous m'avez fait; mais moi, que vous ai-je fait? Je vous ai méconnu, je vous ai désavoué, je vous ai in-

sulté, je vous ai indignement sacrifié à la corruption de mon cœur. De votre côté, grâces, bienfaits, amour, tendresse ; est-il quelques instants de ma vie qui ne soient marqués par quelqu'un de vos dons? De mon côté, indifférence, ingratitude, désobéissance ; tous les moments sont marqués par mes perfidies. Je vous ai donc offensé, et j'ai pu me déterminer à vous offenser. O Dieu d'amour et de paix ! où mon cœur a-t-il trouvé cette dureté barbare? Vous mouriez pour moi, et je vous portais de nouveaux coups, je vous faisais des blessures plus profondes. Moi si tendre et trop tendre ; moi si sensible pour ceux qui m'aiment ; moi qui déteste l'ingratitude ; moi qui ne puis me consoler quand j'ai affligé ceux qui m'aiment ; moi qui ne pourrais me résoudre à faire couler les larmes d'un enfant, à contrister une mère, à affliger une épouse, à chagriner un ami, j'ai offensé, j'ai outragé mon Dieu ; je ne le conçois pas ! O amour du cœur de mon Dieu, qu'une étincelle de ce feu sacré passe dans mon âme ; que je vous aime, que je haïsse tous les moments où j'ai cessé de vous obéir et de vous aimer.

SECOND POINT.

Combien Dieu est sensible à l'injure que lui fait le péché.

Nous nous persuadons aisément que Dieu regarde le péché d'un œil tranquille et indifférent; mais l'Ecriture nous apprend que Dieu déteste le péché, qu'il l'a en horreur et en exécration : jugeons-en par les actions de Dieu. Le premier homme pèche ; ce péché n'est que d'un moment : c'est un seul péché ; quelles en sont les suites terribles? Tout ce que nous souffrons sur la terre est la suite de ce péché : depuis six mille ans ce péché est passé ; depuis six mille ans les suites de ce péché désolent la terre. Est-ce là comme Dieu punit le péché ? Non, c'est comme il le pardonne. Comment donc le punit-il ? Représentez-vous l'enfer, cet étang de feu et de soufre, ces tourbillons de flamme, cette fureur de désespoir. Quels sont les hommes dévoués à ces tourments éternels? des hommes baignés du sang de Jésus-Christ : il les a aimés jusqu'à mourir pour eux ; et un seul péché les lui rend si odieux, qu'il les damne pour une éternité.

O mon Dieu, je sais que vous m'aimez ! Vous haïssez donc bien le péché; car un seul péché éteindrait votre amour et me jetterait dans une éternité malheureuse. Pourriez-vous y consentir ? mais moi, puis-je consentir à vous offenser ? Je ne vous ai que trop oublié ; je veux en ce moment m'oublier moi-même. Je ne pense point aux suites funestes du péché ; je ne pense qu'au Dieu offensé par le péché. Le péché vous déplaît ; il ne me plaira jamais : malheureux moments où je l'ai commis ! que ne sont-ils effacés du nombre de mes jours ! Je les pleure, je les pleurerai toujours.

Excitez-vous à la contrition, en repassant les principales fautes de votre vie, et en jetant les yeux sur votre crucifix : vos péchés et votre Dieu mourant vous en diront plus qu'on ne peut en dire. Ainsi soit-il.

TROISIEME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION

SUR LES SUITES DU PÉCHÉ MORTEL.

Qu'il est insensé et aveugle l'homme qui se laisse entraîner à commettre le péché ! C'est l'amour de lui-même, l'amour de sa fortune et de son plaisir qui le rend pécheur : il ne voit pas que son péché le rendra malheureux. Ecoutons les impies dans le *Livre de la sagesse*. Nous avons quitté les voies de la justice, nous avons marché dans la route spacieuse de nos passions : mais qu'elle a été pénible cette voie du péché, et combien il nous en a coûté pour nous perdre ! Je crois, ô mon Dieu, je me flatte que je vous aime assez pour fuir le péché, parce qu'il vous déplaît. Mais pour imposer silence à mes passions, et mettre mon amour-propre du côté de mon devoir, vous avez voulu attacher au péché un fonds de malheur qui suffit pour en détourner. Faites-moi la grâce de le bien approfondir. Que j'achève de connaître le péché, afin que j'achève de le craindre et de le détester.

PREMIER POINT.

Les pertes que le péché cause à l'homme pécheur.

Perte de l'innocence reçue au baptême. O vous qui l'avez encore, que vous êtes heureux si vous savez connaître votre bonheur ! Ne craignez rien tant que de sortir de cet état ; on n'y revient point quand une fois on est déchu : on revient à Dieu par la pénitence, on ne revient point à l'innocence. Ames toujours ferventes et dociles, que j'envie votre destinée ! Dieu régna toujours dans votre cœur ; vous régnez d'une façon particulière dans le cœur de Dieu. Ceux qui suivent l'Agneau sont ceux qui n'ont point été souillés par le péché. L'enfant prodigue trouve un père facile et indulgent ; mais qu'il est doux d'entendre comme le fils toujours sage et complaisant *: tous mes biens n'ont jamais cessé d'être à vous !* (*Luc.*, XV, 31.)

Perte de la grâce et de tous les mérites. Il n'y a qu'un moment, j'étais enfant de Dieu ; il était mon père ; je l'aimais, il

m'aimait : quand je n'aurais perdu que cet amour, ce serait déjà avoir tout perdu ; j'étais assuré de sa protection, il ne jetait sur moi que des regards de paix ; il n'avait que des projets de miséricorde : les anges veillaient autour de moi et conduisaient mes pas ; mon nom était écrit au livre de vie ; j'étais l'héritier du ciel et le cohéritier de Jésus-Christ ; l'Esprit-Saint habitait dans mon cœur, mes larmes, mes vœux, mes prières accumulaient et augmentaient ce trésor de mérites : je n'avais rien à craindre, la mort n'aurait fait que me donner une vie meilleure : un vain plaisir est venu se présenter à moi, il m'a séduit, il a passé comme l'éclair, il a disparu : hélas ! il m'a tout enlevé, mon Dieu, sa grâce, son amour, ma vertu, mon innocence, mes mérites. Que les plaintes lamentables du prophète Jérémie conviendraient bien ici ! Qu'est devenue cette Jérusalem si florissante, l'admiration de la terre, les délices du ciel ? on la cherche dans elle-même, et on ne la trouve plus ; d'une ville puissante, un seul moment, un moment fatal en a fait une affreuse solitude, l'ennemi a ravagé toutes ses richesses. Un péché m'a mis dans un état encore plus déplorable. Je ne le vois pas, je ne le sens pas : d'autant plus malheureux que je le sens moins. Eussé-je passé les siècles entiers dans la ferveur de l'oraison, dans l'abondance des larmes, dans la continuité des jeûnes et des veilles, dans le silence de la retraite, dans le bonheur de l'innocence, dans les austérités de la pénitence : dès-là que j'ai péché mortellement, tout a péri. Oh ! quelle doit donc être la vigilance d'une âme chrétienne ! Il ne faut qu'un péché pour me perdre malgré toutes mes vertus, il ne faut qu'un instant de péché pour me perdre après bien des années d'innocence; et que faut-il pour disposer au péché ? une passion peu mortifiée, un fonds de respect humain, de complaisance, de mollesse, de vanité, d'amour-propre. L'occasion que je ne prévois pas naîtra tout à coup, un objet imprévu réveillera la passion ; on peut faire naufrage jusque dans le port, une seule étincelle de la cupidité profane peut exciter un grand incendie : vigilance donc et attention continuelle. Si je n'ai pas commis de grands péchés, c'est que la miséricorde de Dieu m'a éloigné de ces grandes tentations : je suis si faible, si fragile, un mot, une raillerie, un léger chagrin déconcerte tous mes projets de piété. Arrachons jusqu'aux plus petites racines de l'amour-propre ; jusqu'à ce que nous ayons renoncé à nous-mêmes, nous sommes capables de renoncer à notre Dieu. Un péché, tout sera perdu. Faisons donc tout pour éviter le péché.

Perte du repos et de la tranquillité. Je ne parle point de ce triste souvenir qui demeure éternellement présent à une âme pénitente : j'ai offensé mon Dieu; je suis un ingrat, un perfide. La bonté même avec laquelle il me pardonne mon péché m'en fait mieux sentir l'énormité : un Dieu si bon, si indignement trahi ; plus il l'oublie, moins je dois l'oublier. Je ne parle point de la nécessité de réparer le péché par la pénitence : quelle est notre folie de nous déterminer au péché par l'espérance du repentir ? Dans les affaires de la vie humaine, on ne veut rien entreprendre dont on craigne de se repentir un jour. A l'égard de Dieu, du salut, on dit : je ne crains point de pécher, parce que j'espère me repentir. Et que savez-vous, si vous survivrez longtemps à votre péché, si vous aurez cette grâce avec laquelle on sort du péché, si vous voudrez même sortir de votre péché ? *Celui qui pèche*, dit Jésus-Christ, *devient l'esclave du péché qu'il commet*. (*Joan.*, VIII, 34.) Il tombe, et souvent il lui est bien difficile de se relever ; mais je le veux, vous vous repentirez : votre cœur sera donc déchiré et brisé par la douleur, votre corps immolé à la pénitence ? Et pourquoi vous condamner vous-même aux larmes et au repentir ? Je parle des craintes qu'on peut avoir sur la sincérité de son repentir. Je sais qu'il y a une pénitence véritable qui apaise Dieu, je sais aussi qu'il y en a une fausse qui l'irrite; je sais qu'il y a une pénitence qui efface le péché et qui ouvre le ciel, je sais qu'il y en a une qui entretient le péché et qui ouvre l'enfer. Que sais-je donc si ma pénitence a été cette pénitence utile qui efface le péché, ou cette pénitence funeste et trompeuse qui damne le pécheur ? J'ai offensé Dieu, j'ai mérité l'enfer : voilà tout ce que je sais avec certitude. Ai-je apaisé Dieu ? je l'ignore. Ah ! mon Dieu, il me semble que c'est de tout mon cœur que je déteste le péché : augmentez cette haine, cette horreur du péché ; plutôt périr mille fois que de m'exposer à y retomber. Je craindrai le monde, mes passions, mes amis ; je me craindrai surtout moi-même : je ne connaissais pas le péché, votre grâce me le fait connaître; je me repentirai toujours de l'avoir commis, je craindrai toujours de le commettre.

SECOND POINT.

Les malheurs auxquels le péché expose l'homme pécheur.

J'ai péché : aussitôt que j'ai péché, Dieu me hait et me déteste. Haine de Dieu, voilà le grand mal et l'origine de tous les maux. Vous me haïssez, Dieu puissant et terrible ! vous pouvez tout pour me perdre, je ne puis rien pour me défendre. Vous me haïssez, vous me tenez entre vos mains; c'est entre vos bras que je suis porté lorsque je crois marcher ; c'est dans votre sein que je repose pendant le sommeil : je suis au milieu de vous, je vis en vous et par vous ; en vain je vous fuirais, vous me suivez, vous m'attendez partout ; le souffle de votre colère a allumé des feux éternels. Vous me haïssez, vous me tenez dans votre main : qu'elle se retire, qu'elle s'ouvre cette main qui me soutient, je suis dans l'enfer pour l'éternité. Quelle témérité d'avoir osé vous offenser ! quelle hardiesse de persévérer dans mon péché ! Qui peut m'inspirer tant

d'audace à vous outrager? qui peut vous inspirer tant de patience à me souffrir? Les anges, le chef-d'œuvre de vos mains, le même instant les voit pécheurs et réprouvés: vous ne leur avez donné ni le temps de commettre un second péché, ni le loisir de se repentir du premier; ils n'ont péché qu'une fois, j'ai commis tant de péchés : ils sont réprouvés dans l'enfer, il ne tient encore qu'à moi d'être heureux dans le ciel. O justice de mon Dieu, que vous êtes terrible ! ô miséricorde de mon Dieu, que vous êtes aimable ! Si j'avais à vivre des millions d'années, si j'avais mille cœurs, seraient-ils suffisants pour vous remercier et pour vous aimer? Quest-ce que je suis pour avoir trouvé grâce devant vous plutôt que vos anges ? Et j'offenserais un Dieu si digne de ma tendresse ! et je m'exposerais de nouveau au malheur que j'ai évité ! Que le monde, que les passions, que l'enfer se déchaînent; plus d'autre mal, plus de si grand mal à éviter que le péché ! Mes yeux sont ouverts, mon cœur est changé : toujours occupé à pleurer, à prévenir le péché, à me repentir de mes infidélités et à chanter vos miséricordes, je me donne à vous, Seigneur; j'y suis, j'y veux être toujours. Ainsi soit-il.

SECONDE MÉDITATION.

SUR LA PÉNITENCE.

Réfléchissons sur ces paroles du prophète : *Revenez à moi de tout votre cœur par les larmes de la douleur*. (*Joel.*, II, 12.)

Que cette voix de la grâce, qui invite à la pénitence, est effrayante pour une âme molle et qui aime son repos ! S'armer contre soi-même; renoncer à ses plus doux penchants lorsqu'ils sont criminels; rompre des nœuds qui nous attachent à des objets aimables, mais dangereux et funestes; quitter une route agréable et semée de fleurs pour s'enfoncer dans une voie pénible, dans des sentiers difficiles; renoncer au plaisir; se dévouer aux larmes et à la douleur; mourir, pour ainsi dire, dans la première fleur de ses plus belles années; prévenir l'éternité; courir au-devant de la croix : ah ! pardonnez-le nous, Seigneur, si la nature s'étonne, si les sens se révoltent, si le cœur tremble et s'intimide; vous connaissez l'argile dont nous sommes composés. Jésus crucifié, Jésus pénitent, Jésus modèle et consolateur des âmes pénitentes, je m'adresse humblement à vous; faites-moi goûter ce langage de la croix avant vous inconnu au monde, et par vous devenu si fréquent dans le monde aux premiers jours de l'Eglise. Vous le savez, ô mon Dieu, j'aime, je désire d'aimer encore davantage cet Homme-Dieu qui est mort sur la croix : faites que j'aime sa croix; et comme il a fait pénitence pour moi, que je fasse pénitence avec lui.

PREMIER POINT.

Les motifs qui engagent à la pénitence.

1° Le besoin que j'en ai. Il n'y a que deux chemins qui conduisent au ciel : l'innocence qui n'a point commis le péché, et la pénitence qui pleure, qui répare le péché. Suis-je une de ces âmes pures et ferventes qui n'ont rien à se reprocher ? Les saints qui auraient le plus droit d'avoir d'eux-mêmes cette pensée, sont ceux qui le pensent le moins. L'humilité leur fait apercevoir des défauts où le monde ne trouve que des vertus, et plus on est juste, plus on croit être, plus on craint d'être pécheur.

Pour moi, ce n'est point humilité, c'est une vérité, j'ai péché : les égarements de ma jeunesse, l'orgueil de mon esprit, les attachements de mon cœur, la licence de mes passions, à quels excès tout cela ne m'a-t-il point conduit? Qu'ont-ils été certains jours, certains moments que j'aperçois, lorsque je repasse dans l'amertume de mon cœur les années anciennes ? N'eussé-je commis qu'un seul péché, la pénitence m'est devenue nécessaire, et elle est mon unique asile. Qu'ai-je été devant Dieu? que suis-je encore aujourd'hui? Il me semble que depuis quelques années je marche et j'avance vers la vertu, que si j'ai été coupable, je ne le suis plus. N'y a-t-il donc rien maintenant à changer, à réformer dans moi? N'y a-t-il rien à pleurer, rien à expier? Je n'ai pas, ou je me flatte de n'avoir pas les grands vices que Dieu déteste; ai-je les grandes vertus que Dieu demande? Cependant, malheur à moi si je venais à l'oublier ! Pour plaire à Dieu et assurer mon salut, il ne suffit pas d'éviter le mal, il faut pratiquer le bien; et c'est avoir beaucoup de péchés que d'avoir peu de vertus. Que je me juge donc aujourd'hui devant Dieu, comme Dieu me jugera un jour. Quelles sont mes vertus? peut-être quelque exactitude à prier, l'éloignement des fautes considérables : mais cette humilité qui fuit l'estime des hommes et qui ne redoute point leurs mépris; cette mortification qui évite les plaisirs permis et qui immole le cœur aux rigueurs salutaires de l'Evangile; cette charité qui pense toujours le bien et qui ne dit jamais le mal, qui souffre tout et qui ne donne rien à souffrir, qui ne se souvient d'une injure reçue que pour acquérir devant Dieu le mérite de l'oublier pour lui, qui ne sait se plaindre qu'à Jésus-Christ et que pardonner aux hommes; ce détachement du cœur qui n'aime que Dieu, ou qui n'aime rien qui ne se rapporte à Dieu; cet amour de la croix qui souffrirait de n'avoir rien à souffrir; cette simplicité de l'enfance chrétienne qui plie l'esprit sous le joug de la foi et le cœur sous les lois du devoir ; ce goût de la retraite et de l'oraison qui aime à s'entretenir avec Dieu et fuit ce qui ne parle point de Dieu : hélas ! ces vertus tant recommandées dans l'Evangile, j'en sais à peine le nom. Qu'est-ce donc que ma piété prétendue? une ombre, une vaine surface de piété. Et pourquoi parler des vertus? Que mon cœur s'ouvre, que les replis de ce cœur mondain se développent à mes regards : quelle foule d'attachements profanes, de désirs, de craintes, d'espérances, de chagrins, de plaisirs qui l'agitent tour à tour ! Moi, délicat jusqu'à la mollesse, fier jusqu'à la

vanité, inappliqué jusqu'à la dissipation; moi, si aisé à irriter et si difficile à apaiser, dominé par le respect humain, esclave des caprices d'autrui et de mes propres passions, n'osant être ce que je dois, ou n'osant paraître ce que je suis; moi, qui ne m'ennuie point avec ce que j'aime, et qui m'ennuie sitôt avec Dieu; moi, si reconnaissant pour mes amis et si ingrat pour mon Dieu, si facile à entraîner vers le monde et si difficile à ramener vers Dieu. Mon cœur, qu'aime-t-il? avec qui prend-il plaisir à s'entretenir? à qui pense-t-il? Je ne vois que les vertus qui me manquent, je ne vois point les vertus que j'ai; je ne vois point le bien qui peut me sauver, je ne vois que le mal qui m'a perdu: tant de consentements donnés à la cupidité, tant de grâces rejetées, tant d'inspirations méprisées, tant de vertus négligées, tant de confessions, tant de communions sans fruit et sans utilité. Suis-je ce que je devrais être? voudrais-je mourir tel que je suis? ai-je lieu d'être content de mon état? Dieu l'est-il? et puisqu'il ne l'est pas, pour changer son cœur il faut que je change le mien. Commençons une vie nouvelle. Pleurer la vie passée, je n'ai point d'autre parti à prendre.

2° La bonté de Dieu qui m'invite à la pénitence. Je viens de me rendre un compte exact de ce que je suis, je sens la nécessité de me réformer: qui me la fait sentir, si ce n'est votre grâce, Seigneur, père des miséricordes? Je courais loin de vous me perdre dans les horreurs du péché et de la misère; encore un pas, et j'étais perdu sans ressource: une main favorable m'a arrêté sur le bord du précipice; j'ai envisagé la profondeur de l'abîme, j'ai pâli à la vue de mes crimes et des malheurs qui allaient en être la punition. Vous avez donc été, ô mon Dieu, le premier à me rechercher: d'où vous vient ce tendre empressement? vous suis-je nécessaire, vous suis-je utile? Heureux sans nous, que vous importe ce que deviendra une faible créature? Terre, cendre, poussière, pouvais-je vous être agréable? Je vous offensais, je ne répondais à vos bienfaits que par des outrages; vous me haïssiez, et vous m'aimiez; vous haïssiez le péché, vous aimiez l'âme pécheresse. Un Dieu que je fuyais, et qui a commencé à me rechercher! et je ne suis pas attendri jusqu'aux larmes! et je balancerais, je m'arrêterais pour l'attendre, je ne volerais pas au-devant de lui pour me jeter entre ses bras! Où est la bonté de mon cœur? puis-je croire qu'il a été formé à votre image? Ah! c'est le démon qui a effacé ces traits de la Divinité, que votre main avait gravés dans mon âme. Il a changé mon cœur, il y a mis toute la perfidie, toute la dureté du sien. Renouvelez votre ouvrage, Seigneur, rendez-moi mon cœur tel que je le reçus d'abord: confus de mon indigne résistance, je me jette à vos pieds, je pleure mon ingratitude, je vous dis avec votre Prophète: *Mon cœur est prêt* (*Psal.* LVI, 8); avec le grand Apôtre: il n'attend que vos ordres pour les exécuter, *Que voulez-vous que je fasse?* (*Act.*, IX, 6.) Puis-je en faire trop, en faire assez pour un Dieu qui en a tant fait pour moi?

3° L'amour de Dieu qui adoucira la pénitence. Il n'y a que Dieu qui soit capable de rechercher les pécheurs avec autant d'empressement; il n'y a que lui qui soit capable de les recevoir avec tant d'amour et de tendresse. Je ne crains point sa colère en retournant à lui, je n'aurai point de reproches à essuyer. Le bon pasteur qui rapporte au bercail la brebis égarée, le père qui court au-devant de l'enfant prodigue, qui se laisse toucher jusqu'à lui accorder le pardon qu'il était si peu digne d'obtenir, images imparfaites de la bonté, de la facilité de notre Dieu. Avec quels épanchements de tendresse il nous reçoit! qu'on prend de plaisir à pleurer avec lui dans le silence! Les larmes de la pénitence, dit saint Augustin, sont plus douces que ces joies profanes qui au théâtre enivrent les spectateurs. Il l'avait éprouvé. Quels nœuds il avait à rompre, quelles passions à captiver, quelles habitudes à détruire, quels sacrifices à faire! Tout cela, s'écrie-t-il, tout cela ne me coûta rien; je trouvais un plaisir bien pur à fuir les plaisirs qui m'avaient enchanté. Vous ne connaissez pas les consolations intérieures qui adoucissent les rigueurs apparentes de la pénitence: n'en croyez pas les préjugés des sens et d'un monde charnel qui blasphème ce qu'il ignore, croyez ceux qui ne parlent que de ce qu'ils connaissent: ces pénitents de l'Egypte, ces solitaires de la Thébaïde, on les voyait remplis de joie, pénétrés et inondés de délices, trouver plus de plaisir à pleurer leur péché qu'ils n'en avaient eu à le commettre. Notre Dieu est tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps: osez vous fier à lui, il saura adoucir tout, rendre tout aimable. Appuyé sur sa croix, on ne marche pas, on court, on vole. Les montagnes escarpées s'aplanissent, les difficultés s'évanouissent: vous avez beaucoup à faire, mais soyez fidèle, Dieu fera tout pour vous et avec vous. Trouvez un seul vrai pénitent qui soit mécontent de son sort, et je vous permettrai de craindre la pénitence.

SECOND POINT.

Les qualités de la véritable pénitence.

1° Pénitence sincère. Que ce ne soit pas un désir stérile, une résolution inefficace, une demi-volonté; la fausse pénitence nous rend encore le péché plus funeste. Pécheur, on craint, on pense à se réformer; faux pénitent, on se rassure et on se perd. Et à quoi connaîtrez-vous si votre pénitence est sincère? A deux traits surtout: qu'elle réforme votre conduite, et qu'elle vous éloigne des occasions du péché. Examinez devant Dieu vos inclinations, vos habitudes, vos défauts, vos péchés, vos passions, votre cœur. Il faut aller à la source du mal.

Pénitences réprouvées, pénitences funestes, qui ne corrigent rien, qui semblent pleurer le passé et n'opèrent rien pour le présent et l'avenir. Voyez ensuite quelles

sont les liaisons avec le monde, les attachements de votre cœur, les compagnies, les sociétés, les amitiés, les circonstances qui vous font le plus souvent oublier Dieu. On ne fuit le péché qu'en fuyant ce qui le produit, et c'est être pécheur que d'aimer l'occasion du péché.

2° Pénitence amère, qui brise le cœur, qui le remplit de douleur et d'un vif sentiment de repentir. La douleur sensible, cette douleur qui parle et qui s'explique par les larmes, n'est pas absolument nécessaire à la vraie pénitence. Cependant les pénitences que je vois canonisées dans l'Ecriture ont été fécondes en larmes : David, Ezéchias, Manassès, la Madeleine, saint Pierre...Quand on aime il est rare qu'on soit si froid et si difficile à attendrir. Vous, du caractère dont vous êtes, croirez-vous que vous aimez Dieu tandis que vous jetterez un regard tranquille sur les péchés qui l'ont offensé? La perte d'un de vos amis, d'un père, d'une mère, d'un enfant, vous n'y pourriez penser sans être baigné de larmes : votre ami le plus fidèle, votre père le plus tendre, Jésus, le sauveur et l'époux de votre âme, vous l'avez perdu, vous l'avez offensé ; vos péchés et la bonté de Jésus, vos péchés et l'amour de Jésus, vos péchés et la croix de Jésus, vos péchés et le sang de Jésus; le sang de Jésus répandu et ensuite déshonoré, rendu inutile, peut-être profané; Jésus couvert de blessures profondes, et vous qui renouvelez ses plaies autant qu'il est en vous, qui rouvrez ses blessures, qui arrachez de ses veines le peu qui lui reste de sang; Jésus qui au jardin des Olives pleure pour vous et sur vous, Jésus qui meurt pour vous, et vous qui le désavouez, qui le renoncez; Jésus qui, épuisé de forces et tout mourant, vous rappelle à lui, court après vous, se jette dans vos bras, vous demande votre cœur, ne vous parle point de votre ingratitude et ne vous parle que de son amour! Remplissez-vous, pénétrez-vous à loisir de ce grand spectacle; ne le quittez point qu'il n'ait fait dans votre âme une impression profonde; revenez-y souvent, et, si vous n'êtes point touché, ne cessez de vous reprocher votre dureté, de vous en confondre. Vous arroseriez de vos larmes un père, un ami mourant : Jésus mourant par vos péchés et pour vos péchés si vous ne le pleurez pas, pleurez de ne pouvoir le pleurer.

3° Pénitence sévère. C'est la doctrine constante de l'Ecriture et des Pères, que le pénitent doit faire de son corps une victime de la pénitence. Vous êtes arrêté par la faiblesse de votre tempérament : je ne vous dirai pas, avec saint Jérôme : Il n'est pas nécessaire de vivre, il est nécessaire de se sauver; je vous conjure seulement de faire ces deux réflexions : premièrement, que la pénitence qui ne punit point le péché a toujours été regardée comme une fausse pénitence; secondement, que sans ruiner une santé peut-être nécessaire à votre famille, au public, à l'Eglise, vous pouvez faire ce que Dieu demande de vous. Voici donc ce qu'il me paraît que vous devez accorder et que vous ne devez point refuser : tous les jours des moments de retraite et des temps de silence; se coucher, se lever à la même heure; vous occuper du travail et du soin de votre famille; sortir de chez vous moins souvent; mortifier votre goût, ne pas lui donner tout ce qu'il demande; savoir se refuser un plaisir permis, un agrément que le cœur souhaite; donner plus aux pauvres et moins à la délicatesse, à la commodité; s'imposer quelques œuvres pieuses et pénibles en vue de satisfaire à Dieu ; dans la manière de se mettre suivre les lois d'une sage et modeste bienséance; mais surtout, en certains jours et lorsque la vanité, le désir de se distinguer parlent plus haut, les réprimer et les contredire. Vous savez mieux que moi ce que vous pouvez ; Dieu ne vous demande rien au delà; mais tout ce qui est en votre pouvoir, comment oseriez-vous le refuser?

Ai-je, mon Dieu, la faiblesse de m'étonner à la vue de ces petits sacrifices? Que je m'aime donc encore beaucoup, et que je vous aime peu! Dans quel état ce crucifix vous montre-t-il à mes regards? Objet éternel de mon amour, je n'aspire qu'à vous imiter! Vous pleurez, vous souffrez pour moi; vous ne pleurerez pas seul, vous ne souffrirez pas seul : mon cœur est à vous; je vous aime. Que je vous aime encore davantage. L'amour ne souffre point quand il s'agit de plaire à ce qu'on aime. Ainsi soit-il.

QUATRIEME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SUR LA MORT.

Le péché nous détourne de Dieu, la pénitence nous ramène à lui; mais le péché paraît avoir bien des charmes, la pénitence bien des rigueurs. Si nous pouvions ôter aux biens et aux plaisirs d'ici-bas ce qu'ils ont d'enchanteur, et si nous pouvions adoucir les peines d'une vie pénitente, l'ouvrage de notre salut serait bien avancé. Quel moyen d'y réussir? C'est de changer nos idées par rapport à tout cela; c'est de nous détromper en nous montrant le vide et le néant du monde et les avantages solides d'une vie chrétienne, en nous les montrant, dis-je, dans un si grand jour qu'il ne soit plus possible d'en douter. Or c'est ce que fera la méditation de la mort et l'attention au dernier moment qui doit finir la vie présente

et commencer la vie future. *N'oubliez pas votre dernière fin, et vous ne pécherez point* (*Eccli.*, VII, 40), c'est l'oracle du Sage. *O mort, que ton souvenir est amer à une âme qui aime le monde et qui a de quoi s'en faire aimer!* (*Eccli.*, XLI, 1.) N'allons pas nous piquer d'une délicatesse mal entendue; livrons-nous à la terreur que peut nous inspirer ce triste objet; plus nous craindrons aujourd'hui, et moins nous craindrons un jour. Ce qui doit nous faire trembler ce n'est pas de penser à la mort, ce serait de mourir sans y avoir pensé. Suivez les réflexions simples que je vais vous exposer.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

La certitude de la mort.

Il est sûr que je mourrai. En vain je voudrais me cacher ma destinée, tout ce qui est au dedans de moi me le dit sans cesse: ce corps qui dépérit, qui croît et qui décroît insensiblement; ce sommeil, image de la mort; ces aliments qui, en prolongeant ma vie, m'apprennent combien elle est fragile; cette maison que j'habite, et qui fut habitée par des hommes qui ne sont plus; ces personnes plus avancées en âge qui tombent chaque jour dans le tombeau et que j'y suivrai; ces enfants qui, croissant sous mes yeux, se préparent à remplir ma place; cette vicissitude de jours et de nuits; cette révolution des saisons; ce cours des années qui se succèdent; ce temps qui s'échappe et qui dans sa fuite rapide entraîne tout avec lui: tout cela qu'est-ce autre chose que des signes évidents de ma mortalité? De tant de millions d'hommes qui couvrent la face de la terre, dans un siècle qu'en restera-t-il? Peut-être une vingtaine qui ne seront qu'un poids inutile; importuns aux autres et à eux-mêmes, ils ne vivront que pour souhaiter la mort ou pour la craindre à tous moments. En cinquante, soixante ou quatre-vingts années toute cette grande ville sera renouvelée; un peuple nouveau aura remplacé le peuple qui l'habite. Soixante, quatre-vingts ans paraissent beaucoup à l'imagination, que sont-ils pour la raison? J'en ai passé une partie, et ce que j'en ai passé que me semble-t-il? Un instant, un fantôme, un songe dont il ne reste que le souvenir confus. Je mourrai donc, et le moment de ma mort ne peut être éloigné. Qu'est-ce que mourir? Approfondissons-le: c'est quitter tout, se séparer de tout, se dépouiller de tout.

Je dois mourir, c'est-à-dire qu'il viendra le moment auquel tout me manquera, tout me fuira, tout m'abandonnera; plus de soleil, plus de terre, plus de liaisons, de sociétés, de conversations; le monde sera pour moi comme s'il n'était point: je serai pour lui comme si je n'avais jamais été; demeure, établissement, fortune, réputation, ceux qui resteront après moi pourront en jouir: pour moi tout sera perdu, détruit, anéanti; silence, ténèbres, nuit éternelle du tombeau; horreur, solitude du tombeau: voilà mon partage. Que je suis donc insensé de m'attacher aux biens de la terre, de les aimer, de les souhaiter avec tant d'empressement, ces biens frivoles qui vont me quitter! Que je suis insensé de m'agiter, de m'inquiéter, de m'affliger, de travailler pour ce monde où je ne serai qu'un moment, et de ne point travailler pour cette éternité où je serai toujours! Que me serviront-ils ces biens du monde? que me serviront-ils, au moment de la mort qu'à augmenter mes regrets et ma douleur? Ne vaut-il pas mieux les quitter, ou du moins m'en détacher avec mérite pour moi, que d'attendre qu'ils me quittent malgré moi?

Je dois mourir; c'est-à-dire qu'il viendra un moment où ce corps de terre et d'argile retournera en poussière, où ce corps que j'idolâtre deviendra un spectacle d'horreur à mes plus tendres amis, où, jeté dans le sein de la terre, livré à la corruption, foulé aux pieds, il sera détruit et consumé. Pourquoi donc tant de soins de le conserver, de le contenter, de l'immortaliser s'il était possible? Que puis-je faire que soutenir pendant quelques moments cet édifice qui menace ruine? O vous qui vous plaisez tant à considérer ce que vous êtes, regardez ce que vous serez! Ce corps mourra et je serai encore; il n'est donc que la moindre partie de moi-même. Pourquoi donc penser au corps et négliger l'âme? Pourquoi sacrifier l'âme au corps?

Je dois mourir; c'est-à-dire qu'il viendra le moment auquel je serai effacé du souvenir des hommes. Pendant les derniers jours d'une maladie mortelle, on semblera s'intéresser à mon sort; lorsqu'il ne restera plus d'espérance, lorsque j'aurai expiré, les premiers moments seront tristes et douloureux pour ceux qui m'aimaient véritablement. Je ne parle point de ces amis de parade qui ne donnent que des larmes feintes pour couvrir leur joie, et qui pensent plus à s'enrichir de la dépouille qu'à regretter celui dont ils reçoivent l'héritage; je parle des amis sincères: d'abord ils s'affligent; le temps les console et sèche leurs pleurs: on pensera à moi pendant quelques jours, bientôt on n'y pensera plus; un oubli éternel!.... Et quand on y penserait, les larmes, les éloges des hommes se feraient-ils entendre à mes cendres froides et glacées dans le silence du tombeau? Quelle folie donc, quelle folie d'être si délicat sur la réputation, de chercher avec tant d'inquiétude l'estime et l'approbation des hommes, de sacrifier mon salut à des affections terrestres, à des amitiés humaines, à une molle complaisance, à l'indigne crainte de ces hommes que je vais quitter et qui vont m'oublier!

Je dois mourir; c'est-à-dire qu'il viendra le moment auquel il ne me restera d'autre bien, d'autre héritage que Dieu, que ce que j'aurai fait pour Dieu. Plaisirs, honneurs richesses, amis, enfants, époux, parents, biens inutiles et même embarassants! que je serais malheureux si, au moment de la mort, tout cela venait m'occuper, me toucher, m'enlever mes dernières pensées et

mes derniers soupirs! Mais vous, piété tendre, vertus solides, actions saintes, fuite du monde, amour de la croix, humiliations, disgrâces soutenues avec patience, que vous êtes utiles et consolantes! Vous seul, ô mon Dieu, vous seul vous paraissez tout à ce moment. La mort apprend quelle différence il y a entre votre amitié et l'amitié des hommes : les hommes ne sont que des amis d'amusement, de conversation, de bagatelles, des amis du temps; vous êtes l'ami de l'éternité : nous commençons à sentir combien vous nous êtes nécessaire quand les autres nous deviennent inutiles; qu'il sera doux de vous avoir servi, de vous avoir aimé!

L'Esprit-Saint dit que la sagesse habite dans les sépulcres. Allez quelquefois par esprit de religion dans ces lieux qui renferment les cendres de vos pères : à la vue de ces ossements secs et arides, dites : Voilà donc ce qui reste ici-bas de ce roi puissant, de ce grand génie, de cette femme qui eut tant d'adorateurs et qui s'idolâtra tant elle-même; de cette femme si chère à son époux, si aimée de ses enfants; de cette femme qui brilla dans le monde par les charmes de son esprit encore plus que par les attraits de sa beauté; de cette femme si aimable, si enjouée, si recherchée et tant estimée du monde. Si à votre voix, comme à celle du prophète, ces ossements pouvaient se ranimer, que ne vous diraient-ils pas? Insensés, que n'avons-nous mieux connu ce que nous étions et ce que nous serions un jour! nous n'avons pensé qu'au monde, et le monde ne pense plus à nous. Nous avons laissé une grande fortune pour le lieu où nous ne sommes plus, tout nous a manqué pour celui où nous serons pendant l'éternité. Monde, folie de s'en occuper uniquement! Dieu, la religion, le salut, malheur à celui qui ne s'en occupe pas plus que de toute autre chose.

SECONDE RÉFLEXION.

Le moment de la mort.

On meurt partout et à tout âge; sera-ce ici ou ailleurs que je finirai ma course? La mort préviendra-t-elle ou attendra-t-elle la vieillesse et le déclin de l'âge? Je l'ignore. Qui aurait dit à cette jeune personne, au milieu de cette conversation, de cette partie de jeu : en un jour, en deux jours nous assisterons à vos funérailles? on ne l'aurait pas cru, cela est arrivé. Celui-ci s'endort paisiblement, et des bras du sommeil il passe dans ceux de la mort; celui-là se lève, et le jour qu'il voit commencer, il n'en voit pas la fin; ce sont des accidents rares : n'y en eût-il qu'un exemple, il peut en venir un second, et ce second me regarder; mais ils ne sont pas si rares, et notre siècle ne nous présente que trop souvent de ces aventures tragiques. Ah! qu'ils sont terribles! et si j'étais ainsi surpris, me consolerais-je parce que je serais presque seul à éprouver un sort si funeste? Combien de surprises également redoutables? Une maladie qui commence par envelopper l'esprit de ténèbres épaisses, par répandre des nuages sur la raison; une maladie violente qui épuise les forces, qui remplit le corps de douleur et l'âme de souffrances; de quelle attention est-on alors capable?

Ah! Seigneur, pour les justes la mort la moins prévue est en quelque sorte la mort la plus désirable! c'est un doux et paisible sommeil! Pour moi, faites que j'envisage souvent et de bien près cet abîme de l'éternité; faites-moi avaler à longs traits ce calice de la mort, que j'aie le loisir de préparer et de purifier la victime! La vue d'une âme coupable qui s'humilie; les prières des saints anges; celles de votre mère surtout qui s'intéressera en ma faveur; les vœux de l'Eglise, votre épouse, m'obtiendront la grâce de mourir dans votre saint amour.

Que dis-je? il serait bien tard de ne se préparer à la mort qu'au moment qu'il faut mourir! C'est la destinée ordinaire des hommes de mourir comme ils ont vécu : je vais mourir d'avance à tout ce qui pourrait me séduire et vous déplaire.

TROISIÈME RÉFLEXION.

L'importance du moment de la mort.

Ce moment décidera de mon éternité; ô moment qui embrasse toute la durée des siècles! *De quel côté que tombe l'arbre*, dit le Saint-Esprit (*Eccle.*, XI, 3), *de quelque côté que l'arbre tombe, soit au midi, soit au nord, il y demeurera.* Ne pensons qu'à ce moment; pour m'y préparer, ce n'est pas trop de la vie tout entière : je ne dois, je ne veux vivre que pour apprendre à mourir.

En finissant cette méditation, acceptez la mort avec une parfaite soumission aux ordres de Dieu et comme une punition que le péché a méritée. Après avoir considéré la mort par ce qu'elle a d'effrayant, considérez ce qu'elle a de doux. C'est un passage à l'éternité bienheureuse; voudrais-je, ô mon Dieu, voudrais-je rester dans ce lieu d'exil, séparé de vous? Oh! le moment fortuné qui me réunira à mon Dieu! que ce corps tombe, qu'il périsse, que les portes de la cité sainte s'ouvrent pour moi! Où êtes-vous? ô le Dieu de mon cœur, où vous trouverai-je? Je brûle du désir de vous posséder; venez, hâtez-vous de venir consoler une âme fidèle consumée par les feux de son amour pour vous.

SECONDE MÉDITATION.

SUR LE JUGEMENT.

Nous avons considéré le dernier moment de la vie, considérons le premier moment de l'éternité. En entrant dans cette région inconnue, l'homme se trouvera seul avec Dieu seul.

C'est un grand désordre que la dissipation dans laquelle nous vivons; à peine le cours d'une année entière nous voit profondément recueillis pour quelques moments. Nous ne sommes occupés que de projets, de desseins, d'affaires; nous vou-

lons être de tout, entrer dans tout, nous mêler de tout, savoir, dire et entendre tout. Au défaut des affaires propres et personnelles, nous nous occupons des affaires qui nous sont étrangères : nous redoutons la solitude ; nous ne pouvons gagner sur nous de demeurer avec Dieu et avec nous : de là vient que n'étant remplis que des maximes, des idées, des sentiments du monde, nous vivons dans une ignorance éternelle de nous-mêmes et de notre Dieu. Cela durera-t-il toujours ? non ; la mort vient, l'éternité approche ; on verra son juge, on le verra à découvert et au plus grand jour; que pensera l'homme alors du monde qu'il a aimé, de lui-même qu'il a ignoré, de Dieu qu'il a offensé ?

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Le pécheur au tribunal de Dieu, que pensera-t-il du monde qu'il a aimé?

La mort, en rompant les liens qui tiennent l'âme attachée au corps, détruit tous les préjugés et change toutes les idées. Environné de parents, d'amis, de domestiques, tout retentissait autour de moi d'un bruit confus qui m'empêchait de penser, de réfléchir : maintenant seul, je ne trouve qu'un vide affreux autour de moi et au dedans de moi ; plus d'emplois, de demeure, de plaisirs, de conversation, de société, d'amis, d'affaires ; plus même de ces songes flatteurs qui demeurent auprès de nous dans l'absence des objets, et qui occupent notre loisir par le souvenir des occupations passées. Au moment que l'homme entre dans l'éternité, il ne lui reste que ces deux réflexions : qu'ai-je fait? et que va-t-on faire de moi?

Qu'ai-je fait? Hélas! je n'ai pensé qu'à gagner l'estime et l'amitié des créatures; je n'ai pensé qu'à ce qui vient de m'échapper; je n'ai point pensé à ce qui me reste. On me l'avait tant dit, que les créatures ne sont rien et que Dieu est tout, qu'il n'y a rien de solide que l'éternité et ce qui appartient à l'éternité; on me le disait, je ne le croyais pas; je le sens, je l'éprouve, je le crois : mais qu'il est affreux de ne le croire que quand on l'éprouve! Richesses, amis, parents, où êtes-vous? Je ne vous reverrai jamais, et je vous ai aimés comme devant toujours vous avoir. Mon corps, ce corps auquel j'attachais peut-être tout mon bonheur, hélas! loin de moi vous allez vous consumer dans les entrailles de la terre! Et que m'importe, après tout, ce que deviendra ce corps? Je sais, mais trop tard, que ce corps n'est pas l'homme; âme, éternité, voilà les grands, les vrais objets dignes de nous occuper. Quel aveuglement de penser tant à autre chose! Monde perfide, pourquoi me suis-je laissé enchanter par les apparences trompeuses? Oh! si j'avais à recommencer ma course, que ma vie serait différente! Que je serais heureux si je n'avais connu d'autre maître que Dieu, d'autre ami que Jésus-Christ, d'autre trésor que la grâce, d'autre plaisir que la pénitence! Qu'ai-je fait?

Que va-t-on faire de moi? que deviendrai-je? Je vois s'ouvrir devant moi une carrière immense; point de terme, point de fin; je suis ici pour toujous : plus d'heures, plus de jours, plus d'années qui mesurent ma durée et qui m'annoncent la fin de ma course ; tout est ici fixe et invariable : l'éternité et ensuite l'éternité; rien ne passe, tout est présent; tout s'écoule et rien ne s'enfuit. Après des millions de siècles je serai au premier moment, je n'aurai pas commencé, je commencerai; que j'ai donc mal connu les choses! Ce qui me paraissait n'être rien, c'est ce qui est tout ; que n'ai-je jugé de ce temps comme on en juge dans l'éternité! La vie humaine n'est qu'un jeu d'enfant, c'est ici que le sérieux commence; on va m'assigner une demeure éternelle; paradis, enfer, étrange inquiétude!

Voilà comme nous penserons, tâchons de le penser maintenant; méprisons ce que nous mépriserons; aimons ce que nous voudrons avoir aimé ; disons-nous : je suis dans l'humiliation, de quel œil regarderai-je dans l'éternité ce qui me trouble aujourd'hui? Quelle sera mon indifférence et mon mépris de la gloire mondaine? Lorsque la cupidité viendra nous solliciter, disons-nous : me saurai-je bon gré d'avoir goûté ce plaisir, d'avoir pris cette vengeance, d'avoir soulagé mon chagrin par la plainte et le murmure, d'avoir satisfait ma malignité ou mon amour-propre par la critique, la raillerie et la médisance, d'avoir négligé ce que je dois à Dieu, à mes semblables, à moi-même?

SECONDE RÉFLEXION.

Le pécheur au tribunal de Dieu, que pensera-t-il de lui-même?

Dans le tumulte du monde on ne se connaît point, on ne se connaît du moins qu'imparfaitement et à demi. Je vous montrerai vous-même à-vous-même, dit Dieu, et vous vous connaîtrez comme je vous connais. Un rayon de la lumière divine pénétrera notre âme ; d'un coup d'œil nous apercevrons toute l'histoire de notre vie ; rien n'échappe à notre Dieu ; et tant de péchés secrets que le pécheur se dissimule ne lui échapperont pas. Depuis le premier usage de la raison jusqu'au dernier soupir de la vie la plus longue, chaque action nous sera rendue présente en particulier avec toutes les circonstances de chaque action ; ce qui était comme anéanti pour vous, revivra dans vous. Ces fragilités du premier âge, ces péchés commis il y a tant d'années, et dont les traces ne subsistent plus dans la mémoire ; ces péchés d'un moment, ces pensées fugitives, ces désirs qui passent comme un éclair; ces complaisances à peine connues du cœur qui s'y abandonne, ces paroles aigres et amères qui coulent comme un torrent; ces omissions qui sont comptées pour rien, ces distractions, ces négligences, cette tiédeur dans les exercices de piété; ces plaintes, ces murmures, ces ennuis du chagrin et de la disgrâce; ces raffinements de l'a-

mour-propre, ces sensibilités du cœur, cette vanité de l'esprit, ce goût des plaisirs, cette fuite de la gêne et de la contrainte, cet éloignement du travail et de la retraite, ces égards et cette mauvaise honte du respect humain; ces délicatesses de l'orgueil, ces affectations de politesse mondaine, ces attentions de la sensualité, cet amour de l'ajustement et de la parure, ces attachements, ces liaisons humaines; ces empressements de la curiosité, ces aigreurs de l'antipathie; ces péchés d'autrui auxquels on ne pense pas, et qu'on produit par voie de scandale, de mauvaises manières, de mauvais conseils, de mauvais exemples; les actions les plus saintes gâtées par les retours de l'amour-propre, par l'ostentation de la vanité, par les complaisances de l'orgueil, par les variations de l'inconstance, par les distractions de la tiédeur; tant de grâces méprisées, d'inspirations étouffées, de bons désirs rendus inutiles; tant de confessions sans contrition, sans véritables résolutions, sans changement; tant de communions inutiles, froides, languissantes; Dieu tant de fois offensé, le prochain tant de fois contristé, le devoir tant de fois négligé; que sais-je? tout ce que l'esprit a pensé, tout ce que le cœur a désiré; tout ce que la langue a prononcé de paroles, tout ce que le corps a fait d'actions, tout ce que vous avez su et tout ce que vous avez ignoré; tout ce que vous avez fait et tout ce que vous avez négligé de faire; tous les péchés que vous avez commis, et tous ceux que vous avez fait commettre; toutes les fautes dont le souvenir demeurait et toutes les fautes dont le souvenir était effacé; tant de mal et si peu de bien, tant de grâces et si peu de fidélité, tant d'occasions de pratiquer la vertu, et si peu de vigilance à en profiter; tant d'amour dans Jésus-Christ, et tant d'ingratitude en vous; tout ce que Dieu a fait pour vous et tout ce que vous avez fait contre Dieu : quel spectacle! Quand il s'agit de faire une confession générale, on ne sait comment s'y prendre pour débrouiller ce chaos d'iniquités; on ne peut soutenir la vue de tant de péchés rassemblés : que sera-ce de voir, non plus comme nous la voyons, mais comme Dieu la voit, cette multitude de ses prévarications, et de se dire : plus de repentir, plus de miséricorde? Une éternité et mes péchés, un Dieu irrité et mes péchés, un enfer et mes péchés! Mais que vois-je? Quels feux, quels éclairs, quel éclat, quelle majesté! C'est vous, ô mon Dieu!

TROISIÈME RÉFLEXION.

Le pécheur au tribunal de Dieu, que pensera-t-il de Dieu qu'il a offensé.

Un ver de terre devant Dieu, un homme devant Dieu, un pécheur devant Dieu, un pécheur seul et abandonné devant Dieu, un pécheur impénitent devant Dieu offensé, outragé, irrité, que ce coup d'œil sera terrible! Balthazar pâlit et sèche d'effroi à la vue seule de cette main qui écrit sur le mur de son palais l'arrêt de sa mort. Oh! qui pourra comprendre l'humiliation et l'anéantissement du pécheur devant Dieu? c'est le Dieu grand, vous n'êtes que cendre et poussière; c'est le Dieu puissant, vous voilà entre ses bras; c'est le Dieu irrité, qui pourra vous dérober à ses vengeances? C'est le Dieu saint, que sont toutes vos vertus, que misère et faiblesse? O mon Dieu, pour faire sentir au pécheur l'énormité de ses offenses, il ne sera point besoin de votre parole; il vous verra, cela suffit; il comparera ses plaisirs criminels, ses irrévérences, ses profanations, ses scandales, ses médisances, ses calomnies, ses haines et ses vengeances avec votre pureté, votre sainteté, votre majesté, votre douceur, votre bonté infinie; cette vue lui prononcera sa sentence. Il se maudira, il se haïra, il se condamnera lui-même. Moment de douleur et de larmes! Un homme pécheur, un Dieu juge inexorable! On se perd, on s'abîme dans cette affreuse vérité! Non, le pécheur ne concevra pas qu'il ait pu vous offenser.

Pensera-t-il à s'excuser? On lui montrera l'Evangile, sa loi, ses promesses, les serments de son baptême, si souvent réitérés au tribunal de la pénitence. Rappelez-vous, lui dira-t-on, tant de remords, d'inquiétudes, d'agitations, de frayeurs; rappelez-vous ces bons exemples, ces instructions chrétiennes, ces grâces, ces inspirations; vous pouviez vous sauver, vous ne l'avez pas voulu. Ingrat, vous avez reçu vous seul plus de grâces qu'il n'en aurait fallu pour justifier un monde entier. Il le verra, dit le Prophète, il se condamnera, il se taira, il approuvera malgré lui le jugement de sa réprobation.

A quoi donc aura-t-il recours? à la miséricorde? il en a abusé, et le temps de la miséricorde n'est plus : le règne de la justice est venu; au sang de Jésus-Christ? il l'a profané, et ce sang demande vengeance; à son caractère de chrétien? il l'a déshonoré; aux saints? ils penseront comme Dieu, ils jugeront comme Dieu, et le pécheur sera l'objet de leur haine.

O mon Dieu, je ne puis soutenir cette idée effrayante! O crainte des jugements de mon Dieu, pénétrez mon âme, que j'en perde le repos et le sommeil! Les moments ne sont pas éloignés. Que ferai-je? que dirai-je? Jésus, vous n'êtes pas encore mon juge, vous êtes mon père : brisez mon cœur par la contrition, et qu'elle efface mes péchés! ce que j'aurai pleuré vous ne le punirez point. Pour ne pas vous redouter un jour, de cette crainte qui fait les réprouvés, donnez-moi cette crainte qui fait ici-bas les saints, cette crainte filiale qui vient de l'amour et qui le conserve. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SUR L'ENFER.

Qui de vous, dit Isaïe, pourra fixer sa demeure au milieu des flammes vives et dévorantes?

Nous avons médité sur le jugement, un objet plus terrible encore se présente à nos réflexions, il faut le croire ou renoncer à notre religion. Ecoutez, impies; écoutez, pécheurs, l'enfer est votre partage. Vos vaines subtilités ne détruiront point cette vérité, vous pouvez l'obscurcir, vous pouvez répandre sur elle des nuages. Hélas ! quand il ne serait que douteux si l'enfer ne sera point votre héritage, à quel péril ne vous exposez-vous pas ? Mais je parle à des chrétiens, je leur parle d'un mystère, il est vrai, mais d'un mystère qu'ils croient sur la parole de Dieu : apprenons-leur à régler leur conduite sur leur croyance, et, pour leur inspirer l'horreur du péché, ne leur dissimulons point la grandeur des châtiments que Dieu réserve au pécheur. Le réprouvé puni dans son cœur et dans son esprit, puni dans son corps, puni pour toujours : c'est le sujet et le partage de cette méditation.

PREMIER POINT.

Le cœur du réprouvé sera privé de l'unique objet qui lui paraîtra souverainement aimable, son esprit sera plongé dans les réflexions les plus désolantes.

1° Nous ne concevons point ce que c'est que d'être privé de Dieu, et rien ne marque mieux combien nous avons peu d'amour pour lui ; mais il est de foi que cette privation fera un des plus grands tourments de l'enfer. Nous voulons être heureux, ce désir nous suit partout; il est attaché à notre nature, il est violent, il est impétueux : l'homme dans l'éternité, séparé de ces objets du monde qui l'amusent par une vaine ombre de bonheur, verra que toute sa félicité est en Dieu, qu'il serait heureux avec lui, qu'il ne peut être heureux sans lui. Il se portera donc, il s'élancera vers Dieu avec une force inconcevable. Voluptueux, rappelez-vous toute la vivacité de vos désirs, toute la fougue de vos emportements, vous serez encore, si j'ose parler ainsi, mille fois plus épris de Dieu, plus passionné pour Dieu ; avare, vos inquiétudes, vos alarmes ne sont qu'une faible image de l'agitation cruelle que vous causera la perte de votre Dieu ; ambitieux, votre dépit, votre désespoir dans une disgrâce, qu'est-ce que tout cela, comparé au sentiment profond et désolant que vous éprouverez en vous voyant privé de Dieu ? Plus de plaisirs, plus de richesses, plus de gloire qu'avec Dieu. Nous ne le sentons pas, comme nous ne sentons point l'amour de la vie lorsque nous ne sommes plus dans le péril. Dans un naufrage, avec quelle fureur on s'attache à une planche, avec quelle indifférence on jette dans la mer les effets les plus précieux ! Pressé de l'ardeur de la soif, que ne donnerait-on pas pour la satisfaire? Saisi de la faim, que ne fait-on pas pour l'apaiser? Tels, et plus vifs encore seront les transports du réprouvé : il verra son bonheur en Dieu, il voudra être heureux, il s'avancera comme un homme affamé, et il en sera toujours repoussé. Quel excès de douleur et de désespoir ! voir son Dieu, se tourner vers lui, être entraîné vers lui par une pente invincible que nous sentons pour l'unique objet de notre félicité, et ne pouvoir s'en approcher, ne pouvoir jamais s'unir à lui; le trouver aimable, et ne l'aimer que pour son malheur; désirer d'être aimé, et sentir qu'on est haï, détesté; aimer assez Dieu pour le regretter, ne l'aimer pas assez pour être justifié; sentir ses charmes, ses attraits, et sentir en même temps les menaces, les rebuts, les châtiments d'un Dieu juste et inéxorable. Ah ! pour nous aider à concevoir ces tristes et désolantes vérités, rentrons en nous-mêmes, examinons comment nous nous sommes conduits à l'égard de Dieu; n'avons-nous pas dédaigné les grâces qu'il nous offrait? n'avons-nous pas fermé l'oreille à sa voix lorsqu'il nous appelait? Ne l'avons-nous pas évité, ne l'avons-nous pas fui lorsqu'il nous recherchait, lorsqu'il nous poursuivait? Les choses ont changé, le règne de la miséricorde est passé: je vous recherche à présent, ô mon Dieu, et vous me repoussez ; vous me haïssez, c'est là mon plus cruel supplice. Je ne puis ni vous aimer, ni ne pas vous aimer. Quel état horrible !

2° Esprit plongé dans des réflexions désolentes : 1° le néant et la vanité des biens auxquels le réprouvé a sacrifié son âme, qu'en pensera-t-il alors? il ne concevra pas sa folie ! On lui avait tant dit que la vie n'était presque rien, que l'éternité était tout, il ne l'a point cru, il ne le sent, hélas ! il ne l'éprouve que trop. 2° Le souvenir des grâces dont il a abusé, qu'il a méprisées, qu'il a rejetées. Ce qu'il y a peut-être de plus affreux dans l'enfer, c'est d'avoir pu l'éviter et de ne l'avoir pas voulu. Qu'en eût-il coûté? pour l'éternité tout devait paraître facile, il s'agissait d'un si grand intérêt ! Ah ! qui voudrait lui rendre une de ces années qu'il a passées dans l'oubli de Dieu, de son salut, de lui-même ? Désirs frivoles ! il n'a pas voulu ce qu'il pouvait, il ne peut plus ce qu'il voudrait. 3° Le remords de la conscience, le souvenir de ses péchés. Il en sentira alors toute l'énormité; il ne pourra s'empêcher de s'écrier que Dieu est juste, et qu'il mérite la peine à laquelle il est con-

damné, tout affreuse qu'elle est. 4° Nulle consolation de la part des créatures. La compassion des saints sera stérile et inefficace ; les compagnons de ses crimes, ceux qu'il a scandalisés, qu'il a corrompus, s'élèveront contre lui et l'accableront de reproches et d'anathèmes.

SECOND POINT.

Le réprouvé puni dans son corps: *Vivi missi sunt in stagnum ignis ardentis.* (*Apoc.*, XIX, 18.) Plongé dans un torrent de feu, le pécheur en sera pénétré : ce voluptueux si délicat, si sensible, le voilà donc environné de flammes, noyé dans les flammes. L'enfer est un supplice que Dieu a préparé pour manifester sa justice : nous est-il permis de juger des vengeances de Dieu par l'étendue de ses bontés et de la miséricorde avec laquelle il nous a pardonné ? Un Dieu rassasié d'opprobres, jouet d'une populace insolente; un Dieu traité comme un fou, comme un roi de théâtre; un Dieu livré à la fureur des bourreaux ; un Dieu déchiré de coups, un Dieu sur la croix, voilà ce qu'il a fait pour expier nos crimes, pour apaiser son Père irrité. Est-il étonnant, après cela, que la punition de vos péchés réponde à quelques égards au prix de son sang? Dieu déploiera donc la force de son bras pour punir le péché. Vous qui ne jugez que par le rapport des sens, voyez ces flammes allumées par le souffle de la justice d'un Dieu outragé, méprisé, dédaigné; considérez un homme noyé dans le feu, et dans le feu de l'enfer! Pécheurs, telle, et plus terrible encore, sera votre demeure dans les siècles des siècles.

TROISIÈME POINT.

L'éternité des peines : la peine de l'éternité. 1° Elles ne finiront point, ces peines affreuses, ces peines cruelles. Les années, les siècles s'écouleront, l'éternité ne passera point. Perdons-nous dans les suppositions ordinaires, d'un oiseau qui tous les ans irait prendre un grain de sable sur le rivage de l'Océan ; d'une larme qui, versée tous les cent ans, formerait une vaste mer. Ne craignons point d'épouvanter notre imagination, représentons-nous le moment affreux pour le réprouvé, qui suivra le jugement de Dieu. Plus de temps, plus d'espérance ; les portes du ciel seront fermées aussi bien que les portes de l'abîme; plus de jours, de mois, d'années ; au bout d'un siècle, au bout de mille siècles, l'éternité ! Ah ! Seigneur, j'ai versé tant de larmes ; le feu m'a brûlé, consumé ; je ne sais ce que je suis, je meurs et je renais à de nouvelles peines ! O mort, que je craignais tant, viens à moi! Détruisez-moi, Seigneur. Quelle grâce funeste ! et la demander sans pouvoir l'obtenir, sans pouvoir l'espérer : *æternitas !* O souvenir affreux ! ô folie des hommes ! Avant que de pécher, pensez à l'éternité; après avoir péché, pensez à l'éternité. C'est un préservatif, c'est un remède. Puissiez-vous en profiter pour changer, pour vivre, pour mourir en chrétiens.

2° La peine de l'éternité. Je suis malheureux, et je le suis pour toujours. Ah ! mes frères, si nous y pensons sans frémir, c'est une raison de plus de trembler, parce que nous avons tout lieu de craindre que ce ne soit une marque de notre réprobation. La mesure des grâces ne serait-elle pas remplie? N'ai-je pas lassé la patience de mon Dieu? Je l'ai si souvent abandonné, ne m'aurait-il pas abandonné à son tour? Quoi! je serais réprouvé, je serais condamné à des tourments sans fin, et quels tourments, ô mon Dieu ! Je puis encore les éviter. Combien de fois les ai-je mérités ? Que de péchés j'ai commis ! avec quelle ingratitude je vous ai outragé, trahi ! Mais c'en est fait, Seigneur, je vais renoncer à tout ce qui peut m'éloigner de vous, à tout ce qui peut m'exposer aux coups terribles de votre justice ; je vais travailler à expier par mes regrets, et surtout par mon amour pour vous, ô mon Dieu, une vie malheureusement passée dans l'oubli de vos bienfaits et dans le mépris de votre grâce. Souffrir des maux cruels, souffrir des maux sans fin, être privé de vous, en être privé pour toujours ; ne pas vous aimer, ne vous aimer jamais. Non, Seigneur, non, je ne puis me faire à cette affreuse idée, je désavoue, je déteste tout ce qui pourrait affaiblir en moi l'horreur du péché et le prix de votre bonté et de vos bienfaits. Fortifiez-moi dans cette sainte résolution ; donnez-moi d'y persévérer et de vivre désormais, de mourir enfin fidèle à votre loi. Ainsi soit-il.

SECONDE MÉDITATION.

SUR LES SOUFFRANCES DE JÉSUS.

Vous vous représenterez Jésus-Christ au jardin des Oliviers, pâle, abattu, languissant, prosterné contre terre; baigné de ses larmes, trempé de son sang ; ensuite abandonné de ses disciples ; seul entre les mains d'une troupe ennemie ; traîné de tribunaux en tribunaux ; insulté, renoncé, outragé, blasphémé ; enfin sur la croix, couvert de blessures profondes et expirant dans les plus affreux supplices.

O mon Dieu, qui a pu vous mettre dans cet état? Je baise la terre arrosée de vos larmes et baignée de votre sang. Que ces larmes, que ce sang tombent sur mon cœur pour l'amollir et l'attendrir ! Que j'approfondisse aujourd'hui le mystère de votre amour et que je ne l'oublie jamais.

Mais enfin, quel est celui qui souffre, et pour qui souffre-t-il? Saint Pierre me l'apprend : Jésus-Christ a souffert, il a souffert pour nous.

PREMIER POINT.

C'est Jésus-Christ qui souffre.

C'est Jésus-Christ qui souffre, c'est-à-dire le Fils unique de Dieu, le Dieu de gloire et de majesté, le Dieu maître du monde et que le monde devrait adorer comme son maître. Les hommes ont-ils osé méconnaître leur Dieu, renoncer leur Dieu, persécuter leur Dieu? Et je l'ai osé moi-même! Combien de fois

je l'ai abandonné par faiblesse, désavoué par respect humain, sacrifié à mon plaisir, à ma vanité, à mon indolence, à mes ressentiments! Combien de fois je lui ai porté des coups plus sensibles que la mort! Car un péché, un seul péché, et le péché qui nous paraît le plus léger, déplaît à Dieu plus que tous les maux qu'il souffre.

C'est Jésus Christ qui souffre, c'est-à-dire l'homme le plus saint, le plus juste, le plus doux, le plus aimable qui fut et qui puisse être jamais; cet homme pacifique, dont les prophètes ont dit qu'il n'ouvrira point la bouche à la plainte et au murmure, qu'il n'achèvera point de briser un roseau à demi rompu; que dans les mains de ses ennemis il ne saura pas même se plaindre, qu'il ne saura que pleurer sur leurs crimes, aimer les pécheurs et mourir pour eux; cet homme tendre et sensible à toutes les disgrâces des hommes, qui a signalé sa vie par tant de bienfaits, qui a fait du bien a tout le monde, et qui n'a fait de mal a personne. Qu'ils s'élèvent contre Jésus-Christ ceux d'entre les Juifs qui ont à se plaindre de Jésus-Christ; il leur a fait du bien à tous; il m'en a fait surtout à moi-même, et cependant j'ai été son ennemi le plus déclaré. Rappelons-nous ici les grâces de Dieu et nos infidélités envers Dieu.

Oui, je suis plus ingrat et plus coupable que les Juifs : lorsqu'ils persécutaient Jésus-Christ, il n'était pas encore mort pour eux : il est mort pour moi, je le sais, et je ne l'aime pas. On pressait un saint martyr de blasphémer le nom de Jésus-Christ : hélas! répondit-il, comment le pourrais-je? il ne m'a jamais fait de mal.

O mon Dieu! avez-vous pu soutenir si longtemps mon ingratitude? Vous m'avez trop aimé, je ne vous ai point assez aimé; et puis-je vous aimer assez? Que tout autre amour sorte de mon cœur; il faut vivre pour celui-là seul qui est mort pour moi.

Jésus-Christ souffre : vous le voyez, Seigneur, ne ferez-vous rien pour le défendre? Les anges de paix versent des larmes amères à la vue de leur Dieu souffrant, et ils ne viennent pas à son secours. Qui suis-je donc, moi, pour me plaindre, quand Dieu permet que je souffre? Les hommes me persécutent, les personnes qui devraient avoir pour moi le plus de tendresse ont le plus d'indifférence; sur cela mon cœur s'aigrit, il s'irrite, il se révolte; j'ai de la peine à leur pardonner, j'ai de la peine à m'en consoler. Mais à la vue de Jésus-Christ souffrant puis-je me plaindre? Qui est-il et qui suis-je? et qu'est-ce que je souffre en comparaison de ce qu'il a souffert? Depuis que mon Sauveur a souffert, ne dois-je pas mettre toute ma gloire et tout mon bonheur à souffrir? O mon Jésus! que mille actions de grâces vous soient rendues de la bonté que vous avez de me ménager des peines et des chagrins. Quoi! je vous verrais rassasié de douleurs, abreuvé de fiel et de vinaigre, répandant tout votre sang, plongé dans l'amertume et dans l'ennui; outragé, insulté par les hommes, et je consentirais à être dans le repos, dans le plaisir, dans la paix, dans l'estime et l'amitié des hommes! Serais-je à vous si je n'étais comme vous? Malheur donc à moi si je me plains lorsque j'ai quelques traits de ressemblance avec vous. O croix de mon Jésus, je vous adore, vous serez mon partage.

C'est Jésus-Christ qui souffre. Il pouvait ne pas souffrir : il n'avait qu'à parler, et des millions d'anges auraient exterminé ce peuple impie. Pourquoi donc souffre-t-il? Il souffre pour nous apprendre ce que c'est que le péché. Non, je n'ai pas besoin d'autre instruction : la croix de Jésus-Christ me dit tout et m'apprend tout. Ce péché que je ne crains pas, que je ne déteste pas, que je ne pleure pas, un Dieu l'a pleuré, un Dieu a versé son sang pour le réparer. Distractions, mensonges, médisances, oisiveté, vanité, amour de moi-même, aigreur, ressentiment, je croyais que ce n'était rien. Puis-je assez pleurer ce qui a causé les pleurs d'un Homme-Dieu? Puis-je assez expier ce qui a coûté le sang d'un Homme-Dieu? Serais-je assez ingrat pour faire de nouveau couler vos larmes, ô mon Jésus? Serais-je assez insensé pour m'exposer aux vengeances d'un Dieu qui a puni si rigoureusement son Fils unique, qui n'avait que l'ombre et l'apparence du péché? O péché, c'est toi qui as réduit mon Jésus dans cet état... Que je dois l'aimer! mais que je te dois haïr!

Jésus-Christ souffre afin de m'apprendre la grandeur de son amour. Quand les juifs le virent pleurer sur le tombeau de Lazare, ils s'écrièrent : *Voyez comme il l'aimait!* (*Joan.*, XI, 36.)

Jetez les yeux sur Jésus mourant, il vous dit : Voilà comme je vous aime; et moi, ô mon Sauveur, comment vous ai-je aimé? Mes plaisirs, mes penchants, mon repos, mon inaction, voilà ce que j'ai aimé. Vous m'avez préféré à tout, et il n'est presque rien que je ne vous aie préféré.

SECOND POINT.

C'est pour moi que Jésus-Christ souffre.

C'est pour moi que Jésus-Christ est accablé de tristesse, qu'il pleure, qu'il verse son sang, qu'il meurt. Et qu'avais-je fait pour mériter son amour? Je n'étais pas encore, je ne devais être que longtemps après; je ne devais être qu'une âme ingrate, infidèle, et cependant il souffre pour moi. Quel autre que Jésus est capable d'un amour si tendre? Quel autre que Jésus mérite donc mon amour autant que lui? Jésus seul a pu m'aimer jusque-là, c'est lui seul que je dois aimer préférablement à tout, et cependant c'est lui seul que je n'ai pas aimé. J'ai aimé le monde, mes amis, mes parents, pour Jésus seul mon cœur a été insensible : si j'ai redouté la rigueur de ses jugements, ai-je dû oublier l'excès de sa tendresse? N'est-il pas mort principalement pour se faire aimer? Quand il s'est agi de lui plaire, qu'ai-je fait? M'entretenir avec lui dans la prière,

lui parler dans la solitude, me rappeler son souvenir dans le tumulte du monde, me mortifier pour lui, l'aimer, lui donner des preuves de mon amour, c'est ce que je n'ai jamais su ; je n'ai jamais été à lui, j'ai presque toujours été contre lui.

C'est pour moi que Jésus-Christ meurt, et je ne vivrais pas pour lui ! Que ne sont-ils effacés du nombre de mes jours, tous ceux où je n'ai pas vécu pour lui !

C'est pour mériter, pour gagner mon amour que Jésus-Christ meurt ; je l'entends qui me dit: Je meurs pour vous, aimez-moi, et je meurs content. Vous aimer, ô mon Jésus! et pourrais-je ne vous pas aimer ? Je l'ai pu, je le sais; mais je ne conçois pas comment je l'ai pu. Ah! l'image de mon Dieu mourant sera toujours présente à mon souvenir; dans toutes mes actions, je ne chercherai qu'à lui plaire ; je n'aurai des amis que pour en faire les amis de Jésus, que pour leur inspirer l'amour de Jésus-Christ.

C'est pour moi que Jésus-Christ meurt. Mais si je ne l'aime pas, sa mort sera pour moi l'occasion du plus affreux châtiment ; si j'ose l'offenser, je serai plus ingrat, je serai plus criminel, je serai plus sévèrement puni. Que votre sang, ô mon Sauveur! ne demande jamais vengeance contre moi. Je suis à vous, je veux y être, j'y serai éternellement; je vous aime, et je n'aime rien que vous ou par rapport à vous. Que ne puis-je répandre tout mon sang pour votre gloire, comme vous avez répandu le vôtre pour mon salut ! Si je ne puis donner sang pour sang, je donnerai cœur pour cœur, amour pour amour.

Rentrez au dedans de vous-même ; voyez quel amour est opposé dans votre cœur à l'amour de Jésus. Amour exclusif de vous-même, le désir de plaire au monde, la crainte de lui déplaire, ne vouloir que son estime et ne craindre que ses mépris : de là tant de délicatesse sur ce qui regarde la réputation, tant de complaisance pour ceux qui vous aiment ou que vous aimez; de là tant de dissipation, de distraction, de dégoût et d'ennui dans la prière et d'éloignement pour la solitude. Sur tout cela un repentir sincère et des résolutions efficaces.

SIXIEME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST AU JARDIN DES OLIVIERS.

Représentez-vous Jésus-Christ dans l'état que nous décrit l'Evangile : seul, loin de ses disciples, dans l'obscurité d'une nuit profonde, agité par la crainte, consumé par l'ennui et la tristesse, poussant des soupirs, versant des pleurs, comme abandonné de son Père, sans secours, sans consolations : faites un acte de foi pour l'adorer dans cet état, et reconnaissez votre Dieu dans ce Jésus affligé et désolé. Dites-lui, avec le prophète : Que votre douleur est grande, Seigneur ! vos ennuis et vos peines sont comme une mer immense dont on ne peut mesurer l'étendue. Que ne puis-je, ô mon Jésus, guérir la plaie de votre cœur et tarir la source de vos larmes! du moins mes pleurs couleront avec les vôtres. Faites, ô mon Dieu , que je pénètre le mystère de votre tristesse et de vos frayeurs, que je m'afflige avec vous, et que je me console avec vous.

Les peines intérieures de Jésus-Christ doivent nous affliger devant Dieu; la conduite de Jésus-Christ dans ses peines intérieures nous montre comment nous devons nous comporter dans nos chagrins et dans nos peines.

PREMIER POINT.

Les peines intérieures de Jésus-Christ doivent nous affliger devant Dieu.

Elles doivent nous inspirer une douleur de compassion, parce qu'elles sont très-grandes; une douleur de reconnaissance, parce que nous en sommes la cause; une douleur de repentir et de confusion, parce que nous les continuons.

1° Elles doivent nous inspirer une douleur de compassion, parce qu'elles sont très-grandes. Quel changement s'est fait tout à coup en Jésus-Christ ! il était en entrant à Jérusalem le Dieu de gloire et de majesté, je le cherche, j'ai de la peine à le reconnaître : je ne vois qu'un homme faible, saisi par la crainte. La douleur, l'ennui, la langueur, une tristesse mortelle s'emparent de son âme; il cherche la solitude et il la fuit; il revient à ses disciples et il les quitte; il se prosterne contre terre et il se relève; partout la douleur et l'abattement l'accompagnent; il ne se soutient plus, la force l'abandonne, il tombe; il se plaint, il soupire, lui qui aimait tant à souffrir! Disciples de Jésus, où êtes-vous? que faites-vous? Plongés dans un lâche sommeil, ils ne l'entendent pas. Père saint, Père juste, vous voyez votre Fils, ce Fils si cher à votre cœur, si digne de votre amour, vous le voyez perdu dans la douleur, noyé dans ses larmes, et vous différez à envoyer l'ange qui doit le consoler; il vous appelle et vous ne répondez pas, il vous parle et vous semblez sourd à sa voix. Rebuté, abandonné, comment soutiendra-t-il le poids de la douleur qui l'accable? Une sueur froide qui coule de tout son corps trempe ses habits et arrose la terre; ses veines s'ouvrent, le sang coule, il demeure étendu dans ce dé-

luge de sang et de larmes. Et quel est-il cet homme de douleur? Ah! un père, un enfant, un époux, un ami si je les voyais dans cet état, je n'aurais point assez de larmes pour pleurer leurs malheurs : c'est mon Dieu, c'est mon maître, mon époux, mon père, mon Sauveur, le plus aimable d'entre les enfants des hommes, et celui qui m'aime de l'amour le plus tendre. Vingt fois, cent fois peut-être, j'ai entendu le récit de ses douleurs, et mon cœur n'a point eu de soupirs, mes yeux n'ont point eu de larmes! J'ai pleuré les disgrâces des hommes, j'ai pleuré des chagrins qui n'étaient rien, je ne pleure pas mon Dieu affligé et désolé! Cœur trop sensible et trop tendre pour la créature, cœur insensible et indifférent pour le Créateur! Quand me donnerez-vous, ô, mon Dieu, ce cœur de chair que vous avez promis à vos enfants? quand m'ôterez-vous ce cœur de pierre et de bronze que rien ne touche et n'attendrit? Oh! que deviendrai-je devant vous, quand vous opposerez mon cœur au cœur de Jésus, ce cœur plein d'amour et de tendresse, à ce cœur dur et inflexible? Sensibilité de cœur pour Jésus-Christ, amour pour Jésus-Christ, vertu précieuse qui anime, qui vivifie toutes les autres vertus, gage de la prédestination, caractère de tous les saints, qui ont été d'autant plus saints qu'ils ont eu un amour plus tendre pour Jésus-Christ.

Quel amour pour Jésus-Christ qu'un amour qui ne sait ni gémir, ni s'attendrir, ni pleurer? Non, mon Sauveur, rien ne pourra effacer de mon souvenir le triste spectacle que je vois aujourd'hui. Si j'ai des larmes à donner, ce sera principalement pour vous quelles couleront. Vous souffrez encore aujourd'hui; vous gémissez, vous pleurez dans les pauvres; je sentirai leurs peines, je m'efforcerai de les consoler, de les soulager.

2° Les peines intérieures de Jésus-Christ doivent nous inspirer une douleur de reconnaissance, parce que nous en sommes la cause; car qu'est-ce qui jette Jésus-Christ dans l'abattement? Ce n'est pas la crainte des supplices, ce n'est pas du moins celle qu'il laisse agir le plus sur son cœur. Il avait toujours souhaité le jour de sa mort. *Hélas*, disait-il à ses apôtres, *qu'il me tarde de le voir arriver ce jour heureux où je serai baptisé d'un baptême de sang!* (*Luc.*, XII, 50.) Qu'est-ce donc qui l'afflige? il le dit dans le Prophète : *Les torrents d'iniquités m'ont environné de toutes parts.* (*Psal.* XVII, 5.) A cet instant Jésus-Christ voit devant lui tous les péchés du monde, tous les péchés de tous les siècles, tous les péchés de tous les états, de toutes les conditions; il voit tant de peuples infidèles qui demeureront volontairement dans leurs ténèbres, tant de chrétiens qui n'auront la foi que pour la déshonorer par leurs vices; il voit ses grâces que nous rendrons inutiles, son sang répandu sans fruit pour des hommes qu'il veut sauver et qui voudront se perdre. Représentez-le-vous qui dit dans le prophète : *C'est donc en vain que je vais m'immoler!* Je meurs pour sauver les hommes, et ils ne voudront pas se sauver; pour les toucher, et ils ne se laisseront pas toucher. C'est en vain que je meurs? Mais non, si les hommes refusent de se sauver, leur perte n'en sera que plus triste et plus malheureuse; si mon sang, si ma grâce, qui en est le prix, ne les convertit pas ils n'en seront que plus coupables, que plus punis. O hommes, pour savoir combien je souffre, il faudrait savoir combien je vous aime.

Jésus se livre à cette pensée douloureuse, c'est là ce qui l'afflige et le désole. Vous me vîtes alors, ô mon Sauveur, vous pensâtes à moi, vous pleurâtes sur moi, vous fûtes affligé pour moi; entre tous les péchés vous distinguâtes les miens; vous aperçûtes tant de grâces que j'ai rendues inutiles, tant de bons desseins que je n'ai point exécutés, tant d'infidélités, de négligence, de dissipation, de vanité, de mondanité, d'orgueil, d'amour-propre. Rappelez-vous les péchés les plus considérables de votre vie... Vous me voyiez dès lors, ô mon Jésus, faisant telle et telle chose contre votre loi.... Oui, entre tous les hommes, c'est peut-être moi qui vous ai causé la plus vive douleur. Que sont-ils ces péchés que vous pleurez? Ah! si vous les pleurez, pourquoi est-ce que je ne les pleure pas? Je les pleure aujourd'hui avec vous, je les déteste avec vous; faites, ô mon Dieu, que je les pleure sincèrement, amèrement; faites surtout que je n'y retombe plus désormais.

3° Les peines de Jésus-Christ doivent nous inspirer une douleur de confusion et de repentir, parce que nous les continuons.

Il est vrai que Jésus-Christ ne souffre plus, mais il ne tient pas à nous qu'il ne souffre encore aujourd'hui. Et d'ailleurs, comme les peines de Jésus-Christ ont répondu au nombre de nos péchés, il faut le considérer comme s'il souffrait actuellement. C'est donc moi, ô mon Dieu, qui, dans le temps que vous étiez plongé dans la douleur, augmentais vos peines à chaque instant. Un Dieu affligé pour moi et par amour pour moi, et je continuerais de l'affliger!... Serait-il possible, ô mon Jésus, que je pusse me résoudre dans la suite à vous accabler du poids de mes péchés? Non, non, je ne penserai plus qu'à vous consoler par mon amour et par ma fidélité.

SECOND POINT.

La conduite de Jésus-Christ dans ses peines intérieures, modèle de notre conduite dans les peines qui nous affligent.

Que fait Jésus-Christ dans cet état de douleur? Où cherche-t-il surtout sa consolation? Il commence par quitter Jérusalem et se séparer de la multitude de ses disciples. A quoi sert-il, pour l'ordinaire, d'épancher notre cœur, de raconter nos disgrâces à tant de personnes? Après quelques moments de satisfaction que l'on goûte à se plaindre et à être plaint par les autres, on revient à soi-même, le chagrin renaît aus-

sitôt, que dis-je? il s'augmente par les remords de la conscience. Nos prétendus consolateurs entrent dans toutes les vues de notre amour-propre; ils nous irritent souvent plus que nous ne l'étions; on parle avec feu et vivacité, la charité est blessée; on communique à des amis toutes ses aigreurs et tous ses ressentiments, on bannit la charité de leur cœur; après toutes ces vaines consolations, on remporte toutes ses peines et de nouveaux péchés. Qu'il nous serait avantageux de nous accoutumer à souffrir dans la paix et le silence! Une croix que l'on sait tenir secrète, un chagrin dont on ne parle qu'à Dieu, est un grand trésor pour une âme pacifique et la source de bien des grâces. En nous plaignant comme nous faisons nous ne souffrons pas moins, et nous perdons le mérite de ce que nous avons à souffrir.

Jésus-Christ mène cependant avec lui trois de ses disciples. Dieu ne défend point d'avoir un ami à qui l'on ouvre son cœur, mais il le faut connaître sage, et encore plus ami de Dieu que le nôtre. Ceux qui savent nous adoucir, nous inspirer la paix et la charité, c'est à ceux-là et à eux seuls qu'il faut parler. La confidence mutuelle qu'on se fait dans le monde de ses peines et de ses chagrins, fait une grande partie des péchés du monde!

Jésus-Christ trouve ses disciples endormis: voilà les hommes, voilà ce que nous en devons attendre. L'ami véritable et constant, c'est Jésus. Et quand les hommes nous aimeraient, ils ne pourraient pour l'ordinaire que nous plaindre, ils ne pourraient nous consoler. Notre cœur ne dépend que de Dieu; Dieu seul peut lui rendre le calme. Tant de fois j'ai ouvert mon cœur à mes amis; je leur en ai montré les peines et les blessures, ai-je trouvé leur main assez habile pour le tranquilliser?

Jésus-Christ s'adresse à son Père. Venons à Dieu, ne nous plaignons qu'à lui, et n'attendons la paix que de lui. Il le prie, et comment? prière humble: prosterné contre terre, *ô mon Dieu!* Dans nos peines, adorons la volonté et les ordres de notre maître, c'est à lui d'agir, c'est à nous de souffrir; c'est en se soumettant, ce n'est pas en murmurant qu'on le désarme. Prière tendre... *ô mon Père....* oui, c'est notre véritable père. Pourquoi nous fier aux hommes? Ont-ils plus de pouvoir, ont-ils plus d'amour que notre Sauveur? Prière persévérante.... Il prie jusqu'à trois fois, il prie jusqu'au moment où l'on vient se saisir de lui. Ne nous lassons point de parler à Dieu, puisque Dieu ne se lasse point de nous entendre.... prière soumise.... *que votre volonté s'accomplisse....* (*Matth.*, XXVI, 42.) Parlons à Dieu de nos peines et laissons-lui le soin de notre destinée; il sait mieux que nous ce qui nous convient.... prière exaucée. Car, quoique le Père éternel n'ôte point à Jésus-Christ le calice de sa passion, il lui envoie un ange pour fortifier sa sainte humanité. Jésus-Christ ne se plaint plus, il ne s'afflige plus; il souffre encore, mais son âme ne se livre plus aux impressions de la crainte. Notre prière ne sera jamais inutile, nous obtiendrons ce que nous demandons, ou des biens plus grands que ceux que nous demandons.... Prenons ici la ferme et sincère résolution de ne chercher notre consolation qu'en Dieu et avec Dieu.

SECONDE MÉDITATION

JÉSUS-CHRIST ARRÊTÉ PAR LES SOLDATS.

Vous commencerez par vous représenter Jésus-Christ environné de soldats que la fureur anime et qui osent porter leurs mains sacriléges sur ce Dieu d'amour et de bonté. Qui pourrait concevoir les outrages dont ils l'accablent? Ils blasphèment contre sa doctrine, ils traitent ses miracles d'illusion et d'imposture; ils insultent à sa faiblesse. Mais surtout n'oubliez point la douceur, la paix, la tranquillité de Jésus-Christ qui, sans se plaindre, se livre à leur fureur. O mon Jésus, je baise vos chaînes, j'adore vos liens; hélas! ce sont les liens de mes péchés, ce sont les liens de votre amour qui vous retiennent captif. Je les déteste ces péchés, je le remercie cet amour qui vous réduit à un état si indigne de vous. Je le reconnaîtrais mal cet amour si, lorsque vous êtes captif pour moi, je refusais de me captiver pour vous; si je balançais à vous sacrifier, s'il le faut, une liberté que vous avez sacrifiée au désir de me sauver.

Sacrifice que Jésus-Christ fait de sa liberté, sacrifice volontaire, sacrifice constant et durable.

PREMIER POINT.

Sacrifice volontaire.

Jésus-Christ ne perd sa liberté que parce qu'il veut la perdre. Ce ne sont point les soldats qui le saisissent, c'est son cœur qui s'offre à l'esclavage; ils suivent leur fureur, ils servent encore plus sa sagesse; lorsqu'il se retire au jardin des Oliviers, il sait que le disciple perfide a marqué cet endroit pour trahir son maître. Avant que les soldats parussent, Jésus-Christ, à qui rien n'est caché, dit: *Levons-nous, allons au-devant de celui qui doit me trahir.* (*Marc.*, XIV, 42.) Il n'attend pas qu'on le découvre, il vient se présenter aux juifs: *Que cherchez-vous? je suis Jésus que vous cherchez* (*Joan.*, XVIII, 4); il relève les juifs, qu'une seule de ses paroles avait renversés par terre, il défend à ses disciples de s'opposer à sa captivité. S'il perd donc la liberté, c'est qu'il consent à la perdre.

Que ce sacrifice de sa liberté fut méritoire pour Jésus-Christ! Dans ce premier sacrifice étaient renfermés tous les autres sacrifices qu'il fit dans le cours de sa passion: le sacrifice de sa vie et le sacrifice de son honneur. Le sacrifice de sa vie, car Jésus prévoyait l'usage que les Juifs allaient faire du pouvoir qu'il leur donnait sur lui; il se voyait déjà précipité dans un cachot ténébreux, abandonné à la licence effrénée des soldats, livré à la plus vile populace et lui servant de jouet, attaché à la colonne, tout déchiré de

coups et nageant dans son sang.... Le sacrifice de son honneur, car, en voyant Jésus chargé de fers et traîné de tribunaux en tribunaux, que pensa le peuple perfide et obstiné de sa doctrine et de ses miracles? On commence dès lors à insulter à sa faiblesse, à le regarder comme un imposteur, à dire : *Il a sauvé les autres, pourquoi ne peut-il se sauver lui-même? S'il est le roi d'Israël, qu'il échappe à la puissance de ses ennemis; qu'il brise ses liens, et nous croirons en lui.* (*Marc.*, XV, 32.)

Jésus-Christ prévoit toutes ces insultes et tous ces outrages; mais la volonté du Père céleste lui est connue, mais son amour le presse de répandre le sang qui lavera les péchés du monde. Tous les supplices qui l'attendent, tous les affronts qu'il aura à essuyer ne peuvent l'empêcher d'obéir à la voix de son Père et à celle de son amour. Elle est donc enfin arrivée, ô mon Père, l'heure que vous avez marquée pour mon sacrifice; victime obéissante, je vais marcher à l'autel où je dois être immolé. Et vous, hommes, les enfants de ma douleur et de mes larmes, vous allez connaître jusqu'où va ma tendresse ; c'est pour vous sauver que je consens à mourir. Content, satisfait si mon sang répandu me gagne votre cœur.

Il s'avance donc vers les Juifs, il se dépouille de l'éclat de la majesté et de la puissance divine. On n'aperçoit plus en lui qu'un homme faible et semblable au reste des hommes, ce n'est plus même un homme, c'est, selon l'expression de saint Paul (*Phil.*, II, 7), *un esclave;* et quel esclave fut jamais traité avec plus de mépris et d'opprobre? Du jardin des Oliviers on le traîne aussitôt chez Anne, l'un des souverains pontifes; à peine le jour a-t-il commencé de paraître, que la nouvelle de ce grand événement, répandue dans Jérusalem, remplit la ville de trouble et de tumulte. A la vue, et parmi les clameurs, les insultes, les mépris d'une multitude infinie, Jésus, captif et lié comme un criminel, est mené de la maison d'Anne à celle de Caïphe; de là au tribunal de Pilate, du tribunal de Pilate, au palais d'Hérode, du palais d'Hérode il retourne au prétoire du magistrat romain, et enfin il marche au Calvaire, toujours dans cet état de captivité et de servitude, toujours dans cet état d'humiliation et d'opprobre.

Ont-ils pu, ô mon Jésus, ont-ils pu, ces juifs barbares, presser de liens sacriléges ces mains de miséricorde qui ne s'ouvrirent jamais que pour répandre des grâces; ces mains puissantes, qui ont formé le ciel et la terre; ces mains secourables, qui vont briser les liens qui retiennent le monde sous l'esclavage de l'enfer et du péché? Je me plains des juifs, je ne dois me plaindre que de moi. Vos malheurs, vos opprobres, ô mon Sauveur, tout cela est mon ouvrage. Ma hauteur et ma fierté, cet esprit d'orgueil et d'indépendance, cet amour de la liberté qui me possède et qui me domine, cette licence que je me donne de suivre mon humeur, mes caprices, mes inclinations, voilà ce qui vous rend aujourd'hui captif. Puisque les liens qui vous pressent sont l'ouvrage de mes péchés, il est juste que je les arrose de mes larmes. Je me prosterne devant vous. Dans ce Jésus captif, je reconnais et j'adore mon maître et mon Dieu.

Pourquoi sont-ils passés, ces jours de persécution, lorsque ceux qui aimaient Jésus pouvaient espérer l'honneur d'être à leur tour captifs comme lui et pour lui? Quelle joie pour les apôtres de se voir emprisonnés pour Jésus-Christ! avec quel respect, dans les siècles de la primitive Eglise, on regardait les confesseurs de Jésus-Christ! avec quelle vénération on baisait leurs chaînes! Depuis que Jésus s'est rendu captif pour les hommes, le comble de la gloire est d'être captif avec Jésus-Christ et de partager ses opprobres. Saint Paul, au temps de sa captivité à Rome, ne séparait point ces deux titres : *Paul, apôtre de Jésus-Christ, et Paul, prisonnier de Jésus-Christ.* (*Ephes.*, III, 1.) Il regardait le second titre comme plus honorable que le premier. Il s'en faisait un droit pour obtenir des fidèles tout ce qu'il voulait : *C'est moi qui vous en conjure, moi qui suis captif en Jésus-Christ.* (*Ephes.*, IV, 1.) Dans un apôtre, cela est moins surprenant. Saint Louis, dans sa prison, ne signait que Louis, prisonnier de Jésus-Christ : ce lui était plus que d'être maître d'un grand empire.

Il me semble aussi, ô Jésus! le Dieu de mon cœur, que tous mes vœux seraient accomplis, si vous me faisiez part de vos chaînes et de vos liens. Je me trompe, je ne suis qu'une âme ingrate et infidèle. Comment aurais-je le courage de porter des chaînes si pesantes, moi qui ne sais pas en porter de légères?

Amour de la liberté et de l'indépendance, source de tant de fautes et de tant d'égarements, obstacle à la perfection chrétienne! On ne veut avoir d'autre maître que soi-même; on ne veut dépendre que de soi-même : loin de chercher à se captiver, on secoue le joug de la dépendance, de la subordination la plus légitime.

Les engagements que tout chrétien prend avec Jésus-Christ dans le baptême, ce sont des liens qui doivent nous captiver. Combien de fois ai-je rompu ces liens sacrés? Combien de fois j'ai négligé les inspirations de la grâce pour suivre celles de l'amour-propre, j'ai quitté la volonté de Dieu pour suivre la mienne? Jésus-Christ est captif pour moi, et, entêté de ma liberté, tout ce qui peut me gêner, me contraindre, me captiver, je l'ai en horreur.

Faites-moi la grâce de m'en souvenir toujours, Seigneur, que le seul moyen d'avancer dans les voies de la justice et de la charité, c'est de se laisser conduire en tout par l'Esprit-Saint, c'est de marcher dans les voies d'une humble et sainte dépendance; sans cela, on fait beaucoup de mal, on ne fait pas de bien véritable, on n'agit que par humeur; aujourd'hui on est exact à la prière, et demain on la quittera.

Outre les engagements communs à tous,

chacun en a de particuliers. Vous m'avez mis, Seigneur, dans l'état où je suis : des supérieurs à satisfaire, des égaux à ménager, des proches à contenter, des domestiques à gouverner, une famille à conduire : pour bien remplir ces engagements, qu'il faut avoir de complaisance pour les autres et en avoir peu pour soi-même, se prêter à toutes leurs inclinations et renoncer aux siennes! que d'assiduité dans sa maison! que d'attention, que de vigilance, que de douceur pour remplir tous les devoirs et pour plaire à tous les caractères! L'ai-je fait? n'ai-je rien à me reprocher? Cette vie est pénible, et l'amour-propre fuit la contrainte. Mais qu'y a-t-il que la vue de vos liens ne puisse adoucir? Vous avez fait pour moi plus que je ne puis faire pour vous. Je renonce à moi pour être entièrement à vous.

SECOND POINT.

Sacrifice constant et durable.

Jésus-Christ ne se repentit point de son sacrifice, il le soutint jusqu'au dernier soupir. Ses ennemis abusent du pouvoir qu'il leur donne, il le permet, il le supporte. Rappelez-vous de quelle manière ils traitèrent Jésus-Christ; mais l'amour l'avait fait entrer dans cette carrière de douleur, l'amour le fit persévérer jusqu'à la mort. Il se laisse attacher à la colonne et à la croix; il présente lui-même les pieds et les mains aux clous qui doivent le percer, et il consomme son sacrifice avec autant de courage qu'il l'avait commencé.

C'est cet assujettissement long et durable qui nous épouvante. On se gêne pour quelques moments; mais se gêner toujours, on ne le peut, ou plutôt on croit qu'on ne le peut pas : jetons les yeux sur Jésus-Christ, et tout, avec sa grâce, nous deviendra facile Il nous en coûtera, mais le sacrifice qu'il nous demande est moins pénible que le sacrifice qu'il a fait pour nous. Si nous ne sommes esclaves de Jésus-Christ, nous serons esclaves de nos passions, de notre humeur, de notre respect humain, de nous-mêmes et des autres hommes. S'accoutumer à ne suivre en rien sa propre volonté, à consulter toujours la volonté de Dieu, à lui obéir, à la suivre; avec cela, on devient des saints, et sans cela est-il possible de le devenir jamais?

Vous me demandez, ô mon Sauveur! le sacrifice de ma liberté; vous me présentez vos chaînes, afin que je les porte avec vous : votre exemple m'élève au-dessus de toutes les répugnances. Etre toujours dans la dépendance, que cela est gênant à la cupidité! mais supporter cet assujettissement avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, que cela est doux à la charité! Vous me donnez des liens; mais ceux que vous m'avez ôtés étaient bien plus pesants : les liens du péché, liens honteux et funestes! Séduit par l'amour d'une fausse liberté, je croyais être libre, j'étais esclave, et cet esclavage criminel m'aurait perdu pour toujours. Soyez béni, ô le Dieu de mon cœur! vous avez rompu mes chaînes, je veux porter les vôtres; vous m'avez rendu la liberté, je vous la consacre; je suis à vous et j'y serai toujours; c'est la grâce que je vous demande le plus instamment. Ainsi soit-il.

SEPTIEME JOUR.

PREMIERE MÉDITATION.

LE SACRIFICE QUE JÉSUS-CHRIST FAIT A SA RÉPUTATION.

Amour de la réputation, désir de l'estime mondaine, sources de tant de chagrins, d'inquiétudes, et souvent de bien des fautes. Après avoir renoncé à tous les autres désirs, on conserve encore celui-là ; on ne voudrait pas déplaire à Dieu, mais on veut encore plaire au monde. Heureux qui pourrait éteindre dans son cœur tout amour inquiet et désordonné de la réputation. Il ne faut que jeter les yeux sur vous, ô mon Sauveur! dans ce que vous avez fait, nous trouvons tout ce que nous devons faire; dans ce que vous avez souffert, nous trouvons un modèle de la patience et de la douceur avec laquelle nous devons souffrir. Jésus calomnié, Jésus flétri et qu'on s'efforce de déshonorer devant les hommes, j'adore vos vertus, j'adore votre innocence, j'adore surtout votre patience et votre douceur. Eclairez mon esprit, touchez mon cœur, apprenez-moi à ne pas mettre tant de prix à l'estime des hommes : moins je m'occuperai de leur plaire, plus il me sera facile de vous plaire.

Jésus-Christ perd toute sa réputation; Jésus-Christ soutient cette perte avec une patience et une tranquillité héroïques : c'est le sujet et le partage de cette méditation.

PREMIER POINT.

Jésus Christ perd toute sa réputation.

Quel changement! quelle révolution subite a changé les esprits et les cœurs à l'égard de Jésus? il était, il n'y a que quelques jours, le fils du Très-Haut, l'héritier de David, le libérateur de Juda, l'espoir d'Israël, le Messie promis à la terre. Toute la Palestine et les provinces des environs retentissaient du bruit de ses louanges et du récit de ses miracles, et un moment après on le traite en scélérat, en perfide, en imposteur, comme s'il était l'horreur du monde et l'opprobre des hommes. Vous voilà donc, ô mon Sauveur! tout à coup tombé dans cet abîme d'humiliations annoncé par les prophètes. On ne vous reconnaît plus, je vous reconnais encore. Je déteste la fureur des hommes

impies qui osent calomnier vos vertus. Je sais que c'est pour moi que vous avez consenti à vous charger de tant d'opprobres; c'est pour guérir l'enflure de mon cœur, pour réprimer ma vanité et mon ambition; c'est pour expier, par vos humiliations profondes, tant de péchés que ma folle vanité m'a fait commettre. Pourquoi l'opprobre du péché ne retombe-t-il pas sur moi, puisque je suis le pécheur?

Réputation de Jésus-Christ, la plus brillante, la mieux méritée; elle est entièrement perdue. Que n'avait-on pas pensé, que n'avait-on pas dit à la gloire de Jésus-Christ? Il avait toutes les vertus, il avait acquis toutes les différentes sortes de réputation, mais il n'avait eu tant d'éloges que pour être humilié d'une manière plus sensible. Réputation de sagesse. A l'âge de douze ans, dans le temple de Jérusalem, il avait effacé la gloire de Salomon, de ce roi tant vanté dans Juda. Par la force et le charme de ses discours, il avait mille fois confondu la science orgueilleuse des docteurs de la loi. Dans sa passion on l'accuse, et il ne se défend pas. Il semble qu'il ne voit rien, qu'il n'entend rien, qu'il n'est capable ni de se justifier, ni de s'aider dans le péril. Réputation de puissance. La mer et les vents, le ciel et la terre, la santé et les infirmités, la vie et la mort obéissent à sa voix. Dans sa passion, c'est un homme faible et timide qui ne peut rien en apparence contre ses ennemis, qui semble ne rien pouvoir pour lui-même. Réputation de pénétration et de lumières jusqu'à découvrir les pensées les plus cachées et le secret des cœurs. Dans sa passion, on lui voile le visage, on le défie de nommer qui l'a frappé, et son silence semble avouer qu'il ne voit rien, qu'il ne connaît rien... Réputation de vertu. Nous savons, lui disaient les pharisiens, que vous êtes vrai dans vos discours et que vous annoncez les voies de la justice. Dans sa passion, il est regardé comme un fourbe, un imposteur, un blasphémateur, un ennemi de la loi et des prophètes.

Réputation de Jésus-Christ, la plus répandue et la plus universellement répandue. Le bruit de ses vertus et de ses miracles avait retenti dans Juda, dans Israël; les provinces de Tyr et de Sidon, la Syrie et les contrées voisines ne parlaient et n'entendaient parler que de Jésus, annoncé partout pour le maître de la nature, le prophète le plus éclairé, le plus sage, le plus saint des hommes : de là ces cris d'applaudissement partout où il paraissait; cette multitude empressée à le voir; le dessein qu'avaient pris les peuples de l'élever sur le trône; mais son humiliation fut encore plus universelle et plus étendue que sa réputation. Sa condamnation arrive au temps de la Pâque, jour auquel se trouvaient à Jérusalem des hommes de toutes les nations qui sont sous le ciel. Le monde entier fut en quelque sorte témoin de sa faiblesse, du triomphe de ses ennemis et de sa mort infâme.

Réputation de Jésus-Christ, la mieux fondée, et perdue de la manière la plus propre, s'il eût été possible, à la flétrir et à la perdre sans ressource. Sa réputation était fondée sur une vie de vertus et de miracles, sur tous les oracles des prophètes, qu'on voyait s'accomplir dans sa personne, sur des prodiges incontestables, sur les prodiges les plus surprenants : des morts ressuscités, et cela à la vue et aux portes de Jérusalem; des aveugles qui voient, des hommes perclus et paralytiques qui recouvrent tout à coup l'usage de leurs membres. Rien sans doute ne peut surmonter la force de ces preuves invincibles de sa divinité. Mais, d'un autre côté, tout semble s'être réuni pour mettre le comble à sa honte et à son humiliation. Il est condamné au tribunal des docteurs de la loi, qui déclarent que sa doctrine est pleine d'impiétés et de blasphèmes; il est condamné au tribunal du pontife et des prêtres, qui le déclarent ennemi du temple et des autels; il est condamné au tribunal d'un roi, qui déclare que ses miracles ne sont qu'illusion et sa sagesse apparente que véritable folie; il est condamné au tribunal du magistrat romain, qui le traite en factieux, en homme ennemi de l'empire et des césars; il est condamné au tribunal de tout le peuple, qui s'écrie qu'il est coupable de mort, et qu'on se hâte de répandre son sang; il est condamné au tribunal de cette multitude, qui se trouvait comme rassemblée à Jérusalem pour la solennité de la Pâque, et qui se réunit pour dire anathème à Jésus; il est, en quelque sorte, condamné au tribunal de ses propres disciples qui, en le trahissant, en le renonçant, en l'abandonnant, semblent avouer qu'il est coupable au moins de quelques-uns des délits qu'on lui impute.

Réputation mondaine, estime des hommes, qu'est-ce que tout cela? un bien fragile et incertain, que le hasard donne ou enlève dans un moment, une ombre passagère qui fuit et qui disparaît. Il ne faut presque rien pour détruire la réputation la mieux établie. Jugements des hommes, jugements fondés sur le caprice, sur la prévention, sur l'erreur, sur l'ignorance, et cependant nous en sommes esclaves. Souvent nous ne sommes vertueux que pour plaire au monde; souvent nous n'osons l'être, dans la crainte de déplaire au monde. Est-il possible, ô mon Jésus! que j'estime tant ce que vous avez tant méprisé? Après vous avoir considéré, avec tant de vertus, décrié dans le monde et méprisé par le monde, dois-je m'inquiéter des jugements du monde? Ayons les vertus qui doivent plaire au monde, mais ayons-les quand même elles déplairaient au monde. Méritons l'estime des hommes, et ne nous embarrassons pas trop de la perdre. Cependant, si je rentre au dedans de moi-même, combien d'actions faites pour acquérir et pour conserver de la réputation dans le monde! Politesse dans les manières; soin de prévenir, d'engager, de plaire; propreté et recherche dans la parure; qu'avais-je en

vue? était-ce précisément de satisfaire aux bienséances de ma condition? Je l'avoue, le monde était celui à qui je voulais plaire. Pour ne pas paraître trop à Dieu et trop peu au monde, combien j'ai négligé de vertus!... O mon Sauveur! je veux être estimé de ce monde qui vous a méprisé. J'adore un Dieu négligé, abandonné, calomnié, outragé, et je veux que le monde pense de moi plus avantageusement qu'il n'a pensé de mon Dieu! Saints apôtres, qui vous réjouissiez d'avoir eu part aux opprobres de Jésus-Christ, adoriez-vous donc un autre Dieu que celui que j'adore? Vous étiez fidèles, et je ne le suis pas; vous aimiez Jésus, et je ne l'aime pas. Si je l'aimais, ne voudrais-je pas être semblable à lui? Monde, qui as méprisé mon Sauveur, je m'offre à tes mépris. Humiliez mon orgueil, ô mon Dieu; pourvu que je vous plaise, je consens à déplaire au monde.

SECOND POINT.

Tranquillité et patience de Jésus-Christ dans la perte de sa réputation.

Dans presque tout le cours de sa passion Jésus-Christ paraît avoir oublié le soin de sa réputation; il semble que tout ce qui lui arrive de plus humiliant lui soit indifférent et presque étranger. On l'accuse, il ne s'excuse pas; on produit de faux témoins, et il ne se donne pas la peine de les confondre; pour le sauver, il ne faut qu'une parole au tribunal du magistrat romain, et il ne la dit pas; en donnant à Hérode le miracle qu'il demandait, il allait triompher de la haine de ses ennemis, et il ne le donne pas; il pouvait tout, et il ne fait rien; il ne se plaint pas même; tout se passe entre Dieu et lui; il fait avec soumission et sans murmure le grand sacrifice que Dieu lui demande.

Aurons-nous jamais dans le monde une réputation aussi grande que celle de Jésus? aurons-nous une réputation mieux méritée? notre réputation sera-t-elle plus vivement attaquée et plus complétement perdue que celle de Jésus? Hélas! en fait de réputation, qu'est-ce que tout ce qui nous alarme? un peu plus, un peu moins de considération, une parole qui passe, un discours dont le souvenir s'efface aussitôt; tout au plus, un peu moins d'estime dans l'esprit de deux ou trois personnes jalouses et chagrines qui se laissent aisément prévenir. Cependant quelles plaintes, quel ressentiment, quel chagrin! n'aurons-nous point honte de nous-mêmes? Quand notre Dieu ne se plaint pas, nous convient-il de nous plaindre?

Offrons-nous à Dieu; prions-le de disposer de nous et de notre réputation pour sa gloire et pour notre salut, sans penser à ce que nous voulons.

SECONDE MÉDITATION.

SUR LES PROFONDES HUMILIATIONS DE JÉSUS-CHRIST PENDANT LA PASSION.

Jésus-Christ connaissait toutes nos passions et toutes nos misères; il était venu pour les détruire. La vanité, l'ambition: que de crimes sont sortis de cette source empoisonnée! Elle fit le premier péché du monde, et elle n'a cessé d'en produire de nouveaux. Ce n'était point assez de nous avoir appris à mépriser toutes leurs insultes, tous leurs outrages. Commencez par demander pardon à Jésus de tous les affronts, de tous les mépris qu'il eut à souffrir pendant sa passion. Reconnaissez dans sa conduite le tendre amour qu'il eut pour vous, car c'est ici principalement que Jésus commence à faire pénitence pour vos péchés; c'est ici qu'il commence à réparer l'orgueil de toutes vos révoltes contre Dieu. Appliquez-vous ensuite à considérer la manière dont Jésus fut traité par son peuple. Jésus était le Roi des rois, il est traité comme un esclave; Jésus était la sagesse de Dieu, il est traité comme un insensé; Jésus était le Saint des saints, il est traité comme un voleur infâme.

PREMIER POINT.

Le Roi des rois traité chez Caïphe comme un vil esclave.

Souvenez-vous de cette nuit plus ténébreuse que la nuit qui couvrit l'Egypte, de la nuit où Jésus fut arrêté dans le jardin des Oliviers. O nuit! que de crimes, que de forfaits furent alors enveloppés dans ton ombre! longue et affreuse nuit! on traîne Jésus-Christ au tribunal du grand prêtre Caïphe; on lui demande s'il est le fils de Dieu, il répond qu'il l'est; et pouvait-on en douter après tant de miracles qui annonçaient si hautement la splendeur et la divinité de son origine? Sur cette réponse simple et modeste, il reçoit un soufflet comme s'il avait blasphémé. Aussitôt une troupe insolente de valets et de soldats commence à le traiter de la manière la plus insultante et la plus cruelle: on lui crache au visage, on lui bande les yeux, on l'accable de coups, et, pour insulter à sa divinité, on lui dit: *Devine qui t'a frappé.* (*Luc.*, XXII, 64.)

O mon Jésus! ils vous ont voilé le visage; votre douceur aurait désarmé leur fureur, ils ne pouvaient soutenir le feu de vos yeux; ils n'osent vous regarder, ils osent vous insulter; si vous parliez, la foudre consumerait ces hommes impies, la terre s'ouvrirait, elle les engloutirait dans ses abîmes; mais Jésus ne se lasse point de souffrir, et on ne se lasse point de l'outrager; une nuit tout entière s'écoule dans des insultes toujours renaissantes. Prosternés humblement aux pieds de Jésus-Christ, réparons par nos hommages les insultes qu'il reçoit; reconnaissons qu'il est notre Dieu et notre Sauveur; ou plutôt osons l'interroger et écoutons ce qu'il nous répondra.

Qui vous a pu réduire en cet état, ô le plus beau des enfants des hommes! objet unique de la tendresse et de la complaisance du Père céleste? Est-ce donc là ce visage adorable qui fait le bonheur des anges, et que les chérubins ne peuvent contempler qu'avec des transports continuels d'amour

et de respect? Ne voyez-vous donc plus ce qui se passe autour de vous? n'entendez-vous plus les blasphèmes qu'on prononce contre vous?

C'est vous, nous répond-il, c'est vous, autant et plus que les Juifs, c'est vous qui m'avez mis en cet état. Vous avez dit : Je puis pécher en assurance, le Seigneur ne me regarde pas. J'ai entendu tous les blasphèmes qui se sont formés dans votre cœur : vous m'avez traité de Dieu faible et impuissant, vous avez été hardis à m'insulter. Je répare ici les injures que vous avez faites à mon Père en défigurant son image. En quel état avez-vous réduit votre âme? elle n'a presque plus rien qui lui ressemble. Tout défiguré que je parais, il me connaît encore mieux qu'il ne peut vous reconnaître, et votre orgueil vous a plus changés que mes humiliations n'ont pu changer cette humanité que j'y ai abandonnée.

Quoi donc, ô mon Jésus, c'est moi qui vous ai mis en l'état où je vous vois! ingrat, perfide, ai-je pu pousser si loin la barbarie! Ce sont mes curiosités criminelles, mon désir de voir et d'être vu, mon luxe, mes parures qui vous ont voilé le visage ; ce sont mes libertés, mon attachement à ma propre volonté, l'amour de moi-même et de mon repos qui vous ont lié les mains; c'est ma folle présomption, ma vanité insensée, mon ambition démesurée qui a creusé sous vos pas cet abîme d'humiliations où vous êtes plongé; ah ! que dans la suite les hommes m'insultent, qu'ils m'outragent, qu'ils m'accablent de honte, qu'ils me déshonorent par leurs médisances, qu'ils me perdent par leurs calomnies : quand je ne l'aurais pas mérité, à la vue d'un Homme-Dieu traité avec tant de mépris et d'indignité, puis-je murmurer, puis-je me plaindre qu'on n'ait pas pour moi des égards et de la considération? Livré jusqu'ici à l'esprit de vanité, j'ai voulu trouver des complaisances et des hommages dans tous ceux qui m'environnent; j'ai voulu des parents tendres, une épouse, des enfants attentifs à remplir mes volontés, des domestiques soumis, des amis qui n'eussent d'autre volonté que la mienne ; j'ai voulu régner, dominer partout; une impolitesse, une parole de mépris, une manière un peu dure et hautaine, un regard, un geste, un air de dédain, j'ai senti tout cela jusqu'au fond du cœur ; il a fallu m'en consoler, et, pour m'en consoler, pour le pardonner, j'ai eu besoin de toute ma religion et de toute votre grâce; je n'ai aimé que les personnes qui savaient rendre à ma vanité des déférences qui la flattaient ; j'ai fui toutes les sociétés, toutes les maisons, tous ceux enfin auprès de qui mon amour-propre était trop humilié. Que serait-ce donc, ô mon Sauveur, si je me voyais dans l'état où je vous vois ici? aurais-je la force de le soutenir? Que de plaintes, que d'impatiences, que de murmures, que de haines! Mon Dieu est traité comme le dernier des hommes, le Roi des rois est traité comme un esclave, et moi qui ai tant péché, moi esclave peut-être de tant de passions viles, je veux régner et commander! O image de mon Dieu humilié! je vous considérerai sans cesse, et à la vue de vos opprobres je rougirai de mon orgueil.

SECOND POINT.

Celui qui est la sagesse même, traité par Hérode comme un insensé

Pilate envoie Jésus à Hérode. Quelle joie pour ce prince curieux de voir cet homme fameux par tant de prodiges, et de tenir en ses mains la destinée de ce Jésus si renommé dans Israël; de voir humilié devant lui ce prophète si puissant en œuvres et en paroles ! Il espère que, pour mériter sa protection, Jésus va déployer toute l'étendue de sa puissance et étonner le monde par de nouveaux miracles. Vaine espérance : Jésus ne dit pas une seule parole, il ne fait aucun miracle.

Sagesse mondaine, qui ne juges que par les apparences extérieures, que tes erreurs sont grandes ! que tes égarements sont pitoyables! La douceur, la patience, la paix, la tranquillité de Jésus au milieu de tant d'outrages, sa noble indifférence pour tout ce que les hommes ont de plus cher au monde, pour la vie et pour la gloire; c'étaient des miracles plus grands que tous les prodiges qu'Hérode pouvait demander. Ne faut-il pas être plus qu'un homme pour mépriser avec tant de courage tout ce qui plaît aux hommes? Hérode n'entre point dans ce mystère de sagesse. Il regarde son silence comme stupidité, son courage comme insensibilité, son inaction comme faiblesse et impuissance; il prononce que c'est un insensé, plus digne de compassion que de haine. Il le fait revêtir d'une robe blanche pour marquer le mépris qu'il en fait, et il l'abandonne avec cette marque d'ignominie à la raillerie de sa cour et du peuple. Qui pourra comprendre les insultes que reçut Jésus-Christ; les cris, les clameurs, les blasphèmes d'une populace insolente?

Puisque j'ai commencé, je parlerai encore une fois à mon Seigneur et à mon Dieu. D'où vient, mon Sauveur, ce silence obstiné? Pourquoi ne pas ajouter à vos miracles passés un nouveau prodige? Parlez, Hérode va s'humilier devant vous, et le peuple reprendra ses anciennes idées, et vos ennemis confus verront votre gloire plus grande qu'elle ne le fut jamais dans le cours de votre vie mortelle. Apprenez de moi, nous répond Jésus, que la sagesse du monde n'est ordinairement que folie devant Dieu, et que, pour être véritablement sage à ses yeux, il faut être réputé insensé par le monde profane. Les hommes n'estiment que la grandeur, la réputation, le plaisir, les richesses; pour plaire à Dieu, il faut presque toujours mépriser ce que les hommes estiment : c'est ma gloire d'être méprisé d'un monde charnel et terrestre, et ce doit être la vôtre.

Il est vrai, ô mon Dieu! l'estime et l'approbation des prétendus sages du monde,

n'est propre qu'à me perdre et à m'égarer. Combien de fois m'ont-ils inspiré l'esprit du monde! Pour m'attirer leur suffrage, j'ai parlé leur langage, j'ai applaudi à leurs maximes, j'ai suivi leurs exemples, j'ai imité leur conduite. Si je projetais d'embrasser la piété d'une manière plus déclarée, si je me proposais de me tenir plus souvent dans la solitude, dans la retraite, dans la vigilance; d'aimer les humiliations, d'avoir plus de douceur et de complaisance pour ceux dont j'avais à me plaindre, pour ceux qui me persécutaient, n'ai-je pas tout de suite appréhendé de passer pour un esprit faible et scrupuleux, pour un cœur froid et insensible, pour avoir une dévotion mal entendue; pour une personne enfin qui ne savait pas garder les bienséances de son état et soutenir ses droits. A cette crainte de ne point paraître sage aux yeux d'un monde peu chrétien, j'ai sacrifié les inspirations de votre grâce, les mouvements de votre esprit intérieur, les remords de ma conscience; je veux donc paraître plus sage que mon Dieu ne l'a paru, son exemple ne me semble pas digne d'être imité: je n'ose faire par amour pour lui, ce qu'il a fait par amour pour moi. Vous m'ouvrez enfin les yeux, ô mon Sauveur! je vois que la véritable sagesse consiste à imiter votre simplicité. Ne serai-je pas trop heureux si un monde pervers et corrompu pense de moi ce qu'il a pensé de mon Dieu, s'il me traite comme il a traité mon Dieu?

O Jésus! que j'aie part au calice de votre passion. Des humiliations, des opprobres, je les crains; mais, avec votre grâce, je les recevrai de votre main, je les supporterai avec patience; je suis chrétien, je suis à Jésus-Christ, ne dois-je pas aimer ce qu'il aime?

TROISIÈME POINT.

Le Saint des saints traité chez Pilate comme un voleur infâme.

Pilate met Jésus-Christ en parallèle avec un voleur, un brigand, avec Barabbas connu et détesté pour ses crimes. Quelle horreur! Mais, ô comble de l'abomination! entre Jésus et Barabbas le peuple ne balance point. La personne de Jésus lui est plus odieuse que celle de ce scélérat. Appliquez-vous à méditer combien cette préférence fut affreuse et humiliante pour Jésus. Concevez-le, vous surtout qui seriez si sensibles à une préférence, à une marque d'estime et de confiance qu'un autre obtiendrait sur vous. Représentez-vous tout le peuple en fureur contre Jésus : les pontifes, les prêtres, les hommes, les femmes, les pères, les enfants, tous les états, toutes les conditions, tous les sexes et tous les âges qui demandent qu'on délivre Barabbas et qu'on crucifie Jésus. Le démon s'est emparé de tous les cœurs; dans un peuple si nombreux, Jésus, comparé avec Barabbas, ne trouve pas un seul homme qui lui donne la préférence. Le magistrat, pour apaiser ce peuple furieux, lui livre Jésus; il le condamne à être crucifié au milieu de deux voleurs. Quel assemblage affreux! quel monstre d'horreur et d'impiété!

O Jésus, Jésus! si j'avais été au milieu de ce peuple insensé, j'aurais tâché de le toucher par mes prières, de l'attendrir par mes larmes. Que dis-je? il me convient bien de vous vanter mon zèle. Ce que je déteste dans les Juifs, je l'ai fait mille fois, et, dans leurs crimes, je retrouve les miens. Combien de fois vous ai-je préféré mes passions et le démon, vos mortels ennemis! Combien de fois vous ai-je placé dans mon cœur, au milieu de mes désirs coupables, de mes cupidités honteuses! Je ne suis qu'une âme ingrate et perfide, oubliez-le, Seigneur, mais faites que je m'en souvienne toujours pour en gémir et m'en corriger.

Finissez cette méditation en vous rappelant ce que vous avez vu : le Roi des rois traité comme un esclave, celui qui est la sagesse même traité comme un insensé, le Saint des saints traité comme un voleur. C'est mon Dieu qui reçoit tous ces traitements, et je serais encore délicat sur l'honneur et la réputation! Si j'abhorre, si je ne souffre pas patiemment les mépris des hommes, à quoi me serviront ses humiliations, qu'à me condamner un jour? Rentrez dans votre cœur, cherchez tout ce qu'il a de vanité, d'amour-propre, de désir déréglé de plaire; apportez tout cela aux pieds de Jésus humilié, faites-lui en le sacrifice, et souvenez-vous que sa gloire n'est que pour les âmes qui travaillent à devenir humbles comme lui, et qui consentent à être humiliées avec lui.

HUITIÈME JOUR.

—

PREMIÈRE MÉDITATION.

JÉSUS-CHRIST SOUFFRANT.

Les moments sont arrivés auxquels la justice de Dieu doit être satisfaite avec surabondance. Jésus, chargé des péchés du monde entier, va s'offrir en sacrifice d'expiation, et son sang qui arrosera la terre nous ouvrira le ciel. Priez l'Esprit d'amour et de charité de se répandre dans vous. C'est maintenant que, oubliant tout et vous oubliant vous-mêmes, vous ne devez être occupés que des sentiments d'une tendre compassion et d'une vive reconnaissance. Voyez ce que

Jésus souffre, souvenez-vous qu'il le souffre pour vous. Qu'aimerez-vous si vous n'aimez Jésus? Ne passons aucune des circonstances de son sacrifice, que tout soit présent à notre mémoire, afin que tout serve à allumer dans nous l'amour que nous lui devons. Faites, Seigneur, faites passer dans mon cœur une partie du feu céleste qui consuma le vôtre; que je vous aime comme vous m'avez aimé; que je pleure sur vous comme vous avez pleuré sur moi ; que mon cœur soit tout entier touché de vos douleurs comme le vôtre l'a été de mes misères.

PREMIER POINT.

Jésus-Christ à la colonne.

La haine des Juifs l'a donc enfin emporté sur l'innocence de Jésus. Le magistrat romain l'abandonne à leur fureur. Voici l'heure, ô mon Sauveur, l'heure que vous avez tant souhaitée, où vos veines vont s'ouvrir, où votre sang va couler. La loi avait prescrit des bornes aux peines des coupables. A l'égard de Jésus, on ne garde point d'autres mesures que de n'en garder aucune. On fait contre la vertu infiniment au delà de ce qu'il était permis de faire contre le crime. Des bourreaux impitoyables font tomber sur ce corps pur et chaste une grêle effroyable de coups; le sang coule de toutes parts, leur fureur n'est point apaisée; ils trouvent à peine à frapper, ils frappent encore ; ils ne se lassent point de maltraiter Jésus, Jésus ne se lasse point de souffrir. A peine lui reste-t-il un souffle de vie, ils craignent enfin que sa mort précipitée ne leur ôte le barbare plaisir de le voir expirer sur la croix.

Approchons en esprit de cette colonne funeste, le reconnaissons-nous? Est-ce Jésus qui est présent à nos yeux ? C'est de cet instant que le prophète parle, lorsqu'il dit : *Il ne reste ni trace ni vestige de sa beauté divine; il était présent à nos yeux, et, ne le reconnaissant plus, nous demandions où il était.* Nous cherchions notre Dieu, *et nous n'avons trouvé qu'un homme de douleurs, un homme humilié sous le poids de l infamie, un homme que la main de Dieu a frappé.* (*Isa.*, LIII, 3.)

Tâchons du moins d'entendre sa voix, mais il se tait. *Il a été offert en sacrifice, et il n'a point ouvert la bouche pour se plaindre de tout ce qu'on lui fait souffrir.* (*Ibid.*, 7.) Il n'y a que son cœur qui parle. Frappez, dit-il, frappez, ô mon Père! redoublez vos coups; ne m'épargnez pas, mais épargnez les hommes; et vous, hommes, aimez-moi et ne m'offensez plus.

Vous aimer, Jésus, et ne point vous offenser? Pourrais-je ne pas vous aimer? pourrais-je encore vous offenser? Ah! mon sang, tout mon sang est prêt à couler pour vous. Puis-je en faire trop, puis-je en faire assez pour un Dieu qui en a tant fait pour moi?

Sang de mon Dieu, tombez sur moi pour éteindre le feu de tous mes désirs profanes et de toutes mes passions! Mais surtout, à la vue de ce sang qui coule avec tant d'abondance, que mon amour-propre se confonde et s'anéantisse. Mollesse, sensualité, délicatesse, que tout cela convient mal au disciple, à l'adorateur d'un Dieu baigné de son sang? A la vue de Jésus souffrant, les saints ne voulaient plus que souffrir. *Ou souffrir ou mourir*, s'écriait sainte Thérèse ; *Ne pas mourir si promptement afin de souffrir plus longtemps*, disait une autre amante de Jésus-Christ. Si notre santé ne nous permet pas de suivre toute notre ferveur et de mortifier notre corps par de grandes austérités, du moins mortifions nos désirs. Retrancher des plaisirs même les plus permis, fuir toutes les délicatesses, captiver l'amour-propre, n'accorder rien à la mollesse, à la sensualité, à la curiosité, à la vanité ; s'accoutumer à ne pas faire ce qu'on souhaite, et à faire ce qu'on ne souhaite pas, se refuser tout ce qu'on désire avec tant d'ardeur, mettre la croix de Jésus-Christ dans son cœur : ah! serait-ce en trop faire pour vous, ô mon Jésus? il n'est pas juste que vous souffriez seul : c'est moi qui ai péché : vous vous immolez pour moi, je me sacrifierai avec vous.

SECOND POINT.

Jésus couronné d'épines.

Jusqu'à ce moment on avait fait succéder les supplices aux outrages et les outrages aux supplices : on va les réunir. Jésus était le roi de Juda, le roi du monde entier; le roi du ciel et de la terre. Ses ennemis viennent en même temps insulter à sa royauté et l'en punir. Ils font une couronne d'épines dures et aiguës qu'ils lui enfoncent dans la tête avec violence; ils lui mettent sur les épaules un vieux manteau de pourpre, et à la main un roseau en forme de sceptre ; ils fléchissent les genoux devant lui, et en insultant de la manière du monde la plus cruelle, en le chargeant de coups, ils lui disent : *Je vous salue, roi des Juifs.* (*Joan.*, XIX, 3.) Après avoir contenté et lassé leur fureur, on le présente au peuple en cet état également triste et humiliant. *Filles de Sion*, dit l'Ecriture, âmes qui êtes dévouées à Jésus, *accourez, et venez contempler votre Roi ceint du diadème dont Jérusalem l'a couronné au jour qu'il vous épousa, au jour de la plus grande joie de son cœur... c'est en ce jour qu'il vous épousa.* (*Cant.*, III, 11.) Voulez-vous être mieux traitées que lui? Vous serez couronnées de gloire quand il le sera, aujourd'hui consentez s'il le faut à vous couronner d'opprobres et de douleurs avec lui. Je le sais, mon Sauveur, c'est en ce jour que vous devîntes l'époux de mon âme, que vous fîtes avec elle une alliance de miséricorde, que vous lui dîtes : Je serai votre époux; voulez-vous être à moi, je serai à vous ; partagez mes peines : c'est un orage qui passe, les jours de bonheur et de délices ineffables viendront rapidement. Je vous donnai ma foi, je vous acceptai pour le Dieu de mon âme; disciple parjure et infidèle, je vous ai presque aussitôt

abandonné; mon cœur fugitif et égaré a brûlé d'une autre flamme; mon âme a rougi d'être l'épouse d'un Dieu souffrant et humilié. Pendant que votre tête était couronnée d'épines, la mienne, ornée de vaines parures, ne respirait que le faste et la vanité; tandis que, revêtu d'un habit d'ignominie, vous étiez le jouet du peuple, ma vanité déployait tout son luxe pour attirer les regards d'un monde superbe; tandis que vos larmes coulaient avec votre sang, je me livrais aux plaisirs, aux délices, aux amusements du monde.... J'entends votre voix : *Revenez à moi, âme infidèle, et je vous recevrai* (*Jer.*, III, 1.) Je reviens, ô mon Dieu! et en abandonnant tout pour vous suivre, je mets mon bonheur à diminuer vos peines en les partageant.

Ce jour fut le jour de la joie de son cœur. (*Cant.*, III, 11.) Il l'a désiré avec tant d'impatience: il voit déjà de fervents disciples qui, embrasés de la divine charité, ne respirent que l'amour des opprobres et des humiliations; tant de solitaires, de vierges chrétiennes, de pénitents, de martyrs : êtes-vous leur Sauveur plus que le mien? Ce qu'ils ont fait, pourquoi ne le ferais-je pas?

Pilate l'ayant fait avancer, dit aux Juifs : *Voilà l'homme.* (*Joan.*, XIX, 5.)

Voilà l'homme; mais c'est en même temps le Dieu des hommes. Qui n'aura pas voulu l'avoir pour Sauveur et le prendre pour modèle l'aura pour juge et pour vengeur. Il faut le suivre dans cette voie de tribulations, ou le perdre pour une éternité.

Voilà l'homme, nous dit le Père éternel : voilà mon Fils unique, vous voyez en quel état il est réduit. Je vous le donne, donnez-vous à lui; il sera content et je serai satisfait.

Voilà l'homme. Juifs ingrats et furieux, ne vous laisserez-vous point attendrir? il ne reste presque pas une goutte de sang dans ses veines. *Qu'on le crucifie* (*ibid.*); mais *quel mal a-t-il fait?* (*Ibid.*) Que vous ai-je fait, ô mon peuple? Et que m'a-t-il fait à moi qui l'ai si souvent outragé et insulté? que puis-je lui reprocher, si ce n'est de m'avoir tant aimé; et que n'a-t-il pas à me reprocher?

Je suis innocent du sang de ce juste. (*Matth.*, XXVII, 24.) Pourrais-je le dire, puisque c'est pour mes péchés et à cause de mes péchés que ce sang est répandu? faites, ô mon Sauveur! qu'il coule pour mon salut, et qu'il ne coule pas pour ma condamnation. A la grâce que vous m'avez faite de mourir pour moi, ajoutez celle que je vive pour vous.

Ne dois-je pas renoncer à tout empressement pour les honneurs et les délices de cette vie? C'est parce que je me suis couronné de roses, parce que j'ai voulu être couronné de gloire que vous êtes couronné de douleurs et d'opprobres. Vous avez réparé les crimes de mon orgueil et de ma sensualité : je veux imiter les exemples de votre humilité et de votre patience, ne vivre que pour souffrir. Quand serai-je assez parfait pour former un si juste et si saint désir?

SECONDE MEDITATION.

JÉSUS-CHRIST ATTACHÉ A LA CROIX.

Représentez-vous Jésus qui marche au Calvaire chargé de sa croix : épuisé de forces, il succombe sous ce fardeau pénible, mais son courage le soutient; rien n'est impossible à l'amour. Il arrive au sommet de la montagne destinée à être le théâtre de son supplice. On lui montre sa croix; il s'étend sur ce lit de douleur; les prophéties s'accomplissent : *ils m'ont percé les pieds et les mains; dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre.* (*Psal.* LXVIII, 22.) Le voilà donc élevé entre le ciel et la terre, le médiateur de Dieu et des hommes, le pontife qui réconcilie le ciel et la terre, le grand prêtre attendu depuis tant de siècles; sacrificateur et sacrifice, prêtre et victime tout ensemble.

Tandis que mon Sauveur reste attaché à la croix pour expier mes péchés, voudrais-je, pourais-je en descendre? Soleil, retirez votre lumière : que n'ai-je le courage de me condamner à d'éternelles ténèbres; à ne plus rien voir sur la terre, pourvu que je ne cesse pas de voir Jésus crucifié! A la vue d'un Dieu mourant, il faut que je m'accoutume à ne vivre que pour lui, et à mourir s'il le faut pour tout le reste. Que mes yeux s'ouvrent aux pleurs, que mes larmes sortent en abondance. J'ai vu Jésus crucifié : serais-je assez ingrat pour me consoler de sa mort et de mes péchés qui l'ont fait mourir?

O croix adorable de mon Sauveur, je vous présente mon cœur, que votre image y demeure éternellement empreinte, vous serez désormais l'objet de mes vœux; c'est à votre ombre que je veux vivre et mourir, travailler et reposer, agir et prier, souffrir et me consoler. Servez-moi de guide et de conducteur, de maître et d'oracle.

Que nous apprend la vue de Jésus crucifié? à aimer Dieu, à craindre Dieu.

PREMIER POINT.

La vue de Jésus crucifié nous apprend à aimer Dieu : à aimer Dieu qui nous a donné son Fils unique; à aimer Jésus-Christ qui s'est livré et immolé pour nous. L'amour ne se paie que par l'amour. Et qui donc a plus de droits à ma tendresse que Jésus? Etre descendu du ciel sur la terre; avoir voulu naître pauvre et sujet à toutes les misères de l'humanité; avoir mené une vie pénible et laborieuse; dans la faim, la soif, les persécutions, les courses, les veilles : c'était déjà trop pour nous; ce ne fut pas assez pour son amour. Jésus-Christ est donc monté sur la croix; il y a versé tout son sang; couvert d'opprobres, rassasié de douleurs, consumé par les peines et encore plus par son amour, il a fini une vie pleine d'ennui et de misères par une mort encore plus cruelle. Les Juifs, en voyant les pleurs qu'il répandit sur le tombeau de Lazare, dirent :

voilà *comme Jésus l'aimait.* (*Luc*, XII, 36.) Jetez les yeux sur Jésus crucifié, et à la vue de son sang qui inonde la montagne du Calvaire, dites-vous : Voilà comme Jésus m'aime. Et quel amour n'a-t-il pas droit d'attendre de moi? mourir pour lui, s'il l'exigeait, il ne me serait pas permis de balancer. Les martyrs l'on fait, et dans les mêmes circonstances je devrais le faire comme eux; mais puisqu'ils sont passés les temps où Dieu demandait des chrétiens de pareils sacrifices, je dois du moins vivre entièrement à lui; vivre d'amour, de charité, de tendresse, de reconnaissance pour lui. *La charité de Jésus-Christ*, dit saint Paul, *nous presse afin que ceux qui vivent encore, cessant de vivre pour eux, commencent à vivre pour celui qui est mort pour eux...* (II *Cor.*, V, 14.) *Et qu'y a-t-il de plus juste*, reprend saint Augustin, *que de vivre pour celui qui par sa mort nous a rendu la vie?*

Nous sommes à Jésus-Christ, dit ailleurs l'Apôtre; *nous ne sommes plus à nous, Jésus nous a achetés bien cher.* (I *Cor.*, VI, 20.) Tout son sang est le prix dont il nous a payés. Quel nouveau titre, quel nouveau bienfait attendons-nous afin de nous donner à lui? Admirons son amour, et pensons que nous devons l'imiter. Quelque chose que nous fassions pour Jésus-Christ, il aura toujours des avantages infinis sur nous; nous ne ferons rien qui puisse se comparer à ses bienfaits et à ses travaux; nous ne ferons que le suivre et marcher après lui, et nous travaillerons moins pour lui que pour nous-mêmes. C'est à nous que viendra toute la récompense et tout l'avantage de ce que nous aurons fait pour lui. Suivons donc Jésus, suivons-le de bon cœur, suivons-le, s'il le faut, jusqu'au Calvaire et jusqu'à la mort; mais surtout suivons-le par l'attrait de l'amour: que cet amour soit le principe qui nous soutienne et qui nous anime. Peut-on se pardonner de l'indifférence pour Jésus-Christ? Craignons de l'irriter, mais craignons aussi de le contrister; craignons de lui déplaire, et cherchons en même temps à lui plaire. Ayons de l'obéissance, ayons aussi de la charité; lorsqu'il s'agit de son service, ne nous bornons pas à considérer s'il y a un commandement exprès. Est-ce ainsi que Jésus nous a aimés? est-ce répondre à l'étendue de son amour, que de l'aimer de cette manière? Un cœur sans amour et sans charité pour Jésus, ne peut être agréable au Père céleste.

L'ai-je aimé, ce Sauveur adorable? qu'est-ce qui a régné dans mon cœur? J'ai été à mes amis, à mes parents à ma santé, à ma vanité, à mon repos : j'ai tout aimé excepté Jésus que je devais aimer de préférence à tout. A la perte d'un ami, d'un frère, d'un enfant, que de soupirs, que de larmes! on ne pouvait me consoler. J'ai cent fois perdu Jésus, j'ai perdu son amour, j'ai perdu sa grâce : j'étais tranquille, je n'avais même pas besoin d'être consolé; et encore à ce moment, où vont, où aboutissent toutes les inquiétudes de mon esprit et tous les mouvements de mon cœur? S'il fallait sacrifier ma fortune ou mon Dieu, ma santé ou mon Dieu, mes plaisirs ou mon Dieu, pour qui et contre qui me déclarerais-je? Ah! j'ose le dire, ce serait pour vous, ô mon Sauveur! que tous les autres amours cèdent et se conforment à celui que je vous dois; votre amour seul régnera souverainement dans moi. C'est pour Jésus que je serai tendre et sensible. Lui plaire, l'aimer, en être aimé, voilà surtout ce que je désire.

SECOND POINT.

La vue de Jésus crucifié nous apprend à craindre Dieu. *Il est terrible de tomber entre les mains de la justice du Dieu vivant.* (*Hebr.*, X, 31.) Rappelez-vous, pour vous en convaincre, tout ce que Jésus-Christ a souffert pendant sa passion, et dites-vous : Voilà comment Dieu punit le péché, et s'il a traité ainsi Jésus-Christ qui s'offrait volontairement pour l'expiation de mes crimes, comment me traitera-t-il si je refuse de profiter de cette satisfaction surabondante? Jésus-Christ était Dieu, et je ne suis qu'une créature; Jésus-Christ était son Fils, et je suis un esclave rebelle; Jésus-Christ n'avait que l'ombre, l'apparence du péché, et je ne suis que trop véritablement pécheur : Dieu avait de l'amour et l'amour le plus tendre pour Jésus-Christ, et il n'a que de la haine pour le péché.

Tenté de pécher, jetez un coup d'œil sur Jésus crucifié : quoi de plus capable de réprimer vos passions les plus violentes?

Mais ce n'est point uniquement à la crainte, c'est à l'amour le plus tendre que je veux livrer mon âme. Quand le péché ne me damnerait point, pour le fuir, il suffit qu'il ait fait mourir Jésus, qu'il déplaise à Jésus, qu'il l'offense. Fortifiez-moi dans cette résolution, ô mon Dieu! c'est la grâce que je vous demande le plus instamment. Récitez en finissant le *Veni, creator* pour demander l'amour de Jésus.

NEUVIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

SUR L'IMITATION DE JÉSUS.

Vous commencerez par considérer l'obligation imposée aux chrétiens d'imiter Jésus-Christ et de marcher sur ses pas. *C'est mon Fils bien-aimé*, dit le Père éternel, *c'est l'objet de mes complaisances*, rendez-vous docile

à sa voix. (*Matth.*, III, 18.) Or les préceptes et les exemples de Jésus-Christ sont la même chose. *Il fit*, dit l'Ecriture, *et il enseigna.* (*Matth.*, V, 19.) Le moyen véritable de plaire à Dieu est d'imiter la conduite de Jésus. Venez, suivez-moi.... *Celui qui ne marche pas après moi, n'est pas digne de moi.....* (*Matth.*, X, 37.) Je vous donnerai le royaume céleste aux mêmes conditions qu'il m'a été donné. *Je suis la voie* (*Joan.*, XIV, 6) qu'il faut tenir pour aller au ciel. Tout l'Evangile est plein de semblables maximes qui nous proposent l'imitation de Jésus-Christ comme un devoir et une obligation. *Se revêtir de Jésus-Christ, se rendre semblable à Jésus-Christ; porter l'image de Jésus-Christ, s'ensevelir en Jésus-Christ, faire régner Jésus-Christ au dedans de soi*: voilà toute la morale de saint Paul. Ce grand apôtre nous déclare nettement que *ceux que Dieu a prédestinés pour les glorifier avec Jésus-Christ, il les a prédestinés à acquérir avec Jésus-Christ une ressemblance exacte.* (*Rom.*, VIII, 30.) autant que l'homme peut approcher d'un Homme-Dieu. Nous sommes chrétiens, disent les Pères, et qu'est-ce à dire chrétiens? c'est-à-dire enfants de Jésus-Christ, disciples, et par conséquent imitateurs de Jésus-Christ. Dieu donc au dernier jour nous montrera Jésus-Christ, et cette vue seule décidera notre éternité; nous ne régnerons avec lui qu'autant qu'on le retrouvera en nous, *afin que*, selon l'oracle de l'Apôtre, *ce soit Jésus-Christ qui soit en tous glorifié et couronné.* (*Philip.*, III, 3.)

Que suis-je à Jésus-Christ? quels sont les traits de ressemblance que j'ai avec Jésus-Christ? et cependant ma perfection et mon salut dépendent de lui ressembler. Cette pensée me jette dans la douleur et dans la crainte. Entrons dans le détail, connaissons notre modèle; en voyant ce qu'il fut, nous verrons ce qu'on nous demande, et nous n'aurons pas de peine à voir ce qui nous reste à corriger et à réformer. Considérons surtout l'intérieur de Jésus-Christ. Eclairez mon esprit, ô divin Jésus, afin que je connaisse le vôtre; ouvrez-moi votre cœur, afin que j'apprenne à régler le mien. Faites, ô mon Dieu, faites que je vous connaisse, et qu'ensuite je vous imite.

PREMIER POINT.

L'esprit de Jésus-Christ.

Quelles étaient ses pensées, quels jugements formait-il de toutes choses? 1° A quoi pensait-il? Ses pensées étaient toutes en Dieu et toutes de Dieu; dans toutes les créatures, et dans ses actions, il n'envisageait que la puissance, la sagesse, la justice, la bonté de Dieu. Tous les projets, tous les desseins, toutes les vues, toutes les réflexions de son esprit allaient à la gloire de Dieu; retiré en lui-même, solitaire au milieu du plus grand bruit, élevé jusqu'à Dieu dans la multitude des occupations et des soins du ministère, en voyant les hommes, il ne voyait que Dieu; en travaillant à leur salut, il ne travaillait que pour Dieu; en les entendant, il n'entendait que Dieu; en leur parlant, il ne parlait qu'à Dieu. Ses vœux, ses plaisirs, la fin de son humanité sainte étaient de se perdre dans cette contemplation de Dieu: après avoir employé les jours à la gloire de son Père, il donnait les nuits à la prière; c'était là son délassement, son repos, son sommeil; de trente-trois années qu'il vécut sur la terre, les trente premières ont été toutes perdues en Dieu et employées à s'entretenir avec Dieu.

L'imiter dans cette union avec Dieu, dans ce recueillement paisible, dans cette solitude intérieure, ce serait s'avancer à grands pas dans les voies de la vie véritablement chrétienne. L'inutilité de tant de pensées vaines auxquelles l'esprit s'abandonne, est la cause de ce tumulte involontaire qui nous trouble, de ces distractions qui nous égarent, de cet ennui qui nous dégoûte au moment de la prière. L'esprit aime à se dissiper, il ne se retrouve plus, il ne peut se recueillir dans l'occasion; on éprouve cette vérité, même dans les affaires mondaines; un homme indolent ou amateur des amusements frivoles, se trouve bientôt incapable des affaires qui demandent un fonds de réflexion et d'attention. Prier toujours autant qu'on le peut, selon l'avertissement de l'Apôtre, c'est le moyen le plus infaillible de prier bien. De plus, à quoi s'expose-t-on par cette dissipation profane? Je ne parle point ici des pensées mauvaises ou dangereuses, on sait assez avec quel soin il faut les éviter, et qu'elles sont la mort de l'âme. Mais outre que le retranchement des pensées inutiles tarirait la source des pensées criminelles, et que des unes aux autres le passage est prompt et rapide pour un esprit qui n'aime pas à se captiver; je le demande, est-ce aimer Dieu de tout son esprit, que de s'occuper continuellement des choses qui n'ont aucun rapport à Dieu? est-ce aimer Dieu que d'avoir constamment tant de peine, que d'éprouver tant de difficultés à s'entretenir avec lui, tandis qu'on parle si volontiers de ce qu'on aime et avec ce qu'on aime? Perd-on moins de temps à penser inutilement qu'à parler inutilement? et si une parole inutile est une parole dont on rendra compte, une pensée inutile n'aura-t-elle aucune ombre de péché? Et ces pensées qu'on appelle inutiles, ne sont-elles pas presque toujours dangereuses? A quoi pense-t-on dans ces rêveries si longues? Au monde, à soi-même, à un chagrin qu'on a reçu, à un plaisir qu'on a goûté ou qu'on se promet de goûter, à une louange qui a été ou accordée ou refusée à la vanité, à ceux qui flattent ou qui contredisent nos passions. On ne fait donc que nourrir, augmenter, fortifier la cupidité; on se fait un esprit et par une suite nécessaire, un cœur tout profanes.

Enfin on n'aura jamais l'esprit d'oraison, si hors de l'oraison on ne se fait une loi de revenir souvent, et si l'on peut, de revenir sans cesse à Dieu par des retours, par de saints mouvements, par de ferventes aspirations. Or quelle perte que de manquer de

l'esprit d'oraison, de cet esprit de prière que Jésus-Christ, ainsi que l'avaient annoncé les prophètes, apporta sur la terre comme un des plus beaux présents du ciel ! Si nous ne faisons oraison, comment connaîtrons-nous les volontés de Dieu, l'attrait de sa grâce, nos défauts, nos penchants, nos habitudes? Où est-ce que notre âme se remplira de l'esprit de l'Evangile, des maximes de Jésus-Christ, des vérités de la religion? Comment notre cœur sera-t-il remué, pénétré, attendri? Ce n'est que dans l'entretien qu'ils eurent avec Jésus-Christ, que les deux disciples d'Emmaüs sentent s'allumer au dedans d'eux le feu de la charité.

On craint de s'ennuyer : ces premiers ennuis seraient bientôt passés et seraient suivis d'une douce habitude qui ferait la force et la consolation de l'âme. Ces ennuis, s'il y en avait, seraient récompensés par l'avantage solide de s'accoutumer à s'élever au-dessus de ses répugnances et de ses dégoûts : car tiédeur, mollesse, négligence, oubli de Dieu, estime du monde, amour de soi-même, ignorance de ses devoirs et de ses péchés, force des passions, faiblesse du cœur, indifférence pour Dieu dont on s'éloigne, abandon de la part de Dieu qui se retire : d'où tout cela vient-il, que du libertinage de l'esprit qui s'égare dans des pensées mondaines?

Mais encore une fois, avouons-le, et rougissons-en : nous n'aimons pas notre Dieu. Auprès de ce qui nous est cher, les heures ne semblent que des moments ; auprès de Dieu, les moments sont des années. Dieu jaloux, vous le voyez, vous le souffrez; qu'un jour vos vengeances seront terribles ! Vous donnerez-vous à une âme qui n'a fait que vous fuir? Placerez-vous auprès de vous ceux qui ne craignaient rien tant que d'être avec vous? et ne punirez-vous pas l'injurieux ennui qu'ils ressentaient d'être avec vous par le désespoir qu'ils éprouveront de n'y être pas? Mais quel outrage on vous fait, ô mon Dieu ! on craint de s'ennuyer avec vous, et cette disposition, cette crainte qu'on y apporte fait qu'on s'ennuie effectivement. Croit-on donc que vous ne pouvez donner à votre parole ce charme enchanteur qui accompagne la parole des hommes? Croit-on que vous ne pouvez vous faire sentir au cœur avec la même vivacité et les mêmes délices que les hommes? Doute-t-on de votre amour? ne sait-on pas que père, époux, ami le plus tendre, vous répandez à torrent vos consolations dans les âmes qui vous cherchent, et qui, sans les demander, ont le courage de les attendre? Saint Paul Ermite, dans un siècle de solitude et d'adoration, ne trouve pas un instant d'ennui ; un saint Antoine se plaint le matin du soleil qui, ramenant une lumière importune, l'arrache aux douceurs de la contemplation; une sainte Thérèse s'écriait : Laissez-moi avec mon Dieu, je languis lorsque je suis un moment sans lui parler ou sans l'entendre; un David ne trouve point dans la splendeur et les délices du trône, le contentement et la joie pure qu'il goûte dans la prière; un moment, un seul moment passé avec vous, Seigneur, est plus doux que les années passées dans les fêtes et les plaisirs des mondains : de mille autres, de tous les saints même, ne peut-on pas dire que l'oraison a fait et leur mérite et leur consolation presque unique? Nous n'arriverons pas là du premier pas; mais n'oubliez point qu'en retranchant la dissipation volontaire de l'esprit, vous retrancherez la source des peines et des dégoûts que vous pouvez éprouver dans l'oraison. Quoique Jésus-Christ ne fût point sujet à nos faiblesses, il a pris tous les moyens qui facilitent l'oraison : la solitude, la fuite du monde, le recueillement, le silence, la retraite, l'éloignement des plaisirs, la mortification, la modestie des regards, le sérieux des conversations. C'est en cela qu'il faut d'abord l'imiter ; la grâce aidera les premiers efforts, et en peu de temps elle nous fera faire de grands progrès.

2° Quels étaient les jugements de Jésus-Christ? Je juge, disait-il à ses apôtres, selon ce que j'entends. Et qu'entendait-il au dedans de lui, si ce n'est Dieu qui seul occupait son esprit? Sur chaque chose, sur chaque personne, sur chaque événement, son humanité sainte écoutait les jugements de Dieu et en faisait la loi de ses propres jugements : pour nous, nous jugeons pour l'ordinaire sur le rapport des sens et de l'imagination, sur les idées du monde, sur ce que nous inspire l'intérêt de nos passions, sur les jugements d'autrui, qui sont presque toujours aussi trompeurs et aussi intéressés que les nôtres. Faut-il après cela s'étonner si nos jugements sont opposés aux jugements de Jésus-Christ, si nous appelons bien ce qu'il appelait mal, et mal ce qu'il appelait bien; si nous méprisons ce qu'il estimait, et encore plus si nous estimons tant ce qu'il méprisait souverainement? En vain nous entreprendrons de réformer notre conduite et notre cœur, à moins que nous ne commencions par réformer notre esprit et nos jugements.

Accoutumons-nous à interroger notre Dieu et notre religion; rien ne nous paraîtra véritablement et souverainement grand que notre Dieu; nous ne trouverons rien de si aimable que la vertu, de si important que le salut; nous nous consolerons aisément, nous n'aurons même pas besoin de nous consoler de la perte des biens de ce monde, tandis que nous n'aurons pas perdu notre âme ; le monde ne nous paraîtra que ce qu'il est, un amas de biens trompeurs et fragiles auxquels on ne peut s'attacher sans s'exposer à perdre les biens qui méritent tout notre amour; jamais il ne nous échappera de ces discours qui nous sont si familiers, et qui ne marquent que trop les dispositions de notre cœur : c'est une personne belle, riche, jeune, avantageusement établie, louée et estimée dans le monde; qu'elle est heureuse ! Mais nous dirons : elle est obscure, inconnue, négligée, pauvre ; cependant elle est tranquille

dans son état et soumise ; que ne suis-je comme elle ! Ainsi jugerons-nous à la mort, au tribunal de Dieu, pendant l'éternité.

SECOND POINT.

Le cœur de Jésus-Christ pour Dieu et pour les hommes.

1° Quels furent les penchants, les inclinations, les mouvements de ce cœur sacré? Que disait-il, que souhaitait-il ? de glorifier son Père, de réparer l'outrage que lui fait le péché, d'accomplir ses volontés, de le voir connu, glorifié, respecté, invoqué, adoré, aimé dans toute l'étendue du monde. Il n'avait ni craintes, ni espérances, ni joie, ni tristesse, ni douleur, ni consolation, ni vivacité, ni repos qui ne tendît à ce but : travailler pour Dieu, c'est ce qu'il appelait sa nourriture ; il ne connaît d'autres amis, d'autres frères, d'autres parents que ceux qui sont fidèles à Dieu ; il ne trouve de félicité qu'à marquer à son Père les transports de son amour ; il n'écoute aucune des répugnances dont il permit les premières impressions à sa nature. Vivre dans la pauvreté et le travail, mourir en croix, j'y consens, je l'accepte ; mon Père sera glorifié, il deviendra le Dieu de toutes les nations ; je rachèterai, je réconcilierai, je rendrai à mon Père les hommes qu'il aime, c'est assez : la mort la plus cruelle ne peut avoir à ce prix que des charmes. Ah ! qui me donnera un cœur qui prenne celui de Jésus pour son modèle? que tout mon repos, toute ma consolation en ce monde soit d'aimer Dieu, de me sentir attaché à Dieu, d'agir, de souffrir pour glorifier Dieu ; que je n'aie plus d'inquiétudes et d'empressement que pour ce que Dieu veut. Hélas ! est-ce trop de mon cœur pour un Dieu qui le demande, qui le mérite, qui l'a acheté par tant de bienfaits ? Faut-il encore le partager, y donner entrée à d'autres créatures, souffrir qu'il s'affectionne, qu'il s'afflige, qu'il se transporte, qu'il s'abatte au gré de cette multitude d'objets qui détournent de son amour et de son service ? en vain dit-on que Dieu y tient la première place : dès qu'on aime quelques créatures sans se conformer à sa loi, les autres places ne sont donc pas pour lui ; Dieu peut-il n'être pas jaloux, et ne nous en a-t-il demandé qu'une partie ? Mais comment oserais-je dire que Dieu tient dans mon cœur la première place ? Il faudrait des jours et des mois pour me consoler d'une petite disgrâce ; une légère humiliation me jette dans le trouble ; une infirmité aisée à supporter me rend inquiet, difficile, délicat ; une entreprise qui flatte la vanité ou qui assure la fortune, ôte le repos et l'attention à tous les devoirs ; une louange, un petit succès m'enchante, me passionne, m'enivre. Est-ce ainsi que je suis pour Dieu ? Ce qui touche sa gloire ne me touche que faiblement, et ce qui m'intéresse possède mon âme tout entière.

Que j'aie offensé Dieu, que j'aie perdu sa grâce, j'ai besoin de tous les remords de ma conscience, de toutes les lumières de ma foi, de toutes les réflexions de mon esprit, pour avoir un regret souvent équivoque, tout au plus une douleur passagère de ma faute ; lorsque je m'en suis confessé, que je crois en avoir reçu l'absolution, que je me flatte de n'avoir plus rien à craindre de mon péché, je cesse d'y penser et la douleur s'évanouit.

Me voici en retraite : pour régler ma conduite, je vois qu'il y a bien des changements à y faire ; je balancerai, je me flatterai, je me tromperai ; je ne les ferai pas, ou je reviendrai bientôt à mes premières erreurs. J'ai vu dans la solitude le nombre et l'énormité de mes péchés ; où sont mes regrets, mes soupirs et mes larmes ? J'ai éprouvé la bonté de Dieu ; où sont les mouvements, les agitations, les transports de ma reconnaissance ? Il daigne m'écouter et me parler, me répondre, m'instruire, m'éclairer, me fortifier par sa grâce ; où est la vivacité de ma joie? Quelle nouvelle espèce d'amour de mon Dieu qu'un amour qui ne sait ni s'animer, ni s'inquiéter, ni s'attendrir, ni se sacrifier ; qu'un amour qui n'a ni ses chagrins, ni ses craintes, ni ses alarmes, ni ses transports, ni ses pleurs, ni ses soupirs ? O mon Dieu, quand vous aimerai-je donc ? Vous ne pouvez devenir plus aimable puisque vous l'êtes infiniment ; mais je puis devenir plus sensible. Amour, flamme de la divine charité, je vous appelle, je vous ouvre mon cœur ; tout ce que j'aime hors de vous, et qui ne se rapporte point à vous, prenez-le, Seigneur, et donnez-moi votre amour. O sang de mon Jésus ! coulez sur cette terre sèche et aride de mon cœur, qu'il soit amolli, que les feux dont brûle votre sacré cœur passent dans le mien ! O cœur de mon Jésus ! vous m'aimez ; hélas ! je n'en serais que plus coupable si je ne vous aimais pas. Vous avez tant d'amour, donnez-en à cette âme qui déjà croit ne soupirer qu'après vous. Mes vœux sont-ils exaucés, avez-vous entendu ma voix ? Je le sens, je l'éprouve, je vous aime, ô mon Dieu ! oui, mon cœur n'aime que vous ! Ciel, terre, parents, amis, en eux je ne vois plus que mon Dieu. Il est à moi, et je suis à lui. Que de si doux liens ne soient jamais rompus. Aimer et être aimé, c'est déjà presque habiter le ciel. Accordez-moi, mon Dieu, la grâce de vous aimer, de vous aimer encore plus.

2° Quel fut le cœur de Jésus pour les hommes? Qui nous introduira dans ce sanctuaire? Hommes, qui que vous soyez, oh ! si le cœur de Jésus vous était connu, que le vôtre serait différent de ce qu'il est ! Cœur de Jésus, cœur plein de patience, de tendresse, de zèle, de charité. Grands exemples à suivre, grands reproches à nous faire.

Patience de Jésus ; il souffre tout dans la paix et le silence : on le reconnaît d'abord à la modestie de ses regards, au calme qui règne sur son visage, au son tendre et pénétrant de sa voix : c'est cet homme doux et pacifique annoncé par les prophètes, qui n'élèvera point sa voix, qui n'ouvrira point

sa bouche à la plainte et au murmure, qui n'achèvera point d'éteindre un flambeau qui fume encore, etc.; cet agneau qui ira à la mort, qui sera immolé sans que la douleur lui arrache un mot, un mouvement d'aigreur. On le persécute, on le décrie, on l'insulte, on l'outrage ; il ne répond que par sa patience. Les disciples demandent que le feu du ciel tombe sur la perfide Samarie : vous ne me connaissez pas, répond Jésus ; souffrir et ne donner rien à souffrir, voilà le caractère de votre maître. Ses apôtres veulent tantôt écarter la foule importune qui se presse autour de lui ; tantôt éloigner des enfants qui par leur indiscrète persévérance semblent l'importuner; tantôt imposer silence à ceux dont les cris pourraient le fatiguer; tantôt le défendre contre ses ennemis : Jésus s'oppose à leur zèle. Il avait choisi douze apôtres compagnons de son travail, de ses voyages, de son repos ; hommes grossiers, sans naissance, sans éducation, sans politesse, sans égards, sans manières ; jamais il ne se sépare d'eux; il ne les méprisa, il ne les rebuta jamais; on ne lui vit jamais ces airs de hauteur, de domination, de faste, ces manières dures et impérieuses qui nous sont si ordinaires ; il est avec eux comme l'un d'entre eux : toujours prêt à les servir et ne recevant leurs services qu'avec des marques de reconnaissance. Oublions, à l'exemple de Jésus-Christ, ce que nous sommes et ce que sont les autres : attendrons-nous pour vivre dans l'union et dans la paix, que les hommes soient devenus des anges ? Il nous est plus facile de nous corriger pour eux que de les réformer pour nous ; d'obtenir de Dieu la patience, que de leur ôter leurs défauts. Si nous avons tant de peine à nous changer, pourquoi s'étonner qu'ils ne changent pas ? Si nous voulons qu'ils se gênent, ne devons-nous pas nous contraindre ? S'il n'y avait plus rien à souffrir, la patience ne serait plus une vertu utile et commandée. Hauteur, fierté, dureté, délicatesse, sensibilité, estime de nous-mêmes, mépris des autres ; cela nous convient-il à nous disciples de Jésus? Nous sentons tout, et nous supposons que les autres ne doivent rien sentir ; nous conservons un fonds d'aigreur et d'amour-propre que tout irrite et jette dans le dépit. Que nous serions à plaindre, si Dieu était aussi délicat à notre égard que nous le sommes à l'égard du prochain ! Mais que nous sommes coupables et injustes de souffrir dans nous ce que nous serions à plaindre de trouver, s'il était possible, dans notre Dieu !

Cœur de Jésus, cœur tendre, généreux, compatissant ; il ne peut soutenir tranquillement le spectacle des misères humaines, il se hâte de les soulager : le père de l'enfant prodigue, le pasteur charitable, images sous lesquelles il a représenté la tendresse admirable de son cœur ; mais images qui ne le représentent qu'imparfaitement. Touché du triste silence de la veuve de Naïm, il prévient ses désirs et ses demandes ; il ne peut voir Marthe et Madeleine en pleurs sans être ému jusqu'au fond de l'âme ; à la vue du tombeau qui renferme Lazare, il frémit, il verse des larmes ; il donne des pleurs aux infortunes de Jérusalem déicide ; allant au Calvaire, il veut qu'on pleure, non ses douleurs, mais les misères du peuple qui va le crucifier : fonds de compassion et de tendresse, un des plus beaux présents dont le ciel puisse enrichir une âme, et qui lui donne le plus beau trait de ressemblance avec Jésus. Malheur à quiconque voit d'un œil indifférent couler les larmes de son frère, à qui peut le soulager et ne le soulage pas ! Une âme qui se sent de la dureté, comment peut-elle se vanter d'avoir été faite à l'image de Dieu? Prodiguer au jeu, aux amusements du monde, donner à tant de folles ou d'inutiles dépenses un argent demandé par les cris et les larmes des pauvres ; lorsqu'on peut ne leur donner rien autre chose, ne pas leur donner au moins une tendre et sincère compassion, ce sont des fautes qu'on ne compte pas peut-être au nombre de ses fautes : mais, pour connaître combien Jésus déteste un cœur dur, il ne faut que se souvenir combien le cœur de Jésus fut tendre.

Cœur de Jésus, cœur plein de zèle pour le salut des âmes ; il n'est pas besoin que je m'étende sur cet article; sa vie tout entière ne fut qu'un apostolat, ou secret, lorsqu'il avançait par ses prières l'ouvrage du salut du monde, ou public, lorsqu'il se consumait dans les courses, dans les travaux, dans les veilles du ministère ; pour le salut d'une seule âme, il aurait donné le monde entier, et, ce qui est infiniment plus que le monde, il se serait donné lui-même. Que je serais heureux, ô mon Dieu, si je vous avais gagné une âme ! Qu'il est beau d'avoir procuré le bonheur éternel d'une âme ! Les maîtres de l'univers ne peuvent signaler leur libéralité par de si grands bienfaits. La majesté et la puissance des rois ne font des heureux que pour le temps, le zèle en fait pour l'éternité. Cherchons à gagner les cœurs de ceux qui nous environnent ; pressons-les, afin de les donner à Dieu. Un époux, des enfants, des amis, des parents, des domestiques, voilà l'objet de notre zèle. Un discours, un mot comme échappé au hasard, un bon conseil, des prières ferventes ; on réussirait par là plus qu'on ne pense. Peut-on aimer Jésus, et négliger des âmes qu'il a tant aimées ?

Cœur de Jésus, cœur rempli de charité. Avoir nommé la charité c'est avoir nommé Jésus. La paix, l'union, la concorde, voilà les principales leçons, les enseignements les plus ordinaires et les plus fréquents de l'Evangile. Quand Jésus n'aurait pas été Dieu, il aurait été tout ce que le monde peut avoir de plus aimable. Il parle sans cesse de la charité, il la recommande avec force, avec empire, avec les plus terribles menaces contre ceux qui y manquent ; il semble ne demander que la charité ; c'est le précepte favori de Jésus. Si je veux

lui plaire, que je ne conserve donc jamais dans mon cœur un mouvement contraire à la charité. Rapports, médisances, aigreur, antipathie. aussitôt que cela est entré dans le cœur, Jésus se retire, il fuit. Rien, presque rien n'est léger dans cette matière, et à l'égard de la charité, le scrupule n'est qu'une religion louable.

Enfin voulez-vous voir d'un coup d'œil le cœur de Jésus ? Regardez votre crucifix, vous le voyez victime de son amour pour Dieu et pour les hommes : considérez ce qu'il souffre sur la croix ; rappelez-vous sa douceur, sa patience, son zèle, sa charité dans le cours de sa passion.

Je commence à vous connaître, ô mon Sauveur ! je vous adore, je vous aime, je me connais ; je vois ce que j'ai été, ce que je suis : haine de moi-même, amour de Jésus ; ce sera ma vie tout entière. Ainsi soit-il.

SECONDE MEDITATION.

SUR LES DISPOSITIONS QU'IL FAUT APPORTER A LA COMMUNION.

Commencez cette méditation par vous transporter en esprit au pied de nos autels ; et à la vue de l'auguste sacrement, faites un acte de foi sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Oui, c'est mon Dieu, mon Sauveur qui est caché sous ces voiles mystérieux ; je ne le vois pas, mais sa parole me suffit. Ce Dieu de vérité aurait-il voulu me tromper, lorsqu'il a dit : *Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous ; ceci est mon sang, qui sera répandu pour vous.* (*Matth.*, XXVI, 26, 28.) L'Église, cette chaste épouse de Jésus-Christ, serait-elle livrée à l'esprit d'erreur et abandonnée de son époux, jusqu'à adorer une vaine et impuissante idole ? Ah ! pour s'assurer par soi-même de la présence de Jésus-Christ, il ne faut que lui porter un cœur plein d'amour. Quels transports, quelles pures délices se répandent dans l'âme ! quels feux, quelles flammes s'y allument ! L'épouse entend la voix de son époux ; elle sent sa présence, elle est assurée de le posséder. Je les ai éprouvés quelquefois, ces mouvements intérieurs, gages certains de votre présence. Non, mon Dieu, je n'ai ni doute ni défiance ; je vous reconnais, je vous adore dans votre auguste sacrement : lorsque je viens vous y chercher, je ne crains pas de ne vous y point trouver ; je crains seulement de ne pas y apporter un cœur digne de vous ; que demandez-vous de moi, que n'avez-vous pas droit de me demander ? deux dispositions principales, une très-grande pureté, un tendre et véritable amour.

PREMIER POINT.

Dieu demande pour la communion une très-grande pureté.

Jésus-Christ est la pureté, la sainteté, la justice même : il ne hait que le péché, et sa sainteté est la mesure de la haine qu'il porte au péché. Des âmes qui d'ailleurs sont l'objet de son plus tendre amour, il ne les admet point dans son royaume tandis qu'elles portent la trace du péché le plus léger, tandis qu'il leur reste la moindre faute à expier ; malgré tout son amour, il les retient dans ces feux terribles qui doivent les purifier. Il n'a point voulu entrer dans le sein d'une vierge que le péché eût captivée pour un seul moment. Quel outrage ne ferais-je donc pas à Jésus-Christ, si je le recevais dans un cœur dévoué au péché ? Méditons ces paroles de l'Apôtre : *Celui qui sans en être digne, mangera ce pain et boira ce calice, sera coupable du corps et du sang de Jésus-Christ.* (I *Cor.*, XI, 27.) Ne peut-on pas même dire qu'il est en un sens plus coupable que ceux qui ont versé ce sang adorable ? Les Juifs n'ont livré le Sauveur qu'à la mort, et Jésus souhaitait lui-même la mort ; mais une communion indigne livre Jésus en quelque sorte au péché ; elle le sacrifie et l'immole au péché que Jésus déteste. Jésus n'a versé son sang que pour réparer la gloire de son Père, que pour détruire le péché ; et la victoire qu'en mourant il remporta sur le péché, l'a consolé de sa mort ; mais le pécheur, par une communion indigne, autant qu'il est en lui, soumet Jésus au péché, fait régner le péché sur Jésus, unit Jésus avec le péché, et l'asservit au péché dans son cœur ; il ne dépend pas de lui que le péché ne triomphe, et que l'enfer n'insulte à l'amour et aux bienfaits de Jésus

Pardonnez-moi, Seigneur, de penser à tous ces blasphèmes, je ne puis trop me remplir d'horreur pour un attentat aussi affreux. Lorsque Dieu permit au démon d'exercer la patience du saint homme Job, il lui dit : je vous abandonne tous ses biens, sa santé, ses enfants, mais épargnez sa vie. (*Job*, I, 12.) Ah ! pécheur, oserais-je m'écrier, si votre Dieu vous est odieux, renversez ses temples, détruisez ses autels, foulez aux pieds sa croix adorable, mais épargnez-le lui-même. Un Dieu, vendu au démon, immolé autant qu'il est en vous, sacrifié au démon, pouvez-vous pousser jusque-là l'impiété et la fureur ? Représentez-vous les attentats des hérétiques lorsqu'ils brisaient les tabernacles, qu'ils rompaient les vases sacrés, qu'ils foulaient aux pieds la sainte hostie ; une seule communion indigne ne fait-elle pas plus d'outrage à Jésus-Christ que tous ces crimes réunis ensemble, parce qu'en mettant Jésus-Christ dans un cœur dominé par le péché, c'est rendre Jésus-Christ, en quelque façon, esclave du péché ?

Les Juifs ne connaissaient pas bien Jésus-Christ lorsqu'ils lui donnèrent la mort ; et le Dieu que vous connaissez, que vous adorez, vous osez, autant qu'il dépend de vous, le crucifier de nouveau. Le crime des idolâtres est d'adorer de faux dieux, et vous, vous profanez le sang du véritable Dieu. Blasphèmes, idolâtrie, déicide, tout cela approche-t-il d'une communion indigne ?

O mon Dieu ! s'en trouve-t-il, des hommes assez ingrats, assez audacieux pour vous faire un si mortel outrage ? Je pleure leur aveuglement, je pleure votre humilia-

tion et votre amour si mal récompensé; mais n'ai-je point à pleurer sur moi-même? O mon Dieu, si j'avais été assez malheureux pour en venir à cet excès d'impiété, faites-le moi connaître, afin que toutes mes larmes avec tout mon sang, s'il le faut, coulent pour effacer l'outrage que je vous ai fait; je l'espère, je m'en flatte, que votre grâce m'a préservé de tomber dans cet abîme, mais ai-je été fidèle à cette grâce pour vous porter toujours un cœur aussi pur que le demande la sainteté du sacrement? Si je ne vous ai pas livré au péché, me suis-je donné à vous sans partage? Si je n'ai pas été assez coupable pour profaner votre sang adorable, ai-je eu cette pureté, cette innocence, ce détachement de toute affection profane qui réponde à l'excellence de votre auguste sacrement? Lorsque vous avez daigné entrer dans mon cœur, que vous y avez trouvé de désirs et d'agitations qui ne pouvaient manquer de vous déplaire! tant d'amitiés trop humaines, de liaisons profanes, de soins terrestres, de complaisances mondaines; tant de vanité, d'amour-propre, d'attachement à la créature, d'envie de plaire aux hommes; d'aigreur, de ressentiments, de jalousies, d'antipathies, de respect humain, de dissipation, de distraction; dans mon esprit tant de pensées inutiles, de chagrins, d'inquiétudes, de rêveries, de réflexions, qui n'allaient qu'au monde et aux créatures! Jusqu'au pied des autels, tous ces sentiments m'occupaient, ils parlaient plus haut que vous, et leur voix me frappait plus que la vôtre. O Dieu, devant qui les anges mêmes ne sont pas assez purs, vous qui êtes le Dieu saint, ennemi du vice et de la cupidité, vous avez pu entrer dans une âme qui n'avait peut-être pas assez taavaillé à déraciner, à expier toutes ses fautes?

Le Prophète disait (*Psal.* XIV, 1): Qui entrera dans votre tabernacle? Celui-là seul dont le cœur sera pur et innocent. S'il faut être pur pour entrer dans votre tabernacle, combien faut-il l'être davantage pour vous servir de tabernacle et de sanctuaire! Consumez, Seigneur, consumez toutes mes passions; desséchez-en jusqu'aux plus faibles germes, par le feu de votre amour; brisez tous ces malheureux liens qui m'empêchent d'être uniquement et parfaitement à vous. Je viens aujourd'hui vous consacrer tous mes désirs et toutes mes pensées: vous ne trouverez dans mon cœur qu'une horreur intime pour le péché; pour recevoir un Dieu si saint, la sainteté la plus sublime n'est pas trop. Etre attaché à un seul péché, et au moindre péché, quand on vous connaît quand on doit vous recevoir, peut on y consentir?

SECOND POINT.

Dieu demande pour la communion, un tendre et véritable amour.

Le prevoyiez vous, ô mon Sauveur, lorsque vous instituâtes ce sacrement, qu'il y aurait des hommes qui ne répondraient à votre amour que par leur perfidie? Oui, il le prévoyait, et dans ce moment même il n'ignorait pas que l'apôtre perfide allait le déshonorer par un sacrilége abominable; il voyait dans la longue suite des siècles ce sacrilége affreux se renouveler mille et mille fois. Il le vit, et son amour ne fut point arrêté par la vue d'un si étrange spectacle. Mes délices sont de demeurer avec les enfants des hommes; il se trouve des âmes saintes et ferventes qui me rendent amour pour amour; qui, guidées par la foi et par la charité, viennent me chercher sur les autels où je les attends, m'offrir leur cœur et recevoir le mien: leur fidélité me console de l'infidélité des autres. J'aime les hommes, je ne puis consentir, même en mourant pour eux, à me séparer d'eux. Laisserai-je languir des années entières des cœurs qui loin de moi se consument dans les regrets et dans les larmes?

C'est donc pour vous, ames fidèles, âmes pures et chastes, que Jésus-Christ demeure dans nos temples; solitaire, abandonné, presqu'inconnu, sous un toit pauvre et rustique, dans une campagne déserte, au miliuu d'une ville qui s'occupe de toute autre chose que de lui, seul ou presque seul, il vous attend dans le tabernacle sacré; c'est pour vous qu'il demeure sur nos autels exposé au mépris et aux insultes des libertins, qui viennent jusque dans son sanctuaire lui disputer les hommages que lui doit une piété reconnaissante; c'est pour vous qu'il essuie les profanatious sacriléges, les impiétés brutales, les insultes sanglantes que lui ose faire le démon par le ministère de tant de pécheurs audacieux; c'est parce qu'il a voulu se donner à vous qu'il se donne à tant d'impies, qui le reçoivent dans un cœur vendu et livré au péché. Serez-vous insensibles à un amour si tendre et si fidèle?

Une mère brûle d'impatience de retrouver son fils unique qu'elle a perdu; elle compte tous les jours et tous les moments; le temps coule trop lentement au gré de ses désirs; enfin elle l'aperçoit, elle court au-devant de lui; elle le baigne de ses larmes; elle ne sait comment lui exprimer son amonr; elle parle par ses soupirs et par son silence même. Ah! si elle retrouve ce fils glacé, froid, insensible, sans émotion, sans amour, quel déplaisir pour elle!

O mon aimable Sauveur! plein d'amour pour moi, vous sortez du sein de votre Père; à travers les insultes et les outrages, percé des coups que vous portent sans cesse des mains perfides, vous venez chercher une place dans mon cœur. Vous me dites: Tout ce que j'ai reçu d'offenses je ne m'en plains pas, si vous avez autant d'impatience de vous unir à moi que j'en ai d'être avec vous. Ah! que vous auriez sujet de vous plaindre, si pour récompense de votre amour, vous ne trouviez dans mon cœur que mollesse, indolence, insensibilité! Un Dieu plein d'amour, une créature sans amour; je serais aimé, et je n'aimerais pas!

Non-seulement vous vous donnez à moi, mais vous m'apportez tous les trésors de

votre grâce. Ouvrez votre cœur, âme fidèle, laissez agir le cœur qui vient d'y entrer; quels doux transports, quels feux du saint amour, quelles pures et chastes délices, quelle paix, quel repos, que de grâces et de vertus entreront avec lui! Vous vous donnez à moi, ô mon Dieu, et vous ne demandez que moi, je me rends; qu'il est doux de céder à une loi si aimable! Mystère de l'Eucharistie, mystère d'amour et du pur amour, que ce soit donc l'amour qui nous mène à la table sainte. Je vous entends, divin Jésus, vous m'appelez, votre cœur vole au-devant du mien; vos soupirs et vos empressements me pressent de venir à vous; votre tendresse se plaint de ma lenteur; avec l'épouse des cantiques, je vais courir sur vos pas, et chercher mon bien-aimé; je le trouverai, je lui porterai un cœur au moins qui désire d'être aussi enflammé que le sien. Il m'aime, je l'aimerai constamment, je l'aimerai uniquement. Ainsi soit-il.

EXHORTATIONS.

SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

EXHORTATION PREMIERE.

Videte enim vocationem vestram, fratres. (*I Cor.*, I, 26

Mes freres, pensez à répondre à l'excellence de votre vocation.

Rien de plus utile, de plus nécessaire pour chaque homme, que d'approfondir la nature, les devoirs, les bienséances mêmes de sa vocation, c'est-à-dire de la situation dans laquelle il a plu à la Providence de le placer. Sans cette étude, sans cette connaissance, on agit au hasard, par les saillies de l'humeur et du caprice, par les penchants aveugles de l'amour-propre; on ne fait ni le bien qu'on doit, ni de la manière dont on le doit faire. On ressemble à un voyageur qui marche dans une route qu'il ignore: il va, il revient, il avance, il recule, il prend successivement des sentiers qui l'approchent et qui l'éloignent de son terme; après une longue course, las, fatigué, il en est aussi loin qu'il l'était au premier pas. Pour remplir ses devoirs, il faut les connaître; or les devoirs sont proportionnés à la vocation; ils sont fondés sur la nature de la vocation; ils sont déterminés et réglés par le caractère de la vocation; ils sont plus ou moins étendus selon les diverses espèces de vocation.

Notre première vocation, notre vocation commune et universelle, est la vocation au christianisme. Sommes-nous bien pénétrés de l'excellence, de la dignité, de la sublimité de cette vocation? Connaissons-nous bien l'étendue et la perfection des obligations qu'elle nous impose? J'ose le dire, parmi les chrétiens mêmes, le christianisme n'est souvent que trop ignoré; on en connaît peut-être l'écorce, la surface, la lettre; qui est-ce qui en connaît bien l'esprit, l'intérieur, les profondeurs? Cet esprit de détachement et de renoncement intérieur, cet esprit de soumission et d'humilité intérieure, cet esprit de mortification et de pénitence intérieure, cet esprit d'amour et de charité intérieure; cet esprit de solitude et de prière intérieure? Qui est-ce qui règle sur cette connaissance son esprit et son cœur, ses procédés et sa conduite?

A cette vocation commune et universelle est jointe pour chacun de nous, une vocation spéciale qui nous oblige à remplir en vrais chrétiens les engagements de notre état et de notre condition. Enfin, Messieurs, selon l'engagement que la piété vous a suggéré, il est pour vous une vocation encore plus spéciale, et dont il m'a paru que je devais faire le sujet de cet entretien. Je parle de cette vocation de grâce qui vous a spécialement dévoués au culte de Marie; je ne me propose point ici de vous instruire, je ne prétends que vous rappeler ce que vous savez, ce que vous connaissez aussi bien que moi. C'est dans ce dessein que je vous dis avec l'Apôtre: *Videte vocationem vestram.* Rappelez-vous la dignité et l'excellence de l'engagement que vous avez pris d'honorer et de servir Marie; rappelez-vous les devoirs et les obligations de votre engagement avec Marie; voyez ce qu'ils vous promettent, voyez ce qu'ils vous demandent; je me borne à ces deux réflexions.

PREMIER POINT.

Tels sont, dit saint Augustin, les trésors infinis, telle est la surabondance des miséricordes de notre Dieu, que le plus léger sacrifice que nous lui offrons, le moindre hommage que nous lui présentons dans la droiture et la simplicité du cœur nous attire l'augmentation de ses grâces. Plus nous ferons pour lui, plus il fera pour nous; plus nous lui donnerons, plus nous recevrons. Or, reprend saint Bernard, ce qui est si vrai de Dieu l'est aussi des justes, des élus, des saints, surtout lorsque, dégagés des faiblesses et des misères de l'humanité, ils sont parvenus à cet heureux état d'union avec Dieu où leur cœur n'éprouve, ne suit plus d'autres mouvements, d'autres sentiments que les mouvements, que les sentiments qui sont dans le cœur de Dieu. Alors ils ne sont qu'amour et que charité; et plus ils sont élevés dans la gloire, plus ils sont remplis, inondés, pénétrés d'amour et de charité. Par conséquent, continue encore saint Bernard, Marie étant après Jésus ce qu'il y a de plus grand et de plus saint, de plus parfait et de

plus heureux dans le ciel ; Marie, mère de l'Homme-Dieu, étant après l'Homme-Dieu et par l'Homme-Dieu celle dont le pouvoir auprès de Dieu a le plus d'efficacité et d'étendue, celle dont le cœur a le plus de rapports et de conformité avec le cœur de Dieu ; c'est surtout par rapport à Marie que nous pouvons mesurer l'espérance de ses bienfaits et l'attente de sa protection sur les hommages que nous lui rendons, sur les engagements que nous avons pris de la servir et de l'honorer. Or je soutiens qu'entre les hommages qu'on peut rendre à Marie, celui que vous lui avez rendu et que vous continuez de lui rendre par votre engagement dans l'association sainte qui vous dévoue à son culte, est un des plus propres à vous attirer sa protection, à vous obtenir, à vous assurer son secours et son appui : engagement pur, saint, vraiment digne de Marie, soit qu'on le considère du côté de ceux qui le prennent, soit qu'on le considère dans sa nature, soit qu'on le considère par rapport aux circonstances du temps et aux mœurs de notre siècle.

1° Engagement pur et saint si on le considère du côté de ceux qui le prennent. Je le sais, les hommages de l'enfance ne sont pas dédaignés; les désirs, les soupirs d'un cœur qui ne se connaît, qui ne se sent pas encore parfaitement lui-même ne se font pas entendre vainement à Marie. Il semble même que la candeur, l'ingénuité, la simplicité et l'innocence ajoutent un nouveau prix, donnent quelque chose de plus touchant aux démarches et aux sentiments des premières années. Cependant, il faut l'avouer, lorsque l'âge et l'expérience ont développé l'esprit et le cœur, lorsque la raison, formée et mûrie par les réflexions, est en état d'examiner, de balancer, de comparer, de pénétrer la nature, les suites, les devoirs, les motifs d'un engagement, c'est alors que l'hommage acquiert un nouveau fonds de mérite pour celui qui le rend, et apporte plus d'honneur et de gloire à celui qui le reçoit; alors c'est un hommage de tout l'homme, un hommage de l'esprit et du cœur, du sentiment et de la raison, du goût et de la réflexion, un hommage de choix et de préférence. Or tel est l'hommage que vous avez présenté à Marie lorsque vous êtes venus au pied de ses autels vous consacrer à son culte; tel est l'hommage par lequel vous continuez de l'honorer lorsque vous êtes fidèles à remplir les lois et les pratiques de votre engagement.

Si vous avez paru, si vous paraissez dans le sanctuaire pour appeler Marie votre mère et votre protectrice, pour lui promettre un attachement, une fidélité à toute épreuve, on ne peut accuser ou soupçonner ni l'imprudence de l'âge, ni les saillies d'une ferveur indiscrète, ni la souple complaisance trop facile à se laisser dominer par des persuasions étrangères, ni les illusions d'une piété naissante, encore novice et peu éclairée. La raison, la religion, l'expérience, la reconnaissance ont seules présidé à votre conduite. Vous ne vous êtes engagés au service de Marie, qu'après avoir bien pénétré l'esprit de votre religion, qu'après avoir reconnu que la voie la plus sûre pour arriver à Jésus-Christ est de marcher sous les auspices de Marie ; que le moyen le plus certain d'obtenir les grâces de Jésus-Christ, est de les faire demander par Marie. Ce n'est qu'après avoir éprouvé en mille occasions qu'il n'est point dans les périls et les tentations de cette vie, de secours et d'appui plus puissant que le secours, l'appui, l'intercession de Marie ; ce n'est qu'instruits par la religion et qu'animés par la reconnaissance, que vous avez dit avec saint Bernard : Mère de Jésus, mère de cet Homme-Dieu que nous adorons, mère de grâce et de miséricorde, vous voyez les tempêtes et les orages qui m'agitent continuellement et me menacent d'un naufrage prochain sur cette mer semée de tant d'écueils. Hélas ! autour de moi tout est piége et précipice ; au dedans de moi tout est faiblesse et fragilité ; mon esprit n'est presque qu'erreurs et ténèbres ; ma raison que lumières trop sombres, trop promptes à s'éteindre ; mon cœur n'est, pour ainsi dire, que penchants et attraits de vice et de cupidité ; mes résolutions ne sont qu'inconstance et variation ; mes habitudes que des liens qui m'assujettissent au péché ; mes liaisons dans le monde et avec le monde, une pierre de scandale et occasion de chute ; mes vertus mêmes et ma piété, que des désirs souvent aussitôt évanouis que formés ; sans cesse près de périr, j'ai recours à vous, Vierge sainte, daignez me recevoir au nombre de vos enfants, j'espère tout de votre pouvoir auprès de Dieu ; aussi je vous consacre tout ce que je suis, mon esprit pour étudier vos vertus et vos grandeurs, mon cœur pour sentir et reconnaître vos bienfaits, ma bouche pour célébrer vos louanges et vous gagner des serviteurs, ma conduite pour imiter, pour retracer, autant que j'en suis capable, l'exemple de vos vertus.

Vous l'avez dit : comment l'avez-vous dit ? Votre engagement au culte de Marie n'est pas seulement un engagement de choix et de préférence, un engagement avoué et hautement annoncé, un engagement public et éclatant. Que d'autres renferment dans leur cœur ce qu'ils ont de respect, de confiance, de vénération, de piété pour Marie ; vous, Messieurs, remplis d'un zèle plus ardent, entraînés par des sentiments plus vifs, vous ne tenez point votre dévotion cachée dans le secret de l'âme : vous avez cru que vous deviez vous déclarer hautement pour elle ; vous vous êtes appliqué la parole de l'Apôtre, que la foi qui habite au dedans ne justifie pas sans la foi qui se produit au dehors ; que pour être juste, il faut croire de cœur, que pour être sauvé, il faut confesser de bouche : *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem.* (*Rom.*, X, 10.) Vous avez craint, si vous négligiez l'engagement que vous avez contracté, de ressembler à *des hommes* craintifs et politiques qui trop souvent rougissent d'avouer Jésus-Christ de-

vant les hommes; vous vous êtes rappelé qu'en vain on compte de l'avoir pour maître et pour Sauveur si on ne se montre son disciple et son adorateur; enfin qu'on est contre lui dès qu'on n'est pas pour lui. Pénétrés de ces principes et les prenant pour règle de conduite à l'égard de Marie, vous ne vous contentez pas de la respecter, de l'invoquer, de l'honorer par des hommages intérieurs; pour être un peuple spécialement dévoué à son culte, vous donnez publiquement l'exemple du culte et des honneurs qui lui sont dus, du respect religieux et de la confiance qu'elle mérite: exemple dont la force puissante et l'attrait vainqueur a formé tant d'autres associations qui vous regardent comme leurs premiers auteurs, et qui ont donné à Marie cette foule de serviteurs dont les vertus et la piété sont votre gloire aux yeux de Jésus et de Marie.

Que dirai-je de ces jours marqués pour vous rassembler à l'ombre de ce sanctuaire, pour vous réunir dans le culte et l'invocation de Marie? ne sont-ce pas autant de témoignages publics de votre dévouement à la mère de Dieu? Loin d'être une dévotion timide et obscure, votre piété a su, sans affaiblir et diminuer votre religieuse fidélité au culte commun et prescrit à tous les fidèles; elle a su se faire des solennités particulières en l'honneur de Marie; et dans les solennités commandées pour honorer le Seigneur, ajouter les hommages qu'elle rend à la mère, sans retrancher rien des adorations qu'elle doit au fils.

Ce serait encore peu pour vous, Messieurs, d'être dévoués à Marie, d'annoncer hautement et publiquement votre dévouement à Marie, vous avez voulu que ce dévouement fût annoncé au monde, qu'il fût connu du monde, comme un engagement stable et permanent; comme un engagement sans bornes et sans limites dans sa durée; comme un engagement au-dessus de l'inconstance et des variations de l'esprit humain; comme un engagement qui est pour toute la vie aussi bien que de tout le cœur; on peut dire, mais toujours avec la proportion convenable, on peut dire de votre engagement avec Marie, ce que Moïse disait de l'engagement d'Israël avec le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob: que c'est un pacte éternel, une alliance qui n'aura point de fin: vous vous êtes dévoués au service de Marie; vous l'avez choisie pour votre protectrice; vous lui avez promis une fidélité inviolable a son culte. Ce qu'on disait d'Israël: Voilà le peuple dont le Seigneur est le Dieu, et qui est le peuple de Dieu, on le dit, on le doit dire, surtout de vous: Voilà le peuple dont Marie est la reine et la protectrice; voilà le peuple qui est le peuple de Marie; voilà le peuple qu'elle ne cessera de présenter à son fils. Car, quoique votre engagement au culte public de Marie n'emporte point les obligations rigides et austères d'un vœu, c'est un saint propos marqué au sceau de la religion, un propos formé au pied des autels, prononcé au milieu des augustes mystères: en sorte qu'on peut vous appliquer à quelques égards ce que saint Ambroise disait aux néophytes qui venaient d'être régénérés dans les eaux du baptême: Non, ne croyez pas que vos engagements n'aient été que le son d'une parole qui fuit avec vitesse: la religion les a entendus; elle les a reçus; elle en conservera le dépôt, et si vos paroles ne subsistent plus pour les hommes, elles subsistent, elles subsisteront à jamais dans le souvenir du Seigneur: *Tenetur vox tua in libro viventium.*

C'est, Messieurs, en présence du même Dieu que vous avez parlé, non-seulement de ce Dieu qui par son immensité remplit tout, pénètre tout, voit tout, entend tout: c'est encore en la présence de ce Dieu Sauveur, de ce Dieu de l'Eucharistie qui a daigné se rendre le dépositaire de votre saint propos, qui pour récompenser votre piété pour Marie, pour la rendre encore plus digne de lui et de sa mère, s'est donné à vous dans nos augustes et divins mystères. Le ciel et la terre, les hommes et les anges, la Jérusalem terrestre et la Jérusalem céleste, l'univers et le Dieu maître et Sauveur, juge et père de l'univers, ont présidé à vos engagements; ils les ont entendus, ils les ont reçus. Pourriez-vous, voudriez-vous ne pas répondre à leur attente et à leur espérance? Non, Messieurs, je ne le redoute point; votre cœur n'est point capable de cette inconstance. Vous soutiendrez la sainteté d'un engagement si respectable; engagement médité et réfléchi; engagement de choix et de préférence; engagement public et éclatant: quel engagement donc plus pur, plus saint, plus digne de Marie, si on le considère du côté des personnes qui le prennent? L'est-il moins, le paraît-il moins, à le considérer dans sa nature?

2° N'attendez pas, Messieurs, que, pour vous mieux convaincre de la sagesse, de la dignité, de la sainteté d'un engagement dont le culte de Marie est l'objet; la vénération pour Marie, la source et le principe; la confiance en Marie, le lien et le nœud, j'entreprenne de vous expliquer sur quels fondements est établie et appuyée la dévotion à Marie. J'espère que dans un autre temps nous approfondirons cette matière. Il suffit, pour le sujet que je traite, de remarquer que dès là qu'on croit à l'Eglise, et qu'on vit dans la simplicité et l'unité de la foi catholique, il demeure certain et incontestable qu'après le culte qu'on doit à Dieu, qu'après la dévotion à Jésus, l'adoration de Jésus, la confiance en Jésus, il n'est point de dévotion plus sainte et plus digne d'un vrai chrétien que la dévotion à Marie.

Prenez garde, lorsque l'hérésie de Luther et de Calvin entreprit d'abolir le culte et les honneurs de Marie, elle comprit que pour y réussir, il fallait employer des principes et des raisonnements propres à ôter de l'Eglise tout culte, toute invocation des saints. Ces sectaires étaient suivis et conséquents dans cette partie de leur système; j'ose dire qu'on le serait moins si,

en ne voulant pas ouvertement ébranler la croyance de l'Église par rapport à l'invocation des saints, on tâchait, en masquant et en déguisant son but, en couvrant sa marche et ses desseins, d'affaiblir dans l'Église la dévotion de Marie. Car si le culte des saints est un culte approuvé, autorisé par la religion ; fondé, appuyé sur la religion ; si l'invocation des saints est utile au peuple fidèle ; si c'est un des moyens que le Dieu Sauveur a ménagés à son peuple pour arriver aux grâces de protection spéciale, aux grâces de choix et de prédilection ; qui ne voit, qui ne conçoit que le culte de Marie, que l'invocation de Marie, que la confiance en Marie doit, après le culte divin, l'adoration de Jésus, tenir le premier rang dans les pratiques de la piété chrétienne ?

Les saints méritent un culte religieux comme les amis de Dieu ; la sublimité de leurs vertus fut un don de la grâce ; la gloire et le bonheur dont ils jouissent, un bienfait du Seigneur : or quelles vertus plus sublimes que celles de Marie ? N'est-elle pas presque infinie, la distance qui se trouve entre les plus grands saints et la mère du Dieu de sainteté ? Quelle âme fut plus comblée des dons de la grâce que l'épouse de l'Esprit sanctificateur ? elle puisait à cette source abondante. Quelle créature est plus élevée dans la gloire ? les autres sont les serviteurs, les amis ; elle est la fille du Dieu de puissance et de majesté.

Nous pouvons, nous devons invoquer les saints, parce que la religion nous assure qu'ils ne sont pour nous qu'amour et charité, et qu'auprès de Dieu ils ont beaucoup de pouvoir et de crédit. Or quel cœur plus tendre, plus généreux que le cœur de Marie ? Quel cœur plus zélé pour son Dieu et plus empressé à lui procurer de vrais adorateurs ? Qui aura, qui peut avoir autant de crédit que Marie ? Les autres prient et demandent ; Marie, dit saint Bernard, Marie prie et supplie ; mais ses prières, ses supplications sont toutes-puissantes, et sa toute-puissance n'est que prières et supplications., *omnipotentia supplex.* Sa toute-puissance n'est que prière, parce que ce n'est point elle qui donne la grâce, qui mérite la grâce, qui produit la grâce, qui règle la distribution de la grâce ; il n'appartient qu'au Père d'en marquer les moments, d'en déterminer la mesure, la force, l'abondance ; il n'appartient qu'au Fils, Sauveur et Médiateur des hommes, de la mériter ; il n'appartient qu'à l'Esprit sanctificateur de la verser, de la répandre, d'allumer dans les cœurs le feu divin de la charité ; mais il appartient à Marie de demander, de prier, de supplier. Par là sa toute-puissance est suppliante et demandante. Mais le Père ne refuse rien à sa fille chérie, le fils à sa mère, l'Esprit-Saint à son épouse. Par conséquent point de culte, après le culte de Jésus, qui soit plus saint que le culte de Marie ; point d'invocation, après l'invocation de Dieu, qui soit plus utile et plus nécessaire au chrétien que l'invocation de Marie : par conséquent encore, après la dévotion à Jésus, point de dévotion plus sage, plus pure, plus sainte, plus digne du vrai fidèle, que la dévotion à Marie.

Or, entre les moyens d'honorer Marie, l'engagement que vous avez pris est un des plus propres à lui marquer votre dévouement. Aussi l'Église l'a-t-elle autorisé d'une manière spéciale ; les souverains pontifes comblent d'éloges ceux qui le prennent ; ils y invitent les fidèles, ils les enrichissent de tous les trésors dont le ciel les a rendus dispensateurs. Ah ! Messieurs, quel bonheur pour vous de n'aller à Marie que par les voies que vous ouvre l'Église ; de n'invoquer Marie que par les vœux et les prières que vous dicte l'Église. Non, dans une dévotion ainsi guidée, ainsi réglée par l'Église, il n'y a point d'illusion à craindre. Engagement donc pur et saint, si on le considère dans sa nature. Enfin, engagement également pur, également saint, également digne de Marie, si on le considère par rapport aux circonstances et aux mœurs de notre siècle.

3° Il faut l'avouer, ils ont presque disparu ces jours de foi docile, de piété simple et humble, pendant lesquels la dévotion à Marie fut la dévotion de tous les chrétiens. Fêtes instituées, temples élevés, concours des peuples, empressement des rois à mettre le royaume sous la protection de Marie, tout cela subsiste dans les monuments historiques, mais que nous en trouvons peu de traces dans nos cœurs ! Dévotions de nos jours, dévotions de prétendue exactitude, qui, pour épurer tout, détruisent, anéantissent tout. Dévotions spiritualisées, qui, sous prétexte d'épurer le cœur, enflent l'esprit et veulent établir la piété sur les ruines de l'humilité. Au milieu de ces dévotions si fécondes en nouveautés, comment trouverait-elle sa place, cette dévotion à Marie, qui fut la dévotion des siècles éloignés ? Les enfants s'abaisseront-ils à penser comme leurs pères ? Au milieu de ces dévotions fastueuses et hautaines, comment ne disparaîtrait-elle pas la dévotion à Marie ? Elle n'a rien que de simple et de naïf, que d'humble et de modeste ; elle n'a rien qui flatte l'orgueil et la vanité.

Qu'est-ce donc que se dévouer au culte de Marie ? A la honte éternelle de notre siècle, il n'est que trop vrai que c'est presque se dévouer aux dédains et aux mépris de la dévotion superbe et ignorante : on la traite de dévotion vulgaire, on la regarde comme l'apanage du peuple. Un saint Chrysostome, un saint Thomas, une sainte Thérèse, un saint François de Sales, tant de savants et d'illustres personnages qui se sont autant distingués par leurs talents que par leurs vertus, voilà donc ceux que de nos jours on relègue dans la classe du peuple. Ah ! Seigneur, que je sois peuple comme ils l'étaient, que je ne sois savant que de leur science, que je ne sois saint que de leur sainteté. Que d'immortelles actions de grâces soient rendues à la Providence, qui,

dans ce siècle d'orgueil et de libertinage, conserve des semences de vérité, de droiture, de piété simple et modeste !

Vous avez bravé, Messieurs, les mépris du contradicteur superbe; vous avez consenti à être peuple, vous avez dit : Vierge sainte, l'univers ne peut rien sur mon cœur. Or que n'avez vous point droit d'attendre d'un dévouement si généreux ? Les bons sujets sont toujours chers au prince ; ils le sont bien davantage, lorsque leur fidélité ne se dément point dans les jours d'orage.

Revenons : engagement pur, saint, digne de Marie; par conséquent, grâces d'appui et de protection que vous avez droit d'attendre du crédit de Marie auprès de Dieu. Vous êtes particulièrement son peuple, ou plutôt ses enfants, espérez tout d'une mère si tendre ; mais n'oubliez pas que plus vous avez, en quelque sorte, de droits à la faveur de Marie, plus vous devez être fidèles aux obligations que vous impose votre dévouement à Marie : c'est ce que je vous exposerai dans l'exhortation suivante.

EXHORTATION II.

Videte enim vocationem vestram fratres. (I *Cor.*, I, 26.)

Mes frères, pensez à répondre à l'excellence de votre vocation.

Vous m'avez paru, Messieurs, pleinement et parfaitement convaincus des vérités que nous avons exposées et développées dans le dernier entretien : vous concevez que de tous les hommages qu'on peut rendre à la mère de l'Homme-Dieu, un des plus purs, des plus saints, des plus dignes de Marie, est l'hommage que vous lui avez rendu lorsque vous êtes entrés dans cette association qui vous dévoue spécialement à son culte. Je vous ai dit avec l'Apôtre, *videte vocationem vestram.* Etudiez vos engagements avec Marie ; tout vous annonce leur dignité, leur sainteté, soit qu'on les considère du côté de ceux qui l'ont pris, soit qu'on les approfondisse dans leur nature, soit qu'on les regarde par rapport aux circonstances du temps et aux mœurs de notre siècle. Or je prétends que de ces trois sources coulent pour vous autant de devoirs et d'obligations : je soutiens que les raisons par lesquelles j'ai prouvé l'excellence et les avantages de vos engagements, ce qu'ils vous promettent, ce que vous pouvez, ce que vous devez en attendre, en espérer de Marie ; je soutiens que ces mêmes raisons vous annoncent les lois et les obligations de vos engagements, ce qu'ils demandent de vous, ce que Marie peut, ce qu'elle doit attendre et espérer de vous. Je reprends donc, et je dis avec l'Apôtre, *videte vocationem vestram.* Considérés du côté de ceux qui les ont pris, vos engagements demandent de la constance, de l'assiduité, de l'exactitude ; considérés dans leur nature, ils exigent de vous une vie pure et sainte; considérés par rapport aux circonstances et aux mœurs de notre siècle, ils vous commandent une sévère et scrupuleuse attention à remplir tous les devoirs que vous imposent la religion et la raison; *videte vocationem vestram.* Un mot sur chacun de ces articles, moins pour vous instruire et vous exposer mes réflexions, que pour vous donner occasion de penser et de vous instruire vous-mêmes.

Tout bon propos, lorsqu'il se rapporte à un objet juste et légitime, emporte pour l'homme qui forme cette résolution, un engagement de ne pas l'abandonner, ou une sorte d'obligation d'accomplir ce qu'il s'est proposé.

Obligation plus formelle, plus précise, plus rigide, selon que le propos a été plus réfléchi, plus médité ; qu'il n'a rien de la légèreté et de la témérité de ces paroles qui échappent à l'inattention de l'esprit, à l'impétuosité de l'imagination, à l'excès de la complaisance, à la contrainte et à la servitude du respect humain, aux saillies et à la fougue d'un cœur trop vif et trop prompt à se résoudre sans prendre l'aveu de la raison. Obligation qui croît, qui augmente lorsque ce qu'on se propose a plus de témoins et de garants ; la résolution cesse alors d'être une dette particulière, elle devient, pour ainsi dire, une dette publique. Obligation enfin plus sainte encore, plus respectable, plus inviolable, si elle a été marquée au sceau de la religion, si elle a reçu l'empreinte de la religion.

Posé ce principe, raisonnons; et reconnaissez, Messieurs, ce que vous devez de fidélité à vos engagements avec Marie. Vous avez choisi Marie pour votre reine, votre protectrice, votre mère; vous avez protesté que vous n'abandonneriez jamais son culte et son service ; vous avez annoncé votre résolution de vivre et de mourir dans cette association sainte, d'en suivre les lois, et autant que vous le pourriez, sans manquer à vos autres devoirs, d'en observer les coutumes et les pratiques. Je ne me borne point à dire que ce propos est louable, qu'il a un objet juste et légitime ; c'en serait assez pour nous empêcher de l'enfreindre. Mais si la religion nous commande l'observation des engagements qui ne roulent que sur des intérêts fragiles et frivoles d'honneur mondain et de fortune périssable, quel reproche n'avez-vous pas à vous faire, si vous manquez à une résolution aussi sainte dans son objet ?

La mère de l'Homme-Dieu ne voit au-dessus d'elle que l'Homme-Dieu son fils. Après la Divinité, rien n'est aussi grand que la maternité divine. Il est vrai qu'entre Jésus et Marie la distance est infinie; il n'est pas moins vrai qu'entre la mère de Dieu et nous, hommes faibles et pécheurs, l'intervalle est immense. A qui, d'entre les anges, demandait l'Apôtre (*Hebr.*, I, 13), le Très-Haut a-t-il dit, Vous êtes mon Fils ? à qui, d'entre les enfants d'Adam, demande saint Bernard, Jésus a-t-il dit, Vous êtes ma mère ? Jésus est Dieu ; donc le culte de Jésus l'emporte infiniment sur le culte de Marie: Marie est

mère de Dieu; donc, après le culte de Jésus, point de culte aussi saint que le culte de Marie; donc, après une promesse qui a pour objet le culte de Jésus, point d'engagement aussi inviolable que celui qui a pour objet de se dévouer au culte de Marie.

Mais rentrons dans notre plan, et considérons vos engagements en ce qu'ils ont de propre et de personnel. Ce qui a ennobli votre hommage, lorsque vous vous êtes dévoués au culte de Marie dans cette association sainte; ce qui l'a rendu si pur, si saint, si digne de Marie; ce qui en fait le plus grand mérite pour vous, la plus grande gloire pour elle, c'est qu'il fut l'ouvrage du cœur conduit par la raison, de la raison instruite par la foi, de la foi rendue plus vive et plus sensible par l'expérience; vous saviez, vous connaissiez ce que la grandeur et l'élévation de Marie exigent de respect et de vénération; ce que son crédit et son pouvoir méritent d'empressement pour obtenir ce que sa protection, sa bonté, sa charité demandent de confiance; ce que ses bienfaits vous ordonnent de reconnaissance. C'est que votre engagement fut un engagement hautement avoué et annoncé; c'est qu'il fut un engagement sanctifié par les plus augustes cérémonies de la religion. De là concluons et disons: votre engagement fut un engagement médité et réfléchi; un engagement dont vous avez connu, voulu, adopté les lois, les obligations, les assujettissements; dont vous avez prévu les difficultés et les obstacles; dont vous avez souhaité, désiré, recherché les avantages, dont la religion vous a montré la noblesse, l'excellence, la sainteté: c'est donc un engagement que vous ne pouvez démentir sans une sorte d'infidélité, que vous ne pouvez regarder avec mépris et avec indifférence, sans oublier une partie de ce que la foi et la grâce avaient mis de lumières et de connaissances dans votre esprit, de bons désirs et de saints mouvements dans votre cœur, d'espérance pour l'avenir, de reconnaissance pour le passé. Voilà, sans prétendre cependant traiter votre promesse de vœu et d'engagement irrévocable, voilà, Messieurs, ce que je voudrais pouvoir faire entendre aux personnes faibles et volages qui s'éloignent de cette association sainte, dont les noms ne restent dans nos fastes que pour s'élever peut-être un jour contre eux. Je leur dirais: daignez reparaître une fois dans le sanctuaire qui entendit les saints propos que vous formâtes de ne les point abandonner; remplissez encore une fois les places qui, depuis tant d'années, vous attendent et vous redemandent vainement; expliquez-nous les raisons de votre fuite et de votre séparation. Nous savons, nous connaissons les motifs qui vous engagèrent à vous dévouer au service de Marie; quels motifs plus forts et plus puissants ont pu vous enlever à son culte? la religion mieux méditée, plus approfondie vous a-t-elle montré un objet plus digne, après la Divinité, de votre respect et de vos hommages que la maternité divine? après l'adoration de Jésus, est-il un culte plus pur et plus saint que le culte de Marie? après la médiation de l'Homme-Dieu, y a-t-il une protection plus efficace que l'intercession de la mère de l'Homme-Dieu? ces Pères, ces docteurs, ces saints de tous les siècles et de toutes les nations, qui vous avaient donné des leçons et des exemples de dévouement à Marie, avez-vous reconnu qu'ils fussent des guides trompeurs ou trompés? avez-vous découvert des routes de salut plus sûres que la route qu'ils vous avaient tracée? votre piété plus ferme, plus solide, n'a-t-elle plus de périls à éviter, de tentations à surmonter, d'écueils à redouter, de tempêtes et d'orages à écarter, de secours à obtenir, de grâces à solliciter? Marie n'est-elle plus, selon l'expression de saint Bernard, la voie ordinaire par laquelle Dieu veut que les hommes aillent à Jésus, le canal par lequel Dieu veut que les grâces et les bienfaits de Jésus se répandent sur les hommes? Ah! Marie est encore tout ce qu'elle fut; vous, vous n'êtes plus ce que vous étiez! Si vous avez quitté Marie, ce n'est pas parce que les lumières sont devenues plus vives, les connaissances plus profondes, la piété plus ferme, plus courageuse, les tentations plus rares et moins violentes; c'est parce que vos mœurs sont vraisemblablement moins pures, votre conscience moins délicate et moins timorée, votre piété moins active et moins vigilante; ce n'est pas parce que vous avez moins de piéges et d'écueils à appréhender, c'est parce que votre salut vous est moins précieux, parce que vous redoutez moins de périr; ce n'est pas parce que vous êtes plus à Dieu, c'est parce que vous êtes, parce que vous voulez être à vous-même, à vos penchants, à votre mollesse, à votre indolence, à vos passions peut-être, et à vos engagements de péché; ce n'est pas parce que vous êtes plus instruits et plus dociles à la voix de la raison, c'est parce que vous êtes peut-être moins chrétiens, parce que vous avez moins de piété et de religion: car elle s'est vérifiée, elle se vérifiera toujours la parole de saint François de Sales, qu'on ne s'éloigne de Marie qu'à mesure qu'on s'éloigne de Jésus, qu'on ne quitte ordinairement Marie qu'après avoir quitté Jésus; qu'on ne se retire de Marie que par la voie de l'erreur ou par la voie des passions, que par l'orgueil et l'indocilité de l'esprit, ou par la dépravation et la corruption du cœur.

Cependant, je le veux, que le sommeil, l'ennui, le dégoût de l'amour-propre; que les obstacles, le tumulte, l'agitation des affaires et de la situation, le caprice de l'humeur, quelque complaisance mondaine, le respect humain, l'inconstance, aient présidé à votre éloignement sans aucun mélange de passions ou d'idées plus coupables. Avez-vous donc oublié combien on doit craindre de manquer à des résolutions qui ont Dieu pour objet et pour garant? Or n'est-ce pas Jésus qu'on honore en honorant Marie, qu'on invoque en invoquant Marie? par con-

séquent, n'est-ce pas à Jésus qu'on s'engage en s'engageant à Marie? par conséquent, n'est-ce pas à Jésus qu'on manque lorsqu'on manque à Marie? Dieu punira l'infraction des promesses qu'un homme fait à un autre homme; des promesses qui n'ont pour témoin et pour garant que l'homme qui promet et l'homme à qui l'on promet; des promesses que Dieu n'est intéressé à maintenir que parce qu'il est le protecteur et le vengeur de la probité naturelle. Et vous pensez qu'il ne vengera point l'oubli, le mépris d'un propos, d'une résolution dictés par l'amour de la religion, inspirés par la grâce, formés au pied de l'autel !

Et ne croyez pas vous soustraire à ses punitions, parce que votre espèce de fuite n'est pas complète et entière. Car est-ce remplir ses engagements avec Marie, que d'en négliger les lois et les pratiques, que de s'en dispenser souvent, de s'y prêter rarement, de les quitter facilement et sans raison, et de ne les reprendre que par une sorte de caprice et après de longs intervalles? Je l'avoue de nouveau, et mon zèle pour le culte et pour l'honneur de Marie ne m'entraînera point au delà des maximes de la saine théologie. La promesse, le dévouement qui vous engage à Marie, n'emporte nullement l'obligation rigide d'un vœu ; par conséquent chaque omission de ce que renferme votre propos n'est point coupable comme le serait la transgression d'un vœu, et l'une peut être justifiée par des raisons et par des motifs qui n'excuseraient pas l'autre. Mais cet acte de dévouement, pur et saint dans son objet, a été inspiré, approuvé, reçu, consacré par la religion ; pour s'en dispenser il faut donc des raisons solides et sérieures; des raisons qui, pesées dans la balance du sanctuaire, obtiennent l'approbation et le suffrage de la religion. Par conséquent, ennui, dégoût, lassitude, inconstance, respect humain, paresse, indolence, délicatesse outrée sur la santé, obstacles d'occupations mondaines commandées par les désirs inquiets et trop vifs de s'agrandir, de s'élever; prétextes souvent vains, dispenses frivoles, parce que ce ne sont point des raisons de religion et de devoir, ce ne sont que des raisons de passions et de cupidités.

Quand je dis un propos saint et religieux, vous concevez, Messieurs, que la présence et l'assiduité ne suffisent pas pour en remplir les obligations, et qu'il demande la présence de l'esprit et du cœur. Présence de l'esprit et du cœur, qui se manifestera, qui se rendra sensible par l'air de modestie, de recueillement, d'attention; par la gravité, la décence dans les cérémonies du culte extérieur. En effet, ne paraître dans ce sanctuaire que pour y paraître, que pour se montrer, plutôt que pour prier, pour invoquer; prêter sa voix aux louanges de Marie, et leur refuser son attention; ces prières saintes que l'Eglise consacre à l'honneur de Marie, les réciter avec une précipitation qui annonce le dégoût et l'ennui, ou qui cherche à le prévenir; qui marque moins d'empressement à payer cette espèce de tribut, à remplir ce devoir d'hommages et de supplications, que d'impatience d'être délivré d'un fardeau qui pèse et qui fatigue : au lieu d'honorer Marie, ce serait l'outrager ; au lieu de mériter sa protection, ce serait s'en rendre indigne ; au lieu d'attirer les grâces du ciel, ce serait en détourner le cours et en tarir la source.

Heureux, et mille fois heureux, les temps de nos pères! ils virent se former sous leurs yeux ces associations saintes dont nous soutenons avec peine les débris, et dont nous n'espérons que faiblement de rendre la chute plus lente, et de retarder pour quelques années le déclin et la ruine entière; ils en virent les progrès prompts et rapides. La cour, la ville, le siècle et l'Eglise, l'épée et le barreau, tout se pressait de grossir la troupe fervente des serviteurs de Marie. Ils virent le courtisan et le militaire, le pontife et le magistrat réunis à l'ombre de ce sanctuaire, oubliant les différences de rang et de dignité, de profession et de talent, ignorer toute autre rivalité que l'émulation de zèle et de ferveur. Ici, tout nous annonce leur piété; ici, tout ne nous reproche-t-il pas l'affaiblissement de la nôtre? ici, selon l'expression du prophète, ces murs mêmes, enrichis par de saintes profusions, parlent pour eux : *lapis de pariete clamabit* (*Habac.*, II, 11); ici, les murs dont l'enceinte solitaire n'offre qu'un vide et un désert ne parlent-ils point contre nous? *lapis de pariete clamabit.*

Sur cela, permettez, Messieurs, que je vous peigne les sentiments les plus intimes de mon cœur, en rappelant à votre souvenir un des traits les plus touchants des livres saints. Depuis soixante et dix ans, Jérusalem réduite en cendres attendait et appelait les moments que le Seigneur avait marqués pour la faire renaître, et lui rendre son ancienne splendeur. Esdras part de Babylone, il arrive dans la terre de ses pères; il rassemble les restes épars et timides d'Israël, il marche à leur tête, ses regards avides cherchent de toute part la maison du Seigneur ; il ne voit, il ne trouve que le lieu où fut le temple, il s'avance ne foulant aux pieds que des ruines et des débris; les anciens lui disent : là, où vous n'apercevez que des ronces et des pierres dispersées, étaient les parvis et les portiques qui couvraient de leur ombre Juda et Benjamin ; ici, l'autel où coulait le sang des victimes; plus loin s'élevait le sanctuaire où reposait l'arche du Dieu vivant. Hélas ! les portiques, le temple, l'autel, le sanctuaire, l'arche de l'alliance, tout cela fut, il n'est plus ! nos pères l'ont vu, leur triste postérité ne se flatte point de le revoir. A ce spectacle désolant, s'éleva dans les airs un cri formé de mille cris plaintifs, de soupirs, de gémissements, de regrets; les rives du Jourdain en retentirent et les répétèrent mille fois.

O Esdras ! ô saint conducteur d'Israel, j'ai vu un spectacle auquel vous auriez aussi donné vos larmes ! j'ai vu le sanctuaire consacré au culte de la reine du ciel et de la

terre, destiné à célébrer les louanges, à invoquer la protection de la mère de cet Homme-Dieu que l'univers adore; j'ai vu ce sanctuaire dans toute la pompe de sa gloire, dans toute la richesse de ses ornements, dans ses plus saintes et ses plus augustes solennités; je l'ai vu désert, abandonné, attendre, appeler vainement son peuple et ses enfants! O Esdras, vous n'aviez à désirer, à regretter que le temple, vous étiez environné d'un peuple zélé et fidèle. Or dans quel temple Dieu est-il mieux adoré en Dieu que dans le sanctuaire des cœurs purs et fervents? Ici, nous n'avons que le temple, et qu'est-ce que le sanctuaire sans adorateurs? Seigneur, donnez-moi les vertus, les talents, les succès du restaurateur de Sion. Israël eut la consolation de revoir la richesse et la splendeur de son premier temple. Que ce sanctuaire revoie l'éclat et la gloire de ses anciennes solennités. Non, ce n'est point à moi et aux faibles efforts de mon zèle, c'est à vous, Messieurs, et à l'autorité puissante et persuasive de vos exemples qu'est réservé ce grand ouvrage. On aimera à vous suivre, à vous imiter dans vos engagements avec Marie, lorsque vous en remplirez les devoirs et les obligations. Considérés du côté de ceux qui les ont pris, ils demandent de la constance, de l'assiduité, de l'exactitude. Cette première réflexion dont il m'a semblé que les principes demandaient une discussion plus détaillée et plus développée m'a entraîné trop loin. Je ne ferai que montrer rapidement les deux autres réflexions, qui ont moins besoin d'être approfondies. Vos engagements, considérés dans leur nature et dans leur essence, exigent de vous une vie pure et sainte; vos engagements, considérés par rapport aux circonstances du temps et aux mœurs de notre siècle, vous commandent une sévère et scrupuleuse attention à tous les devoirs qu'imposent la religion et la raison.

2° Obligation d'une vie pure et sainte; obligation que vous imposent vos engagements avec Marie, considérés dans leur nature et leur essence. Si vous pouviez en douter, je vous dirais que le culte de Marie n'est un culte pur, saint, digne d'un chrétien que parce qu'il a pour premier objet le Dieu qui a répandu sur elle les dons de sa grâce, qui a produit ses vertus, qui a couronné ses mérites; qu'il n'est un culte pur et saint qu'autant qu'il augmente, qu'il épure, qu'il perfectionne la piété. Je vous représenterais que l'invocation de Marie n'est utile qu'autant que nous serons ardents à souhaiter la grâce, fervents à demander la grâce, vigilants à préparer les voies à la grâce, prompts à recevoir les richesses de la grâce, souples à suivre les impressions de la grâce, fidèles à profiter des bienfaits de la grâce, attentifs à conserver, à augmenter les dons de la grâce, actifs et laborieux pour avancer dans les routes de la vertu par le secours de la grâce, et pour mériter par nos vertus de nouveaux accroissements de la grâce. Je vous représenterais que Marie dédaigne, rejette, réprouve tout culte qui n'a pas son principe dans la crainte et l'amour de Jésus; que loin d'obtenir le secours, l'appui de Marie, on ne se ferait qu'un droit à ses anathèmes par une invocation, par une confiance oisive et stérile, par une confiance employée à se tranquilliser dans son péché et à se promettre l'impunité de son péché; que la protection de Marie n'est que pour le pécheur qui aspire à devenir pénitent: que tout culte de Marie qui n'honore pas incomparablement plus le fils déshonore, pour ainsi dire, la mère; enfin, que plus le culte de Marie est saint en lui-même, plus il demande un cœur pur et une conduite irréprochable, plus il exige surtout de vous que vous ne fassiez rien d'indigne de la pureté de ce culte.

3° Je ne dis pas seulement irréprochable dans l'accomplissement des devoirs essentiels, je dis irréprochable dans l'observation de tout ce que prescrivent la religion et la raison. Troisième obligation que vous imposent vos engagements avec Marie, considérés par rapport aux circonstances du temps et aux mœurs de notre siècle.

Siècle d'un zèle louable pour les observances communes, publiques et solennelles de la religion; siècle cependant rempli d'ennemis de Marie et de son culte, qui, adroits à cacher leurs vices ou leurs travers sous des apparences de vertu, travaillent à détruire la dévotion à Marie par leur affectation à en déplorer les abus, la représentent comme inutile; siècle d'orgueil et de faste, qui, traitant la dévotion à Marie de dévotion populaire, prétend qu'elle ne convient qu'aux esprits faibles ou superstitieux.

Pour vous instruire des obligations que vous imposent ces préjugés, il suffira de vous rappeler le précepte et les remontrances de l'apôtre aux premiers chrétiens. Mes frères, vous dirai-je avec lui, vous marchez souvent au milieu d'une nation méchante et perverse; elle compte vos pas, elle éclaire vos démarches. Loin de chercher en vous des vertus à louer, elle n'aspire qu'à trouver des défauts à blâmer. L'honneur de la dévotion à Marie est entre vos mains: que votre conduite en soit la gloire et l'éloge; que vos mœurs pures et sans reproche condamnent au silence le zèle peu éclairé, l'erreur masquée et déguisée, l'ignorance hautaine et fastueuse, le libertinage hardi à critiquer et fécond en impostures: *Ut bene facientes obmutescere faciatis hominum imprudentium ignorantiam.* (I *Petr.*, II, 15.)

Apprenez par votre exemple que les dévotions que l'Eglise autorise ne retirent point des dévotions que l'Eglise commande; qu'un culte moins solennel, moins éclatant n'éteint point l'ardeur et l'empressement pour le culte public et commun; que plus on est à Marie, plus on est à Jésus; que vous ne servez, vous n'invoquez, vous n'honorez Marie que pour obtenir par son secours la grâce d'honorer Jésus, d'invoquer Jésus, de servir Jésus avec plus de ferveur et de fidé-

lité : *Ut obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.*

Apprenez que la dévotion à Marie n'a des abus et des excès que pour des âmes qui sont d'un caractère à outrer tout; apprenez par votre exemple qu'elle n'inspire ni l'oubli des devoirs, ni la licence de pécher, ni la sécurité dans le péché; qu'on voie par l'accroissement continuel de votre ferveur et de vos vertus que la dévotion à Marie est une source des grâces les plus fortes et les plus abondantes, des grâces de choix et de prédilection; montrez que la dévotion à Marie fait encore aujourd'hui, comme elle a fait autrefois, des Dominiques, des François, des Bernards, des Thérèses, des Xaviers, des Stanislas, des Régis : *Ut obmutescere faciatis...*

Apprenez à ce siècle de faste et d'orgueil que la dévotion à Marie n'est ni faiblesse ni petitesse de génie, ni illusion ni prestige de la superstition ; qu'elle est une dévotion digne des plus grands hommes et des plus grands saints ; appprenez-le lui par une piété sage et mesurée dans ses démarches, douce et modérée dans son zèle, tendre et bienfaisante dans sa charité, ferme et constante dans ses résolutions, courageuse et intrépide dans ses épreuves, aimable et complaisante dans la société, fidèlement et inviolablement attachée aux devoirs de l'état et de la condition où la Providence vous a placés : *Ut obmutescere faciatis...*

En un mot, pensez, et ne l'oubliez jamais, que dans un homme spécialement dévoué à Marie on étudie, on examine tout, on relève, on exagère tout, on censure, on critique tout : manquer d'exactitude et de régularité pour assister au culte public, une vivacité, un caprice, une indiscrétion, que sais-je? une bagatelle, un rien, ce qu'on n'aperçoit pas en tout autre, on ne le pardonnera pas à un serviteur de Marie. S'il conserve un défaut, s'il lui manque une vertu, ce sera un crime et presque un scandale que l'erreur ou le faux zèle sauront employer pour décrier la dévotion à Marie, pour en exagérer les abus, pour en précipiter le mépris et l'oubli dans le peuple chrétien.

Non, Vierge sainte, vous n'aurez point à nous reprocher que par nous votre nom soit blasphémé parmi les nations. Le respect, la confiance, l'espérance, la reconnaissance, votre pouvoir, votre bonté, les bienfaits que vous procurez à ceux qui vous invoquent et s'efforcent d'imiter vos vertus; nos engagements, nos résolutions, notre foi, notre raison, notre cœur, tout nous attache à votre service. Loin de vouloir diminuer la gloire et obscurcir la sainteté de votre culte, que ne nous est-il donné d'amener à vos pieds toutes les nations de l'univers! Ah! du moins, par nos mœurs et par nos actions nous forcerons l'audace qui s'élève contre vous à rougir de ses impostures. Daignez bénir les vues et les projets de notre zèle; obtenez-nous la grâce de vous honorer ici-bas par nos vertus, afin que sur vos pas et par votre protection nous arrivions à la gloire dont vous jouissez dans le ciel. Ainsi soit-il

EXHORTATIONS

SUR LE SACREMENT DE PÉNITENCE.

EXHORTATION Ire.

SUR LE SACREMENT DE PÉNITENCE.

Pœnitentiam agite. (*Matth.*, III 2.)

Faites pénitence.

Telle est, Messieurs, la première loi qui nous est imposée; une loi que nous accomplissons avant même que de la connaître.

Le péché du premier homme ayant rendu tous les hommes pécheurs, il a fallu, dit saint Augustin, pour maintenir les droits de la justice de Dieu, pour venger l'outrage fait à l'autorité de Dieu, pour rétablir en quelque sorte l'ordre établi de Dieu et renversé par l'homme; il a fallu que dès là que tout homme naît pécheur, tout homme naquît pénitent. Un homme pécheur, c'est un désordre, et un grand désordre ; un homme qui a été pécheur et qui n'est pas pénitent, c'est le comble des désordres.

Aussi, depuis que le péché s'est introduit sur la terre, la terre n'a presque été que douleurs et larmes, qu'erreur et ténèbres, que maladies et mort; pénitences du péché, pénitences publiques, solennelles, continuelles de tous les hommes et de tous les siècles ; pénitence qui a commencé avec le monde, et qui ne finira qu'avec le monde !

Or, si un péché en quelque sorte étranger, un péché imputé, transporté, a condamné les hommes à la pénitence, combien est-il plus nécessaire de faire pénitence des péchés commis par notre volonté propre, des péchés personnels !

S'il doit être pénitent, l'homme qui n'a péché que par la volonté et dans la volonté d'un autre homme, sous quel prétexte se dispenserait-il d'être pénitent, l'homme qui a péché par le consentement et la dépravation de sa propre volonté, contre les lumières, contre les grâces qu'il a reçues, contre les attraits et les remords qu'il a éprouvés? Disons plus : si tout homme, dès

là qu'il a été pécheur, doit être pénitent, combien est-il obligé de vivre en pénitent, l'homme chrétien, s'il est devenu pécheur! Que d'engagements particuliers il a à une pénitence sévère! Engagement de plus de connaissances, de grâces, de remords;.... engagement de plus de perfidie après tant de bienfaits;.... engagement d'imitation, comme chrétien : il est disciple d'un Dieu qui n'est venu sur la terre que pour être un Dieu pénitent. Sa naissance pauvre, pénitence du péché; sa vie retirée et obscure, pénitence du péché; sa vie publique et souffrante, pénitence du péché; sa mort ignominieuse, pénitence du péché. Or, si un Dieu-Homme a fait une si sévère pénitence pour nos péchés, convient-il au disciple de ne pas marcher sur les traces du maître?

Le chrétien, comme chrétien, nous paraîtrait-il le plus parfait des justes, le plus fervent des saints, il doit être un juste pénitent, un saint pénitent : s'il n'est pas pénitent, il n'est pas disciple de Jésus-Christ, il ne marche pas sur les traces de Jésus-Christ, il ne suit pas les leçons de Jésus-Christ, il n'est pas véritablement chrétien. Comment serait-il juste, comment serait-il saint?

Plût au ciel, Messieurs, que nous n'eussions point d'autre engagement à la pénitence, qu'un engagement d'imitation et de christianisme! Nous le savons, que nous avons été, que nous sommes pécheurs; et nous serions encore bien plus pécheurs si nous ignorions que nous le sommes.

Il n'est donc aucun de nous qui ne doive se regarder comme un homme assujetti aux rigueurs de la pénitence, dévoué aux humiliations de la pénitence : *Pœnitentiam agite.*

Mais par rapport à l'homme chrétien, distinguons une double pénitence : la pénitence que les théologiens nomment pénitence-vertu; la pénitence que les théologiens nomment pénitence-sacrement. La pénitence-vertu, c'est cette pénitence qui consiste dans le regret du péché, dans la détestation du péché, dans la réparation du péché. La pénitence-sacrement est la pénitence qui, à toutes ces dispositions, à tous ces sentiments, à toute cette conduite de l'homme pénitent, ajoute les qualités et les actions que Jésus-Christ a exigées pour conférer la grâce de la réconciliation dans le sacrement de la pénitence. La pénitence-sacrement renferme donc tout ce qui constitue la pénitence-vertu, et elle y ajoute.

Sacrement de pénitence, chef-d'œuvre des miséricordes de Jésus-Christ : à ne consulter que l'ingratitude, la perfidie, le crime du pécheur, et la grandeur de Dieu, on serait tenté de prendre à la rigueur de la lettre ce que dit saint Paul, que la terre qui a été arrosée et qui a reçu inutilement le sang du Sauveur ne sera qu'une terre maudite, et que l'homme sacrilége qui a foulé aux pieds ce sang de l'alliance ne méritera plus de trouver ni médiation, ni médiateur; qu'un pécheur déjà réconcilié avec Dieu et justifié par le baptême, s'il redevient pécheur, ne peut presque jamais redevenir pénitent. Mais l'Apôtre lui-même, en mille endroits, explique et tempère la dureté apparente de ces textes.

Dieu est grand, mais il est surtout grand en miséricorde. La conduite du pécheur n'est souvent qu'ingratitude et perfidie; mais la bonté de Dieu l'emporte sur toute la méchanceté des hommes. Ce Dieu, si riche en miséricorde, nous a préparé une seconde planche après un nouveau naufrage. Autant de fois que nous avons péché, soyons vraiment pénitents, et nous serons justifiés.

Vous donc, qui que vous soyez, Jésus-Christ vous attend, il vous invite, il vous appelle; venez au bord de la piscine, il vous plongera dans cette eau salutaire; vos maux les plus invétérés feront place à la santé, à la vigueur de vos premières années; venez, mais venez avec les dispositions que demande le sacrement.

Dispositions d'un cœur vrai et sincère, dispositions d'un cœur touché et attendri, dispositions d'un cœur déterminé à embrasser les moyens propres à expier, à réparer le péché. Trois sortes de dispositions qui se rapportent aux trois parties qui composent le sacrement de pénitence, la confession, la contrition, la satisfaction. La confession qui accuse le péché, la contrition qui déteste le péché, la satisfaction qui répare le péché. Dispositions d'un cœur vrai et sincère, appliqué à connaître et à faire connaître ses péchés par la confession; dispositions d'un cœur touché et attendri, qui pleure et qui déteste le péché par la contrition; dispositions d'un cœur plein de force et de courage, qui expie, qui répare le péché par la satisfaction.

Première disposition qu'il faut apporter au sacrement de pénitence : disposition d'un cœur vrai et sincère, appliqué à connaître le péché et à le faire connaître par la confession.

Non, Messieurs, je ne suis point surpris que l'hérésie ait attaqué ce dogme; ce qui m'étonne, c'est que l'orgueil humain ait respecté pendant tant de siècles une pratique si humiliante pour la vanité, si désespérante pour l'amour-propre, et nous pouvons le dire, c'est une des preuves les plus convaincantes qu'elle nous vient immédiatement de Jésus-Christ, et qu'elle a sa source et son origine dans la source même et l'origine de la religion.

En vain les sectaires disputent sur les textes de l'Ecriture, sur les passages des Pères; en vain cherchent-ils à se défendre contre l'autorité de l'Eglise par quelques faits qu'ils ont recueillis et qu'ils entendent mal dans les monuments ecclésiastiques. L'esprit humain réussit à confondre tout, à embrouiller tout; cependant il est des vérités si claires, si palpables, si lumineuses, que l'esprit, avec toutes ses ruses, avec

toutes ses subtilités, est obligé d'avouer sa défaite par son silence. Lorsqu'on lit les ouvrages des sectaires, ont voit qu'ils ont employé toutes les couleurs de l'éloquence pour peindre, de la manière la plus vive, l'intolérable joug et la tyrannie affreuse de l'Eglise romaine. Quoi ! disent-ils, forcer l'homme à pénétrer, à démasquer les horreurs de sa conduite, et à s'avouer plus fécond en crimes et plus souvent plus misérable qu'il ne paraît !

Je ne dis point, avec Tertullien, que dès là que Dieu a parlé, c'est à l'homme de se taire et d'obéir. Je dis, que faites-vous ? plus vous montrez ce que la confession a de dur, de triste, d'humiliant pour l'homme, plus vous nous montrez que cette pratique n'a pu être imposée aux hommes par d'autres hommes, et que si un Dieu ne l'avait pas commandée, les hommes ne l'auraient jamais acceptée; plus vous nous montrez qu'elle n'a pu s'étendre jusqu'à nous que parce qu'elle y est arrivée garantie par l'autorité de tous les peuples et de tous les siècles qui nous ont précédés.

Vous prétendez que cette pratique fut ignorée dans la primitive Eglise, qu'elle est une innovation dans les usages et la discipline de l'Eglise : il fut donc un siècle qui ignora la nécessité de la confession; je dis plus, le jour qui précéda le jour auquel cette pratique fut établie, cette pratique était ignorée de l'Eglise; l'Eglise ne regardait point la confession comme nécessaire, l'Eglise pensait, l'Eglise enseignait que la confession n'était point nécessaire. Hier on enseignait que la confession n'était point nécessaire, aujourd'hui on ose l'exiger, et l'universalité ne réclame pas contre cette odieuse nouveauté, et l'univers reçoit le joug qu'on lui impose; il croit tout le contraire de ce qu'il croyait hier; il fait tout le contraire de ce qu'il faisait hier ! Sans raisons, sans autorité, contre toute raison, contre toute autorité, le monde entier reçoit dans un jour, dans un moment, une loi désespérante pour toutes les passions ! Plus cette loi est pénible, plus il est démontré qu'elle n'a pu être imposée par les hommes, qu'elle a Jésus-Christ pour auteur, qu'elle a subsisté dans tous les temps.

Je suis persuadé, Messieurs, que ce raisonnement seul suffirait pour fixer votre esprit; ou plutôt, votre foi profondément établie, n'a pas besoin qu'on lui prête des secours et de l'appui. Mais comme, selon la remarque de saint Augustin, la foi la plus pure a besoin d'être réveillée et animée, ne laissons pas de nous rappeler le texte si précis, si formel dans lequel les Pères et les théologiens de tous les siècles ont puisé la doctrine de la nécessité de la confession : *Quorum remiseritis....* (*Joan.*, XX, 23.) Il faut donc distinguer entre pécheur et pécheur : *Quodcunque solveris.* (*Matth.*, XVI, 19.) Il faut donc distinguer entre péché et péché.

C'est d'après ces textes que le concile de Trente décide que la confession est un jugement. Jugement volontaire du côté du pécheur; jugement de justice et de grâce tout à la fois du côté du ministre. Jugement volontaire du côté du pécheur : il est l'accusateur, le témoin; on ne peut, on ne doit croire de lui que ce qu'il en dit lui-même. Jugement de grâce et de justice du côté du ministre. S'il n'était que de pure justice, le pécheur n'y gagnererait rien ; s'il n'était que de grâce, tout homme serait absous, tout péché serait remis. Il faut donc que le juge connaisse, par conséquent, que le pécheur s'accuse. Il est d'ailleurs dispensateur, économe ; il doit voir à qui il doit donner, combien il doit donner, quand il doit donner, comment il doit donner, avec plus ou moins d'indulgence. Jugement de grâce : il doit proportionner les conseils, les remèdes, les préservatifs à l'état, au caractère, à la faiblesse, aux occasions. Jugement de justice : il doit proportionner, autant qu'il peut, l'expiation au nombre, à l'énormité, au scandale, à la malice et aux suites du péché.

Mais pourquoi Jésus-Christ a-t-il établi la confession ? pour couper jusqu'à la racine du péché, qui est l'orgueil; pour en augmenter le regret, et nous aider à le réparer par la honte que nous éprouvons en le confessant; pour prévenir et empêcher les rechutes, soit par la crainte de s'exposer encore à l'humiliation de redire ses fautes, soit par l'impression que peuvent faire sur nous les avis salutaires que nous recevons ; pour nous conférer des grâces abondantes, et nous faire éprouver les douceurs de la paix et de la tranquillité d'une bonne conscience ; enfin, pour la consolation du pénitent, qui doit nourrir dans son cœur la douleur d'avoir offensé Dieu, mais qui doit en bannir l'inquiétude et le découragement. Oui, peut-il dire avec confiance, puisque j'ai commencé de réparer mon péché, puisque j'ai suivi la voie de Jésus-Christ, et embrassé le moyen qu'il me fournit de sortir de l'abîme où je m'étais précipité; je puis, je dois espérer qu'il me pardonnera, qu'il oubliera sa justice pour ne se souvenir que de sa miséricorde, et que les mérites de sa passion achèveront de me purifier et de me rendre digne de l'héritage dont il a pris possession pour moi dans le ciel. Ainsi soit-il.

EXHORTATION II.

SUR LA PÉNITENCE.

Pœnitentiam agite. (*Matth.*, III, 2.)

Faites pénitence.

Oui, Messieurs, pour ne laisser aucun doute dans nos esprits sur la nécessité de la confession, il ne faut qu'approfondir la nature et l'essence du sacrement de pénitence. C'est un sacrement dans lequel le prêtre tenant la place de Jésus-Christ, rejette ou reçoit, absout ou condamne, lie ou délie le pénitent, lui accorde ou lui refuse la grâce de la réconciliation. Et tel est, dit saint Léon, le pouvoir, telle est l'autorité suprême de ce ministre de la réconciliation, que la sentence

prononcée sur la terre règle et détermine la sentence prononcée dans le ciel : *Les péchés que vous aurez remis seront remis ; les péchés que vous aurez retenus seront retenus.* (*Joan.*, XX, 23.) Mais, reprend saint Grégoire, quelque grand que soit le pouvoir du prêtre, ce pouvoir n'est pas un pouvoir libre, indépendant, souverain ; un pouvoir arbitraire, sans règles, sans assujettissement : c'est un pouvoir de dispensation et d'économie.

Le ciel ne ratifie la sentence de la terre, le jugement de Dieu ne suit le jugement de l'homme, qu'autant que ce jugement est fondé sur les règles de la sagesse, de l'ordre, de la justice. En vain le prêtre prononcera les paroles de grâce et de salut, si le pécheur n'est véritablement pénitent. Le jugement du ciel condamne celui qui est absous par le jugement de la terre; il rejette celui que le prêtre reçoit ; il laisse dans les liens et l'esclavage du péché celui qu'il remet dans la liberté des enfants de Dieu ; le sang de Jésus-Christ coule alors entre les mains de son ministre, non pour justifier, mais pour réprouver; et loin de sauver le pécheur, il n'a de force que pour perdre et le dispensateur téméraire et le faux pénitent.

De là concluons avec saint Thomas : donc afin que le sang du Dieu Sauveur ne soit pas indignement profané, il faut que le prêtre, comme dispensateur sage et fidèle, ne le répande, ce sang adorable, que sur une terre préparée à le recevoir, et disposée à en profiter : donc il faut qu'il distingue, comme nous l'avons déjà dit, entre pécheur et pécheur, entre péché et péché, entre pénitent et pénitent ; donc il faut que le pénitent soit connu par le prêtre; qu'il soit connu et dans ses iniquités passées, et dans ses dispositions présentes ; donc il faut que le pénitent se fasse connaître au prêtre, qu'il se montre au prêtre, qu'il introduise le prêtre dans tous les mystères de sa conduite et de son cœur.

De ces principes solides il est aisé, Messieurs, de conclure quelles qualités doit avoir cette partie du sacrement que l'on nomme confession. Je les renferme en ces deux propositions : il faut que le pénitent se connaisse, il faut que le pénitent se fasse connaître; il faut que le pénitent se connaisse, donc étude et examen avant la confession ; il faut que le pénitent se fasse connaître, donc vérité et sincérité dans la confession.

Il faut que le pénitent se connaisse : prenez garde, Messieurs, le pénitent n'obtient la grâce de la réconciliation dans le sacrement de pénitence qu'autant que le ciel ratifie le jugement prononcé sur la terre, qu'autant que Dieu absout celui qui est absous par le prêtre. Par conséquent le pénitent n'obtient la grâce de la réconciliation dans le sacrement de pénitence qu'autant qu'il se montre aux yeux du prêtre tel qu'il est aux yeux de Dieu. Car si le pénitent s'ignore et ne se connaît pas, ou si par sa faute le pénitent dissimule et ne se montre pas, alors dans le même homme il faudra distinguer deux hommes : l'homme que le prêtre voit, et qui est tout différent de l'homme que Dieu voit ; l'homme que Dieu voit, et qui n'est pas moins différent de celui que le prêtre ne voit pas.

Par conséquent, lorsque le prêtre dira à l'homme qu'il voit, je vous absous et je vous justifie au nom de Jésus-Christ; Dieu dira à l'homme qu'il voit, le sang de Jésus-Christ vous condamne et vous réprouve. Par conséquent le jugement du ciel ne suivra le jugement de la terre, il ne sera conforme au jugement de la terre, qu'autant que l'homme qui paraît aux yeux du prêtre sera le même homme que celui qui paraît aux yeux de Dieu. Par conséquent encore il est nécessaire que le pénitent soit connu du prêtre tel qu'il est connu de Dieu ; par conséquent, enfin, il est nécessaire que le pénitent se connaisse, qu'il travaille du moins, qu'il travaille sérieusement, qu'il s'applique solidement à se connaître tel que Dieu le connaît. Or comment Dieu connaît-il le pécheur, le pénitent? Dieu connaît, Dieu voit l'homme dans le nombre et la multitude de ses péchés, dans la nature et la grièveté de ses péchés, dans la source et l'occasion de ses péchés, dans ce qu'il a de pente et d'attachement au péché.

Le nombre, la grièveté, les causes, les suites de vos égarements, voilà ce que Dieu connaît, voilà ce que vous devez chercher à connaître. Reprenons

D'abord, le nombre et la multitude des péchés. Je me persuade, Messieurs, que je ne fais que suivre les désirs et l'attrait de votre piété, lorsque, dans ces entretiens simples et familiers, je remonte aux grands principes de la religion, pour vous développer et vous montrer jusque dans leur source les vérités qui sont l'objet de notre foi, ou la règle de nos mœurs. Rien de grand, de sublime, de majestueux comme notre religion, lorsqu'on sait l'étudier, l'approfondir, en développer l'ordre, l'enchaînement, l'économie. Bornons-nous à l'article que nous avons entrepris d'expliquer. Cette nécessité du détail de l'accusation dans le sacrement de pénitence; cette nécessité de rappeler à son souvenir et d'avouer au prêtre le nombre, l'énormité, les circonstances aggravantes, les diverses espèces, l'occasion, le principe, les suites de ses péchés; cette nécessité, dis-je, on s'y soumet, parce qu'on est soumis et docile à la voix de l'Eglise qui commande, qui exige ce détail, qui nous annonce que Jésus-Christ le veut et nous y assujettit. Ce qu'on ignore, et cette ignorance est souvent la cause du peu d'attention, du peu d'étude, du peu de réflexion que l'on apporte à s'examiner; ce qu'on ignore, c'est que le sacrement de pénitence demande et suppose nécessairement une accusation détaillée et circonstanciée. Nous l'avons dit, nous ne pouvons trop le redire, puisque de ce principe simple et unique coulent tous nos devoirs et toutes nos obligations par rapport au sacrement de pénitence. Le sacrement de pénitence est un sacrement dans lequel le prêtre, comme juge et en qualité de

juge, reçoit le pénitent à la grâce de la réconciliation. Jugement du prêtre qui doit être fondé sur les règles invariables de la justice et de l'équité, autant que de la douceur et de la charité évangélique ; en sorte que le prêtre ne rejette point le vrai pénitent et ne reçoive point le pénitent trompeur ou trompé; ajoutons que le prêtre doit proportionner la satisfaction pour le passé, et mesurer les précautions pour l'avenir sur les péchés et sur les dispositions du pénitent. Or, de là que suit-il ? le voici, Messieurs : le prêtre doit recevoir ou remettre le pénitent; imposer des satisfactions plus ou moins rigides ; commander plus ou moins de précautions, selon que l'homme est plus ou moins pécheur, selon que l'homme lui paraît plus ou moins pénitent.

Raisonnons sur ce principe, et ne parlons d'abord que du nombre des péchés, et disons : des péchés plus ou moins nombreux rendent l'homme plus ou moins coupable; donc ils rendent l'homme plus ou moins redevable à la justice divine; donc ils doivent être expiés et réparés par des satisfactions plus ou moins rigides; donc le prêtre ne peut prononcer et décider sur l'étendue qu'il doit donner, ni sur les bornes qu'il doit mettre à la satisfaction du pénitent, s'il ne connaît le nombre et la multitude des fautes du pécheur.

Raisonnons encore : des péchés plus ou moins nombreux ont formé des habitudes plus ou moins fortes; des péchés plus ou moins nombreux supposent plus ou moins d'oubli de Dieu et de la religion, plus ou moins de perversité dans le cœur, plus ou moins de sensibilité et de délicatesse dans la conscience, plus ou moins de facilité à suivre le premier mouvement des passions, plus ou moins d'obstination à résister à la grâce; donc des péchés plus ou moins nombreux sont une règle par laquelle le prêtre voit s'il peut juger des dispositions du pénitent, des obstacles ou des facilités de la conversion, de l'empire des passions, de la force des habitudes; donc le prêtre ne peut sagement prononcer et décider s'il doit accorder ou différer au pénitent le bienfait de la réconciliation, s'il ignore le nombre et la multitude des fautes du pécheur; donc, encore, le prêtre ne peut sagement prononcer et décider sur ce qu'il doit ou sur ce qu'il ne doit pas commander de précautions au pénitent, si le prêtre ignore le nombre et la multitude des fautes du pécheur; donc la nécessité d'accuser le nombre et la multitude de ses péchés au tribunal de la pénitence est une nécessité fondée sur la nature même et sur l'essence du sacrement de pénitence.

Or, ce que le pénitent est obligé de faire connaître, il est obligé de s'appliquer sérieusement à le connaître.

Il ne suffit donc pas pour se préparer à cette accusation que demande nécessairement le sacrement de la pénitence; il ne suffit pas de se borner à une connaissance frivole et superficielle de sa conduite, de jeter un coup d'œil rapide et souvent distrait sur la trace de ses pas, de se rappeler un souvenir confus des sentiers dans lesquels on a marché; il s'agit d'entrer, autant qu'il est moralement possible, en jugement avec soi-même, dans un jugement dont la rigueur et l'exactitude imitent la rigueur et l'exactitude des jugements de Dieu, de se peser soi-même dans la même balance dans laquelle Dieu pèse les œuvres des hommes, d'emprunter, pour ainsi dire, cet œil perçant, ces regards vifs et pénétrants de Dieu auxquels rien n'échappe, soit à la lumière du soleil, soit dans les épaisses ténèbres de la nuit ; il s'agit de se voir soi-même comme on est vu de Dieu, de se connaître soi-même comme on est connu de Dieu.

Par conséquent, la connaissance de soi-même, que demande et qu'exige le sacrement de pénitence, n'est point une connaissance qui se borne aux fautes et aux péchés extérieurs de la conduite, c'est une connaissance qui s'étend aux fautes et aux péchés intérieurs de l'âme; une connaissance par laquelle on pénètre dans les idées, les pensées, les réflexions, les doutes, les agitations, les obstinations, les indocilités de son esprit; par laquelle on descende dans l'abîme des mouvements, des penchants, des inclinations, des désirs, des complaisances, des craintes et des espérances, des haines et des amours, des antipathies et des aversions, des faiblesses et des fragilités de son cœur, par laquelle on suive dans leur course rapide les songes, les fantômes, les illusions, les rêveries de son imagination.

Car quel est le pécheur, quelque coupable qu'il soit par sa conduite, qui ne le soit peut-être encore plus par ses pensées, par ses désirs, par ses projets et par ses desseins ? Quel est l'homme, quelque juste qu'il se croie dans sa conduite, qui ne soit souvent pécheur par son esprit, par son cœur, par son imagination? L'âme la plus attentive à mesurer ses démarches, dit l'Esprit-Saint, tombe sept fois chaque jour. Si ce ne sont pas des chutes extérieures, ce sont des chutes intérieures. L'homme présomptueux qui croit ne point pécher par cela même est un pécheur. Vous croyez n'avoir rien à vous reprocher, dites que vous ne vous voyez pas; dites que si vous connaissez votre conduite, vous ignorez, vous ne voyez pas votre cœur.

La connaissance qu'exige le sacrement de pénitence n'est pas une connaissance qui se borne au mal que l'on fait, c'est une connaissance qui s'étend au bien qu'on ne fait pas et qu'on devrait faire. Tant de lumières inutiles dans l'esprit, tant de grâces stériles dans le cœur, tant de prières, d'obligations omises et négligées; tant d'indifférence pour l'usage des sacrements; tant de pauvres qu'il fallait soulager, et qui n'ont point été secourus; tant de bons conseils qu'on a manqué de donner; tant de temps vide, et qu'on n'a employé ni pour sanc-

tifier les autres, ni pour se sanctifier soi-même.

Peut-être êtes-vous juste, si on ne considère que les péchés que vous ne commettez pas : vous êtes pécheur, et très-grand pécheur, si on considère les vertus que vous ne pratiquez pas ; car on fait le mal, dès qu'on ne fait pas le bien qui est prescrit, qui est ordonné. Le serviteur inutile est réprouvé avec le serviteur infidèle. L'arbre qui ne porte aucun fruit est jeté dans le feu, ainsi que l'arbre qui porte des fruits empoisonnés. Parce que s'il est pécheur, l'homme qui fait ce que la loi défend, sera-t-il juste, l'homme qui ne fait pas ce que la loi commande?

La connaissance qu'exige le sacrement de pénitence n'est pas une connaissance qui se borne aux péchés qui intéressent les devoirs communs à tous les hommes, c'est une connaissance qui s'étend aux péchés que chaque homme commet contre les devoirs particuliers de son état et de sa condition. Dans les grandes places, inattention, oisiveté, ignorance, inapplication, préjugés; entêtement dans ses idées, hauteur, dureté, rebuts, mépris; dédain pour les uns, complaisances trop lâches, trop faciles pour les autres ; décisions précipitées, jugements prononcés au gré du penchant, de l'inclination, de la faveur, de l'intérêt, de l'intrigue, de la haine. Dans le barreau, conseils peu médités, affaires suivies avec nonchalance, discutées et approfondies trop légèrement, commencées avec imprudence et témérité, soutenues par entêtement ou par vanité, embrouillées et prolongées par intérêt et par cupidité. Dans la finance, prêts, emprunts, exactions, dureté. Que sais-je? Maître sans zèle, sans attention pour le salut de vos domestiques, peut-être dur et difficile à servir, lent et avare à récompenser, et même à payer. Mari sans douceur et sans complaisance, sans ordre et sans arrangement dans vos affaires. Père distrait et dissipé, qui abandonne la jeunesse de ses enfants à l'impétuosité de leurs passions : chez vous l'homme isolé et sans rapport à son état peut paraître juste ; mais le maître, le mari, le magistrat, l'homme de barreau, l'homme de finance, l'homme d'épée, l'homme de négoce est pécheur.

La conaissance qu'exige le sacrement de pénitence n'est point une connaissance qui se borne aux péchés propres et personnels, c'est une connaissance qui s'étend même aux péchés qu'on se croit étrangers ; péchés étrangers que vous n'empêchez pas, et que vous pourriez empêcher par un avis sage, par une répréhension modérée ; péchés étrangers que vous n'empêchez pas, et que vous pourriez empêcher ; un mot prudemment placé, un discours adroitement porté à d'autres objets, un maintien modeste, un air froid et recueilli, un silence commandé par le zèle, la pudeur et la charité, tariraient tout à coup la source d'une conversation peu respectueuse pour la religion, peu charitable pour le prochain, peu mesurée sur les bienséances de la pudeur et de la modestie chrétienne ; péchés étrangers, qui vous deviennent des péchés propres et personnels, lorsque par respect humain, par complaisance, par une politesse prétendue, par mollesse et facilité de caractère, vous louez, vous approuvez, vous applaudissez ou vous semblez applaudir à ce que vous condamnez dans le fond du cœur; justes par vos actions personnelles, vous êtes, vous devenez pécheurs par les péchés d'autrui.

La connaissance qu'exige le sacrement de pénitence n'est point une connaissance qui se borne aux péchés griefs, c'est une connaissance qui s'étend jusqu'aux péchés moins énormes, qu'on appelle péchés légers, péchés véniels. Pourquoi? parce que trop souvent ce qui ne nous paraît qu'une faute légère est une faute considérable, surtout quand il s'agit de la charité et de la pudeur ; parce que des péchés moins légers qu'on réitère, qu'on multiplie, qu'on compte pour si peu de chose qu'on ne pense point à s'en accuser, par conséquent qu'on ne pense point à les réparer, à les éviter, forment peu à peu dans l'âme une habitude funeste de résister à la grâce, et de se livrer à ses penchants ; un fonds de faiblesse et de fragilité qui expose au danger de précipiter tôt ou tard dans des abîmes et dans des profondeurs de péchés du moins intérieurs, de péchés d'esprit et de cœur dont on ne s'apercevra presque pas, qu'on ne sentira pas, ou qu'on ne sentira point assez.

2° Ce n'est point assez, Messieurs, de connaître le nombre et la multitude de ses péchés, il faut en connaître la nature et la grièveté. Je ne parle point, vous êtes trop instruits pour qu'il soit besoin d'entrer dans ce détail, je ne parle point des circonstances qui changent l'espèce du péché, ou qui ajoutent un nouveau degré d'énormité à des péchés déjà trop énormes par eux-mêmes ; je parle des péchés devenus plus griefs parce qu'ils ont été commis avec plus de lumières dans l'esprit, avec plus de grâces et de saints mouvements dans le cœur, avec plus de remords et de résistances dans la conscience ; je parle des péchés qui, légers en eux-mêmes, deviennent des péchés griefs par les péchés qu'ils occasionnent et produisent, ou qu'ils peuvent produire et occasionner. Ce n'est qu'un mot de vivacité, d'humeur, d'impatience, mais il a blessé, irrité, révolté. Ce n'est qu'une raillerie, mais elle a répandu un ridicule qui a diminué l'estime, qui a nui véritablement à la personne qui en était l'objet. Ce n'est qu'une plaisanterie, mais elle a laissé du ressentiment et de la haine dans un cœur que vous saviez être trop délicat et trop sensible. Ce n'est qu'une parole trop libre, qui intéresse la religion ou la pudeur, mais elle a été entendue par des personnes peu instruites, et peut-être déjà chancelantes dans la foi ; par de jeunes personnes qui, dans l'impétuosité des passions naissantes, sont faciles à ébranler et à entraîner ; par

des personnes d'une imagination vive et passionnée, qui remarquent tout, qui saisissent tout, et n'oublient rien. Que sais-je? les péchés qu'on a commis soi-même n'auraient pas ôté la grâce; on la perd par les péchés que l'on fait commettre.

Ajouterai-je, Messieurs, qu'il ne suffit point de connaître le nombre et la grièveté des péchés, qu'il faut en étudier, en approfondir la cause, l'origine, le principe dans son caractère, dans ses habitudes, dans ses emplois, dans ses liaisons, dans la pente dominante de son cœur; qu'il faut en étudier les suites et les effets, considérer ce qu'ils ont mis de distraction et de dissipation dans notre esprit, de séduction et de contagion dans notre cœur, de sommeil et d'indolence dans notre volonté.

Pour ne rien ignorer de l'attention scrupuleuse avec laquelle on doit s'examiner, s'interroger, s'approfondir pour la confession, il suffit de revenir aux principes que nous avons déjà posés.

Dans le sacrement de pénitence, le ministre de réconciliation doit recevoir ou rejeter le pénitent, accorder ou différer le bienfait de la réconciliation, imposer des satisfactions plus ou moins rigides, commander plus ou moins de précautions, selon que l'homme fut plus ou moins pécheur, selon que l'homme lui paraît plus ou moins pénitent. Or le prêtre ne sait du pécheur, il ne peut en savoir que ce que le pécheur sait lui-même. Le prêtre ne voit le pénitent que tel que le pénitent se voit lui-même. Donc le pécheur qui se dispose au sacrement de pénitence, doit s'appliquer sérieusement à connaître le nombre et la multitude de ses péchés, la nature et la grièveté de ses péchés, la source et l'occasion de ses péchés, les suites et les funestes effets de ses péchés.

Je finis, Messieurs, je remets à un autre entretien ce qui me reste à dire sur cet article essentiel du sacrement de pénitence, et sur les moyens qu'il faut prendre pour parvenir à cette connaissance de soi-même.

Vous nous ordonnez, Seigneur, d'y apporter tous nos soins et l'application la plus grande de notre esprit : nous obéirons à ce que vous commandez, mais nous n'espérons rien de nos faibles lumières, nous ne comptons que sur les vôtres. Ah! Seigneur, quel autre que vous peut me montrer moi-même à moi-même? Vous seul, selon l'expression du saint homme Job, vous avez compté mes pas; vous avez vu les chutes sans nombre que j'ai faites dans les sentiers où j'ai couru, entraîné par mes passions.

Vous seul, selon l'Apôtre, vous démêlez ce qui est dans l'esprit de l'homme, et vous pénétrez dans l'abîme de nos pensées. Mon esprit, mon cœur, ma prétendue raison, ma conduite, hélas! tout ce que je suis, n'a été que trop souvent égarement et perdition. En vain je chercherai à me bien connaître, si vous ne daignez me révéler mes propres voies. Mes iniquités ont été sans nombre, comme elles ont été sans bornes et sans mesure. C'est à moi qu'il convient, plus qu'au pénitent qui parle dans vos saintes Ecritures, c'est à moi qu'il convient de dire que la multitude de mes péchés passe le nombre des grains de sable qui sont sur le rivage de la mer. Faites que je les connaisse, Seigneur, pour les pleurer, pour les détester, pour les réparer; faites que je me connaisse pour haïr en moi tout ce qui vous déplaît; faites que je vous connaisse afin de vous aimer et de vous glorifier dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

EXHORTATION III.

SUR LA CONFESSION.

Pœnitentiam agite. (*Matth.*, III, 2.)

Faites pénitence.

Dans le tribunal de la pénitence, le prêtre assis à la place de Jésus-Christ, doit, comme nous l'avons dit, accorder plus ou moins promptement la grâce de la réconciliation, imposer des satisfactions plus ou moins rigides, commander des précautions plus ou moins étendues, selon que l'homme fut plus ou moins pécheur, selon que le pécheur lui paraît plus ou moins pénitent. Par conséquent, il faut que le pécheur, que le pénitent soit connu du prêtre, et dans ses iniquités passées, et dans ses dispositions présentes; qu'il se fasse connaître au prêtre, tel qu'il est connu de Dieu. Or Dieu connaît l'homme, Dieu voit le pécheur dans le nombre et la multitude de ses péchés, dans la nature et la grièveté de ses péchés, dans le principe et la source de ses péchés, dans les effets et les suites de ses péchés. De là nous avons conclu que le pénitent doit se faire connaître au prêtre sous tous ces rapports. Mais le pénitent ne peut faire connaître au prêtre que ce qu'il connaît lui-même; donc il faut que le pénitent s'étudie, qu'il s'examine, qu'il travaille à se connaître sous tous ces rapports.

Mais, il faut l'avouer, cette connaissance proportionnée à nos lumières et à notre pouvoir, que suppose, que demande essentiellement le sacrement de pénitence, elle est presque aussi rare qu'elle est nécessaire. Où est-il le pénitent qui se connaît? et par une suite nécessaire, où est-il le pénitent qui se fasse connaître? Le pécheur, s'il n'a que légèrement et superficiellement examiné sa conduite et son cœur, ne s'ignore-t-il pas lui-même? Le pénitent, après avoir dit tout ce qu'il sait de son cœur et de sa conduite, n'est-il pas encore ignoré? Pourquoi? parce qu'on ne s'examine pas, parce qu'on ne s'étudie point assez; parce qu'on s'examine, parce qu'on s'étudie mal : deux défauts trop ordinaires aux pécheurs, et trop funestes aux pénitents; ils vont faire le sujet de cet entretien.

1° Quand on se prépare, ou plutôt quand on semble se préparer au sacrement de pénitence, avec des dispositions chrétiennes, alors même il arrive trop souvent qu'on ne s'examine, qu'on ne s'étudie point, ou du moins qu'on ne s'examine, qu'on ne s'étudie que superficiellement. Cependant, j'ose le dire, Messieurs, quand il s'agit

de se connaître, ne doit-on pas y apporter une attention des plus sérieuses, des plus plus réfléchies?

Qu'est-ce que l'homme, demande saint Augustin, qu'est-ce que l'homme ici bas? C'est un voyageur qu'une nuit épaisse et profonde a surpris dans une vaste et immense forêt : une lueur faible et fugitive perce quelquefois l'horreur des ténèbres dont il est enveloppé, et lui laisse entrevoir les sentiers par lesquels il doit marcher pour éviter les périls, les écueils, les précipices semés sur sa route. Tel l'homme placé sur la terre, ne reçoit qu'une mesure bornée de lumières et de forces pour guider ses pas dans le chemin de l'ordre et de la justice. Les jours de cette vie mortelle sont les jours dévoués au désir, à l'amour, à la soif de la vérité. Ce ne sont pas encore les jours destinés à la voir, à la contempler, à la goûter; mais les jours destinés à la croire par l'humble soumission à la parole de Dieu. Ce spectacle enchanteur, que la nature étale à nos yeux, est pour nous un livre presque fermé, presque scellé, il ne s'ouvrira entièrement que lorsque le jour de l'éternité aura dissipé tous les nuages. Ce que nous voyons, ce que nous croyons voir, peut être l'objet de nos recherches, de nos disputes, de nos préjugés, de nos opinions, de nos erreurs, il sera difficilement l'objet de nos connaissances et de nos certitudes.

Malheureux l'homme, parce qu'il ne sait presque rien! plus malheureux, s'il croit tout savoir! c'est une erreur ajoutée à l'ignorance, et la misère de sa condition augmentée par le vice de la présomption!

Mais de toutes les choses que l'homme ignore, une de celles qu'il sait le moins, c'est l'homme même. Dans le doute et l'incertitude par rapport à tant d'autres objets, ne vit-il pas dans l'aveuglement le plus profond et le plus funeste par rapport à lui-même? Aveuglement, suite déplorable du péché du premier homme; et il était juste, dit saint Augustin, que la raison qui avait abandonné Dieu dans la plénitude de la force dont Dieu l'avait revêtu, et dans l'abondance des lumières qui éclairaient les jours de l'innocence, fût réduite à chercher Dieu dans les ombres de la nuit. Aveuglement, punition ordinaire des péchés réitérés et multipliés malgré les cris et les remords de la conscience d'abord plaintive et effrayée, mais peu à peu calmée et rassurée. Le pécheur veut être tranquille dans son péché. Que fait Dieu? dit saint Augustin. Il exauce dans sa colère des vœux et des désirs qu'il rejetterait dans sa miséricorde; il abandonne le pécheur insensé à l'esprit de sommeil. Homme infortuné, ses yeux s'appesantissent et se ferment, rien ne trouble son repos meurtrier; il ne voit, il n'entend rien, ou tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend ne sert qu'à l'endormir encore davantage : sa vie entière ne semble qu'un assoupissement léthargique, qui ne se dissipera que dans l'éternité. Le pécheur, hélas! le pécheur impénitent ne commencera à se voir, à se connaître qu'à la lueur des feux de l'enfer; il ne se réveillera que pour les fureurs d'un désespoir éternel : *Peccator videbit et irascetur.* (*Psal.* CXI, 10.)

Aveuglement étrange, où l'on voit en même temps et la punition du péché, et un nouveau péché. Peu d'hommes ont le courage d'habiter avec eux-mêmes, de demeurer en eux-mêmes, de soutenir le vide qu'ils trouvent en eux-mêmes, de supporter le spectacle humiliant de leurs faiblesses, de leurs fragilités, de leurs défauts, de leurs petitesses, de leurs misères, de leur indigence intérieure. On n'aime point à vivre avec soi, on ne vit que hors de soi. Amour-propre, vanité, cupidité, ambition, intérêt, volupté, point de passion qui ne conspire à nous tirer hors de nous, qui ne nous empêche de rentrer au dedans de nous.

Malgré soi, et jusque dans le plus grand dérèglement de la conduite, on conserve dans le cœur un fonds de vérité, de pudeur, de probité, qui nous fait sentir tout le crime et toute la honte de nos égarements. On ne veut donc point se voir, parce qu'on ne veut point se corriger, parce qu'on ne veut point s'inquiéter et s'alarmer; on ne veut point se connaître, parce qu'on ne veut point se faire connaître; on veut s'ignorer, parce qu'on ne veut point se montrer. Jusque dans les âmes les plus saintes ne se trouve-t-il pas quelques nuages, quelque espèce d'aveuglement? On ne s'ignore pas entièrement, on ne se connaît pas parfaitement; on voit beaucoup, on ne voit pas tout. Mélange d'ombres et de lumières, de jour et de nuit, d'application et de distraction; on est obligé, comme le Roi-Prophète, d'implorer grâce et miséricorde pour les péchés qu'on ne connaît pas, comme pour ceux qu'on connaît : *Ab occultis meis munda me.* (*Psal.* XVIII, 13.)

Or, si le juste habituellement recueilli en lui-même, solitaire avec lui-même, ne se voit, ne se connaît pas encore assez, que sera-ce de l'âme mondaine et dissipée, de l'âme paresseuse et indolente, de l'âme tiède et lâche, de l'âme dominée et entraînée par les passions, de l'âme captivée et séduite par l'amour-propre? Que sera-ce de l'homme pécheur qui, avec les ténèbres naturelles à l'homme, est encore enveloppé des ténèbres que le péché répand dans le pécheur, des ténèbres par lesquelles Dieu punit souvent le péché?

Cependant qu'arrive-t-il lorsqu'on se prépare au sacrement de pénitence, à ce sacrement pour lequel il est nécessaire de se connaître, parce qu'on est obligé de se faire connaître? On s'examine, on s'étudie peut-être. S'examine-t-on assez? c'est-à-dire, donne-t-on assez de temps à s'examiner, apporte-t-on assez d'attention à s'examiner? Quelques instants de réflexion, un effort passager d'attention, pour rappeler à son souvenir ce que l'on fut ou ce que l'on a manqué d'être; les péchés qu'on a commis ou les devoirs qu'on a négligés. Entre l'exa-

men et la confession, on ne met presqu'aucun intervalle : à peine a-t-on jeté un regard, qu'on se flatte d'avoir percé toutes les profondeurs de l'abîme, d'avoir démêlé les détours du labyrinthe de son cœur. Les fautes d'une semaine, d'un mois, d'une année sont parcourues, pesées, jugées dans un moment.

Ah ! Messieurs, pour se bien connaître, il faudrait s'étudier constamment, ne se perdre presque jamais de vue ; et malgré cette application de nous-mêmes à nous-mêmes, combien de choses échapperaient à nos regards ! Dans notre esprit, un torrent rapide d'idées, de pensées, de doutes, d'incertitudes, d'entêtement, de préjugés, d'estime de nous-mêmes, de mépris des autres, de jugements téméraires ; dans notre cœur, un flux et reflux, une vicissitude continuelle de désirs, de penchants, d'amours et de haines, de fuites et de recherches, de craintes et d'espérances, de chagrins et d'antipathies, d'humeurs et de caprices, de hauteur et de dureté, de complaisance et d'indocilité ; dans notre imagination, une source féconde et intarissable de songes séducteurs, de fantômes dangereux, d'illusions contagieuses, de projets, de systèmes, de desseins profanes, de rêveries que la cupidité enfante, et à la faveur desquelles elle allume souvent un feu dont nous ne prévenons pas les ravages, parce que nous ne l'apercevons pas ; dans nos paroles, tant de légèreté, d'indiscrétion, de bienséances oubliées, de pudeur peu respectée, de charité sacrifiée, de railleries, de critique, de médisance, de fiel et d'amertume, d'emportement et de colère ; dans notre conduite, tant de délicatesse et de raffinements d'amour-propre, tant de lois violées, tant de vertus outragées et méprisées, de bonnes œuvres négligées ; tant de saintes inspirations étouffées ou dédaignées, tant de grâces combattues ou évitées, tant de scandales donnés ou tolérés. Au dehors de nous le monde dont les modes nous entraînent, les jugements nous gouvernent, les caprices nous maîtrisent, les coutumes nous dominent, les usages nous asservissent ; autour de nous le démon qui, selon l'expression de l'Ecriture, veille et rode sans cesse pour surprendre l'instant fatal de notre raison obscurcie, de notre esprit appesanti, de notre conscience endormie, de notre cœur attendri, de notre imagination remuée, de nos passions devenues plus violentes et plus fougueuses, de notre âme ébranlée et voisine de sa chute, pour l'entraîner dans le précipice, la perdre et la dévorer : *Circuit quærens quem devoret.* (*I Petr.*, V, 8.)

Je vous le demande maintenant, Messieurs, au milieu de tant de périls et de tentations, avec tant de faiblesse et de fragilité, serait-ce trop d'une attention suivie, d'une vigilance continuelle, pour apercevoir, pour remarquer toutes ses chutes et ses faiblesses ? Sans cela, sait-il, peut-il savoir sûrement s'il n'a point été coupable, et combien il a été coupable, l'homme qui se trouve à tout moment exposé à pécher, et qui peut pécher à tout moment ?

Or, si pour acquérir une connaissance certaine et exacte, ce ne serait pas trop d'un examen de toute la vie, comment se flatter d'en acquérir une suffisante par un examen de quelques instants ? Les âmes les plus retirées en elles-mêmes, les âmes qui vivent dans la solitude extérieure et dans la solitude intérieure, qui sont le moins avec le monde, et qui sont le plus avec elles-mêmes, ne réussissent qu'imparfaitement à se rendre un compte exact de leur conduite, lorsque devant Dieu, et dans le silence de la nuit, elles rentrent en esprit dans les sentiers où elles ont marché pendant le cours d'une seule journée. Et nous, distraits par les affaires, dissipés par le plaisir, emportés par la passion, trompés à chaque instant par l'amour-propre et la vanité, endormis par la paresse et l'indolence ; nous, si souvent étrangers à la voix de la conscience, de la grâce, de l'Esprit-Saint ; nous, qui sommes livrés au tumulte et à l'agitation dans la conduite et dans le cœur ; nous, qui n'avons ni le goût, ni l'habitude de l'oraison et des réflexions saintes et pieuses ; nous, qu'entraîne l'inconstance et la légèreté, qui passons sans cesse d'une idée à une autre idée, d'un désir à un désir opposé, d'un plan de conduite à un système entièrement contraire ; nous, qui sommes sans cesse errants et fugitifs au dehors de nous-mêmes, qui ne savons demeurer ni avec Dieu, ni avec nous, quoi donc ? un coup d'œil, un retour précipité sur le passé nous retracera une peinture fidèle des égarements d'un cœur, d'un esprit, d'une imagination qui ont marché au hasard, sans maître et sans guide ? Sur cela, Messieurs, ne nous flattons point, ne nous réglons point sur l'exemple et sur la coutume ; décidons-nous par les principes solides de la raison et de la religion,

Tout homme qui se prépare, qui se dispose à obtenir la grâce de la réconciliation dans le sacrement de pénitence, doit s'appliquer à se connaître tel que Dieu le connaît. Or est-ce par un examen si court, si précipité qu'il parviendra à cette connaissance ? On ne donne pas assez de temps à s'étudier, à s'examiner ; y apporte-t-on assez d'attention et de réflexion ?

En effet, que font, qu'ont coutume de faire les pénitents tièdes et peu fervents, lorsqu'ils se préparent pour la confession ? Ils s'appliquent à remarquer si dans leur conduite il leur est échappé des fautes considérables. Là, se bornent toutes leurs recherches. Mais pour se connaître, pour se faire connaître tel qu'on est connu de Dieu, suffit-il de voir les péchés extérieurs de la conduite ? ne faut-il pas découvrir les péchés intérieurs de l'imagination, de l'esprit et du cœur ? suffit-il de voir les péchés qu'on n'a pu se dissimuler, parce qu'ils ont été marqués ou par les égarements dans les procédés extérieurs, ou par la vivacité et la durée du consentement intérieur ? ne faut-il pas découvrir les pé-

chés de ces désirs qui ont été volontaires, quoiqu'ils n'aient point été aperçus par une réflexion claire et distincte de l'esprit ; de ces complaisances d'un instant, et qui ne laissent après elles que des traces trop fines et trop déliées pour être facilement démêlées ; de ces pensées qu'on croit n'avoir occupé que l'esprit, et qui ont porté leurs ravages jusqu'au cœur; de ces passions naissantes et dans leur premier essor, auxquelles il n'a manqué que l'occasion pour se produire au dehors? suffit-il de voir les péchés qu'on a commis en violant la loi ? ne faut-il pas découvrir les péchés dont on s'est rendu coupable en négligeant les devoirs? suffit-i de voir les péchés qu'on a commis par soi-même? ne faut-il pas découvrir les péchés que notre autorité, nos conseils, nos conversations, nos discours, nos exemples ont fait commettre aux autres?

Suffit-il de connaître les péchés griefs en eux-mêmes et par leur nature? ne faut-il pas découvrir les péchés légers en eux-mêmes, mais devenus griefs par les circonstances, par le principe qui a fait agir, par les effets, par le scandale? suffit-il de connaître les péchés que l'on a commis dans ce qu'on a fait de mal? ne faut-il pas découvrir les péchés que l'on a commis dans ce qu'on a semblé faire de bien? faisant par haine et par antipathie ce qu'on croyait faire par zèle; agissant par humeur et par dureté, quand on croyait agir par amour de l'ordre et de l'équité; donnant à l'ostentation et à la vanité ce qu'on croyait donner à la charité, faisant par mollesse et par indolence ce qu'on croyait faire par sagesse et par modération ; en un mot, ce que vous faisiez par des intentions profanes, qui déguisaient la passion, qui la servaient, qui vous rendaient pécheurs dans ce qui aurait dû vous rendre des saints, et vous conduisaient, pour ainsi dire, dans l'enfer par la route du ciel?

Suffit-il de voir le nombre et la multitude, la nature et la grièveté de nos péchés? ne faut-il pas en découvrir la source et le principe, les effets et les suites? suffit-il de voir combien et comment on fut pécheur? ne faut-il pas découvrir comment et combien on est pénitent, jusqu'où l'on peut et l'on doit répondre de ses regrets, de son repentir, de ses résolutions, de son courage et de sa fermeté?

Je ne dis pas maintenant, qui est-ce qui réussit à pénétrer ces profondeurs, qui le veut, qui l'entreprend? Je le sais, Messieurs, on n'est obligé dans le sacrement de pénitence qu'à dire les péchés dont on se souvient, mais on est obligé de s'appliquer sérieusement à se rappeler le souvenir de tous les péchés qu'on doit dire. Vous ne serez pas, j'en conviens, vous ne serez pas profanateurs du sacrement pour avoir dissimulé les péchés que vous connaissiez, puisque vous en faites l'aveu; vous serez profanateurs du sacrement pour avoir négligé de voir les péchés que vous deviez voir et accuser. Ecueil terrible! quelles mesures prend-on pour l'éviter? A peine met-on autant de temps à rechercher ses péchés qu'on en met à les dire. Les péchés de plusieurs jours, on n'emploie qu'un moment à les examiner, qu'un moment à les accuser.

Ah! Messieurs, nous lisons avec étonnement qu'une sainte Thérèse, un saint Charles, un saint François de Sales, un Louis de Gonzague, un Stanislas, ces âmes si pures, si ferventes, nous lisons, dis-je, avec étonnement qu'ils aient pu se dire, se croire de grands pécheurs.

Nous sommes surpris, et quelquefois le monde en fait l'objet de ses indécentes plaisanteries; nous sommes surpris que des prêtres, l'honneur et la gloire du sacerdoce; que des solitaires, des vierges chrétiennes qui ne vivent qu'en Dieu et pour Dieu; que des femmes vertueuses, modèles de la pudeur et de la charité évangéliques; que des chrétiens de tout état, de toute condition, l'exemple et l'édification du monde; nous sommes surpris que leurs confessions soient si fréquentes et si longues. Moi, ce qui me surprend, je le dis à ma confusion et pour votre instruction, ce qui me fait trembler pour vous et pour moi, c'est qu'avec tant de dissipations et de distractions, avec un esprit et un cœur si peu recueillis, avec tant de défauts et si peu de vertus, nous n'apercevions en nous rien à dire, à accuser, à pleurer, à nous reprocher, à réparer; que nos confessions soient si rares et si vides.

Voulez-vous savoir d'où vient cette différence? c'est que plus on est saint ici-bas, plus on voit combien on est encore coupable, combien on est faible et imparfait. Car, plus on est saint, plus on veille attentivement sur soi-même, et plus on s'étudie, plus on se connaît : or plus on se connaît, plus on voit, plus on sent ses misères et ses infidélités, ce qui manque à ses vertus, l'empire de ses penchants, les égarements de son esprit, les illusions de son imagination, les perfidies de son cœur, les fautes de sa conduite. Au contraire, plus on est pécheur, plus on vit loin de soi-même; plus on est pécheur, plus on s'ignore, plus on veut s'ignorer. On a moins de lumières et l'on apporte moins d'attention, on ne s'étudie pas assez ou l'on s'étudie mal.

2° L'autre défaut, trop ordinaire, dans l'examen qui précède la confession, c'est que, si l'on donne assez de temps et assez d'attention, on ne consulte pas assez les véritables règles de la morale évangélique, pour discerner ce qui est péché de ce qui ne l'est pas.

Nous ne nous regardons, nous ne nous considérons que dans le plan de la religion adoucie, amollie, interprétée, expliquée, c'est-à-dire défigurée et altérée par les passions. Nous convenons en général des obligations du christianisme; mais nous trouvons dans nos préjugés, dans notre amour-propre, dans les maximes du monde, dans

les coutumes e les bienséances prétendues de notre condition, des prétextes et des raisons pour nous dispenser de ces obligations. Pour la loi de l'abstinence et du jeûne, c'est notre santé; pour la loi du pardon des injures, c'est notre honneur; pour la loi de l'aumône, c'est la médiocrité de notre fortune ou l'élévation de notre rang dans le monde; pour la loi de la pudeur et de l'innocence du cœur, c'est par la droiture de nos vues et de nos intentions que nous prétendons justifier des parures souvent indécentes, des airs, des propos légers et inconsidérés; pour la loi de l'équité dans le commerce, de la probité dans la finance, de la vérité, de la charité dans le barreau, ce sont les principes, les usages de notre état; pour la loi qui défend la médisance, le jeu, les spectacles, c'est la nécessité de vivre dans le monde, avec le monde, comme le monde; pour la loi de la prière et de l'usage des sacrements, c'est la multitude et l'importance de nos emplois : que sais-je, Messieurs, quels prétextes manquent à la passion pour se justifier, et quelle passion n'a point l'art d'inventer des excuses?

De là, tout pécheur que l'on est, on ne voit point de péchés, parce qu'on ne voit point la loi, les devoirs, les obligations; parce qu'on ne s'examine point par rapport à la loi, parce qu'on ne se juge point par la loi, mais par l'intérêt de ses passions, de sa vanité, de son ambition, de sa cupidité : ainsi, dans le monde, presque tout est péché, et il n'y a presque point de pécheurs.

Concluons : quel moyen d'éviter cette ignorance, de parvenir à cette connaissance de soi-même dont je viens de vous entretenir? Le voici, Messieurs : c'est de ne pas différer l'étude de soi même, l'examen de soi-même, jusqu'au moment où il s'agit de se préparer à la confession. On devrait du moins, une fois chaque jour, descendre au plus intime de sa conscience, en sonder les replis les plus secrets, rappeler à son souvenir les actions de la journée, les pensées, les désirs, ce qu'on a fait de mal, ce qu'on a paru faire de bien, chaque action et chaque motif qui ont fait agir, les mettre dans la balance du sanctuaire, les peser, les juger comme Dieu les jugera; alors elle se vérifiera en nous et pour nous, la parole de l'Apôtre, et si nous nous jugeons nous-mêmes, Dieu ne nous jugera pas; si nous nous jugeons selon la justice de Dieu, Dieu nous jugera selon sa miséricorde. Ainsi soit-il.

EXHORTATION IV.

SUR LA CONFESSION.

Pœnitentiam agite. (*Matth.*, III, 2.)

Faites pénitence.

Le pécheur, le pénitent, qui veut obtenir la grâce de réconciliation dans le sacrement, doit s'étudier et s'approfondir; il doit s'appliquer à connaître ses iniquités passées, ses dispositions présentes et ce qu'il espère de lui-même pour l'avenir, afin que, sur cette connaissance, le ministre de Jésus-Christ puisse sagement régler s'il doit remettre ou retenir, et décider ce qu'il doit commander pour le présent, sur quoi il peut compter pour l'avenir.

Le pénitent est donc obligé de travailler à se connaître, parce qu'il est obligé de se faire connaître : l'examen est donc la disposition, la préparation au sacrement de la pénitence; l'accusation, la confession est une partie du sacrement de la pénitence.

Accusation, confession de ses péchés. Qu'un homme introduise un autre homme dans les misères de sa conduite et dans les profondeurs de son cœur; que, sans attendre ce jour funeste, ce jour terrible où seront ouverts les livres qui conservent gravées en caractères ineffaçables toutes les actions de tous les hommes, il étale lui-même, selon l'expression de l'Ecriture, il étale à des yeux étrangers le spectacle de sa honte et de ses opprobres; qu'il fasse connaître ce qu'il voudrait ignorer; qu'il présente aux rayons du soleil ce qu'il n'a confié qu'en tremblant aux ténèbres les plus épaisses de la nuit.

Est-ce donc là un sacrement de cette loi de grâces, de paix, de douceur, devant laquelle ont disparu les dures et trop pénibles observances de la loi de servitude? Moïse imposa-t-il jamais au premier Israël un joug aussi pesant que le fardeau dont on charge le second Israël; et les commandements, donnés sur le mont Sinaï, au bruit de la foudre et des tonnerres, ne sont-ils pas plus légers que le précepte que le Dieu Sauveur a scellé de son sang sur la montagne du Calvaire?

Ah! Messieurs, que l'homme vain et frivole, qui ne va point au delà de la surface, qui ne pénètre point au delà de l'écorce des Ecritures, qui s'arrête à la lettre qui tue, sans arriver jusqu'à l'esprit qui vivifie; que le novateur ose prétendre que le précepte de la confession ne s'accorde point avec la douceur et la liberté de l'Evangile : il ne connaît pas, il ne sait pas, il ne conçoit pas, il néglige d'apprendre en quoi consiste cette douceur qui caractérise la loi de l'Evangile.

La loi évangélique est une loi plus douce et en même temps plus sévère que la loi mosaïque : plus douce, parce qu'elle décharge l'Israël nouveau des observances cérémonielles sous lesquelles gémissait l'ancien Israël; plus sévère, parce qu'elle demande au peuple de Jésus-Christ des sacrifices d'esprit et de cœur qui n'étaient point commandés au peuple de Moïse; plus douce pour l'homme extérieur, qu'elle rend davantage à lui-même; plus sévère pour l'homme intérieur, qu'elle soumet plus parfaitement à Dieu : plus douce, parce que la grâce, qui rend le joug du Seigneur aimable, y est plus abondante; plus sévère, parce que le compte que Dieu nous en demandera sera plus grand.

N'entrons point dans le parallèle des autres articles de la loi évangélique et de la loi mosaïque; bornons-nous au sujet que nous

avons commencé à développer. La loi ancienne ordonnait des sacrifices pour les péchés : or, les Pères, les théologiens enseignent, après saint Paul, que ces sacrifices de la loi ancienne n'étaient que des sacrifices figuratifs de la loi nouvelle. Ces sacrifices, considérés dans l'immolation de la victime qui était offerte pour l'expiation du péché, figuraient, représentaient, annonçaient le sacrifice dans lequel le sang d'un Homme-Dieu, seule victime digne d'être offerte au Très-Haut, coulerait pour la rémission de toutes les iniquités de tous les hommes : ces sacrifices, considérés dans l'aveu public que faisait l'homme qui les offrait, qu'il était un homme pécheur, figuraient, annonçaient, représentaient le sacrement de la pénitence, dans lequel l'homme pécheur reviendrait à la justice par l'accusation de ses péchés.

Or, à ne considérer que les observances extérieures que retranche la loi évangélique, elle est plus douce pour le pécheur que la loi mosaïque. A considérer ce qui se passe dans l'homme intérieur, dans son esprit et dans son cœur, lorsqu'il est obligé d'accuser ses péchés, elle est plus rigide et plus austère.

Mais prenez garde, Messieurs, et admirez avec l'Apôtre les richesses de la sagesse et de la bonté de Dieu. Cette loi d'accuser ses péchés est plus une loi de grâce et de miséricorde qu'une loi de rigueur et de justice : elle est une loi de grâce et de miséricorde; une loi autant fondée sur les intérêts de l'homme que sur les intérêts de Dieu; une loi qui n'est faite que pour favoriser le pécheur, puisqu'elle n'est établie que pour combattre, que pour détruire le péché.

En effet, Messieurs, qu'est-ce qu'une confession préparée par un examen sérieux et approfondi, une confession vraie, sincère, exacte dans l'accusation? Je dis que c'est la réparation la plus naturelle du péché, la première et la plus importante satisfaction pour le péché, la plus sage et la plus sûre précaution contre le péché.

1° Je dis la réparation la plus naturelle du péché. L'orgueil, dit l'Ecriture, est la racine du péché : *Initium omnis peccati est superbia.* (*Eccli.*, X, 15.) Tout péché renferme, ajoute saint Thomas, une préférence de nous-mêmes à Dieu, de nos penchants à sa volonté, de nos désirs à ses désirs, des lois de notre amour-propre aux lois de sa justice et de sa sainteté ; tout péché est commandé par les cris séditieux d'un cœur révolté, qui, secouant le joug et l'empire de Dieu, ose dire, avec ce roi impie : Dieu parle, mais je ne l'écouterai pas; Dieu ordonne, mais je ne lui obéirai pas; Dieu veut être le maître, mais je ne veux pas être son esclave : *Non serviam.* (*Jerem.*, II, 20.)

Or, reprend saint Grégoire, pour revenir à Dieu, il faut se jeter dans des sentiers entièrement opposés aux sentiers par lesquels on s'est écarté de Dieu; par conséquent, puisque l'homme ne s'est éloigné de Dieu que par les voies de l'orgueil, l'homme ne peut se rapprocher de Dieu que par les voies de l'humiliation. C'est en s'élevant au-dessus de Dieu qu'il a blessé la gloire de Dieu ; c'est en se mettant, en descendant, en quelque façon, au-dessous de lui-même, qu'il réparera la gloire de Dieu. De là, Tertullien ne craignait point d'avancer que toute la pénitence chrétienne n'est que l'art, que la science, que l'école de l'humiliation : *Tota exomologis christiana, prosternendi atque humilificandi hominis disciplina est.*

Mais un aveu vague et indéterminé de notre faiblesse, de notre fragilité, ne serait pas assez humiliant pour le chrétien, pour l'homme favorisé des dons les plus précieux de la grâce, et qui n'en est que plus coupable quand il en abuse ; et par conséquent, il ne suffirait point à réparer, à rétablir, à venger la gloire, l'empire, la suprême autorité de Dieu, insulté et outragé par nos péchés. Tout homme, dès là qu'il est homme et parce qu'il est homme, est pécheur. Oui, mes chers auditeurs, fussiez-vous le plus juste, le plus fervent, le plus saint entre les hommes, tout juste, tout fervent, tout saint que vous fussiez, vous seriez cependant pécheur. Protester en général que vous êtes pécheur, ce n'est que reconnaître que vous êtes homme.

Or, reconnaître, avouer que l'on est homme, vous le savez, Messieurs, dans la bouche des hommes profanes, loin que ce soit une réparation du péché et une humiliation pour le pécheur, c'est la plus ordinaire excuse du péché et du pécheur. L'attrait était séducteur, la tentation violente, l'intérêt pressant, le pas glissant, la passion fougueuse, la raison troublée et obscurcie, la conscience endormie et dans le silence, le cœur gagné, entraîné par le torrent, emporté par le tourbillon. Pour tenir contre l'orage, il aurait fallu être un de ces cèdres du Liban qui insultent aux vents et à la tempête, et je n'étais qu'un homme : cependant on me reproche d'avoir succombé; on me reproche donc d'être homme, et de mon malheur on me fait un crime.

Je le demande maintenant, ce qui fait l'excuse, le prétexte, la consolation, pour ainsi dire, du pécheur ; ce qui fait qu'il sent moins vivement, qu'il pleure moins amèrement son péché, qu'il se confond, qu'il s'humilie moins de son péché, qu'il se promet avec plus de confiance et de sécurité le pardon de son péché ; ce qui fait qu'il se croit, qu'il se juge moins coupable, moins pécheur, serait-ce une réparation suffisante de son péché, une réparation proportionnée à son péché ?

Pour réparer la gloire de Dieu autant qu'elle peut être réparée par les abaissements d'un homme qui n'est qu'homme ; pour humilier le pécheur autant qu'il mérite d'être humilié, il était donc convenable que Dieu exigeât que de cet aveu vague et général, par lequel l'homme reconnaît qu'il est pécheur, il passât à l'aveu de détail et de circonstances qui fera connaître comment et combien il fut pécheur : il faut qu'à l'aveu

du péché, qui fut le crime et le malheur de sa naissance, il ajoute l'aveu des péchés qui sont le crime et la honte de son cœur ; il faut qu'il dise, qu'il avoue non-seulement la faiblesse et la fragilité qui lui est commune avec tous les hommes, mais les iniquités, les égarements qui le séparent de la masse des autres hommes, qui en font un homme au dessous de l'homme.

Parce que le pécheur, séduit, enivré, enhardi par la passion, oublia qu'il était homme et que Dieu est Dieu; il faut que le Dieu qu'il osa dédaigner, insulter, outrager, il faut qu'il le respecte dans un autre homme; qu'abaissé, prosterné, anéanti devant un homme qui n'est comme lui que cendre et poussière, il lui ouvre son cœur comme ce cœur est ouvert à Dieu; il faut qu'il implore son pouvoir et sa miséricorde comme il implore le pouvoir et la miséricorde de Dieu ; il faut qu'il écoute et qu'il suive ses lois comme il doit suivre et écouter les lois de Dieu.

De là, Messieurs, concluons que dans la confession et par la confession de ses péchés l'homme pécheur rend à Dieu, autant qu'il est possible, la gloire qu'il lui a ravie, et que les abaissements de son humiliation sont la juste réparation de l'audace de sa présomption.

Par le péché, l'homme s'est élevé au dessus de la loi de Dieu ; par la confession, l'homme descend, en quelque façon, au dessous de l'homme ; par le péché, Dieu a, pour ainsi dire, cessé d'être le Dieu du pécheur; par la confession, un homme devient, passez-moi cette expression, un homme devient le Dieu du pénitent, un homme lui tient la place de Dieu ; par le péché, Dieu avait été méprisé, insulté en lui-même, par la confession, Dieu est craint et respecté dans un homme qui le représente. Est-il, et concevez-vous une réparation du péché plus simple, plus naturelle, plus propre à venger la gloire de Dieu, plus proportionnée à la malice et à l'énormité du péché ? La confession est encore la première et la plus importante satisfaction pour le péché.

2° C'est ici surtout, Messieurs, que je ne puis m'empêcher d'admirer les terribles et incompréhensibles profondeurs des jugements de Dieu sur les hommes vains et téméraires que la nouveauté, l'orgueil et l'ambition rendent indociles à la voix et à l'autorité de l'Eglise, épouse de Jésus-Christ. A peine se sont-ils écartés des routes de la simplicité, de l'unité, de la soumission, qu'on les voit, livrés à l'esprit de vertige, courir d'erreurs en erreurs, de contradictions en contradictions. Ces prétendus vengeurs de la liberté évangélique entreprennent de détruire, d'anéantir le sacrement de la pénitence ; ils ne prévoient pas qu'en ôtant cette digue, le torrent des passions et des vices entraînera ce qui reste de vertus dans le monde chrétien ; ils le prévoient peut-être, et peu attentifs à la voix de l'Apôtre, qui leur dit de prendre garde d'introduire une funeste et coupable liberté, qui serait la source et l'occasion du péché : ne craignent-ils point d'introduire la licence en ôtant un frein si propre à contenir les passions ?

Afin de fixer sans retour les peuples séduits, et d'élever un mur éternel de division entre Jérusalem et Samarie, que font-ils ? Ils semblent intéresser en leur faveur les passions et, l'oserai-je dire? la religion : la religion, ou plutôt l'apparence de la religion, par leurs déclamations et leurs invectives contre les prétendus abus de l'Eglise romaine ; les passions, par l'anéantissement et la destruction des pratiques et des usages dont le joug captivait et épouvantait la cupidité. Jeûnes, abstinences, austérités, soumission à l'autorité, tout est proscrit et réprouvé; et parce que de toutes les pratiques de la morale et de la discipline évangélique, la pratique de la confession sacramentelle était la plus humiliante pour l'esprit et la plus désolante pour le cœur, elle devint l'objet et la matière la plus ordinaire de leurs clameurs et de leurs anathèmes.

Qu'on parcoure les livres chargés du poison de leurs erreurs et de l'étalage de leur érudition trompeuse; quels traits, quelles couleurs pour décrier la confession !

Tout ce que le raisonnement a de plus subtil et de plus délié, tout ce que l'éloquence a de plus fort et de plus vif se trouve employé à peindre, à relever, à exagérer l'embarras cruel, les agitations meurtrières, les craintes dévorantes, l'humiliation desespérante de l'homme qu'on condamne à se démasquer, à se montrer, à raconter ses faiblesses à un autre homme. Les tyrans, disent quelques uns d'entre eux, ne demandaient que la vie; plus barbare, plus inhumaine, l'Eglise demande le sacrifice de l'honneur et de la réputation.

Hommes profanes, vous ignorez les mystères de la grâce ; vous justifiez l'oracle : que l'esprit de l'homme ne sonde point les profondeurs de l'esprit de Dieu. Que ne pouvez-vous venir vous asseoir à notre place dans ces tribunaux que vous appelez le supplice et l'enfer d'une âme chrétienne. Voyez un véritable pénitent qui s'avance dans le sanctuaire, il tombe à vos pieds, son cœur s'ouvre : écoutez le récit simple et naïf de ses péchés ; remarquez avec quelle ardeur, avec quel empressement il écarte les nuages, il lève, il déchire le voile ; il va chercher au fond de sa conscience les iniquités les plus cachées ; avec quelle ferveur il demande les lumières de Dieu pour suppléer aux faibles lumières de l'homme ; comme loin d'excuser, de pallier, il s'applique à mettre dans le plus grand jour les circonstances les plus odieuses, les plus humiliantes de ses égarements et de ses perfidies. Ce qu'il ne peut exprimer par ses paroles, il le dit par ses soupirs et par ses pleurs. Touché, pénétré, il ne se voit plus lui-même ; il ne voit que le Dieu qu'il a offensé ; il ne craint que de s'ignorer ou de n'être pas assez connu, assez confondu, assez humilié : voyez, à mesure

que le péché sort et se répand au dehors, la paix couler dans son cœur.

Allez ensuite, si vous l'osez, appuyés sur des raisonnements démentis par l'expérience, allez soutenir qu'il n'y a pas dans la grâce de Jésus-Christ assez de force pour enhardir une âme chrétienne à supporter l'humiliation salutaire de la confession, assez d'onction pour lui adoucir les humiliations de la confession. Point de joug qui ne soit léger quand la grâce de Jésus-Christ aide à le porter; point d'autre fardeau qui pèse à un vrai pénitent que le poids de ses péchés.

Mais oublions, je le veux, ce que la grâce de Jésus-Christ inspire de force et de courage au vrai pénitent; oublions les consolations par lesquelles la grâce récompense sa soumission et sa fidélité. Supposons que les odieuses couleurs employées par les sectaires ne tracent qu'une peinture exacte et naïve du joug accablant de la confession: je dis donc: voilà où se termine le zèle prétendu de ces réformateurs tant vantés. Restaurateurs de la vraie morale de Jésus-Christ, ils tonnent contre les relâchements, et les premiers pas qu'ils font dans les voies de leur séparation, le premier ouvrage de leur réforme consiste à abolir ce qu'ils trouvent de plus rigide, de plus pénible, de plus humiliant dans le christianisme.

Oui, Messieurs, tel fut, tel sera toujours le caractère des novateurs. Suivis dans leurs vues et dans leurs desseins, ils sont souvent obligés de se contredire dans leur doctrine: afin d'amener, par des routes différentes, au même terme, ils se parent donc de rigidité et de sévérité pour éblouir les âmes simples, pour tromper les âmes crédules, pour attirer les âmes pieuses, pour flatter les âmes vaines et orgueilleuses.

En même temps ils inspirent la liberté et favorisent la cupidité pour gagner et entraîner la multitude. Et plaise au ciel qu'on ne nous offre plus ces spectacles de séduction; plaise au ciel que, sous une vaine et trompeuse apparence d'austérité, on ne cherche plus à nous éloigner du sacrement de pénitence. On parle quelquefois de la nécessité de rétablir les rigueurs de la pénitence canonique, des dispositions qu'il faut apporter à la participation de l'auguste sacrement de l'Eucharistie; en même temps se répandent des ouvrages qui semblent destinés à écarter le peuple chrétien du tribunal de la pénitence et de la table eucharistique, en lui enseignant qu'il est plus utile de se confesser à Dieu que de se confesser au prêtre; que l'âme reçoit plus de grâces dans la communion spirituelle et de pure foi que dans la réception réelle du corps et du sang de Jésus-Christ. Ah! Messieurs, malheur à nous si, donnant dans ces piéges, nous voulons être plus rigides ou moins austères que l'Eglise.

Je reviens: le novateur prétend que le joug de la confession est trop dur et trop humiliant pour qu'il ait dû nous être imposé par Jésus-Christ. Moi, je soutiens que plus le joug de la confession est dur et humiliant, plus il a été dans l'ordre de la sagesse et de la justice qu'il fût imposé au pénitent.

En effet, la pénitence n'est pas seulement une détestation du péché, une réparation du péché, une résolution de fuir le péché; elle est une expiation du péché, une satisfaction pour le péché. Or, sur ce principe, clairement enseigné par la raison et nettement établi dans les Écritures, je raisonne et je conclus: donc le sectaire, qui prétend retrancher la confession parce qu'elle est trop pénible et trop humiliante, ignore la grandeur de Dieu qui est offensé par le péché et l'énormité du péché qui offense Dieu. En effet, s'il concevait que la grandeur de Dieu est une grandeur infinie, que la malice du péché est une malice, en un sens, infinie, ne serait-il pas obligé d'avouer que la satisfaction la plus pénible et la plus humiliante ne l'est jamais trop ni pour venger Dieu, ni pour expier le péché?

La grandeur de Dieu est une grandeur infinie, la malice du péché est une malice, en un sens, infinie: donc quelque pénible, quelque humiliante que soit la satisfaction que fait l'homme pécheur, elle ne peut égaler ce qu'il doit à la justice de Dieu; donc le pécheur ne peut en faire trop, il ne peut jamais en faire assez pour expier le péché; donc quelque pénible, quelque humiliante que soit la confession, elle n'est qu'une satisfaction trop douce et trop légère, soit qu'on la considère par rapport à la grandeur de Dieu, soit qu'on la considère par rapport à la malice du péché.

Je vais plus avant, et je soutiens qu'entre toutes les satisfactions dont le pécheur est redevable à la justice divine, il était juste que celle-ci fût la première.

Le péché, selon la remarque de saint Thomas, se forme dans le cœur par le double attrait du plaisir et de l'orgueil; par conséquent, la satisfaction la plus proportionnée au crime du pécheur, la satisfaction la plus convenable pour punir le pécheur, c'est cette accusation des péchés si douloureuse et si humiliante, si triste pour l'amour-propre, si désolante pour la vanité

Aussi voyons-nous que l'Homme-Dieu, qui, se mettant à la place de l'homme pécheur, s'était dévoué à la réparation et à l'expiation de nos péchés, ne fut pas seulement l'homme de douleurs: il fut aux yeux des Juifs infidèles, comme l'avait annoncé le prophète, un homme d'opprobres, l'opprobre même des hommes: *Opprobrium hominum et abjectio plebis.* (*Psal.* XXI, 7.)

Qui que vous soyez qui prétendez secouer le joug de la confession, venez vous instruire au Calvaire: voyez Jésus, le sauveur des pécheurs et le modèle des pénitents; voyez-le livré aux fureurs d'une multitude que transporte et enivre le souffle infernal de l'impiété; voyez-le avili, dégradé, flétri par les plus odieuses impostures, insulté

par les plus amères dérisions, déshonoré par les plus sanglants outrages, renoncé, détesté, réprouvé par les plus horribles blasphèmes, trahi par ses apôtres, désavoué par son peuple, méconnu presque et abandonné en apparence par son Père, l'objet des rigueurs du ciel et des anathèmes de la terre.

Or, ce que l'Homme-Dieu a fait et souffert pour expier des péchés étrangers, n'est-il pas juste que l'homme pécheur le souffre au moins et le fasse en partie pour expier ses péchés personnels? N'est-il pas juste qu'il goûte de ce calice d'opprobre et d'ignominie que Jésus a bu et épuisé jusqu'à la lie? Et quelle satisfaction plus puissante pour apaiser le ciel, qu'une satisfaction que l'homme pécheur fait à l'exemple et sur le modèle de l'Homme-Dieu?

Si le temps me le permettait, j'ajouterais, Messieurs, que l'humiliation du pécheur, par la manifestation de ses péchés, sera la première des vengeances du Seigneur à la consommation des siècles. Alors, vous le savez, pour venger sa gloire outragée et son autorité méprisée, pour confondre et écraser le pécheur, Dieu révélera à tous les hommes toutes les iniquités de chaque homme, Dieu répandra sur chaque pécheur la flétrissure d'un opprobre éternel : *Dabo vos in opprobrium sempiternum.* (*Jerem.*, XXIII, 40.)

Je raisonne encore et je conclus : quelle satisfaction plus propre à désarmer la justice de Dieu, que de faire, pour expier nos péchés dans les jours de grâce et de miséricorde, ce que Dieu fera pour punir le pécheur au jour de la colère et des vengeances?

3° Enfin, précaution contre le péché, par l'obligation qu'elle impose de rentrer en soi-même, de considérer, de voir, de compter, de peser, de juger ses péchés, d'en démêler le principe pour le détruire, les occasions pour les éviter, les suites pour les prévenir, les préservatifs pour les employer. Précaution dans les réflexions solides qu'amène cette étude de soi-même et des grandes vérités de la religion; précaution dans la honte, le trouble, l'agitation qui remplissent l'âme. On ne vit tranquille dans le péché que parce qu'on vit hors de soi-même : on n'ouvre parfaitement les yeux sur la honte et l'excès de ses égarements qu'au moment de les dire et de les manifester. Précaution dans les sages conseils d'un directeur fervent et éclairé. Précaution surtout dans l'abondance de grâces et de lumières que ne manque point d'obtenir et d'attirer sur le pénitent le courage qu'il a de s'oublier, de se sacrifier soi-même à la réparation, à l'expiation de ses péchés : car que demandez-vous, ô mon Dieu, que l'occasion de répandre vos bienfaits? Heureux l'homme qui se laisse conduire par votre esprit : vos voies ne sont que justice et vérité; elles ne sont que paix et douceur; par elles on rentre dans la ferveur et l'innocence; par elles on arrive au bonheur éternel. Ainsi soit-il.

EXHORTATION V

SUR LA CONFESSION.

Pœnitentiam agite. (*Matth.*, III, 2.)

Faites pénitence.

Nous l'avons vu, Messieurs, que ce précepte de la confession, contre lequel l'erreur a déployé les ruses de sa séduction pour le faire regarder par les esprits ou trop passionnés, ou trop peu éclairés, comme une invention humaine, comme un précepte ajouté aux préceptes de Jésus-Christ; nous avons vu que ce précepte a sa source et sa racine dans le fonds même et la substance de l'Evangile; nous avons vu que la loi de la confession, quoiqu'elle paraisse au premier coup d'œil une loi de rigueur, est une loi de grâce et de miséricorde, puisque la confession des péchés est la réparation la plus naturelle du péché, la première et la plus importante satisfaction pour le péché, la précaution la plus sage et la plus sûre contre le péché.

Loin de nous laisser effrayer et épouvanter par les apparences, rendons grâces au Dieu de sagesse et de bonté qui a voulu que le pécheur trouvât, dans son péché même, le moyen le plus court, le plus facile, le plus certain de réparer son péché, d'expier son péché, de se précautionner contre l'attrait du péché. Fidèles aux desseins de sa grâce, entrons avec courage dans la route qu'il daigne nous ouvrir, et ne pensons qu'à nous rendre dignes de ses bienfaits par notre reconnaissance. Mais cette route même a ses écueils et ses précipices : il n'arrive que trop souvent d'y périr et d'en sortir plus pécheur qu'on n'y est entré. Or, pour éviter tant de périls, que faut-il? Une seule et unique précaution, vous souvenir que c'est à Dieu même que vous parlez. Ayez cette idée profondément gravée dans votre esprit, qu'elle soit continuellement présente à votre cœur; il n'en faudra pas davantage pour vous adoucir les obligations que vous impose le précepte de la confession; il n'en faudra pas davantage pour vous engager à remplir, dans toute leur étendue, les obligations que vous impose le précepte de la confession.

1° Non, Messieurs, si nous voulons marcher avec confiance et sécurité dans les voies tristes et humiliantes de la pénitence, ne prenons point pour guide l'œil de la chair, ne voyons que par les yeux de la foi. Quel spectacle, quel nouvel ordre de choses se présente et se développe tout à coup!

Tel a été, dit saint Paul, l'ordre et l'arrangement des desseins de Dieu, qu'afin d'entretenir dans l'Eglise la dépendance et la subordination, qu'afin d'unir tous les membres de l'Eglise par les liens d'une charité mutuelle, il lui a plu de sanctifier les hommes par les hommes. Ceux-ci sont les pasteurs qui conduisent le troupeau, ceux-là le troupeau qui écoute et qui suit la voix des pasteurs : les uns sont les canaux par lesquels coule et se répand la grâce, les autres la terre qui les reçoit.

Mais, reprend le docteur des nations, l'homme n'est que le voile sous lequel Dieu cache la puissance et l'efficacité de son opération : *Idem spiritus operatur*. (I *Cor.*, XII, 11.) L'homme seul paraît et il n'est rien, il ne fait rien en son nom et comme homme; Dieu ne se montre point, et il est tout, il fait tout. Le juste persévère dans les voies de la justice, le pécheur sort de l'abîme du péché : c'est Dieu qui soutient le juste et qui relève le pécheur. Le solitaire supplie et invoque, l'apôtre parle et il exhorte : c'est l'esprit de Dieu qui prie, qui gémit dans le solitaire ; c'est l'esprit de Dieu qui touche, qui convertit par la voix de l'Apôtre. Le prêtre baptise, le pontife consacre : c'est Jésus-Christ, disent les Pères et les théologiens, qui adopte un peuple nouveau par le baptême, qui répand et qui perpétue le sacerdoce par l'ordination : *Ipse est qui consecrat*. Dans tous les sacrements, l'homme n'est que le ministre extérieur et visible, c'est de Jésus-Christ qu'émane la grâce intérieure et invisible.

Or, posé ce principe incontestable, que suit-il? Le voici, chrétiens : c'est que, dans le tribunal de la pénitence ce n'est point l'homme seul qui écoute, qui pèse, qui mesure, qui juge, qui prononce, qui instruit, qui reprend, qui lie ou qui délie, qui absout ou qui condamne, qui remet ou qui retient ; c'est, à proprement parler, Jésus-Christ lui-même.

Que le profane, que le chrétien, peu instruit de sa religion, se plaigne donc de la loi ; qu'il se révolte contre le précepte de la confession, je n'en suis point surpris : dans le ministre de la réconciliation il ne voit qu'un homme : pour nous, Seigneur, à qui vous avez daigné révéler les mystères de votre royaume, lorsque nous venons avec votre prophète dans le sanctuaire confesser nos iniquités, nous apercevons, nous voyons que ce n'est point l'homme seul qui nous recevra, que c'est vous-même qui nous attendez au tribunal de la pénitence pour sonder la profondeur de nos plaies, pour les guérir, pour renouveler, selon l'expression de vos Ecritures, pour renouveler et faire reconnaître dans notre âme l'esprit de vie en l'arrosant de votre sang. C'est à vous que je parle, c'est vous qui m'écoutez, et je trouverais si dur, si pénible, si humiliant de raconter mes égarements à celui qui sait de moi tout ce que j'en puis savoir et tout ce que j'en ignore, de me montrer à celui qui voit tout ce que je vois en moi et tout ce que je n'y vois pas! Il est vrai, ô mon Dieu, que, pour punir le délire et le vertige de mon audace sacrilége à secouer le joug de votre empire et de votre autorité; il est vrai que, pour humilier mon orgueil, pour l'écraser, pour l'anéantir, vous l'avez ordonné, que ma voix n'aille jusqu'à vous, que vos grâces ne viennent jusqu'à moi que par le ministère de l'homme. Ah! qu'il serait peu touché du regret d'avoir perdu votre grâce et du désir de la recouvrer, le cœur qu'un si faible obstacle que l'est cette vaine terreur retarderait ou ferait chanceler dans son retour vers vous : car si je parle à l'homme, je ne lui parle qu'autant qu'il représente Jésus-Christ, qu'autant qu'il tient la place de Jésus-Christ; parce que je ne lui parle qu'autant qu'il tient la place de Jésus-Christ : les lumières, les connaissances que je lui donne ne sont ni à lui, ni pour lui ; ce que je lui apprends de moi-même, Jésus-Christ seul le saura, l'homme l'ignorera : la même loi qui m'assujettit à la manifestation de mes égarements l'assujettit au silence le plus religieux et le plus inviolable.

Que fais-je, en effet, dans la confession et par la confession? Je devance, pour ainsi dire, le jour du jugement, j'emprunte, je reçois, en quelque façon des mains de Jésus-Christ le livre où sont gravées toutes mes actions ; je l'offre au prêtre qui me représente Jésus-Christ, je l'ouvre, je le lis, je le lui remets; aussitôt il devient pour lui un livre scellé sur lequel il ne lui est plus permis de jeter ses regards. Au tribunal de la pénitence, il me représentait la personne de Jésus-Christ même, il savait tout, il pouvait parler de tout : il sort du tribunal, il est obligé d'ignorer tout et de taire tout.

Que dis-je ? en sortant du tribunal, il ne redevient homme que pour lui-même, il ne reprend les faibles de l'homme que par rapport à lui-même, il ne les reprend point par rapport au pénitent. C'est à Jésus-Christ seul qu'on a parlé, c'est Jésus-Christ seul qui sait ; on dirait que, jaloux de se ménager, de se conserver la confiance du pécheur, Jésus-Christ efface dans l'esprit du ministre de la réconciliation les traces et les vestiges de ce qu'il a entendu. Y avez-vous jamais fait attention, Messieurs? N'est-ce pas une preuve sensible et frappante de la présence et de l'action de Jésus-Christ au tribunal et dans le sacrement de la pénitence ?

Quoi donc! des hommes, quelquefois vains, légers, inconsidérés, des hommes auxquels la sagesse pourrait ne pas permettre de confier le secret de l'affaire la moins intéressante, des hommes qui peut-être ne respectent aucune des autres lois de la société et de la religion, fidèles observateurs de la loi, dépositaires religieux du secret de la confession, seront sur cet article d'une prudence, d'une timide circonspection qui ira jusqu'au scrupule, jusqu'à la délicatesse. C'est que dans tout le reste ils agissent par l'esprit de l'homme, et que, par rapport à la confession, c'est l'esprit de Dieu qui les guide.

Jésus-Christ ne se contente pas de dominer, de maîtriser leur esprit, il règle et il gouverne leur cœur. Qui que vous soyez qui redoutez de perdre l'estime du ministre de la réconciliation, lorsque vous lui découvrirez l'excès de vos égarements et la noirceur de vos perfidies, ah! vous ignorez les richesses de la providence et des attentions miséricordieuses de Jésus-Christ. Ne craignez point de rencontrer au tribunal

de la pénitence le juge sévère et inexorable qui livre la femme adultère aux rigueurs de la loi de Moïse, le pharisien superbe qui, par ses mépris et ses dédains, insulte aux pleurs et aux humiliations de Madeleine; vous ne trouverez qu'un père prêt à recevoir l'enfant prodigue et à lui faire oublier le crime de sa fuite par la joie qu'il fait éclater à son retour; vous ne trouverez que le bon pasteur qui s'applaudit d'avoir ramené la brebis fugitive; ému, touché, attendri, plus les égarements auront été funestes et les chutes profondes, plus il admirera, plus il bénira les miracles de la grâce et les généreux efforts qui vous auront retiré de l'abîme; il dira, il pensera de vous ce que l'Apôtre pensait et disait des infidèles qu'il avait gagnés à l'Evangile, que vous êtes sa gloire et sa couronne. Si quelque sentiment trop naturel se glisse dans son âme, s'il vient à oublier que dans le tribunal de la pénitence l'homme n'est rien, que Dieu est tout, il regardera votre changement presque comme son ouvrage; son amour-propre et sa vanité ne lui rappelleraient le souvenir de ce que vous avez été que pour lui rendre ce que vous êtes plus cher, plus précieux, plus respectable. Ainsi, pour vous et par rapport à vous, Jésus-Christ ne laissera dans l'homme qui le représente que ce qui est propre à vous soutenir, à vous animer, à vous encourager, à vous consoler; il lui ôtera les faibles de témérité, d'imprudence, d'indiscrétion, de hauteur, d'orgueil qui pourraient vous rendre timide et vous faire appréhender que ce qui ne fut dit qu'à Jésus-Christ ne fût redit par l'homme.

Ajouterai-je, Messieurs, que cette loi sainte et sacrée d'un secret inviolable que Dieu impose au ministre de la réconciliation, et que, malgré les légèretés et les inattentions de l'esprit humain, nous voyons si religieusement observée; ajouterai-je que Jésus-Christ a voulu se l'imposer à lui-même, qu'il s'y assujettit et l'observe lui-même? Je m'explique: ce que vous dites dans le tribunal de la pénitence, c'est à Jésus-Christ même que vous le dites. Or, qu'arrive-t-il? En vertu de cet hommage de confiance volontaire, Jésus-Christ cesse, en quelque façon, d'être le juge de vos péchés; il en devient le dépositaire. En qualité de maître, de juge, il était de sa gloire de les punir et de les manifester: de les punir, pour venger son autorité méprisée; de les manifester, pour montrer l'équité de ses vengeances: en qualité de dépositaire, il est de sa gloire de les couvrir d'un voile et d'une obscurité qui les dérobe à tous les regards; il est de sa gloire que ce qu'il fait, pour ainsi dire, de vous et par vous il soit le seul à le savoir. De là ce que vous lui direz et ce que l'univers ne peut apprendre que par lui, l'univers l'ignore et l'ignorera éternellement; par conséquent accuser vos péchés dans le tribunal de la pénitence, ne dites plus que c'est révéler votre honte et votre opprobre, dites que c'est les couvrir, les effacer, les ensevelir dans l'abîme dont ils ne sortiront jamais, ou dont ils ne sortiront que pour votre gloire.

C'est à Dieu que vous parlez, vous lui avez confié le dépôt de votre honneur et de votre réputation, il ne court point de risque entre ses mains: c'est à Dieu que vous parlez, en faut-il davantage pour vous adoucir l'obligation que vous impose le précepte de la confession? En faut-il davantage pour vous engager à remplir, dans toute leur étendue, les obligations que vous impose le précepte de la confession?

2° C'est à Dieu même que vous parlez. Je ne dis donc pas seulement avec quel respect, avec quelle préparation de soumission et de docilité ne devez-vous pas approcher du tribunal de la pénitence; je ne dis pas seulement avec quelle reconnaissance ne devez-vous pas recevoir ses jugements de grâce et de miséricorde, s'il daigne vous admettre au bienfait de la réconciliation; avec quelle sainte componction, avec quelle humilité ne devez-vous pas adorer ses jugements de rigueur et de justice s'il veut vous condamner à gémir sur vos iniquités et à laver, dans des larmes encore plus amères et plus abondantes, des péchés que vous n'avez point assez pleurés; je ne dis pas seulement avec quelle horreur ne devez-vous pas regarder l'attentat sacrilége d'une âme que l'impudence de la scélérate hypocrisie, ou la tyrannie du respect humain conduit au tribunal moins pour dire que pour taire, non pour montrer, mais pour cacher ses péchés et acheter la réputation de religion et de piété par un des plus affreux excès d'irréligion et d'impiété.

Je dis, c'est à Dieu même que vous parlez. Avec quelle simplicité et quelle naïveté, avec quel fonds de candeur et d'ingénuité ne devez-vous pas accuser, peindre, dévoiler tous les égarements de votre cœur et de votre conduite?

En effet, c'est à Dieu même que vous parlez; par conséquent vous parlez à ce Dieu qui voit tout, à qui tout est connu, à qui le présent, le passé, les paroles et les actions, les idées de l'esprit et les désirs du cœur se montrent, dit l'Apôtre, sans voile et sans nuage: *Omnia nuda sunt et aperta oculis ejus*. (*Hebr.*, IV, 13.) Or, ce Dieu qui n'ignore rien, il veut connaître par vous tout ce qu'il connaît sans vous; il veut entendre et savoir par vous tout ce que vous savez de vous, tout ce que vous en devez savoir, tout ce qu'il en sait; il veut que votre confiance égale en quelque sorte ses lumières et que, comme ses lumières sont sans bornes et sans mesure, votre confiance soit sans réserve et sans mystères.

L'homme qui le représente n'est qu'un homme; vous pouvez lui en imposer et le surprendre, et s'il n'est éclairé par une lumière prophétique il ne reconnaîtra point la reine d'Israël sous les vêtements du vil peuple: *Ingredere uxor Jeroboam, quare te aliam simulas?* (III *Reg.*, XIV, 6.) Mais quel sera le succès de votre imposture? Pendant

que les discours de détour et de mensonge couleront de vos lèvres, le Dieu qui vous écoute, tenant en main la balance, pèsera l'énormité de votre perfidie ; il ajoutera les profanations de l'homme sacrilége aux iniquités de l'homme pécheur, et lorsque l'homme qui représente Dieu prononcera les paroles de salut et de grâce, le Dieu représenté par l'homme prononcera les paroles de mort, de perdition, d'anathème.

En vain donc le tribunal de la pénitence retentit-il de vos soupirs et de vos pleurs, si, autant que les lumières de l'homme peuvent approcher de celles de Dieu, vous ne vous montrez à l'homme qui tient la place de Dieu tel que vous voit le Dieu dont l'homme tient la place.

Or, revenons au principe dont nous avons tiré tant de conclusions instructives. Le Dieu auquel vous parlez, lorsque vous semblez ne parler qu'à l'homme ; le Dieu qui vous écoute lorsqu'il semble que l'homme seul vous entend ; ce Dieu voit le nombre et la multitude de vos péchés, la nature et la grièveté de vos péchés, le principe et la source de vos péchés : donc naïveté et simplicité, candeur et ingénuité à accuser le nombre et la multitude de vos péchés, la nature et la grièveté de vos péchés, le principe et la source de vos péchés, les effets et les suites de vos péchés.

Je reprends en peu de mots : nous avons presque entièrement développé le fonds de ces vérités en parlant de l'examen par lequel on doit se préparer à la confession : il suffira de les rappeler légèrement à votre souvenir.

Candeur et ingénuité à accuser le nombre et la multitude de ses péchés. Ce Dieu qui compte, selon l'expression du Prophète, les grains de sable qui couvrent les immenses rivages de l'Océan, qui en voit l'ordre et l'arrangement, en sorte qu'aucun changement dans leur position n'échappe à ses regards ; ce même Dieu, dit l'Ecriture, compte nos pas, il observe nos vestiges, il démêle nos traces dans tous les sentiers de nos égarements : par conséquent le pécheur qui n'accuse que son péché sans accuser le nombre et la multitude de ses péchés, ne se montre pas tel que Dieu le voit et le connaît : vice et défaut essentiel qui va jusqu'à rendre la confession sacrilége lorsqu'il s'agit de péchés mortels que l'on n'avoue pas, que l'on manque d'accuser par timidité, par orgueil, ou par vanité quand on les connaît, ou par inattention et par oubli lorsqu'on a négligé de les connaître ; vice essentiel qui va jusqu'à rendre la confession sacrilége lorsqu'il s'agit de péchés que l'on est certain d'avoir commis et dont on doute raisonnablement s'ils sont des péchés mortels, ou lorsqu'il s'agit de péchés dont on est certain qu'ils sont mortels et dont on doute toujours raisonnablement si on les a commis ; vice et défaut qui va jusqu'à rendre la confession dangereuse et souvent funeste, quand même il ne s'agit que de péchés qui sont des péchés véniels, si c'étaient surtout des péchés d'affection et d'habitude.

En effet, ce n'est que sur le nombre et la multitude que le ministre de Jésus-Christ peut décider si ces péchés que vous accusez sont des péchés de fragilité passagère, ou des péchés d'habitude ; des péchés qui échappent à l'inattention de l'esprit, ou des péchés qui sortent de la perversité du cœur ; des péchés que l'occasion et la surprise arrachent dans un moment de nuage et de sommeil promptement dissipé, ou des péchés dans lesquels on se repose et on s'endort avec une volonté fixe et déterminée ; des péchés que la conscience encore tendre et délicate reproche vivement, ou des péchés que la conscience, déjà appesantie et endurcie, n'aperçoit que faiblement : donc ce n'est que sur le nombre et la multitude de ces péchés que le ministre de Jésus-Christ peut décider de la vérité et de la sincérité du repentir que vous avez de les avoir commis, de la réalité et de l'étendue de la résolution que vous avez de ne les plus commettre. Par conséquent, lorsque vous laissez ignorer le nombre et la multitude de ces péchés vous exposez le ministre de Jésus-Christ à prononcer la sentence de l'absolution sur des péchés que vous ne pleurez ni avec un repentir assez sincère de les avoir commis, ni avec une résolution assez ferme et assez vraie de ne les plus commettre.

Candeur et ingénuité à accuser la nature et la grièveté de ses péchés. Car le Dieu qui en compte le nombre en pèse l'énormité : je n'entends pas seulement l'énormité qui caractérise chaque péché, qui distingue un péché d'un autre péché ; j'entends l'énormité qu'ajoutent à chaque péché les circonstances grièves qui l'accompagnent, ou les scandales qui en résultent. Or, dans une infinité de péchés, surtout dans les péchés qu'enfantent l'ambition, l'intérêt, la volupté, dans les péchés de cabale, d'intrigue, de faction pour s'avancer, d'usures et d'exactions pour s'enrichir, de manœuvres et de trahisons pour détruire, de complots et d'attentats pour se venger, de dissimulation et d'hypocrisie pour se masquer, d'excès et de débauches pour contenter, pour satisfaire les fureurs d'un amour impur, combien de bassesses, de noirceurs, de perfidies, de manéges, d'injustices, d'artifices, de séduction, d'emportements de volupté, d'outrages à la raison et à la religion ? Combien de circonstances qui rendent le pécheur autant et plus coupable que le péché même ? Circonstances humiliantes qu'on craint de tirer de la nuit qui les couvre pour les exposer au jour ; car dans l'ivresse de la passion on ne rougit de rien, dans le calme et le sang-froid on rougit de tout. L'enfer, remarque saint Bernard, nous ôte et nous rend la honte au gré de ses désirs et de ses intérêts. Hardis pour commettre le péché, timide pour l'accuser, nous quittons la véritable pudeur quand il faudrait la conserver, nous reprenons une fausse pudeur quand il faudrait la fuir ;

nous n'avons de la force que pour nous perdre, nous ne sommes faibles que pour nous sauver.

J'ajoute dans une infinité de péchés, surtout dans les péchés de médisance, de calomnie, de rapports, de discours ou d'actions qui favorisent le libertinage et l'irréligion; dans les péchés des grands, des magistrats, des personnes consacrées au sacerdoce ou à la vie religieuse; dans les péchés des pères, des maîtres, combien sont renfermés de scandales qui rendent le pécheur plus coupable par les péchés qu'il occasionne ou qu'il produit, que par les péchés qu'il commet? Or, en vain vous accusez votre péché, si vous ne l'accusez tout entier, et vous ne l'accusez pas tout entier si vous n'accusez ni les circonstances qui l'accompagnent, ni les scandales qui le suivent. Souvenez-vous que ce Dieu qui vous entend ne répond que par la foudre, lorsque le pécheur qu'on lui montre n'est pas le pécheur qu'il voit et qu'il connaît.

Candeur et ingénuité à accuser le principe et la source de ses péchés. Dieu ne voit pas seulement la conduite, il voit les motifs, les vues, les intentions, les projets, les desseins. Or, souvent on est plus coupable par son cœur que par ses actions.

Candeur et ingénuité à accuser les effets et les suites du péché. Dieu ne voit pas seulement ce que vous avez été, il voit ce que vous êtes, jusqu'où s'étend votre douleur et votre regret d'avoir commis le péché, votre désir de fuir et d'éviter le péché, votre résolution et votre volonté de briser les liens, de secouer le joug du péché, votre détermination à écarter les occasions et les engagements du péché, votre courage et votre fermeté pour expier et pour réparer le péché. Toutes ces dispositions ne sont-elles en vous que des dispositions vagues et superficielles, que des dispositions flottantes et incertaines, que des dispositions qui sont plutôt les idées, les réflexions, les projets de l'esprit que les désirs, les mouvements, les sentiments intimes du cœur? La sentence d'absolution que prononce le prêtre qui ne vous connaît pas n'attire qu'une sentence de condamnation que prononce le Dieu qui vous connaît.

Concluons, Messieurs, et pour sortir d'un sujet dont le développement trop approfondi peut vous avoir fatigués et ennuyés, reprenons en deux mots ces cinq entretiens sur la confession : ils vous retraceront tout ce que je vous ai dit, et si vous les méditez, ils suppléeront à tout ce que je n'ai pas dit. Travailler à se connaître tel qu'on est connu de Dieu, voilà en quoi consiste l'examen qui précède l'accusation.

S'appliquer à se faire connaître tel qu'on est connu de Dieu, voilà en quoi consiste l'accusation. Or, pour vous inspirer l'attention la plus sérieuse dans l'examen, que faut-il? Penser que c'est à Dieu même que vous parlerez. Pour vous inspirer la sincérité la plus naïve dans l'accusation, que faut-il? Penser que c'est à Dieu même que vous parlez.

Eh! quel bonheur pour moi, ô mon Dieu, que vous m'obligiez de voir mes iniquités, de considérer mes égarements, de réfléchir sur le crime et sur les suites affreuses de mon péché. Epouvanté, remué, touché, rempli, pénétré, inondé de crainte, de douleur, de regrets, de reconnaissance, de confiance, d'amour, je ne saurai plus que haïr mon péché, travailler à le réparer et à vous aimer; je ne saurai plus que me fuir et vous chercher. Quel bonheur pour moi que vous me permettiez, que vous me commandiez de vous raconter mes misères, de vous montrer mon indigence, de vous découvrir la profondeur de mes plaies! Père tendre, vous m'appellerez à vous, vous me recevrez, vous me guérirez, vous me remettrez au nombre de vos enfants! Ouvrage de votre grâce, j'admirerai, je louerai, j'exalterai vos miséricordes dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PENSEES DIVERSES

SUR LA RELIGION ET LA MORALE.

I.

Je ne vois de parti sage que celui d'être chrétien. Celui qui y renonce marche à grand pas vers le pyrrhonisme. La distance est immense, entre le vrai et le faux il y a un espace infini, mais celui qui abandonne la foi l'a bientôt franchie. Vous n'êtes ni disciple de Pyrrhon, ni disciple de Jésus-Christ: vous ne croyez pas l'Evangile, cependant vous croyez quelque chose. Vous êtes donc ou athée ou déiste. Par athée, j'entends celui qui prétend être sûr de la non-existence de Dieu, ou de l'existence du Dieu chimérique de Spinosa : car si vous n'êtes athée qu'en cela seul que vous ne croyez pas que nous puissions nous fier assez à nos idées et à notre raison pour prononcer l'existence ou la non-existence d'un être infini et créateur de l'univers, vous êtes pyrrhonien; vous l'êtes encore si vous tenez que les preuves de l'existence de Dieu n'ont pas assez de force pour captiver la raison et en-

traîner le consentement, mais que la non-existence n'est pas mieux prouvée que l'existence.

Je reviens et je dis que l'irréligion confond tellement toutes les idées, tous les principes, tous les droits de la raison, que ce qui en soi-même est le moins raisonnable, paraît alors, en quelque sorte, le plus judicieux.

Je dis d'abord qu'il y a moins de folie à douter de l'existence de Dieu qu'il n'y en a dans l'athéisme positif. Croire le faux est quelque chose de plus insensé que de ne pas croire le vrai.

Je demande si les raisons qu'on allègue pour prouver que le monde est Dieu, que tous les hommes composent un tout parfaitement un, simple, indivisible, immuable, heureux, infiniment accompli, sont plus fortes et plus décisives que celles qui prouvent que, posée la nécessité de l'existence d'un être infiniment parfait, il faut reconnaître qu'il est distingué de la matière, de la collection des hommes, de l'assemblage des réalités et des négations qui constituent les êtres, ou, si l'on veut, les modes singuliers que nous appelons pensée, étendue, homme, bête, feu, eau, terre, soleil, etc. Donc celui qui ne se rend pas au premier système, c'est-à dire à l'athéisme positif, doit conséquemment réprouver le second, je veux dire le spinosisme.

Si la raison nous montre quelque chose avec certitude, n'est-ce pas ce principe que moi et un autre être, par exemple, sommes deux êtres distingués, que son anéantissement n'emporterait point le mien, qu'il peut être heureux tandis que ma réalité, mon être, ma substance est dans la douleur. Celui qui se défie de ces idées ne doit se fier à aucun principe.

Je dis en second lieu que le déisme conduit par degrés au pyrrhonisme. Je distingue deux sectes de déistes. Ceux qui reconnaissent un Dieu oisif et renfermé en lui-même, sans providence, sans justice, sans miséricorde relative aux hommes; qui tiennent que vertus et vices sont des noms arbitraires, ou du moins que Dieu ne récompensera jamais la vertu et ne punira point le vice. Or, ces déistes de la première classe sont obligés de sacrifier à ce système une partie de leurs idées; car enfin nous trouvons au dedans de nous-mêmes une idée d'ordre et de devoir, un culte d'amour et d'estime dû à l'être infiniment parfait, nous y trouvons la justice, la charité, l'éloignement de la perfidie, de l'ingratitude, du meurtre, du larcin, etc. Notre raison peut-elle nous en imposer jusqu'à prendre des préjugés grossiers pour des idées simples et pures? Qu'elle raison supérieure à notre raison décidera pour elle ou contre elle? A quelles idées comparerons-nous nos idées pour savoir si ce sont des idées ou des préjugés?

Douterons-nous que Dieu, l'auteur de notre être, exige que nous suivions notre raison? douterons-nous qu'il aime l'ordre et qu'il haïsse le désordre? C'est douter de notre raison : or, qui doute d'une partie de sa raison, peut-il véritablement s'assurer de l'autre? Il retombe donc, s'il est conséquent, dans la folie du pyrrhonisme.

La seconde classe de déistes renferme ceux qui tiennent pour la religion naturelle, en excluant toute religion révélée. Or, je leur demande si Dieu n'a pas pu révéler une religion, s'il n'a pas pu ordonner un certain culte? Je leur demande si les faits n'ont pas leur certitude propre aussi bien que les raisonnements? Un homme qui croit qu'on peut avoir fait illusion à tous les hommes peut-il être sûr de lui? Ne sommes-nous pas nécessités à croire l'existence de Rome autant qu'une vérité mathématique? Ce déiste doit du moins être pyrrhonien sur les faits, et il ne se sauve d'une sorte de folie que par celle du pyrrhonisme.

Or, qu'elle est grande la folie du pyrrhonien! Car est-ce se servir de la raison que de s'en défier? Dieu ne nous a-t-il pas montré la vérité très-clairement? Quel fondement avons-nous de douter quand il nous a parlé? Ecoutons-le donc; soyons chrétiens, agissons en chrétiens, c'est le seul parti sage et le seul sûr; tous les autres sont aussi dangereux que peu raisonnables

II.

Bayle dit que le pyrrhonien est le philosophe le plus disposé au christianisme. Il veut par là donner à entendre que la profession du christianisme suppose un oubli, une extinction de la raison, un renoncement aux lumières du bon sens. Ignore-t-il que la religion ne rejette pas l'appui de la raison; qu'il faut, avant que de croire, connaître par la raison un Dieu maître et législateur attentif à tout ce qui se passe ici-bas? Ignore-t-il que dans les démonstrations de la vérité de la religion chrétienne, on commence par établir que notre raison est droite, que cette raison nous annonce un Dieu créateur et vengeur des lois qu'il nous a imposées... Son argument est appuyé sur ce que la religion détruit ou paraît contredire bien des idées que nous donne la raison.

Je voudrais qu'il nous eût cité les philosophes qui ont démontré les idées précises de personne, de nature, de substance; car tout se réduit là. On s'en était formé des notions sur ce qu'on voyait ces choses toujours unies ou toujours séparées. Pour des idées telles que les idées mathématiques, on ne s'est vanté dans aucun siècle d'en avoir de pareilles sur ces objets.

III.

Je prétends contre les déistes que la religion chrétienne est autant prouvée qu'elle doit l'être, et que les marques qu'elle porte d'un culte divin sont des plus sensibles. (Il faut remarquer que la religion chrétienne fait un argument démonstratif contre tous les athées; car s'ils révoquent les faits en doute, ce sont des fous; s'ils s'assujettissent à l'autorité des faits, nul fait mieux prouvé

que les miracles de Jésus-Christ, et ces faits démontrent un Dieu supérieur à la nature et distingué de l'univers.) Je reviens aux déistes : 1° La religion chrétienne devait être prouvée par des faits. Je les réduis à un seul qui renferme tous les autres, la mission divine de Jésus-Christ. (Je laisse à part les sociniens.) Est-ce par des raisonnements, par des idées, par des démonstrations métaphysiques que ce point devait être rendu croyable? en est-il susceptible? le commun des hommes en est-il capable? Alors le témoignage des pères eût-il été utile aux enfants? La religion n'eût-elle pas été livrée à une licence sans bornes de discuter et d'approfondir? Combien de vérités métaphysiques, mêmes évidentes et lumineuses, l'intérêt, la passion, la subtilité d'un disputeur ne viennent-elles pas à bout d'obscurcir? J'ose le croire qu'aucun homme sensé ne niera que s'il y a des faits capables d'assurer et de garantir ce point de la mission divine de Jésus-Christ, Dieu a pu prendre cette preuve et ce genre de démonstration. 2° Dieu ne peut-il pas instruire les hommes par les hommes? N'a-t-il dans les trésors de son infinie puissance, nul secret, nulle voie de les assurer de la mission de celui qu'il voudra leur envoyer? S'il en a, les faits ne sont-ils pas, en cette matière, les moyens les plus propres à éclairer et à convaincre tous les peuples? Donc si les faits étaient insuffisants, concevons-nous comment il pourrait révéler aux hommes ses volontés par le ministère d'une créature? Donc puisqu'il le peut, les faits sont suffisants. 3° Pour que ces faits nous assurent que celui qui parle de la part de Dieu, et que le souverain être garantit la vérité de ses paroles, il faut que ces faits soient bien prouvés et qu'ils prouvent bien. 4° Ne sont-ils pas bien prouvés s'ils ont le même degré de certitude pour les hommes contemporains que les faits les plus authentiques qu'ils voient, qu'ils touchent, qu'ils ne peuvent s'empêcher de croire? Ne sont-ils pas bien prouvés pour les hommes d'un autre âge, si leur existence passée est aussi incontestable que la réalité des faits auxquels nous donnons pleine croyance, quoiqu'ils aient devancé notre naissance? Si les faits que j'apporte en preuve de la mission de Jésus-Christ sont aussi certains que la grandeur passée de l'ancienne Rome, que le règne de Charles V, etc., etc., ils sont suffisamment prouvés : il ne reste plus qu'à voir s'ils prouvent bien. 5° Dès là que j'ai reconnu qu'ils sont bien prouvés, ils ont, à mon égard, le même degré d'autorité que s'ils étaient de mon temps et de mon âge; je me rapproche d'eux et je les rapproche de moi. 6° Il reste donc à connaître que les miracles de Jésus-Christ sont aussi certains que les miracles de Moïse : voilà contre les Juifs ; et aussi certains que les faits de l'histoire les plus authentiques : voilà contre les déistes. 7° Par l'article cinquième, je me mets donc au temps où Jésus-Christ fait ses miracles. Dieu peut me parler par les hommes, leur mission peut m'être évidemment connue par les faits : donc il y a des faits qui prouvent suffisamment, imaginez-en d'autres que des miracles pareils à ceux de Jésus-Christ, et qui soient revêtus d'un même caractère de certitude.

IV.

J'ai entendu dire que les lois générales suffisent peut-être à la production des miracles. Où ne va point se précipiter la crainte de voir une vérité gênante? Si les lois générales suffisent à la production des miracles, pourquoi ne s'en est-il jamais fait que lorsque certains hommes invoquent l'auteur de la nature et en preuve de leur mission? Pourquoi n'attendons-nous point et ne soupçonnons-nous pas même qu'il doive s'en faire un demain.... avec un *que savons-nous?* je vous mènerai au pyrrhonisme le plus grossier.

V.

Ce que disait Cicéron des avantages que nous procure l'opinion de l'immortalité de l'âme, je le dis également de l'utilité de la religion. Elle n'a pas besoin de ce préjugé; mais je veux faire honte à l'homme qui s'abrutit et s'avilit jusqu'à rejeter une vérité qui l'ennoblit, le perfectionne et le rend heureux. L'homme n'est grand, le vrai bonheur ne peut se trouver que par la religion chrétienne.

VI.

Je suis convaincu que le plaisir n'est pas le seul ressort qui mette l'homme en mouvement. L'homme aime sa perfection aussi nécessairement qu'il aime son bonheur; delà vient que nous nous affectionnons naturellement à des hommes qu'on nous peint comme ayant été fort au-dessus des faiblesses communes aux autres hommes. La vertu par elle-même est aimable, et qu'on ne dise pas qu'elle est aimable parce qu'il y a un certain plaisir attaché à la pratique de la vertu. Dès là que je conviens que l'homme aime sa perfection et la vertu qui le perfectionne, il est content de lui lorsqu'il se trouve vertueux, et cette satisfaction est une espèce de plaisir; mais ce plaisir ne tient point aux sens, et il est tout différent de celui qu'on entend dans le système que je rejette; car l'homme trouve une sorte de contentement à immoler son plaisir, son attrait le plus fort à son devoir : or, s'il ne cherchait jamais que le plaisir, il chercherait toujours le plus grand plaisir; le devoir lui plaît, non comme jetant dans son âme un sentiment vif et délicieux, mais comme plus noble, plus pur, plus digne de lui; son amour pour la perfection est satisfait; ainsi, l'esprit est bien avec lui-même de ce côté-là.

VII.

Se borner à prouver l'existence d'un créateur et ne point prouver l'infinité de perfection dans ce créateur, ce n'est point assurer à la religion chrétienne le Dieu qu'elle demande. Il lui faut un Dieu infini-

ment vrai et d'une véracité infinie qui ne puisse ni me tromper ni se tromper. Or, ces deux attributs ne coulent essentiellement que de la perfection infinie en tous sens. Quelques modernes ont donné pour objet formel de la foi le droit que le Créateur a sur les jugements de la créature : or, ou ils supposent que le Créateur a l'ifinie perfection, ou ils ne le supposent pas; s'ils le supposent, d'où vient qu'ils recourent à ce droit chimérique? Une raison supérieure a seule droit de commander à ma raison. S'il ne le supposent pas, ils avoueront donc que la force de créer ne suppose pas dans le Créateur la perfection infinie : donc le Créateur est sujet ou peut être sujet à l'illusion, et nous sommes exposés à sa séduction : donc il ne peut nous commander de croire à sa parole.

VIII.

Vous vous trouvez placé sur la terre ; vous doutez si c'est Dieu qui vous a donné l'être ; mais vous savez que bientôt ou la main ou le hasard qui vous a formé coupera le fil de vos jours ; que ce temps, qui coule si rapidement, sera suivi d'une éternité ou d'être ou de néant ; et vous ne pensez point à vous demander : D'où viens-je, et où est-ce que je vais? C'est le comble de la folie ! L'éternité ne mérite-t-elle point un regard? S'il existe un Dieu, votre père et votre maître, qui ait attaché vos destinées éternelles à l'usage que vous ferez du temps, peut-il vous pardonner d'avoir négligé cet examen? Or, vous ignorez si c'est une pure hypothèse ou une réalité : donc vous devez vous en éclaircir.

Pascal a bien démontré que le libertin risque tout contre rien, le temps étant à l'éternité comme le néant à l'être. J'ajoute que cela est vrai, 1° du libertin qui n'examine pas ; 2° du libertin qui, examinant, s'arrête à la première lueur de vraisemblance qui est favorable à ses opinions et à ses penchants, dans la crainte de trouver ce qu'il ne cherche pas ; 3° de tout libertin en général, puisqu'il est impossible d'apporter une démonstration contre la religion.... Sur quoi je fais cette remarque : notre religion, fabuleuse, comme l'incrédule la suppose, aurait un avantage bien particulier, et qui n'est le propre que de la vérité, ce serait de ne pouvoir être solidement réfutée. On peut bien dire d'un sentiment vrai : cela n'est pas encore prouvé, ce n'est pas encore une démonstration, mais on ne démontre point contre, et telle est au moins la religion. Or, comment se ferait-il que si cette religion était fausse, et attaquée comme elle l'a été dans tous les temps par un si grand nombre d'ennemis, sa fausseté n'eût jamais pu être démontrée, malgré les armes que leur prêtait et leur esprit et les passions de leur cœur? J'ajoute de plus à ce que dit Pascal, que la réponse du libertin est frivole et dénuée de toute solidité : je risque, dit-il, le présent qui est certain contre l'avenir qui est incertain. La certitude compense l'excès de durée. J'avoue que la certitude peut compenser une certaine portion de durée. Par exemple, risquer cinq mille livres pour gagner dix mille livres, on peut dire que les cinq mille livres, par leur existence actuelle, équivalent au moins la futurition incertaine de quinze mille livres. Mais risquer un sou pour gagner un million, c'est ne risquer rien et hasarder à gagner tout.... On va plus loin, et on dit : il faut supposer que ce sou est tout mon bien : donc actuellement je me dépouille de tout ; ainsi, je risque le tout présent pour le tout incertain. Je réponds : il ne faut pas supposer que c'est tout votre bien ; car enfin vous ne risquez pas la vie, ni même les douceurs les plus pures de la vie. Les plaisirs de la raison sont-ils donc indignes d'un honnête homme? et ne serait-il sensible qu'aux plaisir des sens?

Mais je consens que ce sou soit tout votre bien et que la comparaison soit exacte : il faut aussi que vous m'accordiez que vous ne sentirez point la privation de ce sou; car enfin si l'éternité n'est qu'une fable, si la mort vous anéantit, plus de souvenir des choses passées, plus de regrets. Mais je sentirai la privation des plaisirs pendant la vie. Oui, voilà ce que vous mettez au jeu. Mais pour peu que vous ne vous étourdissiez pas vous-même sur le risque d'un avenir éternel, ne sentez-vous pas que les plaisirs frivoles ne peuvent pas se comparer aux alarmes que doivent vous causer le danger d'un sort malheureux pendant l'éternité?

1° Quelques-uns ont cru faire tomber ce raisonnement d'un seul mot; et en effet ce qu'ils objectent est finement pensé. Si la religion, disent-ils, ne demandaient que des actions et des désirs ; si elle n'était l'affaire que du cœur, on conçoit comment on peut se faire chrétien par l'envie de prendre le parti le plus sûr. Nous sommes maîtres de nos actions et de nos penchants ; nous commandons à la cupidité : ainsi, dans les affaires du monde, on suit le parti le plus sûr et l'on sacrifie quelque chose. Un général, à la tête d'une armée faible ou timide, est obligé de faire retraite : l'ennemi avance à grands pas, deux routes s'offrent à lui ; la première est plus commode pour la subsistance et le logement des troupes ; l'autre est difficile, embarrassée, peu abondante. (Je hasarde les termes pour m'expliquer plus clairement). Il y a à gager vingt contre un que par la première route il sera suivi et chargé avant que d'avoir gagné une place qui rassure son armée; il y a à gager vingt contre un que l'ennemi ne s'engagera point dans le terrain incommode qu'il faut parcourir en suivant la seconde route : il prend le plus sûr; on le blâmerait de ne le prendre pas.

Mais oublie-t-on que la religion parle à l'esprit aussi bien qu'au cœur, qu'il y a des dogmes à croire comme des préceptes à remplir ? ou s'imagine-t-on que la raison plie et cède au gré de l'intérêt? On peut vouloir croire dès qu'il est avantageux de croire, mais on ne croit point sans raison

de croire, et l'homme, qui s'appuie sur une foi dictée par le seul intérêt, se fait illusion et prend le désir de la foi pour la foi même. Concluons donc que ce raisonnement du plus sûr, que cette comparaison du temps à l'éternité est sans force et sans effet.

Celui qui forme cette objection ne voit point à quel usage je destine le raisonnement contre lequel il s'élève. Voici tout mon plan : 1° vous ne voulez pas examiner, parce que cet examen vous déroberait à vos plaisirs. Cependant il s'agit de l'éternité : donc vous préférez le temps à l'éternité, donc vous préférez ce qui n'est rien ou presque rien à ce qui est tout.

2° Vous avez examiné, vous trouvez que la religion chrétienne est appuyée sur des fondements assez solides, qu'il y a de quoi se rendre, mais vous prétendez qu'il y a de quoi résister; vous reconnaissez que les preuves sont fortes, quoiqu'elles ne vous paraissent pas invincibles, que votre raison est ébranlée, mais qu'elle n'est pas entièrement assujettie. Dans cette situation, vous ne pouvez forcer votre raison à prononcer contre la religion; vous pouvez la tenir dans le doute, incertaine, irrésolue, flottante, mais du moins votre intérêt devrait hâter votre soumission à ce que vous avouez être le plus sûr.

3° Dès que vous avouez que le parti de la religion est le plus sûr et celui qu'il est de notre intérêt d'embrasser, je puis aisément vous prouver qu'il est le parti de la vérité même. Vous n'êtes point athée, vous convenez par conséquent de l'existence d'une Providence qui veille sur les hommes. Or, d'après l'idée que vous avez de cette Providence, pouvez-vous croire qu'elle permette que le véritable intérêt du genre humain, que sa sûreté consiste à suivre l'erreur? Autant vaudrait-il nier que la Providence se mêle des choses qui nous regardent, et dire qu'elle abandonne au hasard le sort des hommes. Par conséquent la réunion que vous reconnaissez de notre intérêt et de notre sûreté avec le parti de la religion est une preuve de sa vérité et une raison suffisante de l'embrasser.

IX.

1° Toute notre dispute avec le déiste roule sur ces articles, si l'on doit révoquer en doute tous les faits d'un autre âge que le nôtre, et si les faits, sur lesquels est appuyée notre foi, prouvent invinciblement dans l'hypothèse qu'eux-mêmes sont bien prouvés. Quant au premier article, je dis, 1° que si nous devons refuser de prononcer l'existence de tout fait que nous n'avons point vu, nous devons nous défier de l'existence des faits que nous avons vus; car il faut ou que nos ancêtres aient été trompés, ou qu'ils aient voulu nous tromper sur les faits qu'ils nous attestent, en cas que leur témoignage soit insuffisant à en établir la réalité. Or, le second me paraît aussi impossible que le premier; je ne vois pas plus de raisons de me défier de leur cœur que de leurs yeux, de leur probité que de leur attention : d'ailleurs il est certain qu'ils ne furent point trompeurs, puisqu'ils crurent ce qu'ils ont voulu nous faire croire; ils crurent, puisqu'ils ont réglé ou prodigué leur vie sur la croyance de ces faits, et que leur vie ou leur mort est un témoignage de leur persuasion. Reste donc qu'ils aient été séduits. Or, s'ils ont pu s'imaginer qu'ils voyaient lorsqu'ils ne voyaient pas, ou s'ils ont pu voir ce qui n'était pas, le charme qui les séduisit a-t-il perdu sa force? Ne sommes-nous point exposés à être le jouet de la même illusion?

2° Si vous bornez la croyance des faits à ce petit nombre de faits qui a frappé vos yeux, le soldat qui ne se trouva point à Denain pourra révoquer en doute la défaite de milord Albermale; car les hommes ne sont point plus hommes aujourd'hui qu'ils ne l'étaient il y a dix-sept siècles.

3° Si vous convenez qu'il y a des faits que leur éloignement ne rend point indignes de notre croyance, que, séparés par l'espace des siècles qui sont écoulés, ils sont rapprochés et mis sous nos yeux par des témoignages si décisifs, si authentiques, d'une autorité si nette et si marquée, qu'ils deviennent comme contemporains : je vous prie de me prescrire vous-même les lois et la nature d'un témoignage digne de foi; et si les faits qui prouvent la religion ne sont pas marqués au sceau des faits les plus autorisés, je ne vous presse plus de croire.

Quant au second article, nous avons discuté dans plus d'un discours la force et l'autorité des miracles.

X.

Je trouve également déraisonnable de se défier trop de sa raison et de s'y fier trop. Comme en fait de guerre le lâche et l'aventurier sont nuisibles, et que le héros est entre eux deux, de même le sage sait marcher d'un pas égal entre le pyrrhonien et le dogmatiste outré. Une raison saine connaît ses limites et sa force; il ne faut ni la retenir, ni la pousser : c'est à elle de nous conduire; ce n'est point à notre orgueil de l'entraîner. Prononçons avec elle sur ce qu'elle voit; ne la forçons point de prononcer sur ce qu'elle ne voit pas : elle ne peut nous tromper; nous pouvons la séduire.

XI.

Le déiste est-il bien tranquille? Il y a un Dieu, c'est mon maître, c'est un législateur qui punira la violation de ses lois. Me voilà donc astreint à lui consacrer les hommages de mon cœur et de mon esprit. Je dois donc être fidèle à mes engagements, juste, sobre, tempérant, doux libéral, modéré dans l'usage des plaisirs : d'ailleurs Dieu a pu établir et il convenait qu'il établît un culte révélé; s'il y en a un, c'est la religion chrétienne, et je ne l'embrasse point..... Que manque-t-il à ce déiste pour être chrétien? que lui en coûterait-il? Aussi n'y a-t-il guères de déistes que dans la spéculation, ils sont athées dans la pratique.

XII.

Les incrédules aboutissent à dire quelque-

fois et toujours à penser que la religion n'est point assez prouvée. Je vous demande, 1° si vous aviez vécu dans l'âge de Jésus-Christ, si vous aviez été témoin de ses miracles, auriez-vous pu résister? La preuve n'eût-elle point paru complète? Un certain bon sens, qui est le premier jugement de la raison désintéressée, ne vous eût-il point entraînés? 2° Les miracles de Jésus-Christ ne sont-ils pas bien prouvés? Vous êtes donc, quant à la raison, dans le même état que si le ciel avait placé votre naissance sous le règne d'Auguste. Les sens sont moins frappés, la raison n'est pas moins éclairée.

XIII.

Vous portez une affaire devant un juge, vous plaidez contre une personne qu'il aime : à la première lecture des pièces, la raison, l'équité prononcent en votre faveur, mais la passion murmure; on relit, on examine, on approfondit, on cherche l'endroit faible, on croit l'avoir trouvé, et l'on s'applaudit; telle est la conduite que l'on tient d'ordinaire à l'égard de la religion.

XIV.

Que chacun s'examine : ne craint-on pas de croire? n'apporte-t-on pas à l'étude de la religion de l'orgueil, de l'attrait pour le plaisir, etc?

XV.

Si la religion était vraie, Dieu lui aurait donné les caractères les plus lumineux, toutes les nations seraient instruites, voilà l'abus de la raison. Examinez la chose relativement à vous ; les preuves sont-elles bonnes, n'en demandez point de meilleures, que vous importe des autres? Pensez à vous; Dieu éclaircira, Dieu justifiera sa conduite, réglez la vôtre.

XVI.

Ceux qui croient auraient, s'il était possible, le même intérêt que vous de ne pas croire..... Il y en a tant, direz-vous, qui ne sont chrétiens que comme ils seraient Turcs : examinez, pensez à ceux qui ont examiné, oubliez les autres.

XVII.

Je vous montrerai dans le christianisme des hommes simples et grossiers, plus subtils que vos sages ; l'infini, la nature, la dignité de Dieu, voilà l'abîme devant lequel s'arrête épouvanté le plus fier philosophe, et cet homme simple, porté sur les ailes de la grâce, le franchit.

XVIII.

Je vous montrerai dans le christianisme des hommes rustiques, avec des sentiments élevés, supérieurs aux événements, justes, droits, vrais, incorruptibles : ce que la droite raison ne peut exécuter dans les plus fermes génies, une religion qu'on ose dire fabuleuse l'opère dans un esprit si étroit et si borné.

XIX.

Le catéchisme a bien servi aux méditations de Descartes.

XX.

L'athée qui mettra ses spéculations et son système dans ses actions sera un monstre ennemi de la société. Spinosa réduit toute la vertu à suivre les lois de la république.... chez les cannibales ils aurait dévoré son père! et qui m'oblige à suivre ces lois de la société?... l'intérêt, rien de plus... Les hommes, dit-on, ne se conduisent point par leur opinions. Les chrétiens vivent-ils selon l'Evangile? faible objection! on peut croire bien et agir mal, parce que le cœur est porté au mal que la raison réprouve; mais dès que la raison favorisera les penchants, comment pourra-t-on y résister? donnez-moi un chrétien qui ne pratique pas un précepte évangélique, lorsque l'intérêt, l'honneur, le plaisir, hâtent l'exécution de la loi...

La société, dites-vous, obligera les hommes de vivre en gens de bien; mais autant qu'il est certain que la société a intérêt de bannir le vice, autant est-il certain que le vice est vice ; la raison dit l'un comme l'autre.... c'est-à-dire que l'intérêt de la société est qu'il n'y ait point d'athées, et on veut prouver le contraire.... supposons une société d'athées qui se gouvernent sur le plan de leurs idées, ce serait une société sans lois, sans règle, ne fût-ce que parce qu'ils ne connaissent ni liberté dans l'homme, ni conséquemment faculté de choisir et de se déterminer.

XXI.

Que l'homme est bien fait pour réunir et allier en lui toutes les contradictions : tel est en même temps hypocrite et de vertu et de libertinage; il donne au monde des apparences de vices qu'il déteste, et des dehors de vertus qu'il n'a point.

XXII.

Bayle objecte que la religion chrétienne est la destruction de la société : plus d'émulation, plus de commerce, plus de guerre, plus de crimes réprimés..... on ne cherchera qu'à souffrir..... 1° L'expérience décide quels soldats plus braves, quels officiers plus vigilants, quels magistrats plus laborieux et plus intègres, quels négociants plus fidèles, plus exacts, plus rangés dans leurs affaires que les hommes qui ont la religion bien avant dans le cœur? Saint Louis déshonorait-il le trône? Turenne et Condé, revenus des égarements de la jeunesse, perdirent-ils le génie de la guerre avec le goût des plaisirs? Théodose n'eut-il pas les vertus du maître du monde avec les vertus du christianisme? Charles de Blois, couvert d'un cilice, livre des batailles, et si ces grands hommes eurent des défauts, la religion pouvait les leur ôter sans rien diminuer de leurs éminentes qualités : quels bataillons redouterez-vous, ou ceux que le plaisir amollit, ou ceux qui ne tiennent point à la vie, qui n'envisagent plus le péril dès qu'on leur a montré le devoir ; ce sont pour le moins les troupes d'Annibal avant d'avoir goûté les délices de Capoue. 2° Supposez-vous que les conseils

évangéliques s'adressent à tous les hommes? la plus grande partie est appelée à la vie civile et politique : relativement aux inclinations, au tempérament, aux passions même, le meilleur pour plusieurs est de fuir la solitude ; il faut une vocation particulière pour l'état religieux ; voilà donc le barreau, les armées, le négoce, les campagnes peuplées de chrétiens; tous, pour le bien public de la société et pour l'avantage particulier de leur famille, obligés de travailler avec soin et application. 3° Plus de guerre : le roi pardonnera comme chrétien les injures faites à l'homme, et comme roi, il saura punir et venger les atteintes faites au droit de sa couronne et de l'Etat; il ne fera point de guerres injustes; il poussera avec vigueur une guerre juste et nécessaire. 4° Le vice ne sera point réprimé : les magistrats oublieraient donc l'Evangile; les particuliers peuvent défendre leur bien et leur honneur, pourvu que ce soit sans haine et sans animosité. 5° Le commerce tombera, parce qu'il ne sera point soutenu par l'ambition et par l'avarice. Je réponds qu'au plus, une société chrétienne ressemblera au royaume de Salente dépeint dans le *Télémaque*.... L'esprit du christianisme ne va-t-il point à mépriser le bien? oui, à ne pas s'y attacher, mais non à n'en point acquérir par des voies légitimes.... On aura d'autres vues, et ces vues ne seront pas suffisantes pour soutenir et animer les hommes..... ils ne seront donc qu'à demi chrétiens, et alors la cupidité les mènera; nous les supposons pénétrés des vues que la religion leur inspire, et remplis de zèle pour leur devoir.....

On se croira heureux d'être dépouillé..... Oui, et l'on fera son possible pour arrêter ou réparer le mal..... on s'interdira tous les plaisirs qui sont défendus; on usera de ceux qui sont permis, sans s'y livrer; la philosophie sur ce point est d'accord avec la religion..... Un roi qui se regardera comme l'homme, comme le père du peuple, travaillera à le rendre heureux, à le conserver, à le bien gouverner, à défendre ses droits et sa liberté; le peuple lui donnera l'amour, l'obéissance, le respect : les pères feront pour leur famille ce que le roi fait pour l'Etat, les magistrats arrêteront la violence, et maintiendront l'ordre et l'harmonie, ce peuple sera invincible. Ce n'est pas du côté des conseils, mais du côté des préceptes qu'il faut envisager la religion, quand il s'agit de l'universalité des hommes : ajoutons même qu'il n'y a que la religion qui puisse faire le parfait honnête homme, car il n'y a qu'elle qui donne des motifs suffisants de probité. Ceux qui sont vertueux ou qui le paraissent seraient bien différents s'ils avaient été élevés ailleurs que dans la religion, ils lui doivent cette horreur constante qu'ils ont du crime et de toute mauvaise action.

Ceux qui trouvent quelque force dans le raisonnement de Bayle ne prennent point garde qu'en supposant l'homme dépris des passions, ils le supposent dénué de tout motif, du moins assez puissant : ils voient que l'intérêt est l'âme de tout, ils concluent donc : si l'intérêt et l'amour-propre étaient bannis ou gênés par des lois sévères, plus de travail, ni de mouvement.... mais Bayle doit supposer que la religion servirait de motif très-puissant et aussi puissant que l'intérêt dans tout ce qu'elle condamne, et qu'elle n'empêcherait point un amour légitime de soi-même, et l'usage modéré de ce qu'elle ne défend pas. Voici donc sur quoi il faut prononcer : une société composée d'hommes véritablement chrétiens, et résolus de ne sacrifier leur devoir à aucun intérêt périssable, serait elle une société essentiellement défectueuse et prochaine de sa ruine? je réponds que la religion chrétienne ne défend et n'empêche rien de ce qui est essentiel à la société, et qu'un peuple chrétien sera sobre, vigilant, laborieux, brave, intrépide, on en convient; et ce même peuple pourra être industrieux, riche, puissant, bien policé, bon voisin, guerrier redoutable : que lui manque-t-il donc pour se conserver?

XXIII.

Machiavel a dit que la religion chrétienne amollit le courage : comment le prouve-t-il? les Romains, dit-il, les Grecs avaient leurs augures et leurs oracles qui répandaient le courage et l'espoir dans les troupes..... Que la conduite des athées et des déistes annonce bien la faiblesse de leur cause! ils croient ne pouvoir jamais s'armer assez contre la vérité qu'ils sentent et qui perce leurs ténèbres affectées; l'athéisme et le déisme sont d'accord sur ce point avec la religion chrétienne, et anéantissent les augures.

Ce n'est donc point sur la religion comme religion, mais sur la raison qui s'accorde avec la religion que tombe cette objection... de plus, qui croira que les augures, les présages, les superstitions grecques et romaines aient tant contribué à la destinée des empires, et que nous devions les regretter : 1° est-il bien sûr qu'ils aient effectivement frappé les imaginations autant qu'il a plu aux historiens de le dire : à la sanglante journée de Cannes les Romains se battirent avec autant d'intrépidité que si les prodiges leurs avaient annoncé la victoire; on vit des escadrons et des bataillons, après la mort du consul et la déroute de l'armée, percer les troupes victorieuses et se retirer en bon ordre, cela ne sent point des soldats consternés; 2° rarement le général donnait bataille qu'il ne fît croire au soldat que les entrailles des victimes présageaient la victoire; ainsi même confiance dans les deux armées opposées; 3° ou il y avait dans l'art de deviner des règles dont les aruspices ne s'éloignaient point, ou ces aruspices parlaient au gré des généraux : dans la première hypothèse, la superstition répandait quelquefois la terreur; dans la seconde supposition les présages étaient toujours heureux dans les deux armées; 4° combien de fois les troupes ont-elles été battues avec

de bons présages, et victorieuses après des présages funestes? Elles le savaient, et quand après la perte d'une bataille le soldat se plaignait que les dieux n'avaient point été apaisés, ce n'était point religion, mais orgueil pour cacher sa lâcheté; 5° ces augures dépendaient du hasard, donc ils pouvaient faire autant de mal que de bien; 6° nous ne voyons point que les grandes affaires aient dépendu des augures : il n'en fut pas question par exemple, à Pharsale, à Arbelles, à Cannes, à Zama : il est vrai qu'à Philippes, les conjurés furent menacés par les prodiges, mais ils se battirent comme si les augures avaient promis la défaite d'Auguste et d'Antoine; 7° se bat-on avec moins de vigueur qu'autrefois? qu'ont perdu les empires à ramener le soldat au bon sens et au courage dégagé de la superstition? Ils y ont gagné de pouvoir compter sur les troupes à tous les instants, de faire la guerre selon les règles de l'art et indépendamment du caprice d'un aruspice rêveur et crédule : nos généraux voudraient-ils se voir dominés par des hommes de cette espèce? la guerre en irait-elle mieux? 7° Enfin ce que les uns gagnaient aux augures, les autres le perdaient; autrement, si tout le monde y gagnait, personne n'y gagnait.

XXIV.

La foi augmente et croît avec la piété; si la religion ne consistait que dans des vérités spéculatives, on croirait aussitôt qu'on est convaincu; mais le cœur empêche l'esprit de se rendre; il est donc nécessaire qu'une partie de la force et de l'action des vérités soit employée contre le cœur; dès que vous avez gagné sur vous de vivre bien, vous n'avez plus d'intérêt à ne pas croire; la raison est rendue à elle-même, ce n'est plus qu'à la raison que la religion doit parler... les impies se moquent de ce qu'on leur dit qu'ils ne sont pas bons juges suivant la maxime d'Horace, parce qu'ils sont séduits. Persuadez-moi d'abord, disent-ils, ensuite j'agirai; vous voulez que je croie avant que de croire, non : mais je veux que vous mettiez votre raison en état de suivre ses lumières, que vous l'affranchissiez de l'esclavage et des ténèbres où la tiennent les passions, car c'est à une raison saine et droite que Dieu veut parler.

Commencez par faire vos efforts pour vivre en honnête homme, pour vous mettre en état de décider si vous devez vivre en chrétien.

XXV.

Un homme sage c'est celui qui pense bien et qui agit bien.

XXVI.

Un bel esprit a dit en parlant de la religion : Lorsque je suis en santé, je l'empêche de troubler mon bonheur; lorsque je suis malade, je lui permets de me consoler. Celui qui appelle et qui congédie si facilement sa religion, qui a une foi mobile, soumise à ses caprices, et qui attend ses audiences prend inutilement des précautions contre la religion, et attend encore plus vainement ses consolations: aussi ce petit mot s'adresse-t-il à l'esprit de pointes et non à la raison.

XXVII.

Le même, en traitant du suicide, a presque le langage des auteurs anglais; il n'y manque que la profondeur de la réflexion; il pense comme eux, mais non autant qu'eux... On l'avoue, vous pouvez renoncer à la société, dès qu'elle vous rend malheureux jusqu'à un certain point; vous la soulagerez peut-être en la quittant; vous n'êtes qu'un poids inutile et incommode : ensevelissez-vous dans une solitude profonde; plongez-vous dans la nuit éternelle; ce n'est point le droit que la société a sur vous, qui fait essentiellement un crime de l'un et une vertu de l'autre : si vous raisonnez en athée, cet argument est victorieux; il ne fallait point le développer, il ne fallait que vous démasquer : mais d'après les principes de la religion, vous avouerez que votre sentiment est insoutenable; car, ou vous supposez un Dieu sans providence, et ici encore il ne fallait qu'établir l'état de la question; ou vous supposez un Dieu qui veille sur les hommes, qui a eu son but et son dessein en les plaçant sur la terre, qui a compté leurs jours, réglé leur course, mesuré, défini les hommages qu'il attend d'eux, qui veut les tenir dans la dépendance, et que soumis à ses ordres absolus, ils ne viennent le trouver que lorsqu'il les appelle, et alors que deviennent vos sophismes : selon l'hypothèse à laquelle vous daignerez vous fixer, votre sentiment est nécessairement vrai s'il n'y a point de providence, mais il est nécessairement faux, parce qu'on doit en connaître une.

XXVIII.

D'après ce que vous dites contre la prescience, êtes-vous athée, n'êtes-vous que socinien? pouvez-vous le décider vous-même? Autre énigme! voulez-vous ne parler qu'au peuple incapable de réfléchir? osez-vous livrer vos sentiments au philosophe qui approfondit? Vous parlez à celui-là un langage qu'il n'entend pas, vous offrez à celui-ci des objections trop faibles; vous êtes trop philosophe pour le peuple, vous êtes presque peuple pour le philosophe : Dieu ne voit-il point les effets qui résulteront nécessairement des lois du mouvement? ces effets qui ne sont point encore dans leur être physique, n'ont-ils point de réalité intelligible? n'était-il pas aussi vrai l'an de la fondation de Rome que César déclarerait la guerre à Pompée, qu'il était vrai que l'année où mourut César, des comètes se feraient voir sur notre horizon? Une vérité est-elle plus intelligible que l'autre? et l'intelligence infinie est-elle moins proportionnée à une vérité qu'à une autre vérité qui n'es pas moins intelligible?... Ce qu'on cite de l'Écriture prouverait, pris à la lettre,

au delà de ce qu'on veut prouver : Dieu semblable aux hommes ignorerait ce qui est caché dans le fond du cœur : c'est à présent, dit-il à Abraham, que je connais que vous m'aimez ; Dieu ignorait donc qu'il était cher à Abraham, et quel amour était dominant dans son cœur, puisqu'il le met à une épreuve, pour sonder et découvrir au juste si Isaac ne l'emporte pas sur lui dans son cœur paternel ?... on sait que l'Ecriture nous représente sous des expressions métaphoriques et sous l'emblème des affections humaines, les actions de la Divinité dont les effets sont analogues à celles des hommes; voilà pourquoi elle dit que Dieu se repent, que Dieu s'irrite, que Dieu attend, etc. L'athéisme et le déisme se confondent dans un esprit peu juste et peu précis; on veut un Dieu, on le forme au gré de ses désirs, on l'anéantit en le limitant... un être qui a une perfection bornée, est un être borné ; et un être borné n'est point Dieu, il est évident qu'il ne peut avoir aucune perfection sans limites, et que ce qui n'est pas infini en tout sens ne peut être infini dans un sens, cela est solidement établi par M. de Cambrai : quoi qu'il en soit, je dis que si la connaissance de Dieu ne s'étend point sur l'avenir libre, sa connaissance est limitée; on me répond que la puissance de Dieu est infinie, quoiqu'il ne puisse point créer un cercle dont tous les rayons ne soient point égaux : remarquez que pour que la puissance de Dieu soit infinie, il n'est pas nécessaire qu'elle s'étende à l'impossible, au contradictoire, au chimérique; mais il est nécessaire que hors le chimérique, qu'excluant le contradictoire et l'impossible, il reste à la puissance de Dieu une infinité d'objets capables de recevoir son action : car si vous dites, la puissance de Dieu s'étend là, et non plus loin, sa puissance est bornée: or, d'après votre argument, je pourrais dire, la connaissance de Dieu se borne au présent, donc elle est limitée; de plus l'avenir libre n'est point un pur néant, je le prouve; il est le terme de la pensée de l'homme; or l'auteur que nous réfutons convient que le rien ne peut être aperçu et considéré, tout son raisonnement roule sur ce principe : l'homme pense à l'avenir libre, il le devine quelquefois, il le conjecture, donc c'est quelque chose d'intelligible... je prouverais à notre philosophe, en suivant ses principes, que Dieu ne connaît point les rapports qui sont entre les figures mathématiques, car ces rapports ne sont rien de physique; les figures de mathématiques même, les points, les lignes, les surfaces, les globes, ne sont rien de physique.

XXIX.

Les libertins, en mettant au jour et en livrant à la critique leurs erreurs et leurs systèmes, ne font point à la religion tout le tort qu'ils s'imaginent et qu'ils désirent, car leurs raisonnements sont pour l'ordinaire si absurdes, qu'ils laissent aisément apercevoir ce qu'ils ont de défectueux, et par là ils fournissent en partie le remède aux maux dont ils sont la cause.

XXX.

S'il est sage de croire, il est sage d'amener les autres à croire; le zèle n'est donc point un ridicule.

XXXI.

Sur ce que quelques-uns de nos philosophes disent du pape : *Tantôt il leur fait croire que trois ne sont qu'un*, etc., pensez-vous que le chrétien n'ait jamais réfléchi à l'absurdité apparente de ce qu'il croit? vous vous flattez peut-être d'avoir levé le voile qui lui cachait la contradiction, de lui avoir ouvert les yeux, et d'avoir détruit la religion en présentant un précis si net et si serré de la doctrine chrétienne : vous vous trompez; ceux qui ont annoncé l'Evangile l'ont appelé la folie apparente, le scandale de la sagesse humaine, l'écueil contre lequel viendrait se briser toute raison fière et orgueilleuse; ceux qui l'ont reçu n'ont point été éblouis et entraînés par les charmes de l'éloquence, par la finesse du raisonnement : on n'a point couvert la doctrine d'un nuage mystérieux, et le langage obscur n'a point dérobé à leurs yeux la profondeur, l'inintelligibilité des mystères ; on leur a dit: voilà la doctrine, voilà les miracles, voyez si l'un prouve l'autre : ceux-ci éclairent votre raison, celle-là captive votre esprit...; de là il résulte que l'ennemi de l'Evangile prend mal son parti de l'attaquer par la nature des dogmes qu'il renferme.

XXXII.

Je ne suis pas surpris qu'aujourd'hui tant de gens en veulent au pape et à la religion romaine : est-ce qu'on est calviniste, luthérien, etc., non, pour être hérétique il faut être chrétien : si l'on n'est point chrétien, pourquoi plus de fureur contre l'Eglise catholique que contre l'Eglise anglicane? l'erreur tolère l'erreur, elle est intolérante pour la seule vérité.

XXXIII.

Il est autant certain qu'il y a une loi naturelle et une religion, qu'on est certain qu'il y a des vertus qui sont l'âme de la société, la bonne foi, la justice, la reconnaissance, etc., car ôtez la religion et la loi d'un Dieu supérieur à la société, la raison tombe en contradiction avec elle-même; je ne puis être vertueux sans être fou et inconséquent.

XXXIV.

Parlez déiste : quelle marque de vérité manque-t-il à la religion? quel genre de preuves ne sert point à en établir la certitude? vous pouvez chicaner contre ces preuves, lutter contre leur force, vouloir vous dérober à la conviction qu'elles portent au dedans de vous; mais si ces preuves sont faibles, dites-nous jusqu'à quel degré plus fort et plus dominant Dieu doit pousser la certitude de la révélation d'un culte; et si vous ne pouvez rien imaginer de supé-

rieur, avouez enfin que Dieu vous a donné une démonstration palpable, puisque vous savez qu'il a fait tout ce que vous savez qu'il devait et qu'il voulait faire : en effet, que manque-t-il? n'avons-nous pas l'authenticité des miracles, leur ordre supérieur, l'excellence du culte, la pureté de la morale, la sainteté respectable dans ceux qui la pratiquent?

XXXV.

Vous voudriez des preuves auxquelles on ne pût rien répliquer : j'en veux aussi auxquelles on ne puisse rien répliquer de positif, de solide, de juste, de sensé; mais quel est l'argument contre lequel l'intérêt n'essaye sa subtilité? avec des *pourquoi, que savons-nous?* je vous mène au pyrrhonisme; à ce que vous savez, vous opposez ce que vous ne savez pas; depuis plus de dix-sept siècles quel argument décisif et tranchant a-t-on imaginé contre la religion?

XXXVI.

Plusieurs évitent de faire le mal, quel est celui qui s'empresse de faire le bien? Vous ne voyez dans votre vie ni crimes ni vertus; vous n'avez point offensé Dieu, mais l'avez-vous servi? L'inaction sera-t-elle récompensée?

XXXVII.

Deus cui proprium est misereri semper et parcere, dit l'Eglise, les hommes pardonnent une première offense; celui qui retombe est puni du second crime et du premier, et encore plus sévèrement du pardon qu'on lui a accordé.

XXXVIII.

La pauvreté, la mortification, la solitude doit m'être plus chère, depuis qu'elle a été consacrée par le choix et par l'amour d'un Dieu-Homme; je vous l'accorde: avouez aussi que Jésus-Christ ne les a choisies que parce qu'elles vous sont plus utiles, et que si vous devez les aimer pour lui, il ne les a aimées que pour vous, et afin de vous les rendre aussi aimables qu'elles vous sont nécessaires; votre cœur appartient à Dieu; les richesses, les plaisirs, le monde s'en rendent les maîtres; fuyez cet écueil, et vous conserverez à Dieu ce que vous devez lui présenter au jour des vengeances.

XXXIX.

Ce n'est pas tant l'éternité que je redoute, que la pensée de l'éternité; je me suis assez trompé dans cette vie pour mon malheur; on m'en punit, en ne permettant pas que je me trompe dans l'autre pour mon bonheur.

XL.

Comment jugera-t-on du monde, des plaisirs du monde, des affaires du monde, au moment qu'on se trouvera devant Dieu? Comme on juge de l'éternité et des choses de l'éternité dans les accès et dans les transports de la passion; on sera touché de l'un comme on l'était de l'autre : il y aura néanmoins bien des différences : premièrement le passé nous paraît toujours beaucoup plus petit, plus méprisable que l'avenir, parce que le passé n'émeut point notre amour-propre et ne tient plus à nous : secondement, l'éternité ne nous touche point à présent, parce que nous ne la voyons pas; Dieu semble à nos yeux s'éclipser et s'anéantir, parce qu'il ne frappe point nos sens; mais lorsque nous verrons Dieu, pour bien sentir le vide des créatures, il faudra les voir, les toucher, les manier; leur réalité, mesurée sur la réalité de Dieu, nous paraîtra s'élever à peine au-dessus du néant.

XLI.

Ce qui désolera un réprouvé, c'est cette pensée, j'ai pu me sauver; on convient assez qu'on peut se sauver; on se plaint aussi qu'il faut bien du courage pour oser se sauver, et que si le salut est possible il est bien difficile : jugement bien contraire dans l'esprit du réprouvé; il trouvera qu'il ne lui était pas si difficile de se sauver; se gêner pendant cinquante ans, ce ne sera à ses yeux qu'un instant aussitôt passé que commencé; c'est que l'éternité anéantit le temps : pensons comme nous penserons, et ne portons point à l'éternité des idées à réformer; c'est un maître bien dur, qui vous apprend tout en un instant, mais qui recommence sans cesse sa douloureuse leçon.

XLII.

Quand on nous dit que la perte de Dieu nous désolera, nous n'en croyons rien, c'est que nous supposons que nous serons alors aussi peu sensibles que nous le sommes à la privation de Dieu.....Nous n'aimons que par le penchant que Dieu nous a imprimé vers le vrai bien : ôtez les autres objets, tout ce qu'il y a de fougue, d'impétuosité de transports dans les autres passions, se réunit au bien véritable que seul on aimait, en aimant les faux biens qui en ont l'apparence.... qu'est-ce qui allume votre ambition et vous donne des regrets si douloureux d'avoir perdu cette grande place? C'est un vif désir, c'est un élancement de l'âme vers la gloire : or Dieu sera le terme de vos amours, tournera vers lui vos désirs, et il faudra vous en séparer pour toujours, quel sujet de désespoir!

XLIII.

La foi est une grâce qui suppose la raison qui l'aide et qui l'éclaire, la réflexion le perfectionne, la piété l'augmente: pour pratiquer les maximes morales de la religion il faut croire; mais l'on ne croit jamais mieux par conviction que lorsqu'on pratique.

XLIV.

Vous ne croyez pas l'enfer, vous manquez à la raison même qui vous oblige de vous soumettre à la foi: vous croyez l'enfer, et vous ne craignez pas le péché, vous y manquez encore davantage.

XLV.

Les damnés par leur état sont une preuve de la grandeur de Dieu : par leur douleur profonde d'en être séparés pour jamais, ils nous montrent qu'il est le vrai bien, et par

leurs peines qu'il est la majesté souveraine, que la créature n'est rien, que Dieu est tout..... Ils ne sont séduits ni par le plaisir, ni par la reconnaissance, leur hommage est un hommage forcé; ils voudraient le trouver moins grand, moins adorable, moins aimable, moins juste, et il suit de là qu'il l'est, puisqu'ils l'avouent: ce sont des coupables livrés au supplice, qui louent leur juge; sa vertu, sa justice est donc bien pure.

XLVI.

Comment définirons-nous celui qui pèche? Un homme qui oublie de penser. Celui qui vit habituellement dans le péché avec les remords? Un homme qui pense faiblement. Celui qui vit dans le crime sans agitation, sans alarmes? Un homme qui ne pense point. Le libertin qui se vante de son crime, qui raffine sur l'art de pécher? Un homme incapable de penser. Les vérités de la religion ont une terrible force; leur action est vive et pénétrante; il ne faut que s'approcher de ce soleil, bientôt on est tout en feu; le saint est celui qui se livre à leur action, et qui pense autant que la religion le fait penser.

XLVII.

Nous sommes si sensibles à la perte des aux biens, pourquoi sommes-nous insensibles à la perte du seul vrai bien?

XLVIII.

On ne peut peindre qu'imparfaitement la félicité du ciel.... On ne peut peindre même que faiblement ce qu'on appelle bonheur sur la terre, aussi les tragiques n'ont-ils jamais osé entreprendre de décrire la joie, ni de mettre un homme heureux sur la scène; les génies les plus habiles à manier en quelque sorte notre âme, ont rarement essayé de nous inspirer la joie, c'est que les autres passions ou plutôt les autres situations, sont des mouvements, une agitation, et la joie est un repos de l'âme, une espèce d'inaction délicieuse. Dieu, qui a bien voulu attacher des plaisirs à l'usage des choses créées, pourrait-il ne pas rendre leur possession pleine de charmes: les sens ne sont que l'occasion du plaisir; celui qui les a rendus capables d'en donner à l'âme, serait-il destitué du pouvoir de la rendre parfaitement heureuse? Non, il peut modifier l'âme à son gré, et les plaisirs terrestres ne sont qu'une ombre du plaisir céleste.... Les saints sont croyables quand ils nous parlent de la satisfaction que Dieu leur a fait quelquefois goûter en cette vie; ils savaient ce qu'ils sentaient, ils étaient heureux, et le bonheur n'est point imaginaire: le plaisir est un sentiment, je ne le connais que lorsque je le sens; je sais que Dieu peut tout, quoique j'ignore ce que mon âme peut devenir en ses mains.

XLIX.

Toutes les passions sont insatiables; l'ambition croît par les honneurs... Dans le service de Dieu il n'est que trop ordinaire de se ralentir; la ferveur devrait croître chaque jour, et on regarde comme un prodige, qu'après un an un homme soit aussi fervent que le premier jour: on peut en donner la raison, c'est que les passions sont trompées, elles espèrent toujours trouver au delà de ce qu'elles ont, le bonheur qu'elles ne trouvent pas dans ce qu'elles ont: l'amour du service de Dieu, ou plutôt le désir et la résolution de lui être fidèle ne nous trompe point, et quand on s'y livre entièrement on se trouve tout à coup heureux et tranquille.

L.

Le respect humain soutient souvent et encourage dans le vice ceux qu'il arrête au commencement.

LI.

Dans la pratique de la vertu, l'essentiel est de bien commencer; c'est à l'entrée de la carrière que l'on trouve les plus grands obstacles: la route s'aplanit pour ceux qui répondent à l'impression de la grâce; domptons notre imagination, ne balançons point, faisons un pas,; étonnés de la facilité de notre marche, nous sentirons la force et le courage se répandre dans notre âme: il n'en est pas de la vertu comme du reste; un premier péril, un premier travail essuyé diminue d'autant l'activité et la force: ici un combat prépare à un autre combat, parce que la grâce s'accroît par notre fidélité à y répondre; si vous attendez que le péril croisse, la passion se fortifie, la grâce se retire; cependant ce qui est nécessaire aujourd'hui le sera demain; il faut renoncer au salut, ou y aller par cette voie de la fidélité, de la vigilance, de l'exactitude et du courage.

LII.

Respect humain, chimère que l'enfer a trouvé le secret de réaliser! servitude que tout le monde déteste et que tout le monde rend plus terrible! monstre qui ne subsiste que dans l'imagination; je me déplais pour plaire aux autres... que penseront les hommes? mais Dieu, que pensera-t-il? moi-même, que penserai-je? osons être libres, osons suivre nos désirs; on n'a point assez approfondi le ridicule du respect humain; c'est petitesse d'esprit, c'est bassesse d'âme, conciliez-moi ces deux choses: respect humain et hypocrisie; l'un fait le bien dans la crainte de déplaire, l'autre fait le bien dans la vue de plaire; combien de personnes cependant sont dominées par l'une et l'autre de ces passions! mais revenons au respect humain: vous craignez les clameurs qu'excitera votre piété naissante? ces clameurs ne sont qu'un son qui se perdra dans les airs, un bruit qui se dissipera... ce n'est point un murmure de mépris, c'est un murmure de surprise; ce n'est point la chose qui déplaît, c'est la nouveauté qui étonne: on fait une course, vous n'avez jamais passé pour aimer cet exercice pénible; on vous voit entrer dans la carrière: Eh quoi! s'écrie-t-on, il y vient aussi, voyons comme il s'y prendra? les regards se réunissent sur vous:

vous courez plusieurs jours et en plusieurs occasions, vous voilà confondu dans la foule des tenants, on s'est accoutumé à vous, les cris sont réservés pour le premier qui surprendra le spectateur par sa présence inopinée... ce bruit du monde est encore quelquefois un cri de dépit contre lui et contre vous; votre exemple l'agite et l'inquiète, il aime à s'endormir dans le sein de la volupté, il fuit la lumière importune qui viendrait ouvrir ses paupières appesanties, vous excitez des réflexions qui le chagrinent et qui le désolent, il pensait comme nous, il pense autrement, et quitte la route dans laquelle nous courions avec lui, il a aperçu le précipice: on m'abandonne, veut-il dire par ses cris, bientôt je serai seul, ma solitude m'effraye; c'est la voix des passions qui reproche au pénitent qu'il les quitte, *dimittis nos*... avoir plus de peine à se dépendre d'autrui que de soi-même, quelle folie! je sacrifie mon plaisir au salut, et je sacrifie mon salut au monde... agir contre ses idées et souvent contre ses inclinations, réunir les peines de la vertu et du vice... je hais, je déteste le parti que je prends... définissons celui que domine le respect humain; un pécheur qui hait le péché, qui cède un moment et résiste ensuite à la grâce, qui craint l'enfer et qui consent à se damner, qui a assez de férocité pour braver des peines qu'il redoute et qui n'a point assez de courage pour choquer un monde qu'il méprise et qu'il n'aime pas, qui dans ce monde commence l'enfer qu'il craint dans l'éternité.

LIII.

Pourquoi rarement se trouve-t-on heureux dans l'emploi qu'on désire, et malheureux dans celui qu'on a redouté? l'auteur de l'imitation en a vu la raison, c'est que l'imagination grossit tout, et que nos espérances et nos craintes viennent de l'imagination; or, j'ai cru que tout irait au gré de mes désirs dans l'emploi que je souhaitais, quelque chose y va moins bien que je ne m'en flattais; mon espérance est trompée, me voilà malheureux: dans l'emploi que j'avais appréhendé je trouve moins de mal que je n'en prévoyais; je trouve que je me suis trop préparé à souffrir, ma crainte trompée me rend heureux, le mal que je n'éprouve point me tient lieu de bien.

LIV.

Ceux qui obéissent dans l'état religieux sont partagés en deux classes: les uns obéissent avec plaisir et sans contrainte, les autres se dédommagent de l'obéissance extérieure par la désobéissance intérieure, par les murmures, le mépris; ils colorent ce défaut du titre de grandeur d'âme, d'esprit perçant et éclairé; se soumettre à un homme plein de défauts, ne pas apercevoir les motifs secrets qui le gouvernent, respecter ses caprices... Ils traitent les premiers d'hommes simples et nés pour l'esclavage; démasquons leur petitesse et la véritable grandeur de ceux qu'ils méprisent... vous apercevez les défauts du supérieur qui vous gouverne, les autres s'arrêtent au titre dont il est revêtu et ne vont pas plus loin... ils voient les défauts comme vous, mais dans cet homme plein d'imperfections, ils voient des traits du maître à qui tout obéit: Dieu gouverne les hommes par les hommes, donc par des ministres défectueux; c'est qu'il sait que la raison saine et pure, que la raison éclairée et dirigée par la foi, percera au delà de l'homme qui intime le commandement, et trouvera Dieu qui commande: mais vous, vous lui obéiriez sans murmure, si ses qualités répondaient à son emploi; ô homme, ce n'est donc qu'à l'homme que vous obéissez; oubliez-vous que votre état même relève votre soumission et l'ennoblit; un mérite supérieur demande votre estime; Dieu seul et ceux qui le représentent ont droit à votre obéissance: l'obéissance, si elle n'est qu'extérieure, ressemble en quelque manière à celle de ces apostats qui présentaient de l'encens à l'idole que leur âme détestait... dans tout gouvernement politique et militaire, ce n'est qu'au roi que tous obéissent; un soldat de fortune s'est poussé jusqu'au commandement des armées; la plus fière noblesse se range sous ses drapeaux, elle oublie le soldat et ne regarde que le général; ainsi oublions l'homme et envisageons le supérieur; ses défauts sont étrangers à l'emploi, ils sont à l'homme et non au supérieur; et je n'obéis qu'au supérieur.

LV.

La paix, l'union et la concorde sont l'âme et le soutien de toute société religieuse: on convient que la division ébranle jusque dans les fondements une société politique, et de celle-ci on conclut à l'autre; c'est ne pas sentir assez tout le mal que la discorde fait à une congrégation religieuse: il peut arriver et il arrive ordinairement que dans un empire profane, après bien des agitations, des revers, des révolutions, des vicissitudes, un des partis l'emporte sur l'autre, et quelques années effacent alors les suites de la discorde: pour la société religieuse la discorde a des suites éternelles; pendant que les deux partis subsistent, l'étude et la piété sont sans crédit, ils sont inutiles à l'avancement; il n'y a de mérite utile que le mérite de la faction; l'esprit se remplit d'idées d'indépendance, le cœur se livre à des désirs d'ambition, de haine et de vengeance; l'aigreur et les murmures altèrent les vertus, la vraie piété une fois bannie ne revient guère plus: on voit des ordres qui subsistent longtemps dans la ferveur, on en voit peu qui reviennent d'eux-mêmes: dans l'état politique, quand un parti a prévalu, une soumission de raison dictée par l'intérêt, la fortune, la supériorité du parti dominant remet tout dans l'ordre, mais qu'il est difficile de rappeler la régularité dans une société religieuse, où il faut pour la maintenir et la ranimer une soumission intérieure de goût, d'attrait et de vertu.

LVI.

C'est quelquefois dans sa colère que Dieu place dans le sein des Etats politiques ces génies de premier ordre, ces hommes capables de précipiter la ruine d'un empire, comme d'en perpétuer la durée; mais c'est toujours dans sa vengeance qu'il donne à une société religieuse un de ces hommes hardis et entreprenants; il voudra dominer et cherchera à faire un parti; il trouvera de l'opposition, les religieux forment une espèce de république, on ne naît point dans la religion avec des distinctions; on s'y voit tout d'abord de niveau avec les autres; il n'y a que la vertu et l'autorité légitime qui doivent assujettir.

LVII.

Les personnes consacrées à Dieu pèchent ordinairement avec plus de connaissance; le religieux par exemple, le prêtre, n'ignore point son devoir, ou s'il l'ignore, n'a-t-il pas eu le temps et les moyens de s'instruire et de demander la lumière : si Dieu dit anathème aux crimes d'un homme distrait et absorbé par les affaires, d'un pauvre presque dénué de secours et de lumières, que pense-t-il des crimes d'un religieux qui pèche après tant d'instructions, d'un prédicateur, d'un confesseur qui pèche avec tant de discours pathétiques, tant de réflexions touchantes, une morale si approfondie, des obligations si développées, des conséquences et des suites du péché si bien pénétrées, qui pèche avec l'exemple de tant de saints qui s'environnent, qu'il a formé peut-être, qu'il dirige, qu'il mène dans les voies de la justice.

Il pèche avec plus de sang-froid. Il n'est point, il ne tient qu'à lui du moins de n'être pas dans l'agitation et dans l'ivresse des mondains, chez qui les affaires remplissent le vide que laissent quelquefois les passions.

L'émotion n'est pas toujours si forte dans le cerveau, l'imagination n'est pas continuellement en feu, le sang s'apaise, l'esprit revient à lui, la raison et la conscience ont le loisir de se faire entendre, la réflexion survient, on envisage ce qu'on a fait et on l'approuve, ou bien on se contente de gémir sur son état, et on prend le parti d'y demeurer.

On demande pourquoi Dieu laisse tant de peuples dans les ténèbres; je demande comment il ne laisse pas tomber dans l'aveuglement ceux qui abusent de tant de lumières : l'un est un mystère de miséricorde comme l'autre un mystère de justice; mais notre amour-propre fait que nous n'avons de la peine à concevoir et à approuver dans la conduite de Dieu que ce que nous nous jugeons favorable.

Le religieux sent la nécessité de changer; il faut qu'il soit impie d'esprit comme de cœur, qu'il brave hautement la majesté, la puissance et la colère de Dieu; mais le mondain peut ne pas tomber dans ces mêmes excès, parce qu'il sait moins et qu'il pense moins. On est surpris de trouver des prêtres et des moines sans religion, qu'on soit donc surpris d'en trouver quelquefois de libertins et d'ambitieux! Un esprit qui est à soi et qui réfléchit ne demeure pas longtemps dans une guerre ouverte avec lui-même; il saisit avidement tout ce qui peut calmer ou du moins pallier ses agitations; on tâche d'obscurcir la vérité pour se jeter soi-même dans le doute et pour abandonner ses anciens principes avec moins de remords : chez les séculiers, l'hérésie conduit à l'irréligion; chez les personnes consacrées à Dieu c'est, pour le plus souvent, l'irréligion qui conduit à l'hérésie.

Le religieux pèche avec plus d'ingratitude : Dieu était plus offensé des péchés des Israélites que de ceux des incirconcis. Il représente aux autres leur ingratitude envers Dieu; il la blâme et il la surpasse : c'était à lui de le dédommager; c'était pour cela qu'il l'avait attiré à lui : il tourne contre lui ses bienfaits, il désavoue son sacrifice, il méconnaît et il déteste sa vocation, il a en horreur sa solitude et sa règle. Un religieux ne peut se porter à certains excès qu'il ne souhaite de pouvoir se livrer plus pleinement à d'autres plus grands. Il s'irrite de ce que son état gêne ses plaisirs, son ambition, sa vengeance.

Il pèche avec des suites plus funestes. Il ne peut pécher au dehors sans scandaliser le monde, sans décrier son état, sans autoriser le libertinage, sans enhardir au crime les esprits simples, sans faire passer la religion pour un jeu. Il corrompt, par son exemple, ceux du dedans, et comme leurs crimes sont plus griefs, les siens, qui en sont la source, deviennent plus énormes.

Les péchés du religieux le mènent aux plus grands désordres. On a un dehors de vertu à conserver, il faut se déguiser, se masquer. Après avoir porté au crime des mains consacrées, il est à craindre qu'on ne les rapporte à l'autel. L'homme du monde peut n'être qu'impie, il faut que le religieux, le prêtre, s'il est impie, soit profanateur, hypocrite. Tandis qu'on n'est pas pleinement endurci, quel supplice! Si le mondain jouit en quelque sorte de son crime, le religieux ne porte que la peine du sien; il tremble, il frémit, il déteste son état et sa misère sa faiblesse et son audace.

LVIII.

Pourquoi l'impureté paraît-elle un crime si affreux? On croit que les préjugés ont beaucoup de part au catéchisme sur cet article, et quelqu'un a dit que les dévots ne connaissent point d'autre crime que l'impureté... Je ne parlerai point de l'aversion que Dieu a témoignée pour les hommes impudiques, j'examine la chose par la raison seule... Il est certain que l'ordre demande que Dieu règne seul dans nos cœurs et que, par rapport à nous, ce même ordre exige que nous tenions l'esprit dans la supériorité qui lui est due sur le corps.

Or, nul vice ne blesse plus l'ordre; il remplit l'âme des sentiments les plus vifs,

et il en occupe toute la capacité, il dégrade l'âme, et il ne laisse à Dieu aucune place dans le cœur.

Aucune passion n'est si impétueuse, si vive, si dominante.

Elle fait oublier aux grands le soin de leur famille, de leur fortune, de leur honneur; le libertinage les dégrade pour l'ordinaire, les avilit, les rend lâches, injustes, avides et dissipateurs ; ils laisseront dans le besoin le plus pressant leurs femmes, leurs enfants, leurs vassaux, leurs créanciers pour parer indécemment l'idole à laquelle ils sacrifient tout.

Pour le peuple, quand il n'a point de mœurs, de quoi n'est-il pas capable? Les crimes les plus affreux ne l'effraient plus; et quand l'impureté lui a fait franchir les barrières que la religion s'efforce de mettre à cette passion, il n'en est plus qui puisse arrêter le cours des désordres de toute espèce dans lequel elle le précipite.

Si les apologistes de cette malheureuse passion, qu'ils veulent presque ériger en vertu, écoutaient la voix de l'expérience, ne verraient-ils pas qu'elle est souvent la cause de tous nos maux; que malgré ses charmes prétendus elle endurcit le cœur, elle aveugle l'esprit; qu'incapable de se soumettre à aucune règle, de respecter aucune espèce d'autorité, l'impudique, s'il a du crédit et du pouvoir, devient oppresseur; et s'il est faible, il devient faux, lâche et fripon.

LIX.

On croit que les saints n'ont été si mortifiés que parce qu'ils étaient adonnés à l'oraison. Il est vrai que dans la prière ils ont perfectionné leurs vertus; mais il suffit de lire l'Evangile pour se convaincre de la nécessité et de l'utilité de la mortification intérieure. Elle nous approche de Dieu, elle nous tient dans l'attention et la vigilance. Il y a entre Dieu et le monde une espèce d'opposition; il faut être à l'un des deux, et à mesure que notre âme se vide de l'un elle se remplit de l'autre.

LX.

Ce qui nous jette dans un si grand éloignement de Dieu, c'est que nous ne le sentons point, et que les vérités de la religion n'ont imprimé dans notre cœur que des traces peu profondes. Donnez-moi un orateur véhément, qui peigne avec force, qui domine l'imagination, qui rapproche les objets, qui donne du corps et de la couleur aux vérités chrétiennes. Dans le moment où il montre l'enfer aussi terrible qu'il l'est, si la grâce a prévenu le cœur, il n'y a point de passion qui ne frémisse. Tandis qu'on ne voit l'éternité qu'en perspective et dans le lointain, ou plutôt qu'on ne fait que la croire et qu'on ne la voit point, ce qu'on verra effacera presque toujours ce que l'on croit.

Or, que fait la méditation? Elle montre à l'âme ces vérités; elle supplée à l'orateur que nous désirons, en les approchant de nous, en les réalisant, en les mettant en action. Comme à force de réfléchir sur un affront, sur les suites d'un procès, l'âme s'agite, ainsi le méditatif, à force de penser aux vérités de l'Evangile et de s'en pénétrer, se remue et se détermine à les pratiquer. En approfondissant la vanité des choses d'ici-bas, il parvient à s'en déprendre, ou du moins à jeter dans son esprit tant de lumières qu'il n'y a plus que le penchant du cœur qui résiste; mais la grâce en triomphe en opposant attrait contre attrait, plaisir contre plaisir, crainte contre crainte.

LXI.

L'examen de conscience a les mêmes avantages ; outre cela, il vous fait connaître vous-même à vous-même; il dévoile vos passions, vos penchants, votre endroit faible ; il occasionne les réflexions;... il va au devant des scrupules, surtout si vous avez soin d'écrire vos examens, parce que l'imagination n'étant point étonnée par les mêmes craintes que lorsqu'il s'agit de confession, elle voit les objets nettement et sans embarras... La mémoire des faits est récente, tout est distinct, rien n'est confondu... Je sais que l'âme scrupuleuse vaincra encore cette barrière; mais il faut avoir la raison bien faible pour se fier aux idées qui pourraient naître dans le tumulte d'un examen troublé par la crainte de ne pas dire tout, ou de se déshonorer en disant tout, plutôt qu'aux vues paisibles qu'on aura eues dans un examen où l'âme ne cherchait point à se tromper, parce que l'intérêt de se tromper n'était point présent; et l'on n'aura du moins du scrupule qu'à l'examen, au lieu que les scrupules dans le temps de la confession et de la communion exposent à bien des fautes.

LXII.

Les saints nous disent, d'après le Saint des saints, que de même que les mondains cherchent tout ce qui peut plaire au monde, nous devons chercher tout ce qui peut plaire à Jésus-Christ. Le monde et Jésus-Christ ont un empire séparé. Maximes, intérêts, projets, terme, rien de commun. Il y a des hommes qui veulent tenir à l'un et à l'autre; c'est un grand nombre de chrétiens dans le siècle. Mais l'un et l'autre ont leurs partisans rigides : les libertins et les religieux. Ceux-là doivent servir en quelque sorte de modèles à ceux-ci, qui seront jugés sur la mesure de leur attachement à Jésus-Christ et de leur opposition au monde, par comparaison avec l'attachement du libertin à toutes les choses du temps.... Le religieux doit donc chercher ce que le monde fuit. Quand le monde le méprise, l'humilie, l'insulte, le dépouille, il le met dans la place qu'il doit occuper. C'est un soldat qu'on envoie au feu, lui conviendrait-il de se plaindre?

Le monde connaît les limites de son empire. Il regarde un religieux déréglé

comme un transfuge digne de mépris; il a pour un saint religieux la haine que dans la guerre on a pour un brave ennemi... Il s'attend à le trouver armé contre lui. Son habit lui donne droit et autorité de défendre la cause de Dieu avec le même zèle que doit montrer un généreux soldat pour son prince.

LXIII.

Un pécheur mourant, à la vue de l'enfer et de ses péchés, s'agite et s'inquiète. Le crime est certain, le repentir est bien douteux; Dieu est terrible dans ses jugements..... Le pécheur pâlit, il soupire; le désespoir commence à couler dans son âme. Le prêtre le rassure, et lui dit: Dieu est bon; s'il est juste, il est miséricordieux. Si le pécheur était en santé, on lui dirait: Après la mort le temps de la miséricorde n'est plus, la justice implacable règne seule. La vérité, lorsqu'elle doit surtout éclairer, dicte l'un; la charité qui veut consoler, suggère l'autre : mais n'oublions jamais que Dieu juge, est le Dieu des vengeances.

LXIV.

Le péché n'a-t-il rien de honteux? Ne dégrade-t-il point, n'avilit-il pas l'homme? L'horreur que nous sentons, la honte qui nous couvre lorsque nous sommes surpris, ce soin d'élever un mur, un nuage, des ténèbres épaisses entre nous et les autres, lorsque nous voulons pécher, n'est-il que l'ouvrage du préjugé et de l'éducation? Bravons le préjugé, ramenons les hommes à la raison, cela n'est pas difficile quand leur intérêt seconde le bon sens..... Mais pourquoi rougissons-nous nous-mêmes de nos crimes, pourquoi ceux des autres nous font-ils horreur?.... Mais enfin, si le péché est honteux, nous sommes bien lâches de craindre plus les autres que nous, de préférer le fantôme à la réalité de l'honneur, d'aimer mieux paraître homme que de l'être.

FIN DU TOME CINQUANTE-SEPTIÈME.

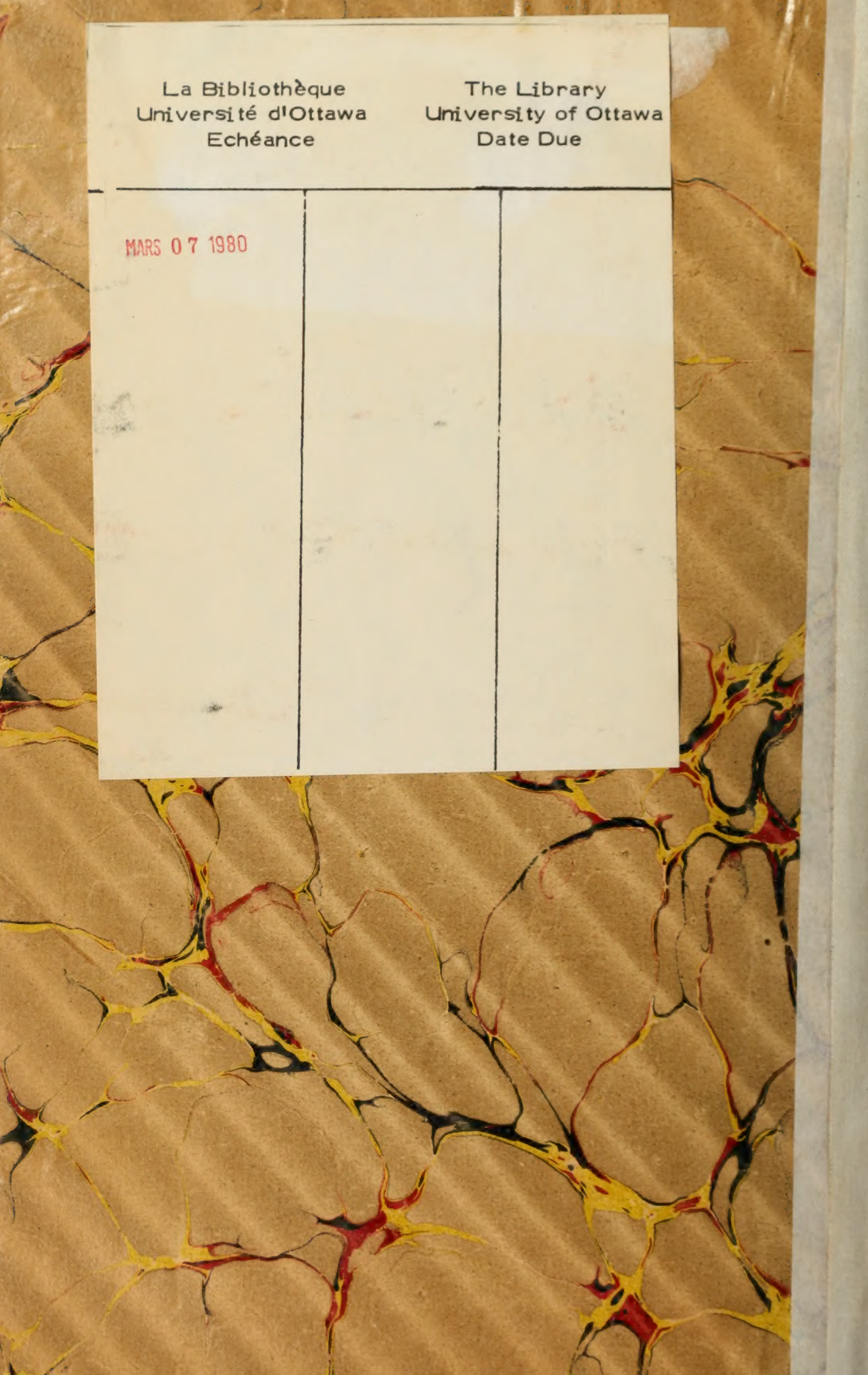
TABLE DES MATIERES

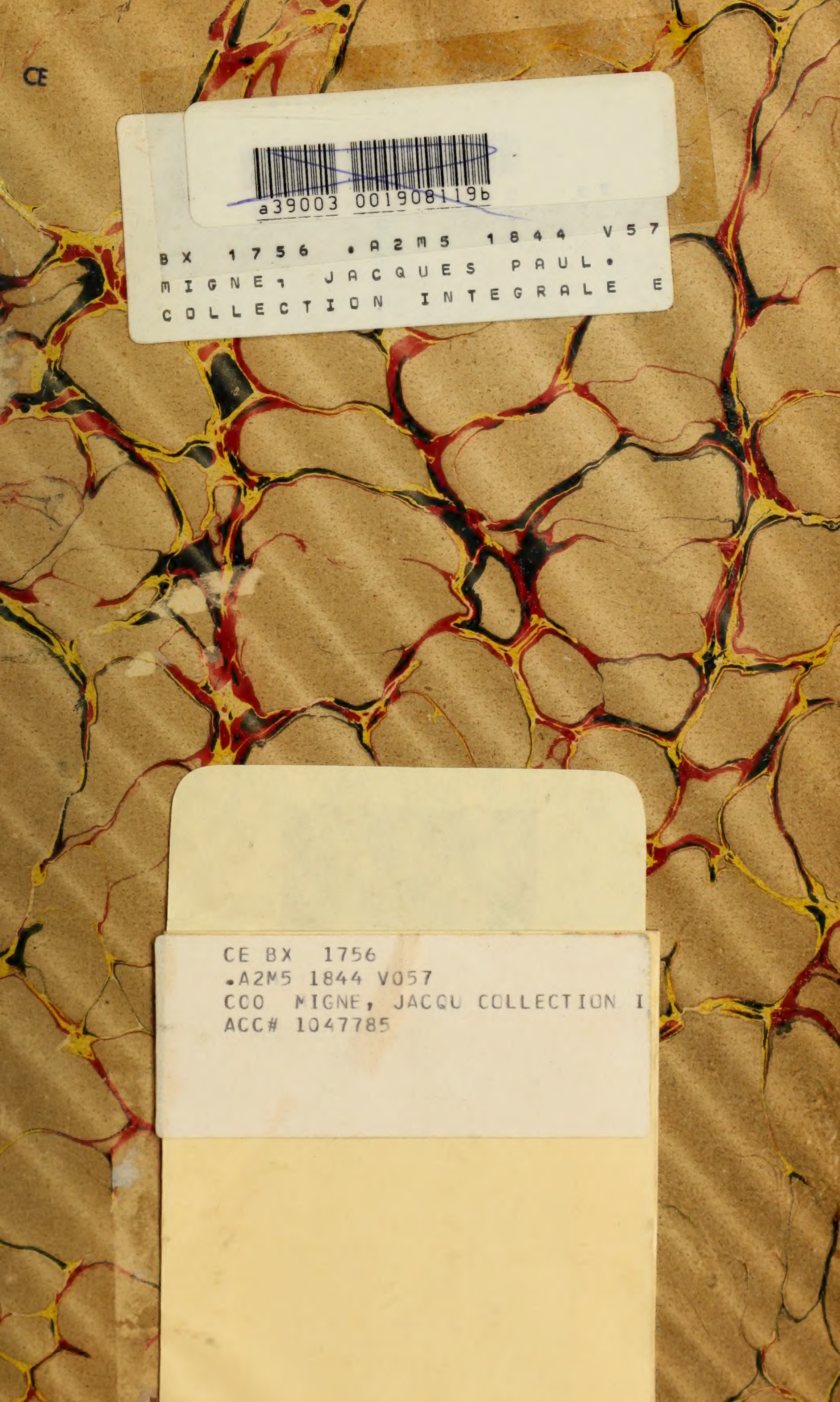
CONTENUES DANS CE VOLUME.

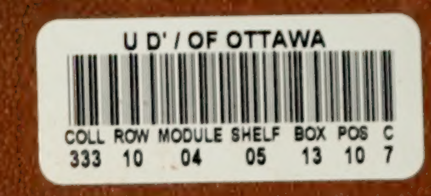
FIN DE LA TABLE DES MATIERES



Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
MARS 07 1980


CE
a39003 001908119b
BX 1756 .A2M5 1844 V57
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V057
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047785


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 13 10 7